SOMMAIRE GÉNÉRAL

1er cycle	1 2 3 4 5 6 7 8 9	
2ème cycle	10 11 12 13 14 15 16 17 18	
3ème cycle	19 20 21 22 23 24 25 26 27	
4ème cycle	28 29 30 31 32 33 34 35	
	leçon 36A	
	Leçon 36ème Bis "Définitive" (orale)	
Rubicon	SOMMAIRE	
	Avant-Propos et Mode d'Emploi	Chap. 2
Prologue :	« Pédagodrame »	Chap. 3
1er acte :	Le Chaos	Chap. 4
2ème acte :	La Moralité de la Fable	Chap. 5
3ème acte :	Pêche Sous-Marine	Chap. 6
4ème acte :	Evasion dans la Rue	Chap. 7
5ème acte :	Les Enfants du Hasard	Chap. 8
	Les Enfants de l'Instinct	Chap. 9
	Les Enfants de la Culture	Chap. 10
Epilogue,	Science de la Rue	Chap. 11
	Un Monde transfiguré	Chap. 12
	Une Arme Absolue	Chap. 13
APPENDICE	Comment on devient Orthologicien	Chap. 14
	La Vie et l'Œuvre de Léon-David Steiner	Chap. 15
	Le dénouement d'une crise de croissance	

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Première leçon : octobre 1968

1. Faut-il s'inscrire à ce cours ?

S'inscrire à un cours d'orthologique est une décision qui ne doit pas être prise à la légère : c'est prendre place à bord d'une fusée qui transporte ses passagers dans un monde d'où l'on ne revient pas. Peut-être avez-vous lu un ou plusieurs des quatre livres parus dans la collection «Survivre». Ils vous ont paru curieux, intéressants peut-être, mais certainement inoffensifs, et vous avez raison : on y a veillé. Mais le présent cours ne le sera pas : son objet est d'initier à l'orthologique, dont la puissance est dangereuse. Elle libère en nous des forces *universelles* que nul ne maîtrisera jamais : ce sont elles qui nous maîtrisent. Il serait aussi vain de leur opposer notre volonté qu'à aucune des autres grandes forces qui animent l'univers. Voici, dans l'ordre croissant de leur gravité, les risques auxquels vous vous exposeriez en vous inscrivant à ce cours :

1. Vous pourriez y perdre votre argent, mais ce risque est mineur : l'IFO ne poursuivant pas de buts lucratifs, ses cours sont peu coûteux.

2. Vous pourriez y perdre votre temps, mais peu de temps : vous seriez très vite édifié(e). Si, après quelques leçons, ce cours ne vous *passionnait* pas, si vous n'étiez littéralement *empoigné(e)*, la preuve serait faite qu'il ne vous convient pas. L'I.F.O. ne peut vous faire aucune promesse. Il est impuissant à vous apporter l'orthologique : vous la possédez déjà. Sa seule ambition est de hâter son éclosion, mais celle-ci n'est pas toujours possible. Certains sont mûrs pour elle, d'autres ne le sont pas, et personne n'y peut rien. L'êtes-vous ? L'avenir seul pourrait vous l'apprendre.

3. Mais, si vous l'êtes, les risques de cette aventure pourraient être grands. Un beau matin, vous vous réveilleriez un homme ou une femme tout autre. Votre entourage ne vous reconnaîtrait pas, et vous ne vous reconnaîtriez pas vous-même. Or vous seriez au «point de non-retour» : il vous serait aussi impossible de revenir en arrière que de retrouver vos vingt ans si vous en aviez cinquante. La maturité est la chose au monde la plus irréversible.

La question qui se pose est celle-ci : êtes-vous heureux ou ne l'êtes-vous pas ? Vous plaisez-vous dans votre monde ? Cela revient (presque) à vous demander : êtes-vous un *extraverti* bien adapté à son milieu ? Si la réponse est oui, ne vous souciez pas de la sorte d'orthologique qui s'enseignera dans ce cours-ci. Celle, bien plus simple, qui prend en charge le monde extérieur et assure *l'efficacité de l'action* fera seule votre affaire.

Mais, si vos tendances naturelles vous inclinent à l'*introversion*, vos chances de bonheur, sans orthologique, seraient minces, et le monde extérieur, tel que vous le percevez aujourd'hui, aurait peu de chances de vous satisfaire, sauf si vous êtes très jeune, ou si vous avez conservé la fraîcheur d'âme de la jeunesse, et les *espoirs* qui l'accompagnent. Notre conseil en pareil cas, est de vous tourner vers l'orthologique : elle vous dépaysera moins, puisque vous êtes déjà introverti, et elle vous procurera de grandes joies.

Enfin si, pour quelque raison que ce puisse être, vous êtes vraiment malheureux, c'est-à-dire *désespéré,* n'hésitez pas une seconde : jetez-vous à coeur perdu dans l'orthologique, qui vous met en communion avec l'Univers (les croyants disent : avec Dieu). *Elle transforme notre monde intérieur en univers intérieur.* Or, à l'échelle universelle, les malheurs humains sont si petits qu'il devient impossible de les voir ni de les ressentir.

2. Les objectifs

L'IFO ne poursuit pas de buts lucratifs, mais il en poursuit d'autres. Il sollicite votre *collaboration active.* L'orthologique nous livre l'accès à un monde nouveau, vierge encore, et qu'il s'agit de *peupler au plus vite.* Il va falloir s'efforcer de créer cent professions nouvelles. Il s'agit de former des professeurs d'orthologique, des psychologues, des médecins, des assistantes sociales, des sociologues, des vulgarisateurs, des journalistes orthologiciens. Tout doit être repensé, revu et corrigé en termes d'orthologique. Nous aurons besoin d'auteurs et de coauteurs pour la collection «Survivre», et l'un des objets de ce cours est de les former. Et, par-dessus tout, des pédagogues et des parents orthologiciens. Enfin, il va falloir créer partout des centres d'orthologique, des groupes, des amicales, des mutuelles, des foyers, des lieux de rencontre et d'échange où puissent se nouer les amitiés supérieures qui s'établissent spontanément entre personnes qui, ayant appris à parler la même langue, *s'entendent* vraiment.

Nous comptons sur vous pour réaliser tout cela. Nous vous y aiderons par tous les moyens dont nous pourrons disposer. Mais la première condition est la formation d'une élite. Or un cours par correspondance est une machine à sélectionner les élites, seules capables d'en profiter. Mais nous serons, parce que nous devons être, très exigeants envers nos collaborateurs. Nous ne pourrons prendre de contacts individuels qu'avec ceux qui, voulant et pouvant *donner beaucoup d'eux-mêmes, peuvent recevoir beaucoup.*

Mais sans doute pensez-vous, parce qu'il faut y penser, à vos carrières dans le monde pré-orthologique où, pendant quelque temps encore, et peut-être pendant longtemps, il faudra bien que nous vivions tous. L'orthologique peut-elle vous y aider ? Eh bien, oui, et puissamment : il y a place partout pour des hommes et des femmes *supérieurement intelligents,* et vous le serez bientôt — peut-être plus que vous ne le souhaitez, car il s'en faut que ce soit un plaisir sans mélange : vos responsabilités grandiront aussi vite que votre intelligence, et vous ne pourrez pas vous y dérober.

3. L'intelligence «supérieure»

L'intelligence supérieure — c'est-à-dire universelle — qui appartient à notre espèce est d'une nature tout autre que nos intelligences individuelles. On saisira la différence en observant le cas des animaux, celui des chiens en particulier. Le chien est un animal déjà très éducable. En développant son intelligence individuelle, le dresseur qui en fait un «chien savant» lui crée un embryon de «monde intérieur». Mais, comparer ce monde, et la qualité des savoirs qu'il procure, à *l'univers intérieur* qu'extériorise la chienne dans les soins qu'elle *sait* donner à sa portée, c'est comparer le Docteur Cauchon, dont les savoirs étaient appris, à Jeanne d'Arc, qui avait des *visions intérieures spécifiques.*

L'objet de ce cours est de vous *révéler* vos savoirs spécifiques, tout comme se révèlent, sur une plaque photographique, les impressions qu'elle a reçues. Vos savoirs innés ne ressemblent pas plus à ceux que vous avez appris que les connaissances de la chienne qui obéit à l'Univers ne s'apparentent à celles du «chien savant» conditionné par son dresseur. Acquérir une intelligence supérieure, c'est apprendre à obéir à l'Univers -ou à Dieu. Ne vous étonnez pas qu'il y faille des enseignements très différents de ceux qui vous sont familiers.

4. Voies et moyens

Les *voies* qui mènent à l'intelligence supérieure sont la conscience et l'inconscient. Vous aurez à les emprunter toutes deux, en commençant par la conscience. Ce n'est pas le chemin le plus court, mais c'est le seul qui abrite de dangers parfois graves. Les «génies» peuvent aller droit au but, mais c'est au risque de sombrer dans la folie. Ce cours ne vous y exposera pas. Sa tendance, au contraire, sera de vous en préserver si vous avez de *légers* penchants vers l'instabilité. En revanche, si vos nerfs sont fragiles, si votre cas réclame des soins psychiatriques, ABSTENEZ-VOUS ABSOLUMENT. L'orthologique, qui réveille nos forces inconscientes et nous rend perméable à leurs influences, peut aisément déclencher des crises aiguës chez ceux en qui elles sont latentes. Elle ne doit être apportée aux malades que sous la surveillance de psychothérapeutes qualifiés.

Les *moyens* mis en oeuvre dans ce cours n'appellent pas de commentaires. Ils seront expliqués avant d'être utilisés : rien, dans l'orthologique, n'est ésotérique ni mystérieux. Tout y est clair, logique, vérifiable, même les rapports de la conscience et de l'inconscient, qui s'établissent en application de règles précises, issues de *lois psychologiques.*

5. La personnalisation des cours

Ceux qui s'inscriront à ce cours recevront une attention personnelle dans la mesure où ils payeront de leurs personnes. Ce cours est appelé à devenir très vite un dialogue permanent entre professeur et étudiants, et ce dialogue sera ajusté aux désirs et aux besoins des étudiants qui s'y prêteront en *respectant les règles du jeu.* Celles-ci pourront changer à mesure de l'avancement du cours. Elles seront précisées dans les feuilles d'exercices ou les questionnaires qui accompagneront chaque leçon. Ceux qui s'y conformeront bénéficieront d'un cours personnalisé. Pour les autres, ce cours sera «semi-personnalisé», c'est-à-dire ajusté aux désirs et aux besoins de personnes assez nombreuses pour avoir de bonnes chances de répondre acceptablement aux leurs.

Première Leçon

1. Le taureau par les cornes

Le résultat que nous allons poursuivre ensemble est précis : c'est *l'unité de votre personne,* qu'il s'agit non de réaliser, puisque la nature s'en est chargée, mais *d'actualiser* en vous dépouillant de ce qui, en vous, est irréel, surimposé, conditionné, *programmé.* Il va

s'agir de vous «déprogrammer».

Mais qu'est-ce qu'une déprogrammation ? Nous perdrions beaucoup de temps à l'expliquer. Vous trouverez en annexe (extrait du 4e volume de la collection "Survivre" : *Le Défi Européen*) un exemple pratique de déprogrammation primaire, dont la simplicité vous rebutera sans doute. Rassurez-vous : ce n'est pas à ce niveau que nous nous situerons ici. Le thème ultra-simple de cette annexe a été choisi parce que, dépourvu de résonances affectives, il ne suscite guère de réflexes de défense, sauf chez ceux qu'il menace dans la vision qu'ils ont d'eux-mêmes. Mais, si la «théorie de la non-comestibilité de l'argent» ne constitue pas pour vous un péril professionnel, vous n'éprouverez pas le besoin de lui opposer, pour les défendre (c'est-à-dire pour *vous* défendre), vos «trésors culturels» chèrement acquis à l'université. Malgré quoi vous en serez atteint, consciemment ou non, dans vos profondeurs : l'être humain est un tout. On n'y modifie rien sans affecter ce tout.

Mais, si bénéfique soit-elle, la déprogrammation est souvent mal tolérée : elle crée le vide, et le vide provoque le vertige et l'angoisse. Même fausses et malfaisantes, nous sommes attachés à nos idées parce qu'elles nous tiennent compagnie. Nous ne nous en délestons pas sans nous trouver très seuls, et bientôt tout seuls. Or, tant que nous n'avons appris — c'est-à-dire constaté — que nous ne sommes *jamais* seuls, que nous sommes toujours en communion avec tout, la solitude nous engendre le vertige et l'angoisse. Mais, pour éviter cette épreuve, vous avez un moyen : vous empoigner vous-même par les cornes. Le taureau, c'est vous !

2. Vos idées les plus chères

Prenons d'abord le cas d'une pensée tout à fait anodine : vous vous êtes mis — ou quelqu'un vous a mis — dans l'idée que, passer sous une échelle, c'est attirer la malchance. Si votre personnalité est faite de cases séparées par des cloisons étanches, celle où siège la raison hausse les épaules et n'y pense plus. Mais cela ne suffit pas pour vous débarrasser des superstitions abritées, dans une ou plusieurs autres cases, des interventions de votre intelligence. Est-ce grave ? Oui et non : il ne vous nuira guère de faire un détour pour éviter une échelle, mais, en empêchant votre raison d'aborder librement un problème important : celui de la chance et de la malchance, vous n'apprendrez pas à saisir les chances favorables que la vie nous offre chaque jour, et vous aurez toutes les raisons du monde d'être toute votre vie une personne malchanceuse : nous côtoyons bien plus de mauvaises chances que de bonnes. Si nous choisissons les nôtres au petit bonheur, la statistique nous dessert sans relâche et nos chances d'être heureux dans la vie sont moindres que celles du joueur qui lutte contre les mathématiques à Monte-Carlo, où il n'y a qu'un numéro perdant sur trente-sept.

Non, les menues superstitions et les mille idées vagues qui nous traînent dans la tête ne sont pas anodines, et celles qui nous tiennent à cœur le sont moins encore. Mais il est une catégorie d'idées dont les incidences sont catastrophiques : *celles qui déforment en nous notre propre image.* Voilà celles dont vous aurez à vous défaire coûte que coûte et à tout prix. Mais, comme par hasard, ce sont celles qui vous sont le plus chères. Ce sont celles que, coûte que coûte et à tout prix, vous voudrez conserver et chérir pour jamais. Et nous voilà en conflit : nous prétendons à vous arracher vos biens les plus précieux !

3. Le dénouement du conflit : votre portrait

Non, nous n'entrerons pas en conflit avec vous ! Ce cours ne vaudrait rien si nous le faisions : neuf étudiants sur dix l'abandonneraient dès la troisième leçon. Ne rejetez pas, pour l'instant, vos idées chères. Il sera temps de vous en débarrasser quand elles vous déplairont. En d'autres mots : lorsque, cessant de s'intégrer dans votre *image intérieure,* elles seront devenues fausses *pour vous* : vous n'accepterez plus de vous croire ce que vous n'êtes pas quand vous saurez ce que vous êtes.

Nous allons vous aider à substituer votre portrait à votre image en esquissant les grands traits de votre personnalité réelle. Or, pour l'instant, nous ne savons de vous qu'une chose : vous êtes un être humain. Eh bien, quels sont les caractères fondamentaux de l'âme humaine, ses caractères biologiques universels ? Il est devenu facile de l'apprendre et, grâce à une discipline nouvelle, *la noobiologie,* qui étudie les mécanismes de la pensée consciente et inconsciente (instinctuelle) et son rôle dans l'évolution des espèces vivantes, tout le monde peut aisément le comprendre : les trois *dimensions biologiques* de l'âme humaine sont d'une majestueuse simplicité :

1- La *sexualité,* qui nous a valu la vie, l'amour et la générosité.
2- La *spiritualité,* qui nous a apporté l'amour de la vérité.
3- La *socialité,* qui nous a procuré nos victoires matérielles au prix de la *division* (du travail d'abord puis des hommes), de la compétition et de l'antagonisme.

Voici votre portrait :

- Sur le terrain sexuel, vous êtes contraint aux nécessités de la reproduction et ouvert aux séductions de l'amour et de la générosité.
- Sur le terrain spirituel (qui devient aussi celui de l'intelligence lorsque l'unité intérieure se fait en nous), vous êtes contraignable au vrai et ouvert aux séductions du beau.
- Sur le terrain social, vous êtes astreignable à des tâches nécessaires, mais aussi contraignable au faux par la violence des hommes, et ouvert aux séductions du laid : la puissance, l'argent, la flatterie, et toutes les dilatations de l'ego.

Les prochaines leçons nous éclaireront sur les accidents auxquels nous sommes exposés lorsque, prenant le pas sur nos besoins biologiques fondamentaux, le social recouvre et étouffe nos aptitudes à l'amour et notre sens du vrai et du beau. C'est alors que l'unité intérieure devient impossible. *Et c'est en ressuscitant en nous l'unité intérieure que nous rétablissons la primauté naturelle de l'amour, du beau et du vrai. C'est ainsi que nous devenons, le plus naturellement du monde, des hommes et des femmes tout simplement humains, c'est-à-dire intelligents, bons, généreux — et heureux.*

Annexe à la première leçon

Une déprogrammation-éclair

PIERRE

Nous allons procéder à une déprogrammation-éclair de M. le Ministre des Finances. J'espère que la plupart de nos lecteurs n'entendent rien à la finance ni à l'économie : la tâche en sera plus facile et la démonstration plus convaincante. Reprenons où nous l'avons laissée notre analyse *visuelle* de l'argent. Elle va devenir propre à déclencher une déprogrammation spontanée qui peut aller très loin. C'est à la distance parcourue qu'on mesurera ses aptitudes à l'emploi de ministre des finances.

PHILIPPE

Nous avons invité nos lecteurs à critiquer eux-mêmes une objection d'Hubert à cette évidence visuelle que la production des biens matériels coûte des matières, alors que leur vente rapporte de l'argent. Hubert a rétorqué que la production de biens matériels coûte des matières et que les matières coûtent de l'argent, quand ce ne serait que pour les ramasser.

Ne pensez-vous pas, Hubert, que, selon qu'on l'applique aux matières ou à l'argent, le mot «coûte» a un sens très différent ? En l'appliquant mêmement aux deux choses, votre proposition n'a-t-elle risqué d'être un jeu de mots, un attrape-nigauds ?

HUBERT

Il se peut que les philosophes et les théoriciens, qui se plaisent dans les nuages, y trouvent matière à de subtiles distinctions. Mais les producteurs de biens matériels ont les pieds sur la terre. Ils ne se soucient ni du sexe des anges ni de couper les cheveux en quatre. Pour fabriquer une pioche, ils prennent du fer dans leur magasin, puis de l'argent dans leur caisse, histoire de payer l'ouvrier forgeron. La pioche leur aura coûté du fer et de l'argent. Puis, pour reconstituer leur stock de fer, il faudra une nouvelle ponction dans la caisse. En fin de compte, cette production de biens matériels aura coûté de l'argent et encore de l'argent ! En matière d'«évidence visuelle», voilà toute la concession que je consens à vous faire.

PHILIPPE

Cette «visualisation», qui résulte de la programmation comptable, était presque permise à un industriel du siècle dernier, aux temps bénis où les pouvoirs publics se mêlaient peu de ses affaires. Mais la sollicitude de l'Etat est devenue si grande que, pour survivre, l'industrie moderne doit en appeler à la collectivité nationale, dont les affaires s'observent le mieux depuis Sirius.

Confions à un Sirien le soin de surveiller la fabrication de vos pioches. Il voit le minerai sortir de la mine, devenir barre puis pioche, et enfin disparaître à l'usage. Il voit le minerai s'épuiser peu à peu. La production des pioches, dit-il, coûte du minerai de fer à la collectivité française. Mais, ayant l'ouïe fine, il a entendu la remarque d'Hubert. En va-t-il de même de l'argent ? Eh bien, non. Il a suivi des yeux le forgeron qui emporte sa paye, s'achète un litre de vin et dix rondelles de saucisson et bien d'autres matières, mais vraiment pas d'argent : je n'ai vu personne en avaler ni en consommer d'aucune autre manière.

L'argent n'entrant ni dans la composition des biens matériels ni dans celle des organismes qui concourent à leur production, les biens matériels ne coûtent pas d'argent.

L'argent stimule l'activité des producteurs. C'est un agent catalyseur qui favorise les réactions économiques et se retrouve intact à la fin : il aura passé d'une poche dans une autre, et c'est tout.

PIERRE

Voilà le premier psycho-test, et il est éliminatoire : s'il se trouve un original pour contester cette «théorie», qu'il renonce tout de suite à l'emploi de ministre des finances : son cas est désespéré !

PHILIPPE

Les victimes seront relativement peu nombreuses, même parmi les inspecteurs des finances : si soigneusement qu'on les ait programmés, je doute que ce premier test en élimine plus de la moitié.

MEDICUS

J'avoue à ma honte que je n'avais pas pensé à cet aspect de l'argent. Mais j'ai l'excuse de n'être pas un homme d'argent. J'avais peu de raisons d'y penser. Essayez-vous de nous faire croire que les théoriciens dont le métier est de ne penser qu'à l'argent ignorent qu'il ne se consomme pas?

PHILIPPE

Posez cette question à Hubert : son métier le met en contact quotidien avec des problèmes d'argent.

HUBERT

Je ne suis ni économiste ni inspecteur des finances. Je fais du mieux que je puis mon métier d'industriel, mais cela se passe sur notre planète. Je n'ai ni le temps ni le besoin de savoir ce qu'on en pense à Sirius. Pour un industriel, les matières et la main-d'œuvre coûtent bel et bien de l'argent. C'est tout ce que je *veux* savoir : l'industriel qui cherche à appliquer des *théories* est un homme fichu d'avance !

MEDICUS

Je vous crois sans peine : c'est un peu pareil en médecine. Mais nul ne devient médecin sans apprendre les théories médicales de son temps, et les faits sur lesquels elles reposent. Votre formation a comporté un cours d'économie. Vous y a-t-on appris que l'argent ne se mange pas ? Saviez-vous, avant l'intervention du Sirien de Philippe, que la production de biens matériels ne coûte pas d'argent ?

HUBERT

C'est tellement évident que je devais le savoir, mais je n'y pensais pas. Tout le monde doit le savoir, mais peu de gens y pensent par la simple raison qu'il ne sert à rien d'y penser. Nous faisons tous comme vous, Medicus : nous pensons aux choses qui nous concernent et qui nous servent. On n'a pas attiré notre attention à l'école sur cet aspect de l'argent parce qu'il n'a pas de conséquences pratiques. Peut-être en dit-on plus long aux théoriciens : je n'en sais rien. Je suis attentif à laisser le sexe des anges aux théologiens. A chacun son métier pour que les vaches soient bien gardées !

PHILIPPE

Si vous voulez vous procurer, mon cher Hubert, les noms d'un grand nombre de personnes qui n'ont jamais pensé à cet aspect théorique de l'argent, c'est facile : le Journal Officiel publie chaque mois la liste des entreprises en faillite. Or le plus sûr moyen de perdre de l'argent est d'ignorer absolument tout de l'argent.

Certes il est impensable que personne au monde — exception faite, bien sûr, d'une moitié des inspecteurs des finances — ignore que l'argent ne se mange pas. *Mais tous les économistes, tous les financiers, tous les hommes d'affaires et tous les hommes d'Etat du monde* FONT COMME S'IL NE LE SAVAIENT PAS ! Tel est le pouvoir terrifiant des programmations. Voilà où je voulais en venir, car c'est le deuxième psycho-test pour personnes importantes : *quelles sont les conséquences* PRATIQUES *de la non-consommation de l'argent ?*

PIERRE

Je crains que, cette fois, quatre-vingt-quinze pour cent des diplômés de l'inspection des finances ne restent sur le carreau. Mais ceux de nos lecteurs qui, ignorant tout de la finance et de l'économie, ne sont pas programmés pour ces matières, ont de bonnes chances de se qualifier haut-la-main pour l'emploi de ministre. Allez-y, Medicus, si le cœur vous en dit.

MEDICUS

Ma curiosité est piquée. Si l'argent ne s'épuise pas et si l'Etat dispose du pouvoir de créer à sa guise, comment pourrait-il en manquer même si, à la suite d'une hausse générale des salaires, sa dépense grandit ? Comment se verrait-il obligé de réduire son programme d'autoroutes, par exemple, alors que la main-d'œuvre et les matières premières surabondent ? S'il faut plus d'argent pour les construire, qu'importe ? Ce catalyseur se retrouvera intact à la fin, la France aura des autoroutes, et elle aura moins de chômeurs. Mais je dis certainement des sottises, car je n'entends rien à ces choses.

HUBERT

Si l'on pouvait raisonner ainsi, tout deviendrait facile. Mais il y a les spirales inflationnistes, les «courses infernales» des salaires et des prix. On a trop vu où mène l'inflation.

PHILIPPE

Toute possibilité d'inflation disparaît sitôt qu'on définit ce mot. Mais aucun économiste ne l'a défini. Aucun n'aurait pu le faire : il lui aurait fallu regarder l'argent. Il aurait perdu aussitôt tous les bénéfices de ses études économiques. Il aurait été contraint de constater que, la première décimale de nos théories économiques étant fausse, le reste est de plus en plus faux ; son capital culturel se serait dissipé en fumée ; son emploi se serait supprimé et son ancienneté perdue. Il se serait trouvé nu, dépouillé de tout, qualifié tout au plus pour faire un chauffeur de taxi ou un professeur d'université d'«avant-mai». Pense-t-on qu'il y ait au monde un homme assez héroïque pour regarder l'argent dans les yeux, s'il est économiste, inspecteur des finances ou ministre ? Cent fois plutôt la mort que cette humiliation totale. Mille fois plutôt rester aveugle, et devenir hyper-aveugle s'il le faut, que voir l'argent. Telles sont les raisons trop humaines d'une aberration apparemment inexplicable et monstrueuse : *tout le*

monde sait que l'argent ne se mange pas, et tout le monde fait comme s'il se mangeait.

En conséquence tout se passe comme si l'argent était non seulement épuisable, mais était seul à s'épuiser. L'argent s'épuise et manque partout. Des autoroutes ? Vous n'y pensez pas : il n'y a plus un sou dans la caisse. Des écoles, des universités capables d'asseoir leurs étudiants, des hôpitaux, des logements, l'assainissement de l'atmosphère des villes, la conservation de la terre et des eaux, et les mille autres besoins criants des peuples ? Impossible : l'argent manque. Il y a trop de matières : on les détruit à grands frais. Il y a trop de main-d'œuvre : on la paie (mal) pour qu'elle chôme. Il y a trop de tout ce qu'il faut pour tout faire, mais pas assez d'argent : le peu qu'on en avait s'est épuisé.

Or l'argent est la seule chose au monde qui ne s'épuisera jamais. Mais les hommes programmés, même s'ils le savent, savent surtout que l'argent se mange et s'épuise. Dès lors ils ne sont libres ni de regarder l'argent ni de penser à lui, et les voilà contraints d'enseigner que l'argent se mange et s'épuise ! Telles sont les conséquences d'une programmation bien faite.

Nous ne nous alarmons pas : *une déprogrammation bien conduite n'expose ses bénéficiaires à aucune humiliation.* Loin de les dévaloriser, elle les promeut, les rend humains, les récupère pour l'humanité.

Pré-questionnaire

L'objet de ce pré-questionnaire est de gagner du temps. Les réponses à ces questions sont nécessaires à l'établissement des "dossiers" de nos étudiants. Ceux qui veulent bien s'inscrire à nos cours sont priés de les joindre à leur bulletin d'inscription.

1. Nom, prénom, adresse.

2. Age : Sexe : Profession :

Etudes :

Situation de famille :

Sexe et âge des enfants :

---

3. Vos occupations préférées :

4. Vos distractions préférées :

5. Vos auteurs préférés :

6. Aimez-vous la musique ? Dans l'affirmative, vos musiciens préférés :

7. Décrivez sommairement votre personne physique :

8. Quels sont les traits les plus saillants de votre caractère ?

9. Quelles sont vos aptitudes les plus marquées ?

10. Vos inaptitudes les plus gênantes ?

11. Avez-vous lu un ou plusieurs livres de la collection "Survivre" ? Dans l'affirmative, lequel ou lesquels ?

12. La forme dialoguée vous a-t-elle paru gênante ou satisfaisante ?

13. Souhaitez-vous que ce cours d'initiation à l'orthologique soit donné par les cinq personnages qui animent la collection "Survivre", ou préférez-vous des exposés monologués classiques ?

14. Avez-vous parfois le sentiment de *communiquer* facilement avec les autres ? Ou la communication avec autrui, et même avec vos intimes, est-elle pour vous un problème majeur ?

15. *Pouvez-vous envisager une collaboration active avec l'I.F.O. ? Dans l'affirmative, quelles seraient vos activités de prédilection, et combien d'heures de travail par semaine pourriez-vous consacrer à ce cours ?*

16. **L'apprentissage d'un bonheur imaginaire.**

Cet apprentissage semble d'abord puéril parce qu'il emprunte ses ressources aux contes de fées qui enchantaient notre enfance. Mais sa valeur «enchante» bientôt ceux qui s'y livrent. Imaginez qu'une fée vous soit apparue en songe la nuit dernière et vous ait doté(e) de revenus comparables à ceux des potentats d'Arabie. Imaginez et *voyez*-vous jouissant de revenus illimités et subissant leurs effets corrupteurs. *Représentez*-vous, comme un acteur, dans ce rôle difficile et «vivez»-le pour «rendre vivant» le personnage représenté. A elle seule, cette mise en exercice de votre imagination suffirait à vous livrer peu à peu l'accès d'un *monde où nos servitudes inconscientes cèdent le pas aux libertés issues des microstructures de la SENSIBILITE humaine.* Nul n'en peut soupçonner l'existence s'il n'y pénètre pas. Or il est facile de s'y aventurer en imagination : on pleure sans peine au cinéma, et c'est peu dangereux : on se console (au restaurant) des malheurs de Roméo et Juliette.

Venons-en à la phase réfléchie de la culture de l'imagination. Votre fée vous donne une baguette magique prête à combler vos QUATRE VŒUX les plus chers. Vous voilà disposant du pouvoir de faire éclore en vous quatre aptitudes, potentielles dans la nature humaine, mais que vous semblez ou croyez n'avoir pas reçues en partage, alors que d'autres en ont été comblés. Mais prenez garde : un des objectifs de ce cours est de fertiliser votre IMAGINATION. Or, imaginer un idéal, c'est s'y sensibiliser, c'est le réaliser — se le *rendre réel.* C'est donc s'en faire une source d'harmonie et de joie si cet idéal est conforme à la nature — aux besoins et aux ressources — de celui ou de celle qui se l'est choisi, une source de conflits et de souffrances s'il ne l'est pas, une source d'insensibilité et d'inintelligence s'il est incompatible avec la nature humaine. Enfin et surtout, une source d'hébétude s'il est absent : ceux qui ne rêvent d'aucun idéal, d'*aucun avenir plus heureux que le présent,* ne sont qu'à demi humains. Choisissez vos idéaux avec les plus grands soins : ce cours vous apportera des moyens de les réaliser en songe d'abord puis, au réveil, de les étreindre — ou de les fuir si, choisis trop facilement, ils ne sont pas heureux.

Les questions qui se posent sont celles-ci :

a) Quels sont — dans l'ordre décroissant de l'importance que vous leur attachez — vos QUATRE SOUHAITS LES PLUS CHERS ?

b) Qu'est-ce, à vos yeux, qu'un «idéal» ?

Veuillez y réfléchir à loisir : ces deux questions vous seront posées au moment opportun dans une des leçons de ce cours.

17. Vos questions, vos commentaires.

Prière d'écrire très lisiblement et de renvoyer ce questionnaire à IFO-Etudes.

Première leçon rénovée : octobre 1979

Malgré l'accélération de l'histoire, la première leçon de ce cours a conservé pendant dix ans son *actualité psychologique* et une utilité intacte.

Elle a perdu cette actualité en 1979. Mais son actualité *humaine* est intemporelle et n'en a pas été affectée, tandis que son actualité *pédagogique* a grandi. Les langues mortes, parce qu'elles sont immuables et incorruptibles, valent leur fixité à nos vocabulaires scientifiques. Cette leçon mi-défunte est désormais immobile t fournit un précieux instrument de mesure au *temps subjectif.*

La préhistoire a cessé de se perdre dans la nuit des temps, la psychologie animale ayant dévoilé quelques-uns de ses secrets : celui, notamment, qui nous rend "touchants" et rassurants les pouvoirs de l'INSTINCT chez les fauvettes, puis *à l'étape suivante, chez nous-mêmes*.

Nous souffrons aujourd'hui encore — *par habitude* — des cruautés anachroniques de la préhistoire et de l'Histoire. Un faux abîme continue à nous séparer de nos ancêtres animaux, et, plus douloureusement encore, de nos pères humains. *En plus, nous souffrons aussi de la maturation explosive qui nous transfigure déjà mais dont — faute d'habitude — NOUS NE JOUISSONS PAS ENCORE.*

C'est pourquoi cette leçon désormais immobile reste agrafée à celle-ci. Nos étudiants sont invités à la mettre à sa juste place d'*étape* utile sur le chemin de leur évolution. Ils y seront aidés progressivement par quelques éléments d'information inédits contenus dans nos prochaines leçons. Entre-temps, qu'ils veuillent bien se garder de compter Freud, Jung et Adler au nombre des psychologues *vivants.* Leur génie nous éclaire encore. Mais la psychanalyse qu'ils croyaient atteindre aux profondeurs de l'humain fait obstacle à l'intelligibilité de l'évolution biologique. Elle a été une étape importante à la découverte toute récente d'une BIOLOGIE PSYCHIQUE COMMUNE À TOUS LES ORGANISMES VIVANTS. Bref à une "PSYCHOLOGIE DES GRANDS FONDS" qui nous apporte la conscience de notre appartenance à un UNIVERS INTERIEUR vivant, et de nos liens de parenté avec tous nos ancêtres.

A défaut de cette psychologie unitaire, rien de ce qui nous est arrivé n'est compréhensible, et rien n'est prévisible de ce qui va nous arriver.

Le questionnaire ci-contre s'efforce de situer et d'orienter le réponses de nos étudiants sur le terrain des formes nouvelles de pensée issues en 1979 d'une définition *approfondie* du mot "Nature".

Annexe à la première leçon rénovée

LES STRUCTURES FINES DE LA SENSIBILITE

Ceux qui, il y a une vingtaine d'années, auraient prétendu que des oiseaux migrateurs peuvent naviguer aux étoiles auraient été tenus pour fous. Une aptitude à la navigation stellaire exige des connaissances astronomiques qu'aucun animal ne saurait posséder et des pouvoirs de compenser toute dérive en fonction de calculs dont le plus doué des hommes serait incapable sans ordinateurs. Un fait, pourtant, avait frappé un ornithologue, Gustave Kramer. Il observa que, dès leur départ, ces oiseaux mettent le cap sur le but à atteindre. Ils ne s'envolent pas au hasard ou au gré des vents et se dispensent des «tours d'observation» que font parfois les pigeons voyageurs.

Avant de quitter le sol, ils visent la direction exacte qu'ils vont suivre. Les ornithologues n'ont pas besoin de les suivre au radar ni de les charger d'émetteurs-miniatures ; il leur suffit d'observer un de ces oiseaux dans une cage spéciale. Il sautille sur un perchoir circulaire jusqu'à la bonne position de départ et indique par un frémissement des ailes qu'il s'envolerait volontiers. Si l'on tourne un peu la cage, il reprend aussitôt son sautillement, dépasse légèrement le point exact et se met à osciller, nerveux et tendu, vibrant comme une aiguille de boussole. Il se comporte de la même manière que pendant son vol migratoire : pour vérifier sa direction, il s'en écarte d'environ 5° à gauche et à droite.

Il a donc été possible de se livrer à une série d'expériences non seulement à l'air libre mais en planétarium. Franz Sauer en eut l'idée en 1956 et obtint des résultats désormais célèbres. Il découvrit que, de nuit, par ciel couvert, les fauvettes volaient dans la bonne direction tant qu'on pouvait distinguer quelques étoiles particulièrement brillantes. C'est ce qui lui donna ses premiers soupçons. Les étoiles seraient-elles, pour les oiseaux migrateurs nocturnes, les guides que l'on cherchait depuis si longtemps ?

Menées dans le planétarium de Brême, ces expériences n'étaient pas commodes. Franz Sauer et sa femme durent s'étendre sur le dos, dans une position très inconfortable, au-dessous de la cage posée sur un chevalet. Il leur fallut observer leurs oiseaux à la faible lueur du dôme d'étoiles artificielles et mesurer le nombre de degrés de déclinaison. On peut supporter cette contrainte pendant quelques jours : Franz et Eléonore Sauer l'ont endurée pendant plusieurs années. En outre, l'humeur des fauvettes devenait exécrable chaque fois qu'on les sortait de leur confort pour les livrer à ces expériences nocturnes. Il ne fallait pas qu'elles reconnaissent Franz, leur ami, car elles restaient brouillées avec lui pendant plusieurs semaines. Même les grillons ou les vers de farine ne rétablissaient pas leur amitié. Les oiseaux refusaient de picorer ces friandises dans sa main alors qu'ils les acceptaient volontiers de sa femme. Le Dr. Sauer devait se masquer comme un voleur pendant ces expériences.

Tout d'abord, Franz montra à ses fauvettes un ciel identique à celui qu'on peut voir au-dessus de Brême à l'époque de la migration automnale. Elles crurent voir de véritables étoiles et s'envolèrent sans hésitation vers le Sud-Est en direction de la Turquie. Certes, cette observation n'était pas probante : les oiseaux auraient pu s'orienter suivant le champ magnétique terrestre, des rayons cosmiques invisibles, ou d'autres moyens. Sauer anéantit ces

hypothèses en faisant tourner le ciel du planétarium comme un manège de chevaux de bois. Quelle qu'ait pu être l'orientation donnée, les oiseaux s'envolaient toujours dans la direction qui aurait été le Sud-Est d'après les fausses étoiles mais qui était en réalité le nord ou l'ouest.

Autre preuve : quand, au cours de la nuit, ces étoiles artificielles ne se déplaçaient pas normalement ou demeuraient immobiles pendant longtemps, les oiseaux changeaient de direction. Les fauvettes semblaient savoir qu'en septembre à 23 heures telle ou telle constellation se trouve exactement au sud-est, puis se déplace vers le sud. Aussi cessent-elles de se diriger droit sur la constellation pour infléchir leur cap vers la gauche.

Les migrateurs guidés par leur environnement stellaire règlent leur vol tant que quelques étoiles restent visibles. Si le ciel se couvre entièrement ou si la coupole du planétarium est plongée dans l'obscurité, les fauvettes volettent un instant ça et là. Lorsqu'elles s'aperçoivent qu'il ne leur est plus possible de s'orienter, elles s'arrêtent. Dans la nature et en liberté, elles interrompent leur vol.

D'où la fauvette tient-elle ce pouvoir ? L'a-t-elle appris de ses parents pendant son enfance ? Soucieux de répondre à cette question, le Dr. Sauer éleva une fauvette babillarde devenue célèbre : «Müllerchen». Pour découvrir si son comportement résultait d'information innée, ou culturelle acquise au cours de son existence, elle fut isolée dès son éclosion dans une pièce fermée. Pendant plusieurs mois elle ne vit ni une autre fauvette ni le ciel nocturne ou diurne.

Lorsque, par une nuit de septembre, Müllerchen fut animée du visible besoin de partir, le Dr. Sauer la transporta dans le planétarium de Brême et alluma brusquement toutes les étoiles. *L'oiseau fut d'abord saisi d'effroi.* Puis il se mit à sautiller vers le … sud-est ! Cette connaissance du grand atlas céleste et de la course des étoiles, la fauvette en avait donc hérité dans l'oeuf. On connait mal les moyens mis en oeuvre par la nature pour réaliser un tel exploit, mais aucune autre explication n'est possible.

On fit croire à Müllerchen qu'elle suivait la route migratoire normale et s'avançait toujours plus loin vers le sud-est. De nouvelles constellations apparaissaient au sud de la coupole et les anciennes disparaissaient au nord. Ainsi, après la route étoilée de Brême, Müllerchen vit celle de Prague, de Budapest, de Sofia, de la Turquie orientale. Elle maintenait toujours le cap au sud-est. Puis brusquement, alors qu'on lui montrait le ciel étoilé de la Méditerranée orientale, tel qu'on peut le voir au large de Chypre et d'Israël, un fait étrange se produisit : comme un bateau s'alignant sur un autre feu de position, la fauvette changea de direction et prit plein sud. Le ciel l'empêchait de continuer vers le désert d'Arabie où elle aurait péri misérablement. Il la conduisit en toute sécurité le long du Nil vers ses quartiers d'hiver. Chaque fois qu'elle voyait le ciel de Chypre, Müllerchen se dirigeait immanquablement vers le sud, même si on lui faisait croire, en planétarium, qu'elle avait effectué le trajet Brême-Chypre en trois semaines ou en trois heures ! La fauvette est donc capable non seulement de maintenir un cap à la boussole en suivant les astres, mais encore de reconnaître sa position sur la sphère terrestre et, par conséquent, de naviguer. Si on lui montre, en planétarium, le but de son voyage, le territoire situé au sud de la grande chute du Nil, elle se croit arrivée. Son inquiétude de migrateur la quitte et elle s'endort.

D'autres oiseaux suivent les étoiles pendant leur migration. Cet instinct est plus puissant que la faim ou le besoin de confort qu'ils pourraient satisfaire en cours de route. Ces animaux ont reçu dans l'oeuf, en même temps que la vie, *un plan qui leur impose les voies et le terme de leurs voyages, leurs destinations et leur destin* .

Questionnaire N° 1

Veuillez nous faire parvenir, sur une feuille séparée, le plus tôt possible mais *sans vous presser,* vos réponses aux questions suivantes.

1. Nom, adresse complète, votre n° d'inscription et n° du présent questionnaire.

2. **Question principale : votre orientation**

Un des objectifs visés par la notice intitulée "Le dénouement d'une crise de croissance" est la sélection de nos recrues. Elle restera nécessaire jusqu'à ce que l'I.F.O. ait élargi ses structures pour accueillir des milliers d'étudiants. Plusieurs passages de cette notice sont plus ou moins hermétiques, d'autres sont lumineux, et plusieurs autres sont éclairants bien qu'à peu près incompréhensibles. Il va falloir mettre un début d'ordre à cet imbroglio pour rendre ces textes limpides d'un bout à l'autre. Mais les zones d'ombre qui les obscurcissent ne sont pas les mêmes pour tous. Pour nous permettre d'aider nos étudiants à y voir clair, leurs difficultés doivent être *localisées.* C'est pourquoi nous devons vous prier de braver l'ennui de nous faire part, en *détail,* de vos réactions à ceux des chapitres de cette notice sur lesquels vous souhaitez des éclaircissements.

3. **Question accessoire : un problème sociologique**

Peut-être vous sera-t-il difficile, avant d'avoir reçu quelques leçons d'orthologique, d'y proposer des solutions, mais ce n'est pas ce qui importe. Ce qui vous est demandé, c'est un *échantillon de votre "style" de pensée face à des problèmes à la fois intérieurs et extérieurs.* En lisant le dernier alinéa de la première leçon ("votre portrait"), vous avez probablement pensé que les trois "dimensions biologiques" de l'âme humaine n'apportent rien de nouveau, puisque Freud, Jung et Adler les ont découvertes depuis longtemps. C'est vrai, mais ces trois auteurs n'ont pas étudié la nature des *contraintes* et des *séductions* que nous pouvons subir ou exercer. Veuillez bien y réfléchir et vous interroger : que vous est-il arrivé ? Vous avez cédé à quelles contraintes et succombé à quelles séductions ? Et qu'auriez-vous pu faire si vous aviez eu conscience de la nature ambivalente des contraintes et des séductions situées sur le terrain social, pour échapper à leur pesanteur ? Le problème sociologique est celui-là : que pourrait-on faire pour qu'il devienne possible aux hommes de se soustraire aux contraintes mauvaises et de se refuser aux séductions néfastes ? Livrez-nous (sur une feuille séparée) vos réflexions et, si vous le pouvez, des suggestions propres à faire entrevoir des solutions possibles à un problème sociologique de cette envergure. *Mais n'y prenez guère de peine : un PETIT échantillon de votre pensée nous suffit pour l'instant.*

4. Vos questions, vos remarques, vos commentaires.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Deuxième leçon

L'ORTHOLOGIQUE

Si, en 1968, une quasi-unanimité s'est faite en faveur de l'enseignement dialogué, c'est que tous les étudiants de ce cours avaient été recrutés parmi les lecteurs de la collection "Survivre" . Cela a cessé d'être vrai dès la seconde année, et plusieurs étudiants ont été franchement incommodés par les dialogues. Que ceux qui seraient dans ce cas se rassurent : tous s'y sont adaptés fort vite parce qu'ils répondent à un besoin si profond et devenu si impérieux qu'aucun de nos étudiants n'accepterait aucune autre forme d'enseignement. La fonction du dialogue est de susciter la critique, le doute et le CHOIX LIBRE. Il est la condition sine qua non de la LIBERTE D'APPRENDRE, du DROIT D'ENSEIGNER, et de l'ABOLITION DU POUVOIR D'IMPOSER PAR INTIMIDATION .*

Cependant, quelques indications sur la personnalité des protagonistes d'un "drame", auquel nos étudiants sont invités à prendre une part de plus en plus ACTIVE et VIVANTE, sont nécessaires à ceux qui n'ont lu aucun des ouvrages de cette collection :

PIERRE : psychologue, meneur de jeu.

BERNARD : biologiste bourré de savoirs. Parfois aussi, il semble avoir du coeur : c'est plus fort que sa science.

HUBERT : père de famille plein de «sens commun», mais irascible. Cela se comprend : le malheureux a cinq filles. Il est le porte-parole de l'opinion publique.

MEDICUS : psychiatre, il est prudent, sceptique, entendu, et ne s'en laisse pas conter.

PHILIPPE : physicien, mathématicien, logicien, humoriste et Don Juan. Il est mauvais garçon et méchant homme. Ou sont-ce des airs qu'il se donne ?

PIERRE (*aux étudiants)*

Nous vous remercions tout d'abord de votre inscription à ce cours. Difficilement accessible à ceux dont la sensibilité et l'intelligence ont été émoussées par les traditions culturelles anachroniques dont personne n'est indemne en Occident, la notice intitulée "Le dénouement d'une crise de croissance" peut être plus répulsive qu'attrayante. Son objectif est de réunir une étrange "élite" composée de personnes résistantes au culte du conformisme. Il semble avoir été atteint et tout porte à croire que nous ferons ensemble un travail fructueux.

Nous pensons pouvoir donner, dans un avenir très prochain, une large diffusion à un cours qui, depuis dix ans, applique des méthodes nouvelles à l'enseignement de connaissances récentes. Les résultats obtenus sont concluants. Mais la prudence nous impose encore quelques mises au point qui rendent nécessaires la limitation du nombre de nos étudiants pour nous permettre de fréquentes prises de contacts personnels avec eux.

La plupart d'entre vous avez déjà ou aurez bientôt un indispensable aperçu global de ce qu'est l'orthologique si vous avez lu ou vous apprêtez à lire le "Rubicon".

HUBERT(*aux étudiants*)

Ce dut vous être -ou ce vous sera- une belle occasion de constater que ce livre tient fort mal ses promesses. Son avant-propos s'achève sur ces mots : "*Quand vous aurez achevé la lecture de ce livre, vous aurez franchi le Rubicon...*" J'ai le sentiment quant à moi, d'avoir été laissé en plan sur cette rive-ci. Et je serais bien aise de savoir ce qu'est l'orthologique. Pas vous ?

PIERRE

Avons-nous mérité *tout à fait* ces reproches ? Nos étudiants nous le diront.

BERNARD

Ils nous l'ont dit en s'inscrivant à ce cours : c'était montrer, je crois, qu'ils ont un pied sur l'autre rive.

PIERRE

Je l'espère, mais il serait imprudent de l'affirmer. Nous essayerons aujourd'hui de commencer à expliquer ce que l'orthologique peut faire pour chacun de nous. C'eût été impossible dans un ou même dans plusieurs livres, on comprendra bientôt pourquoi. Mais ce cours nous donne le pouvoir de *dialoguer* avec nos étudiants, et cela change tout. C'est à Philippe qu'il appartient de fournir une difinition globale, à la fois formelle et opérationnelle, de l'orthologique : il est notre logicien. Mais j'aimerais qu'il mette une sourdine à son humour, qui déconcerte bien des lecteurs et en horripile beaucoup. Malgré quoi, une enquête a révélé une chose dont j'ai peur qu'elle soit humoristique : il nous bat tous de plusieurs longueurs pour la cote d'amour, tant masculine que féminine !

PHILIPPE

Parbleu! C'était couru d'avance : je suis "mauvais garçon et méchant homme, ou sont-ce des airs que je me donne ?" (Les Jeux de l'Homme et de la Femme, page 10). Il y a doute. Or il est clair qu'en amour on ne s'abstient pas dans le doute : ainsi s'explique le surpeuplement de notre planète.

Venons en à l'orthologique. Il s'agit d'une *logique* à la fois *intégrale* et *globale, rationnelle* et *surrationnelle, discursive* et *spirituelle, analytique* et *synthétique, consciente* et *instinctuelle, individuelle* et *universelle.* Cela fait bien des chose à la fois. Ne nous en veuillez pas si nous n'avons pu les expliquer ni même les montrer toutes. Il va falloir les regarder une à une, et cela demandera beaucoup plus d'une leçon. Mais une revue passée au galop de chacun des caractères de l'orthologique suffira peut-être à donner une première idée de sa nature et de ses pouvoirs.

Est *logique* ce qui satisfait aux exigences de la raison, et l'orthologique le fait toujours. Sous son éclairage, tout devient rationnel même la poésie et la beauté, auxquelles se rajoute une *satisfaction fondamentale* : celle de com-prendre. La réciproque est vraie aussi : une équation, par exemple, n'est pleinement satisfaisante que si elle procure une émotion esthétique. L'orthologique est *intégrale* parce que toutes les facultés humaines de l'appréhension s'y *intègrent*, et elle est *globale* parce qu'elle *englobe* tous leurs apports. Elle est *rationnelle* parce que logique, et *surrationnelle* parce que, pour appréhender la signification des choses, elle a des pouvoirs que la raison n'a pas. Exemple : la table

mendélévienne des éléments chimiques, qui désespérait Bachelard tout en le ravissant, mais qui ne devint rationnelle que lorsqu'on découvrit l'isotopie ; le surrationnel nous y a livré la vérité *avant* la raison et *au-dessus* d'elle. Le *discursif* est la démarche de la logique, le spirituel celle de l'amour (du vrai) et l'orthologique les conjugue toutes deux. Je ne dirai rien de l'*analyse,* de la *synthèse,* de la *conscience,* ni de l'*instinct* : l'acceptation courante de ces mots nous suffit pour l'instant. Quant à l'*individuel* et à l'*universel,* est-il besoin de dire qu'ils ne s'opposent pas ? Tous les individus font partie de l'univers, mais l'univers n'est accessible qu'à l'homme évolué qui, com-prenant TOUT, peut communier avec l'univers. C'est le cas des mystiques, les seuls hommes (des deux sexes) *totalement satisfaits* que l'humanité ait connus.

Eh bien, pour tout résumer en dix mots, le pouvoir de l'orthologique est de nous entraîner, mais pas après pas, à la "petite semaine" (au lieu d'extatiquement) dans les voies qui convergent vers la *satisfaction totale.*

HUBERT

Bravo ! Bravo ! Mon enthousiasme déborde, mais où est l'orchestre ? Quelques mesures de la *Marseillaise* feraient bien à cet endroit, mais chantée en hébreu : on serait bercé par la chanson sans qu'il soit besoin d'entendre les paroles. Le tort que j'ai eu, et je m'en repens, c'est d'avoir prétendu à comprendre celles de Philippe.

PIERRE

Bien des lecteurs souffriront du même repentir, mais ce n'est pas la faute de Philippe, dont l'exposé était condensé mais adéquat. On s'en convaincra en le relisant plus tard. Mais, même clair et complet, un exposé ne suffit pas. Il faut un cours pour initier à l'orthologique. J'invite néanmoins nos étudiants à constater dès à présent, en feuilletant la collection "Survivre", que les propriétés de l'orthologique inventoriées par Philippe s'y sont manifestées toutes.

HUBERT

C'est bien beau de le dire, mais cela aussi pourrait ne pas suffire.

PIERRE

Aussi comptons-nous le montrer. Ce cours, je le répète, ne prend pas son départ à zéro. Avant d'apporter du nouveau, nous nous efforcerons d'aider nos étudiants à assimiler les matières disponibles, à commencer par celles du "Rubicon".

PHILIPPE

Cela n'empêchera pas d'apporter du nouveau, pourvu qu'il se situe dans la même veine. Mais il faut commencer par la *logique primaire,* qui faisait le fonds de commerce de Monsieur de La Palisse. Elle est puissante, mais ses pouvoirs sont limités. On l'a vue à l'oeuvre dans le "Rubicon" où elle accoucha sans douleur de la THEORIE DES ENSEMBLES ECONOMIQUES (pp.213 à 228). On en a besoin constamment : même avancée, l'orthologique fait des emprunts continuels à la logique primaire, et c'est pourquoi elle satisfait toujours le *bon sens*, qui est un de ses principaux critères.

PIERRE

Le bon sens est une chose si importante que nous aurons à l'étudier de près. Jusqu'à ce qu'on ait compris d'où il nous vient et en quoi il consiste, c'est peut-être le plus mystérieux des attributs humains : *il nous livre accès aux évidences* VRAIES ET FAUSSES, et il faut apprendre à les distinguer. C'est ce que fait aisément la logique primaire. *Ainsi le bon sens devient facilement éducable, alors que c'est la chose que l'on éduque le moins*. Nous lui dévouerons tous nos soins car son importance est *décisive.*

PHILIPPE

Nous n'y pourrions manquer. L'orthologique étant faite *avant* tout de bon sens, tout y est toujours évident. Le *premier* pas de sa démarche est la logique primaire. Il est impossible d'y avancer sans l'avoir fait. *Mais ce n'est pas à ce niveau que se situe notre cours d'initiation.* Faut-il s'y arrêter néanmoins ? A nos étudiants de nous le dire : s'ils se sont bien assimilés les enseignements de Monsieur de La Palisse, nous pourrons aborder tout de suite l'étape suivante, bien plus féconde, qui est la *logique cruciale.*

PIERRE

La théorie des ensembles économiques fournit un exemple particulièrement clair de logique lapalissienne. Nul ne saurait avoir de peine à se l'assimiler, mais il faut prendre ce peu de peine. Cet exercice est instamment recommandé même à ceux qui ne s'intéressent aucunement à l'économie. (*Aux étudiants)* Infligez-vous, s'il vous plaît, ce désagréable pensum, mais en vous souciant seulement de la *démarche* utilisée pour atteindre le but. Il se trouve, cependant, que notre cours de "gestion modernisée des entreprises" se situe tout entier à ce niveau : il est tout fait de logique primaire, et cette circonstance pourrait être mise à profit. A titre exceptionnel (nous ne récidiverons pas), nous en reproduisons un extrait dans la présente leçon. Il s'agit d'un autre exemple d'application facile de la logique primaire à un problème sociologique important : la définition du profit. Veuillez lire attentivement cette "théorie du profit" pour n'en retenir, cette fois encore, que sa seule *démarche.* Puis répondez au questionnaire. Nous ajusterons notre prochaine leçon à vos réponses.

PHILIPPE (*aux étudiantes féminines)*

Sachez, Mesdames et Mesdemoiselles, que Pierre est bourré de bonnes intentions ! il veut notre bien et, parce que certaines notions économiques sont nécessaires à l'épanouissement de votre féminité, il croit vous les faire avaler au prix d'un bon sourire d'encouragement : "*infligez-vous ce abominable pensum ..."* Heureusement qu"il y a moi ! Mauvais garçon, je suis resté capable de sympathiser avec votre souci de ne pas vous laisser barbifier plus que ce n'est supportable. Si les théories économiques vous assomment, il sera temps d'y revenir quand vous en éprouverez une franche *envie.*

HUBERT

Me voilà tranquillisé sur le sort de nos étudiantes : qu'on me coupe en rondelles s'il se trouve une femme normale pour éprouver cette envie avant l'an trois mille !

PHILIPPE

Ce besoin naîtra chez toutes quand elles constateront qu'il leur faut apprendre ce qui *profite vraiment à ceux qu'elles aiment* pour devenir pleinement féminines. La femme

insoucieuse des besoins réels de ceux qui dépendent d'elle n'est encore qu'une enfant. Mais, avant d'avoir touché ces choses du doigt dans leurs *conséquences concrètes*, peu de femmes (et des hommes à peine moins rares) peuvent imaginer l'utilité d'aucune théorie économique. Aussi Pierre a-t-il gaspillé sa salive et ses bonnes intentions : neuf femmes (et quelques six hommes) sur dix ne l'en croiront pas, et voilà tout ! Or tant qu'on en voit pas l'utilité, ces choses sont incroyablement assommantes, et *rien n'est plus malfaisant que l'ennui. (Aux étudiants)* Ayez soin de vous en abstenir tant que vous n'y pourrez prendre un intérêt passionné et son corollaire : un vif PLAISIR.

LA THEORIE DU PROFIT

N.B. Cette théorie est étrangère au présent cours. Elle a été élaborée pour servir de *préambule* à une série de leçons d'"ortho-économie" dont l'objectif est d'apporter à des dirigeants d'entreprises des éléments d'information nécessaires à la gestion profitable de leurs affaires, connaissances dont nul n'aurait que faire dans ce cours-ci.

PHILIPPE

Qu'est-ce que le "profit économique" au sens le plus large de ce mot ? Autrement dit, en quoi consistent les activités économiques *profitables* à toutes les espèces vivantes, Homo sapiens compris ? C'est évidemment à Bernard qu'il faut poser cette question.

BERNARD

Ce sont celles qui satisfont à leurs besoins. Mais tous les organismes vivants n'ont pas les mêmes besoins. Cependant, à la seule exception des virus, qui n'ont pas de moyens d'assimilation, tous ont besoin de se nourrir.

PHILIPPE

Le virus lui-même n'échappe pas à votre définition : ses activités économiques, qui consistent à percer une cloison, satisfont à ses besoins d'un habitat (une cellule), si blâmablement qu'il se conduise lorsqu'il y a pénétré. Mais, dans le cas d'Homo sapiens, la définition du profit économique doit être élargie : les activités qui lui procurent des profits sont celles qui satisfont à ses DESIRS même funestes ! Pour y voir clair, il faut d'abord se poser une question : comment l'Homme s'y prend-il pour obtenir les choses qui satisfont aux désirs des humains ?

Eh bien, c'est triste mais vrai : de trente-six mille façons ! Le sauvage qui cueille une banane satisfait aux siens propres s'il la mange ou la donne à ses enfants, voire à une sauvagesse dont il convoite les faveurs ; le fabricant d'automobiles satisfait à ceux de ses clients ; le professeur répond (bien ou mal) à ceux des parents de ses élèves ; le détaillant à ceux des consommateurs ; Einstein à ceux des physiciens et, indirectement, à ceux des militaires, etc. Moyennant quoi tous parviennent à se faire payer plus ou moins bien, en argent ou en nature.

Le moment est venu, on le voit, de rappeler les règles steinériennes de l'intellection (Le

Rubicon, pp. 97 sq.) : nous sommes en plein chaos. Comment classifier toutes ces activités? Eh bien, dans ce cas-ci, ce sera exceptionnellement facile, puisque tous ceux qui s'y livrent font une même chose : *ils gagnent leur vie en satisfaisant à des désirs humains.* Mettons-les tous dans un même sac et donnons-leur un même nom : appelons-les *producteurs.* Et appelons *profit* -c'est notre droit- les choses qu'ils produisent . Le tour est joué : nous avons crée un début d'ordre, et nous avons acquis une première définition aux mots "profit économique". Je serais bien étonné si tout ne devenait clair et simple en un rien de temps .

HUBERT

Si c'est cela que vous appelez "créer un début d'ordre", c'est que vous avez de l'ordre une idée vraiment originale ! Vous brouillez tout. Toutes les nuances sont sacrifiées. Les distinctions les plus élémentaires disparaissent. Notre vocabulaire quotidien est massacré. Les mots les plus courants perdent leur sens, et l'on ne sait plus si l'on est sur les pieds ou sur la tête ! Vous appelez *producteurs* des gens qui ne produisent rien, et une banane devient un *profit* !

Je me refuse à vous suivre dans cette voie. Je tiens à distinguer un créateur, comme le savant ou l'artiste, d'un producteur comme l'industriel ou l'agriculteur, et d'un auxiliaire comme l'ouvrier, et même d'un serviteur comme le médecin ou le prêtre. Quant au profit, souffrez que je m'obstine à le dire fait d'une différence (positive) entre le prix de vente et le prix de revient.

PHILIPPE

Vos distinctions, mon cher Hubert, pourraient être valables si elles étaient opportunes. Mais, dans le cas présent, nous cherchons précisément à les éliminer. Notre but est d'obtenir la *classification la plus générale* qui puisse se faire légitimement. Il ne s'agit pas de distinguer, mais de *généraliser.* Nous avons procédé de la même façon dans le RUBICON : nous avons *assimilé* à des ventes toutes les transactions qui donnent lieu à des paiements, et cela a suffi pour donner naissance à la théorie des ensembles économiques, dont la valeur et l'importance seront bientôt évidentes à nos étudiants.

Nous faisons la même chose aujourd'hui : nous appelons *producteurs* tous ceux qui *produisent* des choses vendables ou échangeables, et nous disons *profit* tout ce qui nous *profite.* Loin de violenter le vocabulaire, nous exploitons ses clartés. Admettez s'il vous plaît que c'est notre droit. Et, pour juger la légitimité ou l'opportunité de notre classification, il faut attendre qu'elle ait porté ses fruits. Quant à la sorte de profit que vous jugez seule digne de ce nom, nous allons nous en occuper à l'instant.

BERNARD

Je voudrais faire observer à Hubert que plusieurs de ses distinctions sont arbitraires et propres à embrouiller les concepts en déformant les faits. On peut certes distinguer les industriels, les ouvriers, les artistes, les intellectuels, etc. Mais pas comme Hubert l'a fait. Les hommes ne *créent* et ne *produisent* rien *ex nihilo*. Ils *transforment* seulement. Les équations d'Einstein sont des aliments transformés en pensée, et elles permettent (notamment) la transformation des métaux bruts en fusées spatiales. Bref tous les hommes sont des transformateurs et production veut dire transformation. La généralisation de Philippe est légitime à priori, sur le plan de la pensée abstraite, sans qu'il soit nécessaire de la juger à ses

fruits.

PHILIPPE

Merci Bernard, vous êtes un frère, et je l'ai toujours dit. Mais il reste à justifier l'OPPORTUNITE de cette généralisation, sa valeur pratique, et ce sera vite fait : nous allons *regarder* ce que peut signifier le mot "profit" tel que l'entend Hubert. Nous l'analyserons avec soin lorsque nous aborderons l'étude de la comptabilité financière, mais, pour le mettre à sa juste place dans une classification générale, un coup d'oeil suffit : c'est le profit *comptable,* c'est-à-dire *symbolique.* Il n'a, en soi, aucune consistance. Il est aux vrais profits humains ce que le mot est à la chose ou la carte géographique au territoire. Sa fonction est de *représenter* en symboles numériques, mais non pas de *contenir,* les résultats de nos activités économiques.

Nous voilà acculés à une première conclusion : il y a (au moins) deux sortes de profits : les profits symboliques et les autres. Comment nommerons-nous ces derniers ? N'en déplaise à Hubert, j'ai bien peur qu'il faille les appeler par leur nom : ce sont les profits *réels.* Par opposition à "symbolique", le mot "réel" est celui que le langage nous impose presque inévitablement. Contrôlons-le quand même, par acquit de conscience professionnelle. N'est-il pas évident que les richesses produites, matérielles ou non, sont les seules *réellement* profitables aux humains ? C'est d'elles seules que dépendent notre survie et notre bien-être. Les profits symboliques ne sauraient nourrir, vêtir, loger, ni subvenir à aucun des besoins *réels* de personne. Le mot "réel" est donc bien celui qui convient.

PIERRE

Tout cela semble incontestable, mais j'y vois une grave objection : l'acception courante du mot "profit" est celle d'Hubert, et il serait vain de prétendre à lui imposer un autre sens. Il en résulterait de continuels quiproquos.

PHILIPPE

C'est évident. Aussi aurons-nous soin d'utiliser un autre mot qui ne prête à aucune confusion. Ce que j'ai essayé de montrer aujourd'hui, c'est combien la confusion s'est faite entre le symbole et la chose symbolisée. Combien, dès lors, les hommes ont de tendance à délaisser la proie pour l'ombre. C'est ainsi que l'on perd de l'argent au lieu d'en gagner,et c'est pourquoi nous vivons dans un monde où l'*abondance des profits réels entraîne la DISPARITION des profits symboliques** : on y perd tout à la fois la proie et l'ombre !*

Je résume les contenus de cette deuxième leçon : *les activités économiques des humains consistent à poursuivre des profits, mais il en est de deux sortes : les profits symboliques exprimés en argent, et les profits réels, c'est-à-dire ceux dont dépendent notre survie et notre bien-être.*

(Aux étudiants)

Sans doute avez-vous été choqués qu'il ait fallu tant de pages pour une récolte aussi mince, et vous avez raison : il eût été facile, en empruntant les chemins raccourcis, d'en dire autant et plus en une seule page. C'est ce que nous aurions fait si notre but avait été d'exposer la théorie du profit. Mais notre objectif était de rendre visible, en la détaillant pas à pas, la *démarche* qui conduit à cette théorie. C'est le premier pas de la démarche *orthologique,* et c'est

cela que, pour commencer, nous devons essayer d'enseigner.

HUBERT

Si c'est ça l'orthologique, je regrette d'avoir à vous dire, mes chers amis, que vous vous trompez d'adresse : aucun homme d'affaires n'y saurait prendre le plus petit intérêt. Nous n'avons ni le temps ni le goût de couper les cheveux en quatre, ni moins encore celui de prendre part à des querelles de mots. Nous abandonnons de grand coeur ces occupations aux philosophes et aux théoriciens. Croyez-m'en : nous avons trop d'autres chats à fouetter.

PHILIPPE

Soyez sans crainte : il ne s'agit aucunement de se chamailler sur des mots. Mais, avant d'aborder quelque étude que ce soit, il faut, pour faire du bon travail, que *chacun sache exactement de quoi l'on parle.*

Telle était la conclusion de la deuxième leçon de notre cours de gestion modernisée des entreprises. Elle s'applique plus encore au présent cours d'initiation à l'orthologique, qui prend en charge des matières incomparablement plus complexes et subtiles. Mais, alors que les étudiants du cours de gestion auront l'occasion de se perfectionner à chaque leçon dans le maniement de la logique primaire, il n'en ira pas de même ici : ce cours se situe à un niveau où les *sentiments* auront à jouer un rôle parfois prépondérant. Bien entendu, la raison n'y perdra rien : elle en sera, au contraire, enrichie et renforcée, mais il n'y sera fait d'emprunts qu'assez rares à la logique primaire, et elle ne peut être négligée. C'est pourquoi nous engageons nos étudiants à mettre à profit la présente leçon, où rien d'autre ne sollicite leur attention, pour se lier d'amitié avec Monsieur de La Palisse : ils en seront avantagés tous les jours de leur vie et dans chacune de leurs activités, y compris celles qui semblent s'y rapporter le moins.

BERNARD

Monsieur de La Palisse est une personne de si bonne compagnie qu'il ne faut guère de temps pour nouer avec lui un commerce familier. Pour ne pas piétiner inutilement, nous pourrions aborder sans tarder une des matières du RUBICON. Invitons nos étudiants à lire ou à relire son deuxième acte : "La Moralité de la Fable". C'est un sujet facile, mais il y a été traité un peu sournoisement : les choses s'y dissimulent plutôt qu'elles ne se montrent. Il serait opportun d'en démasquer bientôt quelques-unes. Ne pourrait-on engager avec nos étudiants un petit débat sur la morale ?

PIERRE

Je me le demande. Ne serait-ce aller trop vite en besogne ? (*Aux étudiants)* A vous d'en décider. Cela dépendra surtout du nombre d'heures que vous pourrez ou voudrez consacrer à ce cours. Sa première leçon était peu engageante. La deuxième est franchement rebutante : elle *prépare* seulement la fête orthologique. Nous mettons le couvert. J'espère qu'il sera possible, à la prochaine leçon, de servir les hors-d'oeuvres. Si un nombre suffisant d'entre vous répondez à nos questions sur la "Moralité de la Fable", nous engagerons le débat sur la morale.

BERNARD

En guise d'apéritif, nous pourrions commenter aujourd'hui les réponses reçues au "grand

problème sociologique".

PIERRE

Ce serait aussi prématuré que l'était la question posée, qui n'était guère qu'un test. Plusieurs réponses nous ont étonnés : elles traitaient le problème souvent avec finesse, et les femmes s'y sont distinguées : elles sont sociologues-nées. Nous reviendrons à ce problème quand ce cours sera assez avancé pour qu'il soit possible d'appliquer l'orthologique à la sociologie.

Lorsque les *décimales erronées* *** de la sociologie et de la psychologie classiques auront été rectifiées, les grandes questions sociales pourront être traitées fructueusement.

(Aux étudiants)

A le faire aujourd'hui, nous abuserions de votre temps. Mais nous vous invitons d'ores et déjà, à propos de la question posée, à observer une chose importante : *seules sont ambivalentes les contraintes et les séductions situées sur le terrain de la socialité. Il s'ensuit* - dirait Monsieur de La Palisse- *que les autres ne le sont pas.*

Dès lors, il n'y a pas "incompatibilité entre les besoins moraux des humains et cette ambivalence dont nous ne parvenons pas à nous dépêtrer..." (Le RUBICON, page 70) Nous *pouvons* nous en dépêtrer. Et c'est parce que nous n'en avons pas montré les moyens dans "La Moralité de la Fable" que Philippe a dû résumer cet acte tout entier dans les termes fâcheux où il l'a fait. Tel est, faute de mieux, le thème que nous livrons aujourd'hui aux réflexions de ceux qui, disposant de plus de temps que cette leçon n'en demande, se plairaient à spéculer sur un sujet de cette sorte.

Il reste à énoncer les règles générales du jeu orthologique et à mettre en place les dispositifs pratiques d'un cours dont nos étudiants *vont avoir à se faire un jeu divertissant mais pénétrant.* Stimulés toujours plus par ses leçons, ils explorent l'un après l'autre, en eux-mêmes et chez d'autres étudiants,tous les aspects de la nature humaine.

(Aux étudiants). Soyez prévenus : ce cours mettra votre courage à l'épreuve. S'il est parfois amusant, il n'est pas toujours drôle. Plusieurs de ses aspects sont horribles et quelques-unes de ses règles ne laissent pas d'être cruelles tant que, faute d'en avoir pris conscience, nous ne pouvons nous soustraire ni à nos servitudes *animales* naturelles ni à notre implacable vocation antinaturelle

LES REGLES GENERALES DU JEU ORTHOLOGIQUE

Lorsque le cours d'initiation à l'orthologique fut mis à l'essai en octobre 1968, l'objet de ces règles était de concilier les besoins et les désirs de nos étudiants avec les ressources de l'orthologique. Ces dernières nous étant seules connues, nous nous sommes vus contraints de prêter à nos élèves des désirs et des besoins théoriques, dont les rapports avec la réalité pratique pouvaient être insuffisamment précis. Aussi sollicitions-nous leur aide pour rectifier

notre tir. Bien que de grands progrès aient été faits chaque année, nous continuons à solliciter la collaboration de nos étudiants pour parfaire l'ajustement de ce cours à des besoins de plus en plus cernés, de mieux en mieux

I - LE DIALOGUE Nous voulons établir au plus vite un dialogue permanent avec vous, mais *nous* ne le pouvons pas : *vous seul disposez du pouvoir de dialoguer avec nous.* Les sujets du dialogue ne peuvent être que ceux qui se rapportent *étroitement* à chaque leçon. Chacun de vous a des connaissances et des idées intéressantes qu'il souhaite faire valoir et discuter, mais nous ne pouvons pas nous y prêter : ce cours ressemblerait tout de suite à un débat parlementaire. Prenez patience cependant : tôt ou tard les sujets de votre prédilection seront traités. L'orthologique est globale. Rien d'humain lui est étranger.

II - LA PERSONNALISATION DU COURS Lorsque ce cours fut donné pour la première fois, il n'était pas préfabriqué. Chaque leçon était ajustée aux réponses des étudiants à la leçon précédente. Aussi les prises de contact personnel avec ceux qui se sont conformés aux règles du jeu ont été fructueuses et utiles à tous : leurs apports ont été intégrés tantôt dans les leçons, tantôt dans le COURRIER DES ETUDIANTS qui fait partie intégrante du cours. Il n'en va plus *tout à fait* de même. La charpente du cours s'est édifiée d'elle-même en s'ajustant aux besoins et aux désirs d'un nombre de plus en plus grand de personnes. C'est pourquoi, dans leur état présent, ses leçons répondent acceptablement aux besoins d'à peu près tout le monde. Mais entre "acceptable" et "pleinement satisfaisant", il reste une marge que nous cherchons à étrécir. Chacune de vos réponses peut nous y aider. Bien que charpenté déjà, ce cours est resté aussi vivant, adaptable et *évolutif* que la première année. Cela peut sembler impossible, mais ceux qui ont VECU ce cours en 1977-78 et surtout l'année suivante ont été profondément marqués et le resteront toute leur vie par une *expérience intérieure bouleversante* que TOUS NOS ETUDIANTS REVIVRONT chaque année. C'est ainsi, et ainsi seulement, que les effets d'un enseignement deviennent CUMULATIFS.

III - LES QUESTIONNAIRES Les questions posées vous déconcerteront peut-être au début. Elles n'ont pas pour objet, comme c'est l'usage, de montrer que vous avez *appris* et *retenu* le contenu des leçons. Ce qui importe, c'est que vous l'*assimiliez.* L'objet de ces questions sera de faciliter l'assimilation en provoquant la réflexion consciente et en favorisant les *associations inconscientes.* Vos réflexions seront parfois dirigées vers des sujets dont le rapport avec la leçon en cours ne seront évidents qu'à la leçon suivante. *Plutôt qu'en apprenant et en mémorisant les leçons reçues, c'est en prévoyant celles qui suivent que vous constaterez l'assimilation de celles qui précèdent. Ainsi pourrez-vous juger l'arbre à ses fruits.*

IV - LA VIE SOCIALE ORTHOLOGIQUE Lorsque ce cours a pris son premier départ, ses étudiants se sont vite trouvés *handicapés* pour la vie sociale : il leur était devenu impossible de partager les préoccupations de leurs contemporains, de se contenter de plaisirs devenus fades pour eux, et moins encore de prendre au sérieux les comédies de l'amour-propre et des amitiés intéressées qui sont à l'avant-plan des soucis des personnes dont la vie intérieure est restée embryonnaire. Mais, en contrepartie, ils se sont vite trouvés enrichis d'aptitudes aux "amitiés supérieures" qui résultent immanquablement d'une poursuite commune du réel, du vrai, du beau, bref du *bonheur.* Or il existe déjà un nombre suffisant de personnes dotées de moyens de cette sorte pour former des groupes d'échanges où chacun puisse trouver la chose

dont tous ont besoin : *un milieu vraiment humain, bienveillant, compréhensif, où fleurisse le caractère le plus constant chez l'homme parvenu à l'âge adulte : la générosité* . Ceux qui souhaiteraient prendre part à des échanges de cette sorte sont invités à en informer l'I.F.O., qui les mettra en contact avec des organismes (animés et dirigés par ses étudiants) qui se sont constitués pour les réaliser .

V - LE COURRIER DES ETUDIANTS Ce courrier est une des pièces maîtresses de ce cours. Ses principaux objectifs sont les suivants:

1. Sa première fonction est de mettre le travail de chacun au service de tous. Vos idées, vos découvertes et vos questions profiteront à ceux qui, indécis ou insuffisamment stimulés, ne s'aviseraient pas de les formuler ou de les poser. Par le nombre chaque année grandissant des personnalités originales qui s'y expriment en toute liberté, ce courrier constitue un document humain d'une variété et d'une richesse inestimables.

2. La deuxième fonction de ce courrier est de fournir à ceux qui auraient la vocation professorale une occasion de se faire la main à ce métier, avec notre aide jusqu'à ce que, familiarisés avec nos techniques pédagogiques, ils puissent voler de leurs propres ailes. Ne vous hâtez pas de vous en juger incapables : *attendez pour en décider, les effets des éléments d'information qui vont vous être proposés.* S'ils ne vous enrichissaient pas de ressources dont vous ne disposez pas encore, ce cours n'aurait aucune valeur d'aucune sorte.

3. Vos énoncés -lorsqu'ils sembleront le demander- seront remaniés par nos soins. Ce vous sera une occasion d'apprendre à vous exprimer. Certes, nous ne prétendons à aucune excellence littéraire. Nous ne saurions vous enseigner le métier d'écrivain, où nos propres déficiences sont manifestes. Notre ambition est de vous aider à prendre l'habitude de vous exprimer avec *précision* et avec *concision* . Si, en plus, vos écrits reflètent des talents d'écrivain, la valeur n'en sera que plus grande.

4. Le courrier des étudiants a pour objet non moins important de révéler à ceux qui y prendront part leurs aptitudes aux "amitiés supérieures", puis à les développer *par écrit.* L'orthologique en fournit les moyens, le courrier des étudiants en multiplie les occasions.

5. Enfin et surtout,un "courrier" auquel les professeurs ne prennent part que pour provoquer son démarrage ou dissiper les malentendus devient très vite un terrain de jeu. Il fournit aux étudiants de constantes occasions de se rappeler que ce cours est un JEU. Il est fait d'une grande variété d'apprentissages *ludiques* (du latin *ludus* : jeu) dont l'intérêt et le plaisir grandissent avec les aptitudes à "jouer mieux". Dérivées de structures biologiques communes à tous les organismes vivants, ces aptitudes s'apparentent à celles, dites "merveilles de l'instinct", spectaculaires chez de nombreuses espèces animales. Avant la découverte de ces structures, qui a permis d'observer leurs mécanismes et leurs finalités, la sensibilité des fauvettes aux signaux de leur environnement était aussi inexplicable que celle qui s'extériorise dans les comportements d'un J.S.Bach JOUANT -activité *intensément* ludique- de la musique.

En guise de coup d'envoi du courrier des étudiants, l'un d'eux a fait une remarque qui met en question un caractère fondamental de ce cours, la forme dialoguée :

ETUDIANT GM. 113****

La forme dialoguée permet la "mise en condition" du lecteur. En insistant sur un aspect d'un problème, en glissant sur un autre, en donnant la parole à un acteur plutôt qu'à un autre, l'auteur dirige le débat, fait applaudir ce qu'il veut, oublier ce qui ne l'intéresse pas. C'est la technique propre au théâtre, la mise en valeur d'un mot ou d'une situation. Cette forme me gêne parce qu'elle permet toutes les pirouettes. Si l'auteur des livres de la collection "Survivre" avait employé la forme d'exposés scientifiques, par exemple, il eût été contraint d'être moins formel sur le caractère de panacée de l'orthologique, mais d'apporter par contre quelques amorces de preuve de son efficacité.

Il est souhaitable que chacun prenne part à ce débat en exprimant son opinion sur les avantages et les inconvénients des dialogues.

LES JEUX PEDAGOGIQUES

" Le jeu", écrit un biologiste américain *"est d'une importance évidente non seulement pendant l'enfance mais durant toute la vie. Je soupçonne plusieurs des activités les plus caractéristiquement humaines, comme la magie, le rituel, l'art et même la science, d'être autant d'activités ludiques"*. (Marston Bates, "The Forest and the Sea", Random House, N.York 1960). Le jeu se distingue de nos autres activités par le sentiment d'une gratuité, d'une liberté. Jouant sans y être contraint, l'enfant jouit de l'illusion de n'obéir qu'à lui-même. Plus tard il apprend qu'il peut prendre PLAISIR à se soumettre à des LOIS -règles du jeu- et à VAINCRE des difficultés. Il peut se vaincre lui-même au prix de rudes efforts et y *prendre goût.* Enfin, devenu adulte, il peut jouer le rôle d'EXPLORATEUR d'un univers devenu pleinement accessible aux humains : celui qui se dissimule en chacun de nous. S'il s'engage dans cette voie, rien ni personne ne peut l'arrêter. Il devient la proie de ses propres découvertes. Elles le *ravissent* -s'emparent de lui- le nourrissent des joies qui récompensent toujours la conquête du vrai en soi-même, et lui *ôtent toute peur.* Mais le métier d'explorateur de notre univers intérieur n'est pas spontané et ne s'improvise guère : seuls quelques "génies" s'en sont montrés capables. C'est un jeu qu'il faut apprendre. Or, dans l'état présent des connaissances, il semble n'être enseignable que sous forme de jeux. Cependant, au point où nous en sommes, deux *certitudes* préliminaires s'offrent déjà à tous :

1. Rien ni personne n'est soustrait aux règles du jeu universel dites "Lois de la nature". Les comprendre, les FAIRE SIENNES, c'est-à-dire les AIMER, est le SEUL moyen -il n'en existe et existera jamais AUCUN autre- de n'avoir à obéir qu'à soi-même. Autrement dit : de se *libérer et, dès lors, d'ETRE LIBRE. Nous sommes et resterons seuls à pouvoir conquérir notre liberté.*

2. Les lois de la nature sont faites depuis toujours. Aucune évolution n'y est concevable sinon ISSUE D'ELLES.

LES JEUX SONT FAITS

Les lois de la nature sont les règles du jeu universel. Elles sont faites depuis toujours et

ne se défont jamais. Mais leurs effets sur la *pensée* humaine, qui est devenu l'instrument presque unique de nos luttes pour la prépondérance et pour la vie, s'adoucissent et se durcissent selon que nous jouons bien ou mal à nos propres jeux.

Avant la découverte des *microstructures de la sensibilité au réel* de tous les organismes vivants, la pensée humaine semblait issue d'un cauchemar collectif fait de deux terreurs ancestrales :

1. La peur immémoriale d'être dévoré, vaincu, éliminé par les mécanismes de la sélection naturelle. Issue de l'instinct de conservation, cette terreur est commune à tous les organismes vivants.

2. L'homme, cependant, a toujours été menacé d'un sort mille fois plus effrayant que la mort : vaincu, il était à la merci d'ennemis ivres de peur, de rage et de rancoeurs, qui *jouissaient* des tortures vengeresses infligées à leurs adversaires sans étancher leur soif de violence ni apaiser leurs haines.

Ces deux terreurs plus ou moins inconscientes, qui répondaient à des périls restés *actuels* en Asie, sont génératrices des "mauvais rêves" que les humains extériorisent aujourd'hui encore dans leurs comportements : la volonté de puissance et le goût de tuer les rivaux qu'ils ne peuvent dominer, ou le besoin de s'attirer la protection des dominateurs en les servant. Ces goûts et besoins sont à l'origine d'un sadomasochisme *universel* : seules en sont indemnes quelques peuplades insulaires -remarquées par Margaret MEAD pour la douceur de leurs moeurs- qui ont échappé à la violence des peuples conquérants. Tout comme la faune des îles Galapagos a été soustraite à la pression de la sélection naturelle souveraine sur le continent américain, et les marsupiaux d'Australie à la concurrence des mammifères placentaires qui ont été seuls à survivre partout ailleurs.

Mais une information fondamentale a émergé avec la découverte des microstructures de la pensée, et les mauvais rêves qui se sont abattus sur notre époque deviennent semblables à nos cauchemars nocturnes : ils se dissipent aux premiers rayons de l'aurore. L'hébétude, l'imperméabilité à toute information, la stupidité morne ou active, la hargne, la rancune, la délinquance, la criminalité, la toxicomanie et bien d'autres "caractères culturels" dévastateurs se sont révélés n'être guère que des *séquelles de nos terreurs spécifiquement humaines.* Notre patrimoine culturel en est resté profondément imprégné. D'où la continuelle résurgence de nos rancunes envers nos "prochains" et l'impuissance *congénitale* de nos traditions scolaires à y remédier : nées de la peur du réel, elles reposent sur sa négation et consistent d'un moyen sûr de n'en pas prendre conscience : un INTELLECTUALISME qui implante notre pensée sur un terrain où elle peut *faire semblant* d'en avoir pris conscience, pour s'abandonner à des spéculations sur des concepts vierges de réalités factuelles -le sexe des anges en est le prototype- sans aucun risque de se heurter au réel, *ni la moindre chance de s'informer à son contact.*

L'intellectualisme ne peut ni réveiller notre sensibilité ni nous restituer le pouvoir de s*ympathiser* avec notre environnement et avec nous-mêmes. Ceux, de plus en plus nombreux, qui ont perdu ce pouvoir dépendent de substances hallucinogènes de jour en jour plus répandues pour éveiller en eux l'illusion fugitive d'une sensibilité au réel qui prête un faux-

semblant de signification à leur vie.

EVEIL ET CROISSANCE DE LA SENSIBILITE

Chez les animaux sauvages, l'éveil de la sensibilité à leur environnement naturel est spontané. Il l'est moins chez les animaux domestiques, et plus du tout chez ceux qui sont "éduqués" comme étaient les chiens expérimentaux d'Ivan Pavlov.

Or l'Homme est un organisme à la fois autodomestiqué et soumis depuis des millénaires à des apprentissages dangereux par des Pavlov-malgré-eux qui n'avaient aucun soupçon des effets profonds de leurs techniques pédagogiques. Ils ne savaient de science à peu près sûre qu'une chose presque vraie : l'enfant qui a été fouetté s'efforce d'éviter la répétition de cette expérience douloureuse. La consigne de Mme de Maintenon, dont le langage était direct et imagé, aux maîtresses chargées de former des filles "bien élevées", *rompues* aux exigences de la bienséance, était : "*fessez, Mesdames, et refessez : la peau du cul repousse toujours..."* La sensibilité des filles ainsi manipulées repoussait-elle aussi sûrement que leur peau ? Nul ne semble s'être posé cette question avant le jour tout récent où un biologiste américain, Georges UNGAR, réalisa une série d'expériences célèbres qui lui ont permis de DENATURER quelques milliers de rats , et de leur engendrer des comportements aussi suicidaires et inintelligents que ceux des victimes -que nous sommes tous- de traditions pédagogiques farouchement attachées au passé, qui *récompensent le conformisme conservateur et pénalisent l'originalité, c'est-à-dire LA SENSIBILITE AUX EXIGENCES DE L'AVENIR.*

Ces bouleversantes expériences de psychologie et de pédagogie animales sont décrites, commentées, prolongées et reliées à d'autres du même type dans les leçons d'un cours consacré en toute priorité au développement de la sensibilité de ses étudiants aux signaux de leur environnement INTERIEUR.

Avant la mise en service des microstructures de la PENSEE HUMAINE, les aptitudes des fauvettes à savoir l'heure sans mesurer le temps et à s'orienter dans l'espace sans acquérir aucun élément d'information au cours de leurs carrières *individuelles* tenaient du "merveilleux", du conte de fées. Elles semblaient inexplicables, inaccessibles à l'entendement des hommes et intransférables dans notre univers humain. Depuis cette mise en service, la vérité s'est dénudée sous nos yeux : les hommes sont dotés de ressources incomparablement supérieures à celles des animaux. Mais, alors que, dès leur naissance, les oiseaux héritent du *mode d'emploi* des leurs, les hommes ont été chassés tout nus du paradis de l'instinct, qui est celui où l'on sait tout FAIRE, sans nul besoin de savoir -*ni risque de douter*- que l'on sait. Victimes d'un dilemme qui semble n'avoir d'issue que l'auto-extermination et d'alternative que la FUITE EN AVANT, nous sommes nos propres forçats, auto-condamnés à gagner à la sueur de notre front, au prix de nos larmes et d'incessantes effusions de notre sang, *des savoirs que nous possédons déjà et à enfanter une humanité qui est déjà la notre !*

L'ORTHOLOGIQUE S'EST REVELE LE POUVOIR DE SUBSTITUER DES JEUX LIBRES AUX TRAVAUX FORCES ET LA JOIE PUIS LE BONHEUR A LA SUEUR MELEE DE LARMES ET DE SANG. ELLE N'EST RIEN DE PLUS NI RIEN DE MOINS QU'UN MOYEN D'ORIENTATION ET UNE

VOIE D'ACCES A NOS DESTINATIONS ET A NOTRE DESTINEE D'HOMMES.

Notes leçon 2

* Elle se compose de trois ouvrages, dont la lecture est conseillée dans cet ordre : 1. Franchir le Rubicon - 2. Les Jeux de l'Homme et de la Femme - 3. Le Défi Européen. Cependant, pour la plupart des femmes, l'accès d'un monde plus humain est facilité lorsqu'on l'aborde par les Jeux de l'Homme et de la Femme.

** Lorsqu'il y a "surproduction", les prix tendent à baisser au point où les producteurs perdent de l'argent au lieu d'en gagner : le profit symbolique disparaît. Après quoi, faute d'argent, leurs *moyens* de produire sont réduits ou détruits et les profits matériels disparaissent eux aussi.

*** Voir, dans le Défi Européen, "Le cas de William Shanks" (pp.37 à 40). Ne pas manquer d'y lire aussi le "Coup du Tire-bouchon" (pp.21 à 23) qui éclaire les moyens dont la nature a doté les explorateurs pour faire des découvertes grâce auxquelles "incompréhensible hier est devenu synonyme d'"évident".

**** Dans le préfixe au numéro d'inscription, les initiales I ou G désignent le cours d'initiation ou celui de gestion modernisée, et F ou M le sexe de l'étudiant.

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire n° 2

En 1978 l'objectif prioritaire de la 2ème leçon de ce cours a changé. Il est désormais d'engendrer à ses étudiants un "réflexe de natation" en les précipitant sans préparation dans les eaux vivifiantes du "Rubicon", c'est à dire en leur dévoilant d'emblée la nature à la fois pénétrante et enveloppante des JEUX scandaleux auxquels ils seront invités à prendre part. Mais toujours en pleine connaissance de cause. Ils ne seront jamais entraînés malgré eux par des moyens apparentés à ceux de la publicité clandestine.

1.Nom et prénom, adresse postale *complète* (ne pas omettre le code postal), numéro du présent questionnaire et votre numéro d'inscription à ce cours, à inscrire dans la case inférieure du cadre (de droite) ci-dessus.

2.Dans leur *ensemble,* nos "règles générales" ont-elles éveillé en vous des résonances (ou d'autres réponses) *agréables* ou *désagréables* ?

3.Veuillez préciser vos réactions *intellectuelles* (raisonnées) d'une part, et, d'autre part, *affectives* (senties, subodorées ou "éprouvées") à un ou à plusieurs passages de ces textes. Précisez quels passages s.v.p.

4. Que pensez-vous et/ou sentez-vous de leur résumé encadré à la p.12? La substitution de jeux aux travaux forcés et de joies aux larmes en tant que *moteurs* des activités humaines vous semble-t-elle non seulement imaginable, mais réalisable, c.à.d. *réaliste ?* Ou cette prévision d'un *avenir* humain plus "merveilleux" que le *présent* des fauvettes l'est déjà vous semble-t-il utopique ?

A tous autres égards, cette 2ème leçon est à la fois inattrayante et désagréablement laborieuse. Elle fournit deux exemples de DEMARCHE INTELLECTUELLE ELEMENTAIRE portant sur des sujets dépourvus d'intérêt AUTRE que la démarche elle-même. L'assimilation en est facile. Mais, à ceux qui n'ont pas acquis l'habitude de la pensée formelle, elle peut exiger plus de temps que vous n'en pouvez ou voulez consacrer à ce cours. Si tel est votre cas, donnez-vous tout le temps nécessaire en vous contentant de répondre aux questions N°.5 et 6 seulement.

5.Vos vues sur les remarques de l'Etudiant G.M.113 dans le Courrier des étudiants.

6.La "théorie du Profit" détaille au ralenti deux démarches critiques fondamentales : l'analyse et la synthèse. L'analyse *distingue* ("il y a deux sortes de profit"), la synthèse *généralise* ("nous pouvons mettre dans le même sac tous ceux qui réalisent des profits et leur donner le nom de *producteurs* ") observez comment Bernard procède pour *légitimer* -a priori- cet énoncé, et Philippe pour conditionner sa valeur : elle est opportune quand elle est *fructueuse.* Avez-vous bien compris ces démarches ? Consacrez-leur toute votre attention : elles vous serviront tous les jours de votre vie. S'il y reste quoi que ce soit de peu clair, *posez-nous vos questions.*

7.Enoncée dans le Rubicon, pp. 212 à 228, la "THEORIE DES ENSEMBLES ECONOMIQUES" vous est-elle claire ? Dans la négative, sont-ce les équations ou les définitions qui vous semblent obscures, contestables ou inadéquates ?

7bis.Dans l'affirmative, convenez-vous que les prix de revient de l'ENSEMBLE des producteurs consistent *exclusivement* de salaires ? Ou peut-il y avoir des cas d'exception ? Pouvez-vous citer ou *imaginer* un seul cas où l'ENSEMBLE des employeurs aurait ou pourrait *concevablement* avoir à payer autre chose que des salaires ? Soyez attentifs, s.v.p.

N.B. Toutes allusions à cette théorie sont inintelligibles à ceux qui n'en ont pas lu l'énoncé. Il leur est conseillé d'éviter la lecture, dans le "Courrier des Etudiants", des passages consacrés à la discussion et à l'élucidation des disfonctions (dites "crises") économiques, comme le chômage et l'inflation, qui tiennent l'humanité en échec depuis l'avènement de l'industrie.

8.Si vous avez le temps de lire ou de relire "La Moralité de la Fable" (Rubicon pp. 55 à 75), votre critique de ce chapitre. Sur quoi êtes-vous ou n'êtes-vous pas d'accord ?

Veuillez porter vos réponses sur feuille séparée . Il est inutile de reproduire les questions si l'on numérote les réponses. Nous vous conseillons de conserver une copie des vôtres : en les relisant dans quelques mois, vous pourrez mesurer le chemin parcouru.

Prière d'adresser vos réponses à I.F.O. - ETUDES.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Troisième leçon

COMPRENDRE LES HOMMES

PIERRE

Nous nous trouvons dans un cas difficile : la plupart de nos étudiants ont montré que les ressources de la logique primaire ne leur sont pas inaccessibles, mais plusieurs ne l'ont assimilé qu'approximativement. Il leur sera difficile de tirer parti de ce cours sans s'y perfectionner. D'autres, qui l'ont bien comprise, sont impatients de nous voir aborder la logique cruciale?. Que faire ?

PHILIPPE

Le courrier des étudiants pourrait nous tirer d'affaire tout en servant le premier de nos objectifs : la formation de professeurs. Nous pourrions confier à ceux chez qui cette vocation existe -à l'état embryonnaire tout au moins- le soin d'expliquer la logique primaire à ceux qui ont besoin d'explications.

PIERRE

Peut-être serait-ce prématuré, car les vocations professorales n'ont pas eu le temps de se révéler. Mais cela vaut la peine d'être tenté, quitte à faire des haltes occasionnelles dans la logique primaire si le besoin s'en fait sentir.

BERNARD

Nous engagerons donc, dès aujourd'hui, un débat sur la morale ? C'est un sujet qu'il faut traiter d'urgence : le désarroi moral de notre époque est une source de souffrances qui nous atteignent tous. Or une intelligence morale, et son corollaire : une morale intelligente, existent en puissance. Il ne faut pas en retarder l'exposé.

PIERRE

Nous devrons le remettre à la leçon prochaine : peu d'étudiants ont répondu à notre invitation d'une critique sur "La Moralité de la Fable", et la plupart de ceux qui l'ont fait se sont montrés peu habitués à des exercices de cette sorte. Il était maladroit de les leur demander. Nous devons les aider en leur posant des questions plus précises. *(Aux étudiants)* Pardonnez-nous cette maladresse. Nous en commettrons certainement beaucoup d'autres, mais nous essayons d'apprendre notre métier en nous adaptant à vos réactions.

Nous allons pénétrer aujourd'hui dans le monde enchanté de la logique cruciale qui, parmi bien d'autres choses, permet de comprendre les hommes. Nous n'y ferons encore qu'un tout petit pas, qui doit être franchi, et qui commence par nous ramener au siècle dernier :

"Pourquoi me plaindrait-on ? hurla Marmeladov. Non, il ne faut pas me plaindre. Il faut me crucifier, me mettre en croix, et non me plaindre. Crucifie moi, Juge, fais-le, et, en me

crucifiant, aie pitié du supplicié : j'irai au devant du supplice, car ce n'est pas de joie que j'ai soif, c'est de douleur et de larmes. Crois-tu , marchand, que ta bouteille m'a donné du plaisir ? C'est la douleur que je cherchais au fond de ce flacon, la douleur et les larmes. Je les y ai trouvées et savourées.

Mais nous serons pris en pitié par Celui qui a eu pitié de tous les hommes. Il nous tendra Ses bras divins, et nous nous précipiterons..., et nous fondrons en larmes..., et nous comprendrons tout..., et tous comprendront ! Seigneur, que Votre règne arrive !..." (Dostoïevski, Crime et Châtiment, Chapitre II)

PIERRE

Aucune littérature ne contient des prières plus déchirantes que celles de Dostoïevski. Mais, jusqu'au bout, le ciel semble être resté sourd à ses cris.

BERNARD

Le ciel était impuissant à répondre à ses prières : psychologue-né, Dostoïevski ne pouvait comprendre les hommes.

MEDICUS

Sa pénétration psychologique tenait en effet du prodige : son oeuvre est un catalogue de profils psychologiques modernes. Il a dû sentir en lui l'action des forces secrètes que notre siècle allait découvrir dans les profondeurs de la psyché. C'est pourquoi je dirais au contraire que, si quelqu'un a pu comprendre les hommes au siècle dernier, ç'aura été Dostoïevski.

BERNARD

En devançant son époque, il est tombé dans l'erreur tragique qu'allait commettre la nôtre : il a confondu âme et psyché. En regardant autour de nous dans une prochaine leçon, nous verrons l'énormité des conséquences individuelles et sociales de cette confusion, mais on les observe déjà chez les héros de Dostoïevski : *aucun n'est libre.* Tous sont des forçats enchaînés à des fatalités psychiques. Bref tous sont *névropathes.*

PHILIPPE

C'est bien pourquoi l'oeuvre de Dostoïevski est en effet un catalogue de "profils psychologiques modernes" : notre époque est malade.

BERNARD

Et c'est pourquoi Dostoïevski, qui ne comprenait pas la santé mentale, n'a pu rien expliquer de la destinée humaine. Il n'a éclairé qu'une chose : la souffrance des forçats chargés de chaînes.

PIERRE

Poète, il n'a pas *expliqué* la douleur, mais il l'a *exprimée* comme nul ne l'avait fait et il a pressenti nos destins. Il a ressenti les profondeurs ultimes de la misère. Trois mots lui ont suffi pour dire tout entière la détresse des hommes : ne pas comprendre ! En quatre mots, il a dit toute notre espérance : "*un jour nous comprendrons!...*"

HUBERT

Nous comprendrons quoi ?

PIERRE

"Nous comprendrons tout, et tous comprendront..." Dostoïevski pressentait que, devenue intelligible, la Vérité régnerait sur le Monde. Pour les uns, le règne de la vérité serait celui de Dieu ; pour d'autres, celui de la raison ou de la science ; pour d'autres encore, celui de l'amour et de la beauté, mais tous y trouveraient leur compte : "tous comprendront !"

BERNARD

Il s'en faut que cette prédiction se soit réalisée, mais les conditions de sa réalisation sont sorties de terre comme l'herbe folle envahit les champs labourés. La végétation adventice qui a poussé sur les terres travaillées par la science s'est révélée supérieure aux moissons qu'elle cultive. Il suffit aujourd'hui de cueillir un bouquet de ces herbes folles, que personne n'a voulues, pour constater que la vision de Marméladov était en effet prophétique: tous comprendront parce qu'il est devenu impossible de ne pas comprendre . Croyants ou non, savants ou non, poètes ou non, tous comprendront les hommes de la même façon parce qu'il n'y a qu'une façon de les comprendre.

HUBERT

Il y a cent façons de comprendre les hommes. Le croyant et l'incroyant, l'artiste et l'homme d'affaires, la femme amoureuse et le savant ne comprendront jamais les hommes de la même façon.

BERNARD

Il y a cent façons d'approcher les hommes, mais il n'est qu'un moyen de les comprendre et il n'en sera jamais deux : *pour comprendre l'Homme -c'est-à-dire TOUS les hommes- il suffit mais il faut qu'on se comprenne soi-même.*

MEDICUS

Voilà qui doit être vrai : le mot "comprendre" est si ambigu qu'on peut lui faire dire tout ce qu'on veut !

BERNARD

C'est un mot qu'il faut regarder de près. Lorsqu'on dit à quelqu'un : "Comme je vous comprends !...", cela signifie qu'on croit partager ses sentiments, mais *sans les comprendre, sans se les "expliquer"*. Lorsque nous nous "expliquons" les hommes psychologiquement, nous prenons nos distances, nous cessons de sentir comme nos prochains et avec eux. Et, lorsque nous nous "expliquons" nous-mêmes, c'est aussitôt avec nous-mêmes que nous cessons de sympathiser. Voilà pourquoi la psychologie contemporaine est une machine à fabriquer des schizophrènes. Psychologisée à outrance, notre culture occidentale *nous ôte tout moyen de sentir ce que nous pensons et surtout de penser ce que nous sentons. Elle nous divorce ainsi d'avec nos semblables et d'avec nous-mêmes.*

PHILIPPE

Cette incompatibilité du savoir et des sentiments est très vexante aux scientifiques, dont le rôle est de tout expliquer. Mais leurs explications psychologiques, même quand elles sont

justes, n'échappent pas à cet écueil. Prenons un cas concret hypothétique. Supposons -on en est loin mais supposons quand même- que l'étiologie de l'homosexualité soit découverte. Ses causes sont connues : un désordre métabolique qui retentit sur ..."*les ventricules de l'omoplate, et voilà, Madame, pourquoi votre fils est pédéraste**... Eh bien, si lumineuse et certaine que puisse être cette belle explication, je doute qu'elle arrache à Hubert, le jour où il verrait un joli garçon consumé du désir de faire l'amour avec mon oncle Oscar, ce cri de coeur : "Mon cher ami, comme je vous comprends ! ..."

HUBERT

Foutre non !

BERNARD

En psychologie, savoir et comprendre semblent s'opposer presque, alors que ces mots sont synonymes dans la plupart des sciences. Que peut signifier cette divergence ? Comprendre un théorème de géométrie ou le fonctionnement d'un moteur, c'est prendre conscience de l'existence de quelques chaînes logiques et causales. Mais comprendre les hommes serait tout autre chose ? Ce serait sympathiser avec eux ?

PIERRE

N'en déplaise aux savants, certaines choses échappent à la science : l'art notamment. Pour appréhender le réel, nos ressources sont de deux sortes : la pensée discursive qui guide les démarches du savant, et la pensée affective qui anime les mystiques et les poètes. La première poursuit l'explication des phénomènes dans la logique et la causalité. La seconde éclaire, anime, émeut, sans avoir les moyens -ni le besoin- d'expliquer logiquement.

BERNARD

Certes, mais utilisées *séparément,* la science du savant, la vision du mystique et la prescience du poète ont toujours été impuissantes à nous faire comprendre les hommes. Elles ne nous révéleront *jamais* à nous-mêmes : il serait aussi vain de prétendre à découvrir l'Homme en observant les hommes ou en sympathisant avec eux que l'âge d'un capitaine en mesurant les cheminées de son navire. L'impossibilité épistémologique est la même.

MEDICUS

Cela ne me semble pas évident. De plus, je vois mal qu'il soit possible de procéder autrement. Expliquez-vous.

BERNARD

Philippe est l'épistémologue de service. La parole lui revient.

PHILIPPE

Au bénéfice de ceux qui n'ont pas lu le "Rubicon", ou qui ont pensé à autre chose pendant qu'ils le lisaient, je me contenterai de signaler que l'épistémologie est la branche de la biologie qui étudie les déterminismes conscients et inconscients de la pensée consciente. Ses déterminismes inconscients sont de loin les plus actifs et les plus incompris. C'est pourquoi peu d'humains savent ce qu'ils font quand ils pensent. Cela peut sembler difficile à comprendre, mais ce ne l'est pas. D'ailleurs, l'exemple de Dostoïevski suffit à nos besoins

présents : La "sympathie" peut-elle suffire à faire comprendre Dostoïevski ? On voit mal comment on pourrait, en "sentant comme lui et avec lui", sentir plus et mieux que lui. Et les savants ? Peuvent-ils "expliquer" Dostoïevski ? Ils vous le disséqueront, ils démonteront les rouages de cette mécanique, mais ils auront fait disparaître Dostoïevski : ni son oeuvre ni lui n'auront plus de signification que "psychologique", et ses pitoyables restes, mis en pièces détachées du réel, seront rangés fort savamment sur une étagère, entre ceux de Strindberg et ceux de Landru. Si vous voulez un moyen sûr de ne pas comprendre Dostoïevski, n'hésitez pas une seconde : lisez (elles abondent) une psychanalyse posthume de Dostoïevski.

BERNARD

Nous verrons ensemble au cours de ces leçons qu'en se soumettant aux lois naturelles de la pensée consciente, la synthèse des pensées discursive et affective se réalise spontanément. Aussitôt il devient non seulement possible de se connaître soi-même, mais totalement impossible de ne pas comprendre l'Homme, c'est-à-dire tous les hommes. C'est faute de cette soumission que nos sciences humaines ont toujours été impuissantes à découvrir Homo sapiens. Nos sciences humaines ne sont et ne peuvent être ni scientifiques ni humaines.

Il serait long et peut-être un petit peu ennuyeux de démontrer qu'elles ne *peuvent* l'être, mais il est hélas ! trop facile d'observer qu'elles ne le sont pas : un coup d'oeil suffit. Qui pourrait regarder ce qui se passe dans les villes américaines, qui deviennent des ghettos, ou dans les lycées français, où l'intelligence est massacrée, sans constater que nos prétendues sociologie et pédagogie sont des machines à disloquer les sociétés et à détruire les enfants?

PIERRE

Si nos sciences humaines restaient les machines infernales qu'elles sont, l'Occident n'aurait aucune chance de survie, car il en subit seul les maléfices : ses ennemis en sont indemnes.

HUBERT

Je n'en jurerais pas : il me semble s'être passé en Chine des choses aussi fâcheuses qu'en Amérique et que chez nous.

PIERRE

Ne confondons pas leurs luttes intestines avec notre déliquescence. Les pays communistes sont à l'abri de la malfaisance de nos sciences humaines par la simple raison qu'ils n'ont eu garde de les acclimater chez eux. Il n'y a de sociologie, d'anthropologie et de pédagogie, derrière le rideau de fer, qu'au service du régime. Leur rôle est de renforcer, d'expliquer et de justifier, mais jamais d'affaiblir, l'autorité des chefs politiques, ni moins encore d'en contester la légitimité. Le rôle des enseignants communistes est d'engendrer à leurs élèves un "réflexe conditionné" d'obéissance aux autorités. La pensée discursive et la psychologie expérimentale, pavlovienne notamment, se prêtent à merveille à la poursuite d'objectifs de cette sorte.

BERNARD

A tort ou à raison, l'enseignement occidental poursuit l'objectif opposé : il stimule la résistance des humains à toute autorité et obtient la rébellion de ses élèves contre tous les enseignants. Mais la conciliation de nos besoins *individuels* d'indépendance et de nos besoins *collectifs* d'un minimum d'"ordre social" n'est pas facile. Elle exige une connaissance

approfondie des *besoins* et des *servitudes* des humains. Les nations communistes ont la partie belle : il leur suffit d'apprendre à *gouverner* les hommes, sans nul besoin de les comprendre. Notre cas est incomparablement plus difficile : si nous tardions à comprendre les hommes, nous n'aurions aucune chance de survivre dans un monde resté aussi concurrentiel qu'il l'a toujours été, et devenu aussi mortellement sur-armé qu'il l'est aujourd'hui. Or nous n'avons qu'un moyen d'y parvenir et n'en n'auront jamais deux : il nous faut *écouter la nature HUMAINE*. C'est ce que nous essayerons de faire dans nos prochaines leçons.

HUBERT

Dans vos prochaines leçons ? Ou sera-ce pour le ... "quatrième cycle" ? Ne pensez-vous pas, mes chers amis, que nos étudiants pourraient s'interroger un petit rien sur la valeur de vos promesses ? Pour ma part, je ne vous cache pas que vous avez épuisé votre crédit. Je voudrais, sinon être payé au comptant, recevoir de ci de là quelques petits acomptes. Vous devriez au moins tenir dans chaque leçon les promesses qui miroitent à leur début : nous allions faire aujourd'hui un "premier pas dans la logique cruciale". Et puis bernique : pas plus de logique cruciale que d'hélicoïdale ! Qu'est-ce à dire ? Laissez-moi vous poser une question : cela va-t-il durer longtemps encore ?

PHILIPPE *(Il montre Hubert du doigt)*

Vox populi : plusieurs de nos étudiants ont parlé ce langage. D'autres, il est vrai, semblent avoir perçu de certaines petites choses qui leur ont fait dire exactement le contraire ! Il y aurait là une belle matière pour animer, dans le "courrier", de fructueux dialogues entre ces deux catégories d'étudiants. Pendant qu'ils feraient cette besogne, nous nous offririons un séjour à la montagne. Quelqu'un m'a chanté merveille, l'autre jour, d'un petit trou pas cher dans l'Himalaya. Qu'en dites-vous, Pierre ?

PIERRE

Le courrier des étudiants nous fournit aujourd'hui l'occasion d'un plaidoyer pro domo. On y trouvera notre réponse à quelques-uns des reproches d'Hubert. Nos étudiants se chargeront peut-être, dans le courrier du mois prochain, de clarifier les raisons pour lesquelles la lumière, qui ne peut être faite partout à la fois, ne saurait, pour débuter, se faire nulle part. C'est bien pourquoi il faut un cours pour initier à l'orthologique. Mais je voudrais, pour aujourd'hui, y ajouter deux choses :

1. Quoiqu'il n'y paraisse pas, la présente leçon contient un premier pas dans la logique cruciale, qui est celle des *recoupements multiples.* Une idée y est d'abord *présumée* puis *prouvée* juste lorsque ses données directes ou indirectes se recoupent avec plusieurs faits connus, puis avec tous. Le jeu des mots croisés en offre une analogie : les mots y sont présumés justes lorsqu'ils se recoupent avec quelques autres, puis accueillis lorsqu'ils se recoupent avec tous . Mais il s'en faut que tous les recoupements aient une valeur probante - et une fécondité- égales. L'objet de la présente leçon est de servir d'introduction à la plus importante et plus féconde de toutes les *catégories* de connaissances accessibles aux humains : celles qui relèvent de la nature *humaine*. Elle nous fournit les plus significatifs de tous les recoupements dans une *image globale du réel*, comparable à un "puzzle" immense. La tâche des humains est d'en assembler les pièces. C'est ainsi qu'on accède à la connaissance du "tout" indispensable à la compréhension de la vie. La satisfaction totale dont Philippe a parlé ne

s'obtient qu'à ce prix.

2. Nos étudiants ont été avertis : ils ont pris place à bord d'une fusée qui emporte ses passagers dans un monde d'où l'on ne revient pas. Nous n'en sommes pas encore au point de non-retour, mais ce moment approche. Il est temps encore de mettre pied à terre. Dès la prochaine leçon, cela pourrait devenir difficile pour beaucoup et impossible à certains. Cette leçon-ci est la dernière qui soit inoffensive.Il se peut même qu'elle ne le soit pas tout à fait : ceux qui ont des antennes peuvent déjà s'être sentis atteints en profondeur, dans les régions inexplorées où régnait hier encore l'*indicible* et où seule pénétrait, par *résonances*, la poésie. Ceux-là peuvent, non pas savoir où nous allons en venir, mais en avoir déjà comme un pressentiment.

Laissez-moi vous avertir que le franchissement du Rubicon est proche. L'autre rive est en vue, et le sort en sera jeté bientôt : nul n'en est revenu, et nul n'en reviendra jamais.Or, tant que le pays vierge où nous allons aborder n'aura été peuplé, on n'y peut mener qu'une vie de pionnier, merveilleuse certes, mais austère, solitaire, *tout entière dédiée au vrai. Soyez sûrs de vouloir cette vie-là avant de poursuivre une route qui pourrait vous y conduire irrévocablement, que vous le vouliez ou ne le vouliez pas.*

LES PREMIERES ETAPES D'UN VOYAGE AU " PAYS DES MERVEILLES"

PIERRE

Le moment d'un coup d'oeil sur quelques étapes du voyage proposé à nos étudiants est venu. Il leur sera d'autant plus facile de trouver en eux l'énergie nécessaire au franchissement de la distance qui les en sépare qu'ils y seront plus tentés, et d'autant plus tentés qu'ils verront et comprendront mieux les récompenses qui les attendent.

PHILIPPE

La première de ces étapes est d'une simplicité grossière et les récompenses qui s'y ramassent à pleines mains sont immédiates. Elle n'est rien de plus ni de moins que la bonne vieille "veine de pendu" que nous cessons rarement d'espérer, mais trop souvent en vain : pour avoir toujours une veine de tous les diables, il faut le faire exprès.

(Aux étudiants)

Veuillez bien consentir, mes bons enfants, à subir les effets d'une chance implacable qui, pour commencer, fera de votre vie une curieuse sorte de conte de fées : un conte de fées *sérieux* ! Pas de citrouilles métamorphosées en automobiles. Mais le pouvoir mystérieux de mettre dans le mille à tout coup. Pour obtenir ce résultat, buvez-moi religieusement les propos de notre Bernard. Pour une fois, il est l'homme de la situation. Mais une fois n'est pas coutume. La plupart des autres fois ce sera, bien sûr, moi...

La première étape : LA CULTURE DE LA CHANCE

BERNARD

Notre cas illustre clairement la culture de la chance. L'I.F.O. est un laboratoire de pédagogie expérimentale. Son rôle est de faire des expériences en réunissant du mieux qu'il peut, avec l'assistance du C.I.E.B.S., les *chances* de leur succès. Les hommes qui cherchent de l'or où il n'y en a pas sont toujours malchanceux. Mais ceux qui exploitent un *filon* ont les meilleures chances d'être et de rester en pleine "veine" aurifère.

En étudiant les propriétés des acides nucléiques, filon qui s'était révélé exceptionnellement chargé d'information, une équipe de biochimistes américains dirigée par Oswald AVERY eurent la chance (aidée par un précurseur britannique) de tomber sur une colonie de pneumocoques qui avaient *désobéi à leurs gènes.* Ils découvrirent bientôt que ces microbes s'étaient métamorphosés en *puisant dans leur environnement de l'information CULTURELLE.* Il était donc *prouvé,* dès 1944, qu'une éducation libératrice est possible.

Les vraies "sciences de l'éducation" étaient nées.

Mais les éducateurs professionnels n'en ont tenu aucun compte. Comme si rien ne s'était passé, nos écoles ont continué à chercher leur or où il n'est pas. Contrairement à AVERY et ses collaborateurs, les pédagogues professionnels ne se sont pas emparés des chances qui leur étaient offertes par des précurseurs auxquels la chance avait souri. Et l'éducation dispensée par nos écoles est restée traditionnelle, oppressive, fondée sur une *obéissance* qu'elles n'obtiennent d'ailleurs plus. Elles sont les premières à déplorer ce qu'elles récoltent, mais cela ne les empêche pas de persévérer.

Elles s'obstinent à poursuivre la MALCHANCE et condamnent les enseignants contraints de respecter leurs programmes à y récolter , en même temps qu'une remarquable impopularité, un dégoût du métier néfaste qu'on leur fait faire. Notre rôle se limite à tenter de leur communiquer, sous une forme assimilable par tous, les découvertes des chercheurs bienchanceux qui ont su prendre soin d'exploiter des filons riches.

Il sera dit quelques mots tout à l'heure sur la deuxième étape de la route qui conduit au pays des merveilles : L'EVEIL DE L'INTERET. La troisième et dernière étape est la CULTURE DE LA SENSIBILITE. Exigeant une préparation, ce sujet ne peut être abordé aujourd'hui. Il le sera aux moments *critiques,* (analogues de ceux qui, chez les oiseaux, précèdent les envols migratoires) où les humains manifestent des inquiétudes et des espoirs révélateurs d'un besoin d'*autosensibilisation.*

LES CINQ PREMIERES LECONS DE COURS A PARTIR DE 1978

Cinq Règles du Jeu Provisoires

Jusqu'en 1977-78, nos trois premières leçons étaient peu substantielles. La première faisait office de prospectus-repoussoir : en s'adressant à une soi-disant élite, ce cours semblait se réclamer d'un *élitisme*. Peu de choses semblaient plus intolérables jusqu'au jour où Karl V. Frisch s'aperçut que les sociétés d'abeilles sont composées tout entières d'individus d'élite. Il devient clair aussitôt que, chez les humains, le crétin des Alpes hypothyroïdien est lui-même un individu d'élite. Quant aux élites auxquelles ce cours s'adresse, elles se distinguent de leurs

contemporains par un trait équivoque : une curiosité et une *naïveté* suffisantes pour s'inscrire à un cours aussi inattrayant que celui-ci.

Quant aux amitiés et à l'intelligence supérieures que l'I.F.O. prétend à mettre à la portée de ses étudiants, elles avaient de grandes chances de leur hérisser le poil s'ils ne prenaient garde que cette intelligence est celle de la chienne qui soigne sa portée, et que les amitiés expurgées de rivalités et de replis sur soi-même, qui s'établissent spontanément entre personnes qui parlent le même langage, ont de meilleures chances de parvenir à leurs *fins* biosociales - l'enrichissement mutuel- que les dialogues de sourds dans une tour de Babel.

Présenter cette leçon en guise de prospectus était un handicap dont ce cours a été allégé sans regrets. Elle est encore envoyée à nos étudiants, mais *après* leur inscription, parce qu'elle répond à des besoins communs à la plupart des humains. Et les réponses reçues à des questions étalonnées pendant dix ans sont précieuses : la signification psychologique des réactions les plus *fréquentes* -mot qui n'est nullement synonyme de *normales* - a pu être découverte et vérifiée. A lui seul, le premier questionnaire de ce cours est un instrument de travail de grande valeur.

Jusqu'en 1975, de brefs commentaires (qui tenaient lieu de pronostics et de mises en garde) étaient envoyés à tous. Mais, insuffisamment étayés, ils se sont révélés plus nuisibles qu'utiles. Il n'en est envoyé désormais que dans des cas particuliers, notamment aux étudiants qui ont posé des questions et à ceux dont les réponses, laconiques ou incomplètes, ne contiennent pas les éléments d'information dont nous pouvons avoir besoin pour les aider efficacement lorsque ce cours pénètre dans le vif du sujet.

Notre deuxième leçon, dont une fonction accessoire mais nécessaire était la mise en place des dispositifs pratiques de ce cours, accomplissait et accomplit encore un tour de force : le seul sujet abordé -la "Théorie du Profit"- était à la fois insubstantiel et indigeste ! Mais prenons garde : en 1978 cette théorie étrange est en danger de ne PAS attirer l'attention et de la retenir moins encore : les STRUCTURES FINES DE LA SENSIBILITE, qui nous atteignent par résonances avant d'être comprises, tendent à reléguer dans le mépris une démarche qui demande beaucoup et semble ne donner rien du tout. Au point où nous en sommes dans un cours qui commence à peine, il peut être impossible d'éveiller chez nos étudiants la *conscience* et le *sentiment* de l'énorme importance -bien qu'elle crève les yeux à quiconque veut bien la regarder- de la LOGIQUE PRIMAIRE, qui nous vaut un moyen commode et sûr de distinguer les choses qui nous profitent de celles qui nous nuisent.

Tant que notre deuxième leçon était consacrée à cette seule logique, elle se situait toute entière dans l'abstrait.Elle seule était aussi désagréable, mais la "pureté" de cette démarche semblait l'exiger. Toutes nos autres leçons parlaient au coeur, aux entrailles, aux affects, à l'"esprit" en même temps qu'à la tête de nos étudiants. Bref, pêle-mêle à toutes leurs ressources, au prix de confusions parfois graves. Ce danger ayant été évité depuis, l'objectif prioritaire de ce cours est de SENSIBILISER au plus vite ses étudiants aux messages, quels qu'ils soient, de leur propre environnement *intérieur* . La plupart des humains sont insensibles ou peu sensibles à ces messages. Autrement dit, ils sont plus ou moins *endormis* . Il s'agit de les éveiller, les *animer*, les rendre assez vivants pour qu'il leur devienne aussi naturel d'être

humains qu'aux fauvettes de vivre une destinée naturelle d'oiseaux migrateurs -et aux êtres humains de vivre *leurs destins tout en les connaissant et, dans LEUR cas, précisément PARCE QU'ILS les connaissent.*

Jusqu'à présent la deuxième leçon de ce cours semblait aussi morte qu'un théorème de géométrie. Pourtant, une aptitude à la pensée abstraite, et à l'élaboration des abstractions qui en naissent, fait partie des dons de la nature à notre espèce. Elle est indispensable à notre accession au rang d'êtres humains à part entière. C'est pourquoi il semblait nécessaire de commencer par le commencement. Celui-ci semblait ne pouvoir être autre chose que son premier pas : la démarche de M. de La Palisse. Or -nous aurions pu nous en douter- loin d'être un commencement, cette logique est un *aboutissement* et un nouveau départ. C'est une "deuxième naissance", un *REcommencement.*

Il reste à démêler cet imbroglio et à s'y atteler dès aujourd'hui. Beaucoup prendront PLAISIR à ce JEU. Il consiste à commencer par la fin et à s'*amuser* d'une logique toute nouvelle : celle dont M. de La Palisse s'est lui-même amusé tout son soûl et nous a amusés tous. Mais nul ne s'est aperçu qu'il n'y eut jamais penseur si primaire et si puissant, ni professeur si *sérieux.* La raison en est claire : c'est en se jouant qu'il nous a montré comment ne pas nous tromper. Or, se jouer ou s'amuser a toujours été aussi sacrilège aux maîtres et aux professeurs qu'aux prélats et à tous autres dignitaires.

Que nos étudiants s'y résignent : il leur faudra consentir à respecter -en s'amusant- les structures fines de leur sensibilité, quittes à y perdre un peu de l'insensibilité nécessaire aux rôles désespérés des dignitaires. Pour l'instant et jusqu'à la sixième leçon, les règles de nos jeux pédagogiques s'alourdissent d'une dose de pédanterie qui n'a rien d'amusant, mais elle est provisoire :

1. Les hommes de science sont des spécimens qu'il faut avoir à l'oeil : ils sont capables de tout, même de prendre des airs doctes et graves pour déclarer nuls, de *bonne foi*, les dangers de la production d'énergie électro-nucléaire. La raison en est simple : ceux qui se spécialisent dans les *mathématiques* de la fission en ignorent les dangers *étrangers* à ces mathématiques. Tout comme un excellent fabricant de peinture peut ignorer tout ce qu'ont appris ou deviné des hommes comme Rembrandt ou Cézanne. Bref, *n'accordez jamais votre confiance à nos héros. Ayez-les à l'oeil et attendez-vous au pire à tout instant.*

2. Cependant, une équipe *pluridisciplinaire* de chercheurs scientifiques est avantagée par ses moyens de soumettre à des RECOUPEMENTS MULTIPLES le produit des travaux de chacun. Il en résulte une élimination des interprétations douteuses, toujours nombreuses, auxquelles l'étude des phénomènes isolés de leur contexte donne lieu presque inévitablement. Mais il y a parfois des "hybridations" heureuses, nées d'ANALOGIES saisissantes -comme l'apparentement des "Jeux de l'Homme et de la Femme" et des "jeux biologiques" dont les progrès se manifestent dans les étapes de l'*orthogénèse*** en même temps que dans celles de l'*ontogénèse*** . Ainsi regardée, l'évolution de l'*espèce* obéirait à des mécanismes semblables à ceux qui font "progresser" les p*ersonnes* . Un petit livre aussi extravagant à première vue que LES JEUX est issu de cette hybridation. C'est elle encore qui a permis de déceler chez les humains des structures fines semblables à celles qui sont sous-jacentes à la

sensibilité des oiseaux migrateurs aux "messages" de leurs étoiles. Bref attendez-vous surtout au pire, mais un peu aussi au meilleur. Ne portez pas de jugements définitifs lorsque leurs découvertes ne coïncident pas avec vos opinions, et ne les tenez pas pour nécessairement maladroits si leur façon de procéder ne sont pas identiques à celles que vous jugez convenir. Accordez-leur un préjugé *légèrement* favorable, un rien de crédit -c'est-à-dire de *patience*. Vous constaterez souvent par la suite que les voies obliques empruntées mènent au but bien plus vite que celles qui semblent y aller tout droit et, très souvent, n'y parviennent jamais. Donc :

3. Ne vous irritez pas lorsque nos protagonistes expliquent avec des complications, des détours et des préciosités insolites des choses qui semblent pouvoir être dites dans une langue simple, directe, facile à comprendre. C'est alors qu'ils s'adressent à vous dans une langue accessible simultanément à notre conscience et à nos inconsciences.

4. *Soyez à l'affût des moments où leur style est rebutant. Mettez ces occasions à profit pour leur faire savoir, en répondant aux questionnaires, comment VOUS vous y prendriez pour dire les mêmes choses plus simplement.*

5. *Ne perdez jamais de vue que ceux de nos contemporains "cultivés" qui SAVENT LIRE ne sont pas -il s'en faut- un sur cent. Chacun de nous serait sage de se soupçonner sans cesse de n'être pas cet oiseau rare : un-homme-ou-une-femme-qui-sait-lire. Assurez-vous que vous n'avez pas mis VOS propos dans la bouche de nos protagonistes, ou -le cas est très fréquent- ne leur avez fait affirmer précisément le CONTRAIRE de ce qu'ils ont dit.*

COURRIER DES ETUDIANTS

1. Dialogues contre Exposés Scientifiques

ETUDIANT IM.114

D'accord avec GM.113. La forme dialoguée permet d'escamoter la démonstration qu'elle allait -semble-t-il- apporter. Les protagonistes se ferment la bouche les uns aux autres aux moments choisis par l'auteur. La collection "Survivre" est truffée de ces sauts, peut-être nécessaires, mais qui n'en laissent pas moins aux lecteurs une certaine irritation : lorsqu'on s'attend à une information substantielle, il est désagréable de la voir repoussée -jusques à quand ?

IF.104

Je trouve au contraire que le dialogue favorise la critique, tandis qu'un exposé monologué ne permet ni d'exprimer les questions que chacun de nous se pose, ni d'y répondre. Je pense même, grosso modo, que la tendance des étudiants est de se reconnaître en Hubert au début, mais beaucoup moins à la fin ! Cette évolution me semble favorable.

IM.106

La forme dialoguée me semble irremplaçable : elle apporte la contradiction. Elle apporte aussi la vie, que n'a pas du tout l'exposé scientifique : il est affreusement mort, et m'apparaît

fréquemment comme une compilation de coups de chapeau : la référence est trop souvent la révérence, voire la nécessité ou l'opportunité d'une déférence.

IF.088

L'exposé scientifique ? Je l'aimais hier encore, et j'aimais aussi Jean Rostand. J'étais bernée par l'un grâce à l'autre ! Je veux désormais de la *contestation*, et celle de vos héros stimule la mienne, même contre eux.

IF.142

Je suis d'accord avec GM.113 : l'humour de ses dialogues permet à l'auteur de vanter son orthologique *sans que j'en sois choquée !!*

IM.091

Le dialogue escamote les objections, mais celles-ci subsistent et taquinent le lecteur. Il reste en éveil. Le monologue le caresse, endort sa critique -quand il ne l'endort tout entier !

IF.107

Avec le dialogue, la critique est incluse dans le texte. Les personnages font des objections que nous ferions nous-mêmes. Ils soulèvent aussi des problèmes que *que notre formation ne nous aurait pas permis de poser.* Cependant, toutes les questions ne peuvent être étudiées à la fois, d'où la nécessité de renvois à un nème cycle et l'impression qu'on a parfois d'être frustré. Mais je n'ai pas eu l'impression que l'auteur éludait les problèmes : il les montre même quand il ne les résout pas. Enfin, qu'on essaie d'expliquer les "Lois de Philippe" sans dialogues ni humour !

IM.004

L'excellente critique de GM.113 apporte une très stimulante contribution au courrier des étudiants, mais la lecture attentive des ouvrages de la collection "Survivre" permet de découvrir une singulière "mise en condition" : celle de la découverte -par soi-même- de solutions aux problèmes effleurés seulement. Que cette méthode maïeutique soit parfois irritante et presque toujours déconcertante, reconnaissons-le. Ne serait-ce un des pourquoi de sa remarquable efficacité ?

IM.116

Les quatre ouvrages abondent en pirouettes, mais sont-elles dues à la forme dialoguée ? On en trouve dans beaucoup d'autres livres. Les dialogues devraient, au contraire, les éviter. Faire le tour d'une question est possible quand on *veut* le faire. J'ai toujours préféré les auteurs qui savent exposer intégralement un sujet : "Voici ce qu'on sait, ce qu'on ignore, et quelques hypothèses à l'étude". Tout le reste ne saurait être que bla-bla-bla.

IM.111

Heureux qui, comme GM.113, préfère les monologues, car le monde des livres est à lui. Aime-t-il la morale ? M.M. Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg sont ses hommes. Des exposés pleins de science ? Les P.U.F. lui en offrent des milliers, dont les belles oeuvres de M.M. Boll et Reinhart. Hélas ! depuis le Rubicon et le Défi Européen, je ne puis souffrir (mais il me fait souffrir) qu'un auteur : Jacques Dartan. Oui il y a d'autres dialogueurs, d'autres

"maïeuticiens", mais ils m'inspirent le désir de leur tordre le cou : ils se choisissent des débiles mentaux pour adversaires, puis en triomphent sans peine sinon sans gloire. Me voici donc un homme très pauvre : je n'ai plus, pour tout potage, qu'un auteur : Jacques Dartan. Philippe ajouterait : "ce potage est maigre même s'il (Jacques Dartan) est gras***..."

IF.124

Je préfère les monologues, mais j'aime aussi l'efficacité, et les dialogues vont plus vite -trop vite quelquefois. D'autre part, n'y a-t-il pas danger de généralisations abusives ? Tous les pères de famille ne sont pas réactionnaires ni vice versa, et le donjuanisme ne va pas nécessairement de pair avec l'esprit critique... Ne serait-il pas plus rationnel de désincarner les personnages, de les réduire à l'idée dont ils sont les supports ? On peut avoir, sur le plan des idées, des discussions passionnantes avec des gens dont on ne sait rien -n'est-ce pas ?

IM.134

La remarque de GM.113 est juste : on reste sur sa faim, mais l'impression est si forte que la confiance reste intacte.

2. Commentaires des Professeurs

La remarque de GM.113 est fondée : les dialogues mettent les lecteurs en condition. C'est la raison pour laquelle ils ont été adoptés. Ils sont irritants aussi, et l'irritation est un stimulant dont les effets semblent se discerner dans les remarques qu'on vient de lire. Nous nous permettrons d'ajouter -les présents commentaires sont un plaidoyer pro domo vierge de toute pudeur- qu'il nous a fallu bien du courage et autant de ... vertu (!) pour adopter cette forme insolite : c'était choisir l'insuccès, le fiasco ! Tous les éditeurs consultés (plus de trente) nous en avaient avertis : la collection "Survivre" serait invendable. Ces gens-là savent leur métier : c'est à peine si 500 "Rubicon" avaient trouvé preneurs neuf mois après sa parution. Mais on sait que la vertu est toujours récompensée. En illustration de quoi le Rubicon a fait un miracle : près de vingt pour cent de ses lecteurs se sont inscrits à nos cours. C'est un rendement fantastique. Rien de pareil ne s'était vu. Or les cours comptent seuls : aucun livre (que nous soyons capables d'écrire) ne saurait faire pour ses lecteurs le centième de ce que peut un cours.

Un autre aspect des choses n'a pas échappé à l'étudiante IF.115 : les femmes ont des antennes. Voici ce qu'écrit celle-ci : *"Tout comme GM.113, j'ai trouvé dès les premières pages du Rubicon que vous conditionniez vos lecteurs. Moins élégante que la sienne, ma réaction s'est exprimée dans une exclamation digne d'une marchande de quatre saisons. Puis j'ai réfléchi. Cette mise en condition est si visible qu'elle semble difficilement malhonnête. Ce jeu serait dangereux si vous étiez sans scrupules, mais j'ai ... décidé que vous êtes honnêtes..."*

Cette lectrice à antennes a raison : nous sommes honnêtes -d'*intention.* Si nous vous faisons la cour, c'est pour le bon motif. Mais sommes-nous clairvoyants ? L'escroquerie délibérée est rarement le fait des auteurs, mais les écrivains trompeurs sont légion. Sommes-nous de ceux-là malgré nos peines ? Nous ne le croyons pas, mais c'est possible et même probable. Le plus formidable service que vous puissiez nous rendre serait de nous ouvrir les yeux, et le moment est venu car nous entrons dans la voie des aveux : nous sommes aveugles à nos propres fourberies ! Nous ne voyons de "pirouettes" dans aucun de nos livres ! Pas une

seule, pas une demie ! Que ceux qui les ont vues aient la bonté de nous dire où elles sont.

Mais vous voyez combien vous avez lieu de rester sur vos gardes. Critiquez-nous,contestez-nous, usez de votre droit de nous coller des zéros. *N'acceptez RIEN de nous sans y être CONTRAINTS.* Raidissez-vous contre nos séductions -supposé que vous ayez la méchanceté de nous trouver séduisants.

Nos livres avaient pour objectif (avoué dans l'avant-propos du Rubicon) de mettre leurs lecteurs en condition. Mais, depuis le Défi Européen, il s'est montré non pas un bout d'oreille, mais l'animal tout entier : nous essayons de vous mettre en *condition d'être déprogrammés.* Serait-il possible d'obtenir, sans conditionnement, un déconditionnement ? Nous ne le pensons pas.

Enfin, un passage de la critique de GM.113, quoique très important, n'a été relevé que par trois étudiants : *"Si l'auteur avait employé la forme d'exposés scientifiques, il eût été contraint d' être moins formel sur le caractère de panacée de l'orthologique, et d'apporter par contre quelque amorce de preuve de son efficacité..."* Ce sentiment est partagé par plusieurs étudiants. Hubert s'est fait leur porte-parole dans la troisième leçon, où il exprime le voeu, sinon d'être payé au comptant, de percevoir au moins quelques petits acomptes. Ces reproches sont-ils fondés à vos yeux ? Ou avez-vous trouvé ici et là dans la collection "Survivre", quelques amorces de preuves de l'efficacité de l'orthologique ?

3. Le Coin des Apprentis-Professeurs

PHILIPPE

Nous avons lieu de nous féliciter de l'idée saugrenue qui, le diable aidant, nous est venue : nous avons illustré les deux premières démarches de la pensée logique, l'analyse et la synthèse, sur le terrain économique !! Nous n'aurions pu rêver pire : sauf pour les personnes assez rares qui s'intéressent à cette matière, aucun sujet n'ennuie plus sûrement tout le monde. Ainsi, sans que nous ayons pensé à mal, les premiers efforts de nos apprentis ont été plus qu'assez barbifiants pour leur attirer une réprobation quasiment générale. C'est ce qu'il fallait pour leur "faire les pieds", c'est-à-dire pour leur procurer une admirable occasion de constater deux choses importantes :

1. Pour "faire recette" un professeur doit, tout autant qu'un orateur, s'abstenir de barbifier son auditoire.

2. Pour l'accrocher il doit -à tout le moins- éveiller son *intérêt*, mots qui veulent dire l'éveiller lui-même.

Les conséquences immédiates d'une méconnaissance de cette double nécessité pédagogique ne peuvent passer inaperçues : il flotte sur les propos de nos courageux apprentis un ennui opaque à l'égal d'un brouillard londonien. Mais -que l'on nous en croie ou non- cet ennui et ce brouillard se dissipent comme par magie au bénéfice de ceux qui s'INTERESSENT

aux sujets traités.

Autrefois, les professeurs qui ignoraient ou méprisaient cette magie faisaient souffrir leurs élèves. Aujourd'hui, les élèves vengent les générations précédentes des choses horribles qu'elles ont endurées pendant des millénaires, tout en se vengeant de ceux qui prétendent à les leur infliger à leur tour : ils font souffrir tant et si bien les éducateurs ennuyeux (professoraux ou parentaux) qu'il est devenu possible d'imaginer ces personnes autoritaires prenant la peine d'apprendre leur métier. Il n'est jusqu'à cet espoir qui n'ait cessé d'être chimérique.

Entre temps nous mettrons à profit le "Coin des Apprentis-Professeurs" pour illustrer ces choses.Ceux qui ne s'intéressent à l'économie ni théorique ni pratique sont invités à se garder de lire cette rubrique, sauf quelques lignes pour déguster la qualité supérieure de l'ennui qu'elles exhalent. Au contraire, ceux qui s'*intéressent* à ces choses les liront avec ... intérêt ! Mais il y a beaucoup plus : TOUS constateront dans quelques leçons combien il est devenu facile, dans un siècle devenu celui des merveilles, de RENDRE intéressant *n'importe quel sujet à n'importe qui*. Même la physique nucléaire aux poètes et aux femmes amoureuses, la mathématique aux littéraires et la littérature aux matheux. Mais surtout combien il est inévitable, pour quiconque ouvre les yeux à ce qui se passe autour de lui, de rendre l'économie politique irrésistiblement *passionnante* à tout être devenu ou resté approximativement vivant entre les âges de quinze ans et celui de la retraite et après.

* * *

Plusieurs étudiants ont fait la preuve d'une bonne compréhension de la logique primaire.D'autres ont commis contre elle quelques péchés véniels. Les premiers voudront-ils prêter assistance aux seconds ? Veuillez saisir cette occasion de vous essayer au métier d'apprenti-professeur si les sujets traités dans cette rubrique vous intéressent. Il ne faut s'en faire une corvée sous aucun prétexte.

IM.114

1. Je pense que l'argent n'a qu'une existence purement conventionnelle, tout comme l'as occupe la première place dans les règles de certains jeux de cartes.

2. La théorie du profit ne m'a pas satisfait : elle me semble un tour de passe-passe. Il y aurait, d'après votre exposé, deux sortes de profit:

(a) le profit symbolique, constitué par une rémunération en argent, qui va au producteur;

(b) le profit réel, c'est-à-dire "les choses que le producteur produit", et ce produit-là va au consommateur.

Donc on peut dire au producteur : "Vous n'aurez jamais, en tant que producteur, que des profits symboliques. Le seul profit réel que vous obtiendrez jamais, ce sera en tant que consommateur".

Ces deux remarques sont pénétrantes, mais elles reposent sur des à-peu-près, et rien

n'est si dangereux. Quelles sont les précisions qui leur manquent ?

IF.115

Je puis imaginer un cas d'exception à la 4ème loi des ensembles économiques (r = s) : Hubert, pour agrandir son usine, achète un terrain à son voisin. Le prix payé au propriétaire foncier n'est pas un salaire, mais il alourdit quand même les prix de revient d'Hubert.

Où est le péché véniel ?

IM.116

1. Je m'étais rendu compte sans nul besoin des équations de Philippe que le prix de revient, comme le prix de vente, consiste exclusivement de salaires.

2. Ce que vous appelez "marges patronales" n'est en fait qu'un salaire. Ce qui le différencie de celui du salarié, c'est que le patron, qui fixe l'un comme l'autre, paye le moins possible au salarié pour garder lui-même le plus qu'il peut .

Une première remarque saute aux yeux : si les patrons peuvent fixer eux-mêmes leurs marges, ceux qui s'en octroient de négatives doivent être de curieuses gens. Il a fallu, pour leur prêter ce pouvoir où leurs motivations, un ou plusieurs péchés moins véniels contre la logique primaire. Lesquels ?

IF.115 et IF.124

D'accord sur la théorie des ensembles économiques. Mais les "autocompensations" semblent contradictoires : comment les patrons bénéficieraient-ils des marges accrues qui résultent de l'abaissement de leur prix de revient ? Dans les conjonctures où se produit l'autocompensation, le taux des salaires tend, dites-vous à s'élever. Etant donné que r = s, il semble y avoir contradiction, et je ne saisis pas le mécanisme.

Qui se chargera de l'expliquer dans le prochain courrier ?

IM.426

Quid des charges, taxes et impôts ? Ce ne sont pas des salaires, et ils font partie intégrante des prix de revient.

Le prix des matières premières en font partie tout aussi intégrante, mais cela n'affecte en rien notre quatrième loi. A la lumière des définitions données des mots "marges" et "salaires", quel étudiant précisera la consistance des taxes et impôts ?

IF4O4

L'Etat fait partie de l'ensemble des patrons ? Certes à l'égard de ses fonctionnaires. Mais envers les autres citoyens ? Ceux qui paient les impôts seraient-ils ses "clients" ?

Qu'en pense-t-on ?

LA GUERRE DES SEXES

Il était temps mais nous y sommes : pour la première fois cette année plusieurs étudiantes ont opposé des réserves à la "théorie de l'amour" proposée sous forme de dialogues masculins dans "Les Jeux de l'Homme et de la Femme".Avant même que ce sujet soit abordé dans les leçons, elles n'ont pas seulement rejeté cette théorie et ses implications : quelques-unes lui ont déclaré une guerre déjà chaude et s'apprêtent à la contre-offensive.

En 1974, une jeune étudiante, IF.761, semblait avoir fait un premier pas dans cette voie. Elle déclarait satisfaisante la forme dialoguée, mais ajoutait que, dans LES JEUX, l'absence de toute contradiction semblait remarquable. Parbleu ! La contradiction est absente dans ce bouquin (lui a-t-il été répondu) par l'évidente raison que nos protagonistes sont cinq vilains mâles, plus vilains et plus mâles l'un que l'autre. Ils discutent le coup. Ils décrivent la Femme entrevue dans leurs rêves. La "Femme Idéale" : Yseult devenue mère et qui fait la cuisine. Ce livre est donc un "cahier des charges" : nous, les vilains mâles, disons aux femmes ce que nous attendons d'elles, ce qu'il faut qu'elles soient pour nous faire pleurer de tendresse et hurler de plaisir tout en pensant à autre chose (les mâles ont reçu dans leurs instincts l'ordre de penser à d'étranges choses). Et vous voudriez, Mesdames et Mesdemoiselles, de la CONTRADICTION ? Soyez raisonnables et enfoncez-vous dans la tête que nos complices s'entendent comme cinq larrons en foire. La contradiction, seules les femmes peuvent l'apporter. Or, jusqu'à présent, celles qui ont lu ce livre ne l'ont pas contredit. En chiffres ronds, la statistique est celle-ci : un tiers de ces lectrices le déclarent abominable, bon à jeter au feu sans autre procès. D'autres -environ une sur trois- meurent ou s'endorment d'ennui avant la dixième page. Les autres, le dernier tiers, s'expriment ainsi : "Enfin! Des hommes qui comprennent enfin les femmes ! !.." Ces malheureuses sont-elles dociles -ou lucides ? Ces éclaircissements quelque peu schématiques n'ont pas suffi à stimuler IF.761. Elle ne les a pas commentés et s'est abstenue depuis lors de toute allusion aux hommes, aux femmes et à leurs jeux. Mais, cette année, la contestation est plus nourrie et plus véhémente. Ecoutons une jeune femme de 21 ans :

ETUDIANTE IF.954

La page 96 des "jeux de l'homme et de la femme" m'a fait sauter en l'air. C'est Philippe qui parle. Toute cette page est infecte, mais, à la fin, c'est l'apothéose :

"...et l'homme aura sa récompense non moins totale : une femme à lui, crée par lui, et obligée de devenir le complément parfait de tout ce qu'il deviendra..."

Comme si la femme n'existait pas sans l'homme, comme si c'était l'homme qui la créait et non elle-même ! Il serait impossible à une femme de se réaliser dans un couple comme une personne à part entière. Elle n'existerait qu'à l'état de négation passive ! J'espère avoir mal compris. J'espère aussi des "jeux de l'homme et de la femme" composés de personnages féminins peut-être?

PHILIPPE

Bravo ! Il est grand temps que des femmes prennent part à ces jeux. C'est leur tour de décrire l'Homme de leurs rêves, l'"Homme Idéal", et de nous envoyer dans les gencives un cahier des charges. Que devons-nous être ou devenir pour les faire pleurer de tendresse et

hurler de plaisir en ne pensant (peut-être) à rien pour mieux sentir tout ? *(Aux étudiantes)* A vous d'en décider. Mais remarquez que nous n'avons jamais été seuls en scène dans LES JEUX. Une pléiades de Californiennes y ont joué un rôle ténébreux en nous disant : "Nous voulons *rendre* heureux..."Quel homme n'aurait compris : "Nous voulons *vous* rendre heureux" ? Quel surhomme aurait résisté à la tentation de leur dire comment s'y prendre ? Cependant, une question est restée sans réponse depuis 1968 : LE SAVONS-NOUS NOUS-MEMES ? *(Aux étudiants des DEUX sexes)* A vous d'en décider.

Cependant, nous devons reconnaître que les relations sexuelles qui ont cours parmi les gens avertis, et même parmi ceux qui pourraient n'être pas très bien avertis, reposent sur des valeurs autres que celles proposées aux couples par notre "théorie de l'amour". Celle-ci semble négliger intentionnellement le facteur dont la sexologie contemporaine se soucie le plus : l'EROTISME. Serait-ce par là que notre petit bouquin a péché ? Nos étudiants en décideront.

Un cas particulier
L'"AMPHI" DES SUPER-PROFESSEURS

Dès 1970 l'I.F.O. a eu la bonne fortune de s'enrichir d'une étudiante informaticienne et poète, IF.407, qui, en plus d'un diplôme d'ingénieur, est quasi-docteur en sciences économiques. Une analyse graphologique révélait une exceptionnelle richesse de dons de toute sorte. La nature l'a comblée. Comptant lui voir jouer un rôle important dans ce cours, nous l'avions baptisée ADELAïDE parce que ce prénom est aimable. Voici ses réponses à notre deuxième questionnaire :

ADELAïDE

3. La forme dialoguée n'est pas aisée à lire parce qu'il faut suivre la démarche des personnages comme on se met dans la peau d'un interlocuteur pour comprendre sa pensée. Un exposé formel serait plus facile à "écouter" mais resterait moins exhaustif. La forme dialoguée apporte plus de nuances et de "relativité" à une idée, qui n'est pas exposée, mais débattue. Elle contraint à une véritable gymnastique intellectuelle, que je trouve difficile au premier abord. L'exposé "doctrinal", auquel j'ai toujours été habituée, m'apportait une (fausse) sécurité bien construite. Le dialogue me désarçonne parfois par son aspect "chaotique". Descartes nous aurait-il fait du mal ?

4. J'ai eu du mal à comprendre cette leçon. Vous bannissez les concepts économiques de "bon sens". Si j'ai bien compris, le producteur serait celui qui transforme quelque chose pour se donner satisfaction, et la distinction classique "producteur-consommateur" disparaît. Traditionnellement, le profit fait intervenir deux agents économiques : celui qui vend et celui qui achète, d'où échange et "plus-value". Votre profit économique est pris au sens le plus large et le plus philosophique du terme. D'accord, en ce cas, sur une sous-catégorie de profits dits "symboliques". Ce profit sert d'étalon entre différentes économies de différents pays . En fin de compte, le profit symbolique est social car il s'évalue par rapport à quelque chose : on est riche ou pauvre selon que l'on côtoie un milieu plus riche ou plus pauvre que soi.

Intrinsèquement, le profit "réel" est personnel. Le profit symbolique est relatif et social. Mais, là où je ne comprends plus du tout, c'est que, actuellement, l'abondance des profits réels entraîne la disparition des profits symboliques.

6. Une seule réserve à la théorie des ensembles économiques (5e loi) : progrès technique = chute du pouvoir d'achat des salariés. Or :

1.Plusieurs industries de pointe : Concorde, C.I.I. (informatique) C.E.R.N. (recherche nucléaire européenne) ont accru la masse des salariés et leur pouvoir d'achat.

2.Existence du secteur tertiaire (Sociétés de Services, Conseils, etc.) sur lequel le progrès technique n'a qu'une faible incidence.

3.L'accroissement de ce secteur par rapport aux secteurs classiques (primaire et secondaire). Ces trois points ne sont pas des phénomènes de compensation, mais d'évolution.

4.Je ne pense pas que la répartition (impôts, cotisations) soit un phénomène de compensation, car c'est une répartition qui s'effectue aussi au niveau d'agents non producteurs : vieillards, enfants, etc.

7.L'ensemble des patrons ne peut payer que des salaires, y compris ses propres salaires. Il y a aussi les intérêts sur capitaux empruntés, mais ce sont des "salaires" versés en contrepartie du service rendu par les banques en fonction du taux de la monnaie.

Une évidence est éclatante : cent fées généreuses ont comblé Adélaïde de présents de baptême, et Carabosse a été -c'est certain- retenue ailleurs ce jour-là. Mais quelque vilain jeteur de sort -qu'il va s'agir d'identifier et de mettre hors d'état de nuire- est parvenu de la priver de l'usage de ses dons. Comment expliquerait-on, sinon ainsi, que, dans une étude consacrée à la distinction des composantes du pouvoir d'achat collectif, Adélaïde assimile aux salaires le loyer de l'argent ? Voilà la Haute Banque promue au rang de ... prolétaire ! Et cette joyeuseté est le plus mignon de ses péchés. De la première ligne à la dernière, ses réponses sont un tissu de péchés mortels contre la logique primaire. Quels super-professeurs se chargeront de réconcilier -ici et là- notre Adélaïde avec Monsieur de La Palisse ? Le moindre baiser de ce Prince Charmant ferait d'elle une reine.

PIERRE

Adélaïde nous a fourni une occasion d'illustrer, au bénéfice de ceux dont la vocation est professorale ou parentale, ce qui distingue un "super-prof" d'une personne impuissante à rendre jusqu'à l'économie politique passionnante : *l'aptitude aux synthèses visuelles GLOBALES,* qui repose sur l'acquisition d'une *sensibilité élargie.*

C'est pourquoi, dans le cas particulier des éducateurs de vocation, qu'ils soient ou ne soient pas professeurs ou parents -ils le deviendraient vite s'ils ont ce goût et acquéraient cette aptitude- il vaut la peine de surmonter l'ennui inhérent au sujet traité mais dont la durée sera brève : dès la 5e leçon, on constate qu'il s'agit, non pas d'économie, mais d'un DIAGNOSTIC. La pauvre Adélaïde est victime de la maladie artificielle due aux apprentissages *contre nature* que nos écoles et nos universités perpétuent malgré leur TOXICITE. Ce dernier mot est pris au sens littéral : une substance hautement toxique a été découverte dans le cerveau d'animaux soumis à des apprentissages du même type que ceux qui résultent de l'application de nos traditions scolaires. Ce poison, dont la violence est extrême, a été isolé, vérifié, reproduit et

même *synthétisé* dans les laboratoires de biochimie et de neurophysiologie expérimentale. Mais les disciplines scientifiques d'avant-garde sont si spécialisées et leurs découvertes si nombreuses qu'il est devenu à peu près impossible d'en diffuser l'information : toujours déformées par la nécessité de les simplifier, les "vulgarisations" répandues par les mass-média ajoutent encore à la mésinformation générale. Ainsi, les spécialistes (ils sont spécialisés eux aussi, bien que leurs démarches soient peu ou pas du tout scientifiques) adonnés à l'étude des techniques de l'Enseignement ne sont pas informés, en mots qui leur soient accessibles, du caractère pathogène des apprentissages pratiqués dans nos écoles avec une efficacité et une *précision* qui grandissent si vite qu'une volte-face rapide est désormais, pour l'Occident tout entier, une question de vie ou de mort. Oui, il vaut la peine de surmonter un ennui de courte durée pour apprendre à provoquer l'éveil, en plein pays des merveilles, de notre Adélaïde et de TOUS LES ENFANTS DU MONDE.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Leçon Trois bis

LES REGLES DU JEU EN 1980

Depuis la parution du "Dénouement d'une crise de croissance" une nouvelle leçon 3 bis est devenue indispensable à l'intelligence de ce cours tout entier. Ceux qui prennent conscience de la signification de plusieurs faits biologiques, dont l'ensemble éclaire d'une même lumière le passé, le présent et l'avenir, jouissent d'un spectacle jamais vu : ils se voient vivre dans un monde soustrait à la pesanteur de nos servitudes ANIMALES et à la cruelle et incessante tragédie HUMAINE qu'aura été notre vocation d'ennemis de la nature. Rien n'y survit des tourments que les hommes ont endurés, et les merveilles qui s'offrent à eux n'ont jamais été imaginées sinon en rêve. Malgré quoi la présente leçon n'est pas facile parce qu'elle prépare nos étudiants à leurs rôles d'adultes. Confrontés avec eux-mêmes, il leur faut découvrir leurs propres ressources et les mettre à leur service et à celui des autres AVANT d'avoir acquis la jouissance du "mode d'emploi" de leur cerveau et, dès lors, sans aucune assurance d'éviter des erreurs graves, voire mortelles. En deux mots, ils ont à faire l'apprentissage de la liberté et rien n'est moins rassurant. Voilà pourquoi l'orthologique, dont la rigueur élimine tout risque d'erreurs, fait naître et justifie une confiance en nos destins que rien ne peut remplacer.

PIERRE

En 1978, la nécessité d'une rénovation de ce cours était devenue criante. Il aurait été insupportable de la différer : victime apparente d'une frénésie démentielle, l'humanité semblait destinée à se suicider en salissant et détruisant tout ce qu'elle touche et en tuant tout ce qui vit. Nul ni rien au monde ne semblait y pouvoir quoi que ce soit : la déroute de nos traditions culturelles, religieuses, morales et autres était aggravée par la nocivité de "sciences humaines" devenues frénétiques elles aussi et qui -on s'en aperçoit aujourd'hui- étaient des sous-produits de notre haine de nous-mêmes et de notre acharnement à nous venger d'on ne savait quoi sur la nature tout entière. Bref : sur tout ce qui existe. A tout prix, il fallait découvrir, inventer, imaginer -voire, au besoin, DEVINER- quelque chose d'AUTRE, de tout à fait AUTRE, quelque chose de jamais vu, entendu, ni conçu, pour l'opposer aux apocalypses qui ont commencé à déferler sur les quatre coins de notre planète : il n'est jusqu'aux calottes polaires qui n'en aient été éclaboussées et outragées !

PHILIPPE

Prenez garde, mon cher Pierre : notre tâche est d'énoncer les règles du jeu orthologique en 1980. Quel besoin nos étudiants auraient-ils de s'embarrasser des difficultés qui handicapaient leurs prédécesseurs ? La chance leur a souri trois fois. Ils n'ont plus à répondre aux devinettes du Sphinx (1), qui s'est plu à en faire voir de toutes les couleurs à nos pères. *(Aux étudiants)* La chance est passée à portée de vos mains et vous n'avez à faire qu'une chose : empoigner par les cheveux cette femelle élusive et la contraindre à vous cajoler. Or rien n'est plus facile : comme l'année dernière, les 6ème, 7ème et 8ème pages de notre troisième leçon sont consacrées à la "culture de la chance" et elles ont -chose rare- conservé leur actualité bien

qu'elles aient plus d'un an d'âge ! La 9ème page fait mieux encore : elle donne un aperçu des incertitudes terribles qui ont CESSE DE PESER SUR VOUS.

Relisez courageusement ces quatre pages rébarbatives. Puis ayez la bonté de nous rejoindre ici après les avoir digérées : trois "coups de veine" vous attendent.

1. Trois "Coups de Veine"

PIERRE

Nos étudiants semblent avoir été délivrés de la nécessité tragique qui a toujours écrasé l'humanité. Pour la première fois dans l'Histoire, ils n'ont plus à DEVINER la réponse exigée par le Sphinx avant qu'il devînt possible aux humains de cesser de s'ENTRE-CONCURRENCER. Dans leur cas, la lutte pour la vie a toujours été de *plus en plus* soustraite aux sauvegardes de l'insinct animal, c'est-à-dire à ses *autorégulations.* Virtuellement, l'humanité est délivrée d'une SELECTION NATURELLE qui tolérait la survie à quelques-uns au prix de la défaite, de l'élimination ou de l'asservissement de la plupart des autres.

Je le répète : nos étudiants SEMBLENT avoir été libérés de la nécessité de DEVINER ce qui leur arrive et leur est arrivé. Si c'était *tout à fait* vrai, il ne s'agirait pas d'un coup de veine, mais d'une révolution biologique majeure, d'une révolution sans précédent. N'est-ce espérer trop ? Peut-on affirmer de science sûre que cette révolution s'est produite ? Est-elle aussi démontrable, prouvable et indiscutable que la sensibilité des fauvettes aux signaux de leurs étoiles ? Bernard, notre biologiste-Maison, est seul qualifié pour répondre à cette question.

PHILIPPE

Son métier de biologiste *disqualifie* Bernard pour répondre à une question qui doit être posée à nos étudiants : c'est à eux qu'elle se pose avec une actualité brûlante. En donnant un aperçu de la distance qui sépare le monde étriqué des scientifiques de celui qu'habite IF.1673, une enseignante baptisée ARABELLA, la première réponse de cette femme étonnante à la 1ère question du 1er questionnaire éclaire un danger propre à troubler l'âme de l'I.F.O.

ARABELLA

"*Votre fait divers scientifique m'étonne"* (écrit cette femme héroïque dont on pouvait craindre que le moule ne se fût brisé il y a quelques dizaines de siècles). "*Je n'arrive pas à croire qu'un oiseau puisse confondre les étoiles du ciel avec celles d'un planétarium. Mais, en admettant que je CONSENTE A Y CROIRE, je ne vois pas ce que vous trouvez d'extraordinaire dans l'instinct animal..."*

PHILIPPE *(à ses collègues)*

Comme disent les Anglais dans les cas pathétiques, mettez-moi ces paroles fulgurantes dans votre pipe et fumez-les ! (Les fumeurs de pipes sont méditatifs par grâce d'état ou le deviennent bientôt à force d'en avoir l'air). Mais, après ces déclarations parfumées d'une spontanéité qui semblait avoir déserté notre espèce, que reste-t-il, mon cher Pierre, des précautions prises pour épargner à nos étudiants des déconvenues amères ? C'est à cette fin

expresse que nous avions rédigé une notice imbuvable en nous abstenant de relier entre eux ses chapitres.

PIERRE

Il n'en resterait rien si nous n'y prenions garde, car nous nous sommes trouvés conduits à libéraliser malgré nous un jeu qui semblait abusivement libéral. Ce fut à coup sûr une veine authentique : Adieu aux méfiances qu'il fallait opposer hier encore aux scientifiques, à commencer par nous-mêmes. Adieu à la nécessité de soumettre les produits de la pensée humaine à des recoupements multiples. Adieu aussi au besoin d'exprimer dans une langue compliquée des choses devenues *immensément simples* . Adieu, enfin, à la nécessité de soupçonner tout le monde d'être l'oiseau anormal, l'oiseau *déshérité* qui ne sait pas lire ! Aucune de ces choses ne subsiste en 1980, et cela , oui, est un énorme coup de veine !

BERNARD

Ces choses ont cedé la place à la vérité universelle et fondamentale énoncée par ARABELLA dans l'innocence de son coeur juvénile : l'infaillibilité de l'instinct animal est en effet la chose la plus NORMALE, la plus rigidement DETERMINEE et "ORDINAIRE" qui soit au monde. Or, paradoxalement, le cas de l'Homme semble s'opposer à celui de ses ancêtres animaux.

Les comportements meurtriers et suicidaires d'Homo sapiens seraient aussi ANORMAUX, EXTRA-ORDINAIRES et SCANDALEUX que possible s'ils n'obéissaient eux aussi à des déterminimes rigides qui ont abrité les humains du désastre qu'eût été la prise de conscience prématurée des "savoirs qu'ils possédaient déjà", et l'enfantement avant-terme de "l'humanité qui était déjà la leur"...

PHILIPPE

Bravo ! Il fallait un biologiste pour dire des choses si "parfaitement" qu'aucun de nos étudiants, hormi peut-être -on ne sais jamais- quelques "génies", n'y peut rien comprendre. Plus inintelligible n'a jamais été dit sur les mécanismes de notre évolution. *(Aux étudiants)* Nous allons constater tous ensemble -*et chacun en soi-même*- que , à fleur de peau, à la frontière de la conscience et de l'inconscience -ces savoirs-là sont déjà les nôtres ; que, pour en prendre pleine conscience, il suffit d'échapper à des déterminismes aussi volatilisés que les *tigres herbivores (2)* (Rubicon, pp.155 sq.) qui eurent raison du dogmatisme des théologiens de la Renaissance en les couvrant de ridicule.

Grâce à ce RIDICULE , les sciences dites "objectives" purent naître avec Galilée. Et, sans être brûlés vifs, les scientifiques purent acquérir un prestige supérieur à celui du clergé, et lui disputer le droit, le pouvoir et les moyens d'enseigner.

Aujourd'hui, la même disgrâce est sur le point de détruire le dogmatisme des héritiers de Galilée. Aleur tour ils ont abusé de leurs pouvoirs et de leur "Monopole d'Etat". Mais, mis en lumière avec les ressources de l'orthologique, le ridicule et la malfaisance du dogmatisme de ces hommes EN SCIENCES HUMAINES -si mérité que puisse être resté leur prestige en sciences physiques (*3) -se révèle à la fois si intolérable et si *comique* qu'il leur sera chaque jour plus

impossible de ne pas s'en apercevoir eux-mêmes.

BERNARD

La vraie science n'est pas en cause dans la mésaventure des pseudo-scientifiques qui n'ont pas résisté à la tentation de se réclamer d'un prestige mal acquis pour s'installer dans le dogmatisme comme rats dans un fromage. Cette tentation était irrésistible hier encore parce que le prestige était seul à "faire autorité" en cette matière : les travaux des scientifiques vrais et douteux étaient également inaccessibles au commun des mortels. Ils ne le sont plus, nul n'ayant à DEVINER désormais ce qui différencie l'Homme de tous les organismes vivants. Nous n'avons plus à enfanter l'humanité dont nous héritons en naissant, et -révolution biologique s'il en fut jamais- *nous avons appris à ACQUERIR l'humanité dont nous n'héritons PAS en naissant !*

PIERRE

Pour devenir des humains à part entière d'humanité , il nous manquait des Règles du Jeu applicables en 1980, c'est-à-dire PAS DE REGLES !

PHILIPPE

Tout ce indigeste baratin se résume en un mot : ce qui nous manquait c'est la LIBERTE. Les fauvettes et les araignées sont admises à jouir de la liberté d'être fauvettes ou araignées mais les humains se sont vu INTERDIRE le droit non seulement d'être ce qu'ils sont mais de le *devenir* avant d'avoir DEVINE la signification humaine du mot LIBERTE. Telles ont toujours été, pour notre espèce, les règles d'un jeu universel singulièrement cruel. *(Aux étudiants)* Mettez-moi ça dans votre pipe et gardez-vous de fumer ce mélange desséché de sang et de larmes avant d'avoir lu leur traduction pratique par un pédagogue bulgare. Comment peut-on être Bulgare ? Nul n'a su répondre à cette question lorsque, dans ses "Lettres Persanes", Montesquieu l'a posée en ces termes :*"Comment peut-on être l'ayatollah Khomeiny?"* Ni lorsque nous nous demandons : "*Comment puis-je être MOI ?"* Dans les deux cas la réponse est la même : en nous laissant faire par nos éducateurs. Toutes les cultures civilisées ont imposé la même incroyable réponse à tous les éduqués. Après quoi, toujours et partout, ceux-ci se sont acharnés à faire éclater dans leurs comportements cette incroyable vérité que les hommes ont toujours été plus bêtes que toutes les bêtes du monde. Aujourd'hui encore, qui oserait se CROIRE doté d'une infaillibilité plus *merveilleuse* que celle des abeilles ou des fauvettes ?

3. Un Bout de Réponse Pratique venue de Bulgarie

PHILIPPE

Georgei Lozanov dirige à Sofia un institut qui enseigne, parmi d'autres choses, les langues vivantes. Pour les rendre plus vivantes, il invente une astuce : des *dialogues pédagodramatisés* et obtient des résultats admirables : dans les cas les plus favorables, ses élèves parviennent à maîtriser les langues étrangères à la cadence de 6000 mots (vocabulaire, syntaxe et mode d'emploi compris) en quatre jours ! Mais une difficulté surgit aussitôt : ses élèves sont impuissants à s'en CROIRE capables. Inutile de leur DIRE que, *en se JOUANT*

une comédie, ils peuvent assimiler une langue étrangère dix fois plus vite et mieux qu'ils ne l'ont jamais pu : les CROYANCES -les préjugés culturels- qi'ils s'opposent à eux-mêmes sont trop puissants. Heurté à cet obstacle, Lozanov invente une deuxième astuce : il leur SUGGERE cette notion révolutionnaire qu'ils pourraient être *plus doués qu'on ne leur a permis de se CROIRE.*

La SUGGESTOPEDIE (*4) était née.

4. Des Réponses pratiques venues de Partout

"Penchée sur son passé, l'humanité future dira que l'AGE PSYCHIQUE a commencé dans les années 70." (W. Tiller, conférence prononcée au cours d'un Symposium tenu à l'Université de Californie de Los Angeles). Il est devenu possible de préciser la date de ce commencement : en 1979, notre espèce cessa d'avoir à DEVINER la signification du mot "LIBERTE", clé de toutes les libérations culturelles.

"Un glissement se perçoit déjà" (écrit René Dubos, biologiste français peu connu en France, mais que nos étudiants prendront un vif plaisir à connaître). *"Beaucoup de scientifiques parmi les plus brillants et les plus réalisateurs cherchent à s'échapper des disciplines austères de la science positive et à retrouver l'IVRESSE de la pensée philosophique".*

Les philosophes ont toujours joui de la liberté enivrante de *concevoir* la PERFECTION, c'est-à-dire la *susciter en eux-mêmes,* puis la "sucer à leurs pouces" sans assumer l'obligation -ni voir la nécessité- d'en découvrir des preuves dans les FAITS. Mais rien, sinon la toute-puissance de *leurs habitudes mentales faites de CROYANCES issues de leur ASSERVISSEMENT AU PASSE,* n'interdit aux scientifiques la satisfaction d'en constater l'omniprésence dans les faits dont l'ensemble constitue l'univers.

ENFIN, aux dires de Marcus Johnson, un *bio*-physicien qui sait de quoi il parle, notre cerveau est un instrument PARFAIT, qui peut emmener l'homme où il veut aller, même sur la Lune.

Il est impossible de douter que notre cerveau peut nous entraîner -si c'est là que nous voulons en venir- à nous livrer à nous-mêmes une guerre nucléaire. Mais il est plus impossible de douter que, s'il nous y entraînait, notre cerveau serait l'instrument le plus ANTI-PARFAIT possible.

5. Un troisième coup de veine : La réponse pratique par excellence : <u>UNE AUTOROUTE VERS LA CONSCIENCE</u>

PIERRE

Le "Dénouement d'une Crise ..." a permis une prise de conscience des FRUSTATIONS

BIOLOGIQUES qui ont contraint l'Homme, sous peine de rester subhumain à jamais, de devenir l'ennemi mortel de tout ce qui vit, à commencer par lui-même. Lorsque les données *biosociales* du "phénomène humain" sont énoncées comme il est urgent qu'elles le soient, il devient impossible de ne pas s'apercevoir que, en qualité de dernier-né de l'Evolution, *il ne pouvait avoir d'autre choix.* Cette prise de conscience est spectaculaire et dramatique à souhait : elle a révélé l'existence d'une AUTOROUTE A CENT VOIES. Toutes conduisent à l'intelligence explosive de la PERFECTION sous-jacente à nos imperfections, c'est-à-dire de *l'infaillibilité de l'ENSEMBLE de nos faillibilités.*

Un exemple monumental, scandaleux à force de sembler simple, de l'être parfois un peu trop, et d'autres fois, pas assez, est le "Défi mondial", par J. J. Servan-Schreiber (Fayard, Paris 1980). Malgré quelques lacunes, ce livre allume plusieurs "étoiles" qui illuminent tout entier l'univers *intérieur* des humains, et celui-là seulement. Mais c'est celui qui éclaire tous les autres : Homo sapiens est le dernier-né, mais aussi *le dernier mot* de l'évolution biologique. Aucun de nos étudiants ne pourrait se dispenser de lire cet ouvrage sans se handicaper lui-même : d'une part, il *illustre,* en même temps que les dangers de cette démarche *pragmatique,* la réalité factuelle des *enchaînements d'abstractions* qui conditionnent la rigueur et la SECURITE de l'orthologique. C'est à ce prix seulement que la liberté et la sécurité peuvent être conjuguées. Ceux qui, soucieux d'avancer vite, prétendraient à s'en écarter -fussent-ils les hommes les plus admirables que le "Défi mondial" met en scène- ne pourraient le faire qu'à leurs risques, mais au *péril de tous* : embarqués dans une seule et même aventure biologique, tous les humains sont solidaires et, finalement, voués au même sort.

PHILIPPE

Voici le mode d'emploi du "Défi mondial". Nos étudiants sont exhortés à -et, s'il le faut, suppliés de- le respecter scupuleusement.

Mode d'emploi du "Défi mondial"

1.Ouvrez ce livre à la page 317 sans vous soucier, pour l'instant, de celles qui la précèdent.

2. Lisez et relisez, si besoin est, le chapitre 10, intitulé "Le rire de Honda", qui compte 13 pages, en concentrant votre attention sur les propos de Masaru IBUKA, ingénieur devenu président-fondateur de SONY (une entreprise si "compétitive" qu'elle est bientôt devenue l'une des plus "multinationales" du monde et auteur d'un livre dont il est*"difficile* (écrit J.J.S.S.) *d'imaginer et impossible de décrire la simplicité. Mieux vaut* (ajoute-t-il) *en citer quelques passages..."*

Ce sont ces quelques passages que nos étudiants sont invités à *déguster* d'abord puis à *intelliger* : c'en est déjà assez pour prendre part au pilotage d'une fusée dont ils cesseront aussitôt d'être des passagers transportés dans un autre monde sans savoir où ils vont ni où ils *veulent* aller, ni *comment* y aller.

PIERRE *(Aux étudiants)*

La lecture de ce dixième chapitre vous orientera sans la moindre fatigue. Or nos quatrième et surtout cinquième leçons sont très, et même trop, longues. Elles absorberont trop de votre temps pour que vous puissiez, sans vous surcharger, en accorder assez à l'*étude* du "Défi mondial", livre si facile à lire qu'il semble n'exiger aucune attitude *critique.* Or, à notre connaissance, aucun livre de 400 pages n'en a jamais exigé autant, ni plus impérieusement : le danger d'être entraîné dans une aventure à la fois grisante et dévastatrice est très grand. *(Aux étudiants)* Veuillez bien nous en croire et ne pas vous impatienter : nous ferons de ce "défi" notre cheval de bataille dès que nous le pourrons sans avoir à nous en repentir, ni vous à nous maudire ! Ce ne sera qu'une affaire de quelques semaines. Prenez patience.

PHILIPPE *(Aux étudiants)*

N'ayez garde de laisser échapper cette occasion de rencontrer nez à nez la "joie de vivre" et de l'étreindre pour *jamais.* Ce mot a le mérite de vouloir dire "toujours" aux bons moments. Nos pères le savaient. Nos fils le sauraient aussi si leurs bons maîtres n'avaient jugé sage de se simplifier la vie. Les Enseignants qui sont soumis à un organisme géant, dit "Education Nationale", atteint de l'incurable paralysie qui a toujours pénalisé le gigantisme, ont été contraints de se la simplifier assez pour n'avoir plus eux-mêmes de "bons moments" et pour ôter à leurs élèves tout moyen de s'apercevoir que la vie pourrait être belle. Ainsi ont-ils été préservés du danger de constater combien la leur a été enlaidie en toute innocence par des éducateurs qui ont toujours voulu, cru ou *prétendu* vouloir, leur bien.

Quelques Conseils Pratiques pour se jouer de Questionnaires dépouillés de Règles du Jeu

La liberté ne pouvant se passer de règles sans choir dans les incohérences de l'anarchie, le jeu n'est une école de liberté que s'il *impose* aux joueurs, férocement s'il le faut, le soin de découvrir leurs propres règles, leurs propres vérités. Jusqu'à présent les questionnaires de l'I.F.O. étaient réputés pour leur férocité. Peu d'étudiants prenaient plaisir à y répondre. A partir de cette troisième leçon, l'I.F.O. passe et doit passer la main. Ses étudiants sont invités à prendre sa relève. Ils se soustrairont aisément aux mauvais traitements qu'ils n'auront pas à s'infliger s'ils se dispensent de répondre aux exigences d'aucune bienséance : "bons usages", orthographe, syntaxe, esthétique et autres critères auxquels ils peuvent être enclins à juger la qualité de leurs propres réponses, et à penser qu'elles seront jugées.

Qu'ils se rassurent : fondés sur des caractères biologiques *impersonnels,* les critères de l'I.F.O. ne peuvent jamais flatter ni égratigner l'amour-propre de ses étudiants. N'ayez donc qu'un souci: celui de VOTRE vérité. Prenez toutes vos aises avec nos questions. Répondez -pourvu que ce soit ou vous semble vrai- *Je m'en fous"* à celles dont vous vous foutez, ou *"cette question m'ennuie, me rebrousse le poil, exige plus de temps que je ne puis ou veux lui consacrer",* etc. Bref : N'IMPORTE QUOI, sans rien cacher, enjoliver, ni assombrir.

La seule chose dont VOUS et NOUS ayons à nous soucier, c'est VOTRE VERITE. Elle est toujours bienfaisante lorsqu'elle se laisse découvrir. Elle ne tarde jamais à se donner elle-même à ceux qui cessent d'être "rompus" aux exigences de bienséances héritées d'un passé aussi incompatible avec la vie des humains qu'avec la survie de leur espèce.

PIERRE

La plupart des étudiants inscrits à ce cours en 1980 tarderont peu à constater que, pour acquérir une "part entière d'humanité", il ne leur reste à franchir qu'un obstacle devenu mineur : la tendance, comme depuis toujours à tous les humains, d'embrouiller et de se rendre incompréhensibles les propos qui menacent leur quiétude (ou leurs *inquiétudes* favorites). Bref ceux qui *dérangent leurs habitudes mentales.*

BERNARD

L'attachement des humains à leurs habitudes mentales est une chose véritablement effrayante. Mais on cesse de s'en effrayer lorsqu'on prend conscience de sa nécessité. Son corollaire est *la stabilité* qui a rendu notre évolution possible en la ralentissant. Le contraire est devenu vrai aujourd'hui : notre survie dépend de son accélération. Léthale naguère, l'évolution rapide d'Homo sapiens est désormais la condition sine quoi non de la survie de notre espèce. Il n'est pas difficile de s'en persuader. Combien de temps pourrions-nous survivre à la perpétuation des habitudes agressives dont résulte la *"guerre à mort de tout contre tous, aussi primitive, incessante et inhumaine que celle qui sévit dans la jungle, mais incomparablement plus meurtrière et suicidaire dans un siècle devenu celui du Noyau de l'Atome"* ("Le Dénouement", p. 20).

PHILIPPE

On ne peut qu'admirer l'ingéniosité des humains. Ils ont parvenus à moderniser et à généraliser les quiproquos qui ont empêché les fils de Noé de s'installer au paradis en construisant une tour assez haute pour y accéder. Nous faisons mieux encore : nous parvenons à ne pas comprendre les *langages* de ceux qui parlent NOTRE langue. *Où que nous allions, nous restons prisonniers de la tour de Babel !*

BERNARD

Une imperméabilité au langage de leurs maîtres est la réaction de défense de la jeunesse contemporaine aux traditions culturelles préhistoriques perpétuées par nos écoles. L'origine de ces traditions est très claire : les hiérarchies naturelles héritées de nos ancêtres animaux disparurent lorsque, trop faibles pour vivre en familles isolées, les humains se groupérent pour former des tribus sans cesse menacées par d'autres tribus qui convoitaient leurs territoires, leurs richesses et leurs femmes : ce fut toujours et partout -et c'est encore- le souci obsessionnel des mâles dominants. Dès ce moment, l'obéissance et la coopération forcée des dominés cessa d'être le produit spontané de l'information instinctuelle *innée*. Il a donc fallu, coûte que coûte -et ce fut au prix d'un déchaînement de violence, de souffrances et de haines inapaisables- que cette obéissance devint le fruit d'une INFORMATION CULTURELLE *infligée* par la violence et absorbée par la peur. Il s'agissait d'obtenir l'AUTODEPRECIATION des subordonnés intégrés dans des hiérarchies *institutionnelles*, qui pouvaient seules assurer la *continuité* du commandement et, dès lors, la cohérence des forces

économiques et militaires nécessaires à la survie des tribus, des cités et bientôt des nations. Sous peine d'extermination des collectivités qui n'y parviendraient pas, il fallait que les dominés se CROIENT et se SENTENT inférieurs à leurs maîtres. Par ce moyen, si commode et si conforme aux sentiments que les dominants ont d'eux-mêmes qu'il dure encore, les humains ont été rendus dociles à leurs "supérieurs hiérarchiques" !

Mais voici que la pédagogie préhistorique obtient désormais la révolte au lieu de l'obéissance, et suscite la CONTESTATION de la personne des maîtres, de leurs enseignements mêmes justes et utiles, et de leurs langages, même clairs et adéquats au traitement d'informations fidèlement représentées ou décrites. Voilà où nous en sommes. Et c'est de là qu'il faut partir pour rectifier notre tir. Sans doute est-ce pour n'avoir pas accordé une attention suffisante à la nécessité d'INVERSER le sentiment d'infériorité qui naît presque inévitablement des rapports d'enseignants à enseignés que notre cours n'a pu procurer à ses étudiants l'acquisition *presque immédiate* d'une "part entière d'humanité" et des aptitudes qui accompagnent cette authentique "métamorphose".

PIERRE

Nos règles de jeu libéralisées peuvent contribuer à atteindre cet objectif. Mais ne nous leurrons pas. Leur efficacité sera faible ou nulle : les jeux pédagogiques ne pourraient être dépouillés de règles sans cesser d'être des jeux, et la liberté ne peut être *donnée* : elle doit être IMPOSEE DE VIVE FORCE ! Cela semble paradoxal mais ce ne l'est aucunement.

PHILIPPE

Diffusée tous azimuts par des éducateurs qui en dépendaient pour leur survie et celle des collectivités humaines, nos traditions culturelles étaient faites de SUGGESTOPEDIE NEGATIVE d'une redoutable efficacité. Ceux qui la subissent se CROIENT impuissants à activer leur cerveau. Ils le croient si bien qu'ils le deviennent. C'est ainsi que d'assez nombreux étudiants se sont bientôt découvert incapables d'assimiler nos leçons, même les 4ème et 5ème, faites tout entières de lapalissades ! Cette autodépréciation obstinée était restée relativement fréquente jusque parmi nos recrues de 1979. Pour remonter la pente, il ne suffira pas de lutter contre cete tendance multimillénaire. Il va falloir aider nos étudiants à s'AUTOAPPRECIER. Mais des aliments plus solides que des suggestions plaisantes et une ambiance lénifiante assaisonnée de ferments au goût bulgare seront certainemlent nécessaires. Le mieux serait de préparer nos étudiants à une contre-offensive qui les ferait procéder à l'éducation de leurs professeurs...

BERNARD

"En vertu d'un ordre chronologique auquel il serait difficile de se soustraire, les professeurs sont en RETARD d'une génération sur leurs élèves. C'est, parmi beaucoup d'autres, une des choses que la nature veut et que les maîtres ne veulent pas." (Rubicon, p. 199)

Notre langage a beau être *inférieur* à celui, plus simple, plus direct de la jeunesse contemporaine, il lui est supérieur sur un point précis : il est adapté aux exigences des sciences expérimentales et adéquat au traitement de l'information dont dépend la survie de notre espèce, le bien-être des individus et, en fin de compte, leur bonheur. Ceux et celles qui consentiront à prendre la très légère peine -qui devient bientôt un amusement- de se laisser familiariser avec

les quelques mots qui peuvent leur faire connaître leurs besoins réels échapperont vite aux PEURS et aux ANGOISSES qui sont les fruits empoisonnés de traditions infériorisantes et *culpabilisantes.*

A cet égard, la supériorité de notre langage et de quelques "savoirs" scientifiques apportés dans ce cours est CERTAINE. Cela ne signifie pas qu'aucun de NOUS est supérieur : cela signifie que, le plus naturellement du monde, cette supériorité est accessible à ceux et à celles qui consentent à jouer un jeu amusant au lieu de se laisser contraindre (par leurs FRUSTATIONS) à payer de leurs larmes et de leur sang le refus de se libérer en s'amusant.

BERNARD

C'est une version moderne du pari de Pascal. Mais cela n'améliore pas notre cas : ce pari n'a jamais converti que ceux qui l'étaient déjà et c'est rarement le cas de la jeunesse contemporaine. Elles est peu tentée de jouer à des jeux dont les enjeux se récoltent dans l'autre monde.

PIERRE

Ce qu'il nous reste à faire pour tenter nos étudiants de jouer le nôtre, c'est le rendre plaisant *tout de suite.* Bref il faut commencer par le commencement en rendant familière et amusante l'acquisition des ressources de ceux qui parlent un autre langage qu'eux. Cela n'a rien de difficile. Lorsqu'on rencontre un passage qui semble difficile à comprendre, il faut se poser une seule question : *"Que diable a pu vouloir dire l'olibrius qui s'exprime ainsi, compte tenu de ce que je sais de lui ?"* Après quoi posez la même question à celui de nos complices qui était l'objet de cette question. Qu'on veuille m'en croire : de la franche rigolade est en vue.

PHILIPPE

Bravo ! Y a de la rigolade en perspective. Dans la bouche d'un homme aussi digne que notre PIERRE, elle ne peut être que franche et c'est ce qu'il faut.

Notes, leçon 3

* Contrairement à ce que dit Philippe sans le penser, l'étiologie de l'homosexualité a reçu les débuts d'une explication moins extravagante que celle-ci depuis que les mécanismes dits d'une "malempreinte" ont permis aux biologistes d'obtenir des canards homosexuels.

** Le mot "orthogénèse" désigne l'évolution des *espèces* et "ontogénèse" (du grec *ontos* : être) celle des êtres, c.à.d. des *individus. T*rès faciles à comprendre en "mots de tous les jours", ces données biologiques sont expliquées dans le Rubicon, et rendues parfaitement claires dans celles de nos leçons qui abordent ce sujet.

*** On voit que l'abominable Philippe fait école ! Mais IM.111 n'a pas bien vu son propre cas : son "appauvrissement" n'est dû ni à la forme dialoguée ni à l'auteur qu'il en accuse. Il est dû à l'orthologique, qui possède le pouvoir de nous entraîner dans un monde d'où l'on ne revient pas, et où l'on se trouve seul tant qu'on y est seul. Que son cas serve d'avertissement à ceux qui n'auraient pas entendu les nôtres.

Notes, leçon 3bis

(1) Emprunté aux Egyptiens, chez qui le Sphinx représentait le soleil, les Grecs en firent un animal mythologique qui posait aux humains des questions précédées de ces mots : "*Devine ou je te dévore!..."* Puis il dévorait sans pitié ceux qui ne devinaient pas. Aucun mythe n'a jamais été aussi réaliste : c'est pour n'avoir pas su deviner la cause des frustations sous-jacentes à sa vocation d'ennemi de sa propre nature qu'Homo sapiens n'a jamais cessé de se faire dévorer par lui-même.

(2) Ces tigres sont évoqués dès les premiers versets de la Genèse :*"A toutes les bêtes sauvages, tous les oiseaux, tout ce qui rampe et est animé de vie, Je donne pour nourriture toute la verdure des plantes"*. Il est indéniable que, à ses risques, périls et profits, l'Homme devint bientôt plus féroce que les tigres. Mais, le convaincre de porter la "Faute" du régime alimentaire des carnassiers était une tâche si difficile que les écclésiastiques furent acculés à un impossible miracle : réformer leurs habitudes mentales pour éviter de sombrer dans le ridicule et de PERDRE LEUR CLIENTELE en confondant le *mythe* de la Genèse avec un cours de biologie. Ainsi naquirent et restèrent imbrûlés des contestataires notables comme Teilhard de Chardin et quelques autres.

(3) C'est pourquoi ils ont pu découvrir la merveille qu'est la fission nucléaire ET commettre l'erreur *intolérable* de livrer la "bombe atomique" à des politiciens irresponsables

(4) La discussion des mérites et des démérites de la suggestopédie ne peut être abordée ici. Si nos étudiant la souhaitent, elle aura sa place dans une des leçons de ce cours. On en trouve une description dans Fanny SAFERIS : "Une révolution dans l'art d'apprendre" (Laffont, Paris 1976) et une analyse critique par Sheila Ostrander et Lynn Schreiberd dans "Les fantastiques facultés du cerveau" (Laffont, Paris 1980).

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire N° 3

1.Nom, adresse complète, N° du présent questionnaire et votre N° d'inscription dans la case inféreure du cadre (de droite) ci-dessus.

2.Si vous avez découvert des "pirouettes" dans la collection "Survivre", où sont-elles ?

3.Pensez-vous avec Bernard (p.3) que la psychologie contemporaine tend à inhiber la *sympathie* avec soi-même autant qu'avec autrui ?

4. Les "explications" de cette psychologie vous semblent-elles :
(a) *caricaturer* les hommes plutôt que les dépeindre ?
(b)*trahir* (en les méconnaissant) les choses qui, *à vos yeux,* comptent peut-être vraiment, c.à.d. celles dont les racines plongent dans nos vraies profondeurs ?
(c) être à la fois justes et *profondément* irréelles, aussi fausses (quoique justes) que la classification qui rangerait Molière parmi les comédiens.

5.Si vous vous intéressez aux microproblèmes économiques analysés à la lumière de la "théorie des ensembles économiques" (cf. Rubicon, pp. 213-21) dans le "Coin des Apprentis-Professeurs d'Economie Politique" (p. 12) veuillez prendre part à cette discussion si vous le pouvez sans ennui.

6.L'"AMPHI des SUPER-PROF" (p. 15) : Le jeteur de sort qui a privé Adélaïde de l'usage de ses dons nous a subjugués tous, qui plus qui moins. Les plus gravement atteints sont très généralement les universitaires. *Si vous le pouvez sans trop d'ennui,* observez avec soin les manquements à la logique élémentaire dont le texte d'Adélaïde est truffé et l'étonnante *imprécision de son vocabulaire , qui lui vaut le pouvoir de dire les choses les plus grossièrement fausses avec l'aplomb, l'aisance et le brio dont les victimes d'une CULTURE INTELLECTUALISTE font étalage pour en mettre "plein la vue" aux autres mais A EUX-MEMES EN PREMIER.* Il vaut la peine d'observer avec soin ce MECANISME UNIVERSEL DE TROMPERIE PAR AUTOTROMPERIE. Il ôte à ses victimes toutes leurs chances d'accéder au pays des merveilles. Pour abriter de ce désastre ceux qui dépendent de vous et vous en abriter vous-mêmes, n'hésitez pas à braver un peu d'ennui.

7. LA GUERRE DES SEXES (p. 14) :
(a) Comptez-vous pendre part à ce débat ?

(b) Les auteurs des "JEUX DE L'HOMME ET DE LA FEMME" invoquent quelques faits à l'appui d'une théorie de l'amour fondée sur un "dimorphisme sexuel au niveau du système nerveux" c.à.d. sur des "différences d'âme" qui rendraient *complémentaires l'homme et la femme, également dépendants pour l'accomplissement de leur destin spécifique.* Certains de ces faits sont observables quotidiennement. D'autres semblent (ou sont) contestables. *Quels sont, s'il y en a, les FAITS que vous contestez ?* Ne vous souciez pas pour l'instant des *hypothèses* suggérées pour expliquer ces faits en les reliant.

(c) La discrétion de ce petit livre en matière d'Erotisme vous a-t-elle déçu(e) ? Il a semblé aux auteurs qu'une suffisance d'ouvrages illustrés de belles (et parfois moins belles) images sont dévoués à ce sujet d'études. Partagez-vous ce sentiment ?

(d) Les auteurs des JEUX se demandent s'ils savent eux-mêmes ce qu'ils veulent. La compagne de leurs rêves, s'ils l'avaient à leur côté faite de chair et de sang, serait-elle une *Iseult* qui fait la cuisine, passe des nuits blanches au chevet d'un enfant malade, tient les comptes du ménage, etc. ? Si vous êtes homme qu'en pensez-vous ? Si vous êtes femme, qu'en pensez-vous "par la bande" ? (Cette image est empruntée au jeu du billard. Il désigne une approche oblique qui parvient au but alors que les coups directs n'y atteindraient jamais). La vision du "couple uni" décrit à la dernière page des "JEUX" (p. 100) répondrait-elle *aussi* à l'"idéal" dont vous rêveriez peut-être si la nature avait fait des *poétesses,* des musiciennes et des philosophes géniales en accordant à la femme le droit (et le temps) de rêver, voire des "bonnes-à-pas-grand-chose" en les laissant rêvasser, comme semblent faire d'assez nombreux mâles "bons-à-l'on-ne-sait-trop-quoi" ?

8."NOTEZ CETTE LECON ET EXPLIQUEZ VOTRE NOTE" : Ces mots importants seront reproduits à la fin de tous nos questionnaires. Ils doivent être clairement compris : vos succès en dépendent dans une mesure très large. Peu d'étudiants se plaisent à noter nos leçons, la plupart s'y déplaisent et ceux qui en éprouvent le besoin sont rares. Si cet effort vous est demandé, c'est parce que NOUS avons besoin de vos notes. Elles véhiculent de l'information positive et négative sur les ressources -qu'eux-mêmes ignorent- de nos étudiants. Mais prenez garde qu'il *ne vous est demandé ni une critique ni un jugement de valeur*. S'il vous plaît d'exprimer *qualitativement* les vôtres, ceux-ci ont leur place dans la dernière question posée dans tous nos questionnaires. Exprimez en une note de 0 à 20 (inscrite dans la case inférieure du cadre prévu à cet effet au haut de nos questionnaires) la mesure dans laquelle VOUS estimez que la leçon notée a pu VOUS être utile en répondant à ce que VOUS jugez être VOS besoins. Quant à l'*explication* de votre note, elle doit se limiter à nous faire part de vos *goûts* en disant ce qu'il vous a plu ou déplu de lire dans la leçon notée. Autrement dit : ce qui vous a semblé VRAI. *Que le VRAI* soit le SEUL CRITERE de votre "plaisir", si déplaisante que puisse être parfois la vérité et/ou réconfortantes, mais dangereuses, nos illusions.

<u>Questionnaire 3 bis</u>

9.Livrée à nos étudiants avant leur familiarisation avec les démarches de l'orthologique cette leçon peut-être gênante, voire choquante.

(9a) : Sa lecture vous a-t-elle été agréable ou désagréable ?

(9b) : Dans les deux cas, dites ce qu'il a pu vous plaire ou déplaire d'y lire .

(9c) : Précisez en détail ce qui vous a semblé très clair, peu clair, contestable ou incontestable.

10.Ayez le courage de faire le premier pas -c'est toujours celui qui coûte- de la démarche qui peut seule nous permettre de vous proposer *individuellement* des "aliments solides" appropriés à votre cas pour substituer la connaissance de vous-même aux autodépréciations traditionnelles devenues incompatibles avec une existence humaine. Ce premier pas consiste à

essayer de vous mettre dans la peau de vos interlocuteurs, puis dans la *vôtre,* en essayant de vous voir, vous aussi, tel(le) que vous êtes. Pouvons-nous compter sur vous pour jouer le jeu d'un "libéralisme" qui consiste à vous imposer VOS PROPRES REGLES et surtout à ne pas ressusciter ou laisser survivre en vous aucune "bienséance" héritée de traditions devenues incompatibles avec votre liberté ?

11.Votre critique, vos commentaires, vos objections, vos suggestions et vos questions sur les contenus de la présente leçon.

Prière d'adresser vos réponses à I.F.O.-ETUDES.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Quatrième Leçon

UNE EXCURSION EN TRANSRUBICONIE

La transrubiconie est un monde où les faux-semblants se dissipent, mais cela ne veut pas dire un monde en rose. On y voit les choses telles quelles sont, et certaines sont terrifiantes. Il n'est pas étonnant que nul n'est jamais osé les regarder en face et qu'aujourd'hui encore peu d'humains y soient prêts : ils sont -à leur insu- terrorisés. Plutot que prendre conscience du réel, ils préfèrent rester des enfants et renoncer à une destinée d'adultes. Ils ont choisi les irresponsabilités de l'innocence, et l'on va voir que cela se comprend. La présente excursion suffisant toujours à éloigner ceux qui sont dans ce cas, elle constitue une pénible mais nécessaire épreuve auto-éliminatoire.

PIERRE

Avant de poursuivre notre route, nous devons procurer à nos étudiants l'aperçu d'un paysage transrubiconien aussi peu séduisant que possible, car ceux qui ont pris conscience des risques de cette aventure semblent peu nombreux.

HUBERT

Changez de disque, mon pauvre ami : cela devient lassant ! Nous avons pris place à bord d'une fusée qui ... et caetera ! Cela fait trois fois qu'on nous le dit et redit ! Votre sollicitude est touchante, mais j'en suis passablement agacé. Je ne consens pas à me laisser transir de frousse. Emmenez-moi où vous voudrez : je me fais fort de trouver le chemin du retour ! Ceci dit, soyons justes : si je ne le trouvais pas, s'il me fallait errer désormais dans je ne sais quelles solitudes désolées, je n'aurais aucun reproche à vous faire : vous nous en avez avertis ... ad nauseam !

MEDICUS

Nos étudiants n'ont pas tenu un langage tout à fait aussi crâne, mais, entre les lignes, il semble qu'on puisse lire chez plusieurs des sentiments qui ne s'en éloignent guère.

PIERRE

C'est pourquoi un voyage aérien, qui n'exclue pas le retour, est devenu nécessaire. Il faudrait affrêter un hélicoptère pour survoler un paysage qui, loin d'être attrayant, soit franchement répulsif. Même ainsi, ceux qu'anime le besoin de vivre dans un monde vrai, expurgé de faux-semblants -fût-il affreux!- constateront combien il est difficile de s'en arracher. Les autres prendront la fuite, et c'est ce qu'il faut. *(A ses collègues)* Quelle excursion proposez-vous ?

PHILIPPE

C'est tout trouvé : la quatrième leçon de notre "Cours de Gestion Modernisée des Entreprises" entraîne ses étudiants sur le terrain économique. Rien de plus repoussant ne

saurait se rêver. Affrêtons l'hélicoptère et mettons le cap sur l'économie transrubiconienne, puis on verra le sauve-qui-peut.

PIERRE

On ne saurait rêver mieux. *(Aux étudiants)* Nous sommes désolés de devoir vous infliger cette épreuve, qui est en même temps un pensum, mais nous serions impardonnables si nous ne le faisions pas. Armez-vous de courage et lisez d'une traite jusqu'au bout. Je suis heureux de pouvoir ajouter qu'une surprise moins désagréable vous attend peut-être à la fin.

PHILIPPE

Notre cours de gestion énumère plusieurs "lois du machinisme" qui ne concernent guère que les chefs d'entreprises. Seule la troisième nous intéresse ici : *"Plus puissante, plus endurante, plus précise et plus sobre, la machine est inégalable par l'Homme. Elle est pour lui une incomparable servante, mais une concurrente intolérable".* La concurrence des machines est déjà -et deviendra de plus en plus- MORTELLE aux humains. Or nul ne semble s'en être aperçu.

HUBERT

Vous vous moquez : aucun homme sain d'esprit n'a jamais -que je sache- pensé une seule seconde à contester cette évidence.

PHILIPPE

C'est vrai : nul ne l'a jamais contestée. Mais il n'en a jamais été tenu compte : cette évidence absolue a toujours été escamotée par tous, quelles qu'aient été leurs couleurs politiques. Cela ne vous dit rien, Medicus ?

MEDICUS

Vous me prenez au dépourvu et j'ai peine à vous croire. Est-ce bien sûr ? Pouvez-vous le prouver ?

PHILIPPE

Trop facilement : les preuves en foisonnent partout. Où que nous dirigions nos yeux, d'abominables preuves de cette aberration nous accablent.

MEDICUS

Si c'est vrai, il doit y avoir une très grosse anguille sous roche. Lorsque les humains se refusent à voir l'évidence, il y a de lourdes chances que ce soit en réponse à des motivations à la fois souterraines et spécifiques. Je veux dire: qui affectent notre espèce tout entière.

PIERRE

Comme disent les Anglais, on "flaire un rat" !

BERNARD

Vous flairez un *rat* ? Ne sentez-vous pas, malheureux, que cela pue le GORILLE à plein nez ? Une motivation *spécifique* souterraine ? Je vous crois ! Elle se perd dans la ténèbre des âges préhominiens. Rien d'étonnant que *tous* les mâles de notre espèce soient asservis à une

motivation qui nous vient des *ancêtres de notre espèce*. Personne ne saurait lui échapper ni, moins encore, s'en libérer avant de l'avoir comprise et acceptée, si dure soit-elle à accepter.

Un souvenir me revient, qui jette une lumière crue sur cette tragédie. Je me trouve avoir eu pour presque ami un gros industriel immensément riche, un peu primaire comme la plupart des gros industriels, mais superficiellement cultivé. Il jouait volontiers les mécènes : on aime assez, dans ces milieux, se prendre pour Laurent-le-Magnifique. Mon homme recevait avec faste, s'entourait quand il pouvait de savants et d'artistes, et il parlait. Plus qu'assez riche pour être sûr de tout savoir, il parlait de tout et du reste, mais un sujet avait sa préférence : lui-même. Un jour, après un diner au champagne suivi d'une soirée au whisky, il m'emmena dans sa bibliothèque pour me faire admirer une collection, admirable en vérité, d'art pornographique. J'admirai donc, et lui aussi, mais il en goûtait les charmes peut-être un peu trop *directement*, et les stimuli directs sont -ô mânes de Schopenhauer- cruellement ... diminuants ! Egrillard d'abord, son regard s'assombrit et sa verve céda à d'amères nostalgies.

"Mon cher", me dit-il, *"nous avons mal choisi l'heure de notre atterrissage sur cette planète. Quelle lugubre époque ! Ce n'est vraiment plus la peine d'être riche. Mon garçon de bureau roule voiture et mon valet de pied, bâti quelque peu en athlète et qui s'habille à la Belle Jardinière, taille plus fière figure que ne m'en donne mon tailleur londonien. Mais, la fin de tout, c'est les femmes : elles nous envoient promener ! Elles nous préfèrent les jeunes flics et les chanteurs de charme des boulevards extérieurs. L'argent ? Elles s'en foutent ! Elles prennent un malin plaisir à nous faire marcher en ne marchant pas. Quand j'étais jeune, un homme à peu près arrivé se serait déshonoré s'il n'avait mis dans ses meubles une ou même plusieurs danseuses à l'Opéra, pour ne rien dire des "petits rats". Aujourd'hui ? Quelle époque !...*

Peut-on douter que ce malheureux était *impuissant* à vouloir et même à tolérer que la machine fût mise au service des hommes du peuple ? De ce peuple dont le rôle, à ses yeux, était de le pourvoir en serviteurs et en femmes? Comment cet homme aurait-il était capable d'une renonciation au droit de cuissage que l'argent assurait si facilement hier encore aux puissants? Peut-on douter qu'il défendrait ses privilèges de babouin avec toutes les ruses, toutes les férocités et toutes les cécités *naturelles* à ceux qui défendent leurs privilèges ? Cet homme-là *voulait* (sans le savoir, bien sûr : il ne se serait pas supporté lui-même s'il l'avait su, car il se croyait bon et n'était pas méchant), cet homme-là, dis-je, voulait *-comme tous ses pairs-* que la Machine broie le peuple, ET VOILA POURQUOI ELLE LE FAIT.

Tous, tant que nous sommes, avons en nous "quelque chose" qui veut toutes les femmes et tous les biens de ce monde : *c'est la règle chez les primates, et elle repose sur des instincts qui s'éternisent chez les humains.* Mais ce n'est grave et dangereux qu'autant que nous en sommes inconscients. C'est alors seulement que nous agissons en *gorilles.* C'est alors seulement qu'avec l'habileté infaillible qui marque du sceau de l'inconscient nos comportements ataviques, nous découvrons les moyens de parvenir à nos fins souterraines. Nous trouvons les astuces qui nous permettent de conserver et même d'appesantir notre autorité de singes sur ceux qui, en raison de notre mortelle ignorance des rudiments d'une biosociologie à peu près scientifique, sont restés sans défense contre des classes dirigeantes restées elles-mêmes à la merci de leurs instincts de primates.

PIERRE

De grâce, Bernard, arrêtez ! Vous nous donnez des sueurs froides. Je ne puis douter que tout cela est trop vrai, trop intolérablement vrai. Mais donnez-nous le temps de nous y faire pour pouvoir l'accepter.

PHILIPPE

Si déplaisante soit-elle, cette théorie doit être prise en considération, nul n'ayant jamais suggéré aucune autre explication de certains comportements des personnes influentes. Faute de mieux donc, nous devons en faire une hypothèse de travail à confronter avec les faits.

HUBERT

Si c'était vrai, ce qui reste à prouver, les "puissances d'argent" (bien que je doive, si modestement que ce soit, m'apparenter à elles) m'inspireraient un dégoût absolu, une horreur définitive. Je donnerais, aux prochaines élections, mes voix aux Communistes !

PHILIPPE

Gardez-vous en comme de l'éléphantiasis : plus prévilégiés, ces gens-là ne peuvent être que plus simiesques encore.

BERNARD

Ne jetons la pierre à personne : il s'agit d'une motivation atavique qui asservit nécessairement tous les hommes tant qu'ils n'en sont pas conscients.

HUBERT

Voilà qui est vite dit. Nous attendons toujours que Philippe nous fasse constater le refus, qu'il prétend universel, de sa prétendue "loi".

PHILIPPE

Ce n'est que trop facile. Où voit-on, tout d'abord, la machine mise au service des peuples ? En Occident elle les broie, en Orient ils la servent. Mais, vu d'un peu près, le cas de l'Occident est le plus instructif. Un rien d'histoire nous ouvrira les yeux, mais les choses que nous allons regarder sont peu agréables à voir. Il est plus confortable de leur rester aveugle, mais c'est devenu très dangereux : le peuple lui aussi "flaire un rat", et il a soif de revanches.

Au siècle dernier, la machine concurrençait l'Homme au grand jour. C'était visible à des lieux. Un industriel achetait une grue à vapeur et licenciait sur l'heure les hommes qui faisaient office de bêtes de somme. Ne trouvant pas d'embauche, ceux-ci grossissaient l'offre de travail. Contraints par la faim de se louer à n'importe quel prix, ils permettaient aux employeurs de réduire les salaires de ceux qu'ils ne congédiaient pas. En ce temps-là, faire broyer le peuple par la machine était vraiment "tout profit" !

Ce qui reste à expliquer, car cela semble incroyable, c'est qu'il se soit trouvé des humains pour traiter ainsi d'autres humains, puis, au sortir de la Messe, distribuer charitablement quelques piécettes aux misérables. Après quoi, rentrés chez eux, ils dévoraient à belles dents plusieurs tranches de gigot bien saignant et les digéraient l'âme sereine. Mais ce n'est pas tout à fait vrai : pareille chose n'a jamais été possible. Ne maudissons pas les affreux bourgeois du siècle dernier, qui étaient des hommes comme vous et moi. Rien n'est si inepte que blâmer des

populations ni une époque entières. Les mangeurs de gigot étaient aussi incapables que nous de traiter ainsi des êtres *humains.* C'est au *prolérariat* qu'ils faisaient ces coups-là, pas à des *gens comme eux.* Et le prolétariat leur semblait mériter amplement ce qui pouvait lui arriver de pire. Pour s'en assurer, il suffit d'interroger M.M. Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg : eux aussi savent que quiconque leur déplaît ne saurait être assez puni. Or les bourgeois d'alors étaient, si la chose est possible, plus "moraux" encore que ces bons professeurs. Et le prolétariat avait tout pour déplaire : ces "gens-là" étaient odieux ; leur langage était ordurier, leurs vêtements crasseux, leur odeur infecte, leur grossièreté ignoble ; ils n'avaient aucune retenue : plus ils crevaient de faim, plus ils faisaient bestialement des enfants. Et immoraux avec ça ! Beaucoup buvaient leur paye au lieu d'acheter du lait à leurs enfants, et ils grouillaient dans des taudis immondes, où se passaient des choses, des choses qu'il valait beaucoup mieux ignorer !

Bref, les gros bourgeois de la belle époque n'avaient aucune peine à se découvrir mille "bonnes raisons" de mépriser et même de haïr le prolétariat. Or il est naturel aux humains de ne pas sympathiser avec des masses à la fois anonymes et haïes, de ne pas s'émouvoir, par exemple, du sort du peuple allemand déchiqueté aux bombes en 1944 : ces "salauds de boches" ne l'avaient pas volé ! Non, l'attitude des bourgeois du siècle dernier n'est vraiment pas difficile à comprendre. Ce qui l'est beaucoup plus, c'est la nôtre !

De crise en crise, les brutalités de l'anarchie dite "libéralisme économique" s'étaient atténuées. Quelques obstacles avaient fini par être opposés aux férocités de la Machine. Le "laisser-faire" des bourgeois libéraux avait cedé peu à peu à un empirisme qui procurait aux salariés quelques moyens de défense. Absurde à beaucoup d'égards, cet empirisme, comme tous les empirismes, ne valait guère, mais c'était mieux que rien, mieux que l'anarchie. Or, s'il y eut jamais une chose effrayante, c'est ce qui se passe aujourd'hui : TOUS LES PUISSANTS D'OCCIDENT se sont donné le mot pour instaurer un régime qui rend aux machines le pouvoir de broyer tous les humains, mais en gros cette fois, et partout à la fois. Car il s'agit d'un régime d'anarchie ainsi organisée qu'il devienne impossible de protéger d'AUCUNE machine AUCUN homme, qu'il soit salarié ou patron. Voilà ce que nous sommes en train de faire au grand jour et à beau renfort de publicité. Puis on accable d'éloges et d'honneurs les misérables qui se rengorgent pour faire cette épouvantable besogne !

HUBERT

Je ne vois pas ce que vous voulez dire . Quelle besogne ? Et qui accable-t-on d'éloges et d'honneurs ?

PHILIPPE

Vous ne le voyez pas ? C'est ce que notre époque a d'incroyable : personne ne le voit. Réfléchissez une seconde : que pourrait-il y avoir de plus idéalement anarchique que le commerce international ? Aucune loi ne saurait lui être imposée qui ne viole les souverainetés nationales. Dans le commerce entre nations, *toutes les machines sont pleinement autorisées à concurrencer tous les hommes, et à se faire servir par une main-d'oeuvre aussi mal payée qu'il est permis d'en rêver : il n'y a pas de S.M.I.G. international.* Libérer ce commerce, c'est rendre les peuples impuissants à se protéger ni des machines ni de la misère de leurs voisins. Les nations qui, comme l'Amérique et l'Allemagne, ont de l'avance technique, sont

cordialement invitées à gagner de l'argent en saccageant les marchés de leurs voisins et à prendre ainsi, par autofinancement, une avance technique plus écrasante encore. Soumis à un mécanisme autodérégulateur, les échanges entre nations faibles et fortes deviennent de plus en plus unilatéraux en attendant de devenir impossibles.

Malgré quoi nous assistons à des orgies de "Kennedy-rounds" et de manipulations financières expressément calculées pour nous ruiner tous et pour rendre plus écrasante encore la nation qui, déjà , écrase et spolie toutes les autres. Les puissants se dépensent pour "élargir les marchés" et pour aggraver les déséquilibres en les finançant. Puis ils sont congratulés, admirés et récompensés de toutes les façons ! Comment expliquer ces horreurs ? Que se passe-t-il sous le crâne des hommes d'affaires et des pouvoirs publics occidentaux ? Seraient-ils devenus fous tous à la fois ?

BERNARD

Cette hypothèse est absurde. Ils ne font qu'obéir à des déterminismes inconscients dont la puissance est comparable à celle des courants océaniques sous-marins. Leurs comportements relève de la "PSYCHOLOGIE DES GRANDS FONDS", sujet que nous traiterons avec soin dans notre cours d'initiation à l'orthologique.

PIERRE

Ce qui m'effraie, c'est qu'il ait fallu l'aborder dans ce cours de gestion, où il nous est interdit de le traiter à fond. C'est exposer nos étudiants à de graves erreurs. *(Aux étudiants)* Gardez-vous de jeter la pierre à qui que ce puisse être : nous avons tous été coulés dans le même moule. Lorsqu'on comprend pourquoi nous avons été ainsi faits, et ce que nous devenons quand nous échappons aux pesanteurs de l'atavisme, le dégoût cède aussitôt à son contraire : nous ne pouvons plus qu'aimer la vie, comprendre et aimer tout ce qui vit et tout ce qui a vécu.

PHILIPPE

Rien n'a jamais été si inepte que détester, mépriser ou blâmer les humains : tant qu'ils ne peuvent comprendre ce qu'ils font, ils sont irresponsables ; lorsqu'ils acquièrent leurs vrais attributs d'hommes, le singe s'efface en eux et ils deviennent foncièrement bienveillants et aimables. Pour des chefs d'entreprises, cela doit commencer par une prise de conscience de ce qui se passe autour d'eux. Il leur faut ouvrir les yeux aux réalités dont ils doivent tenir compte pour faire intelligemment leurs métiers -au "train d'enfer" où ces choses se font aujourd'hui.

Une image regrettablement proche du réel clarifiera les problèmes des dirigeants d'entreprises. Condamnés à l'expansion pour rester compétitifs, ils ont pris place à bord d'une courbe exponentielle, c'est-à-dire d'un train dont le mécanicien ne peut faire qu'une chose : accélérer, forcer la vapeur. Au premier tournant, le déraillement est fatal, mais nul ne s'en soucie. Et, dans ce train de l'enfer, les passagers de 1ère classe sont plus enragés que le mécanicien. Ils surveillent de leur fenêtre d'autres trains lancés dans la même course, et ils hurlent d'angoisse : *"Plus vite, malheureux ! Brûlez les banquettes* (des wagons de 3ème classe, où ont pris place les petites entreprises), *mais pour l'amour du ciel, forcez la mécanique : ne voyez-vous pas que les Américains et les Allemands nous dépassent?..."* Mais on a beau crier, ces concurrents vont plus vite. A bout de ressources, une solution s'impose : il

faut alléger le train français. Et l'on vous jette par la fenêtre les éclopés, les faiblards et, bien entendu, les paysans parce qu'ils sont sans défense : dans "L'Ordre Social" (Sirey 1945), Jacques Rueff a prouvé que c'est la chose à faire, et l'Université (de droite) a entériné sa doctrine : soyez compétitif ou mourez d'une mort économiquement satisfaisante en comptant sur la sélection naturelle pour prendre soin de votre âme.

Ne croyez pas cependant, que les passagers de 1ère classe aient perdu le nord pour si peu. Ces gens-là savent leur métier de primates : ils veulent toutes les femmes et tous les biens de ce monde. Ils ont l'oreille secondée par des appareils électroniques finement sensibilisés aux tintements d'une clochette. Il faut les voir se ruer au wagon-restaurant et s'y faire servir les meilleures tranches de gigot bien saignant. Toutes les ressources de la technique et de la science sont exploitées à cette fin, et c'est cela que l'on nomme aujourd'hui la "gestion" (ou, si l'on est à la page, le "management"). C'est à cela que se consacrent tous les techniciens et tous les dirigeants d'entreprises : arriver à faire des gueuletons dans un train de l'enfer dont tous les passagers se casseront asymptotiquement la figure au premier virage : l'asymptote (de l'infini) est la destination fatale de toutes les courbes exponentielles. *(Aux étudiants)* Si désolés que nous puissions en être, c'est -jusqu'à ce qu'il soit mis fin à une aberration qui a ses sources dans l'inconscient collectif de notre espèce- c'est dans ce train de l'enfer que vous exercez ou exercerez vos métiers de dirigeants, et nous ne vous enseignerons PAS la sorte de gestion qui vous procurerait les meilleures places au wagon-restaurant de la mort. Notre ambition est plus modeste : nous vous apporterons les moyens théoriques et pratiques de ne PAS vous casser la figure dans le train de l'enfer, et de rester vivants : c'est par là qu'il faut commencer. Mais vous n'avez pas été formés pour apprendre à rester vivants. Nous devons vous enseigner d'abord l'ABC d'une orthologique qui permette de VOIR les faits économiques tels qu'ils sont, et cela vous vaudra -c'est le moins qu'on puisse dire- quelques franches surprises.

PIERRE

(aux étudiants du cours d'initiation)

Pour les étudiants de notre cours de gestion, cette leçon s'arrête ici. C'est ici qu'elle commence pour vous -si vous êtes prêts à en accepter la suite. L'êtes-vous ? C'est une question qu'il vous faut trancher en pleine connaissance de cause à un moment où elle peut se poser encore sur le terrain hypothétique. Elle le pourra de moins en moins à chaque leçon : nous entrons déjà dans la zone du non-retour.

Supposons que vous acceptiez à titre d'hypothèse la notion d'une polarisation psychique en vertu de laquelle les professeurs de sciences sociales disposent du pouvoir de "méprogrammer" leurs élèves, c'est-à-dire d'imprimer en eux des notions fausses, dans le SENS UNIQUE de leurs instincts simiesques. Selon Bernard, ils seraient à la fois victimes et complices les uns des autres. Pour les étudiants du cours de gestion, il importe peu que cette théorie soit juste : il lui suffit d'être utile. Or elle l'est : elle résout vite et bien les problèmes économiques qui ont tenu l'humanité en échec depuis l'avènement de la Machine.

PHILIPPE

Cela ne prouve pas qu'elle soit juste : toute aussi fructueuse, la théorie atomique de Dalton était fausse.

PIERRE

Aussi tiendrons-nous cette théorie pour hautement suspecte. Nous invitons nos étudiants à ne l'accueillir qu'à titre d'hypothèse de travail utilisable seulement dans la mesure où elle se montre efficace en économie politique, puis à en supporter les conséquences sur *leur vie quotidienne,* même s'ils ont mères de famille, accordeurs de pianos ou artistes.

HUBERT

Que la vie quotidienne des hommes d'affaires puisse en être affectée est possible. On voit moins comment une théorie économique troublerait la quiétude des mères de famille !

PIERRE

C'est bien pourquoi nous avons choisi ce terrain d'excursion. L'économie est le plus ennuyeux et le moins émotionnel des sujets. Et le cas où son incidence sur la vie quotidienne est le moins redoutable est sans doute celui de la mère de famille. Elle se moque des cours du Dollar. Cependant, après déjeuner, elle jette parfois un coup d'oeil sur les journaux. Elle apprend que des personnes importantes se sont réunies pour décider du sort de nos monnaies. D'autres fois, quelque homme politique l'interpelle à la télévision. Il l'exhorte à la vertu: *"Soyez austère, faites-nous confiance, et vous verrez ce que vous verrez..."*

Eh bien, celles qui auront accueilli la théorie de Bernard n'entendront plus le langage de cette sorte de gens. Elles ne verront plus que des hommes asservis à leurs instincts préhumains. Elles les entendront mettre leur dialectique au service d'une collusion inconsciente mais universelle : dominés par l'atavisme, les puissants de ce monde se concertent pour broyer tous les peuples afin de s'assurer la jouissance illusoire de toutes les femmes et de tous les biens. *(Aux étudiants)* Vous aurez beau savoir qu'ils ne s'en doutent pas eux-mêmes et n'en peuvent rien : cela ne vous les rendra pas supportables. Si vous avez le malheur de vous trouver à l'écoute à un moment où nos députés justifient leur votes, je vous mets au défit de ne pas vomir ! Rien de plus insupportable ne peut s'imaginer, mais ce n'est rien encore : l'économie est la moins émotionnelle et la moins humaine des sciences humaines. Malgré quoi, pour certains d'entre vous, le point de non-retour pourrait être déjà presque atteint ! Cette petite leçon d'économie n'est pas tout à fait inoffensive. Ceux qui l'ont comprise -et il suffit d'entrouvrir les yeux pour constater que chaque mot y est vrai- peuvent avoir déjà quelque peine à revenir en arrière : peut-être préfèreront-ils savoir le pire, quittes à ne plus voir autour d'eux, dans l'ordre économique, que des crétins ou des escrocs !

(Aux étudiants)

Soyez-en avertis : si vous restez à bord de la fusée, il en ira de même dans tous les domaines. Vous vous saurez entourés de malfaiteurs parfois malveillants et insincères, plus souvent bien intentionnés, mais toujours malfaisants, et dans tous les domaines cette fois. Car, ce qui est vrai de l'économie l'est mille fois plus des choses qui affectent profondément nos vies : la psychologie et la pédagogie en tout premier lieu. Vous verrez des humains s'entre-meurtrir, se mutiler eux-mêmes, martyriser et mutiler leurs enfants. Vous saurez pourquoi ces choses se passent mais vous ne pourrez rien pour les malheureux restés sourds à la langue humaine que vous aurez apprise. Vous serez comparables à des adultes qui observeraient les mille folies d'enfants irresponsables jouant avec le feu dans une poudrerie. Impossible de les avertir du danger : ils n'entendent pas votre langue. Impossible de les empêcher : ceux sont

eux qui commandent. Si vous restez dans la fusée, tel sera immanquablement votre sort. Etes-vous sûrs de vouloir, de pouvoir supporter, cette épreuve fantastique ?

BERNARD

Il y a, Dieu merci, de grandes compensations. Etre en avance sur son temps, disposer de ressources que les autres n'ont pas, est certes la plus difficile des épreuves. Mais l'aventure orthologique n'est pas celle-là. L'orthologicien est un homme comme les autres. Il n'a rien que tous n'aient, mais il a pris coinscience des ressources dont la nature l'a doté. Il a acquis le pouvoir de s'en servir et d'en *provoquer l'émergence chez les autres.* Telle est la récompense offerte à ceux qui resteront à bord de la fusée, et il en est peu de plus grandes : elle comble en nous la *pulsion prosélytique*, qui nous pousse à diffuser nos acquisitions. Nul n'a jamais rien découvert, ou cru rien découvrir, sans éprouver le besoin de le crier sous les toits, quitte à en périr aux mains du bourreau. Ceux qui opteront pour une destinée d'adulte deviendront des professeurs d'orthologique ou des militants ardents à la répandre autour d'eux. *(Aux étudiants)* Si ces activités prosélytiques ne vous attirent pas, ne restez pas à bord de la fusée : il sera temps de vous établir en Transrubiconie quand elle sera peuplée, et tout porte à croire qu'elle le sera vite.

PIERRE *(aux étudiants)*

Ne croyez pas que nous cherchions à vous décourager : nous souhaitons ardamment que chacun reste à bord. Nous avons le plus urgent besoin de co-professeurs, de co-auteurs, d'orateurs, de collaborateurs dans tous les domaines de la pensée et de l'action. Il n'empêche que le critère proposé par Bernard doit guider votre décision : la pulsion prosélytique est-elle dominante chez vous ?

MEDICUS

Elle existe chez tous, mais elle ne suffit pas : il y faut des aptitudes qui ne sont pas données à tous.

PIERRE

L'orthologicien inapte au rôle d'éducateur n'existera jamais. *(Aux étudiants)* Ne vous souciez pas de vos aptitudes : l'orthologique en prendra soin. Ce qu'il faut mettre en doute, c'est la force de votre pulsion prosélytique. Est-elle suffisante pour justifier un dépaysement aussi total ? Vous engendre-t-elle un besoin *passionné* de donner à autrui -à commencer, bien entendu, par vos enfants- ce que vous avez acquis ? C'est à cette question qu'il faut répondre : rien ne se fait bien qui ne se fasse passionnément. En vous procurant des étudiants authentiques, le reste de cette leçon vous permettra de commencer à mesurer votre vocation d'éducateur.

L'AMPHI DES APPRENTIS-EDUCATEURS

Le "coin des étudiants-professeurs" se situe sur le terrain de l'INSTRUCTION. C'est d'EDUCATION qu'il va s'agir ici. Vous allez avoir à répondre non aux questions que posent les étudiants, mais à celles qui se posent à eux -à leur insu souvent. Bref, à répondre à leurs

BESOINS. Il va vous falloir sympathiser, sentir comme eux et avec eux, pour les aider à s'éduquer eux-mêmes, ce qui veut dire : s'accepter tel qu'ils sont, prendre conscience de leurs dons et de leurs SERVITUDES. Celles-ci sont les conditions de l'exercice de leurs dons : se rebeller contre sa propre nature, c'est toujours se détruire et perdre l'usage de ses moyens. Vos élèves doivent apprendre à SE REconnaître dans l'HOMME, c'est-à-dire dans TOUS les hommes. Les y aider sera une occasion unique, irremplaçable, de découvrir vos propres dons, vos propres servitudes, vos propres besoins : nous avons tous été coulés dans le même moule. Nos divergences n'existent qu'à fleur de peau. La PSYCHOLOGIE DES GRANDS FONDS étant identique pour tous, nous sommes bel et bien des "jumeaux homonucléiques" (Le Défi Européen, p. 91)

PIERRE *(aux étudiants)*

Nous allons vous procurer des élèves, qui ne sauraient être que vous-mêmes. Vous serez les cobayes les uns des autres. Le secret de vos identités sera, bien entendu, jalousement gardé. Quelques-uns d'entre vous *semblent* -mot qui ne veut pas dire *sont*- réfractaires à l'orthologique. Un peu d'aide pouvant leur être utile, c'est sur eux qu'il convient, pour commencer, de porter notre choix. *(A ses collègues)* Qui choisir ?

BERNARD

Je suggère PATROCLE et, bien entendu, ROSALINDE, qui est un don du ciel. Rosalinde fait notre joie et fera bientôt celle des apprentis-éducateurs des deux sexes, dont les moyens se complètent.

PIERRE

D'accord. *(Aux étudiants)* Nous allons vous présenter, très sommairement encore car la longueur de cette leçon est déjà excessive, vos deux premiers élèves :

PATROCLE est un instituteur de 28 ans, sportif, dont les préférences intellectuelles vont à la biologie, à la psychologie et à la pédagogie. Voici un résumé de ses réponses au troisième questionnaire :

Note : 5/20. Comme ceux d'Hubert, mes yeux ne sont pas décillés. Je n'ai pas entrevu le moindre début d'explication aux logiques primaire ni cruciale. Les cinq points accordés expriment la confiance que je vous conserve malgré tout. Le courrier des étudiants me garde du découragement : les satisfactions et les progrès des autres, leurs doutes aussi, me réconfortent. Dans votre 3ème leçon, les promesses ne me semblent pas plus tenues que dans les précédentes. Je me sens de plus en plus proche d'Hubert, à qui j'avais accordé une cote d'amour désastreuse !

On ne saurait imaginer un cas plus réfractaire - d'apparence : Patrocle "involue". Son porte-parole devient Hubert. C'est un indice certain du rejet de l'enseignement orthologique. Les "apprentis" sont invités à s'efforcer de comprendre Patrocle, à se mettre dans sa peau en se souvenant qu'il est instituteur. Si nous ne nous trompons pas trop sur son cas, et l'avenir nous éclairera tous, c'est l'instituteur qui oppose à l'homme un obstacle sérieux mais pas insurmontable.

ROSALINDE a dix-neuf ans. C'est une étudiante *révoltée,* qui subit sa première année de sociologie à Nanterre. Un examen graphologique révèle des dons d'intelligence, de droiture, de courage, d'indépendance -et d'*insubordination*- très supérieurs à la moyenne. Grâce à ses dons, elle échappe de justesse à des difficultés caractérielles qui auraient pu être graves.

Bien qu'exceptionnellement douée, Rosalinde est un *prototype.* Elle est victime-modèle de l'Education Nationale, qui a saccagé ses structures sans parvenir à anéantir ses dons. Vierge de structures et bourrée de dons, Rosalinde est un cauchemar qui va devenir un rêve. Les apprentis-éducateurs sont gatés : ils vont pouvoir "créer Rosalinde ex nihilo". Ils la verront s'embellir de leçon en leçon et devenir ce qu'elle est en puissance : une femme, mot dont le synonyme le plus proche est "miracle de la nature". Mais ils feront mieux encore : ils vont localiser les mutilations que nos lycées et nos grandes écoles font subir à toute la jeunesse française. Ils découvriront le remède qui seul peur la guérir : une *restructuration.* Oui, Rosalinde est un don du ciel. Un "dossier Rosalinde" de plusieurs pages sera joint à la prochaine leçon. Mais l'étendue des dégâts s'observe clairement déjà dans quelques-unes de ses réponses à notre 3è questionnaire :

1.Exprimez votre satisfaction ou votre insatisfaction en une note : Je vous donne 5/20 au lieu de zéro parce que vous semblez faire un peu de confiance à la poésie.

2.Une ou plusieurs choses vous ont-elles particulièrement frappée dans cette leçon ? Plusieurs choses m'ont révoltée : c'est le mot. *Suit une liste de griefs qu'on lira dans le "Dossier Rosalinde". On n'en retiendra aujourd'hui que ceci :* "Vous ne pouvez parler de la liberté de l'Homme : il est *entièrement* déterminé par son hérédité, son psychisme, son corps, son éducation, etc. Un scientifique ne peut parler de liberté. Ou bien essayez de me la prouver.

Ces trois lignes donnent un premier aperçu de l'intelligence de Rosalinde. Celles qui suivent renseignent sur son "intelligence morale" :

Votre critique de la "Moralité de la Fable" :*

(a)Trouvez-vous entièrement justifiée la sauvage agression de Philippe dans le "Rubicon" ? Philippe a bien raison !

(b) "Aime ton prochain comme toi même". S'agit-il, selon vous d'un article de morale ? Cet article est bizarre : on ne s'"aime" pas soi-même : on s'estime. Pour moi il s'agit donc d'estimer mon prochain comme moi-même et je trouve cela trop absolu. Il est plus juste de dire : "aimez-vous les uns les autres". De toute façon, c'est idiot, car l'amour se commande encore moins que l'estime. Si l'on avait aimé Hitler, rien ne dit qu'il nous aurait aimés, et c'eût été une catastrophe. Comment aimer le dernier des salauds ?

(c) Une morale ambivalente peut-elle exister ? J'ai toujours eu un peu l'idée de cette morale ambivalente. Cela prouve qu'il n'y a pas de morale.

(d) Qu'est-ce à votre idée que la morale ? La morale n'a pas besoin d'exister. Chacun réfléchit à ce qu'il doit faire selon les circonstances. Il n'y a pas de règles d'or.

(e) Critiquez les conclusions en cinq articles à la page 74 du Rubicon : Tout à fait d'accord sur ces cinq articles. Notre morale, c'est suivre notre nature du côté positif de l'ambivalence. C'est très Nietzschéen, mais c'est quand même ce que je pense !

Qu'on ne s'effraie pas de la déliquescence morale que semblent attester ces réponses. Ce qu'elles manifestent au contraire, c'est une robuste santé morale qui se traduit par un besoin instinctif de rejeter des erreurs qui, utiles encore au siècle dernier, sont devenues mortelles à la jeunesse contemporaine. Rosalinde se révolte, mais sa révolte tombe dans le vide : l'Education Nationale a saccagé les structures de cette jeune fille, à commencer par ses structures morales. Ses structures intellectuelles sont plus endommagées encore. On le verra à la lecture de son dossier, dont l'incohérence est totale, bien qu'il s'y manifeste une grande richesse de dons.

PIERRE

Il faudrait un coeur d'airain pour ne pas voler au secours de Rosalinde. Nous devons commencer à la restructurer dès aujourd'hui, sans attendre l'assistance de nos étudiants. Une chose est particulièrement navrante dans ses réponses : le passage sur la liberté humaine.

BERNARD

Il semble impossible que ce passage soit sincère : si telle était vraiment sa vision du destin, toute révolte lui serait impossible. Elle serait complètement et définitivement désespérée. Son fatalisme serait pire que celui qui enlise l'Islam, où la vie a quand même conservé un sens : tout y est "écrit", mais de la main d'Allah. Pour Rosalinde, si elle pensait ou ressentait vraiment ce qu'elle dit, la vie des humains serait une horreur imbécilement mécanique et anti-mathématique !

PHILIPPE

La friponne se paie notre tête : si elle pensait ce qu'elle dit, elle se serait accrochée, comme un naufragé à une bouée, à la définition biologique de la liberté à la page 268 du Rubicon : "La liberté est le fruit de nos victoires sur l'ignorance, et ces victoires nous conduisent toujours à *substituer des déterminismes conscients aux déterminismes inconscients"*. Bref liberté veut dire conscience, et conscience liberté. Cette définition satisfait en même temps, et pleinement, aux exigences du coeur humain et à celle de la science . Il faut donner le martinet à cette polissonne !

HUBERT

Il me semble surtout que, comme la plupart des victimes de l'Education Nationale, Rosalinde ne sait pas lire. Elle paraît incapable d'enregistrer ce qu'elle lit. Qu'on lui donne le martinet pour lui apprendre à lire !

PIERRE

Il ne peut être question de martinet ni de sévérités d'aucune sorte. Loin d'être blâmable, l'insincérité de Rosalinde me semble au contraire touchante et même poignante. C'est sa façon d'appeler au secours tout en se vengeant des mauvais traitements subis aux mains de ses aînés. Elle attire l'attention par une sorte de comédie du suicide moral, un peu comme font les révoltés qui se vengent en avalant des somnifères, mais ont grand soin d'en réchapper.

Tel est sans doute le cas de Rosalinde : elle appelle au secours, elle crie son angoisse. Elle a été privée de l'essentiel de ce qu'il faut à un être humain pour s'épanouir et être heureux. Ses maîtres se sont moqués d'elle et l'ont mutilée cruellement. *(Aux étudiants)* Nous devons

répondre à son appel. Nous devons l'entourer de toute la douceur et de toute la tendresse dont aucun être humain ne peut être privé sans se perdre dans la nuit, mais dont l'Education Nationale ignore l'existence.Voilà, je crois, ce qui doit être fait pour Rosalinde -et pour tous les humains. Le premier rôle de l'éducateur est celui-là, et sa vocation se mesure à son *besoin* de donner ces choses-là.

Mais dans son état présent, rien ne pourrait être donné à Rosalinde : elle est impuisante à rien recevoir, c'est-à-dire à rien comprendre, même pas la tendresse de l'univers et celle des humains. La base de toutes les structures authentiquement humaines ont été saccagées en elle, et c'est pourquoi ses dons flottent dans le vide. Ils ne se relient pas, ne s'intègrent pas dans une personnalité cohérente. Rosalinde, qui n'existe pas encore, ne peut donc être vraie. Elle est codamnée à se procurer l'illusion d'exister en inventant une Rosalinde qui parle sans savoir ce qu'elle dit et agit sans savoir ce qu'elle fait. Il est difficile de se retenir de blâmer rageusement les maîtres qui l'ont traitée ainsi. Mais le remède est facile : Rosalinde a le plus criant besoin d'une petite leçon de biologie pour faire connaissance avec elle-même. Elle est un organisme vivant dont le besoin fondamental est de devenir un être humain. Il faut lui apprendre ce que signifie ces mots-là. A Bernard de le lui enseigner dans le moins de mots qu'il pourra.

BERNARD

La chose que nul ne peut se dispenser de comprendre sans en souffrir cruellement, c'est le SENS DE LA VIE, mais cela n'a rien de difficile. La paléontologie nous a révélé la signification de l'aventure biologique des organismes inférieurs, qui ont conquis une première sorte de liberté : *l'Indépendance physiologique.*

Les premiers êtres qui vécurent sur notre planète n'étaient guère que des gouttelettes de protoplasme en quasi-dissolution dans une sorte de potage dont ils dépendaient pour toutes les conditions de leur survie : l'océan primordial. Mais ils allaient acquérir peu à peu les moyens de se "mettre à leur compte". Les voilà bientôt qui acquièrent un derme, des cils vibratiles, des flagelles, des moyens de locomotion ; des yeux, des oreilles, un odorat : des moyens d'orientation ; puis un "océan intérieur" : le sang, qui les émancipe : ils quitteront leur nourrice et partiront à la conquête de la terre ferme ; enfin, un mécanisme termo-régulateur, qui les affranchit des déterminismes de la température ambiante. Les voilà aussi indépendants des "hasards de la vie" que puissent l'être des organismes privés encore d'intelligence *autonome.*

Puis vient la conquête biologique décisive : le langage, qui a fait émerger la conscience. C'est là que nous en sommes, mais l'aventure se poursuit *dans le même sens.* La vie continue *à nous construire à rebours du hasard.* Et, enrichis d'une conscience, les derniers-nés de l'Evolution disposent des moyens d'acquérir une intelligence autonome, c'est-à-dire la LIBERTE.

Rien de ce que nous faisons n'a d'autre signification biologique que cette conquête-là, mais cette signification est totale. Elle couvre, embrasse et contient TOUT. Lorsque, enfin comprises, nos tâches de co-créateurs deviennent conscientes, elles nous enrichissent d'une inépuisable raison d'être. Elles chargent de joie chacune des secondes de notre vie que nous consacrons à notre libération et à celle de nos prochains.

Petite Rosalinde, vous avez été faite pour cette aventure-là, et pour recevoir toutes les joies du monde, dont celle de les répandre autour de vous. Que votre seul souci soit d'abord votre propre liberté. Elle vous a été donnée par la nature, et ce cours vous aidera à en predre conscience. Prendre conscience de la liberté des hommes est la seule chose qui, pour chacun d'entre nous, ait la moindre trace d'importance.

Notre première excursion en Transrubiconie a été aussi déplaisante que possible, mais qu'on ne s'en alarme pas : les prochaines leçons de ce cours nous ramèneront en-deçà du Rubicon, où doivent nous retenir quelque temps encore les préparatifs d'un voyage situé sur un terrain toujours soustrait à nos servitudes ataviques : celui de la spiritualité. L'orthologique y joue un rôle double : elle y introduit l'intelligibilité, et rend la vie de l'esprit aisément accessible à ceux qui, inconscients de leurs ressources spirituelles, ne s'aventurent jamais dans ce monde-là.

COURRIER DES ETUDIANTS

I. "PIROUETTES"

Les professeurs

Les réponses reçues cette année ont été les mêmes que les précédentes : un tiers des étudiants ont relevé d'innombrables pirouettes dans la collection "Survivre", et tiers n'en ont trouvé aucune, et les autres n'ont pas répondu à cette question. Bref, tout le monde est d'accord -sauf sur le sens du mot "pirouette". A la page 98, le Rubicon précise le sens dans lequel nous avons employé ce mot : "dérobade *camouflée".* Après avoir inventé des tests pour mesurer l'intelligence, le Sieur Binet s'est trouvé embarrassé pour définir cette chose-là. Il a eu recours à une pirouette : "*L'intelligence,* a-t-il dit, *c'est ce que mesure mes tests..."* Or il se trouve que ses tests mesuraient tout autre chose, et... "*c'est ainsi que nous sommes tous les fils intellectuels de Sieur Binet, et les produits mi-finis d'une authentique ENTOURLOUPETTE".* (Le Rubicon, page 98)

Nul ne nous reproche les pirouettes de cette sorte, mais, pour un étudiant sur trois, nous avons pirouetté chaque fois que nous avons évoqué un problème ou une question sans la résoudre ou y répondre. Il est clair qu'à leurs yeux nos livres devaient ressembler à des ballets et nous, avec la grâce en moins, à des ballerines. Mais on comprendra bientôt qu'il eût été impossible d'aborder l'orthologique, qui est *globale,* en procédant autrement. L'orthologique ne peut rien traiter à fond en un seul livre par la forte raison que tout est dans tout. L'orthologique n'est probante que lorsqu'elle présente une image de TOUT, et l'on ne peut peindre cette image que par touches légères, un "point" après l'autre. *Tant que l'image n'est pas visible, les points semblent flous, peu significatifs. Ensuite tout s'éclaircit et se PROUVE : L'IMAGE FOURNIT LA PREUVE DE LA VERITE DES POINTS QUI FOURNISSENT L'IMAGE.* (Le Rubicon, pages 157 et 159)

Voilà ce qu'il faut comprendre si l'on veut éviter de s'impatienter. Nous ne pouvons et ne pourrons de sitôt que marquer les points d'une image, et même parfois des quarts de point qui, pris isolément, peuvent sembler aussi peu significatifs que possible et ne sont nullement

prouvés. Ne vous impatientez pas : notre démarche n'est jamais arbitraire et *nous n'avançons jamais rien que nous ne puissions prouver. Tout sera prouvé.* Ne vous offusquez pas non plus lorsque nous employons des mots difficiles, comme âme et psyché, et prétendons à les différencier sans même prendre le soin de les définir ! Rien ne saurait être plus horripilant à ceux qui ne nous accordent pas le minimum de préjugé favorable qu'il faut pour être assuré que nous ne nous permettrons jamais de fantaisies de cette sorte. Les définitions seront toujours données en temps et lieu. Vous pouvez y compter.

HUBERT

Nous aimons les paiements au comptant. Si vous ne pouvez tout expliquez dans une seule leçon, vous pourriez au moins définir les mots au moment où vous vous en servez ! C'est le moins qu'on puisse demander.

Les professeurs

Nous n'y manquerions pas s'il n'y avait parfois de sérieux inconvénients à le faire. La distinction entre âme et psyché est un cas d'espèce. Voici les définitions de ces mots :

AME : ensemble des déterminismes de la pensée essentielle.
PSYCHE : ensemble des déterminismes de la pensée existentielle.

Il eût été contre-indiqué de fournir ces définitions dès la troisième leçon : elles auraient *obscurci,* en la dépoétisant, la distinction fondamentale entre âme et psyché alors que, quand nous pourrons les expliquer, elles ne dépoétiseront rien : ce sont elles, au contraire, qui se chargeront de poésie. Dès lors, ceux qui comprennent par *résonances* la signification humaine de la pathétique prière de Marméladov auraient été gênés par ces définitions, et les autres n'en auraient pas été éclairés. Mais tous le seront lorsque ce sujet capital pourra être traité : l'intelligence de la n*ature humaine* devient possible lorsque les attributs de l'âme cessent d'être confondus avec ceux de la psyché. C'est cette confusion qui, depuis la découverte de l'inconscient, *a fait de nous tous des malades.* Pareils aux héros de Dostoïevski, nous sommes tous névropathes. *(Aux étudiants)* Nous devons, parce qu'il le faut bien, vous demander de la patience : ce cours durera au moins trois ans. Ne le regrettez pas trop : il ne vous ennuiera pas et vous apportera plus de connaissances sûres que, sans orthologique, vous n'en pourriez accumuler en dix vies mises bout à bout !

2. DES AMORCES DE PREUVE

IM. O77

Vive le courrier des étudiants ! Il m'a ouvert les yeux comme rien n'aurait pu le faire : en observant la paille dans l'oeil des autres étudiants, j'ai découvert (grâce aussi, certes, à IM. 111, qui semble avoir la vue perçante) dans le mien un joli stock de madriers ! J'avais tendance à penser moi aussi que les dialogues favorisent les dérobades ! Comment pareille idée a-t-elle pu venir à personne ? Sans doute parce que le monologue peut laisser dans l'ombre tout ce que l'auteur ignore ou préfère igorer. Il n'est donc jamais obligé de se dérober *visiblement* . Mais, ce qui crevait les yeux sans que je m'en aperçoive, c'est que, loin de se choisir des débiles mentaux

pour adversaires, les protagonistes du Rubicon s'envoient l'un à l'autre des coups à assommer un cheval ! Trois d'entre eux se sont vus mettre au défi de jouer les SURHOMMES !! Puis ils s'en sont tirés ! Ils s'en sont sortis non seulement avec brio, mais si simplement qu'on ne s'en *aperçoit pas !* Je me permets de poser une question à chacun de mes co-étudiants : ont-ils jamais rien lu qui, de loin ou de près, soit comparable à cette ahurissante "amorce de preuve" ?

IF.118

Des amorces de preuve ? La théorie des ensembles économiques et la plupart des chapitres du Défi Européen.

IM.004

Le procés des mathématiques, le passage d'ailleurs sous-titré "Une preuve orthologique" (Rubicon, p.157) auquel je joins, à la page 198, la démonstration de la nécessité de l'"hypothèse nature". J'ajouterai, dans l'"Eloge de la Stupidité" l'interprétation charitable de la page 202, et enfin, l'exemple du fisc (p.278), qui est plus qu'une amorce de preuve.

IM. 111

J'aurai beaucoup aimé moi aussi une amorce de preuve. Hélas ! j'ai été emporté par un torrent, roulé dans un fleuve et noyé dans un océan de preuves, sans trouver jamais la moindre planche de salut : rien n'est resté debout et rien n'a surnagé ! La morale, la psychologie, l'intellection, l'individuation, l'évolution, la biologie, l'économie, le marxisme, les mathématiques et la sociologie classique ont été reduites en miettes. J.P. Sartre a été rendu intelligible et Jean Rostand blanchi histoire de s'amuser en route. Tous les savants du monde ont été pris en défaut avec des moyens accessibles à des enfants. La théorie des ensembles économiques ne lui suffisant pas, cet animal de Philippe a éprouvé le besoin, pour achever de nous éberluer, d'expliquer pourquoi et comment tous les économistes présents et passés se sont débrouillés pour adapter l'humanité à des théories fausses. Enfin, dans le Défi Européen, cela devient scandaleux : chaque chapitre y est plus accablant que le précédent. Des preuves ? Je demande grâce : il y en a trop de trop fortes ! Cela devient insupportable, mais je suis coincé : depuis que je me sais programmé, il m'est plus insupportable encore de le rester que de me déprogrammer : je demeurerai dans la fusée dussé-je en perdre le boire, le manger, et la considération de ma concierge !

Les Professeurs

Il peut sembler surprenant que des preuves aussi nombreuses de l'efficacité de l'orthologique, qui, comme par miracle, éclaire et *simplifie* tout ce qu'elle touche (remarquez, s'il vous plaît, que tout y est toujours "bête comme chou") n'aient pénétré dans la conscience que d'un très petit nombre de lecteurs. Il ne faut pas s'en étonner. Tout d'abord, la collection "Survivre" ne ressemble à rien qui nous soit familier. Pour que ces livres voient le jour, il a fallu qu'un étrange concours de circonstances impose le *silence* et l'*impersonnalité* à trente-deux scientifiques pendant près de vingt ans. D'où l'excessive *densité* d'ouvrages bourrés des produits d'un immense labeur scientifique. Le "Rubicon", en particulier, est inépuisable : on y trouve du nouveau à la dixième lecture et l'on en trouve encore à la vingtième. De plus, l'orthologique est trop dévastatrice pour s'accepter facilement. Mais ceux qui se débattent contre elle l'ont, sinon comprise, au moins subie. GM.113 lui-même, qui croit n'y avoir découvert aucune amorce de preuve y a lu plus de choses qu'il ne s'en est douté. Quelle autre raison aurait-il eue de s'inscrire au cours d'un organisme aussi rébarbatif que l'I.F.O. ? Qu'on le

sache ou non, il faut déjà être "mordu" pour poser un acte aussi insolite. Veuillez bien vous poser trois questions :

1. Pourquoi vous étes-vous inscrit(e) à ce cours ?

2.Avez-vous quoi que ce soit à opposer à l'avalanche de preuves inventoriées par IM.111 ?

3.Pouvez-vous opposer le moindre argument à aucun des résumés qui font suite aux "actes" du Rubicon et à ceux des "Jeux", ou à aucun des chapitres du Défi Européen ?

Si vous le pouvez, vos objections seront reproduites et discutées dans ce courrier, et vous serez libérés de toute tendance à soupçonner nos protagonistes d'aucune collusion. Loin de vouloir rien escamoter, ni nous soustraire aux contestations, nous cherchons à susciter les vôtres. C'est pourquoi Philippe ne manque jamais de se rendre aussi insupportable qu'il peut. Il "asticote". Il joue les matamores. Il cherche à vous inspirer l'envie et même le besoin de lui damer le pion, de le mettre vertement à sa place. Profitez-en.

L'AMPHI DES SUPER-PROFESSEURS

Animés par le souci bien légitime et trop naturel d'en faire agréablement une reine, de nombreux candidats au super-professorat ont couvert Adélaïde de chastes petits baisers : ils ont, point par point, discuté le coup avec elle. Mais, emportés par leur zèle, ils ont négligé de regarder son cas, comme ils y avaient été invités, depuis Sirius.

Grimpons-y tous ensemble et entrouvons ne fût-ce qu'un tout petit oeil : *"En fin de compte,* écrit Adélaïde, *le profit symbolique est social car il s'évalue par rapport à quelque chose : on est riche ou pauvre selon que l'on côtoie plus riche ou plus pauvre que soi".*

Sans doute, mais n'est-ce infiniment plus vrai encore des richesses *réelles* ? Pour peu qu'il soit avare ou original, un multi-milliardaire peut vivre dans une mansarde, se refuser tout luxe autre que la grisante manipulation de relevés de comptes bancaires pléthoriques, et n'éblouir que son comptable. Mais, au temps où l'argent n'existait pas, les riches n'avaient de biens qu'au soleil. Le propriétaire d'un troupeau de mille vaches, et de prés à l'avenant, était *visiblement* plus opulant que celui dont la subsistance dépendait d'un cheptel limité à une chèvre famélique.

On conviendra que ces choses crèveraient les yeux à un aveugle. Malgré quoi, loin de les voir, notre quasi-docteur Adélaïde fait une savante *dissertation* de la thèse opposée. Pourquoi le fait-elle ? Sitôt qu'elle le saura, elle n'aura besoin de personne pour critiquer ses propres réponses : soustraite aux maléfices d'un vilain jeteur de sort, elle aura recouvré, pour commencer, l'usage de ses yeux. Quel super-professeur l'y assistera ?

L'INCONFORT

IF. 232

Ce qui est déplaisant dans cette 3ème leçon -car il déplait de n'avoir pas tout de suite des réponses aux questions soulevées- c'est l'apparition, à propos de démonstrations en cours, d'affirmations dont la démonstration n'est qu'amorcée -quand elle l'est. Exemple : Dostoïevski, nous dit-on, a confondu âme et psyché. En quoi consiste cette confusion, et quelles en sont les conséquences ? La suite au prochain numéro ! De même on peut parfois, tout en étant charmé par vos images, souhaiter que vous les élucidiez. Exemple : l'herbe folle dans les champs labourés, etc. Sans doute cette façon de vous tenir toujours un peu au-delà du propos pour nous faire attendre la suite avec impatience est un procédé pédagogique voulu. Vous avez l'art de mettre les gens en attente et d'*organiser leur inconfort*. Ceci dit, rassurez-vous : tant qu'ils ne pourront, en âme et conscience, vous accuser de vous payer leur tête -ce qui n'est pas du tout mon cas pour le présent- ils continueront à se laisser maltraiter !

Les Professeurs

Nous sommes navrés tout les premiers de devoir maltraiter nos étudiants, mais nous avons deux excuses, assorties d'une promesse :

1.Nos étudiants étaient prévenus. Nous rappelons ce passage dans notre première leçon, page 2 : "*Acquérir une intelligence supérieure, c'est apprendre à obéir à celle de l'Univers. Ne vous étonnez pas qu'il y faille des enseignements très différents de ceux qui vous sont familiers"*. Il y faut, en d'autres mots, des enseignements inévitablement inconfortables : les humains sont ainsi faits qu'ils se sentent toujours maltraités lorsque leurs habitudes ne sont pas respectées.

2.En s'inscrivant à ce cours, plusieurs étudiants, cette année-ci comme les précédentes, ont fait en termes presque identiques une remarque : *"quand vous ne tiendriez que le dixième de vos promesses, ce cours serait déjà une aventure intellectuelle sans précédent"*. Notre deuxième excuse est qu'il s'est avéré qu'aux yeux de la plupart de nos étudiants des années précédentes, nous avons fait INCOMPARABLEMENT PLUS que tenir nos promesses.

3.L'inconfort de nos étudiants est fait surtout de ce qu'ils se sentent abandonnés à eux-mêmes. Mais ils ne le sont pas. Nous les suivons de très près. Si nous ne "corrigeons" pas leurs "devoirs", ne leur proposons pas de modèles de réponses, et ne répondons à leurs questions que lorsque nous le pouvons sans inconvénients, c'est pour de bonnes raisons : il importe que, le plus possible, ils découvrent eux-mêmes ces réponses. Nous assimilons bien mieux nos propres découvertes et elles nous enrichissent mieux que celles des autres. *Un des objectifs principaux de ce cours est de vous engendrer l'habitude de faire vos propres découvertes.*

Ceci dit, rassurez-vous : le moment venu, il sera répondu à chacune des questions que vous n'auriez pu résoudre vous-mêmes, dans ce courrier si leur intérêt est d'ordre général, directement si elles vous sont particulières. Veuillez donc nous pardonner d'"organiser votre inconfort", qui sera de courte durée. Et vous constaterez bientôt la gravité des dangers contenus dans nos "conforts", et l'importance des horizons que nous ouvre leur

désorganisation.

L'UNITE INTERIEURE

IF. 440

Non , je n'ai pas la méchanceté de vous trouver séduisants ! Vous m'inspirez un sentiemnt presque opposé que je m'explique d'ailleurs assez mal : je n'arrive pas à mettre le doigt sur les choses qui, surtout dans vos livres, *me hérissent tout en me convainquant !!* Ce doit être une question d'atmosphère, je dirais presque d'odeur ! Serait-ce parce que, abordant tous les sujets, vous semblez les mettre tous sur le même pied, voire dans le même sac? Il en résulte un nivellement qui me serait pénible même s'il était légitime, ce que je ne puis croire : il DOIT y avoir une hiérarchie des valeurs.

Les Professeurs

Il faudra un bon nombre de leçons pour qu'IF.440 s'aperçoive qu'il s'agit d'un nivellement PAR LE HAUT QUI NOUS PERMET D'AIMER EGALEMENT TOUTES CHOSES. D'ailleurs il est clair à priori que la satisfaction totale ne saurait s'obtenir autrement. IF.440 a vu juste : l'orthologique prend en charge avec la même sûreté les choses les plus hétérogènes - d'*apparence*- . La science, la psychologie, etc. aussi facilement que la métaphysique et tous les ésotérismes, comme le Zen, l'alchimie, l'astrologie, etc. Tous s'*unifient en s'y intégrant,* pour ne faire bientôt qu'UN, qu'un TOUT. Il est normal qu'on en soit incommodé : rien de pareil ne s'était jamais vu. Habitués aux spécialistes et à leurs *découpages,* nous tolérons mal une discipline unique. Pourtant, à priori encore, elle est la condition sine qua non de l'unité intérieure. Nous ne pourrions l'obtenir -ni l'*espérer*- autrement.

LE CAS D'ARIELLE

Baptisée ARIELLE dans ce cours, IF. 448 semble avoir été inventée pour le rôle que nous lui confions d'office : celui de championne des femmes exposées dans ce cours à la très mâle stupidité de nos protagonistes. Non qu'ils soient idiots au point d'ignorer que la théorie des ensembles économiques et celle du profit font mourir d'ennui autant dire toutes les femmes. La plupart maugréent mais se laissent faire. D'autres se défilent : mettant à profit notre "Si vous le pouvez *sans ennui...*", elles restent muettes. ARIELLE est faite d'une autre pâte : elle contre-attaque. Nous ne l'en remercierons jamais assez : ce cours, croyons-nous, en sera rendu supportable aux femmes (nous n'osons espérer qu'il leur soit attrayant) dès aujourd'hui. ARIELLE a trouvé le moyen de *rester vivante* malgré le jeteur de sort dont l'ambition était d'en faire, comme nous tous, une moribonde. Restée vivante, elle a réussi un tour de force comparable à celui de la femme unique qui sait extérioriser intelligemment sa feminité au XXè siècle : Françoise Mallet-Joris, protégée du jeteur de sort dans la maison de papier qu'elle s'est construite.

Arielle a 28 ans. Mère de deux enfants, elle est animatrice à temps partiel d'une Maison

de l'Enfance. Etudes : bac. Math. élém. suivi de deux ans de math. géné. Aptitudes les plus marquées : intellectuelle et manuelle.

ARIELLE *(1er questionnaire)*

J'éprouve d'abord un malaise quant au bien-fondé de votre "enseignement", mot qui me rebute car il donne l'impression que vous restez dans le système traditionnel -que vous condamnez d'ailleurs, et moi aussi. Comment pouvez-vous prétendre à détenir "LA VERITE" alors que notre évolution nous pousse à une remise en question permanente ? Il y a là, pour moi, une contradiction fondamentale.

Les professeurs

Rassurez-vous : l'orthologique n'est pas un enseignement qu'on remet -ou ne remet pas- en question. C'est une machine-à-remettre-toutes-choses- en-question-toutes-les-minutes-de-notre-vie. Vous ne tarderez pas à le constater.

ARIELLE *(2ème questionnaire)*

La théorie des ensembles économiques ? Elle est ... *trop* claire ! On a peur d'y croire. Cela me parait trop simple pour que personne n'y ait pensé avant vous.

Les professeurs

La théorie des ensembles économiques est, au contraire, *inutilement compliquée.* Nous l'avons alourdie pour éviter de choquer en la rendant trop brutalement simple, comme elle l'aurait été si nous avions démontré ainsi sa quatrième loi : *La nature nous livre ses richesses au seul prix de notre peine. Nous n'avons à payer que le travail des hommes et nos prix de revient sont faits de leurs salaires. Donc r = s.*

C'est tout bonnement évident. Nous doutons qu'il se trouve sur cette planète un homme "sain d'esprit" pour le contester -sous réserve d'une définition soigneusement modernisée de la "santé d'esprit". En orthologique, tout est toujours bête comme chou, même les raisons par lesquelles il aura fallu attendre Léon-David Steiner pour que *quelques* humains puisent *ouvrir les yeux à des évidences de cette sorte.* Nos prochaines leçons feront connaître les plus superficielles de ces raisons. Pour désenfouir les autres, il sera nécessaire de plonger dans les profondeurs les plus secrètes de la nature humaine, mais il faut bien commencer par le ... commencement.

ARIELLE *(3ème questionnaire)*

Je reste sur ma faim. Je poursuis parce que je suis curieuse de nature. Mais, si une amie m'avait plaidé votre cause, j'aurais hésité. J'en ai assez d'être invitée à raisonner intellectuellement. Essayer de me représentrer les ventes, les profits, les équations économiques m'est odieux, et j'ai été déçue. Chercher à comprendre intellectuellement le système économique ou à repérer les erreurs de raisonnement des élèves m'agace *profondément* (N.B. : c'est nous qui soulignons ce mot). Cela devient une corvée, un "devoir" au sens scolaire, alors que vos livres m'ont passionnée.

Je vous informe d'autre part que je suis une psychanalyse jungienne. C'est pourquoi je ne crois plus à la connaissance de soi-même par la réflexion. Une séance d'analyse est quelque

chose de profondément VECU, et cela seul fait progresser. J'ai aussi vécu plusieurs stages de dynamique de groupe. Là encore on s'aperçoit que la réflexion intellectuelle n'est rien auprès du vécu. Bien sûr, l'important est de prendre conscience de ce vécu, et c'est là qu'intervient l'analyse. Mais pas réflexive : il faut simplement essayer d'exprimer ce qui a été *ressenti.* C'est pour cela que j'ai encore des doutes sur votre cours. Je continue parce que vous avez l'art d'appâter ceux qui cherchent les "lois naturelles de la pensée consciente". Mais, répondre au "coin des étudiants-professeurs" je ne le puis : je n'y comprends rien et cela me rase. J'ai le cerveau complètement brouillé. J'ai beau lire et relire Adélaïde, la lumière ne se fait pas. Est-ce fondamental ? En ce cas, je puis dire adieu à l'orthologique et repartir dans mes rêves !

Les professeurs

Professeur-miracle, ARIELLE nous aura enseigné notre métier en un seul mot : le VECU. La vie étant, à ses yeux, la grande affaire de la vie, elle a trouvé un moyen de rester vivante au siècle où nous sommes. La plupart des femmes s'y meurent tout petitement. Comment l'a-t-elle pu ? C'est tout simple : en ouvrant les yeux aux faits. Cela suffit pour constater que nos activités dites "intellectuelles" sont une tricherie colossale, qui nous détruit et saccage tout. Mais pourquoi l'a-t-elle vu ? C'est tout simple : ses instincts sont issus de deux chromosomes X, et ils la renseignent. Elle les écoute et leur obéit. Moyennant quoi elle sent, elle éprouve, elle agit, elle CHOISIT. Bref elle vit.

Mais il est une chose qu'elle ne sentira jamais : ce qui se passe dans la tête et dans le coeur des mâles de notre espèce, dotés d'un chromosome Y. Forçats chargés de chaînes *logiques,* ces malheureux ne peuvent s'en libérer d'un haussement d'épaules. *Ils sont condamnés à s'en ACCOMODER en s'imposant à eux-mêmes une MALHONNETETE sans limites.* Il leur faut mentir chaque fois qu'ils ouvrent la bouche et tricher chaque fois qu'ils posent un acte : leur survie est à ce prix. C'est pourquoi le mensonge et la tricherie sont les choses que le vilain jeteur de sort DOIT enseigner. Il faudra quelques leçons pour montrer que le misérable n'y peut et n'en peut rien. Qu'il serait aussi absurde de lui reprocher ces choses que la couleur de ses yeux. Mais, dès aujourd'hui, il n'est pas difficile de constater que c'est ce qu'il fait : après avoir lu le Défi Européen, voyez comment s'enseigne le marxisme, l'économie, la finance et la sociologie à l'université ! C'est à la fois le comble de la stupidité et la limite de la malhonneteté. Mais on y *aime* ces mensonges *séduisants.* Pour ces gens-là, c'est du VECU, sans nul besoin de balles dans la nuque pour les imposer à ces messieurs.

Mais, au moment où on s'y attendait le moins, l'orthologique a émergé, qui nous *révèle à nous-mêmes.* Tout aussitôt toutes les valeurs sont inversées et la tricherie devient impossible. C'est pourquoi tous les hommes inscrits à ce cours sont devenus passionnément honnêtes dès sa dix-huitième leçon. Se connaissant, se comprenant eux-mêmes, il leur est devenu impossible de s'adonner à l'*auto*-tromperie dont est faite la malhonnêteté *vraie.*

Et les femmes ?

Leur cas est à la fois identique et diamétralement opposé : c'est à leurs instincts qu'elles sont enchaînées, pas à la logique. Aussi est-ce à *sentir* et non pas à *expliquer* qu'elles s'appliquent. Mais alors que, hier encore, elles s'en trouvaient presque bien, elles ne se fient plus à leurs instincts aujourd'hui -quelques-unes exceptées, dont ARIELLE et Françoise

Mallet-Joris.

Pourquoi ?

Nous croyons pouvoir faire fond sur ARIELLE pour nous le dire si elle veut bien se poser une question : qu'est-ce qui, même dans son cas privilégié, ne va pas tout à fait ? Elle subit une psychanalyse sans se douter du prix qu'elle paie les choses qu'elle y gagne. Quel *besoin* en avait-elle ?

Nous doutons fort, chère ARIELLE, qu'aucun psychanalyste vous l'apprenne bien que, découvreur des *archétypes*, Jung soit moins désarmé que les autres pour vous aider à explorer vos profondeurs. Mais, pour le savoir, il vous faudra creuser davantage, et la présente leçon vous fournit l'occasion de faire vous-même, et en vous-même, une découverte décisive. Nous n'aurons garde de la faire à votre place : c'est sur vous que nous comptons pour faire vous-même et entraîner vos soeurs à la découverte des "grands fonds" de l'INCONSCIENT FEMININ.

Un aperçu, certes sommaire et incomplet mais significatif déjà, vous a été donné des motivations profondes qui sont sous-jacentes aux comportements MASCULINS : chez les mâles de notre espèce, quelque chose (qui vient de loin) veut toutes les femmes, tous les biens, tous les honneurs, tous les privilèges. Or tel n'est guère le cas des femmes. Chez elles, l'atavisme s'extériorise autrement. Et il le fait *chez vous* avec un éclat émouvant : vous êtes féminine à en couper le souffle à des observateurs qui vous regarderaient faire depuis Sirius.

Eh bien, quel trait féminin fondamental anime chacun de vos gestes et colore chacun de vos mots ? L'introspection ne vous le révèlera pas : comme Jung l'a dit et redit, sa pénétration ne dépasse pas le subliminal. Non, pour le découvrir, il vous faudra procéder comme fait le physicien qui observe la trajectoire d'une particule dans un champ magnétique pour en *déduire* la masse. Regardez-vous faire et observez les contenus de votre *conscience*, puis demandez-vous ce qu'il FAUT que vous VOULIEZ pour agir et pour *penser* comme vous le faites. En procédant ainsi, vous parviendrez sans doute à mettre à nu l'homologue féminin du "toutes-les-femmes-et-tous-les-privilèges" de ces messieurs.

DERNIERE MINUTE

Au moment de mettre en route la machine à polycopier une grave question nous parvient :

IM.432

Ne serait-il souhaitable que nous ayons affaire à un sixième personnage fictif : une femme ?

Les Professeurs

Dans le cas de l'I.F.O. cette femme fictive ne saurait être qu'un homme déguisé. Or nous refusons à tricher. C'est pourquoi nos étudiants auront affaire à des femmes en chair et en os comme Adélaïde, Arielle, Rosalinde, Adeline, Amandine, Anémone, et Dieu seul sait combien d'autres.

LE COURRIER DU JOUR LE JOUR

Toutes les inovations apportées à ce cours en 1978 obéissent à des nécessités, dont la première est de corriger une erreur qui aurait voué ce cours à un échec total si, parmi les instincts de notre espèce, il n'en était dont la fonction semble être de servir de dieux aux ivrognes et, parfois, aux intempérants de la pensée. La pire erreur de l'I.F.O. a été de faire de l'INSTINCT son point d'*arrivée.* L'instinct se situe au *départ* de toute vie. Il n'est jusqu'aux virus dont il conditionne l'existence autant que les comportements. Les biologistes du C.I.E.B.S. ne l'ignoraient pas mais ils avaient des excuses pour se refuser à prendre leur départ sur la chose la plus inexpliquée qu'il y eût au monde.

Jusqu'à la découverte des structures fines de la *sensibilité* -dont l'intelligence n'est qu'une manifestation- il semblait déjà abusivement ambitieux de prétendre à élucider, au terme de quatre années d'enseignement même "cruciaux", quelques-unes des énigmes de l'instinct. On pouvait s'en *émerveiller,* être sensible à ses finesses et à ses beautés, mais on semblait n'en pouvoir extraire aucune leçon transposable dans notre univers humain.

Depuis la découverte -*qui n'a guère plus de deux ans d'âge*- des structures fines de la sensibilité, il est devenu évident et VERIFIABLE que le *respect de l'instinct conditionne l'intelligibilité de la vie.* C'est donc par là qu'il nous faut commencer pour minimiser les risques de nous égarer en cours de route. D'où la première nécessité d'un courrier qui apporte à tous, sitôt reçus et chauds encore, quelques échantillons de réponses aux questions fondamentales qui, depuis 1978, pleuvent sur nos étudiants, sans préparation et comme tombées du ciel, dès la deuxième leçon de ce cours.

La deuxième nécessité d'un courrier dont l'actualité soit brûlante résulte d'une *révolution* et d'une *contre-révolution SIMULTANEES,* tombées du ciel elles aussi, mais sur l'Occident tout entier, sans que personne y ait été pour rien, pas même ceux qui les ont machinées sans le vouloir ni le savoir. Dix ans après le déchaînement, en MAI 1968, par une "minorité vociférante", d'un raz de marée dans un verre d'eau, la *respectabilité* et les *vertus* bourgeoises gisent en miettes dérisoires à nos pieds, tandis que la *pureté* révolutionnaire se profile à l'horizon, suivie de son éternel cortège de potentats adulés, de tortionaires compétents, de policiers impitoyables, etc. Quoique moins hideux que nature quand ils sont ainsi stylisés, ces personnages sont assez répugnants et terrifiants pour jouer leur rôle dans la genèse du monde humain préparé par la nature sous les yeux de ceux qui consentent à les ouvrir aux faits. Le terrain est déblayé.

2ème questionnaire :
La substitution de jeux aux travaux forcés

PIERRE

Les substitutions qui, cette année, ont donné une orientation et un dynamisme nouveaux à ce cours ont suscité chez deux femmes des réponses qui semblent d'abord presque contradictoires. Elles sont tout au contraire, étrangement complémentaires. Ecoutons-les

IF.1513

La substitution des jeux libres aux travaux forcés et des joies aux larmes me semble non seulement réalisable mais inéluctable. L'harmonie existe dans la nature, et l'homme, qui en fait partie, n'échappe pas à ses lois. Les rêves humains de bonheur et d'harmonie s'accompagne toujours d'une émotion intense, incomparable à celles de la vie courante. Cette émotion, qui n'a rien à voir avec l'agitation superficielle et démesurée qui accompagne toutes les actions des hommes, est un signe de la nature pour inviter l'homme à une fête grandiose dont il est seul exclu jusqu'à présent et dont il pourrait jouir supérieurement par sa conscience et la liberté possible. La nature ne peut pas tromper l'homme au point de lui insuffler avec force et de façon durable l'idée d'une satisfaction totale de tous ses besoins sans lui donner la possibilité de la réaliser. Je ne crois pas que l'esprit puisse fabriquer seul (au hasard) une intense vision de bonheur à partir de constatations permanentes du malheur. Cette vision, qui dépasse l'homme, est un appel de la nature.

Que le bonheur soit souhaitable et possible n'est pas le rêve utopique de quelques illuminés : pour un observateur conscient, les actes, les pensées, les attitudes de nos contemporains dénotent, à travers des malaises divers que c'est un besoin universel même s'il n'est pas toujours conscient -loin s'en faut. Le conformisme de toute une partie de la population occidentale, qui fuit les responsabilités des adultes en faisant l'autruche, et les multiples formes de refus allant de la maladie aux organisations révolutionnaires, sont les manifestations du désir d'autre chose, de choses qui ne soient pas le malheur. Par une médicalisation généralisée -notamment une consommation effrénée de neuroleptiques freinateurs des souffrances- se fait jour le malaise grandissant de l'homme dans l'univers. La fin du malheur est devenue nécessaire à la survie de l'humanité ; elle est devenue possible parce qu'elle est voulue consciemment par une minorité d'individus et confusément par les autres.

IF.1517

J'ai été frappée par l'importance des mots, de leur choix, leurs connivences. Encore éblouie par la lecture du "Rubicon", je n'ai pas éprouvé de réactions particulères avant le récit de "Müllerchen" qui m'a laissée l'impression tenue, lointaine, d'une bienveillance diffusse et précise, à laquelle j'aurais volontiers associé la sérénité du second énoncé du résumé, si je n'avais été gênée par la juxtaposition de la phrase précédente. En effet, j'ai eu peine à me défendre, à cet endroit, d'un vague malaise, comme devant une protubérance, et du désir d'entendre Hubert réclamer, pour l'escamoter, non pas la Marseillaise cette fois, mais le "Minuit Chrétiens" chanté par une troupe de toréadors.

BERNARD

Léon-David Steiner prévoyait qu'un quasi-monopole des sciences humaines *appliquées* ne tarderait pas à revenir aux femmes. Leur supériorité dans ce domaine lui semblait manifeste. Une comparaison nous l'éclairera : au terme d'une étude intelligente et consciencieuse, Edgar MORIN ("La Paradigme Perdu", Le Seuil, Paris 1973) pose un diagnostic remarquablement faux : *"Homo sapiens, Homo demens..."* Certes, notre espèce a compté quelques fous magnifiques, mais l'Homme n'est pas dément. Ce qu'il est sûrement, une femme vient de nous le dire et l'a exprimé en une image issue de sa sensibilité féminine : Chanté par une troupe de toréadors, "Minuit Chrétiens!..." est *incongru*, au sens d'imprévisible, de non-pertinent,

d'insolite.

HOMO SAPIENS EST UNE ESPECE INCONGRUE, *donc incompréhensible.*

La découverte des structures de notre propre incongruité nous a rendus limpides. *Mais il nous restera impossible de rien comprendre à nous-mêmes tant que nous serons inconscients des AUTOCONTRAINTES qui pèsent sur une espèce condamnée à se libérer des travaux forcés à perpétuité auxquels elle ne peut cesser de se contraindre elle-même qu'en leur substituant les jeux REALISTES dont elle rêve depuis toujours.*

PHILIPPE

Remarquons qu'il a fallu un vilain mâle pour s'apercevoir de la vertu pédagogique des "matadors chantants", et aussi pour déchanter nos étudiants : faute d'ailes, les vilains mâles sont lents. Tant qu'aucune femme ne nous prêtera les siennes, j'ai bien peur que nous ne pourrons éviter de mettre leur patience à l'épreuve. Il pourrait falloir plusieurs leçons-tartines, beurrées d'une belle couche d'incongruité, pour les aider à en apprécier le goût, les joyeusetés et les joies insoupçonnées. On verra dans les prochains "Courriers du jour le jour" combien nos étudiants sont devenus impatients de prendre goût à leurs propres incongruités, même indécentes, pourvu qu'elles soient toutes nues.

Notes, leçon 4

* En 1968, le questionnaire attaché à la 3ème leçon comportait ces questions

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Supplément à la quatrième leçon

DEUX EPREUVES ET UN DEVOIR

PIERRE

On aura constaté que cette leçon n'est plus inoffensive : la clarté de notre propre image est impitoyable sous l'éclairage orthologique. Mais ceux qui n'en veulent pas peuvent encore mettre pied à terre et s'accomoder des faux-semblants qui nous font vivre d'illusions en restant inconscients de nos servitudes ataviques. Après cette leçon, il n'y aura plus de carrefours. Ceux qui resteront à bord de la fusée s'éveilleront, sur l'autre rive du Rubicon, à un monde d'où l'on ne revient pas : rien n'est plus irréversible que la maturité. Mais nos mises en garde doivent être remplacées par des cris d'alarme contre un péril très grave : L'INCONGRUITE DE L'AUTORITE MAGISTRALE EN OCCIDENT.

Cette autorité était bienfaisante tant que son incongruité a pu rester inapparente. Elle détruit désormais l'Occident d'autant *plus* qu'il y est *moins* soumis et d'autant plus sûrement qu'il s'y *soustrait* davantage. Il est chaque jour plus urgent d'élucider ce paradoxe.

HUBERT

Ce serait plus facile si vous vous exprimiez plus simplement. Je dirais plutôt : "*Même abusive ou maladroite, l'autorité vaut mieux que les désordres de l'anarchie...*" C'est une des rares choses sûres que l'histoire nous ait enseignées. Je vois mal ce qu'y pourrait ajouter ou opposer l'incongruité dont vous vous gargarisez. Ce joujou neuf semble vous avoir grisés !

PHILIPPE

Un de ses mérites est de nous préserver, mon cher Hubert, des "simplicités" qui semblent avoir défiguré le passé à vos yeux : l'histoire nous apprend que l'anarchie, l'autocratie ET les oligarchies ont toujours été mortelles, mais sans nous dire pourquoi, ni ce qui pourrait être fait pour sauver la vie à la liberté. Pour ne pas être tenté de voter pour des politiciens anxieux de nous tordre le cou sous prétexte de juguler l'anarchie, l'incongruité des enseignements que les humains ont toujours prêtés à l'histoire est assez visible pour nous dégriser si nous ouvrons les yeux.

BERNARD

Tous comptes faits, je suis tenté de penser que leur incongruité est aux humains ce que leur sens de l'orientation est aux oiseaux migrateurs : leur caractère biologique dominant. Mais ce mot imprécis et les faits qu'il contient sont difficiles à voir et à comprendre. Ils doivent être regardés avec soin.

PIERRE

Un peu d'aide peut être nécessaire pour découvrir *en soi-même* leurs mécanismes. Il nous faut apprendre en quoi chacun de nous est d'autant plus incongru qu'il croit l'être moins,

et pourquoi nul ne pourrait cesser de l'être avant d'avoir appris qu'il l'est. Pour aider nos étudiants à y voir clair il leur faut deux exercices et un devoir très différents de ceux que nous leur avions préparés.

PHILIPPE

Très différents ? Que le ciel soit loué ! *(Aux étudiants)* Mes chers amis, vous êtes "en veine" : une femme providentielle, que nous baptisons Alixe, vous a préservés d'une redoutable avalanche. Sans ses toréadors, vous auriez eu droit à un déferlement d'information percutante, pertinente, puissante, plus irrésistible encore que le plutocrate de Bernard et le "train de l'enfer", dont le rôle était (mais n'est plus) de vous aguerrir. Il s'agissait (mais il ne s'agit plus) de vous préparer aux horreurs qui vous attendaient dans la 5ème leçon. Elles ne vous y attendent plus : ramenées à l'état d'incongruités, elles ont cessé d'être horribles. Mais, sans l'intervention d'ALIXE, vous étiez bon pour déguster pami cent choses horrifiques, une "Excursion au Pays des Merveilles Techniques" qui vous aurait valu des cardiospasmes au lieu que l'incongruité de ces techniques se laisse goûter en une demi-page presque plaisante.

Mais en plus de l'intervention d'ALIXE il a fallu, pour vous en préserver, l'incident qui a procuré à ces toréadors le pouvoir de faire écouter et entendre leurs chants par un Jacques Dartan mis hors d'état de nuire ou de rien faire d'autre.

PIERRE

Cette indisposition sans gravité , mais obstinée à ne pas se laisser traiter par le mépris, aura eu la valeur d'un double avertissement :

1.Soumis depuis plus de dix ans à la nécessité d'un "débit" excédant ses ressources, J. Dartan s'est réveillé un beau matin inapte à l'exercice de son métier : il était devenu insensible jusqu'aux chants des toréadors ! Il lui a fallu se voir *asséner* du repos forcé pour en retrouver l'A.B.C. : un homme insensible ne saurait jouer le rôle de sensibilisateur.

2.Quinze jours d'une "maladie" qui n'a été que l'extériorisation d'une accumulation de fatigue ont suffi à paralyser l'I.F.O. pendant 15 jours, retard qui ne pourra pas être rattrapé.

Or il est inadmissible qu'un cours dont quelques centaines d'étudiants dépendent déjà pour *devenir eux-mêmes* repose sur les épaules d'un seul homme même ravitaillé en information "tous azimuts" par une équipe internationale de chercheurs.

Il doit y être remédié coûte que coûte et au plus tôt. La diffusion de l'information la plus propre à développer chez tous nos étudiants le pouvoir de s'AUTOSENSIBILISER aux signaux de l'environnement intérieur de l'humanité doit commencer AUJOURD'HUI. Ceux qui disposeront de ce pouvoir seront vite en état d'assumer, d'abord en qualité d'assistants, toutes les tâches qui pourraient incomber à l'I.F.O. Mais, ce qu'ils feront surtout, c'est s'assurer des débouchés professionnels illimités : la "demande" d'enseignants et d'autres *animateurs* sensibles aux vrais besoins des humains ne sera jamais saturée.

C'est pourquoi il nous est interdit d'hésiter à sacrifier les quelques vingt pages d'une leçon 4bis bourrée d'information inédite d'une grande valeur, et qui venait d'être récrite. Nous

semblons l'avoir remplacée par peu de choses: deux exercices d'AUTOSENSIBILISATION et un devoir de DETECTION des messages et des signaux qui tendent à se perdre au siècle où nous sommes. Ce ne fut pas de gaîté de coeur que nous l'avons fait : c'est parce qu'il le fallait.

HUBERT

Vous jugez pouvoir sacrifier des découvertes aussi fondamentales que les "dysmnésies", les portraits-robots et le reste ? Cela me semble impensable !

PIERRE

Il ne saurait être question d'en rien sacrifier. Cette information était *prématurée.* Sa valeur grandira lorsqu'elle sera apportée à son heure, mais rien n'y était inutile et rien ne sera perdu.

DEUX EXERCICES ET UN "DEVOIR UNIQUE"

PREMIER EXERCICE : essayez de vous mettre à l'abri de tout dérangement pendant une ou deux heures, à un moment où vous ne soyez pas recru(e) de fatigue et où vous puissiez faire semblant d'oublier que vous avez sur les bras (ou vice versa) un(e) conjoint(e) problématique, un ou plusieurs enfants-problèmes, et le diable sait combien de préoccupations professionnelles ou autres. Installez-vous dans un fauteuil ou allongez-vous à la Récamier, et détendez avec soin pendant deux ou trois minutes les muscles de votre visage et de votre nuque. Regardez l'heure et prenez-en note. Puis lisez bien à l'aise, *à l'allure qui vous est habituelle pour déguster un roman d'aventure ou d'amour, ou tous autres textes qu'il vous arrive de lire pour agrémenter vos loisirs,* les douze premières pages de notre quatrième leçon, jusqu'au "courrier des étudiants" exclusivement. Lorsque vous aurez achevé cette lecture, regardez l'heure, prenez-en note, et mettez la leçon hors de la portée de votre main. Enfin, sans perdre de temps mais *sans efforts ni tension,* récrivez vous-même (à la diable) cette leçon : couchez sur le papier ce que vous vous trouverez en avoir "retenu". Ne succombez pas à la tentation de rafraîchir, d'un coup d'oeil sur la leçon, vos souvenirs. Pour finir, indiquez le temps qu'il vous aura fallu pour lire la leçon d'une part et, d'autre part, pour la récrire.

L'objet de cet exercice est de sensibiliser nos étudiants aux pouvoirs, le plus souvent insoupçonnés, de leur *mémoire*, et de les aider à mettre à profit ses "caprices".

UN DEVOIR VRAIMENT UNIQUE

Le sujet de ce devoir est le thème que ce cours s'est choisi pour rampe de lancement et pour terrain d'arrivée. C'est le problème humain décisif qui s'est posé à l'humanité depuis qu'elle existe. Et il s'impose à chacun de nous tant qu'il nous reste un souffle de vie : l*a substitution du bonheur au malheur.*

PHILIPPE

Autrement dit, le *sujet* de ce devoir est platonique. Mais son *objet* -tenez-vous bien- est de RESOUDRE ce problème ! Il se trouve qu'avec la complicité de quelques scientifiques (dits "éthologues") qui étudient les moeurs des animaux, et la connivence d'un assortiment de spécialistes de toute sorte, BERNARD a fait en rêve -histoire de s'amuser- une invention mirifique : le bonheur serait notre caractère biologique dominant. Il dominerait si bien notre espèce que nous n'aurions pas plus de chances de lui échapper qu'une fauvette babillarde à la monotonie de ses villégiatures annuelles aux sources du Nil - sauf accidents individuels dans son cas comme dans le nôtre. Nous serions faits pour être heureux et il faudrait s'y résigner ...

"Holà ! (pensez-vous) *"Si c'était vrai, ça se saurait !..."*

Bravo ! Vous avez mis le doigt sur la plaie qui a toujours meurtri les humains et qui les meurtrit plus que jamais : le pouvoir, *qu'eux seuls possèdent sur cette planète,* de croire fausses des choses vraies, de croire vraies des choses fausses et de *n'en pouvoir démordre qu'au prix de leurs larmes et de leur sang.* Ce qu'il a coûté à l'humanité d'apprendre à distinguer très peu de vrai dans beaucoup de faux défie nos coeurs : il est *insupportable* d'y penser. Mais ces temps ne sont plus : *certains* jeux libres peuvent être substitués aux larmes et au sang, et ils ont commencé à s'IMPOSER sans que personne y puisse rien, sauf jouer le jeu et être heureux, ou payer de ses larmes son refus d'y jouer. C'est là que nous en sommes.

HUBERT

Je veux bien. Mais : 1. Qu'est-ce que le jeu ? 2. Qu'est-ce que le bonheur? 3. Qu'ont-ils à voir l'un avec l'autre ?

BERNARD

La filiation est directe : le jeu, parce qu'il n'est pas imposé, est une école de liberté. La liberté est mère de la vérité qui donne la vie à la beauté. Le bonheur, enfin, est le fruit de notre sensibilité au vrai et au beau *alliés à la sécurité.* Jusqu'à présent, nos cours ont été déficients sur le terrain de la sécurité et, en conséquence, de la CONFIANCE (en soi-même notamment), dont elle est une condition. Nos échecs n'ont probablement pas eu d'autres causes.

PHILIPPE

Peut-être, mais ce n'est pas là que nous en sommes. N'importe quels jeux sont une école de liberté, pourvu qu'ils ne soient ni imposés ni professionalisés. Mais *certains* jeux seulement se substituent aux larmes et au sang.

HUBERT *(il lui coupe la parole)*

Excusez-moi : j'aimerais savoir de quoi vous parlez pendant que vous en parlez. Quels jeux ?

PHILIPPE

Ceux qui nous *révèlent nos fins et nos moyens d'y parvenir.* Nous ne savons pas d'où nous venons. Nous ne savons pas où nous allons. Nous ne savons pas ce que nous voulons. Nous commençons à peine à soupçonner nos *désirs* de répondre très mal à nos besoins. Nous *sentons* que leur réalisation ne nous rendrait vraiment pas heureux : ils ne pourraient être exaucés qu'au prix final d'une destruction de notre planète, noyée dans un océan de larmes et

un bain de sang -qui n'auraient pas de survivants. Or, à eux seuls, nos armements nucléaires obtiendraient ce résultat. Convenez qu'il pourrait être urgent de substituer des jeux libres aux contraintes technologiques terrifiantes qui nous desservent et nous asservissent à ce point.

Ces jeux libérateurs, mon cher Hubert, sont ceux qui mûrissent les *individus* humains en respectant les étapes qui ont jalonné la maturation (dite évolution) de leur *espèce*. La biologie ayant acquis la connaissance de ces étapes et des moyens utilisés par la nature pour les franchir, elle peut nous entraîner dans des jeux *biogénétiques* qui résonnent en nous et réveillent des souvenirs éteints depuis des âges immémoriaux. Ces jeux-là nous *touchent,* nous rejoignent dans nos profondeurs, et nous secouent assez pour nous libérer des *servitudes individuelles qui OPPOSENT tous les individus à tous les individus.* Voilà d'où il vient que nous sommes des isolés, hostiles et rancuniers. *"Quelque chose en nous"* qui vient de loin, de très loin, se réjouit du malheur des autres et leur en souhaite de pires.

Mais, de grâce, ne nous demandez pas de déballer séance tenante les contenus de la *biogénèse*. Il faudra plusieurs leçons pour les rendre parfaitement clairs, et quelques "devoirs uniques" (qui ont manqué cruellement à ce cours jusqu'à présent) pour les faire *sentir profondément.* Il est impossible de tout expliquer et de rendre tout sensible en même temps. J'ajouterai, cependant, que les jeux biogénétiques procurent à ceux qui s'y adonnent la singulière mais tranquille assurance de n'avoir jamais à verser leur sang ni celui des autres, et de s'enrichir de moyens d'éviter ces effusions et même de les prévenir ! On ne peut dire déficients en matière de sécurité des jeux qui apportent cette assurance et cette tranquillité. C'est à l'absence de "devoirs uniques" qui en procurent le *sentiment* que nos demi-échecs (d'ailleurs provisoires) me semblent devoir être attribués.

Remarquons en passant qu'une connaissance de l'histoire obtient les résultats opposés. Le passé nous édifie sur la cruauté des contraintes qui s'abattent sans rémissions sur les infortunés restés - faute d'information biogénétique adéquate- également inconscients de leurs origines et de leurs destins. Inachevés, attardés à mi-chemin entre l'animal et l'Homme, ils n'ont pas encore appris à se conduire et ne savent plus se laisser guider par leurs instincts.

Les jeux que nos étudiants sont invités à jouer sont ceux qui s'IMPOSENT à eux en répondant à des besoins qui ne se laissent plus frustrer depuis la révolution contre-révolutionnaire de MAI 1968. Ils sont comparables à des substances hallucinogènes qui "raviraient" et guériraient en même temps. Cette comparaison preque *littérale* ouvre une large porte à l'espoir d'une guérison prochaine d'un mal social qui tend à devenir grave : la toxicomanie. Il ne reste à découvrir que des moyens de *communiquer* l'information biogénétique aux toxicomanes..

Voilà où nous en sommes après dix années d'une mise au point difficile, minutieuse et laborieuse.

PIERRE

C'est ainsi que naquit un apprentissage ludique de la joie de vivre et du bonheur qui naissent spontanément de la liberté et de la vérité, elle-mêmes nées l'une de l'autre et grandies sans cesse l'une par l'autre.

HUBERT

Quelle merveille ! Mon enthousiasme re-déborde et j'applaudis à tout rompre. Mais deux détails me chiffonnent. Cela me semble, d'abord, trop beau pour être vrai. Mais c'est surtout TROP SIMPLIFIE POUR ETRE JUSTE. La complexité du réel est fantastique. Nul ne peut prétendre à le représenter en mots ou en symboles mathématiques sans en négliger les détails *-c'est-à-dire TOUT !* Le réel est fait d'un *infini* de détails qu'il vous a fallu négliger pour nous le servir tout entier en deux coups de cuiller à pot ! Je vous soupçonne, mes chers amis, d'avoir eu tant d'occasions -et tant de *tentations*- de vous tromper qu'il vous aurait fallu être surhumains cent mille fois plutôt qu'une pour n'avoir succombé à aucune.

A part ce détail minuscule, je ne vois rien qui me chagrine dans vos "apprentissages ludiques".

PHILIPPE

C'est notre tour de déborder d'enthousiasme ! Votre objection, mon cher Hubert, est somptueuse. Elle est si belle que j'ai toutes les peines du monde pour résiter à la tentation de m'y rallier pour l'amour des choses bien dites. Mais elle est si *merveilleusement* fausse qu'elle fournit à nos étudiants un thème véritablement idéal pour leur *dernier* "devoir unique". Ceux qui auront franchi cette étape se réveilleront dans un monde où l'on sait ce qu'on est et ce qu'on fait : j'ai nommé la Transrubiconie.

BERNARD

En opposant à l'argument-massue d'Hubert une réponse très petite, la biologie moléculaire nous aidera à y voir clair. Elle est faite, en effet, d'un infini de détails à l'échelle ... moléculaire. Il serait déraisonable de demander plus petit. Elle semble nous avoir appris une chose déjà énorme. Einstein, qui se ravitaillait en détails au niveau atomique et même subatomique, en avait extrait la même incroyable leçon : *"Ce qui est incompréhensible"* , disait-il, *"c'est que ce soit compréhensible !..."*

Laissez-moi vous inviter, mon cher Hubert, à remarquer en passant que "Müllerchen" nous a fait le même coup. Elle nous a appris que la navigation stellaire des oiseaux est ASSEZ belle pour être vraie, mais certainement pas trop. Juger certaines choses TROP LAIDES POUR ETRE VRAIES est certainement plus réaliste.

J'en reviens à la biologie moléculaire. Elle nous appris que la sénescence est un processus biologique irréversible et *continu,* qui commence avant la naissance et se poursuit tant qu'il nous reste un souffle de vie. Il n'est pas besoin de se soucier des détails de cette biochimie, ni même de les connaître, pour en savoir les conséquences, bien qu'il l'ait fallu pour les apprendre. Les biochimistes nous les ayant livrés sans nous inonder de détails, nous pouvons faire notre profit des *produits* de leurs travaux. Nous pouvons, notamment, en extraire une vérification expérimentale PERMANENTE des effets de n'importe quels apprentissages (ludiques ou autres) qui prétendraient à nous rendre heureux.

Selon Léon-David Steiner, dont la pensée est sous-jacente à tous les travaux du C.I.E.B.S., le bonheur serait, en dernière analyse, le produit d'une *maturité* substituée à la

sénilité. Si l'on peut emprunter des comparaisons aux végétaux, on dira -grossièrement- que nous sommes heureux quand nous mûrissons au lieu de dessécher, de "tourner à l'aigre" ou de "pourrir". Appliquées aux humains, ces images ne sont que trop révélatrices. Elles nous renseignent plus accessiblement que toutes les théories psychologiques du monde sur les effets du bonheur.Il nous rend *incorruptibles* en nous ôtant toute tentation de poursuivre nos intérêts au détriment du vrai, et nous préserve de toute aigreur. Mais, parce que la maturation est un processus *irréversible et continu,* le bonheur porte l'irrécusable marque de son authenticité : il exclut les fluctuations et la cyclothymie -les alternances d'euphorie et de dépression- caractéristiques de nos états *émotifs* toujours instables. Il est impossible de s'y tromper : l'homme moins heureux aujourd'hui qu'hier n'est pas, ou pas encore, mûr ni heureux. Enfin, la maturité -jusqu'au dernier jour de notre vie- porte des fruits moins trompeurs encore. Mais il sera temps d'y goûter lorsque quelques "devoirs uniques" nous auront sensibilisés à leurs parfums.

UNE EPREUVE DE SENSIBILISATION

Un des principaux objectifs de ce cours est de sensibiliser ses étudiants aux messages de l'environnement intérieur commun à tous les humains, en commençant par les plus importants : ceux que chacun s'adresse à soi-même, le plus souvent à son insu et de moins en moins perçus au siècle où nous sommes. Le sujet traité dans cet exercice de sensibilisation est parmi les plus incompris et les plus faciles à comprendre -lorsqu'on devient sensible aux signaux que l'on essaye (en vain) de s'adresser à soi-même.

L'AUTORITE

"Condamnés à une malhonnêteté sans limites, il leur faut mentir chaque fois qu'ils ouvrent la bouche et tricher chaque fois qu'ils posent un acte" (PIERRE p.4/16). Cette affirmation est manifestement outrancière puisque certains de leurs propos sont vrais et certains de leurs actes admirables. C'est sur la terrain SOCIAL qu'il leur est impossible d'être honnêtes parce qu'il y faut exercer ou subir une AUTORITE. Or celle-ci repose encore sur des assises *pré-humaines*, c'est-à-dire *inhumaines.* Nous ne le savons pas encore mais nos enfants le *sentent* déjà et ils ne marchent plus. L'autorité de leurs aînés leur est devenue intolérable et le restera tant que leurs parents et leurs maîtres n'auront appris leurs métiers -*complémentaires mais nullement identiques.*

Nous ne le savons pas encore et ne savons pas pourquoi la technique pédagogique chère à Mme de Maintenon est périmée. Ne pourrions nous le deviner si nous nous sensibilisions à des choses que nous sentons nous aussi, mais tentons vainement de nous communiquer à nous-mêmes ?

Si l'on admet -et l'on voit mal comment ne pas l'admettre au moins à titre hypothétique - le "sens de la vie" défini par BERNARD à la page 4/11, la signification biologique du mot

"éduquer" émerge aussitôt d'elle-même : éduquer, c'est LIBERER. En même temps, deux FAITS dominent ipso facto les problèmes de l'éducation et en laissant *déduire* (ou à défaut deviner) un troisième qui circonscrit et prescrit des solutions pratiques à ces problèmes.

1.L'obéissance à *certaines* lois est condition sine qua non de la survie des sociétés humaines ou animales et des individus qui la composent.

2.Le droit de *désobéissance* à certaines lois -notamment à celles qui les contraignent de respecter des traditions qui leur interdisent de se soustraire aux servitudes instinctuelles des animaux- est condition sine qua non de la libération (l'"hominisation") des préhumains.

3. Il existe deux sortes d'AUTORITE :

(a) celle qu'exercent les parents et les maîtres qui veulent enrichir les enfants d'aptitudes à s'OBEIR A EUX-MEMES.

(b) Celle qu'exercent les personnes qui prétendent à SE faire obéir, à s'imposer en SOUMETTANT les enfants A LA VOLONTE DE LEURS MAITRES ET DE LEURS CHEFS.

TROIS QUESTIONS

1.Vous semble-t-il que "la mécanique mentale" qui fournit ces réponses soit "tombée pile" ?

2.Si vous y aviez réfléchi et vous *étiez écouté(e)* n'auriez-vous obtenu aussi immanquablement ces réponses qu'une machine à calculer interrogée sur le produit de la multiplication de deux nombres crache le résultat juste ?

3.Savez-vous pourquoi ces mécanismes sont infaillibles ? Souhaitez-vous que les raisons de leur infaillibilité vous soit expliquée depuis A jusqu'à Z ou préférez-vous les *découvrir* vous-même en vous sensibilisant aux signaux dont elle est issue et qui la révèlent ?

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire N° 4

1.Nom et Prénom, adresse postale *complète* (ne pas omettre le code postal), numéro du présent questionnaire et votre numéro d'inscription à ce cours, à inscrire dans la case inférieure du cadre (de droite) ci-dessus.

2.Avez-vous accepté, à titre d'hypothèse de travail, la théorie atavistique de BERNARD énoncée par PIERRE au bas de la page 6 ?

3.Dans l'affirmative, le point de non-retour est-il atteint par vous sur le terrain économique ?

4.Pouvez-vous vous représenter l'épreuve qui vous attend si vous vous condamnez à vivre entouré(e) -dans *tous les domaines*- de tricheurs tantôt insincères et malveillants, plus souvent sincères et bien intentionnés, mais toujours malfaisants ?

5.Le besoin de vérité -et la pulsion prosélytique- sont-ils assez forts chez vous pour justifier cette épreuve ?

6.Souhaitez-vous que, dans les prochaines leçons, nous cherchions à limiter la pénétration de l'orthologique au minimum nécesssaire à la réalisation (à moins cher) d'une unité intérieure moins exigeante ?

7.Essayer de *déduire* des propos d'ARIELLE les motivations ataviques enfouies dans les grands fonds de l'inconscient féminin ?

8.Notez cette leçon et faites-nous part de vos goûts : détaillez ce qui vous a plu, pas plu ou déplu d'y lire ?

9.Vos critiques, commentaires, objections et questions. *Pour gagner beaucoup de temps, numérotez vos questions et adressez-les nous sous forme de questionnaires :* nous pourrons vous répondre plus vite et plus clairement.

Questionnaire N° 4 bis
Cette désignation remplace "4S"

1.Si vous répondez sur une feuille séparée, prière de reproduire votre nom, adresse, etc.

2.UN EXERCICE DE SENSIBILISATION AUX "CAPRICES" DE VOTRE MEMOIRE **(1)** (p. 4bis/2) : Cet exercice est important mais peu urgent. Envoyez-nous vos réponses quand vous aurez trouvé le moment de détente propice à sa bonne exécution.

3.UN DEVOIR VRAIMENT UNIQUE (p. 4bis/3) : Convenez-vous que la substitution du bonheur au malheur est le SEUL problème humain, celui qui s'est posé à l'humanité depuis qu'elle existe et se pose encore à chacun de nous tant qu'il nous reste un souffle de vie ?

4.Convenez-vous que notre espèce est seule à posséder l'exorbitant privilège de CROIRE VRAIES DES CHOSES FAUSSES et de CROIRE FAUSSES DES CHOSES VRAIES **(2)** ?

5.Vous semble-t-il que les humains usent de ce privilège de plus en plus, autant qu'autrefois, ou de moins en moins ?

6.Etes-vous disposé(e) à essayer de "jouer le jeu" pour être heureu(x)se ou êtes-vous assez attaché(e) à vos privilèges spécifiques pour risquer de payer de vos larmes votre refus de jouer à ce jeu-là ? Avant d'en décider, lisez, relisez, et relisez encore la discussion d'Hubert, Bernard et Philippe (p. 4bis/3) jusqu'aux propos (encadrés) de Pierre à la page 4bis/4.

7.IMPORTANTISSIME : pouvez-vous suivre aisément la discussion serrée, précise et qui *semble* difficile (mais ne l'est pas) déclenchée par l'"enthousiasme re-débordant d'Hubert" et clôturée par la réponse de Bernard à la page suivante ?

SI UN OU PLUSIEURS PASSAGES DE CETTE DISCUSSION, QUI SE DEROULE DANS L'ATMOSPHERE RAREFIEE DE LA PENSEE SCIENTIFIQUE, NE VOUS SONT PAS PARFAITEMENT CLAIRS, FOURNISSEZ-NOUS L'OCCASION DE VOUS FAIRE PRENDRE CONSCIENCE DE L'ETENDUE DES RESSOURCES DE VOTRE CERVEAU EN PRECISANT LES PASSAGES QUI VOUS SEMBLENT PEU OU PAS CLAIRS.

8.Selon Bernard, l'emprunt aux végétaux d'un parallèle imagé nous renseignerait plus *accessiblement* -c.à.d. plus sensiblement (voire olfactivement) et moins cérébralement- qu'aucune théorie psychologique sur les effets, chez les humains, d'une substitution de la maturité à la sénilité. Nous deviendrions heureux en mûrissant au lieu de nous corrompre, de tourner à l'aigre ou de nous dessécher. *Pensez* et/ou *sentez* -vous que ce pourrait être plus ou moins vrai, voire beaucoup plus que moins ?

9. Répondez aux trois questions posées à la page 4bis/6.

1O.Notez cette leçon et dites-nous ce qu'il vous a plu, pas plu et/ou déplu d'y lire.

11.Vos critiques, objections, commentaires et vos questions, numérotées et posées sous forme de questionnaires.

Notes, questionnaire n°4bis

(1) Les travaux d'un neurochirurgien canadien, Wilder Penfield, ont prouvé que notre mémoire est aussi infaillible que celle des ordinateurs. Nos cerveaux n'oublient rien. Mais la *remémoration* de l'information enregistrée est SELECTIVE, sujette à des inhibitions "capricieuses".

(2) Par le moyen d'apprentissages appropriés, les humains sont parvenus à imposer aux animaux des comportements aberrants : ils agissent comme s'ils croyaient vraies des choses fausses et vice versa. Mais ils sont impuissants à violer eux-mêmes leurs instincts.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Cinquième leçon

L'ANTICHAMBRE

Lorsque ce cours fut mis à l'essai, l'I.F.O. s'est heurté à une difficulté au terme de sa 4° leçon. Celle-si déclenchait des réflexes d'un rejet indigné chez ceux qui étaient attachés à une "image de marque" précieuse entre toutes : la leur propre. Elle était faite de trésors hérités du passé. Celui qui leur tenait le plus à coeur était leur RESPECTABILITE. Cela se comprend aisément : les personnes déficientes en "self-respect" négligeaient les sauvegardes du "décorum" et versaient bientôt dans le "crapuleux". De toute évidence il fallait laisser à nos étudiants le temps de s'habituer à la vision d'un monde où le goût des faux-semblants cèderait le pas à des besoins de vérité, et les illusions d'une sincérité aveugle aux sauvegardes de la LUCIDITE : la révolution contre-révolutionnaire flottait dans l'air du temps. C'est pourquoi un obstacle presque insurmontable en 1968 s'est inversé en 1978 : la répugnance est devenue boulimie. Nos étudiants sont affamés aujourd'hui de leur propre incongruité et anxieux de se faire montrer, toutes nues, leurs indécences. Dix ans plus tôt, leur amour des beaux atours dont il fallait être paré pour se faire accepter -par soi-même en premier- imposait à nos héros un dialogue résolument OPPORTUNISTE.

PIERRE

Nous nous trouvons dans un cas embarrassant : un assez grand nombre de nos étudiants demandent le renvoi à début mars de la cinquième leçon. La plupart souhaitent plutôt l'accélération du rythme mensuel que son ralentissement.

MEDICUS

Coupons la poire en deux. Repoussons notre débat sur la morale au 15 mars, puis regagnons quelques jours à chaque leçon, de façon que la neuvième, qui achèvera ce premier cycle, paraisse comme prévu le 1er juin.

PIERRE

Je n'aime guère cette solution boiteuse : plusieurs étudiants ont montré qu'ils n'ont pas trop d'un mois pour se faire à l'optique orthologique. Chaque leçon exige du temps, non pour une assimilation intellectuelle toujours simple et facile, mais pour une *accomodation rétinienne* qui ne se fait pas en quelques heures. C'est pourquoi un cours est nécessaire. Données sous forme de livres et lues bout à bout, nos leçons n'auraient pas le dixième de leur efficacité. Mais que faire ? Comment donner satisfaction à des souhaits contradictoires ?

PHILIPPE

C'est facile : respectons les besoins de tous en ne donnant satisfaction à personne ! *(Aux étudiants)* Les sujets traités dans la quatrième leçon ont une importance décisive. Il est indispensable de laisser à vos rétines le temps de s'y accomoder. Deux mois y suffiront sans doute, mais il pourrait les falloir. Or le prochain sujet prévu sur notre agenda : "L'Intelligence

morale et la Morale intelligente" exigera une accomodation rétinienne au moins aussi bouleversante que l'économie transrubiconienne. Il serait absurde de vous soumettre à cette nouvelle épreuve sans ménager une transition. *(A ses collègues)* Que cette cinquième leçon serve de transition entre l'économie enfin humaine et la morale enfin intelligente. Ce serait simple : livrons cette fois encore notre leçon de gestion, qui ne compte que six pages, aux étudiants du cours d'initiation. J'y vois deux avantages : sans exiger plus de quelques minutes de travail, elle facilite l'accomodation rétinienne aux contenus de la leçon précédente. Et, reposant sur la logique primaire, elle familiarisera une fois de plus les étudiants du cours d'initiation (qui en auront peu d'occasions, et dont plusieurs en ont un besoin manifeste) avec la démarche du plus éblouissant de tous les penseurs : Monsieur de La Palisse. Après quoi quelques lignes, peu laborieuses elles aussi, nous trouveront réunis dans l'antichambre de la morale.

PIERRE

Bien que j'y perde la face (je m'étais engagé, dans la deuxième leçon, à ne plus introduire de sujets économiques dans ce cours, et cette fois sera la troisième !) cette solution résoudra bien notre dilemne. *(Aux étudiants)* Pardonnez-nous ce changement de programme. Attentifs à nous adapter à vos réactions, nous ne savons jamais, d'une leçon à l'autre, où *vous* nous entraînerez.

En plus des avantages signalés par Philippe, l'incorporation de cette leçon dans le cours d'initiation est opportune parce qu'elle permet l'acquisition d'une connaissance importante même aux étudiants qui ne s'intéressent pas à la vie économique : la quatrième loi du machinisme, qui abrite les humains des conséquences de la troisième. Directement ou non, nous sommes tous les victimes de cette troisième loi, et nous en sommes menacés dans notre existence. Il est rassurant, et dès lors utile, d'apprendre pourquoi et comment ce cauchemar ne saurait tarder à faire place à un rêve.

Cinquième leçon du "Cours de Gestion" :
LA QUATRIEME LOI DU MACHINISME

HUBERT

Laissez-moi parler franc : vous vous êtes engagés dans une mauvaise voie. J'admets que notre quatrième leçon était substancielle. Nul ne l'a trouvée fastidieuse . Je me suis moi-même laissé aller à prendre un intérêt de dilettante aux questions psychologiques et sociologiques évoquées. J'ai eu tort: c'est un luxe, un amuse gueule, et l'heure est aux affaires sérieuses, aux plats de résistance. Mon souci prioritaire, et celui d'un sur trois des étudiants de ce cours de gestion est de gagner de l'argent, et vite ! Assez d'école buissonière. Ecoutez la réponse, sympathique malgré tout, de GM .113 à votre questionnaire:

"Note : 18/20. Cette leçon est très vivante, fort dans le style du "Défi". Le jour où votre cours deviendra REELLEMENT PRATIQUE je vous donnerai 20/20 ! Quand vous déciderez-vous à passer à la pratique ? Les préliminaires n'auront donc jamais de fin ?

Cet étudiant a bien traduit mon sentiment. Commencez, s'il vous plaît, par décrire les moyens pratiques de la rentabilisation des entreprises, quittes à les situer ensuite autant qu'il vous plaira dans leur contexte théorique. Cela reviendra au même à la fin. Mais ceux que la théorie n'intéresse pas, ou qui n'ont guère de temps à lui consacrer, vous en sauront gré : ils échapperont à l'épreuve franchement désagréable que vous leur infligez comme à plaisir, peut-être sans vous en douter.

PIERRE

Nous avons pleine conscience de l'impatience de nos étudiants, de la lenteur de nos démarches, et de l'irritation qui s'ensuit nécessairement.

HUBERT

Vous faites bien pis que décevoir l'impatience : vous soumettez vos étudiants à une nouvelle sorte de supplice. Vous leur promettez des carottes sans leur en montrer jamais aucune, mais avec juste -tout juste- assez de vraisemblance pour que, de leçon en leçon, on vous suive la bouche ouverte. Puis vous en profitez pour nous enfoncer des navets plein la gueule ! Ce sont des coups à ne pas faire. Ils vous semblent permis parce que vous vous trouvez aimer les navets. Les hommes d'affaires ne sont pas dans ce cas. Ils détestent, croyez-m'en, les théories. Donnez-nous des conseils pratiques. Dites-nous ce qu'il faut *faire* pour gagner de l'argent. Nous sommes des hommes d'action. Nous voulons agir et vous abandonner le soin de théoriser. Trêve de navets s'il vous plaît !

PHILIPPE

L'idée est excellente. Vous voulez savoir ce qu'il faut faire pour gagner de l'argent à la pelle ? Voici une recette infaillible : appliquez-vous à faire très précisément le contraire de ce que vous avez toujours fait. Prenez des mesures diamétralement opposées à celles que vous vous apprêtez à prendre. Je m'arrache les cheveux de n'avoir pensé plus tôt à diffuser cet enseignement: notre cours de gestion n'aurait comporté qu'une leçon de dix lignes, et nos étudiants nous auraient donné 20 sur 20 !

HUBERT

Ne faites pas le malin ! Vous savez mieux que personne que votre boutade n'a aucun sens. Ou, si elle en a un, montrez le nous. Illustrez-la d'un exemple concret.

PHILIPPE

Volontiers. Prenons l'exemple de PEUGEOT, CITROEN et RENAULT, ils ont consommé un mariage de déraison dans le train de l'enfer. L'échec des récentes épousailles de CITROEN et de FIAT ne leur a pas ouvert les yeux. S'ils veulent gagner de l'argent à pleins tombereaux, la première condition à réaliser est très claire : qu'ils divorcent !

HUBERT

Pourquoi voulez-vous qu'ils divorcent ?

PHILIPPE

Pardon ? J'ai dû mal entendre.

HUBERT

Je vous demande pourquoi PEUGEOT, CITROEN et RENAULT devraient, selon vous, divorcer ?

PHILIPPE

Pourquoi ? Vous m'étonnez : que signifie cette curiosité insolite ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

BERNARD

Si vous détestez les navets, mon cher Hubert, abstenez-vous d'en demander.

HUBERT

Le ciel m'en garde ! Je ne vous demande pas de théories. Dites-nous de quelle façon *pratique* un divorce serait profitable à CITROEN et à FIAT.

PHILIPPE

Ils gagneraient de l'argent à pleins tombereaux.

HUBERT

Ne faites pas l'idiot : comment voulez-vous qu'on accepte vos affirmations gratuites ?

PHILIPPE

Ce n'est pas moi, c'est vous qui voulez qu'on nous croie sur parole.

HUBERT

Ta-ta-ta ! Vous vous payez ma tête à trop bon marché, et ça ne prend pas. Vous savez fort bien ce que je veux, mais vous faites la bête. Nous demandons des explications, mais *pratiques,* des préceptes *applicables.* Nous vous abandonnons de grand coeur toutes vos "lois", comme nous laissons les leurs aux juristes. Seuls nous intéressent les "décrets d'application". Voilà ce que nous vous demandons? Donnez-nous les décrets d'application de vos lois économiques, mais pas de théories. Trêve de navets !

PHILIPPE

Il est trop vrai que les théories sont répugnantes aux hommes d'affaires. Ils sont les passagers non pas seulement d'un train de l'enfer, mais aussi d'un navire tombé en panne dans un océan d'ignorance. Le scorbut y fait des hécatombes, mais, tant qu'il leur reste un souffle, les survivants gémissent cette complainte :*"Du gigot ! Qu'on nous donne du gigot bien saignant, mais pas de citron ! A bas les citrons ! A mort les producteurs de citron !..."*

Les hommes d'affaires ne veulent rien savoir, ni surtout rien apprendre. Ils ne veulent ni citrons ni navets. Qu'on ne leur parle pas de la seule chose au monde qui puisse les sauver. Un instinct sûr les poussant au suicide, tout ce qui est vrai leur fait horreur. *(Aux étudiants)* Aussi sommes-nous heureusement surpris que, sur trois d'entre vous, deux consentent de bonne grâce à se laisser instruire. Mais il reste un troisième, qui ne l'entend pas de cette oreille : il ne veut rien apprendre parce qu'il ne veut rien savoir. Il se débat,se défend pied à pied, et oppose au réel une opacité quasi-surnaturelle. Nous vous montrerons dans une prochaine leçon, car

elles sont instructives, les astuces inouïes qu'il oppose au vrai. Pourquoi ? C'est facile : il ne veut entendre parler que de gigot !

MEDICUS

Il semble être victime d'une sorte de frénésie du suicide.

PHILIPPE

Nullement. Son cas est simple : il est victime de sa propre inertie. Il est, comme nous tous, paresseux, entêté, peu porté à l'effort, attaché donc aux traditions qui dispensent de tous frais d'intelligence. Or, depuis qu'il existe des hommes d'affaires, ils ont été nourris de gigot. Il leur a toujours suffi d'être voraces et ignares pour prospérer dans le plus satisfaisant des mondes simiesques. Dès lors, pourquoi s'instruirait-on ? Quel effort inutile, quelle perte de temps quand il suffit d'être gourmand ! Regardez autour de vous : les grands hommes qui dominent l'Occident sont plus voraces et ignares que jamais, et ils sont les singes les plus arrivés, donc les plus admirables. On les donne en exemple aux jeunes gens. Et l'on voudrait que ceux-ci fassent l'effort de s'instruire ? Taisez-vous, malheureux : ce serait blasphémer ! Ce serait faire le contraire de ce qui s'est toujours fait, le contraire de ce que font les babouins les plus glorieux ; ce serait un moyen sûr de faire des carrières opposées à celles des voraces et des ignares, ce serait devenir le contraire de ce qu'ils sont. Ce serait, en un mot, le monde à l'envers ! Comment s'étonner que l'immense majorité des humains ne veuillent pas en entendre parler ?

Ils s'assureraient, pourtant, une toute petite compensation : ils resteraient vivants dans un monde qui s'écroule. Au contraire, du premier au dernier, les grands singes ignares et malfaisants sont voués à l'extermination. *(Aux étudiants)* Si vous voulez rester vivants d'abord, puis devenir bienfaisants, quelques connaissances théoriques *toutes nouvelles* vous sont aussi nécessaires que l'acide ascorbique aux malades atteints du scorbut.

PIERRE

C'est pourquoi nous ne pouvons éviter de décevoir ceux qui, anxieux d'appliquer sans retard des recettes pratiques pour gagner de l'argent, voudraient brûler les étapes. *(Aux étudiants)* Vous ne pourriez appliquer, sans les comprendre, les connaissances qui vont vous être apportées ici. Si vous n'acquerriez d'abord la *certitude* d'être dans le vrai, vous n'auriez pas le courage de poser les actes qui vous assureront la survie et la prospérité. Pour faire le contraire de ce qui s'est toujours fait, il faut le courage de la folie ou celui de la lucidité. Notre tâche est de vous procurer les moyens de voir clair en éclairant les faits, et c'est à cela que servent les théories.

PHILIPPE

Pour un nombre chaque jour grandissant de personnes, rester vivants (dans l'ordre économique), c'est tout d'abord échapper à la concurrence des machines. Il faut surtout les empêcher de nous tuer, puis les contraindre à nous servir. *(Aux étudiants)* Je vous signale en passant que, comme par hasard, les "troisièmes hommes" parmi vous se sont distingués par une remarquable inaptitude à découvrir les moyens de mettre les machines au service des humains. Ceux qui refusent les théories se trouvent être ceux qui en ont le plus criant besoin : il faudrait un singulier optimisme pour penser qu'une personne incapable d'entrevoir le moindre début de solution à un problème à la fois aussi crucial et aussi simple puisse

prétendre aux rôles de dirigeant. Dans un monde où la voracité ne suffit plus pour dominer, il est devenu nécessaire de diriger, et nul ne s'acquiterra des tâches du dirigeant sans prendre conscience des ressources que met à sa portée la quatrième loi du machinisme.

Avec l'assistance de Monsieur de La Palisse, élaborons la tous ensemble. Comme nous l'avons dit dans le quatrième questionnaire de notre cours de gestion, cette loi s'obtient par addition de la deuxième et d'un corollaire immédiat de la première loi des ensembles économiques. Reprenons-les.

Deuxième loi du machinisme

Sans cesse améliorée, la Machine produit toujours mieux, toujours plus, plus vite, à meilleur compte.

Première loi des ensembles économiques

L'ensemble du pouvoir d'achat économique des humains égale l'ensemble de leurs ventes. Algébriquement : p = v. Le corollaire le plus immédiat de cette première loi est celui qui, en permutant ses termes : v - p, s'énonce ainsi : *l'ensemble des ventes des humains ENGENDRE l'ensemble de leur pouvoir d'achat économique.* L'addition de ces deux lois nous fournit la :

QUATRIEME LOI DU MACHINISME

L'industrie crée spontanément un pouvoir d'achat égal à toute la production Q U' E L L E V E N D.

En d'autres mots : l'Industrie, qui sait déjà produire tout ce qu'elle peut vendre, résoudrait tous les problèmes *économiques* de l'humanité si elle APPRENAIT A VENDRE TOUT CE QU'ELLE PEUT PRODUIRE. Elle actualiserait la prospérité fabuleuse qui est virtuelle dans ses qualités d'incomparable servante. Elle renouvellerait, mais à la puissance *n,* le miracle économique de l'Allemagne hitlérienne.

PIERRE

Cette prospérité serait "fabuleuse" en effet. Armé d'un ordinateur, un de nos collègues américains a calculé en gros ce qui se passerait si l'Amérique affectait une somme égale à celle que la guerre du Vietnam a absorbée en 1967 et 1968 à l'achat et au maniement d'outils de production au lieu de destruction. Après cinq ans de ce régime, le revenu national de l'Amérique dépasserait (en théorie) huit mille milliards de dollars, soit l'équivalent de quelque 8O millions d'anciens francs par an pour une famille de quatre personnes. Les réalisations fantastiques que permettraient de telles ressources défient l'imagination.

PHILIPPE

Ces résultats théoriques ne seraient évidemment pas atteints. Des goulots d'étranglement, dont plusieurs sont corollaires de la première loi du machinisme, limiteraient cette "expansion" de cauchemar. La prospérité n'en dépasserait pas moins tout ce qu'on peut imaginer. Ceux dont l'idéal est de gagner de l'argent en seraient bien attrapés. Il leur deviendrait

impossible de continuer à regarder l'argent comme un symbole de l'importance et du succès : tout le monde aurait bientôt plus d'argent que de désir d'en dépenser ! Or aucun doute n'est permis : c'est ce qui va se passer, et très vite. C'est *psychologiquement* inévitable : faute d'y avoir vraiment goûté, les hommes ont soif de richesses, et, si l'on met la machine à leur service, elle les en inondera. Si on ne l'y met pas, elle les tuera. Faites votre choix.

MEDICUS

Peut-être les tuera-t-elle dans les deux cas : on crève de pléthore plus vite et plus sûrement que de privations, pour ne rien dire des pollutions industrielles !

BERNARD

Il est clair que la solution mécanique de nos problèmes économiques créera beaucoup plus de problèmes individuels et sociaux, et bien plus difficiles, qu'elle n'en résoudra. La noobiologie, en revanche, les résout magnifiquement. Nous sommes au siècle où les destins de l'Homme se réalisent. Des solutions justes à *tous* nos problèmes -je répète à T O U S les problèmes humains, du premier au dernier -apparaissent spontanément, pareilles aux herbes folles qui surgissent dans les terres labourées.

HUBERT

Vous m'en voyez furieusement soulagé ! Je frémissais de penser aux orgies dont la menace assombrit nos trop riches horizons ! Malgré les herbes de Bernard, je n'aurais plus un poil de sec si un petit détail ne semblait vous avoir échappé : l'industrie n'a jamais été capable de vendre tout ce qu'elle peut produire, et je ne vois pas ce qui lui en fournirait les moyens dans les belles choses que vous nous avez dites !

Je ne prétends certes pas à minimiser vos mérites : vous avez découvert une "loi" sensationnelle, dont la beauté serait encore plus éclatante si vous l'énonciez ainsi "*Si tout allait tout à fait bien, tout irait tout à fait bien..."* Bravo ! C'est d'une admirable clarté. Vivent Monsieur de La Palisse et sa "logique primaire" ! On doit reconnaître que ce diable d'homme ne se trompe jamais. *(Aux étudiants)* Vous êtes solennellement invités à prendre ces merveilles au sérieux. Je vous ôte mon chapeau si vous y parvenez !

PHILIPPE

Un jour que son génie l'inclinait aux pensées profondes et subtiles, Monsieur de La Palisse s'abîma plusieurs heures dans la méditation, puis énonça cette loi économique éternelle :*" Pour que les producteurs vendent toute leur production, il faut et il suffit qu'on la leur achète."* Qui, après cela, hésiterait à le prendre au sérieux ? Monsieur de La Palisse est le plus grand penseur qui ait vécu.

Hélas, cette gigantesque pensée s'était perdue. Depuis plus de quatre siècles, nul ne s'est montré capable d'une puissance de raisonnement suffisante pour la redécouvrir, et c'est pourquoi les Singes ont eu la partie si belle : oublier les acheteurs était un moyen sûr de faire broyer les peuples par la machine en rendant *mathématiquement impossible* le jeu normal de la quatrième loi du machinisme. Dès ce moment, la mévente était arithmétiquement certaine : la production mécanisée ne pourrait pas se vendre tout naturellement. Seule une fraction trouverait preneurs et, dès lors, la Vente deviendrait le P R I V I L E G E des S.P.V.P.I., des

Singes les Plus Voraces et les Plus Ignares. Le tour était joué. Et, avant de mordre la poussière, *Homo Sapiens*, devenu *Homo supermercator* (l'Homme des supermarchés), *connaîtrait le délice de se faire baiser les pieds par les derniers survivants d'une espèce en voie d'extinction : Homo accaptens* (l'Homme acheteur).

Vous demandiez, Hubert, ce que nos dirigeants doivent faire pour gagner de l'argent . Cela se résume en trois mots : APPRENDRE A VENDRE. Tel sera le sujet de notre prochaine leçon. Avec l'assistance de Monsieur de La Palisse, peut-être aurons-nous quelques chances de nous soustraire aux influences ataviques qui contraignent les voraces à rationaliser, à déguiser en "science économique", leur besoin instinctif de dévorer tout, à commencer par leurs propres acheteurs, ce qui se trouve être le meilleur moyen connu d'en manquer bientôt.

PIERRE

Il importe de comprendre la signification de cette leçon. Sous des dehors presque amusants, elle désenfouit des vérités cruelles. Peut-être les impatients commenceront-ils à entrevoir les raisons de notre lenteur : les motivations économiques des humains sont, de toute évidence, celles qui exigent le plus de vigilance.

MEDICUS

C'est dans les méandres de la sexualité que semblait se cacher nos motivations les plus secrètes. A en juger par l'universalité et surtout par l'incroyable grossièreté des rationalisations dont *Homo oeconomicus* n'a jamais cessé de se servir pour se cacher de lui-même, on est tenté de penser que l'Homme serait asservi à la pulsion alimentaire bien plus qu'à la sexuelle !

BERNARD

Cete hypothèse a été vérifiée chez les rats, mais la différence de force : 18 pour la pulsion alimentaire contre 13 pour la sexuelle, est loin de suffire pour expliquer le caractère par trop outrageux de nos rationalisations économiques et l'universalité du refus des "évidences bestiales". Mais tout s'explique quand on tient compte d'un fait incontestable : c'est sur le terrain économique que s'assouvissent nos pulsions alimentaires ET sexuelle, ET notre volonté de puissance. C'est en devenant riches que nous comblons en nous les instincts du vieux singe. Nous devenons puissants, nous jouissons d'une grande autorité, nous dominons les autres mâles et nous nous abritons de leur concurrence tant pour les femmes que pour les "biens" de ce monde.

PHILIPPE

Si *Homo oeconomicus* n'était un beau singe, convenez qu'il serait un vilain monsieur. L'hypothèse simiesque étant donc éminemment charitable, il faut la garder toujours présente à la mémoire pour adoucir nos moeurs : au lieu de nous indigner des agissements des personnes augustes, nous prendrions du plaisir à leur donner des petits sachets de cacahuètes.

PIERRE

Nous devons résister à la tentation d'avancer vite dans ce cours parce que les doctrines économiques contemporaines n'ont leurs sources ni dans la raison, ni dans l'étude objective des phénomènes, ni dans rien de ce que les hommes consentent à apprendre d'eux-mêmes. Elles sont les fruits subjectifs d'atavismes "honteux" et, dès lors, pieusement refusés, refoulés,

invisibles.

BERNARD

Ces tabous sont hérités -et entachés- du péché *originel* dans l'acception biogénétique de ce mot : ils trahissent nos *origines* animales et le besoin, qui survit en nous, de dominer les faibles, et de les tuer s'ils résistent.

PIERRE

Notre seul moyen de nous débarrasser d'un mortel héritage fait de tabous rationalisés (et baptisés "sciences économiques") est de faire résolument *TABLE RASE de TOUT ce que nous avons appris et croyons savoir en matière d'économie et de finance.* Nous devons repartir à zéro, puis prendre des précautions féroces pour échapper aux dangers qui menaçent sans cesse tous les hommes. Est-il besoin de dire que nous avons pleine conscience d'y être tout aussi exposés que nos devanciers? Le seul moyen dont on dispose pour y échapper sûrement est de se cramponner, sans jamais lâcher prise, à la logique primaire : elle est seule à ne JAMAIS nous tromper. Voilà pourquoi, au risque d'impatienter nos étudiants, nous resterons obstinément accrochés aux basques de Monsieur de La Palisse pour franchir en sécurité les premières étapes du voyage qui nous conduit dans un monde où le Vieux Singe est enfin mis à sa juste place. C'est après seulement qu'il devient possible, en découvrant celle que la nature a préparée pour nous, de *prendre possession de notre héritage d'hommes.*

FIN DE LA LEÇON DE GESTION

PHILIPPE

Nous voici enfin entre gens bien : le rideau est tombé sur les étudiants du cours de gestion. Le ciel me garde de médire de mon prochain, mais, avec toute l'indulgence du monde, on ne peut s'empêcher de les trouver moches. C'est des pauv'types.

HUBERT

Vos plaisanteries, Philippe, sont détestables. Vous deviez nous parler, il me semble, de la morale. Vous commencez bien !!

PIERRE

J'ai peur qu'il ait commencé -un peu trop bien !

PHILIPPE

Ne soyez pas si pressés : Il n'est question encore que d'un passage dans l'antichambre de la morale. Or, si je ne me trompe pas trop, nous y avons été enfermés dès les premières lignes de cette leçon, puisqu'on n'a cessé d'y rêver de profits. Souvenez-vous des propos de Medicus dans la MORALITE DE LA FABLE : *"Je cherche toujours à faire faire de BONNES AFFAIRES PSYCHIQUES à mes patients".* M.M. Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg, il est vrai, dénoncent avec indignation l'"excellente opération" qu'est parfois la morale. Non pas la leur, bien sûr : celle des autres. Mais il s'est trouvé des esprits chagrins pour s'offusquer -à grand tort selon moi- de leur sens commercial.

Un des pouvoirs -sinon la raison d'être- de la morale est de payer des dividendes. Elle

est donc assimilable - partiellement tout au moins- à une affaire économique. Ne faut-il pas soupçonner sa faillite, au siècle où nous sommes, de se situer sur ce terrain-là ? Ne faut-il pas soupçonner les moralistes contemporains d'être mauvais économistes, et de n'avoir PAS le sens des bonnes affaires ? La morale intelligente doit-elle prendre ses appuis sur la comptabilité psychique, pour obtenir de larges crédits au compte des Profits et Pertes Moraux ?

Telles sont mes réflexions d'antichambre. *(Aux étudiants)* Je les livre toutes brutes à vos méditations, mais prenez garde à un détail : chacune de ces réflexions est suivie d'un point d'interrogation. Veuillez bien vous poser ces questions avant de réfléchir à celle-ci : la morale intelligente serait-elle *tout à fait autre chose* ?

COURRIER DES ETUDIANTS

UNE DEFENESTRATION *Hubert et Philippe ont eu la surprise de recevoir les lettres suivantes* :

Mon cher Philippe,

Il semble, selon toi, qu'il faille se prendre la main dans le sac si l'on veut quelques chances de "comprendre comment et pourquoi ces choses effrayantes se passent" (Rubicon, page 228). Or je me prends chaque jour en flagrant délit de volonté de puissance simiesque. Il n'est guère de jour où je ne regarde d'un oeil égrillard quelque jolie et appétissante guenon, et j'en suis chaque fois conscient. Je sais aussi que la moindre de mes actions altruistes n'a guère d'autre but que de me faire reconnaître comme un grand et bon singe. *Mais je n'en suis guère avancé.* Bien à toi, (signé) PATROCLE.

Mon cher Hubert,

Veuille bien m'excuser de t'avoir sous-estimé en cote d'amour. Je t'avais pris pour le dernier des ignares et pour le premier ennemi du genre humain. Je m'en repens. Peut-être était-ce orgueil : j'avais honte de toi et de moi. Je voulais me mettre du côté des intelligents et des évolués. Je suis revenu à plus de modestie. Et, puisque nous en sommes à la saison des voeux, je nous souhaite à tous deux d'accéder cette année au royaume de Transrubiconie. Bien amicalement, (signé) PATROCLE.

Dans le document qui accompagnait ces deux lettres, nous extrayons ce qui suit :

Je désire que la 5ème leçon ne soit pas repoussée. Je suis atteint d'une véritable boulimie d'écrits orthologiques. J'ai jeté une sorte d'appel au secours dans mon dernier courrier, ce qui m'a valu de me faire appeler PATROCLE. Mais j'ai maintenant le sentiment de n'avoir pas involué en me rapprochant d'Hubert. Peut-être est-ce réparer une injustice. Je constate les pouvoirs de l'orthologique mis en évidence par Pierre, Bernard et Philippe, et je ne m'éloigne pas d'eux car je sais qu'ils ont raison. Mais je ne sais pourquoi, il me vient une tendresse pour Hubert. Plutôt qu'une involution, je me demande si ce n'était une étape nécessaire.

En qualité de réfractaire, Patrocle est devenu scandaleux. Il s'est disqualifié pour cet emploi. Nous le défenestrons en grande pompe et faisons serment de résister désormais à toute tentation d'affubler nos étudiants de prénoms empruntés à la Mythologie. Loin d'involuer, Patrocle semble évoluer très favorablement. La collection "survivre" laisse souvent ses lecteurs "sur leur faim", et beaucoup s'en sont plaints à juste titre : elle devrait la leur aiguiser, la transformer en boulimie. Plus nombreux encore sont ceux qui méconnaissent l'importance du rôle d'Hubert, qui est notamment le porte-parole de nos opacités. C'est un homme qu'il faut toujours laisser et même faire parler, pour éviter de continuer à confondre nos paresses et notre silence intellectuels avec de la sagesse ou de l'intelligence. Nous devons toujours inviter l'Hubert qui se tient coi en chacun de nous à vider son sac, puis il faut en trier le contenu, où des choses utiles et éclairantes manquent rarement. Félicitations à Patrocle, ou plutôt ABEL, car c'est ainsi que nous le baptisons en qualité d'étudiant non réfractaire.

Dans sa lettre à Philippe, une remarque importante doit retenir l'attention : "Mais je n'en suis guère avancé". *Patrocle n'est certes pas le premier à s'apercevoir que, contrairement à ce qu'ont pensé trop longtemps les psychanalystes -et à ce qu'ils sont restés trop nombreux à penser- la CONSCIENCE et l'AVEU de motivations jugées autrefois inavouables (mais dont on n'est pas loin de se faire aujourd'hui une regrettable sorte de gloire) ne suffit aucunement à nous guérir de nos névroses. Pour nous en débarrasser, en d'autres mots : pour faire éclore en soi des motivations authentiquement humaines, il ne suffit pas de DEPISTER celles qui sont préhumaines (subconscient = subhumain), il faut les COM-PRENDRE. C'est après seulement qu'il devient possible de les REMPLACER par des motivations d'adultes, seules satisfaisantes après douze ans. Voilà ce que fait pour nous l'orthologique.*

LE CAS D'ADAM *Voici ce qu'écrit Adam, un autre étudiant qui semblait réfractaire (IM.114) : il a failli être choisi pour tenir le rôle de Patrocle :*

Que ma vision du monde soit en train de changer, je le crois. Elle devient, ce me semble, plus accrochée au réel, plus dépouillée ; elle m'ouvre les yeux au pharisaïsme qui guidait ma pensée comme ma conduite. Mais cette perte d'illusion ne s'accompagne d'aucune tristesse, d'aucun découragement. Elle a même un côté reposant : je n'ai plus à me jouer la comédie d'un homme "bien", qui pense et voit juste, qui a su établir en lui une hiérarchie saine et belle, un monde cohérent. Certes, des grincements intérieurs m'avertissaient parfois. J'avais souvent l'impression de n'être qu'une outre gonflée de vent. Je sais maintenant que j'en suis une, et cela me donne le repos à l'esprit...

Mille félicitations à Adam, qui a franchi sans aucun aide, et bien plus tôt que prévu, une grande étape : il a découvert à lui tout seul une des premières conditions de la RELAXATION INTELLECTUELLE, qui vide de leur vent les outres que nous sommes, et prépare la place au réel.

LE "DOSSIER ROSALINDE" (1ère partie)

1. Une critique du "Défi Européen" :

Je viens de lire le "Défi Européen".

Je crois que vous prenez les étudiants pour des idiots (et je reste polie) : tout ce que vous avez cru découvrir dans le chapitre 5, nous le savions déjà.

Dans le chapitre 6, votre critique de Marx est identique à la nôtre : à part une très petite minorité d'attardés qui n'ont rien à voir avec cette révolution (celle de mai-juin 1968), personne ne songe à calquer la nouvelle société sur Marx. Si nous parlons encore de lui, c'est à causse de la démarche de sa pensée, de son analyse, qui peut encore être utile. Il ne s'agit pas de prendre tous les points de ses ouvrages et de les appliquer. Il faut le dépasser, et nous en sommes conscients. Nous savons que le progrès est le privilège des bourgeois, mais nous voulons y faire *participer* les travailleurs. Marx, dites-vous, a sauvé les bourgeois en croyant faire le contraire. Marx le croyait, pas nous. A propos de son inconscience, je vous signale qu'à la faculté de Nanterre un séminaire se propose entre autres d'expliquer Marx par Freud.

Vous ridiculisez le qualificatif de "philosophe" appliqué à Marx. Je le trouve plus philosophe que des Bergson et des Kant, qui ne nous *servent strictement à rien.* Auprès de ces baratineurs, Marx a vraiment cherché les problèmes de l'humanité. S'il n'a pu les résoudre, il les a au moins fait surgir. C'est la seule façon dont j'entends le mot "philosophe" : l'opposé des "chiens de garde" de Nizan.

Au chapitre 7, vous vous demandez si notre révolte était marxiste. La question ne se pose pas : elle ne l'était *absolument pas.* Si les gens se réfèrent à Marx, c'est que, Marcuse excepté, ils n'ont *aucun pilier intellectuel à invoquer.* Une preuve de son non-marxisme : elle a commencé chez les étudiants et les intellectuels, puis s'est propagée dans la masse des travailleurs, qui l'ont étouffée. Le schéma marxiste est absolument opposé.

Vous dites que le prolétariat est une abstraction. Sûrement pas économiquement : pour moi, c'est une masse au service de la production et de ceux qui la possèdent. Mais, du fait de son instruction et de son travail, il n'a droit à aucune initiative.

Vous cherchez un socialisme authentique, baigné de liberté : la réponse est le socialisme libertaire. C'est Proudhon quelque peu aménagé. Malgré l'ancienneté de ses écrits, je le trouve à peu près convenable. J'aimerais, si possible, j'aimerais vos critiques sur Proudhon ou sur l'*anarchie.*

Dernière critique : vos livres ne sont pas du tout *vulgarisables.* Votre vocabulaire est très spécifique, très scientifique. Qui s'est arrêté devant le baccalauréat ne peut lire qu'armé d'un dictionnaire. Prenons un mot qui revient très souvent : symbiose. Tirez les conclusions vous-même. A part cela je suis d'accord avec tout le reste. En particulier la dernière réplique à la page 95 !!

2. Réponses de Rosalinde au 4è questionnaire.

Q : Les pouvoirs généraux de l'orthologique vous sont-ils devenus perceptibles ? Dans l'affirmative, quels pouvoirs lui avez-vous reconnus ? R : Une vue aérienne et claire, qui semble faite à la fois de logique et d'une nouvelle sorte de psychanalyse.

Suit une lettre à Bernard :

Je suis d'accord, Bernard, avec vos déclarations, ainsi que celles de Philippe, sur le symbolisme de la machine et ses conséquences. Mais je suis choquée par la façon dont vous attaquez toujours les démocraties populaires. Je ne défends pas les modalités de ces régimes, mais je n'approuve pas votre mépris : je ne pense pas que les dirigeants de ces pays soient plus *insincères* que ceux des pays d'Occident, *au contraire.* Je pense qu'après leur révolution, ces gens-là ont fait du mieux qu'ils pouvaient pour mettre leur pays en valeur, et tenté de *libérer* le peuple dans la mesure de leurs possibilités (puisque, évidemment, ils ne sont pas orthologiciens !). Vous parlez de ne jeter la pierre à personne, mais ne pouvez vous défendre de la lancer de toute la force de vos sarcasmes sur ces gouvernements. Je reproche aussi à vos cours un ton bien peu modeste, qui est assez agaçant. Quand vous annoncez une de vos "découvertes", vous vous en gargarisez une demi-page avant et une demi-page après, comme si vous veniez de découvrir l'Origine !

Enfin, vous n'avez pas prouvé la liberté : l'acquisition de flagelles et de chose de ce genre pour survivre n'explique rien : vous n'allez pas me dire que ces êtres unicellulaires ont eu l'intelligence créatrice de se fabriquer un corps organisé et des sens : le monde qui les entourait était en conditionnement qui impliquait une adaptation, rendue nécessaire en outre par l'instinct de conservation. Je ne vois là aucune trace de liberté fondamentale. Enfin, je dois vous dire combien me révolte votre façon d'attirer à votre orthologique en disant : "venez, nous allons faire de vous des dirigeants qui gagnerez plein d'argent !..." Belle morale, belle motivation, en effet !! Voilà de quoi changer l'homme !...

PIERRE

Cette première partie du dossier Rosalinde fournit des matières aux étudiants-professeurs. La suite en fournira aux apprentis-éducateurs. Nous invitons nos étudiants à s'éprendre de Rosalinde, qui a eu la gentillesse et le courage de se livrer à tous. Nul ne lira son dossier sans un serrement de coeur : le mal que lui ont fait ses maîtres est trop visible et trop étendu. Les dégâts sont si grands qu'il pourra sembler difficile, au début, d'aimer beaucoup Rosalinde : on est tenté trop souvent de lui donner le martinet !

HUBERT

Certes, mais c'est pour son bien.

PHILIPPE

Parbleu ! La polissonne en a un besoin si urgent qu'il serait navrant de se refuser la satisfaction de le lui donner !

PIERRE *(aux étudiants)*

N'en croyez surtout rien : comme nous tous à l'I.F.O., Philippe s'est épris d'une chaude affection pour Rosalinde. Nous avons pleine conscience de lui devoir mille choses, mais pas de sévérités. Vous avez lu la première partie de son dossier. Peut-être vous semble-t-il déjà accablant, mais je vous demande de nous en croire : il ne l'est pas pour elle. Il n'accable que ses professeurs. Nous devons, tous ensemble, lui donner ce qu'elle n'a pas reçu d'eux. La nature humaine fera le reste, et, si nous ne nous trompons pas trop, c'est le miracle auquel vous allez assister. Vous avez un moyen d'y prendre part : éprenez-vous de Rosalinde *telle qu'elle est.* En d'autres mots : comprenez-la.

VIR OECONOMICUS, MULIER OECONOMICA, HOMO SOCIALIS

BERNARD

Ennuyeuse entre toutes, cette cinquième leçon fournit un début d'explication des raisons pour lesquelles nos étudiants *des deux sexes* ont été entraînés sur le terrain économique dès la 2è leçon de ce cours. L'objectif était de leur procurer la *première condition d'une liberté à la fois intérieure et sociale.* Toutes les activités de tous les organismes vivants sont implantées sur le terrain économique, qui est celui où se situe le premier de leurs problèmes : la survie des espèces et (accessoirement) celle des individus. C'est sur ce terrain que s'assouvissent nos plus impérieuses pulsions animales, qui font de nous des esclaves tant que nous restons impuissants à les hominiser. Est-il besoin d'ajouter que ces servitudes élémentaires pèsent également, quoique leurs effets soient différents sur les deux sexes ? *Vir* ou *mulier, Homo oeconomicus* a toujours été un "beau singe" !

D'où vient alors la violente aversion, qui prend les proportions d'un tabou, d'à peu près toutes les femmes pour l'économie politique ? Bien que vital et *vécu* entre tous, ce sujet ne les touche , ne les rejoint, ne les atteint pas. Il leur engendre un ennui prodigieux, il les agace *profondément.* Pourquoi ? Quand nos étudiantes l'auront compris, elles auront franchi un pas immense vers la connaissance d'elles-mêmes. Une des sources de leurs plus lourdes angoisses sera tarie. Une des causes constantes de leur inaptitude à *élever* des enfants disparaîtra : *élever* un enfant ou un adulte, c'est lui apprendre à *se soustraire à ses servitudes en les acceptant.* Je rappelle la prophétie de Philippe dans le premier chapitre des JEUX : vous allez, Mesdames et Mesdemoiselles, aimer -je répète: aimer- l'économie politique et les moeurs étranges des particules subatomiques. Vous allez comprendre ces choses. Or comprendre, c'est toujours aimer.

PIERRE

Nos étudiantes n'en sont pas arrivées là, mais plusieurs ont fait les premiers pas. Plus horripilées que jamais, d'autres ne pourraient supporter nos leçons si nous nous obstinions à traiter ce sujet. Qu'elles se rassurent : il n'en sera plus question de longtemps. Il sera réabordé brièvement ci et là lorsque, clarifié par application des "règles d'or de la pensée", il ne présentera plus la moindre trace de difficulté pour personne.

PHILIPPE

Entre-temps les réactions de nos étudiantes à nos mauvais traitements sont remarquablement significatives. L'une d'elle s'est distinguée par la violence de son rejet :

IF.433

Sont-ce des preuves ? Elles restent virtuelles. Il faut voir par soi-même, observer, expérimenter. L'attitude du ploutocrate de Bernard n'est pas le cas de tous les industriels. D'ailleurs, je trouve votre style inutilement lourd, parfois puérilement "cliché" : le gros industriel borné, les tranches de gigot bien saignant, etc. Cela fait images d'Epinal : vous vous arrangez pour qu'on ne vous croie pas. Si, à la place de votre long exposé de la théorie des

ensembles économiques, j'avais lu votre propre phrase : "La nature nous livre ses richesses au seul prix de notre peine. Nous n'avons donc à payer que le travail des hommes et nos prix de revient sont faits de leurs salaires", ma lanterne se serait éclairée sans douleur- et sans ennui ! Pour quelles raisons noyez-vous le poisson dans une mer de mots, dans un jargon dont vous dénigrez les pouvoirs quand il s'agit de philosophes et autres phénomènes ?

PHILIPPE

Si nous avons énoncé les lois des ensembles économiques, c'est parce que leurs équations permettent, entre autres choses utiles, la *déduction* de la 4è loi du machinisme, dont l'importance ne saurait échapper à quiconque consent à ouvrir les yeux. Mais IF.433 ajoute ces mots : "Par contre, j'ai été consolée par le courrier des étudiants et surtout par Arielle et par la compréhension que vous avez de la vision des choses. Il y a donc de l'espoir !" Porteuse elle aussi de deux chromosomes X, Arielle partage les *sentiments* d'IF.433, mais elle n'ignore pas tout à fait la signification du mot "preuve" : elle a fait deux ans de math. géné. C'est pourquoi elle sait que notre jargon n'est aucunement celui des philosophes. A ses yeux, la théorie des ensembles économiques n'est pas seulement simple et claire : elle l'est *trop.* Arielle a peur d'y *croire.* Nous ne tarderons pas à comprendre combien cette peur est légitime, mais admirons au passage la puissance des déterminismes issus de deux chromosomes X : même aux yeux d'Arielle, la plus irréprochable des preuves reste lettre morte : encore lui faut-il *croire* à la chose prouvée ! Pour elle comme pour IF.433, une preuve n'est probante que si elle est *vécue.* Mais que veut dire ce mot-ci ? Peut-être notre Adélaïde nous aidera-t-elle à le comprendre, car elle vient de franchir sans l'aide de personne son premier pas vers une destinée authentiquement féminine : elle a répondu -en aveugle encore pourtant- à la question posée : *pourquoi Adélaïde ferme-t-elle les yeux pour disserter ?*

ADELAIDE

"Parce qu'Adélaïde, bien que quasi-docteur ès sciences économiques, n'a certainement pas assimilé les cours magistraux de sa Faculté, ni le début des leçons d'orthologique. Elle semble avoir une structure cérébrale pleine de courants d'air. Comme elle a reçu une "bonne éducation", elle parle beaucoup, et les jeux de mots l'amusent. Parfois elle retombe sur ses pieds pour admettre qu'elle n'a rien compris. (cf. réponse 4). Ses réponses constituent un puzzle de connaissances atomisées et non intégrées dans une logique même primaire. Adélaïde ne prend pas au sérieux la Connaissance pour la bonne raison qu'elle n'a jamais su expliciter ni revaloriser son minimum de culture acquise à la Faculté..."

En lisant ces lignes épouvantables, des larmes de tendresse viendraient aux yeux d'une statue de bronze, en même temps qu'une rage au ventre envers ses professeurs. Certes les malheureux ne savent ni ce qu'ils font ni pourquoi ils le font, mais leur innocence ne les rend pas supportables. La pauvre Adélaïde ne sait pas encore que sa Faculté s'est appliquée avec une habileté diabolique, à fabriquer des menteurs et des tricheurs professionnels, capables de toutes les malhonnêtetés. Mais, faute d'un chromosome Y, notre gentille Adélaïde ne peut s'acquitter "honorablement" de ces fonctions. Elle ne peut s'empêcher de dire en toute candeur sa vérité de mutilée restée obstinément femme malgré ses peines et celles de ses maîtres, malgré sa docilité de gentille fille, malgré sa "bonne éducation" ! Que de peine et d'argent gaspillés par Ubu-Roi ! Tant qu'on n'aura découvert un moyen d'infuser un chromosome Y aux filles, la rentabilité de l'opération tromperie qu'est l'enseignement universitaire en sciences

humaines restera dérisoire. On peut les rendre stupides, et, dans les cas les plus réussis, venimeuses. On peut les rendre inaptes à leurs tâches de mères et d'épouses, mais il est et restera impossible d'en faire des économistes dignes de ce nom, capables de tromper tout le monde sans un battement de paupière.

Pourquoi ce rôle doit-il être celui des économistes ? L'ABC d'une bio-sociologie à peu près scientifique suffira à nous le révéler si nous consentons à regarder ce qui s'est passé sur notre planète depuis quelque deux siècles, lorsque naquit la machine. La révolution industrielle qui s'ensuivit consistait à multiplier la productivité des hommes. Qu'il dût en résulter une révolution biologique est évident : les agents naturels de la limitation des populations, dont le principal est la sous-nutrition, perdraient progressivement leur empire sur nous. Dès à présent ils ne jouent plus qu'un rôle mineur chez les nations industrielles : l'automobile à elle seule est plus meurtrière !

L'industrie a eu pour effet de substituer les conditions de l'abondance au régime de pénurie qui, biologiquement, fut celui des hommes depuis toujours. Certes, la plupart des économistes contestent cette substitution. A leurs yeux, l'abondance est restée utopie, et ils n'ont pas tout à fait tort : un régime d'abondance n'a été toléré sur cette planète que dans l'unique cas de l'Allemagne hitlérienne. Mais les Allemands eux-mêmes ne savent ni comment cette chose s'est faite ni pourquoi elle ne fut possible qu'en Allemagne. Ils l'ignorent parce qu'ils ne veulent pas le savoir, et ce phénomène d'intolérance au vrai est universel. Il faut donc qu'il obéisse à des raisons spécifiques, qui affectent notre espèce tout entière.

Quelles peuvent-elles être ? C'est la question que se posa Léon-David Steiner. Il y répondit par une hypothèse qui avait le mérite de prendre appui sur un FAIT indéniable : *l'autorité ploutocratique repose sur la pénurie.* Nous verrons l'hypothèse steinérienne tout à l'heure. Commençons par un coup d'oeil sur le FAIT invoqué, pour nous assurer de sa réalité. Il est clair, en effet, que les hommes dont les besoins sont comblés peuvent devenir indociles à l'argent. On peut les tenter, les séduire, mais ils ne se laissent pas contraindre. Les affamés, eux, sont sans défense : ils ne discutent ni les salaires ni les ordres. les colonisateurs du siècle dernier s'en sont aperçus : ils se virent obligés de *créer des besoins* à la main-d'oeuvre indigène lorsqu'ils ne pouvaient la forcer. Donc, si la "loi d'airain" (celle de la faim, de la concurrence *à mort*) cessait de gouverner les humains, les conséquences seraient celles-ci :

1. La contrainte par la faim échapperait aux puissants.
2. Il leur faudrait agir sur les classes dirigées par des moyens humains au lieu de préhumains.
3. Ils devraient *apprendre* à exercer l'autorité au lieu d'en *hériter* les moyens sans nulle peine, ou de l'asseoir sur la force policière.
4. Bref il leur faudrait *substituer la conscience humaine à l'instinct animal dans les rapports sociaux.*

Ce serait le monde à l'envers : un renversement des idoles, une inversion des traditions, des usages, des habitudes, des valeurs matérielles, intellectuelles, morales. Les puissants et les maîtres y *perdraient tout ce qu'ils possèdent.* Il leur faudrait céder les postes de commandement à des hommes simples et vrais , qui n'auraint pas plus le besoin de *paraître* importants qu'Einstein n'éprouvait celui d'éblouir ses contemporains par l'élégance de ses

vêtements. Lorsqu'ils sont libérés du besoin de paraître ce qu'ils ne sont pas, les humains deviennent ce qu'ils sont. Face à des hommes de cette sorte, les imposteurs de la puissance, du savoir et de la gloire seraient vite engloutis dans un abîme de subalternité et d'oubli.

On conviendra que, *si les puissants et les maîtres avaient été conscients des conséquences inévitables d'un régime d'abondance,* il y aurait eu de quoi leur engendrer une terreur panique. Tout plutôt que cet indicible désastre ! Mille fois plutôt la mort que cette humiliation totale ! Et cinq mille fois plutôt le collectivisme et ses policiers, qui, au moins, seraient des hommes tout pareils à eux. Une chose, cependant, est certaine : les puissants et les maîtres n'ont jamais été conscients de ces choses : tout ce qui a été publié depuis deux siècles en fait une avalanche de preuves.

Mais il faut quand même se poser une question : qu'auraient-ils pu faire s'ils en avaient été conscients ? Quels actes auraient-ils pu poser si leur objectif conscient avait été de s'abriter des conséquences d'un régime d'abondance ? De quels moyens disposaient-ils et dispose-t-on pour ôter aux humains toute possibilité de désobéir à leurs chefs ? Et, à défaut, pour faire durer la pénurie dans un monde où la productivité a pris le mors aux dents ? Trois solutions évidentes sautent aux yeux :

1. La plus sûre et la plus définitive est celle qui substitue le collectivisme au capitalisme. L'esclavagisme résout idéalement tous les problèmes de l'autorité préhumaine.

2.A défaut, une *pénurie artificielle* peut sauvegarder l'autorité ploutocratique. La création de besoins nouveaux et la stimulation de ceux qui existent peuvent contribuer aux mêmes résultats.

3.Si, malgré ces précations, la productivité devenait menaçante, un moyen sûr de perpétuer le règne de la faim serait la multiplication des hommes. Tout *rentrerait dans l'ordre* (préhumain) le jour où les ressources de la planète seraient à nouveau insuffisantes pour les nourrir tous. Pour aller plus vite, il serait sage de veiller en même temps au saccage des dites ressources : il faudrait hâter l'érosion des terres arables, ralentir la percolation des eaux et polluer les océans.

PIERRE

Arrêtez, Philippe : vous nous donnez des sueurs froides ! Je n'ai, de ma vie, rien entendu de si atroce !

MEDICUS

Rappelez-vous, mon cher Philippe, que nous en sommes à la cinquième leçon. Nos étudiants ne sont pas encore "vaccinés". Administrée aussi vite à des doses imprudentes, la vérité peut leur être nuisible.

PHILIPPE

Il y avait, dans notre dernier questionnaire, l'article 6. Or, pour la première fois cette année, personne n'a demandé de ménagements. Tout donne à prévoir que nous aurons, dans nos étudiants inscrits cette année, un solide contingent de collaborateurs courageux, auxquels

les emplois ne manqueront pas. Cependant, peut-être y sommes-nous allés un peu fort en effet. Repoussons à plus tard la suite de ce tour d'horizon. Mais, d'ores et déjà, la rage au ventre viendrait à une statue de granit : c'est pour lui faire faire cette épouvantable besogne que notre douce Adélaïde s'est vue jeter un sort. Coûte que coûte, il fallait qu'elle ne s'en doûtat point. Il fallait lui ôter toute tentation d'ouvrir jamais les yeux. Il fallait lui procurer les sauvegardes d'une "sécurité bien construite", puis lui apprendre à "disserter" en faisant son affaire de n'importe quel argument, pourvu qu'il soit faux ! On conviendra qu'elle s'est montré bonne élève : tout ce qu'elle écrit "fait bien" tout en étant assez stupide pour s'intégrer dans un système de pensée où l'abondance est -et doit être- un facteur sûr de pénurie. Adélaïde s'est montrée très digne de son doctorat : bénéficiaire d'une "bonne éducation", elle fait docilement ce qu'on lui a appris. Puis -patatras !- la voilà qui retombe sur ses pieds féminins pour avouer qu'elle n'y comprend rien ! Vierge de chromosomes Y, elle n'est pas faite pour le métier de complice. Ses maîtres et ses condisciples mâles ne savent évidemment pas ce qu'ils font, mais ils le font quand même. Adélaïde ne le sait pas plus qu'eux, *mais elle ne le fait pas !!* Elle a vécu cette aventure sordide pendant d'interminables années, mais la vie qu'on lui a fait mener n'ayant jamais été pour elle "DU VECU", elle ne s'en est pas laissé pénétrer. Adélaïde, gentille Adélaïde, souffrez que cinq professeurs fictifs vous embrassent !

LE CAS D'ARIELLE

PIERRE

Nous nous doutions qu'Arielle ferait recette : qui résisterait à une femme restée vivante ? L'homme capable de lui être indifférent n'a pas été inventé par la nature. Mais Arielle fait fureur aussi chez les femmes : toutes se reconnaissent en elle. Pourquoi ? Parce que la féminité est à la fois monolithique et éternelle. Toutes les femmes, mêmes celles qui semblent ne l'être pas, sont féminines ! "A chacune", écrit IF. 433 (qui s'est laissée séduire aux contes d'un jeteur de sort nommé Pirandello), "*sa* vérité". Il semble bien que non : à toutes la vérité d'Arielle !

PHILIPPE

Hé ! Hé ! Arielle abuse de la situation. Ecoutons-la répondre à notre 10ème question : *"Déduisez des propos d'Arielle, etc." :*

ARIELLE

Je crois que vous l'avez déduit vous-mêmes : ressentir au lieu de réfléchir et expliquer. Ce n'est qu'à partir du moment où j'ai commencé à ressentir que j'ai eu l'impression de commencer à VIVRE.

PHILIPPE

Vous ne croyez pas que non ? Nous l'avions prévenue : "Nous n'aurons garde de répondre nous-mêmes à cette question". Et la voilà qui nous accuse de l'avoir fait ! J'en suis d'autant plus suffoqué qu'elle dit -presque vrai !

BERNARD

Elle dit même tout à fait vrai, mais elle ne dit pas tout.

PHILIPPE

L'honneur est sauf : il lui reste à franchir *sans notre aide* un tout petit pas. Nous lui rappelons qu'elle était invitée à désenfouir, dans les grands fonds de l'inconscient féminin, ce qui, dans le cas de son sexe, est homologue du "toutes-les -femmes-et-tous-les privilèges" de ces messieurs, c'est-à-dire quelque chose d'infiniment blamâble, propre à apoplexifier les moralistes les plus exsangues. Quelque chose de *mal*, ma chère Arielle, de très, très mal ! Quelque chose qui vous cramoisirait les joues si vous étiez le moins du monde stupide. Une chose, ma chère Arielle, qui -quand vous l'aurez découverte- vous fera vous donner de grandes claques sur les cuisses en hurlant de rire ! Pour vous mettre sur la voie, veuillez bien jeter un coup d'oeil sur la page 85 du "Défi Européen".

Mais j'aimerais, dès à présent, poser une toute petite question à Arielle. Adélaïde a vécu de longues années d'une vie qui n'a pas été faite, pour elle, de "vécu". Mais, pour Arielle, ses stages de dynamique de groupes et sa psychanalyse ont été "vécus". Ont-ils, pour autant, fait partie de sa *vraie* vie ?

MEDICUS

J'ai eu des patients qui ne se sentaient vivre qu'hors de leur vraie vie. Etendus sur une couche et stimulés par les silences d'un psychanalyste ou par ses propos, ils croyaient être vivants. Sitôt relevés, ils cessaient de vivre.

PHILIPPE

Ne serait-il sage de regarder d'un oeil quelque peu réservé une soif de "vécu" situé hors de la vie ? Le vrai "vécu", celui qui enrichit parce qu'on le vit en vivant, ne serait-ce ailleurs qu'il faut le chercher ? Nous avons nos petits soupçons, et nous aimerions inviter Arielle à les vérifier en elle-même lorsque l'inconscient féminin lui sera devenu conscient. Qu'en pense-t-elle entre temps ?

LES AMORCES DE PREUVE *Deux étudiants ont fait à nos questions des réponses importantes, qu'il faut examiner de près :*

IF. 212

Je n'ai rien à op poser à IM.111, si ce n'est l'emploi du mot "preuve" amors qu'il n'y a pas de preuves. Mais l'orthologique semble agir comme révélateur. Elle simplifie tout ce qu'elle touche, et c'est toujours si "bête comme chou" qu'on se trouve bien vexé de n'y avoir pas pensé soi-même.

IM. 236

Pour moi, rien de tout cela ne constitue une "preuve". Une preuve doit être impersonnelle, comme le carré de l'hypothénuse. Or je doute fort qu'un Communiste approuve vos analyses du marxisme, et je me suis rendu compte que bien des gens réfusent d'admettre que les coûts à l'exportation sont nuls. D'ailleurs puisque l'orthologique est globale, il semblerait qu'elle ne puisse apporter de preuves avant que l'image complète ait été élaborée.

On voit les choses ou on ne les voit pas. Ceux qui ne les voient pas sont, dites-vous, aveuglés par leurs motivations ou leurs programmations. Je souscris volontiers à cette hypothèse. Il n'en demeure pas moins que les preuves ne prouvent rien à ceux qui ne veulent pas les voir, à ceux qui n'ont pas la ... grâce. Les propos d'IM.111 ressemblent beaucoup à une profession de foi. D'autre part, le fait de voir des preuves dans ces exposés ne prouve pas l'efficacité de l'orthologique, car il ne semble pas prouvé que ce soit l'orthologique qui engendre ces visions, ni même qu'il y ait un lien entre elles. Ce n'est pas parce qu'on approuve les thèses d'un auteur qu'on peut en déduire qu'il est inspiré par une "intelligence supérieure".

PIERRE

Nous remercions vivement ces deux étudiants, qui ont mis en évidence une grave lacune dans nos leçons. Certaines preuves orthologiques sont si différentes de celles qui nous sont familières qu'elles peuvent passer inaperçues de ceux-là mêmes qu'elles *rallient sans les convaincre,* ce qui semble être le cas d'IM.236.

Nous extrairons d'abord du RUBICON, page 276, ce passage : *"Ce qu'il s'agit de prouver à la satisfaction de tous, c'est que les pouvoirs de l'orthologique sont supérieurs. Et il faudra faire mieux que le prouver, L'IMMENSE MAJORITE DES HUMAINS ETANT INSENSIBLES AUX PREUVES. Il faudra le "démontrer" comme se démontrent les mérites d'une machine à laver : en faisant voir que le linge en sort propre ..."*

IM.236 constate que bien des gens se refusent à admettre que la production des biens ne coûte pas d'argent -*alors précisément que ce détail se trouve avoir été prouvé IRREFUTABLEMENT !* Ces gens-là, donc, sont aussi insensibles aux preuves *logiquement impeccables* utilisées dans le "Défi" que *quatre-vingt-dix pour cent des humains* le sont à celles qui donnent satisfaction aux mathématiciens. Mais leur imperméabilité ne diminue en rien la valeur probante des arguments mathématiques. Elle ne leur en ôte pas plus que l'adhésion des mathématiciens à leurs propres démarches ne leur en ajoute. IM.236, qui est ingénieur, se laisse convaincre par la géométrie. Mais il serait tout aussi imprudent d'attribuer une intelligence supérieure à Euclide qu'à tous autres auteurs dont nous approuvons les thèses ou les travaux. En revanche, lorsque des *démonstrations* (dans le sens où ce mot s'applique aux machines à laver) corroborent les acquisitions des mathématiciens, par exemple en nous procurant la satisfaction de ramener sur la Terre quelques morceaux de Lune, il devient permis -et même obligatoire- de tenir pour prouvée l'*adéquation* des mathématiques à cette sorte d'exploits. Et voilà tout !

Mais est-ce bien tout ? Eh bien, non : il reste à répondre à la vraie question, à celle qui était restée sans réponse avant l'émergence de l'orthologique :*"Combien d'arguments à la noix pour se mettre une noix sous la dent ?".* En d'autres mots : combien de *démonstrations* font une preuve ? Cette question-ci se trouve au coeur même de la logique multicruciale. Aussi est-ce par le moyen d'une image, car cette logique se visualise bien mieux qu'elle ne s'explique, que nous essayerons d'en illustrer l'application au cas présent.

Nous vivons si entourés d'impénétrables mystères que notre cas est comparable à celui des Egyptologues antérieurs à Champollion. La nature nous bombarde de messages cryptiques que nous ne pouvons déchiffrer : le code nous manque. Pendant la guerre, ce problème

confrontait chaque jour les hommes chargés de percer le mystère de cryptogrammes indéchiffrables, mais qui devenaient limpides, "bêtes comme chou", sitôt qu'on en avait la clé. Le *contenu* de ces messages, bien sûr, n'en était pas prouvé. Mais, ce qui l'était de plus en plus à mesure que se déchiffraient un plus grand nombre de mots, c'est la valeur de cette clé. Lorsqu'elle les déchiffrait tous, aucun doute ne pouvait subsister : on avait affaire au vrai code. C'était "prouvé".

Tel est le cas de l'orthologique : elle a permis d'élucider des mystères dans les domaines les plus variés. Tout comme les textes pharaoniques depuis Champollion, l'économie, la sociologie, la biologie, l'épistémologie, la psychologie (et bien d'autres choses qui défileront à leur heure dans ce cours) en ont été rendues intelligibles et mêmes intelligentes, alors qu'elles ne l'étaient pas naguère.

Nous pensons -mais touchés en effet par la "grâce" orthologique, nos jugements sont suspects- que les sciences humaines n'ont jamais bénéficié d'aucune preuve dont la valeur soit comparable à celle-là. Nous pensons même que, fondées sur la seule statistique, les sciences physiques -si l'orthologique ne s'appliquait à elles aussi bien- auraient désormais beaucoup à envier, en matière de preuves, aux sciences humaines. Telle nous semble être la "visualisation" exprimée par IM.111 en termes imagés mais nuancées d'une pointe d'humour qui différencie plaisamment ses propos de ceux des personnes vierges d'esprit critique qui proposent des professions de foi en guise de preuves. Mais il en va de cet humour comme de tout le reste : c'est une chose qu'on sent -ou qu'on ne sent pas tant que l'orthologique ne nous a développé l'odorat. L'orthologique utilise TOUS nos moyens d'aperception, et c'est pourquoi elle est en effet *révélatrice* comme rien ne l'a jamais été, mais qu'on ne s'y trompe pas : rien non plus n'a jamais été si *probant.*

Mais nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Que ceux qui n'aiment pas la logique veuillent bien nous pardonner nos longueurs et lire quand même : pour se découvrir tels qu'ils sont, il leur faudra coûte que coûte apprendre à se servir de *toutes* les ressources dont la nature les a dotés. Il reste à répondre à la question très pertinente posée par IM.410, puis à entrer dans le vif, dans le "vécu" du sujet.

Comment sait-on que tel raisonnement est orthologique, et que tel autre ne l'est pas ? Remarquons tout d'abord qu'un même raisonnement sera orthologique ou non selon qu'il est mis à sa place (qu'il s'intègre) dans une image globale ou qu'il ne l'est pas. Exemple : les propos d'Adélaïde sur la relativité sociale de la richesse n'étaient pas faux, mais leur juste place était de l'autre côté de la barrière. Ils étaient applicables aux richesses réelles, peu aux richesses symboliques. Ensuite et surtout, l'orthologique s'emploie bien plus à mettre en lumière l'opportunité des raisonnements que leur justesse, leur fausseté étant le moindre des périls qui nous guettent. Alors que la logique traditionnelle nous sert le plus souvent à tromper habilement, *à tromper par le moyen de raisonnements justes ou non, l'orthologique nous fournit les moyens de ne pas nous tromper -même quand nos raisonnements sont faux !* On a vu dans le RUBICON combien le cas est fréquent même chez les scientifiques. Dans nos prochaines leçons on verra les raisons pour lesquelles, avant l'émergence de l'orthologique, il ne pouvait en aller autrement.

Reste la question fondamentale, qui est l'orthologique *vécue*. Ce qu'ont voulu dire ceux qui n'ont pas trouvé de "preuves" de l'efficacité de l'orthologique dans la collection "Survivre", c'est qu'ils n'en ont pas découvert *en eux-mêmes*. Ne vivant pas en eux, elle ne les a pas *changés*. Ce qu'ils nous reprochent à trop juste titre, c'est l'inefficacité de notre ENSEIGNEMENT, pas celle de l'orthologique. Et, au point où nous en sommes, ils ont raison. Nous n'avons jamais réussi à provoquer l'émergence d'une orthologique *vécue* avant la 7ème leçon. Or c'est lorsqu'elle est vécue que tout change : c'est alors seulement qu'affleure l'intelligence supérieure -l'intelligence spécifique- dont la nature nous a dotés tous, mais qui reste enfouie dans l'inconscient tant que nous sommes ployés sous le poids d'un atavisme non seulement hérité de nos pères, mais *exploité à leurs fins secrètes, insues d'eux-mêmes, par nos éducateurs.* L'I.F.O. est impuissant à transformer ses étudiants d'un coup de baguette magique. Nos techniques ont beau s'affiner chaque année, la vérité toute nue est que nous balbutions encore nos premiers mots. Sans doute fera-t-on mieux dans quelques années. Pour l'instant, nous ne pouvons faire à nos étudiants qu'une recommandation : soyez patients. Supportez, si maladroites soient-elles, quelques-unes encore de nos leçons avant de commencer à en mesurer l'efficacité.

UN JUGEMENT *Pierre a trouvé dans son courrier la lettre suivante :*

Je m'adresse à vous, mon cher Pierre, parce que vous me semblez le seul personnage réel de l'équipe. Vos livres et vos leçons m'intéressent. Voici en peu de mots ce qui m'y plaît :

1.Vous préconisez un dépouillement des conditionnements dont nous sommes les victimes depuis des siècles.

2.L'orthologique semble apporter un moyen de simplifier et de structurer les problèmes.

3.J'approuve la priorité donnée au problème de l'Université, mais je pense que celui de l'Information est aussi important et urgent.

4.Vous semblez animés d'un désir sincère d'aider le genre humain, qui en a bien besoin.

Mais ce qui suit me plaît moins :

1.Votre façon de promettre la Lune en remettant toujours à la leçon ou au bouquin prochain.

2.Vos couplets sur le prosélytisme, qui semblent trahir vos conditionnements de Chrétiens. Je suis persuadé qu'on ne peut rien apprendre à ceux qui ne cherchent pas. Je pense qu'on ne peut rien apprendre à personne : à chacun d'apprendre pour son compte.

3. Votre présentation de l'orthologique comme la panacée qui résout tout.

4.Je ne crois pas au point de non-retour. Nous sommes toujours exposés aux rechutes. Pour parler en Chrétien, on peut être touché par la grâce et la refuser. C'est cette liberté qui fait la grandeur de l'Homme.

Que pensent de tout cela les étudiants-professeurs et les apprentis-éducateurs ?

L'URGENCE Selon Bernard (page 5), la solution mécanique de nos problèmes économiques créera beaucoup plus de problèmes individuels et sociaux qu'elle n'en résoudra, et bien plus difficiles. Mais, ajoute-t-il, la noobiologie les résout magnifiquement du premier au

dernier. Le plus grave est le saccage de notre planète. On *parle* certes beaucoup des pollutions et des destructions frénétiques dont nous sommes les auteurs, mais que *fait*-on pour y remédier ? Moins que rien ! Mal renseigné, le public est peu conscient de l'étendue des dégâts ni, moins encore, de l'*imminence* des dangers. Mais un petit livre paru il y a quelques années aux Editions Albin Michel : "Vous n'allez pas avaler ça !…" par Fanny DESCHAMPS. Journaliste de métier, elle a traité ce sujet en "reportages". Nous engageons nos étudiants à lire cet ouvrage, bien qu'il ait les défauts de ses qualités : il est facile à lire, mais un tantinet "sensationaliste" et quelque peu irrespectueux de la justesse des détails -dans lesquels il entre d'ailleurs assez peu. Il prête le flanc ci et là à des critiques mineures, mais a le mérite rare de présenter un aperçu panoramique du problème. La *vérité d'ensemble* y apparaît bien mieux que ne peuvent la montrer les auteurs scientifiques spécialisés, et ce livre se lit aussi facilement qu'un roman d'aventures.

Nous doutons peu qu'après avoir pris connaissance des FAITS TELS QU'ILS ONT, nos étudiants SAURONT ce qu'ils ont à faire pour échapper à un sort d'Apocalypse. L'orthologique fournit les moyens de mettre une fin IMMEDIATE - c'est une affaire de quelques mois- aux pratiques insensées qu'imposent aux hommes les nécessités d'une *survie financière incompatible avec celles de la survie physiologique.*

La diffusion de l'orthologique, qui concilie les conditions de la vie, celles de la prospérité et celles de la liberté, est une question de vie ou de mort *imminente* pour tous les humains.

PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE

IM.720 *(qui est psychiatre)*

Qu'appelez-vous "psychologie contemporaine" ? Ou vous n'y connaissez pas grand chose ou vous prêtez à vos élèves des connaissances suffisantes pour séparer le bon grain de l'ivraie. Ces deux hupothèses sont peu vraisemblables. Il y a de tout dans la psychologie moderne : des conneries sinistres et de merveilleuses espérances. Mettre tout cela dans le même sac est une généralisation non seulement hâtive mais abusive, et je pèse mes mots.

Bien sûr, les acquis de la psychologie moderne caricaturent, trahissent et ne sont pas également valables à tous les niveaux. Puisque vous êtes des scientifiques, pourquoi vous en *indigner?* (C'est nous qui soulignons ce mot parce qu'il nous a surpris : n'éprouvant aucune indignation, nous ne nous pensions pas exposés à en montrer) C'est le sort de toutes les sciences à leurs débuts et la psychologie en est là. Vous feriez mieux de ne pas manquer de saluer le positif avant de déprécier. Cela aiderait à vous faire entendre. Par ailleurs vous semblez confondre psychologie classique et clinique. Ne sauriez-vous pas qu'une explication intellectuelle ne sert à rien en psychologie clinique et qu'ON NE S'EN SERT PAS ? Or cette psychologie pratique vise précisément à rétablir la liaison entre sentir et penser.

C'est la culture occidentale qui est génératrice de schizophrénie par MANQUE d'éducation psychologique, et non la psychologie qui nous rend fous et nous divorce d'avec nos semblables et d'avec nous-mêmes. On peut faire gober presque n'importe quoi à presque

n'importe qui, mais qu'est-ce qui vous oblige à essayer avec des gens comme vos clients ? L'empathie et l'observation directe, selon vous, ne serviraient à rien ? Il faut se connaître soi-même, ce qui n'est vraiment pas nouveau ! La-dessus vous prétendez connaître les "lois naturelles de la pensée consciente, et qu'en s'y soumettant la synthèse des pensées discursive et affective se réalise spontanément". Dès lors, il n'est plus besoin de se faire analyser pour se connaître. Veinards ! Il suffirait de connaître la "Nature Humaine" ? Quelle est cette sirène et comment parle-t-elle ? Soyez certain que je l'attends au tournant !

Quant à vos avertissements répétés concernant le "voyage sans retour", permettez-moi de sourire. Vous pensez donc n'avoir affaire qu'à des gens apeurés du réel, à des enfants de choeur ? Je ne voudrais pas vous fâcher -vous semblez si bien intentionnés- mais, parmi vos 32 savants, n'y aurait-il une majorité de grands enfants ? Ne parlez pas de vos fourberies : on vous crédite aisément des meilleures intentions. Mais ne seriez-vous aveugles à vos propres boy-scouteries ?

PIERRE

L'enfer est assurément pavé de bonnes intentions et de celles de beaucoup d'autres gens : qui s'en croirait indemne ? Mais il ne pouvait s'agir, dans notre 3ème leçon, de psychologie académique ni clinique. IM.720 fait erreur sur un point : il a perdu de vue que nos … "clients" vont de la jeune paysanne qui a son certificat d'études primaires pour tout bagage académique au professeur d'université et au médecin. Nos premières leçons ne pouvaient donc être que ce qu'elles sont : des stimuli auxquels il nous faut observer les réponses. C'est à la fois de la psychologie et de la pédagogie *expérimentales.* La vivacité de celles de IM.720 au léger stimulus contenu dans cette leçon bénigne donne à penser que, faute de précautions oratoires, nous avons blessé son *amour-propre* professionnel.

Or sa profession de psychothérapeute n'était pas en cause : c'est de SIRIUS que nos étudiants ont été invités à jeter un coup d'oeil sur la psychologie dont les effets nous semblent se révéler dans les comportements de l'*homme-de-la-rue contemporain.* Entre autres choses aisément observables, les boy-scouts puritains d'outre-Atlantique sont devenus, en moins de deux générations, contestataires et morphinomanes. "*Les malheureux ne se doutent pas"* disait Freud en débarquant aux U.S.A., "*de la virulence du poison que je leur apporte..."* Et, interrogé par Jacques Dartan, un psychanalyste parisien de quelque réputation, le Dr. LEIBOVICI, s'est déclaré impuissant à rien trouver dans la psychanalyse qui puisse être utilisé en pédagogie ni en sociologie. C'est une des raisons par lesquelles nous avons cru devoir mettre nos étudiants en garde contre une psychologie *vulgarisée* dont quelques-unes des séductions pourraient être néfastes dans leurs effets, notamment, sur la disparition de "surmoi" autrefois tenus pour "moraux". Nous pensions qu'il serait prudent de les remplacer avant de les détruire. Voilà tout pour l'instant.

IM.732 *(qui est professeur de Lycée)*

N'étant pas psychologue, je ne sais si la psychologie contemporaine défavorise la sympathie. Mais le peu que je sais de la psychologie enfantine et de l'origine de certains troubles, incapacités, inhibitions chez les enfants me les rend *plus sympathiques.*

PIERRE

Indéniablement, toute théorie (juste ou fausse) qui transforme en *victimes* ceux qui

étaient naguère des *coupables* nous pousse à les plaindre plutôt qu'à les blâmer et à les soigner au lieu de les punir. Et l'on ne peut contester la valeur thérapeutique d'une *déculpabilisation.* Mais elle est gravement ambivalente : son corollaire est l'*irresponsabilité.* Or l'homme, la femme ou l'enfant qui se réclame de son irresponsabilité pour encourager ou justifier sa propre "méconduite" (mot dont la signification *biologique* est indéfinissable au point où nous en sommes dans ce cours, mais dont les effets psychologiques se devinent aisément) n'éveille guère la sympathie d'autrui ni la sienne propre. *Dans l'état présent des connaissances psychologiques, il est prudent de se rappeler que toutes thérapeutiques fondées sur la psychanalyse sont -ou peuvent être- AMBIVALENTES.*

IF. 798 *(une mère au foyer)*

Depuis que j'ai lu le RUBICON, je retrouve chez plusieurs amis et amies qui ont été psychanalysés les traits dénoncés par Hubert chez le "petit peuple de neveux et de nièces issus des "épousailles imprudentes" (sic) de ses belles-soeurs, mariées à des psychiatres ! :

Non contents de gaspiller leur vie à s'interpréter eux-mêmes au lieu de vivre, ils empoisonnent celle des autres en les interprétant aussi : "Oncle Hubert prétend aimer les géraniums. L'innocent ne sait pas qu'il trahit ses tendances à l'inceste". -"Tu crois ?", répond Justine qui, depuis quelque temps, et amoureuse d'un adlérien. "A mon avis, il surcompense des humiliations subies aux mains de sa nourrice…" Et ainsi de suite, à longueur de journée.. C'est parfaitement horripilant. (RUBICON, p.8)

Mes psychanalysés sont moins drôles, mais tout aussi horripilants !

PIERRE

Il s'en faut que les psychananlysés soient les seules victimes de cette tendance. La plupart d'entre nous avons absorbé dans l'atmosphère d'un siècle "psychologisé à outrance" une tendance à épier les *motivations* de nos interlocuteurs, et nous cherchons à comprendre non pas ce qu'ils disent ou expliquent, mais ce qu'ils *trahissent* d'eux-mêmes dans leurs propos. Rien ne saurait être moins générateur de compréhension et de sympathie que cette sorte d'espionnage perpétuel.

Le père de la psychanalyse, Sigmund Freud, était un *publiciste* génial, qui savait diffuser sa pensée. Rappelons-nous une remarque importante de Philippe à la page 89 du Rubicon :

PHILIPPE

"Il aura fallu un biologiste pour remarquer que la révolution freudienne NE SE SITUE PAS SUR LE TERRAIN PSYCHOLOGIQUE. Quoi de plus énorme, pourtant que ce FAIT-là ? Pourquoi ne le voyons-nous pas ? Sans doute parce que nous réduisons Freud à nos petites tailles. Pour nous, il est le père de la "psychologie des profondeurs", de *notre* psychologie : les *profonds*, c'est nous. Mais qu'est-il pour les masses dont il a bouleversé les destins ? C'est bien simple : il n'est RIEN. Je pense aux gens de mon village : pas un sur cent ne sait que Freud a existé ; pas un sur mille ne lui a échappé. Dans mon village, par la grâce de Freud, on divorce, on couche avec sa belle-soeur, et l'on fait mille choses licencieuses. Les petites filles de mon village se croiraient gourdes si elles parvenaient vierges au mariage. Dans mon village des structures morales millénaires ont été volatilisées par un inconnu nommé

Freud, dont nul n'a entendu parler mais auquel on doit le privilège de forniquer gentiment en famille sans que cela fasse trop d'histoires dans les familles ni dans les consciences démoralisées".

PIERRE

La place prise par l'information publicataire depuis le début de ce siècle n'a cessé de s'étendre. L'actualité de cette influence devenant chaque jour plus brûlante, la nécessité d'aborder ce sujet dans notre cours est devenue impérieuse.

SOUS LE SOLEIL RADIEUX DE LA PUBLICITE

PHILIPPE

C'est aux Etats-Unis que la toute-puissance de l'information publicitaire se manifeste le plus, qu'elle s'exploite le mieux et que ses origines sont le plus spectaculaires. L'inoubliable interview accordée par une actrice à chevelure rouge que nous pleurons encore, Rita Caroth, à un journaliste génial en a constitué une étape décisive :

Une Interview inoubliable

-Me confierez-vous Rita, quelques secrets ? D'où vient, tout d'abord, votre succulent teint de pêche ?

-Ne le répétez pas : toutes les femmes m'éclipseraient la semaine prochaine. Tout à fait entre nous, je le dois à la merveilleuse douceur du savon PALMOLAVE. Toute femme qui s'en caresse le visage quatorze fois par jour est assurée d'emporter au paradis un teint de pêche succulent.

- Et votre sourire, Rita, qui met la planète en transes ?

-Mon sourire est le secret de Polichinelle. Il n'est jusqu'aux hommes qui ne conquièrent toutes les femmes au COLPEPSIDONT. Moi-même, qui en sais la magie, ne puis m'empêcher de succomber à l'envie d'immoler ma pudeur aux mâles qui se brossent les dents au COLPEPSIDONT.

- Et la beauté dont le monde entier s'extasie, la beauté, Rita de vos mains ?

-J'en ai laissé le secret dans mon testament spirituel à ma fille. "N'oublie jamais, Aphrodyne, le voeu de ta maman : enduis soir et matin tes petites mains de crème PANDERMINA : elle contient du gardollo et du stroupfkz". Il est bon, comme on voit faire les mamans à la télévision, d'embellir de connaissances scientifiques l'esprit des petites filles.

-Où ai-je la tête, Rita ? Je suis un misérable : j'allais oublier votre inoubliable silhouette !

-Désolée, cher ami. Mon agent est en pourparlers avec trois frabricants de soutien-gorge. Des cavales sauvages ne m'arracheraient pas de confidences sur le miracle de ma silhouette avant l'issue de ces négociations.

"Psychologie Contemporaine"

PHILIPPE

Cette mémorable interview entraîna dans une valse énivrée un nombre si fabuleux et si grisant de milliards de dollars que l'humanité en est restée dans une extase. Toutes les ressources de la psychologie et de la technologie modernes sont consacrées depuis lors à la diffusion d'INFORMATION PROFITABLE sur les terrains mercantile, politique, social, intellectuel, artistique, spirituel, et partout où peuvent se récolter quelques bribes de pouvoir ou gagner quelques sous. Ainsi, les habiles gens qui se croient "à la page" (et les naïfs qui les imitent) se jugeraient déshonorés d'attribuer à qui que ce soit le moindre désintéressement ou une trace quelconque d'humanité, ni la plus petite tendance à dire la vérité. Nous nous méfions de nos interlocuteurs, les surveillons au lieu de les écouter et, loin de chercher à comprendre ce qu'ils disent, nous voulons découvrir *pourquoi* ils le disent et ce qu'ils ont ou croient avoir à y GAGNER. S'ils nous livre le fond de leur coeur sans dévoiler de *motivations* assez sordides pour "sonner juste" aux oreilles des personnes … "averties", nous nous demandons si c'est nous ou eux-mêmes qu'ils cherchent à tromper.

Voilà où nous a conduits, même en Europe, la "psychologie contemporaine". Cette histoire de fous furieux devenus insensibles à TOUT n'est plus supportable. Elle touche à sa fin mais elle est à son apogée. Et c'est dans ce climat que les éducateurs et les enseignants doivent se débrouiller pour substituer la culture de l'ORIGINALITE au culte du CONFORMISME et l'amour de la VERITE à l'idolâtrerie du PROFIT, qui *pourrit* notre culture, *empuantit* notre siècle, et nous a rendus plus insensibles -c'est-à-dire plus irréalistes et plus stupides- que nos pères ne l'ont été à aucun moment de l'histoire.

PIERRE

Rien ne saurait être plus urgent qu'un renversement de ces vapeurs. Toutes affaires cessantes, les ressources de nos étudiants doivent être mobilisées dans le courrier du jour le jour.

COURRIER DU JOUR LE JOUR

L'"INSTINCT SIMIESQUE"

ATALANT

La théorie atavistique de Bernard rend compte d'un plus grand nombre de faits que celles que j'ai connues auparavant, et on ne lui demande pas d'être juste. Cependant, il serait dangereux d'attribuer à un "instinct simiesque" des comportements masculins réellements effrayants et intolérables. Cela me paraît trop hâtif et trop simple : le *mot* pourrait cacher la *chose*. Je vais plus loin : le mot crée l'illusion de sentir la chose et contribue à la perpétuer en la cachant mieux. J'admets qu'une théorie fausse peut conduire à des réponses vraies. Mais, malgré vos précautions : "*théorie hautement suspecte …",* le risque est grand qu'elle soit admise comme LA solution faute d'avoir pénétré dans la complexité du problème et fait sentir la quantité de questions impossibles à résoudre individuellement. La "théorie de l'instinct simiesque" peut devenir une facette de l'"instinct simiesque" ! Je vous reproche de motiver trop vos étudiants par des hypothèses lumineuses et pas assez par la sensibilisation. Vos cheminements, hésitations, audaces … n'apparaissent pas assez clairement aux yeux de tous. Une théorie dont l'enjeu est mal senti devient doctrine, est génératrice de pouvoirs, provoque l'adoration, renforce l'égoïsme et l'aveuglement des mâles. La théorie rend la solitude vivable et condamne à l'erreur alors qu'une pleine conscience ouvre inéluctablement sur autrui et conduit à tout apprendre avec et grâce à lui.

Quant au prosélytisme, je n'aimerais nullement devenir un "orthologicien" immaculé, entouré de malfaiteurs. Mon inscription à ce cours répondait à un désir d'en finir avec ce genre de conscience malheureuse, qui produit des surhommes de la pire espèce. Je vois plutôt l'épreuve dans le fait de ME sentir à la fois tricheur, malveillant, insincère, etc., et, dès lors, de ne plus avoir de répit tant qu'avec l'aide des autres humains je n'aurai trouvé un moyen de m'en libérer. L'épreuve consiste à SE sentir responsable (co-auteur), sans possibilité de revenir en arrière, de toutes les violences et de tous les malheurs déchaînés sur notre planète.

PHILIPPE

Notre ATALANT tardera peu à constater combien il dit vrai et -grâce au ciel- faux ! La "théorie de l'instinct simiesque" a été enfourchée et chevauchée avec délices par les obsédés de la puissance, d'où sa valeur pédagogique d'*attraction.* Mais, sous l'éclairage orthologique cette arme terrible est INEXPLOITABLE : elle enrage et *déconfit* ceux qui s'en servent. Elle n'est utilisable que *symbiotiquement*, au profit et dans l'amour de TOUT et de TOUS. Une prise de conscience des conditions d'une vie symbiotique est, à notre connaissance, le *seul* moyen d'une SENSIBILISATION des humains AU REEL.

ATALANT

D'autre part, la pulsion prosélytique ne peut en aucun cas consister à apporter des richesses, des vérités, des savoirs même impersonnels aux autres : elle est alors néfaste, source des conflits installés en nous au départ. Je la connais comme un amour universel, désir irrépressible de réaliser l'humain. *Mais je n'ai pas la plus petite idée de la manière de provoquer une émergence quelconque chez les autres.* J'ADMETS POURTANT QUE L'ESSENTIEL DU PROBLEME EST LA ! Cependant je suis très favorable à l'orientation nouvelle qui me semble apparaître. A QUAND UN CENTRE DE RECHERCHE A NANTES? *Réponse : il existe déjà. Il entrera en action autonome le jour où ceux qu'il réunit se retrousseront les manches : les choses qui hurlent du besoin d'être faites n'ont pas de limites.*

Elles pourraient fournir de l'emploi - et des emplois- à tous les Nantais et, à mesure qu'ils se sensibiliseront aux exigences et au bonheur d'une vie symbiotique, à tous les autres humains.

Réponses d' ARIANE *au quatrième Questionnaire*

QUESTION 2 : Basée sur l'obéissance au passé et faite pour dominer, la culture, aujourd'hui agit dans le sens de la conservation et de l'autorité car elle continue à se conformer à des nécessités biologiques de survie désormais périmées. Au temps où l'homme devait vaincre ses congénères pour survivre -celui qui possédait un bâton avait plus de chances de manger que celui qui en était démuni- il était nécessaire que son éducation lui procure les meilleurs moyens de s'approprier tous les biens et toutes les femmes, en écrasant ses semblables. La culture devait favoriser ce que la nature avait institué : le goût de vaincre et de dominer (le processus était le même au niveau des nations et à celui des individus). Mais l'abondance des richessses dans les pays occidentaux est suffisante pour nourrir tout le monde, et ce besoin de dominer est devenu vain. Il apparaît comme une excroissance grotesque du passé. Je devrais dire "devrait apparaître" car les plus grands esprits occidentaux ne l'ont pas encore compris et continuent de diffuser des idées qu'ils croient *progressistes* parce qu'elles effectuent une surenchère sur les idées de leurs prédécessseurs alors qu'elles ne sont que des croûtons rassis dont ne veulent plus se repaître, ou de moins en moins, les jeunes crétins que nous sommes. Les vieilles nécessités qui ont cessé d'être nécessaires se sont transformées en autorité abusive et en souffrances pour les hommes, incapables encore de comprendre que leurs maux viennent de la domination des idées fausses. Ces idées sont fausses parce que, caduques, elles agissent contre l'évolution en éloignant l'homme de sa destinée.

Complices et victimes les uns des autres ? Certes, puisque nous perpétuons tous le règne de la bêtise par notre ignorance ; mais je dirais qu'il existe des victimes plus victimes que d'autres et des complices plus complices -notamment ceux qui craignent de perdre leurs honneurs, leurs privilèges et leurs biens- Tous, cependant, nous agissons en esclaves d'une nécessité évanouie : ceux qui cherchent à se tailler une part du gâteau comme ceux qui le font défendre par la force aveugle. Dociles, nous obéissons à la Nature qui nous guide à travers nos instincts. Mais, plus instinctifs que leurs maîtres à penser, les peuples sentent inconsciemment qu'on les égare vers des objectifs faux et opposent leur force d'inertie à la pression de leur dirigeants : les idées (politiques notamment) ne font plus recette, les puissants ne sont plus suivis et les philosophies tournent à la déconfiture ; les ouvriers assistent désabusés aux assauts léonins de leurs chefs de parti ou de syndicats, les manifestations ou meetings ne font plus le plein de leurs ouailles dociles, les publications à caractère purement politique s'éteignent dans l'indifférence, les groupuscules ont disparu dans la nuit des temps. Les têtes pensantes des sciences sociales s'arrachent les cheveux parce que, programmés pour obéir, ils obéissent et pestent contre ce peuple odieux qui a l'audace de se rebiffer, bien timidement pourtant.

Ceci est évidemment très schématique et ignore volontairement les multiples moyens ingénus mis en oeuvre par les hommes pour déjouer l'oppression. Hier comme aujourd'hui, il y eut les génies si géniaux qu'on ne put les faire taire, les obscurs qui, parce que trop en avance,

sont morts sur leurs chimères, les insoumis qui portèrent partout leur insubordination maladroite, les incongrus qui rappelaient à tous que le sens de l'éveil n'était pas éteint en l'homme ; enfin la chaîne des intelligences qui nous autorise à croire que la fatalité du malheur peut prendre fin dès aujourd'hui.

Ceci dit et après avoir vérifié l'utilité de la théorie atavistique, notamment pour une compréhension globale des comportements humains néfastes, j'émets quelques réserves quant à son efficacité : cette classification très générale des attitudes et agissements nuisibles de nos contemporains ne nous fournit-elle pas une explication commode (hypothétique certes, mais, aisément vérifiable dans les faits), trop facilement utilisable, je dirai même assénable, qui favorise le remplacement de la réflexion par un système rapide d'étiquetage. Je ne dis pas "c'est trop limpide pour être vrai" mais "cette explication est si évidemment juste qu'elle risque d'être adoptée avec empressement par les hommes prompts à cataloguer". Ne court-on pas le danger de voir l'autorité de l'intelligence remplacer l'autorité de la brute et voir ainsi le cycle du malheur se perpétuer ? Il me semble qu'on nous fournit une nouvelle explication du monde qu'on nous convie à accepter un peu trop passivement (ou qui peut être reçu comme tel) : le malfaiteur n'est plus le patron, le dirigeant, le "gros", le riche. Le malfaiteur c'est le "singe" qui sommeille en nous et nous nous asseyons sur cette trop belle explication qui nous pousse à oublier que l'important c'est d'éveiller l'homme dans le"singe". *J'aurai préféré remplacer les termes "instincts simiesques" trop aisés à utiliser pour juger -surtout les autres- par "instincts primitifs"* moins lapidaires et plus nuancés et qui obligent l'utilisateur à être moins catégorique et plus *vigilant.* Il me semble que se trouve renforcée, au lieu d'être détruite, l'habitude mentale très moderne et destructrice qui consiste à remplacer la solution *active* par l'explication.

Je sais que par ailleurs le cours tend à nous sensibiliser à l'humain qui gît en nous, mais je crains que des explications séparées ne prennent le pas sur les nécessités de l'action sur soi et vers l'extérieur et ne fabriquent des contemplatifs heureux de l'être.

QUESTION 3. Le point de non-retour est atteint sur le terrain économique depuis les lois des ensembles économiques, et la théorie de la non-comestibilité de l'argent, et la théorie du profit, et le Défi Européen et, et, et…

Les ponts sont coupés, et rien ne me ramènera en arrière.

QUESTION 4. Sommes-nous donc si fragiles que nous devrions être effrayés de payer un peu de nos personnes pour oeuvrer dans le sens du bonheur de l'humanité ?

Les misères de la goutte d'eau perdue au milieu de l'océan ont-elles tant d'importance qu'elles doivent prendre le pas sur le bonheur d'être bercé par l'océan ?

L'épreuve qui m'attend, si elle est terrible, me paraît minime par rapport au désert d'inutilité, de solitude, d'inaction, d'hypocrisie et de désespoir dans lequel nous vivons. Je n'ai pas attendu la théorie atavistique pour apprendre que le monde est peuplé de malveillants et de malfaisants -à commencer par moi-même- mais je ne possédais pas le pouvoir d'y changer grand chose. Ce qui aujourd'hui diffère et constitue pour moi une source d'optimisme auprès de laquelle les obstacles à vaincre s'amoindrissent, c'est qu'avec les moyens de comprendre, me

sont donnés les moyens -une ébauche pour le moment- de porter remède à cet état. L'épreuve qui m'attend sera atténuée, me semble-t-il, par l'irrépressible désir de convaincre mes semblables de ces quelques amorces de certitudes. N'est-ce pas un soulagement vivifiant que de découvrir que les souffrances humaines ne viennent pas d'un Mal inhérent à la nature humaine mais de l'ignorance où nous sommes de l'essentiel : de la destinée humaine et des chemins qui y conduisent.

Il me semble que vous faites peu de cas des capacités prosélytiques des étudiants et des autres hommes venus au monde de la vérité pour les voir ainsi condamnés, demi-dieux parlant une langue incompréhensible, à errer dans un monde d'irresponsables, seuls porteurs d'un savoir intransmissible et des beautés de l'Orthologique ! *A moins que ce ne soit une méthode pédagogique d'éveil ?…*

Réponse : Ariane devine tout : ce n'est pas autre chose. Il en va de même de l'"instinct simiesque", remplacé par instinct préhumain (ou, de préférence, prohumain après définition) dès que cette substitution se révèle OPPORTUNE.

QUESTION 5. Je crois que mes réponses aux autres questions répondent à celle-ci en indiquant mon inquiétude de migrateur qui ne trouvera pas le repos tant qu'il n'aura pas atteint sa source du Nil.

QUESTION 6. Je ne conçois cette question qu'à la manière humoristique de Philippe. La grande braderie de l'unité intérieure : "Mesdames, Messieurs. Nous vous proposons l'unité intérieure la moins chère sur le marché ; sans effort, sans souffrance, sans sacrifice, nous vous procurerons dans les délais les plus brefs une unité intérieure qui ne vous coûtera rien ou presque. Bien sûr nous avons dû réduire la qualité de notre marchandise pour la rendre abordable par tout le monde, mais les plus craintifs seront satisfaits. Tout a été mis en oeuvre pour vous combler à moindre frais. Le marchandage est autorisé. Avis aux amateurs…" !

Réponse : l'humour n'y est pour rien. La raison d'être de cette question est d'éclairer le cas des timorés qui répondent oui. Leur nombre, qui a diminué d'année en année, s'étant ramené à zéro cette année-ci, il semble que cette question pourra être supprimée bientôt.

QUESTION 8 : (1) Bien que par la réflexion je sois parvenue aux mêmes résultats, je n'ai pas eu conscience de la mise en action d'une mécanique infaillible ; il me semble au contraire avoir utilisé des méthodes tristement faillibles comme l'observation, la comparaison, la déduction, l'intuition, etc…

(2) Spécifiques comme eux, ces mécanismes sont infaillibles à l'égal des instincts. Ils n'utilisent pas la réflexion volontaire mais fonctionnent par des affinités-répulsions aussi puissantes que celles qui lient les atomes entre eux. On pourrait presque dire, c'est des instincts entrés dans le champ de la conscience, d'où la perfection et l'infaillibilité des réponses.

Bien que ne comprenant qu'approximativement ces mécanismes, je préfère attendre de les découvrir moi-même. *N.B. Bénissons le ciel : la majorité des étudiants préfèrent faire leurs propres découvertes. Quelques-uns doutent (à raison) de leurs aptitudes à y parvenir : plusieurs éléments d'information ont toujours manqué. C'est pourquoi nul n'a jamais su ce*

qu'il faisait quand il "pensait". Tout devient facile quand on l'a appris.

QUESTION 10. Une seule question :

Quelle est cette "révolution et contre-révolution simultanées" qui nous sont tombées du ciel depuis peu ainsi que cette "pureté révolutionnaire" qui "se profile à l'horizon" ?

Réponse : Cette révolution contre-révolutionnaire est celle de mai 1968 qui a déblayé le terrain : à quiconque est le moins du monde sensible au réel, il est devenu également impossible de se croire de gauche ou de droite et de se réclamer de ces étiquettes sans éclater de rire ou vomir de dégoût… Aucune révolution n'a été aussi libératrice, ni volatilisé autant d'irréalisme aussi épais et aussi tenace.

"PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE"

IF.1516

Il m'a fallu longtemps pour accepter la théorie atavistique de Bernard mais trop de faits la prouvent autour de moi, surtout parmi les hommes. Il m'arrive souvent de penser qu'ils sont bien plus bestiaux que les femmes. Je comprends pourquoi : c'est sur le plan économique et professionnel que leur atavisme s'exerce le plus. Les hommes politiques se singent mutuellement, les petits employés singent les grands patrons, etc. Tous courent je ne sais où, et sont incapables de voir leur propre course.

Finalement, c'est dangereux *pour nous* de voir cela car on ne veut plus, mais plus du tout , marcher dans la combine. Au moment où j'écris ces lignes j'en suis saisie d'angoisse : *je ne veux* plus être au service bien que j'ai *grande envie de faire des choses.* Il y a quelques années j'avais peur de changer, peur de m'*aventurer* dans du nouveau bien que j'en eusse envie. Aujourd'hui, je ne puis plus respirer les mêmes odeurs ni baigner dans le même jus. Il faut que je change d'air.

Au moment où j'écris ces lignes, j'en suis angoissée : *l'idée de reprendre mon travail m'effraie.*

COMMENTAIRES

On voit la gravité des raisons de la mise en garde qui, dès notre première leçon, exhorte les psychopathes à s'ABSTENIR ABSOLUMENT. Ce cours peut leur être néfaste par la simple raison que les psychopathes sont rares qui savent lire d'une part et, d'autre part, tenir bon quand ils se sentent menacés d'apprendre des choses qu'ils ne veulent pas savoir. Des choses que les hommes n'ont jamais voulu savoir par la toute-puissante raison qu'ils ne leur auraient pas survécu s'ils les avaient sues. C'est de ne pas les avoir apprises que nous nous mourons aujourd'hui. Mais, sans une thérapie ANTIPSYCHANALYTIQUE appliquée ORALEMENT, les psychopathes ne peuvent être secourus : victimes d'un système de pensée qui, de l'aveu de tous les psychanalystes -dont IM.720- méprise l'information logique et NE S'EN SERT PAS, ils se sénilisent, s'aigrissent, se déssèchent, se corrompent, et sont bientôt irrécupérables pour l'humanité. Ils se détruisent eux-mêmes.

L'INFAILLIBILITE de ce mécanisme autorégulateur est à la fois effrayante, effroyable et pleinement RASSURANTE : elle charge notre vie de la signification HUMAINE que, au mépris des faits et des mathématiques, les sciences contemporaines s'obstinent à nous dénier pour faire de nous les débris d'un naufrage, dispersés au gré des vents sur les flots traîtres du hasard. SAVOIR ET SENTIR QUE NOUS SOMMES HUMAINS SUFFIT DEJA POUR REPARER LES EFFETS DE LA MESINFORMATION PSYCHOLOGIQUE DIFFUSEE PAR LA CULTURE OCCIDENTALE AVEC SES MOYENS SURPUISSANTS ET DEGRADANTS. CETTE MESINFORMATION ET LES MOYENS "PUBLICITAIRES" DE SA PROPAGATION ONT CORROMPU NOTRE SIECLE.

La première réponse d'IF.1516 semble entraîner un pronostic très défavorable : elle se révèle atteinte d'un début d'autisme, désordre mental qui ôte à ses victimes tout pouvoir d'aimer rien ni personne et les enferme en elles-mêmes. Or IF.1516 semble vouloir divorcer d'avec tous et ne pouvoir supporter la pensée de servir les hommes, de baigner dans le même jus, de respirer le même air, etc. S'ils ne sont secourus à temps, l'involution des malchanceux pris à ce piège est fatale : dépouillés du pouvoir d'aimer et de toutes chances d'être aimés, ils ne peuvent rien donner ni recevoir. Ils attendent tout de tout le monde sauf d'eux-mêmes, mais impuissants à recevoir, ils n'obtiennent donc rien de personne.

Qu'on se rassure : tel n'est aucunement le cas d'IF.1516. Son inscription à ce cours aurait été évitée car elle n'a pas fait mystère de son état de psychanalysée chronique. Mais plusieurs indices ne laisaient aucune place au doute sur sa "récupérabilité". Plusieurs étudiants de cette année sont dans des cas voisins du sien, bien qu'ils n'aient subi les agressions directes d'aucun psychanalyste. C'est dans l'air corrompu de notre siècle qu'ils ont humé leurs poisons. Une autre étudiante extériorise son désarroi autrement : "oui (écrit-elle) je me vois volontiers entourée de malfaiteurs bien ou mal intentionnés : ils m'amuseront. Je les comprendrai, les plaindrai et ne pourrai m'empêcher d'éprouver un délicieux sentiment de supériorité". Et: "D'accord pour le besoin de vérité. Mais zéro pour la pulsion prosélytique (pour le moment tout au moins)". Enfin : "Le courrier des étudiants me barbe. Peut-être suis-je très égoïste, mais je me fiche de leurs réactions…" Peut-on douter de l'acuité croissante des frustrations qui l'accableraient si elle poursuivait sa route ? Ne pouvant bientôt -autorégulation infaillible- rien donner ni recevoir elle mourrait de déssèchement ! Qu'on se rassure : le besoin de vérité qu'elle ressent -et extériorise avec une lucidité et un cynisme de bon aloi- l'en préserve. De plus, elle ne se plaint de personne. Elle n'accuse ou ne blâme personne de ses malheurs. *Elle ne s'en accuse et ne s'en blâme pas elle-même,* et donne ainsi à tous une belle leçon d'une AUTOPSYCHOTHERAPIE qui devient infaillible lorsque nous avons appris la signification d'un mot qui sera regardé de près dès aujourd'hui. Non, quelles qu'aient pu être ses frustrations, cette jeune femme n'est pas en danger. Il ne peut lui falloir qu'un petit coup de main pour se tirer d'affaire elle-même. Le présent diagnostic pourrait même y suffire presque, et aider les étudiants dont le cas s'apparente au sien, pourvu qu'ils consentent à ne PAS se laisser barber par le courrier des COBAYES que sont nos étudiants.

L'APPARITION D'"AMBIVALE"

Voici venir, pour la première fois dans ce cours, un interlocuteur synthétique, composé d'hommes et de femmes. Celles-ci se montrent plus impatientes que les hommes. Voulant tout savoir tout de suite, et se faire tout expliquer en même temps, elle posent des cascades de questions -pertinentes ou irrélevantes* -souvent intéressantes mais généralement inopportunes, soit qu'elles ne viennent pas à leur heure ou que les réponses qu'elles appellent allongeraient des leçons dont la longueur incommode déjà les étudiants si leur intérêt n'a pas été assez éveillé pour aiguiser leur faim. Ceux-ci éprouvent une frustration pénible, et leur intérêt tend à décroître, lorsque leurs questions restent sans réponses. Or l'insuffisance des ressources financières de l'I.F.O. lui interdit la rédaction et l'envoi de leçons particulières. D'autre part, son premier objectif, qui est la LIBERATION de ses étudiants, lui interdit plus encore l'exercice d'une tutelle de cette sorte. D'où un double dilemme qui lui a valu de nombreuses défections et quelques échecs graves, dont il sera parlé au bon moment pour en éviter la répétition.

AMBIVALE a été inventé pour pallier ce dilemme en même temps qu'une deuxième difficulté : il ne pourrait être répondu à des questions qui ne soient *étroitement* apparentées aux sujets traités dans les leçons sans qu'il résulte le brouhaha d'un débat parlementaire où, *à propos* d'un même sujet, chacun se répand en jeux de mots éloquents pour parler d'autre chose que ses contradicteurs. Le mot "démocratie", par exemple, se prête si bien à cette sorte d'éloquence que les "démocraties populaires" peuvent elles-mêmes s'en réclamer -et nos professeurs de "sciences politiques" s'y engluer- avec les mêmes délices corrompues et corruptrices.

Mises dans la bouche d'AMBIVALE, les questions fréquemment posées et les objections souvent opposées par des étudiants des deux sexes -elles seront précédées des lettres (M) ou (F) pour leur identification- perdent la plupart de leurs inconvénients tout en fournissant un aperçu utile des réactions des autres aux problèmes qui nous confrontent tous. Encore faut-il ôter à cet étudiant synthétique le pouvoir de devenir encombrant. On y veillera en se conformant à son mode d'emploi.

Mode d'emploi d'Ambivale

1. Lisez rapidement ses questions et ses objections toujours rédigées aussi brièvement qu'il et nous le pouvons.

2. Si elles ne vous intéressent pas, abstenez-vous de lire nos réponses.

3. Si, toujours aussi concentrées que nous le croyons permis sans nuire à leur intelligibilité, nos réponses vous intéressent assez pour en souhaiter le développement, dites-le nous. Au cas où les étudiants qui le souhaiteraient aussi seraient en nombre suffisant pour justifier la création de notices ou plaquettes adressées aux intéressés en même temps qu'une leçon subséquente, leurs voeux seraient satisfaits dès que possible. Ils pourraient l'être aussi à l'occasion d'échanges oraux dont le besoin est devenu urgent.

Pour l'instant la parole appartient à un AMBIVALE impatient de nous dire les quelques petites choses qui lui sont restées en travers de la gorge ou qui lui pèsent sur le coeur :

AMBIVALE

1.(M) J'aimerais qu'il me devienne facile de rendre intéressant n'importe quel sujet à n'importe qui, mais j'en doute sérieusement faute de preuves.

Réponse : N'en avez-vous quelques-unes sous les yeux dans le RUBICON ? L'*aventure* mendélévienne n'est-elle plus intéressante et vivante que l'exposé classique du "tableau périodique des éléments chimiques" ? Et les démêlés de Le Verrier avec une ménagère et avec son chien Médor que les calculs de cet astronome ? La femme découpée en morceaux à la fois plus… vivante, plus *probante,* plus juste et plus éclairante que tous les traités de logique du monde ? -et plus facile à rédiger ? Enfin, les mêmes remarques ne s'appliquent-elles mieux encore à chacun des chapitres du "Défi Européen" ? Ce bouquin n'est-il à la fois franchement *rigolo* -et dévastateur ? Le relire avec soin, c'et s'en apercevoir.

2. (F) L'homme doit-il aider la femme à se réaliser, à concrétiser ce qu'elle veut ?

Réponse : Cette question sera traitée à son heure dans nos leçons de façon que chacun puisse confronter nos réponses avec les siennes propres et que les divergences puissent être discutées et débattues. Prière de vous rappeler que toute absence de réponse à vos questions signifie que ces réponses suivront, ou que, étrangères aux matières traitées dans nos leçons, il n'y peut être répondu. En cas d'abstention par d'autres raisons, celle-ci sont toujours signalées et expliquées.

3.(Plusieurs M et F) Vos étudiants sont manifestement "cultivés" : leur vocabulaire l'atteste. (a) Ceux qui s'expriment en mots simples ne sont-ils jamais cités ? (b) Ceux qui n'ont pas fait d'études peuvent-ils s'intéresser à l'ortho ? (c) Je vois mal comment un "ouvrier moyen" pourrait absorber vos leçons. (d) En avez-vous parmi vos étudiants ?

Réponse : (a) Les réponses de ceux qui s'expriment difficilement sont retouchées par nos soins. Leur forme souvent défectueuse et l'emploi de mots imprécis en rend la lecture difficile et l'intelligibilité incertaine *hors de leur contexte.* (b) Ceux qui ont échappé aux déformations d'une culture scolaire sont, tout au contraire, souvent *avantagés*, bien qu'ils n'échappent pas à la nécessité d'enrichir leur vocabulaire de *deux ou trois douzaines* de mots : ceux-ci tiendraient aisément dans un lexique d'une vingtaine de pages qui -à tort ou à raison- ne leur a pas été fourni. (c et d) Voir, plus loin, : "une double pièce à conviction", qui nous semble éclairer complètement ce sujet.**

Annette et son mari sont des ruraux peu encombrés de culture livresque. Elle est remplacée par des connaissances et une sensibilité acquises au contact du réel. Leur bagage académique se limite au Certificat d'Etudes.

ANNETTE

Je ne veux faire de morale à personne, mais j'ai une certaine expérience du Bonheur avec une grand B. Il y a six ans, j'avais épousé un "gros babouin" dans toute sa splendeur ; surtout avec sa femme. Moi, je ne valais pas mieux : j'étais un "chien battu". Je croyais vivre mais ne faisais que supporter la vie. Après six ans et demi de vie commune dans la classe paysanne, où les hommes prennent leur femme pour un valet de ferme, une bonne et la "mère des gosses", aujourd'hui, après trois ans d'orthologique, je puis le dire sans modestie, je suis devenue une

femme. Une vraie femme consciente de son rôle non seulement de mère, mais de maîtresse.

J'ai du mal à reconnaître en moi la jeune-fille qui, à 18 ans, ne pensait qu'au boulot pour se distraire et faire plaisir à ses parents. Et l'homme qui m'a permis d'évoluer est encore plus changé. Je ne sais lequel des deux a fait l'autre à son image car je crois que les images étaient identiques. La caricature des couples dits "bons ménages" m'écoeure vraiment. Je cite une amie qui passait le réveillon avec son mari : "…que veux-tu qu'on fasse tous les deux ? Comme des cons on est allé se coucher". Sans commentaires. *Nous deux, nous la recherchons continuellement, cette intimité si merveilleuse aux couples d'amants.* Puissent toutes vos étudiantes en arriver là !

P.S. Je ne me souviens pas si j'ai été choquée par LES JEUX, mais je sais avoir eu autant de plaisir et d'empressement à le lire que si c'était un roman d'amour en feuilleton-photos !

4. Cinq hommes et trois femmes déclarent, en termes presque identiques : "*La compagne de mes rêves (ou des rêves masculins) ne peut être "Une Yseult qui sait faire la cuisine". Ce serait réduire cette compagne à bien peu.* Et la cuisine n'importe pas tant que ça !…"

Réponse : Prenez garde, malheureux ! Veuillez relire le passage des JEUX qui analyse le mythe de Tristan et Yseult. Celui-ci symbolise l'AMOUR IDEAL : *l'amour sans autre fin que le bonheur*. Dans les rêves masculins, l'amour éperdu est une immolation de soi. Il est inséparable de la mort et n'a de fin concevable qu'elle. Plus *réaliste*, l'amour féminin est inséparable de la vie. Les femmes savent d'instinct que l'amour n'est pas un rêve. Qu'elles ont à "faire la cuisine", c'est-à-dire s'affairer aux milles choses *terribles* qui ont toujours dû être faites et ne l'ont jamais été en rêves. Or voici que ces choses tendent à se faire d'elles-mêmes et que les femmes se voient exposées, jeunes encore, aux graves risques d'un *excés* de loisirs ! Au lieu de leur être interdit, le rêve leur devient une nécessité : s'ils ne sont peuplés de rêves, les loisirs anéantissent ceux qui les consacrent à des futilités, à s'imaginer des frustrations, à s'aigrir en cultivant des revendications incongrues etc. Bref l'amour tend à actualiser les rêves irréalistes de nos pères. Malgré quoi il ne faut pas se leurrer : pendant longtemps encore, l'homme devra se "contenter" d'une YSEULT qui se meurt d'amour pour lui sans en mourir tout à fait : une YSEULT qui "fait sa cuisine féminine"…

Mais comment et pourquoi vous est-il arrivé de vous méprendre à ce point -après avoir lu LES JEUX- sur la créature de rêve qu'est YSEULT et sur le drame terrible qu'est sa pitoyable "cuisine" ? S'agirait-il d'un "caprice" de votre mémoire ? *Il est immensément important pour vous de le découvrir et de vous en préserver.***

5. Comment se peut-il que, dix ans après, Jacques Dartan ne soit pas parvenu à se former des collaborateurs ? Posée par une vingtaine d'étudiants (dont les deux tiers sont masculins), cette question est *fondamentale*.

Réponse : L'I.F.O. disparaîtrait bientôt si la cause unique de cet énorme échec (apparent) n'avait été identifiée, mais difficilement : elle est trop simple, trop évidente et trop omniprésente pour être visible : *l'I.F.O. a négligé d'emprunter ses ailes à Müllerchen. Et, si exhortés qu'ils aient été à conserver la liberté de ne penser et de n'en faire qu'à leurs têtes, ses*

étudiants ont négligé aussi d'emprunter ses ailes à cet oiseau. C'est ainsi qu'ils ont été condamnés et se sont condamnés eux-mêmes à ne pouvoir *"retrousser leurs manches"*. Des centres de recherche orthologique se sont multipliés, merveilleusement armés pour agir efficacement. Et, comparé à ce qu'ils auraient du faire, ils n'ont autant dire rien fait du tout ! Il s'agit, pour nous tous, de commencer par emprunter ses ailes à cet oiseau, leur langage aux abeilles, et leurs mathématiques aux araignées. C'est AUJOURD'HUI que, tous ensemble, nous devons nous y EXERCER.

UN EXERCICE DE SENSIBILISATION

1.Refaites - mais cette fois en sachant pourquoi vous prenez cette peine et ce que vous "avez à y gagner"- l'exercice proposé par notre 4ème leçon (p.4S/?).

2.Abstenez-vous de mesurer vos performances *contre la montre*. Ce que vous aurez à mesurer lorsque l'heure des mensurations aura sonné, ce sont les progrès de votre SENSIBILITE.

3.Au point où nous en sommes, il vous suffit de dépister (avec notre assistance : personne ne le peut à lui seul) les "caprices" de votre mémoire. Ce qui doit être mesuré, c'est votre DYSMNESIE, et cette tâche nous incombe. Tous les humains sont dysmnésiques et doivent l'être : notre espèce se serait éteinte au berceau si la mémoire des individus qui la composent avait été fidèle avant l'émergence de l'ensemble des éléments d'information qui concilient les nécessités de sa survie et celle d'une libération qui met fin à la tyrannie de l'"instinct simiesque".

4.Mais gardez-vous de nous en CROIRE : il s'agit d'une *hypothèse* que vous aurez à vérifier *en vous-mêmes*. Ses implications théoriques et sa portée pratique vous seront rendues claires au bon moment : on ne peut tout expliquer en même temps. Or l'information apportée sans préparation, c'est-à-dire sans explications *préalables,* peut nuire gravement à ceux qui la reçoivent : elle tend à susciter des anticorps *dessensibilisateurs* contre lesquels nul ne peut rien. Après quoi les démonstrations les plus lumineuses deviennent INCOMMUNICABLES aux victimes de leurs propres *mécanismes immunologiques* et les FAITS leur deviennent IMPERCEPTIBLES. Quelques milliers de rats dont nous ferons connaissance dans notre prochaine leçon ont mis en évidence les pouvoirs terrifiants de ces mécanismes. Certes, les fanatiques (religieux ou non) ont illustré longtemps avant les rats les dangers de la mésinformation dont le fanatisme est issu. Mais les fanatiques les plus virulents ne nous ont révélé ni les causes -les déterminismes- de ce désordre mental ni moins encore les *moyens pratiques de le prévenir et de le guérir.*

5.Couchez sur du papier -sans vous rafraîchir la mémoire- ceux des contenus de la présente leçon que votre mémoire aura retenus.

6.Relisez cette leçon aussi soigneusement que vous le pouvez sans ennui, un crayon à la main si cela vous semble utile, et aussi souvent qu'il vous plaira. Puis, sur une feuille séparée

(à nous envoyer en même temps s.v.p.), complétez votre résumé en dressant dans n'importe quel ordre ou désordre, les éléments d'information qui vous semblent IMPORTANTS mais qui ne vous étaient pas restés présents à la mémoire. Il est inutile de mentionner les autres : votre silence à leur endroit signifiera qu'ils vous sont indifférents. Voilà tout pour l'instant. Et nous ne sommes plus qu'à deux doigts du but à atteindre pour vous mettre en état de vous transporter *infailliblement* VOUS-MEMES dans le monde merveilleux que LA NATURE - ET L'HOMME- nous ont préparé : celui où le bonheur se substitue INFAILLIBLEMENT et le plus simplement du monde à la sueur mêlée de larmes et de sang…

UN DEVOIR VRAIMENT UNIQUE : L'INFAILLIBILITE

PIERRE

Nous ne sommes plus qu'à deux doigts du but à atteindre : "vous mettre en état de vous transporter *infailliblement* vous-mêmes dans un monde où le bonheur se substitue *infailliblement* à la sueur mêlée de larmes et de sang…" Dans cette phrase le mot "infaillible" désigne trois choses différentes. Elles doivent être distinguées tout de suite pour éviter de s'enliser dans une confusion bientôt inextricable. Veuillez nous pardonner l'emploi, qui ne peut plus être différé, de quelques mots empruntés au vocabulaire rébarbatif des professionnels de la pensée abstraite.

PHILIPPE

Autrement dit : des hommes providentiels grâce auxquels il a été possible aux humains, depuis des temps immémoriaux, de tromper les autres et de se tromper eux-mêmes en se fourrant le doigt dans l'oeil assez *savamment* pour que ça ne se voit pas, et assez dignement pour se faire admirer. Et -la chose va de soi- pour s'admirer, se croire eux-mêmes et croire EN eux-mêmes plus volontiers encore. Or, depuis quelque temps, il s'est produit une chose étrange : ce langage emprunté aux philosophes s'est transformé, bien qu'il ait conservé les *apparences* de son intellectualisme originel. Et il s'est révélé le pouvoir de dépouiller notre espèce du double privilège dont elle use et abuse depuis toujours et qui semblait éternel : celui de CROIRE tout *à toutes fins utiles* : croire vraies des choses fausses, croire fausses des choses vraies, croire des choses idiotes, croire des idiots, croire EN eux, et ainsi de suite *ad infinitum. (Aux étudiants)* Pour l'amour des dieux, de je ne sais quels diables ou, à défaut de mieux, pour l'amour de vous-mêmes, gardez-vous de vous en CROIRE indemnes. Le moment d'ouvrir l'oeil est venu.

PIERRE

Le droit à l'erreur est la première condition de la liberté. Il nous est définitivement acquis. Et il semblait si parfaitement inhérent à la nature humaine qu'"humain" était synonyme de "faillible". Nous croyons faillibles tous les humains, et nous croyons faillibles nous-mêmes pour avoir appris à nos dépens combien nous *pouvons* l'être, et combien cruellement, désastreusement et *répétitivement* ! Des ressources comparables à celles que nous devons à nos progrés techniques n'ont jamais été mises au service d'une *faillibilité* comparable à la nôtre : elle est devenue synonyme de "monstruosité". Nous ne pouvons perdre une seule minute pour élargir et *parfaire* notre droit à l'erreur et assurer sa pérénnité en l'enrichissant du plus

fini de ses propres produits :

L'INFORMATION CULTURELLE QUI NOUS RESTITUE, PLUS VASTE, PLUS UNIVERSELLE, PLUS GENEREUSE, PLUS BELLE ET PLUS HEUREUSE, L'INFAILLIBILITE PRIMORDIALE "BRUTE", L'INFAILLIBILITE "NATURELLE", QUI ETAIT LA NOTRE A L'ORIGINE ET QUI EST RESTEE CELLE DES ANIMAUX.

Nous n'avons plus une minute à perdre pour nous familiariser avec l'infaillibilité *supérieure* que, envers, contre et malgré nous, nous avons bel et bien acquise et que chacun de nous doit, toutes affaires cessantes, mettre au service de tous les hommes si l'on souhaite qu'un seul d'entre nous reste vivant. S'il y eut jamais une "question de vie ou de mort" à une échelle grandiose, c'est celle-là !

Cette affaire est trop urgente pour qu'il nous soit permis de la bâcler. Il nous faut prendre le temps de reconnaître l'infaillibilité qui nous appartient pour nous familiariser avec elle. Il y a trois sortes d'infaillibilité : 1. Celle, mécanique, qui résulte d'un *tissu* d'effets enchaînés à leurs causes. 2. Celle résultant des déterminismes physiopsychiques qui meuvent les organismes vivants. 3. *Celle issue des déterminismes PERTURBES qui anime l'espèce INACHEVEE dite Homo sapiens.*

L'INFAILLIBILITE HUMAINE

BERNARD

Ceux qui ont lu le RUBICON *sans que leur mémoire les trahisse* possèdent déjà, même s'ils ne le savent et ne s'en servent pas, le moyen souverain de l'infaillibilité humaine à cent pour cent : l'*AUTOsensibilisation à TOUS les messages de leur environnement par la REFLEXION*.

En faisant de nous des ennemis de la nature, la réflexion nous a contraints à créer un monde où nous puissions nous *sentir* -et nous *savoir*- chez nous. Mais la raison et le sentiment, s'ils ne s'interpénètrent et ne se fécondent pas l'un l'autre, nous INTERDISENT l'accés du monde plus généreux et plus beau que nous nous sommes construit *à notre insu*. Nous ne l'habitons pas encore mais nous ne pouvons plus vivre dans celui -devenu mortel à la fois et hideux- où nous nous *attardons à notre insu.*

Les animaux reflètent spontanément leur nature. Les Hommes, qui ne lui appartiennent plus, ne peuvent refléter la leur que s'ils la *réfléchissent.* Quand ils ne la reflètent pas, ils ne peuvent extérioriser que leur passé : ils *projettent* leurs terreurs et leurs ruses de bêtes traquées par elles-mêmes : les hommes n'ont jamais eu d'ennemis à leur taille que leurs semblables. Bref ce que projette l'homme qui ne reflète pas la nature humaine, c'est sa *bestialité.* L'Homme seul est bestial. Les bêtes ne le sont pas. L'Homme seul est bête : les animaux ne le deviennent qu'au prix d'apprentissages subis aux mains d'hommes qui les ont subis aussi.

Quelques milliers de rats soumis à une *dénaturation intensive* (la place nous manque pour sympathiser avec eux aujourd'hui) nous ont appris *comment* et *pourquoi* ces apprentissages dénaturés ont fait de nous et font de nos fils des aveugles dotés de deux yeux, des crétins riches de neurones par milliards, et des criminels ou des toxicomanes aussi fabuleusement pourvus : nul ne leur ayant appris à refléter leurs richesses, ils ne peuvent que projeter leur bestialité d'ENFANTS MARTYRISES PAR DES EDUCATEURS QUI LES DENATURENT A LEUR INSU.

DEVOIR UNIQUE

Détendez-vous, relaxez-vous, lisez calmement les pages 297 à 299 du RUBICON et le dernier alinéa de sa dernière page. Réfléchissez bien à loisir. Enfin, répondez à la 13ème question de notre questionnaire. Voilà tout pour l'instant : les caprices de la mémoire humaine nous interdisent de nous presser.

POST-SCRIPTUM : Deux pièges également dangereux guettent chaque pas des éducateurs qui prétendent à cultiver la SENSIBILITE de leurs étudiants : l'*intellectualisme* toujours accompagné d'une dessensibilisation aux signaux de leur environnement EXTERIEUR. Et la *dévalorisation de l'intellect*, qui entraîne une inévitable dessensibilisation aux signaux de leur environnement INTERIEUR.

L'I.F.O. s'étant pris en même temps (quoique inégalement) à ces deux pièges, il n'a pu préserver ses étudiants ni de l'un ni de l'autre. D'où l'urgence d'une rectification de son tir et, dès lors, d'une "rénovation" de ses cours.

Nous avons été heureux de constater l'efficacité de cette rectification chez nos ANCIENS étudiants : les quelques fois qu'il nous a été possible de *communiquer* ORALEMENT à quelques-uns d'entre eux les compléments d'information qui seront fournis désormais (moins vite mais plus sûrement) sous forme d'exercices et de "devoirs", leur assimilation a été rapide, et la "récupération" de ces étudiants a été quasiment immédiate neuf fois sur dix. Nous sommes seuls responsables des effets du mauvais réglage de notre tir, et en devons réparation à ceux qui en ont subi les méfaits. Nous ferons donc notre affaire d'apporter ces compléments d'information du mieux et le plus vite que nous pourrons à TOUS nos anciens étudiants. Nous pensons qu'ils seront d'autant plus nombreux à se "retrousser les manches" avec TOUS que de l'emploi -*et des emplois professionnels*- tarderont moins à s'ouvrir à TOUS. C'est à quoi l'essentiel de nos efforts est consacré en ce moment. Enfin, tous seront mieux préparés à collaborer avec tous : dès la 9ème leçon, les étudiants de notre premier cycle parviendront au même *niveau* que ceux des autres cycles : seule l'*étendue* et la *diversité* des activités qui leur seront accessibles grandiront à mesure de leur ancienneté, sans rivalités possibles, ni prétentions à aucune préséance.

Notes leçon 5

* Expression *franglaise* dont l'usage tend à se généraliser. Elle résume en un mot une périphrase : "qui, ne relevant pas du sujet traité, n'a rien à voir avec la question".

** Depuis les expériences de Wilder Penfield, on sait combien notre mémoire est capricieuse. Notre cerveau enregistre l'information aussi fidèlement qu'un ordinateur mais avec plus d'universalité. Des sentiments, des odeurs, des images visuelles ou auditives, des émotions s'y impriment, toujours indélébiles. Mais nous ne nous en doutons pas. Il arrive qu'une chanson, un parfum ou un geste ranime un monde endormi dans nos souvenirs. Mais il reste fugace. Nous parvenons à oublier presque tout, bien que nos cerveaux n'oublient rien. Le cas d'un voyageur de commerce nommé Donald ne permet pas d'en douter. Il est en tournée dans une petite ville canadienne. En jetant un coup d'oeil sur un journal il apprend qu'une fête organisée par le pasteur Fenwick a produit $876, 40 dont $250 ont été versés à une oeuvre d'assistance aux vieillards ; le vainqueur du tournoi de tennis que des amateurs locaux se sont disputé à cette occasion s'appelle Charles Laughlin. Cette information n'éveille pas l'intérêt de Donald. Il l'oublie instantanément et définitivement. Mais, à son insu, son cerveau l'a enregistrée.Trente ans plus tard, en appliquant des stimuli électriques à ses centres nerveux, le Dr. Penfield lui en fera répéter chaque mot dans l'ordre où ils ont été lus. Or notre mémoire n'est pas seulement capricieuse : elle se détériore de génération en génération. Pour éviter cette dysmnésie ou s'en guérir il était nécessaire d'en découvrir les causes et il est utile de les apprendre.

Cours d'Initiation à l'Orthologique

Questionnaire N° 5

1.Nom et Prénom, adresse postale *complète* (ne pas omettre le code postal), numéro du présent questionnaire et votre numéro d'inscription à ce cours, à inscrire dans la case inférieure du cadre (de droite) ci-dessus.

2. Cette leçon vous a-t-elle été presque (ou tout à fait) *intolérable* ?

3.(a) Le terrain économique, qui est celui de la socialité biologique, vous semble-t-il être celui où les hommes poursuivent l'assouvissement de leurs pulsions physiologiques dominantes ?

(b) Est-ce celui où VOUS l'avez poursuivi -sans le savoir ou en le sachant ?

4. Votre critique de la "Moralité de la Fable" dans le RUBICON :

(a) Trouvez-vous *entièrement* justifiée la sauvage agression de Philippe ? Ou y a-t-il à vos yeux des choses valables dans la morale qu'il attaque ? Dans l'affirmative, quelles choses ?

(b) "Aime ton prochain comme toi-même". S'agit-il, selon vous, d'un article de morale ?

(c) Une morale *ambivalente* vous semble-t-elle concevable ? Peut-on ne pas avoir les qualités de ses défauts, ou les défauts de ses qualités ?

(d) Qu'est-ce à votre idée que la morale, et que devrait-elle être ?

(e) Partagiez-vous les vues de Pierre sur le libéralisme de l'église avant de les avoir lues -ou les partagez-vous depuis ?

(f) Critiquez les conclusions en cinq articles à la page 74 du RUBICON.

5.(a) Partagez-vous les sentiments d'IF.433 sur le caractère rebutant de nos "images d'Epinal" ?

(b) Malgré ces images à l'emporte pièce, vous est-il possible de douter de la réalité du "train de l'enfer", de la brutale rapacité de la bourgeoisie du siècle dernier, de l'"élargissement des marchés" au siècle où nous sommes, ou d'aucun des autres FAITS FLAGRANTS dont Philippe a pris un inventaire panoramique ?

(c) Ou en avez-vous pris une conscience plus *vive* grâce à ces images *simplifiées* ?

(d) Ces choses vous semblent-elles faire appel à la *crédulité* ou à la *lucidité* ?

6.Convenez-vous que -sauf sous un régime d'esclavage politique -l'abondane contraindrait *inévitablement* les hommes à "substituer la conscience humaine à l'instinct animal dans les rapports sociaux" ?

7.Avez-vous été désagréablement impressionné par l'identité de ce qui se passe et de ce qui se passerait si des privilégiés sans coeur et sans scrupules s'étaient employés à se soustraire *intentionnellement* aux menaces du "monde à l'envers" décrit à la page 5/? ?

8. Comment cette coïncidence vous semble -t-elle explicable ?

9.Pensez-vous que le vrai, tel que Philippe le voit et le laisse entrevoir, a été administré trop vite à doses imprudentes?

10.Quelle pourrait être, selon vous, la chose qui "cramoisirait les joues à Arielle -si elle était le moins du monde stupide" ?

11. UN PROBLEME CRUCIAL : LES "PREUVES" (pp 5/ ? à ?) :

(a) Etes-vous de ceux qui, peu sensibles aux preuves logiques ne vous laissez convaincre que par des "preuves vécues", c.à.d. par vos propres expériences ?

(b) Votre indifférence aux preuves logiques s'étend-elle au caractère probant de la *logique cruciale*, qui est visuelle, donc *concrète* ? Vous semble-t-il contestable, par exemple, que, en déchiffrant les messages hieroglyphiques, le "code" de Champollion a *prouvé* sa justesse, qu'il en a apporté une preuve *visuelle, concrète et irrécusable* ? Interrogez-vous *soigneusement* avant de répondre à cette question : la logique multicruciale est aux humains d'aujourd'hui ce que la boussole était jadis aux marins aventurés en haute mer : leur SEUL moyen de s'orienter dans le brouillard.

12.UN PROBLEME INSOLUBLE PAR LA SEULE LOGIQUE : LA "PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE" (pp 5/ ? à ?)

(a) Les remarques extraites de la page 89 du RUBICON et reproduites à la page ? de cette leçon vous semblent-elles "épinaliser" -c.à.d. concrétiser, caricaturer, simplifier et vivifier- utilement une HYPOTHESE DE TRAVAIL. Au point où nous en sommes dans ce cours, l'information proposée ne peut être autre chose. Si cette hypothèse se vérifiait, le caractère CONTAGIEUX des *maladies endémiques*, nées de théories inachevées, laisserait peu de place au doute bien qu'elles aient pris appui sur les intuitions géniales d'un géant nommé Freud.

(b) L'"Histoire de Fous Furieux" hypersensibilisés à l'INFORMATION PROFITABLE et dessensibilisés à l'humain (voir texte encadré à la page 5/ ?) vous semble-t-elle "épinaliser" utilement les "merveilles" qui reluisent sous le soleil radieux de la publicité ?

(c) Cette imge d'Epinal a-t-elle commencé à vous sensibiliser l'ODORAT au point de vous rendre déjà perceptible l'ODEUR heureusement *repoussante* du "CULTE DU PROFIT, qui, même en Europe, a *corrompu* et *empuanté* l'Occident ?

13.DEVOIR UNIQUE : L'AUTOELABORATION DE LA SENSIBILITE

Notre environnement nous bombarde sans trêve de messages "codés" dont nous ne possédons pas (ou pas encore) la "clé", et nous sommes accablés d'information "brute" que nous ne percevons pas mais qui peut nous tuer, comme les "radiations ionisantes", et pourraient nous sauver, comme les "avertissements" qui précèdent les séismes. Certains animaux les perçoivent et savent les interpréter. Le cas des humains est bien plus "merveilleux". L'Homme a su se doter lui-même de moyens "techniques" de percevoir et d'interpréter l'information qui lui tombe du ciel avec une précision et une pénétration qu'aucun signal n'égalera. Mais ses performances prodigieuses n'ont servi qu'à empuantir son propre habitat et le lui rendre inhabitable. Pour gagner le monde de rêve qu'il s'est construit à son insu, il lui reste à s'acquitter d'un devoir unique : *sentir ce qu'il pense et penser ce qu'il sent en ELABORANT sa pensée et ses sentiments PRIS ENSEMBLE, c.à.d. COM-PRIS.* Notre 4ème leçon a fourni l'exemple pensé, senti et "épinalisé" des effets de la sénescence comparés aux promesses de la maturité. A VOUS DE COMMENCER A JOUER AU MEME JEU. Essayez -en vous souvenant qu'il s'agit d'un jeu- d'exprimer vos sentiments ET votre pensée

(vos "réflexions personnelles") sur les éléments d'information dont la lecture est prescrite à la page 5/ ? . Exprimez-les du mieux que vous pourrez en une seule image, une *synthèse visuelle.* Ne vous étonnez pas des difficultés d'un exercice aussi simple : nos éducateurs l'ont rendu *impossible* à ceux qui, *faute d'habitude,* ne réfléchissent PAS. C'est cette habitude qu'il vous faut ACQUERIR en vous jouant, acquisition qui est la raison d'être de ce cours. Ne vous découragez pas si vous ne savez pas dessiner des images d'Epinal. RIEN NE PRESSE. Mais sachez que, lorsque ces images se globaliseront puis s'universaliseront, vous y trouverez toutes les joies, puis le bonheur potentiels dans la "condition humaine" et ELABORES par les hommes.

14.La présente leçon est-elle trop longue à votre gré ? Dans l'affirmative est-elle trop longue pour *retenir votre intérêt?* Vous a-t-elle lassé(e) ou ennuyé(e) ? Ou son étude a-t-elle exigé plus de temps que vous n'en pouvez ou voulez consacrer à ce cours ?

15.Notez cette leçon et DETAILLEZ -c'est très important- ce qui vous a PLU, PAS PLU et DEPLU.

16.Votre critique, vos commentaires, objections et questions. Soyez bons pour "AMBIVALE". Numérotez vos questions et adressez-les nous sous forme de questionnaires.

Adressez vos réponses à I.F.O.-ETUDES.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Sixième leçon

AVANT-PROPOS

PHILIPPE *(à ses collègues)*

Pierre me semble exposé cette fois encore à perdre la face. Mais sa «face», et la nôtre, et celle du roi, et celle du pape lui-même ont-elles la moindre importance ?

PIERRE

Celle du roi et du pape en ont une très grande : leur première sinon leur principale raison d'être est de montrer aux peuples et aux fidèles une face, une *imago*, c'est-à-dire une légende dûment royale ou pontificale. La nôtre me semble en avoir une aussi, mais diamétralement opposée : dans la mesure où nos étudiants nous en apercevraient une, ils seraient avertis qu'en nous trompant nous-mêmes nous les trompons. J'aime à croire qu'ils nous crieraient casse-cou : la glace est rompue entre eux et nous. *La plupart savent que chacun de nous n'est qu'un aspect d'EUX-MEMES ou, tout au moins, devrait n'être que cela.* Quand nous ne parvenons pas à faire éclore en eux ce sentiment, nous faisons mal notre métier. *(Aux étudiants)* Nous comptons sur vous pour nous apprendre à le faire mieux.

HUBERT

Les malheureux ont du pain sur la planche !

PHILIPPE

Pardi ! Nous sommes des boulangers. *(Aux étudiants)* Bouffez, mes enfants ! Mais je n'en demandais pas tant. Il me suffisait de savoir partagé mon sentiment : tout le monde se fout de la face de Pierre, sauf pour se scandaliser qu'il en ait une quand il la montre.

Cela étant, point de doute : il faut laisser en paix la morale et infliger la sixième leçon de gestion modernisée des entreprises aux imprudents qui, s'étant laissé prendre à nos charmes, se sont inscrits au cours d'initiation. Elle contient une chose importante : une invitation, assortie d'un mode d'emploi, à se servir soi-même de l'orthologique et à nous fournir l'occasion de jouir de la vie. Il y a, m'assure-t-on, un petit trou pas cher dans la cordillière des Andes…

HUBERT

Non ! Non ! Cent fois non ! Cela fait trois fois de suite que vous repoussez la morale à la leçon suivante. Je ferai un malheur si vous recommencez, et nos étudiants, j'en suis sûr, *(aux étudiants)* n'est-ce pas ? -vous couvriront de reproches mérités.

PHILIPPE

Je n'en doute pas et je me rends. Adieu Popocatepetl ! *(Aux étudiants)* Quand vous vous choisirez un autre porte-parole qu'Hubert, ayez la bonté de nous en avertir : je soupçonne l'existence dans l'Oural d'un petit trou charmant…

PIERRE

Pardonnez ces facéties à Philippe, qui ne peut résister à la tentation de vous taquiner à travers Hubert. Si vous aimez -ou n'aimez pas- ces jeux-là, ne manquez pas de le lui dire, car il s'agit d'un psychotest. Mais le moment est venu d'aborder la morale. Qu'est-elle et que devrait-elle être ? C'est évidemment à Bernard qu'il faut poser ces questions.

UNE MORALE INTELLIGENTE ?

BERNARD

Les questions qui se posent sont celle-ci : qu'était autrefois la morale, qu'est-elle aujourd'hui, et que devrait-elle être ? Je doute qu'il soit possible d'y rien comprendre si l'on ne commence par situer ces questions sur le terrain biologique. Or, du point de vue biologique, la raison d'être de la morale des temps passés est claire : sa fonction était de favoriser la *survie* des sociétés humaines. La meilleure morale, c'est-à-dire la plus intelligente, était autrefois celle qui avait la plus grande *valeur de survie.*

PHILIPPE

Patatras ! C'est la première erreur de décimale des moralistes : ces innocents se figurent qu'il appartient à la morale d'être … *morale* ! ! !

MEDICUS

Vous nous donnez de ces secousses qui comptent dans la vie d'un moraliste ! Mais, sur le terrain *biologique*, il n'y a rien à répliquer. Ce qui reste à prouver, c'est que la biologie a qualité pour décider de ce qui est moral à d'autres points de vue que les siens : celui de la «santé morale» en tout premier lieu. Pourquoi une morale ne pourrait-elle être à la fois biologique et «morale» ?

HUBERT

Une morale intelligente, à mon sens, doit-être morale avant d'être biologique : immorale elle serait inacceptable. Une morale qui n'aurait pas l'intelligence de se rendre acceptable serait inintelligente à priori.

PHILIPPE

Ne serait-ce précisément parce qu'elle est restée «morale» que notre morale n'est PLUS acceptée aujourd'hui ? Il est difficile d'y voir clair parce que le mot «moral» est pis qu'ambigu. Son étymologie, grecque aussi bien que latine, s'obstine à contredire les moralistes, qui la situent dans l'absolu. Or *mores* et *ethos* veulent dire moeurs, coutumes. Vérité en deçà, erreur au-delà des frontières ethniques : les moeurs et les coutumes sont différentes. Vous voulez, Hubert, qu'une morale soit «morale». Qu'entendez-vous par là ?

HUBERT

Je veux qu'elle donne satisfaction au sens moral *inné* des humains.

BERNARD

Nous voilà tous d'accord : vous avez défini une morale authentiquement biologique. Mais elle nous réserve quelques surprises : qu'y a-t-il d'inné dans notre «sens moral» ? Nous allons essayer de le découvrir, mais ce n'est pas facile : nous infligeons des conditionnements moraux (des «surmoi») à nos enfants dès les premiers jours de leur vie. Il est malaisé de distinguer les *innéités* des *acquisitions* faites avant l'émergence de la conscience. Heureusement, un fait patent,qui domine ce problème, commence aussi à l'éclairer : aucun des *archétypes* connus n'est «moral». Il n'y a pas de morale archétypique.

HUBERT

N'auriez-vous jamais entendu parler du Christ, ni de morale chrétienne ?

BERNARD

Nous allons y venir, car le Christ a illuminé ce problème. Mais il serait contre-indiqué d'en aborder l'étude sur le terrain du christianisme. Commençons s'il vous plaît par la mythologie hellène, qui est une pépinière d'archétypes.

PHILIPPE

La Mythologie projette une étrange lumière sur nos innéités: si éthique veut dire moeurs, nous sommes propres : celles de Jupiter Lui-Même semblent vraiment proches de celles de *Pithecanthropus erectus.* (Je signale en passant que les paléontologues sont d'excellents humoristes : ils ont baptisé *Homo erectus* ce premier hominidé connu, et, pour le premier hominoïde, ils ont trouvé un nom plus pittoresque encore : ils l'ont appelé *Proconsul ! !*) Si éthique veut dire autre chose que coutumes, convenez que cette chose-là pourrait être, à nos yeux d'Occidentaux, quelque peu répréhensible. Méfions-nous, s'il vous plaît des «innéités morales» des humains, et plus encore de celles des dieux !

BERNARD

Nous ne nous méfierons jamais assez de ces prétendues innéités -jusqu'à ce que nous ayons découvert les vraies. J'espère que ce sera aujourd'hui. A défaut de cette connaissance , une intelligence morale serait inconcevable. Mais, si la mythologie grecque suffit à rendre notre «sens moral» bien suspect, l'actualité doit renforcer notre méfiance : Hitler et Himmler étaient intensément «moraux» dans le sens où vous et moi entendons ce mot-là ! ! Ils étaient même, les malheureux, farouchement *idéalistes !*

HUBERT

Celle-là est raide ! Mais je ne marche pas : vous parlez pour vous-même et ne m'étonnez guère : il doit être normal, pour ceux qui jugent «contre-indiquée l'étude de la morale sur le terrain du christianisme», de se trouver bientôt en compagnie d'Hitler ! Sans christianisme, il ne saurait y avoir de vraie morale.

BERNARD

Pardonnez-moi, mon cher Hubert, mais une chose est certaine : il n'y a pas et n'y aura jamais de morale chrétienne. Rappelez-vous la Cité de St-Augustin : Aime, et oublie cette horreur : la morale, dont le rôle est d'empêcher ceux qui n'aiment pas de faire certaines choses, et de leur en commander d'autres. La morale s'exprime toujours par commandements. L'amour,

chrétien ou pas, ne se commande pas.

PIERRE

Ne vous semble-t-il pas que, modernisé, le christianisme de St-Augustin s'exprimerait mieux comme ceci : «Sache, et fais tout ce que tu peux» ? L'amour ne se commande pas, mais les *vrais* savoirs *engendrent* l'amour.

BERNARD

La noobiologie y ajouterait : «Admire, et ne fais rien !…» Mais la signification *pratique* de ce «commandement»-là ne deviendra claire que lorsque nous aurons exploré les coins les plus secrets de la nature humaine.

PIERRE

On le trouve à l'état naissant chez le Christ : c'est l'évidente signification du lys des champs donné en exemple aux humains : «Sois ce que tu es et ne désire rien !…»

BERNARD

Certes, mais il aura fallu la science pour rendre intelligible et *réalisable* un *idéal* chrétien que la noobiologie exprime ainsi : *«Voilà ce que tu es. Sache-le : tu ne pourras jamais désirer rien de plus PARFAIT dans le double sens d'«achevé» et de «totalement satisfaisant»…*

Mais nous anticipons sur nos prochaines leçons. Contentons-nous pour l'instant d'une évidence : le christianisme est l'antidote de la morale, son contre-poison. *Rien ne saurait être plus anti-chrétien que la morale, ni plus anti-moral que le christianisme.*

PHILIPPE

Félicitons-en les Chrétiens et reprenons le point de vue que Bernard a fait sien : l'intelligence d'une morale se mesure à la valeur de survie. Ce critère accepté, deux faits grossiers éclatent : le succès (biologique) des peuples à peau blanche a été manifeste pendant des siècles. Ils ont exterminé ou dominé tous les autres. Leur morale judaïque était intelligente. N'objectez pas la supériorité de leurs armements : elle n'aurait guère servi si le «sens du devoir» n'avait galvanisé leurs armées. Songez à la guerre du Vietnam où, armée comme elle ne l'a jamais été, la race blanche se voit tenue en échec par un petit peuple primitif. Cette mésaventure illustre assez redoutablement l'*imbécillité* actuelle de cette même morale : elle n'a pas seulement cessé de nous donner du *coeur au ventre* (expression dont il faut admirer les précisions) dans la lutte pour la suprématie : en démoralisant l'Occident, elle l'a privé de ses forces. Cela s'observe le mieux aux Etats-Unis où, affolante déjà il y a deux ans, la criminalité a encore augmenté de quelque *vingt pour cent en une petite année !!* Tels sont les faits qu'il s'agit d'expliquer tout d'abord.

BERNARD

Ce qui est inexplicable (ou presque), c'est que ces évidences aient pu nous échapper si longtemps : pour être *contraint* d'y voir clair, il aurait suffi de se poser deux questions :

1. Qui a imposé la morale aux humains ?

2. Pour quoi faire ?

Qui les aurait inventées ou acceptées sinon les puissants ? Et pourquoi l'auraient-ils fait si ce n'est pour se faire obéir et servir ? Ils voulaient (et ils *devaient* pour survivre) non pas

discipliner des hommes, mais *dompter des fauves aussi féroces qu'eux-mêmes, mais dotés de crocs moins acérés.*

PIERRE

Inventée par des fauves pour dompter d'autres fauves, toutes les morales connues sont intolérables à des hommes. On ne saurait s'étonner qu'aucune ne soit chrétienne, et il est clair que la nôtre nous deviendra chaque jour plus odieuse. La jeunesse actuelle fait preuve d'une bonne santé morale en rejetant ces bestialités. Mais les humains ont besoin d'une morale. Il est vital d'en découvrir une qui soit humaine. Il nous faut à tout prix une morale acceptable à des hommes.

MEDICUS

Est-ce bien sûr ? Ce qu'il nous faut peut-être, c'est apprendre à nous en passer.

BERNARD

Les hommes libres doivent bien s'en passer : ils ne pourraient en accepter aucune sans perdre leur liberté. Mais je doute qu'il soit jamais possible à des *sociétés* d'hommes de se passer de morale : il faudrait que les humains *naissent* libres, et c'est ce qu'ils ne font pas.

PIERRE

La définition d'une morale intelligente et humaine semble émerger déjà en un seul mot : une morale *libératrice*.

BERNARD

Peut-être, mais il s'en faut que ce soit clair : la morale, dans l'acceptation universelle de ce mot, est une *servitude auto-imposée.* Comment une servitude serait-elle libératrice ? Si nous voulons quelque chance d'élucider ce paradoxe, il faudra avancer pas à pas jusqu'au substratum biologique d'une morale qui serait faite de nos innéités *vraies*. Voilà ce qu'il s'agit de découvrir. Je dois demander patience et indulgence à nos étudiants : cette excursion sera laborieuse. Nous devons descendre au plus profond de nous-mêmes et remonter à notre plus lointain passé. C'est un voyage qui ne pourra se faire tout entier en une leçon.

HUBERT *(aux étudiants)*

Ma tête à couper que, juste au moment du *suspense*, nous apprendront que ces merveilles relèvent de leur cent-quatrième cycle !

BERNARD

Regardons tout d'abord la plus universelle, plus lointaine et plus certaine de nos innéités : l'instinct de conservation, qui éclaire à lui seul le caractère fondamental commun à toutes les morales : leur valeur de survie. Comme l'a observé Philippe, la morale judaïque s'est révélée très supérieure à cet égard. Pour dompter des fauves, elle n'a jamais eu d'égale. Etait-elle plus répressive, plus féroce que les autres ? Au contraire : les potentats orientaux sont célèbres pour l'abjection qu'ils exigeaient de leurs sujets prosternés, et pour le naturel qu'ils apportaient à l'exercice de leur monstrueuse autorité : ces gens-là vous faisaient sauter des têtes, brûler des jeunes veuves, supplicier à mort des favoris en disgrâce, annihiler des peuples entiers à plaisir (même sans profit : Gengis Khan), etc., sans nul besoin de «bonne conscience» : ils n'avaient

pas de «conscience». Ils faisaient ces choses-là pour leur amusement, tout aussi naturellement que vous et moi nous plaisons à acheter parfois un cornet de frites à la foire. Bref ils ne savaient pas leur métier : ils négligeaient de préssentir la psychologie moderne. Ils appliquaient des sanctions, mais ignorant les *récompenses intérieures* gratuites, ils se ruinaient en faveurs et en abus de la force.

PHILIPPE

Rendons hommage aux juifs : ce peuple semble avoir eu le monopole du pressentiment. Leur Jéhovah était malin…comme un singe !

BERNARD

On ne peut se représenter sans émotion la lucidité psychologique surhumaine qu'il a fallu à ce peuple pour inventer une *carotte ambivalente* douée du pouvoir de stimuler à la fois la férocité (nécessaire) et la modération souhaitable tout en satisfaisant aux besoins profonds des dominés et des dominateurs. Les juifs ont inventé cette «ambivalence dont nous ne pouvons nous dépêtrer», mais dont il est devenu cruellement urgent de nous débarrasser : nous ne survivrons qu'à ce prix en tant qu'espèce, et c'est ce prix aussi que chaque individu doit payer pour conquérir sa liberté. Ai-je besoin de dire que cette prodigieuse carotte est la conscience des consciencieux ? Et dois-je ajouter qu'il est douloureux et difficile de renoncer au *seul aliment qui satisfasse en toute circonstance à la plus lancinante de nos faims simiesques : notre besoin de revanches, d'auto-approbation, d'auto-admiration, de supériorité, secrètes certes, mais par là-même inexpugnables ?* Bref notre besoin atavique d'être le plus important. Voilà ce que Jéhovah nous a servi sur un plateau d'argent. Depuis lors, tous les Occidentaux sont le nombril du monde. Ils sont toujours le plus … quelquechose … des humains, fût-ce le plus humble, le plus inglorieux, incompris, maltraité, seul, découragé, et même le plus … rien du tout : nous parvenons à être fiers de n'être pas fiers, fiers (comme Fréron) de ne pas être académicien, fiers de n'*être rien !*

PHILIPPE

Halte-là ! mon bon Bernard : vous êtes plus cruel -d'intention tout au moins- qu'Hitler, Torquemada et Néron conjugués. Laissez-moi évoquer le cas d'un brave homme qui s'acquittait dans quelque sous-préfecture d'une fonction obscure et mal rétribuée. Il était minable de toutes les façons et affligé, pour comble de disgrâce, d'une impuissance sexuelle congénitale. Il me semblait le plus déshérité des hommes, le plus navrant, le plus navré. Mais un jour j'ai vu luire la fierté dans son oeil. Son journal lui avait appris les démêlés d'un savant illustre, Robert Oppenheimer, avec la justice de son pays : *«Il avait une Maîtresse, Monsieur !…»,* m'a-t-il dit, et son oeil ajoutait : *«Comparé à Moi, Oppenheimer était un sale individu…»* Il était fier de n'avoir jamais eu de maîtresse, fier d'être un Juste justement indigné que d'autres en eussent. Loin d'«offrir à Dieu» son impuissance sexuelle, il la Lui avait *vendue au prix fort* : en la *sur*compensant, il en avait obtenu un *surprix.* Et vous voudriez ruiner ce misérable, le dépouiller de son seul bien ? Ce serait éteindre pour lui le soleil !

BERNARD

Rassurez-vous : la morale judaïque est une «Bourse» miraculeuse. Toutes «les affaires psychiques» qui s'y traitent sont aussi bonnes, même quand elles semblent mauvaises, que sont justes les décimales crachées par un ordinateur. Le mal s'y transmue toujours *exactement*

en bien, mais par des détours si étranges qu'avant d'avoir exploré les territoires secrets de la nature humaine il est impossible d'y voir clair : nous restons des aveugles, qui ne pouvons que *pressentir*. Nous nous mouvons dans une nuit que la foi seule éclaire, mais incomplètement. C'est pourquoi les mystiques ont toujours été seuls à entrevoir la nature humaine. Eux seuls ont apporté de vastes vérités intérieures, partielles encore mais lumineuses déjà.

L'ambivalence est une merveille thésaurisée depuis toujours par l'intelligence universelle, mais dont la capitalisation commence à peine. Aussi est-ce à peine que nous commençons à la comprendre. Mais, même si nous ne la comprenons pas, nous ne sommes exposés ni à nous en laisser dépouiller, ni à nous en dépouiller nous-mêmes : ce serait involuer. Or nous ne pouvons reculer : l'Evolution est la loi de la vie. Elle est conséquence du jeu des forces cosmiques. Les humains sont aussi impuissants à en dévier le cours qu'à altérer la course des galaxies.

HUBERT

J'en suis fort aise, mais j'ai ouï dire qu'il existerait une telle chose que des hommes malfaisants à autrui et à eux-mêmes. Mais il irait sans dire, selon vous, qu'il s'agirait de bienfaiteurs *ambivalents* ? Quelle merveille ! Qu'on me permette quand même une suggestion : cela n'irait-il pas mieux encore en le disant ? L'ambivalence est une merveille qui, une merveille que, etc. Fort bien, mais encore ? Qu'est-ce , s'il vous plaît, que l'ambivalence ?

BERNARD

C'est la forme sensible de la *bipolarité.* Ne vous récriez pas : je sais que je parle hébreu, mais il faudra y passer. L'ambivalence est une notion difficile parce qu'il faut *la dépasser pour la comprendre.* Il faut se dépouiller de l'ambivalence, et c'est la dernière chose que les humains consentent à faire. Fruit de la morale judaïque, qui est la «bourse aux bonnes affaires psychiques», elle est *le plus précieux de nos biens.* Il nous est donc interdit de nous en dépouiller si ce n'est contre MIEUX : les marchés de dupes sont proscrits à la bourse aux bonnes affaires. Voilà pourquoi nous ne pouvons «offrir l'ambivalence à Dieu» : nous ne pouvons que la lui vendre contre TOUT !

PIERRE

Cela revient à dire que nous ne pouvons nous donner à Dieu que parce qu'il s'offre à nous. C'est la doctrine de la grâce.

BERNARD

Ces concordances sont émouvantes, mais je préfère le langage de la science. Je préfère la bipolarité parce qu'elle éclaire les *moyens pratiques* de l'Evolution, alors que la grâce conduit trop souvent au désespoir ceux qui ne s'en sentent pas touchés, et aussi au jansénisme, qui a une odeur de favoritisme, de népotisme divin ! La bipolarité est aussi impersonnelle et impartiale en psychologie qu'en physique, et elle n'est jamais désespérante.

HUBERT *(aux étudiants)*

Saluez, mes amis, la bipolarité : elle a sur la grâce un magnifique avantage : elle est aussi froide que le zéro absolu des physiciens !

BERNARD

Il faut toujours partir de zéro pour mesurer les *vraies* températures : celle du coeur humain comme toutes les autres. Or, pour parvenir à la connaissance de TOUT, il suffit mais il faut que tout soit VRAI. Mais revenons à l'ambivalence. Il est trop tôt pour essayer de la comprendre en la regardant de l'intérieur. Mais nous pouvons l'observer dans ses conséquences concrètes. Nous pouvons constater ce qui se passe chez ceux qui ont mangé la carotte judaïque et chez ceux qui n'y ont pas goûté.

PHILIPPE

«La Morale Judaïque en Tant que Carotte» serait un joli sujet de thèse et c'est un joli sujet d'étude. Les bénéfices qu'en tirait notre impuissant sexuel sont tout aussi réels, quoique moins substanciels, que ceux dont se régalait la bourgeoisie du siècle dernier.

En gros, cette morale offrait jadis (elle ne le fait plus très bien aujourd'hui) à ses bénéficiaires, pour peu qu'ils fussent puissants, des moyens de faire les pires choses tout en jouissant d'un superdividende : «une bonne conscience». Les opprimés s'en vengeaient en méprisant secrètement leurs bourreaux : la bonne renommée qu'ils s'accordaient à eux-mêmes valait *mieux* que la ceinture dorée dont on se servait pour les fouetter. Ils jouissaient aussi de dividendes en se méprisant entre eux. Tout cela peut sembler plutôt affligeant, mais il serait absurde de contester la valeur de survie de cette «Socialité de Mépris Mutuel».

HUBERT

Vous exagérez ridiculement : le menu peuple, au siècle dernier, n'était pas toujours maltraité ni haineux. Beaucoup étaient dévoués et même aimants.

PHILIPPE

Bien sûr. Mais ceux-là ne posaient aucun problème social. Là où la décence et le coeur interviennent, tout se passe toujours bien. Mais la décence et la bonté ont toujours été rares chez les singes. Mon tableau clinique s'applique au cas plus général où les rapports sociaux étaient des rapports de force.

PIERRE

Il semble en effet qu'en fournissant aux opprimés la possibilité de se juger suppérieurs malgré leur abjection, la morale judaïque atténuait leurs maux. Cette morale simiesque semble avoir été la moins cruelle dont pussent s'accomoder les singes. Mais il faut aussi en observer les effets sur des hommes non bestiaux. Un de nos étudiants, ALCESTE, dont on fera la connaissance dans le courrier, a composé un apologue qu'on croirait écrit pour cette leçon :

Une victoire ECRASANTE

1er chapitre : Il était une fois un candidat ermite rempli d'amour pour Dieu. Dégoûté d'un monde dont il redoute les pièges, il se réfugie dans une grotte évidemment sauvage. Le voilà seul en face de l'Objet de son amour.

2ème chapitre : Notre novice affronte l'Epreuve. Il est chaste (mais ce n'est pas cela). Il est austère (il supporte cela aussi). Mais sans qu'il les voit venir, tous les hommes envahissent sa grotte : les pécheurs, les justes, les puissants, les grands, les gras, les minables, les moines bien au chaud dans le couvent où il avait d'abord pensé fuir le monde, et les prêtres, et

l'évêque mitré d'or, et même le pape dans son palais. Tous les hommes sont là. Et notre ermite évidemment, se trouve bien plus saint qu'eux.

3ème chapitre : Sans faire le moindre mal à aucun, il a écrasé tous les hommes. Sa victoire est irrémédiable. Il se jette dans un puits et s'y noie.

*Moralité : Avec sa socialité biologique, notre ermite avait emporté dans sa grotte l'orgueil simiesque, qui écrase tous les hommes(*1). La grâce, dit-on, vainc l'orgueil. Pour plus de sécurité, que les ermites s'inscrivent au cours d'initiation…*

PIERRE

Le pauvre ermite ne pouvait ni accepter l'ambivalence ni s'en dépêtrer. En cela son aventure d'apparente à la nôtre. Nous nous sommes vu imposer (par la psychanalyse) une ambivalence *dont la morale judaïque ne peut s'accomoder.* C'est ce qui rend si désespérante la tâche des auteurs de manuels scolaires de morale : les enfants eux-mêmes sentent que cette morale n'est pas vraie.

BERNARD

Avant de chercher à déceler la signification biogénétique de la morale judaïque, jetons un coup d'oeil sur le cas de l'Orient, où la conscience ne s'appuie pas sur la morale. L'enseignement le plus limpide à cet égard est celui de Confucius.

PHILIPPE

«Confucius», disait, je crois, Aldous Huxley, *«a remplacé l'éthique par l'étiquette».* Quel admirable calembour : à la seule exception de la morale judaïque, dont les racines sont plus charnelles, l'éthique n'a jamais été qu'une Etiquette avec un grand E, une étiquette solennelle.

BERNARD

L'étiquette n'a jamais eu et n'aura jamais qu'une fonction : décorer les façades, veiller au *décorum des faces.* C'est pourquoi les Sages de la Chine sont si décoratifs : ils ont tous de belles faces. Ils ont tous la *même* face !

PHILIPPE

Leur face est ce que les Orientaux ont de plus précieux. Perdre la face, c'est, pour eux, perdre tout.

BERNARD

Mais, tant qu'ils ne la perdent pas, ils n'ont pas à se jeter au fond d'un puits. Ils ne connaissent pas les affres de ceux qui, non contents de se comporter en saints, veulent être saints. Ils ne souffrent pas non plus des névroses de ceux qui, voulant savoir ce qu'ils sont, se jettent dans le gouffre sans fond de leurs propres motivations. Les Orientaux veulent *vivre* vrai, les Occidentaux *être* vrais. Qui a commis l'erreur de décimales : Confucius ou Jéhovah ?

PHILIPPE

Bien qu'il nous ait jetés au fond du puits, je n'hésite pas : je mise mon fric sur Jéhovah.

BERNARD

Jéhovah a fait un chose surhumaine : il a bâti sa morale sur nos innéités *vraies.* Il a tenu compte d'un instinct dont nul ne parle jamais : *l'instinct d'évolution, qui nous a engendré la PULSION SPIRITUELLE.*

Arrêtons-nous quelques instants pour observer cette pulsion insolite : personne ne la jamais comprise ni regardée à l'oeuvre, et pour cause : elle était hier encore si douloureusement incompréhensible qu'il valait mieux l'accepter aveuglément. C'est pourquoi les humains se sont infligé une dichotomie de l'âme en séparant -et souvent en opposant- la connaissance et la foi. Aux yeux de bien des croyants, il est resté *sacrilège* de s'armer des moyens de la connaissance pour explorer les domaines de la foi : celle-ci se veut désarmée devant Dieu, pour une raison peut-être un rien simiesque : les humains veulent s'en faire un *mérite* en même temps qu'une humilité, une soumission. C'est le contraire de la contrainte scientifique, jugée orgueilleuse par ceux qui ne la comprennent pas, sans doute parce que les savants (qui, trop souvent, ne la comprennent guère) tendent à s'en faire une gloire. La pulsion spirituelle est incompréhensible jusqu'aux saints qui s'abandonnent à elle. Steiner lui-même, qui a livré à ses continuateurs les moyens de la comprendre, l'entrevoyait seulement.

La pulsion spirituelle a ses racines dans la deuxième *dimension biologique* de l'âme humaine. Comme toutes les pulsions, elle se manifeste par un désir et un besoin : nous lui devons l'amour du vrai et le besoin d'être quelqu'un. Dans sa forme naïve, ce besoin s'observe fort bien chez les enfants. Mais, pour eux, quelqu'un veut nécessairement dire quelqu'un d'autre. Tous les petits garçons raffolent des déguisements : les uniformes, les attirails de cow-boys, les panoplies de policiers, etc. leur plaisent toujours. C'est un goût que bien des adultes conservent jusqu'à l'âge généralement fort avancé où ils croient pouvoir, sans ridicule insupportable, se boursoufler sous l'habit vert des académiciens.

PIERRE

Les petites filles elles aussi revêtent volontiers des oripeaux, mais ces jeux satisfont à un autre besoin : celui d'être belles. Se déguiser, pour elles, c'est se parer.

BERNARD

Puis vient le moment -et c'est celui où nous en sommes en Occident- où l'unité se fait en nous : le désir et le besoin ne font qu'un, et nous voulons devenir Q U E L Q U ' U N D E V R A I !

PHILIPPE

Repatatras ! Nous voilà tous au fond du puits !

MEDICUS

Nous voulons être *authentiques,* et n'y parvenons jamais tout à fait. Malgré quoi il ne faut pas s'en désoler : nous le sommes plus qu'aux temps où nul ne se souciait d'authenticité.

BERNARD

Hélas -ou plutôt Dieu merci- *plus nous le devenons, plus nous souffrons de ne pas l'être TOUT A FAIT.* Seuls ceux qui le sont déjà un peu connaissent cette nouvelle sorte de souffrance. La raison en est claire : la pulsion spirituelle nous engendre un BESOIN D'ABSOLU. Rien de moins ne nous a jamais satisfaits. Rien de moins ne nous satisfaira

jamais. Voilà où en est l'Occident.

PHILIPPE

Débrouillons-nous : nous n'aurons jamais rien tant que nous n'aurons TOUT. Il nous faut l'absolu, et nos psychologues sont plus ardents encore que nos physiciens pour nous en ôter tout espoir. Je retire la moitié du fric misé sur Jéhovah !

BERNARD

Au contraire, malheureux : doublez votre mise ! *Le peuple juif a renouvelé en psychologie son fantastique exploit théologique : la carotte judaïque est le pendant exact, quoique incomparablement plus subtil, des tigres herbivores. La carotte judaïque nous a mis dans une situation intellectuelle et spirituelle intenable, dont nous ne pouvons nous accomoder. Elle nous a contraints a évoluer, à découvrir la bipolarité, qui nous délivre ABSOLUMENT du dilemme moral de notre époque. Voilà, n'en doutez pas, pourquoi la bipolarité a été découverte.*

PIERRE

Dans le même temps que la morale judaïque, devenue chaque jour plus inacceptable, est vomie par notre jeunesse. Le synchronisme, comme toujours, est rigoureux. Bravo Rosalinde !

HUBERT

J'y croirai quand vous nous aurez régalés du «Décalogue Bipolaire» d'une «Morale Enfin Intelligente» ! Après votre indigeste menu, sans doute sera-ce rafraîchissant.

BERNARD

Il ne saurait en être question aujourd'hui : la bipolarité n'est intelligible qu'en fonction des connaissances qui s'acquièrent en explorant les territoires les plus secrets de la nature humaine. C'et là seulement que peuvent se rectifier les erreurs de décimales de la psychologie contemporaine. Plusieurs leçons seront nécessaires pour aborder ce sujet brûlant.

Cependant, le cas du chocolat comparé à celui de l'adultère peut donner une première idée de ce que sera la morale à l'avenir. Le médecin qui déconseille une denrée insalubre est déjà une sorte de moraliste. *«Abstiens-toi du chocolat,* dit-il en substance, *tu jouiras d'une bonne santé hépatique. Si tu en manges, tu auras mal au foie…»* Pour maîtriser la gourmandise, cette récompense assortie de la menace d'un châtiment suffit souvent. Mais les débordements de la pulsion sexuelle aux heures de crue ne se contiennent pas si facilement. Il faut jeter dans la balance une récompense d'un autre poids : la chose à quoi les humains tiennent le plus. C'est ce que fait la morale. Aussi les moralistes se gardent-ils de *déconseiller* l'adultère : ils le *proscrivent,* et assortissent cet interdit de menaces (naguère efficaces mais dévalorisées aujourd'hui : l'enfer et la réprobation publique en même temps que divine) et d'une récompense formidable : *la morale elle-même. «Abstiens-toi de l'adultère, tu jouiras de ta propre «moralité» et, dès lors, du pouvoir de blâmer à «BON DROIT» !…»*

Si la morale foire aujourd'hui, c'est parce que la psychanalyse l'a privée de cette récompense suprême : il nous est devenu impossible de croire au «bon droit» de ceux qui nous blâment. Nous sommes restés plus ou moins persuadés du nôtre quand nous blâmons, mais le coeur n'y est plus : nous savons trop combien ceux que nous blâmons y croient peu !

PHILIPPE

Patatras ! Quoique que nous puissions dire, faire, éprouver, sentir ou même penser, nos contemporains s'interrogent sur la «pureté» de nos motivations. Pis encore : nous le faisons nous-mêmes ! ! Or, s'il est au monde une chose sûre, c'est que, depuis qu'il en existe, aucun être humain n'a jamais été animé par des motivations «pures». Rien n'est si «trouble», c'est-à-dire indémêlablement complexe, que nos motivations.

BERNARD

Et, s'il est au monde une deuxième chose sûre, c'est que nous ne pouvons résister au *besoin* -on va voir combien c'en est un- *de blâmer* non seulement les humains, mais les dieux aussi bien. Nous blâmons tous ceux que -et TOUT ce que- nous ne comprenons pas. Ne pas comprendre, c'est réprouver. Comprendre, c'est aimer.

PIERRE

«Comprendre, comprendre enfin !…», gémissait Dostoïevski. Le besoin profond qu'exprimait cette prière, c'est *«aimer, aimer enfin !…»*

BERNARD

Il reste à élucider les raisons de notre besoin de blâmer et rien n'a jamais été plus facile : blâmer, c'est juger. C'est s'attribuer la puissance et la dignité du Magistrat jugeant *sans appel* et dont chaque mot a donc force de loi. Nous ne pouvons souhaiter rien de plus immensément flatteur, et la morale confère ce rôle magnifique au plus minable des humains. Il n'est déshérité si pitoyable qui, par ce détour, ne puisse satisfaire au plus impérieux des besoins de l'Homme : celui de s'admirer, de se glorifier. Eh bien la morale intelligente est celle qui conduit à la pleine satisfaction de ce besoin fondamental en nous dévoilant ce que nous pouvons et devons admirer en nous : *notre être, et non pas notre personne, qui a toujours été dérisoire et le restera à jamais. (Aux étudiants)* Je regrette de ne pouvoir être plus explicite aujourd'hui. *(A ses collègues)* Pourriez-vous proposer quelque chose qui commence à ressembler à des «commandements» acceptables à des humains?

PIERRE

Oui, mais nous ne pouvons en revendiquer l'initiative. Le «Pentalogue d'une Morale Intelligente et Humaine» est dû à un étudiant, ANTOINE, qui l'a trouvé dans le RUBICON, *où nous l'avions placé nous-mêmes sans voir qu'il s'agissait d'une Morale ! !* Nous remercions Antoine, qui nous a donné la plus grande récompense dont puissent rêver des professeurs : se voir dépassés par leurs étudiants. Voici le Pentalogue d'Antoine :

LES CINQ COMMANDEMENTS QUE JE DOIS RESPECTER POUR DEVENIR UN ETRE HUMAIN

1er Commandement : Tu n'emploieras aucun mot dont le sens ne te soit bien clair.

- *dans le doute, je consulterai un dictionnaire.*

2ème Commandement :Quand un mot possède plusieurs acceptions, tu ne manques jamais de définir celle dans laquelle tu l'emploies.

- *pour définir le sens exact du mot que j'utilise, je regarderai la chose définie depuis*

Sirius, et je dirai ce que j'ai vu.

3ème Commandement : Tu seras économe de mots.

- Je n'en utiliserai aucun qui ne soit indispensable à l'expression de ma pensée.

- Je bannirai adjectifs et adverbes chaque fois que c'est possible ; s'ils sont nécessaires, je préférerai les plus brefs et les moins superlatifs.

4ème Commandement :Tu ne te payeras pas de mots.

- J'éviterai les effets sonores et les équivoques.

5ème Commandement :Tu affineras ta sensibilité aux nuances.

- Je ne dirai pas «ennuyeux» pour «contrariant» ;

- Je ne dirai pas «immense» pour «énorme» ;

- Je ne dirai pas «aptitudes» ou «pouvoirs» pour «propriétés» ;

- Je choisirai mes mots avec les plus grands soins.

… ET JE DEVIENDRAI HUMAIN : LA PENSEE INTELLIGENTE EST CE QUI DISTINGUE L'HOMME DE L'ANIMAL ET DE LA CHOSE.

SUPERCOURRIER DES ETUDIANTS

Ceux que le courrier des étudiants a ennuyés sont invités à s'accorder une chance de jouir d'une «veine de pendu». Elle les poursuivra jusqu'à leur dernier souffle s'ils se décident à exploiter un «filon aurifère » qui a fait ses preuves. Autrement dit : s'ils prennent l'habitude de s'enrichir de la «veine» des autres en profitant de leurs expériences positives ou négatives, heureuses ou malheureuses.

Le «supercourrier» né aujourd'hui en fournira des occasions plus nombreuses à mesure qu'il prendra de l'âge. Certains étudiants illuminent le chemin parcouru par nos leçons. Ils y avancent à vive allure et sans risques. En montrant ce qu'ils font, ceux-là nous suggèrent des moyens de faire comme eux ; d'autres pataugent, s'embourbent et éclairent des dangers dont il faut se garder. D'autres encore prennent peur et se réfugient dans la nuit des temps, où l'obscurité dérobe à leur vue des traquenards mortels dont chacun de nos pas est guetté quand nous cheminons à l'aveuglette. Les voilà là rassurés. Mais à quel prix ? Nul ne peut jouir d'aucune veine s'il ne prend soin AVANT TOUT de RESTER VIVANT.

On sait que notre tâche est de faire des … «surhommes» de nos étudiants, c'est-à-dire des HOMMES NORMAUX. Certes dans un Occident peuplé d'anormaux, cette ambition semble aussi abusive que l'«idéal» nietzschéen. Malgré quoi, la plupart des étudiants qui répondent à nos questionnaires semblent n'en avoir pas été scandalisés : ils se disent parvenus au point du non-retour. On peut craindre néanmoins que, si un accident anéantissait le C.I.E.B.S. et l'I.F.O., peu d'entre eux pourraient poursuivre leur route. Le vrai point de non-retour est atteint lorsque nous parvenons à l'ALTITUDE à partir de laquelle il nous devient aussi impossible de nous élever davantage que de cesser d'étendre le champ de notre

recherche et la diversité de nos POSSIBILITES D'ACTION.

C'est là qu'il nous faut parvenir au terme des trois dernières leçons de ce premier cycle. La présente leçon en constitue une étape importante : elle laisse entrevoir la destination du voyage et quelques moyens d'y parvenir. C'est pourquoi tous sont priés de répondre avec soin au 6ème questionnaire. La possibilité d'apporter une aide ajustée aux cas particuliers de ceux dont les réponses en révéleraient le besoin en dépend entièrement.

PIERRE

Comme il fallait s'y attendre, plusieurs étudiants ont été choqués en 1969 par la disparité *apparente* entre les promesses de cette leçon et le peu que le «pentalogue» semble en «tenir». Mais Antoine ne s'est pas arrêté aux apparences. Il est allé tout droit à l'essentiel. Dès lors, présentée sans explications, sa «morale» était un piège auquel plusieurs femmes se sont prises. L'une d'elles, IF.122, qui ne pouvait s'accomoder d'une morale dépouillée de moralisme(*2), faisait la grimace d'entrée de jeu : *«Ce pentalogue, qui prétend à être une morale, est bien pauvre : que de grands écrivains (par le style) seraient moraux !»* Et IF.084 : *«Pensez-vous qu'il suffise d'acheter un dictionnaire pour être moral ?»*

Nous sommes aussi loin de le penser que d'attribuer au «style» -même à celui de Jean Rostand (Rubicon p.299) le pouvoir qu'IF.122 nous accuse de lui prêter. Nous nous sommes efforcés, au contraire, de mettre nos lecteurs en garde contre les *maléfices* du style sans en nier les bénéfices : *«La poésie,* selon Bernard, *est un des facteurs du SENS DE L'ORIENTATION chez les humains»* (Rubicon, p.193). Les animaux qui s'abandonnent à leurs instincts sont conduits au lieu du rendez-vous de leurs espèces. Mais l'abandon est interdit aux humains :

C'EST A LA SUEUR DE NOTRE FRONT ET AU PRIX DE NOS LARMES MELEES DE NOTRE SANG QUE NOUS DEVONS NOUS AFFRANCHIR, CONQUERIR LA LIBERTE DE N'ETRE PLUS DES CONQUERANTS. NOUS DEVONS CONQUERIR LE DROIT DE NOUS ABANDONNER, CONQUERIR LE DROIT D'AIMER CE QUI EST AU LIEU DE DESIRER CE QUI SERA -QUAND NOUS AURONS CREE EN NOUS L'HUMAIN.

Voilà d'où il vient que, malgré les nostalgies qui nous habitent, nous ne pouvons être des «lys des champs». Tel est le sens profond du «pentalogue» d'Antoine. Pour l'instant il est typiquement masculin. Il est normal et significatif que nos élèves féminines aient été seules à protester. Mais elles ne le pourront plus longtemps. Elles aussi sont appelées au lieu du rendez-vous de notre espèce. Or c'est en conquérant les moyens d'une *capitalisation* des produits de la PENSEE DISCURSIVE que nous pouvons y parvenir. C'est ici qu'il faut dire : «HORS CELA POINT DE SALUT !…» Aucune autre voie ne mène au non-conditionnement, à la non-programmation, bref, à la LIBERTE. Les cinq commandements d'Antoine n'en font qu'un : «TU APPRENDRAS A REFLECHIR». C'est nécessairement le premier article d'une morale intelligente et humaine : *«Emprunte en premier la route qui conduit à la connaissance de Dieu en te révélant la DIVINITE QUI T'HABITE A TON INSU…»* En bref : *«Connais-toi toi-même, tu connaîtras Dieu».*

BERNARD

Ces mots appellent une précision indispensable. Deux impératifs s'imposent absolument aux chercheurs scientifiques : 1. Toute CROYANCE leur est interdite *dans l'exercice de leur profession.* 2. Les mots EQUIVOQUES sont PROSCRITS. Ces deux règles sont respectées scupuleusement dans ce cours. Des images et des mots familiers sont empruntés au vocabulaire de la religion, des arts ou de la poésie pour agrémenter, aviver et vivifier ses leçons, mais ne sont *jamais* exemptés de ces deux règles. Le mot «miracle», par exemple, est utilisé fréquemment pour désigner des phénomènes qui, jadis semblaient «surnaturels». L'objectif de la recherche scientifique est la *découverte* des lois de la nature. Celui du présent cours est d'exploiter, à des fins pédagogiques et psychologiques, les *connaissances* acquises par une équipe de chercheurs. Les seuls «miracles» auxquels il est fait allusion sont ceux qui, *malgré* leurs apparences surnaturelles et bien qu'ils puissent *sembler* inexplicables (comme la navigation stellaire des fauvettes) ont été *rigoureusement* vérifiés, TANDIS QU'EUX-MEMES DEMONTRENT ET VERIFIENT L'UNIVERSALITE DES LOIS DE LA NATURE.

PHILIPPE

«De par ces Lois défense à Dieu
de faire miracles sous les cieux…»

Ce slogan fut placardé sur les murs de Port-Royal par un Janséniste (prudemment anonyme) qui accusait Louis XIV d'abuser de la situation. *Le Roi* y remplaçait *ces Lois* et *dans ce lieu* s'y substituait à *sous les cieux,* mais le principe était le même…

BERNARD

Il reste à résumer l'essentiel du sujet traité dans cette leçon, puis l'essentiel des *produits* de ce traitement :

1.LA MORALE CONTIENT SA PROPRE RECOMPENSE, SES MOTIVATIONS PROPRES, SES MOTEURS CONSCIENTS ET INCONSCIENTS.

2.ELLE EST UN PUISSANT INSTRUMENT DE LA DOMINATION SOCIALE ET POLITIQUE A TOUS LES NIVEAUX : ELLE EST A LA FOIS CAROTTE ET FOUET.

3.LA MORALE CONTIENT DONC, EGALEMENT IMPERIEUSES, SES RAISONS BIOGENETIQUES D'AVOIR ETE ET SES RAISONS BIOLOGIQUES IMMEDIATES DE NE PLUS ETRE : elle ne peut entraîner désormais que l'extinction, en une seule explosion, d'une espèce *démentiellement sur-armée.*

PHILIPPE

Pour l'amour du ciel, de la terre, et de tout le reste, prenons garde ! Nous frôlons deux périls plus mortels l'un que l'autre : la morale et l'amoralité. On a vu qu'un trop facile démontage des *mécanismes* de la morale occidentale héritée du judaïsme suffit pour «expliquer» *trop* bien et avec *trop* de force les «grands spectacles» que l'histoire n'a jamais cessé de jeter à la tête des humains pour leur en mettre «plein la vue». Il n'en faudrait guère plus pour DEMASQUER la morale ET LES MORALISTES. Je le répète, prenons garde : toutes les révoltes et toutes les révolutions sont nées le jour où naquirent le premier révolté et

les premiers révolutionnaires. Les révoltes et les révolutions ont grandi depuis. Mais, au prix de celle qui a émergé en 1968, elles n'ont été que jeux d'enfants innocents : démasquer en même temps la morale et les moralistes serait mettre, d'un seul coup et en une seule explosion, LE MONDE A L'ENVERS.

Rien ne saurait empêcher ni retarder beaucoup le franchissement de la troisième *grande étape* de notre évolution, c'est-à-dire *l'achèvement d'une espèce traumatisée à sa naissance par une terrible plaie qui saigne encore : l'insupportable et «invivable» FAILLIBILITE qui lui a CREE LA NECESSITE et ENGENDRE LE POUVOIR D'ELABORER LES RESSOURCES dont elle s'est dotée elle-même AVANT de savoir ce qu'elle faisait.* Elle a obéi à une synchronisation-à-retardement qui passerait *immanquablement* inaperçue des savants tant qu'elle était inconciliable avec toutes les idées reçues par la Science et, pis encore, se conciliait trop avec ses «idées vomies» ! On voit ça d'ici : la science enfin divorcée du dogmatisme, qui avance imperturbable, sereine, abritée des passions et des naïvetés du vulgaire, mue par son seul souci de la vérité. Peut-on l'imaginer reniant cette image de marque pour faire figure de grenouille de bénitier ? En admirant ce joli tableau, nos étudiants se feront peut-être une idée des raisons par lesquelles le C.I.E.B.S. a jugé nécessaire de veiller jalousement sur son anonymat. Et de la puissance des motivations qui ont contraint TOUS les hommes de science, même les moins officiels, à opposer à la collection «Survivre» un SILENCE DE MORT. Aucun n'y aurait fait la moindre allusion sans qu'il lui en revînt on ne sait quelles sourdes tortures au fond de quelque souterrain insonorisé.

Mais, allons-y doucement : l'apparition d'êtres humains *déconditionnés, libres d'APRENDRE,* aura un corollaire inévitable : la *«chute des puissants et des maîtres dans un abîme de subalternité et d'oubli»* (cf. 5ème leçon p. 14). Qu'ils n'y consentiront pas de bonne grâce va de soi. Si l'on veut éviter un conflit effrayant, cette révolution *pacifique* doit être préparée de façon que ceux qui CROIENT avoir en mains les «leviers de commande», ne sachent pas qu'ils s'en déssaisissent eux-mêmes. Il est facile de constater que les «puissants» de l'économie et de la politique sont incapables de se servir des pouvoirs, plus étendus que jamais, qu'ils détiennent encore *nominalement.* Les hommes d'affaires et les banquiers sont impuissants à éviter la guerre économique qui fait de chacun d'eux l'implacable ennemi de tous les autres ; ils ne peuvent s'empêcher de s'entre-détruire et sont impuissants à éviter de perdre non seulement leur argent mais surtout leurs pouvoirs : ceux qui exercent le «pouvoir patronal» sont des *irresponsables* dans toutes les acceptions de ce mot : des fonctionnaires qui ne peuvent être tenus de répondre des conséquences de leurs actes. Le cas des hommes politiques est encore plus désespéré : ils sont censés tout savoir, mais leur ignorance les rend impuissants tout d'abord à juguler l'inflation et le chômage galopants, devenus également intolérables. Et, pis encore, l'extension de leurs pouvoirs nominaux entraîne la souveraineté de leur règne sur l'Enseignement. Or, dans ce domaine-ci, leur ignorance a pris des proportions fantastiques. Elle les rend si impuissants à éviter les conséquences de l'irresponsabilité des éducateurs *politisés par eux* que nul ne peut éviter désormais la «fabrication nationale» des pires ennemis des «pouvoirs publics», ni même la prolifération de terroristes dont la vocation est la mise à mort *impunie* des «Aldo Moro» potentiels que la plupart sont déjà…

Quoi qu'il puisse arriver, le temps imparti à nos générations pour éviter des effusions de sang dignes d'un Gengis Khan qui disposerait d'armes modernes leur sera étroitement mesuré.

N'ayons garde de rien faire qui puisse l'abréger.

PIERRE

Venons-en au supercourrier des étudiants.

ALCESTE ET ANTOINE

PIERRE

Janvier 1969 a été pour l'I.F.O. un mois faste : *«Nous nous sommes enrichis»*, écrivions-nous en février de la même année, *«de deux étudiants exceptionnellement doués pour l'orthologique, Alceste et Antoine, qui se trouvent être aussi des personnes de très bonne compagnie…»* Et nous ne nous trompions pas : l'un et l'autre n'ont pas tardé à devenir, pour nos étudiants et pour nous, des compagnons aussi appréciés qu'aimés : de vrais «jumeaux homonucléiques», qui jouent dans ce cours un rôle d'avant-plan. *(Aux étudiants)* Quand nous vous avons parlé d'«amitiés supérieures», nous ne vous racontions pas d'histoires. Alceste et Antoine, notamment, vont devenir pour vous des amis de cette sorte. Permettez-nous, aujourd'hui, de vous les présenter.

ALCESTE

En moins d'un mois, Alceste a absorbé les cinq premières leçons du cours d'initiation et de celui de gestion. Quelques extraits prélevés dans ses réponses aux questionnaires montrent combien, dans son cas, l'osmose et l'accomodation rétinienne se sont faites vite et bien. Et, plus important encore, COMMENT elles se sont faites.

2ème questionnaire

Oui, le chapitre 3 du «Défi» a été pour moi le «premier fait de la cause». A la première lecture, tout m'avait semblé évident bien qu'inconnu jusqu'alors. A la relecture (pour la leçon), il m'a semblé qu'une partie de l'exposé m'échappait. Il m'a fallu reprendre tout, pas après pas, pour arriver à la certitude. J'ai été forcé d'admettre que, pris dans son ensemble, l'argent n'existe pas. *Mais cette certitude ne m'aide pas à éclairer les autres problèmes de proche en proche.* C'est comme si, dans l'obscurité totale, un point du paysage s'était éclairé et tout le reste demeuré dans la nuit. Ainsi, la remarque d'Hubert (les matières coûtent de l'argent, ne serait-ce que pour les ramasser), remarque qu'une note m'invitait à critiquer, je n'arrivais pas à la critiquer. Le déclic ne se produisait pas. Sans l'aide de Philippe et de son Sirien, je n'aurais sans doute pas été capable de découvrir moi-même que la production de biens matériels ne coûte que des matières et du travail. Mais, quel qu'ait été jusqu'ici mon manque d'intérêt pour les questions économiques, j'ai été passionné par cette leçon, qui a littéralement envahi ma vie. Je ne cessais pratiquement plus d'y penser. Mais, tant à propos de la théorie des ensembles économiques, de celle du profit ou du panorama de l'argent, j'ai la sensation d'être conduit par la main là où il faut. Mais, si les cinq protagonistes me lâchaient la main, je ne saurais plus faire un pas. Serais-je un étudiant fort peu doué ?

3ème questionnaire

Note : 19/20. Tout m'a plu et, en plus, cette leçon est «belle». Mais vous m'effrayez

quand vous dites *probable* que, aveugles à vos propres fourberies, vous êtes trompeurs. Au point où j'en suis, comment voulez-vous que je le voie ? Vous voudriez que je n'accepte rien de vous sans y être *contraint*. De quelle contrainte parlez-vous ? Celle de la logique d'Aristote, celle de l'expérience de labo ? Alors que nous commençons à deviner que celle du Rubicon est incomparablement plus riche : dès à présent, sans que nous le percevions ni ne sachions comment ni pourquoi, elle nous *domine* déjà ! Je crois que votre *séduction* est là, et que vous séduisez malgré vous. Je ne suis pas de taille à résister parce que votre séduction est partout et que je ne la vois nulle part. Vous dites des choses dont je ne vois pas la ou les preuve(s). Si j'y crois, est-ce parce que j'ai confiance ? *Ou parce que vous avez fourni ces preuves à une part de moi-même qui m'échappe mais qui me donne l'ordre d'avoir confiance ?* A noter que, dans la «Moralité de la Fable», j'ai signalé des choses que vous ne prouviez pas. L'idée que je me faisais de la «preuve» semble avoir beaucoup évolué en bien peu de temps. Je me demande si les savoirs récents des étudiants n'ont pas parfois la vertu de cacher comment ils ont été acquis. Ainsi de la logique primaire : les étudiants qui n'ont découvert aucune preuve de l'efficacité de l'orthologique viennent de la voir à l'oeuvre, mais ils oublient que c'est déjà de l'orthologique. Avaient-ils déjà vu l'argent ? Connaissaient-ils la théorie des ensembles économiques ? Cette théorie, cette vision, ne sont-elles pas fondées sur des évidences orthologiques ? (Un peu comme f(x) = y contient déjà les éléments de la théorie des fonctions). Peut-être ces choses sont-elles déjà perceptibles parce que la collection «Survivre» a été écrite ? N'y aurait-il pas, notamment, de la «logique cruciale» là-dessous ?

ANTOINE

Le moins qu'on puisse dire de son cas est qu'il sort de l'ordinaire. Antoine a dévoré le cours d'initiation en moins d'un mois, et le «Rubicon» en un week-end.

L'efficacité de l'orthologique, je ne la connais pas encore. Je sais que je viens de passer un week-end merveilleux. A Paris samedi matin pour acheter le Rubicon, j'en ai lu au retour, sans me rendre compte du trajet, le premier acte («Le Chaos» : lire dans un train, c'est bon). Dimanche matin, aprés en avoir dévoré la moitié, j'avais la tête comme une chaudière, une cocotte- minute ! Je suis allé me baigner avec mes grands enfants. La nuit suivante -il y a quelques heures, et je ne sens pas la fatigue- j'ai achevé ma lecture, et je me sens beaucoup plus calme. J'ai avalé votre livre. Ai-je franchi le Rubicon ? Je ne sais pas encore mais il me semble pourtant que oui. Je ne trouve pas que ce livre ne tient pas ses promesses.

<u>4ème questionnaire</u>

Note 18/20. Je sens que je serai bientôt contraint de vous donner 20/20. Sera-ce pour la prochaine fois ? Ci-joint une lettre aux cinq protagonistes :

«Mes chers amis, je viens de lire avec les bouts des doigts qui tremblaient et presque -à la fin- avec les larmes aux yeux, que dis-je : je viens de *vivre* votre excursion en Transrubiconie. Le mot m'avait fait rire au départ. Puis j'ai vibré profondément comme une corde de guitare que l'on pince. Maintenant je m'apaise. Vous qui avez tant de pouvoir de conviction, ne pouvez-vous ouvrir les yeux de votre camarade Hubert ? Ne le laissez pas sur l'autre rive. Merci de m'avoir fait comprendre que je ne suis pas le seul mâle à désirer TOUTES les femmes. Cela me paraissait bête (je vois maintenant que c'est le mot juste) et j'avais honte, enfin pas trop, mais cela me semblait insuffisant pour satisfaire mon orgueil démesuré.

5ème questionnaire

Note 10/20. Cette leçon m'a déçue. Je sais que vous l'avez voulu parce que vos élèves avaient besoin de souffler un peu. J'en suis encore à envier le repos découvert par Adam, et je me sens très proche de Rosalinde. Seize années seulement, rapides et tourmentées, nous séparent. Elle a bien raison. Je me sens agressif ce soir, d'où ma mauvaise note ! Mon irritation doit se frayer un passage. Après nous avoir parlé abondamment des moyens de gagner du fric, votre prochaine leçon nous parlera de morale ! ! Pouah ! Rosalinde, ma petite soeur, je monte aux barricades avec toi. Nos professeurs m'agacent même s'ils veulent notre bien. Ils veulent nous retourner, toi et moi, sur nous-mêmes comme des crêpes, et ils nous retournent sur le gril. Ils nous forcent à acheter leurs livres. Ils nous font faire de la publicité pour leur production, et nous ne savons même pas qui ils sont exactement. Allons, Rosalinde et IM.141 : ce soir, je suis avec vous. Aux barricades ! Ils m'ont permis, Rosalinde, de te connaître un peu. Trop peu, mais je suis avec toi. J'espère, cette fois, échapper aux dithyrambes de Dartan, qui voulait me donner confiance en moi. Mais diable ! il y est allé un peu fort : *«exceptionnellement doué»*, qu'il a écrit ! Ça chatouille agréablement la vanité du bonhomme, mais c'est un peu gros. Si j'étais directeur ou seulement actionnaire de CITROEN, cela pourrait avoir un effet bénéfique pour l'entreprise, mais je ne suis qu'un pauvre type qui s'est toujours pris pour un cerveau. Alors, j'insiste : pas de morceau de sucre cette fois : je n'ai pas fait le beau. Vos louanges appelaient ma révolte -et vos explications.

Je me fous de votre «terrain économique», où l'on perd sa pureté. Pour gagner du fric, voici la «Loi d'Antoine» : plus vous en gagnerez, plus vous plongerez les mains dans la merde *-et réciproquement !* Ceux qui ignorent cette loi prodigieuse, sensationnelle, etc… ne comprennent rien à rien. Je comprends que des sociétés suisses vous aient financés : les Suisses sont de grands financiers : ils ont vendu de l'acier français pour les canons allemends pendant la dernière guerre et vendu de l'acier allemand pour les canons français. Je schématise mais mon image reste vraie.. Tant pis s'il existe des Suisses parmi vous, chers professeurs, cette petite séance de retour de manivelle vous «déprogrammera», j'espère. J'ajoute que les évêques allemands bénissaient les guerriers allemands pendant que les évêques français bénissaient les guerriers français, tous deux défenseurs de la Civilisation avec un grand C. Moi, je bénis les morts et les financiers suisses.

Une bouffée d'air frais ? Non, de l'air empuanti ! Quant à ma confiance dans l'avenir, qu'y aurait-il de changé ? Monsieur TRIGANO vend le soleil, l'air et la mer Yougo-slaves, tahitiens, etc. au Club de la Méditerranée. Il a fait fortune. Nous continuerons à dépendre des marchands d'air, de lumière et d'eau autant que des marchands de canons et de cercueils à roulettes. TRIGANO ou SCHNEIDER, KRUPP, CITROEN ou ROTHSCHILD (autre club de vacances !) je ne vois pas la différence. Montrez-moi l'évolution ! N'êtes-vous en train de bêler dans le désert ou, pis encore, de procurer un nouveau terrain de chasse aux requins ? Vos cours, je le crois, ne rapportent rien, mais à quand les marchands d'orthologique ? Quand serez-vous les salariés d'un TRIGANO ou d'un ROTHSCHILD ? Votre oeuvre vous sera soufflée par des financiers ou par un éditeur. P.S. Si cela peut leur être utile, jetez ces idées (?) en pâture à vos élèves. Peut-être plaira-t-il à Rosalinde de posséder, sinon un champion, au moins un allié.

*La révolte d'Antoine a certes obéi à la retombée, voulue et nécessaire, qu'une cinquième leçon consacrée à la seule accommodation rétinienne aux contenus de la leçon précédente a provoquée en 1969(*3). Mais nous soupçonnons Antoine, que des indices nombreux semblent convaincre presque d'une sensibilité suraiguë à certaines situations, de s'être vivement émue de celle de Rosalinde, comparable à une Jeanne d'Arc qui comparaîtrait devant un aéropage pour recevoir solennellement le … martinet ! Un soupçon pèse sur Antoine : sa vocation d'adolescent révolté semble être celle du «whipping boy» volontaire : il voudrait recevoir le martinet aux lieu et place de Rosalinde !*

Que telle ait été, ou non, sa motivation consciente ou non, qu'il en soit remercié : adolescente à souhait, sa révolte est mieux articulée que celle de Rosalinde. En les comparant l'une à l'autre, les éducateurs feront d'utiles observations. Entre-temps, nous n'appliquerons au chevaleresque Antoine qu'une bénigne cinglée de martinet : nous l'invitons à observer que les Suisses ont fait une bonne chose : le fromage de Gruyère, une chose peut-être louable : la Croix-Rouge, et certainement bien d'autres à la fois bonnes et admirables de toute sorte de façons? Qu'en tout cas rien ne saurait être si absurde que de blâmer une époque ni des populations entières, si ce n'est vitupérer contre des classes sociales ou des individus. Réservons nos sévérités et nos forces de lutteurs aux seules ERREURS.

ROSALINDE prend une grande place dans ce cours en qualité de prototype des innombrables victimes de l'Education Nationale. En révélant la nature et les causes des *dysfonctions mentales* et PSYCHIQUES dont souffre la jeunesse contemporaine, Rosalinde aura rendu un immense service à tous ceux qui veulent jouer correctement leurs rôles de professeurs ou de parents. Voici quelques nouveaux extraits de ses réponses aux questionnaires :

2ème questionnaire

J'arrive à comprendre la théorie des ensembles économiques, mais elle me semble si simple que je ne me sens sûre ni du cours ni de moi. J'aimerais vous entendre discuter avec un économiste bourré de diplômes et pas trop gâché, si les deux sont conciliables.

3ème questionnaire

Note 5/20 : je suis très insatisfaite ! Le peu de points que je vous donne marque la satisfaction éprouvée en constatant que vous faites un peu confiance à la poésie. Je ne me rappelle pas où j'ai constaté des pirouettes dans la collection «Survivre», mais c'est arrivé très souvent. Par exemple, on n'a jamais su ce qu'est l'orthologique. Et puis vous détruisez sans construire ou , du moins, très vaguement, abstraitement. Plusieurs choses m'ont *révoltée* (c'est le mot) :

(a)L'absence de définition du mot «âme». Si c'est l'habituelle, prise dans un sens un peu surnaturel, prouvez-moi son existence. Sinon elle exprime l'affect et elle est contenue dans la psyché. «Ame» et «coeur» étaient les mots d'autrefois pour expliquer quelque chose de très vague, qui est maintenant expliqué scientifiquement.

(b)Il est tout à fait normal de «prendre nos distances». C'est une condition scientifique.

Le psychanalyste doit prendre garde aux résistances de son patient, à la rationalisation de ses symptômes. S'il ne prenait ses distances, il se laisserait aisément tromper.

(c) Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on psychanalyse Dostoïevski ? Cela me semble une façon de mieux le comprendre. Vous niez donc toute découverte psychanalytique ? Aucune ne recueille votre approbation ? Ce refus ne serait-il une réaction de philosophe, qui met son point d'honneur à refuser la science en bloc ?

(d) Croyez-vous que les nations marxistes (je ne dis pas «communistes», car Marx n'évoque pour moi aucun étatisme, *bien au contraire(*4)*) puissent survivre longtemps encore sans comprendre les hommes? Voyez ce qui s'est passé cette année en Europe Centrale !

(e) Vos grands mots sont bien jolis, mais j'aimerais en apprendre davantage sur l'orthologique. Votre introduction est bien longue. Je n'aimerais pas parler d'argent, mais vous me comprenez.

5ème questionnaire

Note 17/20 à cause de la 4ème loi du machinisme et des considérations qui la suivent. Je commence à me servir de la logique primaire. Votre théorie de l'assouvissement de notre pulsion sexuelle et de notre volonté de puissance sur le terrain économique n'est pas nouvelle. Par contre, je le répète, la 4ème loi du machinisme est surprenante, et elle aurait dû être évidente pour tous. Vous m'avez épatée pour la première fois.

Son «Dossier» n'est pas complet, mais il nous semble suffire pour «expliquer» l'âme et la psyché de Rosalinde et nous apprendre ce qui se passe dans sa tête et dans son coeur. Comparés aux jeteurs de sort qui se sont acharnés à massacrer Rosalinde, celui qui a fait son affaire de mutiler notre Adélaïde est un bienfaiteur. Les réponses de Rosalinde attestent une déstructuration de TOUS les facteurs de sa sensibilité au réel. Malgré quoi nous l'avons «épatée» avec une chose si peu «épatant» qu'elle-même est surprise de sa banalité. Elle estime à raison que notre minuscule «loi» aurait dû être évidente pour tous. Il s'est donc passé dans la tête de Rosalinde quelque chose d'«épatant», une chose SANS PRECEDENT. Educateurs et professeurs sont invités à identifier cette chose.

LE FARDEAU DE LA PREUVE

PHILIPPE

La preuve, selon Larousse, est «ce qui sert à établir la vérité ou la fausseté d'une chose». Bref, la preuve sert à *distinguer le vrai du faux.* Malgré quoi nos étudiants refusent d'y mordre. Notre 3ème questionnaire a obtenu de l'un d'eux cette réponse :

IM. 585

Je n'ai pas besoin de preuves, mais de méthodes d'organisation. Une preuve, ça ne sert qu'à se convaincre. Or, *se convaincre, que serait-ce sinon se tromper ?*

PHILIPPE

Une chose est sûre : IM. 585 a été inventé par la nature pour poser des diagnostics fulgurants : à quelle autre fin lui aurait-elle mis les yeux juste en face des trous ? Cette singularité anatomique l'a conduit à constater que, condamnés à la tricherie et au mensonge à perpétuité, les «penseurs» cisrubiconiens n'ont jamais été autorisés à se convaincre que ce n'ait été pour se tromper afin de faire de leurs élèves de meilleurs trompeurs pofessionnels. ils ont été (et sont encore) formés à cette besogne et c'est pour la faire qu'on les paie. Qu'on n'en fasse de reproche à personne : nous constaterons ensemble dans une prochaine leçon que les choses se sont toujours passées ainsi par la forte raison qu'elles ne pouvaient se passer autrement.

Mais elles commencent à se passer tout autrement aujourd'hui. A temoin la prodigieuse réponse d'IM. 585, dont l'analyse doit être différée, sa portée ne pouvant être rendue claire que dans son contexte biologique. Mais, ce qui saute aux yeux dès à présent, c'est que IM.585 s'est *féminisé.* Il n'aurait pu prononcer ces mots s'il ne s'était allégé des chaînes logiques dont la nature a pris soin de ne pas charger Arielle. Moyennant quoi il lui suffit d'ouvrir les yeux pour regarder et de regarder pour voir. Aussi sa réponse vient-elle à point pour illustrer la signification d'une remarque qui a scandalisé plusieurs étudiants : *«L'orthologique,* disions-nous (5/19), *nous fournit les moyens de ne pas nous tromper -même quand nos raisonnements sont faux…»* La réponse d'IM.585 en est un cas d'espèce : il n'y eut jamais de raison plus fausse que la sienne puisque la preuve logique est *indispensable* à la distinction du vrai et du faux, mais, nul n'ayant jamais VU plus justement l'usage qui s'en est toujours fait, personne ne s'est jamais trompé moins !

Nous n'en pouvons dire autant des autres étudiants. Cette année comme les précédentes, la plupart envoient nos preuves au diable pour n'avoir pas à se charger de ce fardeau. La preuve a si mauvaise presse ces temps-ci que, pour s'abriter de tout risque d'avoir à en user, les misérables n'hésitent pas à nous soumettre à un chantage hideux : ils nous menacent de leur confiance ! ! *(Aux étudiants)* Nous capitulons, mais vous proposons un marché. Il vous a été dit et redit que vous ne pouvez rien accepter de nous sans y être contraints par *votre jugement.* Vous ne pouvez dons nous faire, sous aucun prétexte, à aucun moment, aucune trace de confiance. Résignez-vous à vous méfier de nous. En échange de cette faveur, nous nous interdisons toute allusion aux preuves. Le maniement vous en sera enseigné par l'usage sans qu'il en soit rien dit.. C'est vous qui, pour faire commodément votre toilette intérieure, en découvrirez de vénérables et en inventerez d'inédites, un peu comme Monsieur Jourdain, pour se faire apporter ses pantoufles, se trouvait inventer d'excellente prose.

IDENTIQUE OU PIRE ?

L'identité de ce qui se passe et de ce qui se passerait si l'*intention* des puissants était de maltraiter les peuples a été pénible à tous. Quelques-uns pensent que nous avons peut-être noirci quelque peu le tableau, mais il s'en faut : la *réalité quotidienne* est mille fois plus noire. Deux de ses aspects suffiront sans nul doute à renseigner, sur ce qui nous attend tous, ceux qui veulent faire face au pire.

Le plus pittoresque est fourni par l'ARGENT, dont la consistance a été décrite dans le DEFI EUROPEEN. Fait *exclusivement* de créances et de dettes qui s'annulent, l'argent

moderne est gouverné par la loi générale qu'énonce une équation unique (dite des «ensembles financiers») : $a + a' = 0$. Dépourvu donc de toute consistance autre que comptable, l'argent moderne peut-être créé ex nihilo ou anéanti à volonté par des jeux d'écritures dont l'initiative appartient aux pouvoirs publics. Ceux-ci peuvent créer ou détruire autant et aussi peu d'argent qu'ils veulent. Donc, même si l'abondance menace l'autorité des ploutocrates, ceux-ci peuvent, à leur guise, créer une pénurie implacable quoique artificielle. Il suffit aux financiers de raréfier l'argent et ils s'en privent si peu que les banquiers ont disparu en Occident : tous ceux qui l'étaient se sont mis usuriers!

Hélas ceux qui usent de ce moyen ne savent pas pourquoi ils le font. S'ils le savaient, ils n'auraient besoin de rien d'autre pour assurer indéfiniment leur domination. Ils tiendraient la dragée assez haute aux petites gens pour leur courber l'échine, mais pas assez pour susciter des révolutions. Ils n'auraient donc pas besoin de machiner des guerres, de saccager la planète, de polluer les mers, etc. Mais ils ne savent pas ce qu'ils font, sont tout contents de ne pas le savoir, et ne veulent l'apprendre à aucun prix. Ceux de nos étudiants qui essayeraient de faire comprendre la chose la plus simple et la plus sûre qui soit au monde -la «théorie des ensembles financiers»- à un comptable, à un banquier ou à un homme politique seraient tout de suite édifiés. Rien ne peut ouvrir les yeux à cette sorte de gens, pas même l'exemple d'Hitler qui se mit en état d'accomplir au grand jour le plus spectaculaire de tous les tours de force financiers : il fit tuer plusieurs dizaines de millions d'hommes *sans bourse délier* alors qu'en faisant leurs comptes les Américains se sont persuadés que, l'une dans l'autre, la peau d'un Viet-Cong ou d'un Nord-Vietnamien leur a coûté quelque vingt millions d'anciens francs. Ils ont trouvé cela bien trop cher. Voilà pourquoi et comment la race blanche vient d'essuyer dans le Sud-Est asiatique une défaite enfin définitive, une défaite dont elle ne se relèvera plus, une défaite dont elle ne peut plus que *triompher* -si elle n'en crève d'abord.

De combien de temps dispose-t-elle pour n'en pas crever ?

Une autre «réalité quotidienne» vient de répondre -aux U.S.A.- à cette question. On se souvient (cf. le Rubicon, page 246) qu'ayant pris place à bord d'une courbe exponentielle les Américains se sont condamnés, sous peine de dépression économique, à consommer une quantité d'énergie doublée tous les dix ans. Pas très méchante au début : 2, 4, 8 etc…, cette progression s'est élevée à 16 (par rapport à 1932) en 1972. Ce nombre est déjà un petit rien méchant. En 1973, il est devenu un rien gênant : des écoles sont restées fermées faute de combustibles, des transporteurs ont chômé faute de carburant.

Bien sûr, le coup était prévu. Quelque temps auparavant, une armée de techniciens et d'ordinateurs merveilleusement qualifiés pour résoudre les problèmes de cette sorte avait été mise en branle, et eut vite fait d'y voir clair. Le problème impliqué atteignant des proportions internationales, le Président Nixon fut alerté. Les chiffres qu'on lui mit sous le nez étaient péremptoires : l'Amérique allait devoir importer plus de pétrole qu'elle n'en pourrait acheter. Il n'y avait pas à reculer : à ses frais, risques et périls, l'Amérique devait mettre la Russie en état de la ravitailler en pétrole. Le Président prit son bâton de pèlerin, et les choses vont leur petit train : si les Russes sont bien gentils et veulent bien se priver de la satisfaction (dont l'envie les démange peut-être) de paralyser les centres nerveux des Etats-Unis d'Amérique à un moment judicieusement choisi, il n'est pas impossible que ce malheureux peuple survive encore vingt

ans, mais guère plus : seuls des micro-organismes anaérobies pourraient s'accommoder de la composition d'une atmosphère qui sera devenue, en 1990, tout à fait irrespirable.

Certes, rien de tout cela n'est vraiment grave puisque tout le monde sait ces choses-là aux U.S.A.. Ce qui est gravissime, c'est que personne ne soupçonne que le problème à résoudre se pose en termes diamétralement opposés. Ce que les Américains (et l'Occident) ont à faire, c'est assurer en même temps leur équilibre et leur *expansion* économiques en *réduisant* massivement leur consommation d'énergie, de matières premières, et, bien entendu, d'automobiles. Ainsi posé, ce problème se résout de lui-même, mais, ipso facto, *le régime de pénurie prend fin.* Voilà ce que les envoûtés de la puissance ne veulent ni voir ni comprendre. Ils mourront et tueront tout autour d'eux sans le voir ni le comprendre si, bien avant vingt ans, l'orthologique ne fait sur cette planète une EXPLOSION assez puissante pour que nul n'y puisse rester sourd.

Qu'on soit pleinement rassuré : il ne fait aucun doute qu'elle explosera *au bon moment,* à un moment qui approche à grands pas.

LE CAS D'ARIELLE

ARIELLE

J'ai passé la journée avec l'amie qui s'était fait votre avocat, et nous avons cherché. Nous nous sommes cherchées, et nous avons beaucoup ri. Eh oui ! Nous nous sommes même donné de grandes claques sur les cuisses ! Nous avons essayé de dresser le tableau des rapports entre les hommes et les femmes avant leur hominisation, c'est-à-dire comme nous sommes encore pour une grande part, et surtout comme nous avons été. Et qu'avons-nous vu qui nous a fait hurler de rire ? Un homme et une femme munis chacun d'un marteau et se donnant mutuellement de grands coups de marteau sur la tête ! ! Se décideront-ils un jour à s'arrêter, à essayer de se comprendre et être heureux ?

Nous avons vu aussi une femme dans une cage dorée, préférant les dorures, fût-ce au prix d'une cage, aux grands espaces libres mais sans… dorures ! Nous avons vu encore, et c'est ce que veut illustrer ma première image, que, si l'homme s'est donné l'intellect pour champ de sa domination, la femme s'est jalousement gardé le domaine de l'affect pour y excercer une domination plus forte encore, d'autant plus forte que plus insidieuse. Pour la femme, accepter d'utiliser son intellect, c'est accepter un terrain concurrentiel, et accepter de s'efforcer de comprendre l'autre dans son propre domaine. C'est donc consentir à la réciproque et perdre ses privilèges de mener le monde ! !

Si la femme a accepté son esclavage matériel, c'est qu'elle était la dominatrice spirituelle, celle qui transmettait la culture et l'éducation. Elle s'est toujours su indispensable à la reproduction et à la satisfaction sexuelle des mâles. Je crains qu'elle ait joué de tout temps un très vilain jeu : le chantage affectif. Les Californiennes ont dit : «L'homme veut *être* heureux, et la femme veut *rendre* heureux». Diable ! cela me fait peur : vouloir rendre heureux, ne serait-ce le plus sûr moyen de s'attacher artificiellement un être rendu *dépendant* à jamais, et à jamais

malheureux ? Vivre, et être heureux de vivre, je crois que cela a plus d'impact sur ceux que l'on rencontre.

PHILIPPE

Quand je vous disais que notre Arielle tend à abuser de la situation ! Mais, avant que je jette feu et flamme, écoutons une autre Arielle qui, comme beaucoup d'étudiantes, a eu son mot à dire sur cette grave affaire, mais suivi d'un commentaire perfide qu'elle agite comme un chiffon rouge sous le nez des taureaux de l'I.F.O.

IF. 404

L'instinct féminin est de plaire, d'avoir tous les hommes à ses pieds, et rendre toutes les femmes jalouses, d'être la plus belle, la plus admirée, la plus convoitée. S'il est vrai que cela fait partie de l'inconscient féminin, on ne peut le dire immergé dans ses «grands fonds». C'est même bien plus près du seuil de la conscience féminine, je crois, que le «singe» ne l'est chez l'homme. Croyez bien que la plupart des femmes en sont conscientes, et que beaucoup font sciemment ce qu'elles peuvent pour obtenir ces résultats.

PHILIPPE

Cette Arielle-ci abuse scandaleusement de la situation ! Toutes les Arielles abusent toujours de toutes les situations. Qu'il me soit permis de rappeler le plus éblouissant de mes propos dans LES JEUX : *«L'épouvantable tort des femmes est de ne jamais penser aux hommes. Pauvres hommes ! Personne ne pense à eux sinon pour les vilipender et leur prêter les rôles du vilain. Ils sont les Cendrillon de l'amour…» (Aux étudiants mâles)* Voyez comme ces deux Arielle nous malmènent ! Pourtant, nous sommes gentils tout plein. Nous les serrons sans cesse sur notre coeur quinquaprofessoral. *«Daignez souffrir»* leur disons-nous même quand nous sommes de méchante humeur, *«que cinq professeurs fictifs vous embrassent».* Peut-être consentent-elles à la souffrance d'être embrassées, mais pas à celle de nous *écouter.* O Arielle, ô toutes les Arielle du monde, si vous voulez être aimées des hommes, vous pouvez leur refuser tout, *pourvu que vous leur donniez vos oreilles.* La plupart des mâles aiment à s'entendre parler, mais, ce que TOUS aiment par-dessus toutes choses, c'est la femme qui les écoute quand ils lui disent combien ils sont des types épatants (et, quoi qu'ils disent, c'est toujours ce que ça veut dire). Ce qu'ils aiment plus que tout, c'est la femme qui les écoute si bien qu'elle sait à peu près ce qu'ils ont dit quand, épuisés et ravis, ils marquent un bref temps de pause avant de recommencer.

Or, avec toute la solennité qui convient à un sujet aussi passionnant, nous leur avions montré combien nous sommes des types épatants. Nous avions même appelé les particules subatomiques à la rescousse. Pouvait-on faire plus impressionnant ? On verra dans la prochaine leçon combien ces particules sont retorses. *«Arielle»,* avions-nous dit, *«ne cherchez PAS dans vos motivations inconscientes les mobiles de vos actes. Ils y sont enfouis à des profondeurs abyssales. Observez vos comportements pour en DEDUIRE vos servitudes secrètes.*

Et voilà IF. 404 qui nous dévoile celles des fourberies féminines que, entre deux tétées, Nabuchodonosor observait déjà avec ravissement chez sa nourrice ! Arielle a creusé un peu plus : se cherchant, elle a non seulement constaté que les femmes veulent dominer elles aussi,

mais qu'elles y parviennent sans cocoricos, insidieusement mais sûrement. Fort bien, mais c'est très visible encore. Les femmes s'accrochent aux réalités de la vie et du pouvoir. Les mâles de notre espèce en veulent surtout les *apparences,* les «rôles» (beaux si possible). Les hommes ont toujours été comédiens et matamores.

Mais, ces choses-là, tout le monde les sait à peu près, et nos affaires n'en sont guère avancées. Tant que nous ne comprenons pas pourquoi nous nous entre-martelons la tête, et pourquoi nous ne pouvons nous abstenir de cette activité, il est plus affligeant qu'utile de savoir que nous nous y livrons. Aussi, ce qu'Arielle avait été invitée à tirer au clair, ce n'était pas son attitude envers les hommes, c'étaient *ses relations avec elle-même.* C'est sur sa propre tête qu'elle envoie ses plus furieux coups de marteau. Et, pour que nul n'en ignore, elle a bien voulu nous faire part des *idées* qu'elle s'offre à elle-même pour rationaliser, justifier et renforcer la vigueur de ses bras.

(Aux étudiants)

Chacune d'entre-vous, Mesdames et Mesdemoiselles, faites comme elle. Et aucune d'entre vous, Mesdames et Mesdemoiselles, ne peut s'accomoder d'une destinée de *fer forgé !* La féminité est une chose infiniment délicate. La première condition de son épanouissement est la DOUCEUR. *Soyez-vous douces à vous-mêmes* : vous répandrez la douceur dans un monde qui n'en a jamais été si assoiffé ni si privé. Si notre Monde n'a jamais connu la douceur de vivre, c'est que vous, Mesdames et Mesdemoiselles, qui pourriez seules la lui donner, ne la lui donnez pas ! Vous pourriez seules donner l'intelligence et la bonté à nos enfants. Vous ne la leur donnez pas ! Vous pourriez en faire des hommes. Vous en faites des singes ! Et, au lieu d'apporter aux hommes ce que vous êtes faites pour leur donner, vous répandez vos larmes sur la cruauté des destins de la femme dans un monde livré aux singes que vous vous êtes faits !

Pour l'amour de tout ce qu'il y aura au monde de désirable quand vous serez devenues des femmes féminines, essayez de démêler en vous-mêmes, Mesdames et Mesdemoiselles, la signification de votre propre image. En vous livrant les IDEES *qu'elle a puisées dans les grands fonds de l'inconscient féminin* (idées plus délirantes encore que celles qui ajoutent le pittoresque des «grands fonds» à l'imbécillité en grisaille de nos professeurs d'économie politique), notre gentille Arielle l'a inondée de lumière sous vos yeux.

UN MALENTENDU

IM.211 nous écrit ce qui suit : *J'ai été choqué par l'attitude de Philippe envers les élèves du cours de gestion (5ème leçon, page ?). Dire qu'ils sont moches serait honnête dans le cours de gestion même. Mais, le raconter aux petits copains de la classe d'à côté, non ! Ce n'est pas la première fois que j'ai le sentiment d'être invité à rire des autres plutôt que de moi-même. Et toujours à propos de ces fameux condisciples, qu'on pourrait croire condamnés à rester dans une zone intermédiaire entre l'homme et le singe, le seul lien entre ces derniers étant la morale (toujours page ? de la 5ème leçon).*

Nous remercions IM.221 d'attirer notre attention sur un malentendu que nous n'aurions pas cru possible. Car ce n'est pas des étudiants de notre cours de gestion que Philippe nous invite à rire : *«Le ciel me garde de médire de mon prochain, mais ces gars-là sont moches. Le*

rideau tombé sur eux, nous voici enfin entre GENS BIEN»!!! Philippe n'aurait pas été humain s'il avait pensé ou dit moches NOS étudiants puisque, précisément, ils sont nôtres. Non, comme Pierre en fait d'ailleurs la remarque Philippe a *trop bien* commencé à SINGER LES MORALISTES, pour qui les «immoraux» (c'est-à-dire les disgrâciés qui ne partagent pas leurs goûts) sont des gens vraiment PAS BIEN ! Mais il ne singeait pas qu'eux : nous tendons tous à ne trouver «bien» que les gens qui nous ressemblent. Ceux dont le nom est précédé d'une particule s'affligent gentiment de l'infériorité des roturiers, les mathématiciens s'apitoient sur le sort des littéraires et vice versa, les gastronomes méprisent les ascètes, qui le leur rendent au centuple, et il n'est jusqu'aux habitants de Fouilly-les Oies qui ne regardent les Parisiens avec une méfiance très nuancée de réprobation. Non, c'est vraiment de nous TOUS que Philippe nous invitait à rire, car c'est encore dans une «Société de Mépris Mutuel» que, bon gré mal gré, nous vivons tous.

CERTITUDES ET DECOURAGEMENT

D'un autre étudiant, IM.217 : *Je n'avais pu m'offrir le luxe d'aucune certitude. Pour la première fois j'éprouve le sentiment de n'avoir jamais été aussi près de la vérité. Une vérité qui, loin d'être effrayante, m'offre enfin une vue cohérente de l'univers, où ma propre existence trouve un sens et un destin. C'est peu dire que l'orthologique est devenue passionnante pour moi : elle est entrée d'une façon irréversible dans ma conception de l'univers. Elle imprègne, que je le veuille ou non, toutes mes façons d'agir, de réagir et de penser. Des symptômes en témoignent : mon désespoir a reculé, ma misanthropie naturelle est en plein dégel. Je découvre l'indulgence. Comprendre pourquoi le monde est comme il est , c'est déjà pouvoir le supporter. Savoir que, si les hommes sont laids, c'est parce qu'ils portent un masque , suffit à ne plus se désespérer de leur laideur. Cette bouffée d'air frais ne m'empêche pas de mesurer le chemin qu'il reste à parcourir pour amener les hommes en Transrubiconie. C'est pourquoi un petit serrement de coeur m'étreint à la pensée que nous appartenons encore à une génération sacrifiée dans la lente marche de l'Evolution. Je ne puis songer sans découragement au temps qu'il faudra pour faire comprendre à une majorité d'hommes qu'ils sont «jumeaux homonucléiques». Le vocabulaire, qui aurait dû être l'instrument du rapprochement des hommes, ne les a jamais divisés et opposés autant qu'aujourd'hui. De nouveaux mots, même péremptoirement justes, risquent de rester pour longtemps lettre morte à ces multitudes impénétrables au langage le plus simple.*

Il n'y a guère, nous partagions un peu ce sentiment : la tâche semblait démesurée et nous n'étions qu'une poignée. Nous n'en jugeons plus ainsi : l'orthologique s'est révélée irrésistible, et nous serons bientôt légion. Il ne fait à nos yeux aucun doute que l'*«ère des générations sacrifiées» touche à sa fin.*

UN REFRACTAIRE

Faute de mieux car les réfractaires devenaient rares (les vrais s'étaient enfuis), nous avons dû nous contenter d'IM.141 pour jouer, en 1969, le rôle de rebelle à l'enseignement orthologique. Mais nous n'aurions pu pavoiser s'il nous avait faussé compagnie comme Patrocle : il y avait lieu de craindre qu'en qualité de réfractaire, il ne fût exposé à une imminente défenestration. Voici ses réponses au cinquième questionnaire :

Note 12/20. Peu de froment et pas mal d'ivraie dans cette leçon. Pourquoi ce délayage ?

La logique primaire vous est-elle devenue familière ? Je ne vois pas clairement la différence entre la logique primaire et le bon sens.

Que pensez-vous de la 4ème loi du machinisme ? Il y a longtemps que les U.S., par exemple, font des études de marché avant de produire. Cette loi ne me semble pas très neuve.

Que pensez-vous de la théorie de Bernard, etc. ? Je pense que le dilemme manger ou être mangé est un faux dilemme. Chacun de nous doit chercher à résoudre ce problème d'une façon personnelle en commençant par oublier les solutions conformistes.

Avez-vous senti, dans notre prison d'inconscience, une première bouffée d'air frais, etc. ? La prise de conscience de l'épaisseur des murs de la prison dont vous parlez ne laisse guère d'espoir sur l'avenir de l'espèce humaine, tout au moins dans son avenir prévisible. La seule chance de l'humanité est sans doute que quelques spécimens qui croient avoir compris quelque chose se groupent pour servir de levain à la future humanité, si elle doit venir. Pour ma part je n'ai pas atteint le point de non-retour et suis encore dans l'expectative. Mais j'ai confiance. Je crois que vous n'insistez pas assez sur la nécessité, pour chacun de nous, de démolir la formidable forteresse de son conditionnement, qui dure depuis des milliers d'années et qui empêche de voir l'évidence.

Que pensent de tout cela les apprentis-éducateurs ?

L'UNIVERS SERAIT-IL UNE PANACEE UNIVERSELLE ?

PIERRE

Les univers humains sont nombreux : il y a celui des *mystiques* et son opposé : celui des *croyants* qui dépendent d'aptitudes à *croire* pour accepter l'incroyable vrai ou faux. Il y a l'univers qui nous habite et celui que nous habitons. Il y a l'univers des amants, celui des savants, des artistes, des guerriers qui donnent leur vie et leur mort à un univers dit «patrie». Il y a aussi celui des banquiers, des malades, des hommes politiques, des déments, des meurtriers sadiques et bien d'autres personnes étranges. Mais l'Univers humain est fait de l'*ensemble* des univers humains.

BERNARD

Commençons par préciser la signification *biologique* du mot «panacée». Les fauvettes nous l'ont enseignée sans ambiguïté : elles naissent, vivent et meurent dans le même univers, faute d'en pouvoir inventer ou découvrir aucun autre. Les signaux de leur univers déterminent tous leurs comportements sans le moindre problème. Leur cas est comparable à celui de physiciens qui élaboreraient un modèle mathématique *parfait* ou en hériteraient de leurs prédécesseurs. Toute erreur leur deviendrait impossible dans l'univers des physiciens. Dans cet univers-là leur droit à l'erreur s'effondrerait à zéro, mais ils resteraient faillibles partout

ailleurs. Ils pourraient se tromper aussi facilement que nous en choisissant, par exemple, leurs compagnes, leurs opinions politiques ou leurs aliments.

Au contraire, une infaillibilité parfaite dans TOUS les univers humains serait accessible aux hommes qui disposeraient d'un modèle BIOLOGIQUE parfait. Ceux qui s'en serviraient seraient INFAILLIBLES DANS TOUS LEURS COMPORTEMENTS. La raison en est évidente : les comportements des organismes vivants sont des manifestations de leur *vie.* Ils relèvent donc de la biologie. Or leurs activités *mentales,* qu'on les dise instinctuelles, psychiques ou psychologiques, COMMANDENT ET COORDONNENT tous leurs comportements. La logique élémentaire nous contraint à en conclure qu'un modèle biologique PARFAIT rendrait ceux qui s'en servent INFAILLIBLES DANS TOUS LEURS COMPORTEMENTS(*5). La conclusion finale est celle qui couronne les théorèmes géométriques honorables : *«quod erat demonstrandum.…».*

HUBERT

La conclusion qui s'impose à moi est que, même si vous la dites élémentaire, votre logique se «fout du peuple» ! Elle est *parfaitement.…* ridicule ! Aucun être humain ne sera jamais «infaillible dans tous ses comportements» ! Un milligramme de bon sens suffit à nous préserver d'une utopie qui abuse à ce point du droit d'être utopique !

PHILIPPE

Est-ce du «bon sens» d'affirmer qu'une espèce dotée d'un cerveau supérieur à celui de tous les autres organismes vivants soit *seule* condamnée à des comportements faillibles, *imbécilement* faillibles : *autodestructeurs ?* A mes yeux ce bon sens abuse du droit de se «foutre du peuple» en se disant «bon»…

HUBERT

Peut-être serait-il sage de se défier un peu aussi du bon sens. Dites-nous, pour qu'on puisse essayer d'en juger, ce que peuvent être ces «modèles». Qu'est-ce d'abord qu'un modèle mathématique ?

PHILIPPE

C'est un joujou dont les matheux sont seuls à s'amuser. Ils s'en sont assuré le monopole en réservant cette appellation aux «modèles» dont la valeur est si faible que leur utilisation est difficile et leurs produits douteux. Au contraire, les bons modèles mathématiques sont *infaillibles.* Quelques-uns sont très simples, connus de tous et utilisés tous les jours. Mais, au lieu de «modèles», on les dit «constantes» mathématiques. Le plus connu est le nombre π. Il fut inventé ou découvert par des architectes égyptiens qui avaient besoin d'évaluer sans trop d'erreurs la superficie occupée par des structures circulaires. En comptant le nombre de leurs pas pour mesurer des cercles, ils s'aperçurent que le RAPPORT de leur diamètre à leur périmètre était constant. Ainsi naquit la première «constante mathématique». Faute de moyens d'en calculer la valeur avec précision, ils l'évaluèrent à «un peu plus de trois». Le droit à l'erreur des géomètres qui calculaient la superficie d'un cercle en fonction de son diamètre s'effondra aussitôt à la marge d'erreur qui sépare «un peu plus de trois» de 3.14159 etc… Après quoi il fallut plus de vingt siècles à des ordinateurs pour calculer la valeur de π avec une imprécision devenue nulle le jour triomphal où, en deux coups de cuiller à pot, les ordinateurs

écrasèrent, écrabouillèrent littéralement, notre humanité en calculant π à *dix mille* décimales, exploit aussi fantastique que fantastiquement inutile.

Ce jour-là les humains semblèrent s'être asservis sans libération possible à leurs propres machines. Tous espoir de les égaler jamais pour la force et pour l'énormité des ERREURS qu'elles *seules* peuvent commettre devint interdit et le restera toujours. *(Aux étudiants)* Ne vous en effrayez pas : un modèle mathématique *parfait* existe déjà(*6). Il assure à ceux qui s'en servent des pouvoirs *infiniment* supérieurs à ceux d'aucune machine. Virtuellement la prépondérance obscène de la matière brute qui règne en souveraine sur *Homo industrialis* depuis quelque deux siècles a pris fin. Industrialisé ou non, l'homme détient désormais le pouvoir d'asservir ses machines, de les mettre à son service tout en se gardant de sombrer dans la stupidité qui anéantirait quelque mille siècles d'Evolution en détruisant nos *merveilleuses* machines (*7).

HUBERT

Il pourrait y avoir un peu de vrai là-dedans. Mais…il y a plusieurs «mais»…Voyons d'abord ce que pourrait être un «modèle biologique» que Bernard prétend propre à valoir aux humains une «infaillibilité parfaite dans tous leurs comportements». En d'autres mots : propre à nous rendre non seulement pareils à des dieux, mais *supérieurs* à eux. C'est un peu dur à avaler… Prétendez-vous sérieusement, Bernard, que cela PUISSE être vrai ? Même si, en «bonne logique», ce DEVRAIT l'être, cela *peut*-il l'être en pratique ? Un modèle biologique *parfait* vous semble-t-il *humainement* concevable ?

BERNARD

Ce qui serait inconcevable, c'est qu'il n'en existe d'innombrables, chacun adapté aux univers INTERIEURS qui coexistent depuis toujours. Comment les fauvettes surmonteraient-elles les obstacles fantastiques qui les séparent des sources du Nil si elles n'obéissaient au modèle biologique, *parfait pour elles,* qui leur impose des comportements *infaillibles pour elles* ? Et comment *tous* les organismes vivants, sans autre exception qu'Homo sapiens, joueraient-ils leurs «partitions» dans l'immense concert qu'est l'harmonie universelle ? Sur notre planète cette harmonie se manifeste avec le plus d'éclat dans une COORDINATION qui semble, en effet, inconcevable : *la symbiose SPONTANEE d'organismes innombrables dont chacun est immergé dans une lutte sans merci pour la survie.* Peut-on rien imaginer d'aussi impossible, d'aussi INCROYABLE ? *«Pourtant c'est vrai !…»* répondait au XVIe siècle (dans un cas similaire) l'homme sensibilisé au LANGAGE DES FAITS qu'était déjà Galilée.

Il est néanmoins indéniable que, jusqu'à présent, les hommes n'ont pas été capables de concevoir l'harmonie universelle. C'est à grand peine qu'une poignée de biologistes sensibles au langage des faits se sont accouchés sans l'avoir su ni voulu d'une discipline révolutionnaire : l'ECOLOGIE. L'écologie a conquis l'«Opinion» en traînée de poudre *bien qu'elle ait balayé les «idées reçues».* Les écologistes amateurs pullulent : sensibilisés à l'harmonie universelle, ils sont devenus hypersensibles, douloureusement sensibles, à la DYSHARMONIE cuelle dont l'Occident se meurt.

Or c'est en observant *pourquoi* les humains n'ont pu concevoir eux-mêmes cette merveille qu'il leur est devenu possible d'ELABORER un modèle biologique conçu pour eux

par des hommes et propre à MODELER L'UNIVERS INTERIEUR QUI CONDITIONNE LA POURSUITE DE L'EVOLUTION DE NOTRE ESPECE. Aucun des autres univers intérieurs qui ont été habités par des hommes, et qui les ont habités, n'a été fait pour eux. C'est pourquoi aucun homme n'a jamais pu ni ne pourra jamais s'adapter à aucun d'eux sans se DENATURER.

Ceux de nos étudiants qui consentiront à s'EXERCER aux jeux d'une RENATURATION qui peut seule nous livrer un accés au monde humain fait pour nous, où nous sommes bien chez nous -et enfin heureux- peuvent prendre part dès aujourd'hui à L'ELABORATION DE LEUR HUMANITE. Ils le pourront d'autant mieux et plus sûrement qu'ils s'y exerceront davantage, d'autant plus facilement qu'ils en prendront plus tôt l'HABITUDE, et d'autant plus irrésistiblement qu'ils y entraîneront plus nombreux leurs prochains.

Entre-temps nous pouvons répondre sans risque d'erreur à la question d'Hubert. Aucun des modèles biologiques imposés aux autres organismes vivants n'était compatible avec l'*existence* des humains par l'impitoyable raison que la nature a fait à notre espèce le don d'un PARADOXE VIVANT en guise de premier présent de baptème. Elle nous a refusé toute liberté pour nous *imposer* la CONQUETE de la liberté. Elle a fait de nous des révoltés *dociles*, contraints à ne pas se laisser contraindre. Elle a fait de nous des «révolutionnaires-à-retardement», condamnés à la victoire TOTALE dans la guerre incessante qu'ils ont été condamnés en même temps à se livrer à eux-mêmes jusqu'à une victoire FATALE. En deux mots, elle a fait de nous des révolutionnaires *«prégénitaux»*.

Son deuxième présent de baptème était un paradoxe attaché au premier : la FAILLIBILITE (le droit à l'erreur) qui est la première *condition* de la liberté et sa première *conséquence*. Si «humain» et «faillible» sont devenus synonymes, ce fut un reflet, d'ailleurs trompeur, de la première parcelle de liberté conquise. L'épopée de notre espèce est faite d'un entrelacs de paradoxes : la faillibilité *apparente* des hommes ne pouvait être qu'un mirage, un attrape-nigauds, *qui a valu aux humains l'indispensable illusion de la liberté AVANT de l'avoir conquise*.

Comme tous les êtres vivants -les fauvettes notamment- les hommes ont toujours fait des miracles, n'ont jamais cessé d'en faire et, tout comme eux, n'ont jamais su -pas plus que les fauvettes- qu'ils en faisaient(*8). Leur seule originalité à l'égard des miracles est celle-ci : quelques-uns ont CRU en faire quand ils n'en faisaient PAS. Le plus miraculeux des miracles est issu, comme tous les autres, de l'«ANTIHASARD ET LA NECESSITE», comme Jacques Monod l'a tonitrué *-à ne demi-mot près*. La nature s'est trouvée dans l'*évidente* nécessité de guider les premiers pas de l'Homme pour qu'il survive à la faillibilité sans limites qui accompagnait une émancipation imposée AVANT toute éducation, et à la nécessité tout aussi évidente de le TELEGUIDER pour lui conserver l'illusion d'une liberté qui, n'existant qu'à l'état d'embryon, ne pouvait se nourrir que d'illusions.

En dotant notre espèce d'un INCONSCIENT *cruel* substitué à l'INSTINCT, la nature a si bien fait son impitoyable miracle que nous n'y avons jamais vu que du feu ou, plus dangereusement, que des occasions de nous entre-

détruire en nous entre-psychanalysant et de tout autodétruire en nous autopsychanalysant. Mais, miracle plus miraculeux que tous les autres réunis, aucun être humain n'a jamais été sensible à une évidence si énorme qu'elle crève les yeux à quiconque entrouvre les siens : PRENDRE CONSCIENCE D'UNE CHOSE, C'EST CESSER D'EN ETRE INCONSCIENT.

(A ses collègues et aux étudiants)

Veuillez bien répondre à une question : en bonne logique, que faut-il, qu'est-on bel et bien CONTRAINT d'en conclure ?

PIERRE

Gardons-nous d'en dire un mot de plus ! Faite d'une logique dont la dureté, la pureté, la clarté et la beauté sont celles du diamant, la conclusion qui s'impose à tous les hommes de toutes les façons n'est rien de moins que le MODELE BIOLOGIQUE à la fois humain ET parfait -achevé ET imperfectible -dont l'ELABORATION a été rendue possible par l'émergence d'une «pensée transcendantale» dont l'Homme détient le monopole et le détiendra toujours.

Répondre ne serait-ce qu'un mot à la question de Bernard serait déflorer pour nos étudiants l'aventure qu'ils peuvent vivre en découvrant eux-mêmes ce «modèle». Son pouvoir est de les sensibiliser aux signaux des étoiles qui brillent au ciel des hommes pour inonder *leur* Univers d'une lumière *intemporelle.* Tout ce que nous pouvons faire, c'est tenter d'éveiller chez nos étudiants des aptitudes à DEVINER ce que nous pouvons découvrir en nous-mêmes. Elles sont *innées* chez l'Homme (mais souvent inhibées chez les humains «cultivés») en vertu de la POLYMERISATION qui a valu son existence à l'univers et qui est restée le *mécanisme permanent de sa cohérence indéfiniment croissante.*

(Aux étudiants)

Vous touchez au but, mes chers amis. Notre prochaine leçon sera celle des moissons, c'est-à-dire des *moyens pratiques* de récolter les fruits de l'information positive et négative que vous avez acquise ou subie, mais toujours «polymérisée», depuis votre naissance.

PHILIPPE

Je ne doute pas que ces propos ont comblé d'aise ceux qui ont eu la bonne idée ou la bonne fortune de se mettre chimistes, et ceux qui ont eu le courage ou la veine de ne pas s'endormir, ou de ne pas penser à autre chose aux moments où défilaient sous leurs yeux les passages du RUBICON consacrés à l'emprunt aux araignées de leurs techniques pour souder des molécules les unes aux autres, fabriquer du nylon, et infliger aux vers à soie une défaite dont ils ne se relèveront pas.

Je crains que ceux qui n'ont pas lu ou retenu ces choses sensationnelles à souhait ne soient tentés de soupçonner notre PIERRE de s'être payés leurs fioles. Moi qui suis la charité et la générosité mêmes, ferai à ces misérables l'aumône d'un «tuyau» commode, suivie d'une cascade de présents fastueux.

(Aux étudiants)

Essayez de «coller» les uns aux autres les éléments d'information que vous avez acquis. S'ils collent («tiennent») bien, assurez-vous qu'ils «collent» *avec* les autres, qu'ils «vont ensemble» et qu'ils «VOUS vont ». Puis demandez-vous si leur mariage vous a valu des réactions d'attirance ou de répulsion, s'il sonne bien à vos oreilles ou vous a semblé dissonant. Souciez-vous aussi dans la mesure dans laquelle, en s'*agglutinant,* ces éléments d'information deviennent ou peuvent devenir, au prix de quelques compléments *dénichés dans votre mémoire* -elle s'empressera de vous les livrer quand vous l'y aurez exercée- et d'un peu de «liant», ces éléments (dis-je) deviennent ou peuvent devenir de l'information assimilée, *globalisée,* COM-PRISE. Bref : digérée ou en cours de digestion (ça se «sent»), globalisée ou en cours de globalisation (ça se connaît aux idées nouvelles qui vous viennent le diable sait d'où) et, en conséquence, pensée, sentie, vécue, exprimée ou exprimable en images belles ou laides, qui chantent ou grincent, répandent des parfums ou puent comme la «psychologie contemporaine», etc. En un mot : qui *vivent elles-mêmes et vous rendent vivants,* vous *émeuvent.* La globalisation résulte d'une «polymérisation mentale» qui fait de notre pensée une chose nôtre et de nous une chose sienne : *nous appartenons aux choses que nous possédons et celles que nous ne possédons pas nous possèdent.*

C'est l'un des paradoxes dont Homo sapiens est né dans la douleur *«afin que ses fils puissent en vivre les délices».* Autrement dit : *«AFIN que ses fils puissent ...«s'épouser», avoir beaucoup d'enfants et être heureux toute leur vie…»* C'est ainsi que les choses se passent volontiers au royaume des fées et qu'elles se passent inévitablement dans la «vraie vie» lorsqu'on ose se servir des libertés que la Science assure aux scientifiques, mais dont ils ne pourraient user sans sombrer dans un abîme de subalternité et d'oubli.

Les chercheurs scientifiques jouissent d'une liberté sans limites sur le terrain hypothétique. Ils peuvent TOUT s'y permettre. AUCUNE extravagance, aucun dévergondage de l'imagination ni aucune turpitude de la rêverie -songez au «coup du tire-bouchon» qui s'entortille à la p.22 du «Défi Européen»- ne leur sont interdits lorsqu'ils se choisissent, à leur libre fantaisie, des hypothèses de travail. Mais ils n'en peuvent adopter *aucune* avant d'en avoir vérifié et prouvé, sinon la justesse, au moins la valeur, l'*utilité pratique.* Or, si l'on met *au travail,* avec toutes les réserves du monde, une hypothèse anathème (dite *finaliste)* en supposant que la nature*«sait* ce qu'elle *veut»* et sait parvenir (ô blasphème !) à ses FINS , il devient impossible de ne pas constater que *tout se passe comme si* c'était vrai, et que l'utilité de conduire la recherche comme si ce l'était est littéralement *dévastatrice* : elle engloutit ceux qui s'y refusent dans une abîme…

Profitez-en, mes chers amis, pour faire comme si, en vous «épousant» vous-même, vous auriez beaucoup d'enfants (spirituels) et seriez heureux jusqu'à votre dernier soupir inclusivement. Au demeurant, quoi de plus évident ? Cesser d'être inconscient des «déterminismes de nos comportements», que serait-ce sinon acquérir les moyens d'en prendre le commandement, c'est-à-dire d'entrer en *possession de soi-même ?* Au contraire, en rester inconscients, que pourrait-ce être, sinon se «faire posséder» par eux ? Voilà pour le «tuyau». On voit que c'est peu de choses mais qu'il peut-être utile si l'on veut bien se rappeler que ces choses ne nous tombent pas toutes cuites dans la bouche : pour être heureux, il faut se sensibiliser -s'*exercer*- au bonheur.

Venons-en au plat de résistance : une cascade de présents somptueux.

La suite au prochain numéro.

LE COURRIER DU JOUR LE JOUR

Pour un cours dont chaque leçon doit être rédigée en fonction des réactions de ses étudiants à celle qui la précède, la paralysie de P.T.T. a été un désastre : *tout* était devenu impossible à un moment crucial, à une «croisée des chemins» : pouvait-on faire fond sur l'«épinalisation» pour développer et affiner leur sensibilité à leur environnement intérieur ? Ou fallait-il recourir à des techniques moins difficiles, mais dont on ne peut espérer de résultats que relativement lents ? Par les raisons évidentes que l'on verra, il est nécessaire d'aller vite. Rien ne VOUS presse, mais plusieurs circonstances NOUS créent la nécessité de brûler toutes les étapes possible. En désespoir de cause, nous nous sommes trouvés dans la nécessité d'*improviser* séance tenante une panacée authentique, authentiquement universelle, pour remplacer un courrier qui, un long jour après l'autre, ne nous parvenait pas ! Puis survint le dégel, accompagné d'un deuxième désastre : une inondation qui nous a submergés sous une avalanche de lettres. Il ne nous reste aucun temps pour analyser un amas de réponses que, à notre corps défendant, il nous a fallu nous contenter de lire … en diagonale ! Nous ne pouvons livrer en pâture à ce «courrier vivant», que la seule qui nous soit parvenue *avant* la paralysie des P.T.T. Ecouter quelques passages des réponses d'IF1531, c'est succomber à la tentation de la baptiser «Aurore». Les traditions de l'I.F.O. veulent que la lettre A soit l'initiale des noms de baptême qu'il décerne.

AURORE

Question 4(d) : Mon idée sur la morale est qu'elle doit être un moteur, certainement pas un ensemble de lois et d'interdits. Un chemin droit et beau, qui rend HEUREUX parce qu'il mène au VRAI.

Question 5(a) : Je préfère les oeuvres des impressionnistes aux imges d'Epinal : c'est plus avancé, plus nuancé, plus fin, plus composé.

Il fallait une femme pour voir aussi *juste* en pensant aussi *peu*. Car les impressionnistes qui, eux aussi, étaient moins soucieux de penser que de regarder, étaient des imagiers-d'Epinal-sans-le-savoir. C'étaient des «primitifs» qui reflétaient ce qu'ils voyaient parce qu'ils se gardaient d'y réfléchir. En cela tout au moins, ils ressemblaient à peine moins à des petits enfants que les vrais primitifs ou que ceux qui, comme le douanier ROUSSEAU, l'étaient redevenus, ou encore, comme «gran-ma Moses», l'ont toujours étaient. Bref, les vrais primitifs, les peintres plus récents qui dessinaient et coloriaient comme des petits enfants, et les imagiers d'Epinal ont livré leur secret à Aurore : la limpidité et la *naïveté* des petits enfants que les grandes personnes n'ont pas ou peu endommagés, et que le Christ voulait qu'on «laisse venir à lui». Bien sûr, les éducateurs «dernier cri» ne l'entendent plus de cette oreille. Voilà ce qu'il suffit (presque) de *voir* et de *com-prendre* pour commencer à s'adonner à des exercices

d'«épinalisation».

Question 12 : Oui, mais je ne trouve pas que ces faits sont épinalisés. Ils sont réels, leur expposé suffit à concrétiser, simplifier, vivifier, mais ce ne sont pas des images.

R: *Non, ce ne sont PAS ENCORE des images -pour Aurore …*

Question 13 : Parce que j'aime dessiner, je vais vous faire un dessin. Mais, comme le «Petit Prince» (de St. Exupéry) peut-être direz-vous : *«fais en un autre»*. Alors je recommencerai… Je vois un grand voilier, calme majestueux, et une humble petite barque. Ça n'a aucune importance d'être grand ou petit. Les voilà sur l'océan dansant dans la lumière. Tant qu'ils étaient au port, il ne se passait rien. Ont-ils inventé soudain le mouvement ? L'ont-ils tiré de leurs entrailles ? Mais non ! C'est tellement plus simple et plus merveilleux : ils ont sorti les voiles, ils ont pris le vent, et le vent leur donne sa puissance, son mouvement. Eux ne sont rien, mais ils ont des voiles pour *réfléchir* le vent …

R : *Fais-nous en un autre, Aurore…*

Question 15 : Je souffre encore de vos mots et de vos méandres logiques. Mon accès y est trop limité. Heureusement, j'ai un radar qui traverse tout. Il a *senti* le vrai. C'est lui qui a obligé ma cervelle à s'ébranler. Mais, pour l'amour du ciel, pitié pour ceux qui sont aussi incultes que moi et n'ont pas de radar. Ne les laissez pas dans la peine : ils ont DROIT à l'orthologique !

R : Nul n'y saurait avoir «droit», pas plus qu'à des yeux ou à des dents : l'orthologique est contenue dans l'*information génétique* qui constitue le patrimoine naturel de notre espèce. Transmis de père en fils sans que nul n'ait jamais eu à s'en soucier, il assure la permanence des *caractères spécifiques* qui, comme ces mots le disent, *caractèrisent* notre *espèce,* mais sans suffire pour faire de nous des «êtres humains».

L'Homme est devenu «humain» en s'enrichissant de ses propres oeuvres. Aussi notre espèce n'a-t-elle pu s'«hominiser» que lorsque les pères ont transmis à leurs fils les caractères CULTURELS qu'ils avaient acquis eux-mêmes ou hérités de leurs pères. Dès lors, ils n'ont pu évoluer qu'en se constituant un *patrimoine culturel héréditaire,* un «héritage humain».

Or quelques éléments d'information contenus dans l'héritage culturel de l'Occident se sont révélé *plus* DETERMINANTS *que l'information* génétique qui constitue notre patrimoine NATUREL.

«CHASSEZ LE NATUREL, IL S' ENFUIT AU TRIPLE GALOP !...»

Il s'ensuit que, jour après jour, nous *dénaturons* nos enfants.

Heure après heure, du matin au soir et du soir au matin, nous nous dénaturons nous-mêmes jusque dans nos rêves.

Voilà pourquoi l'.F.O. est contraint de brûler toutes les étapes possible sur la route qui conduit à une RENATURATION. Aucun jour, aucune heure ne peuvent être perdus pour la sensibilisation de ses étudiants aux moyens -devenus accessibles depuis six mois à peine -de restituer une existence d'hommes aux victimes innombrables d'une «culture» qui a saccagé leur patrimoine génétique en leur imposant de vive force un héritage *inhumain* pour PERPETUER LE REGNE DE LA FORCE.

Aucune nécessité n'a jamais été si urgente, ni aucune tâche si INFAILLIBLE.

Tous les étudiants de l'I.F.O. sont conviés à y jouer, dès la prochaine rentrée, des rôles *précis,* exactement ajustés à leurs moyens et à leurs pouvoirs.

EXERCICES ET «DEVOIR» DE SENSIBILISATION AU REEL

Implicites dans chaque ligne de cette leçon, ces mots n'y ont pas été écrits : il était impensable de priver nos étudiants des bénéfices qu'ils récolteront en découvrant eux-mêmes la nature et la consistance de ce devoir et de ces exercices. Ceux qui prendront la peine de répondre après «mûre réflexion» à la question finale de BERNARD : «QU'EST-ON BEL ET BIEN CONTRAINT D'EN CONCLURE ?» (p.6/?) y seront bel et bien… entraînés avec une infaillibilité qui aura commencé à devenir la leur.

Mais, à priori et dès à présent, quel EXERCICE DE LIBERATION pourrait être plus universel et plus infaillible que l'acquisition d'aptitudes à *prendre possession des déterminismes de nos propres comportements ?*

Notes leçon 6

(*1) L'orgueil n'y suffit pas à lui seul. Mais avec sa religion, l'ermite avait emporté aussi la morale judaïque. Alliée de l'orgueil, elle écrase tout et ne nous laisse d'autre lieu de fuite que le fonds d'un puits.

(*2) Héritière des traditions puritaines du protestantisme, les habitudes mentales dont elle ne pouvait se libérer lui avaient engendré le «pli» - et développé le GOUT - de *prononcer des jugements au lieu d'exercer son jugement.*

(*3) Depuis lors, le courrier des étudiants a transformé cette retombée en escalade : ADELAIDE a exigé la mise en lumière d'un «MONDE A L'ENVERS» dont la menace terrorise les dominés presque autant que les dominateurs ; d'autres ont mis à l'ordre du jour un sujet aussi vivant que les PREUVES VECUES, la FEMINITE bien vivante incarnée par ARIELLE, etc.

(*4) Il vaut la peine de démêler la signification pédagogique de ces trois mots sous la plume de ROSALINDE.

(*5) **Un respect méticuleux de la signification *précise* de ces mots est indispensable. Dans les acceptions où ils sont pris ici, ils désignent l'«*ensemble des* DETERMINISMES biochimiques, physiologiques, instinctuels, psychiques, psychologiques, culturels, et tous autres qui, directements ou indirectements, COMMANDENT aux COMPORTEMENTS *des organismes vivants*». Si l'on s'écarte d'un iota de cette définition, il devient impossible d'identifier les «déterminismes de nos comportements», impossible de les EDUQUER, impossible d'en LIBERER ceux qui les subissent ou de les GUERIR lorsque leur origine est pathologique.**

(*6)La théorie des ensembles économiques consiste exclusivement d'équations *intemporelles* -c.à.d. *éternelles*- dont chacune est une constante mathématique et aucune ne peut ni ne pourra jamais connaître aucun cas d'exception. Atteignant d'emblée au sommet de la certitude accessible à l'entendement humain, elle constitue un modèle mathématique PARFAIT qui nous fournit le premier moyen connu de familiariser les humains avec la PERFECTION, qui est leur HABITAT NATUREL. La perfection est l'habitat dans lequel ils sont appelés à vivre, celui qui comble l'incoercible besoin d'ABSOLU dont la nature les a pétris. C'est pourquoi RIEN DE MOINS NE LES SATISFERA JAMAIS.

La présente note semblera aussi inintelligible à de nombreux étudiants que si elle était écrite en hébreu, alors qu'elle n'est qu'*un peu* prématurée. Grâce aux moyens de sensibilisation dont nous disposons depuis cette année, la plupart tarderont peu à constater que ce langage est, tout au contraire, «bête comme chou». La nature nous a faits pour vivre dans l'absolu et pour en vivre. Elle nous l'a rendu aussi accessible que les signaux de *leur* univers le sont aux fauvettes, pourvu que nous consentions à découvrir *nous-mêmes* -c'est-à-dire *librement*- les signaux du nôtre. Pour les humains l'alternative est devenue la *libération ou la disparition.* En d'autres mots : «*C'est ça ou crever*»… Que nul n'ait aucune crainte: ce sera la libération...

(*7) On doit s'étonner qu'un «Envoyé de Dieu» devenu tout-puissant n'ait été inspiré par l'évidente nécessité de mettre en miettes nos féroces machines avant de fouetter publiquement les Persans adultérins et de mettre à mort les homosexuels d'Iranie, si persuadé puisse-t-il être de la nécessité, au siècle où nous sommes, d'une réviviscence de la Morale d'autrefois et des récompenses, plus grisantes qu'aucun vin, dont elle abreuve les intempérants de l'auto-approbation, les fervents jouisseurs de l'accusation et des orgies quotidiennes d'un manichéisme qui, pendant des millénaires, a fourni aux humains le seul moyen d'un «règlement de comptes» avec leur incompréhensible destin : ceux qui se croyaient -ou faisaient semblant de se croire- innocents se vengeaient sur ceux qu'ils jugeaient -ou faisaient semblant de juger- coupables, et tout le monde en était -ou faisaient semblant d'en être- contents.

(*8) Pas plus que les fauvettes, ils ne se savaient obéir à la nature. Ne sachant pas ce qu'ils faisaient, ils pouvaient faire toutes les «folies» du monde sans se douter qu'elles étaient des «miracles de la nature». C'est depuis quelques mois seulement qu'il est devenu possible de le *savoir de science tout à fait sûre.*

Cours d'Initiation à l'Orthologique

Questionnaire N° 6

L'OBJECTIF de la sixième leçon d'un premier cycle bouleversé par la nécessité d'une «rénovation révolutionnaire» est de DYNAMISER nos étudiants. Il s'agit de les entraîner à gagner eux-mêmes l'ALTITUDE à partir de laquelle l'image globale de la réalité universelle devient clairement perceptible. Au-delà de cette altitude, la même image perd sa netteté et se DEFORME. Cette altitude limite nos ambitions et nos PRETENTIONS. Nul ne peut prétendre à plus, ni juger supérieurs ceux qui- seraient-ils eux-même- ont grimpé davantage. Toute prétention à une supériorité quelconque sur ceux qui ont atteint l'altitude optima deviendrait donc une manifestation d'infériorité flagrante, un stigmate visible à des lieues.

La présente leçon est la première étape d'une ascension qui conduit à l'altitude optima. Elle sera atteinte -sauf erreur hautement improbable- dès la septième leçon. Jusqu'à l'année dernière, c'était celle d'une orthologique aussi «vécue» qu'elle pouvait l'être avant l'émergence de la «pensée transcendantale». Cette acquisition s'étant faite cette annnée, une septième leçon rénovée doit être celle d'une orthologique vécue à l'altitude où, le Rubicon franchi, elle se vit en Transrubiconie.

Après quoi les deux dernières leçons de ce 1er cycle pourront être vécues au niveau des paquerettes pour une indispensable reprise de contact avec les réalités d'un monde en cours de désintégration. Il nous faudra y survivre tant bien que mal si nous voulons aider ceux qui y sont embourbés à se -littéralement- «dé-merder» eux-mêmes.

Nous engageons nos étudiants à dévouer tous leurs soins aux questions 12 à 16 : elles sont consacrées aux éléments d'information qui préparent *leur ascension. Celle-ci n'aura rien de triomphal, de spectaculaire ni de glorieux : il s'agit de réparer les effets d'une DYSMNESIE qui* dénature *notre espèce. Il n'en faut pas davantage pour infliger à notre propre stupidité une défaite plus irréparable encore que celle des vers à soie.*

1.Nom et prénom, adresse complète, numéro du présent questionnaire et votre numéro d'inscription à ce cours.

2.(a) Vous êtes-vous laissé prendre à la taquinerie de Philippe à la page (?) ?
(b) Quand vous avez constaté qu'il vous taquinait, cela vous a-t-il agacé ou amusé ?

3.A la lumière (ou à la lueur) du «lys des champs», vous a-t-il été possible d'entrevoir la destination finale du voyage orthologique imaginée par Bernard au bas de la page ? :
(a) au loin et à travers bien des brumes ?
(b) clairement déjà ?
(c) ou ces mots, au contraire, vous semblent-ils dépourvus de signification ?

4.Bien que l'ambivalence n'ait pu être regardée de l'intérieur, l'observation et l'interprétation de ses conséquences chez ceux qui ont mangé la carotte judaïque et chez ceux qui n'y ont pas goûté vous ont-elles semblé :

(a) justes ou à peu près justes ?
(b) par intelligibilité ou par résonances ?

5.Estimez-vous que la foi doit être désarmée ? Jugez-vous orgueilleuse ou chimérique l'ambition d'une exploration scientifique des domaines de la foi ou de la «spiritualité» ?

6.Plusieurs étudiants, que lancinait autrefois le besoin d'absolu, se sont (ou se croient) assagis. Mais la question reste posée : ils savent se contenter de moins et c'est sage peut-être, mais sont-ils *satisfaits ?* Pensez-vous que rien de moins a jamais pu *satisfaire* un humain ?

7.Partagez-vous aujourd'hui les vues de Pierre sur le libéralisme de l'Eglise ? (Seule IF.122 a anticipé cette question : *«Ne reprenez pas de grâce, le thème : hors l'Eglise, point de salut !»*. Il y a malentendu. Le thème de Pierre était : *«Il ne saurait y avoir de salut dans AUCUNE institution humaine, même (et peut-être surtout) dans aucune église implantée dans la Socialité . Mais, dans leur cas, l'espoir semble permis parce qu'il est concevable qu'elles n'y restent pas toujours implantées».*

8.Que pensez-vous de la remarque d'ALCESTE dans le dernier alinéas (?) de la page 6/? ? La confiance (peut-être un peu aveugle) que vous accordez (peut-être) à ce cours et à la collection «Survivre», *malgré leur manifeste et insupportable mais* necessaire *outrecuidance,* pourrait-elle être due à une influence qui se serait exercée sur une partie *subliminale* de vous-même ?

9.Quand vous êtes d'humeur à blâmer, votre tendance est-elle d'adresser vos blâmes :
(a) aux autres individuellement ?
(b) aux autres anonymement ?
(c) de vous en accabler vous-même ?

10.<u>LE CAS D'ARIELLE</u> : *«Ce que les hommes veulent depuis qu'ils sont des hommes, c'est freiner leur propre évolution, c'est conserver l'infantilité de leur espèce, etc...»* (Le Défi Européen, page 85). En quoi, selon vous, les comportements d'Arielle, tels qu'ils transparaîssent dans ses propos cités dans la 4ème leçon, éclairent-ils le rôle joué par les femmes dans la poursuite de cet objectif ?

11.<u>IDENTIQUE OU PIRE</u> ? L'argent ne coûtant RIEN, la pénurie artificielle due à sa rareté est l'oeuvre des pouvoirs publics, mais ils en sont eux-mêmes les victimes : elle les empêche de «tuer sans bourse délier». On ne saurait douter, d'autre part, que le Président Nixon connaît les propriétés des courbes exponentielles. Donc il ne peut ignorer que le peuple américain, s'il poursuit la route choisie par son Président -et par ses successeurs- n'a plus vingt ans à vivre. L'*inconscience* des pouvoirs publics n'a-t-elle des effets pires que n'en sauraient avoir leurs *intentions* les plus dévergondées.

12.(a) A la page 6/? , BERNARD résume en deux articles le sujet traité dans cette leçon et les réponses obtenues. Etes-vous d'accord sur son résumé ?
(b) En un troisième article il synthétise les *produits* de ce traitement. Si vous êtes en désaccord avec lui, quels arguments lui opposez-vous ?

13.A la même page (?) PHILIPPE déclare *invivable* une faillibilité inexplicable chez une espèce supérieurement dotée.

(a) En convenez-vous ?

(b) Puis il explique cette faillibilité implicite par le «droit à l'erreur» qui, selon lui, conditionnerait l'acquisition ET l'exercice de la liberté. Si vous en disconvenez, dites-nous pourquoi.

14.En gros, quels ont été les effets de l'impact sur vous d'une «panacée authentique et authentiquement universelle» ? Ont-ils été agréables par résonances ou désagréables par dissonances affectives et/ou discursives ?

15.(a) Vos réactions aux explications de Philippe sur les «modèles» et sur les «constantes» mathématiques ?

(b) à celles de Bernard sur la signification (révélée par les fauvettes et d'autres animaux) d'un «modèle biologique» PARFAIT ?

(c) à la distinction qui, selon Bernard, différencierait la PERFECTION nécessaire à la satisfaction des humains de celle qui satisfait aux besoins des animaux ?

16.Répondez avec soin à la question finale de Bernard : Qu'est-on bel et bien CONTRAINT d'en conclure ? Et à la dernière ligne (?) de la p. ? : pourrait-on espérer mieux ?

17.Notez cette leçon et DETAILLEZ -c'est très important- ce qui vous a PLU, PAS PLU et DEPLU.

18.Votre critique, vos commentaires, objections et questions. Numérotez vos questions et adressez-les nous sous forme de questionnaires.

19.S'il reste quoi que ce soit de peu clair à vos yeux dans cette leçon limpide précisez quoi. Des explications sont indispensables et vous seront fournies.

Adressez vos réponses à I.F.O.-ETUDES.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Septième leçon

L ' O R T H O L O G I Q U E V E C U E
EN CISRUBICONIE ET EN TRANSRUBICONIE

PHILIPPE

On voit approcher le moment où nous pourrons jouir de la vie. Comme prévu, nos étudiants se chargent de la besogne. Ils l'ont faite bien mieux que nous en 1969 d'abord, puis en 1979.

PIERRE

La chance nous a souri, à nos étudiants et à nous, les deux fois. Un étudiant, parce qu'il se trouvait dans un cas particulier, a brûlé les étapes en quelques jours : il est parvenu d'un seul bond au terme, ou presque, du voyage orthologique. Il y a été comme catapulté dans un songe, et s'y est réveillé un beau matin, les yeux écarquillés. Or, ce qu'il a fait pour s'y laisser transporter, tous pourraient le faire : il a appris à REFLECHIR, ce qui se trouve être le sujet des trois dernières leçons du premier cycle de ce cours. Tous les hommes ont besoin d'apprendre à réfléchir, et c'est une chose que -sauf en mathématiques- nul ne nous a jamais enseignée.

(Aux étudiants)

L'exemple d'AMBROISE qui, dès 1969, s'est trouvé n'avoir d'autre choix que réfléchir ou sombrer, comme doit nager pour survivre un chiot qu'on jette à l'eau, vous sera profitable : il vous deviendra facile, en observant ce qu'il a fait malgré lui, de le faire aussi, mais *exprès.*

L'AVENTURE D'AMBROISE

Nos étudiants sont invités à comprendre Ambroise, à se mettre dans sa peau pour vivre eux aussi son aventure. Il n'y en eut jamais de plus limpide, de plus psychologiquement nécessaire et, dès lors, de plus PREVISIBLE : ce qui lui est arrivé était fatal. Dès le jour de son inscription au cours d'initiation, aucun doute n'était possible sur ce qui allait se passer en lui. Quelques extraits de la correspondance échangée (ses lettres sont reproduites en caractères romains, les nôtres en italiques) en retrace l'historique :

11.2.69 : Lecteur passionné et ravi du «Défi Européen», j'aimerais une documentation sur vos cours.

14.2.69 : Nous craignons de ne pouvoir vous recommander une inscriptiçon immédiate au cours d'initiation, qui ne prend pas son départ à zéro. Pour en tirer parti, il faut avoir lu le

«Rubicon», qui est un bouquin de quelques trois cents pages.

18.2.69 : Je vais lire le Rubicon sans tarder. Sans entrer dans le détail de mes difficultés personnelles, je vous dirai que je suis un angoissé. Le peu d'orthologique qui se montre dans le «Défi» m'a paru de nature à m'apporter des apaisements. C'est avec avidité que j'envisageais de suivre vos cours, afin d'apprendre si je pouvais en espérer un soulagement à mon désespoir.

19.2.69 : Il y a de grandes chances que le Rubicon et «Les Jeux» vous soient déjà secourables, encore qu'un pronostic soit difficile dans l'ignorance des causes de vos états dépressifs. Ayez l'obligeance de nous en exposer brièvement l'historique.

21.2.69 : J'ai 27 ans. Diplômé de l'enseignement supérieur (doctorat), j'exerce une profession libérale dans d'excellentes conditions. Etudes brillantes et situation d'avenir, tout paraît aller bien. En réalité mes études n'ont jamais été pour moi qu'une raison artificielle de vivre et mes succés un moyen de gagner l'approbation de mon père, dont la sensibilité est peu expansive. J'espérais une stabilisation dans ma situation. Elle m'ennuie mortellement parce que tout m'ennuie. Tout m'est vain et artificiel. Provincial exilé à Paris depuis cinq ans, je supporte mal cette transplantation. Mon enfance a été apparemment normale. Douze années de scolarité dans une institution catholique. Pratique intensive du scoutisme sous la «coupe» d'un prêtre quelque peu janséniste qui a eu une grande influence sur mon adolescence.

Mon milieu familial a été peu proprice à mon épanouissement. Père sévère et inabordable. Je n'ai jamais eu de discussions avec lui. Ma mère nous aimait profondément, mais était incapable de répondre aux questions que je m'abstenais d'ailleurs de lui poser. Mon intelligence s'est vite éveillée aux problèmes de la justification de la vie humaine. J'y ai cherché seul des réponses dans des lectures effrénées et sans aucun contrôle. Je situe à 16 ans le début de mes angoisses. Une année de «Lettres supérieures» m'avait fait découvrir une multitude d'idées dont la nouveauté et la profondeur me séduisaient. Je m'évadais enfin du rigorisme catholique qui m'était si pesant, mais sans directives. Toute idée intelligente me séduisait qui détruisît le monde de mon éducation, devenu peu à peu infernal. Tout cela paraît simple à dire mais il m'a fallu bousculer des tabous pesants, dans des déchirements douloureux. Puis vint la découverte brutale de la sexualité, dont on ne m'avait pas dit un mot. Imaginez le désarroi de l'adolescent qui ne trouvait plus *rien* à quoi s'accrocher. Je ne pouvais enfreindre sans périr les règles censées pouvoir seules me permettre de survivre. Il m'a fallu trois ans pour me séparer de l'Eglise, que je haïssais à causes des mensonges qui m'asservissaient à elle. J'ai rompu avec ma religion avec un énorme complexe de culpabilité, en attendant à chaque instant la concrétisation matérielle de ma damnation.

Puis j'ai été damné. Ma vie sexuelle m'est restée odieuse, alors que j'en pressens l'immense richesse. Mon intelligence approuve le rejet de mon éducation, mais ma sensibilité me condamne. Je suis en rupture ouverte, mais jamais exprimée de vive voix, avec le milieu bourgeois dont je suis issu. Car j'ai toujours joué la comédie de l'honnête homme, et n'ai jamais dit à ceux qui m'entourent ma détresse et ma souffrance. De 16 à 23 ans je n'ai fait que m'enfoncer dans ce désespoir, vivant avec l'idée constante du suicide. Paradoxalement, les succés universitaires m'ont aidé à tenir, alors que je méprise l'université et son stupide conformisme intellectuel. A 23 ans, j'ai fini par admettre que ma conception de la vie n'était pas normale, les influences jansénistes subies m'ayant empêché d'entrevoir plus tôt que la

douleur et le désespoir pourraient ne pas être une éthique normale ! J'ai consulté alors le bureau d'aide psychologique universitaire et ses médecins, qui m'ont bourré de tranquillisants et d'euphorisants, sans autre résultat qu'une aggravation de mon état. J'étais usé, à bout de résistance et prêt à succomber à mon obsession du suicide. Une amie devina mon état (dont je devais me cacher moins bien que je ne pensais) et me mit en rapport avec une psychothérapeute, praticienne de la méthode VITTOZ, qui m'a immédiatement soulagé. J'avouais enfin mes crimes à quelqu'un ! Mon refus d'une religion étouffante et mes désirs sexuels. J'ai écouté, compris, et me suis un peu déculpabilisé. Pendant deux ans j'ai lutté à l'aide de cette méthode. Je me suis un peu calmé, mais toujours dégoûté de la vie. J'ai le sentiment d'avoir perdu ma jeunesse dans un tourbillon d'idées, de larmes et de mensonges.

Actuellement je suis sans ressort, fatigué de lutter, d'une fragilité nerveuse très marquée. Je me sens perdu à Paris, que je déteste. J'y reste parce que ma situation me nourrit et me vaut le respect de mon père. Pour un rien, je fais des crises de dépression. Je ne trouve rien ni personne à aimer. J'aspire à une paix et à un repos que rien ne laisse entrevoir. J'ai peur d'être incapable d'aimer. D'où mon appel à vous !

Je ne dors pas, ne ris pas : rien ne me plaît, bien que j'ai le tempérament actif et rieur. Je ne demande qu'à vivre intensément. Mais on ne m'a rien proposé qui me permette de le faire intelligemment. Pensez-vous pouvoir le faire ? Je l'espère tout en redoutant une expérience malheureuse qui ajouterait à mon désarroi.

21.2.69 : Votre lettre d'hier nous a été tout à la fois douloureuse et réconfortante en nous apportant la certitude des merveilles que fera pour vous l'orthologique en quelques jours. Laissez-nous vous dire, tout d'abord, que vous avez eu une veine de pendu : vous avez échappé à la «rééquilibration» chimiothérapique de la psychiatrie moderne qui hélas ! réussit souvent, mais au prix de l'annihilation de la personnalité de ses victimes. Et vous êtes tombé sur une praticienne de la physiothérapie Vittoz, car c'est d'une physiothérapie et nullement d'une psychothérapie qu'il s'agit, et c'est ce que vous pouviez faire de mieux. Dans votre cas, une rééducation de votre système nerveux était indispensable, bien que dérisoirement insuffisante. Voici la «thérapeutique» que nous n'hésitons pas à vous prescrire : procurez-vous, toutes affaires cessantes, les Jeux et le Rubicon. Lisez d'abord les Jeux. Sitôt la dernière page avalée, dites-nous l'effet qu'a eu sur vous cette lecture.

27.2.69 : Remarquable de clarté, de bon sens et d'intelligence, «Les Jeux» ne m'ont pas enthousiasmé. Ce livre m'a incité à la réflexion, et je pressens qu'il peut me mettre sur la voie de la détente et du repos. J'en ai assimilé intellectuellement le contenu, mais il n'est pas parvenu à mon coeur et à mon âme. Peut-être ai-je accumulé une habitude de souffrance qui m'interdit encore les éclats de rire ou de joie. En définitive, «Les Jeux» m'ont fait entrevoir les lumières dont disposent ceux qui l'ont écrit, mais dont je ne dispose pas. Je ne me sens même plus le désir profond d'aimer. J'ai certes envie d'aimer, mais plutôt par raison : je pressens que ma vie en dépend. Mais je ne puis évoquer l'idée d'un bonheur : c'est un mot vide de sens pour moi.

3.3.69 : Votre lettre contient plusieurs indices encourageants, dont il serait prématuré de vous inviter à vous réjouir. Lisez d'urgence le Rubicon, et faites-nous part de vos réactions.

Mais laissez-nous vous dire que, sauf erreur grossière de notre part, vous êtes déjà dans une bonne voie.

4.3.69 : Il m'a semblé, en terminant le Rubicon, que ma vision des êtres et des choses changeait, et que je ne pourrais plus prendre au sérieux le monde des faux-semblants dans lequel je souffrais de ne pouvoir m'insérer. Je n'ai plus qu'un désir : m'initier rapidement à l'orthologique. Puis-je vous demander mon inscription en cours d'année, auu risque de vous surcharger de mes préoccupations et difficultés particulières ?

5.3.69 : Nous n'hésitons pas à vous conseiller de prendre place à bord de la fusée. Puisque vous avez pu absorber le Rubicon en deux jours, vous rattraperez certainement les autres étudiants dès la prochaine leçon. Ne craignez pas de nous surcharger : tous les problèmes humains sont communs à tous les hommes. Les vôtres n'ont certainement rien de particulier.

REPONSES D'AMBROISE AUX QUESTIONNAIRES

3e leçon : *La vocation professorale s'éveille-t-elle en vous ?* Non, mais la forme dialoguée, qui n'a pas retenu mon attention au début, me plaît de plus en plus. Je commence à renaître au goût de l'échange d'idées, qui m'avait quitté depuis longtemps, faute d'idées intelligentes à échanger.

4e leçon : *Les pouvoirs généraux de l'orthologique vous sont-ils devenus perceptibles ?* Je le crois, mais il me reste un doute sur ses pouvoirs de restructuration et de pacification intérieure. Pour l'instant, je suis pantelant et «vidé» devant le raz de marée qui vient de saccager mes rares oasis. Cette 4e leçon a provoqué une prise de conscience douloureuse. Elle m'a fait mal presque physiquement. J'avais été invité à me prendre la main dans le sac, mais ne l'avais fait qu'en matière économique. Or l'argent n'a pas une grande importance dans ma vie. Cette fois j'ai été amené à recenser mes instincts simiesques en général. Je suis effaré de ce que j'ai compris de moi-même, et désemparé. *Il ne me reste plus rien.* Même mon intelligence, seule valeur qui me paraissait mériter mes soins, n'est qu'un instrument dont je me sers pour dominer ! Que dire de la sexualité et de la morale ! C'est la tornade, le déchirement brutal d'illusions malsaines certes, mais utiles en ce qu'elles m'ont permis jusqu'ici de tenir. Il va falloir tout remplacer… et *vite !* Je ne pense pas qu'il y ait de l'incohérence à attribuer une note très forte (18/20) à cette leçon tout en déclarant en souffrir. On peut aimer et vouloir la vérité, même cruelle. Mais se savoir vieux singe avec les bras dans un sac bien cadenassé, et le bec ouvert pour gober les cacahuètes que vous offrent ceux qui ont fermé le sac, n'est pas très drôle !

Une lettre à Hubert accompagnait cette réponse :

«J'ai longtemps cheminé à vos côtés, mon cher Hubert, tant dans la collection survivre qu'au fil des leçons. Il n'en sera, je crois, plus rien. Si vous conservez votre qualité de défenseur des idéologies traditionnelles, nos chemins vont se quitter : je suis un homme battu sur le

terrain où je croyais pouvoir le mieux livrer bataille : celui de mon confort intellectuel. Je ne puis plus me prendre au sérieux après avoir appris que je suis un vieux singe. *Mais ce n'est pas forcement déplaisant d'être singe : cela laisse la place à bien des progrès …»*

Question : *Avez-vous accepté, à titre d'hypothèse, la question de Bernard ?* Je l'ai acceptée à titre de vérité fondamentale et criante. TOUS LES POINTS SE RECOUPENT POUR FORMER UNE IMAGE GLOBALE AVEC LAQUELLE JE SUIS ENTIEREMENT D'ACCORD.

Question : *Vos réactions aux «amorces de preuves» dans le courrier*. D'accord : il y en a partout, et elles sont «bêtes comme chou». Mais, je le répète, j'aimerais des preuves du pouvoir de reconstruction, de recréation de l'orthologique. Non que ma foi diminue : ma soif s'avive.

Puis vient le moment inévitable où la plupart des «points de l'image» frappent la vue d'Ambroise, qui *voit* enfin, et comprend. Voici un extrait de sa lettre du 20 mars 1969 :

«Je ne puis taire ce que je viens de vivre. Je tiens, pour vous rassurer sur la portée de mes réactions, à vous dire que j'essaie de les maintenir fermement hors de l'influence de toute auto-suggestion :

Je vous disais, dans mes réponses à la 4e leçon, que je m'étais pris la main dans le sac, et que tout avait volé en éclats. *Mais, alors, d'où vient cette lumière qui m'envahit, cette joie qui m'a tenu éveillé fort tard la nuit dernière ?* Mon coeur s'agitait sans que je puisse le contrôler : j'ai eu la sensation physique et *visualisée* de naître à l'amour. J'ai expérimenté les pouvoirs de l'orthologique. Je ne suis plus un homme vaincu, mais, au contraire, quelqu'un qui commence à vivre.

Je suis marqué, indiscutablement et sans possibilité de retour en arrière. J'ai connu mes premiers moments d'harmonie et de*joie* depuis que j'ai atteint l'âge de raison. Dix ans de désespoir et de douleur ont été effacés. Il est certain que ma réaction n'est pas objective : je vis un moment d'excitation. Mais pouvais-je taire mon bonheur ? Dix ans de lutte sont enfin valorisés. En plus, j'ai appris la modestie puisque, seul, je ne pouvais m'en tirer. Je nais, je vais vivre … et j'avais besoin de le crier à quelqu'un … Mon émerveillement vient des premiers élans d'amour auxquels je me suis surpris : un amour désincarné, pour tous et pour toutes. Moi qui vous ai dit précédemment que je me sentais incapable d'aimer, j'en suis bouleversé. Je m'énivre un peu d'assister à ma propre création…»

PIERRE

Ambroise, tout soudain, s'est trouvé le convive ébloui d'un «festin orthologique», et il s'agit de découvrir pourquoi.

MEDICUS

Excusez-moi. Il faudrait tout d'abord rassurer les psychologues inscrits à ce cours. Cette aventure leur semblera suspecte : elle a les caractères d'une poussée d'exaltation dangereuse, qui se paie ordinairement de retombées douloureuses. Il conviendrait de reproduire ici le

réponses de l'I.F.O. à Ambroise :

21.3.69 : Vous avez vécu une aventure intérieure irréversible, qui vous enrichira pour jamais. Il vous sera impossible d'en perdre le bénéfice : vous ne pourrez que l'accroître. Mais il est vraisemblable, quoique nullement certain, qu'un prix sera exigé de votre système nerveux : l'acuité de votre joie a pu excéder vos ressources énergétiques. En pareil cas, vous seriez exposé à traverser une phase cyclothymique dans vos progrès vers la santé mentale. Ne vous alarmez pas des colorations psychiques qui s'ensuivraient : au creux des vagues il pourra vous sembler que, subjective en effet, votre expérience n'a été que subjective ; que vous avez été le jouet d'une illusion exaltante, mais perdue ; que tout espoir a disparu, toute raison d'être, tout espoir de raison d'être. S'ils vous atteignent, que ces états dépressifs ne vous alarment pas : rien ne saurait être plus naturel ni moins dangereux après une expérience, VRAIE comme la vôtre, de CONTACT AVEC LE REEL. Le remède, au surplus, est facile : le repos, le sommeil, la promenade et les distractions.

Il peut sembler étrange que, manifestement exaltée, la lettre d'Ambroise ait permis de bannir toute inquiétude. La raison en est simple : chacun de ses mots révèle l'authenticité, la part non subjective de son expérience intérieure qui, ainsi, se distingue *puissamment* de l'aventure pseudo-mystique et même authentiquement mystique. Il est impossible de s'y tromper. Globale à coup sûr, la «visualisation» d'Ambroise embrasse déjà assez de TOUT pour exclure les zones d'ombre, d'une ombre qui se répand et engendre la «nuit». C'est pourquoi il n'est exposé à aucune regression. Seules pourraient l'atteindre des réactions mécaniquement physiologiques, sans gravité ni durée. Bien qu'il lui reste beaucoup à apprendre pour étoffer sa vision du réel, Ambroise est déjà orthologicien, et ce sont les hommes les plus profondément calmes et stables qu'il y ait : *toute peur les a définitivement quittés.*

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Je vous invite à vous scandaliser de la *colossale outrecuidance* de l'I.F.O. Vous y êtes si habitués qu'elle risquerait, cette fois, de passer en douce. Le 21 février 1969 , cet outrecuidant institut claironnait sa *certitude* d'obtenir des merveilles en *quelques jours !* Le 7 mars, soit treize jours après, c'était chose faite ! Or sachez une chose : il est certain que nous sommes farfelus comme ce n'est pas permis, mais nous ne trichons pas. Ambroise n'est pas un «compère» ! Nous ne l'avons jamais vu. Nous n'avons pas échangé un mot avec lui. Nos contacts n'ont été qu'épistolaires. Notre tâche, qui est la vérification expérimentale de théories pédagogiques dont nous ne sommes pas les auteurs (et nous nous tromperions délibérément nous-mêmes si nous trichions) est d'enseigner l'othologique par correspondance, et c'est ainsi qu'Ambroise est devenu un orthologicien, un vrai. Nous le lui avions promis, et vous savez combien, en qualité de faiseurs de promesses, nous sommes horripilants !

HUBERT *(aux étudiants)*

Ecoutez-les se rengorger ! C'est encore pis que leurs promesses : une réussite contre je ne sais combien d'échecs, et les voilà qui nous infligent des effets de cuisse ! *(A ses collègues)* Parlons plutôt, s'il vous plaît, de ceux qui, malgré vos belles promesses et en dépit de vos interminables leçons, ont été unanimes à ne PAS devenir orthologiciens !

PIERRE

C'est à leur intention que nous avons évoqué le cas d'Ambroise. D'abord parce qu'il éclaire l'orthologique. Il met en évidence sa plus facile définition : *«Ensemble des aptitudes qui émergent chez l'Homme lorsque, soustrait aux pesanteurs de l'atavisme, il actualise les potentialités discursives de la nature humaine»*. En d'autres mots : *lorsque nous cessons d'être singes, nous devenons humains, ET LES HOMMES ONT DES POUVOIRS QUE LES SINGES N'ONT PAS.*

PHILIPPE

Nous jouissons aussitôt d'un très grand avantage : des *yeux décillés,* et nous nous réveillons dans un monde où tout est devenu visible, même les choses si simples qu'elles ont échappé aux humains depuis qu'ils existent, comme la théorie des ensembles économiques ! Les choses qui se passent sous nos yeux en sont rendues si claires qu'elles s'expriment en «images d'Epinal» ! Aussi n'avons-nous plus d'efforts à fournir. Nous n'avons plus guère à penser : Monsieur de La Palisse s'en charge pour nous, et nous pouvons commencer à nous abandonner. Les évidences, tout d'abord, nous sautent aux yeux, puis leurs implications. Il ne nous reste plus qu'à *réfléchir* paisiblement pour *refléter* le réel.

Nous ne pouvions en montrer, jusqu'hier, que les conséquences, les résultats. Bref des «amorces de preuves», indirectes seulement. Nous en avons aujourd'hui un témoignage vivant : Ambroise, qui, pour conclure ses réponses au questionnaire de la cinquième leçon, écrit : *«Si l'on m'avait dit qu'il est reposant d'être intelligent !!…»* Reprenons, s'il vous plaît, le Rubicon : *«Après une journée de labeur professionnel, une heure de réflexion paisible nous délasse plus et mieux qu'un mois de vacance»*. (page 289). Ce qui est immensément reposant, c'est d'être détendu, de n'avoir plus peur de rien. Ambroise en a fait l'expérience. *(Aux étudiants)* Il ne tient qu'à vous de la faire à votre tour : prenez exemple sur Ambroise. In n'a rien que vous n'avez aussi. Faites comme lui.

PIERRE *(aux étudiants)*

Si vous faites comme Ambroise vous deviendrez *immanquablement* des orthologiciens : nous vous le promettons comme nous le lui avons promis. Mais il s'agit de comprendre ce qu'il a fait : ce fut autant dire RIEN !! *Ambroise s'est laissé faire par la nature.* Ce n'est pas nous, c'est elle qui fait des orthologiciens. Ce qu'il faut observer avec soin, ce n'est pas ce qu'Ambroise a fait, c'est ce qu'il n'a PAS fait.

HUBERT

Si, comme vous le prétendez, il n'a rien fait du tout, ce sera commode : regardez-moi, s'il vous plaît, cette belle femme, et observez avec soin ce qu'elle ne fait PAS !!

PHILIPPE

Cette observation peut sembler délicate, mais imaginez cent femmes plus belles l'une que l'autre, occupées à pêcher. Furieusement agitées, elles ne prennent pas de poissons, sauf une seule : immobile, impavide, celle-là fait une pêche miraculeuse. Il serait facile, en pareil cas, d'observer ce qu'elle ne fait pas : cela sauterait aux yeux.

PIERRE

C'est la question qu'il faut se poser. Pourquoi certains étudiants sont-ils peu réceptifs ? Quelles choses font-ils qu'Ambroise n'a pas faites ? Nous aurons les meilleures chances d'y voir clair en observant les réfractaires, et personne ne saurait l'être plus que Rosalinde. Son cas nous éclairera. Mais IM.141, qui nous semblait exposé au sort de Patrocle, devenu ABEL par défenestration, vient de montrer de la robustesse et de l'endurance pour l'emploi de réfractaire-modèle. Qu'il en soit remercié car les opposants deviennent rares. Son exemple sera utile à tous. IM.141 est complémentaire de Rosalinde. Tous deux vivent dans le même luxe facile et énivrant : ils savourent des *opinions.* Ces gâteries sont de celles qu'un orthologicien ne peut jamais, *jamais*, JAMAIS se permettre. Mais les opinions d'ALFRED (c'est ainsi que, par commodité, nous baptisons IM.141) sont *structurées* et celles de Rosalinde ne le sont pas. Alfred a une personnalité. Il existe. Rosalinde a la chance de n'exister pas encore : elle est asservie à des déterminismes intellectuels non seulement étrangers à elle-même, mais incompatibles avec sa personnalité potentielle. En conséquence, elle ne peut devenir ni une personne vraie ni une vraie femme : les jeteurs de sort ont voulu que, de sa vie entière, elle ne puisse être bonne à rien ni surtout à personne.

LE CAS DE ROSALINDE

Rosalinde est, pour l'I.F.O. et pour ses étudiants, un don du ciel. Grâce à certaines de ses idiosyncrasies -c'est un «garçon manqué»- elle a un aplomb de tous les diables. Rien ne l'intimide, ni personne. Elle est agressive comme peu de filles savent l'être, et débordante de «bonnes intentions», bien qu'incapable d'imaginer les redoutables choses que ces mots pourraient vouloir dire dans son cas, et moins encore ce qu'ils signifieraient si elle était capable de devenir elle-même.

Rosalinde est un prototype, et c'est pourquoi son cas se définit aisément : celui d'une étudiante que l'Education Nationale a dépouillée, l'un après l'autre, de tous les moyens intellectuels dont la nature a doté les hommes pour qu'ils deviennent humains. L'Education Nationale a mis à profit les dons de cette jeune fille non pas seulement pour la priver de toute liberté, mais pour tarir en elle les SOURCES de la liberté. Même lorsque, ivre de puissance et de luxe, l'Eglise s'abandonnait à des orgies de violence, elle n'obtenait pas de résultats comparables : les techniques du viol de l'inconscient lui manquaient. Elle savait brûler ses victimes, elle ne savait pas les contraindre. Elle était impuissante à priver les humains du plus précieux de leurs biens : le SENTIMENT de la liberté. L'Education Nationale a détruit chez Rosalinde ce sentiment et même la notion de liberté. L'Education Nationale a détruit Rosalinde.

Innocente victime de cette pédagogie monstrueuse, Rosalinde fait à tous un appel pathétique. Nous n'aurons de cesse qu'elle ne devienne une vraie femme et une personne vraie. Nous sollicitons le concours de tous et de chacun. Rosalinde, qui n'existe pas encore, doit être bâtie, construite, structurée. Il ne saurait y avoir de cas plus éclairant que le sien : aucun de ses besoins fondamentaux n'a été satisfait. Les structures les plus élémentaires de la pensée lui manquent. En conséquence elle ne sait pas, elle ne peut pas penser. Elle ne peut se faire une place à la foire d'empoigne. Comparable à un lutteur amputé des bras et des jambes, elle ne peut se défendre. Elle ne peut qu'invectiver et s'efforcer de séduire en acceptant -et en

proposant- des complicités fondées sur la rancoeur, sur l'ignorance et sur l'infériorité. Telles ont toujours été les ressources -formidables en vérité- de ceux qui, sans armes, veulent se mesurer aux puissants : l'ignorance et l'infériorité attirent la masse des envieux ignorants. Mais Rosalinde n'est pas faite pour ce rôle : elle n'est pas «peuple». Le bonnet phrygien lui sied mal, et elle est le contraire d'inférieure : elle n'est que mutilée par ses maîtres. Elle a des moyens -et dès lors des besoins- intellectuels. Les structures élémentaires de la pensée lui sont indispensables. (Ses structures fines aussi, si, après avoir appris ce que veulent dire ces mots-ci, elle veut une carrière d'intellectuelle). Notre tâche est de la transfigurer en les lui fournissant, et nos étudiants en profiteront : ils pourront, au passage, se servir de celles qui leur font défaut.

Mais on verra surtout les choses que fait Rosalinde, et qu'Ambroise n'a pas faites. Après quoi, si elle s'en abstient, nous l'entendrons dire avec tous ceux qui s'en abstiendront de même : «D'où vient cette lumière qui m'envahit ? D'où ce bonheur et cet amour ? …» *Il importe peu que l'on réponde : de la nature, ou de Dieu : ces mots sont synonymes.*

PIERRE

Ouvrir le dossier Rosalinde n'est pas une mince affaire : il est touffu et embrouillé à souhait. Par où l'attaquer ?

BERNARD

Par le premier besoin de Rosalinde, qui me semble être aussi sa seule *réalité extériorisée* : son besoin de révolte. Elle y exprime une chose profonde et juste, une émergence biologique qui affecte sa génération toute entière. Sur ce plan-là, l'Education Nationale n'a pas réussi à étouffer la voix de la nature. Je ne doute pas que, pour commencer à aider Rosalinde, il faut d'abord lui apprendre à se révolter efficacement.

PHILIPPE

Dans l'état où elle est cela semble impossible : elle ignore le sens du mot révolte. Elle ignore même les concepts sans lesquels ce mot ne saurait avoir aucun sens d'aucune sorte.

PIERRE

Elle fait plus qu'ignorer ces concepts : elle les récuse à priori, sans chercher à comprendre ce que pourrait être la liberté. Mais, dans ses réponses au deuxième questionnaire de la 6e leçon, elle s'est servie de mots qui pourraient la perméabiliser au réel. Elle a montré le défaut de sa cuirasse académique. Il faut compléter le dossier Rosalinde en extrayant de ses réponses quelques passages significatifs.

DOSSIER ROSALINDE (suite)

1. Chez quels protagonistes vous retrouvez-vous le mieux ? Philippe (p), Medicus (f), Bernard (p) et Hubert (f). Pierre n'est absolument pas moi.

2. A la lueur du «lys des champs» avez-vous entrevu la destination finale du voyage ? Si cela veut dire que nous devons prendre conscience de nos déterminismes et les assumer, je suis d'accord, et c'est cela que j'appelle ne pas être libre.

6. Jugez-vous orgueilleuse ou chimérique l'ambition d'une exploration scientifique des domaines de la foi ? La foi doit être vaincue et balayée à jamais. Il faut étudier scientifiquement les motivations de la foi, cette chose irraisonnée par laquelle on fait faire n'importe quoi aux hommes.

9. L'espoir serait-il permis dans le cas des églises, puisqu'il est concevable qu'elles ne restent pas toujours implantées dans la socialité ? Où donc les voulez-vous implantées ? Quoique l'homme fasse, c'est dans un but social. Quelque chose de purement spirituel ou individuel est inimaginable. De toute manière, l'église serait néfaste à l'individu, qu'elle empêche de vivre seul, libre de par sa propre volonté. Muni de ses déterminismes, l'homme n'est déjà pas libre. Si on lui impose encore l'Eglise, il sera à la fois la marionnette de la nature et la marionnette d'une fable. Je préfère m'en tenir à la première !

7. Certains savent se contenter de peu, et c'est sage peut-être ; mais pensez-vous que rien de moins que l'absolu a jamais satisfait un être humain ? Je ne suis pas sage. Je suis totalement insatisfaite.

10. La confiance (peut-être un peu aveugle) que vous accordez (peut-être) à ce cours etc. Si j'accordais ma confiance ce cours, il n'y aurait pas de «dossier Rosalinde».

11. Les explications du 2e questionnaire éclairent-elles la signification du «Pentalogue d'Antoine» ? Pas tellement. Cette façon de penser est plutôt une façon de communiquer avec autrui, puisque tout se rapporte au dictionnaire. Or, lorsqu'il s'agit de notions humaines et abstraites, les définitions du dictionnaire me semblent incomplètes et fausses. Je sens les choses très différemment.

13. Pouvez-vous identifier l'aventure sans précédent qui semble avoir affecté Rosalinde ? Je regrette, mais je suis incapable de répondre. Je ne me sens pas différente. J'ai trouvé la quatrième loi du machinisme très bonne, plus que les autres. Voilà tout.

Enfin une passage particulièrement significatif doit être extrait du premier questionnaire de cette même sixième leçon :

D'accord pour les déguisements : se déguiser pour être quelqu'un, c'est-à-dire pour être l'image du père. Les exemples que vous citez sont représentatifs du père : Force, Justice, Honneur. Le cow-boy, le policier (soi-disant !!), puis l'académicien. Pourtant je trouve que pour les filles il y a aussi une autre solution : mes trois déguisements préférés étaient le cow-boy, le légionnaire romain et le mousquetaire* : Force, Justice, Honneur. Ce n'était pas pour me faire belle, plutôt pour ressembler moi aussi au père que j'admirais, mais d'une façon féminine. N'ai-je eu besoin de jouer les deux rôles à la fois ? Ceci m'aurait-il poussée au narcissisme (admirer le père et l'aimer *en moi),* puis (j'en suis inconsciente, mais qui sait ?) à des impulsions homosexuelles cachées et impénétrables ? Ajoutez à cela le complexe de castration … Je suis sûre que vous allez hurler, mais je crois que c'est une question importante, car beaucoup de petites filles se déguisent en garçons, et ce n'est pas pour se parer mais pour paraître fortes. Vous êtes trop chrétiens : la religion est une compensation à nos imperfections, comme Dieu est l'image du Père parfait, idéalisé. Je sais bien que je ne vaux pas

grand chose, mais j'ai écarté toutes compensations à mes carences. Il n'y a rien de plus néfaste que le clergé, même avec une «vraie morale», car il parlera toujours d'un Dieu, d'une carotte bien pratique pour chaque individu, mais tout à fait absurde et inutile à un homme équilibré. Et, pour être équilibré, qu'il commence par se débarrasser de Dieu. Dieu n'est pas mort : il faut le tuer !

PHILIPPE

Rosalinde a raison : il y a de quoi hurler, mais pas pour les raisons qu'elle croit. Sa prose et ce qui lui tient lieu de pensée donnent à hurler contre ses maîtres, et à pleurer pour elle en attendant qu'elle apprenne à rire. Il n'y a pas, du haut en bas de cette pauvre enfant, la moindre oligo-trace d'humour. Elle prend tout au sérieux, même le complexe de castration chez les filles et le freudisme de 1902. Avant toutes choses, ma Rosalinde chérie, offre-toi une cure de rigolade. Hurle toi-même, et hurle encore, mais de rire !

Nom de Dieu, quelle rigolade ! Paye-t'en, mon enfant, une énorme tempête, pour déblayer les tonnes de poussière faite de faux savoirs pseudo-scientifiques et démodés. Goûte ta propre drôlerie de petite fille partie à la conquête du vrai en peau de bique dans un teuf-teuf de Dion-Bouton sur les routes poudreuses du passé : la poussière que tu soulèves te dérobe la lumière du jour !

MEDICUS

Le dossier Rosalinde aurait découragé Hercule. Il faut un buldozer pour nettoyer cette écurie, faire table rase et repartir à zéro.

PIERRE

Ce serait trop beau. Rosalinde ne peut repartir à zéro : le catabolisme ne se fait pas chez elle. Ne disposant d'aucun moyen de distinguer le vrai du faux, elle est impuissante à rejeter rien de ce qu'on lui a fait avaler pour ne pas dire gober. C'est à travers ce fatras qu'il va falloir trouver un passage jusqu'à elle. Mettons à profit la seule chose qu'elle montre de réel : sa révolte, son besoin de se révolter.

BERNARD

C'est évidemment par là qu'il faut commencer. Invitons Rosalinde à se poser les premières questions auxquelles doit répondre tout révolutionnaire soucieux de parvenir à ses fins au lieu de gaspiller son énergie en bavardages :

1. Pourquoi me révolté-je ? Quels sont mes objectifs ?
2. Contre qui cette révolte ? Quels sont mes vrais ennemis?
3. Pour qui me révolté-je ? Quels sont mes vrais amis ?
4. Comment me révolter ? Quels sont mes moyens et ceux de mes alliés ?
5. Où mes ennemis sont-ils vulnérables ? Quels sont les défauts de leur cuirasse ?

Ces questions peuvent n'être pas suffisantes pour conduire à une action efficace, mais, pour commencer, c'est ainsi qu'un révolutionnaire intelligent poserait ses problèmes. Or il est clair que Rosalinde et ses amis ne l'ont pas fait : leurs objectifs seraient atteints depuis longtemps. Ils ont tous les atouts dans leur jeu. L'Education Nationale en tient debout que par habitude. Appliquée aux bons endroits, la moindre chiquenaude la réduirait en poussière.

PIERRE

Ce n'est certes pas la «loi d'orientation» d'Edgar Faure qui la fera tenir debout : rien de plus lamentable ne saurait se rêver. Mais, si les étudiants révoltés n'en ont pas profité, s'ils ne se sont posé aucune question intelligente, c'est pour une bonne raison : ils ne sont pas intelligents. Nos écoles et nos universités ont dévoué tous leurs soins à les empêcher de le devenir. Je suis prêt à parier que Rosalinde, notamment, est impuissante à répondre à aucune de ces questions. Pas à une seule ! Qu'en revanche, après un début de structuration intellectuelle, elle répondra à chacune avec une infaillibilité toute lapalissienne.

HUBERT

Je ne suis pas de votrre avis, et je ne puis être soupçonné de partialité : les propos de Rosalinde m'horrifient. J'en suis choqué et peiné. Ils attestent à mes yeux une dangereuse déliquescence morale. Mais l'ingéniosité et la ruse ne semblent pas lui manquer. Je la crois, hélas ! capable de répondre fort bien à vos questions.

PIERRE

Confions à Rosalinde le soin de nous départager. Invitons-la à nous fournir des réponses aux cinq questions de Bernard, aidée si elle le veut par ses amis «enragés». Nous serons fixés. L'éducation (la restructuration) de Rosalinde commencera à la prochaine leçon. Pour achever celle-ci, il est temps d'appeler ALFRED à la rescousse.

PHILIPPE

Ce sera rafraîchissant : l'intelligence d'Alfred étant structurée, ses proppos sont cohérents. Pour voir d'où ils viennent et où ils vont, la lumière du jour suffit. Pour y voir clair dans ceux de Rosalinde, il faut de l'infrarouge et, bien entendu, des rayons noirs : la négation de la lumière est l'emblème de la révolution estudiantine. *(A Rosalinde)* Sans doute est-ce parce que vous n'êtes pas libres de vos choix que vos amis et toi avez su choisir si infailliblement votre drapeau …

Mais, avant de nouer un commerce salutaire avec Alfred, une recommandation urgente à Rosalinde : pour l'amour du ciel, qu'elle apprenne à lire ! La malheureuse ne sait pas lire. C'est la première aptitude qu'elle doit acquérir -*en se prenant la main dans le sac*. Rosalinde a lu le Défi et le Rubicon. Bien sûr, elle n'en a rien retenu : les structures de la mémoire lui manquent autant que celles de la pensée, l'école et l'université ayant négligé ce détail. C'est pourquoi l'amnésie est une maladie qui atteint la quasi-totalité des jeunes gens d'aujourd'hui : seuls quelques «monstres» parviennent à mémoriser un fatras de notions éparses dans un chaos d'ignorance. Malgré quoi Rosalinde a conservé un vague souvenir des *impressions* reçues à la lecture de ces bouquins. En voici l'essentiel :

1. La psychanalyse nous horripile, et vous vomissons Freud.
2. Nous sommes si «philisophes» que nous rejetons la science en bloc.
3. Nous sommes des grenouilles de bénitier.

Si l'on veut bien se rappeler que d'après le Rubicon, Freud est, avec Einstein et Steiner, l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, qu'il a fallu le «tour de force» (inconscient) de Sartre pour «éviter que le dernier philosophe ne sombre dans l'océan de sa propre inutilité», et,

enfin, qu'en matière de spiritualité (selon Pierre, qui est notre super-grenouille), l'Eglise est plus révoltante que GENERAL MOTORS, on craint de devoir en conclure que Rosalinde n'est pas très perméable à ses lectures. Nom de Dieu, quelle rigolade ! Et quelle abomination : la pauvre enfant a été emmurée sans nulle pitié. Ses maîtres l'ont jetée au fond d'un cul de basse-fosse.

MEDICUS

S'il m'en souvient bien, Pierre ne voulait pas être sévère pour Rosalinde. J'ai l'impression que vous n'y êtes pas allés avec le … dos du martinet !

PIERRE

Ses réponses récentes rendent éclatantes la nécessité et l'urgence d'une thérapeutique de choc. Rosalinde est en danger. Son âge est celui où la souplesse commence à se perdre. Elle est encore adaptable, mais de justesse : des compensations à l'absence, totale chez elle, de structures rationnelles, commencent à *prendre corps.* Faute de *motivations* vraies Rosalinde se fabrique des *moteurs.* C'est pour elle une question de survie. Douée et dynamique, ses forces et ses dons se fraient ainsi un passage vers autrui, et animent sa vie sociale. Il en résulte une *programmation affective* dont les mécanismes sont impitoyablement *pavloviens :* Rosalinde répond positivement aux stimuli rouges, négativement aux blancs. *Elle est en train de s'imposer à elle-même un PHOTOTROPISME NEGATIF !!*

En d'autres mots, elle se fabrique une âme de punaise, *qui ne PEUT pas ne PAS fuir la lumière !!* Telle est la conséquence fatale de l'enseignement officiel sur les enfants doués et vivants, à la fois intelligents et dynamiques. On verra mieux, à la prochaine leçon, la redoutable automaticité, la mécanicité de ces meurtres, des ces *suicides psychiques induits.* Qu'on ne nous demande pas, entre-temps, d'hésiter à TOUT faire pour empêcher l'assassinat de notre petite Rosalinde.

PHILIPPE

Nous l'en préserverons coûte que coûte, fût-ce à gigantesques coups de martinet. Mais ce n'est pas à Rosalinde qu'ils sont donnés, ni qu'il faut les donner. Rosalinde est une enfant douée. Sa seule disgrâce et son seul malheur sont la mélasse aigre-douce qu'elle régurgite à longueur de journée, et qui l'aigrit. Quand elle l'aura vomie, Rosalinde deviendra ce qu'elle est : une personne vraie et une vraie femme. Nous le lui promettons et vous le promettons, dût-il en cuire à l'amour-propre des terribles jeteurs de sort qui se sont acharnés contre elle.

PIERRE

Ses maîtres sont tout aussi pitoyables qu'elle. Ils lui enseignent ce qu'on leur a enseigné. Mais, si irresponsables soient-ils, leur malfaisance est affreuse. Ils doivent être mis hors d'état de nuire, quoi qu'il en puisse coûter à leur amour-propre.

PHILIPPE

Ainsi soit-il ! Mais pour l'instant, donnez-nous le plaisir de commercer avec un réfractaire-modèle. Ecoutez les réponses d'Alfred au premier questionnaire de la sixième leçon :

Note : 14/20. Plus de substance que d'habitude et moins de remplissage.

Le besoin d'absolu est-il lancinant pour vous ? L'«authentique» tend-il à vous fuir à mesure que vous le poursuivez ? Ces deux questions sont saugrenues : si ce n'était mon cas, pourquoi me serais-je inscrit à ce cours ?

Sur quels points êtes-vous en accord ou en désaccord ? D'accord sur tous les points avec Bernard, qui est seul à fournir des matériaux constructifs. Philippe me semble naïf en pensant que les puissants d'aujourd'hui ont meilleure conscience que ceux de jadis. De tout temps les puissants ont eu d'autres soucis que ceux créés par leur conscience. Pas d'accord non plus avec Pierre. A l'en croire, la fin justifie les moyens et l'Eglise a le droit de s'appuyer sur les puissants pour survivre. L'important n'est pas que l'Eglise survive, mais que les chrétiens vivent l'Evangile en sachant ce qu'ils font. Si l'homme libre doit se passer de morale, il doit pouvoir aussi se passer d'églises : à force de marcher avec des béquilles, les muscles s'atrophient. Si vous dénoncez le mandarinat à l'université, pourquoi défendre des églises qui ne pourraient survivre sans mandarins ? Au fait, n'êtes-vous pas en train de créer une nouvelle religion nommée Orthologique,avec son prophète Steiner et ses pontifes ? Vous semblez ranger vos étudiants en deux catégories : les adorateurs et les hérétiques dont je semble faire partie. S'il vous plaît, éclairez ma lanterne ! J'ai peine à croire que tous les étudiants soient muets d'admiration devant votre science, que je ne nie pas, mais devant laquelle je refuse de me prosterner. Et je trouverais plus «fair play» d'employer d'autres méthodes que la menace de défenestration pour convaincre les réfractaires et les rebelles !

Je termine par un petit exercice de logique primaire. Vous me direz si je fais des progrès : si je mets dans la balance d'un côté la substance d'un livre comme le Rubicon, et de l'autre les six premières leçons du cours d'initiation, et que je compare les prix, je reste songeur ! Qu'en pensent les autres étudiants … et vous-mêmes ?

PHILIPPE

Bravo Alfred ! Hubert, notre Contestataire-Maison, est pulvérisé. Jamais le pauvre homme n'aurait été capable d'inventer vos remarquables objections. *(Aux étudiants)* Etudiez avec soin les arguments d'Alfred : on ne pourrait rêver de meilleurs exemples de … ce qu'Ambroise n'a pas fait. Pardonnez-nous, Alfred, de n'y pas répondre tout de suite : nous voulons en laisser le profit à nos étudiants. Mais nous vous proposons un marché. Nous vous confierons qu'à nos yeux, la défenestration est une promotion. Les défenestrés en qualité de *réfractaires* sont accueillis au paradis, à la droite de Steiner, et nous les chouchoutons éhontément -n'est-ce pas, Abel ? En échange de cette confidence, veuillez bien répondre à une question : *«On peut fort bien»,* avez-vous dit, *«être touché par la grâce, et la refuser. C'est cette liberté qui fait la grandeur de l'homme».* Qu'avez-vous voulu dire ? Plusieurs étudiants nous l'ont demandé, et nous sommes incapables de répondre. S'est-il agi d'un *savoir* ou d'une *opinion ?* Dans le premier cas, d'où vient-il ? Dans le second, sur quoi repose-t-elle ? En nous éclairant tous, vous rendriez à nos étudiants et vous rendriez à vous-même un service éminent : nous soupçonnons votre remarque d'être un modèle d'opinion PAS toute faite : faite, avec une admirable précision, *des choses qu'Ambroise n'a pas faites.*

PIERRE

S'il veut bien nous éclairer là-dessus, Alfred nous rendrait un double service : il permettrait de différencier ses opinions (s'il s'agit bien d'une opinion) de celles de Rosalinde, et

aussi de nos propres affirmations. Nous nous interdisons avec toute (l'insuffisante) fermeté dont nous sommes capables le droit d'exprimer jamais des opinions. Pis encore : nous avons la prétention insolite de n'en exprimer jamais ! Mais il doit nous arriver hélas ! trop souvent de succomber à la tentation, qui est universelle, de donner froidement nos opinions pour des savoirs. (*Aux étudiants)* Soyez, de grâce, méfiants et vigilants. Rabrouez-nous vertement quand nous nous abandonnons à cette intolérable forme de malhonnêteté intellectuelle. Rappelez-vous sans cesse la plus importante de nos recommandations : N'ACCEPTEZ RIEN DE NOUS SANS Y ETRE CONTRAINTS. Contestez tout ce qui vous semble humainement contestable, afin que l'incontestable soit seul à surnager. C'est en ne contestant pas l'incontestable que l'on peut non seulement ne pas faire ce qu'Ambroise n'a pas fait, mais FAIRE CE QU'IL A FAIT.

Ne pas faire ce qu'il n'a pas fait est le seul moyen d'avancer sur la route qui mène à l'orthologique, mais C'EST EN FAISANT CE QU'IL A FAIT QUE L'ON DEVIENT ORTHOLOGICIEN. Qu'a-t-il fait ? Vous l'apprendrez bientôt. Je n'ajouterai aujourd'hui que ceci : nul ne l'a jamais fait et nul ne le fera jamais sans rencontrer le bonheur.

COURRIER DES ETUDIANTS

UNE QUERELLE DE MOTS

Cette annnée comme les précédentes, le Pentalogue d'Antoine a laissé froides beaucoup d'étudiantes. Elles lui font le même reproche que Rosalinde : *«Cette façon de penser est plutôt une façon de communiquer avec autrui. Or, lorsqu'il s'agit de notions abstraites et humaines, les définitions du dictionnaire me semblent incomplètes ou fausses. Je sens la chose très différemment.»* IF.433 lui emboite le pas : *«Cette méthode paraît bien limitée. Comment l'appliquer à ceux qui parlent peu et n'écrivent pas ? Où est l'amour là-dedans ? Dans le respect d'autrui, de sa pensée et de celle qu'on lui offre ?…»*

PIERRE

Bien que commune à la plupart des femmes, cette quasi-inconscience des fonctions du langage discursif n'est pas rare chez les hommes aussi bien. Peu se rendent compte que le juste rôle du «verbe» est moins de *véhiculer* la pensée logique que de la *susciter*. Tout le monde sait, pourtant, que, s'il n'est transfiguré par la magie dite poésie, le langage parlé est un pauvre moyen d'exprimer nos sentiments : un regard, une poignée de mains, un baiser peuvent en dire plus long et plus vrai sur ce que nous ressentons que toutes les paroles du monde.

PHILIPPE

Le pentalogue d'Antoine est un «code de la route» propre à discipliner nos *dialogues intérieurs.* Mais les femmes se gardent bien des dialogues de cette sorte. Détestant la contradiction, elles ont soin de ne pas s'en opposer à elles-mêmes. Quel besoin en auraient-elles quand il leur suffit de *«sentir les choses très différemment» ?* Bien entendu, «très différemment», à leurs yeux, veut dire «beaucoup *mieux*». Les femmes ne sont pas assez sottes pour mêler la raison aux choses sérieuses : à la différence des hommes, qui imaginent leurs sentiments et vibrent à leurs imaginations, *les femmes ne sentent jamais que ce qu'elles*

savent (d'instinct). Mais elles ne savent jamais (consciemment) ce qu'elles sentent. Elles n'en ont pas la plus petite idée. Pourquoi ? Parce qu'elles n'ont garde de se le demander : leurs joues en seraient cramoisies pour peu qu'elles soient stupides d'une certaine façon. Or elles le sont : leurs professeurs et leurs parents y ont veillé.

PIERRE

Les dialogues intérieurs sont indispensables à la *conscience créatrice.* Aussi leur absence chez les femmes suffit à expliquer la faible créativité féminine. Mais les dialogues extérieurs sont évidemment nécessaires à certains échanges entre humains, et ceux-ci n'ont jamais été faciles. Ecoutons les réponses d'une de nos étudiantes au premier questionnaire de la sixième leçon :

IF.436

Je dois avouer que je suis déçue. Je pensais que vous aviez affaire à des adultes et vous nous traitez en enfants. Celui qui avait franchi le cap de la 4e leçon, disiez-vous, était apte. Et voilà qu'à la sixième il nous faut subir à nouveau un examen de passage : «si vous répondez d'une certaine façon, nous vous donnerons certaines clés, vous serez initiés, et nous vous enverrons un deuxième questionnaire». Je n'aime pas ça du tout !! La cinquième leçon nous promet dans la sixième des réponses que vous n'y donnez pas ! Vous employez des mots compliqués, de nombreux mots fabriqués, et le recours au grec ou au latin n'en vient pas à bout. Que de longueurs aussi ! Et je ne suis nullement d'accord sur ce que les hommes demanderaient surtout aux femmes : une oreille attentive ! J'aurais une piètre estime pour de tels hommes. Je pense que c'est le fait d'une intelligence bornée, peu évoluée. J'espère que la fusée n'est pas un bateau !!

PIERRE

Le mécontentement manifesté dans ces réponses semble reposer sur trois griefs bien distincts. On ne saurait s'étonner, tout d'abord, qu'IF.436 ait mal toléré l'image chargée d'un humour peut-être un rien lourd dont Philippe nous a régalés en représentant les hommes si entêtés de se mettre en valeur auprès des femmes que c'est à peine si, lorsqu'ils sont épuisés (et ravis), ils marquent parfois un bref temps de pause avant de recommencer … à se faire mousser !! J'ai, moi aussi, fait la grimace. Qu'avez-vous à dire, Philippe, pour votre défense ?

PHILIPPE

Que j'en ai les joues cramoisies pour mon sexe, mais qu'y pouvais-je ? C'était impossible à cacher : les Siriens ont vendu la mèche ! Je dois reconnaître pourtant qu'il m'est arrivé d'observer chez certains mâles de notre espèce une attitude plus louable. J'en ai vu qui échangeaient des propos fort civils avec toute sorte de dames, sauf une seule : la femme qu'ils aimaient. C'est celle-là dont tous veulent les oreilles. Il ne s'agit plus que de comprendre pourquoi il ne peut en aller autrement : *les couples unis ne se formeraient pas.*

PIERRE

Le moins qu'on puisse dire est que cela reste à démontrer. Voyons d'abord les autres griefs d'IM.436. Le deuxième résulte d'un malentendu. Nous n'avons jamais voulu dire «aptes» les étudiants qui ont toléré la 4e leçon. Ils n'ont fait qu'un premier pas. Ceux qui s'y sont refusés se sont éliminés eux-mêmes, et voilà tout. D'autre part, le questionnaire qu'IF.436 nous

reproche n'avait aucune signification ésotérique. Son seul objet était de fournir à quelques étudiants une occasion de révéler certains besoins particuliers. Il est normal que cette précaution ait été jugée superflue par les autres, mais je ne doute pas que tous voudront bien accepter que nos leçons s'adressent à d'autres qu'eux seuls.

Reste le troisiè!ème grief, incomparablement plus grave : nos mots et notre langage. Nous ne prendrons jamais assez de peines pour les améliorer, car plusieurs étudiants s'en pleignent. Ecoutons IF.401, qui fait des remarques similaires bien qu'à d'autres égards nos leçons répondent à ses voeux. Nous extrayons ce passage dans ses réponses au deuxième questionnaire de la sixième leçon :

IF.401

Note : 20/20 parce que cette leçon répond à mes aspirations les plus profondes. Cependant je mets aussi 10/20 par solidarité avec ceux qui ne répondent pas à vos questions, peut-être parce qu'ils ne les comprennent pas ! Vos procédés dialectiques sont parfois longs et troublants, et les termes difficiles. Il est malaisé d'en saisir le véritable sens, comme en témoignent les mauvaises interprétations signalées.

PIERRE

Je répète qu'il n'est pas d'efforts que nous ne devions faire pour remédier aux déficiences de notre langage, mais gardons-nous des illusions : il ne peut être rendu facile pour plusieurs raisons. Tout d'abord, nous explorons des territoires vierges. Il n'existe pas de mots familiers pour désigner les choses aussi peu usuelles que possible qui s'y rencontrent à chaque pas. Même les vocabulaires spécialisés, celui de la psychologie notamment, contiennent peu de mots parfaitement adéquats. Nous sommes donc forcés d'en «fabriquer» quelques-uns. Nous le faisons le moins possible, et sommes très attentifs à préférer les mots les plus courants quand nous le jugeons possible. Nous n'en utilisons de scientifiques que lorsque nous ne voyons aucun moyen de les éviter. Reste la tournure de nos phrases. Là encore, nous nous efforçons d'être clairs, directs, simples, faciles à comprendre -mais il est patent que nous n'y parvenons pas ! Nous avons deux excuses, dont la première ne vaut guère : ayant subi une formation scientifique, nous sommes des déformés professionnels. Après quoi, ce qui nous semble le plus simple et le plus clair, c'est toujours notre propre jargon !! *Que nos étudiants nous le pardonnent et veuillent bien nous faire remarquer les cas où il ne le serait pas pour eux.*

Notre deuxième excuse est l'obstacle psychologique auquel nous nous heurtons. Les matières que nous traitons suscitent spontanément plusieurs réflexes de rejet, de fermeture, de défense, qui prennent des formes parfois invraisemblables. Certains étudiants en sont rendus incapables de comprendre des mots qui, dans un autre contexte, leur sont tout à fait familiers. D'autres n'entendent plus, lorsque nous la parlons, leur langue natale. Il en est même, comme IM.410, qui deviennnent impuissants à comprendre la plus élémentaire équation algébrique. Quelques-uns, au contraire absorbent nos enseignements avec joie et *sans la moindre trace de peine* : ils les jugent ce qu'ils sont en efffet : bêtes comme chou ! Mais les plus nombreux - quelque six sur dix- ont à surmonter, même dans l'absence d'obstacles psychologiques, une sérieuse difficulté : il leur faut rejeter les habitudes mentales aberrantes qui se trouvent avoir cours en deça du Rubicon. Grande au début, cette difficulté décroît toujours de leçon en leçon.

C'est pourquoi on ne peut espérer que nos leçons soient faciles pour tous. Mais ceux de nos étudiants qui le *veulent* peuvent se les rendre limpides : *il leur suffit de nous signaler les difficultés qu'ils rencontrent.* S'ils ne le font pas, nous sommes et *voulons rester* désarmés. Nos étudiants doivent rester libres de puiser certaines choses dans nos leçons et d'en rejeter d'autres, voire d'en rejeter tout. Donné par correspondance, notre cours leur laisse cette liberté alors qu'un cours oral serait *irrésistible* -fort heureusement pour les parents, qui disposeront bientôt de moyens sûrs pour préserver leurs enfants des malformations mentales que leur engendre inévitablement la pédagogie officielle : ajustée aux impératifs d'un ordre social préhumain, elle est totalement périmée.

(Aux étudiants)

A vous de jouer le jeu ou de ne pas le jouer. Si vous choisissez de le jouer, souvenez-vous que nos leçons ne sont pas les chapitres d'un livre. Vous vous êtes inscrits à un COURS, si différent soit-il de ceux que vous avez connus. Ce cours, qui est vivant, doit être vécu. Jouer le jeu, c'est donc vivre ce jeu, et nous sommes parvenus au moment où tous peuvent commencer à vivre -enfin !- *une vraie vie d'être humain.* Nous n'avons à vous faire pour l'instant qu'une recommandation : CRITIQUEZ-NOUS. Adressez-nous tous les reproches imaginables. Ne nous passez rien. Suivez l'exemple d'IF.436, mais *précisez* vos griefs. Des mots vous déplaisent ? Dites-nous *quels* mots. Des longueurs vous ennuient ? Dites-nous où elles sont. Des passages sont obscurs ? A la bonne heure : c'est en les clarifiant que nous pourrons vous apporter les clartés dont vous serez bientôt inondés -*si vous jouez le jeu.*

LE CAS D'ARIELLE ou L'ECOLE DES FEMMES

PHILIPPE

L'heure qui sonne, Mesdames et Mesdemoiselles, est solennelle. C'est celle de vous montrer combien nous sommes des types épatants. Pour illustrer dignement cette merveilleuse vérité, je comptais sur les particules subatomiques : animées d'un mouvement (dit) «spin») de rotation sur elles-mêmes, elles sont plus retorses qu'aucune femme. Mais, tout bien réfléchi, cette sombre affaire vous barberait. Il vaut mieux que je vous conte la triste aventure d'Adolphe et d'Adolphine.

Mais il nous faut quelques mots sur ces maudites particules. Ne m'en blâmez pas : c'est la faute à Arielle. Vous savez qu'il existe de curieuses gens, dits «physiciens» (et même physiciennes), pour s'exciter furieusement sur les particules subatomiques. Les malheureux veulent en avoir le coeur net, notamment sur leurs «masses». Or, pour mesurer des masses, le moyen communément employé est la pesée. Mais les particules subatomiques ne se laissent pas peser. Elles sont si légères qu'il faudrait en assembler des milliards de milliards de milliards … etc. (je m'arrête : cela durerait dix minutes) pour en obtenir le moindre milliardième de milliardième … etc. de milligramme. Même si c'était possible, on en finirait pas. Bref leur cas est comparable à celui de notrre Arielle : cent vies mises bout à bout ne révèleraient pas pourquoi elle a dit les choses qu'elle nous a dites. Mais les physiciens nous ont montré la voie. Ils observent le comportement des particules et en DEDUISENT la mase. Le moyen utilisé est

bête comme chou. Un enfant à la mammelle sait déjà qu'un courant d'air dévie plus la trajectoire d'une plume que celle d'une pierre. Le même principe s'appliquant aux particules qui traversent un champ magnétique, on mesure sur une plaque photographique la déviation de leur point d'impact par rapport à une trajectoire rectiligne. Puis quelques calculs nous fournissent une «preuve vécue». Vécue, bien entendu, par les particules. Les physiciens, eux se contentent de mesurer, de calculer, de réfléchir, de raisonner, etc., toutes choses dont chacun sait qu'elles sont barbantes. Et chacun sait aussi que se barber, ce n'est pas «vivre». Mieux vaut un jeu excitant comme le tiercé (on n'a plus un poil de sec quand les canassons s'approchent du poteau d'arrivée), sauf si, une curiosité insolite nous piquant, nous désirons savoir pourquoi toutes les Arielle du monde nous régalent et se régalent de grands coups de marteau.

Mais nous avons tout le temps du monde pour découvrir ces choses. Visitons d'abord nos amis Adolphe et Adolphine, qui adorent tous deux la choucroute et sont justement en train de s'en régaler. *«Chérie»*, lui dit-il tout réjoui, *«tu es unique pour la choucroute !…»* Adolphine frétille. Mais la mine d'Adolphe tourne au noir. *«Si elle mourait»,* pense-t-il,*«jamais plus je ne mangerais d'aussi bonne choucroute»*. Il se voit n'en mangeant plus, et vit d'avance cette privation cruelle. Il épie Adolphine. *«La garce est foutrement capable de me faire ce coup-là !»*. Bref, la nature ayant doté Adolphe d'u@n rien d'imagination, ce n'est plus de la choucroute, c'est de la cendre qu'il a dans la bouche, et la créature attablée avec lui n'est plus une femme : c'est une, puis mille, frustrations potentielles, puis actuelles : *«Combien de fois, chérie, faudra-t-il que je te demande de recoudre un bouton à mon pardessus gris ?…»*

On m'en croira ou non, mais ce n'est pas par sadisme que j'ai invité nos étudiants à tâter cet affligeant plat de choucroute : d'Eschyle à Marcel Proust en passant par Euripide, Aristophane, Cervantes, Shakespeare, Molière et Dostoïevski, tous ceux qui ont donné à rire et à pleurer en même temps s'étaient nourris de cette choucroute. Le Roi Lear est peut-être la plus farce des tragédies, et Don Quichotte la plus tragique des farces. Et ce n'est rien encore : l'imagination est le plus riche de nos dons. C'est le don de création : nous créons ce que nous imaginons, et ne créons rien d'autre. Et, si elle peut nous faire souffrir d'un manque de choucroute pendant que nous en mangeons, elle peut aussi bien nous combler des délices qui nous manquent. Elle valait notamment aux fiancés -dans les temps héroïques où la plupart attendaient le mariage pour commencer de s'entre-désillusionner- un bonheur qui n'est pas de ce monde : les étreintes imaginées sont les seules qui ne lassent et ne rassasient pas.

(Aux étudiants)

Et ce n'est pas par méchanceté que nous vous avons mis en promiscuité avec les rêveurs, dits physiciens, qui nous ont révélé une chose dont l'importance est immense : *l'instant présent est éternel.* Certes, exprimé en formules mathématiques, ce FAIT fondamental n'est pas *imaginable*. Il ne peut donc être vécu en imagination. Mais, traduit en images *sensibles,* il peut transfigurer nos vies. Il nous délivre notamment de la plus cruelle de nos peurs : celle de mourir. Dans un monde où nous entraîne la fusée orthologique, nous mourrons tous tôt ou tard, mais sans mourir jamais. C'est ce qu'il suffit de *savoir,* puis de *sentir,* pour n'avoir plus à perdre le goût de vivre en *pré-voyant* mille morts quotidiennes, précédées de toutes les frustrations *imaginables.* Non ce n'est pas par méchanceté que nous vous avons cassé les pieds avec les particules subatomiques.

Nous voilà armés pour nous pencher sur les cas de notre Arielle, qui veut vivre sa vie et la sentir, puis exprimer ce qu'elle croit avoir vécu et ressenti, mais sans se soucier jamais d'y rien «comprendre intellectuellement».

Que peut-on en DEDUIRE ?

Eh bien, mettons-nous à l'école des physiciens en utilisant tout d'abord la plus fertile de nos ressources intellectuelles : la pensée non pas logique, mais *analogique.* (On verra plus tard pourquoi elle s'est révélée si fertile).

Les physiciens ont supposé (puis vérifié) que les forces exercées par un champ magnétique sur les objets qui le traversent sont comparables, dans leurs effets, à celles qui se manifestent dans un courant d'air. Faisons comme eux. Supposons que, comparables à la pesanteur, les forces que fait peser sur nous l'atavisme *devient notre pensée.* Puis comparons le *point d'impact de nos idées sur nous-mêmes* avec ce qu'il serait si notre pensée avait décrit une trajectoire rectiligne. L'orthologique (*orthos* veut dire «droit» en même temps que «correct») nous en fournit les moyens. Si cette démarche analogiqque répond acceptablement à la «nature des choses», l'écart entre ces deux points d'impact devrait mesurer les forces de la *pesanteur atavique.*

Le fait-il ? Dans notre prochaine leçon, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, vous serez invités à en juger. Mais laissez-moi vous dire tout de suite ce qui vous attend. Si vous répondiez oui, il s'ensuivrait que, s'étant partagé la besogne, les hommes et les femmes n'auraient rien à s'envier ni à se reprocher. Le saccage de nos richesses matérielles serait la contribution des mâles de notre espèce aux malheurs de tous ; celle des femmes serait le saccage de nos richesses affectives. Egalement -c'est-à-dire totalement- inconscients de ce qu'ils font, les deux sexes exerceraient leurs ravages sur le terrain que chacun s'est choisi pour prolonger l'infantilisme de notre espèce en perpétuant notre asservissement à nos instincts. Bref pour faire *durer l'animalité des humains.*

Se pourrait-il, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, se pourrait-il que ce soit vrai ?

Note leçon 7

* Indices peu équivoques d'une vocation précoce de garçon manqué, riche en *animus*.

Cours d'Initiation à l'Orthologique

Questionnaire N°7

1. Nom et adresse :

2. Cette leçon contient l'exemple d'un cas d'orthologique *vécue :*
(a) constitue-t-il, à vos yeux, une *preuve ?*
(b) dans l'affirmative, que prouve-t-il ?

3. Votre opinion sur la langue et sur le vocabulaire des cinq héros (Cf. «Querelles de Mots», pages ? à ?).

4. S'il se touve, dans cette leçon, des mots ou des phrases dont le sens vous échappe, dites-nous lesquels.

5. Répondez au mot de la fin de Philippe, page ? : «Se pourrait-il, selon vous, que ce soit vrai ?…»

6. Notez cette leçon et DETAILLEZ ce qui vous a PLU, PAS PLU et DEPLU.

7. Votre critique, vos commentaires, objections et questions.
Numérotez vos questions et adressez-les nous sous forme de questionnaires.

Veuillez adresser vos réponses à I.F.O.-ETUDES.
Aucun délai de réponse n'est imparti au présent questionnaire.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Leçon 7 bis

L ' A M O U R T R A N S C E N D A N T A L

PIERRE

Notre objectif, aujourd'hui, est de catapulter nos étudiants en une *demi-leçon* à l'ALTITUDE OPTIMALE : celle où l'Amour et M. de La Palisse font leurs miracles *ensemble.* Aucun homme ne l'a atteinte. Après 36 leçons, plusieurs étudiants l'ont approchée assez pour la sentir et la savoir atteignable, à la portée du coeur et de la main. Aucun n'y est parvenu. C'est dire combien une tentative de faire mieux en une demi-leçon aurait été absurde avant cette année.

Depuis l'émergence de la *panacée universelle* dite «pensée transcendantale», il serait IMPENSABLE de la différer, tant ont grandi les chances de son succès. Mais il n'y a qu'un moyen d'y parvenir : FAIRE L'IMPOSSIBLE, PUIS LE RENDRE POSSIBLE.

PHILIPPE

En commençant par rendre l'orthologique COMMUNICABLE. Nous n'étonnerons personne en disant qu'elle ne l'est guère. Elle se COMPREND facilement : «bête comme chou», il est même impossible de ne PAS la comprendre, et *héroîquement* impossible de ne pas comprendre M. de La Palisse. Mais ce stoïcien est lui-même INCOMMUNICABLE. Plutôt que de l'inviter à sa table, l'humanité préfère crever. Signalons à ceux qui ne s'en seraient pas aperçus qu'elle s'y emploie fébrilement. Si nous voulons rester vivants, hâtons-nous de nous lier d'amitié avec ce héros né France par la raison toute simple que lui seul a su dire : il n'était pas né ailleurs.

BERNARD

Quelques étudiants parviennent à nous faire des recrues parmi leurs amis. Mais ils ne peuvent leur expliquer l'orthologique ni même leur dire de quoi il s'agit. Ils s'en servent pour résoudre avec succès leurs problèmes intellectuels, sexuels, affectifs et même *caractériels.* ils savent donc à merveille de quoi il s'agit, mais ne peuvent *se le communiquer à eux-mêmes !*

PIERRE

Chez des étudiants assez nombreux, l'obstacle à l'autocommunication des contenus de nos leçons est spectaculaire dès le début. Ils parviennent à ne pas comprendre celles, comme la quatrième, où il n'y a rien à comprendre. Elle consiste d'une série d'images grossières, des «fresques d'Epinal». Après avoir entrevu l'inconscience de l'«innocent ploutocrate pleurant les temps bénis où il valait la peine d'être riche», la «brutale rapacité de la bourgeoisie au siècle dernier» et le *train de l'enfer,* il est aussi impossible d'oublier que de récuser -si manifestement outrancières soient-elles- ces caricatures trop hurlantes de vérité pour n'être pas vraies. La seule défense des personnes qui ne veulent, ni le savoir ni s'avouer qu'elles ne le veulent pas,

est de ne pas enregistrer ce qu'ils lisent. C'est alors que, en les aidant à ne pas se trahir -ne pas SE «vendre la mèche»- leur MEMOIRE se trahit elle-même : elle fonctionne en IMMUNOMNESIE (*1). Plusieurs étudiants ont observé ses effets en eux-mêmes. Lorsqu'ils lisent les dernières lignes d'un paragraphe qu'ils jugent clair et intéressant, ils ont oublié le contenu de ses premières lignes. Il leur arrive de ne pouvoir enregistrer la moindre phrase. Quand ils achèvent la lecture d'une leçon, même s'ils la relisent plusieurs fois, il ne leur en reste aucun souvenir une demi-heure plus tard.

Il n'est pas certain, cependant, que cette amnésie soit due exclusivement à une immunité naturelle. D'autres facteurs ont pu y contribuer. La *densité* de l'information véhiculée par nos leçons, leur *décousu* apparent, la *diversité* des matières abordées, l'absence de fils directeurs clairement perceptibles, peuvent y être pour beaucoup. L'humour qui les pimente çà et là et dont la fonction est de tenir en éveil et de stimuler la critique, peut déconcerter. Enfin, d'incessantes digressions tous azimuts ajoutent à la confusion.

Soucieux de jouer le jeu, nous nous sommes interdit de supprimer ou d'atténuer ces facteurs négatifs dans la présente demi-leçon. Ils y ont été renforcés. Elle aborde dix sujets en même temps et papillonne de l'un à l'autre sans rimes ni raisons. Et, pour la densité, tous les records sont battus : elle concentre en vingt pages la somme des connaissances dont l'acquisition est nécessaire pour faire un homme d'un enfant. Bref nous jouons le jeu : si 20 pages bourrées de «papillonnements» et saupoudrées de lapalissades peuvent *communiquer* incomparablement plus d'information incomparablement plus contraignante qu'aucun éducateur n'en a acquis en cinquante ans, force sera -bel et bien- d'en conclure non seulement que l'impossible a été rendu possible, mais qu'il l'a été par un «MIRACLE DE L'AMOUR». Rien d'autre n'a été changé.

PIERRE *(Aux étudiants)*

A vous de jouer le jeu : vous avez TOUT à gagner et ne pourriez y perdre que vos malheurs. Appliquez scrupuleusement les règles ANORMALES du jeu ANORMAL qu'exige une leçon furieusement ANORMALE. Ce jeu, bien sûr, commence mal : s'il est au monde un mot indéfinissable, ce mot est «normal». Il a fallu se résigner à en faire un vague synonyme d'«habituel» au sens de «fréquent». Les dangers d'un mot à la fois ambigu et NORMATIF sont horribles : ce qui est *dit* normal est vite *jugé* normal et devient *habituel.* Les Romains jugeaient normal de jeter à des fauves les hommes dont ils réprouvaient les «normes», puis de prendre plaisir à assister au repas des fauves. Puis -quoi de plus normal ?- ils cultivaient leur popularité en faisant plaisir au peuplle, autrement dit : en lui *donnant* des *plaisirs.* Puis ils s'aperçurent qu'ils gagnaient de l'argent quand ils les lui *vendaient.* Après quoi il était devenu normalissime de jeter n'importe qui en pâture aux lions, pourvu que ça rapporte. *(Aux étudiants)* Permettez-nous trois questions normales :

1. Etait-ce «normal» ?
2. Se pourrait-il, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, que notre cas soit à peu près celui-là ? Ou -qui sait- mille fois pire ?
3. Pensez-vous qu'une définition acceptable du NORMAL puisse être utile, voire urgente ?

Si vos réponses à ces questions sont affirmatives, jouez le jeu. Jouez-le pour l'amour des fauves dont nous faisons *notre* pâture !

PIERRE

Il y faudra de l'endurance et du courage : cette leçon et ces jeux ne sont ni faciles ni plaisants. Mais il y a TOUT, absolument TOUT à y gagner pourvu qu'on les joue sans tricher.

BERNARD

Que l'enjeu est immense saute aux yeux. S'il se découvrait de science sûre que notre FAILLIBILITE -si fréquente, habituelle et universelle ait-elle toujours été- est la chose la plus ANORMALE qui puisse être, et comment une fin immédiate peut y être mise au prix d'une facile révision de nos «normes», les humains cesseraient *tout de suite* de se jeter en pâture les uns aux autres. *(Aux étudiants)* Pour l'amour des prédateurs et des proies que nous sommes tous, consentez à jouer le jeu sans tricher ! Nous avons interrogé l'histoire un peu anormalement : plus attentifs à ce qui s'est passé dans les coulisses que soucieux de la tragi-comédie mise en scène par les historiens. C'est vous, à présent, qu'il nous faut interroger anormalement. Les réponses que nous vous demandons sont celles des personnes mystérieuses qui, à notre insu souvent, servent d'auxiliaires au «metteur en scène» (de soi-même) que nous sommes tous. Acceptez de jouer sans tricheries à un jeu auquel vous avez l'UNIVERS à gagner !

La Règle d'Or d'un Jeu Anormal

Lisez le récit d'une série de FAITS INSOLITES qui sont la matière première de la présente leçon. Ce sont autant de «faits divers scientifiques» passés inaperçus. Ils sont *inintelligibles* à ceux qui n'ont pas subi de formation scientifique et *impossibles à croire* à la plupart des savants. Que vous soyez dans le premier ou le deuxième cas, poursuivez votre lecture : il importe aussi peu d'intelliger que de croire au point où nous en sommes :
IL SUFFIT D'AVOIR VU POUR COMPRENDRE
IL FAUT APPRENDRE A REGARDER POUR SAVOIR

Mais il n'y a qu'un moyen d'apprendre à regarder :
JETER UN COUP D'OEIL SUR DES FAITS INSOLITES, puis les RENDRE VISIBLES, c'est-à-dire «BETES COMME CHOU».

D I X A N S A P R E S
L'ORTHOLOGIQUE VECUE EN TRANSRUBICONIE

PIERRE

Telle qu'Ambroise l'a vécue en Cisrubiconie, l'orthologique était une aventure presque mystérieuse, apanage de quelques *privilégiés de la souffrance* «touchés par la grâce» sans se juger assez «grands» pour prétendre à la gloire alfrédienne de la refuser.

Mais les temps sont changés.

L'émergence, en 1978, d'une pensée dite «transcendantale» a rendu si visibles les étoiles d'un univers intérieur humain, élaboré par les hommes et pour eux, que la lecture d'un texte de trois pages a suffi pour *actualiser* chez un étudiant celui des pouvoirs de notre espèce qui nous différencie le plus de nos ancêtres animaux : LA SYNTHESE DE LA CONSCIENCE ET DE L'INSTINCT.

PHILIPPE

Cet étudiant a raconté son aventure en mots qu'on croirait empruntés à AURORE, à EINSTEIN, à M. de La Palisse, à ST. JEAN de la CROIX, à J.S.BACH et à d'autres personnes tout aussi surprenantes, Moi notamment, je le dis en passant pour dispenser nos étudiants de ce soin. Mais plus surprenant encore, ses propos sont vierges de vapeurs sulfureuses et de tous relents de même sorte. Ils ne suggèrent aucune trace de privilèges, de népotisme divin ni diabolique, de supériorité d'aucune sorte : ils embaument tout bêtement le lys des champs (*2).

BERNARD

Aussi faut-il implanter ce récit dans le courrier du jour le jour, où l'évidence de son ACTUALITE est *percutante* : il est impossible de ne pas être *frappé* par la vitesse d'évolution qui a pris le mors aux dents . Ecoutons ARIANE :

ARIANE

Cette leçon est celle de l'harmonie, du dynamisme et de la *complicité.* Avec la cinquième leçon, l'ascension avait commencé, mais nous ne le savions pas. Nous étions cahotés, bousculés dans nos habitudes, tiraillés par des agacements. Sans savoir où nous allions, nous nous heurtions aux cailloux d'un chemin étroit et creux. Comme Antoine, nous étions prêts à

épancher notre bile pour nous venger d'une marche forcée dont nous ignorions le but. Notre point d'arrivée resté invisible, nous ne sentions que la fatigue de nos pieds et ne voyions qu'une petite bande d'azur, tout là-haut dans le ciel.

Avec la sixième leçon nous atteignons le premier promontoire ? Le paysage qui se livre à nos regards est un éblouissement : il est comparable à un puzzle de géants où l'harmonie et l'intelligence se seraient fait les COMPLICES d'une beauté et d'un bonheur qui nous mettent les larmes aux yeux. Mais une brume bleutée voile encore la merveille qui se laisse *imaginer* à l'horizon. Serait-ce une cité radieuse, peuplée d'hommes heureux ? Merci de nous avoir guidés jusque là. Nous savons pourquoi nous grimpons et le sentier nous semblera d'autant moins ardu et plus attrayant que nous nous sentirons moins seuls et que notre univers se peuplera plus vite de *complices* en bienveillance et en humanité.

Cette leçon résout des énigmes et apaise des inquiétudes. Elle précise, en y répondant, des interrogations que je commençais à formuler. C'est comme si la balle que je venais de lancer me revenait chargée d'information avant d'avoir atteint le but visé. Mes balles voyagent plus vite que la lumière et donnent au temps une réalité vécue que je ne lui connaissais pas encore. Le temps semble presque aboli. Cette quasi-SIMULTANEITE des questions et des réponses

doit être à la base d'une véritable complicité, elle-même fondement de l'amitié vraie. Mon univers s'éclaire d'une lumière chaude et douce.

Après cela, pardonnez-moi de trouver un peu secondaire la plupart des questions-pensum et de n'y répondre que partiellement. A m'y contraindre, je me trouverais regarder le passé, au bas du sentier où s'agitent des gigots, des carottes et le diable sait quelle cuisine de sorcière. Il me plaît beaucoup plus d'admirer le lys des champs bercé au gré des brises. N'avons-nous cheminé assez longtemps dans l'ombre et la solitude pour avoir le droit de regarder sans remords la lumière des cimes ?

Maintenant, chers professeurs, après vous avoir serrés à notre tour sur notre coeur multiple d'étudiants, souffrez qu'on vous pose une question : vous qui n'avez pas peur des ruines de la morale, des débris de l'économie ni de la chute des empires, vous vous accrochez bizarrement à une doctrine millénaire mais périssable, comme toutes les doctrines. Vous qui nous aidez à créer une réalité à la mesure de nos rêves, ne pouvez-vous nous faire oublier et oublier vous-mêmes les cauchemars qu'auront été nos terribles tuteurs doctrinaires et religieux ?

Nous sommes acculés à une alternative : si le christianisme, comme dit Bernard, a une vocation anti-morale, il a échoué. Si sa vocation est morale, il a réussi ! Il est donc perdant dans les deux cas. Ne serait-il plus juste et charitable de lui attribuer, comme vous l'avez fait dans le Rubicon, le mérite d'avoir aidé à la survie de l'espèce à travers une morale nécessairement autoritaire et contraignante, et de lui accorder, dans cette oeuvre, un succés réel, mais achevé, *périmé ?*

PIERRE

Je crois rêver ! Cette question nous est posée au moment précis où, pour la première fois depuis que la terre tourne, elle s'IMPOSE d'elle-même dans les faits, et il devient possible d'y répondre de «science sûre». Or deux miracles -spectaculaires à souhait, comme on va le voir- qui se sont produits eux aussi pour la première fois, se sont donné rendez-vous dans cette septième leçon ! Cette triple coïncidence trahit le synchronisme -la *coordination temporelle*- qui caractérise les oeuvres de la nature. Il devient difficile de douter de l'authenticité de cette cascade de «miracles de la nature». Il appartiendra à nos étudiants de décider si elle est assez probante pour être contraignante, et assez «touchante» pour être *convaincante*. Nous y avons été trop impliqués pour en juger avec un recul suffisant.

BERNARD

L'image évoquée par ARIANE, d'une vitesse «superlumineuse» correspond à une réalité psychologique. Elle exprime un sentiment éprouvé en cas de réponse précédant les questions entre interlocuteurs qui pensent les mêmes choses en même temps. Mais le cas présent n'est pas celui-là : des *implications* de la pensée transcendantale ont surgi un peu partout AVANT son émergence. Seul un «miracle de la nature» peut expliquer un phénomène devenu simple, mais qui était aussi inexplicable que la navigation stellaire des oiseaux avant la découverte des microstructures de la sensibilité.

PIERRE

C'est par les FAITS dans l'état où ils étaient encore l'année dernière, sans aucun souci religieux ou doctrinal, que nous avons été contraints d'insister lourdement sur le «libéralisme» d'une église aussi peu libérale que possible. Mais le SEUL EMBRYON de liberté vraie qui ait existé ici-bas jusqu'en 1978 y était implanté à l'état naissant, assez solidement pour survivre à tous les assauts de la force. Il allait de soi que la jeunesse estudiantine en serait horripilée ! Huit sur dix de ces jeunes gens partagent le sentiment d'ARIANE. Ils ne veulent plus entendre parler de religion.

PHILIPPE

La plupart l'expriment en mots plus tranchants. En réponse à notre question sur le libéralisme de l'Eglise, voici la déclaration peu équivoque d'un étudiant par ailleurs modéré et nuancé :

IM.1520

«A bas toutes les églises, tous les dogmes, tous les curés !…»

PHILIPPE

Cette jeunesse est presque unanime à répudier ou à honnir tout ce qui rappelle la religion. Quoi de plus compréhensible ? Comment l'église catholique, qui a été *pire* -je veux dire : *plus puissante*- qu'aucune autre, aurtait-elle des défenseurs parmi les hommes auxquels l'HISTOIRE a été enseignée par des professeurs gauchisants, plus enclins à souligner qu'à voiler l'impitoyable cruauté de l'Eglise tant qu'a duré son règne ? Puis cette jeunesse *gauchie* (ce mot veut dire tordue, déformée) est informée de l'ACTUALITE par des mass-media plus «gauchis» que jamais par leurs intérêts politiques, et qui ont soin de mettre en relief les comportements actuels de l'Eglise en Amérique du Sud.

HUBERT

Les media gauchistes n'ont pas le monopole de l'actualité. Il y a des media «droitistes».

PHILIPPE

Les électeurs gauchistes ne se ravitaillent pas chez eux. Et, tout aussi déformés que leurs adversaires, les média droitisants sont beaucoup plus désarmés. Ils n'ont rien à opposer aux faits. Ils ne font d'allusions que discrètes aux comportements de l'Eglise en Amérique du Sud, mais ne peuvent contester sa complicité avec les puissants. Elle s'étale au grand jour. Mais, ici, ce ne sont pas ses propres traditions qui trahissent l'Eglise. Ce sont les traditions *politiques* de l'Occident. Les régimes avec lesquels l'Eglise s'acoquine sont animés par une tradition dont la valeur de survie n'a jamais été démentie et, jusqu'en 1978, semblait destinée à ne l'être jamais nulle part : la nécessité, pour survivre, d'acquérir et de conserver les moyens de la FORCE.

C'est pourquoi les révolutionnaires «réalistes» sont ceux qui, comme Mussolini, Hitler et Lénine se sont dit -et parfois cru eux-mêmes, mais sont toujours parvenus à se faire croire- «homme de gauche», défenseurs des opprimés. Depuis que Dieu a cessé d'enflammer le peuple comme Allah le fait encore, il n'est plus d'autre moyen de mobiliser des masses avides de se soumettre à des oppresseurs plus omnipotents que ceux qui les tourmentent déjà. Mais les seuls révolutionnaires qui aient réussi leur coups sont ceux qui ont su faire, de l'«idéal» politique occidental, des «idéologies» politiques.

Les idéologies sont des transformatrices d'idéal politique en machines à s'emparer des instruments de la force, à s'approprier les moyens de la domination, à dépouiller les peuples de toute liberté, et à leur imposer un conformisme de fer pour leur interdire toute INDIVIDUATION, dont la conséquence inévitable serait le non-conformisme. C'est pourquoi, derrière les rideaux de fer, l'individuation est dite «déviation», assimilée à une «Atteinte à la Sécurité de l'Etat», et élevée au rang de «Crime de Lèse-Majesté».

BERNARD

L'individuation est la condition nécessaire et suffisante de l'évolution biologique, sa condition *sine qua non.* Or, paralyser l'évolution d'une espèce *inachevée,* c'est provoquer son avortement, c'est la détruire dans l'oeuf, c'est l'*anéantir.*

PIERRE

Sa propre destruction est donc ce que l'humanité tout entière devrait à l'Occident si ses traditions culturelles n'étaient réformées à temps. Or, au train où nous allons, il semble falloir l'éternité pour changer si peu que ce soit nos habitudes mentales. L'Angleterre a eu l'audace d'introduire chez elle le système métrique qui, il y a moins de trois siècles, s'était implanté sans peine en France d'abord, puis en Europe et bientôt partout ailleurs. Une adaptation aussi ambitieuse à ce qui est devenu une nécessité économique est désormais si impossible que, sauf pour sa monnaie, l'Angleterre a dû y renoncer. Comment la substitution de l'habitude de s'entre-aider à celle de s'entre-combattre serait-elle possible en vingt ans ? Sans la pensée transcendanale, il faudrait être archi-fou pour oser en rêver.

HUBERT

Je suis charmé de vous l'entendre dire : c'est ce que j'ai toujours pensé. J'en suis aussi un peu inquiet : vous sembliez caresser ce rêve l'an dernier. Vous étiez donc archi-fous ?

PIERRE

Nous devions l'être assez pour *pressentir* l'émergence de la pensée transcendantale, pour être *pré-sensibles* à son imminence. Ce phénomène est assez fréquent chez les animaux et même parmi les hommes pour n'avoir rien d'étonnant.

HUBERT

Je ne puis, en ce cas, que vous féliciter de votre archifolie, mais je m'en féliciterais plus volontiers moi-même si vous nous disiez ce qu'EST cette satanée pensée transcendantale, au lieu de tourner interminablement autour de ce pot, comme pour nous en dégoûter avant d'y avoir goûté. Pourquoi ? Cherchez-vous des effets de «suspense» ?

PIERRE

Nullement. Coordonnés dans le temps et dans l'espace, trois miracles ont fait leur apparition au siècle dernier. Le premier est la mésaventure d'une science qui, à force de se vouloir toujours plus objective, plus scientifique, est devenue plus *antiscientifique* et le devient toujours plus, puis toujours plus *inhumaine* et, enfin, toujours plus *antihumaine :* la voilà aujourd'hui la pire *ennemie de l'humanité.* Mais, trop incroyable pour être crue, trop incontestable pour être contestée et trop énorme pour être vue, elle est donc passée inaperçue.

Survenu sans crier gare sur le terrain psychologique, le deuxième de ces faits insolites est plus hallucinant encore. *«Révolutionnaire prégénital et forcené du malheur»* (comme nous tous) un homme de génie s'est trouvé prendre goût à dépouiller de toute humanité non plus seulement nos machines, nos institutions, nos sciences dites «naturelles» et celles que l'on ose dire humaines, mais l'Homme lui-mêmme cette fois. S'étonnera-t-on que d'innombrables psychologues antihumains et antiscientifiques se soient jetés à coeur perdu dans une mêlée bientôt devenu curée ? Il faut que nos étudiants prennent connaissnce de ces faits, qu'ils sachent ce qui s'est passé. Peu importe, pour l'instant, qu'ils y *comprennent* ou en *croient* rien. La tâche qui nous incombe est de préparer l'entrée en scène de ces faits, bientôt rendus visibles, audibles et sensibles à tout le monde. Il faut aussi que l'on sache le rôle déterminant qu'y a joué le *bannissement* de la pensée religieuse, que son *absence* joue encore et que sa *rénovation* ne saurait tarder à jouer. Il leur faut apprendre les pouvoirs sur les hommes de toutes les formes de la pensée en les voyant agir sur leurs pères dans le passé, en REGARDANT leurs effets sur eux-mêmes au présent, et en les PREVOYANT dans l'avenir. Ce que nous en espérons est un «traumatismme positif», un bien-être immédiat et inoubliable, EUMNESIQUE au lieu de DYSMNESIQUE. Si cet *effet* était obtenu, tout deviendrait possible aux éducateurs, et la planète pourrait commencer à tourner à l'endroit dans bien moins de vingt ans.

BERNARD

Remarquons d'abord que le problème des Eglises ni celui des curés n'ont été abordés. Quelques effets des traditions culturelles de l'Occident ont été observés et, implicitement, les conséquences de l'Enseignement qui se pratique chez nous. Or, qu'il soit professé par des laïcs ou par des écclésiastiques, ses effets sur les activités sociales et politiques des peuples sont identiques. Les «curés» ont beau prêcher l'Amour avec une Majuscule, ils ont si inconscients de la signification biologique de ce mot que les effets de leurs sermons sont nuls ou négatifs ! Au contraire, laïque ou cléricale, l'infliction de nos sciences sociales est d'une efficacité quasi-miraculeuse. Ces sciences stimulent les rivalités, multiplient les conflits, excluent leurs solutions pacifiques, condamnent les adversaires (*3) biologiques et sociaux à une guerre permanente, et leur imposent une existence *spécifiquement* inhumaine et *humainement* invivable : *la sélection naturelle sans ses autorégulations.* Mais cette anomalie n'est PAS un produit de la pensée religieuse. Aucune des disciplines qui prennent leurs appuis surr le «senti» et le «vécu» n'est responsable d'une non-régulation - d'un *dérèglement*- qui met en évidence une carence de la pensée *scientifique.* La Science a un pouvoir et dispose d'une ressource : le traitement de l'information *factuelle,* dite «objective», par la *logique discursive dite* «raison». ELLE N'A RIEN POSSEDE D'AUTRE AVANT L'EMERGENCE DE LA PENSEE TRANSCENDANTALE.

PIERRE

C'est le premier des FAITS qui nous ont contraints à invoquer un libéralisme embryonnaire issu de la pensée religieuse. Jusqu'en 1978 cet embryon était seul à fournir un refuge à l'espoir de sauvegarder, malgré le déchaînement d'un «idéal» meurtrier et contagieux, le DROIT D'EVOLUER. En 1978, ce droit conditionnait la survie d'une espèce inachevée et son succés à l'AUTODETERMINATION. La liberté «transcendantale», qui nous *dépasse :* elle nous vient de plus loin et de plus haut que nous-même, était restée *inconcevable* en 1978.

BERNARD

Un coup d'oeil sur les FAITS implantés sur le terrain biologique suffit à nous contraindre d'EVOLUER NOUS-MEMES JUSQU'A L'ALTITUDE» à laquelle il devient possible d'aller droit au coeur du réel sans nul besoin de tourner autour du pot. Mais, pour s'élever à ce niveau, il faut savoir pourquoi, malgré des vents et des marées propices, LA SCIENCE N'Y EST PAS PARVENBUE ET NE PEUT ENSEIGNER COMMENT Y PARVENIR.

La raison d'être et le premier objectif de la Science avec une Majuscule sont une seule et même chose : la découverte des «lois de la nature». Son deuxième objectif est la découverte des moyens de «commander à la nature en obéissant à ses lois». Il reste à apprendre POURQUOI les scientifiques, dont le rôle était de découvrir les lois qui règnent sur l'univers, *voulaient* jouer à cache-cache avec lui et avec eux-mêmes, et COMMENT ils ont éclaboussé TOUS les hommes des déjections d'une pensée scientifique *dénaturée ! Ecoutons le récit de cette épopée folle.*

PHILIPPE

Ne nous effrayons pas : il suffit, pour s'en laver, de se baigner dans la pensée transcendantale, de s'y installer, d'en faire son habitat. Bref de franchir le Rubicon. Mais il est *indispensable* de savoir pourquoi et comment des centaines de millions d'hommes se sont fait prendre par la peau du cou et précipiter dans un traquenard diabolique.

La folle équipée de la science contemporaine prit son départ vers 1870, sur les travaux, indépendants l'un de l'autre, de deux physiciens, James Maxwell et Louis Boltzmann, qui jouirent bientôt d'un prestige mérité. La même idée émergea simultanément en eux et produisit les mêmes effets heureux : des mathématiques originales, adéquates au traitement de l'information factuelle qui les préoccupait. En ces temps-là, les hommes de science faisaient *humainement* leur métier. Ils débordaient d'optimisme et d'enthousiasme : les mêmes causes produisaient les mêmes effets chez tous. Or, la science était bienfaisante, sa croissance était vigoureuse et le champ de ses activités -qui était aussi celui de sa *domination* intellectuelle et même spirituelle- s'élargissait chaque jour. L'«âge d'or» était en vue, à portée de main. Losque Auguste Comte chante les vertus d'une science qu'il vient d'imaginer et croit avoir créée en la disant «sociologie», son lyrisme était dans l'«air du temps» et n'étonnait personne. Il est devenu douloureusement ridicule. Sa vision, pourtant, était juste. Elle se serait *infailliblement* vérifiée dans les faits si, déguisé en mathématicien, le diable ne s'en était mêlé en soumettant les scientifiques à une tentation … diabolique. Il leur mit en main les moyens de se venger d'une Eglise qui avait perdu le pouvoir de les brûler vifs, et de se soustraire à la concurrence d'une pensée qui ne menaçait plus leur prestige ni leur prépondérance. Mais les rancunes héréditaires et les peurs ataviques sont tenaces. Pour assouvir et apaiser les leurs, les scientifiques eurent un prix à payer : il leur fallut renier la Science, la trahir et l'acculer au suicide. Ce fut chose si vite et si bien faite que la Science n'existe plus. Elle est devenue la *«science sans conscience qui a ruiné l'âme qu'elle n'a plus»,* comme disait -à peu près- un honnête homme nommé Rabelais.

(Aux étudiants)

Vous n'en croirez pas vos yeux ni vos oreilles. Mais donnez-nous trois minutes pour raconter comment ces choses inouïes se sont passées : vous ne pourrez plus vous empêcher de constater que les conséquences de cette trahison sont VISIBLES, AUDIBLES ET SENSIBLES SUR TOUTE LA SURFACE DU GLOBE QUI S'ETEND DU POLE NORD AU POLE SUD. Ces choses ont été et sont encore si profondément vécues ou subies toutes les minutes de leur vie par tous les humains qu'il n'est aucun besoin d'entrer dans leurs détails. Il suffit de savoir que, en fabriquant un outil mathématique perfectionné, Maxwell et Boltzmann s'étaient mis en état de prédire l'avenir en calculant la probabilité des évènements. Et, choses incroyable, cela «marchait» à merveille. IL ETAIT DEVENU POSSIBLE AUX SAVANTS DE CALCULER L'AVENIR AU LIEU DE LE PENSER.

Les malheureux étaient perdus ! Ils n'avaient aucune chance de résister à la tentation de substituer, à l'impitoyable rigueur du p*an-déterminisme scientifique*, un PROBABILISME enchanteur : non content de répondre aux voeux du partisan de la «loi du moindre effort» qui nous habite tous et ne dort jamais que d'un oeil, il *comblait les instincts et les rêves d'un VIEUX SINGE vigilant 24 heures sur 24 chez tous les humains inconscients de sa présence en eux.*

Or il est incomparablement plus facile d'obtenir des *enchaînements infaillibles* en traitant l'information objective par les mathématiques que de parvenir à l'appréhension du réel en exerçant les aptitudes aux choix justes dont l'ELABORATION appartient aux humains et n'appartient qu'à eux. Jusqu'en 1978, elles étaient restées mystérieuses et incertaines. Mais, dès la préhistoire, elles nous ont valu des cascades de miracles, dont le premier est l'infaillibilité fluide, douce, tendre, émouvante et merveilleusement *imprécise* de la pensée religieuse «pure», non adultérée par l'inévitable information culturelle qu'ont toujours exigé et impliqué toutes les religions. C'est à la pensée religieuse *pure* que l'humanité est redevable de l'art, de la poésie et du sentiment de la beauté dont l'univers la baigne. Et, par-dessus tout, elle lui doit son *ADHESION au réel AVANT une «compréhension»* qui resterait impossible jusqu'en …1978 !

En bref : c'est à la pensée religieuse pure -la pensée religieuse naturelle *issue de l'INFAILLIBILITE de ses instincts*- que l'humanité doit sa SURVIE, et c'est à sa *reviviscence*, mais HOMINISEE, que nous devrons la nôtre. *(Aux étudiants)* Vous lui devrez le bonheur -*si vous y consentez.* Vous voilà prêts à *intelliger* une pluie de miracles contemporains vécus en Transrubiconie. Vous allez les vivre aussi dans une demi-minute -*si vous y consentez.* Mais deux mots doivent être dits encore sur l'infaillibilité de la PENSEE mathématique opposée à celle, mécanique, des AUTOMATISMES mathématiques.

La pénsée mathématique élabore des équations. Elle est humaine, vivante, sensible, *hésitante.* Ses produits sont poétiques, humains, *émouvants.* Les automatismes mathématiques sont secs, durs, froids, péremptoires, insensibles à tout, *inhumains.* Leur infaillibilité est celle des ordinateurs qui ont envahi et conquis une planète désarmée par la trahison des clercs scientifiques. Ces hommes infortunés ont confié à d'impitoyables machines le soin de réaliser leurs rêves de gloire, de domination, de puissance sans limites, et elles y sont parvenues. Il n'est pas besoin d'explications pour savoir ce que cela signifie en pratique : il suffit de regarder ce qui se passe autour de nous. Les ordinateurs ne se sont pas gênés pour montrer à

quiconque consent à ouvrir les yeux qu'ils ont chassé, supplanté et détruit, *mais sans la remplacer*, l'intelligence huamine. Une prochaine leçon montrera jusqu'où ils sont allés. Il n'est aucun besoin de théories pour comprendre jusqu'où ils *peuvent* aller : il suffit de se représenter la persévérance dans l'erreur d'un ordinateur méprogrammé. Et, pour dissiper nos doutes sur l'infaillibilité de leur malfaisance, rien ne saurait l'illustrer plus clairement que les recettes crachées et recrachées à longueur de journées par une armée d'ordinateurs méprogrammés par un homme compétent et soucieux de guérir le chômage. Cet homme ultra-compétent les a si bien méprogrammés que, touchées (semble-til) à ce qui leur tient lieu de coeur, ces prodigieuses machines l'ont super-méprogrammé à leur tour et l'ont rendu hyper-insensible à la cascade de désastres qui naissent de la copulation des humains avec leurs machines. Ces hybridations (parfois dites «croisements») ne sont ni stériles ni abortives : il en naît des monstres dévorants.

Enfin, pour saisir la *vraie* signification de ces choses, il suffit de se laisser saisir à la gorge par la PERFECTION qui, au contraire, est la conséquence infaillible de la pensée soustraite à la *dénaturation* des humains assujettis à nos traditions scolaires.*(Aux étudiants)* Lavez-vous les yeux des poussières du passé et observez d'un oeil limpide la pluie de miracles renaturés qui se sont donnés rendez-vous dans cette leçon. *(A ses collègues)* Peut-être serait-il bon de commencer par une rétrospective ? A l'intentioion des personnes allergiques à la naïveté des bondieuseries qui adoucissaient la férocité de nos pères et la cruauté de leur sort, il pourrait être utile que PIERRE étale sous nos yeux la PERFECTION SURHUMAINE -«plus naturelle que nature»- des puérilités qui sont des soeurs jumelles des «tigres herbivores» dont s'agrémente la Genèse. Ces animaux surnaturels se laissent admirer dans les pages 191 à 196 du Rubicon et aident ses lecteurs à le franchir.

PIERRE

La *nécessité* -l'irremplaçable valeur de *survie*- de la naïveté et de la puérilité des religions nous crève les yeux quand nous prenons conscience de la redoutable puissance de notre LOGIQUE. L'humanité doit à la logique deux privilèges qui semblent peu enviables : le monopole de la *faillibilité,* et celui du *malheur.* Elle lui doit aussi trois merveilles : notre conscience, nos philosophies et nos sciences, qui ont fait de l'Homme un demi-dieu.

Mais, depuis l'intervention du «Démon de Maxwell» -c'est lui-même qui l'a baptisé ainsi- les demi-dieux que nous sommes devenus semblent s'être enfoncés et s'enfoncer toujours plus dans une mégalomanie délirante. Ils ne jouent pas seulement avec le feu mais à mille jeux, plus destructeurs l'un que l'autre, qui vont de la fission nucléaire à la psychanalyse en passant par la guerre universelle. Pour couronner le tout, ces jeux ont abouti à une déclaration de guerre à l'Univers entier par des demi-dieux scientifiques. Dans une envolée de superbe, ils se proclament en mots, en actes et d'égaux à égal, *«aussi incosmiques que le Cosmos est inhumain !…»* (Le Rubicon, p.2011). Que serait-ce à dire sinon que leurs sciences leur ont montées à la tête et les ont rendus fous ?

Deux explications sont possibles. L'une est manichéenne, puérile et *punitive.* Issue de la pensée poétique sous-jacente à la religion judéo-chrétienne, elle répond à merveille aux besoins des primitifs que sont encore l'immense majorité de nos contemporains même, et presque surtout, lorsqu'ils ont été intensément «cultivés».

La deuxxième explication possible est fondée sur les «roueries» de la pensée scientifique *primitive* qui a résulté et résulte encore tous les jours de l'IMMATURITE d'une LOGIQUE restée dure, froide, sèche, et curieusement «inhumaine».

Ces forces primitives faisaient quelques «roseaux pensants» parmi les rares humains qui étaient sensibles à l'un ou à l'auttre des *univers intérieurs* qu'elles explorent. La lumière qui nous rend *SENSIBLES en même temps qu'INTELLIGIBLES* ces deux univers naguère incompatibles n'a pas jailli de la confrontation de ces forces, mais de leur *coordination*, de leurs *interactions,* et de leur *AUTOREGULATION*. Et la pensée transcendantale qui a mûri la logique n'a eu d'origine que celle-là. C'est elle qui nous permet d'inviter nos étudiants à assister, sans explications interminables, à la «pluie de miracles» qu'un seul pas franchi sur le terrain d'une logique mûrie suffit à provoquer.

L'inconscient indéfiniment faillible a valu à notre espèce, et à elle seulement, le désastreux privilège de croire vraies des choses fausses et de croire fausses des choses vraies. Ce pouvoir est indéniablement le nôtre, et nul ne saurait contester que les humains n'ont jamais cessé d'en user libéralement. Substitué à l'instinct qui dote toutes les autres espèces d'une infaillibilité *innée,* l'INCONSCIENT EST LE MAL SOUVERAIN : celui qui a valu aux humains TOUTES LEURS ERREURS ET TOUS LEURS MALHEURS sans aucune exception. L'inconscient est notre bourreau, notre ennemi numéro 1, notre seul ennemi.

Mais, selon BERNARD, *«prendre conscience d'une chose, c'est cesser d'en être inconscient»* (P. 6/?). Puis il demande : *«en bonne logique* (sous entendu en logique «mûre») *qu'est-on bel et bien CONTRAINT d'en conclure ?…»* A lui de nous montrer en images les conclusions qui s'imposent à tous ceux qui *consentent* à mûrir. Mais, à ceux qui *préfèrent* rester des enfants aveuglés par nos traditions, ces images restent invisibles et les conclusions qu'elles entraînent ne se laissent pas embrasser.

BERNARD

Quelques «déductions» *s'imposent* en effet à ceux qui prettent leur attention aux «données» d'un problème. Une «chaîne logique» se forge en eux, dont les maillons ne peuvent être -si leur logique est bonne- que des évidences primaires, des «lapalissades». Cette démarche est solide, mais ce n'est pas à ce niveau -à cette ALTITUDE- que jaillissent les miracles.

Les CONCLUSIONS de ceux qui *réfléchissent* la tragédie, dite «EVOLUTION», que les hommes ont vécue et dont nous vivons en ce moment une phase critique, ne s'*imposent* à personne. Elles emportent l'ADHESION des hommes «réfléchis» aussi irrésistiblement qu'un raz de marée transporte un fétu de paille. Elles les emportent tout entiers : tête, coeur, âme et tripes *unifiés* au point de se confondre et de former ensemble un homme à part entière d'humanité, un homme achevé, un homme *original,* qui diffère de tous les autres dans chacune de ses pensées autant que dans ses empreintes digitales. Rien de pareil ne s'étant jamais produit, toute discussion qui prendrait appui sur une logique périmée ou sur des précédents inexistants serait vaine.

MEDICUS

Le cas des mystiques semble apparenté à celui-là. D'autres aventures intérieures éblouissantes, dites «paroxystiques», ont reçu une grande attention aux Etats Unis depuis qu'Abraham MASLOW en a souligné l'importance et la fréquence. Toutes ont deux caractères constants : elles «emportent l'adhésion» de ceux qui les ont vécues, et leur laissent le souvenir d'un *«jaillissement de lumière cosmique»* accompagné d'une *«exploration du bonheur»*. Leur cas est manifestement très voisin de celui des personnes que vous dites «réfléchies» sans nous apprendre pourquoi elles le sont et comment elles le sont devenues.

BERNARD

Ces similitudes superficielles mettent en relief la différence qui OPPOSE la «réflexion transcendantale», phénomène spécifique, aux «illuminations» individuelles restées inexpliquées. Personne n'invite les psychologues à nous apprendre pourquoi un mystique est mystique ni comment il l'est devenu. Les stimuli chimiques utilisés pour obtenir des effets similaires (L.S.D., mescaline et autres stupéfiants) ne nous ont rien appris, sinon qu'il est imprudent d'y recourir. En posant cette question, MEDICUS s'est trouvé mettre le doigt sur une plaie qui n'a céssé de s'envenimer depuis que nos religions ont cessé de pourvoir à nos besoins d'ABSOLU SUBJECTIF : nous sommes restés seuls, abandonnés à nous-mêmes, impuissants à nous défendre du mal dont l'humanité se meurt dans les convulsions auxquelles nous assistons, désespérément impuissants à comprendre ce qui nous arrive.

«Faites-nous comprendre, Seigneur, les voies de la Providence !» suppliait Marmeladov. Le ciel était sourd à ses prières, mais il restait assez de religion à cet homme malheureux pour lui laisser de l'espoir : *«Un jour nous comprendrons TOUT !»*

Aux temps où un Père omnipuissant, omniscient, et OMNIPRESENT veillait sur eux, les hommes n'étaient jamais seuls, jamais abandonnés. Leurs mérites étaient récompensés au ciel. Leurs «péchés» étaient punis et pardonnés. Leurs souffrances étaient des «épreuves» dont le ciel les dédommageait. Tout avait un sens. Rien n'était désespérant.

Aujourd'hui rien ne *saurait* avoir aucun sens et tout est si désespéré qu'il devient chaque jour plus impossible d'espérer quoi que ce soit de l'information scientifique aberrante (issue des travaux de Maxwell et Boltzmann) qui a substitué le HASARD (*4) -c'est-à-dire le NEANT- à l'ORDRE UNIVERSEL. Cette substitution, qui nous a valu une avalanche de calamités, est si ABSURDE qu'il est *stupide* de prendre appui sur elle pour DESESPERER de quoi que ce soit et, par-dessus tout, des destins d'une espèce dotée du cerveau d'Homo sapiens. C'est parce que Léon-David Steiner s'est rendu à cette évidence que, dès 193O, il était devenu possible aux humains de commencer à se servir de leur intelligence au lieu de l'anéantir ou de s'en désservir.

Mais les temps sont changés. En 1979 le ciel a cessé d'être sourd à nos prières. Le «silence effrayant des espaces infinis» a pris fin en même temps que l'indifférence à nos souffrances d'un univers devenu plus humain qu'aucun homme. Et les merveilles que les poètes et les prêtres DEVAIENT être seuls à chanter -la liberté des hommes était à ce prix- éclatent dans une polyphonie où prennent part toutes les choses intemporelles qui SONT et ont toujours été, et toutes celles qui existent et qui existeront : PREVISIBLES désormais, elles

peuvent être pré-vues, pré-senties, pré-imaginées et pré-VECUES en imagination.

HUBERT

Bravo ! Vous avez fait naître en moi une pure merveille : un solide dégoût de l'Utopie, c'est-à-dire des «Merveilles à Venir». Je n'en pourrais avaler une de plus tant que vous n'en aurez montré d'actuelles, qui puissent se mettre sous la dent.

BERNARD

Le moment est venu de regarder la première. Elle est à la portée de toutes les bourses : «*«Prendre conscience d'une chose, c'est cesser d'en être inconscient»*. Nous devrions cette découverte à M. de La Palisse si l'inconscient avait été à la mode au XVIe siècle. Mais, lorsque *-sans penser à autre chose en même temps-* nous accordons à cette lapalissade ne serait-ce qu'une minute d'attention, une chaîne logique s'impose à nous en se forgeant elle-même dans notre conscience : *«Prendre conscience de quoi que ce soit, c'est étrécir d'autant l'empire -l'EMPRISE sur nous- de la pensée inconsciente et c'est ELARGIR d'autant le royaume de la CONSCIENCE HUMAINE. C'est donc faire un pas vers le REGNE DE L'HOMME SUR LUI-MEME. Bref vers la LIBERTE.*

HUBERT

J'admets que le «règne de l'Homme sur lui-même» serait une grande merveille. Mais dans combien de millions d'années est-il «à Venir» ?

PHILIPPE

Pour répondre à cette question, voici une merveille à déguster chaude. Depuis que Freud a découvert l'INCONSCIENT et l'a mis à la mode, PERSONNE ne s'est montré capable de gagner une ALTITUDE favorable à la germination des lapalissades, et M. de La Palisse N'A PAS EU D'HERITIERS LEGITIMES. Cet homme immortel n'a pu se reproduire honorablement faute de s'être trouvé une femme légitime. Après avoir dégusté cette merveille, hâtons-nous d'admirer celles qui, sous forme de *déductions fausses*, sont nées d'un commerce furtif de ce célibataire avec des prostituées dont le père était Sigmund Freud. Il appartient à PIERRE, qui s'est spécialisé dans le dépistage des affaires louches et l'identification des personnes qui ont eu soin de s'en rendre ELLES-MEMES *merveilleusement coupables.*

PIERRE

La plus merveilleuse des merveillles est l'aptitude, acquise au cours des âges par une espèce *née* infaillible, à croire vraies des choses fausses , puis à multiplier ses erreurs en ELABORANT SES CROYANCES. C'est donc dans ses erreurs que son génie devait se révéler le plus merveilleusement. Nous pouvons admirer sans crainte de nous tromper l'enchaînement de déductions plus ou moins conscientes (et critiquées beaucoup moins que plus) qui nous ont entraînés dans le marécage de nos folies. Elles ont résulté d'une INATTENTION CREATRICE DE SOUFFRANCES QUI ONT MURI LES HOMMES, MAIS NE PEUVENT PLUS QUE LES POURRIR. Voici comment, faute d'une minute d'attention accordée *-sans penser à autre chose en même temps-* à la signification *précise* du mot «inconscient», les théoriciens de la psychanalyse ont emprisonné l'Occident dans une *«situation intolérable qui met en fuite les hommes et les chats s'ils en découvrent l'issue»* (Rubicon, p.210).

«Schopenhauer avait découvert avant Freud (déclarent-ils) *que notre conscience ne commande ni à nos actes ni à notre pensée. Nous sommes inconscients de ce qu nous faisons, pensons, sentons et, par-dessus tous, de ce que nous voulons VRAIMENT. Loin de régner sur les hommes, la conscience est la servante de l'INCONSCIENT. Elle sert à DEGUISER en être humain l''animal cruel et libidineux qui nous habite. Elle le flatte, le trompe et le cajole pour le «posséder» mieux. Mais notre vrai maître est l'INCONSCIENT. C'est l''*inconscient *qui nous fait faire ce que nous faisons, penser ce que nous pensons, vouloir ce que nous voulons, et nous plaire aux choses qui LUI plaisent …»*

Qu'est-on bel et bien contraint d'en déduire ?

PHILIPPE

Que notre Inconscient est le Diable en personne : la substitution du HASARD au BON DIEU lui a plu. Et il se délecte de nos progrès dans l'art de tuer tout ce qui vit et de détruire tout le reste.

PIERRE

Aucune superstition dévoreuse d'hommes *sacrifiés* aux dieux pour apaiser leur colère et acheter leur bienveillance n'est venue à la cheville de la religion *synthétique* qui CONSACRE les hommes au pire Diable possible. L'INCONSCIENT ne se contente pas de nous hanter, nous envoûter, nous posséder et de nous habiter : il nous CONSTITUE ! Il fait de nous le diable lui-même, le créateur du Mal dans un monde créé par le Hasard qui nous tient lieu de Dieu protecteur. Puis, un beau matin, on nous apprend -Freud ne le savait pas encore- ce que l'INCONSCIENT nous veut. Il ne lui suffit pas de nous dévoyer, de nous «perdre» et de nous torturer. Ce qu'il veut, c'est notre disparition, c'est l'extinction de notre espèce. Ni plus, ni moins. Que *peut* signifier cette histoire de fous ? De quoi *peut*-il s'agir ?

PHILIPPE

Vous l'avez dit vous-même : d'un rien d'INATTENTION. Mais, au train où nous allons, nous disparaîtrions quelques milliers de siècles avant de l'avoir appris si notre ami La Palisse ne nous l'avait dit quelques trois siècles avant de l'avoir su lui-même. Il prodiguait à tous ceux qu'il rencontrait une information intemporelle valable pour l'Eternité : «L'INTEMPERANT» (disait-il) «est une *personne* qui jouit et patît d'une *absence* de tempérance». Il est douloureux d'avoir à constater que cet enseignement s'est perdu. Si un seul psychologue avait conservé le souvenir de cette vérité éternelle ou l'avait découverte lui-même, Homo sapiens aurait échappé à une *acculturation* destructive, meurtrière et suicidaire. Nous ne tuerions pas tout ce qui vit, ne détruirions pas tout le reste et n'éprouverions aucun besoin de faire de la science une machine à créer d'abord, puis à déifier un néant plus nul et plus nocif que le hasard : l'ABSENCE DU REEL.

En déifiant le néant, les sciences dites «naturelles», la physique en tête, ont détruit en nous non seulement tout espoir d'acquérir une sensibilité naturelle aux signaux de notre environnement EXTERIEUR, mais de retrouver le peu qu'en avaient les générations nourries des religions naïves de nos pères au lieu de celles, synthétiques, qui se veulent (et se croient) scientifiques. En déifiant l'ABSENCE d'une conscience qui n'est et ne peut jamais être absente, nos sciences dites «humaines», psychologie en tête, ont détruit tout entier notre univers

INTERIEUR. Elles ont prétendu à apaiser notre soif de PERFECTION en contraignant les hommes à se prosterner devant la stupidité PARFAITE, la stupidité ABSOLUE. Elles ont fait de nous DES DIEUX A PART ENTIERE DE STUPIDITE-PLUS-QUE-PARFAITE : LA STUPIDITE SCIENTIFORME (*5) CUMULATIVE ET AUTOPERFECTIONNANTE PAR ACCUMULATION.

MEDICUS

D'accord sur votre «lapalissade» mais cette discussion ne m'intéresse pas. Je n'ai pas le goût des vues de l'esprit ni le temps de m'y amuser. Psychothérapeute de métier, j'envie les optimistes capables de croire qu'une définition de l'inconscient puisse guérir des malades. La plupart des miens se moquent si bien des définitions qu'ils ignorent leur existence. Ils savent qu'une table est une table, une brique une brique, et ça leur suffit.

BERNARD

C'est dire combien la prudence s'impose. Malades ou bien portants, les hommes attentifs à préciser le contenu de nos mots sont si rares que ce souci incombe nécessairement aux éducateurs et aux médecins. Dire, comme font couramment les psychologues : «L'inconscient -voire *notre* (!) inconscient- nous trompe, nous joue des tours, nous fait faire ceci ou cela, c'est installer chez ceux qui écoutent ce langage une *personnalité* étrangère à eux. C'est en faire des obsédés, des «possédés», réduits, comme au temps des «diableries» médiévales, à *exorciser* des démons qui ne se laissent pas déloger par une psychanalyse qui, après les avoir créés, les a installés en nous, et contre lesquels les malades et les adolescents sont sans défense.

Or la définition attentive d'un seul mot suffit à faire un «miracle» triple. Définie : «*Absence* de conscience d'une part plus ou moins grande du *réel*», l'INCONSCIENCE exorcise l'INCONSCIENT, met en fuite ses démons, et nous impose d'elle-même, sans autre autorité que celle des mots, en deux *déductions inévitables,* la solution à la fois infaillible, immédiate et définitive de tous nos problèmes psychologiques et pédagogiques, le tout au prix de cinq minutes d'une attention *attentive.* Pourrait-on souhaiter plus de la définitoin d'un seul mot ?

PHILIPPE

C'était tout aussi vrai hier qu'aujourd'hui. Mais ce triple miracle semblait si lointain qu'il y avait de quoi hurler de rire ! C'était le seul moyen de tenir le coup, de faire face à une tragédie trop cruelle pour être vécue «sérieusement» sans en mourrir de tristesse et de dégoût, mais assez cocasse pour se transformer d'elle-même en farce énorme lorsqu'on la regarde attentivement. Le spectacle offert par la poignée d'inconscients qui mènent ce jeu cruel est irrésistible. Enflés comme les grenouilles de la fable, ils se réunissent en «sommets» pour se répandre, avec toute la pompe imaginable, en discours *sincèrement* absurdes et en actes *ostensiblement* idiots ! Pour n'en citer qu'un exemple bénin, on les a vus «organiser» la lutte de l'Occident contre le chômage. On les a vus se donner des airs doctes, graves, soucieux, et «faire l'important» tout leur soûl pour se rallier comme un seul homme à une «politique économique» dont l'effet à la fois *infaillible, immédiat* et *permanent* est la multiplication d'un nombre indéfiniment croissant de chômeurs professionnels. *(Aux étudiants)* Le moyen, s'il vous plaît, de n'en pas hurler de rire pour échapper au risque d'étouffer de rage ? Encore est-ce moins que rien. Si nous osions accorder une minute d'attention aux activités de n'importe quel ministre,

président, recteur ou professeur penché sur les problèmes de l'Education (nationale ou non), nous tomberions en pâmoison.

Depuis l'émergence de la pensée transcendantale, nous n'en sommes plus là. La puissance des MOYENS D'ACTION de ceux qui s'opposent à ces pitreries est centuplée, et il n'y a plus à faire qu'une chose : nous retrousser les manches et nous mettre à la besogne : donner tout de suite et redonner tous les jours *tout ce que nous possédons* pour abréger les souffrances IMBECILES infligées en toute innocence à QUATRE MILLIARDS D'ORPHELINS par une poignée d'inconscients rompus aux techniques du génocide technologique. Or il existe désormais un nombre illimité de moyens de rendre impossible la poursuite de ce programme. Il ne reste qu'à provoquer leur diffusion rapide et, avec la complicité de nos étudiants, ce problème-ci a cessé d'être à peu près insoluble. Retroussons-nous, *(aux étudiants)* retroussez-vous les manches, et mettons-nous à l'ouvrage.

BERNARD

Jetons-nous y *hic et nunc*, à tête, à corps et à coeur perdus ! Regardons s'IMAGER elles-mêmes, au prix d'une définition attentive suivie de quelques déductions *inévitables*, et sans avoir à lever le petit doigt, l'élucidation et la solution simultanées d'un problème qui n'a jamais reçu le moindre début de solution ni de défition supportable : celui de l'EDUCATION. Nous assisterons en même temps au PIRE DESASTRE POSSIBLE, mais sans lequel les «voies de la Providence» seraient restées impénétrables, et les destins qu'«Elle» a machinés pour nous inaccessibles. Les animaux atteignent les «fins» de la nature sans les connaître et sans le savoir. Les hommes ne seraient ni libres ni «humains» s'ils le pouvaient.

La substitution de l'*inconscienCE* à l'*inconscienT* suffit à contraindre l'éducateur -qu'est aussi le psychothérapeute- à faire face aux réalités de son métier : l'enfant (ou le patient) JOUISSENT et PATISSENT de leur INCONSCIENCE d'une part plus ou moins grande du REEL. Si l'éducateur n'est pas le pire abruti imaginable, il se voit bel et bien contraint de se poser deux questions initiales :

1.Quels sont les éléments d'information qui manquent le plus à ses élèves pour être rendus capables d'apprendre, et de *retenir* les choses qui lui sont enseignées ? Ou, dans le cas du thérapeute, qui manquent le plus à ses patients pour qu'ils se laissent guérir ? Il n'en faut pas davantage pour soupçonner élèves et patients d'une tendance à rejeter l'information qui les prive d'une jouissance, et à accueillir celle qui les soulage d'une souffrance.

2.Quelles choses convient-il d'enseigner ? De quelles absurdités est-il le plus urgent d'expurger nos programmes scolaires pour surmonter les résistances croissantes, le mépris et même les haines opposées à ses éducateurs (qui les attisent eux-mêmes) par la jeunesse contemporaine ?

BERNARD

Les réponses qui s'imposent à ces deux questions ne sont que trop certaines. L'Educateur qui leur accorde quelques minutes de réflexion attentive se voit catapulté séance tenante au pied d'un mur que rien n'ébranlera jamais. S'il a la moindre connaissance de ce qui distingue les humains des autres

organismes vivants, il sait que deux HERITIERS cohabitent en ses élèves. Le premier a reçu dans ses gènes l'infomation *innée*, accumulée au cours des âges par tous les organismes dont il est issu. Accumulée, en un mot, par la Vie. Ce *patrimoine génétique* est indestructible. C'est lui qui a valu à Müllerchen une *imprégnation* (holographique) de ses réponses automatiques aux stimuli de son environnement et les comportements stéréotypés qui la conduisaient à «bon port». Mais, si incroyable que ce puisse sembler, des expériences réalisées aux Etats-Unis ont montré que l'information culturelle peut être plus puissante, plus *déterminante,* que l'information innée. L'information *imprimée* a quelques milliers de rats par le biologiste qui s'est chargé de leur EDUCATION s'est révélé le pouvoir d'imposer le silence à la nature !

EDUQUER un enfant, un humain adulte ou un animal, c'est lui communiquer de l'information culturelle en provoquant en lui une IMPRESSION. Or l'information culturelle imprimée dans la MEMOIRE de l'EDUQUE est rendue durable par la REPETITION, par l'HABITUATION.

La catastrophe finale

EDUQUER, C'EST PROVOQUER L'ACQUISITION D'HABITUDES. TOUT CE QUI PROVOQUE L'ACQUISITION D'HABITUDES EST UNE EDUCATION. CULTIVER, C'EST EXPLOITER DES HABITUDES.

Comme tous ceux qui entrent dans cet enfer, laissons toute espérance : le patrimoine culturel des humains est fait tout entier d'habitudes dont ils sont aussi impuissants à se dépouiller eux-mêmes qu'à se laisser dépouiller : vingt ans ne nous ont pas suffi pour nous déshabituer de nos minables «anciens francs», si vierges soient-ils d'attaches passionnelles. Quelle ombre de chance y aurait-il pour qui que ce soit de déshabituer en moins de vingt ans, quatre milliards d'orphelins de leurs réflexes multimillénaires ? De substituer en eux les habitudes de la symbiose à celles de l'antibiose, l'amour à la haine, le goût d'aider à celui de tuer, le besoin de collaborer à celui de rivaliser ?

Le plus «surdivin» des miracles possibles et impossibles n'y suffirait pas. Il ne nous reste à faire que trois choses : laisser toute espérance, cesser de dormir debout et aller nous coucher !

PIERRE

Dressons-nous, au contraire, sur la pointe des pieds pour montrer que cet impossible miracle s'est fait sans qu'aucun homme n'y ait été pour rien : LA PENSEE TRANSCENDANTALE ANEANTIT LES SERVITUDES DE L'HABITUDE COMME NOS CAUCHEMARS S'EVANOUISSENT DES L'AURORE.

PHILIPPE

Pour éviter à nos étudiants le désagrément de se mettre au garde à vous, ou à genoux, il faut les préparer à ce qui pourrait être, pour certains, une déconvenue : ce miracle «surdivin» n'a rien de solennel, de «sacré», de pompeux, de propre à inspirer la révérence ni imposer le

respect : l'émergence de la pensée transcendantale est celle du «BETE COMME CHOU» ! Elle se produit spontanément aux ALTITUDES favorables à la germination et la croissance des lapalissades.

PIERRE

Cela n'y change rien. Cette forme *infaillible* de la pensée est à peu près inaccessible à ceux qui n'ont pas gagné ces altitudes. Mais, dès à présent, la plupart de nos étudiants peuvent voir, comprendre et sentir, dans leur propre réponses au 6e questionnaire, des choses qu'ils ne pourraient saisir s'ils wqne les avaient vécues, même malgré eux. Qu'ils veuillent bien jeter d'abord un coup d'oeil sur un miracle SENSIBLE que, la logique, à elle-seule, fait pour nous lorsque, *réfléchie,* elle reflète la plus grandiose et PARFAITE histoire d'amour jamais contée : *l'histoire naturelle de l'amour universel.*

Reprenons une lapalissade qui, comme les autres, a germé et s'est enracinée sur le terrain de l'*absolu.* C'est pourquoi elles sont toujours infaillibles, incontestables. Mais celle-ci nous a crevé les yeux tous les jours sans que nul ne l'ait jamais vue : *prendre conscience d'une chose, c'est cesser d'en être inconscient».* Or prendre conscience de cette vérité absolue, n'est-ce pas se voir «bel et bien contraint» d'en conclure que la nature a taillé le Malheur, et *tous les malheurs de l'humanité,* dans une «Peau de Chagrin» ? Chaque fois qu'un homme prend conscience d'une chose, il étrécit l'empire du Malheur, élargit le royaume du Bonheur, et réduit le temps qui nous sépare du «paradis *trouvé».* L'inconscience des hommes est donc évanescente. Notre vrai, notre *seul* cauchemar se dissipe lorsque l'enfance de l'humanité cède la place à sa maturité (*6). Et nous voilà bel et bien contraints par une logique qui, loin d'être «froide», est douce et assez chaude pour nous réchauffer le coeur, de constater que, dès le PRINCIPE de toutes choses, leur PERFECTION -leur *imperfectibilité*- exclut toute amélioration, toute intervention. La nature s'est condamnée elle-même à imposer aux humains la nécessité, et à leur donner la possibilité, de se libérer eux-mêmes en ELABORANRT leurs propres «miracles».

PHILIPPE

«De par Lui-même, défense à Dieu
De faire miracle sous Nos cieux …»

PIERRE

Sans doute la PERFECTION de l'Univers a-t-elle commencé à devenir non seulement *évidente* à la plupart de nos étudiants, mais *perceptible. Leur sensibilité au réel s'est éveillée et les signaux de l'Univers humain commencent à leur parvenir.* Bref une destinée humaine *consciente* -et dès lors le BONHEUR- ont commencé à leur devenir accessibles. La «pensée transcendantale» est le premier fruit de la maturation de notre espèce. Aucun de nous n'est pour rien dans son émergence, mais quiconque mûrit y gagne TOUT, cependant que l'immense majorité de nos contemporains peuvent encore -PAR HABITUDE- se refuser tout, se refuser à tout, se refuser à tous.

PHILIPPE

La plupart peuvent si bien se refuser tout et tout refuser à tout le monde dans l'exercice d'habitudes tenaces comme le diable qu'ils offrent un spectacle hallucinant à ceux qui les

regardent faire. Par habitude, des organismes riches de neurones par milliards restent bêtes et méchants comme le diable. Par habitude, ils vivent en imbéciles et meurent idiots. Par habitude, ils vivent mille morts plutôt qu'une et meurent sans avoir vécu. Brouillés par habitude avec M. de La Palisse, ils ne comprennent rien, ne voient rien, ne sentent rien. Ne sachant pas (notamment) que, «prendre conscience d'une chose c'est cesser d'en être inconscient», ils ne prennent conscience de rien et restent inconscients de tout. *(Aux étudiants)* Ne vous y trompez pas, ç'a été votre cas comme celui de nous tous. Pendant des mois encore, vous resterez exposés aux envoûtements de l'HABITUDE. Ceux qui ne parviennent pas à s'y soustraire restent toute leur vie les esclaves de leurs toutes-puissantes habitudes. Ne vous effrayez pas : il y a des antidotes à ce poison. L'heure de la libération de notre espèce a sonné et les moyens d'échapper à nos servitudes *spécifiques* se renforcent de jour en jour. Le plus infaillible est l'HABITUATION qui -ne l'oublions pas- est le mécanisme *unique* de l'éducation et de l'*autoéducation*. Ce cours vous habituera à prendre l'habitude de ne pas PENSER PAR HABITUDE (*7). *Chaque fois que nous pensons à une chose, il nous faut OUBLIER ce que nous en pensions la fois d'avant.* Est-il besoin de dire que l'ORIGINALITE et la LIBERTE, qui font tout le prix, toutes les joies, tout l'amour et tout le bonheur de la vie, sont à ce prix ? Si vous ne le saviez pas, réfléchissez-y *attentivement : vous serez bel et bien CONTRAINTS de VOUS l'apprendre, de vous l'enseigner à vous-mêmes.*

PIERRE

C'est l'histoire *parfaite* de l'amour *parfait.* Nous sommes -enfin- prêts à la raconter. Mais pour la comprendre, il faut en VOIR l'image. Il faut gagner assez l'altitude pour la prendre tout entière dans le champ de sa vision . Autrement dit, en prendre une vue *panoramique.* Débarrassés aussitôt de toute nécessité de s'attacher aux détails de l'IMAGE GLOBALE qui frappe nos yeux, nous ne pouvons plus nous empêcher d'en percevoir le *sens* dans la double acception de ce mot : la direction et la signification (*8). (*Aux étudiants)* En jetant un coup d'oeil panoramique sur les anecdotes qui viennnent d'être racontées, vous constaterez que la compréhension et les savoirs résultent spontanément de l'interpénétration de ces éléments d'information lorsqu'ils sont réunis dans une seule et même image. Ils se clarifient et se renforcent l'un l'autre.

HUBERT Je m'en pourlèche d'avance les babines. Comptez sur moi pour applaudir des pieds et des mains lorsqu'un panorama des mathématiques de Boltzmann et Maxwell m'aura valu la compréhension et la connaissance de ces merveilles.

PHILIPPE

Bravo ! Vous avez mis dans le mille. L'irrésistible attrait et le pouvoir corrupteur de ces mathématiques probabilistes est la plus significative des merveilles scientifiques du siècle dernier. Qu'on me tranche le col si, après en avoir pris un aperçu panoramique, vous parvenez à vous empêcher d'en VOIR la signification sans nul besoin de vous embarrasser des équations qui, aujourd'hui encore, règnent en souveraines *légitimes* sur la mécanique des fluides.

Un coup d'oeil sur les joyeusetés et les horreurs qui se sont abattues sur nos sciences au siècle dernier pour aboutir aux rigolades énormes et aux abominations sans nom qu'il aura fallu pour faire lâcher prise à l'aristocratie de la *stupidité-plus-que-parfaite* est une chose

instructive. Cette poignée d'aristocrates sont parvenus à faire crever de misère quelques dizaines de millions d'hommes en créant une pénurie artificielle au sein de l'abondance. Mais cet exploit est négligeable. Les regarder faire ces temps-ci, c'est constater qu'ils s'emploient à la préparation d'un immense écrabouillis d'hommes, de femmes et d'enfants par centaines de millions, voire d'un peu plus de quatre milliards si rien ne foire dans leurs mécaniques et si les ordinateurs prêtent vie à cette minuscule aristocratie.

Mais un deuxième coup d'oeil révèle QU'ELLE NE SAIT PAS CE QU'ELLE FAIT ET QU'ELLE NE LE FERAIT PAS SI ELLE LE SAVAIT, PAR LA PUISSANTE RAISON QU'ELLE S'ECRABOUILLERAIT ELLE-MEME EN TOUTE PRIORITE. Or, CELA, oui, beaucoup le savent déjà. Il n'est jusqu'à Sa Majesté l'Empereur Bokassa que ce soupçon n'ait effleuré. Les derniers aristocrates qui en soient indemnes sont ceux qui ont mis Allah dans leur camp. On comprend la perplexité de Montesquieu : *«Comment peut-on être Persan ?»* La leçon 3 bis a répondu à cette question. Mais celle qui compte est restée sans réponse : *«Comment pouvons-nous CESSER d'être ce que nous sommes» ?* Ou plus précisément, *«Comment puis-je cesser d'être MOI ? »* L'objet de la présente leçon est d'apporter à nos étudiants une réponse pratique à cette question-ci : comment acquérir une HABITUDE merveilleusement «goûteuse» ? Comment «prendre goût» aux panoramas ?

BERNARD

Jetons un coup d'oeil sur ce qui s'est passé sur notre planète il y a quelque deux cent ans. A peine né, l'Homme industrialisé a été soumis à des pressions sociales intolérables. Il lui a fallu s'adapter à une guerre à mort contre des machines qu'il avait inventées mais dont il ne soupçonnait pas la *prépondérance*, pourtant spectaculaire au siècle dernier. Elles brutalisaient ostensiblement les classes dominées, mais celles-ci étaient seules à s'en plaindre. Les dominants s'en félicitaient et semblaient avoir de bonnes raisons d'en être satisfaits : elles multipliaient leur puissance avant d'avoir multiplié assez la leur propre pour anéantir celles des industriels, comme elles ont fait bientôt derrière les rideaux de fer, et semblent prêtes à faire partout ailleurs.

Très coûteuse au siècle dernier, les machines étaient entourées d'égards et de soins que nul n'aurait rêvé donner à des hommes dont le travail ne coûtait presque rien. C'est au «prix» des choses que se mesurait leur «valeur», et c'est à leurs «prix de revient» que le rapport des forces des classes dominantes et dominées s'est mesuré jusqu'au jour où ces dernières se sont trouvées en état de contre-attaquer leurs employeurs -pour leur malheur à tous- sur le terrain *politique* au lieu de *biologique.*

Mais ce n'est pas au niveau où «valeur» et «prix» sont synonymes que se situe la tragédie dont nous semblons être les acteurs et les spectateurs : l'adaptation de l'Homme à la puissance des machines qu'il a inventées en obéissant à ses instincts *animaux,* et dans sa méconnaissance -son inconscience- des besoins de l'espèce *humaine.* Le «Grand Spectacle» que nous nous offrons est fait de ce contraste, et c'est ce spectacle qu'il nous faut regarder pour VOIR ce qui nous est arrivé et pour COMPRENDRE en une fraction de seconde les péripéties -incompréhensibles quand elles sont racontées sous forme d'anecdotes- de l'AVENTURE FEERIQUE vécue tous les jours de leur vie par tous les Occidentaux sans qu'ils en récoltent la moindre joie.

PHILIPPE

Comment en récolteraient-ils ? Un rien d'inattention suffit pour déguiser en *menaces* les promesses d'une aventure catractérisée par l'énormité des forces qu'elle *utilise* (au sens de «rendre utile»). Sollicités de tous côtés par mille faux-semblants chatoyants -la «créativité» des publicitaires est torentielle et leur insensibilité à la vérité himalayenne- les Occidentaux ne peuvent arrêter leur attention sur RIEN. Comment n'auraient-ils peur de TOUT ? Ils ont peur avant tout de manquer de tout, même de PETROLE !! *(Aux étudiants)* Nous vous promettons, comme nous avons promis à Ambroise il y a onze ans, qu'on ne vous y prendra plus ! Vous serez débarrassés à jamais de vos peurs quand vous aurez admiré, toutes nues, les TROIS PERSONNES responsables du Grand Spectacle que nous nous jouons sans cesse, et ne récoltons jamais que des coups, et la peur de coups toujours pires. Regardons faire ces trois personnes lorsque, au siècle dernier, elles ont machiné un spectacle qui dure encore : la trahison de toutes les sciences par tous les hommes de science.

BERNARD

Cet évènement, et les péripéties du drame qui est à son origine, doivent être dits «historiques» bien qu'ils soient restés trop vivants pour s'être accomodés d'une place dans les comptes rendus nécrologiques que sont la plupart des manuels d'histoire. Les historiens n'y font aucune allusion et peu de scientifiques prennent un recul suffisant -gagnent assez d'altitude- pour embrasser dans le champ de leur vision un aperçu compréhensif (*9) des personnes en cause. Même les physiciens familiarisés avec les mathématiques du probabilisme n'en voient pas les limites et sont inconscients de leur impact sur l'Histoire de l'Humanité.

PHILIPPE

A ma connaisance Prigogine a été seul a rendre justice à Boltzmann et Maxwell. Mais il n'a pas, que je sache, identifié les coupables de la trahison scandaleuse des clercs scientifiques.

BERNARD

Nul n'aurait pu les identifier avant d'avoir pris conscience de la CAUSE UNIQUE de la «crise de croissance» qui se dénoue aujourd'hui après avoir entraîné l'humanité à un cheveu du suicide. Un FAIT brutal et grossier, visible à des milliers de lieues - mais qui se voit mal sur les lieux où il se produit- a brutalisé l'Occident. Il exige, sous peine de mort immédiate, l'INVERSION d'habitudes mentales acquises par *tous* les humains sous tous les cieux depuis des millénaires, et entretenues pendant des centaines de millénaires ! Ce phénomène perturbateur ne pourrait passer inaperçu d'aucun observateur qui ait pris une altitude suffisante pour échapper au risque d'éveiller ses passions en prenant parti pour les «bons» et contre les «méchants» ou vice versa. Aussi semble-t-il incroyable qu'il ait pu se trouver UN SEUL économiste, sociologue ou psychologue professionnels pour ne PAS s'apercevoir qu'en quelques années, l'humanité s'est enrichie d'un nombre potentiellement illimité d'ESCLAVES MECANIQUES. Ce qui , en revanche est hautement significatif, c'est qu'il ne s'en soit trouvé AUCUN -pas un seul- pour ouvrir les yeux à cette innovation ! Les statistiques, qui portent sur des centaines de milliers de personnes et significatives à cent pour cent, ont mis les chercheurs du C.I.E.B.S. sur la piste des «coupables». Qu'on ne s'en étonne pas : il était peu probable que la *significativité* de ces statistiques fût dépourvue de toute … *signification !*

BERNARD

Sans un aperçu de ce qu'il advint à l'Homme le jour où naquit une espèce «maudite», dépouilléee des instincts sociaux de ses ancêtres animaux et acculée à la nécessité de se *socialiser* elle-même du moins mal qu'elle pourrait, les mésaventures des savants, des psychologues et des industriels du siècle dernier sont incompréhensibles.

A peine née, l'humanité s'est trouvée dans la nécessité, pour survivre, de *politiser* ses sociétés par les moyens, devenus classiques, mais qu'il lui a fallu découvrir, perfectionner, infliger et subir, de la politique dite «humaine» : la force, la ruse, l'intimidation, la tromperie, la corruption, l'excitation des convoitises, des rancoeurs et des haines, l'exploitation de la stupidité et du sado-masochisme des masses, la culture de l'éloquence émotionnelle, le contrôle des mass-media, etc. Bref par tous les moyens que nos yeux voient et nos oreilles entendent tous les jours.

PHILIPPE

Ce premier coup d'oeil panoramique éclaire le cas de l'Homme industrialisé : en dotant notre espèce d'esclaves qui obéissent à des ordinateurs, il a déchargé les puissants de toute *nécessité* -sans les débarrasser du*goût*- de traiter leurs contemporains par la force pour en faire des forçats ou par la ruse pour en faire des *endoctrinés*, des intoxiqués, des *crétins conditionnés.* En revanche, l'utilité des prouesses des savants qui ont propagé le probabilisme est beaucoup moins visible, comme aussi celle des performances d'un Sigmund Freud victime d'une passion dévorante pour l'Inconscient, qui ravage notre époque en lui infligeant, en guise de thérapeutique, une crise d'inconscience *aiguë* des propriétés de la conscience humaine.

BERNARD

L'effet de ces anomalies a été de contraindre quelques biologistes à corriger la grave erreur commise par ceux qui constatèrent que l'Homme est vierge des instincts qui *hiérarchisent* les sociétés animales et excluent les insubordinations et les guerres *intestines* -intraspécifiques- qui compromettent notre survie. Ils en conclurent qu'Homo sapiens est dépourvu d'INSTINCTS SOCIAUX, sans s'apercevoir que, loin d'avoir fait une constatation objective, ils avaient énoncé une hypothèse assez absurde pour rendre invisibles les trois «COUPABLES» qui éclairent la bestialité des humains, leur «divinité» et, la chose la plus énorme, la plus inouïe, la plus omniprésente qui ait jamais été : leur ouverture à l'*information transrationnelle* qui provoque les démences *individuelles* et, en vertu d'une régulation homéostatique dont les mécanismes sont encore mal connus, les ajuste aux nécessités de la survie de l'*espèce.*

PIERRE

Victimes et bénéficiaires de leurs passions, les savants du siècle dernier s'en mirent plein la vue les uns aux autres et se rendirent aveugles à la plus éclatante des merveilles : LA PERFECTION «SUR-ANIMALE» DES INSTINCTS DU DERNIER-NE DE L'EVOLUTION, QUI ALLAIT AVOIR A FAIRE FACE A DES PROBLEMES SOCIAUX INSOLUBLES ET LES RESOUDRAIT TOUS MALGRE LUI ET CONTRE LUI, MALGRE TOUT ET CONTRE TOUT, MALGRE TOUS ET CONTRE TOUS, PUIS -ENFIN !- AVEC L'UNIVERS ET POUR L'UNIVERS : AVEC TOUS ET POUR TOUS.

BERNARD

C'est sans profit *apparent* que les clercs scientifiques ont commis l'erreur qui les a conduits à une trahison de la science. Est-il besoin d'ajouter que ce ne fut pas sans profit *réel ?* La nature serait une marâtre si une seule des erreurs qu'elle a fait faire (ou laissé faire) au dernier-né de ses fils ne lui avait été profitable. Il s'agissait cette fois d'une erreur immense et immensément dangereuse. Elle ne pouvait nous être qu'immensément profitable. Or aucune erreur ne lui est venue à la cheville pour la richesse de ses moissons. Elle nous a livré la clé d'un monde intelligible où, TELEGUIDE PAR DES INSTINCTS SOCIAUX PLUS INFAILLIBLES, PLUS UNIVERSELS ET PLUS RAFFINES QUE CEUX DES ANIMAUX, L'HOMME QUI PREND CONSCIENCE DE SES POUVOIRS DE CO-CREATEUR RECREE SON PROPRE UNIVERS ET REUNIT LES CONDITIONS D'UNE VIE PLUS HUMAINE, PLUS GENEREUSE ET PLUS BELLE : UNE VIE ASSEZ HUMAINE POUR ETRE BELLE ET ASSEZ BELLE POUR ETRE VRAIE.

Cette erreur immense nous aura libérés en même temps d'un cauchemar : l'inégalité des intelligences et des aptitudes. Elle réhabilite nos erreurs, et ceux qui les commettent, et ceux qui les font commettre, et ceux qui les multiplient et les grossissent en les ELABORANT.

La plus merveilleuse des merveilles est l'aptitude, acquise au cours des âges par une espèce née infaillible, à multiplier et grandir ses erreurs en les élaborant puis à prendre conscience de l'universalité de son propre génie en mesurant l'envergure de ses propres erreurs.

PIERRE

Est-il besoin d'ajouter que cette splendide erreur réhabilite l'*élitisme* en élargissant sa définition ?

HUBERT

Pour un trouble-fête obstiné à garder les pieds sur terre, «l'homme-qui-prend-conscience-de-ses-pouvoirs-de-cocréateur» a un petit défaut : il est invisible ! Montrez-le-moi s'il vous plaît. Il me suffira d'en voir un seul pour croire à l'existence de tous les autres.

PHILIPPE

Vive Hubert ! Il me rend une lueur d'espoir. Si nous ne découvrions aucun co-créateur parmi nos étudiants, nous pourrions échapper aux conséquences d'une réhabilitation des «crétins sanguinaires» et de bien d'autres andouilles pittoresques dont nous avons fait nos choux gras. Les voilà devenus des petits saints et même des grands, déguisés en crétins de toute forme et de toute couleur. Si c'était vrai, notre cours volerait en éclats, nos leçons exigeraient une re-re-rénovation et nous nous verrions contraints de prendre conscience de la nécessité de ré-ré-réajuster nos habitudes mentales aux exigences de notre propre stupidité sainte. Après l'éloge de la Folie, puis celuide la Stupidité Scientifique, il nous faudrait chanter celui de la Connerie Pure et Simple ! *(A ses collègues)* De grâce, gardez-vous de débusquer parmi nos étudiants le moindre spécimen d'homme-qui-a-pris-conscience- de-ses-pouvoirs-de-co-créateur !

PIERRE

Nous n'y sommes pour rien et n'y pouvons rien : ce co-créateur est en train d'émerger chez tous les hommes. Il n'existe pas encore mais il est déjà omniprésent. Nul n'échappera longtemps à la nécessité, aux peines et aux joies d'un enfantement permanent de soi-même, d'une *rénovation* continue. Or, en grec, *novo* = jeune. Il s'agit d'une jeunesse éternelle qui, tous les matins et tous les soirs, nous remet à neuf, aussi vierge d'impuretés surimposées et aussi *original* que l'étaient, au jour de notre naissance, les empreintes innées -digitales notamment- héritées de nos pères. Tout peut les enrichir et compléter. Mais rien ne les altère jamais. *(A ses collègues et aux étudiants)* Ainsi en ont décidé nos destins. Pour vous comme pour nous, le seul choix qui survit à l'émergence de la pensée transcendantale est de rajeunir tant qu'il nous reste un souffle de vie. Ou de récolter les fruits amers de la sénilité avant de mourir de regrets, d'ennui et d'*inutilité.*

MEDICUS

Je regrette de devoir admettre qu'il y a du vrai dans le deuxième terme de cette alternative. La retraite forcée et la médecine obligatoire se sont prêté main-forte, l'une pour devancer l'heure de notre inutilisation, l'autre pour prolonger sans pitié la douloureuse vie des inutiles. Bref pour nous faire crever d'ennui avant de mourir d'inutilité. Mais je ne vois nulle part le moindre indice d'une «remontée» substituée à une «retombée en enfance»! Comme Hubert, je vous demande de nous en montrer un cas.

Entre-temps, expliquez-nous, s'il vous plaît, pourquoi vous avez jugé bon de laisser retomber, comme un soufflé servi froid, un «suspense» laborieusement monté. Vos trois «coupables», qui allaient projeter une lumière dramatique sur des drames terribles, m'avaient émoustillé. Mais vous semblez avoir oublié autant et même plus que moi vos coupables et leurs drames !

BERNARD

Nul n'oubliera jamais les coupables après les avoir vus. Mais nous avons failli oublier de nous les rappeler au bon moment, qui est le dénouement de la crise de croissance d'une humanité qui n'a jamais vécu qu'un seul et même drame et n'a cessé de le vivre à aucun moment : l'expulsion du PARADIS DES ANIMAUUX d'une espèce restée riche d'instincts animaux, et ENRICHIE D'UN INSTINCT D'EVOLUTION qui lui interdit de se SOUMETTRE à ses instincts. Il ne peut pas leur désobéir : ils sont plus forts que lui. Mais il ne peut leur obéir qu'au prix de son humanité, en devenant «bestial». Sa seule ressource est la révolte : il doit les vaincre, s'emparer d'eux en faire des *savoirs.* Bref les *hominiser*. Chassé du paradis des animaux, qui est celui de la SOUMISSION à l'instinct, il est le révolutionnaire prégénital dont le terrible destin est de VAINCRE ses instincts; Il doit SE vaincre et vaincre TOUT pour devenir humain !

PHILIPPE

A dire vrai, nous avons fait semblant d'oublier ces affreux coupables, afin de les garder pour la bonne bouche. *(Aux étudiants)* Vous avez deviné, bien sûr, que ce sont nos INSTINCTS. Quelques-uns sont petits et timides et leurs dégâts sont négligeables. Les grands coupables sont le trio de malfaiteurs bipolaires qui nous habitent tous, ne nous quittent jamais, et dont les forces animent nos actes et déterminent nos moindres gestes. Ils sont responsables de tout ce qui s'est passé et de ce qui va se passer chez les humains. Regardez-les. Vous

comprendrez en une fraction de seconde nos «anecdotes historiques». Qu'on m'étripe avant de m'avoir désossé si vous parvenez à oublier ce trio quand vous l'aurez vu.

1.Il faut citer en premier celui que vous connaissez assez, j'espère, pour vivre avec lui en (presque) bonne intelligence : un vieux singe malin comme un singe, vorace, cruel et dominateur, mais assez déguisé en homme pour n'avoir pas à *être* l'humain qu'il lui suffit de *paraître* pour se *croire* (presque) vrai. Nous lui devons une *énergie motrice* élémentaire qui manque cruellement à ceux qui maltraitent cet innocent animal.

2.Vient ensuite un innocent vierge de duplicité. Humain de haut en bas, il extériorise la «divinité» de l'Homme dans tous ses gestes et dans ses moindres mots. Mais il attend son heure. Il dort d'un sommeil que rien ne trouble. Il lui arrive, dans ses rêves, de faire entendre la voix de Jean-Sébastien Bach et d'eveiller en nous la vision du monde qu'il habitait déjà à Altamira et qu'ont entrevu quelques visionnaires comme Rembrandt, Cézanne et quelques autres «anormaux». Nous lui devons la preuve d'une chose difficile à croire et impossible à voir : du premier au dernier, tous les humains sont des «fils de Dieu». Oui, même Mme Thatcher, même Raymond Barre et Georges Marchais, même feu Staline et le regretté Adolf ! Convenez que c'est une impure merveille.

3.Enfin, voici le géant tout-puissant : *Homo transrationalis.* Il est capable de tout, coupable de tout, plus grand et plus fort que tout. Nul ne sait ni ne saura jamais jusqu'où peuvent aller la prodigieuse bêtise des hommes et les pouvoirs d'une stupidité qui s'enrichit tous les jours de tous nos savoirs et savoir-faire. C'est pourquoi il aura fallu attendre aujourd'hui pour comprendre et admirer la simplicité des moyens employés par nos trois coupables pour faire trahir la science par les scientifiques et faire livrer l'Homme au Diable-en-Personne par un psychologue qui, comme Karl Marx, se croyait et se faisait croire scientifique.

Le seul crime de l'Homme «divin», qui dormait d'un sommeil bienheureux, est de n'avoir rien vu ni entendu. Quand au vieux singe, c'est à peine s'il lui a fallu lever le petit doigt. Les peurs et les rancoeurs héréditaires des clercs scientifiques étaient et sont restées vives sans qu'aucun singe n'ait eu à s'en mêler : ils ont été brûlés vifs pendant des siècles par des clercs encore plus avides qu'eux, qui tenaient de DIEU EN PERSONNE le monopole de la seule Vérité vraiment vraie -la Vérité Révélée- et le monopole du droit d'enseigner. Il allait de soi qu'aucun clerc scientifique ne pourrait dormir tranquille tant que la science n'aurait substitué son propre Dieu à celui et à ceux des autres. C'est à ce prix seulement qu'elle pourrait à son tour jouir d'un monopole, combler les voeux du vieux singe et vivre en repos : voyez ce qui se passe en Iranie. Qu'y pèserait n'importe quelle science opposée à la Vérité révélée ? Tous les prix Nobel du monde s'y feraient décapiter dans l'enthousiasme général pour peu qu'Allah juge bon de récompenser les fidèles en leur offrant ce beau spectacle en guise d'avertissement aux héritiers d'Alfred Nobel : qu'ils confient à des théologiens islamiques le soin de choisir leurs lauréats s'ils veulent éviter ces incidents.

Jusqu'ici, point de problèmes. Tout s'est passé le plus NORMALEMENT -et *normativement*- du monde. La prépondérance du singe et l'effacement de l'Homme ont toujours été jugés normales et toujours plus normatives. Les empêcheurs de singifier en rond

ont toujours été décapités, et les révolutions ont été singifiées toujours plus rondement. Tout naturellement, les dominés se sont mis dominateurs et vise versa. Rien n'aurait jamais changé nulle part si, au siècle dernier, le TROISIEME COUPABLE n'avait révélé l'immensité de ses ressources en mettant la Science et la Psychologie au serviece de l'Ayatollah Khomeiny et de tous les théologiens présents et futurs. Rien n'a jamais été si vite fait, ni si bien. Le Dieu des savants a été remplacé par le Néant déifié. Et le diable en Personne a été ressuscité, installé en nous, puis substitué à nous.. Ces résultats fantastiques ont été obtenus au prix de deux erreurs *minuscules. (Aux étudiants)* Mes chers amis, faites le signe de la croix. Songez que ce TROISIEME COUPABLE dispose du pouvoir d'exploiter *à ses fins* toutes les erreurs possibles. Songez aussi que, à l'origine, le nombre des erreurs possibles était égal à l'infini multiplié par sa propre infinitude ! Songez enfin que ce tout-puissant TROISIEME HOMME est le *contraire* d'un étranger : il nous habite et il EST nous ! Vous pouvez nouer avec lui un commerce familier, d'abord amusant : les erreurs que nous commettons le plus volontiers sont irrésistiblement drôles. Mais ce commerce devient bientôt presque insupportablement émouvant : les erreurs que nous commettons et recommettons indéfiniment *malgré-nous* sont dramatiques et même *poignantes.*

PIERRE

Pour chacun des humains qui peuplent notre planète, la plus désirable de toutes les aventures possibles est l'acquisition d'une PART ENTIERE D'HUMANITE. Autrement dit : le pouvoir d'accueillir et de fêter le compagnon de route qui a toujours cheminé avec eux et s'est acquitté à leur place d'une tâche dont l'Homme a toujours été désespérément incapable : veiller à la survie de sa propre espèce. Sauf une poignée d'écologistes, c'est à peine si un homme sur un million a une vague conscience de l'existence de son espèce, et si un sur cent millions a le moindre soupçon des conditions de cette survie spécifique.

Mais les temps sont changés : le «troisième homme», qui sait tout et peut tout, s'est enfin décidé à IMPOSER une part entière d'humanité à TOUS les humains. L'*Homme transrationel, qui sait extraire le vrai du faux,* est la dernière en date des richesses héritées des héritiers de Léon-David Steiner avec l'ordre d'en enrichir les nôtres, le tout en vertu du *régime successoral spécifiquement humain* qui commence -enfin !- à fonctionner *normativement !* A peine âgé de quelques semaines, cet INSTINCT SOCIAL SPECIFIQUEMENT HUMAIN, qui commence -enfin !- à se montrer à visage découvert, nous a déjà été si utile qu'il aurait été IMPENSABLE de différer d'un seul jour son introduction dans ce cours. C'est pourquoi nous n'avons pu nous dispenser de l'«injecter» dans la présente leçon, si intempestivement qu'il l'ait fallu. Faute de toute préparation, ce personnage pourra sembler insolite, rébarbatif, incompréhensible, impropre à éveiller la sympathie. Ceux qui le verraient ainsi n'en peuvent blâmer que nous : ce ne pourrait être que notre faute. Qu'ils veuillent bien nous en excuser aussi : cet apport est si récent que nous avons à peine eu le temps de nous y adapter nous-mêmes. Et pas du tout celui du moindre début d'adaptation pédagogique.

PHILIPPE

Faudrait voir à ne pas abuser ! Ça va s'arranger puisque, comme chacun sait, nous sommes des types épatants. Pas plus tard qu'à la prochaine leçon -c'est à dire la dixième- tous nos étudiants et leurs troisièmes larrons s'entre-donneront de grandes claques sur les cuisses en hurlant de rire : ils auront compris comment l'excellent Sigmund Freud s'y est pris pour

emprunter à son troisième larron une couche de bêtise assez épaisse pour ressusciter le diable en personne, et aussi pourquoi ce prêt lui a été consenti : c'était histoire d'empêcher Homo sapiens de se casser la gueule depuis le diable en personne sait quand … Ils comprendront aussi pourquoi les scientifiques du siècle dernier sont parvenus à se mettre «probabilistes» en méprisant le calcul des IMprobabilités. Rien de plus joliment transrationnel ne naîtra jamais sous le crâne d'aucun homme né d'aucune femme.

PIERRE

Nous ne pouvons prolonger une leçon déjà trop longue. Revenons en arrière pour nous raccorder à une 7 bis rédigée l'an dernier pour faire entendre un chant d'AMOUR TRANSCENDANTAL.

L ' A M O U R T R A N S C E N D A N T A L

PIERRE

La *pensée* transcendantale avait pris son départ sur une évidence grandiose et grandissante qui contient tout. Elle était, en 1978, un des plus récents produits -qui nous semblait presque un «produit fini»- des travaux du C.I.E.B.S. Nous avions extrait, d'une note d'information intermembres, son élément d'information fondamental : les servitudes *naturelles et antinaturelles* d'Homo sapiens. Nous en avons fait la thème central d'une notice imprimée. Mais,dès janvier 1979, nous avons tenté d'en mesurer les effets, sur quelques étudiants du premier cycle.

PHLIPPE

Il s'agissait de tirer au clair une affaire qui nous taquine depuis longtemps : comment nos femmes perviennent-elles à mettre à profit la «stupidité féminine» pour comprendre des choses auxquelles elles n'entendent rien et dont elles se soucient moins ? Coment vont-elles droit au but sans avoir à emprunter de moyens honorables pour y parvenir ? Pour en avoir le coeur net, nous avions glissé une tricherie dans le premier alinéa utilisé en janvier 1979 pour soumettre une soixantaine de cobayes des deux sexes à une épreuve malhonnête. La vertu est rarement récompensée., *(aux étudiants)* mais vous savez sans doute que la vraie malhonnêteté l'est toujours. Je doute qu'elle l'ait jamais été aussi bien que cette fois. Sans altérer la rigueur de son exposé et sans risque de se faire «pincer», l'approche logique du sujet traité avait été rendue impossible. Un spécialiste de la critique épistémologique aurait pu flairer un «lapsus», mais aucun de nos cobayes féminins n'était en danger d'y «entraver» quoi que ce soit.

Ça n'a pas fait un pli : les plus désarmées (intellectuellement) sont celles qui ont compris la pensée transcendantale le plus facilement et le plus naturellement. A leurs yeux, le préambule logique était un des jeux auxquels les petits garçons s'amusent sans faire grand mal à personne. Mais les femmes ne sont pas assez sottes pour mêler la «raison» aux affaires sérieuses. Elles n'ont garde de s'y laisser prendre. Elles sont si habituées à ne pas essayer d'y comprendre un seul mot que cela ne les incommode aucunement. Mais voici venir «Müllerchen» et elles *aiment* cette fauvette. Il n'en faut pas davantage pour éveiller leur *attention.* Puis lorsque apparaît enfin le*«malheur originel dont le SENTIMENT pèse sur notre*

espèce, comme une malédiction et un remords, depuis l'origine des temps», elles le SENTENT vrai, et le tour est joué.

Il reste aux éducateurs à déshabituer certaines petites filles de penser que la nature nous a mis dans la tête des milliards de neurones pour amuser les petits garçons ; à déshabituer quelques jeunes femmes de penser qu'il leur faut cesser de jouer à la maman et à l'épouse aimante pour faire rentrer sous terre les vilains mâles et jouir d'une solitude qu'elles ne désirent pas et d'une amertume qui ne les rend désirable ni aux autres ni à elles-mêmes. Quant aux petits garçons, il s'agit de leur faire perdre beaucoup de mauvaises habitudes et de leur en faire prendre quelques bonnes. Voilà tout. Mais il s'agit surtout de faire prendre à TOUS l'habitude de constater que notre cerveau a été fait pour nous valoir à tous l'INFAILLIBILITE qui remédie à tous nos maux ; que nous la possédons déjà et qu'il ne nous reste à prendre qu'une chose : l'HABITUDE de nous en servir.

Le texte communiqué à nos cobayes était austère, mais il s'achevait sur ces mots : *la nature a créé l'Homme POUR qu'il la vainque, se substitue à elle et la recrée en lui en obéissance à un ordre transcendantal dont il est le dépositaire, le bénéficiaire, le co-créateur et le gardien.* Ces choses-là donnent à réfléchir !

HUBERT

Mais encore ? Où est l'amour universel dans cette discussion glaciale ? Où y a-t-il un seul mot qui réchauffe le coeur ?

PIERRE

Les FAITS sont seuls à *refléter* l'amour universel, les hommes sont seuls à pouvoir l'*exprimer* en mots, les poètes et les artistes peuvent seuls le *sentir* et le représenter en chants et en images sensibles, et il arrive à quelques hommes de le *ressentir* au cours d'aventures intérieures *vécues.* L'orthologique tend à les susciter de plus en plus fréquemment. La première a été celle qu'AMBROISE a vécue en Cisrubiconie, c'est-à-dire à faible altitude : *«D'où vient cette lumière qui m'envahit, cette joie qui m'a tenue éveillé fort tard la nuit dernière ? J'ai eu la SENSATION PHYSIQUE de naître à l'amour, à un amour désincarné pour tous et pour toutes … »*

Dix ans après, un étudiant âgé de trente ans, IM.1527, inscrit à ce cours depuis trois mois, fait l'irrécusable expérience intérieure d'une orthologique vécue en TRANSRUBICONIE. Qu'il en ait ou n'en ait pas eu pleine conscience n'y saurait rien changer : ses mots en attestent l'authenticité, l'envergure et l'altitude. Il est un des étudiants auxquels la première version de l'«Emergence» avait été envoyée sans autre explication qu'une prière de vouloir bien accepter le rôle de cobaye bénévole en nous faisant part des effets sur lui, de l'*impact* de ce texte austère et difficile. C'est alors que s'est produit le «miracle de l'amour» : SA REPONSE ETAIT COMMUNICABLE !

L'IMPOSSIBLE ETAIT DEVENU POSSIBLE.

ATLAS (*10)

Malgré le découpage et les titres, ce texte est difficile à mémoriser. Il donne

la synthèse de la finalité des cours. La méthode consistant à vérifier des découvertes scientifiques par d'autres recoupements y fait de nouveau ses preuves. Je comprends très bien ce que vous entendez par perfection concrète et spontanée pour l'avoir sentie en moi-même comme exigence et vue à l'oeuvre dans les lois des ensembles économiques, le test de la 4 S p.? etc.

Je suis convaincu moi aussi que la difficulté principale réside dans notre incompétence à savoir poser les problèmes hors de «nos servitudes naturelles et anti-naturelles», et qu'il nous faut nécessairement trouver en nous-mêmes, au-delà des peurs et des désirs, cette conscience absolument libre de toute vicissitude que vous appelez pensée transcendantale.

Je suis très impressionné par la justification du mal et la démonstration de son existence par l'obligation faite à l'homme de se soustraire aux autorégulations naturelles. Ses actes trouvent enfin leur cohérence. Son destin est vu, sa culpabilité tombe d'elle-même comme un fruit mûr. Parce qu'il est un tueur qui rêve d'innocence, il est promis à l'amour. La Nature a créé son amant. La possibilité de la détruire totalement la dévoile. L'homme n'est plus seul. C'est l'amour inventé.

J'éprouve un amour inépuisable, lié à une jouissance complète, JOUISSANCE PHYSIQUE DU SPIRITUEL, et je comprends que les preuves n'apportent rien. Tous les humains ont la nostalgie de ce monde d'amour.

PIERRE

La vérité *multiple* des images évoquées par ATLAS révèle l'ALTITUDE à laquelle ses réactions à la pensée transcendantale ont entraîné la sienne. A ce niveau, la tête, le coeur et les entrailles ne font qu'«un seul homme». Un homme affranchi, qui a pris sa place dans l'univers humain. Ses réponses sont si PARFAITES qu'elles tendent à passer inaperçues. Nos yeux ne voient que les choses déjà vues et ne reconnaissent que le connu. Or la pensée transcendantale émerge à peine. Jamais vue ni connue, elle nous échappe à «première vue». Nous ne pouvons la reconnaître avant de la connaître. Il en va autrement aux altitudes où la pensée, les sentiments et les sensations s'unifient et font leurs miracles *ensemble.* Leurs «résultantes», qui sont nos ACTES, y trouvent leur cohérence, leurs *cohésions,* leurs unions et NOS amours. Notre culpabilité, qui était le plus coûteux et précieux de nos biens, y trouve sa place : quel être humain aurait donné son amour et sa foi à un Dieu impitoyable aux innocents ? Notre culpabilité (dit ATLAS) *tombe comme un fuit mûr,* et sa chute, qui rappelle la nôtre -notre «péché originel»- est comparable à une récompense tombée du ciel. *«L'homme n'est plus seul. C'est l'amour INVENTE (*11)», l'amour ACHEVE.* Bref l'AMOUR TRANSCENDANTAL.

Rien de si vrai, de si vivant, de si vécu n'avait été, ni n'aurait pu être dit si simplement, si PARFAITEMENT.

L'IMPOSSIBLE AUX SINGES EST DEVENU COMMUNICABLE AUX HUMAINS.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Se pourrait-il que ce soit vrai ?

BERNARD

C'est une question qu'il faut se poser avec la prudence du serpent. Elle exige toute notre attention. Répondez-y en commençant par préciser les données du «problème humain» qu'elle implique :

1.Un homme -ATLAS- a vécu en SYMBIOSE (en harmonie et en sympathie avec LUI-MEME (c'est-à-dire avec toutes les personnes qui cohabitent en lui).

2.Cette métamorphose *sans pécédent* a été vécue par Homo sapiens.

3.Elle fait partie des potentialités d'une espèce dont la survie est conditionnée par l'actualisation immédiate de ses «potentialités symbiotiques».

4.Notre survie dépendrait donc de l'actualisation d'INNEITES dormantes, que nous ne nous connaissons pas.

5.Quelles *pourraient* être nos aptitudes innées mais inconnues ?

6.Il en est une qui, sous forme d'*inaptitude,* nous crève les yeux depuis le XVIe siècle sans que nous l'ayons jamais vue : notre impuissance à nous communiquer l'INFORMATION AUTO-EVIDENTE. Notre La Palisse *inné* sommeille en nous à poings fermés, mais nous avons appris qu'il peut s'éveiller lorsqu'on le réveille.

7.PEUT-IL ETRE REVEILLE EN SURSAUT, A TEMPS POUR NOUS SAUVER LA VIE ? C'est notre SEUL «problème humain» et notre seul problème : aucun autre n'a la moindre trace d'importance : pas plus que la diététique pour le condamné qui sera fusillé à jeûn demain matin.

PIERRE

Aussi est-ce de ce problème brûlant qu'il s'est agi depuis la première ligne de cette leçon improvisée, mais la nécessité de l'écourter aura retardé son intelligibilité Mais elle pourrait avoir augmenté sa valeur pédagogique. Aucune explication n'ayant pu être fournie sur l'ALTITUDE favorable à la germination des lapalissades et aux floraisons de l'amour, nos étudiants devront faire fond sur leurs propres ressources pour découvrir ou DEVINER la signification de ces mots. Il importe peu qu'ils y parviennent. Ce qui importe c'est qu'ils s'*interrogent.* Celui qui se pose une question se *met en question.* Il prend envers lui-même un recul propre à ébranler les *automatismes culturels* qu'il oppose à ses *besoins naturels* (*12). Il peut commencer à se regarder faire, à comprendre ce qui se passe en lui et en NOUS. Il n'est plus sacrifié aux besoins d'une espèce condamnée, pour réunir les conditions de sa maturation, à se composer d'*individus surdoués et auto-imbécillisés.*

HUBERT

En prévision du cas où vous ne vous en seriez pas aperçus, je me permets de vous signaler que notre espèce a compté et compte encore quelques personnes intelligentes …

BERNARD

Leur cas était inexplicable naguère. On n'a jamais su pourquoi certains individus issus des mêmes parents, et éduqués de même, étaient plus «intelligents» que leurs frères et soeurs. Ils sont devenus révélateurs de l'extrême *fragilité de notre stupidité culturelle.* Il a fallu des siècles pour la bâtir et l'accumuler. Le moindre incident *peut l'anéantir en une fraction de seconde.* Mais, au point où nous en sommes, le cas des hommes dits «intelligents» relève encore de la tératologie : ce sont des «monstres», des ANORMAUX.

Dans l'état présent de nos cultures, l'homme normal est celui qui ne voit, n'entend , ne sent, ne sait et ne comprend rien. La «norme», c'est l'ignorance et la bêtise *crasse* (*13) de ceux qui se sont vu refuser depuis toujours le droit et le pouvoir de s'interroger sur leur propre intelligence ou celle des autres. Pour l'homme dit «normal», l'homme intelligent est celui qui REUSSIT à jeter ses contemporains en pâture aux lions quand ça «rapporte» ! C'est ce que nos écoles enseignent à FAIRE SANS LE SAVOIR ET SANS Y PENSER : si elles y pensaient elles le sauraient et ne le FERAIENT PAS.

Mais l'homme est soumis à des servitudes naturelles qui ont fait de lui un prédateur congénital par atavisme, et à d'antinaturelles qui en ont fait un révolté prégénital par nécessité. De plus, ce double héritier d'une *agressivité sans limites naturelles renforcée par des stimuli antinaturels* a acquis le pouvoir et développé le besoin de tuer tout ce qui vit et de détruire tout le reste. Voilà donc ce que les enseignés VEULENT apprendre et ce que les enseignants DOIVENT enseigner : c'est pour faire ce métier-là qu'ils ont été formés, et c'est en le faisant qu'ils répondent aux BESOINS de leurs élèves et à leurs propres ambitions. On voit combien c'était fatal, infaillible. On voit aussi combien une volte-face était IMPOSSIBLE avant la découverte des servitudes antinaturelles qui font de nous des ennemis *prégénitaux de la nature, des «anti-écologistes» innés, des amants forcenés du malheur !* Avant de l'avoir compris, comment y aurait-on remédié ? Homo sapiens restant incompréhensible, tous les «problèmes humains» étaient insolubles.

PHILIPPE

Grâce au ciel, nous n'en sommes plus là. Il ne nous reste qu'un problème : éviter d'être, du premier au dernier, fusillés à jeûn demain matin. Si nous ne le résolvons pas, nos problèmes disparaîtrons demain au petit jour. Si nous le résolvons, les autres«problèmes humains» seront devenus de la rigolade, des amusements. On s'amusera beaucoup demain soir -si Dieu nous prête vie.

BERNARD

Regardons de plus près le cas des enseignants. Ils sont pris entre deux feux. Il leur faudrait plus de courage que les hommes n'en ont et plus d'information que celle dont ils disposent pour faire face aux exigences toutes nouvelles de leur métier. Pour répondre aux besoins du passé, il leur fallait faire ce que tous les éducateurs ont fait depuis toujours : prévenir l'éclosion de la liberté chez leurs élèves. Pour répondre à la NECESSITE d'aujpurd'hui, il leur faudrait INVERSER LES HABITUDES MENTALES DE L'HUMANITE TOUT ENTIERE EN COMMENÇANT PAR LES LEURS PROPRES. Autant vaudrait leur demander d'inverser la course des galaxies.

PHILIPPE

Faut-il en conclure qu'on ne peut rien espérer d'eux ?

BERNARD

Au contraire : c'est grâce à eux que nous ne serons pas -car nous ne le serons pas- fusillés demain matin. Souvenons-nous des propos de PIERRE (p.7bis/ ?) : *«Au prix d'un TRAUMATISME POSITIF, tout deviendrait possible aux éducateurs et la planète pourrait commencer à tourner à l'endroit dans bien moins de vingt ans».*

HUBERT

J'en serais fort aise si, avec la meilleure volonté du monde, je pouvais y croire. Mais, même avec l'assistance du père Noël et du grand Saint-Nicolas, comment y croirait-on ? Où cela s'est-il vu ? Comment serait-ce concevable ? Ne nous demandez pas de croire à des sornettes pareilles !

PIERRE

Nous nous refusons le droit de rien croire nous-mêmes. Nous n'aurions garde d'encourager ou d'inviter nos étudiants à croire quoi que ce soit. Mais cela s'est passé mille fois sans être jamais compris parce que, comme vous l'observez, c'était inconcevable et imprévisible. Nous ne voyons jamais que le «déjà vu» et ne concevons que le conçu. Mais, dès la septième leçon d'un ridicule petit cours par correspondance, écrit à bâtons rompus, qui papillonne d'un sujet à l'autre et n'approfondit rien, plusieurs étudiants en ont été *touchés* et la plupart s'en sont aperçus plus ou moins confusément. . Pourquoi ? Rien n'est moins mystérieux : procédant par anecdotes pittoresques suivies d'«instantanés» singuliers pour éveiller leur curiosité et retenir leur *attention,* ce cours les a entraînés à une ALTITUDE où une image panoramique commence à se laisser entrevoir. *Or, voir tout, c'est tout comprendre, comprendre tout, c'est tout aimer et aimer tout, c'est être TRANSPORTE (de joie) dans un monde où l'on ne peut ni tuer ni détruire.*

BERNARD

Ç'a toujours été vrai. *Mais nul n'a jamais su que la MATURATION INSTANTANEE d'une espèce à la fois SURDOUEE et AUTO-INFORMEE est aussi NORMALE que la métamorphose des hyménoptères à la saison propice aux activités des papillons. Lorsque nos écoles et nos universités tiendront compte des NORMES BIOLOGIQUES qui conditionnent la naissance et la croissance de la sensibilité de leurs élèves en même temps que la maturation de notre espèce, AUCUN HOMME NE SERA MIS A MORT PAR AUCUN HOMME, PAR LA SIMPLE RAISON QUE RIEN NE SAURAIT ETRE PLUS ANORMAL.*

J'ajouterai que cela DOIT être vrai. La nature a assuré dans ses moindres détails l'évolution orthogénétique de toutes les espèces. Elle a fait des «prodiges» pour les moindres insectes. Il est IMPENSABLE qu'elle n'ait veillé à la métamorphose de son chef-d'oeuvre, Homo sapiens, après l'avoir doté d'un cerveau *prévu pour* en faire un *créateur*. Il serait encore plus absurde de le croire que d'attribuer au hasard la carte du ciel et les ordinateurs qui imprègnent les gènes de Müllerchen POUR la conduire à ses destins.

Notes leçon 7bis

(*1) L'immunomnésie protège notre espèce de toute information *nuisible à sa survie* par des moyens biochimiques apparentés à ceux qui nous immunisent contre certains agents pathogènes (dits antigènes).

(*2) Aux temps récents encore où l'usaage était de «catéchiser» les enfants, des images comme la «paille et la poutre», les «perles aux pourceaux» et les *«lys des champs qui ne peinent ni ne filent, mais Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme eux»* (Math.6, 25-33 et Luc 12, 23-31) étaient familières. Elles semblent avoir cessé de faire partie de notre mince patrimoine d'expression imagées accessibles à tous.

(*3) Aujourd'hui, pour voiler ou minimiser l'acuité de ces conflits, économistes et sociologues ont recours à une astuce : ils disent «*partenaires* sociaux» les armées d'hommes engagés dans une guerre à mort.

(*4) Le HASARD est un concept dont la définition précise nous semble si importante que trois leçons de ce cours lui ont été consacrées. Mais, dans l'acception (floue et molle) que lui prêtent sans trace de définition acceptable les scientifiques qui déifient le hasard, les statisticiens qui s'en servent, et les fabricants d'ordinateurs qui l'exploitent à des fins «hasardeuses», il est *«statistiquement significatif d'uneABSENCE de toutes corrélations significatives de quoi que ce soit»*. Il désigne donc un néant plus nul que zéro : une absence de toute cohérence et de toute *cohésion* possibles. Si notre univers obéissait aux «lois(!)» de ce hasard-là, il disparaîtrait, se désagrégerait en un milliardième de seconde. Mais le hasard devient *condition sine qua non de l'ordre universel* lorsqu'on prend la peine (qui n'est pas légère) de le définir attentivement.

(*5) Depuis que la statistique a délogé la critique, le «scientiforme» a envahi nos facultés. Il revêt d'oripeaux scientifiques la pensée insoumise aux rigueurs de la science.

(*6) *«Prendre conscience d'une chose (écrit un «ancien» : IM.930) c'est cesser d'en être inconscient»*. Nous voilà bien contraint de faire le dernier pas : celui que nous n'osions pas faire. Les pas qui nous ont contraints à conclure que le MAl (puéril) et le Hasard (infantile) n'ont jamais existé étaient déjà définitifs. Celui qu'il nous faut faire cette fois est FINAL : l'inconscience ne peut être l'inconscient que s'il reste … inconscient ! Lorsqu'on en est conscient, l'inconscient n'existe PLUS et l'enfance de l'humanité cède la place à sa maturité.

(*7) Notre cerveau a été organisé pour meubler les «têtes chercheuses» créatrices d'originalité, qui font les individus originaux, comme les artistes «géniaux». Impuissants à se refuser aux «fantaisies» imprévues et imprévisibles de leur propre originalité, ils ne peuvent cesser de créer du nouveau. C'est ce que font spontanément les enfants avant d'être «cultivés». Nous le faisons aussi lorsque nous cessons de nous en empêcher. Les conditionnements imprimés en nous par nos éducateurs finissent par s'affaiblir si nous ne les entretenons pas. Ils disparaissent vite lorsque nous en sur-imprimons d'autres. C'est ce que, jusqu'à présent, nous n'avons pas fait assez pour nos étudiants. Un des objectifs poursuivis avec succés par nos questionnaires était et restera l'affaiblissement de leurs conditionnements culturels. Ils ont été

rendus difficiles à beaucoup d'étudiants -jusqu'à ce qu'ils s'y *habituent !* Après quoi la plupart y prennent goût. Nous nous efforcerons désormais de les habituer à substituer des habitudes désirables à leurs «mauvaises habitudes». La distinction est facile : les bonnes habitudes sont celles qui développent les automatismes qui nous affranchissent de la nécessité de penser à nos *gestes.* Les mauvaises habitudes sont celles qui, en automatisant nos *pensées,* nous ôtent la liberté de les choisir.

(*8) La valeur sémantique de ce mot-ci est triple : il évoque en même temps le s*igne,* le *signal* et la *significativité* (statistique).

(*9) Au sens anglais de ce mot. Une chose est dite «compréhensive» en anglais lorsqu'elle n'*omet* rien, ou prétend à ne rien omettre.

(*10) *Héros mythologique qui portait le Monde sur ses épaules, ATLAS symbolisait la Force. Au contraire, ATLAS adulte est porté, mûri et guidé par sa propre humanité.

(*11) A lui seul ce mot contient -et prévoit *avant* la 6e leçon- l'amour *conquis* (au prix de nos larmes), le droit d'aimer ce qui est au lieu de désirer ce qui sera, l'amour *élaboré* dans la sueur et *trouvé* dans la joie : un «amour inépuisable lié à la jouissance *complète* : la jouissance *physique* du *spirituel.* Nul n'aurait trouvé ces *mots* qui n'eut *vécu* cette aventure. Enfin, ATLAS a vu *«se réaliser spontanément la synthèse des pensées discursive et affective»* pronostiquée, au scandale de beaucoup d'étudiants, dans notre 3e leçon.

(*12) Rémy Chauvin a observé chez des cancrelats un «théotropisme» fait du besoin d'explorer le monde et d'interpréter leurs découvertes …

(*13) Utilisé adjectivement pour remplacer «crasseux», et en anglais où n'existent ni la crasse ni le crasseux mais où l'ignorance et la bêtise peuvent être «crasses», ce mot exprime la *complaisance* du Docteur Cauchon qui brûle Jeanne d'Arc et des physiciens qui s'apprêtent à en faire autant à l'humanité.

Cours d'Initiation à l'Orthologique

Questionnaire N° 7 bis

Avant-Propos

L'importance de ce questionnaire est totale. Votre savoir, votre bonheur, l'avenir et le bonheur des vôtres dependent TOTALEMENT des réponses que VOUS VOUS y ferez à VOUS-MEME. Tous les humains ont été DENATURES par leur éducation. Pour devenir humains, ils dépendent TOTALEMENT d'une AUTOréédducation. Peut-être vous est-il difficile de le croire, mais vous n'avez et n'aurez jamais à y CROIRE : vous le SAUREZ lorsque, ayant fait le devoir unique qui incombe aux humains, vous vous découvrirez METAMORPHOSE(E) EN ETRE HUMAIN. Pardonnez-nous de devoir ajouter que la seule alternative restée ouverte à ceux qui s'y refusent est un désespoir sans limites tempéré par une hébétude sans nom et sans visage.

1.Nom et prénom, adresse postale *complète*, N° de ce questionnaire et votre N° d'inscription.

2. **DEVOIR UNIQUE**

1. la liberté est la condition sine qua non de l'originalité ;

2. la liberté des hommes est conditionnée par une prise de possession des déterminismes de leurs propres comportements ;

3. la liberté et l'originalité font toutes les joies, tout l'amour et tout le bonheur de la vie.

Réfléchissez et réfléchissez encore. Opposez à cette thèse tout ce que vous pensez, convoitez, aimez, voulez, voudriez aimer et voudriez vouloir. Faites-en un «devoir de philisophie» et envoyez-le nous.

Question unique : vous êtes-vous trouvé(e) bel et bien contraint(e) de VOUS enseigner quelques choses à vous-même ? Quelles choses ?

3.La lecture de la leçon 7 bis rénovée vous a-t-elle été agréable ou désagréable ?

4.S'il se trouve un ou plusieurs passages de cette leçon que vous n'ayez pas le sentiment d'avoir bien compris, dites-nous lesquels ? Nous ferons l'IMPOSSIBLE pour vous le(s) clarifier.

5.La substitution des inconsciences de la jeunesse à l'INCONSCIENT qui a fait de nous le «diable en personne» vous a-t-elle procuré un *soulagement ?*

6.Si vous êtes en désaccord sur quoi que ce soit, dites-nous sur quoi et pourquoi.

7.DETAILLEZ MINUTIEUSEMENT -*c'est plus important que jamais*- (a) CE QUI VOUS A PLU, DEPLU OU PAS PLU. (b) VOS OBJECTIONS, VOS COMMENTAIRES, VOS QUESTIONS.

Prière d'adresser vos réponses à I.F.O.-ETUDES.

INFORMATIONS AUX ÉTUDIANTS INSCRITS AUX 1er, 2ème CYCLES ET AUX CYCLES SUIVANTS

Aux étudiants du 1er Cycle :

Introduction aux leçons 8 et 9 ci-jointes

Les deux dernières leçons du premier cycle de ce cours ne peuvent être rénovées avant qu'il soit possible de mesurer (aux réponses suscitées par la leçon 7bis) l'altitude qui peut y être maintenue sans les rendre inaccessibles à un trop grand nombre d'étudiants. D'où la nécessité de les livrer *vieillies* au lieu de *rajeunies.* Plusieurs passages y sont assez *dépassés,* par rapport à la présente leçon, pour avoir cessé d'être *vraies* sans cesser d'être *justes.* Les étudiants qui les recevront, cette année pour la dernière fois, n'en seront aucunement désavantagés. Il s'y produit des effets de perspective qui ne s'obtiendraient pas autrement. Leur attention doit être attirée sur "LA LEÇON D'UN FIASCO" ajouté l'an dernier à la page 9 de la 9e leçon. Ils y trouveront l'occasion de vivre eux-mêmes, et de faire vivre autour d'eux, une minuscule expérience intérieure de MATURATION INSTANTANÉE et de constater qu'il en résulte un TRAUMATISME POSITIF et, à une très petite échelle, une explosion psychologique : la joie de voir SOUDAIN une image déjà globale et de constater que *voir, entendre et sentir, c'est comprendre, c'est être vivant, et vice versa. La "joie de vivre" veut dire cela.*

Mais il leur faudra attendre la 10e leçon pour le *modus operandi* : il exige plus d'explications que n'en pourrait contenir une leçon déjà trop longue. Entre-temps, rien ne vous presse. Vous avez tout l'été pour répondre à ces deux questionnaires. Cependant, veuillez bien nous envoyer vos réponses quand vous les aurez écrites pour nous laisser le temps de les lire avant le coup de feu de la rentrée.

Aux étudiants du 2e Cycle :

Les dernières leçons de ce cycle vous sont remises ci-joint. Même remarque que ci-dessus pour vos réponses aux questionnaires. Quant aux leçons "bis" du même cycle, une série de contre-temps, d'imprévus et de tâches dont la toute-priorité s'est imposée à nous – vous nous pardonnerez de la leur avoir accordée quand nous pourrons vous révéler leur nature – en ont retardé la rédaction. Veuillez nous en excuser. Elles vous seront envoyées en une ou plusieurs fois à la rentrée.

Aux étudiants des 3e, 4e et 5e cycles : la leçon 7bis ci-jointe, complétée par la notice imprimée qui vous parviendra prochainement, suffiront sans doute à vous conduire presque au terme de l'aventure orthologique. Les leçons bis du 2e cycle, qui vous seront envoyées en

octobre, achèveront un voyage qui aura été plus laborieux que nous ne l’avions pensé, mais nous aura conduits plus loin et plus haut que nous n’osions espérer.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Huitième leçon

CARTES SUR TABLE

PIERRE

Notre cas est embarrassant : il est difficile d'adapter un cours aux réactions d'étudiants qui ne réagissent pas. Or nous voici en mai, et nos étudiants les plus doués ont été presque seuls à répondre au questionnaire de la septième leçon. Peut-être les vacances de Pâques sont-elles pour quelque chose dans l'abstention des autres. Mais il se peut que la septième leçon, qui ouvrait la phase formative de ce cours, ait été maladroite. Qu'elle ait découragé nos étudiants au lieu de les stimuler.

BERNARD

Les réponses reçues donnent à penser que nous avons été trop vite en besogne. Nous avons invité nos étudiants à courir avant de leur apprendre à marcher. Même les meilleurs ont montré qu'ils n'étaient pas pleinement préparés à confier à des Pierre, Bernard, Hubert, Medicus et Philippe trop peu mûris en eux le soin de guider leur pensée.

PHILIPPE

Mea culpa : j'en porte l'entière responsabilité, mais je ne m'en repens qu'à demi. Ma bévue aua été instructive. Chargé de rédiger le questionnaire de notre 7è leçon, je voulais inviter nos étudiants à critiquer les arguments d'ALFRED sous les angles divers que nous sommes censés incarner sur cette scène. Mais, faute d'explications suffisantes -mea culpa !- ils se sont crus invités à nous mettre en scène, à rédiger des pédagodrames. C'était bien entendu, prématuré

HUBERT

Je ne trouve pas : plusieurs l'ont fait excellement, avec vivacité et humour. D'autres y ont mis de la gravité, mais c'était toujours très animé. A mon avis, ils s'en sont tirés bien mieux que nous : ils nous ont prêté plus de vie et de consistance psychologique que nous ne sommes capables d'en montrer.

PHILIPPE

Précisément : ils ont animé nos *personnes* au détriment de leur *pensée.* C'est d'ailleurs notre faute : nous ne cessons de leur montrer le plus mauvais exemple. Nos personnes sont bien trop encombrantes. Ce n'est pas en s'embarrassant de personnalités, celle des autres pas plus que la sienne propre, que l'on apprend à penser : c'est en faisant le contraire.

La pensée, quand elle est pure, est *la seule chose parfaitement impersonnelle que nous possédions.* Imprégnée si peu que ce soit de la personnalité de son auteur, une pensée est impure. Toute pensée qui embaume sent mauvais. Toute pensée généreuse est trompeuse. Une pensée pure ne pouvant être que juste ou fausse, toute qualification autre dénote une

impureté, avec une exception capitale : une pensée à la fois pure et juste est *belle*. C'est le critère suprême, mais il est difficile à manier. Il ne se perçoit guère aux premiers échelons de la logique primaire : Monsieur de La Palisse est plus rigolo qu'émerveillant -sauf aux épistémologues admis dans son secret : il est pour eux (et restera à jamais) le plus éblouissant des penseurs.

Nos étudiants n'en sont pas encore là, et pour cause : nous n'avons pas commencé à leur apprendre à penser. Nous n'avons même pas prêché d'exemple. Mais ils viennent, eux, de nous donner une leçon fructueuse : en s'encombrant de nos personnalités (pis encore : en les embellissant), *ils ne se sont pas désencombrés de la leur*. N'en faut-il pas tirer d'urgentes conclusions ? Il semble nécessaire de rectifier le tir : si nous nous obstinions, nos étudiants seraient bientôt perdants sur les deux tableaux. Je me range aux avis d'IF.124, qui écrivait: «Ne serait-il plus rationnel de désincarner au maximum les personnages pour les réduire aux idées dont ils sont les supports ?»

MEDICUS

Prenons garde : il me semble y avoir du vrai et du faux dans ce point de vue. Les propos de Pierre à la page 51 du Rubicon me reviennent : «Quelques excursions dans le domaine des relations humaines intimes et privées sont un moyen de caractériser nos personnages, de leur insuffler quelque semblance de chair et d'os. On évitera ainsi l'écueil qui rend si ennuyeuses la plupart des «tables rondes» : l'absence de vie …» Cet avis me semble bon. Je crois que peu d'étudiants nous auraient accompagnés jusqu'aujourd'hui si nous avions fait figure de théorèmes géométriques.

PIERRE

Au contraire de Philippe, je me demande si nous n'avons pas péché par insuffisance plutôt que par excès de personnalité, de consistance psychologique et de vie. Comparées à leurs premières réponses, celles que nous venons de recevoir révèlent que, si nos étudiants ont pu se laisser encombrer par nos personnes sans se distancer beaucoup de la leur propre, il s'en faut que ç'ait été sans profit : l'*élargissement* de leurs vues, qui est toujours l'indice d'une libération, dépasse franchement nos prévisions.

Une chose, enfin, est significative : plusieurs étudiants ont fait la même remarque sur notre «colossale outrecuidance» : à leur propre surprise, ils en ont été peu incommodés. Pourtant, nous n'y sommes pas allés de main morte. Quelques faciles précautions oratoires nous auraient parés de la fausse modestie qu'exigent les usages, mais nous nous en sommes interdit le profit. Nous n'avons manqué aucune occasion de forcer la note comme les coqs de basse-cour, quittes à nous rendre plus horripilants que nature.

HUBERT

Si vous vous êtes *voulu* horripilants -mais c'est vite dit- de chaudes félicitations vous sont dues. Mais que dire des étudiants ? Comment ont-ils pu vous supporter? C'est eux d'abord qu'il faut féliciter !

PIERRE

Ils ont certes été mis à rude épreuve, mais le moment est venu de jouer cartes sur table.

Les deux dernières leçons de ce cycle se situent sur le terrain de la seule conscience et ne s'accomodent d'aucune obscurité. Les arrière-pensée, les doubles sens et les mises en condition sont proscrits. Tout doit être clair, intelligible, logique, au risque de sembler froid. Bien entendu, pour la neuvième leçon, qui est celle de l'intellection , je partage le sentiment de Philippe : nous devons laisser au vestiaire nos sentiments, nos goûts, nos espoirs, nos motivations, et je dirais presque : notre humanité ! Nous les retrouverons à la rentrée d'octobre. Jusque là, nous devrons faire figure de théorèmes géométriques.

HUBERT

Charmante soirée ! Nos étudiants n'auront jamais été à pareille fête ! Jusqu'à présent, vous étiez horripilants à souhait, mais on vous supportait parce que vous n'étiez pas ennuyeux -enfin, pas très ! *(Aux étudiants)* Réjouissons-nous : les voilà décidés à devenir inhumains et assomants !!

BERNARD *(aux étudiants)*

C'est vous qui fournirez l'élément humain dans ces leçons, et c'est en vous que devra se jouer un drame bien plus réel qu'aucun pédagodrame. C'est pourquoi l'intérêt de ce cours ne fléchira pas. Il y a de l'Ambroise, de la Rosalinde, et de l'Alfred en chacun de nous. Le premier s'est libéré remarquablement vite, et tous peuvent faire comme lui. Les deux autres sont restés accrochés à leurs programmations affectives et intellectuelles. Chacun de nous, quand il dépiste en lui-même ces déterminismes, peut s'y soustraire et devenir un homme ou une femme libre. Voilà de quoi il s'agit.

PIERRE

Nous essayerons de rendre clair le cas de ces trois personnes en mettant leurs cartes sur la table. Mais nous devons commencer par les y mettre toutes : celles de nos étudiants afin d'éclairer l'aventure qu'ils ont vécue, puis les nôtres pour mettre en lumière celle que nous voulons leur faire vivre . *(Aux étudiants)* Que vous est-il arrivé jusqu'ici ? Nous pensons que vraisemblablement, ce cours vous a intéressés, étonnés et déçus. Nous vous avons fait, dès la première leçon, d'extravagantes promesses, et vous pensez sans doute que nous ne les avons ni tenues ni *complètement* déçues. Vous vous dites que ce cours finira peut-être -on ne sait jamais- par déboucher sur quelque chose qui vaille son prix et vos peines. Et vous avez été indulgents à notre outrecuidance pour deux raisons :

1. Il n'est pas certain qu'elle n'ait, en foin de compte, ses raisons d'être.

2. Nous sommes des personnages fictifs, assez impersonnels pour concurrencer fort peu vos personnes. Vous éprouvez d'autant moins le besoin de vous opposer à nous que nous nous le faisons déjà passablement les uns aux autres. Enfin vous avez compris ou senti que, passionnés par notre sujet et soucieux de vérité seulement, nous ne cherchons pas à nous mettre en valeur. S'il nous a été insufflé quelque semblance de chair et d'os, c'en fut trop peu pour nous faire choir dans cette plus universelle des tentations.

Nous trompons-nous beaucoup en disposant ainsi *vos* premières cartes ?

MEDICUS

J'imagine qu'à quelques nuances près tel a dû être le cas d'à peu près tous. Mais les réponses au questionnaire nous renseigneront sur celui de chacun.

PIERRE

Abattons *notre* jeu à présent. *(Aux étudiants)* Ce cours vous a déçus parce que nous avons dû vous jeter à l'eau -dans le Rubicon- avant de vous apprendre à nager. Nous n'avons pu vous enseigner l'orthologique. Malgré quoi plusieurs étudiants ont fait de très belles brasses, mais Ambroise seul a gagné l'autre rive *parce qu'il n'avait aucun choix.* Quoique riche, il n'avait pas de bien à défendre. Ses brillants succès universitaires avaient répondu aux désirs d'un père dont il voulait l'approbation (sans qu'elle pût rien lui apporter : elle se fondait sur des valeurs fausses pour lui);, mais ils ne satisfaisaient pas à ses propres besoins. Ambroise s'est donc trouvé dans un cas singulier : son plus urgent besoin était de se défaire de «biens» qui n'étaient pas les siens, mais dont il n'était pas parvenu à se débarrasser tou à fait, faute de pouvoir les remplacer : *il en voulait de tout autres !*

BERNARD

En trois mots, Ambroise était «pauvre en esprit».

PIERRE

Son cas éclaire la nature des richesses qu'on ne peut emporter sur l'autre rive du Rubicon. Les biens matériels, en soi, ne pèsent guère, sauf quand ilss nous engendrent un besoin de nous en justifier, d'*avoir raison* d'être riches. Mais il peut être pire d'avoir raison d'être pauvre.

PHILIPPE

Il est bien plus facile à des chameaux de traverser d'un bond gracieux une aiguille qu'aux humains d'AVOIR RAISON en Transrubiconie. Mais le besoin d'avoir raison n'est jaamais que la minifestation d'une crainte dont l'outrecuidance nous délivre : la crainte d'avoir tort, qui est une sorte d'humilité inavouée dont l'orthologique a aisément raison. Ainsi , l'orthologique se distingue de l'enseignement chrétien en ce qu'elle SUBSTITUE L'OUTRECUIDANCE A L'HUMILITE. Or, croyez-m'en, l'outrecuidance est plus facile à pratiquer. *(Aux étudiants)* Il y a dans cette voie de bonnes chances même pour ceux d'entre vous qui n'êtes pas particulièrement héroïques. Que les héros nous pardonnent cet assaut contre un monopole naguère inexpugnable.

PIERRE

Cette carte-ci vient trop tôt : c'est l'an prochain seulement que nous pourrons enseigner la forme d'outrecuidance qui conduit en Transrubiconie et qui y règne. C'est celle qui, substituant la bipolarité à l'ambivalence, *exploite* l'ego au lieu de le brimer. Sans doute est-ce parce que nos étudiants ont subodoré les pouvoirs de cette outrecuidance qu'ils se sont peu formalisés de la nôtre. Mais revenons au cas d'Ambroise qui, vierge d'entraves motivationnelles, a pu nager. Il n'a pas eu besoin de leçons.

HUBERT

A la bonne heure ! Pour échapper à vos leçons, je suis prêt à sacrifier mes «entraves motivationnelles». Allez-y rondement : débarrassez-m'en! *(Aux étudiants)* Que l plaisir de jouer cartes sur table ! On comprend tout : leurs leçons furent ce qu'elles sont pour n,nous engendrer un désir si vif d'y échapper que nous nous laisserions arracher nos motivations !

PIERRE

J'en suis navré, mon cher Hubert, mais ce n'est pas ainsi que ces choses se font. Pour nous débarrasser des entraves qui nous empêchent de nager, il faut … nager ! Nous semblons donc tourner en rond, mais nous nous en tirerons en observant le cas d'Ambroise.

HUBERT

Parbleu ! Nous sommes entravés et Ambroise ne l'est pas. Il suffira donc que nous soyons comme lui sans entraves pour n'être plus entravés : c'est signé La Palisse. *(Aux étudiants)* Vive l'orthologique !

PIERRE

Vierge d'entraves, Ambroise a gagné l'autre rive du Rubicon sans *apprendre* à nager. Ceux qui ne sont pas dans son cas doivent apprendre, et ils le peuvent en observant ce qu'il a fait. On sait déjà ce qu'il n'a pas fait : il ne s'est pas défendu. Mais qu'a-t-il fait ?

PHILIPPE

Si un homme s'est expliqué clairement, c'est Ambroise. Reprenons à la page ? de la septième leçon sa réponse à cette question : «Avez-vous accepté, à titre d'hypothèse, la théorie de Bernard ?» *«Je l'ai acceptée à titre de vérité fondamentale et criante : tous les points SE RECOUPENT pour former une IMAGE GLOBALE avec laquelle je suis entièrement d'accord …»*

Qu'a fait Ambroise ? C'est facile : il a *ouvert les yeux. (Aux étudiants)* Qu'avez-vous à faire ? C'est facile : *apprendre à les ouvrir.* C'est ce que nous allons essayer de commencer à vous enseigner aujourd'hui.

PIERRE

Mettons d'abord toutes les cartes sur la table : les nôtres, celles d'Alfred et celles de Rosalinde, pour éclairer notre jeu et le leur. *(Aux étudiants)* Notre cours, pensons-nous, vous a intéressés, étonnés et peut-être irrités. Pourquoi ?

HUBERT

Pour l'irritation , la réponse est facile : non contents de prendre un malin plaisir à contredire tout le monde, vous démolissez tout et ne construisez rien. Assaisonnés d'une âcre sauce dialectique, vous nous servez des sophismes entrelardés de paradoxes. Puis, je me demande comment, vous parvenez à nous les faire ingurgiter ! Ce qui m'intrigue, c'est votre moyen de nous faire avaler vos menus. Je me promets tous les jours de vous envoyer au diable, mais j'attends chaque fois la leçon suivante, et nos étudiants en font autant. Il y a de la sorcellerie dans votre affaire. Mettez, s'il vous plaît, ces cartes-là sur la table.

BERNARD

Rien de plus simple : ces plats sont ceux dont notre *âme* a besoin, ceux que notre âme *veut.* Ces aliments *noobiologiques* répondent à un besoin vital : ils apportent la *vie de l'âme* à ceux qui, comme nous tous, s'étiolent dans un monde malade, psychologisé à outrance, et qui, ne voulant connaître que la psyché, a exilé l'âme des hommes. Quiconque goûte à la vie de l'âme ne peut plus s'en passer. *(Aux étudiants)* Sans doute n'en êtes-vous pas conscients, mais

quelque chose en vous le sait. Aussi n'est-ce pas nous qui vous enseignons l'orthologique. C'est vous seuls qui pouvez céder à vos besoins en l'absorbant. Vous obéissez à un ordre inconscient qui vous fait avancer dans la direction d'un bonheur que vous ne connaissez pas encore, *mais que vous poursuivez depuis toujours :* le bonheur *orthogénétique*. C'est le seul vrai : l'orthogenèse est le SEUL sens de la vie. Elle est aussi son *sens unique*.

PIERRE

Malgré quoi les reproches d'Hubert sont fondés : nous démolissons tout et n'avons pas commencé à reconstruire. Mais nous ne démolissons pas, comme il croit, «à malin plaisir». Jouant cartes sur table, nous ne cacherons plus rien et nos étudiants vont comprendre ce qui leur est arrivé. Ce cours les a entraînés dans un monde où tout est différent. Nous contredisons tout parce que RIEN n'y survit de ce qui existe dans le monde préhumain où les hommes sont encore obligés d'exercer leurs activités périmées. *(Aux étudiants)* Le monde nouveau où nous vous avons entraînés -par le moyen des ruses, je l'admets- est celui de la PSYCHOLOGIE DES GRANDS FONDS. Je laisse à Bernard, dont c'est le territoire, le soin d'expliquer ces mots-là.

BERNARD

C'est la psychologie de l'âme, et l'âme est l'ensemble des déterminismes de la pensée essentielle. Dans notre jeu, cette carte-là est l'As d'atout. Le voici sur la table, mais j'ai peur que nos étudiants n'y voient pour l'instant que du feu. Sa signification et ses pouvoirs seront montrés l'année prochaine.

PIERRE

En attendant, ceux qui ont fait leurs premiers pas dans un monde où l'âme humaine a le droit de vivre peuvent s'en faire une idée : ils ont pris conscience d'une force enfouie dans leurs *grandes* profondeurs : l'atavisme. En sont-ils libérés ? Pas encore, mais ils le seront bientôt et quelque chose en eux le sait. Ai-je besoin d'ajouter qu'il y a, dans nos «grands fonds», bien d'autres choses ? Peut-on douter qu'il s'y cache des forces bénéfiques, faites pour nous transporter -quand nous nous laissons faire- vers le vrai, vers le beau, vers la joie, vers l'amour, vers le bonheur ? C'est dans nos *ultimes profondeurs* que, à l'abri des déformations existentielles (*1), les trésors de la spiritualité essentielle sont préservés. Contre vents et marées elle s'est toujours frayé, même à travers le Singe, un passage jusqu'à l'Homme, mais elle ne parvenait naguère qu'à quelques héros, quelques «saints». Bref aux quelques privilégiés de la «grâce». Elle s'offre à tous aujourd'hui. *(Aux étudiants)* C'est parce qu'en vous quelque chose le sait qu'en dépit de ses défauts et de nos maladresses ce cours vous a -peut-être- accrochés malgré vous.

HUBERT *(aux étudiants)*

Je ne sais si vous pensez comme moi, mais ces explications m'échauffent la bile. Il y aurait dans nos «grands fonds» de purs trésors. Il s'y cache, prétend-on, tous les secrets du vrai bonheur, et *gratis !* A nous la joie, le beau, le vrai et caetera. La sainteté ? Allez vous coucher : c'est périmé. L'héroïsme ? Rangez-moi cette vieille lune au Museum, parmi les iguanodons. Nous n'avons plus à faire d'efforts : tout est *offert* à tous, je le répète, gratis. Personne ne dit mieux ? Admettons quand même, histoire de rire, que ce puisse être vrai. Revêtus d'un scaphandre, accompagnons nos amis à la pêche au bonheur dans les «grands

fonds». Qu'en ramenons-nous ? L'ATAVISME SIMIESQUE !! La pire des choses imaginables ! *(A ses collègues)* Mes chers amis, si vous croyez vous-mêmes ce que vous dites, une seule explication : vous êtes sadiques !

PHILIPPE

Certainement : tous les hommes le sont plus ou moins. Mais il y a, dans le Rubicon, à la page 92, une autre explication : *«Lorsque nous observons chez nos semblables ou en nous-mêmes des traits contradictoires, ceux que nous réprouvons nous semblent seuls authentiques …»* Or les effets de l'atavisme simiesque sont assez moches pour puer l'authentique à plein nez. Ils se repèrent commodément.

Cette mise à profit des ressources olfactives de nos étudiants résultait d'une des «ruses» dont Pierre revendique pour nous les *mérites. (Aux étudiants, avec sévérité)* Ne vous avisez pas de nous les contester : nous ne tolérons pas la plaisanterie sur cet article. Tout comme Hubert, nous ne voulons rien devoir à personne. La nature ou Dieu croient pouvoir nous combler de dons *gratuits ?* Pouah ! Où serait notre mérite ? Qu'ils se les gardent : nous sommes assez grands garçons pour ne compter que sur nous-mêmes. Nous méprisons la grâce, et c'est ce qui fait Notre Grandeur. *(Il prend l'attitude boursouflée du matamore)* Ah mais ! Ah mais ! Le cosmos va voir de quel bois, Nous, on se chauffe !

PIERRE

Plus qu'à une «ruse», notre choix de ce fâcheux échantillon des contenus de nos grandes profondeurs obéissait à un ordre chronologique. L'atavisme simiesquie est celui dont il faut se libérer pour pouvoir s'*abandonner* aux forces bénéfiques qui sont en nous. Cet atavisme nous domine, elles nous libèrent. Mais, tant que nous sommes dominés, nous ne pouvons nous libérer. C'est donc par là qu'il fallait commencer. Mais le moment est venu de mettre sur la table les cartes d'Alfred et celles de Rosalinde. Philippe, il me semble, a déjà commencé : je le soupçonne d'avoir retourné, par le moyen de son plaisant petit «sketch», une carte maîtresse du jeu d'Alfred, qui voit la grandeur de l'Homme dans le refus de la *vérité :* la grâce, si elle n'est vérité, ne saurait être que moquerie.

BERNARD

Alfred n'ayant pas réagi à notre septième leçon, nous ne pouvons affirmer que tel est réellement son cas. Mais nous pouvons le supposer en espérant qu'il nous détrompera si nous le mésinterprétons. Regardons ses cartes l'une après l'autre, comme nous avions invité nos étudiants à le faire :

1.Nos deux premières questions sont saugrenues à ses yeux. Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci : Alfred est de mauvaise humeur. Notre sixième leçon prédisait sa «défenestration», sa disqualification pour le rôle de réfractaire-modèle, c'est-à-dire sa prochaine réceptivité à l'enseignement orthologique. Mais, prenant cette promesse optimiste pour une menace, il était légitimement indisposé contre nous : nous serions des professeurs abominables si nous faisions chanter nos étudiants !

PIERRE

Prenons-y garde : c'est peut-être un rien notre tendance. Cette carte existe dans notre

jeu. Mettons-la sur la table : passionnément attachés à nos étudiants et soucieux de leurs progrès, un zèle indiscret nous pousse parfois à exercer sur eux certaines petites pressions.

PHILIPPE

Ah qu'en termes délicats !… *(Aux étudiants)* Je mets les pieds dans le plat : nous les engueulons comme du poisson pourri et leur appliquons à tout propos un martinet impitoyable, mais c'est pour le bon motif : nous sommes entêtés de peupler la Transrubiconie.

BERNARD

Revenons à nos moutons : il est clair que les deux questions incriminées par Alfred n'étaient pas saugrenues. Elles l'étaient si peu qu'un tiers des étudiants y ont répondu négativement. Or Alfred sait certainement qu'il n'est pas seul sur cette Terre. Mais il était assez mécontent pour dire n'importe quoi, pourvu qu'il y trouvât son compte. C'est sous cet éclairage seulement que ses réponses deviennent importantes et méritent l'attention de nos étudiants.

HUBERT

Au contraire : si Alfred était en colère, ses réponses ne sauraient mériter aucune attention. J'en puis parler savamment : il m'arrive souvent, quand la mouche me monte au nez, de dire et même de penser des choses irréfléchies, puis de ne plus les penser le lendemain. C'est sans doute le cas d'Alfred.

PHILIPPE

Je n'en doute pas, mais il s'agit d'autre chose. Alfred s'est servi de ses armes pour parvenir à ses fins : il avait manifestement tort et il voulait avoir raison. Ce qui importe, c'est d'observer comment il s'y est pris, *car nous faisons tous comme lui.* Chaque fois que nous avons tort, et c'est neuf fois sur dix, nous nous servons des mêmes armes qu'Alfred -si nous avons le malheur de vouloir nous *donner raison,* et c'est dix fois sur dix !! J'ai qualifié de «remarquables» les objections d'Alfred parce qu'elles contiennent un échantillon d'à peu près *toutes les ressources dont disposent les humains pour se tromper et pour tromper.* Nous ne l'en remercierons jamais assez. Mais, avant d'en extraire la leçon, voyons une à une ses réponses.

BERNARD

Les voici dans l'ordre :

1.«D'accord sur tous les points avec Bernard, qui est seul à fournir des matériaux constructifs». Il se trouve, comme on va voir, qu'Alfred est en désaccord total avec moi sur le point fondamental de la doctrine exposée, celui sur lequel repose tout entier le concept d'une morale biologique. Alfred illustre ainsi un moyen infaillible de se tromper : *choisir ce qui nous plaît et laisser dans l'ombre ce qui compte.*

2.«Philippe est naïf : il pense que les puissants d'aujourd'hui ont meilleure conscience que ceux d'autrefois». Philippe ayant dit exactement le contraire, c'est un moyen parfait de se tromper : *rejeter une théorie en déformant (ou pis encore : en inversant) sa première donnée.*

3.«Pas d'accord avec Pierre : à l'en croire la fin justifie les moyens et l'Eglise a le droit de s'appuyer sur les puissants pour survivre». Cette pensée est à l'opposé de celle de Pierre, mais Alfred se trouve exprimer ici le seul point de vue dont puisse s'accomoder un biologiste. C'est celui que j'ai fait mien pour justifier la morale simiesque et la carotte judaïque : l'une et l'autre ont une VALEUR DE SURVIE. Du point de vue biologique, ce n'est pas la seule mais c'est assurément la *première* de toutes les valeurs : c'est celle dont dépend, pour toutes les autres, la *possibilité d'exister.* Arrêtons-nous un instant pour regarder le cas de l'Eglise sous cet angle. L'Eglise, tout d'abord, a survécu elle-même. Nous devons donc lui décerner, à cet égard au moins, un brevet de bonnes moeurs biologiques. Etait-il important qu'elle survive ? Alfred déclare que non : ce qui importe à ses yeux, c'est que «les Chrétiens vivent l'Evangile en sachant ce qu'ils font» *(A ses collègues)* Qu'en dites-vous ?

PHILIPPE

Que, ce coup-ci, notre bon Alfred s'est fait prendre les deux mains dans un sac cousu-main ! Les communistes eux-mêmes n'ont jamais trouvé mieux. Il n'y a pas de moyen plus infaillible de se tromper et de tromper : *supposer un problème résolu, se déclarer «pour» sa solution, et accuser ceux qui la cherchent d'être «contre»* : nous sommes pour le bonheur universel, et vous voyez bien que les salauds qui gouvernent sont contre : il y a encore des malheureux !…

BERNARD

C'est bien cela : il ne saurait exister un Chrétien qui ne souhaite aux humains de vivre l'Evangile en sachant ce qu'ils font. Tout le monde est d'accord là-dessus, et Alfred peut être sûr de cette recette, de récolter, comme les Communistes, des suffrages naïfs. Mais quelles sont les *conditions à réaliser* pour obtenir ce résultat ? Toute la question est là. Ce n'est pas le moment d'en discuter, mais la survie de l'Eglise pourrait fort bien être l'une d'elles. Et il s'en faut que ce soit tout : l'Eglise s'est acquittée d'une fonction dont l'importance biologique est capitale. Je cite la RUBICON : *«La subordination des individus à leur culture était autrefois un mal social nécessaire. Elle était condition d'unité nationale et, dès lors, de SURVIE DES NATIONS. C'était une loi sociologique implacable, inhérente au régime de la thésaurisation intellectuelle, qui implique le règne d'idées toujours discutables et généralement fausses. Pour obtenir l'unité indispensable à la survie des nations, il FALLAIT BIEN que les hommes fussent contraints de s'adapter aux idées. Il fallait bien, en d'autres mots, en faire des MUTILES du cerveau, INCAPABLES DE RIEN CRITIQUER …»* Peut-on contester que, pendant près de vingt siècles, l'Eglise s'est acquittée de cette INDISPENSABLE tâche avec une férocité et un succès également fantastiques ? Moralité : ici encore Alfred nous a édifiés : Il a *ignoré superbement ce qu'il savait mais ne voulait pas savoir :* il aurait été contraint de se donner tort.

5.«A force de marcher avec des béquilles, les muscles s'atrophient». Voilà qui est vrai, mais cette image est aberrante : l'Eglise n'avait pas affaire à des vieillards paresseux, elle avait à guider - vers l'Evangile ?- les pas d'enfants qui, n'ayant pas appris à marcher, ne pouvaient se passer ni de morale ni -peut-être- d'églises. A-t-elle bien fait ce métier-là ? Je n'en sais rien. Il se peut que des sociétés de gymnastique eussent fait mieux, mais je n'oserais l'affirmer. Cependant, pour ceux qui veulent se tromper et tromper, la recette d'Alfred est parfaite : *se réclamer d'une image ou d'une notion juste pour prouver des choses qu'elle ne prouve pas* .

6.«L'orthologique est une religion». Faite par Hubert dans le Défi Européen, cette objection y est réfutée à la page 50, mais, si Alfred s'en est souvenu, les raisons invoquées ont dû lui sembler mauvaises. Ajoutons-y ceci : si Steiner était sans conteste un homme très effacé, ses successeurs le sont tout autant. Trente-et-un membres du C.I.E.B.S. sont anonymes statutairement, et le trente-deuxième, Jacques Dartan, est un pseudonyme porté ex officio par un septuagénaire choisi pour sa spectaculaire et définitive insignifiance. Les seuls porte-parole de cette religion sont des personnages fictifs. Un de leur crédo est l'*humour* (qu'on nous en montre dans quelque religion que ce soit), et leur constant souci est d'exhorter leurs «fidèles» à ne CROIRE RIEN NI PERSONNE, à commencer par ce qu'ils disent ! Non, s'il est possible de porter contre l'orthologique une accusation ridicule, c'est bien celle-là. Autre recette infaillible : *ignorer systématiquement tous les faits pour pouvoir porter des accusations fausses.* Alfred récidive dans la remarque suivante :

7.«Je ne nie pas votre science, mais je refuse de me prosterner devant elle». A la page 86 du «Défi», il avait lu cette remarque : *«On tombe d'accord avec un scientifique, on ne se prosterne pas devant lui …»* Alfred savait mais ne voulait pas savoir que, loin de souhaiter sa prosternation, nous ne la souffririons pas.

PHILIPPE

Tu-tu-tut ! Je m'en délecterais volontiers -n'était le risque d'en mourir de rire ! Mais le bouquet est la «logique primaire» d'Alfred, empruntée à un homme de génie : *«Pourquoi donnerais-je douze francs pour un parapluie»,* disait un héros de Courteline, *«quand je puis avoir un verre de bière pour huit sous ?…»* Un cours n'est pas un livre. Ce que vous avez acheté à l'I.F.O., mon cher Alfred, c'est le privilège de vous faire engueuler comme du poisson pourri, et quand vous prêtez à Courteline l'infaillibilité qui appartient à Monsieur de La Palisse, de recevoir d'énormes cinglées de martinert !

PIERRE

Tirons la leçon contenue dans les réponses d'Alfred. Dans un moment d'humeur, il a montré ses armes sans précautions ni pudeur. Son plaidoyer pro domo, en conséquence, est plus que remarquable : la tromperie systématique y est éclatante, éblouissante. Mais nous faisons chaque jour, un peu plus pudiquement, ce qu'Alfred a fait au grand jour. *(Aux étudiants)* Beaucoup de vos réponses à nos questions étaient entachées d'alfrédismes. Découvrez-les, s'il vous plaît. Prenez-vous la main dans le sac. Soyez vigilants. Prenez l'*indispensable* habitude de vous critiquer vous-mêmes. Certes au point où en sont restés beaucoup d'entre vous, l'autocritique est difficile, mais nous vous en fournirons bientôt des moyens aussi pénétrants que puissants.

PHILIPPE

Hélas ! Ces moyens ont, comme la bicyclette, un terrible défaut : ils ne sont utiles qu'à ceux qui s'en servent.

PIERRE

En effet, et s'il est vrai que, comme pense Alfred, nous partageons nos étudiants en deux catégories, nous les distinguons à ce critère : ceux qui se servent de la bicyclette orthologique

pour avancer et ceux, devenus rares, qui n'essaient pas de s'en servir et restent sur place. *(Aux étudiants)* Je vous adresse une prière : pour l'amour de tout ce qu'il y a d'heureux au monde, ESSAYEZ de vous servir de cette bicyclette. Son maniement, au début, peut sembler difficile, mais il ne l'est aucunement : ce n'est qu'une *habitude à prendre.* L'intelligence n'est guère qu'une habitude. Commencez tout petitement par une «chasse» aux alfrédismes dont vous vous faites l'offrande pour satisfaire à l'ignoble besoin qui nous asservit tous : *le besoin ultra-simiesque d'avoir raison même et surtout quand nous avons tort.*

PHILIPPE

Il faut se faire un sport de cette chasse, qui devient vite amusante, puis passionnante. Quant au besoin d'avoir raison, il est bien pis qu'ignoble. Nous le regarderons de près tout à l'heure : rien n'est plus édifiant.

PIERRE

La chasse qu'il reste à faire avant de mettre sur la table les cartes d'Ambroise est celle qui nous libère des programmations affectives. Il y a en chacun de nous de l'Alfred, de la Rosalinde et de l'Ambroise. Il va falloir arracher à Rosalinde le jeu de cartes auquel, désespérément accrochée (la pauvre enfant n'a rien d'autre), elle s'apprête à sacrifier toutes ses chances de bonheur. Il va falloir montrer à Rosalinde non pas ce qu'elle est, mais ce qu'elle FAIT *malgré ce qu'elle est.* Ou plutôt malgré ce qu'elle serait si elle avait commencé à devenir une vraie femme et une personne vraie. Ce sera douloureux, je crois, bien moins pour Rosalinde elle-même (qui est solide et douée) que pour nous tous: son cas éclaire trop celui des milliers d'enfants dont l'Education Nationale saccage irrémédiablement l'intelligence et l'aptitude au bonheur, et qui resteront à jamais subhumains.

BERNARD

Comparé au leur, le sort des enfants biafrais ou pakistanais morts de faim est enviable : leurs souffrances auront duré quelques mois. Le traitement de nos écoles est bien pire : les enfants qui le subissent sont appelés à en souffrir tous les jours de leur vie. Les malheureux sont condamnés à un désespoir *inconscient !* Ils n'ont pas trace d'espérance, mais ne se savent pas désespérés. Il est impossible de regarder ces choses sans en avoir le coeur meurtri - et la rage au ventre !

PIERRE

Rosalinde, enfant chérie de l'I.F.O., soyez sans crainte : votre cas n'est pas tout à fait celui-là. Grâce à vos dons, vous êtes déjà l'ouvrière de votre propre salut : vous vous dites *totalement insatisfaite.* Le désespoir, chez vous, n'est donc pas inconscient, et vous êtes révoltée. Soyez-en félicitée : c'est la *seule* chose que vous puissiez faire pour toutes les victimes du génocide psychique qui se consomme dans nos écoles. Vous n'acceptez ni pour vous ni pour les autres le sort auprès duquel celui des enfants biafrais est enviable. Or il ne tient qu'à vous que cette horreur prenne fin : apprenez à vous révolter *efficacement. (Aux étudiants)* Voici les réponses de Rosalinde à cinq questions auxquelles des réponses justes sont la première condition d'une révolte efficace :

1.(a) : Pourquoi me révolté-je ? Contre une impossibilité d'épanouissement individuel causée, sur le terrain visible (donc au 2e degré) par le goût qu'on nous inculque de «savourer

des opinions» et du savoir ultra-sucré, et par l'asservissement de l'homme à l'économie.

1.(b) : Quels sont mes objectifs ? Tenter une libération sociologique, psychologique et économique.

2.(a) : Contre qui cette révolte ? Contre l'Etat (y compris partis et syndicats), les professeurs, les prêtres, les parents, les militaires, les despotes en tout genre. Contre tout ce qui est autorité et inorganisation (par rapport à l'organisation naturelle, biologique si vous préférez).

2.(b) : Qui sont mes vrais ennemis ? Il n'y a pas, au fin fond des hommes, de «vrais ennemis» : un homme est un homme, victime d'une situation imprévue. Il n'y a ni bons ni méchants, ni héros ni vilains. Ce sont des traits caractériels comme le désir de domination, de prestige, de mystique, qui existent chez chacun. Ce qu'il faut, c'est empêcher qu'ils se concrétisent. Nos ennemis, pour le moment, sont les gens que j'ai cités.

3.Pour qui me révolté-je ? Qui sont mes vrais amis ? Pour tout le monde. Là encore, il n'y a ni *vrais* amis ni *vrais* ennemis. Les gens qui nous aliènent pour leur profit s'aliènent à leur tour, à force de croire ce qu'ils disent. Dans le cas présent, les jeunes étudiants (qui se rendent comptent de leur pourrissement intellectuel) et les travailleurs(ouvriers, chercheurs, employés de bureau …, qui sont soumis aux plus mauvaises conditions matérielles et morales) sont alliés, quoi qu'on dise.

4.Comment me révolter ? Quels sont mes moyens et ceux de mes alliés ? Nos seuls et infimes moyens sont une critique constante de l'université, du travail, de la société, de l'Etat, avec information réciproque entre travailleurs et étudiants, de façon à établir une jonction dans la lutte. Matériellement, nous n'avons ni services d'ordre ni armée permanente.

5.Où mes ennemis sont-ils vulnérables ? Quels sont les défauts de leur cuirasse ? La fausseté de leurs affirmations et de leurs informations peut être démontrée (on masque les besoins vitaux de l'homme : voir presse, université, publicité, Etat, Messe, religion). Il faut faire prendre conscience aux gens de l'aliénation que cela engendre.

Il était évident que, faute de connaissances et de moyens d'en acquérir, Rosalinde ne pourrait donner de réponses sensées à ces questions. Malgré quoi elle aurait pu chercher à exercer des choix. Non : elle fait une épouvantable salade du vrai et du faux, et elle met tous les humains dans le même sac. Elle se révolte *contre* tout et contre tous, mais elle croit que c'est *pour* tous. Cette indiscrimination trahit le désordre et l'ignorance qui règne dans sa tête. Elle sera réinvitée à répondre aux mêmes questions après s'être enrichie de quelques structures intellectuelles et *mnésiques* élémentaires, et je crois pouvoir prédire de grands progrès : Rosalinde saura comment faire porter à sa révolte les fruits de l'*ordre naturel* qu'elle invoque. Mais nous n'avons pas à critiquer, pour l'instant, les vues de Rosalinde, qui sont les conséquences d'une incohérence intellectuelle dont il faut commencer par découvrir les *causes* .

PHILIPPE

C'est facile : la mélasse universitaire a privé Rosalinde de tout moyen de distinguer le

vrai du faux. Faute de critères, il lui a bien fallu choisir ses «idées-force» en fonction d'autre chose. Elle a obéi à des déterminismes affectifs aggravés d'un *conventionalisme* dont elle est l'esclave inconsciente. La pauvre enfant est aussi conventionnelle qu'un ordinateur électronique, et cela veut dire bien plus qu'aucune nonne enfermée dans aucun couvent. Elle n'a jamais joui d'aucune sorte de liberté. Elle n'a jamais eu aucun choix. Rien de ce qui lui est arrivé n'a dépendu d'elle : on ne lui a jamais toléré le droit d'acquérir aucune autonomie. De toute évidence, donc, c'est *hors d'elle* que doivent être cherchés les éléments de sa personnalité, ou plutôt de ce qui lui en tient lieu.

PIERRE

Elle a quand même une tête et un coeur. Qu'a-t-il pu s'y passer ? Privée d'autonomie, elle n'a pu que répondre à des stimuli. Elle n'a jamais agi, elle a toujours *réagi*. Mais par quels mécanismes ? A défaut de motivations vraies, elle s'est laissé engendrer des moteurs. Essayons de découvrir comment ces choses ont dû se passer chez Rosalinde. Bien entendu, nous sommes exposés à nous tromper. Qu'elle veuille bien nous reprendre si nous nous fourvoyons.

BERNARD

Pour aborder le cas de Rosalinde, représentons-nous celui d'une femme tombée amoureuse d'un mauvais sujet. Elle le «gobe». Elle épouse ses querelles et ses rancoeurs. Les faits ne lui ouvrent pas les yeux. Elle accepte ou invente les plus sottes excuses, contradictoires quand il faut, pourvu qu'elles justifient les actes de son amant, quitte à en blâmer le monde entier. La malheureuse n'a plus d'yeux, plus d'oreilles, plus d'intelligence, plus de bon sens. Ensorcelée par lui, elle n'est plus libre : *les déterminismes de son autonomie sont bloqués*. Le mal dont souffre Rosalinde n'a pas les mêmes causes, mais ses effets sont pires : les déterminismes de son autonomie ayant été détruits par ses maîtres, la pauvre enfant est envoûtée. Elle ruine toutes ses chances comme si elle était mue par une passion dévorante, mais sans compensations, sans jouissance !! On lui a tout dérobé sans rien lui donner en échange. On conviendra qu'elle se révolte à bon droit.

PHILIPPE

Bref notre gentille Rosalinde a été emmélassée d'importance. Nous ne pourrons rien pour elle tant qu'elle le restera. Nous pourrons tout pour elle sitôt qu'elle aura vomi sa mélasse. *(A ses collègues)* Vous voyez ce qu'il nous reste à faire : nous n'avons aucun choix.

MEDICUS

Quoi ?

PHILIPPE

Faire vomir Rosalinde.

MEDICUS

Prenons garde : Rosalinde, qui n'a absorbé rien d'autre, s'identifie nécessairement à cette mélasse.

PHILIPPE

Nous avons donc de moins en moins de choix : nous devons la faire se vomir elle-même !

Mais ce devrait être facile : son dossier est bourré d'émétiques si puissants qu'il suffira sans doute de l'inviter à en renifler quelques passages pour obtenir ce résultat.

MEDICUS

Vous vous proposez de lui faire voir ce qu'elle montre d'elle-même dans ce dossier ? Ce serait aussi cruel qu'inefficace. Vous la blesseriez sans l'éclairer, et elle prendrait la fuite. C'est le seul résultat que vous obtiendriez.

PIERRE

Ce danger la menace en effet, mais nous n'avons pas le choix : il n'y a pas d'autre espoir pour Rosalinde. Si elle poursuit sa route, son sort sera le pire de tous : la défaite totale, la misère définitive. Tout doit être fait pour l'en préserver. La seule thérapeutique quui lui soit applicable est cruelle, mais la pire des cruautés serait de ne pas la lui appliquer.

PHILIPPE

Ce sera vite fait : le cas de Rosalinde est fantastique parce que, douée et dynamique, elle réagit violemment, et les propriétés de la mélasse universitaire en sont rendues spectaculaires. Rosalinde est une enfant à grand spectacle : un «Grand Guignol» de l'autodestuction. Tout comme la femme amoureuse évoquée par Bernard, une passion l'ensorcelle : le besoin de vengeances, de vivre ses rancoeurs. Et, s'il est au monde une chose qu'elle abomine, c'est la morale conventionnelle, la «vertu», le culte des «valeurs morales». Elle est allergique à ces choses au point d'en perdre tout jugement. C'est pourquoi elle incrimine dans notre quatrième leçon le passage suivant : *«Nous vivons entourés de malfaiteurs tantôt sincères et bien intentionnés, tantôt insincères et malveillants»*. Halte-là, s'écrie Rosalinde : que voulez-vous dire par «bien (ou mal) intentionnés», par bon, méchant, et autres jugements de valeur ? Petite Rosalinde, nous vous l'expliquerons au bon moment, en projetant la lumière sur vos propres intentions, mais, pour l'instant, ayez la bonté de jeter un coup d'oeil sur ce texte :

J'ai oublé de dire combien me révolte votre façon d'attirer les gens à l'orthologique en disant : «Venez : nous allons faire de vous des dirigeants qui gagnerez plein d'argent !…» Belle morale, belle motivation en effet !! Voilà de quoi changer l'homme !!

Cette noble leçon de morale est signée Rosalinde. Hésitera-t-elle à la vomir ? Ce texte nauséabond est empreint d'un moralisme plus imbécile et plus méchant que celui de M.M. Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg à leurs meilleurs moments. Est-il possible, petite Rosalinde, que vous ne vomissiez pas la répugnante Rosalinde qui condamne vertueusement ceux qui veulent enseigner ou apprendre à gagner de l'argent ? C'est, pour la plupart d'entre eux, une condition d'existence !!

PIERRE

Vomissez cette Rosalinde-là, petite Rosalinde, sans le moindre regret : elle n'est pas vous. Elle est faite toute entière de mélasse.

PHILIPPE *(à Rosalinde)*

Cela suffira pour aujourd'hui. Certes il vous reste à vomir bien pis que la Rosalinde moraliste conventionnelle : c'est le *moindre* de vos péchés de mélasse. La psychologue

conventionnelle et plusieurs Rosalinde fanatiquement conventionnelles sont plus stupides et plus malfaisantes encore. Nous vous inviterons à les regarder lorsque, disposant de moyens de distinguer le vrai du faux, il vous deviendra possible de les voir. Les structures élémentaires de l'intellect vous manquent. Notre prochaine leçon vous les apportera.

BERNARD

Je voudrais citer un passage dans «Les Jeux» : *«Lorsque nous nous laissons saduire aux promesses de bonheur qui auréolent la jeune fille, puis, peu après, avons à nos côtés une mégère venimeuse, n'en accusons ni la nature (sauf la nôtre) ni Dieu. Elle n'était pas bâtie comme cela : c'est notre ouvrage …»* Rassurez-vous, petie Rosalinde : vous n'êtes pas bâtie comme ça !

PHILIPPE

C'est l'ouvrage de l'Education Nationale, qui a rendu ignorante et stupide à miracle notre petite Rosalinde. Ce crime n'est pas tout à fait consommé, mais il n'y a plus une minute à perdre. Si elle tardait à vomir sa mélasse, elle serait bientôt irrécupérable pour l'humanité : il lui deviendrait aussi impossible d'aimer aucun être humain qu'à aucun être humain de l'aimer. Ce serait, comme dit Pierre, la défaite totale, la faillite, la misère à jamais! *(Aux étudiants)* Vomira-t-elle ? *(A Rosalinde)* Vomis, enfant chérie de l'I.F.O. !

MEDICUS

Plutôt que sa mélasse, je crains qu'elle vous vomisse ! Vos brutalités sont odieuses et vos propos d'autant plus injurieux et blessants que vous dites plus vrai ! *(A Pierre)* Pourquoi l'avez-vous laissé faire ? Vous savez combien Rosalinde a besoin de douceur et de tendresse.

PIERRE

Je sais hélas ! que nous pouvons nous tromper sur son cas, mais nous ne nous trompons pas sur celui de Philippe : jamais propos ne furent plus chargés de tendresse *vraie* que les siens. J'ose espérer (et je crois presque) que cette tendresse acérée traversera la cuirasse de Rosalinde. Il deviendra alors possible de l'entourer d'une tendresse toute faite de cette douceur qui, dans son état présent, lui serait nauséeuse : elle n'y croit pas et n'y verrait qu'hypocrisie. Philippe s'est épris d'une chaude affection pour Rosalinde qui, d'ailleurs, la lui rend peut-être un rien : il est son «favori» et il est de ces hommes insupportables auxquels, Dieu sait pourquoi, on pardonne tout. Il ne nous reste qu'à toucher du bois en espérant de ne pas nous être trompés.

HUBERT

Vous vous trompez à coup sûr, il me semble, en affirmant qu'il y a de la Rosalinde en chacun de nous. Avec la meilleure volonté, je n'en puis trouver aucune trace en moi. Expliquez-vous.

PIERRE

Le cas de Rosalinde est le plus universel qui soit. Nul n'y a jamais échappé parce que, avant l'émergence de l'orthologique,, il était impossible d'échapper aux *programmations affectives.* C'est dans leur contexte épistémologique que l'on observe le plus commodément leurs mécanismes. Que Philippe nous les fasse voir le plus simplement qu'il pourra.

PHILIPPE

Rosalinde aidera tout le monde à les voir parce que la programmation affective a pris chez elle des proportions si caricaturales qu'elle est visible à des lieues. Mais il s'en faut que ce processus soit toujours néfaste et grotesque : l'attrait du beau, par exemple, peut résulter d'une programmation affective. Un pélerinage aux *sources* de l'épistémologie facilitera la compréhension de ce sujet. L'amibe sait choisir ses aliments, l'oiseau sait choisir les matériaux de son nid, la chienne sait choisir les comportements de ses tâches maternelles. *Vivre c'est choisir, et L'INTELLIGENCE EST UNE APTITUDE AUX CHOIX JUSTES.*

Il va de soi, dès lors, qu'aucun organisme vivant ne saurait être dépourvu d'intelligence : sans aptitudes à des choix justes, aucun ne survivrait une heure. Mais les choses se sont compliquées avec l'émergence de la conscience : devenue *autonome, l'intelligence CONSCIENTE allait nous engendrer des aptitudes aux CHOIX FAUX !!* Nous allions jouir de la liberté de devenir stupides. Ai-je besoin d'ajouter que les aptitudes aux choix faux sont celles que cultivent et exploitent nos écoles et nos universités pour faire de nous des théologiens, des docteurs Cauchon, des «chiens savants», et, dans les cas les plus navrants, des Rosalinde privées (paradoxalement) *de toute autonomie :* les choix qu'elles ne peuvent pas ne pas faire, quand leurs maîtres les ont ainsi traitées, ne sont jamais les leurs. L'intelligence se mesurant à l'aptitude aux choix, il reste, pour y voir clair, à se poser deux questions :

1. Pourquoi choisissons-nous ?
2. Comment choisissons-nous ?

La première de ces questions relève de la psychologie, qui dévoile nos *motivations*, la seconde de l'épistémologie, qui nous révèle les *moyens* de notre pensée consciente. *Nos actes sont les résultantes de ces deux catégories de déterminismes.* Il serait laborieux et très long d'entrer dans les détails de ces mécanismes. Contentons-nous aujourd'hui de les regarder en nous-mêmes depuis Sirius. *(Aux étudiants)* Veuillez bien, mes chers amis, observer les *raisons* de nos *choix intellectuels.* Vous allez constater que neuf fois sur dix, ce sont celles d'Alfred : vouloir avoir raison aux moindres frais, nous rationalisons au plus vite ce *besoin-là.* D'autres fois nous prenons la peine de plaider notre cause avec plus ou moins de soin, comme fit Antoine un jour que la révolte grondait en lui. Mais, la dixième fois, nous nous lançons à la poursuite de satisfactions plus profondes : nous voilà partis à la recherche du VRAI. Que va-t-il, que *doit*-il se passer ? Eh bien, nous devenons des Rosalinde jusqu'à ce que nous devenions des Ambroise.

MEDICUS

Je ne vous suis pas : affligée, comme a dit Pierre, d'un phototropisme négatif, Rosalinde tourne le dos au vrai. Elle a horreur du vrai. Un instinct semble la contraindre à porter ses choix sur ce qu'elle peut trouver de plus faux !

PHILIPPE

Détrompez-vous : ses instincts la poussent à la révolte, et rien ne saurait être moins faux. Ce qui la contraint à faire des choix déplorables, c'est son éducation. Rosalinde est l'enfant chérie de l'I.F.O. parce que, totalement insatisfaite, elle est partie à la recherche du

vrai. C'est ce qui la sauvera et c'est pourquoi nous l'avons prise en si chaude affection. Ceux qui sont partis à la recherche du vrai se trouvent tous dans le même cas : ils doivent chercher à le *distinguer du faux.* Ils doivent se servir de leurs moyens. Or quels sont nos moyens ? Nous en avons deux et n'en aurons jamais trois :

1. La thésaurisation intellectuelle, qui nous engendre des *opinions.*
2. La capitalisation intellectuelle, qui nous procure des *savoirs.*

(Aux étudiants)

Nous regarderons de très près, en temps et lieu, ces deux choses, mais un coup d'oeil sur la première suffit à nos besoins présents. Prenez la peine, s'il vous plaît, de démonter soigneusement quelqu'une de vos opinions, quelqu'une des idées (non scientifiques) qui vous sont chères. Si vous faites attention, vous constaterez qu'elle repose -c'est inévitable- sur une ou plusieurs *préférences,* dont vous vous êtes fait un *système* par le moyen d'une ou de plusieurs logiques bonnes ou mauvaises. Après quoi vous vivez -c'est tout aussi inévitable- dans un microcosme bâti sur vos préférences. Or nul n'accepte de vivre dans une incohérence dont il serait conscient. Une préférence acceptée (et a fortiori choisie) en détermine cent autres, et toute liberté de choix disparaît. Nous nous enfermons, seuls ou à cent mille, dans un monde dont nous ne pouvons plus nous évader. Pour s'en sortir, il faut que, comme dans le cas d'Ambroise, «tout vole en éclats».

MEDICUS

Ce schéma a cessé d'être juste au siècle où nous sommes. La thésaurisation intellectuelle *pure,* dont les religions offraient autrefois une illustration parfaite, est devenue impossible. La capitalisation, que les sciences illustrent fort bien, a pénétré partout. Elle a même envahi -et peut-être entamé- la religion. La surprenante vogue de Teilhard de Chardin montre combien les humains, même religieux, sont devenus avides de vérités scientifiques. Peut-être serait-il exagéré de prétendre que les microcosmes fondés sur la thésaurisation des préférences ont volé en éclats, mais ils sont en train de se désagréger.

PHILIPPE

Mon cher Médicus, vous avez mis le doigt sur la plaie qui meurtrit notre époque : les sciences désagrègent, *mais elles ne construisent pas.* La raison en est claire : elles ne se prêtent pas aux synthèses sans lesquelles aucun microcosme n'est habitable à des hommes. Un monde scientifique serait inhabitable parce qu'il ne pourrait satisfaire au tout premier de nos besoins : *la coordination de nos automatismes.* La science n'y pourvoit pas mieux qu'un métronome ne peut rythmer la démarche d'un mille pattes. La science, dès lors, ne nous satisfait pas. Elle n'est pas plus humaine que les mathématiques. Il y a place pour elle dans l'Homme, mais pas pour l'Homme dans la science : l'Homme est plus grand. S'il en fallait une preuve, l'Art à lui seul la fournirait.

Puis c'est le coup de théâtre : ce que ne pouvaient les sciences, l'orthologique le fait ! Rosalinde, tout à coup, devient Ambroise. Qu'est-il arrivé à Ambroise ? Nous en avons fait sommairement le récit dans notre dernière leçon. Ecoutons-le lui-même à présent. Voici l'aventure d'Ambroise vue par Ambroise :

AMBROISE VU PAR LUI-MEME

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu votre interprétation de l'aventure d'Ambroise. Cela m'a permis de faire le point. Tout s'est déroulé si vite après la quatrième leçon que j'en avais bien besoin. Vous ne pouviez présenter un récit complet de cette aventure, faute de place certes, mais aussi parce que mes réponses aux questionnaires ne disaient pas les divers tâtonnements et ajustements qui ont marqué ma progression. Il y a, à côté de ce qui peut s'écrire, l'immense part indicible du fonctionnement des petits mécanismes intellectuels qui contribuèrent à *éclairer tel ou tel point particulier de ce qui formera ensuite une image globale.* Je crois que ce qu'Ambroise a fait, dans le calme, c'est bien de rechercher les diverses manières qu'il avait de se prendre la main dans le sac.

Il est exact que mon seul choix était d'apprendre à penser ou sombrer. En réalité, j'avais sombré depuis longtemps et n'étais retenu vaille que vaille à la surface que par cet instinct que nous portons en nous et qui nous fait savoir que le bonheur est dû aux humains. Le malheur laisse infiniment moins de traces que le bonheur.

Mon aventure, vous en connaissez mieux que moi les causes : j'ai suivi votre cours. Après avoir lu vos livres, je disposais d'assez d'«amorces de preuves» pur savoir que je pouvais vous faire confiance. Je n'ai donc cherché à vous opposer aucune résistance : vous n'avez cessé de répéter que vous ne nous imposeriez aucune opinion et que vous nous fourniriez les moyens de nous comprendre nous-mêmes. Mon seul souci a été d'appréhender ces instruments. Je pense notamment à la logique primaire, qui me déconcerte encore un peu par sa simplicité, et surtout à la logique cruciale, *à la quelle j'ai eu moins de mal à m'adapter*.

J'ai lu et relu chacune de vos leçons en cherchant à la *réduire à sa plus simple expression.* Après ces lectures, je m'installais confortablement pour la *recomposer moi-même GLOBALEMENT sans m'attarder aux détails.* Me prendre la main dans le sac a été un jeu d'enfants après avoir acquis les moyens de le faire. Et je crois que le moment crucial, celui dont tout a dépendu, a été celui où j'ai vu à quel point je pouvais être singe ! Je vous l'avez dit : ça m'a fait mal ! Mais pourquoi refuser cette évidence-là ? Je l'ai acceptée et la sérénité s'et installée en moi. J'ai été peiné de voir Antoine, parvenu au même point, se raccrocher aux branches sur lesquelles il vivait. Vous m'avez montré où est la «Terre des Hommes», et j'ai ouvert les mains pur m'y laisser tomber. Le choc de l'atterissage passé, j'ai découvert un monde extraordinaire, *qu'il suffisait de VOIR pour être heureux.*

Autant dire avec vous que je n'ai pas fait grand chose. Je me suis contenté d'aller jusqu'au fond de certaines évidences, *d'accepter l'incontestable et d'ouvrir les yeux. Je crois que mon fauteuil a joué un plus grand rôle que moi dans tout ceci !* J'ajoute cependant que je n'avais rien à perdre au départ, ce qui explique que je n'aie jamais cherché à défendre mes idées ou mes opinions. Au plus aurais-je sans doute préféré avoir quelque chose à perdre et n'avoir pas vécu dix années d'angoisse. Ces explications pourront paraître bien minces, mais je ne vois pas pourquoi en rajouter : tout y est, et tout se trouvait dans vos leçons et dans vos livres, notamment dans les pages 223 à 236 du Rubicon.

PIERRE

Vus par lui-même, l'aventure d'Ambroise est un bréviaire de l'apprenti orthologicien. Il a fait d'instinct tout ce qu'il fallait :

1.Très vite, extraordinairement vite, il a dépassé la phase critique de son approche de l'orthologique : les «amorces de preuves» lui ayant paru bonnes, il lui a fait confiance. Pourquoi l'a-t-il pu alors que d'autres ne le peuvent pas ?

2.Il a mis en jeu les mécanismes intellectuels qui contribuent à éclairer les «points» de l'image globale.

3.En réduisant le contenu des leçons à leur *plus simple expression,* il s'est trouvé chercher -et il a découvert- l'extraordinaire *simplicité* de l'orthologique, qui est en effet ce qu'elle a de plus déconcertant : il est par trop invraisemblable, et il semble donc inacceptable, que des moyens «bêtes comme chou» obtiennent des résultats fantastiques, qu'ils nous procurent la vision de TOUT !! On ne peut en croire ses yeux. Pourquoi Ambroise a-t-il pu accepter que tout lui soit donné sans qu'il lui en revînt le moindre mérite ? C'est «son fauteuil qui a tout fait» !

4.Bref Ambroise a ouvert les yeux et il a vu. Moins encore qu'à la logique primaire, il n'a eu aucune peine à s'adapter à la logique cruciale, *visuelle,* qui est en effet la plus facile.

L'aventure d'Ambroise est la chose la plus normale, la plus banale même, qui soit au monde. Ce qui ne l'est pas, ce qui est incroyable, c'est que tous nos étudiants, du premier au dernier, ne l'aient pas vécue tout comme lui.

BERNARD

La raison de cette différence est claire : comme vous l'avez observé, c'est d'instinct qu'Ambroise s'est abandonné à l'orthologique. C'est d'instinct aussi que d'autres lui résistent. Tous sont mus par l'*instinct de conservation.* Mais Ambroise, qui se noyait, s'est appliqué à conserver la vie, les autres à conserver leur biens, leurs trésors culturels, auxquels les humains sont plus attachés qu'à leur vie -sauf lorsqu'une mort immédiate les menace : dans un naufrage, les hommes lâchent un sac d@'or pour agripper une bouée.

MEDICUS

Si cette explication est juste, elle laisse peu de place aux illusions : les réactions instinctives échappent sans doute à toute éducation. Or si, pour devenir orthologicien, il faut se trouver (ou pis encore : se mettre soi-même) en danger de «mort immédiate», je doute que beaucoup de candidats à l'orthologique soient prêts à la payer ce prix-là ! Il semble que, rétrospectivement, Ambroise lui-même n'y consentirait pas.

PIERRE

Si l'orthologique n'avait d'autre pouvoir que d'apporter le bonheur, l'intelligence et la joie à ceux qui ont perdu tout espoir, elle serait déjà un don du ciel. Mais elle est accessible à tous, bien que l'instinct de conservation y joue en effet un rôle important, favorable dans certains

cas, défavorable plus souvent.

BERNARD

S'il est vrai que l'instinct n'est pas éducable, l'Homme se distingue de l'animal par un caractère fondamental : il peut se soustraire aux emprises de l'instinct. *Il peut leur substituer des déterminismes conscients.* C'est cela qu'il faut faire pour devenir orthologicien.

PHILIPPE

Nous voici au bon moment pour déposer sur la table nos cartes maîtresses. Nous avons cherché à entraîner nos étudiants (par le moyen de ruses dont nous dévoilerons plus tard les mystères) dans un monde où il leur devienne *possible dse COMMENCER à se soustraire aux emprises de l'instinct.* Dans un monde où ils *puissent* faire exprès ce qu'Ambroise a fait d'instinct. Reprenons l'une après l'autre les choses qu'il a faites :

1.Le dépassement de la phase critique s'est faite chez Ambroise à la vitesse de l'éclair. Mais, contrairement à ce que pensent plusieurs étudiants, la plupart se sont mis eux aussi, quoique plus lentement, dans le même cas. Nous avons beau inviter les objections et exhorter à la vigilance, ils ne *critiquent* plus les acquisitions de l'orthologique. Quelques-uns discutaillent pour la forme, sur la forme ou sur un mot. Mais, à très peu d'exceptions, tous se sont ralliés au fond, souvent à contrecoeur et parfois de mauvaise grâce. Mais ce travail préliminaire et *totalement indispensable* est très avancé chez la plupart, à ce qu'il nous semble. Nous comptons sur notre questionnaire pour nous renseigner sur le cas de chacun.

2.La mise en jeu des mécanismes de l'intellection n'a commencé que chez ceux qui jouissent déjà d'une autonomie, et ils sont peu nombreux. Or nous n'avons pas encore abordé ce sujet, qui exige une structuration intellectuelle adéquate. Rien d'approchant n'étant enseigné dans nos écoles, ces structures font défaut à beaucoup d'étudiants presque autant qu'à Rosalinde. En conséquence ils n'ont pu, comme Ambroise, *éclairer les points de l'image globale.* Ne voyant pas les points, comment verraient-ils l'image ? Ces indispensables structures seront apportées dans notre prochaine leçon.

3.La réduction à leur plus simple expression des contenus de nos leçons se fait chaque fois que, élisant domicile à Sirius, nous ne conservons dans notre champ visuel que ce qui se voit de là-haut. Nous en avons fourni plusieurs exemples, mais n'avons pas *formé* nos étudiants à cette technique macroscopique. Il était trop tôt, mais ils ne perdront rien pour avoir attendu.

4.La logique cruciale, qui est la plus facile de toutes, émerge *spontanément* lorsque ses conditions sont réunies, et cet instrument réalise idéalement la *coordination de nos automatismes.* Quiconque ouvre les yeux au réel en recueille les bénéfices, et c'est ce qu'a fait Ambroise. Voilà pourquoi, sans plus d'explications que tous n'en ont reçu, il s'est trouvé disposer de cet admirable outil

PIERRE *(aux étudiants)*

Ce qui est arrivé à Ambroise vous arrivera à tous, du premier au dernier, mais à une condition dont la réalisation ne dépend que de vous. Nous n'y pouvons rien. Il vous faut

consentir à substituer des déterminismes conscients à ceux qui vous meuvent à votre insu. Ne vous récriez pas ! Ne dites pas que vous y êtes tout prêts, que vous ne demandez que cela : c'est sans doute vrai, mais, dans la majorité des cas, ce ne l'est pas assez. N'invoquez pas non plus l'impossibilité de cette tâche, qui désespère (combien légitimement)) les psychanalysés. Vous n'êtes pas invités à poursuivre vos motivations souterraines : vous n'en finiriez jamais. *De grâce, laissez en paix vos «complexes».* C'est à *remplacer* vos motivations ataviques préhumaines par des motivations humaines, c'est à *transcender* le Singe qui vous habite nécessairement, et vous habitera toujours, que nous vous convions. Bien entendu, nous vous y aiderons. Consacré à la «nature humaine», le deuxième cycle de ce cours mettra en lumière les *motivations transcendantales des humains.*

PHILIPPE

En attendant, et pour conclure cette leçon-ci, voici un «tuyau» déjà fort utile. Il suffira, pour s'en servir, d'accorder une dernière minute d'attention au cas de notre Alfred, l'homme-qui- veut- avoir- raison-même- et- surtout- quand- il- a-tort. Pourquoi veut-il avoir raison ? Pourquoi voulons-nous tous avoir raison ? C'est à Hubert qu'il faut poser cette question.

HUBERT

Heu - votre question est saugrenue : qui au monde aimerait d'avoir tort ?

PHILIPPE

Nous en avons eu sous les yeux un exemple éclatant : le cas d'Ambroise. Avant même de s'inscrire à ce cours, il a exprimé sa *crainte* d'avoir raison ! Qu'on se rappelle, à la page 106 du «Défi», le passage suivant :

«L'orthologique comble les voeux des savants. Qu'on se représente la vie intérieure d'hommes qui n'ont jamais le droit de rien accueillir sans y être contraints. Les savants ne pouvant jamais s'enrichir ni s'évader que contraints, la contrainte est leur bien souverain : c'est la seule chose dont ils aient rien à attendre …»

Les savants ne peuvent s'enrichir ou s'évader que s'ils se laissent contraindre à *autre chose que ce qu'ils savent ou croient savoir.* En d'autres mots, s'ils ont la chance insigne de n'avoir PAS raison. *(Aux étudiants)* C'est votre cas tout autant. Vous ne vous enrichirez jamais si vous n'avez la bonne fortune d'avoir tort. P*riez le ciel d'avoir tort. Que ce soit votre constant souci, votre constant espoir. Celui qui veut avoir raison veut se fermer à tout. Il préfère son minuscule amour-propre à TOUT. Il est un SINGE DEFINITIF !!*

COURRIER DES ETUDIANTS
LE CAS D'AMBROISE, ou L'ECOLE DES SORCIERS

PHILIPPE

Une fois de plus, notre empressement à rendre compte du cas d'Ambroise a choqué quelques étudiants sainement allergiques à la littérature obscène qui crée de profitables corrélations entre l'abêtissement du bon peuple, la couleur de son linge, et la fortune des

producteurs de lessives. *«Regardez-moi l'äme de notre Ambroise»,* avons-nous semblé dire, *«et constatez que l'orthologique lave plus blanc…»* Hélas ! sur le chemin de Damas, Saint Paul a été blanchi plus vite sinon mieux qu'Ambroise. Plus près de nous, le «Cavalier Seul» du FIGARO, André Frossard, s'est suffi d'une seconde pour «rencontrer Dieu» et en conclure qu'Il existe. Puis il nous a proposé cette «preuve» dans un plaisant petit livre ainsi intitulé. Enfin, comment comparerions-nous sans rougir la performance d'Ambroise à celle d'une Simone Weil ? Non, l'orthologique n'aurait garde de se laisser inscrire dans une course de cette sorte, et c'est de plusieurs autres choses qu'il s'est agi.

Le cas d'Ambroise a été évoqué tout d'abord au bénéfice de ceux de nos étudiants qui, sensibles à leurs seules émotions, ne veulent connaître de preuves que vécues, ressenties. Ambroise nous a fait toucher du doigt l'énormité de cette erreur : rien ne *prouve* que l'orthologique ait été pour rien dans son aventure ? Peut-être avait-il avalé sans le savoir quelque chose d'hallucinogène ce soir-là ; peut-être le travail avait-il été fait à retardement par la physiothérapeute «Vittoz», par les médecins de la Sorbonne ou même par le prêtre janséniste. Sans doute le diable lui-même ignore-t-il ce qui a pu se passer, mais pourquoi nous frapperions-nous ? Même si elle est due tout entière à l'orthologique, l'aventure d'Ambroise doit être récusée en tant que *preuve* par la forte raison qu'elle a été *vécue*. Il s'est donc agi d'une EXPERIENCE INTERIEURE. Or ces choses-là relèvent de la sorcellerie. Quel imprudent oserait demander des *preuves* à un sorcier ?

PIERRE

Jusqu'à l'émergence de l'orthologique, l'art de susciter des «expériences intérieures» relevait en effet de moyens «magiques» ou ésotériques qui échappaient à toutes preuves. Mais ces sujets délicats ne pourront être abordés que dans plusieurs leçons. Entre-temps, nous pouvons en dire ceci : 1. L'expérience intérieure *des autres* ne convainquant jamais qu'eux-mêmes, *elle ne peut avoir aucun caractère* probant. 2. Nos expériences intérieures ne sauraient prétendre -*même à nos propres yeux*- à aucun caractère *probant,* si convaincantes puissions-nous les juger. Nous sommes donc les victimes -ou les bénéficiaires- d'une hérésie méthodologique quand nous tenons leurs significations pour *prouvées.*

BERNARD

C'est ce qu'a vu et compris un des plus prestigieux précurseurs de l'orthologique : KRISHNAMURTI. Il a tenté -sans grand succès d'ailleurs- d'engendrer à chacun une expérience intérieure unique, incommunicable et suprême en nous libérant tous de la tyrannie de celles des autres. C'est pourquoi il a fait à *toutes* les expériences intérieures de *tous* les autres un procès cruel mais irrésistible d'orthologicien en herbe. Quand ce sujet pourra être abordé dans ce cours, on verra cependant que la cruauté de l'orthologique disparaît à sa maturité.

PHILIPPE

L'évocation du cas d'Ambroise nous a semblée utile pour une deuxième raison : bien que non probant il est merveilleusement *démonstratif* de la valeur thérapeutique de l'orthologique. Cette démonstration réside dans la colossale outrecuidance de l'I.F.O., qui a pu *prédire* son aventure à Ambroise, puis lui *prédire* une stabilité bien vérifiée dans les faits elle aussi. L'aptitude à prédire, qui est un des meilleurs critères de la valeur d'une théorie scientifique, est

acquise en psychologie, et ceux de nos étudiants qui le souhaitent peuvent devenir des «sorciers» de la psychothérapie. La pédagogie, en revanche, ne saurait s'accomoder de sorcières : il y faut des femmes féminines, qui sachent allier l'intelligence à une douceur qui n'appartient qu'à elles. Nos étudiantes sont invitées à se mettre à l'Ecole des Sorciers pour y trouver l'occasion de constater, de leçon en leçon, que rien n'a jamais été moins magique, moins ésotérique, bref moins «sorcier» que la psychologie et la pédagogie enfin vraies, enfin humaines.

QUERELLE DE MOTS

PIERRE

Cette année comme les précédentes, peu d'étudiants ont précisé leurs griefs dans cette querelle. Mais s'agit-il bien d'une querelle de mots ? Certes, nos propos sont souvent irritants, déconcertants et même horripilants. Mais je doute que leur *forme* y soit pour grand chose. Deux étudiants semblent en avoir été vraiment gênés, dont un musicien de 19 ans, IM.466, qui en juge le style médiocre mais ne s'en explique pas davantage. IM.486 est plus précis. Il relève l'emploi systématique d'expressions comme «prétendre à» et «satisfaire à», qu'il juge inutilement emphatiques. Sur ce détail, nous pouvons nous expliquer facilement : l'emploi de ces expressions répond à un souci de justesse. «Prétendre à» exprime non pas une prétention, mais une *ambition,* «satisfaire à» signifie pourvoir à des besoins sans procurer nécessairement une satisfaction. Mais, ce qu'IM.486 nous reproche surtout, c'est de parler tous le même langage, d'user des mêmes mots privilégiés et des mêmes tournures de style. Ainsi, quoique les idées exprimées diffèrent, *«c'est»,* dit-il, *«toujours le même personnage qui s'exprime …»*

Cette remarque m'a éberlué parce que, pour la première fois depuis que ce cours est diffusé, elle atteste chez un de nos étudiants un réel souci de la forme. La chose est d'autant plus surprenante que son cas n'est pas celui du dilettante ou de l'esthète : il n'est nullement insensible au fond. Bien entendu, la vérité de ce qu'il dit crève les yeux : nous avons tous cinq les mêmes tics, les mêmes manies, les mêmes faiblesses verbales. Nous sommes donc cinq à faire les *mêmes grimaces !!* Cela devrait être insupportable. Mais, s'il n'est pas douteux que tous l'ont remarqué, seul IM.486 en a fait la remarque?. Pourquoi ? Sans doute apprendrions-nous quelque chose d'utile si nous en découvrions les raisons.

PHILIPPE

Le cas d'IM.447 pourrait nous aider à y voir clair. Son commentaire sur notre langage est laconique : *«Tout est O.K.».* Mais la note attribuée à la 7ème leçon en dit plus long : *«10/20 - Enseignement au compte-gouttes».* A mes yeux, plutôt que celle d'IM.486, cette remarque est la plus surprenante qui ait été faite sur ce cours. Car celui-ci s'apparente à un roman policier série ultra-noire, où des victimes chaque jour plus sophistiquées se font massacrer de plus en plus diaboliquement par des assassins de moins en moins étonnés par la nature de leurs activités. Or, selon IM.486, *«ces gens-là n'ont vraiment pas le sens des tons pastel…».* Et IM.447 : *«Quatre cent soixante-dix cadavres ? C'est du travail au compte-gouttes !…»*

BERNARD

Il est clair que la plupart de nos étudiants ne s'aperçooivent pas des monceaux de cadavres qui gisent à leurs pieds après chaque leçon. Mais ils semblent les *subodorer.* D'où les réactions qu'ils ne s'expliquent pas eux-mêmes. Ils croient pouvoir incriminer la forme, mais parviennent rarement à préciser leurs griefs, sans doute parce que ce ne sont ni nos mots ni notre style qui les rebutent vraiment. En revanche , des amoncellements de cadavres même clandestins sont difficiles à tolérer.

PHILIPPE

Cette leçon étant celle des cartes sur table, pourquoi ne ferions-nous pas un étalage de ces cadavres ? Le moins qu'on puisse en dire est qu'ils sont pittoresques. Au risque de me faire arracher les yeux par des personnes dont le coeur est particulièrement bon et sensible, j'avouerai tout de suite que je les trouve surtout, quant à moi, franchement *amusants.*

PIERRE

Heureux qui peut les regarder ainsi, mais ce n'est pas facile. Nous sommes trop impliqués dans cette tragégie. Et les choses vont trop vite aujourd'hui pour nous laisser le temps de prendre les distances nécessaires à une juste perspective de nous-mêmes.

PHILIPPE

Le cas de Freud illustre bien ce phénomène d'«accélération de l'histoire». Il fut notre premier *grossiste* en cadavres vraiment très pittoresques : les «Gens Bien». Il mit en lumière, par exemple, la comédie imposée aux grands-pères de son temps, tenus de jouer les vieillards nobles, et de se prendre pour Victor Hugo. Mais il fallut quelque cinquante ans au bon Freud pour les promouvoir au rang reconnu aux grands-pères aujourd'hui : celui de bouches-inutiles-en-même- temps- qu'emmerdeurs- patentés. Quant à nos pères, Freud mit le même temps pour leur assurer les avantages dont bénéficient ceux qui ont appris à se prendre pour d'irrémédiables dégoûtants : la double satisfaction de vérifier *grassement* ce diagnostic dans leurs actes et de s'en désolidariser dans leurs jugements. Convenons que tout cela était grisant, et qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ! Les choses vont autrement vite aujourd'hui, mais nos étudiants ont été soumis à un régime franchement abusif :

En janvier, dans la quatrième leçon, un ploutocrate leur ouvre son coeur. Il est si hurlant de vérité qu'aucun mâle de notre espèce ne peut le renier : pareil à une femme enceinte, il le sent bouger dans son sein ! Et le voilà qui SAIT pourquoi, au lieu de servir les humains, le Machine les broie à un train d'enfer -dans le train de l'enfer ! Cela fait combien de cadavres à nos pieds ? Une bagatelle : tous les seigneurs hauts et puissants -et tous ceux qui le seraient devenus ou le deviendraient s'ils l'avaient pu ou le pouvaient.

En février, des hommes graves et austères cette fois : des professeurs, des théoriciens, des penseurs de toute sorte, font sous nos yeux un pacte avec le diable : ils mobilisent leurs ressources *conscientes* (celles de leur conscience) pour perpétuer *inconsciemment* le règne de la faim sur une planète saccagée *inconsciemment* par leurs soins. Force nous est de constater qu'il se cache dans les grands fonds de leur inconscient *-et du nôtre !!-* des forces ténébreuses douées du pouvoir de fausser les mécanismes de leur pensée discursive *-et de la nôtre !!-* et même de les détraquer assez pour la rendre *idéalement absurde* : l'argent, par exemple, a été donné pour comestible par tous les économistes du monde !! Combien de personnes augustes

à nos pieds à l'état de cadavres, dont quelques-uns nous ressemblent désagréablement.

Le mois suivant, c'est le désastre : nos menus quotidiens s'enrichissent d'une carotte : la morale, et les satisfactions que nous pouvions prendre à censurer nos contemporains en qualité de Juges, c'est au titre de Goinfres qu'il nous devient vraiment difficile d'en tirer une grande dignité ! Où sont nos gloires d'antan ? Mais ce n'est pas le plus grave : IF.433, qui a des antennes, l'a fort bien pressenti : *«Où est l'amour là-dedans?…»* s'écrie-t-elle. L'amour ? Où diable serait-il ? CeuX qui se trouvent savoir ce que *peut* vouloir dire le mot «amour» répondront sans peine à cette question. Mais, quand nous ne faisons que le *sentir,* nous n'avons pas la plus petite chance de découvrir où l'amour se tient caché. Et, quand nous ne savons ni ce qu'est l'amour ni où il est, nos chances d'en rien dire de vrai sont singulièrement minces ! En revanche, un infini de liberté -qui repose sur les «droits imprescriptibles de l'ignorance»- s'offre à ceux qui éprouvent le besoin d'en dire du faux. Aussi n'est-il rien de si faux qui n'en ait été dit, *puis redit et redit et re-redit de plus en plus souvent et facilement* : c'est la vertu de nos «cultures».

Sur ces entrefaites, voici qu'au cours de notre sixième leçon L'AMOUR DU PROCHAIN (tel que le *travestit la culture infligée aux Chrétiens)* cède la place à un ciment social de meilleure prise : le MEPRIS MUTUEL !!!

Combien de cadavres à nos pieds ce coup-ci ?

La vérité toute crue, c'est que la dureté et la brutalité de ce cours sont abominables. Elles n'ont, que je sache, été approchées nulle part. Loin d'y aller au compte-gouttes, nous avons défoncé les mythes régnants en Cisrubiconie à gigantesques coups de boutoir, et sans compensations d'aucune sorte. Les reconstructions ne commencent qu'à la prochaine leçon. L'incroyable, ce n'est pas que nos étudiants nous résistent, c'est qu'ils nous aient supportés.

PIERRE

C'est d'autant plus étonnant que nous ne les y avons pas aidés. Nous les décourageons sans cesse et ne ménageons pas leur amour-propre. Cela nous a valu, on s'en doute, de nombreuses défections, dont celle d'ALFRED. Nous devrions y être indifférents, mais nous ne le sommes pas plus que nos étudiants, j'ai bien peur, ne parviendront à le devenir eux non plus : l'orthologique n'obtient pas ce résultat. Ainsi quand, asservi à la toute-puissance de son amour-propre, un fonctionnaire de 52 ans comme Alfred prend la fuite et se voue aux amertumes attachées à l'état de fonctionnaire vieillissant et débordant d'amour-propre, nous en sommes navrés. Et, quand une fille ou un garçon de vingt ans s'abandonne au destin qui l'attend en Cisrubiconie *parce que nous ne sommes pas fichus d'éveiller son intérêt,* cela nous est autrement douloureux qu'aucune blessure d'amour-propre. Mais nous n'y pouvons rien : toute concession aux goûts du siècle serait tricherie, et toute tricherie anéantirait ce cours.

PHILIPPE

Il est triste mais bougrement vrai que chez des personnages fictifs comme nous, la sensibilité du coeur reste égale à celle des statues de bronze et de granit qu'on a vues verser des pleurs sur notre Adélaïde. Pour éviter que feu Alfred soit humecté des nôtres sans profit pour personne, hâtons-nous d'écouter deux étudiants, l'un favorable, l'autre réticente :

IM.430

En relisant vos leçons et vos livres, des choses neuves apparaissent à chaque nouvelle lecture. Je suis souvent surpris que telle ou telle phrase m'ait échappé à la lecture précédente. J'ai découvert aujourd'hui, par exemple, que les premières leçons, plus particulièrement les 4ème et 5ème, ont des portées bien plus lointaines que je ne les avais vues.

BERNARD

Le cas d'IM.430 s'apparente à celui d'Ambroise : il s'est lui aussi *transformé* mais progressivement au lieu d'explosivement. Son cas éclaire une grave difficulté *inhérente* à l'enseignement orthologique : la nécessité d'une sorte de *symphonie à deux voix,* dont l'une a cours en Cisrubiconie et l'autre en Transrubiconie ! A mesure que nos étudiants se transforment, ils perçoivent puis entendent cette seconde voix, alors qu'au début elle tend à brouiller et parfois à étouffer la première. Nous devons faire l'impossible pour atténuer ces effets de «brouillage», mais aucune illusion n'est permise : notre langage ne sera jamais facile aux étudiants du premier cycle. Cette difficulté disparaît dans le courant du deuxième : à partir de la quatorzième leçon TOUS se sont révélés entendre la langage…transrubiconien, et beaucoup commencent à le parler eux-mêmes.

IF.438

Pour ce qui concerne les mots, j'ai peu apprécié, dans la 7ème leçon, votre «catabolisme». Le dictionnaire m'en a appris le sens, mais il est agaçant d'y recourir et cela fait *perdre du temps.* N'oubliez pas que vos élèves ont dû insérer votre cours dans des horaires déjà surchargés. Pour catabolisme, il semble n'y avoir pas de synonymes plus doux à nos oreilles. Mais, pour ce mot et d'autres de la même veine, ne pourriez-vous donner l'explication entre parenthèses -et même la redonner si le terme a été expliqué dans vos livres ou dans une leçon précédente, pour aider ceux dont la mémoire n'est pas infaillible ? Enfin, le discours de Philippe (pp. ? et ?) semble avoir été composé tout exprès pour nous dérouter ! Pourtant, j'apprécie son style. Je le comprends généralement mieux que Pierre ou Bernard. Cette fois, chaque paragraphe pris isolément m'intéresse et m'apprend quelque chose. Il a même réussi à clarifier l'histoire des particules ! Mais, passer des particules à la choucroute et, sans prendre la peine d'agiter le mélange, en conclure que l'instant présent est éternel, et que cela nous délivre de notre peur de mourir (!!!) ressemble à un tour de prestidigitation. Je n'ai rien vu, rien compris ! Est-ce de la logique cruciale ? Puis vous affirmez sans sourciller qu'orthos veut dire droit, après nous avoir fait faire plus de bonds en zig-zag qu'un lièvre poursuivi ! Permettez-moi d'en retirer la choucroute : je préférerais m'en régaler à un autre moment. Ainsi, je pourrai peut-être absorber le reste …

PIERRE

Jouant cartes sur table, je ne chercherai pas à cacher nos perfidies cousues de fil blanc ! Tous ont dû s'apercevoir que, loin de faciliter la tâche de nos étudiants, nous avons soin de la leur rendre *aussi difficile que nous croyons le pouvoir.* Nous cherchons à leur engendrer l'habitude de surmonter des difficultés de plus en plus grandes. Un de nos objectifs, par exemple, est de fortifier leur mémoire, et nous n'avons garde de leur en rendre l'exercice inutile. Nous sommes soucieux, d'autre part, d'enrichir leur vocabulaire *actif* -celui dont ils se servent eux-mêmes- et nous pouvons rassurer IF.438 sur un point : le temps consacré à la découverte

du «catabolisme» dans son dictionnaire n'aura pas été PERDU : ce mot important se sera gravé dans sa mémoire bien mieux que si elle n'avait pas eu à lever le petit doigt pour en découvrir le sens.

BERNARD

Puisque nous sommes entrés dans la voie des aveux, allons-y jusqu'au bout. Dès notre première leçon, nos étudiants ont été avertis que l'I.F.O. n'est nullement *désintéressé.* Cet organisme poursuit des fins précises, qui rendent nécessaire la formation d'un groupe d'hommes et de femmes d'ELITE (*2). *Nous devons subordonner TOUT à cet objectif prioritaire, même le confort de nos étudiants, même leur approbation, même leurs satisfactions : nous les trahirions et nous trahirions nous-mêmes si nous faisions autrement.* Mais il va de soi que ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas s'intégrer dans cette «élite» ne sauraient se plaire à un cours qui ne peut tenir aucun compte de leurs goûts. Des moyens de voir clair dans leur propre cas leur seront fournis dans la prochaine leçon.

HUBERT

Tout cela est très joli, mais rien ne peut vous obliger à maltraiter vos étudiants avec un sadisme qu'aggrave le soin pris par Philippe pour affirmer que ce n'est pas par sadisme ! Servie seule, sa choucroute n'eût été qu'indigeste. Assaisonnée comme il l'a fait, je conviens avec IF.438 qu'elle était indigérable. De plus, je souscris de grand coeur aux protestations d'une autre étudiante :

IF.440

Le cas d'Ambroise m'ayant touchée, j'ai frôlé le danger de voir naître en moi la «méchanceté de vous trouver séduisants» ! Mais le cynisme de Philippe m'en a préservée. Des «raffinements» comme *«Chérie, tu es unique pour la choucroute…»* (hommage auquel ADOLPHINE répond en «frétillant» !!), puis les fiancés qui *«attendaient le mariage pour commencer à s'entre-désillusionner»* sont-ils bien nécessaires ? Ne pourrait-on mettre en cause des époux moins grossiers, et commenter nos déconvenues en termes moins brutaux ?

PIERRE

On le pourrait certes, mais serait-ce opportun ? Nos étudiants sont invités à se poser cette question et à nous dire ce qu'ils pensent des reproches d'IF.438 et de ceux d'IF.440. Philippe, bien sûr, est un type impossible, mais je doute qu'il soit *complètement* idiot. Aurait-il eu quelque idée derrière la tête quand il s'est servi de moyens culinaires aussi *précisément opposés à ceux de l'Education Nationale ?* Mais une objection bien plus grave et beaucoup plus fréquente est faite à notre cours. Elle est commune à la plupart des femmes, mais plusieurs étudiants masculins l'ont faite et refaite plusieurs fois : à leur gré, notre cours est TROP INTELLECTUEL.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

PHILIPPE

Plusieurs choses. Mais, au point où nous en sommes dans ce cours, l'analyse en serait jugée «trop intellectuelle» par ceux qui se sont servis de cette curieuse expression -aussi curieuse que celle qui accuserait un tissu d'être trop … textile ! Mais, dans leur bouche, «trop intellectuel» a une autre signification : c'est une façon courtoise de dire l'une de ces choses :

1. «Causez toujours, mon bon ami, mais je me fous de ces trucs-là…»

2. «Mettons que ce soit vrai. Et puis après ? Cela ne parle qu'à notre tête. Or nos organes génitaux et notre coeur commandent seuls à nos sentiments et à nos actes. Pourquoi nous torturer la cervelle? Parlez-nous un langage «spirituel» qui résonne dans nos coeurs, ou psychanalytique qui éveille en nous des réponses libidineuses non affadies ni dénaturées par la pensée réflexive…»

Tel est le sens des mots «trop intellectuel» dans la bouche de la plupart de ceux qui les prononcent, mais, heureusement pour lui, Ambroise n'était pas de ceux-là. Faute de s'aviser que son intellect pût être trop intellectuel, son esprit trop spirituel, ses viscères trop viscéraux, ni trop aqueuse l'eau dont il se désaltérait, Ambroise a trouvé la santé mentale et le bonheur -ils vont toujours de pair, ces mots étant synonymes- dans le temps d'un éclair.

Nos compagnes, au contraire, sont unanimes à juger l'intellect triop intellectuel, et cela suffit à expliquer que mille siècles d'un apprentissage singulièrement fertile en souffrances n'aient pas suffi à leur faire découvrir les chemins du bonheur. *(Aux étudiantes)* Trop intellectuel, votre intellect ? O Arielle, ô toutes les Arielle du monde, cessez de vous matraquer à coups de cette idée «marteau» : c'est vous payer votre propre tête et la nôtre à … *plus* cher qu'elles ne valent !

Il en faudrait bien plus long sur ces choses, et nous y reviendrons. Mais cette leçon s'éternise et nous avons pris un retard scandaleux. Les minutes nous sont si comptées ce mois-ci qu'il nous en reste à peine une pour effleurer le cas de notre Arielle. Or cent pages ne rendraient pas justice à la place qu'elle s'est creusée dans le granit de nos coeurs !

LE CAS D'ARIELLE , ou l'E. D. F.

PHILIPPE

S'étant partagé la besogne, les hommes et les femmes n'auraient rien à s'envier ni à se reprocher. Les deux sexes exerceraient leurs ravages sur le terrain que chacun s'est choisi pour prolonger l'infantilité de notre espèce. Se pourrait-il -je vous l'ai demandé et le redemande- se pourrait-il que ce soit vrai ?

Pour en avoir le coeur net à l'instar des physiciens, il nous faut commencer par déterminer ce qu'aurait été, dans cette troublante affaire, le point d'impact de nos idées sur nous-mêmes si notre pensée avait décrit une trajectoire rectiligne.

HUBERT

Je vous souhaite bien du plaisir, mais vous engage à écouter ce qu'en pense une de nos étudiantes :

Philippe nous invite à comparer deux points d'impact. Fort bien, mais l'une et l'autre trajectoire se décrivent nécessairement entre deux points, dont le premier est celui de départ. S'il se situe dans notre pensée, il peut être faussé autant que celui d'arrivée. Comment savoir, ensuite, si la trajectoire est rectiligne ? Par la logique primaire ? Enfin, selon Philippe toujours, l'écart entre ces deux points d'impact devrait «mesurer les forces de la pesanteur atavique». Fort bien, mais comment se fier à une mesure nécessairement fondée sur un jugement subjectif ? Nous n'en saurions obtenir qu'une idée bien vague de la «pesanteur atavique» ! Pourtant, je suis d'accord sur l'idée suggérée : je la «sens» juste. La comparaison avec les forces exercées par un champ magnétique m'a paru excellente, et la pensée analogique est toujours lumineuse. Mais, même avec les ressources de l'orthologique, elle semble bien difficile à expliquer en termes «logiques» !

PHILIPPE

Mille félicitations sont dues à IF.404 : son analyse ferait honneur à un critique scientifique chevronné. Aussi nous a-t-elle tracé la voie. Il est clair, en effet, que le départ des idées dont il faut observer le point d'impact sur nous-mêmes ne peut être pris que dans les FAITS, et que le soin de leur imposer une trajectoire rectiligne doit être confié à la logique primaire.

Or le *fait saillant* de la cause dont nous avons à nous soucier, c'est que l'Homme se distingue des autres organismes vivants par un caractère qu'il est seul -absolument seul- à posséder : la CONSCIENCE . Il s'ensuit qu'il *réalise ses potentialités spécifiques* dans la mesure où il exploite les *caractéristiques de son espèce.* «S'HOMINISER», disait Monsieur de La Palisse, «C'EST DEVENIR PLUS HOMME…» A Bernard de nous éclairer sur ce que peuvent signifier ces trois mots.

BERNARD

Notre ami La Palisse s'en est chargé. Devenir plus conscient, disait-il, c'est devenir *moins inconscient !* C'est donc donner le pas à la conscience spécifiquement humaine sur l'inconscient généralement animal que désigne le mot «instinct». C'est substituer l'émotion (cortico-) *cérébralisée* à l'émotion *brute*, qui commande d'autant plus inflexiblement aux comportements des organismes vivants que ceux-ci sont plus primitifs : dans le superphylum des «Hominifères», les poissons sont plus émotifs que les oiseaux, et ceux-ci plus que les mammifères. Bref, devenir plus Homme, c'est *se soustraire aux servitudes de l'émotion instinctuelle.*

PHILIPPE

On voit donc que les points d'impact sur nous-mêmes d'idées issues des faits *s'opposent* exactement lorsque la trajectoire de notre pensée est prise en charge par nos sentiments ou par la logique primaire. Dans l'affaire qui nous occupe ici tout au moins, l'écart est de 180 degrés, et *la pesanteur atavique s'est manifestée par un délire d'INVERSION.* C'est pourquoi il en a résulté des théories *exactement* anti-humaines, propres à nous engendrer des comportements *précisément* inhumains.!

Dans le cas des femmes tel que l'ont mis en lumière les premières réactions d'Arielle à ce cours, cette inversion est indéniable : c'est à leurs *sentiments* que toutes les Arielle du monde

entendent se fier. C'est des emotions *brutes* de la FEMELLE qu'elles attendent la FEMINITE de leurs comportements. Elles misent sur l'amour tout ce qu'elles possèdent, puis, en vertu d'une erreur d'orientation de 180 degrés, elles *tournent le dos à l'amour*. Comment s'étonnerait-on de la faillite de l'amour *cultivé*, fruit d'une culture qui contraint nos filles à «jouer les femelles» (nécessairement manquées, notre «civilisation» ne pouvant s'accomoder de femelles réussies) ? Et s'étonnera-t-on qu'ainsi *informées* les femmes ne sachent ni ce qu'est l'amour, ni d'où il vient, ni où il va ? Enfin que, ne *sachant* RIEN de l'amour, -si douées soient-elles pour le *sentir*- les femmes soient douloureusement impuissantes à rien donner à ceux qu'elles aiment ?

HUBERT

Vous avouerai-je, mon cher Philippe, que je tends peut-être un rien à mettre en doute la compétence de Monsieur de La Palisse en cette matière ? Ce n'est pas à lui que je me fierais pour nous apprendre ce qui se passe dans le coeur des femmes, et le mot «donner» dont vous venez de vous servir en apporte le témoignage. Toutes les femmes éprouvent le besoin de donner. Les hommes, eux, préfèrent recevoir ou même prendre ! Dans lequel de ces deux camps l'amour serait-il ?

PHILIPPE

Il est trop vrai que les femmes éprouvent le *besoin* de donner, mais au *mépris* des besoins de ceux sur qui elles veulent l'assouvir. L'*assouvissement d'un besoin* au détriment des êtres que l'on aime peut-il être une manifestation d'amour ? Une réponse affirmative ne saurait être mise en doute, mais l'amour qui s'exprime ainsi est dévoyé par un délire d'inversion d'autant plus effrayant qu'est plus profond, plus senti, plus réel cet amour, et plus riche de promesses qui pourraient être tenues -s'il décrivait une «trajectoire rectiligne»…

(Aux étudiants)

Qu'en pensez-vous ? Se pourrait-il que, victimes les uns et les autres d'un délire d'inversion, les hommes et les femmes soient également impuissants à situer leurs unions sur un terrain autre que celui du mépris mutuel, chacun assouvissant sur la dévalorisation de son conjoint le besoin -*incoercible tant qu'il est inconscient*- d'un sentiment de supériorité ? *(Aux étudiantes)* Ce tableau me fait saigner le coeur pour vous, Mesdames et Mesdemoiselles, mais pas trop : l'analyse du cas d'Arielle prendra fin à la prochaine leçon, et, comme tous les contes de fées, celui-ci finit bien. Il finit grandement et *curieusement* à votre honneur. (Ma tête à couper que vous en frétillerez comme Adolphine). Il finit bien pour vous, bien pour nous, bien pour tous !

FARDEAU OU MONTE-CHARGE ?

PIERRE

Nous avons eu la bonne fortune d'accueillir le mois dernier, à bord de notre fusée, un homme peu ordinaire : athlète, ingénieur chimiste, musicien et yoguin, ses activités sont rarement le fait d'une seule personne. Mais elles semblent faire bon ménage en lui s'il est possible d'en juger par ses «performances» d'étudiant de l'I.F.O. Il a pulvérisé les records : un

de ses amis lui prête le RUBICON le 20 février 1973 ; il le lit en deux jours, se procure le Défi Européen et Les Jeux, et s'inscrit à notre cours le 18 mars. Puis, le 12 Avril, il nous fait parvenir (en une fois), à nos sept premiers questionnaires, des réponses qui attestent l'assimilation de la plupart des matières traitées. Quelques osmoses n'ont pas eu le temps de se faire, mais, sur le terrain de la pensée discursive, il semble s'être installé en Transrubiconie avec une exceptionnelle aisance. Un passage extrait de ses réponses au 7ème questionnaire a une valeur «psychotechnique» qu'on ne peut négliger :

IM.597

Dans la bouche des hommes de loi, le «fardeau» de la preuve est une expression légitime. Les accusés n'ont pas à prouver leur innocence. Un «fardeau» pèse dont en effet sur l'accusation, qui, pour parvenir à ses fins, doit prouver leur culpabilité. En dehors de ce cas, loin de peser sur eux, les preuves sont des «monte-charge», des *machines à soulager les humains des fardeaux qui les accablent.* L'humanité doit à des «preuves» TOUT ce qu'elle sait de «science sûre», même la théorie des ensembles économiques et celle de la ««non comestibilité de l'argent» ! Et les étudiants de ce cours n'en veulent plus entendre parler alors que l'orthologique en apporte une moisson qui, assortie de «démonstrations» enfin *différenciées* des preuves, leur vaut une *valeur probante* dont il n'y a jamais eu, que je sache, l'équivalent nulle part ! J'ai été particulièrement frappé, dans le RUBICON, par le passage suivant :

Ce qu'il s'agit de prouver à la satisfaction de tous, c'est que les pouvoirs de l'orthologique sont supérieurs. Et il faudrait faire mieux que le prouver, *la majorité des humains étant peu sensibles aux preuves.* Il faudrait le «démontrer» comme se démontrent les mérites d'une machine à laver : en faisant voir que le linge en sort propre… Puis, dans les pages 276 à280, il suit une cascade de «démonstrations» plus probantes l'une que l'autre. En vertu de quelle fantastique «insensibilité aux preuves» a-t-il pu se trouver quelqu'un pour ne trouver dans ce livre aucune «amorce (sic) de preuve» de l'efficacité de l'orthologique ? Pour ma part, le passage consacré aux «Amorces de Preuve» dans la cinquième leçon (pages 5/ ? à ?) m'a semblé si *parfait* qu'il m'a ému à l'égal d'une grande oeuvre d'art !! Serais-je en train de rêver ? Peut-il y avoir un humain sain d'esprit qui ne tienne pour *prouvée* la justesse, par exemple, du «code» de Champollion ? Le décodage des messages hiéroglyphiques n'en constituerait donc pas une d*émonstration* définitive ? De quelle effrayante aberration suis-je la victime si un doute le moins du monde légitime peut subsister dans l'esprit de qui que ce puisse être sur la valeur des preuves dont je dirai, tant elles sont percutantes, qu'elles nous ont été assénées plutôt que données ? Rassurez ou éclairez-moi s'il vous plaît !

PHILIPPE

Il est aussi facile de rassurer que d'éclairer IM.597 : chacun de ses mots est *épouvantablement* vrai ! Mais les humains ont toujours dû être insensibles aux preuves. Tel a toujours été le prix de leur survie dans un monde où il fallait mentir chaque fois qu'on ouvre la bouche, tricher chaque fois qu'on pose un acte. Or quiconque devient sensible aux preuves ne peut plus mentir qu'en sachant qu'il ment, tricher sans savoir qu'il triche, tuer si ce n'est en sachant qu'il tue. S'il était sensible aux preuves, le Président NIXON lui-même n'aurait pas assez de force d'âme pour mettre à mort les peuples d'Amérique. Ceux parmi nos étudiants qui ne veulent plus entendre parler de preuves ont bien raison : au point où ils en sont, il leur

nuirait de voir clair en eux-mêmes. Mais, quand ils auront acquis les éléments d'information qui permettent aux humains d'être honnêtes *impunément*, ils se seront ouverts à toutes les preuves sans nul besoin d'explications. Entre-tempps, ils doivent être félicités : ils auraient tort de se laisser charger des responsabilités de l'adulte avant de pouvoir s'en acquitter.

Notes leçon 8

(*1) Philippe, qui a tendance a être fâcheusement direct, aurait dit : «à l'abri de notre connerie» …

(*2) On verra que, dans son acceptation *biologique,* ce mot ne dénote aucune *supériorité :* il désigne des individus dotés d'aptitudes *spécialisées.*

Cours d'Initiation à l'Orthologique

Questionnaire N° 8

1. Nom et adresse

2. Votre «jeu de cartes» a-t-il été, à quelques nuances près, celui que décrit Pierre à la page ? Dans l'affirmative, exprimez ces nuances. Dans la négative, décrivez votre jeu .

3. (a) La «colossale outrecuidance» de nos héros vous a-t-elle incommodé(e) ?
(b) Vous incommode-t-elle moins après les explications fournies dans cette leçon ?

4. Entrevoyez-vous l'utilité d'une substitutuiion de l'outrecuidance, qui exploite l'égo, à l'humilité qui le brime ?

5. L'importance d'une substitution d'un *espoir d'avoir tort* au besoin d'avoir raison vous est-elle claire ? Pensez-vous pouvoir vous orienter dans cette voie ?

6. S'il vous est arrivé de vivre des moments assez exaltants pour être vraiment *convaincants,* suivis de dépressions assez profondes pour l'être tout autant, vous aurez certainement constaté que, si elle atteste la réalité et les pouvoirs des sentiments éprouvés, *l'expérience vécue* ne PROUVE pas la vérité des idées ou des concepts qui nous l'ont engendrée. La funeste griserie que le racisme a valu à Hitler en atteste les dangers mais n'en prouve ni la justesse *ni la fausseté.* Mais *certaines* expériences vécues (par vous-même ou par d'autres) vous semblent-elles avoir eu une valeur probante ? Dans l'affirmative, quelles sortes d'expériences, et que vous ont-elles semblé prouver ?

7. Estimez-vous avec Philippe (page ?) que les mythes régnants en Cisrubiconie ont été défoncés dans ce cours à gigantesques coups de boutoir ? Dans l'affirmative :
(a) Cela vous a-t-il été pénible ?
(b) Cela vous est-il resté pénible ?

8. (a) Des choses neuves vous sont-elles apparues à chaque relecture de nos leçons ou de nos livres ?
(b) Dans l'affirmative, vous a-t-il semblé que la meilleure accessibilité des textes pourrait être due à une transformation qui se serait faite *en vous ?*

9. (a) Avez-vous jugé ou jugez-vous encore ce cours «trop intellectuel» ?
(b) que signifient pour vous les mots «trop intellectuel» ?

10. Se pourrait-il que la tendance des mères primitives était d'assouvir leur besoin de prolonger leur règne de mère au mépris des besoins d'indépendance de leurs enfants ? Que la tendance des femmes revendicatrices issues de nos cultures soit de substituer leurs «légitimes» rancunes à l'amour en perdant de vue que toutes les revendications, même absurdes, sont «légitimes» aux yeux de tous les revendicateurs ?

11. IMPORTANT : Relisez d'abord les pages 276 et suivantes dans le RUBICON, puis 5/ ? à ? dans la 5e leçon. Faites-nous part de vos réactions aux propos d'IM.597 (page ?) et à la réponse de Philippe en ce qui VOUS concerne.

12. Notez cette leçon et dites-nous ce qui vous a PLU, DEPLU et PAS PLU.

13. Votre critique, vos commentaires, objections, suggestions. Numérotez vos questions et adressez-les nous sous forme de questionnaire.

Prière d'envoyer vos réponses à I.F.O.-ETUDES.

Institut Français d'Orthologique

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE
Neuvième leçon

A X I O M E S H U M A I N S

PIERRE

Notre tâche, aujourd'hui, est d'une importance capitale : nous devons apporter à nos étudiants quelques structures élémentaires de l'intellect. C'est un sujet tout à la fois immense et minuscule. Il se réduit à si peu de choses que c'en est outrageux : comment une clé si petite prétendrait-elle à ouvrir un portail sur l'immense ? Comment accèderait-on, à partir d'autant dire rien, à la connaissance de TOUT ?

HUBERT

Hé ! Hé ! C'est ici qu'on vous attend. *(Aux étudiants)* Nos amis ont la modeste ambition de faire de nous des Einstein en quelques leçons. Frottons-nous les mains : à nous la Relativité Générale en guise de récréation. Sans doute possible, puisqu'elle conduit à la connaissance de tout, leur petite clé nous donnera accès, entre autres choses, à cette bagatelle.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

N'ayez crainte : rien ne permet de penser que Dieu, s'il existe, est un imbécile. Or Dieu n'a jamais manqué de manifester sa partialité pour les médiocres, pour les vulgaires. S'il s'est laissé aller parfois à fabriquer ci et là quelques hommes supérieurs, c'est en produisant des médiocres par milliards qu'il a fait éclater sa scandaleuse obstination à les préférer aux grands hommes.

BERNARD

Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il soit devenu possible de comprendre qu'à sa place nous aurions fait comme lui : ses raisons sont l'évidence même ! Décidément, les voies de la Providence ont cessé d'être impénétrables.

PHILIPPE

Encore n'avons-nous rien dit des femmes, que Dieu s'entête à sortir depuis longtemps en quantités appréciables. Or il a toujours pris soin de modérer, sinon leurs ambitions intellectuelles, au moins leurs aptitudes à les justifier, peut-être afin qu'elles restent aimables. *(Aux étudiants)* Je vous le dis en vérité : si telles ont été ses visées, il a bougrement réussi son coup !

Il se trouve que, parmi nos étudiants, une poignée seulement -qu'ils me pardonnent- ont extériorisé des dons intellectuels d'une qualité dite «supérieure». Les autres -je leur demande pardon- sont ce qu'on appelait hier encore des «médiocres». En d'autres mots, ils auraient été condamnés hier encore, comme l'immense majorité des humains, à une *existence dépourvue de signification autre qu'animale, dépourvue de sens humain ! (Aux étudiants)* Je vous fiche mon billet que, du premier au dernier, chacun de vous échappera à cette disgrâce. *Aucun de vous*

n'est médiocre par la toute-puissante raison qu'Homo sapiens ne l'est pas. Non, Dieu, même s'il n'existe pas, est tout ce qu'on veut sauf un Imbécile ou un Méchant Homme. Tout au plus peut-on lui faire grief de ses penchants pour l'humour noir : il prend plaisir à se bidonner parfois un rien. C'est un exemple à suivre : si elles n'étaient aussi drôles, certaines des choses qui nous arrivent seraient trop tristes, trop lugubres !

PIERRE

Il serait bon de rassurer ceux qui se croient médiocrement doués pour l'intellect alors qu'ils ne sont que médiocrement structurés. Avant d'aborder l'examen de ces structures, il faudrait essayer de leur montrer ce qui les différencie de ceux que l'on dit «supérieurement» intelligents.

PHILIPPE

Un article récent dans une revue américaine vient à point pour éclairer cette affaire. Son auteur est un homme étonnant : Isaac Asimov. Sa culture scientifique tient du prodige. Il sait tout, absolument tout. Il est le Pic de la Mirandolle de notre siècle. Après avoir composé une encyclopédie des acquisitions de la science à travers les âges (*Biographical Encyclopedia of Science and Technology, Doubleday 1964),* où sont passées en revue la vie et l'oeuvre de plus de mille savants d'envergure mondiale, il s'est avisé d'en faire un choix : il a décerné un «Oscar» aux soixante hommes de science les plus géniaux que la Terre ait portés.

Il prend son départ à Thalès pour aboutir à F.C.H.Crick en passant par Archimède, Broglie, Cavendish, Marie Curie, Darwin, Einstein, Fermi, Galilée, Laplace, Lavoisier, Linné, Maxwell, Mendéléev, Newton, Planck, Rutherford et autres géants de ce calibre. Que vous approuviez ou non ses choix, une chose est sûre : chacun de ces hommes disposait d'un intellect éblouissant.

Chacun ?

Eh bien, non : il y a une exception.

Les soixante «Oscar» élus par Asimov étaient physiciens, astronomes, mathématiciens, chimistes, biochimistes, et tout ce que vous pouvez rêver. Mais, à une exception près, vous n'y trouverez pas de représentants des sciences humaines.

A une exception près : celle de Freud.

Or, s'il est au monde une chose sûre, c'est que Freud n'était PAS encombré d'un intellect supérieur.

BERNARD

Nul n'a pu lire Freud sans constater qu'il était fort loin de disposer de facultés intellectuelles supérieures. Adler et Jung étaient mieux armés sur ce plan. Malgré quoi on ne peut qu'approuver l'inclusion de Freud dans la liste des plus grands hommes que la Terre ait portés, alors que nul ne songerait à y inscrire Adler ni Jung.

PHILIPPE

Faut-il en conclure qu'il ne faut pas disposer d'un intellect supérieur pour réussir en sciences humaines ?

BERNARD

Je dirais plus : pour comprendre les hommes, un intellect dit supérieur est un *handicap*. Un handicap qui, hier encore, était peut-être insurmontable.

PHILIPPE

Patatras !

Nous, qui avons nos petites prétentions, nous voilà propres ! Il est tout juste temps de prendre un virage sur l'aile pour mettre le cap sur le poteau d'arrivée au lieu de lui tourner le dos.. Ouvrons les yeux aux faits : c'est la seule façon qu'on ait trouvée de les voir. Prenons le cas d'Inaudi, cet homme aux dons intellectuels fantastiques. En se jouant, il calculait mentalement la racine cubique de nombres de dix chiffres, puis en donnait les «restes», exacts à l'unité près. Comparé à lui -*pour faire ce travail-là*- Einstein était un minus habens. Malgré quoi nul n'a jamais tenu Inaudi pour un grand homme. On le montrait à la foire entre le veau à cinq pattes et la femme à barbe. Quelle criante injustice ! De quelle aberration le pauvre Inaudi a-t-il été victime ?

MEDICUS

Au contraire : c'était justice ! En dehors de ses dons pour le calcul mental, Inaudi n'était bon à rien. Il relevait, comme le veau à cinq pattes, de la tératologie. Sa place était à la foire !

PHILIPPE

Inaudi, donc, était un «monstre», c'est-à-dire une «chose qu'on montre». Mais il me vient une pensée impie : serait-ce aussi le cas des cinquante-neuf lauréats d'Asimov ? Bien qu'elle soit irrévérencieuse, cette hypothèse pourrait être fructueuse. Il peut valoir la peine de la regarder de près.

BERNARD

Si cette hypothèse se vérifiait, les voies de la Providence en seraient rendues très facilement compréhensibles : à la place de la nature, nous aussi nous serions peu souciés de produire des monstres en grand nombre. Notre partialité aurait éclaté dans notre obstination à leur préférer les hommes normaux.

PHILIPPE

Surtout si, comme de certains indices donnent à le supposer, les hommes et les femmes dits normaux sont aptes (et appelés) à jouer un rôle à la fois plus «grand» et plus utile -plus humain en un mot- que les Grands Hommes ! Soupçonner qu'il pourrait être plus humain, et même plus utile, de comprendre et d'aimer les hommes que de faire à la Lune des visites courtoises, c'est se voir exposé à une tentation sacrilège : celle d'accorder à la ménagère dont le chien a volé un bifteck la préséance sur Leverrier ! *(Aux étudiantes)* Prenez garde, Mesdames et Mesdemoiselles : l'heure pourrait être proche où, sans cesser d'être aimables, il vous sera permis d'extérioriser votre intelligence. Et j'ai bien peur que l'intelligence féminine, vraiment féminine, soit une chose immense ! Nous la regarderons de près l'année prochaine.

PIERRE

La question qu'il faut élucider pour comparer les hommes de science aux gens normaux est celle du «niveau intellectuel».

PHILIPPE

S'il y eut jamais une expression simiesque à pleurer, c'est bien celle-là ! Il y aurait plusieurs niveaux de pensée ! ! Et les grands hommes seraient ceux qui, comme nos professeurs d'université, pensent à un niveau *élevé !!* Le degré de cette élévation, bien entendu, c'est eux qui en décident, et le tour est joué : ils s'élèvent, et s'élèvent, et s'élèvent encore, et les voilà juchés au sommet ; les voilà dévoués aux seules méthodologies *supérieures,* et grisés d'altitude. Ai-je besoin d'ajouter qu'ils ne sont pas très pressés d'ouvrir les yeux à une chose navrante : c'est aucune méthodologie n'est supérieure à aucune autre. Ce qui varie, et grandement, c'est le degré de leur *adéquation* au sujet étudié : pour mesurer un champ, la géométrie euclidienne est meilleure, plus adéquate, que la riemannienne. Pour comprendre les hommes, la logique féminine elle-même l'est plus que la logique de M.M. Boll et Reinhart, si glorieux soit-il d'y voir les assises du «vétitable humanisme de notre temps». Enfin, pour débrouiller les mystères de l'économie politique, la logique primaire, qui est *au-dessous-de tout,* est désespérément préférable aux méthodologies mathématiques qui couvrent nos malheureux économètres d'un ridicule indélébile et jonchent de ruines notre planète appauvrie.

Une chose, cependant, est certaine : les méthodologies dites supérieures sont plus *difficiles.* Tout le monde est d'accord là-dessus et c'est dommage, car il s'en faut que ce soit vrai. Ce qui est vrai, c'est que certaines gens, qui peuvent être doués pour autre chose (on ne sait jamais), ne le sont pas pour elles. Quelle tentation de les juger inférieurs ! S'étonnera-t-on que M.M. Boll et Reinhart y aient succombé ? Et ne peut-on soupçonner les cinquante-neuf lauréats d'Asimov d'avoir :

1. cédé un rien à cette tentation ?
2. été aussi peu doués pour comprendre les hommes que les gens ainsi doués sont souvent pitoyables en «math spé» ?

(Aux étudiants)

Mes chers amis, sachez le pire : nous les soupçonnons de ces deux choses et d'une troisième plus exorbitante encore ! Mais n'exagérons rien : une chose doit être admise, et nous l'admettons : les gens normaux sont tout aussi inférieurs aux matheux qu'Einstein (Alas, poor Einstein !) l'était à Inaudi, sans parler du dernier «maillot jaune» ni de Mucius Scevola.

PIERRE

Nous nous aventurons peut être un peu trop dans l'abstrait. Je crains que nos étudiants n'y aient pas été suffisamment préparés. Avant de poursuivre son exposé, Philippe ferait bien de concrétiser ces données épistémologiques. Leur importance est *fantastique :* conduisant tout droit à la «surhumanité» des «médiocres», elles débouchent en pleine Transrubiconie. Coûte que coûte, il faut que chacun les comprenne parfaitement. Ceux dont la pensée se meut aisément dans l'abstrait voudront bien nous pardonner d'allonger, inutilement pour eux , cette leçon.

PHILIPPE

La neuvième leçon de notre cours de gestion tombe à pic pour cet usage. *(Aux étudiants)* Vous allez échapper pendant trois longs mois à nos persécutions. Veuillez bien, en reconnaissance d'une mensuétude qui n'est pas dans nos coeurs -n'en remerciez que la saison- vous infliger à vous mêmes sans faiblesse ni pitié la copieuse tranche de ladite leçon de gestion que, pour la punition de vos péchés à venir, nous sandwichons dans celle-ci.

On trouvera ci-dessous de larges extraits de la neuvième leçon du cours de gestion, où s'ébauche une synthèse orthologique déjà aisément visualisable. Beaucoup plus simple et limité que celui-ci, ce cours est plus avancé, plus proche de son terme. On n'y a exploré qu'un microcosme : le monde économique. Des «points» peu nombreux mais suffisants pour former déjà un début d'image presque globale ont été éclairés par la logique primaire. Aucun autre mécanisme intellectuel n'ayant été mis à contribution, l'image obtenue est caractérisée par une extrême simplicité. A cet égard, elle est nettement «au-dessous de tout» : elle n'exige, pour être comprise, que le minimum d'intelligence au-dessous duquel cesse l'intelligence discursive. Et, pour apercevoir cette image, il faut un minimum d'aptitudes à la visualisation.

Une série de théories et de faits économiques s'y imbriquent exactement et se recoupent dans toutes les directions pour former un ensemble historique imagé. Les faits qui constituent l'histoire se montrent issus d'elle et elle est tissue d'eux : leurs déterminismes la créent sous nos yeux. Tout y est visiblement vrai parce que, en s'ajustant d'elles-mêmes, les pièces du «puzzle» révèlent une image globale. Tout aussitôt, et sans préavis, on est transporté sur le terrain de la logique cruciale, mais assez sommaire pour être spectaculaire (mot qui veut dire facile à voir) quoique probante déjà.

C'est la première raison pour laquelle cette leçon est proposée aux étudiants du cours d'initiation : il serait impossible de trouvver dans l'observation de faits sociaux et vécus un exemple aussi facile de «complexification-émergence» intellectuelle : la logique primaire, qui est au-dessous de tout, donne naissance spontanée à la logique cruciale, qui est au-dessus de tout.

Il y a une deuxième raison : intitulé «Le Nouveau Monde», le dernier chapitre de cette leçon nous entraîne sur le terrain épistémologique. Bien qu'abusivement simplifiée, cette épistémologie pour hommes d'affaires facilitera aux étudiants leurs premiers pas sur la route à peine plus ardue qui mène en Transrubiconie. C'est pourquoi cette leçon de gestion constitue un avant-propos utile pour celle-ci.

EXTRAITS DE LA NEUVIEME LEÇON DU COURS DE GESTION

L'ADAPTATION DES ENTREPRISES

Cette leçon se veut choquante. Par le moyen d'une série d'images frappantes, l'objectif poursuivi est de provoquer quelques chocs visuels dont l'ensemble contitue un choc phychologique propre à engendrer la VISUALISATION d'une image presque globale, c'est-à-dire une SYNTHESE ORTHOLOGIQUE. La visualisation du réel, qui est conséquence d'une déprogrammation, en est aussi le critère et le fruit. C'est à leur aptitude à VOIR ce qui va leur être montré que nos étudiants pourront mesurer le degré de leur propre déprogrammation, qui est condition de la METAMORPHOSE prédite dans la huitième leçon. Et c'est à cet indice qu'ils sont invités à juger les mérites ou les démérites du premier cycle du présent cours.

I - L ' U R G E N C E

PIERRE

Cette leçon est le dernière d'un cycle consacré à déceler les causes de nos maux économiques. L'étude des remèdes applicables à ces maux, c'est-à-dire celle des *moyens pratiques* accessibles aux dirigeants d'entreprises pour faire prospérer leurs affaires, fait l'objet du deuxième cycle de ce cours.

PHILIPPE

Nous nous trouvions dans un cas paradoxal : la neuvième leçon de ce cours est aussi indispensable à l'intelligence des huit premières que celles-ci à l'intelligibilité de celle-là ! Pour essayer de montrer combien c'était inévitable, il nous faut un résumé des huit premières leçons :

1ère leçon : Un pradoxe : huit commerçants sont victimes d'un vol matériel mais ils gagnent de l'argent grâce à un chèque sans provision. Pendant ce temps, les Albans et les Mélans produisent et vendent des matières utiles, les échanges rationnellement, mais, bien qu'ils encaissent des chèques tout à fait honorables, ils trouvent le moyen de se ruiner. Il y a lieu de soupçonner que, dans leurs comptes, quelque chose ne colle pas.

2ème leçon : Dans certains cas au moins, la comptabilité financière ne s'accorde pas avec la réalité matérielle : profits réels et symboliques ne coïncident pas.

3ème leçon : Marges et salaires ne s'ajustent pas spontanément à la valeur vénale des biens produits. Leur tendance spontanée est de s'y *désajuster*.

4ème leçon : Plus puissante que l'homme, la machine est pour lui une concurrente mortelle, qui le broie quand on la laisse faire.

5ème leçon : (a) L'industrie crée spontanément un pouvoir d'achat égal à la production *qu'elle vend*. (b) Pour qu'elle la vende toute, une condition est nécessaire et suffisante : qu'on la lui achète. C'est au cas de leurs acheteurs que doivent penser ceux qui veulent vendre.

6ème leçon : Les ventes sont difficiles quand les acheteurs ne *veulent* pas acheter, impossibles quand ils ne le *peuvent* pas.

7ème leçon : Les conditions de l'écoulement de la production sont le pouvoir et le vouloir d'achat, ce dernier complété en cas d'insuffisance par une contrainte d'achat.

8ème leçon : Les comptables additionnent ensemble des nombres hétérogènes. Les sommes qu'ils obtiennent sont donc hétéroclites.

Et voilà tout ! Il aura fallu huit mois pour servir un menu dont la substance tient en une demi-page ! *(Aux étudiants)* Il doit vous sembler que nous avons lambiné. Et, à l'origine, notre intention était d'avancer plus vite.

HUBERT

Si vous vous y étiez tenus, tout le monde y aurait trouvé son compte. Mais, aimant les navets, vous avez voulu nous en faire avaler. Passe encore pour la logique primaire : il peut se concevoir qu'elle serve aux hommes d'affaires. Mais vous avez cédé au besoin d'étaler vos savoirs. Vous nous avez abreuvés de théories propres à mettre en fuite tous les hommes d'affaires. Ne récidivez pas si vous voulez une chance d'être pris au sérieux.

PHILIPPE

Vous auriez cent fois raison si nous nous sommes trompés dans l'appréciation du *minimum* de connaissances générales indispensables aux hommes d'affaires pour qu'il leur devienne possible de s'acquitter efficacement de leurs tâches. *(Aux étudiants)* Vous jugerez s'il eût été possible de situer leurs problèmes sur le terrain du réalisme, d'y proposer donc des solutions *pratiques et praticables*, si une seule des connaissances théoriques apportées dans ce cours avait été négligée. Or les patrons se trouvent dans un cas d'urgence : ils vivent dans un régime inadapté au machinisme, et les machines sont pressées. Elles n'hésitent pas à broyer les humains pour aller plus vite. Elles vivent d'une vie qui leur est propre et ne se soucient aucunement de la nôtre. Deux régimes plus broyeurs d'hommes l'un que l'autre se disputent l'empire de notre planète torturée. Jetons un coup d'oeil, s'il vous plaît, sur celui qui martyrise l'Occident.

II - LES REGIMES

PHILIPPE

Le mot «régime» désigne l'ensemble des institutions économiques et politiques que l'homme a imaginées pour organiser sa vie sociale. L'aspect politique de nos institutions est étudié dans notre cours d'initiation à l'orthologique. Sur le plan économique, une définition des deux régimes rivaux qui se disputent le monde suffit à montrer qu'ils se distinguent par un seul caractère :

La capitalisme est le régime en vertu duquel un titre de propriété ou de location confère un DROIT DE GESTION sur la chose possédée ou prise à bail. Le collectivisme est celui en vertu duquel ce droit de gestion relève d'un mandat de l'autorité politique...

En dehors de ce trait, rien ne les différencie. C'est pourquoi, d'un régime à l'autre, la différence est mince dans le cas des grandes entreprises. Plusieurs banques françaises, et plusieurs industries, ont été collectivisées sans qu'un grand bien ni un grand mal en aient été aisément perceptibles. Les sociétés anonymes, lorsque leurs titres sont nombreux et disséminés dans le public, sont des formes paracollectives d'exploitation. Juridiquement le capitalisme est intact : l'actionnaire possède un droit de gestion qu'il peut déléguer à une personne de son choix. En fait il ne possède plus ce droit : la gestion des grandes entreprises

échoit à un conseil d'administration qui règne en vertu du fait accompli, se renouvelle par cooptation, et n'est guère menacé que par d'autres oligarques de la finance.

Il s'ensuit que, dans son principe, le collectivisme est placé sous la direction de l'Etat, et le capitalisme sous celle des patrons. Le premier, donc, est *dirigiste*, et le second *libéral. (A ses collègues)* Cela ne vous dit rien?

HUBERT

Si : ça me dit que vous vous foutez de nous ! Notre monde n'a plus rien de libéral dans l'acceptation économique de ce mot.

PHILIPPE

Vous conviendrez pourtant que ce n'est pas faute d'essayer. Le libéralisme économique hante les rêves des économistes (capitalistes) et des patrons. Et l'on voit mal comment leur donner tort : il n'y a d'alternative au libéralisme -à la libre concurrence- que le dirigisme, et nous avons tous payé pour savoir ce que vaut le règne des fonctionnaires, des «technocrates» ! Pour l'amour du ciel, qu'on en revienne vite au libéralisme ! Mais on a beau le vouloir, on n'y parvient pas. Seuls les Allemands réussissent à prospérer dans un libéralisme approximatif, mais c'est parce qu'ils sont les plus forts : c'est à grand peine qu'ils ne parviennent pas à empêcher leur Mark de crever le plafond !

MEDICUS

C'est vrai, mais comment l'expliquer ? Pourquoi le libéralisme est-il devenu impraticable ?

PHILIPPE

Parce qu'il n'a pas été tenu compte de la troisième loi du machinisme. Le libéralisme est devenu intolérable parce qu'on ne peut tolérer aux machines la *liberté* de broyer les humains: elles le font sitôt qu'on les laisse faire. Pour donner la liberté aux *hommes*, il faut l'*ôter* aux machines. Il faut leur imposer la condition d'esclaves même si cela fait de la peine à ceux qui les préfèrent aux hommes.

Pour comprendre ce qui nous est arrivé, un pélerinage aux sources nous aidera. Regardons le capitalisme aux temps héroïques où il fonctionnait presque bien. De tout temps, le capitalisme a été le régime de la poursuite des profits. Quels profits ? Ceux, bien sûr, des patrons : nul ne s'est jamais avisé qu'il pût en exister d'autres. Bref le capitalisme a toujours été le régime des *marges*. La marge y détermine les décisions patronales, le choix des investissements, etc. Elle oriente toutes les activités des entreprises.

Les raisons et le mécanisme de cette orientation sont simples :

Les marges constituent les bénéfices du capitaliste, qui est à la fois enclin et contraint à consacrer ses ressources matérielles et son travail à la poursuite de marges positives. Il en dépend pour vivre, pour survivre et pour faire vivre. Elles sont, pour le patron, un *devoir* qui coïncide avec ses *intérêts*. On ne peut qu'admirer la puissance de cette conjugaison de motifs.

Mû par cette synergie sûre, le patron capitaliste poursuivra sans relâche les marges positives. Il leur consacrera ses forces et ses ressources, et les entreprises seront gérées avec toute l'habileté et toute l'énergie que l'Homme est capable de mettre au service d'un idéal profitable, vers lequel tend toute la force de ses désirs, de ses appétits et même de sa conscience.

On ne saurait lui demander plus. Pour susciter sans contraintes politiques un maximum d'énergie et de conscience professionnelle au service de l'économie, le capitalisme est un régime inégalable. La marge gère l'*entreprise* capitaliste, et elle la gère le mieux ou le moins mal possible. Pour tout dire en un mot, l'entreprise, qui est un *microcosme,* ne peut et ne doit connaître que le *microprofit.*

Mais la marge fait beauoup plus : elle oriente aussi l'*économie* capitaliste, le *macrocosme* économique, et nul ne semble s'être aperçu des conséquences de cette confusion des genres. Le souci de la marge, qui hante et doit hanter le patron, lui impose ses décisions (*1). Les théoriciens du capitalisme ont montré que, libéré de toutes entraves (libéral donc), ce régime favorise spontanément les entreprises les mieux placées et les mieux gérées. L'intérêt des capitalistes est de confier leurs capitaux aux plus offrants (en revenus et sécurité). Il en résulte une sélection naturelle favorable à la production. Le producteur le plus doué atttire le plus de capitaux puisqu'il les rémunère davantage, et il en crée lui-même plus que ses concurrents. La délégation des pouvoirs et la division du travail sont réalisées spontanément en fonction des aptitudes. Le maximum d'autorité gestionnelle revient aux patrons à la fois les plus capables et les mieux placés pour s'acquitter de leurs tâches au moindre coût en matières, transports, main d'oeuvre, etc. Le travail est bien réparti entre les hommes et dans l'espace, sans interventions de fonctionnaires d'une compétence et d'une probité parfois douteuse, mais d'une *irresponsabilité* toujours parfaitement assurée. De plus le capitalisme est un régime «juste» : l'insuffisance professionnelle se traduit par des pertes ou par de moindres gains. L'inaptitude entraîne une sanction immanente : celui qui gère mal voit son autorité réduite. Celui qui gère très mal est limogé. Enfin le capitalisme récompense les producteurs qui préviennent les besoins et les goûts du public, les prix qu'ils reçoivent étant fonction de la *demande* .

Régime à la fois juste, sélectif et propre à développer les productions les plus désirées, les apologistes du capitalisme croient pouvoir en conclure que, s'il gère bien l'entreprise, il doit donc, puisqu'il fait le bien de chacun, faire celui de tous. Il doit, si rien ne l'entrave, orienter l'économie tout entière dans le sens le plus favorable à l'intérêt collectif.

Les faits, hélas ! n'ont pas confirmé ces vues théoriques. Bien au contraire, le capitalisme allié à la machine a martyrisé l'humanité. Il a été le régime de la guerre et du suicide collectif. Les capitalistes occidentaux ont machiné et machinent encore la perte de l'Occident avec une obstination et une imperméabilité aux leçons de l'expérience qui atteignent au grandiose.

Chacun poursuivait son intérêt, et les capitaux allaient, comme il se doit, au plus offrant. Ainsi, la substance, le travail et les techniques européennes ont été avidement égaillées aux quatre coins de la planète, et employées à nous créer partout des concurrents *mieux placés* que nous-mêmes, condition sans laquelle ils n'auraient pu être plus offrants. De plus, l'exploitation

des richesses naturelles et de la main-d'oeuvre des pays sous-développés a été réalisée dans un mépris si odieux des intérêts et de la personne des indigènes (toute justice, toute humanité auraient réduit les marges et compromis la compétitivité) que nous nous sommes créé partout des ennemis dont, pour comble de démence, nous avons initié les armées à nos techniques militaires.

Il serait cruel de prolonger ce tour d'horizon, mais bien naïf de penser que la leçon en a été comprise. C'est la ruine et nullement la sagesse de l'Occident qui a ralenti cette course au suicide (*2). On conviendra pourtant que l'expérience est concluante : la *marge,* qui finance des concurrents et arme des ennemis, n'est pas un bon critère de l'opportunité des investissements à l'*étranger.*

Mais en politique économique intérieure ? Les marges se sont-elles montrées, ici, bonnes conseillères ? Ou plus exactement, despotes éclairés ? Car elles ne conseillent pas : elles commandent. La réponse des faits à cette question est limpide : au dedans plus encore qu'au dehors, la marge a été l'ennemie publique numéro un, et la raison en est évidente :

Le patron obéit et doit obéir aux marges. Or la marge consiste dans une différence entre le prix de vente et le prix de revient. Tous les moyens du patron seront donc employés à élever l'un et à abaisser l'autre. Par tous les moyens il cherchera à augmenter ses prix de vente. Ses intérêts, en cela, s'opposent immédiatement à ceux des consommateurs, qui cherchent à payer moins. Par tous les moyens, le patron cherchera à réduire ses prix de revient. Or les éléments constitutifs de ses prix de revient sont :

1. La main-d'oeuvre. Pour survivre, le patron *doit* la réduire le plus et la payer le moins possible. Ses intérêts s'opposent immédiatement à ceux du salariat.

2. Ses achats. Son plus constant souci sera d'amenuiser la marge des autres producteurs. Leurs intérêts s'opposent immédiatement.

3. Les impôts et autres «services». Ici encore, le moins sera le mieux.

Bref, les intérêts *immédiats* des patrons s'opposent à ceux de *tous. Ils sont et doivent être les ennemis de tous,* et cela suffit à expliquer et même à légitimer leur remarquable impopularité : asservis au MICROPROFIT, *les patrons sont condamnés à utiliser toutes leurs ressources au TARISSEMENT de TOUTES les sources du MACROPROFIT, qui est le bien de tous.* Si on les laisse faire, c'est *inévitablement* ce qu'ils font, et c'est pourquoi le libéralisme (le «laisser-faire») est devenu impossible.

L'Amérique a montré mieux qu'aucune autre nation ce que les patrons font de la liberté, ce qu'ils sont *obligés* d'en faire. Le capitalisme libéral y a connu son apogée. Ses fleurs se sont épanouies et ses fruits ont mûri. En 1929, les conséquences des conflits dont il contient le principe se sont déployées en toute liberté sur tout un continent. Enfin triomphantes, toutes les machines broyaient tous les humains. Engagés dans une guerre civile économique, les patrons d'Amérique, enfin victorieux, s'entre-déchiraient avant de mourir de leur victoire sur leurs clients assassinés. Telle fut la lugubre apothéose, croirait-on, de la liberté assurée aux

machines. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce ne fut qu'une répétition générale. La vraie guerre économique, mondiale cette fois (on «élargit les marchés»), commence à peine : nous n'en sommes plus qu'aux premières escarmouches. Mais, si elle n'était empêchée à temps, son issue serait fatale : les patrons simiesques seraient exterminés, écrabouillés jusqu'au dernier, et ce ne serait PAS justice : les malheureux, qui n'y comprennent rien, n'en peuvent rien. *(Aux étudiants)* Un conseil néanmoins : ayez soin de ne pas vous mettre dans leur cas : c'est votre seule chance de survie.

PIERRE

Avant d'entériner cette conclusion, il nous faut procéder par ordre. Philippe s'est fait l'avocat d'une thèse, d'une théorie, puis il a fait le métier d'historien. Telle qu'il la voit et la résume, et en Amérique surtout, l'histoire paraît donner de la consistance à ses thèses, tout comme l'aventure hitlérienne prête un soutien historique à la quatrième loi du machinisme. Mais il faut s'en méfier : l'histoire est dangereusement malléable. Elle n'est que trop prête à épouser toutes les thèses, même contradictoires : Bainville était aussi bon historien, ou aussi mauvais, que Michelet. Soyons prudents. Commençons, s'il vous plaît, par vérifier le récit de Philippe : a-t-il bien vu les faits ? Les a-t-il fidèlement rapportés ? En a-t-il choisi quelques-uns et oublié d'autres ?

HUBERT

Vous me prenez, mon cher ami, les mots à la bouche ! Notre excellent Philippe a oublié deux faits, mais, comme par hasard, ce sont les plus significatifs :

1. Les patrons, dit-il, sont obligés de réduire la main-d'oeuvre le plus qu'ils peuvent et de la payer le moins possible. Un nom suffit à prouver le contraire : Henry Ford. Auteur de la «théorie des hauts salaires», il cherchait à payer le PLUS possible !

2. S'il faut admettre, cependant, que beaucoup de patrons ne l'entendent pas ou ne peuvent l'entendre de cette oreille, ils sont désormais impuissants à faire le contraire. Ils ont été dépossédés du pouvoir d'assassiner, comme dit Philippe, leurs principaux clients : les salariés. Les rôles sont renversés : groupés en syndicats puissants, qui savent s'imposer politiquement, *ce sont les salariés qui mettent les patrons en danger de mourir de faim !!* Inquiétant peut-être à d'autres égards, ce renversement du rapport des forces nous abrite d'un retour aux erreurs qui déclenchèrent la «grande dépression» américaine. Il n'a donc pu s'agir d'une «répétition générale» : ce fut le dernier acte d'une tragédie issue de l'omnipotence patronale. Convenez, s'il vous plaît, que nous n'en sommes plus là !

PHILIPPE

J'en conviens de tout coeur et j'en remercierais le ciel si l'omnipotence patronale n'avait été remplacée par la pire chose qui soit au monde : la technocratie. Nous verrons plus tard ce que veut *vraiment* dire ce mot abominable. Quant à Henry Ford, son cas n'a pas échappé à la loi générale : possédant une «avance technique», il avait donc réduit sa main-d'oeuvre. Il l'avait réduite assez pour pouvoir la payer plus et s'y retrouver. Mais, pour lui comme pour tous les autres, seul comptait et seul pouvait compter le résultat global : *payer moins à tous,* quitte à payer plus à chacun. La concurrence fait aux patrons, sans autre exception que ceux qui jouissent d'un monopole, une nécessité absolue d'abaisser leurs prix de revient, et cela veut

toujours dire : *payer moins.*

PIERRE

C'est incontestable. *(A Hubert)* Vous n'avez pas d'autre objection ?

HUBERT

Je n'en voit pas au pied-levé, mais j'y réfléchirai.

PIERRE

Que nos étudiants veuillent bien en faire autant, et nous alerter si Philippe a mal fait le métier d'historien. *(Aux étudiants)* Pouvez-vous mettre le doigt sur un seul fait, petit ou grand, qui contredise le *matérialisme historique* résultant de l'application des lois du machinisme ? Ces lois ont-elles, ne fût-ce qu'une fois et en quelque lieu que ce soit, suspendu leur rigueur ? Ont-elles jamais cédé à d'autres lois plus puissantes ? Nous ne le croyons pas, mais nous pouvons nous tromper, et nous serions profondément reconnaissants à qui nous détromperait.

Entre-temps, nous devons nous poser la plus importante de toutes les questions : quelles leçons ces faits contiennent-ils ? Quelles conclusions peut-on en tirer au bénéfice des chefs d'entreprises ? S'il faut admettre -et l'on voit mal comment s'y refuser- que, victimes d'un régime inadapté au machinisme, ils sont promis à d'indicibles catastrophes, *que peuvent-ils FAIRE pour échapper à ce sort ?*

PHILIPPE

C'est facile : il leur faut *ôter la liberté aux machines pour l'apporter aux humains.* Comment obtenir ce résultat ? Toute la question est là, mais il serait impossible d'y répondre aujourd'hui : nombreux et efficaces, les moyens dont disposent les patrons se situent sur le terrain du *macroprofit* dont, par la faute des comptables, ils ignorent jusqu'à l'existence ! Comment en connaîtraient-ils les ressources ? Aborder le problème sur ce terrain-là, qui est le seul où se trouvent des solutions justes, c'est entamer les matières du deuxième cycle de ce cours.

PIERRE

Pour conclure le premier cycle, il faudrait essayer de montrer fût-ce sommairement quelques exemples de ce que les patrons pourraient faire, des actes qu'ils pourraient poser eux-mêmes pour se sortir d'une situation intenable : *leur rôle consiste à se servir de machines sous un régime inadapté au machinisme !!* Or -et c'est ici que le bât blesse- ce régime échappe à leur action. Ils le subissesent et semblent ne pouvoir ni s'y soustraire ni le modifier.

HUBERT

Bravo ! Voilà enfin des paroles sensées. C'est bien ainsi que se posent nos problèmes, et toutes les théories du monde n'y changeront rien. Quoiqu'on puisse faire, les patrons sont et resteront minoritaires au suffrage universel. En conséquence, l'autorité politique ne leur appartient pas, et ce n'est pas l'orthologique qui la leur rendra ! *(A ses collègues)* Je ne veux pas vous faire de peine, mais, tant que je n'aurai vu les urnes dégorger des bulletins de vote orthologiques, je me garderai de faire fond sur vos théories pour valoir aux patrons l'autorité politique nécessaire à un changement de régime qui leur soit favorable.

PHILIPPE

L'autorité *politique ?* Vous divaguez, mon pauvre ami ! Les patrons n'en ont pas le moindre besoin. Seule l'autorité *patronale* leur est indispensable. Elle leur suffit, mais il la leur faut : ils seraient fichus d'avance s'ils tardaient à la *conquérir*. Car aucune illusion n'est permise : nul ne la leur offrira sur un plateau d'argent. Ceux qui l'exercent à leur place (ce sont provisoirement les «Enarques», mais pis encore nous menace) ne se la laisseront pas arracher sans combattre. S'il est une chose que les hommes aiment, veulent conserver, et travaillent sans relâche à étendre, c'est leur autorité. Les patrons, cependant, se sont laissé déposséder des dernières traces de la leur : ils ont perdu jusqu'au pouvoir de congédier un balayeur. Et, pour peu que ça leur chante, rien n'empêche leurs «subordonnés» de séquestrer leurs chefs, de les condamner à des termes d'emprisonnement dans leurs propres bureaux ! Après quoi, magnanimes, ces augustes directeurs tendent à leurs tortionnaires l'autre fesse : ils paient les jours de grève ! Philippe-le-Bel facturait aux Templiers les frais de leur torture, précédent que les syndicats ouvriers ont mis à profit avec l'approbation de gouvernements très (vraiment très) bourgeois, et avec la bénédiction soriante du C.N.P.F. *(Aux étudiants)* Les patrons, mes chers amis, sont déjà pis que des grotesques. Ils se sont laissés dépouiller de tout, même des apparences. Ils ont tout perdu, même la face. *Mais il leur suffirait d'ouvrir les yeux à leur propre abjection pour CONQUERIR tout de suite une autorité patronale indiscutable et indiscutée parce qu'elle serait IMMEDIATEMENT bienfaisante pour tous : une prospérité du type hitlérien s'ensuivrait du jour au lendemain.*

HUBERT

La situation des patrons est certes pénible, mais vos railleries n'en sont que plus odieuses : tourner en dérision l'infortune ne l'a jamais guérie ni soulagée. Quant aux moyens dont les patrons disposeraient pour affermir leur autorité au sein d'un régime politique qui assure, de par le seul poids des nombres, les réalités du pouvoir politique à leurs ennemis, j'attendrai que vous les ayez montrés pour y croire.

PIERRE

Fort bien. Voilà qui suffira sans doute pour donner dès aujourd'hui un échantillon des remèdes accessibles aux patrons pour se sortir d'une situation triplement intenable. Mais ces remèdes ne concernent guère les étudiants du cours d'initiation. Nous leur en épargnerons l'analyse en sautant à pieds joints par-dessus la troisième partie de cette leçon.

IV - LE NOUVEAU MONDE

PIERRE

Quelques éclaircissements, qui ne pouvaient se fournir qu'à posteriori, seront utiles aux étudiants qui ont eu la patience de nous endurer jusqu'ici. Et un avertissement, que je dirais «solennel» si je l'osais, me semble nécessaire. Beaucoup d'étudiants ont subi nos leçons avec irritation, à contre-coeur, à leurs corps défendant, et pour cause : ils pressentaient sans doute, mais ne comprenaient pas clairement, la signification de l'aventure où ils se sont embarqués. A nous de la leur expliquer.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Vous avez pris place à bord d'une fusée qui est en train de vous transporter dans le nouveau monde, et c'est un monde d'où l'on ne revient pas. Ne craignez rien pourtant : nous n'en sommes qu'à mi-course. Il est temps encore pour chacun de retrouver les brumes, les contours indécis, les pensées molles, les concepts vagues, les opinions faciles, et, pour tout dire en un mot, le «flou» qui donne ses charmes et ses conforts au monde que vous avez déjà un peu quitté, peut-être sans vous en apercevoir. Mais soyez en «solennellement avertis», cette aventure n'est pas inoffensive. Si vous nous accompagnez jusqu'au terme du voyage, le sort en sera jeté. Vous serez pour jamais des exilés, des hommes pas comme les autres. Quoi que vous fassiez vous ne pourrez jamais redevenir pareils à nos contemporains qui, nourris d'illusions, ne connaissent d'autre plaisir et d'autre volupté qui de s'illusionner, mais qui peuvent en jouir à satiété : vivant dans des brouillards qui estompent le réel, tout est illusoire dans leur monde. Tout s'y prête donc aux illusions.

Mais cet avertissement doit sembler bien tardif. N'eût-il pas mieux valu commencer par là ?

PIERRE

Nous n'y aurions pas manqué si nous avions eu la moindre chance d'être écoutés. Mais nul n'y aurait cru parce que c'est incroyable. *(Aux étudiants)* N'auriez-vous pas haussé les épaules ?

HUBERT

Je vous félicite, mon cher Pierre, de la justesse de ce diagnostic -ou est-ce un pronostic ? Mais je crains de déceler dans vos propos une pensée singulière : vous semblez vous figurer que nos étudiants accueilleront autrement votre «solennel avertissement» ! Je gage, quant à moi, que leurs épaules dansent déjà la Saint-Guy !

BERNARD

J'en ai peur, mais, quittes à braver le ridicule et à défier la vraisemblance, nous devons nous soumettre à nos obligations. Nos étudiants ont pénétré -par la *plus petite* des portes qui y donnent accès : la logique primaire- dans un monde où règne l'intelligence *naturelle* aux humains, l'intelligence préfabriquée en nous par la nature. L'intelligence qui est dans notre héritage d'hommes, et qui émerge en nous lorsque nous nous soustrayons aux persistances de nos servitudes animales. *Cette intelligence spécifique, qui appartient à TOUS, n'est donc le PRIVILEGE de personne. (Aux étudiants)* Vous avez fait, mes chers amis, une minuscule excursion sur la … «Terre des Hommes», la Terre de tous les hommes, et voilà tout !

PHILIPPE

Puisque l'heure est aux confidences, démasquons nos batteries. Disons-leur le meilleur et le pire.*(Aux étudiants)* Vous avez fait une petite excursion dans un monde où tout est intelligent. Vous avez suivi un cours où, du premier mot au dernier, tout est «bête comme chou», mots qui veulent dire : «tout bonnement, tout bêtement intelligent». Veuillez bien vous en assurer. Revoyez vos leçons : à l'exception des facteurs psychologiques empruntés à la science, vous n'y décrouvrirez pas une ligne, pas un mot qui ne soit à la portée d'un enfant de

douze ans.

MEDICUS *(Aux étudiants)*

Vous en avez été déconcertés parce que, de loin ou de près, rien de comparable ne vous était jamais arrivé. Malgré quoi vous n'avez pu résister au «bête comme chou». Même ceux -ils sont plusieurs- qui en ont été vivement irrités n'ont pu lui opposer qu'une colère impuissante. Analysée, cette colère s'est toujours révélée dirigée contre eux-mêmes : il est vexant de s'être laissé «posséder» au point où nous l'avons tous été, et il est difficile de ne pas s'en vouloir, de ne pas se le reprocher.

PHILIPPE

Gardons-nous de nous parer des plumes du paon. Nous ne sommes ni les premiers ni les seuls à dispenser un enseignement bête comme chou, et ce n'est pas la première fois que nos étudiants en reçoivent de cette sorte. Depuis quelque vingt-trois siècles, tous les hommes à peu près cultivés ont emprunté la route qui prend son départ aux postulats d'Euclide et conduit à la fusion nucléaire. Mais entendons-nous bien : le calcul tensoriel, ni même intégral, ne sont bêtes comme chou : ils sont bougrement difficiles. Mais la géométrie euclidienne peut être assimilée dès son jeune âge par quiconque est normalement conformé du crâne, et l'enfant qui ne peut se l'enfoncer dans la tête n'est pas normal.

(Aux étudiants)

C'est bien à contre-coeur que je me vois contraint de nous faire de la peine à nous-même, mais, quoique peu chatouilleuse, ma conscience professionnelle me fait un lugubre devoir d'entrer en aveux : les leçons que vous avez subies sont *au-dessous de tout.* Elles sont inférieures à tout. Comparé au premier livre de la géométrie d'Euclide, notre cours est déshonorant. Mais il y a, pour vous comme pour nous, une consolation : il est impossible de tomber plus bas. Rien de *moins* intelligent ne sera jamais enseigné : il serait impossible de tomber sous ce niveau tout en restant intelligent. Ce qui commence au-dessous, c'est l'imbécilité et la folie. C'est la sorte d'enseignement à la fois démentiel et idiot que prodiguent les facultés de lettres et de droit lorsqu'elles prennent en charge des matières qui ne relèvent ni de la littérature ni du droit.

BERNARD

Vous décriez notre cours, mon cher Philippe, un rien de plus que ce n'est légitime, mais vous faites bien : vos remarques appellent un complément d'information indispensable aux étudiants d'un cours *orthologique*, où Monsieur de La Palisse a tenu le crachoir à lui tout seul ! Or, s'il est vrai que, sur la Terre des Hommes, nul ne contredit jamais ce penseur excellent, il s'en faut qu'il règne seul ! Il s'en faut presque autant qu'il ait été, même dans ce petit cours de gestion, notre seul maître. La l*ogique cruciale* y a joué un rôle important quoique invisible à ceux qui n'y sont pas initiés. *(Aux étudiants)* Il ne faut pas demander à Monsieur de La Palisse plus qu'il ne peut donner. C'est certes beaucoup, mais c'est aussi fort peu. Retenons, pour l'instant, ces trois choses :

1.Ceux qui, ne pouvant assimiler la logique primaire, sont brouillés avec Monsieur de La Palisse, sont subhumains : ce sont des crétins.

2.Ceux qui, ne pouvant assimiler la logique binaire d'Aristote, sont impuissants à s'enfoncer dans la tête la géométrie euclidienne sont des débiles mentaux.

3.Mais, s'il ne s'est jamais trompé, Monsieur de La Palisse n'a jamais eu trace d'imagination, d'intuition, ni de richesses inconscientes. Ce digne homme est donc, lui aussi, très subhumain.

Gardez-vous de l'erreur qui consisterait à confondre l'orthologique, qui est immensément *riche,* mais dont on s'est *à peine servi* dans ce cours, avec la logique primaire, dont la force est faite d'une pauvreté qui veut dire netteté et simplicité.

PIERRE

Puisque nous sommes entrés dans la voie des aveux, allons-y jusqu'au bout en exposant notre cas. Le C.I.E.B.S. compte parmi ses membres des hommes soumis à de nombreuses disciplines, biologiques principalement, mais aucun n'est économiste. Quant à la gestion des entreprises, c'est, de tous les sujets concevables, celui où notre incompétence atteint aux proportions les plus grandioses ! *(Aux étudiants)* Malgré quoi nous avons eu l'effronterie de vous en proposer un cours. Nous vous devons toutes les excuses du monde et quelques mots d'explication.

HUBERT

Epargnez-nous les excuses, qui aggraveraient votre cas en allongeant cette leçon. Je crains d'en devoir dire autant de vos explications.

PIERRE

J'essayerai d'être bref, mais elles me semblent nécesaires : elles éclairent la signification de ce cours. Nous avons voulu, tout d'abord, courir au plus pressé. L'Occident tout entier se trouve dans un cas d'urgence. Les disfonctions économiques qui ont résulté de l'application de théories fausses ont troublé la vie de tous les humains : *toutes nos activités, sans aucune exception, sont implantées sur le terrain économique.*

HUBERT

J'en conviens. Mais pourquoi un cours de *gestion ?* Les hommes d'affaires n'ont pas à se soucier de théories. C'est aux théoriciens qu'il fallait s'adresser.

PHILIPPE

Les théoriciens de l'économie politique sont les hommes les plus irréalistes qui soient au monde, et les plus imperméables à toutes théories autres que les leurs. Les hommes d'affaires ne sont pas dans le même cas : indifférents aux théories, ils sont peu enclins à en *opposer de fausses au réel,* et c'est déjà beaucoup. Mais il y a plus : les hommes d'affaires sont réalistes sur le plan des faits. Ils s'y heurtent tous les jours et *s'y font mal.* Ils paient les pots cassés. Ils sont exposés à perdre leurs emplois. Ils savent que, pour un rien, ils peuvent se casser la figure. Au contraire, les professeurs douillettement abrités, dans l'ambiance des Lettres ou du Droit, de tous contacts avec les réalités souvent dures du monde physique, et pis encore les politiciens, peuvent faire tout le mal imaginable -*mais aux autres seulement.* Il ne leur en coûte jamais rien. Seule la vérité leur serait ruineuse. C'est pourquoi aucun espoir n'existe de leur

côté.

MEDICUS

J'en vois moins encore du côté des affaires. Comment des hommes qui, réfractaires à toutes théories, ne «veulent rien savoir» souffriraient-ils qu'on leur enseigne quoi que ce soit ? Même ceux qui comprennent n'en veulent pas : les réalités bousculent trop leurs habitudes mentales. C'est le cas de GM.155, qui ne peut se retenir de vous décocher des sarcasmes. Ne vous faites aucune illusion : vos théories horripilent les hommes d'affaires. Votre vocabulaire à lui seul les mettrait en fuite.

PIERRE

Tout cela semble vrai. Tout cela serait vrai si l'orthologique n'était *universelle* et, dès lors, *irrésistible sur le terrain des faits.* C'est ce qu'il faut savoir pour comprendre la signification de ce cours. C'est là-dessus que des explications sont d'autant plus nécessaires que la *contrainte* orthologique, telle que ne tarderont pas à la subir les hommes d'affaires, n'est pas, ou fort peu, apparente dans le premier cycle de ce cours. Cette contrainte est darwinienne : *ceux qui n'ont pas d'armes orthologiques ne peuvent résister un seul jour à la concurrence de ceux qui en ont.*

HUBERT

Je me rends ! J'applaudis des deux mains : s'il y eut jamais une chose vraie, c'est bien celle-là : les vertus concurrentielles que vous prêtez à l'orthologique ne sont PAS apparentes dans le premier cycle de ce cours !!! Mais je suis moins sûr que vous ayez tellement lieu de vous en féliciter !

PIERRE

Nous nous en félicitons si peu que nous voulons essayer, pour conclure la dernière leçon de ce cycle, de rendre quelque peu apparente l'universalité de l'orthologique qui livre l'accès à un monde où tout est tout bonnement, tout bêtement intelligent.

BERNARD

Il ne devrait pas être trop difficile d'en donner un aperçu. Ceux qui ont lu LE RUBICON, où elle est expliquée et surtout appliquée, ont observé combien l'orthologique rend intelligible, facile à voir et à comprendre, *tout ce qu'elle effleure.* Des sujets très variés ont été passés en revue, dont la plupart ont toujours passé pour complexes et difficiles. Eclairés par l'orthologique, tous sont devenus simples et clairs. Les idées reçues, les préjugés, les théories à la mode, et les erreurs devenues respectables à force de durer ont été balayés, et le réel a émergé chaque fois de lui-même dans sa déconcertante simplicité. Même en économie politique, sujet qui n'est aucunement le nôtre, les absurdités accumulées pendant deux siècles par les spécialistes les plus accrédités (quoique les moins qualifiés) ont cédé la place, *sans résistance possible,* aux réalités, dont beaucoup (mais pas toutes) sont «toutes bêtes».

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

PHILIPPE

Cela veut dire bien des choses, bien plus de choses que nous n'en pourrions exposer

dans ce petit cours de gestion. Contentons-nous d'une approximation très grossière :

L'orthologique fait émerger en nous (elle transfère dans notre conscience) l'intelligence inconsciente qui appartient à notre espèce. Comme il fallait s'y attendre, cette intelligence spécifique s'est révélée UNIVERSELLE. Ceux qui ne jouissent pas du libre usage de leurs ressources mentales naturelles ne peuvent résister à la concurrence d'hommes qui disposent d'un intellect capable de TOUT prendre en charge.

PIERRE *(aux étudiants)*

Telle est la signification de ce cours. Nous n'avons pas cherché à vous enseigner grand chose. *Nous avons voulu vous aider à élever vos ressources naturelles au niveau humain au lieu de préhumain.* Elles vous permettront de résoudre vous-mêmes tous vos problèmes, même ceux auxquels vous aurez à faire face dans le monde absurde où nous vivons encore. Ce travail, nous le savons, n'est pas achevé. Un de nos étudiants, GM.145, nous en fait un reproche mérité : *«Il m'est devenu impossible de voir le monde comme le font encore mes collègues et mes amis. Je suis changé à l'intérieur. Mes yeux voient autrement, mais mes mains ne savent encore rien faire…»*

Peut-on douter que le seul fait de n'être plus victime d'illusions à la fois absurdes et omniprésentes est déjà un grand pas vers l'acquisition d'une intelligence supérieure ? Et que les mains ne tarderont pas à s'adapter à la vision ? L'intelligence (même «toute bête») des hommes étant supérieure à elle des singes, nous n'hésitons pas à vous faire une promesse : votre supériorité intellectuelle sur les aveugles restés soumis aux influences ataviques qui rendent pré-hominiennes leurs visions sera bientôt écrasante, irrésistible dans tous les domaines. *Mais vous ne vous en servirez pas pour écraser. Vous vous en servirez pour aider, pour élever les autres à votre niveau, pour vous en faire des frères et des amis.*

LES LEÇONS D'UN FIASCO

Aucun cours n'a été mieux assuré d'un fiasco. Nous en recueillons encore, dix ans après, de précieuses retombées. Ses profits peuvent être récoltés tout de suite par ceux de nos étudiants qui n'ont pas été mis en fuite par la leçon 7bis introduite dans notre cours d'initiation pour corriger l'erreur pédagogique qui a valu à l'I.F.O. la plupart de ses échecs. Le plus éclairant est le fiasco d'un «cours de gestion» *irrésistible,* mais rendu inaccessible par les soins que nous avions pris pour le rendre limpide.

Situé d'entrée de jeu à l'altitude jugée optimale parce qu'elle était *idéale,* elle a produit une gêne suivie d'un *légitime* réflexe de rejet, au lieu du «traumatisme positif» que nous attendions *légitimement* aussi.

Pourquoi ces légitimités contradictoires ?

Parce que, dans l'état où nous avons mis nos cultures antinaturelles un abîme, fait de la stupidité spécifique opposée à l'éveil des intelligences individuelles, sépare l'idéal du réel. Cet

abîme nous interdit l'accès du «BETE COMME CHOU» QUI REGNE SUR L'UNIVERS : TOUT Y EST SI VISIBLE ET LUMINEUX QU'IL SUFFIT DE REGARDER POUR VOIR ET DE VOIR POUR COMPRENDRE -EN UNE FRACTION DE SECONDE- ABSOLUMENT TOUT. Même une économie politique si simple qu'il semble impossible que tout le monde ne se soit débarrassé depuis longtemps de l'ennui de se soucier d'une matière où il ne subsiste pas plus de problèmes qu'en géométrie euclidienne.

Nous avons fini par constater que notre échec résultait d'une erreur d'ALTITUDE. Il aurait suffi d'y penser pour éviter le fiasco d'un cours de gestion TROP «parfait» pour ne pas susciter, en 1967, un réflexe de rejet archi-légitime : la survie de notre espèce l'exigeait. En ces temps héroïques d'une surconsommation, d'une surcompétition et d'un gaspillage également démentiels, mortels et nécessaires, si nos prestigieux «experts» avaient vu et compris la non-comestibilité de l'argent moderne, la nullité de son coût et, ipso facto, le secret des finances hitlériennes, la puissance militaire d'un Occident débarrassé du souci de vendre des usines «clés en mains» à ses ennemis et des armes à ses adversaires aurait été écrasante. Il aurait invité ses fournisseurs (poliment ou fermement selon le cas) à lui livrer les dernières gouttes de leur pétrole jusqu'à la veille du jour où la prodigieuse inaptitude de nos experts à rien prévoir aurait valu à l'Occident le droit de mourir de faim en quelques jours : il ne peut rien récolter ni transporter sans carburant car notre agriculture a été motorisée par des ministres soucieux d'assurer sa compétitivité et notre «indépendance économique»

Aujourd'hui les conditions de la survie de l'Occident sont inversées, mais le problème à résoudre est resté identique : RENDRE L'INTELLIGENCE INDIVIDUELLE ACCESSIBLE A DES HOMMES QUI, COMME NOUS TOUS, ONT JOUI PENDANT DES MILLENAIRES DU POUVOIR -dans l'exacte mesure où ils détenaient un pouvoir- DE TOUT FAIRE SANS SAVOIR CE QU'ILS FAISAIENT.

TOUTE EDUCATION AUTHENTIQUEMENT HUMAINE DOIT PRENDRE SON DEPART AU NIVEAU DES IDEAUX INDIVIDUELS PAR LA FORTE RAISON QUE LES INDIVIDUS SONT SEULS A EXISTER. L'HUMANITE, QUI LEUR DOIT SON EXISTENCE, ETAIT RESTEE IMPUISSANTE A RIEN LEUR RENDRE. NOUS LEUR DEVONS TOUT CE QUE NOUS POSSEDONS, MAIS, GROUPES EN SOCIETE, NOUS NE LEUR AVONS RENDU QUE LE BESOIN, ISSU DE NOS SERVITUDES NATURELLES, DE LES DOMINER, ET NOTRE VOLONTE ANTINATURELLE DE LES DETRUIRE TOUS, ET DE NOUS ENTRE-DETRUIRE PUISQUE NOUS AUSSI SOMMES DES INDIVIDUS PREGENITALEMENT REVOLUTIONNAIRES, VOILA CE QU'IL SUFFIT DE VOIR POUR COMPRENDRE -EN UNE FRACTION DE SECONDE- NOS IDEAUX INDIVIDUELS ET POUR REPONDRE AUX BESOINS DES INDIVIDUS EN LES SOUSTRAYANT AUX DETERMINISMES D'UNE «ORTHOSTUPIDITE» QUI A CESSE DE PESER SUR UNE ESPECE AFFRANCHIE DE CETTE NECESSITE TRAGIQUE.

Pour rendre communicables les contenus d'un cours limpide, il a fallu l'enténébrer du

réalisme meurtrier qui règne inévitablement sur une planète dominée par la force brute. L'espèce y est nécessairement subordonnée aux individus, le général au paticulier, c'est-à-dire aux cas particuliers, et dès lors aux «idéaux» *individuels.* Ces mécanismes ne s'observent que trop aisément dans les cas monstrueux, comme l'idéalisme hitlérien et le réalisme stalinien. C'est aux ajustements psychologiques exigés par un minuscule «cours de gestion» que nous devons la possibilité de «rénover» notre enseignement en REJOIGNANT nos étudiants des deux sexes au niveau des «idéaux individuels» qui constituent leurs préoccupations quotidiennes et tiennent en éveil leur ATTENTION. Il serait impossible de résumer en quelques lignes la signification pratique de ces mots. Mais la première leçon du 2e cycle de notre cours d'initiation l'illustrera aisément et -pour une fois !- *agréablement.*

* * *

PHILIPPE *(Aux étudiants du cours d'initiation)*

Cette parenthèse fermée, nous revoici entre personnes de bonne compagnie, dignes d'un commerce intime avec les cinquante-neuf lauréats d'Isaac Asimov. Nous en profiterons pour leur arracher des confidences : qu'avez-vous fait, hommes illustres, comment vous y êtes-vous pris pour plaire à Isaac Asimov ?

BERNARD

Ils se sont cantonnés sur le terrain de la capitalisation intellectuelle, et ils étaient riches de *dons innés* pour les méthodologies scientifiques.

PHILIPPE

Certes, mais laissons la science en paix pour l'instant. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, ce sont la capitalisation intellectuelle et les dons innés. Prenons le cas du pauvre Einstein et celui du pauvre Pythagore, qui crut se trancher la gorge un jour qu'il se trouva dans une situation attristante : l'impossibilité de calculer le rapport de la diagonale au côté d'un carré. $\sqrt{2}$ était donc un nombre «irrationnel» ! Cela semblait blasphématoire à Pythagore, mais pas à Albert Einstein. Pourquoi ? Parce que le pauvre Einstein était riche : il avait hérité d'une culture mathématique capitalisée par les humains pendan quelque vingt-cinq siècles. D'innombrables morts et quelques vivants l'assistaient dans chacun de ses calculs. Bref, Einstein était non pas un homme mais une armée, et c'est plus puissant. Parti de zéro et dépendant de ses seules ressources, il n'aurait pas rejoint Pythagore, qui était déjà passablement riche. Quels qu'aient pu être ses dons innés, il eût été impuissant à calculer la valeur de p, et peut-être à soupçonner l'existence de cette constante. Quant à *e,* dont aucun mathématicien contemporain ne peut se passer, ce nombre (dû aux travaux d'un Ecossais du XVIe siècle) est le produit d'une capitalisation si riche qu'il est impossible, à ceux qui ne peuvent suivre les étapes de son acquisition, de se représenter de quoi il s'agit. A un non-mathématicien, *e* est de l'hébreu. Nul ne pourrait lui en donner la moindre notion sans lui enseigner les mathématiques, les logarithmes en particulier. En d'autres mots : sans l'enrichir du capital amassé à travers les âges par d'innombrables «grands hommes».

MEDICUS

D'accord. Mais vous n'apprenez rien à personne. Tourt cela est aussi élémentaire

qu'évident. Où voulez-vous en venir ?

PHILIPPE

Aux structures intellectuelles, dont les mathématiques sont un prototype parfait. Elles sont un *édifice exactement structuré,* où tout se tient. Dès lors, elles se prêtent aux constructions les plus solides comme aux plus fines, et c'est pourquoi elles sont un «régal pour l'esprit» -n'en déplaise aux «spiritualistes», qui sont si souvent brouillés avec les mathématiques. Mais ils le sont parce qu'ils ne sont pas assez … spiritualistes ! La plupart le sont si peu qu'aucun n'a été fichu de proposer une définition acceptable du mot «esprit».

(Aux étudiants)

Ceux d'entre vous qui n'aimez pas les math. voudrez bien nous pardonner quelques mots de plus sur elles, après quoi nous nous offrirons la satisfaction de les envoyer promener pour de bon, sauf pour quelques excursions dans le royaume du Hasard, où elles sont le seul guide. Partout ailleurs en sciences humaines, elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles pour les raisons que Boll et Reinhart -et Einstein- se sont chargés d'illustrer.

Les mathématiques sont un édifice dont les structures ne nous sont pas tombées du ciel. Elles ont été patiemment assemblées. A partir de quoi ? C'est ce qu'il suffit de regarder pour tomber à la renverse : à partir de rien, de *moins* que rien ! Quelques misérables *axiomes (3),* que vous connaissez tous, et dont quelques-uns, pour combler notre amour du paradoxe (Dieu, décidément, est un humoriste), n'étaient pas *tout à fait* vrais : il n'est pas vrai *partout* que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite. Mais il a suffi de faire un axiome de cette minable quasi-vérité et de quelques autres du même genre pour appréhender un univers dont le diamètre, aux dernières nouvelles, excède dix milliards d'années-lumière !

D'où il appert que des clés fort petites peuvent donner accès à des choses passablement grandes, pour peu qu'on prenne la peine de s'en servir *correctement.* Mais le moment est venu de faire une petite visite à ceux qui, peu attirés par les mathématiques, s'intéressent plus volontiers aux humains.

MEDICUS

Vous voulez dire les psychologues ?

PHILIPPE

Ce serait soumettre nos étudiants à une épreuve trop pénible : les psychologues contemporains coquettent avec la science, et beaucoup ont vendu leur âme aux mathématiques. C'est pourquoi ils ont grandement mérité des entrepreneurs de travaux publics : les besoins de l'Occident en hopitaux psychiatriques, en prisons, en maisons de redressement pour déliquants juvéniles, etc. sont désormais illimités. Les fabricants de drogues et les traficants en stupéfiants leur doivent aussi une fière chandelle.

MEDICUS

Le moins qu'on puisse dire est que cela reste à démontrer. Entre-temps, je vous propose une visite aux philosophes : je doute qu'ils aient jamais fait grand mal à personne.

PHILIPPE

Si vous voulez, encore qu'il faille s'en défier : eux-mêmes se laissent souvent séduire aux mathématiques. Leibniz et Descartes étaient de grands mathématiciens. Et, s'il s'était douté de l'existence de son âme, Bertrand Russell n'aurait rien eu de si pressé que de la vendre au diable à vil prix, payable en mathématiques. Mais il y a des philosophes très purs, dont la pensée, vierge de prétentions à la science, était *belle :* des hommes comme Platon et Spinoza, par exemple, ou, si l'on en veut d'exotiques, Lao-tsé ou Gautama. On conviendra que la pensée de ces hommes «géniaux» est bien plus surprenante que celle des mathématiques ou des scientifiques. Je n'hésiterais pas à leur décerner des médailles d'or, alors qu'à mes yeux le plus grand des scientifiques -mettons que ce soit Galilée- n'en saurait avoir mérité que d'argent, et les mathématiciens que de bronze.

MEDICUS

C'est classifier l'hétérogène et comparer l'incomparable. Autant vaudrait dire Jean-Sébastien Bach plus grand que Newton, ou vice versa.

PHILIPPE

Nullement. Tout comme les scientifiques, les philosophes se sont consacrés à la recherche du vrai, et par le même moyen : la pensée. Seuls ont été différents les chemins empruntés : capitalisation et thésaurisation. Des comparaisons, c'est-à-dire des *jugements de valeur,* sont donc fort légitimes. Nous pouvons distribuer nos «Oscar» sans nous déshonorer, et moins arbitrairement que n'a dû faire Asimov. Je me häte d'ajouter que cet auteur est pleinement conscient de l'illégitimité de sa classification, et qu'il se moque plaisamment de lui-même en se livrant à ce divertissement : *«Si vous trouvez lecteur,* (ajoute-t-il en substance) *qu'un âne bâté n'aurait pu faire pire, c'est tout à fait votre droit, comme ce serait le mien de répondre : âne toi-même !…»*

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de départager les chercheurs scientifiques : travaillant ensemble aux mêmes choses, ils concourent aux mêmes résultats. Or c'est aux résultats obtenus qu'il est (peut-être) permis et (presque) possible de juger les hommes. Les équations de Lorentz, par exemple, étaient indispensables à celles d'Einstein, mais ces dernières débouchèrent sur du spectaculaire. D'où la gloire du pauvre Einstein et l'obscurité relative de Lorentz. Et Gauss ? Einstein aurait-il existé sans lui ? *(Aux étudiants)* Décidez-en : je ne puis.

Non c'est à ses fruits que l'on doit juger l'arbre. Ce qu'il nous faut comparer, ce sont les fruits de la thésaurisation et de la capitalisation. Pour prendre un exemple facile, nous devons mesurer les mérites comparés de la Relativité Générale et du christianisme .

HUBERT *(il explose)*

Allez au diable ! J'ai rongé mon frein jusqu'à présent, mais vous exagérez idiotement ! Vous vous payez notre fiole et je ne marche plus ! *(Aux étudiants)* Cet animal est trop agaçant ! Il nous en met plein la vue avec ses mathématiques et son humour pédantesque. Il croit nous posséder parce que nous ne pouvons lui répondre, mais, cette fois, il s'est démasqué : le grotesque de ses prétentions est visible à mille lieues.

MEDICUS

Je dois avouer qu'il me le semble aussi.

PIERRE

N'était l'orthologique, je partagerais ce sentiment : si deux choses semblent incomparables, ce sont bien celles-là. Le resteront-elles lorsque, *simplifiées* comme l'orthologique peut le faire, ce qu'elles ont en commun deviendra apparent ? Je ne le crois pas.

BERNARD

Heureusement, car il s'agit d'une question de vie ou de mort pour l'Occident. *(Aux étudiants)* Je vous supplie d'être attentifs et de ne pas vous décourageer, même si cette discussion vous smble difficile. Elle ne le restera pas : comme dans les romans policiers, le dénouement éclairera tout le reste.

PHILIPPE

Un pélerinage aux sources et une observation des faits les plus saillants nous éclaireront. Je suis heureux d'ajouter que rien n'y est difficile. Il n'est même pas nécessaire de remonter bien haut : Euclide et Platon nous suffisent. Ce qui distingue ces deux hommes, c'est le choix de leurs prémisses. En d'autres mots: leurs *préférences.*

Après s'être (j'imagine) abîmés dans la méditation, après avoir dévoué leurs veilles et dédié leurs rêves à la poursuite du vrai, il vint à Platon une idée géniale et belle : *l'idéalisme. (Aux étudiants)* N'ayez crainte : je vous épargnerai un exposé des visions platoniciennes, qui furent cousines passablement germaines de la pensée chrétienne, et c'est de celle-ci que nous nous suffirons. Euclide, lui, porta son choix sur une idée assez autre : *«Par Bacchus !»* s'écria-t-il,*«le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite ! (4)…»*

(Aux étudiants)

Sans pousser plus avant, ne vous semble-t-il pas que ces deux hommes devaient être doués tout autrement ? Si vous aviez été leur contemporain, auriez-vous balancé entre eux ? A qui la médaille d'or ? Oui, je sais : vous pourriez changer d'avis aujourd'hui si l'appât d'un week-end sur la lune vous travaille, mais vous auriez bougrement tort : même riche de vingt-cinq siècles de capitalisation, le pauvre Einstein est, comparé à l'aimable, à l'admirable Platon, d'une indigence monstrueuse : la misère de ses prémisses le condamne, lui et toute sa famille, à un exil inexorable qui durera jusqu'à la consommation des temps: les mathématiques ne seront jamais admis aux festins des savoirs et de l'intelligence *humains.* Leurs dons pour *autre chose* ont pris la place de ceux qu'exige la connaissance des hommes.

MEDICUS

Cela aussi reste à démontrer. J'admets toutefos que c'est probable.

HUBERT*(son oeil luit)*

J'en suis navré. *(A Philippe)* Toutes mes condoléances, mon pauvre ami !

PHILIPPE

Vous me faites trop d'honneur : je ne possède pas les dons du mathématicien. Si j'ai

quelques modestes notions de math, c'est qu'on me les a enseignées. J'aurais été aussi incapable de les inventer que je le suis de les faire progresser.

BERNARD

C'est le «miracle» des mathématiques, des sciences et *de l'orthologique* : elles sont *enseignables.* On sait former des ingénieurs, des biologistes et des orthologiciens, mais aucun professeur n'a jamais été capable d'enseigner son métier à un philosophe. Pas plus qu'à un écrivain ou à un artiste. Tout au plus peut-on leur apprendre ce que les autres ont dit ou fait, et à manier -bien ou mal- leur langue ou leurs outils.

PHILIPPE

Nous voilà au coeur de notre sujet : la structuration intellectuelle. Hélas ! le mot structure, qui est fort à la mode, est passablement ambigu : des choses qui, tenant ensemble comme elles peuvent, forment entre elles un arrangement quelconque peuvent être dites structurées. Ainsi, une succession de mots hétéroclites peuvent s'intégrer dans une structure à la fois phonétique et idéologique :

Marabout, bout de ficelle, sel de cuisine, sine qua non, non-consommation, divorce, remariage, désastre, astragale, galeux, pelé d'où nous vient tout le mal …»

(Aux étudiants)

Entendons-nous bien : les structurations de ce modèle ne sont pas très recommandables. Elles nous ont conduit, dans ce cas-ci, du marabout au «pelé, au galeux d'où nous vient tout le mal…» Celui qui, faisant fond sur cette *méthodologie* (car c'en est une), attribuerait au marabout tous nos maux, serait exposé à une … erreur de diagnostic ! Il n'empêche que cette démarche intellectuelle est *infiniment* supérieure à la plupart de celles qu'enseigne la Sorbonne.

HUBERT

Ne faites pas l'imbécile : vos exagérations ne sont pas drôles !

PHILIPPE

Vous me querellez sur l'adverbe *infiniment ?* Pourtant c'est le mot mathématiquement juste (*5). *(Aux étudiants)* Si, n'ayant rien de mieux à faire, vous vous divertissez à poursuivre notre petit jeu : «*…d'où nous vient le mal, mal embouché, chez Maxim, dame, damnation, nation sous-développée…*» avos aurez une chance -très faible, mais une chance quand même- de vous trouver énoncer une vérité. Mettons une vérité sociologique : les marabouts peuvent être pour quelque chose dans le sous-développement de certaines nations. Au contraire si, comme Rosalinde, vous étudiez la sociologie à Nanterre, vous n'en aurez aucune : zéro absolu ! La raison en est simple : la sociologie officielle repose sur des structures fausses alors que celle-ci n'était qu'idiote.

HUBERT

Je ne vous le fais pas dire ! Pourquoi gaspillez-vous notre temps et le vôtre en foutaises ?

PHILIPPE

J'ai choisi le modèle le plus inepte que j'ai pu pour contraster les structures

intellectuelles authentiques et celles qui reposent sur des liaisons *irrationnelles,* qu'elles soient phonétiques, idéologiques ou tout autres. Mais une remarque importante doit être faite au passage : il est bien plus facile de *mémoriser* des mots intégrés dans une structure même idiote. C'est faute de structures intellectuelles que notre époque est amnésique, et le seul fait de mettre en ordre nos connaissances suffit à guérir ce mal du siècle. C'est tout le remède qu'il nous faut.

Le modèle classique de capitalisation intellectuelle nous est fourni par la géométrie euclidienne, dont les structures reposent sur des axiomes, alors que la pensée de Platon prend ses appuis sur des *visions intérieures.* Ces deux choses déterminent nos rapports avec deux mondes apparemment très différents : celui que nous habitons et celui qui nous habite. Comment découvrons-nous des *vérités premières,* ou ce qui nous en tient lieu, dans ces deux mondes ?

Pour l'univers sensible, le moyen le plus simple est l'observation. Il était facile, par exemple, de constater qu'une ficelle tendue entre deux clous est plus courte que celle qui les relie en zig-zag, et c'est ce que firent les premiers géomètres. C'en fut assez pour les enrichir d'un axiome, et vous savez le reste : la capitalisation des déductions jusqu'à la conquête de l'espace. Mais, pour une raison qui a cessé d'être mystérieuse, cette capitalisation n'a été possible, jusqu'aujourd'hui, que pour l'univers physique.

Pour notre monde intérieur, le phénomène inverse s'est produit : la *décapitalisation.* Livrées aux déterminismes de la thésaurisation intellectuelle, les visions intérieures, mêmes justes, ont donné lieu *toujours et partout* à des constructions intellectuelles non seulement fausses, mais *de plus en plus* fausses, *de plus en plus* divorcées du réel, *de plus en plus* néfastes ! Le christianisme en fournit un exemple édifiant.

PIERRE

C'est hélas ! trop certain : les premiers Chrétiens furent peut-être les seuls vrais Chrétiens ! C'est si vrai que, sur le tard, Pie XII rêvait d'un retour au passé, d'une involution religieuse !

MEDICUS

Tout comme J.J. Rousseau rêvait d'une involution sociologique.

PIERRE

Expliquer ces faits historiques, c'est s'engager déjà dans la voie d'une structuration intellectuelle adéquate en sciences humaines. *(Aux étudiants)* Rappelez-vous le quatrième chapitre du Rubicon, consacré à l'intellection : intelliger et com-prendre, c'est classifier. Ne l'oubliez jamais. Que ce soit votre premier critère de la valeur des structures intellectuelles que vous *consentirez* à adopter : ne vous laissez jamais rien *imposer.* Mais il faut distinguer tout d'abord l'observation de la vision intérieure, et cette différenciation relève de l'épistémologie. A vous , Philippe.

PHILIPPE

Nous nous engageons sur un terrain scabreux : celui où se distinguent l'*objectif* et le

subjectif. (Aux étudiants) Vous voudrez bien nous pardonner une entourloupette : nous esquiverons aujourd'hui la moitié de ce sujet trop difficile : regardé d'un peu près, l'objectif devient lui-même subjectif, et les distinctions sont subtiles. Mais elles n'intéressent qu'une poignée d'épistémologues. Ne vous en souciez pas : leur utilité en sciences humaines -au point où nous en sommes- est nulle.

Dans leur acception courante, la distinction de ces mots est facile : est objective l'observation d'un objet quel qu'il soit, subjective celle dont nos *intériorités* sont le sujet d'observation.

BERNARD

Il faut insister sur l'intériorité : nous pouvons nous livrer sur nous-mêmes à des observations objectives, comme le médecin qui suit d'un oeil alarmé (ou non) les symptômes d'une maladie dont il est atteint.

PHILIPPE

C'est ici que tout s'éclaire : depuis que la Terre tourne, les humains ont dépendu de leur *imagination* pour percevoir dans leur *image intérieure* les «vérités premières» sur quoi édifier des monuments intellectuels. Ils ont donc été prisonniers d'un dilemme, car cette image est double : l'Homme et le Singe cohabitent en nous. D'où la nécessité d'exercer un choix en fonction d'une *préférence.* «Notre monde est simiesque» est la prémisse des penseurs dits *réalistes* qui, ayant horreur des illusions et de la «sensiblerie», le *préfèrent* ainsi. «Notre monde est humain» est celle que préfèrent (peut-être un peu plus légitimement) les *idéalistes. (Aux étudiants)* Avant même d'aborder le vrai problème, qui est l'élaboration d'un ou de plusieurs axiomes humains, nous voilà disposant d'une classification qui partage en deux écoles tous les métaphysiciens, les philosophes, les sociologues, et même les psychologues : ceux qui préfèrent un monde simiesque et ceux qui, en nous, préfèrent ce qui est devenu humain.

BERNARD

Cette classification s'applique aux religions aussi bien : partout et toujours Dieu a été anthropomorphisé -démesurément. Il a donc toujours été ou le plus *redoutable* des Singes, ou le plus *aimable* (le plus «humain») des Etres. On ne saurait s'étonner que des prémisses de cette sorte ne se soient jamais prêtées à l'édification de structures rationnelles. Ces concepts sont si faux qu'il a toujours été impossible de les *rationaliser* seulement sans se couvrir de ridicule.. Prisonnières du dilemme Hommme-Singe, les religions chrétiennes ont cru humaniser Dieu en l'éclatant en deux déités rivales, l'une humaine, l'autre simiesque. Mais vingt siècles de dialectique n'ont pas suffi aux théologiens pour réconcilier le monothéisme avec le manichéisme. Accuser Dieu d'avoir créé Satan empirait leur cas : loin de l'inoncenter du Mal, c'était l'en rendre doublement responsable ! C'était l'accuser tout à la fois de malfaçon et d'impuissance. Non, sur le plan *discursif,* les trop puérils axiomes religieux sont inutilisables. L'intelligence discursive y perd ses moyens et ses droits. Dès lors il s'est passé ce qui devait se passer : les croyants intelligents ont toujours récusé -combien légitimement jusqu'aujourd'hui !- la pensée discursive, jugée impropre à prendre en charge les matières relevant de la *spiritualité.*

Il en est résulté ce qui devait en résulter : une dichotomie. Nos fonctions psychiques, qui

sont complémentaires, ont été rendues *inconciliables,* et les humains *irréconciliables :* nul ne saurait être plus odieux (à un spiritualiste) que l'imbécile qui oppose sa sotte petite raison à l'univers spirituel, si ce n'est (aux rationalistes) le crétin qui prétend à opposer une prétendue et prétentieuse spiritualité à la chose immense qu'est la raison humaine. Et, si ces deux catégories d'humains sont irréconciliables, c'est qu'ils ont raison tous deux : la «cause» de l'autre est indéfendable. Chacun ayant raison c*ontre* l'autre, tous deux tournent le dos au réel, tant il est toujours dangereux et funeste d'«avoir raison» !

HUBERT

S'il vaut mieux avoir tort, il faut les féliciter chaudement puisque -selon vous- c'est leur cas à tous deux !

BERNARD

On ne peut féliciter que ceux qui ont *conscience* d'avoir tort, et il est un moyen facile d'acquérir cette conscience : nous avons tort *chaque fois* que nous croyons avoir raison. Ces mots-là ne décrivent jamais de vrais savoirs : nul ne croit «avoir raison» lorsqu'il dit que trois fois trois font neuf, ou que l'hydrogène est monovalent. Ce sont des choses qu'on sait ou qu'on ne sait pas, et voilà tout.

HUBERT

J'admets qu'en sciences physiques il existe des savoirs abrités de toute controverse. En pareil cas il n'est pas question d'avoir raison ou tort. Mais l'Homme est un sujet d'étude un rien plus complexe. On ne peut, sans se moquer du monde, prétendre à des «savoirs» humains. Si vous avez cette prétention, trêve d'atermoiements. Enoncez vos maximes ! *(Aux étudiants)* Dressons l'oreille : nous allons être éclairés sur le cas des premiers Chrétiens, dont la spiritualité ardente relevait, c'est évident, des mathématiques !!

BERNARD

Le cas du christianisme relève en effet de la plus élémentaire mathématique : «Les hommes animés du besoin de servir sont cent fois moins nombreux que ceux qui préfèrent se servir» (Le Rubicon, page 269). Cent fois, mille fois supérieurs en nombre, les singes l'ont emporté toujours et partout -*sauf sur le terrain spirituel, où c'est le contraire : les hommes plus humains que leurs contemporains sont invincibles. L'histoire est toute faite de la lutte -désespérément inégale- de sinistres hordes de singes ligués contre l'Homme, contre l'Homme invincible quoique toujours vaincu, contre l'Homme toujours voué à la défaite : il ne peut l'emporter sur les singes que dans la défaite parceque* <u>*la victoire est simiesque*</u> . Toute cause qui «triomphe» est immédiateement singifiée, *exploitée* par les puissants. Le christianisme se dégrade en religion, le socialisme en communisme totalitaire, le libéralisme en capitalisme agressif. L'humanitarisme lui-même donne naissance à des singeries comme la Sécurité Sociale et l'Education Nationale.

Tout cela a été vrai *toujours et partout.* Jusqu'à l'émergence de l'orthologique, les automatismes de la dégradation des institutions humaines vouaient l'Homme aux *nécessités* de la défaite. Il ne pouvait être que crucifié, trahi, puis retrahi et crucifié encore ! Voilà pourquoi l'histoire des humains a été si immensément douloureuse. Elle était trop cruelle pour être comprise : il valait mieux ne pas la comprendre.

PIERRE

Si l'histoire n'a jamais été comprise, c'est qu'il y fallait plus de courage que les hommes n'en ont. Le Christ seul était assez grand dans l'humain pour vouloir la défaite et aimer ses bourreaux.

MEDICUS

Si j'osais vous suivre sur le terrain du finalisme psychique, je serais tenté d'accuser la nature d'une «ruse» le jour où elle inventa le masochisme. C'était créer des hommes *déterminés* à désirer la défaite et à aimer ceux qui les martyrisent ! Le masochisme semble fournir tout à la fois une semence, un terrain fertile, et une récompense aux «mutants» de l'hominisation …

PHILIPPE

Aucun lecteur de Simone Weil ne vous contredira. Elle a montré que le masochisme peut porter des fruits éblouissants. Professeur de philosophie, elle s'abandonne (par grâce d'état) à des orgies de rationalisation, mais cela même n'a pas suffi à ternir sa pensée. C'est en quoi son cas est unique : armés comme ils le sont désormais, les philosophes réussissent toujours à noyer dans la scolastique -dont la fonction est de développer les aptitudes aux rationalisations irrationnelles- ce qu'il peut y avoir d'humain en eux.

PIERRE

La scolastique a été inventée pour combattre l'Homme -avec une efficacité grandissante de siècle en siècle. C'est la première chose qu'il faille savoir pour comprendre l'histoire.

PHILIPPE

Pour comprendre l'histoire des hommes, il faut et il suffit que l'on comprenne les hommes. Mais comment? Ce ne devrait pas être bien difficile puisque nous en sommes. Nous jouissons d'un privilège unique : nous pouvons non seulement nous observer l'un l'AUTRE, mais nous regarder EN nous-mêmes. Nous pouvons nous adonner à l'*introspection.* Or, malgré cet avantage, notre espèce est si douée pour l'auto-tromperie que nous utilisons toutes nos ressources à cette fin. Nous parvenons à nous tromper *de plus en plus.* Nous mettons à profit nos connaissances, mêmes justes -la «conquête de l'inconscient» en est un effrayant exemple- pour nous enfoncer dans une schizoïdie chaque jour plus ténébreuse et plus dangeureuse. Le sauvage d'Amazonie se comprend, connaît ses semblables et sympathise avec eux bien plus et mieux que l'homme civilisé.

(Aux étudiants)

Mes chers amis, si vous voulez vous connaître vous-mêmes et comprendre les hommes, vous avez un moyen et n'en aurez jamais deux : la capitalisation intellectuelle. Vous aurez à procéder méthodiquement. Il faudra vous soumettre aux règles de l'intellection, tout comme ont fait les scientifiques pour conquérir l'univers. Mais, en prenant vos appuis sur des axiomes humains, c'est notre monde intérieur dont vous ferez la conquête: c'est inévitable, fatal, *mathématiquement certain.* Aussi pouvons-nous faire, avec la plus tranquille assurance, deux prédictions certaines :

1.Ceux d'entre vous qui vous soumettrez aux règles de la capitalisation réaliseront en eux

l'unité. Ils ne feront qu'un avec eux-mêmes et avec tout, et tout leur sera donné.

2.Ceux qui ne s'y soumettront pas mourront sans savoir ce qu'ils sont, ni ce qu'ils sont venus faire ici-bas. Rien ne leur sera donné car nous n'avons jamais rien tant que nous n'avons tout. Notre monde intérieur est celui du tout ou rien. C'est pourquoi notre soif d'absolu est la marque de notre humanité : ceux qui perdent cette soif ont tout perdu et sont perdus.

PIERRE

S'engager dans la voie où les savoirs humains se capitalisent, c'est vivre l'aventure que nous pressentons depuis toujours : l'aventure spirituelle vraie, *hominisée.* La spiritualité vraie est celle qui met notre intelligence consciente au service de Dieu au lieu de la lui immoler. *(Aux étudiants)* C'est ce que vous allez faire -si vous y consentez. Car il y a un prix à payer, et il n'est pas léger.

PHILIPPE

Nous pourrrons, grâce au ciel, l'alléger -en étalant les paiements. La «vie spirituelle» a toujours été abominablement coûteuse. Jusqu'ici les héros et les saints étaient seuls à pouvoir se la payer. En d'autres mots, le bonheur était réservé aux riches, aux habiles qui avaient le sens des bonnes affaires psychiques. Les malheureux Rothschild étaient condamnés à crever d'indigence spirituelle.

Pourquoi ?

C'est très simple : on n'emporte rien au paradis. On n'y emporte pas le moindre sous-vêtement, pas le plus innocent déguisement. Il faut se dépouiller de tout, se mettre tout nu, misérablement nu ! Il faut faire table rase, partir de zéro. Qui d'entre nous est assez courageux ? Non, faire le vide en soi est trop difficile, trop héroïque. Nous n'en sommes pas capables. Pour un qui le puisse ou qui l'ose, nous sommes un million qui retournons tout tristement à nos biens.

(Aux étudiants)

Nous vous inviterons à vous dépouiller non pas de tous vos biens à la fois, mais d'un seul. Ne vous mettez pas tout nus : il vous suffira, pour aujourd'hui, de sacrifier votre chapeau et de vous habituer à vivre tête nue. Puis ce sera le tour de la cravate ou du fichu. Vous êtes invités à acheter le paradis à la petite semaine. Hélas ! dans les transactions de cette sorte le premier paiement, le plus lourd, doit se faire au comptant. Nous devons vous demander votre chapeau. J'ai peur que, pour beaucoup d'entre vous, ce sacrifice sera dur. Faites, de grâce, un gros effort : tous les autres paiements seront légers.

HUBERT

Trêve de métaphores vestimentaires ! Qu'entendez-vous par chapeau ?

PHILIPPE

C'est la pire des erreurs qui stérilise la vie spirituelle des humains : celle qui attribue la primauté au subjectif sur l'objectif, et au spirituel sur l'intellectuel. Il est facile de démontrer que le contraire est, sinon vrai, au moins probable, et nous le ferons tout à l'heure. Mais cela ne

peut se prouver qu'intellectuellement, c'est-à-dire, aux yeux des spiritualistes, *non valablement !!*

Comment une erreur aussi grossière, aussi absurde même, a-t-elle pu germer, prendre racine et luxurier dans la conscience et dans le subconscient des hommes ? La réponse est facile : jusqu'à l'émergence de l'orthologique, c'était abominablement vrai ! Les singes, qui détenaient le monopole de l'enseignement, ont pris soin de faire de l'intellect une machine à détruire la spiritualité et à tarir en nous les sources de l'humain : c'est pour faire cette besogne-là que, depuis toujours, ils ont été embauchés et payés par les puissants.

Si vous avez le bonheur d'être restés sensibles à vos instincts, vous *sentez* ces choses-là. Si vous êtes une femme, vous les *savez* d'instinct : c'est ce qui explique l'admirable improductivité des femmes, qui va pouvoir prendre fin parce que sa raison d'être a pris fin. Le rôle des soi-disant «intellectuels» a toujours été hideux. Ce sont les pires de tous les singes, et les plus envieux. Et nous vous demanderions de *leur* ôter votre chapeau ? Surtout pas ! Gardez-le, vissez-le vous sur la tête : vous ne mépriserez jamais assez les rationalisations qui tiennent lieu de pensée aux Maîtres. Non, gardez votre chapeau. Nous ne vous demanderons qu'une concesion : accueillez et jugez à ses fruits cette hypothèse :

C'est intellectuellement D'ABORD qu'il faut comprendre les hommes. C'est après seulement que, devenue intelligible, la vie spirituelle devient VRAIE.

Nous ne vous demandons pas d'y croire. Qu'il vous suffise de ne pas croire le contraire, de ne pas être certains que cela ne saurait être vrai parce que, dans votre cas, cela n'a *pas encore* été vrai. Accordez-nous ce tout petit bonnet, même s'il vous en coûte beaucoup : ce que vous recevrez en échange n'a pas de prix.

BERNARD

Si nos étudiants consentent à ce sacrifice, la première pièce d'un édifice conceptuel solide peut-être posée. Nous disposons d'un axiome sur lequel des structures intellectuelles *spécifiquement humaines* peuvent prendre appui sans risque d'erreur. Il doit sembler surprenant que la biologie puisse apporter un tel axiome alors que les physiciens ne l'ont jamais pu. La raison en est simple : la matière vivante est le produit d'une *convergence d*es forces naturelles. Elle obéit à des lois moins *dispersées* que la matière inanimée, et l'unité y est plus perceptible.

Cette première pierre est l'Evolution (l'orthogénèse), qui est une *certitude.* Le chapitre du Rubicon intitulé «Les Enfants du Hasard» en fournit une preuve irrécusable. Ensuite et surtout, il s'agit d'un axiome riche, dont les corollaires s'appliquent à toutes les manifestations de la vie somatique et psychique. Voici les trois premiers :

1. La vie a un sens unique, irréversible.
2. Le sens de la vie essentielle de tous les organismes vivants est l'indépendance.
3. Le sens de la vie existentielle des humains est la liberté.

HUBERT

Fort bien, mais qu'est-ce que la liberté ?

BERNARD

Vous avez gagné, mon cher Hubert : c'est en effet la première question que doit se poser quiconque veut comprendre la vie, et notamment la sienne propre. C'est aussi celle que notre axiome initial nous contraint à nous poser en premier lieu. Vous voyez que, dès son premier pas, notre démarche est bien orientée.

HUBERT

J'en déborderais d'enthousiasme si je ne vous voyais venir : la liberté est un plat que vous ne nous avez pas servi, mais vous nous en avez fait humer les fumets ! L'autre jour, au bénéfice de Rosalinde, nous avons eu droit aux cils vibratiles, aux flagelles, etc. C'était bien beau, mais je me fous de cette liberté-là ! Elle est trop biologique à mon gré. Elle me laisse merveilleusement froid, et je soupçonne nos étudiants de n'en avoir pas été très enfiévrés …

BERNARD

Ces choses, en effet, ne nous «touchent» pas : elles ne semblent pas affecter nos vies individuelles, ne pas se relier à nous. Or, s'il est au monde une chose propre à nous atteindre et à nous *émouvoir,* c'est la liberté. Rien ne saurait exercer d'influences plus puissantes sur chaque seconde de notre vie.

HUBERT *(aux étudiants)*

Tenez-vous le pour dit ! *(A ses collègues)* Peut-être vous croiront-ils …

BERNARD

Je suis sans crainte : nous les avons priés cent fois de ne jamais nous *croire.* La liberté est un sujet difficile. Nous ne pourrons l'aborder qu'après nous être penchés sur les aspects les plus secrets de la nature humaine. *(Aux étudiants)* Nous vous demandons, non pas d'accepter, mais de ne pas rejeter a priori cette quadruple hypothèse :

1. La liberté est le sens de la vie.
2. En apprenant comment les organismes vivants ont acquis leur indépendance, la biologie nous révèle les moyens dont la nature a doté les humains pour qu'ils puissent *acquérir les caractères psychiques* qui les libèrent.
3. Apprendre *comment* nous pouvons nous libérer, c'est apprendre à se libérer.
4. Cette aventure est non seulement désirable, mais *profondément émouvante.*

PIERRE

J'y ajouterai ceci : elle est enseignable. Elle est dès lors à la portée de tous. Nous la promettons à tous ceux qui consentirons à en payer le prix.

BERNARD

L'Evolution fournit un autre élément de structure intellectuelle dont l'utilité sera vite apparente : il s'y est manifesté un *ordre chronologique* qui livre à la pensée un champ fertile en *théories.*

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Vous faites la grimace ? Laissez-moi vous rassurer : c'est à leur *goût* que vous jugerez ces

théories. Leurs parfums vous les feront trouver *bonnes* bien avant qu'il vous devienne possible (grâce à la logique cruciale) de les savoir *justes.*

BERNARD

Ne trichez pas, Philippe : les dire justes avant de montrer qu'elles le sont risque d'influencer nos étudiants. Nous devons respecter l'indépendance de leur jugement. *(Aux étudiants)* Soyez sans préjugés favorables ou défavorables. Les théories qui s'obtiennnent par enchaînements logiques à partir de nos «axiomes humains» pourront vous plaire ou vous déplaire. Dans les deux cas elles vous éclaireront sur vous-mêmes. Voici l'un des plus simples de ces enchaînements logiques, puis l'exemple d'une théorie qu'il suggère :

C'est par *progression continue* que l'Evolution a produit l'Homme à partir de la cellule. Il n'y a jamais eu regression. Dès lors, dans son contexte orthogénétique le mot progression veut dire progrès. Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci : l'Evolution a manifesté l'existence d'un ORDRE TEMPOREL GRANDISSANT. Cest un fait sur lequel nous pouvons faire fond : nous n'avons pas à y croire parce que nous le savons.

PHILIPPE

Remarquez-en tout de suite l'importance et la commodité en tant que structure intellectuelle de base : *apparu plus tard* veut dire *meilleur* (en progrès). Il s'ensuit une classification *qualitative* des phénomènes de la vie en fonction d'un facteur *quantitatif* mesurable : le temps. C'est déjà de la logique cruciale.

BERNARD

Tout au long des âges, la matière vivante est devenue de plus en plus complexe, de *mieux en mieux* organisée, et ses progrès ont entraîné l'apparition de propriétés nouvelles. Ce fut le phénomène indiscuté de la «complexification-émergence». Il s'ensuit que l'ordre chronologique dans lequel ces émergences se sont produites révèle *plus que probablement* un ordre qualitatif aussi bien, une supériorité. Veuillez bien constater que, bon gré mal gré, nous nous trouvons avoir accouché d'une théorie :

Chacune des émergences qui a jalonné les progrès de l'Evolution a manifesté une avance, un progrès, sur les précédentes. Autrement dit : les a TRANSCENDEES.

(Aux étudiants)

Mes chers amis, nous voilà enrichis d'un concept tout nouveau : la *transcendance biologique,* dont l'importance s'est révélée capitale. Il se trouve en effet que la pensée discursive (la logique) est l'avant-dernière émergence psychique qui ait jalonné les étapes de notre évolution, la dernière étant l'orthologique. Cette séquence est restée observable chez tous les individus : l'aptitude aux abstractions apparaît en dernier lieu chez les enfants. *Il est donc plus que probable, il est presque certain, que l'intellection transcende les autres fonctions psychiques des humains, qu'elle leur est supérieure. Il est légitime, dès lors, de le supposer : cette hypothèse est plausible, et il est raisonnable d'en faire le point de départ d'une recherche.*

C'est ainsi que nous avons été conduits à rechercher sur le terrain intellectuel les *motivations transcendentales des humains.* Et c'est pourquoi il n'est nullement surprenant

qu'elles y aient été découvertes. Certes cette théorie peut plaire ou déplaire. Mais nous aurons atteint notre objectif présent si ce petit exemple de démarche logique a pu atténuer chez vous la méfiance instinctive de la plupart des humains envers la pensée théorique, et surtout s'il peut vous aider à mettre en question la suprématie de l'intuition spirituelle en tant que meilleur (ou pis encore : en tant que seul) moyen de parvenir à la connaissance du transcendental.

PIERRE

Pour illustrer la valeur pratique du contenu de cette leçon, il conviendrait d'en faire un «cadre intellectuel» assez vaste pour entourer un portrait de la vie, c'est-à-dire une image universelle qui contienne nos images individuelles. Bref, un portrait de tous qui soit en même temps celui de chacun.

PHILIPPE

Gardons-nous en bien.*(Il montre du doigt les étudiants)* C'est à eux de le faire pour charmer leurs vacances. Au surplus nous regardons tous les jours cette image et ne la voyons jamais : c'est celle que livre à nos regards la douloureuse histoire des humains. Elle tient tout entière dans une dualité : l'essence et l'existence. Nous en sommes écartelés parce que, depuis toujours, *l'existentiel est polarisé à l'envers* (Le Rubicon, page 188), et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi : les hommes simiesques sont mille fois plus nombreux que ceux qui sont humains. Chaque fois que, éclairé par ses intuitions, un homme a proposé un idéal libérateur, mille singes se sont employés à rationalliser cet idéal pour en faire une machine à nous rendre *plus* singes, *plus* dominés, *plus* dominateurs. Voilà pourquoi l'intellect est si discrédité : monopolisé par les singes, les dès étaient pipés.

L'essentiel est orthogénétique, l'existentiel a toujours été rétrogénétique.

D'où la dichotomie dont nous souffrons.

Nous sommes écartelés entre l'Homme et le Singe.

Nous concilions tant bien que mal cette dualité dans nos personnes en chérissant des idéaux.

Elle nous a toujours condamnés à être des singes sociaux.

Je vous suggère ce thème de réflexion pour enchanter vos vacances. Veuillez bien passer en revue sous cet éclairage tous les faits grands ou petits de l'histoire. Qu'on me pende si, du premier au dernier, vous ne serez devenus d'éblouissants sociologues. Qu'on m'étripe si, malgré les efforts déployés à Nanterre pour en faire une idiote, notre Rosalinde elle-même n'aura appris à distinguer ses amis de ses ennemis.

Malgré quoi, consacré presque tout entier à un indispensable déblayage du terrain, le premier cycle de ce cours n'a pu vous apporter rien de vraiment substantiel. Nul n'a fait ce reproche à son deuxième cycle qui est celui où, le feu mis à plusieurs moteurs de la fusée, les premiers effets d'apesanteur se manifestent, et ceux qui le veulent bien se sentent devenir de jour en jour plus légers, plus soustraits aux conséquences de leurs propres lourdeurs.

En attendant que vous récoltiez les bénéfices de cette avanture singulière, nous vous souhaitons à tous -c'est à la fois le plus et le moins que nous puissions faire -des vacances enchantées.

COURRIER DES ETUDIANTS

A TORT OU A RAISON

IF.438

Je comprends votre «espoir d'avoir tort» comme une démarche fructueuse vers un progrès de la pensée et j'essayerai d'en tirer profit. Mais n'est-il dangereux de s'en faire une règle ? Si l'on se satisfait d'avoir tort, à quoi bon se fatiguer ? Pis encore : si, respectant cette règle, vous espériez avoir tort vous-mêmes, l'orthologique devrait être mise au panier ! Laissez-moi espérer que l'orthologique a raison, ne pourra jamais avoir tort, et que vous avez raison de l'enseigner !

PHILIPPE

Un pas de plus de cette démarche suffirait pour nous mettre dans le cas pendable d'un appel au meurtre permanent : nous passerions pour encourager celles de nos étudiantes qui n'ont pas assassiné leurs maris à penser qu'elles ont eu tort de leur laisser la vie sauve. Bien que ce soit certainement vrai dans la plupart des cas, ce n'est pas tout à fait le sens d'une recommandation insuffisamment expliquée, car elle semble avoir troublé plusieurs étudiants.

IM.486

Je crois que mon expérience de l'orthologique, vécue depuis quelques mois seulement, a réussi à affiner mon analyse du monde, à me rendre plus vigilant, à me défier de mes opinions. Je saisis avec plus d'acuité qu'auparavant la cohérence des choses, des êtres et des évènements. Mais peut-être y a-t-il une autre cohérence que celle-là, qui démentirait tout ce que je viens de dire ? Ai-je lieu d'*espérer* ou, au contraire, de *craindre* d'avoir tort de progresser dans cette voie ? A vous en croire, si je crains d'avoir tort, je vais immédiatement me fabriquer des raisons d'avoir raison, et je resterai le singe dé-fi-ni-tif qui, du haut de son arbre, ricane à la vue des fous qui se démènent en Transrubiconie. Et, si *j'espère* avoir tort, je vais tout faire pour rechercher une autre voie que la vôtre, et m'enliser peut-être dans une recherche stérile. Au secours !

PHILIPPE

Entendons-nous bien. Souhaiter d'avoir tort ne signifie pas que nos erreurs soient souhaitables ni qu'il convienne de s'y complaire -si nécessaire que ç'ait été si longtemps : il valait mieux ne pas comprendre l'intolérable condition humaine. Aujourd'hui, tout au contraire, chacune de nos erreurs nous coûte une part au moins de notre bonheur. Il s'ensuit que la substitution d'un savoir à une opinion fausse est toujours une étape sur la route du bonheur. Espérer d'avoir tort *et de le constater en toute honnêteté,* c'est souhaiter le franchissement de cette étape. Ecoutons une autre étudiante :

IF.481

L'importance de la substitution d'un espoir d'avoir tort au besoin d'avoir raison m'est évidente. M'orienter dans cette voie ? J'y suis déjà. Je me suis inscrite à ce cours avec *l'immense espoir d'avoir eu tort depuis toujours :* comment expliquer autrement mes échecs,

cette souffrance corrosive, mes désirs de suicide, et j'en passe…

PHILIPPE

Nous voilà tirés d'affaire. IF.481 nous a dit en deux mots de quoi il s'agit : être ou ne pas être heureux. Ce critère nous suffit au point où nous en sommes : *on a toujours tort de ne pas être heureux, et ceux qui espèrent avoir le tort de ne pas l'être encore plus ne sont jamais déçus.* Nous pouvons, ici, nous donner nous-mêmes en exemple : nous faisons plus qu'espérer d'avoir tort ! Nous sommes assurés de nos torts d'enseigner l'orthologique *comme nous le faisons.* Nous les constatons chaque jour, puis essayons, avec des résultats inégaux, d'avoir moins tort le jour suivant. Quant à IM.486, je suis prêt à parier qu'il n'a pas plus besoin de secours qu'aucun de ceux qui ont interprété de même notre recommandation. Car le ciel n'exauce ces espoirs-là que si nous les exauçons nous-mêmes, et il est bien plus difficile de découvrir ses torts que de se donner raison. Et, si vif qu'en puisse être notre espoir, il nous est toujours impossible de nous donner tort à mal escient : après avoir appris sa table de multiplication, nul ne parviendrait à se persuader qu'il a tort de penser que trois fois trois sont neuf. Notre IM.486 ne risque rien : les aptitudes qu'il s'est acquises à intelliger un monde plus cohérent ne céderont la place qu'à celles qui, dans quelques leçons, lui en feront intelliger un bien plus cohérent encore !

LA GALERIE DES CADAVRES

PIERRE

Ceux qui jouent aux pionniers en se mêlant d'enseigner l'orthologique ont beau s'attendre à des surprises, il est de certains jours où leurs étudiants se donnent le mot pour les gâter :

IM.447

En quoi ? Vous mesurez votre valeur au nombre de ces cadavres ? Tout d'abord, ils n'en font qu'un seul : l'Homme. Et puis il n'est pas mort. Vous lui faites toucher terre, mais il va se relever et c'est vous-mêmes qui l'annoncez. Enfin, longtemps avant de suivre votre cours, j'avais réduit l'Homme à l'état de cadavre. Et il s'en faut que vous soyez seuls sur cette Terre à lui donner de maigres coups de bâton, même si vous le dites boutoir. Je vous conseille la lecture des «Quatre Fléaux» de Lanza del Vasto : il ne se défend pas mal dans ce genre …

IF.404

Alors là, non ! Il n'y a pas à se vanter du nombre de cadavres. Si vous n'aviez foulé aux pieds tous ces mythes dans le Rubicon, la plupart de vos étudiants ne se seraient pas inscrits à vos cours. Et, depuis lors, vous ne faites que piétiner des morts ensevelis depuis longtemps. Encore est-ce en épargnant l'un des plus beaux et non des moins malfaisants : l'Eglise ! Quant au mythe Numéro Un, le Dieu anthropomorphe de nos croyances, vous vous gardez bien d'y toucher. Même Philippe, qui ne craint rien, n'ose aspirer à l'honneur du titre de déicide ! J'abonde dans le sens de celui qui vous reproche un «enseignement au compte-gouttes», et c'est pour cette raison que je note cette leçon 10/20.

IF.438

Les mythes cisrubiconiens ont été défoncés à grands coups de boutoir, mais Philippe s'en vante avec une belle dose d'outrecuidance ! Car certains de ces mythes étaient si vermoulus qu'une bonne poussée de la main eût été bien suffisante. Voir s'écrouler ces vieilles idoles radotantes n'a rien eu pour moi de pénible. Le seul fait de s'inscrire à un cours comme celui-ci ne prouve-t-il pas que l'on était détaché de valeurs de cette sorte ?

PIERRE

Ces réactions sont parmi les plus surprenantes -c'est-à-dire intéressantes- que nous avons reçues à aucune de nos leçons. Car une chose est claire : aucun de ces trois étudiants n'a aperçu un seul de nos *vrais* cadavres, ceux dont l'orthologique a été toute seule à déceler les activités invraisemblablement clandestines. La nécessité d'une rectification de notre tir en a été rendue éclatante. Mais dans quelle direction ? Un autre étudiant me semble la montrer :

IM.486

Je pense au contraire que votre oeuvre de démolition a été très courtoise, et que d'autres ont frappé ces mythes avec infiniment plus de violence. Je réponds donc d'avance à votre deuxième question : cela ne m'a été pénible à aucun moment. Je vous ai, au contraire, reproché souvent de ne pas appuyer davantage sur vos critiques, mais je reviens sur ce jugement : c'est précisément dans leur subtilité, dans leur modération même, que je crois trouver chez vous plus de cohérence que chez les démolisseurs de choc qui faisaient -et font encore- mes délices. Vous frappez toujours à bon escient, la vigueur de votre boutoir est toujours exactement adaptée à l'effet à obtenir, et le point d'impact est toujours judicieusement choisi. Ce qui fait que vous laissez toujours intacts les matériaux récupérables des mythes que vous abattez. La «bipolarité» ce doit être ça ?

BERNARD

Voilà qui est finement observé. Il est vrai que nous n'avons jamais pu nous offrir le luxe de ces offensives de grand style qui anéantissent les ennemis. Nous devons interdire une carrière à nos instincts de violence, et ne pouvons donc que decevoir les amateurs de beaux carnages. La vérité est que nous sommes des chirurgiens, pas des gladiateurs ! Sans doute est-ce pourquoi, bien que Philippe ait pris soin d'étaler nos «cadavres», plusieurs étudiants ne les ont pas aperçus, et certains se plaignent qu'il y ait des survivants parmi *leurs* adversaires : l'Eglise, le Pape, le Dieu de nos grands-pères, et combien d'autres que Lanza del Vasto a su mettre en pièces ? *Mais nous n'avons pas d'adversaires parmi les hommes. Nous n'en avons qu'en nous-mêmes.* C'est ce qui nous contraint à nous contenter d'une chirurgie … courtoise : tous les matériaux doivent resservir.

PIERRE *(aux étudiants)*

Ne vous impatientez pas : dans quelques leçons, ces choses vous seront devenues très claires. Mais, dès aujourd'hui, si vous comparez l'innocent ploutocrate de notre quatrième leçon -celui que tous les mâles «sentent bouger dans leur sein»- à n'importe lequel des «mythes vermoulus» dont il s'est fait une hécatombe depuis un siècle, la différence ne vous échappera pas, et vous conviendrez sans doute qu'elle est pour nous tous ni plus ni moins qu'une question de vie ou de mort.

PHILIPPE

Parmi beaucoup d'autres, voici une de ces différences : parce qu'il se bouge en nous, ce charmant ploutocrate exige et obtient des ménagements. Les cadavres pourfendus par Lanza del Vasto n'en obtiennent pas parce qu'ils nous exhortent à penser que les bons tueurs doivent triompher des méchants tués, et cela n'est tout à fait certain que lorsque tous les méchants sont morts. D'où la nécessité de tuer tous les hommes, et c'est à quoi il faut bien que s'emploient tous ceux qui se trouvent vraiment bons.

QUERELLE DE MOTS

IM.414

Philippe m'a semblé se plaire à nous choquer sans raisons valables. Etait-il nécessaire, par exemple, que les grands-pères d'aujourd'hui soient «promus au rang de bouches inutiles en même temps qu'emmerdeurs patentés» ? Les mots orduriers sont *inutilement* déplaisants et vulgaires, et ils m'ont toujours semblé particulièrement déplacés dans la bouche de ceux qui disposent, comme Philippe, de ressources verbales raffinées. Qu'ajouteraient-ils, sinon de la grossièreté, à sa pensée? Je me permets de suggérer à ceux qui pensent comme moi de faire ce que j'ai fait : essayer de dire les même choses autrement. Le résultat fut imprévu : j'ai été *converti !!!* «Bouches-inutiles en même-temps-qu'emmerdeurs-patentés» font une «image globale-en-trois-mots». C'est bien ainsi que je me représentais confusément les grands-pères, mais je n'en étais pas informé parce que *mon langage ne se prêtait pas à l'expression des impressions ressenties au niveau viscéral.* Si Pierre a raison de penser que Philippe (et Rabelais) ne sont pas *complètement* idiots, l'idée me vient que les vrais idiots pourraient se trouver parmi ceux qui, comme moi, méprisent les mots chauds et juteux de la langue «peuple» et s'emprisonnent dans une monde froid et sec. Quant aux «moyens culinaires» de Philippe, ils nous valent des menus en effet si différents de ceux de l'Education Nationale que leur comparaison est difficile . Ce qui m'a le plus frappé est le désordre apparent des exposés de Philippe. Il voltige d'un sujet à l'autre sans daigner nous expliquer les zig-zags du lièvre. Serait-ce pour *simuler la nature ?* Car c'est bien dans un chaos apparent que la vie nous pose nos problèmes, et c'est donc ainsi qu'il nous faut apprendre à les résoudre *nous-mêmes.* C'est la condition de notre *émancipation.* Que celle-ci exige un apprentissage toujours pénible est certain, et c'est pourquoi il est vexant que Philippe se croie dispensé de faire le travail à notre place. Nous désirons sa tutelle !! Nous souhaitons donc *prolonger notre propre infantilité !!* Comment notre déplorable espèce se sortirait-elle jamais de la sienne ? J'envie l'optimisme -peut-être un peu systématique ?- qui imprègne la collection Survivre, mais je reste si loin de le partager que je n'ai pu me décider à répondre à vos questionnaires !

PHILIPPE

En surmontant cette gêne, IM.414 nous aura dispensés de le compter au nombre des échecs totaux. Nous inversons ce diagnostic : sa réponse (la seule qu'il nous ait faite) au huitième questionnaire atteste au contraire une grande acuité visuelle. Quant à nos pronostics sur l'évolution de notre déplorable espèce, ils reposent sur des données mathématiques et ne doivent rien à l'eupeptisme. Notre optimisme -si propice puisse-t-il être à l'eupeptisme- en est le *produit* et non la cause.

ETRE OU NE PAS ETRE ... ORTHOLOGICIEN

PIERRE

Orthologicien est un mot dangereux. Nous constatons aujourd'hui combien nous avons eu tort de nous en servir : c'était donner à penser que, comparable aux mathématiques, l'orthologique ouvre une carrière à ceux qui s'imposent un apprentissage laborieux. Après quoi ils jouiraient d'une immense supériorité sur leurs contemporains. Rendons grâce au ciel qu'il n'en soit rien : l'orthologique serait «singifiée» sans délai ! Mais il faut prendre garde : apporter aux humains un moyen de se croire supérieurs, c'est toujours les exposer au *sentiment* d'une supériorité. Et il semble que, faute de précautions suffisantes, nous n'avons pas réussi à protéger tous nos étudiants de ce danger. Il nous revient que certains d'entre eux indisposent parfois leurs interlocuteurs en se trahissant d'un sentiment de supériorité.

BERNARD

Nous en sommes entièrement responsables. Nous leur avons apporté les moyens d'une supériorité non seulement réelle, mais écrasante ! Comment se seraient-ils défendus de ce sentiment ? Et comment auraient-ils évité de s'en trahir ? Pour s'abriter de ce double danger, il faut comprendre que, si l'orthologique nous procure une formidable supériorité de moyens, c'est au prix d'un dépouillement de nos personnes. *Elle enrichit l'espèce en nivelant les individus par le haut.* Elle les élève tous et n'en rabaisse aucun.

PHILIPPE

Ces choses sont si nouvelles qu'il est presque impossible de se représenter en images sensibles les conséquences des pouvoirs dont l'humanité s'est enrichie -à son insu encore- depuis quelques années. Il n'existe aucun précédent historique. Comparer une division blindée moderne aux éléphants d'Hannibal est dérisoire : les chars d'assaut sont mille fois plus puissants que les éléphants, mais pour nous entre-tuer. Seul le XIIIe siècle fut le témoin d'une aventure assez comparable à la nôtre pour nous aider à dissiper les illusions qui feraient de l'orthologique une source de privilèges à la fois désirables (pour soi-même) et redoutables (chez autrui). En fort peu de temps -guère plus d'un siècle- les chiffres arabes remplacèrent les symboles littéraux des Romains, et toutes sortes de calculs devinrent possibles A TOUT LE MONDE. En tant que calculateurs, ceux qui se servaient des chiffres arabes jouissaient d'une supériorité colossale *sans aucune trace de privilège.* Or tout le monde peut apprendre à se servir de l'orthologique plus facilement encore que des chiffres arabes : elle n'exige pas de dons intellectuels dits supérieurs. Malgré quoi les privilégiés de l'intellect peuvent être rassurés : leurs avantages n'en sont pas menacés. On constatera à mesure de l'avancement de ce cours que l'orthologique s'applique avec la même efficacité à toutes les formes de l'intelligence. Mais il a fallu commencer par le commencement humble à pleurer : cette logique primaire qui est à la fois *au -dessous de tout et sous-jacente à tout.*

(Aux étudiants)

La logique primaire met le «bête comme chou» -vous l'avez vu- à la portée d'absolument tout le monde. Mais elle s'oppose à l'acquisition des aptitudes nécessaires à l'assimilation du

«plus bête que chou» dont dépend l'exercice infaillible de choix faux. L'Education Nationale perpétue gratuitement, au bénéfice de nos enfants, les habitudes mentales qui, depuis des temps immémoriaux, ont permis aux humains de mentir chaque fois qu'ils ouvrent la bouche et de tricher chaque fois qu'ils posent un acte.

L'orthologique, qui nous apprend à penser vrai et à ajuster nos actes à notre pensée, fait très exactement le contraire.

Il a bien fallu commencer par ce petit commencement.

LE CAS D'ARIELLE, OU L'AVENIR DES FEMMES

PHILIPPE

Notre Arielle est féminine à en couper le souffle à tous. C'est pourquoi la question qui s'est posée à tous lorsqu'elle parut en scène ne pouvait être que celle-ci : Pourquoi cette jeune femme nous coupe-t-elle le souffle ? Quel peut être le trait fondamental, féminin à en couper le souffle à tous, qui anime chacun de ses gestes et colore chacun de ses mots ? Le trait commun à tous les mâles de notre espèce est visible à des lieues : «Ce que les hommes veulent depuis qu'ils sont des hommes, c'est faire machine-arrière, c'est rester non seulement des individus infantiles, mais *conserver l'infantilité de notre espèce. Ils veulent rester des singes …»* (Le Défi Européen, page 85).

BERNARD

Cette conservation obstinée des caractères ancestraux n'a rien qui doive surprendre ni rien qu'on puisse blâmer. Il s'est agi, jusqu'à hier, d'un trait spécifique issu de l'instiinct de conservation. Bref d'une *condition de la survie de l'espèce.* Est-il besoin de dire que les nécessités de cette survie se sont nécessairement imposées aux deux sexes ?

PHILIPPE

Animés des mêmes désirs, mus par les mêmes besoins et inhibés par les mêmes terreurs ancestrales, les hommes et les femmes ont toujours été contraints d'obéir à l'instinct de conservation. Les conséquences n'en pouvaient être que ce qu'elles ont été : *les hommes ont toujours voulu redevenir les animaux mâles qu'ils n'étaient plus, et les femmes rester les femelles qu'elles étaient et sont -presque- encore.* On verra dans quelques leçons que ces mots contiennent l'explication de tout ce qui s'est passé, de tout ce qui aurait pu se passer, de tout ce qui se passera ou pourra se passer dans la tête et dans le coeur des humains. *(Aux étudiants)* En apprenant ces belles choses, vous ne pourrez manquer de devenir, du premier au derner, d'éblouissants sexologues, voire des romanciers, des dramaturges, des humoristes, des pédagogues, des capitaines d'industrie et même -incroyable ambition- des parents compétents : le diable peut seul savoir quels étonnants métiers les gens qui se connaîtront et se comprendront vraiment eux-mêmes pourront faire.

HUBERT *(aux étudiants)*

Ce qui me plaît chez eux, c'est leur modération ! *(A Philippe)* Honni soit qui doute de

nos étudiants. Ils deviendront à coup sûr toutes les choses que vous avez dites -pour peu qu'ils se retrouvent dans cet imbroglio de mâles et de femelles !!

PHILIPPE

Tout le monde s'y retrouvera quand Bernard aura démonté sous nos yeux les rouages clandestins de l'évolution biologique. Mais nous pouvons nous en faire une idée enn nous rappelant ce qu'a été l'effroyable prix du «phénomène humain» : *«N'avoir pas conscience de savoir équivaut pour nous à ne savoir pas. Or tous nos savoirs essentiels (nos instincts) sont inconscients. Nous sommes donc affligés de l'exorbitant privilège de ne pas savoir l'essentiel de ce que nous savons»* (Le Rubicon, page 197).

En devenant des organismes à peine conscients, nos pères ne pouvaient s'empêcher de se croire rationnels. C'était se condamner à *singer* l'homme rationnel qu'ils croyaient et voulaient être en *rationalisant* tout ce qui se passait en eux. Il a donc bien fallu que les dés soient pipés : les malheureux devaient mentir chaque fois qu'ils ouvraient la bouche et tricher chaque fois qu'ils posaient un acte. Jouer l'Homme était leur seul moyen de se croire et de se faire croire capables de *subordonner leurs instincts à leur conscience* -leur seul moyen de se prendre et de se donnner pour des êtres authentiquement humains.

Mais tel n'a jamais été le cas des femmes. Restées proches de l'instinct, elles se sont toujours gardées de se laisser prendre aux comédies de la raison. Pouvant (presque) se fier à leurs sentiments sans conséquences désastreuses, elles ont pu *subordonner leur conscience à leurs instincts.* C'est ainsi qu'elles auront préservé notre espèce des pires dangers de l'Evolution.

Animés des mêmes désirs, mus par les mêmes besoins et inhibés par les mêmes terreurs ancestrales, les deux sexes ont néanmoins suivi des voies opposées. Les mâles de notre espèce ont singé l'Homme aussi malhonnêtement qu'il le fallait pour s'en donner les apparences. Pendant ce temps leurs compagnes singeaient l'Animal sans nul besoin de menteries : elles n'avaient guère évolué depuis Cro-Magnon. La FEMINISATION (culturelle) étant impossible avant l'émergence de l'orthologique, la seule forme d'évolution accessible aux femmes était donc *asexuée.* On pouvait faire et on a fait des physiciennes à pleines charretées. Mais s'étonnera-t-on que la plupart des femmes aient préféré rouler carosse vers d'autres destins ? Or l'évolution de notre espèce ne cessera d'être l'apanage de quelques-uns que le jour où -à l'exemple de notre Arielle, qui s'est résolument engagée dans cette voie- les femmes la prendront en charge : ce sont elles, et non une poignée de biologistes, qui font et forment les humains. La *féminisation* est en retard de quelques siècles sur la *virilisation* , mais elle ne saurait tarder à se répandre en traînée de poudre. J'ai dans l'idée qu'un de ces beaux matins nous nous surprendrons à prendre plaisir -le ciel me pardonne cette audace- aux *propos* de nos femmes ! Tout porte à prévoir que, d'un jour à l'autre, nous nous trouverons en état de *comprendre* -mot toujours synonyme d'*admirer*- TOUTES les femmes. Mais cette leçon est déjà trop longue, trop touffue, trop lourde. Nous devons, bien à regret, renvoyer à la leçon prochaine l'épilogue d'un conte de fées qui ne peut finir que de bien en mieux.

UN BILAN ET UNE GAGEURE

Dresser un bilan, c'est mettre en balance des recettes et des dépenses. Ce cours vous a coûté de l'argent et il a absorbé -agréablement ou non- un peu de votre temps. En échange, il vous a apporté quelques connaissances nouvelles. Avez-vous fait une bonne affaire ou une mauvaise ? Le calcul serait malaisé, mais, pour étayer un jugement global, il vous suffira de répondre à une question : regrettez-vous de vous y être inscrit(e) ? Si vous ne le regrettez pas, vous avez dû récolter plus qu'un petit nombre de connaissances. Si vous le regrettez, c'est sans doute que, faute d'un peu d'aide aux bons moments, vous n'avez pu accompagner nos protagonistes sur les chemins parfois un peu malaisés qui mènent aux champs où la moisson est riche.

Il reste à fournir à chacun l'aide dont il peut avoir besoin pour récolter les vrais fruits de ce cours, qui ne sont PAS les connaissances scientifiques sur lesquelles on a pris appui ci et là : ce sont les *moyens* de s'enrichir des connaissances les plus diverses. *Ce sont les MOYENS de s'enrichir de la connaissance de TOUT.* Ces moyens, bien entendu, sont les mêmes pour tous. Mais les difficultés à vaincre pour leur acquisition diffèrent tant d'un étudiant à l'autre qu'il semble chimérique de proposer à tous un même cours. Cet obstacle étant immense, il serait immensément profitable de le surmonter. C'est à cette gageure que répond le courrier des étudiants. Une de ses fonctions est de donner connaissance à tous des idiosyncrasies de chacun, des difficultés et des ressources des autres.

Le présent cours n'étant pas préfabriqué, chaque leçon a été adaptée aux réactions des étudiants qui s'y sont inscrits en 1968. Celles des étudiants ultérieurs en ont différé si peu que, jusqu'à présent, les retouches au texte initial ont été rares. Mais les leçons n'ont jamais été adaptées aux réactions de TOUS les étudiants. Les plus «réactifs» se sont très vite imposés chaque année. Les étudiants doués *autrement* qu'eux ont pu en être desservis. Un cours préfabriqué, qui aurait été moins ambitieux, aurait peut-être mieux fait leur affaire. Mais ce n'est pas certain : l'orthologique donne lieu à de fréquents «sauts de carpes». Plusieurs étudiants auront certainement la surprise de se trouver capables d'appliquer des connaissances qu'ils ne se savent pas posséder. Ils pourront être devenus, par exemple, d'«éblouissants sociologues» sans comprendre clairement pourquoi ils le sont. D'autres ne le pourront pas, et il va s'agir de découvrir pourquoi. Sur quels obstacles butent-ils ? Nous comptons sur un courrier des étudiants plus étoffé pour nous l'apprendre à tous.

L'allure endiablée imposée par le «peloton de tête» nous a empêchés de nous arrêter assez sur aucun sujet pour laisser aux étudiants le temps de s'y faire. A la rentrée d'octobre un peu de pause sera marqué pour donner aux retardataires le loisir de se familiariser avec un monde déconcertant, pris d'assaut peut-être un peu trop impétueusement. Les réfractaires nous rendront le service de nous contraindre à modérer l'allure. Le cas d'ADELINE, une «réfractaire-par-féminité», et celui d'ACHILLE, dont la formation est juridique et qui semble être «réfractaire- faute-d'un-déclic», aideront certainement à combler bien des lacunes. Les prochains «courriers» fourniront à chacun l'occasion de faire apport à tous de ses difficultés -surmontées ou non- et de ses réussites, des découvertes faites sous l'éclairage orthologique. Tous en sont d'avance chaudement remerciés.

(*1) L'orthodoxie «marginiste» juge «bien placés» les capitaux occidentaux en Russie ou en d'autres pays communistes, pour peu qu'ils produisent, non pas plus de richesses mais plus de *revenus.* Voilà pourquoi ils y vont. Un soi-disant capitaliste qui flaire des gros sous ne sait plus ce qu'il fait. Il vend à crédit, «clé en mains», les usines grâce auxquelles il devient facile à ses ennemis de le dépouiller de ses clients en vendant les mêmes produits à moins cher que lui. Cela se passe tous les jours sans rien apprendre à personne : nul ne s'en *aperçoit !*

(*2) Ces mots ont été écrits en 1967. Depuis lors, la course au suicide a pris le mors aux dents grâce à la politique d'«élargissement des marchés». Elle a si bien universalisé la guerre et la «crise » économique qu'aucune nation occidentale ne peut lui opposer la moindre défense. La catastrophe -ou la réforme- est imminente.

(*3) Un axiome est une vérité tenue pour auto-évidente. Mais, ayant appris que rien n'est certain dans l'univers sensible (nos sens peuvent toujours nous tromper), les mathématiciens se sont débarrassés de leurs axiomes. Ils se contentent désormais de *postulats,* qui sont des *hypothèses* trouvées utiles -ou bien amusantes aux matheux «purs», dont les plus purs espèrent ou affectent d'espérer que leurs travaux ne serviront jamais à rien, qu'ils resteront des jeux gratuits.

(*4) Bien entendu, Philippe schématise : Euclide fit un manuel classique du travail de ses devanciers, sans apporter lui-même ses prémisses ni grand chose d'autre à la géométrie de son temps.

(*5) ?/O = ∞ : divisée par zéro, une quantité dite négligeable s'élève à l'infini.

Cours d'Initiation à l'Orthologique

Questionnaire N° 9

1. Nom et adresse :

2. (a) Regrettez-vous de vous être inscrit(e) à ce cours ?
(b) Regretteriez-vous cette inscription s'il prenait fin aujourd'hui ?
(c) Vous a-t-il apporté moins, autant ou plus que, lorsque vous vous y êtes inscrit(e), vous n'en espériez de ses neuf premières leçons ?

3. Avez-vous pu visualiser l'image globale du microcosme économique obtenue par recoupements multiples de ses «points» théoriques et historiques dans la 9e leçon de gestion ?

4. (a) La notion sommaire de *matérialisme historique* qui s'en dégage vous est-elle acceptable ?
(b) la notion élargie de *déterminisme historique* qui se dégage de la 9e leçon d'initiation vous éclaire-t-elle les grandes lignes de l'histoire et les événements contemporains ?

5. (a) Admettez-vous que toutes les victoires ont été simiesques ou singifiées et
(b) percevez-vous les conditions à réaliser pour qu'elles ne le soient plus dans l'avenir ?

6. Qu'est-ce qui distingue le capitalisme de la thésaurisation intellectuelle ?

7. Vous semble-t-il vrai que les femmes ont toujours subordonné leur conscience à leurs instincts alors que -jusqu'à la «freudisation» de l'Occident- les mâles de notre espèce ont fait semblant de subordonner leurs sentiments à la raison ?

8. UN DEVOIR DE VACANCE : Veuillez relire posément la 1ère leçon de ce cours, puis faites-en un résumé *très bref.* Prenez exemple sur les résumés, un peu mais à peine trop abrégés de Philippe à la page ? de cette leçon. Procédez de même pour chacune des huit leçons suivantes puis, en un maximum d'une page, *faites un résumé général du 1er cycle de ce cours.*

9. UN JEU POUR VOS VACANCES : Si, comme Philippe vous y invite (p.9/ ?), vous enchantez vos vacances en soumettant vos souvenirs historiques à un éclairage orthologique, veuillez bien nous envoyer vos «dissertations». Peut-être pourrons-nous, tous ensemble, réunir la matière d'un volume utile pour la collection «Survivre».

10.VOS QUESTIONS : Si vous êtes de ceux ou de celles qui nous avez posé de nombreuses questions, vous aurez constaté d'abord que nous sommes avares de réponses, ensuite que, fort souvent, vous vous êtes vite trouvé(e) en état de répondre vous-même à vos questions, ce qui est toujours préférable. C'est l'habitude que nous cherchons à engendrer à nos étudiants. Mais, avant d'aborder les matières du 2e cycle de ce cours, toutes celles du premier douivent être assimilées. Rien ne peut être laissé dans l'ombre. Veuillez revoir avec soin chaque leçon et nous poser toutes questions qui surnageraient. S'il reste quoi que ce soit de peu clair,

demandez-en, sous forme de questionnaire numéroté, la clarification. Cette fois il sera répondu à toutes vos questions.

11. PEDAGODRAME : La forme dialoguée adoptée dans ce cours et dans nos livres horripile toujours ceux qui, ne s'intéressant qu'à leurs préférences, détestent toute contradiction. D'autres, bien que discutailleurs de vocation, sont tout aussi rebutés par la forme dialoguée qui ne se prête pas à la tricherie. Seuls ceux qui, d'instinct, sont réceptifs à autrui, perçoivent intuitivement les pouvoirs de dialogues qui, en *alliant la cohérence intellectuelle à la cohésion psychologique, nous engendrent bientôt des aptitudes à nous trouver bien dans notre peau !* Ce paradoxe s'explique facilement : il faut pénétrer les yeux ouverts dans le monde de ceux qui pensent et sentent *autrement que nous* pour pouvoir EXPRIMER des pensées et des sentiments *différents des nôtres.* Après quoi il nous devient IMPOSSIBLE DE NOUS EXPRIMER NOUS-MEMES sans pénétrer les yeux ouverts *dans notre propre monde*. Or l'immense majorité des humains ne font jamais ni l'une ni l'autre de ces deux choses. N'ouvrant pas les yeux à ce qui se passe autour d'eux, et les fermant hermétiquement à ce qui se passe en eux, ils peuvent *mentir et tricher sans le savoir dans un enfer qu'ils peuvent NE PAS VOIR. Mais ils n'en subissent pas moins inexorablement les rigueurs :* à l'exception des mystiques qui dialoguent (ou croient dialoguer) avec Dieu, tous les «civilisés» sont des malades mentaux faute de pouvoir dialoguer avec eux-mêmes, et, dès lors, avec qui que ce soit. Les pédago-dialogues sont la seule thérapeutique efficace des maladies issues de cet isolement infernal. Mais les effets de cette PEDAGOTHERAPIE sont peu apparents dans le premier cycle de ce cours. Le cas d'ALFRED n'en fournit qu'un maigre semblant d'illustration : invités à mettre en dialogue une critique de ses démarches, nos étudiants se sont glissés dans la peau de nos protagonistes au lieu de celle d'ALFRED, comme il aurait fallu pour s'apercevoir qu'il a fait ce que font tous les hommes qui veulent se donner raison quand ils ont tort.

(a) Convenez-vous qu'ALFRED (7e leçon) s'est servi des moyens les plus courants dont disposent les humains pour se tromper et pour tromper ?

(b) Ne suffirait-il pas de se mettre dans sa peau pour s'en apercevoir ?

(c) En *animant* sa «silhouette psychologique», une analyse très sommaire de son cas n'a-t-elle suffi à vous rendre cet homme à la fois intelligible et vivant ?

(d) En vous glissant dans sa peau, ne vous aurait-il été aussi facile qu'à nos héros d'y voir clair d'un seul coup d'oeil ?

12. Notez cette leçon et expliquez votre note.

VIVRE EN TRANSRUBICONIE ? «Au terme de ce premier cycle, plusieurs étudiants ont à prendre une décision dont il peut leur être resté difficile de mesurer les risques et de peser les avantages : faut-il ou non bouleverser sa vie de fond en comble -*devenir une tout autre personne, promise à des destins tout autres*- en restant à bord de la fusée? Cette question ne se pose pas à ceux qui, déjà, sont parvenus au point de non-retour : ils ne pourraient revenir en arrière même s'ils le voulaient, et il leur serait plus impossible de le vouloir ! Les autres, ceux qui ont conservé un choix, doivent être avertis que, s'ils s'inscrivent au 2e cycle de ce cours, leur sort en sera jeté : ils franchiront le Rubicon. Or la Transrubiconie est un royaume dont nul n'est revenu ni ne reviendra jamais. Mais, bien que la solitude des hommes y soit remplacée par une communion universelle (dont les mystiques avaient naguère le monopole),

la *solitude sociale* y est totale. Tous échanges avec les Cisrubiconiens, même très proches, devenant impossibles, on ne peut leur faire part de rien de ce que l'on pense, rien de ce que l'on sait, rien de ce que l'on sent, rien de ce que l'on voit. Et, même s'ils se meurent d'une indigence qu'un geste soulagerait, ou sombrent dans une folie qu'un mot guérirait, on ne peut RIEN pour eux : le geste serait aussi incompris que le mot. *L'épreuve qu'est l'impossibilité d'échanger un seul mot de vrai avec âme qui vive est -qu'on veuille bien nous en croire- difficile à supporter*».

En 1969 ces prévisions ont été aventurées dans un post-scriptum à notre 9e questionnaire. Les faits les ont avérés juste assez pour ne laisser de doutes ni sur la valeur pédagogique de l'orthologique ni sur la nécessité d'une rectification de tir qui aurait pu être évitée si nous nous étions servis d'une «baguette magique» en invitant nos étudiants à nous confier discrètements leurs «idéaux individuels». Il aurait fallu leur poser dès notre premier questionnaire une question amusante … jusqu'au moment où l'on s'aperçoit combien il est difficile d'y répondre.

113. UNE QUESTION HYPOTHETIQUE : Supposez que, après vous avoir assuré des revenus égaux à ceux dont jouissent ou souffrent les émirs les plus pétrolifères, une fée soucieuse de votre bonheur vous permette de réaliser, d'un coup de baguette magique, vos TROIS voeux les plus chers. Réfléchissez bien. Quels seraient, en pareil cas, vos trois voeux les plus chers ? Jouez le jeu s.v.p. Ne répondez pas «le bonheur» : l'objectif de cette question est de vous aider à découvrir les trois choses qui feraient *vraiment* votre bonheur.

14. Notez cette leçon et DETAILLEZ -c'est très important- ce qui vous a PLU, PAS PLU et DEPLU.

15. Votre critique, vos commentaires, objections et questions.

Prière d'adresser vos réponses à I.F.O - Etudes.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Dixième leçon

MOTIVATIONS TRANSCENDANTALES

HUBERT

En dois-je croire mes yeux exorbités et mes misérables oreilles ? Nous aurions droit, aujourd'hui, à des motivations transcendantales !!?? *(Aux étudiants)* On nous avait promis une pause. Les retardataires allaient pouvoir souffler. Tout ce qui était obscur dans le premier cycle, et c'est autant dire tout, allait être rendu limpide. Et puis, sans préavis ni ménagements, on nous envoie du «transcendantal» dans les gencives ! *(A ses collègues)* A dire vrai, commençant à vous connaître, je m'attendais à un coup de cette sorte. Les «motivations transcendantales» de votre dernière leçon m'ayant chatouillé la comprenure, je me suis mis en devoir d'élucider ce mystère, et je n'ai pas lésiné. Je me suis pris par la main pour me colleter sans faiblesse avec le «Vocabulaire Philosophique» de LALANDE : il faut ce qu'il faut ! *(Aux étudiants)* Mes amis, que de lumière! Ce fut un éblouissement. Sachez, s'il vous plaît, et sans perdre une seconde, ce qu'est la transcendance :

A. *«Caractère de ce qui est transcendant».*

A la bonne heure : on est tout de suite renseigné.

B. *«Doctrines de la Transcendance se dit de celles d'après lesquelles :*

1. «Dieu n'est pas dans le monde un principe vital animant un être vivant, mais à l'égard de ses créatures, ce qu'est un inventeur à ses machines, un prince à ses sujets et même un père à ses enfants».

Quid, penserez-vous, du sot inventeur, du prince méchant ou du mauvais père ? Ne vous frappez pas : les philosophes ont tout prévu : ces méchants sont «transDEScendants» !

2. «Il y a derrière les apparences sensiblesdes substances permanentes ou des «choses en soi» dont elles sont la manifestation». Toutefois, *«dans la théorie phénoménologique de l'intentionnalité, la transcendance est* — prenez garde : cela devient sublime — *le mouvement par lequel la conscience vise l'objet qui, tout en étant corrélat de ses actes, lui est radicalement extérieur, en sorte qu'elle se constitue comme conscience en étant «conscience de».*

On comprend que ce beau texte ait arraché à Jean-Paul Sartre un cri de cœur : *« Au milieu des menaces, la philosophie de la transcendance nous jette sur la grand-route, sous une aveuglante lumière…»* Je vous avais prévenus : c'est d'une clarté miraculeuse.

C. «Mouvement par lequel le moi individuel, en méditant sur son existence, ou en éprouvant un sentiment d'angoisse devant cette existence, atteint l'existence d'un autre être que lui-même, d'une puissance supérieure à la sienne».

Je l'ai toujours pensé : la transcendance ne saurait être que le mouvement d'angoisse qui fait atteindre au soldat l'existence du caporal…

D. «Le transcendant est l'être lui-même vers lequel tend le mouvement de transcendance : «l'existence (d'après Jaspers) est ce qui se comporte par rapport à soi-même et à sa Transcendance».

Parbleu ! Qui en douterait ?

Voilà pour la transcendance, mais ne croyez pas vous en tirer à si bon compte : LALANDE est un homme consciencieux et il a consacré d'inombrables pages aux adjectifs «transcendant» et «transcendantal» qui, la chose va de soi, veulent dire tout autre chose. Ces mots-là ont autant d'acceptions que d'utilisateurs. Nul doute que chacun soupçonne à peu près ce qu'il veut lui faire dire, et c'est ce qui le distingue de ses lecteurs. *(A ses collègues)* Vous êtes gentils tout plein, mais j'aimerais vous faire une prière : abstenez-vous de mots qui veulent tout dire mais ne disent rien. Si la tentation est trop forte, ayez au moins la bonté de nous laisser entendre à peu près de quoi il retourne !

PIERRE

Vous n'êtes pas seul, mon cher Hubert, à vous en plaindre, mais vous l'êtes presque, et nous le regrettons. Nous espérions cette réaction chez nos étudiants, car la transcendance est un sujet brumeux en effet.*(Aux étudiants)* Vos protestations sont instamment invitées en pareil cas. En prenant soin parfois de n'être pas tout à fait clairs, nous cherchons à vous engendrer l'habitude de clarifier, d'atteindre vous-mêmes à la clarté.

Mais il faut se défier des *apparences* de la clarté. Il eut été facile, par exemple, de sembler clair en substituant au mot transcendance une expression très courante : nous aurions pu parler de motivations *supérieures.* Mais bien des étudiants auraient eu le sentiment de comprendre sans nul besoin de réflexion. Or la supériorité est aussi difficile à définir que la transcendance, et plus dangereuse à manier : nous tendons tous à juger supérieures nos *préférences* et, par ce biais facile, à nous attribuer à nous-mêmes toute sorte de supériorités.

Cependant, plusieurs étudiants n'ont pas demandé d'explications parce que, familiarisés avec les démarches de l'orthologique, ils savaient que nous ne les entraînerions pas, sans crier gare, sur le terrain des vues de l'esprit philosophiques, où peu de choses sont claires et aucune n'est certaine. C'est de transcendance *biologique* que nous parlions.

PHILIPPE

Ces mots semblent s'accorder fort mal. Je doute que, dans l'exercice de leur métier, il se soit trouvé beaucoup de biologistes ppour se soucier de transcendance, concept si vague qu'il est resté l'apanage des princes du Nébuleux : les philosophes. Qu'on ne s'y trompe pas, cependant : ces princes ne sont pas nécessairement des idiots. A temoin le texte de Sartre cité par Hubert. Ce diable d'homme, qui ne comprend rien, explique tout malgré lui ! Il tombe pile à tout coup. Le moment viendra sans doute où nous devrons entraîner nos étudiants sur le terrain philosophique, mais rassurez-vous : nous crierons gare et même casse-cou !

PIERRE

Ce moment me semble venu. Nous devons marquer un temps de pause. Profitons-en pour tenter petitement cette expérience. *(Aux étudiants)* N'attachez d'importance à cette leçon que si elle vous intéresse : sa substance n'est pas indispensable à l'intelligibilité de celles qui la suivront. Le «Courrier», aujourd'hui, sollicite seul l'essentiel de votre attention, et j'ai peur qu'il vous demande plus de travail que vous n'en pouvez consacrer à ce cours. Une petite promenade dans le jardin des philosophes vous est proposée en guise de récréation. La transcendance y a donné naissance à une végétation luxuriante, mais fort peu fructifère. Peut-être y pourrait-on transplanter avec profit une espèce nouvelle : la transcendance biologique. Qu'en pensez-vous, Bernard ?

BERNARD

Philippe a observé dans le Rubicon, page 165, combien il est urgent que la science prenne en charge ce concept difficile. Armés de nos axiomes humains, pourrons-nous le rendre à peu près scientifique, *c'est-à-dire facile ?* Toutes les démarches de la science étant simples, elle ne peut se charger d'aucun concept difficile sans commencer par le rendre limpide, qui à l'*élaborer* par la suite. C'est cette élaboration qui intimide les profanes et leur rend les sciences peu accessibles. Pour s'y mouvoir à l'aise, il faut, comme en mathématiques, en avoir suivi les étapes.

Est-il possible à la science de simplifier le concept de transcendance prise dans un sens assez large pour intéresser la philosophie ? Je n'en sais rien, mais nous pouvons essayer en commençant, bien entendu, par du très simple. Prenons un cas élémentaire : celui de l'eau. En obéissant à leurs affinités, deux molécules d'hydrogène et une d'oxygène s'ajustent pour en former une plus complexe, douée de propriétés nouvelles. Pouvons-nous dire que l'eau transcende les gaz qui la composent ? Sans doute serait-ce abuser des ressources du langage : des mots chargés d'un potentiel sémantique élevé ne semblent pas utiles, ni moins encore nécessaires, pour caractériser les phénomènes chimiques à ce niveau. Mais prenons garde : si l'eau semble trop pauvre pour expliquer la transcendance, la réciproque pourrait fort bien ne pas être vraie. Je soupçonne la transcendance d'être toute seule à pouvoir expliquer l'eau !

Je l'en soupçonne pour plusieurs raisons, dont celle-ci : les molécules qui composent l'eau se sont, je le répète, *ajustées* en *obéissant* à leurs *affinités.* Or il se trouve — et cela me semble impressionnant — que l'univers tout entier se décrit dans les mêmes termes : c'est en obéissant à leurs affinités que chacun des atomes qui composent l'univers se sont *ajustés (*veuillez bien creuser ce mot-ci) pour former la matière — inerte ou animée — et l'énergie dont l'ensemble constitue l'AGREGAT D'OBEISSANCES que nous appelons la Création.

MEDICUS

Doucement, Bernard. Vous allez un peu vite en besogne. L'eau vous a fait amérir, avec une élégance un peu facile, en plein océan métaphysique. Vous nous y avez conduits en water-chute ! Mais vous avez tourné le dos à la science : un agrégat d'obéissances implique un ou plusieurs commandements. Implicitement, vous avez postulé l'existence d'un Ordre, mais non pas celle d'un Commandement, notion *épouvantablement* anthropomorphe. Aucun homme de science ne saurait contester sans se renier l'existence de forces *ordonnées* et même

coordonnées, mais nullement *ordonnantes.* Elles ne commandent pas : elles obéissent à un Ordre.

Cette distinction fondamentale me semble propre à jeter un pont entre la philosophie, qu'elle peut entraîner sur le terrain scientifique, et la science, à laquelle elle rendrait accessibles les ressources de la philosophie. Elle concilierait des contraires qui semblaient devoir s'exclure à jamais, mais qui, au contraire, se féconderaient l'un l'autre. La notion de *déterminisme,* postulat métaphysique (confirmé par l'observation) sur lequel repose en entier toutes les sciences (elles seraient une plaisanterie si les phénomènes n'étaient déterminés par leurs causes) rejoint la notion de *liberté* sur laquelle repose tout entière la philosophie : s'il n'y avait pas de liberté de penser, la philosophie ne serait guère qu'une mauvaise plaisanterie !

PHILIPPE

Diable ! Si la philosophie ressemble si souvent à une mauvaise plaisanterie, serait-ce que les philosophes ne sont pas (encore) libres de penser ? Et serait-ce parce que Sartre est abrité du danger de s'obéir à lui-même qu'il tombe pile à tout coup ? Pourrait-on, Bernard, découvrir la nature et les mécanismes des *affinités* qui valent ce privilège à certains princes ?

BERNARD

Je le crois, mais au prix d'un patient travail d'élaboration, qui lasserait cruellement nos étudiants si ce sujet les intéresse peu. A eux de nous dire s'ils en veulent. Pour l'instant c'est à l'ORDRE NATUREL que nous avons affaire. Qu'est-ce que l'ordre ? C'est la question fondamentale entre toutes, mais la philosophie n'y apporte pas de réponse satisfaisante, et la science encore moins.

A ma connaissance, les meilleures définitions scientifique et philosophique de l'ordre sont celles qui en font, respectivement, une *relation intelligible des choses ordonnées,* et une *représentation de l'harmonie universelle.* Ces définitions ne vous semblent-elles pas regrettablement *partielles ?* Ne faut-il pas fermer les yeux à l'*inintelligible* (à l'art notamment) pour se contenter de la première ? Et au *dysharmonique* (au Mal, en particulier) pour s'accommoder de la seconde ?

Il est clair que nous avons un besoin urgent d'autre chose : l'univers, décidément, est plus vaste et plus riche que nos mots. Mais comment l'obtenir ? Ne serait-ce en essayant de conjuguer les ressources de la science et celles de la philosophie ? Abordons ce problème sur le terrain hypothétique. Les scientifiques ont droit à toutes les hypothèses, à charge pour eux de les vérifier. Reprenons celle de notre neuvième leçon, qui attribue un sens qualitatif unique à l'ordre chronologique. Si cette hypothèse est juste ou presque juste, l'attitude scientifique est nécessairement inadéquate à l'appréhension d'un ordre en continuel progrès : chacune de nos observations serait périmée une seconde après avoir été faite. S'il est *progression* en effet, l'ordre ne saurait être appréhendé que par les visionnaires, qui seuls peuvent le *pré-voir,* et la seule méthodologie adéquate serait la *contemplation.* L'Ordre serait une «merveille», qui relèverait du «Merveilleux», concept aussi peu orthodoxe que possible aux scientifiques, mais dont il se pourrait fort bien que les sciences ne puissent se passer sans renoncer à appréhender l'ordre universel, et à définir ce mot fondamental.

Si tout cela se trouvait être vrai ou presque, nos définitions, tant de l'ordre que de la transcendance, en seraient grandement facilitées. *Ordo*, hier encore, voulait dire «file indienne». L'ordre était un concept *linéaire*. Si l'on admet — et l'on voit mal comment s'y refuser — que l'ordre mendélévien *contient* l'ordre linéaire et lui *succède*. La transcendance serait-elle cela ? L'eau, en ce cas, répondrait à cette définition : elle contient les gaz élémentaires auxquels elle succède. Et l'ordre naturel serait tout à la fois l'effet et la cause d'une ascension transcendantale continue quoique procédant par étapes. La Création serait comparable à un homme qui gravit une échelle : sa tête poursuit un mouvement ascendant continu, mais ses pieds s'arrêtent à des échelons dont chacun transcende le précédent. *Il y aurait transcendance chaque fois que s'extériorise un progrès, c'est-à-dire chaque fois qu'apparaît une STRUCTURE PLUS CHARGEE D'ORDRE.*

(Aux étudiants)

Ces spéculations, bien sûr, sont téméraires. Si toutes les hypothèses sont permises aux philosophes, les savants sont soumis à des disciplines plus sévères : la vérification des hypothèses leur incombe. Il s'ensuit qu'ils ne peuvent, sans se moquer d'eux-mêmes, accumuler des hypothèses *invérifiables.*

Nous essayerons de montrer que celles-ci ne sont nullement invérifiables. Mais ce cours n'est pas assez avancé pour nous atteler à cette besogne. Nous ne pouvons, pour l'instant, que vous proposer une hypothèse de plus, qui serait fille *légitime* des précédentes si elles-mêmes peuvent prétendre à la légitimité. La voici :

«Dernier-né de l'évolution biologique, mû par des affinités qui le contraignent à gravir les échelons de la transcendance, l'Homme serait pétri de «motivations transcendantales».

Le plus profond et le plus inexorable de ses désirs et de ses besoins serait celui qu'exprime le cri du pathétique héros de Dostoïevski : *«Comprendre, comprendre enfin !…»*

Veuillez bien vous interroger vous-mêmes : si ce cri est bien celui qui monte en vous lorsque vous osez affronter un tête-à-tête avec vous-mêmes, vous aurez fait un premier pas vers la vérification de ces hypothèses *émouvantes.*

COURRIER DES ETUDIANTS

Les résumés

PIERRE

Stimulés par les impatiences du «peloton de tête», nos protagonistes sont allés un peu vite en besogne. Un temps de pause est nécessaire. Avant d'aborder les matières du deuxième cycle de ce cours, celles du premier doivent être assimilées. Mais doivent-elles l'être dans les moindres détails ?

Les détails peuvent être utiles et éclairants, mais ils présentent un danger : on tend à s'y arrêter. Or c'est d'avancer qu'il s'agit, et même d'avancer vite. La vitesse est la première

exigence de la logique cruciale. La seule façon d'apercevoir une image est d'en percevoir les «points» en une succession si rapide qu'ils puissent s'intégrer dans ce que les photographes appellent un «instantané». Les détails, parce qu'ils nous font perdre du temps, ne s'y prêtent pas. En revanche leur *signification* s'y prête à merveille.

C'est pourquoi vous avez été invités à résumer *brièvement* les contenus de chaque leçon : il s'agissait d'en dégager la signification. Or l'expérience est concluante : peu d'étudiants y parviennent par l'unique raison qu'ils s'arrêtent aux détails. Mais il y eut l'exception singulièrement brillante d'une orthologicienne-malgré-elle, chez qui une assimilation fulgurante résulta de l'intensité de son antipathie pour l'enseignement orthologique. Rejetant tous les détails pour être plus sûre de rejeter tout, elle se trouva, sans le vouloir ni le savoir, en retenir l'image globale. Il semble bien que Philippe ne se sot guère trompé : l'intelligence féminine, vraiment féminine, semble avoir été inventée pour aller tout droit au but.

PHILIPPE

Parbleu ! Si l'humanité a survécu à la colassale imbécilité de ses mâles, à qui le devrait-elle sinon aux femmes ? Elles vont droit au but parce qu'elles ne sont pas assez sottes pour appliquer la raison aux affaires sérieuses. Notre Arielle ne nous l'a pas caché. Elles détestent d'instinct nos prétentieux petits jeux intellectuels — sauf qu'elles leur savent deux vertus : ils sont aphrodisiaques et c'est toujours ça de pris à l'ennemi. Ensuite ils amusent les petits garçons, et toutes les mamans savent que cela vaut mieux : quand ils s'ennuient, les petits garçons manquent rarement de faire bien pis que de la philosophie.

L'aventure de Suzanne (car c'est ainsi qu'elle ne se nomme pas) est émouvante, mais nous commencerons par celle de son mari Antoine, l'homme du pentalogue. Son deuxième résumé des neuf leçons était ainsi préfacé :

Les résumés ci-dessous ont été rédigés en essayant de mettre en pratique les observations de votre lettre du 22 juin : mes résumés antérieurs étaient *«plus qu'assez exhaustifs mais pas tout à fait assez structurés : le fil directeur qui relie (assez discrètement certes) les leçons l'une à l'autre n'est pas mis en évidence. Certains passages, dont le caractère est accessoire, y prennent une place à l'avant-plan, au détriment de la perspective…»*

1ère leçon (1) :

(A) Tous les humains sont soumis à des contraintes et ouverts à des séductions. Celles qui s'exercent sur le terrain de la sexualité et de la spiritualité sont naturelles tandis que — hormis les tâches nécessaires — elles ne le sont pas sur celui de la socialité. Nous sommes exposés à des déchéances lorsque contraintes et séductions sociales empêchent nos besoins biologiques fondamentaux de s'exprimer.

(B) Pour nous libérer, nous utiliserons d'abord la pensée consciente, puis l'inconscient par des moyens qui mettent en pratique les lois psychologiques. Nous substituerons ainsi peu à peu notre vrai portrait à l'image intérieure déformée que nous voyons de nous-mêmes. Pour cela il sera nécessaire d'abandonner les idées déformantes qui nous semblent être nos biens les plus précieux.

2e leçon

(B) L'orthologique est faite avant tout de bon sens : elle utilise d'abord la logique primaire qui le satisfait toujours. Elle utilise ensuite la logique cruciale. Elle a le pouvoir de nous entraîner pas à pas dans les voies qui convergent vers la satisfaction totale.

(A) Les besoins fondamentaux des humains pourraient être satisfaits s'ils étaient dégagés du terrain social sur lequel règne l'ambivalence.

3e leçon

(A) Utilisées séparement la pensée discursive (savants) et la pensée affective (poètes ou mystiques) sont impuissantes à nous faire comprendre les hommes. Il n'y a qu'un moyen de comprendre tout et TOUS : se comprendre soi-même, écouter en soi la nature humaine, c'est-à-dire dégager notre âme des fatalités psychiques.

(B) La logique cruciale est celle des recoupements multiples qui prouvent la vérité de l'hypothèse première.

4e leçon

(A) Un atavisme n'est dangereux que s'il est inconscient. Pour s'en libérer il faut se prendre soi-même la main dans le sac. La libération des individus est pour l'Homme le sens unique de l'Evolution. Tous ont contribué et nous contribuons tous inconsciemment à cette tâche. Le rôle qui nous échoit aujourd'hui est d'y contribuer consciemment.

(B) En utilisant, comme hypothèse de travail, des théories (acceptées seulement si elles sont satisfaisantes et utiles) l'orthologique bouleverse nos acquisitions culturelles, à l'exception des capitalisations de la science et des résonances au beau. Elle nous montre partout des malfaiteurs inconscients, ce qui serait insupportable si nous n'acquérions en même temps que des ressources naturelles, le pouvoir d'en provoquer l'émergence chez nos semblables.

5e leçon

(B) Les théories servent à voir clair en éclairant les faits.

(A) C'est sur le terrain économique que s'assouvissent à la fois nos pulsions alimentaire, sexuelle et notre volonté de puissance. Ce fait éclaire le véritable contenu des doctrines économiques contemporaines. La raison d'être de la morale est de conduire aux bonnes affaires psychiques.

6e leçon

(A) Pour survivre, les sociétés humaines ont besoin d'une morale. Celle que nous rejetons aujourd'hui a été inventée par des fauves pour dompter d'autres fauves. Il nous faut à présent une morale libératrice : la bonne conscience auto-approbatrice qui nous permettait d'accepter le mal en en tirant un bénéfice ne suffit plus à notre temps. L'ambivalence est le plus précieux des biens que nous avons thésaurisés.

(B) Née de l'instinct d'évolution, la pulsion spirituelle se manifeste, comme toutes les pulsions, par un désir et un besoin : l'amour du vrai et le besoin d'être quelqu'un de vrai malgré tout ce qui concourt à nous en décourager. Ce besoin d'absolu engendre une situation intenable

qui nous contraint à apprendre à penser, puis à évoluer, enfin à découvrir la *bipolarité,* dont l'ambivalence n'est qu'une forme sensible.

7e leçon

(B) L'orthologique est l'ensemble des aptitudes qui émergent en l'Homme lorsque, soustrait à l'atavisme simiesque, il apprend à penser, c'est-à-dire lorsqu'il se rend aux évidences et à leurs implications. Réfléchir devient alors refléter paisiblement le réel.

(A) L'atavisme qui nous mène inconsciemment s'exprime dans nos opinions.

8e leçon

(A) Elargir nos vues en nous encombrant d'autres personnalités que la nôtre n'est pas une libération suffisante. En voulant avoir raison, nous utilisons tous les mêmes artifices. Nous sommes aussi enchaînés à des déterminismes affectifs qui peuvent être nocifs. Nous devons transcender le singe qui est en nous : d'abord se défier de l'instinct de conservation parfois sauveur, d'autres fois paralysant. Puis, lorsque nous sommes libérés de notre atavisme débusqué, favoriser les forces bénéfiques (spiritualité essentielle) cachées aussi dans nos profondeurs.

(B) Une pensée pure ne peut être qu'impersonnelle. Lorsqu'en plus elle est juste, elle devient belle. La thésaurisation, fondée sur des préférences, nous a engendré des opinions ; la capitalisation engendre des savoirs. L'intelligence se mesure à l'aptitude aux choix justes, qui conditionnent la survie. L'outrecuidance, qui substitue la bipolarité à l'ambivalence, exploite l'ego au lieu de la brimer.

9e leçon

(B) Les structures intellectuelles véritables constituent un édifice cohérent fondé sur des axiomes humains enrichis par capitalisation. La biologie y apporte les premières pierres car elle étudie la convergence des forces naturelles (dans cette science «apparu plus tard» veut dire «meilleur»).

(A) La religion et les sciences humaines ont piétiné parce qu'elles n'ont pas su comprendre la double image de l'Homme, et parce qu'à partir d'une moitié de la vérité elles ont procédé par thésaurisation. Ceux qui sont doués pour les méthodologies scientifiques appliquent la capitalisation à des axiomes minuscules. Ils ont obtenu des résultats fantastiques, mais rien — au contraire — ne permet d'affirmer qu'ils soient pour autant supérieurs à ceux qu'ils jugent inférieurs. La thésaurisation a produit des structures intellectuelles fausses, construites avec des liaisons irrationnelles qui se créent chaque fois que nous croyons avoir raison. C'est ainsi que l'âme humaine essentielle ne peut nous faire suivre notre voie d'hommes tant que notre existence est bestiale.

Puis vient un post-scriptum rédigé quatre jours plus tard :

«Les heures et les cigarettes usées pour faire les résumés n'auront pas été inutiles car je viens d'apercevoir combien elles l'auraient été si j'avais vu clair tout de suite. Une idée de mon épouse me taquinait depuis quelque temps : à la lecture des leçons, elle dit toujours — entre

autres choses désagréables — qui me mettaient en colère (car je voulais avoir raison) : «Bah ! ces gens-là disent toujours la même chose !…» Puis j'ai décidé de supposer que ce pourrait être vrai, après tout ! Le résultat est qu'en effet un seul résumé aurait pu être donné, et j'aurais pu aller à la pêche le reste du temps :

(A) Dans tous les domaines, l'être humain n'est encore qu'un singe. En particulier dans le domaine des idées, la thésaurisation nous a conduits à nous tromper et à tromper les autres — simiesquement.

(B) Pour dépasser ce stade (pour devenir vraiment humain) il faut voir et il suffit de voir comment nous pensons, puis d'apprendre à penser juste.

Encore les phrases entre parenthèses auraient pu être supprimées sans nuire au résumé. On aurait pu aller jusqu'à ce résumé suprême :

(A) Aujourd'hui encore : LE SINGE
(B) Aujourd'hui déjà : VERS L'HOMME.

Je suis donc à la fois un Ane et un Bêta, à qui il aura fallu trois livres, neuf leçons, l'assistance de trente-deux chercheurs et la patience de mes proches, au total des milliers d'heures de travail et de patience : tout cela pour en arriver à un A et un B. Deux évidences qui *sautent aux yeux* à présent ! Je suis partagé entre le besoin d'en rire et d'en pleurer. D'en rire, bien sûr, parce que c'est une farce ENORME. D'en pleurer d'émotion parce que c'est une aventure IMMENSE. Au total des milliers d'heures il faudrait ajouter des tonnes de sang et de larmes, des milliers de vies et des millions d'années vécues dans la nuit.Qui disait que tout cela n'est pas émouvant ? Faites-le vite parvenir, celui-là (et les autres, et tous) au point où j'en suis. Qu'ils arrivent eux aussi à réciter enfin leur B-A-BA et même à s'apercevoir — puisque je viens d'étiqueter ces lettres sur mes résumés — que les idées ne sont pas encore tout à fait bien classées, et qu'il faudrait reprendre presque tous les résumés, et surtout les derniers, où les faits sont encore un peu emmêlés…»

Oui il aura fallu tout cela, et une chose en plus : la féminine clairvoyance de Suzanne. Il est archi-vrai que nous rabâchons sempiternellement la même chose — à propos de tout et du reste. Moralité :

VIVE SUZANNE !

PIERRE

Félicitons et remercions Antoine, dont les résumés illustrent bien les mécanismes mentaux qui conduisent à la *vision globale.* Les détails, qui sont les «points» de l'image, lui apportent la diversité et reçoivent d'elle l'unité. Nous «disons toujours la même chose» (constate Suzanne). C'est vrai. Nous montrons toujours la même image : l'image globale qui contrient TOUT. Est-ce à dire que, à ceux qui aperçoivent cette merveilleuse image, les détails deviennent superflus ?

PHILIPPE

Les joies que procure cette vision sont si grandes qu'il est presque impossible de ne pas s'en satisfaire. C'est ce qu'ont toujours fait les visionnaires, les poètes, les mystiques, et c'est pourquoi ils se sont toujours immobilisés, extasiés. Voyant l'image globale sans les détails, ils ne peuvent ni la comprendre, ni l'expliquer, ni la communiquer — sinon par résonance, et aux seuls «résonants».

PIERRE

Les détails sont indispensables à une image globale *intelligée,* mais remarquez combien la réciproque est vraie : l'image, elle aussi, est indispensable à l'intelligence des détails qui la composent, et à leur classification, leur *hiérarchisation.* Ainsi, les résumés d'Antoine se sont accouchés eux-mêmes de leur «moralité» : *il suffit de voir comment nous pensons, puis d'apprendre à penser juste.*

Sur le plan pratique, tel est bien en effet le détail le plus significatif, celui qui domine l'image et fournit sa signification — *temporelle,* pourrait-on dire — à notre cours. Ce nous est une occasion d'inviter nos étudiants à lire, relire et méditer le pèlerinage aux sources de l'épistémologie à la page ? de notre huitième leçon. On s'y est trouvé confronté tout de suite avec les trois questions qui surplombent tous les problèmes de l'humanité :

1. Pourquoi pensons-nous ?
2. Comment pensons-nous ?
3. Que faire pour penser bien ?

Ce sont là, si l'on veut, des détails temporels. Mais je pense que Suzanne elle-même, si elle en prenait connaissance, en admettrait l'importance. Sans doute constaterait-elle aussi que, si nous répétons inlassablement les mêmes choses, nous nous gardons tout autant de nous répéter nous-mêmes que de répéter inutilement les autres.

PHILIPPE

Nous devons à Suzanne les résumés d'Antoine. Quoi qu'elle admette, constate, reconnaisse — ou bien n'admette, ne constate et ne reconnaisse pas — vive Suzanne !

UNE SUPER-REFRACTAIRE

En comptant sur leurs vacances pour donner à nos étudiants l'occasion de revoir le cours à loisir, nous n'avons pas compté sur le climat des vacances, ainsi nommées parce qu'elles entraînent l'évacuation de tous nos soucis. Moins sots que nous, nos étudiants n'ont eu garde de se laisser séduire : ils ont pensé à tout sauf à nous ! Mais il va de soi que les mieux soustraits à notre importunité par le climat des vacances ont été les réfractaires. Or, bien que ses vacances l'aient entraînée je ne sais où — mais je gage que ce fut très loin de nous — notre super- réfractaire Rosalinde a eu la gentillesse de bâcler quelques réponses au questionnaire de la 9e leçon. Nous en avons été tout à fait charmés et suffoqués, remplis d'espoir pour elle et pour nous — et terrorisés ! En voici quelques extraits :

Question 2 : Note 17/20. Cette leçon m'a semblé plus claire que d'habitude, plus

«globale». Lorsqu'on en a terminé la lecture, on a l'impression d'avoir appris quelque chose sur quoi on pourrait disserter. J'ai aimé vos propos sur le conformisme aux valeurs culturelles, votre critique du soi-disant savoir intellectuel qui n'est qu'un échafaudage savant mais vivant du réel ; et sur l'université qui brouille les pistes afin qu'on ne trouve jamais l'origine de nos maux.

Q.4 : *Comment pouvez-vous trouver que les enfants ont le sens de l'abstrait ? Des enquêtes ont prouvé que les enfants ne s'intéressent pas à l'art abstrait, par exemple, mais, au contraire, au figuratif* . (N.B. Cette réponse se rapporte au premier alinéa de la page ? , 9ème leçon)

Q.7 : «Belle morale» : j'ai eu en effet un mot très regrettable, qui me surprend mais ne m'étonne pas car je suis consciente d'avoir subi l'influence de la morale, et même de la morale chrétienne. Je ne le nie pas, et c'est bien contre cela que je me révolte. Si nous n'étions pas, «nous les jeunes», pourris par cette morale, nous ne prendrions pas notre révolte tant à cœur et elle ne serait pas aussi brutale.

Q.8 : Oui. Avant, l'Homme n'était, à mon avis, que singe. Le fait d'avoir montré qu'il est homme aussi complexifie mon idée de l'histoire, et rend plus nette l'explication des révolutions.

PIERRE

Rosalinde, ne l'oublions pas, est une enfant douée. Sans doute faudra-t-il moins que rien pour qu'elle devienne une femme intelligente et bonne. Nous appelons à l'aide les étudiants-professeurs : il s'agit de mettre le doigt sur la plaie en découvrant pourquoi et surtout comment l'Education Nationale s'y est prise pour lui engendrer cet «avis» fantastique que l'Homme n'est que SINGE !! Pour mettre un comble à ses disgrâces, Rosalinde a subi deux ans de Sociologie Officielle à Nanterre, mais cela n'a pu suffire. Que diantre a-t-on pu faire à cette pauvre enfant pour la rendre aveugle *à ce point-là ?* Une partvéritablement angoissante de la réponse à cette question me semble s'étaler dans le texte reproduit en italiques. Etudiants-professeurs, aidez-nous à trouver les mots qui, à travers tant de mélasse, *parviennent* à notre petite Rosalinde !

LE CAS D'ANNABELLE, ou la Femme Quelconque.

PHILIPPE

Si quelconques puissent-elles être, il faut toujours s'attendre à des secousses quand on a affaire aux femmes. A témoin notre Annabelle, ainsi nommée parce qu'il nous faut baptiser IF.438 tout en nous vengeant d'elle : d'où ce terrible prénom ! Ses réponses au 9ème questionnaire s'achèvent sur ces mots : *«Très sincèrement, votre cours me semble fait pour ceux qui, ayant reçu l'enseignement universitaire que vous décriez, sont d'un «haut niveau» intellectuel ! Pour les ignares de mon espèce, la compréhension en est ardue, mais j'aurai l'«outrecuidance» de continuer — si vous voulez bien m'admettre au cycle suivant ! Car, les cancres de service, on les fait redoubler…»* Bref, notre Annabelle n'a pas reçu de formation universitaire. Le «niveau» de notre cours est manifestement trop élevé pour elle. Mais on va voir qu'elle parvient à y glâner de menues choses.

ANNABELLE

J'ai absorbé avec dépit les pages tirées du cours de gestion, moins digestes encore qu'à l'ordinaire dans l'ambiance des vacances ! Les lire à contre-cœur ne m'a facilité la compréhension ni du texte ni de l'image globale du microcosme économique, que j'entrevois ainsi : les patrons sont des sous-ordres de la Machine. Ils poursuivent un seul objectif : la MARGE, et celle-ci détermine leurs actes. Elle leur fait tuer la poule aux d'œufs d'or en détruisant le macroprofit. Et, quand ils parviennent à gagner de l'argent, ils l'investissent là où il rapporte le plus, c'est-à-dire chez des concurrents étrangers mieux placés. Le microcosme économique m'apparaît comme un organisme vivant de plus en plus mal alimenté, obligé (par la Machine) de marcher à un rythme infernal, et qui, pour comble de disgrâce, ne peut s'empêcher de transfuser une bonne part de son sang à des assassins qui attendent le moment propice pour l'achever ! Quelle image ! On ne fait pas mieux dans les films d'épouvante !

PHILIPPE

Le plus épouvantable dans toute cette affaire, ma chère Annabelle, c'est qu'il suffirait de se laisser embobiner pendant huit jours par n'importe quelle faculté où s'enseigne la Sociologie pour devenir incapable de voir aussi clair et de s'exprimer aussi bien. Mais écoutons notre Annabelle faire ses preuves d'historien vraiment ignare à souhait :

ANNABELLE

JEU DE VACANCES : Hélas ! notre maison de vacances ne contient pas de livres d'hitoire. Que faire sans documents et sans structures mnésiques ? C'est tout juste si ISIS et 1789 me rappellent vaguement quelque chose. Pour échapper au martinet, il ne me reste qu'à essayer d'exploiter les vagues relents scolaires qui me tiennent lieu de culture.

Toutes les grandes civilisations de l'antiquité se sont effondrées. Perses, Egyptiens, Grecs, Romains et Byzantins ont connu l'Apogée avec un très grand A, puis la Décadence avec un grand D, et les temps modernes n'ont guère mieux à montrer. Charlemagne, Napoléon et Hitler n'ont réussi que de tristes petits numéros d'imitation. Que s'est-il donc passé ? Qu'est-il arrivé à ces Grands ? On ne peut nier la «grandeur» de leurs intentions ni de leurs réalisations, dont il y a notamment chez les Egyptiens, chez les Grecs, les Byzantins et les Romains, des restes assez beaux qui se visitent assez en ce mois d'aoüt. Et Charlemagne : son école, c'était une bonne idée, mais elle finirait en … Sorbonne ! Bref, exploités par les Singes de l'époque, tous ces succès ont abouti à des *catastrophes !* Mais dans l'histoire, il y a aussi les inventions célèbres, et toutes ont mal fini. Il y en a un — j'ai oublié son nom — qui inventa le feu. C'est si beau, le feu, que les Singes en ont tiré leurs plus «beaux» profits, depuis les bûchers jusqu'aux fours crématoires en passant par le lance-flamme et la bombe au Napal. Il y en a qui, avec des peaux tendues, des arbres creux et du boyau de chat, ont inventé la musique. C'est beau, la musique. Mais les Singes l'ont trouvée exploitable, et des transistors orchestrent jusque sur nos plages une publicité profitable. Il y en a eu qui, en gravant des gribouillis sur la pierre, inventèrent l'écriture. C'est beau, l'écriture. Les Singes ont trouvé ça pratique et commercialisable, d'où PARIS-MATCH et les traités de M.M. Barthélémy-Madaule. Tout cela ne s'est pas fait en un jour, mais on va vite aujourd'hui : les Singes sont bien mieux organisés. Il n'y a pas bien longtemps, dans un petit laboratoire branlant, Marie Curie découvrait le radium. Du radium à Hiroshima…

PHILIPPE

Nous jetons notre Annabelle en pâture à ceux qui se sont crânement réclamés de la déficience de leur culture historique pour nous envoyer aux cent mille diables et prendre soin de ne pas devenir d'éblouissants sociologues ! Les femmes s'étant distinguées par leur ardeur à s'en abstenir, il faut qu'elles nous permettent une question : peut-il se trouver où que l'on veuille une femme *quelconque* (ou n'importe quelle sorte d'homme) qui n'aurait pu en faire autant que notre Annabelle ? Nous le serrons, elle et toutes les femmes mêmement quelconques, sur notre cœur : sitôt qu'elles osent ouvrir *assez* les yeux aux choses qui les entourent pour en apercevoir les grandes lignes sous forme d'*images globales,* elles travaillent à empêcher le Campus de Nanterre et les Presses Universitaires de France de contraindre nos enfants à mentir chaque fois qu'ils ouvrent la bouche et à tricher chaque fois qu'ils posent un acte.

Est-ce tout ? Non, il y a mieux encore : bien qu'imparfaitement consciente (peut-être) de la portée de ce qu'elle faisait, notre Annabelle s'est trouvée respecter la plus fondamentale des règles steinériennes de l'intellection. Elle a *classifié* les fruits des activités humaines en deux catégories: ceux que nous regardons d'un œil favorable et les autres. *«C'est BEAU, la musique, mais on a su en faire du VILAIN. Les MEILLEURES choses ont toujours MAL tourné…»* Cela semble vrai. Mais l'est-ce tout à fait ? Les sonorités qui peuvent s'extraire des boyaux de chat polluent en effet l'atmosphère de nos plages, mais ces bruits nous ont valu Bach, Beethoven, César Franck, Eric Satie et combien d'autres enchantements ? Alors ? Notre Annabelle s'est aventurée sur le terrain où l'on ne tarde jamais à se poser cette sorte de questions. Sur le terrain, en d'autres mots, où il devient *possible* aux humains d'exercer leur intelligence pour distinguer le bon du mauvais et bientôt le vrai du faux. Qui ne serrerait sur son cœur notre Annabelle ?

Or qu'a-t-elle fait ? Sur quel terrain s'est-elle aventurée ? Deux étudiants l'ont fort bien repéré : *«Votre premier cycle se termine en beauté sur une «Théorie des Ensembles Humains» qui, pour l'élégance, n'a rien à envier à votre «Théorie des Ensembles Economiques»,* écrit IM.486. Et IM.456 : *«Vous avez éclairé un "point" si capital qu'une IMAGE GLOBALE DE L'HUMAIN est devenue perceptible. A elle seule, cette neuvième leçon aurait suffi à bouleverser ma vision du monde et de moi-même, donc à* ***faire de moi un autre homme****…»* Oui, c'est sur le terrain de la *globalité,* où tout devient visible et intelligible, que notre Femme Quelconque s'est aventurée. Qui ne serrerait sur son cœur notre Annabelle ?

LES QUESTIONS

PIERRE

Nous soupçonnons nos étudiants de cette année d'avoir eu leurs vacances si enchantées par je ne sais quelles choses que peu se sont souciés de nous poser des questions. A les prendre aux mots qu'ils n'ont pas dits, la plupart seraient prêts dès aujourd'hui a attaquer les matières du deuxième cycle. Nous n'osons les en croire, mais nous nous contenterons de reproduire ici une seule question, intéressante et importante, posée chaque année en termes presque identiques par plusieurs étudiants, tous masculins :

«L'essentiel, dites-vous, est orthogénétique, mais la chose essentielle par excellence, l'*atavisme,* est *simiesque !!* Alors ?»

La parole, évidemment, revient à Bernard.

BERNARD

Nullement : elle revient aux étudiants-professeurs. Je leur signale que Fontenelle, déjà, en était troublé : «Il est dangereux d'être homme», disait-il. Rien, en effet, n'a jamais été si dangereux. Pourquoi ? *(Aux étudiants)* Expliquez, s'il vous plaît, à ceux qui ont posé cette excellente question, les déterminismes en vertu desquels la persistance de nos servitudes animales nous contraint à faire nous-mêmes, *à nos risques et périls,* le reste de la besogne. Ce travail de réflexion sera très profitable à tous ceux qui voudront bien s'y atteler.

PIERRE

Malgré le climat des vacances, plusieurs questions intéressantes et pertinentes nous ont été posées. Nous les citerons dans le prochain «Courrier», d'abord pour donner aux retardataires l'occasion de compléter la liste des questions utiles (ce qui nous permettrait de les sérier), ensuite pour éviter de surcharger cette leçon.

PHILIPPE

Une suggestion d'IM.486 me semble mériter aussi une citation immédiate :

IM.486

Reprenant le souhait d'une de vos étudiantes, je désirerais que vous organisiez un débat public pour confronter vos concepts économiques avec ceux d'un «Maître» comme Alfred SAUVY. Ce serait passionnant et même instructif car, comme beaucoup d'autres sans doute, je ne puis m'empêcher de penser qu'il *doit bien* y avoir des arguments à vous opposer, mais que notre ignorance en cette matière nous empêche de les découvrir. Cela grève votre théorie d'une hypothèque qui m'empêche de m'en régaler de tout cœur.

PHILIPPE

Notre IM.486 n'est en effet pas seul à éprouver ce malaise. Nos habitudes mentales nous asservissent assez pour nous contraindre de penser que Monsieur de la Palice *doit bien* avoir tort quand il s'oppose à elles. Mais un débat public serait en effet si instructif qu'aucun Maître n'aurait garde de consentir à y prendre part. Mais le jour — qui semble proche — où il deviendra possible de les y inviter avec assez d'insistance pour qu'ils ne puissent s'y dérober, l'économie dont nous crevons aura vécu et l'Occident vivra. Ceux qui en douteraient seraient vite édifiés s'ils se trouvaient dans le cas de pouvoir entamer d'homme à homme ou en petit comité, une discussion avec un économiste ou un financier orthodoxes. Mais les Alfred SAUVY savent qu'ils ne peuvent sauver leur crédit qu'en se sauvant, et ils se sauveront tant qu'ils le pourront.

LE CAS D'ARIELLE, ou le Triomphe des Femmes

PHILIPPE

On peut dire ce qu'on veut de l'O.R.T.F., mais il faut être juste : sans ses programmes télévisés, aucun d'entre nous n'aurait pu comprendre et sentir avec autant de force ce qui, il y a près d'un an, se passait dans la tête et dans le cœur d'une Arielle qui n'était pas encore la nôtre. Sans l'O.R.T.F., vous et moi ne pourrions serrer sur nos cœurs cette Arielle d'antan avec un enthousiasme aussi vibrant : nous n'aurions pu entendre l'affrontement «à armes égales» de M. le Ministre des Finances et de M. le Député de Nancy (dit J.J.S.S.) également entêtés de faire, mais chacun à sa façon, le bonheur de tous les Français.

Ces personnes éminentes se sont surpassées à l'occasion d'un grand débat sur le Bonheur. M. le Ministre des Finances eut, entre autres idées géniales, celle de consulter des jeunes enfants. *«Qu'est-ce que le bonheur ?»* demanda-t-il à des garçonnets d'une huitaine d'années. *«Le bonheur ? Heu — c'est quand on est heureux …»* déclarèrent l'un après l'autre ces experts. Et, sachant que ses adversaires politiques y verraient de la duplicité, M. le Ministre des Finances protestait d'avance de la spontanéité de ces jugements. M. le Député de Nancy, lui, faisait chanter en anglais *(«twinkle twinkle little star»* des gosses de riches, afin que nul n'ignore qu'il nous suffit d'être pourris de fric pour que nos enfants deviennent des puits de science et soient donc abrités de tout danger de ressembler en rien à M. le Député de Nancy. Bref, comme chaque fois que s'affrontent à armes égales des personnes éminentes, les dés étaient pipés à en faire mal au nez à un rhinocéros. Chacun plaidant sa propre cause au mépris d'absolument tout (et d'absolument tous les «téléspectateurs»), il ne se vit jamais pareille débauche d'«arguments» alfrédiens.

Mais que faisait notre gentille Arielle pendant tout ce temps-là ? J'ai dans l'idée que la réponse à cette question se trouve dans LES JEUX :

«Pour les femmes, les mots doivent être réservés à l'usage externe. Ils n'ont pas, dans leur monde, les mêmes fonctions que dans le nôtre. Ils véhiculent non la pensée mais l'action, et l'accès des profondeurs de l'âme leur est farouchement interdit. *Ils servent à caresser, à toucher, sentir, faire sentir, AGIR SUR LES ETRES, U N A L A F O I S. Quant aux explications, comment l'amour féminin s'en accommoderait-il ? Notre système nerveux est ainsi organisé que nous ne pouvons penser sans cesser de sentir (2). Et, dans l'amour spiritualisé, c'est encore pis : toujours superficielles, les explications sont donc toujours fausses, toujours sacrilèges».* (Les Jeux de l'Homme et de la Femme, page 78).

Que faisait l'Arielle d'antan pendant que M. le Ministre des Finances et M. le Député de Nancy jouaient aux dés pipés ? Elle leur tenait ce langage :

«Vos petits trucs, M.M. les mâles de notre espèce, m'agacent profondément. J'en ai assez d'être invitée à raisonner intellectuellement. Ces choses odieuses me sont des corvées, des «devoirs» au sens scolaire, vides de toute vie, de toute réalité. La psychanalyse, au moins, s'adresse à des êtres humains, *un à la fois.* Et j'ai vécu des stages de dynamique de groupe où l'on s'aperçoit bien que la réflexion intellectuelle n'est rien auprès du vécu. On a affaire à des personnes vivantes, pas à des abstractions comme le Bonheur. Rien n'est vrai qui ne soit vécu, ressenti». (Cours d'Initiation, pages 4/ ? et 5/ ?).

Que peuvent signifier chez une femme intelligente et instruite (non contente de décrocher son bac de math. élem. suivi de deux ans de math. géné., elle s'est enrichie de connaissances suffisantes pour prendre une part active à des sociodrames et à des exercices de psychanalyse jungienne, qui est exigeante), que peuvent signifier, dis-je, chez une femme aussi évoluée (ou qui, tout au moins, le serait si une évolution *sexuée* avait été possible aux femmes) ces *propos de femelle ?*

Car aucune contestation n'est possible : donner le pas sur la pensée discursive aux sentiments, aux passions, aux émotions brutes, c'est le donner à l'hypothalamus sur le cortex cérébral. C'est donc faire une profession de «foi d'animal» !!

Qu'est-ce à dire ?

Il s'est trouvé une femme pour répondre à cette question un an avant que nous ne la lui posion. Un jour qu'elle reprochait sévèrement à Bernard l'anthropomorphisme puéril de ses propos dans notre 23e leçon (page ?), IF.220 s'est trouvée mettre le doigt sur un des aspects les plus constants des grands fonds de l'inconscient féminin.

La question posée était celle-ci : vous pensez-vous devenue capable de subordonner vos intérêts personnels à ceux de notre espèce ? *«Non»*, répond IF.220, *«mais je crois que c'est parce que je suis une femme. Une femme sera toujours prête à subordonner ses intérêts personnels à ceux d'une personne, mais, pour elle, l'ESPECE N'A PAS GRANDE SIGNIFICATION»*.

En effet, et pour cause : aucune *abstraction* n'a jamais signifié grand chose pour les femmes.

Or l'*espèce* est une abstraction.

Et le *bonheur* en est une autre.

Comment attendrions-nous de nos femmes le bonheur de notre espèce ? Elles ont tant d'autres chats à fouetter que le bonheur de notre espèce — qui, ô malédiction, dépend d'elles — n'a jamais eu pour nos femmes *aucune signification d'aucune sorte !! (A ses collègues)* Mais n'avez-vous perçu, dans les propos de notre Arielle, de certaines nuances qui pourraient être annonciatrices de *la fin d'une mélédiction ?*

PIERRE

Qui sommes-nous, pauvres mâles, pour répondre à cette question ? Posons-la à nos étudiantes et repoussons une fois de plus à la leçon prochaine — nous avons toute la vie devant nous — l'épilogue triomphal du cas de notre Arielle.

Institut Français d'Orthologique

Leçon Dix bis

L'ALTITUDE OPTIMALE

PIERRE

La plupart de nos étudiants ont deviné qu'une prise d'ALTITUDE les attend. En vertu d'un effet de *perspective* familier à tout le monde, il en résulte des points de vue *distants.* Les détails s'étrécissent, s'estompent, cessent de nous dérober la vue de l'image globale dont ils constituent les «points». Par exemple, l'image qui apparaît lorsque les arbres cessent de nous la cacher, est celle de la FORET.

BERNARD

L'image de la forêt — et c'est ici que le bât nous blesse tous — commence par nous dérober la vue des individus qui la composent et la peuplent. Mais elle nous en livre la *vision* et nous les rend intelligibles. La forêt et ses hôtes — dont nous étions jadis — est un des «agrégats d'obéissances» qui constituent et peuplent l'univers, avec une exception presque macrocosmique : Homo sapiens. Homo sapiens désobéit *doublement* à l'ordre universel. Il détruit et consomme la forêt pour *généraliser* sa propre démence. Il la transforme en papier mis à profit par nos mass-média pour contraindre les peuples à la surconsommation. Mais leur pouvoir le plus dangereux est de contraindre les enseignants à former des hommes si bien rompus aux techniques de l'autodestruction qu'il ne reste une «espérance de vie» de plus de vingt ans à aucun organisme thermorégulé.

PHILIPPE

Pour l'amour du Ciel et de la Terre, laissons en paix ces organismes, et même ceux dont le sang est froid quand il fait froid. Nous n'avons plus le temps de penser à eux si nous voulons chérir l'espoir d'être vivants dans 25 ans. Que ceux qui en doutent lisent «La Géhenne» dans le PROMETHEE de Jérôme Deshusses, mais attendent, pour se colleter avec sa vision des jeux de l'homme et de la femme, une analyse critique suivie de la synthèse que la prudence EXIGE.

Au surplus, l'Apocalypse et l'autodestruction semblent avoir été étudiées presque adéquatement dans nos leçons précédentes. Notre cours n'aurait guère besoin d'une *rénovation* pour traiter ces sujets avec une force grandissante. Depuis 1968 nous n'avons cessé d'empiler et de superposer des preuves toujours plus contraignantes, saupoudrées de démonstrations fondées sur un entrelacs toujours plus dense de FAITS toujours mieux avérés et plus facilement observables tous les jours et partout. ET TOUJOURS PLUS VAINEMENT …

Pourquoi ?

Je soupçonne notre Bernard d'avoir mis le doigt sur la plaie en pensant à autre chose :

L'IMAGE DE LA FORÊT COMMENCE PAR NOUS DÉROBER LA VUE DES INDIVIDUS QUI LA COMPOSENT, QUI LA PEUPLENT, QUI SONT SEULS À EXISTER, SEULS À S'INSCRIRE À NOS COURS, SEULS À SE RÉINSCRIRE LORSQUE LE CŒUR OU LA TÊTE LEUR EN DIT. MAIS N'ENTENDENT PAS ÊTRE PERDUS DE VUE ET MOINS ENCORE SE PERDRE VUE EUX-MÊMES POUR LES BEAUX YEUX D'UNE FORÊT QU'ILS SE REFUSENT À REGARDER, DE PEUR, PRÉCISÉMENT, DE S'Y PERDRE…

(Aux étudiants)

Voilà, mes bons enfants, où nous en sommes, prêts à nous arracher les cheveux. Et vous aussi, sauf si vos cheveux sont drus et beaux. Mais ça va s'arranger : le hasard, parce qu'il n'existe pas, ne nous trompe jamais. Il nous a fait parvenir le 9 octobre 1979, au moment précis où ces lignes étaient écrites, les confidences d'un étudiant inconnu. Ecoutons ses premières réponses à nos questionnaires :

IM.1585

Je vous donne un petit signe de vie après un silence total. Beaucoup de choses ont fait que je n'ai pu lire les leçons régulièrement. Je me suis rattrapé cet été. Il serait vain de répondre dans le détail. Mais globalement je puis dire que cela a changé beaucoup ma vision des choses. Mon intention était de vous répondre point par point en bon intellectuel expérimenté. Cette prétention s'est vite désagrégée. J'ai eu le sentiment d'être penaud après chaque leçon. Je n'ai pas tout compris ou «vu». J'ai même l'impression de n'avoir pas saisi grand chose. Toutefois, après chaque lecture, je me sentais bien. Mon moral remontait en flèche. Maintenant j'ai un moral d'acier, inaltérable. Il a bien dû se passer quelque chose pour que j'en arrive là, mais je ne sais pas quoi. J'en suis encore tout surpris. Et je comprends d'un seul coup le «phénomène religieux». Des paroles de l'évangile me reviennent en mémoire et je les comprends, je les ressens. J'ai confiance dans l'avenir. Oui, j'ai confiance en tout. Et depuis que j'ai confiance en la vie, *j'ai l'impression qu'elle me sourit, qu'elle me donne de la chance, qu'elle me porte vers les bons choix…*

J'ai apprécié la démarche d'Ambroise et ses explications, mais suis passé à côté de la 7 bis : «l'amour transcendantal». J'ai besoin de choses concrètes, de méthodes, d'exemples pour avancer. Vos cours et vos livres m'ont souvent agacé par leur côté prometteur, qui renvoie toujours à plus tard et qui délaye en ne donnant qu'au compte-gouttes des faits précis.

Une dernière chose : vous vous placez toujours à l'«altitude» qui donne une vision globale, générale, contemplative. *Mais chacun reste avec ses problèmes concrets, dans sa vie de tous les jours.* Bien sûr, j'ai bon moral mais ce n'est pas pour cela que j'y vois plus clair. J'ai confiance, c'est tout. Que celui qui a franchi le Rubicon me dise, m'explique, ce qu'est l'âme de la femme et comment il faut s'y prendre pour la mettre à nu. Je lui en saurai gré. En attendant, j'espère y arriver pour le bien de ma future compagne et de moi-même. *Mais j'ai vu des «orthos» du 4ème cycle, qui sont tout aussi paumés que moi. J'ai l'impression que beaucoup de vos étudiants vivent l'ortho comme une nouvelle chapelle intellectuelle. Je ne suis pas sûr que cela ait transformé leur vie dans la pratique de leur couple et de leur métier.*

PHILIPPE

Si un homme averti en vaut deux, nous en valons vingt : IM.1585 nous a avertis et éclairés trois fois plutôt qu'une. Il n'est pas insensible à des boniments qui lui revigorent le moral coup sur coup. Il en a pris confiance dans la vie et constate que, déjà, la chance lui sourit. C'est toujours ça de gagné. Cependant, si l'altitude nous vaut des visions réconfortantes, chacun reste face à face avec ses problèmes quotidiens — les femmes et le boulot — et n'y voit pas plus clair pour autant. Plusieurs étudiants font des remarques similaires et mettent presque toujours les femmes à l'avant-plan de leurs soucis. Leurs professions et d'autres préoccupations suivent d'assez loin. Ils se trahissent ainsi d'une chose dont la plupart ne se doutent guère et que fort peu admettent : l'amour est la grande affaire de la vie, et tout le reste vient après. Enfin, plusieurs ont remarqué que les comportements d'un bon nombre de nos anciens étudiants encouragent peu à les imiter. Après s'être armés jusqu'aux dents pendant quatre cycles, ils se sont qualifiés pour faire tourner notre planète à l'endroit, et DISQUALIFIES POUR REPONDRE AUX BESOINS INDIVIDUELS DES HUMAINS. Et notamment aux leurs propres. Ils ont été enfermés dans un dilemme sans issue : *pour s'évader de notre Cisrubiconie natale, il nous faut prendre conscience des réalités transcendantales qui s'éveillent en nous quand nous l'avons quittée…* Débrouillez-vous, mes enfants ! Peut-on s'étonner qu'ils deviennent enragés ? Et peut-on douter de la nécessité de rénover un cours qui enfermait ses élèves dans l'Antichambre de la Transrubiconie sans leur en livrer l'accès ?

Hâtons-nous de les aider à répondre au premier de leurs besoins individuels : celui d'une conjointe ou d'un conjoint façonné sur mesure. Que la guerre des sexes soit déchaînée et fasse rage jusqu'à ce que nous en ayons tous le cœur net !

LA GUERRE DES SEXES
1. Le Coup d'Envoi

PHILIPPE

Il s'est trouvé parmi nos étudiantes une jeune femme baptisée ANNETTE (ci-devant IF.521) pour plaider la cause des «JEUX». Mais il faut reconnaître que, paysans l'un et l'autre, son mari et elle sont des privilégiés. Ils vivent dans l'intimité de la nature et n'ont guère été déformés par les traditions culturelles de l'Occident. Aucun bagage académique plus pesant que le certificat d'études primaires ne les a handicapés. Annette est en même temps une «pièce à conviction» : elle apporte la preuve que l'on peut récolter les richesses disséminées dans ce cours sans être docteur ès-sciences occultes ou non.

ANNETTE

Je ne veux faire de morale à personne, mais j'ai une certaine expérience du Bonheur avec un grand B. Il y a six ans, j'avais épousé un «gros babouin» dans toute sa splendeur, surtout avec sa femme. Moi, je ne valais pas mieux : j'étais un «chien battu». Je croyais vivre mais ne faisais que supporter la vie. Après six ans et demi de vie commune dans la classe paysanne, où les hommes prennent leur femme pour un valet de ferme, une bonne et la «mère des gosses». Aujourd'hui, après trois ans d'orthologique, je puis le dire sans modestie, je suis devenus une

femme. Une vraie femme consciente de son rôle non seulement de mère, mais de maîtresse.

J'ai du mal à reconnaître en moi la jeune fille qui, à 18 ans, ne pensait qu'au boulot pour se distraire et faire plaisir à ses parents. Et l'homme qui m'a permis d'évoluer est encore plus changé. Je ne sais lequel des deux a fait l'autre à son image car je crois que les images étaient identiques. La caricature des couples dits «bons ménages» m'écœure vraiment. Je cite une amie qui passait le réveillon avec son mari : «…que veux-tu qu'on fasse tous les deux ? Comme des cons on est allé se coucher». Sans commentaires. *Nous deux, nous la recherchons continuellement, cette intimité si merveilleuse aux couples d'amants.* Puissent toutes vos étudiantes en arriver là !

P.S. Je ne me souviens pas si j'ai été choquée par LES JEUX, mais je sais avoir eu autant de plaisir et d'empressement à le lire que si c'était un roman d'amour en feuilleton-photos !

2. Un entremets en attendant pire : une étudiante vend la mèche.

PHILIPPE

Sans doute est-ce pour mettre fin à un suspense intolérable aux étudiants qui se trouvent avoir un peu de cœur qu'une jeune étudiante dynamique, AURELIE (IF.954), n'a pu s'empêcher de vendre la mèche lorsqu'elle apprit qu'elle avait allumé la guerre des sexes. Elle a fait éclater sous nos yeux horrifiés le spectacle des choses qui, à l'insu des sexologues les plus savants, se consomment au royaume de la sexualité civilisée. Ce royaume serait-il plus pourri que celui de Danemark au temps où Ophélie pouvait mourir du bonheur douloureux d'être femme ? Ou, tout au contraire, la féminité de cette créature éthérée aurait-elle été plus justement évoquée si Shakespeare avait fait d'Ophélie l'héroïne réaliste d'une «Histoire d'O» ?

AURELIE

Vous voulez un «cahier des charges» ? C'est complètement ridicule. Au nom de quelle motivation un mec s'y conformerait-il? Un mec a la partie si belle qu'il n'a aucune raison de changer. Sauf peut-être pour se faire de lui-même une idée encore plus avantageuse. Et, même s'il y consentait, qui s'y conformerait ? Lui-même ou son personnage ? Je gage que ce serait ce dernier. Non, je crois que le problème doit être posé en sens inverse. Ce qu'il nous faut, à nous nanas, c'est faire réagir le mec de façon qu'il nous donne ce que nous attendons de lui.

PHILIPPE

Après ce préambule, Aurélie procède à une analyse des «JEUX DU MEC ET DE LA NANA». Dans un siècle obsédé par la peur des marchés de dupes, il fallait éliminer fermement un personnage aussi suspect que le prince charmant. Mais, pour être pleinement rassuré, le mieux était, on le comprend, d'exiler l'homme et la femme en même temps.

Lorsqu'une jeune épousée, naguère, rêvait d'amour au soir de ses noces, il arrivait aux princes charmants dont l'âme était quelque peu cynique sur les bords d'expérioriser leur impatience en termes parfois directs : *«Permettez-moi, ma chérie, de dégrafer votre corsage».* Un mec s'adresse à sa nana en mots idéalement dépouillés de faux-semblants : *«Assez de chichis, ma mèche (3). Fais pas l'emmerdeuse. Fous-toi à poil et que ça saute…»* Malgré la

pureté de cet abordage aphrodisiaque, on peut craindre que le problème dont Aurélie se chagrine reste entier : est-ce son mec qui prononce ces mots salubres, ou son personnage ? Enfin, si Aurélie précisait comment les nanas peuvent faire réagir les mecs de façon qu'ils leur donnent ce qu'elles attendent d'eux, il n'en résulterait pas seulement un manuel de stratégie propre à assurer la victoire (écrasante) des nanas dans leur guerre aux mecs : elle aurait rédigé en même temps, agréablement pittoresque sans nul doute, un «cahier des charges»…

Mais, dès à présent, elle a vendu la mèche : la nana ne découvrirait pas le prince charmant dans le mec qu'elle «se tape» même s'il en était une réincarnation garantie sur facture. Et je soupçonne une chose propre à jeter la panique dans le cœur des nanas : celle qui, dans un moment d'inattention, se laisserait aller à aimer un homme serait en danger d'oublier de le «faire réagir» comme il faut. La malheureuse serait exposée à une réversion au type ancestral. Bref à redevenir une femme !!

3. La Voix de la Raison

Il était temps mais c'est chose faite. Une voix autorisée s'est élevée, qui ne saurait manquer de mettre un terme à nos dépravations méridionales en même temps qu'aux rémanences de nos superstitions d'origine religieuses. Un homme d'Etat scandinave a fait entendre la Voix de la Raison. Le Ministre d'un peuple réputé pour sa sagesse, son sang-froid et sa pondération a départagé les adversaires dans la querelle qui, en matière de sexualité, oppose les obscurités du moyen-âge à l'éclairage électrique des temps modernes. Voici, condensés en dix lignes, ses propos, dans un discours immortel, télévisé il y a deux ou trois ans et, grâce au ciel, retransmis en France. Nous ne nous en réjouirons jamais assez :

«Lorsque la sexualité est réprimée, contrariée ou blâmée» disait cet homme de bien, *«elle est une source de désordres, de névroses, de délinquance et même de meurtres. Elle doit être libérée, délivrée de ses tabous, normalisée, désaffectivée. Bref NATURALISEE. Quoi de plus naturel que le commerce sexuel ? Il fournit l'occasion de fonctions physiologiques plus agréables que les autres, et voilà tout ! Mais, aux yeux du puritanisme parfois attardé dans ce siècle, agréable est presque synonyme de coupable ! Loin d'être à la fois sacralisé et pénalisé, le coït doit être favorisé. Il faut l'encourager et lui accorder une publicité au moins égale à celle dont bénéficient la plupart des friandises alimentaires. Que notre peuple soit encouragé et aidé à en jouir librement…»*

Puis, après avoir téléspectacularisé ce ministre et sa théorie, la camera se met en devoir d'en illustrer les applications pratiques. Une aimable famille danoise apparaît sur l'écran, réunie autour d'une table. *«Le sexe, c'est bon»*, déclare le grand-père. Les garçons et leur papa opinent vigoureusement du bonnet. L'aînée des filles extériorise son point de vue en deux mots : *«niam niam»* (ou l'équivalent en langue danoise). Puis le grand-père s'adresse à la cadette : *«Tu as déjà 14 ans, Karen. Pourquoi n'as-tu pas goûté au sexe ?» — «Elle y a goûté»*, répond sa maman : *«pas plus tard qu'avant-hier, Knud a passé la nuit dans sa chambre». — «Tu ne trouves pas que le sexe, c'est bon?»* lui demande le grand-père. Mais, restée timide, Karen répond d'une petite moue que M. le Ministre de la Pornographie semble n'avoir pas entendue : *«Ne sentez-vous pas, bande d'imbéciles et de brutes»*, disait la petite moue de Karen, *«que*

vous VULGARISEZ une chose dont la signification est UNIQUE ?…»

4. L'Amour Communautaire, Autogestionnaire, Non Possessif

Une de nos étudiantes, IF.845, qui fait sa première année de médecine, nous a remis en mémoire la théorie de M. le Ministre danois de la Pornographie Gratuite et Obligatoire. Pensant qu'une prise de conscience de quelques faits rapportés dans LES JEUX pourrait être utile, nous l'avions priée de nous faire part de ses réactions à cette lecture. En voici un extrait :

IF.845

Messieurs les grands-papas,

Je viens de lire LES JEUX. Ce livre m'a envoyé quelques délicates images qui ont été loin de me gratifier. Je constate que j'ai toujours suivi des voies très différentes. Je me suis reconnue dans la femme vierge, dans la putain et dans l'incomprise. J'ai l'impression d'avoir mis un peu d'ordre dans mes idées mais tout reste au niveau des mots. Je commence néanmoins à entrevoir mes erreurs : je m'identifiais à l'homme et me comparais à lui. Ce doit être ce qui provoque mon agressivité car je ne puis l'égaler ! C'est de cela que je ne puis sortir. Ayant perdu ma mère très jeune, j'ai été élevée par mon père. Je n'ai pas connu l'image maternelle et je n'ai jamais recherché que la compagnie des hommes. Après la vie familiale, vint la vie communautaire — évolution presque inévitable et qui fut un désastre. Voici une phrase typique des propos qu'échangeaient les garçons et les filles : *Tu es toi, je suis moi. Si tu as envie de faire l'amour, tant mieux, sinon tant pis.*

PHILIPPE

Bravo ! Il faut que M. le Ministre de la Pornographie fasse graver cette formule en lettres d'or sur sa cheminée, mais légèrement retouchée : «copuler» doit remplacer les mots «faire l'amour» qui pourraient égarer les partenaires bien que, d'entrée de jeu, l'amour ait été salubrement banni de ces exercices : tu es toi, je suis moi. La séparation des âmes est assurée bien que, à certains moments, celle des corps ne puisse être obtenue et ressentie que subjectivement.

BERNARD

Hélas ! M. le Ministre de la Pornographie et les jeunes gens qui se sont laissés séduire à ses théories ont oublié plusieurs choses. L'une d'elle est que les sorciers et les alchimistes n'ont jamais découvert de substances aphrodisiaques. Nos pharmacologues non plus, et les humains sont restés dépendre de stimuli subjectifs. De plus, il a toujours suffi de prétendre à exacerber le désir sexuel pour l'éteindre. Trop répétés tous les stimuli perdent leurs pouvoirs. Une cheville féminine entre-aperçue mettait nos pères en émoi, mais nos plages proposent vainement à la convoitise des mâles de vastes quantités de chair féminine bronzée à point et dénudée à souhait. Les stimuli vendus aux Danois dans leurs sex-shops font pis encore : ils deviennent très vite *anaphrodisiaques.* Ainsi, loin de «naturaliser» la sexualité de ses concitoyens, leur ministre, qui n'a certainement jamais observé les cérémonies prénuptiales chez les animaux, la leur a *dénaturée !* Il leur en a ôté les joies et le goût.

Le seul aphrodisiaque naturel est l'amour. Il échappe à l'accoutumance et à la lassitude

par une raison dont le caractère est mécanique ! Il stimule et inhibe en même temps et ne *déséquilibre pas.* Il ne provoque ni tensions ni détentes soudaines, ni pressions suivies de dépressions. L'amour engendre aux amants des désirs aussi ardents, sinon plus, que les fantasmes exploités par ceux qui cherchent dans la violence de leurs *sensations* les secrets et les fins de la sexualité. L'amour, qui engendre la TENDRESSE, inhibe et exclut toute violence. Les amants qui s'aiment d'«amour tendre» ne sont pas seulement inhibés, impuissants à s'entre-violer : ils peuvent trouver de la joie à se refuser, *par amour,* toute «gratification sensorielle» plutôt que l'obtenir aux dépens de l'être aimé : la fidélité d'Héloïse à son Abélard émasculé lui a valu plus de joies et de bonheur qu'aucun Don Juan ou Messaline n'en a connu.

Tout autre est le cas des animaux dont la vie sexuelle est réglée dans ses moindres détails par des déterminismes précis, olfactifs dans la majorité des cas.

«Who shall bespeak the noselessness of Man ?» (Qui chantera l'absence d'odorat chez l'Homme ?) demandait G.K. Chesterton. La perfection des mœurs sexuelles d'un papillon de nuit, le bombyx du mûrier, chante cette louange et nous contraint à chanter celle d'un homme qui n'avait vraiment pas d'odorat : M. le Ministre de la Pornographie ! La sensibilité de l'odorat du Bombyx lui permet de repérer sa femelle à des distances fantastiques. Il suffit que lui parvienne, portée par le vent, une seule molécule de l'odeur de sa femelle, non pour qu'il la reconnaisse : il ne la «connaît» pas et n'a aucune «idée» de ce qui lui arrive, mais pour qu'il *fasse* son métier de mâle ! Il s'envole dans la bonne direction, rejoint sa femelle, la féconde, le tout en vertu des ordres transmis par son odorat à ses organes neuro-moteurs. Puis il meurt sans s'être aperçu de rien.

Mais parce qu'ils n'ont pas d'odorat, M.M. les Ministres de la Pornographie ont joui du droit à l'erreur, c'est-à-dire du début de la liberté. Il leur a été permis de tenter l'exploitation — même commerciale — de l'érotisme. Et les «érotoxicomanes» victimes de cette machine à *isoler* les humains — tu es toi, je suis moi — ne sont pas *menés par le bout du nez :* ils jouissent, parce qu'ils n'ont pas d'odorat, du droit de s'apercevoir que ça ne colle pas ! Le culte d'un érotisme qui tue le désir est une drogue dont les effets sont plus pathogènes que ceux du puritanisme. Il est moins malsain et moins douloureux de souffrir de frustration que de l'insensibilité des schizophrènes.

C'est à la sueur de leur front et au prix de leurs larmes que, parce qu'ils n'ont guère de nez, les hommes peuvent apprendre à devenir humains. Qui chantera l'absence d'odorat chez les hommes ?

AUCUNE CHANSON D'AMOUR N'A CHANTÉ NI NE CHANTERA AUTRE CHOSE TANT QU'IL S'EN CHANTERA.

PHILIPPE *(Aux étudiants)*

N'en veuillez pas à Bernard : les biologistes sont victimes d'un besoin de faire chanter leur monde. Mais, loin d'être obligés de marcher dans leurs combines, vous êtes invités à réagir vigoureusement. Il ne vous été offert aujourd'hui que de menus hors-d'œuvres en guise d'entrées en matière dans la Guerre des Sexes. Les carnages qui suivront tireront au clair la «grande affaire de notre vie» — et les moyens d'en faire une bonne affaire — si vous y prenez part avec toute la férocité qui est dans vos cœurs. Les femmes n'y manqueront pas : depuis

qu'on les a émancipées et invitées à déverser leurs «légitimes revendications» dans le super mass-médium qu'est la télévision, elles ont été les dindes d'une farce assez grosse pour en avoir gros sur le cœur. Le moment de s'en soulager est venu pour nos étudiantes : elles ont plus qu'assez de moyens pour obtenir des mâles, non pas, comme veut Aurélie, ce qu'elles attendent d'eux, mais ce qu'ILS attendent d'ELLES : une symbiose sexuelle.

Mais le cas des pauvres mâles est scandaleux. Ils semblent déconfits. On croirait qu'ils ont peur des femmes et n'osent les regarder dans les yeux. Nous, on est fait d'une autre pâte. On leur a dit comme elles doivent *faire* et comme elles doivent *être* pour nous faire pleurer de tendresse et hurler de plaisir tout en pensant à autre chose. *(Aux étudiants)* A votre tour : par l'amour d'elles, dites leur-z-y comme il faut qu'elles *fassent* et qu'elles *soient !*

Annexe à la dixième leçon

DISCOURS DE L'HEBEPHRENIE

PHILIPPE

Faute de temps, nous n'avons pu épingler à notre neuvième leçon la gentille petite lettre que nous nous proposions d'écrire à une gentille petite hébéphrène, l'étudiante IF.569. Pour l'impressionner, nous pensions la baptiser ARTEMISE et solenniser ainsi le verte engueulade dont elle avait un besoin d'autant plus manifeste qu'elle ne l'avait aucunement méritée. Qu'on en juge : elle «faisait Psycho» au sein d'une Faculté anxieuse (comme toutes nos Facultés) de procurer à ses étudiants de beaux débouchés professionnels et, pis encore, capables ça et là de leur en ouvrir d'admirables. Munie d'un beau diplôme de psychologue patentée, notre Artémise pourrait caresser l'ambition de se voir embauchée par quelque fabricant de cosmétiques rompu comme tous ses frères aux glorieuses pratiques du «marketing» à l'américaine, et de se voir confier la glorieuse mission de sonder, porte après porte, le cœur des ménagères : *Permettez-moi, Madame, une question : si vous usiez de pâte épilatoire, la voudriez-vous parfumée à la noisette, au cachou, ou à l'huile de merlan ?…»*

Hélas ! cette LETTRE A UNE HEBEPHRENE ne sera jamais écrite. La solennité de l'occasion exige désormais un intitulé tout plein de dignité, et ce ne saurait être une moindre personne que Descartes qu'il nous faut imiter pour échapper au risque de montrer ce qu'il y a au fond de nos cœurs. Si nous les avions laissé parler, ce «Discours» aurait été : «ENGUEULADE AIGRE AUX HEBEPHRENES».

HUBERT

Je ne doute pas, mon cher Philippe, que nos étudiants se foutent bien de ce qu'il y a au fond de vos cœurs. Mais il peut s'en trouver qu'intrigue votre «hébéphrénie». Pourquoi ne pas commencer par une définition ?

PHILIPPE

Hébéphrénie est un mot trop riche pour se suffire d'une définition. Il faut se soucier de ce que *peut* vouloir dire un mot aussi manifestement scientifique, c'est-à-dire aussi digne d'être dégusté à loisir. Nous devons saisir cette occasion pour tenter d'instiller à nos étudiants un amour-passion pour les mots à la fois limpides, colorés, imagés, poétiques, et souvent bourrés d'un humour voulu ou non qui composent l'étonnant vocabulaire de M.M. les savants. Mais, pour apprécier pleinement sa saveur, il faut observer la fabrication de vacables qui doivent presque tout aux idiosyncrasies *disciplinées* de leurs auteurs. Ceux-ci sont tenus d'emprunter leurs mots au grec ou au latin par deux raisons évidentes : mortes, ces langues n'évoluent plus. Leurs mots ne se déforment et ne se corrompent pas . Et, enseignées dans le monde entier, elles internationalisent le vocabulaire scientifique.

Assistons à la naissance d'un mot scientifique devenu banal à souhait. Un beau matin, un monsieur (nommé BELL) se trouve inventer un moyen de reproduire à distance des ondes sonores, et son âme se trouve être celle d'un poète. Voilà pourquoi lorsque vous décrochez

votre écouteur, c'est une *voix lointaine* que vous entendez : *têle* = loin et *phônè* = voix. Pouvait-on dire plus joliment ? D'autres inventeurs se sont accouchés de mots moins charmants, mais toujours aussi limpides. *Vélocipède* par exemple. Même ceux qui ignorent *velox* ont entendu parler de vélocité. Et, même si aucun professeur ne leur a cassé les pieds pour leur enfoncer sous le crâne la déclinaison de *pes* — génitif *pedis,* la plupart comptent «pédicure» et «pédestre» au nombre de leurs connaissances. «Instrument-pour-aller-vite-avec-ses pieds» dit ce qu'il veut dire. Mais ce mot est si disgracieux que son raccourci *vélo* tend lui-même à céder la place à un mot poétique dérivé de *kuklos* : cercle. La «bikuklette» est au lourd tricycle (trois cercles) ce qu'une créature de rêve qui s'appellerait PIERRETE est à un vilain barbu comme notre PIERRE. Prenons garde, cependant : profitant de l'inattention des linguistes, l'abominable «motokuklette» a froidement hérité cette féminité de la bicyclette. Il importe de ne pas se laisser faire : n'appelons jamais que *moto* cet engin infect.

En plus de leur limpidité, les mots scientifiques ont un caractère qui lesrend irrésistiblement attrayants : ils sont *fabriqués* et nous invitent à nous poser cette question : que diable a pu vouloir dire l'olibrius qui a inventé un mot aussi parfait qu'*hébéphrénie ?* Les hommes de métier eux-mêmes semblent ne l'utiliser jamais et, à ma connaissance, personne n'en connaît la signification un chameau de fille que je me trouve avoir pour nièce. Elle «faisait Psycho» à la Sorbonne il y a quelques années, et le trait le plus fâcheux de sa personnalité est sa tendance constante à se payer ma fiole :

— Vous qui savez tout, mon bon oncle, dites-moi ce qu'est l'hébéphrénie.

— Je n'en sais foutre rien ! Dans quels bas-fonds as-tu pêché ce mot répugnant ?

— C'est l'un des premiers que la Sorbonne m'ait enseignés. C'est, paraït-il, un truc dans le genre de schizophrénie, mais un ou deux crans au-dessous .

(Aux étudiants)

Et voilà tout ! Vous en avez aussi long que moi : l'hébéphrénie est un truc dans le genre de la schizophrénie, mais un ou deux crans au-dessous. Nous avons le champ libre. Le canevas est vierge, il s'agit de le broder, et il y a longtemps que cela me chatouillait. Aussi mon sang n'a fait qu'un tour lorsque notre Artémise s'est employée à extérioriser une hébéphrénie si caractérisée qu'aucun doute n'était possible : nous avions affaire à une hébéphrène hébéphrénique à cent pour cent. Tout aussitôt, l'âme de père de ce mot (ce dut être M. le Docteur-Professeur NIMBUS) est devenue aussi limpide que sa démarche le jour où il forgea un vocable destiné à faire le tour de notre planète en un clin d'œil. D'un jour à l'autre, on entendra à chaque coin de rue du monde entier (chaque fois qu'il se trouvera une fille pour articuler quelque dérubiconnerie) des exclamations comme celle-ci : *«Viens ici qu'on t'embrasse, mon adorable Bébéphrène !…»* Et, rosissant d'émoi, on verra la petite Hotense se blottir sur le sein mâle de son Jules. Quant à ce qu'aurait répondu, en pareil cas, la tendre Héloïse pâmée dans les bras d'Abélard, il est beaucoup mieux de n'y pas penser si l'on veut garder son sang-froid.

Malgré quoi la pauvre Artémise ne recevra jamais sa lettre d'engueulade : un vilain barbu lui aura arraché le beau rôle — les Anglais disent «stolen the show» = volé le spectacle. Ecoutez quelques réponses d'IM.560 (nous le baptisons ATHANASE en religion orthologique) à notre neuvième questionnaire :

(a) Regrettez-vous de vous être inscrit à ce cours ? Non. En m'y inscrivant, j'ai fait une sorte de pari et j'étais prêt à jouer le jeu honnêtement. Si j'abandonnais, ce serait maintenant, mais cela me serait impossible : le chemin parcouru est irréversible.

(b) Le regretteriez-vous s'il prenait fin aujourd'hui ? Evidemment ! Quand on s'embarque pour une croisière extraordinaire, qui ne regretterait que le bateau tombe en panne dès la première escale ?

2. Je ne suis pas d'accord sur l'emploi de mots compliqués et inutiles tels hébéphrène : autant il me semble préférable d'utiliser le vocabulaire simple, courant et précis qui est un outil efficace pour l'expression de la pensée, autant je suis hostile à l'emploi de mots qui sont des obstacles inutiles pour le lecteur qui peut bien s'en passer. Un mot comme phototropisme peut être expliqué en une minute à un élève de sixième. Il décrit un phénomène bien réel et se trouve dans tous les Larousse. Par contre, bien que j'aie fait cinq ans de Grec, je suis incapable de trouver la signification de hébéphrène sans un dictionnaire grec. Je ne vois pas pourquoi je perdrais mon temps avec un mot qui veut dire «esprit obtus» . «Lettre à un imbécile» serait peut-être moins littéraire, mais tout le monde comprendrait, sauf évidemment celui à qui elle s'adresse, et qui sera peut-être moi.

3. Vous voulez une phrase obscure ? Vous allez être servis : «Ainsi, les positions sont inversées : la «libre-pensée» est désormais l'apanage de ceux qui, n'ayant jamais appris à penser, ne se doutent pas de la sévérité des disciplines auxquelles est soumis quiconque veut faire un seul pas dans les voies où la pensée, devenue démarche intellectuelle, s'affranchit des fatalités qui, hier encore, pesaient sur notre espèce (Rubicon, page 73). Traduction libre : les libres-penseurs ne savent pas dans quelle galère ils s'embarquent !

PHILIPPE

Non, ce n'est pas à notre Athanase qu'était destinée la «Lettre à une Hébéphrène» : c'est à Artémise. Ecoutons deux de ses réponses au 7ème questionnaire :

ARTEMISE

1. Comme Rosalinde, je commençais moi aussi à penser que ce cours «sent trop le curé». Pierre aurait, dites-vous, déclaré qu'en matière de spiritualité, l'Eglise est plus révoltante que la GENERAL MOTORS !! Tout comme à Rosalinde, ce passage m'a échappé. Où l'avez-vous caché ?

2. Dans la 7e leçon, j'ai lu et relu sans résultat le chapitre intitulé «Le cas d'Arielle» (pp. 7/ ? _ ?). Je comprends par morceaux mais n'arrive pas à les relier. Et je ne puis répondre à la question : «Se pourrait-il que CE soit vrai ? A quoi se rapporte le mot «ce» ?

PHILIPPE

La phrase incriminée était celle-ci : *«…les deux sexes exerceraient leurs ravages sur le terrain que chacun s'est choisi pour prolonger l'infantilité de notre espèce en faisant durer l'animalité des humains. Se pourrait-il, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, se pourrait-il que ce soit vrai ?…» (Aux étudiants)* C'est inutilement que vous vous frotteriez les yeux : vous avez bien lu. Notre Artémise ne voit pas à quoi se rapporte le mot «ce» dans cette

phrase !! La conclusion qui vous semble s'imposer est que la malheureuse est idiote au sens que Littré attribue à ce mot «dépourvue d'intelligence». Ou, si vous préférez le vocabulaire de notre Athanase, que nous avons affaire à une imbécile, c'est-à-dire, selon Littré, à une faible d'esprit, une incapable. Or il n'y eut jamais de diagnostic plus faux : certaines de ses réponses et une analyse graphologique attestent tout le contraire. Alors ? Nous allions donner notre langue au chat lorsque la lumière fit explosion : notre Artémise devait être une hébéphrène hébéphrénique à cent pour cent. Du même coup la géniale expression de M. le Docteur-Professeur NIMBUS se chargeait de sa glorieuse signification et nous étions tous contents : nous allions pouvoir, la bouche en cœur, le cœur dilaté et la conscience bien aise, nous mettre en devoir d'écrire une gentille petite lettre à une délicieuse petite hébéphrène. Nous jouirions en même temps d'une récompense bien méritée : le sentiment du devoir accompli. Notre Artémise pourrait se dévêtir de son hébéphrénie comme un serpent de sa peau et nos étudiants s'enrichiraient d'un mot magnifique, d'un mot d'une utilité quotidienne. Nous étions donc, on le comprend, contents, contents, contents !

Mais notre Athanase ne l'entend pas de cette oreille : *«Dites-lui-z-y qu'elle est idiote. C'est moins littéraire mais tout le monde comprendra…»* Rien, en effet, n'aurait été plus simple, mais c'eût été faire bon marché des mérites du Prof. NIMBUS et personne n'aurait compris le cas de notre Artémise. N'oublions pas le *«rêve de tout savant digne de ce nom et même de ceux qui n'en sont pas très dignes : donner son nom à quelque chose, serait-ce à la plus épouvantable des maladies»* (Rubicon, p.208). Mais c'est bougrement difficile dans un monde aussi concurrencé que celui de la science. Il faut avoir découvert quelque chose ou, tout au moins, le croire et le faire croire aux autres : c'est arrivé parfois mais pas souvent. *(Aux étudiants)* N'y comptez pas trop si, ayant choisi une carrière scientifique, votre objectif est la gloire. Ce dont rêvait le Prof. NIMBUS quand il forgea «hébéphrénie», c'est que les professionnels de la psychologie adopteraient ce mot et — qui sait ? — appelleraient «maladie de Nimbus» le complexus pathologique qu'il avait (ou croyait avoir) été le premier à observer. Aurait-il pu caresser cet espoir si le syndrome décrit dans ses communications à une ou à plusieurs sociétés savantes avait été celui de l'imbécillité pure et simple? Hélas ! nous ne sommes plus aux temps bénis où il suffisait de se pencher sur un microscope pour donner son nom au bacille de Koch, ni de regarder un crétin à l'œil nu pour en faire sa propriété exclusive. On peut être assuré que, lorsqu'il eut (ou crut avoir) repéré un crétin bien à lui, notre ami NIMBUS se donna plus de peine pour lui trouver (en grec) un nom digne de NIMBUS qu'aucun jeune ménage n'en prit pour baptiser Amédée son premier fils. C'est pourquoi les mots scientifiques sont si souvent attendrissants. Sans doute fut-ce après neuf mois d'une gestation laborieuse que le pauvre NIMBUS s'accoucha de sa fille Hébéphrénie. Mais cette histoire ne prend pas fin à ce moment : rien ne s'arrête jamais. Hébéphrénie rebondit. Ma nièce se paye ma fiole. Puis surgit notre Artémise qui fait exploser la lumière sous nos crânes. Nous servons toute chaude l'hébéphrénie à nos étudiants à titre d'exemple de mot scientifique accessible à des gens qui *n'ont à perdre aucun latin et moins de grec.* Puis c'est le tour de notre Athanase : *«De quoi ? De quoi ? Il m'a fallu un dictionnaire grec pour découvrir que cette … littérature (sic) veut dire «esprit obtus» !!…»* Quel effroyable quiproquo ! C'est certes ce que *dit* en grec ce mot-là, mais ce ne saurait être en aucun cas ce que NIMBUS a voulu dire, et c'est pourquoi nous avons invité nos étudiants à essayer de découvrir le sens des mots scientifiques en se livrant à un jeu propre à divertir ceux qui ont appris à y jouer pour leur arracher leurs secrets sans nul recours au grec. Dans le cas présent, le mot *français* «hébété»

commence à lui tout seul à y pourvoir : un homme hébété n'est pas toujours un imbécile.

Pour nous régaler d'un petit coup de joli français, consultons l'irremplaçable Littré : *«La grossièreté des appétits du cochon,* nous y apprend Buffon, *dépend de l'hébétation des sens du goût et du toucher».* Il est douteux que NIMBUS ait eu en vue les appétits du cochon quand il baptisa le cas de notre Artémise. Mais, un peu plus loin, ROLLIN nous apprend que *«outre sa laideur, Socrate avait dans sa physionomie quelque chose d'hébété et de STUPIDE».* Diable ! Socrate n'a jamais été taxé d'imbécillité. Il me semble que notre petit jeu se réchauffe. Nous ne «brûlons» pas encore, mais c'est le dégel. Notre bonheur se cacherait-il dans le mot STUPIDE ? Avant d'y aller voir, il faut citer Mme de Sévigné : *«Le remède est de s'hébéter, de ne point penser».* C'est sans nul doute dans l'intention de confondre l'I.F.O. que cette garce a écrit ces mots : le verbe *hebetare* (rendre stupide) existe bel et bien en français. Mea grandissima culpa ! Malgré quoi je doute que nos pères aient été prévoyants des prouesses de l'Education Nationale et de celles de PAVLOV : tout comme les Romains, ils savaient « rendre stupide » par des moyens plus rapides. Mais qu'est-ce que rendre stupide ? Appelons Littré à notre rescousse. Pour lui, STUPEUR est un terme de médecine qui désigne une diminution des facultés intellectuelles accompagnée d'un air d'étonnement ou d'indifférence. Et, terme de médecine lui aussi, STUPEFIER veut dire «SUSPENDRE le sentiment». Ma main au feu que, cette fois, nous brûlons : c'est une SUSPENSION (pathologique) des facultés mentales que NIMBUS devait avoir en tête. Bref une maladie qu'il faut soigner et qu'on peut espérer de guérir. Mais que veut dire le mot STUPIDE ? A nous Littré : 1. frappé de stupeur. *«Il n'est point d'hommes si hébétés et si stupides, sans excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles et d'en composer un discours».* (DESCARTES, Discours de la Méthode, V.9). 2. Se dit par extension d'un esprit lourd.

C'est donc par extension, par analogie approximative, qu'on peut dire stupide quand on veut dire imbécile. Les comportements d'un homme frappé de stupeur se prêtent parfois à cette équivoque. Mais notre Athanase s'est rendu coupable d'un crime de lèse-Nimbus : ce professeur n'est pas soupçonnable d'avoir voulu, après neuf mois de gestation douloureuse, que l'I.F.O. intitule «LETTRE A UN IMBECILE» sa docte dissertation. Pareille idée, d'ailleurs, ne serait jamais venue aux Romains ni à nos arrière grands-pères. Le plus usuel des moyens primitifs dont on usait en ces temps héroïques pour *rendre stupide* — un grand coup de matraque sur la tête (4) — se prêtait peu à cette confusion : le sujet ainsi traité était privé de ses moyens verbaux et on ne pouvait extérioriser la loquacité caractéristique des pires imbéciles. Confondre stupidité et imbécillité est plus excusable aujourd'hui : les moyens de rendre stupide mis au point par l'Education Nationale sont désormais si raffinés que, pour identifier la stupidité — et nullement l'imbécillité — dans la loquacité torrentielle fréquente chez les infortunés dont l'*intellect* (au lieu de la tête) a été matraqué par nos universités, il a fallu au Prof. NIMBUS la pénétration diabolique de son coup d'œil de clinicien. Et il lui aura fallu toute la finesse de son sens du mot juste pour déclarer *hébéphrène,* c'est-à-dire atteinte d'une maladie mentale désormais *guérissable,* notre gentille Artémise. Notre diagnostic d'hébéphrénie était fondé sur des indices nombreux, aisément observables, et rebelles à toute autre interprétation.

MEDICUS

Mais encore ? Quels sont les symptômes de l'«hébéphrénie» dans l'acception osée et *inautorisée* — en qualité de psychiatre, je dois insister sur ce point — que vous prêtez à ce mot ?

PHILIPPE

Tous ceux qui dénotent l'état hébété de l'homme matraqué ou pris de boisson. Je schématise ce syndrome : sombré dans un coma alcoolique, un bon poivrot de vaudeville se réveille dans l'ambiance austère d'une chambre d'hopital. Son regard tombe sur un portrait d'Ambroise Paré, qu'il prend pour une Madone. — *«Merde ! Me v'là chez les curés !…»* Après quoi il n'en démord plus quoi qu'on lui dise ou quoi qu'on lui montre. Il est fin prêt pour jouer son rôle de bon poivrot dans un vaudeville. C'est, mot pour mot, ce qu'a fait notre Artémise. Prendre les contenus de ce cours pour des histoires de curés exige plus de flou dans l'aperception qu'il ne faut de vapeurs d'alcool dans la vision pour confondre Ambroise Paré avec la Vierge. Mais, n'en pas démordre lorsque PIERRE, le plus curéiforme de nos complices, déclare que la spiritualité de l'Eglise est plus révoltante que celle de GENERAL MOTORS, c'est — *pour une fille intelligente* — distancer joliment le plus vaudevillesque des poivrots : c'est extérioriser des signes non-équivoques d'«hébéphrénie-maladie de-Nimbus». Aucun doute n'est permis : la pauvre enfant a été matraquée, mais qu'on ne s'en alarme pas : sitôt identifiée, l'hébéphrénie guérit vite.

Mais c'est à un niveau tout autre qu'une hébéphrénie bien plus dangereuse s'est manifestée chez notre Athanase. Dès sa première réponse au 9e questionnaire, il se classe parmi ceux qu'il faut soupçonner d'une tendance à l'inattention. La question était : (a) Regrettez-vous de vous être inscrit à ce cours ? (b) Le regretteriez-vous S'il prenait fin avec la 9e leçon ? *«Evidemment !»* répond Athanase à une question tout autre qu'il s'est posée à lui-même : «regretteriez-vous QUE ce cours s'arrête aujourd'hui» au lieu de «regretteriez-vous de vous y être inscrit S'IL s'arrêtait…». C'est pourquoi, tout en attestant une tendance à l'inattention, sa réponse n'a pu éclairer qu'un tout autre aspect de sa personnalité.

Mais c'est lorsqu'il s'en prend à l'Hébéphrénie qu'Anathase extériorise des symptômes sûrs de cette maladie. Il désapprouve l'emploi de mots compliqués et inutiles tels «hébéphrène». Compliqué ? Nullement : «esprit obtus» est moins compliqué, plus clair, plus approprié que, par exemple, «tendu au-dessous», comme *dit,* mais ne veut aucunement dire, un mot dont Athanase se sert assurément : *hypothénuse.* Sans doute serait-il surpris qu'un professeur de lettres le dise «obstacle inutile». Il ajoute qu'un mot comme phototropisme peut s'expliquer en une minute à un élève de sixième, et qu'il désigne un phénomène bien réel. Assurément, mais l'hébéphrénie est un phénomène tout aussi réel, qui peut être beaucoup plus important, et il peut s'expliquer en cinq secondes à n'importe qui : *«maladie mentale qui HEBETE (trouble l'esprit) à la manière d'un excès de boissons alcooliques».* Y a-t-il au monde quelqu'un qui ne comprendrait ? Quant à déclarer inutile un mot dont on ignore le sens, je doute que le plus littéraire des hommes de lettres — et Dieu sait si ces gens-là se permettent à peu près tout — l'oserait. Puis, nouvel indice qui ne trompe pas, Athanase n'en démord pas. Il a beau lire qu'il ne faut ni latin ni grec pour comprendre hébéphrène puisque *hébété* y suffit. Rien n'y fait : ce mot, pour lui, *dit et dès lors veut dire* «esprit obtus». Il a beau savoir que les mots scientifiques veulent rarement dire ce qu'ils disent — le mot atome, par exemple, dit «pas coupé» mais il veut dire «insécable» — notre Athanase n'en démord pas . Il a beau savoir que

l'orthologique fournit des moyens de simplifier tout, qu'elle est donc peu soupçonnable de rien compliquer *inutilement.* Ainsi, dans le Rubicon, l'aventure de Le Verrier est résumée en dix mots : «montrant du doigt un coin du ciel, il déclara : *«Médor doit être là !…»* En quelques lignes, la prodigieuse aventure de Mendéléev — la découverte des «mots-croisés» — est mise à la portée de lecteurs qui ignorent tout de la chimie, mais rien n'y fait : Athanase n'en démord toujours pas. Notre Athanase est la proie d'une sorte d'ivresse.

Pourquoi ? Quelle étrange mouche l'a piqué ?

Avant d'essayer de l'identifier, nous devons remercier chaleureusement Athanase : pour la première fois depuis 1968, un étudiant s'est trouvé pour mettre le doigt sur une phrase qui, voilée comme à plaisir d'une sorte d'obscurité, doit sembler en effet inutilement compliquée. Il eût été plus facile et plus clair d'écrire : *«les libres-penseurs sont victimes des fatalités qui nous font préférer nos … préférences à la vérité».* C'eût été plus qu'assez clair pour qu'aucun soi-disant «libre-penseur» ne s'inscrive à nos cours. Après quoi, il eût suffit d'indisposer de même leurs adversaires pour que l'I.F.O. n'enregistre pas une seule inscription. Je rappelle un passage de la 9ème leçon : *«Nul ne saurait être plus odieux (à un spiritualiste) que l'imbécile qui oppose sa sotte petite raison à l'univers spirituel, si ce n'est (aux rationalistes) le crétin qui oppose une prétendue et prétentieuse «spiritualité» à la chose immense qu'est la raison humaine».* Voilà pourquoi, loin de pouvoir se permettre d'être claire, la «Moralité de la Fable» devait s'achever sur une auto-récusation : *«Ils vinrent, ils virent, etc.»* Ainsi, chacun pouvait rester assuré d'avoir bien raison, et persuadé que les fatalités prudemment laissées dans le vague pesaient sur les autres seulement. Malgré quoi l'I.F.O. est sans cesse accusé de «sentir le curé» et de «manger du curé à chaque repas»… Il est si difficile de n'indisposer personne dans un bouquin qui touche à tout que nous devons, je crois, nous tenir pour passablement chanceux de n'avoir pas indisposé tout le monde !

Revenons au cas d'Athanase. Il est facile d'identifier les DEUX mouches qui l'ont piqué. La première a nom «Mathématique» et sa piqûre est bénigne. On en a vu les effets dans le Rubicon, où M.M. BOLL et REINHARDT ont étalé sous nos yeux, avec toute la complaisance du monde, les symptômes d'un mal commun à presque tous les matheux. Se servant d'un langage où tous les mots sont «univoques», ils sont à l'abri de toute équivoque. D'où leur tendance à sous-estimer la langue du peuple, où tous les mots sont équivoques. Le verbe être en fournit à lui seul un exemple. Quand nous disons : la concierge EST dans l'escalier, il EST plus tard que vous ne pensez, le ciel EST bleu, René pense donc il EST, le mot EST a un sens chaque fois différent. Nous ne pourrions, sans nous moquer, soumettre ces déclarations à un traitement logique en les groupant dans un *«ensemble de choses qui SONT» !* Dès lors, la langue parlée, qui nous expose sans cesse à substituer des jeux de mots à des énoncés logiques, ne saurait être bonne, aux yeux des matheux, qu'aux faiseurs de vaudevilles, faune dont la variété la plus pernicieuse est dite «hommes de lettres».

Or cela se trouve être *presque* vrai. Comment les matheux résisteraient-ils à la tentation de s'attribuer le monopole de la pensée intelligente, et même du «vrai humanisme de notre temps», en le croyant *tout à fait* vrai ? Un petit rien d'hébéphrénie leur procure la semi-hébétude suffisante pour ne PAS constater que les hommes de lettres font parfois d'étranges merveilles ; que la *langue* d'un Marcel PROUST suffit à elle seule pour rendre ridicules les

psychologues professionnels ! Et que Laurence STERNE a découvert les propriétés des réflexes conditionnés plus d'un siècle avant PAVLOV : *Tristram Shandy* raconte l'histoire d'un homme aux habitudes régulières, qui remontait sa pendule tous les vendredis avant de se coucher, et ne s'endormait jamais ces jours-là sans s'acquitter de ses devoirs d'époux. S'étant conditionné ainsi quelques réflexes, cet excellent homme ne pouvait remonter une pendule, ni entendre le bruit que font les pendules pendant qu'on les remonte, sans se trouver en état de plaire aux dames. Cent ans plus tard, PAVLOV n'avait pas fait saliver le moindre chien : il n'était pas né. Non, lorsque, dans la bouche ou sous la plume de quelqu'un, «littérature» est un mot lourdement péjoratif, on peut être presque sûr d'avoir affaire à un matheux.

Mais notre Athanase n'est pas seulement un matheux. Il est, en plus, un *scientifique,* un professeur de sciences physiques devenu professeur de professeurs de sciences physiques : c'est désormais à des professeurs seulement qu'il les enseigne. Est-il besoin d'en dire davantage ?

La seconde mouche qui a piqué notre Athanase est la plus redoutable de toutes, celle qui a valu à notre époque ses pires malheurs. Tout le monde aura deviné son nom : c'est la SPECIALISATION, l'érection de cloisons étanches entre tous les éléments de la Connaissance.

La spécialisation divise tout.

Elle est le contraire de l'orthologique qui RELIE TOUT.

On voit fort bien d'où il vient que notre Athanase a tapé en plein milieu du mille : si, nous rangeant à ses vues, nous lui avions adressé une «Lettre à un Imbécile», nous nous serions servis d'un mot qui, appliqué à lui, eût été à coup sûr le plus faux du langage !

(Aux étudiants)

Je crains qu'une excursion aussi longue au rayaume des mots ne vous ait ennuyés. Si nous nous la sommes permise, c'est parce que l'importance des mots est IMMENSE. Nous ne perdrons jamais le temps et les soins consacrés à nous familiariser avec eux. L'I.F.O. trahirait votre confiance s'il négligeait rien de ce qui peut dépendre de lui pour vous aider à préciser le sens de vos mots et à enrichir votre vocabulaire de quelques mots-clés à signification précise : ils sont la condition sine qua non de *l'intelligence discursive appliquée à la connaissance de soi-même.*

S'enrichir d'un de ces mots est incomparablement plus désirable que de gagner à la loterie. Pour l'amour de tout ce qu'il y a d'heureux ici-bas, gardez-vous toujours présente à la mémoire cette vérité fondamentale que nul n'a jamais rien connu ni ne connaîtra rien avant de se connaître, et que nul n'a jamais été ni ne sera pleinement humain avant d'avoir acquis les moyens de se connaître lui-même.

(1) La signification des catégories (A) et (B) ajoutées a postériori par Antoine est expliquée dans un post-scriptum à ses résumés.

(2) La physiothérapie VITTOZ, à laquelle il a été fait allusion dans notre 7e leçon est fondée tout entière sur la proposition converse : il est impossible de penser quand on concentre son attention sur le *senti.* VITTOZ en a extrait une méthode efficace pour imposer le repos et le calme aux activités cortico-cérébrales. Il est très regrettable que cette thérapeutique soit tombée en désuétude.

(3) N.f. Femelle du Mec. (Petit Larousse Illustré, édition de 1985).

(4) Il est amusant d'observer au passage que, connu déjà dans l'Antiquité, un moyen plus subtil de «rendre stupide» a laissé une trace dans l'étymologie d'un mot pré-scientifique : CAROTIDE, issu de *karoun* (assoupir). On supposait que la cause du sommeil réside dans ces artères, qui irriguent le cerveau. On le pensait parce que, en exerçant une pression sur ces artères, des bateleurs ébahissaient leur public : ils «rendaient stupides» des chèvres et d'autres animaux au point de les endormir séance tenante.

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire N°10

1. Nom et prénom, adresse postale, n° du présent questionnaire.

2. La dixième leçon vous a-t-elle semblé difficile ?

3. Vous a-t-elle ennuyé(e) ?

4. Saisissez-vous clairement la différence entre «ordonner» et «commander», mot dont le caractère est humain et même simiesque ?

5. Répondez à la question de Bernard à la page ? : «en voulez-vous » ?

6. Répondez à la question de Bernard à la page ? : «ce cri est-il le vôtre» ?

7. Que pensez-vous des résumés du premier cycle par Antoine ?

8. Relisez soigneusement le pèlerinage aux sources de l'épistémologie (8e leçon, p. ??). Est-ce parfaitement clair ? Dans la négative, quels sont les points précis à éclaircir ? (Il serait vain d'aborder les matières du 2e cycle avant d'avoir compris pourquoi nous pensons et comment nous pensons).

9. Répondez à la question de Bernard à la page ? .

10. S'il vous reste quoi que ce soit de peu clair dans les neuf leçons du premier cycle, adressez-nous un questionnaire méthodique.

11.Convenez-vous avec Philippe que, disposant des mêmes souvenirs historiques qu'Annabelle, il vous aurait suffi d'y penser pour répondre comme elle ?

12.Bien que, dans l'ensemble, tout ait mal fini et tout menace de finir en catastrophe, certaines choses semblent avoir évolué favorablement. Lesquelles et pourquoi ?

13.Avez-vous perçu, dans les propos d'Arielle, certaines nuances qui, à en croire Philippe, pourraient être annonciatrices de la «fin d'une malédiction» ? Dans l'affirmative, comment celle-ci porrait-elle prendre fin ?

14.NOS CINQ PROTAGONISTES : Accordez à chacun deux cotes (de zéro à 20), la première pour la valeur professorale, c'est-à-dire la mesure dans laquelle leurs interventions vous ont été utiles, la seconde pour la sympathie ou l'antipathie qu'ils vous inspirent.

Personnages	Cote de valeur	Cote d'amour	Vos Remarques
Pierre			

Bernard
Hubert
Medicus
Philippe

---

15. Notez cette leçon et expliquez votre note. Dites ce qui vous y a semblé utile ou inutile et ce qu'il vous a plu et/ou déplu d'y lire.

16.Vos commentaires, vos suggestions, vos questions.

Questionnaire 10 bis

17.(a) Partagez-vous les soupçons que, à la page ?, Philippe fait peser sur nos contemporains ?

(b) Etes-vous de ceux qui n'entendez ni vous laisser perdre de vue ni vous perdre de vue pour les beaux yeux d'une «forêt» où vous risqueriez de vous perdre ?

(c) VOUS DOUTEZ-VOUS DE CE QUE VOUS GAGNERIEZ A VOUS Y PERDRE ?

18. Selon Bernard, l'amour ne serait pas seulement le seul aphrodisiaque naturel. Il serait en même temps l'antidote des excès de violence érotique, tout comme l'instinct social inhibe l'agressivité des animaux lorsqu'elle devient nuisible à la survie de leurs espèces.

La TENDRESSE qu'expriment les regards et les attitudes de la femme aimée serait le SIGNAL protecteur qui DESARMERAIT les mâles, les empêcherait de lui faire mal et de faire mal à leur espèce.

Cette théorie audacieuse vous semble-t-elle avoir des chances d'être conforme à la nature des choses ?

19. Comptez-vous prendre part à la GUERRE DES SEXES après avoir affilé vos dagues, mis au point vos instruments d'optique et *affiné votre sensibilité aux SIGNAUX de votre univers intérieur ?*

20. Si vous êtes femme ou fille, dites-leur ce qui, dans les quatre escarmouches rapportées ici, avec leur révoltante partialité de vilains mâles par nos protagonistes, vous a plu, déplu, amusée, scandalisée, horrifiée, enthousiasmée ou autrement affectée.

21. Si vous êtes un pauvre mâle, dites-leur la même chose.

22. Notez cette leçon et n'expliquez pas votre note : vos réponses aux questions 20 et 21 y pourvoiront.

Prière d'adresser vos réponses à I.F.O.-ETUDES

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Onzième leçon

AVANT-PROPOS A UN TEMPS DE PAUSE

PIERRE

Nous devons marquer un temps de pause : la plupart de nos étudiants en ont manifesté et parfois exprimé le besoin. Il leur est devenu nécessaire parfois d'assimiler les matières du premier cycle, plus souvent de constater combien, à leur insu quelques fois, ils en ont été pénétrés. Mais, pour en acquérir la *jouissance,* il manque à plusieurs d'en avoir pris conscience : n'avoir pas conscience des choses que nous savons, c'est souffrir de l'illusion de ne pas les savoir. *(Aux étudiants)* Vous êtes déjà, pour la plupart, bien plus enrichis d'orthologique que vous ne vous en doutez. Nous allons essayer de vous aider à en devenir riches plus consciemment et plus *activement.*

Limités aujourd'hui à cette tâche, nous nous interdirons d'apporter rien de nouveau dans cette leçon, sauf un avant-propos : celui d'un livre destiné à n'être jamais écrit : «Au Chevet de Soi-même». Une page, cependant, avait été griffonnée à la diable en guise d'avant-propos. A peine remaniée, elle peut servir d'avant-propos au deuxième cycle de ce cours.

Avant-Propos

La langue française contient deux mots : psychologie et psychothérapie, que nul ne devrait lire, écrire prononcer ou entendre sans se fâcher tout rouge ou éclater de rire : rien n'est si malfaisant ni si dérisoire. Aux mains des hommes de métier, la psychologie contemporaine est à l'âme humaine ce que serait, à celles des critiques d'art, le microscope électronique : un moyen sûr de ne pas voir la signification d'une œuvre.

L'âme humaine, dont la définition émergera dans le courant de ces leçons, est le chef-d'œuvre de la nature, et son «sujet» est le bonheur. Aussi suffit-il, pour comprendre la Vie, d'en discerner l'image dans l'âme humaine. Cette image réhabilite tout et nous réconcilie avec tous, à commencer par nous-mêmes. Il n'est jusqu'aux psychologues qui n'en deviennent des personnes d'aimable compagnie. L'amour, vous diront-ils, n'est qu'égoïsme bien compris, et vous saurez qu'ils disent presque vrai : l'égoïsme est amour incompris. LES PIRES ERREURS SONT TOUJOURS CELLES QUI SONT PRESQUE VRAIES. Mais le bonheur, qui est le sens ultime de la vie est aussi le remède universel à tous les maux de l'âme humaine. Le bonheur est la seule psychothérapie. Toutes les autres sont moquerie.

Ce cours prend ses appuis sur les travaux d'une équipe de chercheurs partis à la poursuite de cette psychothérapie. En d'autres mots : partis en quête des conditions théoriques et des recettes pratiques du bonheur. Le bonheur est le plus difficile à comprendre de tous les mots de notre langage : la nature nous a structurés pour que nous le comprenions. Mais, en nous imposant une éducation contre nature, la Société nous a déstructurés, et c'est pourquoi nous ne le comprenons pas.

Ecouter la nature, c'est s'acheminer vers le bonheur.

L'entendre, c'est être heureux.
Aucun être humain n'a jamais eu besoin d'aucune autre psychothérapie.

HUBERT

Bravo ! Bravo ! En fait d'alfrédismes, les Communistes eux-mêmes n'ont rien trouvé de si bien !

PIERRE

C'en serait le comble en effet s'il s'agissait d'une conclusion gratuite. Résumé dans un avant-propos, on ne peut reprocher à ce programme que son outrecuidance.

PHILIPPE

Heureusement qu'il y a moi pour y introduire la touchante modestie qui convient. *(Aux étudiants)* Nous allons vous servir, tout chaud et croustillant, le bonheur universel. C'est promis, c'est juré ! Il serait impensable que vous n'y croyiez pas, sauf que vous avez été suppliés de ne jamais croire rien ni personne, et surtout pas nous. Refusez-nous et refusez-vous à vous-mêmes les moindres traces de complaisance : *c'est contraints et forcés seulement que les humains acceptent le bonheur.* Tant qu'il nous reste une échappatoire, nous n'avons garde de consentir à être heureux, le bonheur ne s'acquérant qu'*au prix de toutes nos croyances.* C'est beaucoup trop coûteux : représentez-vous ce qui resterait de votre moi si vous ne croyiez rien. Vous savez quoi ? malheureux ! Vous seriez perdus. Vous *vous* seriez perdus. Bref vous seriez heureux. Vous n'en croyez rien ? A la bonne heure : vous êtes dans la bonne voie. *(A ses collègues)* Apprenez vous aussi à être modestes : c'est ça qui plaît aux gens.

PIERRE

Vos plaisanteries, mon cher Philippe, ont plusieurs leçons d'avance sur celle-ci. Or, je le répète, il nous est interdit de faire aucun pas en avant. Notre rôle, aujourd'hui, est d'inviter nos étudiants à s'écouter eux-mêmes et à prendre conscience de la valeur de leurs apports à nos leçons. La priorité, bien sûr, revient aux réfractaires.

L E S R E F R A C T A I R E S

LE CAS D'ACHILLE

Peut-être se souvient-on que, sous toutes réserves, un diagnostic avait été posé pour Achille : «réfractaire- faute-d'un-déclic». Son cas était malaisé à expliquer autrement. Quelques extraits de ses réponses aux questionnaires permettront de s'en faire une idée :

ACHILLE

Certaines paties de ce cours me sont insaisissables. L'emploi d'un vocabulaire peu courant dans le développement d'idées à la fois subtiles et profondes me fait souvent perdre pied. Quand on vise à intéresser le plus grand nombre, il faut savoir ne pas rester hermétique dans ses expressions. De plus, je ne vois pas d'applications possibles de l'orthologique dans

l'état actuel de notre société. Je suis mal à l'aise dans ce cours, que j'estime d'un niveau élevé, au-dessus de mes moyens.

Aucun protagoniste, sauf Hubert, ne fait l'effort de rester aisément accessible. Si ce cours vise à recruter une élite, il atteindra probablement son objectif. Pour intéresser un plus grand nombre, un retour vers la simplicité, donc la clarté, est à faire. Vous affirmez que l'orthologique est toute simplicité ! J'ai consacré des heures nombreuses à cette étude, et je ne le regrette pas. Mais je ne suis pas emballé : mon impression est de n'avoir guère avancé. Quand j'ai essayé de faire un adepte, je n'ai pas su par où commencer ! J'ai renoncé.

Un des premières améliorations à apporter à ce cours est, à mon sens, la simplification. Vous en faites d'ailleurs une bonne autocritique : vous relevez «une langue sévère, monotone (je ne la trouve pas monotone), un vocabulaire austère, qui rebute …» Je suis d'accord à cent pour cent. Certes, le problème est ardu. Rendre simple des notions complexes est malaisé. Si je voulais vous taquiner, j'ajouterais que l'orthologique étant prétendue «bête comme chou», ce devrait être facile !

Voici aussi quelques extraits d'une lettre écrite en juin :

Dans vos livres autant que dans vos cours, je bute sur un vocabulaire peu usuel (exemple : épistémologie, noobiologie, psyché, etc.), sur des notions difficiles (substratum biologique d'une morale, socialité biologique, subtituer la bipolarité à l'ambivalence, etc.). Ces obstacles à ma compréhension sont continuels. Je suis d'accord avec Rosalinde lorsqu'elle dit que vos livres ne sont pas vulgarisables. J'y ajouterai vos cours…

Comment s'expliquer le cas d'Achille ? Ses études universitaires l'ont enrichi d'un bon instrument : il s'exprime avec aisance et clarté. Certes sa formation jururidique ne l'a familiarisé ni avec les démarches ni avec le vocabulaire de la science, mais beaucoup d'étudiants —Ambroise notamment— sont dans le même cas. Malgré quoi peu d'entre eux trouvent ce cours difficile et plusieurs se sont aperçus qu'il est bête comme chou. Même ceux de nos étudiants dont la formation ne dépasse guère le certificat d'études n'éprouvent pas de difficultés comparables à celles d'Achille. Qu'est-ce à dire ? L'hypothèse la plus probable était celle d'un obstacle mineur, l'absence d'un «déclic» quelque part. Pour y remédier, il suffirait sans doute de découvrir où. Or, chose singulière qui nous a mis la puce à l'oreille, Achille, dont la sincérité et la volonté de parvenir au but sont certaines, semblait opposer une dérobade involontaire à toute tentative d'élucidation de son cas. Il déclarait le cours difficile, mais ne se prêtait pas à la localisation des difficultés rencontrées. Cependant, ses réponses au questionnaire de la dixième leçon semblent contenir l'explication de son cas :

6.Découvrir la nature des affinités qui font tomber pile certains princes ? Bernard dit cette étude cruellement lassante pour ceux qui n'ont pas le virus. Déjà, dans la 6e leçon, l'excursion qui fera découvrir la bipolarité est déclarée laborieuse. Dans la 9e, Pierre nous engage à payer cher l'enseignement de la liberté. Bien des portes semblent s'ouvrir sur le chemin du Rubicon. N'ouvrons que celles qui débouchent sur des études vraiment et immédiatement indispensables. Il sera toujours temps d'aborder le nème cycle !

7.Comprendre d'où nous venons et où nous allons est probablement pour beaucoup

d'hommes un désir profond et un besoin inexorable. Mais, personnellement, j'y ai *renoncé depuis longtemps, et je ne pousse jamais bien avant un dialogue avec moi-même. (L'étude de l'orthologique m'oblige à modifier ce comportement). Mais, de quelque côté que m'entraînaient mes réflexions, un mur se dressait devant moi. J'avais donc abandonné ces spéculations de l'esprit, RESIGNATION QUI ME LAISSAIT PARFAITEMENT EN PAIX.*

11. Je n'ai, pour le moment, aucune question à poser.

12-13. Le cas de Rosalinde ne m'aveugle pas par sa clarté. Je pense que, comme beaucoup de jeunes et de moins jeunes, elle a trouvé dans l'idéologie de gauche des structures qui lui semblent répondre globalement aux problèmes humains. Que ces réponses soient bonnes ou non est une autre affaire. La programmation de l'enseignement, l'endoctrinement politique, la complicité de la presse, y compris télévisée, et les dispositions moutonnières de la masse font le reste. Mais j'ai trop à faire dans ce cours avec mon propre cas pour tenter de suggérer des moyens de secourir Rosalinde.

HUBERT

A la bonne heure ! *(A ses collègues)* Vous pourrez épiloguer à perte de souffle sur ce que vous appelez le «cas» d'Achille, mais il est une chose que vous ne contesterez pas : voilà enfin un homme sensé ! Ceci dit, je vous comprends de moins en moins, et Achille partagera sans doute ma surprise : ce qu'il dit de Rosalinde s'applique tout autant à lui-même. Nous avons tous notre compte de problèmes. Quel besoin avons-nous de nous embarrasser de ceux d'Achille ?

PIERRE

Il y a de l'Achille en chacun de nous, mais, plus achiléen que la plupart, son exemple aidera tout le monde à surmonter les difficultés situées dans le *secteur* où, chez lui, elles semblent s'être accumulées et concentrées. Pour apprendre à se voir soi-même, il est bon de commencer par regarder les autres : la moindre de leurs pailles est toujours plus visible que la plus grosse de nos poutres.

MEDICUS

J'en doute dans ce cas-ci. Il y aurait, selon vous, de l'Achille en chacun de nous. J'admets qu'il nous arrive à tous de préférer l'équitation, la belote, et cent autres activités innocentes (ou non) aux tête-à-tête avec nous-mêmes. Je conviens aussi que la «paix» d'Achille est celle dont s'accommodent tant bien que mal tous les extravertis, et nous avons tous nos moments d'extraversion.

Mais, ce qui me semble unique, remarquable — et difficile à comprendre — dans le cas d'Achille, c'est qu'il se soit inscrit à ce cours et qu'il ait persévéré. Pourquoi l'a-t-il voulu et comment l'a-t-il pu ? Il s'y sent mal à l'aise. Loin de le satisfaire, ce cours l'«*oblige à modifier un comportement qui lui valait une* ***paix parfaite*** *» !* Je doute, mon cher Pierre, qu'il y ait de cet Achille-là chez beaucoup d'étudiants. L'élucidation de son cas semble ne relever guère d'une psychologie applicable à tous. Des facteurs idiosyncrasiques doivent y tenir, j'imagine, un rôle prépondérant.

PIERRE

C'est parce que nous sommes persuadés du contraire que nous avons prié Achille de consentir au rôle de réfractaire-modèle. Bien entendu, nous pouvons nous tromper, et peut-être y sommes-nous particulièrement exposés : nous nous refusons farouchement tout recours à la psychanalyse, tant pour le dépistage des idiosynchrasies que pour leur interprétation. A nos yeux il n'y a, parmi nos étudiants, ni anormaux, ni névropathes, ni «complexuels».

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Ne vous rengorgez pas : il y a de bonnes raisons de penser que les mal-fichus sont rares même parmi les infortunés qui ont négligé de s'inscrire aux cours de l'I.F.O. Mais, où qu'on regarde, que d'enfants mal élevés !

PIERRE

Il n'y a de malheureux et malfaisants ici-bas que parmi les enfants mal élevés : c'est l'hypothèse de travail sur laquelle notre cours repose tout entier. C'est pourquoi nous ne nous soucions que de psychologie normale, c'est-à-dire *spécifique.* Nous nous voulons aveugles aux cas particuliers, sauf dans les cas où des choses tenues pour idiosynchrasiques nous semblent obéir à des lois générales.

Il n'empêche que, aveugles aux cas particuliers, nos diagnostics sont toujours hasardeux, et c'est sous cette réserve que nous invitons nos étudiants, dont lui-même, à observer le cas d'un Achille que nous pensons partagé entre le désir et la crainte d'une destinée spécifiquement humaine. Il sait combien il est «dangereux d'être homme», mais il sait aussi combien est vide, illusoire et fragile la «paix» de ceux qui se dérobent à ce danger. Son choix est héroïque : troquer la quiétude dont il a eu la prudence d'apprendre à se contenter contre une *angoisse sans fond !!* Comment l'«homme sensé» qui habite Achille, et qui tend peut-être à le dominer un rien, consentirait-il à ce marché exorbitant ?

(Aux étudiants)

Cet «homme sensé», un peu cousin d'Hubert, nous habite tous. Il semble éclairer le cas d'Achille et nous contraindre à rectifier notre tir. Nous amendons notre premier diagnostic. Jusqu'à preuve du contraire, Achille se voit confier le rôle du «réfractaire-homme-sensé». Si ce diagnostic est juste, on conviendra que nous voilà fort loin d'une idiosyncrasie. Un «homme sensé», serviteur de l'instinct de conservation, *doit* exister en chacun de nous. Mais, plus achiléen que la moyenne, Achille nous a montré le … talon d'Achille de l'homme sensé : perdant la tête quand il se sent menacé, il fait perdre leurs moyens à ceux qu'il domine. Telle nous semble être la raison pour laquelle Achille se contredit en déclarant difficiles des choses dans lesquelles il ne parvient à découvrir aucune difficulté.

BERNARD

Va pour ce nouveau diagnostic, hypothétique bien entendu. Comme toutes les hypothèses, sa légitimité doit se mesurer à son utilité, et l'avenir seul nous l'apprendra. Entre-temps, au lieu de chercher à élucider le cas d'Achille, écoutons ses propos, fort sensés eux aussi. Il articule avec netteté des sentiments qu'il est fort loin d'éprouver seul.

HUBERT

J'en loue le ciel ! (A Achille) Soyez-en remercié : il était temps qu'un étudiant mette

calmement les pieds dans le plat ! Parmi tant de choses excellentes, j'en retiens deux dans vos propos :

1.Que ce cours aborde en premier lieu l'indispensable. *(Il lui lance un clin d'œil)* Après quoi le nème déluge — tout leur soûl !

2. Rosalinde est bien gentille, mais qu'on lui donne le martinet en privé : quelques leçons particulières pourraient être affectées à cet exercice. L'évident besoin qu'elle en a ne suffit pas à la qualifier pour le rôle de Brigitte Bardot — supposé qu'il en faille. Ne peut-on vivre heureux qu'entouré de vedettes ?

PIERRE

Plusieurs étudiants ont exprimé des sentiments similaires, et rien n'est moins étonnant. Ce qui l'est davantage, c'est que la plupart pensent exactement le contraire. Pourquoi ? Nous l'apprendrons tout à l'heure en écoutant leurs propos.

Mais la place faite à Rosalinde demande explication. Ce n'est pas à titre individuel qu'elle fait figure de vedette, c'est en qualité de prototype. Si elle peut sembler caricaturale, c'est qu'elle extériorise vivement les conséquences de son éducation. Elle l'a subie plus durement et, on pourrait croire, plus dommageablement que la plupart. Or, sauf erreur grossière de notre part, il n'en est rien : elle n'est pas plus endommagée, elle l'est plus visiblement, et les remèdes applicables à son cas en sont rendus plus visibles. *Rosalinde facilite donc la mise au point des techniques de récupération de la jeunesse contemporaine.* Qui hésiterait à consacrer tout le temps et tous les soins qu'il peut falloir à une entreprise de cette importance ? Qu'on se rappelle un passage de la première leçon de ce cours :

Il s'agit de former des professeurs d'orthologique, des psychologues, des medecins, des assistantes sociales, des sociologues, des vulgarisateurs, des journalistes orthologiciens. Tout doit être repensé, revu et corrigé en termes d'orthologique. Nous aurons besoin d'auteurs et de co-auteurs pour la collection «Survivre» et l'un des objets de ce cours est de les former. ***Et, par-dessus tout, des pédagogues et des parents orthologiciens.***

(Aux étudiants)

De toutes les choses que vous et nous pouvons faire, c'est la plus importante. Il ne sera pas donné à tous de devenir professionnels de l'enseignement, mais *tous peuvent se qualifier pour le rôle d'éducateurs,* et c'est l'un des plus importants que la nature nous ait confiés. Voilà pourquoi, même si elle lasse ou agace quelques-uns, nous ne remercierons jamais assez Rosalinde. Peu seraient capables de la sincérité et du courage qu'il lui a fallu pour se montrer telle qu'elle est. Sauf erreur grossière de notre part, elle en sera prodigieusement récompensée, mais cela ne réduit en rien l'obligation que nous lui avons tous.

HUBERT

Tout cela serait donc vrai — sauf si ce ne l'était pas ! En d'autres mots : sauf erreur grossière de votre part, mots qui ne sont pas de moi. Souffrez qu'on soit fixé sur ce petit détail avant de se gargariser d'obligations et de récompenses prodigieuses !

PHILIPPE

Hubert a cent fois raison. Je n'aurais garde, quant à moi, de predre au sérieux ces boniments avant d'avoir vu briller Rosalinde au firmament orthologique en qualité de professeur. S'il lui arrivait d'expliquer à nos étudiants ce qu'est (par exemple) la capitalisation intellectuelle, je pourrais consentir à hocher la tête en arborant des airs entendus. Hélas ! nous en sommes loin : écoutez s'il vous plaît la première réponse de Rosalinde au questionnaire de la dixième leçon :

«Cette leçon m'a beaucoup plu parce qu'elle m'a semblé claire. Elle ne ressemble pas à un discours, mais à de simples constatations…»

(Aux étudiants)

Patatras ! Vous m'en croirez ou non, mais Rosalinde est presque seule a avoir exprimé, avec une admirable simplicité, la différence fondamentale qui sépare la thésaurisation de la capitalisation intellectuelle : l'une prend ses appuis sur des préférences, l'autre sur de «simples constatations».

Rosalinde, mon enfant, tu brilles au firmament orthologique. Cette affaire de «constatations» va loin, plus loin peut-être que tu ne le soupçonnes. Reprenons l'exemple de la géométrie euclidienne prenant ses appuis sur des constatations si simples que quelques-unes étaient fausses. Elles n'étaient pas vraies toujours et partout, mais cela ne les a pas empêchées de faire l'affaire des géomètres. Des observations mal faites peuvent étayer un édifice intellectuel obtenu par capitalisation ; des préférences *même justes* ne le peuvent pas. Ce qui importe donc, ce n'est pas la justesse des observations, c'est leur qualité, mise en relief par Rosalinde, de «simples constatations» !!

Pourquoi ? Parce que les simples constatations sont indépendantes de la personnalité de ceux qui les font, et ce caractère impersonnel se transmet aux structures intellectuelles qui se bâtissent autour d'elles. Nous verrons ces choses à loisir dans nos leçons car elles sont un rien plus difficiles qu'on ne croirait. Entre temps, voici un moyen commode pour distinguer nos capitaux de nos trésors intellectuels : les premiers ne peuvent s'encombrer des personnes, les seconds sont impuissants à s'en débarrasser. Chaque fois qu'un nom reste attaché à une idée ou à une doctrine, celle-ci est un trésor ; dans le cas contraire un capital. Pasteur en fournit un exemple : père incontesté des microbes, il n'a plus d'existence qu'historique : il est si dépassé en qualité de bactériologiste que le moindre laborantin en sait plus long que lui. Bref il est mort et enterré. Père de l'orthologique, Steiner est dans le même cas. Mais Platon, Kant et Marx, et Freud, et même le père du racisme, l'excellent Gobineau, hélas ! s'accrochent à la vie.

BERNARD

Je dirais plutôt qu'en nous accrochant à eux nous cessons de vivre. Faisant cause commune avec nos morts, nous partageons leur sort. Et ce suicide intellectuel est l'épouvantable tragédie que fait jouer à ses étudiants l'Education Nationale : des maîtres moribonds contraignent des enfants innocents à ne point vivre. Ils les condamnent à mort !

MEDICUS

Ce qui est incompréhensible, c'est qu'ils y parviennent. A quelles astuces diaboliques

recourent-ils pour faire une Rosalinde d'une enfant intelligente et douée ?

PIERRE

Rosalinde l'a étalé sous nos yeux, et elle a fait bien plus : elle a montré qu'il suffit d'un rien pour réparer les dégâts. Une chose immense est désormais certaine : quelques heures d'un enseignement verbal adéquat, donné en leçons particulières, suffirait pour récupérer la jeunesse française, pour la rendre vivante, intelligente, humaine. *(Aux étudiants)* Ceux d'entre vous qui avez, ou qui aurez, des enfants asservis au monopole d'Etat et soumis donc à la décérébration gratuite et obligatoire, vous pouvez désormais les protéger et les sauver. Vous pouvez même, si le mal est fait, les récupérer pour l'humanité. Et si vous épousez, ou avez épousé, une fille ou un garçon mutilé(e) par les soins du ministre compétent, vous pouvez tout pour elle ou pour lui. Voilà pourquoi ce cours a fait et fera encore une place aussi grande à notre innocente Rosalinde.

LE CAS DE ROSALINDE

PHILIPPE

C'est dans ce deuxième cycle que des secours efficaces — sauf erreur grossière — pourront être apportés à Rosalinde, et nos étudiants apprendront comment l'Education Nationale s'y est prise pour détruire cet enfant. D'ores et déjà plusieurs d'entre eux semblent y voir assez clair. IM.110, par exemple, qui a écrit ceci : *«Peut-être avez-vous bien analysé la révolte de Rosalinde. Il n'empêche que, prévisibles avant même qu'elle ouvre la bouche, ses propos sont bien lassants ! Je ne crois pas à sa révolte d'enfant gâté : elle semble avoir, tout au contraire, une âme d'ancien combattant ! (Nous les jeunes…, notre révolte nous tient tant à cœur… etc.) Rosalinde semble être un spécimen représentatif d'une masse furieusement conservatrice : faute de pensée indépendante, tous ânonnent les mêmes slogans.»*

C'est trop vrai : plus programmée qu'aucune nonne enfermée dans aucun couvent, tous les propos de Rosalinde sont prévisibles : elle ne peut rien dire qu'elle n'ait été contrainte de dire. Dès lors, loin d'être révoltée, elle est l'obéissance, elle est la servilité mêmes. Puis patatras ! S'apercevant qu'elle a des yeux, Rosalinde s'est distancée d'un micron de la tutelle des moribonds. Elle a parcouru un millième de millimètre dans le chemin qui conduit au *désangagement.* Aussi n'est-ce pas le moment de l'inviter à regarder en arrière : ce serait l'exposer aux rechutes dont la tentation est constante. Son conformisme la tient au chaud et lui vaut des conforts faits d'une *irresponsabilité* comparable à celle du nourrisson ou du drogué : celle de l'enfant gâtée de l'ancien régime (scolaire). Enfant gâté qui — ce trait leur est commun à tous — n'attend rien d'elle-même, et dont personne n'attend rien sinon que, bien sage et bien docile, elle rabâche ses slogans conformistes de «spécimen représentatif».

Mais tout cela a pris fin. Ce n'a été, petite Rosalinde, qu'un cauchemar dont l'analyse doit être repoussée à plus tard. L'important est que tu en sois libérée, et tu as commencé. Il te faut faire un pas de plus dans la même direction. Tu possèdes, ô surprise, une paire d'yeux qui se trouvent avoir été mis dans ta tête sans que tu saches trop pourquoi ni pour quoi faire, mais qui peuvent servir à de ertaines petites choses dont quelques-unes sont plaisantes. Les

«simples constatations» t'ont plu — sans que tu saches trop pourquoi. Ne t'en soucie pas pour l'instant : contente-toi de faire toi-même quelques «simples constatations». Peu importe lesquelles : toutes convergent vers le vrai, c'est-à-dire vers la liberté.

PIERRE

D'accord pour différer l'analyse des erreurs pédagogiques qui auront failli anéantir Rosalinde, mais il conviendrait de lui poser aujourd'hui une question plus précise. Notre dixième leçon lui a plu parce qu'elle prend ses appuis sur de simples constatations. Or il se trouve que :

1.Nous avons la prétention ridicule de nous interdire tous autres points d'appui.

2.Or, ci et là dans nos leçons, certaines affirmations ne reposent PAS sur de simples constatations.

Nous invitons Rosalinde — et tous nos étudiants — à nous prendre la main dans le sac. Le questionnaire attaché à cette leçon les y aidera.

UNE PIECE DE RESISTANCE … NON REFRACTAIRE

Dans l'idée de Philippe, il se pourrait que l'intelligence féminine soit une chose immense. IF.115 a répondu à la dixième leçon en des termes qui nous font un devoir de l'habiller d'un prénom qui ne laisse aucun doute sur son sexe. Nous la baptisons Amandine. Ecoutez-la.

2. Note : 18/20 parce que cette leçon m'a plu. Elle m'a appris la composition de l'eau (*Amandine n'a rien, absolument rien, d'une universitaire).* L'eau-nuage, l'eau-rosée, l'eau-pluie, l'eau-source, l'eau-nant (1), l'eau-fleuve, l'eau-mer, et l'eau-nue de nouveau ! Lorsque j'étais monitrice de colonies de vacances je gardais des gosses de sept ans. Le miracle permanent de l'eau nous laissait chaque jour béats d'admiration. Aussi, pour moi, la transcendance ne se galvaude nullement en compagnie de l'eau. L'eau est si merveilleuse qu'on ne peut que s'enrichir à commercer avec elle.

3. Non, cette leçon ne m'a pas semblé difficile.

4. Elle ne m'a pas ennuyée, au contraire : je l'ai lue et je la relis avec plaisir.

5. Oui, je pense avoir compris la différence entre ordonner et commander. Lorsque, après déjeuner, je mets de l'ordre dans la maison, je n'ai jamais eu l'idée saugrenue de dire : «Dans ton tiroir, écharpe ! Jouets, dans votre caisse ! Rassemblez-vous minons (2), dans ma pelle à ordures !

Non, je n'ai jamais essayé ! Cependant, moi qui suis un dieu mineur dans ma maison, j'ai décidé que la place des jouets et du linge est à tels endroits, que miettes et minons ne sont pas décoratifs, etc. Bref j'ai une certaine idée de l'ordre et, chaque jour, j'actualise cette idée. En fait, *j'obéis à l'idée que j'ai de l'ordre.* J'ai «créé» ma maison en fonction de cette idée. A ma façon, j'ai participé à la Création : dans mon petit domaine j'ai constitué un agrégat d'obéissances, et ce n'est pas une mince affaire de donner une âme à un logement fait de béton et de vitres ! Pas

assez de bois, trop de lumière. Après deux ans d'efforts, de recherche, de découragements, j'ai un peu l'impression que les objets se sont ajustés l'un à l'autre, qu'il y a des affinités entre eux ! Mais c'est loin d'être parfait. Que voulez-vous ? Je ne suis qu'un petit dieu à peine ébauché …

6. Eh oui, j'en veux ! C'est trop tentant, même pour un cerveau récalcitrant comme le mien.

7. *«Comprendre…,Comprendre enfin !…» Ce cri qui marque les visages aimés d'une empreinte si poignante, ce cri N'EST PAS LE MIEN !* Peut-être suis-je simplette ? J'ai toujours eu le sentiment de me comprendre et de comprendre les autres. Serait-ce une illusion ? Je ne pense pas. Pour moi, rien n'est absurde ni obscur. Il me semble évident que je suis sur la Terre pour me perfectionner, me transcender. Plus je deviens adulte, plus je trouve exaltant de vivre, mais plus je me rends compte combien savoir vivre c'st aussi savoir endurer, savoir renoncer ! En prenant de l'âge, j'acquiers une liberté intérieure que je n'avais pas à ma naissance, mais au prix de la candeur qui faisait les délices de mon enfance. Qu'importe ! L'essentiel n'est-il pas de se sentir en accord avec tout ce qui est harmonieux et beau ? D'être bien ajusté à l'agrégat d'obéissances ?

Pour conclure, voici ma pensée intime : sans être masochiste, la souffrance ne me rebute pas, ni le lent travail de métamorphose que la nature m'impose pour devenir femme. Me sentirais-je aussi pleinement en communion avec l'univers si, autrefois, il y a des milliards d'années, je n'avais été une gouttelette dans le sein de l'Océan ? Je suis bien sûre que non ! Je ne connais pas de pensée plus réconfortante : je suis semblable à cet univers qui m'est si cher. Je lui ressemble. Je ne suis donc pas seule ! Je sais d'où je viens et je sais aussi où je vais…

PHILIPPE

Qu'en dites-vous ? Ne faut-il pas qu'on s'arrache les cheveux ? Les moyens dont se sert Amandine sont primaires, infantiles, méprisables ! Mais elle rend ridicules tous les Docteurs du monde ! *(Il s'adresse aux étudiants masculins)* Nous avons belle mine ! Certes nous pouvons nous défendre : rien de ce que dit Amandine ne résiste à la moindre critique. Aucun de ses propos ne tient debout-virilement : les mettre dans la bouche d'un scientifique serait le faire rentrer sous terre pour échapper aux huées. Nous devons donc condamner et nous pouvons mépriser Amandine pour son manque de virilité. Nous pouvons et nous devons, en qualité de pédants, lui coller d'impitoyables zéros. Amen. Mais, ainsi réconfortés, veuillez bien la relire et répondre à une question : si outrageusement qu'elle diffère de celle des mâles, l'intelligence des femelles serait-elle donc une chose immense ?

JEUX DE VACANCES

Que nos étudiants deviendraient bientôt d'«éblouissants sociologues» était certain : des lois sociologiques vraies éclairent si facilement l'histoire qu'il devient impossible de ne pas la comprendre. Alceste a bien voulu se divertir à ce jeu. Prenant appui sur la loi mathématique en vertu de laquelle l'existentiel historique est polarisé à l'envers, il a été conduit à d'opportunes observations, l'une historique l'autre actuelle, sur l'évolution des institutions

chrétiennes.

1.La Grande Fuite au Désert

Les «bons auteurs» ecclésiastiques relient habituellement la floraison érémétique et cénobitique du IVe siècle à la fin des persécutions, c'est-à-dire à la paix entre l'Eglise et l'Etat. Cette vue semble exacte : avant la «paix de l'Eglise», bien qu'elle eût été prudente, la fuite au désert a été très limitée, tandis qu'après il s'est agi d'un mouvement «gigantesque». On l'interprète généralement comme la réaction d'hommes plus riches de foi devant la mondanité d'une société devenue «très accueillante à la religion chrétienne». Ne serait-ce plutôt que ces hommes déjà humains ont fui la *singification* de l'Eglise et son implantation dans la société — même et surtout devenue accueillante aux singes religieux ? Socialisée, l'Eglise devenait simiesque : quels autres refuges auraient-ils eus que le désert ?

2. Révolte dans l'Eglise

Contre l'autorité simiesque, la révolte gronde au sein même de l'Eglise. Elle se veut (et se croit peut-être) libératrice. Mais elle ne saurait l'être que si elle tendait à désocialiser l'Eglise, à y situer les rapports humains sur un terrain où ils échappent à l'autorité des puissants : celui de la spiritualité. Au lieu de quoi, forts de leur nombre, les Catholiques simiesques entraînent les révoltés à la poursuite d'une victoire située sur le terrain de la socialité. La victoire qu'ils veulent est simiesque !

Il est clair que nous assistons à un conflit de *puissances* au sein de la hiérarchie écclésiale. Les évêques essaient de s'approprier les pouvoirs du Pape en se servant de la masse des petits clercs et des nouveaux scolastiques dits libéraux. Et le bas clergé cherche à s'emparer du pouvoir épiscopal. Cela s'observe jusque dans les signes extérieurs du culte : le siège de l'évêque est occupé par le prêtre, celui-ci est tourné vers le peuple, privilège naguère papal.

Enfin, au moment où l'Eglise feint de donner la parole aux laïcs, les prêtres révoltés manifestent naïvement leur volonté de puissance en jouant au «sous-off.» ! Sous prétexte de restituer l'esprit chrétien aux actes liturgiques, ils ponctuent les offices de *commandements* : debout ! assis ! etc., sans doute pour obtenir — *à volonté !* — le recueillement, le respect et la soumission des fidèles . Ils refusent les sacrements à ceux qui ne se plient pas aux règles rituelles de leur préférence, etc.

Cette libération à coups de bottes ressemble si bien à une singification qu'elle tend à surenchérir le marxisme. A l'exemple des baboins, chacun veut dépouiller les autres et jouir de la puissance totalitaire — le tout au nom de la démocratie et du peuple !!

Dans l'histoire de l'Eglise, la loi du nombre semble n'avoir jamais manqué de jouer contre l'*humanité* du Christ. Rien n'a changé : aussi opposée au Christ que toujours, l'Eglise semble aussi anti-chrétienne que jamais…

Comment en serait-il allé autrement ? C'était inévitable et fatal. Mais est-il sûr que ce le soit resté? La loi mathématique qui permet de comprendre l'histoire permettrait peut-être de la

modeler : connaître les lois de la nature et les comprendre, c'est, très généralement, acquérir les moyens de s'en servir au lieu de les subir. Non, il ne faut désespérer ni de l'Eglise ni de l'Occident. Ce qu'il faut faire, c'est se poser des questions, et notamment ces trois-ci :

1. L'autorité des puissants était hier encore condition de survie des peuples parce qu'elle leur procurait — quoi ?

2. Leur procure-t-elle encore cette chose-là ?

3. Dans la négative (et aussi dans l'affirmative), n'y aurait-il, pour la leur procurer, des moyens humains au lieu de simiesques ?

Aucune de ces questions n'est difficile. Or, y répondre, c'est faire la «simple constatation» qu'il n'y a lieu de désespérer ni de l'Eglise, ni de l'Occident, ni des humains.

ANTOINE, ADAM… & Cie

Les résumés d'Antoine ont été trouvés utiles par tous. Ils ont inspiré à ADAM des réflexions qui pourraient l'être autant :

Dans les enseignements de l'I.F.O., Antoine a découvert des trésors que je n'avais pas vus. Peut-être la réciproque pourrait-elle être vraie. J'imagine que beaucoup d'étudiants — tous peut-être — y ont fait des trouvailles qui ont échappé aux autres. S'ils nous en faisaient part, leurs apports pourraient compléter l'image qui commence à se former en nous. C'est pourquoi j'ai tenté une synthèse partielle des idées qui rôdent en moi.

Nous la reproduisons ici légèrement condensée :

A. Le Destin

— L'orthogénèse ordonne une complexification de ma matière et des fonctions avec émergence progressive des facteurs de l'autonomie.

— Les fonctions «conscience» et «intellection» obéissent chez l'Homme à cette loi d'orthogénèse, et l'autonomie y acquiert une dimension nouvelle : la liberté.

— La liberté est la «fin» de l'évolution humaine. L'Homme doit *actualiser* la liberté potentielle dans la nature humaine, c'est-à-dire l'*existentialiser*.

B. L'Obstacle

— L'Homme est un «organisme-à-la-pointe-de-l'Evolution». Son héritage est double :

a) son patrimoine animal, préhumain

b) ce qu'il a reçu et reçoit comme «privilégié-de- l'Evolution» : son patrimoine spécifiquement humain.

— Son patrimoine animal charrie des acquisitions anciennes, des survivances d'instinct. Autrefois moteurs d'autonomie physiologique, ils peuvent *freiner* l'autre sorte d'autonomie : celle, spécifiquement humaine, qui est la liberté.

— Ainsi de l'atavisme simiesque, force dépassée mais encore présente. D'où son aspect et ses pouvoirs préhumains, rétrogénétiques.

C. Le Choix

— La liberté veut dire droit au choix.

— Dans sa vie existentielle, l'Homme peut être mû par ses motivations ataviques, par ses motivations spécifiques, ou par un mélange des deux.

— Dans la mesure où il obéit à l'atavisme, il tourne le dos à la liberté, donc à sa vocation d'Homme.

— L'ordre animal — qui est désordre humain — prolonge en lui ses servitudes, sa non-liberté.

— Dans la mesure où il se soustrait à la persistance de ses servitudes animales, des motivations et des aptitudes humaines émergent en lui. Plus chargées d'ordre, ses structures lui permettent l'appréhension de structures plus chargées d'ordre. L'ordre humain lui devient intelligible et accessible.

Nous partageons les sentiments d'Adam sur l'utilité de ces échanges entre étudiants. A

qui le tour ?

LA CONTESTATION

Dans le siècle où nous sommes, une absence de tous contestataires parmi nos étudiants aurait été un mauvais signe. Mais ils se font très rares. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir en remercier deux. Voici un extrait des réponses de IM.116 aux questionnaires des 9e et 10e leçons :

1. Le procés de la Nature

9e leçon : Rien ne m'a particulièrement déplu, mais j'ai buté contre cette affirmation : l'Evolution est une CERTITUDE. J'ai beau relire «Les Enfants du Hasard», je reste en désaccord. Mais vous semblez l'être vous-mêmes : vous envisagez cette «certitude» comme un axiome ! Un axiome n'est pas une certitude : c'est un principe accepté comme vrai sans démonstration. Aussi serais-je heureux de lire un livre *sérieux* sur cette doctrine, qui expose nettement : a) tout ce qu'on sait, b) tout ce qu'on ne sait pas, c) les hypothèses de travail. Fournissez-moi, par exemple une explication rationnelle du miracle qu'est l'œil. E.GUYENOT en conclut : «L'hypothèse de l'Evolution acquiert ainsi un caractère de quasi-certitude…» Donc : toujours une hypothèse ! En fait, les grandes étapes de l'Evolution nous échappent complètement. Je suis pleinement d'accord pour considérer l'Evolution comme une hypothèse de travail. Alors tout devient plus simple et plus clair.

10e leçon : J'attend toujours votre définition de l'Evolution et de quelques autres expressions utilisées peut-être un peu trop facilement. Ainsi, d'après Bernard, «progrès» voudrait dire : «structure plus chargée d'ordre». Qu'est-ce que l'ordre naturel ? Qu'est-il, par exemple, pour les tortues de l'île d'Europa, près de Madagascar, où se reproduisent les tortues marines de l'océan indien ? Après l'accouplement, les femelles se laissent porter par les flots jusqu'à la plage, s'y hissent jusqu'au sable sec où elles pondent leurs œufs. Puis elles regagnent l'eau droit devant elles. Si un rocher ou tout autre obstacle les arrête, elles ne savent pas le contourner : elles meurent, brûlées par le soleil, à quelques mètres de l'eau. Ordre naturel ? Deux mois plus tard, les jeunes tortues éclosent par milliers et gagnent la mer aussitôt, mais peu y parviennent avant d'être dévorées par les «frégates», oiseaux noirs qui les attendent et les guettent : elles sont la nourriture *qui sert à les multiplier !* Ordre naturel ?

2. Le Procès de l'Orthologique

10e leçon : l'orthologique voit le progrès dans des structures plus chargées d'ordre. Mais un univers concentrationnaire n'apparaît-il pas ainsi ? Or peut-on dire que le stalinisme, ou bien la structuration S.S. créée par Himmler (Cf. A. BRISSAUT : Hitler et l'ordre noir) sont l'extériorisation d'un progrès ?

L'étudiante IF.142 fait une remarque un peu moins surprenante, mais qui rejoint curieusement celle qu'on vient de lire :

IF.142

Ce qu'il m'est difficile à accepter dès présent, c'est que l'orthologique soit la dernière émergence psychique chez les humains. Pourquoi les hippies, par exemple, ne verraient-ils pas l'homme évolué dans l'homme drogué tout comme vous le voyez dans l'orthologicien ? Lorsque l'orthologique aura été adoptée par l'humanité et aura fait ses preuves dans le sens de l'Evolution, nous pourrons juger.

PIERRE

C'est à Bernard qu'incombe la défense de la nature, et à Philippe celle de l'orthologique.

BERNARD

Une réponse à IM.116 me semble devoir commencer par une question : que se passe-t-il en lui ? A-t-il cédé à un irrésistible besoin d'avoir raison, ou est-il victime de sollicitations intérieures plus subtiles ? Il s'est bouché les yeux et les oreilles un peu trop bien, ce me semble, pour qu'il ait pu s'agir d'une distraction. Qu'il veuille bien en juger lui-même :

Il est en désaccord avec «Les Enfants du Hasard», puis les relit et reste en désaccord. Or ce chapitre abonde dans son sens et répond avec minutie et précision à chacune de ses questions. Est-il concevable, après ce qu'on vient de lire, qu'il puisse être ou même se prétendre en désaccord avec un texte qui reprend mot pour mot ce qu'il dit lui-même ? IM.116 a lu et relu ce texte-ci :

«En 1950, un monument scientifique parut aux Editions Masson : «L'EVOLUTION, Les Ffaits, Les Incertitudes», par Lucien Cuénot et Andrée Tétry (s'il y eut jamais un livre «sérieux», c'est bien celui-là : son défaut est de l'être trop), où sont rapportés des milliers de faits. Mais un schéma grossier de ce qui s'est passé sur notre planète au cours des âges suffit à résumer ce que tout le monde doit savoir :

Matière Inerte –> matière vivante –> organismes vivants –> Homme

Bref, au départ, il n'y avait pas de vie perceptible sur la Terre. Aujourd'hui, elle porte un grand nombre d'organismes bizarres, dont les moustiques et la grenouille et, plus bizarres encore : nous ! *Si vous voulez un récit de ce qui s'est passé, ne lisez pas Cuénot et Tétry : ils sont trop probes pour faire semblant de le savoir. En revanche, ceux qui s'intéressent aux étapes (PROBABLES) de cette biogénèse peuvent trouver chez les biologistes des renseignements INCERTAINS mais dignes d'intérêt»* (Le Rubicon, page 124) .

Mais notre contestataire, qui dit exactement les mêmes choses, se dit en désaccord avec elles. Comment lui est-ce possible ? Sur quoi êtes-vous en désaccord, mon cher IM.116 ? Contestez-vous qu'il existe des hommes aujourd'hui ? Prétendez-vous qu'il ont toujours existé ? Ou encore qu'ils sont apparus un beau matin — le lendemain du jour où fut créé l'Eléphant — tels qu'ils sont aujourd'hui ? Si vous ne contestez pas la première de ces choses et ne prétendez pas la seconde, vous êtes d'accord avec les Enfants du Hasard : l'Evolution est une CERTITUDE. Cuénot était trop probe, et nous ne sommes pas assez improbes, pour faire semblant de savoir comment elle s'y est prise pour parvenir à ses «fins». Quant aux *hypothèses* qui cherchent à fournir une explication rationnelle du miracle qu'est l'œil (et de celui

qu'est l'Homme), elles ne manquent pas. Aucune n'est contraignante, mais plusieurs sont dignes d'intérêt. Nous nous efforcerons d'exposer celles qui nous semblent plausibles et utiles.

Me trompé-je, mon cher IM.116, en croyant constater que vous n'êtes pas en désaccord avec nous, mais que vous avez *voulu* l'être ? Serait-ce que vous cherchiez à vous cacher quelque chose à vous-même. Il semble tout aussi certain que vous n'avez pas *voulu* comprendre la signification donnée, dans notre 9e leçon, aux mots «axiomes humains».

IM.116,enfin, se réfère à l'hitoire naturelle : depuis l'éocène, l'abondance des tortues marines de l'océan indien (mues par des tropismes trop primitifs pour contourner les obstacles) «sert» à multiplier *tout en le limitant* — c'est un cas typique d'autorégulation — le nombre des oiseaux prédateurs (noirs !!) qu'elles nourrissent. Puis il pose une question : ordre naturel ? La réponse est : oui. Mais la question semble fournir un indice de la motivation très classique qui anime sa contestation : trop «noir» à son gré, *l'ordre naturel lui déplaît et il rationalise son déplaisir.* Tout aussitôt il lui devient impossible de prendre conscience des contenus d'un texte qu'il aurait pu écrire lui-même : il «plaide contre» sa propre pensée !

PHILIPPE

Rationaliser, c'est *plaider la cause de ses préférences personnelles.* C'est donc se rendre «aussi incosmique que le cosmos est… cosmique». C'est s'enfermer dans une prison nommée Moi. On n'en saurait dire autant des réquisitoires de IM.116 et de IF.142 contre l'orthologique. Impossible de ne pas leur donner raison. Nous plaidons coupables, mais avec une excuse : l'outrecuidance qui, chez nous est colossale, mais pas assez pour aller jusque là ! Il a fallu une circonstance atténuante : nos n'avons pas inventé l'orthologique. Si nous étions ses inventeurs, nous n'aurions pu trouver en nous assez d'outrecuidance (ou d'imprudence) pour suggérer seulement le quart de ce que nous en avons dit : le risque de nous faire enfermer aurait été trop grand. Aussi est-ce incroyable — et significatif — que ces deux étudiants aient été seuls à crier au scandale. C'aurait du être tous, et ce ne l'a pas été. Pourquoi ? Une réponse à cette question pourrait être instructive. J'espère que nos étudiants ne tarderons pas à nous la donner.

Entre-temps une chose est surprenante, et c'est la qualité des concurrents qu'on nous oppose : les hippies et les S.S. !! *(Aux étudiants)* Qu'en pensez-vous ? Les piqués sympathiques foisonnent sur notre jolie planète : messies, inventeurs de systèmes, découvreurs de Révélations, sectaires, illuminés, sauveurs de tout poil. Si, comme cela me semble certain, nous sommes aussi farfelus, pourquoi ne pas nous cataloguer parmi eux ? Eh bien, non : les hippies (drogués) et les S.S. Cela doit signifier quelque chose, mais quoi ?

MEDICUS

Cette question est propre à taquiner les psychologues.

PHILIPPE

Faisons-en un concours, et qu'un sachet de caramels récompense le gagnant !

LA DIXIEME LEÇON — ET LES SUIVANTES

L'accueil des étudiants à notre dixième leçon, qui était très spéciale, nous a surpris : à l'exception de trois, tous l'ont appréciée, mais il s'en est trouvé un pour écrire ce qui suit :

IM 111

C'est fini ! Je vous refuse toute confiance, surtout à Pierre, que je tenais pour un digne homme et qui m'a possédé indignement : «vous êtes invités, en guise de récréation, à une petite promenade dans le jardin des philosophes, mais sans trace d'importance : ce sera bénin, bénin, bénin …» Béni-oui-oui, ajoute Bernard pendant que Philippe joue au rigolo — et me fait rire, l'animal ! Parvenu à la fin j'ai, bien entendu, mal aux dents. Que m'est-il arrivé ? On m'a «envoyé dans les gencives, sans crier gare,» la leçon la plus fantastique que j'ai reçue de ma vie !! Pierre est un polisson, Bernard un traître, Philippe un plaisantin, mais je leur pardonne tout : quelle leçon ! Si l'orthologique est capable de faire ***ça*** de la *philosophie,* de quoi serait-elle incapable ?

PHILIPPE

Le coup était vache, mais il le fallait. C'était un sondage et ces choses-là doivent se faire sur la pointe des pieds : les sujets prévenus sentent passer la sonde et ils ont tendance à se tortiller.

PIERRE

Qu'on nous pardonne cette feinte. Notre tâche est d'aider nos étudiants à se transformer en «surhommes» et il semble y falloir ci et là un rien de ruse. Mais IM.111, qui décidément à la vue perçante, nous contraint à jouer cartes sur table. Il est vrai que la 10e leçon était importante. Il est indispensable d'en assimiler la substance pour franchir le Rubicon. Cependant ce que nous avons dit n'est pas faux : cette leçon n'a pas d'actualité immédiate et elle n'est pas indispensable à l'intelligibilité de celles qui la suivront. Nos étudiants, pour l'instant, ont à fouetter d'autres chats. Ils doivent faire un pas décisif pour *devenir les maîtres, et non les esclaves, de leur propre pensée.*

PHILIPPE *(aux étudiants)*

En d'autres mots, vous êtes invités à réaliser la COORDINATION ORTHOLOGIQUE DE VOS AUTOMATISMES MENTAUX. Mais la présente leçon est déjà bien trop longue pour qu'il soit possible d'éclairer la signification précise de ces mots.

HUBERT

Tant mieux ! Mais j'aimerais une traduction française — approximative, cher ami, approximative s'il vous plaît. Dites-nous en trois mots de quoi il retourne.

PHILIPPE

Il se trouve que IM.110, un étudiant doué dont je gage que les interventions seront bientôt profitables à tous, nous a communiqué un texte qui vient à point : une interview du philosophe à la mode, le prestigieux HEIDEGGER. Ecoutez-moi ce dialogue :

QUESTION : Pour beaucoup, la philosophie n'a plus de raison d'être. Elle est devenue

inutile.

HEIDEGGER : La philosophie est toujours intempestive : c'est une folie.

Q : Une folie ?

H : La philosophie est essentiellement intempestive parce qu'elle appartient aux rares choses dont le destin est de ne jamais éveiller de résonances immédiates.

Q : Comment concevez-vous les rapports de la philosophie et de la science ?

H : C'est une question très difficile. La science est en train d'étendre sa puissance à la Terre entière. Mais la science ne pense pas. Sa démarche et ses moyens sont tels qu'elle ne peut penser.

Q : C'est un défaut ?

H : Non : un avantage. C'est parce qu'elle ne pense pas que la science peut s'établir et progresser dans les domaines de sa recherche.

Q : Pourtant on tend aujourd'hui à identifier la pensée et la science.

H : Ce n'est que lorsque l'abîme qui sépare la pensée de la science est reconnu que la relation de la science et de la pensée devient authentique.

Q : Vous dites que la science ne pense pas. N'est-ce choquant ?

H : Certes, mais la science ne peut rien sans la pensée. Comme je l'ai répété dans mon enseignement, la chose la plus importante à cette époque, c'est que nous ne pensons pas encore vraiment.

Q : Que voulez-vous dire ?

H : Peut-être, depuis des siècles, l'Homme a trop agi et pensé trop peu. Dans un monde qui donne toujours davantage à penser, la pensée n'existe toujours pas.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Peut-on se défendre d'admirer un maître qui prêche d'exemple à ce point ? Si vous avez quelques minutes à ne pas perdre, jouissez d'abord de la gigantesque stupidité de ce tissu de contradictions, de contre-évidences et de non-sens, puis émerveillez-vous d'un miracle : *il tombe pile à la fin !!* Il est vrai que la pensée *libre* «n'existe toujours pas», et pour une bonne raison : *jusqu'à ce qu'on la libère, la pensée est la résultante, le sous-produit, d'une imbrication d'activités programmées.* Rattachée à quelques aspects du réel, les programmations qu'on inflige aux scientifiques les *dispensent* de penser : elles débouchent — *nécessairement* et *automatiquement* — sur du réel. Les scientifiques, donc, *doivent s'interdire* de penser librement. Mais, vierges de programmations de cette sorte, le cas des philosophes est tout autre : ils jouissent de la liberté de se tromper — *ou bien de tomber pile. «*Hit or miss», disent les Anglais. Mais, sitôt qu'ils se mettent à «penser», leurs automatismes semblent les condamner toujours à dire des stupidités ! HEIDEGGER le pressent parce qu'il est philosophe, mot qui veut dire : «organisme-dont les-automatismes-mentaux-ne-sont-pas-coordonnés». Ou, si vous préférez : «homme-qui-ne-peut-penser» . La pensée, aux yeux d'Heidegger, «n'existe toujours pas». Il a raison : elle n'existe ni pour lui ni en lui.

(Aux Etudiants)

Vous comprendrez bientôt pourquoi. Quand vous l'aurez compris, vous serez les maîtres de votre propre pensée. La pensée existera pour vous et en vous.

PIERRE

Nos devons remettre au mois prochain l'analyse des questions, dont quelques-unes sont importantes, qui nous ont été posées. La présente leçon tend à devenir trop longue. Mais quelques mots de plus sont nécessaires. Avant de coordonner nos automatismes mentaux, il faut les développer et, trop souvent, les créer. *(Aux étudiants)* L'objectif que nous nous assignons à présent est de vous aider à développer et, lorsqu'il le faut, à créer vos automatismes orthologiques. Jusqu'à présent, vous avez été invités à nous regarder faire. C'est désormais insuffisant. Il vous faut commencer à appliquer vous-mêmes l'orthologique, d'abord aux contenus de nos leçons et bientôt à tous vos problèmes : elle s'applique à tout et à tous. Cette leçon vous propose des sujets déjà un peu divers. C'est peu encore, mais l'éventail s'ouvrira vite.

Le moment est venu pour nos étudiants de commencer à faire, entre eux et avec nous, leurs premiers pas d'êtres humains affranchis de leurs servitudes ataviques. Beaucoup trouveront ces exercices rebutants : au point où nous en sommes les sujets abordés doivent sembler froids, intellectuels, peu humains. Mais nous ne tarderons plus à aborder l'étude de la nature humaine, et l'on constatera vite combien tout y est … humain !

COURRIER DES ETUDIANTS

LE CAS D'ALBAN, Homme Bienchanceux

Il était une fois un homme tout simple, maçon de son état. Voulant comprendre, comprendre enfin !, il se mit en devoir d'étudier dans les livres, en commençant par les choses de son métier. Puis, mû par la pulsion prosélytique dont la nature nous a dotés tous, il voulut enseigner à d'autres ce qu'il avait appris. Il créa, au sein d'un syndicat d'entreprises, une école professionnelle où il professa pendant plus de vingt ans jusqu'à un jour tout récent où, victime d'un conflit de volontés de puissance, il s'en trouva évincé sans autre forme de procés. Tel est, en deux mots, le cas d'IM.489, baptisé ALBAN dans ce cours. Les lignes qui suivent sont extraites de ses réponses à notre dixième questionnaire :

ALBAN

Loinde de me sembler difficile, cette leçon m'a éclairé en profondeur. Mot après mot, ligne après ligne, elle mène sur le terrain de la réflexion qui apaise, qui libère de la peur, des opinions et des mensonges. Elle engendre la vision à partir de soi d'un ensemble prenant corps avec soi. Elle met l'homme à nu et lui propose un regard sur le passé et sur le présent. C'est enfin l'heure de vérité et une vision du futur est possible. Se voir tel que l'on est, petite cellule parmi une multitude de cellules semblables vues de l'extérieur, mais aussi une cellule unique comportant des millions de petites cellules vues de l'intérieur . Nous appréhendons nos propres structures délicates et fragiles ; nous savons alors que nos semblables sont également

délicats et fragiles et que le moindre grain de sable peut entraver la marche de cette création supérieure par sa complexité à l'ensemble de tous les êtres vivants.

Mais, si cette leçon est claire à l'intérieur de moi, si, comme une musique, elle transcende le beau, le meilleur, le calme, la marche harmonieuse, elle me montre l'extérieur de mon être et l'ensemble des hommes, des bêtes, des plantes, des minéraux, le ciel et les étoiles. Cet ensemble des hommes et de leur environnement, cet ensemble actuel attaché à son passé, à ses ancêtres,cet ensemble qui, aujourd'hui, n'est pas le passé mais qui le prolonge comme sera prolongé demain, par un autre ensemble, l'ensemble d'aujourd'hui. Chaque génération née de la génération précédente, ressemblantes et différentes, chacune découvrant à sa naissance le mystère de son existence (passagère). Je mets ce mot entre parenthèses car beaucoup de générations n'y ont pas, semble-t-il, pensé beaucoup. Que reste-t-il d'une génération ? Que reste-t-il de l'ensemble des générations qui ont formé des civilisations différentes par les détails mais semblables prises globalement : Aujourd'hui encore: le Singe. Aujourd'hui déjà : vers l'Homme. Au cœur de toutes les civilisations, tous les hommes ont convergé vers l'Homme.

Cette leçon m'a apporté le pouvoir d'exprimer, pour la première fois, les choses que je ressentais au plus profond de moi-même. C'est une libération : point de peur, point de moquerie. Cette leçon me donne confiance. Je ne sais si l'âme est une abstraction. Je ne sais si l'esprit, la pensée, la réflexion sont liés exclusivement à l'organe «cerveau». Je ne sais si tout est néant après la mort. Je ne sais si des dieux existent au-delà de notre petite planète. Je ne sais si les religions, les sciences, les techniques sont les opiums des peuples. Je ne sais si les libéralismes, les communismes, les catholicisme, protestantisme, bouddhisme, les fascismes, les humanismes sont vrais ou faux. Je ne sais rien de tout cela, mais je sais que les hommes forment tout cela, font tout cela, et que dans tout cela il y a le vrai et le faux, il y a beaucoup d'espérance et de désespérance, il y a le bien et le mal, l'enfer et le paradis. Je sais aussi que je suis né d'un homme et d'une femme. Cette leçon m'apporte la possibilité de communiquer sans artifice et c'est pour moi le chemin de l'unité — de Dieu si ce mot veut dire Unité. Je sais que j'aspire à la communion des êtres et des choses. Je sais que, depuis mon enfance, j'ai ressenti cette communion lorsque, vide de paroles, mon cœur battait d'émotion à la vue de la nature, des enfants jouants et riants, des hommes travaillant avec courage, et aussi à l'écoute des chants des hommes et de la musique de la vie. Et mon cœur se déchirait presque lorsque je regardais la souffrance des hommes dans leurs luttes incessantes, chacun voulant avoir raison. Oui, cette leçon apporte la lumière. Les réflexions de Pierre, de Bernard, de Philippe, de Medicus, d'Hubert, de Suzanne, d'Annabelle, d'Arielle, d'Antoine réfléchissent la lumière. Point de haine, point de jalousie, de rancunes, d'opinions. C'est être à l'écoute du Monde, à l'écoute de TOUT, et tout s'enveloppe de lumière. Alors de tout mon être, de tout mon corps, de tout mon esprit, je forme une prière pour que cette lumière intérieure illumine tous les hommes. Cette espérance si vive, est-ce mon âme ? Des larmes coulent de mes yeux car je ne puis m'empêcher de souffrir du mal sans cesse perpétué sur notre planète, mais ces larmes ne sont pas celles du désespoir. J'entends l'appel à l'amour universel du Christ et de tous les hommes comme lui crucifiés depuis toujours et encore ce jour. Mais je regarde les fleurs des champs, je regarde les enfants, je regarde les vieillards, je regarde mes semblables, et je vois en leurs yeux s'allumer cette lumière lorsque, intégrés dans l'ordre universel et toute peur disparue, ils la réfléchissent. Je vois avec émotion combien tout ce qui est pourrait se compléter et non plus s'opposer. Ce qui se complète se construit, ce qui s'oppose se détruit.

Les philosophies, les sciences se complèteront quand philosophes et scientifiques auront découvert que l'Homme est le carrefour de toutes les pensées et ne peut être le spécialiste de ceci ou de cela. Mes larmes coulent parce que je sais que cette communion, cette unité, n'est pas encore réalisée. Je ne suis pas encore philosophe et scientifique, je ne suis pas sage et savant. Les guerres tuent encore. Des hommes crucifient, des hommes sont crucifiés, des enfants, des femmes, des vieillards sont tués par des hommes décorés. Mes larmes coulent et un cri s'élève en moi : comprendre, comprendre toujours davantage, comprendre enfin, et enfin aimer !

PHILIPPE

Heureux ALBAN, l'homme bienchanceux qui regarde, écoute, puis regarde et écoute encore alors que M. le Ministre de l'Education Nationale a fait défense, aux autres humains de se servir de leurs yeux, comme aussi, de leurs oreilles. Heureux Alban, l'homme bienchanceux qui sait dire ce qu'il ressent alors que M. le Ministre de l'Education Nationale a fait défense aux autres hommes de rien ressentir qui ne soit haineux et de rien dire — sans en mourir de honte — qui ne soit non pas faussement haineux, mais haineusement faux ! Heureux Alban, l'homme bienchanceux qui après avoir échappé à la décérébration gratuite et obligatoire, est à ce point aimé des dieux qu'en pleine force de l'âge — il n'a pas cinquante ans — ils le dépouillèrent d'une œuvre qui tendait à devenir sa raison d'exister : après quoi une brève leçon allait lui suffire pour lui faire découvrir sa vraie raison de vivre, qui est celle de tous les humains. Heureux Alban, l'homme bienchanceux qui a beaucoup derrière lui et désormais TOUT devant lui. Heureux Alban, l'homme bienchanceux qui a su faire, en toute innocence, son premier pas sur le chemin du Bonheur enfin vrai !

LE DANGER

PHILIPPE

Pourquoi serait-il plus dangereux d'être homme que lapin ? Ces bestioles timides se font bouffer par des renards, saigner par des furets, égorger par des cuisiniers, fusiller par des chasseurs, et mortifier de mille autres façons. Mais il est une disgrâce qui ne les menace jamais : ils ne sont pas, comme vous et moi, exposés à «faire la bête» du soir au matin et du matin au soir. Et, pour la première fois cette année, il s'est trouvé un de nos étudiants pour s'en aviser :

IM.414

Cette question me surprend. Vous nous y avez fourni si clairement la réponse que ce n'est sans doute pas celle-ci que vous attendiez de nous : «…Mais les choses allaient se gâter avec l'émergence de la conscience : devenue autonome, l'intelligence *consciente* allait nous engendrer des aptitudes aux *choix faux*». (8e leçon, page ?, dernier(?) alinéa). Comment ne serait-il particulièrement dangereux d'être la seule espèce autorisée par la nature à … dérubiconner ?

PHILIPPE

Ce n'était pas plus malin que ça, mais il aura fallu quatre ans pour qu'un étudiant nous fasse cette réponse. Quant à l'envergure des dangers que nous vaut notre aptitude à

dérubiconner, on la voit assez ces temps-ci : quelques années encore de ce régime cisrubicon suffiraient à anéantir non seulement notre espèce mais la plupart des autres en même temps. Y compris, il est vrai, nos malheureux lapins !

LE CAS D'ARIELLE, ou le Dépistage de la Femelle

PHILIPPE

Quand on a affaire aux femmes, il faut s'attendre à des secousses, surtout si l'on s'adresse à elles dans ces termes délicats : «Si vos propos, belles dames, sont ceux de la femelle, c'est parce que vous en êtes. Et c'est parce que nos mères en étaient que notre espèce a survécu pendant des millénaires à la sublime stupidité de ses mâles …» Or, chose surprenante, nos étudiantes n'en ont pas pris ombrage. Leurs joues ne s'en sont pas cramoisies et leurs fronts sont restés déridés, aussi insoucieux que jamais du bonheur d'une espèce qui leur doit la vie et sa survie. *«Le bonheur de notre espèce ?»*, écrit Arielle. *«Vous allez vous frotter les mains : je n'y ai jamais pensé !…»*. Et, après s'être interrogée sur les contenus de cette abstraction, notre Annabelle imagine un moyen de rendre la notion d'espèce attrayante aux personnes de son sexe : *« Si les femmes prenaient conscience qu'aimer un seul être à la fois, c'est aussi — et AINSI — aimer* (oui, vous avez bien lu : c'est «aimer» qu'a écrit Annabelle) *l'espèce, celle-ci perdrait sa qualité d'abstraction pour devenir image, image globale faite de millions de petits points bien vivants…»*

Bienheureuse héritière des privilèges biochimiques de la femelle, c'est d'amour, encore d'amour, toujours d'amour qu'Annabelle veut qu'il s'agisse, et cela se comprend : mobiliser l'amour dans les cœurs féminins au bénéfice d'une abstraction serait un moyen sûr de conserver aux têtes féminines le droit qu'exercent toutes les Arielle et que revendiquait la nôtre : celui de ne jamais *penser* à l'amour, de le «vivre» dans leur chair, *mais jamais dans leurs têtes.*

Nous voilà propres ! Comment ce conte de fées pourrait-il finir bien ? Le bonheur de notre espèce — celui, donc, de tous et de chacun — dépend totalement de femmes qui n'entendent pas y penser seulement ! Nous voilà fichus d'avance si nos étudiants ne nous prêtent main forte. Les mâles et les femelles doivent être mis d'accord. Or remarquons une chose : tout ce qui est mâle semble être tenu pour admirable : dire «mâle» un discours, une pensée, une attitude, un cœur, une œuvre, un style, une silhouette ou le diable lui-même, c'est leur reconnaître une supériorité. Le mot «femelle», au contraire, est *péjoratif* dans *toutes* ses applications à des êtres humains ! Pourquoi ? Quand ce mystère aura été élucidé avec l'aide de nos étudiants (dûment asticotés par notre questionnaire), toutes les Arielle du monde — je rougirais d'en douter — n'auront de cesse qu'elles n'aient réalisé les conditions du bonheur du genre humain tout entier en même temps que celui de tous les humains — un à la fois…

Institut Français d'Orthologique

Leçon 11 bis

LA GUERRE DES SEXES

PIERRE

Irritée dans ses préférences par la lecture des JEUX, AURELIE alluma cette guerre dans les termes rapportés à la p.? de notre leçon 10 bis. En substituant aux nôtres «LES JEUX DU MEC ET DE LA NANA», elle a vendu la mêche qui brûle secrètement dans les cœurs des militants du M.L.F. Mais une jeune enseignante s'est trouvée pour plaider la cause des femmes et même celle des hommes dans la guerre sourde qui a toujours couvé sous leurs jeux . Nos JEUX l'avaient incommodée par leur *unilatéralité,* aucune femme n'y ayant fait entendre ses points de vue.

ANASTASIE

Réflexions sur les Jeux de l'Homme et de la Femme

Ces messieurs semblent avoir oublié que le monde dans lequel nous vivons a été façonné, organisé par les hommes et pour les hommes, la place des femmes étant au foyer, avec les enfants et leur mari. Seul Medicus intervient timidement en déclarant que «les femmes n'ont pas eu les mêmes chances de montrer ce qu'elles valent» objection vite éludée par tout le monde. (3)

Quand, à travers les époques, des femmes ne se sont pas soumises, et ont revendiqué quelques droits, notamment au moment de la Révolution française, quel fut leur lot ? La guillotine, ou dans le meilleur des cas, le rejet, la dérision, et le renvoi pur et simple dans leurs foyers, avec la complicité d'une majorité de femmes dupées et prisonnières du rôle qui leur fut «donné» depuis des siècles par les hommes afin d'assurer leur domination, leur «supériorité» et leur pouvoir. Il y eut pourtant, malgré un contexte aussi défavorable, des femmes écrivains, philosophes et même savantes. Hélas, George Sand pour se faire admettre dut faire croire qu'elle était homme, sinon personne ne l'aurait prise au sérieux. Par ailleurs, quel fut le sort de Rosa Luxembourg, philosophe marxiste (4) ? Le banissement de l'orthodoxie marxiste pendant des dizaines d'années, la réhabilitation de certaines de ses idées s'amorçant à peine … D'autre part, comment ces messieurs expliquent-ils le développement actuel de la littérature féminine, de la création artistique musicale des femmes, sans parler de nos deux Simones ? Leur cas est bien vite réglé (p.28) (5)

Ne croyez-vous pas que l'étonnante mysoginie qui domine toute notre histoire occidentale et mondiale et nos cultures, associée au fait que la femme est toujours restée isolée au foyer sans instruction jusqu'à une époque récente, et piégée par l'amour qu'elle porte à celui qui est en fait son «oppresseur», est une cause de la quasi-inexistence de musiciennes et de philosophes, qui vous préoccupe tant ?

On conditionne dès l'enfance les petites filles à leur futur rôle de mère et d'épouse. A la

rigueur on leur donne une culture générale (ce qui se traduit par une préférence nette des filles, poussées par leurs parents, pour l'enseignement secondaire, et littéraire, plutôt que vers le technique) afin d'éviter un trop grand écart avec leurs futurs maris… Par contre on raconte au petit garçon toutes les choses merveilleuses qu'il pourra accomplir quand il sera grand ; en attendant on préserve et développe sa capacité de jeu, d'action et de création. Je ne vous apprendrai rien en soulignant l'importance déterminante du conditionnement sur les individus.

Les preuves de cette mysoginie foisonnent dans les paroles ou les écrits de très nombreux hommes célèbres et pas célèbres, parfois explicitement «racistes», mais souvent sous forme de paternalisme condescendant et protecteur, l'homme sachant mieux ce qui est bon pour la femme que la femme elle-même…

J'ai l'impression que c'est ce qui se passe dans ce livre : la femme étant définie comme non-homme. (6)

Vous vous appuyez, messieurs, sur l'expérience californienne de femmes pour développer vos hypothèses séduisantes sur la féminité. Je dis séduisantes, car j'ai failli me laisser séduire par le tableau idyllique des rapports entre l'homme et la femme décrits au dernier chapitre.Je serais très curieuse de connaître en détail cette expérience, que vous nous promettez seulement pour le troisième cycle. Vous vous contentez de nous jeter en pâture una phrase de l'une de ces Californiennes : «Les femmes veulent rendre heureux, les hommes veulent être heureux». Dans quel contexte cela a-t-il été dit ? En tout cas je ne me reconnais guère dans cette description et n'aatends pas le bonheur d'un hypothétique Prince Charmant qui viendrait me délivrer de ma chrysalide. Je dois sans doute faire partie de ces femmes, piégées par leur culture, qui ont perdu toute féminité et qui n'arrivent pas à revenir sur terre, ou bien qui sont restées enfants !!… Je pourrais m'étendre plus longtemps sur mon cas personnel, mais je crains d'être trop longue.

Pour terminer, je ne crois pas que l'Evolution reste en panne si l'homme ne peut s'individuer par carence de la femme. C'est faire porter à la Femme trop facilement, une responsabilité qui ne lui incombe pas entièrement (7). Si Evolution il y a, c'est en redonnant (8) à l'humanité la moitiè de sa population, celle des femmes, qui sont restées dans l'ombre pendant des millénaires et qui commencent seulement à émerger de cette nuit noire.

La Femme a aussi quelque chose à apporter au monde, et peut autant que l'homme agir sur les choses et les idées. Encore faut-il lui laisser le temps de prendre conscience de ses possibilités autres que celles de mères et d'épouses dévouées et *vivant par procuration,* et ne pas lui couper l'herbe sous les pieds chaque fois qu'elle tentera sa chance. Alors les rapports homme-femme pourront être plus clairs, plus équilibrés, plus confiants et plus *enrichissants mutuellement.*

Il n'est pas question pour moi de devenir, par réaction, androphobe, mais de constater des réalités sociologiques et culturelles. Et je trouve bien facile de dire que c'est la nature qui a muselé les femmes ; je crois plutôt que les hommes ont utilisé une caractéristique biologique de la femme, celle de porter et transmettre la vie, pour les museler et assurer leur pouvoir.

En guise de conclusion je citerai Arthur Rimbaud :

«Quand sera brisé l'infini servage de la femme, l'homme, abominable jusqu'ici lui ayant donné son congé, alors elle sera poète elle aussi…»

J'ai été bien longue… j'espère ne pas avoir abusé trop de votre temps. Et pourtant je n'ai pas exprimé le dixième de ce qu'il y aurait à dire sur les Jeux !

PIERRE

Les thèses d'Anastasie sont celles d'un avocat plaidant la cause du M.L.F., mais dépouillées de rancœurs envers l'«homme abominable» de jadis, qui poétisait la femme mais tarissait en elle (nous dit-on) les sources de la poésie.

Nos contemporains ne poétisent plus les femmes. Ils se font volontiers des copines, des associées ou des objets (de plaisir notamment) de celles qui les attirent. Or elles n'ont guère profité des libetés dont elles disposent, mais semblent jouir peu : on ne les voit pas «devenir poète elles aussi» … (Rimbaud). Si elles ont à faire d'autres choses qui leur conviennent mieux, il serait bon de découvrir lesquelles. Mais les femmes semblent avoir *leurs r*aisons féminines de répugner à se poser ces questions. *Elles semblent se reposer sur les mâles pour leur apprendre, en blâmables «paternalistes», ce qui est «bon pour elles» !…*

Quant à celles qui entendent prendre en mains leurs affaires, la seule ambition que, à notre connaissance, elles aient exprimée avec bruit et force, c'est d'opposer aux phallocrates une UTEROCRATIE masculine ! Elles veulent surclasser les hommes dans leurs carrières. Elles vont jusqu'à caresser le rêve d'une acclimatation au monde des TECHNIQUES auquel Anastasie regrette que les petites filles soient peu encouragées à dévouer leur cœur. Elles y semblent, au surplus, peu enclines. Et nous sommes, quant à nous, enclins à nous en réjouir et à les en féliciter.

Les «Jeux» étaient l'exposé de quelques objections masculines à ce programme. Qu'en pensent nos mères, nos femmes, nos concubines, et les milles autres femmes que nous *osons* dire «nôtres» ? C'est pour essayer de l'apprendre que Philippe a tenté de provoquer leurs réponses en opposant, à une lectrice scandalisée par l'unilatéralité de ce petit livre, une répartie provoquante :

«Il manque de la contradiction à ce bouquin ? Parbleu ! Elle en est absente par l'évidente raison que nos protagonistes sont cinq vilains mâles, plus vilains et plus mâles l'un que l'autre. Ils discutent le coup. Ils décrivent la Femme entrevue dans leurs rêves. La «Femme Idéale» : Yseult devenue mère et qui fait la cuisine. Ce livre est donc un «cahier des charges» : nous, les vilains mâles, disons aux femmes ce que nous attendons d'elles, ce qu'il faut qu'elles soient pour nous faire pleurer de tendresse et hurler de plaisir tout en pensant à autre chose *(les mâles ont reçu dans leurs instincts l'ordre de penser à d'étranges choses)…»*

Plusieurs étudiantes ont répondu aussitôt à cet appel. La première fut Aurélie. Mais sa méfiance (certainement justifiée) envers ses «mecs» était si vive qu'un «cahier des charges» aurait été absurde à ses yeux. Elle souhaitait un manuel de stratégie sexuelle pour assurer une victoire écrasante aux nanas.

Heureusement, des femmes d'un naturel plus paisible, dont Anastasie, se sont courageusement attelées à cette tâche. Et, pour la première fois peut-être, on entrevoit la silhouette de ce que pourrait être, aux yeux de femmes intelligentes et réfléchies, l'«Homme Idéal». Quelques aperçus en seront donnés dans nos prochaines leçons. Entre-temps, voici nos réactions aux réflexions d'Anastasie :

MEDICUS

Anastasie m'a montré (note 3) combien j'ai fait timidement mon métier de défenseur de la «cause féminine». Selon elle, mes objections aux thèmes de Bernard ont été vite éludées par tous. Or, à tort sans nul doute, je n'ai pas eu cette impression. Je me suis rangé aux vues de Bernard parce que les FAITS évoqués m'ont semblé pertinents. M'y suis-je rendu trop facilement ? En ce cas, le renfort de nos étudiantes sera accueilli avec joie.

PHILIPPE

Anastasie m'a émoustillé dans les passages 4 et 5 où elle me met en cause sans me nommer, mais nul n'a pu s'y tromper : je suis inimitable ! Elle m'a mis dans (ou sur) les bras une femme délicieuse dont j'ignorais (presque) l'existence : Rosa Luxembourg. Cette créature serait non-seulement marxiste, mais philisophe aussi, puisque le pauvre Marx était, nous dit-on, philosophe. Puis vient une «nouvelle» merveilleuse : Anastasie nous apprend que la réhabilitation de la philosophie luxembourgiste a commencé. Supplions-la à genoux de nous apprendre ce qui distingue le luxembourgisme des autres «philosophies» du même métal, et comment s'est produit le commencement de sa réhabilitation.

Restent les deux Simones, dont le procès a été mené trop rondement pour Anastasie. S'il lui en fallait davantage pour conclure qu'aucune de ces deux femmes n'était philosophe, sans doute est-ce qu'en lisant leurs ouvrages, Anastasie est tombée sur une ligne au moins de philosophie *originale.* Elle mettrait le comble de la joie dans nos cœurs si elle voulait bien nous dire où.

BERNARD

Je regrette d'avoir à m'en ouvrir mais je ne puis cacher qu'Anastasie nous a cruellement ulcérés. Selon elle, la définition de la femme dans LES JEUX serait «non-homme» (6). C'est nous traiter indignement car nous sommes fiers, chatouilleusement fiers, d'avoir été les permiers à faire tout le contraire. Ce sont les hommes que nous avons eu la douleur, le courage et la fierté chatouilleuse de définir «non-femme», femmes *défectives* auxquelles manquent plusieurs choses *essentielles.* Bref : femmes malfoutues.

Petite Anastasie, nous vous pardonnons cet outrage parce que vous ne l'avez pas fait exprès. Vous ne vous en êtes pas aperçue. Les femmes, grâce au ciel, ne se sont jamais aperçues de rien et elles l'ont payé cher. Vous-même n'y manquez pas cette fois : «Je ne crois pas, dites-vous, que l'Evolution reste en panne si l'homme ne peut s'individuer par carence de la femme. C'est faire porter à la femme une responsabilité qui ne lui incombe pas entièrement» (7).

Vous vous accusez vous-même et accusez vos sœurs injustement : loin d'en porter la moindre parcelle de responsabilité, les femmes ont sauvé la mise aux malfoutus qu'étaient

nécessairement (puisque Dieu lui-même n'y pouvait rien) les mâles de notre espèce tant qu'il ne leur arriverait une petite chose dont nous aurons à parler plus explicitement que nous ne l'avons pu dans les JEUX (8). Enfin, vous ajoutez : «Si Evolution il y a, elle se fera en redonnant à l'humanité la moitié de sa population celle des femmes restées dans l'ombre pendant des millénaires et qui commencent seulement à émerger». Vous dites : Redonner. Pensez-vous que nos femmes nous aient été données puis enlevées ? Je ne crois pas que ce don ait eu de précédent. J'ai même dans l'idée qu'un de ces beaux matins nos femmes se découvriront faites pour SE DONNER … et nous découvrirons faits pour les bouffer toutes crues. Mais à quelles sauces ? *(Aux étudiantes)* Dites-nous, belles dames, à quelle sauce vous voulez être bouffées ? Et vous aussi, bonnes petites. Dites-le nous vite, qu'on s'en régale dès la prochaine leçon.

BERNARD

Un mot encore, s'il vous plaît. SI les femmes n'ont jamais su que les hommes étaient des malfoutus, c'est parce qu'elles se sont aperçues moins encore qu'elles étaient bougrement bien construites. Elles ne s'en sont jamais doutées et ne s'en doutent pas encore. Or toute la théorie de l'amour de Steiner était fondée sur cette donnée biologique. *C'est en les «bienfoutant» que la nature les aurait muselées et c'est aux hommes qu'appartiendrait la joie et qu'incomberait la tâche de les libérer.* Que tous veuillent bien y réfléchir et nous dire ce qu'ils en pensent.

PHILIPPE

Nous avons demandé à nos étudiants s'ils comptaient prendre part à la guerre des sexes. Parmi ceux qui ont répondu oui, la plupart se sont abstenus de s'entre-dire ce qu'ils ou elles devraient être ou faire pour s'entre-plaire tout en pensant (ou non) à quelque-chose. Nous ne pouvons citer aujourd'hui que deux réponses, plus une troisième qui compte pour cent, à moins que ce ne soit pour un peu plus.

IF.1313

A part celle d'ANNETTE, vos quatre escarmouches parlent d'amour cisrubicon, et je n'en veux plus. Voici le résultat de mes réflexions sur le «cahier des charges» en trois étapes :

1ère étape : il faut que je sois douce et lui donne mes oreilles. Soit ! Mais pour qu'il y déverse quoi ? Ses images, ses masques, ses étiquettes ? Je ne pourrais en ce cas que lui *prêter* mes oreilles, jeu où chacun se dupe et dupe l'autre sans le savoir. S'il me dit ce qu'il croit être au lieu de ce qu'il est, et joue avec les mots pour projeter les produits de ses habitudes au lieu d'utiliser les mots pour exprimer le réel, il doit s'ensuivre la :

2e étape : de petites déceptions en déceptions plus grandes, une évidence s'impose d'abord : aimer est impossible en Cisrubiconie, puis une décision : il faut déménager, ficher le camp. Mais où aller, et comment ?

3e étape : (cahier des charges) : j'attends de l'homme qu'il m'invite, qu'il imagine et crée *notre* Transrubiconie pour que JE puisse la LUI faire vivre. La Transrubiconie n'est pas un lieu enchanteur où l'on débarque ensemble. C'est un état que l'homme doit découvrir en se libérant de ses peurs et où, débarrassée des siennes, la femme qui a écouté de ses deux oreilles peut installer leur foyer, en bonne petite épouse pratique, où tous deux ont la même vision et, comme les fauvettes, les mêmes visées. A trop regarder, décortiquer et démonter les mécanismes qui animent la Cisrubiconie, on s'y enlise. Il nous faut découvrir, inventer et créer

les mécanismes qui, en utilisant pleinement nos *différences,* nous *complètent* l'un et l'autre et transcendent ceux qui nous *divisaient* en nous *opposant* l'un à l'autre.

PHILIPPE

Ces propos sont ceux d'une jeune femme helvétique. Je soupçonne l'Helvète bienchanceux qui se l'est vu adjuger à la foire d'empoigne, d'avoir eu ce jour-là une veine de pendu dépendu à temps. Ecoutons à présent ceux d'un mâle vilain à souhait, mais dont le «cahier des charges» (sinon l'âme) est limpide :

IM.912

La «théorie des aphrodisiaques» de Bernard semble avoir de grandes chances d'être conforme à la nature des choses lorsqu'il s'agit de «faire l'amour». Mais «copuler» est une autre affaire. Au surplus, qu'est-ce que l'amour ? C'est tant de choses à la fois que je ne découvre aucune définition qui les englobe toutes. Voici mes réactions à vos quatre escarmouches :

1. Bravo pour Annette ! Que rêverait-on de mieux ?
2. La présentation du cas d'Aurélie par Philippe ne m'amuse pas.
3. La voix de la raison m'aurait comblé d'aise il y a 4 ou 5 ans. Aujourd'hui je sais que les sexualités masculines et féminines ne sont pas les mêmes. Le ministre danois a parlé en mâle et il touche les mâles en chatouillant un des plus puissants de leurs instincts simiesques. Peut-être touche-t-il aussi les femmelles qui veulent s'identifier aux mâles, mais sûrement pas les autres. Cependant bien que sachant ces choses, j'ai conservé une grande excitabilité à — je ne sais s'il faut dire l'érotisme ou la pornographie. J'ai savoir que le discours du ministre est faux, cela n'empêche pas une paire de (belles) fesses d'allumer mon regard. Et, si j'en étais contrit, ça les en empêcherait, j'ai bien peur, encore moins !
4. Comment il faut qu'elles soient et qu'elles fassent ? C'est la simplicité même : qu'elles soient et fassent comme les hommes tout en restant des femmes. Ces choses-là vont de soi.

PHILIPPE

Il est scandaleux que le Bon Dieu ait pensé à tout sauf à cette belle solution d'un petit problème si bien embrouillé par les humains que les plus habiles philosophes y égratignent vainement leur latin. Mais tout n'est pas perdu. En regardant un singe après l'avoir mis tout nu pour le mieux voir, Desmond Morris a mis le doigt sur la plaie qui tourmente les mal-pensants. Il a élevé au rang d'aphrodisiaques honnêtes et naturels toute «paire de (belles) fesses» qui allument le regard des mâles. Il a su démêler les desseins de la nature le jour où elle s'avisa de nous donner pour compagnes des allumeuses «tous azimuts», aux façades aussi généreuses que leurs derrières, alors que les chiennes se contentent de petits boutons minables, mais mieux adaptés à la lactation. Faute de ce stimulus perceptible de tous les côtés, la nature aurait craint — explique ce savant biologiste — que nos femmes ne soient pas assez attrayantes pour être fécondées suffisamment. C'est beau, la science ! Qui, sinon elle, aurait pensé à ça ? Si émouvante que soit cette théorie, j'ai tendance à penser que les fesses de nos femelles auraient suffi à surpeupler notre planète, tant mon «excitabilité», même fugace, leur est vive à de certains moments. Or il faut se rappeler combien un enfant est trop — beaucoup trop — vite fait ! *«Plaisirs d'amour …»*

Il est temps d'écouter une fille nommée ALPHA. Elle a certainement été inventée par le

ciel pour éternaliser, sinon la durée des orgasmes, au moins l'amour lui-même, et ses joies.

ALPHA

La guerre des sexes ? Ah ! enfin pouvoir dire du mal des mâles ! *«Les femmes n'ont jamais su que les hommes étaient des malfoutus …»* Mon cher Bernard, je vous arrête tout de suite : j'ai toujours su que les hommes étaient des malfoutus ! Et la plupart de mes amies partagent mon sentiment (c'est peut-être pourquoi — entre autres raisons — elles sont mes amies…) Est-ce parce que nous nous sommes aperçues «à quel point nous-mêmes sommes bougrement bien construites» ? Peut-être, ou peut-êre pas. En tout cas, *nous ne sommes pas prêtes à renoncer comme ça à cette excellente occasion de nous sentir supérieures !* Je me soupçonne même (parfois) de souhaiter rencontrer les mâles les plus déshérités qui soient — et Dieu sait qu'il en est de déshérités ! — pour avoir la satisfaction de me conforter dans mes vues androphobes tout à fait comme le renard de la fable face aux raisins «à peine bons pour des goujats». Eh oui, c'est ici que le bât blesse : je me sens irrésistiblement attirée vers les mâles, mais vers ce que je voudrais qu'ils fussent, et qu'ils ne sont jamais, et que je leur reproche farouchement de ne pas être ! Et pour comble, je me sens *sous-développée* affectivement, mais aussi intellectuel- lement et spirituellement, tant qu'aucun homme ne m'aura permis de m'épanouir. Sale histoire ! Dépendre de petits garçons qu'on ne méprise PAS ASSEZ pour les accepter tels qu'ils sont ! (Et n'allez pas croire que je parle sans savoir de quoi !) Pourtant, tous les propos qui traînent un peu partout sur «la condition de la femme» me lassent :

1.Peut-être suis-je attachée à des idéaux amoureux non reconsidérés depuis le Jurassique moyen, ou atteinte d'un obscurantisme galopant.

2.Je n'ai encore jamais connu les asservissements de la femme mariée, chargée d'enfants ; autrement dit : je n'en ai pas encore assez bavé.

Mais, en tout cas, il me semble que la plupart des «doléances» féminines (jusque, à un faible degré, celles d'Anastasie) procèdent d'une puérile jalousie envers la gent masculine. Je crois que, pour ma part, je n'aurai jamais envie de ressembler à un homme (j'ai longtemps déploré mon prénom équivoque, mon visage pas assez fin, etc. etc. Je ne déplore d'ailleurs plus ni l'un ni l'autre maintenant, ayant trouvé mieux à faire.) N'allez pas conclure que je n'«aime» pas les hommes ! Au contraire je les «aime» trop parce qu'ils sont *différents* (aimer a ici le même sens que dans : j'aime les caramels).

Toute la «condition féminine» tourne autour, à mon avis, de l'absence d'*Amour* . Un homme ne teut être «l'oppresseur d'une femme», comme dit Anastasie, que s'il ne l'aime pas. Et toutes les réponses sociales n'y changeront rien ! Le conflit «couve» (dites-vous) depuis des temps immémoriaux, mais ne pouvait éclater qu'à la chute des valeurs morales traditionnelles . Nos grands-mères ne choisissaient pas souvent leurs maris (autant dire, même, jamais, car même celles qui avaient l'impression de choisir *tombaient* amoureuses sur un coup de cœur, dans l'ignorance totale, ou presque, de ce que pourrait être un homme). En tout cas, «choisi» ou pas, certaines parvenaient à l'aimer ; la plupart substituaient à l'amour le succédané de bonne épouse, bonne mère, bonne à tout faire. La vertu leur tenait lieu de tendresse, leur dévouement les projetait directement au paradis. Quand la morale a craqué, et qu'on s'est aperçu combien on aimait peu, il a bien fallu comptabiliser, établir des traités (de paix séparée

ou de guerre unie), fixer des frontières. L'amour, lui, ne compte pas : il se réjouit de ce qu'il donne. Mais le M.L.F. a raison: dans l'état actuel de mépris associé, il ne faut pas se laisser «rouler». Il faut rivaliser avec les hommes, se battre sur leur propre terrain, avec leurs armes, *pour leur faire payer* l'amour qu'ils ne donnent pas *(et que les femmes ne leur donnent pas).* Il le faut croirait-on.

Ceci dit, le M.L.F. se trompe légèrement. L'indépendance économique, l'accès au travail, c'est appréciable. (Un joyeux comble, qui doit bien divertir les Siriens : nous vivons dans un monde où le travail, cet avilissement, devient une condition de «liberté», qu'on revendique à cor(p)s et à cris, qu'on soit homme ou femme ! Et on n'a guère d'autre choix !) En tout cas, les femmes employées à l'extérieur n'en assument pas moins la plupart du temps les mêmes tâches ménagères qu'avant. Bien sûr, elles se voient aidées par de précieuses machines, mais leur temps de rêver, déjà bien mince avant, se trouve le plus souvent réduit encore depuis leur «libération». En tout cas, au risque de faire bondir le M.L.F., on est bien obligé de constater que les enfants sont plus équilibrés quand, en rentrant de l'école, ils trouvent leur mère à la maison.

Au surplus je n'éprouve, quant à moi, aucun désir de voir figurer dignement mon modeste nom au panthéon philosophique, musical ou littéraire. (Laissons cela aux petits garçons en mal de gloriole…) Evidemment, il pourrait sembler tentant, indépendamment de toute gloire, de contribuer à l'épanouissement de l'humanité par une découverte scientifique ou une belle symphonie. Peut-être certaines femmes se sentent-elles faites pour ça ? Dans ce cas, il faudrait tout faire pour les y encourager. Mais, jusqu'à présent, elles ont accepté leur sort avec une docilité qui tendrait à prouver que — sauf le M.L.F. — elles se fichent bien de concurrencer les hommes. Remarquons en passant que les poètes ont souvent masqué derrière les mots le *vide* de leur cœur ; les femmes de chair leur étaient souvent *prétextes* à vérifier éloquemment «tout en pensant à autre chose»… Parlant peut-être moins — ou moins bien — les femmes communient plus ! J'avoue que je ne sais pas bien ce que sont les femmes, ce que je suis moi-même, «ce qui est bon pour nous» ; je ne sais pas si des hommes (d'élite…) peuvent nous renseigner totalement, avec ou sans paternalisme, sur ce qu'il nous faut. Il me semble tout de même que les JEUX formulent des choses que je sentais confusément avant de les lire, et que je continue à sentir, mais beaucoup plus clairement.Oui, vous pouvez être «chatouilleusement fiers» : à aucun moment je n'ai trouvé la femme définie, dans les Jeux, comme «non-homme», et c'est assez rare pour sauter ax yeux. Mais une de mes amies, pas spécialement «M.L.F. agressif», mais tout de même assez «féministe» (surtout, je la comprends, depuis qu'elle souffre quotidiennement d'un couple chancelant) a très mal supporté la lecture de ce bouquin, et a surtout retenu le côté «femme dépendante de l'homme, qui doit attendre de lui son existence». Et j'avoue que, *si je ne RESSENTAIS très profondément cette attente,* j'aurais trouvé cette théorie «réactionnaire», du moins si l'on s'en tient à une formulation superficielle. Mais à aucun moment, en lisant les Jeux, je ne l'ai trouvée pénible, parce que vous présentez l'homme et la femme comme deux êtres foncièrement *originaux* (donc dispensés de rivaliser), entièrement non pas dépendants mais complémentaires l'un de l'autre. Je me suis laissée «séduire sans retenue» au tableau idyllique des rapports décrit au dernier chapitre des Jeux parce qu'il me semble que nous portons en nous ces rapports — et ce tableau aussi — depuis des temps immémoriaux. La nature, comme nous disait IF.1513 (leçon 4 p?), ne nous tromperait pas au point de nous obliger à poursuivre des chimères.

Bref, je fais partie du tiers «docile ou lucide», et j'ai fort envie de dire «les deux, mon capitaine !» (mais on m'accuserait d'immodestie…)

De toute façon, les femmes adorent qu'on parle d'elles ! Si le lyrisme des poètes courtois les abandonne, qu'à cela ne tienne ! Elles liront les Jeux, ou militeront au M.L.F. Je trouve pour ma part que si un fait est *troublant* (au sens, aussi, de perturbateur) dans la nature, ce n'est pas le «Fait féminin», mais le fait masculin par lequel l'humanité se construit. Les femmes m'ont l'air tout à fait «naturelles». (Mais ceci n'a pas de rapport avec ce qui précède).

L'*homme idéal*, espèce en voie d'apparition, paraît-il (dans combien de millénaires ?). Je me le représente mal. Je sais surtout ce qu'il ne serait pas. Mais pour cerner le problème en peu de mots (!), je crois que l'homme idéal serait celui qui… m'aimerait. Mais qui m'aimerait comme je voudrais l'être : qui me *reconnaîtrait* (c'est ce que vous dites dans les Jeux), parce que j'aurais eu envie de me laisser par lui reconnaître, de lui livrer le fond de mon âme. En dehors de cela, et plus concrètement, il faudrait :

—qu'il ait des choses à m'*apprendre*, sur les étoiles, ou les petites bêtes, ou les valses subatomiques, ou nos ancêtres iguanodons, ou la dynastie des Aleph… Le pauvre homme n'aurait jamais la paix : je le «cuisinerais» jusqu'à ce qu'il m'ait révélé, sur l'oreiller ou ailleurs, *tout* ce qu'il saurait (et, lassé de ce harcellement, il demanderait le divorce au bout de trois jours…). Je crois que je m'ennuierais consciencieusement avec un littéraire.

—Il faudrait aussi qu'avec lui je prenne des fous-rires, mais alors des fous-rires ! Autrement dit, ce serait un *complice*, qui ne jouerait pas aux grandes personnes, sauf parfois, pour me faire peur (j'adorerais avoir un peu peur d'un homme ; tendance infantile à souhait, mais combien excitante !).

—Il faudrait qu'il aime se balader dans la nature, le fromage, les animaux, etc. etc. J'arrête de crainte de paraître trop exigeante … et pour la faible valeur statistique de cette liste…

—Il faudrait en tout cas, nouvelle forme de l'instinct infantile des petites personnes de mon sexe, que je le sente «fort», parce que, (nouveau bond du M.L.F.sauteur) pour moi, «virilité» = force. Pas la force brutale et bestiale (encore que…), mais une certaine force, qui reste à définir (et le restera longtemps peut-être…).

Je dis tout cela pour faire semblant de répondre à votre question, parce que je me sens bien fichue de me laisser attendrir par un air de pauvre petit chat malade et anxieux, que je devrais prendre sous mon aile maternelle ! (Plaise à la nature m'épargner ce sacerdoce !).

Bref, ce serait quelqu'un avec qui je n'aurais aucune envie de rivaliser sur aucun plan (puisque je l'aimerais), *à qui j'aurais envie d'APPARTENIR,* (le M.L.F. ne bondit plus), et même, ô comble, de «faire la cuisine» (à condition qu'il ne la prenne pas comme un dû, mais la reçoive comme un don…) Ce serait vraiment un saint homme ! ! ! Il me rendrait heureuse-d'être-une-femme et je le rendrais heureux-d'être-un-homme. Il faudrait aussi que nous ayons (le plus souvent possible) le sentiment de l'importance *cosmique* de notre union — Vaste

programme !

Je vais taire ces banalités «idylliques», auxquelles je crois parce qu'elles sont idylliques … Vous pouvez constater que toutes ces charges sont bien «abstraites». J'oubliais : il pourrait aussi (et même j'aimerais bien…) me dire de jolies choses, mais *à condition de les penser ;* j'aurais horreur d'être un prétexte à beau langage, ou à quoi que ce soit ! J'accepterais volontiers (tout à fait volontiers ! ! !) de recevoir de lui ma subsistance économique, autrement dit «de me faire entretenir». (Aurais-je la vocation péripatéticienne ? Ça ne m'étonnerait pas …). Je pourrais, «en échange», et à l'extrême limite — mais vraiment extrême — consentir à lui faire un enfant (seulement s'il insistait beacoup…) Cependant je crois qu'il est des œuvres plus utiles — et moins nuisibles — à accomplir à deux.

CONCLUSION : Heureusement pour lui, ce saint homme n'existe pas ! Mais — revers de la médaille — il ne connaîtra jamais la joie d'apprendre à quoi il a échappé.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Voilà une fille qui *renchérit* sur les JEUX ! Elle ressentait profondément l'attente du prince charmant *avant* d'avoir lu ce bouquin. Elle *veut* son prince charmant, mais ne l'attend et ne l'espère plus. La nature ne nous «leurrant pas au point de nous faire poursuivre des chimères», elle s*ait* qu'il viendra. Mais dans combien de millénaires …?

Puis vient son cahier des charges. Le Prince charmant DOIT : 1. l'aimer ; 2. la *reconnaître* (lui dire et lui montrer qu'elle est belle) ; 3. se l'*approprier* (elle a besoin de lui APPARTENIR) ; 4. lui apprendre tout ce qu'il faut savoir pour situer leur union dans les splendeurs de l'univers.

On voit que c'est peu de chose : quatre petits articles. *Mais ils disent ce que tous les hommes un peu mûris* attendent (mais n'espèrent plus) que leurs compagnes attendent d'eux. Qu'on imagine leur hâte et leur joie de TOUT apprendre pour donner TOUT à la femme qu'ils aiment.

BERNARD

Les propos d'ALPHA laissent transparaître la «pulsion spirituelle» qui les anime. Son besoin de vérité et de «comprendre, comprendre enfin…» l'entraîne au cœur de la SYMBIOSE SEXUELLE qui fait beaucoup plus qu'apporter le bonheur aux amants : elle REPOND AU PLUS URGENT BESOIN D'UNE ESPECE QUI SE MEURT D'ANTIBIOSE..

Détrompez-vous, Alpha, «ce saint-homme» existe déjà par millions. il n'espère plus rencontrer une «femme-alpha» et mourrait de désespoir s'il savait qu'il en a croisé une et l'a laissé lui échapper !

PHILIPPE

Ne dites pas, mon cher Bernard, des choses tristes à nos étudiantes : toutes sont des femmes-alpha et des filles-alpha en puissance. Et les étudiants dont nous aiguisons à grands coups de gueule — parce qu'ils n'ont pas d'odorat — la sensibilité aux amours cosmiques (au lieu de cosmétiques) en sont si excités qu'ils n'auraient garde de les laisser leur échapper même

si, à leur insu réciproque, ils les ont épousées il y a 24 ou 42 ans et n'ont joué depuis ce jour-là qu'au tiercé, au loto, à la poupée ou aux soldats de plomb. Pour leur changer les idées, invitons-les à écouter un étudiant helvétique attentif lui aussi aux propos vivifiants de M. le Ministre de la Pornographie :

IM.1314

Cet excellent ministre a mille fois raison : il faut naturaliser *humainement* l'amour. Le Verbe étant au commencement de l'humain, les jeux sexuels deviennent humains lorsque les amants se parlent une langue humaine, *discursive.* MORALITE : «PARLE-MOI D'AMOUR». Conséquences : *«Vlà que j'y veux plus seulement les oreilles, j'veux aussi sa langue, niam niam !* Moralité globale : *«SOIS BELLE ET PARLE…»* Amen !

PHILIPPE

Si un Helvète a été pendu et dépendu à temps, c'est celui-ci. Et s'il est arrivé à un ministre honnête d'être écouté, c'est celui-là. Ecoutez, en «stop-press» un étudiant dont les réponses nous sont parvenues il y a cinq minutes :

IM.1328

A l'époque où des Nordiques, dont le sang froid est réputé, nous ont envoyé leurs films d'éducation sexuelle, le moment semblait venu d'apprendre à bien faire l'amour. On allait nous *montrer* et nous *verrions* l'Amour en action, en spectacles, et je m'y suis précipité. Eh bien non : pas question d'amour dans ces films : il s'agissait de «*décharges séminales dans le vagin des partenaires femelles, accompagnées d'ébullitions orgastiques».* (Le Rubicon, p.52)

PHILIPPE *(Aux étudiants)*

Hâtez-vous de vider vos querelles amoureuses et/ou érotiques et bombardez les deux sexes des reproches qu'ils méritent à coup sûr. On verra ce qui surnagera peut-être. Pourquoi ne serait-ce l'Amour ? Mais dépêchons : il nous reste à peine sept leçons pour résoudre AVEC VOTRE AIDE TOUS LES PROBLEMES INSOLUBLES DE L'HUMANITE : LEURS BESOINS INDIVIDUELS OPPOSES A LEURS DESTINS SPECIFIQUES.

N.B. Prenez garde aux mots «femme-alpha» et «fille-alpha» : ALPHA ne se rapporte AUCUNEMENT à la longueur des ondes encéphalographiques qui animent le cerveau de ces créatures divines. Il s'agit d'un PRENOM asséné par l'I.F.O. à une fille qu'il soupçonne d'une divinité peut-être un peu plus mûre que celle de beaucoup d'autres…

Notes leçon 11

(1) Interrogée sur le sens de ce mot, Amandine nous apprend qu'en idiome savoyard le «nant» est un gros ruisseau parfois torrentueux.

(2) Se dit, d'après Amandine, de petits amas de poussière d'aspect cotonneux qui s'accumulent sous les meubles

(3)(4)(5)(6)(7) Les notes qui figurent dans ce texte font l'objet de commentaires par Medicus, Philippe et Bernard, à la page 11bis/3.

(8) Cette petite chose est la pensée transcendantale. Ses pouvoirs se laissent mieux entrevoir dans l'image que nous devons à l'éclair produit par l'«accident scientifique» sur lequel l'attention a été attirée par notre prospectus antipublicitaire.

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire N°11

1.Nom et prénom, adresse postale complète, numéro du présent questionnaire et votre numéro d'inscription à ce cours.

2.(a) Votre «moi» est-il fait de croyances seulement ?
(b) Dans la négative, que contient-il d'autre ?

3.(a) Ce cours vous a-t-il semblé difficile à ses débuts ?
(b) L'est-il resté ou devenu ?
(c) Dans l'affirmative, votre cas est-il celui d'Achille, qui n'en peut *localiser* les difficultés ?

4.L'orthologique bouscule toutes nos habitudes mentales, en détruit plusieurs et en inverse d'autres. Elle entre donc *inévitablement* en conflit avec l'«homme sensé» en chacun de nous. Veuillez contraindre au dialogue celui qui vous habite. Discutez le coup avec lui : quels sont les points ou les thèmes sur lesquels il tend à l'emporter ?

5.«Utilisées séparément», dit la troisième leçon, «la science du savant, la vision du mystique, et la prescience du poète ne suffisent pas pour comprendre les hommes». Simple constatation. Mais nos protagonistes ajoutent que, conjuguées, elles le peuvent. Sur quoi peut reposer cette affirmation ?

6.Grâce à Amandine, l'intelligence typiquement féminine, particulière aux femmes parce qu'issue des instincts de la femelle, fait une première apparition dans ces leçons, au grand «désespoir» de Philippe, qui joue au cuistre. Une constatation crève les yeux : Amandine se moque de la logique, et pour cause : elle n'en a aucun besoin pour aller droit au but. Mais elle illustre la complémentarité des sexes : pour parvenir au but, ce cours lui a été utile. Nos questions :
(a) Par quoi remplace-t-elle la logique ?
(b) Qu'a-t-elle trouvé d'utile aux femmes dans un cours outrageusement masculin ?

7.Répondez aux trois questions de la page ?.

8.(a) Avez-vous rien à redire ou ajouter à la synthèse d'ADAM ?
(b) Son exposé vous a -t-il été utile ?

9.Philippe s'étonne (page ?) que vous n'ayez pas «crié au scandale». Pourquoi n'en avez-vous pas éprouvé le besoin ? Accessoirement : si le psychologue en vous s'est laissé taquiner, prenez part à la «course aux caramels».

10.Pourquoi l'adjectif «mâle» serait-il jugé admirable, et «femelle» humiliant ? Pour le découvrir, dressez un inventaire des attributs particuliers aux mâles, aux femelles, aux femmes, aux hommes.

11.Entamez un commerce avec tous en choisissant, *dans cette leçon,* un thème dont le développement vous intéresserait.

12.Cette leçon vous a-t-elle demandé trop de travail ? Souhaitez-vous des leçons plus courtes les mois prochains ?

13. Notez cette leçon et expliquez votre note. Dites-nous ce qui vous a semblé utile ou inutile et ce qui vous a plu et/ou déplu d'y lire.

14. Vos commentaires, vos réflexions, vos suggestions, vos questions.

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire n°11 bis

1.Nom et prénom, adresse postale complète, numéro du présent questionnaire et votre numéro d'inscription à ce cours.

2.Si médicus vous semble avoir été un piètre défenseur de la cause féminine, quels arguments auriez-vous fait valoir au lieu ou en plus des siens ?

3.S'il est vrai que, déséquilibrés génétiquement, les mâles ont suppléé à leurs déficiences *essentielles* par les produits d'une INVENTIVITE EXISTENTIELLE qui en fait des fous, des imbéciles, des conjoints musclés et dominateurs, des conquérants exterminateurs, etc — bref de furieux amants du malheur — et, accessoirement, une poignée de «génies»…

(a) Aux femmes : le lot des mâles vous semble-t-il enviable ? Seriez-vous disposée à payer ce prix-là le droit d'avoir une petite chance d'être poète, musicienne, philosophe ?

(b) Aux mâles : Cette «petite chance» d'être ou de devenir Co-Créateurs, vous l'avez eue en naissant et vous l'avez encore. Il vous reste dans chacune de vos cellules une nostalgie, une promesse et un besoin qui vous valent ou peuvent vous valoir des contacts fugaces — ou une communion soudaine — avec la Création. Cette «petite chance» vous semble-t-elle avoir valu les peines immenses qu'elle a coûtées et celles, presque douces, qu'elle nous coûte encore ?

4.Aux femmes : à quelle «sauce» voulez-vous être mangées ? Philippe ne doute pas que c'est à la «sauce Philippe», mais votre sentiment peut différer diu sien. Choisissez votre «Cuisinier Idéal» parmi les héros de la littérature, de la haute-finance, de l'Histoire, ou d'autres fables.

5.(a) Quel est l'ordre décroissant de vos préférences (ou croissant de votre réprobation) pour les «cahiers des charges» issus des cogitations de nos étudiants ?

(b) Celui d'ALPHA compte-t-il pour cent à vos yeux, ou pour «un peu plus» ?

(c) Celui d'IM.912 doit être répudié : sa collusion avec le Dr DESMOND MORRIS le disqualifie pour entretenir un commerce avec les «gens biens». A moins que les «belles fesses» et les «ébullitions orgastiques» n'aient pour vous plus d'attraits que les autres commerces ? Qu'attendez-vous d'un(e) conjoint(e) idéal(e) : des *sensations* inouïes ou des *sentiments* qui puissent survivre même à une absence de sensations ?

6.**Toutes affaires cessantes, rédigez votre cahier des charges.** Il n'y a plus une minute à perdre : la guerre des sexes s'éteindra à la leçon 12 bis et cèdera la place, le mois suivant, aux problèmes insolubles et tragiques qui ont résulté de l'incompatibilité des destins spécifiques de l'humanité et **des besoins individuels des humains.** Profitons du peu de temps qui nous reste — une leçon seulement — pour rire de bon cœur de nos déconvenues amoureuses si douloureuses soient-elles. Nos autres malheurs sont si cruels que nous ne le pourrons plus : les fours crématoires du nazisme n'ont déridé personne, pas même Adolf Hitler.

7.Notez cette leçon et expliquez votre note. Dites ce qui vous y a semblé utile ou inutile et ce qu'il vous a plu et/ou déplu d'y lire.

8.Vos commentaires, vos suggestions, vos questions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Douzième Leçon

EPILOGUE A UN TEMPS DE PAUSE

PIERRE

Comme il fallait s'y attendre, notre dernière leçon a déplu à autant d'étudiants qu'elle en a enthousiasmé d'autres. La dissension règne dans leurs rangs. Leurs désirs sont contradictoires, leurs vœux inconciliables. Bref, tout se déroule normalement et nous sommes aussi contents d'eux que possible : ils nous contraignent à essayer de faire notre métier un peu moins mal.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Vous voyez qu'il en a pris de la graine. *(A Pierre)* Continuez, mon bon ami : c'est ça qui plaît aux gens.

PIERRE

Qu'on me pende l'animal : il a toujours raison ! Il y avait en effet de la «précaution oratoire» dans cette modestie fausse plus qu'à demi. La vérité est que nous devons être contents de nous dans l'exacte mesure où nous pouvons l'être de vous. Mais l'étape qu'il faut franchir à présent sera un peu malaisée : ce deuxième cycle ne peut ressembler au premier, et nous aurons à nous réadapter les uns aux autres : les étudiants à leurs professeurs, les professeurs à leurs étudiants, et ceux-ci entre eux. Quelques explications sont nécessaires, et elles serviront d'épilogue à notre temps de pause.

BERNARD

Elles seraient utilement précédées d'un court prologue au thème central de notre deuxième cycle : la nature humaine. Avant d'en aborder l'étude, quelques mots devraient être dits de la nature pré-humaine. Bien que l'essentiel en soit contenu dans le Rubicon, il pourrait être opportun — fût-ce au prix de redites inutiles à ceux qui les ont présentes à la mémoire — d'en rappeler les grandes lignes

PIERRE

J'incline à le penser : il nous est souvent reproché de ne pas tenir compte d'un des pires maux de ce siècle : l'amnésie. C'est un mal que l'orthologique guérit durablement de façon que, n'en souffrant guère nous-mêmes, nous sommes exposés à sous-estimer la peine de certains étudiants à mémoriser les connaissances acquises. Répétons-nous délibérément cette fois, et prions ceux de nos étudiants dont la mémoire est bonne de nous en excuser.

Prologue

LA NATURE HUMAINE

BERNARD

Qu'est-ce que la nature ? Une seule définition est assez générale en même temps qu'assez souple pour satisfaire aux exigences de tous : *ensemble de déterminismes coordonnés.*

HUBERT

Elle ne peut satisfaire aux exigences des croyants, qui ont la faiblesse d'attacher du prix à une chose apparemment choquante aux hommes de science : la liberté. Ce qui est déterminé ne saurait être libre. Ce qui est libre ne saurait être déterminé.

BERNARD

Les croyants y trouvent leur compte lorsqu'ils observent la nature. Sa définition du mot «liberté» éclate avec une force irrésistible dans les moindres détails de la Création : *aptitude à l'autodétermination.* Seuls peuvent être libres les organismes qui commandent aux mécanismes de leur propre comportement, dont les facteurs les plus dynamiques sont, dans le cas des humains, la pensée consciente et inconsciente.

PHILIPPE

Ainsi, les humains font de l'épistémologie appliquée aussi fatalement que Monsieur JOURDAIN faisait de la prose lorsqu'il exerçait ses facultés verbales. Nous ne pouvons être libres que si nous en avons conscience. Nous ne pouvons actualiser la liberté potentielle que la nature a déposée en nous qu'après avoir appris à utiliser consciemment toutes les ressources dont elle les a dotés pour accéder à l'autodétermination.

BERNARD

Je crains, mon cher Philippe, que ce ne soit pas tout à fait vrai. Si ce l'était, aucun organisme vivant n'aurait fait ses premiers pas dans la voe qui mène à la liberté. Or tous s'y sont acheminés. L'évolution biologique n'a de signification intelligible que celle-là : elle est l'histoire d'une libération. Ou, pour me servir de vos mots, elle est l'histoire d'une actualisation progressive des libertés potentielles que la nature a déposées dans la Vie. La prise en charge par la conscience humaine des données de la pensée inconsciente est l'étape finale de cette libération, mais il s'en faut qu'elle soit la seule. Elle est le couronnement de l'Evolution, mais tous les organismes évolués, si peu le soient-ils, sont déjà partiellement autodéterminés : tous savent faire «eux-mêmes» certaines choses, ne serait-ce que répondre intelligemment à des stimili élémentaires.

MEDICUS

Certes, mais l'emploi du mot «intelligemment» appelle une réserve. On ne peut dire «intelligente» l'amibe qui sait choisir ses aliments, ni l'araignée douée d'une aptitude raffinée, mais intelligente précisément, à tisser sa toile.

BERNARD

Ceux qui refusent l'intelligence aux organismes inférieurs admettront néanmoins que la nature en a pour eux : elle leur engendre des comportements bien adaptés à leurs besoins spécifiques. Mais cette intelligence des espèces (l'instinct) n'est pas, ou très peu, autonome. Les organismes qui en sont dotés ne sont pas, ou sont très peu, libres. Bien qu'autodéterminés, ils sont asservis à leurs instincts : ils obéissent à la nature *brute.*

Or les humains semblent ne plus obéir à cette nature. A quoi obéissent-ils ? C'est ce qu'il s'agit de découvrir : nous n'aurions aucune chance de saisir les rênes du gouvernement de nous-mêmes si nous ne commencions par identifier — pour les leur arracher — les tyrans clandestins qui commandent à nos actes, à nos sentiments, et jusqu'à notre pensée. Or, pour les voir, il faut ouvrir les yeux. Il faut regarder ce qu'a fait la nature quand elle s'est attelée à un problème inouï : la fabrication d'Homo sapiens à partir d'une Amibe par les moyens d'une tyranie *clandestine.* Si nous sommes devenus des hommes, c'est grâce à ces tyrans. Mais si nous ne sommes pas encore vraiment humains, vraiment libres, c'est leur faute. Le mystère si angoissant, et hier encore impénétrable, de la condition humaine se résume en dix mots : *nos démons intérieurs sont à la fois nos meilleurs amis et nos pires ennemis.* Chacun de nous, s'il veut se libérer, doit faire face à cette dualité, dont résultent des contradictions douloureuses et dangereuses tant qu'on ne les comprend pas, mais désirables et bénéfiques sitôt qu'on les comprend : ambivalentes dans le premier cas, bipolaires dans le second.

PHILIPPE

Aucun être humain n'a *commencé* seulement à être intelligent avant d'avoir acquis ces connaissances : on ne peut être intelligent tant qu'on ne se connaît pas. Or, ne pas savoir comment on est fait, c'est ne pas se connaître, et nous n'avons qu'un moyen de savoir comment nous sommes faits : apprendre comment la nature s'y est prise pour nous faire.

HUBERT

Voilà qui est riche ! Voilà qui est vraiment bon ! Ces fameuses connaissances venant à peine d'être acquises (dites-vous), il s'ensuivrait que, jusqu'à présent, aucun humain n'a «commencé seulement» ? *(Aux étudiants)* Vous croyiez qu'Einstein ? Newton ? Pasteur ? Détrompez-vous, mes amis : c'étaient des crétins ! Ils n'avaient même pas *commencé ! !*

BERNARD

On serait acculé à cette conclusion ridicule si l'on refusait l'intelligence aux amibes et aux araignées. Car il vrai qu'à l'exception possible de Léon-David Steiner, aucun de nos grands hommes n'a pu se connaître lui-même. Si géniale qu'ait été leur intelligence, elle obéissait donc encore à des déterminismes inconscients et *s'apparentait ainsi à celle des organismes inférieurs.* Pour reprendre l'expression choquante mais justifiée de Philippe, aucun n'avait commencé à subir les effets d'une soumission à la nature *humaine.* Donc aucun ne disposait de l'intelligence réellement *autonome,* aux possibilités plus vastes, qui émergent en pareil cas.

PIERRE

Prenons garde : avant de l'avoir expérimentée lui-même, aucun étudiant ne peut être invité à accorder le moindre crédit — qui serait une croyances — à l'émergence d'une nouvelle sorte d'intelligence. Contentons-nous d'essayer de montrer comment la nature a obtenu l'Homme à partir de la cellule. Ainsi rendue intelligible, cette émergence pourra — peut-être — être vécue.

BERNARD

Bien que ce soit inévitablement un peu long, il va falloir passer par là. Nous devons essayer de condenser, autant que nous pourrons sans le dénaturer, le récit de l'immense

aventure qui, commencée il y a plus de trois milliards d'années, était restée hier encore inintelligible aux humains. Aucun «génie» ne l'a comprise parce qu'aucun n'aurait pu la comprendre. Aujourd'hui nous pouvons récolter cette moisson. Des richesses accumulées pendant plus de trente millions de siècles s'offrent à quiconque est assez curieux de ce qui a transformé la nature brute en nature humaine pour consentir à prendre connaissance du contenu d'un seul mot : l'EVOLUTION.

(Aux étudiants)

Telles sont nos hypothèses de travail. Elles font appel à toutes vos méfiances. Elles ne pourraient recevoir aucune trace de crédit sans devenir dangereuses. Votre tâche et la nôtre sera de les avérer, et la seule vérification adéquate se situe sur le terrain pratique. Vous aurez à constater si oui ou non, au terme de ce deuxième cycle, vous vous trouvez disposer d'une *autre sorte* d'intelligence. Bref si vous êtes un autre homme ou une autre femme. Dans l'affirmative, l'hypothèse se sera vérifiée, mais *pour vous seulement.* Sera-t-elle infirmée dans la négative ? Pas nécessairement : les échecs sont rarement irrémédiables. Les techniques peuvent être améliorées, et les nôtres, nous le savons, en ont grandement besoin. D'autres nous dépasseront. D'autres parviendront au même but par des voies différentes, mais une chose me semble sûre : le départ est donné.

PIERRE

Au risque de scandaliser les esprits plus solides que le mien, j'aimerais que ce prologue s'achève sur une profession de foi. La foi est nécessaire aux hommes de mon tempérament pour rien oser dans le monde où nous vivons encore. En faudra-t-il dans le monde où nous allons aborder ? Je n'en sais rien. Mais, avant de mettre le feu aux moteurs de la fusée, voici ma profession de foi : le jour est proche où, comme prévoyait Dostoïevski : *«nous comprendrons tout, et tous comprendront …».*

PIERRE

Ce deuxième cycle ne peut ressembler au premier parce que notre démarche ne peut plus rester *linéaire* seulement. Il est temps pour nos étudiants de se familiariser avec la logique cruciale à l'échelle de notre cours tout entier, et non plus limitée au contenu de chaque leçon.

Certes plusieurs étudiants ont pris un bon départ dans cette voie : les résumés d'Antoine, notamment, réalisent une synthèse bien visualisable. Mais, comme il l'a remarqué lui-même, ce fut en suivant le *fil directeur* qui relit les leçons. Bien que cruciale déjà, la démarche qui l'a conduit à condenser en deux propositions (A et B) le contenu des neufs premières leçons est restée largement linéaire. Ce n'est pas un reproche : le premier cycle de notre cours était bâti ainsi. Mais le deuxième ne pourrait l'être de même sans restreindre les pouvoirs de l'orthologique. *(Aux étudaints)* Votre formation vous a engendré l'habitude de raisonner en ligne droite, et cette habitude est terriblement tenace. Tous vos raisonnements ont toujours procédé par enchaînements logiques, et vous vous en êtes trouvés programmés : à vos yeux, procéder autrement, ce n'est pas raisonner, c'est rêver, c'est s'abandonner, c'est *déraisonner*.

PHILIPPE

Or, circonstance à la fois atténuante et aggravante, cela s'est trouvé être vrai depuis

toujours. Qu'on m'entende bien : la plupart des grandes découvertes humaines ont été faites par des hommes qui s'abandonnaient, qui ne raisonnaient pas, voire qui déraisonnaient : pensez à J.P.Sartre. En revanche, bien qu'enchaînée au linéaire, la raison a toujours été seule à pouvoir *exploiter* nos découvertes. Mais voici que l'orthologique la *déchaîne ! !* C'est une aventure fantastique. C'est la plus bouleversante de toutes nos aventures depuis l'émergence de la conscience, mais elle exige une déprogrammation. C'est pourquoi les débuts de ce deuxième cycle seront trouvés difficiles, déconcertants, fatigants, etc., par beaucoup d'étudiants. La logique cruciale, pourtant, comme l'a observé AMBROISE, est incomparablement plus facile, plus reposante, MOINS INTELLECTUELLE que celle des enchaînements linéaires. Dès qu'on y a pénétré, elle n'exige pas d'efforts. Que dis-je : elle n'en tolère pas ! Ce qu'elle demande, c'est un fauteuil bien confortable, cet excellent fauteuil qui a tout fait pour Ambroise.

PIERRE

Malheureusement, il nous faut emprunter encore bien des chemins rectilignes. Nous ne pourrons installer nos étudiants dans des fauteuils : les méthodes de relaxation intellectuelle ne pourront être enseignées qu'à la fin. *(Aux étudiants)* Mais, dès à présent, préparez-vous y. Soyez à l'aise, décontractés, laissez-vous faire et n'ayez crainte : nous aurons soin de vos facultés critiques. Loin de les laisser s'assoupir, nous les stimulerons sans cesse : nos questionnaires sont là pour cela, et c'est la raison pour laquelle ils déplaisent.

MEDICUS

Je voulais vous en parler : votre cours serait plus apprécié si vos qestionnaires étaient supportables ! A part une demi douzaine, aucun étudiant n'a trouvé le cours difficile. A part une petite douzaine, tous se sont plaints des questionnaires, jugés abominablement difficiles ! ! Je comprends mal pourquoi.

PHILIPPE

Parce qu'ils contraignent à la critique, et nous n'avons pas été formés à cet exercice. Nous condamnons volontiers, mais détestons critiquer — si ce n'est dans le sens de dénigrer. La raison en est simple : critiquer c'est juger, et juger c'est comparer — *à soi-même* : nous n'avons pas d'autres termes de comparaison. Bref toute critique honnête est, par la bande, une autocritique, et nous n'aimons pas nous critiquer. *(Aux étudiants)* Malgré quoi il le faut : nul ne sera jamais orthologicien sans avoir procédé à un grand nettoyage. Soyez bons, mes amis, soyez bons pour nos questionnaires !

PIERRE *(aux étudiants)*

Soyez surtout attentifs à vous traiter vous-mêmes avec bonté : jusqu'au moment de répondre aux questionnaires, *soustrayez-vous à cette gêne.* Ne critiquez pas : mollement abandonnés à vos fauteuils, *absorbez !* Mais il faut que je revienne aux caractères, déroutant de prime abord, de notre deuxième cycle : les matières vous en sembleront disparates.

HUBERT

Avez-vous dit «sembleront» ? La onzième leçon *était* disparate ! Je suis prêt à parier que les étudiants ne me démentiront pas. Mille choses, dont aucune ne tenait à aucune autre, nous ont été jetées pêle-mêle à la figure !! Disparates ? Dites plutôt embrouillés comme un plat de nouilles au fromage !

PHILIPPE

Va pour cette métaphore nourrissante. *(Aux étudiants)* Une question : si macaronique ait-elle été, notre onzième leçon vous a-t-elle appris de petites choses ? En regardant d'autres étudiants, avez-vous aperçu quelques recoins de vous-mêmes ? Si la réponse est oui, n'hésitez pas : bouffez de la nouille au fromage ! Retrouver chez soi-même quelques autres et bientôt tous les autres, c'est assembler déjà bien des pièces du puzzle qu'est l'Homme.

BERNARD

Comprendre un être humain, c'est le retrouver en soi. Nous comprenons les autres dans la mesure où nous les découvrons semblables à nous jusque dans leurs prétendues idiosyncrasies. C'est la raison pour laquelle nous pouvons prétendre à comprendre tout l'Homme, et c'est la première étape du voyage qui conduit à la compréhension de TOUT.

PIERRE

C'est l'étage qu'il nous faut essayer de franchir tous ensemble, théoriquement en poursuivant l'étude de la nature humaine, pratiquement en accueillant les apports de chacun à ce cours, si disparates puissent-ils sembler avant d'être intégrès dans une même image. Puis un deuxième objectif ne peut être négligé : le développement des aptitudes aux «amitiès supérieures». «*J'ai le sentiment,* écrit IF.096, *d'être en train d'acquérir parmi les étudiants de ce cours une famille plus proche de mon cœur que celle qui m'est consanguine. Jumeaux homonucléiques ? Je n'ose y croire, mais ne parviens pas à m'en empêcher !…» (Aux étudiants)* Je nous souhaite à tous beaucoup de ces frères jumeaux. Mais, ici aussi, nous nous mouvons dans le royaume des hypothèses qu'il reste à vérifier. Heureux ceux chez lesquels elles s'avèreront.

ANTOINE & COMPAGNIE (de jumeaux potentiels)

Nous remercions Antoine au nom de tous. Ses réponses au onzième questionnaire seront sans doute plus utiles qu'aucune de nos leçons. Les voici, légèrement condensées :

2.Note 19/20. Une leçon riche. Les *constatations* (opposées aux préférences) m'ont apporté une lumière précieuse et définitive. Le cas d'Achille m'est très important car il se rapproche beaucoup du mien — m'a-t-il semblé.

3.*Votre «moi» est-il fait de croyances seulement ? Dans la négative que contient-il d'autre ?* Est-ce que je me trompe ? Je ne vois pas le moi fait de croyances. J'ai l'impression persistante qu'avant de suivre ce cours, je ne *croyais* plus à rien, sinon à une infiniment lente progression de l'Homme. A l'échelle de ma vie, cette progression était voisine de zéro. Il ne me restait plus grand espoir de faire quelque chose d'utile et d'intéressant. Reproduire, n'être qu'un géniteur espérant que ses arrière-petits-enfants seront (peut-être) heureux est proche du désespoir. Essayer d'échapper aux contraintes par des voyages incessants n'est qu'un pis-aller épuisant. J'avais même fini par interrompre mes lectures pendant de longs mois, ayant renoncé à *croire* que je pouvais être assez intelligent et courageux pour devenir quelqu'un de bien.

Ceci dit, dans le passé et le présent, le MOI est uniquement constitué de connaissances imparfaites, imprécises ou fausses et, dans cette acception-là, de croyances. Déjà pourtant il m'apparaît que ma destinée se précise dans l'immense destinée de l'Homme. Le moi devient alors autre chose qu'un assortiment préférentiel de *croyances.* Il est perçu peu à peu comme un agrégat d'éléments en bon ordre, un cosmos, lui-même élément d'un monde plus grand, ce qu'il est en vérité. Sinon comment expliquer cette symbiose de cellules spécialisées, le passé de ces cellules et leur avenir ? De quoi donc pourrait être fait le moi nouveau ? (O puissance évocatrice des mots : ce «moi nouveau» me fait saliver comme le «vin nouveau» que j'adore). Il faudra bien qu'il soit fait d'un cerveau bien construit. Il faudra bien que ce merveilleux instrument de la connaissance exacte du SAVOIR, soit perpétuellement ouvert sur le monde dont je suis une particule agissante. Il faudra bien que, tel la boussole et l'aimant, le cerveau me guide et me transforme.

4.*(a) Ce cours vous a-t-il semblé difficile à ses débuts ?* Non, mais tout y était plus ou moins flou.

(c) Dans l'affirmative, êtes-vous dans le cas d'Achille, qui n'en peut localiser les difficultés ? En effet. Je n'ai pu à aucun moment localiser mes difficultés. Même les lettres de Jacques Dartan, qui m'ont pourtant beaucoup aidé, n'ont pu que repousser le brouillard un peu plus loin. Il me semble symptomatique que, pas plus que moi, Achille n'ait de questions à poser nettement : question bien possée est déjà résolue. Or j'ai toujours été incapable de présenter un questionnaire méthodique. Le mot «méthode» a toujours suffi à me faire fuir ou avancer à contre-cœur. Impossible aussi de voir clair dans le cas des autres, et surtout de Rosalinde : j'ai bien trop à faire avec «mon propre cas». D'autres analogies peuvent être relevées. Donc Antoine est très achiléen. La peur qu'éprouve l'homme sensé qui nous habite est paralysante. Le remède devrait être de rassurer en éclairant. Vérifions cette théorie : dans le premier cours, les histoires de fusée et surtout l'idée de NON-RETOUR m'avaient fait peur, mais, depuis que je sais que c'est vrai, je n'ai plus peur ! Essayons de serrer de plus près le cas d'Achille, l'homme qui a «essayé de faire un adepte» alors qu'il «ne voit pas d'application possible à l'orthologique dans l'état actuel de notre société» ! Achille a remarqué le leitmotiv de bateleur : «de plus en plus fort, et l'artiste travaille toujours sans filet, mais attention : le prochain exercice sera encore plus pénible que le précédent : en voulez-vous ?» Il a relevé (je ne l'avais pas fait) de semblables mises en garde dans trois leçons, et, d'un ton las, il crie presque grâce. Pourtant il n'ignore sans doute pas que dans un puzzle, si gigantesque soit-il, tout est indispensable. Et les astuces de nos «maîtres» sont multiples : dans le même genre de leitmotiv, il y a, par exemple, leur «nous allons marquer un temps de pause» ou «nous nous interdisons de apporter rien de nouveau dans cette leçon». Comme ces deux-là sont rassurants pour notre «homme sensé» !! Vocabulaire peu usuel et notions difficiles ? Certes, mais il y a des concepts limpides comme l'eau de nos montagnes savoyardes. D'autres paraissent moins rassurants, peu catholiques, dirait ma grand-mère. Mais il faut bien admettre qu'aucune structure mentale ne peut se mettre en place et en ordre sans les MOTS. Tant qu'elle ne l'est pas, les mots qui sont chargés de la véhiculer paraissent obscurs. D'où l'utilisation indispensable d'images faisant réagir notre pensée inconsciente. Grâce à ces résonances, on comprend, on devine plus ou moins vaguement. A la leçon suivante, les structures ont entamé leur édification parce qu'il existe un peu plus d'ordre en nous. Les mots deviennent un peu plus familiers, un peu plus assimilables, et … ainsi de suite.

5. L'orthologique entre en conflit avec l'«homme sensé» en nous. Discutez le coup avec celui qui vous habite. Il me souvient que, dans une leçon précédente, vous recommandiez de «faire parler Hubert». Ce «secteur» de la pensée humaine semble être, en effet, une belle outre à vider. A vider ? Pas tout à fait, car ce qui résiste à l'érosion philippéenne doit être conservé. Voilà pour la résonance à la question posée. Hubert et l'«homme sensé», en admettant qu'ils ne soient pas cousins, commercent avec l'instinct de conservation. Ils sont donc pétris de toutes les peurs instinctives, depuis celle qui dresse le cou des gazelles toujours prête à fuir comme le vent jusqu'à celle qui empêche les adultes de devenir adultes, agrippés qu'ils sont aux lambeaux de leur enfance. Pourtant, quelle différence entre ces deux terreurs ! Transposée dans le monde humain, celle de la gazelle est salvatrice : pas de progrès sans survie ! Sans doute n'est-ce pas par hasard que les premiers ouvrages publiés par le C.I.E.B.S. sont groupés dans la collection SURVIVRE. Mais l'orthologique, qui est à la fois le fruit et l'instrument du progrès humain, se heurte en effet constamment à l'homme sensé. Faire de ce conflit quelque chose de conscient, de réfléchi, paraît être la condition nécessaire et suffisante du progrès, car elle seule permet de *choisir* entre les bastions d'Hubert. Les nécessités vitales, la sécurité globale, doivent être préservées. Mais, troquer une sécurité *plus sûre* à plus ou moins long terme contre une sécurité immédiate mais fragilme (et souvent illusoire) est un très bon marché. Encore faut-il que les termes de ce marché soient nettement posés : cerner exactement nos peurs ataviques, c'est-à-dire celles qui ne nous *servent* plus, c'est se libérer d'angoisses et de peurs qui nous *desservent.* Depuis quelque temps j'utilise le principe suivant dans mon dialogue avec l'homme sensé : «Tu es l'homme du *statu quo ANTE bellum.* Tu es donc l'homme des paix et des sécurités *anciennes.* Je les conserverai chaque fois qu'elles ne feront obstacle au progrès, c'est-à-dire à la sécurité et à la paix dans le monde *actuel.* Tu es l'homme du : *in MEDIO stat virtus,* et là je ne te suis plus, car la vertu est peut-être au milieu mais sûrement pas la vérité. La vérité est PARTOUT : au milieu, aux extrémités, à l'infini, qu'il soit infiniment petit ou infiniment grand. La vérité est TOUT.

PIERRE

Félicitations à Antoine, qui a su comprendre le rôle d'Hubert bien que, à tort ou à raison, nous ayons «rusé» avec nos étudiants en caricaturant ce personnage. Honnir Hubert, mépriser le bourgeois, conspuer la prudence et la prévoyance, c'est, à ceux qui aspirent à «vivre dangereusement», une occasion de s'admirer à si peu de frais qu'il leur est difficile de se la refuser. Or peu de tentations sont plus fatales. C'est parce qu'y succombent autant dire tous ceux qui croient pouvoir opposer «spirituel» à «matériel» que la plupart de ces hommes de bonne volonté sont inefficaces : ne pouvant écouter ses propos sans voir rouge, ils ont chassé Hubert. Ils ignorent et méprisent les conditions de l'existence pratique et celles de leur survie. Leurs adversaires, au contraire, ne veulent connaître qu'elles, et c'est pourquoi ils l'emportent toujours. Hubert est un personnage tout nouveau. C'est un Sancho Pança qui contraint Don Quixote à l'efficacité.

6.Utilisées séparemment, la science du savant, la vision du mystique et la préscience du poète ne suffisent pas pour comprendre les hommes. Cette affirmation repose sur une déduction logique. Le mystique et le savant cherchent tous deux à comprendre l'Homme. Ils utilisent des méthodes radicalement opposées et échouent tous deux : ils dégagent des vérités mais pas LA vérité. Sans doute est-ce que les méthodes de l'un expliquent une partie de

l'Homme, et celles de l'autre une autre partie. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment une MOITIE des découvertes accumulées pendant des milliers d'années expliqueraient-elles TOUTE la réalité ? Comment faire un puzzle avec la moitié des pièces ? D'où la naissance d'une théorie à vérifier : la synthèse de la pensée affective PEUT SEULE faire comprendre l'Homme. Cette hypothèse est plausible, mais est-elle «parfaitement logique» ? Il me semble qu'en moi la pensée affective montre un petit bout d'oreille pour m'inviter à poser un acte de foi dans l'Homme, résultat sans doute de constatations objectives et affectives qui ne peuvent se justifier que par des images. Les voici, plus ou moins heureusement choisies :

Constatations –>	déductions –>	recoupements –>	théories –>	applications –>	ETC…
(axiomes)	logiques : (la chaîne du tissu)	(avec d'autres constatations : sa trame)	(visions, synthèses, pré-visions)	(modifications des théories si les faits ne collent pas)	

Tout compte fait, il est logique et satisfaisant que des observations, même mal faites au départ, puissent étayer la pensée mieux que des préférences. Préférer, c'est par définition, rejeter ce qui n'est pas préféré. C'est donc rejeter une partie de la vérité puisque celle-ci est partout. Tout ce qui EST participe à l'Univers ou, pour les croyants, à la Création, c'est-à-dire à la vérité. Constater est l'attitude (l'habitude) mentale opposée. Tout est observable. Certes je ne puis à tout moment faire flèche de tout bois, faire constatation *intégrée* de toute observation, mais, à mesure que mes structures se «complexifient», je le peux de plus en plus. En refusant de poursuivre des *préférences*, la pensée acquiert une chance d'embrasser la vérité ; elle en est le moyen nécessaire et suffisant. Il est merveilleux de constater, en écoutant parler un homme, combien il y a de vérité dans ce qu'il dit. Il ne manque le plus souvent qu'une petite mise ou point ou un changement de vocabulaire pour que tout devienne limpide et vrai. Or la mise au point ou le changement de mots est rendu nécessaire au moment où s'exerce une préférence. Jamais — ou presque — sur de simples constatations. Il est rare que nous «sollicitions les faits». Lorsque nous le faisons, c'est en obéissant à des préférences sournoises, et cela donne toujours quelque chose qui ne colle pas avec le reste. Il est peut-être encore plus merveilleux d'écouter parler une femme mais c'est plus difficile car la vérité doit être saisie dans une fraction de seconde, un clin d'œil, un battement de paupière ou de cœur. On voit arriver les «simples constatations». Sur le moment, on ne le réalise pas, surtout si on est pris au piège de Philippe, de ses «hélas !», ses «patatras !» (Philippe suggère le faux pour nous entraîner à voir juste, à rectifier vite). C'est tellement simple que la tentation est de mépriser cette trouvaille, mais gardons-nous de cette tentation : il s'agit d'un levain indispensable à la pensée masculine. Et d'ailleurs pensée masculine et pensée féminine sont les moitiés d'une même pomme …d'amour. Lorsque cette complémentarité n'est pas acceptée vient la pomme de discorde.

BERNARD

Je voudrais glisser ici une parenthèse. Philippe prétend qu'en sciences humaines l'humour est une méthodologie scientifique, et je suis presque tenté de l'en croire. Mais une chose me semble certaine, et c'est l'importance de Philippe dans ce cours. Il est un de ses piliers, et j'aimerais poser une question à nos étudiants : Philippe serait-il supportable s'il n'était amusant ? Il me semble que non, mais pourquoi ? L'humour serait-il indispensable à

certaines approches, non pas superficielles comme on serait tenté de croire, mais, tout au contraire, extrèmement profondes ? Peut-être serait-il bon que chacun s'interroge sur ce curieux aspect du puzzle humain.

PIERRE

Bien que le peu de temps dont disposent de nombreux étudiants nous limite, il faut citer encore ce passage des réponses d'Antoine :

Le cerveau de tout homme étant constitué des mêmes matériaux que celui des mathématiciens, le processus qui a permis d'édification d'une partie s'appliquerait-il à TOUTE la pensée humaine ? Cette théorie pourrait valoir la peine d'être envisagée et vérifiée… et c'est peut-être ce que nous faisons à l'I.F.O. ? Pour le moment, il semble que ça marche … Petite constatation affective après petite constatation affective, la pensée affective s'est construite dans les temps très anciens de notre prime enfance. Lorsqu'elle est devenue suffisamment complexe , quelque chose en a émergé qu'on a baptisé «conscience». Quel merveilleux instrument de jeu et de libération ! On joue avec les images, avec les sons, on en fait des signes et des mots, on parle et on écrit. On écrit et on parle tellement qu'on oublie de s'apercevoir que, tout comme l'eau comprend l'hydrogène et l'oxygène, la conscience comprend l'affectif même s'il n'est que sous-jacent. Et celui-là nous joue des tours : il nous souffle des préférences, et voilà qu'au lieu d'ouvrir les yeux et les oreilles nous apprenons à les boucher pour obéir à nos préférences même dépassées et périmées. Evidemment, nous ne le savons pas. Cependant, notre «conscience» s'enrichit, à droite et à gauche, et la vérité se fait jour. Chacun extrait la partie de vérité qui a ses préférences. Puis un beau jour tout arrive en même temps : les yeux et les oreilles doivent s'ouvrir (de force) par la puissance des choses humaines parvenues à tel point d'absurdité et de bêtise que la prise de *conscience* est vitale. Tous les matériaux sont réunis pour le deuxième saut (de l'ange). L'orthologique émerge qui contient la pensée affective jusqu'à présent baptisée «subconscience», la pensée logique jusqu'ici baptisée «consciente» (pseudo-consciente, ou soi-disant consciente serait plus juste) et apporte quelque chose de nouveau : un phénomène de vision synthétique des êtres et des évènements, de l'univers tout entier. Tout cela n'est pas encore très au point. Mais il me semble que cela prend forme.

PIERRE

On conviendra que voilà une jolie théorie de la psychogénèse. Nous serions heureux d'apprendre ce qu'en pensent nos étudiants. Voici entre-temps, d'autres citations :

1. LA CONSISTANCE DU «MOI»

ALCESTE

Oui, le moi est tout fait de croyances. Les constatations que vous m'avez fait faire ont chassé une partie de ces croyances (un Dieu en Trois Personnes, l'argent se mange, la spiritualité préférable à la raison — ou vice versa à d'autres moments, etc.). Mais puis-je dire que ces constatations font partie de mon «moi», qu'elles commencent à former mon «moi nouveau» ? Assurément non, puisqu'elles ne m'*appartiennent pas. C'est leur impersonnalité qui peut me faire participer à TOUT.* De quoi pourrait être fait le «moi» si ce n'est de croyances ? J'avais pensé à des goûts, mais ils me semblent être une autre forme de croyances,

puisqu'il s'agit de préférences. J'ai pensé aussi aux dons innés, mais ne faut-il pas les ranger parmi les affinités ? Au surplus, l'innéité faisant partie d'un héritage, elle doit trouver ses origines dans mon être, et ne pas constituer mon «moi».

IM.164

Mon «moi» n'est pas fait de croyances seulement. Nos croyances sont le fruit de conditionnements reçus de l'extérieur (famille, école, société). Elles sont faites d'un amoncellement de préférences (thésaurisation), une écorce, qu'il faut rejeter pour mettre à nu et actualiser notre MOI réel. Il faut se perdre soi-même (le surimposé) pour trouver le vrai MOI. Débarrassé de cette écorce, mon «moi» contient mes aspirations.

ADAM

Je dois distinguer moi ancien et moi nouveau. L'ancien était fait, il me semble, d'une croyance de base en ma supériorité et mon originalité profondes. Sur cet axe s'était édifié un vaste système de croyances corrélatives, rationalisées, qui occupaient quelque neuf dixièmes de mon moi. Restaient quelques éléments qui n'étaient pas des croyances. Qu'était-ce ? Des doutes, des interrogations, des malaises, des impressions confuses de contradictions internes, des insatisfactions, des aspirations imprécises. C'est cette part de mon moi qui m'a amené à l'orthologique. Mon moi actuel est encore confus, embryonnaire. Mes croyances se reconnaissent vaincues mais s'accrochent de toutes leurs forces et pèsent de tout leur poids d'habitudes. Les structures qu'elles m'ont engendrées ne sont pas encore démolies, mais je ne doute pas qu'elles le seront un jour. Les croyances et les malaises qui les assombrissaient font place peu à peu à des certitudes, reposantes parce qu'impersonnelles, satisfaisantes pour le Moi entier, unifiantes, exaltantes.

IM.106

Le moi est tout fait de croyances en un sens au moins : il est ce que nous *croyons* être, ce que nous *le* croyons.

Ces vues sont-elles aussi contradictoires qu'on le croirait de prime abord ? L'image que chacun se fait de lui-même a une importance décisive, et c'est pourquoi il est indispensable de l'ajuster au réel. Pour pouvoir NOUS AJUSTER LE REEL, le rendre humain — ce qui est notre vrai raison d'être — nous devons commencer par nous ajuster à lui. Si rebutant que puisse sembler le caractère ergoteur et intellectuel de ce débat, dont le premier objectif est de faire l'inventaire de ce qui nous appartient, nos étudaints sont invités à y prendre part.

2. L'HOMME SENSE

Achille a fait fortune : rares sont les étudiants (des deux sexes) qui ne se sont reconnus en lui. Mais, très souvent, il leur est aussi difficile de le contraindre au dialogue que de consentir à dialoguer avec lui. Quand nous avons échappé à la tyrannie de l'homme sensé qui nous habite, notre tendance est de l'abominer, d'oublier que nous lui devons la survie. Les prudences qu'il nous a imposées nous semblent trop coûteuses : elles nous ont coûté la joie de vivre. un de nos étudiant y va carrément : il le «remet à sa place», mais observez combien il le

fait intelligemment :

AMBROISE

Il restait en moi assez peu d'homme sensé, trop peu pour qu'il ait pu résister longuement. Je me refuse à dialoguer avec lui. Il mérite tout au plus des ordres lapidaires : «Au dodo, mon coco !…» ou autres sentences du même goût : c'est à son niveau !

Bref, aux yeux d'Ambroise, l'homme sensé n'est guère qu'un aspect de notre singe, ce qui sans doute est vrai à PRES de cent pour cent. Et Ambroise a compris — mille félicitations — qu'il faut traiter avec douceur et bonté tous les animaux, et plus qu'aucun autre celui-là : «Au dodo, mon bon petit coco !… Tiens, voici un bout de banane…» Pourquoi ? Parce qu'il est «dangereux d'être homme». Ecoutons ce qu'en dit Alceste en réponse au dixième questionnaire :

ALCESTE

La contradiction apparente relevée par sept étudiants *(l'atavisme essentiel : comment serait-il rétro- génétique ?)* se résout lorsqu'on observe les faits :

1.Les instincts assurent la survie des espèces animales.

2.L'instinct simiesque a joué et joue encore ce rôle pour les espèces simiesques.

3.Sans survie des espèces simiesques, il n'y aurait pas eu d'espèce humaine. Moralité : vive le Singe !

4.Bien qu'elle marque une étape évolutive capitale, la formation de la conscience discursive n'a pas été instantanée. Pour assurer la survie d'une espèce mi-singe, ne fallait-il l'aide — irremplaçable tant que la conscience nous apporterait le *droit* de nous tromper sans les *moyens* de ne pas nous tromper — d'instincts animaux ? Vive le Singe !

5.Enfin, en rendant notre *existence* plus ou moins (mais de plus en plus) intolérable, l'instinct simiesque nous contraint à nous *ajuster* au réel. Moralité : vive l'enfer !

6.Pourquoi est-il dangereux d'être pré-humain ? Dirai-je en corrigeant Fontenelle. Parce que, privés encore des moyens de choisir justement, nous devons *apprendre.* Tant que nous n'avons appris nous devons vivre, bien que déjà presque humains, dans une socialité restée *ajustée* à des fauves. Hommes déjà un peu, nous vivons parmi les fauves, et c'est dangereux.

BERNARD *(aux étudiants)*

Je vous invite à admirer l'aisance avec laquelle Alceste a découvert une chose dont le mystère tourmentait beaucoup d'étudiants : la BIPOLARITE. Vivent le singe et l'enfer : Vive le Mal ! Certes, sous cette forme élémentaire, la bipolarité reste intellectuelle, abstraite, extérieure à nous. Elle ne nous rejoint pas. Mais on conviendra qu'elle est simple et facile à comprendre. Le pas qu'il reste à franchir pour qu'elle devienne belle n'est guère plus difficile.

PIERRE

Tout étant bipolaire, il va de soi que l'homme sensé doit l'être. Il a son rôle à jouer. Mais il n'a pas la partie facile quand, élargissant sa vision, il doit faire un choix parmi ses traditions et prendre des initiatives évolutives. Son rôle principal est celui d'interprète chargé d'attirer les étrangers en Transrubiconie. Il sait leurs langues et doit traduire du mieux qu'il peut les prospectus dont l'objet est d'attirer les touristes. Achille et Antoine ont observé combien c'est difficile lorsqu'ils s'y sont essayés. Ecoutons ce qu'en pense Adam.

ADAM

Je me suis heurté au même obstacle qu'Achille. Quand j'ai essayé de faire des adeptes je n'ai pas su, moi non plus, par où commencer. Il m'est venu cette pensée : le discours est linéaire, l'orthologique ne l'est pas. Elle nous propose un tableau. Supposons que, pour rendre compte d'un tableau, pour dégager sa signification, sa beauté, son caractère unique, nous ne disposions, en guise d'éclairage, que d'une de ces fentes lumineuses chères aux physiciens? Par où commencerons-nous ? En haut à gauche, au milieu, par un détail caractéristique ? Cela n'aura pas tellement d'importance. Seul celui qui aura vu ce tableau dans son ensemble le comprendra. Et il sera d'ailleurs impuissant à le «communiquer» à ceux qui ne l'ont pas vu. S'étonnera-t-on que les trésors de l'orthologique soient difficiles à expliquer, à faire voir ? Maintenant je commence par n'importe quoi : je sais que tout se tient.

PIERRE

C'est ce que nous faisons aussi — avec des résultats très médiocres. Mais ils le sont un peu moins quand on prend le départ sur quelque sujet qui passionne l'interlocuteur.

3. LA SYNTHESE D'ADAM

Cette synthèse a été trouvée utile par la plupart des étudiants. Alceste y propose les retouches suivantes :

—l'expression «dernier-né de l'Evolution» me paraît préférable à «privilégié».

—l'instinct moteur de l'autonomie physiologique : n'est-ce pas limiter trop son rôle ?

—l'atavisme simiesque, «force dépassée» ; je préfèrerais : «force à dépasser». Elle ne me semble dépassée que lorsque s'est constituée une structure plus chargée d'ordre ; l'est-elle déjà en nous ?

—l'ordre animal — qui est désordre humain ; me semblerait plus exact : l'ordre animal — qui n'est pas encore ordre humain.

4. AMANDINE

Les étudiants sont unanimes à penser qu'Amandine remplace la logique par l'amour de la vie, l'amour de tout, y compris les «minons» et la souffrance. «Oserai-je dire par l'amour ?» *écrit Alceste.* «Je le dis. L'intelligence féminine serait donc immense comme l'amour ?…»

Mais qu'a-t-elle trouvé dans ce cours ?

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Nous allons pouvoir nous venger : la polissonne n'a pas répondu à cette question ! Vivement le martinet à notre Amandine ! Mais en attendant que ce supplice lui arrache des aveux, voici une réponse qui pourrait n'être pas très mauvaise :

IM.111 (baptisé désormais ALOIS)

Il me souvient d'avoir lu dans LES JEUX cette petite phrase : «La féminisation culturelle c'est-à-dire l'évolution des femmes en réponse aux apports d'une culture féminisée, devien possible lorsque, prenant ses appuis sur le réel, ses prémisses ne contredisent pas l'instinct féminin».

Les *démarches* de ce cours sont en effet outrageusement masculines. Mais, globales, ses prémisses et sa pensée échappent à cette spécialisation». Amandine s'y serait-elle enrichie — de moyens d'expression notamment — parce que rien de ce qui est montré du réel ne contredit l'instinct féminin ? Amandine serait-elle en train de se «féminiser ?

5. LE DOSSIER ROSALINDE (suite et fin)

Prévisible autant qu'un ordinateur, notre innocente Rosalinde s'est fait prendre au piège de Philippe qui, décidément, est méchant comme la gale. Mais comment aurait-il résisté à cette tentation ? Le stimulus «anciens combattants» ne pouvait manquer de lui arracher une réponse de «spécimen représentatif». Aussi immanquablement qu'un chiffon rouge stimule le taureau, les anciens combattants ont projeté notre innocente, toute piaffante et mugissante, au beau milieu de l'arène. Il est devenu impossible de ne pas la voir toute. Voici ses réponses au onzième questionnaire :

2.Note 10/20. Cette leçon ne nous apprend pas grand chose, et je ne suis pas du tout d'accord avec la page 8.

3.*Votre moi est-il fait de croyances seulement ?* Je crois qu'il n'est fait que de croyances : je ne suis sûre de rien.

4.*Ce cours vous a-t-il semblé difficile à ses débuts ? L'est-il resté ou devenu ?* Il me semble plus facile. Au début, je n'y voyais que des affirmations sans fondements, tout à fait gratuites. Maintenant elles me semblent le plus souvent sérieuses.

5. *L'orthologique entre inévitablement en conflit avec l'homme sensé en chacun de nous. Contraignez le vôtre au dialogue.* Pas de réponse.

6.*Utilisées séparément, la science du savant etc. sont impuissantes. Conjuguées elles peuvent faire comprendre l'Homme. Sur quoi repose cette affirmation?* Oui, elles le peuvent ! Le poète imagine l'idéal et la science tend à le réaliser avec les moyens du bord. Le poète peut s'élever au-dessus du quotidien (dans le sens siriusien !), et le scientifique adapter le quotidien aux souhaits du poète. Ce que j'appelle constater, c'est regarder et analyser. De là à tirer des solutions justes, des remarques tout aussi justes. Donc toute la leçon est ainsi, sauf le passage sur le commentaire de IM.110. Vous verrez ce que j'en pense dans ma lettre ci-jointe à IM.110.

Par quoi Amandine remplace-t-elle la logique ? Et qu'a-t-elle pu trouver dans un cours outrageusement masculin ? Elle la remplace par l'amour dans le sens large du mot, c'est-à-dire aussi communion (avec la nature…) Mais rien ne dit qu'elle aille droit au but : ce n'est pas

parce qu'elle affirme comprendre les gens qu'elle les comprend vraiment. Votre cours n'est pas du tout outrageusement masculin ! Vous y parlez au contraire un langage féminin : vous ne parlez que d'amour, de vérité, de compréhension, de nature : quand on se base sur l'amour et sur la nature, rien de plus féminin, rien de «simiesque». Le malheur est que la femme, bien que n'étant pas singe, admire le singe. Et, quand elle l'admire trop (c'est moi), elle l'envie *en le détestant* et veut dominer à son tour (c'est toujours moi qui, quand j'avais dix ans, voulais être général ou ministre). Ce qu'il y a de masculin, c'est votre logique, votre façon de tout prouver par le langage, alors que pour Amandine, tout semble être prouvé instinctivement. Lorsqu'elle pose un acte qui porte la vérité en lui, elle n'a pas besoin de se dire : «c'est vvrai», car on ne le dit que des choses qu'on analyse, de quelque chose d'extérieur, qui vous est inconnu. Pour elle la question ne se pose pas. Par vous elle apprend la démarche qui mène aux preuves, aux règles générales.

L'autorité des puissants, naguère, procurait aux peuples — quoi ? Leur procure-t-elle encore cette chose-là ? N'y aurait-il, pour la leur procurer des moyens humains au lieu de simiesques ?

1. L'unité (pour se défendre contre les autres pays).

2. Non. Il y a un siècle on s'est aperçu qu'il y avait une lutte des classes. L'unité nationale n'était plus possible. On pense à l'internationale ouvrière, pas à l'internationale patronale !! (tant pis pour eux)

3. Je ne suis pas pour l'unité nationale, qui ne veut rien dire. Une unité internationale dans un socialisme «biologique» comme vous dites, oui. C'est l'intérêt de tous. Je ne sais pas pourquoi ils ne comprennent pas cela, si vraiment ils veulent éviter les guerres et les révolutions.

10. Pourquoi n'avez-vous pas éprouvé le besoin de «crier au scandale» ? Je n'en ai pas éprouvé le besoin parce que je pense que les drogués cherchent aussi le vrai, mais par des moyens hors de leur corps. Je ne pense pas que ce soit forcément la dernière émergence (par exemple : le libération de l'inconscient). Je ne crois pas que vos deux contestataires aient cherché des exemples antipathiques, mais les hippies représentent le groupe le plus important et le plus «mode» des gens qui cherchent la vérité. Je ne trouve pas non plus qu'ils soient piqués ni antipathiques. Ces deux mots m'ont fait bondir. Mais les S.S. sont assurément d'odieux personnages, et, connaissant IF.142, je sais que les drogués lui paraissent méprisables. S'ils vous mettent dans le même sac, cela fait preuve d'une agressivité certaine. Etait-elle motivée par votre outrecuidance ? Sans doute, mais elle reflète quelque chose de plus profond : peut-être avez-vous touché à des trésors qui leur tiennent à cœur, et qu'ils utilisent leurs dernières armes avec rage. Je dis tout cela parce que j'adore les caramels, surtout au chocolat !

LETTRE A IM.110, le «monsieur» qui se permet de juger de mon passé sans le connaître et de ma révolte comme celle d'«anciens combattants» alors que rien ne le prouve.

D'abord comment pouvez-vous affirmer que je suis une enfant gâtée ? Je n'ai aucune envie de vous dévoiler mon enfance, mais sachez que je n'ai été gâtée ni matériellement ni éducativement (je pourrais même, dans certains cas, dire : bien au contraire !). Mais ce mot curieusement lâché me semble obéir purement et simplement à des affects que je ne connais

pas. Mentalité d'ancien combattant ? Premièrement, notre combat n'est pas ancien : il a débuté il y a un an et demi, voire deux ans, et ne s'est pas encore achevé. D'autre part, pour donner un exemple significatif, nous ne célébrons pas le 22 mars, alors que vous célébrez le 11 novembre (à propos bonne fête !). Troisièmement, nous n'avons pas encore trouvé les armes de bonne qualité pour combattre. Il nous faut quelque chose de plus subtil que les fusils et les tanks : évidemment, vous, vous ne vous êtes jamais posé la question : vous n'avez jamais eu à vous la poser …

«Tous ânonnent les mêmes slogans» : Si nos slogans se sont tous rencontrés, c'est que nous combattons pour la même chose. Il n'empêche que nous n'avons jamais exactement les mêmes idées que le voisin. C'est évidemment impossible. Mais, puisque l'union fait la force, et que nous n'avons pas toujours la possibilité luxueuse de l'individualisme (comme en temps de guerre, souvenez-vous), nous rassemblons ce que nous avons de commun pour le moment. Si je dis, «nous les jeunes», c'est parce que vous dites : «vous les jeunes», et que, justement, tout est là: après, beaucoup se résignent et ne veulent plus comprendre. «Furieusement conservatrice» oui, vous avez raison. Notre langage est resté traditionnel. C'est celui qu'on nous a appris. Leur vraie transgression passe par une déconstruction du discours lui-même. Nous nous exprimons avec des mots de «vieux», et, dans un langage intelligible, nous exprimons des idées qui leur sont inintelligibles. Il suffit de lire : «Les Murs ont la Parole».

Le dossier de Rosalinde est clos. Les lacunes, les contradictions et les adaptations qu'il révèle contraignent à lui donner raison : elle s'est ***ajustée*** *à ce qu'on lui a appris, mais modérément : si elle était allée jusqu'au bout de ce qui lui tient lieu de pensée, elle aurait grossi le nombre des hippies. La drogue qu'absorbent ces enfants-martyrs leur procure quelques faux-semblants d'une sorte de vie avant de les tuer. L'Education Nationale a TOUT volé à Rosalinde et ne lui a laissé qu'une arme : l'* argumentum ad hominem : *«A propos, Bonne Fête…» Telle est la démarche qui fait fonction de pensée chez Rosalinde. Elle est si incapable de comprendre les autres qu'elle prend son interlocuteur pour un ancien combattant ! Il s'agit, bien évidemment, d'un jeune étudiant. Dans la bouche d'un ancien combattant, cette épithète eût été une louange qu'il se fût bien gardé de lui décerner.*

LE SCANDALE

Comment se peut-il qu'à l'exception de deux contestataires, nos étudiants n'aient pas crié au scandale ? Ils ont vu se pavaner sur la scène cinq bonshommes tout ce qu'il y a de plus ordinaires, sauf pour un trait : l'outrecuidance ! Ils ont, c'est vrai, une mince excuse : deux sont des «savants», des types qui savent un tas de choses. La belle affaire ! Notre siècle est accablé d'une pléthore d'hommes de science. Le C.N.R.S. les compte par milliers, et l'Unesco semble avoir été inventé pour rendre éclatante l'impuissance et l'inutilité des sociétés savantes. Elles sont toujours composées d'hommes qui ne comprennent rien : programmés pour se prendre au sérieux, ils sont impuissants à constater qu'ils ne sont pas sérieux. Ils ont été conditionnés pour ne pas savoir que leurs sciences se sont rendues inaptes à prendre en charge le QUALITATF. Or rien n'est intelligible à qui ne peut mettre à sa juste place, dans le continuum spatio-temporel (le «milieu divin»), la SIGNIFICATION QUALITATIVE de toute

chose. La science, certes, pourrait le faire. Mais les savants ne le font pas parce qu'ils ont été «formés» pour ne pas le faire.

Non, si Bernard et Philippe n'étaient que des savants, leur présence sur cette scène aurait anéanti ce cours. Ils n'y auraient toléré rien qui ne fût orthodoxe et se seraient imposés facilement : les scientifiques savent clouer le bec à leurs interlocuteurs (on leur a enseigné les ficelles de ce métier-là). Ils savent être modestes : on leur a montré comment s'obtiennent ces effets. Respectueux des usages, ils savent se faire bénir : ce n'est jamais par eux que le scandale arrive.

PHILIPPE

Le scandale ? Quel scandale ? Il n'est pas arrivé : nos étudiants — sauf un seul — n'ont pas crié au scandale !

HUBERT

Doucement, mes amis. Nos étudiants ont été discrets, mais certains n'en pensent pas moins. Sans doute la plupart se sont-ils laissé intimider : quoi que vous puissiez dire, il est difficile aux profanes de résister aux savoirs de Bernard e aux acrobaties de Philippe. Mais IF.142 et IM.116 n'ont pas été seuls à regimber. IF.122 a protesté dans des termes énergiques qui m'ont été droit au cœur. Ecoutons-la :

IF.122

Je désire vous poser une question : pourquoi vos cours ont-ils une forme affirmative si outrecuidante ? Il me semble voir un singe se frapper la poitrine en criant : «moi sel sais… moi seul sais !…»

HUBERT

Bravo ! Bravo ! Merci IF.122 *(Aux étudiants)* Il était temps qu'on le leur dise. J'en avais gros sur le cœur. Quel soulagement !

IF.122

Indubitablement l'orthologique est un enseignement apte à éclairer l'axiome : «Homme, connais-toi toi-même…», et il est adapté à notre époque et à ses connaissances. Mais il est probable que cette voie n'est pas la seule, comme il est plus que probable que cet enseignement sera un jour dépassé : les hommes, les formes, les connaissances évoluent. Que l'orthologique soit une démarche intellectuelle passionnante et enrichissante, je ne le contesterai pas, mais je ne puis être d'accord lorsque vous écrivez que c'est seulement en conjuguant la science du savant, la vision du mystique et la préscience du poète que nous pouvons comprendre l'Homme. Il ne semble pas que le Christ, certains mystiques et sages antiques aient réuni ces conditions. N'ont-ils pas compris l'Homme et l'Univers ? L'orthologique apporte une certaine compréhension mentale, mais il me semble que la compréhension intégrale de l'Homme, et, partant, de l'Univers, résulte beaucoup plus d'une expérience vécue intérieurement. Job, après ses épreuves, disait à l'Eternel : «Mon oreille avait entendu parler de Toi, mais maintenant mon œil T'a vu !…» De même, l'homme qui n'a jamais été amoureux ne peut comprendre l'amour : il en a entendu parler. Comprendre, pour vous, qu'est-ce ? N'y a-t-il pas tout d'abord à répondre à la première de toutes les questions : Dieu est-il ou n'est-il pas ? Comment

détacher le sens de la Création de cette question ? Or ni l'orthologique ni la science ne sont en mesure de répondre, n'est-ce pas ? Comment, cela étant, l'orthologique enseignerait-elle à tout comprendre ? Comprendre, ne serait-ce être capable de ressentir l'effort de l'oiseau qui s'envole, le chant des mondes en mouvement, la douleur ou la joie d'un homme, de même que nous ressentons l'euphorie ou la peine de notre corps ? Ne serait-ce être à la fois différencié et indifférencié ? Tout et rien, et savoir répondre à cette question : Homme, qui es-tu, d'où viens-tu, où vas-tu ? Mais je m'égare peut-être ? Vous revenez avec insistance sur la nécessité de l'outrecuidance. Elle est peut-être une arme utile pour l'affirmation de l'individu en tant qu'être humain original, unique. Néanmoins je crois que seule l'humilité crée l'état intérieur permettant la compréhension de l'Homme et de l'Univers. Je ne parle pas de nos simagrées, mais de l'humilité dont le Christ est l'exemple. C'est pourquoi je vous pose cettte question : l'outrecuidance supérieure à l'humilité ? Pourquoi ? puisqu'il suffit d'une embolie pour qu'il ne reste plus de l'individu outrecuidant qu'une carcasse vide : même pas un singe ! !

HUBERT

Voilà qui est tapé ! *(A ses collègues)* C'est ici qu'on vous attend. Qu'avez-vous à répondre ?

PIERRE

Que IF.122 doit être remerciée de tout cœur : elle nous a montré combien nous sommes mauvais professeurs. Qu'elle nous pardonne d'avoir fait notre métier si déplorablement qu'il ait pu se trouver un — et peut-être plusieurs — de nos étudiants pour penser que l'orthologique est un *enseignement ! ! !* Certes nous essayons de l'enseigner, mais il s'agit d'une *logique,* d'une émergence transcendantale qui *contient* les choses auxquelles elle succède. Nous n'y sommes pour rien, et toutes les embolies du monde n'y changeraient rien. Je demande à IF.122 de vouloir bien critiquer elle-même ses remarques en fonction de cette donnée qui — par notre faute — lui avait échappé complètement. Qu'elle veuille bien nous dire ce qui subsistera de la *forme de pensée* qui lui a engendré ses remarques. Je ne doute pas que plusieurs surprises, toutes heureuses, l'attendent. Quant à l'outrecuidance, il est devenu plus facile, grâce à elle, de commencer à expliquer sa raison d'être. Elle est faite (partiellement) de *simagrées !* Pas tout à fait aussi odieuses que celles que nous décorons du nom d'humilité, mais tout aussi intenables : il faut un PHILIPPE pour jouer ce jeu-là tout en faisant semblant de se prendre au sérieux en même temps que d'en rire, car peu de choses sont aussi affligeantes ! L'humour est indispensable aux humains. Comme Philippe nous l'a dit, bien des choses seraient trop désespérantes si elles n'étaient drôles. Mais cette technique est irrésistible : elle contraint à l'humilité vraie de celui qui sait qu'il n'est pour rien dans ce qu'il sait. L'ego n'en est pas supprimé : il est transcendé, c'est-à-dire *exploité.* Pour l'enseignement de l'humilité, cette technique s'est révélée efficace, alors que les exhortations pieuses ne l'étaient pas. Voilà tout.

PHILIPPE

Convenons que c'est un peu scandaleux, mais pas assez pour qu'il vaille la peine d'en faire un tapage. Le vrai scandale est ailleurs. Un étudiant s'est trouvé pour le dénoncer avec véhémence. Faites, s'il vous plait, le signe de la croix pour écouter notre ALOIS.

Aloïs est un privilégié : parvenu à l'âge de la retraite, il dispose d'amples loisirs. Il fait partie de la poignée d'étudiants qui ont trouvé le temps de suivre simultanément les cours, très

complémentaires, d'initiation et de gestion. Sa vision en a été étoffée. Voyant plus, il a pu comprendre plus.

ALOIS

Je n'ai pas crié au scandale parce que je suis un idiot. Votre question — le diable vous emporte — m'a conduit à cette déplorable constatation, mais, ce qui m'y a *contraint*, ce sont les pailles et les poutres. Des «amorces de preuves» ? Laissez-moi rire : d'autres étudiants (quelle pitié) n'en voyaient point, mais MOI, j'étais roulé, emporté, noyé, etc. Il est clair que rien ne m'échappe. Vive MOI.

Voilà pourquoi je n'ai pas crié au scandale : rien ne pouvant m'échapper, il n'était pas question de scandale. Votre outrecuidance était outrée, mais, tout compte fait, assez justifiée. De plus elle m'amusait et je pardonne beaucoup à ceux qui me font rire. Mais, même vu sérieusement, votre cours n'est pas mal du tout : on y apprend des tas de choses, intéressantes la plupart et dont beaucoup sont nouvelles. Malgré quoi, puisque vous posiez la question, j'y ai regardé de plus près. J'ai pris un inventaire rapide des apports de l'orthologique. Je le résume :

1. L'économie politique : patatras !
2. La morale : patatras !
3. L'évolutionisme classique : patatras !
4. L'épistémologie : patatras !
5. La philosophie : super-patatras !

Personne n'a crié au scandale ? C'est difficile à comprendre. Je trouve tout cela scandaleux mais passons. Puis, quelque diable me poussant, j'ai relu, dans le Rubicon, l'Eloge de la stupidité. Adjugé, c'est compris : nous sommes parvenus au point où le rôle biogénétique de la stupidité a pris fin.

6. La stupidité ? Patatras !

L'orthologique nous fait aborder dans un monde ou la connerie n'a plus cours ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !

Et nous ne crions pas au scandale ?
Nom de Dieu : QU'EST-CE QU'IL NOUS FAUT ? ? ?

COURRIER DES ETUDIANTS

PIERRE

Il ne nous reste guère de place pour ce courrier : disposant de très peu de temps, de nombreux étudiants souhaitent des leçons plus courtes. Or il faudrait bien des pages pour passer en revue les questions qui nous ont été posées. Mais, toutes portant sur des matières qui seront traitées tôt ou tard dans nos leçons, nos étudiants n'y perdront rien. Seule leur

patience sera mise à l'épreuve. J'espère que les deux pages qu'il nous reste pour achever cette leçon mèneront à son terme l'examen du cas d'Arielle. Beaucoup d'étudiantes et quelques étudiants se plaignent des lenteurs de Philippe, qu'ils accusent de prendre un plaisir équivoque à étirer notre Arielle de leçon en leçon !

PHILIPPE

Avant de nous pencher sur notre Arielle, il faut que tous sachent comment IM.486 s'est débrouillé pour nous arracher une couronne de lauriers au titre de vainqueur de la course au caramels. Après quoi il s'est couvert d'une gloire impérissable à titre tout autre, et le voilà désormais «Notre ABELARD».

ABELARD

Que signifie le fait qu'on vous assimile aux S.S. et aux hippies drogués plutôt qu'à des songe-creux, des piqués sympathiques ou d'autres pousse-cailloux mystoïdes ? Mais, Messieurs, c'est que vous êtes DANGEREUX ! Vos enseignements sont aussi contraignants pour l'esprit que l'étaient pour les individus les geôles S.S. ou qu'est la drogue pour ceux qui y goûtent deux ou trois fois ! N.B. : les caramels seront bien accueillis par mes filles, et ils leur démontreront que mes élucubrations intellectuelles peuvent déboucher sur des réalités très comestibles …

PHILIPPE

Il est clair que, hypersensibles à la flatterie, nous ne pourrions résister à la satisfaction d'être tenus pôur irrésitibles. C'est pourquoi notre astucieux Abélard peut désormais se prévaloir du titre de Vainqueur Mondial de la Course aux Caramels. D'autres étudiants ont fait à la même question des réponses sans nul doute bien plus justes, mais tellement moins agréables à s'entendre dire que nous avons pris soin de leur trouver des défauts graves, des défauts éliminatoires. Mais ce n'est pas seulement en qualité de Maillot Jaune du Caramel que notre Abélard s'est couvert de gloire. Il est l'inventeur immortel de la «Note Abélard». Ecoutons-le :

ABELARD

Les difficultés éprouvées m'ont fait prendre conscience des sentiments qu'ont souvent fait surgir en moi mes réponses à vos questions. J'en suis parfois très content, d'autres fois pas du tout ou modérément. Ne vous serait-il pas utile de connaître ce sentiment ? Je suggère que, tout de suite après vous avoir répondu, les étudiants accordent une note à leur propre réponse, et l'inscrivent à la suite de celle-ci.

PIERRE

Cette indication nous serait très précieuse. Elle nous permettrait de mieux aider nos étudiants à surmonter les obstacles inapparents devant lesquels il leur arrive de piétiner. Les notes qu'ils s'accorderaient à eux-mêmes permettraient souvent la localisation des difficultés rencontrées. Que cette idée ne nous soit jamais venue est impardonnable ! C'est dire notre obligation à Abelard, qui nous aura aidés à améliorer l'efficacité de ce cours.

LE CAS D'ARIELLE, ou le Dépistage d'un Curieux Mâle

PHILIPPE

On m'en croira ou non, mais il s'est trouvé une poignée de méchants pour nous soupçonner d'avoir pris un plaisir malsain à étirer notre Arielle ! J'en suis d'autant plus suffoqué que rien ne saurait être plus vrai. Ramassés en un seul, les griefs de ces protestataires pourraient s'énoncer dans ces termes :

LES PROTESTATAIRES

Commencé à la quatrième leçon, l'examen du cas d'Arielle dure encore ! En nous livrant au compte-gouttes une Arielle garnie (comme une choucroute) de particules subatomiques et de cent choses mêmement insolites (dont une choucroute), vous avez encouragé notre mémoire à perdre le fil. Si cette étude avait été menée à bien en deux ou trois leçons, ou mieux encore en une seule, elle aurait été bien plus facile à suivre, et tous y auraient gagné.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Qu'en pensez-vous ? Si nous nous étions chargés tout seuls de toute la besogne, vous en auriez été, nous dit-on, déchargés. Parbleu ! Et, issue d'une seule plume, l'image produite aurait été, à n'en pas douter, plus claire, plus cohérente, etc. Reparbleu ! Mais aurait-ce mieux valu ? Avous d'en décider. Ne manquez pas de prendre part au Grandissime Référendum de notre questionnaire pour exercer une souveraineté d'autant plus sacrée que l'I.F.O. a toujours été — et, bien entendu, restera — attentif à ne pas s'y soumettre, car il messied aux honnêtes gens de badiner avec les choses sacrées.

Mais, non contents de dire ce qu'ils auraient eu tort de taire, nos méchants contestataires ont dévoré la place que nous comptions affecter à la poursuite de l'étirage de notre Arielle. Venons-en dare-dare à notre mâle en passant, bien sûr, par les femelles de l'I.F.O., je veux dire celles — combien émouvantes — auxquelles vous avez été invités à donner tout entiers votre amour, votre vénération, votre émerveillement :

«Comparer le *monde intérieur* des savoirs masculins à l'UNIVERS INTERIEUR qu'extériorise la chienne dans les soins qu'elle *sait* donner à sa portée, c'est comparer la nuit au jour…» (Cours d'orthologique, 1er leçon, page ?)

Celui qui peut assister à la naissance d'une portée de chiots sans se savoir *et se sentir* le témoin d'une chose immensément adorable aurait grand tort de prendre femme : une professionnelle de l'ebullition orgastique ferait mieux son affaire, ou, à la rigueur, une mégère venimeuse… Mais il faut bien reconnaître que, dans les soins qu'elles donnent à leur progéniture, nos femmes semblent extérioriser moins bien que nos chiennes l'univers intérieur dont on peut se demander s'il est resté le leur. Les psychologues contemporains prétendent que nos enfants doivent toutes leurs névroses à venir au non-savoir- faire de leurs mamans.

Serait-ce à dire que M. le Ministre de l'Education Nationale est parvenu à violer glorieusement les chromosomes de nos filles ? Triomphant de tous les obstacles dressés contre lui par la nature, il aurait si bien déféminisé nos compagnes que le soin de pouponner la

marmaille doive être confié aux hommes ? Quoique ce serait un moyen sûr d'élever la mortalité infantile à des taux qui impriment une allure enfin descendante à la courbe démographique, je doute fort qu'il le faille. Un examen attentif du cas de notre Arielle donne à penser que M. le Ministre n'est pas vraiment parvenu à ses fins : si peu qu'il y paraisse, il est impossible de douter que nos compagnes sont encore bourrées de chromosomes X et d'univers intérieur. Elles sont restées aussi adorables que nos chiennes. Mais leur cas est bien plus difficile : *leurs problèmes sexuels et maternels débordant les ressources de l'instinct, il ne leur suffit plus, mais plus du tout, d'être femelles.*

Le Christ, au demeurant, les en a averties cela fera tout à l'heure deux mille ans :

«Toute femme qui se fera mâle entrera dans le royaume des cieux …» (Evangile copte selon Thomas 99.24-26)

Qu'est-ce à dire ? Que peut signifier le mot «mâle» dans ce texte évangélique ?

Quand nos étudiants nous auront aidés à résoudre cette énigme, le cas de notre Arielle sera devenu limpide, et l'on s'apercevra que notre conte de fées ne pouvait être que ce qu'il est en effet : celui de la BELLE AU BOIS DORMANT.

Institut Français d'Orthologique

Leçon 12 bis

LES JEUX DE L'HOMME ET DE LA FEMME

PIERRE

Il est aussi impensable de négliger les enseignements dus aux réactions de nos étudiants à la leçon 11 bis qu'il serait impossible et prématuré de les interpréter au point où nous en sommes. Située hors de son contexte, qui est l'amour, la guerre des sexes est faite d'une série d'incidents inintelligibles.

PHILIPPE

Il en va de même des jeux auxquels s'adonnent — sans y trouver leur compte ni trop savoir pourquoi — les innombrables millions d'hommes et de femmes qu'on croirait anxieux de se reproduire le plus qu'ils peuvent. Or la plupart sont trop dépourvus pour nourrir les enfants qui les encombrent déjà, n'ont aucun désir d'en avoir plus, et — *à faire* des enfants — éprouvent peu, misérablement peu d'un plaisir autre que le soulagement souvent douloureux d'un besoin mal enfoui dans leurs entrailles : il leur déborde dans l'âme et le trop-plein s'en déverse dans leur psyché ! De quelles malédictions scandaleuses — ou quels furieux attentats — sommes-nous les victimes ?

BERNARD

C'est pour essayer d'y comprendre quelque chose que nous avons eu l'audace de nous accoucher — on se demande quels diables nous poussant — d'un petit livre peu innocent. Chacun de nous a semblé y faire plus ou moins honorablement son métier de scientifique. *(Aux étudiants)* Il est temps qu'on vous dévoile le dessous de cette affaire : ce bouquin est un PIEGE. Ceux qui le lisent, même s'ils le vomissent, s'y font prendre et ne s'en dépètrent plus — jusqu'à «nouvel ordre».

Cet ordre nouveau serait-il l'«astuce» qu'il nous faut pour nous préserver de la tentation de poursuivre une guerre désordonnée ? L'heure d'un ordre nouveau a-t-elle sonné ? Faut-il faire périr LES JEUX sur un bûcher en même temps que les réactions de nos étudiants, en disperser la cendre au vent du large et repartir à zéro ? Que nos étudiants en décident après avoir entendu les faits de la cause. Ce sera vite fait car nos avocats et nous-mêmes avons peu à dire pour notre défense. Ne pouvant invoquer la bonne foi, c'est une insigne mauvaise foi entrelardée de la pire sorte de bonnes intentions qu'il nous reste pour tout potage en guise de plaidoirie.

PIERRE

Versons d'abord au dossier une pièce à conviction dont la première moitié est favorable aux accusés tandis que l'autre moitié les accable. Ecoutons les réponses d'une jeune femme si impartiale qu'il a fallu la baptiser ALPHABIS et ANTALPHA

ALPHABIS

Alpha est adorable. J'ai envie de l'embrasser. Je n'ai jamais entendu parler d'une fille comme ça. Sa «fresque» compte pour 200 et même beaucoup plus si ça peut vous faire plaisir. Enfin une femme qui n'a pas peur de *dire* ce que d'autres *pensent* mais ne disent pas. Bravo pour son passage sur les enfants plus équilibrés quand ils trouvent leur mère à la maison. Je ne suis et ne veux pas être une «femme libérée» à la suédoise, qui désacralise tout, lit des manuels d'éducation sexuelle à 14 ans et prend la pilule à 13. Je vois autour de moi les catastrophes qu'accumule une éducation qui veut expliquer, formuler, mettre tout au grand jour et mettre à mort les tabous …

ALPHA m'a subjuguée. Dieu merci, elles existent !

Mais par pitié : **où est précisément la différence de pensée et d'aspirations entre un homme et une femme ?**

ANTALPHA

Pour l'amour du ciel parlez-nous des RISQUES de l'amour. PARLEZ-NOUS — ET QU'ILS NOUS PARLENT — DE LA JALOUSIE, dont les Jeux ne soufflent pas un traître mot, comme si elle n'existait pas !!!

PIERRE

LES JEUX sont un bouquin à la fois indéfendable et inattaquable ! L'amour dont il parle n'existe pas mais il est réel. Celui qui existe est immensément irréel. Celui qui existe le plus est fait des jeux auxquels s'adonnent les innombrables centaines de millions de misérables évoqués par PHILIPPE.

PHILIPPE

LES JEUX sont des jeux … de l'esprit ! C'est la faute de Bernard. Il a revêtu sa blouse blanche pour jouer au Père Noël sans la moindre excuse : il savait ce qu'il faisait en nourrissant nos étudiants de bonbons à la guimauve en guise de biologie. S'il avoue sa mauvaise foi aujourd'hui, c'est faute de pouvoir la cacher : une ANTALPHA s'est trouvée, magnifiquement enragée, pour le prendre la main dans le sac ! Faisons le procès de nos JEUX sans perdre une minute : il y a des petites cyclistes qui font l'amour à 14 ans comme elles faisaient du vélo l'année d'avant, sans vague à l'âme ni bonbons à la guimauve, mais avec la pilule. Y ont-elles gagné ou perdu ? Ayons-en le cœur net.

PIERRE

Les raisons d'une mauvaise foi dont nous avons été complices sont étalées dans LES JEUX dès ses premières pages :

«Les conditions du bonheur en amour sont précises. Le hasard ne les réunit jamais. A le poursuivre au petit bonheur, on ne saurait atteindre qu'un bonheur éphémère, absurdement petit. L'amour n'est rien s'il n'est une chose immense» (Avant propos p.10).

«L'amour est la plus difficile des activités humaines, celle qui exige le plus de connaissances, de finesse et de maîtrise» (p.11) *«Mais, chez les femmes, l'amour n'a rien de commun avec les choses qu'évoque ce mot chez les hommes.»* Enfin (p.13) : *«Les femmes comprennent tout en fonction de l'amour et les hommes appréhendent l'amour qu'en fonction de tout le reste…»*

Forts de ces considérations étayées sur un échec franc et soumis à un traitement statistique, et tenant pour assurée l'ouverture des femmes à une belle d'histoire d'amour à travers les âges, nous avons commis la pire erreur imaginable : nous avons abordé l'amour par un branle-bas de combat ! Notre abord était un *abordage* (au sens naval de ce mot) précédé de deux coups de canons : notre premier chapitre était intitulé «Jeux MASCULINS» et, d'un bout à l'autre de ce bouquin, nous avons paradé une ABSENCE ostentatoire de femmes !

PHILIPPE

Après les avoir dit «muselées par la nature» et nous être flattés de leur arracher leurs muselières, puis les leur avoir bel et bien arrachées, nous leur avons cloué le bec. Tant et si bien qu'il a fallu onze ans et deux créatures soupçonnables d'une divinité un peu plus mûrie que la plupart pour s'apercevoir que l'amour chanté dans LES JEUX est le seul qui soit REEL, mais qu'il ne saurait EXISTER — pour les femmes — que dans les rêves du prince charmant. Il s'ensuit que nos misérables femmes ne peuvent VIVRE les seules amours qui soient réelles (1) par l'exécrable raison que ces amours n'existent pas ENCORE ! Est-il besoin d'en dire plus ? Tout ce qui existe DEJA est prohumain puisque nous le sommes ENCORE. Mais, aux yeux des naïfs assez indécrottables pour faire fond sur les promesses de la leçon 3 bis, nous ne le resterons que pendant trois mois de plus …

BERNARD

Cette prophétie est osée, mais, dès à présent, la ténébreuse absence d'une «âme existentielle» chez les femmes commence à s'éclairer. Tant que la nature n'a accordé aux femmes ni le temps ni — surtout — la LIBERTE BIOLOGIQUE de rêver, elles ne pouvaient être ni musiciennes, ni philosophes, ni poètes par la forte raison que ces trois choses ne sont réelles, c'est-à-dire *originales* (et plus ou moins imitables) que nées de nos rêves.

PHILIPPE

Délicieux comme nul n'a osé les rêver, nos rêves peuvent attendre l'heure de leur expansion : faite d'eux, l'éternité s'offre à eux. Courons d'abord au plus pressé. Nous avons à plaider un procès terrifiant et les jurés — nos étudiants — auront à faire guillotiner sans faiblesse les coupables.

PIERRE

Respectons l'ordre d'urgence en répondant d'abord aux besoins des lectrices de «jeux *masculins»* qui, faute d'explications aisément accessibles aux femmes, ont eu tendance à croire comparable à un combat naval la vision masculine — dite «phallocratique» — de l'amour. Cette fois nous devons répondre à la question d'ALPHABIS avec toute la clarté et même la brutalité qu'il peut falloir pour que nos étudiantes sachent — enfin ! — «où est *précisément* la différence de pensée et d'aspirations entre un homme et une femme …»

L'heure a sonné d'un langage dépouillé, en vertu des «règles du jeu applicable en 1980», de chevalerie et de toutes autres bienséances. Le rôle et les propos du mâle intrépide incombent évidemment à notre «féminologue» ou (gynologue)-Maison. J'ai nommé Philippe.

PHILIPPE

Bigre ! Elles m'écorcheront vif. Mais il faut bien que je meure Héros et Martyr puisque je suis idéaliste. Ceci admis, nos belles dames et nos bonnes petites vont un peu fort ! Leur ai-je rien caché de leur indignité dans LES JEUX ? Ecoutez ce passage :

«En amour les femmes ont l'épouvantable tort de ne jamais penser aux hommes. Pauvres hommes ! Personne ne s'occupe d'eux, sinon pour les vilipender et leur prêter les rôles du vilain. Ils sont les Cendrillon de l'amour. Or Medicus a dit vrai : pour l'homme, l'amour est un idéal. Lui seul est idéaliste en amour. Et Hubert a dit vrai : les femmes ne veulent rien savoir : elles se refusent à réaliser l'idéal des hommes. ELLES VEULENT SUBSTITUER DES NORMES A L'IDEAL ! Pouah ! C'est un cas de manque de poèsie, une manifestation affligeante de cette absence de «moyens d'expression apparentés à la musique», comme disait gentiment Steiner. (p.31)

Puis, page 32 :

«Les hommes, selon Medicus, ne pourraient pardonner à leurs femmes d'être des créatures de chair et d'os. Parbleu ! Si l'on voulait de la chair et des os, ce ne serait pas la peine d'être idéaliste : on se ravitaillerait où ces matières se vendent. Les femmes qui se marient n'ont guère beaucoup mieux qu'un seul choix : elles ne peuvent épouser que des idéalistes ou des autres. Malheur à celles qui épousent des hommes sans idéal : ils ne rêvent que profits et qu'achats et que ventes, et ils sont lugubrement ennuyeux. Pauvres femmes ! Quatre-vingt quinze pour cent des hommes sont inépousables : une moitié parce qu'ils sont idéalistes, l'autre parce qu'ils ne le sont pas. Pauvres femmes !

Pour représenter ces choses avec la malséance qui convient, disons que l'homme digne de son sexe, s'il a eu la prudence de ne pas choir dans l'idéalisme, va au bordel, passe à la caisse sitôt assouvi et, sans perdre une minute, se remet à rêver achats, ventes et profits. Ou il met dans ses meubles quelque danseuse bien jeunette et rêve profits en buvant avec elle un champagne qui la fait rêver vison et diamants.

Tant qu'ils sont *inadultérés d'amour,* ces rêves sont également profitables aux deux sexes. Ils stimulent les ambitions, favorisent l'expansion économique des nations et, en fin de comptes, exacerbent toutes les formes de l'agressivité individuelle et nationale. C'est ça qui fait marcher les affaires.

Hélas ! L'amour et bien d'autres sornettes — comme la Vérité, la Justice, la Liberté, la Beauté, etc. — ne se laissent pas anéantir tout à fait. On a beau corrompre les peuples, les avilir et les amollir ; on a beau les abêtir jusqu'à la moelle en les mass-médiatisant jusqu'au trognon, une dissatisfaction obstinée reste enfouie dans chacune des cellules des *mâles* de notre espèce. Du plus minable au plus superbe, du plus démuni au plus nanti, tous savent qu'ils n'auront jamais rien tant qu'ils n'auront TOUT ! La malédiction divine s'est abattue sur eux : les voilà enragés, insatiables, acharnés à s'entre-détruire, ennemis culturels et *génétiques* de tout ce qui existe par l'évidente raison que nous ne pouvons, et nous ne pourrons jamais tout avoir.

L'origine de l'abîme qui sépare la pensée et les aspirations féminines des masculines ne

saurait être que biochimique. Il faut soupçonner une alchimie biogénétique d'avoir lâchement mis à profit l'indigence du «patrimoine essentiel» de nos mâles — souvenez-vous qu'on n'a découvert dans l'*hérédité holoandrique* rien de plus avantageux que des oreilles velues et la peau squameuse des reptiles — pour transmuer en eux le besoin d'aimer en besoin de *posséder,* le tout aggravé d'entrée de jeu par un incoercible besoin d'ABSOLU.

Ajoutez-y la paresse et l'injustice qui nous sont naturelles, nous inclinent à condamner ceux dont les intérêts divergent des nôtres et à nous justifier nous-mêmes par le moyen commode et toujours disponible des *généralisations abusives.* C'est à ce penchant que les mâles doivent leur goût des abstractions. Elles s'y prêtent à merveille jusqu'au jour où, devenues rigoureuses, elles y opposent un infranchissable obstacle. Mélangez ces ingrédients, chauffez à feu doux et faites le compte de ce que ça peut donner …

Les femmes, au contraire, ont été gâtées. Même quand elles n'ont rien, *elles savent qu'elles auront tout :* logés dans une même cellule, deux chromosomes X ne peuvent s'empêcher, c'est évident, de sensibiliser les femmes qui les hébergent aux conséquences biologiques de leurs richesses. Quelles raisons ces créatures choyées auraient-elles de chercher querelle au Créateur ? En quoi seraient-elles contraintes, comme les hommes par l'acuité de leurs frustrations et la virulence de leurs contradictions intérieures, à tout casser, tout salir, détruire, tuer, elles-mêmes et leurs enfants compris, plutôt que s'accommoder de la Volonté du Seigneur et de son Autorité alors qu'elles sont naturellement dociles et confiantes ?

La pulsion spirituelle engendre aux hommes un BESOIN D'ABSOLU. *«Rien ne moins ne les a jamais satisfaits. Rien de moins ne les satisfera jamais»* (6ème leçon). Ils n'auront donc jamais rien tant qu'ils n'auront TOUT, et voilà tout ! Ainsi, les réponses à notre 6ème questionnaire ont départagé nos mâles en deux camps : les idéalistes et les autres, c'est-à-dire les hommes épousables et ceux qui ne le sont pas.

Les femmes, elles, sont incomparablement plus raisonnables. Le besoin de «COMPRENDRE, COMPRENDRE ENFIN…» ne les torture pas. *«Ce cri n'est pas le mien»,* déclare Amandine. Si quelques autres le disent leur, sans doute est-ce pour nous faire plaisir. Habituées à ne pas comprendre les élucubrations masculines et peu entêtées d'abstractions, elles ne veulent guère qu'une chose : être aimées, MAIS A PLUS OU MOINS «BON COMPTE».

(Aux étudiants masculins)

Il aurait été difficile de comprendre pourquoi nous ressentons comme une trahison le besoin de nous plaire qui est le plus constant souci des jeunes femmes. Il aurait été impossible de le deviner si Jéhovah — encore et toujours Lui ! — n'avait confié à l'un de ses intimes (nommé Jacob) qu'il ne serait permis à aucun homme de devenir humain avant d'avoir vaincu Dieu ! Signalons en passant que, un peu dur de la feuille, Freud avait cru entendre *«avant d'avoir tué son père».* Heureusement il semble que cette précaution-ci ne soit pas toujours indispensable.

Jacob fit aussitôt ce que vous et moi aurions fait. Il s'empara de la plus longue échelle qu'il pût trouver et, parvenu au dernier échelon, livra à Dieu un combat malheureusement

indécis. Quelques degrés manquaient à son échelle et Jéhovah s'en tira à bon compte. Il fallu attendre le premier «scientifique» authentique pour lui porter un coup dont il ne se serait pas relevé si les fils spirituels de Galilée n'avaient mis à profit les mathématiques de M.M. Boltzmann et Maxwell pour trahir l'humanité en faisant pis que ressusciter Dieu : ils se mirent en devoir de l'*immortaliser*. Le point culminant de cette trahison colossale — la trahison de tous les hommes et, accessoirement, de tout ce qui existe sur cette planète — fut atteint le jour à jamais glorieux et funeste où, avec la complicité de tous les biologistes bien pensants du monde, Jacques Monod déifia un Néant qu'il put baptiser «HASARD» grâce au soin pris, par lui-même et par tous ses complices, de ne définir ce mot sous aucun prétexte. S'ils avaient fourni sa définition, les œuvres de Jacques Monod auraient inévitablement été intitulées : «LA NECESSITE (ET LES NECESSITES) DE L'ANTIHASARD». Cette fois, Jéhovah eût été laissé pour mort sur le carreau. Entre-temps le Dieu HASARD règne sur l'Univers, aussi invulnérable que le Néant dont il est le reflet.

La Trahison des femmes

Nos étudiantes sont invitées à se regarder dans un miroir qui leur renvoie l'image de leurs indignités. Mais il faut qu'elles s'émerveillent d'abord des beautés de la logique masculine. poussée dans ses derniers retranchements, elle a su répondre au besoin d'absolu des mâles. Elle leur a livré le seul moyen possible d'une trahison absolue : une *absence* d'absolu si absolue — si égale au néant — qu'elle a anéanti leur univers intérieur. Voilà pourquoi et comment, *mésinformés* naguère sur leurs raisons biologiques d'exister, les mâles de notre espèce se trouvent enrichis de — et pris à la gorge par — une *absence absolue* d'information sur le sens de leur vie. Avant cette Trahison des Clercs et jusqu'en 1979, la seule alternative à l'auto-extermination de notre espèce était la «divination» de la nécessité de vaincre et d'*exiler Dieu*, notre univers intérieur ne pouvant devenir le nôtre — disait M. de la Palice — tant qu'il serait le Sien.

Il y a peu de temps encore, le cas des femmes était à l'opposé du nôtre. Leurs raisons biologiques d'exister, la procréation et le soin de leur progéniture, étaient communes à tous les mammifères femelles et tombaient sous le sens. Cependant, il y a longtemps déjà que ces fonctions biologiques ont commencé à poser des «problèmes» insolubles. L'amour est l'un d'eux parce que — tout à fait entre nous — Dieu a pris l'initiative de déserter ce secteur de notre univers. Il nous a sevrés de savoir-faire sexuels depuis si longtemps que, à peine les dit-on «supérieurs», nos ancêtres primates ne savent plus copuler sans une éducation sexuelle. Notre cas est pire : nous ne savons plus comment nous y prendre pour aimer nos femmes sans qu'il nous en coûte un centime. Et, pour comble de disgrâce, elles ont oublié qu'elles peuvent recevoir absolument TOUT de leurs mâles, *mais pas un sou de plus !* Voilà où nous en sommes, contraints de constater combien la liberté biologique est dangereuse et combien son acquisition est coûteuse et douloureuse. Mais nos mâles en sont si entêtés, ils sont si «mordus» par leur vocation d'ennemis de Dieu, qu'ils se refusent à trahir l'humanité. Héros et martyrs, ils s'obstinent à crier sur les toits les produits les plus ridicules de leurs misérables cogitations, quittes à subir d'incroyables tortures avant de périr par le feu aux mains du bourreau.

Les femmes ont toujours fait tout le contraire. Elles ont consacré à la trahison de l'humanité le peu de temps dont il leur arrivait (rarement) de disposer pour faire semblant de

cogiter. Ces créatures nous trahissaient jadis comme elles respiraient sans s'en apercevoir l'air du matin et celui du soir. Les raisons en étaient simples : il leur était *biologiquement impossible* de penser et de dire : *«Périssent mes enfants et les enfants de mes enfants plutôt que Mes Principes !…»*

Mais, depuis qu'on les «cultive» sans merci, elles tendent à nous égaler ou surpasser dans la Cogitation, à s'accoucher d'erreurs de décimales pour toute progéniture, et à nous exploiter au lieu de nous aimer. Elles désirent être aimées, mais à vraiment «bon compte» : leur amour idéal consisterait à recevoir tout ce qu'elles *convoitent* et ne donner rien de ce qui leur *coûte.* En un mot, elles consentent à se laisser aimer p*ourvu que ça rapporte… gros.*

Voilà où nous en sommes. Le Bon Dieu s'étant débiné sur la pointe des pieds, elles ont substitué la compétition et l'exploitation à la douce et chaude trahison qui a sauvé notre espèce en la préservant de la stupidité surnaturelle de ses mâles. *(Aux étudiantes)* Belles dames et bonnes petites, pour l'amour de Jéhovah, trahissez et retrahissez-nous la nuit, et trahissez tout le reste tous les jours !

PIERRE

Il est obsédant, en effet, de s'entendre dire tous les jours par tous les hommes d'Etat du monde : *«Françaises et Français, Américaines et Américains, Allemandes et Allemands, Japonais, Russes»* (et tous les autres) *«Périssent vos enfants et les enfants de vos enfants, et périssez vous-mêmes en premier, plutôt qu'une seule de Mes idées idiotes !…»* On pouvait espérer mieux de Mmes Thatcher et Indira Gandhi, mais ces créatures se sont montrées aussi féroces et crétines que les mâles, et encore plus vierges d'amour ! Comment pourrait-on recréer la féminité et réapprendre l'amour ?

BERNARD

Gardons-nous de confondre politique et sexualité. L'amour social, faute duquel aucune institution politique ne saurait être humaine, est le plus urgent de nos «problèmes d'amour» et il est devenu facile à résoudre de «science sûre» : les animaux le résolvent à merveille. Ils ont tout à nous apprendre en cette matière, ne nous en cachent rien et sont prêts à nous livrer, dans les moindres détails, leurs derniers secrets. Nous avons en eux d'admirables professeurs d'amour social et politique. Mais l'amour sexuel est plongé dans un brouillard qui n'a cessé de s'épaissir depuis que les sciences humaines et la biologie s'en sont mêlées. Nous semblons *aimer* d'autant *moins* que nous *apprenons plus* de choses, même vraies, sur la sexualité et sur l'amour ! Or il ne reste nulle part de «modèles vivants» à imiter et il n'y en a pas d'historiques ni de préhistoriques. Il ne reste guère que des poèmes et des mythes et, parmi ceux-ci, Tristan et Iseult, qui symbolisent *«l'amour sans autre fin biologique que le bonheur».*

PHILIPPE

Le tour est joué ! Notre Bernard se vêt d'une blouse blanche d'autant plus ostensiblement doctorale que les «Jeux Masculins» sont truffés d'information honorablement scientifique dont plusieurs éléments ne se trouvent pas ailleurs. C'est du travail bien fait, qui inspire confiance… *(Aux étudiants)* Excusez-moi — l'indignation m'a fait perdre les pédales — Ainsi blanchi (disais-je) notre Docteur Bernard a eu l'audace infernale de s'accoucher sans sourciller de cette incroyable tirade :

Tristan et Iseult éveillent des résonances dans les cœurs féminins et c'est peut-être à cause du philtre, qui soustrait les amants aux lois terrestres. C'est l'amour magique, affranchi du temps, voué à une jeunessse brève mais éternelle

BERNARD

Admirons l'infaillibilité des instincts qui inspirent nos rêves. La jeunesse brève mais éternelle, c'est, résumée en trois mots, toute l'histoire de la Vie. Chaque cellule qui vit actuellement, isolée, groupée en colonies ou intégrée dans des organismes animaux ou végétaux, est un fragment de la cellule initiale apparue il y a plus de trois milliards d'années, et qui, divisée et diversifiée à l'infini, est restée aussi jeune et aussi éternelle que le jour où elle naquit(2). Or chacune de nos cellules a enregistré dans ses archives biochimiques (sa mémoire) les péripéties de cette immense aventure biologique, qui inspire nos rêves archétypiques et prophétiques. En la chantant, Tristan et Iseult racontent un passé dont leurs cellules se souviennent et prédisent un avenir qu'elles contiennent. **L'amour sans autre fin que le bonheur est un rêve que tous les hommes font parce qu'ils ont mission de le réaliser.**

Nous allons voir ensemble combien il est devenu évident que le sens ultime de la vie est le bonheur, et que le sens ultime de l'amour, c'est encore le bonheur. Ce sont des choses que nous savons parce que nous en rêvons, et nous en rêvons parce que le contenu de nos cellules ne nous trompe pas. Chaque garçon et chaque fille, lorsque l'amour éclôt en eux, apprennent le bonheur. Ils en font l'irrécusable expérience intérieure, et ils savent ce jour-là que le bonheur est le destin des humains. Pendant une heure au moins, chaque garçon et chaque fille savent que la nature les a faits pour être heureux. Et ils ne pourront jamais oublier tout à fait que le bonheur leur est dû. Ils ne pourront jamais pardonner aux puissants de ce monde la **formidable conjuration contre toutes les formes de l'amour et toutes les formes du bonheur que sont encore toutes les sociétés d'hommes et qu'elles furent depuis que le langage humain nous a permis de pêcher contre l'esprit en préférant nos rationalisations au vrai et nos mots à l'amour.**

Puis viennent quelques mots qui achèvent de damner notre équipe pour l'éternité :

«Mais voici qu'aujourd'hui, malgré les puissants et contre leur volonté, les sciences impersonnelles ont découvert le vrai et réalisé aussitôt les conditions pratiques de nos rêves prophétiques». (Les Jeux, p.34)

PHILIPPE

Mieux que personne, Bernard sait qu'aucun mot n'est scientifique dans ces textes, et qu'aucun biologiste ne saurait s'y laisser prendre. Bref, envoûté par les «charmes» de Tristan et Iseult autant qu'ils l'étaient eux-mêmes par un breuvage magique, Bernard nous a traités comme Yseult a traité l'époux dont elle a fait malgré elle le roi des cocus ! Or, non content d'admettre sa mauvaise foi, Bernard prétend à la «plaider», à s'en faire une gloire. Il faut, M.M. les Jurés, qu'en verdict exemplaire mettre fin aux dévergondages d'une pédagogie fondée sur le

culte de la mauvaise foi !

MEDICUS

Trève de plaisanteries ! Délibérément ou non, Bernard nous a trompés, ou s'est trompé lui-même sans que nous nous en apercevions. Dans les deux cas, l'erreur commise doit être tirée au clair pour qu'elle ne se reproduise pas.

BERNARD

Aucun de nous n'a prétendu que les biochimistes aient la moindre chance d'extraire, comme George Ungar du cerveau de ses rats, des substances porteuses des *«merveilles dont nos cellules se souviennent»*. Ni que, synthétisées et injectées à des animaux, ces matières puissent en faire des lapins ou des hippopotames monogames … Notre objectif était d'*animaliser* la psychologie humaine et d'*humaniser* la psychologie animale en les situant l'une et l'autre dans les *profondeurs psychiques communes à tous les organismes vivants depuis les origines de la vie.* Or, sans contestations possibles, toutes nos cellules portent des traces, des «souvenirs», (génétiques ou autres) de cette information originelle.

Nous n'aurions pas fait allusion dans la présente leçon à une tâche de cette envergure si le mythe de Tristant et Iseult n'en constituait une démonstration accessible à tout le monde. il n'est pas besoin de culture scientifique pour en mesurer la valeur probante : elle se *sent* et s'*observe* à des lieues. Malgré quoi les docteurs en biologie font d'excellents cobayes : ceux qui suivent ce cours se sont pris à ce PIEGE, et nous aussi ! Nous ne nous sommes pas aperçus que nous étions sous les «charmes» de Tristan et Iseult, et «envoûtés» comme eux. Nous avons l'éternité devant nous pour découvrir les merveilles que cet envoûtement signifiera *peut-être* dans l'avenir. Mais de nombreux auteurs se sont chargés de montrer ce que l'insensibilité des scientifiques aux «charmes» de la nature aura coûté de souffrances à l'humanité : elle en est *devenue* subanimale et *restée* inhumaine! C'est à cette parturition abortive de l'humain en nous qu'il s'agit de remédier, pour favoriser la naissance d'une espèce déculpabilisée, enrichie d'une pleine conscience d'elle-même et qui jouisse de son héritage d'innocence et d'animalité originelles. Ce sujet est trop important pour être abordé dans une leçon consacrée à l'amour. Contentons-nous de constater que ni les pneumocoques d'Avery ni les planaires de Mc. Connel n'ont libéré nos traditions pédagogiques. C'est en vain que, en désobéissant à leurs gènes, ces animaux ont prouvé qu'une éducation libératrice est possible. Et les ratds d'Ungar n'ont rien enseigné d'*humain* à George Ungar ! Restés insensibles aux «charmes» de leurs «élèves», ces biochimistes n'ont pu animaliser la psychologie humaine.

PHILIPPE

Reconnaissons à leur défense qu'Homo sapiens est devenu un déplorable animal de laboratoire. Le droit n'est toléré à personne de décapiter ne serait-ce qu'une poignée d'écoliers, même parmi les plus réprouvés (comme Hitler faisait volontiers), pour leur analyser la cervelle. Il est devenu impensable de soumettre un seul enfant à des expériences pédagogiques qui puissent lui faire du mal. Or il est impossible d'en imaginer une seule qui ne puisse *lui en faire aucun.* D'où le désarroi de nos «Sciences de l'Education». Ne pouvant rien enseigner de cohérent, elles mettent ceux qui l'absorbent hors d'état de rien comprendre à rien, et ceux qui l'appliquent en sont rendus aveugles à l'énormité du mal qu'ils font.

La limite de ce mal semble avoir été atteinte par un oncle et son neuveu dont les exploits ont figuré aux «dossiers» de la télévision. Bénéficiaires d'une absence rigoureuse d'«expérimentation pédagogique», ces deux spécimens ont su mettre à profit les influences inadultérées de leur milieu en associant leurs ressources pour violer une jeune fille. Puis, sans doute afin d'épicer la monotonie de cet exercice trop quotidien, ils jouèrent aux peaux-rouges en scalpant leur victime avant de séparer, par le moyen d'un couteau, sa tête des restes de sa personne.

Tel semble avoir été jusqu'à présent le maximum de «liberté morale» qui ait été atteint au sein des milieux les mieux protégés par la conscience professionnelle des Autorités académiques et politiques qui veillent au respect de la liberté morale de la jeunesse française et n'ont garde de laisser aux enseignants le droit de dévoyer et de piéger leurs élèves en faisant miroiter d'autres raisons de vivre que la stimulation de leurs haines et l'assouvissement de leurs appétits. En bref :

1.Il est désormais impensable de soumettre des enfants à des expériences pédagogiques qui peuvent leur nuire.

2.Il est impossible et même INDESIRABLE d'en imaginer d'inoffensives : une éducation qui ne leur ferait aucun mal ne développerait PAS leurs aptitudes à surmonter les difficultés de la vie en s'adaptant à elles.

3.Il n'est aucun moyen plus CERTAIN de détruire l'humain en eux qu'en les abandonnant aux influences, à l'indifférence et à la cruauté de milieux (riches ou pauvres) imperméables aux idéaux (3) humains.

Ce qui pourrait être resté un peu plus difficile, c'est la mise au point d'une pédagogie qui substitue le concours à la concurrence, l'émulation à la rivalité, la solidarité à l'antagonisme et, en fin de compte, l'*animalité* des humains à leur *bestialité.* La diététique a montré que cette évolution-ci n'est pas impossible. Cette discipline, naguère, n'était pas plus scientifique que les «sciences de l'éducation». Elle l'est devenue quand elle s'est engagée dans cette voie, et grâce à l'exemple et aux «charmes» des microbes et des cochons, l'humanité jouit désormais d'une «morale alimentaire» mieux éclairée. Le plus urgent besoin de l'humanité est une science qui puisse résoudre les problèmes pédagogiques un peu et même beaucoup plus exigeants.

PIERRE

Le plus exigeant des problèmes pédagogiques est l'éducation sexuelle : elle dure toute la vie, et l'amour est la plus difficile des activités humaines. Les amants envoûtés par leur amour se «charment» l'un l'autre tant qu'il leur reste un souffle de vie. Aussi Tristan et Iseult sont-ils nos seuls v*rais* professeurs d'éducation. Ils ont fait au Sphinx une réponse éternelle et l'ont mis en déroute : cet animal, qui devine tout, se sait vaincu.

Les humains, au contraire, entendent mal la langue de Tristan et Iseult. La pédagogie et la science se sont fait un point d'honneur d'ignorer leur existence. Serait-ce pourquoi les couples heureux sont rares, malgré Tristan et malgré Iseult ?

BERNARD

L'amour et le bonheur n'ont jamais été définis : c'est à peine si une définition acceptable de ces mots est devenue possible. Comment la science pourrait-elle connaître l'existence d'un couple qui symbolise l'«amour sans autre fin que le bonheur» ? Pour retenir l'attention des scientifiques, le seul moyen de ces amants était de les piéger. Donc, pour ouvrir aux sciences une voie d'accès à l'étude de l'amour et du bonheur, les JEUX devaient être un piège. Tristan et Iseult, d'ailleurs, sont — et ils ont toujours dû être — un piège : ils ne *prouvent* rien, n'apportent aucune *raison* de les croire, pas le moindre *argument,* pas la plus petite trace de *bon sens.* Ils nous *empoignent* et voilà tout ! Celui (ou celle) qui les accueille dans son intimité est pris à leur piège. Il ne peut ni les congédier ni leur fausser compagnie. La vérité qu'ILS disent NOUS habite : NOS cellules se souviennent du passé qu'ILS racontent et contiennent l'avenir qu'ILS prédisent. Toutes les preuves, toutes les raisons, tous les arguments et tout le bon sens du monde ne sauraient déloger le contenu de nos cellules et nous ne pouvons ni les congédier ni leur fausser compagnie ! C'est pourquoi la science ne pourra jamais rien contre Tristan et Iseult, *mais ils peuvent tout pour elle.*

PHILIPPE

L'imbroglio de science, de conscience et d'inconsciences tapi au fond du piège intitulé «LES JEUX» semble pouvoir être schématisé ainsi : non content d'apporter aux amants des recettes éminemment pratiques de philtres magiques, il livre aux scientifiques des modèles vivants de pédagogie inoffensive dont les bienfaits, cependant, sont vérifiables *expérimentalement.* Il me semble constituer en même temps une réponse du ciel à la prière des enseignants soucieux d'échapper à la vengeance d'une jeunesse emprisonnée nuit et jour dans un cauchemar sans nom : un monde où la vérité, la justice, l'amour et d'autres «sornettes» de la même sorte n'existent pas. Stimulés, dès lors, par des rancœurs en lieu d'encouragements, des brutalités en guise d'affection, ces jeunes gens n'ont pour moteur que des appétits. Ils se soulagent et se désennuient comme ils peuvent : par la drogue, le viol et la violence. L'accoutumance aidant, les effets toujours diminuants de ces stimuli leur fertilisent l'imagination. D'où le scalp, la décollation exécutée au couteau, et d'autres «trouvailles» surprenantes aux personnes moins restreintes dans leurs horizons et dans le choix de leurs activités.

Les remèdes à une maladie sociale aussi simple ne sont difficiles ni à imaginer ni à appliquer. Pour mettre un terme au fléau qu'une délinquance *toujours plus juvénile* rend chaque jour plus menaçante, faudra-t-il attendre que tous les Aldo Moro d'Occident aient été scalpés et décapités par des brigades multicolores qui s'y préparent activement, avec l'assistance des nations intéressées aux retombées politiques et militaires des indigences d'une inculture qui nous rend toujours plus impuissants à nous défendre d'elles ?

Ce qui pourrait être resté un rien plus difficile, serait de faire croître quelques poils d'humanité à notre animalité, après l'avoir substituée à notre bestialité. Une petite lampée de philtre d'amour nous y aiderait peut-être. Ecoutons le récit d'AGNES.

AGNES

Il y a longtemps que je voulais vous faire part d'une expérience qui m'a profondément touchée.

Une de mes sœurs est morte à l'automne d'un cancer de l'estomac. Elle avait deux enfants de neuf ans et un mari. Ils formaient un couple comme il y en a beaucoup. Il y avait très peu de communication entre eux. Emmanuel (son mari) a été tellement stupéfié par le diagnostic qu'il ne savait que penser, ni que faire ou dire. Jusqu'alors Julien (mon mari) et moi n'avions pas abordé directement avec eux de discussion sur le cours d'orthologique. Devant le désarroi d'Emmanuel, Julien lui a donné, en quelques mots, le «mode d'emploi de sa femme». Parce qu'il ne savait ni ne pouvait rien faire d'autre, il l'a appliqué. Ils ont été émerveillés tous les deux de ce qu'il leur arrivait. De mon côté, un jour où Martine était profondément découragée, j'ai pu aborder la différence entre «obligation» et «raison» de vivre. Ses enfants lui étaient une obligation de vivre et le mari que sa maladie lui avait fait découvrir était sa raison de vivre. Elle a si bien compris qu'elle n'a plus voulu voir rien d'autre. Ils s'étaient promis que, lorsqu'elle serait guérie, «rien ne serait jamais plus comme avant». Tout ce qui lui restait d'énergie, elle l'a employée à vouloir vivre. C'était impressionnant, cette sœur squelettique dont le visage rayonnait lorsqu'Emmanuel rentrait dans la chambre. Pendant les quelques jours qui la séparaient de la mort, elle a eu sa *part entière* de bonheur. C'est sans doute beaucoup plus qu'elle n'en aurait connu toute sa vie si son mari n'avait appris à l'aimer, et elle à le lui rendre …

PIERRE

Le «mode d'emploi» des femmes est un philtre dont les JEUX contiennent la recette. Son efficacité est émouvante dans le cas d'une jeune femme qui en a reçu en quelques jours, et vécu pendant quelques semaines, une part supérieure d'un bonheur conjugal plus réel, plus durable et plus sûr que la plupart des femmes n'en connaissent jamais.

PHILIPPE

Mais la solidité et l'inaltérabilité de cet amour n'ont pu se manifester dans son cas. Ecoutons notre AMELIE, bien que cette enfant de l'I.F.O. n'ait pas assez de bouteille pour illustrer dignement, en qualité de «cover-girl», la persistance des effets de nos Philtres-Maison sur les couples centenaires. Mais elle a bénéficié d'un énorme avantage — à nos étudiants de deviner lequel — que ses propos me semblent refléter assez clairement pour faire d'elle une image publicitaire digne de l'énorme diffusion audiovisuelle qu'elle ne recevra — Dieu merci — jamais!

AMELIE

En choisissant de vivre avec un homme, j'avais bien en tête une vue superpanoramique et étourdissante (et ce n'était qu'une partie) des bénéfices que pouvait procurer une telle entreprise de symbiose, mais la vision d'une *symbiose de l'espèce* ne s'imposait pas encore, bien que je sois tout imprégnée de cet idéal. Ce n'est plus un homme idéalement beau qu'ALPHA peut espérer : c'en est quelques multimillions ! Cela je n'aurais pas osé l'espérer il y a seulement deux ans. Je découvre que la dynamisation du couple peut nous transporter au-delà de tout ce que je puis imaginer ; c'est la certitude que la symbiose de l'espèce est en cours depuis toujours et qu'elle est sur le point de récolter tous les bénéfices rêvés confusément. Tous les hommes sont nés le même jour. La leçon 3 bis a eu sur moi un effet de récapitulatif des apports révolutionnaires de ce cours rénové. Sa lecture et sa relecture m'ont été nécessaires, et une accoutumance a fait que, dès sa troisième lecture, elle est devenue claire et cohérente. Elle ne l'a pas été instantanément. Le style n'y a pas été pour grand chose. C'est le

temps que j'ai mis a repêcher tous les éléments de ma «vérité intérieure». Un exemple : à la première lecture je n'avais pas saisi les rapports entre la fin de la troisième leçon : la culture de la chance, description des leçons 1 et 2, je n'avais pas lu les petites phrases : «règles du jeu en 1978» … règles du jeu 1980, fin d'une sphinxocratie encore sanglante, etc… Tout s'est éclairé sur cette fameuse petite chose bien étrange : *révolution biologique majeure.*

PIERRE

Une brève parenthèse est nécessaire pour citer les réactions à la leçon 3 bis d'un étudiant qui, lui aussi, vit l'orthologique tous les jours de sa vie depuis plusieurs années. Comme Amélie, il s'est installé de plain-pied dans la pensée transcendantale qui globalise et ensoleille tout. Mais il ne voit pas tout à fait les mêmes choses qu'elle : cette leçon lui arrache un cri de joie mêlée — réaction *typiquement masculine* — d'angoisse, de pudeur et d'humour dont il est regrettable que la signification échappe à la plupart des femmes.

AMEDEE

Si nous sommes faillibles, c'est parce que nous nous sommes CRU faillibles. Et, le plus naturellement du monde, nous sommes devenus ce que nous croyions être. Ou, plutôt, ce que nos éducateurs nous ont forcés à croire que nous étions, eux-mêmes le croyant pour y avoir été forcés par d'autres, et ainsi de suite. Nous sommes emprisonnés dans une cage tenue fermée par l'immense chaîne des croyances prohumaines qui nous interdisent jusqu'à l'espoir d'une évasion. Puis voilà que la simple observation de quelques faits ANEANTIT notre prohumanité en trois coups de cuillier à pot — à pot de mélasse, bien entendu.

Ce gigantesque patatras résonne jusqu'au plus profond de nos peptides. Et voici venir le Fréjus des cellules. Des barrages craquent et l'information inconsciente jaillit de nous et sur nous. La perfection de l'univers n'est pas un vain mot : elle envahit tout, emporte tout, englobe tout. RIEN ne lui échappe. Maman !

MEDICUS

On imagine en effet assez mal une femme écrivant ces lignes. «Typiquement masculin» donc, il serait utile que les femmes apprennent à les «décoder». mais il est plus urgent qu'elles découvrent le «mode d'emploi des hommes» sur lequel les JEUX me semblent anormalement muets.

PIERRE

Ils sont restés muets parce que, avant 1979, aucune réponse n'avait été faite à la plus difficile devinette du Sphinx : *pourquoi l'Homme MASCULIN — MAIS LUI SEULEMENT — est-il et doit-il être l'inapaisable ennemi de tout ce qui existe ? Son propre ennemi, celui de ses enfants et des enfants de ses enfants, celui des femmes, la sienne comprise ? En un mot l'ennemi de l'«ordre divin», l'ENNEMI DE DIEU ?*

On sait aujourd'hui pourquoi il le fallait… On sait aussi pourquoi il ne le faut plus et c'est une grande merveille. Mais c'est aussi un … «gigantesque patatras» ! La perfection de l'univers englobe, envahit, emporte TOUT, à commencer par TOUTES NOS HABITUDES MENTALES ! ! ! *«Au secours ! Maman !! Maman ! ! ! »*

BERNARD

Le mode d'emploi des hommes semble s'être grandement simplifié depuis qu'ils sont autorisés à devenir conscients de ce qu'ils sont. Mais ne nous hâtons pas d'en énoncer les règles. Elles pourraient être moins simples qu'on ne l'imagine. La prudence veut que, pour l'instant, nous nous contentions de souligner la recette du philtre d'amour qui «enchante» les deux sexes :

«L'amour de l'homme et de la femme transcende et contient (en puissance) toutes les émotions que l'on peut faire dire aux mots j'aime. Aimer une femme ou un homme, c'est FAIRE ECLORE et trouver en elle ou en lui tout ce qu'il y a d'aimable et de désirable ici-bas. La vraie magie de l'amour est celle-là, car la beauté est dans les yeux de celui qui sait voir, comme la tendresse est dans le cœur de celui qui sait comprendre». (Les JEUX, p. 45).

«Lorsque l'amour éclôt en eux, chaque garçon et chaque fille apprennent le bonheur. Ils en font l'irrécusable expérience intérieure, et ils savent ce jour-là que le bonheur est le destin des humains. Pendant une heure au moins, chaque garçon et chaque fille savent que la nature les a faits pour être heureux. Et ils ne pourront jamais oublier tout à fait que le bonheur leur est dû. Ils ne pourront jamais pardonner aux puissants la formidable conjuration contre toutes les formes de l'amour et toutes les formes du bonheur que sont encore toutes les sociétés d'hommes et qu'elles furent depuis qu'elles sont parvenues à substituer, dans les cellules des enfants, l'information culturelle à l'information naturelle» (sous entendu) : *«et à remplacer dans leurs cœurs, le désir d'être heureux et de rendre heureux par le besoin de scalper et de décapiter».* (Les JEUX, p.33)

PIERRE

Lorsque l'amour éclôt en eux, les garçons et les filles qui ont PU rester jeunes dans un monde voué au culte du profit répondent aux instincts qui satisfont à l'un des plus profonds besoins de l'être humain : *l'amour sans autre fin — sans autre profit — que le bonheur.* Ils allient les charmes et l'innocence des enfants à la magie de l'amour pour *découvrir l'univers en se découvrant l'un l'autre.*

Tant que nous restons jeunes — ou le *redevenons* — l'amour nous apporte TOUT et ne nous coûte ni ne nous «rapporte» RIEN. Les amants restés ou redevenus jeunes s'émerveillent et se réémerveillent inlassablement l'un de l'autre et de tout ce qui les entoure. Rien ne saurait lasser moins que le merveilleux, l'unique, l'incroyablement PARFAIT. Or chaque individu humain est la chose la plus incroyable, c'est-à-dire la plus IMPROBABLE qui soit au monde : il est le produit de quelques milliards d'années d'improbabilités superposées, conjuguées et multipliées ! Il ne le sait pas lui-même et ne le montre pas. Mais c'est cela — et cela SEULEMENT — que, resté ou redevenu jeune, celui ou celle qui l'aime découvre et voit en lui. Cette aventure a beau être trop merveilleuse pour être vraie : il SAIT et il SENT qu'elle est vraie. Ses yeux la voient, ses oreilles l'entendent, son nez en perçoit les parfums, sa peau en ressent la douceur et la force et les joies. il est perdu, éperdu …

C'est cela seulement — et nullement ses oripeaux — que, restés ou redevenus jeunes, nous découvrons chaque jour plus chez celui ou celle que nous aimons. D'où un émerveillement chaque jour grandissant : c'est le seul «philtre» qui puisse unir les couples

indissolublement. Et sa «recette» est si simple que nous la savons d'instinct : *«Les amants se regardent de tout près, de trop près pour voir autre chose que la PERFECTION qui est en eux tout au fond…»* (Les jeux, p.96).

L'amour qui voit et sent cette perfection, la suscite et la RESSUSCITE chaque fois que les amants la revoient et la ressentent l'un chez l'autre. En ressuscitant et rajeunissant leur amour ils se RAJEUNISSENT indéfiniment l'un l'autre. La maturité se substituant en eux à la sénilité, ils ne perdent pas les fraîcheurs d'âme de la jeunesse auxquelles s'associe la sagesse de l'âge mûr. *«Aux fleurs du printemps s'ajoutent en eux les moissons que le temps a mûries, les fruits de l'automne…»* (Les jeux, p.46).

PHILIPPE

De grâce n'en jetez plus ! Vous faites venir l'eau à la bouche du «pauvre monde» que je suis, et cette eau est amère … Rester jeune en devenant sage, qui ne le voudrait ? Et RAJEUNIR quand, aux premières disgrâces de l'âge, ses amertumes nous viennent à la bouche, qui de nous — Injuste Ciel ! — ne le veut *sans le pouvoir ?* Faire reluire ces images sans apporter les MOYENS PRATIQUES de les vivre serait cruauté pure. Pensez aux femmes, dont le cas est plus difficile que le nôtre : la selection sexuelle leur échoit, mais nul ne leur a appris à capturer l'homme qui les captiverait. Pensons aussi aux polygames, dont la plupart (mais pas tous) sont mâles. Ils se font prendre aux pièges de l'amour. Séduits aux promesses de bonheur qui auréolent l'objet de leur amour, et éperdus d'une passion, traître, ils se réveillent, un matin tragique, sans amour, n'éprouvant plus que le regret de s'être laissés prendre et, au mieux ou au pis, une compassion mêlée de vains regrets et de remords stériles. Ensuite, n'oublions pas les RISQUES de l'amour, ses perfidies, ses trahisons , ses infidélités, et les JALOUSIES corrosives qui rongent leurs victimes. Et les mille choses qui peuvent faire de l'amour une source de crimes terribles et de désespoir sans fond. Enfin et surtout n'oublions pas le cas le plus fréquent : celui des infortunés qui se réveillent, un lugubre matin, enchaînés à des conjoints inépousables. Ou, mille fois plus désespérant et totalement désespéré, le cas des damnés enchaînés à leur propre «inépousabilité» !

BERNARD

Il n'y a pas de cas désespérés. Il n'y a que des hommes et des femmes mésinformés. Force nous est de constater que nous l'avons été nous-mêmes lorsque nous avons cru pouvoir placer au début de ce deuxième cycle rénové, sans nous heurter bientôt à un obstacle infranchissable, quelques leçons sur l'amour sexuel.

C'était oublier que les mâles «n'appréhendent cet amour qu'en fonction de tout le reste» (Les Jeux, p.13), et surtout de l'AMOUR SOCIAL. Celui-ci impose à tous les humains quelques problèmes d'une importance universelle, mais qui n'ont été étudiés, ni même posés, nulle part. La raison de cette abstention unanime est limpide : poser ces problèmes, ce serait les résoudre. Ce serait s'imposer leur solution et l'imposer à tous. Ce serait mettre fin à la haine et à la violence et, ipso facto, à la formidable conjuration contre l'amour et contre le bonheur qu'ont toujours été toutes les sociétés humaines dominées par des Singes.

C'et par l'AMOUR SOCIAL que nous devons commencer. Il faut que les jeux de l'homme et de la femme soient servis au dessert et dégustés à loisir pour que nous ne soyons

pas empêchés d'aller jusqu'au bout : de parvenir au moment où tous sauront et sentiront qu'il n'y a pas de cas désespérés. Qu'il n'y a et ne saurait y avoir que des hommes et des femmes inachevés, mésinformés.

Notes leçons 12 et 12bis

(1)Cela n'est vrai qu'au pluriel. L'amour maternel, par exemple est aussi réel et plus contraint chez les louves que chez les femmes.

(2)L'hypothèse de la monogenèse, selon laquelle tous les organismes vivants seraient issue d'une cellule unique repose sur des faits biochimiques si convaincants qu'elle peut être tenue pour pratiquement certaine.

(3)Sont «idéales» les aspirations et les ambitions humaines dont la puissance motrice excède les forces de l'égo.

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire N°12

1.Nom et prénom, adresse postale complète, numéro du présent questionnaire et votre numéro d'inscription à ce cours.

Les «Notes d'Abélard» : *Veuillez perendre soin de nous indiquer, en une note de 0 à 20, la mesure dans laquelle vos réponses aux questions posées vous procurent une satisfaction ou une dissatisfaction. Portez cette note à la suite de celles de vos réponses qui vous sembleraient en valoir la peine en la précédant des initiales N.A.*

2. Signalez les passages de cette leçon, s'il y en a, qui vous auraient été *particulièrement* utiles.

3. Vos réactions au résumé intitulé «La Nature Brute».

4. Pouvez-vous suivre le conseil de Pierre à la page ?, premier (?) alinéa ?

5. Avez-vous reconnu quelques recoins de vous-même dans les autres ? Dans l'affirmative, lesquels ?

6. A la page ?, Bernard vous engage à vous interroger sur un aspect du puzzle humain :
(a) partagez-vous ses vues sur l'humour ?
(b) quel rôle l'humour joue-t-il *pour vous* ?
(c) ce cours a-t-il développé votre sens de — et votre aptitude à — l'humour ?

7. Prenez part, si vous le pouvez, à l'élucidation des contenus du «moi».
8. Votre réaction à la découverte, par Alceste, de la bipolarité.

9. La «non-linéarité» de cette leçon vous a-t-elle gêné(e)? Cette leçon vous en a-t-elle été rendue difficile, déconcertante, embrouillée, fatigante ?

10. Votre réaction aux propos d'Antoine, page ? à ? .

11. Cette question s'adresse plus particulièrement aux étudiantes : l'explication d'Aloïs, page ?, vous semble-t-elle juste ?

12. LE SCANDALE dénoncé par Aloïs est en effet colossal : le souverain tout-puissant, omniprésent, inlassable et chaque jour plus tyrannique qui règne sur nous tous depuis toujours est détrôné. Un SUPER-PATATRAS à l'échelle mondiale, qui n'épargne RIEN ni PERSONNE ! ! Regardez de près les «acquisitions» de l'orthologique : rien de nouveau n'a été apporté, mais tout s'est effondré. La cohésion des affaires humaines était due à un ciment universel : LA PAN STUPIDITE. L'orthologique lui faisant «lâcher-prise», tout s'écroule et *les pièces du puzzle tombent d'ELLES-MEMES à leur place.* Vérifiez cette «simple constatation»? Y a-t-il rien, dans nos livres comme dans ce cours, qui n'ait été obtenu par «simple élimination» de

quelque stupidité gigantesque ? Dans l'affirmative, dites-nous quoi ?

13. Notez cette leçon et expliquez votre note. Dites-nous ce qui vous a semblé utile ou inutile et ce qui vous a plu et/ou déplu d'y lire.

14. Vos commentaires, vos réflexions, vos suggestions, vos questions.

Questionnaire 12 bis

Cette leçon se voulait choquante. Située hors de son contexte, qui est l'amour universel, elle n'a pu l'être qu'à demi. C'est la *pureté* d'un couple d'amants vierge de moyens de se tromper qui rend Tristan et Iseult si choquants : ils nous empoignent, nous envahissent, nous habitent. Leur amour idéal étant le nôtre, c'est notre VRAI moi que nous voyons quand nous les regardons. Quand nous NOUS regardons, nous nous voyons le CONTRAIRE d'eux : hérissés d'arguments, barbouillés de «bonnes raisons», bourrés de preuves, entrelardés de motivations impures, bardés d'apparences trompeuses. Bref : *crédibles !* Mais Tristan et Iseult sont humains : ils sont REELS. Nous sommes les organismes les plus improbables et les plus IREELS qui soient au monde. Autrement dit, les plus *imparfaits,* les plus *inachevés* : les *seuls* inachevés, les seuls *irréalistes,* les seuls *idéalistes.* Le choc qui nous est nécessaire est celui qui résulte du conflit (permanent chez tous, mais peu conscient chez la plupart) d'un réalisme et d'un idéalisme *inachevés* l'un et l'autre. Or l'heure du *parachèvement* de notre espèce a sonné. Donc celui de tous. La voie est libre. Nous sollicitons votre concours. Vos réactions attentives à la 12 bis nous aideront à inclure, parmi les «desserts» servis à la fin de ce cycle, ceux qui répondront, du moins mal que nous pourrons, à vos besoins, à vos souhaits, à ceux de tous.

N.B. Cette leçon s'applique exclusivement au cas des «idéalistes sexuels» qui aspirent à l'«amour sans autre fin que le bonheur».

1.Nom et prénom, adresse postale complète, n° du présent questionnaire, votre n° d'inscription à ce cours.

2.*Avant de poursuivre la lecture du présent questionnaire,* faites-nous part de vos réactions à chacun des passages de cette leçon qui (agréablement ou non) aurait évoqué des souvenirs, provoqué des réponses, ou éveillé des résonances en vous. Il n'en est aucun dont la *valeur d'indice* soit secondaire.

3.Les différences d'aspiration et de pensée qui distinguent les sexes sont plus nombreuses que celles dont cette leçon a évoqué les plus caractéristiques *à nos yeux.* Dès la ? page, Philippe prétend que les poètes (mâles) ont seuls le pouvoir de vivre DEJA ce qui n'existe pas ENCORE. Vous semble-t-il dire *un peu vrai ?*

4.Déplorez-vous l'absence de femmes dans les JEUX, ou vous félicitez-vous de l'occasion que leur absence a value à nos étudiantes d'être les premières à opposer des points de vue féminins à ceux des vilains mâles de l'I.F.O. ?

5.Pensez-vous qu'il soit devenu possible aux femmes, même «émelleffisées» à outrance, de s'écrier de tout leur cœur *«périssent mes enfants»* etc. (p ?)

6.Malgré les circonstances douloureuses qui les ont provoqués, les effets bénéfiques d'une *expérimentation pédagogique qui ne PEUT faire aucun mal* — veuillez préciser si vous en convenez — vous semblent-ils éclater dans les réponses d'Emmanuel et de Martine, rapportées par Agnés (p?) ?

7.Comme Médicus, (p ?) *«voyez-vous assez mal une femme écrivant ces lignes» ?*

8.LE MODE D'EMPLOI DES DEUX SEXES : vos réactions à chaque mot de la tirade de Pierre (pp. ? - ?). Aucun ne peut rester flou chez ceux qui veulent de sérieuses chances de vivre l'amour sans autre profit que le bonheur …

9.Parmi le «pauvre monde» dont Philippe prétend faire partie, quelles sont les afflictions qui, à vos yeux, exigent les soins les plus attentifs ?

10.Notez cette leçon et expliquez votre note. Dites-nous ce qui vous a semblé utile ou inutile et ce qui vous a plu et/ou déplu d'y lire.

11. Vos commentaires, vos réflexions, vos suggestions, vos questions.

COURS D'INITIATION À L'ORTHOLOGIQUE

Treizième leçon

L ' E V O L U T I O N
première partie : de la cellule à l'homme

PHILIPPE

«Ce qu'il y a d'incompréhensible», disait Einstein à propos des structures fines de l'univers sensible, *«c'est qu'elles soient compréhensibles.…»* J'imagine qu'on peut en dire autant de l'évolution biologique ?

BERNARD

Au contraire : ce qu'il y a d'incompréhensible dans son cas, c'est que tout le monde ne l'ait comprise depuis longtemps, tant elle est simple et «humaine» : elle pourrait (presque) être notre œuvre ! ! N'importe quel homme soucieux de ne pas se casser la tête inutilement, s'il avait eu à résoudre les mêmes problèmes, aurait fait ce que la nature a fait. Aussi, pour comprendre l'Evolution sans se casser beaucoup la tête, il suffit de se «mettre dans la peau» de la nature. Il suffit de lui prêter une intelligence semblable à la nôtre, anthropomorphe…

PHILIPPE

Malheureux ! Voulez-vous être brûlé vif ? Vous oubliez les deux dogmes sacrés qui tiennent lieu d'Ancien et de Nouveau Testaments aux biologistes. Gardez-vous de pêcher contre les Vérités Eternelles : il n'y a pas de rémission pour ce crime.

BERNARD

Quelles vérités éternelles ?

PHILIPPE

Vous savez bien que ces choses ne se disent pas : passionnément anti-dogmatiques, les biologistes doivent, bien sûr, taire leurs propres dogmes, même les plus sacro-saints, comme ceux-ci : «La nature est inhumaine, et l'Homme n'est pas naturel». L'anthropomorphisme viole l'une et l'autre de ces Vérités Eternelles. C'est donc le péché sans rémission. Le comique de cette affaire, c'est que, vides de tout sens, ces dogmes ne se prêtent à aucun énoncé scientifique, mais ils n'en dominent que davantage l'évolutionnisme contemporain.

BERNARD

Tous les dogmes sont dénués de signification scientifique — jusqu'à ce qu'on leur en découvre une ou plusieurs. On s'aperçoit alors que, religieux ou non, les dogmes sont souvent prophétiques : losqu'un grand nombre de personnes pensent la même chose, il y a généralement du vrai dans ce qu'elles pensent. Le tout est de découvrir quoi. Dans le cas présent, ce n'est pas difficile : soustrait partiellement aux lois de la nature «brute», l'Homme n'est en effet pas naturel au sens où ce mot s'applique aux araignées et aux amibes. L'Homme n'est pas *moins* naturel que ces organismes : il l'est beaucoup plus, mais *autrement.* Et l'on va voir combien il est vrai que la nature brute est inhumaine: ses lois diffèrent profondément de

celles de la nature humaine, et les moyens que l'une met en œuvre s'opposent à ceux de l'autre.

Il y a donc beaucoup, mais pas assez de vrai dans les dogmes comiques de l'évolutionnisme officiel. En attirant l'attention sur eux Philippe aura élucidé notre mystère : pourquoi l'Evolution n'est-elle comprise depuis longtemps ? Voilà qui semble clair : l'anthropomorphisme ayant été déclaré anathème par la science officielle, les biologistes se sont interdit la découverte de la nature humaine. Du même coup ils se sont refusé tout moyen de découvrir l'Homme et, accessoirement, de comprendre l'Evolution.

MEDICUS

S'il suffit de faire le contraire pour obtenir le résultat opposé, allez-y, cher ami, sans vous gêner : anthropomorphisez toutes choses tout votre soûl !

BERNARD

Qu'on m'entende bien : nous ne prétendons pas que la nature soit, ou ait jamais été, anthropomorphe. Tout ce que nous voulons montrer, c'est que l'Home est assez naturel pour se sentir chez lui dans la nature, et assez évolué pour se comprendre et se connaître lui-même lorsqu'il apprend comment la nature l'a «fabriqué». *(Aux étudiants)* Nous allons nous mettre en devoir de fabriquer l'Homme sous vos yeux, avec les moyens du bord, c'est-à-dire en ne faisant appel qu'aux ressources du bon sens et à partir des matériaux dont la nature s'est trouvée disposer. Ma tête à couper que toutes nos solutions seront celles que vous adopteriez aussi, et se trouveront être celles que la nature a choisies sans nous demander notre avis. Tout s'est passé comme si elle avait mis en jeu une jugeote semblable à la nôtre, et, paresseuse un peu comme nous, avait eu soin de ne pas se compliquer la vie. Ses préférences se sont toujours portées sur les solutions les plus simples, sauf le jour où elle s'est payé notre tête en inventant l'hérédité mendélienne ! Voilà une invention qu'aucun homme n'aurait faite : cette hérédité-là semble n'avoir ni queue ni tête jusqu'à ce qu'on la comprenne. Mais ce n'est difficile, voire impossible, qu'aux généticiens : spécialisés — c'est-à-dire enfermés — là-dedans, ils ne peuvent s'en sortir : c'est le sort invariable des spécialistes.

PIERRE

Bien qu'il s'agisse d'un sujet étranger aux préoccupations de la plupart des gens, je voudrais exhorter nos étudiants à prêter toute leur attention à cette «reconstitution» de l'Evolution. S'il est une chose qui peut transfigurer la vie d'un être humain, c'est la prise de conscience de la signification du drame dont notre planète est le théâtre depuis des milliards d'années. Il a fallu quelque trente millions de siècles à l'Evolution pour enfanter la nature humaine, mais cette aventure est devenue intelligible parce qu'elle est proche de son dénouement. Les humains se deviennent intelligibles à eux-mêmes. *(Aux étudiants)* Quand vous aurez compris et assimilé l'exposé de Bernard, vous vous découvrirez avoir fait un colossal héritage.

PHILIPPE

Vous êtes-vous pris à envier les veinards qui, un beau matin, se trouvent hériter les dollars d'un grand-oncle dont ils ignoraient l'existence ? Ce sera bientôt votre cas, avec cette différence qu'auprès des richesses sans limites qui vont être les vôtres, tous les dollars d'outre-Atlantique et tout l'or du Pérou ne sont qu'attrape-nigauds — propres, il est vrai, à en attraper

beaucoup.

Cependant, une précaution doit être prise : s'il se trouve des biologistes parmi nos auditeurs, qu'ils veuillent bien se glisser dans la bouche quelques paquets de chewing-gum pour prévenir le grincement de leurs dents : Bernard s'abandonne volontiers à des orgies d'anthropomorphisme et à des débauches de finalisme. Je le crois capable de poser, sans retenue ni pudeur, des questions qui seraient déjà indiscrètes chez ceux qui étudient, non les œuvres de la nature, mais celles d'un homme : pourquoi a-t-il fait cela ? Où voulait-il en venir ? Qu'avait-il derrière la tête ? Quelle sorte de type était-ce ? Je vous assure qu'il faut s'attendre au pire.

BERNARD

Je commencerai par la première de ces questions : pourquoi la nature a-t-elle inventé l'Evolution ? Si l'on suppose que, comparable à l'homme, elle a *voulu* faire ce qu'elle a fait — obtenir l'Homme à partir de la cellule *sans avoir à le fabriquer elle-même* — la réponse devient facile : parce qu'elle n'avait pas d'autre choix. Certes la cellule aurait pu évoluer indéfiniment sans jamais devenir l'Homme, mais elle n'aurait pu devenir l'Homme sans évoluer. L'évolution biologique était donc la condition nécessaire des fins poursuivies par la nature. Disposant des mêmes moyens et visant les mêmes objectifs, l'Evolution est la première décision que chacun de nous aurait prise.

HUBERT

Vous avez fait, j'en conviens, une découverte admirable : pour que les choses changent, il aurait fallu selon vous qu'elles changent ?

BERNARD

Exactement, et l'on conviendra que cette acquisition intellectuelle est solide. Mais aucun Français ne saurait ignorer que cette condition nécessaire peut n'être pas suffisante : «plus ça change plus ça reste la même chose» est un dicton français. Evoluer ne veut pas seulement dire changer. C'est un processus qui implique des *acquisitions.* La nature a dû faire face à deux problèmes épineux : l'acquisition de caractères nouveaux et la transmission des caractères acquis. Et c'est ici que les natures brute et humaine se sont engagées dans des voies à la fois convergentes et diamétralement opposées.

Mais dans un cours comme celui-ci, qui ne s'adresse pas à des biologistes et qui poursuit des objectifs surtout pratiques, nous ne pourrons guère accorder qu'un coup d'œil à la nature brute. Je le déplore car ses enseignements sont innombrables et précieux. Mais elle est incomparablement plus difficile à comprendre que la nature humaine. L'interprétation même très condensée de faits connus exigerait des explications laborieuses qui nous retiendraient trop longtemps.

PIERRE

Il suffira d'éclairer ce qui différencie la nature humaine de la nature brute. C'est en découvrant la nature de notre propre humanité que nous devenons les héritiers des richesses qu'elle contient.

BERNARD

C'est en effet de richesses et d'hérédité qu'il s'agit. Deux choses différencient les humains de toutes les autres créatures : leur régime successoral et la consistance de leur patrimoine biologique. Chez les organismes inférieurs la transmission des caractères acquis semble obéir si bien au hasard que les généticiens peuvent en prédire l'hérédité par le calcul des probabilités. Le premier qui l'ait fait était Mendel.

MEDICUS

La langue ne vous a-t-elle pas fourché ? L'hérédité mendélienne conteste expressément l'hérédité des caractères acquis.

BERNARD

Détrompez-vous : elle n'en admet aucune autre. Qu'on me pardonne cette répétition (faite à l'intention des amnésiques). Mais convenez qu'on voit mal comment se transmettraient des caractères non acquis ! ! Ce que les généticiens contestent à plus ou moins bon droit, c'est l'hérédité des *actualisations.* Accordez-moi une minute pour insister une fois de plus sur cette distinction capitale. Il faut la saisir parfaitement car l*a nature ne devient humaine que lorsque les caractères actualisés deviennent héréditaires.* Elle reste brute (et brutale) tant que les actualisations ne se transmettent pas.

Remarquons tout d'abord que les organismes vivants n'héritent pas les *caractères* de leurs géniteurs : un gland n'est pas un chêne, et la plupart des glands — ce que mangent les cochons notamment — n'en deviennent jamais. Un gland est une promesse : *il contient un ensemble de potentialités.* A l'exception des humains, tous les organismes vivants sont dans le même cas. Ils n'héritent jamais que d'un ensemble de potentialités, qu'ils transmettent à leurs descendants tels qu'ils l'ont reçu, et quoi qu'ils fassent ou ne fassent pas. Ainsi, mutations génétiques exceptées, rien de ce qui arrive aux organismes inférieurs n'affecte la consistance du patrimoine qu'ils transmettent — *s'ils actualisent assez de leurs potentialités pour se reproduire.* Ils accomplissent alors tout leur rôle dans l'Evolution. Dons, ne pouvant léguer de richesses *existentielles* à leur progéniture, leur existence est dépourvue de signification évolutive. Les généticiens ont vu clair : les *actualisations* des organismes inférieurs ne méritent ni leurs soucis ni ceux de la nature, qui peut s'offrir le luxe d'être envers eux aussi inhumaine qu'elle l'est — aux yeux de ceux qui ne la comprennent pas.

Mais le cas de l'Homme est tout autre. Il a certes conservé un patrimoine biochimique *essentiel.* Mais, du point de vue de l'Evolution, ce capital est *vestigiel,* comparable aux organes ancestraux devenus inutiles dont nous portons des traces. Nos patrimoines *biologiques* existentiels déterminant seuls l'évolution de notre espèce, *nos existences sont devenues incomparablement plus significatives que nos chromosomes !* Voilà pourquoi la nature ne peut plus nous traiter inhumainement sans tourner le dos à ses propres fins, et le pourra chaque jour moins.

MEDICUS

J'aimerais partager cet optimisme, mais ce qui se passe aux Indes, en Chine, en Afrique, etc., et pis encore aux U.S.A. qui n'ont même pas l'excuse de la misère, suffirait à mettre en déroute, s'il m'en restait des vestiges, les illusions de ma jeunesse sur l'humanité de la nature

humaine !

BERNARD

Les humains font preuve en effet de peu d'humanité dans leurs comportements. mais rien n'est moins étonnant : après nous avoir divorcés d'avec la nature brute, nos traditions nous isolent de la nature humaine. Assis entre deux chaises, nous ne sommes naturels ni comme l'étaient nos pères ni comme seront nos fils . Ni animal ni humain, l'Homme contemporain ne sait plus se laisser guider et ne sait pas encore se conduire.

Dans notre prochaine leçon, nous essayerons de nous glisser, si maladroitement que ce doive être, dans la «peau» de la nature humaine. Il ne devrait pas en falloir davantage pour commencer à devenir humain, c'est-à-dire naturel. Et nul ne commencera à devenir naturel, c'est-à-dire humain, sans constater que rien ni personne ne peut l'arrêter dans cette voie : lui-même ne le peut pas. Lorsque débute en nous la croissance de notre propre nature, elle devient un fœtus, qui sait attendre son heure, mais qui grandit imperturbablement jusqu'au moment de son extériorisation.

PHILIPPE

Qu'on me permette une parenthèse à l'intention des pauvres mâles qui nous écoutent. *(Aux étudiants)* Bouchez-vous les oreilles car rien ne saurait vous assomer plus sûrement. Il s'agit d'un amusement profitable aux seuls petits garçons, dont beaucoup sont entêtés d'un joujou : l'unité *conceptuelle. (A Bernard)* Vous avez l'audace ingénue d'opposer nature «brute» à nature humaine ! *(Aux étudiants masculins)* Ces biologistes sont des enfants de chœur ! Vous et moi connaissons mieux les mœurs de la nature : vous avez certainement fait, comme moi, vos délices de l'*entropie,* qui est fort à la mode chez les habiles gens ces temps-ci, parce qu'elle est désespérante à une échelle grandiose, assez grandiose pour plaire à Jean Rostand. Lorsqu'on se laisse aller à interpréter les faits un peu mollement, l'entropie devient — convenez que c'est grisant pour les pessimistes, qui n'avaient jamais été à pareille fête — une *promesse universelle de désordre définitif ! !* Je ne tiens pas en place tant j'en suis excité : songez que notre soleil, notre minable petit soleil à lui tout seul, déverse chaque seconde que Dieu donne plus d'un demi-milliard de tonnes d'hydrogène dans l'*apothéose du désordre qu'est l'univers physique.*

Si l'on anthropomorphise, comme veut Bernard, la nature responsable de cette dépravation, on doit l'identifier au marin ivre qui dilapide sa paye dans un bouge en saccageant le mobilier. Telles sont les mœurs affreuses de la nature vraiment brute : celle qui produit — c'est-à-dire qui *libère* — l'énergie. Mais il y a une autre nature : celle qui consomme cette énergie, et le contraste est saisissant : la première *utilise* le désordre pour créer des forces que la seconde *utilise* pour créer de l'ordre.

«De quoi ? De quoi ?…» hurle le colonel. *«Qui c'est qui prétend à se payer ma fiole ?…».*

Les sciences physiques sont mal placées pour affronter ce colonel parce que le cas de la matière dite inanimée n'est pas franc : ses intéractions nucléaires (physiques) et électroniques (chimiques) sont tantôt dans un camp tantôt dans l'autre : certaines libèrent de l'énergie,

d'autres en consomment. Mais la matière vivante est toujours consommatrice et transformatrice d'énergie, jamais productrice. Il s'ensuit, en vertu de la plus élémentaire symétrie, que la Vie doit (ou tout au moins devrait si la nature est aussi entêtée de symétrie qu'on l'en soupçonne aujourd'hui) *créer toujours de l'ordre et jamais de désordre.* Donc la «nature» des biologistes devrait être le contraire de la brute : elle serait l'«anti-marin-ivre» ! Et Bernard devrait être l'homme de la situation, l'homme qui explique l'entropie au colonel.

BERNARD

Il est vrai que, du point de vue de l'ordre naturel, qui est celui de la biologie, l'entropie semble aussi positive qu'elle est inexorablement négative aux yeux des physiciens. La nature globale semble se faire un point d'honneur à équilibrer tous ses bilans. La matière elle-même a sa contrepartie dans l'anti-matière. Il est donc permis de supposer que la Vie pourrait être la contrepartie de l'entropie. Ainsi la nature qui produit l'énergie et celle qui la consomme créeraient autant d'ordre qu'elles en détruisent. La symétrie serait parfaite, le bilan équi!ibré et l'esprit humain satisfait : nous avons, nous aussi, nos besoins de symétrie, d'équilibre, d'ordre. Nous sommes «naturomorphes» !

PHILIPPE

Sauf vot' respect, mon colonel. *(Aux étudiants)* Faut être poli : les besoins et la morphologie des militaires sont autres.

BERNARD

Ces physiciens sont d'incorrigibles adolescents ! Depuis qu'ils ont découvert la symétrie, ils sont devenus incapables de contenir leurs penchants à se livrer sans cesse à des spéculations métaphysiques ! *(Aux étudiants)* A condition qu'il ne récidive pas, il faut pardonner cette incartade juvénile à Philippe, car elles tombent à point pour nous conduire aux conclusions de cete leçon.

Nous devons condenser en quelques lignes le sens — la signification et la direction — de l'Evolution tant qu'elle est restée dirigée par la nature que j'ai eu tort en effet de dire «brute». J'aurais dû dire pré-humaine celle qui a régné sur la vie jusqu'à la naissance d'Homo sapiens. Nous devons résumer en quelques mots trente millions de siècles d'histoire naturelle. Vous aurez fatalement l'impression que nous vous invitons à prendre pour argent comptant des spéculations téméraires comme celle où Philippe nous a fait choir. Il n'en est rien. Réduites au minimum indispensable à l'intelligibilité de la nature humaine, les données biologiques préhumaines qui contribuent à l'éclairer sont factuelles, démontrées, prouvées. On peut les accepter de confiance : ce sont des connaissances comparables à celles dont se sont enrichies la physique et la chimie, des connaissances acquises à jamais. Ne vous récriez pas : j'admets que tout peut toujours être remis en question . Il se peut qu'une nouvelle théorie de la nature des liens chimiques jette de graves doutes demain matin sur le caractère électronique des épousailles d'une molécule d'oxygène bigame avec ses deux compagnes d'hydrogène. Mais il ne sera jamais contesté que, unies comme bon leur semble, elles forment ensemble deux molécules d'eau. Ainsi des faits les plus saillants de l'évolution biologique, acquis eux aussi à jamais :

1. La matière vivante a évolué à sens unique. (Les biologistes disent : la biogénèse est une orthogénèse).

2. Ce sens est celui d'un enrichissement continu («complexification-émergence», disent les biologistes).

3. Le sens de cet enrichissement est unique lui aussi : les richesses acquises par les organismes vivants leur ont valu la conquête progressive de l'indépendance (ils ont été soustraits à des déterminismes ambiants et soumis à des autodétermi- nismes).

4. L'indépendance des organismes vivants a résulté des victoires de l'ordre sur l'aléatoire : elle fut l'œuvre de l'*anti-hasard.*

5. L'Homme qui est le plus indépendant des organismes vivants, n'est donc pas l'enfant du hasard : *il est l'enfant d'un ordre qu'il s'agit de découvrir et de comprendre.*

Voilà tout ce qu'il faut retenir de l'évolution préhumaine pour pouvoir comprendre la nature humaine. Je répète que ces données peuvent être acceptées de confiance : aucun biologiste approximativement sérieux ne rêverait de les contester. On pourra rencontrer, car il y en a quelques-uns, des ergoteurs qui prétendent à opposer une goutte d'eau à l'océan, et se réclament de veaux à cinq pattes pour refuser la qualité de quadrupèdes aux bovidés. D'autres relèvent, à l'encontre de millions de cas où le sens unique de l'Evolution s'est manifesté, une demi-douzaine de monstruosités minuscules où la Vie semble avoir fait marche-arrière. Il s'en trouve pour faire remarquer que certains parasites ont évolué dans le sens d'une «décomplexification». Qu'on ne s'en laisse pas conter : le parasitisme est une spécialisation, et l'évolution des parasites a été aussi orthogénétique que celle des autres organismes.

PIERRE

Que nos étudiants s'en laissent ou ne s'en laissent pas conter semble avoir peu d'importance. Qu'ils acceptent ou n'acceptent pas de tenir pour acquises les données de la biogénèse n'en a sans doute pas davantage. Ce qui importe, c'est qu'ils fassent eux-mêmes l'expérience de la valeur *heuristique* de concepts propres, selon Bernard, à faciliter la compréhension de la nature humaine. Que nos étudiants veuillent bien en faire l'essai pour découvrir eux-mêmes leur propre nature. Il est permis d'espérer que - et il s'agit de vérifier si — celle-ci, ensuite, se charge du reste.

IMPRESSIONS GLOBALES

ADAM

Ce qui m'a frappé globalement dans la douzième leçon, c'est d'abord qu'elle se déroule sous le signe de la réconciliation. C'est la baiser Lamourette, la nuit du 4 août de l'orthologique. Nous devons nous réconcilier avec :

— notre singe
— Hubert
— son cousin, l'homme sensé,
— ceux de nos condisciples dont les prises de position et les expressions (d'eux-mêmes)

nous semblaient *étranges* (étrangères à nous).

Il s'agit d'une étape importante dans l'unification de soi-même et dans la com-préhension de tous les hommes, donc de l'Homme.

Ensuite c'est l'irruption dans ce cours, en rangs serrés, de la communauté des étudiants. Ce sont les idiosynchrasies de l'un, les trouvailles d'un autre, les objections d'un troisième, etc., dont nous devons désormais tirer nos progrès. Vos cinq personnages n'ont pas disparu, mais sans doute souhaitez-vous que nous ayons affaire moins à eux, qui ne sont que des créations de l'esprit, qu'à des êtres de chair et de sang, compliqués, contradictoires, incohérents, conditionnés de milles façons. Bref à des êtres humains. Vous vous attachez à obtenir des réponses de vos élèves, des conclusions ou mieux : des *significations* qui risqueraient de nous échapper. Vous réalisez ce que vous nous aviez annoncé dans la leçon précédente : nous faire prendre conscience de ce-que-nous-savons-sans-savoir-que-nous-le- savons. C'est par vos élèves que l'éclairement doit être fourni. Ils seront tout à la fois la matière première, l'expérimentateur, les élèves, les professeurs. Bref nous voilà parvenus au stade des «travaux pratiques». Certes les IM et les IF semblent évoluer dans tous les sens. Seule les relie une réalité globale souvent encore invisible. La logique cruciale est le moyen d'appréhender cette réalité. Le cours et ses élèves me rappellent certaines régates dans une baie bretonne. Tous les bateaux avancent, mais en ordre dispersé. Certains semblent avoir pris du retard mais, par le jeu des courants et de certains lits du vent, peut-être devanceront-ils les autres à l'arrivée, où tous se retrouveront au sein de l'A.E.I.O. (Anciens Elèves de l'Institut d'Orthologique)…

Chacune de ces remarques est juste. Dans le Rubicon déjà, il était indiqué que ce cours serait fait par ses étudiants. Nous l'espérions tout au moins, et n'avons pas été déçus. Il est clair que nos personnages ne sauraient être des personnes de bonne compagnie : il leur manque l'essentiel, qui est la vie. Ils n'ont jamais mal aux dents ; ils ignorent les scènes de ménage, n'ont pas de soucis d'argent, pas d'ambitions ni de craintes secrètes, et ne sont jamais sollicités que par l'amour de leur métier — car c'est une chose qu'ils ont : lorsque nos étudiants progressent, ils tressaillent d'allégresse. Bref ce sont de vrais petits saints — infiniment trop limpides et faciles à comprendre et par là-même peu convaincants : soustraits à toutes les pesanteurs, comment «feraient-ils le poids» ?

Nos étudiants sont invités à se souvenir, d'autre part, que si l'I.F.O. ne poursuit pas de buts lucratifs, il n'est nullement désintéressé. Nous vous avons fait part de notre ambition dès la première leçon : peupler la Transrubiconie. Cela veut dire un tas de choses, et notamment des professeurs d'orthologique et des auteurs pour la collection «Survivre». Antoine & Cie ne donnent-ils pas à penser dès à présent que ces ambitions pourraient n'avoir pas été chimériques ?

ANTOINE

… Après cette revue de détails, l'impression globale est celle-ci : tel l'enfant fasciné par les mains d'un illusionniste dont il veut surprendre les secrets, je regarde, dans les leçons du deuxième cycle, défiler les mêmes cartes, mais dans un ordre différent : ce sont les mêmes et pourtant elles sont autres.

C'est en quoi Antoine nous semble se tromper. Les cartes sont certes les mêmes, mais

l'ordre aussi. Ce qui a changé, c'est Antoine, qui nous semble disposer déjà d'une «autre sorte d'intelligence», d'une intelligence quelque peu … scandaleuse déjà !

A LA RECHERCHE DU MOI

ANTOINE

Qu'aucune femme n'ait été intéressée par les problèmes du moi semble logique : c'est le TOI, le NOUS, ou à la rigueur le TOI ET MOI qui intéresse les femmes. Elles sourient toujours de nous voir nous battre les flancs : les hommes cocoricotent leur MOI qui, n'étant qu'un peu de tout, n'existe donc pas. Riez, mes sœurs ! Ne vous contentez pas de sourire. Riez fort ! et que les mâles vous entendent et rient avec vous. Quelle absurdité (très bien vue par Adam) serait plus grande et plus drôle que se croire «profondément original et supérieur» ?

Une femme s'est trouvée pour prendre part à la chasse au moi, avec des ressources qui, décidément, n'appartiennent pas au premier sexe et rarement au second : rares, sans doute, sont les petites filles qui n'ont pas succombé aux attraits du miroir dès l'âge de quatre ans !

AMANDINE

Le moi ? Demandons-le à Pascal : «vanité des vanités, etc…» Dans le monde pacifié de demain, le moi n'existera plus : le moi est ce qui demeure simiesque en nous ! Ainsi lorsque ma personnalité est épanouie (communion amoureuse, amicale ou panthéiste), je ne sens plus mon moi. Amandine est désintégrée et il ne reste qu'une amande heureuse… J'ai été longtemps agacée par mon moi, par mon prénom, par leur lourdeur ! Vers 13 ans, pour la première fois, je me suis regardée dans une glace. Jusqu'alors je ne m'étais pas inquiétée de mon moi. Lorsque je l'ai vu, je ne l'ai trouvé ni beau ni laid. Simplement inutile et encombrant ! Jusqu'à ce jour fatidique, je m'étais identifiée à ce que j'aimais : aux étoiles, aux primevères, au petit Jésus, à ma mère. Entre 13 et 30 ans, j'ai été emprisonnée dans ce dilemme : accepter mon moi ou le rejeter. Le rejeter conduisait au suicide. L'accepter c'était déjà l'aimer sans lui accorder trop d'importance. Ainsi, pendant quelque vingt ans, j'ai barboté dans un bain d'incertitudes et de tiraillements. Aujourd'hui je sais que mon moi n'est pas le nombril du monde, mais que j'ai besoin de lui pour survivre dans un monde où le Moi exerce le pouvoir partout. Il faut donc domestiquer son moi, en faire un outil intelligent et docile, en développer les ressources et, si possible, les multiplier. Bref, je dois non pas m'identifier à lui, mais le dépersonnaliser…

ALCESTE

Il y aurait un vrai et un faux moi, que certains distinguent en parlant des moi ancien et nouveau. Je m'étais attaché au premier seulement, estimant qu'il n'y avait pas de moi nouveau. Peut-être m'étais-je pris au piège de Philippe dans la onzième leçon («vous auriez perdu votre moi, vous seriez perdu vous-même…» et avais-je mal entendu Bernard (6e leçon, p?? : «notre personne a toujours été dérisoire et le sera à jamais…». Que sera ce moi nouveau ? Pour avoir un moi, il faut une *conscience* de ce moi, qui relèverait donc de la pensée *existentielle*, c'est-à-dire de la *psyché.* On nous a avertis que, pour débrouiller cette sorte d'affaire, il faut explorer les «recoins les plus secrets de la nature humaine». Conclusion : attendons !

C'est bien la raison pour laquelle le moi a toujours été difficile à identifier : il y en a deux, et l'unité ne peut se réaliser que lorsqu'ils n'en font qu'un. En d'autres mots : lorsque prend fin le divorce de l'âme et de la psyché. C'est le cas des Amazoniens qui, n'ayant pas encore de psyché, n'ont guère de moi. C'est aussi celui des saints, qui n'ont plus de psyché. Mais nous en avons une, et c'est elle qui nous engendre des «problèmes intérieurs» dont ARTHEME vient de nous apporter une belle illustration.

LE CAS D'ARTHEME

Nous baptisons ainsi l'étudiant IM.169, dont le cas est important : il n'y en eut jamais, croirait-on, de plus idiosyncrasique. Voici ses réponses au douzième questionnaire :

2. Notez et expliquez votre note : 14/20. Leçon tout aussi intéressante que les précédentes et tout aussi … inutile (apparemment tout au moins). En page trois, j'ai eu un espoir insensé. Vous disiez : «Nous devons essayer de condenser le récit de l'immense aventure, etc…» Enfin ! me disais-je, cela va commencer. Nous allons entrer dans le vif du sujet. On ne va plus nous demander d'adhérer à l'Evolution comme à un article de foi. On va nous montrer cette évolution, et peut-être même nous la démontrer … Mais, quelques lignes plus loin, j'ai compris ! (Comment ne l'avais-je pas deviné plus tôt ? Je suis vraiment au-dessous de tout !) J'avais compris que ce serait pour tout de suite, mais c'est pour le nème cycle, celui que suivront nos petits-enfants pourvu que Dieu leur prête vie. Lorsqu'on «structure» le cerveau d'un homme en lui enseignant les mathématiques, on ne se contente pas de lui tenir d'interminables discours, si peu modeste soit-on, sur les vertus insoupçonnées de ces sciences. On l'oblige à appliquer immédiatement ce qu'il vient d'apprendre, et c'est cet effort personnel qui peut seul donner des résultats. Dans le 1er cycle, vous prétendiez nous avoir apporté les structures de la pensée qui devaient nous permettre de nous critiquer efficacement. Pour tous ceux qui, comme moi, ne possèdent pas encore ces structures, toute autocritique et inefficace, voire impossible. Dans ces conditions, vos questionnaires sont en effet difficiles, aussi difficiles qu'un exercice de mathématiques lorsqu'on ne possède pas les éléments pour le résoudre. Et ils sont, évidemment, inutiles.

3. Quelles choses vous ont frappé globalement ? La variété des sujets abordés : un coup de faisceau lumineux par ci, un coup par là. L'absence apparente de liens entre eux. La parole est de plus en plus donnée aux élèves.

4. Signalez-nous les passages utiles : Jusqu'à présent, aucun. Tout cela glisse sur ma carapace, sans trouver de fissure.

Signalez ceux qui ne vous ont pas été utiles : Devinez !

6. Que pensez-vous du résumé intitulé «La Nature Brute» ? Je trouve particulièrement bonne la définition de la liberté. Cependant, j'admire votre optimisme quand vous dites : vous aurez à constater, *au terme de ce deuxième cycle*, si oui ou non vous vous trouvez disposer d'une «autre sorte d'intelligence». Rendez-vous au mois de juillet !

7. La non-linéarité de cette leçon vous a-t-elle gêné ? Elle ne m'a ni gêné ni été utile. En général, je préfère quelque chose qui «se tient».

8. Pouvez-vous suivre le conseil de Pierre, p. ?, ?ème § ? Il est facile de ne pas SE critiquer, mais il le devient de moins en moins de ne pas VOUS critiquer devant l'avalanche de promesses non tenues dont nous avons été inondés depuis le début. Mais, lorsque je veux ensuite vous critiquer ou me critiquer efficacement, j'en suis incapable. Il résulte de vos exagérations (qui n'en sont peut-être pas d'ailleurs) qu'il devient difficile de se laisser imprégner, car une réaction se fait de plus en plus active, réaction de doute, voire de méfiance.

9. Avez-vous reconnu dans les autres quelques recoins de vous-même ? Comme Antoine, avant de connaître l'orthologique, il ne me restait pas grand espoir de faire quelque chose d'utile et d'intéressant. Comme lui, je n'arrive pas à localiser mes difficultés. Je n'ai donc aucune prise sur elles, et il m'est également impossible de voir clair dans le cas des autres. Comme Achille et Antoine, j'éprouve des difficultés à faire des adeptes (quoique j'en aie fait au moins un). J'ai d'ailleurs décidé de ne plus essayer d'en faire avant d'avoir obtenu un résultat si mince soit-il. Comme Alceste, je pense que les «simples constatations» que vous nous faites faire ne font pas encore partie de mon «moi», qu'elles ne s'y sont pas intégrées. Comme Adam, mon «moi ancien» était fait d'une croyance de base en ma supériorité et mon originalité profonde. Je me croyais (affectivement mais pas intellectuellement) différent des autres et plutôt supérieur. Paradoxalement, cela ne m'empêchait pas d'être atteint de complexes d'infériorité. Comme pour lui, mes croyances anciennes, qui sont devenues habitudes mentales, s'accrochent et continuent à faire la loi. Comme Rosalinde, je ne suis sûr de rien (ou presque). Comme elle, je n'ai pas vu pourquoi votre cours serait «outrageusement masculin» ! Je partage certaines des idées d'IF.122. J'y reviendrai à la question 16.

10. Que pensez-vous des vues de Bernard sur l'humour ? Je pense comme lui que l'humour est, sinon indispensable, au moins utile. Il nous permet d'accueillir cetaines vérités que nous n'accepterions pas si elles ne nous faisaient sourire. En outre, il rend plus vivant un cours parfois austère. Il nous permet de rire de nous-mêmes, de nos propres découragements, de nos insatisfactions. Il nous montre parfois que nous sommes plutôt de «gros bêtas» que de grands coupables ou de grandes victimes. Il nous permet de dédramatiser des situations difficiles et de supporter des situations pénibles. Philippe ne serait peut-être pas supportable s'il n'était amusant. Il risquerait de «faire prétentieux». Il donnerait l'impression de tout détruire. Mais Philippe se moque autant de lui-même que de tout et de tous. Finalement, c'est peut-être pour cela qu'on le prend très au sérieux. Seul l'Homme est capable d'humour. Il est possible que cette arme lui ait été donnée pour s'en servir dans les cas où la vérité toute nue serait trop insupportable.

(b) Quel rôle l'humour joue-t-il pour vous ? Bien souvent il m'a permis de survivre. Eh oui, je n'avais pas vu cela, mais il se pourrait que l'humour ait, chez les pré-humains que nous sommes, une valeur de survie. Alors, vive l'humour !

(c) Ce cours a-t-il développé votre sens de — et votre aptitude à — l'humour ? Le sens, oui sans doute. L'aptitude pas encore.

11. Votre réation aux propos d'Antoine, pp.?-? : J'ai noté plus haut à quels endroits je

me reconnais en Antoine, et je trouve beaucoup de ses propos pleins d'intérêt, notamment : «aucune structure mentale ne peut se mettre en place sans les mots». J'ajouterais : peut-être plus encore sans les images. Faire du conflit avec l'homme sensé quelque chose de conscient, de réfléchi. J'ajouterais : dominer ce conflit au lieu de l'être par lui. «Certes, je ne puis à tout moment faire constatation intégrée de toute observation». Personnellement, je ne le puis encore à aucun moment. «Mais, à mesure que mes structures se complexifient, je le puis de plus en plus». C'est ce qu'il reste à chacun de nous à se démontrer. «Le processus qui a permis l'édification d'une partie s'appliquerait-il à toute la pensée humaine ?» Il est logique de le penser. Cependant, lorsque nous avons appris les mathématiques, notre cerveau en était vierge, alors que, maintenant, il est rempli de notions fausses qu'il s'agit d'éliminer. «Chacun extrait la partie de vérité qui a ses préférences». C'est là tout le drame. Nous vivons dans un microcosme construit sur nos préférences. Et, comme nous n'avons pas choisi nos préférences, mais qu'elles nous ont été imposées par les circonstances, *nous ne sommes pas ce que nous sommes faits, mais ce que les circonstances ont fait de nous.* Jusqu'à présent, nous avons été des jouets ballotés au gré des évènements.

Telle que la voit Antoine, la théorie de la psychogénèse est satisfaisante pour l'esprit. Il reste à démontrer qu'elle est exacte en franchissant nous-mêmes la dernière étape. En attendant cet heureux jour je vais essayer de mettre un peu d'ordre dans les propos d'Antoine :

1. Constitution des matériaux permettant l'émergence de la conscience : petite pensée affective après petite pensée affective. 2. Emergence plus ou moins rapide et involontaire d'une partie de ces éléments parvenus à former un tout, sous la forme de «conscience». 3. Complexification de la conscience et constitution des matériaux qui préparent l'émergence de l'orthologique : on joue avec les images et avec les sons, on fait des signes et des mots, on parle et on écrit (souvent des bêtises), on est soumis sans s'en rendre compte à la pensée affective qui, basée sur des préférences, nous engendre des comportements irrationnels. Enfin, devant les absurdités de notre monde, on prend conscience d'une partie de nous-mêmes que nous ne connaissons pas. Ne pouvant plus nous accommoder de cette situation en porte-à-faux, nous sommes prêts pour la dernière étape : émergence, volontaire et décidée, de l'orthologique. Notre «surconscient» prend connaissance des contenus de notre moi inconscient. Ces deux ne font plus qu'un. Et c'est le moment de remarquer que ce que nous appelions «conscience» jusqu'à présent n'était guère qu'une conscience en formation, incomplète, imparfaite, souvent divorcée du réel ou lui tournant le dos.

12. Votre réaction à la découverte, par ALCESTE, de la bipolarité : C'est parfaitement clair et logique.

15. Le cas de Rosalinde et les remèdes applicables à la jeunesse contemporaine vous sont-ils devenus clairs ? Pourquoi s'occuper du cas particulier de Rosalinde ? Vous déclarez vous-mêmes ne pas vouloir vous occuper des idiosyncrasies de chacun. Si un procédé de *déconditionnement* est mis au point, il s'appliquera aussi bien à Rosalinde qu'à toute autre personne, et point ne sera besoin de comprendre ce qui se passe dans sa tête. C'est certainement très compliqué. Nous l'avons vu, lorsque, le «moi» n'est pas nourri d'une façon normale, ce qui est condition de la santé mentale, il cherche à se satisfaire de n'importe quelle façon en absorbant n'importe quelle nourriture. Ne faisons pas comme les médecins qui

s'occupent des mille et une maladies au lieu de se soucier de la santé. Préoccupons-nous du retour à la santé et non pas de «soigner» des maladies. De toute manière, dans le cas de Rosalinde, je n'ai pas découvert plus que vous n'en avez dit. Ce qui est clair, c'est qu'elle réagit comme les chiens de Pavlov. Elle est bien, comme nous le sommes tous plus ou moins, un spécimen représentatif de la société d'avant le Rubicon. Quant aux remèdes, je ne suis pas sûr que, dans l'état actuel des choses, quelques heures d'un enseignement oral soient suffisantes pour remettre la jeunesse dans le droit chemin.

Commentez la lettre de IF.122 : D'accord l'orthologique n'est pas un enseignement, c'est une émergence. Mais pour provoquer cette émergence, il vous faut nous enseigner pas mal de choses. Mais votre tâche principale est de nous «désenseigner» ce que nous croyons depuis toujours. Ce qui changera et s'améliorera, ce sont les méthodes qui permettent à l'orthologique d'émerger, et non l'orthologique elle-même. 2. L'outrecuidance et l'humour : bien que je ne sache trop pourquoi, je suis d'accord avec vous. La réaction de IF.122 semble celle d'une personne blessée dans ses convictions. Elle les défend en attaquant : c'est bien une réaction du monde pré-humain. 3. En ce qui concerne le passage sur les grands sages de l'histoire ainsi que celui relatif à Dieu, je suis d'accord en grande partie avec IF.122. Il me semble absolument prétentieux et illusoire de prétendre «tout comprendre» en négligeant l'hypothèse Dieu et en omettant d'étudier l'influence des «livres sacrès» sur l'humanité. Il ne suffit pas pour résoudre ces problèmes, de parler d'«inspiration» au lieu de «révélation» ou d'«initiation». Encore faut-il expliquer d'où nous vient cette inspiration. De nous-mêmes (notre subconscient) ou de l'extérieur, comme le prétendent les croyants ? Il y a certaines enigmes aussi, dans l'archéologie, qui sont susceptibles de jeter quelques pierres dans votre jardin si l'on y cultive que l'évolution naturelle. Mais peut-être est-ce faire du «mauvais esprit» que de poser de telles questions ? J'ai constaté, en tous cas, que vous n'y répondez jamais. 4. Ce qui distingue ces deux mondes : dans l'un on ne sait rien mais on croit savoir ; on défend ses opinions pour avoir raison ; on ne pense pas ou on pense mal. La pensée, quand elle existe, est linéaire seulement. Dans l'autre, on ne croit pas mais on sait, et l'on sait que l'on sait ; on peut faire preuve d'humilité même si elle paraît être de l'outrecuidance ; on éprouve pas le besoin de se justifier ou d'avoir raison ; on sait ce qu'est la pensée (linéaire et cruciale) et l'on sait s'en servir.

17. Comprenez-vous les raisons pour lesquelles l'accent a été mis sur l'outrecuidance ? Jusqu'à présent, l'ego était brimé, surtout en Occident christianisé, ou même déchristianisé, qui depuis des siècles s'accuse : «c'est ma faute, ma très grande faute !…» et qui continue d'ailleurs à faire comme si ce n'était pas vrai. A part quelques exceptions, cette façon simiesque de se frapper la poitrine n'a jamais mené à l'humilité vraie, bien au contraire. Il suffit d'avoir des yeux pour le voir. Alors, autant se frapper la poitrine en disant «Moi seul sais ! Moi seul sais !…» sans toutefois se prendre trop au sérieux. Cette outrecuidance ou cet humour un peu forcé nous tiennent lieu de baume sur l'ego en attendant que prenne sa place l'humour naturel de celui qui sait qu'il sait, mais sait aussi qu'il n'est pour rien dans ce qu'il sait. Il est clair que ce n'est pas pour lui que Philippe fait le pitre. C'est pour nous. C'est pour nous inviter à ne pas prendre nos insuffisances (qui sont condamnées à mort) trop au tragique, mais plutôt à en rire avant de leur dire adieu. En dehors de cela Philippe prêche le faux pour nous faire découvrir le vrai, pour nous faire sortir de notre torpeur, pour nous faire réagir. Egalement pour ne pas nous faire retomber dans les erreurs de langage de la psychologie : plutôt gros bêtas que grands coupables. Une coïncidence pour ceux qui croient aux coïncidences : dans le monde pré-

chrétien qui semble toucher à sa fin, les gens disaient, souvent en pensant à autre chose : «c'est ma faute, ma très grande faute !…» Dans le monde chrétien qui semble avoir commencé, l'homme ne s'accuse plus de tous les péchés du monde. Bien au contraire. Là encore l'ego est exploité au lieu d'être brimé.

18. Y a-t-il rien, dans nos livres comme dans ce cours, qui n'ait été obtenu par «simple élimination» de quelque stupidité gigantesque ? En effet, tout a été obtenu ainsi, mais il reste le plus difficile à faire : éliminer cette stupidité de nos esprits !

Arthème, on le voit, est un «cas». Il a réussi un véritable tour de force : comprendre (presque) tout, et ne com-prendre absolument rien ! Il illustre la distance fantastique qu'il peut y avoir de l'intellect aux affects. Or il ne s'agit pas d'une idiosyncrasie : à des degrès divers, nous sommes tous atteints de cette maladie-là. Mais, chez Rosalinde comme chez Arthème, cette schizoïdie atteint des proportions caricaturales, mot qui veut dire exceptionnellement visibles, visibles à en crever les yeux :

«Eh oui, j'ai eu tort», s'écrie Rosalinde, *«mais ça ne m'étonne pas : que voulez-vous, je suis pourrie ! J'ai été pourrie : c'est à prendre ou à laisser…»*

Et Arthème : *«Ce n'est pas moi qui me suis fait. Je suis ce que les évènements m'ont fait…»*

PIERRE

Nous avons beau être des personnages fictifs, de tels propos font mal aux dents.

MEDICUS

Certes, mais ils n'ont rien d'étonnant. Ils sont dans l'air du temps : notre siècle subit les séductions de Freud sans comprendre les mécanismes de l'inconscient. Nous nous sommes engagés dans une voie où, déculpabilisé, l'Homme n'est plus promis à l'enfer. «Victime des évènements», rien de ce qu'il est n'a dépendu de lui. Dès lors, quoi qu'il fasse, ce n'est jamais sa faute.

BERNARD

En substituant l'irresponsabilité à la culpabilité, Freud a ontenu un résultat surprenant : il a procuré aux hommes l'enfer, non plus à terme comme autrefois, mais *au comptant !* S'il est au monde une chose intolérable aux humains, une chose dont ils ne peuvent s'accommoder, c'est l'irresponsabilité.

PHILIPPE

Freud avait du génie : non content de fabriquer à la chaîne des irresponsables, il les a installés dans le rôle flatteur et énivrant de *spectateurs d'eux-mêmes,* aussi délicieusement dégoûtés de ce qu'ils voient *(«C'est formidable ce que je puis être dégueulasse de toutes les façons !…»* que ravis de tenir un rôle qui leur *restitue le sentiment d'une supériorité.* Freud leur a procuré un moyen de se juger supérieurs non seulement à tous les autres, mais jusqu'à eux-mêmes ! ! S'étonnera-t-on que Freud ait fait fortune ? Le singe n'avait jamais été à pareille fête. Personne n'a jamais écrasé ses contemporains d'une supériorité comparable à celle qui dilate l'ego des psychanalystes et, pis encore peut-être, celui des psychanalysés ! On

conviendra qu'il pourrait être utile de vérifier les décimales de l'excellent Freud.

PIERRE

Nous le ferons bientôt, et c'est à ce moment que nous essayerons d'obtenir qu'Arthème se prenne en charge pour devenir un homme libre, auto-déterminé (plutôt qu'IFO- déterminé ! !). Arthème est un cas limite heureusement assez rare : la psychanalyse qu'il a suivie est si coûteuse que peu de gens peuvent se faire maltraiter à ce point ; mais il n'en faut guère pour faire des dégâts déjà sérieux : Rosalinde, par exemple, ignore à peu près tout de Freud, mais le peu qui lui en est parvenu l'a allégée de ses responsabilités tout en lui procurant les avantages d'une supériorité dont elle se réclame ingénument pour accuser le monde entier de sa propre pourriture! Comment voudrait-on que la pauvre enfant eût résisté aux séductions de Freud ?

PHILIPPE

Ce qui est difficile à comprendre, c'est qu'il y ait encore quelques enfants non délinquants. mais tout donne à penser que Rosalinde est peu contaminée. Alors que de leçon en leçon, la déception et le mécontentement d'Arthème grandissent, c'est tout le contraire chez Rosalinde. Elle n'a pas compris grand chose (et pour cause : elle est incapable de lire) mais elle com-prend déjà beaucoup. Je la tiens pour virtuellement sauvée. D'un jour à l'autre l'émergence se fera chez elle. L'orthologique fera irruption dans sa tête, et bientôt dans son cœur.

ROSALINDE

L'instruction de son cas achevée, le travail de structuration doit commencer. Il va s'agir de pourvoir à ses besoins les plus criants, et son dossier les révèle bien. Rosalinde a ceci en commun avec tous les humains que Dieu est le plus grand de tous ses besoins. Mais ses maîtres et son milieu l'ont rendue allergique au divin. Elle ne peut le tolérer. Un remède nécessaire dans son cas sera donc une «désensibilisation» non pas au divin lui-même, mais à tous MOTS qui, si peu que ce soit, ont une odeur (elle dirait un relent) de religion.

Il n'est besoin de psychologues subtils ni pour discerner les causes d'une allergie si répandue, ni pour traiter cette maladie. Aussi peut-il être prévu que Rosalinde en guérira vite. Cependant, son âge est celui de sollicitations impérieuses, situées sur les terrains de la sexuallité et de la socialité, et c'est là que menacent des périls imminents. C'est donc par là qu'il faut commencer : Dieu peut attendre ! Toutes affaires cessantes, Rosalinde doit apprendre à CHOISIR ceux qu'elle peut aimer d'amour ou d'amitié sans se vouer à toutes les faillites. Elle doit apprendre aussi qu'elle n'est nullement pourrie, que son passé n'est pas une chape de plomb, et qu'elle n'est pas une girouette condamnée à grincer à tout vent. Dans son dossier, deux phrases très révélatrices nous serviront aujourd'hui :

1. «Nous n'avons jamais les mêmes idées que nos voisins : *c'est évidemment impossible…»*
2. «Il y a un siècle, on s'est aperçu qu'il y avait une lutte des classes : *l'unité nationale n'était plus possible…»*

C'en est assez pour commencer à faire de Rosalinde une fille intelligente, capable (enfin !) de se révolter. Nous nous contenterons pour aujourd'hui de lui poser trois questions minuscules :

1. Vous a-t-il été «évidemment impossible» de partager avec tous vos camarades un certain nombre d'idées, notamment celles qui ont trait aux cas d'égalité des triangles ?

2. Hitler a-t-il réussi, il y a quelques années, à réaliser une unité nationale chez les Allemands ?

3. Si maltraités qu'aient été vos condisciples, croyez-vous «évidemment impossible» de faire admettre à tous (crétins physiologiques exceptés) que cette déplorable unité s'est faite sous Hitler ? Et que la lutte des classes est plus vieille que Spartacus ?

Quelques questions comme celles-là devraient suffire à AMORCER l'intelligence de Rosalinde, à lui faire prendre conscience que, possédant un cerveau, elle peut penser intelligemment. Tel semble devoir être, pour Rosalinde, le premier pas vers une vie sexuelle heureuse, une vie sociale harmonieuse, et une réconciliation avec un Dieu qui n'est vraiment pas l'Imbécile qu'elle pense ! !

DIEU EN TRANSRUBICONIE

IF.122 a fait une fortune fantastique. Venue à tire d'ailes de Cisrubiconie, sans transitions ni précautions oratoires, sa lettre a fait l'effet d'une bombe ! Elle a décillé les yeux à ceux qui ne voulaient pas voir et atteint les tympans de ceux qui ne voulaient pas entendre. Le contraste est si frappant entre la sorte de pensée qui s'exprimait dans cette lettre et celle qui anime ce cours que la plupart des étudiants se sont trouvé faire, le plus naturellement du monde, quelques «simples constatations» :

ADAM

Cette lettre m'a replongé dans un passé tout proche et cependant bien lointain : il y a un an, c'est à peu près ce qe j'aurais écrit, et avec quelle satisfaction ! Mais il me semble que je ne pourrais plus l'écrire, et *j'en suis encore plus satisfait…*

ALOIS

Je trouve comme IF.122 que le Christ est un modèle d'humilité *vraie :* il préfixait ainsi ses enseignements : *«En vérité je vous le dis …»* Philippe est un bleu.

IF.103

Je n'en reviens pas : sans m'en apercevoir j'ai vécu jusqu'à l'année dernière dans un monde où l'on «raisonne» comme cela !

IM.128

Le monde de IF.122 est celui où l'on fait flèche de n'importe quoi. Elle sait certainement que leurs œuvres survivent aux hommes même outrecuidants, et que l'humilité ne nous préserve ni des embolies ni du sort de ceux dont il ne reste même pas un singe quand ils

meurent. Cela ne l'a pas empêchée d'assembler ces deux gros alfrédismes dans une petite phrase. IF.122 ne pense pas, elle plaide sa propre cause.

IM.131 (avec les félicitations du jury)

Je me frotte les yeux. Ai-je bien lu ? Je relis. Puis je relis encore et mon étonnement devient stupeur : *me serais-je établi sans m'en douter en Transrubiconie pour me sentir dépaysé à ce point dans le monde de IF.122 ?*

PIERRE

Nous ne pensions pas ce moment aussi proche. Remercions chaudement IF.122. Son apport a fourni à tous l'occasion d'une *impression globale* irrésistible. L'assimilation d'un grand nombre de détails aurait retardé chez beaucoup cette prise de conscience quasiment explosive du chemin parcouru depuis un an. *(Aux étudiants)* Que chacun de vous se pose la question d'IM.131, mais ne se hâte pas d'y répondre : pour y voir clair et se garder des illusions, quelques leçons encore pourraient être nécessaires.

Une chose, cependant, est certaine : un contingent déjà important d'étudiants ayant franchi le Rubicon sans doute possible, il est devenu nécessaire de les aider à s'établir en Transrubiconie. Il ne s'agit plus de leur apprendre à nager. Leurs besoins sont désormais différents et nous devrons essayer d'y pourvoir.

BERNARD

J'ai peur qu'il leur faille un cours séparé : gagner la Transrubiconie est une chose. Y vivre en est une tout autre.

PIERRE

L'avenir seul peut nous l'apprendre. Entre-temps, bien des éclaircissements seront utiles à tous, notamment sur les sujets litigieux comme l'humour et l'outrecuidance, qui ont troublé beaucoup d'étudiants. Et, bien entendu, la première de toutes les questions évoquées par IF.122 : Dieu est-il ou n'est-il pas en Transrubiconie ? Commençons par l'humour :

IM.106 (avec les félicitations du jury)

L'humour nous libère de l'emprise des peurs ataviques, nous met en condition de nous amuser de nous-mêmes au lieu de *culpabiliser et d'effrayer Coco.* il procure le sentiment d'une liberté acquise, d'une *distance libératrice par rapport à soi-même.* C'est parce que nous sommes libérables que nous pouvons rire et c'est quand nous nous libérons que nous rions de nous-mêmes. Le rire ne serait-il ce qui se passe en nous lorsque, nos affects se distançant du singe, l'intellect nous prend en charge ?

Si Philippe n'avait pas d'humour, il serait effrayant. Il serait un méchant singe. Ce qu'il dit de *piquant* serait *blessant.* Ses diagnostics seraient des jugements ou pis encore: des *accusations.* Mais son humour s'en prend à lui-même autant qu'aux autres, et c'est ce qui lui permet de déballer sans froisser et de disséquer sans blesser. Son humour me semble contenir de l'amour féminin, de la tendresse. Je constate que, jusqu'à présent, le mien était … *grinçant !*

IM.106 a arraché ses secrets à Philippe qui, parce qu'il se met dans la peau des autres,

peut ne s'en prendre jamais qu'à lui-même. *Il joue, avec une tendresse amusée, la «persona» des autres, et ne commence à en rire que lorsqu'il se trouve drôle dans ces rôles, et il s'aime assez lui-même pour n'être pas méchant. C'est tout le secret de l'humour bienfaisant. C'est, dirait Philippe, son «épistémologie».*

PIERRE

Il s'en faut, pourtant, que ce soit tout. L'humour possède une vertu dont l'importance est fantasmagorique : *il met les singes en fuite.* Les singes sont toujours prêts à toutes les compromissions, toutes les complicités, toutes les *humilités* (mêmes abjectes : les cardinaux se mettent à plat ventre sur des coussins de soie au beau milieu de Paris-Match). Les singes adorent aussi, bien entendu, toutes les glorifications. Mais ils ne peuvent souffrir l'humour, sauf grinçant, mais il n'est alors que grimace-simiesque.

ANTOINE

J'étais doué naguère d'un humour acide parfois mal toléré, et mon *aptitude* à l'humour n'a pas été développée. Par contre mon *sens* de l'humour l'a été grandement : je ris désormais loyalement, détendu et de bon cœur, lorsque Suzanne se moque de moi, et c'est souvent. Naguère encore, je réagissais exactement comme ces singes de zoo qui vous jettent des épluchures en fronçant les sourcils, en s'agittant et en grognant lorsque vous vous moquez d'eux. Défense absolue d'exciter les animaux sous peine d'amende. *Ganz verboten.*

PIERRE

L'humour est *ganz verboten* chez les singes, qui ne peuvent s'en accommoder. Voilà pourquoi il est inestimable. Aucun groupe d'hommes ne peut se passer d'une prophylaxie si nécessaire. Lorsque l'humour leur manque, méfions-nous : le milieu devient trop favorable aux singes, si bonnes que puissent être les intentions de ceux qui veulent se faire écouter et se donner en exemple.

PHILIPPE

Vous me fendez le cœur ! Je pense à des hommes comme KORZYBSKI et LANZA del VASTO, si comiques à force de manquer d'humour. Mais l'intelligence, lorsque l'humour manque, est *ganz verboten* même à des hommes de cette qualité-là !

PIERRE

L'heure avance et nous devons, bien à regret, avancer cette leçon sans épuiser les apports de nos étudiants. Alceste, Adam, Antoine, Amandine et un grand nombre d'étudiants qui s'étaient peu manifestés jusqu'ici nous ont prodigieusement récompensés. Nous voudrions les citer tous, mais la place nous manque. Mettons au frigo ces apports pour les ressortir dans une leçon qui serait moins longue : un trop grand nombre d'étudiants ne peuvent consacrer à ce cours que fort peu de temps. Affectons la minute qui nous reste à un coup d'œil sur le «scandale» dénoncé par Aloïs.

PHILIPPE

Je vous vois venir. Vous voulez nous faire avaler en douce une chose passablement énorme : je veux dire TOUT ! ! Ainsi soit-il : il faudra bien, tôt ou tard, en arriver là. Le scandale dénoncé par Aloïs est — pour les singes — le plus scandaleux de tous les scandales

possibles. C'est, pour eux, la fin du monde : c'est la fin de *leur* monde.

Aussi ce scandale fournit-il à nos étudiants un test aussi commode que décisif : ont-ils ou n'ont-ils pas aperçu ce scandale ? Se sont-ils ou ne se sont-ils pas rendu compte que, venant d'un pays qui était celui de la PAN-STUPIDITE, la fusée orthologique les a catapultés dans un monde où il est devenu impossible — si attaché qu'on puisse être — de conserver aucun des trésors issus de notre stupidité ?

S'ils répondent oui à ces questions, c'est donc qu'ils ont franchi le Rubicon. Ils ont pris pied sur le débarcadère et sont prêts à toutes les excursions. Par où faudra-t-il commencer ? Par Dieu ? Pierre veut que le divin soit le sujet de notre prochaine leçon. Cela peut sembler un petit rien ambitieux, mais qu'on ne s'effraie pas trop :

Le scandale orthologique est si complètement scandaleux que — en Transrubiconie — Dieu lui-même ne peut plus s'offrir la rigolade de se faire prendre pour un Singe, ni pour un Méchant Homme, ni même pour un Super-Crétin !

COURRIER DES ETUDIANTS

ARIELLE, ou la Belle-au-Frigo-Dormant

PHILIPPE

Mes yeux fulgurent tout en larmoyant, mon cœur bouillonne, mes glandes salivaires distillent du venin de cobra. En d'autres mots, je suis un peu contrarié : le peuple a rendu sa sentence, et ses pouces sont tournés vers le bas. A la majorité des voix — dont la sienne propre et celle d'Anabelle — notre Arielle est condamnée à la relégation perpétuelle en compagnie d'un St.-Thomas jugé trop copte pour être honnête !

L'I.F.O., qui est un organisme tout pétri de faiblesses humaines, est tombé, comme tout le monde l'aurait fait, lourdement amoureux de notre Arielle. C'est donc à cinq statues de bronze que le cœur saignerait aujourd'hui si les froides ressources de la technique moderne ne nous ménageaient les moyens d'une revanche grandiose, dûment saluée de feux d'artifice.

Entre-temps, point de pitié ! Notre Arielle (qui se trouve être une femme féminine au sens moderne de ce mot parce qu'elle a entrouvert un petit œil au lieu de dormir TOUT son soûl, TOUT son temps et de TOUTE sa tête) doit être rendue comestible séance tenante, en quatre coups de cuiller à pot.

Premier Coup

Arielle — qu'on m'en croit sur parole — est une femme, une vraie femme en chair et en os. Elle est riche des attributs de la femelle et, potentiels mais plus ou moins actualisés, de ceux de la femme. Or la femme — qu'on en croie Bernard sur parole — n'a été inventée ni par St.-Thomas, ni par Descartes, ni par Sigmund Freud, ni par Simone de Beauvoir. Elle a été inventée par la nature. Et, s'il est clair que celle-ci se permet parfois quelques fantaisies, c'est sur des fronts mâles seulement qu'il lui arrive de planter, histoire de rigoler, des cornes magnifiques (cf. *Megaceros hibernicus*, le Rubicon, page 176). Mais elle a confié aux femmes des tâches qui ne s'accommodent d'aucune fantaisie et, moins encore, de «vues de l'esprit» : la survie des espèces est en jeu, et, ici, la nature ne badine jamais. N'est-ce pas Bernard ?

BERNARD

C'est en effet dans les soins à la progéniture qu'elle a déployé ses ingéniosités les plus fantastiques. Ce que sait faire une guêpe, par exemple, pour fournir en même temps habitat et nourriture à ses larves confond l'imagination. C'est véritablement incroyable et c'était, hier encore, inexplicable. Comparé au cas de ces insectes, celui du fœtus humain peut sembler inimaginatif, mais qu'on ne s'y trompe pas : c'est au prix d'une cascade de miracles qu'un humain peut naître de la fécondation d'un ovule par un spermatozoïde. La protection placentaire, qui est la dernière en date des grandes acquisitions des Mammifères, et qui parachève cette merveille, est à elle seule d'une ingéniosité prodigieuse.

PHILIPPE

Je regrette, mon cher Bernard, mais votre placenta me laisse froid. Je préfère de

beaucoup la maman. Certes, bourré de gammaglobuline, le placenta abrite le fœtus des maladies infectieuses de sa mère, et je consens à en féliciter la nature bien qu'il ne lui ait pas fallu être docteur en droit pour imaginer cette astuce. Mais la maman ! Mais notre Arielle ! C'est leur tête que la nature a bourrée de la sorte subtile de gammaglobuline qu'il fallait pour protéger la progéniture d'Homo sapiens des effets terrifiants de la pan-stupidité infectieuse de ses mâles. Et il fallait en même temps que les femelles n'en soient pas *totalement* indemnes. Il fallait que, rendues semi-réceptives par l'amour, il leur en parvienne juste assez pour que, au bon moment — et nous y sommes — il leur devienne possible de gagner le royaume des cieux à la remorque de St.-Thomas en «se faisant mâles».

Voilà ce que la nature a su faire, et ça, oui, c'est de la belle ouvrage . Avouerai-je, au risque de froisser la sensibilité de ceux qui préfèrent les insectes, que, jusqu'à hier, je trouvais les femmes aussi bien faites non pas seulement que les chiennes, mais que les guêpes elles-mêmes !

Puis est venu le douloureux patatras ! Notre Arielle est bannie de ce cours par des méchants, et, pis encore, s'exile elle-même en remorquant son Copte, l'infortuné St.-Thomas !

Deuxième Coup

Rappelons-nous l'Arielle d'antan, celle qui, toute fringante, monte en scène dans ce cours. Elle est vraiment femme bien qu'un peu turbulente et insatisfaite : elle a faim et soif de «vécu». D'où son dégoût de la vraie vie, remplacée par des artifices comme la psychanalyse et la dynamique de groupes. Jouer à ces choses-là, oui, c'est «vivre» enfin ! On y trouve l'occasion de sentir, de vibrer, de gesticuler, de mimiquer, de gémir à en perdre l'haleine, de hurler à s'en éteindre la voix, de faire les mille et une choses qui mettent l'hypothalamus en ébullition sans chatouiller le cortex à aucun moment. La pensée réflexive ? Quelle horreur ! C'est l'absence de vie. C'est donc la mort ! Et, anxieuse de vivre, de vivre toujours plus en femelle, notre Arielle s'acharne à étouffer en elle la femme. Pourtant, entrouvert, un petit œil entrevoit que les problèmes de la mère débordent les ressources de l'instinct : les mâles se sont mis Ministres de l'Education Nationale pour s'emparer des enfants d'Arielle. Et ils se sont ingéniés à les rendre assez malheureux pour en faire des *animaux enragés !*

Troisième Coup

Jusqu'à son inscription à ce cours, l'aventure d'Arielle, bien que manifestement dangereuse, semblait être peu de chose. Son petit œil entrouvert lui avait fait entrevoir des horizons sanglants, des horizons rouges de sang, et elle pressentait que l'Apocalypse est une idylle fraîche et tendre au prix de ce que serait le sort des humains s'ils poursuivaient leur route démentielle. Quelle femme, quelle mère ne mobiliserait toutes ses ressources pour essayer d'en préserver les siens ? Tout aussitôt son aventure devient dangereuse parce que — bien que ses instincts la renseignent justement sur un point : les dés intellectuels ont bel et bien été pipés par les mâles — elle est trop féminine, trop fine mouche, pour choir dans l'inoffensif piège dit «féminisme». Elle reste attirée par les hommes et leur reste attrayante, mais elle déforme, elle sous-estime la pensée masculine. Elle *méprend* les mâles (et rien n'est si proche du mépris) et n'est pas comprise d'eux. Tout comme Rosalinde, elle ne sait pas que, humain et vivant bien plus qu'aucune des autres merveilles dont elle est faite, *son propre cerveau peut seul hominiser tout ce qu'elle vit.* Et c'est faute de l'avoir appris et compris qu'à force de vouloir du

«vécu», notre Arielle n'a pas vécu.

Quatrième Coup

Ce quatrième coup ne saurait être qu'un acte de contrition. Le lugubre fiasco de notre Arielle est la faute, la très grande faute, de l'I.F.O. seulement. Nous l'avons harponnée bien trop tôt, et ne l'avons pas étirée assez. Pour tolérer à leurs têtes le droit de vivre, toutes les Arielle de ce bas monde doivent acquérir une «autre sorte d'intelligence». Et il leur faut, à tout le moins, avoir appris à distinguer le bien du mal. Bref il leur faut quelques leçons encore.

Que faire ? Je ne vois pas que nous ayons d'alternative concevable à la décision que nous venons de prendre : revêtus de nos habits du dimanche et surmontés de chapeaux hauts de forme, nous bondissons comme des bêtes fauves sur notre Arielle. Puis lui donnons haute et intelligible lecture de notre sentence et la conduisons au frigo avec le cérémonial prescrit par la loi.

Et nous l'en ressortirons avec toute la pompe qui convient, pour notre propre jouissance et celle de tous nos étudiants, le jour béni où, admise enfin à vivre, sa tête pourra se joindre à celle de tous pour prendre part à la liesse populaire.

Mais — nous en faisons le serment horrifique — pas un traître petit jour avant celui-là !

Leçon 13 bis

Histoire d'Amour
DES ANIMAUX A L'HOMME ET VICE VERSA

BERNARD

Une image plus panoramique des réalités de la vie serait évoquée si cette leçon était intitulée : «DES LAPINS ET DES HIPPOPOTAMES POLYGAMES A L'AMOUR HUMAIN». Mais, au point où nous en sommes, cet intitulé aurait été peu intelligible. Depuis que notre premier cycle a été enrichi d'un compte rendu des amours de Franz Sauer et de Müllerchen, il nous a fallu, bien à regret, l'expurger des histoires d'animaux qui auraient allongé des leçons déjà surchargées d'information.

PIERRE

Cette fois nous ne pouvons différer davantage les visites et les attentions dues à nos ancêtres. Ils ont tout à nous apprendre sur l'amour. Ce serait retarder d'autant les réponses utiles que nous espérons faire aux questions de nos étudiants sur le «mal d'amour» dont la nature a embelli la vie des humains, et dont nos contemporains souffrent d'autant plus qu'ils croient en souffrir moins. Nous comptons aussi sur le plaisir qu'ils éprouveront peut-être à déguster les menus desserts servis en cours de route pour nous pardonner l'allongement des leçons de notre deuxième cycle.

Du poisson à l'homme et vice versa :
L'EDUCATION, c'est-à-dire L'EVOUTION

Pour la première fois en 1976, nos étudiants ont pris l'initiative d'aborder avant nous les problèmes de l'éducation. L'un d'eux l'a fait en qualité de praticien, l'autre en théoricien. Leurs interventions nous semblent aussi importantes l'une que l'autre, et surtout *opportunes* : elles nous fournissent une occasion de répondre à des besoins certes profonds, mais *devenus superficiels* aussi bien : ils commencent à affleurer dans la conscience de nos contemporains. Il semble permis de prévoir qu'ils ne tarderont plus à nous envahir tous.

IM.853

LE CAS D'UN INSTITUTEUR

Je n'ai pas eu à accepter la théorie atavistique de Bernard à titre d'hypothèse : j'en ressens la vérité depuis longtemps. Le pire est que j'y prends une part active en qualité d'instituteur piégé par un contrat de dix ans avec l'Etat. Mon plus urgent besoin est d'échapper à ce dilemme car j'y gaspille mon énergie et ma santé mentale. Je me sens mutilé heure après heure en subissant les contraintes d'un environnement malsain et d'une ambiance insupportable. Il en va de même pour les enfants : *je les mutile moi aussi et les ampute à petit feu !* L'orthologique peut-elle me tirer de ce guêpier ?

PIERRE

L'orthologique apporte une aide puissante aux enseignants qui, n'ayant pas appris la signification *humaine* — qu'aucune école n'enseigne — du mot «liberté», se SENTENT et se

CROIENT plus contraints qu'ils ne le SONT par l'Education Nationale. Ceux qui, inconscients de leur propre liberté, entrouvrent les yeux pour regarder ce qui se passe en eux et autour d'eux sont victimes d'un cauchemar : ils voient une gigantesque machine à faire mutiler les enfants par un million de fonctionnaires mutilés ! Or cette vision est à la fois aussi vraie — et *aussi fausse* — que possible : les fonctionnaires mutilés qui éduquent les enfants ont le pouvoir de leur infliger non des mutilations mais des *inhibitions* toujours fragiles. En constatant combien les leurs se dissolvent vite et bien, nos étudiants se convaincront que les intoxications culturelles ont cessé d'être inévitables et qu'elles sont désormais *réparables* : *chacun de nous peut défaire le mal que son éducation lui a fait.*

Nous avons donc cessé d'être les prisonniers de notre propre passé, et nous cessons d'être ceux de nos ancêtres — du passé de notre espèce — quand nous apprenons la signification biologique du mot «liberté».

IM.809
L'ATAVISME ET/OU QUOI ?

J'avais très bien accepté l'hypothèse atavique à sa première lecture. Mais, à la réflexion, elle me paraît franchement insuffisante. D'abord gorilles et babouins ne sont pas nos ancêtres et l'assimilation aux nôtres des comportements de nos cousins simiesques me semble superficielle et très désobligeante … pour eux : les singes ne sont quand même pas aussi bêtes que la plupart des humains !

PHILIPPE

Je vois ce que c'est : IM.809 pense à la fission nucléaire et s'est enfoncé dans l'idée que, si des gorilles ou des rats avaient été assez astucieux pour fabriquer ne serait-ce qu'une mini-bombe atomique ou une poignée d'«atomes pacifiques», ils n'auraient pas été assez idiots pour les donner à leurs militaires, à leurs politiciens et à leurs fournisseurs de courant électrique. Ce serait en effet impensable — *sauf si Georges Ungar s'était chargé de leur éducation.*

Or cet homme terrifiant a bel et bien éduqué tous les humains. Depuis des temps immémoriaux on en a fait des crétins sanguinaires par le moyen ungarien qui consiste à récompenser le succès et à pénaliser l'échec. C'est ce qu'IM.809 semble avoir perdu de vue. Ainsi, faute d'accorder aux PEPTIDES de notre ami Georges l'attention prioritaire qu'ils exigent, on a peur qu'IM.809 ne donne pas aux malheureux humains l'amour et la tendresse dont ces innocents ont un besoin criant. Il faut donc craindre qu'il soit un méchant homme. Est-il besoin d'ajouter qu'on doit le lui pardonner à cause de ses PEPTIDES ? Peut-être devrions-nous, par la même raison, souffrir en silence qu'il se paye nos augustes fioles en nous cherchant des poux mais notre chair, qui est faible, s'en révolte : *«Gorilles et babouins»* dit-il tout d'abord, *«ne sont pas nos ancêtres»*. C'est vrai. Ils ne sont pas plus nos ancêtres qu'ils ne le sont les uns des autres. Mais pourquoi cette remarque ? Quelqu'un lui a-t-il semblé prétendre le contraire ? Puis il ajoute que notre parenté avec ces primates — et dès lors la théorie atavistique de Bernard — sont franchement insuffisantes pour expliquer les comportements humains.

Diable ! A-t-il pu penser que nous prenions appui sur cette théorie pour expliquer les

comportements d'Isaac Newton, de Jean-Sébastien Bach et d'Elvire Popesco ? Il ne pouvait s'agir que d'un tout petit commencement. Mais je voudrais qu'on me permette d'attirer l'attention de nos étudiants sur les effets — *vérifiés expérimentalement* — du lien de parenté qui unit les rats aux poissons. Il faut remonter au moins 400 millions années dans le temps pour essayer de leur prêter un ancêtre commun, puis redescendre le même nombre d'années pour les retrouver dans leur état présent. Or, injectés à des POISSONS contemporains, les PEPTIDES qu'une poignée de RATS contemporains se sont élaborés — sans doute pour plaire au chercheur qui a montré sa classe en pensant à faire cette ahurissante expérience — les PEPTIDES, dis-je, de ces rats ont CONTRAINT des créatures séparées d'eux par huit cents millions d'années d'Evolution à trahir l'information naturelle héritée de leurs pères pour obéir à l'information culturelle issue de leur éducation. C'est le plus saisissant exemple connu de désobéissance à l'Ordre Naturel par obéissance à Georges Ungar. La soumission des humains à leurs éducateurs est certes plus abjecte, mais elle est moins spectaculaire.

Il est temps que nos étudiants se familiarisent avec les rats de Georges Ungar et avec leurs abominables PEPTIDES. Depuis que ceux-ci ont été découverts, une pédagogie qui s'abstienne de fabriquer à la chaîne des crétins sanguinaires est devenue possible.

BERNARD

Un premier pas avait été franchi en 1944 lorsque trois biochimistes de la Fondation Rockefeller : Oswald Avery, Colin McLeod et Maclyn McCarty décelèrent, dans les acides nucléiques présents dans chacune des cellules de tous les organismes vivants, les supports biochimiques de l'INFORMATION. Depuis lors, le mot «éduquer» qui, en dernière analyse, veut dire «informer», a pris une signification toute nouvelle, mais si difficile à appliquer que la pédagogie contemporaine n'a pu en profiter.

Puis à l'Université de Michigan, McConnel *et al* provoquèrent la *transmission* d'information culturelle par ingestion orale d'acides nucléiques qui en avaient été chargés par leurs soins (cf. Rubicon, p.101). Mais il subsistait un mystère, c'est-à-dire un malaise : quels pouvaient être les mécanismes de l'acquisition et de la transmission de l'information *aberrante* — ou fallait-il dire *pathogène ?* — qui se manifeste dans les comportements antisociaux et dans la médiocrité intellectuelle de l'immense majorité des humains, alors que tous sont dotés de ressources cérébrales fantastiques?

Georges Ungar et ses collaborateurs se sont chargés d'élucider ce mystère, de mettre fin à ce malaise et de réunir les conditions du sauve-qui-peut universel nécessaire à la sauvegarde de notre univers humain et à la survie de notre espèce. Par le moyen classique de punitions (des secousses électriques) et de récompenses (une abondance d'aliments), ils soumirent quelques milliers de rats à des apprentissages contre nature. Contraints à accueillir dans leurs acides nucléiques une information *opposée* à celle qu'ils avaient héritée de leurs pères, ils violaient leurs instincts de noctambules. Puis, minutieusement analysés et soumis à la spectrométrie de masse, leurs cerveaux furent trouvés contenir un PEPTIDE (1) absent chez les rats «naïfs», vierges d'information culturelle.

Cette substance, qui fut nommée «scotophobine» (de *skotos :* obscurité et *phobos* : peur), semblait être le fruit de cet apprentissage, hypothèse qui se vérifia lorsque, injectée à

des rats naïfs, eux aussi se mirent à fuir l'ombre, se plaire au grand jour et s'exposer «idiotement» aux initiatives de leurs prédateurs. Ils montrèrent que le fruit d'un conditionnement culturel peut être en même temps son instrument. L'asservissement biochimique qui en résulte se nourrit en cercle fermé de sa propre substance : la crainte de l'obscurité produit la scotophobine qui engendre la crainte de l'obscurité.

Sans doute est-ce pourquoi les traditions pédagogiques de l'Occident obtiennent des hommes révoltés contre leur propre nature tout autant que les rats d'Ungar désobéissent à la leur. Elles obtiennent un type d'hommes que Philippe a pu désigner d'une appellation pittoresque, qui fait image d'Epinal : des «crétins sanguinaires». Cette image est-elle approximativement représentative du réel ?

PHILIPPE

Peinte à l'eau de rose, elle est blafarde. Il y en a de bien plus vives à brosser, mais plus terrifiantes à mesure qu'elles représentent plus justement la réalité. *(Aux étudiants)* Pour vous préserver de la tentation de juger insuffisamment proches nos liens de parenté avec les autres primates, rappelez-vous que 800 millions d'années d'évolution n'ont pas effacé les effets de ceux qui relient les rats contemporains aux poissons d'aujourd'hui ! La cellule initiale vieille de quelques milliards d'années, qui est restée aussi jeune que le jour où elle naquit, est peut-être notre plus proche parente. Que le souvenir de cet ancêtre vénérable entre tous ne déserte jamais notre mémoire : il ne cesse jamais d'expliquer TOUT !

Revenons aux crétins sanguinaires. On peut être tenté de ne pas juger crétins ceux qui livrèrent la bombe atomique aux politiciens parce qu'il leur a fallu beaucoup d'astuce pour l'inventer. La même tentation peut s'appliquer, en raison de la beauté de leurs diplômes, aux «experts» qui se sont prononcés en faveur de l'«atome pacifique». Mais une chose certaine : il n'y eut jamais d'hommes si sanguinaires. L'humanité périrait de leurs œuvres si leurs «décimales» n'étaient rectifiées à temps. Bien qu'il soit peint à l'eau de rose, le dernier rapport du Club de Rome ne laisse guère d'illusions sur le temps qu'il leur reste pour les corriger.

PIERRE

C'est à titre expérimental qu'un sujet aussi grave a été abordé dès la 7e leçon avant d'avoir été rendu pleinement intelligible. Faite en 1976, cette expérience n'a pas été renouvelée. Les résultats obtenus étaient insuffisants. Nous la renouvelons aujourd'hui à la 13e leçon parce qu'elle répond au plus urgent besoin des humains, celui d'un ESPOIR, n'en serait-ce qu'une lueur, et il n'y a plus de temps à perdre. Il aura fallu onze ans pour «sortir» un cours dont la mise au point n'est pas achevée, mais qui cesse déjà de contraindre les hommes à l'autodestruction.

Sa diffusion et son application rapides sont la DERNIERE CHANCE DE L'HUMANITE : en matière de «réforme de l'ensei- gnement», personne n'a rien à proposer qui n'ait déjà fait la preuve de son inefficacité, quand ce n'est sa nocivité. L'HEURE QUI SONNE EST CELLE DE L'ACTION, DES REALISATIONS. Il nous reste cinq «leçons bis» pour mettre nos étudiants en état d'y prendre part efficacement. Au point où nous voici parvenus en 1980, c'est — grâce au ciel — plus qu'il n'en faut.

L'«INCONSCIENT» DES CRETINS SANGUINAIRES

PIERRE

En 1969, Alceste se demandait si ce cours exerce une action sur l'inconscient de ceux qui le lisent. En 1975, la plupart répondaient affirmativement, mais aucun ne pouvait se l'expliquer. *«Je ne sais pourquoi»*, écrit l'un d'eux, *«cette leçon m'enchante»*. Un autre se déclare impuissant à traduire en un chiffre le fait que cette leçon l'ait *«passionné du début à la fin»*. Une étudiante en a été agacée :

IF.798

Ce cours «parle à mon inconscient». Mais j'ai beau regarder, écouter, éplucher, je n'aperçois rien d'extraordinaire. Ce cours, pourtant, EST extraordinaire : il ne ressemble à rien d'autre. Mais je ne sais pas pourquoi. J'en suis agacée comme on l'est par un prestidigitateur qui, d'un chapeau vide, sort un lapin et six tourterelles. Comment diable fait-il ? Et *comment* diable faites-vous ?

PIERRE

C'est ce que les rats, les poissons et les crétins sanguinaires nous permettent de commencer à expliquer. Nos étudiants doivent apprendre eux aussi à «parler à l'inconscient» de leurs interlocuteurs. Chez ceux dont la mémoire est bonne, les associations que nos textes proposent à l'inconscient se font — *s'intelligent* — souvent dans la conscience. Le cas le plus représentatif cette année est celui d'un homme de près de 60 ans, autodidacte-né.

IM.846

Les leçons précédentes m'ont parfois coûté quelque peine. L'aperçu panoramique qui va des rats aux poissons et vice versa m'a paru sur-le-champ d'une clarté éblouissante. J'en suis tout surpris. Je résume ce texte : par une éducation qui consiste à récompenser des comportements contre nature et à pénaliser des comportements naturels, G. Ungar a provoqué chez des rats une sécrétion cérébrale de «peptides» qui les faisait fuir la pénombre et s'exposer à la lumière. Puis d'un seul coup des peptides *fabriqués par des rats,* Ungar a pulvérisé les 800 millions d'années d'évolution qui les séparent des poissons. Transposée sur le plan humain, cete expérience rend compte de ce qui a pu arriver à des cerveaux peuplés de douze milliards de neurones …

PHILIPPE

Les neurones expliqueraient la découverte de la fission nucléaire et les peptides rendraient compte des propos pénétrants de M.M. Delouvrier (président) et Boiteux (directeur général) de l'E.D.F., aussi entêtés l'un que l'autre à exploiter cette découverte pour éteindre toute vie sur leur planète — qui se trouve être un peu aussi la nôtre. Bourrés jusqu'à la gueule de *photophobine,* l'idée fixe de ces personnes éminentes est de fuir toute lumière et de se précipiter avec nous, et avec Jean Rostand, dans l'*«échec final et la ténèbre infinie»*.

Il y a lieu d'espérer et même de penser que cette satisfaction leur sera refusée. Entre-temps une occasion nous est offerte d'expliquer pourquoi et comment nos leçons rejoignent le

«subliminal» de ceux qui les lisent même lorsqu'elles sont peu comprises. Ce *subliminal* est synonyme d'*inconscient*, et l'inconscient n'existe pas ! La responsabilité de cet imbroglio imcombe à un étudiant qui s'est trouvé jeter sur le tapis le plus brûlant de tous les sujets : la production à la chaîne de «centrales nucléaires» et de crétins assez saguinaires pour s'employer à la réalisation de cette œuvre démoniaque. C'était mettre en cause M.M. DELOUVRIER et BOITEUX. Pour assurer leur défense, nous avons dû appeler des témoins à décharge : des poissons et des rats, et entrer en aveux : *il est vrai que nous MANIPULONS nos étudiants, vrai que nous leur faisons faire, sans qu'ils s'en aperçoivent, certaines des choses qu'ils font, vrai que nous les entraînons sournoisement dans des jeux clandestins. Beaucoup se sentent manipulés mais aucun ne nous a pris la main dans le sac, bien que plusieurs superméchants épluchent nos moindres mots et épient tous nos gestes. A quel jeu jouons-nous ? Il est surprenant qu'on ne s'en aperçoive pas car nous nous sommes expliqués dans le Rubicon et avons rappelé les grands traits de cette pédagogie dans notre première leçon :* **nous manipulons nos étudiants en provoquant le transfert dans leur conscience des contenus de *leur* inconscient — et nullement du *notre,* c'est pourquoi nous ne *les* violons et ne *nous* imposons jamais.**

Eux et nous y sommes d'autant moins exposés que leur inconscient et le nôtre n'existent pas et n'ont jamais existé … Convenons que, si un mystère a jamais exigé une élucidation, c'est celui-là. Et confions à Bernard le soin de se débrouiller comme il pourra pour clarifier cette histoire de fous !

BERNARD

Ce mystère s'explique très facilement. Il repose sur une propriété peu connue de la mémoire humaine. Mais comme on pouvait s'y attendre, c'est lorsque les problèmes de l'éducation ont été abordés avec l'assistance des rats d'Ungar que l'urgence d'une rénovation de notre cours s'est révélée. Avant la découverte de l'intoxication cérébrale résultant d'apprentissages culturels contre nature, les «sciences de l'éducation» ne pouvaient être que ce qu'elles ont toujours été : de farces dangereuses. C'était si inévitable que la «scotophobine» à elle seule n'a suffi à éclairer personne : il y fallait une «photophiline» (de *philos* : ami, amateur) dont l'existence (hypothétique, mais *pratique)* a été dévoilée par un rat au chercheur ingénieux qui a su l'interroger avec tact. Nos étudiants prendront plaisir à écouter dans notre prochaine leçon le récit de leurs démêlées.

Entre-temps une chose est certaine : comme les rats d'Ungar, tous les humains ont été — et ils le seront toujours — soumis à des apprentissages qui récompensent le succès et pénalisent l'échec, puisque le succès contient sa propre récompense et que l'échec est pénible. Le cas d'Ungar est unique en ceci seulement que, *intentionellement,* il récompensait le succès des *INDIVIDUS* qui TRAHISSAIENT LEUR *ESPECE* EN TRAVAILLANT A SON EXTINCTION. C'est, avec une précision parfaite mais en toute innocence, ce que font les pédagogues contemporains : ils n'ont pas le plus petit soupçon de ce qu'ils *font faire* à leurs malheureux élèves, et ne s'aperçoivent pas de ce qu'ils FONT D'EUX : le scalp suivi d'une décollation au couteau ne suffit pas à les effrayer assez pour leur ouvrir les yeux.

Nos prétendues «manipulations» n'ont jamais été que les conséquences normales de la SELECTIVITE de la mémoire humaine. Alors que les ordinateurs sont incapables d'oublier

leurs «programmes», l'Homme dispose du pouvoir «d'en prendre ou d'en laisser» en fonction de ses besoins du moment, que ceux-ci soient *naturels* ou *culturels* . C'est ici qu'interviennent les apprentissages qu'il a subis. La neurophysiologie a montré que notre cerveau emmagasine l'information avec la même *fidélité* et la même *indiscrimination* que les ordinateurs. Mais nous TRIONS la masse d'information accumulée. Ce triage exige, seconde après seconde, un nombre énorme d'«opérations critiques» qui ne peuvent s'accomplir qu'à l'abri des lenteurs de la conscience. C'est pourquoi elles semblent se faire *toutes seules.* La personne qui est le siège de ces activités n'en est pas plus consciente que des «décisions» des glandes endocrines qui collaborent aux autorégulations dont dépend sa bonne ou sa mauvaise santé. Ce tri est similaire aux activités cérébrales qu'exige la vision oculaire : lorsqu'un homme promène son regard sur un paysage, son œil reçoit, coordonne et interprète des milliards de messages retiniens par seconde. C'est aussi ce qui se passe quand un homme se «rappelle» quelque chose. Et, tout comme l'homme qui regarde peut braquer ses yeux à gauche ou a droite, celui qui interroge sa mémoire peut en scruter consciemment une zone ou une autre. En «pensant» à son enfance il évoque les souvenirs qu'il en a conservés. Il peut aussi bien rappeler à sa mémoire ce qui semble y «traîner» des connaissances acquises au cours de ses études. Mais, alors qu'elle reçoit tout sans rien discriminer, il n'en va pas de même à la sortie. Notre mémoire nous restitue l'information qu'ELLE juge convenir, et *INHIBE la remémoration du reste.* Elle applique SES critères au choix de nos souvenirs et dépouille notre conscience du pouvoir d'y rien choisir. Ainsi, **notre conscience n'a pas accès aux richesses amassées par notre cerveau**. Autrement dit, ce n'est pas la personne que nous appelons «MOI» qui choisit nos souvenirs et qui, ipso facto, DETERMINE NOTRE PENSEE, NOS SENTIMENTS ET NOS ACTES. Ce doit donc être une ou plusieurs autres «personnes», que nous ne connaissons pas, mais qui nous font faire ce qu'ELLES veulent, serait-ce le contraire de ce que NOUS voulons, ou croyons vouloir, ou …«voudrions vouloir».

L'INCONSCIENT freudien accueille, à bras ouverts et pêle-mêle, tout ce qui peut s'imaginer. Il est une SUPER- PERSONNE (ou un «SUR-MOI») qui règne en toute indifférence sur la Terre, aux Enfers et au Ciel. Il rend irresponsables et superbement indifférents les hommes, les démons et les dieux. Bref, l'Inconscient qui règne sur l'Occident est le «diable en personne». Son dernier exploit connu est un don qu'il a fait à nos enfants : le scalp suivi d'une décollation au couteau pour désennuyer ceux qui se meurent de notre indifférence. Bien entendu tout le monde s'en fout (2). Leurs parents s'en foutent, les éducateurs s'en foutent, les pouvoirs publics s'en foutent, eux-mêmes s'en foutent, la Terre et le Ciel s'en foutent.

Telles auront été les conséquences d'une attention insuffisante de quelques hommes aux contenus précis des mots dont ils se sont servis, et de l'*inadmissible* inattention des milliers de spécialistes trop pressés de se mettre au service du diable pour se fatiguer à vérifier leurs décimales.

Revenons à la pièce de résistance, qui est la REMEMORATION. Elle donne naissance à la *vision* et à la *visualisation* mentales. La «vision», qui est inconsciente, appartient aux «visionnaires», doués d'aptitudes dites parapsychologiques, dont la discussion serait prématurée dans le deuxième cycle de ce cours. La «visualisation consciente» appartient à quiconque «intellige», c'est-à-dire applique les ressources de sa conscience à l'assimilation

intellectuelle d'une théorie ou à la solution d'un problème. Le mot «visualiser» est d'un usage courant en anglais, où il signifie «se représenter des éléments d'information en une série d'images cohérentes formant un ensemble intelligible». C'est ainsi que les choses se passent losque nous nous représentons *en bon ordre* les points d'information amassés par notre cerveau. Mais nous disposons rarement du pouvoir de nous les représenter dans l'ordre que NOUS jugeons bon. C'est notre cerveau qui exerce ce jugement en fonction de critères plus sûrs mais beaucoup plus complexes que les nôtres. Malgré quoi ils nous sont accessibles parce que leur ensemble s'apparente à un attribut humain fait lui aussi d'un ensemble de critères : le «bon sens».

Pour nous aider à nous représenter les mécanismes de la mémoire sélective, un modèle relativement simple nous est fourni par la vision oculaire qui, elle aussi, résulte d'un TRI. Nos yeux disposent du pouvoir de transformer les messages rétiniens *absurdes* en information visuelle intelligible. Rien n'éclaire mieux les performances de nos yeux que l'expérience réalisée par Anton HAYOS : «Die optischen Fehler des Auges» (Umschau 64, 1964, pp.491-496).

Pendant plusieurs semaines, Hayos porta et fit porter par ses élèves des lunettes à prismes déformants dont la fonction était de tromper leurs yeux. En 1964, il décrit en ces termes les effets de cette supercherie :

Pendant toute la durée de l'expérience, le sujet est confiné dans un monde transformé par les lunettes à prismes. Les lignes droites semblent courbes et les angles tordus. Les contours nets cèdent la place à des lignes marginales colorées. Les meubles ne se trouvent pas où il se les figure. Lorsqu'il bouge la tête, les objets s'animent de mouvements désordonnés. S'il ose faire quelques pas, des meubles très lourds se déplacent comme s'ils étaient portés par des pieds agiles.

Mais, quelques jours plus tard, la vision *absurde* des porteurs de lunettes s'améliore. Les déformations, les contours à franges colorées et les mouvements désordonnés s'atténuent peu à peu. Quelque huit jours après le début de l'expérience, les porteurs de lunettes vivent de nouveau dans un monde normal. Réduits aux seules ressources d'un comptage rapide, leurs yeux ont percé la supercherie et transmettent au cerveau des messages *bourrés de bon sens. Tout est rentré dans l'ordre universel qui tend, toujours et partout, à s'établir et à se rétablir.*

Cependant, le bon sens s'éclipse lorsque l'INCONSCIENT FREUDIEN choisit les éléments d'information remémorés ou inhibés en fonction de critères issus d'apprentissages «ungariens». Ceux-ci substituent à la nature humaine une «seconde nature» *nécessairement* démentielle, dont la fonction biogénétique est de réunir les conditions de malheurs individuels et sociaux de plus en plus douloureux, menaçants, effrayants, INSUPPORTABLES.(3)

(3) L'INCONSCIENT FREUDIEN n'a jamais existé. Mais il s'est emparé de l'Occident : il est devenu le facteur le plus déterminant de nos comportements. Un phantasme né de la sensibilité — à quoi — d'un psychologue sur-génial s'est abattu sur l'Occident et l'a contraint à s'accoucher d'une *SUR-MORALE antimorale* plus conformiste qu'aucune

morale autoritaire ou conventionnelle n'en a eu la moindre chance : cette sur-morale plonge ses racines dans un prétendu «inconscient» collectif, prend appui sur de prétendus «archétypes» primordiaux, et dispose du pouvoir d'anéantir ses contradicteurs en discernant dans LEUR «inconscient», les motivations diaboliques qui sous-tendent LEUR misérable, LEUR pitoyable irréceptivité à la SEULE VRAIE morale. Après quoi cette sur-morale s'est accouchée le plus naturellement du monde — les humains n'échappent jamais à la logiqe de leurs prémisses — d'un *SUR-IDEAL antihumain* éblouissant : le scalp suivi d'un décollation au couteau. Si l'inconscient freudien a fait et surfait sa fortune à ce point sans doute est-ce parce qu'il le fallait pour que l'idée vienne à quelqu'un de vérifier les décimales de cette *trop* grosse fortune. Le synonyme le plus sûr d'«inconscience» est «ignorance». Nous sommes inconscients de tout ce que nous ignorons. Nos pères étaient inconscients de la circulation de leur sang, et la plupart d'entre nous sommes inconscients — parmi d'innombrables milliards de choses — des interactions qui agrémentent la vie quotidienne des électrons et des photons. C'est dire combien le volume émergé d'un iceberg opposé à son infrastructure immergée est une image dérisoire. Si notre «inconscient» existait, son volume serait celui de la planète et notre «conscient» aurait mauvaise mine : il aurait l'apparence d'un grain de sable.

Mais notre inconscience n'est pas faite tout entière d'ignorances. Il y a des choses que nous ne savons pas, d'autres que nous ne *voulons* pas savoir, d'autres enfin que nous ne POUVONS pas savoir : «quelque chose» EN NOUS — serait-ce une troupe de démons ? — nous l'interdit. Il est des SAVOIRS innés que nous possédons sans en être conscients. D'autres plus mystérieux émergeraient d'un «Surconscient» tutélaire dont les messagers seraient des anges. On voit combien il est devenu nécessaire, pour apprendre et comprendre ce qui se passe en nous, de rectifier les décimales fausses, issues d'un inconscient inexistant, qui PARASITENT et empoisonnent notre CONSCIENCE. Cependant pour éclairer cet imbroglio, il suffit de faire appel à Müllerchen. On doute que, s'il avait eu vent des expériences de Franz Sauer, Sigmund Freud lui-même aurait été assez sur-génial pour faire porter à l'«inconscient» de cet oiseau la responsabilité de son atterrissage aux Sources du Nil. Résignons-nous à en accuser l'information génétique innée — la «première nature» — dont tous les organismes vivants ont été dotés, Homo sapiens comme les autres.

Nos traditions culturelles, en deux mots, sont nos pourvoyeuses d'apocalypses. Pour nous faire lâcher prise de nos «secondes natures» en nous adaptant aux nécessités de l'orthogénèse, la nature dispose d'une série d'alternatives : la carotte ou le fouet, le bonheur ou le malheur, la peur ou la confiance, la souffrance ou la jouissance, la stupidité ou l'intelligence, etc. Bref la prise de conscience ou l'inconscience du réel.

Or, il y a quelques années seulement, l'humanité a franchi une étape qui fait plus

qu'autoriser un pronostic favorable pour la survie d'Homo sapiens. Elle IMPOSE à tous l'optimisme délirant dont nous n'avons jamais cessé de faire l'insupportable étalage. *Il s'est révélé de science sûre que nos «secondes natures» sont précaires.* Georges Ungar avait montré il y a plusieurs annéesque les effets de la «scotophobine» injectée à des rats se dissipent en quelques heures. Et il suffit d'entrouvrir les yeux pour constater que, sans aucune intervention scientifique, l'information «morale» millénaire s'est *inversée* (dommageablement) d'une génération à l'autre. Certes, pour actualiser les conditions de notre survie, il ne nous reste pas le temps qui sépare une génération de celle qui la suit. Mais, entre-temps, la science nous a livré le mode d'emploi du fouet et des carottes dont la nature s'est servie pour nous faire avancer au pas, au trot ou au galop. Pour chacun de nous et pour chacun de nos étudiants, l'heure de s'en servir — l'heure d'AGIR — a sonné.

PIERRE

Nous n'avons pas attendu aujourd'hui pour essayer de mettre au point un premier moyen d'action qui s'est vite révélé contre-indiqué ! Nous nous proposions de renforcer et de répandre la peur des dangers *hideux* d'une prolifération des centrales nucléaires. Nul ne peut se défendre d'une terreur panique s'il en prend conscience : les caractères de ces périls sont monstrueux. Le pire est d'avoir à constater que les hommes qui exercent l'autorité politique sont victimes de l'«inconscient freudien» au point où ils doivent l'être pour faire ce qu'ils font et être ce qu'ils sont !

PHILIPPE

Un moyen simple de répandre de cette terreur était suggéré par le Club de Rome, dont les «scénarios» frappent l'imagination. Mais plutôt qu'à l'eau de rose utilisée par cet organisme pour atténuer la brutalité de ses prévisions, il conviendrait, pensions-nous, de parfumer les nôtres au plutonium. Il s'est trouvé un spécialiste nommé GEESAMAN assez téméraire pour prétendre que, inhalé sous forme d'oxyde, un gramme de plutonium peut tuer 160 millions d'hommes, mais cet expert exagère probablement. Un autre nommé REGNAULT, estime à 1.400.000 le nombre d'hommes que peut tuer un gramme de plutonium. Mais il faut le soupçonner d'exagérer lui aussi, car cette évaluation est difficile. Il vaut mieux être prudent. Nous diviserons donc par quatorze ce dernier chiffre pour nous mettre du bon côté : il est *certain* qu'un gramme de plutonium pourrait tuer *au moins* cent mille hommes et qu'un kilo suffirait pour en exterminer cent millions. Même si l'on transige pour la moitié, c'en ferait encore beaucoup pour une modeste tonne de plutonium.

PREMIER SCENARIO

Une demi-douzaine de Palestiniens tentent de détruire un avion israélien à Orly. Leur coup manqué, ils s'emparent de quelques otages, négocient avec les pouvoirs publlics et obtiennent gain de cause : si satisfaction n'avait été donnée à ces hommes farouches, plusieurs personnes auraient pu être tuées.

DEUXIEME SCENARIO

Quelques Palestiniens (ou Iroquois, Guatémaliens, voire Patagons, (4)) décident de frapper un grand coup. Formés en «commandos», ils s'emparent de quelques kilos de plutonium, et mettent en place dans une ville populeuse un engin télécommandé pour faire exploser un nuage — un aérosol — d'oxyde de plutonium: quelques cartouches de dynamite et

un peu d'eau y suffisent. Cette menace leur permettrait-elle d'obtenir une rançon de cent modestes millions de francs lourds ?

TROISIEME SCENARIO

Alléchés par l'odeur des millions, des criminels organisés se décident à y mettre le prix. Combien de temps pourrait-il falloir à des bandits déguisés en policiers et en militaires pour s'emparer d'un camion entier de plutonium ? et combien de temps pourrait-il falloir à des bandes rivales alléchées par l'odeur pour jouer au même jeu sans nul besoin de plutonium : nul ne prendrait le risque de s'assurer qu'elles en ont. Et combien de temps faudrait-il à une humanité impuissante à se soustraire à des pressions pareilles pour s'écrabouiller, pour crever d'épouvante, *avant* qu'un fou n'enfonce le bouton ?

QUATRIEME SCENARIO

M. Louis NEEL, prix Nobel de physique, cautionne les centrales nucléaires et les déclare «propres». Il sait qu'elles ne le sont pas mais il l'oublie. M. Paul DELOUVRIER explore sa mémoire : des prophètes se sont trouvés au siècle dernier pour s'effrayer du développement des chemins de fer, et Louis LUMIERE a déclaré qu'il n'y aurait jamais de cinéma parlant. Voilà ce qu'a *remémoré* M. DELOUVRIER.

DEUX QUESTIONS

1. A M.M. NEEL, DELOUVRIER et à tous les HOMMES D'ETAT : Est-il permis à un être humain, quel qu'il puisse être, d'affirmer que l'exploitation des poisons nucléaires à des fins politiques ou criminelles est une IMPOSSIBILITE ABSOLUE et le restera pendant DIX MILLE SIECLES ? Daignez vous souvenir que l'ère chrétienne est âgée de vingt siècles seulement.

2. A TOUT LE MONDE : *que s'est-il passé dans la tête de M.M. Néel, Delouvrier et dans celle des hommes politiques qui sont parvenus à «oublier» ce risque et plusieurs autres presque aussi graves ?*

La réponse à cette dernière question est simple : ces hommes ont été contraints de PENSER le contraire de ce qu'ils SAVENT. Tant qu'on ne pouvait relier cete anomalie aux déterminismes biochimiques qui en sont responsables, l'auto-extermination de notre espèce (avec ou sans fission nucléaire) resterait inévitable. Le plutonium suffira-t-il pour contraindre les autorités académiques et politiques de s'en apercevoir ? Il semble permis d'espérer que, schématisés en quatre scénarios, la clarté et l'énormité de ces menaces seront suffisantes pour forcer les barrages de leur INCONSCIENCE et pour ébranler ne serait-ce qu'un instant les obstacles opposés depuis toujours à l'évolution des humains : l'*insensibilité* des enseignants qui produisent à la chaîne des crétins sanguinaires, et l'inertie des enseignés qui en deviennent, puis imposent à leur tour des apprentissages inhibiteurs de la remémoration, et ainsi de suite, i n d é f i n i m e n t .

PIERRE

Ces quatre scénarios ont spectacularisé le plus «réussi» des fiascos de l'I.F.O. Un beau

matin Pierre BELLEMARRE, qui était à l'époque le plus populaire des animateurs et des «débateurs» de la presse audiovisuelle, entreprit la diffusion explosive de l'orthologique auprès des *multitudes et des pouvoirs publics, en mots et en images intelligibles et accessibles A TOUT LE MONDE.* Le responsable de ce miracle était IM.730. Nous le baptisâmes ASMODEE, le diable seul ayant pu le pousser à se faire asséner par Pierre BELLEMARRE cette interpellation mémorable :

PIERRE BELLEMARRE

Faut-il avoir peur de l'énergie nucléaire ? Faut-il que nous ressortions de cette émission plus faibles, en face d'une énorme menace, que les Gaulois qui craignaient que le ciel ne leur tombe sur la tête ? La lettre d'un de nos auditeurs, M. Guy Lehning, de Mulhouse, est une lettre bien faite pour cela. Vraiment, une lettre bien faite. Mais votre lettre, M. Guy Lehning, n'est-elle pas un peu trop bien faite ? Nous l'avons lue samedi et vraiment, M. Lehning, nous vous devons ce compliment : les journeaux, la télévision, les radios, depuis quelques mois, ont utilisé de grands moyens pour faire réfléchir aux dangers des centrales atomiques. Mais nul n'est arrivé avec autant de sobriété à éveiller cette étrange impression. Cette impression que quelque chose d'incroyablement grave est en train de nous arriver et que nous sommes un peu prisonniers, impuissants à faire quoi que ce soit. Chers amis qui êtes à l'écoute, pour une fois, je vous dirais de ne pas écouter, après notre générique, la lettre de M. Lehning. De ne pas l'écouter si vous avez peur de voir certaines choses en face. Si vous avez peur, en quelque sorte, d'avoir peur, parce que, avec ses cinq questions courtes et implacables, M. Lehning nous parle des dangers des centrales nucléaires sous un aspect qui fait plus que donner à réfléchir et DEMONTRE, hélas ! TROP BIEN CE QU'IL FALLAIT DEMONTRER !!

Après quoi, au bénéfice de ceux qui n'avaient pas peur de regarder certaines vérités en face, Pierre BELLEMARRE a lu in extenso cette lettre toute simple :

Cher Monsieur Bellemarre,

Depuis que vous faites vos émissions C.Q.F.D., beaucoup de lettres ont dû vous parvenir commençant par dire que le problème soulevé était peu de choses. Je ne puis avoir la même modestie. Le sujet que je vous propose intéresse tous les humains, et toutes les émissions que vous avez faites jusqu'à présent sont de peu d'importance en comparaison. Pourtant, je doute que vous osiez vous y attaquer.

Il s'agirait simplement de prouver l'exactitude de cinq faits. Pour vous qui pouvez facilement contacter beaucoup de personnes et qui avez M. Albert Ducrocq sous la main, ce serait chose facile. Ces cinq faits sont suffisamment parlants pour qu'il ne soit pas nécessaire d'entrer dans une polémique et que chacun tire sa propre conclusion. La seule chose étonnante est que des savants, des ingénieurs, des responsables politiques ne les voient pas.

Ces cinq faits concernent l'énergie nucléaire. Mais je vous prie de croire qu'il ne s'agit pas de régler le problème des centrales par une émission plus ou moins engagée ou contradictoire. Il ne s'agit pas non plus de querelle d'opinions toujours sans issue. Je me suis efforcé dans ce

qui suit de ne donner aucune opinion, mais simplement des *faits scientifiques* aisément vérifiables.

1. Toutes les centrales nucléaires produisent parmi leurs déchets de l'uranium et aussi du plutonium, bien qu'en faible quantité.

2. La «demi-vie» du plutonium, c'est-à-dire le temps qu'il lui faut pour perdre la *moitié* de sa radioactivité est de 24 000 ans. Cela veut dire qu'il lui faut *un million* d'années pour perdre toute toxicité.

3. Des expériences sur chiens à l'université d'Utah ont montré qu'un millionième de gramme de plutonium suffisait pour les faire mourir tous du cancer dans un délai moyen de quatre ans.

4. Le plutonium n'est rien à côté de *l'oxyde* de plutonium qui se forme s'il est pulvérisé dans l'air avec de l'eau et se disperse en très fines particules insolubles dont un seul gramme dans l'atmosphère tuerait *certainement* au moins cent mille personnes (toutes les estimations étant supérieures). Un kilo en tuerait cent millions.

5. Ce plutonium est tout bonnement transporté par camions à l'usine de retraitement de La Hague.

N.B. J'ajoute que la prochaine génération de centrales à neutrons rapides et réacteurs surgénérateurs, dont l'E.D.F. attend des «miracles» a pour combustible le … plutonium !

Ces cinq faits établis, ce n'est pas à des journalistes comme vous qu'il faudrait poser les questions suivantes :

— quelle idée viendra fatalement tôt ou tard à un commando décidé (Palestiniens ou autres) ou à des gangsters organisés ?

— quelles sommes pourrait-on extorquer ainsi à tous les gouvernements du monde ?

— quelle effroyable panique se déclencherait dans les villes menacées ?

— qui oserait vérifier, en refusant des exigences peut-être démentielles, si les gangsters bluffent ou non ?

— de quoi ne serait pas capable une humanité rendue folle de peur ?

Voir simplement les cinq faits cités plus haut, n'est-ce pas comprendre l'un des plus grands dangers qu'ait probablement jamais courus l'humanité ? C'est ce qu'*il faut démontrer* si vous voulez faire cette émission, *mais c'est ce qui sera démontré de toutes façons un jour ou l'autre si vous ne faites rien.*

Reste à savoir s'il faut à tout prix dénoncer ce danger pour essayer de l'éviter au risque de donner des idées à quelques-uns, ou ne rien dire et attendre que cela se produise réellement. De toutes façons la presse en parlera un jour, cher Monsieur Bellemarre, car deux et deux font quatre.

PHILIPPE

A n'en pouvoir douter, notre heure avait sonné. Jusqu'à ce jour-là, nous n'étions parvenus qu'à diffuser l'information «ortho» qu'auprès de quelques centaines de personnes. D'un coup de baguette magique, ASMODEE n'avait pas seulement fait écouter sa voix par les multitudes et par les autorités politiques, mais s'était fait rendre par les Mass-Media un hommage plus étonnant encore : *«En une seule lettre, l'orthologique a fait plus et mieux que la presse écrite, parlée et audiovisuelle ne l'avait pu en plusieurs mois, malgré l'énormité de ses*

ressources». Nous n'en pouvions croire nos oreilles, mais nous sommes mis aussitôt au service de Pierre BELLEMARRE, lui avons offert tous compléments d'information qu'il souhaiterait, et proposé un ou plusieurs orateurs pour prendre part à tous débats contradictoires qu'il lui plairait de promouvoir. Nous fûmes bien accueillis d'abord. Une heure plus tard, un riddeau de fer s'abattit sur un Pierre Bellemarre devenu «incommunicado». Pendant les cinq jours que dura encore son «Emission C.Q.F.D.», il ne fit aucune allusion aux dangers d'une exploitation criminelle des poisons nucléaires. Puis, après avoir passé en revue cent raisons de se féliciter de la croissance rapide de l'électro- nucléaire en France, cete émission fut couronnée par l'allocution pleine d'envolée lyrique de M. le Ministre de l'Industrie. La France (disait-il en substance) remplace le pétrole qu'elle n'a pas par de belles idées, des idées bonnes. Elles lui permettront bientôt d'écraser les Allemands, les Japonais et les Américains, en plus des Russes, des Chinois, des Coréens et des Singapouriens. La vie économique est une guerre permanente qu'il faut gagner pour éviter d'en crever. Les nations et les peuples ne pourront jamais vivre en bonne intelligence. Chantons, Messieurs, «une Marseillaise électro-nucléaire !…» Quant à Pierre BELLEMARRE, il avait disparu. Il avait montré une intelligence, une lucidité et une indépendance de jugement incompatibles avec les fonctions de «débateur» audiotélévisible. Depuis lors, devenu un animateur de jeux télévisés, il a été protégé de tout risque d'être pris au sérieux.

PIERRE

Désatreuse pour Pierre BELLEMARRE, dont elle a brisé la carrière, cette explosion avortée aurait été pour l'I.F.O. un échec sinistre si l'imminence d'une déflagration libératrice n'était une CERTITUDE. Sachant de science sûre qu'elle se produirait d'un jour à l'autre, nous savions que cet échec apparent était *nécessaire* et notre confiance en a été renforcée.

BERNARD

Si nous étions parvenus à nous faire écouter avant que les férocités de l'Inconscient n'aient cédé la place aux sécurités d'une *inconscience instinctive,* c'eût été un désastre. Nous aurions tenté d'imposer à tous une prise de conscience EXPLOSIVE de la signification potentielle du mot «ATROCE» au XXe siècle. Soucieux de faire exploser, au moment propice, des images vierges, qui n'aient subi aucune usure, nous avons pris soin de n'évoquer, jusqu'à présent, que quelques incidents assez désagréables (comme le scalp et la décollation) pour éveiller encore un dégoût chez des personnes restées assez nombreuses. Peut-être est-ce trop encore ? Vaudrait-il mieux s'en abstenir ? Ce n'est pas certain. La tendance qu'on nous prête de voir la vie en rose nous est souvent reprochée.

PIERRE

Ce qu'on nous reproche surtout, c'est notre inaltérable optimisme. Rien ne l'entame. Plus les catastrophes sont graves et nombreuses, plus nous sommes réjouis ! Ce qu'on nous reproche plus encore, ce sont nos incessants coups de clairon, de fifres, de trompettes, de roulements de tambour etc. Rien n'est si lassant et ne saurait nous *discréditer* plus sûrement : ce qui est vrai est rarement *crédible.* Enfin, ce qu'on nous reproche plus justement encore, ce sont nos prédictions : elles ne se réalisent jamais, *sauf les pires !*

PHILIPPE

Il y a aurait déjà de quoi agacer les dents d'un homme de bien et enrager un saint, mais ce

n'est rien encore. Que la carrière d'un «débateur» malchanceux ait été brisée parce qu'il a déclaré publiquement que 2 x 2 = 4 est certes déplaisant. Mais, ce qui est déjà un peu scandaleux, c'est que les multitudes qui l'écoutent ignorent les propriétés de cette équation. Ce qui devient de plus en plus scandaleux, c'est que les Autorités qui disposent du pouvoir de limoger les débateurs malchanceux n'ignorent PAS les conséquences de l'application de cette équation aux affaires humaines : ils n'auraient aucune raison, s'ils les ignoraient, de mettre à pied les orateurs qui s'en réclament. Mais cela encore n'est rien du tout. Pensons au cas du premier venu des habiles gens dégrossis en math. par une Grande Ecole d'ingénieurs — mettons l'X — , puis oint d'huiles saintes et bardé de lard gras par l'E.N.A. Le voilà paré pour triompher de ses concurrents. Bientôt auréolé de gloire financière internationale grâce à ses aptitudes à accélérer l'inflation en faisant semblant de la combattre, il accède aux sommets des hiérarchies politiques.

(Aux étudiants)

Pensez, s'il vous plaît, à ce qui arriverait si, dans un moment d'abandon, ce grand homme avait la faiblesse de consentir que deux et deux fassent quatre. Le Ciel de la Gaule s'abattrait sur la tête du Premier Ministre gaulois et, du jour au lendemain, la Gaule serait prospère, l'Amérique fumerait des «gauloises bleues» et «Camel» serait réduit à la mendicité. Quant à l'électronique et la sidérurgie nippones, qui se plaignent de taquiner l'Occident, elles seraient écrabouillées par la concurrence d'Astérix et déposeraient leurs bilans.

Ce qui est insupportable, ce ne sont pas nos coups de clairon : c'est le temps qu'il faut au ciel pour se décider, malgré l'autosatisfaction tonitruante de l'I.F.O., à éclairer l'humanité en lui tombant sur la tête. Et, ce qui NOUS est un supplice, c'est le temps vainement consacré à rendre *CONTRAIGNANTE à tout le monde l'information auto-évidente,* en célébrant, à grands coups de fanfare, l'addition de deux et deux !

La conclusion de ce coup d'œil sur les faits saute aux yeux : les clairons se discréditent en sonnant les victoires de l'arithmétique des petits enfants. *(A ses collègues)* Ce que nous aurions dû faire et ce qu'il nous faut faire désormais, c'est célébrer à grand tapage, les performances des héros qui illustrent avec le plus d'éclat dans leurs actes la DEGOUTANTE STUPIDITE ET LA REPUGNANTE CRUAUTE DE NOS TRADITIONS CULTURELLES.

BERNARD

C'est nous, et nullement les hommes politiques, qui avons commis une erreur inexcusable. Malgré les connaissances solides héritées de nos devanciers sur les déterminismes de l'Evolution, l'abnégation inconsciente des héros (même sanguinaires) de la politique humaine nous a échappé. Leur héroïsme est aussi inconscient, mais tout aussi réel, que celui des fourmis qui se réduisent en cendres pour éteindre la cigarette tombée dans leur nid. Incompatible avec les exigences de notre évolution, la volonté de puissance héritée de leurs ancêtres primates engendre, aux hommes dont la tâche sociale est d'exercer une *autorité politique et culturelle,* un DELIRE D'INVERSION qui leur fait «PENSER» LE CONTRAIRE DE CE QU'ILS SAVENT, — même en arithmétique — FAIRE LE CONTRAIRE DE CE QU'ILS VEULENT et SACRIFIER TOUT CE QU'ILS POSSEDENT : leurs pouvoirs, leur vie, leurs biens et même leur planète. Ils immolent inconsciemment leurs propres destins à la

destinée d'une espèce dont ils ne se soucient guère. Comparée à cette aventure immense, la navigation stellaire des oiseaux migrateurs est une manifestation négligeable de la perfection des lois de la nature. L'obéissance d'Homo sapiens à l'entrelacs d'informations naturelles et culturelles contradictoires qui déterminent ses actes résulte de l'omniprésence d'un ANTIHASARD servi par des mécanismes infaillibles. Leur conjugaison ne laisse aucune place au doute sur la PERFECTION finale d'une œuvre parfaite déjà dès son principe. Si une chose doit être admirée et pourrait être célébrée, c'est cette PERFECTION. Mais on doute qu'elle ait le moindre besoin de nos louanges.

PIERRE

Apprêtons-nous à célébrer d'un jour à l'autre l'émergence de l'AMOUR SOCIAL dans les ACTES de chefs politiques revêtus — *par la force des choses et nullement celle des hommes* — de pouvoirs dont ils sont loin de soupçonner l'étendue. Mais, si peu s'en doutent-ils, leur heure a sonné. Un incident minuscule a failli provoquer la radiodiffusion, heureusement avortée avant d'avoir fait aucun mal, d'une version adoucie des «crétins sanguinaires» de Philippe.

L'erreur dans laquelle nous avons failli choir était de rendre si brutalement visible l'horreur des périls qui guettent l'humanité qu'il devienne impossible de leur rester aveugle. Notre propos était d'émouvoir et *mouvoir* les hommes par le PEUR *bien qu'elle n'obtienne jamais que trois réponses : l'immobilité de ceux qui se cachent et «font le mort», la fuite,* devenue impossible dans un monde surpeuplé *ou l'attaque* , c'est-à-dire la CONTRE-attaque ! Or l'avalanche des désastres qui meurtrissent et tuent les humains est faite d'une PLUIE DE CONTRE-ATTAQUES TOUS AZIMUTS ISSUES DE NOS PEURS.

Ce qu'il faut diffuser tous azimuts dans la clarté et la douceur propice à l'éclosion de l'amour social, ce sont nos raisons bio-sociologiques toutes-puissantes DE NE PLUS AVOIR PEUR. Les terribles querelles qui, au mépris des réalités biologiques actuelles, s'obstinent à faire de chacun l'ennemi de tous, appartiennent au passé. Elles sont *ridiculement* démodées, et le ridicule commence - enfin ! — à «tuer» les attardés sans leur ôter la vie.

D'un jour à l'autre, un incident facile à provoquer fera la risée du MONDE ENTIER DES MINISTRES-GRIBOUILLES QUI, APRES AVOIR SUSCITE EN LA PREVENANT UNE INFLATION QU'ILS ACCELERENT EN LA COMBATTANT, LUTTENT CONTRE LE CHOMAGE QU'ILS ONT CREE EN ACCELERANT LA CREATION DES CHOMEURS ET LA MULTIPLICATION DE LEUR NOMBRE. Victimes de traditions culturelles périmées, ces hommes IMMENSEMENT RIDICULES sont déjà immensément vulnérables, exposés à devenir, comme leur frère GRIBOUILLE, nos pitres favoris. Au contraire, le premier homme d'Etat qui, d'un seul trait de plume supprimera le mortel anachronisme dit «guerre économique permanente» et abolira le chômage partout à la fois, imposera immédiatement l'arithmétique à tous les hommes d'Etat du monde. Il donnera le coup d'envoi à la croissance exponentielle de la paix sociale et à son corollaire biologique : la symbiose universelle. Son nom restera plus vivace dans la mémoire des peuples que celui du héros légendaire qui déroba leurs feux aux dieux pour les donner aux hommes.

Notes leçons 13 et 13bis

(1) Les peptides sont des «petites protéines» faites de courtes chaînes d'acides aminés comme en produisent les réactions imunologiques. Cette analogie suggère une explication plausible d'un phénomène naguère inexplicable : *la stupidité localisée.*

(2) Sauf, bien sûr, ceux qui n'y peuvent rien. Les téléspectateurs des «Dossiers de l'Ecran» en ont été horrifiés. La «Grande Presse d'Information» s'est émue en termes désolés (et surtout désolants), et le sommeil des personnes au cœur sensible en a été troublé. Mais les RESPONSABLES de la «liberté morale» dont l'Occident s'enorgueillit tout en la déplorant, n'ont pas levé le petit doigt par la forte raison que nul n'y CROIT rien pouvoir : c'est toujours la faute des autres, des «grands ensembles», de la démission des parents, du surpeuplement, des imigrants, etc. Tous ces facteurs contribuent certes à l'aggravation de ce phénomène social déchirant, mais sa CAUSE UNIQUE n'est jamais évoquée parce que les CONSITIONS IRRESISTIBLEMENT SIMPLES DU REGNE DE L'AMOUR SOCIAL N'ONT ETE ENONCEES NULLE PART NI A AUCUN MOMENT. Elles sont si simples et si évidentes qu'il nous est aussi difficile d'en prendre conscience qe la non-comestibilité de l'argent l'est aux financiers. Et l'antibiose nous est si familière qu'il nous est aussi impossible de nous apercevoir de la DENATURE de notre habitat qu'aux poissons de la nature du leur. Il s'ensuit que l'idée ne vient à personne de commencer à substituer, où que ce soit, aux antibioses qui nous étouffent, la SYMBIOSE CONSCIENTE où tous les hommes nageraient comme poissons dans l'eau.

(3) *Voir texte*

(4) Ces personnes innocentes sont données en prime à nos étudiants pour les abriter de la mésaventure d'un groupe d'écologistes pleins d'ardeurs antinucléaires. Mais, suggérés pour vivifier leurs arguments, ces scénarios furent jugés scandaleusement antipalestiniens par les uns, propalestiniens par d'autres et rejetés par tous. Leurs goûts politiques étaient plus déterminants que leur dégoût du plutonium.

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire n°13

1. Nom et prénom, adresse postale complète, n° du présent questionnaire et votre n° d'inscription.

2. L'Evolution de la cellule à l'Homme : cet exposé récapitulatif n'apporte rien de nouveau ; il a été fait à l'intention des amnésiques. Si quelque chose vous semble contestable ou peu clair, dites-nous quoi.

3. Le «joujou» de Philippe (pages ? et ?) vous amuse-t- il? Ou préféreriez-vous qu'il s'abstienne de spéculations de cette sorte ?

4. Souhaitez-vous avoir affaire désormais à des person- nes réelles plutôt qu'à nos cinq héros ?

5. **Le cas d'ARTHEME** : bien que se sachant *jouet,* Arthème se CROIT interdit le rôle de *joueur.* Découvrez-vous en vous-même des traces plus ou moins grandes de cette excuse à une *irresponsabilité ?*

6. Pensez-vous pouvoir vous accommoder d'une irresponsabilité qui serait irrémédiable ? Vos réactions aux remarques de Médicus, Bernard et Philippe à la page ? .

7. Venue de Cisrubiconie, la lettre d'IF.122 vous a-t-elle procuré, comme à IM.131, page ?, le sentiment de *dépaysement ?*

8. Partagez-vous le sentiment de Pierre (page ?) sur la vertu prophylactique anti-singe de l'humour ?

9. Répondez aux questions de Philippe à la page ?, et en particulier à celles-ci :
(a) avez-vous le sentiment de vivre dans un autre monde que celui que vous habitiez avant de vous inscrire à ce cours ?
(b) dans l'affirmative, ce monde vous semble-t-il offrir de meilleures chances de bonheur ?
(c) en dahors des capitalisations de la science et des résonances au beau, y avez-vous emporté quelques-uns de vos «trésors» culturels ?
(d) est-ce parce que vous les avez reconnus issus d'une *panstupidité* que vous avez pu vous délester de quelques autres?
(e) si vous avez conservé une ou plusieurs de vos idées (non scientifiques ou esthétiques) antérieures à ce cours, dites-nous lesquelles.

10. **L'exploitation d'un fiasco :** Le cas d'Arielle met en évidence les dangers d'un cours expérimental, où les étudiants sont inévitablement traités en cobayes. L'expérience à laquelle Arielle a eu la bonté de se prêter se solde par un «lugubre fiasco» dit Philippe, mais nous conservons l'espoir qu'en fin de compte elle sera bénéfique même pour Arielle. En tout état de

cause, cette expérience aura été assez concluante pour entraîner une rectification de tir dont nos étudiants à venir seront les bénéficiaires — si vous voulez bien nous aider à en dégager les leçons :

(a) Arielle vous a-t-elle intéressé(e) dès sa montée en scène ?

(b) votre intérêt a-t-il grandi ou fléchi par la suite ?

(c) le ton badin de Philippe vous a-t-il diverti(e) ou incommodé(e) ?

(d) dans ce dernier cas, n'avez-vous eu tendance à céder au sentiment très répandu que ce qui est divertissant ne saurait être sérieux ?

(e) souhaitez-vous que nos cinq compères ressortent Arielle du frigo *le plus tôt possible*, c'est-à-dire dès qu'une étudiante inscrite à cette «promo» manifestera des tendances non équivoques à la «masculinité évangélique» ?

11. Lorsque nous avons tenu pour une aubaine l'occasion que fournissait les réponses d'Arielle au 3e questionnaire pour tenter de la «harponner» dès la quatrième leçon, notre objectif était de rendre supportable aux femmes un premier cycle «outrageusement masculin». Il semblait très désirable qu'une femme vraie et vivante fasse contrepoids à cinq mâles fictifs. Les résultats nous ont surpris : notre premier cycle semble en avoir été rendu plus outrageusement masculin que jamais ! Il semble qu'aux yeux des femmes et à ceux d'Arielle elle-même, «notre Arielle» a cessé d'être vivante à mesure qu'elle se voyait proposer des moyens de vivre … Aux yeux des femmes et aux siens propres, «notre Arielle» semble être devenue un fantôme…

(f) comment cela s'explique-t-il selon vous ?

(g) Si, étant femme, vous aviez consenti au rôle d'Arielle, que feriez-vous ou diriez-vous pour tenter de lui réinsuffler un peu de vie ?

12. Notez cette leçon et expliquez votre note. Dites ce qui vous a semblé utile ou inutile et ce qui vous a plu et /ou déplu d'y lire.

13. Vos commentaires, vos réflexions, vos suggestions, vos questions.

Questionnaire 13 bis

Avant-propos

Cette leçon est le premier chapitre de l'*histoire naturelle* de l'amour HUMAIN, pris au moment où il se différencie (sans en diverger) de celui des autres organismes vivants. Elle serait profondément RASSURANTE si l'urgence de solutions pratiques aux problèmes d'un Occident qui pense le contraire de ce qu'il sait et fait le contraire de ce qu'il veut ne nous contraignait à l'écourter en situant l'amour sur un terrain trop scientifique pour parler à nos cœurs et trop peu pour convaincre nos têtes. L'objet du présent questionnaire est d'en *pointiller* un aperçu assez global pour concillier les deux.

1. En cas de réponse sur un feuille séparée, veuillez reproduire vos noms, adresse, etc.

2. Les PEPTIDES découverts dans le cerveau des rats «mal élevés» sont la première étape d'un soulagement immense. On comprend :

(a) pourquoi les hommes sont bêtes et méchants ;

(b) la première chose à faire pour qu'ils PUISSENT cesser de l'être en obéissant à la nature humaine plutôt qu'à Georges Ungar ;

(c) pourquoi les instincts de la jeunesse contemporaine la contraignent à tout casser plutôt qu'à s'accommoder de ce «système» bestial.

Question : vos objections, si vous avez à en opposer aux expériences d'Ungar et aux conclusions qu'elles NOUS semblent imposer à quiconque peut éviter de penser le contraire de ce qu'il sait.

3. La deuxième étape d'une révolution qu'aucun concours de fanfares ne célèbrera avec assez de joie est celle qui délivre l'Occident des servitudes d'un inconscient diabolique. Il n'a jamais existé, mais la PSYCHOLOGIE s'obstine à l'*exorciser* avec tant de rage qu'il continue à produire plus de crétins plus crétins, plus sanguinaires et plus enragés que jamais. L'étude des mécanismes de la mémoire sélective (survolée trop vite et de trop haut dans cette leçon) a révélé pourquoi la personne que nous appelons «MOI» n'a pu et ne pourra jamais être celle qui choisit nos souvenirs et détermine nos actes. D'où :

(a) le quiproquo freudien et ses conséquences

(b) la merveille des merveilles : nos instincts infaillibles choisissent pour nous tant que, trop jeunette, notre conscience n'a pas appris à choisir bien.

Question : Quelles sont, s'il y en a, aux pages ? ? ?, les passages insuffisamment explicites pour susciter en vous une image globale dont vous puissiez sentir et/ou comprendre la profonde réalité ?

4. Vos réactions au récit de la déconfiture radiophonique des crétins saguinaires, et de la mésaventure de P. Bellemarre.

5. Vos réactions aux propos de Philippe, de Bernard et de Pierre à la page ?.

6. Notez cette leçon et expliquez votre note.

7. Vos commentaires, vos réflexions, vos suggestions, vos questions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Quatorzième leçon

L ' E V O L U T I O N
Deuxième partie : le «Vieil Homme»

BERNARD

Le moment est venu de se poser une question importante : où la nature a-t-elle voulu, où veut-elle en venir ? Au point où nous en sommes une réponse sensée me semble pouvoir être proposée à cette question. Une hypothèse est devenue concevable, mais qui nous entraîne tout de suite dans des difficultés apparemment inextricables : celles que rencontre le pédagogue qui veut faire un homme d'un enfant. Oui, les problèmes qu'a dû résoudre la nature humaine, et qu'elle n'a pas fini de résoudre, sont profondément humains : ce sont nos problèmes quotidiens.

PIERRE

Grâce à quoi nous pouvons comprendre la nature et sympathiser avec elle. Les croyants, dont je suis, disent cela autrement : nous pouvons aimer Dieu.

BERNARD

N'allons pas trop vite en besogne. Telle que nous croyons la connaître, la nature est tout sauf aimable. Son indifférence aux souffrances de ses créatures est difficile à accepter. On peut certes aimer Dieu, mais ce n'a jamais été facile, et je doute qu'il soit possible aux incroyants, dont je suis, d'aimer la nature avant de l'avoir comprise, ou de ne pas aimer la Vie sitôt qu'ils la comprennent. Or, pour comprendre la Vie, il pourrait être utile de commencer par une étude attentive de la «réponse sensée» qui se propose à notre question initiale : où la nature veut-elle en venir ?

HUBERT

Qu'on me mette en hachis si un incroyant peut faire à cette question une réponse qu'un croyant, dont je suis, trouve sensée : toute prétention à sonder les intentions de Dieu me paraît atteindre au comble de l'insensé !

MEDICUS

Bien qu'incroyant moi-même, je partage presque le sentiment d'Hubert, mais je dirais téméraire au lieu d'insensé. J'oppose aux audacieux qui se livrent à des spéculations de cette sorte une méfiance de principe qui rejoint, je l'avoue, une antipathie peut-être un peu suspecte, un rien passionnelle.

PHILIPPE

Je vois que le moment est venu de mettre moi aussi mon cœur à nu. Eh bien, du fond de l'âme, je sens monter en moi une chaleur qui me pousse à écouter cette «réponse sensée» avant d'en dire quoi que ce soit.

BERNARD

Il ne s'agit encore que d'une hypothèse, dont nous chercherons la confirmation ou l'infirmation dans les faits. Encore faut-il qu'elle ne soit pas absurde à priori, et j'ai peur qu'on soit tenté de la juger telle tant elle est fantastique !

PIERRE

Selon Teilhard de Chardin, seul ce qui est fantastique a des chances d'être vrai.

BERNARD

Nous sommes richement servis : après avoir poursuivi l'indépendance de ses créatures avec une patience qui dure depuis trente millions de siècles, la nature aurait pris le mors aux dents. Elle se serait attelée à une tâche insensée. Elle se serait transformée en nature humaine pour contraindre l'homme à cette *impossibilité* : la conquête de la liberté. On conviendra que c'est à juste cause que le concept de la liberté tourmente les psychologues et les philosophes : comme Hubert en a fait la remarque, ce qui est déterminé, soumis à des lois inflexibles, ne saurait être libre. Donc, nécessairement soumise à ses propres lois, *la nature elle-même ne saurait être libre.*

Si, pour imager cette affaire, nous empruntons leur terminologie aux croyants, on conviendra qu'une hypothèse en vertu de laquelle Dieu s'obstinerait à nous procurer une chose qu'il ne possède pas lui-même est fantastique à souhait !

HUBERT

Bravo ! Quelle pensée admirable ! Je n'ignorais pas que les savants caressent le rêve, mesquin désormais, de devenir des dieux. Il m'aura fallu vivre jusqu'aujourd'hui pour apprendre qu'ils sont supérieurs à Dieu ! Tous mes compliments, Bernard, cette idée-là est géniale.

PHILIPPE

Vous êtes, Bernard, un homme selon mon cœur : votre «réponse sensée» semble si merveilleusement idiote à première vue que c'en est délicieux. Mais, tous comptes faits, je soupçonne Dieu — même s'il n'existe pas — de n'avoir point de vésicule biliaire. Alors ? Qu'on fasse de moi de la saucisse si vous n'avez voulu nous arracher une définition *anthropomorphique* (au lieu de théomorphique) de la liberté.

BERNARD

On ne vous cache rien, mais ce serait prématuré. Nous trouverons la liberté non au début mais à la fin de la nature humaine, et nous ne l'avons pas encore abordée. Commençons par étudier la liberté dans son aspect premier, qui est caractérisé par une *ABSENCE de liberté accompagnée d'un SENTIMENT de liberté.* Transposée sur le terrain psychologique, notre «réponse sensée» n'est pas idiote : elle répond à une réalité émouvante. La plupart des hommes se sont toujours senti et cru libres, responsables, comptables de leurs actes et même de leurs sentiments. Pourquoi la nature a-t-elle voulu pour nous ce sentiment, et comment s'est-elle débrouillée pour nous le procurer ?

PIERRE

Ses raisons semblent claires : il suffit de regarder les victimes d'une culture fataliste pour

être édifié sur les bienfaits de la sorte primaire de liberté qu'engendre le sentiment de la liberté.

MEDICUS

Sentiment très vivace chez la plupart des hommes. Ceux-là mêmes qui, intellectuellement, récusent la liberté avec le plus d'ardeur se sentent — et souvent se croient — libres.

BERNARD

La nature en soit louée, car rien n'est plus libérateur que le sentiment de la liberté. Mais comment nous a-t-il été procuré ? La nature n'avait qu'un moyen d'y parvenir, et c'est celui que chacun de nous, s'il avait eu à résoudre le même problème, se serait vu obligé d'adopter : la tyrannie *clandestine*. La nature a dû, parce qu'elle n'avait pas d'autre moyen, inventer l'inconscient : nous obéirions à ses ordres tout en croyant n'obéir qu'à nous-mêmes.

MEDICUS

Jusqu'au jour où nous découvririons l'inconscient. Freud aura déjoué les astuces de la nature humaine !

BERNARD

Nullement : comme nous tous mais un peu mieux que la plupart, Freud a obéi à la nature humaine. Comme chacun de nous, il avait reçu l'ordre de poursuivre la liberté, et il a soulevé un coin de voile qui nous cachait nos tyrans et leur clandestinité. Mais la nature est bien plus clandestine que Freud ne l'a rêvé dans ses moments les plus échevelés. Malgré quoi, si notre génération peut découvrir la signification humaine et biologique du mot liberté, c'est grâce à Freud qui ne la soupçonnait pas lui-même. Bref, nous sommes les héritiers de Freud et son cas illustre combien nos existences sont devenues plus signifi- catives que nos gènes. Rien ne saurait être plus spectaculaire : Freud a légué la moitié de ses chromosomes à sa fille sans résultats très notables, mais les héritiers de sa pensée se comptent par millions et n'ont pas passé inaperçus.

Comment la nature a-t-elle fait ce miracle ?

MEDICUS

Je doute que la biologie puisse répondre à cette question. Des mystères comme ceux-là dépassent l'entendement humain. C'est pourquoi ceux qui se sont essayés à les expliquer ont toujours eu recours à la métaphysique, où toutes les audaces sont permises et généralement impunies : le ridicule n'a jamais tué personne !

BERNARD

Ce mystère est si peu mystérieux qu'il ne faut aucune science pour le comprendre : le bon sens y suffit. La nature a fait ce qu'à sa place chacun de nous aurait fait. Regardons-la opérer au moment où, sa tâche de nature pré-humaine achevée, elle règne sur l'Homme de Cro-Magnon, *achevé génétiquement (1)* . Doté d'un système nerveux semblable au nôtre, il peut parler, ou plutôt *apprendre* à parler.

PHILIPPE

Il s'en faut que cet apprentissage soit achevé : nous ne parlons, et dès lors ne pensons, pas encore comme feront nos fils. Notre langage est en train de subir une transformation révolutionnaire, peu perceptible encore (sauf en mathématiques), mais si riche de conséquences qu'elle sera bientôt explosive : les attardés tomberont dans un discrédit et une obscurité dont rien ne pourra les préserver, sauf l'acquisition de moyens discursifs modernes, c'est-à-dire orthologiques. La sélection naturelle jouera impitoyablement contre eux.

BERNARD

N'anticipons pas. La nature a sur les bras Cro Magnon, qui dispose de ressources fantastiques (douze milliards de neurones) dont il n'a que faire. Elle veut le contraindre à s'en servir en remplaçant la pensée instinctive, qui fut celle de ses pères depuis toujours, par la *pensée discursive qui conditionne l'acquisition d'une intelligence autonome.* C'est la première grande étape de l'hominisation, le «phénomène humain». Qu'on m'entende bien : la discursivité n'est un moyen de communication entre membres d'une famille, d'une tribu ou d'une espèce : les animaux et les insectes sociaux en ont été riches bien avant l'apparition de l'Homme. Au commencement de l'Homme était non la *parole* , mais le *verbe,* le *logos,* instrument et véhicule de la logique, de la pensée abstraite.

Nul ne s'est occupé de pédagogie sans remarquer combien les enfants sont peu enclins à se soucier d'abstractions. Cro-Magnon, sans doute, l'était moins encore. Comment la nature a-t-elle pu l'y contraindre ? C'est facile : elle l'a *chassé TOUT NU du paradis !*

HUBERT

Hé ! Hé ! Il pourrait y avoir du vrai là-dedans, sauf que dans la bouche d'un biologiste, ça doit sûrement vouloir dire tout le contraire de ce que ça dit !

BERNARD

Vous n'imaginez pas, mon cher Hubert, combien il est vexant pour un biologiste d'avoir à constater que cela veut dire exactement ce que cela dit ! Mais il faut se rendre à l'évidence : l'Homme a trouvé dans les profondeurs inconscientes de sa propre nature des savoirs innés qui lui ont permis d'«aimer Dieu» des milliers d'années avant que les sciences discursives ne découvrent combien la nature est aimable et même adorable. Comment ces hommes primitifs, que nous jugions puérils, ont-ils compris la Vie bien mieux que les savants ? Cela semble infiniment mystérieux et ce l'est en effet : c'est un des tours les plus clandestins que la nature nous ait joués. Nous l'étudierons en temps et lieu.

MEDICUS

Entre-temps je ne saisis pas le sens de votre image : «chassé tout nu du paradis». Que voulez-vous dire ?

BERNARD

Cette image et d'une perfection surprenante : elle est empreinte d'une clandestinité tout à la fois hermétique et limpide. Elle décrit, avec une justesse minutieuse mais incompréhensible avant la découverte de l'inconscient, ce qui arriverait immanquablement à l'Homme devenu conscient. La conscience a fait de nous des créatures uniques : nous seuls savons que nous savons. Mais à quel prix ! Rendre l'Homme conscient, c'etait le dépouiller de tous ses savoirs

inconscients. C'était donc les enfouir jusqu'au dernier dans la clandestinité. Et c'est ici que les textes bibliques révèlent l'étonnante préscience de leurs auteurs : l'Homme a été mis tout nu, il a eu conscience d'être nu, et il a eu *honte* d'être nu ! Voilà comment la nature lui a signifié son premier ordre spécifiquement humain : *«Habille-toi misérable !…»*

Et, pendant quelques dizaines de siècles, les humains ont obéi à cet ordre. Ils se sont vêtus de mots, d'idées, de rationalisations, de traditions. Ils se sont parés d'oripeaux en affublant d'images et de mots maladroits des savoirs qu'ils ne se savaient plus quoiqu'ils les eussent encore. C'est ainsi qu'ils se sont constitué un patrimoine existentiel héréditaire. La nature avait institué à notre profit, mais à nos frais, le nouveau régime successoral implicite dans la conscience : le régime de la *thésaurisation intellectuelle,* où les actualisations culturelles deviennent héréditaires. *Homo sapiens était né.*

PHILIPPE

L'épistémologie nous apprend comment, après avoir été chassé du paradis de l'instinct et jeté tout nu dans le monde hostile de la nature pré-humaine, pour lequel il n'était pas fait, et qu'il *aurait à refaire,* l'Homme soumis à des instincts qui, cessant d'être primaire comme ceux des animaux, étaient devenus clandestins, cet Homme, dis-je, a reconquis peu à peu ses savoirs innés essentiels tout en se croyant affranchi des servitudes de l'instinct. C'est ainsi qu'il est devenu méta- physicien, puis scientifique. Mais ce fut au prix de souffrances si cruelles qu'il vaut mieux étudier ces choses dans l'abstrait : à qui les observe dans les faits il faut je ne sais quelles forces de l'âme pour les pardonner à la nature.

BERNARD

La nature ne nous a pas enfermés dans ce dilemme. Elle nous a fourni les moyens de tout comprendre, c'est-à-dire d'aimer tout. Mais il serait absurde de contester l'inhumanité de cette première étape de l'hominisation : *«Tu enfanteras ton humanité dans la douleur !…»*

Pourquoi la douleur ?

Il aura fallu Freud non pas pour le comprendre, car il en est resté loin, mais pour nous engager dans une voie où il deviendrait possible de le comprendre. Aussi est-ce aux apports de Freud à la biologie qu'il faudra consacrer notre prochaine leçon : il serait impossible sans l'aide de Freud, de faire un pas de plus vers l'intelligibilité de la biogénèse.

DIEU EN TRANSRUBICONIE
(Avant-propos)

Une excursion préliminaire dans le domaine du divin est devenue souhaitable. A plusieurs indices, nous évaluons à quelque neuf sur dix le contingent d'étudiants qui, virtuellement, ont franchi le Rubicon. Les voilà sur le débarcadère. Mais beaucoup ne peuvent prendre pied dans ce monde enchanté. Un obstacle majeur s'oppose à leurs premiers pas : l'idée, positive ou négative, qu'ils ont de Dieu. De tous nos trésors culturels, les premiers dont il faille se dépouiller pour s'établir en Transrubiconie sont ceux qui mettent Dieu en cause.

Nous ne pensions pas devoir — ni même pouvoir — aborder ce sujet aussi tôt, mais c'est devenu indispensable : la Transrubiconie sans Dieu n'est pas la Transrubiconie. Mais elle l'est moins encore avec Dieu — tant que ce mot conserve les contenus «pré-scandaleux» qui l'ont rendu incompréhensible en Cisrubiconie. Ce qui est inintelligible ne saurait être intelligent. Ce qui est inintelligent ne saurait être divin.

PIERRE

Cette deuxième excursion en Transrubiconie étant quelque peu prématurée, nous nous y aventurerons sur la pointe des pieds. Il eût été plus rationnel d'y consacrer la 18e leçon car celles qui nous en séparent contribueraient grandement à l'intelligibilité du divin. Mais nos étudiants ont manifesté des besoins que nous ne pouvons ignorer. Nous cédons à une urgence, nuancée cependant d'un rien d'opportunisme : quelques rudiments d'«ortho-théologie» ne peuvent que faciliter l'intelligence de tous les sujets abordés dans ce cours. Cette «science du divin» est le plus grand dénominateur commun à toutes choses. c'est le «liant» par excellence.

PHILIPPE

J'admire, mon cher Pierre, votre tact : vous mettez les pieds dans le bénitier avec une délicatesse d'hippopotame qui chercherait à se faire grenouille ! De l'ortho-*théologie ! !* Laissez-moi vous refiler un tuyau : Dieu est déjà un mot à proscrire. Si vous tenez à l'employer, que ce soit sous cette réserve : «même s'il n'existe pas». Cette précaution est nécessaire pour imposer les limites à notre propre stupidité, nul ne pouvant prêter une vésicule biliaire à un Dieu qui n'existerait pas, ni même des réactions de rage sanguinaire à la vue d'un veau d'or. Mais *théologie* est un mot à rayer du vocabulaire : vingt siècles de pan-stupidité l'ont empuanti pour jamais.

MEDICUS

C'est tout à fait mon avis. Ceci dit, vous m'étonnez un rien : sans faire tant de manières, vous vous êtes aventurés plusieurs fois, dans le Rubicon et dans ce cours, sur un terrain sinon théologique au moins déiste. Le cinquième acte du Rubicon est implanté tout entier dans ce qu'on pourrait appeler une «spiritualité rationnelle» acceptable même à des scientifiques. Et il me souvient, dans une récente leçon, de cette phrase : «D'où vient cette limière et cette joie ? Il importe peu qu'on l'attribue à la nature ou à Dieu : *ces mots sont synonymes*».

Malgré quoi Arthème, IF.122 et plusieurs étudiants (une dizaine) ont fait la même remarque : Dieu serait pour vous un sujet tabou. Vous refuseriez de le traiter et l'on vous interrogerait vainement la-dessus. Il semble surprenant que ceux auxquels le divin tient à cœur, ceux qui souhaitent que ce sujet soit abordé dans ce cours, *ne s'en aperçoivent pas quand il l'est !!*

PIERRE

Cela s'explique aisément : à des degrés divers, nous sommes tous atteints d'une surdité au divin, et elle grandit avec notre évolution. Il en va du divin comme de la liberté : *plus nous évoluons intellectuellement, moins nous avons le SENTIMENT de la liberté, et moins aussi nous avons le SENTIMENT du divin.*

PHILIPPE

Mettons un premier pied dans le plat : plus nous évoluons intellectuellement, plus nous devenons idiots. Plus nous nous «cultivons», plus nous nous emprisonnons dans l'irréel. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi : tout ce qu'on nous enseigne est faux. La culture occidentale est stupide. Dès lors, ce que nous cultivons est aussi ce que nous récoltons : la pan-stupidité.

Mettons-y l'autre pied : la culture occidentale est léthale. Elle nous tue comme rien au monde ne pourrait tuer plus vite ni plus sûrement.

PIERRE

Pour tout résumer en un mot, la culture occidentale est anti-divine. Comment ne serait-elle léthale ? Comment ne serait-elle stupide ? L'antidivinité est le comble de l'irréalisme, le comble de la cécité, le comble de l'insensibilité. L'antidivinité est la conséquence fatale, en même temps que le critère certain, d'une déstructuration conduite à son terme : c'est quand il ne nous reste RIEN d'humain que nous pouvons devenir insensible à TOUT ce qui nous entoure, c'est-à-dire à toutes les formes du divin. Toute culture qui porte ce fruit-là est non-seulement léthale, mais aussi — Dieu merci — mortelle : elle se tue elle-même.

BERNARD

Il est clair que la culture occidentale est parvenue à son terme. Elle n'engendre plus à ses victimes d'autres états que le désespoir, le dégoût ou l'hébétude, et guère d'autres actes que le meurtre, le suicide et cent autres sortes de violence, même passive et inconsciente.

Du haut de leurs chaires académiques, nos malheureux professeurs déversent dans la tête des jeunes gens les poisons culturels qui les meuvent ensuite, s'ils sont consciencieux et tendres, à expier par le feu leur propre appartenance à une race qu'on leur a rendue hideuse (Rosalinde, notamment, ne voyait dans l'Homme qu'un singe). S'ils sont vindicatifs, à s'en venger sur Sharon Tate. Si, hébétés, ils sont indifférents à tout, les voilà réduits aux rôles des crétins qui ne comprennent rien à rien : hommes d'affaires, politiciens, etc., pis encore : professeurs de meurtre et de suicide.

Pense-ton que cela puisse continuer longtemps ? L'Amérique est déjà inhabitable. A Washington, les citoyens pacifiques ne pouvant plus sortir le soir, c'est désormais en plein jour qu'ils se font assasiner. Nous avons, il est vrai, quelques années de retard sur les Américains, mais *nos autorités académiques et politiques s'emploient fiévreusement à le rattraper ! !* Que leur faut-il pour ouvrir les yeux ? Aucun doute n'est possible : n'était l'orthologique, l'effondrement de l'Occident serait imminent.

MEDICUS

Il est difficile d'en douter, mais il l'est plus encore de partager votre optimisme. Face à l'énormité du mal, que pourrait faire l'orthologique ? Armé d'un pavé pour faire front à l'assaut d'une division de blindés soviétiques, je serais tout aussi rassuré !

BERNARD

Si invraisemblable que ce soit, la puissance de l'orthologique passe celle de la pan-stupidité qui règne sur l'Occident. Les *armes* orthologiques propres à assurer la survie de

l'Occident n'ont pu être montrées au point où nous en sommes, mais on constatera qu'elles existent quand nous aborderons ce sujet. Entre-temps, la plupart de nos étudiants ont pris conscience d'une chose : sur le plan des idées, l'orthologique a déblayé le terrain. *Elle s'est acquittée d'une fonction qui a toujours fait défaut à toutes les civilisations : l'élimination des déchets toxiques, le CATABOLISME CULTUREL. Une civilisation capable de se débarrasser de ses propres toxines cesse aussitôt d'être mortelle.*

PIERRE

Est-ce besoin de dire que le terrain le plus encombré de toxines, celui où le conservatisme doctrinal a toujours été le plus fanatique, c'est celui du divin ? Le conservatisme religieux a toujours *relégué Dieu dans le passé.* Contraintes à empêcher Dieu de vivre dans le présent, les religions n'ont jamais pu faire qu'une chose : chercher à l'embaumer. Elles ne sauraient s'accommoder d'un Dieu qui grandit et remet toujours TOUT en question, à commencer par les religions. *Dieu vivant, c'est la REVOLUTION PERMANENTE* (en d'autres mots : c'est l'Evolution), *c'est la négation de l'autorité des puissants, c'est le rejet quodidien de tout ce qui meurt. Dieu vivant, c'est la vérité d'AUJOURD'HUI, c'est la vérité VIVANTE.*

Malgré quoi les religions ont joué un rôle capital : elles ont servi de support à la *spiritualité, elles lui ont fait une place dans la société.* Mais si la spiritualité ne peut être faite que de lumière, il n'en va pas de même de la socialité. L'autorité des clercs a toujours eu ses sources *nécesaires* dans une obscurité soigneusement abritée du rationnel : *la raison, qui «fait autorité», détruit donc l'autorité des personnes.*

Tout cela étant inévitable, mot qui veut dire fatal, il serait aussi absurde de chercher querelle aux clercs qu'aux théologiens : ils ont fait et font encore leur métier. Ne pouvant recourir au rationnel sans énerver l'autorité des puissants, qui ne l'entendent jamais de cette oreille, la théologie ne saurait avoir été faite que de rationalisations. Tout cela, je le répète, était fatal. N'en blâmons personne : personne n'y pouvait rien.

PHILIPPE

Il a fallu ce qu'il fallait et il faut ce qu'il faut, c'est d'accord. Mais, vingt siècles de rationalisations, que voulez-vous : ça pue ! Ça pue assez pour éloigner les clients.

PIERRE

Il serait désespérant que cela ne pue et n'éloigne pas, mais prenons garde : si les théologiens n'ont jamais été autorisés à recourir au rationnel, cela ne signifie pas que la théologie ne peut s'en accommoder. Elle le peut et le doit. En Transrubiconie, les théologiens seraient impuissants à la traiter autrement : les rationalisations n'y ont plus cours. *Et c'est alors que tout commence à changer* : *rendu intelligible, Dieu devient accessible à TOUS les humains. Aussi accessible que la géométrie euclidienne, DIEU CESSE D'ETRE LE PRIVILEGE DE QUELQUES-UNS.* Voilà d'où vient la formidable puissance de l'orthologique : celle de Dieu (ou de la nature : ces mots sont synonymes) est à peu près sans limites. Dès lors, sitôt qu'il s'allie à la nature ou à Dieu, aucun de nous n'a plus rien à craindre des choses ni des gens : le malheur n'a plus de prise sur lui et il devient invincible.

HUBERT

Minute Papillon ! J'admire l'omnivoracité de votre dialec- tique, mais où nous conduit-elle ? J'aimerais y regarder d'un peu près. La «spiritualité rationnelle», selon vous, mettrait tous les humains à Tu et à Toi avec Dieu. L'Occident est sauvé et il faut pavoiser. Fort bien. Une petite chose, cependant, me semble saisissante : cette sorte de spiritualité s'est révélée si accessible à tous les humains que ceux-là mêmes qui cherchent et veulent Dieu *ne l'aperçoivent pas quand il leur est proposé sur ce terrain-là ! ! !*

C'est vous-mêmes qui le dites et j'en conviens de tout cœur. Je suis charmé de pouvoir — enfin ! — adopter vos vues et votre démarche, mettre mes pas dans les vôtres, et constater aussitôt que vous … vous moquez de vous-mêmes tout autant que de nous !

Votre «spiritualité rationnelle», mes chers amis, est une mauvaise plaisanterie — je dirais presque une escroquerie — car il y a *contradiction dans les termes :* il suffit à la spiritualité de se prétendre rationnelle pour cesser ipso facto d'être spirituelle ! ! Entendons-nous bien : je reconnais à votre «nature» le droit d'être rationnelle. J'admets même qu'elle en a le devoir. Mais où cela conduit-il ? A Dieu ? En aucune façon : cela conduit à l'*Anti-Hasard.* Or il y a, de l'anti-hasard à Dieu, une distance *infinie.* Dieu est toute la bonté, toute la beauté et tout l'amour qu'il y ait au monde. L'anti-hasard n'a aucun de ces attributs. Rein n'a jamais été plus froid ni moins propre à nous toucher le cœur. Qu'en conclure ? sinon ceci : la nature et Dieu ne sont PAS synonymes ! La nature est … naturelle. Dieu est SURNATUREL !

PHILIPPE

Bravo Hubert ! Vous voilà promu au rang d'apprenti théologien en Transrubiconie. Vous avez transrubidéconné d'importante, et c'est pourquoi vous n'auriez rien pu dire de plus vrai. Il est archi-vrai que spirituel et rationnel s'opposent — en Cisrubiconie — où Dieu a tous les droit sauf celui d'être intelligent : vingt siècles de rationalisations nous ont dégoûtés de la raison appliquée au divin. Cependant la faculté rationnelle est la seule dont nous disposions pour distinguer le vrai du faux, et cette faculté est naturelle. Qu'en conclure ? sinon ceci : les spiritualistes qui méprisent la raison adorent un Dieu *subnaturel,* et par rapport à ce Dieu-là, qui règne encore (bien précairement : Rosalinde ne marche plus) en Cisrubiconie, la nature est … SURDIVINE ! ! !

MEDICUS

Intellectuellement, il n'y a rien à répondre. Mais, bien qu'incroyant moi-même, j'ai été forcé de constater chez mes patients les bienfaits d'un Dieu qui satisfait aux besoins affectifs des humains. A cet égard, c'est Hubert qui a raison. Aucune preuve intellectuelle de l'existence de Dieu n'a jamais converti personne, ni renforcé la foi de qui que ce soit. L'anti-hasard est certes une bonne preuve de l'existence de quelque chose qu'il n'est pas interdit d'appeler Dieu, mais ce n'est rien de plus. Tous comptes faits, il n'est pas étonnant que, faute de résonances affectives, cette mathématique soit passée inaperçue de ceux qui demandaient et attendaient autre chose pour se reconnaître en Dieu.

BERNARD

Les relations de la raison et de la foi sont bien plus subtiles, et aussi bien plus rigoureuses, qu'on ne s'en est aperçu jusqu'à présent. Un élément capital, que nous aborderons dans une prochaine leçon : le bien et le mal, *domine* ce problème. *A ceux qui ne peuvent*

distinguer le bien du mal — et nul ne le peut en Cisrubiconie — il est aussi impossible de comprendre Dieu (ou la nature) que d'éviter le mal ou de faire le bien — si ce n'est par accident !

Bref, en Cisrubiconie, «les voies de la Providence sont impénétrables», Dieu est incompréhensible, toute spiritualité rationnelle est vouée à l'échec, et les seuls moyens d'appréhender le divin sont affectifs. Dès lors, ce qu'ont dit Hubert et Philippe est également vrai : en Cisrubiconie, Dieu est aussi incapable d'*expliquer* le mal qu'impuissant à l'*éviter*. Bref, inintelligent et impuissant, Dieu dépend des théologiens pour se faire fabriquer une innocence ridicule en accusant les hommes, entre autres petites choses, du régime alimentaire des tigres ! Ainsi compris, Dieu est colossalement absurde, et il devient impossible de lui dévouer ou même de lui prêter la moindre trace d'intelligence sans constater qu'il y a — bravo Hubert — contradiction dans les termes ! ! !

PHILIPPE

Patatras ! Aucun réquisitoire n'a jamais été à la fois si précis et concis. En Cisrubiconie, l'intelligence et Dieu dont des ennemis qui se détruisent l'un l'autre. Vive notre apprenti théologien !

BERNARD

Comment s'étonnerait-on qu'un Dieu privé d'intelligence soit en train de faire faillite ? Rosalinde n'est pas seule à le vomir. Si les Eglises s'obstinaient à proscrire une spiritualité enfin rationnelle, elles mettraient leurs derniers fidèles en état de légitime défense : il n'y aurait de salut pour eux que dans la fuite. Qu'en conclure ? sinon ceci : continuer à refuser aux humains le droit et les moyens de servir et d'aimer Dieu intelligemment, ce ne serait pas seulement assasiner toutes les Eglises : ce serait assasiner Dieu. Les hommes du XXe siècle ne peuvent plus s'accommoder d'un Malfaiteur divin !

PIERRE

Un Dieu non seulement responsable du mal, mais qui lui-même ferait le mal, est évidemment inacceptable. Dès lors, tant que le mal est inexpliqué, Dieu est inexplicable et l'intellect, dont la fonction est d'expliquer, ne lui est pas applicable. Voilà pourquoi Dieu est incompréhensible en Cisrubiconie. On ne peut guère que l'*accepter de confiance* et l'aimer, ou l'*accepter de méfiance* et le craindre. la plupart des croyants font ces deux choses à la fois : c'est, notamment, le pari de Pascal. On peut le représenter en Seigneur auréolé de gloire, en Maître omnipotent, en Père, en Justicier, en Redressuer de torts, etc. On peut aussi le dépouiller des attributs anthropomorphiques qui parlent à notre sensibilité : il suffit de la dire «nature». Mais, même à ce prix, il reste une chose qu'on ne peut pas, et c'est comprendre Dieu — ni la nature.

BERNARD

Admirons le miracle de lucidité *clandestine* qui inspirait les auteurs des textes bibliques : cette impossibilité est la «malédiction» qui pèse sur une race impuissante à comprendre ce qu'elle sent et à sentir ce qu'elle pense.

PIERRE

D'où ce dilemme : croire en Dieu c'est renoncer à penser vrai, ignore Dieu, c'est renoncer

à sentir vrai. Dans les deux cas c'est renoncer au vrai. Telle est la conséquence du «péché originel».

BERNARD

La clandestinité biblique, ici, devient fantastique : c'est en «goûtant au fruit de l'arbre de la science *du bien et du mal*» que les héritiers du judaïsme se sont enfermés dans ce dilemme. Qu'est-à-dire ? C'est tout simple : aux yeux des Ecritures Saintes, *vouloir comprendre Dieu est est le plus inexpiable des crimes ! ! !*

On conviendra que cette sagessse-là est clandestine à souhait ! Car rien n'a jamais été si sage ni si vrai : avant qu'il devînt *possible* d'expliquer le bien et le mal, chercher à les comprendre c'était, tout à fait inévitablement, *perdre le SENTIMENT du divin.* C'était donc se priver de nos seuls moyens d'appréhender le divin. Les saints cèderaient la place à M.M. Bouvard et Pécuchet !

Puis c'est le coup de théâtre : l'orthologique émerge et elle résout l'énigme en inversant les rôles : la connaissance du bien et du mal devient condition d'appréhension de TOUT. Le Rubicon est franchi.

PIERRE

Voilà où nous en sommes. Orthologique, la biologie s'est enrichie des moyens de comprendre le bien et le mal, de montrer ce qu'ils sont, d'enseigner les moyens de faire l'un et d'éviter l'autre. Tout aussitôt il est devenu possible de répondre *scientifiquement* à la question d'IF.122, d'Arthème et de bien d'autres étudiants : Dieu est-il ou n'est-il pas en Trans-rubiconie ?

MEDICUS

La science ne pouvant utiliser aucun mot dont la définition lui échappe, il faut, pour répondre scientifiquement à cette question, que l'orthologique prétende à définir Dieu ?

PIERRE

Nous avons pris l'engagement de nous interdire l'usage d'aucun mot que nous ne puissions définir : c'est la première condition de l'honnêteté intellectuelle. Donc, si nous ne pouvions dire de quoi nous parlons quand nous évoquons Dieu, nous n'aurions eu garde de prononcer ce mot.

HUBERT

Cette fois-ci c'en est trop ! Je veux bien qu'une approche intellectuelle de Dieu soit concevable. Mais l'enfermer dans une définition ? J'y croirai quand on aura mis le Niagara dans une bouteille !

PIERRE

Définir n'est pas enfermer : c'est préciser. Cent définitions de Dieu sont possibles, mais aucune ne saurait être exhaustive. Le Dieu que nous cherchons à comprendre dans ce cours se définit ainsi :*voie qui conduit les humains à l'intelligence de TOUT.* L'intelligence ? Prenons garde : ce mot ne signifie pas intellect. Il englobe nos ressources intellectuelles et affectives.

Tout ce que nous possédons, à commencer par nos cellules et notre corps, est doué d'intelligence. Le Dieu qui est en Transrubiconie est celui qui, répondant à cette définition, nous conduit à tout intelliger, donc à comprendre et à aimer tout.

Dès lors la Transrubiconie — que Dieu *autrement défini* y soit ou n'y soit pas — est le monde où, toutes leurs ressources employées et toutes leurs aspirations satisfaites, les hommes *se réalisent.* C'est donc le monde où, devenant humains, les hommes accomplissent leur destin.

MEDICUS

Voilà qui paraît alléchant, mais c'est surtout inquiétant ! Laissez-moi parler franc : c'est vraiment trop promettre. Revenons un moment sur cette Terre pour y faire, s'il vous plaît, quelques «simples constatations», à commencer par celle-ci : la *vraie* connaissance du bien et du mal, dites-vous, entraîne l'appréhension de TOUT. Je veux bien, mais encore ? Je n'ai puisé cette connaissance ni dans vos livres et dans ce cours.

BERNARD

Et pour cause : ce sujet n'a pas été abordé. Sauf imprévu, il pourra l'être dans la dix-septième leçon.

PIERRE

C'est la raison pour laquelle nous avons dû nous contenter d'un avant-propos à l'exploration du divin : un petit déblayage du terrain.

MEDICUS

L'utilité de cet avant-propos me paraît aussi douteuse que son inconvénient certain : une fois de plus, vous faites appel au crédit de vos étudiants. J'ai bien peur que vous en abusiez.

PIERRE

La logique cruciale nous en fait une nécessité. Il nous faut assembler les morceaux d'un puzzle dont l'image n'est qu'à peine visible. Il y manque encore quelques pièces-maîtresses indis- pensables à la *vérification* des fragments qu'apporte chaque leçon. Cette difficulté est gênante, mais elle n'a guère de gravité : nous ne devons demander de crédit à nos étudiants que dans la mesure où ils sont impatients.

Dans le cas présent, nous semblons demander un crédit fantastique : la noobiologie nous aurait livré les secrets du bien et du mal, alors qu'aucune science n'a jamais pu effleurer seulement ce sujet. Il serait imprudent de nous croire et nous n'y engageons personne. Nous invitons nos étudiants à accueillir, sous toute réserve, cette *hypothèse.* Nous avons cru la vérifier, mais nous pouvons nous être trompés. Il appartiendra à chacun de nous contrôler au bon moment. Entre-temps, *si cette hypothèse est avérée,* les mécanismes du dilemme qui emprisonne les héritiers du judaïsme depuis quelque cinquante siècles en sont rendus limpides, et cent contradictions qui tourmentent plus ou moins tous les hommes se résolvent. Le divin *commence* à se laisser intelliger. Un avant-propos est devenu possible, qui peut avoir cette utilité-là. Nous l'avons jugée suffisante pour la proposer aux impatients, au risque d'ennuyer ceux que ce dilemme tourmente peu, voire d'indisposer ceux qui croiraient que nous faisons

appel à leur crédit. Voilà tout.

MEDICUS

Mon deuxième reproche est plus grave : votre Transrubiconie serait le paradis terrestre, et c'est ce qui m'inquiète le plus : ce mot-là est synonyme d'utopie. La perfection n'est pas et ne sera sans doute jamais de ce monde. Je n'en prendrai que deux exemples : le mal et la mort, et vous ferai la partie belle. J'accepte (provisoirement) votre hypothèse : la noobiologie aidant, nous comprenons le bien et le mal. Votre dix-septième leçon nous apporte ces connaissances. Fort bien. Osez-vous prétendre que, sitôt cette leçon lue, les étudiants seront abrités du mal ou même préservés de toute tentation d'en faire eux-mêmes ?

PIERRE

Je ne puis vous répondre au point où nous en sommes : le bien et le mal n'ont rien de commun avec ce que nous croyons en savoir. Le vrai mal n'est pas tentant. Le vrai bien, sitôt qu'on le comprend, nous devient naturel. Une analogie me fera comprendre : l'homme qui a appris à conduire une automobile n'est pas tenté d'engager le pignon de marche-arrière quand il veut aller en avant.

Reste le danger d'*utopie.* La Transrubiconie, qui a tous les attributs d'une utopie, n'a rien d'une utopie. Elle en est l'opposé : rien ne peut s'y implanter qui ne soit vrai, inévitable, *nécessaire* dans le sens, notamment, que les mathématiques ont donné à ce mot. Vivre en Transrubiconie, c'est prendre conscience de ce qui est réel *dans un monde irréel,* dans un monde *déguisé.* C'est prévoir nos vrais destins, et les prévoir c'est les *prévivre* : l'Homme ne vit guère que d'espoir — et de crainte. Bref de prévisions. Vivre en Transrubiconie c'est savoir ce qui sera. Aucun bonheur n'a jamais été possible à ceux qui, ne comprenant pas ce qui est, ne peuvent savoir ce qui sera.

MEDICUS

Je dirais au contraire le bonheur impossible à ceux qui, conscients de ce qui sera, savent que la mort les attend. Comme dit Bernard dans les Jeux : *«La mort tue tout ! Sur toute la joie, pour l'étouffer, elle fait le bond sourd de la bête féroce. Et l'on voudrait que l'Homme, qui sait cela, fût heureux ? De qui se moque-t-on ?…»*

L'utopie en Transrubiconie, c'est votre promesse de bonheur.

PIERRE

Il en va de la mort comme de tout le reste : il faut la comprendre pour l'accepter. Tant qu'on ne la comprend pas elle est intolérable. La seule défense des humains est de ne pas la prévoir, de ne pas la prévivre. C'est ce que les hommes ont toujours fait, et mieux encore les femmes, dont les instincts sont plus sûrs. Ecoutez celle-ci :

AMANDINE

Les amazoniens, me dit-on, se croient immortels. A leurs yeux toute mort serait un accident. Eh bien sachez qu'Amandine ne dit jamais : «quand je mourrai». Non, elle dit : «si je meurs un jour». Certes, intellectuellement, je me sais mortelle, mais la mort ne me concerne pas ! Que les autres meurent, c'est leur affaire : c'est qu'ils ont choisi de mourir. Moi, j'ai choisi de vivre. A l'hôpital où j'ai travaillé, j'ai vu mourir des malades. Mon père est mort quand

j'avais quatre ans. Tout cela aurait pu me marquer, mais il n'en est rien. Devant la mort je suis d'une sérénité presque monstrueuse : aux innocents les mains pleines ! Je me sens faite pour vivre. Derrière chez moi, quand j'avais six ou sept ans, une prairie infestée de cigüe m'attirait : assise sur un petit rocher qui émergeait en son milieu, je me sentais bateau voguant sur l'océan. Ma mère m'avait mise en garde contre les cigües qui peuvent donner la mort. La possibilité de mourir m'apparaissait comme un voyage merveilleux au bout duquel je retrouverais mon père. Mais une autre voix me disait que le paradis d'au-delà les nuages n'était pas à ma mesure ! La Terre par contre me plaisait beaucoup. Si mon père était mort, c'est qu'il l'avait voulu. Toute petite déjà, j'étais persuadée que l'Homme est libre de tout choisir. Aujourd'hui, bien que le sachant mort par la faute d'un cancer, je pense que mon père avait choisi la mort. C'était un homme profondément croyant. La médiocrité terrestre ne pouvait que le blesser constamment. Pour lui, mourir c'était rejoindre ses semblables ! Il était gai, courageux, vaillant. Mais à une certaine époque de sa vie, il avait demandé la mort avec ferveur. L'idée du suicide ne l'a certainement jamais effleuré, mais je pense qu'il a dû faire cette prière : «Vous voyez bien que je ne suis pas fait pour vivre sur cette Terre. Ma place est auprès de Vous !» Toutes les prières ferventes sont exaucées : de cela je suis certaine. Pendant son service militaire, mon père avait participé à la pacification du Maroc. Il avait quitté son village, fiancé à la fille la plus réussie du Canton, et mon grand-père s'était érigé en gardien de la vertu de la fiancée de son fils absent. La jeune fille rompit les fiançailles. Quelques jours plus tard, mon père reçu une balle sous la tente où il dormait. Restée sans soin pendant vingt-quatre heures, la plaie s'infecta et, quinze ans après, c'était le cancer. Mon histoire peut paraître baroque, mais je crois l'Homme totalement responsable de lui-même. Bien sûr, très souvent, comme Rosalinde ou Arthème, nous sommes tentés de jouer les victimes. Mais il faut s'en méfier : l'absence de foi en notre autodétermination nous livre à la fatalité. Or rien n'est si intolérable que se sentir le jouet des circonstances. Je crois absolument à la liberté, et, lorsque la pensée de la mort m'assaille, je sais que ce ne peut être que fatigue : quand notre vitalité fléchit, la mort nous fait envie. Nous en éprouvons un besoin qui exprimerait comme une nostalgie — et que serait-elle sinon une préscience ?— d'un autre monde…

PHILIPPE

Il n'y a pas de justice ! Dieu — même s'il n'existe pas — doit être un mâle désespérément hétérosexuel, dont l'idée fixe est de gâter les femmes ! Sous la menace du martinet, notre Amandine est entrée en aveux : ce cours lui a apporté des moyens d'expression et une prise de conscience du droit des femmes à s'exprimer. Qu'on se rappelle, dans Les Jeux (pp. 65-66), ce passage : *«Lorsque les femmes acquiérent la liberté de penser en mots et de s'exprimer de même, elles se révèlent noobio- logistes-nées. Là où nous cherchons elles savent. Elles nous évitent les voies sans issues et nous épargnent les tâton- nements…»*

(Aux étudiants)

Lorsque les problèmes de la mort seront abordés dans ce cours, vous vous scandaliserez de cet excès d'injustice : assise sur un petit rocher émergé dans un océan d'herbe, notre Amandine SAIT des choses que, pour essayer de commenceer à les comprendre, il nous aura fallu un océan de scientificité entrelardée de doctoralité ! ! *(Aux étudiants mâles)* Il faut protester contre tant d'iniquité : organisons un défilé depuis les Champs-Elysées jusqu'à la rue du Paradis. Mais excusez-moi de n'y pouvoir participer : je suis un type dans le genre de Dieu : j'aime les femmes.

ROSALINDE

Nos étudiants sont devenus si productifs, si impatients d'aborder tous les sujets, et si fertiles en question (pertinentes et utiles cette année) que le choix est malaisé. Tous mériteraient d'être cités, tous les sujets d'être traités. Mis nous croyons devoir donner la priorité à Rosalinde bien que nous ne puissions nous servir des apports de nos étudiants, au point (qu'on pourrait croire mort) où en est notre tentative de structuration intellectuelle de l'enfant chérie de l'I.F.O.

Cette priorité obéit à deux raisons :

1. Victime-type de l'Education Nationale, Rosalinde est atteinte d'un mal qui est celui de tous nos jeunes contemporains. Contrairement aux apparences, aucun n'est indemme : seules diffèrent leurs réactions de défense. Les uns s'adaptent, les autres se révoltent, mais toujours stupidement : il s'agit dans les deux cas d'une immolation de leur intelligence. Tel est le mal dont il faut tenter de guérir Rosalinde. Est-il besoin de dire qu'il importe à chacun de nos étudiants, même s'il n'a pas d'enfants menacés ou atteints de cette maladie infernale, d'acquérir les moyens de la guérir ?

2. Cette «maladie de l'intelligence» est fonctionnelle. Rosalinde est impuissante à se servir de l'intelligence qu'elle possède : les points d'appui (les structures de base) lui font défaut. Ceux de nos étudiants auxquels manqueraient certains de ces points d'appui pourraient se servir utilement au passage.

Mais aucune illusion n'est permise : le démarrage sera laborieux. Nous avons affaire à un «spécimen représentatif» d'une jeunesse dont l'intelligence a été massacrée depuis l'école primaire. Le B-A BA lui manque, mais elle ne s'en doute pas : l'ignorance de cette jeunesse est si totale qu'elle ne sait même pas qu'elle ne sait RIEN. S'étonnera-t-on qu'elle oppose un peu de répugnance à l'acquisition de ce premier savoir — qui se trouve être de très loin le plus important ?

PHILIPPE

Pleurez mes yeux, mais réjouis-toi mon âme : Rosalinde s'est surpassée. Voici d'abord, pour en pleurer, ses réponses aux trois questions posées :

1. Vous a-t-il été «évidemment impossible» de partager avec tous vos camarades un certain nombre d'idées, notamment celles qui ont trait aux cas d'égalité des triangles ?

Réponse : Je ne vois pas le rapport, mais je citerai un exemple : quand Galilée a dit que la Terre tournait, peu de gens ont acccepté sa démonstration, et pourtant tout le monde aujourd'hui est d'accord sur ce point ! Dans mille ans peut-être que tout le monde considérera comme évidente l'idée d'un seul gauchiste ! Si nous ne sommes pas d'accord, c'est que nos idées sont fausses ou non prouvées, ou que seul un de nous a raison, et que nous voulons fermer les yeux, comme au cours d'orthologique! D'autre part je rappelle, que pour l'essentiel, c'est-à-dire

le but final, nous sommes d'accord.

2. Hitler a-t-il réussi, il y a quelques années, à réaliser une unité nationale chez les Allemands ?

3. Si maltraités qu'aient été vos condisciples, croyez-vous «évidemment impossible» de faire admettre à tous (crétins physiologiques exceptés) que cette déplorable unité s'est faite sous Hitler ? Et que la lutte des classes est plus vieille que Spartacus ?

Réponse unique à ces deux questions : La lutte des classes existe depuis le début de la société. Mais depuis quand est-elle organisée (pour son malheur, hélas !) ? Depuis quand est-elle devenue quotidiennement évidente au point qu'on l'a institutionalisée pour la ligoter ? Les puissants ne la nient plus : ils la reconnaissent et disent : «On nous comprend, on vous ennuie, mais il ne peut en être autrement. Alors nous allons adoucir votre sort sinon vous vous couperez la gorge». Voilà ce que je voulais dire. Mais, tant qu'on fermait les yeux sur la lutte des classes et qu'on voulait à tout prix l'éviter, on faisait l'unité nationale. On faisait entrer dans la caboche d'un peuple sous-développé intellectuellement les idées de patrie, etc. Le P.C.F. ne l'a d'ailleurs pas oublié. Les Chefs d'Etat se déclaraient eux-mêmes ravis des guerres, qui faisaient oublier les contradictions de la vie civile. Mais, depuis le niveau intellectuel des serfs et la guerre de cent ans, la situation a changé.

Si j'avais Rosalinde sous la main gauche et un martinet dans la droite, la polissonne s'en apercevrait : elle a trouvé le moyen de ne fournir aucun semblant de réponse à aucune de nos questions ! Elle a noyé ces trois poissons dans un verbiage ahurissant. Galilée, qui est le père des sciences *expérimentales* (et dès lors difficilement comparable à aucun «gauchiste»), se voit attribuer une découverte faite quelque quatre siècles avant J-C. par Héraclide du Pont. Je n'aurai pas la crauté de commenter le reste, qui est vraiment *trop* affligeant. Il n'y a dans ses réponses que trois mots de vrai : «Je ne vois pas le rapport» ! Nous lui avons posé trois questions précises auxquelles il aurait fallu, pour pouvoir commencer un travail de structuration, trois réponses *précises.* Mais il semble impossible d'en obtenir de Rosalinde. Pourquoi ? Sans doute est-ce par une élucidation de ce mystère qu'il faudra commencer.

MEDICUS

Ce pourrait être en effet un bon moyen de prendre avec elle un premier contact réel : ses goûts la poussent à épier ses propres motivations. Demandons-lui de découvrir elle-même les raisons pour lesquelles elle ne peut — ou ne veut — s'astreindre à des réponses précises. Serait-ce par inaptitude intellectuelle ? Serait-elle incapable de lire au point de ne pouvoir prendre connaissance du contenu réel d'un texte de deux lignes ? Ou s'agit-il d'une dérobade ? Eprouve-t-elle le besoin de se cacher, des autres ou d'elle-même, derrière un rideau de fumée blanche ? Pressent-elle les conséquences d'une élucidation de son cas et veut-elle se soustraire aux responsabilités qui deviendraient les siennes si elle perdait les «droits imprescriptibles de l'ignorance» ?

PIERRE

Il peut y avoir un peu de tout cela, mais elle semble avoir dit elle-même où le bât blesse : elle ne «voit pas le rapport».

PHILIPPE

Notre intention était de le lui expliquer. Mais elle nous met dans le cas du professeur qui, ayant posé une question sur les triangles, s'attirerait cette réponse : *«Je vais vous dire quoi : un jour qu'il était saoul, mon oncle Jules a fait un enfant à une blanchisseuse. Il ne pouvait en être autrement : on lui aurait coupé la gorge. Voilà pourquoi je ferme les yeux à vos triangles : ça et les guerres puniques…»* Imaginez la tête de l'infortuné professeur ! C'est celle que j'ai faite en lisant les désolantes réponses de notre Rosalinde.

PIERRE

Elles seraient désolantes au-delà du dicible si Rosalinde s'y montrait, mais elle ne le fait pas. Elle n'est pour rien dans ce texte scandaleux. Elle nous jette à la figure les immondices culturelles qui lui traînent dans la tête.

Pourquoi le fait-elle ?

Cela semble très clair : tout d'abord, elle se croit attaquée : à ses yeux toute discussion est une joute dont il s'agit de se tirer avec les honneurs de la guerre. Si l'on ne peut l'emporter intellectuellement — ce qui est «évidemment impossible» : il n'est pas question de distinguer le vrai du faux dans le monde qu'elle habite — il suufit de «noyer le poisson» pour se sauver la face.

Mais pourquoi des immondices au lieu d'arguments approximativement sérieux ? C'est encore plus simple : Rosalinde n'a rien d'autre. Même les sujets qui lui tiennent à cœur, comme la lutte des classes, s'y trouvent dans cet état : *«Depuis quand la lutte des classes est-elle organisée — pour son malheur, hélas !…»* Le malheur de qui ? Des salariés ? Des patrons ? Des gouvernants ? Non, il faudrait réfléchir pour discerner les conséquences du syndicalisme ouvrier, et Rosalinde ne prend jamais cette peine trop évidemment inutile. Alors le malheur est celui de la … lutte des classes ! Voilà, à tous les niveaux de la pensée, comment fonctionne la cervelle de Rosalinde. Que pouvait faire la pauvre enfant, sinon répéter les imbécillités qu'on *vocifère* le plus dans son entourage ? Le seul moyen qu'elle connaisse de l'emporter glorieusement dans les joutes oratoires est d'opposer à ses adversaires un plus grand nombre de gueulards pauvres en cervelle mais riches en décibels. Telles semblent être les grandes lignes du cas de notre petite Rosalinde, spécimen représentatif d'une jeunesse misérable, ruinée, dépouillée par ses éducateurs PARCE QU'IL N'Y A PAS DE RAPPORTS ENTRE LES CONTENUS DE LEUR ENSEIGNEMENT ET LES REALITES DE LA VIE.

C'est ce rapport-là que Rosalinde ne voit pas. Comment le verrait-elle ? Il n'y en a pas ! Elle ne le *sait* pas puisqu'elle ne sait rien, mais elle le sent, et ce sentiment détermine ses comportements. Ses études ne l'intéressent que dans la mesure où elles lui vaudront des diplômes dont on peut s'énorgueillir et tirer des profits. *Mais l'idée qu'elle dépend de son éducation pour être heureuse ne l'a jamais effleurée.* Aussi n'a-t-elle pu que hausser les épaules lorsque, pour lui procurer les conditions d'une vie sexuelle heureuse et d'une vie sociale harmonieuse, nous l'avons questionnée sur les cas d'égalité des triangles ! Non, ce rapport-là, Rosalinde ne le voit pas !

BERNARD

Rappelons-lui le cas des enfants-loups : nous dépendons de notre culture pour TOUT ce qui — en bien comme en mal — nous différencie des animaux. Ceci dit, je vois mal comment, en deux ou trois leçons, on pourrait faire comprendre à Rosalinde les rapports des triangles et du bonheur. Sur la route qui relie ces deux choses, il faut s'arrêter aux étapes.

PIERRE

Il serait impossible de lui faire *comprendre* ce rapport avant plusieurs leçons. Mais nous pouvons faire appel à sa *sensibilité.* Rosalinde sent, et c'est ce qui la sauvera. Elle sent si bien certaines choses qu'elle est «totalement insatisfaite» de son sort bien qu'elle soit — nous l'en félicitons — passablement contente d'elle-même : son dossier l'atteste abondamment. Dans l'immédiat ses privilèges sont merveilleux : elle a la beauté du diable. Tout est facile aux filles de son âge : leur séduction, *parce qu'elle est fragile et fugace —* est irrésistible. Mais, si Rosalinde n'apprend pas son métier de femme, qu'en restera-t-il demain ? Il n'est aucun besoin de le lui dire : elle sait parce qu'elle sent qu'il n'y a pas de salut ici-bas pour les femmes qui ne savent ni aimer, ni se faire aimer, ni s'acquitter d'aucune des tâches que la nature a confiées aux humains. Et Rosalinde, qui ne «voit pas le rapport», a senti néanmoins que l'orthologique pourrait — on ne sait jamais — lui enseigner ses métiers de femmes.

PHILIPPE

Je range mon martinet en lieu sûr : faut être prévoyant. Mais, pour l'instant, que mon âme s'éjouisse ! Voici deux extraits des réponses de Rosalinde au treizième questionnaire :

1. Je m'aperçois que j'attends les leçons avec impatience et qu'elles me deviennent nécessaires.

2. J'ai plongé le bout d'un orteil dans l'eau orthologique, mais je crois l'avoir plongé plus que je n'avais voulu …

DEUX ARIELLE PLUTOT QU'UNE

PHILIPPE

Notre Abélard s'est fait le porte-parole de nos étudiants mâles en criant au scandale. Le dessein qu'il nous prête de préparer, mine de rien, un «strip-tease à la copte» m'a allumé la pupille et cramoisi les joues, mais il semble que ce doive être en vain : l'évangélisation d'Arielle — nous venons de l'apprendre — serait une affaire prête à naître de la substitution de l'aspirateur au balai dans le conflit éternel des femmes et de la poussière. Bref une petite affaire strictement homosexuelle, relevant des arts ménagers. Nous *(il lance un clin d'œil aux étudiants masculins),* il faut qu'on se tire : nous aurions l'air fin parmi les balayettes ! Sans doute est-ce pourquoi notre ANNABELLE s'apprête à se régaler de notre déconfiture : *«Que ferez-vous»,* écrit-elle, *«si aucune étudiante ne manifeste de tendance à la masculinité évangélique ?»* On voit que la vie d'un professeur fictif à l'I.F.O. est toute faite de terribles risques : que ferions-nous, par exemple, au cas (moins improbable) où nos étudiants des deux sexes traverseraient l'Atlantique à la nage et s'établiraient aux U.S.A. ? Dans ses réponses au 13e question- naire, notre ADELAIDE s'est chargée de dissiper les alarmes de ceux qu'aurait inquiétés la première de ces éventualités.

ADELAIDE

QUESTION : Aux yeux des femmes et aux siens propres, notre Arielle semble être devenue un fantôme. Comment cela s'expliquerait-il ?

REPONSE : Arielle n'a presque pas parlé. Philippe l'a harponnée comme s'il voulait faire surgir l'«esprit femme» d'un chapeau de magicien mâle. Mais l'esprit femme ne répond pas. Il est rattaché à un être de chair et de sang : Arielle qui, croyant vivre, s'aperçoit que ça ne colle pas ! N'ayant pas de vrais moyens de vivre en vraie femme, elle n'a jamais compris l'homme dans son univers. Patatras !

QUESTION : Si vous aviez été Arielle, qu'auriez-vous fait pour lui insuffler un peu de vie ?

REPONSE : J'aurais crié à vos cinq héros : *«De grâce, laissez-moi le temps de faire mon ménage !…»* Si les hommes ont besoin de douceur, les femmes aussi dans leurs moments difficiles. Sans doute est-ce le cas d'une Arielle qui, n'ayant pas encore appris à utiliser les moyens qu'elle a découverts, est devenue fantôme à vos yeux. Ne faut-il laisser à la chrysalide le temps de devenir papillon ? Si j'avais été Arielle, je vous aurais crié encore : *«Cessez de me porter aux nues !…»* Pourquoi ? Je ne suis pas très sûre de le savoir. Serait-ce parce qu'Arielle prend trop de place en moi et crée ainsi une tension intérieure pénible? Car je ne suis pas l'«ARIELLE DE L'I.F.O.» mais une autre femme, une femme peut-être dejà plus vraie. Ou serait-ce parce que l'I.F.O. m'a dit des choses désagréables que j'aurais préféré entendre avec moins d'éclat ? Ou aurais-je eu besoin de silence et d'anonymat pour sortir du «personnage» Arielle et acquérir une … masculinité évangélique ?

PHILIPPE

Pour appréhender toute la portée de ces remarques émouvantes, il faut lire quelques passages des autres réponses d'Adélaïde au même questionnaire :

ADELAIDE

Votre questionnaire m'a apporté plus que le texte de la leçon. C'est la première fois que je constate cela, peut-être parce que j'y réponds avec plus de bonheur. Je suis comme occupée à un puzzle où les éléments auraient trouvé leur place dans le tableau : le bonheur, les affinités matérielles et spirituelles, l'inconscient féminin, le faisceau lumineux de l'amour et de l'humour qui balaye le tableau pour découvrir petit à petit tous les points de l'image …

Les plus grandes excuses à mon irresponsabilité, je les ai trouvées dans ma vie d'étudiante. Elles se résument ainsi :

— la vie n'a pas de sens

— la société est pourrie et nul n'y peut rien

— les gens sont des machines déterminées par leur environnement.

L'orthologique ayant *inversé* — c'est formidable ! — ce processus de destruction, il m'est devenu impossible de m'accommoder d'une irresponsabilité qui enchaîne au néant. Peu à peu, on sort du «flou». Le bonheur, la sérénité s'installent. Je crois que c'est la promesse essentielle de l'orthologique, et, en ce qui me concerne, elle a été tenue. Le reste — l'acquisition des structures — se fait progressivement. Chacun fait son ménage intérieur avec la certitude que chaque chose trouvera sa place comme dans la maison d'Amandine. Quant aux «trésors culturels», je n'en ai jamais possédé faute d'en avoir trouvé aucun. Ceux des autres me restaient

étrangers, irréels, incompréhensibles. J'en «piquais» quelques-uns pour faire comme tout le monde et survivre ainsi. Maintenant, je commence à comprendre et j'en tombe à la renverse ! Comment ne pas saisir l'inconscient féminin ? *Protégées de la pan-stupidité ambiante par une cuirasse, les femmes restent IMPERMEABLES aux besoins de l'homme et ETRANGERES aux mécanismes de l'hominisation. Pauvres mâles, ces «Cendrillon de l'amour» !… Je comprends, je crois «comprendre enfin !…»*

PHILIPPE

Adélaïde, gentille Adélaïde, souffrez qu'avant d'avoir la place de vous répondre, cinq professeurs fictifs vous embrassent septante fois septante fois !

Notes leçon 14

(1) Depuis l'Homme de Cro-Magnon, les mutations génétiques d'Homo sapiens ne sont pas plus significatives que celles de la mouche Drosophile, qui «mute» à tours de bras depuis des dizaines de millions d'années *sans évoluer le moins du monde*. Dans notre cas, comme dans le sien, plus ça change dans les chromosomes, plus c'est la même chose !

Cours d'Initiation à l'Orthologique
Questionnaire n°14

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Avez-vous conservé le *sentiment* de la liberté malgré nos raisons (intellectuelles) d'en mettre en doute la réalité ?

3. La découverte du caractère «préférentiel» de la plupart de vos opinions avant votre inscription à ce cours, puis la substitutions de déterminismes conscients auxdites préférences (bref la substitution d'une obéissance à une désobéissance au vrai) a-t-elle :
(a) grandi ou diminué chez vous le *sentiment* de la liberté ?
(b) grandi ou diminué les *réalités* de votre liberté ?

4. Etes-vous de ceux qui souhaitiez une première exploration du divin en Transrubiconie ?

5. Dans l'affirmative, celle-ci a-t-elle répondu à quelques-uns de vos problèmes ?

6. Avez-vous constaté une difficulté grandissante ou diminuante à conserver le sentiment du divin à mesure du développement de votre culture intellectuelle ?

7. Dieu, à vos yeux, *peut*- il se manifester dans le «surnaturel» ?

8. Dans la négative, partagez-vous les sentiments de Medicus à la page ? ?

9. Partagez-vous l'enthousiasme de Bernard et de Philippe lorsqu'ils accablent Hubert de félicitations à la page ? S'agit-il à vos yeux d'un très grand PATATRAS ! de plus ?

10. La définition du mot «Dieu» à la page ? vous a-t-elle satisfait(e) ?

11. Que pensez-vous des propos d'Amandine sur la mort ?

12. Le cas de Rosalinde vous intéresse-t-il ou souhaitez- vous que la tentative de structuration soit faite en dehors de ce cours ?

13. Les propos d'Adélaïde sont chargés d'enseignements exceptionnellement précieux aux éducateurs. Lisez et commentez-les *en détail et avec soin.*

14. Notez cette leçon et expliquez votre note. Donnez des N.A. à celles de vos réponses qui semblent en appeler.

15. Vos objections, vos questions, vos commentaires, vos réflexions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Quinzième leçon

LA PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS

BERNARD

Un beau matin qu'il s'adonnait au métier d'hypnotiseur, notre ami Freud découvrit l'inconscient. Non qu'il ait été le seul ni même le premier à en découvrir les effets : La Rochefoucauld, notamment, et surtout Schopenhauer l'avaient mis en lumière avec assez de force. Mais la paternité de l'inconscient revient à Freud parce que, doué d'un sens aigu de la publicité, il a eu l'immense mérite de lui faire franchir les feux de la rampe.

En associant l'inconscient à la sexualité, il réalisa le rêve le plus étoilé des publicistes mercantiles : la pseudo-science, la pseudo-pornographie et le snobisme furent conjugués et mobilisés au service d'un diable tout nouveau : le SUBCONSCIENT.

Le succès fut immense, les acheteurs innombrables, les bienfaits énormes et les dégâts effrayants. Voilà pourquoi la pensée de Freud a eu des centaines de millions d'héritiers, et voilà comment l'inconscient — et la psyché — ont pu prendre la place fantastique qu'ils occupent dans le patrimoine existentiel de l'Homme occidental.

Freud a fait deux choses véritablement étonnantes. Il nous a montré d'abord que la plupart de nos pensées étaient des habillements, des déguisements. Rien, ou presque rien, n'était vrai dans nos rationalisations. Nos vies étaient consacrées à la poursuite de faux-semblants, d'illusions, d'auto-flatteries.

«Prenez garde», nous dit Freud, *«vos vêtements sont des oripeaux, vos visages des masques, et vos vies des charades. C'est très mauvais pour la santé. Dépouillez-vous de ces travestis malfaisants et voyez-vous tels que vous êtes. N'hésitez pas à vous mettre tout nus : nos nudités sont respectables, nos respectabilités ne le sont pas !…»*

En proclamant ces vérités, Freud fut un très grand bienfaiteur : il avait découvert la *psychologie des NUDITES.* Il faudrait être aveugle pour en contester la grande valeur. Mais il commit une erreur de décimales véritablement fantastique, la pire peut-être qui ait jamais été commise : *il crut avoir découvert la psychologie des PROFONDEURS ! ! !*

C'est cette erreur monstrueuse qui a fait de Freud et de ses successeurs des envoûtés impuissants à prendre conscience du rôle qu'ils allaient jouer et jouent encore dans l'évolution de notre espèce : celui de **FABRICANTS DE MALADIES MENTALES ! ! !**

PIERRE

Il est hallucinant malgré tout de constater, dans l'aventure de Freud observée d'un peu près, que ce diable d'homme a renouvelé l'exploit de la nature humaine : il a remis l'Homme à nu ! Il a défait ce que les hommes avaient fait pendant quelques dizaines de siècles.

BERNARD

Freud a anéanti notre civilisation dans ce qu'elle avait de pire et aussi de meilleur. L'humanité post-freudienne ne ressemble plus à ce qu'elle était avant Freud. Pourquoi ? Parce que Freud a fait la découverte *biologique* la plus décisive et la plus dangereuse qui ait jamais été faite : il a découvert la *psyché.*

Freud n'a sans doute jamais compris ni soupçonné ce qu'est la psyché humaine, mais il a observé quelques-unes de ses manifestations, et c'en fut assez pour la rendre *étudiable.*

Freud fut l'inventeur de la psychologie contemporaine, psudo-science enseignable — ô désastre — dans nos universités, qui ne s'en firent pas défaut : elles n'avaient jamais été à pareille fête. Elles se livrèrent et se livrent encore à des orgies bachiques, innocentes et obscènes à ras-bord, «savantes» à déborder, et ridicules à tout noyer !

Les hommes d'avant Freud n'avaient — semble-t-il — pas de psyché : les malheureux n'avaint qu'une âme ! Depuis Freud la psyché prolifère comme un tissu cancéreux, et l'humanité n'a plus d'âme. Notre époque, par la grâce de Freud, est sans âme. L'art contemporain lui-même n'en porte plus de traces, mais il est tout peuplé de psychés maladives. Les Eglises, où l'âme trouverait des réconforts et des aliments dont la science n'admirera jamais assez la justesse et la finesse — C.G. Jung, qui les comprenait un peu, les admirait déjà — se sont vidées au bénéfice des hopitaux et des prisons — *mais aussi à celui de la raison.* L'un fut un mal affreux, et l'autre un bien immense.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Si vous voulez vous offrir une pinte de bon sang, livrez-vous à une expérience innocente, que j'ai faite l'autre jour : demandez à un Maître ès psychologie sorbonnaise ce que peut être l'âme humaine et en quoi elle pourrait se différencier de la psyché. Mais fortifiez-vous d'un cordial car le danger est grand : j'ai cru mourir de rire !

BERNARD

Ce fut méchanceté pure : les psychologues ne peuvent comprendre l'âme humaine, par la forte raison qu'elle ne relève pas de la psychologie. Elle est biologique. Elle se cache au plus profond de la nature humaine. *Rien n'est si clandestin que notre âme.* Aussi est-ce à la fin de la nature humaine que nous la découvrirons, ensemble avec la liberté, dont elle est l'organe et la gardienne. C'est parce que nous avons une âme cachée au plus profond de nous, où rien ni personne ne peut nous contraindre ni seulement nous atteindre, que nous pouvons être libres. Rien ni personne ne peut ni ne pourra jamais nous empêcher de nous libérer. Il s'ensuit que rien ni personne ne peut non plus nous libérer : nous seuls le pouvons. Mais c'est inévitable: la nature veut que nous nous libérions. Or elle est plus forte qu'aucun de nous et que nous tous.

MEDICUS

Quelle distinction faites-vous entre âme et psyché ?

BERNARD

Nous découvrirons l'âme à la fin de notre exploration de la nature humaine. mais Freud

nous a dit ce qu'est la psyché. Depuis Freud, la psychologie officielle s'est efforcée de mettre l'homme à nu, mais elle n'y est pas vraiment parvenue. Elle l'a dévêtu de ses déguisements les plus grossiers, mais, parce qu'elle ignore la nature de la psyché, ses techniques sont restées maladroites, et elle n'a pu nous ôter nos sous-vêtements.

Ainsi, la psychologie dite des profondeurs n'est même pas celle des nudités : c'est celle des sous-vêtements. Elle regarde non pas notre peau, mais ce qu'il y a dessus.

PHILIPPE

Je vois ce que c'est : cet animal de Freud nous a mis à poil et, depuis lors, la psychologie étudie nos … *fourrures !*

PATATRAS !

BERNARD

Ce qu'elle étudie nous appartient moins encore : ce sont les *pelures existentielles* qui se déposent sur notre peau. D'ailleurs Freud, bien qu'il ne le sût pas, l'a dit expressément quand il a créé, pour désigner un des facteurs existentiels de nos comportements, un mot magnifiquement révélateur : le *sur-moi.* Aucune expression ne saurait être plus juste : ce qu'étudie la psychologie contemporaine, ce ne sont plus nos déguisements et ce n'est pas encore notre moi : c'est ce qu'il y a dessus, c'est le sur-moi. Mais Freud, qui était un obsédé sexuel, a restreint la portée de ce mot à une catégorie seulement de sous-vêtements.

PHILIPPE

Il s'est spécialisé dans les petites culottes en dentelle noire qui ravivent l'appétit des messieurs fatigués !

BERNARD

Les successeurs de Freud ont fait la même chose : chacun s'est spécialisé dans l'étude d'un fragment du sur-moi, c'est-à- dire de la psyché.

Or la psyché tout entière est le SUR-MOI TOUT ENTIER, fait d'expériences existentielles qui se déposent sur notre âme lorsque, incomprises, inassimilées ou, à fortiori, inassimilables, elles ne peuvent le rejoindre et l'enrichir.

PIERRE

Chaque fois qu'il nous arrive ou qu'on nous enseigne (sans que nous la rejetions) une chose que nous ne pouvons comprendre, notre psyché s'épaissit, s'opacifie d'un *sédiment existentiel.* Ainsi, *notre psyché est faite presque toute des sous-produits inassimilables de nos civilisations.* C'est pourquoi elle est si pathogène, et c'est pourquoi nos cicilisations sont si malades.

BERNARD

On voit combien il faut admirer malgré tout la lucidité de Freud, qui a su découvrir l'existence d'un sur-moi, et constater que les humains n'ont pas de pire ennemi. Mais aussi, quel aveuglement ! Dans le même temps qu'il nous donnait des armes contre un sur-moi

minuscule, *il nous a légué un sur-moi formidable, doué du pouvoir de détruire l'humain en nous : le* ***sur-moi psychanalytique,*** *qui travestit l'âme en psyché.* C'était le plus pathogène, le plus cruel, le plus meurtrier et surtout le plus faux de tous les sur-moi possibles.

PIERRE

Freud fut tout ensemble un demi-dieu et le prince des démons. Il a fait aux hommes un bien immense, mais les a accablés de maux si affreux qu'à ce prix tous les tyrans sanguinaires dont l'histoire raconte les pécadilles en deviennent séraphiques !

BERNARD

Que peut signifier ce cauchemar ? Comment et pourquoi la nature, si elle est humaine en effet, nous a-t-elle dotés d'un régime successoral qui accueille dans notre patrimoine existentiel, sans discrimination apparente, les meilleures et les pires idées qui viennent aux humains ? Si la nature est assez humaine pour avoir une tête, qu'a-t-elle pu avoir derrière la tête quand elle nous a laissés nous prendre à nos propres pièges et nous jouer à nous-mêmes l'abominable farce dite psychanalyse ?

Laissons Freud en paix pour l'instant : nous comprendrons mieux son cas après avoir constaté dans les prochaines leçons que chacun de nous, s'il avait eu à résoudre les mêmes problèmes, aurait fait ce que la nature a fait. Elle n'avait aucun choix.

PHILIPPE

Entre-temps, résumons en un mot l'essentiel de cette leçon-ci : la psychanalyse ? PATATRAS ! !

DIEU EN TRANSRUBICONIE
(Récapitulation)

PIERRE

Bien qu'elle ait été faite sur la pointe des pieds, cette première exploration du divin en Transrubiconie n'a pas été de tout repos. Elle a vivement secoué un bon nombre de nos étudiants, et beaucoup sont restés loin de l'assimiler tout entière.

BERNARD

Rien n'est moins étonnant : notre 14e leçon était abusive- ment dense. J'engage nos étudiants à la relire plusieurs fois. Qu'ils veuillent bien s'arrêter à tous les paragraphes : chacun contient, ou peu s'en faut, assez de substance pour faire la matière d'un livre — que chaque étudiant pourrait, avec profit, composer à son propre usage.

PIERRE

Il est clair qu'aiguillonnés par beaucoup d'impatiences, nous avons trop forcé l'allure. Je ne le regrette qu'à demi : pour certains étudiants c'était devenu nécessaire. Ecoutons celui-ci :

Un Revenant

Ambroise bien entendu était le plus impatient de tous nos étudiants : s'étant trouvé catapulté très tôt au-delà du Rubicon, les leçons destinées à faciliter cette aventure à ceux qui séjournaient encore en Cisrubiconie étaient inévitablement décevantes pour lui : elles ne s'appliquaient pas à son cas.

Plusieurs étudiants se sont inquiétés du long silence d'Ambroise. Ils le craignaient victime d'un retombée douloureuse après son expérience intérieure lumineuse, exaltante, qui semblait s'apparenter à celles qui naissent d'un «survoltage» suspect. Il n'en a rien été : son expérience n'a été payée d'aucun état dépressif. C'est à peine s'il s'est senti un peu las pendant quelques jours. Mais, se trouvant seul en Transrubiconie, Ambroise s'impatientait : il lui manquait un guide et des amis pour explorer les lieux. Voici ses réactions à notre deuxième excursion en Transrubiconie :

AMBROISE

12. Notez cette leçon et expliquez votre note. Je commence par la fin et note cette leçon 20 1/2 sur 20. Et, victime de mon système de notation, je monterai encore si vous «remettez le couvert» dans les prochaines leçons. Ça y est : on monte à l'assaut. Enfin ! dirai-je, pour rappeler mes impatiences d'hier, mes ruades.

J'ai retrouvé mon fauteuil. Je m'y suis vautré béatement pour lire et relire cette leçon, qui dit tout. Quel raccourci énivrant ! Tout y est mis à la portée de notre main. Dieu, la nature, la liberté, le Bien, le Mal, l'Amour, la Vie … Naguère je me suis énivré d'assister à ma renaissance, mais je ne me rendais pas compte que j'émergeais à peine des limbes. Aujourd'hui, le monde, la vie, est à ma porte et je n'ai qu'une chose à faire pour posséder tout : m'asseoir dans mon fauteuil et rire, rire à en perdre haleine, de cette joie un peu hystérique qui auréole les grandes découvertes, les «émergences».

Je suis tout particulièrement frappé par la limpidité de la «crucialité» de toute cette leçon et de son contexte. Jamais mise en place de la grille n'a été si claire et évidente. Les grandes masses sont esquissées, la toile débarrassée (par «catabolisme»). Et il se produit cette chose **pharamineuse** : *mes yeux voient sans le savoir, ils embrassent un champ de vision beaucoup plus étendu que l'image qu'ils regardent.* Je n'ai pas encore pleine conscience de ce qu'ils ont vu, car ils demeurent fixés sur un point déterminé de l'image. *Mais je SAIS qu'ils ont déjà vu avec plus ou moins de précision ce qu'ils regarderont demain avec calme et lucidité.*

Cela m'a ôté toute impatience. Non, vous ne nous demandez pas un crédit abusif, ni un excès de patience vertueuse et résignée. Vous nous avez montré la grille mise en place, comme on montre la carte à qui veut savoir où il va. Je n'ai plus qu'à attendre, dans le calme et la décontraction, que le projecteur ait fini ses explorations. Expliquer et comprendre la Vie, le Bien et le Mal, et Dieu même : *il faut vraiment que l'orthologique ait fait de moi un VISIONNAIRE pour que je SACHE, D'EXPERIENCE VECUE, que tout cela va inéluctablement m'arriver.*

1. Avez-vous conservé le SENTIMENT de la liberté malgré nos raisons (intellectuelles) d'en mettre en doute la réalité ? Je l'ai longtemps conservé. Mais, depuis que je vis en Trans-rubiconie, mon sentiment d'être libre s'est complètement évaporé, pour être remplacé par

infiniment mieux : le sens de l'*autodétermination.* Le sentiment de la liberté ne serait-il tout bonnement le droit de «cisrubidéconner» ?

2. La découverte du caractère «préférentiel» de la plupart de vos opinions, etc. La réalité de ma liberté grandit à la vitesse V. Mais il me semblerait audacieux de prétendre que je suis déjà autodéterminé. Il me faut d'abord connaître le bien et le mal, pour avoir le pouvoir de choisir le seul terme désirable de cette alternative. Bref, je redécouvre, pour la nème fois, cette vérité excitante : seul le savoir et la conscience du savoir procurent la liberté réelle, l'autodétermination.

3. Etes-vous de ceux qui souhaitiez une première exploration du divin en Transrubiconie ? Oui. Continuez surtout.

4. Dans l'affirmative, celle-ci a-t-elle répondu à quelques-uns de vos problèmes ? Oh combien ! Dieu y perd sa «vésicule biliaire» et la gangue de stupidités qui l'entourait. C'est *énorme.* Excusez-moi de ne pas trouver les phrases qui exprimeraient ma joie et vous permettraient de mesurer à quel point j'ai com-pris les enseignements de cette leçon. L'image est trop difficile à décrire, surtout quand elle est encore très floue.

5. Avez-vous constaté une difficulté grandissante à conserver le SENTIMENT du divin à mesure de votre culture ? Bien sûr ! Pus j'ai fouillé dans mes connaissances, plus j'ai creusé, moins j'avais le sentiment du divin. Ce fut l'une des principales causes de mon désarroi ces dernières années. Le sentiment du divin s'évaporait à mesure que j'acquérais la certitude qu'il est possible de trouver Dieu : l'aspiration, le rêve, s'effaçait devant la réalité. Mais, comme vous le dites, j'étais à mi-chemin, ayant à moitié perdu le sentiment et à moitié conçu où pouvait se trouver Dieu. Comment n'y pas perdre son latin — notamment et surtout celui d'église ?

7. Partagez-vous les vues de Médicus à la page ? ? Je ne les partage que partiellement. Le Dieu surnaturel ne satisfait les besoins affectifs que d'une partie des humains : sans doute les plus attardés et les plus dominés. Mais je n'ai jamais aimé Dieu en Cisrubiconie. Par contre, le Dieu vers lequel nous allons me paraît justifier tous les élans.

8. Partagez-vous l'enthousiasme de Bernard et de Philippe lorsqu'ils accablent Hubert de félicitations ? Oui, le mot enthousiasme n'est pas trop fort. Le veau d'or est détruit. C'est ahurissant de précision, d'efficacité et d'intelligence. Je baptise dès à présent l'image globale que j'aurai bientôt de Dieu : «Patatransrubiconie», en hommage aux patatras sans lesquels rien ne serait.

9. La définition du mot Dieu (p. ?) vous a-t-elle satisfait? Oui. Tout à fait. Je me rends bien compte que cette définition, que j'étais incapable de formuler, est exactement celle que toutes les fibres de mon intelligence (pas intellect) cherchaient.

10. Vos réactions aux propos d'Amandine sur la mort. Qu'il me faut une femme ! Vive la complémentarité des sexes !

P.S. Vous remarquerez que je m'abstiens de vous poser des questions sur plusieurs points (qui restent d'interrogation) suscités par cette leçon. Elle contient tant de germes que je sais déjà que les réponses germeront.

PIERRE

Ces réponses sont, croirait-on, d'un orthologicien-né. S'agit-il dans le cas d'Ambroise, d'un privilège ? Nullement : tous les hommes naissent orthologiciens. Seuls seraient privilégiés ceux qui, en échappant aux *opacifications* qu'entraîne (parce qu'elle les *exige)* la culture occidentale, franchiraient le Rubicon tout naturellement, sans avoir à payer le prix du passage. En d'autres mots : sans avoir à se dépouiller de tout ce qu'ils ont appris. C'est le privilège formidable dont jouiront tous les hommes dès que l'orthologique leur sera enseignée à l'école. Tel ne fut pas le cas d'Ambroise, qui paya cher, très cher : bien plus que la plupart de nos étudiants n'auront à débourser pour parvenir où il est. Certes, il lui a coûté peu de *rejeter* l'uniforme fait de pan-stupidité dont nous avons tous été affublés : ce qui lui fut douloureux, ç'a été de *s'en laisser vêtir et d'en rester vêtu.* N'ayant jamais pu s'y adapter, ce lui fut une joie de jeter son froc aux orties. Ceux qui ne sont pas dans son cas doivent se dépouiller de leurs vêtements culturels un à un. Ce leur est chaque fois un arrachement, une perte, un *paiement.* Comme disait Philippe, ils doivent acheter le paradis à la petite semaine.

C'est à leur intention que les réponses d'Ambroise sont reproduites ici. En s'expliquant tout simplement, il éclaire les premiers pas de l'aventure orthologique bien mieux que nous ne saurions faire : ils tendent à s'estomper, pour nous, dans un passé presque oublié. En les vivant, Ambroise nous en rajeuni le souvenir.

BERNARD

Ses réponses m'ont laissé une impression comparable à celles que nous procurent ces albums de photos familiales imprégnées de l'atmosphère où nous avons grandi : c'était «tellement ça» ! Dans le cas d'Ambroise aussi bien, c'est tout à fait ça :

1. L'orthologique fait de nous des visionnaires dans le sens où nous voyons malgré nous. Tout comme la vision oculaire déborde les objets de notre attention, nous voyons des choses que nous ne regardons pas.

2. Elle fait de nous des visionnaires en ce sens aussi que nous *savons — D'EXPERIENCE VECUE —* ce que nous *allons* voir : l'avenir nous devient présent, ce qui se trouve être la condition sine qua non d'une étrange sorte de bonheur : nous *prévivons* le parachèvement de nos destins, leur perfection.

3. Il en résulte une joie que nul n'a éprouvée sans *hurler de rire ! !* L'orthologique nous dévoile tout ensemble les joies de ce monde et ses *joyeusetés.*

PHILIPPE

Ce n'est pas que, merveilleuse au-delà du dicible, l'image globale du réel soit comique. Ce qui l'est irrésistiblement, c'est le contraste entre le potentiel et l'actuel, entre ce qui est vrai et les travestis par lesquels nous en tirons une comédie macabre, mais irrésistiblement drôle. Nous vivons dans un carnaval d'humour noir. Nous prenons des airs *doctes et graves* pour

peindre des moustaches à la Joconde, puis nous fondons en larmes parce que la Joconde à des moustaches ! Le moyen, s'il vous plaît, quand nous nous regardons faire, de ne pas éclater d'un fou-rire homérique ?

PIERRE

Il est bon qu'avertis de ce qui les attend, nos étudiants puissent reconnaître en eux-mêmes les *symptômes* de l'authenticité de leur aventure intérieure. J'en mentionnerai un quatrième, qui accompagne toujours l'émergence des facultés orthologiques : nous acquérons une *compétence* qui s'étend à tout ce que nous faisons. Notre valeur professionnelle ne manque jamais de nous surprendre nous-mêmes : nous devenons capables de nous acquitter de nos tâches mieux et sans fatigue. Ambroise, qui s'en est aperçu, n'en revient pas. La raison en est simple : il est bien plus facile et plus reposant d'être intelligent. Ce qui est exténuant, c'est de n'y pas consentir. A des organismes dotés de douze milliards de neurones, il faut des montagnes d'énergie pour se contraindre à ne pas s'en servir. Bref pour rester improductif.

BERNARD

Décidément, le cas d'Ambroise est prototypique. Ce qu'il décrit nous est arrivé à tous, mais cette libération de l'intelligence nous semble si naturelle — et Dieu sait si elle l'est en effet — que l'on ne s'en aperçoit bientôt plus. Mais, hors le cas où elle se fait explosivement, la première manifestation de l'émergence des facultés orthologiques est toujours celle-là : elle se traduit par l'acquisition d'une productivité très grandie (en qualité et quantité) quoique coûtant peu d'efforts. Or, à cet égard, l'influence de ce cours sur nos étudiants est clairement perceptible. Nous invitons ceux qui conservent une copie de leurs réponses à comparer les premières à celles qu'ils nous envoient à présent. La différence, dans la majorité des cas, est spectaculaire : ce ne sont plus les mêmes étudiants. Ce qu'ont fait pour eux quatorze courtes leçons absorbées dans les *plus mauvaises conditions imaginables* laisse rêveur : si, affranchies des servitudes ataviques qui les condamnent à perpétuer le règne de la pan-stupidité, nos écoles et nos universités enseignaient l'orthologique, ce qu'elles feraient pour le bonheur des humains confond l'imagination.

PIERRE

Ce n'est plus sans doute qu'une question d'heures. Mais revenons à nos moutons. L'exploration du divin en Transrubiconie était prématurée et ce sujet doit faire l'objet d'une pause. Malgré quoi nos étudiants l'ont apprécié : la moyenne de leurs notes dépasse 26.6 sur vingt ! !

PHILIPPE

Quoique surprenant, ce nombre n'est pas significatif, deux étudiants (masculins) n'y étant pas allés du dos de la cuiller : l'un a noté cette leçon 40 sur vingt, l'autre cent ! Ce qui l'est davantage, c'est que dix-huit, dont quatre femmes, l'ont notée 20/20, et quatre (tous masculins) ont ajouté, comme Ambroise, un petit rabiot au maximum.

Bien entendu, nous nous pourléchons les babines : jamais nos étudiants ne nous avaient jeté tant de cacahuètes, et cela nous dilate. Mais pareils à notre Amandine, une «autre voix» (que nous attribuerions à la conscience professionnelle si nous en avions une) nous ramène sur la Terre : le paradis des applaudissements n'est pas à notre mesure, et les notes accordées aux

leçons ne nous reviennent pas. Leur fonction est de mesurer les réactions des étudiants, de nous apprendre ce qui leur convient, ce qu'ils veulent étudier, les chemins qu'ils veulent emprunter pour parvenir au but : il y a l'embarras du choix. Notre rôle est celui du guide qui attire l'attention des touristes sur les beautés d'un paysage : il n'est pas pour grand chose dans la majesté du Mont-Blanc, et le Coco qui l'habite aurait lui-même du mal à s'attribuer les oh ! et les ah ! de touristes émus par la Jungfrau ! *(Aux étudiants)* Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vos notes n'ont pas à exprimer des jugements de valeur, qu'elles ne s'adressent pas à nous, et qu'en cas de besoin le plafond peut être crevé sans nul inconvénient. Lorsqu'une leçon satisfait à vos besoins deux fois plus qu'une précédente notée 20, allez-y carrément d'un 40 : nous comprendrons ce langage et essayerons de ne pas nous dilater beaucoup plus que nous ne faisons déjà !

Le Martinet pour Amandine ?

PHILIPPE

Vous m'en croirez ou non, alors que toutes les femmes (sauf celles qui sont allergiques au divin) sont ravies par Amandine, plusieurs étudiants mâles lui cherchent querelle. Ils discutent le coup avec elle et veulent lui donner le martinet ! Rien ne saurait montrer mieux combien il est urgent d'organiser un défilé morose depuis les Champs-Elysées jusqu'à la Place du Ciel. *(Aux étudiants)* Comprenez s'il vous plaît, qu'Amandine n'est PAS *conceptuelle.* Bien trop intelligente pour consentir à discuter le coup avec les crétins que nous sommes, elle laisse ce soin à Heidegger et à Merleau-Ponty. Notre Amandine a conservé l'intelligence lumineuse et fraîche, l'intelligence divine de Jeanne d'Arc et des petites filles assises sur des petits rochers : elle sait s'*émerveiller.* Libre à vous, si vous y tenez beaucoup, de lui accorder le sourire bienveillant que mérite aux grandes personnes le babil des enfants : elle ne s'en formalisera pas puisqu'elle se l'accorde à elle-même : *«Aux innocents,* dit-elle, *les mains pleines».* Après quoi, pour commencer à COMPRENDRE ce qu'Amandine SAIT, il nous faudra un océan de scientificité entrelardée, s'il vous plaît, de doctoralité ! ! Mais, cette fois, ce seront des *concepts* et nous seront tout contents. Nous aurons raison, d'ailleurs, d'être contents : les concepts sont enseignables, les savoirs d'Amandine ne le sont pas.

PIERRE

Ils sont quand même un peu communicables : huit sur dix étudiants ont resenti, par résonances, leur valeur et même leur profondeur.

PHILIPPE

Aussi ne résisté-je pas à la tentation d'inviter nos étudiants à boire un petit coup de liberté parfumée à l'amandine :

AMANDINE

Oui, j'ai conservé le sentiment de la liberté : il dépend non pas de ma cervelle mais de mon cœur : plus j'aime, plus je me sens libre. N'être pas libre, pour moi, c'est ne plus aimer, c'est être prisonnière de moi-même.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Vous souvient-il que, par le détour de sa «réponse sensée», notre Docteur Bernard nous

invitait à découvrir une définition honorablement doctorale de la liberté *anthropomorphisée ?* Je le soupçonne d'avoir imaginé ce *concept*- là un jour qu'il donnait des petites cuillérées de crème au chocolat à quelque Amandinette assise sur un petit rocher …

BERNARD

Amandine, tout tranquillement et sans crier gare, a tapé en plein milieu du mille ! Ce qu'elle dit illustre à merveille la distinction qu'il faut faire entre liberté humaine et divine. La liberté des hommes consiste en effet *à ne pas être prisonnier de soi-même.* On verra néanmoins que l'amour ne suffit pas à nous la procurer. *Nous pouvons et devons prétendre à PLUS GRAND encore, et c'est la CONNAISSANCE DU BIEN, qui TRANSCENDE l'amour et dès lors le CONTIENT.*

Quant à la liberté absolue, que la nature ou Dieu, nécessairement soumis aux lois cosmiques, ne saurait lui-même posséder, elle ne nous concerne guère et nous tourmente moins : je doute qu'il se soit jamais trouvé un homme pour se sentir esclave parce que chacune des molécules dont il est fait obéit aux lois de la chimie ! Amandine, en tout cas, s'en moque superbement. Oui, l'intelligence féminine est une chose immense.

PIERRE

Pour illustrer la nature et les limites des apports féminins à l'intelligence de TOUT, j'aimerais citer aussi ce que dit une étudiante du sentiment du divin.

IF.137

Dieu se contemple dans la nature, mais il se *ressent intérieurement* comme un goût indéfinissable, qui laisse confondu, ébloui, submergé. On est tout tremblant, plein d'adoration. Expliquer ? Le vouloir, tout l'être y prétend certes, mais le pouvoir ! ! ! C'est là, présent, enveloppant et pénétrant, mais il n'y a pas de mots équivalents.

PIERRE

Non, il n'y a jamais eu, il n'y a pas, il n'y aura peut-être jamais de mots équivalents, bien que la langue orthologique se prête à l'expression de choses naguère ineffables. Elle peut nous ménager des surprises même sur ce plan-là. Entre-temps, celui qui n'a pas ressenti ce qu'éprouve IF.137 ne peut pas savoir ce que disent ses mots. Son expérience vécue n'est imaginable qu'à ceux qui en ont vécu une semblable, ou même une tout autre si l'*émotion* ressentie s'exprime dans les mêmes mots. Expliquer ? Non, on n'expliquera jamais le «goût indéfinissable» d'une émotion. Les mots ont quand même d'immenses pouvoirs. Ils ne diront jamais les parfums de la rose, mais ils nous font savoir que la rose en répand. Ils peuvent aussi susciter eux-mêmes l'émotion esthétique, ou l'émotion conceptuelle — moins ressentie, semble-t-il, par les femmes. Les mots, enfin, peuvent nous procurer le contact du réel, nous en livrer l'intelligence. Bref *nous donner le réel.* Au terme du voyage que nous faisons tous ensemble, il sera — peut-être — possible de parler d'expériences intérieures devenues communes à ceux qui auront accueilli ce don. Mais il semble bien que les femmes aient besoin d'apports masculins pour *pénétrer dans le monde du Bien, dans un monde où, le mal disparu et l'amour transcendé, amalgamé à toutes choses, TOUTES CHOSES EN REPANDENT LES PARFUMS.*

PHILIPPE

Les femmes ne *comprennent* pas encore ces choses-là mais elles le savent. Comment expliquerait-on, si elles ne les savaient pas, qu'elles s'obstinent à gober des crétins ? Et comment des femmes se seraient-elles inscrites à ce cours si elles n'avaient été mystérieusement averties qu'il s'adresse à elles dans le même temps qu'il pourvoit à des besoins masculins? Les femmes féminines, n'ont pas besoin d'assimiler les concepts pour en *pré-percevoir* les parfums.

PIERRE

Cette leçon s'allonge trop. Retournons en Cisrubiconie, où bien des tâches nous sollicitent encore. Rosalinde, notamment, meurt de soif. Personne n'a jamais eu besoin d'aide autant qu'elle.

BERNARD

Son heure semble avoir sonné . Il devrait être devenu possible de réparer, pour commencer, le pire de tous les dommages que lui a infligés l'Education Nationale. Mais, avant de quitter pour longtemps les lieux de notre excursion dans le divin, il faudrait citer encore deux étudiants.

ARTHEME

Vous définissez Dieu comme un itinéraire à suivre, ce qui est bien la définition la plus surprenante que j'aie jamais entendue !

ADAM

Votre définition de Dieu recoupe mot pour mot celle de l'Evangile : «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie». La voie : ce mot se retrouve dans les deux phrases ; la Vérité n'est autre que l'intelligence de tout ; la vie, la vie proprement humaine (bref la vraie vie), est faite de l'intelligence divine qui affranchit l'Homme de ses servitudes.

BERNARD

Il serait incompréhensible qu'une analogie aussi voisine d'une identité ait échappé à Arthème s'il n'était emprisonné en lui-même par des opacifications psychanalytiques. J'espère que cet exemple lui fera prendre conscience de l'urgence d'un décapage des sédiments culturels qui lui dérobent la lumière du jour, et que cette leçon aura commencé à lui en procurer les moyens.

PHILIPPE

Nous devons aussi à Adam une remarque qui appelle une petite mise au point sémantique : *«Tout d'abord,* écrit-il, *il faut rectifier une grave erreur dans les termes : Hubert n'a pas transrubidéconné, mais bel et bien cisrubidéconné».*

Et bien, contrairement aux apparences, la langue ne m'a pas fourché. Ce qu'a dit Hubert s'appliquait certes à la Cisrubiconie, où rationnel et divin s'opposent *irrémédiablement.* Dès lors, disant vrai en Cisrubiconie, Hubert ne cisrubidéconnait pas. Mais, la rivière franchie, son propos était devenu transrubicon. La Transrubiconie est un lieu où Hubert et le diable portent pierre et deviennent d'honnêtes apprentis théologiens. C'est ce que cherchait à suggérer le …

néologisme utilisé !

R O S A L I N D E

Avant-Propos

A l'exception d'un seul, nos étudiants sont unanimes : ils veulent assister et participer à la structuration de l'intelligence de Rosalinde. Son éducation devait inévitablement commencer par une déstructuration. C'est à cette tâche ingrate que nous nous sommes employés depuis le début. Nous nous sommes obstinés à malmener, à rudoyer, à fustiger sans pitié (croirait-on) la pauvre enfant. Bien des étudiants en ont été horrifiés. D'autres ont compris qu'il fallait bien faire semblant de la traiter en grande personne, de jouer un jeu qui consistait à la tenir pour responsable, alors qu'elle ne l'était aucunement. Ce jeu était blessant, mais c'était le seul moyen de prendre avec elle un contact SENTI : Rosalinde est restée capable — d'extrême justesse — de ressentir les blessures.

Sitôt adultes, les universitaires tendent à perdre jusqu'à cette dernière trace d'humanité : fermés au vrai par une programmation qui, tournant en rond, en fait des satellites qui gravitent autour de leur ego, ils n'ont plus d'intellect ouvert sur l'extérieur. Ils ne restent sensibles qu'à la flatterie, et le goût qu'ils en ont grandit jusqu'à leur dernière heure — si ce n'est au-delà ! Devenus irrémissiblement vaniteux, ils sont irrécupérables pour l'humanité.

Notre petite Rosalinde a échappé à ce sort qui, pour une femme, est affreux : leur système nerveux n'y résiste pas. Un homme peut se jouer cette farce sinistre, et tenir le coup jusqu'au bout. La société est sa complice : c'est ce qu'elle attend de lui. Son cas est celui du truand, accepté par ses pairs tant qu'il agit comme eux, liquidé s'il cesse de jouer leur jeu. ***Mais les femmes ne sont pas faites pour la malhonnêteté, et la société (académique notamment) ne leur accorde que chichement les mêmes complicités.*** Simone de Beauvoir a vu beau : les hommes sont des salauds ! C'est vrai, petite Rosalinde, mais ne faites pas comme elle : ne LE leur enviez pas !!

Le Cœur du Problème

PIERRE

Une déstructuration était inévitablement douloureuse : il fallait *contraindre* Rosalinde à acquérir son tout premier savoir. Il fallait, à coups de cravache, lui faire sentir qu'elle ne sait rien. Qu'elle a enduré quinze ans d'école pour acquérir — quoi ? L'exemple et les moyens de la malhonnêteté intellectuelle. C'est cela qu'on enseigne à nos enfants ! !

PHILIPPE

Il est normal que notre petite Rosalinde ait opposé des astuces subalternes à une prise de conscience de ce désastre. Certes elle est irresponsable : ce n'est vraiment pas sa faute. Mais, élevés comme ils le sont en Occident, les humains ne peuvent se défendre d'un

sentiment de culpabilité. Je mets les pieds dans le plat : dépouillés de circonlocutions, les «savoirs» proposés à Rosalinde se résumaient ainsi :

«Enfant chérie de l'I.F.O., vous êtes une délicieuse petite fripouille, bête à manger du foin, ignorante à pleurer, prétentieuse à hurler, et, tout compte fait, pas si délicieuse que tout ça ! !…»

S'étonnera-t-on qu'elle n'ait pas beaucoup goûté cette science ? Le miracle est qu'elle l'ait supportée : c'était faire preuve d'une honnêteté foncière et d'un courage rare. *(Aux étudiants)* Nous vous avons invités dès le début à vous éprendre de Rosalinde, tout en vous prévenant que ce ne serait pas facile — *parce que nous ne pouvions jouer cartes sur table :* nous n'aurions pas blessé Rosalinde. Si nous l'avions montrée telle qu'elle est, c'est-à-dire déshabillée, elle se serait trouvée très bien malgré ses habits !

HUBERT

La déstructuration de Rosalinde n'est certes pas achevée : tous ses conditionnements intellectuels sont intacts. Mais ce travail-là est le contraire de douloureux : il est source de joie. Rosalinde pose un problème pédagogique complexe et difficile. Il faudrait un gros traité pour en examiner tous les aspects. Mais la pire difficulté est celle-ci : Rosalinde oppose à ses éducateurs quinze années d'expériences vécues désastreuses. Ils ne lui ont apporté que le pire, le plus propre à engendrer l'hébétude et le dégoût. Rosalinde vomit l'éducation en même temps que ses éducateurs. Tel est, je crois, le cœur du problème : il s'agit, au plus vite, de renverser ses préventions en lui apportant sa première joie.

BERNARD

Ce sera difficile : l'Education Nationale ayant pris soin d'elle, rien de vrai ne saurait lui parvenir. Il faudra bien commencer par l'alphabet, et ce n'a jamais été joyeux ! Mais on pourrait tenter une expérience en essayant de lui faire «saisir le rapport» *entre ses études et ELLE-MEME.* Qu'elle sache une chose : ce que nous allons essayer de faire, c'est la RENDRE HEUREUSE. C'est de cela qu'il s'agit, et de rien d'autre.

PHILIPPE

Comment diable voudrait-on qu'elle y croie ?

BERNARD

En lui apportant, toutes affaires cessantes, ce qui lui manque le plus : la *confiance en elle-même.* C'est une chose indispensable, mais inaccessible à Rosalinde. On ne peut berner son propre inconscient : plus on y va à l'esbroufe, moins on y parvient. Dès lors, au plus profond d'elle-même, Rosalinde se sait indigne de confiance, et elle en souffre inévitablement. Or le soulagement d'une souffrance est déjà une joie. Dans l'état où elle est, je doute qu'elle puisse en éprouver d'autres.

PIERRE

Je le crains. Que notre premier objectif soit de la mettre en état de *mériter* sa propre confiance : c'est le seul moyen de l'obtenir. Il devrait pouvoir être atteint en très peu de leçons. Voici les réponses de Rosalinde au questionnaire spécial qui s'adressait à elle :

1. Vous a-t-il été impossible de partager avec vos camarades un certain nombre d'idées, notamment celles qui ont trait aux cas d'égalité des triangles ? REPONSE : non .

PHILIPPE

Quelle note donner à cette réponse ? Un bel exemple de la stupidité qui règne dans nos écoles est celle qui accorde les notes non pas aux réponses des élèves, mais à leurs personnes ! Après quoi il devient irrévérencieux d'oublier que Dieu est seul à pouvoir mériter 20/20. Pourtant, interrogé sur le produit de deux par deux, Dieu ne pourrait améliorer le devoir de l'élève qui répond quatre. C'est donc insulter le Seigneur d'accorder moins que le maximum à la réponse qu'Il aurait faite. 20/20, Rosalinde : Dieu n'aurait pas dit mieux !

2. Hitler a-t-il réussi, il y a quelques années, à réaliser une unité nationale en Allemagne ? REPONSE : oui.

PHILIPPE

19.999 sur vingt : Dieu aurait repéré, sans doute, 0.001 pour vingt de contestataires gauchistes ou hohenzollernistes …

3. Croyez-vous impossible de faire admettre à tous vos condisciples (crétins physiologiques exceptés) que cette unité s'est faite sous Hitler ? REPONSE : non.

PHILIPPE

Vingt sur vingt. Mais Rosalinde ayant été invitée à apprécier (au pifomètre) la proportion de ceux qui consentiraient à admettre la réalité d'une unité nationale sous Hitler, l'a évaluée de 15 à 40 % selon les groupes de gauchistes qu'elle connaît. S'ensuit-il que le solde, soit 60 à 85 %, sont des crétins physiologiques ? Hélas ! ce serait trop beau. Leur cas est infiniment pire : ils jouent le jeu simiesque qu'on leur a enseigné. Ils sont aussi prêts que leurs maîtres à TOUT sacrifier à leurs appétits, même la lumière du jour. Ils rêvent d'une société de consommation pire que l'autre, mais où se consommerait leur propre triomphe au mépris de tous et de tout, même des évidences qui leur crèveraient les yeux s'ils ne les avaient immolés à leurs fringales. Bref, ces jeunes gens ont été mis dans un état d'abjection (l'abjection est la sujétion de la tête au ventre) qui atteint à une sorte de perfection. Comparés aux prof. de fac. en «sciences sociales», les truands qui enseignent l'art difficile du vol à la tire sont des philanthropes : leurs élèves, au moins, conservent l'usage de leurs yeux.

BERNARD

Comment en irait-il autrement ? Ces professeurs enseignent ce qu'ils ont appris. Ce sont des conservateurs formés, payés et honorés pour conserver notre culture, c'est-à-dire la *culture de l'égo, propre à former des singes pour le métier de singe.* Le vrai, le seul problème de l'Occident est d'introduire la révolution à l'université, mais les étudiants ne le peuvent pas : ils sont plus conservateurs, plus prisonniers d'eux-mêmes que leurs maîtres.

PIERRE

Il est trop tôt pour aborder ce problème, bien que Rosalinde soit victime de cette éducation. Engluée dans un milieu simiesque, elle a été si salie par la mélasse qu'elle ne peut se regarder sans écœurement. Il faut lui fournir un moyen de se laver, de devenir ce qu'elle est en

puissance : un être humain *propre,* qui ne cherche pas à tromper. Comme tous ses condisciples, Rosalinde trompe et se trompe chaque fois qu'elle ouvre la bouche. La première chose qu'il faut lui apprendre, c'est à *ne pas se tromper.* C'est à cela que sert l'intellect CORRECTEMENT STRUCTURE. C'est sa fonction et peu de choses sont plus faciles.

BERNARD

Respecter les règles d'or de la pensée est la chose la plus facile qui soit au monde. C'est pourquoi elle ne sont jamais enseignées : c'en serait fait du règne des singes. Ceux qui savent se servir de leur intellect perdent les *ressources* de la déloyauté intellectuelle : ils deviennent aussi impuissants à se les permettre qu'à les tolérer aux autres. Ils ne peuvent plus tromper, ni se tromper, ni se laisser tromper. Apprendre à penser est une aventure intellectuelle bouleversante : c'est quitter la Terre des singes pour aborder dans celle des Hommes.

PHILIPPE

En voiture, petite Rosalinde : c'est votre tour ! Voyons, dans l'abstrait tout d'abord, les trois premières règles d'or de la pensée :

1. La substitution d'hypothèses aux idées.
2. La substitution de la critique à la systèmatique.
3. La substitution de la réflexion à la projection.

Si l'on enseignait ces trois règles minuscules dans nos écoles depuis les classes primaires (en les *concrétisant,* bien entendu, au début) la vie des humains serait transfigurée. Tous deviendraient humains : il ne leur manque rien d'autre pour devenir des hommes.

(Aux étudiants)

Sans doute ne m'en croyez-vous pas, mais vous allez en constater les effets d'abord chez Rosalinde puis en vous-mêmes. Vous allez voir Rosalinde devenir honnête et propre — *malgré elle* peut-être : il serait surprenant qu'elle ne commence par résister : elle est rabiquement conservatrice, passionnément anti-révolutionnaire, et nos rages, comme nos passions, sont tenaces. C'est néanmoins fatal : comme nous tous, Rosalinde a été bâtie par la nature pour être honnête et propre, et la nature est la plus forte. Elle est plus forte que la pan-stupidité, plus forte que l'Université, plus forte même que M. le Recteur du «Campus» de Nanterre !

En répondant honnêtement à nos questions, Rosalinde nous a fourni l'occasion d'expliquer les deux premières règles d'or de la pensée, d'en illustrer l'application, et de constater les conséquences de leur violation. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de la première :

La Substitution d'Hypothèses aux Idées

PHILIPPE

La signification de ces mots est claire : les hypothèses appellent la vérification, les idées prétendent au respect. L'interrogation prend la place du dogme. Lorsqu'un monsieur vous fait

la grâce de vous confier ses «idées», il vous livre les enfants de son ventre et c'est pourquoi il les juge admirables. En les regardant de près, vous outrageriez le pauvre homme ni plus ni moins qu'une mère en déclarant moches et mal foutus le petit Jules ou la grande Ernestine. Mais, si le même monsieur vous soumet une hypothèse, ce mot vaut invitation à participer à sa vérification : la peine que vous prenez pour y voir clair devient une marque de l'intérêt que vous portez à votre interlocuteur.

Est-ce tout ? Nullement : juger nous-mêmes hypothèses les notions qui nous viennent à l'esprit (et celles que d'autres nous proposent) nous engendre une tendance spontanée à les vérifier. En négligeant cette précaution, Rosalinde n'a eu aucune peine à se persuader, au mépris de tout ce qui se passe sous son nez, qu'au siècle où nous sommes la lutte des classes rend impossible l'unité dont dépend la survie des nations (1). Elle affirme cela tout tranquillement : c'est une idée qu'elle a, venue le diable sait fort bien d'où : il la lui engendra lui-même le jour où il inventa la systématique, trouvaille qui permet aux humains de se soustraire à leurs responsabilités et à leurs vocations d'hommes aussi facilement que les évêques échappent au danger de se laisser convertir au paganisme. La substitution de la critique à la systématique est la plus importante règle d'or de la pensée, et c'est pour l'avoir méconnue que Rosalinde ignore ses vocations de femme et ne peut trouver le bonheur nulle part.

PIERRE

Il n'y a de salut pour elle que dans une rupture complète avec un passé où rien n'est bon ni heureux, qu'elle abomine d'ailleurs, mais qu'elle croit plus fort qu'elle. Rejetant au loin son triste passé, elle doit se construire une Rosalinde toute fraîche en prenant appui sur ce qui est *vrai* en elle. Son dossier ne révèle que le mal qu'on lui a fait. Oublions-le, tournons la page : ce n'est plus à une enfant mal élevée que nous avons affaire, mais à une femme potentielle, qui doit être rendue consciente de ce qui existe en elle.

UNE NEO-ROSALINDE

Rosalinde, en puissance, est une femme. Mais elle ignore ce que signifie ce mot. Son éducation l'a défiminisée. Conçue pour satisfaire aux exigences de ventres masculins, la formation universitaire expose à de dangereuses déformations toutes les filles qui la subissent. Mais Rosalinde était particulièrement vulnérable : «garçon manqué», elle tendait dès son jeune âge à admirer et désirer par-dessus tout la puissance et la gloire.

PHILIPPE

Ne sentant pas *jaillir* en elle les vocations féminines qui lui traceraient et imposeraient sa voie, Rosalinde se trouve dans un cas dificile : elle doit les découvrir, les canaliser, leur frayer un passage jusqu'à son cœur. Elle doit *apprendre* à faire ce que la plupart des femmes font tout naturellement : Rosalinde doit *apprendre à aimer.* C'est à quoi pourraient lui servir les règles d'or de la pensée. Nous n'en avons abordé encore que la première : la substitution d'hypothèses aux idées. Servons-nous de celle-là aujourd'hui. A Bernard de lui proposer une ou plusieurs hypothèses appropriées à son cas.

BERNARD

Je m'en garderai bien : il appartient à Rosalinde de découvrir elle-même celles qui lui conviennent le mieux. Mais il faut l'inviter à en accueillir une, tout à fait provisoirement et sous toutes les réserves qu'elle voudra.

Supposez, petite Rosalinde, que les biologistes dits «finalistes» ne se trompent pas tout à fait. La nature, à leurs yeux, poursuivrait une ou plusieurs fins et contraindrait ses créatures à les réaliser. Dominés par leurs instincts, les animaux lui obéissent aveuglément : les anguilles, par exemple, sont fidèles à leurs rendez-vous. La nature leur a imposé le besoin de se rendre à la mer des Sargasses, et elle les a dotées d'un savoir-faire inné qui oriente leurs déplacements : elles ont le *sens de l'orientation.*

Jusqu'ici tout va bien : personne ne conteste ces choses-là.

Mais les finalistes ont d'autres audaces : l'Homme, selon eux, se trouverait dans un cas analogue. Il aurait été doté, lui aussi, d'un sens inné de l'orientation. Cependant, il s'en faut que ce lui soit, ou même que ce puisse lui être, évident : la nature lui a engendré aussi un *sentiment* de liberté, qui contredit ses instincts. Dès lors, même s'il l'est, l'Homme *ne peut savoir qu'il est contraint que s'il l'apprend — difficilement.*

Ceci admis — et vous pouvez l'admettre de confiance — l'hypothèse que nous vous prions d'accueillir devient *plausible.* Bien entendu, cela ne veut pas dire juste, ni prouvée. La voici, abusivement et même ridiculement simplifiée pour éviter de nous perdre dans des détails certes importants mais inutiles pour l'instant :

«Le bonheur et le malheur seraient des facteurs du sens naturel de l'orientation chez les humains. Le bonheur les avertirait qu'ils sont dans la bonne voie, le malheur qu'ils tournent le dos aux fins de la nature».

Rosalinde n'est invitée ni à discuter ni à vérifier cette hypothèse. Nous l'énonçons ici afin qu'elle comprenne pourquoi nous lui posons aujourd'hui une question unique, qui se trouve être l'une des plus importantes que les hommes puissent se poser : *la poursuite du bonheur est impossible à ceux qui ignorent ce qu'ils poursuivent.*

QUESTION UNIQUE POUR ROSALINDE

Faites-nous part de vos vues sur le bonheur et sur le malheur, en précisant notamment ces points-ci :

(a) Que signifient ces deux mots pour vous ?
(b) Quel serait à vos yeux le bonheur *idéal* ?
(c) Vous est-il arrivé de vous juger heureuse ?
(d) Dans l'affirmative, pourquoi ?
(e) Quelles sont, selon vous, les conditions de votre bonheur ?
(f) Lesquelles jugez-vous dépendre de *vous-même ?*
(g) Lesquelles dépendent des autres ?

(h) Quelles sont celles qui vous sembleraient irréalisables?

COURRIER DES ETUDIANTS

Histoire d'Amour : Adelaïde, Arielle et Angélique

HUBERT

Bravo Adélaïde ! Tout en restant charmante, cette jeune femme a su mettre si bien le doigt sur le défaut de la cuirasse de l'I.F.O. que quatre mots lui ont suffi pour rendre éclatant le ridicule des hommes qui prétendent enseigner à des femmes à être des … femmes !

PHILIPPE

Aurais-je rêvé ? Ou ai-je lu quelque part qu'il n'est jusqu'à la mise au monde de leurs filles que les femmes ne préfèrent confier à des obstétriciens mâles ? Je jugerais, mon cher Hubert, que c'est vous qui l'avez affirmé dans Les Jeux. Or, il ne me semble pas prouvé que, pour s'accoucher de la femme qu'elles sont en puissance, et devenir elles-mêmes après une «seconde naissance», des professeurs mâles même aussi repoussants que ceux de l'I.F.O. ne puissent les aider mieux. Cela me semble probable pour plusieurs raisons, dont la première est qu'à ma connaissance il n'y a pas de sages-femmes pour faire ce métier-là. Ajoutons-y que les hommes inspirent peu de méfiance aux femmes : elles savent combien ces benêts sont crédules, faciles à attendrir et à berner. Les autres femmes n'ont aucun de ces traits rassurants : elles sont trop fines mouches pour croire leurs sœurs très différentes de ce qu'elles *croient* être elles-mêmes. *Il leur suffit donc de se mal connaître elles-mêmes pour ne pouvoir connaître aucune femme.* Enfin, toutes les femmes sont, pourraient être, avoir été, ou devenir leurs rivales. Non, pour faire le métier d'accoucheurs d'âmes, notre très mâle stupidité pourrait fort bien nous avantager. La vérification de cette hypothèse a donc une place légitime dans un cours *expérimental.*

PIERRE

Deux mots d'explication sont nécessaires sur les expériences *pédagodramatiques* dont nos étudiants sont encore les cobayes. Ils prennent une part tantôt active tantôt passive à des jeux très divers. Sans doute s'acquitteraient-ils plus facilement des rôles qu'ils y tiennent s'ils savaient ce qu'ils font. Or, pour la part de ce cours consacrée aux jeux de l'homme et de la femme, nous pouvons les en informer sans inconvénients : acquis déjà aux trois quarts, les résultats de cette expérience n'en seront pas déformés. Les cartes peuvent être jouées sur table.

Peu d'étudiants ont pris conscience de ce qui s'est passé dans ce cours parce que — sauf dans nos livres qui, faute de courrier des étudiants, n'étaient pas de vrais pédagodrames — nous avons évité l'emploi de ce mot de crainte qu'il entraîne, dans une voie incompatible avec les contenus de ce cours, les personnes assez nombreuses qui ont pratiqué les psychodrames, sociodrames et autres jeux imaginés par un médecin nommé MORENO pour soustraire les névropathes aux inhibitions qui font obstacles à l'extériorisation des émotions que la psychologie contemporaine tient pour significatives de nos profondeurs. Or, si différentes que soient les visées de ce cours, son succès dépend néanmoins dans une mesure assez large de la formation de GROUPES qui, par le moyen du «Courrier», le rendent très vivant quoique

animé par une «dynamique» opposée à celle qui *endiable* les sociodrames et autres réunions abandonnées à ce qu'on nomme aujourd'hui la «dynamique des groupes». C'est pourquoi le mot «drame» dans son acception psychologique courante a dû être proscrit : dans l'exacte mesure où cette dramatisation inhibe la pensée discursive, elle stimule une agressivité très indésirable dans ce cours.

PHILIPPE

Pris au piège d'un vrai pédagodrame depuis leur inscription à ce cours, nos étudiants ont été traités avec la férocité dont nous nous sommes gargarisés à cœur joie dans notre première leçon : *«Pour se plier à d'autres exigences, l'I.F.O. a dû mépriser celles que l'on prête ordinairement au «public». Non contents de s'interdire de lever le petit doigt pour plaire, ses professeurs ne manquent aucune occasion de se montrer odieux de toutes les façons…»* Ainsi prévenus, on se demande où nos étudiants ont trouvé le courage de s'inscrire. L'explication en est sans doute très simple : la plupart ne l'auront pas cru, et je gage que beaucoup ne s'en sont pas aperçus ! Eh bien, fini de rire : jouons cartes sur table !

Je rappelle tout d'abord un des objectifs poursuivis. Selon Steiner, le cas des hommes et des femmes serait semblable à celui des petits garçons qui veulent jouer aux soldats de plomb avec des petites filles qui n'entendent jouer qu'à la poupée. Il s'agit de découvrir comment l'un et l'autre sexe pourraient être amenés à prendre goût aux jeux de l'homme et de la femme tout en sachant ce qu'ils font. Pour reprendre le mot de Bernard Dans Les Jeux (p.20), il ne s'agit de rien de plus ni de rien de moins que de les amener à consentir à s'*amuser magnifiquement* l'un l'autre. Or, quand on regarde de près comment la nature les a fabriqués, on jurerait qu'elle les a faits tout justement pour cela. Ça devrait «coller», comme dit Adélaïde, à tout coup. Au lieu de quoi ça foire, ça grince, ça grippe, ça fait tant de choses déplaisantes qu'on épuiserait le vocabulaire des disfonctions mécaniques sans en dire le dixième ! Qu'est-ce à dire ? Quels poisons culturels indécents, propres à tuer leurs amours, ont-ils pu être contraints d'avaler par des éducateurs qui préfèrent leurs rationalisations à la vérité et, dès lors, à l'amour ?

Un pédagodrame expérimental bien vivant aurait une bonne chance de faire la lumière sur ces choses si ses cobayes se laissaient faire. Mais c'est ici que les choses se compliquent, sauf pour les hommes. Aimant à jouer aux soldats de plomb, ils se plaisent à la compagnie de ceux qui y jouent avec eux, et c'est ce que nous faisons : porteurs d'un chromosome Y, nous ne connaissons pas d'autres jeux. Mais les femmes ! Le ciel nous ait en sa pitié ! Comment en ferait-on des cobayes honorables, qui consentent à ingurgiter la théorie des ensembles économiques et autres gâteries mêmement savoureuses ? Et, bien pis encore, comment choisir nos cobayes féminins ? Il n'en est que de deux sortes, aussi inutilisables l'une que l'autre : celles, très rares, qui jouent plus ou moins volontiers aux soldats de plomb, mais, par là-même, se révèlent si peu représentatives de leur sexe qu'elles ne peuvent nous éclairer sur lui. Mais celles qui en sont représentatives à près de cent pour cent se connaissent tout se suite au même trait : les soldats de plomb les «agacent profondément», les barbent à plaisir, leur donnent la nausée. Si grandes que soient souvent leur gentillesse et leur bonne volonté, il leur est physiquement impossible de prendre part à nos jeux pédagodramatiques avant le deuxième cycle de ce cours. Mais le ciel nous a pris dans sa pitié. Il a préfabriqué à notre intention trois miracles délicieux, et nous les avons prénommés Rosalinde, Adélaïde et Arielle.

Est-il besoin d'ajouter qu'en pareil cas il faut étouffer tout scrupule ? Quand les dieux s'aident eux-mêmes, nous devons les aider. Les créatures miraculeuses qui peuvent commencer à jouer avec nous dès le premier cycle doivent être conquises coûte que coûte. Il faut, méthodiquement et savamment, machiner leur conquête.

Comment ? *(Aux étudiants)* Avez-vous demandé comment ? Se peut-il qu'un seul d'entre vous ait posé cette question quand Les Jeux y répondent minutieusement ? Pour conquérir une femme, il faut, tout d'abord, l'aimer. C'est le seul moyen que l'on ait de se mettre en état de lui dire la vérité sur elle-même. Il faut déshabiller son âme et lui montrer qu'elle est belle, qu'elle est un miracle de beauté : déshabillée elle l'est toujours. Et il faut, bien sûr, se garder d'oublier la tape *affectueuse* (qui reste affectueuse même si, comme chez Rosalinde, elle devient râclée), symbole de l'autorité bienveillante et de la sagesse omnisciente du père. L'Homme Adulte, créature fabuleuse que toutes les femmes attendent depuis toujours, est nécessairement revêtu de ces attributs.

Telle est l'image (archétypale et impersonnelle) dont cinq statues de bronze ont essayé d'éveiller les échos dans les cœurs d'Arielle, d'Adélaïde et de Rosalinde. Dans quelle mesure y ont-ils réussi, et que pourraient-ils faire pour y réussir plus et mieux ? Adélaïde a bien voulu nous faire part de ses vues sur ce point, et nous sollicitons aujourd'hui celles d'ANGELIQUE.

PIERRE

Ce prénom a été créé sur mesures pour celles de nos étudiantes qui sont des anges ou qui voudront bien répondre à nos questions comme si elles en étaient. Nous les invitons à vivre en imagination la très platonique histoire d'amour qui aurait pu être la leur si, élues par l'I.F.O. pour tenir le rôle d'Arielle, elles avaient été l'objet de nos tentatives de conquête.

D'entrée de jeu, l'élue aurait été sollicitée pour tenir le rôle de championne des femmes inscrites à ce cours. Elles sont les victimes de la mâle stupidité de nos protagonistes qui leur font avaler des numéros de cirque pour tenter d'éveiller en elles un intérêt pour l'économie politique ! ! Puis, esquissé en quelques traits lumineux, un profil psychologique d'Arielle fait recette tout aussitôt : *«Qui résisterait à une femme restée vivante ? L'homme capable de lui rester indifférent n'a pas été inventé par la nature …»*

Question 1 :

(a) A-t-elle été inventée par la nature, la femme qui, n'entendant dire ces mots, ne croirait s'évanouir de béatitude ?

(b) Cette déclaration vous aurait-elle CONQUISE ?

(c) En la lisant, avez-vous envié (voire jalousé) Arielle — tout en lui opposant peut-être à vous-même, un haussement d'épaules ?

(d) Vous êtes-vous admonestée en termes comme ceux-ci : «faut-il que je sois bête (ou que je sois femme) pour que tout compliment adressé à d'autres femmes éveille en moi un sentiment de jalousie, de rivalité ?»

(e) Le «succès» d'Arielle auprès de nos étudiants vous a-t-il, si peu que ce soit, indisposée contre elle ?

Mais, insensiblement, le scénario a changé de caractère. S'accordant de moins en moins à

la personnalité d'Arielle, il rend de plus en plus apparente son inaptitude à résoudre la devinette initiale : quel est l'homologue féminin du «toutes-les-femmes- et-tous-les-biens-de-ce-messieurs» ? Philippe a beau l'astico- ter et la taquiner, Arielle semble démêler de moins en moins ce qui se passe en elle et ne réagit guère. Après la 8è leçon, elle ne répond plus aux questionnaires. Elle est devenue un fantôme. Pour amener le conte de fées à son dénouement, un appel doit être fait aux autres étudiantes, et Adélaïde prend la place d'une Arielle remisée au frigo.

Question 2 :

(a) Cette mise au frigo, sans plus de cérémonie que la loi n'en prescrit pour escorter à la guillotine le plus honnête homme du monde, vous aurait-elle vexée, irritée, peinée — ou stimulée assez pour refaire de vous une Arielle bien vivante ?

(b) Pensez-vous, comme Adélaïde, que Philippe ne lui a pas laissé le temps de «faire le ménage» ?

PHILIPPE

N'accablons pas la pauvre Angélique : le dénouement du conte de fées est proche, et ses réponses à nos quelques questions suffiront sans doute à en nuancer les sévérités … orthogénétiques ! Mais gardons-nous de négliger notre douce Adélaïde, dont le cœur s'est ému du sort des Cendrillon de l'amour. Nous l'en avons embrassée septante fois septante fois, mais ce n'est vraiment pas assez. Un coup d'œil sur son propre cas s'impose : elle aussi a été «portée aux nues» dans notre 3e leçon, mais, si profondément affectueuse, sincère et élogieuse ait-elle été :

«…Adélaïde vient de franchir, sans l'aide de personne, son premier pas vers une destinée authentiquement féminine … Vierge de chromosomes Y, elle n'est pas faite pour le métier de cpomplice…» (5/??)

«On conviendra qu'elle s'est montrée bonne élève : tout ce qu'elle écrit «fait bien» tout en étant assez stupide pour s'intégrer dans un système de pensée où l'abondance est et doit être un facteur sûr de pénurie…» (5/??).

On ne peut s'étonner que cette cinglée de martinet lui ait été passablement désagréable. Elle aurait souhaité que ces choses lui soient dites doucement, sans éclat, avec une lenteur qui lui aurait donné le temps de faire à l'aise son ménage intellectuel. Certes, à sa place, tout le monde aurait préféré la manière douce. Mais aurait-elle mieux valu ? Aurait-ce été de meilleure pédagogie ? Nous aimerions le penser, mais force nous a été de constater que, sans recours à une thérapeutique de chocs *violents*, nous ne sommes jamais parvenus — pas une seule fois — à faire pénétrer sous le crâne d'un (ou d'une) économiste de faculté la théorie des ensembles économiques ni celle de la non-comestibilité de l'argent. Et il faut constater aussi que des bouquins comme le Rubicon et le Défi, qui fourmillent, sur ces sujets, d'arguments aussi clairs et aussi percutants, ne convainquent jamais que ceux qui en *ont envie.* Or peu de gens ont envie de voir en miettes à leurs pieds les diplômes acquis aux prix d'années d'effort. Pour qu'ils consentent à s'en dépouiller, ne faut-il pas que la nécessité en soit rendue *éclatante ?*

Une question doit être posée à tous ceux qui voudront bien essayer de se mettre dans la peau de notre Adélaïde, en commençant, bien sûr, par celle qui s'y trouve chez elle. Aurait-elle

fait son premier pas dans la direction d'une destinée authentiquement féminine — on voit aujourd'hui combien ce diagnostic était juste — si elle n'avait été soumise à une thérapeutique de choc ? Si les choses s'étaient passées en douce, n'aurait-elle eu tendance à y penser peu d'abord et bientôt plus du tout ?

Il est vrai que, à nos moments difficiles, nous avons tous besoin de douceur.

Mais, à nos moments héroïques, ne sont-ce des stimulants, des coups de fouet qu'il nous faut ? Et en est-il de plus efficaces qu'une blessure d'amour-propre ?

Notes leçon 15

(1) Le Général de Gaulle lui aussi, il n'y a pas bien longtemps, s'est débrouillé pour recueillir les suffrages de presque tous les Français, mais Rosalinde ne s'en est pas aperçue. Quant au Général, s'il avait connu les conditions de l'unité, la France serait unie.

Questionnaire n° 15

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. ***UNE PETITE SCEANCE D'INTROSPECTION*** *: Sans se l'avouer à lui-même, Sigmund Freud nous a dit ce qu'est la psyché, puis il a travesti l'âme humaine en psyché. La noobiologie nous révélera ce qu'est l'âme humaine, mais vous ne la comprendrez vraiment qu'en la découvrant vous-même en vous-même. Or, pour y parvenir, il faut — et il suffit presque de — de déshabiller. Veuillez donc, par le moyen d'une HYPOTHESE, vous débarrasser de vos sous-vêtements. Admettez — hypothétiquement — que votre psyché est TOUTE faite de sédiments existentiels issus des impératifs d'une socialité préhumaine. Ne protestez pas : nous sommes les premiers à admettre que ce n'est pas tout à fait vrai. Mais ce l'est presque, et la valeur heuristique de cette hypothèse est grande. Imaginez donc ce qui vous arriverait si vous parveniez à admettre cette hypothèse et à en vivre les conséquences. Que deviendriez-vous ? Que resterait-il de vous ? Quand vous vous serez livré(e) à ce jeu, il pourrait vous arriver de constater qu'il vous reste une âme …*

Question : décrivez ce qui vous reste.

3. Répondez aux questions posées à notre néo-Rosalinde à la page ?.

4. **Aux étudiantes féminines** : sur une feuille séparée portant votre numéro d'inscription mais pas vos noms et adresse, répondez avec une *sincérité profonde, faite d'introspection attentive* (vos réponses seront traitées statistiquement, mais elles ne seront pas citées) aux questions posées à une ANGELIQUE de 28 ans, en vous ressouvenant (s'il y a lieu) de ce qu'auraient été vos réponses de jeune femme. A la même occasion, faites-nous part de vos vues sur le cas des «accoucheurs d'âmes» tel que Philippe l'imagine avec une complaisance bien masculine. Vous semble-t-il vrai, très vrai, tout à fait vrai, peu vrai, ou pas vrai que :

(a) Les hommes inspirent aux femmes moins de méfiance pour ce métier ?

(b) Savent-elles ces benêts crédules, faciles à attendrir et à berner ?

(c) Mais ne les savent-elles *plus compréhensifs par là-même ?*

(d) Savent-elles les femmes trop fines mouches pour s'en laisser conter ?

(e) Croyez-vous en effet impossible à une femme de reconnaître chez une autre femme un trait féminin qu'elle ne se connaîtrait pas ? Par exemple : à une femme peu sensible, une femme qui l'est plus semblera non pas plus pourvue de sensibilité mais plus dépourvue de sobriété et de réalisme. Cela vous semble-t-il vrai ?

(f) La rivalité des femmes. L'avez-vous constatée en vous-même et observée chez les autres. La tenez-vous pour un trait typiquement féminin ?

4bis. Aux étudiants mâles : mettez à l'épreuve votre connaissance des femmes en faisant, à chacune des questions qui leur sont posées ci-dessus les réponses que vous jugeriez typiquement féminines. Il vous amusera sans doute de comparer vos réponses avec les résultats de notre statistique.

5. Répondez à la question de Philippe (page ?) sur ce qu'auraient été vos réactions si

vous vous étiez trouvé dans le cas d'Adélaïde. La thérapeutique des chocs aurait-elle eu plus de chances de vous être utile ?

6. Notez cette leçon et expliquez votre note.

7. Vos objections, vos questions, vos suggestions, vos réflexions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Seizième leçon

L ' E V O L U T I O N

Troisième Partie : Le Crépuscule

BERNARD

La nature pré-humaine a poursuivi et obtenu pour ses créatures une indépendance grandissante. Le degré d'indépendance des organismes vivants mesure leur évolution. Mais la nature humaine s'est assigné un objectif plus ambitieux : elle s'est mise en devoir de *libérer* les humains. Son premier soin fut de nous doter d'une conscience. C'était, on l'a vu, nous soustraire aux tutelles de l'instinct et nous soumettre à un régime successoral où nos œuvres deviendraient héréditaires sous forme de trésors culturels.

Tout cela était implicite dans la conscience. Mais il est clair que cette aventure devait tourner mal : accorder la liberté à l'Homme, c'était l'autoriser à se tromper. Donner cette autorisation à l'enfant Cro-Magnon, c'était lui faire faire des sottises. Et doter l'humanité primitive d'un régime successoral où les folies des pères se transmettraient aux fils puis, empirées de sottises nouvelles, à leurs petits-fils, c'était pis que les chasser du paradis de l'instinct : c'était les vouer à l'enfer.

PHILIPPE

C'est bien ainsi que les choses se sont passées. L'une après l'autre les civilisations ont vieilli, puis ont cédé la place à des jeunes. *Leur vieillissement était fait de l'accumulation, bientôt léthale, de traditions ineptes.* Les civilisations jeunes étaient celles qui, soumises encore aux préséances du primum vivere, n'avaient pas eu le temps de cogiter assez pour acquérir beaucoup d'idées idiotes : il faut des sociétés déjà évoluées pour s'enrichir de spécialistes habiles à rendre les hommes *plus bêtes que nature.* Depuis que Pavlov a montré comment on peut rendre ce service à des chiens, nos universités ont fait des prouesses. Rien de comparable ne s'était jamais vu. Mais, quand on étudie l'histoire de l'humanité, on ne peut manquer de constater combien nos pères, déjà, étaient doués pour les idées stupides, et attirés par elles. Ils ont toujours été de feu pour le mensonge et de glace aux vérités. Bref, le dangereux régime successoral qui est le privilège exclusif de notre espèce nous a valu des patrimoines existentiels expressément calculés pour nous conduire à *l'autodestruction*. Quand la nature a inventé cette machine à thésauriser les inepties, l'idée qu'elle a eue derrière la tête a dû être : «place aux jeunes» !

BERNARD

Cette hypothèse ne se concilie pas avec l'histoire contemporaine. La production, la propagation et la thésaurisation des idées fausses sont devenues vertigineuses : qui jetterait un coup d'œil sur ce qui se passe aux Etats-Unis *depuis que les Américains ont thésaurisé Freud* sans être pris de vertige ? Quel audacieux accorderait une chance de vie de vingt ans à la civilisation américaine quand on mesure la valeur de ses «trésors» à la façon dont elle «résout» ses problèmes nationaux et internationaux ? S'il y eut jamais une nation ardente au suicide

comme au meurtre et bien armée pour se détruire elle-même et tuer ses amis, c'est l'Amérique. Or, si la nature humaine conduit cette danse macabre, ce ne peut être au profit d'un peuple jeune : il n'y en a plus. Il nous reste un peu de pétrole et de charbon, mais nous avons épuisé nos réserves en peuples vierges d'idées stupides. «Place aux jeunes» est une hypothèse probablement fausse et certainement périmée.

MEDICUS

Tout cela me semble un peu audacieux, mais, en tant que jeu de société, ces spéculations ont du piquant. Si ce n'est pas aux jeunes que la nature «veut» faire place en Amérique, serait-ce donc aux vieux ? Je doute que son choix se porte sur les Russes ou sur les Chinois, dont les «trésors culturels» semblent pires, s'il est possible, que ceux des Américains.

BERNARD

En supputant ce que nous aurions fait nous-mêmes si nous nous étions trouvés aux prises avec les mêmes problèmes, peut-être trouverons-nous une réponse sensée à cette question. Mais rappelons-nous que, même pré-humaine, la nature dispose d'un moyen — que nous le comprenions ou non — de déjouer les fatalités du hasard en créant de l'ordre. Nous ne cherchons pas, pour l'instant, à découvrir comment elle l'a fait et le fait encore. Il nous suffit de pouvoir affirmer que, bien avant d'avoir été pris en charge par la nature humaine, l'Homme était déjà le fils d'un ordre naturel.

MEDICUS

Sommes-nous restés dans le même cas depuis que nous avons acquis une autonomie ? Au siècle dernier on aurait pu le penser. Il me semble qu'on ne le peut plus : notre espèce a causé plus de désordre en cinquante ans qu'elle n'avait créé d'ordre depuis qu'elle existe. Le bilan est si négatif que notre survie est gravement compromise. Selon toute apparence, l'Homme soustrait aux lois de la nature que vous disiez «brute» a fini par devenir un facteur — voire un fauteur — de désordre. Si je devais anthropomorphiser la nature, je serais tenté de l'identifier, lorsqu'elle s'est mise Homo sapiens sur les bras, à un apprenti sorcier débordé par ses propres œuvres.

BERNARD

La nature peut sembler en effet débordée : le désordre semble régner partout. Mais il s'agit d'un désordre singulier, qu'il vaut la peine de regarder de près. Et le comportement des humains mérite un examen attentif : nous semblons devenus fous! Nous détruisons et surpeuplons notre planète avec la même frénésie. Nous ferions à peine mieux si le suicide et le meurtre étaient nos objectifs précis.

HUBERT

C'est une vision d'Apocalypse. Dans les journaux, l'autre jour, un biologiste calculait tout tranquillement que, dans moins d'un siècle, la faune terrestre ne comporterait plus de Mammifères … Je ne sais si vous êtes comme moi, mais cela me semble un peu inquiétant …

BERNARD

Les périls de l'heure sont si grands qu'on ne peut plus les prendre à la légère, comme font partout les pouvoirs publics. Mais nous ne ferons pas comme eux si nous nous mettons dans

la peau de la nature : elle prend manifestement au sérieux le drame à la préparation duquel l'humanité met en ce moment la dernière main. Jamais on n'avait vu un pareil déploiement de moyens. Tous les peuples ont reçu l'ordre d'y prêter leur concours : l'humanité semble devenue folle *partout à la fois ! !* Il n'est guère de peuples qui ne dévouent l'essentiel de leurs ressources au suicide et au meurtre, ici en subissant l'influence occidentale comme les Chinois, là en essayant, comme les noirs d'Afrique, de s'y soustraire tout en en tirant des profits ; ici en cherchant la guerre comme les Arabes, ailleurs en la gagnant comme les Israéliens ; ici en rendant le capitalisme non viable comme aux Etats-Unis, là en rendant presque vivable, comme en Russie, un régime d'involution biologique dont le terme est la mort.

PHILIPPE

Et partout en faisant trop d'enfants. Mais une chose, surprenante en effet, semble caractériser ces désordres : leur universalité et leur synchronisation. Il faut admettre que des désordres *coordonnés* sont suspects.

BERNARD

Cette coordination suffit à elle seule à suggérer l'obéissance des hommes à un *ordre naturel,* qui transcenderait et contiendrait leur volonté. Mais cet indice n'est pas le seul. Il y en a cent autres. L'épopée du XXè siècle est «signée». Il est impossible d'en observer les caractères sans soupçonner que la nature mène le jeu, qu'elle sait exactement ce qu'elle veut, et que, si nous ouvrons les yeux, *nous ne pouvons manquer de le savoir et de le vouloir aussi : l'erreur et le doute semblent également impossibles.*

MEDICUS

Plût au ciel ! Quels sont les autres indices ?

BERNARD

Nous les passerons en revue à mesure que nous avancerons : ils sont si visibles et si omniprésents que, lorsque la puce nous a été mise à l'oreille, il nous devient impossible de n'en pas observer partout. Où qu'on regarde, on ne peut manquer de lire, comme dans un muséum d'histoire naturelle, le présent inscrit dans le passé.

PIERRE

Ce qu'il est urgent de lire, c'est l'avenir inscrit dans le présent, qui semble si alarmant, mais qui est tout aussi prometteur.

BERNARD

Gardons-nous malgré tout d'en minimiser les dangers. La nature qui mène la sarabande a toujours été sans pitié pour ceux qui font obstacle à ses desseins. On va voir que l'enjeu, cette fois, vaut toute la peine qu'elle se donne et toutes les souffrances qui attendent trop d'humains. Qu'on soit sans trace d'inquiétude ni d'espoir : ceux qui joueront avec elle seront choyés ; les autres seront broyés plus vite que n'a été aucune espèce vivante. On ne sait combien de siècles a duré le délai accordé aux Sauriens préhistoriques pour céder la place à la musaraigne, mais, pour Homo sapiens, il ne saurait être question de siècles : ce fauteur de désordre est condamné. La nature est pressée d'en finir avec lui.

PHILIPPE

Parbleu ! C'est un cas de légitime défense : si elle le laissait vivre, c'est lui qui la tuerait. *«Avant que Nature Meure»* (de nos œuvres) est le titre d'un livre très sérieux, écrit par un biologiste très sérieux, *qui appartient néanmoins à l'espèce Homo sapiens !* C'est ce qui rend vraiment très curieux les comportements de cette étrange espèce, qui sait ce qu'elle fait, qui sait qu'elle se torture et se suicide, *et qui le fait quand même ! !* Le cas de la courbe démographique est typique. Il ne faut qu'une règle à calcul pour être tout de suite édifié. Deux minutes de réflexion suffisent à tout homme normalement conformé du crâne por constater la progression géométrique des souffrances que l'humanité est en train de s'engendrer à elle-même. Or les moyens de mettre fin à cette démence existent mais l'humanité ne s'en sert pas ou guère. Il en va de même de tout le reste. Nous savons que nous nous suicidons, nous sommes bourrés de moyens de faire exactement le contraire, mais une fatalité dont les forces sont sans communes mesures avec les nôtres nous voue aux abîmes. Il est clair qu'Homo sapiens n'est pas libre de se sauver lui-même : s'il l'était, cela se verrait !

BERNARD

Si Homo sapiens était libre, la nature n'aurait pas à le libérer. Elle ne devrait pas le contraindre à l'autodestruction pour céder la place à une espèce humaine adaptée au réel, en d'autres mots : adaptée aux conditions de la liberté qui est potentielle en chacun de nous. L'universalité des contraintes qu'elle machine pour l'autodestruction des humains sur toute la surface de la planète suffit à renseigner sur l'importance bi!ologique du drame en cours. Ses premières péripéties, bien discrètes encore, se sont déroulées il y a quelque vingt-cinq siècles. Et son dénouement est la Revue à Grand Spectacle, commencée au début du siècle dernier, qui s'achève sur un feu d'artifice annonciateur de l'avènement d'une espèce nouvelle : *Homo liber.*

Homo liber est potentiel en chacun de nous, et nous n'avons qu'une option : l'accueillir ou bien lui résister, et, combattant d'arrière-garde, mourir en défenseurs d'une cause perdue. Honorons d'avance ces héros, qui seront très nombreux, et dont le sort est cruel : la plupart seront broyés sans rien comprendre de ce qui leur arrive, aussi inconscients de la signification de leur aventure que les Dinosauriens, qui durent céder la place à de petits animaux qui ne les attaquaient pas.

Homo liber, pareillement, est d'avance vainqueur d'une bataille qu'il ne livrera jamais. Ses adversaires, qui ne sont pas ses ennemis, sont impuissants contre lui : ils ignorent son existence et l'ignoreront jusqu'au bout. Prendre conscience de l'existence d'Homo liber, c'est se joindre à lui, c'est grossir ses rangs. En revanche ses adversaires sont tout-puissants contre eux-mêmes, supérieurement armés pour le suicide, pour le meurtre, pour la destruction de tout ce qu'ils touchent.

Homo liber n'a aucun besoin d'armes, son rôle n'étant pas d'attaquer. Bien adapté au réel, la seule chose qu'il ait à faire est de se servir des surprenantes richesses dont il est l'héritier pour remporter la première victoire non simiesque de toute l'histoire des hommes. Une victoire qui consiste non pas à vaincre ses adversaires mais à les gagner, à partager ses biens, à les enrichir, à triompher non pas d'eux mais avec eux.

Nos prochaines leçons seront consacrées à un inventaire des trésors de loyauté,

d'intelligence et d'amour qui sont les fruits enfin mûris d'on ne sait combien de milliards d'années d'orthogénèse. Dernier-né de l'Evolution, Homo liber se voit comblé de toutes les richesses et de tous les bonheurs dont ses pères ont rêvé, mais dont ils n'ont jamais pu jouir que sous forme de rêves.

LE BONHEUR

PIERRE

Peut-être se sera-t-on étonné que, sans aucune préparation, nous ayons abordé ce sujet qui est — ou tout au moins paraît — désespérant : étudier les conditions du bonheur c'est s'exposer au danger de renoncer sinon à le poursuivre au moins à l'espérer dans cette vie-ci : il y a contradiction (apparente) dans les termes !

C'est pourquoi les philosophes ont pataugé aussi misérablement que les moralistes quand ils se sont essayés à découvrir les recettes du bonheur. Les religions n'y sont parvenues qu'en le situant dans *un monde abrité des corruptions du TEMPS et affranchi des fatalités du HASARD.*

PHILIPPE

Il est clair que nul ne saurait être heureux s'il ne réalise — ou s'il ne *croit* réaliser, comme font les *croyants* — ces deux conditions-là. Attardons-nous un instant à rechercher dans la philosophie une définition acceptable (en Cisrubiconie) du bonheur. LALANDE, en pareil cas, est l'homme de la situation, et je signale au passage un contraste significatif : alors que la Raison occupe une dizaine de pages de son Vocabulaire, l'essentiel de ce que les philosophes ont trouvé à dire sur le bonheur depuis qu'ils en parlent tient dans une demi-colonne !

A. Sens étymologique : chance favorable. Même signification dans *Happiness,* de *happen* : arriver par hasard, et dans *Glück,* dérivé de *gelingen* : réussir. Cf. en anglais : *luck (good or bad luck).*

Nos langages, on le voit, s'obstinent à confondre bonheur et chance, sans doute pour nous rappeler que l'*heur* peut-être bonheur ou malheur, et la chance malchance. Bref la sémantique tient à faire dépendre le bonheur du hasard, qui se trouve être sa négation !

B. Le bonheur, selon Kant, est la satisfaction de toutes nos aspirations, tant en extension, c'est-à-dire en multiplicité qu'en degré, c'est-à-dire en intensité, et qu'en protension, c'est-à-dire en durée.

Il faut convenir que cette définition n'est pas mauvaise : serait heureux en effet celui qui verrait comblées toutes ses aspirations, en extension, en intensité et en durée : il étreindrait l'Absolu et l'Eternel ! Et c'est en effet le minimum qu'il nous faille : rien de moins ne nous a jamais satisfaits !

Une première conclusion s'impose donc : le bonheur n'est concevable qu'à ceux qui ne

vivent pas dans ce monde (je veux dire en Cisrubiconie), d'où il suit que les *mystiques* (religieuses ou non) ont toujours été seules à pouvoir rendre heureux les humains. Ceux qui ne bénéficiaient pas de ce moyen d'évasion étaient inévitablement frustrés de la première condition du bonheur : nous ne sommes pas éternels. Or, ne pas se croire ou se savoir éternel, c'est laisser insatisfaite, et même cruellement insatisfaite, la plus lancinante de toutes nos aspirations. Et, en prendre conscience, c'est constater qu'il y a non seulement contradiction mais opposition entre les conditions du bonheur et celles de notre existence terrestre. Le bonheur, dès lors, ne saurait être accessible qu'à ceux qui trouvent quelque moyen de résoudre ce dilemme fondamental.

BERNARD

Ce dilemme est *transcendé* le plus naturellement du monde en Transrubiconie. Mais, n'étant pas parvenus au point où ce sujet s'éclaire, il doit sembler étrange en effet que nous l'ayons abordé. C'est que son heure approche et qu'il est souhaitable, pour nos étudiants, de commencer à défricher en eux-mêmes le terrain où peut croître le bonheur. La germination et l'enracinement se font mieux dans des terres préparées.

PIERRE

Nul ne lira les réponses d'Antoine au dernier questionnaire sans constater la valeur des «façons culturales» dont il a fourni un exemple certainement utile à ceux qui situent l'approche du bonheur sur le terrain *conceptuel.*

ANTOINE

(a) Définition du bonheur. Au premier regard, bonheur apparaît synonyme de bien-être, de satisfaction totale. Malheur signifie le contraire mais des expressions comme «jouer de malheur» montrent que le mot a conservé une partie de son dynamisme initial. Un dictionnaire suffit à révéler que *bon* et *mal heur* ont pour racine l'interprétation des signes par lesquels les Romains essayaient de prévoir l'avenir. Ce contexte dynamique tourné (sans doute avec inquiétude) vers le futur, a été conservé, quoique atténué, dans «augure». Les latins cherchaient à déchiffrer leur bon et leur mal heur, notamment dans le vol des oiseaux, ce qui peut n'être pas idiot quand on habite Pompéi s'il est vrai que les oiseaux décèlent les menaces de cataclysmes longtemps avant les humains.

Mais l'homme moderne s'est éloigné de la nature. Nous avons peu à peu dépouillé le mot bonheur de son mouvement naturel vers l'avenir en même temps qe nous perdions notre sensibilité aux effluves et aux signes que les animaux savent traduire en action. Spécialisés dans la pensée comme l'animal l'est dans l'action, nous sommes *moins développés* que lui, encore que ce soit à un palier *supérieur.* Chaque palier exige une *re-naissance,* une naissance dans le dénuement, un nouveau départ à zéro. Peut-être est-ce d'où il vient que l'on voie des messieurs policés, décorés et titrés se fendre le crâne à coups de manivelle pour une place de parking ! Si ce n'était drôle à pleurer, ce serait, comme dit Philippe, triste à mourir.

Une représentation de l'Evolution me vient à l'idée — quelques siècles après l'Arabe auquel je la dois sans doute : 0 - 1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 8 - 9 et enfin dix, nombre qui transcende les précédents, mais qui repart à *zéro.* Celui qui sait compter jusqu'à neuf est plus avancé, plus développé, dans l'ordre des unités, que celui qui a assimilé le dix, ou même le

quatrevingt-neuf, ne l'est dans l'ordre des dizaines. La croissance des nombres se fait par transcendances successives dans les ordres, dont chacun repart à zéro, des unités, des dizaines, des centaines, etc…, et chacune procure le *bonheur d'avancer.* Puis vient un bonheur plus grand : le *bonheur de comprendre.* On comprend l'ordre numérique *global* qui, par le truchement des séries infinies, nous procure le concept — et même le sentiment — de l'Infini.

b) Le bonheur *idéal,* lui, est presque une fuite dans le désert, une existence sans grande signification pour l'espèce : une symbiose berger — fille aux cheveux blonds — chiens — troupeau — alpages — ciel — nature (dans l'ordre centrifuge). Du moins est-ce là une réponse traditionnelle qui n'est plus tout à fait traditionnelle puisqu'il s'y est glissé, après l'*idée* déjà discutable de *fuite dans le désert,* celle d'*existence sans grande signification pour l'espèce.* Mon âme retrouverait-elle sa socialité ?

Au son des promesses d'«armes orthologiques» il me vient parfois l'espoir — tout nouveau — que je vais savoir bientôt m'exprimer et en même temps aider le milieu humain, dont je suis une amibe chanceuse (et déjà presque heureuse) à franchir un seuil. Peut-être est-ce un signe des temps écoulés que le mot bonheur ait à présent une signification statique. Une fois le seuil franchi, le bonheur devrait cesser d'être un fil d'ariane pour devenir quelque chose comme un chant d'orgues enveloppant et insinuant, vibration paisible d'une joie extérieure et intérieure.

(c) Oui, il m'est arrivé de me juger heureux. Mes évocations alpestres ont été vécues presque totalement, mais d'une façon beaucoup moins synthétique, donc moins idéale ? Une autre source de bonheur m'a été la musique dite «classique» pendant mon adolescence. Depuis que les responsabilités sociales de l'adulte me pèsent sur les épaules, quoique librement choisies, j'ai ressenti des joies immenses, mais jamais avec ce sentiment de perfection et de synthèse achevée qui transcende la joie en bonheur.

(d) Pourquoi, pour quelles raisons , ai-je été heureux ? Il n'y a pas eu de raisons à première vue. Pourtant chaque fois il s'est agi d'une communion, d'une *ouverture du moi à autre chose que le moi.* Il s'est agi chaque fois d'une satisfaction totale procédant d'une synthèse d'éléments externes (et naturels) et d'aspirations internes. Dans le cas de la musique la souffrance authentique et belle du compositeur, sa solitude, rejoignent ma souffrance et ma solitude. Le tout se fondant spirituellement, souffrance et solitude deviennent communion et bonheur. C'est bizarre mais c'est ainsi.

(e) Les conditions de mon bonheur sont théoriquement très simples : il faut et il suffit que toutes les aspirations de mon âme soient satisfaites. Pratiquement cela paraît se hérisser d'impossibilités. Il m'est tout à fait et définitivement impossible d'accommoder ma socialité à la sauce tartare (et je n'éprouve aucune haine, au contraire, pour ce peuple d'éleveurs, guerriers courageux autrefois envahissant). Le temps des titres, des mondanités, des courbettes, des décorations, des poses «avantageuses» me fait rire maintenant. Ou je participerai à son achèvement et à son rejet, ou il s'achèvera plus lentement mais sans moi. Le temps des courses au pouvoir (d'achat notamment) est également moribond. Je m'arrangerai pour avoir assez de fric pour survivre, pour le reste, cela devra venir tout seul : ou j'en aurai peu et je m'en contenterai, ou j'en recevrai beaucoup et saurai l'utiliser à autre chose qu'à m'encombrer les

artères et le cerveau.

BERNARD

J'invite nos étudiants à prendre conscience de la valeur d'une approche conceptuelle des problèmes humains, même — et peut-être surtout — *subjectifs*. Il n'y a pas d'autre moyen de préciser les conditions qu'il faut réaliser pour atteinddre nos objectifs. Il y en a moins encore pour *distinguer l'irréalisable du POSSIBLE.*. Certesce mot-ci ne signifie pas nécessairement réalisable, mais il désigne les choses dont la réalisation peut-être tentée avec des chances de réussitte.

Phgilippe, par exxemple, a constaté qu'il y a contradiction entre les conditions du bonheur et celles de nos existences temporelles, soumises aux atteintes du hasard. Nous n'aurions donc *aucune chance* d'être heureux si nous ne pouvions soustraire notre bonheur au temps et à la chance. Le pouvons-nous ? Nous n'en savons rien encore, mais nous avons appris déjà trois choses importantes :

1. Nous perdrions nos peines à poursuivre aileurs le bonheur, et la plupart des humains semblent en avoir la préscience : ils ne poursuivent guère le bonheur, ne l'espèrent qu'à peine, et préfèrent penser à mille autres chosess.

2. Les mystiques sont parvenus, sinon à se soustraire au temps et au hasard, au moins à vivre xcomme s'ils y étaient soustraits. En d'autres mots : à s'y sousstraire *subjectivement.* Cela au moins s'est révélé réalisable — par une poignée infime de privilégiés de la sensibilité, capables de percevoir le «goût indéfinissable de Dieu». Rien ne prouve que, même à ceux qui ne possèdent pas les mêmes dons, il soit impossible de parvenir aux mêmes résultats par d'autres moyens.

3. *Bref, si l'on prend suite de situer la poursuite du bonheur syur le terrain du possible, elle pourrait n'être pas vaine. Elle n'est donc pas chimérique.*

Ce qui est concevable est généralement réalisable, ou le deviendra tôt ou tard. L'inconcevable ne l'aa jamais été et ne le deviendra jamais. D'où l'importance de la conceptualisation, dont Antoine nous a donné un exemple. Mais, bien qu'il ait pris son départ sur les mêmes indivces étymologiques, il a cherché moins que Philippe à poser la problème global du bonheur en regardant ses données depuis Sirius. Il a utilisé sutout la démarche opposée, fort utile elle aussi : il a observé et *classifié* les composantes du bonheru. Regardons celles qu'il a repérées en lui-m^me :

1. Le *bonheur d'avancer* et de *comprendre,* qui est à la fois dynamique et statique, ontient le bonheur de *prévoir* et réalise celui d'*espérer* avec une *confiance* (la confiance est condition sine qua non du bonheur) qui *grandit* (c'est le bonheur d'avancer) à mesure que l'on comprend plus et mieux. Bref le bonheur de comprendre est déjà à lui seul un vaste programme, qui ouvre une première fenêtre sur le bonheur tout court.

2. Le bonheur (très complexe) que nous aporte l'art (la musique dans son cas), qui contient celui de la *communion,* et celui, immensément reposant parce que *statique,* de l'*œuvre*

achevée. Autre programme, autre fenêtre ouverte.

3. Puis vient une excellente *recette pratique* du bonheur, qui consiste à se soustraire *subjectivement* aux atteintes du temps et du hasard en *dévalorisant* leurs menaces : le bonheur d'Antoine, déjà, ne dépend plus guère de la chance bonne ou mauvaise qu'il pourra rencontrer dans la course au pouvoir, d'achat notamment, et aux «poses avantageuses» qui font partie des conditions d'existence des humains. *Le dilemme s'est relaché pour lui.*

4. Antoine, enfin, a fait une observation véritablement fondamentale : celle de la *«synthèse achevée, qui transcende la joie et la transforme en bonheur».* Et il ajoute «est-ce un signe des temps écoulés que le mot "bonheur" ait à présent une signification statique ? Une fois le seuil franchi, le bonheur devrait en effet cesser d'être un fil d'Ariane pour devenir un chant d'orgues…»

J'invite nos étudiants à relire avec soin l'explication du «Pentalogue d'Antoine» au dos du questionnaire de la sixième leçon d'initiation : *«le droit d'aimer ce qui est au lieu de désirer ce qui sera»* est la forme éminemment statique, c'est-à-dire *subjectivement éternelle,* qui récompensera l'*achèvement de nos tâches* de conquérants des destins de l'espèce et qui en procure déjà un «avant goût indéfinissable» à ceux d'entre nous qui obéissons à nos destinées individuelles en *avançant* cette tâche-là.

Bref, en suivant son petit bonhomme de chemin conceptuel, c'est-à-dire en se servant (tout *naturellement)* de son cerveau et de ses yeux, Antoine a amélioré et *personnalisé* son destin : il est moins le jouet des «hasard de la vie». Plus autodéterminé, il est mieux armé pour se *réaliser lui-même* et telle est notre raison d'être à tous. Or Antoine n'a rien fait de sorcier : il a opuvert les yeux aux faits, et les a assemblés en une image. N'importe qui aurait pu et pourrait en faire autant. Nous nous savons les interprètes anticipés de tous nos étudiants en adressant à Antoine des félicitations et des remerciements également chaleureux.

R O S A L I N D E

PIERRE

Le bonheur est un sujet difficile même à ceux qui ont vécu longuement et parfois heureusement. Notre jeune Rosalinde, qui émetge d'une enfance soigneusement frustrée des conditions du bonheur de l'enfance, ne pouvait être qu'impuissante à s'en représenter aucun aspect. Chez elle comme chez les peuples primitifs, le bonheur est resté confondu avec le succès et la chance qui sont sa négation. Malgré quoi une vision ou plutôt une lueur semble l'avoir guidée dans la définition qu'elle en donne : le bonheur, pour Rosalinde, est «la cessation de l'angoisse».

A la bonne heure ! En mettant le doigt sur la plaie dont elle souffre, Rosalinde a fait un premier pas : ce qu'elle a dit est VRAI — dans son cas. Elle est sauvée si elle poursuit cette route. Il ne lui reste plus qu'à engrener la machine à désenfouir le vrai en répondant à quatre questions :

1. Qu'est-ce que l'angoisse dans *votre* cas ?

2. Pourquoi *êtes-vous* angoissée ?

3. Quelles sont les conditions dont dépend, *selon vous,* la cessation de votre angoisse ?

4. Parmi celles-ci, quelles sont celles que *vous pensez* pouvoir réaliser vous-même ?

BERNARD

Prenons garde : malgré les mots en italiques dans l'énoncé de vos questions, je soupçonne notre Rosalinde d'une petite tendance à théoriser. Qu'elle veuille bien se dispensser à sortir de son sac à malices toutes faites une dissertation freudoïde sur l'angoisse œdipienne. Ce qu'il lui faut tirer au clair, c'est la nature, particulière et précise, de ses peurs bien à elle. Il se peut, petite Rosalinde, qu'un complexe de castration soit à l'origine de vos craintes, mais vous ne vous en seriez pas doutée si d'habiles gens ne vous en aveaient persuadée. Il vous faut découvrir non les motivations subconscientes de votre angoisse, mais les formes qu'elle affecte dans votre *conscience.* En bref: quels sont les malheurs dont vous vous croyez ou sentez menacée? L'apprendre pourrait être un moyen, bien plus facile que vous ne le soupçonnez, de les conjurer — et en même temps de dissoudre votre angoisse. Veuillez bi, entre-temps, vous persuader 'une chose : il y a des filles qui ne sont pas angoissées bien qu'aucune n'ait des testicules. Pour devenir l'une d'elles, il vous suffirait de mobiliser les ressources de votre intelligence. Quant aux garçons, il en est qui se portent assez bien quoique la plupart aient un père, et, si vous vous servez assez de votre intelligence pour apprendre à choisir, c'est l'un d'eux que vous épouserez.

PIERRE

Avant de poursuivre la structuration de l'intelligence discursive de Rosalinde en abordant l'étude de la deuxième règle d'or de la pensée, il conviendrait de citer deux passages révélateurs de ses réponses à notre dernier questionnaire :

ROSALINDE

Pour ce qui concerne Freud, il me semble que vous voulez dire qu'en fait il n'a découvert que l'analyse de nos déterminismes existentiels. Or il me semble qu'il a suffisamment appuyé sur les problèmes des conditions de l'espèce, des transmissions de certaines de leurs structures psychiques, comme la structure œdipienne par exemple, pour pouvoir affirmer que l'aspect essentiel ne lui a pas échappé. Mais ce que vous dites en parlant de «publicité» (quoique le mot ne soit pas très gentil) me semble vrai. Si je dis «pas gentil», c'est que je ne pense pas que freud ait agi ainsi pour être commercial. Je le crois très sincère dans sa science. Le public a tiqué devant les découvertes relatives à la sexualité : c'était dr à faire avaler. Freud a donc concentré son effort sur ce point et c'est bien compréhensible. Freud n'a jamais prétendu avoir tout expliqué et la psychanalyse bien qu'incomplète telle qu'elle est pratiquée de nos jours — par des singes psychanalystes — reste valable. Je pense en effet qu'il n'y a pas plus singe que nos psychanalystes avec leur air de dire : «Moi je sais , vous ne savez rien …!»

D'ailleurs freud a vraiment guéri des mallades, et si l'on ne trouve plus de praticiens tels

que lui, cela ne veut pas dire «la psychanalyse patatras !» A vrai dire, je crois que c'est surtout depuis deux ou trois ans que la psychanalyse commence à découvrir les structures psychiques essentielles.

J'ai trouvé horrible, au surplus, que vous qualifiiez Freud «d'obsédé sexuel». Vous me faites penser aux petites bourgeoises choquées devant un ouvrage de vulgarisation, et accablant d'injures le savant qui vient de les dépouiller contre leur gré. Il n'est pas possible que vous ayez été sincères en disant cela !

PIERRE

Rosalinde, décidément, est pour nous tous un don du ciel. Elle s'est montrée cette fois telle qu'elle est : une enfant primitive acculée à l'autodestruction parce qu'on ne lui a appris que des mensongges. Ses professeurs l'ayant entraînée au bord du Rubicon sans lui apprendre à nager, elle ne peut que s'y noyer. Impossible de reculer : nos institutions lui poussent une épére dans les reins, et la voilàdans l'eau jusqu'au cou. Un pas de plus dans la tromperie officielle et c'est la fin. *(Aux étudiants)* Aussi pouvons-nous y compter : elle nagera, elle gagnera l'autre rive. Elle n'a pas d'autre choix et elle le sait : elle est aussi angoissée que désespérée.

Tout comme la France a cessé d'être gouvernable par les hommes que «programme» le SYSTEME OCCIDENTAL DE PENSEE, celui-ci a cessé d'être vivable aux hommes qu'il emprisonne, *hermétiquement* désormais : on les a dépouillés des mythes qui procuraient à leurs pères des *évasions subjectives.* C'est pourquoi ils ne peuvent et ne font désormais que s'entredéchirer.

Faute d'avoir été admis à poursuivre le vrai, Rosalinde et ses condisciples ont avalé les mythes jetés en pâture à l'homme contemporain et la pauvre enfant à été contrainte de choisir les deux pires : la spychanalyse et le «gauchisme». Ainsi, pour elle, les divinités tutélaires de jadis (un bon vieillard à barbe blanche et un méchant diable cornu, personnages certes un peu ridicules mais par là-même très «humains») ont cédé la place à deux Moloch, à deux machines qu'on croirait calculées, avec une précision hallucinante, pour accélérer notre autodestruction. Si tel avait été l'objet précis de malfaiteurs géniaux, il aurait été impossible d'imaginer rien de plus efficace.

BERNARD

C'est un cas entre mille où perce un bout de l'oreille de la nature : elle seule est capable de cette justesse dans le choix des moyens. Pour réaliser ses fins, les tigres herbivores, les dix Jules de Russell, l'Amibe malchanceuse de Jean Rostand, et cent autres «trésors» puisés dans la panstupidité des humains, font aussi bien son affaire quie le capitalisme agressif, le socialisme oppressif ou le Subconscient-Roi et le Christus-Rex. Tout cela est «signé».

PIERRE

Mais comment l'Education Nationale s'y est-elle prise pour imposer à Rosalinde le choix des deux mythes à la fois les plus destructeurs et les plus intolérables ? Bien qu'elle ne puisse s'en satisfaire : elle est «totalement insatisfaite» : comme toutes les victimes de ces deux mythes d'ailleurs, ce sont ceux qu'elle *préfère.* Pourquoi ?

Complété par ce qu'on vient de lire, le «dossier Rosalinde» le révèle minutieusement. Les apprentis éducateurs se voient offrir une si admirable occasion d'exercer leur métier que nous différerons jusqu'à la prochaine leçon l'analyse — qui ne sera PAS une psychanalyse ! — de documents trop éloquents sur l'urgence d'une structuration qui mette le VRAI à la portée de Rosalinde. Sans doute possible, c'est par là qu'il faut commencer.

La Deuxième Règle d'Or de la Pensée

PHILIPPE

Je rappelle que cette deuxième règle substitue la critique, qui nous libère, à la systématique qui nous emprisonne dans ndes … *systèmes.* A première vue, il peut sembler surprenant que TOUS les humains se soient toujours pelotonnés dans des sytèmes de pesée. losqu'on y regarde de plus près, rien ne saurait étonner moins : il est et restera impossible de faire autrement : instinctive, affective, discursive ou orthologique, toutes les formes de pensée sont des sytèmes.

Mais … il y a plusieurs mais !

Il y a d'abord une distinction tout à fait capitale : la systématique *inconsciente* est la seule qui nous emprisonne. Consciente, elle nous *libère* parce que nous pouvons l'*utiliser comme bon nous semble :* un mathématicien, par exemple, se sert du système euclidien pour mesurer certaines choses, du riemannien pour en peser d'autres. Il sait notamment qu'en certains cas il obtiendra de meilleurs résultats en attribuant aux objets une masse variable selon la vitesse qui les anime. Le physicien n'est pas prisonnier d'un seul système mathématique : il se balade de l'un à l'autre d'un pas léger et guilleret, et il est tout prêt à en utiliser autant de nouvaux que l'on voudra s'il croit avoir des chances d'en mieux faire ses affaires.

Tel n'est le cas ni du pape, ni de l'archevêque de Canterbury, ni de M. Jacques Rueff, ni de M. Waldeck-Rochet, ni de M. le Gouverneur de la Banque de France, ni — dès qu'il s'agit de choses qui affectent notre comportement social — d'autant dire aucun homme né d'aucune femme. Lorsque nos sociétés sont en cause, ces messieurs-Dames sont prêts à faire aussi mal qu'il faudra leurs affaires, et mille fois plus disposés à crever qu'à changer un iota à leurs systèmes. Quant à en faire crever les autres, il va de soi que cela va de soi.

Comme dirait notre ami Aloïs : QUE NOUS FAUT-IL, NOM DE DIEU, POUR NOUS EVADER DE NOS SYSTEMES ?

(Aux étudiants)

Permettez-moi, mes amis, de vous poser, en guise de devinette, cette question innocente.

MEDICUS

Vous me donnez froid dans le dos pour l'enfant Rosalinde !

PIERRE

Il y aurait de quoi s'alarmer si elle avait quelques années de plus. A vingt ans, l'évasion reste possible neuf fois sur dix même dans le cas des gauchistes freudisants, qui est sans doute le *pire de tous.*

PHILIPPE

Le fond de ma nature étant bon, j'éviterai des souffrances à nos étudiants en répondant moi-même à ma question : pour nous évader de nos systèmes il faut, *mais il ne suffit pas,* que nous apprenions à le faire.*(Aux étudiants)* Faudrait voir à ne pas exagérer : la devinette n'est pas supprimée, elle n'est qu'un peu empirée : qu'est-ce qu'il nous faut *et nous suffit* pour nous évader de nos systèmes ?

Cela risque de n'être pas très facile à découvrir, mais nous pouvons essayer en regardant d'abord ces choses étranges depuis Sirius, d'où l'on voit mieux celles qui sont énormes. Voyons comment elles se sont passées en sciences physiques d'abord, puis humaines.

Vous savez qu'inventeur d'un système de pensée qui n'était pas bien mauvais, Aristote se trouva jouir bientôt d'un prestige mérité. Un soir qu'il se promenait à la campagne, une feuille morte lui tomba mollement sur la main dans le même temps qu'il reçut sur la tête un marron tout plein de vélocité. *«Au nom de Zeus»,* s'écria-t-il (comme Euclide il usait d'un langage robuste pour extérioriser ses émotions quand elles étaient fortes), *«plus pesantes les choses qui vous atterrissent sur le crâne, plus déplaisant leur impact : elles tombent plus vite !…»*

Puis, fort de cette expérience vécue, il énonça une loi fausse : la vitesse des corps en chute libre est proportionnelle à leur poids. Cette idée n'était nullement idiote : c'est bien ainsi que les choses semblent se passer. IL lui aurait été certes facile de constater qu'elles se passent tout autrement, mais Aristote ne s'en avisa point. Or il jouissait d'un grand prestige. Les physiciens de son temps le crurent sur parole, enseignèrent cette loi à leurs enfants, qui la redirent aux leurs. Puis ceux-ci l'infligèrent à leur progéniture avec une confiance accrue de siècle en siècle (qui aurait l'audace et le mauvais goût de mettre en question des enseignements devenus plus vulnérables de siècle en siècle ?)jusqu'à ce que, se trouvant au haut de la tour penchée de Pise, il vint à Galilée la fantaisie de laisser choir ensemble une petite et une grande masse de plomb. Et voilà qu'en parvenant au sol elles ne firent qu'un seul «boum» ! Patatras ! Tel fut, semble-t-il, le premier de tous les patatras. Du moins, c'est ainsi que la légende, qui a le mérite d'être jolie, rapporte cette affaire, mais c'est bien plus utilement que procéda Galilée : en *mesurant* sur des plans inclinés l'accélération de sphères mues par la gravitation, il donna naissance aux sciences expérimentales, avec les conséquences que l'on sait.

Cependant, entre le marron d'Aristote et le plomb de Galilée, il s'était écoulé vingt siècles. Pendant deux mille ans, des millions et des millions d'hommes ont assisté à la chute simultanée de pierres grosses et petites, mais il ne s'en est pas trouvé un — PAS UN SEUL — pour s'apercevoir qu'un rocher ne tombe pas mille et même dix mille fois plus vite qu'un caillou ! Il a suffi de la parole d'Aristote pour rendre aveugles à des phénomènes quotidiens et grossiers, visibles à des lieues, des hommes innombrables pendant des éternités, bien qu'une théorie de la chute des corps ne pût émouvoir les passions et les croyances que d'une poignée

de maîtres d'école !

Qu'est-ce à dire ? Comment cette chose énorme a-t-elle été possible ?

MEDICUS

Cela semble incroyable, mais il faut se rendre à l'évidence : aucun aveuglement n'était impossible à nos pères. Dieu merci, la science aidant, nous n'en sommes plus *tout à fait* là !

PHILIPPE

De toutes les illusions que la nature a pu se plaire à nous engendrer pour se débarrasser au plus tôt d'Homo sapiens, la plus mortelle est celle-là. Nous sommes bien plus farouchement attachés à des sytèmes non seulment plus stupides que ceux de nos pères, mais *incomparablement plus meurtriers* par une raison très simple et très forte : ce n'est plus à Dieu que nous dévouons nos soins, mais à nous-mêmes. Bien qu'ils ne s'occupaient guère que de Lui dans leurs cogitations, nos pères ne parvenaient pas à faire grand mal au Bon Dieu. ILs devaient se contenter de le ridiculiser gentiment. Quand nous nous ne prenons à nous-mêmes nous obtenons des résultats plus substantiels : nous nous entre-exterminons. Si tel peut ne pas être l'objectif *délibéré* que POURSUIVENT nos sciences humaines, nul ne saurait contester que c'est celui qu'elles OBTIENNENT ! !

BERNARD

Lorsqu'on a la puce à l'oreille, on voit percer partout le même bout d'oreille !

PHILIPPE

Ce n'est pas le moment de prendre l'interminable inventaire de nos idées léthales, car cela ne servirait à rien : tant que nous n'en aurons tari la *source* , qui est la systématique, il nous en naîtrait chaque jour de nouvelles, plus meurtrières que celles de la veille.

Accordons, s'il vous plaît, un bref coup d'œil à nos sciences humaines, en commençant par la seule qui soit vraiment scientifique : la biologie. Cette discipline a fini par se trouver confiée à des hommes compétents, qui savent se servir d'un microscope et utiliser avec bonheur des techniques raffinées, comme la chromatographie et l'électrophorèse. Ils sont parvenus, par ces moyens et divers autres,, à des découvertes aussi nombreuses qu'admirables. S'il est une chose que l'on doit dire d'eux, c'est ceclle-ci : ce sont des hommes modernes. Ce sont de vrais savants, qui jouissent pleinement des acquisitions scientifiques dont notre siècle s'enorgueillit à bon droit. Mais Bernard, qui les connaît plus intimement, nous dira mmieux que moi ce qu'ils sont en même temps.

BERNARD

S'il est au monde une chose qui me chagrine, c'est de devoir admettre qu'ils sont de très loin *les pires ennemis qu'Homo sapiens ait eus ! !* C'est de leurs œuvres (dont les pires ne sont pas leurs abominables drogues, leurs pecticides, etc.) qu'il mourra le plus sûrement et le plus vite. Est-ce tout ? Hélas ! non : ce sont aussi les plus formidables imbéciles qui aient existé. Aucune stupidité, aucun aveuglement n'ont jamais égalé les leurs : ils se sont emprisonnés (notamment) dans le système aléagénétique, et rien au monde ne peut les en faire sortir.

Qu'on soit resté aveugle à la chute des corps pesants pendant des siècles semble étonnant. Mais, entêtés surtout de théologie, nos pères ne se souciaient guère de ces choses, et ce dut être l'effet d'une inattention, d'une distraction assez compréhensible et excusable. Au contraire, ne pas voir et pis encore ne pas CONSENTIR à voir que «la merveille qu'est l'œil» et celle, plus fantastique encore, qu'est le langage des abeilles, n'ont pu résulter du hasard, que l'aléagénèse est une IMPOSSIBILITE (démontrée mathématiquement dans le Rubicon), et cela «au siècle de la science» et au sein d'une priofession tout entière consacrée à l'étude et à l'interprétation mathématique des phénomènes biologiques, c'est un comble ! C'est de la stupidité, de l'aveuglement et de la mauvaise foi poussés à leurs limites. Or sachez que l'aléagénèse (tempérée de darwinisme) est la doctrine officielle acceptée tout autour de la planète, avec le résultat *atroce* que l'orthogénèse est restée en panne. L'Evolution a été engagée dans une direction fausse. En conséquence de quoi *l'humanité régresse au lieu de progresser.* Rien de pire ne peut s'imaginer, mais cela se trouve être vrai. Il faut bien convenir que pour la malfaisance et la stupidité nos pères ne nous venaient pas à la cheville !

PHILIPPE

Nous voilà édifiéssur les sauvegardes que nous vaut la vraie science. Vous en voulez de fausses ? Vous avez raison : c'est encore plus joli. Voyons le cas des économistes. En prenant leur départ, il y a quelques deux siècles, sur des observations mal faites, ils conçurent un système en vertu duquel seul était profitable le profit des patrons. Après quoi, obstinés comme sont tous les hommes à justifier leurs systèmes en fermant les yeux aux faits, ceux-ci s'employèrent pendant deux cents ans à *camoufler l'absurdité du leur* en le hérissant de théories de plus en plus fausses, de plus en plus hermétiques et de plus en plus inintelligibles, pour que cela ne se voie pas. Après quoi ils se trouvèrent avoir accouché d'un imbroglio de doctrines dont les conséquences pratiques se résument ainsi :

Quand on produit beaucoup de richesses, il devient impossible d'en consommer, mais on évite le pire en les détruisant.

Si c'est à ses fruits qu'on doit juger l'arbre, il nous faut convenir que la nature a tout lieu de se féliciter de cette trouvaille. Car l'Occident a avalé ce beau fruit sans sourciller. *Voilà pourquoi Homo sapiens crève d'une abondance baptisée «surproduction» malgré la peine qu'il prend pour crever (aussi) de faim en détruisant ses productions.* La nature, ainsi, gagne sur les deux tableaux. Qui dirait mieux ?

BERNARD

Les économistes ont pulvérisé tous les records. Rien de comparable ne s'était jamais vu.

PHILIPPE

Il me semble pourtant que la palme revient aux sociologues, qui se trouvaient, il est vrai, dans une situation délicate : il n'y a pas de doctrine sociologique officielle. C'est pourquoi les sociologues peuvent se soucier de tout ce qu'ils veulent, sauf de sociologie. Qu'auraient-ils pu faire ? Certes, rien ne les empêchait de s'emparer d'un système quelconque : Marx aurait fait leur affaire aussi bien que Tocqueville. Mais leurs doctrines semblent avoir été faites pour allumer des passions furibardes, et les professeurs se seraient fait casser la figure, qui par une

moitié de leurs étudiants, qui par l'autre moitié. Cela eût fait du désordre. Or nos bons maîtres sont des hommes d'ordre. Que faire?

Eh bien, ôtons-leur notre chapeau : leur solution est géniale. Ils firent main-basse sur un système propre à les auréoler de gloire doctorale : ils singèrent les physiciens en faisant reposer la sociologie sur la statistique. Comment serait-ce pensable ? C'est une machine à faire pénétrer le monde extérieur dans les systèmes. Bref c'est la fin de tout ! Mais nos sociologues ont du génie. ON ne se lassera pas de les admirer si l'on veut bien prendre connaissance de la conclusion, nette et brève comme toujours, d'une petite étude sociologique de 478 pages parue récemment chez P.U.F. :

> *Dans la partie septentrionale de l'Angleterre comprise entre le Mersey et les Monts Cheviot (Planche LXXVI), 0.61 pour mille femmes d'ingénieurs métallurgistes ont un grain de beauté au quadrant supéro-extérieur de la fesse droite. Cette enquête se poursuit dans d'autres pays. Elle est difficile au Japon parce que les Japonaises refusent de montrer leurs fesses.*

Malgré quoi les jeunes gens qui décrochent un diplôme de sociologie ne trouvent pas d'embauche : les employeurs semblent insensibles aux mérites des professeurs qui ont mis la statistique au service de leur idéal, et inconscients des services qu'on peut attendre de jeunes gens pleinement qualifiés pour réaliser l'idéal de la connerie *absolue.*

BERNARD

L'alternative est celle d'Antoine : en pleurer de rire ou mourir de tristesse. Nul ne peut lire d'«études sociologiques» récentes sans constater que celle de Philippe est à peine caricaturée. C'est réellement ça, mais les étudiants se laissent faire. L'humanité tout entière se laisse faire. Homo sapiens est fichu ! Son naufrage ne peut plus être qu'une question d'heures.

PHILIPPE

Seuls pourront surnager ceux qui sauront s'évader de nos pires systèmes en les distinguant de ceux qui sont utillisables, et qui seront conscients de leur caractère *relatif.* C'est à quoi peut nous aider, *même avant que nous comprenions parfaitement nos mécanismes mentaux,* la deuxième règle d'or de la pensée. N'en pouvant aborder l'exposé aujourd'hui, il nous reste à tirer l'enseignement de nos quelques aperçus panoramiques de la bêtise humaine. Qu'on me permette de rappeler un propos de Pierre à la page 28 du Rubicon :

Pour comble de malheur, la nécessité d'une liaison, d'une homogénéité indispensable à l'assimilation de nos connaissances grandit comme le carré du nombre de celles que nous acquérons. Qu'on pense à un Montaigne. Que savait-il ? QAutant dire rien que du «liant». Quen a-t-il fait ? Un monde enchanté. Rousseau, en plus, savait un petit rien de sociologie naïve. Ce petit rien a suffit à en faire un imbécile. Aujourd'hui ? Les pédagodrames vont montrer combien nous sommes exposés à devenir idiots. C'est terrifiant!

C'est ainsi que s'éclairent les mésaventures de l'homme contemporain. Nous sommes plutôt moins idiots que nos pères, mais nous sommes accablés d'innombrables systèmes, débordés de connaissances, écrasés sous leur poids. Même les disciplines les plus étroites

exigent des spécialisations qui nous étrécissent encore. Dès lors, avant l'émergence de l'orthologique qui les embrasse toutes, il était devenu désespérément impossible de prendre une vue d'ensemble de quoi que ce soit, d'en réaliser des synthèses et d'en dégager la signification. Bref nous ne pouvions plus rien comprendre à rien. L'imbécillité nous était un refuge nécessaire : il est insupportable de savoir qu'on ne comprend pas ce que l'on sait. Toute confiance en soi cède la place à une angoisse qui nous paralyse et qui nous tue.

C'est ainsi que, pour n'avoir pas à constater que nous sommes idiots, que nous ne comprenons rien, que nous ne voyons rien, que nous n'avons plus d'yeux noi d'oreilles, nous n'avons qu'un moyen : devenir chaque jour plus sourds, plus aveugles, plus idiots. Il nous faut marcher ou crever, avancer dans cette voie ou nous faire psychanalyser !

Notre stupidité, dès lors, est plus qu'excusable, mais il faut la voir, l'admettre et la comprendre pour échapper à ce cercle vicieux. Avant toute chose il faut se garder de penser, comme faisait Medicus, que la science nous en abrite : c'est elle au contraire, qui nous y a plongés. Puis elle nous fait courber la tête pour mieux l'y immerger. Pour naître, vivre et grandir, Homo liber n'a besoin que d'une bouffée d'oxygène.

COURRIER DES ETUDIANTS

L'âme et la psyché

PIERRE

Plusieurs réponses au quinzième questionnaire se sont trouvées propres à éclairer la psyché d'une lumière à la fois simple et pénétrante, faite d'une sorte élémentaire innocence. Nul, pensons-nous, ne lira sans profit celles, parmi les réponses reçues, qui en sont empreintes.

IM.201

Supposons que notre psyché est *toute* faitede sédiments existentiels … et que *tous* les sédiments existentiels peu à peu stratifiés autour de notre moi aient formé notre psyché.

Si nous cassons la gangue pour extraire le moi tout nu, que peut-il rester . En principe ce doit etre le noyau premier qui s'y trouvait avant le dépôt des sédiments. Cette démarche est semblable à celle de l'archéologue pratiquant des fouilles, qui enlève l'accumulation des débris de toute sorte pour désenfouir la cité endormie sous la poussière des siècles.

Et bien, pour moi, si j'enlève la «possière des siècles», je pense que je vais me trouver tel que j'étais au début : un enfant. Au passage, il est assez troublant de rapprocher ceci de la parole de l'Evangile :«Si vous ne changez et ne devenez tels que les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux…» Est-ce tout à fait par hasard que l'on parle de la «fraîcheur d'âme» de l'enfance, et jamais de sa «fraîcheur psychique» ?

Tout cela est bien, et ce peut être à peu près juste. Mais le bât blesse quand il s'agit de

décrire ce qui me reste. Ne serait-ce une facultépresque immense d'émerveillement et d'enthousiasme ? L'enfant, avant tout dressage psychique — et de moins en moins à mesure qu'avance ce dressage — n'a-t-il pour sa pensée un ensemble de déterminismes essentiels puisqu'il n'en a pas encore d'existentiels ? Sa pensée est déterminée par ce qui est en lui, pas encore par ce que les générations antérieures ont voulu faire de lui. Donc, si j'arrive à m'extraire du surimposé, si je parviens à entendre la petite voix de la nature, de ma nature — elle n'est pas bien haute, et seul un grand silence me le permettra — n'est-ce pas mon âme que je trouverai ?

Pas lumineux tout cela : vous le voyez. Mais je crois cependant qu'il doit y avoir du vrai là-dedans.

IM.203

Ce qu'il me reste ?

Lorsque j'étais tout petit enfant, je souriais aux personnes que je voyais. Un beau jour on m'a enseigné qu'il fallait dire «Bonjour Monsieur», tendre la main droite, etc. L'opération rencontre est devenue une épreuve et je n'ai ^lus aimé les grandes personnes –> pelures socio-simiesques.

Lorsque j'étais petit enfant, j'aimais les chiens, j'aimais les fourmis, j'aimais les lézards, puis, en grandissant, je me suis rendu compte que les chiens peuvent mordre, les fourmis piquer et que les lézards ressemblent aux serpents. Alors je me suis méfié de ces bêtes, je ne les ai plus aimées (ou très mal) : j'en avais peur –> Pelures non socio-simiesques (en gros) mais pelures d'incompréhension tout de même.

Lorsque, devenu enfin un peu plus grand, j'aimais chanter, j'aimais écouter la musique. Mes parents, alors, me firent apprendre une chose rébarbative : le solfège. Du coup j'ai perdu le contact avec le chant. Ensuite j'ai appris à jouer du violon. C'était obligatoire aussi. La musique me devint une chose bien pénible –> Pelures socio-simiesques.

Si j'admets hypothétiquement que ma psyché est toute faite des sédiments existentiels issus des impératifs d'une socialité simiesque, et si, de plus, j'admets que je puis en déblayer les supports profonds, il me reste ce qu'il y avait en moi avant toute expérience existentielle. Et, me semble-t-il c'est énorme : il me reste l'amour des sons, des couleurs, de la lumière, des odeurs, de ce qui touche mes sens ; il me reste l'amour de la terre, des arbres, des animaux, des hommes, des cycles de la nature, c'est-à-dire l'amour du Vivant accompagné d'un besoin d'y participer, du besoin de vivre. Il me reste aussi le besoin de comprendre, et ce doit être l'amour du Vrai. Tous ces besoins, qui se manifestent par l'amour de Tout, sont les moyens d'expression d'une chose en moi qui fait tendre mon être vers la satisfaction totale. Ne serait-ce cela, mon âme ? Ce serait beau, très simple et très beau. Pour en vivre pleinement les conséquences, j'ai l'impression de devoir faire doucement : c'est trop simple et trop beau pour le singe que je suis encore. Je risquerais, comme Noé, de m'enivrer et de faire des bêtises !

PIERRE

Une autre étudiante a trouvé dans cette quinzième leçon une occasion d'ajuster sa vision à l'ensemble des cours. Elle en a vécu une expérience intérieure apparentée à celle d'Ambroise,

et cette sorte d'aventure a souvent quelques vertus de «contagion». Ceux qui se trouvent dans un cas voisin de celui que laisse entrevoir les réponses d'IF.232 y trouveront une aide efficace.

IF.232

En relisant cette leçon, j'ai fait, pour la première fois, l'expérience d'une vision globale. J'ai «vu» — Tout ! Elle a agi sur moi comme un révélateur et il m'a semblé, pour la première fois, que le cours tout entier s'ordonnait tandis que son contenu devenait clair. Ma découverte capitale : la vérité soudain «visualisée» de ce que vous nous dites et redites depuis le début. J'en ai été frappée cette fois à travers la formule de Bernard (p ?) : «…la connaissance du *bien* transcende l'amour et *dès lors le CONTIENT*». aJe faisais de l'amour le moyen par excellence d'accéder à la vérité, et voilà que j'entrevois la possibilité de m'ouvrir à ce que vous appelez l'«émotion conceptuelle». Cette leçon a coïncidé avec le moment où j'ai «compris» ce que doit être l'«intelligence supérieure» promise dans la première leçon de votre cours.

J'accepte tout ce que vous dites de la psychanalyse dans cette leçon, car tout m'y paraît clair, et j'attends la suite avec sérénité. Ce qui reste en moi après le déblayage de la psyché, c'est la force d'aimer et le désir de comprendre — et d'expliquer : c'est mon métier de professeur. Ces deux forces peuvent se rejoindre et me donner accès à moi-même. Je puis naître au Tout dans lequel je suis immergée, c'est-à-dire le CON-NAITRE et, simultanément, le COM-PRENDRE, c'est-à-dire l'intérioriser. Echappant aux déterminismes existentiels, j'obéis spontanément — et *consciemment* — à mes déterminismes essentiels. De prisonnière, je deviens «autodéterminée» (merci Ambroise!). En échappant à ma psyché, je trouve mon âme, c'est-à-dire que je me trouve définitivement, et Dieu en même temps.

Et voilà que je comprends qu'ayant trouvé le Bien, je ne puis rien vouloir d'autre que lui par la simple raison qu'il n'y a rien d'autre à vouloir. On échappe à sa psyché — qui *existe* seulement — pas à son âme, qui *est.*

De même, le Bien a seul l'ETRE. Le mal ne fait qu'exister, et, ce qui le fait exister, c'est notre obstination à ne pas vouloir *être* tant que nous n'avons pas compris. Si ce que je dis là est vrai, alors, oui, la vérité est fantastique, et tellement simple !

De l'angoisse à l'amour *(par Philippe)*

Victime d'un système de pensée dont elle ne peut s'évader, Rosalinde a la bonne fortune d'en être incommodée. Elle est restée capable d'entendre la voix de la nature qui lui crie «casse-cou», et y répond par une angoisse. L'immense majorité des victimes de l'Education Nationale n'y peuvent répondre que par l'immensité de leur inconscience. Hébétés, ces privilégiés de l'insensibilité ne voient, n'entendent, ne sentent, ne comprennent RIEN. Quelles raisons auraient-ils de s'inscrire à un cours d'orthologique ?

Il s'ensuit une certitude : nos Rosalinde, Adélaïde, Annabelle et toutes nos autres Arielle doivent avoir en commun un admirable caractère : il faut bien qu'elles soient un peu — comment dirai-je ? — piquées ou, si vous préférez, siphonnées. Elles sont restées capables

d'entendre les avertissements de la nature, et, dès lors — c'est inévitable — la vie les a prises à la gorge et les y a tenues jusqu'à ce que, au moins sous forme de quelque foi, elles aient trouvé au moins un semblant de réponse à l'Enigme Eternelle.

Mais Rosalinde est restée inaccessible à tout système de pensée reposant sur aucune sorte de foi. Pour se tirer d'affaire, elle se trouve dépendre d'un petit nombre de connaissances qui se trouvent favoriser puisamment l'acquisition d'une «masculinité évangélique». Notre prochaine leçon les lui apportera — *en même temps qu'à toutes nos Arielle.* Il convient donc d'attendre cette leçon pour essayer de les leur faire avaler par tous les moyens honnêtes ou non : peut-être assisterons-nous ainsi — on ne sait jamais, mais les moyens déshonnêtes me semblent avoir de bonnes chances — à quelque banale transmutation de l'angoisse en amour.

Questionnaire n° 16

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Quelles ont été vos réactions à l'hypothèse d'une nature qui imposerait leur autodestruction aux humains ? Elle est choquante à souhait, et peut n'être rien de plus ni rien de mieux que le fruit d'une pensée systématique délirante. Qu'on ait soin d'éviter non pas de s'y laisser séduire puisque rien ne saurait être moins séduisant, mais de s'y rendre sans lui opposer toutes les objections possibles. Quelles sont vos objections ?

3. Vos réations à la *conceptualisation* du bonheur par Philippe et par Antoine.

4. Répondez à la question de Philippe à la page ? : qu'est-ce qu'il nous faut *et nous suffit* pour nous évader de nos systèmes?

5. L'analyse de Philippe des causes de la pan-stupidité contemporaine (p.?) vous satisfait-elle ? Avez-vous rien à y redire ou ajouter ?

6. Analyser avec soin le cas de Rosalinde. En plus de ses fréquentes allusions à la *sincérité* des personnes qu'elle met en cause, qu'y observez-vous de frappant ? Que pourrait-on faire, selon vous, pour aider Rosalinde à dissoudre son angoisse ?

7. Notez cette leçon et expliquez votre note. Ajoutez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

8. Vos objections, vos questions, vos suggestions, vos réflexions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Dix-Septième Leçon

L ' E V O L U T I O N

Quatrième Partie : L'Aurore

PIERRE

Homo sapiens vit les dernières heures de son règne tourmenté, et ce seront les plus noires d'un destin qui s'achève dans un décor d'Apocalypse. Les humains ont pressenti ce dénouement depuis toujours, et les prophètes nous en ont avertis, mais ils ne l'ont pas compris. Aujourd'hui nos destins sont devenus transparents : nous enfantons — dans la douleur — Homo liber.

BERNARD

Nos douleurs ne sont plus celles de l'enfantement. Elles sont bien pires : pour faire place à l'Homme nouveau, nous sommes en train de mettre à mort Homo sapiens. En nous imposant les tâches du bourreau, la nature nous a traités cruellement, mais elle n'avait aucun choix : l'Homme n'a d'ennemi à sa taille que lui-même. Ne pouvant survivre qu'en société, il a toujours été social par nécéssité. Mais c'est par nécessité aussi qu'il a toujours été anti-social : il n'a jamais pu survivre qu'en se défendant de ses semblables, d'où les contradictions qui ont toujours rendu la condition humaine aussi difficile à comprendre qu'à supporter.

Obligée de confier à Homo sapiens le soin de tuer ses voisins et de se détruire lui-même, la nature nous y a contraints en nous dotant d'un instinct de conservation forcenée de nos traditions. Dès lors, quand elles deviennent léthales, elles nous tuent. Nos pères ont souffert tous les jours de leur vie de leur attachement au passé, et beaucoup en sont morts, mais les vraies hécatombes dépassaient leurs moyens. C'est aujourd'hui seulement que, devenant universitaires et par là-même universelles, les traditions humaines acquièrent leur pleine signification biologique.

PHILIPPE

Il est facile de voir coexister et fleurir dans l'actualité les deux formes principales de la stupidité humaine : primaire et bénigne comme était celle de nos pères, elle règne encore aux Indes. En Occident celle qui sévit est *supérieure* : l'enseignement universitaire est dit supérieur, trop légitimement comme on va voir.

L'Inde se trouve avoir à résoudre un problème social épineux : nourrir un peuple nombreux avec de faibles ressources agricoles. Plusieurs solutions sont possibles mais aucune n'est facile, sauf à nos yeux d'Occidentaux martérialistes, qui avons substitué le culte des bilans au sens du sacré. Les pouvoirs publics de l'Inde, qui subissent un peu (mais heureusement pas trop) l'influence occidentale, se sont laisser contaminer par le culte des bilans. Ils ont pris conscience du coût, exprimé en calories par tête d'habitant, des millions de vaches faméliques qui apportent des réconforts spirituels aux affamés. La réaction populaire fut vive. Le

parlement hindou se fit rappeller au sens des réalités nationales par des foules indignées, qui vociféraient leur attachement aux trésors culturels de l'Inde : *«Notre Sainte Mère la Vache !… Ne touchez pas à notre Mère !…»*

HUBERT

LA sainteté des vaches est une idée extravagante. Où diable les Hindous sont-ils allés la chercher ?

BERNARD

Leurs Vaches Saintes sont cousines germaines des tigres herbivores de nos Ecritures Saintes, issues comme eux d'un *génie métaphysique inconscient* que nous étudierons au moment opportun.

PHILIPPE

Entre-temps ces vaches mangent et saccagent une part des récoltes de l'Inde, et contribuent à réduire au-dessous du minimum vital la ration des Hindous. A cet égard leur sainteté est une idée qui peut sembler stupide jusqu'à ce qu'on la compare à celles qui s'enseignent dans les universités d'Occident. Un coup d'œil sur ce qui se passe en Amérique nous éclairera.

MEDICUS

Pourquoi l'Amérique ? Manque-t-il d'universités chez nous ? Il vaut mieux se critiquer soi-même que s'en prendre à ses voisins.

PIERRE

Il ne s'agit de critiquer ni de blâmer personne, mais d'essayer de comprendre ce qui arrive aux humains de toutes les nationalités. Or, plus spectaculaire parce que plus «avancé», le cas des U.S.A. est plus facile à observer et à comprendre.

PHILIPPE

L'Amérique a sur les bras un problème d'unité nationale épineux lui aussi : l'intégration en qualité de citoyens à part entière d'une minorité issue d'anciens esclaves noirs. Plusieurs solutions sont possibles, que nous n'examinerons pas aujourd'hui. Il suffit de considérer les deux données les plus saillantes du problème racial américain pour constater qu'il commence à devenir dangereux. Les Américains sont parvenus à rendre leurs noirs non seulement haineux, mais franchement *haïssables.* Depuis lors, les Américains à peau blanche sont parvenus à se rendre eux-mêmes non plus seulement haïssables dans leurs rapports avec les noirs, mais franchement *haineux ! !* Ce cercle- là est vicieux.

Tant que les noirs d'Amérique n'auront été éduqués, préparés à des existences de citoyens responsables, ils ne seront pas «vivables», pas acceptables en tant que citoyens. Tant que les blancs n'auront été libérés des traditions héritées d'une culture esclavagiste, qui en faisaient une race de seigneurs *impunément* brutaux et méprisants, ils resteront incapables d'éduquer et de libérer les noirs et impuissants à semer et à récolter autre chose que la haine.

Ainsi, dans leur état actuel, les Américains blancs sont comparables à du coton et les

noirs à de l'acide nitrique : pour créer une situation explosive, il suffit de mélanger ces ingrédients. Tout cela est visible à l'œil nu depuis les plus lointaines galaxies. Donc, une *ségrégation constructive* est la condition, préalable et provisoire certes, mais pour l'immédiat sine qua non, de la paix sociale aux U.S.A.

N'est-il pas impressionnant de constater que la solution découverte par les sociologues et appliquée par les pouvoirs publics américains est la *promiscuité OBLIGATOIRE* , qui brasse les composants de l'explosif et fournit les détonateurs ? Si leur intention expresse était de faire voler l'Amérique en éclats, auraient-ils pu trouver mieux ?

PIERRE

Ce sont leurs principes démocratiques qui ont imposé cette attitude peu réaliste aux Américains.

PHILIPPE

Précisément. La démocratie est un «trésor culturel» occidental, et les Américains lui sont furieusement attachés. Ils croient à la Démocratie autant que les Hindous à leurs Vaches, mais leur mérite est bien plus grand : on peut regarder une vache et continuer à la trouver sainte. Mais quelle obstination sublime, quelle Foi Surnaturelle ne faut-il pas pour regarder la démocratie américaine en action sans perdre toute illusion sur sa sainteté ?

MEDICUS

Churchill disait que la démocratie est le pire régime possible, à la seule exception de … tous les autres ! Je ne suis pas loin de partager cet avis : quel régime lui préfèrerait-on ?

PHILIPPE

A la bonne heure : c'est bien dans ces termes que la question doit être posée. Sitôt qu'on en fait un problème, plusieurs solutions, dont quelques-unes sont prometteuses, deviennent possibles. Mais l'Occident, et l'Amérique surtout, ne l'entendent pas ainsi. Il s'agit d'un trésor culturel qu'il ne faut pas critiquer, ni seulement regarder : plutôt crever !

HUBERT

Il est vrai que les Américains semblent bien décidés à mourir de démocratie : si leur police, élue comme leur Justice, et leur politique intérieure aussi bien qu'étrangère ne suffisent pas à les en guérir, on ne voit guère que la mort pour mettre un terme à leur passion.

PHILIPPE

C'est en quoi leur cas — et à un degré à peine moindre le nôtre — diffère de celui des Hindous. Certes eux aussi sont tout prêts à mourir pour leurs Vaches, dont la sainteté est sans doute une idée stupide malgré l'analogie saisissante qui apparente la rumination à la méditation. Pourtant, s'il fallait choisir parmi toutes les notions métaphysiques connues celle qui convient le moins mal au cas de l'Inde, qui n'opterait pour la sainteté des vaches ? Sans compromettre la survie des Hindous, elle a le mérite de réduire la somme totale des souffrances en limitant le nombre des crève-la-faim.

Bref, irrationnelle à souhait, la métaphysique des Hindous se révèle inoffensive et

presque bienfaisante, alors que la démocratie, irrationnelle en diable mais *rationalisée à outrance*, est un trésor culturel doué du pouvoir de conduire l'Occident tout entier à sa destruction. S'il est vrai que la nature a donné à Homo sapiens l'ordre de se suicider pour céder la place à Homo liber, elle n'aurait pu trouver d'alliés plus efficaces et plus enragés que les professeurs américains de pseudo-sciences sociales. Jamais les humains ne se sont suicidés si bien, si vite, si sûrement et si obtinément que les Américains.

BERNARD

Si tragique que puisse sembler leur cas, je ne le crois pas très alarmant. Les Américains ont dans leurs traditions des richesses dont la nature a besoin pour parvenir à ses fins, et des vulnérabilités qu'elle exploite rudement pour les *contraindre à la servir au lieu de la combattre*. On peut compter, je crois, qu'ils ne lui résisteront pas longtemps : ce serait trop douloureux. Je n'oserais en dire autant des Russes et des Chinois, moins vulnérables et plus dangereusement endurants à la douleur et à la peine.

MEDICUS

Quelles sont les traditions américaines dont la nature aurait besoin ?

BERNARD

Bien entendu ses taditions métaphysiques, dont les vertus et la puissance éclatent dans les enseignements universitaires américains qui sont *restés soumis à une métaphysique,* et c'est le cas de toutes les vraies sciences. Sans métaphysique, aucune science digne de ce nom ne serait concevable. Vous en conviendrez quand nous aborderons l'étude de la métaphysique, qui peut seule résoudre le problème du bien et du mal.

MEDICUS

Vous me semblez faire à la science et à la métaphysique la part vraiment trop belle. Aucune métaphysique ni aucune science n'a pu commencer à résoudre le problème du bien et du mal. Aucune métaphysique n'a apporté le moindre début d'explication intellectuellement supportable à l'existence du mal, et le cas des sciences est pire : aucune n'a pu apporter le moindre commencement de *définition* du bien et du mal !

BERNARD

La métaphysique préscientifique ne pouvait et ne devait rien expliquer. Son rôle était de résoudre des problèmes *dont l'intellect ne possédait pas encore les données.* Tout comme l'instinct, dont elle est sans doute une manifestation, elle mène droit au but, sans savoir pourquoi ni comment. On ne peut que s'émerveiller de la justesse de nos instincts métaphysiques quand on constate que toutes les religions ont su résoudre des problèmes qu'aucune n'a pu poser, alors qu'hier encore les sciences, même quand elles croyaient comme Alexis Carrel pouvoir les poser, ne parvenaient qu'à les rendre insolubles. Rien n'est si pitoyable que le désarroi des sciences, psychologiques surtout, devant le mal.

MEDICUS

Les sciences resteront incapables de poser ce problème tant qu'il n'existera aucune définition scientifique du mal. Elles peuvent combattre et même guérir certains maux, mais le mal est une chose dont, faute de toute définition, elles ne peuvent qu'*ignorer l'existence !*

BERNARD

Cela a cessé d'être vrai. Une définition scientifique du mal est devenue possible. Retenons à titre d'hypothèse initiale cette notion sommaire que le mal pourrait être ce qui fait obstacle à l'Evolution.

MEDICUS

Vieille comme la Lune, cette définition ne peut mener nulle part, sans doute parce que personne ne sait ce qui peut faire obstacle à l'Evolution.

BERNARD

Nous découvrirons ces obstacles en prenant une vue globale de l'Evolution. Empruntons leurs yeux aux habitants de Sirius qui, un peu naïfs, croient assister à une «Lutte de Titans». Ils croient voir aux prises les forces du bien et celles du mal, mais, ce qu'ils voient, c'est la nature au travail. Or la nature n'a eu garde de se compliquer la tâche en se créant des ennemis à elle-même ! Quoi qu'on puisse penser d'elle, la nature (ou Dieu) n'est pas aussi stupide qu'il le faudrait pour avoir pris la peine de créer le … diable ! Aussi l'Evolution n'est-ele pas le résultat d'une lutte : tout comme les mouvements de nos membres, elle est *la RESULTANTE de forces antagonistes et coordonnées.*

MEDICUS

Le mal, alors, serait une illusion ? Il n'existerait pas ?

BERNARD

Oh que si, et plus omniprésent que n'ont rêvé les moralistes les plus passionnés. Mais les *forces* du mal n'existant qu'aux yeux de ceux qui prêtent leurs propres puérilités à la nature, une définition moins sommaire et déjà plus utile se fait jour : *le mal est ce qui fait obstacle à la COORDINATION des forces naturelles.* Cette coordination est difficile et fragile, et c'est pourquoi le diable, parfois, peut porter pierre et les saints se voir condamner à un enfer pavé de bonnes intentions. La distinction du bien et du mal est si subtile qu'avant la découverte de la noobiologie elle était impossible. Voilà pourquoi la tâche des moralistes a toujours été si ingrate.

PHILIPPE

Il se conçoit que l'antagonisme des forces de la nature ait inspiré aux humains, dont la vie est toute faite de luttes, la notion métaphysique naïve d'un Combat de Titans à l'échelle cosmique. Mais pourquoi les habitants de Sirius, réputés pour leur incorruptibilité, se sont-ils laissé séduire par l'hérésie manichéenne ? Qu'est-ce qui, à leurs yeux, pouvait sembler bien ou mal dans nos affaires terriennes ?

BERNARD

L'ordre et le désordre. Or vue de loin, l'Evolution semble avoir résulté d'une lutte entre les forces de l'ordre et celles du désordre, les mécanismes de leur coordination n'étant pas perceptibles aux observateurs lointains. C'est en essayant de découvrir la clé du mystère, qui semblait impénétrable, de l'hérédité mendélienne que nous avons quelques chances d'y voir plus clair. On y trouvera un exemple concret de la nature du mal, en même temps que *les moyens pratiques d'être choyés — au lieu de broyés — par la révolution biologique qui est sur*

le point d'éclater.

HUBERT

Choyés au lieu de broyés ? Cela est beau ! *(Aux étudaints)* Comment préférez-vous la torture ? Voulez-vous être broyés ? Ou vous faire administrer une théorie de l'hérédité mendélienne?

BERNARD

Notre choix est de jouer avec la nature ou contre elle, d'accepter ses dons ou de recevoir ses coups. Or, pour jouer avec elle, il faut comprendre son jeu, et l'hérédité mendélienne le révèle bien. L'hérédité mendélienne ne s'explique qu'en fonction du principal obstacle (passé inaperçu, semble-t-il) que la nature a dû surmonter pour obtenir une orthogénèse, une évolution à sens unique. Or cet obstacle se trouve être celui que nous aussi avons à surmonter pour devenir vraiment humains, pour devenir Homo liber. Il vaut la peine de le regarder de près.

La nature qui règne sur la vie est créatrice d'ordre : c'est la seule chose sûre que nous sachions d'elle. L'ordre qu'elle a créé est la seule preuve et même le seul indice qu'on ait de son existence. Ainsi, le moins qu'un biologiste doive dire de la nature, et le plus qu'il puisse oser en dire, c'est qu'elle est l'ANTI-HASARD. Le hasard, au contraire, semble posséder le pouvoir de créer du désordre. *Comment les humains auraient-ils résisté à la tentation de penser qu'il est l'ANTI-NATURE ?* D'où la floraison de «Luttes de Titans» qui embellissent nos mythologies, et qui désolent les pages de bien des manuels de biologie.

Or, pendant tout ce temps où l'on a pu se bercer de ces illusions poétiques, qu'a fait la nature ? Après avoir emprisonné ses créatures dans de rigides mécanismes génétiques, elle *les a jetées dans la gueule du hasard ! !* Aucune contestation n'est possible sur ce point : l'hérdité mendélienne obéit si bien au hasard qu'elle fait le bonheur des biologistes mathématiciens, dont les calculs n'ont jamais été démentis par les faits. Malgré quoi les évolutionnistes se voient contraints de se rendre à une évidence statistique incomparablement plus certaine : l'Evolution n'a PAS obéi au hasard. Qu'est-ce à dire ? Nous devons en conclure que *la nature a confié au hasard le soin de réaliser une évolution qui ne lui obéit pas.* Tel est le paradoxe dont il faut rechercher l'élucidation.

PHILIPPE

Plusieurs hypothèses sont possibles. Voici, en images adaptées aux exigences de la presse illustrée moderne qui pourvoit aux besoins culturels des lecteurs par le moyen de «bandes dessinées», celle qui a mes préférences :

Première image : Elle se situe il y a une dizaine de milliards d'années. La nature fait l'acquisition d'une batterie d'ordinateurs électroniques et elle embauche une équipe de jeunes femmes habiles à s'exprimer (en *fortran)* sur cartes perforées. Elle calcule son coup. En raison de la désespérante lenteur des ordinateurs qui, dans certains cas, n'atteignent même pas le milliard d'opérations par seconde, il lui faut quelque cinquante millions de siècles pour être enfin prête.

Deuxième image : Vient le Jour J. Avec l'assistance de M. l'Abbé Lemaître (qui fut l'inventeur de la cosmogénèse «catastrophique») la nature met à feu le pétard cosmique, *et elle jette tout entier le Cosmos dans la gueule du hasard.* Les ordinateurs ont si bien fonctionné que la nature n'a plus à s'occuper de rien. La matière inanimée peut être abandonnée à son sort en toute tranquillité : elle ne subit pas d'influences étrangères à elle-même, et, privée d'autonomie, elle n'est exposée à aucun déviationnisme. C'est pourquoi elle semble si docile aux «lois statistiques» que les mathématiciens ont pu s'emparer en douce de la physique et de la chimie, et jouir de la plus paradoxale (mais provisoire) impunité. Ainsi, le hasard, *qui est une ABSENCE d'ordre et, dès lors, de CONTRE-ORDRES, est le meilleur serviteur de la nature : vierge de toute fantaisie, il est idéalement obéissant parce qu'idéalement inexistant.*

Troisième image : C'est cela du plein succès. On voit la nature, les jeunes femmes et les ordinateurs vider ensemble un pot joyeux, en se congratulant du beau travail qu'ils ont fait : tout tourne rond, tout a marché au poil.

Quatrième image : L'épilogue : endormie sur ses lauriers pendant quelque deux milliards d'années, la nature se réveille et s'ennuie. Mettez-vous à sa place : quel plaisir y aurait-il à faire des prouesses sans récolter d'applaudissements ? Il faut qu'elle se fabrique des admirateurs valables, capables de la comprendre. Au surplus, rien n'est décevant aux jeunes — et la nature n'est âgée encore que de soixante-dix millions de siècles — comme les tâches achevées, si parfaites qu'on les veuille. La nature constate, comme nous faisons tous, que la seule activité qui satisfasse l'intelligence est la *poursuite* de la perfection. La seule création digne d'elle sera donc celle d'une matière imparfaite et *indéfiniment* (ici j'ai quelques doutes) *perfectible:* la matière vivante. Mais il va de soi que, douée d'une autonomie, cette matière-là ne pourra être abandonnée au hasard, c'est-à-dire à elle-même. Donc les mathématiques de la biogénèse *devaient* refléter l'action de l'anti-hasard, et c'est ce qu'elles ont fait.

Tout cela me semble nécessaire, évident à priori comme à posteriori.

PIERRE

Il me semble aussi qu'on peut, faute de mieux, accueillir ces hypothèses de travail : leur valeur heuristique est certaine. Mais elles n'élucident pas le paradoxe signalé par Bernard : pourquoi l'hérédité mendélienne ? Pourquoi les créatures vivantes, dont l'évolution relève d'un anti-hasard, ont-elles été jetées en pâture au hasard ?

PHILIPPE

Une autre hypothèse pourrait en rendre compte : la nature, tout comme nous, serait paresseuse, soucieuse d'amortir son outillage, et peu encline à se mettre en frais d'imagination. Les ordinateurs étaient en place, les jeunes femmes désœuvrées, et son meilleur serviteur, le hasard, était tout prêt à se charger des neuf dixièmes de la besogne. Comme nous aurions fait à sa place, elle aura cédé aux sollicitations du moindre effort. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais cette hypothèse me séduit parce qu'elle est *touchante.*

BERNARD

La nature, qui s'est révélée conservatrice chaque fois qu'elle le peut, semble répugner en effet aux innovations. Elle préfère adapter aux situations nouvelles des techniques éprouvées.

Or, pour gouverner le comportement de la matière inanimée, le hasard l'avait servie à merveille, sans doute parce qu'elle le comprend beaucoup mieux que les statisticiens. C'est pourquoi elle a pu faire une invention qu'aucun homme n'aurait faite : l'hérédité mendélienne, qui *met le hasard au service de l'anti-hasard.*

Accordons-nous une minute pour admirer la magnifique simplicité de l'hérédité mendélienne. Douée d'autonomie, la matière vivante ne pouvait être abandonnée à elle-même : la puce se serait mariée à l'éléphant et il en eût résulté une extravagante anarchie. Mais la nature n'aurait pu renoncer aux services du hasard sans se mettre sur les bras une tâche absurde : il lui eût fallu se mêler de tout, comme un P.D.G. qui prétendrait à coller les enveloppes et nettoyer les lavabos ! Une division du travail n'était que raisonnable. Par le moyen de l'hérédité mendélienne, *qui réalise les brassages nécessaires tout en opposant des obstacles mécaniques à l'anarchie,* la nature assuma les tâches de la direction générale (la macro-évolution) et confia au hasard la micro-évolution qui, pouvant être abandonnée à des déterminismes mécaniques, n'exige aucune dépense d'intelligence. Voilà pourquoi les généticiens, qui ne veulent connaître que la micro-évolution, sont si légitimement *mécanicistes* et si contents d'eux-mêmes — peut-être un peu moins légitimement.

MEDICUS

Il est clair qu'en limitant les hybridations, l'hérédité mendélienne est un frein efficace à l'anarchie biologique : la stérilité des mulets suffit à le montrer. Mais c'est une arme à double tranchant : dans la mesure où la composition enzymatique des gènes restreint les combinaisons possibles, ils opposent une sorte d'inertie mécanique à l'Evolution. Par quels moyens la «direction générale» commanderait-elle à une hérédité dont le mérite, qui est de ne pas se laisser embrouiller, a nécessairement pour corollaire l'inconvénient de ne pas se laisser diriger ?

BERNARD

Les déterminismes de l'anti-hasard sont restés si mystérieux que la science n'a jamais pu les mettre en évidence. Tout au plus les mathématiques ont-elles pu en déceler les manifestations. Mais sans doute pourrons-nous serrer ce problème de plus près en observant ce qui se passe en nous. Regardons attentivement l'obstacle que la nature a dû surmonter pour obtenir l'Homme, puisqu'il nous faut le surmonter aussi pour devenir humains.

Cet obstacle, vous l'avez deviné, est le Mal, c'est-à-dire le conflit permanent entre la «direction générale» qui gouverne notre évolution, et les agents d'exécution restés tributaires de déterminismes mécaniques. Nos destins spécifiques obéissent à la première, et nos destins individuels sont lourdement soumis aux derniers. Telle est l'origine de la nature profonde du Mal, et la raison de son omniprésence. Mais …

PIERRE

Je vous arrête, Bernard. Il faut abandonner ici ce sujet pour le reprendre au-delà du mal : c'est là seulement que peut naître Homo liber et que se trouve la solution des vrais problèmes humains. Une leçon séparée doit être consacrée à l'étude, trop immensément importante pour qu'on la dilue et qu'on la mélange, du conflit des deux mondes que l'Homme doit concilier en lui pour se réconcilier avec eux.

C'est en nous seulement qu'existe le mal. C'est en nous seuls qu'il peut cesser d'exister. C'est à nous seuls qu'incombe le soin et qu'appartient la joie d'assurer le règne du bien sur une planète qui, alors seulement, sera la nôtre.

ROSALINDE IN ABSTRACTO

PIERRE

Ce m'est une joie de pouvoir citer un propos de Bernard dans «Les Jeux» : «*Chaque garçon et chaque fille, lorsque l'amour éclôt en eux, apprennent le bonheur. Ils en font l'irrécusable expérience intérieure, et ils savent ce jour-là que le bonheur est le destin des humains. Pendant une heure au moins, chaque garçon et chaque fille savent que la nature les a faits pour être heureux, et ils ne pourront jamais oublier tout à fait que le bonheur leur est dû …*» (Les Jeux de l'Homme et de la Femme, p.33).

Rosalinde a eu la gentillesse de nous faire part de l'éclosion en elle d'un bonheur qui, certes, lui était dû : celui d'aimer et d'être aimée, auprès duquel tout ce que nous pourrions tenter pour l'aider à réaliser son destin serait fade et dérisoire. Nous ne parlerons plus du bonheur de Rosalinde : il lui appartient à deux. Nous ne pouvons que la féliciter, nous réjouir pour elle, et j'espère, *l'aider à le rendre durable, à le faire durer toute sa vie.* C'est ainsi que l'entend la nature et c'est ainsi que, quand nous l'écoutons, elle nous donne le bonheur d'aimer et d'être aimés.

PHILIPPE

Il est vexant que la polissonne n'ait pas attendu notre feu vert pour prendre envers nous la liberté d'être heureuse. J'avais l'œil sur elle et m'apprêtais, le moment venu (les filles étant ce qu'elles sont, et les garçons aussi, ça ne pouvait tarder), à pousser de grands cris publicitaires à la gloire de l'I.F.O. Et voilà que ça tombe pile à un moment où nous n'y pouvons être pour rien ! ! Mais ce petit chameau de Rosalinde ne nous possédera pas comme ça. J'opposerai à notre vilaine fortune ma belle figure, et, si cela ne suffit pas pour la ramener à de bons sentiments, n'hésitons pas : jetons-lui à la tête les règles d'or de la pensée !

PIERRE

Faisons nos adieux à Rosalinde : la femme qu'elle sera demain ne doit plus être la petite fille, victime de l'Education Nationale, dont il nous reste à nous soucier attentivement. Celle-ci n'existant plus, nous devons la recréer dans l'abstrait. Elle est un prototype, un échantillon représentatif des jeunes révoltés que notre époque a désolés et qui la désolent. Nous allons essayer, à travers cette Rosalinde-in-abstracto, de comprendre ce qui leur est arrivé et ce qui peut être fait pour leur venir en aide. Peut-être la Rosalinde-presque-femme ne se reconnaîtra-t-elle pas tout à fait dans un portrait dont nous ne tracerons que les grands traits : ceux qu'elle nous semble avoir en commun avec tous ses condisciples. Les souvenirs, fidèles ou non, qu'elle aura conservés de l'enfant primitive et totalement insatisfaite qu'elle était encore il y a quelques semaines contrediront peut-être certains des caractères qui nous ont paru les plus significatifs et importants. Qu'elle veuille bien nous aider à corriger nos erreurs en rejetant ceux que nous lui prêterions abusivement, et en faisant valoir ceux qui nous échapperaient.

BERNARD

Les traits les plus saillants de Rosalinde crèvent les yeux : elle est une révoltée marxiste et freudisante. Nul ne saurait être impunément ni l'une ni l'autre de ces choses : leurs conséquences *psychiques* sont terribles.

PHILIPPE

Si l'enfant Rosalinde n'avait été ces deux choses, il aurait bien fallu qu'elle en fut une ou plusieurs autres, et il en aurait résulté une fille vraiment tout autre, méconnaissable, et à coup sûr plus satisfaite, car la malheureuse a tapé dans le mille : en guise d'aliments, elle a choisi — ou plutôt on lui a fait choisir — les deux poisons les plus actifs qui aient été inventés. Rien n'a jamais été pire, même le culte du couturier, l'amour du coiffeur, la vocation péripatéticienne, ou le conservatisme comique mais avantageux des personnes vertueuses d'extrême-droite.

Comment l'Education Nationale est-elle parvenue à lui imposer ces choix abominables ? C'et la question que Pierre se posait, et c'est sans doute la plus importante. La première chose qu'on doive tenter pour venir en aide à notre jeunesse, c'est la guérir de ces maladies-là. Cette affaire nous ramène au «grand problème sociologique» de notre première leçon : que pourrait-on faire pour qu'il devienne possible aux hommes de se soustraire aux contraintes mauvaisees et de se refuser aux séductions néfastes ?

BERNARD

En théorie tout au moins, ce ne devrait pas être trop difficile, mais à une condition : il faut savoir au moins approximativement ce que peuvent siginifier les mots «mauvais» et «néfaste». Bref il faut apprendre à distinguer le bien du mal, et nous n'en sommes pas encore tout à fait là. Mais une «simple constatation» est facile ; ce qui caractérise du premier au dernier les gauchistes freudisants, c'est un *infantilisme* perfectionné et synthétique. Nous aurons vite fait de comprendre pourquoi. Mais, puisque l'enfant Rosalinde est désormais une abstraction, regardons-la en théorie, puis confrontons-en les données avec les documents réunis dans son «dossier».

PIERRE

Avant même d'écouter les propos de Rosalinde, nous pouvons tenir pour assuré *théoriquement* l'infantilisme de TOUS les gauchistes freudisants : c'est *parce que* ces doctrines sont infantilisantes qu'elles *séduisent.* Elles ont eu la *préférence* de la plupart des victimes de l'Education Nationale par une raison bien simple : de toutes celles dont ils ont eu le choix, ce sont les PLUS infantilisantes. Rien ne saurait être plus certain à priori car il s'agit d'une loi psychologique qui n'a jamais connu d'exceptions.

BERNARD

Si une chose est sûre en effet, c'est celle-là. Jusqu'à la crise climatérique dite «seconde naissance», qui est l'accession à l'âge adulte — sujet très important que nous étudierons prochainement — tous les hommes sont *hantés.* Ils sont possédés par les nostalgies de leur propre enfance, et même par celles de leur passé spécifique. Les psychanalystes, qui attribuent ces nostalgies au souvenir des conforts et des sécurités de la vie intra-utérine, ne remontent pas assez dans le temps : ce que nous regrettons, c'est l'innocence et

l'irresponsabilité originelles, qui étaient les nôtres lorsque, obéissants à l'instinct, nous étions pris en charge par la «nature-mère» depuis la conception jusqu'à la mort. Bref, ce que nous souhaitons retrouver, c'est une destinée animale, innocente de tout mal et vierge de tout bien.

Avant la «seconde naissance» qui, en Cisrubiconie, est restée le privilège d'un petit nombre, *tous les humains sont la proie d'une peur fondamentale, source UNIQUE de TOUTES leurs angoisses : la terreur des responsabilités de l'adulte et de sa solitude.* C'est pourquoi les jeunes gens ne peuvent se défendre de la *séduction* de ceux qui leur donne les moyens, quels qu'ils soient, de rester des enfants.

Pourquoi Rosalinde et ses condisciples ont-ils choisi le gauchisme et la psychanalyse ? C'est tout simple : ils ont été *séduits.* Et pourquoi ont-ils *préféré* ces doctrines aux religions qui séduisaient nos pères ? C'est encore plus simple : parce qu'elles sont plus — incomparablement plus — infantilisantes que le catéchisme. Telle me semble être l'approche *théorique* la plus certaine du cas de l'enfant Rosalinde et de ses condisciples. Mais il reste à vérifier cette théorie dans les faits.

PHILIPPE

Commençons par la vérifier dans l'abstrait. Que l'enfant Rosalinde n'a guère plus de douze ans d'âge mental, chaque pièce de son dossier en fait foi, mais est-ce la faute de Karl Marx, de Sigmund Freud, de l'Education Nationale ou des trois ? Et, dans ce dernier cas, comment se sont-ils réparti cette belle besogne ?

PIERRE

Ce ne sera pas difficile à découvrir. Qu'est-ce que l'infantilisme ? Quels sont ses caractères principaux ? Le tout premier étant l'IRRESPONSABILITE, pourrait-on rêver mieux que la psychanalyse pour le procurer à ses victimes ? Quant au gauchisme, que contient-il ? De la rancune *irresponsable* et rien d'autre. Aucune trace de connaissance de quoi que ce soit, aucune noion des coordinations qu'exige la vie en société, et même aucun soupçon des conditions d'existence des individus. Le gauchisme est d'un infantilisme chimiquement pur : son âge mental n'atteint pas dix ans.

PHILIPPE

Il reste à considérer le cas de l'Education Nationale qui, bien qu'elle n'enseigne guère le gauchisme ni la psychanalyse, s'est débrouillée pour assurer leur triomphe. Comment s'y est-elle prise ? L'enfant Rosalinde nous l'a montré. On a vu que, pour elle, la sincérité de leurs auteurs est le critère de la valeur des doctrines qui lui plaisent, et son plaisir est le critère de la sincérité de ceux qui le lui donnent. Lorsqu'une chose lui déplaît, l'insincérité de son auteur est évidente à ses yeux. Mais il est de certains cas où cette méthode critique (c'est la seule dont elle dispose, et l'on doit convenir qu'elle est simple et commode) soulève quelques difficultés : *«Les gens qui nous aliènent pour leur profit»,* écrit-elle,*«s'aliènent à leur tour* ***à force de croire ce qu'ils disent».*** En d'autres mots, à force d'être sincères ! !

En faut-il davantage pour identifier la racine du mal dont souffrent Rosalinde et tous ses condisciples ? Gauchistes, fascistes, communistes, freudistes, ultramontains, progres- sistes, régressistes, bimétallistes ou tout ce dont vous pouvez rêver, ils souffrent tous d'un mal dont

il suffit de les guérir pour les soulager en même temps des gauchisme, fascisme, etc. qui ne sont que les symptômes d'une ABSENCE TOTALE DE RESSOURCES CRITIQUES. Ces malheureux enfants non seulement ne disposent d'aucun critère du vrai, mais ignorent qu'il en existe : «le vrai et le faux sont des valeurs qui se distinguent comme le beau se distingue du laid». Voilà ce qu'on leur a enseigné ! !

Mais il y a lieu de penser que Rosalinde en est déjà mi-guérie : elle s'est *aperçue elle-même* que soixante à quatrevingt-cinq pour cent de ses amis gauchistes sont bien pis que des crétins physiologiques, qu'ils sont des singes irresponsables. J'espère de tout cœur de ne pas me tromper, car il y va du bonheur de Rosalinde-femme, mais, pour être devenue capable de voir ces jeunes gens comme ils sont, il a fallu qu'elle ait franchi un pas vers son autonomie. Or le premier pas est le seul qui coûte. Les suivants procurent des satisfactions vite grandissantes, puis des joies et enfin le bonheur.

PIERRE

Je crois comme vous que l'enfant Rosalinde en a fait, peut-être à son insu, le premier. Voici un extrait de ses réponses au 16 ème questionnaire :

Quelles ont été vos réactions à l'hypothèse d'une nature qui imposerait leur autodestruction aux humains ? *«Il me semble que rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Je ne crois pas qu'Homo sapiens se se détruise pour donner spontanément Homo liber. Homo sapiens a tout de même accumulé certaines choses utiles, et Homo liber ne peut repartir à zéro pour faire tout le chemin.»*

Cette remarque semble manifester la rémanence d'un besoin d'opposition affective à ce cours. Rosalinde nous *oppose* ce que nous lui avons expliqué : l'Evolution. Mais, pour nous l'opposer, il lui a fallu commencer par l'accueillir. Elle a donc fait un premier pas, timide et hésitant encore, mais sans doute décisif. Enfin, sur le bonheur, dont elle vient de faire l'«irrécusable expérience intérieure», elle écrit :

«Le bonheur n'est pas momentané : il n'est digne de ce nom que s'il dure toute une vie. Et il est vrai que le bonheur est ouverture aux autres, ou aux autres choses. A moins de psychose — et c'est toujours intenable — on ne peut trouver le bonheur seul avec soi-même. Cependant, sur le plan professionnel, je compte sur le coup de piston au départ, mais surtout sur ma valeur personnelle, à laquelle je ne crois pas beaucoup — surtout depuis que je suis les cours d'orthologique ! ! Mais, après tout, une minable parmi tant d'autres a aussi sa chance…»

Deux choses me semblent également certaines : l'enfant Rosalinde a fait son premier pas, et il est URGENTISSIME que Rosalinde-femme prenne le galop sur le chemin de la liberté : de graves écueils la menancent à un moment crucial, au moment fatidique où le bonheur de toute sa vie frappe à sa porte. Ces occasions doivent être saisies par les cheveux : les cas sont rares où le bonheur frappe à nos portes plus d'une fois.

BERNARD

Si Rosalinde se soumet aux règles d'or de la pensée, elle perdra vite le sentiment d'être «minable», et n'aura pas à faire fond sur un «coup de piston» pour sa réussite professionnelle.

Mais rien ne presse sur ce plan-là : elle a toute sa vie devant elle. Il n'en va pas de même en amour, où les conditions du bonheur sont étroites, les délais minces et les chances peu nombreuses. C'est pourquoi les couples unis sont si rares. Je voudrais rappeler deux passages dans Les Jeux :

L'amour est la plus difficile des activités humaines, celle qui exige le plus de connaissances, de finesse et de maîtrise. Sans beaucoup d'intelligence et des savoirs très nombreux, nos chances d'une vie sexuelle pleinement réussie sont nulles. (p.11)

Les conditions du bonheur en amour sont précises. Le hasard ne les réunit jamais. A le poursuivre au petit bonheur, on ne saurait atteindre qu'un bonheur éphémère, absurdement petit. L'amour n'est rien s'il n'est une chose immense (p.10)

La plupart des jeunes gens apprennent trop tard ces choses- là. Tant qu'ils sont *amoureux,* ils sont parés l'un pour l'autre des attraits que suscite la magie du désir. Ils sont enchantés, énivrés, transportés. Le sentiment féérique de l'*éternité réalisée,* qui est le plus généreux des dons de la nature, fleurit en eux. L'amour, a dit quelqu'un, est l'*infini immédiat.* Mais c'est la chose la plus fragile qui soit au monde, ou bien la plus solide, selon qu'on en respecte les lois ou qu'on les viole : l'amour, pour Simone de Beauvoir qui, à en juger par ses écrits, doit savoir de quoi elle parle, est «absolu de pacotille et infini de poche».

PIERRE

Les amoureux séjournent en Transrubiconie, les couples unis y *demeurent,* et leur *enchantement* aussi.

BERNARD

Mais les couples ne peuvent s'unir que si, en se «comblant» l'un l'autre, ils se *complètent,* et il y faut une générosité sans limites, qui *ne nous est pas donnée : c'est la chose que NOUS devons donner,* et ce n'est pas facile : notre tendance est d'attendre que l'autre nous la donne, que l'autre nous engendre le pouvoir de nous donner à lui. *Mais ce pouvoir n'appartenant qu'aux adultes, L'INFANTILISME Y FAIT UN OBSTACLE FATAL,* car les infantiles ne sont pas seulement irresponsables, mais *revendi- cateurs :* tout leur est dû, tout doit être fait pour eux, et ils ne peuvent ni ne doivent rien faire pour personne.

Hélas ! le gauchisme et surtout le freudisme rationalisent et encouragent cette illusion tragique. C'est pourquoi je partage le sentiment de Pierre : il est URGENTISSIME, pour Rosalinde, de se libérer de ces déterminismes funestes. Or, si elle peut s'être distancée du gauchisme, son attachement à Freud semble resté grand, et il repose sur bien pis que des notions fausses : sur un *complexe de puérilités étroitement imbriquées.*

Il va de soi que Rosalinde ne connait pas les doctrines de Freud : se projetant elle-même sur tout ce qu'elle lit, il lui est totalement impossible de prendre connaissance de la pensée des autres. Elle doit se contenter de *personnaliser* les doctrines en cherchant non pas à comprendre ce qu'elles contiennent, comme font les adultes, mais à sentir ce qu'elles révèlent de leurs auteurs, ce qu'ont pu être leurs *motivations :* c'est l'attitude que la psychanalyse a engendrée à sa génération. Mais — autre trait infantile — c'est leur sincérité qui compte seule à

ses yeux. Or il est vrai que Freud était sincère. Il l'était tout autant qu'un Philippe II torturé sur son lit de mort par le sincère regret de n'avoir pas fait brûler assez d'hérétiques.

D'où il suit que Rosalinde est toujours outragée, toujours *indignée* — encore un indice non équivoque d'infantilisme, qui se retrouve à chaque page de son dossier — qu'on puisse critiquer la pensée de quiconque lui plaît. Et Freud lui plaît infiniment : il lui a valu le droit d'échapper aux responsabilités de l'adulte tout en se jugeant supérieure, en s'estimant le droit d'écraser de son mépris les «petites bourgeoises» dont nous faisons figure en diagnostiquant chez Freud un cas d'obsession sexuelle.

Petite Rosalinde, si vous aimez la *personne* de Freud, c'est que vous ne la connaissez pas. Freud était un fanatique franchement déplaisant, égocentriste comme peu d'humains ont su l'être (en cela aussi c'était un homme de génie)) et comme tous les fanatiques de l'égocentrisme, impitoyable et insensible à autrui. Mais il était surtout un obsédé sexuel forcené. Rassurez-vous : loin de l'en blâmer, nous nous en félicitons : il n'aurait pu s'acquitter de son rôle gigantesque s'il ne l'avait été et s'il n'avait cru tout expliquer par la sexualité. Mais il le croyait dur comme fer. Il entrait en fureur à toute suggestion d'aucune trace d'aucun autre moteur en nous que la «libido». Il s'est brouillé à mort avec Breuer, son collabarateur de la première heure, auquel il devait sa carrière : c'est Breuer qui découvrit l'activité pathogène des souvenirs refoulés dans l'inconscient. Il s'est fâché avec ses disciples les plus brillants, Adler et Jung, parce qu'ils ne partageaient pas entièrement ses vues d'obsédé sexuel. Mais, ce qui me semble éclairer le mieux le genre d'homme qu'était Freud est le discours qu'il tint à sa femme au soir de ses noces : *«Martha,* lui dit-il, *vous êtes laide et sans charme, mais nous voilà mariés pour longtemps. Il va s'agir d'opposer bonne figure à mauvaise fortune … »* Essayez de vous représenter la sorte de sensibilité que devait être celle d'un homme capable de gâter ainsi sa jeune épousée ! On ne peut qu'admirer Freud, mais il est vraiment difficile de le trouver aimable, et impossible de ne pas constater qu'il s'est lourdement trompé. *Mais il a envoûté notre siècle, et vous êtes une de ses victimes. Aucun bonheur* ***durable*** *n'a jamais été possible à ceux qui n'ont pas rejeté ce poison culturel.*

PIERRE

Le cas de Rosalinde — dont l'importance est évidente : c'est, en gros, celui de toute sa génération — préoccupe la plupart de nos étudiants. Voici ce qu'en dit Adam :

ADAM

Je ne comprends pas, hélas, Rosalinde. Je crois comprendre les autres étudiants, même Alfred malgré l'irrélevance de sa révolte. Pour me dépayser à ce point, serait-ce que la psyché de Rosalinde n'a conservé que de trop faibles traces d'humanité ? Cette hypothèse me semble monstrueuse, et monstrueusement pharisaïque ! Peut-être suis-je impuissant à me représenter sa solitude ou son angoisse ? L'angoisse, pourtant, est pour moi une vieille compagne, avec qui j'espère rompre bientôt. Je devrais pouvoir dire à Rosalinde comment diminuer puis faire disparaître cette angoisse. Je ne le puis parce que je l'ignore : je constate seulement en moi l'effacement de l'angoisse sans comprendre pourquoi ni comment un sentiment diffus de confiance et de joie tend à la supplanter. Pourquoi ai-je le sentiment de n'être plus jamais seul ? (L'esseulement, l'isolement sont des composantes majeures de l'angoisse) Pourquoi le sentiment de culpabilité me quitte-t-il ? Valéry, dans sa JEUNE PARQUE, exprime à

merveille en un seul vers cet état de *disgrâce,* cette impression d'être l'objet de l'assouvissement d'on ne sait quelle vengeance :

«Quel crime par moi-même ou sur moi consommé ?…»

La voilà remplacée, cette disgrâce atroce et inexplicable, par un sentiment de grâce et d'adoption. La peur cède la place à la confiance, l'inquiétude au calme, l'agitation à la sérénité, et la fuite à l'envie d'aller au-devant du mieux qui m'attend. Mais comment Rosalinde, qui est dans une condition insupportable, n'a-t-elle été chassée comme Ambroise, ou comme moi-même et bien d'autres, de cette situation intenable ? Je ne compreds pas. Mais j'ai confiance.

PIERRE

Le cas de Rosalinde est difficile à comprendre aux générations qui ont précédé la sienne. Il s'agit d'une forme d'infantilisme perfectionné et synthétique dont les conditions n'avaient jamais été réunies sur cette planète. Jamais enfants n'ont été «gâtés» comme les nôtres, jamais si irresponsables, si revendicateurs, si improductifs, si vulnérables (parce que sans défenses), jamais si inconscients de ce qu'ils se doivent et doivent aux autres. En un mot : jamais si malheureux.

Voilà ce qu'il faut comprendre pour leur venir en aide. *(Aux étudiants)* Veuillez bien revoir en détail le dossier Rosalinde, pour démêler toutes les formes de l'infantilisme qui s'y étale à chaque ligne et dans chaque mot. Mais armez-vous de courage : lorsqu'on y voit clair, c'est hallucinant ! Tel est le mal qu'il s'agit de combattre. Pour lui appliquer une thérapeutique efficace, il est indispensable d'en observer toutes les formes, puis de leur découvrir un contre-poison *attrayant.* C'est un travail de longue haleine, mais nécessaire. Je doute qu'il y ait d'autre moyen de réparer les méfaits de l'Education Nationale, et qu'il puisse y avoir, pour ceux d'entre-nous qui avons ou aurons des enfants, et même pour nous tous, tâche plus nécessaire ni plus urgente.

PHILIPPE

Notre Amandine a mis la main sur un contre-poison aussi simple que plaisant : *«Il faut que Rosalinde boucle son baluchon, secoue la poussière de ses escarpins sur Nanterre, et débarque au plus tôt sur Sirius en fusée-stop ! Il est merveilleux de dire «good-bye farewell» à un lieu où l'on a cru mourir d'angoisse. Et parole d'honneur, on ne s'ennuie jamais sur Sirius. Quand, armé d'un télescope, on regarde les humains, c'est le cinéma permanent assuré. Bien plus passionnant encore que «Il était une fois au Far-West…» Il était une fois sur la Terre…»*

La recette est bonne, mais il faut inviter notre Amandine à observer qu'elle plagie éhontement notre excellent Pierre, chez qui je suis heureux de pouvoir saluer une dignité d'expression bien plus grande : *«Réfléchir, quand on sait comment s'y prendre, c'est laisser à nos fonctions visuelles le soin de mettre les sujets de nos pensées à leur place dans une image globale du réel. C'est donc assister à un spectacle. Et quel spectacle ! Les plus beaux films du monde — et il en est d'admirables — sont à ce prix des niaiseries.»* (Le Rubicon, p.289) Cela est dit noblement, mais, tout compte fait, notre Amandine va plus vite en besogne. En cinq mots tout y est : *«Faites-moi du fusée-stop !…»*

La Deuxième Règle d'Or de la Pensée

PHILIPPE

Cette leçon étant longue et propre à endormir, je me proposais, pour exercer leur endurance à l'ennui, de plonger les étudiants dans une mathématique bien abstruse qui, au moment où l'on s'y attend le moins, débouche sur un concept aussi excitant qu'inédit : ALEPH-ZERO. *Aleph* — ce n'est pas ma faute — est la première lettre de l'alphabet hébreu, et j'ignore pourquoi Georg Cantor (un mathématicien allemand du siècle dernier, auteur de la théorie des ensembles) s'en est emparé pour symboliser plusieurs *intensités* d'infini : ALEPH 1, 2, 3. J'imagine que ce fut pour «faire bien» malgré quoi je ne doute pas une seconde que nos étudiants s'en foutent superbement. Ils ont tort : l'infini est une chose passionnante, qui mérite des égards en hébreu. *(Aux étudiants)* Considérez, s'il vous plaît, qu'il y a autant de points géométriques sur une ligne longue d'un milliardième de micron que sur celle dont la longueur dépasse un milliard d'années-lumière : dans les deux cas ces points sont en nombre infini ALEPH 1.

HUBERT

Vous avez bien raison : je m'en fous magnifiquement !

PHILIPPE

Quand je vous le disais ! Mais ALEPH ZERO est un concept que nos étudiants seraient sages de s'enfoncer courageusement dans la tête : il mesure les chances que nous aurions de nous ruiner si, méprisant la deuxième règle d'or de la pensée, nous misions notre fric sur le hasard pour nous procurer de bonnes idées. Quand, par exemple, nous faisons une multiplication, c'est affreux à penser mais il faut s'y résigner : il n'y a qu'un seul pauvre petit résultat juste. Au sein de l'infini des nombres possibles, nous sommes condamnés — si nous voulons la vérité — à un choix bien pis que misérable : nul. Au contraire un infini de liberté s'offre à ceux qui préfèrent les résultats faux. Mais un infini pas tout à fait infini : ALEPH ZERO, l'infini moins le résultat juste, l'infini moins un.

Je suis si content de cette trouvaille que je n'aurais pu résister à la tentation de m'en régorger sur plusieurs dizaines de pages, n'était une petite chose un peu vexante : j'aurais violé la deuxième règle d'or de la pensée ! Car c'est sur bien pis que le hasard que nous misons notre fric. En procédant comme nous faisons ordinairement, nos chances de découvrir le vrai sont inférieures à une sur ALEPH 3 ! !

Nous misons notre fric sur *notre besoin de nous JUSTIFIER, de faire valoir nos PREFERENCES.* Prenons le cas le plus éloquent des anti-évolutionnistes, J.-J. Rousseau. Combien de «bonnes raisons» et d'«exemples éclairants» aura-t-il découverts, à la réflexion, pour justifier ses préférences ? Autant qu'il en aura voulu : la limite est ALEPH ZERO. Où que ses yeux aient pu se poser, il lui aura été trop facile de trouver d'excellentes matières à étayer son sentiment sur les méfaits de la civilisation. Et Rosalinde ? Quelle peine a-t-elle eue pour défendre son ami Freud ? Elle a mis à son crédit des résultats thérapeutiques qu'on n'obtient plus aujourd'hui, ce qui se trouve être vrai. Comme Alfred, elle s'est emparée

d'observations justes pour prouver des choses qu'elles ne prouvent pas. A aucun moment l'idée ne lui est venue que les victimes d'une époque qui faisait peser sur les hommes des responsabilités ineptes mais écrasantes pourraient s'être trouvées bien d'une psychothérapie contre-indiquée à nos contemporains, accablés désormais d'une *irresponsabilité* tout aussi écrasante et encore plus inepte ! Lorsque nous voulons justifier nos préférences, une disgrâce d'état nous rend aveugles et sourds à tout ce qui ne les justifie pas. Il est toujours affreusement facile et tentant de se donner raison : l'infini (moins un) tout à la fois notre terrain de chasse et notre complice.

La deuxième règle d'or de la pensée est celle qui, tenant compte de ces fatalités, consiste à rechercher dans les faits et dans les idées non pas la confirmation de nos concepts mais leur infirmation. *Nous parions avec nous-mêmes — et nous GAGNONS TOUJOURS à ce jeu-là — que nous avons tort, et c'est ce pari-là que nous cherchons à gagner.* Nous nous lançons à la poursuite ardente et passionnée de **l'évidence négative**, et ne nous résignons à accueillir nos concepts — ne nous résignons à avoir raison — que contraints et forcés. Et, bien entendu (c'est la première règle d'or), à titre d'hypothèses toujours ouvertes à toutes les questions.

Cette deuxième règle d'or n'est guère qu'une habitude à prendre, mais elle suffit à mettre les plus «minables» d'entre nous sur la voie d'une existence déjà presque humaine : elle nous livre les points de l'image globale. Puis, en les assemblant, la logique cruciale suffit à faire de nous des humains.

LA FEE ANGELIQUE

PHILIPPE

Ce qu'il y a de bien à l'I.F.O. c'est que, toujours attentif à ne se laisser étouffer par aucun scrupule, ce vertueux institut prend soin, quand il s'agit de conquérir quelque femme, d'étouffer jusqu'aux scrupules qu'il n'a pas. L'exemple d'ANGELIQUE est typique : trop propre à cramoisir trop de joues, la vérité toute nue eût été assurée d'un accueil trop glacial. Pour avoir quelques chances d'assembler les éléments d'une statistique qui nous aurait éclairés sur la perfidie des femmes, il fallait parer la vérité, la représenter plus vraie que nature. Il fallait faire semblant de croire nos étudiantes plus femmes (mot qui veut dire plus angéliques) qu'elles n'ont eu les moyens ni le temps de le devenir. D'où le joli prénom dont nous leur avons fait une offrande équivoque. Mais toute illusion était impossible. Le nombre d'étudiantes inscrites à cette «promo» est trente- quatre. Si toutes avaient été assez dociles pour n'en faire qu'à notre tête, nous n'en aurions été guère avancés : même trente-quatre anges authentiques, venus à tire d'ailes du paradis, ne sauraient faire le poids d'une statistique honorable. Or quinze étudiantes seulement ont été ANGELIQUE. Obéissant à des raisons que nous serions bien en peine de connaître si nous dépendions d'elles pour les apprendre, les autres se sont abstenues. Mais, soucieux de mettre à l'épreuve leur connaissance des femmes, les mâles ont répondu comme un seul homme à la question qui s'achevait sur ces mots : «il vous amusera peut-être de comparer vos réponses aux résultats de notre statistique…» *(Aux étudiants mâles)* Vous voyez les disgrâces auxquelles s'exposent ceux qui, quand il s'agit de conquérir Angélique, négligeraient d'étouffer tout scrupule !

HUBERT

Bravo ! Vous êtes un homme sans scrupules, et cela vous semble admirable, mais on aimerait savoir en quoi nos étudiants des deux sexes auraient à s'en féliciter ?

PHILIPPE

Il est trop tôt pour le montrer. N'oubliez pas, mon cher Hubert, qu'une guerre fait rage entre les sexes depuis des temps immémoriaux. Or les ruses de guerre doivent rester secrètes jusqu'au jour où, la paix venue, elles peuvent être éventées. Le cinéma n'a pas hésité à révéler, par exemple, comment les Britanniques mirent un cadavre à la mer pour faire aux Allemands ce que veulent les deux sexes : s'en mettre plein la vue l'un à l'autre ! Je vous ferai quand même une confidence : nous n'avions pas besoin d'Angélique pour obtenir des réponses aux questions qui lui étaient posées : elles ont fait (notamment) l'objet d'une récente enquête du C.I.E.B.S., qui a pu mettre en œuvre des moyens dont nous sommes loin de disposer. Un premier contingent de quelque deux cents femmes ont été interrogées par des interrogateurs formés à des techniques incomparablement plus raffinées que celles des instituts de sondages d'opinion. Cette enquête n'est pas achevée, mais nous lui devons déjà plusieurs éléments d'information. Quelques-uns sont surpre- nants, d'autres donnent le frisson, mais nous laisserons au C.I.E.B.S. le soin de digérer lui-même le fruit de ses laborieuses découvertes.

PIERRE

Nous pouvons en extraire dès aujourd'hui de quoi satisfaire la curiosité de nos étudiants masculins : les femmes dont l'âge est compris entre 18 et 25 ans ont répondu «tout à fait vrai» (plus de 90 % de réponses affirmatives) et «très vrai» (81 à 90 %) aux cinq premières questions reprises dans notre question- naire.

PHILIPPE

Encore cela se passait-il aux U.S.A., culture où l'*imago* des mâles a été dévalué bien plus que la monnaie nationale. Mais nous disposons en France d'une source d'information bien meilleure dans les œuvres d'un seul gynécologue digne de ce nom qui ait vécu : un gars nommé Charles PERRAULT. Il découvrit la femme le jour où, ayant à animer des fées, son souci de vraisemblance l'obligea à leur prêter des comportements typiquement féminins. Or quel usage les voit-on faire d'une baguette magique dans les contes de Perrault ? Elles transforment j'oublie quel humble objet ménager en adorables petites pantoufles en plexiglas, et, sans le moindre embarras, vous font un carosse doré d'une citrouille. Bref elles ne perdent le nord à aucun moment. Elles sont pratiques, efficaces, réalistes : elles donnent à Cendrillon les armes infaillibles dont elle a besoin pour harponner le prince charmant, tandis que ses misérables sœurs seront fortunées si elles font la capture de quelque grincheux homme de loi, ou d'un apothicaire parcimonieux.

Mais, pendant tout ce temps-là, que fait de sa baguette magique notre ami Merlin l'Enchanteur ? Je vous le donne en mille car ce n'est pas croyable : cet incurable idéaliste donne corps aux rêves splendides des mâles de notre espèce : la pierre philosophale et la bombe atomique ! Voilà pourquoi nos contemporaines éprouvent si durement la nostalgie des temps fastes où les femmes pouvaient caresser le rêve d'une union romantique avec un homme de robe et de perruque, ou avec un honnête donneur de clystères. Aujourd'hui, hormis les

«supporters» dont la vitalité s'extériorise quand ils vocifèrent les émotions qui agitent leur âme à la vue d'une poignée de crétins qui se disputent un ballon, elles ne peuvent espérer de compagnons approximativement vivants que parmi ceux dont le pouls s'accélère quand ils misent leur fric sur un «tiercé».

C'est là que nous en sommes. On voudra bien convenir que c'est à toutes les ARIELLE du monde et même aux ANGELIQUE que le soin doit être confié de réaliser dans la vie le conte de fées dont on lira le dénouement dans notre prochaine leçon.

Questionnaire n° 17

1. Nom et prénom, adresse postale, n° du présent questionnaire.

2. Veuillez bien préciser ce qui, dans l'hypothèse d'une «cosmo-biogénèse» résultant d'une coordination de forces antagonistes :

(a) vous a semblé clair.
(b) vous a semblé insuffisamment clair.
(c) *vous a plu ou déplu.*

3. Partagez-vous les vues de Pierre, Bernard et Philippe sur les pouvoirs *infantilisants* du gauchisme et du freudisme ?

4. Admettez-vous que *séduction néfaste* pourrait tou- jours vouloir dire : «qui procure l'occasion d'une infantili- sation»?

5. Partagez-vous les vues de Bernard (page ?) sur la peur fondamentale qui serait la source de TOUTES les angoisses ?

6. A la page ??, Philippe croit identifier la racine du mal dont souffre la jeunesse contemporaine : une absence souvent totale, et toujours une insuffisance, de ressources critiques. Pensez-vous comme lui qu'il suffirait de remédier à cette carence pour la soulager de ses gauchisme, fascisme, etc. ?

7. Votre sentiment sur les obstacles, tels que les décrit Bernard dans les pages ?? et ??, que l'infantilisme opposerait à l'unité des couples par non-réalisation de la complémentarité des sexes ?

8. Pouvez-vous, en épluchant le dossier Rosalinde, prendre un inventaire des nombreuses formes qu'y affecte l'infantilisme, puis suggérer quelques «contre-poisons attrayants» ?

9. Malgré les mathématiques abstruses de Philippe — ou serait-ce un peu grâce à elles ? — la «deuxième règle d'or de la pensée» vous est-elle claire ? Pensez-vous pouvoir vous entraîner progressivement à la mettre en pratique ?

10. Veuillez noter cette leçon et expliquer votre note.

11. Vos objections, vos questions, vos réflexions, vos suggestions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Dix-huitième Leçon

L ' E V O L U T I O N

Cinquième Partie : L'HOMME NOUVEAU

HUBERT

«Réveille-toi, Lénine : ils sont tous devenus fous !…» Il semble en effet qu'un vent singulier, qui pourrait être celui de la folie, souffle sur les Démocraties Populaires. Pourquoi ? Que leur est-il arrivé ? Eh bien, si vous tuez parfois un quart d'heure à la télévision, peut-être l'avez-vous appris. L'autre jour René Dumont y cherchait une méchante querelle à son ami de la veille, Fidel Castro, dont il prétendait — impertinence ridicule — à juger la politique aux résultats qu'elle obtient ! Or les impertinents qui se fieraient à ces critères se verraient contraints à condamner la politique de Fidel Castro ! La République Populaire de Cuba procure aux hommes des conditions d'existence dégradantes. Point de contestations là-dessus : Fidel Castro le proclame lui-même, et fièrement : ce grand homme sait résister à la tentation de condamner sa propre politique. Prenant des choses une vue plus noble, il ignore vertueusement les désirs trop abjects du peuple. Il méprise la racaille car c'est pour l'Homme Nouveau que s'édifient les cités Radieuses de Demain ! Voilà (penserez-vous peut-être) quelque cinquante ans qu'on les bâtit en Russie, et la vie y est plus inhumaine que jamais ? Cette pensée mesquine, mes pauvres amis, pue son petit bourgeois à vous meurtrir les narines : qu'est-ce, s'il vous plaît, que cinquante misérables années ? Par cela même qu'il sera Nouveau, l'Homme de demain saura attendre quelques milliers de siècles. Demain, ce n'a jamais été, ce n'est pas, ce ne sera jamais aujourd'hui. Quand on est Démocrate et Populaire, on voit loin. Sous peine de mourir de dégoût (et ce serait justice !), on doit voir très, très, loin, et, sous aucun prétexte, ne s'abandonner jamais à la faiblesse de rien regarder de près.

(A ses collègues)

Ne serait-il sage, mes bons amis, d'y prendre garde ? Y eut-il jamais rien de si dangereux que mépriser notre prose quotidienne au bénéfice des chansons de demain ? Votre «Homme Nouveau» m'épouvante. Il me révolte, il me hérisse ! Certes, vous semblez avoir des excuses : cet être mythique est à la mode aujourd'hui autant que le «Bon Sauvage» au XVIIIe siècle, mais c'est une raison de plus de s'en défier : les engouements philanthropiques ont toujours été désastreux. Il semblait permis d'espérer qu'en prenant vos appuis sur le terrain scientifique, vous ne vous exposeriez pas aux mêmes reproches que les héritiers de Lénine ! !

PIERRE

L'Homme Nouveau est peut-être en effet le plus dangereux des mythes. On ne s'en défiera jamais assez : répondant à une *indiscutable réalité,* il se manifeste partout à la fois, même derrière les rideaux de fer, où toutes les manifestations sont interdites !

L'Homme Nouveau est en train d'émerger, et aucun «phénomène humain» n'a jamais été si dénaturé, si mal compris, si inintelligible aux singes, qui chaque jour plus, ont à résoudre des

problèmes d'autorité dont les données leur échappent : les hommes sont devenus ingouvernables et les étudiants indisciplinables par ceux qui ne détiennent des pouvoirs *absolus.* Les dictatures bourgeoises à l'occidentale n'y suffisant plus, le despotisme oriental est désormais le seul régime politique assez puissant pour mater les peuples, pour étouffer leurs cris dans des geôles et noyer leurs espoirs dans le sang. C'est ce qui se passerait inévitablement tout autour de la planète si l'on tardait à comprendre Homo liber et à satisfaire à ses besoins désormais *incoercibles* si ce n'est par la force brute.

BERNARD

Avant que la noobiologie ne nous ait rendus conscients de plusieurs faits, l'Homme était au moins aussi inexplicable que le serait un ordinateur électronique à un sauvage qui, ignorant tout des nombres, observerait le fonctionnement de cette mystérieu- se mécanique. Il n'aurait aucune chance d'interprêter correc- tement ses comportements avant d'avoir appris *à quoi elle sert.*

C'est là que nous en sommes. Nous pouvons situer l'homme dans son contexte naturel. Nous le savons fils de la culture et petit-fils de l'instinct. C'est tout ce que nous pouvons dire de science sûre. Pour tout le reste, nous dépendons de spéculations plus ou moins bien étayées. Plusieurs hypothèses se proposent à nous, dont quelques-unes semblent solides, et il s'agit de les vérifier. La première peut sembler audacieuse, mais elle a le mérite d'être utile : la nature nous aurait ainsi faits que nous puissions comprendre ce qu'elle nous veut. *«Ce qui est incompré- hensible»,* disait Einstein, *«c'est que le cosmos nous soit compréhensible».* C'est certes difficile à croire ou à comprendre, mais rien ne nous empêche de supposer que c'est vrai.

Cette supposition faite, la première question qui s'impose est celle-ci : que diable la nature nous veut-elle ? Qu'a-t-elle pu vouloir faire FAIRE à Homo sapiens, et qu'attend-elle d'Homo liber ? Que veut-elle qu'il FASSE ? Nous *savons* déjà la première réponse : elle a voulu qu'Homo sapiens se libère. Mais pourquoi, juste ciel ? Pourquoi nous a-t-elle voulus libres ? Pour quoi FAIRE ? A quoi pourrait servir, sitôt libérée, cette mécanique infiniment plus mystérieuse qu'aucun ordinateur ? Eh bien, je doute qu'il soit possible de proposer à cette question une réponse approximativement sensée si ce n'est celle-ci : *pour faire régner le bien sur notre planète.*

Le bien ? Nous verrons tout à l'heure ce que ce pourrait être. Contentons-nous pour l'instant d'une simple constatation : il est devenu possible aux humains de seconder la nature dans la «Direction Générale de l'Evolution» en jouant le rôle d'AGENTS DE L'ANTI-HASARD. Bref, la nature a *dû* vouloir — je dis qu'elle a dû parce que je suis désespérément incapable de concevoir aucune autre hypothèse à peu près sensée pour rendre compte des faits — la nature, dis-je, a *dû* vouloir que les hommes deviennent «semblables à des dieux» ! !

MEDICUS

On peut regretter qu'ils n'aient pas attendu la vérification de cette dangereuse hypothèse pour caresser une ambition que je m'obstine, quant à moi, à juger riducule !

HUBERT *(à Bernard)*

Sans blague ? C'est là que vous en êtes ? Les Grecs, auxquels la Némésis avait appris à

modérer leurs ambitions, avaient plus de sagesse que les biologistes contemporains, dont il semble que les vues tendent à s'apparenter à celles d'un Hitler!

BERNARD

Ne nous emballons pas. Les dieux auxquels la noobiologie nous a découvert une ressemblance ne sont ceux d'aucune mythologie ni d'aucune religion. Le rôle qu'elle nous assigne est celui d'auxiliaires de la nature choyés ou broyés selon que nous faisons bien ou mal nos métiers de serviteurs. En d'autres mots : selon que nous *faisons* le bien ou *cédons* au mal.

Mais, avant toutes choses, cette hypothèse est-elle *plausible ?* Sa vérification par introspection étant néces- sairement laborieuse et pouvant être douloureuse, c'est une question qu'il serait sage de poser à un épistémologue : si elle ne se vérifiait à priori sur ce terrain, si elle ne s'y *recoupait* pas, nous devrions l'abandonner tout de suite : elle ne saurait être juste si elle n'est génétrale. A vous Philippe.

PHILIPPE

Vous me faites mal au ventre !

HUBERT

A la bonne heure : je ne suis pas seul à en souffrir de coliques !

PHILIPPE

Excusez-moi : c'étaient les douleurs de l'enfantement. Violée par un polisson de biologiste, l'austère épistémologie s'est accouchée d'une petite monstruosité bien hybride et gentille : un mot à deux têtes, l'une humaine l'autre divine. Commençons par regarder cette surprenante créature, qui me semble être le «missing link» faute duquel les hommes et les dieux se sont longtemps obstinés à faitre bande à part.

Ce mot mi-humain mi-divin, vous l'avez deviné, c'est la *Nécessité.*

Dans la bouche des dieux, «nécessaire» veut dire «vrai partout et toujours». Prononcé par les hommes, il exprime leurs *besoins* : il leur est nécessaire, par exemple, de se nourrir. Mais, voici tout à l'heure vingt-cinq siècles, il s'est trouvé d'étranges bonshommes pour se mettre à parler, sans crier gare, la langue des dieux : *deux quantités égales à une même troisième sont NECESSAIREMENT — entendez : c'est vrai toujours et partout — égales entre elles».*

Patatras ! *Homo-sapiens-le-besogneux,* ce jour-là, a commencé à céder la place à un Homme Nouveau, qui allait apprendre la langue des dieux. L'Homme nécessaire allait tendre à supplanter le nécessiteux. Il y aura mis le temps mais, cette fois, ça y est : l'orthologique a émergé.

BERNARD

Doucement s'il vous plaît : débordant largement l'intellect, l'orthologique s'acquitte de fonctions bien plus complexes, plus difficiles à comprendre, et dont l'étude viendra à son heure. Nous n'en sommes encore aujourd'hui qu'à la logique discursive, et nous nous en

contenterons pour étayer les hypothèses qui conduisent à l'intelligence — c'est-à-dire à l'intelligibilité *théorique* — du bien et du mal.

PIERRE *(aux étudiants)*

Armez-vous de patience : exclusivement intellectuelle à ses débuts, la *théorie* de cet immense problème est aride et peut sembler ingrate. Mais il faut passer par là : c'est intellectuellement D'ABORD que nous pouvons nous comprendre nous-mêmes, et c'est *après nous être compris nous-mêmes* que nous pouvons mettre en jeu toutes nos facultés pour nous acquitter de nos tâches d'hommes. Qu'on me permette de rappeler deux passages de notre neuvième leçon :

«Si vous voulez vous connaître vous-mêmes et comprendre les hommes, vous avez un moyen et n'en aurez jamais deux : la capitalisation intellectuelle. Vous aurez à procéder méthodiquement. Il faudra vous soumettre aux règles de l'intellection, comme ont fait les scientifiques pour conquérir l'univers. Mais, en prenant vos appuis sur des axiomes humains, c'est notre monde intérieur dont vous ferez la conquête. S'engager dans la voie où les savoirs humains se capitalisent, c'est vivre l'aventure spirituelle VRAIE, hominisée. La spiritualité vraie est celle met notre intelligence consciente au service de Dieu au lieu de la lui immoler. (Cours d'Initiation à l'Orthologique, 9e leçon, p.??).

BERNARD

Il est grand temps que nous apprenions à nous connaître nous-mêmes. Or nous sommes si riches, si bourrés de dons si divers et si contradictoires en apparence, que nous ne parviendrons jamais à y voir clair si nous ne procédions méthodiquement, une chose après l'autre. Les synthèses, ensuite, se feront d'elles-mêmes.

Prenons notre départ sur une hypothèse si vraisemblable qu'elle me semble, quant à moi, certaine à priori. Cela ne nous empêchera pas de prendre toute la peine que pourra exiger sa vérification : elle nous conduit si loin qu'aucune négligence ne serait pardonnable. *(Aux étudiants)* Si vous aussi jugez presque acceptable à priori l'hypothèse initiale en vertu de laquelle la nature nous aurait traités comme toutes ses créatures, ni mieux ni plus mal que les autres, vous consentirez à tenir pour vraisemblable qu'elle a *doté les Hominidés de ressources adéquates à leurs fonctions spécifiques.* Elle l'a fait pour les anguilles, les araignées, les abeilles, les plantes et pour les dizaines de milliers d'organismes dont elle a orchestré les symbioses souvent raffinées et parfois mystérieuses. Comment imaginer que nous seuls serions exclus de cette symphonie immense ? Il est vraiment étrange que la plus riche, la plus *soignée,* de toutes les créatures ait pu se croire la seule déshéritée !

PHILIPPE

Etrange ? Je ne trouve pas : nos ressources sont si différentes de celles des autres organismes vivants que nous nous sommes trouvés dans un cas affolant : nos dons nous encombraient, nous torturaient, nous tuaient même, tant que nous n'avions découvert *nous-mêmes* les modes d'emploi : impossible de trouver nulle part des modèles ni même des indices. Imitateurs-nés (sauf quelques fous, les humains n'osent pas innover), nous ne pouvions rien imiter. Rien de plus douloureux ne pouvant se rêver, il n'est vraiment pas étrange que les hommes se soient cru bien pis que déshérités : maudits, châtiés, perdus !

BERNARD

Certaines de nos ressources (pas toutes) diffèrent fondamentalement de celles de tous les organismes vivants. En d'autres mots, ces ressources-là sont *spécifiques.* C'est donc en les regardant de près que nous aurons le plus de chances de découvrir ce que peuvent être nos fonctions spécifiques. Bref deux questions s'imposent :

1. Quelles sont nos ressources spécifiques ?

2. A quoi peuvent-elles servir ?

Des réponses attentives à ces deux questions devraient nous éclairer. Si nos hypothèses sont justes, nous devrions constater qu'elles nous conduisent à comprendre TOUT ce que nous devons comprendre pour faire nos métiers d'hommes. Elles devraient nous permettre d'acquérir une «autre sorte d'intelligence», une intelligence enfin spécifique, enfin humaine. Il est probable — mais cela reste à vérifier — que nous devenons des hommes lorsque nous apprenons ce qu'est un homme, en quoi il diffère des autres créatures, et ce qu'il peut faire pour être choyé au lieu de broyé. Je soupçonne, quant à moi, que cela se résume en peu de mots : *assurer le règne définitif et total du bien sur notre planète …*

HUBERT

Ce qui me va droit au cœur, mon cher Bernard, c'est la modestie de vos ambitions !

BERNARD

Peu nécessaire déjà à ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne, la modestie serait une absurdité scandaleuse lorsqu'il s'agit d'échafauder des hypothèses *à vérifier :* le pire danger qui nous menace en pareil cas serait de ne pas être assez ambitieux, de ne pas regarder aussi haut, aussi beau, aussi parfait que nous en soyons capables. Nous sommes bien plus exposés à pécher par insuffisance que par excès, et il serait temps d'en rabattre si nos hypothèses ne se vérifiaient pas. En revanche, si nous voulons éviter de perdre notre temps, je répète que leur plausibilité doit être notre souci constant.

Nous en sommes-nous écartés ?

Je ne le crois pas. Il est très vraisemblable — nous en sommes convenus — que l'Homme est «naturomorphe» : c'est ainsi seulement que s'explique le fait patent quoique incroyable (à Einstein notamment) qu'il nous soit possible de comprendre la nature. Il est incroyable mais vrai que ce que nous imaginons est souvent conforme au réel. Nous pouvons donc légitimement chercher à comprendre la nature et *supputer ce que nous ferions à sa place pour résoudre ses problèmes.* Eh bien, faisons-le. Voyons les faits : pour obtenir une orthogénèse, la nature a dû *s'épuiser dans la lutte sans fin contre Aleph zéro.* Nous ne savons pas exactement comment elle l'a pu (j'ai idée que nous ne tarderons pas à le savoir), mais nous avons d'ores et déjà trois CERTITUDES :

1. La nature a doté ses créatures d'instincts qui leur imposent des choix *non hasardeux.*

2. L'acquisition et la thésaurisation biochimique des caractères psychiques qui déterminent ces choix a été d'une lenteur *affolante !*

3. Capable d'acquérir à une vitesse foudroyante et de transmettre avec précision des caractères psychiques propres à triompher*immanquablement* d'Aleph zéro, *l'Homme est désormais bien équipé pour jouer le rôle d'AGENT DE L'ANTI-HASSARD.*

(Aux étudiants)

Chacun de ces faits étant incontestable, veuillez bien, mes amis, vous glisser dans la peau de la nature. Partis de l'Amibe, il vous a fallu trente millions de siècles pour fabriquer une créature douée d'une intelligence autonome dont elle peut se servir pour faire, entre autres choix justes, des multiplications exactes. Homo sapiens est équipé pour vous seconder désormais dans les tâches (la macro-Evolution) dont vous avez toujours été seuls à pouvoir vous charger. Lui permettriez-vous de se tromper, et de tromper chaque fois qu'il ouvre la bouche ? Lui toléreriez-vous le droit de se comporter en singe ? De faire éclater partout la violence et la haine ? De faire regresser ses enfants en leur infligeant une éducation infra-simiesque ? Vous l'avez doté de toutes les ressources qu'il lui faut pour réaliser la plus haute et la plus difficile de toutes vos ambitions, qui est de faire régner le bien sur cette planète. Hésiteriez-vous à l'y inciter par la carotte, et à l'y contraindre par le fouet ?

Eh bien, l'hypothèse qu'il va s'agir de vérifier, c'est que la nature a fait et est en train de faire ce que nous aurions fait et ferions à sa place.

PIERRE

Il va de soi que la vérification de cette hypothèse n'est possible qu'indirectement, dans ses *implications.*

BERNARD

Ses implications sont révolutionnaires comme rien ne l'a jamais été : elles nous atteignent et nous bouleversent *partout à la fois.* C'est dire combien les vérifications peuvent être nombreuses, et combien elles sont nécessaires. Nous n'aurons pas trop des ressources conjuguées de la pensée discursive et affective — celles de la science et de la spiritualité — pour acquérir les certitudes qu'il nous faut, et pour jouir de leurs fruits. Pour mettre à profit tous les dons qui nous ont été faits, c'est-à-dire pour devenir pleinement humains, nous n'aurons pas assez de toute notre vie, et les générations qui nous suivent n'auront pas trop de la leur.

PHILIPPE

Pour fixer les idées, prenons l'exemple (hypothétique) d'une vérification indirecte-type. Si les hypothèses de Bernard étaient vraies ou presque, le moins qu'on puisse dire est que nous aurions du pain tout plein la planche. Nous serions assurés de ne jamais venir à bout de nos tâches. En d'autres mots *nous ne vieillirions plus :* chacun de nos lendemains serait plus riche de promesses — et de moissons — qu'ils l'étaient quand nous avions vingt ans. Sitôt compris ce que nous sommes venus faire sur cette terre nous apprendrions à nous en tirer *chaque jour un peu mieux.* Bref, chaque minute de notre vie nous apporterait une joie nouvelle : un part de jeunes carottes.*(Aux étudiants)* Si cette *implication* des théories de Bernard se

réalisait dans votre cas vous seriez fondés il me semble à tenir pour supportablement vérifiée l'«hypothèse carotte». J'ajoute que, même si une louable prudence vous interdisait cette conclusion osée, vous auriez quand même fait une «affaire psychique» passablement avantageuse. Nous vous en avions prévenus dans notre neuvième leçon : c'est à leur goût que vous pourriez trouver bonnes les théories de Bernard même si vous répugniez à les tenir pour justes.

PIERRE

Doucement s'il vous plaît. Cette leçon étant la dernière de notre deuxième cycle, nos étudiants vont partir en vacances. L'expérience nous a appris que ce n'est pas le moment de les surcharger. Mais ils pourraient commencer à vérifier tout à l'aise en eux-mêmes ces hypothèses si nous leur proposions des thèmes de réflexion et des critères moins complexes. Bernard ferait bien de récapituler le plus brièvement et simplement qu'il pourra ses hypothèses et d'en dégager les implications les plus globales, les plus visibles depuis Sirius. Ce sont toujours les plus simples et les plus vérifiables.

BERNARD

Les trois hypothèses retenues sont la simplicité même :

1. La nature nous a dotés d'une intelligence adéquate à nos fonctions spécifiques.

2. Autonome, cette intelligence nous qualifie pour une tâche dont aucune autre espèce ne saurait se charger : faire régner le bien (mot dont la définition va s'imposer à nous) sur cette planète en qualité d'agents de l'anti-hasard.

3. La nature nous châtie quand nous nous dérobons à cette tâche. Elle nous récompense quand nous nous en acquittons.

La toute première implication de ces hypothèses est une première définition (sommaire encore et bien entendu hypothétique ; elle ne pourra être acceptée qu'après vérification) du bien et du mal : *nous ferions le bien quand nous nous acquittons de nos tâches spécifiques, le mal quand nous nous y dérobons.*

Qu'est-ce à dire ?

Reprenons dans notre huitième leçon d'initiation une définition dont l'importance est devenue tout à fait capitale : VIVRE, C'EST CHOISIR ET L'INTELLIGENCE EST UNE APTITUDE AUX CHOIX JUSTES. Nous voilà presque au bout de nos peines : si nos hypothèses sont conformes à la réalité, il devient clair que la tâche des humains est de se servir de leur intelligence pour vaincre les lourdeurs du hasard en portant sur le vrai des choix devenus infaillibles. Nous voilà donc conduits bon gré mal gré à énoncer le :

MONOLOGUE D'UNE MORALE INTELLIGENTE ET HUMAINE
«Tu ne tromperas personne — et SURTOUT PAS TOI-MEME !…»

Après nous avoir donné tout ce qu'il nous faut pour vivre dans Sa vérité, la nature nous

interdit férocement de nous tromper : elle nous broie quand nous le faisons. La malhonnêteté et l'ignorance ne sont jamais impunies parce que les choix faux sont prégnants de déterminismes néfastes, darwiniens notam- ment. Mais l'«hypothèse fouet» est trop certaine pour qu'il vaille la peine de se soucier de sa vérification. Nul n'a vécu sans payer (très cher souvent) ses choix faux et sans constater leurs réactions en chaîne ; comme disent les Anglais, l'ombre de nos erreurs porte loin *(our sins cast long shadows).*

Non, c'est l'«hypothèse carotte» que nos étudiants doivent être invités à vérifier en eux-mêmes. C'est là que la nature fait des prodiges *immédiats et quotidiens* dont elle comble ceux qui lui obéissent. En d'autres mots : ceux qui veulent et qui peuvent faire le bien. Or cela n'a pas cessé seulement d'être difficile : c'est devenu *nécessaire* dans toutes les acceptions de ce mot : une *fatalité* et un *besoin.* Sitôt compris il nous devient aussi impossible de nous passer du bien qu'à un toxicomane de ses poisons.

COMPRENDRE LE BIEN, C'EST S'Y CONTRAINDRE.

L'ENSEIGNER, C'EST ASSURER SON REGNE.

Faire le bien, c'est découvrir le vrai. Enfoui au sein d'un infini Aleph zéro d'erreurs et de mensonges, le vrai ne s'offre jamais à nous mais nous pouvons le découvrir en nous donnant *tout entiers* à lui. Les malheureux qui ne peuvent se *donner* à la poursuite du vrai vivent et meurent dans une misère totale : le vrai et le bien formant un tout ils englobent et *exigent* tout. C'est pouquoi notre indigence est totale tant que nous n'avons tout. Notre seul choix est de nous *donner corps et âme* à la poursuite du bien, ou crever de misère et de sénilité. La satisfaction totale — celle des mystiques notamment — a toujours été la récompense d'un *don total de soi-même.* Le bonheur a toujours été à ce prix exorbitant. Ce qu'il y a de nouveau et d'incroyable c'est que *tous désormais peuvent s'offrir ce luxe exorbitant !*

PHILIPPE

Tous le *pourraient* s'ils avaient reçu dès l'enfance une éducation orthologique. Bref tous le *pourront* dans deux ou trois générations. Mais déformés comme nous l'avons tous été, seuls quelques privilégiés ont conservé intactes assez de leurs ressources naturelles pour se payer au comptant la satisfaction totale. La plupart d'entre nous devons l'acheter à la petite semaine. Mais cela, oui, tout le monde le peut — *s'il le veut.*

MEDICUS

Je suis loin de partager cet optimisme. La poursuite du vrai n'est pas possible à tout le monde. Peu d'humains y sont aptes, et moins encore en ont le désir ou le goût. Devenue en vous «seconde nature» votre formation scientifique vous rend difficiles à comprendre ceux de nos contemporains dont la vie se situe dans un monde tout autre, où le rôle de l'intellect se limite aux nécessités pratiques. La majorité des humains n'ont pas de vie intellectuelle et guère de vie intérieure. Ceux chez qui elle est à la fois intellectuelle et intériorisée sont rarissimes. Que ces déficients de l'intellect puissent être exposés à «crever d'indigence et de sénilité», c'est probable et affligeant. Mais on voit mal ce que l'orthologique, ni vous, ni personne pourrait faire pour eux.

PHILIPPE

Comprenons-nous bien : j'ai dit que tout le monde peut devenir humain *s'il le veut.* Maltraités, mutilés comme ils l'ont été par leurs éducateurs, l'immense majorité des humains sont évidemment incapables de comprendre de quoi il s'agit, donc impuissants à le vouloir. Est-ce à dire que nul ne puisse leur venir en aide ? Nous avons, Dieu merci, de solides raisons (dont quelques preuves tangibles) pour pouvoir affirmer le contraire. Mais ce n'est pas de ces mutilés que nous parlons : nous nous adressons à nos étudiants. Chacun d'eux — s'il le veut — peut acheter la satisfaction totale à la petite semaine.

MEDICUS

Même dans leur cas, je doute que ce soit possible à tous. Visiblement incommodés par le caractère trop intellectuel de ce cours, plusieurs ont montré dans leurs réponses aux questionnaires une tendance à se dérober à la rigueur des contraintes en y introduisant du flou. Ils comprennent à peu près mais se débrouillent (parfois ingénieusement) pour ne pas comprendre tout à fait. J'ai cru y déceler une opposition généralement peu consciente, mais qui pourrait être tout à fait légitime dans leurs cas, à la conceptualisation systématique, mal tolérée par ceux qui, n'étant pas intellectuels de vocation, donnent néces- sairement la préséance à d'autres valeurs.

PIERRE

Il est vrai que cinq ou six étudiants ont eu quelque peine à suivre ce deuxième cycle. Bien plus encore que l'an dernier, nous avons forcé l'allure. Nous n'avons pas brûlé d'étapes mais faute d'explications détaillllées certains sujets (le hasard et l'hérédité mendélienne notamment) ont semblé difficiles à ceux que leur formation n'y avait pas préparés. Qu'ils se rassurent : notre troisième cycle sera précédé d'une pause. Avant de prendre de nouveaux départs, nous récapitulerons les matières traitées déjà, et aiderons les retardataires à les comprendre dans les moindres détails. Nous prendrons tout le temps nécessaire pour répondre avec soin à leurs questions et à leurs objections. Je ne doute pas au demeurant qu'une révision à la fois globale et détaillée sera utile à tous.

BERNARD

Entre-temps, nous devons nous soucier des vacances de nos étudiants. Ceux dont les vocations ne sont pas intellectuelles se sentent nécessairement peu à l'aise dans un cours qui semble accorder non pas seulement une *préséance* (ce qui est vrai) mais une *prépondérance* (qui serait absurde) aux valeurs intellec- tuelles. Qu'ils en soient détrompés : *d'abord* ne veut pas dire *surtout* ni, moins encore, *exclusivement.* Il en va des divers facteurs de l'intelligence humaine comme des méthodologies scientifiques : aucune n'est supérieure à aucune autre. Ce n'est jamais qu'une affaire d'*adéquation.* Et c'est parce qu'elle est seule à déceler les champs d'adéquation de nos ressources psychiques que l'intellection doit venir en *premier* lieu, quitte à prendre parfois la *dernière* place et, souvent même, à *disparaître,* selon les vocations de chacun : un artiste, par exxemple, stériliserait ses dons s'il les mâtinait d'intellect. Il en va de même de certains rapports humains, dont la valeur est faite de sentiments : l'intellect, s'il déborde le champs de son adéquation, les détruit infailliblement.

L'empiètement de l'intellect hors des zones de son adéquation est aussi dangereux que celui du sentiment, et c'est ce qui nous arrive constamment. Les hommes du type cérébral

conceptualisent tout, d'autres sentimentalisent tout. Les résultats sont toujours désastreux. Mais il est devenu possible d'éviter ces empiètements : l'orthologique, parce que son champ d'adéquation s'étend à *toutes nos facultés psychiques,* les range spontanément à leur juste place, sans que nous ayons à nous en soucier, sauf dans les cas (assez rares) d'imbrications délicates.

(Aux étudiants)

Ce sont les conséquences de cette déconfusion spontanée que vous pourriez observer en vous-mêmes tout à loisir pendant vos vacances. Pour écarter tout risque d'autosuggestion nous ne les décrirons pas. Nous nous contenterons de vous proposer un petit jeu.

Lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire, veuillez bien vous remettre en mémoire le «Monologue» d'un morale enfin intelligente et humaine : c'est toute celle qu'il nous faut. Gravons-la nous dans la tête, dans l'esprit, dans le cœur, dans les entrailles, dans tout ce dont nous sommes faits : IL NOUS FAUT TOUT CE QUE NOUS POSSEDONS POUR APPRENDRE A NE PAS NOUS TROMPER.

Ensuite, essayez de vous glisser dans la peau d'une sorte d'anachorète qui n'a ni soucis matériels, ni responsabilités familiales ou sociales, ni besoin ou envie de plaire (ou encore moins de s'imposer) à qui que ce soit. Il n'a souci ni de ce qu'on pense de lui ni de ce qu'il pense de lui-même car il n'a garde de penser à lui-même. (C'est notre SEUL moyen d'évasion : quand nous pensons à nous-mêmes, nous ne voyons, n'entendons, ne sentons, ne comprenons RIEN. C'est la raison pour la quelle les psychothérapies psychanalytiques, qui engendrent toujours à leurs patients l'attitude opposée, ne sauraient être libératrices et font généralement plus de mal que de bien). Il n'a aucune crainte, aucun désir personnel. Sa seule raison d'exister est de découvrir le vrai. Son thème de réflexion est le bien et le mal, dont il cherche à comprendre tous les aspects qui sont en lui, mais sans chercher à en tirer aucun avantage personnel : s'étant donné corps et âme à la poursuite du vrai, il a perdu conscience d'exister et d'avoir existé.

Après avoir joué plusieurs fois à ce jeu, redéfinissez le bien et le mal dans l'acception la plus large que vous pourrez au lieu de restreindre à des concepts comme elle l'a été dans cette leçon. Je n'ajouterai qu'une chose : il y a de bonnes chances que vous vous trouverez avoir procédé à un commencement de vérification de l'«hypothèse carotte».

PHILIPPE (*aux étudiants)*

Bonnes vacances ! Puissiez-vous à la rentrée, nous conter d'émouvantes histoires de carottes …

COURRIER DES ETUDIANTS

UN VERTIGE

Pendant que notre dix-septième leçon nous faisait faire une inoffensive ballade du côté

de chez Sirius, notre Abélard s'est hasardé à entrouvrir un œil et il a été pris de vertige. Deux remarques qu'il a faites à cette occasion appellent des précisions urgentes.

ABELARD

L'«Aurore» m'a émerveillé par l'ampleur de l'image globale qu'implique votre démonstration. Cette image, je ne l'aperçois pas encore. Je vous fais confiance. Mais, tant qu'on ne voit pas une image globale, on ne saurait avoir aucune idée de ce que peut vouloir dire le mot «global». Or, cette fois, impossible d'en douter : le global montre ses dimensions, et je suis «bluffé» !

On a beaucoup parlé de vos «promessees non tenues» et, dans une certaine mesure, on a eu raison : tout est encore très brumeux (comme dans une solution avant le précipité). Mais, à mesure que vous ne teniez pas vos promesses, vous élargissiez le champ de vos investigations. Cette fois, vous nous faites faire un nouveau saut, la perspective devient vertigineuse, et, par là-même, les promesses deviennent prodigieuses. Elles dépassent ce que, pour ma part, j'aurais jamais pu demander. Dans cette escalade, dans cette surenchère, il me vient deux pensées complémentaires :

— Pour monter aussi haut, il faut être bigrement «gonflé», plus sûr de soi que nul ne l'a jamais été de quoi que ce soit. Et la chute risque d'être rude !

— Toutefois, seule la solidité de vos points d'appui pouvait vous permettre de monter aussi haut. Et, de même que l'image prouve la vérité des points qui le composent, votre escalade «sans filet» apporte la preuve de la solidité de vos hypothèses de départ : elle en est le fruit.

PHILIPPE

Il est vrai qu'aucun homme n'a jamais été aussi sûr de soi qu'il le faudrait pour proposer l'orthologique à qui que ce soit — si elle reposait sur la confiance en soi. Il y faudrait, en effet, un culot monstrueux, vertigineux, inhumain. Mais il n'en est rien : ce qu'il a fallu pour acquérir l'orthologique, et ce qu'il faut pour l'enseigner, c'est très précisément le contraire : il faut être bougrement *dégonflé.* Il faut apprendre à se défier de soi-même. Il faut savoir que notre tendance spontanée est de mentir chaque fois que nous ouvrons la bouche et que, complice inlassable, aleph zéro s'étend autour de nous à l'infini… moins un ! Ce qui est vertigineux, c'est cet infini-là, c'est l'immensité de notre bêtise, c'est la certitude qui s'empare de quiconque ose ouvrir les yeux que toute audace intellectuelle est fatale aux humains. Nous, qui semblons étaler un culot monstrueux, avons appris que nous nous casserions immanquablement la gueule si nous nous faisions la moindre trace de confiance. *AUCUN homme n'a jamais été digne de sa propre confiance.* En revanche, nous avons appris que notre confiance dans la nature *peut* être sans limites *si nous lui obéissons.* Quand nos étudiants auront compris ce qu'il faut savoir pour qu'elle leur soit toujours favorable, qu'elle *ne puisse pas ne pas l'être,* ils auront franchi le Rubicon. Un cas d'espèce les mettra sur la voie. Ils ont appris récemment que les hommes jouissent d'une liberté que Dieu, même s'il n'existe pas, n'a jamais PU posséder et ne le pourra JAMAIS : la liberté de se faire enlever la vésicule biliaire. J'espère qu'ils auront mis cette occasion à profit pour constater combien il importe d'apprendre à rire … d'un rien — et de TOUT : impossible, sans cela, de commencer seulement à être sérieux.

Il reste à dire un mot de la solidité de nos points d'appui. Solidité est un mot peut-être inadéquat dans le cas présent : il évoque l'image d'une infrastructure *profondément* implantée. Or, ici aussi, il n'en est rien. Nous y avons veillé jalousement, la profondeur d'une pensée ne se mesurant guère qu'à son obscurité. La *luminosité* est le critère que nous avons retenu, et sa condition est la *superficialité* des choses étalées au grand jour. Cela étant, d'où pourrait provenir la *sécurité* de nos points d'appui ? Cela tombe sous le sens : de leur superficie, de leur *étendue.*

BERNARD

Il me semble qu'au terme de ce deuxième cycle nos étudiants auront peu de peine à en prendre une conscience au moins partielle : dès à présent, le nombre de choses qui leur ont défilé sous les yeux doit leur sembler éberluant : rien d'approximativement comparable ne s'était jamais vu et n'avait semblé imaginable. Aucune discipline n'a jamais pris en charge des choses réputées aussi étrangères l'une à l'autre que l'économie politique, la vie spirituelle, les particules suba- tomiques, la morale, l'épistémologie, l'ésotérisme et n'importe quelles autres choses. Je doute qu'il se soit jamais trouvé un économiste, en particulier, pour aborder — sans se moquer outrageusement de son monde comme Jean Fourastié ou Alfred Sauvy — aucun autre sujet que l'économie agrémentée de statistique. Or, non contente de se trouver à l'aise parmi tous ces sujets, l'orthologique résout en se jouant leurs problèmes restés insolubles pendant des siècles. Non, il ne saurait y avoir «risque de chute rude» : tout s'est passé à ras du sol, et nous n'avons jamais pris le moindre risque. Que notre Abélard et tous nos étudiants soient rassurés. Mais ils ne sont pas au bout de leurs peines. Des étendues immenses restent à explorer avant l'apparition d'une image vraiment globale, d'une image donc vraiment *probante.*

Mais ils peuvent en explorer eux-mêmes dès à présent les moindres recoins : trois mots leur livrent la clé du monde dont elle est le reflet : l'*Evolution,* qui le contient tout entier, l'*Orthogénèse* qui en révèle le *sens* (la signification et la direction) et l'*Individuation,* qui en constitue le *moyen* (les mécanismes) et, nous fournit des critères infaillibles de la valeur — la vérité — de tous nos concepts.

ARIELLE, OU LE TRIOMPHE DES FEMMES

PHILIPPE

Le moment est venu de faire un sort à notre ARIELLE, à notre ADELAIDE, à nos ANGELIQUE, à toutes les femmes du monde. La constance, mise en évidence par l'enquête du C.I.E.B.S., des caractères féminins nous a portés à nous demander s'il existe une seule femme qui n'ait été coulé dans le moule de l'Eternel Féminin. En d'autres mots s'il existe des femmes qui n'aient été faites pour rendre heureux et, en conséquence, pour être heureuses. Peut-être y en a-t-il quelques-unes mais une chose, déjà, est certaine : s'il y en a, elles sont peu.

D'où il suit que la grande majorité des couples n'ont plus à résoudre aujourd'hui qu'un petit problème d'éducation sexuelle *réciproque.* Ecoutons ce qu'en dit notre Adélaïde.

ADELAIDE

Votre «Histoire d'Amour» m'a fait rire de bon cœur. Je suis tout attendrie par Pierre et par Philippe, et je suis surtout toute «chose» de constater que si «je savais ces benêts crédules, faciles à attendrir et à berner» ce n'est pas pour cette raison que je les croyais plus compréhensifs. Au contraire, il n'était pas question de leur livrer mon jardin intérieur : j'y faisais mon ménage sans eux. Je consentais parfois à jouer aux soldats de plomb, mais ne les laissais pas jouer à la poupée avec moi. En fin de compte, il m'est apparu que les femmes ne savent pas comment donner leur amour et ne permettent pas au malheureux Cendrillon de le leur apprendre : qu'il se taise et sache se contenter de ce que femme veut donner… Quelle horrible méprise!

Et c'est avec émoi que j'ai fait une autre constatation : je ne m'étais jamais aperçue que j'avais de l'amour-propre, mais j'ai bondi comme une chèvre lorsque je fus traitée de «bonne élève, assez stupide pour …» Il est très vrai qu'une blessure d'amour-propre fait bondir haut, et que, mesuré à la hauteur de mon saut, mon amour-propre devait être énorme. Mais, aiguillonnée de même, notre Arielle s'est refermée comme une huître, et Adélaïde a failli en faire autant. Elle voulait garder pour elle seule son ménage intérieur. Si elle ne l'a pas fait, c'est qu'après l'avoir fouettée, l'I.F.O. l'a laissée tranquille … le temps de se faire plus belle et plus vraie…

PHILIPPE

Le mois d'après, une question plus précise sur l'efficacité de la thérapeutique de choc obtient d'elle cette réponse : «Je n'en puis douter en effet : paresseuse et bourrée d'amour-propre, Adélaïde aurait certainement continué à dormir si elle n'avait reçu une *retentissante* fessée ! Mais je dois avouer qu'après avoir été appelée au rôle flatteur de «championne des femmes de l'I.F.O.», aucune ne m'aurait été plus cuisante qu'une mise au frigo «sans plus de cérémonie que la loi n'en prescrit pour conduire à la guillotine le plus honnête homme du monde …» ! ! Se peut-il que cette super-thérapeutique de choc soit restée sans effets sur Arielle ?…»

Jusqu'au jour béni où elles apprennent à se guérir de cette maladie infernale, qui exclut le bonheur et s'oppose assez à l'amour pour l'user vite et l'exclure bientôt lui aussi, les femmes sont presque aussi bourrées d'amour-propre que les hommes. Il est impossible de douter que notre Arielle a ressenti cette rude cinglée de martinet, peut-être trop vivement pour ne pas refuser — par amour-propre — de se l'avouer à elle-même. Mais ce stimulus a été assez puissant pour obtenir des résultats qui étaient pour elle une question de vie ou de mort : dès le surlendemain, Arielle n'était plus un fantôme. Elle était devenue une femme, une femme vraie et une vraie femme ! Elle a envoyé au diable la psychanalyse, la dynamique de groupes, le gauchisme irresponsable et, à n'en pas douter, cent manifestations d'un *infantilisme spécifique* en voie de féminisation. Aussi peut-on, sans grand risque d'erreur, poser un diagnostic prophétique : son amour-propre doit être — déjà ! — moribond (1). Dès que nous faisons un premier pas sur la route de l'hominisation, la nature nous porte si bien que rien ne nous pèse plus.

Oui, s'il est au monde une chose sûre, c'est l'efficacité de la thérapeutique de choc. Mais prenons garde : dangereuse déjà en psychothérapie, elle serait désastreuse en ménage si, en

s'infligeant l'un à l'autre des piqûres d'amour-propre, chacun des conjoints ne savait assez *exactement* ce qu'il fait pour écarter tout risque de blessure. En revanche, lorsqu'elle est bien comprise, cette forme d'éducation sexuelle *réciproque* (il *faut* qu'il y ait réciprocité) devient une source jamais tarie de plaisirs, de joies, de gaîté, de tendresse, d'humour, d'intimité sans cesse affinée et approfondie.

PIERRE

Le moment d'en parler n'est pas venu : avant que nos étudiants puissent adopter sans danger ces pratiques *ludo*-sexuelles, il leur reste trop de choses à apprendre. Mais un point pourrait être élucidé dès aujourd'hui, qui les mettrait dans la bonne voie : l'I.F.O. a usé envers quelques-unes de ses étudiantes avec une rudesse que n'aurait tolérée aucun étudiant masculin : tous auraient, comme ALFRED, pris la fuite le jour-même. Or, à l'exception d'une seule, qui semble avoir pris la mouche pour un rien dans le courant du 3e cycle, nos étudiantes féminines n'ont pas seulement accepté nos mauvais traitements, elles ont *su en profiter*. Comprendre les raisons de ces différences préparerait certainement à des activités ludiques hautement désirables en ménage.

PHILIPPE

Ces raisons sont à la fois simples et émouvantes. *(Aux étudiants)* Vous avez été les témoins (horrifiés ou non) d'amours singulières : à l'inverse de ce qui advint à Pygmalion, des statues de bronze et de granit se sont éprises de mortelles faites de chair et de sang, et le reste est allé de soi : *«Ama et fac quod vis»*, a dit St-Augustin dans une langue dangereusement abandonnée. S'il s'était inscrit à ce cours, il aurait dit : *«SI tu aimes une FEMME, fais-lui ce que tu veux : elle saura que tu l'aimes (les femmes le savent toujours quand c'est vrai) et comprendra ce que tu lui fais …»* Voilà tout le mystère. Notre sixième leçon en contenait déjà les secrets : *«Sache : tu comprendras. Or comprendre c'est toujours aimer»*. D'où il suit que les vrais savoirs engendrent l'amour et que, comprendre notre Arielle, c'est se mettre dans le cas d'aimer bientôt toutes les femmes.

ARIELLE TOUTE NUE

Regardons à nouveau l'Arielle qui, en toute innocence — vierge de tout soupçon de la signification de ce qu'elle dit, elle ne sait pas que ses propos la déshabillent — se met, dès la quatrième leçon de ce cours, l'âme toute nue. Elle est féminine à nous en couper le souffle, mais seuls les vrais connaisseurs — je veux dire les mâles — s'en aperçoivent. Elle a semblé peu féminine à plusieurs étudiantes parce qu'elle l'est trop pour que ses sœurs puissent la comprendre, mais les hommes ne s'y sont pas trompés plus que les papillons mâles ne sont égarés par leur odorat.

A première vue, ses propos n'ont rien d'extraordinaire, rien de révolutionnaire, ni même de vraiment révolté. Elle n'a garde de se mettre féministe : aucune femme féminine n'a jamais trahi à ce point ses propres instincts. Elle sait d'ailleurs que les hommes n'ont rien eu ni n'auront jamais rien à lui refuser. Mais elle en a marre : elle ne veut plus jouer aux soldats de plomb ! Elle ne veut même plus faire semblant : elle a trouvé incomparablement mieux. Elle a

trouvé un moyen de vivre, de vivre vraiment, en opposant au «Toutes-les-femmes-tous-les-privilèges-et-tous-les-biens», issu de l'animalité de ces messieurs, son homologue féminin. Est-il besoin de dire qu'il est issu des instincts de la femelle ? «Des-sentiments-des-sensations-des-émotions-voire-des-borborygmes-mais-rien-qui-vienne-de-la-tête».

Se servir de sa tête «barbe» notre Arielle, l'«agace profondément» : ce n'est pas vivre parce que la tête des femmes ne doit pas être vivante puisqu'elle ne leur apporte rien qui vaille. *«Elle ne croit plus à la connaissance de soi-même par la réflexion. Une séance de psychanalyse est quelque chose de profondément VECU. Elle a VECU aussi plusieurs stages de dynamique de groupe et s'est aperçue là aussi que la réflexion intellectuelle n'est rien auprès du VECU. Ce qu'il faut, c'est essayer d'exprimer ce qui a été RESSENTI. Quant au rationnel, elle n'y comprend rien et cela la rase. Elle a le cerveau brouillé. Si cela nous semble fondamental, il ne lui reste qu'à nous faire ses adieux et à repartir dans ses rêves…»*

Ainsi dit notre Arielle, et cela semble n'avoir pas grand chose d'étonnant : neuf femmes sur dix sentent et pensent comme elle. Mais, moins féminines quoique tout aussi femelles, elles sont plus dociles, moins articulées et pas du tout clairvoyantes : elles vaquent à leurs besognes et ne disent rien. Elles savent (d'instinct) que la pensée discursive a été faite par des hommes pour des hommes qui poursuivent des fins inintelligibles aux femmes, mais souvent profitables : ceux qui sont habiles à ces jeux y récoltent des manteaux de vison et des carosses dorés. D'autres femmes ont réagi autrement : elles se sont emparées des jeux masculins pour y jouer non avec mais contre les hommes. Puisse le ciel prendre en pitié ces victimes d'un jeteur de sort inconscient de ce qu'il fait (mots qui veulent dire «inhumain») à l'égal de l'oie sourde qui déchiquète sa progéniture en obéissance à des stimuli mécaniques !

Reste le cas de notre Arielle. Elle veut jouer avec les hommes, mais n'entend pas jouer à leurs jeux : *elle sait d'instinct (elle sent) que leurs dès sont pipés.* Sa seule ressource est donc de jouer avec eux à des jeux féminins et il lui faut trouver des hommes qui jouent à la poupée. Des hommes qui aient la raison en sainte horreur, ne veuillent que des cris du cœur, des borborygmes, des halètements, des rugissements, des roucoulades, des chants, et des … chansons ! Est-il besoin d'ajouter qu'elle en a trouvé à foison ? Freud a procréé et multiplié par millions des messieurs vraiment très bien, doctoraux et diserts à souhait, qui se sont fait les gardiens d'un dogme aussi surprenant (et incurable) qu'aucun autre : le «borborygmus-rex». Aussi ne peut-on douter que, féminine et fine mouche, notre Arielle s'est aperçue — elle n' a pu y manquer — que cette faune a perdu en sexualité bien plus qu'elle n'a gagné en pittoresque : elle s'est *asexuée* littéralement. A force de se disséquer le cœur et les organes génitaux, elle est devenue aussi incapable d'aimer que de faire l'amour. Cela s'explique aisément, mais tel n'est pas notre propos aujourd'hui et il n'en est aucun besoin : toutes les femmes le sentent, et ceux de nos étudiants masculins qui en douteraient n'ont qu'à se faire montrer, même de très loin, quelque spécimen de psychanalyste femelle pour en être édifié : cela se voit et se subodore à des kilomètres. Peut-être l'amour-propre de notre Arielle n'a-t-il pas consenti à lui en laisser prendre pleine conscience, mais je mettrais ma main au feu qu'elle l'a su.

Que pouvait-elle faire ?

On ne lui voit de choix que ceux-ci : se suicider, se mettre nonne, ou faire son métier de championne des femmes de l'I.F.O. en assurant, sans tambour ni trompette, le triomphe des

femmes.

Elle ne s'est pas tuée.

Elle n'a pas pris le voile.

Aurait-elle, sans tambour ni trompette, assuré le triomphe des femmes ?

LE TRIOMPHE DES FEMMES ?

Les femmes ont toujours su d'instinct que devant, pour survivre, tricher chaque fois qu'ils posent un acte, il a bien fallu que, pour s'en justifier à leurs propres yeux, les hommes mentent chaque fois qu'ils ouvrent la bouche : restés assujettis aux instincts du singe, ils étaient déjà assez humains pour prétendre à la liberté.

Mais, entre «prétendre à» et «prétendre que», il y a la distance qui sépare le prétendant du prétentieux. L'histoire de l'espèce Homo sapiens est la résultante de cette dualité : prétendants légitimes au nom d'Hommes, les mâles de cette espèce n'en pourraient être que les faux-prétentieux, les «vantards» tant qu'ils n'auraient pris possession de l'immense héritage thésaurisé dans leurs cellules par quelque trente millions de siècles d'orthogénèse.

En attendant ce jour faste, l'Homme aurait à faire semblant d'être humain dans sa pensée et dans ses actes en les «rationalisant» (ce mot veut dire déguiser) du moins mal qu'il pourrait. Il n'aurait pu faire autrement sans perdre le plus précieux de ses biens : sa qualité de prétendant légitime et d'héritier privilégié.

Mais les femmes ont échappé à cette dure nécessité, dont leurs tâches, d'ailleurs, ne se seraient pas accommodées : ce n'est ni de discours mensongers ni d'explications fausses que l'on doit abreuver les nouveaux-nés. Quel besoin auraient eu nos mères de jouer au discursif *tant que les dès en seraient pipés ?*

Immensément privilégiées, les femmes ont eu droit à l'Eternel Féminin. Elles ont pu rester elles-mêmes. Elles n'ont pas eu à se déguiser en êtres humains (et même en Docteurs ! !) Elles ont eu droit aux choix justes de la femelle. Elles ont pu rester aussi réalistes que les bonnes fées du gynécologue Perrault.

S'étonnera-t-on que leur monde ne soit pas notre monde ? Qu'elles n'aient eu garde d'apprendre notre langage et que nous ne sachions pas parler le leur ? Comment apprendraient-elles à jouer avec nous ? Comment apprendrions-nous à jouer avec elles? Comment jouerions-nous aux mêmes jeux, ni soldats ni poupées : les jeux de l'homme et de la femme ?

Cela semblerait sans espoir, n'était la nature dont l'idée fixe semble avoir toujours été de penser à tout. *Et il semble bien qu'elle ait fait fond sur l'instinct pour ne pas tromper les femmes un jour de plus qu'il n'aura fallu. Dès à l'aube du jour faste où les dès pourraient cesser d'être pipés, les femmes FEMININES en seraient informées : elles le sentiraient, le sauraient d'instinct, longtemps avant de l'avoir compris.*

Or, à n'en pas douter, tel a été le cas de notre Arielle. Il est trop tôt pour que nous puissions l'expliquer tout à fait : cela ne sera possible que dans la dernière leçon de ce cours. En attendant, qu'on veuille bien nous faire crédit sur un point : la réponse à la question qui intitule ce chapitre est OUI. Le triomphe des femmes est total et définitif. Et le mystère de la «masculinité évangélique» est élucidé lui aussi : ce polisson de Saint-Thomas s'est un petit rien payé notre fiole en nous proposant sa devinettte sous forme de calembour : la femme qui «se fait mâle» est celle qui, comme notre Arielle, s'«HOMINISE»! Le plus amusant — mais on le verra plus tard — est que c'était le *mot juste !*

Notes leçon 18

(1) Un *désapprentissage* de l'amour-propre fait nécessairement partie de l'éducation sexuelle réciproque.

Questionnaire n° 18

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Si ce cours prenait fin avec cette leçon, regretteriez-vous de vous y être inscrit(e) ?

3. Jugez-vous «approximativement sensées» les hypothèses de Bernard ?

4. Pouvez-vous en imaginer d'autres qui le seraient ? Dans l'affirmative, lesquelles ?

5. La définition conceptuelle du bien et du mal vous satisfait-elle ?

6. Votre réaction du «Monologue d'une Morale intelligente et humaine» ?

7. IMPORTANT : Comme l'année dernière, veuillez extraire l'essentiel des leçons 10 à 18 et faire un résumé des matières de ce deuxième cycle.

8. S'il s'est trouvé quoi que ce soit d'insuffisamment clair dans aucune de ces leçons, dites-nous quoi. Veuillez isoler vos problèmes, numéroter vos questions et nous les adresser sous forme d'un questionnaire.

9. (a) Les réponses de Philippe et de Bernard à Abélard vous ont-elles été utiles ? (b) Quels sont, s'il y en a, les points insuffisamment expliqués ou sur lesquels vous seriez en désaccord avec eux ?

10. Votre sentiment sur l'aventure d'Arielle et sur l'interprétation que Philippe en propose.

11. Vous êtes-vous adonné(e) au jeu proposé par Bernard ? Dans l'affirmative :
(a) votre définition élargie du bien et du mal.
(b) si vous avez rien observé d'inhabituel, décrivez vos impressions.

12. Notez cette leçon et expliquez votre note. Ajoutez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

13. Vos commentaires et suggestions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Dix-neuvième leçon

RECAPITULATION

PIERRE *(aux étudiants)*

Nous allons devoir solliciter, en même temps que votre indulgence, car nous sommes plus exposés que jamais, dans le troisième cycle, à nous acquitter maladroitement de nos tâches, votre collaboration attentive. Le moment est venu de vous métamorphoser, de devenir autodidactes, *professeurs de vous-mêmes.* Il est souhaitable que, le plus vite possible, vous n'ayez besoin de personne pour poursuivre votre route.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Que votre plus cuisant souci soit de nous envoyer à tous les diables. Virtuellement déjà, vous n'avez plus le moindre besoin de nous. Je n'essayerai pas de vous cacher que j'en ai l'âme un tantinet chagrine. Il s'est créé de nous à vous des liens d'affection de type parental qui ne sont jamais dénués de solidité, et le sont rarement d'un rien de possessivité. Vous allez nous manquer beaucoup et, malgré nos mauvais caractères, il se pourrait même que nous vous manquions un rien. Mais l'émancipation vous est nécessaire, et l'objectif à poursuivre est désormais de vous la procurer.

PIERRE

En effet, et aucune illusion n'est permise : la déhiscence est une phase souvent pénible de notre formation. *(Aux étudiants)* Aussi devons-nous vous poser dès aujourd'hui une question importante : souhaitez-vous voler de vos propres ailes *au plus vite?* Désirez-vous que ce cours prenne fin avec ce troisième cycle? Sans en être tout à fait certains, nous pensons que ce doit être possible, mais au prix d'efforts assez rudes. Si vous êtes prêts à nous endurer une quatrième année, ce troisième cycle trancherait moins sur les précédents, mais vous perdriez un an d'autonomie, avec tout ce que cela veut dire d'infiniment désirable. Veuillez bien en décider : nous nous conformerons au souhaits de la majorité.

PHILIPPE

Entre-temps il nous reste beaucoup à faire. Les questions de nos étudiants sont nombreuses. En tout premier lieu des éclaircissements sont demandés sur l'hérédité mendélienne. C'est un sujet aride, immensément complexe, et que beaucoup trouveront lassant, mais près de huit étudiants sur dix veulent en être informés. *(A ses collègues)* Je vous propose de commencer par là : après trois mois de repos, ils sont sûrement en bonne forme pour attaquer cette étude laborieuse.

BERNARD

L'hérédité mendélienne, dont la complexité devient en effet fantastique dès que l'on prétend à démêler ses effets dans la nature, a néanmoins le mérite de la simplicité parce qu'elle repose sur le hasard, qui se trouve être la chose la plus simple qui soit au monde. Pour être facilement intelligible, un aperçu sommaire des mécanismes de l'hérédité mendélienne doit être

précédé de quelques mots sur le hasard. A vous Philippe.

PHILIPPE

Si le hasard est la chose la plus simple qui soit, c'est pour une bonne raison : il n'existe pas, et rien ne saurait être plus simple que le néant ! Malgré quoi l'univers semble lui être si parfaitement soumis que les physiciens se refusent et peuvent se refuser à connaître aucune loi qui ne soit «statistique». Cela revient à dire qu'à leurs yeux tout, absolument tout, se passerait au petit bonheur. Souverain inexistant, le hasard soumettrait l'univers à un despotisme sans limites spatiales ni temporelles ! Mais l'hypothèse d'un Dieu à barbe blanche assis sur un petit nuage rose est incomparablement plus vraisemblable.

Que peut signifier cette étrange aberration ?

Il faudra plusieurs leçons pour élucider cette énigme, mais il vaut la peine de s'y atteler car la prétendue souveraineté du hasard est non seulement un concept faux, mais désespérant et effrayant. Pourquoi ? Parce que, inexistant, le hasard ne peut être que muet, et le «silence des espaces infinis» nous effraie. Or l'univers est tout ce qu'on veut sauf muet : rien n'a jamais été si éloquent.

Mais tant de choses se passent comme si le hasard régnait sur elles que ce concept nous est indispensable. Sa vertu a été de démythiser l'univers tout en l'encombrant de mythes nouveaux. Nous nous contenterons aujourd'hui d'une promenade à Monte-Carlo, où le hasard semble bien être roi. Nul, en effet, n'a découvert les raisons pour lesquelles la bille d'un jeu de roulette se loge dans un alvéole plutôt que dans un autre. C'est pourquoi, faute d'y rien comprendre, nous disons que le hasard en décide, si visible soit-il que c'est la main du croupier. Cela étant, comment pourrions-nous être sûrs qu'il n'existe pas de croupiers assez habiles pour envoyer la bille à peu près où ils veulent ?

Eh bien, cette certitude est possible parce que le jeu s'est révélé soumis aux «lois statistiques du hasard», obtenues par le calcul de ce qui se passerait si le hasard régnait sur le jeu de roulette. Pour clarifier cette affaire, imaginons une roulette dépourvue de zéro, et voyons le cas du joueur qui mise un franc à quitte ou double sur plusieurs coups. Sa mise s'élève à deux francs (2^1) au premier coup gagné, à 4 francs au deuxième (2^2), à 8 (2^3) au troisième, puis à 16 (2^4), 32 (2^5), et ainsi de suite. Mais ses chances décroissent aussi vite que ses gains, et il est facile de comprendre pourquoi : parmi les choix que la bille peut faire, le nombre de ceux qui le feront perdre double à chaque coup. Supposons que notre joueur ait opté pour le rouge, et voyons ce qui peut arriver. S'il joue un coup, le rouge peut sortir, ou le noir. Il gagne dans le premier cas et perd dans le second, et ses chances sont égales, c'est-à-dire une sur deux. S'il joue deux coups, il ne gagnera que si le rouge sort les deux fois. Il faut que la bille lui réponde RR : les autres réponses possibles, c'est-à-dire RN, NR, et NN lui sont défavorables. Bref il n'a plus qu'une chance sur quatre. S'il joue trois coups, c'est RRR qu'il lui faut pour gagner, et les réponses possibles auront doublé une deuxième fois : NRR, RRN, RNR, RNN, NRN, NNR et NNN le faisant perdre, sa chance de gagner est donc réduite à une sur huit, et ainsi de suite.

Or il a été constaté qu'à Monte Carlo, les chances des joueurs obéissent fidèlement à cette mathématique. La fréquence des séries est celle que prévoit cet élémentaire calcul (dit des probabilités). Tout se passe comme si le hasard y régnait en effet. *(Aux étudiants)* En conséquence si vous voulez gagner un peu plus d'un million à la roulette avec une mise d'un franc, vous avez un moyen : il vous suffit de gagner vingt fois de suite (2 1.049.376). Mais vos chances d'y parvenir seront inférieures à une sur un million — *à moins que le Bon Dieu ne s'en mêle*. Mais laissez-en toute espérence : en montrant que le hasard fait semblant d'y régner, les statisticiens ont apporté la preuve que le Bon Dieu se fout de ce qui se passe à Monte Carlo. Et, en procédant de même, les généticiens se trouvent avoir prouvé qu'Il ne se fout guère moins de l'hérédité mendélienne : ce sont des choses qu'Il *abandonne au hasard* — et peut être aux hommes. Il n'est pas interdit d'espérer ni même de penser que les généticiens pourraient avoir un rôle important à jouer en qualité d'agents de l'anti-hasard, et force nous est de constater qu'ils ont déjà à leur actif quelques petits succès récoltés dans cette voie.

HUBERT

Peut-être, mais je vois mal en quoi cette ennuyeuse affaire intéresserait ceux qui ne sont ni généticiens ni joueurs.

PHILIPPE

Tous les hommes sont des joueurs conscients ou non. Ils s'en remettent au hasard pour décider de leur sort. Nous misons sans cesse nos destins à quitte ou double sur des décisions que nous *hasardons* sans trop savoir si elles sont bonnes au lieu de nous prendre nous-mêmes en charge par le moyen de choix non hasardeux. C'est pourquoi nul ne peut se permettre d'ignorer tout du hasard. Je n'en dirai pas autant de l'hérédité mendélienne : pour en tirer parti, il faut exercer un métier où ces connaissances sont appliquées.

BERNARD

Aussi nous contenterons-nous d'un exposé aussi bref que possible (et dépouillé de tous mots empruntés au jargon du métier) pour répondre à la curiosité des «profanes» que cette matière intéresse. S'ils veulent en savoir davantage, les manuels de génétique élémentaire ne manquent pas. Au contraire, ceux de nos étudiants qui jugeraient superflu de s'embarrasser de ces choses n'ont pas à hésiter : elles ne sont pas indispensables à l'intelligence des contenus de ce cours. Qu'ils ne se gênent pas pour sauter au chapitre suivant si celui-ci les ennuie.

Nul n'ignore que la génétique est née des travaux d'un moine autrichien, Grégor Mendel. Ce qu'on sait moins, c'est la part prépondérante qu'y prit la chance. Mendel se trouva utiliser un matériel idéalement approprié à ses expériences, et il se trouva étudier la transmission de plusieurs caractères soumis aux lois d'une hérédité idéalement … mendélienne. Ces cas étant relativement rares, ce fut un vrai coup de veine.

Mendel étudia les choses à première vue incompréhensibles qui se révèlent lorsqu'on étudie la descendance de certaines plantes obtenues par hybridation. Il croisa une variété de pois à graines lisses avec des pois à graines ridées. A la première génération, tous les pois récoltés étaient lisses. Mais, à la deuxième, une population hétéroclite apparut : sur 7324 semences produites, 5474 étaient lisses et 1850 étaient ridées.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Mendel en proposa une explication mathématique qui exigeait l'hypothèse d'une «dominance» et d'une «récessivité» des «facteurs de l'hérédité» (le mot «gène» fut inventé quelque quarante ans plus tard). Sur le seul indice de rapports quantitatifs égaux à un et trois sur quatre, Mendel, qui était professeur de physique, sut élucider l'insondable mystère de l'hérédité et en énoncer les lois ! ! ! On peut s'étonner qu'un homme doué d'aptitudes aussi extraordinaires n'ait pas été compris par ses contemporains : il avait sur eux un demi-siècle d'avance.

Aujourd'hui l'explication de la «ségrégation mendélienne» est devenue d'une simplicité enfantine. Quand on sait comment ces choses se passent, la nécessité des phéniomènes observés est évidente. En fécondant, comme avait fait Mendel, des fleurs de pois lisses avec du pollen de pois ridés, les «facteurs héréditaires» de ces deux caractères devaient se trouver dans chaque semence puisque (nous le savons aujourd'hui) elles héritent d'une exacte moitié des chromosomes maternels et paternels grâce à une division particulière des cellules reproductrices. Ainsi, si l'on désigne par L et par r, respectivement, les facteurs qui déterminent la pelure lisse et ridée des pois, on doit représenter par Lr leur patrimoine héréditaire pour ces caractères. Mais, malgré la présence du facteur r, toutes sont lisses. C'est pourquoi le facteur L peut être dit *dominant* : il ôte si bien à r toute possibilité de se manifester qu'une semence dont la composition génétique est Lr ne se distingue pas de LL. Leur apparence est identique.

Mais que va-t-il se passer si, autofécondés ou croisés entre eux, les hybrides Lr donnent naissance à une nouvelle génération? Eh bien, le nombre de compositions possibles étant quatre (LL, Lr, rL, et rr), dont les trois premières produisent des pois lisses, nous obtiendrons des résultats identiques à ceux que l'on prévoit à Monte-Carlo lorsqu'il se joue deux coups de suite : le calcul des probabilités décide que les pois ridés doivent perdre trois fois sur quatre. Telle est l'explication infiniment simple des résultats «hétéroclites» obtenus par Grégor Mendel.

PHILIPPE

Telle est aussi l'explication non moins simple d'une certitude acquise par les biologistes : ils savent que le Bon Dieu ne se soucie pas de génétique parce que les choses s'y passent comme à Monte-Carlo. La «Direction Générale» de l'Evolution ne se mêle pas de ces jeux-là.

BERNARD

Il est clair en tout cas qu'elle ne s'en mêle pas au niveau du brassage des facteurs de l'hérédité tel qu'il résulte de la reproduction sexuée. Lui arrivera-t-il d'intervenir dans les mutations ? Il serait téméraire d'affirmer le contraire car nous sommes loin de savoir tout ce qui peut s'y passer. Mais, la génétique moderne reposant tout entière sur les matnématiques, la nature entrerait inévitablement en conflit avec les généticiens si elle se mêlait de génétique, et on les verrait se fâcher avec elle ! Je les soupçonne un peu de l'être déjà passablement …

PIERRE

En voilà assez sur ce sujet. Si nos étudiants en désirent davantage, qu'ils veuillent bien

nous poser leurs questions.

BERNARD

Un mot encore pour dissiper une équivoque : ramenée à son principe théorique, l'hérédité mendélienne est d'une simplicité trompeuse. La réalité est tout autre : la génétique est peut-être la plus complexe de toutes les disciplines. Car il s'en faut que tous les gènes se comportent comme ceux dont Mendel eut la chance d'observer les effets : la plupart sont «pléiotropes», mot qui veut dire qu'ils déterminent plusieurs caractères tandis que, pour achever de tout embrouiller, ceux-ci sont souvent commandés par plusieurs gènes. Si l'on y ajoute que certains gènes sont dominants pour un ou plusieurs caractères et récessifs pour un ou plusieurs autres, il se conçoit que les mathématiques nécessaires pour débrouiller la consistance des patrimoines géniques ne sauraient être simples. C'est pourquoi, bien que les mécanismes de l'hérédité mendélienne se comprennent facilement, leur fonctionnement relève d'une discipline accessible aux spécialistes seulement. Ceux qui n'en font pas leur métier perdraient leur temps à s'en soucier.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Il dit cela pour que vous lui fichiez la paix ! Et je partage ce sentiment : il est temps que vous vous chargiez de la direction des opérations. Parvenu à son troisième cycle, l'essentiel de ce cours doit être désormais le Courrier des étudiants.

COURRIER DES ETUDIANTS

PHILIPPE (*aux étudiants)*

Qui d'entre vous se souvient de notre charmante ADELINE ? Elle est la plus discrète de ceux qui ont été promus au rang auguste de cobayes en qualité de réfractaires. «Les réfractaires», pouvait-on lire dans un appendice à notre neuvième leçon, «nous rendront le service de nous contraindre à modérer l'allure. Le cas d'Adeline, une «réfractaire par féminité», et celui d'Achille, qui semble être «réfractaire-faute-d'un-déclic», aideront certainement à combler bien des lacunes. Le courrier des étudiants fournira à chacun l'occasion de faire apport à tous de ses difficultés — surmontées ou non — et de ses réussites, des découvertes faites sous l'éclairage orthologique …»

Et voilà tout ! On n'a jamais plu entendu parler d'Adeline, notre réfractaire-modèle-par-féminité, qui, bien qu'elle soit devenue de plus en plus scandaleusement féminine, perdit sa qualité de réfractaire dès la dixième leçon ! Pour nous venger de cet outrage, nous la mettrons sur la sellette la toute première, en extrayant quelques-unes de ses réponses au dix-huitième questionnaire.

ADELINE

Ce cours m'a été étonnamment utile déjà. Comment regretterais-je de m'y être inscrite ? En même temps qu'une inébranlable confiance dans l'avenir, il m'a procuré les moyens d'être heureuse. Compte tenu du peu de temps que je lui ai consacré et du peu de peine que je me suis donnée, c'est un résultat merveilleux. S'il prenait fin aujourd'hui, je serais assez

désemparée bien que j'ai acquis des savoirs nombreux. Mais il me reste falloir un tuteur pour penser droit. Je n'ai guère commencé à penser par moi-même. Ai-je acquis une autre sorte d'intelligence ? Je ne sais pas. Si elle existe, elle est encore bien clandestine. Il y a des moments, pourtant, où j'ai conscience de comprendre tout ce qui se passe autour de nous, et tout me fait rire. J'ai changé intérieurement. Au début de ce cours, j'ai pensé que l'orthologique nous faisait divorcer d'avec ce que je croyais être la vie en nous contraignant à l'abandon de nos chères habitudes. Mais j'ai compris qu'il nous faisait rompre avec la société en ceci seulement que nous devenons autonomes par rapport à elle. Les contacts sociaux, ainsi, nous deviennent supportables. Nous ne devons abandonner nos habitudes qu'autant qu'elles nous deviennent pesantes. L'orthologique nous rapproche de la nature et aussi des autres humains quand nous pouvons lever l'écran social.

Il me semble que certains de mes automatismes ont disparu pour faire place à d'autres sans que j'ai eu conscience de les prendre en mains. Par exemple, je réponds moins souvent à l'agression sociale ou individuelle par la colère ou la vexation, et bien plus souvent par le rire. Cette transformation semble se faire à mon insu, mais tout cela est profondément libérateur. J'avais peur de vieillir. Je me sens rajeunir. Je suis heureuse et invulnérable comme Amandine.

4. Jugez-vous «approximativement sensées» les hypothèses de Bernard ? Oui. Elles ont de plus le mérite d'être séduisantes et savoureuses. Elles doivent satisfaire les Don Quichotte aussi bien que les Sancho Pança, puisqu'il est devenu possible de gagner sur les deux tableaux. Quel rôle plus merveilleux l'Homme pourrait-il jouer ?

5. La définition conceptuelle du bien et du mal vous satisfait-elle ? Parfaitement. Elle éclaire cette vérité que le mal est en nous seulement. Certes, il a été actualisé et répandu dans nos cultures. Bref : *socialisé.* La disparition du mal sur cette planète dépend nécessairement d'une compréhension au niveau individuel. Il faudra qu'en comprenant le bien et le mal un grand nombre d'individus acquièrent des facultés vraiment humaines pour répandre le bien autour d'eux. La sélection naturelle supprimera ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre. Malgré tout, il m'est difficile de ne pas intégrer le mal dans les évènements extérieurs qui peuvent m'atteindre. Si je perdais mon mari, ce qui serait pour moi le pire malheur imaginable, ce ne serait pas un mal répondant à la définition de Bernard, et je le comprends bien. Mais je ne serais pas assez armée pour ne pas l'éprouver comme un mal horrible. A noter que cette difficulté est tout intellectuelle : je ne crois absolument pas que cela puisse m'arriver. Je n'ai *aucune inquiétude.*

7. Votre réaction au «Monologue d'une morale intelligente et humaine». Il est bien plus difficile à respecter que les dix commandements !

10. Vous êtes-vous adonnée au jeu proposé par Bernard ? Dans l'affirmative : (a) votre définition élargie du bien et du mal, (b) si vous avez rien observé d'inhabituel, décrivez vos impressions. Je m'y suis adonnée rarement et mal. (a) Le mal est une déformation, en mots, en pensée ou en actes, de la réalité, faite pour entretenir et justifier notre culture simiesque ; le bien est ce qui subsiste quand le mal disparaît ; le bien étant inscrit en nous et la réalité bipolaire, seule sa déformation peut le dénaturer. (b) Le bonheur me devenant (presque) habituel, je n'ai rien observé d'inhabituel.

PHILIPPE

En qualité de réfractaire-modèle, notre Adeline s'est acquis des titres à une défenestration en pompe. Quel patatras ! *(Aux étudiantes)* Quand je vous disais que l'intelligence féminine, vraiment féminine, est une chose immense ! *(Aux étudiants)* Et quand je vous disais qu'il n'y a pas de justice ! Nous semblons incapables d'aller droit au but, de vérifier «l'hypothèse carotte» en vol plané, sans nous soucier beaucoup de comprendre pourquoi et comment, et sans nous empêtrer une minute dans les détails. Mais j'ai idée que nous pourrions en prendre de la graine. Après tout, chacun de nous a dans ses cellules un chromosome X hérité en droiture d'une femme. C'est un petit machin à ne pas négliger. Essayons s'il vous plaît, de nous mettre dans la peau d'Adeline, qui a eu quelque peine à s'y trouver à l'aise elle-même, et c'est pourquoi son cas est particulièrement éclairant. Car notre Adeline a subi les rigueurs d'un laminage universitaire : elle est biochimiste professionnelle. Elle a dans ses cellules l'équivalent culturel d'un chromosome Y, et l'orthologique l'a tirée d'affaire. Tous nos étudiants mâles, et nos étudiantes aussi, sont invités à lire et relire les réponses d'Adeline, puis à essayer de les com-prendre. Il y faut tout à la fois de la raison, des résonances, et — on le verra plus tard — de la «surconscience».

PIERRE

Avant d'aborder les matières de ce troisième cycle, un temps de pause est nécessaire pour récapituler celles du deuxième. Plusieurs étudiants s'étant donné la peine d'en résumer soigneusement les leçons, nous avons l'embarras du choix. Nous avons arrêté les nôtres sur les résumés d'Antoine, qui sont précédés d'un préambule fort utile, et sur ceux d'Adam, dont le grand mérite est d'aller tout droit à l'essentiel. Mais qu'on me permette de citer d'abord un passage des réponses de Rosalinde au dix-huitième questionnaire. Il éclaire le chemin parcouru. Je ne doute pas que tous en seront heureux et rassurés pour elle.

ROSALINDE

Ce cours m'a été très utile et cette leçon m'a satisfaite. Bien des choses amenées depuis longtemps ont été précisées avec rigueur. Ses conclusions débouchent sur des conséquences très vastes. Au demeurant, cette «année orthologique» m'a semblé très courte, et je me demande comment je vais m'en passer pendant les vacances.

PHILIPPE

Virtuellement, Rosalinde semble, elle aussi, tirée d'affaire, bien qu'elle se soit trouvée dans un cas incomparablement plus grave : victime d'une Faculté soucieuse de n'enseigner que l'art de se tromper pour mieux tromper les autres, elle avait subi une déformation systématique de «jeteuse de poudre aux yeux». Aussi a-t-on vu ce que lui a coûté le premier pas dans une voie où l'on consent à prendre conscience des faits : il lui a fallu près de deux ans pour apprendre à répondre oui ou non aux questions qui exigent ces réponses. Ce pas franchi, elle est virtuellement sauvée, mais il lui reste à apprendre à se poser ses problèmes, à en isoler (?) les éléments jusqu'à ce qu'il devienne impossible de répondre autre chose que non à ce qui est faux. C'est le premier pas vers l'acquisition d'une aptitude aux tâches qui incombent aux humains, et nous ne pouvons être heureux que dans la mesure où nous nous en acquittons.

LES RESUMES

ANTOINE

Je constate que l'exercice «résumés» me gêne cette année. L'an dernier je m'y étais attelé avec le plaisir du gars qui retrouve — enfin — une activité familière ! J'avais fourni cet effort plusieurs fois car c'est un des modes de sélection qui figurent au programme des concours administratifs. Les grands (ou les moyens) Commis doivent savoir rédiger des notes, c'est-à-dire faire des «bons» (?) résumés. C'est et c'était bien connu … même quand ce n'était pas enseigné, et je ne manquais pas d'idées sur la question. Cette année — patatras ! — résumer ne me satisfait pas. Pourquoi ? Il y a trente-six façons (au moins) de résumer un même texte, mais, globalement, il n'y en a que deux :

- ANALYSER : isoler les matériaux de la construction projetée.
- SYNTHETISER : lier ces matériaux entre eux et avec le reste de la construction.

Théoriquement donc, il faut deux sortes de résumés pour chaque leçon. Mais que signifie «résumer» ? Dans l'action biochimique de la compréhension et de l'instruction, il doit y avoir deux phases intimement liées et difficiles à identifier. J'ai vu les vieux maçons de mon village soupeser chaque brique, la jauger d'un coup d'œil et apprécier sa résonance, puis, d'une truelle de mortier, la lier au mur. C'est ainsi que — dans mon village ! — les briques cessent d'être des briques pour devenir un mur, puis les murs deviennent des maisons, les maisons des villages, et ainsi de suite.

Juger le matériau, c'est l'analyser, mais une surprise m'attend lorsque j'y réfléchis : on revient en plein centre de la question. C'est la valeur qu'on attache au tout qui permet d'apprécier chaque unité de la construction. (Dixième leçon : les points se nourissent de l'image et l'image se nourrit de chaque point) Celui qui joue au puzzle voit les pièces qui lui manquent : ce sont celles qui doivent aller aux endroits de l'image restés invisibles ou flous. Au point où j'en suis de ma construction, les pièces qui me manquent ne sont pas nécessairement celles qui vous manquent, frères et sœurs qui jouez à mes côtés. Seule l'image globale que nous allons obtenir sera la même. C'est certain : mon petit doigt me l'a dit !! Lier les matériaux entre eux et avec tout le reste : voilà la synthèse ! Deux sortes de liens en apparence, mais en réalité un seul lien : ce qui ne se relie pas à tout ne peut se relier à rien, et doit être transformé ou rejeté. Conclusion :

- Chaque résumé devrait comporter deux parties : l'analyse et la synthèse;
- La chaîne analytique de mes résumés ne peut prétendre à être ni exhaustive ni utile à tous : c'est le complément individuel d'une image dont l'inexactitude ou l'imperfection me sont particulières.
- Mes essais de synthèse peuvent être utiles à tous s'ils sont réussis car l'image que je cherche est la même pour tous. A partir d'ici, la synthèse des synthèses : les êtres humains sont l'image en formation d'un seul univers. Ces images sont partout imparfaites, et les imperfections sont partout différentes. Rien ne distingue un homme d'un autre homme si ce n'est qu'ils sont rarement au même échelon culturel, au même degré d'appréhension affective et intellectuelle de l'univers. Les écarts entre nos «professeurs» et nous sont peut-être assez faibles pour que nous puissions espérer de les combler. Utilisons leur aide et aidons-nous les

uns les autres pour connaître la joie d'être le reflet des merveilles que nous devons être nous-mêmes quand elles nous englobent. Et me voilà rasséréné : s'ils sont réussis, mes résumés synthétiques serviront peut-être à quelqu'un. Je me voyais déjà «grattant» inutilement, et cela me «rasait» …

10e leçon : LA TRANSCENDANCE. En empruntant aux philosophes un langage qui obéissait à leur inspiration, il est possible d'entre-apercevoir les affinités auxquelles obéissent l'univers et la vie. D'obéissance en obéissance, d'union en union, et finalement de transcendance en transcendance, un ordre naturel conduit chaque particule de matière et de vie vers une Création toujours plus élaborée, plus chargée d'ordre. Parce qu'il est la plus complexe des créatures vivantes (la plus élaborée), l'Homme est mû par un besoin constant de se dépasser en grimpant les échelons de l'Evolution jusqu'à la compréhension totale.

11e leçon : SIMPLES CONSTATATIONS. Les simples constatations que l'on peut faire viennent s'agréger pour constituer l'édifice de notre pensée, mais cette démarche est à la fois attirante et redoutable. Lorsqu'elle nous fait peur, nous préférons revenir à nos … préférences habituelles. Mais gardons-nous de croire à nos préférences et de plaider leur cause sans vérifier la justesse de nos acquisitions. La pire erreur est toujours proche de la vérité. Leurs maîtres, qui sont des doctrinaires bons aujourd'hui pour le formol, apprennent aux enfants à commettre systématiquement ce genre d'erreur. Leurs élèves en sont rendu malheureux et malfaisants, et d'autant plus dignes de notre attention. Heureusement, la vérité existe dans nos pires erreurs. Regardons, écoutons ! Nous constatons que tout ce qui était déformé en nous s'effondre et se dissout. Nous devenons heureux et limpides comme l'âme d'une femme imprégnée d'amour ou l'eau de nos sources vives.

12e leçon : L'AUTO-DETERMINATION : Les organismes vivants se sont affranchis peu à peu des déterminismes ambiants pour accéder à l'autodétermination. Ils ont acquis des déterminismes intérieurs, dont l'ensemble est communément appelé l'instinct, qui les contraignent aux choix justes. Ils subsistent en nous, toujours tyranniques mais parfois llibérateurs. Tant qu'on les ignore, on leur obéit aveuglément. Lorsque nous apprenons à les déceler, ils subissent une transcendance : ils deviennent des déterminismes conscients, et nous ne leur sommes plus asservis : nous les choisissons, nous *nous* en servons en servant l'univers. Devenue consciente la pensée humaine ne connait plus ni contraintes ni limites : les informations se lient elles-mêmes les unes aux autres, et ce n'est plus «moi» qui pense : c'est un tout qui trouve en moi sa cohérence et son moyen d'expression. Les autres deviennent d'autres «moi», tous potentiellement identiques, qu'ils soient Horaces ou Curiaces, et prennent part ou non à l'aveugle combat des Idiots contre les Crétins …

13e leçon : LA NATURE HOMINISEE. Tout ce qui est humain est naturel, mais la nature qui se manifeste et s'exprime dans l'Homme transcende la nature brute antérieure. L'enrichissement continu qui a résulté de l'évolution des êtres vivants s'est réalisé comme si, avec la vie, la nature construisait toujours plus d'ordre en utilisant l'énergie libérée ailleurs dans un désordre apparent. Cette évolution à sens unique a mis en évidence une certitude mathématique : l'anti-hasard.

Rien de ce qui paraît extérieur au moi ne nous est étranger car l'individu humain est à la

fois une entité limitée et l'accumulation vivante de toutes les richesses de l'espèce, héritière elle-même de celles du Cosmos. L'intellect, instrument indispensable forgé par les mâles, est impuissant à nous faire comprendre autrui tant que nous nous croyons isolés et irresponsables. C'est en comprenant les autres tout en se distançant d'eux qu'on fait avancer notre espèce, et, pour y parvenir il faut se garder de l'humilité autoglorifiante autant que de l'absence de l'humour. Sans humour, nous tendons à nous entre-congratuler dans une stupidité parfois lénifiante mais généralement grandissante.

14e leçon : DIEU INTELLIGE. Tout s'est passé comme si la nature avait voulu doter notre espèce des moyens de la liberté. En reléguant l'instinct dans la clandestinité, la conscience a commencé par nous procurer le sentiment de la liberté. Cela nous a permis d'imaginer des symboles et d'édifier des structures intellectuelles propres à enrichir notre espèce, mais au prix des sécurités attachées aux savoirs instinctifs. L'Homme a dû les découvrir dans la nuit de l'Inconscient. Un autre langage — c'est-à-dire une logique plus globale — est nécessaire à ceux qui deviennent conscients des forces instinctuelles qui les animent et qui, d'une façon ou d'une autre, animent l'univers. Le divin ne peut plus tolérer les langages primitifs où continuent à se complaire les maîtres-à-ne-pas- penser, perclus d'habitudes abrutissantes. L'intelligence, seule faculté dont nous disposions pour distinguer le vrai du faux, est naturelle. Notre sentiment du divin doit l'englober sous peine d'être anti-naturel, anti-divin. Dieu devient alors la voie qui conduit les humains à l'intelligence de tout.

15e leçon : LA PSYCHE. En faisant la chasse aux faux-semblants superficiels, Freud a mis à nu la psyché et il a cru découvrir les profondeurs de l'âme humaine. Mais la psyché n'est faite que des dépôts existentiels inassimilés qui opacifient notre âme faute de la rejoindre et de l'enrichir. L'intelligence de l'Homme dépassant celle des individus, prétendre à l'enfermer dans un moi est ridicule et exténuant. Les mots nous permettent d'appréhender le réel intellectuellement et affectivement d'une manière encore approximative, mais indéfiniment perfectible. Cet outil forgé par les hommes est aussi indispensable aux femmes que l'amour féminin l'est aux mâles de l'espèce. Mais contaminée par la singerie scolastique, notre culture officielle ne nous engendre d'aptitudes qu'à la tromperie. Un intellect correctement construit sert à ne pas se tromper. Doté d'un sens de l'orientation plus élaboré que celui des animaux , il semble que chez l'Homme le bonheur soit l'indice du bon fonctionnement des mécanismes orienteurs.

16e leçon : BONHEUR ET MALHEUR. Lorsqu'il s'est senti et cru libre, l'Homme est devenu capable de commettre et de transmettre des erreurs dont l'héritage, alourdi de génération en génération, devenait de plus en plus mortel. C'est pourquoi, moins encombrés d'idées fausses, les peuples barbares supplantaient les civilisations élaborées. Cette réjuvénation est devenue impossible : la même civilisation envahit toute la planète, et elle tend vers une autodestruction synchronisée qui semble préparer l'avènement d'un ordre nouveau.

Le bonheur n'est possible qu'à ceux qui s'affranchissent des corruptions du temps et des fatalités du hasard. Il est fait d'une appréhension dynamique intérieure des promesses de l'Evolution, d'une sentiment statique de communion avec une œuvre parfaite (achevée), d'une minoration des pressions sociales, d'un achèvement de soi-même donnant à la joie ses dimensions infinies.

Nos sytèmes de pensée sont plus meurtriers que jadis car leur puissance s'est nourrie des prestiges de la science, qui a accrédité en sciences humaines des méthodologies inadéquates à l'humain.

17e leçon : HASARD ET EVOLUTION. C'est de ses propres œuvres seulement qu'Homo sapiens peut disparaître pour céder la place à son successeur. Les traditions thésaurisées jouent le rôle de machines infernales à retardement. Seules les traditions métaphysiques qui échappaient à l'intellect se sont révélées presque justes.

Le bien et le mal devenant intelligibles, leur approche rationnelle devient possible. Le mal pourrait être ce qui fait obstacle à la coordination des forces naturelles antagonistes qui animent l'Evolution. L'Ordre Naturel révèle l'existence d'un Anti-Hasard, mais le désordre ne saurait être une manifestation du hasard : inexistant, il ne peut donner des *contre-ordres* et, dès lors, ne peut être l'Anti-Nature. Privée de toute autonomie, la matière inanimée ne peut qu'obéir aux «lois de la physique». Les organismes vivants se sont vu permettre des initiatives. L'hérédité mendélienne met à profit les brassages qui résultent de la reproduction sexuée tout en faisant obstacle à l'anarchie, mais les individus font les frais des unions et des mutations improfitables aux espèces. Ainsi, le mal résiderait de notre soumission individuelle aux conjonctures aléatoires. Seule l'espèce serait sauvagardée par une «Direction Générale» qui ne l'abandonne pas au hasard.

Le freudisme et le gauchisme sont des poisons culturels qui annihilent les individus en les noyant dans les masses. L'attrait de ces doctrines est dû à leur pouvoir infantilisant : elles soulagent les jeunes de leurs responsabilités spécifiques, mais au prix de leur humanité. Elles sont *dé-spéciatrices ! !*

Celui qui mise sur le hasard pour découvrir le vrai joue contre l'infini : ses chances de tomber juste sont égales à une sur l'infini moins un. Celui qui mise sur ses préférences n'a même pas cette chance unique. Le seul moyen de gagner est de parier que nous avons tort, et de chercher à gagner ce pari en poursuivant l'*évidence négative.*

18e leçon : UNE MORALE HUMAINE. Le rôle de l'Homme libre est celui d'agent de l'anti-hasard. Ce rôle a débuté le jour où l'instinct scientifique poussa les premiers mathématiciens à prêter une acception divine à un mot humain : la nécessité. Ce jour-là l'imitateur-né qui ne pouvait rien imiter, *inventa* le métier d'homme, qui consiste à *acquérir* et à *transmettre* les moyens de l'agent de l'anti-hasard. C'est ce que la nature attend de nous pour éviter les lenteurs, les gaspillages et les rectifications douloureuses qu'exige l'orthogénèse lorsqu'elle utilise les conjonctions et les unions aléatoires. Les tâches qui nous incombent : comprendre le bien, l'enseigner, découvrir le vrai. Notre récompense est le bonheur. Elle n'est donnée qu'à ceux qui font le don de leur personne à l'espèce en respectant le «Monologue d'une morale humaine» : «tu ne tromperas personne et surtout pas toi-même !…»

PHILIPPE

Son pensum achevé, notre Antoine laisse parler son cœur : «The End ! Ouf !…», s'écrie-t-il. Mais une récompense l'attend sans nul doute : celle de n'avoir pas «gratté en vain», et elle attend aussi notre Adam, qui nous a «fait grâce de ses longs résumés pour nous en livrer un résumé.»

ADAM

Leçon 10: L'Homme est pétri de motivations transcendentales

Leçon 11: parmi lesquelles est le bonheur, qui nous montre le sens de la vie.

Leçon 12: L'instinct, pris en charge par la conscience

Leçon 13: guide l'Homme vers son but : la liberté,

Leçon 14: et vers Dieu (= Nature), voie qui conduit à l'intelligence de tout.

Leçon 15: Pour y parvenir, l'Homme doit retrouver son âme,

Leçon 16: génératrice de liberté et de bonheur.

Leçon 17: Elle lui permet de remplir sa tâche spécifique, qui est de faire régner le Bien sur la Terre.

Leçon 18: Faire le bien, c'est découvrir le vrai et se mettre tout entier à son service.

PHILIPPE

Nous nous abstiendrons de commenter ces résumés aujourd'hui, pour en confier le soin à nos étudiants.

PIERRE

Il nous reste à citer, parmi les questions très nombreuses qui nous sont posées — depuis longtemps d'ailleurs — celles qui, relevant des matières de ce troisième cycle, viennent à leur heure:

1. Comment peut-on transformer l'ambivalence en bipolarité?

2. La beauté serait-elle, selon vous, une valeur «vraie», aussi contraignante que la vérité ? Rien jusqu'ici, n'a été plus subjectif que «les goûts et les couleurs». Faut-il supposer qu'un jour les critères de la beauté seront les mêmes pour tout le monde ?

3. Les bons et les mauvais instincts continuent à m'intriguer. Les conditions de notre survie auraient-elles changé ?

4. La nature devait-elle nécessairement emprunter le chemin du mal pour parvenir au bien ?

5. Vous semblez rejeter l'hypothèse d'un DIEU personnel, tel que l'imaginent et le représentent les religions, mais votre «nature» se comporte comme si elle avait une intelligence et des désirs humains. Qu'est-ce à dire ?

6. Quelle est votre explication des phénomènes dits «spirituels», et de la vie après la mort physique, puisque vous semblez penser que ce n'est pas une réalité ?

7. Si nous sommes les héritiers chanceux de tous les êtres que la nature a broyés pour que nous récoltions les fruits de leurs sacrifices, pouvons-nous nous frotter les mains d'être arrivés au bon moment, et avoir l'audace supplémentaire de déclarer que la nature est «bonne» ?

8. Par moments, je suis angoissé devant l'Homo sapiens que je suis encore, mais, à d'autres moments, je ne me trouve pas assez angoissé de l'être encore autant, et de ma relative insensibilité au sort des autres .

9. «Il nous faut tout ce que nous possédons pour apprendre à ne pas nous tromper : cerveau, cœur, esprit, entrailles». Mais comment utiliser ces ressources ?

10. «La deuxième règle d'or de la pensée n'est guère qu'une habitude à prendre» (17e leçon). Que faut-il faire pour la prendre?

11. Pourquoi ne suffit-il pas d'apprendre à nous évader de nos systèmes pour nous en évader ?

12. Quels sont les moyens par lesquels nous pouvons faire le don de nous-mêmes, pour atteindre à la «générosité totale» ?

13. Comment être certain qu'une pensée est pure ? Quelles règles faut-il appliquer pour obtenir cette pureté ?

14. Qu'est-ce qu'un déterminisme conscient ? Comment le substituer à un inconscient ?

15. Une chose me tracasse dans la théorie de l'Evolution. Vous dites qu'au cours de son développement embryonnaire, l'Homme retrace les étapes de l'évolution des organismes dont il est issu. Or le bébé-singe ressemble fort au bébé humain, et les différences n'apparaissent qu'ensuite. N'est-ce pas contradictoire ?

PIERRE

A l'exception de cette dernière question, qui fait appel à des connaissances spécialisées dont l'exposé incombe à Bernard, ce sont nos étudiants qui doivent être priés d'apporter les réponses. Il est clair que ce cours d'orthologique manquerait gravement à ses promesses s'il ne pouvait fournir des réponses satisfaisantes à des questions aussi légitimes : ce sont celles que, consciemment ou non, les hommes se posent depuis toujours. Mais notre troisième cycle manquerait gravement à ses objectifs s'il n'engendrait à nos étudiants une aptitude à découvrir eux-mêmes ces réponses. Peut-être leur faudra-t-il un peu d'aide, mais leurs réponses au 18e questionnaire donnent à penser qu'il leur en faudra vraiment peu.

Questionnaire n° 19

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Souhaitez-vous de voler de vos propres ailes *au plus tôt* ou préférez-vous que ce cours comporte quatre cycles ?

3. Si vous désirez en savoir davantage sur l'hérédité mendélienne, quelles sont vos questions ?

4. Critiquez les réponses d'ADELINE :
(a) quels en sont les passages les plus significatifs à vos yeux ?
(b) Sur quels points êtes-vous en accord ou en désaccord avec elle ?
(c) Pouvez-vous suivre les démarches (partiellement conscientes) qui lui ont permis de résoudre un des plus difficiles de nos problèmes intérieurs : n'avoir, subjectivement, aucune inquiétude bien qu'objectivement on n'ignore pas les dangers des «hasards de la vie» ?

5. Au point où ANTOINE en est de sa construction, l'image qu'il aperçoit peut différer, dit-il, de celle qui a frappé la vue des autres étudiants. Si cela se trouve être vrai dans votre cas, quelles additions, suppressions ou modifications apporteriez-vous à ses résumés pour mettre à leur juste place, dans une perspective qui soit la vôtre, les «points» qui ont été éclairés dans les leçons du deuxième cycle ?

6. Strictement linéaire, le résumé d'ADAM obtient néanmoins un effet de perspective : le point unique qui synthétise aux yeux d'ADAM la signification de chaque leçon renforce le suivant et en est renforcé. L'image qui en résulte est «ferroviaire» : on avance sur des rails, d'où l'impression de solidité et de perspective .
Les rails d'Adam vous satisfont-ils ? Le point unique qu'il a dégagé est-il celui qui vous semble en représenter le mieux la signification ? Dans la négative, que lui substituriez-vous ?

7. Bien que la bille d'un jeu de roulette soit animée par la main du croupier, les séries observées à Monte-Carlo sont conformes aux prévisions du calcul des probabilités . Tout se passe comme si le hasard, qui ne saurait exister, y régnait. Qu'est-ce que cela *peut* vouloir dire ?

8. Dans ses réponses au 18e questionnaire, AMBROISE écrit ce qui suit : «Ce cycle est encore plus délicat à résumer que le premier, tant sa démarche est cruciale. C'est ce qui m'a le plus frappé à la relecture. L'absence de démarche linéaire m'a empêché de construire un résumé linéaire. En gros j'en retiens ceci : à quiconque accepte de se dépouiller de ses faux savoirs, le vrai est révélé. Le vrai est un tout auquel on ne peut échapper à partir du moment où l'on en a entrevu la plus petite parcelle : chaque point de l'image est beau, et le suivant encore plus beau parce qu'il se marie avec son voisin pour le transcender. A la lumière de la noobiologie, le destin de l'Homme est magnifique et l'Homme lui-même est rayonnant. Apprendre à penser : tout est là. Il suffit de comprendre l'histoire de notre évolution pour trouver le chemin des

vérités premières et pour perdre le droit de se tromper et de tromper»

La démarche d'AMBROISE fait un contraste frappant avec celle d'ADAM. AMBROISE, qui a eu la bonne fortune de domestiquer son fauteuil, n'éprouve plus beaucoup le besoin de penser : il préfère réfléchir (refléter). Sa pensée s'en enrichie d'un élément *critique* polyvalent : le beau.

(a) Pensez-vous être devenu, vous aussi, plus sensible à la valeur critique du beau que vous ne l'étiez en vous inscrivant à ce cours ?

(b) Dans les neuf leçons du deuxième cycle, s'est-il rien trouvé qui vous ait procuré une *émotion esthétique ?* Dans l'affirmative, quoi ?

9. Répondez, si vous le pouvez, à une ou à plusieurs questions des étudiants (p.19/ ??)

10. Notez cette leçon et expliquez votre note. Ajoutez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

11. Vos objections, vos questions, vos commentaires, vos suggestions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingtième leçon

LES JEUX DE L'AMOUR ET DE L'ANTI-HASARD

PIERRE

Nos étudiants se sont prononcés. Indécise d'abord, une majorité excédant les deux tiers ont opté pour un avancement rapide, qui limite à trois les cycles de ce cours. Nous ferrons du mieux que nous pourrons pour respecter ce vœu, mais il nous vient un scrupule : peut-être n'avons-nous pas rendu tout à fait claires les raisons pour lesquelles nos étudiants ont été invités à en décider alors qu'ils ne possèdent qu'une partie des données du problème. IM.146 s'est fait le porte-parole de ceux, assez nombreux, que cette anomalie apparente a surpris.

IM.146

Cette question est étrange. Comment pourrions-nous y répondremieux que les professeurs ? Si, comme je le suppose, l'orthologique est une émergence des pouvoirs intellectuels, affectifs et spirituels de l"Homme, et si d'une part elle comporte des «clés», une technique et une méthodologie, et, d'autre par, elle exige un travail personnel immense et constant, rapide ou lent selon les individus ; et si, pour devenir l'Homo liber enfin éveillé au sens de la vie, il faut, comme je le suppose, dix pour cent de connaissances et quatrevingt-dix pour cent d'efforts personnels, alors ce cours peut sans doute se contenter de trois cycles. Au contraire, si l'orthologique comporte un nombre impressionnant de clés et de modes d'emploi, le nombre de cycles doit être suffisant pour les enseigner tous. Il me semble que c'est clair que c'est vous, et non vos étudiants, qui devez apprécier le temps nécessaire à l'acquisition de ces matières.

PIERRE

Voilà qui serait évident si c'était en ces termes que le problème se pose, mais il s'en faut : l'orthologique est elle-même une «clé», qui nous ouvre l'accès d'un *autre monde* , d'un monde où les mots dont IM.146 s'est servi perdent l'essentiel de leur signification. Il n'empêche que nous sommes seuls en effet à pouvoir essayer d'apprécier le temps nécessaire au voyage. NOus l'avions évalué aux quatre cycles prévus dans le RUBICON, mais les prouesses de nos étudiants ont dépassé notre attente. *(Aux étudiants)* Vous nous avez conduits à penser qu'*au prix d'un effort assez rude* il pourrait être possible de vous faire gagner un an d'autonomie. Notre question n'était pas posée avec toute la netteté souhaitable. Je la précise : *êtes-vous prêts à payer ce prix-là, et disposez-vous du temps nécessaire ?*

PHILIPPE (*aux étudiants)*

Il faudrait non seulement que vous puissiez consacrer plus de temps à ce troisième cycle que n'en exigeaient les deux précédents, mais surtout que vous consentiez à vous prendre en charge vous-mêmes sans y avoir été très préparés. JUsqu'à présent, aucune initiative ne vous a été demandée. Vous étiez invités à n'exercer d'activité que critique, à accepter tout ce que vous ne pouviez rejeter loyalement. Bref, sous réserve d'une méfiance vigilante, à vous laisser faire. Dès à présent, ce doit être l'inverse : vous devenez des professeurs, nous des élèves

récalcitrants. Cette abrupte inversion des rôles vous dépaysera peut-être, mais nous vous en *croyons* capables, et c'est pourquoi nous vous avons proposé de mettre les bouchées doubles cette année.

PIERRE

Nous ne nous cachons pas ce que cette précipitation a d'aventuré. Notre ambition pourrait être excessive. Il faudra peut-être lâcher du lest, voire tourner casaque. Mais il est si important pour nos étudiants de gagner un an d'autonomie que nous nous jugerions impardonnables de ne pas nous efforcer de la leur procurer. Cela doit commenser par une inversion d'optique. Après avoir attribué 10/20 à la dix-neuvième leçon, IM.146 s'en explique en ces termes : *«Je mets 10/10 à Bernard pour son explication de l'hérédité mendélienne, et zéro pour le reste, qui n'est PAS DIDACTIQUE puisqu'il se limite à faire état des réactions de quelques étudiants»*

IM.146 a mis le doigt sur la métamorphose de ce cours. Son troisième cycle cesse d'être didactique pour devenir *autodidactique.* Sauf quelques patrenthèses pour apporter, s'il y a lieu,quelques données utiles, nous n'apporterons pas de connaissances nouvelles. Celles dont chacun dispose désormais sont plus que suffisantes pour mener tous nos étudiants à bon port. Aussi nous contenterons-nous d'orienter ce cours en proposant des thèmes de réflexion, et d'aider nos étudiants à *se servir EUX-MEMES de TOUT CE QU'ILS POSSEDENT pour découvrir le vrai.*

LES JEUX DU HASARD

PHILIPPE

Le hasard est le premier thème à traiter. Nous devons nous en débarrasser une bonne fois, nous en *libérer :* notre seizième leçon a montré qu'il est le premier facteur de l'anti-bonheur. Mais ce sujet est abstrait, aride, ardu. Pour respecter les vœux qui ont opté pour trois cycles, il va falloir condenser la matière et la traiter sèchement. Certains trouveront cette austérité excessive, mais elle est salutaire : les démarches dépouillées de séductions nous abritent de la tentation de nous arrêter à mi-chemin autant qu'en est préservé le mathématicien qui veut résoudre une équation : il n'a rien fait tant qu'il n'a isolé *x.* Mais nous faisons appel à la patience de nos étudiantes féminines, probablement allergiques aux démarches de cette sorte, et pour cause : les femmes n'en ont aucun besoin. Il n'y a pas de justice : elles savent d'instinct ce que nous allons nous contraindre à découvrir laborieusement.

En matière de hasard, deux étudiants ont pris les devants. Ils se sont chargés des fonctions du professeur autodidacte. Ecoutons-les :

ARTHEME

Avant de répondreà votre quatrième question, je vais récapituler ce que je crois comprendre duhasard,en m'aidant des images dont vous vous êtes servis pour rendre visualisable l'œuvre de la nature.

I— La nature prépare son coup :

1. Elle s'apprête à créer un monde physico-chimique vierge de matière vivante, où la matière inanimée sera soumise à des lois physiques et chimiques bien déterminées. Elle fait ainsi son travail de P.D.G.

2. En dehors du champ d'action de ces lois strictes, la matière n'étant soumise à aucune influence étrangère à elle-même, les relations qui s'établiront seront celles — mécaniques — de cause à effet. D'où il suit que la matière peut être abandonnée à elle-même : privée d'autonomie, elle ne peut qu'obéir à des lois expressément calculées pour elle. Elle est un agrégat d'obéissances.

3. Les lois statistiques révèlent l'existence d'un ordre qui n'a rien à voir avec l'anarchie. Elles permettent de prédire que, sur un grand nombre de coups, les interactions se laissent représenter en frmules mathématiques parce qu'elles sont nécessairement conformes à la logique de la nature, qui est semblable à celle des hommes.

4. Les cas non conformes aux prévisions statistiques révèlent l'existence d'une ou de plusieurs causes connues ou non résultant elles-mêmes de causes antérieures connues ou non.

II— La nature jette le Cosmos tout entier dans la gueule du hasard

5. Je dirais plutôt : elle met le feu aux poudres, laissant au hasard ce qui lui appartient, c'est-à-dire ce qui n'est pas soumis à des lois préétablies.

6. De toute façon cela signifie qu'après avoir calculé son coup la nature n'a plus à intervenir : les évènements se dérouleront selon le plan prévu. Elle ne permet à aucune influence éétrangère d'orienter dans un sens ou dans un autre les facteurs qui n'étaient pas prédéterminés de façon rigide.

7. En conséquence il s'est établi des intéractions entre les inombrables particules de matière. Ces intéractions obéissent ou semblent obéir à des lois statistiques, c'est-à-dire logiques, lorsqu'elles sont considérées en grands nombres. Mais ces lois ne se vérifient que sur les grands nombres Elles ne permettent pas de prévoir (par exemple) que tel coup sera rouge et tel noir. D'où la définition du dictionnaire : «le hasard est la cause fictive des évènements apparemment soumis à la seule loi des probabilités». Admirable prudence, mais qui n'explique rien : que pourrait être une «cause fictive» ?

8. Ce qui semble soumis àdes causes fictives a, en réalité, une ou plusieurs causes bien réelles, qui ne sont ni Dieu ni le diable : elles sont l'effet de tout ce qui est arrivé auparavant, eu égard au cas considéré. Pour découvrir la cause première, il faudrait remonter à la création.

III— La nature crée la matière vivante, imparfaite mais perfectible :

9. La nature poursuit son travail de P.D.G. en inventant d'atres lois pour la matière vivante, et notamment celles de l'hérédité. Mais, tout comme elle avait mis le «hasard» au service de la matière inanimée, elle le met au service de la matière vivante tout en rendant impossible l'anarchie qui résulterait des *contre-ordres* dus à l'initiative dorganismes vivants qu'elle a dotés d'autonomie. Ainsi, lezs lois de l'hérédité mendélienne semblent être un cadre

dont le rôle est d'empêcher l'anarchie, et je ne vois pas de différences fondamentales avec celles qui régissent la matière inanimée, si ce n'est qu'elles sont plus compliquées.

IV— Réponses à votre question :

A notre échelle d'observation, , le hasard est une absence d'ordres, de directives, le moyen de parvenir à une fin. Mais, grâce aux lois statistiques, l'ordre naturel prévaut et l'anarchie est évitée. A partir du moment où le croupier a lâché la bille, celle-ci est soumise à sa propre vitesse, à l'«effet» qui lui a été imparti, à la résistance de la table de jeu, à mille autres facteurs. Aucune trace de hasard dans tout cela. Quant au croupier, si habile soit-il, il ne peut prévoir les résultats de son acte. Il ne calcule pas son coup pace qu'il en est incapable. S'il l'était, ce ne serait plus de … jeu ! Il semble lancer la bille «n'importe comment, au hasard, au petit bonheur», mais un examen approfondi révélerait que ses gestes sont la résultante de tout ce qui lui est arrivé et de toutes les influences du milieu ambiant. Le jour où le croupier serait capable d'obtenir les résultats qu'il désire, il serait devenu un agent de l'anti-hasard, et le jeu cesserait d'être soumis aux lois de la probabilité. La roulette deviendrait un jeu d'adresse comme le billard.

Si les séries observées à Monte-Carlo sont conformes aux prévisions du calcul des probabilités, c'est donc que les croupiers, ni aucun des facteurs qui influencent la bille, ne peuvent *ordonner* sa course. Sans doute la même absence d'ordres et de contre-ordres a-t-elle été voulue par la nature pour le déroulement des évènements relevant de la micro-évolution, afin que celle-ci soit prise en charge par les hommes au moment où ils en deviendraient capables. La nature nous aurait laissé ce champ en friches, et c'est en le cultivant que nous pourrions prendre part à la «direction générale», devenir des co-créateurs d'ordre cosmique, semblables donc à des dieux.

N.B. Je me suis parfois écarté quelque peu de ce que vous avez dit du hasard, et j'aimerais que vous me signaliez les erreurs que j'ai pu commettre.

HUBERT

Des mots, rien que des mots, et encore des mots ! Mais à quoi bon ? J'ai lu et relu le texte d'Arthème sans le moindre profit. Il n'ajoute rien à ce que vous avez dit tout aussi inutilement — et même dommageablement ! Aussi n'est-ce pas à Arthème que s'adressent mes reproches : c'est à vous, qui aggavez votre cas de leçon en leçon en faisant miroiter des promesses fallacieuses. Loin de nous *libérer* du hasard, vos lourdes ratiocinations n'auraient d'autre vertu, si nous les prenions au sérieux, que de nous y plonger jusqu'au cou : elles prétendent à «prouver» que le hasard règne absolument sur tout ! Je n'en crois, Dieu merci, pas un mot, et j'espère que nos étudiants ne s'en laisseront pas conter. Qu'on le veuille ou non, ces vues mécanicistes débouchent sur le plus étouffant de tous les fatalismes !

PHILIPPE

La récapitulation d'Arthème ne débouche, en effet, sur aucune conclusion nouvelle, et nous semblons tourner en rond. Mais c'est l'écueil que nos étudiants doivent apprendre à éviter, et notre questionnaire les mettra sur la bonne voie. Il ne manque qu'une chose à la démarche d'Arthème pour le conduire au but : la conclusion. Il lui reste à faire un seul pas : le dernier, qui est généralement le plus simple et toujours le plus difficile.*(Aux étudiants)* Sans

doute avez-vous remarqué combien les hommes répugnent à aller jusqu'au bout de leurs démarches. Le dernier pas est invariablement celui qu'ils ne font pas. C'est vrai de l'amour, de l'amitié, de la générosité et de la spiritualité tout autant que de la pensée. Nous sommes toujours prudents, méfiants, apeurés, *réservés.* Nous ne nous donnons tout à fait à rien de ce que nous faisons, pas même à nos cogitations. Pourquoi ? Parce que, tout étant dans tout, tous les chemins mènent en Transrubiconie. Dans quelque direction que nous nous acheminions, le dernier pas nous conduit inévitablement au *dépouillement,* au *dénuement,* au tête-à tête avec TOUT, et c'est ce qui nous effraie.

Il faut que nos étudiants perdent toute peur de leur *destination* mot synonyme de *destin,* et poursuivent jusqu'au bout toutes les routes qu'ils empruntent. Or rien ne saurait les y aider mieux qu'une compréhension du hasard. Ecoutons ce qu'en dit notre méchant Aloïs, auquel, décidément, il est dangereux de se frotter : même pour le bon motif, il ne tolère à personne le droit de rubidéconner !

ALOIS

Suis-je plus bête que nature ? Ai-je mal lu ? Ou vous payez-vous notre fiole ? A la page 131 du RUBICON, nous apprenons que le hasard n'a pas de pouvoirs parce qu'il n'existe pas. *«Le hasard ne se manifeste jamais que par une absence d'ordre : c'est sa définition».* Fort bien. Sur ces entrefaites les physiciens découvrent que la matière inanimée obéit aux lois statistiques, et voici que l'hérédité mendélienne s'y soumet tout aussi humblement. Patatras ! Nous voilà prisonniers d'un dilemme : ou l'univers est un «agrégat de désordres», ou les lois statistiques *expriment* un ordre. Dans ce dernier cas, le hasard se manifeste non par l'absence mais par la *présence* de cet ordre, et les statisticiens sont des prêtres !

PHILIPPE

Bravo ! Mille fois bravo ! Il n'y eut jamais plus religieux que les statisticiens, et notre énoncé du RUBICON était aussi faux que possible : il eût fallu dire que le hasard ne se manifeste jamais que par une absennce de *contre*— ordres, par une *non-altération* de l'ORDRE STATISTIQUE. Mais, au point où nous en étions dans ce bouquin, la juxtaposition de ces deux mots nous semblait propre à embruouiller plutôt qu'à éclairer, et surtout à mettre en fuite les logiciens tout aussi sûrement que les scientistes. Mais elle vient à point aujourd'hui. Elle nous fait faire un pas dans la voie du dépouillement.

HUBERT

En efet : je dois reconnaître que cette discussion me dépouille de toute envie d'en écouter la suite ! Vous vous moquez, mes chers amis, si vous prétendez à concilier déterminisme et liberté. Ces mots s'opposent *absolument,* et tous les raisonnements du monde n'y sauraient rien changer. Même promus au rang de prêtres, vos petits amis statisticiens ne récolteraient, dans cette tentative, qu'un supplément de ridicule !

PHILIPPE

Aussi n'aurons-nous garde de leur demander plus qu'ils ne peuvent donner, et c'est ce qu'il faut savoir. Il importe de comprendre ce qu'on peut — et ce qu'on ne peut pas — attendre d'eux. Notre siècle s'est laissé envoûter, dominer et *endormir* par la statistique. Elle lui tient lieu de pensée, et l'on doit reconnaître qu'il était tentant de s'en remettre à elle : les

ordinateus tout aussitôt, nous ont dispensés de nous mettre en frais d'intelligence. Ils se sont chargés de résoudre tous nos problèmes, et le pis de l'affaire est qu'ils y parviennent ! Car ces machines ont la partie facile : «juste», pour elles, est synonyme de «vrai», et «stupide» est étranger à leur vocabulaire. Ainsi elles n'hésitent pas à cracher un nombre illimité de solutions à la fois justes et idiotes, et c'est pourquoi, prosternée devant ces mécaniques, l'humanité se conduit chaque jour d'une façon plus *justement* imbécile — et *infailliblement* désastreuse — que la veille !

PIERRE

Un coup d'œil sur les «solutions» que l'informatique nous vaut en matière économique devrait suffire à édifier les optimistes!

PHILIPPE

On va comprendre pourquoi il ne pouvait en aller autrement. Prenons l'exemple de quelque statistique *significative.* Ces temps derniers, un habile homme s'est couvert d'une gloire méritée en mettant enlumière des corrélations «hautement significatives» entre le nombre d'ascenseurs installés à Paris et celui des divorces qui ss'y célèbrent. La statistique s'est prononcée : moins les parisiens usent leurs pattes à des déplacements verticaux, plus il leur reste d'élan pour se débarrasser de leurs conjoints ! Qu'est-ce à dire ? Il n'est pas difficile, dans ce cas-ci, d'imaginer plusieurs explications à cette coïncidence insolite, dont la plus plausible me semble être celle d'une cause commune : le revenu national. Les ascenseurs et les divorces sont coûteux ; il peut donc s'en consommer davantage à mesure que grandit le pouvoir d'achat de ceux qui convoitent ces agéments. Mais, quoi qu'on puisse faire, aucune démarche statistique ne découvrira jamais ni cette explication ni aucune autre : la statistique ignore si bien la relation de cause à effet que, envoûtées, dominées et endormies par elles, les sciences physiques se sont offert le luxe exorbitant d'ignorer elles aussi la causalité, et même de la nier pour mieux jouir du droit de calculer au lieu de penser.

Ignorant la relation de cause à effet, la statistique ne connaît que les coïncidences. Mais, à ses yeux, il en est de fortuites et d'autres qui ne le sont pas. Ce qu'elle appelle «signification statistique», c'est la mesure de *la non-fortuité des corrélations ;* une statistique est dite significative lorsqu'elle révèle que les corrélations relevées n'obéissent PAS au hasard, et voilà tout. Cette démarche est donc, par définition, négative. Mais il en va d'elle comme de toutes les autres : son dernier pas — celui que les statisticiens ne franchissent jamais — débouche inévitablement — *nécessairement* — en Transrubiconie.

MEDICUS

J'ai peine à vous en croire. Expliquez-vous. Montrez-nous, toutes affaires cessantes, ce dernier pas.

PHILIPPE

C'est de très loin le plus facile : il suffit de pousser à son terme la démarche logique qui a conduit à inventer la statistique. Mais nous devons en laisser le soin à nos étudiants. Ils seront bientôt en état de franchir eux-mêmes ce pas fatidique.

LES JEUX DE L'AMOUR

«Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle», disait La Rochefoucault, *«on est bien trompé…»* Admirons la lucidité de cet homme étonnant qui, père de la psychanalyse, a su éviter le piège dans lequel sont tombés les psychanalystes : *«Celui qui croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle»,* écriraient-ils, *«SE TROMPE bien…»* Non, lorsque nous croyons aimer de cette façon, nous ne nous trompons pas : *nous sommes trompés par la nature, qui nous a confié la tâche de nous détromper nous-mêmes.*

Le moment est venu de nous atteler à cette tâche, qui n'est pas facile : nous n'en pouvons venir à bout qu'avec l'aide de *tout ce que nous possédons.* Mais, cette fois encore, plusieurs ont pris les devants. Une question-piège était posée dans notre dernier questionnaire : *«Dans les neuf leçons de notre deuxième cycle, s'est-il rien trouvé qui vous ait procuré une émotion esthétique ?»* Ecoutons, s'il vous plaît, les réponses d'Alceste et celles d'Adam, qui ne s'y sont pas laissé prendre :

ALCESTE

J'ai des difficultés à *limiter à la catégorie «esthétique»* mes «émotions», peut-être parce que, pendant une partie de ma vie, ma recherche d'émotions «esthétiques», d'ordre plastique principalement, s'apparentait trop étroitement à la recherche de «stimuli».

Ceci dit, mes grandes «émotions esthétiques» devant la nature, ou telle œuvre plastique des hommes — je pense au temple de Poséidon à Paestum… *«mais quel ciel là-dessus, etc.…»*— ou en écoutant certaines œuvres musicales se sont apparentées à ce qu'on éprouve au «goût indéfinissable de Dieu» (beauté = caractère des prodiges qui nous entourent et que nous sommes peut-être). Voici quelques passages du cours qui m'ont é-mu plus ou moins fort, plus ou moins «esthétiquement» :

- la contemplation des visionnaires qui pré-voient ;
- il y a transcendance lorsqu'apparaît une structure plus chargée d'ordre ;
- comprendre, comprendre enfin !
- pour être heureux, il suffit de discerner l'image de la vie dans l'âme humaine ;
- l'eau d'Amandine ;
- vous auriez perdu votre moi, vous vous seriez perdu vous-même ;
- l'orthologique nous fait aborder dans un monde où la connerie n'a plus cours ;
- la nature qui produit l'énergie et celle qui la consomme créeraient autant d'ordre qu'elles en détruisent ;
- l'Homme est l'enfant d'un ordre
- une culture qui rend insensible à toutes les formes du divin se tue elle-même ;
- Dieu vivant, c'est le rejet quotidien de tout ce qui meurt, c'est la vérité vivante ;
- rendu intelligible, Dieu devient accessible à tous les humains ;
- par rapport à un Dieu subnaturel, la nature est surdivine ;
- la clandestinité biblique ;
- Dieu est la voie qui conduit les hommes à l'intelligence de tout ;
- n'être pas libre, c'est être prisonnier de soi-même ;

- Dieu se ressent intérieurement, comme un goût indéfinissable ;
- le monde du bien où, l'amour transcendé, amalgamé à toutes choses, toutes choses en répandent les parfums ;
- 16e leçon, page ?? : ce que dit Bernard ;
- dans la même leçon, page ?? : les composantes du bonheur ;
- l'allusion au génie métaphysiqyue inconscient ;
- le hasard au service de l'anti-hasard ;
- la langue des dieux : nécessaire = vrai toujours et partout ;
- faire régner le bien sur la Terre ;
- Tu ne tromperas personne, et surtout pas toi-même.

ADAM

C'est moins ce que vous dites que la capacité d'éveiller des images belles qui m'émeut. Cela a l'air d'une mise en boite, mais il s'en faut : à mes yeux, le pouvoir de susciter de" belles images est le propre de la vraie poésie. Vos héros en font surgir en moi, baignées dans une lumière belle. Je me sens parfois éclairé d'une lumière primordiale, impitoyable à la laideur, à la bassesse, à la mesquineerie.

Je cherche moins le beau que je ne le trouve partout. *Mais le beau dépasse largement le seul domaine esthétique :* il est en même temps air pur et eau vive — je parle comme Amandine, mais cela me semble naturel. Il est salubre et vivifiant. Suscitant en moi des réactions, il n'est plus extérieur, mais intérieur. J'en fait partie, si je puis dire. Des résonances nouvelles au beau se multiplient en moi, étendues à des domaines bien plus divers qu'auparavant. Je juge plus aisément, avec plus de certitude que jadis, ce qui est beau et ce qui ne l'est pas. Le beau me fait vibrer davantage, le lais m'offusque moins. Peut-être est-ce un critère d'innocence, qualité que j'aimerais acquérir !

Et puis, dans mes moments les plus heureux, je vois le beau partout. L'immeuble moderne que découvre la fenêtre de mon bureau m'est parfois apparu comme une chose belle en soi, dont la beauté latente se révélait soudain à moi. Que dire d'une branche d'arbre ! Je vis alors la phrase d'Antoine : «rien de ce qui paraît extérieur au moi ne nous est étranger». Il y a *communion* : nous en faisons *partie.* Le jour viendra, j'espère, où je verrrai la beauté partout et toujours, où elle fera partie de ma vie comme en feront la liberté, l'amour, l'"intelligence, le bonheur, l'abondance.

PHILIPPE

Nos étudiants ne peuvent manquer de constater combien les professeurs autodidactes deviennent vite les meilleurs enseignants. Malgré quoi je suis affreusement vexé : Alceste, Adam, ni aucun autre étudiant, n'ont été émus jusqu'aux larmes par les fesses des femmes japonaises ! ! Aloïs lui-même semble leur être resté insensible. C'est scandaleux !

BERNARD

Il me semble qu'Alceste et Adam ont virtuellement répondu à la deuxième question posée par nos étudiants : *«la beauté serait-elle, selon vous, une valeur «vraie», aussi contraignante que la vérité ? Rien, jusqu'ici, n'a été plus subjectif que les goûts et les couleurs. Faut-il supposer que les critères du beau seront un jour les mêmes pour tout ?»*

En reprenant un à un les passages qui ont procuré une émotion à Alceste, il semble assez facile de discerner ce qu'ils ont en commun. Un critère global semble émerger en même temps qu'il se fait une lumière assez vive sur une chose qui m'a longtemps troublé : mon malaise à l'endroit des «esthètes» ! Ils m'ont toujours semblé être au beau et à l'art ce que les «hommes à femmes» sont à l'amour : des spécialistes étroits, des jouisseurs, bref des impuissants, des incapables, qui ne trouvent dans les objets de leurs convoitises qu'une occasion de se juger supérieurs.

Non, ce ne sont pas des émotions esthétiques qui naissent en nous lorsque nous mettons *tout ce que nous possédons* au service du bien, du beau et du vrai.

PIERRE

En voilà, je crois, assez pour aujourd'hui : nos étudiants auront fort affaire. Il ne leur faut plus seulement assimiler les contenus de cette leçon, mais fournir eux-mêmes un travail déjà substantiel. Nous avancerons plus vite dans les prochaines leçons s'ils le souhaitent, mais, à cette cadence-ci, les sept leçons qui nous restent pour boucler ce troisième cycle suffiront aisément pour nous mener à bon port.

PHILIPPE

Quelques réponses pourraient être données déjà aux questions les plus faciles posées par les étudiants :

1. Comment peut-on transformer l'ambivalence en bipolarité?

2. Les bons et les mauvais instincts continuent à m'intriguer. Les conditions de notre survie auraient-elles changé ?

BERNARD

«Il est dangereux d'être homme», disait Fontenelle. Pourquoi? Parce qu'en obéissant à ses instincts, l'Homme s'est engendré lui-même des aptitudes aux choix faux. Peut-on dire mauvais ces instincts aberrants ? Evidemment non : ils sont ambivalents. Ils nous ont engendré et nous engendrent encore, en même temps que des comportements déplorables, des aptitudes aux choix justes au sens «divin» de ce mot. Ils nous ont valu des moyens de nous acquitter des tâches que la nature nous destine. C'est en comprenant nos rôles d'agents de l'anti-hasard, et en les jouant, que l'ambivalence fait place à la bipolarité.

Quant aux conditions de notre survie, elles ont fait bien plus que changer : elles se sont inversées. La conscience ne peut et n'a jamais pu prendre en charge que l'intelligible seulment, et, hier encore, les rapports humains ne l'étaient pas. Dès lors, pour faire obstacle à l'anarchie, dont les sociétés humaines n'ont jamais pu et ne pourront jamais s'accommoder, il fallait bien que régnât sur elles un ordre biosocial primitif, fondé nécessairement sur l'atavisme : la conscience n'était pas prête à prendre la relève. Mais, en fait sinon en droit, l'industrie s'est trouvée substituer la symbiose à l'antagonisme atavique dont les humains, depuis toujours, ont dû subir les rigueurs pour exploiter ses ressources. Voilà pourquoi *Homo liber* ne peut survivre qu'au prix d'une organisation *rationnelle* (au lieu d'instinctuelle) des sociétés humaines. Nous nous trouvons contraints, par l'adversité qui nous frappe de *substituer la conscience à l'instinct dans les rapports humains.*

Telle est l'aventure dont nous vivons aujourd'hui la phase initiale, toute faite encore de contraintes : notre monde — ou, plus exactement, celui que nous croyons nôtre alors qu'il ne l'est plus : c'est celui de nos lointains ancêtres — s'écroule. Désespérément périmée, l'antibiose ne peut désormais nous valoir que la souffrance et la mort. Mais, si merveilleux soit-il à ceux qui le comprennent, cet avènement à la conscience est déchirant : il implique le renversement de toutes nos idoles, l'inversion de nos habitudes mentales, des valeurs matérielles, intellectuelles et morales dont nous avons subi les programmations. Depuis que la Terre tourne, rien de si effrayant, de si *insécurisant,* n'est jamais arrivé aux humains.

LA QUESTION DES QUESTIONS

PHILIPPE

Nous nous étonnions que personne ne l'ai posée. Mais voici qu'après plus d'un an de silence, un revenant s'en avise :

ABEL

… par ailleurs, il me semble avoir lu quelquefois que, si vous vous êtes trouvés devenir des «surhommes»(!), *vous n'y avez été pour rien !* Que dire, alors, des Rosalinde, Arthème & Cie et de moi-même qui pensons, nous aussi, n'être pour rien dans ce qui nous est arrivé ? Nous ne nous sentons pas responsables de notre état. D'ailleurs, l'orthologique suggère que nul ne saurait être responsable de son sort. Tout serait orchestré par la «direction générale» sans que nous en ayons conscience. Nous serions des *acteurs* qu'une nature toute-puissante aurait hypnotisés et qui croirions vivre nos rôles alors que nous ne ferions que les jouer — servilement toujours et parfois idiotement !

Où y aurait-il place, dans ce cauchemar, pour notre liberté ?

PHILIPPE

On conviendra que c'est la question des questions. Si la nature avait fait de nous des *somnofunambules* irresponsables, la vie deviendrait un cauchemar dès la minute où nous l'apprendrions. Prendre conscience de notre condition d'homme serait la pire de toutes les abominations ! A ce prix, la vision horrifique d'une humanité faite d'orphelins d'un hasard-aveugle- aggravé-par-la-sélection-naturelle — c'est celle que, dans un mépris *superbe* de l'évidence mathématique, nos récents Prix Nobel de biologie se plaisent à répandre avec une superbe égale dans leurs écrits et dans leurs propos radiodiffusés — serait presque délicieuse. Qui répondra à la question d'Abel ? Quand une réponse *globale* lui aura été faite, ce cours sera parvenu à son terme.

QUESTIONS ET REPONSES

PIERRE

Nous sommes heureux de constater, d'année en année, un net progrès dans le nombre et dans la qualité des réponses aux questions posées par nos étudiants. Nous espérons pouvoir

l'attribuer à ue amélioration progressive de notre enseignement, mais ce n'est pas certain.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Bouchez vos oreilles aux propos d'un défaitiste qui a assez mauvais esprit pour mettre en doute la valeur grandissante des enseignements de l'I.F.O., et débouchez-les vous à ceux de notre Abélard bien que lui aussi ait mauvais esprit. Assez mauvais pour ne pas hésiter à déclarer à nos plats de jeunes carottes une guerre impie !

ABELARD

Question n°2 : La beauté serait-elle une valeur «vraie», aussi contraignante, etc. Réponse : Oui et non. Si, comme on le fait pour les sons, on classe nos sensations (et nos sentiments) en trois composantes : intensité, fréquence (périodicité) et timbre (harmoniques), on est porté à penser que nombre de manifestations artistiques néees de nos cultures pourraient tendre (j'en excepte, bien sûr, celles que je trouve aimer !) avec les motavations périmées qui les suscitaient. Mais beaucoup d'autres, fondées sur des motivations et une sensibilité bien accordées avec le réel, persisteront sans doute. D'autres, inconnues encore, apparaîtront vraisemblablement et seront appréhendées et goûtées diversement selon les personnes, en fonction de leur sensibilité particulière à ces trois composantes — et peut-être à bien d'autres. Ainsi, on nous parle sans cesse dans ce cours de l'agrément d'un plat de jeunes carotttes. Qu'on sache bien que j'ai cette abominable légume en sainte et juste horreur. Je consens qu'elle puisse être bonne aux bourriques qui nous les proposent. Mais je me plais à penser que, devenu à mon tour une de ces bourriques-là, je me garderai bien de prendre goût à ces satanées carottes. Orthologique ou non, je tiens à détester tout mon soûl cette légume, et à n'en point discuter plus que des couleurs !

PHILIPPE

Notre Abélard, on le voit, a l'esprit mauvais, mais cela empêche si peu les sentiments qu'il pourrait y avoi — on ne sait jamais — du vrai dans ce qu'il dit. Cependant, la saison approche où vous allez avoir à faire quelques cadeaux autour de vous. Profitez-en pour faire une petite expérience d'esthétique appliquée. UN de nos étudiants — qu'on m'en croie ou non, certains ont le cœur bon — s'est laissé mouvoir par la bonté du sien et nous a procuré, en un disque phonographique, une émotion esthétique inédite. Il nous a fait entendre la *voix du ciel !* Procurez-vous le disque PHILIPS N° 849.520 BY et dites-nous s'il peut se trouver parmi les humains un esprit assez mauvais pour douter que le Bon Dieu a inventé Danièle LICARI tout exprès pour nous préparer aux «bruitages» qui nous attendent au paradis, et pour hésiter à y prendre goût sans en discuter plus que des couleurs. Entre-temps, rabattons-nous en maugréant sur la voix grinçante de notre Abélard.

ABELARD

Question 15 : Une chose me tracasse dans la théorie de l'Evolution. Le bébé-singe ressemble fort au bébé humain, et les différences n'apparaissent qu'ensuite …» Réponse : Deux notions semblent emmêlées ici. L'ontogénèse récapitule la phylogénèse, pensait Haeckel, mais il n'avait en vue que le terrain somatique, et ne faisait aucune allusion à l'hérédité des caractères psychiques. Si je le comprends bien, l'étudiant qui a posé cette question voudrait que le bébé humain ne soit pas semblable au bébé-singe. Qu'il passe par le stade singe avant sa naissance afin que, dès sa naissance, le bébé-homme transcende le bébé-singe. Mais l'Homme

et les primates anthropoïdes descendent d'un ancêtre commun (du genre Tarsier si ma mémoire est bonne). Ayant mis le même temps pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, il n'est pas étonnant que les nouveaux-nés de ces deux espèces soient très «ressemblants» ! Mais c'est sur le terrain psychique que s'est creusé un fossé entre nos cousins primates et nous : les caractères actualisés sont devenus héréditaires lorsque l'Homme est apparu. Que la morphologie et même les caractères psychiques des bébés- singes soient proches de ceux des enfants humains n'a donc rien qui puisse surprendre : la différence ne peut apparaître qu'ensuite car c'est l'*éducation* qui les provoque. C'est notre éducation qui nous différencie des animaux (Défi Européen, page 16).

BERNARD

Prenons garde : le fœtus, l'embryon et même la semence (l'ovule fécondé) sont riches chez l'Homme des potentialités qui nous différencient de nos cousins primates. L'actualisation de ces potentialités dépend en effet de l'éducation, mais aucune pédagogie n'a jamais fait d'un Chimpanzé ne serait-ce qu'un … Jean Rotand ! Le cas du bébé humain nous invite à rêver de tout autre chose : de jeunesse éternelle. Les seuls hommes qui aient semblé conserver une jeunesse éternelle sont ceux qui, comme Shelley, sont à la fois morts jeunes et immortels. Un autre poète anglais, Oscar Wilde, vécut assez longtemps et douloureusement pour s'apercevoir que *«la tragédie de la vieillesse, ce n'est pas de vieillir : c'est de rester jeune …»* En un mot, cette tragédie est la *néoténie.*

La néoténie (de *neos* : jeune, et *tenié* : je prolonge) estle phénomène biologique qui consiste dans un développement plus rapide du *germen* (les cellules reproductrices) que celui du *soma* , de façon que l'organisme néoténique parvient à la maturité sexuelle et devient reproducteur sans acquérir les caractères somatiques des adultes de son espèce. Il reste «éternellement jeune». L'exemple classique est celui d'une Salamandre mexicaine appelée *Axolotl.* Normalement, les salamandres débutent dans la vie exotrophe [1] sous forme de larves aquatiques dotées de branchies, puis se métamorphosent en adultes pourvus de poumons adaptés à la respiration atmosphérique. Mais l'Axolotl parvient à la maturité sexuelle dans sa forme larvaire et reste dans cet état. Aussi l'a-ton tenu pour une salamandre dépourvue des pouvoirs évolutifs caractéristiques des autres membres de sa famille jusqu'au jour où l'on découvrit qu'en modifiant les conditions de milieu les jeunes axolotl pouvaient devenir des *Amblystomes,* qui sont une espèce connue de salamandres, et l'Axolotl se révéla n'être qu'un bébé-Amblystome capable de se reproduire, un Amblystome néoténique.

Or le cas d'Homo sapiens semble s'apparenter à celui-là. L'Homme pourrait être un bébé-singe capable de se reproduire, un anthropoïde néoténique qui rretient à l'âge adulte un grand nombre des caractères particuliers aux anthropoïdes nouveaux-nés : rapport élevé du poids de l'encéphale, angle facial, morphologie frontale, structures crâniennes, muqueuses labiales apparentes, forme des dents, faible pilosité corporelle.

Mais c'est sur le terrain psychique que cette néoténie aurait affecté profondément nos destins en différenciant les sexes par un caractère fondamental : l'homme et la femme seraient l'un et l'autre des néotènes physiologiques, *mais l'homme seul serait doté (ou affligé) d'une âme néoténique.* Or il faut bien constater que l'homme se distingue en effet de la femme par plusieurs traits spécifiques *juvéniles.* Les mâles de notre espèce *jouent* toute leur vie, ne

serait-ce que quelque «beau rôle». Seuls les saints, les cuistres et les mères de famille ne jouent pas, les saints parce qu'ils sont sérieux, les mères de famille parce qu'il faut bien qu'elles le soient, et les cuistres parce que, en toute innocence, ils se prennent au sérieux. Ce qu'ont toujours été les activités ludiques jugées «caractéristiquement humaines» par Marston Bates, c'est caractéristiquement masculines.

On voit combien l'hypothèse d'une néoténie psychique sexuée recoupe celles qui ont été retenues dans LES JEUX.

Notes leçon 20

[1] La vie des organismes est dite *exotrophe* (de*trophé* : nourriture) lorsqu'ils se nourrissent au-dehors» (de l'œuf ou de l'utérus maternel).

Questionnaire n° 20

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Si vous avez opté pour trois cycles, ce vœu survit-il aux précisions apportées par Pierre à la première page ?

3. Saisissez-vous la nuance qui distingue l'enseignement didactique, dont la fonction est d'instruire, de l'autodidactique qui s'abstient d'apporter les réponses, et encourage les étudiants à puiser dans leurs propres ressources pour se répondre à eux-mêmes et s'instruire donc eux-mêmes ?

4. Ce mode d'enseignement vous semble-t-il TROP difficile ? Vous coûte-t-il TROP d'efforts ?

5. Cependant, malgré ses désavantages, avez-vous le sentiment que, dès cette leçon-ci, il a porté quelques fruits ? (N.B. réservez cette question : vous y répondrez plus justement après avoir fourni le travail demandé par les questions qui suivent).

6. En vous livrant les produits de leur pensée, si indécis soient-ils parfois, nos étudiants ne se sont-ils révélés de fort loin les meilleurs professeurs d'*autodidactique ?*

7. Traité comme il l'a été dans cette leçon, le hasard est un sujet ardu, mais il aura été rendu limpide à ceux qui ont pu suivre la démarche adoptée. Est-ce votre cas ?

8. Dans la négative, qu'y est-il resté de peu clair ?

9. Trouvez-vous rien à redire ou à préciser dans la démarche d'Arthème ? Dans l'affirmative, quoi ?

10. Selon Philippe, pour nous mener à bon port, il n'y manquerait qu'une chose : la conclusion. Sa récapitulation a éclairé un point très important de l'image globale de l'Univers. Un des facteurs fondamentaux de sa constitution a été mis en évidence : la *mécanicité,* faite de déterminismes rigoureux, des interactions de la matière inanimée, et, pour l'hérédité génétique tout au moins, de la matière vivante : *«Il n'y a pas de différences fondamentales»,* constate Arthème. Mais la juxtaposition dans la même image d'un autre point — *auquel aucune allusion n'a été faite dans ce cours mais que peu de gens ignorent* — est le caractère *tétradimensionnel* de l'Univers. Il est devenu très important pour nos étudiants de faire fond sur toutes leurs connaissances, sans attendre d'y être invité. Or force nous est de convenir que, dans un univers à quatre dimensions, les mots «préétabli» et «prédéterminé» dont Arthème s'est servi aux art. 5 et 6 de sa récapitulation, acquièrent une signification nouvelle et importante. Réfléchissez-y, extrayez-en vos propres conclusions, et ne vous étonnez pas des «dépouillements» que vous pourriez vous trouver vous imposer à vous-même.

11. Saisissez-vous la justesse de la remarque d'ALOIS, et en discernez-vous les

implications ?

12. Pourquoi y a-t-il lieu de penser que NOUS ne nous trompons pas, mais que la nature nous trompe UTILEMENT lorsqu'elle nous engendre l'ILLUSION d'un amour désintéressé ?

13. Les émotions ressenties par Alceste semblent avoir eu une cause commune : la *satisfaction* d'un ou de plusieurs besoins. Quels ont été, selon vous, les besoins qu'ont pu satisfaire les passages énumérés ?

14. Parmi ces passages et/ou d'autres que vous auriez trouvés dans nos leçons, quels sont ceux qui, avec ou sans émotion, (précisez-le pour chacun d'eux), vous ont semblé satisfaire à vos propres besoins ?

15. Philippe se scandalise que l'exemple cocasse des femmes japonaises n'ait ému personne : à ses yeux, les fesses de ces dames répondaient à un de nos besoins. Est-ce aussi votre avis ? Ou pensez-vous que nous pouvons nous passer — en Cisrubiconie — de cette sorte de démarche ?

16. Partagez-vous le malaise de Bernard à l'égard de l'esthétisme et des esthètes ?

17. (a) Pensez-vous avec Bernard qu'Alceste et Adam ont virtuellement répondu à une question des étudiants : un critère global du bien, du beau et du vrai serait-il en voie d'élaboration ?

(b) Si vous avez pu écouter le disque recommandé par Philippe (p. ??), partagez-vous son sentiment sur la valeur esthétique *indiscutable* de la «voix du ciel» ?

18. L'hypothèse d'une «néoténie psychique sexuée» vous semble-t-elle à peu près convaincante ?

19. Pouvez-vous suggérer un début de réponse à la «question des questions» ?

20. Notez cette leçon et expliquez votre note. Ajoutez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

11. Vos objections, vos questions, vos commentaires, vos suggestions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingt-et-Unième Leçon

LES JEUX DE L'AMOUR ET DE L'ANTI-HASARD
(Deuxième partie)

PIERRE

Je voudrais rappeler un passage de notre première leçon :

«L'I.F.O. ne poursuit pas de buts lucratifs, mais il en poursuit d'autres. Il sollicite votre collaboration active. L'orthologique nous livre l'accès à un monde nouveau, vierge encore, et qu'il va s'agir de peupler au plus vite. Il va falloir s'efforcer de créer cent professions nouvelles. Il s'agit de former des professeurs d'orthologique, des psychologues, des médecins, des assistantes sociales, des sociologues, des vulgarisateurs, des journalistes orthologiciens. Nous aurons besoin d'auteurs et de co-auteurs pour la collection «Survivre», et l'un des objets de ce cours est de les former. Et, par-dessus tout, des pédagogues et des parents orthologiciens. Enfin, il va falloir créer partout des centres d'orthologique, des groupes, des amicales, des mutuelles, des foyers, des lieux de rencontre et d'échanges où puissent se nouer les amitiés supérieures qui s'établissent spontanément entre personnes qui, parlant la même langue, s'*entendent* vraiment».

La saison des moissons me semble approcher. Le moment venu, notamment, où les vocations professorales pourraient commencer à se manifester, plus ou moins vives, chez la plupart de nos étudiants. Or il n'y a jamis eu d'éducation qu'autodidactique. Celui qui ne s'est pas éduqué lui-même ne saurait prétendre à développer cette aptitude chez les autres. Ecoutons donc ceux qui se sont engagés dans la voie où elle s'acquiert.

L'Autodidactique

3ème question : Si vous avez opté pour trois cycles, ce vœu survit-il aux précisions apportées par Pierre à la première page ?

ADAM

Je me demande si ce désir n'est pas d'origine simiesque. Une chose me frappe : lorsque je suis habité par l'orthologique, mon impatience me quitte. Le temps me semble moins une distance qui sépare qu'une continuité qui réunit. Je le vois comme un ami et un allié. Il est partie de moi-même. J'embrasse alors, je com-prends comme un tout, le présent et le futur où j'existe déjà, et je n'éprouve plus nulle envie de hâter les évènements, tant j'aui la certitude qu'ils sont en train de mûrir et qu'ils se produiront au bon moment. Au contraire lorsque je suis soumiss à mes instincts, je deviens incapable de goûter l'instant présent. Je veux forcer les récoltes, les posséder, en jouir tout de suite. Il m'enfaut toujours davantage, et mes … frustrations sont à la fête ! Cela dit, je suis tout disposé à faire tout ce qu'il faut pour «gagner»

un an d'autonomie. Mais qu'appelez-vous «un eeffort assez rude»? Il ne peut s'agir de se tendre comme pour forcer la conquête et s'y acharner, puisque la relaxation est une condition majeure pour progresser en orthologique.

4ème question : Saisissez-vous la nuance qui distingue la didactique de l'autodidactique ?

ADELINE

La première est passive, l'élève se bornant à absorber ce qu'on lui propose. L'autodidactique est active. L'étudiant utilise les matières assimilées pour *créer du nouveau,* fruit de sa propre pensée : il s'éduque lui-même. Il me semble que vous utilisez depuis longtemps ces deux modes d'enseignement conjointement. J'ai d'abord trouvé déroutant de n'obtenir jamais de réponses directes à mes questions, d'être obligée de critiquer mes propres réponses et d'avoir parfois à attendre longtemps avant de pouvoir le faire. Mais je possède à présent une image qui me permet de donner des réponses cohérentes. IL est temps, en effet, de justifier ces réponses, de s'assurer de leur vérité et d'étoffer nous-mêmes, par recoupements, notre vision du réel.

IM.116

Il est trop certain que l'enseignement didactique ne nous a pas préparés à utiliser nos acquisitions, et que personne ne nous a *réellement* montré comment le faire.

IF.142

L'enseignement aiutodidactique contraint en effet à s'engager soi-même. L'élève met en jeu ses propres ressources, aiguise son sens critique et prolonge le didactique en s'engageant sur le chemin de la recherche.

ANTOINE

Peut-on, comme Philippe, paler d'inversion ? L'autodidactique était au moins sous-jacente dès la première ligne de ce cours et même dans vos livres. Les dialogues posent toujours plus de problèmes qu'ils n'en résolvent — sans avoir l'air de les résoudre d'ailleurs ! A nos questions pertinentes ou impertinentes était opposé le silence le plus moqueur, puis l'«opération Miroir». Combien de questions ont bouillonné sous mon cuir chevelu depuis deux ans ? Une infinité ! Combien ont survécu à votre refus d'y répondre ? Pratiquement aucune !

AMANDINE

Si vous devez continuer sur une lancée aussi abstraite, je crie «pouce» tout de suite !

ALCESTE

Le passage soudain à l'autodidactique m'a d'abord désarçonné, «déséquilibré dans la fusée». Tout compte fait, c'était normal : il y a eu un coup d'accélérateur. Ces moments de désarroi passés je n'éprouve plus qu'enthousiasme. J'ajoute que, moins assurées que celles des professeurs, les démarches des étudiants attestent des tâtonnements qui appellent parfois des «ajustements» très instructifs.

5ème question : ce mode d'enseignement vous semble-t-il ***trop*** *difficile ? Vous coûte-t-il*

***trop** d'efforts ?*

ADELINE

Il est difficile en effet. Il nécessite de la mémoire, de la critique, beaucoup de clarté et d'ordre — et beaucoup de retouches, donc d'attention et de temps. Il est certain, en revanche, que *toute vérité découvete par soi-même est bien mieux assimilée, plus facilement, plus vite et plus sûrement que ce qui vient de l'extérieur.* Elle déclenche le processus de compréhensions successives, capitalisables, d'où satisfaction immédiate et confiance dans l'avenir. En prenant appui sur des savoirs acquis, nous pouvons enfin prendre en main notre propre vie.

ADAM

Est-ce une question-piège comme la troisième ? Je ne puis envisager de remettre en action mon intelligence individuelle, si sujette à erreur. Je pense que cette sorte dérisoire d'efforts doivent s'effacer devant l'autre forme d'intelligence, qui cherche non à conquérir mais à recevoir. Ce n'est pas en m'acharnant à regarder à travers un microscope dont les lentilles sont sales que j'y verrai plus clair : c'est en m'efforçant de décrasser les lentilles, c'est-à-dire en laissant le champ libre à mon «autre sorte d'intelligence» ! Mais il faut, avez-vous dit, nager pour apprendre à nager. Ainsi soit-il : jetons-nous au bain, nous nagerons. Mais qu'est-ce que «nager» ? Ne serait-ce prendre conscience de ses lacunes ? L'humilité n'est-elle pas, avec l'outrecuidance, une des clés de l'orthologique ?

ANTOINE

L'être humain, parce qu'il est potentiellement libre, ne peut s'accommoder d'aucune autre manière d'enseigner. Allons-y donc.

7ème question : En livrant les produits de leur pensée, si indécis soient-ils parfois, les étudiants ne se sont-ils pas révélés les meilleurs professeurs d'autodidactique ?

ADELINE

Bons professeurs, certainement. Leurs démarches ne semblent pas mystérieuses. Elles sont à notre portée et nous procurent le sentiment que *nous aurions dû ou pu dire les mêmes choses, cheminer sur les mêmes routes. Ils nous donnent donc des exemples d'IMPERSONNALITE.*

IM.116

Oui, très nettement : il est passionnant de connaîtyre lesréactions des autres aux mêmes problèmes. J'y trouve l'occasion de me rendre mieux compte de mes erreurs ou de mes faiblesses et de me critiquer mieux. Je comprends mieux aujourd'hui la raison d'être du courrier des étudiants.

ALCESTE

Les apports des étudiants sont plus précieux que ceux des professeurs parce qu'on distingue mieux les démarches qui mènent au but, et bien souvent ce qui nous empêche d'aller jusqu'au bout de nos démarches.

Pour le moment, je ne puis répondre affirmativement, les réponsess des étudiants ne m'ayant intéressée que modérément. Ils m'ont parfois aidée à préciser le contour d'un concept, mais ne m'ont pas apporté autre chose.

ADAM

Oui et non. Oui : parce que nous sommes tous encore bien encombrés par la psyché. Non : exactement pour la même raison. Auparavant, j'aimais me retrouver dans les autres. Actuellement j'aime à retrouver chez les autres ce qui est ni en eux ni en moi : une vérité impersonnelle. Mais aucun de mes condisciples ne m'a apporté des lumières profondes, essentielles, comme (par exemple) la définition du stade primaire de la liberté. Si presque tous m'ont livré des éclaircissements, des thèmes de réflexion, d'heureuses formulations, aucun ne m'a fait franchir un seuil.

ANTOINE

Bien entendu ! Et quoi de plus naturel ? Lorsqu'Arthème souffre sur «le hasard» ou lorsqu'Antoine gémit sous «les résumés», ce sont les autres qui souffrent et gémissent avec eux. Lorsqu'Amandine ou Adeline, nos libellules, nous apportent leurs envolées, nous nous élevons avec elles. Nous sommes plus près de ceux qui franchissent à nos côtés le pas (de la conscience) que du prof. qui l'a déjà franchi et qui semble — quoi qu'il fase — nous narguer !

PHILIPPE

Je suis outré ! Nous n'avons jamais nargué personne. Cet Antoine est méchant comme la gale. Puissent, comme disent les Persans quand ils sont couurroucés, des ânesses sauvages souiller la tombe de sa grand-mère maternelle ! Cette redoutable invocation dûment faite, il reste à assaisonner les choses qu'on vient d'entendre. Ici un grain de sel, là une pincée de piment, ailleurs une cuillérée à bouche de doctoralité pour contrarier la digestion, et le hasard entre dans la composition de ce condiment. Ecoutons d'abord ce qu'en disent nos étudiants.

Les Jeux du Hasard

8ème question : Le hasard est-il devenu limpide pour vous ?

ADELINE

Depuis que les leçons traitent du hasard, ce sujet me semble s'être complexifié de plus en plus jusqu'au moment où tout s'éclaire. Je suis parvenue à une conclusion que la démarche d'Arthème semble confirmer : le hasard est une illusion d'optique. Il est d'apparence sensible, au niveau individuel, d'un ordre (l'ordre statistique) dont nous ne pouvons saisir que les manifestations. L'hérédité mendélienne n'est pas soumise au hasard : elle obéit aux lois statistiques. Il est facile d'observer, par exemple, que, sauf une déviation explicable biologiquement, il naît autant de garçon que de filles. C'est en tant qu'individus que nous pouvons nous croire victimes du hasard s'il nous naît huit filles et point de garçons. De même, c'est nous qui voyons l'ambivalence lorsque la gazelle est mangée par le lion. C'est faute de voir la nature depuis Sirius que nous tendons à croire au hasard et à l'ambivalence. *Le hasard ne serait-il apparence sensible de l'ordre statistique — un aspect de l'ordre naturel — comme l'ambivalence est apparence sensible de la bipolarité ?* Tant que nous ne les comprenons pas, nous restons incapables de cueillir les fruits de l'ordre naturel ni de la polarité.

ARTHEME

Le hasard devient limpide en effet. Voici ma conclusion :

- le hasard n'existe pas en tant que cause fictive.

- si les statisticiens allaient au bout de leur démarche, ils le découvriraient en tant que *cause d'ordre !*

11ème question : «Il n'y a pas, constate Arthème, de différences fondamentales». Mais le caractère tétradimensionnel de l'univers impartit une autre signification aux mots «préétabli» et «prédéterminé». Extrayez-en vos conclusions.

ADELINE

Question délicate, dont je ne comprends pas bien le sens. L'ordre naturel serait fait de deux ordres. Celui résultant des interactions mécaniques et qui relève des lois statistiques, et l'ordre auquel seraient soumises les interactions où interviennent des *affinités non mécaniques.* Celles-ci échapperaient seules aux lois statistiques. Le rôle de l'Homme serait de se servir des interactions mécaniques de la matière et de *servir lui-même la matière vivante en tant qu'agent causal des interactions relevant de la deuxième sorte d'ordre : celui qui incombe à la «direction générale».*

12ème question : Saisissez-vous la justesse et discernez-vous les implications de la remarque d'Aloïs ?

ARTHEME

Je suis d'accord avec Aloïs et les implications de sa remarque me semblent claires : c'est à l'Homme que revient la tâche de *donner des contre-ordres.* En d'autres mots : *d'altérer l'ordre statistique pour faire régner le bien sur la Terre.*

ALCESTE

L'implication me semble être celle-ci : le rôle d'Homo liber est d'utiliser des lois qui transcendent l'ordre statistique pour faire tendre vers zéro la probabilité de certaines interactions, et vers l'infini celles de certaines autres.

13ème question : Pourquoi y a-t-il lieu de penser que la nature nous trompe utilement quand elle nous engendre l'illusion d'un amour désintéressé ?

<u>Les Jeux de l'Amour</u>

ARTHEME

Vous nous avez fait remarquer un jour que les idées sont des succédanés des savoirs qui les remplacent lorsqu'elles y ont conduit. En vous paraphrasant, je dirai que l'illusion dun amour désintéressé est un succédané de l'Amour Désintéressé qui la remplace quand elle y a conduit. Et nous voilà conduits à souligner un aspect négatif de la psychanalyse, qui consiste précisément , *à désillusionner ! (N.B. Rappelons qu'Arthème sait de quoi il parle : il a été lui-même victime d'une thérapeutique psychanalytique qui l'avait si bien désillusionné qu'il lui a fallu attendre le 3ème cycle de ce cours pour com-prendre à merveille des choses qu'il comprenait naguère sans qu'elles le rejoignent).*

ADAM

Sans doute en est-il de l'amour comme de la liberté : nous en sommes encore au stade primaire (qui est non-amour) de l'amour. Nous ne vivons pas dans l'amour, mais le sentiment que nous en avons, le fait prévivre.

ALCESTE

Même illusoire, l'amour désintéressé est un sentiment. Nous avons vu la nature à l'œuvre sur le terrain des sentiments dans le deuxième cycle : pour faire d'une bête un homme, il fallait bien quelques «ruses».

ANTOINE

L'illusion d'un amour désintéressé aurait-elle une vertu semblable à celle de l'illusion de la liberté ? Jusqu'à la lecture des«JEUX» je n'ai vu d'intelligible dans les amours humaines que la nécessité de la reproduction et la satisfaction du besoin de plaisirs répétés qui anime les mâles de l'espèce. Pendant plusieurs années de mon adolescence, j'ai séparé (d'instinct) amour et plaisir. IL y avait une pure fleur bleue aux cheveux d'or, et des êtres qui m'apparaissaient plus massacrés que souillés et qu'on appelle «fille de joie», sans doute par dérision. Je savais que ces deux extrêmes étaient «La Femme» mais l'hiatus était trop grand.

Puis vint le mariage et ce fut tout autre chose. J'ai évoqué notre passé pour y trouver une trace d'amour désintéressé : je n'en vois pas. Nous avions une œuvre, une tâche à réaliser à deux et nous allions y trouver le bonheur. C'est tout ! Il n'y a rien là de désintéressé, au contraire ! ! Chaque jour l'immensité de la tâche et les promeses de bonheur croissent corrélativement.

Les Hubert sont à leurs pièces ? Feu à volonté ! Tout cela n'est que jeu de mots. C'est évidemment la «fleur bleue des Alpes» qui m'a procuré une illusion d'amour désintéréssé et c'est d'elle que j'ai reçu une fugitive vision du bonheur. C'est vrai !

14ème question : Quels sont, selon vous, ceux de nos besoins dont la satisfaction s'accompagne d'une émotion ?

IM.152

On pourait les grouper sous le terme de besoin d'absolu, c'est-à-dire d'une satisfaction totale, par la compréhension, la contemplation, l'émerveillement, le divin, l'orddre, l'équilibre, l'amour, la liberté …

IM.116

Le besoin d'ordre, de vrai, désir de Dieu, suprême intelligence.

ARTHEME

Les besoin de comprendre, de se comprendre, de pureté, de poésie, d'innocence de rationnel et d'ordre, de vérité, de liberté, d'être heureux, de communier avec tout. Bref le besoin de TOUT

ALCESTE

Tous ces besoins semblent être les composantes d'un besoin fondamental : celui de devenir enfin un homme adulte, serviteur conscient de la nature, agent de l'anti-hasard, capable de trouver en *toutes choses* le «goût indéfinissable de Dieu».

15ème question : Parmi les passages choisis par Alceste, quels sont ceux qui vous ont procuré une émotion ?

A l'exception d'un seul, les choix diffèrent selon le sexe :

Femmes :
Dieu est la voie qui mène à l'intelligence de tout.
Tu ne tromperas personne, et surtout pas toi-même.
Une culture qui rend insensible à toutes les formes du divin …
Faire régner le bien sur la Terre.

Hommes :
L'eau d'Amandine *(unanimité moins une voix chez les hommes, abstention moins une voix chez les femmes).*
Comprendre, comprendre enfin !
Dieu vivant, c'est le rejet quotidien de tout ce qui meurt…
Tu ne tromperas personne … *(le seul trait d'union, semble-t-il entre les sexes est un égal besoin de ne pas se tromper ni tromper !).*

16ème question : un critère global du bien, du beau et du vrai vous semble-t-il être en voie d'élaboration ?

ADELINE

Il semble en effet que le bien, le beau et le vrai procurent les mêmes émotions. Le critère global serait d'ordre affectif. Il serait satisfaction totale, par résonances, et dès lors bonheur. Mais l'utilisation de cette sorte de critère ne semble concevable qu'en Transrubiconie où, enfin comprise, l'affectivité est polarisée à l'endroit !

ADAM

Dans l'univers transrubiconien, dont le caractère fondamental est l'unité, une séparation du vrai, du bien et du beau serait inconcevable. Qu'on essaie, d'ailleurs, d'imaginer une vérité qui ne serait ni belle ni bonne, un Bien qui ne serait ni beau ni vrai, une beauté qui ne serait ni vraie n bonne ! Notre moi essentiel se révolte. Nous avons besoin de l'identité du vrai, du beau et du bien, sous peine de nous diviser contre nous-mêmes.

ALCESTE

Virtuellement certes, mais c'est resté confus et le restera sans doute jusqu'au jour où sera réalisée la synthèse des pensées discursive et affective. Elle émergera sans doute quand Homo liber aura transcendé le sapiens que je suis encore.

17ème question : Aux yeux de Phillippe, les fesses de ces dames répondaient à un de nos besoins. Est-ce aussi votre avis ?

ADELINE

Je ne comprends pas cette question. S'agit-il d'une boutade ? Les fesses des femmes japonaises m'intéressent peu, et la statistique guère plus. Question de sexe ?

ALOIS

Nom de Dieu ! J'ai inondé ces fesses de mes larmes, puis les ai oubliées. Je ne me le pardonnerai jamais !

ALCESTE

J'avais complètement oublié ces fesses ! J'ai dû rechercher ce passage dans le cours et — surprise ! — en le relisant le même rire m'a secoué que la première fois, presque jusqu'aux larmes en effet! Faut-il que je sois un prince de la cuistrerie pour avoir été capable de négliger le fait que le *rire é-meut* en effet ! Philippe est cent fois dans le vrai : cette émotion répond aussi à un besoin — fondamental, me semble-t-il. Nous ne pouvons nous passer de cette démarche en Cisrubiconie.

IM.131

Je ne remercierai jamais assez Philippe de m'avoir fait comprendre combien nécessaire et bienfaisant est le rire en Cisrubiconie. Sa caricature d'une «petite étude sociologique de 478 pages, parue récemment chez les P.U.F.» était une œuvre d'art ! J'ai failli m'y laiser prendre tant c'était criant de vérité (! ! !) et cela m'a valu la double joie de rire de ceux qui «réalisent l'idéal de la connerie *absolue»* et de moi-même !

PIERRE

Nous avons posé cette question, qui n'était pas une boutade, parce que plusieurs étudaints, s'étant laisser prendre au réalisme de cette «œuvre d'art», ont demandé le nom de l'auteur de cette «petite étude de 478 pages», bien que Bernard ait précisé que «celle de Philippe est à peine caricaturée»

Or l'ouverture au rire, qui transforme les émotions pénibles en émotions joyeuses, est *indispensable* en Cisrubiconie. Il est important pour nos étudiants non seulement de se sensibiliser à l'humour mais d'en acquérir eux-mêmes les techniques, et l'exemple présent les y aidera. Comme IM.131 s'en est aperçu, ces «fesses japonaises» sont en effet une œuvre d'art : il suffit de leur *ouvrir les yeux,* de *visualiser* les scènes qu'elles évoquent à nos regards, pour s'en convaincre : *«Excusez-nous, Madame, nous sommes mandatés par l'I.F.O. pour une petite enquête : Ayez l'obligeance de nous montrer votre derrière !…»* Non, même dans la partie septentrionale de l'Angleterre comprise entre la Mersey et les Monts Cheviot (Planche LXXVI), les enquêteurs les plus ensorbonnés ne vont pas tout à fait jusque là ! Mais la pensée qu'ils n'en sont pas très loin, et qu'il pourrait falloir aller jusqu'au Japon pour trouver une ambiance impropice aux statistiques de cette sorte, devrait suffire à faire pleurer de rire jusqu'au président du conseil d'administration des P.U.F.

Esthètes et Esthétisme

18ème question : Partagez-vous le malaise de Bernard à leur endroit ?

ADELINE

Ah, oui alors ! En quelques mots vous avez balayé un sentiment d'infériorité à peine conscient mais bien souvent exploité par les autres en société ! Merci. Trouvons tout beau sans crainte : tout peut être beau.

Adeline a exprimé le sentiment de tous les étudiants sans aucune exception. Il est trop évident et trop visible, d'ailleurs, qu'il est facile aux esthètes d'écraser de leur mépris ceux qui se refusent à entrer dans leur jeu. Comment se dénieraient-ils les satisfactions d'une supériorité acquise à si bon compte ? Ils proclament dans leurs attitudes que ceux qui ne sentent pazs comme eux ne sauraient être que des béotiens, à peine bons à vendre de l'épice. Personne n'a jamais trouvé mieux que cette imposture.

La Question des Questions

IF.142

En prenant conscience d'avor été hypnotisés, nous nous découvrons sortis de notre cauchemar. *La liberté serait-elle notre éveil ?*

ALCESTE

1. Certains «princes» tombent pile parfois. Sans trop savoir ce qu'il disait et bien que parlant la langue des nécessiteux, Hegel serait-il tombé pile en disant que *la liberté est la conscience de la nécessité ?* Si nous empruntons aux dieux le mot nécessité (vrai toujours et partout), elle nous donnerait *la liberté de faire des choix justes.*

2. L'homme n'«est pour rien» dans la mécanique céleste? La connaissance de ses lois lui donne néanmoins la liberté de visiter la Lune.

3. Il semble *nécessaire* que la nature nous traite en somnofunambules tant que nous ne sommes pas capables d'être libres. La joie, c'est de savoir que la nature nous donnera la liberté quand les conditions en seront réalisées.

PHILIPPE

Voilà des performances surprenantes : des réponses partielles, mais justes déjà, à la question des questions dès la vingtième leçon ! A ce train, deux cycles-et-demi seront de reste. Je me demande quand même s'il n'en faudra quatre : entrés en éruption ces jours-ci, les gars du C.I.E.B.S. semblent avoir repéré un champ à la fois vierge et immense. Si nous voulons l'explorer, peut-être faudra-t-il que, bien qu'autonomes déjà, nos courageux étudiants nous endurent un an de plus ! On verra bien.

Un rien de Didactique

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Je vois le Popocatepetl se profiler déjà à l'horizon : comme en proteste avec aigreur notre Antoine — puissent des chamelles faméliques faire cause commune avec les ânesses ! — c'est vous désormais, en répondant aux questionnaires, quèi aurez à rédiger les leçons. Mais nous nous ferons un plaisir de vous envoyer descartes postales illustrées et des photos d'Hubert, qui a pris les devants : complètement dégoûté de la tournure de ce cours, il s'est mis en vacances cette fois-ci. Bernard et Médicus somnolent dans leurs fauteuils d'orchestre. Mais Pierre, qui souffre d'une hypertrophie du sens du devoir, est fidèle au poste. Je le crois très capable de continuer à se prendre au sérieux à vos frais !

PIERRE

Je m'en suis confessé dans le Rubicon : c'est un travers dont je n'ai jamais pu guérir. Et, malgré la qualité des réponses de nos étudiants, qui me semblent justifier l'optimisme de Philippe, quelques remarques pourraient être utiles.

Il y a tout d'abord la question posée par Adam : efforts ou relaxation ? La réponse est les deux. Nous étudierons avec soin ce sujet capital, mais il se résume en peu de mots : la *réflexion* s'obtient dans l'abandon, mais, sauf chez les sujets exceptionnellement doués, l'*expression* des choses reflétées exige une attention méticuleuse et des efforts souvent rudes. Or nous n'acquérons rien, rien n'émerge durablement en nous, qui n'ait été exprimé avec une extrême *précision.*

PHILIPPE

Qu'on y prenne garde car un péril nous guette, et il est grand. Rares sont ceux qui, aventurés dans le monde grisant où tout nous est donné, ne succombent à la tentation de s'abîmer dans la contemplation passive. Bref de n'en plus ficher une datte ! C'est peut-être un petit rien le cas d'Ambroise qui, préférant réfléchir, ne prend plus beaucoup la peine de penser. Et notre Adam ? Son «intelligence individuelle, si sujette à l'erreur» lui est devenue dérisoire — et elle l'est en effet pour *réfléchir*, mais pas pour penser — *c'est-à-dire EXPRIMER* — chose qu'il fait fort bien d'ailleurs. Et notre Amandine ? Si douée soit-elle, elle n'est plus dans la course : elle «crie pouce» au lieu de mettre les pouces ! Or, pour découvrir les vrai et jouer tous nos rôles, ceux de la mère en particulier, nous n'avons pas trop de tout ce que nous possédons, et,*en tout premier lieu,* de notre intelligence discursive. *(Aux étudiants)* Ayez à l'œil notre Adeline qui, s'étant trouvée dans un cas particulier, est parvenue (aventure qui me semble unique) à *féminiser la discursivité.*

PIERRE

Observons que, jusqu'à présent, *toutes les acquisitions faites dans ce cours l'ont été par les moyens de l'intelligence discursive, t compris celles qui semblent n'en pas relever.*

PHILIPPE

Quant à l'autodidactique, ce cours s'est situé en effet sur ce terrain d!ès sa première leçon. Le troisièème cycle n'a guère donné qu'un coup d'accélrateur, mais assez violent pour surprendre parce que l'autodidactique n'y a plus été mitigée. Nous n'avons rien apporté de nouveau. Dans les deux cycles précédents, nos apports retenaient l'essentiel de l'attention. Cette fois, chacun a été mis en tête-à-tête avec lui-même — pour tout potage ! *(Aux étudiants)* A défaut de nouille au fromage, bouffez, mes enfants, bouffez de ce potage !

PIERRE

Avant d'aborder l'examen de l'aventure d'Adeline, *qui répond à merveille aux questions qu'elle n'a pas conscience de comprendre,* il nous faut un coup d'œil sur l'univers tétradimensionnel, où se consomme un mariage : celui du discursif et du *subjectif.*

PHILIPPE

L'allusion faite aux quatre dimensions de l'univers a surpris beaucoup détudiants. Plusieurs demandent — et ils ont bien raison — une définition du mot «dimension» qui, dans la langue des nécessiteux, est ambigu à souhait. Je suggère celle-ci : *condition d'existence objective.* Aucun objet ne saurait exister que ce ne soit dans l'espace *et* dans le temps. Les physiciens s'en étant avisés un beau matin, leurs calculs sont plus justes depuis qu'ils ont substitué le déterminisme à la *pré-détermination — mot vide de sens dans un continuum spatio-temporel où ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera ne fait qu'un et cquiert, en dernière analyse, un caractère de «simultanéité virtuelle». (Aux étudiants)* Vous vous foutez de la simultanéité virtuelle et Amandine «crie pouce» parce que, rigoureusement impersonnels, les physiciens s'expriment en abstractions. Mais le Christ se trouve avoir dit les mêmes choses en mots qui *touchent les personnes :* «Pas un cheveu de TA tête …» et les Chauves eux-mêmes s'en sont émus. Et il s'est trouvé, chose inouïe, des hommes innombrables pour *sentir* les implications de ce langage, et pour y déceler une *tendresse* infinie ! Pour saisir combien cela est étrange, donnons à ces choses, qui se trouvent être *dures comme fer,* une forme honorablement syllogistique :

1. Rien ne peut t'arriver — pas la plus petite chose — que Dieu, dans sa miséricorde, ne l'ait voulue.

2. Or il t'arrivera d'épouvantables choses. Tu seras supplicié dans ta chair et meurtri dans ton âme. Quelques-unes des créatures de Dieu (Néron, Torquemada, Hitler,etc…) se feront une hideuse jouissance de ta souffrance, et le bon peuple les applaudira, excité par le spectacle de ton martyre. Des cosaques violeront tes filles sous tes yeux, puis les étrangleront en toute innocence. Je passe sous silence les choses bénignes que te feront les spirochète pâle, la lèpre, le plasmodium et mille autres parasites. Des séismes, des raz de marée, des éruptios volvcaniques te déchiquèteront. Et tu seras atteint aussi de goutte et de gravelle, maladies cruellement douloureuses, sans savoir que tes fils en tireront quelque profit.

3. *Donc,* en un mot, Dieu est Amour ! ! !

Eh bien, et c'est ici que cette aventure devient fantastique, il s'est trouvé des humains innombrables pour *sentir,* sans la comprendre jamais, la prodigieuse vérité de ce syllogisme ! Peut-on s'étonner que nous en ayons été rendus un peu marteau, et que Jacques MONOD qui, le pauvre homme, n'y peut entraver que dalle, *préfère* l'aléagénèse ? Que diable cela peut-il signifier ?

PIERRE

Cela signifie, tout simplement, que l'appréhension du vrai, s'est toujours située sur le terrain du spirituel qui, hier encore, était *intégralement subjectif.* Or les savants, dont Jacques

MONOD, n'ont garde de s'y aventurer par la forte raison que leurs méthodologies ne s'y prêtent pas. C'est dans le monde du subjectif qu'il nous faut pénétrer à présent. C'est là que nous avons à faire des choix justes pour devenir d'authentiques agents de l'anti-hasard, capables donc d'aimer : l'authenticité est à ce prix.

Or, cette fois encore, c'est l'intelligence discursive qui nous y conduira, mais écoutons Adeline : «Nous assimilons incomparablement mieux les choses que nous découvrons nous-mêmes : nous y trouvons des joies immédiates et la *confiance dans l'avenir»*. C'est donc à nos étudiants qu'il appartient de découvrir les passages secrets qui relient le discursif au spirituel, et le terrain sur lequel ils se complexifient l'un et l'autre pour ne faire bientôt qu'un.

PHILIPPE

Ecoutons notre Adam. Jetons à l'eau nos étudiants : ils nageront. *(Aux étudiants)* Immergez-vous dans nos questions et nagez-y énergiquement sous l'œil (Antoine dit goguenard : puissent des cavales !…) vigilant devos insupportables professeurs. En guise de cordial, veuillez déguster quelques gouttes de jus de cervelle extraites des réponses de notre ABELARD au vingtième questionnaire :

ABELARD

Il me semble en effet que nous devons nous «débarrasser» une bonne fois du hasard, nous en *libérer*. Et c'est à une chasse au hasard que nous venons d'assister. On le poursuit, on le traque et l'on s'aperçoit chaque fois que l'on poursuivait un mirage : regardée de près la chose saisie est bel et bien déterminée. Et la parrtie prend fin sur un constat d'échec : on rentre bredouille. On n'a pu mettre la main sur le hasard. Le définir «absence de contre-ordres» ou «non-altération de l'ordre statistique», c'est définir une absence, une inexistence idéales. Une absence d'ordre était encore une sorte de «chose» : c'était le désordre, et le désordre est objectivable, dans l'entropie notamment. Mais *absence de contre-ordres !* RIEN ne peut jouer aussi bien le rôle d'anti-deus-ex-machina, de non-perturbateur absolu, que RIEN lui-même. Le hasard, c'est RIEN dans toute sa majestueuse inexistence, dans son esentielle inexistence.

Il y a, d'autre part, une intéressante idée à creuser dans l'analogie suggérée par ALOIS entre les statisticiens et les prêtres.Dans la hiérarchie chronologique des méthodologies humaines, la métaphysique sert de moyen terme entre la magie primitive et la science moderne. Or la statistique semble être, pour les sciences qui s'y abreuvent, l'équivalent de la métaphysique : un moyen terme entre l'empirisme systématisé et le pragmatisme systématique dit science.

PHILPPE

Il est juste temps de couper le sifflet à notre irrévérencieux ABELARD : si nous lui laissions le crachoir une minute de plus, il serait fort capable de nous faire remarquer que le hasard est à la science moderne ce que Dieu est aux théologiens : une fiction dangereuse ! !

Questionnaire n° 21

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Le désir impatient d'une autonomie intellectuelle vous semble-t-elle devoir être nécessairement et exclusivement implantée sur le terrain de l'atavisme ?

3. L'humilité serait-elle avec l'outrecuidance, une des clefs de l'orthologique ?

4. Avez-vous eu le sentiment qu'un ou plusieurs de nos cinq personnages ont une tendance à vous narguer ?

Les Affinités Non Mécaniques

La deuxième réponse d'Adeline (p.??) soulève un coin du voile sur les moyens dont se sert la «direction générale» pour parvenir à ses fins : il existerait deux sortes d'affinité. Les affinités *spirituelles* expliqueraient pourquoi les femmes — et parfois certains «princes» — qui donnent le pas au subjectif sur l'objectif, ont tendance à «tomber pile». Leurs choix semblant se faire *presque* mécaniquement, une analogie se dessine entre les deux sortes d'interactions dont résulte l'évolution de la matière vivante. Dans le cas des interactions mécaniques (chimiques, par exemple), les rencontres sont provoquées par des *brassages* dus à l'énergie kénétique qui anime les molécules destinées à se combiner. Il semble en aller à peu près de même de nos idées et de nos sentiments qui, mus par l'énergie psychique, s'agitent en nous, s'entre-choquent comme ils peuvent, et produisent parfois des composés heureux, si improbables et même absurdes puissent-ils sembler, comme la confiance en Dieu acquise au mépris de toutes les «réalités de la vie» ! Ces idées et ces sentiments nous viendraient malgré nous, en raison des affinités spirituelles qui contraignent leurs composantes à se complexifier en s'agrégeant, d'où émergence en nous de caractères psychiques nouveaux. Mais, de toute évidence, le cas de la pensée discursive est autre. Les interactions et les combinaisons y obéissent à des affinités *logiques,* heureuses ou malheureuses selon que nous obéissons ou non à la *nécessité* logique au sens qu'ont ces mots dans la langue des dieux.

5. A la lumière de cette analogie, expliquez la *confiance dans l'avenir* que vaut à Adeline l'aptitude qu'elle s'est découverte à des cheminements logiques *impersonnels.*

6. Convenez-vous de notre besoin, en Cisrubiconie, des démarches propres à transformer en émotion joyeuse celle, très pénible, que nous engendre (entre autre) la vue de professeurs obstinés à lancer leurs étudiants à la poursuite d'un «idéal» singulièrement fâcheux ? En d'autres mots : *cela vous fait-il du bien d'en rire ?*

Le Monde de la Foi

Le moment est venu d'utiliser nos ressources discursives pour essayer d'intelliger le monde où règne le subjectif, où peuvent se faire les combinaisons psychiques dont résultent des idées d'apparence improbable. On a vu dans la 16e leçon que le bonheur, notamment, n'a jamis été accessible qu'aux humains doués d'une aptitude presque miraculeuse à se soustraire aux corruptions du temps et au *sentiment* du hasard, donc à apprendre *subjectivement* ce que

les statisticiens ne savent pas, puisque, en effet, le hasard n'existe pas ! Il est donc clair que la foi, bien qu'elle n'ait jamais pu être qu'un rêve substitué à un cauchemar, a toujours été seule à pouvoir nous rendre heureux.

7. Mais que devient la foi dans l'*éveil* (de la conscience) qui, bien que dissipant le rêve en même temps que le cauchemar, nous vaut la liberté ?

8. En quoi porrait consister une liberté qui, nous imposant nos choix, ne nous en laisserait aucun ?

9. Et comment une liberté qui nous imposerait nos choix se concilierait-elle avec le *sentiment* de la liberté?

La «Natation» Autodidactique

Cette fois nos étudiants ont été jetés à l'eau avant d'avoir appris à nager. L'analogie schématisée plus haut entre les déterminismes mécaniques et psychiques qui ordonnent les comportements des matières inanimée et vivante, et qui contraignent les organismes vivants à conquérir la liberté, sera trouvée, sans doute, peu éclairante, mais c'est un premier pas. Un premier pas vers la connaissance — c'est-à-dire vers la *maîtrise* — de notre intelligence discursive aussi bien qu'affective. Rien de tout cela n'est très clair au point où nous en sommes, et c'est ce travail de clarification qui exige des «efforts assez rudes». Nos étudiants sont invités à les fournir du mieux qu'ils peuvent, *même s'ils croient* (plusieurs seront certainement dans ce cas) *ne pas le pouvoir.*

10. Répondez soigneusement à toutes nos questions, même (et presque surtout) à celles que vous comprendriez imparfaitement. S'il y en a pour vous de cette sorte, indiquez-nous lesquelles.

11. *Efforcez-vous d'ISOLER vos difficultés, c'est-à-dire de PRECISER les choses qui échapperaient à votre compréhension.*

12. Posez-nous toutes les questions *précises* que vous jugeriez utiles pour combler les lacunes observées.

13. Notez cette leçon et expliquez votre note. Ajoutez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingt-Deuxième Leçon

POPOCATEPETL

PHILIPPE

Ce coup-ci, on y est ! Pour nous offrir aux moindres frais un petit tour au Mexique, nous comptons affrêter l'esquif du Dr. Bombard. Hubert, dont le souffle est puissant, sera chargé de le tenir gonflé moyennant une double ration de plancton. Mais dépêchons : les océanonautes dépendront bientôt pour survivre d'une aptitude à ne bouffer que du mazout. Entre-temps il est clair que nos étudiants n'ont plus aucun besoin de nous. La formation de professeurs était un des principaux objectifs de ce cours. *(Aux étudiants)* Ce qui devait arriver est arrivé, et vous voilà dans de jolis draps : vous avez sur les bras une armée de maîtres-nageurs d'un dynamisme étourdissant. Nous, on se tire. Débrouillez-vous avec eux pendant que nous ferons son affaire au Popocatepetl.

PIERRE

Un nouveau temps de pause doit-être marqué. Plusieurs étudiants se plaignent d'essoufflement. Nous avons marché si vite qu'une avance a été prise sur notre horaire du troisième cycle. Cette leçon doit être consacrée à l'assimilation des précédentes. Rien ne la facilitera mieux que l'exemple de nos étudiants, qui s'y sont attelés résolument, et dont les démarches sont à la fois intéressantes et instructives. Il n'est jusqu'aux difficultés rencontrées — et souvent surmontées — qui n'aideront chacun à étoffer sa vision du réel.

L'EVEIL COLLECTIF

2ème question : Notez cette leçon et expliquez votre note.

ADELINE

21/20 parce que je me laisse de la marge pour pouvoir noter plus les leçons suivantes s'il y a lieu. J'espère bien que ce n'est qu'un début, un *éveil,* comme dit si bien IF.142. Ce qui est merveilleux, c'est que cet éveil me semble collectif. Tous les étudiants cités, et sans doute beaucoup d'autres, travaillent ensemble à la même tapisserie, petit point après petit point, et, si leurs visions sont différentes, elles sont complémentaires. C'est bien le même paysage qu'ils voient et qu'ils reflètent.

ALCESTE

150/20. Cette note (fabuleuse) est issue d'une impression globale dont les composantes peuvent se détailler partiellement, mais non sans peine : comment pourrais-je attribuer une note plus forte à la 21e leçon qu'à la 14e, par exemple, qui nous avait fait faire un prodigieux voyage en Transrubiconie ? Ou plus qu'à la 4e, la 6e…etc. ?

a) Un premier pas vers l'explication de ma note, c'est que, pour la première fois, je l'ai attribuée tout à la fois à la leçon et à son questionnaire.

b) Une de vos plus étonnantes promesses commence à se réaliser (pour moi). Les autres étudiants me sont bien plus proches qu'il y a un mois. Nous avançons tous ensemble et commençons à former vraiment la famille de la fusée.

c) Grâce à cette leçon, ma confiance dans l'avenir grandit. Il ne me semble toujours pas que je pourrais parvenir *seul* au but. Mais j'ai l'impression (peut-être fausse) que, même si ce cours prenait fin aujourd'hui, cela nous deviendrait possible, tous ensemble.

AMANDINE

17 sur 20 parce que ce nombre me plaît et que cette leçon me plaît par sa variété et son intelligibilité presque totale. Je résiste à l'envie de vous infliger un -13 pour votre façon outrecuidante de me soupeser ! Ainsi, mon cher Philippe, vous me soupçonnez de m'endormir dans un fauteuil ! je ne m'endors pas : je m'y débats contre une pieuvre qui tente de m'étouffer : celle de votre langage de technicien de la pensée ! L'esprit d'abstraction n'est pas mon fort et je suis allergique à toutes les techniques. Je suis un âne, et si vaillant soit l'âne, il ne peut devenir pur-sang.

PHILIPPE

Nous on se tire. *(Aux étudiants)* Je vous recommande notre Amandine, mais défiez-vous de son autodiagnostic !

3e question : Le désir impatient d'une autonomie intellectuelle vous semble-t-il devoir être nécessairement et exclusivement implanté sur le terrain de l'atavisme ?

IM.106 baptisé ANATOLE

Non. L'impatience peut être conscience d'une urgence extérieure : du danger, par exemple, d'un «gel» totalitaire qui envahirait la planète avant qu'un nombre suffisant d'humains n'aient évolué. On est impatient de contribuer à conjurer cette effroyable menace. Enfin, plus lente sera la propagation de l'orthologique, plus sera grande la somme de souffrance des humains. Comment ne serait-on impatient ?

ADELINE

Le désir d'une autonomie intellectuelle ne me semble pouvoir s'implanter en aucun cas sur le terrain de l'atavisme. Tout au plus l'impatience peut-elle obéir à des motivations simiesques : dominer, briller, etc. Mais elle me semble résulter surtout du besoin de nous libérer d'habitudes qui nous deviennent insupportables avant de nous être indifférentes, et de notre désir de goûter le bonheur parfait. Ajoutez-y la peur de n'y pas parvenir. Cependant, à mesure que nous avançons, que nous commençons à nous libérer et à goûter au bonheur — bien qu'imparfait encore sans doute — la peur s'efface et l'impatience s'atténue. Connaissant nos destins, nous savons que la route qui y mène *en fait partie.* Cheminant sur cette route, nous savons que tout ce qu'il nous faut nous sera donné.

AMBROISE

Formulée comme elle l'est, cette question appelle une réponse négative. Le désir d'une intelligence autonome est l'opposé d'un besoin atavique. Le désir de liberté pourrait en être un. Mais les différences qui séparent la liberté de l'autonomie ont été définies. Se vouloir autonome, c'est chercher à se doter de structures intellectuelles qui permettent d'échapper à l'atavisme. Or il suffit d'avoir vu et compris son emprise pour n'avoir plus qu'un désir : y échapper. Je situe le désir d'autonomie au niveau de la spiritualité.

ADAM

Le désir, non. Le désir *impatient* : oui, certainement. Toute impatience implique un trouble et ne saurait provenir donc que de la psyché. L'impatience et la non-satisfaction me semble *constituer des critères* commodes et sûrs de la primauté de la psyché. L'impatience s'apparente à la frénésie, qui est psychique, non à l'intensité qui peut procéder de l'essentiel. Ah ! si vous aviez dit : «Le désir intense …» Mais revenons à nos agneaux et, soucieux des règles d'or de la pensée, recherchons l'évidence négative en faisant notre autocritique.

L'autonomie, qu'est-elle ? Disons que c'est le droit, assorti du pouvoir de se gouverner soi-même. Rien ne saurait être plus enviable. C'est d'ailleurs un des aspects de ce que vous nous proposez. L'autonomie intellectuelle est le droit et le pouvoir d'être un Homo liber, autodéterminé, adulte. C'est être le contraire d'un parasite, qui attend tout des autres et de qui personne ne peut rien attendre. C'est être responsable. C'est n'être plus le jouet de déterminismes affectifs. C'est en un mot, devenir conforme aux desseins de la nature. C'est être naturel. L'âme ne peut que le désirer, et elle le désire ! La pulsion spirituelle n'est pas autre chose, même si elle poursuit en même temps d'autres visées idéales. Mais où et comment intervient la psyché, qui n'est pas absente de cet appel vers l'autonomie ? De plusieurs façons me semble-t-il :

Tout d'abord, dans ce qu'elle comporte de proprement humain, la psyché veut elle aussi «comprendre, comprendre enfin!», et ainsi, se libérer des expériences mal assimilées qui l'enserrent et la déforment. Elle veut devenir un reflet de l'âme, un moyen fidèle d'exprimer l'âme. Donc par sa fidélité à l'âme, la psyché proprement humaine désire, comme l'âme, l'autonomie intellectuelle. Enfin, dans son désir dévergondé de supériorité, la psyché simiesque la veut aussi. Elle entend en tirer des profits et des motifs de se glorifier. En fait, son impatience, fille de son impuissance à se satisfaire pleinement (que l'on retrouve dans toutes les ambitions simiesques : «toutes les femmes, toutes les richesses»), gêne l'acquisition de l'autonomie plus qu'elle ne la favorise et ne la hâte.

Enfin, parlons d'un aspect particulier de l'autonomie intellectuelle : l'autonomie par rapport à vous. Je ne vois aucune raison pour que l'osmose orthologique entre vous et nous diminue jamais : les échanges deviendront moins unilatéraux, et voilà tout. L'autonomie ne signifie pas l'autarcie, mais au contraire la possibilité de communiquer et même de communier, la psyché devenue transparente cessant de dresser des barrières entre les esprits. J'ai essayé (pour la première fois) de plaider l'évidence négative, puis l'évidence négative de l'évidence négative. Cela m'a montré beaucoup de choses et, comme vous l'annonciez, ma vision sur ce point est devenue beaucoup plus globale.

ALCESTE

Il ne me semble pas. L'atavisme nous pousse à souhaiter de *devenir quelqu'un.* Mais l'autonomie intellectuelle me semble être la condition *nécessaire* pour que nous devenions *quelqu'un de vrai.* A force de nous méfier du singe (qui est une dangereuse et pauvre bête, mais songerions-nous à devenir quelqu'un de vrai s'il ne nous poussait à devenir quelqu'un ?), ne risquons-nous pas de retomber souvent dans les pièges de l'ambivalence en oubliant la bipolarité ? (Ainsi, après avoir noté cette leçon, mon premier «réflexe» a été : si je suis si généreux, serait-ce parce qu'ils m'ont couvert de caramels et d'honneurs ?) Or je n'ai jamais ressenti aussi nettement que je *n'étais pour rien dans mes réponses,* et que les félicitations ne s'adressaient pas à *moi.*

PIERRE

Il y a, bien entendu, beaucoup de vrai dans chacune de ces remarques. Le désir impatient d'une autonomie est bipolaire ou ambivalent selon que nous sommes conscients ou non de nos motivations. Il nous fait avancer vite et bien dans le premier cas, dangereusement dans le deuxième : nous nous exposerions à bien des frustrations si nous voulions conquérir l'autonomie au seul bénéfice du singe. Mais ce danger n'est pas grand : en nous mettant en contact avec le réel, avec le monde extérieur, les techniques d'acquisition de l'autonomie nous préservent de cette disgrâce. Elles nous obligent à nous regarder de l'extérieur, et dès lors à voir le singe que nous sommes. Comme l'a fort bien observé Alceste, cet animal est musculeux et apte à «porter pierre». Il est un facteur important, parfois irremplaçable, de notre énergie psychique. Ceux qui veulent le réduire à l'impuissance s'en trouvent mal même dans les cas où ils semblent y réussir. C'est l'utiliser qu'il faut faire.

BERNARD

L'analyse d'Adam est perspicace. Il est certainement vrai que, contrairement à ce que nous avons dit dans la 15e leçon (tout en nous contredisant dans le questionnaire), l'Homme a aussi ce qu'il conviendrait de nommer une psyché évolutive si la psychanalyse n'avait chargé ce mot d'équivoques. Il est clair, en effet, que nos acquisitions existentielles peuvent pénétrer dans notre âme et exercer une influence heureuse sur les «déterminismes de la pensée essentielle», mots que nous avons proposés pour définir l'âme. Des acquisitions de cette sorte s'observent chez les animaux : les chevaux d'Europe héritent des savoirs que leurs ancêtres se sont acquis sur les dangers associés au bruit du serpent à sonnettes. Bref les *souvenirs* de leurs géniteurs se sont forcé une place dans leur patrimoine psychique essentiel.

L'Homme étant riche lui aussi des souvenirs de ses pères, il est donc clair que nôtre âme peut accueillir certaines de nos richesses existentielles, mais il serait prématuré d'aborder ce sujet : dans l'état présent des connaissances, son importance pratique me semble très secondaire. Il n'empêche qu'Adam a vu juste : l'âme humaine et la psyché se confondent lorsque celle-ci est dévêtue des sédiments inassimilables — *inhominisables* — d'une socialité préhumaine.

PHILIPPE

Une remarque reste à faire sur le désir *impatient* de l'autonomie intellectuelle, c'est-à-dire d'une aptitude à faire des choix justes. Comment ne souhaiterait-on de l'acquérir *au plus tôt?* Nous-mêmes avons été impatients de la procurer à nos étudiants. Nous partageons leur impatience. *(Il se raidit brusquement)* Au fait, serait-ce du sadisme ? Voulons-nous les priver

des plaisirs attachés aux choix faux ? *(Il pose sur Hubert un regard empreint d'une méfiance indignée)* Diable !

HUBERT *(il suffoque)*

Moi ? Non, mais … Je vous … Vous trouvez ça drôle ?

PHILIPPE

Non !

HUBERT *(il éclate de rire)*

Puissent des ânesses sauvages vous bouffer tout cru !…

4e question : L'humilité serait-elle, avec l'outrecuidance, une des clés de l'orthologique ?

ADELINE

Elles ne sont pas au même niveau. L'outrecuidance est mise au service de la nécessité divine, l'humilité à celui des personnes, qui s'effacent devant l'impersonnalité des idées. Sans humilité, les personnes mettent leur outrecuidance au service de leurs préférences.

ANATOLE

En Cisrubiconie, l'outrecuidance des personnes s'oppose à l'émergence des savoirs impersonnels. En Transrubiconie, c'est le contraire.

ADAM

Peut-être est-ce en confrontant humilité et outrecuidance que l'on comprend le mieux leurs rôles respectifs, leur complémentarité et leur bipolarité. Etre outrecuidant, c'est se croire plus qu'on est. Ainsi compris, je suis outrecuidant et j'entends l'être ! Je suis quelqu'un de bien plus grand que le peu que je suis. Pour n'être pas outrecuidant, il faut ne rien comprendre à la nature, à ses desseins sur l'Homme, à son ingéniosité surhumaine pour faire de chacun de nous quelqu'un de vrai, c'est-à-dire quelqu'un de bien. En face de cette vision, qui m'enserre de toute part, je ne puis que voir ma faiblesse, mon insuffisance — en un mot, mon *inachèvement* — et constater en même temps le caractère dérisoire de ma prétention à être une *persona* de ma minable invention. Ainsi, la vision qui mène à l'outrecuidance débouche sur l'humilité. Nous les endossons l'une et l'autre d'un même mouvement — bipolaire ! Pour l'équilibre de la personne, il faut adopter une attitude d'humilité outrecuidante ou d'humble outrecuidance, qui résulte nécessairement d'une vision de la réalité et de notre place par rapport à elle. Dans cette lumière, la grande victime est la vanité. La vanité devient vaine, comme disait à peu près Salomon, avec l'approbation de Monsieur de La Palice.

AMBROISE

En Transrubiconie, l'outrecuidance consiste à affirmer ce que l'on *sait.* En Cisrubiconie elle contient le désir de supplanter les autres. Or le savoir ne débouche pas sur le besoin de dominer mais sur l'humilité parce que nous ne sommes jamais pour quoi que ce soit dans ce que nous savons. On ne peut que se sentir humble — qu'*être* humble en Transrubiconie. Quiconque a fait l'expérience irréversible de Dieu est humble malgré lui. Il ne peut y échapper. Au contraire, utilisée en guise de *surcompensation,* l'humilité est l'arme simiesque absolue.

L'humilité me semble être la résultante de l'orthologique plutôt qu'une de ses clés, et j'en dirais autant de l'outrecuidance. Outrecuidance des savoirs, humilité de la personne. Les champs d'application ne sont pas les mêmes.

ANTOINE

Ce sont les mêmes faces d'un même diptyque. Nous sommes d'humbles individus, fragiles et cons (je parle des mâles : les femmes sont moins … fragiles mais plus paresseuses). Toutefois nous sommes *chacun* l'espèce humaine, l'Homme dans son immensité de prodige : le plus grand qu'ait accompli la nature.

ALOIS

Pour se faire la main, la nature a fabriqué Philippe. Puis elle nous a tous faits à son image. Et nous ne serions pas outrecuidants? Nom de Dieu : qu'est-ce qu'il pourrait nous falloir ?

PHILIPPE

Voilà qui est parler !

ALCESTE

Plutôt que clé je dirais fruit. C'est lors d'une expérience subjective, qui pourrait être dite «saveur intense (et indéfinissable) de Dieu» qu'il me semble avoir été possédé par l'humilité vraie. Puis-je citer un riche ? St-Jean Climaque : «L'humilité est une grâce de l'âme que n'exprime aucun mot et qui n'est connue que de ceux qui l'ont vécue. C'est un trésor ineffable, un don du ciel, et l'un des noms de Dieu même …» Bien sûr les mystiques adorent sans comprendre, et ces lignes n'ont de vertu que «résonante». La langue orthologique devrait nous aider à les mieux dire. Je vous paraphrase :«Lorsque les hommes sont vraiment humbles, ils ne le savent pas. L'humilité est toujours inconsciente : c'est elle qui nous possède, nous ne la possédons pas». Dans la mesure où nous avançons vers l'«éveil» l'humilité vraie, avec l'aide de l'outrecuidance, devrait commencer à nous envahir pour nous posséder.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

En attendant d'y voir tout à fait clair, un petit coup de rigolade déblaiera le terrain. Rappelez-vous les pieuses exhortations de notre ami Jean Rostand : «Soyons aussi incosmiques que le Cosmos est inhumain … » Aucun humoriste n'a jamais rien dit de si énorme. Mais à l'exception de ce champion, s'est-il jamais trouvé personne pour éprouver une *humiliation* parce qu'il ne peut, d'un seul éternuement, expédier dans l'océan Pacifique toute l'eau de l'Atlantique, ni jouer aux billes avec notre planète ? Non, face à TOUT, un seul sentiment est possible : l'émerveillement et la joie d'en faire partie. Aucune humiliation, aucune humilité. Quant à l'outrecuidance dans le sens cisrubiconien de ce mot, comment serait-il possible en Transrubiconie ? Elle consiste à se croire supérieur aux autres, et c'est en apprenant que nous ne pouvons l'être que nous franchissons le Rubicon. Tout aussitôt, l'humilité et l'outrecuidance disparaissent faute d'emplois, et il s'en faut que ce soit tout, mais ce n'est aussi que le début de la rigolade : bien plus amusant nous attend.

5ème question : Avez-vous eu le sentiment qu'un ou plusieurs de nos protagonistes ont une tendance à vous narguer ? A l'exception de Rosalinde, qui répond par l'affirmative la plus

nette et nul ne s'en étonera: nos héros ne lui ont pas laissé une minute de paix, tous les étudiants, sauf un seul, ont répondu non.

ANTOINE

Oui ET non. Vous n'avez nargué personne puisque vous cherchez à nous aider. Mais vous semblez nous narguer par votre … existence même, et pour nous faire avancer plus vite. Citons (presque) Adeline : "les démarches des professeurs sont *mystérieuses ;* elles ne sont pas toujours à notre portée et nous procurent souvent le sentiment que nous n'aurions pu dire les mêmes choses". Voir aussi la réaction d'Ambroise à la lecture des JEUX. Puis Alceste : "on distingue moins bien les démarches qui mènent au but, et ce qui nous empêche d'aller jusqu'au bout de nos démarches".

ALCESTE

Non, il est arrivé parfois qu'un des protagonistes en nargue un autre, mais pas les étudiants, même quand ils recevaient, comme feu Alfred, de rudes cinglées de martinet. Mais, chaque personnage étant une partie de moi-même, sans doute est-ce de celui qui narguait que j'étais je plus proche car je ne me suis pas senti nargué. J'ai eu, en revanche, le sentiment permanent d'une grande affection des professeurs pour les étudiants.

ADAM

Nous narguer, pas du tout. Nous asticoter, certainement. Sauf le cher vieil Hubert, resté trop complice de notre monde ancien, tous les acteurs nous asticotent plus ou moins, mais Philippe remporte la palme. Il semble résumer en lui les paradoxes et les dépassements des paradoxes. La nécessité des paradoxes et de leur dépassement semble être la règle générale dans le verger d'«arbor bipolaritis» qu'est la Transrubiconie.

Philippe outrecuidant mais humble de cœur et d'esprit, passionné mais objectif, moqueur mais compréhensif, corrosif mais encourageant, agressif mais tendre, rationnel mais antirationaliste, logicien mais tout pétri de valeurs humaines, sceptique mais passionné du vrai, drôle mais profond, plaisantin mais dangereusement sérieux… et j'en oublie beaucoup. A lui seul il est «Le Diable et le Bon Dieu» de son cher J.-P. Sartre. Il dit légèrement les choses sérieuses et démoniaquement les choses divines. Il nous fait sortir de nos gonds pour nous faire rentrer en nous mêmes, et nous désarçonne pour nous mettre en selle !

6ème question : A la lumière de l'analogie qui apparente les affinités mécaniques aux spirituelles, expliquez la confiance dans l'avenir que vaut à Adeline l'aptitude qu'elle s'est découverte à des cheminements logiques impersonnels.

ANATOLE

En apprenant à ne pas «tomber face», Adeline a découvert un moyen de ne pas se casser la figure ! L'intelligence féminine, comme celle de certains princes, est fractionnée. Elle est composée de morceaux de globalité qui nagent dans une sauce simiesque, d'où opposition. En Adeline il n'y a plus d'opposition entre les transcendances orthologiques et ses innéités féminines spécifiques, entre sa féminité et les *fruits* de sa pensée logique. Elle a appris que *Madame* de la Palice elle-même était encore en vie un quart d'heure avant sa mort. Comment n'aurait-elle confiance ?

ADELINE

Nos sentiments et nos idées sont, dites-vous, les fruits d'affinités spirituelles qui rendent *possible* leur émergence lorsque les conditions en sont réunies «au hasard des accidents de la vie intérieure» (lois statistiques). Mais cela cesse d'être vrai dans le domaine des affinités logiques, qui ne sont pas soumises aux lois statistiques. Les enchaînements, ici, sont *rationnels* : ils s'édifient en rationalisations quand nous mettons la pensée discursive au service de nos préférences (thésaurisation), en savoirs (capitalisation) lorsque nous obéissons aux lois de la pensée, et c'est alors que tout change : nous constatons que notre intuition se recoupe avec notre pensée. Ce que nous désirons le plus profondément rejoint ce que nous découvrons quand nous nous appliquons à penser avec rigueur. Vraiment, il y a de quoi avoir confiance dans l'avenir !

ALCESTE

La confiance dans l'avenir d'Adeline me semble signifier qu'elle commence à *penser ce qu'elle sent.* Les cheminements logiques impersonnels, qui obéissent à la *nécessité* (logique), contraignent nos idées à céder la place à des savoirs. La confiance d'Adeline ne serait-elle un «caractère psychique nouveau», qui émergerait en elle en vertu des affinités spirituelles de ses composantes : savoirs et sentiments ? Savoirs et sentiments lorsqu'ils résultent de choix justes, s'uniraient, s'unifieraient, se complexifieraient et donneraient lieu à l'émergence de … la confiance d'Adeline !

ANTOINE

Voilà notre Adeline déguisée en Ariane : elle a découvert la vertu des fils. Pour comprendre la confiance d'Adeline, il suffit de regarder vivre l'araignée : sa toile quadrille logarithmiquement l'espace dont elle tire sa substance et sa signfication. La toile d'araignée et la lumière jouent ensemble. Ainsi de notre logique et de notre spiritualité. Ma vie est TOUTE confiance — en chaque être vivant aussi bien que dans le flux continu de l'Evolution. Celui qui redonne confiance donne la vie.

*7ème question : Convenez-vous de notre **besoin** d'humour en Cisrubiconie ?*

PIERRE

Que nos étudiants nous pardonnent notre insistance : Force nous est de constater que nous sommes bien mauvais professeurs d'humour. Nous n'avons pas assez fait sentir ses vertus et sa nécessité, et ne les avons pas assez expliquées. Un grand nombre d'étudiants y semblent réfractaires ou peu sensibles. Ils n'en usent pas dans leurs réponses et n'y réagissent guère. Or il s'agit d'une aptitude dont l'importance est CAPITALE. Chacun doit l'acquérir *à tout prix* et c'est pourquoi, au risque d'ennuyer ceux que le rire n'amuse pas, nous devons insister pour que, à tout le moins, ils rient de ne pas s'en amuser !

ALCESTE

Oui, et le rire m'est devenu partiellement une seconde nature. Je ne puis plus que rire des catastrophes qui menacent Homo sapiens. Je me reprochais, hier encore, mon indifférence au sort des «humains». Je me trompais sans doute, puisque le rire é-meut …

ANATOLE

Le rire donne la gaîté à ceux qui ont le cœur à sa place, la colique à ceux qui l'ont au ventre …

ADAM

Oui, nous avons grand besoin de transformer en émotions joyeuses notre indignation devant les méfaits de l'enseignement. Vous avez dit, à propos de Rosalinde, que l'indignation est une réaction infantile. Je commence seulement, après trente ans d'indignations, à m'en apercevoir. Mais par quelle démarche opérer cette transformation ? Ne pourrait-ce être par l'utilisation de quelques idées nouvelles ?

Si pleins d'inepties que soient leurs enseignements, les maîtres font progresser leurs élèves dans la complexification en «brassant» les éléments culturels, qui s'entrechoquent comme ils peuvent, et, au contact des éléments innés ou acquis, forment une seconde source de chocs aussi hasardeux que les premiers. De là naissent des combinaisons, des antagonismes et des mécomptes de toute sorte. De cette complexité accrue, si aberrante soit-elle, naîtront tôt ou tard des émergences et des propriétés nouvelles. N'est-ce ainsi qu'a pu naître l'orthologique ? Je doute que ce lui eût été possible au temps de la Renaissance, ni au XIXe siècle, ni même avant 1939, date depuis laquelle les chocs n'ont pas manqué dans le monde extérieur ni dans l'univers intérieur. Peut-être en qualité d'apprentis orthologiciens, sommes-nous enfants de Staline et d'Hitler presqu'autant que ceux du C.I.E.B.S. et de l'I.F.O. Peut-être L.-D. Steiner n'aurait-il pas été tout à fait Steiner sans Staline, Hitler, Torquémada et Néron …

Ce qu'ayant compris, nous pouvons regarder d'un air joyeux notre enseignement officiel et les «lois d'orientation» qui le … complexifient ! Dieu (ou la nature) doit bien s'en amuser lui aussi, parce qu'il SAIT que tout cela finira bien, et nous le savons aussi. Rions-en à perdre haleine, c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour hâter la maturation du bien.

ADELINE

Certes, il fait du bien d'en rire, mais ce besoin ne me semble pas très important pour moi. Peut-être parce que j'éprouve de moins en moins d'émotions pénibles. Je suis rarement révoltée, angoissée, peinée. Je suis plus sereine sans être indifférente parce que je suis de plus en plus capable de comprendre. Ma sensibilité au bien s'est épanouie. Celle au mal diminue.

PIERRE

Vivant partiellement en Transrubiconie, les femmes ont moins besoin d'humour, et c'est sans doute pourquoi elles s'y adonnent peu.

ANTOINE

Oui. Cela fait du bien de rire de nos malheurs. Il y a une chanson «pop» qui dit (en anglais) : «La peur est la serrure de mon cœur, le rire en est la clé». Mais c'est une habitude difficile à acquérir. Elle exige une vision de soi-même extérieure à soi-même. Quant à l'enseignement officiel, il est ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire idiot. Nos ancêtres se sont appliqués — et nos contemporains s'appliquent — à raisonner bêtement *pour apprendre* à raisonner humainement. A cultiver leurs phantasmes *pour apprendre* à découvrir le vrai. Remercions-les en jusqu'à notre dernier souffle : il nous reste à mettre en jeu les mécanismes de

la fusion du rationnel et du subjectif qu'ils nous ont légués en désordre. C'est cela l'autodidactique, entre autres bonnes choses. Courage Amandine ! L'eau peut tout expliquer. Il suffit de s'en donner la peine pour gagner tous les hommes : les garçons petits et grands ont besoin qu'on leur explique tout. C'est alors seulement qu'ils sont heureux : ils comprennent, comprennent enfin !

ALOIS

Depuis que j'ai lu le Rubicon, j'ai l'humour en horreur sainte : il est *impie !* J'ai ri à m'en mettre la tripe en gelée en apprenant que Jean Rostand est le plus obéissant, le plus pieux des humains. Rien ne pouvant être plus vrai, j'en ai déduit comme il se doit que la Sorbonne est la plus pieuse de nos institutions. Or l'humour met en bouillie et Jean Rostand et la Sorbonne. Quelle horreur ! Puis il m'est venu une pensée sinistre : mettre en bouillie cette piété-là, ne serait-ce faire œuvre pie ? L'impiété serait-elle le comble de la piété ? Nom de Dieu : nous voilà propres !

PHILIPPE

Qu'on me brûle cet Aloïs ! Il en sait trop long sur lui-même, donc sur nous tous. Car, à l'exception de celui dont l'origine est simiesque, le rire est le signe et le critère de la lucidité *envers soi-même.* Seuls ne peuvent rire ceux qui ne SE voient pas. Je reprends une image dont la justesse DOIT être vérifiée par CHACUN, et nos prochaines leçons en fourniront l'occasion : «Nous nous donnons des airs pour peindre des moustaches à la Joconde, puis nous fondons en larmes parce que la Joconde a des moustaches». Comment ne pas pleurer de rire quand nous nous regardons faire ? *(Aux étudiants)* Pour acquérir une aptitude inépuisable à l'humour, il vous suffira de constater que c'est exactement VOTRE cas. C'est la source de tous VOS malheurs. Vous vous êtes donné des airs — vous vous êtes déguisés en personnes respectables, ou, si vous vous croyez affranchis, en personnes affranchies, ou le diable sait quel déguisement a eu vos préférences — pour vous fabriquer des malheurs sur mesures. Quand vous l'aurez constaté, vous aurez appris à rire de grand cœur chaque fois que vous reconnaîtrez votre propre stupidité dans celle des autres, et, tous les jours de votre vie, ce vous sera une occasion de vous connaître mieux. Nous ne pouvons rire vraiment, sincèrement, en pleine connaissance de cause, que de nous-même. Mais Dieu que nous sommes drôles ! Que de sujets d'amusement ne nous donnons-nous pas ! C'est une joie de tous les instants.

8ème question : Que devient la foi dans l'éveil (de la conscience) qui, bien que dissipant le rêve en même temps que le cauchemar, nous vaut la liberté ?

PIERRE

Nous ne citerons pas les réponses de nos étudiants à cette question : à l'exception d'Alceste, qui écrit : «La confiance d'Adeline dans l'avenir semble préfigurer la foi telle qu'elle naît de l'éveil», tous ont confondu la foi avec les *croyances qui tenaient lieu de conscience* aux humains pour leur engendrer la foi (*fides* = confiance). La conscience éveillée, la foi cesse d'être un rêve. Elle se réalise. Elle est *réalité.*

9ème question : En quoi pourrait consister une liberté qui, nous imposant nos choix, ne nous en laisserait aucun ?

ALCESTE

a) Affectivement, je repondrais : la liberté *vraie.* C'est la liberté de ne pas nous tromper, les libertés des dieux (anti-hasard).

b) C'est en Cisrubiconie que la liberté peut se définir «le droit de refuser la grâce et la vérité». Cela revient à dire que, pour aller de la Concorde à l'Etoile, je jouis, si ma voiture est tournée vers l'Etoile, de la liberté d'engager la marche-arrière ; je suis libre de ne pas arriver à l'Etoile ! L'éveil de la conscience donne la liberté *et les moyens* (sans lesquels toute liberté est un leurre) de ne pas me tromper. Peu importe qu'aux yeux des Cisrubiconiens elle limite le nombre des choix en supprimant ceux qui sont faux.

c) Est-ce parce qu'on ne voit aucun sens à la route en Cisrubiconie qu'on aspire à la liberté d'aller dans tous les sens ? Quand la nature nous en montre le sens, les choix deviennent nuls, mais c'est alors seulement que nous sommes *libres d'avancer sûrement et d'accomplir nos destins.*

ADELINE

L'éveil de la conscience nous libère des déterminismes qui nous contraignent à des choix faux.

ADAM

Pour répondre à cette question, j'emprunte une phrase de Philippe dans la 14e leçon : «Votre question est si merveilleusement idiote à première vue que s'en est délicieux !…» Homo sapiens ne peut y répondre qu'en deux mots définitifs. En quoi consiste cette liberté ? Réponse : en rien ! ! Mais *(nous résumons en deux mots une longue analyse d'Adam)* en Transrubiconie la réponse est : en TOUT ! !

ANTOINE

Quelle liberté serait plus belle que le droit et les moyens de réaliser le plus beau rêve de l'Homme?

10ème question : Comment une liberté qui nous imposerait nos choix se concilierait-elle avec le ***sentiment*** *de la liberté ?*

PIERRE

Nous nous abstiendrons ici encore de citer nos étudiants. Cette question se voulait *suggestive,* mais elle l'était trop discrètement. On la retrouvera, quelque peu modifiée, dans notre questionnaire d'aujourd'hui.

PHILIPPE

Alceste, pourtant, a mordu à l'hameçon tout en fournissant aussi une réponse directe à la question posée : « quand nous faisons des multiplications, il n'y a qu'un résultat juste. Ceux qui veulent la vérité n'ont aucun choix. Perdent-ils, pour autant, le sentiment de la liberté ?… *(Aux étudiants)* Je doute qu'aucun de vous ait eu le *sentiment* d'un esclavage le jour où vous vous êtes trouvés savoir, même jusqu'au bout des doigts, votre table de multiplication.

LE MONDE SUBJECTIF

PIERRE

Si nos hypothèses de départ se trouvaient être justes, ou seulement presque justes, le nuage d'inintelligibilité qui, jusqu'à l'émergence de l'orthologique, faisait du sommeil de la conscience humaine une *nécessité sociale,* ce nuage à la fois opaque et translucide — il laisse filtrer d'étranges lumières — serait en train de se dissiper. Mais n'ayons garde de crier victoire. Ces hypothèses doivent être vérifiées, et ce ne sera pas facile. Pour être valables — je veux dire *certaines* — nos vérifications doivent être situées sur le terrain scientifique. Dès lors nous nous trouvons dans le cas d'avoir à créer de toutes pièces une science nouvelle, qu'aucun précédent ne semble éclairer : la science du subjectif, dont la fonction est de vérifier l'invérifiable !

BERNARD

Pardonnez-moi, mon cher Pierre, mais, contrairement aux apparences, les précédents scientifiques sont innombrables. Nous n'aurons pas à inventer grand chose : les physiciens, entre autres, ont tracé notre voie. Qu'ils en soient conscients ou non, les sciences physiques reposent sur la métaphysique. Aucun physicien ne peut dire ce qu'est une «force». Aucun ne s'est essayé à définir ce mot. Ils ont dû et doivent encore se contenter d'en observer et d'en mesurer les effets. Nous sommes dans le même cas : tout ce que nous savons de science sûre du subjectif, c'est qu'il existe. En observant ses effets avec un minimum de méthode, sans doute en apprendrons-nous passablement plus.

PHILIPPE

Doucement Bernard : je vois luire dans votre œil une impatience suspecte. Vous voulez nous proposer une théorie de la biogénèse propre à expliquer tout à la fois le monde du subjectif et Homo sapiens, organisme dont il y a lieu de penser qu'il est à peu près tout entier l'«effet» de sa propre pensée subjective. Nous serions jolis : notre troisième cycle prendrait fin à la prochaine leçon ! Rappelez-vous de grâce, ce qu'a dit Adeline : toute vérité découverte par soi-même est bien mieux assimilée, plus facilement, plus vite et plus sûrement que ce qui nous vient de l'extérieur.

Cette théorie de la biogénèse située dans le monde du subjectif, ce sont nos étudiants qui vont en accoucher. Notre rôle ne peut déborder celui de la sage-femme qui a la vie facile ces temps-ci : elle exhorte au calme la parturiante, puis quand le tour est joué, elle exhibe le rejeton à la famille.

(Aux étudiants) La mode est aux accouchements sans anesthésie ni douleur. Quelques menus exercices et un petit rien de savoir-faire suffisent désormais aux génitrices à la page. Immergez-vous cette fois encore dans nos questions, et nagez bien tranquillement, sans fatigue. Au moindre essoufflement, faites la planche et regardez le ciel. On ne perd jamais le temps consacré à regarderdepuis la terre les affaires célestes, ni du Ciel les terrestres : elles n'en font bientôt qu'une.

Ceci dit, bonne année ! Nos bons vœux, bien sûr, vous accompagnent en toute saison, mais celle-ci exige que l'on entre en aveux.

Questionnaire n° 22

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Partagez-vous le sentiment d'Adeline et d'Alceste sur la simultanéité d'un éveil qui semble se manifester dans les propos des étudiants ?

3. Amandine voit les tentacules d'une pieuvre dans les bras secourables que nous tend la pensée discursive pour nous aider à franchir une étape difficile. Peut-être se dit-elle âne pour se donner des raisons (voire pour se donner raison) de préférer les chardons du bon Dieu à la raison des hommes, l'appréhension *subjective* du réel ayant suffi à lui procurer la confiance et la joie. Mais il en va autrement de la *compétence* qui nous est nécessaire pour nous acquitter de certaines tâches. Essayez-vous au rôle de professeur. Expliquez à Amandine, en mots vierges de «tentacules», toutes ces choses-là.

4. Contrairement à ce que dit Adam, Hubert ne serait-il celui qui asticote le plus en nous montrant une image à peine caricaturée de ce que nous étions nous-mêmes il y a quelque deux ans ? Hubert ne vous semble-t-il jouer aussi le rôle d'étalon, qui permet de mesurer nos acquisitions ?

5. Il en va de l'humour comme du bon sens : tout le monde (ou presque) s'en croit pourvu. Ne vous y fiez pas. Prenez la peine de *cultiver* l'humour en regardant de près les moustaches de la Joconde. Pensez au pire malheur qui vous soit arrivé :

(a) N'est-ce pas VOUS qui avez décidé que c'était un malheur ?

(b) N'avez-vous constaté, quelque temps après, que ce n'en avait pas été un ? Au contraire, n'en avez-vous été libéré de la crainte d'un malheur illusoire, comparable à celui des gens riches qui, vivant dans la peur de la ruine, ne se découvrent heureux qu'après avoir été ruinés ?

LE MONDE SUBJECTIF

Jusqu'il y a moins d'un siècle, l'Homme ne savait rien de lui-même qui ne fût subjectif. C'est donc subjectivement seulement qu'il pouvait découvrir les moyens de satisfaire à ce qu'il jugeait être ses BESOINS INTERIEURS.

6. Quels étaient ses besoins (pensez à ceux d'un enfant) ?

7. Qu'étaient-ils *à ses yeux ?*

8. Que s'y est-il trouvé de changé lorsque quelques connaissances objectives (ou supposées telles) ont été apportées par la psychanalyse ?

9. Quels ont été les avantages et le*prix* de ces acquisitions nouvelles ? En particulier,

quels moyens nouveaux de satisfaire aux besoins des humains ont-ils été découverts ?

10. Quels sont, *à vos yeux* et compte tenu des acquisitions de ce cours, les besoins intérieurs des humains ?

11. De quels moyens pourrait-on disposer pour les satisfaire ?

12. Chez ceux dont la conscience du réel est éveillée, quel sentiment pourrait suppléer à celui de la liberté, et même le remplacer *avantageusement ?*

13. Notez cette leçon et expliquez votre note. Ajoutez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

11. Vos objections, vos questions, vos commentaires, vos suggestions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingt-Troisième Leçon

"COMPRENDRE, COMPRENDRE ENFIN !…"

1. Le Sauve-qui-peut

PIERRE

Si inoffensive ait-elle pu sembler, notre vingt-deuxième leçon a été mal tolérée par beaucoup d'étudiants. Certains en ont été attristés et découragés, d'autres ont réagi avec une extrême violence.

MEDICUS

C'est surprenant : cette leçon ne contenait rien de nouveau, absolument rien ! Il eût été normal qu'on la jugeât décevante et, en cela, attristante. Mais que deux étudiants en aient été choqués au point où ils l'ont été, c'est à n'y rien comprendre !

PHILIPPE

C'est la faute à Popocatepetl. Nous nous étions tirés en douce et nos étudiants se sont trouvés face à face avec eux-mêmes, sans autre temoin que le ciel. Cette épreuve est très souvent pénible.

PIERRE

Soucieux de boucler notre cours en trois cycles, nous avons été trop pressés d'engager nos étudiants sur le chemin de l'autonomie. Sans doute fut-ce une erreur, mais je ne suis pas sûr qu'elle n'ait été bénéfique : des enseignements pourraient en être extraits, qui seraient restés dans l'ombre si nous avions été plus prudents.

HUBERT

Où serait-ce l'*imprudence* d'une leçon vide de substance ? Je ne l'ai trouvée, quant à moi, qu'ennuyeuse. Comment a-t-elle pu susciter des réactions *violentes ?*

PIERRE

C'est ce que nous devons chercher à comprendre. Voici ce que nous a écrit Amandine :

" Dans ma réponse à votre 21éme questionnaire, je vous proposais un dialogue sur l'astrologie. Que m'offrez-vous en échange ? Des conseils de prudence dont je n'ai que faire car je me suis si bien aperçue de ses dangers que je suis restée six mois sans toucher à mes éphémérides ! En juin dernier, j'ai recommencé sur une autre base : au lieu de chercher à découvrir le vrai, je le laisse venir à moi. Au lieu de vérifier si la tradition astrologique est exacte, je laisse la réalité me forcer à faire cette vérification. En d'autres termes, je poursuis l'évidence négative. Je suis d'une nature très méfiante, surtout à l'égard des savoirs livresques. Un peu Thomas, j'aime toucher du bout des doigts ce que je crois voir, et l'astrologie m'en fournit l'occasion en dépit de ce que vous m'écrivez. Voulez-vous un exemple

? A l'instant précis où la Lune passe au-dessous de l'horizon, les petits enfants manifestent leur inquiétude, leur tristesse, comme si leur mère leur était enlevée. A ces moments-là, la mère de chair et d'os doit apporter à son enfant un redoublement de tendresse, de sécurité, sinon l'enfant demeure sur son anxiété. Ceci est un exemple parmi d'autres, donné pour faire remarquer qu'un tel exemple n'est à dédaigner par aucune mère. L'astrologie est une science bouleversante de précision, mais l'Homme moderne est plus ou moins châtré, et sa sensibilité réduite ne lui permet pas d'en saisir les mécanismes infiniment complexes.

"Ceci dit, recevez un "good-bye farewell", car je vais reprendre le large toute seule. Je commence à me sentir à l'étroit sur votre rafiot. Je préfère le risque de la noyade à celui de l'asphyxie. Que Neptune me protège ! Je vous remercie pour le bout de traversée que vous m'avez fait faire. Il m'a été utile jusqu'à cet automne. Si je continuais avec vous, je deviendrais, à force de prétention, plus bête qu'une oie ! Ce serait désolant."

"P.S. Je garderai un bon souvenir des étudiants : Antoine, Alceste ! J'aimais beaucoup Rosalinde. N'en faites pas une dévote de l'orthologique : elle mérite mieux ! Souvenez-vous que, si Adeline est une cerise précoce, il existe des prunelles sauvages qui ne mûrissent qu'aux premières gelées".

MEDICUS

On croit rêver ! Quelle curieuse mouche Amandine a-t-elle trouvée dans votre dernière leçon — ou inventée elle-même — pour s'en faire piquer ? Décidément les femmes sont difficiles à comprendre !

PIERRE

Nous nous efforcerons de débrouiller le cas d'Amandine dans une prochaine leçon. Il me semble s'être agi d'un quasi-suicide dont je crains que la responsabilité nous incombe : sans nous rendre compte du danger, peut-être l'y avons-nous acculée. Nous serions impardonnables de n'en pas tirer la leçon, en commençant par nous garder d'une erreur : le caractère presque haineux de sa réaction pourrait porter à penser que nous l'avons blessée dans sa féminité. Or cela na saurait être vrai qu'indirectement, par la bande. Un de nos plus anciens étudiants, le quatrième inscrit à ce cours, IM.004 qui, masculin et médecin, n'a jamais eu la moindre peine à en assimiler les contenus, a réagi en ces termes à la même leçon :

"Bien que lointains, mes souvenirs scolaires me précisent encore certains problèmes de géométrie qui admettaient plusieurs solutions. Les problèmes de la vie débordant singulièrement le domaine des mathématiques mêmes modernes, vous comprendrez que je vous quitte pour conserver la liberté du choix de la solution qui me convient. Ce cheminement est défini par le "Philosophe Inconnu" : "Il ne faut pas vouloir aller à Dieu tout de suite, mais s'occuper longtemps du chemin qui conduit à Lui."

"Malgré cette décision, je vous prie d'accepter mes vœux pour la libération et l'autonomie des étudiants de l'I.F.O. Que 1971 vous soit à tous une année favorable ! Agréez etc…"

Qu'a-t-il pu se passer? Convenons que ce n'est pas facile à comprendre, mais convenons

surtout qu'il faut essayer d'y voir clair avant de faire un pas de plus, quittes à modérer nos ambitions. Avançons aussi lentement qu'il faudra pour éviter toute imprudence, dussions-nous nous rendre à la nécessité d'un quatrième cycle. Avant d'inviter nos étudiants à découvrir par eux-mêmes, et en eux-mêmes, la signification de l'aventure dans laquelle nous les avons entraînés, épreuve qui peut être trop rude, efforçons-nous de rendre claire la signification *spécifique* du mot "orthologique" dans ses rapports avec nos *besoins.*

BERNARD

C'est en effet lorsque nous avons invité nos étudiants à découvrir eux-mêmes leurs besoins que ces réactions explosives se sont manifestées. La raison en semble claire : comprendre nos besoins, c'est comprendre TOUT. Or, comprendre tout, c'est appréhender le vrai et, dès lors, c'est *renoncer à tout le reste,* à commencer par les choses que nous *préférons* au réel. Sans doute est-ce là que le bât blesse : le "Philosophe Inconnu" et les influences astrales — même si les nourrissons sont en effet aussi lunatiques qu'Amandine a trouvé je ne sais quel moyen de s'en persuader — sont exposés à d'irrémédiables naufrages dans l'océan de nos besoins *vrais.* Ce qui peut sembler surprenant, c'est qu'Amandine et IM.004, passionnés l'un et l'autre d'astrologie, en aient été, sinon conscients, au moins *avertis.* Ils ne l'ont certainement pas *compris* : ce leur eût été une libération, mais, l'ayant senti sans le comprendre, ils ont dû prendre peur : c'est toujours de la nuit que naissent nos terreurs. La fuite de ces étudiants ne me semble admettre aucune autre explication. Or on va constater qu'il n'y a vraiment pas lieu d'avoir peur. Comprendre, comprendre enfin…, c'est substituer la joie des hommes à nos angoisses préhumaines.

2. Commencer à comprendre

PIERRE

Nos étudiants ont été invités à faire un sujet d'étude méthodique des besoins humains. Nous nous sommes abstenus de leur tracer la route et de décrire les démarches propres à leur avancement. La raison d'être de cet "exercice" était de leur faire constater qu'ils peuvent — ou *devraient* pouvoir — se débrouiller seuls : ils possèdent les données du problème. Seule peut leur manquer l'habitude autodidactique d'*utiliser ce qu'ils savent pour découvrir ce qu'ils veulent apprendre.*

La plupart ont abordé résolument cette étude. Plusieurs de leurs observations sont justes et pénétrantes — nous les citerons au bon moment — mais peu sont structurées, intégrées dans un édifice rationnel construit avec méthode : les fondations d'abord, puis un étage après l'autre. Nous aurions pu ériger cet édifice sous leurs yeux, mais les résultats n'auraient pas été les mêmes : tout leur eût semblé aller de soi. En s'y essayant eux-mêmes, ils auront constaté qu'il faut y mettre un rien du sien. Pour édifier les structures d'une pensée rationnelle, il faut le *faire exprès.* Il faut, notamment, appliquer les règles steinériennes de l'intellection en procédant par classifications. Bref il faut *créer de l'ordre.* C'est à Bernard qu'incombe la première tâche, qui est le déblaiement du terrain sur lequel repose nécessairement l'étude rationnelle de nos besoins.

BERNARD

Cette étude doit être implantée, en effet, sur le terrain biologique. Toutes les manifestations de la vie relevant, par définition, de la biologie, nous n'en pouvons comprendre aucune dont la signification biologique nous échappe. C'est là que se découvre la vraie *raison d'être* de tout ce que nous sommes et de tout ce qui nous touche. Nous voilà conduits à classifier toutes les manifestations de la vie en deux "raisons d'être" fondamentales : la Survie et l'Orthogénèse, qui sont mères de l'*ontogénèse.* Je rappelle que l'ontogénèse (de *ontos* : être) retrace les étapes de l'évolution d'un être, c'est-à-dire d'un individu. Sa fonction est d'expliquer les destinées individuelles. Or aucun être vivant n'a jamais posé aucun acte, n'a jamais fait le moindre geste qui n'ait obéi à la nécessité et à la finalité biologique — la Survie et l'Evolution — ni éprouvé le moindre *besoin* qui ne les ait reflétées. Rien n'étant dû au hasard, tout a une ou plusieurs raisons d'être toujours *naturelles.* Nous avons tous des raisons d'être — des *raisons de vivre* — et il nous faut les intelliger pour nous comprendre, et tout comprendre, enfin !

Or, l'intelligible pouvant seul être intelligé, nous n'en avons qu'un moyen : la déconfusion et la classification. Elle est facile dans le cas présent : une classification de nos besoins est visible depuis Sirius. Certains de nos besoins sont individuels, d'autres sont spécifiques. Cette distinction faite, une évidence saute aux yeux : il peut y avoir — et il y a très souvent — contradiction entre les besoins des individus et ceux de leur espèce. C'est alors que nous n'y comprenons rien, et c'est alors aussi que les individus sont sacrifiés aux besoins des espèces. En d'autres mots, c'est alors que (comme Amandine et IM.004 — si nous ne nous trompons pas sur leur cas) les humains ont de bonnes raisons d'avoir peur : ils sont en danger d'être broyés.

Ce sont nos*vraies* raisons d'être dont nous devons prendre conscience pour nous connaître nous-mêmes d'abord, ensuite et surtout pour échapper au risque de céder à des besoins individuels mal compris : lorsque, obéissant à cette sorte d'erreurs, nos comportements font obstacle à l'orthogénèse, nos personnes doivent lui être et lui sont immolées.

PHILIPPE

Ouvrons l'œil s'il vous plait : l'édifice sort de terre, fondé sur un dogme : la survie des espèces. Puis, deuxième dogme, l'orthogénèse occupe à elle seule le premier étage. Le moment est venu de se souvenir que, pour échapper au dogmatisme, nous n'avons qu'une ressource : la première règle d'or de la pensée, qui ne nous tolère jamais que des hypothèses. Puis, pour minimiser les risques d'erreur, faisons appel à la deuxième en recherchant l'évidence négative. Deux failles sont visibles à l'œil nu : plusieurs espèces n'ont pas survécu, et certains cas (rares certes) de rétrogénèse ont été observés. Celà étant, pouvons-nous continuer à bâtir sans nous exposer à des erreurs *grandissantes d'étage en étage ?*

Eh bien, oui, nous le pouvons, et pour deux bonnes raisons : nos hypothèses, tout d'abord, sont solides. On ne leur oppose de cas d'exception que dérisoires. Ensuite et partout, une sauvegarde nous est assurée : toute erreur grandirait inévitablement d'étage en étage, nos désaccords avec les faits seraient de plus en plus flagrants, et nous nous trouverions bientôt en compagnie d'amibes si malchanceuses que, pour survivre en qualité de doctrinaires, nous devrions bientôt, tout comme elles, nous fier à la Lune plutôt qu'à la pensée, préférer le

Philosophe Inconnu, Jean Rostand, et bien d'autres bonnes personnes, à la rigueur des enchaînements logiques et perdre toute aptitude à la rigolade ! Tant que nous confronterons la théorie et les faits à chaque étage de notre édifice, nous échapperons à ces disgrâces — si nous restons à l'affût de toute occasion de rire de bon cœur de nos bévues.

BERNARD

Solides déjà au départ, nos deux hypothèses initiales sont en effet soumises à des épreuves de plus en plus sévères à mesure que s'élève, de déduction en déduction, l'édifice conceptuel qui repose sur elles. Une erreur imperceptible à la base nous crève les yeux au sommet (comme dans le cas de la tour penchée de Pise), et la valeur probante des vérifications obtenues par d'incessantes confrontations avec les faits grandit à mesure qu'elles deviennent à la fois plus significatives et *plus faciles.* Il devient bientôt impossible de se tromper et de tromper, et c'est pourquoi ceux qui, comme Amandine et IM.004, veulent sauvegarder des préférences divorcées du réel n'ont d'autre ressource que la fuite.

PIERRE *(aux étudiants)*

Nous vous avons demandé de prendre l'*initiative* de bâtir vous mêmes, à partir de donnés que vous possédez, un édifice conceptuel propre à faciliter l'intelligence du monde subjectif. Nous vous y réinviterons prochainement, mais plus prudemment, et notre questionnaire vous y aidera. Mais il importe de vous convaincre d'abord que vous le pouvez, que vous en possédez non seulement les donnés, mais aussi les MOYENS.

Le moment est venu d'essayer de rendre claire l'aventure que vous avez vécue depuis que, soumis à l'éclairage orthologique, vos besoins *spécifiques* vous sont devenus intelligibles.

BERNARD

Dès la première leçon, nos étudiants ont été informés de la signification de cette aventure : l'acquisition d'une intelligence "supérieure". Nous avons beaucoup hésité à nous servir d'un qualificatif alourdi — ai-je besoin de le dire aujourd'hui — d'une solide dose de "ruse" ! Nous voulions allécher, et je continue à penser que nous le devions. Mais la ruse est une arme à double tranchant. Nos étudiants ont été conduits à s'attendre à une *transformation* de leur intelligence, ce qui est à la fois très vrai et immensément faux.

Notre intelligence, ne l'oublions jamais, ne saurait être nôtre : elle appartient à notre espèce. L'illusion du contraire nous est engendrée — assez paradoxalement — par sa *spécificité,* la nature nous ayant dotés d'une intelligence autonome. Qu'est-ce à dire ? Une image le clarifiera : l'amibe et l'araignée étant dépourvues d'intelligence autonome, la nature doit en avoir pour elles. Dans notre cas, non contente d'en avoir pour nous, la nature a voulu que *nous en ayons POUR ELLE, et nous a engendré l'illusion d'en avoir A NOUS ! !* Voulant se décharger sur nous de quelques-unes de ses tâches, il lui a fallu nous doter, comme elle l'a fait pour toutes ses créatures, d'une intelligence adéquate à nos fonctions spécifiques, à nos raisons d'être et de vivre. Dès lors, nous *sommes* intelligents, et même *prodigieusement* intelligents, mais nous pensons et nous comportons comme si nous étions des crétins.

Pourquoi ?

Voilà ce qu'il faut savoir pour cesser de penser et d'agir en crétins, et pour apprendre enfin à nous comprendre enfin !

PHILIPPE

Convenons que cette affaire est un peu dure à avaler. Au prix des ruses de la nature, les nôtres sont pitoyables. Mais elle avait à résoudre un problème ahurissant : il lui fallait contraindre des organismes prodigieusement intelligents à se comporter en crétins *partiels !* Elle ne pouvait s'offrir le luxe de faire de tous les humains des crétins honnêtes et vrais, des crétins "grand teint", stupides de haut en bas, en large et en travers. Quelques-uns auraient à enrichir notre patrimoine culturel en extériorisant leur intelligence discursive : c'était la condition sine qua non de l'hominisation. Mais, sur le terrain de la socialité, la condition de notre survie était que nul n'y comprît rien, et cette nécessité première et fondamentale devait prévaloir : *la loi de survie est la loi des lois.*

Jusqu'ici tout semble devoir aller assez bien : tant que les rapports humains resteraient inintelligibles, les risques seraient nuls. Le plus intelligent des hommes ne serait pas en danger de les intelliger. C'est si certain que, à la place de la nature, vous et moi ne nous serions fait aucune bile. Il n'y aurait eu qu'à laisser pisser les étranges moutons que nous sommes : tout finirait par s'arranger.

Eh bien, félicitons-nous de n'avoir pas été chargés des responsabilités de la Direction Générale : nous ne nous serions certainement pas avisés de la nécessité de fabriquer des *intellectualistes,* c'est-à-dire une race magnifique de SUPER- CRETINS, miraculeusement hermétiques au réel, et bêtes comme il semble impossible de l'être. Pour parvenir à ses fins, la nature s'est trouvée dans le cas d'avoir à produire des hommes non seulement bouchés à l'émeri, mais conditionnés pour entrer en fureur au contact du réel, des hommes qui aient le réel en horreur! Il lui fallait notamment des mathématiciens capables de se mouvoir avec aisance dans le calcul intégral et de se plaire aux équations différentielles, mais dont le nez s'emplirait de moutarde au vu d'une équation du premier degré dès que celle-ci aurait une incidence directe ou indirecte sur nos comportements sociaux !

Comment la nature a-t-elle trouvé le moyen de résoudre ce problème fantastique ? Elle avait affaire à des organismes dont il faudrait *exercer* l'intelligence discursive tout en les empêchant de s'en servir. Pour obtenir ce résultat elle les dota d'une intelligence individuelle *opposée à leur intelligence spécifique.* Ainsi équipés, les hommes utiliseraient leurs ressources pour se rendre stupides *savamment* : telle est la vertu de l'intellectualisme. Ceux qui s'y adonnent deviennent d'autant plus stupides qu'ils élaborent davantage une culture dont la raison d'être secrète est de les isoler du réel, et de leur rendre non seulement inintelligibles leurs problèmes sociaux, mais *insolubles* : il fallait éviter à tout prix qu'un coup de veine leur valût la disgrâce de les résoudre !

A Bernard de montrer pourquoi il a fallu que les choses se passent ainsi et comment ces résultats ont été obtenus. Mais, depuis que les rapports humains sont devenus intelligibles, tout a changé : une socialité rationnelle est devenue possible et le rôle biogénétique de la stupidité a pris fin. Il est devenu nécessaire — mot qui veut dire *inévitable* — que la stupidité disparaisse, qu'elle s'évapore *en chacun de nous* pour faire place à l'intelligence spécifique.

(Aux étudiants)

VOILA CE DONT IL FAUT QUE VOUS PRENIEZ CONSCIENCE.

Cela vous est arrivé, mais l'immensité de vos ressources ne vous est pas encore apparente, ni la facilité dérisoire avec laquelle vous pouvez résoudre tous vos problèmes. La plus colossale outrecuidance — l'outrecuidance spécifique — vous revient de plein droit : sur ce terrain-là vous n'avez rien à envier à Einstein, à Steiner, ni à aucun homme né d'aucune femme. Il faut désormais que vous le sachiez. Nous serions les plus déplorables professeurs qui aient vécu si nous ne parvenions à vous convaincre que c'est tout *bêtement,* tout *simplement* vrai.

Aussi voudrais-je , avant de céder la parole à Bernard, attirer l'attention sur le cas de quelques seigneurs hauts et puissants sur le terrain de l'intelligence individuelle. Portons notre choix sur des Prix Nobel de la Science, et voyons le cas de Jacques MONOD. Chapeau bas s'il vous plaît, voilà un homme tout plein de science. Un autre, dont j'ai oublié le nom vient de décrocher un Prix Nobel en économie politique. Chapeau aussi : c'est un Prince dûment patenté. Mais, brillamment arrivés ces hommes n'en sont que plus crétins. Le premier est incapable de comprendre les mathématiques enfantines de l'aléagénèse. Impuissant à assimiler les équations puériles des ensembles économiques, le second jure ses grands dieux que le dénuement est un corollaire mathématique de l'abondance. Bref ces hommes sont des idiots, incapables de penser simplement, de penser *naturellement.*

(Aux étudiants)

Vous échappez désormais aux déterminismes, aux conditionnements qui abêtissent ces hommes, mais vous pensez peut-être qu'il s'est agi d'un coup de veine. Vous êtes tombés, Dieu sait comment, sur la collection "Survivre". Vous vous êtes inscrits, Dieu sait pourquoi, à ce cours, et, bénéficiant des découvertes de l'homme lucide qu'était Steiner, vous avez appris de menues choses que ces hommes ignorent. Eh bien, non. Vous allez constater qu'il s'agit de tout autre chose en observant ce qui différencie votre cas de celui des princes de l'intelligence individuelle, trop lourdement handicapés sur le terrain de l'intelligence spécifique.

BERNARD

Convenons avec Philippe que, fantastiques au-delà de l'imaginable, les étapes de la noogénèse sont difficiles à avaler, mais on va voir qu'il est plus difficile encore de s'y refuser. Pour comprendre ces choses il faut commencer par prendre conscience de la nature du problème que la nature avait à résoudre lorsque naquit Homo sapiens, primate doté d'instincts appropriés à sa condition d'animal social en même temps que d'une conscience appropriée à sa condition d'homme, *mais aussi inappropriés l'un que l'autre à sa condition préhumaine.*

Le premier problème était la survie de cet organisme contradictoire. Il a fallu que la nature lui crée des *besoins* adaptés aux conditions de sa survie. Ai-je besoin d'ajouter que, lorsque nous cherchons à comprendre nos besoins, et même à les découvrir, il est bon de garder présente à la mémoire cette première finalité ? Elle explique beaucoup de choses naguère inexpliquées. On y trouve notamment les raisons par lesquelles les mathématiciens les plus habiles ont été rendus imperméables aux équations élémentaires : nos chances de survie

auraient été nulles si une sociologie *partiellement* réaliste avait été enseignée avant l'heure, avant que notre espèce ne fût prête à survivre à ses conséquences.

MEDICUS

Je veux bien, mais c'est bien pis que dur à avaler : c'est impossible à croire ! Nul n'est devenu mathématicien sans commencer par assimiler les équations du premier degré. Qui peut le plus peut le moins, et la nature elle-même n'y saurait rien changer.

PHILIPPE

Vous croyez ? Vous allez voir combien il lui a été facile de se tirer de ce dilemme. Mais, dès à présent, nous pouvons faire, parmi bien d'autres, quelques "simples constatations". Pendant quelques deux siécles, d'innombrables économistes (et même des *économètres,* dont la fonction est d'appliquer des traitements mathématiques à ces matières) se sont débrouillés pour ne pas voir que la vente engendre nécessairement un pouvoir d'achat égal à elle-même, que la vente et le pouvoir d'achat sont donc les deux termes d'une équation, et dès lors, que la prospérité est un corollaire mathématique de l'abondance. Pendant deux cents ans, ces hommes ont mobilisé d'inépuisables trésors d'intelligence *individuelle* pour élaborer des théories certes absurdes, mais miraculeusement propres à leur fermer *savamment* les yeux au réel. Vous ne contesterez pas que, sans une seule exception, tous sont restés aveugles à des évidences d'une grossièreté "bestiale". Ils sont parvenus à se rendre eux-mêmes super-crétins, crétins savants et compliqués. Vrai ou pas vrai ?

MEDICUS

Ces faits sont indéniables, mais vos explications ne me satisfont pas. Les "ruses" que vous prêtez à la nature sont par trop incroyables !

BERNARD

Aussi ne s'agit-il pas de nous en croire. Nous proposons, faute de mieux, une théorie de la noogénèse faite d'une série d'hypothèses plus fantastiques l'une que l'autre. Il serait absurde de les accepter s'il est *possible* de les rejeter. Notre devoir — *(aux étudiants)* et le vôtre — est de résister à toute tentation de croire à ces choses. Nous avons consacré des années à la recherche non pas seulement de l'évidence négative, mais aussi et surtout d'autres théories pour rendre compte des faits. Nous nous avouons battus. Nous ne sommes parvenus à en découvrir, ni même à en *concevoir,* aucune. Mais cela ne pouvait suffire : rien n'est plus dangereux qu'une théorie fausse si elle met en cause nos comportements. Avant de songer seulement à en adopter aucune, il faut s'assurer d'être au moins approximativement dans le vrai, et ce n'est possible que par le moyen de vérifications *expérimentales.* C'est à quoi nous nous sommes employés. Pouvons-nous dire probantes celles que nous avons réalisées ? A nos étudiants d'en juger après y avoir procédé en se prenant eux-mêmes pour sujets.

Mais soucions-nous d'abord de ce qu'il advint à Homo sapiens lorsque naquit ce primate. Le premier soin de la nature fut évidemment d'assurer sa survie. Or, isolé, il eût été une proie facile aux grands prédateurs animaux. Au contraire, intégré dans des sociétés humaines, il devint le roi des prédateurs et n'eut bientôt d'ennemi à sa taille que lui-même. D'où notre tragédie : nous *avons* trouvé en nous-mêmes un ennemi — *démesuré ! !* Bientôt les sociétés humaines se sont livré les unes aux autres une concurrence de plus en plus meurtrière,

qui mettait en cause non plus seulement la survie des individus ou des familles, mais celle des tribus, puis des nations, et enfin — aujourd'hui — celle de notre espèce. C'est ainsi que la qualité de l'organisation sociale des humains est devenue progressivement la première, pour ne pas dire la seule, *valeur de survie* des tribus, puis des nations et enfin de l'espèce.

PHILIPPE (*aux étudiants)*

Vrai ou pas vrai ? Et pouvez-vous douter :

1. Que, pour leur organisation, nos sociétés reposent encore sur l'instinct de domination-soumission ? Que, dès lors, socialement tout au moins, nous sommes encore des singes ?

2. Que les chances de survie de notre espèce seraient voisines de zéro si nous continuions à nous entre-exterminer et à saccager notre planète à force de poursuivre les "profits symboliques" ?

3. Qu'en conséquence, *si la nature se soucie en effet de la survie du dernier-né de ses enfants,* elle n'a guère de temps à perdre pour nous procurer les moyens de substituer l'humain au simiesque dans nos rapports sociaux ?

Comme il semble difficile de répondre non à ces questions, nous voilà conduits — pour peu que nous refusions les conforts de l'autruche — à une vérification expérimentale *négative :* si la nature n'a PAS fait émerger en nous ces moyens, il est clair que nous vous racontons des histoires. Si la nature s'en lave les mains, c'est qu'elle se fout de nous ! Ecoutons Bernard s'il vous plaît, mais, s'il ne nous dévoile pas ces moyens, apprêtons-nous à le pendre !

BERNARD

Vous n'auriez pas à vous donner cette peine : je me pendrais moi-même si notre vie était la farce sinistre dont trop de biologistes se font les propagandistes ardents, mus par un *besoin* (qu'il pourrait être utile de regarder de près) de désespérer leurs contemporains. Mais la moindre analyse des conditions de notre survie suffit à éclairer la nécessité — et dès lors la fatalité — d'une désanimalisation de nos rapports sociaux. Après nous en avoir donné les moyens, la nature s'est mise en devoir de nous y contraindre et de nous ôter toute possibilité de lui résister. Nous ne pouvons rien contre elle. Alliés à elle, nous pouvons tout. Nos étudiants doivent être invités à faire eux-mêmes la vérification expérimentale des pouvoirs acquis déjà à *mi-chemin* d'une déprogrammation qui n'est autre chose qu'une désanimalisation.

Que peut, ou plutôt que *doit,* signifier le mot "désanimalisation" ? Aucune contestation n'est possible : le SEUL trait spécifique qui nous différencie des autres créatures est la conscience. Dès lors les grandes étapes de l'hominisation, c'est-à-dire la désanimalisation, sont très claires. Jetons, depuis Sirius, un bref coup d'œil sur les quatre avatars d'Homo sapiens :

1. **Animal** : restés soumis à l'instinct seul, ses comportements échappent à sa conscience. Son cas est celui d'un nouveau-né.

2. **Pré-humain** : il est conscient de ses actes. Il sait ce qu'il fait, sait ce qu'il veut, sait qu'il sait ces choses-là, mais ne sait pas pourquoi. Il est resté inconscient de ses motivations, et ses instincts le meuvent à son insu.

3. **Pro-humain** : Freud lui a fait prendre conscience d'un fragment de l'inconscient. Abandonné aussitôt au *subconscient,* Homo sapiens devient subhumain. Il se croit *trahi* par sa conscience qu'on lui révèle *complice* — et elle *peut* l'être en effet — de ses démons animaux. C'est ainsi qu'il fait ses premiers pas de conquérant de l'inconscient, donc de la liberté. Mais n'ayant découvert que l'inconscient animal, il ne peut libérer en lui que l'animal. Ce pas est nécessaire, mais douloureux et dangereux parce qu'il se fait à reculons : l'Homme se *détourne* de sa conscience, c'est-à-dire de son humanité, et le voilà qui vit dans un monde "plus bassement (animalement) vrai, et vraiment plus bas (animal)". (Le RUBICON page 86).

4. **Conscient** : c'est-à-dire humain. Homo liber est né. Ses savoirs *surconscients* deviennent hominisables, c'est-à-dire *transférables dans sa conscience,* et il peut enfin s'hominiser tout entier. Le voilà libre de tout apprendre et même de se comprendre. Il a pris possession de la liberté, qui est le produit fini de son héritage d'Homme. Des carrières d'hommes libérés et libérateurs lui sont ouvertes jusque dans les domaines de l'humain.

Il reste à montrer ce que veulent dire ces mots, et à prier nos étudiants de vérifier eux-mêmes leur signification. Mais il faut commencer par un pélerinage aux sources. Pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui et prévoir ce qui se passera demain, il faut connaître notre passé. Il faut comprendre pourquoi la nature nous a rendus aveugles au réel et allergiques au vrai. En procédant ainsi elle nous a poussés à nous révolter contre elle, et nous a contraints à acquérir la liberté de remplacer les lois naturelles qui nous broient par des lois humaines qui nous choient. Bref, en substituant nos lois aux siennes, de *nous substituer à elle dans le gouvernement des humains* : telle est, en dernière analyse, la définition la plus simple du mot "liberté".

Jetons un autre coup d'œil — depuis Sirius encore : il sera temps de nous soucier des détails quand il s'agira d'énoncer les "lois humaines" destinées à remplacer les lois naturelles — sur les *mécanismes* de l'hominisation. Rien n'a jamais été plus fantastique, et pour cause : les difficultés à vaincre l'étaient encore davantage. Depuis des temps immémoriaux, les hommes ont été enfermés dans un dilemme fait de l'incompatibilité de leurs pulsions animales et humaines. Leur survie dépendait non seulement de l'immolation de leur humanité, mais de *l'aggravation* de leurs tendances animales. C'est pourquoi l'Homme a toujours été le plus méchant, le plus féroce, le plus malveillant des organismes vivants. La sélection naturelle jouait et devait jouer dans ce sens : les plus humains devaient être éliminés, les autres devaient être empêchés d'acquérir des caractères humains, et les dominateurs les plus doués — pour la férocité et la ruse — l'emportaient et devaient l'emporter.

Pourquoi ?

C'est très simple : la survie des sociétés humaines dépendait de leur force, elle-même fonction du nombre des individus dont elles devaient coordonner les activités. Or les moyens de réaliser cette indispensable coordination n'ont été et ne seront jamais que deux : le gré ou la force. Les sociétés humaines ont dû et devront toujours les conjuguer du plus efficacement qu'elles ont pu et pourront. En faut-il davantage pour constater qu'il n'y eut et n'y aura jamais qu'un seul problème social, celui de l'AUTORITE ?

HUBERT

Vous vous contredisez : la force, avez-vous dit, *et le gré !*

BERNARD

Le bon gré est lui-même le produit d'une autorité : il en faut pour éduquer, pour *émanciper* les humains. Et il en faut autant, quoique incomparablement plus subtile, pour les séduire et pour les dévoyer ! Le problème de l'autorité est le plus difficile de ceux qui se sont imposés aux humains, mais il a cessé de l'être. Dès que nous lui appliquons notre intelligence spécifique *consciente*, sa solution devient "tout bêtement" évidente. Le problème disparaît en même temps que nos options, dont la seule possible est le choix juste : toutes les autres sont tout bêtement … idiotes !

Mais homo sapiens n'a jamais eu accès conscient aux ressources de son intelligence spécifique. Pour organiser ses sociétés il n'a jamais pu faire fond que sur des instincts (de primate) en vertu desquels l'autorité allait tout *naturellement* à ceux qui savaient s'imposer. Les autres leur obéissant tout aussi *naturellement*, il n'y avait pas de"problème" de l'autorité chez les sociétés animales, et guère chez les sociétés humaines tant que, tribales, les conditions de leur survie étaient restées voisines de ce qu'elles sont chez les animaux sauvages. Mais le régime de l'*autorité naturelle* céda bientôt à celui des POUVOIRS ORGANISES, et les conséquences horrifiques du dilemme inhérant à la condition humaine éclatèrent aussitôt : sous peine de mort, l'Homme se vit contraint à contrarier sa propre nature, animale tout autant qu'humaine. Ses instincts, qui voulaient que chacun eût sa chance d'imposer sa propre autorité, étaient devenus anti-sociaux. Et, embryonnaire à peine, sa conscience ne pouvait lui fournir que des moyens d'aggraver, en les rationalisant, les déficiences de ses instincts sociaux. Elle lui procurait pis encore : des moyens de se rendre plus féroce que nature pour faire régner la terreur indispensable à l'exercice d'une "autorité contre nature".(1)

Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans le détail des conséquences de cette double fatalité, qui éclaire non seulement chacune des péripéties de l'Histoire, mais aussi et surtout celles de nos existences individuelles, issues des mêmes nécessités. Nous ne pouvons nous comprendre et comprendre autrui qu'après avoir pris conscience des raisons pour lesquelles lui et nous sommes ce que nous sommes. C'est dire combien importe la connaissance des mécanismes de l'hominisation : apprendre comment l'Homme s'est hominisé, c'est apprendre à s'hominiser. Un coup d'œil sommaire, dont nous nous contenterons pour l'instant, suffit à révéler l'existence des ressources secrètes dont l'ensemble constitue l'intelligence spécifique inconsciente qui a conduit la sarabande. Elle procura d'abord aux humains les moyens d'échapper à leur sort intolérable par évasion dans le MONDE DU SUBJECTIF. Mais la voilà qui s'emploie à nous interdire cette évasion, et c'est pourquoi, ne pouvant plus s'accommoder de son sort, l'Homme contemporain se voit contraint de REFORMER enfin un monde *devenu une prison désormais sans issue, même subjective.*

HUBERT

N'exagérons pas : l'évasion subjective est aussi efficace que jamais. Les mystiques et les saints sont aussi libres qu'ils l'ont toujours été.

PHILIPPE

Peut-être, mais il y en a de moins en moins. Notre époque est impitoyable au menu peuple. Assimilés à un "opium", les secours de l'appréhension subjective lui ont été arrachés par des politiciens anxieux de mettre à profit son désarroi et son mécontentement. Les hommes d'affaires s'y sont avidement employés eux aussi : les mystiques et les saints étant piètres consommateurs, on verrait dégringoler les chiffres d'affaires si le bon peuple était encouragé à préférer le bonheur à la satisfaction de ses apétits. Non, il s'est fait du beau travail : le désarroi et le mécontentement ont été si bien répandus qu'on peut compter sur l'accélération de notre chute dans le chaos. Qu'on se rassure : nos affaires iront de mal en pis !

BERNARD

Notre situation ne peut que se détériorer tant que notre intelligence individuelle n'aura cédé le pas à notre intelligence spécifique. En d'autres mots, tant que les hommes resteront férocement inconscients de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. C'est là que je voulais en venir : ayant franchi ce pas décisif, nos étudiants ont à leur portée "une autre sorte d'intelligence". Ils en disposent et peuvent l'utiliser. Il ne leur faut qu'en prendre conscience pour s'hominiser le plus naturellement du monde.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

C'est le moment d'ouvrir les yeux à ce que vous êtes devenus: des hommes et des femmes ahurissants d'intelligence. Je le répète parce que vous semblez à mille lieues de vous en douter : ahurissants d'intelligence ! Mais cela ne se voit ni du dehors ni du dedans. Cela se voit si peu que vous ne vous en apercevez pas vous-mêmes. Pourquoi ? Parce que l'intelligence spécifique est la chose la plus simple, la plus banale, la plus universelle, bref la plus "bête" qui soit. Tout comme les "forces" physiques, elle ne peut s'observer et se mesurer que dans ses effets, et c'est ce qu'il vous reste à faire.

Bien entendu il faut commencer petitement. Les grandes choses dont vous serez bientôt capables se révèleront à leur heure. Au point où vous en êtes, il se peut que vous n'ayez guère d'œuvres éblouissantes à votre crédit. Nous en reparlerons quand aura été abordée la troisième règle d'or de la pensée : la substitution de la réflexion à la projection. Pour l'instant, c'est à ses premiers essors qu'il s'agit de mesurer votre intelligence spécifique, et mesurer veut dire comparer.

Veuillez donc comparer votre intelligence à celle des autres humains, et n'hésitez pas à viser haut. Si vous avez la bonne (ou la mauvaise) fortune de compter des professeurs d'université parmi vos amis, faites-en vos étalons : qu'ils soient économistes, sociologues, psychologues, épistémologues, ou spécialisés dans n'*importe quelle* matière abordée dans ce cours, comparez votre intelligence à celle de n'*importe quel* professeur d'université. A défaut, prenez-vous en aux personnes les plus cultivées, les plus "intellectuelles" que vous puissiez retenir par un bouton de leur gilet. Vous serez édifiés. Vous allez constater que, à peu près sans exception, vous aurez affaire à des crétins *fantastiques,* incapables de *consentir à prendre en considération* la plus éblouissante des LAPALISSADES si elle contredit leurs *opinions.* Force vous sera de convenir que, *comparés aux soi-disant intellectuels,* vous, vous êtes ahurissants de réceptivité, d'aptitudes à saisir, bref d'intelligence.

Mais je vous vois venir : les "intellectuels" peuvent être idiots tout leur soûl sans qu'il en soit prouvé que vous êtes intelligents. C'est vrai. C'est indiscutablement vrai, mais vous faites erreur quand même. La comparaison faite, il reste à l'interpréter. Prenons, depuis Sirius, un inventaire des avantages que vous vous êtes acquis sur M.M. les professeurs d'université et sur d'autres personnes mêmement douées pour l'imposture. Vos supériorités sont contenues tout entières dans un seul mot : l'HONNETETE. Cet avantage-là est colossal. L'honnêteté nous oblige à mettre nos ressources au service du vrai. La malhonnêteté résulte de notre souci de les mettre au service de nos personnes (identifiées à nos *personae).* Nous poursuivons des avantages personnels et cultivons nos préférences. Or les hommes déloyaux ont en commun un caractère constant : ils SE préfèrent eux-mêmes à tous et à TOUT. Dès lors, pour que cela se voie le moins possible, il leur faut travailler sans relâche à se donner raison en dissimulant aux yeux de tous, à commencer par les leurs, la *déraison* sublime de cette préférence obscène.

Votre erreur était de tenir pour idiots des gens qui ne le sont pas : ce qu'ils sont, c'est empêtrés, englués dans la mélasse de leur propre déloyauté. Vous, au contraire, vous en êtes lavés. Vous avez accepté l'article unique d'une morale enfin humaine, enfin intelligente : "tu ne tromperas personne, et surtout pas toi-même!". En conséquence, vous êtes devenus :

— capables de reconnaître en Monsieur de la Palice un maître contre lequel, toujours idiote, la rebellion n'est jamais impunie ;
— capables de subordonner vos intérêts personnels à ceux de notre espèce ;
— sensibles aux évidences et aux preuves, et, tout aussitôt :
— capables de distinguer le vrai du faux, et, tout aussitôt :
— disposés à réviser vos jugements et à remettre en question vos acquisitions, vos "trésors" ;
— bref : éducables, perfectibles, hominisables, prêts à devenir des agents de l'antihasard, c'est-à-dire des éducateurs, des *hominisateurs.*

Eh bien, parmi les bipèdes qui surpeuplent et meurtrissent notre planète, combien pensez-vous qu'il en soit dont on puisse dire la moitié ? Je regrette, mes amis, mais, que cela vous plaise ou non, vous êtes *éblouissants !* Consentez-y de bonne grâce et résignez-vous à vos responsabilités : vous êtes *déjà* supérieurement intelligents, et cela ne fait que commencer !

3. Comprendre, comprendre enfin : l'eloge de la malhonnetete

PIERRE

La malhonnêteté est difficile à comprendre : elle est automutilatrice, auto-torturante. A quelles pulsions, quelles fatalités, quels BESOINS obéit-elle ? C'est à Bernard qu'il appartient d'en démêler la signification biogénétique. Pourquoi la nature nous a-t-elle *voulu* malhonnêtes ? Il faut qu'elle l'ait voulu pour que nous le soyons : peut-être n'obtient-elle pas tout ce qu'elle veut, mais à coup sûr n'obtient-elle jamais QUE ce qu'elle veut ! Tout ce qui est devait être. En attendant l'explication orthogénétique de la malhonnêteté, le cas des intellectuels semble propre à éclairer l'ontogénèse de ce caractère, qui semble infiniment mystérieuse : pourquoi les

individus consentent-ils à être malhonnêtes intellectuellement ? Rien ne peut les rendre plus malheureux : leur déloyauté, dont ils ne peuvent être inconscients qu'à grand peine, et *jamais tout à fait,* leur engendre une autodétestation et un mépris de soi qui leur empoisonnent l'existence, toujours assombrie d'actes laids, et même le sommeil, peuplé toujours de rêves impitoyables. Pourquoi les hommes acceptent-ils de s'engager, puis de persévérer dans cette carrière misérable ?

PHILIPPE

La réponse me semble contenue dans un mot : l'IMPUISSANCE. L'intellectualisme étant une manifestation de l'*inadéquation des méthodologies aux matières de l'étude*, l'impuissance de ceux qui s'en servent est désespérée. Ils se disent intellectuels, mais ne le sont aucunement : ils sont INTELLECTUALISTES. Ils disposent d'une mécanique mentale perfectionnée, valable, capable de tourner rond, mais à VIDE seulement, faute de tout moyen d'embrayer sur le réel, sur le concret. Dès lors, ils sont dans l'impossibilité de faire honnêtement leurs métiers. Ils ne peuvent rien comprendre, rien découvrir de vrai, et, moins encore, résoudre aucun problème humain. Ils ne peuvent faire d'efficace qu'une chose : camoufler leur impuissance en la rationalisant, c'est-à-dire en bâtissant des théories fausses. Comment s'étonnerait-on qu'ils l'aient fait et le fassent encore ? Leur seule option a toujours été celle-là, ou avouer leur impuissance et étaler au grand jour leur malfaisance. Quel homme serait assez héroïque pour choisir le deuxième terme de cette alternative? Ses instincts sociaux et ses besoins individuels le lui interdisent également.

BERNARD

Voilà qui semble clair, mais il s'en faut que ce soit tout. Les racines du mal dont ces hommes sont atteints plongent au plus profond non pas seulement de leurs personnes, mais de leur *humanité.* Leur malhonnêteté est le fruit de l'instinct de conservation spécifique, qui sacrifie les individus aux besoins de tous. Ces hommes ont dû être immolés à l'espèce, et ils en restent menacés, mais autrement : condamnés jadis à VIVRE (dans le mensonge), c'est à MOURIR (de leurs mensonges) qu'ils sont exposés désormais. Ils ont joué un rôle nécessaire, mais périmé. Ils doivent être et seront broyés s'ils ne veulent ou ne peuvent en jouer un tout autre.

Pour y voir clair, il faut saisir la signification biogénétique de l'impuissance intellectuelle et de ses conséquences : la malhonnêteté et le mensonge. Il faut comprendre la VALEUR DE SURVIE de ces attributs humains (trop humains!) pour acquérir les moyens de nous en garder tout en restant vivants. Il le faut aussi pour nous réconcilier avec les *conditions* de notre humanité, dont l'ensemble constitue les déterminismes de la "condition" humaine : admirons en passant la pénétration de nos vocabulaires. A cette lumière, la nécessité du mensonge s'éclaire immédiatement : sitôt soumis au régime des pouvoirs organisés, les hommes se sont vus contraints de CONSERVER et, à cette fin, de JUSTIFIER du moins mal qu'ils pourraient les contenus d'instincts sociaux inadéquats hérités de leurs ancêtres primates. Ils ne disposaient de rien d'autre — absolument RIEN d'autre — pour obtenir la cohésion culturelle, l'unité et la continuité de commandements nécessaires à la survie des nations. Ils se virent condamnés donc à conserver et à justifier des idées fausses et même idiotes : leurs instincts sociaux étaient aussi faux, aussi INJUSTIFIABLES intellectuellement, que rien puisse l'être ici-bas.

Comment ont-ils pu faire ? Comment peut-on justifier l'injustifiable ? Il n'en a été et n'en sera jamais qu'un moyen : la rationalisation. Pour élaborer des théories stupides et se faire les champions d'idées idiotes, il fallait bien que nos pères travaillent à se rendre stupides, puis s'emploient à transmettre ce caractère à leurs fils. Tel a toujours été le rôle — désolant mais nécessaire — des éducateurs auréolés d'intellectualisme. Reconnaissons qu'ils s'en sont acquittés magnifiquement. On ne peut que les en féliciter quand on prend conscience de la raison d'être de l'intellectualisme, et de sa nécessité.

MEDICUS

Je regrette, mon cher ami, de ne pouvoir vous suivre dans ces spéculations. Je leur reconnais une sorte de plausibilité, et même une autre qualité qu'on aurait tort de sous-estimer : vos théories n'ont, que je sache, pas de rivales. A ma connaissance, aucune n'est à la fois rationnelle et propre à rendre compte des faits. Faute de mieux il est donc tentant de les adopter à titre d'hypothèses *gratuites.* Mais on ne saurait faire fond sur elles en qualité d'hypothèses de TRAVAIL — vous en avez souligné vous-même le trop grave danger en sciences humaines et à fortiori sociales — avant leur vérification *expérimentale.* Or, dans ce que vous avez dit, je ne vois rien qui suggère la plus lointaine possibilité de vérification de cette sorte.

BERNARD

Elles sont l'objet presque unique de la présente leçon, et nous y venons. Mais quelques simples constatations et quelques déductions (hypothétiques encore) restent à faire. Observons le comportement des intellectualistes. Nos hypothèses veulent qu'ils aient été condamnés à sacrifier leurs personnes à des finalités spécifiques en s'employant à réaliser les conditions de leur propre stupidité. Le cas le plus révélateur, parce que le plus "prodigieux", est celui des économistes. Ces malheureux ont élaboré des théories dont l'irréalisme dépasse ce que la nature, si elle ne disposait de ressources secrètes (que nous essayerons de dévoiler), aurait pu obtenir de la stupidité des hommes. C'est pourquoi celle des économistes peut être dite "surnaturelle" : ils se sont montrés plus idiots que nature. Ils ont réussi à croire et à faire croire que l'abondance doit engendrer le dénuement. Ils ont enseigné que l'argent est comestible, et, aujourd'hui encore, ils n'en veulent pas démordre. Mais, ne pouvant obtenir que les humains en consomment, ils ont trouvé le moyen de le leur faire *détruire,* opération désormais classique dénommée "déflation", ils sont parvenus à faire monter les prix à mesure que s'amenuisait le coût des fabrications. L'exemple d'une économie rationnelle qui valu à Hitler la satisfaction de faire tuer — *sans bourse délier* — quelques dizaines de millions d'hommes, ne leur a pas ouvert les yeux. Et les économètres se sont débrouillés pour ne PAS poser les équations des ensembles économiques, et pour entrer en fureur quand elles leur sont montrées. Or cette démence dure depuis deux cents ans. D'innombrables millions d'hommes en ont été atteints et il ne s'en est pas trouvé un seul — pas UN seul ! ! — pour s'aviser qu'abondance et prospérité sont synonymes, bien que Monsieur de la Palice, déjà, le proclamait dans un couplet de sa chanson :

Il avait peu de bien
Pour soutenir sa naissance
Mais ne manqua de rien
Dès qu'il fut dans l'abondance …

Comment expliquer ces faits incroyables si ce n'est en fonction d'un BLOCAGE de leurs facultés mentales ? Et quelle serait l'origine, si elle n'est spécifique, d'une démence qui aveugla TOUS les hommes pendant deux cents ans ? L'improbabilité de cette unanimité est colossale : qu'il ne se soit pas trouvé, parmi tant de millions, une poignée d'hommes normalement conformés du crâne n'est vraiment pas normal : l'anguille est sous roche et l'on est bien forcé de "flairer un rat" lorsque ces animaux grouillent en tous lieux et par millions !

PHILIPPE

L'hypothèse d'un blocage a le mérite d'apporter une explication au plus inexpliqué des faits, qui est aussi le moins contestable : des organismes dotés de douze milliards de neurones sont soumis à des déterminismes qui en font des idiots. Eh bien non, ils n'en sont pas : ces déterminismes PARALYSENT leur raison SANS LA DETRUIRE. Le cas des économètres le prouve surabondamment : alors que beaucoup — par exemple TINBERGEN — sont mathématiciens émérites, TOUS sont des crétins en tant qu'économistes ! L'hypothèse d'un blocage localisé est seule à rendre compte de ces faits.

BERNARD

L'hypothèse d'un blocage localisé a le mérite suprême de se prêter, comme on va le voir, à des vérifications expérimentales. Et elle en a un autre, à peine moindre, qui est de permettre la *localisation précise* des facteurs de la stupidité et de la malhonnêteté des hommes. Or, apprendre comment nous nous rendons idiots et malhonnêtes, c'est acquérir les moyens de ne PAS le faire ! On a vu que la stupidité, qui nous fait choisir (préférer) le mensonge, nous contraint à la malhonnêteté en nous faisant une nécessité de justifier l'injustifiable. Mais quelles pourraient être, respectivement, la raison d'être, la cause et les *mécanismes* (les déterminismes) de la stupidité ? Les réponses semblent claires : sa raison d'être est la survie de notre espèce, sa cause se dissimule dans nos instincts de conservation, et ses mécanismes sont ceux qu'exige la CONSERVATION ELLE-MEME, c'est-à-dire l'IMMOBILISME. Tout fait de mouvement, d'évolution incessante, notre monde n'est intelligible que dans son dynamisme et dans son devenir. Rien ne s'y arrêtant jamais, l'immobilisme est le comble de l'irréalisme. Dès lors, rien ne pouvant être CONSERVE (tel quel), il est idiot d'y prétendre et il faut être idiot pour faire le métier de conservateur, de "thésaurisateur". Voilà pourquoi les conservateurs, les traditionalistes et les nostalgiques doivent être et sont des imbéciles : "Dieu est vivant" ! Mais, je le répète, nous devons notre survie à ces imbéciles, et notamment aux économistes !

MEDICUS

Méfions-nous des tentations qui guettent tous les théoriciens, toujours enclins à prêter à la nature l'ordre qu'ils mettent eux-mêmes dans leurs théories. On voit vraiment assez mal comment les économistes, dont les bévues, en mettant l'Occident cul par-dessus tête, l'ont rendu à peu près incapable de se défendre après avoir eux-mêmes enfanté le collectivisme, on voit vraiment mal, dis-je, pourquoi et comment la stupidité de ces hommes aurait été favorable à la survie de notre espèce !

PHILIPPE

C'est facile : représentons-nous ce qui serait arrivé si la première loi des ensembles

économiques (celle qu'exprime l'équation *p = v)* avait été énoncée il y a deux cents ans. Elle est si "bestialement" évidente qu'il fallut un miracle pour échapper à ce désastre, et ce fut de justesse : Jean-Baptiste SAY l'énonça — à un poil près — au début du siècle dernier. S'il l'avait mieux dite, rien n'aurait pu empêcher la quatrième loi du machinisme de sortir ses effets. L'humanité aurait été inondée de richesses cent ans au moins avant qu'il devînt possible de l'y préparer. Il en eût résulté une anarchie auprès de laquelle la nôtre est une plaisanterie innocente. Des notions aussi élémentaires que l'équilibre biologique (dont est né l'écologie) étaient encore dans les limbes, et l'on voit aujourd'hui combien, même connues, il est difficile d'obtenir le respect de ses lois. Quand à la formation psychologique indispensable à une humanité soustraite aux formes traditionnelles de l'autorité (fondée sur la contrainte par la faim), une humanité faite donc d'hommes rendus capables de se prendre en charge eux-mêmes, c'est à peine aujourd'hui qu'une pédagogie adéquate à cette nécessité a vu le jour. Non, je ne puis douter que nous devons la vie aux crétins sublimes qui ont nom Jacques RUEFF parmi beaucoup d'autres presque aussi glorieux !

BERNARD

Il reste à procéder aux vérifications expérimentales qui doivent être devenues possibles si l'hypothèse d'un blocage est à peu près juste. Je n'en vois qu'un moyen, et c'est celui dont le soin incombe à l'I.F.O., avec l'assistance qu'il espère recevoir de ses étudiants. C'est la fonction pour laquelle il a été créé. Il va de soi que cette hypothèse ne saurait se vérifier que dans ses implications, elles-mêmes hypothétiques. Les effets d'un blocage ne pourraient être vérifiés et mesurés qu'autant qu'ont pu être mises au point les techniques efficaces d'un déblocage dont les conséquences seraient observables et mesurables.

PIERRE *(aux étudiants)*

Notre cours n'est pas autre chose qu'une tentative de déblocage, par application de techniques qui, au laboratoire de psychologie théorique et pratique qu'est le C.I.E.B.S., ont obtenu des résultats positifs, mais qu'il fallait réaliser *in vivo* pour pouvoir en soumettre les effets à un traitement statistique. Le moment d'une première vérification étant venu, nous sollicitons votre concours. Comme vous l'observerez, vous êtes invités à jouer un rôle double : celui à la fois de cobaye et de juge. Pour éviter de vous influencer, nous nous interdisons tout pronostic et même tout commentaire. Veuillez répondre soigneusement et surtout *sincèrement* à notre questionnaire, et soyez-en d'avance remerciés.

4. Le sourire de la joconde et ses moustaches

PIERRE

La plupart de nos étudiants se sont ralliés — peut-être un peu trop facilement — aux vues de Philippe : selon lui, nous fabriquerions nos malheurs, et il vaudrait mieux en rire qu'en pleurer. Mais certains n'ont pas trouvé vraiment drôles nos disgrâces. Ils ne peuvent s'accommoder mieux des sourires de Philippe que des moustaches de la Joconde :

ADAM

Votre sixième question me semble plus cis- que transrubiconnienne. L'examen qui tend à

démystifier les malheurs en leur restituant leur physionomie réelle de bienfaits, et à découvrir leur valeur libératrice, a été préconisée depuis lontemps par les philosophes, dont ALAIN. A leur invite, je me suis livré, voilà douze ou quinze ans, à cet exercice. Ses résultats ont été, sinon nuls, cruellement insuffisants. Certes on élimine quelques pseudo-catastrophes, mais il subsiste un résidu de malheurs authentiques, sans échappatoire discernable, et d'autant moins réductible par l'humour que d'autres personnes y sont plus impliquées. Ces malheurs proviennent d'erreurs cisrubiconiennes dont la source est généralement simiesque. Mais leurs conséquences sont durables. Vous avez cité vous-mêmes Shakespeare : "our sins cast long shadows". Combien longue en effet est l'ombre de nos erreurs ! Et que peut en pareil cas l'orthologique ?

ETUDIANT IM.116

Vous semblez raisonner sur le malheur comme si vous n'aviez jamais vécu un malheur VRAI. Seul celui qui, jour après jour, l'a éprouvé dans sa chair ou dans son esprit peut parler de la douleur. Lorsqu'on souffre atrocement, les baisers moustachus de la Joconde ne peuvent remplacer une piqûre de morphine ! Quel est le pire malheur qui vous soit arrivé ? Pour moi, j'ai fait depuis trente ans l'expérience quotidienne du malheur et de la douleur. Le 11 juin 1940, j'ai été blessé grièvement par l'explosion d'un obus : jambe droite arrachée, colonne vertébrale touchée. Je dus être amputé de la cuisse droite. Je passe sur les longs mois d'hopital et de soins, les souffrances, le retour à la vie "normale". Entre parenthèses, si, un jour, vous avez une heure à gagner, allez à l'Institut National des Invalides : vous y rencontrerez nombre de jeunes gens paraplégiques, cloués sur leurs fauteuils roulants jusqu'à la fin de leur vie. La plupart sont des blessés de la guerre d'Algérie. Vous pourriez leur poser le problème. Je n'ai pas décidé que mes blessures étaient un malheur. J'ai réagi profondément pour mettre cet accident à sa place. Mais l'acceptation du fait en lui-même ne m'empêche pas de me heurter sans cesse à ses conséquences : les souffrances difficiles à calmer, les incroyables ennuis d'appareillage (il est bien moins difficile d'aller à la Lune que de trouver un orthopédiste VRAI), et même une vie familiale "différente", sans compter les contacts avec la société, qui n'aime pas les handicapés physiques. Tout se conjugue pour vous rappeler sans cesse ce que vous avez décidé d'oublier. Cela ne m'empêche pas d'avoir parfois un peu d'humour — un rien grinçant peut-être. J'en suis peu pourvu, c'est vrai, mais je vais prendre de la peine pour le cultiver. Mais pourquoi de la "peine" ? Ce n'est pas le mot qui convient. J'ai déjà placé sur mon bureau une reproduction de la Joconde, après lui avoir dessiné une belle paire de moustaches : simple pense-bête !

PIERRE

Ces remarques sont plus que justifiées. Il est clair tout d'abord que, personnages fictifs — car celui de chair et d'os qui rédige ces leçons a grand soin de se glisser dans nos peaux — nous n'avons jamais subi de malheurs ni éprouvé de souffrances. Nous n'avons donc aucune qualité pour aborder ces sujets sur le terrain de l'expérience vécue. Mais peut-être en sommes-nous avantagés pour situer leur étude dans l'abstrait. Abstraits nous-mêmes, nous n'avons pas à commencer par nous abstraire, et sommes peu exposés au double danger de *démesurer* la signification statistique de nos personnes et de voir les choses de *trop* près en les regardant en nous, voire en nous seuls. Bref nous sommes relativement bien placés pour les regarder depuis Sirius.

Or, dans l'abstrait, une évidence s'impose : même à ceux qui n'ont guère été frappés par le sort, le bonheur n'est concevable — Philippe et Bernard l'ont montré dans la16ème leçon — que dans le monde du subjectif. Cette forme d'évasion est-elle possible à des paraplégiques cloués à vie dans le malheur ? Eh bien, depuis Sirius, on constate que — pour certains tout au moins — la réponse est oui ! Quelques hommes ont disposé d'une aptitude si grande à sentir le "goût indéfinissable de Dieu" qu'ils connurent l'apogée du bonheur dans le martyre. Sans mesures communes avec celle de leurs souffrances, l'intensité de leur joie les y rendait insensibles. Certes, pareils pouvoirs d'évasion sont rarissimes, mais ils ont existé et ces héros en ont témoigné. Ils ont montré qu'il est possible de se soustraire à la souffrance et au malheur, de s'en *abstraire* littéralement. Peu d'hommes en sont capables, mais, d'une part nos destins nous soumettent rarement à des épreuves aussi cruelles, et, d'autre part, nos aptitudes à l'évasion peuvent être cultivées et développées. Ce sont des choses qu'on peut apprendre, et l'orthologique nous y aide puissamment : elle nous fournit des moyens d'abstraction et des centres d'intérêt.

Il n'en est pas moins évident que, d'un secours inappréciable dans les malheurs et les contrariétés quotidiennes que nous valent toujours le culte et la poursuite de nos préférences, l'humour est inadéquat dans les cas graves. Il peut nous aider — et c'est une chose énorme — à vivre contents et joyeux tous les jours. Mais, quelques rares fois, il nous faut faire appel à d'autres ressources pour résister à des coups trop cruels. Où ces ressources se cachent-elles ? Je ne doute pas que ce soit dans les implications de la pulsion spirituelle, qui nous engendre l'amour et le *besoin du VRAI.* En vertu de ses affinités, il en résulte une hiérarchie qui pourrait éclairer un des aspects de l'influence de ce cours sur ses étudiants : la pulsion spirituelle les empêche de s'accommoder du "bonheur de Madame Michu" : ils en aperçoivent un plus grand, plus haut-placé dans la hiérarchie des valeurs humaines. En d'autres mots plus vrai. Notre besoin du vrai est si grand que nous préférons un malheur vrai au bonheur illusoire.

Un héros d'Anatole France, Monsieur Bergeret, un jour qu'il se désespérait des malheurs à la Jean Rostand inhérents à sa condition d'"esprit fort", voit passer Madame Michu, bigote de son état, et qui, ne doutant de rien, s'est installée tout tranquillement dans le Cosmos : selon que M. le Curé les approuve ou non, le moindre de ses actes et la plus anodine de ses pensées acquièrent une valeur cosmique : le ciel s'en réjouit, ou ils allument aux enfers un rire inextinguible ! Quelles illusions merveilleuses ! Mais Monsieur Bergeret n'en veut à aucun prix : il sait — ou croit savoir — que rien de tout cela n'est VRAI.

Or le présent cours est dédié à la recherche du vrai — *coûte que coûte.* TOUT est subordonné au vrai et, quand il faut, TOUT lui est sacrifié. Cela n'est ni confortable ni facile et ce peut être cruel. Mais on s'en trouve élevé au sommet de la hiérarchie des valeurs humaines, et nos malheurs ne peuvent nous y rejoindre. J'ai tendance à penser qu'IM.116 y trouvera — et même qu'il y a déjà trouvé — les moyens d'une sorte de transcendance sur ses terribles épreuves : si elles lui avaient été épargnées, ne serait-il aujourd'hui moins près du VRAI ? Et, de toutes choses, n'est-ce celle qui *compte* le plus ?

Questionnaire n° 23

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

Une vérification expérimentale

L'intelligence spécifique est un don de la nature. Le rôle de la pédagogie est et a toujours été d'enseigner son utilisation en fonction des objectifs poursuivis, que ceux-ci soient personnels, impersonnels ou gratuits. Or, si les hypothèses dont sont issues les techniques pédagogiques de l'I.F.O. sont justes, des déterminismes SURconscients entraîneraient un blocage de notre intelligence individuelle en sciences humaines. Une inhibition obéissant à des besoins de notre espèce nous priverait des concours de Monsieur de la Palice en sciences humaines. Les faits apportent à cette théorie les appuis d'une vérification statistique significative à cent pour cent, mais sa vérification expérimentale n'est possible que dans l'observation et la mesure des conséquences d'un DEBLOCAGE. Ce déblocage était l'objectif poursuivi dans ce cours. Un *début* d'observation et de mesure de ses effets est celui du présent questionnaire. A priori, il semblait permis de prévoir qu'un déblocage spontané résulterait d'un transfert dans la conscience des contenus du surconscient, c'est-à-dire de leur *élucidation.* Nous les utiliserions au lieu de les subir et, cessant d'être leurs esclaves, nous deviendrions leurs maîtres. Au point d'avancement de ce cours, tel ne saurait être tout à fait votre cas, mais il semble devenu possible de mesurer la distance qui peut vous séparer encore de ce résultat, et nous espérons extraire de vos réponses — même si nos questions vous déçoivent par leur banalité — des moyens de vous aider à la franchir plus vite.

2. Avant de suivre ce cours, étiez-vous riche d'OPINIONS en sciences humaines ?

3. Vous arrivait-il d'en changer ?

4. Pouviez-vous distinguer vos opinions de vos savoirs ?
5. Le pouvez-vous aujourd'hui ?

6. Avez-vous conservé — en quelque matière que ce soit — des opinions qui n'aient pris la forme d'hypothèses ?

7. Vous était-il pénible autrefois de changer d'opinions ?

8. Vous est-il pénible aujourd'hui d'ajuster vos hypothèses au réel sous la contrainte des faits ou celle de la logique ?

9. Vous arrive-t-il de le faire vous-même — après "mûre réflexion" ?

10. Avez-vous le sentiment d'être contraignable à la logique ?

11. Vous y pensez-vous plus contraignable qu'autrefois ?

12. Etes-vous enclin à vous appliquer vous-même ces contraintes ?

13. A la page ?? de cette leçon, Philippe prend un inventaire rapide des six avantages que, selon lui, vous vous seriez acquis sur les intellectualistes doués pour l'imposture. Quels sont ceux (s'il y en a), parmi ces six avantages, que vous n'auriez pas — ou pas conscience d'avoir — acquis ?

14. En éprouvez-vous le corollaire psychologique, qui est un besoin ABSOLU d'honnêteté intellectuelle, situé au SOMMET de la hiérarchie de vos valeurs? Bref le VRAI — coûtât-il ce qu'il peut coûter — est-il devenu pour vous la valeur sans laquelle RIEN ne saurait avoir aucune valeur ?

10. Notez cette leçon et expliquez votre note. Ajoutez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

11. Vos questions,vos remarques, vos commentaires.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingt-Quatrième Leçon

VERIFICATION EXPERIMENTALE

PIERRE

Le sort en et jeté : notre cours comportera quatre cycles. A vouloir forcer l'allure, nous nous exposerions à de graves mécomptes : trop denses, nos leçons perdraient de leur clarté et, trop rapides, nos démarches de leur sûreté.

PHILIPPE

Et ce cours verrait s'évaporer son efficacité. Toute réflexion faite, cette dégradation était si peu difficile à prévoir qu'il nous faut bien flairer un rat. Quel diable s'est diverti à nous aveugler aux conséquences si prévisiblement fâcheuses d'une ambition immodérée ? J'ai idée que l'élucidation de ce mystère pourrait nous valoir une belle occasion de nous prendre nous-mêmes la main dans le sac.

PIERRE

Cela semble assez facile : nous avons tendu à prêter à nos étudiants notre propre impatience. Nous avons hâte d'entreprendre une action pour essayer de répandre l'orthologique dans un monde où sa diffusion est une question de vie ou de mort. Or, peu nombreux, nous devons placer nos espoirs dans la collaboration de nos étudiants. Des conférenciers, des professeurs, des expérimentateurs seront nécessaires en grand nombre dès que l'orthologique commencera à franchir les feux de la rampe, et ce moment semble approcher. Nous avons du mal à nous résigner à le différer. D'où notre souhait d'une formation accélérée — et notre aveuglement à ses difficultés : nous avons succombé à la tentation trop universelle de prendre nos désirs pour des réalités. *(Aux étudiants)* Veuillez bien nous le pardonner, mais sans trop en regretter les conséquences : comme tous les échecs si l'on est attentif à leurs causes, celui-ci aura été éclairant et, dès lors, fructueux.

PHILIPPE

La première leçon à en extraire, c'est que l'orthologique ne préserve pas ceux qui en font leur métier du danger de dérubiconner le plus joliment du monde. Ne pouvant JAMAIS être sûrs d'eux-mêmes, la seule sauvegarde des humains est de rester à l'affût de leurs propres erreurs. Nous ne pouvons être (presque) certains que d'une chose : c'est de manquer peu d'occasions d'en commettre. Félicitons-nous en d'ailleurs : la vie manquerait d'imprévu et de suspense si toutes les bonnes choses nous tombaient toutes rôties dans la bouche. Où seraient le sport et la rigolade ? Mais félicitons aussi ADAM d'avoir flairé notre rat : l'impatience, en effet, doit toujours être tenue pour hautement suspecte.

PIERRE *(aux étudiants)*

Après avoir stimulé vos impatiences en vous prêtant la nôtre, nous voilà contraints de la décevoir. Nous n'avons d'excuse que notre incompétence faite d'inexpérience. Ce cours est expérimental, et nous nous efforçons de rectifier le tir de leçon en leçon et de maladresse en

maladresse. Dans quelques années, sans doute nos étudiants pourront-ils n'être plus traités tout à fait en cobayes, mais, tout bien considéré, je n'oserais affirmer qu'ils ne seront traités *comme s'ils en étaient* afin que, restant leurs propres cobayes, ils prennent l'habitude de mettre en doute leur compétence en qualité d'auto-professeurs et acquièrent l'aptitude, indispensable aux autodidactes, à *rectifier le tir jour après jour dans leurs rapports avec eux-mêmes.*

Bref, ne regrettons rien. Nous ne pouvons éviter de décevoir l'impatience de nos étudiants, mais, en compensation, nos leçons seront relâchées, plus faciles, plus détendues. Nous avons désormais tout le temps du monde pour les mener au but avec un minimum de peine. Entre-temps, ils ont bien voulu se prêter à notre enquête, avec une honnêteté que notre questionnaire un peu perfidement simpliste visait à éprouver en ne la favorisant guère : les questions posées semblaient n'appeler de réponses que par oui ou par non. Leur objet était de vérifier les effets du déblocage de l'intelligence spécifique dont notre cours constitue un essai *in vivo.* Bien entendu, il ne pouvait s'agir que d'un début. Nous ne prétendons pas, au point où nous en sommes, à mesurer les effets hypothétiques encore d'une entreprise inachevée. Ce que nous voulions obtenir, c'est une statistique pour nous éclairer sur la réalité, la nature et la régularité des influences de ce cours sur ses étudiants. En sa qualité de statisticien, il appartient à Philippe d'interpréter les réponses obtenues.

PHILIPPE

Une interprétation propre à satisfaire aux exigences des statisticiens ferait mourir d'ennui nos étudiants. Je leur épargnerai cette disgrâce d'un cœur d'autant plus léger que ce serait nous moquer d'eux : les conditions d'une statistique honorable ne sont pas réunies faute, notamment, d'un nombre suffisant de réponses. Mais nous n'avons pas besoin de *significativité* statistique pour les interpréter : la recherche de leur *signification* nous suffit là où elle est *évidente,* et c'est presque partout. Un petit travail de tabulation a permis de choisir, pour les citer, les réponses de celui de nos étudiants qui s'est trouvé exprimer le plus souvent l'avis de la majorité. Bref, ce qu'on va lire, c'est ce qu'a répondu le spécimen-le-plus-représentatif-d'Homo-liber-en-cours-d'automanufacture. Or, tenez-vous bien, cet "étudiant-moyenne" n'est pas une moindre personne que — puissent des ânesses sauvages le baigner, comme Cléopâtre, dans leur lait ! — notre excellent Antoine. Ecoutons-le religieusement s'il vous plaît, mais, afin que nul ne soit tenté de l'alourdir d'une significativité statistique abusive, chacune de ses réponses sera précédée d'un nombre mais entre parenthèses pour désigner le pourcentage des étudiants qui ont répondu (à peu près) les mêmes choses que lui.

ANTOINE

*3. Avant de suivre ce cours étiez-vous riche d'**opinions** en sciences humaines.* REPONSE (100%) : OUI. De quoi d'autre aurais-je été riche ? *(N.B. : Antoine ayant été seul à préciser la nature de ses opinions avant ce cours, la significativité statistique de ce qui suit est nulle)* De quelques savoirs intuitifs confus et inexprimés peut-être. Voyons le cahier rédigé avant le cours (cf. le "Rubicon", p.294) :

— Je suis certain que les humains sont faibles ;

— que je suis faible, mais relativement lucide ;

— que l'Homme est capable d'une évolution positive, mais qu'il est tout aussi capable de commettre une bêtise irréparable qui la stoppe ;

— que j'ai besoin de liberté et que les groupements (enrégimentements) proposés aujourd'hui ne valent pas grand chose ;

— qu'il y a des hommes bons (qui aiment les autres) et des hommes de valeur capables de les guider sous tous les cieux, mais que, à peu d'exceptions près, ils sont étouffés ou incapables de changer la face du monde brutalement. Toute action humaine n'est, le plus souvent, qu'une petite touche de peinture ajoutée à un tableau ;

— que les évolutions humaines se font brutalement, ou plutôt lentement avec des manifestations brutales : l'habit devenu trop étroit lorsque le corps a grandi craque un beau jour. Mais l'évolution lente est difficile à percevoir pour le contemporain ;

— que l'être humain est déterminé par son milieu social ;

— que rien, ni personne, n'est totalement bon ni totalement mauvais ;

— que le plus souvent, je peux faire confiance à mon intuition ;

— que je suis incapable d'être un Don Juan ;

— qu'avoir des enfants et les élever du mieux qu'on peut est la justification prime du mariage ;

— que l'espoir fait vivre ;

— que l'argent est nécessaire (surtout pour sa famille) mais qu'il n'en faut pas trop car il risque de tout pourrir.

Telles étaient, en matière humaine, les certitudes du penseur que j'étais il y a deux ou trois ans ! Un fatras préférentiel de vérités évidentes ou incomplètes et d'inepties pompeuses et inarticulées ! Il est toujours bon de faire un retour en arrière pour … rigoler ! Rions gentiment néanmoins : ce n'était pas si mal déjà, et suffisant pour servir de base à une morale relativement intelligente. Bien entendu, ce faisceau de constatations inexpliquées et de préférences inexplicables (à ce stade) ne suffit pas à faire comprendre tout. C'était au plus le substrat empirique qu'un mode de vie presque vivable malgré un blocage en cours d'évolution.

PHILIPPE

Qu'elle qu'eût été ma satisfaction, eu égard aux noirceurs d'âme de notre Antoine, à m'esclaffer bruyamment, force nous est d'admettre que ce n'était pas si mal que ça. J'en suis très contrarié car la significativité de cette vérification en est lourdement affectée : nos étudiants n'ont jamais été ne fût-ce qu'approximativement représentatifs de la population contemporaine. Il s'agit d'un échantillonnage hautement aberrant : recrutés non seulement parmi les rares lecteurs capables d'absorber, sans nausée ni colère, la collection "Survivre", mais parmi ceux que ce stimulus a déboussolés assez pour les faire s'inscrire à un cours par correspondance ! Il faut être gravement "piqué" pour poser un acte pareil. Bref nos étudiants sont des spécimens regrettablement atypiques. Leurs réponses ne peuvent être tenues pour représentatives des réactions prévisibles chez les étudiants "tout-venants" que recruterait une campagne publicitaire semblable à celles que font les écoles "sérieuses". Nous nous exposerions à des désastres si nous n'en tenions compte, mais nous n'aurons garde d'y manquer.

ANTOINE

4. Vous arrivait-il de changer d'opinions ? REPONSE (81%) : OUI, mais difficilement. Et j'ai aujourd'hui la certitude que certaines opinions se seraient enkystées quasi-définitivement. Je dis "quasi" parce que, en cas de grands malheurs, les opinions les plus

tenaces volent parfois en éclats.

PHILIPPE

La non-représentativité de nos étudiants se révèle nettement : avant leur incription à ce cours, la plupart étaient capables, plus ou moins difficilement, de changer d'opinions, et c'est un trait *rarissime.* Mais ne nous chagrinons pas trop : onze n'avaient *jamais* mis leurs opinions en question. Or sept d'entre ceux-ci sont parmi les plus ardents à *souhaiter* la perte de leurs opinions : ils "espèrent avoir tort". Ils ont compris que nous n'en changeons que pour en adopter de meilleures, et que, lorsque nous ne sommes pas heureux, c'est parce que nous ne savons pas combien nous avons tort … de n'être pas heureux ! Cependant, à défaut d'orthologique, de grands malheurs font parfois voler en éclats notre colossale stupidité. On conviendra que l'orthologique est un moyen moins pénible d'obtenir ce résultat.

ANTOINE

5. Pouviez-vous distinguer vos opinions de vos savoirs ? REPONSE (100% moins une voix) : NON. Je n'avais pas conscience d'une différence entre ces deux mots. *(N.B. : Antoine a été seul a exprimer ce qui suit)* Mais je devais avoir un sentiment très flou de la nécessité de cette distinction, dont la révélation a satisfait en moi quelque chose qui la connaissait et la savourait discrètement. C'est ainsi, tout au moins, que j'ai interprêté l'espèce de soulagement intérieur profond que je ressens en disant : "Mais oui! C'est *indiscutablement* vrai !…"

PHILIPPE

Cette cinquième question était de loin la plus importante de toutes, et les réponses reçues sont totalement satisfaisantes : sauf un seul, aucun étudiant n'avait conscience de la *possibilité* d'acquérir des savoirs en matière humaine, mais TOUS en sont conscients aujourd'hui. Quelles chances avaient-ils — quelles chances ont les humains — de découvrir le vrai avant d'avoir appris qu'il est *possible* de le découvrir ? A elle seule cette connaissance est un pas décisif. Ceux qui l'acquièrent s'enrichissent d'un BESOIN fondamental, qui transfigure *toujours* leur vie : *il leur devient possible de répondre aux exigences de la pulsion spirituelle.* En d'autres mots : *une vie spirituelle INTELLIGENTE leur devient accessible.*

ANTOINE

6. Pouvez-vous, aujourd'hui, distinguer vos opinions de vos savoirs ? REPONSE (100%) : OUI. J'en ai les moyens, mais pas toujours le courage. Sur le champ, je ne ressens souvent que paresse à élucider le malaise provoqué par la formation et l'expression d'une opinion personnelle.

7. Avez-vous conservé — en quelque matière que ce soit — des opinions qui n'aient pris la forme d'hypothèses ? REPONSE (33%) : NON.

PHILIPPE

Semblant s'être séparé, cette fois, de ses condisciples, Antoine semble s'être allégé ici de beaucoup de sa significativité statistique pour mieux faire bande à part avec le tiers d'entre eux. Il n'en est rien : il explique le cas des dissidents mieux qu'ils ne l'ont fait eux-mêmes, comme on verra tout à l'heure, en compagnie d'IM.146.

ANTOINE

8. Vous était-il pénible autrefois de changer dd'opinions ? REPONSE (88% de ceux auxquels il arrivait de changer) : OUI

9. Vous est-il pénible aujourd'hui d'ajuster vos hypothèses au réel sous la contrainte des faits ou celle de la logique ? REPONSE (89%) : NON. L'ajustement ne se fait pas toujours immédiatement, tant s'en faut ! J'ai le sentiment qu'il se fait plutôt sous la pression des faits que sous la contrainte de la logique. Mieux : c'est "sur le terrain", confrontée aux faits, que la logique s'exerce le plus utilement.

PHILIPPE

Cette dernière remarque signifie que, justement conscient des méfaits de l'intellectualisme, Antoine incline à faire justement le métier d'intellectuel.

ANTOINE

10. Vous arrive-t-il d'ajuster vous-même vos hypothèses au réel, après "mûre réflexion" ? REPONSE (57%) : c'est rare encore. Par exemple il m'est venu l'idée que l'intelligence spécifique pourrait se manifester pendant la relaxation et l'intelligence individuelle pendant la concentration. Cette hypothèse est satisfaite au premier coup d'œil. Je n'ai pas éprouvé le besoin d'y réfléchir davantage, attendant qu'elle soit confirmée ou infirmée par la suite du cours.

11. Avez-vous le sentiment d'être contraignable à la logique ? REPONSE (100%) : OUI. Mais j'ai conservé un réflexe de fuite devant le raisonnement logique. Ce pourrait être une ancienne réaction de défense. *N.B. : sans le moindre doute. L'intellectualisme nous a fait trop de mal pour que nous n'ayons tendance à opposer un réflexe de défense à l'intellect : chat échaudé craint l'eau froide.*

12. Vous pensez-vous plus contraignable à la logique qu'autrefois ? REPONSE (100%) : Indubitablement.

13. Etes-vous enclin à vous appliquer vous-même les contraintes de la logique ? REPONSE (81%) : J'allais écrire : constamment. Mais il faut préciser : chaque fois que je réfléchis, que j'explore consciemment.

14. A la page ?? de la 23ème leçon, Philippe prend un inventaire sommaire des six avantages que, selon lui, vous vous seriez acquis sur les intellectualistes doués pour l'imposture. Quels sont ceux — s'il y en a — parmi ces six avantages, que vous n'auriez pas, ou pas conscience d'avoir, acquis ? REPONSE (atypique) : Le premier d'abord : à chercher le raisonnement simple, je tombe volontiers dans le raisonnement complexe. Je m'y englue et laisse tomber les bras d'impuissance. Toutefois je constate là aussi d'immenses progrès. Ensuite le dernier : je me sens encore inachevé et incapable de faire le métier d'hominisateur. Ma sensibilité aux évidences et aux preuves est trop souvent intuitive et jugée dangereuse, quoique utile. Et j'éprouve encore des difficultés à parler en public dès que le nombre d'interlocuteurs dépasse un ou deux, et surtout dès qu'une attaque, une perfidie ou une moquerie se dessine dans leurs propos. J'ai (ou plutôt j'avais, car je ris souvent à présent)

tendance à me retirer dans ma coquille, vexé.

PHILIPPE

Antoine s'est mépris sur la nature des avantages dont nous l'accusons d'avoir fait l'acquisition. Il se défend, tout d'abord, d'en posséder le premier, qui était *précisé* comme suit : *"vous êtes devenu capable de reconnaître en Monsieur de La Palice un maître contre lequel, toujours idiote, la rebellion n'est jamais impunie". — "Non",* répond notre Antoine, *"à chercher le raisonnement simple, je m'englue volontiers dans le complexe…"* Qu'est-ce à dire ? Que, ne se sentant pas l'*égal* de notre ami La Palice, Antoine n'est pas toujours capable de se substituer à lui. Il eût certes été prématuré de prêter cette aptitude-ci à nos étudiants, et nous ne l'avons pas fait. Il leur reste à l'acquérir et la remarque d'Antoine les y aidera. Il tombe volontiers, dit-il, dans le "raisonnement complexe". Pour éviter cet écueil, il suffit de se rappeler qu'un raisonnement juste ne peut être complexe. Raisonner correctement, c'est *appliquer une tautologie.* Les raisonnements que nous disons complexes ne sont jamais qu'embrouillés. C'est pourquoi nos échecs, qui nous font tomber les bras d'impuissance, ne proviennent *jamais* d'une inaptitude à RESOUDRE nos problèmes, mais à les POSER correctement. Il faut en ISOLER les composantes au lieu de prétendre à résoudre plusieurs problèmes à la fois. Qu'Antoine veuille bien nous fournir quelque exemple de "raisonnement complexe" où sa pensée s'est engluée : je suis prêt à parier que plusieurs problèmes y étaient emmêlés et confondus. Mais je parierais plus gros encore que notre Antoine reconnaît pleinement en Monsieur de La Palice un maître contre lequel la rébellion est toujours *immensément* idiote! Bref, convaincu du délit d'*imprécision,* qui est la cause de la plupart de nos malheurs intellectuels, notre bon Antoine s'est acquis tous les droits à … une robuste cinglée de martinet ! *(Il lance un clin d'œil aux étudiants)* Ah mais ! Ah mais! Je suis très soulagé : il était hasardeux, pour savourer notre vengeance, de faire fond sur des ânesses sauvages.

Antoine, enfin, a l'infernal culot de se prétendre inéducable, imperfectible, inhominisable. N'en croyons rien : tout au plus s'accuse-t-il de n'être pas encore *devenu* capable de faire le métier d'éducateur. Mais, là encore, nous n'en accusions pas nos étudiants : nous nous sommes contentés de les dire *prêts à le devenir* et, pourvu qu'ils consentent à prendre la peine de penser avec PRECISION (en pesant chacun des mots qu'ils écrivent ou lisent), il m'est chaque jour plus difficile d'en douter, et tout particulièrement dans le cas de notre Antoine.

ANTOINE

15. En éprouvez-vous le corollaire psychologique, qui est un besoin absolu d'honnêteté intellectuelle, située au sommet de la hiérarchie de vos valeurs ? Bref le <u>vrai</u> — coûtât-il ce qu'il peut coûter — est-il devenu pour vous la valeur sans laquelle <u>rien</u> ne saurait avoir aucune valeur ? REPONSE (100% des voix masculines) : Exactement, et ce besoin est très ancien, antérieur à l'acquisition des moyens de le satisfaire : c'était alors un *idéal.*

PIERRE

Avant de tirer les conclusions de cette petite enquête, il convient de citer plusieurs étudiants dont les réponses nous ont semblé particulièrement éclairantes.

6ème question : Oui, les règles d'or de la pensée me permettent de distinguer les opinions des savoirs.

14'ème question : Philippe n'y va pas avec le dos de la cuiller! Si nous avions ces six aptitudes, il pourrait en effet aller à la pêche avec ses quatre complices ! Nous ferions le cours à leur place. Mais je ne suis nullement certain, pour ma part, de ne pas assimiler les intérêts de l'espèce aux miens, voire à mes convictions personnelles. Je me console en me disant que les hommes les plus sages et les plus saints commettent des erreurs dont la cause est la même. Entre les savoirs confirmés par des preuves objectives et les convictions qui nous meuvent à l'action — et à la justification de nos actes — il y a un monde de possibilités : celles qui dépassent le domaine de la "preuve". En dehors même des ressources du spiritualisme, le monde matériel lui-même peut donner lieu à tant de convictions ! Ainsi, j'ai toujours pensé qu'il était impossible que notre Terre soit seule habitée. Cette conviction relève pour moi de la simple logique. Bien sûr, je n'en puis apporter la preuve, mais ceux qui pensent le contraire sont aussi désarmés que moi. Lorsque des savants affirment gravement que la vie ne peut exister sur telle planète parce qu'elle ne contient pas d'oxygène gazeux, de vapeur d'eau ou d'ammoniaque, je pense à cette phrase figurant dans un hommage rendu aux frères Wrigth : *"Ils n'étaient pas assez savants pour savoir que c'était impossible. C'est pourquoi ils le réalisèrent."* La sensibilité aux preuves exige certaines précautions. Le doute doit-il venir de l'esprit ou des sens ? A mon avis des deux lorsque c'est possible. Chacun connaît l'histoire du savant qui, en s'appuyant sur une théorie aérodynamique et sur des expériences pratiques, affirma et prouva que le bourdon ne peut voler. Même sans la preuve vivante du contraire, n'aurait-il pas fallu douter de ce "savoir scientifique" ? Il en découle que je ne saurais, sans me leurrer, prétendre à distinguer le vrai du faux … "tout aussitôt" !

PHILIPPE

Plusieurs étudiants ont tenu des propos similaires — et mêmement contradictoires. Après s'être reconnus capables de distinguer désormais leurs opinions de leurs savoirs, ils estiment que nous sommes allés un peu fort en les disant aptes à distinguer le vrai du faux parce qu'ils ne peuvent "tout aussitôt" faire cette distinction *toujours et partout.*

Qu'ils se rassurent : nous étions très loin de leur prêter, au point où ils en sont encore, cette aptitude exorbitante ! Ce que nous avons dit, et cette enquête le confirme, c'est que nos étudiants savent désormais que, jusque dans les affaires humaines, le vrai PEUT être distingué du faux, et que, de ci de là, eux-mêmes en sont capables. En veulent-ils une démonstration ? La voici :

ALCESTE

Depuis que j'ai lu le RUBICON, j'ai acquis un certain nombre de savoirs : les lois des ensembles économiques, l'argent n'est pas comestible, l'aléagénèse est une impossibilité mathématique, on ne peut contredire notre ami La Palice, etc. J'ai accepté aussi un certain nombre d'hypothèses, tout en commettant parfois l'imprudence d'oublier que ce sont des hypothèses, mais j'essaie de me reprendre. Je puis distinguer ces savoirs et ces hypothèses des opinions d'autrui - et de celles du moi d'autrefois. Je crois — mais je me trompe peut-être — n'avoir plus d'opinions. S'il m'est arrivé d'en émettre occasionnellement, ce fut sans y croire et pour ne pas désobliger mes interlocuteurs en leur opposant des silences qui manifesteraient l'impossibilité de dialoguer avec eux.

PHILIPPE

Je doute qu'un seul étudiant conteste la qualité de SAVOIRS à ceux qu'énumère Alceste. Sont-ce les seuls qu'ils possèdent ? Et ne peuvent-ils eux-mêmes en découvrir d'autres à longueur de journée ? Je soupçonne IM.146 de se méjuger. Ses exemples ne me semblent attester qu'une inconscience de ses propres moyens. Qu'en pensez-vous Bernard ?

BERNARD

Il appartient à IM.146 d'en décider. Il a toujours jugé impossible, dit-il (mais sans doute veut-il dire *improbable)* que notre Terre seule soit peuplée d'organismes vivants. C'est son droit puisqu'il s'agit d'une hypothèse (or toutes nous sont permises) et il le sait certainement. Voilà donc un SAVOIR qu'il possède. Sa seule petite erreur est de dire "conviction". Aussi désarmés que lui, ses contradicteurs commettent le même erreur si eux aussi sont *convaincus* au lieu de tenir leurs spéculations pour plus ou moins probables. Et leur cas est plus mauvais car la probabilité de ces hypothèses est devenue (à peu près calculable), et celle de la pluralité des mondes habités est incomparablement plus grande. Enfin, lorsque les scientifiques affirment que telle planète ne réunit pas les cnditions de la vie, il faut comprendre leur langage : ils paaarlent de la vie *telle que nous la connaissons.* Aucun organisme vivant connu de nous ne saurait s'accommoder, par exemple, de l'ambiance lunaire, mais les savants sont si conscients de la *concevabilité* d'une vie telle que nous ne la connaissons PAS que, à leur retour sur cette Terre, les visiteurs de notre satellite se voient imposer une quarantaine. Je tiens pour assuré qu'IM.146 SAIT ces choses-là. Reste l'exemple du bourdon. Il équivaut à la "preuve" inventée par Zénon d'Elée, qui s'appuyait sur une observation juste (la flèche peut rejoindre le gibier) pour prendre en défaut le raisonnement qui prétendait à prouver qu'elle ne le peut pas. Il suffit mêmement d'observer le vol d'un bourdon pour prouver la fausseté d'une théorie et la malfaçon d'une expérience qui contredisent les faits. Voilà quelques SAVOIRS élémentaires dont je ne doute pas qu'IM.146 les possède le plus naturellement du monde bien qu'il ne semble pas en avoir pris pleine conscience. Me trompé-je ?

PHILIPPE

Je suis persuadé qu'IM.146 possède ces savoirs, mais je n'aurais garde de m'en dire "convaincu". Rappelons-nous le Pentalogue d'Antoine dans la 6e leçon : *"Tu choisiras tes mots avec le plus grand soin. Je ne dirai pas impossible pour improbable, ni convaincu lorsque je ne suis guère que persuadé…"* Il n'en faut pas plus pour mettre de l'ordre dans sa tête : les mille idées vagues qui nous y flottent, dans un brouillard propice à toutes les confusions et toutes les cécités, cessent d'emmmélasser notre pensée. Il suffit de les classifier en hypothèses et en savoirs pour mettre nos facultés mentales en état de fonctionner normalement. Mais ce petit travail — fort divertissant d'ailleurs — doit être fait par chacun. Nul ne pouvant s'en charger à notre place, c'est par là que débute nécessairement la démarche autodidactique. *(Aux étudiants)* Ne sont-ce des désordres de cette sorte qui vous permettent de fermer les yeux à vos propres aptitudes ? Et dès lors à vos responsabilités ? Et la paresse dont beaucoup se réclament pour s'absttenir de faire dans leur tête maison nette (et pour se justifier presque de cette abstention : "C'est formidable ce que je suis paresseux !…" serait-elle un faux alibi ? Je suis persuadé que chacun pourrait aisément balayer les excuses du genre de celles qu'IM.416 s'est offertes pour se … convaincre de ne posséder ni les aptitudes qu'il possède ni les responsabilités qui les accompagnent. Me trompé-je ?

PIERRE

Il n'empêche qu'IM.146 a tapé en plein milieu du mile : "Je ne suis pas certain de ne jamais assimiler les intérêts de l'espèce à mes intérêts personnels ou à mes convictions". C'est certainement le cas de tous nos étudiants. Or l'intelligence spécifique n'émerge dans la conscience des individus que lorsque cette aptitude est acquise. C'est alors seulement que, devenant vivante, l'orthologique peut être VECUE. C'est ce qui rend ce cours si pénible : il est un supplice de Tentale. L'orthologique y restant lettre morte, il est impossible de la vivre. Enchaînés à eux-mêmes par leur inaptitude à prendre conscience de leurs besoins spécifiques, nos étudiants meurent de soif. La source des joies et des savoirs promis à notre espèce ruisselle à deux doigts de leurs lèvres, et ils ne peuvent y boire. *(Aux étudiants)* Soyez sans crainte : ce n'est plus qu'une question d'heures. Bien qu'il faille quatre cycles pour terminer ce cours, la plupart d'entre vous pourrez commencer à *vivre* l'orthologique avant la fin du troisième.

ADELINE

9e question : Au début de ce cours, il m'a été difficile de me débarrasser des opinions auxquelles je tenais. J'ai eu du mal à me défaire, notamment, de ma croyance à l'universalité et à la supériorité de la "psychologie de la motivation" de Paul Diel. Et quelques-unes de vos hypothèses scientifiques m'ont mise en rage! Je croyais — et tenais beaucoup à croire — que les savoirs acquis au cours de mes études de biochimie étaient vrais. En revanche, pour ce qui me touchait peu (l'économie par exemple) il m'a été facile de me laisser convaincre au vrai. Aujourd'hui j'accepte volontiers de revoir mes points de vue et de les ajuster au réel. Ce m'est toujours une *grande satisfaction* car j'ai conscience de faire un pas en avant, pas nécessairement immédiat, mais je ne puis — et ne désire — plus résister aux faits ni à la logique.

PHILIPPE

Le cas d'Adeline est typique de ceux qui, devant à leur formation scientifique un sentiment très vif d'une supériorité très grande, sont donc de "gros riches". Ils n'entendent pas se laisser dépouiller de leurs biens. Que les chameaux fassent leur affaire de passe par le trou d'une aiguille ! Les gros riches, eux, préfèrent s'en retourner fébrilement à leurs biens. C'est pourquoi les savants donnent de si fréquents exemples d'une malhonnêteté crasse et d'un dogmatisme auquel il ne manque que quelques pouvoirs pour en faire les émules de Torquemada. Faute de cette ressource, les malheureux sont obligés, pour continuer à se croire riches, de se dépouiller de tout ce qu'ils ont, sauf de leur déloyauté. Adeline a eu l'occasion de s'en apercevoir : ses collègues scientifiques l'ont édifiée, et ce lui fut une dure mais salutaire épreuve : son "monde" s'est écroulé. Aussi devons-nous admirer Adeline et nous rejouir pour elle : ce qu'elle a fait est incroyable et presque sans exemple.

ADELINE

15e question : Je n'éprouve pas un besoin absolu d'honnêteté intellectuelle comme une fin en soi. Pour moi la fin est le bonheur, et l'honnêteté n'est qu'un moyen d'y parvenir.

BERNARD

L'éternel féminin ! Empreinte d'une clairvoyance et d'une sincérité profondes, cette

réponse est émouvante. A un niveau plus élevé, elle s'apparente à celle, naguère, d'Amandine : "Ce cri n'est pas le mien !…" Les femmes sont *faites pour **rendre** heureux*, et prêtes à TOUT subordonner à cette tâche essentielle. Heureux qui, comme Ulysse, peut faire un long voyage — en compagnie d'Adelines à la fois féminines et … "féminisées" !

ARTHEME

11e question : Je suis capable de comprendre un raisonnement logique et ses implications, mais pas nécessairement d'y ajuster mes sentiments ni mon comportement.

13equestion : Oui, quand ces contraintes ne contrarient pas mes comportements affectifs. Mal dans le cas contraire, malgré ma bonne volonté.

14e question : Je n'ai acquis ni la 2e ni la 6e aptitude que Philippe nous prête. Il y a disparité croissante entre ce que je sais et ce que je sens. Mes acquisitions intellectuelles se heurtent à des affects plus ou moins aberrants, qui demeurent les plus forts. Mes connaissances ont évolué, mais pas ma personnalité. Même quand je prends conscience des intérêts de l'espèce, je reste replié sur-moi-même et incapable de la servir.

15e question : La recherche du vrai est la seule chose qui, pour l'instant, ait à mes yeux une valeur quelconque. J'en arrive même, et c'est sans doute exagéré, à me désintérresser de tout le reste. Mais, éprouvant intensément le besoin de ne pas ME tromper, je suis moins soucieux de ne pas tromper autrui. C'est probablement un moyen de défense, mais non pas d'attaquer, car je ne veux de mal à personne.

PIERRE

Le cas de ceux qui, comme Arthème, sont en conflit ouvert avec eux-mêmes et ne peuvent réaliser le moindre début d'unité intérieure, est difficile. Le supplice de Tentale, pour eux, est aigu : ils voient couler la source mais ne peuvent boire la moindre gouttelette d'eau. Tout porte à prévoir que ce cours portera ses fruits dans leur cas dès qu'il se situera sur le terrain où l'orthologique peut être vécue. Nous donnons rendez-vous à Arthème à la fin du présent cycle. Si nous ne nous trompons pas trop sur son compte, sa pensée, ses sentiments et ses actes ne tarderont pas à s'harmoniser tout naturellement.

ALCESTE

11e question : *Avez-vous le sentiment d'être contraignable à la logique ?* REPONSE : Oui, mais j'avais aussi ce sentiment autrefois, même dans mes pires rationalisations.

PHILIPPE

Alceste est presque le seul à l'avoir remarqué. Or, à l'exception de ceux qui rationalisent leur aversion pour la logique, son cas est général. La raison en est simple : il faut se *croire* soumis à la logique pour rationaliser, et il faut *s'y soustraire* pour pouvoir croire à ses propres rationalisations. Dès lors, ceux qui sont le *moins* contraignables à la logique sont toujours ceux qui se persuadent de l'être le plus. Les théologiens fournissent les spécimens les plus représentatifs de ce syndrome affligeant. Notre question était donc — évidemment — un piège. Celle qui comptait était la suivante :

ALCESTE

12equestion : *Vous pensez-vous PLUS contraignable à la logique qu'autrefois ?* REPONSE : OUI, mais comment être sûr de ne pas m'autosuggestionner ? Cependant, une petite expérience récente me paraît l'indiquer : il me semble avoir plus d'aptitudes qu'autrefois aux mathématiques, domaine de la logique pure. J'ai joué un peu, ces temps derniers, avec les limites et les dérivées, que je n'avais pas étudiées au collège, et cela m'a paru plus simple que lors d'une tentative remontant à une dizaine d'années.

PHILIPPE

Cette question était décisive : se découvrir PLUS contraignable à la logique, c'est constater que cette contrainte relève non pas de notre habileté, mais de notre HONNETETE. Le vrai, le seul obstacle à l'exercice naturel de la logique naturelle est notre déloyauté. Celle-ci surmontée, le reste se fait seul. Alceste me semble avoir commis une légère confusion lorsqu'il attribue à une *contrainte* l'amélioration de ses aptitudes aux mathématiques. Il a bien fallu qu'il ait *toujours été TOTALEMENT* contraignable à la logique en mathématiques *pures* (dont les limites et les dérivées relèvent intégralement) par la forte raison qu'elles ne contiennent rien d'autre. Ne pas s'y laisser contraindre serait tourner le dos aux mathématiques et refuser de s'en mêler. Non, l'amélioration de ses aptitudes — qui n'aurait rien que de normal quoiqu'elle se serait manifestée remarquablement tôt dans son cas — n'aurait pu résulter que d'une maturation de ses facultés intellectuelles, due (vraisemblablement) à un début de déblocage de ses mécanismes mentaux. Mais ceci est une tout autre affaire, et nous nous en soucierons au bon moment. L'objet de notre enquête n'était pas celui-là.

IM.169

15e question : Je ne puis plus rien accepter sans rechercher la vérité, mais je n'ai pas l'impression que ce soit devenu un besoin absolu.

PHILIPPE

IM.169 est notre seul étudiant masculin à se dire dans ce cas, mais il me semble s'agir d'un malentendu. Il n'éprouve pas le besoin de se vouer tout entier à la *recherche* du vrai. Or cela n'est possible qu'à ceux qui en ont la vocation et en font leur métier. Les autres se consacrent à mille autres activités, avec ou sans vocations, et, le plus souvent, par nécessité. Mais comme nos autres étudiants masculins, IM.169 ne peut plus RIEN accepter sinon la vérité : que serait-ce sinon l'indice d'un besoin d'absolu ?

IM.152

J'ai été déçu de ne pas trouver dans cette leçon une succession d'approches des matières du cours par les étudiants. Vous semblez avoir voulu — un peu trop peut-être — nous persuader que nous avons en main tous les atouts. Cela peut être vrai, mais je crois que, perçus dans le vécu, les effets de nos acquisitions sont plus propres à nous faire prendre conscience de leur réalité et des transformations que nous leur devrions. Votre attitude, cette fois-ci, me rappelle de mauvais souvenirs. *(IM.152 est instituteur. Il pratique la pédagogie Freinet)* Quand j'enseignais en troisième, mes élèves étaient tiraillés entre le goût et la possibilité de s'exprimer et l'attrait des connaissances qu'on absorbe passivement, sans réagir. Ils étaient déjà capables de s'exprimer et de créer, mais pas assez pour ne plus douter d'eux-mêmes. Ils aimaient à le faire, mais, en même temps, manifestaient une aggressivité. Quand à

moi, je voulais les convaincre que, déjà, ils étaient des types "bien". Cela avait souvent un effet néfaste sur eux !

IM.131

Si la vingt-deuxième leçon m'a en effet quelque peu attristé, celle-ci m'a catastrophé ! Elle a obtenu — chez moi — un effet opposé à celui que vous semblez avoir recherché : il m'a été impossible de ne pas constater qu'un abîme sépare les professeurs de leurs étudiants. Quelle différence de qualité et de "nutritivité" d'une leçon à l'autre ! Malgré ma bonne volonté, j'ai été forcé de constater combien moi surtout, mais, en dépit de la supériorité de moyens manifeste chez quelques-uns, mes condisciples aussi, sommes restés loin de pouvoir remplacer vos cinq protagonistes. L'expérience me semble concluante : citez largement les étudiants, mais laissez aux professeurs leurs rôles de professeurs.

ALOIS

Sauf vot' respect, mon Colonel, cette leçon vous retombe sur le nez. A moins que, en montrant la fausseté de votre prétention à nous avoir rendus malins, votre propos n'ait été de nous frotter le nez dans notre stupidité — relative au moins. Que le diable vous croque !

PHILIPPE

Il y a maldonne. Nous savons que nos étudiants n'en sont encore qu'à mi-course. Leurs ressources mentales n'ont pu être que fort peu développées par ce cours, et notre test visait à mesurer non leur intelligence mais leur HONNETETE intellectuelle. C'est par là qu'il fallait commencer : l'honnêteté est la condition préalable de la maturation de l'intelligence.

(Aux étudiants) Peut-être ne vous êtes-vous pas rendu compte, car il y a été fait peu d'allusions, de la priorité accordée dans ce cours à la culture de ce caractère, mais les effets en sont aisément observables sur les terrains de la politique et de la religion, qui sont les plus brûlants. Parce que ce cours satisfait aux *besoins* de TOUS, les croyants y ont trouvé leur compte sans que les incroyants (qui sont souvent les plus intolérants) en aient été effarouchés, et vice versa. Je doute que pareille chose se soit jamais vue. Quant à la politique, ce cours, bien qu'aussi impitoyable aux opinions de la gauche que de la droite ou du centre, et propre dès lors à rebrousser le poil à tous, ce cours a *bouleversé les opinions politiques de **tous** ses étudiants !!* Les enragés ont cédé à leurs propres besoins aussi bien que les modérés. Pareille chose s'était-elle jamais vue ? Je ne le crois pas. Comment cela s'est-il pu ? Le plus simplement du monde : quiconque devient honnête ne peut plus s'accommoder d'opinions fondées sur la déloyauté, sur la "justification de l'injustifiable".

Or, pour l'honnêteté intellectuelle, nos étudiants se sont révélés ni plus ni moins qu'éblouissants. Malheureusement — à moins qu'il ne faille dire heureusement — rien ne saurait nous éblouir moins que notre propre honnêteté. C'est facile à comprendre : il faudrait être à moitié malhonnête pour s'apercevoir de son honnêteté ! Quand nous sommes ou devenons honnêtes, cela nous semble si naturel — et ce l'est en effet — que nous n'en sommes pas plus conscients que des sécrétions de notre pancréas. *(Aux étudiants)* Mesurer ou juger, ne l'oublions jamais, c'est comparer. Si vous voulez juger votre propre honnêteté, votre seul moyen est de la comparer à celle des autres. Or c'est une chose que nous ne faisons guère : quand on est honnête, on tend presque inévitablement à penser que les autres le sont tout

aussi naturellement.

Mais il arrive que certains prennent l'initiative de nous détromper. Notre ami Anatole en a fait l'expérience ces jours-ci. Il reçut la visite de deux jeunes gauchistes, flanqués d'un professeur d'économie politique, qui se mirent en devoir de le déciller. Notre pauvre Anatole n'en pouvait croire ses yeux plus que ses oreilles : cette démonstration dépassant, pour la malhonnêteté crasse, d'un milliard de lieues tout ce qu'il eût été capable d'imaginer, il en est resté pantois et meurtri !

BERNARD

Il avait affaire à forte partie : deux jeunes *gauchistes* et un professeur d'*économie* ? Ce sont des cas limites, des enragés de la déloyauté. Incapables de rien voir ni entendre qui pourrait remédier à leurs rages ataviques, les malheureux sont incurables.

PHILIPPE

Je ne le crois pas, mais je ne puis invoquer d'exemple de guérison que celui de Rosalinde. Gauchiste et freudisante enragée "Made in Nanterre", il était clair qu'elle serait particulièrement difficile à récupérer pour l'humanité. Pour lui arracher un OUI à une question qui ne comportait pas d'autre réponse concevable, il a fallu près de deux ans. Le reste, ensuite, a été tout seul : Rosalinde est définitivement guérie. Ses réponses s'améliorent de leçon en leçon, et la voilà bien partie dans la vie. Nos étudiants seront heureux d'apprendre qu'elle vient de se marier, et s'associeront aux vœux de bonheur que nous formons pour elle avec toute la confiance du monde : armée comme elle l'est déjà, et surtout comme elle le sera bientôt, il lui sera tout naturel de répandre le bonheur dans son foyer.

MEDICUS

On est certes en doit de l'espérer. Mais souvenons-nous de la Rosalinde d'il y a quelque deux ans. Si un rôle quelque peu enivrant de vedette, auquel tous les humains, même enragés, sont sensibles — mais qu'il serait impossible de procurer à plus d'une poignée d'étudiants — ne l'avait encouragée à se laisser faire, je doute que dix ans eussent suffi à Rosalinde pour admettre que Monsieur de la Palice mourut sitôt qu'il cessa de vivre. Elle aurait pris la fuite bien avant d'en arriver là !

PHILIPPE

La grande difficulté est en effet celle-là. Nous devons apprendre à accrocher ceux qui sont à mille lieues de soupçonner qu'il existe une telle chose que le vrai. Sitôt accrochés, les enragés de Nanterre deviennent eux-mêmes récupérables. Ce problème ne sera pas facile à résoudre, mais nous nous en préoccupons. A priori une chose est claire : le succès dépendra de l'utilisation simultanée de moyens logiques et *puissamment affectifs* pour établir un contact avec cette sorte d'interlocuteurs. Entre-temps, si nos étudiants veulent connaître les astuces crapuleuses que leurs instincts inspirent à nos contemporains pour mettre leur pensée au diapason de leurs besoins préhumains, qu'ils s'essaient à établir ces contacts avec les moyens du bord : ils seront édifiés comme l'a été Anatole. Qu'on ne s'en désole pas trop : l'intelligence spécifique viendra à bout de ce problème comme de tous les autres. La mèche est éventée, et il ne saurait plus y en avoir pour longtemps.

IM.116

L'aptitude à l'évasion, cette soupape naturelle qui aide l'Homme à supporter sa condition et ses malheurs, n'est guère qu'une fuite devant soi-même, devant la peur de soi : ne pas se voir tel qu'on est, ne pas s'accepter, ne pas se comprendre. Cela aboutit aux moyens d'évasion modernes, de la vitesse au L.S.D., qui tournent le dos à la vérité. L'amour et le besoin du Vrai passent d'abord par soi. Ce sont nos expériences, toutes nos expériences, si modestes ou cruelles soient-elles qui nous ouvrent la porte de la compréhension. Ce n'est jamais l'évasion.

PIERRE

Evasion est un mot ambigu : il peut en effet signifier la fuite devant le réel. Mais c'est dans l'acception opposée que nous l'avons utilisé. S'évader de la *prison* où notre atavisme nous tient enfermés, c'est échapper à nos servitudes animales pour embrasser les *réalités* de notre condition d'hommes.

ADAM

Sans doute est-ce lorsque notre conduite obéit à notre intelligence individuelle qu'il peut y avoir conflit entre les intérêts personnels et spécifiques. Nous devrions parvenir à un état dans lequel les intérêts spécifiques prendraient en charge nos besoins personnels, et les satisferaient bien mieux que ne nous le permet notre intelligence individuelle. Si nous parvenions à voir et à comprendre que nos intérêts personnels *vrais* ne peuvent être que des cas particuliers de l'intérêt spécifique, la subordination des premiers aux seconds s'ensuivrait sans doute naturellement : il devrait suffire, pour la *vouloir* nous-mêmes, de comprendre qu'on ne peut ni gagner *contre* la nature, ni perdre *avec* elle.

BERNARD

Félicitons Adam : il nous a conduits au point où cette leçon se raccorde à la précédente pour déboucher au cœur de tous les problèmes humains. Il s'est trouvé préciser tout à la fois la signification biogénétique des mots "vie spirituelle" et les conditions d'une spiritualité hominisée et hominisatrice.

PIERRE

L'objet de la précédente leçon était la vérification d'une hypothèse. Elle est si concluante qu'une page peut être tournée : sans doute possible, nos étudiants ont acquis un *caractère psychique* irréversible, qu'ils conserveront toute leur vie : une aptitude à l'honnêteté intellectuelle. Est-il besoin de souligner son importance dans tous les domaines et sa rareté en sciences humaines ?

PHILIPPE

Avez-vous dit rareté ? Le mot qui convient est absence *délibérée,* voulue et même proclamée !! Nos contemporains ont réalisé un tour de force. Ils ont accrédité et même sanctifié la déloyauté, et ce leur fut facile. Car il suffit de s'en laisser mettre plein la vue par les psychanalystes non seulement pour nous installer dans la malhonnêteté avec une délicieuse irresponsabilité, mais pour en extraire une gloire et une récompense baptisées *authenticité, lucidité,* et même — ô miracle!— *modestie* … Quoi de plus grisant qu'une modestie glorieuse ? Ces attributs-là étant aujourd'hui le fin du fin, il va de soi que les gens soucieux d'être à la page n'ont garde de prétendre à l'honnêteté intellectuelle; rangée une fois pour toute dans les

vieilles lunes. D'où l'obsession qui nous pousse à épier sans cesse nos motivations et celles des autres. Nul ne pouvant se prétendre honnête sans révéler par la même sa naïveté et la pauvreté de sa "culture psychologique", les habiles gens ont grand soin de se montrer à la page en proclamant fièrement à toute occasion leur *glorieuse et définitive subhumanité !!* On ne peut que s'émerveiller de tant de modestie.

J'engage ceux qui veulent apprendre à faire une bonne figure dans le monde à suivre les débats "sérieux" de l'O.R.T.F. C'était le tour, l'autre jour, de quelques médecins très à la page, invités à éclairer les téléspectateurs sur les mérites et les démérites sociaux de "La Pilule". J'en ai la larme à l'œil d'attendrissement." Voici mon opinion", disait le premier orateur. "Elle m'est imposée par un conditionnement qui remonte à mon enfance". Le second répondait : "Autrement conditionné, je suis d'un avis opposé…" Puis le troisième : "Faute de prendre appui sur des conditionnements appropriés, mes vues sur ce point ne prétendent à aucune solidité…" Ainsi, les premiers donnaient leur avis en prenant soin de se disqualifier pour en exprimer aucun, et le troisième s'en abstenait *parce qu* 'il ne pouvait se disqualifier tout à fait ! Ces hommes faisaient l'étalage de leurs motivations, de leur remarquable lucidité, de leur louable sincérité, de leur admirable modestie, et de leur définitive résignation à l'impossibilité d'aborder, avec la moindre chance d'y voir clair, aucun sujet autre qu'eux-mêmes. Voilà pourquoi et comment nos prétendues scciences humaines sont devenues des machines à cultiver l'égo, propres à enfoncer les passifs dans la contemplation pathogène de leur propre nombril, et, en électrisant les autres, à leur faire danser les ballets enivrés mais mortels du narcissisme psychanalytique générateur d'*obssession de soi-même.*

PIERRE

A des indices comme ceux-là, qui s'observent partout, on mesure l'énormité du prix que l'Homme aura eu à payer son "troisième avatar". Dans ce monde malade, blessé par cette terrible secousse, il ne saurait être question de vérité ni, moins encore, de l'UNITE qui, entrevue par Adam, sera le thème de notre prochaine leçon.

Questionnaire n° 24

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Notez cette leçon et expliquez votre note.

N.B. La décision d'un 4e cycle a impliqué le renvoi au mois prochain du projet d'une leçon complémentaire de la 23ème. C'est pourquoi le présent questionnaire se limite aux matières traitées dans la leçon ci-jointe.

3. Parmi les six avantages — soigneusement *précisés* aux pages ? et ? — que Philippe vous accuse de vous être acquis, quels sont ceux — compte tenu des dites précisions — que vous n'auriez pas, ou pas conscience d'avoir, acquis ?

4. Animé d'un blâmable désir de vengeance, Philippe met à profit ces mêmes précisions pour prétendre à convaincre Antoine de deux crimes également pendables : l'IMPRECISION et sa fille, la CONFUSION. Puis il invite Antoine à fournir quelque exemple de "raisonnement complexe", où sa pensée se serait engluée. Si vous vous êtes trouvé(e) en pareil cas, veuillez bien en faire autant.

5. Pensez-vous comme Bernard (p.?) :

a) qu'IM.146 tend peut-être en effet à se méjuger — et vous aussi si vous avez tendance à faire comme lui ?

b) qu'au prix de quelque soin, IM.146 (et vous, et n'importe lequel de nos étudiants) aurait pu tenir à peu de chose près, le même langage que Bernard ?

6. Répondez à la question de Philippe, page ?.

7. Votre point de vue sur la divergence (page ??) qui oppose IM.152 à Aloïs et à IM.131.

8. Selon Philippe (page ??) ce cours a pu s'aventurer sur les terrains les plus passionnels, comme la religion et la politique, sans effaroucher beaucoup ceux dont les opinions, positives ou négatives, ont été parfois rudement malmenées. Selon Philippe toujours, pareille chose ne se serait jamais vue.

a) Est-ce aussi votre avis ?

b) Dans l'affirmative, y voyez-vous aussi la *preuve* de l'acquisition, par nos étudiants, d'un caractère psychique irréversible : l'honnêteté intellectuelle ?

9. Selon Philippe encore :"Malheureusement — à moins qu'il ne faille dire heureusement ? — rien ne peut nous éblouir moins que notre propre honnêteté"

a) Partagez-vous ce sentiment ?

b) L'honnêteté intellectuelle vous semble-t-elle en effet si naturelle, et la déloyauté si contre nature, si "impensable", qu'il vous est à peu près impossible, malgré tout ce qui se passe sur cette planète, d'admettre qu'il *puisse* ne s'y trouver qu'une infime poignée d'humains

qui soient dans votre cas ?

10. La remarque d'ADAM (page ??) nous ramenant à l'étude des BESOINS humains, l'explication de ces anomalies — c'est-à-dire la mise en évidence de leurs *raisons d'être* — sera trouvée dans la prochaine leçon. Entre-temps, adoptons l'hypothèse d'ADAM : nos conflits intérieurs perdraient leurs raisons d'être si, débarrassés de leurs terreurs ataviques, les humains cherchaient la satisfaction de leurs besoins dans ceux de leur espèce — au lieu de fuir leurs destins d'hommes par tous les moyens, dont la déloyauté, la stupidité et le narcissisme psychanalytique. Si cela se trouvait être vrai, quels seraient (selon vous), parmi les besoins que nous éprouvons :

(a) ceux qui servent notre espèce au *profit* de nos personnes.

(b) ceux qui servent notre espèce au *détriment* de nos personnes.

11. Vos objections, vos questions, vos commentaires, vos suggestions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingt-Cinquième leçon

VIVRE L'ORTHOLOGIQUE

PIERRE

La chance nous a souri le jour où plusieurs membres d'un groupe de personnes passionnées de traditions ésotériques, et guidées dans cette voie par un Maître dont le prestige semble avoir été grand, se sont inscrits à ce cours. Parmi eux était IF.122, que l'orthologique a mise en fuite dès notre treizième leçon, IM.004, qu'elle a gravement incommodé lorsqu'a été approchée l'étude des besoins humains, et IM.146, désormais baptisé ARNOLPHE, dont les apports à ce cours semblent appelés à devenir importants. Sans doute pourra-t-il nous éclairer sur les besoins humains que l'ésotérisme manifeste assurément, et qu'il crée peut-être, et qu'il satisfait sans doute dans une mesure plus ou moins large.

PHILIPPE

Ces besoins-là exigeront certainement une analyse attentive. Mais, en très gros, une chose semble évidente à priori : dans la mesure où l'orthologique prétendrait à "démystifier" les *mystères* des ésotéristes, elle ne pourrait manquer de susciter leur antagonisme, puisque un au moins de leurs rôles est de répondre aux *besoins de mystères* inhérents semble-t-il à la nature humaine.

BERNARD

Il faudrait être aveugle pour en contester l'existence, la vivacité et l'universalité. Mais prenons garde : ce besoin *apparent* en dissimule deux dont la réalité biogénétique est certaine : le besoin de comprendre à tout prix, et celui de ne comprendre sous aucun prétexte ! Reconnaissons que, pour concilier ces exigences contradictoires mais aussi impératives l'une que l'autre, de l'Evolution, l'ésotérisme a fait des merveilles.

PHILIPPE

Aussi la fuite soudaine d'Amandine et d'IM.004 lorsque les besoins humains ont été évoqués n'est-elle pas surprenante. L'attitude d'Arnolphe l'est bien davantage. Félicitons-nous d'avoir en lui un interlocuteur de choix pour des matières que nous ne pouvons aborder qu'avec la plus extrême prudence : n'y connaissant et n'y entendant à peu près rien, nous ne sommes pas qualifiés pour vérifier de l'*intérieur* ceux des mystères de l'ésotérisme que l'éclairage orthologique rend plus ou moins intelligibles aux observateurs impuissants (comme nous) à en appréhender les significations secrètes, accessibles aux seuls "initiés".

PIERRE

Remercions Arnolphe du courage qu'il a dû lui falloir pour ne pas nous fuir lui aussi, malgré l'irritation très vive qui semble s'être accumulée en lui pour faire une irruption impétueuse dans ses réponses à notre dernier questionnaire. Nous les citerons in extenso aujourd'hui, et essayerons d'en dégager des enseignements profitables même à ceux qui n'ont pas de penchants pour l'ésotérisme, ou, s'ils en ont, n'en sont guère ou pas du tout conscients.

ARNOLPHE

Je note cette leçon 200/20 : cette "vérification expérimentale" vaut bien ça ! Elle atteste magistralement la réalité du danger dont parle Philippe en connaisseur : "l'orthologique ne préserve pas ceux qui en font leur métier du danger de rubidéconner le plus joliment du monde". Seigneur quel délayage ! Les étudiants qui reprennent les deux premiers cycles ne peuvent qu'en reconnaître les richesses. Ils en ont tiré un désir de voir clair et de penser juste, désir que la réflexion et l'observation développent chaque jour. Que peut leur apporter la mélasse de cette vingt-quatrième leçon ? Que veut-elle vérifier ? Les réponses des étudiants cités et les commentaires des professeurs sont d'une banalité désolante, et ma mise en cause n'y fait pas exception. Deux pages pour dire quoi ? Que j'aurais dû émettre l'hypothèse et non la conviction que d'autres planètes portent la vie, et qu'il me semblait improbable au lieu d'impossible qu'il en fût autrement. Je ne m'incline nullement devant le purisme de Bernard. J'ai une *conviction* issue d'un raisonnement. Ce n'est pas une certitude et je ne puis l'avancer comme un SAVOIR. Il s'ensuit que je la considère comme une hypothèse. Un savant ne dira-t-il pas : "Je crois mon hypothèse juste" ? C'est donc son opinion, que la sincérité transforme en conviction. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit vraie et puisse d'emblée être élevée au rang de savoir. Tout cela est si évident qu'il est navrant de gâcher du temps et du papier pour le développer. Il n'est pas étonnant qu'un tel verbiage entraîne la nécessité d'un quatrième cycle, lequel en amènera un cinquième, etc.

2e question :Je crois que personne ne peut prétendre à une possession totale de ces six avantages, notamment l'aptitude à raisonner juste et à bien poser les problèmes. C'est relativement aisé tant qu'on reste sur le plan théorique, mais, dès qu'on attend des faits la preuve d'une possession de ces aptitudes, l'échec nous guette et nous confond parfois. Si, comme l'affirme Philippe, il ne provient jamais d'une inaptitude à résoudre un problème, c'est que celui-ci a été mal posé. Je ramènerai ses tirades sur imprécision et confusion à ceci : si j'ai essuyé un échec, c'est que, dans mon raisonnement qui a déterminé une succession d'actes, j'ai ignoré, ou mal évalué, la nécessité, la portée ou l'opportunité de certains d'entre eux. Je n'en veux pour preuve que l'échec du cours de gestion. Comment l'expliquer, alors qu'il contient une force à bouleverser la planète, et dont l'aveuglante vérité ne peut être mise en doute, sinon par une méconnaissance des moyens de la transmettre ? Imprécision et confusion, mon cher Philippe ?

4e, 5e et 6e questions : Je cherche en vain à comprendre. ou la prose de Bernard et de Philippe relève de tout ce qu'on veut sauf d'un souci de clarté et de précision, ou je suis plus bouché que nature. Les deux, d'ailleurs, ne s'excluent pas. Mais que veut dire tout ce fatras ? Résumons : plusieurs étudiants, nous dit-on, se croient devenus capables de distinguer leurs opinions de leurs savoirs. Les mêmes ne se croient pas aptes à distinguer toujours le vrai du faux — tout aussitôt. Où y a-t-il contradiction ? Philippe l'a trouvée. Ce qui ne l'empêche pas — après avoir estimé normal que, grâce à l'orthologique, les étudiants soient capables de distinguer leurs opinions de leurs savoirs — d'affirmer qu'il est loin de leur prêter une aptitude aussi exorbitante que celle qui permet de distinguer le vrai du faux ! J'essaie de résumer clairement tout le fatras de cette leçon :

1. Avis, opinions, convictions sont des hypothèses.
2. Les choses prouvables sont des savoirs.

3. Le goût du vrai, qui donne l'honnêteté intellectuelle, oblige les étudiants à distinguer les uns des autres.

Que peut-il se produire ?

— ou ils trouvent les preuves objectives de la justesse de leurs hypothèses, qui s'élèvent alors au rang de savoirs ;

— ou ils découvrent que les convictions qu'ils chérissaient mais que, faute de preuves, ils ne pouvaient classer parmi les savoirs sont erronées, et ils s'en libèrent, parfois avec tristesse, voire avec arrachement ;

— ou ils ne peuvent obtenir des preuves (positives ou négatives) et leurs avis, leurs opinions, leurs convictions restent à l'état d'hypothèses.

Exemple pratique : je suis *convaincu* qu'on trouvera un remède au cancer. C'est une hypothèse que tout mal a son remède. Je garderai ma conviction jusqu'au jour où les faits la confirmeront ou l'infirmeront.

Est-il besoin de 14 pages pour en arriver là et pour conclure que l'orthologique permet d'acquérir un caractère psychique irréversible, qui est l'aptitude à l'honnêteté intellectuelle ? Aptitude qui, comme toutes les autres, n'est pas toujours utilisée quand nos intérêtes personnels s'y opposent, ce qui prouve tout à la fois les faiblesses de l'Homme et la force des pulsions affectives. Le reste n'est que verbiage inutile, telle que la 9e question par exemple. Il est évident qu'une qualité, et à fortiori une vertu, ne peut éblouir celui qui la possède sans cesser d'être authentique.

Je souhaite vivement que nos amis se reprennent et reprennent les deux premiers cycles. En méditer certains passages m'apporte plus — c'est une conviction que certains faits m'obligent à considérer comme un savoir — que le délayage de ce troisième cycle. Pourquoi n'en pas reprendre certains thèmes et les développer ?

PIERRE

Les réactions d'Arnolphe pourront sembler invraisemblables à beaucoup d'étudiants, mais, pour avoir quelques chances de les interprêter justement, il faut les situer dans leur contexte. Il y a trois mois à peine, nous comptions six ésotéristes parmi nos étudiants. Seule IF.122 nous a quittés l'année dernière. A la seule exception d'Arnolphe, notre troisième cycle les a TOUS mis en fuite. Il les a effrayés assez pour qu'ils *refusent de prendre connaissance* des contenus d'un cours dont les deux premiers cycles les avaient — disaient-ils — comblés. Pour en arriver là, il a fallu qu'ils se sentent gravement menacés dans leur intégrité. Pourquoi notre troisième cycle leur a-t-il engendré ce sentiment ? Il importe de le comprendre car le goût de l'ésotérisme est trop répandu pour qu'il soit permis de douter de l'importance du besoin auquel il répond. Or, loin d'y satisfaire, ce cours semble le frustrer gravement. Nous espérons pouvoir compter sur Arnolphe, le dernier survivant de nos ésotéristes, pour nous aider à comprendre les raisons réelles — superficielles et profondes — de son mécontentement. Elles nous révèleraient sans doute ce que notre cours peut avoir de frustrant.

BERNARD

S'il veut bien nous éclairer sur ces choses, Arnolphe nous aura rendu un double service. D'ores et déjà, mais à un autre niveau, il a renouvelé l'exploit d'Alfred qui, irrité lui aussi, avait

fourni un bel échantillonnage des ressources dont disposent les humains pour tromper. Arnolphe a illustré les moyens dont peuvent user ceux qui, devenus capables de comprendre nos destins, ne veulent PAS accéder à l'autonomie intellectuelle, et ne veulent PAS vivre *eux-mêmes* l'orthologique.

PHILIPPE

A l'opposé des réactions d'Arnolphe, celles d'Antoine doivent être reproduites ici, mais assorties de commentaires malveillants : elles tendent à nous ôter notre louable souci de rectifier le tir ! ! Notre Antoine, je l'ai toujours dit, est tout bourré de méchanceté.

ANTOINE

Note : 20/20. Cette leçon m'a été très utile. J'ai encore besoin d'être instruit dans l'art de nettoyer les cases de la psyché. A la lumière des … coups de martinet de Philippe, j'ai fait deux découvertes. Deux vieilles habitudes inconscientes ont changé de nature et deux mots reluisent à neuf dans ma tête. Au mot "idiot" un réflexe m'engendrait un sourire de commisération qui signifiait : "il est idiot, c'est malheureux, mais peut-être pas trop : le "paouvré coun" (en phonétique languedocienne) n'a guère de soucis et point de responsabilités. Heureusement quand même qu'il y a moi d'intelligent…" Tout cela ne semble pouvoir s'expliquer que par un profond mépris d'autrui. Une de mes découvertes, c'est que le mot "idiot" est beaucoup plus précis dans la tête de vos héros qu'il ne l'était dans la mienne. L'idiot fournit la mesure de la somme des souffrances que les hommes ont dû endurer pour parvenir au point où il leur devient possible de comprendre leurs rapports sociaux. Autrement dit : pour avoir le droit de devenir intelligents, ce qui ne saurait être le privilège de personne. Etre intelligent est facile, naturel, et cela apporte la joie, le calme, la satisfaction totale. D'où l'on peut tirer au moins un instrument de mesure : ce qui apporte la satisfaction totale est intelligent. C'est la bonne voie et la bonne… mesure !

Le mot HONNETETE a été le premier à subir un nettoyage. Ainsi, mot à mot, mot après mot, nous franchissons le Rubicon. Jusqu'à présent, l'honnêteté était un handicap dangereux (dans le jargon biologique : un caractère léthal ou subléthal) et, jusqu'à hier, je le sentais ainsi. Les singes étaient les bénéficiaires de la selection naturelle. Les autres, c'est-à-dire ceux qui, d'aventure, se trouvaient plus humains, pouvaient bénéficier de quelques compensations subjectives, mais ils étaient crucifiés, broyés, *éliminés.* Aujourd'hui — et c'est ma découverte — *l'honnêteté devient un avantage biologique.* La selection naturelle s'est inversée par l'implacable raison que notre survie exige la naissance et la multiplication d'humains honnêtes. Les malhonnêtes et les idiots, désormais, paient pour nous tous. ILs paient plus cher que quiconque le droit pour l'espèce d'accéder au bonheur. Il faut qu'on soigne leurs maux et qu'on les dorlote. Il faut les décorer et leur verser de substantielles pensions. En attendant, je réclame au nom de Dieu les félicitations du Jury, dussent-elles m'être décernées par Aloïs !

PHILIPPE

Bien joué, Antoine : nul ne saurait douter qu'Aloïs est capable de tout !

ANTOINE

<u>2e question</u> :

1. Je *reconnais* un maître en La Palice

2. Je suis *capable* de subordonner mes intérêts personnels à ceux de notre espèce.

3. Je suis *sensible* aux évidences et aux preuves.

4. Je suis donc capable de distinguer le vrai du faux.

5. En conséquence, je suis *disposé* à réviser mes jugements et à mettre en question mes "trésors".

6. Educable, perfectible, hominisable, je suis en effet *presque* prêt à devenir éducateur : il ne me manque que la confiance dans les résultats de mon action. Lorsque mon cerveau et ma langue ne seront plus paralysés par mes peurs, je serai invulnérable, invincible et heureux.

Bref, cet animal de Philippe, qui se*dit* le champion de l'opportunité d'avoir tort, a eu raison six fois sur six. Pauvre homme !

3e question : Mes raisonnements les plus embrouillés sont toujours liés à un sujet complexe, comme celui des relations familiales. Que de fois j'ai dû m'avouer impuissant à y découvrir la vérité ! Jusqu'au jour récent où j'ai posé comme première hypothèse que la famille est une microsociété où le problème des conjugaisons de l'autorité et de l'amour humain est aussi difficile à résoudre (avant le temps des conjugaisons) que dans la société humaine tout entière. C'est un timide démarrage, mais qui apporte déjà quelques clartés.

4e question : Nous tendons à nous méjuger parce que, ployés sous le joug social, nous nous sommes adaptés à cette sous-estimation de soi-même, qui nous permet d'esquiver nos responsabilités et de conserver nos peurs d'enfants. Déjà nous apercevons combien il est vrai que nos facultés intellectuelles ont été bloquées, mais pas endommagées. Lorsque, libérés, nous aurons pris conscience de leurs possibilités infinies, il est permis de penser que nous pourrons parler haut et clair comme Bernard et Philippe. Mais, pour atteindre ce but, il nous faudra bien plus qu'un peu de soin et de précision : il nous en faudra une *habitude définitive.*

5e question : La paresse est sans doute une explication trop facile. Les cancres et les maîtres semblent s'y plaire parce qu'elle leur permet de donner un nom vague, mais habituel, à la complicité dialectique qui les unit. L'hypothèse du "faux alibi" mérite d'être retenue. L'heure quotidienne de réflexion, "d'examen de conscience" (et d'inconscient) me devient de plus en plus nécessaire. Son intérêt a grandi depuis que nous disposons de quelques armes pour faire la chasse aux "fausses motivations". Nous allons être amenés à examiner de plus près ce que *chaque mot* fait resurgir de notre inconscient dans notre conscience. Et ce sont en effet les désordres de notre pensée qui nous empêchent de perndre conscience de nos aptitudes, de nos moyens et de nos responsabilités.

6e question : Comme aux jeunes chiens que l'on veut rendre propre, il est nécessaire de nous frotter la truffe dans nos excréments culturels. Même s'ils affirment que ce leur est peu utile, les élèves ont certainement un grand besoin de s'exprimer. Comment deviendrions-nous hominisateurs, éducateurs ou seulement professeurs si nous ne nous y faisions la main en contribuant à forger nous aussi ce cours-ci ?

7e question : (a) OUI. (b) OUI.

8e question : (a) OUI. (b) Il m'a longtemps été impossible et il m'est resté difficile

d'admettre que tous les humains étaient condamnés jadis à la malhonnêteté, et que la plupart le sont restés aujourd'hui. Cette terrible cruauté, nécessaire autrefois, est restée inscrite dans nos habitudes culturelles. J'ai conscience de n'avoir pas encore échappé totalement au sort commun : dans l'exercice de ma profession notamment, je suis amené, pour me "défendre" (par peur donc), à user encore de ces attitudes traditionnelles, mais ces cas se font rares. Ma déloyauté se réduit le plus souvent à une relative dissimulation. Tant que la société restera ce qu'elle est encore, l'honnêteté semble héroïque et même stupide. Pourtant, c'est bien en ne jouant PAS le jeu social atavique que nous nous différencierons de nos contemporains moins chanceux, et que *jouera en notre faveur la sélection naturelle.* Bénéficiant d'une lucidité intérieure qui permet l'utilisation *consciente* des ruses traditionnelles, constatons combien nos méchants professeurs en ont usé envers nous dans ce cours ! ! — nous devrons nous adapter, peut-être brusquement, à une société toute neuve où *l'honnêteté à visage découvert PAYERA !!* En attendant, nous devons rester assez souples pour préparer cette métamorphose.

9e question : L'inventaire et la classification des besoins humains : voilà encore un sujet où ma conscience s'est naguère enlisée. Mes habitudes de pensée m'inclinant à faire un inventaire aussi complet que possible avant de chercher à classer, j'explore au ras du sol et m'y perds quelquefois… Or voici que j'aperçois combien peuvent être grands le nombre et la variété de nos besoins. Tous les hommes sont animés de besoins essentiels communs, mais il en est d'existentiels qui sont de pures élucubrations culturelles. Dans la nature, "rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme". Tout est utile, ne serait-ce qu'à la vérification vivante des lois statistiques. Lorsqu'apparaissent des besoins "aberrants", par exemple le besoin de vitesse qui fait peser sur nos jeunes gens une menace de mort, ils servent notre espèce en contraignant ceux qui ne meurent pas à réfléchir, à devenir intelligents. Lorsque des besoins évolutifs nous conduisent à la santé mentale et morale en nous faisant prendre en charge nos responsabilités d'êtres humains, — par exemple celles qui consistent à aider nos contemporains à prendre conscience du réel au moyen des techniques qui ont obtenu sur nous ce résultat — nous servons manifestement nos personnes en même temps que notre espèce. Comment distinguer les besoins évolutifs des besoins aberrants ? Il est clair que nos peurs ne sont pas un critère suffisant : la satisfaction de nos besoins évolutifs fait peser sur nos personnes une menace formidable puisque nous voilà contraints d'anéantir l'organisation simiesque qui nous a valu la survie. Bref de ruiner, de détruire notre monde !! Sans doute est-ce pourquoi nous nous comportons tour à tour en bêtes promises à l'abattoir et en fous furieux entêtés de mettre à feu et à sang la planète — du moins ce qui ne l'est pas encore ! Nous ne savons plus quels besoins satisfaire, et nos instincts semblent ignorer l'ordre vital des priorités parce que nos peurs ne jouent plus leur rôle primordial de signal d'alarme. Le voyant lumineux est bloqué sur le rouge. Quoi que nous fassions, tout nous fait peur et tout nous fait souffrir. Nous sommes désorientés, déboussolés. Mais ce cours nous a appris que l'intelligence dont la nature nous a dotés doit remédier au dérèglement de l'orienteur inconscient traditionnel. La crainte du Moloch social est une peur atavique périmée. Pour échapper aux menaces du monstre, il suffira de se garer de ses sursauts d'agonie. Au contraire, la peur de la mort individuelle m'accompagne partout où mes yeux voient s'accumuler en progressions exponentielles les flots d'acier, de gaz, de boues, de drogues, de violence et de démence dont les déferlements sont chaque jour plus menaçants. Entre deux sortes de peurs et de besoins, j'ai appris à choisir. *"Il suffit à la vérité d'apparaître une seule fois, dans un seul esprit, pour que rien ne puisse l'empêcher de tout envahir et de tout enflammer",* écrit Teilhard. Nous savons

désormais que telle est en vérité la toute puissance — ô merveille — de la vérité …

PHILIPPE *(à ses collègues)*

Nous sommes jolis !! L'UNITÉ entrevue par Adam devait être le thème de la présente leçon. L'unité ? Quelle unité ? Celle qui divise Arnolphe et Antoine ? Ou celle qui oppose Antoine à notre Arnolphe ?

PIERRE

L'unité ne perdra rien pour attendre et gagnera beaucoup à mûrir. Bien que, théoriquement , il soit resté possible de boucler ce cours en trois cycles, louons le ciel de n'y être plus tenus. A la rigueur, une leçon unique pourrait suffire à l'exposé des connaissances sans lesquelles les plus doués de nos étudiants auraient eux-mêmes peu de chance de vivre l'aventure orthologique. Mais il en est plusieurs auxquels ces connaissances ne suffiraient en aucun cas pour leur livrer cette aventure. C'est de leur cas que nous nous préoccuperons d'abord. Ayant désormais tout le temps du monde, nous pouvons nous permettre une nouvelle pause avant de partir à l'assaut de l'UNITE.

BERNARD

Les réponses au vingt-quatrième questionnaire en révèlent non pas l'opportunité, mais la nécessité. Nos étudiants se sont classifiés eux-mêmes en deux catégories : une majorité d'antonins qui, utilisant les connaissances acquises, les vivent déjà un peu, et les arnolphins qui, malgré leur bonne volonté, n'ont guère acquis d'autonomie intellectuelle et, bien que réceptifs, ne peuvent devenir eux-mêmes *productifs.* Les réponses d'Antoine et celles d'Arnolphe sont d'une si admirable clarté à cet égard que notre rôle s'en trouve réduit à presque rien : le soulignement de quelques mots suffira.

PIERRE

Un étudiant problème, Arthème, et une ex-étudiante problème, Rosalinde, nous ont proposé des devinettes, l'une intellectuelle, l'autre affective, qui se trouvent venir à leur heure. Nos étudiants auront profit à s'y essayer la main.

ARTHEME

Il est relativement facile de ne pas s'engluer dans des problèmes mazthématiques ou économiques, mais ce l'est beaucoup moins dans le cas des problèmes humains, ne serait-ce que parce que nous n'en possédons pas toutes les données. En voici un exemple où je me suis plus ou moins englué. Il s'agit d'un de vos arguments du cours précédent, i.e. : "Si J.B. SAY avait mieux énoncé sa loi, rien n'aurait pu empêcher la 4e loi du machinisme de sortir ses effets. L'humanité aurait été inondée de richesses cent ans au moins avant qu'il eût été possible de l'y préparer".

Je m'y suis englué parce que je ne suis pas d'accord avec votre *certitude* : "rien n'aurait pu empêcher", bien que j'accorde un préjugé favorable à votre raisonnement. Voici où j'en suis : Votre hypothèse de base est que des déterminismes surconscients entraînent toujours et partout, depuis que l'Homme est homme, un blocage de notre intelligence individuelle. Autrement dit, le "génie de l'espèce", la nature (ou tout ce que vous voudrez) nous empêche de faire des découvertes prématurées, fatales à notre espèce, en vertu de quoi vous sautez à la

conclusion citée plus haut. Je la trouve critiquable car vous modifiez un élément de notre histoire, mais continuez à raisonner comme si cette modification pouvait être isolée, unique, toutes choses devant rester égales par ailleurs. Or, dans l'hypothèse où J.B. SAY aurait bien formulé sa loi, de trois choses l'une :

— les déterminismes surconscients auraient continué à agir. Les économistes et les hommes d'Etat s'en seraient trouvés empêchés d'accepter cette formule, et la 4e loi du machinisme n'aurait pas sorti ses effets.

— un plus ou moins grand nombre de personnes auraient pris conscience de cette loi et l'auraient mise en application. Il en eût résulté une infinité de conséquences possibles selon les "dosages". Seul un ordinateur correctement programmé pourrait les évaluer.

— si tout le monde avait accepté la loi de J.B. SAY correctement énoncée, votre hypothèse de base aurait été prise en défaut et tout votre édifice se serait effondré.

Ici encore, il y a plusieurs possibilités, dont celles-ci :

— les déterminismes supérieurs de l'Evolution auraient été pris en défaut pour la première fois. En pareil cas, votre raisonnement aurait dû être assorti de la "clause de prudence" suivante : "toutes choses ayant été, étant et restant égales par ailleurs".

— ce n'aurait pas été la première fois. En pareil cas l'humanité aurait été différente de ce qu'elle était au temps de J.B. SAY et sa découverte n'aurait pas été nécessairement prématurée. Votre hypothèse de base, en pareil cas, serait intenable et vous ne pourriez continuer à raisonner à partir d'elle.

Enfin ne serait-il possible d'imaginer une Evolution sans acoups, où l'Homme aurait utilisé ses neurones à partir de leur acquisition au lieu de les stocker sans profit ou de s'en servir à sa propre destruction ?

Je serais heureux d'apprendre quels "raisonnements simples" pourraient remplacer avantageusement mes élucubrations.

ROSALINDE

Je n'ai pas cessé, dans le domaine intellectuel, de poursuivre des raisonnements complexes sans issues bien précises. Un exemple : l'aliénation dans le domaine de l'art. A partir de quel moment un tableau, une musique, un film, sont-ils libérateurs ? En d'autres mots, où commencent et où finissent la répression ou l'exploitation des désirs, et la satisfaction ou la frustration des besoins ? Bref, il s'agit de définir des critères pour l'art, ce qui se trouve être le sujet de ma thèse de maîtrise.

PIERRE

Arthème et Rosalinde ont mis le doigt sur la plaie : l'orthologique *semble* ne pas fournir de réponses aux problèmes qui *semblent* relever de "raisonnements complexes". Or ceux qu'il nous faut résoudre quotidiennement sont presque toujours de ceux-là : il y intervient des *facteurs subjectifs.* C'est bien pourquoi nul ne pourrait commencer à vivre l'orthologique tant

qu'elle n'a pénétré dans le monde du subjectif, et nous n'y sommes pas encore. Ce monde ne peut être abordé et intelligé que lorsque nous avons réalisé en nous l'unité.

Quelle unité ?

Celle précisément, de l'objectif et du subjectif. Notre intention était de traiter ce sujet dans la présente leçon. Mais il est devenu clair que plusieurs étudiants y sont insuffisamment préparés. Leurs réponses au vingt-quatrième questionnaire attestent la persistance, dans leurs *habitudes verbales,* d'une tendance à certaines confusions. Nous nous sommes accordé le temps — et nous n'hésiterons pas à en consacrer autant qu'il faudra à cette tâche capitale — de les aider à y remédier *définitivement.* Antoine et Arnolphe ont fourni une excellente illustration des attitudes qui conduisent, l'une au succès, l'autre à un échec fatal : *"C'est* ***mot à mot*** *, MOT APRES MOT,* écrit Antoine, *que nous apprenons à franchir le Rubicon…"* Arnolphe, au contraire, *"…ne s'incline nullement devant le Purisme de Bernard…"*

MEDICUS

Cela semble en effet singulièrement révélateur. S'il est un homme que nul, à mon humble avis, ne songerait à taxer de purisme, c'est certainement Bernard !

PHILIPPE

Aussi ne pensé-je pas qu'Arnolphe ait correctement exprimé sa propre pensée en se servant de ce mot. Je tiens pour assuré qu'il l'a colorée — péjorativement — malgré lui. Si nous ne nous trompons pas trop sur son cas, mais nous comptons sur lui pour nous détromper si nous le mésinterprétons, il doit exister deux Arnolphe passablement distincts : celui qui a eu manifestement tort, et celui qui pourrait avoir eu *les meilleures raisons du monde* pour ressentir une vive irritation à la lecture de notre vingt-quatrième leçon. Ce deuxième Arnolphe doit être écouté avec le plus grande attention.

PIERRE

Nous nous adresserons à lui tout à l'heure. Il nous faut commencer par remercier le premier Arnolphe, qui nous aura rendu un service éminent. En ne surmontant pas son irritation, il a échantillonné l'ensemble des ressources dont nous disposons pour ne pas vivre l'orthologique, c'est-à-dire des écueils à éviter si nous voulons la vivre.

PHILIPPE

Il serait difficile de faire mieux : chacun de ses mots a été rendu si confus que, pour essayer de démêler ce qu'il a *voulu* dire en phrases qui, elles, ne veulent rien dire, il faut *sonder l'homme,* interpréter sa *personne,* ses propos ne contenant aucune trace de pensée *impersonnelle.* Pourquoi ? Par la raison du monde la plus classique : il s'est cru attaqué, et un réflexe ante-rubiconien a balayé, anéanti tout ce qu'il a appris dans ce cours. Ainsi il a pu se faire son propre avocat et a plaidé sa cause comme plaident les avocats.

MEDICUS

Plusieurs passages de ses réponses ne me semblent se prêter à aucune autre interprétation. Par exemple, à la page ? de la 24e leçon, Philippe avait déclaré ce qui suit :

"Après s'être reconnus capables de distinguer désormais leurs opinions de leurs savoirs, plusieurs étudiants estiment que nous sommes allés un peu fort en les disant aptes à distinguer le vrai du faux parce qu'ils ne peuvent faire cette distinction *toujours et partout.* Or nous étions fort loin de leur attribuer, au point où ils en sont encore, cette aptitude exorbitante."

Voici ce qu'en fait Arnolphe :

"Que veut dire ce fatras ? Résumons : plusieurs étudiants, nous dit-on, se croient devenus capables de distinguer leurs opinions de leurs savoirs. Cela n'empêche pas Philippe — qui trouve normal que l'orthologique leur ait engendré cette aptitude — d'affirmer qu'il est loin de leur attribuer une aptitude aussi exorbitante que celle qui permet de distinguer le vrai du faux !"

Les mots *toujours et partout,* qui sont soulignés dans le texte critiqué, et sans lesquels la phrase de Philippe n'a aucun sens d'aucune sorte, ont été escamotés. Moyennant quoi l'avocat Arnolphe marque un point : plaise au Tribunal débouter son honorable contradicteur des fins de son radotage !…

PHILIPPE

Ce réflexe cisrubiconien a joué un peu partout dans les propos d'Arnolphe, mais ce n'est pas vraiment grave, les avocats ne se prenant guère à leur propre jeu. Or le monologue d'une morale intelligente et humaine a eu grand soin de mettre l'accent où il faut : *"…et SURTOUT pas toi-même !"*

Non, ce qui pourrait être grave dans le cas d'Arnolphe, ce seraient les conséquences sur sa pensée de l'imprécision de son langage. Prenons-en un exemple au hasard : *"Un savant ne dira-t-il pas, après recherche et expérimentation : je crois mon hypothèse juste ?"* Or s'il est vrai qu'un savant peut s'exprimer ainsi, s'il lui arrive même de dire : *"Bobonne, apporte-moi mes pantoufles…",* c'est parce qu'aucun homme n'est savant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais il en va tout autrement dans l'exercice de son métier, où toute croyance et, mille fois plus encore, toute *sincérité* sont proscrites. De tous les facteurs de la tromperie, la sincérité est le pire, le plus néfaste, le plus *personnel,* donc le plus anti-scientifique.

Est-il besoin d'insister ? Arnolphe qui confond tout et ne classifie rien, s'est privé de tout moyen de penser correctement. Il s'exprime (lui-même) et révèle sa personne. Il se trahit de ses goûts et de ses préférences dans chacun de ses propos.

BERNARD

Arnolphe, en un mot, fait ce que nous faisons tous à longueur de journée. Il parle la *langue courante,* la langue commune à ceux qui s'*expriment sans penser.* Il n'est jusqu'au mot "évident" dont il ne s'est servi deux fois dans son acception courante : il est *évident,* pour certains gendres, que leurs belle-mères sont des chameaux … tout comme il est évident aux yeus d'Arnolphe qu'une qualité ou à fortiori une*vertu* (que diantre peut vouloir dire ce mot-ci) ne peut éblouir celui qui la possède sans cesser d'être authentique. Et il lui semble si évident que la sincérité transforme les croyances en convictions qu'il juge navrant de gâcher du papier et du temps à dire ces choses si certaines qu'elles sont … plus douteuses l'une que l'autre !

Non, en s'exprimant ainsi, personne au monde ne pourrait avoir la moindre chance de penser correctement.

PIERRE

Il n'en est pas moins vrai que tous, tant que nous sommes, nous servons sans cesse de cette langue passionnelle, *faite pour nous abriter du danger de penser correctement.* Ce langage a sa raison d'être, comme nous verrons ensemble. Mais l'objet de ce cours est de mettre à la portée de nos étudiants un langage qui les abrite des confusions. Sans doute n'avons-nous pas assez insisté sur le danger des jeux de mots substitués aux démarches logiques. Lorsque Philippe par exemple, recommande : *"Tu ne te diras pas convaincu quand tu n'es que persuadé",* il croit en avoir assez dit. Or, dans la langue courante, ces mots sont interchangeables. Ce que Philippe souhaitait — mais il a eu grand tort de ne pas le dire explicitement — c'est que, *lorsque nous parlons entre orthologiciens,* une distinction utile (on verra plus tard combien) doit être faite entre ces mots, et comprise par tous.

Nous voici parvenus au point où l'intervention d'Arnolphe (du premier Arnolphe encore) acquiert une importance capitale. Tous nos étudiants (sauf trois) ont répondu la même chose à deux questions :

1. Arnolphe, et eux-mêmes, et tous les étudiants, auraient pu tenir le même langage que Bernard.

2. Mais la plupart ne le font pas : la différence de qualité entre les enseignements des professeurs et ceux des étudiants est restée sensible.

C'est à quoi il est devenu urgent de mettre fin. Il faut que chacun en comprenne les causes, et l'exemple d'Arnolphe en facilite si bien l'intelligence que, dans fort peu de leçons, cette différence disparaîtra certainement : les étudiants seront devenus professeurs. Notre échec serait cuisant s'ils n'en devenaient pas. Or l'essentiel de ce qui distingue les premiers des seconds se résume en deux mots : les professeurs se servent sans cesse de la logique cruciale, et les étudiants n'en disposent encore qu'assez peu.

Pourquoi ?

Bernard, sans doute, pourra commencer à l'expliquer.

BERNARD

Ce n'est pas encore très facile à comprendre mais, grâce à Arnolphe, nous pouvons essayer d'en donner une première idée. Ce qui distingue tout d'abord les professeurs, c'est la *totale simplicité* de leur pensée. C'est cette simplicité qui fait dire à Arnolphe que le cours de gestion contient "une force à bouleverser la planète, dont l'aveuglante vérité ne peut être mise en doute". Pourquoi ? Parce que, fait tout entier d'évidences primaires — de lapalissades — chaque mot de ce cours est à la portée d'un enfant. Il ne s'y trouve aucune trace de "raisonnements complexes".

PHILIPPE

Qu'une parenthèse me soit permise pour dire un mot de l'"échec" de ce cours. Arnolphe

en a tiré une conclusion qui tend à faire du *succès* de nos entreprises un critère de nos aptitudes à penser. Rien n'est plus dangereux ni plus manifestement faux : Staline, à ce compte, et Jacques Rueff, seraient la fine fleur des penseurs. Il est certes vrai que, dans nos tentatives de diffuser notre cours de gestion, nous avons essuyé un échec assez franc pour ne laisser aucun doute sur la nécessité d'une rectification de tir. Mais, pour y voir clair, il faut éviter de tout embrouiller. Toute entreprise pédagogique doit résoudre deux problèmes bien distincts :

1. Qu'enseigner ?
2. *Comment* l'enseigner ?

Notre cours de gestion répond à la première de ces questions avec une *précision* qui lui vaut sa "force à bouleverser la planète". Mais, la planète n'ayant pas été tourneboulée le lendemain matin, Arnolphe y voit la preuve du mal-fondé de nos "tirades sur la précision" et une occasion de se désoler de la banalité des propos de nos étudiants.

J'aimerais saisir cette occasion pour mettre en relief la nature fantastique du problème que nous allons avoir à résoudre tous ensemble. Pour le concrétiser, imaginons un monde où les hommes seraient en train de crever non pas, comme cela se passe chez nous, de disfonctions mentales, mais d'un désordre facile à prévenir et à guérir, comme le scorbut. Un beau matin, un chercheur nommé Steiner découvre l'acide ascorbique. Le voilà dans un cas identique à celui qui taquine les malheureux dont la tâche est de diffuser nootre cours de gestion : il sait de science sûre que ce qu'il faut enseigner à ses contemporains se résume en trois mots : "Mangez du Citron". Mais il constate bientôt que *tout le monde* a horreur du citron. Nul ne veut entendre prononcer ce mot. Les diététiciens officiels entrent en fureur à la vue d'un citron *précisément PARCE QUE ce fruit guérit et prévient le scorbut !* Les écoles, les universités, les puissants, les riches, les pauvres, les révolutionnaires, les contre-révolutionnaires, et tous ceux qui sont — ou espèrent devenir — "quelqu'un", quelqu'un d'admiré, se trouvent dans le même cas : ils ne sauraient devoir leurs gloires, dans ce monde-là, et leurs richesses, et leur autorité, et leurs dignités, et tout ce qu'ils possèdent ou convoitent, qu'à la *culture et la perpétuation du scorbut.* Vaincre cette maladie, c'est anéantir ces hommes, leur ôter leurs raisons d'être et leurs espoirs.

Eh bien, dans le monde occidental, enseigner à penser, c'est arracher aux puissants et aux superbes tout ce qu'ils possèdent ou convoitent. Pense-t-on qu'ils se laisseront dépouiller de bonne grâce ? L'hostilité enragée et tenace de toutes les autorités à toutes les manifestations du vrai est la première donnée du problème à résoudre. Il y faudra un tir précis et un souci constant de le préciser davantage à chaque échec petit ou grand. Les échecs, mon cher Arnolphe, ne sont les témoins de nos défaites que si nous négligeons de les interpréter avec la précision qui conduit à l'*ajustement* des techniques. Ils deviennent alors les facteurs de nos victoires.

(Aux étudiants)

Peut-être jugerez-vous abusivement sombre l'image d'un monde où le plus lancinant souci des autorités temporelles et spirituelles serait de cultiver une maladie et s'opposer à tout ce qui pourrait en guérir les humains. Hélas ! le cas de l'Occident est incomparablement

plus fâcheux. J'ai eu recours à cette comparaison bénigne, peinte à l'eau de rose, pour ne pas vous décourager. La réalité est bien pire que nous ne l'avons représentée. Malgré quoi il n'y a pas lieu de perdre courage : ceux qui s'allient à la nature n'ont rien à craindre des choses ni des gens, et TOUT LEUR REUSSIT INEVITABLEMENT, NECESSAIREMENT.

Peut-être pensez-vous, d'autre part, que nous n'avons pas tiré d'enseignements utiles de l'échec de notre cours de gestion auprès d'étudiants "tout venants". Soyez sans craintes : nous avons minutieusement rectifié le tir. A la rentrée d'octobre, le feu de nos batteries sera certainement plus efficace, mais nous resterons aussi soucieux que jamais d'améliorer jour après jour la précision d'un tir dont la force, en effet, est plus que suffisante pour tournebouler la planète. Il y faudra certes un peu de temps. Le problème qui se pose à tous les pédagogues : *COMMENT enseigner le réel à des hommes dont les facultés mentales ont été déformées (et parfois détruites) par nos écoles,* est d'une complexité immense. Nous, qui sommes des apprentis pédagogues (nous balbutions nos premiers mots dans ce métier) , n'aurions pas la plus petite chance de commencer à le résoudre en mille ans si, pour corriger nos erreurs — c'est-à-dire pour *bénéficier de nos échecs,* nous ne disposions de ressources sur lesquelles Bernard va tenter de faire un début de lumière.

BERNARD

L'"exemple pratique" invoqué par Arnolphe pour différencier une conviction d'un savoir illustre d'un cas d'espèce tout à fait simple ce qu'on pourrait appeler la genèse d'une distinction fondamentale entre la démarche des professeurs et celles des étudiants :

> "Je suis convaincu (écrit Arnolphe) qu'on trouvera un remède au cancer. C'est une hypothèse que tout mal a son remède. Je garderai ma conviction jusqu'au jour où les faits la confirmeront ou l'infirmeront."

Cette proposition peut sembler anodine. Si l'on néglige de la regarder de près, elle peut même sembler légitime, alors qu'elle est gravement dommageable dans *ses effets sur l'intelligence de ceux qui croient pouvoir se servir de la langue courante pour parvenir au vrai : ils se privent, ipso facto, de la LOGIQUE CRUCIALE et se refusent donc les moyens de faire le métier d'orthologicien.*

Toutes les hypothèses, avons-nous dit, sont permises. Nous sommes impardonnables de n'avoir pas précisé : toutes les hypothèses *correctement énoncées,* c'est-à-dire vierges de toute ambiguité. Or tout est ambigu dans ce propos d'Arnolphe. Le cancer, qui est une *maladie,* devient un *mal* lorsque Arnolphe fait une hypothèse de l'existence d'un "remède à tout mal". Or le mot mal à lui tout seul contient un imbroglio de concepts vagues, et, dans la langue courante, un nombre presque illimité d'hypothèses implicites et inexprimées. Nous sommes en plein brouillard et il devient impossible non seulement d'y voir clair, mais de voir — de visualiser — quoi que ce soit. Adieu logique cruciale !

Si Arnolphe avait dit, comme l'auraient fait les professeurs : toute maladie a son remède, un coup d'œil sur les faits saillants de la cause (leur premier souci est toujours la recherche, depuis Sirius, de l'évidence négative) aurait suffi pour constater que c'est faux : il existe un grand nombre de maladies non seulement incurables, mais auxquelles aucun remède n'est

concevable. Exemple : certaines anomalies héréditaires de la structure de l'hémoglobine, fréquentes chez les populations soumises à un environnement paludéen. Bref Arnolphe aurait rejeté son hypothèse, à regret peut-être, *mais à coup sûr avec d'immenses profits.*

HUBERT

Quels profits ? Tant que ses vues sur le cancer resteraient hypothétiques, elles ne pourraient l'induire en erreur. Dans cet état les notions de cette sorte ne peuvent être qu'inoffensives, voires bénéfiques : elles encouragent l'optimisme qu'elles attestent.

MEDICUS

Arnolphe me semble surtout pécher par inattention : "je conserverai ma conviction jusqu'au jour où les faits la confirmeront ou l'infirmeront". Or, quoi qu'il puisse arriver, les faits ne sauraient infirmer sa conviction et l'en débarrasser : qu'aucun remède au cancer n'ait été découvert à la veille de sa mort ne prouverait pas qu'on n'en puisse trouver un le surlendemain. Il est clair qu'Arnolphe SAIT cela tout aussi bien que vous et moi, mais ses moyens verbaux ne se sont pas encore ajustés à l'expression de ses savoirs. Ceci dit, votre exemple me semble mal choisi : l'"évidence négative" visible depuis Sirius saute certes aux yeux d'un biologiste ou d'un médecin, mais aurait pu échapper à Arnolphe même s'il s'était servi du mot "maladie".

BERNARD

En effet, et c'est pourquoi cet exemple m'a semblé doublement utile : si Arnolphe est le moins du monde entendu en pathologie, l'évidence négative lui aurait sauté aux yeux. Si, au contraire, ses connaissances sont nulles dans ce domaine, il se trouve dans un cas tout à fait général et, dès lors, incomparablement plus intéressant : celui où la plus élémentaire prudence nous oblige tous à ne pas énoncer d'hypothèses, nos chances de tomber juste n'excédant guère une sur Aleph zéro ! Le plus grand bienfait que cette abstention aurait valu à Arnolphe, c'est un champ de vision non encombré de notions plus que probablement fausses et assurément *inutiles.* S'encombrer la tête de notions qui ne peuvent nous servir à rien est un moyen sûr de nous rendre indisponibles, noyées dans un fouillis, celles dont les associations feraient de nous des hommes *productifs.*

PIERRE

Arnolphe, je le répète, a fait ce que nous faisons tous à longueur de journée — jusqu'à ce que nous nous imposions l'habitude de nous en garder comme de la peste : il se sert de la "langue courante" et croit pouvoir penser par ce moyen. Or, désespérément inadéquate à toute démarche logique, cette langue-là nous EMPECHE DE PENSER LOGIQUEMENT. Elle crée et entretient nos inaptitudes, et ce n'est pas le pire de ses méfaits : elle oppose un insurmontable obstacle à la *visualisation de l'image du réel.*

BERNARD

Nous y voilà : ce qui distingue par-dessus tout les professeurs, c'est qu'ils ont acquis
L'APTITUDE A VISUALISER LE REEL EN UN CLIN D'ŒIL.

Voilà pourquoi, relativement peu exposés à se tromper, ils disposent aussi des moyens de rectifier leurs erreurs. *(Aux étudiants)* C'est cette aptitude-là qu'il vous faut acquérir pour

devenir professeurs. Comment ? Arnolphe nous aura aidés à le montrer. Reprenons son exemple et supposons-le assez familier avec les faits pour pouvoir énoncer une hypothèse *utile* en matière de pathologie. Un coup d'œil sur les faits de la cause lui aurait suffi, on l'a vu, pour se débarrasser d'une hypothèse fausse, et, n'en déplaise à Hubert, il en eût résulté un bienfait vraiment immense : en faisant dans sa tête maison nette de notions irrélevantes du réel, *il y eût créé un VIDE, c'est-à-dire un APPEL, un BESOIN.* Et le plus naturellement du monde, il se serait employé à répondre à ce besoin.

Comment aurait-il procedé ?

Par le moyen tout simple des associations logiques et des "polymérisations" qu'elles entraînent, fruits des affinités naturelles dont résultent la COHERENCE de l'univers et le SENS UNIQUE de l'Evolution. Après quoi, pour soupçonner bientôt que la signification du mot "maladie" est nécessairement tout autre qu'on ne l'imagine communément, et que ses synonymes les plus proches pourraient être "thérapeutique" ou "agent d'ordre", il lui aurait suffi de l'intégrer dans le concept (et bientôt dans l'image) d'un univers cohérent, où tout ce qui est doit être. Un univers où toutes choses, y compris celles que nous réprouvons le plus — y compris même nos réprobations ! — sont *nécessaires* dans toutes les acceptions de ce mot.

HUBERT

Y compris les imprécisions d'Arnolphe ?

BERNARD

Cela va de soi : il ne saurait y avoir d'exceptions.

HUBERT

A la bonne heure ! Nous n'avons aucune bile à nous faire : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et nous pouvons être imprécis autant qu'il peut nous plaire !

BERNARD

Il n'y a, certes, aucune bile à se faire pour l'ordre universel, mais gardons-nous d'un optimisme à la Candide. Lorsque, asservis à nos seuls besoins individuels, nous nous abandonnons aux redoutables facilités de l'imprécision et aux illusions qu'elle nous engendre, il est *nécessaire* que nous soyons malheureux — si ce n'est broyés sans merci ! Nous ne pouvons nous épargner ces disgrâces qu'en prenant conscience de nos besoins spésifiques. Nos étudiants doivent apprendre à les reconnaître en les situant dans l'image du réel dont l'appréhension et la visualisation leur sont devenues à la fois possibles et nécessaires. Ils acquerront en même temps les moyens de devenir professeurs, et pourront notamment répondre aux questions d'Arthème et de Rosalinde en appliquant des raisonnements simples aux problèmes complexes où intervient le subjectif. Bref ils pourront commencer à vivre l'orthologique.

PIERRE

Il nous reste onze leçons pour leur faciliter l'acquisition de ces connaissances et de ces aptitudes. Ne les surchargeons pas. Cette leçon est plus qu'assez longue. Mais il nous faut amorcer un contact avec Arnolphe numéro deux, en abordant un sujet où il en sait bien plus

long que nous : l'ESOTERISME. Ce sujet pose des questions épineuses, et nous sommes très embarrassés pour nous orienter.

PHILIPPE

La principale de celles qui se posent me semble être celle-ci : à quels besoins humains l'ésotérisme répond-il ? Sont-ce des besoins individuels ou spécifiques, voire individuels et spécifiques ? Que faut-il en retenir ou en rejeter ? Il serait vain de se cacher — comme j'y suis tenté, quant à moi, par la mauvaise raison que je n'y entends rien — que ces questions pourraient avoir une importance tout à fait capitale. Remercions le ciel d'avoir en Arnolphe numéro deux un *extraordinaire* professeur d'ésotérisme.

PIERRE

Extraordinaire est le qualificatif qui convient : Arnolphe a eu le remarquable courage de subir et d'apprécier un cours d'ANTI-ESOTERISME — apparent tout au moins. Jusqu'à ce que ce sujet soit abordé, notre cours ne pouvait éviter de *sembler* prendre le contre-pied systématique non pas seulement de tous les enseignements ésotériques, mais du principe même sur lequel ils reposent. C'est certainement pourquoi TOUS nos étudiants ésotéristes ont pris la fuite, sauf Arnolphe.

Pourtant, s'il est vrai que nous sommes peu qualifiés pour en traiter, s'il est certain que nous n'y entendons pas grand chose, nous ne sommes ni aveugles aux services éminents que l'ésotérisme a indiscutablement rendus aux humains, ni assez ignares pour lui opposer un mépris qui serait inévitablement fait d'une inconscience du réel. Je ne doute pas qu'Arnolphe l'a compris ou senti, mais peut-être n'est-il pas tout à fait rassuré. Ainsi s'expliquerait l'apparition soudaine du premier Arnolphe, qu'un inconfort profond — et peut-être profondément légitime — aurait troublé dans ses moyens. Dans notre prochaine leçon, nous essayerons de lui donner tous les apaisements que nous ppourrons sans violenter les exigences de la raison, et nous serons attentifs à lui fournir une occasion d'apporter à nos étudiants les éléments d'une désirable symbiose de l'ésotérique et du rationnel.

BERNARD

Pour conclure cette leçon,quelques remarques pourraient être opportunes à l'intention de ceux qu'inquiéterait le décousu de notre troisième cycle, dû partiellement à un changement de rythme à mi-course, qui a sans doute créé une gêne. Mais sa cause profonde est autre : nos deux premiers cycles s'attaquaient au problème initial, relativement facile, qui se pose à tous les pédagogues : qu'enseigner ? Le troisième s'est appliqué à découvrir des réponses au plus difficile de tous les problèmes humains :

COMMENT, par quels MOYENS peut-on faire un homme d'un enfant ?

Or, comme Philippe l'a souligné, nous ne sommes guère que des apprentis pédagogues, et le moindre coup d'œil donné depuis Sirius aux faits les plus saillants de la cause est accablant : mille ans d'efforts ne nous vaudraient aucune chance de commencer à résoudre ce problème colossal — *si nous dépendions de notre intelligence individuelle pour en venir à bout.*

Les faits les plus saillants de la cause ?

Regardons-en d'abord le premier :

Nul n'a jamais eu la moindre idée de ce qu'il faut à un enfant pour devenir un homme. Tout a été essayé et tout a échoué. L'amour s'est révélé aussi inadéquat que la contrainte, les parents aussi impuissants que les maîtres et les institutions. L'Eglise, pendant des siècles, a disposé des moyens d'imposer sa pédagogie. Elle a failli dans cette tâche presque autant que l'Etat. Rome presque autant que Sparte ou que Moscou. On a tout fait aux enfants. On les a choyés, gâtés, brutalisés, martyrisés. Et l'on a tout fait d'eux — sauf des hommes. On en a fait des bêtes promises à l'abattoir et l'on en a fait des prédateurs. On en a fait des prêtres, des soldats, des artistes, des poètes, des saints, des philosophes, des savants, des sages, des fous, des voleurs, des philanthropes, des assassins. On en a fait des névropathes, des sadiques, des masochistes, des tendres, des durs, des héros, des prudents , des malins, des idiots, des conformistes, des inventeurs. On en a fait, par-dessus tout, des esclaves, des amorphes. On n'en a jamais fait des hommes *pleinement conscients :* c'était impossible avant l'émergence de l'orthologique.

PIERRE

Nul, jusqu'aujourd'hui, ne s'est vu donner la joie d'être père qu'elle n'en ait été empoisonnée : *nous ne SAVIONS PAS ce métier-là !* Quand nous assumions la responsabilité d'élever un enfant, nous ne pouvions savoir de science sûre qu'une chose : quoique nous fassions ou voulions, nous maltraiterions, nous trahirions cet enfant ! C'était la plus intolérable de toutes nos disgrâces d'état.

BERNARD

Le deuxième fait le plus saillant est d'une clarté plus grande encore :

L'éducation est le SEUL problème humain, celui qui transcende et contient tous les autres.

Le jour où les hommes seront humains, nous pourrons — toutes nos tâches achevées — aimer enfin ce qui est au lieu de désirer ce qui sera, et LA NATURE SERA PARVENUE A SES FINS.

Cela étant, serait-il concevable qu'elle n'y mette et n'y tienne la main ? Serait-il pensable qu'elle s'en remette aux pitoyables ressources individuelles d'une poignée d'apprentis ? S'il y eut jamais une hypothèse légitime, c'est qu'elle s'en gardera bien !

(Aux étudiants) Eh bien, mes chers amis, si déplorable soit-il à mille égards, notre troisième cycle constitue déjà un début de vérification expérimentale de cette hypothèse-là ! La nature ne semble pas nous abandonner à nous-mêmes, *ni, moins encore, vous abandonner à vous-mêmes.* Nous avons fait des … miracles et vous en avez fait aussi, d'autant plus significatifs que vous ne les avez pas voulus et ne l'avez pas su ! Voilà pourquoi il semble bien que, tous ensemble, nous n'avons désormais rien à craindre des choses ni des gens. Cette déclaration — j'en ai pleine conscience — est prématurée. La vérification n'est qu'amorcée. Mais, pour ma part, il m'est devenu aussi difficile d'en douter qu'impossible de contenir mon désir de vous en informer … prématurément !

Questionnaire n° 25

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Notez cette leçon et expliquez votre note.

3. Dans leur critique des réponses d'Arnolphe, les professeurs n'ont pas relevé toutes les imprécisions et les paralogismes. Pour vous faire la main complétez cette critique.

4. Arthème, qui en use un peu cavalièrement avec la logique, s'est trouvé donner naissance à un sophisme générateur de contradictions. Mettez le doigt dessus. Mais ce n'est pas là que le bât blesse dans son cas : la signification des propos de Philippe lui échappe parce qu'il a écouté au lieu de regarder. En "regardant depuis Sirius les faits les plus saillants de la cause" essayez de montrer où il a fait fausse route.

SAVOIRS ET VISUALISATION

Nos étudiants tendent à attribuer la supériorité des professeurs à l'étendue de leurs savoirs scientifiques. Il serait certes abusif de compter pour zéro cet avantage. Cependant, en matière humaine, les connaissances dites scientifiques sont un *handicap à surmonter*. Or, exception faite de quelques-uns (qui ont eu fort affaire pour s'en débarrasser), nos étudiants peuvent se féliciter dde la légèreté de leur bagage en "sciences humaines" : ils en sont *avantagés.* Si bien que, tout compte fait, avantages et handicaps se balancent. Tous ont les mêmes chances sauf sur un point capital : sachant *comment s'acquièrent les savoirs,* les professeurs s'y emploient à longueur de journée. D'où leur arsenal de connaissances simples, propres à favoriser la visualisation du réel. Pour bénéficier de ressources similaires, il suffira aux étudiants de procéder de même, en commençant par le commencement. Il leur faut faire *maison nette dans leur tête par les moyens de l'enrichissement :* toute notion juste — tout savoir — déloge toujours un nombre souvent grand d'idées inutiles, encombrantes, salissantes, *obscurcissantes.*

6. Observez avec soin les diagnostics, par Bernard et Médicus, du cas d'Arnolphe (pp. ?? ??) :

a) Vous aurait-il été possible, en observant depuis Sirius les fait les plus saillants de la pathologie, de constater que toute maladie n'a pas et ne saurait avoir son remède ?

b) Médicus prétend qu'Arnolphe — qu'il soit ou non bien placé pour se proposer à lui-même des hypothèses en matière de pathologie — possède à coup sûr un SAVOIR dont il fait litière lorsqu'il attend des faits l'*infirmation* de son hypothèse. Partagez-vous ce sentiment ?

c) Vous arrive-t-il — rarement ? fréquemment ? — de faire litière de vos savoirs pour énoncer commodément une idée qui vous plaît ?

d) Admettez-vous l'*inutilité* d'hypothèses dont, faute de familiarité avec les faits, nous ne pouvons supputer les chances d'une conformité au réél ?

e) La *nocivité* d'hypothèses inutiles vous est-elle claire ?

f) Pouvez-vous commencer à faire maison nette dans votre tête en donnant la chasse aux HYPOTHESES INUTILES qui — vraisemblablement — y fourmillent, baptisées "idées" ?

7) Bernard (pp.?? ??) résume les deux faits qui à ses yeux, sont les plus saillants de la cause en matière d'éducation.

a) Etes-vous d'accord avec lui sur le premier de ces faits ? Dans la négative, que modifieriez-vous — ou substitueriez-vous — à son exposé ?

b) Etes-vous d'accord sur le deuxième ? Dans la négative, qu'y trouvez-vous à reprendre ?

c) Pensez-vous qu'il était nécessaire de posséder des savoirs scientifiques pour observer ces faits ?

d) Pensez-vous qu'il fallait une formation scientifique pour les décrire dans les termes dont il s'est servi ?

e) N'auriez-vous pu le faire (à votre propre bénéfice) tout aussi facilement que lui ?

f) Si vous ne l'avez pas fait, pouvez-vous identifier — ou soupçonner — les inhibitions qui vous en ont détourné ?

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingt-Sixième leçon

L'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

1. Cartes sur Table

PIERRE

Le moment est venu non seulement de montrer nos cartes, mais de jouer sur table. Les ruses, dont notre 25e leçon était truffée, ne sont plus de saison.

PHILIPPE

Parbleu ! Ces petites astuces ne prennent plus : nos farceurs d'étudiants sont désormais de gros malins. Nous voulions leur ménager une surprise, mais la plupart ne nous ont pas attendus pour découvrir que cette leçon était un test à *mesurer les aptitudes au professorat.* Ecoutez-moi, s'il vous plaît, un de ces gros malins :

AMBROISE

… le deuxième enseignement de cette leçon est tout aussi important : je SUIS, *dès à présent,* un "merveilleux" professeur d'orthologique. Je me *sais* professeur. Je le sais d'une certitude à la fois intérieure et vérifiée. Seulement, il me fallait m'appliquer à enseigner ce que je sais, et non ce que j'ignore …

PHILIPPE

Re-parbleu ! Tel est le cas de tous les étudiants qui ont compris la 25e leçon, et bientôt de tous ceux qui l'assimileront. Après quoi il ne leur restera qu'à comprendre TOUT pour tout enseigner. En d'autres mots : pour devenir professeurs d'orthologique.

PIERRE

Ne nous y trompons pas : ce que dit Ambroise, avec une modestie qui s'apparente à l'outrecuidance parce qu'elle n'est *fausse* modestie, est tout bêtement vrai. *(Aux étudiants)* C'est dire combien nous avons lieu d'être contents de vous : les besoins de professeurs d'orthologique deviennent hurlants. Il n'y a plus une minute à perdre pour les former. Nous ne pouvons plus différer votre INITIATION.

MEDICUS

Pour être franc, voilà un mot que je déteste, et qui — c'est une louange — ne convient guère à vos enseignements : il n'y en eut jamais de moins "initiatique" par l'heureuse raison que, rien n'y étant *hermétique,* il n'est besoin ni d'arcanes ni de rites ou de Kaballe pour accéder à l'orthologique.

PIERRE

Certes, mais il n'y faut pas moins une *initiation,* et même une initiation difficile. Malgré quoi nous avons beaucoup hésité à nous servir de ce mot évocateur de démarches trop

souvent tortueuses. Nous étions tentés de proposer, tout simplement, un "Cours d'Orthologique". A première vue, cette appellation semblait plus juste, mais elle avait le défaut, d'abord, de l'être moins, puis de n'attirer guère : les rationalistes eux-mêmes éprouvent le besoin d'une "initiation", d'un enseignement qui, débordant le discursif, peut aborder le subjectif. Sans doute plusieurs de nos étudiants en ont-ils eu le sentiment. L'un d'eux l'a exprimé très clairement :

IM.164

En abordant ce cours, j'y ai reconnu une part d'ésotérisme. N'était-il, d'ailleurs, un cours d'"initiation", qui nous faisait pénétrer les secrets de l'inconscient, dévoiler ses rapports avec la conscience et, par suite, la nature même de la Nature ? Luc Benoit écrit : "L'Esotérisme, qui emprunte pour se révéler à nous le canal méthodique de l'Initiation, a pour but de dégager l'Homme des limites de son état humain et de rendre effective la Capacité qu'il a reçue d'accéder aux états supérieurs grâce à des rites rigoureux et précis, d'une façon active et durable". Paraphrasant cet auteur, nous pourrions dire : "L'orthologique, qui emprunte pour se révéler à nous le canal méthodique d'une initiation, a pour but de dégager l'Homme des limites de son état subhumain et d'actualiser les potentialités humaines que la nature a déposées en lui, grâce à l'intellection et à la reflexion. Ce besoin d'ésotérisme qui existe en moi, ce cours le satisfait d'autant mieux qu'il démystifie peu à peu tout ce qui, dans tout autre système ésotérique, ne peut être démystifié. Il satisfait notre besoin de "comprendre, comprendre enfin !…" "

PIERRE

Nous avons eu, au surplus, des audaces plus dangereuses encore : notre première leçon avait l'impudeur, qui doit sembler bien choquante à ceux qui nous ont suivis jusqu'ici, de s'adresser à une "Elite intellectuelle" !

MEDICUS

Cette ruse était pardonnable : tous les hommes voudraient — et la plupart se croient — faire partie d'une élite. Cette cacahuète était de bonne guerre.

PIERRE

Sans doute, mais nous n'aurions pu nous servir de cet appât s'il n'exprimait en même temps une vérité. Une ruse eût été pardonnable, pas une tromperie, pas une malhonnêteté. Mais il est vrai que nos étudiants et nous-mêmes sommes une élite intellectuelle — si l'on prend garde à ce que veut dire ce mot. Nos étudiants doivent apprendre ce qu'est cette élite et en quoi consistent les rôles qu'ils auront à jouer. A Bernard de nous l'expliquer.

BERNARD

En Cisrubiconie, où le caractère spécifique de l'intelligence humaine est passé inaperçu, la notion d'élite intellectuelle repose nécessairement sur des caractères individuels, dont quelques-uns sont hautement suspects. Ainsi, de tous les hommes influents, nos professeurs d'université sont sans conteste les plus stupides et les plus inacceptables : ils torturent l'intelligence des humains et, par ce moyen, les font *reculer* vers leurs destins. Mais ils sont aussi les premiers à se tenir et à être tenus pour la fine fleur de l'élite intellectuelle.

En Transrubiconie, la notion d'élite intellectuelle ne peut prendre appui que sur l'intelligence … *commune* à tous les humains ! Il y a antonymie, contradiction dans les termes. Bref, à première vue, il ne saurait y avoir d'élite intellectuelle en Transrubiconie ! Or cela semble difficile à accepter par plusieurs raisons, dont quelques-unes pourraient ne pas être simiesques. *(Aux étudiants)* Qu'en pensez-vous ? La notion d'élite paraît être un stimulant si utile que je succomberais facilement à la tentation de la tenir pour nécessaire, malgré ses dangers évidents.

PIERRE

Si évidents qu'il faudrait être fou pour n'en avoir pas conscience. Trop visible, ce piège n'est pas vraiment dangereux.

BERNARD

Avant d'avoir recours aux découvertes d'un biologiste de génie, qui a fait sur les rapports des intelligences individuelles et spécifiques une lumière suffisante pour laisser peu de place au doute, il pourrait être utile d'essayer de nous tirer d'affaire avec nos ressources subjectives. Les cas sont restés nombreux où nous devons faire fond sur elles pour nous orienter, pour résoudre du moins mal que nous pouvons des problèmes dont les données sont imprécises ou inconnues. En nous y mettant tous ensemble, nous aurons une occasion de comparer les démarches subjectives et objectives appliquées au cas des "élites intellectuelles".

MEDICUS

Qui dit subjectif, mon cher Bernard, dit personnel, individuel. Nous ne pouvons pratiquer "tous ensemble" cette sorte de démarche. Elle n'est possible que "chacun pour soi".

BERNARD

C'est bien ainsi que nous l'entendons. Nous invitons nos étudiants à faire, chacun en soi, une analyse introspective de son *sentiment* sur cette affaire, puis nous essayerons d'en interpréter les résultats. Qu'on me pardonne la liberté que je vais prendre de me proposer en exemple. Je me trouve être un "savant" dûment breveté. Comme beaucoup de mes semblables, j'ai collectionné des "titres" (académiques notamment) à la considération des gens. Ce me furent autant d'occasions de me juger moi-même … considérable ! J'ai à mon actif des travaux, des publications, une appartenance aux comités directeurs de plusieurs sociétés savantes, et même une présidence. Ajoutez-y une indépendance financière qui frise l'aisance et vous pourriez avoir quelque mal à vous défendre de la désagréable impression d'avoir affaire à un monsieur arrivé, installé dans ses privilèges. Et vous auriez presque raison. Je suuis, dans ma partie, un monsieur arrivé, nanti d'un privilège exorbitant : quand je parle on m'écoute — *quoique je dise ! !* Je pourrais presque, comme Jacques Monod, tromper des milliers de gens en me faisant le champion de l'aléagénèse, bien qu'il me manque un Prix Nobel pour en dévoyer des millions ! Vous étonnerai-je en avouant qu'il m'a fallu quelque trois quarts (j'ai soixante ans) du séjour que je puis être appelé à faire sur cette planète pour m'apercevoir que je ne suis pas un monsieur arrivé ? Et que le pire danger dont j'aie été menacé fut d'abord de m'en croire un, puis de le devenir ? Mort est le seul synonyme d'arrivé. Quiconque vit avance.

Il est clair à mes yeux que les privilèges, quels qu'ils puissent être, ne sont supportables que s'ils sanctionnent l'appartenance à une élite *vraie.* De là à découvrir intuitivement ce que

peut être une vraie élite, il ne devrait pas y avoir loin — *si les ressources subjectives grâce auxquelles nous pouvons "sentir" certaines choses ne nous égarent pas.*

MEDICUS

Il n'est rien de si faux ni même de si épouvantable que nous ne puissions le "sentir". Cette démarche-là est trop trompeuse et trop dangereuse : Néron, Torquemada, et Hitler excellaient à "sentir certaines choses". Ils se sentaient mandatés par le ciel pour faire ce qu'ils faisaient et pour être ce qu'ils étaient. Mais, ce qu'ils sentaient mieux que tout, c'est les autres. Ils sentaient que les autres humains étaient faits pour les servir, et même pour leur servir de … combustible ! De grâce, méfions-nous de nos propres sentiments autant que de ceux d'autrui — *surtout s'ils sont sincères !* S'il est une chose que l'histoire nous a enseignée, c'est celle-là.

BERNARD

L'histoire nous a en effet enseigné que, dominés par l'atavisme, l'immense majorité des hommes ne possédaient AUCUN savoir humain. Donc, ne pouvant se défendre de leurs passions animales, ils étaient condamnés à s'entre-massacrer pour survivre. Mais nous n'en sommes plus tout à fait là. Possédant quelques embryons de savoir, il nous est devenu possible de commencer à nous comprendre : nous avons commencé à *penser ce que nous sentons.* Comment nos sentiments n'en seraient-ils altérés ? Le sont-ils assez — assez hominisés — pour que nous puissions commencer à faire fond sur eux ? Un début d'unité s'est-elle faite en nous ? Accueillons cette notion à titre d'hypothèse et efforçons-nous de la vérifier, chacun en soi. C'est à quoi j'ai convié nos étudiants et me suis moi-même employé. J'ai fait en moi maison, non pas vide, mais nette, *ordonnée.* D'un côté j'ai rangé ce qui appartient au Singe, de l'autre ce qui, déjà, pourrait être quelque peu humain. C'est remarquablement facile : tout ce qui appartient au Singe pue le singe à plein nez. Le Singe est toujours possédé par un sextuple besoin : *posséder, conserver, jouir, blâmer, se justifier et se boucher les yeux* pour ne pas voir ce qui le contraindrait à donner, à payer, à prendre de la peine. Plus que tout autre chose, le Singe est paresseux. Il ne veut rien savoir, rien apprendre, rien céder ni concéder. Si l'on en fait un "savant", il veut devenir un monsieur arrivé. Honoré quoi qu'il fasse, il peut cesser de travailler, ne produire ni ne risquer plus rien, vivre de ses rentes et en jouir. Je n'ai eu aucune peine à découvrir en moi chacune de ces tendances, non pour les mépriser ni, plus stupide encore, pour prétendre à la satisfaction simiesque de me blâmer moi-même, mais pour les ranger en bon ordre à leur juste place d'indispensables moteurs ataviques. Après quoi j'ai pu me découvrir d'*autres sentiments et d'autres motivations.* Ce sont ceux-là qui se révèlent à nous quand nous nous décrassons — quand nous *démêlons* nos sentiments — et il s'agit de les interpréter à la lumière des faits. Or, choisis à la lumière des sentiments qui surnagent en nous quand le Singe est mis à sa place, l'homme qui appartient à une vraie élite me semble être, tout bêtement, celui que je puis *aimer !* Si nous pouvons aimer tous les hommes, serait-ce que chacun de nous appartient à une élite vraie ? En d'autres mots, à une espèce faite pour *justifier* ses privilèges ?

MEDICUS

Nous appartenons certes à une espèce habile à justifier ses privilèges : nous justifier à nos propres yeux est une chose que nous savons faire. Néron, Torquemada et Hitler nous l'ont enseignée !

BERNARD

Les singes, en effet se justifient toujours. Mais, cette fois, c'est une *hypothèse* qu'il nous faut justifier, et cela veut dire *avérer.* Or celle-ci ne sera pas inutile si nous en faisons une hypothèse *de travail.* Sa vérification systématique, par recoupements sur les terrains objectif et subjectif, peut être tentée.

PIERRE

Rien ne saurait être plus opportun. Il importe à nos étudiants d'apprendre non seulement à distinguer les hypothèses des idées — Arnolphe a montré combien c'est nécessaire — mais à *utiliser* leurs hypothèses.

BERNARD

J'espère que l'exemple d'une élucidation du cas des élites intellectuelles les y aidera. Comment pouvons-nous procéder *méthodiquement ?* Quelles méthodes, quelles recettes pouvons-nous appliquer ? Rien n'a jamais été plus facile car il n'en est et n'en sera jamais qu'une : la recherche des *implications logiques* de l'hypothèse considérée, suivie de leur confrontation avec les faits. Voilà tout ce qu'il nous faut savoir faire pour être choyés au lieu de broyés par la Vie !

Quelles sont, dans le cas présent, les implications logiques de notre hypothèse ? S'il est vrai que la nature nous a dotés des moyens subjectifs de l'hominisation — en d'autres mots : de *sentiments adéquats* — il doit s'ensuivre que nos instincts et les sentiments qu'ils nous engendrent ne nous dévoient pas, nous font agir juste. Ils pousseraient les Singes à se conduire en singes et l'Homme à se comporter en homme. Et, quand nous avons fait au Singe sa juste part, les sentiments qui surnagent en nous seraient *justement* humains, c'est-à-dire *propres à réaliser les fins de la nature pour notre espèce.*

HUBERT

Fare sa juste part au Singe ? Qu'est-ce à dire ? Voudriez-vous que, comme Verlaine, on lui donne libre carrière à de certains moments afin que, repu et fatigué, il nous fiche la paix à d'autres moments ?

BERNARD

Cela vaudrait mieux que de consacrer toute sa vie à lutter contre lui ! Mais, mettre le Singe à sa juste place, c'est le subordonner à l'Homme au lieu de lui confier, à notre insu souvent, le commandement. Certes — et c'est la chose dont s'alarment plusieurs étudiants — il ne suffit PAS, pour réaliser cette inversion des rôles, de prendre conscience de l'existence du Singe en nous. Il ne suffit PAS de le connaître pour le mettre hors d'état de nuire. Encore faut-il sustituer à nos tendances ataviques des motivations humaines. *C'est un RAPPORT DE FORCES qu'il s'agit d'inverser.* Comment ? C'est une des choses que notre 4e cycle aura pour objet d'enseigner.

Entre-temps, revenons aux implications logiques de notre hypothèse initiale. Nos instincts pousseraient le Singe (aurais-je dû dire) à se comporter en singe et l'Homme à se *conduire* en homme. N'est-ce ainsi que les choses se sont toujours passées ? Il me semble que oui. Cela semble avoir été vrai dès aux temps héroïques où, pour se conduire en homme, il

fallait un héroïsme terrifiant. Aux temps même où la lutte animale pour la vie était la loi des lois, il s'est trouvé des hommes contraints par les sentiments dont ils étaient les sujets — rien n'est si subjectif — à servir *humainement* notre espèce en s'immolant eux-mêmes à ses besoins. C'est *passionnément,* brûlants d'amour, que les saints ont servi. C'est mus par des sentiments plus forts qu'eux. Et c'est grâce à eux que ces temps ne sont plus : nous pouvons faire sa part au Singe, ils ne le pouvaient pas. Ils devaient se donner, se sacrifier tout entiers à l'espèce. Nous n'avons désormais à lui dévouer que ce qu'il y a d'humain en nous. Nous pouvons vivre en bonne intelligence — c'est-à-dire intelligemment — avec nous-mêmes et avec nos prochains, *et il me semble que nos sentiments nous y invitent assez clairement pour nous laisser peu de doutes sur les tâches qui nous incombent. (Aux étudiants)* Si, ayant fait sa part au Singe, nous apaisons nos peurs d'être démasqué et de prendre conscience de nos impostures, ne vous semble-t-il pas que nos sentiments nous renseignent justement ? Ne prenons-nous nos propres privilèges en horreur s'ils ne sont justifiés ? Pouvons-nous aimer en autrui ou en nous-mêmes l'homme qui veut vivre de ses rentes, qui veut tout prendre et ne rien rendre ? Pouvons-nous douter que notre rôle est de servir, et non pas d'amasser les moyens — que la Société propose à nos convoitises et à nos ambitions — de prendre tout pour n'avoir rien à rendre ? Pouvons-nous consacrer notre vie à une chasse aux "titres", qu'ils soient de rente ou de gloire ? Non, quand nous avons fait sa juste place au Singe, il nous devient impossible d'aimer et même de supporter en nous ce qui nous pousse à faire le métier primitif du chasseur de privilèges.

PIERRE

Sans doute, mais ce sentiment suffit-il à caractériser une "élite intellectuelle" ?

BERNARD

C'en est à coup sûr une condition nécessaire, mais qui peut n'être pas suffisante. Et c'est ici qu'apparaît la faiblesse de nos ressources subjectives : la *précision* leur manque toujours. Elles nous orientent, nous renseignent sur la direction à suivre, pas sur les chemins à emprunter pour y parvenir. Dans le cas présent, elles ne peuvent répondre à une question capitale : celle des *disparités d'aptitudes.* Il est difficile de douter que, même le jour où, enfin conscients de leurs vocations humaines, tous les hommes sauraient que , faits pour servir notre espèce, ils ne peuvent trouver leur bonheur que dans cette voie, il est difficile, dis-je, de douter que certains seraient plus doués, plus aptes à servir que d'autres. Certains appartiendraient encore à une élite, *faite pour guider l'humanité vers ses destins.* Les privilèges nécessaires à l'accomplissement de leurs tâches en seraient justifiés.

PIERRE

Cette hypothèse est plausible, mais pouvons-nous la vérifier? Il est sans doute possible de lui trouver une corroboration subjective. Les privilèges justifiés par des services sont compatibles avec notre *sentiment* de la justice, qui est chez nous une exigence subjective impérieuse. Or nous sommes non seulement prêts à admettre que ceux qui servent soient servis et obéis, mais désireux de leur obéir et heureux de les servir. Nous aimons l'autorité bienveillante et compétente. Mais *comment* la reconnaître et *comment* l'exercer ? Ici, nous tombons en panne. Nos ressources subjectives ne nous l'apprennent pas. Ainsi, il n'y a guère, quelque quatre-vingt pour cent des Français ont été entraînés par leurs sentiments à confier leur sort au Général de Gaulle, qui était un guide anachronique.

BERNARD

Une information précise nous est nécessaire pour tenter d'y voir clair : quels sont les rapports de l'intelligence individuelle et spécifique ? Doués tous d'une même intelligence spécifique, les individus semblent n'avoir pas les mêmes ressources, et c'est difficile à comprendre. S'agit-il de différences d'origine existentielle ? Nous sommes encore impuissants à trancher cette question. Mais il s'est trouvé un homme pour y répondre : Karl von Frisch, qui a eu l'idée géniale de la poser aux abeilles. J'aimerais rapporter le détail de ses merveilleuses expériences, qui ont fait la lumière sur d'incroyables secrets, mais il y faudrait trop de temps. Si vous le voulez bien, nous y consacrerons une leçon du 4e cycle. Les abeilles ont d'admirables choses à nous apprendre. Elles vivent dans une société achevée, où toutes savent et toutes font ce qu'elles doivent faire. Elles nous fournissent l'exemple d'une *socialité de services mutuels* adaptée aux besoins de leur espèce. Certes, les besoins des abeilles diffèrent de ceux que nous croyons nous connaître, mais il appert aujourd'hui qu'à quelques nuances près leurs *moyens* et leurs *problèmes* sont comparables aux nôtres. En matière de *sociologie,* nous avons tout à apprendre d'elles, à commencer par la signification des mots "élite intellectuelle".

Convenons qu'il y a de quoi s'étonner : s'il est au monde une espèce dont les individus semblent "conformistes" et indifférenciés, ce sont les abeilles. Eh bien, pas du tout ! Une minuscule expérience de Karl von Frisch a suffi à révéler l'existence d'"abeilles d'élite", dont le rôle est de *guider les masses.* L'idée lui vint d'affamer une colonie, puis de mettre à sa portée un grand luxe de ressources alimentaires. Les abeilles ne pouvaient s'aventurer à quelques mètres de leur ruche sans rencontrer des trésors. Or, même affamée, la masse ne s'aventurait nulle part. Elle restait inerte et n'explorait rien. Mais un nombre *infime* d'abeilles aventureuses,*toujours les mêmes,* se chargaient du rôle de guide. *Elles informaient les masses, et celles-ci les écoutaient et leur obéissaient.*

Peut-on douter que, si les choses se passent ainsi chez les abeilles, les disparités individuelles ont de grandes chances d'être plus fortes, plus accusées, chez les humains ? Il reste à essayer de comprendre pourquoi la nature l'a voulu ainsi (et cela ne me semble pas très difficile), mais il est devenu vraiment difficile de douter que la loi biologique dont résulte l'existence d'individus d'élite gouverne les hominidés au moins autant que les hyménoptères. Sans doute y aura-t-il toujours, chez les humains, des élites intellectuelles seules capables d'initiative, et des masses anxieuses de les suivre — fussent-ils Hitler ou M. Waldeck—Rochet — pour le meilleur et surtout pour le pire !

MEDICUS

Cette approche "apiaire" de nos problèmes sociologiques est impressionnante. Le moins qu'on puisse en dire est qu'elle nous vaut une riche moisson d'hypothèses.

PIERRE

Nos étudiants et nous avons du pain sur la planche. Nous allons pouvoir nous efforcer de découvrir comment se développent les aptitudes des élites, et la nature précise des services qu'elles doivent rendre à ceux, plus nombreux, qu'il s'agit de guider vers le bonheur au lieu de les exploiter. Il s'agit d'apprendre comment les uns et les autres peuvent être également

récompensés. Je soupçonne qu'il faut autant d'intelligence, autant de cœur, autant de sensibilité, autant d'humanité (et surtout de féminité) pour suivre intelligemment que pour guider.

Mais revenons un instant au caractère singulier de l'enseignement orthologique, qui est à la fois initiatique et anti-ésotérique : l'orthologique *initie* à la science en la "désésotérisant" : elle la rend familière, facile, vierge de mystère, accessible à tous. La science devient "science de la rue". Or, apportée à l'homme de la rue, la science est une révolution sociale immense, et c'est à celle-ci que nous nous sommes efforcés de préparer les étudiants. C'est le principal des rôles qu'ils auront à jouer. Philippe a exposé sommairement les caractères de la science-de-la-rue dans le Rubicon, où ce qui est peut-être la meilleure de ses trouvailles a pu passer inaperçue :

"Dès que vous tombez, *par miracle, par bêtise ou autrement,* sur une cétégorie nouvelle de quoi que ce soit, ouvrez l'œil : les miracles de la science ne sont jamais bien loin". (Le Rubicon, page 211)

Par miracle, par bêtise ou autrement … ! !

On ne peut se rappeler cette phrase, où l'impertinence et la drôlerie sont des agents prophylactiques et même thérapeutiques, sans éclater d'un rire indéfiniment … anti-ésotérique ! Nous sommes mis à notre place. Il devient impossible de nous prendre au sérieux, de revêtir les déguisements du sage, du mage, ni même du "millième de savant" ! Bref, d'aucun de ceux qui prétendent à nous en imposer. En voici dans la même veine à la même page :

"L'absolu des philosiphes est un de ces concepts-miracles qui anéantit tout, y compris l'intelligence de ceux qui s'en réclament, de façon qu'il devient impossible de savoir s'ils en auraient eu sans cela. C'est donc un merveilleux alibi, mais peu utile aux scientifiques …"

Enfin, cette définition des lois dont se réclame la science-de-la-rue : "loi extraite d'expériences dont l'issue est si certaine qi'il faudrait être idiot pour les faire".

Cette prose se situe dans un monde que nul n'avait visité, un monde merveilleux où TOUT, même la bêtise, converge vers le vrai. Ce monde est si différent de celui que l'humanité a toujours habité, il est si intelligent, si pur, si *incorruptible,* qu'on n'y peut pénétrer qu'au prix d'une *initiation à la* ***simplicité*** *qui résulte* ***miraculeusement*** *d'une ouverture au vrai.* L'orthologique nous livre l'accès à un monde transfiguré où TOUT EST MIRACLE (où tout est fait de prodiges : le Rubicon page 232), et c'est pourquoi il y faut une initiation *complète,* qui s'étende à *tout ce que nous possédons.* Or la plupart de nos étudiants, d'un jour à l'autre, seront appelés à VIVRE dans ce monde enchanté. Il est urgent d'achever leur initiation afin que, par miracle, par bêtise ou autrement, ils puissent s'employer à réaliser pour les humains un miracle permanent, comparable à celui qu'est aux abeilles la justesse de leurs comportements.

2. La Loi d'Adam

PHILIPPE

Alors qu'Ambroise se sait "prodigieux" professeur d'orthologique Adam, que lui aussi le sache ou non, s'est employé tout tranquillement à exercer ce métier. Ecoutons ses réponses à notre 6ème question : *admettez-vous l'inutilité d'hypothèses dont, faute de familiarité avec les faits, nous ne pouvons supputer les chances d'une conformité au réel ?*

ADAM

1. Première évidence : A première vue la réponse m'a semblé évidente. De telles hypothèses sont inutiles.

2. Contre-évidence : Puis, recherchant la contre-évidence, je me suis souvenu, dans "Les Jeux", d'un vieil et délicieux pasteur écossais, Edward Stone, qui, sans doute peu familier avec la pathologie, n'était guère à même de supputer les chances d'une conformité de son hypothèse au réel. Mais, en essayant de la vérifier dans les faits, il a rendu un service éclatant, dont nous bénéficions encore. On ne saurait, dans cet exemple, parler l'inutilité !

3. Contre-contre-évidence : Dans les perspectives qui sont celles de cette leçon, on peut se demander si l'hypothèse de Stone a beaucoup servi son intellect. Une réussite isolée ne consacre pas plus la justesse d'une hypothèse qu'une hirondelle ne fait le printemps. Qui sait, même, si cette réussite isolée n'a pu enfoncer le pasteur dans l'erreur en semblant confirmer une hypothèse fausse ?

4. Contre-contre-contre-évidence : Certes, mais la démarche intellectuelle d'Edward Stone, même si elle s'est égarée par la suite (ce que j'ignore), était saine, légitime, bonne : il voulait vérifier sa théorie et en tirer les conséquences. En quoi il rejoignait la définition de Littré, pour qui l'hypothèse est une "supposition de laquelle on tire une conséquence". C'est ce qui distingue l'hypothèse de Stone de celle d'Arnolphe, leur contenu étant curieusement semblable. Ce qui les différencie , c'est l'*action* et l'*inaction* de leurs auteurs. La sienne est pour Arnolphe un ornement de l'esprit, dont il ne cherche pas à tirer conséquence. Son hypothèse ne mérite pas le nom d'hypothèse : c'est une opinion baptisée hypothèse. Celle d'Edward Stone est un outil, avec lequel il va travailler. *Elle n'est pas inutile parce qu'il s'agit vraiment d'une hypothèse.* Même fausse, une hypothèse peut :

— avoir des conséquences heureuses, même inattendues ;

— posséder donc une valeur heuristique ;

— structurer la pensée, si l'on recherche les confirmations et les infirmations.

D'où cette "loi d'Adam", que Monsieur de la Palice ne désavouerait pas :

"Une hypothèse, si elle est une hypothèse, a toujours une valeur d'hypothèse".

5. Sur la Nocivité : Cette "perle de vérité" (c'est ainsi que je regarde la "Loi d'Adam" en toute outrecuidance) conduit à constater que seules sont nocives les hypothèses qui n'en sont pas, soit qu'on oublie de les regarder comme suppositions, et l'on pèche alors contre la première "règle d'or", soit qu'on ne les traite pas comme telles en négligeant d'en tirer les conséquences.

Oui, les pseudo-hypothèses sont nocives. Elles empêchent la pensée de se structurer. Nous avons pu déduire des deux premières leçons de ce cycle, de la 20e en particulier, que la structuration intellectuelle résulte d'un dialogue entre la structure et le hasard, et que la structuration correcte doit être *sécurisée* et *accélérée* PAR NOUS (c'est notre rôle d'agents de l'anti-hasard). C'est ce que nous pouvons faire en utilisant les rencontres dues à ce qu'il est convenu d'appeler le hasard. Le contraire est implicite dans les propos d'Arnolphe, qui ne prend aucune part à la recherche d'un remède contre le cancer. Donc, *pour lui,* tout se passe comme si cette découverte devait être l'effet du hasard *pur.* La pseudo-hypothèse, dont la vérification est confiée au hasard (ou aux autres humains), empêche la pensée de partir à la recherche de sa structure.

Tel est, je pense, l'aspect des choses sur lequel la leçon attirait notre attention. J'en résumerai la treizième page par une remarque d'une belle pureté lapalissienne : "Tant qu'une pseudo-hypothèse occupe une place dans l'esprit, cette place n'est pas occupée par autre chose". La pseudo-hypothèse bloque les jeux de la conscience et du hasard. Il importe donc de s'en débarrasser.

Question 6 (e) : Pour fourmiller, elles fourmillent, les hypothèses inutiles ! Pour une que l'on débusquera, dix ou cent nous échapperont. Le moyen le plus commode de s'en délester ne serait-il de les balayer toutes à la fois, de nous persuader que nous ne savons RIEN, hormis un noyau de savoirs acquis dans ce cours ? Notre intellect n'aurait plus à battre la campagne (dans tous les sens de cette expression). Ce serait reposant : au lieu de courir de droite et de gauche, il pourrait être attentif à essayer de VOIR ce qui nous entoure et ce qui nous est présenté. Cet état de vacance, de recul par rapport au moi, j'en suis arrivé à le connaître parfois. Je SAIS, à ces moments-là que je ne com-prenais RIEN autrefois et ne pouvais rien com-prendre, sauf par accident. Le moi envahissait tout. Dans la vacance intérieure, qui n'est pas un vide, on a envie de se taire si l'on n'a rien à dire. Mais, quand il faut parler, on sait dire ce qu'il faut parce que, vierge d'idées toutes faites, on obtient de soi des *réponses sur mesure.* Devant une question posée, ou un cas qui nous est soumis, on se sent d'étranges certitudes : on distingue l'essentiel de l'existentiel, l'important de l'accessoire, le vrai de l'affabulation même sincère. On tend à éveiller l'intelligence des interlocuteurs par des questions plus qu'à l'orienter par des conseils. Bref on tend à faire le vrai métier de professeur.

PHILIPPE

Et voilà ! On conviendra qu'en dialoguant avec lui-même comme il a su le faire, et en découvrant sa première "Loi d'Adam", ce professeur a fort bien fait son métier. Et il l'a fait encore en corrigeant notre énoncé : *"Admettez-vous l'inutilité d'hypothèses dont nous ne pouvons supputer les chances d'une conformité au réel ?"* Il aurait fallu dire : *"d'hypothèses que nous ne pouvons vérifier dans les faits ou, à défaut, dont nous ne pouvons supputer dans l'abstrait les chances etc…"* Il est d'ailleurs un moyen commode de légitimer d'un seul mot toutes les hypothèses utiles : elles sont des hypothèses de *travail,* des hypothèses qu'on *utilise,* dirait Monsieur de la Palice. C'est parce que nous sommes habitués à associer d'office des deux mots que nous avons — à grand tort — négligé de préciser que nous parlions d'hypothèses de *travail.*

BERNARD

Pour minimiser le danger des pseudo-hypothèses, une précaution facile est de n'en exprimer aucune qui ne soit sous une forme explicitement interrogative. Si Arnolphe avait écrit : "Toute maladie a-t-elle sont remède?", il eût été moins tenté de faire fond sur cette hypothèse, moins exposé à s'encombrer d'une "conviction" nuisible.

3. Le Cas d'Arthème

PHILIPPE

La plupart de nos étudiants ont repéré facilement son sophisme dont le premier terme était louablement lapalissien : "Si J.B.SAY avait énoncé justement sa loi, il eût été faux de prétendre qu'il ne pouvait l'énoncer justement". Parbleu ! Mais Arthème ne s'est pas contenté de cette proposition impeccable. Il a voulu supputer ce qui aurait pu se passer si ce qui ne s'est PAS passé s'était passé. Bref il m'a paraphrasé : j'avais dit : "rien n'aurait pu empêcher …" Arthème a écouté au lieu de regarder. Regardons, s'il vous plaît, les faits les plus monstrueusement saillants de la cause:

1. Il est clair, tout d'abord, que cent mille choses auraient pu empêcher n'importe quoi. L'auteur d'une loi juste aurait pu mourir avant de la publier, ou ne pas trouver d'éditeur, ou rencontrer une blonde juteuse qui, en volant son porte-monnaie ou autrement, lui aurait sorti sa loi da la tête, etc. Il aurait fallu un crétin physiologique patenté et pris de boisson pour prétendre le contraire.

2. Il est plus clair encore que l'humanité n'était prête pour aucune vérité dans l'ordre économique. Qu'en conséquence, rien n'aurait pu l'empêcher d'opposer une incompréhension *prodigieuse* à TOUTE loi économique correctement énoncée. Constatons en effet que rien ne l'a empêchée d'en énoncer, en nombre illimité, d'*inconcevablement* idiotes ! Qu'il puisse s'être trouvé un seul crétin physiologique assez pris de boisson pour affirmer que l'argent se mange et que l'abondance des richesses condamne les peuples à la misère serait déjà incroyable. Qu'il se soit trouvé des centaines de millions d'*hommes normaux* pour accepter et empirer cette doctrine pendant deux cents ans, et ne pas s'en trouver UN SEUL pour la mettre en doute, voilà qui ne peut être que *miraculeux,* prodigieux dans toutes les acceptions de ce mot.

C'est ce qui crève les yeux à quiconque REGARDE ce qui s'est passé et se passe encore : même aujourd'hui, simple et contraignante comme rien ne peut l'être plus, la théorie des ensembles économiques reste inaccessible à un nombre incroyable d'humains. Hitler, parce qu'il disposait d'autres moyens de se faire obéir, n'a pas eu besoin d'exposés théoriques pour en appliquer tout bêtement les lois. Mais il a pu faire massacrer, sans bourse délier, des dizaines de millions d'hommes sans que, sur toute la surface de la planète, UN SEUL économiste ouvre les yeux aux faits. Les humains n'étaient pas prêts à se passer des moyens de la contrainte par la faim : c'eût été un désastre. Il leur fallait trouver le moyen de perpétuer la misère des peuples au sein de l'abondance, et c'est ce qu'ils ont fait. Bref l'hypothèse d'un blocage, seule à pouvoir rendre compte de ces faits, a reçu les appuis d'une signification statistique positive non pas à cent pour cent, mais à un milliard pour un milliard ! On ne peut

en demander davantage.

Mais une toute petite chose peut mériter aussi de retenir notre attention : *la théorie des ensembles économiques a vu le jour aujourd'hui.* Comment serait-ce possible si la nature ne l'avait voulu ? Et pourquoi l'aurait-elle voulu si l'humanité n'était prête à s'en servir aujourd'hui ? Il semble permis d'énoncer l'hypothèse converse de la précédente : le moment serait-il venu pour les humains de vivre en humains ?

Si cela se trouve être vrai, la théorie des ensembles économiques ne tardera plus à être admise et appliquée. Je suis heureux de pouvoir ajouter que cette hypothèse-ci vient de recevoir *plusieurs* débuts de vérification expérimentale. Il semble bien que cette théorie incompréhensible à la plupart des humains est en train de franchir les feux de la rampe.

Cependant la critique d'Arthème était juste. Prise à la lettre l'expression *elliptique* dont je me suis servi était un monument d'absurdité. "Rien au monde n'aurait pu empêcher la loi de J.B. SAY correctement énoncée de sortir ses effets — *si le blocage qui l'a empêché de l'énoncer correctement n'avait existé ni chez lui ni chez ses contemporains".* Ces mots, qui exprimaient une évidence trop *visible* pour qu'il m'ait semblé opportun d'en alourdir cette image, étaient sous-entendus. Je m'en excuse sans m'en repentir trop : ma négligence aura fourni à Arthème une occasion d'exercer *justement* sa critique tout en mettant en lumière le moyen dont nous disposons tous pour gagner beaucoup, beaucoup de temps. Or c'est indispensable si nous voulons développer en nous une aptitude à *visualiser le vrai en un clin d'œil :* nous servir de nos yeux pour regarder les faits les plus saillants, dont résulte toujours une *image globale.*

4. L'Esotérisme

PIERRE

Bien à regret, car ce sujet est important, nous devons en repousser l'étude à plus tard. Notre ami IM.146 ne peut nous rendre le service que nous attendions de lui.

PHILIPPE

Nous nous sommes trompés sur le cas d'IM.146, qui se révèle n'être Arnolphe en rien. Arnolphe est donc un personnage synthétique, dû à notre industrie. Nous devons à IM.146 les explications qu'il demande.

IM.146

Je voudrais tout de même comprendre. Comprendre comment un orthologicien peut lancer des affirmations gratuites avec une autorité professorale appuyée par un style vigoureux et souvent percutant. Vous affirmez que je suis vivement irrité. Sur quoi repose cette conviction ? Je ne pense pas que mes réponses aient laissé transparaître une irritation qui n'existe pas. J'ai trouvé très pauvre la 24e leçon, et je l'ai dit. Il en va de même de la 25e. Toutes deux me navrent. Il est possible que vous en soyez irrités. Pas moi.

MEDICUS

J'avoue m'y être laissé prendre moi aussi : une irritation vraiment très vive semblait manifeste dans les réponses d'IM.146. Il semblait littéralement furieux. S'il ne l'était pas, l'explication de son agressivité apparente doit être cherchée ailleurs. Mais je suis en désaccord franc avec lui sur un point : Pierre et Philippe n'ont rien *affirmé*. "Une irritation très vive *semble* s'être accumulée en lui pour faire une irruption impétueuse dans ses réponses" (Pierre, page ?), et Philippe, à la page ? : "Si nous ne nous *trompons* pas trop sur son cas, mais nous comptons sur lui pour nous détromper si nous le *mésinterprétons* …" Rien n'aurait pu être moins affirmatif.

PHILIPPE

C'est chose faite : IM.146 nous a détrompés. Mais, si nous n'avons jamais eu les prétentions qu'il nous prête à l'infaillibilité, nous lui devons néanmoins des explications sur les causes de ce malentendu. D'entrée de jeu, il nous reproche de dérubiconner à 200 sur 20, d'offrir à nos étudiants, dont il déclare les propos d'une *"banalité désolante"*, un "délayage" agrémenté de "tirades" qui visent à un "purisme" devant lequel il n'a garde de s'incliner. Nous aurions certes été impardonnables d'affirmer qu'une engueulade sur ce ton vigoureux atteste *nécessairement* une irritation chez son auteur. Plusieurs autres explications sont possibles, mais celle-ci avait de grandes chances d'être la bonne : peu de gens parlent sur ce ton quand ils sont de bonne humeur.

BERNARD

Il en est une autre, qui a frappé plusieurs étudiants : c'est le sentiment d'une supériorité écrasante que manifesteraient ces propos. *"En voilà assez mes amis"*, semble-t-il s'écrier en substance,*"votre verbiage est navrant. Ce n'est pas ainsi qu'on enseigne l'orthologique. Je vais vous dire, moi, comment vous devez vous y prendre…"*

PHILIPPE

Bravo, Arnolphe numéro trois ! Voilà qui est parler. Nous souhaitons ardemment que chacun de nos étudiants se sente pleinement libre de nous dire nos quatre vérités. Nous stimulons sans cesse une outrecuidance que nous voudrions chez eux égale à la nôtre, et nous leur administrons engueulades et martinet à tout propos — sans trace d'irritation. Ils nous doivent la monnaie de notre pièce et nous savons gré à Arnolphe 3 de nous l'avoir rendue. Malgré quoi je crains que nous le mésinterpréterions encore en lui prêtant une réaction qui aurait été normale chez un ésotériste. Un étudiant qui, nous le rappelons, exerce la profession d'instituteur, a fait une remarque très pénétrante quoique, à première vue, passablement surprenante :

IM.152

Je vous donne 14 sur 20 : j'ai trop "souffert" sur cette leçon ! Elle m'écrase. Elle me donne l'impression d'être petit, petit, petit, faible, faible !

PIERRE

IM.152 a fort bien compris cette leçon. Il l'a comprise en profondeur. Sous des dehors bénins, d'une "banalité désolante" en effet, elle était écrasante — pour notre égo. Elle est plus dure, plus sévère, plus impitoyable à nos prétentions de singes qu'aucune autre : bête comme chou de la première ligne à la dernière, elle s'achève sur un feu d'artifice. A la seule exception

d'IM.146, qui n'en souffle mot, tous nos étudiants sont convenus :

1. Que les faits les plus saillants de la "cause" des humains sont ceux que Bernard a mis en évidence.

2. Que, sans la moindre peine, N'IMPORTE QUI aurait pu tenir les mêmes propos.

PHILIPPE

Nous sommes des paouvrés couns, pechère ! Mais, en nous mettant à l'école des abeilles, nous pouvons apprendre à devenir des couns riches, des couns d'élite ! Pour bien concevoir, il faut commencer par se voir.

BERNARD

Certes, mais quel désastre pour les ésotéristes ! Ils veulent être des "mages", auréolés d'une profonde et mystérieuse sagesse. ILs veulent ou croient détenir des secrets grandioses et terribles, qui leur assurent une supériorité *hermétique,* donc inattaquable, abrite de toute controverse. Ils n'ont besoin d'en apporter aucune preuve. Il est même interdit aux ésotéristes de faire don de leurs richesses au vulgaire, le privilège devant en être réservé à leurs coprivilégiés. Ces gens-là ne peuvent se voir "paouvrés couns". Il n'y a jamais eu la moindre trace chez eux de cet humour sans lequel aucune lucidité n'est possible. Peut-on imaginer rien de plus dangereusement simiesque ? Subir une formation ésotérique, c'est s'exposer à un anéantissement de l'intellligence, de la sensibilité et même de toute humanité.

PIERRE

Les dangers de l'ésotérisme sont immenses en effet. Mais il a aussi d'importantes vertus. Il va falloir les regarder de très près, et nous aurons besoin d'assistance. Ne pouvant compter sur celle d'Arnolphe, j'espère que d'autres étudiants pourront et voudront nous aider.

PHILIPPE

C'est ce qui m'a le plus surpris dans les récentes réponses d'IM.146. Il se défend d'être ésotériste. Donc le sentiment de supériorité qu'il semble avoir manifesté n'a pu avoir cette origine. Il eût été normal et typique, si tel avait été son cas — et c'est pourquoi nous avons cru pouvoir poser ce diagnostic — qu'il ne pût pardonner à nos dernières leçons de se vouloir accessibles à tous les humains : il en résulterait pour chacun l'impossibilité de se juger supérieur à aucun. Cette explication ne pouvant s'appliquer à lui, nous nous sommes fourvoyés. Nous n'avons rien compris au cas d'Arnolphe. Pour l'incompétence, c'est mille sur vingt que nous devons nous donner, et au chat notre langue …

PIERRE

Je n'étonnerai personne en disant perfide la fausse modestie de Philippe, qui est le dernier à penser que nous avons mésinterprété un Arnolphe mécontent dont la sincérité, d'ailleurs, n'est pas en cause. Son auto-lucidité nous semble seule douteuse. Qu'il veuille bien nous pardonner l'inévitable discourtoisie de l'image qui lui est renvoyée de lui-même. Son objet est d'éclairer nos étudiants, lui-même en premier, sur les périls qui nous guettent tous lorsque nous n'accordons pas aux mots tout le respect qui leur est dû. Quiconque se laisse aller à dire (par exemple) impossible pour improbable introduit dans sa pensée, de mot en mot, un

brouillard qui lui ôte bientôt toute possibilité de voir clair tant en lui-même qu'au dehors.

5. L'Enseignement de l'Orthologique

PIERRE

Le caractère le plus saillant de l'orthologique, qui est la SIMPLICITE de ses moyens, devient apparent et même éclatant dès qu'elle ne s'embarrasse que des faits les plus saillants de la cause des humains. Elle donne naissance à des images globales souvent grandioses, et c'est alors qu'elle devient facile à manipuler.

Or nous nous sommes bien gardés de le faire. Ce cours en a été rendu ardu et même pénible. Ses trois premiers cycles ont été dévoués à l'étude de fragments et même de points d'une image globale restée floue, peu perceptible. Il eût été bien plus facile d'adopter la démarche inverse.

(Aux étudiants)

Si nous vous avons traités ainsi, si nous avons emprunté le chemin le plus malaisé au lieu du plus facile, c'est que notre objectif presque unique était de former des PROFESSEURS d'orthologique.

Pourquoi ?

Nous vous invitons à le découvrir vous-mêmes. Dans la dernière leçon, Bernard a mis en évidence les deux premiers faits de la cause de l'Education. Au besoin avec l'aide de notre questionnaire, veuillez vous efforcer de rendre visualisable en un clin d'œil le troisième de ces faits.

Posez-vous cette question :

Comment pourrait-on enseigner l'orthologique aux adultes et aux enfants, et *qui* pourrait commencer ?

Questionnaire n° 26

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. En procédant à une analyse introspective de vos *sentiments* sur les privilèges auxquels nous pouvons (peut-être) prétendre, pensez-vous comme Bernard que nous ne pouvons aimer, en autrui comme en nous-mêmes, que l'homme qui veut *servir ?*

(b) Jugez-vous comme Pierre que les privilèges du serviteur de l'espèce sont compatibles avec notre impérieux besoin subjectif de Justice ?

3. Avez-vous eu comme IM.164, le sentiment d'une part d'ésotérisme dans ce cours, qui justifierait son nom ?

4. Bernard (p.?) énumère les six besoins-types du Singe. Jugez-vous *exclusivement* simiesques ces six besoins ?

5. La "trouvaille" de Philippe à la page 211 du Rubicon vous avait-elle frappé(e) ? En aviez-vous saisi la signification ?

6. Que pensez-vous de l'"approche apiaire", empruntée à Karl Von Frisch, de nos problèmes sociologiques ?

7. Le cas d'Arthème vous a-t-il rendu clair le "moyen dont nous disposons tous pour visualiser le réel en un clin d'œil" ?

8. Vous sentez-vous pleinement libres de dire, comme Philippe vous y invite, leur quatre vérités à nos cinq protagonistes?

9. L'Esotérisme : (a) Partagez-vous le sentiment de Bernard (p.??) sur ses dangers ? (b) Et celui de Pierre sur l'importance de ses vertus ? Dans l'affirmative, quelles peuvent être ces vertus ? (c) Pourrez-vous *donner* à nos héros l'aide (la réplique) qu'ils sollicitent lorsque ce sujet, dont les aspects intérieurs leur échappent, sera abordé.

10. L'Education : (a) Pensez-vous que l'on puisse compter sur l'Enseignement Officiel pour enseigner l'orthologique, et sur les maîtres "arrivés" pour s'y intéresser ? (b) Si leurs silences obstinés ou, à défaut, leur opposition violente vous semblent plus probables, quels moyens pouvez-vous imaginer pour vaincre leur résistance ? (c) Répondez à la question de Pierre, page ??.

11. Notez cette leçon et expliquez votre note. Accordez des N.A. à celles de vos réponses qui vous semblent en appeler.

12. Vos objections, vos questions, vos commentaires, vos suggestions.

COURS D'INITIATION A L'ORTHOLOGIQUE

Vingt-Septième leçon

L'ESOTERISME ET L'EDUCATION

1. Bas les Masques

PIERRE

Deux de nos étudiants, Aloïs et IM.131, n'ont pas attendu que nous nous démasquions nous-mêmes : le premier nous accuse d'avoir bassement plagié Karl Von Frisch, le deuxième de nous être inspirés de ses expériences pour éprouver nos élèves ! Ils ont vu clair : c'est bien ce que nous avons voulu faire. Nous avons copié cet admirable biologiste sans nous mettre en frais d'imagination. Dans nos trois dernières leçons, une profusion d'aliments ont été jetés négligemment de droite et de gauche, tout autour de la ruche. Alors que dans nos deux premiers cycles, rien n'avait été apporté qui n'ait été prédigéré et monté en épingle, nous avons, cette fois, laissé à nos étudiants l'occasion de découvrir et de butiner eux-mêmes des nourritures dont plusieurs étaient de choix, comme on verra quand nous y reviendrons.

PHILIPPE

Les résultats furent surprenants dès la 25e leçon. Les Anglais semblent avoir vu clair en soupçonnant les humains d'avoir "une abeille sous le bonnet" : tout comme les élèves de Karl Von Frisch, nos étudiants se sont rangés d'eux-mêmes en deux catégories : les explorateurs et les autres. Hélas ! ceux qui se sont montrés doués d'initiative étaient peu nombreux. Même dans les cas où des mets odoriférants et goûteux étaient déposés aux portes mêmes de la ruche, peu les ont repérés. Dans la 25e leçon, par exemple, Bernard a fait une remarque si polyvalente, si bourrée de toutes sortes d'affinités, qu'il est impossible de la mêler à rien de ce que nous savons sans obtenir des "précipités" plus nourrissant l'un que l'autre :

"Si, au lieu de s'encombrer d'une conviction nuisible, Arnolphe avait regardé les faits, il aurait pu découvrir le vrai par le moyen tout simple des associations logiques et des "polymérisations" qu'elles entraînent, ***fruits des affinités naturelles dont résultent la cohérence de l'Univers et le sens unique de l'Evolution. Après quoi, pour soupçonner bientôt que la signification du mot "maladie" est nécessairement tout autre qu'on ne l'imagine communément, et que ses synonymes les plus proches pourraient être "thérapeutique" ou "agent d'ordre", il lui aurait suffi de l'intégrer dans le concept (et bientôt dans l'image) d'un univers cohérent, où tout ce qui est doit être. Un univers où toutes choses, y compris celles que nous réprouvons le plus — y compris même nos réprobations ! — sont NECESSAIRES dans toutes les acceptions de ce mot.***

Fait tout entier de SAVOIRS aussi certains que rien puisse l'être à des humains, ce passage condense en quelques mots le concept et l'image d'un univers matériel et spirituel dans lesquels TOUT s'intègre nécessairement. Rien d'aussi complet n'avait jamais été apporté dans ce cours, ni aussi riche de conséquences heureuses sur nos comportements : il est clair, par exemple, que nous n'avons pas besoin de thérapeutiques quand nous ne sommes pas malades. Nous pouvons donc cesser de nous infliger toutes sortes de maux pour nous guérir de notre

stupidité lorsque nous cessons d'être idiots ! Il valait la peine d'en tirer au moins cette conclusion-là !

Or, à notre surprise, ce passage nutritif a passé inaperçu même de nos étudiants les plus doués. Deux seulement, Alceste et Aloïs, s'en sont régalés. Les autres ne s'y sont pas arrêtés, mais c'est notre faute : pendant les deux premiers cycles, nous avons joué aux guides chargés de faire admirer les beautés du paysage, et nos étudiants ont pris l'habitude de compter sur nous pour les réveiller aux bons moments et les décharger de tout souci de garder les yeux ouverts à ce qui se passe autour d'eux.

Puis ce fut le coup de théâtre : la 26e leçon a fait l'effet d'un révélateur dans l'acception photographique de ce mot. Leurs aptitudes se révélant à eux-mêmes, les explorateurs se sont mis à faire leur métier, et force nous est de constater que, loin d'être en minorité, ils sont de loin les plus nombreux.

PIERRE

Nous assistons à un éveil collectif. Presque tous nos étudiants se sont retroussé les manches non seulement pour répondre à nos questions mais pour aborder, de leur propre initiative, des matières toujours relevantes du sujet traité. Il faudrait plus de cent pages pour les citer tous. Nous avons du pain sur la planche pour notre quatrième cycle et même pour les échanges qui se poursuivront entre nous lorsque, en juin 1972, ce cours sera parvenu à son terme.

BERNARD

A chaque jour suffisent ses moissons. Nous avons fait, nos étudiants et nous, des miracles, et le moment semble venu de les montrer. Mais nous avons essuyé au moins deux échecs francs : Arthème et Arnolphe nous font des reproches mérités.

ARTHEME

Je note 10/20 la 26e leçon qui me semble aussi banale et insipide que les précédentes. Où est le temps où j'attendais vos leçons avec impatience ?

ARNOLPHE

Les "Lettres Persanes" et les "Propos" d'Alain ont eu sur leur époque plus d'influence que le RUBICON sur la sienne, tout en contenant moins. *Il y a donc une façon de transmettre qui échappe à nos auteurs.* Je crois qu'ils auraient intérêt à rechercher l'opposé des dialogues (ou alors en s'inspirant de Platon), des questions sans réponses, et du *sentiment de supériorité* qui se dégage de chacune de leurs pages.

BERNARD

Sans doute serait-il bon de rechercher en premier ce qui a cloché dans le cas de ces deux étudiants : les échecs sont généralement plus instructifs que les succès.

PHILIPPE

Apprentis pédagogues, nous balbutions nos premiers mots dans un métier que nous

faisons, sans doute possible, exécrablement. Quant au RUBICON, je renchérirais volontiers sur Arnolphe : il me semble qu'un livre plus maladroit n'a jamais vu le jour. Le peu d'expérience acquise en quelques années nous y fait découvrir des maladresses à chaque page. Malgré quoi je n'oserais affirmer que nous ne l'empirerions en croyant le corriger. Pour essayer d'y voir clair, c'est depuis Sirius qu'il faut regarder ces choses pour les situer dans leur contexte. Nous nous voulons éducateurs. Quel est donc le troisième fait le plus saillant de la cause ?

2. Le Troisième Fait Saillant

PHILIPPE

"Imaginez l'accueil d'un personnage auguste au monsieur bien intentionné qui s'adresserait à lui en périphrases débordantes de civilité : "Daignez souffrir, Monsieur le Professeur, que je me permette d'oser prendre la respectueuse liberté de vous inviter à remarquer que vous êtes un crétin. Mais ne vous frappez pas : c'est la faute à la Sorbonne et ça va s'arranger : deux coups de poing à la figure et un grand coup de pied un peu plus bas .suffiront à vous mettre la cervelle à l'endroit. Vous permettez ?…" (Le Défi Européen, page 62).

Est-il besoin d'insister ? Le troisième fait le plus saillant, c'est que le soin d'enseigner à penser a été confié à des hommes qui n'ont pas le plus petit soupçon de ce qu'est la pensée. Ils ne pourraient apprendre l'ABC de leur métier sans prendre conscience de leur propre indignité. Ils n'en enseigneraient pas le premier mot sans que leurs élèves et le monde entier s'aperçoivent que les malheureux n'ont jamais ouvert la bouche que pour tromper. Ils n'ont enseigné que les *savantes techniques du mensonge savant.* A leurs yeux, éduquer c'est engendrer un réflexe conditionné d'ingurgitation du faux, et un autre de dégurgitation du vrai lorsque quelques parcelles de vérité égarées dans la masse des mensonges officiels échappent à la vigilance des maîtres.

Non, il serait déraisonnable d'espérer que ces messieurs-dames soient ardents à se soumettre aux thérapeutiques du monsieur bien intentionné.

PIERRE

Aucune illusion n'est permise. Il ne se trouvera PAS UN SEUL professeur *arrivé* pour accepter la vérité. N'espérons rien, dans leur cas, d'un "miracle statistique".

MEDICUS

Ils n'enseigneront l'orthologique, c'est évident, que s'ils y sont contraints. Mais comment ?

PHILIPPE

Avant de nous poser cette question, invitons Arnolphe à s'en poser une autre : Montesquieu et Alain étaient-ils dans un cas comparable ? Sont-ce des coups de botte qu'ils proposaient à leurs contemporains ? Il me semble qu'ils leur faisaient avaler de délicieux petits-

fours, et leurs lecteurs s'en sont pourléché les babines. Mais pour faire accepter de grandes cinglées de martinet, il faut certainement d'"autres façons de transmettre". Je doute qu'il suffise de s'inspirer de Platon. Pis encore, cette inspiration me semblerait propre à ruiner les chances commerciales des plus habiles pâtissiers-confiseurs. Si l'on y ajoute que le RUBICON a quelques années d'âge, qu'il a été écrit pour nous recruter une poignée d'étudiants-cobayes à des fins expérimentales seulement, on n'en pourra certes conclure que nos techniques sont bonnes, mais un enseignement peut être cueilli au passage : seules peuvent être comparées utilement des choses comparables. Laissons à Alfred la satisfaction de s'emparer de faits justes pour prouver des choses qu'ils ne prouvent pas. Voulant lui aussi avoir raison à tout prix, notre Arnolphe aurait-il cédé à la tentation de se moquer un petit rien ? Les agréments de style et le charme des personnes n'ouvriront pas à l'orthologique les portes de la Sorbonne. Seule la contrainte pourra les forcer.

BERNARD

La contrainte pose un problème capital, celui de l'AUTORITÉ, qui n'a pas encore été abordé dans ce cours. Dans l'état présent des connaissances, ce facteur d'ordre social joue contre l'orthologique : les maîtres arrivés exercent l'autorité intellectuelle et n'en subissent guère. Comment se laisseraient-ils contraindre ? Je condense un passage du RUBICON :

"Il est des contraintes auxquelles les professeurs ne peuvent se soustraire. Pour en observer les mécanismes, il faut regarder la Sorbonne où, depuis deux siècles, elles ont fait la preuve de leur bienfaisance. Les maîtres qui ont eu la bonne fortune de s'y trouver soumis sont devenus bons professeurs. Pour comprendre les mécanismes de leur évolution, il faut voir comment ces choses se sont passées. Les professeurs d'université ont toujours joui du droit de ne tenir aucun compte des faits, mais ils n'ont pas toujours usé de ce droit : s'ils l'avaient fait, la Sorbonne serait restée médiévale. Or, depuis le XVIIIe siècle, plusieurs de ses enseignements ont fait de grands progrès. Les professeurs de sciences physiques ont immolé leur autorité personnelle à la toute puissance des faits. Ils ont renoncé à des privilèges séculaires et se sont réformés eux-mêmes. Pendant le même temps, les professeurs de sciences sociales ont sauvegardé leur autorité en méprisant les faits. Les premiers ont cédé à des pressions *économiques.* Quelles conditions faudrait-il réunir pour que tous soient soumis aux mêmes influences ? Il faut les mettre en face de cette vérité éternelle que seuls les producteurs de marchandises vendables peuvent survivre. Or les produits de la Sorbonne ne le sont plus. Elle forme des bons-à-rien, des mutilés du cerveau *inemployables*, qui ne trouveront bientôt plus d'emplois. Mais il suffirait que les employeurs articulent leur intention de n'embaucher que des jeunes gens sains d'esprit pour que, du premier au dernier, les maîtres soient contraints de respecter les conditions de la santé mentale. Bref d'enseigner l'orthologique.

PIERRE

C'est pourquoi nous nous sommes astreints à rédiger un cours d'économie, bien que ce sujet nous attire peu. Nous en espérions un moyen de déclencher l'exercice d'une contrainte sociale efficace sur le corps professoral. Nous avons de bonnes raisons de penser que ses effets ne tarderont plus à se faire sentir. Cependant, il serait doublement imprudent de tout miser sur ces contraintes localisées, dont les effets seraient désastreux si l'orthologique ne franchissait les feux de la rampe que sur le terrain économique. C'est globale qu'elle doit être enseignée, et il y faudra des professeurs … miraculés !

3. Les Miracles Professoraux

BERNARD

Il s'agit en effet de miracles, dont les plus spectaculaires ont été faits par des professeurs-malgré-eux, qui ont rué dans les rangs : Rosalinde, Alfred, IF.122, IM.004, Arthème et Arnolphe.

PIERRE

Le plus surprenant a été l'à-propos de leurs interventions tombées toujours aux bons moments. Plusieurs étudiants en ont été mis en méfiance : trop opportuns pour être vrais, ces contestataires-sur-mesures devaient être des produits de notre fabrication ! Rosalinde a été longtemps suspecte pour une autre raison : il semblait impossible que ses réactions eussent été celles d'une personne de chair et d'os.

Nous n'aurions pas manqué d'user de ce moyen s'il l'avait fallu et si nous en avions été capables. Mais, pas plus qu'Hubert n'aurait été assez génial pour s'accoucher des remarquables astuces d'Alfred, nous n'aurions eu une fertilité d'invention suffisante pour animer des êtres fictifs assez réalistes pour se montrer aussi invraisemblables que des personnes réelles. Il y a cependant une exception : Arnolphe pourrait être dû à une hybridation. IM.146 est une personne de chair et d'os, mais, en mésinterprétant ses propos, peut-être nous trouvons-nous avoir inventé un Arnolphe trop vraisemblable pour être vrai. Nous nommerons Arnolphe IV un professeur-miracle-synthétique, né de notre interprétation des réponses d'IM.146 aux trois derniers questionnaires. Doté d'une vraisemblance psychologique dont la personne réelle qu'il remplace nous semble dépourvue (sans doute parce que nous sommes incapables de la comprendre), ARNOLPHE IV est un personnage fictif *plus vrai que nature.* Il est le professeur-malgré-lui-qui-s'est-chargé-sans-le-vouloir-d'illustrer-les-méfaits-de-l'ésotérisme. Mais commençons par le cas d'un étudiant exceptionnellement réfractaire :

ARTHEME

Je n'ai pas eu le sentiment d'un cours ésotérique. Mais il ne tient pas plus ses promesses que n'importe quel ouvrage ésotérique. Quant au passage du RUBICON ("par miracle, par bêtise ou autrement"), il ne m'a fait éclater d'aucun rire, pas même anti-ésotérique ! D'autre part, je n'ai jamais compris ce que vous entendez par "voir" et "visualiser". S'agit-il simplement de comprendre, ou d'une "image mentale" que l'on voit réellement ? Je ne puis donc répondre à votre question. Enfin, sur le passage qui me concerne, je ne comprends pas votre attitude. Vous continuez à appeler ma remarque un "sophisme", et cela ne vous empêche pas de vous contredire en reconnaissant que "la critique d'Arthème était juste". Je ne me suis pas privé, jusqu'à présent, de dire leur quatre vérités à vos protagonistes mais je me demande à quoi ça sert : il y a longtemps que vous ne répondez plus au courrier. Où est le "cours personnalisé" promis au départ ?

MEDICUS

Arthème ne peut être rangé parmi les professeurs-miracles. Il ne résout aucun problème.

Mais il en pose plusieurs, dont le plus difficile est celui-ci : dans quelle mesure son cas relève-t-il de la pédagogie ? Son éducation ne doit-elle être complétée, voire précédée, par une psychothérapie ? Je doute qu'aucun cours collectif, surtout par correspondance, puisse venir à bout des rancunes qu'il *semble* opposer à ses professeurs, mais dont il y a lieu de craindre qu'elle s'adresse à son propre univers, c'est-à-dire à lui-même. J'ai peur qu'Arthème soit emmuré, prisonnier d'un moi qu'il n'aime pas. D'où l'impossibilité de rien visualiser et même de rien voir.

PHILIPPE

Il se peut, mais cette explication est suspecte : elle nous fournit un alibi trop commode. Elle "expliquerait", aux frais d'Arthème, le plus patent de nos échecs alors que notre tâche devrait être de le mettre à profit pour améliorer nos techniques. Certes, comparé à nos autres étudiants, Arthème est atypique. Il n'assimile rien de ce qui présente peu de difficultés aux autres. Comment n'en serait-il déçu ? Comment n'en éprouverait-il une rancune *justifiée ?* Nous avons été,*pour lui,* de très mauvais professeurs. Que notre enseignement ait profité à d'autres n'y change rien. Ce que nous devons essayer à présent, c'est de répondre du moins mal que nous pouvons à ses besoins bien à lui. Efforçons-nous y d'autant plus qu'Arthème est un homme attachant. Profondément honnête, il ne cherche pas à se mettre en valeur (si ce n'est négativement) et ne s'attache pas à se tromper lui-même, comme fait Arnolphe IV. Il est impitoyablement lucide. Mais il semble souffrir d'une *allergie à l'humour,* et il n'est pas le seul. En prétendant à faire rire des gens qui ne peuvent rire, notre cours a pu méconnaître leur besoin d'un enseignement austère. Amusant, pour beaucoup, est synonyme de "pas sérieux".

Est-ce là que le bât a blessé ? Je n'en sais rien, mais je voudrais en avoir le cœur net. A nous deux, mon bon Arthème, et fini de rire ! Veuillez bien observer tout d'abord que vous vous moquez du monde :

1. Nous ne vous avons fait aucune promesse. A la première page de notre première leçon, vous avez lu ce passage : *"L'I.F.O. ne peut vous faire aucune promesse. Il est impuissant à vos apporter l'orthologique : vous la possédez déjà. Sa seule ambition est de hâter son éclosion, mais ce n'est pas toujours possible. Certains sont mûrs pour elle, d'autres ne le sont pas. L'êtes-vous ? L'avenir seul pourrait vous l'apprendre."*

2. Nous ne vous avons nullement promis un cours personnalisé, mais celui que vous avez reçu l'a été, dans votre cas, à un point où je doute qu'aucun cours par correspondance y soit jamais parvenu. Ma crainte est qu'il l'ait été un peu trop.

3. "Voir", mon cher Arthème, c'est faire de "simples constatations". "Visualiser", c'est faire une image mentale de leurs implications. Exemple :

— Vous voyez bien que J.B.SAY n'a pas énoncé justement sa loi ;

— Vous voyez bien qu'aucun économiste n'en a énoncé justement aucune.

— Vous voyez bien que des millions d'hommes en ont énoncé et accepté d'inconcevablement idiotes pendant deux cents ans.

— Vous voyez bien qu'en méprisant ces lois idiotes, Hitler a pu, sans bourse délier, faire massacrer plusieurs dizaines de millions d'hommes, et que cela même n'a pas suffi à ouvrir les yeux à ses contemporains.

— Vous voyez bien que, si bête comme chou soit-elle, la théorie des ensembles

économiques suffit à élucider les mystères de l'économie hitlérienne.

— Vous voyez bien que la plupart des humains sont restés incapables de comprendre la théorie des ensembles économiques, et, moins encore, d'accepter la vision, furieusement hérétique, d'un argent-qui-ne-se-mange-pas.

D'accord ? Fort bien. Mais, prises isolément, ces constatations n'imposent aucune conclusion. Additionnées, elles en appellent une, quand ce ne serait que celle-ci : "depuis deux cents ans, quelque chose n'a pas tourné et ne tourne pas rond".

D'accord ? Fort bien : vous voilà apte aux visualisations. Il ne vous reste qu'à poursuivre votre petit bonhomme de chemin pour parvenir, de visualisation partielle en visualisation partielle, à vous faire une image globale qui vous livre l'intelligence de TOUT par la simple raison que tout est en tout … et vice versa !

4. Où donc est le sophisme ? Pourquoi poser cette question quand c'est vous-même qui, l'ayant découvert, me l'avez *justement* reproché ? Voici ce qu'en dit Adeline : "Perdu dans les fils d'un raisonnement logique, Arthème n'a pas *vu ce qui est.* Le fait que J.B.Say n'a pu énoncer les lois des ensembles économiques, *qui sont bêtes comme chou,* me semble suffire à révéler l'existence d'un blocage. Et le fait qu'on le puisse aujourd'hui en révèle l'inexistence, c'est-à-dire la disparition. Pas besoin de raisonnements plus compliqués !" Et Adam : "Nous tendons tous à chercher ce qui se serait passé si ce qui s'est passé ne s'était pas passé. Le mois dernier, dans mon essai — combien englué et maladroit ! — de critique du sophisme d'Arthème, une chose utile m'est arrivée. J'ai voulu partir sur les mêmes bases que lui, mais mon raisonnement, comme le sien, s'est perdu dans les sables. Je n'arrivais pas à démarrer quelque chose de constructif ou de substantiel, et là l'évidence m'est apparue : "La SEULE chose certaine est que J.B.Say n'a pas énoncé correctement sa loi", et je me suis reposé sur mes lauriers ! Arthème nous aura rendu à tous un fier service …

Il est tout bonnement absurde de chercher à supputer ce qui serait si les choses étaient ce qu'elles ne sont pas. Rappelons-nous le calcul factoriel à la page129 du RUBICON : $52! = 8.07 \times 10^{67}$. Il aurait fallu un crétin physiologique patenté *et pris de boisson* pour affirmer que, s'il avait conçu justement sa loi, J.B.Say n'aurait pu rencontrer … une blonde juteuse ! Mais, objectez-vous, tel est le raisonnement de Philippe ! En effet. C'est pourquoi, *en le paraphrasant,* vous vous êtes rendu coupable d'un sophisme. Faut-il en conclure que Philippe est un crétin physiologique patenté ? Il le faudrait sans aucun doute, n'était un fait dont soyez assuré : c'est toujours à jeun que nous rédigeons ces leçons. D'où il suit que, faute de stimuli alcooliques, nous sommes impuissants à mépriser, parmi d'autres petites choses utiles, le calcul factoriel. Et c'est parce que la plupart de nos étudiants s'en sont aperçus qu'il nous arrive de recourir à des éllipses dont l'utilité n'a pas échappé à Antoine : "L'image est projetée le plus rapidement possible en laissant en blanc, marqué de quelques points un (ou plusieurs) trajet(s), et le soin est laissé à chacun de comble les pointillés par ses propres moyens. Or, même s'ils n'en sont pas encore capables, les élèves d'un tel enseignement sont surpris?. Leur curiosité est piquée au vif, ce qui est déjà éminemment utile". Et il arrive aussi qu'en tombant dans le piège, un Arthème rende un fier service à tous ses condisciples. Mon espoir est qu'il se sera rendu en même temps à lui-même un service dont l'envergure se verra mieux dans quelques leçons.

5. Si vous voulez bien tolérer à cette leçon une personnalisation peut-être excessive, permettez-moi quatre questions : Vous arrive-t-il de rire ? Dans l'affirmative, qu'est-ce qui vous fait rire ? Vous arrive-t-il de vous amuser ? Dans l'affirmative, quelles sont les choses qui vous procurent cette sorte d'émotion ? Un élargissement de vos aptitudes au rire et à l'amusement serait pour vous un bienfait si polyvalent que tout doit être tenté pour vous le procurer, fût-ce au risque d'une réaction d'allergie à l'humour.

MEDICUS

Vos intentions, mon cher Philippe, sont excellentes, mais je m'inquiète de vos ambitions. Il est de certaines choses qu'on sent ou qu'on ne sent pas. On en a — ou on n'en a pas — le "sens". Or il est déjà difficile de *développer* le sens de l'humour. Peut-on le faire naître chez ceux qui en sont dépourvus ? Peut-on l'*expliquer* seulement ? Autant vaudrait, je crois, prétendre à expliquer les couleurs à un aveugle.

PHILIPPE

Le rire étant le propre de l'homme, on peut supposer que, dormantes au moins , ces aptitudes existent chez tous. Il s'agirait d'actualiser des potentialités. Tout ce que je puis ajouter, c'est que les résultats obtenus prêtent assez de consistance à cette hypothèse pour encourager l'optimisme. Faisons du mieux que nous pourrons. On verra bien.

PIERRE

Ce qui m'a semblé le plus significatif dans le cas des professeurs malgré-eux, c'est, je le répète, l'à propos de leurs interventions. C'est pourquoi je suis tenté de penser que celle d'Arthème vient elle aussi à son heure. Mais, bien entendu, les réfractaires n'ont pas joui d'un monopole de l'à-propos. Tous les apports sont venus aux bons moments. C'est tous ensemble, et *synchroniquement,* que nous avons bâti ce cours.

MEDICUS

Doucement, mon cher ami, ne nous pressons pas de crier au miracle ! Cette synchronisation n'a pas été un don du ciel. Ce fut la conséquence de vos procédés de fabrication. Vous vous êtes servis des matériaux apportés par les étudiants. Vous les avez utilisés à mesure. Comment n'y aurait-il eu synchronisation ? Ce cours me semble bien plus comparable à une chaîne de montage chez Citroën qu'à une cascade de miracles !

PIERRE

Entendons-nous bien : les miracles dont nous croyons devoir remercier le ciel sont, comme l'a *justement* observé Arnolphe, d'une "banalité désolante". Rien ne saurait être plus terre-à-terre, plus naturel, moins "prodigieux" — si *tout* n'était fait de prodiges. Résignons-nous y : le comble du banal atteint nécessairement la limite du prodigieux : penser au "miracle qu'est l'eau". En d'autres mots — nous les empruntons à Adam, qui les prête à la nature : "Tout est, croyez m'en, drôlement bien foutu !…"

PHILIPPE

Oui, même ce cours ! ! *(Il lance un clin d'œil aux étudiants)* N'est-ce pas ?

PIERRE

Il est trop tôt pour dévoiler nos secrets de fabrication, mais j'en dirai deux choses :

1. Certaines *circonstances* — qui semblaient très fâcheuses — ont voulu que cette tâche incombe à un homme sur trente-deux. Il s'est trouvé devoir se débrouiller du moins mal qu'il a pu sans l'aide de ses collègues. Or ce n'est pas lui qui a découvert l'orthologique. Loin d'être, comme Steiner, un homme extraordinaire, Jacques Dartan est un spécimen fidèlement représentatif de N'IMPORTE QUI. Ce qu'il a fait, chacun de nos étudiants, *s'il consent à être n'importe qui — ou plus exactement, à n'être personne, à être IMPERSONNEL* — aurait pu et pourra le faire le plus naturellement du monde, et nous aurons soin de leur en procurer des occasions innombrables : la Transrubiconie est une terre vierge, où tout est à faire. Tous y trouveront de l'emploi

2. Les *structures* des deux premiers cycles de ce cours étaient préfabriquées. Il est facile de s'en assurer : elles étaient schématisées depuis A jusqu'à Z dans le RUBICON. Nos étudiants ne les ont modifiées en rien. Ils n'y ont ajouté ni retranché un iota. Médicus a vu clair : les assemblages se sont faits à la chaîne comme se font les automobiles. Un coup de démarreur en bout de chaîne, et les voilà qui prennent la route de leurs destins. Quel rôle, alors y ont joué les à-propos de nos étudiants ? Ils ont accéléré la cadence du montage. De miracle d'opportunité en miracle d'obéissance aux affinités naturelles, ils nous ont fait avancer au galop.

PHILIPPE

Cette fois, ils ont abusé de la situation. Les dernières réponses de notre Adam, notamment, sont franchement scandaleuses : atterrissant en plein milieu du quatrième cycle, elles lui arrachent à lui-même cette redoutable imprécation : *"La peste soit de la crucialité : abordez quoi que ce soit, tout le reste rapplique !…"* Non, nous galoperions ventre à terre sans rester à la tête du peloton. Notre dernière leçon a mis le feu aux poudres et c'est une explosion. L'abondance des matières est si grande que nous ne citerons qu'une réponse-type au 26e questionnaire : celle d'ARISTIDE. C'est ainsi que nous baptiserions en grande pompe notre ami IM.152 s'il s'agissait d'un homme dûment pompeux. Hélas ! il ne l'est pas, et c'est en douce qu'il nous faut lui décerner ce joli prénom.

Aristide, je le rappelle, est un instituteur rompu aux pratiques issues du génie pédagogique de Célestin Freinet, ce qui lui a valu d'énormes avantages en même temps qu'un sérieux handicap pour assimiler l'orthologique. Des difficultés exceptionnelles — qu'il faudra regarder de près, car elles semblent devoir être communes à tous les pédagogues formés par l'I.C.E.M. (Institut Coopératif de l'Ecole Moderne) — ont retardé son évolution d'orthologicien. Il les a surmontées aujourd'hui :

ARISTIDE

Je note cette leçon 40/20 : elle m'apaise. Elle me remplit d'espoir car elle contient tout ce qu'il faut savoir pour se transformer et devenir une "élite à la n'importe qui". Elle nous invite à nous mettre au boulot. Trêve d'informations nouvelles, finis les alibis, au travail ! Vos encouragements sont partout :

— découvrir de toute urgence ses propres savoirs ;

— analyser ses sentiments et se demander s'ils sont en accord avec notre pensée. Notre unité se réalise-t-elle progressivement ?

— faire la part du singe — el lui laissant ce qui lui appartient ;

— parallèlement, découvrir ce qui, appartenant à l'Homme qui existe aussi en nous, pourrait fort bien être … humain ;

— distinguer les idées des hypothèses ;

— rechercher les implications logiques de nos hypothèses ;

— les rendre actives, en faire des outils ;

— découvrir les motivations humaines ;

— découvrir nos sentiments à l'égard de nos voisins, et nos rapports avec eux ;

— vaincre la peur d'être démasqué ;

— ouvrir l'œil — et même les yeux ;

— évacuer nos opinions pour ne conserver que des savoirs ;

— exprimer nos hypothèses sous forme de questions ;

— apprendre à regarder les fais saillants dans tous les domaines ;

— se débarrasser du besoin d'être Sage, Mage, inattaquable, etc.

— commencer à enseigner l'orthologique …

Tout cela est clair. Sous un aspect moins scintillant, cette leçon me rappelle celles qui contenaient les lois du machinisme, ou, plus encore, les règles d'or de la pensée. Les règles, ici, sont un peu plus dissimulées, et voilà tout.

Question 10 : (a) *Partagez-vous le sentiment de Bernard ?* Réponse : oui. A l'I.C.E.M. nous formons un groupe ésotérique (nos détracteurs disent une chapelle !). Nous avons notre vocabulaire, nos techniques, nos opinions sur elles et sur la pédagogie. Il faut tout expliquer aux non-initiés et nous en sommes conduits à faire des stages d'initiation. Les dangers ? Ils me semblent très grands si cet ésotérisme devient fermeture aux autres, s'il est mépris, etc. En pareil cas, il tue toute chance de comprendre.

(b) Ses vertus ? Elles existent. Les privilèges qu'on s'accorde, le vocabulaire qui est celui du groupe, les relations qui s'y créent développent l'amitié dans son sein. Il y a compréhension entre les membres — parfois sur le dos des autres ! Il peut y avoir amour. Il y a formation d'un micro-milieu riche d'enthousiasme et d'espoir. Au sein de ce groupe fermé, il peut y avoir des relations plus humaines, des comportements plus humains. Peut-être est-ce dans la mesure où, faute de connaissances suffisantes, nous ne pouvons vivre l'amour avec tous ceux qui nous entourent que ces micro-milieux peuvent se justifier.

(c) L'I.C.E.M. n'étant pas, cependant, un groupe à proprement parler ésotérique puisqu'il cherche activement à s'ouvrir, je ne crois pas pouvoir vous aider beaucoup à comprendre l'ésotérisme vu de l'intérieur.

Question 11 : Comment faire franchir les feux de la rampe à l'orthologique ? Voilà un "foutu problème" ! Et qui me concerne directement. Je ne sais si l'enseignement officiel peur se réformer. Les enseignants ne me semblent le faire que contraints. Les maîtres changent de pédagogie, ce me semble, lorsqu'ils ne parviennent plus à enseigner. Faudrait-il miser sur un pourcentage d'élèves dont l'"attitude orthologique" rendrait les maîtres impuissants à conserver leurs traditions ? Mais où trouver tant de jeunes ? Sans doute faudrait-il miser d'abord sur les futurs enseignants : normaliens primaires et supérieurs, ipéssiens. Ils sont souvent mécontents

de ce qu'ils subissent parce que, jeunes, ils sont encore dans le camp des enseignés. Seraient-ils ouverts à des propositions aussi neuves que les vôtres ? Jusqu'à présent, j'étais peu optimiste. Je n'avais réussi à convaincre personne des bienfaits de l'orthologique. Pas assez, tout au moins, pour tenter même mes meilleurs amis enseignants de s'inscrire au cours. Or je viens de rencontrer un jeune normalien primaire (17 ou 18 ans) grandi dans une ambiance familiale type pédagogie Freinet, et fort mécontent de ce qu'il subissait. Il a été accroché d'emblée ! Il en parle à une jeune étudiante qui se destine aussi, je crois, à l'enseignement, et elle semble devoir s'inscrire à la rentrée. Mais la vérification de mon hypothèse s'arrête là. Se vérifie-t-elle ailleurs ? J'aimerais l'apprendre avant de la "balancer" !

(b) La question de Pierre : Pour les adultes, pourquoi pas des "amicales" ? Autour de problèmes précis, limités, chercher à donner le goût de l'autoformation. Pour les enfants, l'initiative appartient aux parents orthologiciens. Ils formeraient leurs enfants en bavardant avec eux, en *vivant* l'orthologique et en la leur faisant vivre. Enfin, en classe. Je me demande comment procéder : faire prendre conscience du singe, de la bipolarité, de l'évolution, etc. ? Se donner des règles de pensée valables pour le groupe ? Valoriser ce qui est humain, etc. ? Chacun peut commencer autour de lui après avoir franchi le Rubicon ...

PHILIPPE

Voilà en quels termes notre Aristide pose son "foutu problème" et, du même coup, nous … fout dans le bain tous ensemble. A qui s'adresser ? Que faire ? Comment faire ? Par où commencer ? Il y a mille réponses, dont quelques-unes commencent à sembler assez bonnes. Mais commençons par le commencement, dont nous nous contenterons aujourd'hui : l'éducation orthologique des enfants. Le fait le plus saillant de la cause des *jeunes* enfants est que leur éducation doit commencer par celle de leurs parents et de leurs professeurs.

Les biologistes aiment à s'envoyer dans les gencives cette éternelle question : qui a commencé, de la poule ou de l'œuf ? La réponse, qui est la nature (ou le Bon Dieu), serait décourageante s'il nous fallait assumer le rôle du Bon Dieu. Il pourrait excéder un tantinet nos ressources. Mais, en réussissant leur coup, les gallinacés ont montré qu'une cervelle d'oiseau peut y suffire. Sans trop d'outrecuidance, nous pouvons espérer les mêmes vertus de la nôtre.

A qui s'adresser ? En théorie, la réponse évidente est M. le Président de la République tout d'abord, puis M. le Premier Ministre, puis M. le Ministre de l'Education Nationale, puis le pape, puis mille autres personnes également hérissées de pouvoirs. Mais, en pratique, même si nous pouvions servir l'orthologique en dragées, il pourrait n'être pas facile de la leur faire ingurgiter. Sous forme de cours par correspondance, nos chances de la leur faire absorber semblent assez faibles. Non, en pratique, la réponse est tout évidente : il faut commencer par quiconque consent à se laisser faire, puis compter sur les miracles statistiques qui nous ont valu, entre autres bonnes fortunes, celle de tomber sur notre Aristide.

Aristide est un instituteur dont l'adhésion à l'orthologique nous vaut non seulement un allié au sein de l'I.C.E.M., mais une élucidation des difficultés à surmonter pour que, de sa propre initiative, l'I.C.E.M. tout entier devienne un allié de la nature et de l'enfance. Il va falloir que, tous ensemble, nous découvrions les moyens d'aider Aristide à aider l'I.C.E.M.. Ai-je besoin d'ajouter que nous n'aurons garde de laisser échapper cette aubaine ? Aristide et l'I.C.E.M. peuvent compter sur toutes nos ressources. Tout ce que nous pourrons faire pour

eux sera fait, et c'est plus qu'il n'y paraît au point où nous en sommes.

Que faire ? C'est facile : *tout* ce que chacun pourra.

Comment faire ? Réservons cette question pour notre quatrième cycle.

Par où commencer ? A tort ou à raison, nous avons jugé au départ qu'il fallait commencer par la formation de professeurs. *(Aux étudiants)* Cette décision vous a valu un cours relativement difficile, peu vulgarisé. C'est une au moins des raisons pour lesquelles vous avez eu tant de peine à nous faire des recrues. Mais, si l'on veut que l'orthologique franchisse les feux de la rampe, des cours moins ambitieux sont nécessaires. Il en faudra qui soient adaptés aux nécessités d'un enseignement oral, et il faudra éparpiller dans toute la France des organismes habilités à le dispenser. Tel sera, l'année prochaine, le principal de nôtre tâche à tous. Mais remarquons une chose : l'orthologique *doit* être rendue assimilable aux enfants en la concrétisant. Ce sera, en même temps, la rendre accessible à beaucoup d'adultes que ce cours-ci rebuterait inévitablement.

PIERRE

Il me semble opportun, entre-temps, d'extraire d'une lettre reçue ces jours derniers le passage suivant :

"Pourriez-vous m'adresser quelques bulletins d'inscription au cours de l'an prochain ? Nous serons plusieurs étudiants nouveaux : moi (18 ans), Françoise et Joëlle (19 ans), Geneviève (20 ans). C'est avec enthousiasme que nous avons lu LES JEUX et le RUBICON, enthousiasme dû à la joie de rencontrer quelques personnes qui ont trouvé (et approfondi) ce que nous pressentions de notre propre cheminement…"

Cette lettre émane du jeune normalien primaire accroché par Aristide, auquel nous recommandons de ne "balancer" son hypothèse sous aucun prétexte. L'ouverture des adolescents à la collection "Survivre" est, le plus souvent, bien plus grande que celle des adultes. Il est difficile d'obtenir qu'ils la lisent, mais nous engageons nos étudiants à saisir toute occasion de leur en inspirer l'envie.

Le moyen le plus efficace est de gagner leur confiance en s'intéressant à leurs problèmes d'adolescents. Avec les ressources dont nos étudiants disposent déjà, il leur sera toujours possible et généralement facile d'apporter assez d'aide aux très jeunes gens pour leur inspirer l'envie de puiser à ses sources : ils sont toujours surpris et touchés de rencontrer des adultes enfin capables de rejoindre leurs vraies profondeurs, où leur solitude est effrayante. Il faut un peu de doigté pour éviter de les effaroucher, mais les moyens s'en acquièrent facilement.

L'ESOTERISME

Un Préambule

BERNARD

Nos étudiants semblent s'être donné le mot pour nous gâter ce mois-ci. L'un d'eux nous a fourni un excellent préambule à notre étude de l'ésotérisme :

IM.119

La gent simiesque a bon dos, et nous en profitons pour lui imputer notre impuissance à vivre en paix, et la hargne qui en procède, ressentie vivement contre nous-mêmes. Nous la projetons sur nos frères inférieurs — qui n'en peuvent mais ! Atavisme, évolutionnisme et autres —ismes dont s'affublent les pseudo-principes du scientisme moderne. L'a-priorisme — affectivement gangrené d'égocentrisme — en vertu duquel l'animal humain serait le couronnement "hasardeux" de l'"effort" d'une nature irrésistiblement *poussée(!)* ou condamnée à une complexification sans but et sans fin. Et ceci en dépit d'acrobaties "argumentoïdes" dans le genre de celles que je viens de lire dans la préface d'un livre dû à un éminentissime savant contemporain :

*"L'hérédité se décrit aujourd'hui en termes d'information, de messages, de code. La reproduction d'un organisme est devenue celle des molécules qui le constituent. Non que chaque espèce chimique possède une aptitude à produire des copies d'elle-même. Mais la structure des macromolécules est déterminée par des séquences de quatre radicaux chimiques contenus dans le patrimoine génétique. Ce qui est transmis de génération en génération, ce sont des "instructions" spécifiant les structures moléculaires. Ce sont aussi les moyens de mettre ces plans à exécution et de coordonner les activités du système. Chaque œuf contient, dans les chromosomes reçus de ses géniteurs, tout son propre avenir, les étapes de son développement et les propriétés de l'être qui en émergera. L'organisme devient ainsi la réalisation d'un programme prescrit par l'hérédité. A l'"**intention**" d'une psyché est substituée la **traduction d'un message**".*

Ma quasi-ignorance du domaine scientifique me permet d'encaisser tout ceci cahin caha. Mais j'ai quelque mal à assurer mon équilibre (relatif) après l'impact des lignes suivantes :

"L'être vivant représente bien l'exécution d'un dessein, mais qu'aucune intelligence n'a conçu. Il tend vers un but, mais qu'aucune volonté n'a choisi. Ce but, c'est de préparer un programme identique pour la génération suivante. Ce but, c'est de se reproduire". (François JACOB, "La Logique du Vivant — Gallimard).

C'est lapidaire et, dirait-on, définitif. Du lichen à l'amibe et à l'Homme, RIEN ne prouve de manière absolue, irréfutable, que celui-ci descend (ou remonte!) du Singe. Ceci sans évoquer le négligeable argument du chaînon manquant. Il ne s'agit que d'une simple hypothèse qui, à l'usage, s'est montrée activement négative ou, si l'on préfère, négativement active, mais qui nous apporte l'excuse d'un alibi ou, à d'autres heures, la croyance flatteuse à une intelligence "supérieure", sans cesse accrue, foisonnant sans arrêt. La contre-hypothèse en vertu de laquelle les anthropoïdes et autres hominidés pourraient être les descendants dégénérés d'un même Homme reste à mes yeux tout aussi valablement ou non valablement soutenable, l'une et l'autre n'offrant aucune possibilité de démonstration scientifique. Tout bien considéré, ces hypothèses me semblent également dénuées de signification d'ordre réellement pratique, c'est-à-dire propre à stimuler ou à parfaire notre "hominisation". De plus, on peut se demander

pourquoi les savants s'obstinent à vouloir tout réduire aux mesures du lit de Procuste *rationnel* de leur soi-disant "connaissance", même les infinies possibilités de Ce qui, bien avant la "nuit des temps" a "organisé" et "orchestré" l'ensemble inouï de la Manifestation dite "Création", mais qui achopperait devant le micro-cas de la réalisation d'un être humain ! Ce long préambule, dont je ne sais comment m'excuser, me paraît nécessaire pour situer ma réponse à la question suivante.

BERNARD

Ce préambule nous a conduits dans l'antichambre de la connaissance. Depuis quelque vingt-cinq siècles l'humanité y piétine tout en se livrant de furieux combats. Mais le rationnel, l'irrationnel et le surrationnel étaient également impuissants à lui frayer un passage vers le savoir global. Tout au plus les humains pouvaient-ils grignoter ci et là de menus aliments et fissurer les murs de leur prison d'ignorance, qui laissaient filtrer juste assez de lumière pour les encourager à persévérer tout à la fois dans leurs erreurs et dans la recherche du vrai. Il vaut la peine de regarder de près ce qui s'est passé dans cette antichambre.

PIERRE

Sans doute en serons-nous renseignés sur les raisons d'être de l'ésotérisme. Le moment est venu de plonger dans ce sujet. Or, d'entrée de jeu, IM.146 nous jette à l'eau d'un coup de balai. D'autres étudiants ont été surpris, voire choqués, par les propos de Bernard :

IM.116

Je ne comprend pas la sortie de Bernard contre un ésotérisme que vous reconnaissez vous-mêmes ne pas connaître. L'ésotérisme VRAI est une école de Sagesse et de Connaissance. Il n'y a aucun orgueil chez les vrais ésotéristes, mais, au contraire, une profonde humilité qui fait d'eux des serviteurs inconnus. Vous paraissez confondre le yogi qui fait des tours dans les foires avec le vrai Sage, et le "brûleur de charbon" avec l'Alchimiste. Lorsque Bernard dit que la formation ésotériste expose à un anéantissement de l'intelligence, de la sensibilité et même de toute humanité, il affirme sans preuves : qu'il cite des faits. S'agirait-il d'un réflexe de défense simiesque devant ce qu'il ne connaît pas, ou d'une autodéfense contre ce qu'il craint de connaître ? On croirait lire un membre de l'Union Rationaliste !! *A moins qu'il ne s'agisse d'une provocation peut-être nécessaire ?*

PIERRE

Bien que scandalisé, IM.116 a flairé un rat. Rien de pareil chez IM.146, dont les propos restent inexplicables pour nous s'il n'est bien plus ésotériste qu'il ne s'en doute. En d'autres mots, s'il n'est ARNOLPHE IV.

ARNOLPHE IV

Les "sentiments" de Bernard et de Pierre doivent être nés de la lecture d'un "Grand Reportage" sur l'ésotérisme, où ICI PARIS et FRANCE-DIMANCHE se sont donné la réplique. Il n'y a rien à en dire, sinon pour leur conseiller d'étudier le sujet avant de le traitrer.

PHILIPPE

Bravo ! D'un seul coup d'aile, et sans la moindre fatigue, notre ARNOLPHE IV s'est élevé aux sublimes sommets d'un ésotérisme — est-il besoin de le dire ? — *vraiment* vrai.

C'est d'ailleurs ainsi que tous les ésotéristes jugent leur propre ésotérisme, même celui que d'autres trouvent faux. Il n'est jusqu'aux augustes membres de l'auguste Union Rationaliste qui ne voient ainsi le leur. Ce qui est troublant dans cette affaire, c'est que tous ont raison. Le vrai est partout, même chez M. le Docteur François JACOB, l'éminenentissime savant. Tous extériorisent plus ou moins naïvement, ou doctement, ou saintement, ou diaboliquement, ou … autrement, les vérités qui les tavaillent. Il faut s'y résigner : nous ne pouvons échapper aux forces omniprésentes et omnipuissantes de la Vérité. Mais elles sont *bipolaires* : mentir, c'est exprimer sa vérité de paouvré-coun-de-menteur. Et celui qui … dérubiconne, exprime sa Vérité de paouvré-coun-tout-court.

Mais notre ARNOLPHE IV ne l'entend pas de cette oreille : il méprise les touchants amours de TONI ET MARGARETTE, le petit photographe et la Fille du Roi. Il les méprise assez pour accuser Bernard et Pierre d'avoir puisé leurs sentiments à cette source délicieuse. Hélas ! cela se trouve n'être pas tout à fait vrai : Bernard et Pierre sont des impurs, incapables de beaux sentiments. Mais notre ARNOLPHE IV ne s'en est pas aperçu. Voilà notamment les choses tristes auxquelles s'exposent ceux qu'un habile homme de GOUROU a convaincus de la supériorité de ses disciples sur ICI PARIS et sur FRANCE-DIMANCHE. Adieu Perrault ! Adieu TONI ET MARGARETTE, remplacés *avantageusement* (dans une socialité de mépris mutuel) par des vocables dans ce genre-ci : *khârawapramasathâ* …

Bien que, millième de savant seulement, je sois très capable d'en éprouver qui soient beaux, mon sentiment sur cette affaire est qu'il en va des diverses variétés d'ésotérisme comme des méthodologies (voir 9e leçon) : aucun n'est supérieur à aucune autre. Ce ne saurait jamais être qu'une affaire d'adéquation.

BERNARD

C'est vraisemblable. mais, n'entendant rien à l'ésotérisme *vu de l'intérieur,* nous dépendons de nos étudiants, non pas pour nous l'expliquer puisque c'est sans doute impossible, mais pour nous dire ce que leur apporterait une approche de l'ésotérisme sur le terrain d'une adéquation aux problèmes qu'il peut aider à élucider. Les questions qu'il va falloir se poser sont celles-ci : pourquoi l'ésotérisme ? A quoi peut-il servir ? En quoi peut-il remplacer le rationnel, ou le servir, ou s'en servir, ou coexister sans interagir avec lui ? Mais commençons par un coup d'œil sur le spectacle qu'il offre aux observateurs de ma sorte. Peut-être suffira-t-il à expliquer, voire à justifier, l'affirmation dont plusieurs étudiants se sont offusqués. Mais prenons garde : j'ai dit qu'une formation ésotérique *expose* ceux qui la reçoivent à certaines disgrâces. Cela n'a jamais voulu dire qu'elle les y *condamne.* Peut-être a-t-elle parfois, voire souvent, des effets hautement désirables. Je n'en sais rien, mais, avec l'aide de nos étudiants, peut-être réussirons-nous à y voir clair à la prochaine leçon.

Posons-nous d'abord la première question : quels ont été les fruits de l'ésotérisme, et quels sont-ils *aujourd'hui* ? Que lui devons-nous ? Quels *savoirs* nous a-t-il apportés, quelles *vérités* , quels *pouvoirs* ? Il faut la poser aux ésotéristes, et cela fait une difficulté : qui sont les *vrais* ésotéristes ? Qui pourrait être, parmi les Alchimistes notamment, le moins "brûleur de charbon" ? Comme la signification profonde de leurs œuvres m'échappe, je suis en danger de faire un mauvais choix.

MEDICUS

Pour les alchimistes, le plus célèbre — ce qui peut ne pas vouloir dire le meilleur — me semble être Théophraste von Hohenheim, dit PARACELSE.

BERNARD

Bien des auteurs compétents le tiennent en effet pour le plus doué et sérieux des alchimistes. J'ai donc essayé de le lire, mais l'endurance m'a manqué. Je me suis contenté de la préface d'un de ses principaux ouvrages, intitulé "PARAGRANUM". En voici un passage :

"Derrière moi, ô Avicenne, Galien, Rhases et Montagnana ! Après moi et non moi après vous, hommes de Paris, de Montpellier, de Meissen et de Cologne ! Et vous qui venez des pays du Danube et du Rhin, et vous qui habitez les îles de la mer. Ce n'est pas à moi de vous suivre car la maîtrise m'appartient. Le temps viendra où aucun d'entre vous ne sortira de son ombre sans devenir l'objet du mépris universel, car je serai Roi et la Monarchie sera mienne !".

Si une formation ésotérique a pu inspirer ce langage à un homme aussi doué que Paracelse, il me semble raisonnable de craindre qu'il expose l'intelligence, la sensibilité et même l'humanité de ceux qui le sont moins à une définitive subordination au simiesque. Veut-on un autre alchimiste ? Je choisirai FULCANELLI, qui semble jouir d'une grande réputation chez nos contemporains. Puisé dans "LES DEMEURES PHILOSOPHALES", qui semble avoir été son œuvre majeure, voici un échantillon de sa démarche :

"Mais, s'il suffit de connaître la substance secrète, figurée par le Dragon, pour découvrir son antagoniste, il est indispensable de savoir quels moyens emploient les Sages pour tempérer l'ardeur excessive des belligérants. Faute du médiateur nécessaire, l'expérimentateur ignorant s'exposerait à de graves dangers. Spectateur angoissé du drame qu'il aurait imprudemment déchaîné, il n'en pourrait diriger les phases ni régler la fureur. Des projections ignées, parfois même l'explosion du fourneau, seraient les tristes conséquences de sa témérité. Quand vous percevrez dans le vaisseau un grondement sourd pareil à celui de la terre dont le feu déchire les entrailles, soyez prêts à lutter et conservez votre sang froid. Vous remarquerez des fumées et des flammes bleues, vertes et violettes, accompagnant une série de détonations précipitées. L'effervescence passée et le calme rétabli, vous jouirez d'un spectacle magnifique.

En découvrant le préparation pénible et délicate de notre pierre philisophale, nous avons omis de parler du concours efficace que doivent apporter certaines influences extérieures. Nous pourrions nous contenter de citer Nicolas Groparny, Adepte du XVe siècle, et Cyliani, sans omettre Piccolpassi, maître-potier italien, qui ont consacré une partie de leur enseignement à l'examen de ces conditions, mais leurs ouvrages ne sont pas à la portée de tous. Quoi qu'il en soit, et afin de satisfaire à la légitime curiosité des chercheurs, nous dirons que, sans la concordance absolue des éléments supérieurs avec les inférieurs, notre matière, dépourvue de vertus astrales, ne peut être d'aucune utilité. Le corps sur lequel nous ouvrons est, avant sa mise en œuvre, plus terrestre que céleste ; l'art doit la rendre, en aidant la nature, plus céleste que terrestre. La connaissance du moment propice, des temps, lieu, saison, etc., nous est indispensable pour assurer le succès de cette production secrète. Sachons prévoir l'heure où les astres formeront, dans le ciel des fixes, l'aspect le plus favorable. Car ils se reflèteront dans le miroir divin qu'est notre pierre en y fixant leur empreinte. Et l'étoile

terrestre, flambeau occulte de notre Nativité, sera la marque probatoire de l'heureuse union du ciel et de la terre. Vous en aurez la confirmation en découvrant, au sein de l'eau ignée, le soleil hermétique, centrique et radiant, rendu manifeste, visible et patent. ***Captez un rayon de soleil, condensez-le sous forme substantielle, nourissez de feu élémentaire ce feu spirituel, et VOUS POSSEDEREZ LE PLUS GRAND TRESOR DE CE MONDE".*** (Fulcanelli, "Les Demeures Philosophales", pp.194- 196, J.-J. Pauvert 1965)

BERNARD

Il semble difficile de douter que celui qui prendrait au sérieux ce charabia d'autant plus malhonnête qu'il serait plus sincère — combien ne faut-il pas se tromper *activement* pour en arriver là ? — s'exposerait à un anéantissement de son intelligence et de sa sensibilité au réel. Et la récompense promise in fine : *"Vous posséderez le plus grand trésor du monde : un rayon de soleil nourri de flammes élémentaires et devenu* ***feu spirituel corporifié*** *…"* Quand même ce feu-là serait celui de l'âme, cette image suffirait, il me semble, à le rendre nauséeux.

Voilà pour les alchimistes auxquels j'ai eu affaire. Ils sont peu, mais aucun des ouvrages qui me sont tombés sous les yeux n'était indemne de "pensée" (et de phaséologie) de cette sorte. Je la crois assez malfaisante pour *expliquer* mon sentiment sur ses dangers. Mais cette littérature contient sans doute, en plus, des choses qui m'ont échappé. Nos étudiants peuvent-ils citer des alchimistes qu'ils auraient lus sans nausée ? Peuvent-ils reproduire des passages qui leur ont appris des choses utiles ? Cela nous aiderait à discerner aussi les vertus de l'ésotérisme, que l'on pourrait tenter de mettre à profit tout en se préservant de ses dangers.

PHILIPPE

Les alchimistes n'ont pas le monopole de l'ésotérisme. Il y a aussi les astrologues, les spiristes, les numérologistes et cent autres variétés de l'espèce. Il est même des *logiciens du symbolisme,* qui sont des ésotéristes "purs". Faisons-leur une brève visite, en commençant par les astrologues, qui sont les plus anciens et les plus nombreux. Je rends grâces à l'"Encyclopédie Planète". Elle m'a appris l'existence d'un astrologue malgré lui, qui se trouva casser la figure à tous les astrologues en découvrant l'astrologie. Michel GAUQUELIN a prouvé en effet, et irréfutablement, la réalité d'influences astrales sur le comportement des humains. Elles sont désormais indéniables, mais:

1. elles sont tout autres qu'on ne les avait imaginées ;
2. toutes celles dont font état les astrologues sont ridiculement fausses. Aucune contestation n'est désormais possible sur ce point ;
3. l'astrologie ne relève d'aucun ésotérisme, mais de méthodologies strictement rationnelles.

La cause est entendue. Occupons-nous d'autres choses : l'astrologie sérieuse offre peu d'intérêt. Quand elle aura grandi — si elle grandit — peut-être sera-t-elle utile aux humains. Voyons à présent un ésotériste "pur", Georges BREYER, auteur qu'on nous dit prestigieux d'un ouvrage qu'on nous assure savant : ARCANES SOLAIRES (La Colombe 1959). Voici d'abord quelques lignes extraites de sa préface :

"Que chacun agrée ce livre au moins avec sympathie et absence de perfidies (même si notre Confession n'est pas partout semblable à celle du lecteur), car, ayant écrit ce livre avec

Amour d'autrui, nous espérons que cet élan sera reçu tel, *par-delà dogmes exotériques et œillères.* (Des cadres restreints sont utiles, certes, à *toutes* les Religions professées aux Masses ! Cependant un instant existe, un instant existe où certains doivent OSER … sinon ceux-là qui étaient Appelés quelle que soit leur casaque respective auront un Compte double à rendre s'ils Désertent pour de pâles motifs, alors qu'un rôle de Juge leur était possible !) Nous nous arrangerons ici pour qu'il en soit dit *assez,* et de certaine façon *dépouillée,* afin qu'ensuite, lecteur, tu puisse être un Forgeron, donc un Ouvrier, un Tubalcaïn, capable entre tes mains Créatrices, de composer toutes les Clavicules ayant raison des Serrures Sacrées les mieux Garéées".

Puis voici un passage prophétique, page 177, souligné par le lecteur enthousiaste qui a bien voulu nous prêter ce volume :

"…Comme nous voilà au "Marinier" (homme clément et lucide) Rome ((N.B. : j'imagine que ce graphisme représente un croissant de lune à son dernier quartier) doit, en conséquence, prévoir se Transmuer à compter d'ici … et atteindre le paroxysme d'une telle "*Chauffe"* après *"flos florum",* soit avec *"De Mediate Lunae"* (non pas un mauvais pape pour autant) qui, de (engendre) , bonne lune au Vatican, *grâce (aussi) à une Poussée inexorable de l'Extérieur sur la Citadelle Papale.* L'heure de la "Cuisson" finale est mieux que proche ! La Transmutation Sublime de la Chrétienté, la Reprise du vrai Christianisme est à la Forge *désormais* et le Creuset Fume déjà ! Le Temple entame une *Ultime Croisade* pour aider au Grand Monarque, dont l'instant *vient de sonner !*

PHILIPPE

Le pape est Cuit, c'Est Certain. Mais les effets de cette Source de Sagesse sur l'intellligence et la sensibilité de ceux qui S'y abreuveraient m'inquiètent quand même un Rien. J'admets toutefois que Georges BREYER pourrait n'être pas un "vrai". J'ai même quelque peine à croire qu'il existe. Mais où sont-ils, ces ésotéristes vrais ? Arnolphe, IM.116 et d'autres étudiants nous le diront-ils ?

PIERRE

IM.119 a pris les devants en citant un texte extrait du Chapitre IX, intitulé "Esotérisme et Exotérisme", dans l'"INTRODUCTION GENERALE A L'ETUDE DES DOCTRINES HINDOUES", de René Guénon, qui passa pour compétent en cette matière :

"Nous avons signalé la distinction généralement connue qui existait dans certaines écoles philosophiques de la Grèce antique, sinon dans toutes, entre ce qu'on appelle l'ésotérisme et l'exotérisme, c'est-à-dire entre deux aspects d'une même doctrine, l'un intérieur et l'autre plus extérieur. C'est toute la signification littérale de ces deux termes. L'exotérisme, comprenant ce qui etait plus élémentaire, plus facilement compréhensible, et par conséquent susceptible d'être mis plus largement à la portée de tous, s'exprime seul dans l'enseignement écrit. L'ésotérisme, plus approfondi et d'un ordre plus élevé, et s'adressant comme tel aux seuls disciples réguliers de l'école, préparés tout spécialement à le comprendre, n'était l'objet d'un enseignement qu'oral, sur lequel il n'a pas été conservé des données bien précises. D'ailleurs, il doit être bien entendu que, puisqu'il s'agissait de la même doctrine sous deux aspects différents

et comme à deux degrés d'enseignement, ces aspects ne pouvaient être opposés ou contradictoires. Ils devaient être complémentaires : l'ésotérisme développait et complétait, en lui donnant un sens plus profond, qui n'y était contenu que comme virtuellement, ce que l'exotérisme exposait sous une forme trop vague, trop simplifiée, et parfois plus ou moins symbolique, encore que le symbole eût trop souvent chez les Grecs cette allure littéraire et poétique qui le faisait dégénérer en allégories. Il va de soi, d'autre part, que l'ésotérisme pouvait, dans l'école même, se subdiviser à son tour en plusieurs degrés d'enseignement plus ou moins profonds, les disciples passant successivement de l'un à l'autre suivant leur état de préparation, et pouvant aller plus ou moins loin selon l'état de leurs aptitudes intellectuelles ; mais c'est à peu près tout ce qu'on peut en dire sûrement. Cette distinction de l'ésotérisme et de l'exotérisme ne s'est aucunement maintenue dans la philosophie moderne, qui n'a rien de plus au fond que ce qu'elle est extérieurement, et qui, sur ce qu'elle a à enseigner, n'a certes besoin d'aucun ésotérisme, puisque tout ce qui est véritablement profond échappe à son point de vue borné. Esotérisme et exotérisme sont essentiellement corrélatifs, puisque ces mots sont de forme comparative, de sorte que là où il n'y a pas d'exotérisme, il n'y a plus lieu de parler d'ésotérisme ; cette dernière dénomination, si l'on tient à lui conserver son sens propre, ne peut servir à désigner indistinctivement toute doctrine fermée, à l'usage exclusif d'une élite intellectuelle. On pourrait sans doute, mais dans une acception beaucoup plus large, envisager un ésotérisme et un exotérisme dans une doctrine quelconque, en tant qu'on y distingue la conception et l'expression, la première étant tout intérieure, tandis que la seconde n'en est que l'extériorisation. On peut ainsi, à la rigueur, mais sans s'écarter du sens habituel, dire que la conception représente l'ésotérisme et l'expression l'exotérisme, et cela d'une façon nécessaire, qui résulte de la nature même des choses. A l'entendre de cette manière, il y a dans toute doctrine métaphysique quelque chose qui sera toujours ésotérique, et c'est la part inexprimable que comporte nécessairement toute conception vraiment métaphysique. C'est là quelque chose que chacun ne peut concevoir que par lui-même avec l'aide des mots et des symboles qui servent simplement de points d'appui à sa conception ; et sa compréhension de la doctrine sera plus ou moins complète et profonde suivant la mesure où il concevra effectivement. Même dans les doctrines d'un autre ordre, dont la portée va jusqu'à ce qui est vraiment et absolument inexprimable, et qui est le"mystère" au sens étymologique de ce mot, il n'est pas moins certain que, dans une proportion bien moindre, il s'y produit encore quelque chose d'analogue ; celui qui comprend véritablement est toujours celui qui sait voir plus loin que les mots, et l'on pourrait dire que l'"esprit" d'une doctrine quelconque est de nature ésotérique, tandis que sa "lettre" est de nature exotérique. Ceci serait notamment applicable à tous les textes traditionnels, qui offrent le plus souvent une pluralité de sens plus ou moins profonds, correspondants à autant de points de vue différents ; mais, au lieu de chercher à pénétrer ces sens, on préfère communément se livrer à de futiles recherches d'exégèse et de "critique des textes", suivant les méthodes laborieusement instituées par l'érudition allemande ; et ce travail, si fastidieux qu'il soit et quelque patience qu'il exige, est beaucoup plus facile que l'autre, car il est du moins à la portée de toutes les intelligences. Un exemple remarquable de la pluralité des sens est fourni par l'interprétation des caractères idéographiques qui constituent l'écriture chinoise ; toutes les significations dont ces caractères sont susceptibles peuvent se grouper autour de trois principales, qui correspondent aux trois degrès fondamentaux de la connaissance, et dont la première est d'ordre sensible, la seconde d'ordre rationnel, et la troisième d'ordre intellectuel pur ou métaphysique. Ainsi, pour nous borner à un cas très simple, un même caractère peut désigner à la fois le soleil, la lumière et la vérité, la nature du

contexte permettant seule de reconnaître, pour chaque application, quelle est celle de ces applications qui nous convient, d'où les multiples erreurs des traducteurs occidentaux. On doit comprendre par là comment l'étude des idéogrammes peut servir de base à un véritable enseignement intégral, en permettant de développer et de coordonner toutes les conceptions possibles dans tous les ordres.

PHILIPPE

Merci à IM.119. Son remarquable texte nous aidera sans doute à découvrir en quoi consiste l'ésotérisme, à quoi il sert et pourquoi il était nécessaire autrefois. L'est-il resté au siècle où nous sommes ? Nous l'apprendrons peut-être. Mais, dès à présent, René Guénon s'est appliqué à nous montrer à quoi il *peut* être utilisé. Cet homme civilisé a été enrichi par ses maîtres d'une vbelle aptitude à noyer le poisson sous une avalanche de mots équivoques, et il faut convenir que cela est bon. Notre ami Théophraste von Hohenheim (dit PARACELSE) aurait blessé le cœur de ceux qui l'ont sensible en disant les mêmes choses en d'autres mots : "Arrière Galilée, Pasteur, Einstein et autres pygmées qui vous réclamez des méthodes laborieusement instituées par l'érudition scientifique. Si fastidieux que soit votre travail, et quelque patience qu'il exige, il est à la portée de *toutes les intelligences.* Vous êtes, mes pauvres amis, des "N'IMPORTE QUI", dignes du mépris universel. Que ceux qui veulent être vice-rois viennent à nous : la Monarchie nous appartient !…"

Même chez les civilisés, qui ont appris à exprimer leur prétention à être plus "profonds" que les autres humains en termes assez voilés (et macaroniques) pour qu'elle passe inaperçue (d'eux-mêmes notamment et même surtout), il semble bien que l'influence de l'ésotérisme sur l'intelligence et sur la sensibilité peut n'être pas toujours très heureuse.

PIERRE

Je le crains, mais, cette foois encore, nous ne sommes pas assurés d'avoir affaire à de l'ésotérisme "vrai". Il va falloir regarder ces choses de plus près que n'a fait René Guénon, et un de nos étudiants me semble nous en avoir fourni l'occasion. Il s'est trouvé parmi eux un homme assez doué pour exprimer très simplement les produits d'une pensée à la fois ésotérique et — m'a-t-il semblé — à peu près intelligible. Inscrit récemment au premier cycle de ce cours, il a répondu comme suit à la 13e question du questionnaire attaché à la neuvième leçon :

IM.316

Pour pouvoir traiter cette question correctement, il me faut reprendre une hypothèse de travail et la remanier pour la rendre présentable et adaptable à la vision de la question 13. Cette hypothèse m'était venue à la suite d'une conférence d'Albert ROISTIT sur "LA PROPHETIE MUSICALE DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITE", avec préface de O. MESSIAEN.

Cet auteur déclare que nous sommes à la fin du monde, et tout s'est insurgé en moi pour dire que nous sommes déjà dans un autre monde. Voici l'articulation de ma pensée :

1. Quand Moïse, ayant rompu avec la civillisation égyptienne basée sur l'eau — nombre 2 — a eu révélation de la LOI, il entendit en premier ceci : "Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la Maison de Servitude. Tu n'auras plus d'autres dieux devant

ma Face !…"

Il est visible que le Dieu de Moïse n'est pas un dieu basé sur l'eau = 2 = horizontal ! Il le dit lui-même : eau = servitude ! C'est un Dieu monothéiste, qui exige de ses fidèles qu'ils restent debout, implantés fixement dans le culte du 1, et devant avoir pour le 2 une horreur sacrée !

L'ennemie jurée du Juif est l'eau, l'horizontale, et toute chose qui est mouvement. Il doit être rocher, cristal, etc., mais surtout pas vent, air, progrès.

2. Quand vient JESUS, envoyé par Dieu, les Juifs rivés à leur LOI ne peuvent comprendre Celui qui dit : "Tu aimeras ton Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, et tu aimeras ton prochain comme toi-même".

Dieu, par JESUS, se lie donc spirituellement, à travers celui qui suit Jésus, au prochain = 2. Pour suivre Jésus, il s'agit donc de tout quitter, à commencer par les premières racines : le père et la mère ! Et, pour le juif, c'est la LOI qu'il faut quitter ! Car, violente, la progression du Christ fait du 2 un 3 ; 1 +1 = 3.

Cette progression ne peut se permettre aucune fixité. Elle est éteinte par tout ce qui est machinal, automatique, non spontané. Si bien que JESUS est venu auprès des gens qui étaient ses pires ennemis. JESUS représente l'essence ou la néguentropie ; les Juifs constituent la réalité existentielle, ou l'entropie. Et que JESUS soit un symbole ou un personnage historique ne change rien à l'affaire, qui est articulation de la vie pour aboutir à notre époque, où se passe un phénomène équivalent.

En effet, grâce au travail ingrat de l'Eglise, basé sur le latin (la machine), où n'intervenait PAS l'esprit — PIERRE s'est renié TROIS FOIS et c'est sur cette pierre que l'église a été bâtie — le 2 change de forme une nouvelle fois sous nos yeux, et au bénéfice toujours du 2 : la femme.

3. Trois données importantes deviennent visibles, qui montrent bien ce nouveau passage d'un 2 à un autre 2. En premier lieu, ce qui fut le 2 du temps de l'Eglise, le latin = la machine, disparaît et est remplacé par une autre machine : celle qu'utilise l'industrie. Similairement, la femme, qui était la machine biologique dont la fonction — horizontale — était la reproduction (la *duplication* des individus) dont dépendait la survie de l'espèce, la femme se met debout : la femme moderne ne répète plus : elle innove.

La machine industrielle devient peu à peu la branche horizontale de la CROIX pendant que la femme se verticalise. Mais, alors qu'avant JESUS, la femme = machine = routine = automatisme = duplication représentait l'esclavage et divisait les hommes, notre époque prend conscience d'un fait nouveau : la machine (industrielle) peut rapprocher les peuples, entraîner la coopération, les conférences et les séminaires. C'est que, asexuée, la machine désexualise l'inconscient !

A l'inverse, les déjections de la machine, appelées "pollutions", s'apparentent aux utérus qui saignent. Dans le monde entier, on essaie donc de la boucher pour rendre l'environnement =

2 plus propre. L'importance de l'océan, des conquêtes marines = 2 ; la prépondérance de plus en plus accordée à une agriculture vivante, spontanée (dite biodynamique) nourrie aux engrais marins = 2, témoigne du même phénomène.

En résumé :
— la machine moderne constitue la branche horizontale de la Croix ;
— la femme se verticalise et cesse d'être l'écho du 1 ;
— la jeunesse désexualisée est mondialiste, racinée selon son lieu de naissance ;

et toute cette articulation s'actualise grâce au 3, qui est l'esprit, c'est-à-dire la continuité intemporelle dans laquelle s'unissent le 2 et le 1. Etant continuité intemporelle, l'esprit n'a pas de fin, et, s'il n'a pas de fin, il est sans espace ! Mais, comme l'espace est fils du temps, l'esprit non contenu dans l'espace ne peut non plus être contenu dans le temps. L'esprit qui existe hors du temps et de l'espace existe par lui-même : il est donc *absolu.*

Etant absolu, il ne peut être divisé : un absolu qui se divise devient relatif. N'ayant pas de début, n'ayant pas de fin, et ne pouvant être divisé, il est donc éternellement présent et ici : *hic et nunc.*

L'esprit est éternellement présent et éternel partout. Et comme cet éternel *est* concrètement dans l'absolu, on ne peut le saisir que là et non relativement ! Il s'ensuit qu'en nous-mêmes, essentiellement et éternellement, nous sommes présents et partout (3), mais nous ne pouvons le comprendre que si nous quittons le relatif, l'existentiel.

PIERRE

Comparer ce texte obscur mais étrangement lumineux, à celui de l'éminentissime savant cité par IM.119, où les clartés engendrent la ténèbre, c'est constater, il me semble, que l'ésotérisme peut-être préférable aux "méthodes laborieusement instituées par la science". Comment cela se pourrait-il ?

PHILIPPE

C'est la faute à ce coquin de La Palice : impitoyable dans ses enchaînements, il nous enchaîne à nos erreurs. Lorsque nous nous trompons, le langage discursif devient une prison dont les ésotéristes peuvent seuls s'évader. Telle est sans nul doute la raison d'être de l'ésotérisme : en soulageant les humains de leurs chaînes … logiques, il prolonge leur séjour dans le royaume du hasard, où leur destin reste à la charge des lois statistiques. Toutes les affinités ont le champ libre, toutes les analogies tendent à faire surface et à s'accoupler. Cela se voit bien dans les images suggérées par ses intuitions à IM.319 : l'eau est en effet horizontale … à l'horizon, et, au lit, la femme l'est aussi. Il est vrai qu'en pareil cas l'homme physique partage avec elle cet attribut, mais pas l'Homme Symbolique : tout autour de la planète, rien n'a jamais été plus obstinément vertical que le Phallus. Et, historiques aussi bien que contemporains, les faits sociaux se prêtent aux associations d'idées logiques aussi bien que symboliques qui tendent à na^tre spontanément de l'agitation mentale et affective que nous engendre le symbole de la Croix, faite, en effet, de deux branches, dont l'une verticale et l'autre horizontale. Bref, dans un monde libéré de ses chaînes lgiques, toutes les affinités peuvent jouer les rôles justes, mais *hasardeux,* nécessaires à l'Evolution tant que l'Homme n'a pas

atteint l'âge mental où il peut s'acquitter de ses fonctions spécifiques d'agent de l'anti-hasard. Cet âge atteint, adieu hasard, adieu ésotérisme !

Voilà qui nous conduit (enfin !) à une définition très simple : *est ésotérique tout système de pensée qui soustrait les humains à l'inflexibilité du tyran La Palice.* Tout aussitôt les voilà libres de chanter tout leur soûl tous les airs, de danser toutes les sarabandes, de s'infliger à leur guise tous les maux (et d'absorber des remèdes souvent pires), de conjuguer ou d'opposer, à plaisir ou dans la peine, ce qu'ils pensent, ressentent et éprouvent, et, en déconnant parfois le plus joliment du monde, de se trouver tomber pile — comme s'ils étaient des princes …

A la lumière de cette définition — si elle se trouve être à peu près juste — peut-être pourrons-nous commencer à comprendre certains ésotérismes et séparer le bon grain de l'ivraie. Mais une chose semble certaine : les libertés qu'ils procurent aux humains n'ayant guère de limites, les facteurs ataviques de nos sentiments et de nos comportements ne peuvent manquer d'y trouver des licences, des liccences qui expliqueraient — qui *justifieraient* même — les inquiétudes de Bernard. Les Alchimistes étaient assoifés d'or, et il n'est jusqu'à l'honnête René Guénon qui ne semble avoir pris avec les mots des libertés suffoquantes, mais qui "tombent pile" pour stimuler en lui, tout en le cachant presque, le goût de la … Monarchie !

PIERRE

La prudence exige que l'on regarde ces choses de près, mais nous ne pourrons le faire aujourd'hui. Cette leçon est d'une longueur excessive. Mais, dès à présent, il semble difficile de douter qu'une formation ésotérique, qui nous libère des disciplines du discursif, peut tendre à nous griser. Elle nous procure les moyens et le droit de nous tromper et de tromper. Ses dangers se sont vérifiés chez plusieurs de nos étudiants. Le cas le plus douloureux me semble être celui d'IM.004, qui est un homme exceptionnel, brillamment doué. Mais, ayant subi la dangereuse influence d'un Archi-Maître, il a *refusé de prendre connaissance* de ce qui aurait pu l'en libérer, faire de lui un homme libre. Pour une personne de cette qualité, cette attitude est *fantastique.* Le même archi-maître a emprisonné une autre fuyarde, IF.122, dans une cuirasse d'inconscience, on l'a vu, incroyablement hermétique. L'herméticité naît facilement de l'hermétisme. Seul parmi les disciples de ce dangereux Mentor, Arnolphe a tenu bon. Mais à quel prix ! L'orthologique lui a été rendue presque inaccessible. Il n'en a absorbé que des miettes. Après vingt-quatre leçons, il confond encore sincérité et honnêteté, comme faisait Rosalinde à la première. Il n'a pas compris que la sincérité *s'oppose* à la conscience. Nos *opinions* pouvant seules être sincères, notre sincérité est la mesure de notre ignorance, c'est-à-dire des *déficiences* de notre conscience du réel.

PHILIPPE

Qu'on imagine Einstein adressant ce discours à ses étudiants : *"Je vous le dis, Messieurs, en toute sincérité : $E = Mc^2$* … Telle est d'ailleurs la virginité qui rend sympathiques ICI PARIS et FRANCE- DIMANCHE : les loustics qui rédigent ces organes ne sont pas soupçonnables de sincérité. Dans le privé, je ne doute pas qu'ils décochent à TONI ET MARGARETTE des quolibets rafraîchissants, et se paient la fiole de leurs lecteurs avec un cynisme de bon aloi. Arnolphe IV, lui, n'en finit pas d'être sincère. C'est une habitude dont il ne peut se défaire : s'il la perdait, sa deule ressource serait de devenir vrai, de devenir lui-même. Aussi nos étudiants lui doivent-ils une fière chandelle. En se cramponnant à sa *persona* de

disciple d'un archi-maître, il peut, avec une belle sincérité, mépriser d'un grand cœur TONI ET MARGARETTE. Mais, comme dit Pierre, à quel prix ! Donnons la parole au professeur ARNOLPHE IV. Nul ne relira sans profit ses propos dans la 25e leçon : *tout* y est minutieusement illogique. Mais il s'est surpassé aujourd'hui. Voici sa réponse à la 7e question : *Que pensez-vous de l'"approche apiaire" de nos problèmes sociologiques ?*

ARNOLPHE IV

Je me méfie toujours des explications anthropomorphiques des savants. Nous interprétons tout à travers nos modes de pensée et notre sensibilité. Bien d'autres explications sont possibles du comportement des abeilles que le rôle joué par une élite.

PHILIPPE

Ces réponses peuvent sembler raisonnables et prudentes. Elles peuvent même sembler *sincères.* Mais peuvent-elles l'être ? Ce qui se trouve caractériser les savants contemporains, c'est la *phobie* de l'anthropomorphisme. Ils ont si peur de ce "solécisme scientifique", jugé déshonorant entre tous, qu'ils lui préfèrent mille fois le "dessein qu'aucune intelligence n'a conçu", la "fin qu'aucune volonté n'a choisie " et le "hasard nécessiteux" de M.M. les éminentissimes savants François JACOB et Jacques MONOD. ILs préfèrent le comble de la stupidité étalée au soleil à l'ombre d'un semblant d'anthropomorphisme. Mais c'est de leur anthropomorphisme qu'ARNOLPHE IV se méfie. Puis il ajoute que bien des explications pourraient être substituées à celle de Karl von Frisch. Cela donne à supposer que, lui, ARNOLPHE, en peut concevoir au moins une. Or, si von Frisch a proposé celle-là, c'est parce qu'il n'en pouvait concevoir aucune autre. Notre Arnolphe est-il a ce point supérieur à ce biologiste ? Il m'est impossible de ne pas en douter. Etait-il SINCERE en *donnant à le penser ?* La mort dans l'âme , je ne puis m'empêcher d'en douter tout autant. Mais le mot de la fin revient à notre ami René Guénon : *"La pensée impersonnelle est à la portée de toutes les intelligences".* Rien de plus vrai n'a jamais été dit. Moralité : si nous voulons être intelligents, soyons N'IMPORTE QUI. Qu'Arnolphe IV y consente, l'orthologique est à lui, mais pas la Monarchie !

PIERRE *(aux étudiants)*

Il nous reste à vous souhaiter des vacances heureuses. Elles seront studieuses si vous vous laissez faire par un questionnaire exceptionnellement ambitieux. Il faudra du courage pour s'y atteler. Aussi voudrais-je vous faire part d'un nouvelle encourageante : notre famille vient de s'agrandir d'un orthologicien en herbe, qui a reçu — tenez-vous bien — le prénom de Philippe, fils d'Anatole et d'Adeline. Et — tenez-vous mieux — filleul de Jacques Dartan. Je ne doute pas que cette heureuse nouvelle a été pour quelque chose dans l'exubérance de notre Philippe : il sent sa succession assurée, et ses instincts féodaux sont comblés !

Questionnaire n° 27

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Pensez-vous que "thérapeutique" puisse être un synonyme proche de "maladie" ?

3. Répondez aux quatre questions posées par Philippe à Arthème (page 6).

4. Quels ont été les fruits de l'ésotérisme : (a) quels *savoirs*, (b) quelles *vérités*, (c) quels *pouvoirs* lui devons-nous ?

5. *Quels étaient naguère les territoires que l'ésotérisme était seul à* ***pouvoir*** *explorer ?*

6. Quels sont, à vos yeux, les ésotéristes "vrais" ?

7. Pouvez-vous citer des textes ésotériques dont la lecture vous a fourni ou suggéré des connaissances utiles sur vous-même ou sur autrui ?

8. (a) Les textes cités dans cette leçon (Paracelse, Fulcanelli, Breyer, Guénon) vous semblent-ils *expliquer* les vues de Bernard sur les dangers de l'ésotérisme ? (b) Les *justifient*-ils à vos yeux?

9. Discernez-vous les "libertés suffocantes" que, s'il faut en croire Philippe, René Guénon (pp.??) aurait prises avec les mots ? (b) La critique (globale mais sommaire) de ce texte par Philippe (p.??) vous semble-t-elle à la fois juste et suffisante ?

10. **UN PREAMBULE :** A la page ?, IM.119 constate que la science officielle est impuissante à justifier l'évolutionnisme. En doit-on dire autant de la "science-de-la-rue" ? Dans la négative, apportez-en la justification.

11. **UN DEVOIR DE VACANCES :** Le préambule au quatrième cycle de ce cours sera fait d'un récapitulation des trois premiers. Mis dans un ordre orthologique, à la fois rationnel et visuel, les points éclairés dans chaque leçon forment une image de l'UNITE INTERIEURE, dont l'effet *subjectif* est la RELAXATION INTELLECTUELLE. Essayez de rédiger ce préambule en prenant vos appuis sur les remarques de Bernard, rappelées par Philippe à la page ?.

12. Notez cette leçon et expliquez votre note.

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Vingt-huitième leçon

ETRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

Ce titre n'est pas celui de cette leçon : c'est celui du quatrième cycle de ce cours. Mais une pause est nécessaire avant d'en aborder la matière. Avant tout nouveau départ, le temps de rejoindre le peloton de tête, et parfois un rien d'aide, doivent être donnés aux retardataires. Au surplus la vingt-septième leçon n'était pas achevée : l'ésotérisme et la "science de la rue" n'ont été qu'effleurés.

L'Esotérisme

J'espère, et en vérité je doute peu, que nos étudiants ne tarderont plus à récolter les fruits de leur longue patience : ce quatrième cycle est celui où s'éclaire la signification des trois précédents. Nous voici à la saison des moissons.

HUBERT

Bravo ! On peut penser de vous ce qu'on veut, mais une qualité doit vous être reconnue : la générosité. Nul n'a jamais été moins avare de promesses. Mais, si cette denrée semble vous coûter peu, je vous invite quand même à prendre garde : rien ne ruine plus sûrement le crédit qu'une promesse non tenue. Or vous ne semblez pas vous être engagés dans la bonne voie. L'accueil qu'a reçu votre 27ème leçon laisse peu de place aux illusions : c'est la seule qui ait franchement déplu à plusieurs étudiants, et c'est de loin celle qui en a découragé le plus !

PIERRE

Ce qui nous a surpris, c'est la tolérance de nos étudiants à cette leçon pénible mais indispensable. Nous en attendions des réactions de rejet plus accusées chez les uns, et, chez d'autres, un accueil plus réservé : le morceau à faire avaler était à la fois lourd, indigeste et douloureux à la gorge. L'ésotérisme est un sujet énorme dans tous les sens de ce mot, y compris les plus déplaisants. Mais, regardé d'un peu haut, ce peut être aussi un sujet immense.

MEDICUS

Je ne suis pas fâché de vous l'entendre dire : la désinvolture avec laquelle vous avez semblé le traiter a pu donner à penser que vous en sous-estimiez l'importance. Philippe, en particulier, semble avoir pris quelque peine pour se rendre plus insupportable que jamais. Son incessant persiflage ne pouvait qu'indisposer ceux qui sont sensibles à l'ésotérisme. Je crois qu'ajoutée à la leçon précédente, votre remarque d'aujourd'hui aura suffi à rassurer ceux que l'attitude provocante de Philippe aura indisposés inutilement.

BERNARD

Inutilement ? Je n'en mettrais pas la main au feu. J'ai idée que, si cet animal de Philippe a pu prendre quelque peine en effet, ce fut pour se payer notre fiole en faisant semblant de se la payer pendant qu'il ne se la payait pas ! Philippe est un animal qu'il sied toujours d'avoir à l'œil.

PIERRE

Si l'on en juge à la diversité des réactions qu'il a provoquées, il n'a pas trop mal tenu son rôle d'agant provocateur. Nous commencerons par en observer deux d'égale vivacité, l'une positive, l'autre négative.

ALCESTE

Note : 100/20, malgré l'indigestion mentale provoquée par le texte de René Guénon, qui n'a pas réussi à me faire rire bien que c'eût été sans doute le meilleur moyen de le supporter. La définition de l'ésotérisme par Philippe me semble *sensationnelle* (du moins, si je l'ai bien comprise). Mais, bon sang, que les "occultistes" sont pénibles à lire ! Quand, il y a une quinzaine d'années, je croyais trouver — *au minimum !* — de la poésie dans leurs œuvres, j'ai lu Fulcanelli, Canseliet, Abellio, etc. Où ai-je pu trouver ce courage ? Quant à l'"univers cohérent, où tout ce qui est doit être", c'est plus que prodigieux et immanquablement vrai.Il ne s'agit donc plus que de voir en tout la cohérence de TOUT.

Préambule aux questions 4 à 9 : Si, par définition,"est ésotérique tout système de pensée qui soustrait les humains à l'inflexibilité du tyran La Palice", il y a beaucoup plus d'"ésotéristes" qu'il n'y paraît à première vue. En dehors des Fulcanelli, Paracelse, Breyer, Guénon et consorts, qu'on pourrait baptiser *occultistes* pour les différencier des ésotéristes au sens large, il y aurait les mystiques, les poètes, certains "princes", et les … femmes ! Bref, tous ceux qui mettent en œuvre la pensée affective, Monsieur de La Palice étant le maître incontesté et incontestable des champions de la pensée discursive.

Question 4 : En dehors du domaine des sciences soumises au tyran La Palice, faire la part des savoirs et des opinions, du vrai et du faux, était impossible avant l'apparition de l'orthologique. Tant que le rôle de l'atavisme simiesque n'était pas connu, rien ne pouvait être mis à sa juste place. Il fallait donc l'ésotérisme pour nous donner le pouvoir de déconner tout notre soûl, et de tomber pile quand ça se trouvait. Mais, sous l'écairage orthologique, il me semble possible de repérer les moments où les ésotéristes se sont trouvés tomber pile : voir quelques exemples à la question 7. Il a d'ailleurs été possible aux "résonants" de pressentir *par résonances* la justesse de certaines interactions survenues chez les ésotéristes, qui pourraient être ainsi nommés parce que, jouets eux-mêmes des "lois statistiques", ils ne font pas obstacle à leur jeu. Ainsi des pas que les poètes ont faits vers la beauté, et l'aptitude, donnée par la nature à certains, de sentir le "goût indéfinissable de Dieu", etc. Mais ce travail de découverte, toujours lent et qui peut être fastidieux, ne deviendrait-il inutile à mesure que nous nous enrichirions des *moyens de l'anti-hasard ?*

Question 7 : Ne pouvant faire la part du vrai avant d'avoir commencé à m'initier à l'orthologique, il me semble n'avoir reçu des ésotéristes aucune connaissance sûre sur moi-même ni sur autrui. Mais les connaissances acquises dans ce cours éclairent certaines choses lues chez les ésotéristes. Ainsi :

1. Quand Dostoïevski dit : "Tous comprendront…", il pressentait peut-être, mais ne se *savait* certainement pas si bien dire.

2. "Là, tout n'est qu'ordre, beauté, luxe, calme et volupté…" Tout étant, ordre, beauté, prodige … ICI-même, Baudelaire ne l'a-t-il pressenti ?

3. Quand Jésus dit 'Evangile copte, selon Thomas, 99.24-26) : "Toute femme qui se fera mâle entrera dans le royaume des cieux…", il prononce une phrase insensée, incompréhensible … à celui qui n'a pas lu "Les Jeux" !

4. Quand Jean de la Croix dit : "Pour arriver à goûter tout, veillez à n'avoir goût pour rien", ne nous avertit-il pas du danger de "préférer" ? Ou, lorsqu'il dit : "Pour arriver à posséder Tout, veillez à ne posséder quoi que ce soit de rien", ne "sait-il pas intérieurement" que TOUT sera toujours interdit à celui qui refuse de se séparer de ses trésors ? Mais, je ne trouve dans ma mémoire aucun exemple tiré des œuvres des *occultistes* dans le sens étroit de ce mot. En fait, je fais la "simple constatation" que les produits de la pensée affective ne prennent tout leur sens — discursif y compris — que sous un éclairage orthologique qui donne, notamment, leur vrai sens aux mots.

Question 9 : *Discernez-vous les "libertés suffoquantes" que, s'il faut en croire Philippe, René Guénon aurait prises avec les mots ?* Oui, en partie tout au moins. *La critique, globale mais sommaire, de ce texte par Philippe vous semble-t-elle à la fois juste et suffisante ?* Oui, d'autant plus nécessaire et suffisante que Guénon extériorise, avec toute la malignité d'un singe, l'un des besoins les plus profonds du vieux singe.

PIERRE

Nous reprendrons à la prochaine leçon la suite des réponses d'Alceste, qui a été seul à mettre le doigt sur ce qui distingue la science de la rue de celle qui a cours dans nos facultés. Ecoutons IM.116 à présent : ses réponses l'ont mis à la tête du peloton des mécontents de cette leçon.

IM.116

Note : 5/20. C'est la plus basse que j'aie donnée à aucune de vos leçons. Pourquoi ? Parce que — volontairment ou non — la quête de la vérité me semble avoir été particulièrement déformée sur l'ésotérisme et l'initiation. Ce n'est d'ailleurs pas un sujet que — malgré une grande facilité apparente — l'on puisse traiter en quelques pages. Dans un monde absurde et incohérent, on peut considérer l'ésotérisme comme une pulsion spirituelle vers la compréhension de l'unité. Pulsion naturelle et *nécessaire.* Sur cette voie, une multitude de portes s'ouvrent, y compris celle de Barbe-Bleue, sur des sentiers souvent tortueux et parfois sans issue. Le labyrinthe — celui de Thésée comme celui de la cathédrale de Chartres — reste une image de cette "quête du Graal". S'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, c'est que le chemin est rude et difficile. Il est des êtres pour qui la meilleure initiation demeure lettre morte. Ils ne sont ni moins intelligents ni moins ouverts ; pleins de bonne volonté, ils font leurs exercices avec conscience et probité. Mais ils n'entendent rien, ne voient rien, ne sentent rien. "Il sera donné à ceux qui ont" (Math.13.12) Pourquoi ont-ils ou n'ont-ils pas ? Grâce ou karma

? Est-ce l'Esprit qui donne la Vie ? Ou bien la Vie, se dépassant, conduit-elle à l'Esprit ?

Toutes les religions possèdent leurs ésotérismes, qui s'expriment dans des mystiques parfois rejointes par les poètes, les musiciens ou les artistes. Bien des pages de Jean de la Croix ou de Thérèse d'Avila restent en dehors de toute compréhension, nos pauvres mots étant incapables d'exprimer la lumière entrevue. "Allez enseigner toutes les nations", disait le Christ. Mais il ajoutait : "gardez-vous de jeter des perles aux pourceaux : ils vous dévoreraient". Ces paroles seraient énigmatiques si l'on niait qu'il puisse y avoir des "degrès" d'enseignement, et que l'accès aux degrès supérieurs n'est possible qu'à celui qui s'en montre capable et digne, sans que nul, pour autant, n'en soit écarté à priori.

L'âme, dans son essence même, est ésotérique. Merveilleux, mystères, mysticisme exercent sur nous un attrait profond. Mythologies, légendes, contes de fées, Mille et Une Nuits ont revivifié pendant notre enfance des archétypes innés.Ils demeurent en nous comme l'image d'un paradis perdu que nous recherchons toujours plus ou moins consciemment dnas l'amour, l'amitié, la religion , la philosophie, la science ou la drogue, ou plus simplement dans le bonheur quelle qu'en soit la forme. Certains se contentent de satisfactions simples. D'autres veulent aller plus loin. Ils veulent poursuivre la quête du Graal par les disciplines de l'ésotérisme et de ses arcanes, parfois noyé ou affolé par le fatras de stupidités qui les encombrent, mais entraînés par leur désir de "comprendre, comprendre enfin !…"

Comment pourrait-on juger exotériquement des enseignements qui ne s'éclairent que de l'intérieur ? Une initiation donnée reste lettre morte pour les uns, est étouffée peu à peu pour d'autres, et ne s'épanouira que chez ceux qui feront l'effort quotidien d'accomplir consciencieusement les exercices *nécessaires.* De plus, il ne faut jamais perdre de vue cet aphorisme du TAO : *"Celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas".* Quant à la NECESSITE dont parle Bernard, arrêtons-nous y un instant. Toutes choses sont nécessaires. Fort bien. Mais nécessaires à quoi ? A la cohérence de l'univers ? Alors le mal est et reste nécessaire puisque le bien ne peut être sans lui, et nous voilà replongés dans le manichéisme. Certes un agent de police — agent d'ordre — peut ne pas verbaliser sans arrêt : sa présence peut suffire au maintien de l'ordre. Ainsi pourrions-nous vivre dans le Bien, sachant qu'il existe des agents d'ordre dont les interventions seraient douloureuses si nous nous en écartions. Toute la difficulté, dans cet univers, serait de découvrir le Bien dans sa totalité. Alors il n'y aurait plus de problèmes, et le paradis serait retrouvé. Mais il reste à inclure l'accident, les accidents de la route par exemple. L'automobiliste qui brûle un stop et extermine une famille est-il un agent d'ordre ? Ou l'avion qui s'écrase et le train qui déraille ? Et la maison qui s'effondre, la tornade, le tremblement de terre, le raz de marée ? Les maladies congénitales ou les enfants de la thalomide ? Et l'aveugle-né : est-ce lui qui a péché ou ses parents ? Il est difficile de reconnaître l'agent d'ordre. La fatalité ne peut être invoquée sans déboucher sur un déterminisme absurde qui, supprimant toute liberté de choix, supprime donc la liberté de l'homme — même si les nécessités de la survie imposent des choix justes à l'échelon spécifique. Ceci dit, les hommes qui "n'ont pas le plus petit soupçon de ce qu'est la pensée" doivent être eux aussi NECESSAIRES — n'est-ce pas Bernard ? Avant de les *contraindre* à modifier leurs enseignements, ne serait-il plus utile de *comprendre pourquoi ils ont été et sont encore nécessaires ?*

Question 6 : les vrais ésotéristes sont ceux qui ne cherchent ni la publicité ni les disciples. La recherche intérieure exige la solitude. Le poète ou l'écrivain, le peintre ou le sculpteur et le musicien recréent les reflets de leur expérience intime.Mais, lorsque l'homme atteint des degrès supérieurs, la communication est coupée. Les mots ne peuvent exprimer l'Ineffable, le langage subit une distorsion et échappe complètement à notre compréhension. S'il y a eu, et s'il y a peut-être encore des écoles d'ésotérisme, on n'y peut enseigner que les indispensables rudiments qui permettent à l'adepte d'agir. Après, il n'y a plus d'action qu'individuelle suivant le précepte : Savoir, Pouvoir, Oser, Se taire. D'où l'impossibilité de juger ni même de comprendre le véritable ésotérisme si l'on n'est soi-même passé par ses voies, car ses fruits sont au seul échelon de l'âme individuelle et … impersonnelle, là où "savoir ne pas savoir est le plus haut savoir" (Tao-te-king). Devenir impersonnel, n'est-ce le salut du TAO ?

Question 7 : Je ne vois pas le danger du texte de Fulcanelli. Ou l'on cherche à comprendre ce que dit l'auteur, et l'on fait l'effort de comprendre et de s'initier, ou on ne le fait pas. Si l'on ne s'y intéresse pas, mieux vaut lire autre chose : France-Dimanche, par exemple. Mais cette dernière lecture me semble plus nocive : pour un qui a tenté de décrypter les "Demeures Philosophales", combien de centaines de milliers ont été abrutis par une presse de bas étage ? Et, pour l'astrologie, Philippe émet un jugement fondé sur une hypothèse nullement prouvée. Il faudrait au moins que GAUQUELIN et Philippe nous expliquent pourquoi les pus grands astronomes étaient *aussi,* pour la plupart, des astrologues. Quant au texte de René Guénon, je ne vois pas qu'il "noie le poisson sous une avalanche de mots équivoques". Son explication de l'ésotérisme est très claire. Guénon est un homme simple, dévoué à la recherche de la vérité. Il s'est donné pour tâche d'étudier et d'approfondir un certain nombre d'ésotérismes, de dénoncer certaines erreurs dangereuses, comme la théosophie ou le spiritisme aussi bien que certaine franc-maçonnerie. Ses ouvrages critiques restent solidement établis. Il n'a jamais fait montre d'orgueil ni cherché de disciples, et sa fin reste digne de sa vie. Qu'on me montre les "libertés suffocantes" et les dangers contenus dans ce texte, car je récuse la critique de Philippe. Les méthodes scientifiques ne sont nullement en cause ici. D'ailleurs, comment juger "scientifiquement" les textes de Jean de la Croix ou de Thérèse d'Avila ? Et bien des pages de Teilhard de Chardin sont beaucoup plus abscondes, pour ne parler ni de l'Apocalypse ni du Cantique des Cantiques ! *Malgré quoi je me trouve (presque) d'accord avec Philippe à la page ?? : lorsqu'il sera PROUVE que l'homme a vraiment atteint l'âge mental où il peut s'acquitter de ses fonctions spécifiques d'agent de l'anti-hasard, alors oui — mais alors seulement — l'ésotérisme apparaîtra comme inutile et les hommes et les hommes s'en détourneront d'eux-mêmes. Si l'orthologique m'ouvre des portes sur la Connaissance je suis prêt à quitter les voies incertaines de l'ésotérisme, sans renier pour autant ceux qui m'ont aidé à franchir des degrès vers la vérité, tels Guénon, Sedir et quelques autres.*

PIERRE

IM.116 a concentré dans ces réponses les réactions de ceux que notre 27ème leçon a heurtés, souvent plus durement qu'eux-mêmes ne s'en sont aperçus : l'ésotérisme est un sujet qui nous atteint inévitablement tous, même ceux qui croient lui opposer la plus totale indifférence. Ecoutons donc cet autre son de cloche :

ADELINE

Note 14/20. Cette note est basse parce que l'ésotérisme m'ennuie. Plus ou moins consciemment, j'ai toujours "été contre". J'ai du mal à m'empêcher de l'être systématiquement, et il m'ennuie — évidemment — de remettre en question cette opinion commode. Mais votre définition fait de l'ésotérisme une chose bien plus large que je ne pensais. Il ne se limite pas à quelques doctrines secrètes, généralement farfelues, ni à quelques auteurs parmi lesquels ceux que vous citez sont des maîtres. Votre définition englobe toutes les philosophies, les religions, les morales, etc., et cela demande reconsidération. Mais, si l'on s'en tient au sens courant du mot ésotérisme, une chose me semble frappante : les ésotéristes d'aujourd'hui n'ont, que je sache, rien acquis de plus que ceux du moyen âge. Et, pour en venir à René Guénon, la seule chose sur laquelle je sois d'accord avec lui, c'est sa conclusion : l'ésotérisme est du … chinois ! La critique de son texte par Philippe me semble juste, percutante et globale. On n'y ajouterait rien, ce me semble, qui ne soit perte de temps.

MEDICUS

Ce sentiment, je l'avoue, est très voisin du mien. Mais il va falloir regarder de plus près René Guénon, qui a séduit et même enthousiasmé plusieurs de nos étudiants. Sans doute a-t-il plus à apporter que n'en laisse paraître — aux non initiés dont je suis — le texte cité. Il s'en faut que celui-ci ait été entendu par tous de la même façon :

ADAM

Philippe, ce n'est pas vrai ? Vous nous faites marcher ! Vous qui nous avez habitués à tant de rigueur dans vos exposés, auriez-vous succombé à quelque alfrédisme ? Votre jugement sur le passage de René Guénon tape juste à côté ; vous n'avez pas vraiment LU ce passage. Relisons-le : "… au lieu de chercher à pénétrer ces sens, on préfère communément se livrer à de futiles recherches d'exégèse et de critique des textes, suivant les méthodes laborieusement instituées par l'*érudition* allemande …" Guénon ne vise aucunement les méthodes scientifiques en général, qui, d'ailleurs, n'ont rien de particulièrement allemand et n'ont rien à voir avec l'érudition. Galilée, Pasteur et Einstein n'ont que faire dans une phrase qui concerne uniquement les méthodes d'exégèse et de critique des textes : Guénon le dit expressément, et, sur ce point, il a cent fois raison. Pour soutenir sa thèse et contrer la mercuriale de Philippe, c'est Philippe lui-même que j'appelle à la rescousse. Dans la 3e leçon, il a administré une superbe volée de bois vert aux analystes qui déchiquètent Dostoïevski : "ni ses œuvres ni lui n'auront plus de signification que "psychologique", et ses pitoyables restes … etc." C'est très exactement ce que font les exégètes et les critiques sur les Livres Sacrés. A force d'*expliquer*, ils ne peuvent plus *comprendre.* Mais j'ai lu et relu la citation de Guénon sans observer en moi des signes de suffocation. Certains mots sont discutables et certains rapprochements peut-être inadmissibles, mais Guénon a été assez sage pour laisser entendre qu'ésotérisme ne signifie qu'une chose : le contraire d'exotérisme.

PIERRE

Celui qui nous éclairera le mieux sur l'œuvre de René Guénon est certainement IM.119, baptisé ANSELME désormais, qui nous a communiqué le texte cité. Un mot doit être dit d'Anselme avec qui nos étudiants n'ont pas eu de contacts. Ses réponses auraient été citées de nombreuses fois si elles nous étaient parvenues à temps. Celles qu'on va lire attestent une originalité de pensée qui, à elle seule, ferait un homme de bonne compagnie. Mais on va voir

qu'il l'est à bien plus d'un titre.

ANSELME

Questions 6 et 7 : d'un point de vue pragmatique qui, sans doute, doit être celui de l'étudiant orthologicien, je crois utile de citer :

(a) René Guénon (développement doctrinal de la métaphysique traditionnelle : l'ensemble de son œuvre, mais, plus particulièrement et quelque peu dans l'ordre "progressif" pour nous autres, Occidentaux) : *La Crise du Monde Moderne — Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps — Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues — Aperçus sur l'Initiation — Les Etats Multiples de l'Etre — Le Symbolisme de la Croix — La Grande Triade* . Eventuellement : *L'Erreur Spirite.*

(b) Dr Hubert BENOIT (le plus important, à mon sens, sous un angle purement *pratique*) : *La doctrine Suprême* (Ed. Courrier du Livre). Dans un esprit analogue, on peut citer : Allan W. WATTS : *Amour et connaissance,* paru en livre de poche chez Dénoël.

(c) KRISHNAMURTI : n'importe lequel (ou presque) de ses écrits et des comptes-rendus de ses conférences présente un intérêt qui laisse sa "marque".

Question 9 : (a et b) Oui, bien sûr, si je me place dans la perspective "naturelle" qui est celle de Philippe et qui d'ailleurs est la seule où je me sente vraiment à l'aise. Mais je discerne mal les éléments qui ont pu provoquer chez lui une "mise dans le même sac" étonnamment expéditive des citations de Paracelse, Fulcanelli, Breyer,etc. et celle de René Guénon — qui n'en peut mais et qui, au dam de toutes apparences, vise à bien autre chose que l'instauration d'une … Monarchie ! ! ! Il se peut que ce soit la conséquence regrettable d'une irritation (compréhensible, ô combien !) qui engendre aux lecteurs "non prévenus" (j'en fais partie) tout jargon inhabituel. Mais, malgré (ou peut-être à cause de) mes efforts, je constate à ma confusion ma totale incapacité de discerner dans le passage incriminé ce qui a pu faillir à la règle essentielle qui "filigrane" l'ensemble des écrits de René Guénon. Chose d'autant plus grave à mes yeux que, pour autant que je voie clair en moi-même, *je n'éprouve aucun sentiment d'engagement* envers un auteur qui, j'ose écrire, serait le premier à plaindre un lecteur qui tomberait dans un tel travers. Je n'en respecte et apprécie pas moins la droiture, la pénétration d'esprit, la clarté concise et l'harmonieuse rigueur qui demeurent les caractéristiques profondes d'une œuvre d'exceptionnelle qualité. Non que je tienne cette œuvre pour "indispensable". Mais j'ajouterai (insidieusement) que si, par curiosité ou poussé par tout autre sentiment,un virtuel "Transrubiconien" était amené à "tâter du Guénon", j'ai idée qu'il pourrait n'être pas mécontent de cette rencontre : qu'on le veuille ou non, tous les chemins mènent à Rome. Mais je répète qu'à mon avis, un des plus sûrs et plus courts est celui que nous propose LA DOCTRINE SUPREME d'Hubert Benoit.

PIERRE

Pour attribuer au hasard une intervention aussi opportune que celle d'ANSELME, il faudrait, ce me semble, se mettre à l'école des ésotéristes à la Jacques MONOD, qui faute de pouvoir anéantir le divin, semblent prendre un plaisir aigu à déifier le néant. Pour éclairer le problème — et la tragédie — de l'ésotérisme on ne pouvait espérer de meilleur exemple que

celui de René Guénon : il est blanc pour les uns, noir pour les autres, et tout donne à penser qu'il l'est *authentiquement dans les deux cas.* En élucidant cette dualité, il devrait devenir possible de faire de l'ésotérisme un procès au terme duquel le bon grain et l'ivraie se sépareraient d'eux-mêmes.

BERNARD

Avant d'entamer ce procès, j'aimerais verser une pièce importante au dossier de l'ésotérisme, en évoquant le cas du père de la théosophie, Rudolf Steiner. Il y a longtemps que je souhaitais de prendre contact avec sa pensée, mais la vie est courte, aucun de nos jours ne compte beaucoup plus de vingt-quatre heures, et les trois minutes qu'il m'aurait fallu pour passer une commande à notre libraire m'ont toujours manqué. Mais un de nos étudiants — qu'il en soit remercié cent fois et mille fois re-remercié — a eu la bonté de m'envoyer plusieurs ouvrages judicieusement choisis par lui, dont le plus alléchant était : *Etude de la Nature Humaine : L'Anthropologie, Base de la Pédagogie* (Editions Triades 1970). Ai-je besoin de dire que le seul titre de cet ouvrage m'a surpris ? C'est l'anthropologie, discipline scientifique, et non l'ésotérique anthroposophie dont Rudolf Steiner fait la base de la pédagogie. Et la préface de cet ouvrage s'achève sur quelques lignes qu'auraient signées Léon-David Steiner :

"La vie de l'homme est insérée dans celle de l'univers. Mais cette phrase n'est qu'une abstraction pour celui qui n'a pas pénétré dans l'étude concrète des rapports de l'homme et du Cosmos. L'enseignement de la science spirituelle éclaire ces rapports, montre que l'homme est le résumé de toute l'histoire du monde, qu'il porte en lui dans son corps physique aussi bien que dans les autres éléments qui le constituent, le souvenir des origines de l'univers. L'homme est un microcosme au sein d'un macrocosme. L'éducateur doit non seulement en inculquer le principe mais en avoir lui-même la perception intime et vivante. Il est appelé à régulariser les fonctions de l'intelligence et du cœur, et même à agir sur les fonctions physiologiques de l'enfant. Il lui faut discerner quelles puissances agissent sur l'enfant, qu'il s'agit parfois de stimuler, parfois de tempérer. Des CONNAISSANCES INFINIMENT SERIEUSES ET APPROFONDIES sont donc nécessaires à celui qui veut comprendre pleinement la mission de l'éducateur telle que Rudolf Steiner l'expose dans ses Cours de Pédagogie. L'effort en vaut la peine : il nous donne une connaissance de l'être humain dans laquelle toutes les vues particulières, scientifiques, pratiques et artistiques viennent se fondre et s'universaliser."

Pouvait-on espérer mieux ? Il ne m'est jamais arrivé de lire un auteur réputé ésotérique avec autant d'espoir d'y trouver des matériaux propres à édifier un pont entre les pensées ésotérique et discursive. Et cet espoir grandit bientôt de page en page : *L'Anthropologie, Base de la Pédagogie* se révéla n'être pas consacré à une étude théorique, où des spéculations plus ou moins audacieuses pourraient être de mise. Il s'agit d'un recueil de quatorze conférences, dont l'ensemble constitue un "COURS PRATIQUE DE PEDAGOGIE" donné pendant trois semaines à ceux qui allaient être les premiers maîtres de la "LIBRE ECOLE WALDORF", alors sur le point de s'ouvrir sous l'égide de Rudolf Steiner. Il s'agissait de bâtir sur du roc et les vues de l'esprit n'étaient pas de saison. Rudolf Steiner sut mettre ces circonstances à profit pour montrer ce que peut devenir l'anthropologie scientifique, fondée sur des connaissances INFINIMENT SERIEUSES ET APPROFONDIES, aux mains d'un ésotériste exceptionnellement doué, consciencieux et éminent. Un ésotériste qui, cinquante ans après sa mort, est resté bien vivant. Quelques lignes lui suffisent pour nous attirer dans un monde

surprenant, né de ressources qui — j'en jurerais — n'ont jamais appartenu qu'à Rudolf Steiner. Je les extrais de sa deuxième conférence, la première étant faite de préambules et de civilités.

"Une question se pose maintenant : d'où provient cette opposition entre le système "tête" et l'autre pôle, le système moteur et métabollique ? Nous avons cette opposition parce que, à un moment donné, l'univers "exhale" le système "tête". L'homme doit la formation de sa tête à une antipathie du Cosmos. Lorsque ce que porte l'homme en lui répugne à ce point au Cosmos qu'il l'expulse, alors naît cette image de l'univers : la tête. La tête humaine avec sa forme ronde est l'image de la sphère céleste. Par antipathie, le Cosmos expulse une copie de lui-même, notre tête. Si nous pouvons nous servir de notre tête comme d'un instrument pour notre libération, c'est parce que le Cosmos l'a rejetée. ***Nous ne considérons pas la tête comme il convient*** *si nous croyons qu'elle est insérée dans l'univers aussi étroitement que nos membres, par exemple, auxquels est rattachée la zone des organes sexuels. Notre système moteur est insér dans le Cosmos ; le Cosmos l'attire à lui, il éprouve de la sympathie à son endroit comme il ressent de l'antipathie à l'égard de notre tête. Dans notre tête, notre antipathie rencontre celle du Cosmos, et elles se heurtent. Du choc de ces antipathies naissent nos perceptions. Toute la vie intérieure qui en l'homme naît à l'autre pôle est causée par l'enlacement, plein de sympathie et d'amour, de nos membres pour tout le Cosmos. Ainsi s'exprime dans la forme du corps humain, d'une part la façon dont l'âme se forme à partir du Cosmos, d'autre part ce que l'homme reçoit du Cosmos. A la lumière de ces considérations, vous (les futurs maîtres de la LIBRE ECOLE WALDORF) comprendrez aisément (sic) qu'il y a une grande différence entre la formation de la volonté et la formation de la représentation…"*

BERNARD

Ce texte étourdissant me semble contenir l'explication de ce qui a toujours été inexplicable dans l'ésotérisme. Nous voilà prêts à essayer de comprendre le cas de René Guénon.

PHILIPPE

Une minute s'il vous plaît. Nous sommes parvenus au quatrième cycle de ce cours, et c'est celui où tout doit s'éclairer. Il faut regarder l'ésotérisme d'assez haut pour que sa signification devienne visible à l'œil nu. Observons, depuis Sirius, le fait le plus saillant de la cause des humains : notre écartèlement entre deux sortes d'intelligence, individuelle et spécifique, dont l'une peut — mais ne doit pas nécessairement — s'opposer à l'autre, et qui sont à la fois mères et filles de deux destins, individuel et spécifique, dont l'un peut — mais ne doit pas nécessairement — s'opposer à l'autre. Dès lors, tant que cette dualité est restée incomprise, la vie des humains n'a jamais pu être qu'une énigme. La pensée religieuse y a répondu par un syllogisme dont les termes doivent être rappelés :

1. Rien ne peut t'arriver — pas un cheveu ne tombera de ta tête — que Dieu, dans sa miséricorde, ne l'ait voulu.

2. Or il t'arrivera d'épouvantables choses. Tu seras supplicié dans ta chair et meurtri dans ton âme. Quelques-unes des créatures de Dieu (Néron, Torquemada, Hitler, etc.) se feront une hideuse jouissance de ta souffrance, et le bon peuple les applaudira, excité par le spectacle de ton martyre. Des Cosaques violeront joyeusement tes filles sous tes yeux, puis

les étrangleront en toute innocence. Je passe sous silence les choses bénignes que te feront le spirochète pâle, la lèpre, le plasmodium et mille autres parasites. Des séismes, des raz de marée, des éruptions volcaniques te déchiquèteront. Et tu seras atteint aussi de goutte et de gravelle, sans savoir que tes fils en tireront quelque profit.

3. Donc, en un mot : DIEU EST AMOUR ! ! !

Or il s'est trouvé des humains innombrables pour *sentir*, sans la comprendre jamais, la *prodigieuse* vérité de ce syllogisme: leur cœur les renseignait justement tandis que, impuissantes, leurs têtes n'y pouvaient récolter qu'une … mauvaise réputation ! Peut-on s'étonner que nous en ayons été rendus un peu marteau (je veux dire ésotéristes) grâces à quoi un Jacques MONOD peut préférer l'aléagénèse à ce syllogisme ? Le pauvre diable n'y comprend absolument rien, et, comme Jean Rostand, il est trop pieux pour tolérer que Dieu soit rendu responsable de ces horreurs. Et comment s'étonnerait-on de la trouvaille de Rudolf Steiner ? Quoi de plus ingénieux ? Dieu est amour, mais il a notre tête en divine horreur. Ce qu'Il aime d'amour tendre, ce sont nos bras, nos jambes et nos organes génitaux. Dieu est amour, mais localisé. Parbleu ! C'est tout de même mieux que rien, et il suffisait d'y penser. Malgré quoi je crains que nous ne serons pas en état de comprendre ces choses et d'expliquer le cas de René Guénon avant que Bernard ne nous ait montré la prodigieuse vérité du syllogisme religieux.

PIERRE

Ce qui tient du prodige en effet, c'est le renversement auquel nous assistons. Désespérément inintelligible hier encore, ce syllogisme est désormais la simplicité et la facilité mêmes. Il est à la portée des enfants de douze ans, et c'est dès cet âge tendre que les humains pourraient et devraient apprendre à aimer la vie, à désirer les libertés (puis la liberté) de l'âge adulte au lieu de les craindre. Voilà ce que tout éducateur — professeur ou parent — conscient de ses responsabilités enseignera aux enfants : rien de ce qu'il peut leur apporter d'autre n'a la plus petite trace d'importance au prix de cet enseignement *biologique* décisif. A Bernard d'élucider l'énigme qui tourmente les humains depuis que la nature les a enrichis des moyens de s'en tourmenter.

BERNARD

Elle s'est élucidée d'elle-même lorsque, le mot "liberté" étant devenu intelligible, nous nous sommes vus contraints à deux "simples constatations" :

1. La liberté est le sens unique de nos destins spécifiques.

2. La liberté a toujours été INCOMPATIBLE avec la destinée individuelle des humains.

La tragédie humaine tient tout entière dans cette contradiction. La nature n'a pu manifester sa sollicitude pour nous que de deux façons :

— envers l'espèce en *contraignant les individus* (broyés s'il le faut) à réaliser sans les comprendre les conditions du bonheur de leurs fils : *"tu enfanteras dans la douleur ton destin spécifique, ta liberté …"*

— envers les individus en les *contraignant* à SINGER l'Homme tant qu'ils n'en seraient pas. Singer l'Homme, c'est tendre à en devenir un tout en restant assez singe pour survivre dans cet état. Cette étape est nécessaire sur la route qui conduit à l'hominisation du Singe. Mais, comme à la plupart des médailles, il y a un revers à celle-ci : *singer l'Homme, ce peut être aussi bien — et c'est très souvent — SINGIFIER l'Homme.*

Or l'ésotérisme nous expose à ce danger bien plus qu'il ne nous en préserve. Aussi est-il indispensable, pour séparer le bon grain de l'ivraie, de distinguer les choses qui font de l'homme un singe de celles qui tendent à hominiser le Singe. Je doute qu'il y ait un autre moyen de comprendre René Guénon si, comme j'incline à l'en soupçonner, il s'est également distingué dans l'art de faire l'une et l'autre de ces deux choses.

PHILIPPE

Notre troisième cycle achevé, nous n'avons plus à jouer les agents provocateurs chargés de semer la discorde, de susciter les antagonismes et de cultiver … l'engueulade ! Ce quatrième cycle étant celui de l'accord unanime, rien n'y peut être apporté qui prête au désaccord. C'est donc sur le terrain des certitudes que doit être étudié le cas de notre ami René Guénon. Cet homme excellent doit être regaré d'assez haut pour que toute erreur devienne impossible. *(Aux étudiants)* Gravez-vous dans les entrailles ces paroles sacrées : *TOUTES les erreurs humaines, sans aucune exception, ont pour origine une insuffisance d'altitude à l'observation des faits.*

HUBERT

Oyez le gros malin ! Il peut faire le malin à son aise sans risquer jamais rien : faute d'aucune sorte de critère, nul ne peut savoir si les faits ont été observés "à suffisance d'altitude" !

PHILIPPE

Pour en décider sûrement, deux critères, dont nous allons nous servir à l'instant, suffisent amplement : ce sont l'accord de tous — l'unanimité — d'une part, et d'autre part, quand il s'agit d'humains, la drôlerie : vues d'assez haut, nos affaires sont toujours pleines d'humour : les Jocondes moustachues y fourmillent. Regardons, s'il vous plaît, les faits de la cause des humains qui sont observables au "macroscope", c'est-à-dire ceux qui restent visibles aux observateurs situés à des millions d'années-lumière du théâtre des micro-événements. Tant qu'on s'en tient à des faits de cette sorte, aucun désaccord n'est possible entre personnes normalement conformées du crâne.

En procédant par classifications méthodiques, voyons d'abord comment les humains se sont débrouillés — depuis qu'il en existe d'approximatifs — pour s'accommoder de la dualité de leurs destins. Leur classification est facile : le moindre coup d'œil permet de distinguer à leurs mœurs les trois sortes d'humains auxquels la nature a eu affaire :

1. Ceux qui, marchant dans la "combine", pouvaient être choyés et l'ont été : les mystiques.

2. Les innocents (au sens où le sont les Cosaques qui étrangleront tes filles) qui, impuissants à soupçonner seulement qu'une combine avantageuse leur était proposée, n'ont jamais pu que marcher contre. Ils ont été utilisés à plein rendement par la nature, récompensés *grassement* et broyés sans merci. Ce sont les masses et les Rothschild, les dominés et les dominateurs.

3. Les gros malins comme vous et moi (et Rudolf Steiner, et René Guénon, et tous ceux chez qui bourgeonne le moindre embryon de "vie intérieure") qui jouons avec le feu et cherchons à vendre notre âme au bon Dieu — au prix fort comme il se doit.

HUBERT

Vous vous moquez : les mystiques n'ont jamais eu le moindre souci de marcher dans des "combines" ! !

PHILIPPE

Il n'y eut jamais plus combinard que ces gars-là : flairant les bonnes affaires à des lieues, ils ne misent leur fric que sur les meilleures. Ils ont le sens commercial trop aigu pour s'intéresser à celles qui, promises toujours à la faillite, ne peuvent être que des pièges à gogos : nos petites affaires *personnelles.* Le mystique est un monsieur qui a investi assez gros dans les entreprises du bon Dieu pour n'avoir pas à se soucier de la marche de sa propre boutique. Les entreprises du bon Dieu ? Qu'est-ce à dire ? De quoi peut-il se soucier ? C'est tout simple : du bien de notre *espèce*. L'intérêt spécifique, cependant, s'oppose à nos intérêts personnels. D'où la nécessité, pour le bon Dieu, de machiner notre accession à l'IMPERSONNALITE, qui est à la fois l'antichambre et la *condition* de notre liberté. Or il se trouve que nos *personnes* ont la liberté en horreur, et c'est pourquoi les hommes ont toujours été si comiques : ils ont toujours pris des airs graves et doctes pour mettre des balais plein la gueule à la statue de la Liberté, puis ont fondu en larmes parce que la liberté est hérissée de barbes.

Mais j'anticipe : revenons à l'impersonnalité. Quelles sont ses conditions ? L'amour en est une : il suffit d'aimer *assez* (et cela veut dire "aimer à la folie") Dieu, ou les hommes, ou n'importe quoi d'autre, pour perdre tout souci personnel, et même (si l'on a une veine de pendu) pour perdre le sentiment d'une existence personnelle. Mais ce moyen d'accès à l'impersonnalité n'est pas à la portée de toutes les bourses : je doute qu'un homme sur un million puisse s'offrir ce luxe fabuleux. Socialement cette voie est si peu prometteuse que j'en éprouve une gêne. Pour Paul Bourget, la psychologie commençait à cent mille livres de rentes, et la racaille n'avait qu'à se débrouiller comme elle pouvait. Il s'est trouvé des âmes sensibles pour se scandaliser de cette indifférence aux humbles, bien relative pourtant : cent mille livres de rente, cela faisait encore passablement de monde : plus d'un sur dix mille. Ceux qui, après vingt siècles d'échec spectaculaire, s'obstinent à nous faire miser toutes nos chances de bonheur sur l'amour seulement se désintéressent d'autant dire tous les humains. Ces gens-là ne sont vraiment pas assez "sociaux". A nous, s'il vous plaît, l'autre moyen — impersonnel lui-même — d'accès à l'impersonnalité : la RAISON. Alors que l'amour est indissociable de la personne qui l'éprouve, la pensée, quand elle est pure, est la seule chose parfaitement impersonnelle que nous possédions. Appartenant à tous et égale pour tous, la raison est — ou plutôt devrait être — tout à la fois la voie royale d'accès à l'impersonnalité et le trait d'union idéal, intrinsèquement *socialiste,* entre tous les humains.

MEDICUS

Les gens qui savent raisonner sont certainement plus nombreux que ceux qui sont capables d'aimer. La raison pourrait donc être un trait d'union plus "social" en effet. Mais elle ne serait "intrinsèquement socialiste" que si elle était accessible à tous, et il s'en faut !

PHILIPPE

En effet, et c'est ici qu'apparaissent les étranges vertus de tous les ésotérismes, et leur vraie raison d'être. Leur rôle n'est pas, bien au contraire, de rendre la raison accessible aux hommes : c'est dans l'inintelligible qu'ils se cantonnent le plus volontiers. Le service immense que les ésotéristes nous auront rendu est de rendre la raison ACCEPTABLE (voire désirable) aux humains, en la *personnalisant.* Or cela veut dire : en la rendant IMPURE. Dans cet état nauséabond les gros malins comme vous et moi consentons à y goûter, et, ipso facto, à faire nos premiers pas vers l'impersonnalité vraie. *"Pas de perles aux pourceaux …"* disait le Christ. Les ésotéristes sont allés plus loin : *"Mettons beaucoup de glands dans peu de perles, que les pourceaux en avalent quelques-unes par mégarde et y prennent goût …"* Or la raison, qui se prête aux rationalisations, convient fort bien à cet usage. Prenons l'exemple d'un syllogisme classique qui a toujours gonflé de plaisir le cœur des pourceaux :

1. Dieu est amour.
2. Or c'est à coups de fouet que le Christ-Dieu a montré son amour aux marchands du temple.

3. Donc le fouet est le vrai instrument de l'amour vrai. Le fouet est divin.

Les sadiques et les puissants ont toujours avalé goulument ce gland-là, qui faisait le régal de Torquémada. Quelque peu démodé, il est moins goûté aujourd'hui. Il peut donc sembler que nous n'en soyons plus tout à fait là, mais qu'on ne s'y trompe pas : sur le plan de la raison, les hommes n'ont guère évolué depuis vingt-cinq siècles. C'est encore par le moyen d'appâts de cette sorte que — sauf sur le terrain du quantitatif — nous devons être amenés à balbutier nos premiers mots de la langue des dieux. Il ne nous reste qu'à regarder les appâts auxquels notre espèce est sensible pour comprendre, depuis A jusqu'à Z, tous les ésotérismes. Leur vraie raison d'être a toujours été d'appâter les personnes humaines afin qu'elles avalent les conditions de leur impersonnalité.

PIERRE

Cette démarche conduit spontanément à une classification des ésotérismes selon la nature des appâts dont ils usent, et à leur hiérarchisation en fonction du degré d'impersonnalisation qu'ils obtiennent. Et c'est un moyen sûr de séparer aussi, chemin faisant, le bon grain de l'ivraie. Allez-y, Philippe.

PHILIPPE

Il faut en laisser le soin à nos étudiants, qui en ont les moyens et pour qui les occasions de s'entraîner au métier de professeur vont devenir rares. Qu'ils veuillent bien mettre à profit celles, peu nombreuses, qui s'offriront avant que ce cours les entraîne dans le royaume de l'inconscient. Mais, d'ores et déjà, nous ne pouvons plus nous colleter qu'aux faits les plus

saillants. Or, dans le cas présent, il se voit depuis Sirius que, mystiques exceptés, *tous les hommes ont eu, et dû avoir, la raison PURE en horreur* par la forte raison qu'elle les *dépersonnalise nécessairement quand elle est pure.*

Or, dépersonnaliser une personne, c'est la dépouiller de tout ce qu'elle possède. C'est faire le vide en elle et autour d'elle. C'est la chasser toute nue d'un paradis où, depuis longtemps certes, ses instincts ne lui permettent plus de se trouver très à l'aise, mais dont ils ne chassent pas tout à fait ceux qui, ne se voulant ni anges ni bêtes, sont restés assez bêtes pour raffoler des cacahuètes. Comment s'accommoderaient-ils de la raison ? Transcendant tout et ne dominant rien, elle réduit les *humains* aux rôles de *l'agent libre*, AUTO-contraint, qui ne subit ni n'impose aucune loi personnelle. Comment faire accepter la raison à ceux que leurs instincts contraignent encore à vouloir dominer ou, à défaut, être dominés ? Que leur offrir d'assez attrayant pour submerger leurs instincts et noyer leurs répugnances ? *(Aux étudiants)* Si vous voulez bien vous poser ce problème dans ces termes abstraits, ma tête à couper que vous jetterez le gant : la raison à vraiment trop peu à offrir pour que les hommes lui sacrifient tout ce qu'ils possèdent !

Les ésotéristes, pourtant, ont réussi à résoudre ce problème-là ! Mais ils l'ont fait sans savoir ce qu'ils faisaient ni ce qu'il leur fallait faire. Comme tous les miracles, celui-ci s'est fait tout seul : n'écoutant que leur bon cœur, les ésotéristes se trouvèrent renverser les rôles : ils *personnalisèrent la raison en la subordonnant aux (sentiments?).* Comment l'ont-ils pu ? Rien n'a jamais été plus facile : *pour déclarer le discursif — et du même coup toutes les sciences et tous les savoirs — inférieurs aux SENTIMENTS des personnes, il leur a suffi de SITUER LA VERITE AU-DELA DES MOTS :* le tout était joué !

BERNARD

Bougrement bien joué ! Cette trouvaille fantastique a permis à tous ceux qui ne savent pas s'exprimer (et c'est autant dire tous les humains) de se juger *indiciblement* supérieurs à quiconque ouvre la bouche ! En réussissant ce tour de force sans lequel la raison n'aurait eu aucune chance d'être tolérée par les puissants, les ésotéristes se sont acquis d'impérissables titres à notre gratitude. Mais prenons garde aux deux tranchants de cette arme : c'est au prix de mille tricheries que le droit de cité a été obtenu pour la raison. Elle a été dénaturée, dépouillée de ses contenus, détournée de ses fins. Les dés ont été lourdement pipés. Si l'on veut séparer le bon grain de l'ivraie, il faut mettre en balance les bienfaits et les méfaits des diverses sortes d'ésotérisme qui survivent aujour'dhui. Si, comme je n'en doute pas, René Guénon est pleinement digne des éloges d'Anselme, son cas devrait venir à point pour illustrer la discrimination nécessaire.

Il m'est difficile de douter, tout d'abord, que le texte cité dans notre dernière leçon a été fort bien lu par Philippe, et critiqué avec une lucidité d'ailleurs facile : Guénon se trahit de sa croyance à la supériorité de l'ineffable dans chacune de ses phrases, et il me semble s'en trahir plus encore dans ses négligences envers les mots. Prenons au hasard la premier venu de ses propos : "L'ésotérique, plus approfondi et d'un ordre plus élevé, et s'adressant comme tel aux disciples préparés tout spécialement pour le recevoir, était l'objet d'un enseignement oral sur lequel il n'a pu évidemment être conservé des données bien précises …" S'il n'avait jugé négligeables ses propres mots, Guénon aurait-il endossé la responsabilité d'un jugement de valeur sur des enseignements dont les données n'ont pu être conservées ? Se serait-il fait

prendre en flagrant délit d'imbécillité ou de malhonnêteté intellectuelle également crasses s'il avait eu conscience de la raison d'être des mots ? Tout ce qu'il *pouvait* dire, c'est que les philosophes hellènes jugeaient plus élevé, plus profond, plus admirable un enseignement fait de choses qu'ils n'osaient ou ne voulaient ni écrire ni exprimer publiquement. Encore Guénon aurait-il été presque excusable s'il avait pris *explicitement* à son compte ces jugements de valeur, s'il avait dit : "…des enseignements *à mes yeux* plus élevés, plus profonds, etc." Non, il méprise trop les mots pour en prononcer qui soient clairs, et, sous sa plume, tout ce qui s'exprime en mots EST inférieur à l'ineffable, et comprendre véritablement, c'est TOUJOURS ET PARTOUT, voir plus loin que les mots. D'où suit, avec une rigueur empruntée, semble-t-il, au discursif, ce jugement définitif : *Tout ce qui est VERITABLEMENT PROFOND échappe nécessairement au point de vue BORNÉ de tout systèlme de pensée qui n'a rien de plus au fond que ce qu'il est ouvertement.* C'est en ces termes que Guénon condamne la philosophie contemporaine, mais il commet une injustice flagrante : bien des philosophes regrettablement occidentaux et que, comme tels, on pourrait espérer bornés en effet, ne manquent pas de prétendre, hélas ! à des profondeurs secrètes.

PHILIPPE

Prétendre n'est pas toujours le mot qui convient : il est des philosophes prestigieux chez qui la profondeur n'est fille d'aucune prétention. Je n'en veux pour exemple que l'illustre Wittgenstein, philosophe autrichien ami et élève de Bertrand Russell, et si obscur qu'il s'est vite acquis, même en Autriche,, une bonne réputation de profondeur. Mais c'est en Angleterre que la profondeur de Wittgenstein arracha bientôt des cris d'admiration et d'enthousiasme, et pour cause : fourmillant d'erreurs de traduction, le texte anglais était totalement inintelligible. Mais il ne faut rien exagérer : il est des cas où les ésotéristes ont eux-mêmes pleine conscience de leur propre profondeur : *"lorsque ce que nous portons en nous dégoûte assez le Cosmos pour qu'il le vomisse, une image de la sphère céleste nous vient sur les épaules…"* Voilà ce que les disciples de Rudolf Steiner ont jugé *vraiment* profond. Quel progrès depuis les philosophes hellènes ! Ceux-ci n'auraient pas osé publier des choses aussi véritablement supérieures : il ne serait pas trouvé, il y a vingt-cinq siècles, un public assez profond pour échapper au danger d'attribuer ces merveilles à un choc, dû en effet à l'impitoyable antagonisme du Cosmos, un jour que l'auteur de cette doctrine serait tombé sur la tête …

BERNARD

Pour les ésotéristes, l'obscurité est un titre tout à la fois de propriété et de légitimité : tout ce qui est obscur leur appartient, tout ce qui devient clair leur est arraché. Combien leur faudrait-il d'héroïsme pour songer seulement à éclairer quoi que ce soit ? On aurait vraiment mauvaise grâce à leur reprocher de s'en être gardés, mais il ne s'ensuit pas que le droit de cultiver l'équivoque — *surtout inconsciemment* , comme l'a fait Guénon — puisse leur être consenti. Veuillez bien observer que, téméraire à l'égard de la philosophie, *sa dévalorisation du discursif s'applique mot pour mot à la science :* celle-ci n'"a rien de plus à l'intérieur que ce qu'elle est extérieurement", et elle se couvrirait d'opprobre si elle y prétendait. Si, à l'instar de Paracelse, Guénon lui avait craché son mépris au visage, ce geste courageux et honnête n'êut pas laissé subsister d'équivoque, et nos étudiants ne se seraient pas laissé prendre. Il s'est préféré un ennemi sans défense : l'érudition allemande. Malgré quoi on ne peut douter qu'aux yeux de Guénon la science n'a pas de profondeur. Qu'elle est "à la portée de toutes les intelligences", ce qui, d'ailleurs, est vrai : aucun scientifique ne s'aviserait que le Cosmos

déteste notre tête, ni que l'imprécision des idéogrammes chinois en fait le véhicule idéal d'un "enseignement intégral". Relevant d'idiosyncrasies, des CROYANCES de cette sorte — qu'on les juge ou non suffoquantes — sont *le contraire d'impersonnelles.* Ceux qui les inventent et les propagent font un travail dont le caractère *rétrogénétique* est patent. Je doute qu'aucun auteur puisse être convaincu d'un attentat plus caractérisé contre notre espèce. Non, il me semble que Philippe a fort bien lu le texte incriminé, qu'au mépris de la lettre il en a dégagé l'esprit avec "expédition", clarté et justesse, mais fort peu de mérite : n'ayant jamais lu une ligne de René Guénon, il n'était pas prévenu en sa faveur. Aucun de nous ne savait que, par ailleurs, il s'agit d'un auteur de très grande classe : nos étudiants, qui viennent de nous l'apprendre, nous auront procuré une excellente occasion de mettre en balance, chez un même auteur, les bienfaits de l'ésotérisme et ses méfaits.

PHILIPPE

Prenons garde : il nous reste à accréditer le *délit* de rétrogénèse. Comme l'a observé Anselme, la science officielle n'a pu prouver la justesse d'aucune théorie proposée par les évolutionnistes. La "science de la rue" devra être appelée à la rescousse dans notre prochaine leçon pour tenter de donner force de loi à l'orthogénèse.

Entre-temps, nous en sommes au quatrième cycle de ce cours, et la chamaillerie n'est plus de saison. Il faut regarder les choses depuis Sirius. Invitons nos étudiants à faire une visite en surprise-partie à nos amis Siriens pour leur poser deux questions sur l'ésotérisme, après un petit travail de classification. Adoptons celle d'Alceste en disant "occultistes" ceux dont les démarches s'éloignent le plus de celle du plus "borné" de nos amis : Monsieur de la Palice.

Première question : les choses étant ce qu'elles sont devenues depuis que les autorités politiques et écclésiastiques ne peuvent rôtir comme poulets les mal-pensants, de quelles connaissances utiles serions-nous privés si le souvenir s'était perdu de tout ce qu'ont publié les alchimistes ? (A noter qu'il ne s'agit pas de ce que nous pouvons *devoir* aux alchimistes. Il se peut, quoique j'en doute fort, que la chimie, à sa naissance, leur ait dû beaucoup. Dans son état présent, le plus qu'elle peut leur devoir est moins que rien.)

Deuxième question, hypothétique celle-ci : invitons nos Siriens à supposer que l'astrologie est aujourd'hui une science exacte. Chacune des paroles qui tombent de la bouche de chacun de nos astrologues est d'or. Mais supposons qu'un beau matin, d'un seul coup et partout à la fois, Dieu détourne de leur métier, pour qu'ils se dévouent à la culture du potiron, tous les astrologues qu'il nous a donnés. Quel dommage — autre qu'un excès de courge — l'humanité en subirait-elle ?

Questionnaire n° 28

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Notez cette leçon et expliquez votre note.

3. Indiquez, s'il en est, les passages qui, intellectuellement, vous ont semblé :
(a) totalement convaincants.
(b) totalement convaincants et profondément satisfaisants.
(c) totalement convaincants mais peu ou pas du tout satisfaisants.

4. Indiquez, s'il en est, les passages qui, *par résonances :*
(a) ont obtenu votre adhésion.
(b) ont déclenché en vous un réflexe de rejet.

5. Que pensez-vous du texte de Rudolf Steiner cité par Bernard (p.8) ?

6. L'humour, selon Philippe, serait un critère d'une "suffisance d'altitude" à l'observation des affaires humaines, critère, ajoute-t-il, dont "nous allons nous servir à l'instant". Indiquez les passages de cette leçon qui auraient retenu votre attention pour leur *drôlerie,* et commentez-les.

7. Répondez aux questions posées par Philippe aux Siriens (p.??).

8. Exercez-vous au métier de professeur (que plusieurs pourraient être appelés à faire plus ou moins prochainement). Si IM.116 était votre élève, que lui répondriez-vous ?

9. L'ouvrage de Hubert BENOIT recommandé par ANSELME (LA DOCTRINE SUPREME SELON LA PENSEE ZEN, Courrier du Livre, 21 rue de Seine, Paris 6e) est sans conteste un livre exceptionnellement important, que nul ne saurait lire sans profit. Veuillez vous le procurer, le lire rapidement, et nous faire part de ce qui vous y aura **frappé**. Avant notre départ pour le royaume de l'inconscient, une leçon entière pourrait être avantageusement consacrée à cet ouvrage.

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Vingt-neuvième leçon

VIVRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

Nous félicitons nos étudiants de leurs réponses aux vingt-huitième questionnaire : il est clair désormais que, si un accident anéantissait le C.I.E.B.S. et l'I.F.O. demain matin, la plupart auraient peu de peine à poursuivre leur route sans l'aide de personne. J'ajoute que nous devons en remercier Anselme : l'irruption du Dr.Benoit dans ce cours semble avoir fait des miracles. Mais trois réfractaires nous crèent à tous un problème épineux : il faut venir à bout de leurs inhibitions avant d'explorer le monde de l'inconscient. Faute de moyens d'accès à l'impersonnalité, leurs personnes seraient, j'ai bien peur, exposées à des épreuves cruelles.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Mes enfants, fini de rire ! Il va falloir rigoler pour de bon. Ce cycle est le quatrième d'un cours qui n'en comptera pas cinq, et TOUT doit être vu, revu et corrigé. Or, cette fois, point de pitié : c'est vous qui devrez vous accoucher non seulement du reste de ce cours, mais de tous les cycles qu'il ne comptera pas. Car vous vous doutez bien que vous ni nous n'aurons fini que le jour peut-être un rien lointain où le point final aura été mis à la création. Jusque là notre rôle — celui d'honnêtes agents de cette création — n'exige guère qu'une minuscule condition : il faut que, devenus tout d'abord pareils à des dieux, nous fassions le jeu du Bon Dieu. Comment ? Cela va de soi : en nous mettant dans Sa peau même s'Il n'en a pas plus que de vésicule biliaire. Bref en prenant nos appuis sur un AXIOME DIVIN pour cogiter enfin en agents honnêtes.

AXIOME DIVIN

PIERRE

La parole revient à nos étudiants, en commençant par les réfractaires, qui nous donnent du fil à retordre.

PHILIPPE

Jamais de la vie ! Parce qu'il a su faire montre d'un sens aigu de la mesure, l'honneur revient de plein droit à Antoine :

ANTOINE

Q.2 : Me voici contraint de distribuer honnêtement une note prodigieuse. Mais il serait trop simple et peu drôle que le Roi Moi abdique sans satisfaire, chemin faisant, à un instinct simiesque qu'il vaut mieux ne pas laisser traîner dans le subliminal. Je compte en retirer des bénéfices non pas doubles, comme Bachelard (Rubicon, page 144), mais au carré … pour le moins. Allons-y et ne mégotons pas : Alceste, dont le cœur est magnanime, me pardonnera. Je

m'offre le luxe de pulvériser, mathématiquement et divinement, les notes "fabuleuses" que mes frères hypernoteurs ont distribuées dans le passé, et même les tentatives bachelardesques qui seraient tapies dans l'avenir. Quelle jouissance, mes ami(e)s !

Je m'empare donc du feu céleste et je note solennellement cette leçon … ∞/20. Attention ! Pas de tricherie, s'il vous plaît : ce petit huit renversé n'a l'air de rien mais il est TOUT : l'infini. Oui, l'infini en symbole mathématique. Inutile donc de jouer avec de ridicules ∞ + 1, ou ∞ + 100, ni même avec ∞ + ∞. Ces nombres-là sont tous égaux à ∞, l'infini seul. Rien ne peut lui être supérieur. Ah mais ! Ah mais ! Heureusement qu'il y a moi (et IM.116) pour être justes dans nos notations !

Ceci dit, je suis heureux : je viens de comprendre les jeux de l'amour et de la raison. La note est donc totalement justifiée … déjà ! Et ce n'est pas tout. J'ai même compris ce cours et notre rôle : après avoir appris pendant plus de deux ans à nous faire "engueuler" sans "faire la gueule", nous apprenons depuis quelques leçons à avaler des choses parfaitement indigestes sans risques d'indigestion. Qui osera prétendre après cela que nous ne sommes devenus des prodiges ? Nous subodorons depuis longtemps que c'est ainsi qu'on devient éducateur ou professeur. Plus de doute : ce cours est fait pour former des profs. d'orthologique parce que, pendant tout le reste de notre existence, nous allons rigoler comme des bossus, attaqués de tous côtés par des hordes plus ou moins haineuses mais toujours armées des pires insanités intellectuelles et des plus nauséabonds excréments culturels. Et nous saurons faire de cette gadoue des fleurs de rhétorique en enseignant — pardon en libérant — les mêmes savoirs chez nos contemporains. La magie du jardinier est éternelle. Mais, à la différence de Candide, nous savons que notre jardin est immense.

J'ai compris aussi — et j'arrêterai là cet échantillonnage — la religion, et ce que je croyais être mon "a-religiosité". Cela m'est venu en une série d'images. En particuler, un moment des offices (où je vais parfois par curiosité) pendant lequel tous nos "frères en misère" sont évoqués par le prêtre. Les fidèles y répondent par une litanie rythmée : "priez pour eux" (ou prions pour eux), ce qui veut dire : AIMONS-LES. Cela m'émeut chaque fois et me donne envie de rire en même temps. L'émotion que provoque la manifestation d'une confiance d'enfant est perçue au-dessous de la rigolade que provoque l'histoire de l'Adjudant-qui-faisait-creuser des- trous- à-ses- soldats- pour- ensuite- les- faire- boucher- par- d'autres-ou par-les-mêmes. *"Ça les occupe,* disait ce chef. *Pendant ce temps-là, ils ne font pas de bêtises."* Ceux qui se prétendent incroyants m'ont paru, tout à coup, soumis à une religion plus astreignante encore. Ils sont à la fois et dans une même personne l'adjudant et les soldats — pardon ! le grand-prêtre et les fidèles d'une religion qui les rend immenses à bon marché ou, plus exactement, à grands frais. Je jugeais la religion trop humaine pour être divine, et, en vérité, me sentais trop divinement vivant pour être suffisamment honoré dans le cadre d'une telle religion. Cette situation était à la fois très utile (à condition d'en sortir) et dangereuse (dans le cas contraire). Je me demande à présent si toutes les entreprises et toutes les situations humaines, qu'elles soient individuelles ou collectives — sauf celles qui, nées de la science, ont bouleversé les conditions matérielles et morales de notre existence — n'ont été analogues aux trous de mon adjudant : des occupations de l'esprit et du cœur, qui font prendre patience et nous ôtent le temps de faire plus de bêtises qu'il n'en faut pour progresser. Cette hypothèse mérite réflexion, mais déjà, dans un éclair de magnésium, j'ai aperçu l'énorme rigolade — et l'immense

amour — que nous allons nous voir offerts au terme de la démarche qui nous anime.

Q.3 : Cette leçon m'a semblé totalement convaincante, d'où ma note. Et c'est parce que j'ai été convaincu que mon Roi Moi a abdiqué. Ce qui semble extraordinaire, c'est qu'elle m'ait apporté en même temps une profonde satisfaction, et cela n'a rien d'un plaisir masochiste, toujours emmêlé de gêne et de peur. C'est vraiment le goût de la liberté. Mais soyons d'abord très précis : seule la logique pure peut *convaincre.* La logique imprégnée de personnalité peut *vaincre,* comme la force brute dont elle est une émanation et une édulcoration. Toutefois, si la logique impersonnelle peut convaincre ET satisfaire en même temps, ce ne saurait être qu'en nous atteignant intellectuellement ET affectivement. Le détail à présent :

— Alceste m'a convaincu et satisfait en dégageant quelques-unes des vertus élémentaires de l'orthologique qui, en donnant leur vrai sens aux mots, éclaire et relie entre elles dans un tissu cohérent les trouvailles des ésotéristes.

— Bernard me convainc sans peine et apporte la satisfaction de voir encore plus clair, dans le passage où il apparaît que "singer" l'homme, c'est tendre à en devenir un tout en restant assez singe pour survivre … à condition d'en sortir.

— Philippe m'a convaincu et satisfait par ses classifications qui débouchent sur un point de vue merveilleux. Il y a quelques lignes sur l'amour et la raison qui onr produit plus d'effet sur moi que les tonnes d'ouvrages littéraires consacrées à ce thème. Ce passage me semble préfacer à ravir toute la littérature où "l'amour a des raisons que la raison ne connait pas". Nous voilà parvenus à un point où l'amour a des raisons que la raison peut connaître et faire aimer. Quel éclairage de TOUT !

A partir de là, Philipe et Bernard sont époustouflants, étourdissants et éblouissants — ce serait trop peu dire qu'ils sont convaincants et satisfaisants — jusqu'au point d'interrogation-clin d'œil qui achève ce feu qui n'est pas d'artifice mais de raison pure. Du feu de Dieu !…

Q.5 : Ce Steiner-là se fiche du monde, mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, il a bien la tête sur les épaules, et il n'est pas tombé dessus ! *Il sait que l'obscurité est une condition du succès chez les macaques.* Ce texte répond à au moins deux des besoins du singe (cf.26/?) : se justifier et se boucher les yeux. La machine à rechercher le succès qu'est Rudolf Steiner (que nous sommes tous d'ailleurs) a bien fait son travail. Nous rencontrerons encore beaucoup d'organismes de cette sorte, et c'est naturel puisque l'espèce est parvenue à un seuil. Bien amené par Bernard, le texte m'a d'abord éberlué, puis fait rire de bon cœur. Mais sans doute le père de la théosophie est-il parfaitement sincère, persuadé qu'il a vu clair, qu'il va aider ses bienheureux auditeurs et élèves à voir clair. Une fois de plus apparaît l'effet déformant de l'atavisme. Tout est mis en place pour satisfaire l'instinct scientifique. La préface s'achève sur quelques phrases simples et géniales. Les élèves et le maître sont (ou plutôt se croient) avides de savoir. La lumière va se faire, mais l'atavisme veille. La société doit survivre, les élèves doivent donc être rendus idiots. Au moment où la vérité (le cercle : cf. Défi p.24) va apparaître : vlan ! c'est une ellipse parce que le projecteur du maître est truqué, mais il ne le sait pas et ne veut pas le savoir. Mais n'oublions pas que nos pires erreurs sont toujours très

proches de la vérité, faute de quoi elles ne nous tromperaient pas longtemps.. Que peut-il y avoir de vrai dans ce texte de théosophe patenté ? C'est facile : c'est l'opposition entre notre raison et nos affects restés animaux. La nature s'est mis sur les bras une affaire difficile lorsqu'elle a créé des animaux à grosse tête qu'il fallait contraindre à échapper aux contraintes de l'instinct. Steiner a dû vouloir dire que, après des tribulations douloureuses, notre raison contrarie l'ordre cosmique animal et tend à nous libérer de chaînes ataviques universelles. De la perception consciente de ce que nous sommes et de ce qui nous entoure naît notre pensée, puis notre libération. Alceste a vu juste: nous pouvons voir le vrai partout, même dans la théosophie !

PIERRE

Si la place ne nous faisait défaut, toutes les réponses d'Antoine à la question suivante seraient citées. Il analyse à merveille l'irremplaçable facteur de clarté qu'est l'humour dans ce cours. Voici quelques remarques particulièrement éclairantes :

ANTOINE

Q.6 : — Philippe, page ? : *"le pauvre diable"*. Appliquée *justement* à un éminentissime Prix Nobel, cette appellation est désopilante. Et *"Dieu est amour, mais localisé… c'est tout de même mieux que rien et il suffisait d'y penser…"* est d'autant plus irrésistible que, seule depuis des siècles à nous parler de Dieu, l'Eglise a longtemps opposé un tabou féroce à nos organes génitaux. En sciences humaines, l'argumentum ex absurdo cher aux matheux obtient des effets saisissants.

—"Les gros malins comme vous et moi qui cherchons à vendre notre âme au bon Dieu — au prix fort comme il se doit …". Je sens que c'est vrai, et se voir *soi-même* en anti-docteur Faust est aussi drôle que de voir les mystiques (toujours auréolés d'une gloire quelque peu surhumaine) en "combinards" misant leur fric sur les meilleures affaires. Serait-ce la perception de la bipolarité qui donne ce goût pour la rigolade !

— L'utilisation des perles du Christ est aussi de la meilleure veine comique non seulement parce que *nous nous* voyons pourceaux friands d'impuretés, mais parce que nous *acceptons* de nous voir pourceaux. La drôlerie est *utilisée* pour que nous devenions plus humains et moins porcs. Nous aimons que Renart trompe les lourdauds.

— Bernard, page ?? : *"Cette trouvaille fantastique a permis à tous ceux qui ne savent pas s'exprimer de se juger indiciblement supérieur à quiconque ouvre la bouche"*. C'est indubitablement vrai en même temps que du plus "haut" comique. On y goûte tout d'abord un élément classique : Trop verts, "nos pauvres mots" sont bons pour des goujats. Mais il y a eu davantage et autre chose pour moi. Je *me suis vu,* brusquement, "indiciblement supérieur à quiconque ouvre la bouche". Ne sachant pas parler, j'ai toujours envié secrètement les loquaces et méprisé ouvertement les bavards. Les rodomontades du petit garçon sont toujours drôles. Mais, *quand on se voit soi-même* en culottes courtes, elles sont irrésistibles.

MEDICUS

Il était bon en effet de citer en premier un texte propre à éclairer aussi bien celle des ressources de l'orthologique dont l'appréhension semble avoir manqué à chacun de nos trois réfractaires : l'humour en tant qu'irrésistible moyen d'*introspection critique mais non*

culpabilisante. Tel qu'il est est utillisé dans ce cours, l'humour ne contient aucune trace de blâme (ni d'encens) pour personne, même pour les Rothschild, taxés d'…innocence ! Et, déclarés "combinards", les Saints eux-mêmes en sont *innocentés* de leur supériorité.

PIERRE

S'étonnera-t-on que les femmes aient été sensibles à cette forme "aimante" de l'humour ? Ecoutons-en une :

ADELINE

Tout cela est merveilleux de drôlerie, de *tendresse* et d'intelligence. Utilisé ainsi, l'humour démystifie tout sans rien salir. Il me réconcilie avec les mystiques en même temps qu'avec les méchants, et me voilà contrainte de répudier la classification (inconsciente) que je subissais jadis en tenant les braves gens pour des imbéciles et les intelligents pour des "salauds" ! Et que de tendresse envers nous, pauvre racaille, dans la tirade de Philippe à la page ?? ! Et les perles aux pourceaux, et le syllogisme avalé goulument par ceux qui aiment à manier le fouet ! C'est drôle parce que ç'a été si vrai et si affreux si longtemps, et que tous s'y sont laissé prendre. Comment ne pas voir, après cela, que la bêtise est drôle ? Et comment ne pas comprendre que, tant qu'on ne voit pas que la bêtise est à la fois drôle et innocente, on ne peut qu'en être indigné, ce qui veut dire rester soi-même bête et méchant ? Vive l'humour tendre : j'en suis réconciliée avec les ésotéristes, qui m'en sont rendus sympathiques. Il est bien vrai que la compréhension de tout conduit à l'amour de tout. Quant à Wittgenstein, champion de la profondeur, encore un piège où nous sommes tous tombés. Il est irrésistible de *se voir* "paouvré coun" à travers les autres.

PIERRE

Il est toujours salutaire de se voir paouvré coun, mais c'est un jeu dangereux. quand nous nous en prenons à nous-mêmes, nous sommes tentés d'y mettre tantôt de la hargne, tantôt de la complaisance, mais jamais d'indulgence et rarement assez de distance, ce qui nous fait pécher par "insuffisance d'altitude". Lorsque nous prétendons à nous juger nous-mêmes, il nous faut beaucoup d'humour pour dévaloriser en nous le Juge Intègre. Nous "payer sa fiole" (qui est en même temps la nôtre) est le meilleur moyen d'échapper à la tentation de nous révérer nous-mêmes en nous identifiant à lui. Par ce biais commode, nous nous trouvons d'autant plus admirables, d'autant plus *supérieurs à nous-mêmes,* que, plus sévères, nous nous culpabilisons davantage. Nous admirons peu ceux qui sont sévères à autrui, et nous aimons ceux qui leur sont tendres. C'est pourquoi il est merveilleux en effet de se voir "paouvré coun" à travers *les autres* : nous bénéficions de la tendresse qu'ils nous inspirent. Or, s'il est au monde une chose dont les hommes ont besoin c'est la tendresse des autres et, plus encore, la leur propre.

Venons-en aux réfractaires en commençant par IM.116, désormais baptisé ARSENE, qui a tenu le rôle de réfractaire-cobaye au bénéfice des étudiants-professeurs. Peut-être avons-nous eu tort de les inviter, sans leur tendre la perche, à endoctriner Arsene. Et peut-être faisons-nous pis encore en nous efforçant aujourd'hui de lui apporter une aide qui serait inefficace si l'*hypothèse* qui nous *semble* expliquer son cas est fausse. Elle mérite d'être évoquée parce qu'elle schématise un cas fréquent. Ceux de nos étudiants qui sont appelés à enseigner l'orthologique en rencontreront souvent de semblables. Qu'IM.116 veuille bien nous

excuser si ARSENE ne lui ressemble pas, ou pas assez pour que l'analyse de ce cas hypothétique lui soit utile.

La plupart de nos étudiants se sont mis en peine pour convaincre Arsène. Ils ont discuté le coup avec lui, fort bien le plus souvent. Or, si notre hypothèse est juste, c'était perdre leur peine : s'il était *psychologiquement possible* à Arsène de se laisser convaincre, il se serait convaincu lui-même. La difficulté qu'il lui faut surmonter n'est pas une faiblesse intellectuelle, mais un *blocage affectif.* Où se dissimule-t-il ? Quelles en sont les manifestations ? Ses réponses au 27e questionnaire nous en proposent une explication corroborée par celles qu'il a faites au 28ème. Nous en extrayons ce passage :

ARSENE

Q.6 : Décidément, je reste imperméable à l'humour, car je n'ai rien trouvé de vraiment drôle dans cette leçon. Ceci sans reproche: sans doute n'ai-je pas lâché assez de lest pour prendre de l'altitude. Mes "trésors" sont encore trop lourds !

PIERRE

L'imperméabilité à l'humour, qui se constate toujours chez les réfractaires, est l'inévitable conséquence d'un refus de se *regarder* soi-même. Certains se rient volontiers, mais des autres seulement. Le cas d'ARNOLPHE V, que nous essayerons d'analyser tout à l'heure, est remarquable à cet égard :

ARNOLPHE V

Q.7 : Notre brave Philippe est toujours amateur de farces et d'attrape-nigauds. Ses deux questions aux Siriens sont du meilleur humour. Que se passerait-il si les scientifiques n'avaient pas découvert le pétrole et ses applications ? Et, sur le plan humain, je vous dirai qu'il est impossible de juger de la portée des œuvres d'hommes qui, à leur époque, ont fait autorité. Quel dommage l'humanité subirait-elle si Dante, Shakespeare, Bach, Baudelaire et autres Raphaël n'avaient pas existé ?

BERNARD

On croit rêver ! Même pris de boisson, aucun crétin physiologique n'aurait pu être assez saoul pour demander aux Siriens ce qui se serait passé si les alchimistes n'avaient pas *existé.* Arnolphe V ne sait pas lire !

PIERRE

L'inaptitude à lire ou à écouter se retrouve chez la plupart des victimes d'un blocage affectif. Arsène, notamment, a fait à la même question des réponses presque identiques. Mais le cas d'Arnolphe V est plus complexe. *Inversant* les pouvoirs de l'humour, il loue le "brave Philippe" (cette appellation semble assez inadéquate pour être significative) d'en user pour jeter la confusion dans les rangs des crétins physiologiques pris de boisson! De quelle dangereuse aberration peut-il être victime ? Une analyse de son cas le révélera peut-être. Mais écoutons d'abord les réponses de notre troisième réfractaire à cette même question :

ARTHEME

Q.7 : *Quel dommage l'humanité subirait-elle si, les choses étant ce qu'elles sont*

devenues, le souvenir s'était perdu de tout ce qu'ont publié les alchimistes ? Réponse : aucun.

Q.7 : *Quel dommage subirait-elle au cas où les astrologues, même si ce qu'ils disent AUJOURD'HUI était vrai, s'abstiendraient, demain matin, de rien dire du tout ?* Réponse : aucun.

PIERRE

On voit qu'Arthème a su lire. Le blocage affectif que nous lui prêtons n'a pas été assez puissant pour l'en empêcher. C'est un indice favorable mais insuffisant pour étayer un pronostic certain : il reste à identifier la nature de ses inhibitions et à en découvrir la ou les sources.

Mais revenons à Arsène dont le cas, plus classique, semble moins difficile. Quelques passages dans ses réponses au 27e questionnaire pourraient suffire à étayer un diagnostic :

— Une initiation ne s'épanouira que chez ceux qui font l'*effort* quotidien d'accomplir *consciencieusement* certains exercices.

— Certes un agent de *police* — agent d'*ordre* — peut ne pas châtier sans arrêt : il lui suffit de se faire craindre.

— Pour un qui a cherché a décrypter Fulcanelli, combien ont été abrutis par une presse de *bas étage ?*

— Et l'aveugle-né, *est-ce lui qui a péché,* ou ses parents ?

— L'accès aux degrés supérieurs de la connaissance n'est possible qu'à ceux qui en sont capables et *dignes.*

Ne voit-on pas se profiler un Arsène qui chérit des trésors bien plus lourds en effet pour qu'il ait aucune chance de gagner les hauteurs d'où les choses se voient comme elles sont ? N'avons-nous affaire à un homme qui ne peut s'empêcher de porter des *jugements moraux ?* Bref à un Juge ? Un juge qui ne peut résister à la tentation de se juger lui-même, et doit bien se *blâmer* quand il *juge* insuffisants les efforts *consciencieux* qu'il *juge* devoir faire pour *mériter* (être *digne)* d'une approbation qu'il ne saurait s'accorder qu'au prix d'une indulgence inévitablement *déméritante* : celui qui se juge lui-même ne peut se juger intègre s'il ne se désapprouve : qui se jugerait *digne* (par exemple) d'accéder aux degrés supérieurs de la connaissance ?

Quiconque est consciencieux ne saurait être conscient, et, tout comme celui qui aime, celui qui est conscient n'a que faire du plus pesant de nos trésors : la morale. Les malheureux qui en sont riches ne peuvent s'élever qu'au prix d'un dépouillement.

PHILIPPE

Si tel se trouve être le cas de notre Arsène, les fréquentes faiblesses de sa logique en seraient expliquées, même celle où il rejoint presque Arnolphe V en invoquant un argument

vraiment débile : les astronomes d'autrefois étaient souvent astrologues en même temps ! Car il est aussi impossible aux Consciencieux de relier les faits entre eux qu'aux Juges d'éclater de rire en se regardant : il y aurait outrage à Dieu dans le premier cas, à magistrat dans le second. Mais — supposé juste ce diagnostic — le cas d'Arsène serait bénin, car sa logique est plus souvent défective que défectueuse. Exemple : *"Les hommes qui n'ont pas le plus petit soupçon de ce qu'est la pensée doivent être eux aussi* ***nécessaires*** *— n'est-ce pas Bernard ? Avant de les contraindre à modifier leurs enseignements, ne serait-il pas utile de comprendre pourquoi ils ont été et sont encore nécessaires ?…* Parbleu ! Mais pourquoi s'arrête-t-il en si bon chemin ? Pourquoi ne répond-il pas lui-même à cette question ? Ailleurs, il cite un aphorisme du TAO : *"Celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas."* Qu'est-ce qui retient Arsène d'ajouter ce commentaire suffisant : *"Voilà qui est parler !".*

PIERRE

Si le diagnostic d'un Arsène resté ne fût-ce qu'un rien "moralisant" est correct, il lui suffira de s'alléger de ce trésor (source de "superdividendes") pour gagner les hauteurs d'où tout se voit. Inutile, ensuite, de discuter le coup avec lui : il n'aurait aucune peine à critiquer ses propres réponses. Mais il va de soi que lui seul peut vérifier ce diagnostic, et j'ai peur que ce ne lui soit pas facile.

MEDICUS

D'autant moins facile que, comme l'observe Philippe, son cas semble bénin. Mais ceux qui trouvent dans la morale une compensation à leurs ammbitions ou à leurs convoitises frustrées en subissent durement les conséquences même dans les cas bénins. Leur plus grande — et souvent leur seule — jouissance devient bientôt celle de *blâmer,* et cela se sent même s'ils s'en cachent. Leurs *proches,* en particulier, les craignent ou, pis encore, les méprisent et s'éloignent d'eux : depuis que la morale n'est plus prise au sérieux, on ne tolère à personne le droit d'être ridicule — *sentencieusement !* Tel est le prix, au siècle où nous sommes, d'un sentiment de "supériorité morale". Ses conséquences ne peuvent être réparées que par la substitution à la conscienciosité du Juge d'une *conscience de l'humain.*

PIERRE

Je répète qu'Arsène peut n'être d'IM.116 qu'une très mauvaise caricature, dont nous le prions de nous excuser. Quelques-unes de ses réponses en ont fourni les grands traits, mais elles se prêtent à plusieurs interprétations. Celle-ci est la plus probable parce que la plus fréquente, et c'est à ce titre que ce diagnostic à l'emporte-pièce peut être utile à nos étudiants : parmi les *réfractaires* auxquels ils auront affaire, rares seront ceux chez qui des traces d'arsénisme ne puissent être décelées — *et effacées.*

Le cas d'ARNOLPHE V est bien plus difficile à comprendre. IM.146 cache si bien son jeu qu'il n'en retourne aucune carte sans nous éberluer, tel un joueur de belote qui abattrait les siennes comme cela se fait à la manille. IM.146 jouant un jeu que nous ne connaissons pas, ARNOLPHE V est le produit de notre incompréhension et n'a guère de chance d'être vrai. Nous esquisserons quand même le profil d'un "homme-qui-tourne-le- dos-à-l'orthologique-et-s'en-éloigne-à-chaque-leçon" parce qu'il répond à une réalité : c'est ce que fait IM.146 qui, manifestement, préfère jouer un autre jeu.

ARNOLPHE V

Q.2 : Note 10/20. Cette leçon comportant des perles et des glands à parts égales, je donne le maximum aux premières et zéro au restant, ce qui explique ma note. Mais je ne suivrai pas votre questionnaire, sa présentation ne me paraissant pas répondre à un jugement d'ensemble de la leçon, ni à ses points les plus importants

PIERRE

Dès sa première réponse, on voit qu'Arnolphe V manifeste son souci, légitime peut-être, de jouer un autre jeu que le nôtre.

ARNOLPHE V

Je note au passage l'éloge des mystiques par Philippe. Il ne peut les classer que parmi les ésotéristes, quoique de son propre aveu ils ont trouvé le chemin de l'impersonnalité. Ou me trompé-je? Philippe ne les tiendrait pas pour ésotéristes ? En ce cas, leurs écrits ne suivant pas une logique discursive, il doit lui être difficile de les comprendre, donc de juger leurs auteurs.

PIERRE

Que peut signifier cette réaction ? Les mystiques, a dit Philippe, sont ceux qui peuvent s'offrir le luxe fabuleux d'"aimer Dieu à la folie". Ils *chantent* leur amour. Arnolphe V ne nous étonnerait pas plus s'il prêtait à Philippe la prétention de *juger* Jean-Sébastien Bac

ARNOLPHE V

Je suis en désaccord franc avec Philippe sur les conditions de l'impersonnalité. Deux voies mènent à la compréhension totale : l'amour et la raison.

PIERRE

Selon Philippe ces deux voies mènent à l'impersonnalité, mais la première ne conduit PAS à la compréhension totale. Arnolphe V peut-il en disconvenir ? Croit-il sérieusement que l'amour de Dieu conduit à la compréhension des mathématiques ? Arnolphe V le fait-il exprès ? Quel jeu joue-t-il ?

ARNOLPHE V

Or je pense que la voie de l'amour est accessible à tous (et des ignares en ont fait la preuve) alors que la voie de la raison suppose une qualité d'intelligence que chacun ne peut posséder. L'impersonnalité de la pensée n'est possible que lorsque cette pensée est assez forte pour dominer l'affectif, et c'est rare. Et la lente évolution des hommes s'explique par les "préférences qui ont, de tout temps, dominé la raison.

BERNARD

Arnolphe V se paie notre tête. L'accession à l'impersonnalité par l'amour est possible à un homme sur je ne sais combien de millions alors que la raison pure est accessible à tous. Il n'est pas d'enfant normal qui ne puisse assimiler la géométrie d'Euclide et rares sont ceux, même crétins, qui ne puissent admettre que Monsieur de la Palice ne pouvait mettre son chapeau sans se couvrir la tête. De plus, alors que l'amour ne se commande pas, la raison s'enseigne, et, *expurgée des mille tricheries qui la défigurent encore en sciences humaines,* elle

s'y enseigne aussi facilement qu'en géométrie. Dépouillée de ses contenus et détournée de ses fins comme elle l'est encore, elle est en effet peu sociale. Mais l'épurer, c'est la socialiser, c'est en faire le trait d'union intrinsèquement socialiste dont parle Philippe.

PHILIPPE

Les opinions d'Arnolphe V sont joyeuses, mais sa logique bat les records : *"Tous les humains,* dit-il, *peuvent être champion de boxe, à PREUVE (sic) qu'il s'en trouve d'ignares …"* Il y a un an à peine, les "raisonnements" d'IM.146 n'avaient les caractères surprenants de celui-ci. Arnolphe 1, 2, 3 et 4 s'en sont approchés de plus en plus, mais il aura fallu la cinquième édition pour en arriver là. Ses progrès à rebours s'affirment de leçon en leçon. Quel drôle de jeu joue-t-il ?

ARNOLPHE V

Le syllogisme de Philippe est douteux car il isole un fait sans tenir compte de son contexte. Y a-t-il des hommes dont l'évolution n'est possible que s'ils sont rudoyés et broyés ? Le fouet du Christ et l'orthologique semblent le confirmer.

PIERRE

Se représenter ce qui a pu se passer dans la tête et dans le cœur d'un homme assez aveugle à l'humain pour écrire ces mots-là est une épreuve que nous n'invitons pas nos étudiants à s'imposer. Je me contenterai d'observer que les propos de Philippe n'impliquaient aucune condamnation de la violence ni même du fouet. La vertu de son syllogisme (situé presque trop sûrement dans son contexte historique) a été de fournir à Torquemada un moyen commode de se *réclamer de l'amour chrétien pour faire brûler ses contemporains.* Il a fallu, convenons-en, que la raison fût "dénaturée, détournée de ses fins" pour le lui permettre. Ce fut une des "mille tricheries au prix desquelles la raison a reçu un droit de cité dans les sociétés humaines".

BERNARD

Les réponses d'Arnolphe V s'achèvent sur une remarque qui m'inquiète un rien parce que plusieurs étudiants l'ont faite : *"Puisque vous paraissez prendre Rudolf Steiner* ***au sérieux,*** *voici quelques-uns de ses textes…"* Or prendre Rudolf Steiner au sérieux après le coup de la tête vomie par le Cosmos me semble impossible, et je regrette que mes propos aient pu donner l'impression du contraire. Il peut s'agir d'un homme génial, riche de mille dons, bourré d'intuitions lumineuses et d'on ne sait combien de qualités magnifiques. La seule chose qu'on puisse affirmer, cependant, c'est qu'il n'était PAS, vraiment pas, *sérieux.* Le meilleur commentaire de son texte me semble être celui d'ANATOLE. Il l'assimile à un *rêve* et lui applique avec succès les techniques qui conviennent à l'analyse de nos activités oniriques. Rudolf Steiner semble avoir été, en effet, un *rêveur génial.* Mais qui dirait de nos songes qu'ils sont …*sérieux ?*

Après avoir cité cet auteur, Arnolphe V conclut en ces termes: *"Je pense que ces textes vous aideront à pénétrer un sujet sur lequel vous dissertez tout en convenant loyalement de votre IGNORANCE".* Ces derniers mots me semblent faire la lumière sur le cas d'Arnolphe V : il a pu lui être désagréable, tout d'abord, que des profanes aussi ignorants que nous aient eu l'impertinence de s'aventurer sur ses terres. Mais, pis encore, s'est-il senti menacé dans la

citadelle qu'il y a élevée pour garder ses trésors ? Est-ce parce qu'il la croyait inexpugnable qu'il a tenu bon alors que, moins sûrs d'eux, ses partenaires en occultisme ont pris la fuite ? Si tel a été son cas, il me semble qu'Arnolphe V en deviendrait compréhensible : il se défendrait par *tous les moyens,* dont les pires. Il garderait, avec l'énergie du désespoir, la chose à quoi il tient plus qu'à TOUT : le droit de se juger indiciblement supérieur — moralement surtout — à quiconque ouvre la bouche. Or nous devons reconnaître qu'ouvrir la bouche du moins mal que nous pouvons est une chose que nous faisons !

PIERRE

Bien que plausible en effet, cette explication peut être fausse. Mais elle éclaire quand même la nature, la variété et la gravité des disgrâces qui menacent ceux qui préfèrent leurs trésors TOUT. Faute de temps nous devons renvoyer à la leçon prochaine une tentative d'élucidation du cas d'Arthème, ainsi que l'examen projeté d'un sujet important : la "science de la rue". Notre plat de résistance doit être aujourd'hui le Zen occidentalisé par le Dr. BENOIT. Mais, avant de l'entamer, il nous faut porter un dernier regard sur l'ésotérisme : lorsqu'il est regardé d'assez haut, il devient une chose vraiment immense.

PHILIPPE

Il est clair, en effet, que nous ne l'avons pas regardé d'assez haut pour le voir. Nous nous sommes efforcés de l'*expliquer* en commençant par l'*analyser.* Cela nous a obligés à le regarder, au contraire, de très près. Pour le *comprendre,* c'est une *synthèse,* une *vue globale* qu'il nous faut à présent.

Fruit d'une analyse structurelle, notre première définition de l'ésotérisme : "système de pensée soustraite à l'inflexibilité du tyran La Palice" était, bien entendu, isolée de son contexte humain. C'était une "pièce détachée", tout à fait morte. Mais une définition *opérationnelle* plus vivante déjà en est issue : *système de pensée qui situe la vérité au-delà des mots. (Aux étudiants)* Sommes-nous d'accord ? Cette définition caractérise-t-elle justement les modes opératoires de la pensée occultiste ?

MEDICUS

Je ne crois pas : aucun *penseur* n'a pu se dispenser de mots, ne serait-ce que le peu qu'il en faut pour les condamner, comme l'aphorisme du TAO qu'a rappelé Arsène. Les mots sont inévitables à ceux qui s'expriment en …mots ! Bach et Cézanne ont procédé autrement sans que, pour autant, on puisse les dire occultistes. Mais force est d'admettre qu'ils nous ont appris des choses immenses. Ils ont grandement enrichi notre patrimoine, sinon de connaissances, au moins de moyens d'appréhension du réel.

PHILIPPE

A la bonne heure ! Nous voilà éclairés sur un point : certaines *vérités* ou, tout au moins, certains moyens d'approche de la Vérité sont situés, sinon au-delà, au moins en dehors des mots. Les mots ne nous diront jamais le parfum de la rose ni le goût indéfinissable du chocolat. Cela étant, nous chercherions querelle aux ésotéristes ? Nous leur tiendrions rigueur parce qu'ils ne peuvent nous enseigner la comptabilité en partie double ? Les mots ne pouvant nous faire connaître le goût du chocolat, il faut s'en mettre sous la dent pour acquérir ce …*sentiment,* fait, comme tous nos sentiments, de*souvenirs* : nous nous re-présentons ce que nous avons

éprouvé. Comment justifier qu'il puisse en aller autrement du "goût indéfinissable de Dieu", ou du satori, ou de la joie — voire la rogne — d'être grand-père d'un enfant adultérin ? La main sur le cœur et le cœur sur la main, laissez-moi vous dire que rien ni personne ne me le fera croire !

BERNARD

Il ne saurait se trouver de fou assez fou pour le penser. Et il faudrait l'être à peine moins pour attendre du mysticisme ou d'une sensibilité au beau des vues précises sur la comptabilité en partie double ou sur la fabrication de l'acier.

PHILIPPE

Fort bien, mais s'ensuit-il que la Vérité, même intérieure, même mystoïde, est nécessairement située au-delà ou en dehors des mots ? Je ne vois pas comment on essayerait de répondre à cette question sans commencer par s'en poser une toute petite : que contiennent nos mots ? Ou, pour reprendre une expression ahurissante mais chère aux ésotéristes : nos "pauvres mots" ?

BERNARD

Cent pages, mon cher ami, ne suffiraient pas au plus modeste aperçu de la richesse de nos mots. Leur insondable profondeur et l'étendue des connaissances qu'ils recèlent en puissance défient l'imagination. S'il est au monde un sujet immense, c'est bien celui-là.

PHILIPPE

Aussi n'aurons-nous garde de prétendre à le traiter à la sauvette. Mais deux "simples constatations" suffisent à nos besoins présents :

1. Rien n'est plus ésotérique que les mots. Que ceux qui en doutent relisent le 4ème chapitre du Rubicon.

2. Personne n'a jamais assisté à la naissance d'un *vrai* mot. Les hommes ont toujours été et sont restés incapables d'en *inventer AUCUN*. Ils peuvent en *composer* un nombre illimité, ou en "singer" quelques-uns par le moyen, familier aux Anglo-Saxons, d'onomatopés (auquel recourt aussi notre argo : j'va te foutre une *baffe* !"), mais ils ne peuvent et n'ont jamais pu en créer : les mots leur ont été *donnés par un "génie"* : celui de leur espèce. Nos pauvres mots sont tout aussi mystérieux que la danse des abeilles.

Bref, nous, les discursifs altiers, qui prétendons à écraser les ésotéristes de notre pitié, nous voilà en déroute définitive : nous en sommes nous-mêmes !! Nous baignons en plein mystère dès que nous ouvrons la bouche pour exprimer la *dicible* ! Le dicible est … ineffable ! *(Aux étudiants)* Vous étiez prévenus, le moment est venu de rigoler pour de bon.

HUBERT

Qu'on me pende si j'en ai la moindre envie ! Je ne vois rien, dans ce coupage de cheveux en quatre, qui soit drôle le moins du monde.

MEDICUS

On ne peut que le regretter pour vous, mais j'espère qu'Arnolphe, Arsène et Arthème

auront souri ne fût-ce qu'un rien.

PHILIPPE

Pour goûter la drôlerie, irrésistible quoique subtile, du pétrin où la nature nous laisse nous dépêtrer (Dieu est le plus fin des humoristes), il faut s'y voir soi-même. Nous sommes encore dans ce pétrin, et nous y démenons en crétins. *Or c'est NOTRE bêtise qui est drôle, pas celle des autres.* Seuls ne peuvent rire ceux qui se refusent à voir la merveille qu'est leur propre stupidité. Ces malheureux sacrifient TOUT au droit de se prendre pour des "types bien". Ils font ainsi un marché d'autant plus mauvais que, tout au fond d'eux-mêmes, ils savent fort bien qu'ils n'en sont pas — grâce au ciel ! S'il se trouve ici-bas une chose aussi affligeante qu'un "type bien", qu'on me l'étouffe : le bon Dieu s'est trompé en mélangeant ses ingrédients? Rigolons, mes enfants, et rigolons encore : nous sommes tous des types pas bien, vraiment pas bien du tout ! Je parle, bien entendu, des mâles. Les femmes sont peut-être un petit rien mieux … roulées.

Mais il nous reste à peler un œuf avec les ésotéristes *ésotérisants,* auxquels on aimerait poser une question : était-il — et est-il resté — bien besoin de fortifier nos menus d'une sauce-mystère encore plus épaisse ? De verser des grandes lampées de mélasse dans notre pétrin ? Etais-ce et est-ce encore un bon moyen d'y voir plus clair ? Il faudra, je crois, peu de pages pour en avoir le cœur net.

PIERRE

Je vous arrête : cette leçon s'allonge trop. Pelons cet œuf dans la prochaine, car le moment est venu de rendre compte des réactions de nos étudiants à la "Doctrine Suprême" du Dr. Benoit. Je n'étonnerai personne en disant que l'unanimité s'est faite sur un point : le Zen occidentalisé par cet auteur aurait pu, pour l'essentiel, être un fragment de l'œuvre de Léon-David-Steiner : à première vue, il semble orthologique !

ARISTIDE

Le livre du Dr Benoit m'a fourni l'occasion de vérifier ce que dit Alceste : les connaissances acquises dans ce cours éclairent des choses lues chez les ésotéristes. La "Doctrine Suprême" m'en a été rendu d'une extrême richesse et d'une extrême clarté. Il y a deux ans, ce livre m'aurait semblé morne, un peu vide, et j'aurais pensé que l'auteur se répétait. Ce qui m'a vivement frappé, c'est l'analogie entre le Zen vu par un Occidental et l'orthologique. On y trouve des points communs dans le but à atteindre (satori et Rubicon), dans le vocabulaire : croyances, opinions, lâcher-prise, impersonnalité, relaxation ; des contenus voisins : vivre-exister, essence-existence ; prendre appui sur des évidences, aspects individuels et universels de l'homme, création permanente, Dieu vivant, les causes de l'angoisse, le rôle des sentiments, la démarche suivie : mises en garde, conditions d'une lecture positive, pas d'orthodoxie, pas d'étiquettes, etc. Et, comme Benoit, vous puisez abondamment dans les faits les plus variés pour illustrer vos hypothèses, pour expliquer vos enseignements, etc. *De toute évidence, la pensée Zen doit vous être particulièrement familière.*

IM.165

Ce qui m'a frappé surtout, c'est que les conclusions de biologistes contemporains rejoignent celles de penseurs vieux de plusieurs millénaires.

PIERRE

C'est bien ce qui nous a frappés nous-mêmes, car nous ne nous y attendions pas. Tout au contraire de ce que pense Aristide, nous étions jusqu'à hier *anormalement* ignorants des contenus du Zen : nous l'étions totalement. L'explication de cette anomalie exige que nous entrions dans la voie des aveux : les travaux de Steiner et de ses successeurs n'empruntent rien à la pensée orientale, chose d'autant plus surprenante qu'entre 1922 et 1928 Steiner séjourna plusieurs fois en Chine, au Japon et en Inde. Mais, au lieu de le rapprocher de la pensée orientale, ces contacts directs l'en éloignèrent : la jugeant — à tort : nous le voyons aujourd'hui — incompatible avec la nôtre, il n'en espérait rien d'utilisable pour nous, sinon quelques moyens héroïques de se soustraire à l'existentiel, de s'en *abriter subjectivement,* alors qu'il cherchait à l'embrasser pour l'*utiliser*. Steiner cherchait le satori dans le succès, l'Orient dans l'insuccès.

Cependant, cette circonstance ne suffit pas à excuser l'absence de toute richesse orientale, Zen notamment, dans notre cours. La responsabilité de cette carence incombe à Jacques Dartan: avant d'avoir lu le Dr. Benoit grâce à Anselme, il était *allergique* à l'Orient. Le pauvre diable, qui se voulait impersonnel, est pris la main dans le sac : l'appauvrissement de ce cours a résulté d'une idiosyncrasie caractésisée ! ! Sa seule excuse est un long séjour aux Indes en 1931-32. En même temps que les causes de cette ridicule allergie, les raisons de l'abstention consciente et voulue du C.I.E.B.S. seront exposées dans notre prochaine leçon.

Quoi qu'il en soit, grâce à l'intervention d'Anselme, voilà Pierre, Bernard, Hubert, Medicus et Philippe guéris d'une allergie par la thérapeutique du Dr. Benoit. Mais de combien d'autres maux restent-ils atteints ? Ne me le demandez pas : si je pouvais vous le dire, c'est qu'ils ne le seraient plus. Qu'on prenne donc garde à une chose : si fictifs soyons-nous, nous ne sommes impersonnels que dans la mesure où, porte-parole du C.I.E.B.S., nous transmettons des connaissances elles-mêmes impersonnelles. Pour tout le reste, nous sommes les fils de Dartan, les héritiers de ses humeurs, de ses faiblesses, de ses façons de nous faire parler ou taire. Nous sommes les produits de son "groupe sanguin", qui devrait être 0 (je veux dire zéro), mais qui ne l'est pas. Donc ouvrez l'œil et faites la part du feu : nous ne pouvons que *singer* l'impersonnalité. a vous de la réaliser — de l'*hominiser* — en vous.

Revenons-en au Zen. Ses similitudes avec notre enseignement ayant frappé tous nos étudiants, leurs réponses sur ce point sont très semblables à celles d'Aristide. Restent les différences :

ANTOINE

Ce qui m'a frappé négativement, c'est que l'homme dont l'image est proposé aux lecteurs de ce livre est une créature presque sans dimensions. Il lui manque d'abord la dimension sexuelle, puis la dimension sociale. L'individu est seul, attendant du parfum d'une fleur la perception de TOUT. Or, pour percevoir ma liberté, il m'a été nécessaire de comprendre à quel point je suis profondément social en même temps qu'anti-social. A quel point ce qu'on appelle mythiquement "la société" m'a contraint à être ce que je suis et à accepter de l'être. La compréhension de l'humain a passé, nécessairement m'a-t-il semblé, par une prise de conscience de ce que Sartre décrit trop simplement : "L'enfer, c'est les autres…" L'enfer de la

compétition ne peut être qu'une étape dangereuse, d'autant plus redoutable qu'on s'y éternise. Enfin l'homme, selon le Zen, m'apparaît tellement INTEMPOREL qu'il n'a ni passé, ni présent, ni futur. L'Evolution est escamotée à peu près complètement. Il y a l'animal et l'humain, mais c'est peu marqué et très insuffisant pour comprendre que l'homme n'est pas une goutte dans l'océan mais une récapitulation merveilleuse de TOUT. Un modèle réduit vivant de ce qui a été, de ce qui est, et de ce qui sera.

Malgré quoi il me semble aussi qu'Hubert Benoit arrive à point nommé (merci Anselme!). Il nous reste à casser de qu'il nous dit (bouleverser le sutra), d'abord pour le digérer, puis pour le rendre drôle. Si la drôlerie est un critère de suffisance d'altitude de la vision, ce livre pourrait bien, quoique bourré de vérités, procéder d'une courte vue sur l'individu humain, car il est tout sauf drôle ! Les répétitions, quoique nées d'une diversification des angles d'approche, m'ont ennuyé au point qu'à plusieurs reprises j'ai pensé : "que de papier, que de mots, que d'attitudes — et de non-attitudes — pour montrer des réalités toutes simples et bien évidentes !…" Mais l'outrecuidante humilité des maîtres et de leur traducteur force la sympathie.

Ce qui m'a frappé positivement, c'est que la pensée Zen et Hubert Benoit ont découvert un grand nombre de vérités psychologiques incorporées par Steiner dans sa vision globale du réel. C'est si vrai que les images et les mots utilisés par Benoit fournissent une vision cohérente de l'individu . Il serait trop long d'énumérer les points sur lesquels pensée Zen et pensée orthologique se rejoignent, bien que le vocabulaire soit parfois, mais peu souvent, différent. L'aisance avec laquelle — à ma grande surprise — je me suis adapté sémantiquement à la "Doctrine Suprême" m'incline à penser que ses trouvailles sont (presque) … vulgarisées ! Mais il se pourrait que, l'orthologique aidant, nous soyons de plus en plus aptes à comprendre l'incompréhensible. J'ai quand même le sentiment que ce livre est le plus clair et le plus simple qu'on ait écrit en cette matière. Mais je ne suis pas un expert en ésotérisme !

Ce livre ne vient pas seulement au bon moment pour les élèves de l'I.F.O., mais — peut-être — pour l'humanité tout entière. Pourquoi ? A cause de la socialité. Depuis que l'Homme est homme, nous vivons à l'état d'hommes réalisés potentiellement, nous disent les maîtres Zen. Mais Steiner nous enseigne que nos instincts sociaux se sont opposés à l'actualisation de nos potentialités. Mais voilà que notre socialité ne s'oppose plus *objectivement* à notre maturation : on peut survivre désormais sans combattre. Tout au contraire c'est aimer qu'il nous faut faire, et cesser de nous entre-battre, pour survivre. Autrement dit, ce qui s'oppose à notre maturation individuelle est devenu depuis un siècle aussi *irréel* (le subjectif n'a plus ses assises dans les objets) que dangereux. Au bas de la deux cent quatre-vingt-quatrième page de la Doctrine Suprême, j'ai fait : OUF ! Puis l'idée m'est venue de poser une question à un imaginaire maître Zen. Voici ce que cela a donné :

Question : Faut-il être réalisé a v a n t de se "frotter aux autres", ou s'y frotter pour se réaliser ?

Réponse : Qui a commencé, de l'œuf ou de la poule ? L'essentiel est de ne pas arrêter la vie par nos préférences. Au bout de notre démarche, les autres ne seront plus les autres.

Tous comprendront.

ANATOLE

Ce livre, qui ne connaît que l'individu, n'a donc pas de portée spécifique. C'est pourquoi il m'accable tout en me réjouissant presque à chaque page ! Deux reproches pourtant : il manque totalement d'humour, et s'enlise parfois, m'a-t-il semblé, dans des méandres psychologiques.

ARTHEME

Si remarquable soit-il, ce livre m'a laissé sur ma faim. Il me semble qu'une fois le satori réalisé, il n'y ait plus rien à "faire", plus d'objectifs à poursuivre. L'auteur n'a traité le problème que sous l'angle individuel, sans souci du spécifique ni du social : comment une société pourrait-elle fonctionner avec des "satori-men" ? Autre chose : la pulsion prosélytique, qui anime les orthologiciens accomplis, semble elle-même faire défaut aux "satori-men".

PIERRE

Les réponses d'Adam sont très voisines de celles d'Antoine, mais il y ajoute ce qui suit :

ADAM

Une phrase, dans la "Doctrine Suprême" m'a arrêté : *"et dont le destin individuel est sans la moindre importance".* En un certain sens, c'est certes exact. Si Hubert Benoit avait dit : "un" ou "mon" destin individuel est sans importance, la phrase aurait été admissible. Et encore …

Si "le" destin individuel est sans importance, cela doit être vrai de *chaque* destin individuel et, dès lors, de *tous* les destins individuels. Mais, alors, qu'est-ce qui a de l'importance ? Pas le destin de l'espèce puisqu'elle est composée des individus. En relisant la phrase dans son contexte, il me semble qu'Hubert Benoit a voulu dire que l'homme normal doit considérer *son* destin individuel comme sans importance. Mais, même dans ce sens, cela ne me semble pas **humainement** admissible.

Certes, l'homme "habituel", l'homme de la rue, attache à son destin une importance exorbitante. Pour qu'un destin acquière une *valeur spécifique,* il doit déplacer le centre de gravité de ses intérêts pour le faire passer de l'individu à l'espèce. Mais, quand il l'a fait, son destin a acquis une valeur et par là, de l'intérêt, de l'importance : l'espèce est dans le coup ! *Mon* destin a de l'importance, ne serait-ce que parce que mon moi est le plus proche, le plus immédiat des points d'incarnation de l'espèce. il n'est pas nécessairement plus mais il ne saurait être moins. Je n'ai pas le droit de mépriser*en lui* l'espèce humaine. Je n'ai le droit de la mépriser en *personne.*

Il serait absurde de penser que la nature a poursuivi depuis quelques milliers de siècles le processus de l'individuation pour que le dernier et plus complexe (plus chargé d'ordre) de ses produits se perde dans l'indifférenciation. L'individuation suprême s'opérera sans doute dans une fusion, mais où chaque individualité sera non pas abolie, mais transcendée. Cette fusion suprême ne saurait se réaliser qu'au-delà, et non pas en deçà, de l'individuation, faute de quoi il y aurait rétrogénèse.

Lorsque, en faisant part de mes réactions positives à ce livre, j'ai parlé de "ressemblances" entre le Zen et l'orthologique, j'ai employé un mot impropre. J'ai énuméré non des ressemblances, mais des points communs. Il y a là autre chose que du purisme, car l'orthologique et le Zen ne se *ressemblent* pas. L'hétérogénéité et les disparités me semblent si grandes entre la voie et le résultat qu'on pourrait presque dire qu'ils n'ont aucun point commun ! Je suis certes persuadé que le satori révèle à l'Homme sa splendeur, sa richesse, et les joies innombrables d'une vie spécifiquement humaine. Mais pour y parvenir ? Plus Hubert Benoit répète que c'est simple, plus cela me semble difficile : peut-être ai-je l'esprit tordu. Mais un processus fondé sur l'échec correctement interprété de toutes les voies empruntées me semble avoir quelque chose d'inhumain. Tout au moins peut-on craindre qu'il exige des qualités surhumaines pour être pratiqué. Le disciple Zen est seul. Son maître ne lui livre que des phrases souvent ironiques et presque toujours hermétiques, quand ce ne sont des coups de bâton ! L'espoir lui est interdit sous peine d'échec. L'obscurité est son lot. Pas de progrès sensibles ou perceptibles : la veille du satori, le disciple n'a fait aucun "progrès", ce mot lui-même devant être banni dès le premier jour de l'initiation. Un homme qui travaille selon le Zen devient de plus en plus indifférent à ses actions, à ses sentiments. Il doit vivre, mais sans y croire. Et cela dure longtemps, mongtemps, longtemps ! Pour obtenir un satori qu'il lui est interdit d'attendre ou même d'espérer. Ce jeu "nouménal" a quelque chose de non-biologique et même d'anti-naturel. Dans le Zen, l'homme n'a pas de substratum biologique : il a surgi de nulle part, armé de son seul intellect, froid comme un bistouri. Rien n'est encourageant, aucune aide n'est donnée. On s'en va seul, sans adhésion du cœur et sans espoir. Pour tenir bon, il faut appartenir à une élite *double.* Il faut posséder un intellect aiguisé et une volonté quasiment surhumaine. Cette voie est personnelle, individuelle, et elle exige des "acquisitions" intransmissibles. Un "Cours" Zen serait impensable ! Alors se posent deux questions :

1. Ai-je des chances de parvenir au satori ?

2. Quelles sont les chances des "masses" d'y parvenir ? Le Zen propose-t-il un moyen pour le "salut", même très lointain, de l'humanité ?

A cette seconde question, qui me semble être la seule vraiment importante puisqu'il ne saurait y avoir de salut pour personne s'il n'y en a pas pour les hommes, une réponse négative s'impose avec éclat. Le Zen ne peut être l'affaire de *n'importe qui.* Et, pis encore à cet égard, il interdit à ceux qui l'adoptent toute manifestation de leur pulsion prosélytique. Même s'ils voulaient aider leur prochain à suivre la même voie, cela leur serait à la fois interdit et impossible. La cause est entendue pour moi tout au moins : Hubert Benoit nous avertit que le Zen n'est pas une voie et qu'à ses yeux il n'y a pas et ne saurait y avoir de "voie" : je choisis donc la voie orthologique !

PHILIPPE

La "Doctrine Suprême" est bourrée de paradoxes, dont le plus étonnant a nom HUBERT BENOIT. Consciemment ou non,il s'est trouvé faire une *réponse vivante* à la question d'Antoine : "Qui a commencé, de l'œuf ou de la poule ?" Et cette réponse vivante a nom HUBERT BENOIT. Car Hubert Benoit n'est pas "n'importe qui". Il est Docteur. Il est docteur non pas ès théologie, ni ès philosophie, mais ès MÉDECINE.. Or la médecine veut (et

doit bien vouloir) être une voie, une voie *thérapeutique.* Et, si j'en puis croire la notice biographique au dos d'un de ses livres, le Dr. Benoit, au départ, s'était choisi une voie dans cette voie : il s'était mis chirurgien. On voit que la question d'Antoine à son imaginaire maître Zen se précise nettement dans le cas du Dr. Benoit : il était chirurgien, et voici que nous le trouvons psychothérapeute. Est-il venu au Zen parce qu'il était devenu psychothérapeute ? Ou est-il venu à la psychothérapie par la "voie" du Zen ? Je n'en sais rien, mais j'ai mes soupçons. Couvé à l'occidentale, l'œuf Zen semble bien avoir donné naissance à une poule psychothérapeutique.

Or c'est ici que cette affaire devient troublante : pourquoi cela ne s'est-il PAS passé en Orient ? Le Zen y est pratiqué depuis des millénaires sans produire jamais, que je sache, rien qui ressemble honorablement à un psychothérapeute. il a fallu un Occidental — même assez docile à l'orthodoxie Zen pour affirmer lui aussi que le Zen n'est pas une voie — *pour en faire une voie !* Et, ô blasphème, une vois qui *réussit ! !* Car je ne doute pas que le Dr Benoit réussit bel et bien à traiter ses patients sans les maltraiter assez pour en faire des "satori-men". Je tiens pour assuré qu'il ne les soigne pas à coups de trique, ne les abreuve guère de sarcasmes, et leur rend des raisons d'espérer au lieu de les enfoncer dans un désespoir assez total pour qu'ils s'en sortent.

Alors ?

Eh bien, je vais vous dire une bonne chose : je suis un converti, et j'ai les ardeurs du néophyte. Personne, désormais, n'est plus "zennissant" que moi. L'odeur du satori me fait zennir comme un cheval de bataille qui flaire celle de la poudre. J'ai obtenu ce résultat en arrachant des confidences à Jacques Dartan, qui n'a pu échapper à ma persécution qu'en m'expliquant pourquoi son séjour aux Indes l'avait rendu allergique à la pensée orientale. Je vous raconterai ces choses — assez terribles pour faire zennir jusqu'aux ânes — dans notre prochaine leçon : elles sont trop longues pour être exposées aujourd'hui.

PIERRE

Faisons le point. Nos étudiants n'ont pas été moins unanimes dans l'analyse des divergences de l'orthologique et du Zen, quoique tous ont été surpris de l'aisance de leur prise de contact avec lui. L'orthologique leur a semblé propre à *expliquer* le Zen. Seule Rosalinde a éprouvé le sentiment opposé : le Zen, qu'elle trouve plus clair, lui a clarifié l'orthologique. Et tous ont été frappés par l'*intemporalité* du Zen, qui, en effet, est *immobile* — en Orient. Il est donc fils légitime de la pensée orientale comme la voyait Steiner. Il montre non pas la *route* des humains mais son *point d'arrivée.* Leur*destination,* mais pas leur*destinée.* Et c'est ici que me semble apparaître la splendeur de l'ésotérisme vu d'assez haut : sans autres ressources, *les penseurs Zen ont su découvrir notre destination.* Ils ont trouvé *en eux-mêmes* la réponse finale à l'énigme éternelle. *"Constatons* (Le Rubicon, page 151) *que les Orientaux n'ont pas lésiné et que les récompenses ne leur ont pas été marchandées. Intériorisée, leur sagesse est plus profonde que la nôtre. Auprès de leur connaissance des ressources de l'homme pour faire face à ses problèmes intérieurs (subjectifs), la science de nos "phénoménologues" est puérile …"*

Mais il aura fallu l'Occident pour *exploiter* ces ressources : nous sommes des

exploitants-nés — quand nous ne sommes *exploiteurs* ! En montrant pourquoi il aura fallu marier notre *dynamisme* à leur *immobilisme* pour ouvrir la voie royale qui mène au "salut" des humains en faisant, de l'"ORTHO-ZEN", une *thérapeutique sociale*, notre prochaine leçon se trouvera contempler l'ésotérisme d'assez haut pour qu'il devienne possible d'en prendre une vue globale. Bref de le voir tout entier. Il ne nous reste, entre-temps, qu'à souhaiter de joyeuses fêtes à nos étudiants.

PHILIPPE

Une minute s'il vous plaît : vous oubliez AGENOR, auquel il nous faut faire un sort car il nous a possédés sans vergogne. Impossible de cacher une minute de plus notre Agenor à nos pauvres diables d'étudiants. Parmi bien d'autres remarques utiles, IM.164 a jeté négligemment dans ses dernières réponses celle que nous attendions depuis longtemps, mais que nos étudiants s'obstinaient méchamment à ne pas faire. aussi n'avons-nous pas lésiné : nous lui avons donné un prénom en or.

AGENOR

Je mesure la portée de l'ésotérisme tel que vous l'avez défini et développé. Il tranche sur le sens ambigu primitivement adopté et exposé par les divers systèmes de pensée dite ésotérique. *Après l'éloge de la stupidité et de la malhonnêteté, voici donc l'Éloge de l'Esotérisme, tous fruits de la pensée inversée, de la raison IMPURE, mais BIPOLAIRE.*

PHILIPPE

En une petite phrase de rien du tout, notre Agénor nous a catapultés au cœur même de ce quatrième cycle, qui est celui de l'Eloge des Œuvres du Bon Dieu. L'éloge de la folie, de la stupidité, de la malhonnêteté de l'ésotérisme, puis de quelles autres choses ? Ne marchandons nos éloges à RIENpuisqu'il nous faut louer et aimer TOUT.

L'*ortho-Zen* s'en trouve inondé de lumière. Le satori s'actualise en nous, disent les maîtres Zen, lorsque nous devenons indifférents à tout.

L'ortho-satori nous est donné lorsque, ayant fait EN NOUS l'éloge de TOUT, nous ne pouvons plus être indifférents à RIEN.

Mais prenons garde : s'il nous faut faire, si l'on *peut* faire, si l'on DOIT faire, l'éloge de TOUT, un corollaire s'ensuit impérieusement, qui n'est rien de plus ni rien de moins qu'un "axiome divin" :

DIEU, MEME S'IL N'EXISTE PAS, N'EST PAS UN PAOUVRÉ COUN.

Et, tout s'étant passé comme si un Dieu au moins aussi intelligent que nous (tout à fait entre nous, je suis tenté de penser qu'il pourrait l'être un rien plus) y avait tenu la main, voici à l'usage des incroyants (dont vous savez que je suis), un deuxième axiome divin :

MEME S'IL N'EXISTE PAS, DIEU EXISTE.

Questionnaire n° 29

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Notez cette leçon et expliquez votre note.

3. Indiquez, s'il en est, les passages qui,*discursivement,* vous auraient particulièrement frappés, et *commentez*- les.

4. Indiquez, s'il en est, les passages qui auraient obtenu votre adhésion par *résonances.* Ajoutez-y vos commentaires.

5. Indiquez, s'il en est, les passages qui vous ont fait rire ou sourire.

6. Partagez-vous le sentiment de Médicus (p.?) sur la technique d'*introspection non culpabilisante* qu'est ou peut être l'humour ?

7. Pour obtenir des effets amusants, Philippe a recouru dans cette leçon à des coïncidences phonétiques dites "calembours" : faire zennir jusqu'aux ânes, un nom en or. Avez-vous été amusé, agacé ou autrement affecté par cette source, généralement subalterne, du rire ? Quelle impression en avez-vous reçue dans ce cas-ci ?

8. La tentative d'approche *psychologique* des réfractaires vous a-t-elle semblée utile, ou préféreriez-vous qu'elle fasse l'objet d'échanges *privés* avec eux ? Si vous êtes l'un d'eux, la *publication* d'hypothèses vous concernant vous est-elle désagréable ?

9. Faites l'éloge de l'ÉGOISME. Quel rôle a-t-il pu jouer dans la biogénèse ?

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Trentième leçon

VIVRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

L'avenir nous apprendra si nous péchons par excès d'optimisme, mais nous ne pouvons nous défendre de penser que la voie est libre : le sort de nos trois réfractaires a cessé de nous préoccuper. Bien qu'ils ne soient pas pleinement conscients de la difficulté à surmonter — la même dans les trois cas — nous sommes assez assurés de leurs aptitudes à la vaincre pour en reporter l'analyse à la leçon prochaine, et consacrer celle-ci tout entière au franchissement d'une étape fondamentale sur le chemin du bonheur : la science de la rue.

HUBERT *(il explose)*

Le ciel nous ait en sa pitié ! C'est "scientifiquement" que nous allons apprendre à être et à rendre heureux ! Mais, après tout, pourquoi pas ? Le tout est de s'entendre sur le sens des mots. Heureux ? Kekseksa ? Personne n'en sachant rien, je suis prêt moi aussi à me mettre marchand de bonheur : *"Venez à moi, bonnes gens, et m'écoutez : pour être heureux, nourrissez-vous de biscuits de chien !…"* Cette recette devient infaillible si l'on prend la précaution de définir comme il faut le mot "bonheur" : "gargouillis dont les mangeurs de biscuits de chien récoltent les bénéfices".

Assez plaisanté, mes amis ! Avant de nous entraîner dans une voie qui, si l'on peut vous en croire, ferait *votre* bonheur, obligez-nous de préciser ce que contient, à votre idée, ce petit mot.

BERNARD

La science de la rue ne peut nous apporter le bonheur. Mais elle nous aide à en préciser la définition et les conditions. Après quoi il restera à les réaliser. C'est pourquoi, comme a dit Pierre, cette leçon ne saurait être qu'une étape dans l'acquisition des connaissances dont nous avons besoin pour être heureux et pour rendre heureux.

SCIENCE DE LA RUE

PHILIPPE

Il n'est que juste de confier à notre ami Isaac ASIMOV le soin de nous montrer ce qu'est la science moderne. Cet homme extraordinaire, qui possède une culture scientifique dont l'étendue n'a jamais été égalée, l'a montré à merveille dans un recueil d'essais : "View from a Height" (Doubleday 1963). Voici un extrait de son avant-propos :

Avant 1800, la science était comparable à un verger bien planté. Elle était à la fois ordonnée, odorifère et fructifère. On pouvait s'y promener d'un bout à l'autre, en observer les

différents secteurs. Du haut d'une colline voisine, sa belle ordonnance pouvait se voir et s'apprécier.

Mais, dès 1800, les planteurs, les jardiniers et les arboriculteurs avaient été si diligents qu'une végétation luxuriante avait obscurci le verger. L'ordre y régnait certes toujours. Le réseau délicat des interrelations était plus raffiné, plus subtil et plus admirable que jamais, mais de nombreuses branches avaient proliféré au point d'exclure la lumière du ciel. Il fallu bientôt constater que ce verger était devenu trop grand. On ne pouvait plus le traverser sans s'y perdre. On y tournait en rond et, quand tout allait bien, on se retrouvait à son point de départ. Et la colline voisine n'aidait plus personne : le verger l'avait envahie elle aussi.

Quelques amateurs de beauté et d'ordre, qui n'y trouvaient plus leur compte, abandonnèrent ce verger. D'autres s'y adaptèrent en limitant leur intérêt à des secteurs de plus en plus étroits encore, dde cet immense verger. Aujourd'hui le verger scientifique est devenu un monstre. Il envahit la planète tout entière, sans cartes, guides, ni plans. Il n'est connu d'aucun homme, ni même d'aucun groupe d'hommes autre que la masse internationale des savants, dont chacun s'accroche à un arbre qu'il aime et connaît. S'il lui arrive de regarder au-delà, c'est rarement sans un soupir coupable !

Ainsi, tout comme, au cours de notre vie embryonnaire, nous semblons retracer les étapes de l'Evolution depuis la cellule initiale jusqu'à la complexité des organismes que nous devenons, les scientifiques récapitulent au cours de leurs études l'histoire de la science, puis, par étapes progressives, ils ne peuvent éviter de se perdre dans le verger. A l'école, je fus bientôt invité à choisir un sujet majeur parmi les disciplines scientifiques. Après avoir fleureté avec la zoologie, j'arrêtai mon choix sur la chimie. Mais, à l'université, il n'était plus question de prétendre à être chimiste : il fallait choisir une des nombreuses branches de cet arbre-là. Je me trouvai engagé dans un programme de recherche restreint à la biochimie. Puis, mes diplômes obtenus, me voici bientôt enseignant cette discipline dans une école de médecine. Mais ce sujet lui-même était bien trop vaste. Il me fallut rétrécir encore mon morceau de verger. Pour m'acquitter d'un travail de recherche, je dus m'installer dans une niche au sein de la biochimie, et j'en vins à restreindre ma portion de verger aux seuls acides nucléiques !

C'est alors qu'éclata en moi une révolte, faite de claustrophobie. Je fus horrifié par la vue, prise à travers les années, d'un horizon sans cesse rétréci et rétréci encore jusqu'à la minable part de verger dont j'avais à me contenter, alors que je voulais, sinon le verger tout entier, au moins ce que j'en pourrais visiter en consacrant toute ma vie à le parcourir au galop. Certes, au point où j'en étais, la rébellion est souvent impossible. La spécialisation impose ses œillères, et l'aptitude à prendre part à toute vie hors du champ de vision limité par elle s'atrophie vite. Mais les dieux m'avaient été favorables en faisant très tôt de moi un auteur obstiné de science-fiction, un peu par besoin d'argent, mais surtout pour le vif plaisir que j'y ai toujours pris. Or, pour faire ce métier-là, on doit rester en bons termes, si distants doivent-ils être, avec le plus grand nombre possible des branches de la science. Certes, pas plus qu'aucun autre, je ne puis visiter le verger tout entier — si stupidement que je m'obstine à le tenter. La vie est trop courte, et l'intelligence trop limitée. Mais je puis survoler le verger comme en ballon. Je n'en vois pas la fin et guère les détails, mais il m'arrive parfois d'apercevoir — ou de penser que j'aperçois — comme une sorte d'ordre général, ou une curieuse arabesque dans

quelque coin, ou ci et là quelques jolis fragments de dessins. Resté au sol, je ne les verrais sans doute pas …

PHILIPPE

Bref, si notre ami Isaac ASIMOV n'était monté dans un ballon de science-*fiction,* les choses élémentaires qu'il croit voir, mais qu'il reste loin d'entrevoir, lui auraient elles-mêmes échappé. Pris à la gorge par sa claustrophobie, un réflexe de défense lui a valu les illusions sans lesquelles cet homme admirable n'aurait jamais rien vu ni rien compris, pas même ses propres fictions ! Que diable peut signifier la mésaventure intellectuelle qu'on dit "science" au siècle où nous sommes ?

BERNARD

Selon Rémy CHAUVIN ("Dieu des Savants", Mame 1959) la science est la seule aventure humaine qui ait pleinement réussi. Peut-être était-ce aller un peu fort : l'épopée hitlérienne, parmi bien d'autres, fournit l'exemple d'une réussite que l'on peut dire totale dans ses limites. Reconnaissons quand même que l'épopée scientifique est d'une tout autre envergure : elle est l'éblouissant exemple d'une malfaisance qu'on peut être tenté de juger sans limites. L'histoire des sciences est celle d'un *échec absolu,* dont la valeur est assez prodigieuse pour nous contraindre à devenir nous-mêmes des "prodiges", c'est-à-dire des humains enfin conscients des ressources de leur propre nature.

PHILIPPE

Prenez garde, Bernard : vous effaroucheriez la touchante modestie de nos étudiants en leur jetant ces fleurs à la tête ! Allons-y petit pas à petit pas. Commençons s'il vous plaît par notre ANSELME. Un jour qu'il était de bonne, à moins que ce ne soit de méchante, humeur, il a pris l'heureuse initiative de nous envoyer un bouquin paru récemment chez Albin Michel : "Vous n'allez pas avaler ça !…", dont l'auteur, Fanny DESCHAMPS, était prédestinée par son talent et par son nom à nous faire faire en gaîté le "Tour de France des Pollués". *(Aux étudiants)* De grâce, offrez-vous cette rafraîchissante lecture : vous ne douterez plus que la science n'a jamais été égalée pour la colossale étendue de sa malfaisance. Qu'on la laisse faire un rien de temps encore, Rémy CHAUVIN aura dit vrai : elle aura pleinement réussi. Tous les humains et la plupart des autres Mammifères en seront morts la bouche ouverte. Pourrait-on lui demander plus ? Mais il reste à comprendre comment et pourquoi Galilée (la plus impardonnable faute de l'Eglise aurait-elle été de ne PAS le rôtir comme un cuissot de porc?) nous aura mis dans ces jolis draps.

BERNARD

Pourquoi et comment ? C'est aussi simple qu'évident. Rien ne pouvait être plus fatal que la route choisie par la science. On la croirait calculée avec une précision raffinée par des hommes de génie pour atteindre à la forme la plus haute de la démence : *la stupidité scientifique.* Il n'y eut jamais d'hommes si complètement stupides que les savants modernes. La nature préhumaine faisant de nous les victimes inconscientes de l'Evolution tant que nousne pouvons en être les agents conscients, les malheureux se sont faits eux-mêmes des auto-mutilés du cœur et de la cervelle. Nous aurons vite fait de comprendre pourquoi : tout a été mis en œuvre pour obtenir ce résultat terrifiant. La psychologie et l'épistémologie y ont prêté main-forte : leurs ressources ont été exploitées à fond, mais inversées. Elles ont été utilisées à

rebours avec une précision diabolique.

PHILIPPE

Convenons qu'il le fallait : rien ne pouvait être trop propre à détériorer l'intelligence pour arracher à Jean ROSTAND sa définition d'Homo sapiens : Amibe malchanceuse. Et quels raffinements surhumains n'aura-t-il fallu pour accoucher un Prix Nobel aussi représentatif que Jacques MONOD d'une œuvre assez grotesque pour être avalée d'enthousiasme par les éminentissimes savants qui, la mine soucieuse mais docte, s'emploient à nous tuer tous ? *(Aux étudiants)* La nature, mes enfants, ne lésine pas : il faut ce qu'il faut dans les grandes occasions.

BERNARD

C'est peu dire. Il s'agit cette fois d'une occasion immensément … immense ! Ce qui est en cause, c'est la naissance de la vraie science. Avec l'impertinence qui rend supportables ses propos même vrais, parce qu'on ne sait jamais s'ils le sont ou s'il se paye notre fiole, Philippe l'a baptisée comiquement "science-de-la-rue". Son vrai nom, bien entendu, est *orthoscience.* Mais nous ne pouvions l'appeler ainsi plus tôt : c'eût semblé intolérablement outrecuidant. Science de la rue faisait figure de plaisanterie sans en être une car il est vrai que l'ortho-science est accessible à tous. *(Aux étudiants)* Peut-être ne vous en êtes-vous pas aperçus, mais vous possédez déjà un peu cette science-là : chacune des pages de ce cours en a été discrètement imprégnée. Vous avez pu croire qu'il s'agissait de science telle que nos facultés l'enseignent ? Philippe et moi avons pu vous paraître incarner des scientifiques presque orthodoxes : nous avons apporté ci et là, en effet, des réponses de cette sorte à quelques questions.

PIERRE

A certains égards, c'est presque regrettable : nos étudiants ont pu incliner à penser qu'une culture scientifique est indispensable aux humains pour s'acquitter de leurs tâches d'agents de l'anti-hasard. Or c'est si peu vrai qu'il est presque permis de dire que ce ne l'est pas du tout. *(Aux étudiants)* Ceux d'entre vous qui avez subi une formation scientifique aurez constaté combien il a fallu peu de science pour parvenir au point où nous en sommes. Celui qui se donnerait la peine de prendre un inventaire des savoirs scientifiques utilisés dans ce cours constaterait qu'une cinquantaine de pages les contiendraient aisément. Queiques jours suffiraient donc à nos écoles pour en doter leurs élèves. Cette constatation situe dans sa juste perspective la tâche des pédagogues, des parents, et de tous ceux qui se consacreraient à l'enseignement de l'orthologique aux jeunes gens ou même aux adultes.

BERNARD

Mieux qu'aucun autre sujet, une analyse ortho-scientifique de l'Evolution fera la lumière sur ce point.

L'ORTHO-EVOLUTION

PHILIPPE

Je n'ai plus un poil de sec. Quand ils verront combien l'ortho-évolution est facile à

comprendre, nos étudiants verront rouge. Scandalisés d'avoir attendu la 30e leçon pour se la faire jeter à la figure, ils nous bombarderont de tomates et d'œufs pourris. *(Aux étudiants)* Gardez vos œufs et vos tomates en prévision des leçons d'ortho-sociologie, d'ortho-pédagogie, d'ortho-égoïsme et d'ortho-bonheur qui — si vous êtes bien gentils — feront prompte suite à celle-ci. Et sachez que, si nous vous avons fait souffrir aussi longtemps, c'est parce que nous sommes des types vraiment bien, des types sages, prudents, entendus, admirables de toutes les façons. Mais ces propos n'engagent que moi parce qu'ils me concernent seul.

BERNARD

J'oppose quelques réserves à ces qualificatifs, mais il est vrai que l'ortho-évolution est simple et certaine. Vue de très haut, son schéma se réduit à quatre étapes

Matière inerte -matière vivante -organismes vivants - Homme

Il s'est trouvé des biologistes très savants pour contester ce schéma, et nous nous occuperons d'eux tout à l'heure. Acceptons-le pour l'instant à titre d'hypothèse de travail. Supposons que l'Homme est le dernier-né de l'Evolution, puis admettons, toujours à titre hypothétique, que notre évolution est inachevée et qu'elle se poursuit. Comment ? Quels en sont les mécanismes ? La génétique n'y étant pour rien, les biologistes se sont abstenus de se poser cette question trop embarrassante : la réponse, qui est l'*individuation,* appelle une inévitable question : quel est, ou quels sont, le ou les mécanisme(s) de l'individuation ? C'est cette question-ci que les biologistes ne peuvent se poser parce qu'il faut ouvrir les yeux pour y répondre. Or, quand on ouvre les yeux, on s'expose au danger de se voir soi-même. On comprendra tout à l'heure qu'ils ne peuvent prendre ce risque. Mais la question est posée : qu'est-ce qui fait évoluer les humains? On sait que, depuis trente mille ans au moins, leur patrimoine génétique a cessé de grandir. Rien d'"essentiel" ne distingue le plus évolué des Occidentaux du plus sauvage de ses frères d'Amazonie. Ce qui les différencie est existentiel. L'un s'est vu enrichir d'un bagage d'*idées,* l'autre en a reçu vraiment fort peu. Or, en tant que facteurs de l'Evolution, les idées occupent une place privilégiée : elles se *transmettent* plus et plus vite qu'aucun autre. Elles sont donc incomparablement PLUS BIOLOGIQUES que les mutations génétiques. Elles déterminent nos comportements aussi sûrement, quoique moins rigidement, que l'instinct brut. Aucune contestation n'est concevable sur ces points. Mais, si les moyens de la transmission des *caractères psychiques héréditaires* que sont biologiquement les idées (la parole et l'écriture) sont connus, les mécanismes de leur *acquisition* sont restés quelque peu mystérieux. Un mot les désigne, mais il ne les décrit pas : **L'IDEATION.**

Voilà qui est donc clair : du premier au dernier, tous les problèmes de l'évolution des humains se sont retranchés dans ce petit mot. En élucider les contenus, *c'est comprendre et résoudre tous les problèmes de l'humanité.* La seule question qu'il nous faille nous poser est donc celle-ci : *d'où nous viennent nos idées ?*

PHILIPPE

La réponse des faits à cette question peut sembler un petit rien décourageante : il résulte d'une enquête du C.I.E.B.S. portant sur cent quatorze universitaires minutieusement interrogés aux U.S.A. qu'à l'exception de trois, aucun n'avait eu de toute sa vie la moindre idée originale. Pas une seule ! Aucun, donc, n'avait acquis de caractère psychique nouveau. Quant aux trois

autres, ils avaient été ou étaient encore soumis à des traitements psychiatriques. Conclusion : il faut être piqué pour avoir des idées. Mais chose vraiment affligeante, il ne suffit pas d'être fou pour qu'il nous en vienne de bonnes. La plupart de celles qui viennent aux loufoques sont … loufoques !

BERNARD

Le cas des scientifiques, qui sont une étrange sorte de fous, va nous aider à y voir clair. Ces hommes sont *déséquilibrés,* et le déséquilibre stimule la pensée. Le déséquilibré cherche son équilibre. Il est donc, par grâce ou disgrâce d'état, un *chercheur.* Si son cas est assez douloureux pour lui ôter la prudence, l'instinct d'évolution (qui se manifeste toujours par la pensée) prend le pas sur l'instinct de conservation.

MEDICUS

Je doute que ce diagnostic s'applique aux scientifiques contemporains : il n'y eu jamais de conservateurs plus rabiques !

BERNARD

C'est parce qu'ils ont trouvé *leur* équilibre, *mais cet équilibre-là est celui des déments !* Ils marchent sur la tête. Cette démarche de céphalopodes, qui est celle de la pieuvre, en fait des hommes *distingués* tout en leur procurant le sentiment d'être seuls à marcher comme il faut. Les voilà tout à la fois glorifiés et soulagés de leurs responsabilités d'hommes ! Pourquoi se réformeraient-ils ? Leur aventure doit être regardée de très près. Grâce à Galilée, qui fit franchir les feux de la rampe aux sciences expérimentales (Archimède, qui s'y était adonné longtemps avant lui, n'eut pas d'imitateurs), la science valut aux humains un progrès immense : il leur était devenu possible d'acquérir des *savoirs,* et il n'y avait pas de limites au nombre des savoirs que leur vaudrait l'application diligente des techniques, chaque jour affinées, de l'OBJECTIVITÉ. Pour être scientifique, il fallait et il suffisait que l'on fût objectif. Et, pour devenir de plus en plus scientifique, il suffit mais il faut que l'on soit de plus en plus objectif : c'est le prix des savoirs scientifiques.

PHILIPPE

Patatras ! Faute d'un poil d'épistémologie, ces messieurs-dames ne s'avisèrent pas que *la compréhension est un phénomène SUBJECTIF ! ! !* Ils dévouèrent une énergie frénétique à l'acquisition de savoirs chaque jour plus nombreux et toujours moins compris, puis se mirent en devoir d'en complanter le verger d'Asimov, où ils s'abritèrent du danger de comprendre jamais rien à rien, même "scientifiquement". Car, même scientifiquement, comprendre, c'est prendre ensemble, c'est relier les choses les unes aux autres. Or, dans cet étonnant verger, rien ne peut se relier à rien, et il n'est plus question d'y prendre une altitude quelconque. On ne peut s'y soucier que de choses si petites que le *micron* (le millième de millimètre) donne le vertige à ces messieurs-dames. C'est au niveau des *nanon* et *picon* — des millionnième et milliardième de millimètre — qu'a été réduite la hauteur de leurs "points de vue", et, dès lors, que s'est effondrée leur intelligence. Puis il arriva ce qui devait arriver : *"La psécialisation leur imposant ses œillères, ils sont vitimes d'une atrophie de l'aptitude à prendre part à toute vie située hors du champ (pico-nanique) de leur vision …"* Voilà pourquoi ces messieurs-dames sont fins prêts et mûrs à point pour ne courir pas le moindre risque de comprendre quoi que ce soit, et surtout pas l'Evolution : Patatras ! Mega-macro-meso-micro-nano-et-pico- patatras ! !

BERNARD

C'est le plus gigantesque de tous les patatras !, mais prenons garde : de toutes les aventures humaines, la science n'en est pas moins celle qui a le *plus* réussi et le *mieux* … échoué. Sa colossale faillite est une réussite éblouissante. Elle a rendu la pseudo-science contemporaine assez intolérable pour contraindre les humains à découvrir l'ortho-science sous peine de mort presque immédiate : la "science sans conscience" met notre planète à feu et à sang. Il est surprenant que Rabelais l'ait prévu : il ignorait la signification du premier de ces mots tout autant que celle du second !

Philippe en a dit les raisons en deux mots, mais il faut regarder ces choses de plus près, et l'attitude de la science officielle face aux problèmes de l'Evolution nous en fournit une occasion. Il y a tout d'abord le cas des biologistes qui contestent toutes les théories évolutionnistes par l'excellente raison qu'elles n'ont jamais été vérifiées scientifiquement. Ces hommes respectent les règles de leur propre jeu, dont la première est celle-ci : tant que nos savoirs objectifs ne peuvent expliquer les phénomènes, ceux-ci restent … inexpliqués. Convenons que si notre ami La Palice avait été homme de science rien ne l'en aurait fait démordre. Et nos savants font comme lui : enfermés dans leur système, ils ne peuvent en juger autrement. Mais d'autres vont plus loin : à leurs yeux, les phénomènes *inexpliqués* scientifiquement sont donc *inexplicables,* et, pour l'Evolution vue dans leur propre optique, ils ont raison : je doute qu'on parvienne jamais à faire un homme à partir d'un microbe dans nos laboratoires. Jusqu'ici, il n'y a rien qui puisse surprendre : dans les limites qui sont celles de la science contemporaine, il est très vrai que les théories proposées pour expliquer les faits de l'Evolution sont presque pitoyables !

Mais la poignée d'*anti-* évolutionnistes qui font parfois quelque tapage raisonnent autrement : selon eux, lorsqu'une théorie proposée pour rendre compte des faits est déprouvée, *les faits eux-mêmes le sont aussi ! !* Cette insanité, qui résulte d'un délire d'interprétation, demande explication, et Philippe me semble l'avoir apportée dans le RUBICON. Après avoir rapporté les propos d'Isaac Asimov : *"C'est l'ambition légitime de tout savant ou quasi-savant de donner son nom à quelque chose…",* et ceux d'Henri Laborit : *"Où sont les temps bénis où il suffisait de se pencher sur un microscope pour donner son nom à un microbe?…",* Philippe ajoute : *"C'est bougrement vrai et terriblement triste !…"*

Or c'est parce qu'elle est consacrée à de l'inintelligible devenu de moins en moins intelligent que l'existence des savants est terriblement triste. Dévouant tout leur temps à des tâches indiciblement ennuyeuses en même temps qu'anonymes, qui ne leur valent aucun aperçu ni d'eux-mêmes, ni du ciel, ni de quoi que ce soit d'autre, ces hommes sont atteints de *claustrophilie !* Ils surcompensent leur claustrophobie. Pas un sur mille n'a la moindre chance de se faire remarquer : les plus heureux sont parfois autorisés à signer (en compagnie de trois ou quatre coéquipiers) quelque compte-rendu d'expériences propres à mesurer, par exemple, l'action du cobalt ou du rubidium sur la croissance d'une demi-douzaine de rats ! Comment résisteraient-ils à la tentation de faire à tout prix quelque éclat ? D'où les articles "sensationnels" que l'on voit paraître dans des revues de type "PLANETE", soucieuses elles aussi de se singulariser à bon marché. On les en féliciterait tous si ces plaisanteries étaient inoffensives. Mais elles ne le sont pas. Arthème et Arsène, notamment, en ont été rendus plus

irréceptifs au réel qu'ils ne le seraient s'ils avaient échappé à l'influence de scientifiques névrosés, qui surcompensent leur claustrophobie en la rationalisant sous forme de *sur* claustrophilie.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Fini de rire, mes enfants ! Le moment est venu de rigoler pour de bon, je veux dire de regarder ces choses désopilantes depuis Sirius : toutes les erreurs humaines sont issues d'une insuffisance d'altitude à l'observation des faits. Voyons d'abord le cas des sciences expérimentales, qui ont fait des choses assez énormes pour crever les yeux aux Siriens. Elles ont, tout d'abord, tué raide l'épouvantable Super-Singe qui se mêlait de tout, instillait sa propre férocité dans le cœur des humains et opposait un obstacle absolu à leur liberté : le Dieu de nos grands-pères. Elles ont rendu aux humains un service colossal en exterminant ce monstre. Après quoi il arriva ce qui devait arriver : y récoltant gloire et profit, les petits singes occupés à ce sport persistèrent. Les hommes continuent toujours le profit et la gloire jusqu'à ce qu'ils en crèvent. Ceux-ci se mirent donc tueurs professionnels. Ils s'appliquèrent à tuer tout, en commençant par tuer tous les Dieux après celui de nos grands-pères. Dieu mort et enterré, ils s'en prirent à la nature, mot qui, pourtant, dit gentiment ce qu'il veut dire : dérivé de *natus*, participe passé du verbe *nacere*, il est très adéquat. Mais les scientifiques ne badinent pas avec leur science : toute naissance est illégitime à leurs yeux de tueurs. Puis ce fut le tour de la logique, du bon sens, de la pensée discursive. Ces choses insupportables ont été remplacées par les fesses statistiques (et increvables) des femmes japonaises. Et les tueurs ne sont pas encore contents. Pour être sûrs d'exterminer tout ce qui vit, leurs armes nucléaires sont insuffisantes et ils ont recours aux grands moyens : ils démolissent notre planète, dont les eaux sont déjà presque imbuvables, et l'air à peu près irrespirable. Quel triomphe! A leur dernier soupir, les scientifiques connaîtront la griserie d'avoir eu raison jusqu'au bout : ils constateront combien les hommes, dont eux-mêmes, ont eu tort de naître ! Telle serait, si on la laissait faire, la vérification expérimentale suprême des sciences expérimentales, et telles sont les conséquences d'un rien de claustrophilie. Mais il est d'autres moyens de guérir ce petit désordre mental. On pourrait, notamment, ressusciter la nature — ou même Dieu si on prenait soin de ne le représenter ni bête féroce ni paouvré coun !

Mais le moment n'est pas venu de ressusciter Dieu avec toute la pompe qui convient : cette petite affaire de famille sera traitée dans une prochaine leçon. Entre-temps, puisque nous voilà installés sur Sirius, profitons-en pour jeter un coup d'œil sur les faits *absolument certains* de l'Evolution. Nous en aurons vite fait : matière inerte -matière vivante -organismes vivants - Homme. Aucun biologiste approximativement sain d'esprit n'a jamais contesté que ces choses se sont passées dans cet ordre sur notre planète. Mais comment ? Ah! comment ? Eh bien, supposons que nous n'en sachions absolument rien et n'en parlons plus : *sauf pour les scientifiques, cela n'a pas la plus petite minitrace d'importance!!* Les chats que nous avons à fouetter sont tout autres.

BERNARD

Le plus vexant, c'est que cet animal de Philippe a raison ! En qualité de biologiste, j'en ferais une maladie s'il n'avait tort sur un point : nous n'avons pas perdu notre temps en *prouvant* la parenté de l'Homme et du Singe. *(Aux étudiants)* Ne vous en laissez pas conter par les claustrophiles : elle est archi-prouvée. Un seul indice — et il y en a cent — suffit à

l'établir irrécusablement : l'*identité* des groupes sanguins des Primates anthropoïdes et des humains. Cette identité est l'indice sûr non pas seulement d'une parenté, mais d'une parenté *extraordinairement proche ! !* Voilà pourquoi il a suffi d'observer les manifestations de l'instinct chez nos cousins Primates pour mettre en lumière ce qui, chez nous, obéit à l'atavisme hérité d'un ancêtre commun. *Or cela A ÉTÉ immensément important.* Ce ne l'est plus pour nous, qui avons à fouetter d'autres chats.

Quant à l'évolution des espèces, il doit être conseillé à ceux qui la mettent en doute d'en observer un exemple remarquable : celui du Cheval et de son ancêtre *Eohippus.* La chance a voulu que les paléontologues aient déterré des spécimens si nombreux des lignées de cet ancêtre qu'il en a résulté une horloge ("Horse-Clock"). Avant la découverte du carbone radioactif (le carbone 14), cette horloge était utillisée pour déterminer l'âge géologique des fossiles trouvés en compagnie d'un descendant d'Eohippus. Mais il est vrai que, dans le travail qu'il nous reste à faire, ces choses sont irreélevantes, et c'est pourquoi nous ne perdrons pas notre temps à réfuter les objections dérisoires des claustrophiles anti-évolutionnistes. Pour résoudre nos problèmes humains, l'ortho-science doit élargir son assiette en prenant quelques appuis sur nos *ressources subjectives.*

PIERRE

Nos ressources subjectives ont suffi à conduire les humains au pressentiment — la *prescience* — de l'ortho-évolution. En empruntant à l'orthologique ses analogies imagées et ses recoupements, elles deviennent une source de *savoirs subjectifs,* dont celui, fondamental, de l'*ordre divin.* A titre de *concept,* l'ordre divin d'identifie à l'anti-hasard, qui ne sufit pas à stimuler et à féconder notre pensée subjective : le *sentiment* du divin le peut seul.

Mais il est trop tôt pour *susciter* Dieu dans nos rapports d'adultes avec l'Univers. Contentons-nous pour l'instant de *ressusciter* dans nos souvenirs l'image paternelle naïve qu'est le Bon Dieu des petits enfants. Elle nous aidera à ouvrir les yeux parce que, subjectivement, nous sommes encore des enfants, et nos besoins subjectifs sont restés ceux des enfants. C'est la raison pour laquelle nous perdons nos ressources subjectives — nos "yeux intérieurs" — lorsque notre confiance naïve dans l'ordre divin nous est enlevée. C'est alors que nous devenons des aveugles, des savants, des businessmen, des gansters, des ingénieurs, des politiciens, etc. Bref des "hommes sérieux", qui nous prenons pour adultes.

Mais faisons un pélerinage aux sources du divin : *"Après avoir créé toutes choses (afin de pourvoir à nos besoins : c'est leur raison d'être) Dieu, dont le lieutenant est Papa, veille sur nous avec amour, et aussi avec sévérité : quelles fessées quand nous désobéissons ! Mais notre éducation achevée, nous serons enfin des grandes personnes, qui, on le voit bien, font tout ce qu'elles veulent : personne ne leur donne la fessée. Nous mangerons des tonnes de chocolat et seront très heureux …"* Tel est, vu par les petits enfants, un "ordre divin" qui est aussi le thème métaphysique sous-jacent à toutes les religions monothéistes.

Bien entendu, la cosmogonie des petits enfants est vite mise en question : à peine grandis, ils s'aperçoivent que les adultes ne peuvent faire ce qu'ils veulent et que le bonheur est rarement leur lot. Mais l'explication est facile : c'est la *culpabilité* des hommes, qui permet de conserver à Dieu les attributs du Père omniscient : Dieu, qui sait tout, sait donc quand nous

déméritons. Il nous punit et tout le monde est content : c'est *justice,* et la justice est nécessaire. Un Dieu injuste serait plus intolérable qu'un chef inique, dont nous pourrions nos venger en le méprisant.

Mais c'est ici que le mystère s'épaissit : si les religions s'étaient contentées de cette métaphysique infantile, elles auraient pu durer indéfiniment. Pour que les hommes se sentent *toujours* coupables — que dis-je : pour qu'ils *soient* toujours coupables, et donc *justement* punissables — le "péché d'orgueil" suffisait : la plus damnable de toutes les formes de l'orgueil étant de se croire sans orgueil, aucun homme n'y pouvait échapper à aucun moment de sa vie, et la "justice divine" n'aurait jamais été prise en défaut. Eh bien, non ! Les hommes éprouvèrent le besoin de justifier Dieu par le moyen d'une injustice atroce : le péché originel, qui fait payer aux fils la Faute de leurs pères ! ! *D'où cette épouvantable idée leur est-elle venue ?*

PHILIPPE

Cette fois, mes enfants, il va nous falloir rigoler pour de tout à fait bon en apprenant comment le Bon Dieu s'est trouvé inventer l'ORTHO-HUMOUR. Ai-je besoin de dire que cela s'est passé le samedi à minuit moins une ? Il s'était accouché la veille d'un très gros morceau (l'Eléphant), et, quand vint le moment de mettre la dernière main à son Œuvre, il était un peu las. Lorsqu'il s'aperçut qu'il avait fait les humains *plus* paouvrés couns que nature, il ne lui restait qu'une minute pour les remettre sur le métier. C'était trop tard : il aurait fallu les refaire de la première cellule à la dernière, pour ne rien dire de la nécessité de modifier la composition des jus intersticiels, et cela même aurait pu ne pas suffire à rendre malins de pareils crétins ! Mais une idée géniale lui vint : il fit d'une pierre deux coups en consacrant sa dernière minute aux abeilles (qui n'étaient pas bêtes du tout) et, tout en se donnant de grandes claques sur les cuisses en hurlant de rire, il leur confia le soin de nous donner le bon exemple, l'exemple d'une société parfaite.

Voilà comment il s'est fait que les abeilles ont été bourrées d'idées géniales et de savoirs techniques raffinés, plus un petit talent d'un comique irrésistible. En qualité de diététiciennes tout d'abord, les abeilles ont leurs petits secrets : selon ce qu'elles font manger à leur progéniture, elles la façonnent en reines, en ouvrières ou en bourdons. Nous sommes un peu moins entendus à ces choses : c'est à peine si nous savons comment nourrir la nôtre sans encourager trop sa tendance aux coliques ! Pour la "pilule", ensuite, la figure que nous faisons est plus navrante encore : les abeilles ajustent le taux de leur natalité à leurs ressources avec une précision qui donnerait la jaunisse à nos pharmacologues et à nos démographes s'ils étaient capables de beaux sentiments. Mais ce ne sont que bagatelles. Pour s'amuser, le Bon Dieu a trouvé beaucoup mieux : la sémantique apiaire.

C'est là qu'il a laissé dépasser un petit bout d'oreille, dans une intention dont on ne peut douter : il a voulu édifier Karl von Frisch tout en se payant la fiole de cet admirable biologiste. Le problème qu'il fallait résoudre était précis et relativement facile : la survie de leur espèce exigeait que les abeilles d'élite (les "éclaireuses") puissent comminiquer aux masses laborieuses des éléments d'informaion topographiques adéquats. Il fallait leur faire savoir où se rendre pour faire profitablement leur travail. Bien. Mettons-nous dans la peau dun Bon Dieu, et admettons que le moyen d'un "langage dansé" nous soit venu à l'idée. Pourquoi pas ? C'est

ingénieux, mais il nous arrive parfois d'être ingénieux. Qu'aurions-nous fait en pareil cas ? Je n'hésite pas, quant à moi, une seconde : j'aurais inventé un joli petit entrechat qui voulût dire : *"Y a bon, les copines. Suivez-moi pour voir où c'est …"*

Eh bien, non ! Le Bon Dieu ayant voulu se divertir, c'est autrement que s'expriment les abeilles : *"A six cent cinquante mètres dans la direction du N.N.N.E. il y a du sainfoin à butiner. Ouste ! Volez ! Moi, qui suis d'élite* (comme nous, ces garces se plaisent à en mettre plein la vue au menu peuple), *je vais poursuivre mon travail de recherche scientifique…"*

Ces abeilles ont tous les savoirs sociaux qui nous manquent, et pour cause : *elles n'ont pas eu à se les fabriquer elles-mêmes.* La nature l'a fait pour elles. Elles n'ont pas dû apprendre à ne pas se tromper : la nature ne les y a jamais autorisées. Mais il se pose quand même une question : *d'où leur sont venues leurs idées ?* Or sachez une chose : Karl von Frisch, l'homme admirable qui a su découvrir ces merveilles, *ne s'est jamais posé cette question.* Biologiste de métier, il lui a fallu s'employer à cultiver l'arbre dit *entomologie* dans le verger d'Asimov.

La métaphysique n'était pas son rayon !

BERNARD

Nous voilà prêts à nous soucier d'ortho-métaphysique. Située au centre de toutes choses, cette métaphysique est nécessairement la pièce-maîtresse du puzzle qu'il nous faut assembler pour avoir — enfin ! — l'IMAGE GLOBALE sans laquelle l'Univers ne peut que rester désespérément inintelligible aux humains : l'intelligibilité naît de l'ordonnance des éléments qui la composent. Nous ne pourrons mener ce travail à bonne fin aujourd'hui : la trroisième règle d'or de la pensée, qui est fondamentale, nous manque encore. Mais la première ébauche d'une ortho-métaphysique, obtenue par la "polymérisation" qui soude l'une à l'autre quelques hypothèses très simples, est devenue possible. Mais nous pouvons prendre notre départ sur un savoir. Nous *savons* désormais que, définie "ensemble de déterminismes coordonnés", la nature existe. Nous pouvons faire fond sur ce postulat,qui n'est pas hypothétique, les mathématiques en ayant fourni l'irrécusable preuve. Voyons à présent nos hypothèses :

1. Il n'y a aucune raison approximativement sérieuse de penser que la nature s'est moquée de nous. Elle a doté tous les organismes vivants d'attributs somatiques et psychiques propres à favoriser la survie des espèces, leur évolution et l'Evolution. Ce postulat-ci résultant de l'observation de faits innombrables, nous pouvons accueillir avec peu de chances d'erreur notre première hypothèse : la nature nous a dotés d'attributs *psychiques* (ce sont les *seuls* facteurs de l'évolution de notre espèce qui soient restés actifs) adéquats, c'est-à-dire propres à favoriser la survie de notre espèce, et à nous fournir les moyens de son évolution. Si elle ne l'avait pas fait, la nature se serait moquée de nous.

2. L'Homme se distingue des autres organismes vivants par un caractère qu'il est seul à posséder : la conscience. Il est donc raisonnable de supposer que l'Homme actualise ses potentialités spécifiques (s'"hominise") dans la mesure où, soustrait aux déterminismes inconscients hérités de ses ancêtres, il lui devient possible d'exploiter les ressources

caractéristiques de son espèce. Convenons, s'il vous plaît que cette hypothèse est *plausible.*

3. Si cette hypothèse se trouve être juste, trois de ses corollaires seraient, eux aussi, plausibles :

(a) L'homme soumis aux contraintes d'un instinct brut, resté *déterminant* au sens où il l'est pour les organismes inférieurs, le subit donc inconsciemment. Il ne sait donc pas qu'il subit ces contraintes. *Serait-ce le cas de l'IDÉATION ?* En d'autres mots : *subirait-* il ses idées sans savoir ni d'où ni comment elles lui viennent ? Les raisons qu'on a de le penser sont si nombreuses (et les vérifications du C.I.E.B.S. si convaincantes) que ce corollaire-ci a les caractères d'une quasi-certitude.

(b) Si l'Homme était soustrait à ses servitudes ataviques inconscientes, l'idéation aurait sa première chance de devenir consciente. L'idéation consciente deviendrait concevable alors qu'elle est impossible autrement.

(c) S'il bénéficiait de cette révolution biologique majeure, l'Homme *apprendrait* qu'il est doté d'attributs psychiques adéquats, qu'il peut réaliser les conditions de l'actualisation de ses destins spécifiques. Ceux-ci lui devenant intelligibles, il pourrait devenir intelligent. Il n'en aurait aucune chance autrement, et la nature lui aurait joué une farce sinistre.

Voilà tout, mais prenons garde : c'est encore un imbroglio d'hypothèses que nous avons sur les bras. L'aventure inouïe que nous allons vivre tous ensemble est leur *vérification expérimentale.* Nous allons observer, chacun en soi-même, ce que peuvent signifier les mots "devenir intelligent". Et, pour mettre fin au *suspense*, il nous semble préférable de vous le dire tout de suite : cela dépasse tout ce qu'aucun de nous a jamais rêvé. Kant (voir 16e leçon, page 5) est resté loin de com-prendre le bonheur indicible d'être tout bêtement — mais humainement — intellligent !

Questionnaire n° 30

FEUILLE D'EXERCICES

Le moment est venu pour chacun de s'atteler à la vérification expérimentale des hypothèses de Bernard. Il s'agit de constater d'abord l'émergence en soi de l'intelligence caractéristique de notre espèce lorsque la jouissance consciente de nos ressources naturelles nous devient possible. Puis viendra la vérification décisive : oui ou non la nature s'est-elle moquée de nous ? Le "bonheur absolu", propre à illuminer tous les instants de notre vie — jusqu'à la mort INCLUSIVEMENT — était-il une promesse vaine, une moquerie ? Nous avons fait de la thèse opposée une hypothèse de ***travail,*** *d'un travail que nos étudiants doivent s'offrir à eux-mêmes. Les questions, dès lors, ne sont plus de saison. Nos questionnaires sont remplacés par des feuilles d'exercices appropriés à la vérification méthodique des hypothèses retenues.*

L'ORTHO-MÉTAPHYSIQUE

Fondée sur la déification du Père, qui est universelle chez les enfants, la métaphysique enfantine contient en germe tous les thèmes métaphysiques connus en même temps que tous les ésotérismes que les humains ont appliqués à la solution plus ou moins heureuse de leurs problèmes intérieurs, c'est-à-dire à l'exploitation plus ou moins adroite de leurs ressources subjectives.

Sitôt devenu adolescent, l'enfant constate que son père ne possède pas les attributs divins qu'il lui prêtait. (Une remarque doit être faite au passage : une religion adaptée à la métaphysique enfantine est utile aux enfants. Les parents qui n'ont pas la prudence de se contenter du grade de lieutenant de Dieu — rôle dont ils peuvent se dévêtir progressivement — exposent leurs enfants à une adolescence traversée de rancunes et même de haines issues d'une tromperie d'autant moins pardonnée qu'elle est rarement tout à fait involontaire : les pères ne seraient pas très humains s'ils n'aimaient à être pris pour des dieux et, sans trop y prendre garde, ils se plaisent à duper leurs petits enfants — et ceux-ci ont une mémoire d'éléphants ! L'enfance sans Dieu est de la *très mauvaise psychologie*).

Un peu plus tard, l'enfant élevé religieusement s'aperçoit que Dieu n'a guère les attributs du Père, et le voilà devenu métaphysicien. Il s'emploie à découvrir les attributs de Dieu. Il s'interroge, et les réponses que l'humanité s'est faites à cette question ne sont guère, en gros, que cinq :

1) Dieu est un Super-Singe qu'il faut se rendre propice en s'aplatissant devant Lui. Aujourd'hui encore, les Cardinaux se prosternent à *plat ventre ! !* Mais, en qualité de gradés, ils le font sur des coussins de soie !

2) Dieu est plein de bonnes intentions, mais il est impuissant. S'il a créé le diable, il est impuissant par imbécillité. S'il n'a pas créé lui-même les "forces du mal", il est leur victime : elles l'emportent sans cesse. Faisons notre choix entre lui et elles : soumettons-nous dans le premier cas, révoltons-nous dans le second.

3) Dieu est inconnaissable, et les voies de la Providence sont impénétrables. Deux écoles : il se soucie ou ne se soucie pas de notre sort.

4) Dieu n'existe pas. La "chance" règne sur l'univers.

5) Dieu est le plus mystérieux des Mystères. Tous les ésotérismes sont nés de cette métaphysique-ci, même ceux qui ignorent ou répudient Dieu : en pareil cas ils se substituent à lui et leurs "fidèles" se deviennent à eux-mêmes une énigme dont ils cherchent à percer les mystères en se livrant à des exercices "spirituels" propres (pensent-ils à tort ou à raison) à faire naître en eux la lumière en stimulant leur pensée subjective.

Mais une constation significative doit être faite : transplantée sur le terrain spécifique, la métaphysique initiale — celle des petits enfants — décrit avec une exactitude parfaite la destinée de l'espèce humaine telle qu'elle se réaliserait pour chacun de nous si les hypothèses de Bernard étaient avérées. Son appartenance à une espèce adulte, parvenue à l'étape orthologique de son évolution, vaudrait à l'Homme la réalisation de ses rêves d'enfant : il ferait ce qu'il veut faire, et se gorgerait d'un "chocolat" qui ne saurait rassasier : l'ortho-bonheur.

"Pour gagner le royaume des cieux", disait le Christ (qui fut sans doute le plus "divin" et le plus "inspiré" des prophètes*"il faut retrouver la métaphysique des petits enfants, et naître deux fois : la première à l'état d'animal, la deuxième en homme…"*

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Vos vues sur le "patatras" de la science contemporaine.

3. Vos commentaires et vos questions.

4. **Exercice de méditation :**

(a) Quels auraient été POUR VOUS, les effets d'une adhésion aux cinq thèmes métaphysiques énumérés.

(b) En tant que facteurs de l'Evolution, discernez-en la valeur *orthogénétique.*

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Trente-et-Unième leçon

VIVRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

Pour mener ce cours à son terme, les neuf leçons de son quatrième cycle semblaient plus que suffisantes. Aussi ne nous sommes-nous pas dépêchés. Les trois leçons qui ont précédé celle-ci ne nous ont guère avancés. Des sujets utiles ont été abordés, mais ils n'étaient pas indispensables. Le Zen et l'ésotérisme, notamment, nous ont retenus plus longtemps que ce n'était nécessaire. Il me vient un scrupule : peut-être avons-nous été trop soucieux de progressivité. Notre prudence nous a entraînés dans une voie qui pourrait avoir été celle de l'école buissonnière. Si nous n'y prenons garde, je crains que ce cours ne soit pas achevé à sa trente-sixième leçon.

PHILIPPE

Et puis après ? Je doute que le ciel s'écrase sur la terre s'il nous fallait quelques leçons de plus : quoi que nous puissions faire, ce cours ne saurait s'"achever" que dans une centaine de millions de siècles. Nous avons *tout le temps du monde,* et c'en fait vraiment beaucoup. Mais, pour vivre dans un monde où, rien de mal n'étant concevable, on ne se frappe sous aucun prétexte, il faut comprendre plusieurs choses, dont la première est que *l'instant présent est éternel.* Ceux qui le savent *et le sentent* ont toujours devant eux tout le temps qui a été et tout celui qui sera. Le seul temps qui ne nous appartienne pas est celui que nous perdons, ou, plus exactement, celui que nous croyons perdre ou avoir perdu.

BERNARD

La notion de "temps perdu" appelle des précisions situées au cœur même des matières de ce quatrième cycle, et le programme qu'elle nous impose n'admet plus d'école buissonnière. Nos étudiants ne peuvent plus être exposés à *perdre* leur temps : ils ont à prendre possession d'un monde *éternalisé* par la troisième règle d'or de la pensée. Notre cours, il est vrai, n'en sera pas achevé, bien au contraire : il prendra son départ chez nos étudiants. Notre tâche sera de l'améliorer en le recommençant. La leur sera de nous dépasser en le continuant.

PIERRE

Nous sommes tous d'accord : plus d'école buissonnière. Nous sommes rassurés sur le cas de nos réfractaires, bien qu'ARTHEME. semble avoir quelque peine à saisir pleinement la signification du mot "orthogénèse" qui a le double caractère d'une hypothèse sujette à caution et d'une *certitude.* Des biologistes sérieux ayant fait valoir contre toutes les théories évolutionnistes connues des arguments solides, il s'en est trouvé quelques-uns pour mettre en doute l'Evolution elle-même. ARTHEME et ARSENE en ont conclu que, parce qu'elle est hypothèse non vérifiée dans les faits, l'orthogénèse peut-être mise en doute aussi bien, mais Bernard pourra sans nul doute dissiper cette équivoque.

BERNARD

Dans notre trentième leçon, j'ai eu grand tort de dire *prouvée* la parenté de l'Homme et du Singe alors qu'à parler proprement, il faut la dire certaine quoique non prouvée. Toutes les théories évolutionnistes sont douteuses, mais l'orthogénèse resterait une certitude même au cas où les fixistes diraient vrai ! Prenons le cas d'Eohippus qu'ARTHEME croit pouvoir récuser parce qu'il n'est pas *prouvé* que la progression constatée ait résulté d'une filiation. Mais toute hypothèse autre franchirait les dernières limites du ridicule : non content de s'accoucher de l'Eléphant le vendredi après-midi, il aurait fallu que le Bon Dieu s'amuse à faire — et à refaire en repartant chaque fois de zéro — un nombre énorme de quadrupèdes presque identiques. Ce Dieu extravagant aurait pétri du sable comme font nos enfants sur la plage, et le temps aurait emporté ses œuvres comme la mer emporte les leurs. Et, tout comme eux, il se serait, en prenant de l'âge, lassé de cet amusement : il n'a plus fait de chevaux nouveaux depuis des temps immémoriaux ! Qu'il ait pu se trouver des biologistes pour accueillir (implicitement) des hypothèses aussi risibles est surprenant. Mais, même si les choses s'étaient passées ainsi, l'orthogénèse n'en aurait été que plus significative : à chaque essai nouveau, profitant de l'expérience acquise la fois d'avant, Dieu se serait fabriqué un équidé un peu plus chevalin, mais *jamais moins.* Tout en faisant l'enfant, il se serait soumis à la loi d'orthogénèse !

Est-il besoin d'ajouter que toutes les théories *transformistes,* même les plus manifestement fausses, sont intelligentes comparées aux *fixistes ?* Il est très facile d'en imaginer plusieurs qui soient assez plausibles pour avoir quelques chances de s'approcher du réel. Mais, l'école buissonnière nous étant interdite, nous ne perdrons pas notre temps à ce jeu. Philippe a dit vrai : pour le travail qu'il nous faut faire ici, les mécanismes de l'évolution somatique n'ont pas la moindre minitrace d'importance. Seule nous intéresse l'évolution psychique d'Homo sapiens en réponse aux stimuli culturels qu'il peut subir.

PIERRE

Nous sommes tous d'accord : plus d'école buissonnière. Le moment est venu d'allumer tous les moteurs de la fusée et de mettre le cap sur les splendeurs d'un UNIVERS VIERGE, inaccessible hier encore aux humains : celui où règne l'UNITÉ qui nous livre la troisième règle d'or de la pensée — et l'UNITÉ qu'aussi bien elle nous livre.

LA TROISIEME REGLE D'OR

PIERRE

La pensée consciente est la plus complexe, la plus *élaborée biogénétiquement,* des propriétés de la matière vivante. Aussi est-ce à la biologie qu'il appartient de la prendre en charge. Mais les biologistes ne s'en sont guère ou pas du tout souciés, et c'est pourquoi la troisième règle d'or de la pensée n'a jamais été enseignée. La somme des souffrances dues à cette carence confond l'imagination.

HUBERT

Si je vous en croyais, je ne vous le pardonnerais pas : vous avez trop prêché d'exemple ! Vous avez parlé profusément de cette mirobolante règle d'or, mais sans jamais en rien dire.

Vous avez pris soin de nous accorder "tout le temps du monde" en effet pour oublier le peu que nous n'en avons PAS su ! ! Mais, direz-vous, son "élaboration biogénétique" la rend inaccessible aux profanes de ma sorte ? Ce n'eût été qu'une raison de plus d'énoncer cette règle assez clairement pour en permettre — depuis longtemps — l'application à ceux qui n'entendent pas se soucier d'"élaboration biogénétique" ! !

PIERRE

Cette règle a été énoncée, mon cher Hubert, depuis près de deux ans : c'est *la substitution de la réflexion à la projection.* Mais, quoique simple et claire, elle ne saurait être enseignée que par ceux qui en saisissent les données. Or la réflexion et la projection ne sont intelligibles qu'en fonction de la biogénèse, dont elles sont les *mécanismes.* C'est pourquoi la biologie peut seule nous fournir les moyens d'apprendre à être et à rendre heureux.

BERNARD

La *projection* est le plus redoutable des privilèges dont souffre notre espèce. Fille (illégitime) de l'instinct de conservation et de la conscience du moi, elle est tout à la fois l'instrument et la conséquence d'un emprisonnement en soi-même par soi-même. C'est le plus diabolique et le plus vicieux des cercles (toujours vicieux : laisse toute espérance, toi qui entres en ce lieu qui est l'enfer *parce que le mal n'y peut engendrer que le pis)* d'un enfer inventé par une espèce qu'on croirait condamnée à bâtir son propre enfer pour s'y détruire elle-même.

MEDICUS

Plutôt que vicieux, j'aimerais dire "vertueux" les cercles de cet enfer, leur vertu étant d'engendrer cette *désespérance* qu'enseigne le Zen. S'il me fallait condenser en trois mots les préceptes de la DOCTRINE SUPREME d'Hubert Benoit, je les emprunterais à Dante : ô toi qui viens au Zen, laisse toute espérance !…

BERNARD

Le Zen s'est heurté aux mêmes obstacles biologiques que tous ceux qui ont voulu enseigner aux humains à se libérer eux-mêmes. Tous ont prêché la même chose : *"ne désire rien…"* Mais les moyens préconisés pour obtenir ce "lâcher-prise" sont divers. "Laisse toute espérance" en est un, peu efficace d'ailleurs : il est impossible aux humains d'imposer le silence à leurs propres acides nucléiques, toujours *prometteurs !* En revanche, certains "exercices spirituels" se sont révélés propres à mettre ceux qui les pratiquent soit *hors d'état* d'entendre leur langage, soit dans un *"état second"* (rarement stable et souvent dangereux) qui le déforme assez pour le rendre inintelligible.

Rien de tout cela ne pouvait être satisfaisant, et rien ne pouvait l'être moins que la spiritualité hindoue, trop coûteuse même pour les "riches": le nirvana et le satori ne sont accessibles autant dire à personne. Quant aux masses, seuls ceux qui ont séjourné aux Indes peuvent se faire une idée de leur misère spirituelle, cent fois plus affreuse que leur dénuement matériel. La survivance de cette effrayante forme de spiritualité atteste la vitalité de nos espoirs innés : c'est parce que l'Orient y entrevoit sa seule lueur d'espoir que cinquante siècles d'échecs sans cesse plus éclatants n'ont pas suffi à l'en détourner. Et, plus incroyable encore, l'Occident est plus attiré que jamais par un orientalisme de plus en plus anachronique, de plus en plus anti-biologique !

MEDICUS

Félicitons-nous qu'il se soit trouvé un penseur de grande classe, KRISHNAMURTI, pour dénoncer la malfaisance des traditions spirituelles de l'Orient. Nombreux et très lus, ses livres me semblent avoir plus de chances d'en désintoxiquer l'Occident que si leur auteur était Occidental.

BERNARD

KRISHNAMURTI est un homme remarquable, dont nous aurons à reparler. Apôtre de la *perception directe* — dite *vision globale* dans la terminologie steinérienne — il aura été un des précurseurs les plus doués de l'orthologique. Mais, faute d'information biologique adéquate, il n'a pu éviter une erreur gravissime : selon lui, il suffirait de se débarrasser de ses acquisitions existentielles (dans sa terminologie : se "libérer du Connu") pour échapper aux nécessités biologiques qui nous imposent une destinée très précisément opposée à celle-là : *c'est de l'INconnu — de l'emprise inconsciente — que nous devons nous libérer pour devenir humains.* J'ai bien peur qu'entachée d'une erreur aussi fondamentale, la pensée de KRISHNAMURTI, si lucide et rayonnante soit-elle, n'ait jamais bâti et ne bâtisse jamais rien de vrai. Mais quel démolisseur sans pareil !

MEDICUS

On ne lui voit en effet pas d'égal pour faire table rase des erreurs humaines. Il abat toutes les traditions, occidentales autant qu'orientales, avec une douceur, une modération et une impartialité également dévastatrices. Rien ne résiste à sa pioche.

BERNARD

Mais, ne distinguant ni l'essentiel de l'existentiel, ni la capitalisation de la thésaurisation, des nuances indispensables à l'intelligence du réél lui échappent inévitablement. Ne le regrettons pas : il serait peu lu et moins compris si sa pensée était nuancée. Mais les distinctions qu'il a négligées doivent être faites. Ainsi, en Orient, la vie dite spirituelle a toujours été implantée tout entière sur ce traditionnel — sur ce "connu" — que KRISHNAMURTI dénonce avec tant de force. Mais il n'en va pas de même de l'Occident, où la vie spirituelle doit à sa *féminité,* qui est le plus vivant et le plus "touchant" des apports du Christ à la vie spirituelle, des liens *charnels* avec la réalité biologique. Elle s'en est trouvée*vivable* au menu peuple et même aux femmes, qui ont su la rendre — ô merveille — presque "popote" ! !

PHILIPPE

Imperturbablement théologiens, nos pères à peau blanche faisaient les cuistres pendant que nos grand-mères (très appréciées pour une blancheur cutanée que les poètes chantaient volontiers, mais qui n'est plus aussi à la mode) faisaient la cuisine, même spirituelle ! Sans doute est-ce grâce à elles que l'Occident a fini par faire de ses cuistres quelques "cuistots", scientifiques notamment. Partout ailleurs, les "grands esprits" se déshonoraient en se mêlant de … popote !

BERNARD

Faisons le point. Ceux qui voulaient libérer les humains sans savoir que l'orthogénèse est

la loi de la vie ne pouvaient qu'échouer car il nous est impossible de renoncer aux privilèges biochimiques qui font de nous des projecteurs. Au prix d'un courage surhumain, quelques-uns sont parvenus à se mutiler assez pour échapper à leurs destins. En s'arrachant leurs propres attributs de projecteurs, ils ont pu se soustraire aux servitudes de l'égo, et, ipso facto, un univers — un "paradis" — *préhumain* leur était rendu. Comme les abeilles, ils devenaient capables de *refléter* l'univers, *mais aussi incapables qu'elles de l'enrichir d'apports originaux.* Bref ils étaient devenus aussi impuissants que des insectes à s'acquitter de leurs tâches d'hommes !! La vie spirituelle, décidément, est celle du risque-tout. C'est pourquoi il a toujours été immensément dangereux de devenir humain.

PIERRE

Quoi que l'on puisse faire, il est dangereux d'être homme tant que l'on ne sait ce que l'on fait. Aussi avons-nous, à l'inverse du ploutocrate de notre quatrième leçon, grandement lieu de nous féliciter d'avoir atterri sur cette planète à un moment où il est devenu possible de savoir ce que nous faisons, et même de savoir ce que nous pouvons et ne pouvons pas faire.

PHILIPPE

Il est clair, tout d'abord, que les humains ne peuvent faire AUCUNE des choses qu'ils ont toujours faites ou voulu faire. Ils ne peuvent s'accommoder d'AUCUN conformisme ni d'AUCUN anti-conformisme. Ils ne peuvent être ni bien-pensants ni contestataires. Ils ne peuvent se mettre ni spiritualistes ni matérialistes, ni collectivistes ni capitalistes, ni AUCUNE des choses ridicules que peuvent dire nos délicieux mots en "iste", pas même naturiste ou je-m'en-foutiste ! Le tout sous peine de crever le plus sûrement du monde. D'où nos "lourdes épouvantes", et cet "horizon sanglant" qui nous cerne de toutes parts. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

BERNARD

Cela signifie que les hommes ne peuvent ni redevenir ce qu'ils ont été ni rester ce qu'ils sont : l'orthogénèse est la loi de la vie. Il s'ensuit que rien de ce qui existe ni de ce qui a existé ne saurait être adapté à leur cas. Ils sont donc contraints — sous peine de mort en effet — d'appliquer la troisième règle d'or de la pensée pour mettre fin au cauchemar d'un horizon sanglant où qu'on le regarde. Il leur faut s'éveiller au réel et vivre "tout bêtement" en Transrubiconie ! Nul n'aura bientôt d'autre choix que celui-là ou crever.

MEDICUS

J'admets que, de plus en plus incompatibles avec la technologie contemporaine, nos instincts sociaux ont une valeur de survie chaque jour plus brutalement négative : ils nous condamnent à mort trop littéralement. Il n'est jusqu'aux Jeux Olympiques où l'on ne s'entre-massacre ! Mais la troisième règle d'or exige une métamorphose comparable à celle qui fait un papillon d'une chenille, et je doute qu'un sur mille de nos contemporains soit capable de "papillonner" !

PHILIPPE

J'ai peur de devoir admettre qu'ils n'ont pas la gueule à ça ! Mais, tout compte fait, les chenilles non plus …

BERNARD

Si la troisième règle d'or de la pensée ne provoquait la métamorphose qui fait un homme d'un singe, des hécatombes seraient prochaines. Aussi n'y a-t-il pas de temps à perdre : chaque minute de retard dans la diffusion de cette règle voit grandir, en même temps que leur pan-stupidité culturelle, les menaces toujours plus précises qu'elle fait peser sur les hommes.

PIERRE

Les dangers au milieu desquels nous nous débattons sont si grands et si visibles que nous ne pouvons nous défendre de nos épouvantes qu'en prenant conscience de leur *nécessité* : les hommes n'évoluent que contraints. Or nos contemporains entrevoient à peine ces dangers et leur restent apathiques. Mais ce n'est plus qu'une question d'heures : la pan-stupidité humaine débordant en tout lieux, le "cote d'alerte de l'épouvante" est sur le point d'être atteinte. Malgré quoi il est clair que la substitution de la réflexion à la projection ne pourra se généraliser que si elle peut être rendue facile.

BERNARD

Dieu merci, les règles qui conduisent à cette substitution sont assez simples pour être enseignées aux jeunes enfants, qui peuvent être entraînés à les appliquer sans en comprendre les raisons d'être. Mais notre tâche ici est de former des professeurs ou des éducateurs qui sachent ce qu'ils font. Ce n'est guère plus difficile, mais bien plus minutieux, et il faut y mettre le temps. Nous devons faire à la patience de nos étudiants un appel d'autant plus insistant que, pour commencer, l'étude de la troisième règle d'or de la pensée se situe dans l'abstrait. Qu'on n'en craigne pas la sécheresse : nos sentiments ne perdront rien et gagneront beaucoup à être rendus intelligibles. Nous pourrons enfin sentir ce que nous pensons, penser enfin ce que nous sentons, nous *abandonner* enfin à notre pensée et à nos sentiments. C'est ainsi que s'acquiert l'"autre sorte d'intellligence" dont la nécessité est devenue hurlante.

Enfonçons-nous dans la tête, tout d'abord et une fois pour toutes, que l'orthogénèse est la loi de la vie. Nous nous vouons à toutes les disgrâces chaque fois que nous l'oublions. Ne pouvant revenir en arrière, c'est toujours vainement et dommageablement que nous cherchons à retrouver notre *innocence* : bourrés de richesses biochimiques, nous ne pouvons plus être innocents.

PIERRE

Si certaine qu'en soit l'impossibilité, elle est difficile à accepter. L'innocence originelle est peut-être la plus vivace, mais assurément la plus coûteuse, de nos nostalgies. Nous la projetons sur nous-mêmes et sur ceux que nous aimons, puis sommes toujours meurtris de ne la trouver ni en nous ni en eux.

BERNARD

Enfonçons-nous dans la tête, ensuite, et n'oublions jamais que nous devons être *ortho-égoïstes* tout notre soûl !

PHILIPPE

Il a dit "ortho", petit mot qui enrobe gentiment la pilule, pour que vous résistiez à l'envie de lui arrache les yeux. Nous avons été exhortés si longtemps et si éloquemment, et nous

sommes si bellement exhortés, nous-mêmes, à combattre notre égoïsme que nous avons fini par croire que c'était arrivé ! Il faut admettre, pourtant, que la nature nous a dotés d'une solide dose d'égoïsme. S'il fallait que nous n'en ayons point, elle nous aurait drôlement mal foutus ! Si, au contraire, il faut que nous en soyons pleins, ayez la bonté de me dire s'il vous est jamais arrivé de rencontrer un malfoutu pour ce caractère-là ?

BERNARD

La distinction des formes primitives et évoluée de l'égoïsme humain est très claire. L'égoïsme primitif est *infernal.* Sa fonction orthogénétique est de faire de ses victimes des *insatisfaits* — reconnaissons qu'il y parvient à merveille — contraints par le malheur à chercher une autre voie. L'ortho-égoïsme, tout au contraire, est immensément satisfaisant. Plus nous nous en approchons, plus nous sommes heureux. L'un est donc le fouet, l'autre la carotte. L'égoïsme primitif oblige à *réfléchir,* et l'ortho-égoïsme nous procure les moyens de le faire *correctement.* La troisième règle d'or de la pensée est celle qui, à la projection humaine, substitue l'ORTHO-REFLEXION.

L ' O R T H O - R E F L E X I O N

BERNARD

En nous dérobant la jouissance de nos instincts, les privilèges biochimiques qui nous ont valu la conscience ont fait de nous des *projecteurs intellectuels,* condamnés à se libérer de leurs savoirs innés au prix — effroyable mais nécessaire — d'un *asservissement à leurs idées.* C'est ce prix-là que les humains n'ont pas fini d'acquitter. Les dernières échéances — les plus lourdes — sont celles que nous nous épuisons à payer.

PHILIPPE

Pour se représenter comment ces merveilles se sont faites, il faut s'offrir le prix d'assister à la naissance du premier théologien que Dieu nous ait donné. Rien n'a jamais été si touchant. En revanche, pour constater que la projection doctorale est aujourd'hui plus puissante et plus dévastatrice que jamais, c'est de l'audace qu'il va nous falloir, et encore de l'audace : regarder à l'œuvre les Docteurs que Dieu s'obstine à nous donner, c'est s'exposer à mourir de rire, de dégoût ou d'effroi. Bien entendu, tout cela était et est encore inévitable. Si les choses se sont passées ainsi, c'est par l'excellente raison qu'elles ne pouvaient se passer autrement.

Pour bien comprendre ces nécessités et apprécier leur saveur, représentons-nous le pétrin où nos pères ont eu à se débattre lorsque, chassés tout nus du paradis de l'instinct, et voulant — c'est humain — se "faire une idée" de ce qui leur arrivait, l'un d'eux se mit théologien. Le premier Docteur était en train de naître. Que pouvait-il sinon anthropomorphiser un ou plusieurs dieux, et peupler le ciel, la Terre, la mer, la forêt ou l'Olympe d'un ou de plusieurs Super-Singes qui goûtaient peu la plaisanterie. On ne les offensait pas impunément et l'on n'était jamais sûr de leur plaire, mais il fallait bien qu'on essaie. Et comment l'aurait-on fait sinon par projections ? Il allait de soi que, si l'on voulait se rendre les dieux propices, ils devaient être traités au moins "royalement". Il fallait se prosterner sans cesse devant eux. Il fallait leur servir des aliments de choix avec toute la

pompe — le rituel — qu'aurait pu souhaiter le plus vaniteux des monarches. Et, bien sûr, il fallait se garder d'oublier de les ravitailler en pucelles. Pour les leur expédier au ciel, le plus sûr serait d'en faire de la fumée : il faut être rationnel.

Jusqu'ici, tout allait assez bien. Notre docteur en théologie n'avait aucune raison de douter de la bonté de ses idées : elles étaient l'évidence même. Mais, un beau jour, alors qu'on était en train de lui rôtir une fillette pourtant grasse à souhait, la divinité fait éclater son courroux dans un orage. Patatras ! Dieu aurait fait savoir qu'il réprouve les sacrifices humains ! ! ! Mais, grâce au ciel, des idées aussi sacrilèges ne sauraient germer sous le crâne d'un bon docteur en théologie. Dieu est furieux parce qu'il n'entend pas se contenter d'une pucelle : il en veut trois. C'est l'*évidence même :* trois est un nombre *sacré* !

Ai-je besoin d'ajouter qu'en faisant cette trouvaille-ci, notre théologien est devenu un docteur vraiment doctoral ? Le voilà merveilleusement armé pour *projeter sa science sur les faits* au lieu de les intégrer dans sa pensée. Il a INVERSÉ les mécanismes de la raison. Depuis lors, les automatismes de la pan-stupidité humaine, dont nos docteurs modernes font plus *savamment* que jamais leurs délices quotidiennes (1), reposent sur des structures aussi absurdes intellectuellement qu'*inébranlables politiquement.* C'est ainsi qu'ont pu être savamment élaborées et réunies les conditions de la déflagration mondiale qui nous menace. Si les moindres rudiments d'ortho-sociologie ne fournissaient des moyens sûrs de mettre un terme à la toute-puissance des bons docteurs théocratiques qui exploitent nos instincts préhumains, d'indicibles désastres seraient inévitables et imminents.

MEDICUS

Votre optimisme me semble aussi insensé que la "science" des théocrates : comment vos rudiments d'ortho-sociologie seraient-ils acceptés par les docteurs en place ? Et comment les hommes politiques, qui n'écoutent jamais qu'eux, en prendraient-ils connaissance ?

PIERRE

C'est évidemment le plus urgent de tous les problèmes sociologiques, mais nous ne pourrons l'aborder utilement qu'après une leçon d'ortho-sociologie. Entre-temps, il faut prendre garde à une chose : les docteurs qui ont enseigné aux humains à penser à l'envers ne pouvaient faire autrement. Philippe a montré combien l'inversion des mécanismes de la pensée rationnelle était *inévitable.* Il importe de se convaincre qu'elle était en même temps *nécessaire.* Elle apportait une solution préhumaine à un problème social insoluble par d'autres moyens : celui d'une AUTORITÉ assise sur des structures politiques solides. Aucune nation n'aurait survécu six mois si chaque citoyen s'était jugé habilité à interpréter les phénomènes en tant que manifestations de la volonté divine, et à mettre en question la compétence de leurs chefs, ou la légitimité de leurs pouvoirs. Les docteurs ont toujours fait ce qu'ils *devaient* faire. Pourquoi ceux d'aujourd'hui feraient-ils exception à cette loi de la nature ? Pourquoi manqueraient-ils de faire ce qu'ils *doivent* pour assurer la survie de l'espèce ? Convenons qu'il serait téméraire d'affirmer qu'ils ne le feront pas !

BERNARD

Bien que toute prédiction soit téméraire au point où nous en sommes, je me permettrai d'en hasarder une : les choses se passeront sans nul doute beaucoup mieux qu'aucun d'entre nous n'oserait l'espérer. Les raisons de cet optimisme apparaitront dans une prochaine leçon

d'ortho-sociologie qui ne saurait manquer de nous rassurer tous. Entre-temps, notre sujet est l'ortho-réflexion qui, déjà, se laisse entrevoir par opposition à la réflexion projective des docteurs tout autant qu'à l'irréflexion systématique des spiritualistes orientaux.

Le bon docteur en théologie de Philippe s'est trouvé "réfléchir", dans le sens courant de ce mot, de plusieurs façons : projectivement pour s'aviser qu'un orage manifestait la colère des dieux, introjectivement pour se persuader que le nombre trois est "sacré", puis déductivement pour en conclure que le ciel exigeait *donc* (c'était l'"évidence même") le sacrifice de trois pucelles.

Comment s'étonnerait-on qu'horrifiés par les abominables fruits de cette sorte d'activités mentales, les spiritualistes orientaux aient exhorté et exhortent encore les humains à *refléter* le réel en se gardant comme de la peste de toute *réflexion* rationnelle ?

Or, biologiquement, ces deux formes de spiritualité sont également anachroniques : la première n'est plus compatible avec la survie de notre espèce, la deuxième ne l'est pas encore. L'Homme ne peut ni s'identifier à ce qui est, ni s'en accommoder. Il doit — miracle sémantique qui contient TOUT — *réfléchir l'univers.* Il doit être tout à la fois le reflet et le réflecteur qui renvoie, élaborées, transformées par la réflexion, les images qu'il reçoit.

Cette ORTHO-REFLEXION exige un *abandon actif,* attitude nullement contradictoire qui a toujours été celle des privilégiés (dits "saints") chez lesquels est spontanée l'aptitude à jouer le rôle d'instrument docile mais actif et doué d'initiative. L'objet de notre prochaine leçon sera de fournir à ceux qui n'ont pas reçu ces aptitudes en cadeau de baptème, des moyens de les acquérir par com-préhension.

Note leçon 31

(1) Rien, par exemple, n'a jamais été plus inepte ni aussi meurtrier que la "science économique" contemporaine, ni si ridicule que l'aléagénèse de nos éminentissimes savants.

Questionnaire n° 31

Cette leçon est caractérisée par sa vacuité apparente et, dans l'état où elle vous est livrée, par son utilité *inapparente.* Vous êtes invité à combler ses vides : c'est alors seulement que sa signification apparaîtra à ceux qui veulent bien s'adonner à un jeu singulier : la conquête systématique, une après l'autre, des conditions du bonheur *idéal.* Cette conquête vous sera d'autant plus facile que vous aurez découvert vous-même un plus grand nombre des facteurs de cette sorte de bonheur. D'où l'opportunité d'une leçon faite de structures vides, mais faciles à combler. Plusieurs images importantes —"refléter le réel" par exemple n'y ont pas été clarifiées autant qu'elles l'auraient pu : la fin de ce cours étant proche, il vous sera bientôt nécessaire de poursuivre votre route sans notre aide. Or c'est en *explicitant vous-même les images qui s'offrent sans aucune cesse aux regards de tous* que vous le pourrez.

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. **LE BONHEUR :** Aucun bonheur n'a jamais été possible sans un minimum de confiance dans la vie, c'est-à-dire de *foi,* et la foi est un phénomène subjectif. Il s'ensuit que la toute première condition d'une *unité intérieure* qui puisse conduire au bonheur est une *objectivation* de la foi. Il faut en faire l'objet d'un *savoir* pour qu'il nous devienne possible de nous abandonner en même temps à notre pensée et à nos sentiments. Ces conditions sont réunies dans le cas des jeunes enfants qui *pensent* (mais, chez eux, ce mot veut dire "croient") leur père omnipotent, omniscient et bienveillant. Elles le sont aussi dans le cas des croyants qui, prêtant à Dieu les mêmes attributs, sont certains de sa bienveillance tant qu'ils lui obéissent, et assurés de ne perdre un seul de leurs cheveux qu'il ne le veuille. Mais la nature ?

(a) Quels attributs devraient être les siens pour que nous soyons contraints par nos savoirs à lui faire (intellectuellement) une confiance totale ?

(b) Quels attributs devrions-nous posséder nous-mêmes pour avoir dans nos propres destins (voire dans notre "étoile") la même confiance comprise et sentie ?

(c) De quels savoirs disposons-nous déjà — et quels sont, s'il y en a, ceux qui nous manquent — pour obtenir ces résultats ?

3. **L'EGOISME :** est égoïste celui ou celle qui se soucie principalement, voire exclusivement, de ses propres intérêts. Deux mots de plus définissent l'ortho-égoïsme : … de ses intérêts *bien compris.* Que pouvons-nous et devons-nous aimer, admirer et cultiver en nous-mêmes pour satisfaire pleinement à nos *vrais* intérêts ?

4. **KRISHNAMURTI :** (a) Vos réactions aux commentaires de Bernard, pages ?? et ?? de la présente leçon.

(b) Discernez-vous dans les visions de Krishnamurti ce que pourrait être la (ou les) *raison(s) d'être* de l'existence humaine ? Dans l'affirmative, laquelle ou lesquelles ?

(c) Que pensez-vous du remarquable chapitre consacré à l'amour dans "SE LIBERER DU CONNU" (pages 97 à 108) ?

(d) Y discernez-vous une ou plusieurs raison(s) d'être à l'amour ? Dans l'affirmative, laquelle ou lesquelles ?

5. Que peuvent signifier les mots "temps perdu" ?

6. **"NE DÉSIRE RIEN" :** Quelles conditions faut-il réaliser pour qu'il devienne *possible* aux humains de ne rien désirer ?

7. Convenez-vous que c'est en la *féminisant* que le Christ a rendu la vie spirituelle plus humaine, plus charnelle, plus accessible pour ne pas dire "bon enfant" ?

8. **UN JEU DE RENTREE :** Après avoir réuni une douzaine de questions glânées dans les trente premières leçons de ce cours, ALCESTE s'est fait un jeu qu'il conclut en ces termes :

J'attends de la suite de ce cours l'exploration des coins les plus secrets de la nature humaine (et les conséquences qui en découlent), l'entrée dans le monde de l'inconscient, la réalisation de l'unité intérieure, l'inversion des rapports de force entre la pesanteur atavique et les motivations humaines, la découverte de nos besoins essentiels, la liberté de ne pas être le prisonnier de soi-même, la liberté d'aimer, la "suscitation" de Dieu, l'explication de la troisième règle d'or de la pensée et des moyens de l'appliquer, la maîtrise des mécanismes de l'idéation … et la liberté de vivre l'orthologique !

(a) Etes-vous d'accord sur cette énumération de ce qu'il nous reste à éclairer ?
(b) Complétez-la s'il y a lieu.
(c) S'y trouve-t-il des choses que vous avez comprises déjà, et, dans l'affirmative, lesquelles ?

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Trente-deuxième leçon

VIVRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

Nous avons beaucoup parlé de bonheur dans ce cours, mais sans chercher à préciser la définition de ce mot trop complexe. C'eût été impossible : pour être raisonnablement complète, cette définition exige de la *réflexion* dans *toutes* les acceptions de ce mot. Bref de l'ortho-réflexion.

HUBERT

Une minute s'il vous plaît ! Nous avons eu droit, la dernière fois, à un "sketch" d'une férocité bien philippéenne. Après avoir "réfléchi de deux façons bien distinctes", un bon docteur en théologie s'est trouvé exiger le sacrifice de trois vierges pour apaiser la colère d'un dieu *évidemment* (!) outré qu'on ne lui en eût brûlé qu'une ! ! Si la définition du bonheur exige *toutes* les formes de la réflexion, il y faut donc la collaboration du bon docteur de Philippe ? Et nous devons faire nôtres ses "deux façons bien distinctes de réfléchir" ?

PHILIPPE

Parbleu ! Personne n'a jamais pu s'en passer, et nous avons souvent lieu de nous en réjouir. Ne doit-on se féliciter par exemple, mon cher Hubert, qu'aucun de ceux qui ont cherché à se concilier vos bonnes grâces pour vous emprunter de l'argent ne vous ait envoyé, en guise d'entrée en matières, quelques robustes coups de botte ? Remercions-en la réflexion projective : pour parvenir à leurs fins, vos emprunteurs ont usé de moyens probablement très voisins de ceux de notre bon docteur. Ils vous ont invité à dîner en recommandant à leur femme et à leurs filles de vous la faire au charme. Vieux comme le Pléistocène, ce moyen de se propitier les hommes et les dieux a conservé toute sa fraîcheur.

Mais, bien que commode, utile et éternellement fraîche, la réflexion projective a ses petits inconvénients : elle peut entraîner des dépenses inutiles. Si notre bon docteur n'avait projeté sur le ciel ses terreurs, et ses appétits sur les dieux issus de cette première projection, sa table et son harem y aurait gagné. Mais ce n'auraient été encore qu'économies de bouts de chandelle. C'est aujourd'hui que la pan-stupidité de nos bons docteurs devient coûteuse. Tant qu'ils ne s'en prenaient qu'aux dieux, le mal qu'ils parvenaient à faire était médiocre. Devenus scientifiques, ils ne tarderont plus à nous exterminer tous s'il n'est mis fin à leurs projections massacrantes.

PIERRE

Nous devons nous interdire l'école buissonnière, mais, si quelques mots peuvent aider nos étudiants à se garder des "petits inconvénients" de la pensée projective, ils ne seraient pas superflus.

PHILIPPE

S'il était possible de s'en protéger sans orthologique, il y a longtemps que les projections massacrantes auraient cessé de faire rage en Cisrubiconie. Mais, la logique aristotélicienne ayant toujours été impuissante à se ravitailler elle-même en prémisses, il n'en est, en Cisrubiconie, que deux sources : la projection et l'imagination-intuition. La projection nous flattait un rien en créant à notre image l'univers et les dieux, mais l'imagination-intuition les a vengés de cet outrage : elle nous a créés à l'image des dieux et nous a valu tout à la fois les malédictions et les bénédictions qui accablent et exaltent notre espèce, depuis la logique discursive jusqu'au sens du sacré — numérologique notamment.

Comment s'étonnerait-on que, puisant à ces deux sources sans se douter de ce qu'ils font, nos bons docteurs contemporains ressemblent à s'y méprendre à celui dont on a admiré les cogitations dans notre dernière leçon ? D'où la dépense qu'on leur voit faire : au lieu de gazéifier de modestes contingents de pucelles, ils brûlent les ressources de notre planète avec tant d'ardeur que leur épuisement n'est plus qu'une question d'heures.

MEDICUS

Depuis Galilée, la science puise à une source moins dangereuse : l'observation des phénomènes.

PHILIPPE

L'observation des phénomènes n'a jamais été l'apanage des scientifiques. Les animaux sont des observateurs souvent plus fins que nous, et nos ancêtres Primates l'étaient sans aucun doute. Mais ce n'est pas l'observation, c'est l'*interprétation* des phénomènes qui nous vaut des connaissances justes ou fausses. Or nos dépendons de la projection et de l'imagination-intuition pour nos interprétations — jusqu'au jour où nous nous enrichissons des ressources de l'ortho-réflexion.

MEDICUS

Cela ne me semble pas tout à fait exact : nous nous servons aujourd'hui des *produits capitalisés* (instruments et équations) de l'imagination-intuition pour *mesurer* nos observations et pour les interpréter. Les bons docteurs du moyen-âge ne disposaient d'aucune de ces ressources.

PHILIPPE

Certes, et c'est bien pourquoi, n'ayant pas à se contenter des moyens primitifs qui limitaient cruellement les ambitions de leurs pères, nos bons docteurs contemporains crèveraient d'humiliation s'ils ne pouvaient expédier au ciel que quelques misérables pucelles. Leur stupidité est plus agissante et plus grandiose. La raison en est claire : *leur intelligence n'a pas grandi d'un iota pendant que leurs moyens d'agir et de nuire ont été multipliés par mille.* Le secret de leurs pouvoirs dévastateurs tient tout entier dans ce rapport. Mais son analyse nous retiendrait trop longtemps aujourd'hui ; elle sera plus expéditive quand nous pourrons mettre en service des ressources intellectuelles enfin sérieuses. Il est grand temps que nous nous livrions tous ensemble à un petit rien d'ortho-réflexion sur les conditions du bonheur.

L'ORTHO-BONHEUR

PIERRE

Le bonheur est un mot dont la signification nous échapperait complètement si nous ne savions de science sûre une chose au moins : sa première condition est la FOI. Pour être heureux le moins du monde, il faut avoir confiance en quelque chose : en Dieu, en soi-même, en son "étoile", en ses parents ou son conjoint, en n'importe quoi d'autre, fût-ce l'astrologie, le yoga, la médecine ou le communisme. Inévitablement menacé de tous les malheurs toutes les minutes de sa vie, celui qui ne donne sa confiance à rien ni à personne ne saurait être heureux à aucun moment.

Mais il faut bien constater qu'à la seule exception des mystiques, dont la confiance en Dieu ne repose PAS sur des croyances, il arrive aux humains de perdre leur foi, toujours menacée quand elle repose sur des croyances fausses : les évènement la démentent inlassablement. Nous n'avons alors que deux moyens de la conserver : fermer les yeux aux faits ou les intégrer dans nos croyances en bâtissant des sytèmes de pensée religieux, philosophiques, scientifiques, politiques ou tous autres, pourvu qu'ils soient propres à réaliser — envers et contre tout s'il le faut — cette intégration. Les hommes ont toujours utilisé l'un ou l'autre, et souvent l'un et l'autre, de ces deux moyens de se préserver de l'angoisse qu'engendre le doute.

PHILIPPE

S'ils ont toujours usé de ces moyens c'est que, à l'exception de la poignée de "combinards" qui ont découvert d'habiles raccourcis pour s'établir en Transrubiconie, ils n'avaient pas d'autres choix : c'était ça ou crever. La cécité et la systématique sont les deux mammelles sacro-saintes où notre pan-stupidité s'est toujours abreuvée. Et, si ces mammelles sont comiques, c'est parce qu'on ne peut les sucer qu'en se donnant des airs graves et doctes : celui qui négligerait cette précaution ne pourrait plus sucer : il éclaterait de rire !

PIERRE

Deux évidences nous assaillent déjà : tout d'abord, une foi inébranlable n'est possible que si elle repose sur des savoirs au lieu de croyances. En d'autres mots, si elle est vraie.

HUBERT

Vous exagérez : nos croyances *peuvent* être fausses, mais elles ne le sont pas nécessairement. Il peut nous arriver, et je ne doute pas qu'il nous arrive souvent, de croire à des choses vraies.

PHILIPPE

Ce n'est pas impossible mais, quand il s'agit de systèmes de pensée, c'est trop demander à la veine : si nous misons sur le hasard, nos chances de tomber pile sont d'une sur Aleph zéro. Si nous faisons fond sur des traditions issues de la pensée projective de nos bons docteurs, nos chances de ne PAS tomber pile seraient difficiles à exprimer en symboles mathématiques : il faudrait — opération délicate — multiplier l'absolu par l'infini !

PIERRE

La deuxième évidence à laquelle nous devons nous rendre est qu'un vrai bonheur n'est concevable qu'autant que nous ne le savons et ne le sentons pas menacé. Une foi branlante ne peut nous valoir qu'un bonheur fragile. Il s'ensuit qu'elle ne peut nous rendre heureux : se savoir ou se sentir menacé, c'est déjà n'être pas heureux. En nous dotant d'une soif d'absolu, la nature nous a *orientés* vers le bonheur : c'est là seulement qu'il peut se trouver.

BERNARD

Il serait vain en effet de le chercher ailleurs. C'est donc nécessairement sur le terrain de l'absolu et de la perfection que doit être implantée une ortho-réflexion qui nous y conduirait.

MEDICUS

Si l'on ajoute à tout cela que la perfection et l'absolu ne sont pas de ce monde, notre conclusion doit être celle que les religions enseignent : ce n'est pas ici-bas qu'il nous faut chercher notre bonheur. Malheureusement, c'est ici-bas que nous vivons …

PHILIPPE

Pas de ce monde, la perfection et l'absolu ? Nom de Dieu, mon cher ami, qu'est-ce qu'il vous faut ? Ces deux choses régnant en tout lieu, nous pouvons nous réjouir de leurs spectacles chaque fois que nous ouvrons les yeux. Les danses de la poussière agitée de mouvements dits "browniens", par exemple, sont aussi merveilleuses que la chorégraphie apiaire. Quand, éclairées par un rais de lumière, nous observons leurs sarabandes électroniques, il nous est impossible de faire une "simple constatation" de ce qui se passe : les électrons sont si petits que nous ne les voyons pas. Mais nous pouvons nous le représenter en images sensibles. Imaginons un électron gros comme une pomme tournant à folle vitesse (elle serait, à cette échelle, plusieurs centaines de fois celle de la lumière) autour d'un noyau qui, à la même échelle, nous aurait tout l'air d'une citrouille. La distance qui les sépare est de quelque trois cents mètres. Jusqu'ici, il n'y a pas trop lieu de s'exciter, mais la vie des électrons est traversée de vicissitudes. Il leur arrive de heurter quelque pomme gravitant autour d'une autre citrouille, et c'est alors que se produisent des mouvements qui, bien qu'on les dise browniens, valent la peine d'être regardés. Nos deux pommes rebondissent, et, à l'échelle de notre transposition, elles s'en trouvent projetées à quelques centaines de milliers de kilomètres. L'une batifolle aux environs de la Lune et l'autre au diable Vauvert. Est-ce à dire que nos citrouilles se sont appauvries d'un de leurs satellites-pommes ? Nullement : il en faut bien davantage pour provoquer cet affreux accident (dit "ionisation"). La cohésion interne des atomes est si forte que le rebond d'un de ses électrons entraîne celui de la molécule gazeuse tout entière. Si ce gaz est du dioxyde de carbone (CO_2), ce sont trois citrouilles et plusieurs kilos de pommes qui se baladent du côté de la Lune parce qu'une seule minable pomme en a carambolé une tout aussi minable. Est-ce tout ? Non : ce qui est fantastique au-delà de l'époustouflant, c'est que l'élasticité de ces électrons est si PARFAITE que leurs collisions n'entraîne AUCUNE perte d'énergie ! ! Le *mouvement perpétuel* (celui que les physiciens sont unanimes à déclarer impossible) poursuit tout tranquillement son petit bonhomme de chemin dans la direction de l'Eternité. Peut-on demander mieux ? Reste, il est vrai, à exemplifier l'Absolu, mais pourquoi prendre cette peine ? Monsieur de la Palice vomit de l'Absolu chaque fois qu'il ouvre la bouche. Qui, juste Seigneur, oserait prétendre à mieux ?

PIERRE

L'absolu et la perfection sont tellement de ce monde qu'on les rencontre à chaque pas sitôt que l'on consent à être heureux. La réciproque est plus vraie encore : chacune de ces rencontres nous rend plus heureux, et nous tournons en rond dans un cercle qui est une spirale.

PHILIPPE

Vous avez arraché leur secret aux combinards : c'est bien ainsi que se fabriquent les Saints. Ils misent leur va-tout sur l'amour, et le tour est joué : l'Univers nous rendant au décuple tout ce que nous lui donnons, leur compte est bon : plus ils misent plus ils gagnent, plus ils gagnent plus ils ont à miser, et les voilà qu'ils tournent en rond dans une spirale. Mais les gros malins comme vous et moi, dont les ressources en amour sont modestes, perdraient à ce jeu le peu qu'ils en ont. Il nous faut ne miser que les choses dont nous sommes bien pourvus. *"A chacun son cercle vicieux pour y tourner en rond",* proclamait un nommé Pirandello. Le pauvre homme ne s'était pas aperçu qu'il faut tourner non en rond mais en spirale, sinon il vaut mieux rester chez soi et jouer à la belote avec des amis.

PIERRE

C'est pourquoi l'ortho-réflexion ne mérite son nom qu'autant que, déroulée en spirales, la pensée qu'elle nous engendre ne nous enferme pas dans un cercle.

BERNARD

Bien qu'elle semble s'être enfermée dans un système clos, la noobiologie nous fournit un bel exemple des interactions dont les effets cumulatifs affermissent la pensée et en élargissent le champ. La courbe géométrique dite "spirale" illustre assez adéquatement, en effet, ce mouvement continu de croissance. Mais il faut préciser qu'elle est *qualitative* en même temps. De plus, pour justifier son nom d'ortho-réflexion, les interactions qu'elle crée doivent fournir à la pensée des structures *implantées dans l'absolu.* Le moins qu'on puisse dire est que, jusqu'à présent, peu de penseurs sérieux ont pris garde à cette nécessité.

MEDICUS

J'en dirais volontiers un peu plus : les chercheurs sérieux se sont bien gardés d'y prétendre !

PHILIPPE

Vous oubliez Monsieur de la Palice. Mais il est vrai que le sérieux de nos penseurs contemporains se mesure commodément à leur ardeur à contredire ce logicien. Or le seul moyen qu'on ait trouvé d'un désaccord permanent et total avec lui est d'être toujours sérieux comme un pape !

BERNARD

Appliquée aux hypothèses que nous nous proposons d'exploiter, l'ortho-réflexion nous rendra tout de suite un inappréciable service : ces hypothèses seront soumises à l'épreuve d'une intégration dans un système de pensée fait de structures implantées dans de l'*absolument* vrai. Celles qui s'accommoderaient de ce test deviendraient des savoirs. Les autres se révéleraient bonnes pour la réforme, et nous nous réveillerions bons … pour nous remettre au travail, et Dieu sait combien ce renseignement peut être précieux : il n'y a pas de limites aux gaspillages d'énergie qui peuvent résulter d'hypothèses mal choisies. Mais, avant toute critique

des nôtres, les deux FAITS principaux de la cause doivent être rappelés. Nous *savons* que l'orthogénèse a imposé ses lois à tous les organismes vivants. Nous *savons* aussi que les humains ont été seuls à bénéficier (et à souffrir) de la dernière en date des propriétés de la matière vivante : la pensée consciente. C'est là, et là seulement, que réside l'originalité biologique de notre espèce. Voilà tout. Nous n'avons, au départ, aucune autre certitude que celles-là.

PHILIPPE

Prenez garde, mon cher Bernard. Faudrait voir à ne pas nous faire passer pour des ignares. Nous disposons d'un nombre énorme de savoirs passablement sûrs. Nous savons, par exemple, que M. Georges POMPIDOU s'est envolé il n'y a pas bien lontgemps (même que c'était en "Concorde") pour rencontrer le Seigneur Nixon au beau milieu de l'Atlantique. Et nous savons qu'un communiqué, dont nous croyions savoir qu'il nous est permis de penser ce que nous voulons, a été publié à l'issue de cet entretien. Or, s'il est une chose que nous savons de science absolument sûre, c'est que rien de si douloureusement cisrubiconien n'a jamais été mis en mots. Nous savons aussi qu'un nommé Napoléon s'est trouvé essuyer une défaite en 1814, à Waterloo si ma mémoire ne me trahit pas. Le nombre des choses que nous savons est si éberluant que nous en sommes, comme la plupart des humains, bien trop encombrés pour avoir la moindre chance d'en tirer quoi que ce soit de pas complètement idiot — si ce n'est au prix de quelques précautions.

BERNARD

Si étrange que ce puisse sembler, la *naïveté* est la précaution qu'il faut prendre pour y voir clair ! En nous mettant dans la peau d'un docteur en théologie naïf à souhait, il deviendra facile de faire tous ensemble un bout de chemin à pourcourir. *(Aux étudiants)* Ne vous en chagrinez pas : rien n'a jamais été moins naïf que la naïveté. Est naïf celui qui, sans se perdre dans le chaos des faits et sans sombrer dans la malhonnêteté issue de l'instinct de conservation (gardiens de ses intérêts particuliers), exploite les ressources subjectives dont la nature a doté notre espèce, ressources qui, notamment, ont permis à nos pères d'opposer leur "syllogisme religieux" aux désespoirs d'un destin trop cruellement inintelligible. Etre naïf, c'est faire fond sur les trésors de l'intelligence spécifique, mais *sans savoir ce que l'on fait.* Le naïf s'en remet à l'instinct, à l'intelligence pré-spécifique, qui n'exploite PAS la pensée discursive. Or celle-ci constitue notre originalité biologique, et c'est là que le bât a toujours bléssé : on s'arrête à mi-chemin entre l'animal et l'Homme. Pour gagner le royaume des cieux, ce sont les candeurs de notre enfance qu'il nous faut retrouver tout d'abord : elle nous font faire la moitié du chemin. Mais tout le reste de la besogne dépend d'une "deuxième naissance". Nos tâches d'adultes incombent à *Homo liber,* c'est-à-dire à l'Homme-qui-*sait-ce-qu'il-fait.*

Voilà pourquoi nos premiers pas doivent être faits en compagnie d'un bon docteur en théologie tout pareil à celui de Philippe, sauf sur trois points : 1. Il a pris connaissance de quelques faits puisés dans un manuel de biologie. 2. Assez assoifé de vérité pour ne pas se soucier trop de ses intérêts particuliers, il résiste à la tentation d'asseoir la domination des prêtres sur un ésotérisme "sacré". 3. Il dispose d'un moyen d'empêcher ses co-privilégiés de le brûler. Ainsi équipé, il part à la recherche d'une réponse à la question éternelle : comment les hommes peuvent-ils se rendre les dieux propices ? Or, sauf à ceux qui doutent de l'existence des dieux ou la nient, c'est l'"évidence même" : il faut leur obéir, prévenir leurs désirs en leur donnant ce qu'ils attendent de nous.

MEDICUS

Ce n'est pas si simple : même s'ils existent, les dieux pourraient souhaiter l'indocilité des hommes et châtier ceux qui leur obéissent ! Ou, sadiques en même temps que fantasques, ils pourraient prendre plaisir à les faire souffrir tous, tantôt l'un tantôt l'autre, au petit bonheur. Cette dernière hypothèse est celle qui me semble s'accorder le moins mal avec les faits !

BERNARD

Jamais ces hypothèses ne viendraient à l'idée d'un naïf, bien que la première soit fort loin d'être fausse. Notre bon docteur est incapable de la concevoir, mais il faut remarquer que sa réponse ne l'exclut aucunement : être indocile, ce serait obéir à ceux des dieux qui peuvent souhaiter des hommes indépendants. Et, si abominable qui puisse sembler votre deuxième hypothèse, elle exprime des réalités redoutables : en obéissant trop à certains dieux, on en offense immanquablement d'autres, et leurs vengeances sont terribles. Nous finirons par constater que, pour échapper à leurs colères, il faut prendre soin de se propitier *tous* les dieux à la fois. En d'autres mots : il faut réaliser en soi l'unité.

Au point où ils en sont, nos bons docteurs — le nôtre et celui de Philippe — se posent encore la même inévitable question : quelles choses les dieux attendent-ils de nous ? Mais la tâche du nôtre est devenue plus difficile. S'abstenant de projeter ses appétits sur les dieux, il sait que ceux-ci ne convoitent ni victuailles ni pucelles, tout au moins au sens copulatoire où Jupiter en était friand. Tout au plus peut-il leur plaire qu'on en remplisse quelques couvents. Ayant pris connaissance d'une poignée de faits, nôtre docteur s'est mis sur les bras la tâche délicate dont s'acquittent aussi mal que possible les savants modernes : faire, dans le chaos des faits, un choix ordonné d'hypothèses *plausibles.* Mais, pour s'en tirer à peu près, il peut faire fond sur des ressources subjectives que nos savants ont répudiées. Il est resté riche des fraîcheurs d'âme de la petite enfance, et il projette sur le ciel la confiance, la tendresse et les espoirs que la nature a déposés en lui. Il se croit et se *sent* guidé, protégé, aimé par des dieux paternels, qui nous récompensent quand nous leur obéissons et ne nous punissent que si nous déméritons.

MEDICUS

Si tout cela était vrai, le sort des humains serait presque enviable. Je serais presque (pas tout à fait car mon besoin de vérité l'emporte) tenté d'envier la naïveté de ceux qui peuvent croire à ces puérilités.

HUBERT

Votre docteur, mon cher Bernard, puise sa théologie dans la bibliothèque rose. Mais j'aimerais vous faire remarquer que le Christ n'a jamais rien enseigné de *ridicule !*

PHILIPPE

Comparées aux démarches qui conduisent des pucelles au bûchers, les cogitations de ce bon docteur sont ridicules plaisamment au lieu d'horriblement. Mais je ne suis pas rassuré. Ceux qui croient que les dieux punissent les méchants sont toujours ardents à les seconder dans cette besogne. Le résultat final est plutôt pire : brûlé pour brûlé, mieux vaut être sacrifié aux amours (copulatoires ou non) des dieux plutôt que réprouvé et voué à leurs enfers. Mais

force m'est d'admettre que ces pratiques ne s'excluent pas. Ceux qui s'imposaient le sacrifice de quelques-uns de leurs semblables se sont rarement privés du plaisir d'un supplicier d'autres d'un cœur assez grand pour contenir toute la méchanceté du monde, plus une grande part de sa stupidité. Oui, tout compte fait, je crois qu'il est mieux de ne pas brûler nos pucelles. Félicitons votre docteur, mon cher Bernard.

BERNARD

Cet excellent homme ne peut sembler ridicule que si l'on lui fait grief de n'avoir encore, à l'horloge spécifique, que quatre ans d'âge mental. Mais il a pris connaissance d'une poignée de faits. *Or, quand nous ne nous soustrayons pas aux DETERMINISMES de la pensée consciente, les faits nous transforment en adultes : ils nous ontraignent à devenir des hommes qui savent ce qu'ils font quand ils pensent. C'est l'aventure fantastique qui nous attend tous.*

PHILIPPE

Deux mots doivent être dits des déterminismes de la pensée consciente, qui sont identiques pour tous les humains. Tous y sont soumis, mais peu s'y soumettent eux-mêmes, et la plupart en sont inconscients. C'est à peine s'ils en soupçonnent l'existence. C'est donc à peine s'ils se soupçonnent d'être humains et à peine qu'ils le sont : ils jouissent des droits imprescriptibles de l'ignorance. On est tenté de penser que ces droits sont l'apanage des analphabètes et des primaires. Mais, s'il va de soi que nos universités ne veillent d'un œil vraiment jaloux que sur leurs propres privilèges, elles se sont montrées plus jalouses encore de conserver ces beaux "droits" à leurs étudiants. C'est pourquoi on peut être indéfiniment diplômé, licencié ou agrégé sans avoir été inquiété à aucun moment par la moindre allusion aux déterminismes de la pensée consciente. La raison n'en est que trop évidente : nos universités se dégonfleraient comme baudruches le lendemain du jour où leurs élèves se verraient donner les moyens de constater que, insoumis aux déterminismes de la pensée consciente, leurs maîtres ne savent pas penser et n'ont pas la plus petite idée de ce que signifie ce mot.

Rassurons-nous donc : ce n'est pas demain que les droits les plus sacrés de la jeunese française lui seront dérobés. Si les étudiants veulent s'en dépouiller eux-mêmes, il leur suffira d'un coup d'œil sur les "activités mentales" d'une additionneuse mécanique, puis d'un deuxième sur celles de notre ami La Palice. Rien de plus *évidemment* déterminé que le fonctionnement d'un engin mécanique n'est concevable. Or, lorsque nous calculons, nos "rouages mentaux" obéissent non moins évidemment aux mêmes déterminismes arithmétiques puisqu'ils fournissent des résultats identiques. Très voisins de ceux-ci, les déterminismes de la pensée *exacte* valent sa rigueur et son universalité à la pensée *mathématique.* Est-il besoin d'ajouter que, si l'on n'y prend garde; elle peut nous jouer un nombre illimité de tours pendables ? Nul ne regardera un ordinateur dans le blanc des yeux sans constater qu'il été structuré pour conjuguer avec une égale aisance, dans ses réponses à nos questions, l'exactitude rigoureuse et l'imbécillité absolue. On ne saurait s'étonner qu'au "Siècle de l'Informatique" la plupart des actes posés par nos pouvoirs publics soient si empreints de ces deux caractères.

Les patriciens d'Athènes n'avaient garde de s'exposer à des mésaventures de cette sorte. Ils abandonnaient l'*exact* à leurs esclaves et poursuivaient le *vrai,* jugé seul digne d'un homme bien né. Mais nous savons aujourd'hui qu'il ne suffit pas de naître bien. Encore faut-il mourir mieux : pour mettre en jeu les déterminismes de la pensée *absolument vraie,* il faut, comme fit

notre ami La Palice, prendre soin d'être vivant un quart d'heure avant d'être mort. On comprend qu'un homme aussi doué pour le vrai ne se soit jamais soucié de l'exact. Il s'en moquait définitivement. Sachant que les problèmes de l'exact peuvent être jetés à des esclaves même mécaniques, il était attentif à ignorer que deux et deux sont quatre. Ceux qui essayeraient de lui faire dire rien d'*exact* s'apercevraient tout de suite que cet homme admirable n'a garde de s'y prêter jamais. Il nous a dotés d'un méthodologie dont l'immense vertu est d'*introduire la rigueur de la pensée discursive dans la logique verbale et dans les sciences humaines.*

La première vérité absolue qu'on lui doive, c'est que les hommes sont vivants un quart d'heure avant d'être morts. Cela peut sembler n'avoir pas une importance vraiment grande, mais nous allons constater tout à l'heure que la méthodologie de l'absolument vrai s'impatiente. Elle est anxieuse de nous livrer une chose toute simple : LA VÉRITÉ ABSOLUE SUR ABSOLUMENT TOUT !

BERNARD

Ne nous pressons pas. Cette vérité ne nous échappera pas plus que nous ne lui échapperons : lorsqu'on s'accroche aux faits, tous les chemins conduisent à elle, tous en reviennent, tous y retournent — en spirales. Or, dès sa deuxième question, notre docteur se voit contraint de s'accrocher aux faits. Il s'est demandé ce que les dieux attendent de nous sans nous le dire jamais. Ils ont toujours été aussi silencieux que les espaces infinis, et ce que cela veut dire est limpide : *nos ressources subjectives ne contiennent pas de réponse à la question éternelle.* Voilà pourquoi les "révélations" qui en sont issues ne pouvaient être que ce qu'elles ont toujours été : des *modus vivendi* irrationnels. Notre cœur a pu y trouver son compte. Notre raison en a toujours été *insultée !* Sans doute le fallait-il pour nous contraindre à nous torturer la cervelle et même à nous torturer tout entiers : toute atteinte à nos habitudes mentales nous a toujours été *insupportable.*

PHILIPPE

Peu programmés déjà au départ (sans quoi ils auraient fui à l'autre bout du mmonde), et soumis par nous à une déprogrammation presque indolore, nos étudiants sous-estiment sans doute ce *formidable* obstacle à l'individuation et, dès lors, à l'évolution de notre espèce. La plupart des humains s'accrochent désespérément à leurs habitudes mentales, même à celles qui leur valent mille morts avant de les tuer. Ils sont pareils à des infortunés qui chériraient entre toutes choses la dent pourrie qui les fait crever de douleur et de septicémie. C'est pourquoi les furieuses résistances à un enseignement qui met en miettes nos habitudes mentales ne peut étonner, mais ne doit décourager personne : une série d'expériences en cours au C.I.E.B.S. laisse entrevoir les moyens d'en venir à bout.

BERNARD

La conservation obstinée de nos habitudes mentales est le plus formidable de tous les obstacles à notre évolution, mais les dieux sont pleins d'astuces. S'étant aperçus que les héros de l'Illiade se donnaient du cœur au ventre en s'entre-injuriant, les dieux prirent soin de nous rendre furieux par le moyen de leurs outrageuses "Révélations". Le "syllogisme religieux", notamment, insulte plus qu'assez la raison pour précipiter tous les "raisonneurs" dans un combat sans fin.Ainsi fut allumée la guerre de religion qui embrase notre planète depuis qu'elle est peuplée d'hommes. Mais les techniques modernes du suicide et du meurtre sont si

puissantes que le dénouement du dilemme sous-jacent à tous les conflits de cette sorte est devenu pour notre espèce une question de vie ou de mort *imminente.* Accordons une minute d'attention à l'impact du syllogisme religieux sur tous les humains sans exceptions. Chacun de nous en est un "produit" chimiquement pur !

HUBERT

Je doute qu'un homme sur mille soupçonne l'existence de votre "syllogisme" ! Il se peut que les théologiens s'en soient laissé taquiner, mais ils n'en ont jamais, que je sache, perturbé leurs ouailles. Et je n'en saurais être, quant à moi, un produit pur ni impur : je n'ai jamais lu, ni entendu, rien qui lui ressemble !

BERNARD

Je n'en doute pas : il fallait la noirceur d'âme de Philippe pour mettre sur blanc … celle de ce syllogisme. Mais les dieux n'ont pas allumé leur guerre de religion sur le terrain théologique : *c'est en nous qu'ils ont opposé la conscience à l'inconscient.* Et ce conflit n'a pas seulement groupé les hommes en camps toujours hostiles : il a divisé chacun d'eux en deux moitiés inconciliables. *Les dieux ont dressé la raison contre l'amour et l'amour contre la raison, puis ils nous ont contraints à faire notre choix.* Que nous le voulions et le sachions ou non, nous avons tous — et toujours déplorablement — exercé cette inévitable option !

PHILIPPE

Tous les "systèmes" inventés par les humains pour rendre intolérable la vie de leurs voisins et pour s'empoisonner la leur propre allaient naître, inévitablement en effet, de ce dilemme. C'était simple, mais il fallait y penser. Les dieux y ont pensé parce que, selon toute apparence, leur idée fixe a toujours été de penser à tout. Ajoutons-y que, vues du sommet de l'Olympe, ces choses étaient passablement claires : les ressources conscientes et inconscientes des humains étant ce qu'elles sont, les malheureux seraient forcés de s'en servir pour essayer soit de résoudre leurs contradictions, soit de s'en accommoder. A ceux qui optaient pour la raison, le plus simple était de les rationaliser, et ce moyen a donné naissance aux deux grands systèmes de pensée dont les hommes ont souffert le plus cruellement : la théologie et le scientisme. Après avoir fait de Dieu un punisseur pour l'expliquer, les théologiens inventèrent le diable pour l'innocenter. Les scientistes, eux, se contentèrent de presque rien : un *black-out* qui abrite les sciences de tout danger de voir Dieu et de se voir elles-mêmes. Ceux qui avaient répudié la raison inventèrent eux aussi deux systèmes, mais irrationnels : l'ésotérisme et le mysticisme. Ces quatre systèmes ont été les produits du conflit permanent de la conscience et de l'inconscient. Tout ce que les humains ont pensé depuis qu'ils pensent est issu d'un ou de plusieurs de ces quatre systèmes. En mettant fin au conflit qui les a engendrés, l'orthologique intègre en un seul les quatre sytèmes de pensée dont la compartimentation a valu aux humains bien des joies et plus de peines en même temps qu'une étrange merveille : la pan-stupidité. C'est aussi simple que ça, mais il était temps que les dieux nous y fassent penser !

BERNARD

Les premières étapes de l'itinéraire qui mène au dénouement du conflit de la conscience et de l'instinct sont familières à nos étudiants, qui les ont parcourues en empruntant une route peu encombrée au siècle où nous sommes : l'optimisme systématique. Mais, même systématisé, cet optimisme était trop superficiel pour nous conduire aux étapes qu'il nous

reste à franchir. Une démarche plus vigoureuse et mieux assise sur les faits est nécessaire. Pour nous la rendre claire, observons le cas de notre docteur naguère théologien et devenu biologiste, mais resté naïf à souhait. Sa confiance juvénile dans la bienveillance de Dieu (qu'il dit "nature" désormais) est intacte et elle l'incline à l'optimisme. Mais son nouveau métier lui a appris que les faits doivent être obéis et même consultés. Les vues de l'esprit ont toujours été permises aux théologiens, qui ont pu inventer et invoquer le diable sans en être aussitôt encornés. Elles le sont aussi — théoriquement — aux hommes de science. Mais les nécessités pratiques restreignent la liberté du biologiste qui se choisit des hypothèses de *travail* : elles doivent s'accorder avec les faits pour être *plausibles* et se prêter à la vérification pour être *utilisables*. Mais comment un homme aussi contraint à l'objectivité pourrait-il se laisser guider par un *sentiment* comme l'optimisme ? C'est ce que nous allons voir. Le premier pas de sa démarche est nécessairement le *choix des faits,* qui est à lui seul une gageure : il entraîne par définition le rejet de ceux que l'on ne retient pas. Or, mépriser un seul fait, c'est s'exposer à toutes les erreurs. Il est donc tout à la fois *interdit* d'en rejeter aucun, et *impossible* de les accueillir tous : ils sont milliards ! Ainsi, aucun biologiste approximativement sérieux n'aurait jamais dû prétendre à une objectivité même approximative, quelques épuisantes peines puisse-t-on prendre (et prenne-t-on) pour s'en donner les apparences : rappelez-vous que tous les évolutionnistes du monde ont trouvé bon de mépriser le mécanisme central de l'Evolution : l'individuation. Quoi qu'ils veuillent ou puissent faire, les biologistes sont contraints à des choix *subjectifs,* et c'est alors que se donnent libre carrière les désordres les plus fâcheux, comme le pessimisme inconsciemment systématique qui empreint le lyrisme d'un Jean Rostand et dont est fait le conformisme contemporain : nos docteurs se déshonoreraient s'ils en déviaient d'un iota. Mais l'inévitable subjectivité des choix peut aussi bien donner naissance à l'optimisme d'abord naïf puis systématisé et ajusté au réel par notre biologiste à mesure qu'il met en jeu sa connaissance des faits et les ressources de la pensée discursive.

PHILIPPE

Le deuxième terme du syllogisme religieux (or il t'arrivera d'épouvantables choses …) fournit l'exemple d'un choix systématiquement pessimiste, comme l'est celui du procureur qui veut la tête de son client et ne met en valeur que les faits qui l'accablent. Le syllogisme fait de même : parmi les choses qui peuvent nous arriver, seules sont énumérées les plus fâcheuses. Mais l'avocat de la défense aurait vite fait de montrer que Dieu nous a comblés de présents merveilleux. Hélas ! le diable s'est débrouillé pour que ces hommes de loi aient raison l'un et l'autre. A nous de faire notre choix. Mais comment ?

BERNARD

En commençant par systématiser l'optimisme, comme fait notre théologien devenu biologiste. Il constate tout d'abord que certains organismes semblent privilégiés. La nature a doté les anguilles, par exemple, de moyens d'orientation adéquats aux conditions de leur reproduction. Elle a fourni aux oiseaux migrateurs des savoirs astronomiques innés assez précis pour guider leurs audacieux voyages. Et elle a comblé les hyménoptères de tant de connaissances si raffinées qu'aucun doute n'est possible : ces insectes ont l'impertinence de nous imposer à eux seuls la *nécessité* de l'anti-hasard aux lieu et place du hasard nécessiteux de la biologie officielle ! Pour que puisse survivre le pittoresque pessimisme de nos biologistes, il a fallu que les hyménoptères soient rayés du catalogue des organismes vivants … Mais, quand on a lu Karl von Frisch, on ne peut s'empêcher de soupçonner la nature d'avoir

caché mille fois plus de finesse dans la moindre de ses créatures que tous les docteurs MONOD du monde n'en ont jamais montré.

PHILIPPE

Il leur suffirait donc — pensée réconfortante — de se cacher pour en montrer eux aussi.

BERNARD

S'étant rendu à l'évidence des faits, notre biologiste s'est enrichi d'un premier savoir : certains organismes vivants disposent de moyens d'orientation non seulement adéquats mais raffinés. Puis un calcul élémentaire (bien connu de nos étudiants) lui apprend que le hasard ne les en a PAS dotés. Alors ? D'où leur sont-ils venus ? Qu'est-ce qui les a produits ? La seule réponse juste à cette question est en même temps la plus facile : ces merveilles sont les produits d'un *ensemble de déterminismes coordonnés.* Comment désigner cet ensemble ? Il n'y a aucun bvesoin de se casser la tête : disons-le "nature". Nous disposons alors d'un moyen adéquat d'énoncer commodément une vérité utile : la nature a doté *certains* organismes vivants de moyens d'orientation finement adéquats.

PIERRE

Qu'on veuille bien observer au passage — et prendre la petite peine qui suffit pour l'imiter — la précision du langage de ce théologien-biologiste. C'est à ce prix seulement que le "génie des mots" consent à se mettre à notre service.

BERNARD

Il n'est besoin d'aucun génie pour nous aider à formuler, avec toute la précision et la concision souhaitables, la question qu'appelle cet énoncé. On peut faire fond sur notre égotisme pour nous arracher à tout coup ce cri de cœur : "ET NOUS ??…"

PHILIPPE

Louons le Seigneur d'avoir inventé les philosophes pour nous aider à formuler cette question dans des termes un rien plus pudiques. Sans doute est-il bon de noyer le poisson métaphysique dans un marécage verbal tant qu'une réponse juste à cet éternel cri du cœur humain resterait impossible.

BERNARD

Des réponses justes deviennent possibles quand on prend soin de *sérier* les problèmes qui s'y confondent. Prise globalement, la question posée est saugrenue : il est visible depuis Sirius que l'Homme est tout le contraire d'un déshérité de la nature. La seule crainte des Siriens à cet égard est que, comblé de trop de dons trop magnifiques, l'Homme soit incapable d'en jouir. Son cas serait celui du nouveau riche ou de l'enfant gâté qui a besoin de quelques dures leçons pour apprendre à vivre.

MEDICUS

Cette vision s'accorde assez avec les faits pour encourager nos pire alarmes : quelques années encore des "dures leçons" que nous nous donnons les uns aux autres seraient propre à nous apprendre à mourir plutôt qu'à vivre !

PHILIPPE

Faudrait voir à ne pas offenser les mathématiques ! Elles ont décidé que ceux qui font métier d'interroger les faits sont fichus d'avance s'ils les choisissent au petit bonheur : leurs chances de tomber pile sont nulles. Que ceux qui en douteraient interrogent l'histoire : quels sont les événements dont l'humanité a eu lieu de se féliciter ? Je n'en vois guère : TOUT a fini par tourner mal, même le christianisme, l'humanitarisme, la démocratie, etc. La productivité elle-même est devenue le pire de nos maux. Où sont les temps bénis où, sauf quelques polissons copieusement fouettés (par la comtesse de Ségur notemment), l'humanité préfreudienne était toute faite d'enfants qui étaient ou voulaient être sages ? Rien de pareil depuis que les "vauriens" ont été promus au rang de délinquants juvéniles ardents à répandre partout une colère imbécile !

Alors ?

Eh bien, ne nous frappons pas : les choses se passent mieux qu'elles n'en ont l'air. Je n'en veux pour preuve que notre ami Jean Rostand, l'auteur de la plus grande découverte du siècle : l'Amibe malchanceuse. Qu'on se garde de penser que cette splendeur puisse être due au petit bonheur. Cent milliards de macaques obstinés à manipuler cent milliards de machines à écrire pendant cent milliards de siècles n'enfanteraient pas un milliardième d'Amibe malhanceuse. *(Aux étudiants)* Enfoncez-vous ces milliards de macaques dans la tête, puis réenfoncez-les y ! Non, les hommes n'ont pu choisir au petit bonheur ni les faits ni les hypothèses. Il leur a fallu exercer ces choix en fonction de leurs affinités, de leurs préférences. l'Amibe malchanceuse est issue d'un voluptueux commerce de Jean Rostand avec sa maîtresse préférée : la rodomontade qui traduit le désespoir flamboyant que son cœur désire. Son cœur étant gonflé de ces choses, qu'aurait-il pu trouver de plus voluptueux ? Il fallait au bonheur de Jean Rostand que tout fût pour le pire dans le plus absurde des mondes. Il fallait à ses délices que naquît l'Amibe malchanceuse : les enfants que nous faisons à nos maîtresses préférées sont toujours délicieux. Voilà pourquoi Jean Rostand est content : tout est mal en Cisrubiconie. C'est le pays où les hommes doivent perdre tous leurs enjeux et les perdent toujours. Comment ce pays, où tout finit toujours mal, ne serait-il la patrie des pessimistes ? Et comment voudrait-on que tout ne finisse toujours mal dans la patrie du pessimisme ?

Faudrait voir à ne pas offenser les mathématiques. Elles ont décidé qu'une équation juste crache des solutions justes aussi imperturbablement qu'une fausse les crache fausses, aussi inexorablement que leurs choix malheureux ont fait le malheur des hommes et que des choix heureux feraient leur bonheur. En pareil cas — supposé, bien entendu, que les mathématiques restent à peu près imperturbables — il ne pourrait arriver aux humains que des choses à la fois désirables et désirées, alors que la plupart de celles que nous désirons sont à la fois indésirables et inaccessibles !

Observons quelques faits s'il vous plaît :

1. Aucun de nos choix ne peut se faire au petit bonheur.
2. Les humains ont toujours choisi leurs faits en fonction de leurs préférences.
3. Leurs préférences se sont toujours portées sur le malheur. Ceux qui sont doués pour s'exprimer se trahissent de ce goût dans le caractère tantôt voluptueux, tantôt rabique de leur pessimisme. Mais tous s'en trahissent dans les faits : *les conséquences de leurs choix ont toujours été malheureuses et le sont chaque jour plus.*

(Aux étudiants) Que epnseriez-vous d'une petite gageure dans le genre de celle de Pascal ? Au lieu de faire fond sur notre goût du malheur, pourquoi ne pas miser quatre sous sur la naïveté juvénile du bon docteur de Bernard ? Le risque serait nul : si nous n'y récoltions pas notre bonheur, aucun de nos malheurs n'en serait menacé, et nous pourrions en jouir plus voluptueusement, rabiquement ou poétiquement que jamais. Prêtons une oreille favorable aux propos d'un biologiste optimiste.

BERNARD

Il va lui devenir difficile de le rester. Sa conscience des affinités qui le prédisposent aux choix optimistes l'oblige à redoubler sa vigilance : qu'est-ce qui, dans les faits, pourrait être peu, ou n'être pas du tout, compatible avec son optimisme ? Il sait que son devoir d'homme de science est de se mettre à l'affût de l'évidence négative. Or, comme l'observe Médicus, tous les événements contemporains convergent vers le désastre. Et, pis encore, le biologiste qui compare les humains aux abeilles est bel et bien obligé de constater d'une part que le cerveau humain est sans communes mesures avec le ganglion cérébral des Hyménoptères, d'autre part qu'au double point de vue de la survie spécifique et de l'harmonie des rapports sociaux, les abeilles nous sont immensément supérieures !! Aucun de ces faits ne peut être nié. Si l'on veut une chance de les comprendre, il faut donc essayer de les expliquer. Or toutes les explications qui viennent à l'esprit des biologistes sont lourdement pessimistes. Celles qui autorisent l'optimisme n'y peuvent venir que s'ils les *implantent délibérément dans leur conscience.* C'est seulement quand l'optimisme subjectif est transformé en *outil de travail* que peuvent se faire les "choix heureux *déterminants"* dont Philippe a parlé.

MEDICUS

Quelles "explications lourdement pessimistes" prêtez-vous aux hommes de science en cette matière ? Ce qui m'a toujours frappé, c'est au contraire leur discrétion, leurs abstentions. Karl von Frisch lui-même n'a jamais, que je sache, proposé le moindre début d'hypothèse propre à rendre compte si peu que ce soit des faits surprenants qu'il rapporte. Les autres entomologues se sont avancés, si c'est possible, moins encore. Karl von Frisch manifeste parfois son étonnement. TINBERGEN, lui, ne met jamais en valeur, de la première à la dernière page de ses livres, que son impavidité!

BERNARD

Un cercle vicieux rend désespérant le pessimisme des hommes de science : ils sont pessimistes parce qu'ils choisissent mal leurs faits, et leur tendance à les choisir de plus en plus mal croit avec un pessimisme qui grandit avec elle. Le terme de cette spirale *involutive* est l'anéantissement, et c'est bien à quoi elle nous conduirait si la science contemporaine poursuivait son "progrès". Mais, ce qui rend si pesant ce pessimisme, c'est sa *clandestinité,* très justement observée par Médicus. Elle est imposée aux scientifiques par les usages, par la bienséance ! L'impavidité est de rigueur dans ces milieux austères, où la moindre trace d'émerveillement serait le plus honteux des solécismes. L'étonnement est déjà mal porté, et tout *sentiment* doit rester caché. Ces hommes ne peuvent donc jamais *exprimer* un pessimisme qui, en cessant d'être clandestin, cesserait d'être à la fois pesant et *déterminant* : la chasse à l'évidence négative serait ouverte. On voit d'ailleurs combien ceux qui ont bravé ces conventions ce sont rendus légers : ils ne prêtent plus, comme Jean Rostand, quà rire de bon

cœur ! Aussi la discrétion des biologistes n'a-t-elle rien qui puisse surprendre. Affairés dans le verger d'Asimov, ils n'ont garde d'aborder les problèmes de la vie. Bref, dans l'état de pessimisme inconscient où sont encore les sciences humaines, on peut compter sur les scientifiques pour se tenir à l'écart de tout travail sérieux et pour ne prendre part à aucune recherche utile.

PIERRE

L'école buissonnière nous est interdite, mais il faut ce qu'il faut. Il nous faut un coup d'œil sur les *sources* de ce pessimisme.

PHILIPPE

Pas besoin de chercher la petite bête : c'est la faute au bon Dieu ! Rien de plus énorme ni de si scandaleux n'a jamis heurté nos misérables yeux, et le bon Dieu, même s'il n'existe pas, n'a plus qu'à rentrer sous terre ! Quant à la nature, il n'y a plus qu'à lui régler son compte : il nous faut, comme Jacques Monod ou Jean Rostand, opposer crânement notre incosmicité à son inhumanité, et nous abandonner aux délices d'un pessimisme conscient, organisé et définitif, car nul n'a jamais comparé les humains aux insectes sans s'enrichir des éléments de ces délices. Le moins qu'on puisse dire de la nature est qu'elle a mal calculé son coup. Il lui a fallu des centaines de millions d'années pour fignoler son chef-d'œuvre : la cervelle d'Homo sapiens. Puis voici qu'à l'usage cette merveille se révèle inférieure au ganglion cérébral des hyménoptères ! ! Les abeilles savent se tenir décemment, mais Homo sapiens est un pignouf ! Sa conduite est assez répugnante pour le dégoûter lui-même et assez dévastatrice pour détruire tout, y compris son habitat et sa propre espèce. La seule explication charitable est que la nature ne l'a pas fait exprès ! Dans cette plus favorable hypothèse, Homo sapiens serait le produit d'une petite erreur de calcul, une expérience ratée, que la nature aurait à refaire sur quelque autre planète en prenant soin de modifier la composition des … jus intersticiels ! Convenons qu'entre-temps et à notre point de vue, il y aurait de quoi faire la gueule un petit rien …

BERNARD

Aux yeux des hommes de science, cette hypothèse (inconsciente parce qu'elle ne s'énonce jamais) est en effet de fort loin la plus favorable. Leur profession leur crée l'habitude de prendre contact avec les faits. En choisissant ceux qui leur plaisent, ils peuvent en omettre beaucoup, mais ils n'ont pas, comme les théologiens, la liberté de les ignorer tous. Or les faits de la cause des humains semblent plus fâcheux l'un que l'autre. Tout a toujours mal tourné. Tout tourne mal de plus en plus vite. Ayant pris place à bord d'une courbe exponentielle, nous sommes engagés dans une course (sans cesse accélérée) au suicide et au meurtre qui nous accule à une alternative : l'anti-hasard et la vie ou le hasard et la mort. Nous n'avons de choix que ces deux-là. Dès lors, ceux qui attribuent au hasard tout ce qui se passe ici-bas ne se préservent du désespoir que par l'énormité de leur irréflexion : dix secondes d'attention suffiraient à les faire mourir de peur !

Et ceux qui réfléchissent assez pour savoir que le hasard n'a pas régné sur nos destins ne sont guère mieux lotis : l'hypothèse d'une *erreur de calcul* s'impose à eux presque irrésistiblement. Le temps nous manque pour faire le procès de cette hypothèse, mais il n'en faut guère pour constater qu'il est (a) difficile de lui résister et (b) *impossible de la rejeter.* La

plupart des faits connus s'y intègrent, aucun ne la contredit, et chacune des démarches du bon sens nous y ramène malgré une objection à première vue solide : une nature qui a enseigné aux abeilles à contourner les montagnes (cf. K.v.FRISCH, Vie et Mœurs des Abeilles, pages 181 sq.) a fait la preuve de ses aptitudes à *orienter* ses créatures ! Elle ne peut être soupçonnée de maladresse. Mais cet argument rassurant ne résiste pas à la critique. La nature a su orienter finement d'innombrables animaux, mais tous ont en commun un caractère : l'impuissance à lui désobéir. Homo sapiens, lui, a été doté d'une intelligence *autonome* dont il fallait le contraindre à se servir. D'où la nécessité de réunir en lui deux attributs contradictoires : l'obéissance et l'indocilité. L'indocilité était la condition de l'apprentissage de son indépendance, mais l'obéissance resterait indispensable à sa survie tant que, insuffisamment orienté, ou désorienté, par sa conscience, Homo sapiens resterait incapable d'une *conduite consciemment ajustée aux conditions de sa survie.* Or, s'il est une chose dont la preuve est archi-faite, c'est que nous n'avons PAS l'intelligence d'une juste orientation de nos destins. Notre conduite n'est pas seulement désastreuse : elle l'est *de plus en plus.* Nous nous engageons dans une voie chaque jour plus mortelle. Loin de nous améliorer, nous nous détériorons. Nous tournons le dos non pas seulement à nos destins, mais à la Vie elle-même. *Nous sommes donc orientés à l'envers, et tout se passe comme si, pour avoir joué trop gros jeu, la nature vait perdu la partie …*

MEDICUS

Je vois mal ce qu'on opposerait à cette hypothèse, qui exprime assez mon sentiment. Ajoutez-y que plusieurs caractères somatiques particuliers à notre espèce la corroborent : mal adapté à sa position verticale, par exemple, le squelette humain nous prédispose à de grands maux, et plusieurs de nos organes sont médiocrement adaptés à leurs fonctions. Mais, plus ou moins mal équipé physiquement, il y a de trop bonnes raisons de penser qu'Homo sapiens est archi-malfichu psychiquement ! Sans doute serait-il dommage que la nature ait perdu la partie, mais on ne peut se désoler trop qu'une espèce aussi mal réussie soit appelée à une prochaine disparition, dont la première bénéficiaire serait à coup sûr notre planète !

BERNARD

A ma connaissance, rien de solide ni moins encore de décisif ne peut être opposé à ces arguments et à cent autres de même sorte. Certes aucun n'est probant.Tous sont discutables, et l'on peut ergoter indéfiniment tout en restant pessimiste comme devant, ou même optimiste si ce *sentiment* est assez vif pour résister à ces épreuves. Mais, pour en triompher, nos ressources subjectives, qui sont la source dudit sentiment, ne suffisent pas. il faut, par le moyen de *postulats* optimistes, en faire un *outil de travail.*

MEDICUS

Je veux bien, mais encore ? Quelles distinctions faites-vous entre un postulat et une hypothèse de travail ?

PHILIPPE

L'importance de cette distinction nous impose une digression : tant pis pour l'école buissonnière ! Une hypothèse de travail est l'auxiliaire de la théorie qu'elle confirme ou infirme. Elle sert à sa *vérification.* Le postulat est un matériau de construction : il sert à l'*édification* d'une théorie. Dans l'abstrait cette distinction peut sembler académique, mais un seul pas

concret — celui des mathématiques appliqués à la physique — suffit à en éclairer l'importance pratique. Un beau soir, s'avisant que leurs sens pourraient n'être pas dignes d'une confiance aveugle, les mathématiciens abjurèrent leurs axiomes. Réveillés le lendemain matin, ils se crurent devenus des hommes libres : ils jouissaient du droit de postuler tout ce que bon pouvait leur sembler et se trouvaient armés pour nous faire le coup du tire-bouchon. On ne saurait contester que le "droit de faire tout ce que bon nous semble" définirait tolérablement le mot "liberté" si nous pouvions décider nous-mêmes de ce qui peut nous sembler plus ou moins bon ou mauvais. Bref, nous serions libres si nous l'étions ! Mais les mathématiciens ne se sont jamais souciés de définir la liberté. Ils ne risqueraient donc pas de se libérer et n'ont pu prendre conscience ni de la subjectivité de leurs postulats ni du corollaire de cette subjectivité : l'*objectivation inconsciente,* c'est-à-dire le transfert dans notre conscience — MAIS A NOTRE INSU — de nos richesses inconscientes.

La géométrie non euclidienne en fournit un exemple doublement spectaculaire : d'abord par la valeur d'équations capables de cracher un nombre illimité de solutions justes ; ensuite par le caractère *insolite* de ses postulats. Faisant litière de l'évidence sensorielle et du bon sens, ces postulats installaient les mathématiciens et les physiciens dans un monde assez diiférent de celui qui leur était familier pour substituer sans vergogne un tortueux tire-bouchon aux rectitudes euclidiennes ! C'était un moyen quasiment clandestin de nous apporter des moyens de vivre — ET DE TRAVAILLER — dans le monde de l'inconscient qui *affleure dans nos rêves.* Nos postulats ne sont dignes de respect que lorsqu'ils nous fournissent des moyens de TRAVAILLER*dans le monde dont nous rêvons tous.* J'ai nommé la Transrubiconie …

Voilà ce qu'il suffit de savoir pour apprendre à nous soustraire, petit à petit et l'une après l'autre, à toutes les servitudes qui nous retiennent en Cisrubiconie, ce monde à l'envers où la nature a raté son coup …

BERNARD

Remarquons cependant que les postulats optimistesde notre biologiste ne sont pas opposés au bon sens. Ils ne le sont qu'aux habitudes mentales qui nous en tiennent lieu. Loin d'être absurde, l'*ortho-bonheur* est si vraisemblable, si plausible, que les faits qui semblent incompatibles avec lui en sont rendus suspects. D'entrée de jeu, on les soupçonne davoir été mal observés ou mésinterprétés, propres à nous engendrer les illusions du monde malheureux où nous croyons vivre, mais qui n'est nullement celui dans lequel nous vivons. Ce soupçon suffit à orienter la pensée de ceux qui cherchent l'accès d'un monde heureux et qui prétendent à s'y mettre au travail : les hypothèses incompatibles avec l'ortho-bonheur lui devenant particulièrement suspectes, il s'en prend tout d'abord à la pire de toutes : celle selon laquelle notre espèce serait vouée à l'autodestruction par une disfonction naturlle. Une inversion de notre sens de l'orientation nous ferait tourner le dos aux conditions de notre propre survie ! Rien de plus incompatible avec aucune sorte de bonheur ne saurait se rêver.

PIERRE

Qu'on me permette une remarque au passage : les sciences humaines offrent un champ vierge aux postulats systématiquement optimistes. Tous les problèmes humains pouvant être traités ainsi bien plus efficacement qu'ils ne l'ont jamais été, il est très souhaitable que nos

étudiants ne tardent pas à s'y faire la main. Ils y seront aidés en observant un caractère commun à tous les postulats qui, jusqu'à présent, se sont révélés utiles en sciences humaines : tous étaient extrêmement *vraisemblables.*

PHILIPPE

Le choix de notre thé-biologiste en est un cas d'espèce. Ceux qui ont lu Karl von Frisch hésiteront peu à penser que, lorsqu'une erreur colossale est observée dans l'agencement du Cosmos, ses auteurs les plus *vraisemblables* sont les Amibes malchanceuses qui s'affligent de la bêtise de la nature. Il est vraiment, mais vraiment, difficile d'en douter. Or le Sésame qui ouvre la porte aux postulats humains est la *plausibilité. (Aux étudiants)* Ouvrez l'œil s'il vous plaît : en qualité d'instrument attentif à se laisser guider par son propre optimisme, le biologiste de Bernard ne peut manquer de se trouver acculé tout de suite à des choix forcés. Qu'on me coupe la tête si les plus optimistes ne se trouvent être en même temps les plus plausibles, et si les plus plausibles ne sont invariablement les plus optimistes. Est-il besoin d'ajouter que, si cette coïncidence se vérifiait, elle serait significative de *recoupements* qu'il faudrait regarder de très près ?

En énonçant son premier postulat, notre biologiste n'a pas seulement pris son départ. Il s'est mis sur des rails : ses choix — toujours forcés — s'enchaînent l'un à l'autre en le conduisant à *leurs* destinations. Ce sera sans doute fort loin du monde navré où nous nous débattons encore, et *très près de NOS destinées d'hommes.*

Les faits, décidément, sont pleins de bonnes intentions : leur idée fixe est de nous servir de guides.

Celle des hommes a toujours été de leur fermer les yeux.

LE FRANCHISSEMENT DU RUBICON

BERNARD

Une distance très faible — elle a la largeur du Rubicon — sépare le monde qui existe de celui qui est. Mais les faits ne peuvent conduire de l'un à l'autre, et aucune route ne les relie. Il y faut un pont. Et les hommes doivent le bâtir eux-mêmes parce qu'ils sont seuls à le pouvoir. La nature, elle non plus, n'avait aucun choix : les hommes doivent être contraints de construire ce pont parce qu'ils sont incapables de l'emprunter s'ils ne le bâtissent eux-mêmes. Mais les matériaux sont à pied d'œuvre, et notre premier postulat nous contraint au métier de bâtisseurs.

Nous *savions* déjà que la nature existe. Nous *postulons* aujourd'hui qu'elle nos a traités ni mieux ni plus mal que ses autres créatures. En d'autres mots : *qu'elle nous a bien orientés.* Dès lors, *si ce postulat est conforme aux faits,* la direction où nous nous sommes acheminés est celle que la nature a voulue pour l'évolution favorable de notre espèce. Convenons que, présenté sous cette réserve, ce postulat optimiste n'a rien qui puisse choquer.

MEDICUS

Je conviens qu'il est optimiste à souhait, mais je conteste sa conformité aux faits. Il contredit tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe encore. Il est contraire aux faits observables quotidiennement et partout ! Bref, ce que ce postulat me semble être surtout, c'est le contraire de plausible. Plutôt que plausible, je le dirais délirant ! !

PHILIPPE

Certainement, mais, ce qui m'inquiète, c'est qu'il le soit si peu! Comparé au coup du tire-bouchon, qui contredisait tous les faits observés dans l'univers tout entier pendant chacune des nanosecondes données par le bon Dieu à nos grands-pères, le postulat initial de notre biologiste est d'une crédibilité navrante : il revient à dire que Dieu n'est pas un crétin physiologique pris de boisson ! Cette notion est certes immensément scandaleuse et sacrilège aux théologiens, mais à eux seulement. C'est pourquoi j'ai bien peur qu'un postulat si timide ne dépayse pas assez le commun des mortels pour le faire divorcer d'avec *tous* les malheurs du monde qu'il habite.

BERNARD

Un postulat n'a d'intérêt qu'en tant qu'outil de travail. Sa valeur doit être jugée aux acquisitions qu'il permet (ou impose) à ceux qui l'utilisent. Regardons au travail le biologiste qui manie cet outil. Il sait que la nature existe, et postule qu'elle oriente les humains aussi bien que les autres espèces. La question qu'il doit bien se poser aussitôt est évidemment celle-ci : quels sont les mécanismes de cette orientation ? En d'autres mots : quels sont les déterminismes de nos comportements ? Une première certitude s'impose clairement : il y a d'abord les déterminismes inconscients plus ou moins communs à tous les organismes vivants, puis ceux qui sont le privilège d'Homo sapiens : les déterminismes conscients. Spécifique elle-même, la conscience semble donc avoir de grandes chances d'être la source des motivations spécifiques dont résulterait l'"humanité" de nos comportements. Mais une déconvenue attend notre biologiste : les motivations *conscientes* d'Homo sapiens semblent être celles du Singe ! ! Les hommes poursuivent *délibérément* la puissance, la richesse, les plaisirs, etc., toutes choses que convoitent les babouins sans le moindre besoin de conscience ! Qu'est-ce à dire ? Notre conscience n'influencerait-elle guère nos comportements ?

PHILIPPE

Cette question peut se poser autrement : nos comportements ne seraient-ils guère hominisés ?

BERNARD

Force nous est de constater que, quelles que puissent être les motivations auxquelles ils obéissent, les comportements des hommes même les plus évolués (voir, dans le Rubicon, l'Eloge de la Stupidité, pages 198 sq.) semblent n'avoir rien d'humain ! ! La fine fleur des professionnels de la pensée consciente se sont montrés plus activement inhumains et même anti-humains que les masses et même qu'aucun singe ! On est tenté de penser que nos motivations même conscientes ne sont pas hominisées. Ainsi, nous nous condamnerions à nous tromper quand nous cherchons dans nos comportements des manifestations de notre humanité. Serait-ce ailleurs qu'il faut les chercher ?

PHILIPPE

Cela devient excitant : si une chose aussi énorme a pu passer inaperçue, c'est — j'en donnerais la tête d'Hubert à couper — qu'elle nous crève les yeux. Il devrait suffire d'en entrouvrir un seul pour répondre à cette question. Procédons par ordre en commençant par une analyse différentielle : en quoi les comportements humains *diffèrent-* ils de ceux des singes ? A quiconque entrouvre le moindre petit œil, il est clair que, simiesque autant que l'on voudra, nos comportements ne sont pas *identiques* à ceux des singes. Il y a des différences parfois spectaculaires : des humains se sont trouvés — mais jamais des babouins — pour faire vœu de pauvreté et même de chasteté. Certains se sont mis à la torture dans l'espoir de gagner le paradis. D'autres s'imposent une grande frugalité quotidienne pour faire bombance dans leurs vieux jours, et l'on en a vu quelques-uns qui donnent de l'argent aux Pakistanais ! Des comportements aussi différents de ceux des singes n'obéiraient-ils à des motivations différentes elles aussi ? C'est vraisemblable. Essayons de découvrir en nous-mêmes et chez les autres ce que pourraient être les motivations sous-jacentes à nos comportements typiquement non simiesques.

MEDICUS

Il n'est pas de comportements humains dont les motivations simiesques ne puissent suffire à rendre compte. La poursuite de l'auto-approbation peut expliquer des actes altruistes ou héroïques. Si certains donnent leur argent aux Pakistanais, c'est neuf fois sur dix parce qu'ils attachent moins de prix à leur fric qu'à leur auto-approbation.

BERNARD

Il se peut, mais remarquons qu'aucun singe ne s'est jamais soucié de mériter sa propre approbation. Cette motivation-là n'est plus à proprement parler simiesque. Nous devons la dire préhumaine. Les motivations simiesque et préhumaine peuvent certes *contribuer* à expliquer tous les comportements des hommes. Mais, regardées d'un peu près, elles n'y *suffisent* jamais. Dans le cas d'Homo sapiens, une *super-motivation* englobe toutes les autres : le BONHEUR.

Tous les hommes espèrent le bonheur. Même s'ils ont tout perdu et se croient perdus, il leur est toujours impossible de n'espérer rien, quelques peines qu'ils puissent prendre pour se croire désespérés. Or, qu'ils se l'avouent ou non, c'est toujours le bonheur qu'ils espèrent et *revendiquent* plus ou moins sournoisement. Le désespoir est une des formes clandestines de cette revendication nuancée d'une sorte de chantage et de défi : c'est une façon d'attirer l'attention des "responsables" et d'essayer de leur forcer la main. Car tous les humains sentent que la nature les a faits pour être heureux. Tous savent que le bonheur leur est dû. Mais, sauf quelques saints, tous les autres constatent tous les jours qu'ils ont été "faits comme des rats" ! D'où leurs rancœurs et leurs rancunes : les puissants ne s'étant pas avisés que le bonheur est dû à ceux qui dépendent d'eux, et l'attention des dieux semblant impossible à capter, tous les humains ont toujours été "faits comme des … singes" !

Le bonheur est la seule motivation vraiment humaine. Aucun acte posé consciemment par un homme n'a jamais été motivé autrement. Voilà ce qu'il faut savoir pour avoir sa première chance de comprendre quelque homme que ce soit et soi-même tout d'abord. Voilà, en d'autres mots, ce qu'il nous faut apprendre pour avoir notre première chance de cesser de nous

entre-traiter — et de nous traiter nous-mêmes — en singes.

MEDICUS

Je veux bien, mais encore ? Cette hypothèse — car il ne m'apparaît pas que ce soit plus — n'est à mes yeux ni meilleure ni pire que beaucoup d'autres, bien qu'à la réflexion je sois tenté de lui accorder un préjugé presque favorable. Mais je ne vois pas qu'elle découle du postulat de votre biologiste. S'agit-il d'une déduction dont la démarche m'échappe ? Ou d'un deuxième postulat aussi arbitraire que le premier ?

BERNARD

Ce cheminement n'est aucunement arbitraire. Il est le produit des déterminismes de la pensée consciente avançant sur ses propres rails. *(Aux étudiants)* Si vous voulez bien vous en assurer, vous constaterez qu'à partir de notre postulat initial, cette déduction est *seule* plausible. Notre biologiste se voit contraint d'en faire son deuxième postulat, et celui-ci en appelle aussitôt un troisième. Si l'on admet : (a) que la nature oriente justement l'évolution des humains et (b) que le bonheur est la motivation spécifique sous-jacente à leurs comportements *conscients,* la conclusion la plus plausible est que la nature a fait fond sur le bonheur pour nous conduire à nos destins. Certes, un coup d'œil semble mettre cette conclusion en déroute : les hommes veulent le bonheur, mais ils ne le *poursuivent* pas. Ce qu'ils poursuivent, ce sont des ambitions de singes et des gloires puériles. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Mettons-nous dans la peau de notre biologiste : quelles hypothèses plausibles peuvent rendre compte de ces faits, et quelles questions utiles pouvons-nous nous poser ?

PHILIPPE

L'embarras du choix est mince. Si l'on *postule* d'une part que la nature sait son métier et qu'elle fait fond sur le bonheur des humains, et si, d'autre part, on *constate* que les hommes ne répondent pas aux appels du bonheur, une explication possible est que, restés très singes, les hommes sont donc très peu humains. En pareil cas, nous tomberions en panne : il faudrait attendre des temps meilleurs pour observer les comportements d'organismes peu singes et très hommes ! Heureusement, une autre explication force tous nos suffrages à force d'être vraisemblable : nous nous serions mis le doigt dans l'œil ! Nous aurions mal observé, mal interprété, mal compris les faits. Convenons que ce ne serait pas la première fois.

BERNARD

Si plausible soit-elle, cette deuxième explication ne semble pas nous avancer beaucoup. Il n'est certes pas inutile de savoir que les faits ont pu être mal observés ou mésinterprétés et l'ont probablement été. Mais nous n'en sommes pas renseignés sur ce qu'il faut faire pour regarder plus justement les phénomènes et les comprendre mieux. Nous avons à résoudre des problèmes dont les données sont inexactes ou manquantes, et ce travail-ci reste à faire tout entier.

PHILIPPE

M. M. Lobatchevski, Bolyaï et Riemann nous ont appris qu'en pareil cas quelques postulats bien *subjectifs* font parfois d'étranges miracles.

BERNARD

N'ayant pas d'autre ressource, confions à notre biologiste le soin de choisir, parmi les postulats plausibles, ceux qui lui plaisent le plus. Tenant pour incompris les faits qui semblent s'opposer à son optimisme, il n'hésite pas : il mise son va-tout sur l'*ortho-bonheur,* et il s'ensuit une orgie de postulats heureux dont chacun éclaire un aspect insoupçonné de notre problème, et dont l'ensemble est comparable à un feu d'artifice qui jaillirait au paradis pour l'éclairer …

PIERRE

En tant qu'instruments de travail psychologique, la valeur pratique de chacun de ces postulats est si grande qu'il serait impensable d'en négliger aucun.

BERNARD

Il faudrait plusieurs leçons pour les examiner en détail, mais rien ne presse. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est une vue panoramique, prise depuis Sirius, de l'ortho-bonheur. Or la définition de ce mot y pourvoit à elle seule : "bonheur naturel, conforme aux lois de la nature *enfin comprises* !" Mais les lois de la nature sont difficiles à découvrir dans le chaos des faits. *"Il t'arrivera des choses pas heureuses …"* dit le deuxième terme du syllogisme religieux, et nul ne saurait contester que c'est vrai. Mais, comme a fait Riemann, on peut postuler que ces choses ont été mal vues, mal interprétées, mal comprises. On peut postuler :

— que le bonheur est le sens ultime de la vie ;

— que la nature sait mieux que nous son métier ;

— qu'elle ne s'est pas moquée de nous en nous promettant le bonheur ;

— qu'elle dispose des moyens de nous contraindre à réaliser *toutes* les conditions du bonheur *idéal* qu'elle nous a rendus *capables de concevoir et d'entrevoir dans nos rêves ;*

— que TOUT ce qui nous arrive ne peut donc être qu'heureux quand nous le comprenons ;

— que, dès lors, nous *devons* être heureux sitôt que nous nous comprenons.

Cette petite série de postulats peut sembler *immodérément* optimiste mais il s'en faut : c'est le *minimum* au-dessous duquel la nature se serait moquée de nous : elle nous aurait promis l'irréalisable. Mais nous pouvons nous contenter de ce mini-bonheur pour le travail qu'il nous reste à faire aujourd'hui : la confrontation de la nature et de l'Homme. La toute première question qui se pose est celle-ci : pouvons-nous donner notre confiance tout entière à la nature ? Dans la négative, la cause serait entendue : le bonheur serait à jamais inaccessible aux humains, inévitablement condamnés à toutes les angoisses si une confiance totale leur était interdite. Or quelle est la condition sine qua non, celle sans laquelle aucune confiance n'est possible ?

PHILIPPE

La puissance. Si la nature ne pouvait faire (et nous faire faire) ce qu'elle juge bon, nous serions voués à la disgrâce quotidienne de n'en faire qu'à notre tête. Une pagaille furibonde agiterait notre espèce jusqu'au jour béni où, dans le catalogue des Affreux éteints, elle surplomberait de mille coudées les Dinosauriens eux-mêmes. La nature n'a donc aucun besoin de chercher midi à quatorze heures : pour mériter notre confiance, son SEUL moyen est de *reprendre à son compte le premier terme du syllogisme religieux : "pas un cheveu de ta tête …"* Qu'elle aille se coucher si elle pense s'en sortir à moins cher !

BERNARD

Cette fois nous y sommes : la nature, ici, se fait prendre la main dans le sac ! Il est trop visible qu'elle nous fait faire, penser, dire et même écrire tout ce qu'elle juge bon, sans se soucier beaucoup de notre mine ni de notre amour-propre ! Elle a fait accepter le premier terme du syllogisme religieux, qui implique un déterminisme sans failles (pas un cheveu …), à des hommes primitifs incapables de concevoir la relation de cause à effet. Puis elle a obtenu de philosophes et de scientifiques qu'ils se suicident intellectuellement en se donnant le ridicule himalayen de *rejeter* le premier terme du syllogisme religieux. Certains se sont fait les champions de l'*indéterminisme scientifique (!!)* en se réclamant des travaux d'HEISENBERG qui, bien entendu, n'a jamais rien suggéré de pareil : il a fourni l'expression mathématique d'une *relation d'incertitude* quant aux positions relatives, au sein de l'atome, des particules subatomiques. Il a prouvé que leurs positions sont *indéterminables,* et non pas qu'elles sont indéterminées. Rien n'est et rien ne saurait être indéterminé. Il faut être le jouet de déterminismes mentaux à la fois écrasants, aberrants au-delà du dicible, et miraculeusement clandestins pour accueillir la notion délirante de phénomènes sans causes, sans passé, sans liens avec rien, sans place dans le temps ni dans l'univers !

Le miracle contemporain c'est qu'il nous soit devenu possible de rompre avec cette aberration génératrice de la *stupidité absolue* dont elle est la mère en même temps que la fille. Nous pouvons nous soustraire aux emprises démoniaques de l'instinct, et, aussitôt, devenir tout bêtement, tout naturellement intelligent. Bref franchir le Rubicon. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines : celui qui, ses cauchemars d'enfants dissipés, se réveille en Transrubiconie n'en peut croire ses yeux. Il a beau se les frotter et refrotter, force lui est de constater que la Transrubiconie est inhabitable à des êtres humains ! A qui s'y éveille sans comprendre ce qui lui arrive, la Transrubiconie est le plus affreux des cauchemars : l'esclavage définitif, désespéré, absolu ! ! *"Laisse jusqu'au CONCEPT de l'espérance, ô toi qui, entré ici, te sais forçat chargé de chaînes causales, dont la liberté ne saurait être qu'une illusion, qu'une chaîne de plus parmi celles qui t'enchaînent à TOUT ! …"*

PIERRE

Sans doute nos étudiants comprendront-ils pourquoi nous avons tant tardé à les soumettre à cette épreuve : à ceux qui ne peuvent comprendre ce qui s'y passe autour d'eux et en eux, se réveiller en Transrubiconie est inévitablement douloureux. Mais les réponses faites à notre 31e questionnaire nous ont rassurés : la plupart de nos étudiants n'ont plus à franchir qu'un demi-pas. Ils en ont fait eux-mêmes la première moitié. Une revue de quelques-unes des réponses reçues sera utile à tous.

2ème QUESTION (a) : Quels devraient être les attributs de la nature pour que nous soyons contraints par nos savoirs de lui faire une confiance totale ?

ANTOINE

Ils se résument en un mot : l'infaillibilité. Mais une infaillibilité scientifique qui ait en même temps les vertus de la prétendue infaillibilité pontificale …

ADAM

Les attributs du Dieu-Père : omnipotence, omniscience, omniprésence, unité, infinité, le tout assaisonné d'amour. Ces attributs sont nécessaires, mais ils ne sont pas suffisants. Il faut y ajouter l'intelligibilité et l'accessibilité. Mais, si tout cela peut nous amener à une confiance totale, cela ne nous y *contraint pas.* Il nous en faut la certitude, c'est-à-dire l'évidence. Et qu'est l'évidence intellectuelle sinon la rigueur logique ? Il faut donc à Dieu ou à la nature une rigueur absolue, mathématique. Constatons que Dieu mathématicien est une vieille aspiration des philosophes.

ANATOLE

Pour que nous puissions faire à la nature une confiance totale, il faudrait qu'elle soit absolument (et non pas seulement statistiquement) bienveillante et puissante, et elle ne semble pas posséder ces attributs. Pourtant, chaque fois qu'un homme a dit : 2 x 2 = 4, la nature a été présente au rendez-vous. Jamais et nulle part elle n'a, que je sache, changé d'avis sur la valeur de deux fois deux !

ALCESTE

1. L'intelligibilité, sans quoi la nature se serait moquée de nous en nous dotant d'une intelligence. 2. L'intelligence (aptitude aux choix justes) afin que rien de mal ne soit concevable dans l'univers.

ADELINE

A première vue, pour mériter une confiance totale, la nature devrait être omnipotente, omnisciente et bienveillante.

Est-elle omnipotente ? Pas tout à fait : étant ensemble de déterminismes coordonnés, elle ne peut faire le jeu de l'incoordination. Soumise à ses propres lois, elle est contrainte aux jeux d'une orthogénèse présente dans les moindres de ses micro-phénomènes. Ainsi, elle a tout pouvoir pour le bien, mais *elle ne saurait en avoir aucun pour le mal.* Donc elle n'est pas omnipotente, et nous ne pouvons que nous en féliciter.

Est-elle omnisciente ? Cette question est oiseuse : toute science qui existe est nécessairement sienne. Et, potentielle dans celle qui existe, toute science qui existera est donc sienne en puissance. Nous ne pourrions la prendre en défaut sans lui rendre grâces de la science qu'il aura fallu pour la lui opposer …

Est-elle bienveillante ? Cette question est oiseuse puisqu'elle ne peut faire que le bien.

Bref : bien que — et même parce que — la nature n'est pas omnipotente, nous pouvons lui faire une confiance totale.

PHILIPPE

Bigre ! Notre Adeline n'y va pas avec le dos de la cuiller. Mais, avec toute la mauvaise volonté du monde, qu'opposerait-on à cette femme endiablée ? Sachons gré à notre Anatole d'y avoir pourvu : sur le terrain statistique qu'il invoque, la nature a franchement mauvaise mine : à témoin le deuxième terme du syllogisme religieux. Mais je vous vois venir : c'est pour le bon motif, pour le bien de l'espèce qu'elle nous joue ses tours les plus atroces. Bravo ! Mais cela fait une belle jambe à l'homme de bien dont les filles sont étranglées par des Cosaques tout remplis d'innocence. Convenons que pour pouvoir rendre grâces à la nature qui a machiné la rencontre des Cosaques et des filles, il faudrait à ce brave homme d'étranges attributs ! Nous voilà face à face avec la question suivante :

2e QUESTION (b) : *Quels attributs devrions-NOUS posséder pour avoir dans nos propres destins une confiance totale ?*

ADELINE

L'aptitude aux choix justes, qui nous vaudrait la liberté de jouer les rôles que la nature attend de nous pour nous choyer. Ce qu'il nous faut, c'est donc *le pouvoir d'existentialiser les attributs dont la nature a déposé en nous les potentialités.*

ANTOINE

Les attributs, ce sont les dons, n'est-ce pas ? Les "dons du ciel", que l'on attribue aux individus que l'on juge "doués". Or il me semble que je pourrais passer en revue tous les dons de l'Homme sans découvrir "quels attributs nous devons posséder pour avoir dans nos destins une confiance totale. Pourquoi ? Parce que nous possédons tous les dons de la création. TOUS !

ADAM

Bien que la nature ou Dieu semble jouer un jeu opposé à l'amour, un jeu inhumain, certains hommes arrivent à passer "derrière le miroir" et se jettent en Dieu (mais moins souvent en la nature) avec une confiance totale. Quels attributs devrions-nous posséder pour avoir dans nos propres destins une confiance comprise et sentie ?

Les deux premières sont évidemment la *faculté de comprendre* et la *faculté de sentir.* Faute de l'une ou de l'autre, aucune harmonie ne serait possible entre la pensée réflexive et le sentiment. Le troisième attribut leur est complémentaire : il faut que ces deux facultés puissent s'exercer *correctement* pour découvrir la vérité humaine au-delà des apparences inhumaines. Cela implique l'élimination d'un nombre immense d'erreurs enchevêtrées dans le mental affectif et réflexif. Cela revient à dire qu'il faut jouer à colin-maillard pour trouver notre bien dans un nombre infini (aleph zéro) d'erreurs. L'homme n'en a aucune chance s'il n'est dirigé, guidé, télécommandé. Il lui faut donc un 4e attribut : l'aptitude à être dirigé. Enfin, dernière exigence, il faudrait que l'homme qui sait où il doit aller *puisse* y aller. Le 5e attribut est donc l'aptitude à la *liberté.* Mais, tous ces attributs, nous les avons. Où en sommes-nous sur cette voie ?

ALCESTE

L'intelligence autonome étant un caractère spécifique, chaque homme doit avoir été structuré pour intelliger la nature et pour s'intelliger lui-même. Ainsi seulement pouvons-nous savoir ce que nous sommes et ce que nous avons à faire, et, dès lors, avoir confiance dans notre destin. Mais, pour que cette confiance soit sentie, il faudrait aussi que nous soyons capables de sentir ce que nous pensons, attribut qui semble faire défaut aujourd'hui à la plupart d'entre-nous. Serait-ce une affaire de "surconscience" ?

2e QUETION (c) : De quels savoirs disposons-nous déjà — et quels sont, s'il y en a, ceux qui nous manquent — pour obtenir ces résultats ?

ANTOINE

Nous savons que l'indépendance est le sens de l'Evolution et que nous devons chercher

notre bien dans cette direction. Nous savons que le "bonheur-malheur" est un mécanisme orientateur à double effet qui nous habite. Nous savons que nos dons individuels doivent être mis au service de notre espèce. Nous savons que la nature ne nous a pas abandonnés en nous dotant d'une conscience du moi : notre inconscient est bien vivant et nous commençons à le sentir vivre en nous. Du même coup vivre les impulsions, jadis *directement* motrices, qui nous animent.

Ce qui nous manque ? La lumière globale en continu et l'habitude de classer nos images, de les expliquer, de les comprendre. Comme la conduite de l'automobile exige du débutant une attention doublée de peur (qui ne manquent jamais de le faire suer), appliquée à chaque geste, à chaque décision, nous sommes encore des élèves attentifs, appliqués, peureux. Nous hésitons, en suant et en renâclant, à identifier ce qui s'est passé et ce qui se passe en nous, là, à l'instant. Nous essayons alors de l'expliquer en bredouillant … C'est là qu'il est bon d'en rire avec celui (ou, plus souvent, celle) qui se moque de nous. Mais, lorsque, exténués et radieux, nous avons réussi à éclairer puis à traduire en mots ou en actes ce qui a pu durer en nous moins d'un millième de seconde, il s'est écoulé une minute, une heure ou un jour (quand ce n'est un mois, un an ou une vie). Nous sommes encore malhabiles. Nous sommes encore paouvrés couns. Mais ô combien attendrissants ! Regardons nos premiers pas d'autopilotes … et rions ensemble : ça détend. On s'abandonne. On sue moins. On conduit mieux — à condition de se garder — par autocritique — d'une euphorie excessive ou prématurée.

ADAM

Théoriquement, aucun savoir de base ne peut nous manquer car un seul savoir est suffisant : la nature est omnipuissante et bienveillante. Une transformation totale de notre personne devrait résulter de ce seul savoir. Mais, si notre conscience en a été imprégnée pendant quatre ans, notre inconscient atavique est vieux de quelques millions d'années ! Quatre années d'orthologique ne peuvent en balancer des millions ! L'influence de cet inconscient atavique a certes regressé à mesure que notre conscience s'hominisait. Quelques-uns se sont dissous à cette lumière. Mais les instincts non encore hominisés, les habitudes et les conditionnements forment en nous une masse énorme, qui pèse sur toute notre vie, qui refuse de lâcher son emprise sur le moi, qui veut la primauté du moi et s'oppose — "bêtement" — à notre instinct d'évolution et à notre conscience. Le savoir qui nous manque, le seul sans doute, est la connaissance des moyens de renverser ce rapport de forces.

ALCESTE

Tout le cours s'est appliqué à nous rendre intelligibles la nature et l'Homme, l'un et l'autre "intelligents". Mais il me semble que seul l'accès à l'"intelligence supérieure" qui appartient à l'espèce pourrait nous donner confiance en nos destins. Une série de savoirs apportés par ce cours nous aide à com-prendre, et aussi une série d'hypothèses prolongées en déductions. Mais la preuve de leur vérité ne peut jaillir que d'une vision globale : l'image prouve la vérité des points qui la forment. Or la logique cruciale dont dépend la visibilité de l'image, n'émerge que lorsque l'animal est transcendé en homme : "les hommes ont des pouvoirs que les singes n'ont pas"… Hypothèse : le seul savoir qui nous manquerait encore serait la connaissance des moyens d'inverser le rapport de forces entre les motivations animales et humaines — peut-être par l'"ortho-réflexion" (troisième règle d'or?)

ADELINE

Nous avons des savoirs intellectuels qui nous permettent de faire confiance à la nature et d'avoir confiance en nous-mêmes. Il nous manque de savoir tout cela affectivement, c'est-à-dire de le v i v r e , d'en faire l'expérience intérieure. Il nous faut apprendre les moyens de passer de l'intellectuel au vécu.

3e QUESTION : L'ÉGOISME : *Que pouvons-nous aimer, admirer et cultiver en nous-mêmes pour satisfaire pleinement à nos vrais intérêts ?*

ANTOINE

Tout, évidemment. Qui pourrait haïr et mépriser quelque chose en lui-même tout en étant pleinement satisfait ? Nos vrais intérêts sont nos intérêts d'hommes. L'intérêt individuel vrai ne peut être différent ni, à plus forte raison, opposé à celui de l'espèce humaine. Donc, ce que nous devons aimer, admirer et cultiver en nous-mêmes, c'est ce qui est proprement humain, ce qui constitue une indiscutable acquisition particulière à l'Homme : la soi-disant conscience *et l'inconscient* (les animaux n'ont que des instincts). L'homme d'aujourd'hui sait que, jusqu'à présent, il croyait savoir mais ne savait pas l'essentiel de ses savoirs. Nous ne pouvons conquérir notre inconscient comme s'obstinent à le vouloir les clients de nos psychanalystes. Ces savoirs sont à nous. Ils nous ont été donnés. Reste à les traduire et à les transmettre. Notre langage (nos mots et nos phrases) est un trésor propre aux humains. Aimons-le, admirons-le comme un joallier admire ses cailloux et un astronome ses étoiles. Un mot aimé, admiré et cultivé est prêt à servir : il viendra automatiquement traduire l'image et l'idée fulgurantes, le lien poétique et la liaison affective, l'enchaînement logique. Lorsqu'un assez grand nombre de phénomènes cérébraux et leur traduction se seront mutuellement éclairés, nous verrons clair, globalement et sans effort.

De là à aimer, admirer et comprendre nos pires erreurs, nos peurs, nos hésitations, notre férocité et bien d'autres choses "humaines", il n'y a qu'un pas. N'est-il pas admirable que nous ayons été déchirés jusqu'à présent entre la nostalgie d'un bien-être bestial et l'annonce intime d'un bonheur nouveau irréalisé encore : le prince charmant, le couple uni, etc…? Cette position inconfortable ("entre deux chaises") a été ainsi rendue supportable subjectivement et, pendant ce temps, la maturation de l'espèce humaine s'achevait. A première vue, l'égoïste est aussi stupide que le chercheur qui consacre toute son existence à l'observation d'un microbe, aussi intéressé aux attributs de cette petite bête qu'indifférent à ceux de ses enfants, de sa voisine ou du pape. Mais la concentration de merveilles naturelles qu'est le moi vivant, sentant, pensant et réfléchissant est bien plus intéressante qu'un microbe. Je suis, nous sommes chacun une récapitulation de l'univers. Habitué jadis à sentir intérieurement l'univers extérieur, et à obéir mécaniquement à ses forces (c'était le "paradis" dont la religion musulmane et le parti communiste offrent un modèle réduit), l'hominidé ne serait jamais sorti de cette obéissance, et n'aurait jamais connu l'anathème, la malédiction, la condamnation, l'excommunication, si, en vertu d'un miracle biochimique, il ne s'était trouvé un jour jeté seul et nu dans cet univers extérieur, contraint de se projeter sur lui pour essayer de l'appréhender. Posons-nous la question bernardienne classique : pourquoi la nature a-t-elle voulu que nous percevions comme extérieurs des états affectifs qui, en fait, nous sont intérieurs ? N'était-ce le seul moyen de contraindre l'hominidé à sortir de lui-même ? Depuis le bacille à peine différencié de la goutte d'eau jusqu'au Mammifère, tout s'est passé comme si les organismes vivants étaient mus par

des mécanismes de plus en plus intériorisés, pour aboutir à l'Homme qui ne réagit plus qu'à lui-même. De plus en plus indépendant des agents physiques extérieurs, mais, subséquemment (mot qui ne devrait pas rester l'apanage des brigadiers de gendarmerie), de plus en plus coupé du monde, de plus en plus égoïste et, pour finir, égocentrique. Mais pourquoi la nature aurait-elle voulu que l'Homme sorte de lui-même sinon pour qu'il devienne capable d'intérioriser tout à tout instant ? Comment ? Essayons de le voir. Enfant livré à moi-même aux origines de l'humain, je ne puis rien concevoir ni rien imaginer sinon en fonction de moi-même. Je ne puis expliquer le monde extérieur que par les matériaux d'analyse dont je dispose : c'est encore moi. Qu'ai-je d'autre à vendre, à donner, à montrer, à faire briller, à projeter ? Consciemment, rien d'autre que moi. Toute direction unique est donc obsessionnelle et programmée pour la catastrophe à la moindre erreur puisque nous ne pouvons que persévérer dans l'erreur. Nous nous cognons la tête contre les murs. Cela explique que seules les grandes catastrophes font réfléchir. Ce sont les savoirs acquis cruellement — comme la peur du cheval pour le cobra — qui nous livrent petit à petit le monde intérieur, mais avec la lenteur des ères géologiques. Chaque savoir est l'intériorisation douloureuse d'une parcelle d'univers. Jusqu'au jour où un savoir domine les autres. Le règne des alchimistes ayant pris fin, nous savons aujourd'hui que, pour acquérir des savoirs, il suffit mais il faut qu'on observe le monde extérieur en se méfiant de soi-même comme de la peste. Nous apprenons l'impersonnalité. La science est née. Tout le monde extérieur est à nous. Reste le monde intérieur, univers vierge, inaccessible hier encore à la conscience des humains. Comment cela se passe-t-il, comment cela va-t-il se passer dans ce foutu moi, finalement plutôt bien foutu que mal ? Comment appliquer la méthode scientifique à soi-même puisqu'il s'agit de s'étudier en toute impersonnalité ? Nous ne pourrions le faire aujourd'hui sans l'horrible fracas des crânes qui se sont brisés et se brisent encore contre les murs. Toutes les souffrances de jadis, de naguère, d'aujourd'hui, de demain même, nous enseignent, nous impriment des savoirs sur notre monde intérieur. La nécessaire impersonnalité de la pensée a été découverte. Tout va aller très vite maintenant et il le faut. Encore quelques savoirs et nous saurons utiliser nos immenses ressources intellectuelles à autre chose qu'à nous entre-déchirer. Nous saurons enseigner l'impersonnalité et la réflexion. Et enseigner ne signifie plus, désormais, "marquer intérieurement" comme on marque le bétail, mais faire ce qu'il faut pour que mon frère découvre ce qui est marqué à l'intérieur de lui-même. Tout y est. Comment avons-nous fait pour ne pas savoir qu'il y a deux égoïsmes alors que sentons en nous deux *ego*, ou plutôt, une polarisation du moi : un moi tourné vers le singe avec nostalgie (et "mauvaise conscience"), l'autre attiré vers l'homme avec un mélange d'enthousiasme, de peur et parfois d'euphorie ? Et peut-on échapper à l'enthousiasme (au sens originel et surprenant de ce mot) lorsqu'on voit le chemin parcouru douloureusement mais de plus en plus vite, non depuis l'amibe — ce serait vertigineux — mais depuis le premier hominidé qui, un jour, s'est senti seul et nu au centre d'une nature introjectivement hostile. Cette aube de la conscience a certainement été si effroyable que seul le lien social, l'attroupement, (on se "serre les coudes") pouvait être agrippé comme l'est une bouée de sauvetage. Serait-ce pourquoi les solitaires effrayés que nous sommes au tout début de l'orthologique cherchent aujourd'hui à nouer des … réseaux ?!!

PHILIPPE

Qui résisterait à notre Antoine ? Comment aurions-nous résisté à l'envie de citer ce visionnaire né ? Qu'elle ait été bien ou mal vue, l'aventure qu'il nous conte a été *vécue*, ne serait-ce que par lui. Inventé par le Bon Dieu pour donner de la vraie vie aux *images* que ses

yeux voient, Antoine a donc été doté d'*imagination.* Il *voit* des images, *rêve* en images, *pense* en images, s'*exprime* en images. Mais, de plus en plus imprégnées d'orthologique, les images auxquelles il prête sa propre vie se seraient-elles si bien *ordonnées* (mot qui veut dire ajuster au réel) qu'elles auraient acquis des pouvoirs semblables à ceux du langage, qui véhicule de la pensée surconsciente ? Diable ! Notre Antoine est un gars qu'il faut avoir à l'œil. Il faut que nul n'ignore les débauches de "vécu" auxquelles s'expose celui ou celle qui emprunte ses yeux à Antoine pour regarder de belles images. Ceux de nos étudiants qui ont du penchant pour la débauche doivent être mis en garde. Notre devoir est donc de dévoiler publiquement les visions de notre Antoine sur la féminisation de la vie spirituelle en Occident.

ANTOINE

Le christ et la vie spirituelle : Qu'est-ce que la vie spirituelle ? C'est la vie de l'esprit. Mais, quelquefois utilisé, l'esprit est un mot qui n'a pas été défini dans ce cours. Qu'on ne s'avise pas de le chercher dans le "Grand Larousse". Il y a, dans celui que je possède (baptisé par un optimiste, un attardé ou un escroc, le "Larousse du XXe siècle", Copyright 1930 by Augé, Gillon, Hollier-Larousse, Moreau & Cie) environ six cents lignes de définitions, et le "Petit Robert" en compte à peu près cent-cinquante. D'après le "Petit Larousse" (Copyright 1959 by les ci-devant nommés), l'esprit est un fatras de choses aussi diverses qu'indéfinies et qui n'ont qu'un trait en commun : elles ne sont pas des choses, elles n'ont pas d'existence matérielle, pas de matière. Donc inutile de nous casser la tête. Appelons "esprit" tout ce qui nous semble exister en dehors (pensons-nous de la matière). La vie spirituelle de l'homme serait alors la part de l'existence humaine qui semble ne posséder aucun lien avec la matière. Autrement dit, tout ce qui n'existe que dans le système nerveux de l'homme, par exemple, le passé, le futur, la mort, le malheur, le bonheur, la foi, la désespérance, etc. Toutes ces choses qui ne sont pas des choses sont naturellement animées d'une vie propre quelquefois tourmentée. L'âme des choses et de l'univers physique est-elle devenue le "souffle de vie" animant les animaux puis, chez l'homme, un univers intérieur ? Cela expliquerait peut-être la trilogie latine : anima, animus, spiritus.

Cette existence intérieure se manifeste par des questions dites fondamentales ou métaphysiques et des réponses du même bois. Jésus le Nazaréen a posé des questions et apporté des réponses aux questions même informulées (informulables à l'époque ?) par le moyen de "paraboles" célèbres. Qu'évoquaient donc ces images comparatives ? Le grain, l'eau, le vin, le pain, l'ivraie, le lys , les enfants, l'époux, le fils, et bien d'autres images de la vie quotidienne qui pouvaient seules toucher les hommes de son époque. Une leçon de biologie appliquée, en somme. Les mâles de notre espèce, même quand ils sont bergers ou pêcheurs, aiment à rêver dans l'abstrait mais les femmes n'ont jamais été sensibles qu'au langage du quotidien. Il n'est donc pas étonnant que le langage de Jésus ait touché les femmes puisqu'il réussissait, dans ses images merveilleuses, à faire le pont entre la vie intérieure et la vie extérieure. La magie de son langage réside dans l'unité qu'il laissait entrevoir.

Merci à Bernard et à Philippe de m'avoir assez choqué avec leur "féminité de la vie spirituelle occidentale" pour m'inciter à chercher ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans cette vision des apports du Christ. Je ne suis pas encore capable d'enfiler des bottes de sept lieues et de réunir l'image "féminiser" avec l'image "vie spirituelle". La vie commence dans les *choses* et se continue sans rupture jusqu'au monde des idées. Seule une pratique quotidienne de cette

unité biologique de tout peut permettre aux professeurs de tels enjambements. L'élève doit alors découvrir lui-même les liens. Il vient de m'apparaître pourquoi je suis de plus en plus mécontent de mes réponses aux questionnaires de l'I.F.O. : depuis l'origine, je m'acharne avec application et même avec rage à reconstituer les liens qui sous-tendent l'expression orthologique de la réalité … et je m'y épuise. J'ai vu naguère, comme un mystique immobilisé par le feu de Dieu, courir une gazelle. Il est impossible à l'œil de suivre le mouvement qui lui fait toucher le sol, si bien que ma gazelle (je l'ai aimée à cette minute de tout mon être) semblait voler, ses fines jambes tendues dans l'air. Eh bien, sachant qu'elle touche le sol de loin en loin, j'aurais pu aussi bien la suivre à quatre pattes que chercher aujourd'hui les liens qu'il peut, nom de Dieu, y avoir entre le "spiritus" et une femme depuis qu'un certain Jésus de Nazareth s'est mêlé de bouleverser la religion et d'enseigner la biologie !

PHILIPPE

Avis aux débauchés.

6e QUESTION - NE DESIRE RIEN : *Quelles conditions faudrait-il réaliser pour qu'il devienne POSSIBLE aux humains de ne rien désirer ?*

ADAM

Rien n'est plus aisé que de répondre à cette question. Pour qu'il devienne possible aux humains de ne rien désirer, il faut et il suffit qu'ils aient tout. Tout commentaire affadirait cet énoncé La Palissien !

PHILIPPE

J'incline à penser que, bien qu'il lui arrivât de dîner un peu trop, notre ami La Palice n'avait le vin ni assez joyeux pour penser que les humains doivent avoir (notamment) la coqueluche et l'éléphantiasis pour se trouver en état de ne rien désirer, ni assez audacieux pour affirmer qu'un état comateux ne pût être, sinon nécessaire, au moins suffisant pour assoupir leurs concupiscences. On voit combien il faut donner d'égards à ce grand capitaine : il est toujours prompt à se payer notre fiole quand nous manquons aux attentions très strictes qui lui sont dues. Des remerciements doivent aller à Adam : son lapsus en aura fourni une amusante illustration.

ANATOLE

Il faut qu'ils soient heureux, c'est-à-dire conscients d'être heureux. Etre comblés, se savoir et se sentir comblés. Telles sont les conditions sans lesquelles il nous manquerait toujours quelque chose. Si je suis comblé, mais ne le sais ni ne le sens, je serai insatisfait. Si je le suis et le sens mais ne le sais pas, je suis saint, femme ou préhumain. Mais je puis l'être, le savoir et ne pas le sentir ! Hélas ! tel étant mon propre cas, vos leçons me font sentir la distance qui nous sépare, moi et, je crains bien, la plupart des mâles, du bonheur …

ALCESTE

L'acquisition de TOUT ce dont ils ont *vraiment* besoin. Sans doute sont-ce les besoins essentiels par opposition à ceux que nous crée le MOI ?

ANTOINE

Pour qu'il leur devienne possible de ne rien désirer, il faudrait tuer les hommes, ou les châtrer de leurs désirs (comme y parviennent, dit-on certains fakirs), ou qu'ils soient totalement satisfaits. Quelles sont les conditions d'une satisfaction totale ? Avant tout une prise de conscience de nos désirs : comment satisferait-on à des désirs inconscients, inexprimés ou mal exprimés ? Ensuite il faut résoudre *justement* nos "problèmes" pour adopter des "solutions" profitables à l'espèce : certaines écrabouillent les individus, d'autres les rendent heureux. Le choix devrait être facile car, jusqu'à présent, il s'est fait *justement* … à l'envers ! Le silence des pulsions satisfaites devrait logiquement être suivi d'un oubli de soi, de ce fameux oubli de soi invariablement recommandé — mais jamais obtenu — par les doctrinaires et les théoriciens de l'amour — et par le non moins fameux lys des champs … L'I.F.O. veut faire de nous des monstres de bonheur. J'ai accepté et j'accepte chaque jour plus. Une phrase m'a hanté longtemps parce que, imparfaitement conscient, j'étais fier de me croire différent des autres et plus qu'eux : "Etre en avance sur son temps est la plus difficile des épreuves…" La solitude est en effet effroyable. Certes il était ajouté que l'aventure orthologique n'est pas tout à fait celle-là puisque nous acquérons en même temps le pouvoir de provoquer chez les autres l'émergence des facultés acquises. Quelle que puisse être la satisfaction de nos désirs individuels, notre désir de rendre tout le monde heureux ne sera pas satisfait demain matin …

ADELINE

Pour qu'il devienne possible aux hommes de ne rien désirer, il faut, ce me semble, qu'ils aient le sentiment de tout avoir ou bien qu'ils meurent à tout. Bien que l'orthologique nous ouvre une porte sur le "tout-avoir", celui-ci ne me semble guère réalisable dans un avenir proche. Mais est-il nécessaire de ne rien désirer ? Pour jouer son rôle dans l'Evolution, ne faut-il pas que l'Homme désire être le plus vrai, le plus conscient, le plus humain ? S'agit-il de ne rien désirer ou de désirer ce qui est nécessaire pour lui et pour la nature ?

Alors que les micro-désirs issus de notre instinct de conservation, d'acquisition et de domination nous conduisent toujours à l'insatisfaction et au malheur, nos désirs transrubiconiens nous conduisent fatalement vers le bonheur, et nous pouvons faire fond sur eux pour nous orienter justement.

PHILIPPE

On peut penser des femmes ce que l'on veut, mais une chose est sûre : notre Adeline a été inventée par le bon Dieu un jour qu'il voulait se justifier (d'avoir inventé les femmes) auprès des hommes de bien qui éprouvent la saine et légitime envie d'étrangler (dans l'ordre chronologique) leurs sœurs, leurs maîtresses, leurs épouses et leurs filles chaque fois qu'elles ouvrent la bouche. Notre Adeline fait éclater une évidence : s'il peut être plaisant d'avoir des femmes sous la main pour faire l'amour avec elles (bien que certains connaisseurs leur préfèrent des éphèbes) et s'il est commode de mettre à profit leurs instincts domestiqués pour nous décharger (mine de rien) de toutes les besognes désespérément quotidiennes, ce ne sont là que bagatelles. Ce qui nous rend les femmes vraiment nécessaires, c'est un attribut qu'elles exercent ausi naturellement et continument que les poissons la natation — sans s'en douter dans les deux cas !

Ce prodigieux attribut — vous l'aurez tous constaté — c'est le REALISME

QUOTIDIEN. Mais comment en irait-il autrement ? Les femmes n'ont jamais été et ne sont pas idéalistes. Elles sont donc inévitablement réalistes : il leur faut bien être quelque chose ! Les hommes, eux, ont toujours été et sont encore incurablement idéalistes (prenons garde que ce mot veut dire entêtés d'*idées* mais pas nécessairement d'idéal). Quelles chances auraient-ils eues d'être réalistes avant l'ajustement de leurs idées au réel ? Bien entendu aucune. Pas une sur aleph trois !

BERNARD

Aussi assistons-nous à un spectacle émouvant d'*homogénéisation des sexes.* Aux approches de la Transrubiconie, les femmes tendent à devenir idéalistes et les hommes réalistes — par la seule mais excellente raison qu'il ne saurait en aller autrement. Jetons un coup d'œil sur ce qui, par cette meilleure de toutes les raisons possibles, doit bien se passer en Transrubiconie, qu'elle existe ou bien n'existe pas !

L A T R A N S R U B I C O N I E

PIERRE

La Transrubiconie est un royaume si étrange que Monsieur de la Palice parvint un beau matin à se tromper sur son cas. *"Elle existe à coup sûr",* s'écria-t-il avec une belle assurance, *"sauf si elle n'existe pas!…"* Or elle existe tout en n'existant pas. Réelle en même temps qu'idéale, elle réunit les caractères du foyer familial et ceux du château en Espagne. C'est pourquoi elle est, parmi bien d'autres choses, le lieu de rencontre et le terrain d'entente des hommes et des femmes.

PHILIPPE

Elle ne peut être — on le verra tout à l'heure — la patrie que du bonheur subjectif, du bonheur idéal, inatteignable parce qu'il n'est pas situé dans le temps, et permanent parce que soustrait aux atteintes du temps. Incurables idéalistes, les mâles ne s'y trompent pas : voilà enfin le bonheur qu'ils pressentent, le bonheur immobile, celui qu'ils veulent et qu'ils attendent (ces cossards n'oublient pas que le travail est une malédiction) depuis toujours, le bonheur idéal fait d'idées qui, parvenues à leur terme, sont assurées de durer jusqu'à la consommation des temps. Mais les femmes ne sont pas exposées à perdre de vue que la vie est quotidienne. Leurs (petits) peuples doivent être nourris, vêtus, lavés, soignés, etc. (je mourrais d'effroi à la seule pensée du nombre de choses que contient ce"caetera") *tous les jours que Dieu donne ! ! !* Comment des tâches si obstinées à résurgir s'accompliraient-elles dans la Transrubiconie de ces messieurs ? Elle est le pays des tâches achevées, où "tout le temps du monde" ose enfin se montrer tel — ô luxe, ô calme, ô volupté — qu'il est : immobile.

Aussi notre Adeline ne s'y est-elle pas trompée. Pour jouer leur juste rôle dans l'Evolution, il ne peut s'agir pour les femmes de ne rien désirer. Elles doivent faire et refaire sans répit ce qui est nécessaire aux humains. il leur faut donc désirer et redésirer sans cesse, et il n'est pas surprenant que notre Adeline ait été seule à s'en aviser. Ce qui l'est davantage c'est qu'elle ait été seule à déclarer que la nature est et doit être impuissante pour le mal. La moralité de cette affaire se voit fort bien depuis Sirius : toute femme qui se fait mâle gagne aussitôt le

royaume des cieux …

MEDICUS

… et constate en même temps que les plus sinistres plaisanteries sont celles que nous prêtons aux dieux ! Votre "royaume des cieux" est une horreur ! Les malheureux livrés à ce paradis fait d'esclavage absolu sombreraient dans un fatalisme auprès duquel celui de l'Islam est léger ! S'il etait vrai que tout — jusqu'y compris la … fantaisie! _ est rigidement prédéterminé depuis toujours et pour jamais, s'il était vrai que chacun de mes actes et chacun des mots que j'ai dits et dirai (dont ceux qui noircissent cette page !) étaient et sont autant d'impostures, car je les ai et me les suis donnés pour miens alors qu'ils ne m'appartiendraient pas, si tout cela, dis-je, était vrai, je supplierais le ciel de me le laisser ignorer et bénirais mes maîtres de ne pas me l'avoir appris ! Ce paradis-là, non, je n'en voudrai jamais !

BERNARD

Qui en voudrait ? Incompris, il serait si intolérable que la nature n'a eu garde d'accabler les préhumains des savoirs qui les y auraient conduits. Mais il lui a été facile de leur cacher des servitudes auxquelles ils répugnent si violemment qu'ils lui ont préféré la pire de toutes les abominations conceptuelles : *l'indétermination, qui substitue le désordre absolu à la causalité !* Mais tout change quand l'ordre naturel est compris : l'esclavage absolu se transforme en *liberté absolue* par la simple mais toute-puissante raison qu'il ne peut en aller autrement : la liberté ne peut être qu'illusoire tant qu'elle n'est absolue.

PHILIPPE

Convenons — il faut savoir se rendre aux raisonnements honorables — que les hommes ne sont pas libres tant qu'ils ne le sont pas. Mais peuvent-ils le devenir ? La liberté *absolue* est-elle possible ou même concevable ?

BERNARD

Il est impossible d'en douter. Si les humains ne pouvaient se libérer, le vœu époustouflant de Jean Rostand s'accomplirait. Nous serions les instruments et les témoins de la déroute du Cosmos. Notre *incosmicité* (sic) fournirait la mesure de notre amère (mais sublime!) humanité.

(Aux étudiants) Vous savez déjà qu'il nous faut renoncer à cette gloire. Vos réponses au 31ème questionnaire en témoignent. Je gage que celles que vous allez faire à nos questions d'aujourd'hui feront de vous des conquérants de la …*c o s m i c i t é !*

Questionnaire n° 32

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Le caractère fondamental du pan-déterminisme (auquel ne peut être opposée que la pan-stupidité qui règne en Cisrubiconie) est que, situé par définition sur le terrain de l'absolu, il ne présente aucune faille et ne connaît aucun cas d'exception. Assurez-vous en : pouvez-vous, sans choir dans un anthropomorphisme infantile, concevoir un phénomène ou une cause qui ne seraient déterminés par d'autres phénomènes et|ou causes ?

3. Dans la négative, la "Loi de Causalité Généralisée" qui en est le corollaire se situe donc *pour vous* dans l'absolu. Or l'absolu exerce sur tous une puissante attirance. Le désir et même le besoin de l'absolu ne peut nous être arraché qu'au prix d'une mutilation gravement *insécurisante*. (a) Eprouviez-vous cette sorte d'insécurité quand vous vous êtes inscrit(e) au cours ? (b) L'éprouvez-vous moins, autant ou plus qu'avant ?

4. Quelle est à votre idée, la signification du mot liberté ?

5. La liberté vous semble-t-elle faite de pluusieurs libertés, et, dans l'affirmative, quelles sont à votre avis les principales ?

6. Quelles sont (a) les libertés dont vous jouissez (b) Celles dont vous êtes frustré(e) ?

7. La "causalité généralisée" vous semble-t-elle compatible avec : (a) la liberté ? (b) *votre* liberté ? (c) vos libertés ?

8. Que peuvent signifier les mots "liberté *absolue"* appliqués à des humains alors que, soumise à ses propres lois, la nature ne saurait posséder cet attribut ?

9. Cette liberté absolue est-elle compatible avec la causalité généralisée ?

10. Serait-elle concevable dans un univers NON soumis à la loi de causalité générale ?

11. S'apercevoir que la causalité généralisée et la liberté absolue sont compatibles, c'est constater que l'absolu n'est pas nécessairement inatteignable aux humains : il est à leur portée sur le terrain de la liberté au moins. (a) Etes-vous d'accord ? (b) Dans l'affirmative, quelles sont, s'il y en a, vos autres soifs d'absolu ?

12. Parmi celles-ci en est-il que la causalité généralisée pourrait *concevablement* étancher ? (b) Dans l'affirmative, lesquelles ?

13. Cependant, la liberté absolue implique nécessairement l'aptitude aux chois justes et la liberté de les exercer, aptitude et liberté qui mettent en cause des facteurs intellectuels et caractériels. Quels ont été — si vous en avez observé — les effets* d'une prise de conscience du caractère absolu de la loi de causalité généralisée :

(a) sur votre intelligence ;
(b) sur votre tension nerveuse ;
(c) sur votre sommeil ;
(d) sur votre tension intellectuelle ;
(e) sur vos facultés *idéatives* .

14. Notez cette leçon et expliquez votre note.

** Ceux-ci sont parfois explorifs mais ils peuvent se faire attendre. Ne répondez à cette question qu'au moment d'envoyer vos réponses à l'I.F.O.*

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Trente-troisième leçon

VIVRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

L'absolu est un mot qui n'a guère de place dans notre vocabulaire quotidien et n'en occupe qu'une pitoyable dans nos concepts : celle que lui font les maîtres chargés par les autorités incompétentes de perpétuer l'enseignement d'une philosophie inintelligible aux humains. C'est dire que nous n'étions pas sans inquiétudes quant à l'impact de notre 32e leçon, où, sans préavis, nos étudiants ont été invités à digérer d'amples doses d'absolu emmêlé aux matières de leurs menus quotidiens.

PHILIPPE

En plus de quoi — pour leur-z-y faire les pieds, croirait-on — notre questionnaire était ainsi rédigé que, pour éviter de dérubiconner à la manière des potaches sagement penchés sur un devoir de philosophie, il fallait faire fond sur les ressources d'une autre sorte. Bref cette leçon fournissait à nos étudiants de nombreuses occasions de montrer de quelles étranges pâtes ils pourraient se trouver faits après quelque quatre ans de malaxages aussi vierges de pitié que riches de témérités !

BERNARD

Ce qu'il y avait d'incompréhensible aux yeux d'Einstein, c'est que le coup du tire-bouchon eût donné naissance à du vrai et même à de l'intelligible. Lobatchevski, Bolyaï et Riemann y avaient "vu clair" ! ! Je dois avouer que le cas de Léon-David Steiner me semble, s'il est possible, plus spectaculaire encore. Tout s'est passé, dans notre petit cours expérimental, comme si ce diable d'homme avait "pré-vu" les réponses de nos étudiants à la 32e leçon. Dans leurs réponses au questionnaire, ils se sont comportés comme si, organismes soumis aux mécanismes psychogénétiques identifiés par cet homme doué de vision, ils avaient été des acteurs obéissant à quelque metteur en scène chargé d'illustrer l'orthogénèse au cinéma ! Il n'est jusqu'à nos réfractaires qui n'aient tenu leurs rôles avec une fidélité exemplaire. Bien sûr, nous nous y attendions, mais, n'en pouvant être sûrs, ce fut quand même pour nous un beau cas de suspense !

UNE HISTOIRE DE MAMMELLES

PHILIPPE

Toutes les réponses de nos étudiants devraient être citées de la première ligne à la dernière, mais cette leçon compterait plusieurs centaines de pages. Un choix s'impose donc, mais quels seront nos critères ? ALCESTE en suggère un qui, s'appliquant aux Mammifères que nous sommes, pourrait n'être pas mauvais. Mais citons en premier quelques passages des réponses de notre ADAM, qui a joué avec le plus d'héroïsme le jeu philosophique auquel tous

étaient conviés. Dès sa première réponse, il s'est astreint à une rigueur logique dont il ne s'est départi à aucun moment.

ADAM

Une cause ou un phénomène surgissant ex nihilo ne semble même pas concevable dans la création. Ce serait une création nouvelle venant se surajouter à la création originelle, qui apparaîtrait dès lors comme insuffisamment organisée. Cela impliquerait un Dieu temporel, imprévoyant et présomptueux, puisqu'il aurait surestimé ses possibilités. Dieu ne peut déroger aux lois qu'il a lui-même posées comme règles du jeu. Il ne peut y avoir à cela aucun cas d'exception.

PHILIPPE

L'accord est unanime sur ce point, et il ne l'est pas moins sur l'inconcevabilité de la liberté dans un univers NON soumis à la loi de causalité généralisée … Même les réfractaires comme ARSENE et ARTHEME, qui tiennent la causalité généralisée pour incompatible avec la liberté, en admettent néanmoins la nécessité :

ARSENE

Non, je dois reconnaître qu'un univers non soumis à la loi de causalité généralisée serait un chaos incompréhensible, d'où surgirait peut-être des libertés limitées, mais qui ne permettrait même pas le concept de liberté absolue.

ARTHEME

Un univers non soumis à la causalité généralisée serait soumis à la plus haute … fantaisie. Il serait incohérent, irrationnel, et nul savoir n'y pouvant être sûr, aucune liberté n'y serait concevable.

PHILIPPE

La quasi-totalité de nos étudiants ont réagi en bons élèves à notre questionnaire. Mais où les a menés ce grand déploiement de philosophie ? Si vrai puisse-t-il être que le concept de pan-déterminisme est la seule alternative concevable à la loi de pan-stupidité généralisée, ça nous fait une belle jambe tant que nous n'en pouvons faire qu'un excellent devoir de philosophie. Est-ce à dire que cette orgie de cogitations minutieuses n'aura servi à rien ? Que nous aurions mieux fait de jouer à la belote avec des amis ? Ecoutons ce qu'en pense notre ADAM :

ADAM

Sur le plan purement intellectuel, je me SAIS en sécurité. J'ai croché solidement, me semble-t-il, dans les savoirs qui se sont élaborés en moi depuis le début du cours. Malgré les obscurités ou les sécheresses intellectuelles qui m'assaillent fréquemment et qui occultent à ma conscience une bonne partie de ce que j'ai appris, je conserve une base stable : la certitude (non sentie) de l'excellence prouvée, incontestable, de la nature. Je ne sais pas grand chose d'autre, mais ce savoir est l'ossature du cours. Mon savoir est squelettique, mais plus robuste que je ne l'aurais cru : il n'a jamais flanché.

Mais, sur le plan affectif, tout me crie que cette excellence est un leurre et une

dangereuse illusion. Même si la nature (ou Dieu) est d'une bienveillance infinie, ce n'est pas à l'échelle individuelle qu'elle se manifeste. Elle a élaboré des lois peut-être mirifiques, mais que nous ne connaissons pas et où la souffrance et le malheur humains sont des ingrédients nécessaires et largement employés. Je ne puis même pas *concevoir* un avenir heureux : ce n'est pas ce qu'on peut appeler se sentir ne sécurité !

Entre l'intellect d'un côté, qui se défend bien mais "désespérément", et, d'un autre côté, l'affectif et le sensible, qui attaquent sans relâche et de façon extrêmement persuasive, il y a une division interne dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est très pénible.

PHILIPPE

C'est ce fossé-là qu'aucune philosophie rationaliste n'a jamais pu combler. Faut-il en conclure qu'Adam aurait mieux fait de jouer à la belote avec des amis, ce divertissement étant, le plus souvent, tout à fait indolore ? Nous essayerons d'y voir clair tout à l'heure. Commençons par écouter notre ALCESTE. En empruntant à Brillat-Savarin des critères dont le caractère rationnel est méconnu par trop de penseurs tenus pour sérieux, il s'est engagé dans une voie qui mérite une exploration.

ALCESTE

L'anthropomorphisme infantile fait de Papa la "cause première". Ainsi font, font, font (de Dieu), les petits philosopheux. Pour eux, Dieu est une cause sans cause. Mais, sans cette anthropomorphisation, peut-être n'y aurait-il pas de cause première. Tant pis pour la nature, ses jeunes femmes et ses ordinateurs … et tant pis pour Dieu -- même s'il n'existe pas. Car, tous comptes faits, il pourrait n'être pas nécessaire d'être ni de connaître la cause première pour avoir connaissance de tout. Ce qui, en revanche, me semble assuré, c'est qu'il vaut mieux laisser aux petits philosopheux le soin de philosopher sur ladite cause : rien de plus vain ne s'est jamais fait sous la Lune ni dessus …

Enthousiasmé par cette leçon trop riche pour que j'en aperçoive tout aussitôt toutes les ramifications aux recoupements multiples, je me suis d'abord trop accroché à certains arbres (comme la cause première) pour pouvoir goûter pleinement la vue de la forêt. Je cite un autre arbre à propos du pan-déterminisme. Il s'agit de la prédétermination que la 21e leçon disait "mot vide de sens" : "leurs calculs (des physiciens) sont plus justes depuis qu'ils ont substitué le déterminisme à la prédétermination, mot vide de sens dans un continuum spatio-temporel où ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera ne fait qu'un acquiert un caractère de simultanéité virtuelle" (sans doute utile pour éternaliser le présent). La prédétermination signifierait-elle alors : l'accomplissement du pan-déterminisme dans le temps ? Une objection grave à ces phrases : elles ne sont pas très drôles ! Serais-je en train de sucer quelque "mammelle maudite" ?

PHILIPPE

Il est clair en effet que le lait sucé par notre ALCESTE ne peut être le breuvage innocent dont se fortifient les petits philosopheux qui font, font, font, trois petits tours bien en rond, puis les refont, font, font, au llieu de s'en aller jouer à la belote. Prêtons une oreille à des propos sucés à un sein fort dépourvu, j'ai bien peur, d'orthodoxie.

ALCESTE

Pour répondre à cette 8e question, j'ai tenté plusieurs approches de la "liberté absolue" : (a) Tout d'abord, les humains sont soumis à des lois naturelles*qui ne sont pas les leurs propres* ; mais, si la nature et ses lois ont déterminé l'Homme de telle façon qu'il ne subisse plus de lois autres que les siennes propres, il accéderait à la liberté absolue. (b) Serait-ce, pour l'Homme, le droit de n'avoir *plus de choix* dans l'accomplissement de son destin ? Pour aller directement de la Concorde à l'Etoile, si ma voiture est tournée vers l'Etoile, je n'ai pas le choix entre la marche avant et la marche arrière.

Mais ces choses pourraient être dites autrement : (c) Les lois auxquelles la nature est soumise portent sur des affinités mécaniques (dans l'ordre statistique) et des affinités non mécaniques (ordre de l'anti-hasard). En utilisant les lois qui régissent l'anti-hassard, l'Homme peut acquérir la liberté absolue de n'avoir aucun choix dans sa façon d'altérer l'ordre statistique "pour faire régner le bien sur la Terre", disait Arthème, ou pour faire tendre vers zéro la probabilité de certaines interactions et vers l'infini la probabilité de certaines autres, comme disait Alceste. L'homme a été déterminé pour qu'il acquière la liberté absolue de poursuivre (enfin) le bonheur et de n'avoir aucun choix dans cette poursuite.

Ou, en plus drôle (peut-être) :

1. Dans le temps, je croyais que les mots (cisrubicons) que j'écrivais m'appartenaient.
2. Or, si des mots m'appartiennent, ils me sont "personnels" et ne peuvent exprimer la vérité impersonnelle.
3. Mais ces mots que je croyais m'appartenir ne m'appartiennent pas "vraiment" : la nature tire de "moi" ces chants personnels (exprimant du faux) … pour le plus grand bien de l'espèce.
4. Des mots impersonnels seraient le chant de la vérité.
5. Vivent les mots qui ne m'appartiendraient pas du tout : de jouet, ils me transformeraient en joueur.
6. Je rêve de la liberté d'écrire des mots qui ne m'appartiennent pas *du tout* : la liberté est absolue ou elle n'est pas. La mienne deviendra donc absolue ou elle ne sera pas.

PHILIPPE

Ces propos ne vous semblent-ils répandre une odeur féminoïde ? Pour en avoir le cœur net tout en se gardant des contrefaçons, nous pourrions les comparer à ceux de notre ADELINE qui, à n'en pas douter, s'est abreuvée à des mammelles honnêtes et domestiques malgré sa formation de biochimiste : chassez la domestique de chez les femmes, elle revient au galop. On peut les former pour leur faire faire n'importe quoi, serait-ce les lancer à la poursuite de la structure moléculaire d'un antigène, mais il est impossible de les déformer : à la première occasion les biochimistes femmes se dissolvent dans leur propre féminité, puis se ressolidifient à l'état de femmes. Mais je suis fâché de devoir constater que, bien que sucés à des mammelles honnêtes, les propos de notre ADELINE ne sont pas de tout repos. Nous en saisirons aisément le caractère insolite en les contrastant avec ceux de notre AGENOR que ses goûts semblent avoir porté à préférer à tout autre lait celui de la taupe. Il s'en est trouvé bien équipé pour la démarche logique souterraine, abritée des distractions auxquelles succombent les flâneurs qui s'attardent à la surface des choses. Le thème de la liberté absolue lui a fourni l'occasion d'une "simple constatation" :

AGENOR

La nature brute est soumise à ses propres *lois.*

Les humains sont soumis aux déterminismes de la pensée consciente, c'est-à-dire à ceux de leur propre *pensée.* Liberté circonscrite dans le premier cas, absolue dans le second.

PHILIPPE

Cette distinction n'a pas échappé à notre ADELINE, mais on va voir que sa démarche s'apparente bien moins à celle d'une taupe ou de tout autre Mammifère honorable qu'à celle des Lépidoptères adultes :

ADELINE

Quand je me suis inscrite à ce cours, j'étais partagée entre la crainte raisonnable — puisque fondée sur l'observation quotidienne — de n'être jamais parfaitement heureuse et la quasi-certitude (éminemment déraisonnable) que je le serais. N'étant sûre de rien, je ne pouvais me sentir en sécurité, mais c'est en sécurité que je me *sentais !* Mon sentiment d'insécurité ne se manifestait guère

BERNARD

Qui, en lisant ces lignes, échapperait à l'envie de serrer ADELINE sur son cœur ? On a eu beau lui apprendre que le déplacement d'un seul atome dans un seul des innombrables enzymes qui commandent à notre métabolisme suffit à déterminer un désordre dit "mongolisme" qui détruit tout espoir de bonheur, notre Adeline SAIT que ses enfants ne seront pas mongoliens parce qu'elle sait une chose que ses Maîtres ne savent pas : elle sait que la nature l'a inventée, elle (Adeline), pour être heureuse ! Tant pis si M.M. Boll et Reinhart s'en voilent … le miroir de l'âme !

ADELINE

La loi de causalité généralisée nous oblige à conclure que la nature nous a déterminés pour être ce que nous *sommes.* Etre libre, c'est nous déterminer nous-mêmes (consciemment) à être ce que nous *devons être.* C'est donc substituer des déterminismes conscients à des déterminismes inconscients. Il s'ensuit que la conscience est à la fois *le moyen de notre libération et son résultat. Miser sur la conscience, c'est donc tourner dans une spirale évolutive qui nous livre toujours plus de liberté, laquelle nous livre toujours plus de conscience.* Tel est la schéma de la victoire de l'anti-hasard sur un "hasard" … pan-déterminé ! ! Remplacer nos croyances par des savoirs, c'est acquérir la possibilité de faire "tout ce que bon nous *savons"* !

Les hommes, jusqu'ici, n'ont poursuivi et conquis que des micro-libertés, dues à l'acquisition de savoirs qui les libéraient des conséquences de leurs ignorances. Dans les domaines scientifiques, par exemple, où se pratique la capitalisation intellectuelle, on a obtenu des libérations très réelles, mais partielles. Il en va autrement en sciences humaines où, tout reposant toujours sur des croyances, *tout s'oppose toujours à tout.* Les libertés des uns s'opposent à celles des autres, la liberté de penser à celle d'aimer, etc. Et ces libertés — toujours stériles — ne peuvent guère être vécues que subjectivement ou … pas du tout !

La macro-liberté, qui est celle dont les hommes rêvent depuis toujours, n'est pas faite

d'une somme de libertés même bien réelles. A la fois subjective et objective, elle associe le sentiment de notre liberté à sa réalité. Nous devenons et nous *savons* devenir — mais il reste à le *sentir* — réellement des associés de la nature. Et, n'ayant plus à nous contraindre au vrai, celle-ci nous comble de ses bienfaits.

Depuis cette leçon, je jouis d'une liberté nouvelle, qui n'est encore qu'un point de départ : la liberté de *poser des postulats optimistes,* qui me libère des conséquences désastreuses d'une systématisation du pessimisme. C'est d'emblée praticable, immédiatement fructueux, solide et merveilleux, car cela nous ouvre à tout. L'optimisme donne aux règles d'or de la pensée un sens qui nous les rend déjà plus praticables.

Certes, je me sens frustrée encore de quelques micro-libertés qui me tiennent à cœur car je suis trop impatiente. Je sais pourtant que les poursuivre pour elles-mêmes est idiot : je les acquerrai spontanément quand je serai *macro-libre.* C'est, bien évidemment, dans l'*individuation* que l'Homme peut actualiser sa macro-liberté. La nature, elle, ne le peut pas : elle a choisi de passer par l'Homme pour parvenir à ses fins. Il s'ensuit que l'Homme seul peut se soustraire à certains déterminismes — s'en libérer donc — et se soumettre à ceux qui le servent pour assurer les tâches que la nature ne peut réaliser sans lui. Bref, l'Homme est non seulement libérable alors que la nature ne l'est pas, mais il peut se libérer lui-même et il est seul à le pouvoir.

PHILIPPE

Bien qu'abreuvé aux mammelles d'une discursivité aussi exempte de féminité que de domesticité, notre ami la Palice ne manquait aucune occasion de proclamer la même vérité : *"Ceux qui n'ont pas de vésicule biliaire",* disait-il, *"ne peuvent pas se la faire enlever…"* Qu'un propos si sagace éveille parfois l'hilarité du vulgaire est douloureux. pour nous en consoler, écoutons une femme vierge de toute formation scientifique, peu encline à philosopher, et qui, naguère, était tout à fait résignée à ne rien comprendre à ce qui pouvait lui arriver. IF.142 s'est inscrite à ce cours sans trop savoir pourquoi, et, après un an, a bien failli le laisser tomber. Nous la prénommons ANITA, son cas étant assez étrange pour intéresser tous nos étudiants et pour en taquiner les plus méchants.

ANITA

Le mot "libeté" est défini dans la leçon : la possibilité de faire ce que bon nous semble, mais il est bon avant tout de savoir ce qui est bon pour nous. On se sent libre quand les contraintes ne sont plus pesantes : c'est alors qu'on les oublie et que naît en nous le sentiment de la liberté. Je donne 1000 sur 20 à cette leçon. Extrêmement dense, elle est le point de départ d'un flot d'idées. *Il me faudrait plusieurs mois pour épuiser les idées qu'elle a fait germer dans mon esprit.*

PHILIPPE *(aux étudiants)*

NOtre ANITA semble avoir si mal compris notre définition de la liberté qu'elle l'*inverse* tout tranquillement. Mais elle l'a si bien *assimilée* qu'elle en éprouve le *sentiment, et elle l'éprouve si justement que les richesses de l'IDÉATION affleurent chez elle. A quelles mammelles secrètes, inaccessibles aux mâles de notre espèce, notre aimable Anita s'est-elle abreuvée ?*

BERNARD

On peut faire fond sur eux pour les téter goulument dès qu'ils les auront découvertes : la nature les a voulu gourmands de toutes les mammelles parce qu'il n'en est point qui leur soient impropices, même celles dont le lait les rend furieux, délirants, ou les deux, comme la politique ou l'ésotérisme. Un cas d'espèce, qui semble navrant, est celui de la pédagogie FREINET, si endommagée par les passions politiques de ses partisans que, soucieuse peut-être de faire la leçon à Monsieur de la Palice, elle a cessé d'être vivante avant même d'être morte ! Mais il y a lieu de s'en féliciter : plus tôt l'ÉCOLE MODERNE mourra, plus vite pourra renaître et vivre une pédagogie Freinet apolitique. Quelques réponses de notre ARISTIDE me semblent légitimer cet optimisme.

ARISTIDE

Note : 80 sur 20. Cette leçon m'enchante : elle est longue, elle est riche, elle tombe pile. Et puis c'est une leçon de PÉDAGOGIE ! Ce qu'était mon sentiment au début de ce cours ? Que cela semble loin ! Insécurité ? oui, sans doute : je parlais d'angoisse, d'inquiétude. Un obstacle fait de tous les phénomènes et les problèmes incompris s'opposaient à mon épanouissement. Je ne pouvais, par exemple, comprendre les mots "besoin d'absolu" bien que, présent et vivant en moi, sa frustration était une des causes de mon insatisfaction. Mais je remplaçais la perspective de l'absolu — à bas prix ! — par l'image d'une société "idéale". La notion d'absolu était ramenée à un type, vague d'ailleurs, de structures possibles de notre société.

Actuellement ? Cela varie selon les jours. Globalement, je me sens plus en sécurité, je dors mieux, je ne suis pas inquiet face à mon avenir professionnel. Il me semble que je pourrais opter pour deux ou trois emplois différents si j'y était contraint ou si je les jugeais préférables. Et cela se ferait sans heurts, sans autodestruction. Il me semble avoir fait un pas vers le réalisme… des femmes ! D'autre part, ce cours m'aura amené à agir moins dans ma vie quotidienne. J'ai adopté la solution préconisée par Philippe pour nos officiels de la science, invités à montrer de la finesse en se cachant ! Je me suis caché, mis au cachot … Mais on risque d'y piétiner et l'air est confiné. Il me faudrait faire mes premiers pas dans un autre monde, réapprendre à parler, à écrire. Apprendre à marcher en spirale au lieu d'en rond !

PHILIPPE

Combien de temps faudra-t-il à ARISTIDE pour apprendre ces bagatelles ? Je doute fort qu'il ait à attendre la trente-sixième leçon, mais il est une chose dont je ne doute pas : il s'apercevra en même temps que loin de lui nuire, le lait qu'il a sucé à la mammelle politique l'aura enrichi. Sitôt assimilés, tous les laits deviennent nourrissants. Il n'est jusqu'à la mammelle ésotérique qui ne fasse de beaux bébés bien joufflus.

Bref, si attristant que ce puisse être aux amateurs de privilèges, j'ai bien peur qu'il n'y ait point de mammelles maudites, ni d'autres qui soient sacro-saintes, bien qu'il en soit une dont le lait tend à nous dérégler les mœurs. Mais nous avons tout le temps du monde pour en dénoncer les maléfices alors qu'il nous faut suivre pendant qu'elle est chaude la piste de l'énorme lièvre levé par notre ANITA, qui se trouve être ni plus ni moins que le SENTIMENT du réel vécu. Cet astucieux animal s'est réfugié sur les terres de notre ADAM. Or, enrichies

d'engrais philosophiques, métaphysiques, psychologiques, caractérologiques et je ne sais combien d'autres, la végétation y est assez luxuriante pour donner à couvert à cent lièvres plutôt qu'un. Voilà sans doute d'où il vient que notre Adam est si en peine de sentir ce qu'il pense alors que notre Anita a eu peu de peine à penser ce qu'elle sent. Adam aurait-il été mieux avisé de jouer à la belote avec des amis ?

Eh bien, tout en rouspétant comme un voleur qui se serait fait prendre la main dans le sac, notre Adam s'est pressuré la cervelle — je pèse mes mots — avec un rare bonheur. On aimerait citer son consciencieux "devoir" d'un bout à l'autre, chaque mot y étant instructif. Mais, parce qu'il est bien fait, son travail se laisse résumer en quelques lignes. Après avoir minutieusement analysé l'absolu, la causalité générale et la liberté, ADAM *s'est aperçu qu'il s'était mis sur des rails : aucun de ces concepts ne nous tolérant aucun choix, ils ne peuvent s'accommoder d'AUCUNE de nos préférences, et exigent donc de nous un DEPOUILLEMENT ABSOLU. (Aux étudiants)* Notre Adam a fort bien fait de ne pas jouer à la belote avec des amis. Il a été seul à s'apercevoir que notre 32e leçon est la plus dure, la plus impitoyable qui puisse être infligée à des humains. Il s'est aperçu que, cette fois, nous avons bouffé tous ensemble TOUT le vert du poireau. Et il en tire la conclusion.

ADAM

Tant que la liberté n'est pas définie correctement, c'est-à-dire tant que nous continuons à la croire faite du pouvoir de *faire ce que nous avons ENVIE de faire,* elle est incompatible avec la causalité généralisée. Or aucun espoir de liberté présente ou future ne peut être trouvé dans cette voie, puisque faire ce que nous avons envie de faire revient à obéir à nos préférences, donc à être *déterminé* par elles. C'est le contraire de la liberté : c'est fermer la porte à toute possibilité de se soustraire à l'empire de ces déterminismes. Dans cette conception fausse de la liberté, la causalité généralisée ne peut être que contraignante et, pour reprendre les jolis mots des immortels principes de 89, "liberticide" !

Au contraire, lorsque la liberté est définie "le droit et les moyens de faire des choix justes", lorsqu'une direction et un contenu précis lui sont donnés, lorsqu'on semble donc restreindre la liberté par des règles, la logique et la cohérence retrouvent leurs droits. Par le canal de la conscience, la causalité noue avec la liberté des rapports *nécessaires* (au sens où les dieux entendent ce mot). Elles sont complémentaires l'une de l'autre et s'enrichissent l'une l'autre. Chacune ne prend sa vraie physionomie que si elle est contemplée à travers l'autre. Sans liberté, la causalité généralisée ne serait qu'une mécanique monstrueuse, un piège (à quoi ?). Sans causalité généralisée, la liberté ne serait qu'anarchie et impuissance. La causalité généralisée n'est pas seulement compatible avec la liberté : elle est indispensable à son principe autant qu'à son exercice. Intellectuellement, je comprends ces choses et les admets. Mais tout le reste de mon individualité s'insurge. D'où des réactions violentes et pénibles : angoisse, révolte, désarroi, je m'en foutisme, obscurités, désespoir. Tout cela est, hélas ! parfaitement logique, nécessaire et désagréable, pour ne pas dire plus. JE ME SENS — et, sensiblement, JE SUIS — AUX ANTIPODES DU BONHEUR !

PHILIPPE

Adam EST aux antipodes du bonheur, et nous aussi : lui et nous venons d'avaler tout le vert du poireau, e nous souffrons d'indigestion. Or, chez ceux qui sont ainsi affligés, les

meilleurs plats du monde ne suscitent guère que la nausée et les meilleurs discours sonnent creux à leurs oreilles. Ce moment serait mal choisi pour accabler nos étudiants d'arguments percutants ou pour leur mettre sous le nez une assiettée bien fumante du civet de lièvre de notre ANITA. Mais leur inappétence doit être mise à profit pour les rendre plus sensibles à ce qu'il y a de mille fois pendable dans les dires d'un gars-vraiment-pas-bien-du-tout, notre Débauché-Maison, qu'il faut avoir à l'œil : j'ai l'impression horrifiée qu'il se fait prendre les deux mains (armées d'une cuiller clandestine) en plein milieu de la marmite où mijote le lièvre de notre ANITA ! !

ANTOINE

Question 2 : Le caractère absolu du pan-déterminisme m'apparaît incontestable. Ma poursuite de l'évidence négative n'a découvert aucun cas d'exception. Les phénomènes qui semblent les plus indépendants d'un enchaînement universel des causes et des effets n'y sont pas moins soumis. Et l'Homme lui-même. Et moi-même. Le joueur est certes incapable de voir et de prévoir l'enchaînement de causes et d'effets qui font rouler et s'arrêter la bille, mais ils existent et s'exercent. et ce n'est pas parce que, aujourd'hui, je suis incapable de savoir d'où vient ma méchante humeur que je me soustrais aux déterminismes qui m'empêchent d'être heureux. Bien plus : c'est *parce que* les forces naturelles qui m'ont façonné et me façonnent n'ont pas encore pénétré toutes dans ma conscience que je suis encore, par moments, incapable d'être heureux.*"La Terre ne s'arrête pas de tourner parce que tu es malheureux et stupide",* disait ma grand-mère. Je sais aujourd'hui que ma stupidité engendre mon malheur, et pour faire bon poids, m'engendre aussi cette illusion que l'univers s'arrête aux limites imaginaires de ma souffrance? Aujourd'hui j'apprends puis je comprends comment, par un nouveau départ, ces mêmes déterminismes peuvent me conduire au bonheur. Pourquoi la pan-stupidité peut-elle être opposée au pan-déterminisme ? Parce que "opposé" veut dire posé en face : deux angles opposés par le sommet sont égaux. La pan-stupidité serait l'aspect négatif d'un déterminisme universel. Mais, toute cause ayant pour but de produire des effets, qui eux-mêmes deviennent des causes et ainsi de suite, la PAN-STUPIDITÉ a bien dû être inventée par la nature pour produire certains effets. Postulons, comme nous y sommes invités, que ceux-ci ne peuvent être qu'heureux, et il semble bien, en effet, que ceux qui sont malheureux s'épuisent actuellement dans des effets épuisants. Les effets de la stupidité et du déterminisme universels apparaissent à celui qui tente de "faire un peu de sociologie". N'est-il pas remarquable que, loin de se diluer dans le nombre, ils s'amplifient et atteignent aux sommets de stupidité que nous vivons presque tranquillement chaque jour (une rue où l'on ne peut plus circuler est comparable à une artère où le sang s'arrêterait de couler), en attendant que Dieu, la Société ou le Gouvernement nous contraigne à réfléchir ? N'est-il pas surprenant que même ceux d'entre nous qui sommes vaguement inquiets attendons les miracles de l'extérieur ? Comment l'addition, la multiplication, l'interaction, l'imitation de nos stupidités pourraient-elles produire autre chose qu'une gigantesque et universelle stupidité ? Par quel effet (conscient ou non) de quelle cause parvenons-nous à tolérer l'intolérable et à ne pas voir le visible ? Par quel effet de quelle cause avons-nous emprunté une voie qui nous conduit si douloureusement au bonheur ?

Question 3 : Le pan-déterminisme m'apparaît fondamentalement absolu. La "Loi de Causalité Généralisée" se situe donc pour moi dans l'absolu, dans un absolu égal à celui en vertu duquel je n'hésite pas à affirmer que je serai vivant un quart d'heure avant d'être mort.

(a) Il m'arrivait d'éprouver une sorte d'insécurité au moment où je me suis inscrit à ce cours. C'était un sentiment, peut-être une illusion, mais, pour appréhender la réalité, il faut

bien voir que le sentiment précède la réalité : c'est, pour le moins, une loi statistique. Comment en serait-il autrement puisque, en postulant notre méfiance et notre malheur, nous nous enfermons dans l'imbrication infaillible des causes et des conséquences à direction donnée ?

(b) Je n'éprouve plus ce sentiment d'insécurité, mais les moments où je l'éprouve encore vont peut-être nous aider à le comprendre. Il est, pour moi, une situation insécurisante par excellence : la conduite d'une automobile. Je n'ai jamais eu totalement *confiance en moi* avec cet engin dans les mains parce que je ne connais pas toutes les manifestations de ses dangers ni de leur signification, et surtout parce que je me méfie comme de la peste de mon inattention ou de mon euphorie. Cela fait bien des ignorances d'effets et de causes classés traditionnellement dans les rubriques "mécanique" et "psychologie" ! Mais il y a des milliards de milliards de causes et d'effets. Si je possède un jour des savoirs sûrs, ce ne saurait être que par une adaptation de mes facultés aux causes et aux effets dans lesquels je suis plongé. Bref je ne puis être sûr de moi que si je suis (ou si je suis habité par) l'effet adéquat à la cause et par la cause adaptée aux effets. Une totale confiance en moi ne pourra naître que d'une parfaite adaptation au milieu ambiant, c'est-à-dire à l'univers entier et notamment au milieu humain dont je fais partie. Si la nature veut faire de l'Homme un organisme parfaitement adapté à son milieu (en douter serait opter pour l'hypothèse du "poisson d'avril"), elle doit bien nous avoir donné les facultés et les affinités globales qui permettent cet ajustement. Sans doute est-ce pourquoi Steiner savait s'abandonner au bon moment et, par ce moyen, résoudre ou dissoudre tous ses problèmes. Est-ce de cette manière que j'ai acquis une confiance totale en moi dans mes rapports avec mon épouse et mes enfants alors que, naguère encore, j'avais peur que tout s'effrite, s'effondre et aboutisse à mille catastrophes ? Ma confiance était encore peu fondée intellectuellement avant cette 32e leçon. Elle l'est désormais inébranlablement.

PHILIPPE

Apparentés à ceux d'Adeline, ces propos me semblent répandre en plus une odeur de civet qui doit offusquer les personnes respectables.

ANTOINE

Question 4 : La liberté était, à mon idée, "faire ce que bon me semblait", mais avec une méfiance devenue, par expérience, systématique. Je vois aujourd'hui combien cette méfiance était fondée : faire ce qui me *semble* bon, c'est l'anti-liberté absolue puisqu'elle fait de moi le jouet (séduit et contraint) de déterminismes inconscients. Etre libre, c'est faire ce que bon je SAIS. Les idées dont les sources sont ressenties intérieurement comme "palpitantes de vie" doivent être soumises aux règles de la capitalisation intellectuelle. Ce n'est qu'à ce prix qu'elles deviennent des savoirs. Lorsque nous nous savons et nous *sentons* habités par les fées Orthogénèse et Orthologique, les mots se trouvent chargés d'une signification, d'une *vie* qu'ils n'avaient pas dans nos exercices scholastiques. Le mot "signification", par exemple. Quel miracle de l'Evolution que, à l'aube de l'humain, la liberté soit devenue insensiblement un sentiment de plus en plus permanent, puis une foi, un savoir, une réalité ! Notre biologiste docile (quand il faut) et indocile (quand il le faut) S'est "mis sur des rails". Toute la liberté est dans une seule lettre suivie d'une apostrophe. De toute manière et quelle que soit la façon de retourner le problème, nous *sommes* sur des rails. Mais nous avons reçu, en indispensable don, le pouvoir merveilleux de faire un bon de côté et d'emprunter volontairement, consciemment, librement, la même catégorie de rails (on peut les imaginer parallèles, longeant l'autre rive de notre fleuve de stupidité) dont la destination est celle que nous nous obstinons à

chercher inconsciemment. Et le plus beau, c'est qu'il est impossible de trouver, si ce n'est consciemment, ce que nous cherchons inconsciemment. Comment aurions-nous pu être pleinement satisfaits de quoi que ce soit de délectable si nous n'avions pas mis la main à la pâte ? … même s'il a fallu que nous soyons séduits et rudoyés pour accepter de le faire. Souvenons-nous d'Alfred. Il voyait la liberté dans une sorte de choix négatif et il était très près de la vérité. Il ne peut y avoir que choix et non-choix. Le refus de choisir la grâce par soumission à ses habitudes n'est pas un choix, le choix supposant la liberté. Quelque chose nous pousse à choisir justement, positivement, mais il est nécessaire (nous montre Bernanrd) que ce choix soit fait consciemment. Même poussés inconsciemment aux choix justes (comme les auteurs du coup du tire-bouchon), nous ne pouvons que rester en panne si nous refusons de *décider consciemment de tout notre être et de toute notre vie.* C'est à ce moment seulement que nous nous ôtons le pouvoir de refuser la liberté sans obérer notre quête du bonheur.

Si ces phénomènes paraissent complexes, difficiles à expliquer, c'est qu'ils ne sont pas faits pour être expliqués mais pour être vécus. *Posons nos postulats et vivons, c'est tout.* Le choix conscient sera toujours récompensé par la nature même s'il se veut mauvais. C'est ce qu'a montré un ami intime de notre ALCESTE, nommé Frère Laurent de la Résurrection qui, il y a quelque trois siècles, avait trouvé un moyen vraiment commode et simple (mais héroïque) d'exploiter les vertus de la courbe géométrique dite "spirale". Un contemporain, l'Abbé de Beaufort, qui s'est fait son biographe, rapporte cette affaire en des termes dont j'extrais ce qui suit :

"Qu'il s'était toujours gouverné par amour, sans aucun autre intérêt et sans se soucier s'il serait damné ou s'il serait sauvé. Mais qu'ayant pris pour fin de toutes ses actions de les faire toutes pour l'amour de Dieu, il s'en était bien trouvé. Qu'il était content quand il pouvait lever une paille de terre pour l'amour de Dieu, le cherchant Lui seulement et non pas autre chose, non pas même ses dons. Que cette conduite de l'âme obligeait Dieu à lui faire des grâces infinies, mais qu'en prenant le fruit de ces grâces, c'est-à-dire l'amour qui en naît, il en fallait rejeter le goût en disant que tout cela n'est point Dieu puisqu'on savait par la foi qu'Il était infiniment plus grand que tout ce qu'on sentait. Qu'en cette manière d'agir, il se passait entre Dieu et l'âme un merveilleux combat : Dieu donnant et l'âme niant que ce qu'elle recevait fût Dieu puisqu'Il ne pouvait jamais tant donner qu'elle ne pût toujours nier qu'Il fût ce qu'Il donnait. Que Dieu récompensait si promptement et si magnifiquement ce qu'on faisait pour Lui qu'il avait parfois désiré de pouvoir cacher à Dieu ce qu'il faisait pour Son amour, afin que, n'en recevant point de récompense, il eût le plaisir de faire quelque chose purement pour Dieu. Que, depuis, il ne songeait plus à paradis ni à enfer ; que toute sa vie n'était qu'un libertinage et une réjouissance continuelle ; qu'il mettait ses péchés entre Dieu et lui, comme pour Lui dire qu'il ne méritait pas Ses grâces. Qu'il fallait, dans le commencement, un peu d'application pour se former l'habitude de converser continuellement avec Dieu, etc…"

C'est ainsi que la fraternité que j'ai voulu porter à Alceste s'est révélée être un de ces ajustements à l'ordre universel (par obéissance à nos affinités réelles) dont les fruits sont entre autres, les paroles étranges d'un vieux frère convers du dix-septième siècle !

PIERRE

Nous devons, nous aussi, rendre grâces à ALCESTE, qui a eu la bonté de nous faire

parvenir un exemplaire de l'ouvrage cité par Antoine : "L'Expérience de la présence de Dieu", par le fr. Laurent de la Rérurrection (Le Seuil 1948). Quelques passages particulièrement significatifs doivent nous retenir un moment :

"En toutes ses occupations, le frère Laurent se faisait aider par Dieu, Lui disant avec un abandon charmant que "c'était Son affaire" ; après quoi il trouvait que tout se faisait et se faisait bien". (p.13)

Cet homme avait découvert trois cents ans avant nous ce que nous apprenons aujourd'hui : quand nous nous allions à la nature en nous consacrant ("sans aucun autre intérêt") aux tâches qui nous incombent au lieu de nous épuiser à la poursuite des choses dont nous avons ENVIE, elle nous guide et nous protège si bien que tout semble "se faire et se faire bien" comme par enchantement, même les choses dont nous avons pleine conscience d'être incapables par nous-mêmes. (Aux étudiants) Ne perdez de vue ce critère à aucun moment. Nous en reparlerons car vos succès et votre bonheur en dépendent entièrement.

BERNARD

Ce petit livre contient aussi une vingtaine de mots qui en disent long sur le coût de la "vie spirituelle" avant l'émergence de l'orthologique : *"Quand on l'écorcherait tout vif, ce ne serait RIEN en comparaison de ce qu'il AVAIT SOUFFERT dans une peine intérieure …"* S'étonnera-t-on que seuls les milliardaires de l'héroïsme pouvaient se permettre la grâce à un tel prix ?

PHILIPPE

Bénissons notre ALCESTE : les quelque quatorze pages (106 à 120) où son auguste biographe daigne céder la parole au frère Laurent de la Résurrection sont bourrées des "tuyaux" d'un combinard qui, ayant appris à échanger avec le bon Dieu des propos bêtes come chou, sait si bien se le rendre propice qu'il peut s'abandonner sans crainte à la débauche pour vivre "un libertinage et une réjouissance continuelle …" Ces mots-là, qui sonnent juste à l'oreille tout en puant le civet de lièvre à plein nez, ne peuvent qu'offusquer les gens bien et doivent mettre en fuite les personnes respectables. Mais le petit bouquin que nous devons à la bonté de notre ALCESTE contient aussi des pensées de bon aloi, nobles et dignes. Elles doivent être citées pour corriger ce qu'ont d'outrageux ceux d'un petit frère vraiment trop teinté de crapuleux, et pour cause : sachez qu'à n'en pas douter il était un des innombrables fils naturels que, pendant qu'il guerroyait chez les Yougoslaves (à moins que ce n'aient été les Tchécoslovaques), Monsieur de la Palice fit aux paysannes du Danube. Telle est l'origine de la réputation légendaire de ces ruraux.

Mais, pour corriger ces impressions déplaisantes, il y a la grosse centaine de pages où M. l'Abbé de Beaufort, qui n'était pas une moindre personne que le Vicaire de Mgr. le Cardinal de Noaïlles, se répand en paroles d'une autre qualité. J'ai été, quant à moi, d'une sensibilité singulière à celles où cet éminent théologien nous éclaire, avec l'autorité et l'assurance qui conviennent, sur les vraies motivations divines.

" C'est une vérité constante dans l'Ecriture que le bras de Dieu ne s'est point raccourci, sa miséricorde ne pouvant être épuisée par nos misères ; la puissance de sa grâce n'est pas

moins grande aujourd'hui qu'elle ne l'était dans la naissance de l'Eglise. Comme il a voulu jusqu'à la fin du monde se perpétuer des saints qui lui ***rendissent un culte digne de sa grandeur et de sa majesté****, et qui, par la sainteté de leurs exemples, fussent des modèles de vertu, il ne s'est pas contenté de faire naître dans les premiers siècles des hommes extraordinaires, qui s'acquitassent dignement de cette double obligation ; mais il en suscite encore de temps en temps qui remplissent parfaitement ces deux devoirs …"*

PHILIPPE

Avis aux gens bien et aux pesonnes respectables. Mais, ainsi réconfortées, que ces personnes veuillent bien souffrir quelques moments encore les propos libertins de notre Débauché-Maison.

ANTOINE

Question 9 et 10 : Surtout ne croyons pas qu'on puisse être libre sans *vouloir* être libre. Rgardons en nous-mêmes à l'instant précis où nous sommes pris la main dans le sac. Ne nous disons-nous pas : "Que je suis stupide ! Je suis encore de l'espèce Cunnus vulgaris, var. culpabilis, toujours coupable, jamais content! Hélas ! Hélas ! que je suis paouvré coun !…" Et de nous lamenter, et de geindre sur nous-mêmes, et de nous sentir coupables d'être encore capables de nous sentir coupables après quatre années d'initiation ! Quel délice négatif, quel désastre ! Qu'attendons-nous pour rigoler, pour pouvoir rire tout simplement ? Faudra-t-il des millions d'années complaisantes et attentives alors que quatre toutes petites années ont suffi pour récapituler et transcender pour nous l'aventure humaine, elle-même récapitulation et transcendance de l'Univers en expansion ?

Autrefois, lorsque l'existence (la mienne et celle de mes contemporains) parvenait à me faire comprendre que j'avais été ou que j'étais stupide et paouvré coun, un mécanisme dépressif que je ne connaissais pas entrait en action. Comme on me l'avait enseigné à l'école, j'en déduisais inconsciemment que je ne sortirais jamais de ma sottise. Je mâchais de la cendre, la bouche amère, bêlant au secours, puéril et inconscient. Qu'on me laisse aujourd'hui proclamer ma joie sur les toits : j'ai enfin compris, profondément compris, la signification d'une phrase qui m'avait fait rire aux larmes : *"Si j'étais capable de ferveur religieuse, j'irais chaque minute rendant grâces au ciel de m'avoir fait crétin !…"* (Rubicon, page 200)

Vue avec des yeux neufs, la stupidité traumatisante a cessé d'exister pour moi. Et, en cessant d'être traumatisante, la stupidité prend un nom nouveau : elle s'appelle la condition du bonheur des humains — dont le mien. Elle est un mécanisme, un déterminisme. Mais, tant que son rôle dans notre évolution n'était parvenu à ma conscience, elle me faisait souffrir dans ma fierté d'individu inférieur bien qu'appartenant à une espèce supérieure dans le monde des vivants.

Voilà. C'est tout simple et tout à fait merveilleux, quoique peut-être un peu long à expliquer et pénible à lire à ceux qui se refusent encore à poser ce postulat lumineux : *"Il n'y a pas de stupidité, mais quelque chose qui nous contraint à nous acheminer vers le bonheur"*. Cependant, pour conduire au bonheur, ce postulat doit être VÉCU. Eh bien, sachez que, pour moi, c'est du vécu totalement, de l'intimement, du consciemment vécu. L'anéantissement de la stupidité traumatisante par postulat interposé a été vécu par au moins un être humain !

PHILIPPE

Selon Antoine, qui emprunte à Boccace ses raisons de l'affirmer, il se serait agi d'un miracle. Il a déniché dans le Décaméron un conte de nonnes et de luxure où, soucieuse de procurer à sa congrégation l'alibi d'une approbation divine manifeste, on voit la mère supérieure sonner la cloche et réunir ses ouailles en criant : "Miracle ! Miracle ! Notre muet a retrouvé la parole. Nous avons un miraculé parmi nous ! Miracle ! Miracle !"

ANTOINE

Réponse à la 13e question :

(a) Miracle ! Mon aptitude aux choix justes fonctionne à merveille.

(b) Miracle ! Ma tension nerveuse est utile lorsqu'elle est ressentie et elle est ressentie quand j'en ai besoin.

(c) Miracle ! Je dors encore mieux que jamais et m'éveille bien reposé même lorsque j'ai dormi peu de temps.

(d) Miracle ! Ma tension intellectuelle s'unifie à ma tension nerveuse et se synchronise avec les besoins ambiants.

(e) Miracle ! Mes facultés idéatives produisent de plus en plus d'images (qui me rendent heureux). Le cinéma permanent promis par Pierre dans le Rubicon ne doit pas être loin.

PHILIPPE

A l'en croire, notre ANTOINE se serait dégradé du rang de Débauché à celui de Miraculé-Maison ? Quelle désolation ! Mais il ne saurait y avoir — Dieu merci — trace de miracle dans son cas : nous nous en sommes assuré le monopole. L'organisme miraculé ne peut donc être que l'I.F.O., qui a pondu une leçon propre à expédier simultanément notre Antoine et notre Adam aux antipodes, l'un du malheur, l'autre du bonheur. Quelles peuvent être les raisons de ces réactions opposées ? Aussi justes l'une que l'autre, elles attestent une égale lucidité. Qu'est-ce à dire ?

PIERRE

Une fois de plus, la chance semble nous avoir souri. Car rien ne pouvait éclairer mieux nos étudiants qu'une contradiction si *apparente* qu'il est facile d'en déceler les causes même si, comme on n'en peut douter, il s'agit d'apparences trompeuses.

BERNARD

Hormis nos réfractaires, auxquels nous avons été incapables de proposer des mots qui leur parviennent — mais nous sommes loin d'en désespérer — les réactions de nos étudiants devraient se situer, semble-t-il, entre celles d'Adam et celle d'Antoine. Or elles ne le font pas. Le cas d'Adam est unique : il a été seul à voir combien la causalité généralisée nous dépouille des choses dont nous avons envie et même du concept de toute espérance de cette sorte : *"Laisse, ô toi qui entres, jusqu'au concept de l'espérance …"* Pour Adam, qui l'a pleinement compris et vivement ressenti, la "voie orthologique" s'en est trouvée apparentée à celle de la spiritualité orientale, trop héroïque, trop coûteuse, accessible aux seuls milliardaires aux antipodes du bonheur, en compagnie du Docteur BENOIT et de KRISHNAMURTI, qui sont (disent-ils) trop pauvres pour s'offrir un satori à part entière.

Or, bien qu'aucun de nos étudiants n'ait pu être inconscient de la sévérité de cette leçon puisque nous l'avons nous-même soulignée dans la phrase que je viens de rappeler ("Laisse toute espérance") ils n'en ont (sauf Adam) guère été incommodés. C'est pourquoi leurs réactions ont été proches de celles d'Antoine. Il a donc fallu qu'ils trouvent dans nos textes des moyens de libération d'une puissance suffisante pour compenser le "dépouillement absolu" qui est implicite dans la causalité généralisée. Sans doute est-ce en soulignant et en développant ces facteurs de liberté que nous aborderions le plus logiquement et le plus efficacement les apports de la présente leçon.

PIERRE

Pour y voir clair plus facilement, il faut condenser en un minimum de mots les quelques passages les plus libérateurs de la 32e leçon :

LA LIBERTÉ : Le "droit de faire ce que bon nous semble" définirait tolérablement le mot "liberté" *si nous pouvions décider nous-mêmes de ce qui nous semble bon ou mauvais* (32/14)

LES POSTULATS : En *objectivant nos rêves,* les postulats de la géométrie non euclidienne nous ont fourni des moyens clandestins de vivre — ET DE TRAVAILLER — dans le monde dont nous rêvons tous la Transrubiconie. Nos postulats ne valent qu'autant qu'ils objectivent cette sorte de rêves, *mais ils ne nous libèrent qu'autant que cette objectivation cesse d'être inconsciente* (32/15).

LES SYSTEMES DE PENSÉE : Tous les sytèmes de pensée sont nés du conflit de la conscience et de l'inconscient. La conscience a donné naissance à deux systèmes rationalisateurs : la théologie et le scientisme ; l'inconscient à deux systèmes irrationnels : l'ésotérisme et le mysticisme. Tout ce que les hommes ont pensé depuis qu'ils pensent est issu d'un ou de plusieurs de ces quatre systèmes. En mettant fin au conflit qui les a engendrés, l'orthologique intègre en un seul les systèmes dont la compartimentation engendra aux humains leur pan-stupidité. (32/9)

LA PROPITIATION DES DIEUX : Il faut se propitier tous les dieux à la fois pour échapper à leurs colères. En d'autres mots : il faut *réaliser en soi l'unité.* (32/6)

LES MOTIVATIONS HUMAINES : Le bonheur est la seule motivation humaine. *Pour avoir sa première chance de comprendre les autres et soi-même, il faut savoir qu'aucun acte posé consciemment par un homme n'a jamais été motivé autrement* (32/17)

PHILIPPE

Vous nous la baillez un peu trop laide ! La loi de causalité généralisée nous dépouillerait de tout désir, de toute préférence ? Si c'était vrai, la Transrubiconie ne serait accessible qu'à des Vestales (créatures dangereuses dont l'idée fixe est de jouer avec le feu), à des Nonnes (réputées pour leur inaptitude à accommoder le lièvre en civet) et, en fait de mâles, à des milliardaires (auxquels un reproche terrible doit être fait : leur extrême rareté). Mais notre Adeline ne s'en est pas laissé conter : *"Est-il bien nécessaire de ne rien désirer ? S'agit-il de ne*

rien désirer ou de désirer ce qui est nécessaire ?…"

J'ai dans l'idée qu'impatient de peupler la Transrubiconie, le bon Dieu a ressorti de son grenier le pommier et le serpent qui l'avaient fort bien servi en l'an de pré-disgrâce 4004 avant J.-C., qui est la date théologique officielle de la Création. Aidées par ce reptile ingénieux, nul ne saurait douter que nos femmes sauront stimuler en nous on se demande quelles concupiscences propres à nous faire oublier que le travail est une malédiction, à nous obliger à vivre en Transrubiconie, à y bâtir nos demeures et nos institutions, quand ce ne serait que pour y établir les enfants que nous nous obstinons — un peu trop — à leur faire. Bref nous faire vivre l'orthologique au lieu d'en rêver, voilà le coup que, pareilles à Adolphine, ces garces sont foutrement capables de nous faire !

Or nous sommes — presque — en état de fournir à nos étudiants quelques briques pour s'établir en Transrubiconie. Notre Débauché-Maison, lui, ne s'est pas fait scrupule d'emprunter un raccourci pour y planter sa tente sans notre autorisation. Aussi est-ce à contre-cœur, de fort mauvaise grâce et pour donner de l'éclat à notre NON-IMPRIMATUR que nous citerons ses conclusions au 32e questionnaire :

ANTOINE

J'ai été frappé d'abord, puis envahi, par la démonstration de la valeur heuristique de la systématique-Bonheur et par les pouvoirs des postulats-Bonheur. Jusque là, je ne voyais pas nettement la raison par laquelle je devais être optimiste. Je l'étais en élève docile. Aujourd'hui, pour les avoir senties, j'en sais la nécessité et la finalité. Ainsi s'opère dans la conscience le transfert des savoirs inconscients. Le *rire* * se déclenche en même temps, accompagné d'un soulagement semblable à celui de l'écolier qui, l'année scolaire terminée, le chantait autrefois en ces termes : *"Vivent les vacances. Les cahiers au feu et les maîtres au milieu. Vivent les vacances. A bas les pénitences …"*

Finie la schizophrénie (étymologiquement : l'esprit fendu en deux) ! Finie la lutte de l'âme (qui sait que tout concourt au bien) et de la partie de la psyché qui sait que tout concourt au mal. Tous ces effets ont été décrits dans les livres du C.I.E.B.S. et dans les cours de l'I.F.O., et même dans les propos d'Ambroise. Mais, les vivre, c'est tout autre chose. Tant qu'on n'a VU* la nécessité absolue du bonheur, on ne peut que demeurer pessimiste et … rétrologicien ! Mais les conditionnements au péssimisme que, depuis l'enfance, nous avons avalés et développés en spirales involutives semblent nous avoir permis d'acquérir toutes les structures nécessaires à une inversion totale et quasi-immédiate, voire explosive. Ainsi s'expliquerait que rien ne puisse parvenir à son terme sinon sous forme de postulats heureux, nouvelles amorces de bonheur, nouvelles spirales où se déroulent les combats merveilleux de la nature et des âmes, la nature "récompensant si promptement et si magnifiquement" ceux qui se fient à elle que le "continuel libertinage" dont s'accuse notre frère Laurent doit devenir le lot de tous.

PHILIPPE

Il faudrait condamner ce discours scandaleux et excommunier son auteur si une circonstance atténuante n'imposait la clémence : en plus d'une paire d'yeux faits pour voir de belles images, notre Antoine est victime des penchants naturels qui l'inclinent à la rigolade. Or la vision et le rire sont deux parmi les meilleurs raccourcis qui mènent en Transrubiconie. Mais

ces jeux de millionnaires sont inaccessibles aux classes moyennes. Si la Transrubiconie ne pouvait être rejointe autrement, elle serait — "Riviéra" d'avant la première guerre mondiale — une chasse gardée du seigneur Paul Bourget, pour qui la psychologie commençait à cent mille livres de rente.

Mais un miracle authentique vient d'exploser. Tombés sous les yeux du bon Dieu pendant que nous les transcrivions, les propos de M. l'Abbé de Beaufort les lui ont décillés. Il a constaté que son bras est non seulement raccourci, mais qu'il ne lui en reste guère. Certes la Vérité qu'il n'est point raccourci est "constante dans l'Ecriture". Mais le bon peuple n'entendant plus l'Ecriture, ça lui fait une belle jambe ! Si le moins que l'on pût dire de lui au XVIIe siècle est qu'il avait le "bras long" (plus encore qu'un gorille), il est clair qu'au siècle où nous sommes, en qualité de crétin physiologique pris de boisson, le bon Dieu se meurt, le bon Dieu est mort. Il reste à l'enterrer, avec les égards qu'exige l'immensité de son rôle biogénétique pendant des millénaires, au cimetière des grands mythes défunts. Le moment est venu d'une visite à un royaume des cieux démocratisé.

LE ROYAUME DES CIEUX

PHILIPPE

Est-il besoin de préciser qu'après son changement de propriétaire, le Royaume des Cieux est devenu la Transrubiconie ? Le Bon Dieu n'en tolérait l'entrée qu'aux multi-milliardaires. Les petites gens comme vous et moi nous faisions régaler de grands coups de fouet si, par mégarde, nous nous trouvions nous promener à moins de mille lieues du quintuple barrage de murailles et de flammes qui en interdisaient l'approche. Mais le nouveau propriétaire vient d'en ouvrir les portes non seulement aux miséreux et aux classes moyennes mais aussi aux pires gens : aux luxurieux, aux ivrognes, aux vaniteux, aux cupides et même aux superbes. *"Donnez-vous la peine d'entrer…"* dit à tout le monde cet hôte affable, qui n'est autre que la nature ou Dieu : à chacun de choisir le mot qui lui semble le moins inadéquat pour désigner l'ensemble des déterminismes coordonnés qui, partout et toujours, se manifeste jusque dans la chute du moindre de nos cheveux

La peine d'entrer ?

Quelle peine ?

Si j'étais Dieu, il me semble que c'est à Bernard que, faute de mieux, je pourrais être tenté de confier le soin de le montrer.

BERNARD

La peine qu'il faut se donner pour entrer au royaume des cieux peut sembler légère, mais elle ne l'est pas : il nous faut *inverser le postulat* — d'autant plus difficile à déloger qu'il est clandestin, personne ne l'ayant JAMAIS énoncé — *qui se trouve être sous-jacent à TOUTES nos pensées.* C'est celui selon lequel la nature ou Dieu, s'il ou elle existe, serait un crétin physiologique pris de boisson ! Que la pensée de l'Abé de Beaufort repose tout entière sur ce postulat est manifeste, mais celle de l'épicier du coin, et de nos experts comptables, de nos ingénieurs, de nos hommes politiques, etc., et celle du Dr. Monod, et celle de M.M. Baudelaire, Charles Péguy, René Guénon et de tous autres poètes ou philosophes, et celle

d'Hubert Benoit, de Krishnamurti et de tous autres spiritualistes, et celle de tous les auteurs dont les propos ou les écrits nous sont parvenus, en sont mêmement pétries. Les mystiques semblent y avoir fait exception. Mais c'est chez eux, tout au contraire, que ce postulat porterait nécessairement ses fruits les plus délirants : ils ne parlent jamais que d'amour. Et l'amour est la chose qu'ils ont moins *comprise* que personne parce qu'ils la *sentaient* plus. Or sentir et comprendre s'opposent toujours tant qu'ils ne se confondent pas. Voilà pourquoi les propos du frère Laurent dépeignent si parfaitement un Dieu si imbécile que l'Abbé de Beaufort ne pouvait manquer d'y trouver matière à s'émerveiller de la majesté de ce super-singe divin, de son souci de sa propre gloire, et même de la longueur de son bras.

PHILIPPE

Le "bras long" évoquant simultanément le gorille et le potentat, il faut convenir que cet excellent abbé avait un sens égal du mot juste et des images frappantes.

BERNARD

S'il est extraordinairement difficile de perdre l'habitude de se représenter Dieu en imbécile, c'est que, pendant des millénaires, la survie et l'évolution des humains ont exigé leur soumission d'abord à des dieux naïvement anthropomorphes et immoraux, puis à un Dieu naïvement moralisateur, et infantile. Il fallait bien que, déguisé en Père Noël, le Bon Dieu s'acquitte des fonctions (bien ajustées aux besoins d'une espèce infantile) du père fouettard qui châtie les méchants et donne ou promet des bonbons aux enfants sages. Mais ses carottes et son fouet n'étaient pas suffisants. Les cultures puritaines, qui exploitaient à fond ces ressources, obtenaient certes une obéissance rigide fondée sur la crainte et sur la cupidité, mais elles n'évoluaient pas. Pour faire lever la pâte azyme qu'était le régime d'une comptabilité morale tenue au ciel, il fallait l'incroyable ferment — l'amour — que le Christ apporta aux humains tout en se gardant de leur en fournir le mode d'emploi : il eût inspiré tant de crainte et d'horreur qu'on l'aurait crucifié non sur le Mont des Oliviers, mais à la sauvette, au fond d'un souterrain. S'il avait été Russe, c'est dans les caves insonorisées d'un hôpital psychiatrique qu'il aurait été "traité" plus cruellement encore.

Pour saisir les conséquences de l'infusion de l'amour chrétien dans la religion et dans les affaires humaines, il faut les quelques rudiments d'ortho-sociologie qu'apportera notre prochaine leçon. Mais, d'ores et déjà, il est raisonnable de penser que la nature ne saurait avoir aucun besoin d'être aimée ni glorifiée. Prêter ces désirs à Dieu, c'était l'anthropomorphiser vvraiment un rien trop ! La seule chose qu'il puisse lui falloir, c'est d'être *servi,* d'être secondé dans ses tâches d'ouvrier d'une orthogénèse qui, jusqu'à l'apparition des Hominidés, reposait tout entière sur l'INDIVIDUATION suivie d'une SPECIATION. La nature n'a donc pu obtenir une orthogénèse qu'en enrichissant des INDIVIDUS (par mutations génétiques ou autrement) de caractères nouveaux héréditaires, puis en assurant, par quelques moyens que ç'ait pu être, la transmission aux espèces des caractères acquis par les individus.

Aucune contestation de ces conditions minima, c'est-à-dire *sine qua non,* de l'orthogénèse n'est concevable. Mais, dans le cas des Hominidés, la nature s'est mis sur les bras une tâche autant dire impossible, et c'est pourquoi il ne faut s'étonner ni du cortège de souffrances qui n'a cessé d'accompagner Homo sapiens où qu'il se soit installé, ni des désastres qui ont toujours jalonné les étapes de son évolution. Seule l'ortho-sociologie nous permettra

d'y voir clair. Mais, si nous assemblons quelques-unes des données de la biogénèse abordées dans ce cours, nous pouvons commencer à éclairer d'une lumière déjà vive les problèmes fondamentaux de la destinée individuelle en apportant un début de réponse à l'énigme éternelle : comment les INDIVIDUS peuvent-ils se rendre les dieux assez propices pour être choyés au lieu de broyés ?

Doter les humains du Verbe, c'était les enrichir des MOYENS de penser consciemment, et d'un MOYEN de transmettre à l'espèce, sous forme de traditions orales ou écrites, les caractères acquis par les individus dans l'exercice de leur pensée consciente. Mais, si le DROIT et les MOYENS d'exercer des choix conscients sont les conditions nécessaires d'une *auto-évolution* heureuse, il s'en faut qu'elles soient suffisantes. Encore faut-il que les hommes acquièrent des APTITUDES à des choix à la fois conscients et JUSTES. Or — et c'est ici que le cas d'Homo sapiens est devenu diabolique — cet Hominidé malheureux s'est révélé aussi incapable d'acquérir lui-même ces aptitudes que la nature de les lui procurer. Trahi par ses professeurs et par ses savants et même par ses mystiques autant que par ses prêtres, Homo sapiens est devenu de plus en plus incapable d'acquérir autre chose que des habitudes de plus en plus indéracinables, qui le contraignent à des choix de plus en plus autodestructeurs. Il n'est jusqu'à la "langue des dieux" — celle que parlent les mathématiques mais pas les mathématiciens, et les ordinateurs mais pas les informaticiens — qui n'ait concouru et ne concoure à son autodestruction. Pourquoi cette avalanche de désastres et qu'y peut-on ? *Qu'y peut chacun de nous individuellement ?* L'ortho-sociologie nous l'apprendra, mais, entre-temps, les matières traitées dans notre 2e cycle suffisent à nous mettre sur la voie. Je condense ce passage de notre seizième leçon :

"La nature s'est mise en devoir de libérer les humains en les soustrayant aux tutelles de l'instinct pour les soumettre à un régime successoral où leurs œuvres deviendraient héréditaires. Mais accorder la liberté aux hommes, c'était les autoriser à se tromper. Donner cette liberté à l'enfant Cro-Magnon, c'était lui faire faire des sottises. Et doter l'humanité d'un régime successoral où les folies des pères se transmettraient aux fils, puis, empirées de sottises nouvelles, à leurs petits-fils, c'était les vouer à l'enfer, à l'autodestruction.

(A ses collègues)

Une première constatation ne s'impose-t-elle irrésistiblement dès à présent ?

PHILIPPE

J'en vois plusieurs. Celle qui me frappe le plus violemment est celle-ci : lorsque les faits de la biogénèse sont connus et ses mécanismes compris, les conséquences inéluctables du "phénomène humain" tombent littéralement sous le sens. Tout cela est bête comme chou. Même pris de boisson, le plus physiologique d'entre tous les crétins des Alpes comprendrait ces choses-là. Or, par définition, la nature a machiné ces faits en coordonnant leurs déterminismes. Supposer qu'elle n'a rien compris, rien prévu, et qu'elle est prise au dépourvu par les évènements présents, c'est donc supposer à la nature une intelligence très inférieure à celle du plus physiologique d'entre tous les crétins des Alpes. Bien que les idées de tous les auteurs dont les œuvres nous sont parvenues reposent sur cette hypothèse, ne serait-elle un rien osée ?

BERNARD

C'est le moins que l'on puisse en dire, et rien n'a jamais été plus significatif, mais le moment n'est pas venu d'en dégager la signification. Ce qu'il faut remarquer c'est ce que doivent avoir d'UNIQUE les rapports de la nature et des INDIVIDUS humains — ET CE QU'ONT EU D'INCOMPRÉHENSIBLES JUSQU'AUJOURD'HUI nos destinées individuelles.

Remarquons d'abord que les hommes ont été soumis à un régime d'*auto* -individuation dont ils ont eu à faire tous les frais. La nature en trahirait la finalité, qui est la liberté, si elle en prenait la direction. Mais notre attention doit être retenue par l'IMPOSSIBILITÉ apparente, dans le cas des humains, d'une orthogénèse fondée sur l'individuation. Il suffit d'ouvrir les yeux pour constater que TOUT y fait obstacle, à commencer par notre système nerveux. Cette machine à enregistrer des programmes a été agencée pour rendre toute originalité de pensée impossible aux hommes normaux. Ne pouvant se produire que lorsque notre système nerveux se détraque, cette originalité est donc l'apanage des névropathes. Dire courtoisement de quelqu'un que l'on juge fou : "C'est un original…", c'est donner au mot "original" son vrai sens près de cent fois sur cent. Dans l'immense majorité des cas, les hommes dont la pensée est originale sont des malades mentaux. Or les idées qui viennent aux malades mentaux sont généralement dépourvues de toute valeur. Comment les humains n'opposeraient-ils un préjugé défavorable à toute idée nouvelle ? Certes, quelques nouveautés se sont propagées à la vitesse de l'éclair : le gauchisme et le freudisme, par exemple. Mais ces anomalies se sont produites parce que ces idées passionnelles étaient plus privatives de liberté, plus infantilisantes (donc plus rétrogénétiques), que celles qu'elles remplaçaient. Comment une orthogénèse pourrait-elle résulter des activités de systèmes nerveux bâtis pour faire prévaloir dans nos cultures les seuls facteurs rétrogénétiques de l'infantilisme ?

PHILIPPE

Le cas de la physique nucléaire mérite un rien d'attention : des innovations révolutionnaires comme rien ne l'avait jamais été se sont propagées en traînée de poudre sans mettre en jeu les passions. En quelque cinquante ans, l'univers des physiciens s'est transformé tant et si bien que, pour s'y installer, il leur a fallu mettre en miettes les habitudes mentales de leurs pères et s'imposer à eux-mêmes une re-programmation laborieuse et difficile. Or ils y sont parvenus. Leur système nerveux n'y a pas opposé d'obstacles insurmontables. Pourquoi ?

J'invite nos étudiants à faire une expérience *in vivo* en soumettant un comptable, un professeur d'économie, un directeur de banque et un homme politique à un psycho-test.*(Aux étudiants)* Après avoir kidnappé quelques spécimens de cette faune, faites-leur remarquer que l'argent n'existe plus que sous forme de créances et que toute créance a pour corollaire une dette. Que, prises ensemble, ces créances et ces dettes s'annulent, évidence qu'exprime algébriquement une équation fondamentale : $c + d = 0$. Vous constaterez que ces hommes ne peuvent ni comprendre cette équation ni ses implications immédiates, alors qu'il faut rarement plus de quelques minutes pour les faire saisir à des enfants de douze ou treize ans. Un des miracles de ce siècle est qu'une seule leçon d'orthosociologie suffise à révéler non seulement pourquoi des ingénieurs fort à l'aise dans le calcul intégral sont mis en déroute par l'algèbre élémentaire, mais encore comment il est possible de remédier à la paralysie mentale dont ils sont les victimes, *et aux innombrables maladies similaires dont souffrent d'innombrables gens. (Aux étudiants)* Prenez garde : les conséquences de ces quelques mots en italiques sur

les activités professionnelles ou familiales et sur les destinées individuelles de plusieurs d'entre vous ne sauraient guère tarder à se manifester impérieusement — et heureusement.

BERNARD

Le plus grand miracle de tous les temps est qu'une orthogénèse ait pu résulter d'initiatives prises par des organismes non seulement réfractaires à toute idéation, et non seulement soumis à des traditions pédagogiques propres à étouffer dans l'œuf (par conditionnements) toute vélléité d'originalité intellectuelle, mais encore assujettis à des régimes politiques qui *devaient* (c'était une des conditions de leur survie) en réprimer les moindres manifestations avec une rigueur farouche, et qui manquaient rarement — les puissants y ont toujours tenu la main — d'appliquer des châtiments hideusement exemplaires aux déviationnistes religieux ou idéologiques tout autant qu'aux insubordonnés politiques. Mais, ne pouvant manquer de constater l'influence favorable des sciences physiques sur leur puissance militaire, les autorités politiques cessèrent bientôt d'en contrarier l'enseignement, et les autorités religieuses prirent conscience trop tard des conséquences qu'aurait l'acquisition par leurs élèves de ressources critiques dans n'importe quel domaine.

PHILIPPE

Après quoi il arriva ce qui devait arriver : le ver était dans le fruit. La pédagogie n'a pu échapper au pourrissement ni à la dichotomie dont les effets fantastiques s'observent aujourd'hui. Disposant de vraies ressources critiques, les sciences physiques ont pu se substituer à la théologie dans nos écoles, et la puissance de nos armements militaires et économiques en a été multipliée par mille. Mais une théologie clandestine est restée régner sur tout le reste : bien qu'elles baragouinent un jargon scientifique dont elles n'entendent pas la signification, ces disciplines sont restées tributaires du Thomas d'Aquin qui écrivait : *"On entend par "génération" la production des êtres vivants, comme dans le cas des rats spontanément engendrés par le soleil à la matière corrompue. Nous disons, dans ce cas : "génération équivoque".* Ceux qui douteraient que cette démarche est celle de nos économistes constateront que, tout aussi drolatiques, leurs définitions de l'"inflation", par exemple, sont encore plus "équivoques"…

BERNARD

Fort bien, mais qu'a fait la nature pendant tout ce temps-là ? S'il y a de bonnes raisons de penser que, loin de se désintéresser du sort de ses créatures, elle a veillé à la justesse (orthogénétique) de leurs destinées individuelles au moins autant qu'à leur cuir chevelu, on doit tenir pour vraisemblable que toutes les définitions "équivoques" ont eu leur juste rôle à jouer dans l'orthogénèse. Nous ne sommes pas parvenus au point où l'on puisse rien prouver, mais ce n'est plus qu'une question d'heures. *(Aux étudiants)* Pardonnez-nous nos lenteurs, mais soyez tout à fait rassurés : ceux qui, devenus *Homo liber,* comprennent ce qui leur arrive et *savent ce qu'ils font,* ne sauraient rien avoir à craindre des choses, rien à craindre des gens, rien à craindre d'eux-mêmes. Et ils ne sauraient avoir — ô merveille — rien à *espérer* de la nature : elle ne pourrait rien leur donner sans leur donner TOUT !

PHILIPPE

N'est-ce la plus jolie illustration qui puisse se rêver de la Bipolarité ? *"Laisse toute espérance, ô toi qui entre au royaume des cieux …"* Que ces mots somptueux s'appliquent

aussi bien au paradis qu'à l'enfer, voilà qui me semble immensément émouvant, immensément rigolo, et … tout bêtement évident sitôt admise l'hypothèse d'une nature dont l'intelligence peut n'être pas inférieure à celle de la Belle Jardinière ou du Bazar de l'Hôtel de Ville, qui ont su exploiter à leurs fins les "motivations" qu'ils prêtent (abusivement : ce ne sont encore que des moteurs) à leurs malheureux clients.

BERNARD

Nous n'en sommes pas, je le répète, tout à fait au point où il peut se prouver que, contrairement à certaines apparences, notre destin spécifique et nos destinées individuelles sont pris en charge par une nature infaillible. Mais il est aisé de montrer que les apparences qui tendent à contredire cette thèse ont pu être singulièrement trompeuse. Le "royaume des cieux" en est le cas d'espèce le plus flagrant : c'est celui où la nature semble avoir été désespérément inférieure à la Belle Jardinière. Cet honorable Etablissement s'est bien gardé de limiter sa clientèle au Frère Laurent de la Résurrection et à quelques membres de sa famille. Pourquoi une nature infaillible aurait-elle pu vouloir que la sorte de bonheur dite "royaume des cieux" soit le privilège d'une poignée d'auto-mutilés ? Et pourquoi aurait-elle pris la peine de le leur procurer ? Qu'avaient-ils à nous apprendre qui ne fût à la fois faux et trop propre à stimuler les pires ardeurs intellectuelles de M. l'Abbé de Beaufort et de ses amis ?

Cela semble difficile à comprendre. Mais supposons tout d'abord que le *bonheur intelligent* soit la condition nécessaire et suffisante de l'acquisition, par les Hominidés, de caractères psychiques qui leur engendrent enfin des comportements bien ajustés à leurs besoins spécifiques. Supposons ensuite que le royaume des cieux n'ait PU accueillir que des hommes heureux (mettons qu'il ait pour effet de rendre très malheureux ceux qui ne l'étaient qu'un peu avant d'y pénétrer), et supposons enfin que, avant l'émergence de l'orthologique, les hommes n'aient PU être heureux qu'auto-mutilés de la moitié d'eux-mêmes, l'unité intérieure étant la condition sine qua non du bonheur. Convenons qu'en pareil cas, c'est en vain que la Belle Jardinière elle-même aurait ouvert ses portes à d'autres personnes que le Frère Laurent et une poignée de ses amis.

Mais pourquoi la nature se serait-elle donné tant de mal au profit de quelques milliardaires ? Nous n'en savons rien encore, mais nous pouvons imaginer des raisons honorables à ses motivations. Il me semble, quant à moi, que, si elle n'avait pris cette peine, les hommes auraient été à jamais impuissants à corriger la plus terrible de toutes les inversions (nécessaires) dont ils souffrent depuis l'avènement du christianisme : celle qui attribue à l'amour les foncions et les pouvoirs de l'intelligence. Elle nous a conduits à mettre notre cœur au lieu de notre tête au service de Dieu, et à faire fond sur l'amour pour nous donner le bonheur au lieu de miser sur le bonheur pour nous donner l'amour.

PHILIPPE

Si tout cela se trouvait être vrai, le royaume des cieux pourrait être un établissement pédagogique où se pratiquerait l'éducation des Hominidés — leur hominisation — par le bonheur. Rendus heureux, il deviendrait possible aux humains d'être aimants, intelligents, bienveillants. Ils en seraient rendus de plus en plus heureux et, en conséquence, de plus en plus *libertins.* Le libertinage, au royaume des cieux, serait l'attribut de ceux qui ont pris goût à leur propre liberté, savent en exploiter les ressources, en apprécier les saveurs, en déguster les

joies, en savourer les merveilleuses *joyeusetés.*

On voit que, ainsi compris (mots qui pourraient vouloir dire : "enfin compris !…" et répondre enfin ! enfin !! à la pathétique prière de Marméladov), le royaume des cieux ne serait pas seulement le paradis de la multi-crucialité, mais surtout celui de la multi-spiraloïdité ! Au royaume des cieux, le libertin serait un Super-Débauché, tantôt adonné tantôt abandonné à des orgies de spirales joyeuses.

Hélas ! l'accès de ce Bordel Divin a toujours été interdit aux Hominidés non auto-mutilés. Ses entrées étaient gardées par des dragons d'une férocité inouïe dont le plus méchant est assurément Saint-Augustin : *"Aime, et je t'ouvrirai la porte !…"* Tenir ce langage à des organismes congénitalement impuissants à aimer et même à soupçonner de quoi il retourne, c'est se moquer de leurs misères. Autant vaudrait dire à un Pygmée : *"Sois le plus grand des Géants, et écrase tes ennemis …"*

Mais le nouveau propriétaire du royaume des cieux nous tient un langage tout autre : *"Veuillez vous donner, Messieurs- Dames, la peine d'entrer : c'est gratuit !…"* Et ce propos s'adresse aux plus moches d'entre nous. Il s'adresse même à ceux qui, comme vous et moi, n'ont prêté aux plus beaux discours des meilleurs philosophes qu'une oreille prudemment distraite et qui, dès lors, ne sont pas en danger de se réveiller aux antipodes du bonheur, comme a fait notre Adam au terme de ses rigoureuses cogitations. Ne se faisant, à leurs heures, aucun scrupule de convoiter la femme de leur meilleur ami, ni d'éprouver toute sorte d'envies, dont les plus sûrement blâmables (en d'autres mots : les plus idiotes) l'immortelle devise des Primates est restée gravée dans leurs entrailles : *"A Moi toutes les femmes, tous les privilèges et tous les biens : c'est à Moi que la Monarchie appartient, pas à Paracelse, ni à René Guénon, ni même à un nommé Philippe…"*

La peine d'entrer ?

Quelle peine ?

Notre questionnaire pourrait aider nos étudiants à le découvrir eux-mêmes en attendant qu'un rien d'ortho-sociologie nous l'apprenne.

Questionnaire n° 33

Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

NOS DESTINÉES INDIVIDUELLES

Le sentiment d'être tout ("la Monarchie m'appartient") opposé à l'évidence de n'être que poussière promise à la poussière est un dilemme qui devait sembler définitivement accablant à Paul Valéry. Ce spécimen singulièrement représentatif des Hominidés dits intellectuels avait acquis une belle aptitude à se servir de ses mots en orfèvre avant avoir appris à s'en servir intelligemment. Le cas de ces orfèvres est comparable à celui d'astronomes qui, bien qu'ignorant l'existence du soleil, prétendraient à expliquer le mouvement de ses planètes. Poursuivre une intelligence du destin en ignorant tout de l'Évolution est absurde ; mais il est plus encore de prétendre à comprendre quoi que ce soit de sa propre vie tant qu'on ignore la signification des mots "je" et "moi". Or l'étude des mécanismes de l'INDIVIDUATION peut seule nous la révéler.

L'objet du présent questionnaire est d'aider nos étudiants à s'emparer des rènes de leurs propres destins. Mais, pour répondre utilement aux questions posées, il faut faire table rase des idées contagieuses qui nous traînent inévitablement dans la tête pour une raison très simple : lorsqu'elles ont un rapport quelconque avec la destinée humaine, *toutes* les idées de *tous* les auteurs dont les œuvres nous sont parvenues reposent sur l'hypothèse d'un Dieu ou d'une nature imbécile. Il n'est, hélas ! que trop facile de s'en assurer : les religions monothéistes ont toujours proposé l'adoration d'un Dieu inintelligible alors que, pour les sciences, *inexistant,* Dieu est une "nullité" s'il en fût jamais, et elles n'ont rien suggéré qui puisse valoir aux humains une raison d'exister ; les spiritualistes, enfin, se sont signalés par une obstination forcenée à ignorer l'existence … du soleil biologique ! Ainsi, ceux qui se cherchaient une raison d'exister n'ont jamais eu qu'un choix : une existence cruellement imbécile, ou imbécilement cruelle ! Comment s'étonnerait-on que, de proche en proche et d'implications en implications, toutes nos idées se soient imprégnées de cruauté et d'imbécillité ? Et que faire table rase de notre bêtise et de notre méchanceté soit notre seul moyen de fuir un monde si dominé par ces deux souveraines que l'intelligence, la bonté et le bonheur y ont toujours été impossibles ?

Certes, où que nous puissions nous rendre, nos destinées individuelles obéissent autant que tout le reste au pan-déterminisme. Elles sont déterminées par les règles du jeu universel, par ce que nous sommes, et par ce que nous devenons. Mais cela ne veut pas dire que nous n'y puissions rien. Au contraire, sitôt que nous *jouons* à ce jeu au lieu d'en être les jouets, nous y pouvons tout. Un schéma suffit à éclairer sommairement ces différences. Notre santé physiologique, par exemple, dépend dans une mesure assez large d'une bonne hygiène alimentaire. Celle-ci fait donc partie des règles du jeu, et notre alimentation est un des problèmes que nous devons résoudre en apprenant à faire des choix justes. Nous devenons des joueurs — nous saisissons les rènes de nos destins physiologiques — lorsque, ayant acquis, ou emprunté à un expert, des connaissances diététiques adéquates, nos choisissons justement

nos menus. Mais nous redevenons des jouets (de notre gourmandise) lorsque nous substituons (par "faiblesse") la langouste et le foie gras à la carotte râpée ! En pareil cas, s'il se répète souvent, nous avons sur les bras un problème nouveau : d'autres règles du jeu doivent être apprises pour que nous cessions d'être les jouets de faiblesses de cette sorte.

Bien entendu, ne tenant aucun compte des "accidents" du destin, ce schéma est outrageusement mais nécessairement simplifié : ce cours n'a pas encore abordé l'étude des problèmes à résoudre pour nous soustraire aux accidents néfastes et pour bénéficier de ceux qui sont favorables. En d'autres mots, pour devenir des "veinards" au lieu de rester des malchanceux probables puisque nous côtoyons cent fois plus de mauvaises chances que de bonnes.

Selon Bernard (p.32/??), le bonheur serait notre seule motivation vraie. *"Aucun acte posé consciemment par un homme n'a jamais été motivé autrement"*. Mais les humains, qui pensent peu au bonheur et le poursuivent moins, sont peu conscients de cette super-motivation. Les actes qu'ils choisissent délibérément sont posés en réponse à des DÉSIRS conscients ou non, dont la satisfaction peut les acheminer vers le bonheur ou vers le malheur selon qu'elle tend à en faire des individus plus joueurs, plus autodéterminés, ou plus jouets. D'où l'importance d'une PSYCHOLOGIE DES DÉSIRS dont la mise en service dans le présent questionnaire semble d'autant plus opportune que, inédite encore, les réponses de nos étudiants n'en seront pas influencées.

VOS DÉSIRS

1. AVANT votre inscription à ce cours :
a) Désiriez-vous le mariage ?
b) Quelles satisfactions en espériez-vous ?
c) Si vous en espériez le bonheur, comment vous représentiez-vous le bonheur conjugal ?
d) Désiriez-vous des enfants ?
e) Quelles satisfactions en espériez-vous ?
f) Quels étaient vos autres "grands" désirs ?
g) Quelles satisfactions en espériez-vous ?
h) Comment vous représentiez-vous le bonheur ?
i) Quelle part y faisiez-vous aux plaisirs ?

2. PARVENUE(E) à la 33e leçon de ce cours, quelles réponses auriez-vous faites (ou faites-vous si elles se posent encore) aux mêmes questions ?

AU CŒUR DU PROBLEME : VOTRE DESTINÉE INDIVIDUELLE

Il y a de bonnes raisons de penser qu'une nature soucieuse de se faire servir par ses créatures sait protéger ceux parmi les humains qui l'assistent dans ses tâches d'ouvrière de

l'orthogénèse. Mais de bonnes raisons ne nous suffisent pas. Encore nous en faudrait-il des vérifications expérimentales *vécues pleinement, c'est-à-dire comprises et senties.* En d'autres mots, il faudrait que cette réalité se *manifeste sans équivoque dans nos destinées individuelles.* Chacun de nos étudiants est invité à se mettre, délibérément et systématiquement, dans le cas de pouvoir être choyé au lieu d'être broyé par les dieux. Le seul moyen sûr d'y parvenir est d'intégrer *sa* destinée dans les destins d'une espèce dont l'évolution dépend de deux facteurs seulement : l'INDIVIDUATION qui, dans le cas des humains, repose sur l'IDÉATION, suivie d'une SPÉCIATION qui prend pour notre espèce la forme unique d'une DIFFUSION des caractères psychiques désirables (les "bonnes idées") acquises par les individus. Les carrières orthogénétiques qui s'offrent à nous ne sont donc que deux : celles d'inventeurs et /ou propagateurs (parents, éducateurs, professeurs, orateurs, "supporters", agents publicitaires, écrivains, etc.) de "bonnes idées".

3. a) De ces deux carrières, laquelle vous attire le plus ?
b) Pour laquelle vous jugez-vous le mieux doué(e) ?
c) Pour laquelle vous jugez-vous le mieux placé(e) ?
d) Que pourriez-vous entreprendre pour tenter de vous en acquitter le plus et le mieux ?
e) Quel programme d'action pouvez-vous imaginer à ces fins ? *N'hésitez pas à vous torturer la cervelle pour n'oublier aucune de vos ressources — certainement plus grandes et plus nombreuses qu'elles ne vous semblent à première vue — dont vous disposez déjà.*

4. Vos réflexions et vos commentaires sur les contenus de cette leçon. Attribuez-lui une note et expliquez-la.

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Trente-Quatrième leçon

ETRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

Il nous reste peu de temps pour achever ce cours, et bien des sujets importants n'ont été qu'effleurés : l'autorité, la relaxation intellectuelle, l'unité intérieure, l'idéation et, bien entendu, l'image globale du réel qui doit être mise sous les yeux de nos étudiants en guise de conclusion à ce cours. Nos réfractaires, enfin, pourraient avoir besoin d'une attention particulière. Livrés à nos seules ressources, nous ne pourrions nous acquitter tolérablement de tâches aussi nombreuses en trois leçons. Le moment semble donc venu de ressusciter Dieu !

PHILIPPE

Parbleu ! Il y a longtemps que nous serions à Tu et à Toi avec lui si la méchanceté qui est au fond de la nature de notre ALCESTE ne l'avait fait attendre la la trente-troisième leçon pour nous acoquiner avec son petit frère Laurent. Crapuleux à souhait, ce combinard savait y faire : *"En toute occasion",* nous rapporte son éminent biographe, "*il se faisait aider par Dieu, Lui disant avec un abandon charmant que "c'était son affaire", après quoi, il trouvait que tout se faisait et se faisait bien …"* Cette tactique, bien sûr, n'était pas l'apanage du Frère Laurent de la Résurrection. Henry VIII d'Angleterre la pratiquait avec un succès constant. Cet astucieux monarque assistait à six messes chaque jour. Après quoi, estimant s'être consacré plus qu'assez héroïquement aux affaires du Bon Dieu, il s'employait avec un abandon charmant à faire trancher le col à ses reines et découper en quartiers ses favoris en disgrâce.

Notre voie est toute tracée : avec un abandon charmant qui n'exclut pas la fermeté, mettons le Bon Dieu en demeure de faire son métier. Nous nous occupons si manifestement de ses affaires qu'il aurait honte, c'est évident, à disconvenir qu'il ait à faire son affaire de nos destinées individuelles.

LES DESTINÉES INDIVIDUELLES

BERNARD

Abstenons-nous de prétendre à *ressusciter* Dieu : ce mot est chargé de souvenirs trop douloureux. Pour qu'il devienne possible aux humains d'emprunter le chemin de la liberté, il a fallu tuer le Dieu violent qui faisait peser sur nos pères l'intolérable tutelle de ses prêtres. Il serait moins dangereux de ressusciter les grands sauriens de la préhistoire que ces terribles prédateurs ecclésiastiques. Ce qui doit être tenté, c'est de *susciter* Dieu, et la nature pourrait être invitée à faire son affaire de nous conduire à un Dieu qui puisse vivre en bonne intelligence avec elle en même temps qu'avec nous.

Si je pouvais me fier à mes sentiments — mais mon expérience de psychiatre me

l'interdit — je souhaiterais que le mot Dieu fût rayé de notre vocabulaire et son usage proscrit ! Il m'inspire une méfiance et une rancune si vives qu'aucun auteur ne s'est réclamé de lui sans sse discréditer à mes yeux. Mais ma profession m'a contraint de reconnaître que Dieu est resté nécessaire à la santé psychique d'un grand nombre d'humains. J'en suis arrivé à me demander s'il s'est jamais trouvé un homme — moi-même compris — qui pût s'en passer tout à fait sans devenir orphelin, ni s'en accommoder tout à fait sans rester ou redevenir un enfant ! C'est entre ces deux écueils que j'essaie d'orienter du moins mal que je puis la navigation de mes patients. Ne pourrait-on s'approcher d'un compromis acceptable entre la frustration et l'infantilisme en se réclamant de la seule Nature, mais hiérarchisée par les Majuscules que vous semblez avoir été attentifs à *éviter* dans ce cours ?

PHILIPPE

Bien qu'elles décoreraient la Nature et ses Œuvres d'une Majesté conforme aux vues de M. l'Abbé de Beaufort, les majuscules seraient mal portées au Bordel où le Bon Dieu se plaisait à la compagnie du Frère Laurent et à celle d'Henri VIII d'Angleterre. Celui-ci *crut* jouir — et dès lors *a joui* — de la faveur divine bien que personne — lui-même compris — ne l'eût tenu pour saint. Si, parmi nos étudiants, quelques-uns ne sont pas vraiment saints mais se trouvent avoir hérité d'un trône, ils auraient profit à prendre exemple sur lui. Mais ceux qui ne sont ni rois ni saints pourraient tirer parti de ces exemples pour apprendre à commercer profitablement avec le Bon Dieu s'ils se mettent en frais d'imagination. On ne saurait le leur conseiller trop, car il faut avoir résolu ce petit problème pour s'établir en Transrubiconie.

BERNARD

Sans doute est-ce le plus urgent de tous ceux qui se posent aux humains, victimes d'un dangereux paradoxe : plus nous évoluons, plus nous nous distançons de la nature. Plus nous devenons conscients de plus de choses, moins nous sommes conscients d'elle. Plus elle nous libère, plus nous nous emprisonnons nous-mêmes. Plus nous sommes armés pour la comprendre, moins nous la comprenons. Plus elle se montre digne de confiance, plus nous lui opposons notre méfiance.

Commencé il n'y a guère plus de deux générations, ce divorce explosif est déjà consommé. Il peut sembler étonnant mais il s'explique très facilement. Les humains pouvaient commercer avec le Bon Dieu tant qu'ils pouvaient se le représenter en *personne* agissante, disposant du pouvoir d'intervenir dans leurs affaires, serait-ce à retardement dans l'autre monde. Et voici que, dans le temps d'un éclair, la plupart des personnes humaines se sont trouvées seules au monde : il est devenu désespérément impossible à ceux dont l'âge mental atteint douze ans de prêter cette sorte de personnalité à Dieu, et moins encore à la nature.

Comment s'étonnerait-on de la gravité d'une crise qui a fait d'autant dire tous les hommes des orphelins abandonnés à la malveillance de leurs semblables et aux cruautés d'un hasard aveugle, sourd et imbécile ? Comment n'en aurait-il résulté une anarchie accompagnée de tous les désordres et de tous les désarrois ? Et comment rétablirait-on un ordre quelconque sans susciter une nature *personnalisée ?* Comme Médicus l'a observé, aucun être humain ne peut se passer de liens de cette sorte avec le Cosmos. Ils font partie de nos besoins fondamentaux. Nous devons donc, en vertu de nos postulats optimistes, supposer qu'ils existent, que nous n'avons pas à les susciter. Il doit suffire d'ouvrir les yeux pour découvrir que la nature est bel

et bien une personne fort capable de faire son affaire de nos problèmes, y compris ceux dont elle entendrait nous chager. Et que son influence sur nos destinées individuelles doit être expérimentalement vérifiable, faute de quoi des doutes subsisteraient indéfiniment.

MEDICUS

Il me semble, mon cher Bernard, que vous vous êtes fourni une occasion parfaite de vous prendre vous-même les deux mains dans le sac. Dire capable d'interventions une nature liée pieds et poings dans un entrelacs d'effets et de causes et emprisonnée dans les fatalités de son propre pan-déterminisme, c'est se contredire aussi damnablement que nul n'a jamais su le faire !

BERNARD

Je conviens de tout cœur que ces théories se contrarient, mais les faits sur lesquels elles reposent se contrarient tout autant. Elles n'auraient donc aucune chance de refléter le réel si elles ne se contrariaient pas !

PHILIPPE

Des contradictions entre les *faits* ne sauraient exister. En admettre la possibilité équivaudrait à condamner notre ami La Palice à un exil perpétuel. Un univers irrationnel ne pourrait lui faire aucune place. Une chose, donc, est sûre a priori : tous les phénomènes prétendus contradictoires ont été mal observés et/ou mal interprétés ; nos sens et/ou notre logique sont en défaut, et il nous faut regarder mieux et/ou raisonner plus justement.

BERNARD

C'est ce qu'il nous reste à faire pour "susciter Dieu", mais jetons d'abord un regard sur les faits les plus saillants de sa cause. Ils se résument ainsi : une moitié des faits de la biogénèse attestent l'existence d'une intelligence coordinatrice des phénomènes de la vie, et l'autre moitié en exclut la possibilité. Comment s'étonnerait-on que les scientifiques y aient perdu leur latin tout autant que les théologiens ?

PHILIPPE

Pas du tout ! Loin d'endommager le latin de nos théologiens, les faits mis en évidence par les biologistes ont apporté de l'eau à leur moulin. La théorie d'un Dieu qui, peu après s'être accouché de l'Eléphant, a pris soin de diriger les opérations du haut d'un petit nuage n'est désormais incompatible qu'avec une petite moitié des faits. Le cas des scientifiques, en revanche est navrant : ne disposant d'aucune des ressources du conteur de jolies histoires, il leur a fallu emprunter aux théologiens leur latin (d'église) pour nous en raconter d'affreuses, que contredisent TOUS les faits de la cause et violent TOUTES les lois de l'intelligence humaine et cosmique. A témoin l'éminentissime savant cité par notre ANSELME dans la 27ème leçon : *"L'être vivant représente l'exécution d'un DESSEIN QU'AUCUNE INTELLIGENCE N'A CONÇU et il tend vers un but qu'AUCUNE VOLONTÉ N'A CHOISI"*. (François Jacob, La Logique du Vivant, Gallimard).

Rien de plus absolument stupide n'ayant jamais été dit, les scientifiques ont montré qu'ils peuvent battre à plate couture jusqu'aux démonologues quand ils empruntent leurs ressources aux théologiens.

BERNARD

Des circonstances atténuantes doivent leur être reconnues : tant que les faits de la biogénèse resteraient contradictoires; ils seraient inintelligibles. Ce qui s'explique mal, c'est que ces hommes n'en aient pas pris conscience. Trois lignes de conclusions auraient suffi à faire de "La Logique du Vivant" un ouvrage à la fois bienfaisant et irréprochable :

"Ces mots étant absurdes, une conclusion s'impose : les méthodologies mises en œuvre dans le présent ouvrage sont inadéquates à l'étude de la logique du vivant. En nous apportant cette certitude, nos travaux auront eu le mérite non négligeable de révéler la nécessité d'une recherche de base …".

PHILIPPE

"… à laquelle on frémit de penser que les pauvres diables d'étudiants de l'I.F.O. ne tarderont pas à se voir convier !…" (signé) François Jacob.

Admirez la lucidité de cet éminentissime savant et appliquez-vous à lui porter assistance dans notre questionnaire en rectifiant ses décimales. Si le coup du tire-bouchon vous est présent à la mémoire, vous constaterez que dans un monde où il est à la fois vrai et pas vrai que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite, des concepts *contraires* sur la "personnalité" du Bon Dieu peuvent être vrais l'un et l'autre. Sur le terrain *conceptuel,* on se déshonore en refusant de reconnaître que les mœurs de la nature ou de Dieu *pourraient* fort bien être (notamment) celles d'un père mieux averti de nos besoins qu'aucun homme ne l'a jamais été de ceux de sa progéniture.

BERNARD

On se déshonorerait moins encore, à première vue, en lui attribuant autant d'insensibilité aux souffrances de ses créatures que d'indifférence à leurs destinées individuelles. Force nous est de reconnaître que, entreprise d'exploitation du mal, la sélection naturelle a été assez horrible pour expliquer les imprécations de Jean Rostand et sa soif de revanches : la survie de quelques-uns a été payée de souffrances et de défaites si affreuses que ces choses … crient vengeance ! !

PHILIPPE

C'est si vrai qu'il suffit d'anthropomorphiser les victimes de la sélection naturelle pour épouser d'enthousiasme les vues de Jean Rostand. Je m'en console en pensant que la réciproque est aussi vraie : il suffirait d'anthropomorphiser Jean Rostand pour le rallier aux nôtres. Mais, tant que ce n'aura été fait, c'est sur la pointe des pieds qu'on doit avancer dans l'optimisme : il est trop visible que la nature n'accorde pas toujours sa tendresse à des gens qu'on jurerait la mériter mille fois plus qu'Henri VIII d'Angleterre. Cet habile homme a su y faire pour l'obtenir sans la mériter. Son exemple pourrait être profitable à ceux de nos étudiants — assurément rarissimes — qui, en toute circonstance, sont impuissants à rien mériter de bon.

PIERRE

L'observation des faits tend à accréditer l'hypothèse — certains la trouveront affligeante, d'autres rassurante — d'une nature plus attentive à pénaliser le "mérite" qu'à le récompenser ! Mais on ne peut essayer de définir le mérite sans se heurter à un dilemme : s'il est deux choses

qu'aucun homme n'a jamais pu mériter, ce sont ses propres mérites et démérites ! Récompenser les uns et punir les autres serait donc le sommet de l'injustice. Pourquoi en souçonnerait-on la nature ? Elle semble peu soucieuse de justice, mais ne serait-il abusif de lui prêter le *goût* de l'injustice ?

BERNARD

Si nous parvenions à découvrir les moyens d'*obtenir* les faveurs de la nature, nos définitions du mérite et même de la morale en seraient tourneboulées : il pourrait nous arriver de constater qu'Henri VIII d'Angleterre était plus "méritant" et plus "moral" qu'Ignace de Loyola ou que Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus ! Mais allons-y douccement en commençant par extraire, des faits les plus saillants de l'orthogénèse, une déduction syllogistique :

— Sans intervention *apparente* d'aucun agent de l'anti- hasard, la nature a obtenu une orthogénèse.

— Or cette orthogénèse n'a pu être fille du hasard : les mathématiques le prouvent.

— Il a donc fallu que des facteurs d'ordre INAPPARENTS coordonnent les déterminismes dont l'ensemble constitue la nature.

PHILIPPE

Par Saint Henri VIII d'Angleterre : nous avons bonne mine ! Il nous aura fallu trente-quatre leçons pour nous aviser que ce qui n'apparaît pas pourrait être … *inapparent !* Et, dans le cas qui nous occupe, ne saurait être et avoir été QU'inapparent ! ! Si TOUT relève de l'anti-hasard, il est omniprésent et ne peut jamais "intervenir". Fruit de sa constance, *son inapparence est donc l'indice de son universalité ! !*

Remarquons en passant qu'il en résulte une plaisante définition du hasard : "agent universel de l'anti-hasard". Il n'est jusqu'à la "Cause Première" qui n'en soit rendue intelligible. Mais tout cela était implicite dans la loi de causalité générale. Prenons garde pourtant : nous sommes menacés d'une rechute dans un de ces excellents devoirs de philosophie qui nous conduisent aux antipodes des lieux où nous voulons aller. La (mauvaise) logique a dû être inventée par la nature pour nous dévoyer, pour nous détourner de l'astucieux Bon Dieu qui savait intervenir en faveur du bon roi Henri VIII d'Angleterre. Mais que cette (mauvaise) logique se voile la face ! Elle nous apprend que, régnant sur TOUT depuis toujours, une nature aussi omniprésente ne saurait ni intervenir ni avoir à intervenir en faveur ou en défaveur de qui ou de quoi que ce soit. Or cela se trouve être aux antipodes ET du bonheur ET du vrai ! Le vrai pourrait s'énoncer ainsi : *"Régnant sur tout depuis toujours, une nature omniprésente est nécessairement impuissante à ne PAS intervenir toujours et partout ". (Aux étudiants)* Méditez cet aphorisme, s'il vous plaît, et le reméditez. Pour vous y encourager, je vous le redis : *"Régnant sur tout depuis toujours, une nature omniprésente est nécessairement impuissante à ne PAS intervenir toujours et partout ".* Ce qui importe à notre bonheur, c'est de découvrir les moyens d'obtenir ses faveurs méritées ou (de préférence : c'est plus sûr) non. Mais cette recherche ne relève pas de la philisophie. De quoi relève-t-elle ? Ecoutons notre Bernard.

BERNARD

En dernère analyse, elle relève de la logique cruciale, puisque tout s'y intègre et s'y recoupe. Il s'ensuit que tout nous convie *directement* — c'est plus qu'on n'en peut dire des chemins qui mènent à Rome — au rendez-vous universel où TOUT nous convie TOUS. Il

n'est pas interdit de le nommer "Point Omega", mais je crois préférable de laisser à chacun le soin de le qualifier selon ce qu'il y trouvera. Ce qu'il faut, c'et nous y rendre au plus tôt par n'importe quel chemin puisque tous y conduisent. Mais le choix de celui qu'il faut emprunter en premier est délicat. On est d'autant plus tenté d'emprunter la voie la plus simple que ceux qui — c'est le cas de la plupart des "nerveux" — ont besoin de solutions raffinées, voire sophistiquées, peuvent en faire leur affaire aussi bien. Rien ne les empêche de refaire le même voyage un nombre illimité de fois en empruntant des itinéraires de plus en plus subtils. Donc, à première vue, le premier chemin à emprunter devrait être celui de la simplicité.

Cela semble si sûr qu'il nous a fallu un échec particulièrement cuisant pour prendre conscience d'un fait assez universel et éclatant pour être passé inaperçu de tout le monde : *la simplicité est subversive, et c'est pourquoi aucune culture humaine n'a pu s'en accommoder à aucun moment.* Cela se constate aisément : la simplicité d'une petite paysanne lorraine, par exemple, a suffi à écraser un aéropage de Docteurs. Ils ont eu beau la brûler, elle n'en a triomphé d'eux qu'avec plus d'éclat. Aussi a-t-il toujours été défendu aux peuples d'aller tout droit à l'essentiel. Si, un beau matin, on vit un Iroquois et un Persan se promener dans nos cités, c'est parce que, virtuellement écroulé, le régime royal et écclésial n'était plus assez puissant pour s'opposer à la visite de personnages pittoresques qui, venus de trop loin pour se perdre dans les détails, ne disposaient pas du pouvoir de se tromper et de tromper. Dès lors, chacun de leurs propos démasquait des trompeurs et inspirait le désir de leur couper la parole en même temps que (accessoirement) la tête ! Aujourd'hui encore, voyez ce qui se passe quand on demande à un misérable Sirien de surveiller la fabrication d'une douzaine de pioches : bien que la formidable puissance de tromperie détenue par l'Université soit virtuellement écroulée dans le monde entier, ce Sirien et ses pioches n'ont pu franchir les feux de la rampe parce que — nous le savons aujourd'hui — ils sont TROP SIMPLES ! ! La première question qui se pose est donc celle-ci : nos étudiants sont-ils restés allergiques si peu que ce soit à la simplicité ? Jusqu'où pouvons-nous les entraîner dans cette voie ?

PIERRE

La seule réponse *acceptable* à cette question me semble être: jusqu'au bout !

BERNARD

Parvenus à cette trente-quatrième leçon, nous devons être prudents : nous n'aurions plus le temps, en cas d'erreur, de rectifier le tir. Mais, en guise de préparation d'artillerie, un petit intermède ortho-sociologique pourrait aider ceux de nos étudiants qui en auraient besoin à se défaire des dernières traces de la maladie sociale la plus répandue sur cette planète : une allergie à la simplicité.

Intermède Ortho-Sociologique
LES ORIGINES D'UNE ALLERGIE UNIVERSELLE

MEDICUS

Bien qu'on puisse en craindre l'effet de décousu sur cette leçon, je ne suis pas fâché que vous abordiez cette ortho-sociologie dont vous avez beaucoup parlé sans en avoir rien dit.

Veuillez bien commencer, s'il vous plaît, par une définition.

BERNARD

Celle, très facile, qui peut être donnée au point où nous en sommes semblera dérisoire : "application de méthodologies *adéquates* à l'étude des phénomènes bio-sociologiques". Pour éclairer cette définition, il faudrait préciser les conditions de cette adéquation. Cela aussi est facile, mais peu satisfaisant : sont adéquates en sociologie les méthodologies expurgées des effets d'une allergie universelle à la simplicité ! ! Bref, pour y voir clair, il faudrait commencer par un coup d'œil sur cette étrange maladie, mais une définition à l'emporte-pièce de l'ortho-sociologie nous mettra sur la voie : *"Sociologie-bête-comme-chou, qui met en évidence les conditions SOCIALES de l'orthogénèse chez les humains".* Or, s'il est au monde une chose bête comme chou, c'est que la première de ces conditions est la SURVIE des humains.

PHILIPPE

Ce qu'il y a d'excitant (pour nous) dans un cours comme celui-ci, c'est son caractère sportif, dû à son désordre apparent et à l'ordre *inapparent* qui *pourrait* en être le corollaire : on ne sait jamais. Et l'on sait moins encore ce qui, au moment où l'on s'y attend le moins, va surgir aux endroits les plus imprévus. Il en résulte des effets de grouillement qui rappellent l'ordre inapparent dans lequel s'entrelacent les phénomènes attribuables à l'étourdissante fantaisie (apparente) du Bon Dieu ! Ne mettant nous-mêmes point d'ordre dans ce cours, je trouve légitime que nous attribuions à la nature celui que nous n'y mettons pas ! Le cas présent me semble saisissant : aucun homme sensé, s'il rédigeait le moindre manuel d'ortho-sociologie, ne prendrait son départ sur un phénomène aussi compliqué que l'allergie à la simplicité. Il commencerait par le commencement, qui est la simplicité même et, dès lors, *inassimilable aux gens qui souffrent de cette allergie.* Or je connais mon Bernard : il n'est pas assez malin pour y avoir pensé à lui tout seul. Donc c'est un coup du Bon Dieu. Q. E. D.

BERNARD

Nous avons eu, en effet, la main forcée : l'échec de notre premier cours dit de "gestion modernisée des entreprises" nous ayant sensibilisés aux dangers d'un excès de simplicité, il eût été impardonnable d'emprunter sans précautions la voie la plus simple pour gagner le lieu du rendez-vous de notre espèce. Le risque de n'être guère compris ni suivis aurait été grand. Mais rien ne prouve que nous n'y serions parvenus sans le présent intermède, ni que nous y parviendrons grâce à lui, ni que le Bon Dieu soit pour rien dans cette tentative ! Mais ne nous frappons pas : si elle échouait, il resterait dans notre jeu des atouts décisifs.

Entre-temps il est vrai que cet intermède aborde l'ortho-sociologie à l'envers. Priés de goûter à ses fruits avant d'avoir regardé l'arbre, nos étudiants seront en état de *commencer à juger l'ortho-sociologie avant d'avoir pris la peine de l'étudier.* C'est très contraire aux usages, mais faut-il nous le reprocher ? Si l'enseignement officiel procédait ainsi, de sérieux gaspillages d'énergie en seraient évités : ses programmes d'études en seraient allégés, du jour au lendemain, d'au moins neuf dixièmes de leurs contenus !

PHILIPPE

Des gaspillages d'énergie en seraient évités, mais au prix d'une hécatombe : si l'on permettait aux étudiants de flairer les fruits qu'on les fait cultiver, la plupart se trancheraient la

carotide ! Sans doute est-ce pour éviter ces effusions que nos écoles ont soin de commencer par leur atrophier l'odorat et le goût, puis de corrompre le peu qu'il en reste à celles de leurs victimes demeurées mi-vivantes.

BERNARD

Si toutes les écoles du monde en ont toujours usé ainsi, c'est par la raison — ortho-sociologique par excellence — que, toujours et partout, la SURVIE des sociétés humaines a été à ce prix. *Aucun ordre social RATIONNEL n'était possible avant l'émergence de l'orthologique* — on verra pourquoi quand nous aborderons le problème de l'AUTORITÉ. Il s'ensuit que le pouvoir politique appartenait ou revenait nécessairement aux hommes qui disposaient ou acquerraient des moyens de *contraindre* des esclaves, et d'*éduquer* — c'est-à-dire de conditionner — les autres catégories sociales. Dès lors, dans toutes les sociétés humaines, la tâche assignée aux autorités académiques a toujours été d'exploiter des IDEOLOGIES dont la première vertu devait être, bien entendu, d'*inhiber l'idéation.*

Nous regarderons ces choses de plus près en temps et lieu. Mais un coup d'œil suffit pour constater que toutes les idéologies ont en commun un caractère : elles recourent à des thèmes émotionnels (toujours les mêmes : Dieu, Père, Ancêtres, Roi, Patrie, Traditions, Honneur, Justice, Egalité, etc.) pour déguiser en quelque chose d'admirable, de glorieux, de vertueux, de désintéressé, voire de profitable aux peuples, les soifs et les appétits de leurs chefs. L'objectif poursuivi est toujours le même : *engendrer aux singes dominés des réflexes ajustés aux intérêts et aux souhaits des singes dominateurs.* S'étonnera-t-on qu'il ait toujours fallu mutiler l'intelligence et atrophier l'odorat des élèves pour leur faire avaler ces singeries ? Et leur engendrer des *réactions spontanées de rejet* de toute critique pour éviter qu'ils les vomissent ? Les allergies induites étaient à la fois nécessaires et inévitables.

PHILIPPE

Il faudrait plus que cet intermède pour pouvoir opposer des remèdes adéquats aux méfaits d'un enseignement périmé mais singulièrement habile. Fidèle à des traditions qui ont fait leurs preuves pendant des millénaires, L'Education Nationale fait mieux que jamais ce qu'elle a toujours fait. Elle livre une guerre furieuse à la simplicité, à la clarté, à l'intelligence et même à l'intelligibilité. Il n'est rien qu'elle ne parvienne à rendre à la fois difficile et imbécile. Mais la justesse des moyens mis en œuvre *par des hommes totalement inconscients de ce qu'ils font* pour détruire l'intelligence de leurs élèves est un "prodige" authentique. C'est ce qu'il y a de véritablement "merveilleux" dans leur cas.

BERNARD

Ces innombrables merveilles à rebours, nécessaires jadis mais mortelles aujourd'hui, sont les conséquences d'un universel DELIRE D'INVERSION. Son origine est *politique* dans l'acception biogénétique d'un mot devenu *léthal entre tous ceux de notre langage.* Notre politique nous tue. Elle nous tue parce qu'elle n'est pas la nôtre. Ce qui nous tue et ne peut plus que nous tuer, c'est la politique de nos pères, qui assura leur survie. Et, si l'ortho-sociologie possède l'immense valeur de survie que nous allons lui constater tous ensemble, c'est parce qu'elle est une "science po" expurgée du délire d'inversion dont crèvent toutes les sociétés dites "civilisées", mais qu'il faudrait dire "inverties".

PHILIPPE

Si l'aptitude à la survie peut se mesurer au nombre de bombes et aux privations qu'un peuple peut endurer pendant le plus grand nombre d'années, on est en droit de se demander si les Français l'emporteraient à coup vraiment sûr sur les Vietnamiens…

BERNARD

Il serait prudent d'éviter les épreuves de cette sorte aux Français, et un rien d'ortho-sociologie en fournirait les moyens. Mais, pour éviter de nous répéter inutilement, nous devons prier nos étudiants d'interrompre ici leur lecture. Qu'ils veuillent bien reprendre notre 23ème leçon qui (pp. 23/ ??) traitait déjà d'ortho-sociologie, mais trop discrètement pour qu'on s'en aperçoive. Mieux préparés à en absorber la substance, il leur sera devenu facile de saisir les implications intellectuelles et spirituelles d'une aventure qui, jusqu'à l'apparition des Hominidés, était encore celle de la matière vivante organisée.

Celle, indiciblement fantasmagorique, qui est la nôtre a pris son départ le jour où, contraints bien malgré eux de s'emparer du gouvernement de leurs propres affaires, nos pères ne purent se dispenser de penser à l'envers pour inventer la POLITIQUE.

* * * * *

BERNARD

Ces quelques pages absorbées, une définition du mot "politique" s'impose d'elle-même : *la politique est l'instrument de la substitution d'un ordre social artificiel à l'ordre naturel.* Elle est née de la nécessité où se sont trouvés des hommes souvent peu doués pour le commandement d'imposer des contraintes à d'autres humains, dont beaucoup étaient moins faits encore pour obéir que les mauvais chefs pour gouverner. La survie de *toutes* les sociétés humaines a *toujours* été à ce prix exorbitant.

PHILIPPE

A la lumière de cette définition, un coup d'œil sur les orgies de violence dont nous sommes les témoins donne à penser une de trois choses : (a) nos chefs sont fabuleusement peu doués pour gouverner, ou (b) ceux qu'ils gouvernent sont, dès leur âge le plus tendre, hyper-fabuleusement peu faits pour l'obéissance, ou (c) nos institutions sont idéalement agencées pour assurer au plus vite la NON-survie des sociétés occidentales. Mon sentiment est qu'il faut penser non pas une mais ces trois choses à la fois.

BERNARD

C'est si vrai que, dans ses structures actuelles, l'Occident n'a AUCUNE chance de survie. Une analyse un peu précise des périls qui le guettent — dont les pires et les plus évidents sont ceux auxquels personne, à ma connaissance, n'a jamais fait la moindre allusion — dooit être différée : elle effrayerait inutilement. Mais elle pourrait servir d'"arme secrète" pour obtenir un effet de choc au bon moment. La nature des réformes qui s'imposent à l'Occident sous peine de mort immédiate est précise : *l'hominisation de la politque* par substitution d'une autorité acceptée à l'autorité imposée. Or, pour n'avoir pas à convaincre par la violence, il est clair que les autorités, quelles qu'elles soient, doivent disposer des moyens de

CONVAINCRE.

Mais il fallait s'y attendre, nul n'a jamais cherché à découvrir les moyens de convaincre les humains. On s'en est gardé pour une raison très claire : celui qui aurait cherché les moyens de convaincre n'aurait eu aucune chance d'échapper au danger de se convaincre lui-même. C'en eût été fait de l'interdiction de penser à l'endroit et les autorités auraient perdu le pouvoir de perpétuer le délire d'inversion en continuant d'enseigner et même d'imposer la pensée à l'envers. En revanche, les hommes ont toujours éprouvé le besoin, irrésistible parce qu'issu de l'instinct de conservation, de propager leurs idées et leurs goûts. Aussi les moyens de la propagande et de la publicité ont-ils fait l'objet d'études exhaustives et passionnées. Mais, propager et publier n'est pas convaincre. C'en est et c'en doit être l'opposé : c'est *conditionner* des enfants ou *convertir* des grandes personnes — à des conditionnements différents des leurs. Il n'est rien que les humains n'aient tenté pour améliorer les techiques du conditionnement des enfants et pour apprendre celles de la conversion des grandes personnes.

La Conversion des Grandes Personnes

PHILIPPE

La conversion est un sujet poignant. Il ne peut être traité à la légère. Songez, s'il vous plaît, aux souffrances qu'a values aux humains, convertisseurs et convertis, leur entêtement à propager leurs idées et leurs goûts jusqu'auprès des Esquimaux, des Papous, des Pithécanthropes de tout poil. Qu'on veuille bien se représenter l'héroïsme sublime des Missionnaires qui ont bravé la congélation et la casserole pour dire quelques Messes à des Lapons et pour revêtir une poignée de négresses d'étoffes sans transparence ni ouvertures aux bons endroits.

Que l'on songe ensuite, mais cela devient de plus en plus poignant — à la modicité des ressources dialectiques dont nos pères ont pu se suffire pour assouvir leurs pulsions prosélytiques. Ce travail ne s'est guère fait que manuellement : le seul moyen de conversion dont l'efficacité n'ait été voisine de zéro a consisté à massacrer à peu près tout entières les polulations à convertir, puis à rosser les survivants assez vigoureusement pour qu'ils soient touchés par la grâce.

Mais, s'il a fallu donner la mort pour contraindre, et s'il n'a pas suffi de donner sa vie pour séduire, n'en faut-il conclure que les hommes n'ont jamais disposé des moyens de CONVAINCRE leurs *dissemblables ?* Et nous prétendrions à faire avaler des *discours* aux masses grouillantes qu'on voit partout s'acharner à ne rien voir, à ne rien entendre et surtout à ne rien comprendre à rien ? Comment serait-ce pensable ?

MEDICUS

J'y croirai après l'avoir vu. Mais, en guise de première démonstration, pourquoi ne convertiriez-vous, séance tenante et au grand jour, vos propres réfractaires ?

BERNARD

Ne nous emballons pas. Avant de prétendre à convertir ne serait-ce qu'un jeune chien à nos idées sur le respect dû aux tapis, il faut se poser la question du Maréchal Foch : de quoi s'agit-il ? Convertir, c'est exercer une action sur autrui. Quels *peuvent* en être les moyens ? Rien ne saurait être plus certain : la carotte et le fouet. Nous ne pouvons éveiller l'intérêt des autres hommes que dans la mesure où nous représentons pour eux des promesses ou des menaces. Lorsqu'ils n'espèrent et ne craignent rien de nous, notre influence sur eux est nulle.

PIERRE

Si choquante qu'elle puisse sembler, cette réalité psychologique s'applique à toutes les interactions humaines. Le phénomène social dit "conversion" n'y peut faire exception. Quelle que soit la nature de nos relations avec qui que ce soit, nous n'éveillons et ne conservons l'intérêt d'autrui qu'autant que nous incarnons des promesses ou des menaces. Pour l'amour de ceux que nous aimons et de ceux qui nous aiment, sachons-le et souvenons-nous en !

BERNARD

Ce qui est choquant à souhait, c'est l'absence de toute analyse approximativement sérieuse du phénomène social dit "conversion". Malgré son évidente importance et si vif que soit le désir des humains de propager leurs croyances, personne, que je sache, n'a cherché à définir les conditions du succès de nos propagandes. Les hommes ont toujours été aussi ardents à faire le métier de convertisseurs qu'insoucieux de savoir ce qu'ils faisaient. Comment s'étonnerait-on qu'il n'y en ait pas de plus mal connu ?

PIERRE

Reposons-nous la question du Maréchal Foch : De quoi s'agit-il? Qu'est-ce que convertir ?

BERNARD

Poser la première de ces questions, c'est y répondre : prétendre à convertir, c'est proposer ou imposer à des interlocuteurs une ou plusieurs *opinions différentes des leurs.* Après quoi il ne reste qu'à les leur faire accepter — ou avaler de vive force. C'est ici que les difficultés commencent. QUELLES sont les personnes que nous pouvons, et celles que nous ne pouvons pas, convertir à nos opinions quand nous ne disposons pas des moyens de les leur imposer par la violence, et COMMENT le pouvons-nous ? En cherchant des réponses à ces questions, Steiner s'est trouvé élaborer une "théorie de la conversion" dont l'utilité pourrait être plus grande que nous n'osions l'espérer. Je signale au passage que le présent cours en a constitué une vérification expérimentale dont il reste à analyser et à mesurer les résultats.

Refaisons ensemble quelques pas de la démarche qui l'y a conduit. Philippe en a franchi le premier. Un coup d'œil sur l'histoire l'a fait constater que les humains n'ont jamais pu convertir leurs *dissemblables.* C'était mettre le doigt sur la plaie. Car l'inverse est encore plus vrai : il a toujours été déplorablement facile aux humains de *fanatiser* leurs *semblables,* de les convertir aux pires excès ! Et voilà précisée la question qui attend réponse depuis toujours : quelles personnes pouvons-nous et ne pouvons-nous pas gagner à nos opinions ? Autrement dit : *quels sont nos semblables et nos dissemblables ?*

Regardés d'un peu plus loin, tous les hommes sont nos semblables puisque tous sont

coulés dans le même moule. Quelles peuvent être, alors, nos dissemblances ? Il y a l'embarras du choix : elle sont innombrables. Il y a des géants et des nains, des gras et des maigres, des blancs, des jaunes, des noirs, etc. Mais ces différences morphologiques et chromatiques n'affectent guère, *en soi,* les opinions des humains. Ce qui les différencie sûrement sur le terrain de la pensée, c'est leur AGE MENTAL. Tous les enfants pensent de la même façon et, en dernière analyse, il sembla à Steiner que c'est aussi le cas des adolescents : *tous répondent de même aux mêmes stimuli.*

PIERRE

Précisons tout de suite la signification des mots "âge mental" appliqué aux "grandes personnes" par l'homme de génie qu'était Steiner. Il semble avoir été seul capable de proposer des classifications à la fois microscopiques et panoramiques qui se prêtent aux analyses précises en même temps qu'aux visions globales. Observons-en, dans le cas présent, la simplicité et la fertilité. Il distingua :

1. L'enfance : l'âge des *croyances.*
2. L'adolescence : l'âge des *contre-croyances.*
3. L'état adulte : l'âge de la *raison consciente.*

Rien de plus simple ne pouvait s'imaginer, mais il est devenu difficile de douter que, poussée à ses limites, cette simplicité nous apporte les moyens de convertir au VRAI la plupart des grandes personnes.

BERNARD

Pour obtenir ce résultat, il fallut pousser un peu plus loin la simplification. Lorsque Steiner mit en évidence le fait le plus saillant de la cause des "grandes personnes", c'est-à-dire des pseudo-adultes, qui est *leur inaptitude à distinguer leurs opinions de leurs savoirs,* il se trouva restreindre à deux âges mentaux la classification applicable à ces personnes :

1. Ceux qui, restés des enfants, sont *ouverts à toutes les croyances.*
2. Ceux qui, parvenus à l'adolescence mentale, sont *LIVRÉS à toutes les contre-croyances.*

Il est clair que ces deux sortes d'hommes ne peuvent ni acquérir leurs croyances ou leurs contre-croyances, ni s'en débarrasser, ni en changer (se convertir) si ce n'est en vertu des déterminismes qui engendrent aux humains leurs *préférences.* Or le plus actif et puissant de ces facteurs déterminants est la SYMPATHISATION. C'est par sympathie positive ou négative envers ceux qui les professent que les humains se laissent contaminer par — ou vacciner contre — les idées infectieuses, motrices, inhibitrices, ou, comme les idéologies, génératrices de socio-réactions violentes.

Une règle pédagogique fondamentale se dégage d'elle-même de cet ensemble de faits. Les grandes personnes ne peuvent sympathiser avec leurs dissemblables : elles les tiennent toujours pour étrangers et même ennemis. D'où il suit que les opinions de leurs élèves doivent servir de point de départ à tout enseignement destiné à des grandes personnes. Pour créer l'indispensable climat de sympathie et de confiance, les éducateurs commenceront par la mise

en valeur d'arguments propres à *renforcer les préjugés de leurs élèves,* et à leur donner le sentiment qu'ils ont à se féliciter de penser ce qu'ils pensent et à se réjouir d'être ce qu'ils sont. Après quoi on s'engagera prudemment dans des analyses factuelles qui obligent ci et là aux retouches légères, mais croissantes de leçon en leçon, qu'il faut apporter aux opinions pour les ajuster aux faits. C'est toujours dans une ambiance de sympathie intense que se produisent les conversions, et c'est en *se convertissant EUX-MEMES au vrai que les éducateurs peuvent susciter cette ambiance.*

PIERRE

Qu'on ne s'étonne pas du soin pris dans nos livres comme dans ce cours pour faire tout le contraire (semble-t-il) de ce qu'il aurait fallu pour "convertir" à l'orthologique. Il eût été impossible de respecter ces règles dans des livres et à fortiori dans un cours écrit. Mais nous les avons violées bien moins qu'il ne le semble, la pluralité de nos personnages se prêtant à des sympathisations localisées. Mais ces règles seront précieuses aux parents et aux professeurs dont l'enseignement est oral. Ils pourront amener leurs enfants et leurs élèves (adolescents) à l'orthologique sans qu'ils s'en aperçoivent, sans que les autorités académiques puissent s'en formaliser puisqu'elles ne s'en apercevraient pas davantage, et sans que le mot "orthologique" soit prononcé à aucun moment.

PHILIPPE

Après quoi l'éducation enfin sérieuse peut commencer : saisis par la débauche, professeurs, élèves et parents s'adonnent et s'entre-abandonnent aux orgies que l'on sait dans un lieu que la bienséance m'oblige à taire.

BERNARD

Tant qu'on ne pouvait comprendre leur cas, il a toujours été immensément difficile de soulager les grandes personnes de leurs opinions, si manifestement stupides aient-elles pu devenir avec le passage du temps. Il a toujours été autant dire impossible de guérir les humains de leurs traditions — sinon en les conditionnant à d'AUTRES OPINIONS. Cela, oui, a été possible parfois. A témoins les religions marxiste et freudienne, qui n'ont jamais eu d'égales pour l'étendue des territoires conquis en moins d'un siècle. Mais ces précédents ne peuvent s'appliquer à l'orthologique par la forte raison qu'elle ne peut offrir aucune *opinion de rechange.* Elle ne se prête donc à aucune "conversion" au sens habituel de ce mot. Ne le regrettons pas : la conversion est un processus lent. Il lui faut toujours plusieurs dizaines d'années pour déclencher une révolution. Or l'Occident est à bout de souffle. Il n'a plus dix ans à vivre dans son état présent. Une conversion ne le tirerait d'affaire qu'*explosive.* or pour provoquer une explosion, la théorie steinérienne de la conversion suggère des moyens utilisés discrètement, à titre expérimental, dans ce cours. Dans quelle mesure cette expérience peut-elle être jugée concluante ? Nous n'en savons rien encore.

MEDICUS

Vous vous moquez ! En admettant — ce qui n'est pas — que tous les étudiants inscrits à ce cours aient été convertis, il n'y a pas eu trace d'explosion !

BERNARD

Entendons-nous bien. N'ayant pas d'opinions à leur proposer, ce cours ne pouvait

convertir AUCUN étudiant et n'y prétendait pas. Mais un assortiment disparate de croyants et de contre-croyants ont fait l'objet d'essais portant sur la sympathisation, et les réponses obtenues *semblent* assez positives pour autoriser l'espoir d'une diffusion explosive de l'orthologique — par des moyens, bien entendu, très différents. Mais "semblent" ne veut pas dire "sont". Or, aventurés sur un terrain psychologique inexploré, aucun précédent ne peut nous guider. Pour commencer à y voir clair, essayons de regarder les faits et contentons-nous des plus saillants. Il nous en faudrait un compte-rendu vu de très haut.

PHILIPPE

J'ai votre affaire sous la main : émoustillés par la publicité gratuite qui leur a été faite dans ce cours, les Siriens ont suivi les accrobaties de nos étudiants d'un œil d'abord intéressé, puis de plus en plus exorbité. Il leur a été chaque jour plus difficile de croire ce qu'ils voyaient. Nul ne lira sans émotion le rapport de leur doyen :

> "Nous avons vu s'inscrire au cours d'initiation de l'I.F.O. une bande de personnes disparates : hommes, femmes, filles, garçons de tout âge, de toutes conditions sociales, de tous niveaux culturels depuis le Certificat d'Etudes Primaires jusqu'aux diplômes universitaires les plus hautains. Toutes les professions étaient représentées depuis les travailleurs manuels et les mères-au-foyer jusqu'aux professeurs de sciences physiques et biologiques en passant par les médecins, les juristes, les P.D.G., les cadres, les employés et l'on ne sait combien d'autres sortes de gens : agriculteurs, infirmières, étudiants, écoliers, fonctionnaires, ingénieurs, professeurs de lettres, instituteurs, journalistes, etc. Des croyants fervents et des incroyants passionnés saupoudraient un nombre plus grand d'indifférents. Leur politique allait de l'ultra-gauchisme à l'extrême-droitisme, les uns enragés les autres rabiques. Toutes opinions sur tous sujets imaginables avaient leurs fervents amis et leurs bouillants ennemis submergés par des tièdes prompts à opposer des bâillements languides et de péremptoires haussements d'épaules à toutes les propagandes.
>
> "Or nous jurerions par nos glandes séminales (c'est ce que nous avons de plus précieux) que cette foule bariolée est devenue *homogène ! Tous pensent de la même façon et tous pensent les mêmes choses ! ! !* Mais cela ne se peut. Sur Sirius, chacun sait que cela ne se peut.
>
> *"CONCLUSIONS" : Foi d'honnêtes Siriens, nous jurons par nos glandes séminales (nous n'avons rien de si sacré) que, ne pouvant voir ce qu'ils ont vu, nos yeux n'ont donc pas vu ce qu'ils voyaient".*

PHILIPPE

On doit regretter que nos étudiants aient offert à ces malheureux un spectacle fait exprès, croirait-on, pour jeter le trouble dans leur système glandulaire. Mais les faits sont les faits. Nous n'y pouvons et n'y devons que deux choses : nous pouvons les regarder (bien ou mal) et, si nous voulons une chance de les comprendre, nous devons nous servir des moyens dont nous disposons pour les interprêter — bien ou mal !

BERNARD

Selon Steiner, l'état d'adultes ne pouvait être atteint avant l'émergence de l'orthologique. Il s'ensuivrait que les humains n'ont jamais pu se dissembler que par leurs déterminismes de croyants et de contre-croyants. Telle devrait donc avoir été, depuis toujours, *la cause unique de leurs innombrables conflits d'opinions.* C'est ce qu'il s'agit de vérifier — si possible — avant de faire un pas de plus dans la recherche des moyens de supprimer cette cause unique. Et c'est par le canal de notre questionnaire qu'avec la collaboration de nos étudiants l'étude de ce problème pourrait être pousuivie le plus utilement.

PIERRE

Quelle qu'ait été la source des sympathies qui ont pu nous valoir, avec l'oreille de nos étudiants, des moyens pédagogiques de nous faire écouter d'abord puis entendre, il serait souhaitable de vérifier si les théories steinériennes se sont accordées avec les faits dans *le cas particulier de chacun d'eux.* Aussi convient-il, pour ne pas influencer leurs réponses, de repousser la suite de cette discussion à notre prochaine leçon, tout mot de plus sur ce sujet pouvant être inopportun dans celle-ci.

DIEU EN TRANSRUBICONIE

BERNARD

Pour susciter le Dieu des adultes en Transrubiconie, peut-être faudrait-il commencer par évoquer, au bénéfice des enfants que les grandes personnes sont toujours restées trop ou trop peu, un "Bon Dieu" voisin de celui de notre enfance? Peut-être faudrait-il essayer de réveiller le *sentiment* qu'il peut s'agir d'une "personne" dont la "mentalité" serait peu différente de la nôtre ! Les faits nous contraignent de conclure que Dieu — même s'il n'existe pas — *doit* être une personne bien qu'il n'en soit *évidemment* pas une ! ! Mais, ainsi exprimée, la réalité est aussi inintelligible aux enfants qu'inaccessible aux adolescents, dits grandes personnes, qui ont été dépouillées des ressources spirituelles de l'enfance et n'en ont pas acquis d'autres. Pour rétablir un contact *émerveillé* avec la nature — qui serait une "merveille" si elle n'était rien d'autre : regardez faire l'araignée ou la chienne ! — sans doute faudrait-il essayer de ranimer en nous le sens du merveilleux.

Or, s'il est au monde une chose à la fois merveilleuse et unique, c'est la RECIPROCITE du lien l'Homme — mais *aucune* autre espèce — à la nature, bien que nous soyons sentimentaux et qu'elle ne le soit vraiment pas ! Elle n'est à coup sûr qu'une chose : elle est *obéissante.* Elle obéit à la Nécessité. Aussi est-ce en prenant conscience de la néccessité de cette réciprocité que nous la suscitons (l'actualisons), et c'est en l'actualisant que nous *obligeons* la nature à obéir *en notre faveur* à ses propres lois. Tout comme nous l'obligeons à respecter nos choix quand nous faisons des calculs justes : " $\sqrt{2}$, disait Simone Weil, *"n'est ni pair ni impair, et Dieu lui-même n'y peut rien…"* Ajoutons que Dieu serait idiot s'il voulait y pouvoir quelque chose ! Or, on ne le répétera jamais assez, il ne l'est pas

MEDICUS

J'ai bien peur, mon cher Bernard, que vous disiez vrai : on ne le répétera jamais assez …

pour nous le faire *sentir*. Tout ce que l'on peut prouver ou démontrer nous fait toujours l'effet d'un devoir de philosophie. Or, on ne le répétera jamais assez : cela n'a jamais fait que des philosophes !

PIERRE

Sans doute, mais pourquoi ? Il faut essayer de le comprendre si l'on veut abattre le mur d'insensibilité au merveilleux qui emprisonne et caractérise ceux qui se prennent pour des adultes : si *infantiles* puissent-ils être *devenus* — les enfants sont enfantins mais ils ne sont pas infantiles — leur souci de n'être plus enfantins leur interdit de croire au Père Noël ni aux fées. C'est à ces traits que les grandes personnes se decernent à elles-mêmes la flatteuse distinction de n'être plus des enfants ! Or, depuis que nos écoles se sont soustraites à la tyrannie du clergé, elles s'emploient avec succès à transformer les enfants en grandes personnes d'autant plus *crédules* qu'elles progressent davantage dans une *contre-croyance polarisée contre le merveilleux seulement.* En conséquence, pourvu que rien n'y soit émerveillant, il n'est pas de choses si absurdes ou abjectes que ces malheureux n'en fassent leurs délices ! Et notre planète ne compte encore que des enfants d'une part, et, d'autre part, des grandes personnes ainsi conditionnées. Or notre cours ne pouvait s'adresser à de vrais enfants. Il nous a donc fallu tenter de faire acquérir par des étudiants pseudo-adultes des caractères psychiques évolutifs opposés à ceux que leur formation scolaire ou universitaire engendre aux grandes personnes. Dans quelle mesure pouvons-nous espérer d'y être parvenus ? Avant de poursuivre notre route, il serait bon de savoir combien de nos étudiants pourraient être restés, ne serait-ce qu'un petit rien, des "grandes personnes".

PHILIPPE

Et même un petit rien de plus qu'un petit rien : l'intoxication universitaire à base de mélasse est résistante aux contre-poisons. Remercions-en le Seigneur puisque nous nous trouvons disposer ainsi qu'un contingent d'étudiants restés sans doute assez grandes personnes pour que, en qualité de docteur honorablement doctoral, notre Bernard puisse leur infliger utilement un traitement orthodoxe. Après quoi, mine de rien, nous les inviterions à en mesurer sur eux-mêmes les effets. Or, rien de tout cela n'ayant été prémédité, ce serait encore, à n'en pas douter, un coup du Bon Dieu.

MEDICUS

Le Bon Dieu, s'il existe, ne saurait être exonéré de la responsabilité d'aucun évènement. Mais l'usage a toujours été de n'attribuer à la Providence, voire au "plus providentiel des hasards", que des choses dont les effets bénéfiques sont immédiatement apparents. Si c'est ainsi que vous l'entendez, où donc seraient ces bénéfices ?

PHILIPPE

Cette représentation de nos rapports avec le Bon Dieu est digne de milord BERKELEY, évêque, philosophe et logicien également pachydermes. Nous étions en train de tendre en douce un piège au Bon Dieu pour l'obliger à faire notre boulot. Et vous voilà qui mettez dans le plat quatre pattes d'éléphant ! Ce n'est pas ainsi que s'extorquent les faveurs d'un Bon Dieu *personnel* qui, comme ses voix à Jeanne d'Arc, *s'adresse à nos personnes.* En imitation du Frère Laurent et d'Henry VIII d'Angleterre, c'est ce Bon Dieu-là qu'il nous faut inviter à faire notre besogne, puisque nous ne sommes pas fichus de la faire nous-mêmes. Encore faut-il

l'allécher ("tenter Dieu"), et Bernard appâterait notre piège si, en qualité de docteur honnête, il traitait nos étudiants non pas en petits enfants mais en grandes personnes. Sachez que les grandes personnes n'entendent ni plaisanter ni se laisser prendre à des enfantillages. Mais nous pouvons supposer nos étudiants un rien moins enfantins et infantiles que la moyenne : peu contre-croyants, c'est-à-dire peu crédules, en même temps que peu enclins à prendre à la lettre des récits fabuleux.

BERNARD

Si je le comprends bien, Philippe voudrait que les problèmes de la destinée personnelle soient abordés "doctoralement", c'est-à-dire conformément aux usages en cours chez les hommes de métier. Or, fruit des mathématiques de Boltzmann et de Maxwell, le "probabilisme" dit scientifique a si bien envahi toutes les disciplines qu'il y aurait déshonneur, ces temps-ci, à poursuivre le "vrai" : cette notion désuète a été remplacée par le degré de probabilité. L'exemple classique de l'orthodoxie probabiliste est fourni par les physiciens : *"Mise sur un fourneau allumé",* disent-ils, *"une bouilloire produira PLUS PROBABLEMENT de l'eau chaude qu'un glaçon".*

PHILIPPE

Ce qui, hélas ! se trouve être VRAI ! ! ! Les malheureux probabilistes ne s'en consoleraient pas — s'ils s'en avisaient. Mais ces bienheureux n'ont garde de s'en aviser. Ils se gardent aussi de prendre conscience de la fantastique inadéquation des mathématiques maxwéliennes, qui ne peuvent prendre en charge qu'un nombre infime de paramètres, aux mouvements complexes de la matière vivante : elle met en jeu des facteurs par milliards de milliards. Parmi les événements où se manifestent les propriétés de la matière vivante, il n'en est guère de si mesquins que leur probabilité ne se mesure à des indices *incalculablement* minuscules. Leur IMPROBABILITÉ se situe toujours aux environs de l'infini multiplié par l'infini ! Bref il n'y a, et n'y aura jamais, de mathématiques applicables à la probabilité des *événements* vivants. *(Aux étudiants)* Gémissons tous ensemble : notre docteur Bernard est impuissant à nous faire goûter aux charmes d'équations agrémentées de toutes les lettres de l'alphabet grec et propres à élever chez les grandes personnes la hauteur de la haute opinion qu'elles ont d'elles-mêmes. Mais ne nous frappons pas : l'homme assez fourbe pour …*"compter parmi ses amis un mathématicien qui, voulant calculer la probabilité d'un organisme comme Homo sapiens obtenu par aléagénèse à partir de la cellule, en était, bien avant de parvenir aux Primates, à un nombre inférieur à dix puissance moins deux millions …"* (Rubicon, p.127), ce fourbe-là, dis-je, est capable de tout, et son nom est BERNARD !! Nous pouvons faire fond sur lui pour en mettre plein la vue aux grandes personnes sans nul besoin de se déguiser en sophiste. Pourquoi ? C'est très simple : les grandes personnes ne demandent que cela. Elles sont ravies quand les docteurs leur en mettent plein la vue. Pourquoi ? C'est encore plus simple : ne voulant pas être prises pour des enfants, les grandes personnes veulent être traitées en grandes personnes. Comment ? C'est le comble de la simplicité : pour en mettre plein la vue aux grandes personnes, il faut se déguiser en docteur. Il faut faire semblant de les prendre — de se prendre — au sérieux. Or dix puissance moins deux millions est un nombre assez impressionnant pour commencer à élever la hauteur de la haute opinion que veulent avoir d'elles-mêmes les grandes personnes, et c'est ce qu'elles demandent. Pourquoi y regarderaient-elles de près quand on leur en fournit l'occasion ?

BERNARD

Bien que les fous ne manquent pas parmi les matheux, je dois admettre qu'aucun n'aurait pu l'être assez pour s'atteler à un calcul de cette sorte : il parviendrait à un nombre inférieur à dix moins deux milliards longtemps avant de rejoindre les Crustacés — même si, insoucieux de polygénisme et de pléïotropie (19/??), il se contentait d'enfiler l'un derrière l'autre tous les gènes qu'aurait dû manipuler le Hasard pour mettre quelques crevettes sur nos assiettes ! Mais nous n'avons trompé personne en faisant appel à un matheux imaginaire pour évoquer en termes mathématiques propre à rendre visualisable l'*infinie* improbabilité d'une orthogénèse issue du hasard. Nous avons cru devoir le faire parcequ'au siècle où nous sommes les grandes personnes ne sont guère sensibles qu'à ce moyen quantitatif d'appréhension des interactions dont résultent les phénomènes, si inadéquat soit-il partout ailleurs qu'en sciences physiques. Et il semble aujourd'hui que, loin de tromper les lecteurs du Rubicon, nous ne nous sommes pas beaucoup trompés nous-mêmes sur la valeur pédagogique de cette image : ce "point" fondamental — sans lequel RIEN n'est intelligible dans l'univers ni visualisable dans son image globale — semble n'avoir pas trop mal franchi les feux de la rampe. A notre connaissance, aucun lecteur du Rubicon n'est resté assez crédule pour continuer à ajouter foi à la fable ridicule dite "aléagénèse". C'est ce que nous espérions, et c'est tout ce que nous pouvions espérer. Mais il ne saurait être question, pour en mettre plein la vue à nos étudiants, de prétendre à *calculer* les chances des "interventions" de la "Providence" dans leurs affaires personnelles !! Ceux que leur éducation a dépouillés d'une sensibilité au merveilleux peuvent la remplacer par des savoirs. Les autres retrouveront aisément le sentiment archétypal d'une destinée récompensée ou punie selon qu'ils obéissent ou désobéissent à des lois. Ce sentiment inné est la cause de l'ouverture des humains à toutes les religions : elles sont *préinstallées* en eux dès leur enfance.

PHILIPPE

En même temps que *prédélogées* sitôt après : le besoin archétypal de l'adolescent est de secouer la tyrannie de tous les législateurs. Les lois ne pouvaient donc manquer d'en prendre un vieux coup chaque fois que les autorités constituées perdraient les moyens d'en imposer — *ferro et ignis* — le respect. Hélas le rêve le plus lancinant de tous les hérétiques a toujours été de prendre la place de l'honnête Torquemada pour le rôtir légalement à leur tour. C'est pourquoi les lois tyranniques n'ont jamais manqué de renaître, plus gaillardes, des cendres de tous les Tzars de toutes les Russies, en vertu de ce qui semble avoir toujours été une loi de la nature.

BERNARD

Si l'Occident n'était menacé d'un péril bien plus grave : l'extermination pure et simple, le pis qu'on pourrait craindre serait en effet qu'une fois de plus les lois de la nature animale l'emportent sur celles de la nature humaine. Mais, cette fois, l'ordre que les croyants disent (par erreur) "surnaturel" l'emportera sans nul doute sur celui que les contre-croyants disent (par erreur) "naturel". L'erreur des premiers est de croire à l'"ordre divin" partout *sauf dans l'Homme.* Celle, tout aussi dommageable, des contre-croyants est de ne voir dans l'Homme qu'un animal : méconnaissant l'orthogénèse, ils ne savent pas que la matière vivante dont notre espèce extériorise les propriétés est plus chargée d'ordre naturel, ou, si l'on préfère cette formule : est chargée d'un ordre PLUS naturel. Ces deux erreurs corrigées, un même énoncé devient acceptable pour tous : "Il y a de solides raisons de prévoir que, cette fois, l'Occident

échappera au double péril de la mort sans phrases et d'une rechute dans l'animalité originelle".

MEDICUS

Quelles raisons ?

BERNARD

C'est dans ses *actes* que chacun de nos étudiants pourra faire sa propre réponse à cette question lorsqu'il aura pris *activement* en charge sa destinée personnelle, car c'est toujours dans leurs actes que les être vivants s'expriment biologiquement. C'est pourquoi tous les organismes vivants, depuis qu'il en existe sur cette planète, ont fait déjà des réponses collectives convaincantes à la même question. Pour ne pas s'en apercevoir, il a fallu que les hommes projettent sur les faits leurs croyances enfantines ou les contre-croyances infantiles qui les font sacrifier le réel à la douteuse satisfaction de ne plus croire au Père Noël.

Un coup d'œil sur les faits suffit à révéler la prise en charge par la nature de la destinée personnelle non pas seulement des humains mais de tous les organismes vivants, même les plus infimes : dès que naquit la Vie, il y eut autonomie et, dès lors, *nécessité d'interventions constantes.* Certes, appliquée à la molécule à peine organisée qu'est le virus, ou des organismes imperceptibles comme les bactéries, la notion de "destinée personnelle" semble dérisoire. Mais, même à ce niveau-là, elle est indispensable à l'intelligibilité de l'Evolution.

Il y a quelque vingt ans, un biochimiste américain nommé MILLER reconstitua dans un flacon l'environnement physico-chimique qui fut celui de la matière vivante lorsqu'elle apparut sur la Terre. Un peu d'eau et un mélange gazeux composé comme a dû l'être l'atmosphère primordiale vierge d'oxygène libre furent soumis à un régime d'orages artificiels. Huit jours après, devenu bouillon de culture, l'échantillon d'"océan primordial" recueilli dans le flacon était déjà presque en état de s'acquitter de son rôle historique de nourrice. Plusieurs *acides aminés,* qui sont les matières premières des protéines, s'y étaient formés par le jeu d'interactions mécaniques et chimiques gouvernées par les "lois statistiques" qui règnent sur la matière dite inanimée. Mais ces lois ne suffisent pas au gouvernement de la matière vivante, et cela s'est révélé *avant même que celle-ci ait fait son apparition !* Car il y a deux sortes d'acides aminés identiques, sauf par cet insignifiant détail que l'une (dite "dextrogyre") dévie la lumière polarisée vers la droite tandis que l'autre (dite "lévogyre") la dévie vers la gauche. Or les lois statistiques ordonnent la production de ces deux variétés en quantités égales alors que, sans en excepter un seul, tous les organismes vivants qui existent sur cette planète n'en peuvent utiliser qu'une.

Cette polarité chimique suffit à établir le FAIT FONDAMENTAL sur lequel reposent toutes les sciences ortho-biologiques : depuis l'apparition sur cette planète du premier organisme vivant, LA NATURE A FAIT FOND SUR L'INDIVIDUATION POUR FRANCHIR L'UNE APRES L'AUTRE TOUTES LES ETAPES DE L'ORTHOGENESE. CHACUNE FUT DONC LA CONSEQUENCE D'UNE DESTINEE INDIVIDUELLE.

Dès que la vie apparut sur cette planète, la nature a misé son va-tout sur la destinée individuelle d'un micro-organisme obtenu à un prix fantasmagorique : la somme d'anti-hasard nécessaire à la transformation d'une molécule en cellule n'est pas calculable mais elle dépasse

certainement de très loin ce qu'il en fallut pour faire l'Homme d'une amibe. Comment imaginerait-on qu'une nature qui dispose du pouvoir de faire d'aussi incroyables merveilles soit impuissante à les protéger des "hasards de la vie" au prix de quelques petites … "interventions" ?

MEDICUS

Quelles interventions ? Quels en seraient les mécanismes ?

BERNARD

Le cas des Hominidés nous l'apprendra. Mais celui des Hyménoptères doit nous retenir un instant parce qu'il s'approche déjà du nôtre : eux aussi sont des "derniers-nés de l'Évolution". Ils sont les produits les plus finis de la biopolitique (fondée sur la contrainte) que la nature appliqua au superphylum (insectifère) des Annélides. Ce qui, dans leur cas, confond l'imagination, c'est le LUXE insensé des présents de baptème dont ils furent comblés. Karl v. Frisch nous a fourni l'exemple des choses incroyables que savent faire les abeilles. Mais certaines guêpes sont encore plus étonnantes : elles allient des connaissances tout aussi raffinées à une précision opératoire que leur envierait le plus habile de nos neuro-chirurgiens. Tant qu'il était permis de supposer que les savoir-faire des Hyménoptères pouvaient être les fruits d'une *expérience* transmise, en vertu d'une hérédité du type lamarckien, à la progéniture des colonies les plus douées (grâce à une "inventivité" supérieure) pour survivre, l'acquisition de ces trésors instinctuels semblait concevable. Depuis qu'on sait qu'il n'en est rien, la consistance du patrimoine génétique est devenu le tour de force suprême de la nature, celui où s'est concentré le plus d'anti-hasard. Le patrimoine des Hyménoptères est sans doute PLUS improbable que celui d'aucune autre espèce, y compris les humains. C'est certainement pourquoi la destinée des insectes sociaux est plus "satisfaisante" à nos yeux d'hommes que celle des autres organsmes vivants.

PHILIPPE

Notre "satisfaction" mesurerait donc la quantité d'anti-hasard contenue dans les choses que nous percevons ? Si c'est vrai, "plus improbable" devrait être synonyme de "plus satisfaisant". Cela peut laisser rêveur, mais, tous comptes faits, on se demande comment il pourrait en aller autrement. "Orthogénèse" voulant dire "évolution à contre-hasard", plus improbable signifie donc plus évolué, plus chargé d'ordre. Et, dès la 16ème leçon, nous avons constaté que le bonheur n'est concevable que dans un monde "affranchi des fatalités du hasard", mots qui veulent dire : "soustrait à l'inhumanité des lois inhumaines (dites statistiques)". Ces choses se recoupent avec les enseignements proposés par les insectes sociaux.

BERNARD

Encore comprenons-nous assez mal le cas des Hyménoptères. Nous savons que la fantastique improbabilité de leur patrimoine instinctuel est le produit d'un nombre inconnu, mais très petit, d'individuations dont les mécanismes nous échappent à peu près complètement. Ceux qui déterminent les comportements et les destinées individuelles des humains ne sont pas beaucoup plus apparents au point où nous en sommes, mais, deux choses, déjà, le sont passablement :

1. Il n'y a pas de limites concevables à la quantité d'*anti-hasard* dont peut s'enrichir le patrimoine des hommes : à témoins la N.A.S.A., les fabricants d'automobiles, les professeurs, les traficants de stupéfiants, les prêtres, les politiciens, et toutes autres personnes dont les activités influencent l'acquisition par leurs contemporains de "caractères psychiques acquis", dont aucun n'est dû au hasard et dont les ensembles sont dit "cultures". Nous voilà contraints de nous poser une question qu'on ne peut esquiver d'un haussement d'épaules : se pourrait-il que *anti-hasardeux* ne soit pas nécessairement synonyme de *satisfaisant ?*

2. Il n'y a pas de limites concevables à la quantité d'anti-hasard *polarisé à l'endroit* dont l'orthologique pourrait enrichir *tout de suite* le patrimoine culturel des humains. Cette fois, la question qu'il faut se poser est celle-ci : quelles limites pourrait-il y avoir aux satisfactions de celui qui vit une destinée *totalement* "affranchie des fatalités du hasard" ? Autrement dit : que pourraient signifier les mots "satisfaction *totale"* ?

DESTINÉES HUMAINES

BERNARD

Si peu que nous comprenions le cas des Hyménoptères, il s'approche assez du nôtre pour nous éclairer sur la *dualité* du mot "destinée".`Certes, c'est sur le même terrain à la fois individuel et spécifique que se situe et s'est toujours situé la destinée de tous les organismes vivants, depuis les moindres micro-organismes jusqu'aux plus influents de nos "grands hommes". Mais cette identité n'est visible et sensible qu'aux observateurs assez lointains pour prendre une vue globale *temporelle* des phénomènes.

PHILIPPE

Dans des fauteuils d'orchestre, deux observateurs de cette sorte assistent à la naissance d'une mignonne cellule dans l'onde à peine amère de quelque planète mal refroidie. *"Elle n'a l'air de rien",* dit l'un d'eux, *"mais j'ai dans l'idée qu'elle ira loin …"* Il n'avait pas fini de prononcer ces paroles quand la première cellule qui vécut sur notre planète était devenue la marquise de Brinvilliers. *"Quelle destinée mélodramatique !"* s'écrit-il. *"Qui l'aurait cru de cette petite ?…"*

BERNARD

A cette échelle temporelle, l'évolution biologique saute aux yeux, mais elle ne se comprend guère : le mot "destinée" n'y est revêtu de signification (apparente) que spécifique. Au contraire, à nos points de vue personnels, la destinée humaine — la nôtre en particulier — n'a guère de signification (apparente) que personnelle et, dès lors, peu ou pas du tout intelligible. Chez les Hyménoptères, la finalité spécifique de leur évolution est seule apparente aux observateurs superficiels. Mais le cas de ces insectes sociaux "civilisés" eux aussi peut nous entrouvrir les yeux à la spécificité qui transcende mais *contient* la personnalité. Peut-être est-ce, je le répète, la raison du vif intérêt suscité par les abeilles et par les fourmis depuis qu'il y a des humains soucieux d'histoire naturelle. Mais, ici comme partout ailleurs, "c'est l'Homme qu'il faut étudier pour comprendre les organismes inférieurs et c'est nous qu'il faut regarder pour voir nos pères". (Rubicon, page 152)

Pour tous les organismes vivants, l'évolution a toujours résulté du jeu des mêmes mécanismes : l'individuation suivie d'une spéciation. L'individuation est toujours conséquence de l'acquisition d'un élément d'*information,* c'est-à-dire d'une idée. Et les idées elles-mêmes ont un caractère constant : toutes sont des phénomènes biochimiques. Mais il en va tout autrement des *mécanismes de l'individuation :* ceux dont la nature a doté notre espèce ont entraîné la complexification-émergence dont est née l'intelligibilité de toutes les destinées, même animales. Mais il serait vain de chercher à en comprendre aucune — la nôtre moins qu'aucune autre — avant d'avoir compris la place des mots "je" et "moi" dans le monde des idées, elle-mêmes situées dans leur contexte orthogénétique.

PHILIPPE

Nous y voilà ! Nul ne pouvant comprendre quoi que ce soit avant d'avoir assimilé les contenus du mot "idéation", nos étudiants vont nous bombarder de questions indiscrètes. Qu'est-ce qu'une idée ? D'où nous viennent les nôtres ? A quels critères distingue-t-on les bonnes idées des mauvaises ? Que faut-il faire pour qu'il nous en vienne de géniales ? Comment maîtriser les mécanismes de l'idéation ? Et ainsi de suite : ils seraient de curieuses gens (curieusement incurieux) s'ils ne se posaient pas ces questions. Le malheur c'est qu'ainsi posées il est à peu près impossible d'y répondre. Voulant tout dire en général, le mot "idée" ne peut rien dire en particulier : tout s'y confond toujours. Tant de distinctions devraient être faites que mille de nos pages ne suffiraient pas à arracher à leur sommeil primordial les bienheureux (dits "épistémologues") que la nature a mis dans le lit de la belle au bois dormant en attendant la venue de nos étudiants. Entre-temps, il n'y a pas à se frapper : on a pu se servir de l'électricité longtemps avant de savoir ce qu'est l'électron. Aujourd'hui encore, la plupart des usagers de l'électronique elle-même n'en ont aucun soupçon. Il leur arrive de déchaîner des bombardements de ces projectiles par milliards et de n'y voir, en toute innocence, que les évolutions de Brigitte Bardot sur l'écran d'un téléviseur.

On peut user ainsi des idées et de l'idéation.

On le peut si bien — et surtout si mal — que nous en avons tous l'habitude et que cette habitude n'est pas née de la dernière pluie : depuis qu'il en existe sur cette planète, tous les organismes vivants, même les penseurs les plus humains et les plus professionnels, même les psychologues, les épistémologues et les mathématiciens en ont usé ainsi et jamais autrement !

Aussi n'avons-nous à nous soucier que des seuls "usagers" de la télévision du Bon Dieu, et leur cas n'est guère plus difficile que celui des personnes soucieuses d'entrer en communion avec l'O.R.T.F. : il s'agit d'apprendre à enfoncer des boutons et à flatter quelques menus rhéostats.

Pour enseigner la natation, il serait inopportun de commencer par instruire les élèves de l'idée venue à Archimède un jour qu'il se baignait en pensant à autre chose. Le mieux est de les balancer dans la flotte. Pour aborder les problèmes des usagers de l'idéation, il serait aussi contre-indiqué de commencer par la théorie que d'expliquer les modulations de fréquence à ceux dont l'ambition est d'écouter France-Musique. Les premières questions qu'il faille se poser sont celles qui ficheront le plus sûrement à l'eau nos pauvres diables d'étudiants. Sans

doute sont-ce celles-ci :

D'où nous viennent nos idées, et à quoi nous servent-elles ?

A eux d'essayer d'y répondre intelligemment, et ils n'en ont que deux moyens : observer les faits et "raisonner" correctement. Voilà les pauvres diables qui se débattent en pleine flotte ! Mais ils s'en tireront s'ils commencent par observer les faits.

Premier cas : l'Idéation Elémentaire

(a) Deux amis dînent au restaurant. "Si nous commencions", dit l'un d'eux, "par de la soupe au chou" — *"Bonne idée !",* répond l'autre. Cette idée lui est venue en réponse à une question qu'il se posait sur ses propres *envies.*

(b) A un commerçant soucieux d'élargir sa clientèle et qui se pose des questions sur les envies des autres, l'idée vient de boursoufler les soutien-gorge étalés dans sa vitrine pour allumer les convoitises des passants.

(c) Un industriel bourré d'idées (bonnes ou mauvaises) issues des questions qu'il s'est posées sur les *moyens* d'assouvir ses propres envies adopte les pratiques du "management".

Deuxième cas : l'Idéation Subjective

(a) Sucée de son pouce (croirait-on), l'idée géniale vient à un bon docteur en théologie que trois est un nombre sacré.

(b) Issue d'une déduction pseudo-logique, l'idée vient au même (ou à un autre) bon docteur en théologie que le triangle est une figure divine, puis que le dodécaèdre est donc un tracé diabolique.

(c) Sucés à leurs pouces (croirait-on), quelques idées vierges de toutes racines factuelles (comme, par exemple, les vues des physiocrates sur les surprenantes vertus de l'agriculture) viennent à une équipe de bons docteurs ès sciences économiques.

(d) Issue de déductions pseudo-logiques, l'idée vient aux mêmes (ou à d'autres) bons docteurs ès sciences économiques que l'argent est comestible.

Sucées à leurs pouces ? Assurément non : la source de ces étonnantes idées n'est ni leurs pouces, ni leur fantaisie, ni le hasard. D'où leur sont-elles venues ? Une expérience d'idéation induite suggère une réponse plausible à cette question.

Troisième cas : L'Idéation Induite

Vous êtes un Américain célibataire de 44 ans. Homme rangé et sérieux, vous exercez dans une petite ville de Californie des fonctions comparables à ce que seraient chez nous celle de sous-directeur administratif au Bazar de l'Hôtel de Ville. Vous détestez les sucreries et

surtout le nougat. Vous empruntez chaque jour le même itinéraire pour vous rendre à pied, en une quinzaine de minutes, au lieu de votre travail. Mais, un beau matin, vous empruntez un itinéraire bien plus long, faites l'emplette d'un bâton de nougat et le mangez chemin faisant. Pourquoi ? C'est que, depuis quelques jours, votre tendance à l'embonpoint vous préoccupe : elle préoccupe, d'ailleurs, beaucoup d'Américains de votre âge. Il vous faut prendre plus d'exercice, d'où un itinéraire allongé, et réduire sérieusement votre consommation d'alccols. Or les alcooliques, avez-vous lu quelque part, ne mangent pas de sucreries, et vice versa. D'où l'effort fait pour vous habituer à manger du nougat.

Mais, le soir même, vous apprenez qu'au cours d'une séance d'hypnotisme à laquelle vous vous étiez prêté quelques jours plus tôt, le nouvel itinéraire et l'achat du nougat vous ont été ordonnés par une volonté étrangère à la vôtre. En posant ces actes, vous avez obéi à des ordres. Mais les idées qui les ont justifiées à vos yeux ne vous ont PAS été suggérées : les expérimentateurs n'en ont exprimé aucune. Ils vous ont donné deux ordres et n'ont pas prononcé un mot de plus. Trois conclusions s'imposent donc :

1. Le sujet hypnotisé ne savait pas qu'il allait poser, au jour dit, deux actes insolites à ses propres yeux. Mais "quelque chose" en lui l'avait su.
2. Ce quelque chose s'est révélé disposer du pouvoir de lui engendrer des idées, de *déterminer* ses idées.
3. La fonction des idées ainsi déterminées avait été de justifier à ses propres yeux des actes qu'il n'avait pas encore commis, c'est-à-dire de *justifier d'avance ses comportements à venir.*

PHILIPPE (aux étudiants)

Veuillez vous accorder quelques minutes de pause : cette expérience sensationnelle, faite récemment (février 1972) à l'initiative et sous le contrôle du C.I.E.B.S. avec l'assistance d'un hypnotiseur médical, vaut la peine que nous vous invitons à prendre pour vous représenter ce qui se serait passé en vous si VOUS aviez été le cobaye de nos amis, au lieu d'un brave homme d'Américain qui en a ri de bonne grâce, puis n'y a plus pensé, nous dit-on. Vous aurez une idée de l'étrangeté de ce matériel humain quand je vous aurai dit que nos collègues ont été surpris par notre question : il allait de soi, pour eux, que leur cobaye perdrait tout de suite le souvenir d'une "farce" trop élaborée pour être vraiment drôle ! Mais, je vous le redemande, comment réagiriez-vous, après mûre réflexion, si la même chose VOUS était arrivée ?

Quatrième Cas : L'Idéaion Objective

(a) Frédéric Auguste Kékulé était professeur de la sorte de chimie qui, lorsqu'elle naquit, fut baptisée "organique" parce que la vie passait pour seule capable d'enchaîner l'une à l'autre des molécules de carbone. Quelques années plus tard, en manipulant des matières d'origine minérale, on se trouva obtenir un composé aussi "organique" que l'urée. L'âge d'or était venu pour les chimistes allemands qui s'attachèrent à *imaginer* la structure de molécules complexes dont l'analyse révélait la composition. La formule analytique d'un des composés étudiés par Kékulé, le benzène, quoique très simple (C_6H_6), posait un problème épineux : aucune structure *imaginable* ne pouvait rendre compte du plein- emploi des quatre valences du carbone dans la molécule de benzène. Or, à défaut de ce plein-emploi, aucun composé n'aurait

pu être aussi parfaitement stable. Mais, un beau matin, une idée toute neuve à son époque vint à Kékulé: pourquoi la structure du benzène ne serait-elle *hexagonale,* en *chaîne fermée ?*

D'où cette idée, qui s'est trouvée être la bonne, a-t-elle pu venir à Kékulé ? Son cas mérite d'être signalé, car il fut un des hommes rarissimes qui non seulement ait su d'où cette idée lui était venue, mais qui l'ait dit : elle lui était venue *dans un rêve !*

MEDICUS

L'objet de cette anecdote est-il de donner à penser que, pour qu'il nous vienne de bonnes idées, nous devons apprendre à rêver?

PHILIPPE

Cette anecdote apporte un exemple significatif — car rien ne saurait être plus sûrement "relaxé" que le sommeil — d'un des mécanismes (souvent dit "inspiration") de l'idéation. Sans doute est-ce ainsi qu'un beau matin une abeille s'individua en "imaginant" la forme géométrique qui économise idéalement la matière et l'espace : la structure hexagonale, dite "en nid d'abeilles", dont il n'y a pas d'autre exemple dans la nature — sauf humaine.

(b) Une idée strictement prototypique de l'idéation objective est celle qui soulagea les physiciens d'un cauchemar : la nécessité d'abandonner la "loi de conservation de l'énergie" qu'exprime la plus célèbre des équations d'Einstein : $e = mc^2$. Or, dans les réactions physiques productrices d'un "rayon beta", cette loi ne se vérifiait pas au niveau subatomique. Pour se représenter l'étendue de ce désastre aux yeux des atomiciens, on peut évoquer le désarroi qui serait celui des comptables si, un vilain matin, on obtenait à partir d'écritures justes un bilan faux ! Quelques physiciens (dont Nils Bohr) se résignèrent à la nécessité de tout remettre en question. D'autres se torturèrent la cervelle pour essayer d'*imaginer* une alternative à cette catastrophe. En 1931, tombée du ciel peut-être, une idée vint à un Autrichien, Wolfgang Pauli. La production de rayons beta, pensa-t-il, ne pourrait-elle donner lieu à l'émission d'une particule subatomique inconnue, qui rendrait compte de l'énergie manquante dans les bilans ? Puis quelques *raisonnements* mathématiques fournirent un contingent de *déductions :* cette particule, si elle existait, ne pouvait posséder aucune charge électrique et sa masse serait nulle. On baptisa "neutrino" cette particule-fantôme qui, ne pouvant se manifester ni par sa charge ni par sa masse, ni par aucun autre effet imaginable, était donc *indétectable.* On ne saurait jamais si le neutrino était autre chose qu'une vue de l'esprit, inventée pour sauver la loi de conservation de l'énergie (en même temps, d'ailleurs, que plusieurs autres lois universelles d'une importance théorique et pratique presque égale). Comment les physiciens pourraient-ils espérer de provoquer des interactions de neutrinos avec d'autres particules ? Pour s'en représenter l'évidente impossibilité, il suffit de savoir que, si le neutrino existe, chaque centimètre carré de la section de notre planète doit être traversée, chaque seconde que Dieu donne, par des milliards de neutrinos et d'anti-neutrinos sans qu'ils interagissent avec autant dire rien : pour qu'ils aient une chance sur deux de se faire absorber, il faudrait que les dimensions de notre planète atteignent presque celles de toute une galaxie afin que les neutrinos mettent quelques 3500 ans à la traverser. Or ils la traversent en moins d'un trentième de seconde ! Le chercheur qui prétendrait à provoquer des absorptions de ces fantômes dans quelques mètres-cubes de son laboratoire devait être tombé sur la tête ! Pourtant, en 1953, un grand nombre d'idées ingénieuses leur étant venues on sait fort bien d'où,

deux physiciens américains, C. Cowan et F. Reines, purent s'atteler à cette tâche inouïe. Et c'est ainsi qu'en 1956, fruit d'une chaîne de déductions dont le premier maillon fut forgé en 1931 par W. Pauli, une victoire typiquement humaine éclata au firmament de la physique. Le neutrino avait cessé d'être un fantôme.

BERNARD

La détection dans quelques litres d'une solution de chlorure de cadmium, de rayons durs dits "gamma" qui ne pouvaient résulter QUE de l'excitation d'un atome de cadmium heurté par un anti-neutrino est peut-être le plus extraordinaire tour de force dont l'intelligence et la tenacité humaines se sont jamais montrés capables, et dont elles sont assurément seules capables. Mais l'idéation déductive semble n'être pas le privilège absolu de notre espèce. Elle semble se manifester, très sommairement certes chez tous les Mammifères supérieurs. Et certainement dans le cas des singes qui ont appris à se servir d'un outil.

PHILIPPE

Quiconque se plaît à la compagnie de son chien hésitera peu à penser que notre espèce ne jouit d'aucun privilège *absolu* autre que la pensée discursive *consciente,* qui est seule à permettre la production, par "polymérisations logiques" de théories complexes. Pour s'offrir le luxe de tours de force comparables à celui de M.M. Cowan et Reines, il ne faut pas seulement en accepter les servitudes, mais les *vouloir,* il ne faut pas seulement subir les disciplines qui font les vrais physiciens, mais en *jouir* — au sens divin qu'a ce mot au bordel réservé à M.M. les savants. Cela n'est pas donné à tout le monde. Certains ont — Dieu merci — d'autres vocations que celles du fabricant de chaînes, de trames et de tissus logiques. L'orthologique respecte et doit respecter leurs goûts, et c'est pourquoi il ne leur vient pas d'idées géniales comme à Kékulé et à nos physiciens, ou elles leur viennent peu nombreuses et moins géniales. Certains de nos étudiants s'en inquiètent et plusieurs s'en désolent : après trente-trois leçons d'orthologique, ils se sentent Gros-Jean comme devant ! L'idéation semble ne pas se faire en eux puisque les idées — du moins celles qui vaudraient la peine d'en parler — ne leur naissent pas. Il en est un — nous le bénissons et le prénommons ANASTASE — qui fait semblant de ruer dans les rangs. Consacrons un petit intermède à I.M.206, étudiant-modèle jusqu'à hier, mais qui, en répondant au 33e questionnaire, s'est transformé en ANASTASE, étudiant exemplaire.

ANASTASE

Bien que lue et relue, la deuxième partie de ce questionnaire m'"écartèle". le cours n'en finit pas de finir, le R.E.S.O. n'en finit pas de naître, et la Transrubiconie est toujours un désert où l'on se sent plutôt mal dans sa peau. Votre mise en garde du début me revient à l'esprit : l'orthologique n'est pas inoffensive ! *Je me demande parfois si je ne ferais pas mieux de l'envoyer à tous les diables et de m'inscrire au P.S.U.*

A d'autres moments, il m'arrive de rêver d'une grande famille au sein de laquelle il fait bon vivre. Dans cette famille il y a certes un chef avec droit de véto ; il y a un évêque et un savantissime, écouté des frères et des sœurs. Et, bien sûr, comme dans toutes les familles, il y a un curé et/ou un gendarme. Cette famille a deux caractères très accusés : elle est fraternelle et *expansive,* au propre et au figuré. Le premier de ces caractères fait sa force, le deuxième est son but. Chacun de ses enfants a reçu une éducation de base solide et dispose de structures

intellectuelles adaptées à ses facultés. Chacun a admis qu'il est frère jumeau ou sœur jumelle des autres. La seule question qui se pose est d'agrandir le cercle pour qu'il devienne la Transrubiconie. Comment ?

Parvenu à ce stade de mon rêve, je n'ose le poursuivre. Je me méfie des apartés, des groupuscules, des évêques, des savants, des gendarmes, des curés. Chaque fois que les hommes ont créé des organismes qui les obligent entre eux, c'est ce qui s'est produit. Alors ? Faut-il laisser faire le temps, ou est-il temps d'agir ? "Nous n'avons pas à nous en faire" et "La patience est la seule vertu" est l'attitude la plus facile et la plus immédiatement rentable. Nous sommes désormais capables de "mijoter" nos actions pour notre propre compte et nous en trouver bien. Mais elle a deux inconvénients : elle condamne à une demi-solitude pesante et elle ne nous met pas à l'abri des catastrophes. La nature sait ce qu'elle fait, mais elle se "fout" de nos conforts individuels. Un individu isolé est trop vulnérable encore. De plus, l'homme me paraît éminemment social quoiqu'il ne l'ait guère prouvé jusqu'ici. Tout compte fait, je n'ai pas encore envie de reprendre mes billes. J'aimerais autant miser un peu plus gros sur l'action.

En commençant petitement, en regardant où nous mettons les pieds, le moindre début d'une action quelconque atteindrait rapidement un premier résultat : faire connaissance. Combien sommes-nous dans cette famille orthologique ? Est-ce un secret ? Chacun de nous pourrait-il connaître des frères et des sœurs ? Ne pourraient-ils se rencontrer quelques fois ? Quelle est la forme juridique du R.E.S.O. ? Supposons que nous sommes cinq cents, comme les Anciens. La force d'une famille — dans toutes les acceptions de ce mot — de 500 personnes est immense. C'est presque un Etat dans l'Etat. Nus pourrions démarrer une action-test en toute quiétude. Il n'y manque, me semble-t-il, qu'une volonté directrice. Quelle pourrait être cette action ? Nous savons au moins qu'elle ne sera pas industrielle ou commerciale. Je veux dire qu'elle ne s'exercera pas sur des marchandises mais sur des Idées. Nous voilà déjà orientés : nous allons vendre des idées. Il n'y a pas de raisons pour que nous les donnions et il y en a au moins une pour que nous les vendions : un produit vendu acquiert la valeur de ce qu'il coûte. L'orthologique me semble être une mîne de bonnes idées. Ce qu'il nous faut, c'est donc quelques "bonnes idées" pour leur diffusion. D'où il suit qu'il nous faut un organe de diffusion.

Je propose un hebdomadaire : "L'Ortho-Socialiste" ou le "Bio-Socialiste", qui traiterait de l'actualité sous l'éclairage orthologique. Commençons, s'il le faut, par un bulletin de liaison rédigé par nous, financé par nos cotisations. Nous pourrions former ainsi nos journalistes, nos correspondants, nos publicistes. Pour aboutir à la création d'une Société Anonyme où nous pourrions tous participer en tant qu'actionnaires à nos risques et périls. Je ne crois pas trop aux "foyers orthologiques", cette opération me semblant plus difficile à réaliser qu'il n'y paraît. Il faudrait que des responsables locaux soient très qualifiés, et cela ne suffirait pas à vaincre des antipathies viscérales ou délibérées. De plus, le foyer orthologique n'aurait d'avenir que vers le laboratoire, formule coûteuse. Je pense aussi à la traduction des cours dans diverses langues européennes. Peut-être cela existe-t-il déjà? Il ne serait pas moins urgent de rédiger des cours plus simples, notamment pour les enfants sous forme de leçons amusantes. Par exemple, une "Histoire de l'Humanité" ou "De Vercingétorix à Pompidou, Histoire des Français". Peut-être suis-je victime de mes sentiments, mais mon impression est que, dans les pays sous-développés, les ruminations intérieures des individus aboutissent toutes aux mêmes

préoccupations. Il est étonnant de sentir le peu qu'il faudrait pour que nous avancions tous dans la même direction *sans contraintes.* Il n'y manque, ce me semble, qu'une capacité de formulation. Serait-ce une question de langage? Nous avons vu naître dans les universités un engouement pour la linguistique… Bien des gens renient leurs idôles et abandonnent leurs désirs sur le bord de la route comme les serpents leur peau. Le moment ne serait-il venu d'entrer en scène ? Laisserons-nous tomber sous la coupe de gourous mal qualifiés et inqualifiables ceux qui se lancent à la poursuite du vrai ?

Il me reste à répondre à vos questions précises et ce sera vite fait. Jssqu'à ces dernières années, je me croyais tout plein d'imagination. Mais, si les bonnes idées sont payantes, l'état de ma bourse donne à pense que je me suis "foutu dedans". Bien trop spécialisé dans un compartiment de la thermodynamique où il s'agit de couper des millibar en quatre, je crains de n'être pas utile à grand chose. Je puis tout de même faire un bon "supporter" et c'est dans cette case que je me range sans hésiter.

PIERRE

Les réponses d'ANASTASE au 33e questionnaire sont remarquables à cet égard au moins qu'elles semblent ne l'être en rien. Tout le monde aurait pu imaginer un programme d'action semblable au sien, et en précéder l'exposé de remarques similaires.

PHILIPPE

Une chose, pourtant, est curieuse : tout le monde l'aurait pu et personne ne l'a fait ! Après la 33e leçon, tout le monde aurait dû, en bonne justice, nous envoyer aux cent mille diables et s'inscrire au P.S.U. Or personne ne l'a fait, pas même notre astucieux ANASTASE. Mais lorsqu'il s'est agi d'imaginer un programme d'action, l'idéation semble s'être paralysée chez presque tous sauf chez lui. Plusieurs idées lui ayant germé sous le crâne dans toute la sérénité de son innocence, il aura amorcé le syphon. D'où ont-elles pu lui venir et quelles est leur *valeur de survie ?* Quelques surprises attendent peut-être ceux qui chercheront à l'apprendre en faisant un bout de chemin en compagnie d'IM.470 (désormais prénommé ALPHONSE), un jour que dans toute la pureté de son innocence, il se trouva emprunter la *via nagationis.* Cette voie est celle où s'observent les idées qui ne viennent PAS aux humains. Elle ne pouvait tarder de mener notre malheureux ALPHONSE au plus noir de la Nuit des Longs Couteaux, sujet trop indigne d'un deuxième intermède pour qu'il nous soit permis de nous soustraire au devoir de lui en consacrer un.

La Nuit des Longs Couteaux

PHILIPPE

En mars 1973, notre ALPHONSE n'était encore qu'à mi-course dans le 2e cycle de ce cours. Mais, trouvant mauvais que M.M. Pompidou, Giscard d'Estaing et d'autres bonnes personnes s'obstinent à tenir pour sacro-saintes quelques notions étranges, comme celle de la comestibilité de l'argent, il prit le taureau par les cornes en s'improvisant homme politique. En qualité de candidat à l'emploi de Représentant du Peuple Souverain, il s'aquit le droit et les moyens de tenir un crachoir abondant aux frais de la Princesse. Et, bien sûr, de se faire

remarquer avec toute la discrétion imaginable, nul n'écoutant jamais les propos diluviens des candidats à la députation. Malgré quoi notre ALPHONSE se fit remarquer. Comment ? Bien entendu à la seule chose qui se remarque dans ces rencontres : le nombre des suffrages recueillis. Or, lorsqu'un homme politique se fait remarquer, des choses s'ensuivent par voie de conséquences mécaniques. C'est ainsi qu'un beau matin notre courageux ALPHONSE se vit convié à prendre part aux travaux d'un Comité auguste, au sein duquel des personnes hautement qualifiées s'employaient à insuffler science et sagesse dans les programes élaborés par des experts (qualifiés non moins hautement) pour assurer à la France une Défense Nationale digne d'elle. Notre ALPHONSE fit ce que nous aurions fait à sa place. Il bondit sur cette occasion de tenir , aux frais de la Princesse, un crachoir écouté par des personnes enfin *responsables,* la Défense Nationale ne pouvant avoir été confiée à des polichinelles. Il se proposait ce que vous et moi nous serions proposé : inviter ces personnes responsables à remarquer qu'Hitler était parvenu à faire tuer, *sans bourse délier,* plusieurs dizaines de millions d'hommes ; que la défense de la France n'exigeait pas nécessairement qu'on en tuât autant ; mais qu'en cette matière il est communément admis que ceux qui peuvent le plus peuvent encore mieux le moins : *si vis pacem…* ; que ce grand nombre de cadavres fut possible à Hitler parce qu'il s'était aperçu que l'argent n'est pas comestible ; que, sans qu'il en coûte un traître centime et sans qu'on ait à se mettre en frais d'imagination, on pourrait faire de la France une proie assez coriace pour décourager d'avance les prédateurs circonvoisins ; qu'au cas où les responsables de notre défense daigneraient s'apercevoir eux aussi que l'argent n'est pas comestible, les Français pourraient être fort bien et même excellemment défendus sans qu'il en coûte rien.

Bien entendu, notre ALPHONSE eut soin d'exposer ces petites choses en termes empreints de la doctoralité et de l'onction qui conviennent aux assemblées augustes. Bien entendu, il se fit au sein de celle-ci le silence glacé qui convient à cette sorte d'occasions. Bien entendu, notre ALPHONSE s'entendit donner (en substance) la réponse appropriée aux cas de cette espèce : *"Pas un bouton de guêtre…"* , cette auguste assemblée n'ayant pas encore, bien entendu, trouvé le temps de commencer à extraire la première leçon de la guerre de 1870.

MEDICUS

Je conviens qu'il y avait de quoi s'arracher les cheveux !

PHILIPPE

Cet échantillon représentatif des réactions opposées à ceux qui s'efforcent de faire franchir les feux de la rampe aux premiers rudiments d'une ortho-sociologie approximative serait mélancolique si, pour nous réconforter, il n'y avait la Nuit des Longs Couteaux. *(Aux étudiants)* Peut-être avez-vous remarqué que les nations civilisées ont su mener à bien plusieurs guerres. La plus triomphale est celle qui s'est faite à tous les muscles, même petits. Il n'est guère jusqu'à ceux qui, naguère, animaient coûteusement les doigts de nos dactylographes qu'un rien d'énergie électrique ne remplace désormais à merveille : le travail se fait mieux, plus vite, à moindre peine, à meilleur marché. Aussi les seules machines à écrire manuelles dont la survie ait été signalée sont celles qui se martèlent virilement dans les commissariats de police et les gendarmeries. Toutes nos activités économiques ont été "démusculisées", mais les progrès ont été particulièrement rapides dans nos campagnes, qui avaient du retard. En 1945, les moteurs chevalin et humain animaient encore presque seuls une agriculture française restée

médiévale. Vingt ans après il n'y avait plus de chevaux sur nos terres et vraiment peu de bras. Mais la merveille des merveilles est l'industrialisation de la grande culture. L'homme qui, se souvenant de ce que coûtait d'efforts, de temps et d'argent la moisson d'un champ de blé avant la guerre, verrait au travail une équipe de moissonneuses- batteuses modernes, ne pourrait être qu'ébloui. Il serait absurde de prétendre à revenir en arrière. D'ailleurs, il n'en peut être question : l'outillage archaïque a disparu, les animaux de trait ont disparu, la paysannerie aux muscles endurants a disparu. Les responsables de nos affaires économiques s'en frottent légitimement les mains, mais il est surprenant que les personnes chargées de la défense du pays ne se soient pas aperçues que leurs problèmes ont, eux aussi, disparu. Ils se sont volatilisés. Sauf le peu qu'il est plaisant d'en avoir pour enjoliver le 14 juillet, la France n'a plus aucun besoin d'armée. Elle n'a pas à se défendre de ses ennemis parce qu'il ne peut y en avoir d'assez insensés pour l'attaquer. Qu'on en juge :

— Parmi les choses qui ne peuvent plus se faire en France sans absorber de grandes quantités d'énergie thermodynamique, il y a toutes les activités agricoles et, plus particulièrement les récoltes : sans puissant outillage mécanique, on ne pourrait moissonner un seul kilo de blé, récolter rien qui ressemble à un sac de pommes de terre ni engranger le moindre ballot de paille ou de foin.

— Parmi les choses qui ne peuvent fonctionner en France qu'au prix d'une quantité énorme d'énergie électrique, il y a l'industrie, les transports, la dactylographie et la vie quotidienne de tous les citoyens.

— Parmi les fournisseurs qui ravitaillent nos moteurs et nos centrales électriques en énergie thermodynamique il y a le Moyen-Orient — presque exclusivement.

— Parmi les points les plus névralgiques du globe, il y a le Moyen-Orient. D'un jour à l'autre, un conflit aux conséquences imprévisibles peut y faire explosion.

— Parmi les conséquences d'une telle explosion, il en est une qu'on ne peut dire imprévisible : le Moyen-Orient pourrait cesser pendant quelques instants de ravitailler la France en pétrole.

S'il est donc une chose claire, c'est que la France n'a plus le moindre besoin de se défendre de ses ennemis : le monsieur qui se tranche la gorge dans le même temps qu'il se tire une balle dans la tête n'a guère à prendre la peine de se protéger des assassins. Ainsi, par la grâce de nos hommes d'Etat, nous pourrions fort bien nous réveiller, d'un jour à l'autre, en train de mourir de faim, mourir de soif, mourir de froid, mourir de rage, mourir de TOUT ! Nous pourrions n'avoir plus que quelques heures à vivre — n'était l'ingéniosité de ceux qui ont su penser à nos dactylographes. A quoi pourraient-elles servir sans électricité ? Elles n'auraient même plus la possibilité d'assurer la circularisation des Circulaires Ministérielles ! *(Aux étudiants)* Je vous le demande : à quoi pourraient être bonnes, sans électricité, des dactylos électrifiées ? Ai-je bien entendu ? Avez-vous dit "bonnes à rien" ? Quelle erreur !

Avec l'assistance d'une batterie d'ordinateurs, un statisticien de mes amis a obtenu, comme tous les statisticiens, des résultats "hautement significatifs". En retenant le chiffre raisonnable de 1250 calories-jour pour la ration d'entretien de la population française, la valeur

de survie de nos dactylographes s'est révélée atteindre 41 jours, 14 heures, 38 minutes. Egorgées au cours de la Nuit des Longs Couteaux, notre contingent actuel de dactylos électrifiées suffirait à nourrir les Français pendant près de six semaines. Et il s'en électrifie chaque jour quelques-unes de plus. On voit que tout n'est pas perdu.

Mais un autre de mes amis a pris de ces choses une vue plus inquiète depuis que ses oreilles ont entendu notre Premier Ministre, dans ses propos aux naufragés du scandale LIP, allier une bonhomie bien faite pour gagner tous les cœurs à une fermeté propre à les glacer d'effroi. C'était le lendemain du jour où M. le Secrétaire Général de j'oublie quelle "Centrale Ouvrière" avait charitablement averti les Français qu'une grève des services publics répondrait sans délai à toute application des lois à ces Bizontins rebelles aux meilleures applications de la Science Economique Officielle. *"Quand un autocar verse dans quelque fossé",* proclamait M. le Premier Ministre, *"on doit tenir pour normal que les passagers se livrent à des espièglerie*s. *Mais, ce qui importe, c'est de remettre le véhicule sur la route. Allons-y tous ensemble d'un bon coup d'épaule…"* Qui n'aurait senti la poigne d'acier sous ce propos velouté ? Le monde ouvrier n'en pouvant avoir été que terrorisé, le triomphe de la légalité est assuré. Mais la crainte ainsi versée dans les cœurs suffira-t-elle à paralyser les bras armés de longs couteaux le jour où, faute de pétrole, les ventres n'auront plus d'oreilles ? Mon ami, sans doute parce qu'il a mauvais esprit, a brossé un tableau si désordonné de la Nuit des Longs Couteaux que je me refuse à l'esquisser ici.

MEDICUS

Je ne doute pas que nos étudiants vous en sauront gré. Mais je tiens pour douteux qu'ils comprennent la nécessité d'Anastase, d'Alphonse et des pétroles du Moyen-Orient dans une leçon consacrée à la destinée *personnelle* des humains. C'est mêler les genres vraiment trop !

PIERRE

Contrairement aux apparences, les faits évoqués par Philippe viennent à point. Situés au carrefour où se rencontrent et interagissent nos destinées personnelles et spécifiques en même temps qu'individuelles et sociales, les enseignements qui s'y offrent sont ceux dont nous avons besoin pour prendre en charge nos destinées personnelles et individuelles d'organismes vivants, politiques et collectives d'organismes sociaux, et spécifiques de *créateurs d'ordre cosmique conscients de leur appartenance spirituelle à TOUT.* Les enseignements qu'il reste à extraire de ces faits sont donc ceux dont tout être humain a besoin pour faire dans la vie ses premiers pas d'adulte responsable de ses actes.

PHILIPPE

N'empêche que Médicus proteste à bon droit. Nous avons jeté pêle-mêle à la tête de nos étudiants trop de choses disparates. C'est la faute à notre ANASTASE, dont l'intervention a rendu éclatante la nécessité d'une leçon consacrée à des travaux pratiques. Notre 36e leçon doit préparer le lancement d'une ACTION où tous puissent prendre part. Dès lors notre cours doit prendre fin avec la prochaine leçon, qui sera celle de l'IMAGE GLOBALE. Deux des points fondamentaux qui la composent manquent encore et doivent être traités aujourd'hui : l'ortho-sociologie et l'ortho-psychologie.

BERNARD

Le peu de lumière qui a fini par se faire sur les déterminismes de l'idéation suffit à mettre en relief une image globale assez claire pour rendre intelligible les grandes lignes de TOUT. Il reste certes beaucoup à découvrir et à préciser, mais nous devrons nous contenter des grandes lignes pour achever ce cours.

Les quatre schémas esquissés par Philippe pour faciliter l'appréhension des déterminismes de l'idéation n'auront pas manqué de frapper violemment nos étudiants : ce sont autant de coups de poing. Car une chose crève les yeux : sauf la poignée de spécialistes auxquels "viennent" des idées adéquates, les hommes dits civilisés semblent fichus d'avance. La valeur de survie de leur équipement mental se révèle *négative : ils se créent à eux-mêmes des problèmes léthaux et se les rendent eux-mêmes insolubles.* Leurs idées les contraignent à un suicide clandestin : indirect et inconscient. Ils ne peuvent donc pas rectifier leur tir, et ne savent même pas qu'ils pourraient au moins se tenir tranquilles ! Somnofunambules, ils se tranchent la gorge d'une main et se tirent une balle dans la tête de l'autre pendant qu'ils pensent à autre chose ou ne pensent à rien ! On ne peut nier que c'est ce qu'ils font : la "nuit des longs couteaux" est à peine caricaturale, et la fermeture des charbonnages français *à un moment comme celui que nous vivons* n'a strictement RIEN d'une plaisanterie !! Le cas des Etats-Unis est plus incroyable encore. L'Amérique inonde la Russie des crédits qu'elle refuse à sa propre industrie, et elle s'acharne à saccager les ressources de ses alliés tout en les contraignant à lui saccager les siennes, sous prétexte d'élargissement des marchés. Elle emploie l'une de ses mains à se désarmer elle-même, l'autre à armer ses assassins. Des choses aussi folles se passent sous nos yeux tous les jours et nous ne les voyons pas. Quelle peut être la signification de ce cauchemar ? Tant qu'on ignorait tout des déterminismes de l'idéation, il aurait été impossible de faire le moindre début de réponse à cette question, nul ne pouvant savoir d'où nous viennent nos idées. C'était une "histoire de fous" et voilà tout ! Mais, en éclairant les "grandes lignes" de cette affaire, nos quatre schémas semblent suffire à dissiper ce cauchemar et pour mettre en évidence des moyens de guérir les humains de leur "somnofunambulisme". Laissons Philippe s'expliquer.

PHILIPPE

C'est assez simple pour n'exiger guère d'explications, mais une surprise nous attend à la fin. Il est édifiant de comparer les savants qui puisent leurs idées dans les faits à l'étrange race d'hommes qui, se prenant pour des "princes", croient povoir les sucer à leurs pouces. Les premiers font figure d'êtres humains. Les seconds sont inférieurs aux animaux : tous leurs actes sont désadaptés aux conditions de leur propre survie. Individuellement et collectivement, ils se suicident en tuant et tuent en se suicidant. Rien de comparable ne s'est vu chez aucune autre espèce. De quelles disfonctions les hommes peuvent-ils être victimes. A quels déterminismes aberrants seraient-ils assujettis ? Tout récemment encore, une seule explication semblait possible et même certaine : la pensée humaine consciente opposée aux pesanteurs d'un atavisme inconscient. Cette explication fut proposée à nos étudiants dès la cinquième leçon de ce cours dans un chapitre intitulé "Vir Oeconomicus, Mulier Oeconomica, Homo socialis" (pp.5/?? à 5/??), dont les contenus sont résumés dans cet extrait :

Quelles peuvent être les raisons d'une intolérance au vrai qui, puisqu'elle affecte notre espèce entière, doit obéir à des raisons spécifiques ? C'est la question que se posa L.-D. Steiner. Il y répondit par une hypothèse qui avait le mérite de prendre appui sur un FAIT

indéniable : *l'autorité ploutocratique repose sur la pénurie.* Nous verrons l'hypothèse tout à l'heure. Commençons par un coup d'œil sur le FAIT invoqué, pour nous assurer de sa réalité. Il est clair en effet que les hommes dont les besoins sont comblés peuvent devenir indociles à l'argent. On peut les tenter, les séduire, mais ils ne se laissent pas contraindre. Les affamés, eux, sont sans défense : ils ne discutent ni les salaires ni les ordres. Les colonisateurs du siècle dernier s'en sont aperçus : ils se virent obligés de *créer des besoins* à la main-d'œuvre indigène lorsqu'ils ne pouvaient la forcer. Donc, si la "loi d'airain" (celle de la faim, de la concurrence *à mort)* cessait de gouverner les humains, les conséquences seraient celles-ci :

1. La contrainte par la faim échapperait aux puissants.
2. Il leur faudrait agir sur les classes dirigées par des moyens humains au lieu de préhumains.
3. Ils devraient *apprendre* à exercer l'autorité au lieu d'en *hériter* les moyens sans nulle peine, ou de l'asseoir sur la force policière.
4. Bref il leur faudrait *substituer la conscience humaine à l'instinct animal dans les rapports sociaux.*

Ce serait le monde à l'envers : un renversement des idoles, une inversion des traditions, des usages, des habitudes, des valeurs matérielles, intellectuelles, morales. Les puissants et les maîtres y *perdraient tout ce qu'ils possèdent.* Il leur faudrait céder les postes de commandement à des hommes simples et vrais, qui n'auraient pas plus le besoin de *paraître* importants qu'Einstein n'éprouvait celui d'éblouir ses contemporains par l'élégance de ses vêtements. *Lorsqu'ils sont libérés du besoin de paraître ce qu'ils ne sont pas, les humains deviennent ce qu'ils sont.* Face à des hommes de cette sorte, les imposteurs de la puissance, du savoir et de la gloire seraient vite engloutis dans un abîme de subalternité et d'oubli.

On conviendra que, *si les puissants et les maîtres avaient été conscients des conséquences inévitables d'un régime d'abondance,* il y aurait eu de quoi leur engendrer une terreur panique. Tout plutôt que cet indicible désastre ! Mille fois plutôt la mort que cette humiliation totale ! Et cinq mille fois plutôt le collectivisme et ses policiers qui, au moins, seraient des hommes tout pareils à eux. Une chose, cependant, est certaine : les puissants et les maîtres n'ont jamais été conscients de ces choses : tout ce qui s'est publié depuis deux siècles en fait une avalanche de preuves.

Mais il faut quand même se poser une question : qu'auraient-ils pu faire s'ils en avaient été conscients ? Quels actes auraient-ils pu poser si leur objectif conscient avait été de s'abriter des conséquences d'un régime d'abondance ? De quels moyens disposaient-ils ou dispose-t-on pour ôter aux humains toute possibilité de désobéir à leurs chefs ? Et, à défaut, pour faire durer la pénurie dans un monde où la productivité a pris le mors aux dents ? Trois solutions évidentes sautent aux yeux :

1. La plus sûre et la plus définitive est celle qui substitue le collectivisme au capitalisme. L'esclavagisme résout idéalement tous les problèmes de l'autorité préhumaine.
2. A défaut, une *pénurie artificielle* peut sauvegarder l'autorité ploutocratique. La création de besoins nouveaux et la stimulation de ceux qui existent peuvent contribuer aux mêmes résultats.
3. Si, malgré ces précautions, la productivité devenait menaçante, un moyen sûr de perpétuer le règne de la faim serait la multiplication des hommes. Tout *rentrerait dans l'ordre*

(préhumain) le jour où les ressources de la planète seraient à nouveau insuffisantes pour les nourrir tous. Pour aller plus vite, il serait sage de veiller en même temps au saccage des dites ressources : il faudrait hâter l'érosion des terres arables, ralentir la percolation des eaux et polluer les océans.

PHILIPPE

Encore n'avions-nous soufflé mot dans cette leçon de la trouvaille la plus géniale des hommes qui sucent leurs idées à leurs pouces. Dans un monde où la productivité a pris le mors aux dents, les richesses abonderaient chaque jour plus si l'on n'y prenait garde. Mais l'argent échappe à cette fatalité : créé au lieu de produit, il ne dépend pas des producteurs. La quantité produite dépend d'autorités qui, dès lors, *disposent du pouvoir de le raréfier assez pour qu'il manque.* Ainsi, les autorités politiques peuvent créer une pénurie artificielle aussi aiguë qu'ils le jugent bon, mais, dans le cas des démocraties parlementaires, cette manœuvre est scabreuse. Si les miséreux savaient qu'ils doivent la misère dont ils souffrent au bon plaisir de leurs propres élus, il pourrait leur arriver de voter pour l'opposition. Et, si les créateurs de misère artificielle savaient ce qu'ils font, il leur serait impossible d'empêcher leurs rivaux de le savoir aussi. Tout aussitôt, l'indignation vocifératoire qui est spontanée dans le cœur des politiciens d'opposition ferait le reste. C'est pourquoi cette arme merveilleuse ne pourrait servir que dans la mesure où elle serait secrète. Comment le resterait-elle si une sel politicien, un seul professeur ou un seul journaliste était en état de vendre la mèche ? On voit que, ainsi posé, ce problème semble insoluble : l'argent ne peut être raréfié secrètement, et il serait impossible aux autorités monétaires de faire croire qu'elles ne l'ont pas fait exprès. Mais, en un tournemain, les spécialistes de l'idéation subjective ont montré qu'ils savent résoudre les problèmes insolubles. Le jour où ils élaborèrent les théories *démentielles* en application desquelles les pouvoirs publics *provoquent* la hausse des prix qu'ils prétendent *combattre* en raréfiant l'argent au grand jour, la nécessité de le *raréfier toujours plus* s'y est étalée en même temps, et les *partis de l'opposition eux-mêmes n'y ont vu que du feu !* Pouvait-on imaginer rien de plus *parfait ?* Etait-il permis de douter de la puissance de l'atavisme et de la finesse des ressources — inversées — qu'il procure à ceux qu'il asservit ?

BERNARD

Il était à la fois impossible d'en douter et difficile de se défendre d'une gêne : plusieurs choses semblaient inadmissibles dans cette théorie. Les Hyménoptères ont montré que la nature est capable d'engendrer à ses créatures des idées raffinées et bien ajustées à leurs besoins spécifiques. Mais peut-elle implanter dans leurs instincts des équations fausses et des théories idiotes ? Peut-elle introduire dans leur patrimoine essentiel des éléments d'information aussi *personnels ?* Ceux dont relève l'instinct sont toujours spécifiques. On voit mal comment ils pourraient ne pas l'être. Pourtant, les faits semblaient imposer cette hypothèse : c'est bien ainsi que les choses semblaient s'être passées — jusqu'au "nouvel ordre" mis en lumière par l'expérience d'idéation induite réalisée en Californie. L'idéation y fut *déterminée par une préscience d'évènements enfouis dans l'avenir.* Pour rationaliser *d'avance* ses comportements induits, notre Californien avait trouvé des idées adéquates à cet objectif dans les éléments d'information consciente dont il disposait. L'idéation subjective serait-elle un phénomène similaire? Les idées invraisemblables et, semblait-il, inexplicables qui viennent aux théoriciens des sciences humaines seraient-elles les produits d'un traitement *adéquat* de l'information enfouie dans l'avenir et, dès lors, *soustraite à la juridiction de la pensée*

consciente ? Cette hypothèse semble non seulement plus plausible que la précédente, mais aussi plus utile : elle est riche de prolongements pratiques dont l'utilité est vérifiable.

PHILIPPE

Un des prolongements de cette hypothèse a le mérite d'être comique. Il réhabilite les inventeurs de l'argent comestible. Le cas des Japonais peut nous mettre la puce à l'oreille. Trop démunis de tout à la suite de leur défaite pour pouvoir entraver leur production en raréfiant l'argent, ils ont fait tourner leurs machines du mieux qu'ils ont pu, comme s'ils ignoraient que l'argent se mange et s'épuise quand on s'en sert. En conséquence, l'économie japonaise a tourné si rond que les Japonais pourraient être à la veille d'en crever la bouche ouverte. Grâce au ciel, ils s'en tireront peut-être parce que le Japon n'a guère de ressources naturelles. D'où les goulots d'étranglement qui s'y multiplient. Mais resterait-il aujourd'hui douze douzaines d'Américains vivants si, parmi les trouvailles des super-génies de la finance d'outre-Atlantique, il n'y avait eu l'inflation et plusieurs miracles similaires ? Se représenter ce qui a dû se passer dans le ventre de ces Empereurs de la pensée subjective (ce nom leur est dû tant ils éclipsent les pauvres petits princes comme J.-P. Sartre) pour qu'ils s'accouchent de ces conneries colossales sans se déchirer les entrailles et les fassent avaler à leurs contemporains sans qu'elles leur restent au travers de la gorge, c'est se rendre à une évidence : l'Empire appartient à ces hommes. Auprès d'eux, les physiciens, de puis Thalès jusqu'à Cowan et Reines en passant par Galilée et tous les autres, n'ont jamais été que des pauv' types dont notre ami René Guénon dénonçait les déficiences avec un mépris juste. Ainsi, notre minuscule expérience d'idéation induite se traduit par une apologie bien faite pour mettre en joie le cœur des gens honnêtes : l'apologie de toutes les formes de la connerie.

MEDICUS

Rien de tout cela n'est nouveau : les pages 198 à 204 du Rubicon chantaient l'éloge de la stupidité. Et, dès la 9e leçon de ce cours, une comparaison des sciences physiques et humaines s'achève sur ces mots : *"Même riche de vingt-cinq siècles de capitalisation, le pauvre Einstein est, comparé à l'aimable Platon, d'une indigence monstrueuse : la misère de ses prémisses le condamne, lui et toute sa famille, à un exil inexorable qui durera jusqu'à la consommation des temps …"* (page 9/??)

BERNARD

Cette expérience d'idéation induite a été riche d'enseignements théoriques et pratiques dont nous ne retiendrons aujourd'hui que les plus importants. Sur le plan théorique, nous sommes gâtés. D'une part, l'hypothèse d'une surconscience résultant d'un décalage *temporel* de l'idéation et de la conscience en a reçu un commencement de vérification : *les idées de notre Californien lui sont venues AVANT qu'il eût pris conscience des éléments d'information auxquels elles s'ajustaient d'AVANCE.* D'autre part, nous ne sommes plus obligés de prêter à notre espèce des privilèges biologiques exorbitants, la nature ne devant plus être soupçonnée d'un anthropomorphisme abusif : elle n'aurait pas eu à se substituer à nous pour penser elle-même "en homme". Elle semble avoir pu se contenter de nous mettre dans la nécessité de le faire malgré nous. Enfin et surtout, cette expérience a mis un terme au pire cauchemar du biologiste optimiste : celui d'une nature appliquée à créer des crétins à la chaîne ! ! Après avoir doté Homo sapiens de neurones par milliards et de synapses par quintillons, cette impensable nature aurait limité l'horizon mental de neuf cent quatrevingt-dix-neuf hommes sur

mille aux pitoyables ressources de l'idéation élémentaire ! Elle les aurait voulu tout juste bons à se choisir de la soupe au chou ? Il est difficilement imaginable d'un monsieur qu'il investisse des millions dans une batterie d'ordinateurs pour vérifier les comptes ménagers de sa femme. Mais la nature ? Il ne pouvait être question de le penser !

PHILIPPE

Pour en user ainsi, il aurait fallu que, plus bête que le plus physiologique d'entre tous les crétins des Alpes, le bon Dieu eût été en même temps soûl comme toute la Pologne, y compris la Prusse Orientale. Or la conjugaison de ces deux hypothèses doit sembler improbable même sans l'aide de Clark Maxwell. Mais il appert aujourd'hui que, tout au contraire, le Bon Dieu a richement mérité une tempête d'applaudissements. Il a trouvé un moyen de limiter à moins d'un pour mille la poignée de couns d'élite qui, appartenant à l'espèce *Cunnus imperator,* sont les champions de l'idéation inversée, presque perdus dans la masse inerte des paouvrés couns*(Cunnus paupéris)* habilités à se choisir de la soupe au chou, à poursuivre (à l'envers) la rentabilité des entreprises, à déclarer "intellectuel" (sic) le jeu du tiercé (au cours d'un "grand débat" télévisé), à présider aux destins de républiques (foutues d'avance), à faire entendre des propos (terrifiants) aux naufragés du scandale LIP, à "supporter" (à grand renfort de décibels) des joueurs de ballon, à faire fermer des charbonnages (à une heure où il serait plus expéditif et moins douloureux de se tirer une balle dans la tête), etc. Bref à faire leurs mille et un ravages de paouvrés couns grâce auxquels tout a toujours tourné mal et fini pire. *(Aux étudiants)* Surtout n'essayez pas de vous représenter ce qui se serait passé si, en plus, ces crétins pittoresques avaient été idéatifs : rien qu'à l'entrevoir on serait plus pétrifié d'horreur qu'une vulgaire statue de sel !

BERNARD

La nature ayant obtenu ces résultats sans anéantir les mécanismes de l'idéation, les deux tâches du pédagogue sont précises : *orienter les idéatifs et mettre en mouvement les inertes.* Peut-être semblera-t-il à quelques-uns que, depuis le début, notre cours a cherché à résoudre la première moitié de ce problème. Car il est vrai que, sans aucune allusion au *délire d'inversion* , nos étudiants ont été guéris — plus ou moins complètement — de ce désrdre mental. Mais il leur aura fallu endurer une trentaine de nos leçons alors que, depuis l'expérience d'idéation induite, des résultats déjà satisfaisants ont été obtenus en *quelques heures* d'un cours *oral.* Un COURS D'ORIENTATION MENTALE doit enseigner à *regarder DEVANT soi.* C'est en gardant les yeux braqués sur le passé que nos experts ès défense nationale parviennent à vivre dans un monde quelque peu antérieur à la guerre de 1870. Nos experts financiers sont dans le même cas : le regard perdu dans les brumes du passé, ils ne se sont pas aperçus que le papier et la monnaie de comptes s'acquittent seuls désormais de la fonction monétaire. Voilà pourquoi ils peuvent *continuer* à voir et à croire l'argent aussi épuisable qu'aux temps héroïques où il était d'or. Or ceux qui marchent à reculons ne voient ni où ils vont ni où ils mettent les pieds, et ne peuvent éviter les dangers qui guettent leurs pas. Si un cours d'orientation mentale était donné dans nos lycées, quelques semaines suffiraient sans doute pour préserver la jeunesse française du délire d'inversion. Mais on n'en peut dire autant de l'inertie mentale. Dans l'état présent des connaissances, le COURS D'ACTIVATION MENTALE qui aurait de bonnes chances de venir à bout de l'inertie intellectuelle de nos jeunes gens durerait sans doute assez longtemps. A raison d'une leçon par semaine, le C.I.E.B.S. évalue à deux ou trois ans le temps qu'il pourrait falloir. Mais les travaux en cours laissent espérer des progrès rapides. Entre-

temps, nous devrons nous débrouiller du moins mal que nous pourrons avec les moyens du bord pour essayer d'aider nos étudiants à activer en eux-même les rouages de l'idéation : cette heure fatidique a — enfin — sonné.

PIERRE

Qu'ils se rassurent : la nature n'a anéanti les mécanismes de l'idéation que dans quelques cas de malformation ou de pathologie mentale grave. Il y en a peu de cette sorte dans le monde. Il n'y a pas, parmi eux, d'avortons de l'idéation, inertes à jamais, chez qui tout se passe comme s'ils n'avaient pas le centième du cerveau *qu'ils ont bel et bien.* Pareille chose serait d'ailleurs IMPENSABLE ! Mais il est indéniable que, chez plus de neuf humains sur dix, les choses se sont toujours passées et se passent encore ainsi. L'universalité du phénomène d'inhibition de l'idéation chez les masses ne laisse aucun doute sur sa spécificité. Mais, dans le même temps qu'elle éclaire sa cause (ou, tout au moins, une de ses causes), l'expérience d'idéation induite a ouvert des perspectives prometteuses à la guérison d'un état d'inertie qui fait des "intouchables", des parias, d'autant dire tous les humains. *Il est donc devenu possible de s'engager dans une voie où seront rendus humains — "rendus heureux" — quelques milliards d'hommes.* Par contraste avec les horreurs apocalyptiques que, dans leur état présent, toutes les "cultures" promettent à tous les peuples, cette perspective semble … vertigineuse !

MEDICUS

Elle le serait — s'il était possible de l'entrevoir. Mais je n'entrevois, quant à moi, pas le moindre rapport entre votre expérience d'"idéation induite" et le bonheur des peuples, ni même celui d'un seul être humain ! Expliquez-vous.

BERNARD

En accréditant l'hypothèse d'une surconscience issue d'un décalage temporel de la conscience et de l'idéation, cette expérience aura eu pour premier effet de raccourcir (probablement) notre cours d'une leçon, pour pouvoir consacrer la dernière à un programme d'action. C'est pourquoi Philippe a pris l'initiative d'une accélération peut-être un peu intempestive en abordant des sujets comme la défense nationale, le scandale LIP, les propos de notre Premier Ministre, etc., qui semblent sans rapports avec nos destinées individuelles. Ce rapport est néanmoins plus que proche. Toutes les choses évoquées par Philippe ont en commun un caractère : elles *inhibent l'idéation.* Or l'idéation est la condition de l'individuation, elle-même condition de l'*individualisation de nos destins.*. Le rapport est autant dire immédiat. Philippe nous a catapultés en plein cœur du SEUL problème social qui se soit jamais posé aux humains : celui de l'AUTORITÉ.

L'AUTORITÉ

PIERRE

Le problème de l'autorité est en effet le seul qui se soit toujours posé aux humains sur le terrain social, et il se pose à eux plus que jamais. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, avant l'émergence de l'orthologique, rien n'ait existé qui, de loin ou de près, ressemble à une étude sociologique : le problème de l'autorité n'était pas seulement insoluble : il était impossible à

poser.

PHILIPPE

N'exagérons rien : l'idéation de M.M. les sociologues produisit des fruits brillants : les fesss japonaises, qu'ils prirent du plaisir à tripoter en attendant mieux.

PIERRE

A notre connaissance, le problème de l'autorité n'a été abordé par aucun sociologue. En tant que problème social, aucun traité, aucune étude, aucun essai sociologique qui nous soit tombé sous les yeux, n'y a fait la moindre allusion. Ainsi, une fois de plus, c'est sur des terres vierges — et même dans une forêt vierge où règnent encore les lois de la jungle — que nous devons nous aventurer. Pour un survol rapide de cette forêt peut-être un rien sinistre, il pourrait être utile de reproduire une brève notice qui, à titre expérimental, vient d'être envoyée par l'I.F.O. à un groupement professionnel :

L'Autorité et l'Ordre Social

L'objet de la présente notice est de résumer en cinq articles des conclusions extraites des travaux d'une équipe internationale de chercheurs spécialisés dans les sciences bio-sociologiques. Leurs découvertes ne peuvent être décrites en quelques mots. Mais il faut souligner l'urgence des remèdes qu'exigent les progrès rapides du *désordre social* dont souffrent toutes les nations occidentales, et notamment la France.

Tout est devenu matière à conflit et tous les conflits sont devenus insolubles. Les échanges commerciaux pacifiques eux-mêmes suscitent une ruineuse guerre économique. Des conflits sociaux éclatent partout sous des prétextes souvent futiles. Ceux qui désapprouvent les actes des hommes ou des partis politiques rivaux des leurs hésitent peu à recourir à la violence. On "conteste" tout à coups de désordres de toute sorte. Nul ne tolère aucune autorité à personne mais tous veulent imposer la leur sans autre justification que l'indignation et la rancune qu'ils éprouvent à n'en avoir aucune.

Bref il n'y a plus d'autorité reconnue, d'autorité *respectée.*

En conséquence, notre planète semble devenue inhabitable à des hommes — parce qu'elle l'est devenue, en effet, à des *sociétés* d'hommes. Ainsi tous sont moroses, irrités, inquiets, mécontents de tout : de leurs institutions, de leurs gouvernements, de leurs parents, de leurs professeurs, de leurs supérieurs — et même de leurs inférieurs — hiérarchiques !

Mais la découverte toute récente des structures bio-physiologiques de l'autorité et de l'agressivité a permis d'identifier, en même temps que les causes profondes de l'anarchie contemporaine, des moyens *pédagogiques* d'y mettre une fin immédiate.

Conclusions

1. Les structures sociales traditionnelles de l'autorité suscitent spontanément une agressivité génératrice de conflits.

2. Le remplacement de l'autorité traditionnelle dont personne ne veut plus par une autorité parentale, professorale et patronale *acceptée, respectée,* et même *appréciée* est la condition nécessaire et suffisante d'un ordre social ajusté aux exigences et aux besoins des sociétés modernes. L'autorité de "droit divin" est périmée.

3. L'enseignement et la diffusion des moyens d'exercer un commandement ajusté aux structures naturelles de l'autorité dépendent d'une collaboration des personnes qui, à quelque titre que ce soit, ont à exercer une autorité professionnelle ou familiale.

4. Habilité à diffuser en France l'information appropriée à cet objectif, l'I.F.O. sollicite des contacts avec toutes personnes physiques ou morales qui seraient disposées à prendre une part quelconque à la constitution ou aux activités d'une association chargée de réaliser la LIAISON PROFESSIONS-UNIVERSITÉ qui est devenue *indispensable.*

5. L'instauration d'un ordre social ajusté aux nécessités et aux possibilités des temps modernes n'est réalisable — en temps utile, c'est-à-dire sans délai — d'aucune autre façon. Le seul remède qui puisse être opposé *tout de suite* à l'anarchie galopante dont tous les hommes sont victimes est une pédagogie rigoureusement *apolitique* qui, appliquée expérimentalement à des jeunes gens et à des adultes des deux sexes, a fait la preuve d'une efficacité voisine de cent pour cent. Il n'y a plus à "essuyer les plâtres" : les résultats obtenus sont *constants* et *immédiats.*

MEDICUS

Je comprends de moins en moins. Votre notice s'achève sur deux affirmations fausses : les résultats obtenus par l'I.F.O. n'ont été ni constants ni immédiats. Ce qui serait immédiat, si cette notice récoltait des adhésions, c'est la déconfiture de l'I.F.O. ! Et je comprends moins encore l'utilité de ce texte trompeur dans cette leçon.

PIERRE

Prenez garde : il n'est pas question d'orthologique dans cette notice. Il s'agit d'ORDRE SOCIAL, dont une notion simplifiée peut être rendue immédiatement accessible à tous. L'utilité pratique de ce texte est expliquée dans notre questionnaire. Mais seule pourrait justifier son inclusion dans cette leçon l'utilité *pédagogique* que nous croyons pouvoir lui prêter. Il *semble,* mais cela reste à vérifier, que ce texte peut amorcer un déblocage des facultés idéatives. Il laisse entrevoir un affaiblissement de l'interdit bio-social et politique qui pèse sur une espèce à laquelle défense a été faite, depuis des millénaires, de penser à l'endroit.

"Je me méfie", écrit ANASTASE,*"des évêques, des savantissimes, des curés, des gendarmes, etc…"* Bref de ceux dont les fonctions ont toujours été et sont encore de veiller au respect de cet interdit. Et, en y prêtant "main forte", d'ôter à jamais aux humains tout espoir d'un avenir humain. Un des objectifs de la petite notice de l'I.F.O. est de laisser (à peine) entrevoir une lueur de cet espoir, et il nous serait utile d'en mesurer les effets chez nos étudiants d'abord. Enfin, par les raisons que l'on verra, elle semble avoir des chances de ne pas éveiller chez les Cisrubiconiens un réflexe de rejet catégorique, mais cela aussi reste à vérifier.

De plus, les circonstances semblent devenues favorables au détrônement non pas des puissants au bénéfice de ceux qui convoitent leurs places mais à celui de la *puissance qui repose sur la force.* Elle déchaîne des violences dont tous commencent à prendre peur. Les puissants en place ne sont plus — et leurs adversaires ne sont pas encore — assez forts pour étouffer toutes les voix et pour noyer dans le sang tout espoir d'humanité.

PHILIPPE

Faudrait voir à ne pas s'y fier. Les naufragés du scandale LIP* qui, la chose est sûre, se sont donné le mot pour bafouer les pronostics de l'I.F.O., ont montré que, contre toute

attente, les mâles propos de notre Premier Ministre ne les a pas glacés d'un effroi définitf. Non contents de procéder à de nouvelles "payes sauvages", ils se sont refusés à rendre son fric et ses montres à l'entreprise naufragée. Ayant le sens des mots justes, ils s'en sont fait un "trésor de guerre". Puis ils ont déclaré en termes louablement mesurés que, à leurs yeux, les lois du pays sont idiotes ; que, impuissant à les faire appliquer, il appartient à M. le Premier Ministre de se les mettre où il voudra ; qu'en fait de "coups d'épaule", on lui fera savoir où l'on consent qu'il en fasse donner un par M. le Ministre des Finances, aux frais, bien sûr, et aux risques de la Princesse ; que, pour le reste, le mieux que M. le Premier Ministre ait à faire est de taire sa sotte gueule … Qui, je vous le demande, leur donnerait tort ? Qui, s'il pouvait l'empêcher, souffrirait que M. le Premier Ministre ouvre la bouche ? Qui nierait qu'après avoir entraîné le naufrage LIP, les lois du pays le conduisent tout entier à sa perte ? Il est réconfortant qu'un millier de Français vivent au-dessus de ces abominables lois. Aussi doit-on déplorer que les "Centrales Ouvrières", par habitude et distraction sans doute, aient déclaré "légitimes" les revendications de ces travailleurs, comme s'il était concevable qu'aucun travailleur en exprimât d'illégitimes aux yeux de ces Centrales ! Mais, à part ce lapsus, elles ont fait ce qu'il fallait. Elles ont articulé des menaces si horrifiques qu'une chose semble certaine : d'un jour à l'autre, les seules lois applicables aux travailleurs seront celles qu'il plaira aux "Centrales" d'approuver et bientôt de promulguer. Ce jour-là ces hommes seront enfin assez puissants pour faire travailler dur les travailleurs à faibles salaires, pour étouffer la voix du peuple et pour noyer dans le sang ses dernières traces d'espoir d'une vie humaine. C'est pourquoi il porrait être sage de ne pas s'endormir dans une douce quiétude. Notre ANASTASE a vu juste : il est temps d'entreprendre une action.

BERNARD

N'allons pas trop vite en besogne. Cette leçon doit rester théorique jusqu'au bout. Ainsi, tout ce que nous pouvons dire ou proposer est sujet à caution et doit être soumis à vérification. Nous ne pouvons être sûrs de rien, même des choses que nous tenons pour autant dire certaines. Il est temps, d'ailleurs, d'achever cette leçon déjà trop longue. Résumons-en les contenus en une théorie à la fois brève et bête comme chou qui soit celle de l'autorité.

THÉORIE DE L'AUTORITÉ

BERNARD

Une théorie bête comme chou ne peut exiger d'explications. Nous devons donc nous contenter d'en exposer sèchement les données factuelles et hypothétiques, puis les conclusions qu'elles nous semblent appeler.

Les faits

1. Atteints d'une paralysie de l'idéation, la grande majorité des humains sont inertes intellectuellement. Ce fait est si visible, même en Occident où l'instruction est obligatoire, qu'il n'a guère besoin de corroboration. Je citerai quand même les résultats d'une enquête du C.I.E.B.S. Sur cent-quatorze *universitaires* minutieusement interrogés, il apparut qu'à l'exception de trois, *aucun* n'avait eu, de sa vie, *aucune* idée originale : pas une seule. Et le cas

des autres était aussi révélateur : tous trois avaient été ou étaient encore soumis à des traitements psychiatriques.

PHILIPPE

Je voudrais glisser une parenthèse : le compte rendu du C.I.E.B.S. exprimait aucune opinion sur la valeur des idées originales venues à ces trois héros. Intrigué, je m'en suis informé. La plus intéressante était celle d'un homme qui croyait à la réincarnation. Inquiet des menaces de surpopulation qui assombrissent nos horizons, il chercha et trouva un moyen de mesurer ce danger. Quelques années de recherche lui permirent de fixer à 42 ans la durée *actuelle* de l'attente des âmes en quête — chacune à son tour car il n'y a pas, sachez-le, de passe-droits dans l'autre monde — d'un habitat corporel. Le reste relevant de la plus élémentaire mathématique, il devient tout de suite apparent que la population du globe ne saurait en aucun cas, faute d'âmes disponibles, excéder quelques dix-huit milliards de personnes, compte non tenu d'une poignée de zombies éventuels. *(Aux étudiants)* Cette information sensationnelle vous est confiée sous le sceau du secret : s'il la savait éventée, je crains que son auteur n'enrichisse séance tenante, d'une âme outragée, les maigres stocks du Bon Dieu. Moralité : il peut ne pas nous suffire d'être piqués pour qu'il nous vienne des idées saines.

BERNARD

2. Toujours assise, chez les animaux sociaux, sur des instincts qui la livrent aux plus doués pour l'exercer, l'autorité naturelle est incompatible avec les sociétés humaines, qui exigent la continuité du commandement. D'où la nécessité d'une *transmission* des pouvoirs, et de leur *institutionalisation.*

3. Inévitablement odieuses puisque nécessairement contraires à leur nature, les institutions politiques des humains ont toujours reposé sur la force. Leur solidité a toujours dépendu de la crainte qu'elles inspirent.

4. Condition sine qua non de la survie des nations, l'unité culturelle n'a jamais pu s'obtenir qu'au prix d'un blocage de l'idéation, toute idée nouvelle ayant toujours constitué un danger de mort pour les peuples.

Deux hypothèses

1. Tant que tous ou presque tous les humains resteront inertes, improductifs, fermés aux idées, imperméables aux faits, prisonniers de leurs traditions et d'eux-mêmes (en un mot : préhumains), il n'y aura pas d'espoir d'une vie humaine.

2. RIEN ne permettant de penser que la nature est incompétente ou malveillante, l'hypothèse opposée doit lui être préférée. Il est donc permis d'espérer et opportun de supposer qu'une solution *humaine* du problème de l'autorité *doit entraîner un déblocage des facultés idéatives.*

Conclusions

Que nos étudiants aient la bonté de répondre avec soin à notre questionnaire …

PHILIPPE

Sachez, mon cher Bernard, que votre sempiternel questionnaire commence à nous casser un peu beaucoup les pieds. Puisque vous la voulez théorique jusqu'au bout, achevons cette leçon sur une théorie dont la vérification expérimentale soit un régal pour tous :

THÉORIE DU HOMARD THERMIDOR

Dans les propos du Frère Laurent de la Résurrection, quelques mots n'ont pu manquer de toucher le cœur de nos étudiants ni de leur attirer l'eau à la bouche : *"Que cette conduite de l'âme OBLIGEAIT Dieu à lui faire des grâces infinies …"* Qui ne préférerait obliger plutôt que quémander ? Et qui n'aurait le cœur touché par la délicate attention d'un Bon Dieu soucieux de faire de nous non pas ses débiteurs comme on l'a trop prétendu, mais ses créanciers-gagistes détenteurs de moyens de le faire casquer ? On sent combien ces mots sonnent juste à l'oreille. Mais il y a plus sérieux quoique un rien incertain : *"Que Dieu récompense PROMPTEMENT ce qu'on fait pour lui …"* Si juste que cela sonne à nos oreilles, j'ai voulu en avoir le cœur net. Dans quel délai pouvons-nous OBLIGER le Bon Dieu à payer ses dettes ? Combien de temps est-il raisonnable de lui accorder pour nous récompenser de nos bonnes actions ? *(Aux étudiants)* Ce sont des choses, admettez-le, qu'il était bon de tirer au clair. Aussi n'ai-je pas lésiné. Je me suis accouché de la Théorie du Homard Thermidor en procédant à la vérification expérimentale que, toutes affaires cessantes et malgré son prix exorbitant, vous êtes fermement invités à refaire dans l'intérêt de l'Humanité. Procédez comme suit:

1. Choisissez avec soin un restaurant réputé pour ses coups de fusil.

2. Avec l'assistance de feu M. Coué ("mon compte bancaire se porte de mieux en mieux"), vous empruntez un victoire éclatante — qui *oblige* le Bon Dieu à vous récompenser — sur votre avarice : vous commandez le mets le plus cher : du Homard Thermidor.

3. Mettez à profit la demi-heure qui précède l'arrivée solennelle de ce homard pour concentrer votre pensée sur les jouissances qu'il vous promet.

4. Lorsque sonne l'heure de la consommation de votre destin de mangeur de Homard Thermidor, portez-vous à la bouche, ruisselante de sauce, un généreuse fourchetée du râble de cet animal, et dégustez-le moi. Mastiquez-le religieusement, roulez-le vous dévotement autour de la langue, puis faites-vous apporter une écuelle en argent où vous crachez tout entière votre bouchée de Homard Thermidor sous l'œil consterné ou, selon ses idiosyncrasies, outragé du maître d'hôtel.

5. Congédiez courtoisement cet écclésiastique ("vous pouvez disposer, mon garçon") puis, délibérément mais sans hâte, reportez-vous à la bouche une fourchetée semblable à la première, mastiquez-la religieusement, tournez et retournez-la dévotement autour de votre langue et enfin, en pleine conscience de la gravité de cet acte à sens unique (du moins, on l'espère pour vous), procédez à sa DÉGLUTITION.

Si vous êtes foutu comme le Frère Laurent de la Résurrection, comme Henri VIII d'Angleterre ou comme moi qui vous parle, vous assisterez au miracle instantané dit "satisfaction totale" : vous constatez que les satisfactions potentielles dans votre Homard Thermidor s'actualisent tout entières au moment précis où vous *consommez* l'acte irrévocable qui oblige le Bon Dieu, et que celui-ci est drôlement pressé de s'acquitter de sa dette : ce n'est pas promptement qu'il vous récompense, c'est INSTANTANÉMENT. Et c'est bien VOUS qui l'obligez en avalant le Homard Thermidor : ce n'est pas lui qui l'avale. Supposer qu'il vous l'a fait avaler ne changerait rien à cette affaire puisque vous ne le savez pas. Subjectivement, c'est donc du pareil au même.

(Aux étudiants)

Je vous voir venir : vous voulez chercher des poux au Homard Thermidor ! Tout d'abord, ceux qui en avalent constatent parfois qu'ils détestent ce plat, mais c'est tant mieux : ayant fait un choix faux ils sont récompensés d'une leçon utile : la prochaine fois ils porteront leur choix sur le ris de veau florentine ou le canard à la noix. Mais une chose semble grave : les récompenses du Bon Dieu peuvent être *fallacieuses !* On l'a vu confier au Homard Thermidor le soin d'infliger de sévères leçons, aux petites heures du matin, à ceux qu'il avait récompensés l'instant d'avant ! C'est vrai. C'est même si épouvantablement vrai qu'on en vient à soupçonner le Bon Dieu de faire son jeu favori de ce sport cruel. Il encouragerait nos choix faux pour nous châtier à son aise quand l'irréparable est consommé ! !

Je veux bien, mais pensez à la Théorie des Quanta : nul ne lui cherche de poux parce qu'elle ne s'applique pas à la gravitation. La théorie du Homard Thermidor avait à montrer, tout d'abord, combien le Frère Laurent de la Résurrection a dit vrai : nos actes *obligent* le Bon Dieu. Même s'il ne demandait que ça, il ne pourrait s'empêcher de récompenser les mangeurs de Homard Thermidor au moment où ils le trouvent bon par où il passe. Donc, la Théorie du Homard Thermidor INNOCENTE LE BON DIEU. Depuis les quelque cinquante siècles qu'ils y épuisent leurs ressources, aucun écclésiastique (sauf notre maître d'hôtel) n'y est jamais parvenu. Et vous chercheriez des poux à ce homard ? Fi !

Certes, un problème immense surgit aussitôt : *comment peut-on s'abriter des conséquences tragiques de l'Innocence ou, si l'on préfère, de l'Irresponsabilité du Bon Dieu ?* Faut-il le reculpabiliser ? Notre homard ne nous le dira pas : ce problème tout nouveau ressortit à la Théorie de la Gelée de Groseille. Entre-temps notre Crustacé s'est acquitté en douce d'une autre besogne : il a démasqué, chemin faisant, notre ANASTASE. Car une chose est claire : s'il existe, s'il n'est pas plus idiot que nature, et s'il entend être servi par les humains, le Bon Dieu doit se contenter de fouetter les inactifs et ceux qui font le mal. Il doit réserver ses carottes à ceux qui, comme les boy-scouts, s'appliquent à commettre, au bénéfice de la veuve et de l'orphelin, une bonne *action* quotidienne. C'est donc en *agissant* que nous consommons nos destins, et le homard nous a appris que les meilleures choses ne sont bonnes que si nous les consommons. C'est ce qu'a dit notre ANASTASE en d'autres mots : *"Je n'ai pas tellement envie de reprendre mes billes"* et *"Si nous ne foutons rien de bon, autant s'inscrire au P.S.U."*. Parbleu ! Notre ANASTASE et notre homard vont la main dans la pince.

MEDICUS

Mais encore ? Pourquoi cette présentation bouffonne ? Bien qu'elle fasse rire, et sans

doute parce qu'elle fait rire, elle tend à écarter la réflexion sérieuse. C'est payer cher les moments de détente que, pour ma part, j'achèterais plus volontiers à des amuseurs professionnels. Pourquoi vous donnez-vous tant de mal, Philippe, pour faire rire de choses dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont pas drôles ?

PHILIPPE

Pas drôles ? C'est une affaire de perspective. Rien, *en soi*, n'est drôle, mais tout peut l'être *en nous.* Représentez-vous votre personne dans le rôle d'un évêque qui donne à baiser son anneau d'améthyste. Pas sa main : ce serait vulgaire. Si, sans éclater de rire, vous pouvez imaginer un groupe de personnes qui font la queue pour vous baiser l'anneau, n'hésitez pas : mettez-vous pape. Porté à dos de messieurs sur un trône ambulatoire, votre Sainteté s'applique à se faire une gueule-pontificale-pour-bénédiction-des- foules-génufléchies. Essayez-vous y devant votre miroir. Si vous pouvez VOUS voir dans ce rôle sans qu'un fou-rire vous délivre de ce cauchemar, je ne vois qu'un remède : avalez une fiole entière d'*élixir parégorique,* remède poétique comme savaient l'être les potards au siècle dernier : son étymologie est "consoler" ! En désespoir de cause, vous pourriez recourir à la thérapeutique préconisée par Aldous Huxley : la méditation *carminative.* Mais le plus sûr serait de vous réfugier sur une île déserte car vous seriez exposé chaque minute de votre vie à la pire des disgrâces : vous prendre au sérieux et bientôt au tragique. Or cela nous arrive infailliblement si nous prenons qui que ce soit et quoi que ce soit — même et peut-être surtout l'orthologique — au sérieux. Voilà pourquoi il est *indispensable* d'apprendre à rire. Mais il y a une deuxième raison, plus grave encore : le *sens du sacré,* qui nous a valu, entre autres satisfactions, celle de brûler d'innombrables pucelles. Le "sens" de cette sorte de bonnes affaires psychiques, nous l'avons tous sucé à une sacrée mammelle : celle qui nous dérègle les mœurs en faisant de nous des sanguinaires, toujours ardents à répandre le sang des sacrilèges, c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas le sens du sacré et de ceux qui l'ont s'ils jugent sacrées d'autres choses que nous. Rien n'est sacré. Rien n'a le droit d'être sacré, même Dieu. Il est prudent de ne l'appeler jamais que le "Bon Dieu" afin de pouvoir se payer gentiment sa fiole et lui donner, quand il abuse du droit de nous "posséder", de grandes claques sur les cuisses avec un abandon, bien sûr, charmant, et en hurlant de rire. Quelle excuse aurions-nous pour donner de grandes claques sur les cuisses au nouveau propriétaire du royaume des cieux si ce n'était "pour rire" ?

Rien n'étant sacré et rien ne pouvant l'être, notre constant souci doit être de désacraliser tout ce qui tendrait à nous sembler vénérable plutôt qu'aimable ou plaisant, même l'amour désintéressé, l'amour oblatif, dont il est bon de rire en se souvenant qu'il est le dernier en date des méfaits de la prolactine !

BERNARD

Ce n'est pas tout à fait vrai: les comportements maternels ne sont plus déterminés, et ils semblent peu ou pas du tout influencés, par la prolactine chez les humains. Assurément est-ce pourquoi tant de femmes pâtissent de la liberté d'être des mères médiocres et parfois exécrables !

PHILIPPE

Cela ne change rien à cette affaire. L'héroïsme de nos arrière- grand-mères était déterminé par la prolactine la veille du jour où leur petite cellule initiale est devenue la marquise de

Brinvilliers, et elles continuent à aimer plus ou moins leurs enfants par habitude : le pli est pris.

Mais il est grand temps de mettre fin à cette avant-dernière leçon. Saisissons cette occasion, qui ne se représentera plus, pour rappeler à nos étudiants un précepte de morale qui leur a été asséné dès notre sixième leçon : "Nous n'avons jamais rien tant que nous n'avons tout".

Traduction libre : il est porté à la connaissance de M.M. les étudiants qu'aucune rouspétance ne sera prise en considération avant la prochaine leçon.

Questionnaire n° 34

1. Nom et prénom,

2. Dans un monde (issu de la loi de causalité généralisée) où il est à la fois vrai et pas vrai que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite, veuillez corriger les décimales de M.M. les éminentissimes savants : comment la nature pourrait-elle INTERVENIR dans quoi que ce soit à la manière d'une PERSONNE douée d'une intelligence cohérente, qui aurait de la "suite dans les idées" ?

3. Convenez-vous avec Bernard que la simplicité ne peut être que subversive tant que l'autorité repose sur la force ?

4. Pouvez-vous suggérer, pour l'IDÉOLOGIE, une autre définition que celle de Bernard à la page ??

5. Selon Pierre (p.?), nous n'éveillons et ne conservons l'intérêt d'autrui qu'autant que nous incarnons des promesses et/ou des menaces. Or, bien que nos cinq protagonistes ne peuvent ni récompenser ni punir nos étudiants, ils semblant avoir exercé une curieuse sorte d'autorité sur quelques-uns.

(a) Avez-vous été et êtes-vous encore de ceux-là ?

(b) Leur autorité vous a-t-elle été et vous est-elle encore contraignante ? Vous a-t-elle pesé et vous pèse-t-elle encore ?

(c) Nos héros vous semblent-ils avoir donné le démenti à Pierre, ou disposent-ils d'un fouet et de carottes secrètes. Si oui, lesquels ?

6. Il s'est trouvé parmi nos étudiants un nombre égal de croyants, d'incroyants et d'indifférents en matière politique et/ou religieuse. Or, avec peu d'exceptions, ces différences n'ont guère fait obstacle à leur SYMPATHISATION. Si vous avez sympathisé facilement (dans le courrier des étudiants) avec des personnes dont les opinions s'opposaient aux vôtres ou faisaient contraste avec votre scepticisme, pouvez-vous découvrir pourquoi cette (trop rare) attitude vous a été non seulement possible, mais (peut-être ?) naturelle et plaisante ?

7. Répondez à Bernard (p.??) : que pourraient signifier les mots "satisfaction totale" ?

8. Quelle peut être la place des mots "je" et "moi" dans le monde des idées situées dans leur contexte orthogénétique ?

9. Si VOUS aviez été le cobaye dans l'expérience californienne d'"idéation induite" que se serait-il passé en vous lorsque l'origine de vos "idées" vous aurait été révélée ?

10. Vos suggestions pour étoffer, et pour modifier s'il vous semble y avoir lieu, le programme d'action tracé par ANASTASE ?

11. Après lecture des pages 34/?? à ??, passage que clôture une "Théorie de l'Autorité", avez-vous observé en vous-même le moindre début de "déblocage des facultés idéatives" ?

Dans l'affirmative, quelles en ont été les manifestations ?

12. Vos réactions à la "Théorie du Homard Thermidor".

13. Sa présentation sous forme de FARCE vous a-t-elle diverti(e), laissé(e) indifférent(e) ou indisposé(e) ?

14. A défaut de "Théorie de la Gelée de Groseille", quels pourraient être selon vous les moyens de s'abriter des conséquences de l'"innocence" du Bon Dieu ?

15. Partagez-vous le sentiment de Philippe sur la nécessité de "désacraliser" tout ce qui nous semblerait vénérable plutôt qu'aimable ou plaisant, ou pensez-vous que "désacraliser", c'est nécessairement "déflorer" et "dépoétiser" en même temps ?

16. Notez cette leçon et expliquez votre note.

17. Vos commentaires, vos réflexions, vos suggestions et vos questions.

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

Trente-cinquième leçon

VIVRE HEUREUX, RENDRE HEUREUX

PIERRE

Si l'on peut faire fond sur la Génèse, c'est-à-dire sur la cosmobiopsychogénèse telle que Philippe l'a dessinée en quatre images dans notre 17ème leçon, ce dut être vers l'an de grâce six milliards avant J.-C. que les ordinateurs de la nature prirent une décision gravissime : nos étudiants attendraient cette trente- cinquième leçon avec plus ou moins d'impatience pendant près de six mois !

PHILIPPE

Je suis heureux de pouvoir leur apporter une information plus précise. Un mathématicien de mes amis a calculé la chose : le vendredi 21 février de l'an de disgrâce 6.432.028.331 avant J.-C., à 18h33 (au méridien de Greenwhich), les ordinateurs du Bon Dieu décidèrent qu'un bienheureux ministre belge lancerait à l'infortuné Jacques Dartan l'appel historique dont naquit une petite série d'articles intitulés "La Science au service de la Cité" et tout justement assez stupides pour être entendus par un demi pour mille des babouins dont se composent les lecteurs de tous les grands journaux quotidiens. Simultanément, ces mêmes ordinateurs infléchirent les événements du minipoil qu'il fallait pour que le même infortuné Jacques Dartan fût mésinformé sur la cruelle maladie qui emporterait le Président POMPIDOU — c'était une chose sûre — en *automne* 1974. S'il s'y employait sans délai et y consacrait chaque minute de son temps, il devait être possible audit Dartan de former, en vue des élections présidentielles, un candidat décemment préparé pour faire franchir les feux de la rampe à l'orthologique en exploitant le thème des "criminels de paix". Au lieu de quoi, la seule ressource restée ouverte était d'inviter dare-dare M. René DUMONT à s'en charger. Mais M. René DUMONT préféra mettre à profit l'énorme connerie de M. DUMONT pour plaider la cause d'un redoublement des pollutions : il était impossible d'écouter ses propos sans appeler de ses vœux le jet de plutonium 241 (c'en est l'isotope le plus avantageux) qui fermât au plus vite la bouche de M. DUMONT. Voilà comment les ordinateurs du bon Dieu décidèrent que nos pauvres diables d'étudiants cuiraient dans leur jus pendant quelque six mois, au risque de contrarier notre ANATOLE, qui répond ainsi à la deuxième question du 34ème questionnaire :

Question : Dans un monde où il est à la fois vrai et pas vrai que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite, veuillez corriger les décimales de M.M. les éminentissimes savants : comment la nature pourrait-elle intervenir dans quoi que ce soit à la manière d'une personne douée d'une intelligence cohérente, qui aurait de la "suite dans les idées" ?

ANATOLE

Il y a des lunes que les philosophes ont répondu à cette question. Tout ayant été prévu de toute éternité, la cause première doit être la cause unique. La Création étant parfaite — virtuellement achevée le jour où elle naquit — aucune "correction" n'a pu être nécessaire ou

concevable à aucun moment. Cela est certes admirable, mais rien ne saurait être plus attristant. Ces philosophes nous montrent un Univers mort, livré à la force d'inertie, où Dieu est absent : une mécanique si parfaite que, n'ayant plus à s'en occuper, Dieu nous a désertés pour employer ailleurs ses talents …

PHILIPPE

Bigre ! Si le Bon Dieu nous avait fait ce coup-là, il aurait largement mérité les engueulades de Sartre et celles, si émouvantes, de Jean Rostand. Mais notre ALCESTE, dont la tournure d'esprit semble rebelle à la philosophie, voit les choses autrement :

ALCESTE

De toutes les questions de ce questionnaire, c'est celle qui m'a été et m'est encore la plus difficile. Elle m'a irrité parce que, si elle restait sans réponse, je retrouverais la sensation (intellectuelle) d'être devant un de ces insupportables mystères, tel ce Dieu en trois personnes de sinistre mémoire pour la raison. Elle m'irrite sans doute aussi parce qu'elle me *prouve,* puisque je n'ai pas la réponse, que je suis resté allergique à la simplicité. Car il va de soi que la réponse ne peut être que simple ! Ah, ce moi-cunnus qui voudrait refuser le fait qu'il n'est pas encore assez simple ! Cela ne prête, bien sûr, qu'à rire. Ce qui m'amène à n'en plus être irrité …

Laissant tomber mes tentatives infructueuses d'apporter la réponse, je m'arrête à la constatation d'un fait : pris lui-même dans l'entrelacs des causes et des effets, l'homme adulte peut intervenir à la manière d'une personne qui, dotée d'une intelligence cohérente, a de la suite dans les idées. Comment se pourrait-il que l'ensemble des déterminismes coordonnés qui a réussi à fabriquer Homo liber ne puisse faire de même — avec ou sans vésicule biliaire ? Ceci ressemble à une preuve par l'absurde, mais ne répond pas au "comment" la nature peut intervenir. Je donne sur ce "comment", ma langue au chat tout en ajoutant deux remarques :

(a) La science-de-la-rue se passe de réponses à certains "comment", et il peut n'être pas facile de voir comment agissent certains facteurs d'ordre "inapparents".

(b) L'exemple du plus court chemin d'un point à un autre ne m'est pas très clair. Si l'univers est riemannien, la ligne droite n'est jamais qu'"idéale". Elle n'existe pas. C'est à nos yeux seulement qu'elle *semble* être droite. On peut concevoir une ligne droite, mais elle n'existerait jamais. Mais suis-je en train d'errer par insuffisance d'information géométrique ?

BERNARD

ALCESTE a mis le doigt sur la plaie. Cette question est la plus difficile de celles qui se posent aux humains parce qu'elle est la plus simple. Aussi la réponse ne peut-elle être, en effet, que la simplicité même. Elle est si visible et si omniprésente qu'il suffit d'ouvrir les yeux n'importe quand pour la voir n'importe où. D'où son extrême difficulté. Il nous faut tout ce que nous possédons pour comprendre comment la nature intervient tout en *sentant* que c'est toujours *en faveur de nos personnes* qu'elle intervient. Tant que nous ne le sentons pas, il est moins réconfortant de le savoir que de se mettre philosophe : les philosophes jouissent au moins du plaisi de philosopher et de la satisfaction, qui est grande, de s'attrister et d'attrister.

PHILIPPE

Cette satisfaction est grisante parce que c'est une façon délicate d'engueuler le Bon Dieu, et l'écraser de sa supériorité. Comment d'honnêtes philosophes résisteraient-ils à cette tentation ?

PIERRE

Toutes les réponses reçues au 34ème questionnaire devraient être citées. En stimulant puissamment nos étudiants, cette leçon a montré qu'ils sont prêts à réaliser en eux-mêmes l'unité sans laquelle l'image globale se dérobe nécessairement à nos regards. Les réponses de nos réfractaires, qui mettent en lumière les obstacles sur lesquels ils ont buté et butent parfois encore, méritent une attention particulière. Mais le temps et la place nous manquent. Ces réponses — s'il y a lieu — pourraient être rassemblées dans un appendice à la 36ème leçon.

PHILIPPE

Je doute qu'il y ait lieu. Après cette leçon-ci, aucun étudiant n'en daignera lire une trente-sixième. Nous n'avons jamais rien tant que nous n'avons tout. Mais, je vous le demande, qui pourrait vouloir plus que TOUT? Quand ils auront cessé d'être de ces pauvres diables qui fendent le cœur aux passants, ceux de nos étudiants dont le cœur est de pierre (et je crains bien que ce soit tous) nous claquerons la porte au nez en se riant aux éclats de notre déconfiture. Il faut mettre à profit ce qu'il leur reste de fringale pour leur faire avaler quelques cuillérées d'une confiture faite par notre ANTOINE pour réhausser le goût du homard Thermidor.

ANTOINE

Je lisais la 34ème leçon assis sur mon lit. Parvenu à la "Théorie du Homard Thermidor", le fou-rire m'a pris. Je riais tant et sans pouvoir m'arrêter, que je suis tombé et me suis trouvé en bas du lit … ce qui aurait redoublé mon rire si c'eût été possible. Ensuite j'ai réfléchi à la leçon dissimulée dans cette farce. La voici telle qu'elle m'apparut, nue comme la vérité sortie d'un plat d'argent : au point où nous en sommes arrivés, nous risquerions de ne pas atteindre au but si nous fuyions l'action, si nous refusions la nécessité d'agir. C'est en refusant de forger qu'on ne devient pas forgeron et qu'on ignore les joies du maître de forges. L'action lancée, l'échec n'a qu'une importance (très grande) de base de lancement pour la prochaine action, et l'action réussie apporte immédiatement — comporte même — la satisfaction totale.

Les Juifs (anciens) et la Théorie du Homard Thermidor ont innocenté le Bon Dieu et culpabilisé l'Homme. Les Arabes, les anciens Grecs et la Théorie de la Gelée de Groseilles culpabilisent Dieu et innocentent l'Homme. La vérité de ces attitudes se situe à trois moments de l'histoire humaine. Les enfants sont innocents et ont besoin d'un ou de plusieurs dieux qui veillent constamment sur eux et les guident instinctuellement. Divorcés de la nature par le sentiment de leur culpabilité, les héritiers du judaïsme sont devenus des adolescents coupables de tout, menacés, inquiets, têtes chercheuses du monde entier, conquérants de tous et de tout. Dans la troisième phase doit apparaître l'Homme adulte qui récapitule et transcende à l'aide de homards et de groseilles les aventures de l'Homme enfant et de l'Homme adolescent. En avalant ma bouchée de homard sous l'œil inquiet du maître (d'autel?) , je touche les dividendes d'une action qui utilise les liaisons mécaniques dans la masse du pan-déterminisme universel. La gelée de groseille, c'est autre chose. Je n'ai pas encore totalement compris pourquoi elle "prend" ou non. Cela pourrait dépendre des "atomes crochus" qui agissent dans la polymérisation, la protéisation, la gélification et la réussite de la crème anglaise … mais ces

idées me paraissent tirées par les fils. Recette de la gelée : prenez une âme pure (fresh from God) et une psyché déjà bien cristallisée. N.B. Ces produits se trouvent chez tout adolescent pas trop massacré ou dont le fonds de commerce n'a pas été trop saccagé. Faites fondre l'une et l'autre à feu doux. Lorsque l'ensemble commence à bouillir (attention aux éclaboussures !), dites au Bon Dieu de faire son boulot. Lorsque la gelée "perle", lorsque, sitôt refroidie, une éclaboussure se solidifie, "prend", la chose est entendue : vous pouvez calmer les esprits et déguster, froid de préférence. Comme chantent actuellement les frères Jacques :

"La confiture, ça dégouline,
Ça passe par les trous d'la tartine,
Et, lorsque les trous sont bouchés,
Ça passe encor par les côtés…"

et ça se répand dans l'Univers. Les deux attitudes mentales consistant à rendre Dieu seul responsable, puis l'Homme coupable de tout, sont devenues aussi inadéquates l'une que l'autre. Comme lorsque l'on opposait, en combat singulier, Riemann à Euclide. Riches aujourd'hui de deux méga-expériences humaines, nous pouvons appeler à l'aide l'une ou l'autre comme nous nous servons, selon les cas, d'un type de géométrie ou d'un autre. Mais, en même temps que nous les voyons et les utilisons, nous nous unifions et transcendons les acquisitions de l'enfance et de l'adolescence. Nous "gélifions" le fruit et le sucre dont les structures s'accrochent en un dialogue continu — un duo — du spécifique et de l'individuel. Et, quelle que soit l'échelle de nos problèmes, la gelée Homme-Dieu s'appliquant à tout, les solutions jaillissent. Viennent-elles de l'individu ou de l'espèce ? Pourquoi nous en soucierions-nous ? N'y a-t-il unité entre les parties et le tout ? Quels pourraient être les moyens de s'abriter des conséquences douloureuses d'une distorsion du spécifique et de l'individuel ? Lorsqu'il y a unité, la question ne se pose plus. Les facultés individuelles doivent nécessairement s'appliquer aux bons moments, et les facultés surindividuelles à ceux où commence l'impuissance individuelle : juste avant la concentration et la projection.

PHILIPPE *(Aux étudiants)*

Faites le signe de la croix : vous venez d'assister à un miracle. Recevant de plein fouet le Homard Thermidor sur la gueule, notre ANTOINE a été foudroyé. Il a cru mourir de rigolade. Il a perdu son équilibre, s'en est roulé à terre, et s'y est roulé de plus belle. Tout aussitôt, ce dégoûtant individu — je veux dire *individué* — m'a sucé la gelée de groseille dans la bouche, puis l'a régurgitée à votre profit bien mieux que je n'aurais su faire. Il s'est soulagé de cette "idée" comme une locomotive d'un jet de vapeur quand son bien-être est menacé. Notre ANTOINE était devenu le jouet d'une idéation qui ne lui appartenait et ne lui obéissait pas. En lui appartenant et lui obéissant, notre ANTOINE s'était libéré des servitudes ataviques qui inhibent l'idéation.

Si, tout au long de ce cours, nous nous sommes efforcés de faire rire ceux de nos étudiants qui n'y tiennent pas, ce fut par des raisons terriblement sérieuses, dont la moindre est celle-ci : ceux qui ne rient pas n'ont pas la moindre chance d'aimer la vie telle qu'elle est : immensément drôle. A ceux qui ne rient pas, la vie est si tragique qu'ils ne peuvent la supporter qu'en fermant les yeux à la moitié au moins des choses dont elle est faite. Quelles chances auraient-ils d'en apercevoir l'image globale ?

BERNARD

Un cas d'espèce est celui de PAUL VI, qui fait son métier de pape en bénissant les foules. Mais il fait aussi son métier de pape lorsqu'il met son autorité pontificale au service d'une politique qui, en prohibant la contraception, consiste à condamner des millions et des millions d'hommes à des souffrances et à une mort également hideuses. Comment, sans écœurement, le regarderait-on faire les choses qu'il fait et l'écouterait-on dire les choses qu'il dit ? Comment s'empêcherait-on de vomir, en même temps que cet inconscient, tous ceux qui font comme lui ou le feraient s'ils le pouvaient ? En d'autres mots, comment ne vomirait-on l'humanité tout entière en même tmps que cette "tuerie universelle" qui dérobait l'harmonie de l'univ aux yeux de Claude Bernard ? Et, placés comme nous sommes en plein milieu de ce carnage, comment connaîtrait-on une minute de paix, une minute de cette "relaxation intellectuelle" dont il nous reste à parler, sans laquelle aucun bonheur vrai n'est possible ? Tant que PAUL VI reste incompréhensible aux humains, le bonheur leur est inaccessible.

PHILIPPE

Pas tout à fait inaccessible à ceux qui parviennent à fermer les yeux et à se boucher les oreilles. Un Saint Jean de la Croix, par exemple, ne voyait pas certaines processions défiler sous sa fenêtre et ses oreilles n'entendaient point leurs chants liturgiques bientôt suivis des hurlements d'un bon peuple qui extériorisait sa joie au spectacle de la souffrance des suppliciés. S'il a pu rester complice de l'Eglise qui célébrait ces festins et du Dieu qui les ordonnait, c'est parce qu'il ne voyait pas ces hommes et n'entendait ni leurs chants ni leurs cris. La cécité et la surdité sélectives sont une moitié du secret des "combinards" qui, au cœur d'une tuerie universelle, ont trouvé et trouvent encore le moyen d'être presque heureux sans savoir ce qui se passe dans le cœur d'un PAUL VI.

Mais comment ceux qui ne veulent ni fermer les yeux ni se boucher les oreilles comprendraient-ils le cas de ces bons papes si ce n'est en obéissant à la troisième règle d'or de la pensée ? Il nous faut *substituer la réflexion à la projection qui consiste à nous projeter sur autrui en substituant notre "code" au sien.* En nous projetant sur lui, nous lui prêtons nos attributs, et ses actes prennent la signification qu'ils auraient *pour nous* si nous les commettions. Pour comprendre PAUL VI, il faut faire le contraire. Il nous faut *substituer l'extraspection introjective à l'introspection projective.* Il nous faut donc *introjecter en nous* ce pauvre diable et le réfléchir. Au lieu de nous mettre dans sa peau, il faut le mettre dans la nôtre. Or si, un beau matin, à la suite d'on ne sait quels quiproquos, quelque conclave se trouvait nous investir, vous ou moi, de la fonction pontificale, la première chose que nous aurions à faire serait de nous composer, devant notre miroir, une gueule-pontificale-pour-la-bénédiction-des-foules-génufléchies. Et celui qui peut SE représenter SE livrant à ce petit exercice sans éclater d'un fou-rire libérateur est un homme qui ne comprend rien. Il est donc un pape potentiel. Celui qui en perçoit le comique comprend que, incapable de rire, le malheureux PAUL VI, ne peut RIEN comprendre? Vierge d'intelligence *humaine,* il est innocent de ses crimes contre ce qu'il y a d'humain chez les hommes.

Le rire, qui est le propre de l'Homme, est le premier pas qui conduit à la relaxation intellectuelle. Le deuxième est la désacralisation de toutes choses, à commencer par celle du Bon Dieu. Le Homard Thermidor a fait éclater son innocence, mais cela ne suffit pas : l'innocence des devanciers de PAUL VI ne les a pas empêchés de réduire en cendres des milliers d'innocents. Si le Bon Dieu est innocent, il faut le soupçonner d'être capable de tout.

Nous ne pourrions nous fier à lui. Toute confiance serait impossible si nous ne pouvions l'obliger à pratiquer — à notre profit au moins — un népotisme scandaleux.

PIERRE

Jusqu'à présent, il n'y a eu envers Dieu que cinq attitudes : l'accepter de confiance et l'aimer, accepter de méfiance cet oncle sévère et le craindre, constater tous les jours son impuissance ou sa méchanceté et le mépriser ou le haï, donner sa langue au chat et l'ignorer, ou hausser les épaules et l'anéantir. Mais nul n'a jamais pensé que l'Homme pût imposer sa volonté à Dieu.

PHILIPPE

Rien, pourtant, ne saurait être plus certain. *(Aux étudiants)* Si vous en doutez, procédez à une petite expérience. Convoquez quelques journalistes à une conférence de presse au sommet de la Tour Eiffel. Puis, au cri trois fois répété de *"Vivent MESSMER et Monsieur Jacques DOCLOS !…",* précipitez-vous dans le vide. La grande presse d'information fera savoir au monde entier que vous avez contraint le Bon Dieu à vous casser la gueule. Mais il vous sera plus profitable, à l'instar d'Henry VIII d'Angleterre, de l'obliger à faire droit à vos légitimes revendications. Après s'être dévoué corps et âme aux affaires du bon Dieu en assistant à six messes quotidiennes, ce monarque faisait fond sur le souci que, ne pouvant être idiot, le Bon Dieu devait avoir de ses propres intérêts pour prendre soin des afffaires du royaume d'Angleterre. Donnant, donnant, il ne pouvait y avoir que ça de vrai aux yeux du réaliste qu'était Henri VIII. Parbleu ! Dieu étant ce qu'il ne peut pas ne pas être, il lui serait aussi impossible de ne pas nous récompenser quand nous faisons bien ses affaires que de se soucier de ne pas nous casser la gueule quand nous nous laisons choir du haut de la Tour Eiffel.

Bref, si nous voulons vivre de plus en plus heureux, il nous suffit d'apprendre à faire de mieux en mieux les affaires du Bon Dieu en nous acquittant de nos tâches d'agents de l'anti-hasard *dans le sens de l'Orthogénèse.* Y eut-il jamais rien de plus facile ? Notre seule ambition doit être de nous *abandonner,* pleinement relaxés, à la chose dont nous avons été le mieux pourvus : notre magnifique égoïsme. Tout ce qu'il nous faut, c'est être assez *ortho* égoïstes pour consentir au Bon Dieu le droit de nous rendre chaque jour plus heureux que la veille. C'est tout ce qu'il nous demande, tout ce qu'il attend de nous, et, faute de pouvoir faire autrement, c'est *donc* ce qu'il fait *nécessairement.* J'ai dit "donc" pour souligner une découverte de l'illustre WITTGENSTEIN : *"II ne saurait y avoir de nécessité QUE logique".* Il s'ensuit que le Bon Dieu fait *immanquablement* notre bonheur quand nous le laissons faire. Et nous n'aurions pas confiance ? Comme aurait dit notre ALOIS : Nom de Dieu, qu'est-ce qu'il peut nous falloir ?

BERNARD

Ce qu'il nous faut est très simple : le comprendre et le *sentir.* Il nous faut sentir ce que nous pensons et penser ce que nous sentons en réalisant l'unité du subjectif et de l'objectif. Cette unité est une des choses dont ce cours a fourni les moyens en montrant que les *phénomènes* objectifs et subjectifs obéissent à la même loi d'orthogénèse. Phénomène comme les autres phénomènes, un sentiment est toujours intelligible en fonction de l'Evolution. Celle-ci, on s'en souvient, n'est pas le résultat d'une lutte de forces qui s'opposent. *"Tout comme les*

mouvements de nos membres, elle est la RÉSULTANTE de forces antagonistes et coordonnées". (17e leçon, page 4)

L'UNITÉ et la DUALITÉ des forces antagonistes de tous les organismes vivants s'opposent les uns aux autres, mais que les humains, en plus, s'opposent chacun à soi-même, se révèlent dans le mouvement A SENS UNIQUE qui en résulte. Comprendre cette unité : l'orthogénèse, et cette dualité instinctuelle : la conservation et l'évolution, c'est comprendre TOUT. Mais il ne nous suffit pas de la comprendre pour réaliser en nous cette unité. Encore faut-il l'intelliger et l'éprouver dans toutes les acceptions de ces mots.

PHILIPPE

L'intelligibilité résulte spontanément du pan-déterminisme qui déifie le hasard en sanctifiant la statistique. *"Les statisticiens sont des prêtres…"* s'est écrié notre ALOIS un jour que, glacé d'effroi, il découvrit que l'impiété est ce qui s'est inventé de plus pieux ! *(Aux étudiants)* Que ceux d'entre vous qui ont commis l'imprudence de n'en pas rigoler de bon cœur prennent garde : ils vont devoir rattraper l'arriéré sous peine de manquer toute leur vie du minimum de sérieux et d'aptitude à la critique sans lesquels nul n'a la moindre chance de devenir un être humain à part entière d'humanité. Mais il nous faut insister sur la découverte de l'illustre WITTGENSTEIN : tout égoïste , ainsi désigné parce qu'il ne se soucie que de son propre bonheur, se transforme, quand il digère cette forte pensée, en ortho-égoïste qui, au lieu de désirer vainement son propre bonheur, le réalise pleinement.

Mais constatons en passant que, sanctifier la statistique, c'est tout à la fois *spiritualiser les phénomènes et phénoménaliser l'esprit* dans toutes ses manifestations. Nos sentiments, nos joies, nos peines, notre pensée, celle de Jacques MONOD, et celle d'autres humoristes comme Hitler, PAUL VI, Jean ROSTAND, Torquemada, et celle de quiconque a vécu, sont autant de phénomènes dont l'unité se *révèle* dans l'orthogénèse, se *conceptualise* dans le pan-déterminisme, et *s'éprouve dans le bonheur.* Tel est le produit fini du "langage biogénétique" qui nous interdit de nous tromper et de tromper autrui parce que, non codé, il est indéformable.

MEDICUS

Fort bien. Mais encore ? Toutes ces choses ont été dites et redites sans résultats apparents. A l'exception possible d'ANTOINE, chez qui une poussée d'idéation semble s'être extériorisée, nos étudiants ont beau savoir ces choses, ils ne les utilisent guère et semblent ne pas les sentir. De toute évidence, plusieurs osmoses ne se sont pas faites.

PHILIPPE

C'est ce qu'il y a de scandaleux dans leur cas. Ils ont pris l'habitude de compter sur nous pour penser, sentir, aimer, agir et être heureux à leur place. Ils ont payé le prix d'un fauteuil d'orchestre, assistent à un spectacle pédagodramatique éblouissant, puis, rentrés chez eux, ils vaquent à leurs minables aventures individuelles et se foutent de celles du Bon Dieu ! Pour eux, Saint-Henry VIII d'Angleterre et le crapuleux petit frère Laurent de la Résurrection ont donc vécu en vain ! Cela ne peut leur être toléré un jour de plus !

PIERRE

Pour utiliser l'orthologique et la vivre, il ne manque à nos étudiants que l'image globale de l'univers. Or cette image est *intérieure.* Nul n'a pu et ne pourra jamais la montrer à personne. C'est pourquoi il a fallu un temps aussi long pour mener ce cours à son terme. Certes, il arrive à quelques-uns d'être touchés par une sorte de grâce : des fragments parfois vastes de cette image s'éclairent pour eux dans un foudroiement, mais ces visionnaires privilégiés sont exposés à trois dangers :

1. La cyclothymie lorsque, trop partielle, leur vision est fugace. Ils se heurtent à des réalités demeurées dans une ombre qui les envahit et les plonge dans des "nuits obscures". Or l'obscurité est intolérablement déprimante à ceux dont les yeux ont vu des merveilles dans un éclair d'exaltation.

2. L'illumination : devenus incapables de regarder rien d'autre, ces *monomaniaques* traversent la vie sans s'apercevoir qu'ils s'en sont retranchés. Perchés sur un îlot, ils ont perdu contact avec les continents.

3. La médiocrité : satisfaits de ce qu'ils voient, ils n'élargissent pas leur vision et se condamnent à l'étroitesse quasi monomaniaque qui rend irrespirable l'atmosphère de la plupart des couvents.

PHILIPPE

Ce qui rend merveilleusement stupide — stupide à la manière d'un "super-gag" cinématographique — la vie des moines et des nonnes, c'est leur obstination furibarde à exiler Dieu en le *sacralisant,* et à s'exiler eux-mêmes du divin en se mettant à plat ventre. Cette pose rend difficile le dialogue avec un Seigneur auquel ils ne présentent jamais que leur cul. Comment le Bon Dieu pourrait-il traiter autrement qu'à coups de bottes des interlocuteurs qui n'entendent metre à son service que les fesses insensibles à tout autre traitement qu'ils lui opposent inlassablement ? On comprend le plaisir qu'a dû prendre le Bon Dieu à récompenser libéralement Henry VIII d'Angleterre, bien que ce souverain se soit gardé de le désacraliser : c'eût été inviter ses sujets à lui en faire autant. Seigneur immensément haut et puissant lui-même, c'est d'égal à égal qu'il entendait commercer avec un Bon Dieu ainsi admis à regarder le visage d'un Singe qui avait le sens des affaires au lieu du derrière de fidèles qui n'avaient aucun sens d'aucune sorte.

Mais, à ce niveau princier, les échanges sont nécessairement dépourvus de familiarité et de chaleur humaine. Le crapuleux petit frère Laurent n'avait rien de princier. Mais, non content, en qualité de fils naturel de Monsieur de La Palice, d'être lui-même "divinement" intelligent, il avait le *sens du divin* assez développé pour ne pas exiler Dieu, pour l'admettre dans son intimité et lui parler familièrement :*"A toi de faire ton boulot ! Et ne me raconte pas d'histoires : quand tu t'y mets, tout tourne toujours au poil !…"* Jugez du ravissement du Bon Dieu : comment se serait-il empêché d'accabler ce délicieux petit frère de récompenses merveilleuses, immédiates et incessantes ?

Le frère Laurent de la Résurrection semble avoir été le seul professionnel de la foi dont le commerce a v e c un Bon Dieu soucieux d'intervenir dans ses démêlés avec des barriques de vin fut d'un comique assez irrésistible pour accréditer cette hypothèse "sacrée" que l'Homme a

été créé à l'image d'un Dieu humoriste. Le rire serait le propre de Dieu. Certes, il est déjà un petit rien propre à l'Homme, mais ce n'est pas le même rire. Prenons patience : l'image globale du réel en révèle la signification, et l'humour y acquiert sa dimension cosmique.

BERNARD

Lorsque nous les intégrons dans l'image globale du réel, toutes choses acquièrent leur dimension cosmique — *soi-même compris !* Et c'est alors que l'instant présent — *et nous aussi* — nous révélons éternels. Rien ne saurait être plus facile à *comprendre :* que le passé est contenu tout entier dans le présent est tout bêtement évident, et que l'instant présent contient TOUT l'avenir l'est tout autant. Mais nous sommes *insensibles* à cette double évidence. Ce que nous sentons, c'est la précarité des choses vouées — comme nous le sommes nous-mêmes — aux outrages d'un temps qui détruit tout. Et c'est ce *sentiment* qui nous interdit l'appréhension de l'image globale du réel. Or la précarité des choses vouées à la destruction par la fuite du temps est tout à fait réelle. *Elle fait et doit faire partie de l'image globale du réel.* Nous voilà donc dans un dilemme : la mort nous empêche de voir une image qui, sans elle, cesserait d'être réelle. Mais la nature a pensé à tout. A l'immortalité objective, qui n'est ni réalisable ni désirable, elle a substitué depuis des temps immémoriaux l'*immortallité subjective* dans l'au-delà.. Toutes les croyances religieuses de nos pères sont issues de ce phénomène idéatif universel.

Son universalité n'a rien d'étonnant : nos pères n'avaient pas d'autres choix. C'était ça ou crever ! Ce qui, en revanche, est tout à fait merveilleux, c'est que ç'ait cessé d'être vrai. Il est possible désormais non seulement de sentir que nous sommes immortels, mais de *cesser de nous sentir mortels. L'au-delà est un "pari" qu'il a toujours été impossible de PERDRE ici-bas, mais il est devenu possible de le GAGNER dans ce monde-ci.* Cela, oui, c'est tout à fait merveilleux !

PHILIPPE

Si ce qui nous est arrivé est tout à fait "merveilleux", ce doit être encore un coup du Bon Dieu : il a toujours eu le monopole du merveilleux. Or les moyens dont il se sert pour parvenir à ses fins sont toujours comiques en même temps que sinistres en raison de la férocité inouïe d'Homo sapiens. C'est pourquoi le spectacle de ce qui s'est passé ne peut qu'affliger ceux qui refusent de s'en mettre le cœur en joie.

La première chose qui saute aux yeux de ceux qui les ouvrent à l'histoire des humains, c'est qu'il n'y eut jamais farce plus affreuse que la plupart des religions, ni imposteur plus cruel que la plupart des prêtres, ni imbécile plus crédule (et berné) que la totalité des fidèles. L'attitude des professionnels spécialisés dans le commerce avec l'au-delà fut d'une monotonie trop désolante pour être très drôle : abus de confiance, abus de pouvoir, cruauté et rapacité sans limites. Celle des fidèles est caractérisée par une curieuse avidité : rien n'a jamais été assez stupide ni assez cruel pour étancher leur soif de bêtise et de méchanceté. Complices de leurs bourreaux, ces animaux étaient au moins aussi enragés qu'eux, et c'est encore moins drôle.

La drôlerie naquit sur notre planète le jour où, devenue populaire, la vie spirituelle enfin vécue par le bon peuple devint folklorique. Bref, en même temps que l'amour divin et l'Homme-Dieu, l'humour fut un don du Christ aux humains. J'ai tendance à penser que c'en fut

à la fois le plus humain et le plus divin.

PIERRE

Il est vrai que, souvent belle et profonde, la spiritualité orientale n'est jamais "chaude" ni "peuple". Et l'Orient ne rit pas : ce qu'exprime le rire des Orientaux n'est ni l'amusement ni la joie. C'est la civilité et parfois l'incivilité.

PHILIPPE

Le Christ n'a pas lésiné sur les mégatonnes de T.N.T. dont il chargea ses propos. "Aimez-vous les uns les autres", dit-il à des fauves qui portaient dans leurs instincts l'ordre de s'entre-haïr pour mieux s'entre-dévorer, et d'extérioriser à toute occasion l'incroyable férocité propre à stimuler les activités de cette sorte. Tant que ce message plus farfelu que rien de ce qui s'était entendu ne serait écouté que par une poignée d'opprimés et de persécutés, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Les puissants ne pouvaient que se féliciter d'une agitation ridicule qui leur valait des martyrs volontaires pour agrémenter les fêtes à grand spectacle dont le bon peuple était friand.

Mais le jour vint où l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine fit son affaire de la mise en pratique des paroles du Christ dûment transformées en "doctrine chrétienne" par des professionnels consacrés à l'exploitation politique et financière de la "spiritualité", c'est-à-dire de la bêtise humaine. Entre leurs mains compétentes, la "doctrine chrétienne" fit merveille : comparée à la férocité froide et méthodique de l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine, celle des empereurs romains fleure l'amateurisme et la frivolité. L'ordre était rétabli. Il aurait été mieux assuré que jamais sans la détestable influence des satanés Juifs qui inventèrent le pire des mélanges détonants : la carotte judaïque saupoudrée d'un petit rien d'amour chrétien.

Nourris de cette carotte, quelques-uns de ces professionels ne purent s'empêcher — les misérables ! — de faire leur métier consciencieusement au lieu de profitablement. Le plus joyeux exemple de cette conscienciosité est la "mauvaise conscience" d'un Philippe II torturé de remords parce que son cœur n'avait pas brûlé d'un amour chrétien assez ardent pour consumer plus d'hérétiques. Et, bien que la Sainte Inquisition soit restée jusqu'au bout louablement professionnelle — elle n'a jamais manqué de confisquer les biens des imbéciles qu'elle dévouait aux bûchers — Torquemada était un romantique : c'est d'amour qu'il brûlait, et *par amour*. Rien de plus horriblement drôle ne saurait se rêver. Ni rien de plus *dangereusement* drôle : tôt ou tard des mal-pensants s'apercevraient que la combinaison de ces motivations était une "combine" à la fois profitable, hideuse et … bouffonne.

BERNARD

Certes, mais la forêt ne doit pas nous cacher les arbres. Vues de Sirius, les églises chrétiennes ont été des instruments de domination politique dont l'efficacité et la solidité n'avaient jamais été égalées. Mais ce n'est pas ainsi que les voyaient et les vivaient les habitants de cette forêt. Ils étaient entourés d'arbres et ne voyaient qu'eux. Ils n'avaient affaire qu'à des hommes dont quelques-uns étaient des "braves gens" et dont la plupart essayaient au moins de le paraître. C'est cela qui rendait à peu près supportable la vie de nos pères. La religion y prenait une place énorme, mais pas au niveau de la grande politique : à celui du petitement quotidien. Le bon peuple n'avait de contacts qu'avec un clergé qui, chargé de

l'enseignement et de l'entretien de la " bonne doctrine", n'avait pas à se soucier de combattre l'hérésie. Ce danger n'existait, d'ailleurs, qu'au sein du clergé lui-même, seul capable d'imaginer des "déviations". La répression de cette sorte d'insubordination et l'anéantissement de toute concurrence a toujours été confiée à des "deuxièmes bureaux" spécialisés dans l'espionnage et le contre-espionnage. Les tâches qui incombaient au clergé ordinaire étaient celles de l'éducateur et du psychothérapeute. Ceux qui s'en acquittaient avec succès obtenaient de l'avancement et s'attiraient de la renommée. Tous les hommes ayant toujours désiré ardemment ces deux choses, il n'est pas étonnant que ceux-ci se soient efforcés de bien faire ces métiers. Ni que, très souvent, ils les avaient faits bien mieux que nos contemporains. La "bonne doctrine" avait beau n'être pas fameuse, elle avait l'immense mérite d'exister. On pouvait l'appliquer, en observer les effets, en atténuer les méfaits, en exploiter les vertus, en extraire une "culture" cohérente. Faites d'un mélange d'opinions fausses et de pseudo-sciences, la pédagogie et la psychothérapie contemporaines ne peuvent obtenir qu'une *inculture incohérente,* une déliquescence, un chaos.

PHILIPPE

C'est ce qu'il fallait pour pouvoir repartir à zéro. Tant que surnagerait le moindre lambeau de "bonne doctrine", il serait impossible de mettre fin au règne des opinions et au carnage qui résulte de leurs affrontements. Mais, repartir à zéro ne veut pas dire partir une nouvelle fois de zéro. Il ne s'agit pas d'un retour au bon vieux temps qu'a pu être l'âge des cavernes. Il s'agit de partir *pour la première fois* d'un zéro tout nouveau : le zéro-opinions.

BERNARD

Le zéro-opinions n'est possible qu'à ceux qui possèdent assez de savoirs pour substituer des hypothèses aux idées, c'est-à-dire pour *interroger l'univers et s'interroger eux-mêmes intelligemment. Une hypothèse plausible n'est rien d'autre qu'une question intelligente.* Or l'univers nous répond toujours très vite quand nous l'interrogeons intelligemment et nous tardons rarement à nous répondre quand nous nous posons des questions intelligentes. Cela a toujours été vrai. Ceux qui ont interrogé les faits au lieu de se projeter sur eux ont toujours obtenu des réponses intelligentes même si, prêtres de leur état, il leur fallait faire le métier de pédagogues ou de psychothérapeutes orthodoxes au moyen-âge. C'est ainsi que se firent d'excellentes trouvailles. Suivie d'une absolution qui déculpabilise, la confession était aussi efficace et bien moins dangereuse que la psychanalyse. Et il faut admirer l'indulgence de l'Eglise et l'intelligence de son attitude envers les incroyants tant qu'ils ne faisaient pas de scandales et ne cherchaient pas à faire école. Loin de les punir ou même de les blâmer, elle cherchait et parvenait souvent à les aider. "Faites semblant de croire", leur disait-elle. "Soyez attentifs à vous acquitter scrupuleusement de vos devoirs religieux : la foi (mot qui, à leur yeux, était synonyme de croyance) vous sera donnée ou rendue".

Et, par des raisons dont l'analyse serait superflue ici, c'était vrai très souvent. Mais ce n'a jamais été vrai de l'amour, chrétien ou non. Ici les pédagogues et les psychothérapeutes — ecclésiastiques ou non — se sont toujours cassé les dents. S'il est au monde un phénomène psychique qui ne s'accommode ni d'efforts, ni de conscienciosité, ni moins encore de faux-semblants, c'est l'amour : ces trois choses sont les plus sûrs moyens que l'on connaisse de détruire le peu d'amour du prochain qu'ont dans le cœur le peu d'humains qui en ont un peu. C'est sur cette sorte d'amour que toutes les églises, tous les moralistes et tous les

psychologues se sont toujours cassé les dents et se les cassent plus que jamais.

PHILIPPE

Mais c'est ici que triomphe l'humour chrétien. C'est ici que le rire cosmique, le rire "sacré", irrésistible, qui s'empare de nous et envahit tout, prend son départ fantastique. *(Aux étudiants)* Résignez-vous y, mes enfants, il va vous falloir rigoler comme des bossus jusqu'à votre dernier souffle et vous amuser comme des dieux. Car le Bon Dieu est plus malin que nous. Ne cherchons pas à jouer au plus fin avec lui : nous avons été faits comme des rats, et le sommes chaque jour un peu plus.

Avec l'assistance d'un humoriste nommé Eugène LABICHE, l'amour authentiquement chrétien fit sa première apparition sur la scène en 1860. En ces temps fabuleux, les grands-pères n'avaient pas encore été promus au rang de bouches-inutiles-en-même temps-qu'emmerdeurs-patentés. Ils prétendaient au respect et l'obtenaient. "Respectez mes cheveux blancs !" disaient aux blancs-becs, qui se le voyaient cloué ainsi. Quand aux parents, aimer leurs enfants grandissants était la dernière chose que l'on attendait d'eux et qui leur serait venue à l'idée. Ils exigeaient l'amour de leurs enfants, mais n'avaient garde de leur en donner : ils le leur vendaient au prix fort. Le devoir évident des enfants était de donner satisfaction en réalisant les ambitions de leurs parents, et ceux-ci avaient trop d'autorité et en abusaient trop pour être traités en ennemis publics numéro un. On leur ferait ce coup-là un siècle plus tard, lorsque, enfin dépouillés de leurs pouvoirs, ce serait le tour des parents d'essayer de se rendre aimables du moins mal qu'ils pourraient. Ils le font, bien sûr, aussi mal qu'autrefois les enfants, nul n'ayant appris ce métier jusqu'au jour où, sans se douter de ce qu'il faisait, Eugène LABICHE enseigna aux humains l'art d'aimer et de se faire aimer.

Ce n'était nullement l'ambition de cet homme honnête et innofensif, qui prit soin d'extraire lui-même la moralité du "Voyage de Monsieur Perrichon". Deux hommes qui convoitaient la main de sa fille avaient de bonnes raisons de plaire à ce potentat.Mais, champion de l'ingratitude humaine, il prit en grippe l'homme qui avait bravé la mort pour lui sauver la vie. La gratitude, conclut Labiche avec la grandiloquence qui avait cours sous Napoléon III, est un fardeau trop lourd aux vulgaires. Seules les âmes nobles peuvent le porter. Peut-être est-ce vrai, mais pourquoi s'en soucier ? Si elle existait (Rodrigue as-tu du cœur ?), la noblesse d'âme serait assez nauséabonde pour ettre en déroute un troupeau de rhinocéros. Mais Monsieur Perrichon fit bien mieux que prendre en grippe l'homme qui lui avait sauvé la vie : *il s'éprit de celui qu'il croyait avoir sauvé de la mort et lui voua un amour éternel.*

Voilà tout, mais il fallait y penser et il faut transposer. Si nous voulons aimer les hommes d'un amour éternel, il nous suffit de leur sauver la vie. Si nous voulons aimer l'humanité tout entière d'un amour dévorant, il est largement suffisant de la préserver tout entière de la mort. Jusqu'ici tout va bien. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Mais les choses se corsent quand on constate que préserver l'humanité tout entière d'une mort hideuse et certaine se trouve être la chose que peuvent faire, et, dès lors, *que ne peuvent pas ne pas faire,* tous ceux qui ont appris le mode d'emploi de leur cerveau. *(Aux étudiants)* Nous sommes cuits, mes amis, foutus, archi-foutus ! Le Bon Dieu nous a possédés jusqu'au trognon. Et c'est quand nous nous apercevons de ce qu'il nous a fait que nous sommes pris à la gorge par un fou-rire cosmique : il s'est débrouillé pour faire de nous, qui sommes des types-vraiment-pas-

bien-du-tout et même — ô horreur — des n'importe-qui, il a pris soin, dis-je, de faire de nous des ortho-égoïstes à part entière. En d'autres mots : des saints dévorés d'amour chrétien. Des saints-malgré-eux, c'est-à-dire des vrais saints. Tout comme l'héroïsme, la bonté ou le génie créateur, la sainteté est un des attributs que les humains n'ont jamais possédés : c'est eux qui en sont possédés. *(Aux étudiants)* Le Bon Dieu, je vous le redis, nous a drôlement possédés. Quand vous verrez comment il s'y est pris pour que, bien moins encore qu'un morphinomane à la morphine, nous ne puissions échapper à notre propre sainteté, vous vous donnerez sur les cuisses les plus grandes claques qu'elles aient reçues de vous. Un exemple : elle nous délivre une fois pour toutes de la mort, mais, à la moindre vélléité de tiédissement, nous nous trouvons automatiquement — c'est un "feed-back" — la mettre nous-mêmes dans notre lit en guise de maîtresse ! Par insouciance faite d'inconscience, un "pré-saint" peut mettre dans son lit d'autres maîtresses. Un "post-saint" (s'il pouvait exister) n'en aurait pas la moindre chance. N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire ?

PIERRE

Quand nos étudiants auront pris pleine conscience de la signification de ces mots, je ne suis pas sûr qu'ils les trouvent drôles. Car ils sont effrayants. Ils sont même terrifiants. Cette "possession" s'apparente si étroitement à la mort qu'elles se confondent presque. Etre possédé c'est se déposséder ipso facto de TOUT ce que l'on possède. Acquérir la Liberté, c'est perdre toutes les libertés illusoires. Quand nous devenons ce que nous SOMMES, tout ce que nous croyions être se meurt. Les hommes l'ont si bien pressenti que toutes les religions l'ont toujours enseigné. La vraie vie commence après la mort. *La vraie vie commence AU-DELA de la vie illusoire.*

PHILIPPE

Mais toutes les religions se sont abstenues de nous révéler combien l a vie et la mort sont *immensément drôles,* et combien elles seraient insupportables si elles ne l'étaient pas. Si elle n'était comique, la sainteté serait pire que "Rodrigue as-tu du cœur ?" Mais prenons garde : dans l'au-delà qui vient de nous être livré, le rire et le bonheur se confondent : ne pouvant plus rire de sa propre bêtise, c'et de bonheur que l'on rit, et c'est de bonheur qu'on est heureux de rire.

PIERRE

En voilà plus qu'assez pour aujourd'hui. Nos étudiants ont en mains tout ce qu'il faut pour s'installer dans l'au-delà sans l'aide de personne. Ou, s'ils ne l'ont pas, qu'ils veuillent bien nous dire ce qui leur manque. Il nous reste une leçon. Que ce soit celle du Jour J à l'Heure H !

PHILIPPE

J'aimerais leur signaler une toute petite retouche qui s'est révélée nécessaire à l'un de nos énoncés favoris : "Nous n'avons jamais rien tant que nous n'avons tout". Dans l'au-delà, c'est tout DONNER que nous devons faire pour que tout nous soit rendu au centuple. Nous devons donner juqu'à notre dernière goutte de sang, jusqu'à notre dernier souffle, jusqu'à notre dernier rire SANS songer une seule seconde à RIEN garder pour nous.

Qu'est-ce à dire ?

Tout simplement ceci : c'est ce nom-de-Dieu de CHRIST qui a gagné la partie ! ! !

Et qu'est-ce *cela* veut dire ?

Notre trente-sixième leçon en brossera sous vos yeux le tableau horrifique.

Questionnaire n° 35

1. Nom et prénom, adresse postale, numéro du présent questionnaire.

2. Notez cette leçon et expliquez votre note.

3. Selon Pierre, vous auriez en main tout ce qu'il vous faut pour vous installer dans un "au-delà" enfin évolué, enfin intelligible, où la mort ne peut plus vous atteindre. Mais peut-être n'est-ce pas tout à fait vrai. *Plusieurs* choses pourraient vous manquer ou, plus exactement, vous pourriez n'avoir pas conscience de leur acquisition. Réfléchissez bien : c'est votre dernière chance. La prochaine leçon sera la dernière. Que peut-il vous manquer encore ?

4. Vos questions, vos objections, vos commentaires, vos suggestions.

Leçons Neuf bis/4, 14bis et 36A Réunies

INTRODUCTION A L'AUTOPEDAGOGIE

Avant-propos

A notre connaissance un cours d'autopédagogie n'a jamais existé. Il semble qu'aux yeux des pédagogues cette catégorie d'information ne peut être que subie et transmise. Personne ne semble avoir observé sur soi-même les effets de ses propres enseignements puisque, selon toute apparence, l'autopédagogie a toujours été impossible. Il serait bon d'aborder l'étude de ce sujet en cherchant à découvrir pourquoi il en irait ainsi.

L'ENVIRONNEMENT PÉDAGOGIQUE

BERNARD

L'univers est l'environnement extérieur et *intérieur* de tous les organismes vivants. Il n'est rien nulle part qui ne puisse exercer une influence sur chacun d'eux. Cependant au point où les humains en sont de leur évolution et dans l'état présent des connaissances, leur environnement *semble* plus restreint et moins déterminant. Mais ce n'est pas certain. Il semble notamment que l'univers stellaire exerce une influence plus déterminante sur les oiseaux migrateurs que sur nous. Et cette influence semble plus nécessaire à leur survie qu'à la notre. Dans le cas, par exemple, où le système solaire aurait été situé dans un espace aussi poussiéreux que le sont d'autres coins du ciel, la lumière des étoiles ne nous parviendrait pas, mais il n'est pas certain que l'humanité s'en porterait mieux ou plus mal.

PHILIPPE

Il est vexant d'avoir à dire des choses aussi déplorablement incertaines. Heureusement qu'il y a moi pour rasséréner nos étudiants en leur apportant deux bonnes vieilles certitudes :

l. Si nous comprenons aussi mal notre cas c'est parce qu'Homo sapiens a un caractère de cochon.

2. S'il a le caractère aussi porcin c'est parce que sa conscience n'a jamais cessé de lui jouer des tours de cochon.

Cela au moins est certain et consolant.

BERNARD

Plus encore que consolant, c'est prometteur. Nous en serons aidés à explorer notre environnement *pédagogique* et à constater que l'humanité a été victime d'un accident singulier : *un empoussièrement culturel a entraîné pour notre race ("maudite" depuis lors) l'extinction du ciel étoilé et l'oblitération de l'univers...*

PIERRE

En faut-il davantage pour expliquer qu'aucune autopédagogie n'ait été possible? Qui aurait eu le triste courage de s'infliger à lui-même la perte de tous ses biens pour se plonger dans une nuit où pourraient se consommer impunément tous les crimes ? Mais nous sommes certainement au bout de nos peines : sitôt émergée l'orthologique a rallumé nos étoiles et nous a restitué l'univers.

BERNARD

Il se peut mais l'IFO n'est pas au bout de ses peines : il s'est produit une chose que nous n'avions pas prévue et que sans l'aide de Mullerchen, nous n'aurions peut-être jamais comprise. Lorsque, en éclairant le dôme de son planétarium, Franz SAUER fit pour elle ce que nous nous sommes efforcés de faire pour nos étudiants, elle fut *saisie d'effroi*. Et c'est après s'être remise de sa peur qu'elle se mit à sautiller vers le sud-est.

PIERRE

Notre maladresse en est si bien illuminée que nous devrions pouvoir rectifier efficacement notre tir. Comment la nécessité de *rassurer* nos étudiants *avant* de les informer a-t-elle pu nous échapper ? C'aurait dû être évident de prime abord car on ne peut rien imaginer qui, sous des apparences anodines et le patronage rassurant de M de La Palisse, soit aussi terrifiant que ce cours. Ses premières leçons se déroulent dans un monde familier, et leur couleur serait rose si, d'entrée de jeu, les images qui défilent sous les yeux de nos étudiants n'étaient celles qui se voient de Sirius. Les détails, les nuances, les points controversables ont disparu. Seuls émergent les faits tout nus, et les rétines de nos contemporains ne sont pas adaptées à des images aussi nettes. Nos étudiants s'empressaient toujours de les encrasser. Leurs têtes ont été bourrées d'un fatras idéalement adapté à cette besogne mortelle, mais qui fut salvatrice pendant des millénaires. Un exemple de cette adaptation est la réaction tangentielle invariablement opposée en Cisrubiconie aux propositions logiques contraignantes comme celle-ci : "La nature nous livrant ses richesses au seul prix de notre peine, nous n'avons à payer que le travail des hommes, et nos prix de revient sont faits de leurs salaires". Aucun homme sain d'esprit n'en saurait disconvenir et aucun de nos étudiants n'en est disconvenu. Mais plus de neuf sur dix vomissent aussitôt cette logique : "Oui (disent-ils) mais, quand Hubert achète un terrain, la somme payée n'est pas un salaire. Elle n'alourdit pas moins ses prix de revient"... D'autres en disent autant des impôts, des charges sociales, des amortissements et de cent autres choses. Bref, ils refont ce qu'on leur a enseigné à faire depuis toujours. Ils subordonnent le général au particulier, et prêtent à des personnes physiques ou morales (comme Hubert ou l'État) le pouvoir de violer des rapports mathématiques inviolables même par les dieux : *"Le coté d'un carré"*, disait Simone Weil, *"et sa diagonale sont incommensurables, et Dieu lui-même n'y peut rien"*.

BERNARD

Ce fut certainement une erreur de soumettre nos étudiants à des épreuves de cette sorte dès la 2ème leçon. Les dégâts, cependant, sont peu graves et le plus souvent réparables. Mais nous avons fait bien pis : sans crier gare (car nos avertissements sur les dangers du voyage et sur l'imminence du point de non-retour ressemblaient trop à des rodomontades pour être pris au sérieux) nos leçons 3bis, 4 et 5 ont jeté nos étudiants d'un seul coup dans l'eau ... terrestre ! Dans une eau cisrubiconienne que tous connaissent : ils y sont plongés jusqu'au cou et n'ont jamais cessé d'en boire par grandes lampées. Mais ce n'était pas tout à fait la même eau. Celle dont ils ont toujours vécu est bourbeuse. Celle où ces leçons brutales les ont précipités est assez transparente pour leur imposer le spectacle des horreurs - mais PAS celui des merveilles - dont la"condition humaine" a été faite depuis toujours. Peut-on imaginer rien de pire ?

PIERRE

Hélas oui ! Et c'est ce qui nous a trompés : cette baignade a procuré à la plupart de nos étudiants un soulagement très net et même une sorte de joie : comme Marmeladov, ils avaient soif de comprendre, de "comprendre enfin!..." Et ils semblaient plus rassurés qu'effrayés par nos trois leçons noires. C'est ce qui nous a induits en erreur. Nous n'avons pas compris que l'euphorie grandissante jusqu'à la 18ème leçon deviendrait inévitablement de la peur lorsque nos étudiants verraient grandir leur conscience de la NÉCESSITÉ d'AGIR et diminuer leurs MOYENS D'ACTION. Il leur devenait de plus en plus impossible de se dissimuler les dangers qui nous guettent. Surpeuplée d'affamés, notre planète devient la proie de fous sanguinaires. Et les peuples ont été dépouillés de leurs défenses par les écoles et abrutis par les mass-media au point de donner leurs suffrages aux héritiers spirituels de Staline après les avoir donnés à Hitler sans y avoir rien appris. Nos étudiants se savent plus menacés que jamais et ils se croient aussi impuissants à agir qu'ils l'étaient autrefois. C'est le comble de l'effrayant.

PHILIPPE

Faudrait voir à ne pas abuser : on nous accuserait de catastrophisme. Il est aussi mal porté de se rappeler les propriétés des courbes exponentielles que de chercher à éviter les catastrophes au lieu de jouer au tiercé... Au surplus, les fous sanguinaires ne sont pas les hommes les plus effrayants. Leurs gueules les trahissent. Celle d'Hitler aurait suffi à préserver le peuple allemand du nazisme si la plus meurtrière des "crises économiques" ne le lui avait imposé : c'était Hitler au crever.

Au contraire, la "bouille" ronde de Raymond Barre est rassurante : elle reflète des qualités solides. Il est visiblement et audiblement sérieux, loyal, sincère. Sa fermeté, son courage, sa rondeur et sa bonne foi sont exemplaires. Mais, victime du délire d'inversion, il détruit les armes et démantèle les forteresses économiques de la France pour aider les Français à attaquer leurs ennemis et à se défendre d'eux.

Lorsqu'il réduit les taux de la TVA au lieu de les relever, son cas devient celui d'un chirurgien qui amputerait un athlète afin qu'il coure plus vite. Mais ce n'est pas à un malheureux athlète que cette chirurgie est appliquée : c'est à cinquante millions de Français. Puis Raymond Barre fait entendre la fermeté de son propos dans les accents de sa voix et il montre la bonté d'intentions qui transparaît dans sa bouille ronde.

Le comble de l'effrayant n'est ni Hitler, ni Staline, ni Torquemada : c'est l'homme représentatif de ce que notre culture conformiste produit de MEILLEUR ... Raymond Barre s'est sacrifié et s'emploie à sacrifier les Français pour montrer que nous n'en pouvons rien espérer de moins désastreux que Raymond Barre, l'homme effrayant entre tous !

BERNARD

L'homme d'État qui massacre les multitudes d'autant plus sûrement que ses intentions sont meilleures est une vision de cauchemar. Elle explique pleinement la terreur dont souffrent nos étudiants d'ortho-économie. Car ce n'est pas seulement de Sirius qu'ils ont vu la TVA en image d'Epinal. Ils ont regardé de près les mécanismes autodestructeurs du pseudo-capitalisme. Ils connaissent les instruments qui arment nos gouvernements. C'est en pleine conscience de ce qui leur arrive et sans anesthésie qu'ils subissent cette chirurgie mutilatoire. Ils ont tous les atouts dans leur jeu, savent que les cartes maîtresses sont entre leurs mains, mais ils n'en peuvent RIEN FAIRE ! Dans ce cours comme dans celui d'initiation, nous ne leur avons pas fourni le MODE D'EMPLOI des connaissances que la plupart ont acquises

aisément.

PIERRE

Nous avons tardé à leur donner ne serait-ce qu'un début de cours d'AUTOPÉDAGOGIE. Voilà pourquoi une peur généralement inconsciente s'est extériorisée sous forme d'agressivité chez plusieurs étudiants excédés par les incidents qui ont retardé la parution, à la fin de notre 4ème cycle, d'une leçon d'autopédagogie. Et c'est aussi pourquoi, chez tous nos étudiants, les osmoses orthologiques qui leur auraient procuré spontanément le mode d'emploi de leur cerveau, ont été inhibées. Elles ne sont pleinement réalisées chez AUCUN.

PHILIPPE

Ce n'est plus tout à fait vrai. Il vient de nous naître une étudiante-miracle. Bourrée d'instincts, elle a su ne pas avoir peur. IF.791 attaque en ce moment notre 3ème cycle. Mais ne s'en accommode guère: *"Je sèche remarquablement"* écrit-elle *"sur les leçons 19, 20 et 21 ..."* Que le ciel la bénisse : si elle les avait digérées, peut-être aurait-elle commencé à prendre peur et à ne pas pouvoir écrire ces mots tout simples :

ASTARTÉ

Plus je me décrasse, mieux je vois la crasse qui me reste. Un bienfait pratique de l'orthologique : je résous les problèmes mathématiques de mes enfants (classe de 4e et de 3e) avec une facilité déconcertante en jouant avec eux. Pourtant je ne comprenais rien à ces nouvelles mathématiques et ne me souvenais guère des miennes. Je voulus essayer de rendre du courage à ma fille en jetant un coup d'oeil ... Et ce que je vis était si simple! D'ailleurs tout était écrit dans son livre! Je recommence et ca continue ... Il suffit de mon regard pour que mon fils fasse, très vite, maths et versions latines. J'ai la sensation d'avoir levé un rideau qui me bouchait la vue. Curieux. J'attribue ce miracle à l'orthologique parce que je n'ai pas d'autre explication à en donner.

PHILIPPE

Il n'y eut jamais d'exemple plus sûr de l'effet initial des osmoses orthologiques. Astarté a commencé par retrouver l'usage de ses yeux. C'est toujours ainsi que débute la métamorphose orthologique et c'est le brevet de son authenticité. Aussi n'a-t-elle pas seulement été miraculée : elle fait des miracles. Elle a même l'impertinence de NOUS infliger une leçon d'autopédagogie! Et cette pédagogie "prend" à tout coup. Le regard d'Astarté a suffi à éveiller les yeux de ses enfants. Mais il lui a fallu la parole pour écrabouiller l'I.F.O. : alors que nous en sommes désespérément incapables, elle a su haranguer le bon peuple et "faire recette". Communiquée par elle, l'information orthologique franchit les feux de la rampe et attire des auditeurs qui, pour l'écouter, désertent les meetings politiques de son mari ...

Bref notre Astarté a découvert un mode d'emploi "bête comme chou" de l'information contenue dans les deux premiers cycles de ce cours. Elle s'est mise elle-même en état *d'agir efficacement et de franchir une étape importante dans la mise en place de plusieurs rompes de lancement pour l'O.A.M.* Mieux encore : en prenant exemple sur elle, tous nos étudiants pourront en faire autant tout de suite.

HUBERT

Faire comme elle ? J'en serais bien en peine! Que diable a-t-elle pu faire pour en arriver là ?

PHILIPPE

Elle l'a si bien montré que les mécanismes extérieurs et intérieurs de son évolution - ce mot est toujours synonyme de "miraculisation"- ont été rendus visibles aux plus lointains habitants de notre galaxie. Gela a débuté par un incident ridicule dont nous sommes responsables : dans notre leçon neuf bis|2 la référence bibliographique nécessaire à l'identification de "Mullerchen" s'était malencontreusement - à moins que ce n'ait été heureusement- évaporée dans la reproduction polygraphiée de la note précédée d'un astérisque à la page 2. Quand cette référence fut communiquée à IF 791, elle eut quelque peine à se procurer Vitus Droscher et c'est longtemps après que l'I.F.O. reçut ce billet :

> "Trouvé Droscher. Stop. Merci à Mullerchen qui confirme notre bonheur : nous courons au rendez-vous de notre espèce même si nous n'avons pas bien compris par quels moyens, ni quelles étoiles nous guident".

Mais cette idiote n'a pas signé ASTARTÉ : elle ne se savait pas miraculée!! Mullerchen avait allumé en elle nos étoiles et illuminé pour elle l'information engrammée par la nature dans les espaces infinis de notre ENVIRONNEMENT INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR (génétique ET culturel).

Je résume cette affaire :

> Au contact de son environnement naturel, un spécimen de l'espèce Homo sapiens est devenu Homo liber, et une femme en est issue aussi naturellement qu'un têtard évolué devient grenouille.

(Aux étudiants)

Soyons sérieux. L'I.F.O., Messieurs-dames, a l'honneur de vous faire part de la naissance de son premier enfant spirituel : une femme-grenouille baptisée Astarté. Bien qu'elle nous ait écrabouillés, nous revendiquons stoi;quement cette paternité en affirmant - allez vous faire pendre ailleurs si vous n'êtes pas d'accord- que cette petite n'aurait jamais vu une étoile si l'I.F.O. ne lui avait honnêtement décrassé les yeux.

PIERRE

Sachons gré à Philippe de ne pas sembler sérieux : l'émergence d'une part entière d'humanité chez un être humain est si émouvante, et l'envergure de la métamorphose d'Astarté si immense dans ses implications, qu'il fallait en rire d'abord pour supporter son impact. Voici les faits :

1. Après un dépoussiérage de son environnement culturel, un être humain s'est restitué à lui-même son habitat naturel (l'univers) en regardant un oiseau.
2. Le mot "pédagogie" en a été rendu intelligible pour la première fois depuis que la Terre tourne.
3. UNE PÉDAGOGIE HOMINISATRICE QUI "PREND" TOUJOURS ET

PARTOUT EST A LA PORTÉE DE TOUS LES ÉDUCATEURS.

4. Toute pédagogie qui dénature l'Homme en dérobant son environnement naturel à ses regards est inhumaine : elle fait obstacle à l'hominisation.

5. Toute pédagogie qui néglige de nettoyer l'environnement extérieur des humains, toujours encrassé par des traditions culturelles préhumaines, est ANTIHUMAIN : elle voue désormais ceux qui la subissent à l'autodestruction.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

PIERRE

Distinguons d'abord l'autopédagogie de l'autodidaxie. L'autodidacte absorbe la pensée d'autrui. L'autopédagogie nous soumet aux effets *hominisateurs* de notre propre pensée.

PHILIPPE

Pardonnez-moi une interruption, Pierre, mais il faut prévenir une équivoque presque fatale : comparées aux prouesses de Mullerchen, nos performances sont si piteuses qu'aux yeux de nos étudiants, hominisation doit être synonyme de crétinisation. *(Aux étudiants)* Détrompez-vous : c'est un peu, mais pas tout à fait ca. Celui qui s'hominise assiste à l'émergence en lui-même d'aptitudes certes inférieures à celles des hyménoptères, mais tout juste assez "surhumaines" pour qu'il envoie à ses parents cette dépêche : "EURÊKA. STOP. N'AI PLUS PEUR" (signé) JULES. L'orthologique et l'autopédagogie ne vaudraient pas un rat crevé si elles ne suscitaient en nous des aptitudes qui permettent à tout le moins de distinguer l'hominisation de la crétinisation.

PIERRE

C'est bien ainsi que les choses devraient se passer. Toute pensée qui nous est propre est, par définition, *individuée,* et l'individuation est le seul mécanisme de l'hominisation. La pensée d'autrui a le pouvoir opposé si nous ne l'intégrons pas dans la nôtre. Elle nous parasite et nous déshominise. L'AUTOPEDAGOGIE EST DONC LA SEULE QUI SOIT HOMINISATRICE. Il est inutile de chercher ailleurs.

PHILIPPE

Pourtant, il n'y a jamais eu d'autopédagogie et notre espèce s'est néanmoins hominisée un petit rien. Il a donc fallu qu'elle y parvienne malgré la fureur de pédagogues acharnés à lui infliger non seulement leurs dogmes, mais aussi leur *dogmatisme* ! Comment une poignée de mauvais garçons sont-ils parvenus à divorcer d'avec leurs bons maîtres tout en restant mariés avec eux ? Ils ont réussi à les tromper, à se tromper, à tromper tout le monde. Observer chez les autres et en soi-même les péripéties de cette tragi-comédie, c'est s'offrir une joyeuse leçon d'autopédagogie, profitable aux puissants et même aux impuissants.

BERNARD

J'aimerais tout d'abord rassurer nos étudiants en leur apportant deux certitudes :

1. Depuis un siècle, les pédagogues n'ont eu aucune chance d'éviter les catastrophes qui se sont abattues sur nos écoles. Quoi qu'ils eussent pu faire, ils auraient condamné leurs élèves à l'autodestruction par l'implacable raison que l'information *biosociologique* sous-jacente à

leurs enseignements était incompatible avec la survie des sociétés humaines.

2. L'information *biopsychologique* accumulée depuis quelque cinquante ans révèle l'incompatibilité du "psychologisme" sous-jacent aux enseignements contemporains avec la survie des *individus* humains. Aucun pédagogue ne pourrait prendre connaissance de cette information sans se transformer lui-même en autopédagogue.

Le passé s'explique donc facilement et l'avenir est déjà plus qu'à demi assuré. Il le serait tout à fait si l'information biopsychologique indispensable à l'exercice *non meurtrier* de leur métier pouvait être communiqué aux enseignants. Mais elle n'est transmissible qu'à un nombre infime d'entre eux. Les habitudes mentales d'une armée de fonctionnaires prisonniers d'un "panier de crabes" ne peuvent être inversées du jour au lendemain. Il serait impossible même à nos ministres et même aux mass-média d'informer correctement le corps des enseignants, qui restera une "non-association de malfaiteurs innocents tant qu'il le pourra.

Nos objectifs ainsi précisés, l'avenir est assuré plus qu'à demi. La première solution qui s'impose est une autopédagogie *militante,* qui fournisse des moyens d'action et des occasions de s'en servir à tous nos étudiants. C'est leur plus sûr moyen, tout d'abord, de se rassurer eux-mêmes et de s'envoyer bientôt ce message : "N'AI PLUS PEUR - STOP" (signé) : ASTRENÉ.

HUBERT

Haha! Hoho! Je me doutais bien que ca ne tarderait plus. Vous voilà des "militants" lancés, toutes armes dehors, dans la bagarre!

BERNARD

Entendons-nous bien. L'autopédagogie est non violente au point de ne pouvoir être antiviolente ni même *anti*dogmatique. L'antiviolence est une forme de violence et l'antidogmatisme est dogmatique. Tout étant bipolaire, tout a eu ses raisons d'être : la violence et les dogmes peuvent en avoir encore. Nous devons nous interdire - mais à nous-mêmes seulement - ces moyens d'action.

Le rôle de l'autopédagagie est de susciter des choix non seulement bons, mais *meilleurs.*

PHILIPPE

Prenons garde qu'en Cisrubiconie les humains n'ont que cinq moyens de distinguer le vrai du faux : l'expérience, la logique, les sentiments, l'intuition et le coup de veine à pile ou face. Il y en a un sixième qui a été-le meilleur pendant des siècles. *"Les Romains"* selon Paul Valéry *"trouvaient plus d'idées justes et conséquentes dans les entrailles de leurs poulets que toutes nos sciences politiques n'en contiennent".*

Mais l'utilisation de ces moyens peut entraîner quelques brouillaminis : l'expérience est fréquemment trompeuse, la logique défectueuse et les sentiments fallacieux. Quant à l'intuition, souvenons-nous qui' Adolf Hitler en était bourré. Restent les entrailles de poulets. Certes, comparée à la politique de lutte contre l'inflation qui stagne depuis deux siècles dans la cervelle des économistes, celle qui transite dans la tripe de nos volailles - et celle qui luit dans la boule de cristal de Madame Soleil - ne sauraient être qu'admirables. Pourtant, même ainsi guidés, les Romains ont fait parfois des choix regrettables.

Il y a aussi, bien sur, les sciences physiques, que j'ai gardées pour la bonne bouche. Les plans inclinés de Galilée les ont mises en mouvement et leur accélération a été si vive que trois siècles ont suffi à la N.A.S.A. pour alunir notre glorieuse espèce. Mais cette vitesse a été atteinte au prix d'un massacre. L'intelligence humaine a été lancée sur une voie de garage et

anéantie sous une pluie de bombes. Grâce à cette manoeuvre habile, exécutée si dextrement que nul ne s'en est aperçu, les découvertes des physiciens ont pu être mises au service de la volonté de puissance qui gonfle le coeur des puissants. Et elles ont été si bien exploitées que la dilapidation des ressources de notre planète a été consommée dans le clin d'oeil qui a suffi à rendre notre environnement presque impropre à notre survie. Les Cisrubiconiens, on les comprend, ne veulent pas s'en soucier. Pour n'avoir pas à prendre conscience des menaces qui planent dans les airs, ils se sont enfuis au pays des ténèbres : la Cisrubicogne, où règnent et triomphent Rita Caroth, Guy Lux et bien d'autres merveilles issues des mass-media. Et, aussi inévitablement que les cadets de Gascogne naissent gascons, ils sont devenus cisrubicons. Ils ne voient rien, n'entendent rien, ne sentent rien, ne comprennent RIEN. Et l'on attendrait de ces infortunés une aptitude à distinguer le bon du meilleur? Il ne saurait y avoir qu'un moyen de la leur procurer : les catapulter en Transrubiconie, où les choix qui se font sont toujours les meilleurs. Mais dépêchons : au train où va le "progrès" en Cisrubicogne, les croque-morts seront bientôt seuls à trouver de l'emploi ici-bas.

Le choix qui reste aux humains est de poursuivre la route qui rejoint, via 1'Apocalypse, nos petits-cousins dinosauriens, ou d'être catapultés dans un monde où tous les humains parviennent à leurs justes destins. Bref, dans un monde aussi banal que celui des fauvettes. Il nous faut donc une catapulte.

Voilà, en fin de compte, de quoi il s'agit.

D'UN MONDE A UN AUTRE

Avant-Propos

Avant de construire une machine à catapulter les humains d'un monde dans un autre, une question s'impose : de *quel* monde dans *quel* monde? Les habitants de Sirius ne peuvent s'y tromper tant les faits sont énormes. Le monde que nous devons fuir est celui de la DÉSINTÉGRATION. Depuis la découverte de la radioactivité, de la Relativité et de l'Inconscient, la matière inerte s'y laisse désintégrer, la matière vivante s'y fait décomposer et l'âme humaine achève de se dénaturer. La nature s'est mise en marche arrière sur notre planète : la *désintégration-implosion* s'est substituée à la *complexification-émergence* qui est le mécanisme de l'évolution universelle. Qu'il faille fuir au plus vite le théâtre de cette dépravation va de soi, mais pas avant dé l'avoir regardée d'assez près pour échapper à une tentation constante : tout serait à recommencer si, cédant aux nostalgies de l'innocence perdue, nous nous catapultions dans le passé.

BERNARD

Un fait plus énorme encore caractérise notre époque. Ses conséquences se sont extériorisées récemment dans un "fait divers" navrant : le suicide d'une institutrice âgée de vingt ans. Cinq jours ont suffi aux enfants *épouvantables* dont la charge lui avait été imposée pour lui inspirer un dégoût de la vie si total qu'elle s'est donné la mort. Comment nos écoles parviennent-elles à transformer en vrais épouvantails des garçons et des filles de quatorze ans?

PHILIPPE

Ne dramatisons pas. Une poignée de jeunes voyous voulaient la peau de l'école qui avait eu la leur : simple règlement de comptes entre gens du "milieu". Que cette école ait été incarnée par une fillette fraîche émoulue de "Normale" est regrettable, mais ce n'était pas la faute de ces enfants et nul n'en est responsable. Il ne peut y avoir de responsables dans un panier de crabes. Ce fut donc la faute d'un panier.

BERNARD

Il n'y a pas de coupables mais il y a un grand nombre d'hommes étrangement responsables de l'écroulement de notre système scolaire. Nul ne les en soupçonne mais il importe de les identifier car, à leur propre insu, ils disposent de moyens sûrs pour mettre fin à ce désastre. Heureusement, le mot banal dont les éducateurs se servaient pour désigner leurs triomphes aux temps pas très lointains où il leur arrivait de triompher, laisse transparaître la *cause unique* des échecs de leurs successeurs. La Pédagogie, souvenons-nous en, est *"l'art de soumettre les enfants à des apprentissages jugés propres à réunir les conditions de leurs SUCCÈS dans la vie".*

PHILIPPE

Traduisons : "... propres à réaliser les ambitions des *pédagogues* et à réunir les conditions de *leurs* succès".

BERNARD

Précisément. Et nul ne peut le leur reprocher. Tous les hommes sont assujettis aux

SERVITUDES DU SUCCÈS. Ils l'ont toujours été et le resteront à jamais par l'implacable raison que la survie est le premier *enjeu* de tous les organismes vivants : *le succès est la condition sine qua non de leur survie et VICE VERSA.*

Voilà tout ! C'est sur ce terrain-là que toute éducation est implantée, et c'est dans ces termes que se posent *tous* les problèmes de *tous* les éducateurs. Il s'agit pour eux de poursuivre le SUCCÈS, d'enseigner à poursuivre le SUCCÈS, de réunir les conditions du SUCCÈS et d'enseigner à réunir les conditions du SUCCÈS.

Je le répète : *voilà tout, absolument tout, en un seul mot : le SUCCÈS.*

PHILIPPE

Et quel mot ! Aldous Huxley, qui était peu enclin au moralisme, ne pouvait contenir ses effusions lorsqu'il le prononçait. Même de son temps, avant les merveilleux succès remportés par les mass-media dans leur guerre contre les hommes, les choses évoquées par ce mot lui inspiraient le besoin d'injurier le "succès" : "Bitch-Goddess" écrit-il : "Déesse-Chienne" ("chienne" est plus injurieux en Angleterre que "fils de chien" en Arabie Séoudite).

BERNARD

"Succès" est un mot assez large pour contenir le meilleur aussi facilement que le pire. Il signifie, en gros, "réussite", mais de n'importe quoi. Or tout le monde veut réussir. Ceux dont l'ambition n'est pas de "réussir dans la vie" veulent "réussir leur vie". D'autres veulent une "mort réussie" afin de "réussir" le passage dans un autre monde. Il s'en trouve pour désirer le diable sait quelles sortes de succès et même d' insuccès.

PIERRE

Il est incompréhensible que les éducateurs se soient cru dispensés de définir ce mot clé. Leur raison d'être a toujours été d'enseigner les moyens du succès, et ils ont toujours dépendu de leurs propres succès pour "réussir" ce qu'ils entreprenaient. Faute d'une définition, ils n'ont donc jamais su ce qu'ils faisaient, ni ce qu'ils faisaient faire, ni ce qu'ils poursuivaient, ni ce qu'ils enseignaient à poursuivre. Comment a-t-il pu s'en trouver un seul pour ne pas éprouver le besoin, ne serait-ce qu'à son usage personnel, de définir le succès ? Cela semble assez énorme pour avoir exorbité les habitants de Sirius depuis qu'ils nous regardent faire, et plus qu'assez colossal pour expliquer le désarroi de l'humanité!

BERNARD

Ne nous en étonnons pas. Les éducateurs n'ont jamais disposé des connaissances nécessaires à une définition adéquate du succès, et ils n'auraient pu en proposer une inadéquate sans révéler l'étendue de leur incompétence. Enfin, ils n'auraient pu faire leur métier sans se poser à chaque pas des questions auxquelles il n'y avait pas de réponses. De plus, cette définition semblait inutile : tout le monde croit savoir ce qu'est le succès : c'est la réalisation de nos souhaits. Et chacun se juge libre de poursuivre la sorte de succès qu'il désire : *"De gustibus coloribus ..."* Telle est, à l'égard du SUCCÈS, l'attitude à la fois intelligente et éperdument idiote des éducateurs qui se sont résignés à ne pas imposer leurs préférences à leurs élèves, peut-être parce que, comme la jeune institutrice qui s'est donné la mort, ils ne disposent d'aucun moyen de leur imposer quoi que ce soit.

(Aux étudiants)

Il ne nous reste qu'un pas à faire pour parvenir au terme de notre voyage et prendre place au paradis des hommes. Comme tous les paradis, il est situé dans le monde fabuleux du succès biologique, dont nous devons à Mullerchen un aperçu émouvant parce que son cas est presque comparable au nôtre. Les insectes fournissent des illustrations plus *improbables*, donc plus *probantes* des oeuvres de l'Anti-hasard dans le règne animal, mais elles ne nous touchent guère. Au contraire, dans ses démêlés avec Franz Sauer, Mullerchen est curieusement touchante.

PHILIPPE

Son cas est plus voisin du nôtre et plus compréhensible que celui de l'Ichneumon, mais il nous reste assez lointain pour nous chagriner. Qui pourrait, sans fondre en larmes, comparer les performances des fauvettes à celles de Guy Lux ou, pis encore, d'Einstein et de ses co-ouvriers de la fission nucléaire ?

BERNARD

Ces comparaisons semblent accablantes mais, dotés d'un cerveau comme le nôtre, nous ne pouvions rien avoir à envier aux insectes ni aux fauvettes. A priori il devait être plus facile de résoudre les problèmes qui se posent aux oiseaux avec une cervelle d'homme que des problèmes humains avec une cervelle d'oiseau. Mais il aura fallu un "Homme-Mullerchen" pour nous apporter une démonstration explosive des pouvoirs du cerveau humain.

Mullerchen a illustré la valeur de la "naturation " résultant de l'acquisition, par une espèce d'oiseaux, d'information *endosomatique* héréditaire, adéquate aux exigences de la survie de cette espèce. Et voici qu'un homme s'est trouvé pour illustrer avec le même éclat la valeur fantasmagorique de l'hominisation résultant de l'acquisition,par une espèce d'hominidés dite *Homo sapiens*, d'information *exosomatique*, héréditaire par acculturation*, et adéquate aux incroyables conditions de la survie de cette espèce surdouée. Mais choisissons d'abord le meilleur "témoin" que nous puissions trouver pour cet *humain hominisé par acculturation.*

Pour les biologistes, un "témoin" est un spécimen qui ne subit pas les traitements dont on veut observer les effets. Dans les célèbres expériences de George Ungar, par exemple, un grand nombre de rats avaient été contraints d'acquérir de l'information culturelle. D'autres (dits "naïfs"), qui n'avaient pas subi ce traitement, servaient de témoins à ceux qui avaient été *dénaturés par acculturation.*

Or, au moment de sa capture, Victor de l'Aveyron était intégralement "naïf". N'ayant absorbé d'information culturelle ni animale ni humaine, il n'avait acquis AUCUN des caractères qui distinguent les humains des animaux. Et il ne se différenciait de ceux-ci que par la faible valeur de survie de l'information génétique héritée de ses géniteurs. De plus, vedette d'un "Livre de Poche" et héros d'une représentation télévisée, il jouit d'une notoriété qui le rend propre à frapper l'imagination du public. Il est donc un "témoin" idéal pour faire connaître au public l'"Homme-du-miracle-spécifiquement-humain", l'Homme-le-"Mieux-Cultivé" qui ait vécu.

Cet homme extraordinaire, auquel nous devons un des exemples magnifiques sans lesquels les chances d'une accession des humains au rang d'homme seraient minces, n'est autre que P.B. MEDAWAR, prix Nobel de biologie, professeur à l'Université de Londres, autorité mondiale en évolutionnisme, et auteur d'un ouvrage providentiel intitulé : "L'Avenir de l'Homme" (Methuen, Londres 1960).

Ce livre de vulgarisation (dont il n'existe malheureusement pas de traduction française) est, tout d'abord, un régal. Il est admirable à tous égards. On le relirait mille fois sans se lasser.

En quelque 120 pages, son auteur illustre les incroyables vertus de la culture scientifique de grande classe entre les mains d'un homme non seulement surdoué, mais "accompli". Les qualités du savant s'allient chez lui à celles de l'artiste et de l'humoriste. Il s'exprime en images empreintes d'un humour plus original et plus révolutionnaire qu'aucun pamphlet né d'une plume d'homme. Après une définition "évolutionniste" du succès, il souligne la nature *biologique* de l'information culturelle évolutive qui fait d'Homo sapiens une espèce unique. Puis vient une mise en évidence de l'inévitable déclin qui menacerait l'intelligence humaine si son avenir dépendait des facteurs génétiques de notre hérédité. Dans son dernier chapitre, - celui où tout s'éclaire dans une explosion, il fait d'abord le procès de la Nature, responsable, selon lui, de lourdes maladresses. Enfin, pour conclure en beauté son inoubliable livre, cet homme- car il n'est malgré tout qu'un homme- s'accouche en trois lignes de 1'HIMALAYA :

> «La conclusion qui peut être extraite d'une étude analytique des facteurs qui différencient l'Homme des animaux est sûrement celle-ci : les cloches qui sonnent notre glas sont semblables à celles que fait entendre le bétail en alpage, sauf que c'est à nos propres cous que nous les avons attachées. Si elles ne rendent pas un son joyeux et harmonieux, ce ne saurait être que *notre* faute».

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Oui, vous avez bien lu : NOTRE FAUTE. Le Dr. P.B. MEDAWAR a rajeuni le mythe de la Genèse. Trop pieux pour consentir que la Nature (il l'écrit avec une majuscule) puisse avoir à répondre des activités de MM. Guy Lux et Albert Einstein, c'est sur l'Humanité qu'il en rejette la FAUTE INEXPIABLE ...

BERNARD

Mes amis, arrêtons-nous. Nous voici au bout de notre démarche en même temps qu' au terme de notre voyage. Nous n'avons plus à faire un seul pas. Il ne nous faut plus que consentir à regarder - et à voir - le succès non pas seulement d'un être humain ni même celui de tous les humains. Au point où nous en sommes parvenus, le spectacle qui nous est offert, si nous ouvrons les yeux, est celui de *l'espèce humaine recevant tous les dons de la nature au dernier-né de ses enfants, et prenant possession de son fabuleux héritage.*

L'instant est indiciblement émouvant, indiciblement solennel, indiciblement grandiose. Bref *infiniment* heureux ...

MEDICUS

Prenez garde, Bernard. Après ce préambule flamboyant, vous décevrez tout le monde si vous ne nous apportez Dieu dans une hostie!

PHILIPPE

Faudrait voir, mon petit Bernard, à ne pas abuser. Pour contenter nos étudiants après ce morceau de bravoure, ce ne serait pas assez de liquéfier le Bon Dieu dans une piscine et de les y noyer. Au surplus, nous ne sommes pas au bout de notre démarche. Il nous reste à faire une cascade de miracles : les ailes de Mullerchen doivent être plantées dans les épaules du Dr. Medawar, de Guy Lux, d'Albert Einstein, de Raymond Barre, de feu Népomucène Lemercier et de quelques autres héros afin qu'ils aillent au ciel. Il faut qu'on puisse les regarder - et les voir comme s'ils étaient des petits oiseaux.

Nous voyons et comprenons Mullerchen parce que nous la savons vierge d'intelligence autonome. Cette bestiole est trop idiote pour nous en mettre plein la vue. Elle ne prétend pas à être pour quoi que ce soit dans les miracles qu'elle fait : elle les reçoit, elle en jouit, et voilà tout.

Le cas des humains est moins heureux et moins lumineux. Ils revendiquent avec une fureur sacro-sainte la paternité de leurs miracles, et n'entendent pas se les laisser voler. Si vous voulez rendre un savant plus fou et enragé que les autres, et plus vindicatif qu'une harde d'éléphants, copiez une de ses phrases sans citer son nom. *"Ah ! donner mon nom à mes miracles!. . "* gémissent les Drs. Asimov et Laborit. Mais la paternité entraîne la responsabilité et le mérite implique le *démérite*, dont le corollaire est la *culpabilité*. Dr tous les miracles humains ont été horriblement coûteux. Il n'en est aucun dont les hommes n'aient eu à souffrir assez cruellement pour n'avoir de cuisantes raisons de se les entre-reprocher et de s'en repentir. Et voilà tout!

La nature a fait de nous des petits dieux aveugles. Des dieux qui ne peuvent ni voir ni savoir ce qu'ils font. Incapables de comprendre ce qu'ils fricotaient et ce qui leur arrivait, ces dieux misérables se sont pris pour des diables et, avec l'assistance d'un prix Nobel de biologie, ils se sont attaché au cou les Grelots de l'Enfer si justement entendus par le Dr. P.B. MEDAWAR, Champion MONDIAL DU DÉLIRE D'INVERSION.

BERNARD

A cet égard au moins, Medawar est l'homme-du-miracle-humain. "L'Avenir de l'Homme" est -une oeuvre splendide. Quatre mots puisés dans ce livre et cités dans le "Défi" : *"Seules les populations évoluent"* (p.39) ont suffi à son auteur pour illustrer,en même temps que le tropisme qui dévie de 180° sa pensée,son aptitude à mettre une intelligence déjà spécifiquement humaine au service du délire d'inversion engendré par la nature à notre espèce . Ce qu'il dit de l'évolution des populations est bien observé et finement analysé. Chez les organismes inférieurs, les mutations géniques sont la seule forme de l'individuation, et le rôle de ces mutations dans leur évolution n'est observable que sur de grands nombres, c'est-à-dire sur des populations. Cependant, si l'on regarde l'évolution endosomatique d'un oeil plus critique que la biologie officielle n'y a consenti, on se heurte à nouveau - on s'y heurte partout- au "merveilleux dans le règne animal" ...

PIERRE

On ne peut se représenter sans effroi ce qui se serait passé si les humains avaient compris trop tôt que, ne sachant pas ce qu'ils faisaient, ils ne pouvaient ni revendiquer les mérites ni assumer la responsabilité de leurs actes. Les seuls hommes qui s'en soient doutés et qui aient pu s'en douter sans devenir enragés ni' irresponsables sont les saints Le plus miraculeux des miracles humains fut à coup sur le délire d'inversion, bien que nul n'en ait revendique la paternité ni les mérites. Aussi ne peut-on s'étonner qu'il soit aussi difficile de s'en débarrasser soi-même que d'en guérir les autres. Est-il besoin d'ajouter que rien n'a jamais été si dangereux ? L'anarchie *intérieure* qui s'est abattue su l'humanité occidentale en conséquence de la monumentale irresponsabilité de Freud n'aura été qu'un incident social négligeable au prix de la "révolution absolue" qui se prépare. Une volte-face! Notre planète mise "tête par-dessus cul" du jour au lendemain. Je n'y puis penser sans effroi, si ridicule soit-il d'avoir peur de la réalisation de nos rêves millénaires !

BERNARD

Il y aurait de quoi s'effrayer si ce miracle ne s'accompagnait inévitablement d'un plus grand : la RESPONSABILISATION qui est le corollaire de la conscience L' homme conscient de ce qu'il fait le devient en même temps de ce qu'il doit faire Devenu humain, il n'est plus libre que d'une chose : penser et agir en être humain. Son cas redevient celui de tous les organismes vivants : débarrassé de son Subconscient, il ne peut se "gratifier", se plaire, se sentir à l'aise et même s'amuser que dans son rôle d'agent de l'Évolution chargé de contribuer à la réalisation des conditions de la joie et du bonheur. C'est à la fois sa raison d'être, la condition de son propre bonheur et celle de sa survie. Comment résisterait-il à cette formidable synergie de pulsions et de motivations?

Quand au délire d'inversion, n'ayons crainte qu'il se volatilise trop tôt. Il est tenace. On a vu combien Philippe lui est resté fidèle : la Nature, selon lui, aurait fait de nous des petits dieux, mais nous nous serions attaché au cou des grelots. Ce n'est pas la nature qui les a attachés : c'est NOUS! Le veau d'or est debout même au sein de l'I F.O.

PHILIPPE *(aux étudiants)*

Bouchez-vous les oreilles, mes chers enfants, aux propos de ce crétin Arrêtons-nous s'il vous plaît L'instant est indiciblement émouvant, grandiose etc Il va VOUS arriver une chose inouïe : vous n'allez pas seulement être soulagés de votre ego. Vous n'allez pas seulement divorcer d'avec le diable qui empoisonne la vie de la seule espèce *égotiste* dont la croûte de cette planète est infectée provisoirement Cette espèce semblait devoir rester égotiste à jamais : tant qu'il nous traîne une miette d'égo dans quelque coin, cette miette empoisonne notre vie Mais ce vilain diable n'empoisonnera plus la votre, et vos aptitudes d'hommes-grenouilles, dont la plus merveilleu se est la "mémoire secondaire" (cf LES JEUX pp.49-55) émergeront enfin!

BERNARD

Cette aptitude et cette mémoire se sont manifestées chez P.B.MEDAWAR. A son propre insu et à la faveur d'un quiproquo, il s'est trouvé contraindre les biologistes à différencier les régimes auxquels les *populations* animales et humaines sont soumises. TOUT, y compris notre ego, s'y éclaire quand la signification de ces différences est saisie TOUT, même notre égotisme, reste mystérieux et semble absurde tant que l'on ne comprend pourquoi les animaux et les humains ont du être assujettis à des régimes *opposés*. L'évolution orthogénétique des espèces animales a résulté spontanément de leur *adaptation* à leur environnement, chez les humains, elle a dépendu de leur DÉSADAPTATION au même environnement à mesure qu'il leur deviendrait invivable.

LE DÉLIRE D'INVERSION

Il a suffi que les animaux "marchent droit" pour obtenir l'évolution orthogénétique de leurs *populations*. Il a fallu que les humains marchent à l'envers - à reculons - pour réaliser la *rétrogénèse culturelle* qui les conduit à la Liberté. Telle est la "cause première" de la plus incroyable merveille inventée par la nature pour parvenir à ses fins : le DÉLIRE D' INVERSION.

Voilà TOUT, mais, si immense soit-il, ce "tout" est encore insuffisant Il reste à découvrir COMMENT la nature a asservi les humains à leur ego, COMMENT elle s'y est prise pour

nous en rendre libérables, et COMMENT nous pouvons nous libérer nous-mêmes de notre égotisme tout en conservant l'individualité indispensable à une espèce qui, pour son évolution, dépend totalement d'une *individuation culturelle.* Dès le début de ce cours, les moyens de cette quadruple découverte ont été précisés en vingt mots si prophétiques qu'ils semblaient désespérants : *"Pour comprendre l'Homme, C'EST-A-DIRE TOUS LES HOMMES, il suffit mais il faut qu'on se comprenne soi-même"* (p3/3), Il y avait de quoi désespérer : comment des individus aussi divers et différents réaliseraient-ils jamais une unité ? C'était oublier que "comprendre" signifie "prendre ensemble". Or, pris ensemble,les humains n'en font qu'un, qui est l'Homme Ils ne sont intelligibles et leurs destins spécifiques ne sont perceptibles qu'ainsi com-pris.

Les destins des fauvettes se révèlent dans leur aptitude à naviguer aux étoiles comme "une seule fauvette" Les humains, eux, semblent incapables de RIEN faire "comme un seul homme" Einstein et Guy Lux sont si différents que leur appartenance à la même espèce reste paradoxale tant que nous négligeons de *faire abstraction* de leurs différences. Or le privilège le plus exclusif dont la nature nous ait dotés est une aptitude à *com-prendre des abstractions.* Ce pouvoir contenant tous les facteurs de la liberté humaine, c'est en l'exerçant que nous pouvons nous libérer nous-mêmes. *En dotant les humains d'un ego qui, tout en les asservissant à eux-mêmes a fait éclore en eux la possibilité de se soustraire à leur propre tyrannie et à celle des autres hommes, la nature leur a donné le droit à la liberté vraie, autodéterminée. Elle n'avait aucun moyen concevable de leur assurer ce droit magnifique à un prix moindre.*

L'image globale de l'Homme se dessine d'elle-même sous nos yeux quand nous nous gardons de l'émietter. Elle s'impose à quiconque sait ouvrir les yeux. Si nous en disions plus aujourd'hui, ceux de nos étudiants qui savent ouvrir les leurs nous le reprocheraient à bon droit car ils n'auront pas à attendre la leçon 36B pour vérifier eux-mêmes et sur eux-mêmes les prédictions...délirantes de Philippe !

PHILIPPE

Arrêtez-vous, mes enfants. L'heure est indiciblement solennelle, etc. Vous n'allez pas assister, comme des enfants bien sages, à une distribution de prix de vertu Les dons de la nature à notre espèce' c'est vous-mêmes qui allez vous les faire. Plus habiles que les chirurgiens philippins qui, sans répandre une goutte de sang, divorcent leurs patients d'avec des tumeurs horrifiques, vous allez, d'une caresse légère et sans verser une larme...*la suite au prochain numéro. (A ses collègues)* ça leur fera les pieds. *(Aux étudiants)* On vous jettera quand même, parce que c'est vous, un plaisant petit os à ronger. Sachez donc que 1'IFO pavoise. Ce vertueux institut est tout content de la leçon 36A parce qu'elle est *sienne.* Elle n'est pas l'oeuvre de la nature. Enfin parvenu à donner *son* nom à *son* miracle, l'I.F.O. arrose du même champagne ses adieux à son ego et sa fidélité au veau d'or.

PIERRE

Notre contentement serait fragile s'il était aussi mal fondé : n'ayant ni voulu ni prévu les choses étranges qui nous sont arrivées, nous n'y pouvons être pour rien. C' est d'ailleurs qu'il a fallu qu'elles nous viennent, mais la plupart ne se sont pas passées sur la scène. Jetons un regard sur celles qui se sont déroulées dans les coulisses de l'Univers et dans celles de...l'I.F.O. !

DANS LES COULISSES

PIERRE

Lorsque nous nous sommes attelés à la rédaction du premier cahier d'un petit cours de pédagogie, ce travail semblait pouvoir être bâclé en quelques jours. Nous étions loin de nous douter que la nature se manifesterait dans une de ses interventions dites "révélations" autrefois. Tant que leurs mécanismes sont restés mystérieux, ces révéla&tions intérieures suscitaient la crainte, la révérence, le besoin de soumission. Depuis qu'ils sont connus, ces phénomènes psychologiques n'intimident plus. Ils ne nous "révèlent" que nous-mêmes et si discrètement que sauf en cas d "'expériences paroxystiques" parfois bouleversantes, ils passent aisément inaperçus.Il suffit d'être pressé par le temps pour ne pas entendre les voix de la nature. C'est pourquoi le monopole de leur écoute a longtemps appartenu aux contemplatifs toujours disponibles. Ils entendent bien les voix de la nature, mais n'écrivent guère de traités de pédagogie. Et ceux qui en écrivent sont trop absorbés par leur métier pour écouter la nature.

PHILIPPE

Dans le cas présent, un incident nous a abrités du danger de rester sourds à "nos voix" Je les dis nôtres pour ôter à nos étudiants toute hésitation à constater que nous sommes des types dans le genre de Jeanne d'Arc. Mais,cette fois, un événement insolite nous a soulages de tout besoin de procéder comme elle. *(Aux étudiants)* Mettez-vous dans la peau d'un plumitif honnête, employé à la rédaction d'un petit cours de pédagogie. Les yeux perdus au loin, vous suçotez votre stylobille dans l'espoir d'en extraire les premiers mots d'un exorde bien sonore. Et, venue du ciel, une grenouille atterrit en douceur sur votre "premier cahier", puis se métamorphose gentiment en déesse. Je ga g e que les moins contemplatifs d'entre vous en auriez eu le souffle coupé.

BERNARD

L'émergence parmi nos étudiants d'aptitudes qui font partie des attributs normaux de la conscience des humains quand ils cessent d'être dominés par les instincts hérités de leurs ancêtres animaux ne pouvait nous surprendre car nous nous y attendions. Seules nos maladresses de pédagogues inexpérimentés - auxquelles nos "leçons bis" semblent avoir remédié quelque peu - nous semblaient expliquer que ces phénomènes tardent à se produire. Ce qui, en revanche, nous a pris au dépourvu, c'est ce qui NOUS est arrivé ces jours-ci. Pour rédiger un cours de pédagogie, il nous a fallu, comme au Maréchal Foch, nous demander de quoi il s'agissait vraiment. L'enseignement d'une discipline exige plus d'attention que ses applications.Avant tout, il nous a fallu nettoyer le mot "pédagogie" en balayant les sédiments déposés sur toutes les formes d'enseignement par des millénaires de pan-stupidité. Et en nous enseignant à nous-mêmes 1'A.B.C. d'une pédagogie réaliste, nous nous sommes trouvés rédiger la première moitié de notre 36e leçon ! Sans l'avoir voulu, ni prévu, nous nous étions catapultés dans un univers dont nous ne faisions que soupçonner l'existence.

PHILIPPE

C'est pourquoi, malgré nos blâmables efforts, cette satanée trente-sixième ne pouvait naître...

BERNARD

Quelque chose manquait, mais quoi ? Pour l'apprendre il allait suffire de creuser le terrain pédagogique après l'avoir déblayé. Où que se donne un coup de pioche, on tombe sur un filon, puis sur un autre, et bientôt sur mille. Et, si l'on exploite n'importe lequel de ces filons, on est pris de vertige : aucun n'ayant de fin *concevable*, tous débouchent donc sur l'infini. Notre problèmes était résolu : ce qui a toujours manqué aux pédagogues, c'est un trait d'union avec l'infini. Autrement dit : une pédagogie *réaliste*, qui restitue aux humains leur environnement *réel.* En creusant le terrain pédagogique, nous nous étions pris nous-mêmes en flagrant délit d'autopédagogie !

PIERRE

Ce n'était ni voulu ni prévu. Aussi est-ce malgré nous que nous nous sommes trouvés rédiger les premières pages de notre 36e leçon. Mais c'est délibérément que nous les livrons en prolongement de nos"leçons bis" aux étudiants de notre 3e cycle. Ils sont adéquatement équipés pour entretenir un commerce fructueux avec l'infini.

En revanche nous tentons une expérience franchement *téméraire* en livrant aux étudiants du le cycle une leçon 14 bis intelligible en fonction de celles (16, 17 et 18) qui lui *succèdent* ! Cette expérience serait absurde si la signification de la 14bis ne pouvait être appréhendée par résonances après la 14e qui, intitulée "Dieu en Transrubiconie", commence à restituer à nos étudiants leur environnement intérieur et extérieur *naturels.* Cette réintégration de l'univers dans le champ de leur vision semble propre à déclencher chez beaucoup d'étudiants des réflexes semblables à celui qu'un contact avec "Mullerchen" a valu à ASTARTÉ.

Selon les résultats observés la leçon 14bis conservera, avec ce numéro, la place qu'elle occupe cette année dans notre le cycle. Ou, s'ils sont plus négatifs que positifs, elle sera numérotée 18 bis pour achever utilement ce cycle les années suivantes. Entre-temps, il nous aurait semblé impardonnable de ne pas tenter une expérience qui pourrait valoir à nos étudiants des chances, même faibles, d'une vision, même fugitive, de l'infini qu'ils habitent et qui - potentiellement - *les* habite.

C'est parce que nous avons des raisons d'en espérer ce bienfait que nous sommes contents (d'avance !) de cette leçon. Et d'autant plus confiants dans ses effets sur nos étudiants que nous n'y pouvons être pour quelque chose que négativement, dans la mesure où, *faute d'endurance*, nous devons céder à la nécessité d'y mettre une fin abrupte et prématurée. Car le traitement de ce sujet exige une attention aiguë, nécessairement située dans l'univers intemporel. Celui-ci nous est plus ou moins accessible pendant les mois d'été. Mais, cette fois, il a fallu tenter de l'obtenir à une saison inévitablement consacrée à l'expédition d'"affaires courantes" rendues particulièrement nombreuses et impérieuses par un déménagement soudain auquel l'I.F.O. se voit contraint. Or un va-et-vient incessant entre l'univers intemporel et le monde du quotidien est trop exténuant pour être soutenu longtemps. D'où la nécessité d'interrompre notre 36e leçon dès que l'exploitation pratique d'une AUTOPÉDAGOGIE OPÉRATIONNELLE deviendrait possible. C'est là que nous en sommes. La suite de nos leçons "bis" sera donc consacrée au traitement de ce sujet plus urgent, plus facile et plus immédiatement "rentable".

Cependant, il est vrai que nous sommes contents, mais par des raisons étrangères à notre amour-propre, que cette leçon ait été notre. Jusqu'à présent l'information traitée dans ce cours nous était venue d'Amérique. Nous sommes heureux qu'une occasion se soit présentée de faire franchir l'Atlantique d'est en ouest à quelques éléments d'information issus de nos travaux parce que nous croyons pouvoir en attendre des conséquences satisfaisantes pour tous. Voilà,

sinon tout, au moins presque tout. Si le veau d'or y a trouvé son compte en même temps, félicitons-nous en : il serait imprudent de se priver trop tôt d'un moteur aussi puissant - et d'un ennemi aussi fiable - que cet innocent animal.

L'AUTOPÉDAGOGIE EN QUEUE DE POISSON

PHILIPPE

Puisse l'exemple de vos grands-pères j'ai nommé Pierre, Bernard, Hubert Medicus et Philippe- vous être salutaire, mes chers enfants. Vous vous exposeriez aux mêmes disgrâces si vous vous mêliez de commercer avec l'infini : les affaires qui se font avec lui finissent toujours en queue de poisson, sauf dans les cas où elles ne finissent pas. Infini signifie "qui, n'ayant pas de fin, ne peut donc finir qu'en queue de poisson". Cela se comprend aisément : l'infini ne s'arrête jamais et ne finit nulle part. Mais la plupart des humains doivent bel et bien s'arrêter et mesurer le temps, ne serait-ce que pour parvenir à l'heure au lieu de leur travail, sauf quelques contemplatifs qui restent au lieu du leur, où qu'ils aillent ou n'aillent pas. Mais ils ne rédigent guère de cours de pédagogie. Les gens bien comme vous et moi ont à en rédiger tout en infusant leur vision d'un univers intemporel dans la chronométrie qui semble - prenez garde que j'ai dit "semble" - régner sur la malheureuse humanité, et des gens bien n'ont qu'un moyen de se tirer d'affaire. Comme font les automobilistes pressés de se ranger contre un trottoir sans perdre de temps, une manoeuvre souple du volant accompagnée d'un coup de frein furibond arrête en queue de poisson dans notre monde quotidien les voyageurs en provenance de l'infini.

PIERRE

Hélas ! nous devons caricaturer cette manoeuvre par excès de précipitation. Notre longue excursion dans l'intemporel a retardé cette leçon à un point où nous n'avons plus le temps de procéder à une transplantation méthodique de l'intemporel sur le terrain - inévitablement quotidien - de 1'ACTION. Nos étudiants doivent agir, ont besoin d'agir, et veulent agir *efficacement*. A nous de leur apporter les moyens sûrs devenus accessibles. Mais une priorité nous harcèle. Toutes affaires cessantes, l'I.F.O. doit être mis en état d'accueillir chaque année des centaines et bientôt des milliers d'étudiants. De nombreux professeurs auxiliaires, assistants d'abord mais autonomes aussi vite que possible, sont devenus indispensables. Quelques lignes consacrées à leur formation éclair doivent être annexées à cette leçon. Elle a été différée jusqu'aujourd'hui parce que le moindre début d'une prise de conscience de la signification des mots "environnement naturel" et "pédagogie réaliste" facilitera grandement cette tâche en la rendant *passionnante,* mot qui n'est pas synonyme de *passionnel.* C'est pourquoi nous ne pouvons dévouer que peu de temps à l'analyse des conditions du succès pratique des étudiants qui voudront bien prendre part à une mise à l'endroit de notre planète. Mais il n'est de vrai succès que biologique. C'est donc sur le terrain biologique que cette analyse doit être faite et nous ne pouvons nous y arrêter aujourd'hui qu'en queue de poisson... volant !

BERNARD

Le temps manque pour une analyse des conditions du succès. Mais,s'il n'est aveugle, le plus volant des poissons s'apercevrait des raisons de nos constants insuccès de propagandistes : nous nous épuisions à communiquer une *information incommunicable.*

PHILIPPE

Si nous n'avons pas rectifié plus tôt notre tir, ce fut par la dangereuse raison qui conduit toujours les hommes à leur perte: les pseudo-succès. Nous nous félicitions de n'avoir pas échoué tout à fait et jugions y avoir grand mérite. Quelques "farfelus" et une poignée d'intrépides disséminés ci et là ont valu un petit contingent de lecteurs à nos bouquins et de recrues à nos cours. Il n'en a pas fallu davantage pour stimuler notre obstination. Mais, à la cadence où l'orthologique conquiert les masses, ses premiers succès électoraux peuvent être prévus avec confiance aux environs de l'an cent mille. A quel formidable obstacle - autre que notre stupidité - nous heurtions-nous ?

BERNARD

Il y a de quoi s'arracher les cheveux : ce colossal obstacle se trouve être la chose que nous avons le plus minutieusement - mais le plus mal - observée, celle dont nous avons le mieux constaté l'existence mais que nous avons le plus mal comprise : le DÉLIRE D'INVERSION. Pour penser qu'il serait possible d'en venir à bout avant d'avoir découvert sa source, il a fallu que nous en soyons singulièrement atteints nous-mêmes. Heureusement une série de coïncidences nous a contraints à rectifier notre tir. Aussitôt tout ce qui semblait impossible est devenu facile. Mais pour pouvoir devenir un pédagogue ou un propagandiste irrésistible, il faut d'abord se rappeler que :

Le délire d'inversion a été la planche de salut des humains privés de leur environnement naturel par leur conscience naissante et par la "conscience professionnelle" de leurs éducateurs. Il est resté la planche de salut d'humains sans cesse plus nombreux et plus assujettis, par des techniques toujours plus puissantes, aux environnements artificiels issus de leurs civilisations délirantes.

Mais ce cercle n'est vicieux qu'en apparence. Si certain soit-il qu'un environnement artificiel peut nous engendrer des délires, l*a réciprocité de ces déterminismes n'est pas prouvée. Rien ne prouve l'impossibilité de restituer un environnement universel aux humains AVANT de les libérer de leurs délires.*

PHILIPPE

On en ferait des malins avant qu'ils aient cessé d'être crétins ? Cette théorie est trop belle pour être vraie...

BERNARD

J'ose à peine dire que nous la savons juste. Nous pouvons prédire l'échec fatal du "Plan Barre" aussi sûrement que la réussite d'une propagande orthologique qui utiliserait les moyens d'action rendus accessibles par l'information contenue dans la présente leçon.

HUBERT

Les moyens d'action ? Je veux bien, mais n'en vois guère. Quels moyens ?

BERNARD

Un mot les résume : la LOCALISATION. Elle est à l'opposé de l'UNIVERSALISATION dont nous nous sommes servis pour contraindre nos interlocuteurs avec beaucoup TROP de force : au lieu d'obtenir leur adhésion, nous les avons *réduits au silence* ! Ils savent que leur cause est indéfendable, mais n'osant ni se l'avouer ni se désavouer,

ils ne peuvent que se tenir cois. ns ne desserrent pas la bouche même quand la critique des plus hautes autorités nationales sur les plans politique, académique et scientifique est courtoisement invitée et même sollicitée sur "cinq colonnes à la une" par le grand journal quotidien qui, six mois après avoir publié "La Science au service de la Cité", consacra douze grands articles à l'exposé des mêmes thèmes dans une langue moins austère.

Pourquoi cette dérobade générale ?

Force nous est de constater que NOUS en portons la responsabilité. Nos mots et nos images trahissent son étendue. Émerveillés par les promesses devenues perceptibles dans l'ordre naturel depuis que l'orthologique l'a rendu intelligible et même familier, nous nous sommes servis des images et des mots *merveilleux* qui *rassurent* les hommes sensibles à la splendeur de leur environnement universel. Au contraire, aux malheureux qui, se croyant promis à d'indicibles catastrophes, essaient de se procurer l'illusion d'un sursis en fermant les yeux à toutes les réalités, nos "séismes, raz de marée, révolutions mondiales", etc. ne peuvent être qu'autant de menaces terrifiantes ! Nous avons oublié les méfaits de la peur et les vertus de la "mithridatisation" autant que les propriétés sédatives de la miniaturisation des désastres mondiaux *hachés menu en "faits divers"*. Jamais évidences plus flagrantes ne passèrent plus inaperçues. Mais il ne suffit pas d'en prendre conscience. Encore faut-il répondre à l'éternelle question pratique : comment faire ? *Comment* former des enseignants et des propagandistes habiles à accommoder les lois cosmiques les plus majestueuses à la sauce des "chiens crevés" afin de réveiller la concierge qui somnole dans nos coeurs, toujours avide d'un hachis d'émotions-miniatures quotidiennes ? Et comment provoquer l'acquiescement émotionnel avant de proposer la totale adhésion du coeur et de la tête ?

Ces sujets seront traités dans les "CAHIERS VERTS DU SUCCES BIOLOGIQUE" dont un échantillon prématuré est annexé à la présente leçon.

*L'acculturation est à la culture ce que l'acclimatation est au climat.

Leçons Neuf bis/4, 14bis et 36A Réunies

Q U E S T I O N N A I R E S

1. Nom, adresse et Nos d'inscription :

1- ÉTUDIANTS S DU 4e CYCLE

2. Quels sont - s'il y en a- les éléments d'information nouveaux à vos yeux dans cette leçon ?

3. Vous a-t-elle procuré un effet de soulagement apparenté à celui qui s'éprouve au réveil d'un cauchemar?

4. Selon Bernard, l'image *globale* de l'Homme se dessine spontanément sous nos yeux quand nous nous gardons de l'émietter. Voyez ou entrevoyez-vous cette image assez globalement pour qu'elle commence à s'animer, à vivre en vous et à vous dispenser des "blâmables efforts" du *conquérant* qui *s'empare* de tout et ne peut (ni ne veut) donc rien recevoir ?

5. La TRANSRUBICONIE est le monde où tout est donné à ceux qui ne veulent rien prendre. C'est celui où, ses conquêtes achevées, l'Homme devient humain, celui où nos vies humaines *peuvent* commencer sans que rien ne prenne fin. Parvenus à la 35e leçon vous *savez* de "science sûre" qu'il en va nécessairement ainsi par la formidable raison qu'il ne pet en aller autrement. Mais, bien que vous la sachiez réelle : (a) La réalité vous semble-t-elle restée un rêve inatteignable? (b) Dans l'affirmative, quelles aptitudes pourraient vous manquer encore?

Quelque chose, dit Bernard (p.36A/13) nous manquait. Serait-ce un TRAIT D' UNION AVEC L'INFINI? Lisez et relisez ce passage et prenez-vous en flagrant délit d'AUTOPÉDAGOGIE. Peut-être conviendrez-vous que nous aurions été impardonnables de vous ôter l'occasion de vous prendre VOUS-MÊMES en flagrant délit?

II - ÉTUDIANTS DU 3e CYCLE

Nos leçons 16, 17 et 18 vous ont apporté l'information nécessaire à une distinction claire du bien et du mal -"opération" qui consiste à faire l'un et éviter l'autre. Vous disposez ainsi des moyens dont la nature a doté notre espèce pour conduire les individus conscients (et pour contraindre les autres à leurs frais, par *rétrogénèse*) au lieu de leur rendez-vous. Les contenus de la leçon 9bis/4 vous sont donc pleinement accessibles par *intelligibilité*. En plus, Mullerchen vous les a rendus accessibles par *sensibilisation*. Mais l'information contenue dans les huit premières leçon du 4e cycle vous fait défaut. A cet égard,la 9bis/4 est donc prématurée pour vous et pourrait vous troubler ou vous encombrer.

DEUX QUESTIONS

1. Qu'en pensez-vous? Faut-il (ou non) la livrer l'année prochaine aux étudiants du 3e cycle?

2. Vos réactions aux thèmes traités, en précisant ceux qui vous ont été utiles, inutiles ou nuisibles.

III - ÉTUDIANTS DU 2e CYCLE

La leçon 14 bis vous est livrée à titre expérimental. Il aurait été normal et peut-être préférable de vous en rendre les contenus pleinement accessibles par intelligibilité avant de vous les livrer. Mais nous aurions fait courir à beaucoup d'entre vous le risque de perdre quatre mois de la sorte de "bonheur" qui accompagne la restitution d' un environnement naturel. L'environnement universel *intériorisé* est le PÉDAGOGUE-UNIVERSEL-PAR-EXCELLENCE : L'ÉDUCATEUR DE LA S E N S I B I L I T É.

QUESTION UNIQUE

Cette leçon vous a-t-elle été agréable ou désagréable? En cas de mixité d'impressions précisez les passages qui ont produit ces effets sur vous.

Prière d'adresser vos réponses, le plus tôt possible à NOTRE NOUVELLE ADRESSE: I.F.O.-ÉTUDES, 5, rue Neuve Saint-Germain , 92100 BOULOGNE

Aux Étudiants restés en Panne à la Leçon 36A

LA DERNIÈRE LEÇON DU COURS D'INITIATION

L'importance de la dernière leçon de ce cours est trop grande pour qu'elle puisse être écrite avant d'avoir fait ses preuves. Elle ne peut ni mettre un point final à un cours qui ne pourrait prendre fin sans perdre sa raison d'être, ni extraire les conclusions d'un cours qui ne peut rien conclure.

La seule raison d'être de sa dernière leçon est d'apporter à ses étudiants les éléments d'information propres à leur valoir une *émancipation double* : ils doivent être soustraits aux contraintes du monde qu'ils ont quitté bien qu'ils y vivent encore, et à celles qui tendraient à renaître dans le monde *libre* auquel cette leçon ne peut leur livrer l'accès qu'en leur apportant les savoirs indispensables à l'exercice de leur liberté.

Quels savoirs ?

C'est la dernière question qu'il faut avoir devinée pour n'être pas dévoré par le Sphinx qui garde mieux que jamais 1'entrée du paradis.

Vous savez que ce paradis a été inventé par les théologiens malheureux qui n'ont jamais pu y être admis parce que le malheur y est, comme de juste, *streng verboten.* Mais il a été rendu habitable aux humains grâce à l'assistance joyeuse du crapuleux petit frère Laurent de la Résurrection et avec celle, astucieusement commerciale, de la Belle Jardinière et du Bazar de l'Hôtel de Ville. Enfin et surtout grâce à la goutte, divinement comique, du sang de ce nom-de-Dieu-de-Christ : la *dernière* ! Depuis lors, les hommes qui réservent une seule goutte du leur trichent à ce jeu, perdent la partie et se font dévorer par le Sphinx.

Face au risque d'en mourir de rire, la prudence exigeait qu'une double tentative d'émancipation, dont les effets soient observables et mesurables, précède la parution de cette leçon. Une réunion solennelle, où tous ont été conviés et où beaucoup se sont rendus, fut mise à profit à cette fin perfide.

Des éléments d'une information sociologique objective, propres à assurer leur route en allumant leurs étoiles, furent suggérés aux assistants dans quelques citations extraites d'un livre encore inédit. Il convient de différer l'interprétation de leurs réactions à ces textes. Elles seront plus claires quand il aura paru.

Mais il fallait des échanges oraux pour apporter l'information *subjective* dont peut dépendre la libération de ceux qui n' ont eu de co n t a c ts qu'épistolaires avec le "surdoué synthétique" dît J.D., qui n'a jamais existé Certes, celui qui existe est privilégié pour faire ce métier : il est abrité de toute tentation de se prendre, et de tout risque d'être pris, au sérieux dans un rôle de "Sage" ou de "Guide". Il n'a ni le physique de ces emplois, ni la "présence" et l'éloquence qu'ils exigent. Ses dons d'orateur monocorde et quasi-aphone quoique loquace ne sont pas nuls : ils sont *négatifs*. Mais c'est en qualité d'acteur que J D. se surpasse : incapable de s'acquitter crédiblement du moindre rôle, il ne peut que s'*amuser* à "jouer" vingt-quatre heures sur vingt-quatre le sien propre : celui de vieillard à bout de souffle et à fin de course, tout juste bon à se rire tendrement du Bon Dieu, du Bazar de l'Hôtel de Ville, de ses étudiants et de lui-même Ceux qui l'ont vu et entendu le 23 octobre l977 *savent* qu'il est cela et ne peut être rien d'autre Ils ont vu et entendu qu'il serait vain de lui en demander plus, et qu'il est urgent de confier à des hommes plus robustes le soin de porter la parole de l'I.F.O. dans les débats télévisés qui se préparent et celui d'assurer l'infrastructure financière solide qu'il va falloir à cet institut pour affronter les tempêtes dont on entend rugir déjà les vents furibonds.

Voilà de quoi il doit s'agir en toute priorité pour sauver un cours qui s'enliserait dans le temporel s'il n'ouvrait a ses étudiants les portes de la chose éternelle par excellence : l'instant présent. Vivre éternellement l'instant présent, c' est être ce que nous sommes. La nature nous ayant faits ce que nous sommes et dotés de ce qu'il nous faut pour le devenir, cette affaire-la est chose virtuellement faite.

Mais, pour en accélérer l'actualisation, l'I.F.O. doit vous empoisonner la vie en sollicitant une fois de plus votre assistance active. Il doit essayer de vous piéger pour se faire aimer d'un amour aussi tendre que celui qui gonflait le coeur de Monsieur Perrichon, mais avec une nuance : il ne s'agit pas, ou pas seulement, d'un beau geste qui sauve la vie a cet institut : vous l'tabandonneriez (et vous condamneriez vous-même) à une mort laide si vous lui refusiez votre collaboration en qualité d'Assistant Professoral Autopédagogique. La mise au point de cette forme d' assistance est la condition sine qua non de la formation des A.P.A. professionnels correctement rémunérés sans lesquels l'I.F.O. ne pourrait prendre en charge un nombre d'étudiants assez grand pour lui fournir les moyens de rémunérer ses collaborateurs. Pour échapper à ce cercle vicieux, l'I.F.O. dépend de ses "4e cyclards" pour l'aider à faire l'essai de *plusieurs* techniques d'une A.P.A. efficace et rapide.

L'entrée en activité de quelque dix ou douze comités d'assistance professorale autopédagogique (C.A.P.A.) en France, en Belgique et en Suisse n'est pas seulement nécessaire. Elle est souhaitable à plusieurs points de vue. Vous serez invités prochainement à vous faire la main à un métier qui vous vaudra des rapports humains-c'est-à-dire des amitiés - d'une qualité exceptionnelle.

Les premières réponses de nos étudiants du ler cycle à la "Fiche C.A.P.A." et surtout au questionnaire 2bis (ci-joints) semblent assurer mieux et plus vite des contacts plus confiants que nous n'osions l'espérer. La qualité du travail pédagogique prévisible à partir de ces données semble assez bonne déjà pour autoriser 1' espoir de son amélioration rapide. Et, ipso facto, pour espérer celle des étudiants de l'I.F.O. et, *par ricochet*, celle de ses professeurs.

C O N C L U S I O N S

Nous attendons vos réponses au questionnaire "trente-six-zéro" pour rédiger, le plus vite et du moins mal que nous pourrons, une TRENTE-SIXIÈME LEÇON assez inoffensive pour être. définitive. Et - on l'espère sans trop oser y croire - assez émouvante pour stimuler en vous l'orthoégoisme qui vous fera prendre en mains les destins de l'I.F.O. à temps pour laisser à un vieillard cacochyme le petit rien de souffle qu'il restera peut-être lui falloir pour intituler "L'INSTANT PRÉSENT" la première leçon d' un cours d'orthométaphysique éternelle. Mais la consigne qui sied au lancement de la bombe O. A. M. est : *"Manches retroussées, bras raccourcis"...*

Prenons garde, pourtant, que cela pourrait ne pas suffire. Ceux qui, le 23 octobre 1977, ont vu et entendu le cacochymissime directeur des études à l'I.F.O. - s'ils l'ont *écouté* aussi - ont appris une chose qui achève de donner un sens et une culmination à la vie humaine : le quatrième âge. Le "divorce à l'italienne" nous a plaisamment sensibilisés aux conséquences du processus biologique dit "sénescence". Elles sont merveilleuses ou douloureuses selon que l'on écoute ou méprise sa signification. Les dernières paroles du héros de cette tragédie nous apprennent que la vie commence à quarante ans. Le dernier geste de sa trop jeune épousée - son pied nu caresse le mollet turgescent d'un adolescent - nous montre que la vie *individuelle* prend fin à quarante ans. Ceux qui croient pouvoir vivre deux fois leur jeunesse restent sourds

aux besoins et aveugles aux merveilles de leur vie *spécifique*. La *mémoire secondaire*, qui peut seule ressusciter en nous l'*expérience sentie* de la Vie intemporelle, s'étiole et se meurt en eux. Mais chez ceux en qui elle est vivante, elle devient impétueuse et turbulente. Elle vaut aux veinards à fin de course quelques chances, qui appartiennent à leur *espèce* mais pas à leurs *personnes*, de tomber pile en plein orthométaphysique. Mais dépêchons : selon Monsieur de la Palisse, le temps qu'' il faut pour y tomber doit leur manquer s'il ne leur est pas laissé.

Subconclusions :

1. Gardez-vous de prétendre à vivre deux fois votre jeunesse et débrouillez-vous pour vivre jusqu'au quatrième âge : c'est celui où commence, pour ceux qui sont restés vivants, la vie vraiment heureuse , immobile, éternelle.

2. Ne vous fiez pas au Bon Dieu : sa tendance est de n'en faire qu'à sa tête. A 1' imitation du crapuleux frère Laurent, faites-lui faire son boulot : tout tourne toujours au poil quand nous lui apprenons à noue obéir.

QUESTIONNAIRE TRENTE-SIX-ZERO

1. Nom, adresse et No d'inscription

2. Êtes-vous disposés à vous faire la main au métier de professeur assistant en prenant part au travail du C.A.P.A. le plus proche de votre domicile?

3. Dans l'affirmative, veuillez remplir la "Fiche C.A.P.A." ci-jointe et répondre au questionnaire 2bis.

4. Désirez-vous conserver la qualité de membre de l'I.F.O. pendant la période qui séparera sa dernière leçon d'initiation de sa première leçon d'orthométaphysique éternelle? Dans l'affirmative, veuillez bien nous retourner, complété à votre convenance, le bulletin de "MEMBRE E.E. (exploité éhontément)" ci-joint. NB. En plus des avantages très occultes assurés par l'I.F.O. à ses membres E.E., les modifications apportées au cours d'initiation pendant l'année courante leur seront communiquées, ainsi que toutes informations en provenance du C.I.E.B.S. Ou d'ailleurs dont l'inclusion dans le cours serait jugée inopportune mais qui nous sembleraient pouvoir intéresser nos membres E.E.

5. Au cours de la séance de désenchantement supposé salutaire du 23 octobre 1977, plusieurs de ceux qui ont éprouvé un désenchantement suffisant p o u r ê - tre désenchantés se sont trouvé un porte-parole éloquent pour légitimer leurs ressentiments d'étudiants frustrés. Et pour renforcer leur sentiment d'une frustration de leur *besoin d'autonomie.* Elle leur a été promise depuis des années et ils l'ont attendue *vainement* pendant des années. Il y a de quoi dégoûter les meilleur gens des moeurs d'un "infini" et des comportements d'un "éternel" qui ne soupçonnent pas la signification ni même l'existence du mot "patience"! Pouvons-nous leur en vouloir? Et faut-il en vouloir à l'I.F.O.? Sans le moindre doute si ces années d'attente ont été perdues. Pensez-vous qu'elles l'aient été? Une seule de ces années a-t-elle manqué de VOUS apporter quelques petites choses qui, tout compte fait, ont peut-être été grandes? Qu'en pensez-vous?

6. Si, aux yeux de la personne présumablement sensée que vous étiez lorsque l'idée insolite vous est venue de vous inscrire à un "Cours d'Initiation à l'Orthologique" (sic) :

(a) le souverain omnipotent qui régnait sur l'Univers, et notamment sur VOUS, était 1'IMBÉCILE ABSOLU dit "hasard", essayez, s'il vous plaît, de vous représenter la sorte d'*inquiétude permanente* qui devait être la vôtre même si vous n'en aviez pas conscience, et dites-nous si l'évaporation de cette inquiétude absurde a commencé et si elle vous a coûté plus d'efforts, de temps et d'argent qu'elle n'en vaut?

(b) le Souverain omnipotent qui régnait sur l'Univers, sur tout ce qu'il est et contient, et notamment sur VOUS, était le Bon Dieu de nos grands-pères, essayez s'il vous plaît, de vous représenter la sorte de *quiétude permanente* qui devait être la vôtre même si vous étiez inquiet, et dites-nous si la dissipation de cette quiétude puérile a commencé chez vous et si elle vous a coûté plus d'efforts, de temps et d'argent qu'elle n'en vaut?

Les statisticiens de l'I.F.O. ne manqueront pas d'afficher les résultats de ce sondage sur les vitrines du Bazar de l'Hôtel de Ville et dans les salons d'essayage de la Belle Jardinière.

Leçon 36ème Bis "Définitive" (orale)

Extrait

«LES RAISONS CONSTANTES DE NOS ÉCHECS»

Nous pouvons nous réclamer d'une continuité dans l'échec qui tient du miracle, si on tient compte des merveilles que nous apportons et de la grâce avec laquelle nous les apportons . C'est incroyable . Pourquoi ? Ces 32 chercheurs trouvent le moyen par le truchement que je suis de ne pas réussir . Si vous avez lu le petit truc sur l'économie qui s'appelle "Hautement confidentiel", il faut être tombé sur la tête pour résister une minute . C'est ce qu'il s'agit de comprendre et pourquoi J.D. (actuellement en exercice) a trouvé le moyen de vous décevoir à chaque fois et de ne jamais tenir ses promesses . Tout ce qui peut convaincre surabonde . Si les 32 vieillards sont restés si hermétiquement anonymes - ils ne sont pas si idiots que ça - c'est parce que nous ne pouvons pas nous permettre la moindre trace d'échecs .

Si vous voulez bien vous rappeler le contenu de la 6ème leçon : nous vous dépouillons de tout ce que vous avez, y compris de la récompense suprême qui tient de toutes vos raisons de vivre, c'est de pouvoir dire "moi je suis supérieur à tout le monde" . La morale, cette carotte judaïque, on vous l'enlève, on vous enlève exactement tout . Il faut passer de l'instinct de conservation à l'instinct d'évolution . Il y a là une petite transition . C'est une inversion intégrale de TOUT . De quoi s'agit-il ? De vous priver de toutes vos raisons de vivre, de ne vous en apporter aucune . Apporter une promesse illusoire à laquelle vous ne croyez pas . On ne retourne pas tout comme ça; il faut arriver à la 36ème pour retourner tout, j'espère qu'on va y arriver ce coup-ci .

Il faut commencer par retourner toutes vos raisons de vivre qui est de survivre par conséquent de casser la gueule de vos voisins, de les supplanter, de les dominer, d'être supérieur, ou si vous ne 1'êtes pas, de vous juger supérieur par le biais de la carotte judaïque : vous êtes le plus moral de tout.

D'un seul coup d'un seul, voilà les 32 vieillards qui se mettent à parodier les astuces de la Belle Jardinière et du Bazar de l'Hôtel de Ville . "Mesdames, messieurs, entrez au Paradis,c'est gratuit !" Gratuit! Je t'en fous, c'est un piège affreux, c'est atrocement coûteux, vous êtes dépouillés de toutes vos raisons de vivre, vous êtes nus et grelottants devant l'entrée .

Il y a une façon de faire coller ce truc-là (où est notre grenouille initiale ?) car elle je ne la déçois pas, car elle a une veine de cocu pendu, elle s'est aperçu que donner sa dernière goutte de sang est le sport le plus rigolo qui soit sur la terre . Et ça vous divorce définitivement de vous attribuer un mérite quelconque , vous-n'y-êtes-pour-RIEN . Et plus vous faites des actes désintéressés plus vous êtes récompensé, comme disait le petit frère Laurent ... -

Et c'est sa la 36ème bis, amusez-vous comme des Dieux et jamais sous aucun prétexte croire que vous puissiez n'être autre chose qu'un agent, et surtout réserver , que vous ne vouliez rien pour vous . Ce n'est pas si facile que sa, mais quand vous l'avez compris vous entrez au Paradis . Lorsque vous avez abandonné la plus petite pensée de vouloir quelque

chose, quand vous aurez compris à quel point ce que vous pouvez vouloir est grotesque, par rapport à ce que vous recevez au centuple quand vous ne voulez plus rien, là vous êtes entré au paradis, là je ne vous décevrai pas .

C'est tout ce que je pouvais vous donner, je n'y suis pour rien, je vous dis "je", je ne suis qu'une incarnation provisoire de Jacques Dartan . Ces 32 vieillards augustes qui au contact d'un Juif ont trouvé le moyen de remplacer la carotte judaïque par plus puissant, et celui-là il s'appelait le Christ . Il a gagné la partie parce qu'il a dit donnez, donnez, cela vous sera rendu au centuple .

Dès que vous l'aurez trouvé vous n'aurez plus jamais un problème dans la vie, si ce n'est celui de vous demander, comment il est possible que vous -un misérable vermisseau- vous soyez capable de faire tout ça, de recevoir tout ça, et de jouir de la vie à ce point là, et de ne jamais battre le Bon Dieu dans la générosité . C'est toujours lui qui l'emporte . Et bien mes enfants voilà ! Je dis "mes enfants", je devrais dire mes frères,mes soeurs, nous sommes tous pareils . Je ne peux pas vous décevoir, automatiquement je ne pourrais jamais tenir les promesses de la Belle Jardinière . Il faut que vous soyez sincères avec vous-mêmes, que vous acceptiez enfin de savoir que vous êtes des rapaces et que vous voulez tout . Il faut mettre le prix . Ce petit frère Laurent qui fait assaut de générosité avec le Bon Dieu, plus il donne, plus ça lui est rendu au centuple, c'est roulant !

Voilà, vous avez entendu la 36B définitive . Ca ne veut pas dire pour tout ça que le cours s'arrête, une fois qu'on a compris ça il y a encore des tas de petites choses à apprendre . Alors là, le CIEBS devient intéressant, parce que qu'est-ce qu'il peut sortir comme connaissances diverses !

Est-ce que sa vous parait éclairer la cause constante de nos échecs ? et la raison pour laquelle il faut être surhumain pour ne pas échoir lorsqu'on veut apporter aux humains tout ce qu'ils ne veulent pas . Dans le texte "Hautement confidentiel" il y a un petit passage - quelque chose qui est révélateur - et qui est peut-être passé inaperçu : il est dit que l'industrie est faite pour industrialiser, c'est-à-dire remplacer des hommes par des machines . A la limite, si on veut faire produire les machines sans leur imposer cet handicap phénoménal qui est la rentabilité, ce qu'on peut produire est sans limites ... L'abondance ... il n'y a qu'à laisser faire les machines . Est-ce que ça vous a frappé ? Est-ce que cela vous apporte, vous révèle quelque chose de ce qu'il faut faire dans toute tentative de diffuser l'Orthologique . Est-ce que ça vous fait prendre conscience du caractère impossible de ce problème jusqu'à ce qu"on ait compris le véritable stade ?

Je ne pouvais faire autre chose que de vous décevoir parce que vous ne vous attendiez tout de même pas que je vous dise : Mesdames, Messieurs, entrez vous êtes au ciel !!...

Quand vous croyez emporter quelque chose au paradis, vous pouvez toujours courir, Y-a-pas-de-paradis !

Vous ai-je donné l'impression d'avoir tenu mes promesses plus que d'habitude ?

... Je ne corrige jamais personne car il faut que toutes les expériences soient faites, mais dans l'ensemble - à priori - la technique d'ouvrir son coeur ... il me semble que ça ne doit pas mal marcher .

COLLECTION « SURVIVRE »

Jacques Dartan

FRANCHIR LE RUBICON

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

COLLECTION « SURVIVRE »

Dirigée par le Centre International d'Études Bio-Sociales

Tous les ouvrages de cette collection ont en commun un caractère : ils exploitent les automatismes de l'intelligence humaine.

En conjuguant nos ressources conscientes et inconscientes, ces automatismes, dits « orthologiques », allient la rigueur de la pensée logique aux richesses qui, naguère, semblaient appartenir aux seuls « génies » de l'inspiration artistique ou spirituelle.

Le caractère le plus saillant de l'orthologique est son universalité. Elle s'applique à toutes les disciplines avec la même aisance, la même simplicité et la même efficacité.

Mais, parce qu'elles sont victimes d'un retard de quelque deux siècles sur les sciences naturelles, les sciences humaines fournissent à l'orthologique sont champ d'application le plus fertile et sa tâche la plus urgente, qui est de transformer en sciences naturelles, c'est-à-dire en vraies sciences, les pseudo-sciences humaines.

La collection « SURVIVRE » a été créée dans la triple intention d'informer un public très large des progrès décisifs réalisés en sciences humaines modernisées, de fournir aux chercheurs des instruments commodes, et de procurer à ceux qui s'engageraient dans la même voie un moyen de grouper leurs travaux.

COLLECTION « SURVIVRE »

Dirigée par le Centre International d'Etudes Bio-Sociales

1. *Survivre,* par J. Dartan

2. *Les Jeux de l'Homme et de la Femme,* par J. Dartan.

3. *Franchir le Rubicon,* par J. Dartan.

En préparation:

4. *Au Chevet de Soi-Même,* par J. Dartan.

© 1968, 1977 . CENTRE INTERNATIONAL D’ÉTUDES BIO-SOCIALES

SOMMAIRE

Les personnages du Drame Chap. 1
Avant-Propos et Mode d'Emploi Chap. 2

I. EN DEÇA DU RUBICON
Prologue : « Pédagodrame » Chap. 3

II. LA TRAVERSEE
1er acte : Le Chaos Chap. 4
2ème acte : La Moralité de la Fable Chap. 5
3ème acte : Pêche Sous-Marine Chap. 6
4ème acte : Evasion dans la Rue Chap. 7
5ème acte : 1ère partie : Les Enfants du Hasard Chap. 8
2ème partie : Les Enfants de l'Instinct Chap. 9
3ème partie : Les Enfants de la Culture Chap. 10

III. AU-DELA DU RUBICON
Epilogue, 1ère partie : Science de la Rue Chap. 11
2ème partie : Un Monde transfiguré Chap. 12
3ème partie : Une Arme Absolue Chap. 13

IV. APPENDICE
1ère partie : Comment on devient Orthologicien Chap. 14
2ème partie : La Vie et l'Œuvre de Léon-David Steiner Chap. 15

LES PERSONNAGES DU DRAME

PIERRE, *psychologue, meneur du jeu. C'est le « sage » de l'équipe.*

BERNARD, *biologiste bourré de savoir.*

HUBERT, *père de famille bourré de bon sens, mais irascible.*

MÉDICUS, *médecin modéré et prudent. Il ne s'en laisse pas conter.*

PHILIPPE, *physicien et mathématicien. Libertin, cynique et méchant comme la gale, il tient les rôles du « vilain ».*

ISABELLE, *femme de Pierre.*

FRANÇOIS, *porte-parole des étudiants.*

FRANÇOISE, *porte-parole des étudiantes*

.

LE PROCUREUR, L'AVOCAT DE LA DÉFENSE, L'EXPERT LOGICIEN, *hommes de loi incarnés par Philippe dans le procès d'un homme accusé de l'assassinat de sa maîtresse.*

AVANT-PROPOS et MODE D'EMPLOI

Le Rubicon est l'obstacle qui vous sépare de vous-même. Il vous coupe en deux et vous empêche de devenir l'homme ou la femme adulte que vous seriez si vous étiez vous-même. Le Rubicon sépare les hommes des femmes. Il nous sépare de nos enfants, de nos amis, de nos chefs, de nos subordonnés, de tous les humains. Le Rubicon est l'obstacle – dérisoire – qu'il nous suffit d'oser franchir pour conquérir tout ce que nous voulons conquérir. Mais nous sommes habitués à ne pas le franchir, et c'est cette habitude qui nous empêche de prendre pied sur les rivages où s'accomplissent nos destinées adultes.

I - DE QUOI S'AGIT-IL ?

Un groupe d'anthropologues, assistés de médecins et de divers spécialistes, se sont posé deux questions :

1. De quels moyens les humains disposent-ils pour se défaire de leurs habitudes nuisibles et pour en acquérir d'utiles ?

2. Ces moyens découverts, quelles habitudes nous faut-il acquérir (ou perdre) pour devenir des hommes ou des femmes authentiquement adultes ?

Le présent livre apporte les réponses (soigneusement vulgarisées) de cette équipe de chercheurs, et les cinq personnages mis en scène sont leurs porte-parole. C'est à eux qu'incombe le soin d'expliquer de quoi il s'agit.

PIERRE

Pour devenir des adultes authentiques, il nous faut tout d'abord perdre l'habitude de ne pas être heureux. C'est moins facile qu'on ne croirait parce que, profondément ancrée chez la plupart d'entre nous, cette étrange habitude nous semble naturelle. Il y a beaucoup d'humains que rien au monde ne pourrait rendre heureux parce qu'ils sont habitués à ne pas l'être. Or quiconque vieillit sans mûrir devient l'esclave de ses habitudes.

MEDICUS

L'habitude de ne pas être heureux, parce qu'elle est négative, offre peu de prise aux efforts personnels et aux interventions médicales. En psychiatrie, les chocs donnent parfois des résultats, mais ils ne peuvent s'appliquer qu'à des malades.

PHILIPPE

La vie se charge de nous administrer tous les chocs, voire les coups, nécessaires. Peut-être est-ce pourquoi, malgré la mollesse d'une époque indulgente à nos faiblesses, certains humains peuvent encore se passer de chocs électriques ou insuliniques. Mais faut-il vraiment se résigner à cette pensée pénible que l'humanité a besoin d'être menée à la spartiate par des maîtres inflexibles ?

MEDICUS

Dans ma profession on incline à le penser : les privilégiés sont généralement fragiles et souvent malheureux. J'ai eu des patients guéris de malheurs imaginaires incurables grâce aux vertus de malheurs vrais ! On ne peut en conclure que le malheur est indispensable aux humains, mais il est légitime de se poser la question.

BERNARD

Je suis heureux de pouvoir – quoique inquiet de devoir – répondre non, cent fois non, à cette question. A la lumière de ce que la psychologie animale vient de nous enseigner, on ne peut continuer à penser que, en soi, le malheur ni la souffrance puissent être bons à quoi que ce soit.

Nous n'avons pas besoin d'aller à l'école du malheur pour apprendre à vivre.

HUBERT

Quelques confidences qu'on ait arrachées à je ne sais quels animaux, je mets en doute ce qu'ils ont pu dire des humains : j'ai tendance à penser que, sur ce sujet-là, nous en savons plus long qu'eux ! J'en appelle à nos lecteurs : n'ont-ils pas autant que moi le sentiment que l'école du malheur est indispensable aux humains ? Ceux qui, n'y étant jamais allés, n'ont jamais souffert, ont-ils pu apprendre à vivre ? A mon humble avis, ils n'ont autant dire jamais vécu !

PIERRE

Je le pensais hier encore. Aujourd'hui j'éprouve comme Bernard une inquiétude accompagnée d'un grand soulagement. Sans doute, bien des lecteurs sont eux aussi inquiets : le spectacle d'une humanité qui, par tous les moyens (surtout les pires), tente d'échapper à l'école du malheur n'est pas rassurant. Partout où se relâchent les autorités traditionnelles, parentale, écclésiale et sociales, la délinquance et la criminalité explosent. On dirait l'Occident atteint d'une gangrène morale. Quel soulagement d'apprendre que, selon toute apparence, il s'agit d'une évolution normale, potentiellement favorable !

HUBERT

Je bénirais les animaux, fussent-ils serpents ou crocodiles, dont les enseignements justifieraient cet optimisme ! Quels sont ces animaux et que nous ont-ils appris ?

BERNARD

Ils n'ont pas leur place dans un avant-propos, mais je voudrais reconnaître en deux mots l'étendue de notre dette envers eux. Ils nous ont montré qu'il y a d'autres moyens d'apprendre et d'enseigner que ceux qui nous sont familiers, et qu'une habitude peut être tout autre chose qu'un réflexe conditionné. Nous savons désormais comment on peut acquérir des habitudes vraiment humaines. L'« école du malheur» est un de ces moyens. Ce n'est ni le meilleur ni le plus sûr, mais c'est le seul auquel nous soyons habitués.

PIERRE

Et voilà en un mot de quoi il s'agit : acquérir des habitudes spécifiquement humaines, des **habitudes de liberté**. Nous devons nous habituer à ne pas prendre l'habitude de ne pas être heureux. Nous devons prendre l'habitude de ne pas nous habituer à l'amour, ni au beau, ni au vrai : s'habituer à ces choses, c'est leur devenir insensible, c'est les tuer en soi, c'est rendre le bonheur impossible. Indirectement, les animaux nous ont appris comment, en nous mettant à l'école du bonheur, nous pouvons franchir le Rubicon et devenir des hommes libres, **déconditionnés.**

II - LA TRAVERSÉE

Nos cinq protagonistes se sont vu confier la tâche d'entraîner les lecteurs sur l'autre rive du Rubicon, où les humains sont heureux. Voici les péripéties de cette traversée :

Dans le Prologue, un père de famille, un médecin, un psychologue et deux savants croient découvrir la cause principale du mal scolaire en France : une lacune grave dans les programmes. Ils se proposent d'y remédier. Rassurez-vous : ils échoueront. Mais la chance leur sourit : ils s'engagent dans une voie qui mène à la maturité.

Au premier acte, « Le Chaos »*, on prépare la traversée. Les acteurs essayent de dorer la pilule en vous divertissant, et n'y parviennent guère. Leur humour est éléphantin, mais, à leur insu comme au vôtre, ils vont et vous entraînent dans la bonne direction.*

Le deuxième acte : « La Moralité de la Fable »*, est un peu moins indolore. Nos héros s'en prennent à la morale, et ils se piquent au jeu. Ils veulent éclairer et convaincre. Mais ils ne convainquent, chacun de son côté, que ceux qui étaient de leur avis ! Pourquoi faisons--nous presque invariablement comme eux ?*

Les préparatifs sont achevés. La traversée commence au troisième acte. Avec « Pêche Sous-Marine » *vous pénétrez dans un monde mystérieux, qui va le devenir de plus en plus. Si vous vous laissez faire – mais votre tendance sera de résister – vous franchirez le Rubicon sans vous en*

apercevoir : vous vous réveillerez, tout étonné et déjà heureux sur l'autre rive. Mais cela ne vous arrivera que si vous jouez le jeu. Quel jeu ? A nos héros de l'expliquer.

PIERRE
Jouer le jeu est dans le cas présent une expression fausse. car il ne s'agit pas d'un jeu. Mais certains lecteurs – ceux qui sont impressionnables – sont invités à s'en faire un jeu pour éviter d'être choqués.

HUBERT
Ce danger serait écarté si nous prenions soin de n'être pas choquants.

PIERRE
Nous devons entraîner nos lecteurs sur la route qui mène à la maturité, en les aidant à perdre l'habitude de n'être pas heureux. Or il s'agit d'une habitude négative qui, ne donnant prise ni à l'action consciente sur soi-même ni aux psychothérapies classiques, relève, comme l'a observé Medicus, de la thérapeutique des chocs.

MEDICUS
J'ai ajouté qu'elle s'applique aux malades seulement.

BERNARD
Tous les Occidentaux sont atteints d'une maladie grave, d'une « fixation infantile ». Quiconque, passé vingt ans, n'est pas heureux, est un malade frustré de l'essentiel de ses attributs d'humain adulte. **L'Homme a été fait pour être heureux sitôt qu'il est adulte.** Aussi suffit-il à tout homme et à toute femme de prendre conscience du réel pour devenir heureux chaque jour un peu plus que la veille : plus encore que le succès, le bonheur est cumulatif. Mais il y a un prix à payer : nous devons rompre nos amarres, nous soustraire aux déterminismes qui emprisonnent l'adolescence dans l'irréel. Nous devons, en un mot, nous déconditionner, nous libérer.

PlERRE
Et c'est ici qu'interviennent les chocs. Dans l'état présent des connaissances, il est impossible de se déconditionner soi-même. Ce n'est guère qu'en nous heurtant aux autres que nous pouvons, en nous ajustant à eux, nous ajuster à nous-mêmes. Hélas ! la statistique joue contre nous : nos chances de rencontrer ceux de nos prochains qui pourraient nous révéler à nous-mêmes sont minimes. Pis encore : quand nous les approchons, nous les fuyons parce qu'ils nous choquent !

Eh bien, lecteurs, nous allons vous choquer, nous n'allons pas cesser de vous choquer **crescendo**, mais ne vous effrayez pas : la méthode est au point, et nous ne vous traumatiserons pas.

III - CARTES SUR TABLE

Vous êtres prévenu : nos protagonistes ont fait promesse de vous choquer de plus en plus, et de ne pas vous traumatiser. Or nous vivons dans un siècle où rien ne choque, mais tout traumatise. Alors ? Laissons-les s'expliquer.

PIERRE
Nos lecteurs seront choqués parce que nous allons, progressivement, heurter leurs habitudes les plus chères. Or, en matière d'habitudes humaines, « cher » est toujours synonyme de « coûteux ». Les habitudes qui nous sont chères sont immanquablement celles qui nous coûtent nos bonheurs.

BERNARD
Les habitudes qui nous sont chères sont, plus immanquablement encore, celles que nous ne **nous connaissons pas.** Elles nous semblent naturelles, et nous le sont en effet : l'habitude est une seconde nature. Voilà pourquoi, ne pouvant jamais nous en prendre à nos habitudes profondes, nous ne pouvons jamais nous en guérir nous-mêmes.

PHILIPPE

Et voilà comment il se fait que, dans un siècle où rien ne choque, nous choquerons nos lecteurs sans qu'ils sachent – sauf à la fin – pourquoi ils sont choqués. Même prévenus, ils ne s'apercevront pas que nous heurtons leurs habitudes inconscientes.

PIERRE

Nous allons nous heurter, avec violence parfois, à la pire et la plus inconsciente de toutes les habitudes de l'Homme occidental : celle de ne pas être heureux. Mais nous le ferons si insensiblement que nul n'en sera choqué – s'il consent à jouer le jeu. Cependant, dés l'abord, nous allons nous heurter à quelques habitudes plus sensibles parce qu'elles sont peu profondes. On constatera tout de suite que, dans sa forme autant que dans sa substance, **le présent livre ne ressemble à rien d'habituel.** Et cela, tout le monde en sera sinon choqué, au moins gêné, et parfois horripilé. Notre seule excuse est qu'il serait impossible d'obtenir les mêmes résultats en procédant autrement. Nous plaidons coupables : ce livre ne « ressemble à rien ! » Mais, animé d'une vie propre indépendante de la volonté et même des intentions de ses auteurs, il possède le pouvoir de **« mettre à fruit » la pensée consciente et inconsciente de ses lecteurs.** C'est aux fruits qui vont mûrir **en vous** que nous vous supplions de vouloir bien juger ce livre.

IV - DEUX MODES D'EMPLOI

Dépourvu d'agréments habituels, ce livre a la prétention insolite d'en faire éclore d'inhabituels en vous, et, ainsi de vous rendre plus AGRÉABLE A VOUS-MÊME que vous n'étiez avant de l'avoir lu ! ! Bref, de vous mettre d'accord avec votre propre inconscient. Pour obtenir ce résultat, il n'y a que deux moyens : jouer le jeu ou ne pas le jouer, jouer avec les acteurs ou vous opposer à eux.

Si, aimant les jeux psychologiques, vous ne craignez pas les tête-à-tête avec votre inconscient, optez pour le premier de ces moyens. Voici, en ce cas, les Règles du Jeu :

1. Ne feuilletez ce livre sous aucun prétexte.
2. Ne résistez pas aux acteurs, ne les critiquez pas. N'essayez pas de savoir qui a tort, et qui raison : vous serez édifié à la fin.
3. Lisez ce livre à toute vitesse, comme un roman d'aventures. Vous saisirez sans peine ce qu'il contient, mais à une condition : ne prenez aucune peine. Tout devient clair à la fin.
4. Ne vous laissez pas rebuter par les défauts évidents de ce livre, qui a la forme d'une pièce de théâtre, sans aucune de ses qualités.
5. Observez tout de suite une chose peu importante, mais qui vous aidera à supporter nos héros : ils ont tous les défauts, mais ce sont des hommes de bonne compagnie. Horripilants souvent, et vexants au possible, ils ne sont jamais ennuyeux. Certes, ils vous sembleront trop verbeux : tout propos leur est bon pour se répandre en « tirades » ! Vous le leur pardonnerez si vous voulez bien vous rappeler que « Franchir le Rubicon » n'est pas une pièce de théâtre : c'est un livre. Or un livre est une « tirade » qui s'étale de sa première page à la dernière. Nos héros sont moins indiscrets : se permettant rarement plus d'une page, ils ne s'accordent pas le temps de vous ennuyer.
6. Pardonnez-leur aussi une chose insupportable : ces hommes **savent tout** ! ! Mais ils ont une excuse : ils sont les porte-parole de trente-deux hommes de science, ainsi appelés parce qu'il leur a fallu apprendre un tas de choses. En contrepartie de ce défaut, vous trouverez dans ce livre, quelle que puisse être l'étendue de votre culture, de nombreux renseignements **inédits** et précieux, quoique pleinement accessibles aux lecteurs vierges de formation scientifique.
7. Mais, si vous vous êtes fait un jeu de ce livre, le critère suprême reste celui-ci : ce jeu vous amuse ou il ne vous amuse pas. En ce cas, n'hésitez pas : les présentes « règles » ne vous conviennent pas.

Il est une première catégorie de lecteurs auxquels ces règles ne conviendront en aucun cas : les critiques professionnels, dont le rôle est de s'opposer aux auteurs, et qui, n'ayant guère le temps de s'adonner à des jeux, en ont rarement le goût. Puis il y a les hommes et les femmes prudents, qui se défient des belles promesses, n'entendent pas se laisser manœuvrer, et veulent

comprendre clairement tout ce qu'ils lisent pendant qu'ils le lisent. Voici, pour eux, le Mode d'Emploi :

1. Lisez rapidement le prologue et les deux premiers actes, sans y attacher d'importance : bien qu'indispensables à l'intelligence des actes suivants, ce ne sont que des préparatifs.
2. Lisez attentivement, en prenant soin d'opposer aux acteurs toutes les objections imaginables (une surprise vous attend ici), l'épilogue tout entier.
3. Reprenez la lecture au troisième acte, et poursuivez-la jusqu'au bout. Toutes les difficultés auront disparu : sachant ce que les acteurs ont derrière la tête, et où ils veulent en venir, tous leurs propos seront devenus limpides.

Toutefois, les lecteurs qui opteront pour ce deuxième mode d'emploi doivent être prévenus de ce qui les attend : perdant les douceurs de la progressivité, ils constateront qu'il ne s'agit pas d'un jeu, que ce livre est tout sauf amusant, et que, s'il a la limpidité du diamant, il en a aussi la redoutable dureté.

Le Rubicon est l'obstacle qui vous sépare de toutes les réalités de la vie. Quand vous aurez achevé la lecture de ce livre, vous aurez franchi le Rubicon..

EN DEÇA DU RUBICON

Prologue

« PÉDAGODRAME »

Le prologue se déroule dans les coulisses, une demi-heure avant le lève du rideau. Pierre, Bernard, Hubert, Medicus et Philippe mettent la dernière main à la préparation d'un « pédagodrame » dont ils vont jouer, sitôt après, le premier acte. La raison d'être du prologue est de fournir quelques renseignements nécessaires à l'intelligence de ce qui va se passer sur la scène. Tout d'abord, qu'est-ce qu'un pédagodrame ? Pourquoi une pédagogie post-scolaire, et pourquoi serait-elle dramatisée ? Quelles sont les pires lacunes de l'enseignement officiel, et sur quels principes peut-on faire fond pour y remédier ? Quels sont les défauts de l'enseignement pédagodramatique, et les écueils à éviter ? Enfin, il faut expliquer les attitudes parfois étranges des protagonistes, qui risqueraient de heurter si l'on n'était averti des objectifs poursuivis.

PIERRE
Je vous ai convoqués avant l'heure, Messieurs, pour que nous accordions nos violons. Bien que notre premier acte s'accommode d'une improvisation, il serait bon que nous nous soumettions dès aujourd'hui aux règles du jeu pédagodramatique. Je voudrais les exposer et les commenter brièvement.

HUBERT
Je ne crois pas, mon cher Pierre, devoir accorder mon violon aux vôtres, ni me soumettre d'avance à vos règles. Je me réserve le droit de faire opposition aux débordements de la science dans la vie. Vous serez quatre hommes de science sur cette scène. Si j'ai accepté d'y monter aussi, ce fut poussé par un souci de mettre en garde nos auditeurs contre ce que j'appellerai – je m'en excuse vivement – la naïveté et l'outrecuidance des savants.

PIERRE
Nous vous sommes reconnaissants de consentir au rôle de contradicteur éclairé, et je vous rassure tout de suite : nos règles n'entravent en rien vos libertés.

HUBERT
Tout d'abord une question : qu'est-ce qu'un pédagodrame ?

PIERRE
C'est une leçon camouflée en pièce de théâtre où des professeurs, déguisés en êtres humains vivants, s'efforcent de faire voir et entendre, au propre et au figuré, les grandes réalités de la vie. Son objectif général est de provoquer une accommodation rétinienne au phénomène humain contemporain. Ceux qui en prennent conscience acquièrent l'habitude de regarder devant au lieu de derrière eux. Or tout est là. Mais, puisque nous sommes entre nous, laissez-moi exposer les dessous de notre affaire et dire comment et pourquoi le pédagodrame, né en France il y a quelques années, y revient aujourd'hui enrichi d'apports américains. Sans doute savez-vous que, fondé en 1959 par Léon-David Steiner, qui fut l'une des personnalités scientifiques les plus originales de notre temps, le Centre International d'Etudes BioSociales (C.l.E.B.S.) a entrepris parmi d'autres choses l'étude de la plus importante fonction **biologique** dont dépend le bien-être et même la survie des sociétés humaines :

« Faire des enfants, disait Steiner[1] , peut être mortel aux nations qui n'en font ensuite des êtres humains... »

HUBERT
Nul n'y contredira. Mais qu'est-ce qu'un être humain ?

[1] Léon-David Steiner, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le théosophe Rudolf Steiner, avait appris à ses dépens que 1' « humain », chez nous, est précaire. Après avoir fui l'Allemagne hitlérienne en 1932 et obtenu la nationalité américaine, il fut contraint en 1954 de chercher en Suisse un refuge contre les exubérances du Sénateur McCarthy.

BERNARD
Les biologistes sont d'accord sur l'essentiel d'une définition, mais elle semblera barbare : l'être humain est un organisme **autoinformé**. Dès que nos étudiants comprendront le sens de cette définition bizarre, et peu de choses sont plus faciles à comprendre, ils cesseront de se demander, avec angoisse parfois, ce qu'ils sont venus faire sur notre planète. Ils sauront qu'ils sont venus pour **s'in-former** (et pour aider leurs prochains à s'in-former eux aussi), et que cette aventure, si douloureuse et difficile lorsqu'elle n'est que subie, change de nature et de signe lorsqu'elle est comprise et voulue. De négative elle devient positive et, en même temps si désirable et même grisante que les a plaisirs », affadis, cessent de nous solliciter et de nous tourmenter.

HUBERT
Pour être tout à fait franc, cette définition de l'Homme me déplaît. N'aurions-nous affaire (déjà !) à un cas où la science en prend un peu trop à son aise ? N'est-il pas outrecuidant, et surtout naïf, de penser que la biologie puisse appréhender le sens profond, le sens **humain** de la vie ? Je lui abandonne volontiers les grenouilles, mais, à mon humble avis, les destins de l'Homme ne sauraient s'éclairer que dans une lumière spirituelle. Cependant, comme je n'entends goutte à votre « auto-information », l'honnêteté me contraint à réserver mon jugement. Qu'on me pardonne entre-temps de devoir avouer que la confiance ne règne pas.

PlERRE
Je disais que le C.l.E.B.S. a entrepris l'étude des problèmes de l'éducation humaine. Le sujet est si vaste qu'on ne sait trop par quel bout l'attaquer. Steiner a voulu que nous commencions par une analyse des lacunes dans les traditions pédagogiques des principaux pays, et j'ai été chargé de cette besogne en France.

HUBERT
Une analyse des **lacunes** ?

PIERRE
« Dans des institutions restées aussi médiévales que nos écoles », disait Steiner, « les connaissances nouvelles trouvent un milieu défavorable à leur enracinement. J'appelle « lacunes » les écarts, qui vont croissant, entre ce qu'on sait et ce qui se fait. Or le moindre coup d'œil donne à penser que ces lacunes sont devenues immenses... »

Cela s'est vérifié dans les faits, quoique les lacunes, toujours immenses, varient sensiblement d'un pays à l'autre. Nous ne nous occuperons ici que du cas de la France, et de celui de l'Amérique dans la mesure seulement où il éclaire nos problèmes.

HUBERT
Le C.l.E.B.S. a réuni des observations sur de prétendues lacunes dans les traditions pédagogiques de plusieurs pays ? Pourquoi ne sont-elles pas publiées ?

PlERRE
Il s'agit d'un travail de longue haleine, qui n'est pas achevé. Cette brochure-ci parait la première parce qu'elle traite de pédagogie post-scolaire, qui pose moins de problèmes, et qui est en France la **seule solution possible**. Qu'elle plaise ou déplaise, elle ne tardera pas à s'imposer aux Français. Ils n'ont pas d'autre choix.

MEDICUS
Vous m'étonnez. Pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes choix que nos voisins ?

PIERRE
Parce que la pédagogie française a pris sur celle des autres pays une avance irréversible. Elle a évolué hors de son temps. Les programmes sont devenus si ambitieux que leur coordination excède les possibilités d'un corps enseignant plus débordé par les matières de l'étude que par ses étudiants trop nombreux. Bien entendu, cela ne s'avoue pas, mais, dans la « Maison », tout le monde le sait, et l'on est presque heureux des effectifs pléthoriques, qui fournissent au moins une explication

plausible, un alibi. En ceci le cas de la France est unique, sauf peut-être la Russie, dont je ne puis rien dire, aucun renseignement sûr n'étant, à ma connaissance, disponible.

PHILIPPE

Quel jugement inattendu ! J'ai fait moi-même un court séjour dans la « Maison », et j'y ai beaucoup d'amis. Je vous accorde qu'on s'y sent mal à l'aise et, en effet, débordé. Mais nul ne prend cela pour une avance. On constate que la situation s'aggrave d'année en année. Les résultats deviennent épouvantables. Et voici que, après avoir consacré trois ans à l'étude de la pédagogie française, vous la dites « avancée » ? Plût au ciel ! Mais vous êtes seul de cet avis.

PIERRE

Ce n'est pas un avis, mais un diagnostic. Expliquer une maladie n'est pas en nier l'existence. Nous avons, nous aussi, constitué un dossier, et l'on n'a jamais rien lu de si accablant. Ce dossier est en vérité trop accablant pour être vraiment alarmant, car il est impossible qu'en vingt ans 1' « intelligence native » des Français se soit effondrée, ou leur culture séculaire évaporée : les hommes n'ont rien de si (redoutablement) stable que leurs patrimoines génétique et culturel. Pourtant les statistiques qui semblent imposer ces conclusions sont irrécusables. Qu'en pensez-vous, Philippe, qui êtes notre logicien ?

PHILIPPE

Il doit y avoir quelque part quelque chose qui ne colle pas. Il faudrait reposer le problème, clairement et complètement.

PIERRE

Ce sera vite fait. Les statistiques convergent vers ceci : depuis trente ans, l'intelligence française produit de moins en moins. Mais le recul de la France, qui est manifeste dans sa littérature autant que dans la technique et dans les sciences, ne reflète encore que les lacunes de la pédagogie d'avant-guerre. Or, depuis 1944, les statistiques officielles accusent non plus seulement un déclin, mais un effondrement.

J'aimerais les mettre sous vos yeux, mais elles sont nombreuses, dispersées et parfois critiquables. Cela demanderait trop de temps. Il se trouve que deux auteurs indépendants, G. Teindas et Y. Thireau, ont publié en 1961 une compilation de renseignements statistiques pertinents. Leur ouvrage : « La Jeunesse dans la Famille et la Société Modernes » (Les Éditions Sociales Françaises), très facile à consulter, est plein d'informations qu'on ne trouve pas réunies ailleurs, notamment sur les goûts de la jeunesse actuelle, ses distractions, ses ambitions, et le déclin de sa santé nerveuse. Sur les résultats scolaires proprement dits, toutes les statistiques concordent : en chiffres ronds, ils ont baissé de moitié en dix ans ! Jamais en aucun pays du monde pareille catastrophe ne s'est produite. L'image de la jeunesse française obtenue en assemblant les pièces d'un puzzle statistique est si noire que, atterrés (on le serait à moins), les auteurs ont conclu leur étude en ces termes :

« Quant à nous, si nous sommes parvenus à alerter le lecteur et à lui faire envisager le problème sous un autre angle, si nous sommes arrivés à déclencher dans son esprit un début de prise de conscience objective et à faire naître en lui le début d'une mauvaise conscience, alors ce livre n'aura pas été inutile.

« C'est le seul espoir qui nous reste. Il est mince, bien mince,

« Nous souhaitons seulement qu'il ne soit pas désespéré !... »

HUBERT

C'est la pédagogie responsable de ces résultats navrants que vous dites avancée ?

PIERRE

Trop avancée : elle serait (presque) valable appliquée à des élèves qui n'existent pas encore par des professeurs qui n'existent pas encore. C'est pourquoi nous ne sommes pas pessimistes au C.l.E.B.S. sur l'avenir de l'intelligence française. Mais il serait absurde de nier la gravité de la situation actuelle, et ses difficultés, dont la pire est celle-ci : dans un organisme aussi lourd et complexe que l'Education Nationale, des réformes profondes et promptes sont impossibles, nul n'étant revêtu de pouvoirs suffisants pour les imposer. Et, pour comble de malheur, une réforme

profonde ne suffirait pas, c'est une remise à neuf qu'il faudrait. Voici les faits :

1. A l'exception de quelques privilégiés de l'argent qui pourraient faire éduquer leurs enfants à l'étranger, les Français ne peuvent échapper à l'enseignement officiel, et ne le pourront de longtemps. C'est un vrai monopole, et solide.

2. L'Education Nationale n'a pas la moindre chance de se réformer assez, ni assez tôt, pour éviter un désastre. Il serait absurde de l'espérer et injuste d'en reprocher l'impossibilité à des autorités académiques qui exercent leurs fonctions au sein d'un organisme structuré pour rendre impossible l'exercice d'aucune autorité.

3. Donc, et c'est là que je voulais en venir, il n'y a et ne saurait y avoir de salut en France hors l'éducation extra-scolaire.

HUBERT

Extra-scolaire, soit. Mais pourquoi post-scolaire ? Pourquoi ne tenterait-on pas d'adapter nos enfants à l'enseignement qu'ils reçoivent **pendant** qu'ils le reçoivent ? La plupart, sans cela, en auraient oublié les trois quarts lorsqu'on s'occuperait d'eux.

PIERRE

Certes, l'idéal serait de préadapter les jeunes gens à leurs études, et, en d'autres pays, on a commencé à le faire en utilisant des méthodes... françaises. Ces mêmes méthodes, par miracle, servent aussi en France, mais pour l'enseignement **post-officiel** seulement, dans les écoles qui dépendent de la Chambre de Commerce de Paris. On y applique la méthode Ramain, dont l'existence suffirait à commencer de rassurer sur l'avenir de l'intelligence française. Mais, pour l'instant, un fait brutal domine : nos écoliers sont surmenés. Ils ont à fournir dès leur âge le plus tendre un nombre insensé d'heures de classe et de travail à domicile. A partir de la classe de cinquième jusqu'au seuil des grandes écoles, leurs horaires suffiraient à compromettre la santé d'hommes adultes. Tout remède qui comporterait le moindre alourdissement d'horaire serait pire que le mal.

HUBERT

Tout le monde est d'accord sur le scandale des horaires. Mais ce ne sont pas des heures de travail effectif. A l'école surtout, on ne fiche pas grand chose.

PIERRE

Vous avez mis le doigt sur la plaie. A l'école, interminablement les élèves sont conditionnés à l'improductivité intellectuelle. On leur impose l'habitude de produire peu, qui les rend bientôt inaptes au travail productif. Bientôt le stimulus « ambiance scolaire » éveille la réponse « ennui » aussi sûrement que la sonnette pavlovienne faisait saliver les chiens expérimentaux. Medicus vous dira mieux que moi les conséquences physiologiques et psychologiques de l'ennui. Il vous confirmera sans doute que la brutalité des Romains et des clercs médiévaux était moins nocive et, somme toute, moins cruelle. Jamais les écoliers n'ont été aussi maltraités qu'aujourd'hui.

MEDICUS

Je suis plus que d'accord, et j'aurais beaucoup à dire là-dessus. L'ennui peut être plus fatigant que le travail, et il peut engendrer un désordre neurologique grave : l'inaptitude à concentrer et à fixer l'attention.

PIERRE

Voilà pourquoi la dramatisation de l'enseignement post-scolaire s'impose surtout en France, où il faut capter, retenir et rééduquer l'attention d'une jeunesse assez maltraitée à l'école pour y contracter une maladie de l'attention. Celle-ci détermine chez les élèves deux types de comportement, contradictoires en apparence : le rejet chez les « cancres » et **l'ingestion passive** chez les élèves réputés bons. Qu'on ne s'y trompe pas : ces attitudes sont identiques quant au fond : elles sont les deux formes les plus courantes de **l'inassimilation**. Intelliger c'est faire exactement le contraire : **c'est exercer un choix.** L'intellection est la résultante d'une **activité critique.** Sur ce point, les travaux de nos collègues américains sont concluants. Ne cherchons pas ailleurs l'explication des difficultés rencontrées pour l'interprétation des statistiques.

Sauf pour sa valeur thérapeutique à l'égard des tendances à l'inassimilation, par rejet aussi bien que par ingestion passive, valeur qui a été éprouvée et mesurée, la supériorité du pédagodrame sur

d'autres formes d'enseignement post-scolaire n'est pas certaine et, par ailleurs, il a des inconvénients très sérieux.

PHILIPPE

La valeur pédagogique du drame est en effet contestée. Les Russes et le « Réarmement Moral » de Caux en font grand cas pour **l'endoctrinement.** La culture chinoise dépendait du théâtre pour la diffusion de ses thèmes principaux, la langue et l'écriture savantes des mandarins n'étant pas vulgarisables. Pour des analphabètes, le drame possède des pouvoirs quasi magiques. Mais pour l'étrange sorte d'illettrés qui viennent de décrocher les diplômes de l'enseignement secondaire ? Franchement je n'en sais rien. Ne pourrait-on capter et retenir leur attention autrement ? Si la dramatisation n'est pas sans défauts graves, pourquoi l'adopter ?

PIERRE

Parce qu'elle est seule à trancher assez sur les antécédents scolaires. Or il faut coûte que coûte éviter tout rappel de l'ambiance scolaire, qui fait monter l'ennui à la tête comme l'eau monte à la bouche à l'odeur d'un rôti. Toutes les précautions doivent être prises pour prévenir le déclenchement de ce facteur incoercible de l'inassimilation. D'où nos « règles du jeu » :

1. Ne soyons jamais, en rien, professoraux.
2. Jouons nos rôles comme des acteurs, sans interpeller l'auditoire. Nous sommes des copains qui bavardons sans nous douter qu'on nous écoute.
3. Adoptons le jargon de la jeunesse estudiantine, sans craindre le débraillé, ni la verdeur, ni même les pires fautes de goût. **Recourons le plus possible à l'humour.**
4. Au début tout au moins, les sujets difficiles et les longs monologues sont proscrits. Échangeons des propos vifs sur les sujets qui touchent la jeunesse actuelle, qui lui tiennent à cœur, et renvoyons-nous fréquemment la balle.

MEDICUS

Ces précautions sont bonnes mais elles ne suffisent pas. Vous omettez le plus sûr stimulus auquel les jeunes répondent par un réflexe de rejet : l'âge. Nous sommes des « croulants ». Or la jeunesse actuelle est allergique à tous les croulants, depuis le garde-champêtre jusqu'au président de la République en passant par les professeurs et les parents. N'eût-il pas mieux valu faire jouer les pédagodrames par de jeunes acteurs, voire par les étudiants eux-mêmes ?

PIERRE

Votre pensée, sur ce point, rejoint celle de nos collègues américains. Mais cela n'est pas immédiatement réalisable en France. Certes la présence sur la scène d'un ou deux jeunes gens est un excellent catalyseur. Nous l'avons constaté à Paris. C'est pourquoi François et Françoise, qui sont les porte-parole des étudiants, et dont le rôle doit rester effacé ici, pourraient nous prêter un concours précieux s'ils paraissaient sur la scène. L'auditoire tendrait à s'identifier à eux et il aurait le sentiment de prendre part à l'action dramatique. Aussi nous ne négligerons rien pour former au plus vite des équipes d'acteurs jeunes et de « pédagodramaturges » non croulants.

Entre-temps nous n'avons pas trop à redouter les effets répulsifs de nos crânes mildiousés : les jeunes gens ne sont allergiques ni à Fernandel ni même à Jean Gabin. Ce qui les met en boule, c'est l'autorité de leurs aînés. Vous avez invoqué le garde-champêtre, les parents, les professeurs, l'Elysée : quatre symboles d'autorité parfois respectable, d'autres fois moins, mais toujours gérontocratique. Donc, puisque nous n'avons pas à exercer d'autorité, n'en représentons et n'en dramatisons point.

Un autre reproche des jeunes, bien grave celui-là, c'est que, parlant toujours pour ne rien dire, nous sommes mortellement ennuyeux. Prenons-y garde. N'ouvrons jamais la bouche pour dire des choses qui pourraient aussi bien – et souvent beaucoup mieux – ne pas être dites, et faisons de grands efforts pour être plutôt divertissants qu'ennuyeux.

HUBERT

Très bien, mais de quoi faut-il leur parler ? Vous signaliez des lacunes à combler. Lesquelles ?

PIERRE

La plus immense lacune qui, en France, saute aux yeux, c'est qu'on y enseigne tout, sauf ce qui relie entre elles les matières étudiées, et leur fournit l'homogénéité et l'intelligibilité. En

conséquence les bons élèves savent beaucoup de choses et n'en comprennent guère. Pis encore, ils ignorent la signification du mot « comprendre ». Plusieurs centaines d'entre eux ont été invités à fournir une définition de ce mot. Je vous fais grâce des résultats trop affligeants de cette enquête.

HUBERT
Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce qui relie entre elles les matières de l'étude ?

PIERRE
Bien entendu, ce qu'elles ont en commun. Aussi a-t-on l'embarras du choix. Si nous ne nous adressions qu'à des universitaires, les meilleurs « liants » seraient la philosophie et la psychologie pour les étudiants en lettres, l'épistémologie et l'anthropologie pour les scientifiques.

Pour ce premier cycle de nos pédagodrames, nous avons retenu le « liant » qui s'est révélé le plus facile et efficace : la biologie élémentaire et même franchement vulgarisée. Nous en conservons les éléments principaux d'un bout à l'autre de nos pédagodrames, qui comportent quatre cycles :

1er cycle : « Le Métier d'Homme », fondé sur la biologie et, très accessoirement, sur la logique.

2e cycle : « Le Métier de Chef », fondé sur la bio-sociologie et la bio-politique.

3e cycle : « Le Métier d'Educateur „, fondé sur la bio-psychologie.

4e cycle : « Le Métier d'Explorateur (de soi-même) », qui, à strictement parler, est le métier de savant, et qui repose presque tout entier sur l'épistémologie.

PHILIPPE
Il est vrai qu'aucune de ces choses n'est enseignée dans les lycées français. C'est à peine si, à propos de philosophie et peu avant de lancer les jeunes gens dans la vie, on leur laisse entendre que, sauf en mathématiques, la logique ne vaut rien. Et la philosophie est regardée comme un dessert, servi à la fin du repas, et dont l'utilité est si douteuse qu'on la néglige volontiers pour des choses plus sérieuses. Les étudiants qui se destinent aux sciences sont présumés assez sérieux pour n'avoir pas à s'amuser la gueule avec ces sucreries. Pour la psychologie, louons le ciel : les allusions discrètes qu'on y fait ne suffiraient pas à déboussoler un psychopathe, même s'il prêtait attention à ses leçons. Quant à l'anthropologie et l'épistémologie, c'est de l'hébreu. Donc il est vrai que les disciplines fondamentales, qui pourraient donner un sens aux études secondaires, les rendre intelligibles et même intelligentes, sont tout bonnement omises. Mais est-il pensable que cette lacune énorme soit particulière à la France ? Je ne puis le croire.

PIERRE
Évidemment non. Mais cette carence se fait plus cruellement sentir en France qu'ailleurs. Vous allez comprendre pourquoi et nous allons, tous ensemble, battre notre coulpe, car nous n'avons pas volé le mal dont souffrent nos enfants. Nous le leur avons infligé par esprit d'économie : « Les Français », a dit quelqu'un, « sont toujours prêts à donner leur vie pour la Patrie, mais pas un sou de plus !... »

Nous avons toujours été prêts à tout donner à nos enfants, mais pas le sou de plus qu'il aurait fallu. Nous avons voulu que leurs études « paient », qu'elles rendent, En quoi ? En savoir, bien sûr : c'est la seule chose qui se mesure aux examens, et qui prépare à ces « concours » (bien français) qui n'autorisent l'entrée des « Grandes Écoles » (bien françaises) qu'aux seuls vainqueurs d'une joute économique. S'étonnera-t-on que cette sélection n'ait guère favorisé le désintéressement intellectuel **qui se trouve être le principal facteur du profit intellectuel – même exprimé en gros sous ?** Nous avons fait de la vie intellectuelle de nos enfants une course où l'on prend trop tôt le départ et où **l'idéal consiste à décrocher une timbale !** Nous sommes punis par où nous avons péché.

De plus, et pour comble de malheur, la nécessité d'une liaison, d'une homogénéité indispensable à l'assimilation, grandit comme le carré du nombre des connaissances à acquérir. Qu'on songe à un Montaigne. Que savait-il ? Autant dire rien que du « liant .. Qu'en a-t-il fait ? Un monde enchanté. Rousseau, en plus, savait un petit rien de sociologie naïve. Or ce petit rien a suffi à faire de lui un imbécile. Aujourd'hui, les pédagodrames vont montrer combien nous sommes exposés à devenir idiots. C'est terrifiant !

Mais nos professeurs ne sont pas responsables de cette situation. Cantonnés dans une ou plusieurs spécialités, ils ne peuvent découvrir ce qui cloche dans leurs enseignements. Nul ne comparerait les manuels scolaires des temps présents à ceux de notre enfance sans constater de

grands progrès. On n'y trouve rien qui cloche par la raison suffisante qu'il n'y cloche rien.

HUBERT
Quels sont les sujets qui touchent la jeunesse ? Elle semble ne s'intéresser à rien. Il y a aussi une question de niveau intellectuel. Où situer celui qui convient ?

PIERRE
Consultez les manuels de la classe de philosophie. Je recommande les « Courts Traités » de Vergez, Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg, dont l'envergure vous surprendra. Il faut rester plutôt deux ou trois crans au-dessous, pour être sûr d'une intelligibilité totale à quiconque possède ne fût-ce que le premier bachot. Pour l'entrée en matière, deux sujets font mouche à tout coup : les relations homme-femme en amour, et parents-enfants pour le reste du temps. Tous les jeunes gens se croient plus ou moins amoureux, et la plupart ont sur les bras des parents-problèmes, dont ils ne savent que faire. On les accroche aisément par ces biais, puis, de fil en aiguille, on rejoint l'essentiel.

MEDICUS
Et les sujets délicats, comme la religion ?

PIERRE
Une seule consigne : la sincérité et la franchise. Nous sommes deux croyants, un agnostique, un sympathisant et un incroyant. Tout le monde y trouvera son compte et ses mécomptes. C'est ce qu'il faut : les mécomptes, surtout, sont importants.

MEDICUS
Et les femmes ? N'aimez-vous pas les femmes ? Elles sont souvent bonnes pédagogues et leurs talents d'actrices n'ont jamais été contestés. Il semble qu'une grande place leur revient dans les pédagodrames. Pourquoi n'y en a-t-il pas sur cette scène ?

PIERRE
Parce que Bernard s'y est opposé. Ce premier cycle de pédagodrames ayant été mis sous le signe de la biologie, il y joue un rôle prépondérant, et je me suis rangé à ses avis. Je lui laisse exposer les raisons de son opposition à la présence de femmes parmi nous.

BERNARD
Elles me semblent graves, mais c'est sur la scène, où notre auditoire est mixte, qu'il faudra en débattre : le juste rôle des femmes dans la pédagogie est un sujet qui intéresse les filles.

HUBERT
Vous parliez, Pierre, des défauts de la dramatisation. Ne faut-il pas que nous les connaissions ?

PIERRE
C'est le revers de la médaille. On va au théâtre pour s'amuser ou s'émouvoir, jamais pour s'instruire. Aussi n'entend-on pas y être instruit. Des exposés suivis y sont inadmissibles. Jacques Dartan, qui tenait le rôle du biologiste dans notre première expérience pratique à Paris, a eu la malencontreuse idée de consacrer une séance entière à l'exposé de ce qu'est la **noobiologie** (ou biologie de la pensée). Les résultats, désastreux, se firent sentir longtemps : l'ennui avait pris le dessus. Mais vous verrez par quels artifices cette difficulté peut être tournée, et même vaincue.

Enfin, nous invitons toujours nos étudiants à faire un résumé de chaque séance, qu'ils comparent ensuite au résumé officiel distribué la semaine suivante. Consacrons les dernières minutes qui nous restent à résumer, comme nous voudrions que nos étudiants le fassent et à titre d'exemple, notre prologue :

RÉSUMÉ DU PROLOGUE

1. Le pédagodrame est une leçon camouflée en pièce de théâtre où des professeurs, déguisés en

être humains vivants, s'efforcent de combler les lacunes de l'enseignement officiel.

2. Une pédagogie extra-scolaire peut seule remédier aux défauts de l'enseignement officiel français parce que celui-ci dépend d'une lourde machine étatique, qui détient un monopole de fait, et dont les structures interdisent l'espoir de réformes suffisantes, réalisées à temps pour éviter la consommation d'un désastre national.

3. Le stimulus « ambiance scolaire » éveille deux réponses également nuisibles : l'inattention ou l'ingestion passive. D'où la nécessité de trancher sur les antécédents scolaires, pour stimuler l'attitude critique qui favorise « l'intellection », condition sine qua non de l'assimilation.

4. Une des plus graves lacunes de l'enseignement officiel est l'absence de liens intellectuels entre les divers sujets de l'étude. Cette carence se fait sentir en France plus qu'ailleurs parce que le désintéressement intellectuel nécessaire à l'acquisition du « liant » y est découragé, le critère du désirable étant le « payant ».

5. Les jeunes gens étant allergiques à l'autorité de leurs aînés, on s'abstiendra d'en dramatiser aucune. Les pédagodrames doivent instruire en divertissant, ou en éveillant des résonances affectives.

PIERRE

L'heure de monter en scène a sonné. Qu'on me pardonne d'insister encore sur la nécessité d'un enseignement amusant ou émouvant. Certes nous ne sommes ni humoristes ni jeunes premiers. Nous ne pouvons prétendre à rivaliser avec les professionnels du spectacle. Nous nous en tirerons beaucoup plus mal que bien. Mais faisons du mieux que nous pourrons. Sollicitons l'indulgence des spectateurs et comptons – en touchant du bois – sur leur bonté d'âme pour ne pas tirer sur ceux qui, pendant quelque trois cents pages vont tenir lieu d'humoristes et de pianistes !

Rideau

LA TRAVERSÉE

Premier Acte

LE CHAOS

Le lecteur est invité à se rappeler qu'il est censé assister à une représentation théâtrale. Les acteurs ne s'interrompent pas pour lui laisser le temps de réfléchir et de critiquer. Ce livre doit être lu sans plus d'effort et au même rythme qu'un roman d'aventures : au dénouement tout s'explique.

Dans un living-room où règne un désordre aimable, Pierre lit son journal. Il est assis dans un fauteuil spacieux, une pipe à la bouche. Où que se porte le regard, tout dans cette chambre invite à la détente. A droite un piano à queue porte un grand vase de fleurs. Plus tard, au 3e acte, un tableau noir sera placé devant le piano et, en plus, l'écran d'une lanterne magique au 5e acte. A gauche, une cheminée où brûlent des bûches. Isabelle, la femme de Pierre, feuillette une revue en se chauffant les pieds. Un cartel, sur la cheminée, sonne neuf heures.

PIERRE
Ils vont arriver d une minute à l'autre.

ISABELLE
Qui ?

PIERRE
C'est vrai, j'ai oublié de te le dire : quatre amis, les meilleurs que j'aie jamais eus. Nous logions ensemble au Quartier Latin et nous étions inséparables. Nos études terminées, la guerre nous a dispersés.

(Il pose son journal et sa pipe et dispose cinq fauteuils et des guéridons en un large cercle autour du feu, tout en continuant à parler).

J'avais presque oublié leur existence. Et voici que ce matin Philippe me téléphone. Ils se sont rencontrés à Paris et se sont invités à passer la soirée ici pour renouer connaissance. Tu n'imagines pas mon impatience.

ISABELLE
Je vois que tu t'apprêtes à les dorloter.

PIERRE
C'est pour les disposer aux confidences. Ça ne t'ennuierait pas d'apporter des boissons ? Et quelques menues choses à se mettre sous la dent pour occuper l'lnconscient ?

(Isabelle sort et revient avec un plateau chargé. Pierre place des cigarettes et des cendriers sur les guéridons).

ISABELLE
J'irai passer la soirée avec Louise, qui justement est seule ce soir.

PIERRE
Jamais de la vie ! Ta présence les ravira. Tu sais fort bien, d'ailleurs, que tu es ravissante.

ISABELLE
Oui, mais pas si gourde ! Si je recevais quatre amies de pension, je te jetterais dehors à coups de balai.

(On entend une sonnerie).

ISABELLE
Les voici. Adieu mon petit vieux.

(Elle l'embrasse et sort en courant. Pierre ouvre la porte. Entrent Bernard, Hubert, Medicus et Philippe. Ils se dévisagent longuement sans prononcer une parole).

PHILIPPE
Surtout, pas de commentaires ! Après vingt-cinq ans, ils seraient désobligeants ou insincères.

PIERRE
Par ici. *(Il les pousse vers les fauteuils).* Vautrez-vous, mangez, buvez, fumez et dites-moi tout. Racontez vos amours, vos déboires d'époux, vos angoisses de pères, vos succès et insuccès professionnels, etc..., et tout ce que vous avez sur le cœur, et dans le cœur. Fontenelle a dit qu'il est dangereux d'être homme. A quels pièges vous êtes-vous fait prendre ?

HUBERT
Déboires d'époux, angoisses de pères ? Pourquoi voir tout en noir ?

PIERRE
Les statistiques nous l'ordonnent. L'amour, qui est la plus prometteuse des aventures humaines, est celle qui tient le moins ses promesses. Quant à nos enfants, on commence à comprendre que la paternité est un métier à apprendre. Comment douter que n'en ayant rien appris, nous le faisons mal et que nos enfants sont appelés à payer le prix de notre ignorance ? Fontenelle aurait dû ajouter qu'il est douloureux d'être père.

PHILIPPE
Ne disons pas de mal de l'amour. Quand je vous raconterai les miennes, elles ne vous arracheront guère de larmes. Pour les enfants – ceux des autres, Dieu merci, car j'ai été attentif à ne pas me marier – je t'accorde une chose horrible : leur langage se dégrade par rapport à ce qu'était le nôtre ! Qui l'aurait cru possible ? Mais venons-en aux confidences. Tu es notre aîné, Pierre, d'au moins trois semaines. A toi l'honneur.

PIERRE
Si vous voulez. J'ai une femme supportable, quatre filles insupportables et un fils qui nous donne du souci. Je suis psychotechnicien au C.l.E.B.S. Nous étudions en ce moment l'art d'échapper aux pièges de la vie, ou de s'en dépêtrer aux moindres frais quand on est pris. Nous appelons cela : «Le Métier d'Homme».

BERNARD
A ce compte, le métier de cuisinière serait l'art d'échapper aux brûlures. Je veux bien qu'une cuisinière ne brûle pas, mais j'aimerais qu'elle sache faire la cuisine. Homo sapiens doit, lui aussi, faire son métier.

PIERRE
Quand tu auras mon âge, tes ambitions se modéreront. Échapper aux pièges de la vie est un programme si vaste que le reste est donné de surcroît. Qui s'en acquitte devient, consciemment ou non, un agent de l'Evolution. Or c'est en cela que consiste le métier d'homme. Qu'en pensez-vous ?

MEDICUS
Pour moi le métier d'homme est multiple. C'est d'abord celui de nourrisson, puis d'enfant, puis d'étudiant, d'amant, d'époux, de père, de médecin, etc., et hélas ! parfois de soldat. J'en passe beaucoup. Ce que je veux dire c'est que, pour savoir son métier d'homme, il faut apprendre tous ces métiers-là.

PHILIPPE
Peuh ! C'est ridicule ! Vous savez que je suis logicien. Eh bien, le métier d'homme est celui-là. Tous les autres en découlent, même celui d'amant. Impossible, sans bonne logique, de faire l'amour correctement. Hein, Hubert ?

HUBERT
Ne fais pas l'idiot : tu n'es même pas drôle. Mais videz votre querelle. Je vous écoute et comme au bon vieux temps, je vous dirai ensuite vos quatre vérités. Vous me semblez plus farfelus que jamais !

BERNARD

Ils recommencent ! Après une trêve de vingt-cinq ans le premier mot de Philippe est une banderille dans l'échine d'Hubert. Et sa technique n'a pas varié : elle consiste à parer la vérité d'oripeaux outrageux. Dieu sait pourtant que l'amour est une des plus difficiles activités de l'homme, celle qui demande le plus d'intelligence, de maîtrise, de finesse. Si Philippe avait dit : « Sans beaucoup d'intelligence et de connaissances, les chances d'une vie sexuelle pleinement satisfaisante sont nulles », Hubert lui-même n'aurait pas bronché.

HUBERT

J'admets que l'amour n'est pas toujours satisfaisant, mais je ne compte pas sur les sexologues ni sur la psychanalyse pour rien améliorer, au contraire : je crois les sauvages d'Afrique ou d'Amazonie mieux partagés que nous à cet égard.

BERNARD

Vous avez raison tous les deux. Sans doute admettrez-vous que, dans la mesure au moins où elle concerne la reproduction, la sexualité relève de la biologie. Nous verrons si cette discipline peut nous éclairer aussi sur les moyens théoriques et pratiques d'être heureux à deux, puis nous confronterons ses données avec nos propres expériences. Dans mon cas, c'est frappant : ma vie sexuelle a été réussie dans la mesure où elle s'est trouvée obéir aux grandes lois de la vie. Douloureuse et malheureuse lorsque, consciemment ou non, je les ai violées.

MEDICUS

Tu nous raconteras cela. Le médecin en moi est alléché.

BERNARD

Volontiers. Mais vous n'aurez qu'à remémorer vos propres expériences, ce sera vraisemblablement pareil. Quant aux sauvages d'Amazonie, préservés d'artifices tentateurs et surtout de mauvais professeurs, ils sont moins exposés à contrarier les lois naturelles. A cet égard ils sont mieux partagés que nous. Mais, pour nous, l'ère de l'évolution « au petit bonheur » est close. Nous entrons dans celle que j'appellerai « le grand bonheur ». Vous allez comprendre d'ailleurs que nous n'avons pas le choix. L'alternative est d'être heureux ou de disparaître.

MEDICUS

Même si c'est vrai, cela n'ira pas tout seul. En Occident tout au moins, il y a trop de névrosés qui nourrissent des griefs contre tout le monde et contre eux-mêmes. Bien entendu ils en sont inconscients et ne peuvent s'en défendre.

BERNARD

S'ils ne peuvent être guéris, ces malades seront inévitablement neutralisés par la sélection naturelle, et perdront tout moyen de transmettre leur mal, qu'ils baptisent généralement « pessimisme ». Ce qui est dangereux dans leur cas, ce n'est pas leur maladie, c'est le pouvoir qu'ils possèdent d'en contaminer nos cultures en se faisant prendre pour ce qu'ils ne sont pas : des responsables.

PHILI PPE

Laissons en paix les sadiques et les fous. Il me tarde d'entendre vos secrets d'alcôve et surtout de me vanter des plus croustillants parmi les miens.

HUBERT

Ne fais pas l'idiot ! *(il se tourne vers Bernard).* Tes bonheurs, petits et grands, Bernard, sont bien vagues et, je t'avoue, terriblement suspects. Explique-toi.

BERNARD

Ce sont des allusions imagées aux mécanismes, dont nous reparlerons, de l'Evolution. Ce que je veux dire, en très gros, c'est qu'en devenant consciente et dirigée, l'Evolution change de signe. Nous avançons non plus en fuyant nos craintes, mais en poursuivant nos désirs, pourvu que nous sachions ce que nous voulons, pourquoi nous le voulons, et s'il est bon de le vouloir. Quand ces

conditions sont réunies, celles du bonheur le sont aussi, et nos « terres promises » sont si attrayantes, si conformes à nos rêves immémoriaux que nul ne songerait à regarder en arrière. Nous n'avons plus besoin, pour marcher, d'être repoussés par les laideurs d'antan ni poussés par nos peurs ancestrales. Mais cette première étape de ce que j'appelle le grand bonheur a un prix : il faut **apprendre**. La science seule peut nous dire ce qu'il est juste de vouloir, ce que nous pouvons vouloir sans trahir notre espèce et sans nous trahir nous-mêmes par aveuglement au vrai. Je laisse à d'autres le soin de décider s'il leur plaît de dire : sans trahir Dieu.

PHILIPPE
Doucement, mon bon Bernard, ne t'emballe pas. Les « laideurs d'antan » me...

HUBERT *(rouge de colère, il lui coupe la parole)*
J'ai peine à en croire mes oreilles ! Se peut-il que des hommes de science aient la prétention de nous apprendre ce que nous pouvons vouloir sans trahir Dieu ? Eux qui trahissent l'homme et Dieu à chaque pas qu'ils font ! Eux qui sont cause des pires de nos maux, et des plus épouvantables menaces qui pèsent sur notre espèce ! Je ne cite que pour mémoire la bombe H, suprême exploit des physiciens, dont l'inconvénient – l'anéantissement de toute vie – est compensé par les week-ends sur la Lune qu'on nous promet. Quant aux moindres triomphes de la science, ceux qui nous valent des merveilles quotidiennes, comment ne s'en réjouirait-on pas ? Quelques millions de véhicules à moteur ont si bien amélioré nos vies qu'on ne peut plus se déplacer dans Paris et que l'air s'y charge de senteurs meurtrières. Pour l'eau c'est bien mieux : si le progrès conserve son rythme, faire la vaisselle sera bientôt un jeu de société, mais nos robinets cracheront un liquide mortel et nos rivières seront promues au rang d'égouts.

Mais c'est lorsqu'elle s'occupe des humains que la science fait sentir sa prépondérance : plus elle avance, plus l'homme recule ! Jamais on n'a tant su sur l'enfant, et c'est si beau qu'il serait sacrilège de douter de nos Piaget, et de leur préférer nos enfants ! La psychiatrie, elle, est formidable : ce ne sont que drogues miracles et super-thérapies-des-profondeurs. Aussi est-il impossible de construire assez de maisons de fous et l'on n'en a jamais tant vu qui courent en liberté. Au train où vont les U.S.A., la moitié des habitants y seront bientôt internés, puis libérés pour qu'ils puissent enfermer l'autre moitié ! Enfin, ne t'en déplaise, Bernard, les biologistes jouent avec le feu, et leur irresponsabilité est terrifiante. Ils bousculent les équilibres naturels sans souci de ce qu'il en coûtera d'un jour à l'autre. On dit même que certaines armes biologiques rivalisent avec ce que les physiciens ont fait de mieux. Je vous accorde, Messieurs, que pour la guerre la science est toute-puissante, mais je doute que la paix puisse s'accommoder des savants.

Jusqu'à ce qu'elle ait fait ses preuves je n'accorderai aucune confiance à la biologie pour m'apprendre à aimer, à éduquer ni moins encore à distinguer le bien du mal. Quant à apprendre ce que nous pouvons vouloir sans trahir Dieu, laissez-moi vous dire ceci : il m'a fallu cinquante ans pour essayer de dire parfois : « Que Votre volonté soit faite, Seigneur... », ce qui sous-entend : « ...et non la mienne ! » Or je crois cette formule plus empreinte de sagesse et plus riche d'expérience humaine que toutes les équations d'Einstein plus toutes les œuvres de Freud, jetées dans la balance pour faire bon poids.

BERNARD
Penses-tu qu'un seul savant ignore ces faits ? Encore ceux que tu évoques ne sont-ils pas les plus fâcheux. Songe aux conséquences imminentes de l'abaissement brutal du taux de la mortalité infantile, dont dépendait l'habitabilité de notre planète. Nos antibiotiques et nos insecticides de synthèse sont en train de faire de la vie des hommes un cauchemar si affreux que les onirologues eux-mêmes n'y ajouteraient rien. Et tu entendras, dans le courant de nos pédagodrames, quelques anecdotes propres à donner le frisson. Mais rien de tout cela n'est resté alarmant. Il suffit de savoir ce qui se passe aujourd'hui pour comprendre ce qui s'est passé hier, et pour constater qu'un ordre est en train d'émerger. Nous assistons actuellement à la liquidation d'un ordre périmé, devenu désordre. Si nous ne le voyons pas encore clairement c'est que, parmi les faits scientifiques contemporains, quelques-uns (mais pas toujours les mêmes) manquent à chacun de nous. De plus en plus spécialisées, les sciences ne livrent leurs découvertes qu'à un petit nombre d'initiés et, de discipline à discipline, la diffusion est si ralentie qu'on peut la dire paralysée. Le public et les gouvernements n'en entendent parler que s'il s'agit de découvertes « sensationnelles », par quoi il faut entendre celles qui se prêtent à des applications... désastreuses !

Mais ton intervention si juste, mon cher Hubert, est néanmoins inopportune : nous jouons un

pédagodrame et notre auditoire n'est pas encore accroché. Il aurait fallu consacrer ce premier acte à nos amours, à nos enfants, à mille choses familières, quotidiennes.

PIERRE

Je ne crois pas. Il nous faut abandonner sans délai la fiction d'un auditoire juvénile. Un cycle de pédagodrames comporte une représentation hebdomadaire de deux heures, d'octobre à juin, soit quelque soixante-dix heures, alors que ce volume ne contient guère qu'une huitaine d'heures de lecture. Pour faire tenir dans ces pages ne fût-ce que la moitié des matières du premier cycle il va falloir précipiter l'allure. Il va falloir enchaîner tout de suite sur le réquisitoire d'Hubert. Nous devons nous résoudre, parce qu'il le faut bien, à sacrifier beaucoup de la technique pédagodramatique à la nécessité d'avancer au galop.

BERNARD

En ce cas, le mieux serait sans doute d'apporter l'essentiel des récentes acquisitions de la science, pour rassurer ceux qui partagent les alarmes d'Hubert. Le public n'est jamais renseigné sur les découvertes récentes. Et les scientifiques, lorsqu'ils sont étrangers aux disciplines qui les font, n'en savent guère davantage. Un autre phénomène très courant, c'est l'enfouissement de découvertes précieuses sous l'immense masse des publications. Tout le monde connait la mésaventure de Gregor Mendel, dont les découvertes décisives sur les mécanismes de l'hérédité sont passées inaperçues bien qu'elles aient été publiées en 1866 dans une revue scientifique autrichienne, pour être redécouvertes trois fois en 1900, quelque vingt ans après la mort de Mendel. Mais on sait moins que l'inhumation de richesses précieuses est devenue monnaie courante.

PlERRE

C'est si vrai qu'au C.l.E.B.S. plusieurs de nos collaborateurs dévouent le plus clair de leur temps aux diffusions inter-disciplines et à l'exploration de publications anciennes. Ils en reviennent souvent chargés de butin. Je vous citerai le cas – exceptionnel, il est vrai – de la « logique primaire », dont Philippe vous dira quelques mots. Steiner l'a cueillie dans une revue américaine du début de ce siècle, où elle reposait en paix depuis quelque cinquante ans. Nous l'avons raffinée quelque peu, puis baptisée « orthologique », je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi. Vous allez constater qu'à elle seule cette logique, si elle avait été diffusée à temps, aurait pu épargner quelques mésaventures aux humains.

PHILIPPE

La logique verbale a si mauvaise presse que je ferai de la peine à tout le monde en prétendant qu'elle peut parfois servir à quelque chose. Pour le montrer, je vais choisir un exemple à la fois énorme et grossier. Je te charge, Hubert, des destins de ce monde. Te voilà Président des U.S.A. Tu apprends un matin l'installation clandestine par les Russes de bases militaires à Cuba. Que fais-tu ? Tu t'empares d'une machine à penser orthologique et donnes trois tours de manivelle :

1. De deux choses l'une : La Russie veut la guerre nucléaire, ou elle ne la veut pas.
2. Si elle la veut, de deux choses l'une : elle est prête à la faire ou elle ne l'est pas. ;
3. Si elle n'y est pas prête, de deux choses l'un,e : il lui manque plus d'une chose, ou bien il ne lui manque, pour déclencher un cataclysme à l'échelle planétaire, que des rampes de lancement à Cuba.

Au troisième tour de manivelle l'orthologique ordonne le blocus de Cuba. Toute autre décision serait folle et criminelle. Tu en donnes l'ordre au Pentagone, et te retrouves libre pour t'occuper de choses sérieuses.

HUBERT

C'est heureux, car ta logique et ton exemple ne le sont pas. Rien n'y tient debout. Au troisième tour on dirait aussi bien : il lui manque plus d'une chose, ou bien il ne lui manque, pour déchaîner la catastrophe, qu'un prétexte : le blocus de Cuba !

PHILIPPE

Non. Les Russes peuvent avoir besoin, parfois, de blé américain, mais leur industrie nationale pourvoit à tous leurs besoins en prétextes. Le blocus de Cuba était un casus belli impossible : tout le monde s'attendant à tout, les Russes auraient perdu les bénéfices de la surprise.

MEDICUS

Je l'admets, mais la vertu de ce que tu appelles – Dieu sait pourquoi – l'orthologique n'en est pas plus limpide. Cette logique semble vieille comme Aristote, et aussi gauche. La Russie, qui est une abstraction, ne peut ni vouloir ni ne pas vouloir. Et le Tsar de toutes les Russies aurait pu vouloir et ne pas vouloir. Dans les deux cas, ta logique tombe à plat.

PHILIPPE

Il est vraisemblable, en effet, que certains Russes veulent la guerre et d'autres pas, tandis que d'aucuns, indécis, la veulent et ne la veulent pas. Mais notre Hubert n'avait pas à se préoccuper d'eux. Pour le Président des Etats-Unis, la Russie veut ou ne veut pas la guerre selon que penchent dans l'un ou l'autre sens les opinions de ceux qui en décident. Or, aucune science ne pouvant garantir que les Russes ne prendront jamais l'initiative d'une déflagration nucléaire, le rôle d'Hubert était de penser en ces termes : *« ne veut pas ou veut – on ne sait jamais... ».* Pour lui, il ne s'agissait pas de psychologie ni de purisme dialectique, mais de réduire au minimum les risques d'une extinction soudaine de deux cents millions d'électeurs. En bon politicien, l'aspect électoral de cette affaire devait primer dans son cœur et occuper seul sa conscience. Il est vrai qu'Aristote aurait pu se charger de cette décision, mais, à l'échelon suivant, l'orthologique est tout à fait autre chose. Nous verrons ce deuxième échelon en temps utile.

BERNARD

Tout cela peut être vrai, mais pourquoi en parler ? Les Américains ont bloqué Cuba sans orthologique. Cette manœuvre a réussi, et la sagesse n'en est pas contestée. Dans les affaires de cette sorte les décisions justes relèvent des traditions et du bon sens.

PHILI PPE

Nous y voilà ! Pour apprécier la vertu de nos traditions, le moment est venu de prendre une vue panoramique du monde où nous vivons. A la fin de la guerre, les Etats-Unis avaient tous les atouts dans leur jeu et ils n'avaient en face d'eux qu'une Russie cruellement éprouvée. Or, en vingt ans, sous leur conduite, l'Occident a perdu la Hongrie, la Tchécoslovaquie, etc., puis la Chine, puis la Corée du Nord, puis l'Asie, puis l'Afrique. L'Amérique latine est un fruit mûrissant que l'Orient s'apprête à dévorer après s'être aménagé, à 90 milles de Miami, une forteresse et un foyer de contagion castro-asiatiques.

HUBERT

Ne noircis pas le tableau. L'Asie et l'Afrique ne sont pas des continents communistes.

PHILIPPE

Peut-être pas. Mais si nous empruntons leurs yeux aux habitants de Sirius pour regarder notre planète, nous constatons qu'en vingt ans elle a rougi ou rosi. Et de puissants foyers rouges sont actifs même dans le sein des nations occidentales.

MEDICUS

Certainement, mais tu sembles oublier que, loin de constituer une défaite de l'Occident, le rayonnement mondial du communisme représente son triomphe : le marxisme est une doctrine occidentale. Pourquoi effrayerait-elle l'Occident ?

PHILI PPE

Ce qui met l'Occident en danger, ce n'est pas la doctrine communiste, qui contient des choses excellentes, mais l'antioccidentalisme, paradoxal en effet, qu'elle a non pas causé ni suscité, mais organisé et rallié. Notre planète est divisée en deux camps plus un tiers-monde. Or, à mesure que celui-ci rougit, il nous devient hostile. N'essayons pas de nous leurrer : l'histoire des vingt dernières années est celle d'une déroute de l'Occident. Or il avait en mains tous les atouts. L'Amérique avait le monopole des armes atomiques et même économiques. Avec courage et générosité, elle en a usé pour relever ses alliés et même ses ennemis. Qu'en a-t-elle récolté ? La haine et le mépris ! Aujourd'hui l'Occident est chaque jour plus divisé et l'Amérique est secouée de convulsions intestines. Notre meilleure chance de salut est de comprendre ce qui nous est arrivé pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs, et aussi pour apprendre à nous servir correctement – je veux dire orthologiquement – des atouts très puissants qui sont dans notre jeu, inemployés.

PIERRE

Écoute, Philippe. Tu as peut-être raison, mais tu nous casses les pieds. Dans un pédagodrame ii faut parler de choses qui intéressent les personnes privées, et la politique étrangère n'en est pas. Quand nous en saurions tout, nous ne pourrions que perdre notre temps en bavardages vains. Voudrais-tu faire de nous des stratèges du Café du Commerce ?

PHILIPPE

Tu me prends les mots dans la bouche, mais pour les servir à l'envers. Rassure-toi d'abord : mon excursion dans la politique sera brève. Mais notre survie peut dépendre d'un juste usage d'atouts qui n'ont jamais servi. **Or c'est l'homme de la rue, c'est vous et moi, qui détenons ces armes vierges.** Et c'est faute d'une éducation logique que nous ne nous en servons pas.

HUBERT

Si tu comptes sur la logique, même rebaptisée de frais, pour remonter les courants historiques et supplanter les traditions millénaires, tu as oublié les leçons de l'histoire. Autant vaudrait, comme Xerxès, faire fouetter la mer pour calmer la tempête. Je croirais volontiers que beaucoup de nos maux sont imputables à la jeune Amérique, qui n'a pas de traditions politiques éprouvées, alors que les nations européennes ont fait preuve, tout au long de leur histoire, de leur aptitude à surmonter l'adversité et à lui survivre.

PHILIPPE

Oui, c'est l'usage de charger l'Amérique de tous les péchés, même de ceux d'lsraël. Cependant l'Angleterre et la France, il y a peu, ont conjugué leurs ressources matérielles et morales pour écrire une jolie page d'histoire traditionnelle à Suez. Et, en s'aventurant dans cette équipée sans s'être constitué des réserves pétrolières, la France semble avoir voulu apporter l'exemple d'une irresponsabilité gouvernementale apparemment insurpassable et certainement insurpassée. L'Amérique n'a rien fait de si bien. Non, avant d'accuser personne, il serait bon de rechercher les causes de notre **commune** irresponsabilité.

HUBERT

Ne serait-ce notre commune humanité ? Ii est facile de faire le malin après l'événement. Mais qu'a-t-elle à nous dire, ton orthologique, sur l'avenir ? Enfin, les Russes n'ont-ils pas aussi leurs soucis ? Et la querelle sino-russe ne nous vaut-elle pas le répit qu'il nous fallait ?

PHILIPPE

C'est une chose admirable, mais voici ce qu'en pense l'orthologique soucieuse de notre avenir :

1. Il n'est pas impossible, ni même improbable, que des convoitises communes mais, comme la Pologne, agréables à partager, rallument un de ces jours pour bien la réchauffer l'amitié de la Russie et de la Chine.

2. Il n'est pas impossible, ni même très improbable, que ces deux grandes nations s'emploient un de ces jours à rafraîchir notre souvenir d'un pacte stalino-hitlérien, que les Soviétiques doivent être moins enclins que nous à reléguer dans les oubliettes aux choses honteuses. Ne perdons pas de vue que, dans la langue russe, « honteux » n'a que deux synonymes applicables à la politique étrangère : « imprévoyant » et « improfitable ». A leurs yeux le pacte avec Hitler et les accords de Potsdam furent des choses honteuses, mais pour l'Occident. J'ose à peine avouer que je partage ce sentiment.

On conviendra que cette logique est à la portée de toutes les bourses, mais il reste à montrer qu'elle peut transformer nos défaites en victoires. Raconte-nous, Pierre, l'histoire de l'homme étrange qui, en apportant la preuve de son inaptitude à prédire l'avenir, a fait jaillir au ciel, comme un feu d'artifice, le témoignage éclatant de ses dons de prophète !

PIERRE

Cette expérience advint à un jouvenceau simplet encore, mais qui a fait son chemin depuis : J.B.S. Haldane. Je n'ai pas besoin de présenter ce biologiste très britannique, disparu hélas ! depuis peu, qui est connu comme le loup blanc dans les milieux scientifiques, tant pour ses remarquables travaux que pour ses originalités (certains disent excentricités). La revue PLANÈTE a eu la bonne

idée de le faire connaître au grand public français[2] . Mais « les erreurs de la jeunesse » de Haldane sont universellement oubliées. Parmi les plus savoureuses, il y a un petit livre paru en 1923 aux éditions Kegan Paul : « Dédale ou l'Avenir de la Science ». Haldane s'est essayé à un métier où Jules Verne et H.G. Wells s'étaient illustrés avant lui : la prédiction des applications de la science.

« Toute tentative de prédiction scientifique, écrit Haldane, évoque le nom de H. G. Wells, dont la prudence doit servir de modèle. Ainsi en 1902, Wells s'excusait de prédire que des machines volantes plus lourdes que l'air et utilisables à des fins militaires auraient été inventées dans un délai de cinquante ans. Je me propose, ajoute Haldane, de ne faire ici aucune prophétie plus osée que celle-là. »

Sitôt après, il s'exécute, et c'est une cascade de prédictions plus farfelues et plus échevelées l'une que l'autre, dont aucune, bien entendu, ne s'est réalisée. Puis pour achever, sans doute, de se discréditer en qualité de prophète, il poursuit en ces termes :

« Le jour viendra, sans doute dans quelques siècles, où la physiologie détruira la physique mathématique tout comme celle-ci a détruit la géométrie... »

Que diable veut-il dire ? La physique n'a pas détruit la géométrie (euclidienne) : elle l'a absorbée en la dépassant. Et que vient faire ici la physiologie ? Quels rapports aurait-elle avec les mathématiques, si ce n'est pour se soumettre à elles ? Non, en 1923 cette phrase était absurde, vide de tout sens. Pauvre Haldane !

Mais voilà que quarante ans plus tard (au lieu de quelques siècles) Watson et Crick acquièrent un Prix Nobel en réalisant mot pour mot la fantastique, la magnifique prophétie de J.B.S. Haldane ! Et l'on s'aperçoit que notre « pauvre Haldane » était un homme de génie.

PHILIPPE

Si, comme on l'a dit, l'homme de génie est un visionnaire à travers qui s'exprime une intelligence qui dépasse les personnes, on en chercherait vainement une illustration plus parfaite. Car, ne pouvant comprendre lui-même ce qu'il disait, Haldane a donc **dit ce qu'il voyait.** Il n'était pas plus fait pour prédire les applications de la science qu'un pur-sang pour tirer une charrue. Mais il a **vu** en 1923 que la physique mathématique dévoyait l'humanité, que nous sommes **faits pour** penser à un autre niveau, et il a pressenti que notre physiologie contenait cette potentialité supérieure. Pour cette puissance de vision, il fallait un Haldane. C'est à cela que servent les génies.

BERNARD

En 1923 Haldane était tellement en avance sur son temps que quarante plus tard il n'était pas encore rejoint par le peloton des savants « normaux ». Même après la publication des travaux de Watson et Crick sur la **physiologie** de l'hérédité, nul ne s'est aperçu que la physique mathématique était en effet absorbée et dépassée. Il semble qu'aujourd'hui encore, sans la prophétie de Haldane, nul ne le saurait. Nous subirions, au lieu de la diriger, une révolution intellectuelle aux conséquences si grandes que les romans de science-fiction ne sont, auprès de ce qui nous est arrivé, que balbutiements dérisoires; aujourd'hui la prédiction des applications de la science est devenue, grâce à Haldane qui n'en pouvait faire lui-même, un jeu d'enfants. N'importe qui, comme vous allez voir, peut désormais en faire d'à la fois ahurissantes et **certaines**.

HUBERT

Je ne voudrais pas être désagréable, mais il me semble que vous vous prenez bien au sérieux, MM. les scientifiques, et que vous êtes bien prompts à pavoiser ! Qu'un des vôtres ait tenu jadis un propos dont l'obscurité en fait l'émule de Nostradamus et vous voilà qui criez au génie ! Vous découvrez aussitôt qu'il a voulu tout dire sauf ce qu'il a dit. Que deux autres, ensuite, fassent une découverte plus ou moins interprétable dans les termes dont s'est servi votre « génie » et vous entrez en transes. Le jour de gloire est arrivé ! C'est une révolution intellectuelle, et la science-fiction n'a qu'à bien se tenir !... Je vous en prie, mes amis, conservez votre calme, et expliquez-vous clairement.

BERNARD

[2] Teilhard de Chardin l'avait déjà fait connaître aux Français cultivés dans « Le Phénomène humain » (Le Seuil

Watson et Crick ont découvert, dans le noyau de la cellule vivante, la structure des organes de l'hérédité nommée gènes disposés en si bel ordre qu'ii devient possible de comprendre à peu près comment tout cela tient ensemble et fonctionne. Mais, soucieux d'information génétique seulement, ces auteurs n'eurent aucune raison de prendre conscience de la portée de leurs travaux dans un champ qui n'était pas celui de leur propre recherche, et ne se doutèrent pas qu'ils avaient mis en lumière **les assises physiologiques de l'orthologique.**

PIERRE

Et c'est parce que nos cellules contiennent la structure biochimique d'une logique intégrale que nous avons adopté le mot « orthologique », où orthos (droit) est pris dans le sens figuré de « correct, conforme à la nature » qu'il a dans « orthopédie ». Ainsi, il existe bel et bien une façon « naturelle » de penser, et c'est non seulement la bonne façon mais de fort loin la plus facile. N'importe qui peut devenir orthologicien sans aucune peine, la nature nous ayant faits pour cela, alors que les mathématiques supérieures ne sont accessibles qu'à ceux qui en ont la « bosse ». Mais l'orthologique contient les mathématiques tout comme la géométrie moderne contient celle d'Euclide. C'est bien ce que Haldane avait prévu.

BERNARD

Il faut que nous sachions ce qui se passe dans nos cellules parce qu'elles commandent à tout ce qui se passe en nous. Et, tant que nous ignorons ce qui se passe en nous, nous sommes inconscients de nos destins et de nos destinations. Tant que nous ne savons où nous allons, ni où aller, nous ne sommes pas tout à fait des êtres humains. La révolution intellectuelle dont je parlais est celle qui fait de nous des hommes en nous livrant accès à la conscience de ce que nous sommes. Accessoirement elle nous affranchit de la tyrannie des mathématiques, qui a fait un tort égal aux savants et aux profanes en habituant les premiers à ne pas être compris et les seconds à ne pas comprendre. L'orthologique rend à l'humanité l'immense service de faire rentrer les mathématiques dans un ordre général, qu'elles ignorent parce qu'il les dépasse.

PHILIPPE

Rendons grâce au ciel qu'il ne faille pas être mathématicien pour être humain, et que prenne fin la légende qui réduisait au rôle d'intouchables intellectuels, inadmissibles aux hauts festins de l'intelligence et du savoir, ceux qui sont dépourvus de « bosses ». Car il en est peu qui, comme Hubert, aient l'infernal culot de réagir en traitant les matheux, qui le méritent jusqu'au noyau de la cellule, de crétins. On dira désormais : crétins phy-sio-lo-giques !

PIERRE

N'exagérons rien : sans les mathématiques nous en serions encore à l'âge de bronze.

PHILIPPE

Qui oserait dire du mal des mathématiques ? Elles sont à mes yeux l'outil le plus miraculeux, le plus grisant, que les hommes aient fabriqué. Je ne parlais que de matheux, des « grisés » Et j'en puis parler savamment : j'en suis un ! Ceux qui sont sérieux, d'ailleurs, le savent bien. R. Oppenheimer, sommé d'expliquer certains de ses actes à une commission d'enquête sur les activités dites « non américaines », se justifia par deux fois en ces termes magnifiques : « c'est parce que je suis un idiot ! » Malheureusement, seuls les très grands mathématiciens sont capables de cette lucidité. Remarquons au surplus que les biologistes se servent souvent très bien des mathématiques, à témoins l'hérédité mendélienne, et les... travaux de Watson et Crick !

BERNARD

Je désespérerais de rendre le code génétique de Watson et Crick intelligible aux non-spécialistes si, en réussissant ce tour de force, Isaac Asimov, qui est un des princes de la vulgarisation scientifique contemporaine, n'avait montré que la biologie moderne est une science intégralement vulgarisables. Nous reparlerons de lui et de ses livres. Entre-temps, je voudrais essayer de dire en mots de tous les jours de quoi il s'agit grosso modo. Tu as certainement entendu parler, Hubert, de gènes et de génétique. Tu sais que si tes yeux sont bleus, tu dois cette couleur à tes gènes. Sans doute les soupçonnes-tu aussi d'être pour quelque chose dans ta tendance à l'embonpoint. Mais tu peux combattre l'obésité en t'astreignant à manger peu. Tu échappes ainsi à une « fatalité génétique ». Si tes gènes avaient fait de toi un diabétique, tu pourrais déjouer ton destin par des

injections d'insuline. Dès à présent, on aperçoit deux failles dans ce fatum : la force de caractère, qui permet de résister, et la science qui déjoue. Mais d'où tenons-nous cette force ? Pourquoi, si souvent, en manquons-nous ? Et d'où vient la science, médicale notamment ? Autant de questions auxquelles on peut répondre déjà, et nous y répondrons.

Mais il y a beaucoup plus. Tu ignorais peut-être – les généticiens, en tout cas, l'ignoraient hier encore – que, si tes cellules cessent de se multiplier au bon moment, c'est parce que tes gènes y pensent juste à temps. C'est grâce à eux que tes cheveux continuent à pousser, mais pas tes dents. Et si nos nez n'atteignent pas aux proportions flatteuses qu'ils ont chez l'éléphant, ce sont nos gènes encore qu'il faut blâmer. Ce sont nos gènes qu'il faut louer ou blâmer pour un nombre immense des choses qui nous arrivent, mais pas pour toutes : il y a un secteur où nous sommes déjà un peu libres et surtout, **libérables**.

Tu connais le mot forgé par Teilhard de Chardin pour désigner cette libération : c'est l'**hominisation**. Eh bien, la science contemporaine nous livre la voie de la libération, de l'hominisation. Elle nous montre où nous allons – mais au prix de quelles souffrances lorsque, faute de comprendre ou de consentir, nous devons y être contraints ! En revanche, quelles récompenses lorsque, comprenant enfin ce que nous sommes venus faire ici-bas – et aussi comment le faire – nous nous donnons corps et âme à la griserie de nager dans le courant, de collaborer avec la nature pour hâter l'accession de l'Homme à l'humain ! C'est alors que nous apprenons à goûter aux seules joies qui ne déçoivent pas, aux seuls désirs qu'aucune impatience ne trouble et qu'aucune étreinte ne lasse.

Je voudrais essayer de dire en mots que tout le monde puisse comprendre ce que la biologie nous révèle sur nos options. Il est facile de savoir où le courant évolutif nous entraîne : aucun doute ne subsiste là-dessus, et je le montrerai. Mais, si les forces brutes de la nature convergent irrésistiblement, l'étendue de nos horizons est immense et sans cesse grandissante. L'Evolution converge vers une diversification, vers une **divergence**[3] des formes et des richesses de la vie. Toutes les carrières nous sont ouvertes et aucun de nos rêves – si nous savons rêver – n'est irréalisable. Je voudrais essayer de montrer combien il est nécessaire d'apprendre à faire des rêves réalisables, c'est-a-dire désirables.

PHILIPPE

Attention, malheureux ! Ne vois-tu pas que notre Hubert, un instant ébranlé – ou est-ce désarçonné ? – par tant d'éloquence, reprend du poil de la bête ? Penses-tu lui faire avaler ces paradoxes outrageux que les rêves sont une affaire sérieuse, et que « réalisable » et « désirable » sont synonymes ? Faudrait voir à ne pas exagérer ! D'ailleurs il se fait tard. J'ai rendez-vous avec une femme trop charmante pour que je la fasse attendre, et pas assez charmante pour attendre. Il nous reste à peine cinq minutes. Consacrons-les à des choses sérieuses, des confidences bien intimes : qui d'entre vous, mes amis, est cocu ? Et pensez-vous que vos filles – j'entends, celles qui sont célibataires – soient vierges encore ?

HUBERT

Pour l'amour du ciel, Philippe, ne fais pas l'imbécile ! Ces grossièretés, à peine excusables chez les potaches d'il y a vingt-cinq ans, sont aujourd'hui d'un goût que je refuse de qualifier.

PHILIPPE

Mon pauvre ami, tu n'as pas le sens du devoir ! Moi, j'ai toujours eu la vocation du pélican. Si j'ai encore des entrailles bien gaillardes, c'est parce que je n'ai pas d'enfants. Mais rappelle-toi que nous jouons un pédagodrame. Or, parmi ceux qui nous écoutent, un grand nombre veulent savoir ces choses-là, et ils pourraient ne pas avoir tout à fait tort : nos petites mésaventures personnelles pourraient donner du piquant à nos préceptes.

PIERRE

Bien que, contraints par la hâte, nous ayons abandonné la fiction d'un auditoire juvénile, il importe de conserver le plus possible de la technique pédagodramatique pour en illustrer, si mal et sommairement que ce doive être, les ressources et les écueils. Quelques excursions dans le domaine des relations humaines intimes et privées, comme Philippe nous y invite, sont un moyen de caractériser nos personnages, et de leur insuffler quelque semblance de chair et d'os. On évitera

[3] Si paradoxal que cela semble, c'est en divergeant que les organismes vivants ont « convergé » – dans le jargon des biologistes : tous se sont acheminés dans une même voie qui est celle de la complexification et de la

ainsi l'écueil qui rend si ennuyeuses la plupart des « tables rondes » : l'absence de vie. Philippe, je vous l'accorde, est impossible. Mais il faut le supporter parce qu'un pédagodrame, tout comme un « Western », doit compter au moins un « vilain ».

PHILIPPE

Malgré des efforts épuisants pour resplendir de vilenie, je n'arrive pas à faire briller, par contraste, vos vertus. Or vous devez éblouir pour plaire à l'auditoire. Alors, Messieurs, essayez autre chose : parlez de la virginité de vos filles...

PIERRE

Pour trois des miennes, j'espère qu'elles sont vierges sans trop oser y croire. Pour la seconde, je ne le sais que trop : elle est fille mère. Sans doute n'ai-je pas su faire comme il aurait fallu mon métier de père, en les préparant pour échapper mieux aux pièges de la vie. Je vous raconterai comment cela s'est passé. Peut-être pourrez-vous me montrer où je leur ai fait défaut, et où je pourrais encore les aider.

HUBERT

Mon cher ami, je suis navré. Mais je dois reconnaître que Philippe a dit vrai : nos malheurs pourraient éclairer le dilemme inhérent à la nature humaine : celui de la pesanteur et de la grâce. Nous n'échappons pas à la pesanteur, qui est nécessaire à la vie, mais nous attire sans relâche vers les bas-fonds. Pour nous maintenir au rang d'hommes, il nous faut, chaque jour et presque chaque minute, vaincre un peu la pesanteur, regravir les échelons qu'à chacun de nos abandons nous perdons par glissements insensibles vers ce qui est bas.

J'ai bien peur, mon cher Pierre, que TU n'aies pas songé à armer tes enfants contre cette ennemie implacable. Tu espères sans oser y croire que tes filles sont vierges. A ta place, ce qui m'effrayerait le plus serait l'incertitude. Je préférerais que mes filles aient subi les outrages d'un régiment de Cosaques plutôt que de perdre cette fraîcheur d'âme et cette limpidité du regard qui sont les garantes de leur virginité morale. Si tu les voyais passer au loin dans une rue, leur grâce virginale te saisirait à la gorge, tant cette qualité à la fois discrète et éclatante est précieuse et touchante. Ai-je besoin de dire sur quel terrain elle a pu croître et s'épanouir ? Sur celui de la Foi. Mes filles ont été nourries de pureté, d'innocence, de merveilleux, de beauté, de poésie. Bref, de tout ce qui fait le prix de la vie. De tout ce que les vulgaires, les médiocres, les voraces, etc., ne connaissent pas. **Mais vous êtes-vous avisés que la science elle aussi ignore ces choses-là ?**

Tout compte fait, votre fameuse science me fait un peu horreur. Tenez, il me vient à la mémoire un cas frappant. Je feuilletais l'autre jour à Londres, où j'avais quelques heures à perdre, un de ces petits manuels de sexologie comme il en pullule aujourd'hui. Un ouvrage respectable, écrit par un médecin qui s'était mis en devoir de donner de bons conseils aux jeunes ménages. Mais, peut-être pour s'abriter du soupçon de légèreté et sans doute pour se conformer à la mode, ce brave homme avait cru bon d'adopter la manière et le ton des scientifiques en représentant l'amour comme *« une décharge séminale dans le vagin de la partenaire femelle (female partuer), accompagnée d'une ébullition orgastique » ! !* Ah, mes amis, qu'en termes exaltants ces choses-là sont dites ! Quel beau rêve ! Quelle poésie !

(Un long silence. Sur la cheminée, onze heures sonnent).

PHILIPPE *(il bondit vers la porte)*

Aloha ! Aloha ! C'est son nom et elle est polynésienne. Je ne puis faire attendre une donneuse potentielle d'ébullitions tropicales. Adieu ! Rendez-vous ici lundi prochain. J'aurai alambiqué quelque chose pour confondre ce mécréant. *(Exit Philippe)*

Rideau

RÉSUMÉ DU PREMIER ACTE

1. En 1923, J.B.S. Haldane prédit que notre physiologie se révélerait contenir des déterminismes qui feraient de la pensée moderne ce qu'elle a fait de la pensée hellène : une chose inférieure, dépassée.

2. Quarante ans plus tard, Watson et Crick découvrent dans le noyau de la cellule vivante les structures organiques de la « logique naturelle » et réalisent mot pour mot la fantastique prophétie de Haldane.

3. Aussitôt les non-mathématiciens sont réadmis aux premières places dans les festins de l'intelligence et du savoir. Les mathématiciens se voient contraints, sous peine de choir dans l'absurde, de rentrer dans les rangs.

4. La biologie croit pouvoir enseigner aux humains ce qu'ils ont à faire sur cette planète, et doivent faire pour être heureux.

5. Mais la science ignore la poésie, l'innocence, la pureté, la foi, le merveilleux, et d'une façon générale, tout ce qui fait le prix de la vie !

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS[4]

FRANÇOISE
Nous trouvons que ce premier acte mérite trop bien son nom : le chaos ! On effleure dix sujets mais aucun n'est traité. On papillonne sans butiner et l'on reste sur sa faim. Ensuite, beaucoup de ses passages, trop difficiles, trop scientifiques, sont inaccessibles à la plupart d'entre nous.

LES PROFESSEURS
1. Ce premier acte **simule** le chaos pour imiter la vie et pour différer de l'école, ou l'on **simule l'ordre.** Ici, nous le **rechercherons** ensemble, en prenant soin d'**éviter de l'y mettre nous-mêmes.**
2. Nous avons papillonné pour mettre en relief les vertus de la concentration dans notre deuxième acte, où l'on ne traite qu'un sujet, mais à fond, avec des résultats édifiants.
3. Difficiles ? Scientifiques ? Ce sera l'occasion d'une expérience révélatrice : relisez ce premier acte quand vous aurez terminé le livre. Pour huit sur dix d'entre vous, pas une ligne ne sera restée difficile : vous vous serez élevées à ce niveau. Une pédagogie qui n'élève pas ne mérite pas son nom.

FRANÇOIS
1, Philippe se moque du monde : il fait miroiter une « arme vierge » dont disposerait l'homme de la rue pour transformer nos défaites en victoires. Puis c'est le black-out. Plus un mot sur cette arme secrète !
2. S'il est vrai que l'orthologique contient les mathématiques, l'orthologicien doit nécessairement les posséder, avec ou sans « bosse ». ! Et, si l'orthologique est facile et les mathématiques difficiles, c'est donc que vos théories ne collent pas !

LES PROFESSEURS
1. L' « arme secrète » n'a pas été oubliée. Il en sera reparlé au moment opportun.
2. Bravo ! Il est, en effet, logiquement nécessaire que les mathématiques soient pleinement accessibles aux orthologiciens, et c'est bien ce qui se passe. Vous constaterez au cinquième acte que la logique naturelle, aisément comprise par tout le monde puisqu'elle est préfabriquée en chacun de nous, surplombe et domine les mathématiques. Ceux d'entre vous qui n'êtes pas mathématiciens le constaterez d'autant plus irrécusablement.

[4] Dans le premier cycle de ces pédagodrames cette rubrique ne peut être étoffée comme il le faudrait parce que la technique pédagodramatique actuelle diffère trop de celle qui, en 1933, a suscité des réactions caractéristiques. Prises sur le vif, celles-ci avaient une spontanéité inimitable. On ne peut, pour l'instant, que faire état de réactions probables et prévisibles, c'est-à-dire irréalistes, car le propre des réactions estudiantines, c'est qu'elles sont, pour la plupart, improbables et imprévisibles.

Deuxième Acte

LA MORALITÉ DE LA FABLE

Même décor qu'au premier acte. Bernard, Medicus et Philippe viennent d'entrer. Ils serrent la main à Pierre. Sonnerie. Pierre ouvre la porte. Entre Hubert.

PHILIPPE

Voici le mécréant qui ne croit pas à la science ! En ma qualité de vilain, il va de soi que le rôle de juge m'échoit. Je vais donc, au galop parce que le temps nous talonne, juger cet hérétique selon les meilleurs usages, sans faiblesse et sans humanité. Mais, hélas ! sans espoir d'égaler en vilenie ceux qui se prennent au sérieux lorsqu'ils jugent leurs semblables.

HUBERT

Que je m'accuse d'abord moi-même. Bernard avait ébranlé mes préventions contre la science. Mais, lorsqu'au récit de Pierre la valeur du service que j'ai rendu à mes filles en les abritant du scientisme est devenue évidente, mes certitudes retrouvées se sont exprimées explosivement et, j'ai bien peur, discourtoisement. Je vous dois des excuses.

PHILIPPE

La discourtoisie n'étant qu'un cas pendable, je négligerai ce grief mineur. Je t'accuse, Hubert, de complicité avec certains parmi les diables qui, depuis toujours, se divertissent à dévoyer et à tourmenter les humains. Pour commencer, tu as osé prêter à la pesanteur le pouvoir de nous entraîner non seulement vers le bas, mais vers « ce qui est » bas, vers les bas-fonds. Or, entre un point bas topographique et une bassesse, il n'y a d'analogie que poétique. Il serait moins faux, mais tout aussi inepte, de rétorquer que la pesanteur nous ramène sur la terre, et qu'il est bon d'y avoir les pieds solidement plantés.

Puis, pour faire honte à la science, tu as évoqué de gracieuses et tendres vierges, nourries de poésie, de pureté, de beauté. Toutes parées, en un mot, des merveilles que les vulgaires, les voraces, les puissants – et les scientifiques – ignorent. L'humanité, ainsi, a été divisée en deux camps : d'un côté les affreux et nous; de l'autre la Vertu, les Pucelles et Toi. Je me contente, pour toute sentence, d'un sourire affligé. Et j'invite M. l'Expert Medicus à identifier les démons qui t'ont poussé à te moquer à ce point de toi-même et de nous.

MEDICUS

Je mets dans le même sac l'accusé et le juge, possédés l'un et l'autre du démon dialectique qui brouille tout, et je réserve mon diagnostic. Il serait utile, pour y voir clair, que nous abordions sans tarder un sujet capital : le problème du Bien et du Mal. Il serait intéressant de recueillir les vues d'un biologiste, d'un psychotechnicien, d'un logicien et d'un humaniste sur l'ensemble des ressources dont nous disposons pour distinguer le bien du mal, pour conformer nos conduites à nos jugements, et pour obtenir de ceux dont nous avons la charge : enfants, élèves ou patients, qu'ils se conduisent le mieux ou le moins mal possible. J'apporterai aussi le point de vue du Médecin, auquel un seul critère est permis : la santé.

PIERRE

Le point de vue du psychotechnicien spécialisé comme je le suis dans la mesure de l'intelligence et l'étude des moyens de la développer aurait été naguère fort limité en cette matière. Mais nous devons à la psychotechnique américaine une définition très élargie de l'intelligence, où l'inconscient et la morale ont désormais une part. On pourrait dire que, à la suite de ces travaux, nous assistons à la naissance non seulement d'une intelligence morale mais aussi de son corollaire : une morale intelligente.

PHILI PPE

Une morale intelligente ? Tu me donnes froid dans le dos ! Jusqu'à présent tous les moralistes avec lesquels j'ai eu la bonne fortune de commercer avaient en commun deux caractères : ils étaient animés du besoin de réformer mes mœurs et ils étaient indiciblement comiques. A part cela

il y en eut de toute sorte, sauf une seule : je n'ai jamais pu discerner la moindre trace d'intelligence chez aucun d'eux.

BERNARD
Ne confondrais-tu pas, Philippe, les moralistes avec les « moralisants » ?

PHILIPPE
Je vois poindre la lumière : les moralistes intelligents seraient ceux qui ne font pas de morale ? Mais je vois mal à quoi ils peuvent servir. Ne risquent-ils pas de passer inaperçus ?

HUBERT
Cesse de faire le pitre, Philippe, tu es fatigant. Teilhard de Chardin est-il passé inaperçu ? Les prêtres, les pasteurs, les prédicateurs ne se font-ils pas entendre ?

PHILIPPE
Il va falloir que je vous ouvre les yeux. Vous êtes des hommes moraux et je vous en félicite. Mais rappelez-vous l'histoire du petit garçon auquel on demandait ce que M. le Curé avait dit de la Vertu, et qui répondit : « il était pour..., Eh bien, vous aussi, mes amis, êtes pour... Vous n'avez donc aucune idée de ce que sont les moralistes envers ceux qui sont contre, et comment ils sonnent aux oreilles des indécis. Medicus, sans doute, les connait mieux : c'est chez leurs victimes qu'il recrute le gros de sa troupe de malades. Les psychopathes ne sont-ils pas, Medicus, passionnément moralisateurs et punisseurs, ou passionnément moralisés et punis ?

MEDICUS
La plupart le sont en effet, mais cela ne signifie pas nécessairement que la plupart des moralistes soient fous. Je t'accorde que dans ma profession on les surveille du coin de l'œil.

PHILIPPE
M'accorderas-tu aussi que, enseignée sans égard aux cas particuliers, la morale peut être dangereuse ? Que les « sur-moi » (c'est-à-dire, dans la terminologie freudienne, les interdits moraux refoulés dans l'inconscient) peuvent être pathogènes, générateurs de maladies mentales ?

MEDICUS
Incontestablement. L'action thérapeutique de la psychanalyse réside pour les trois quarts dans ce qu'on pourrait appeler son « contre-moralisme ». Mais c'est une arme redoutable car l'amoralité est elle aussi très pathogène.

PHILIPPE
Mon reproche aux moralistes, c'est leur moralisme pathogène, d'ailleurs involontaire et inconscient. Mais cela n'a pu vous frapper : vous faites partie de l'armée des hommes moraux, et vous vous en trouvez bien. Vous vous étonnez que beaucoup parmi les jeunes s'y enrôlent de mauvaise grâce ou point du tout. Ce qui émerveille ceux qui comme moi ont eu affaire aux moralistes, c'est qu'il y ait encore des jeunes gens non délinquants. Vous éprouveriez la même surprise si vous observiez les méthodes des moralistes professionnels, ces sergents recruteurs qui se dépensent au bénéfice de la vertu. Leur tâche est devenue impossible parce que la morale a pris en Occident un siècle de retard sur la psychologie. Que peuvent faire les pauvres moralistes pour ne pas le voir et pour que cela ne se voie pas ? Ils n'ont que trois moyens et, faute de mieux, ils les conjuguent inlassablement : l'ignorance, la stupidité et l'hypocrisie.

Naguère l'hypocrisie était un hommage du vice à la vertu. Les rôles sont renversés. La vertu est devenue honteuse. Nui n'oserait s'en avouer. Et nul n'aurait envers aucune femme la cruauté de la dire vertueuse. La vertu se cache aujourd'hui alors qu'au XVIII. siècle elle se portait beaucoup. Les Confessions de J.-J. Rousseau s'achèvent sur un défi : « Vienne, s'il ose, celui qui dira : Je fus meilleur que cet homme-là !... Au contraire, « Les Mots » de J.-P. Sartre lancent un défi à qui oserait croire : « Je suis pire que cet homme-ci !... » Or, de ces deux génies, aussi redresseurs de torts l'un que l'autre, quel est celui qui séduit la jeunesse ? Tout naturellement c'est l'homme qui ne croit pas aux vertus de la Vertu. Pourquoi ? Parce qu'aux mains des moralistes professionnels la vertu sent mauvais. Elle pue la rage. L'hypocrisie, je le répète, ça se sent.

HUBERT

Tu es peut-être dans ton rôle de vilain en raillant tout et tout le monde. Mais il y faudrait un rien de tact. Ne sens-tu pas que ton sujet est brûlant ? Et qu'il faut respecter toutes les convictions sincères, même injustifiées ? Enfin à quels soi-disant moralistes professionnels fais-tu allusion ? Je n'en ai jamais entendu, ni lu, qui m'ait dégoûté de la vertu.

PHILIPPE

Pourquoi, alors, le **mot** vertu, qui enchantait nos pères, a-t-il cessé de te plaire ? Pas plus qu'aucun de nous tu n'aurais le courage de te dire ni la naïveté de te croire vertueux.

HUBERT

La vertu est en effet démodée. On met l'accent sur des choses plus profondes. Ceux qui poursuivent, comme nous le devons tous, leur ascension morale se sont engagés dans les voies plus fécondes : l'amour, la joie, la paix, la foi.

PHILI PPE

Le moraliste moderne, selon toi, se garderait tout comme le psychiatre de faire appel au sens du devoir ? Pourtant, par mégarde peut-être, tu t'es exprimé en moraliste démodé : tu as dit que nous **devons** poursuivre notre ascension morale. Pourquoi le devrions-nous ?

HUBERT

Demande-t-on à celui qui a soif : pourquoi boire ? On lui dit : bois !

PHILIPPE

Certes, à ceux qui ont soif, il ne faut d'autre morale que cette seule offrande : bois ! Voilà sans doute pourquoi les hommes moraux se sont désintéressés de la morale, et l'ont abandonnée à ses désuétudes. Ils n'ont pas souci – parce qu'ils n'ont pas conscience – des misères et des besoins des autres hommes.

HUBERT

C'est insensé ! Tous les hommes ont soif. L'humanité crève de soif !

PHILIPPE

Certes, elle a soif. Mais de quels breuvages ? Ne faut-il pas qu'on lui dise : « bois cette eau-ci, ne goûte pas à celle-là ? » Mais, comme on l'apprend bientôt à l'armée : « c'est pas tout de leur-z-y dire, faut leur-z-y faire faire... » II faut l'interdiction et la contrainte lorsque la dissuasion et la persuasion ne suffisent pas. La tâche des moralistes est donc de préparer les hommes à se convaincre eux-mêmes et, à défaut, à se contraindre eux-mêmes. Autrement dit, à accueillir dans leur conscience un prédicateur renforcé, lorsque son éloquence ne suffit pas, d'un juge incorruptible et d'un policier toujours présent.

MEDICUS

C'est exact. Une véritable « cinquième colonne » de la Morale est installée à leur insu dans la conscience des consciencieux. Lorsqu'elle fait des ravages – et le cas est fréquent – le médecin doit se résoudre à chasser ces malfaiteurs, à faire le vide, au risque de briser le ressort moral de son patient, qui se réveille amoral. C'est alors qu'on constate la désuétude de la morale traditionnelle. On n'y trouve rien de convaincant, ni rien d'exaltant, hors la foi religieuse. Pour les patients irreligieux, nous devons inventer une morale synthétique, adaptée autant que nous le pouvons aux pulsions dominantes chez chaque malade. C'est rarement solide, peut-être parce que nous nous y prenons mal. Avons-nous rien à espérer de l' « intelligence morale » dont parlait Pierre ? Je suis franchement sceptique.

PIERRE

Le secret de la morale intelligente tient en un mot très familier aux psychologues, mais que les moralistes ne se sont pas assimilé : l'**ambivalence**, Sitôt ambivalente, la morale peut devenir vraie. Sitôt vraie, elle peut devenir intelligente.

HUBERT

Qu'est-ce que l'ambivalence ?

PIERRE
Grosso modo, c'est la résultante d'une simultanéité du bien et du mal. L'exemple classique est celui des pharisiens chez lesquels la poursuite du bien engendre des maux pires que ceux qu'elle évite, et, trop souvent, n'évite pas !

HUBERT
Quels sont les moralistes professionnels que Philippe prétend malfaisants ?

PHILIPPE
Tous, sans aucune exception. Quiconque « fait » de la morale est malfaisant. Les plus représentatifs sont évidemment les professeurs. J'en choisirai un exemple auguste : Vladimir Jankélévitch, Professeur de Morale à la Sorbonne.

PIERRE
Rappelle-toi qu'aucun homme n'est significatif à lui tout seul. On ne sait jamais si l'on n'a affaire à un fou.

PHILIPPE
Je ne suis pas assez moraliste pour rejeter les hypothèses charitables. Mais j'en suis bien embarrassé. Où trouverais-je des professeurs de morale qui ne soient fous ? Il va falloir chercher parmi les auteurs peu spécialisés. Peut-être ceux qui moralisent dans les lycées ? Aucune mauvaise langue ne peut dire qu'il y règne une moralité excessive.

PIERRE
Ne cherche pas
(Il se dirige vers sa bibliothèque.)
J'ai ton affaire sous la main
(Il prend un petit volume à couverture noire et le donne à Philippe, qui le feuillette aussitôt.)
Je vous ai parlé du « Court Traité de Philosophie » de Vergez, Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg. Lis à ton aise ce petit volume consacré à la morale et fais-nous part de tes trouvailles lundi prochain. Ses auteurs sont non seulement au-dessus de tout soupçon de dérèglement mental, mais ils ont fait la preuve de leurs mérites en traitant excellemment les autres sujets enseignés en classe de philo. Des auteurs qui ont à leur crédit un manuel de psychologie n'auront pas manqué d'introduire l'élément humain dans la morale.

PHILIPPE
Sois pitoyable au pauvre monde, Pierre ! Comment se seraient-ils sortis d'affaire ? lls avaient un programme à respecter. S'ils avaient fait un bon ouvrage, les autorités académiques l'auraient rejeté. Agréé, celui-ci ne peut être que mauvais. J'ai déjà cueilli au passage quelques perles. Ce livre est copieusement illustré. Les auteurs n'ont pu manquer d'y trouver l'occasion de nous édifier.*(Il feuillette)* Voici, page 212, une troupe d'hommes d'allure martiale, fièrement déployée sous un slogan. De quoi s'agit-il ? Lisons :

« Une manifestation nationaliste » : *Ces Irlandais qui pendant la guerre de 1914-1918 ne veulent servir ni le Kaiser ni leur propre roi George V, manifestent l'habituelle perversion des Nationalistes : le chauvinisme et la xénophobie, qui font dire : a Italia fara da se », ou « La France aux Français ». Ces dictons proviennent d'une erreur d'optique et d'un monstrueux* (admirez au passage la finesse de cet adjectif) *égoïsme . Je crois que chaque nation mérite son sort, quel qu'il soit » disait Mme de Staël. Les États d'Europe Centrale qui, de 1936 à 1940, se sont désolidarisés, se sont fait annexer les uns après les autres par Hitler; ils ont donné au monde le spectacle de leur indignité. »*

Parbleu ! Ces gens là ont largement mérité tout ce qu'il a pu leur arriver de pire. Que d'égoïsme et que de perversion ! Mais convenez que le cas des Irlandais est le plus monstrueux qui soit possible. C'est bien eux dont il fallait que la coupable effigie fût clouée au pilori. Avoir résisté à « leur propre (sic) roi George V » quelle horreur ! Comparez cette épouvantable conduite à celle de

NOS héros, célébrés à la page 5 en termes – heu – mettons : émus.

« Elle était harmonieuse et sereine comme l'Ethique d'Aristote, pure de toute hésitation et vierge de toute incertitude, courageuse et sublime, la morale dont se nourrissaient, pendant les années sombres et amères, les cœurs indomptables de ceux qui, plutôt que de vivre à genoux, comme les y exhortait une voix perfide et chevrotante, préféraient mourir debout. »

Messieurs, vous venez de prendre un belle, une très belle leçon de Morale. Vous savez désormais les jugements qui conviennent à ceux qui ne veulent pas vivre à genoux : s'ils sont **nôtres**, ce sont des « héros nourris d'une morale vierge de toute incertitude » ; nationalistes irlandais, c'est de la crapule; les Balkaniques, quoi qu'ils fassent, sont des indignes. Pourquoi ces distinctions si raffinées ? Nos auteurs vont l'expliquer eux-mêmes à la page 104 de leur livre :

« La morale est, somme toute, une excellente opération. Tout le mercantilisme, tout l'égoïsme d'un capitalisme sans autre loi que celle de la jungle est systématisé dans cette morale plus immorale que tous les immoralismes mis ensemble ».

Il va de soi que ce n'est pas leur propre morale que nos auteurs stigmatisent avec cette belle sévérité. Lorsqu'un moraliste parle d'immoralisme, ce n'est jamais à lui-même qu'il pense, mais c'est parfois à d'autres moralistes.

Laissons en paix quelques instants les moralistes pour penser aux moralisés. Pour ma part, si j'étais Irlandais, ce texte me comblerait de joie – supposé que je n'en mourusse d'abord de rire. Je n'aurais de cesse qu'un Prix Nobel de l'humour noir fût décerné à ces inoubliables farceurs[5] .

Mais, en lisant leurs macabres joyeusetés, le souvenir m'est venu de mes voisins de campagne. C'étaient de curieuses gens qui, depuis les Capétiens, n'avaient cessé de fournir à la France des soldats et des marins. Leur fierté était admirable et leur vanité colossale, mais ils étaient bien élevés : ils n'extériorisaient leur orgueil qu'en deux traits constants : une sévérité extrême envers eux-mêmes et une inlassable indulgence à autrui, faite d'un secret mépris. Depuis plus de mille ans, ils vivaient (ou, ce qui revient au même, croyaient vivre) pour servir Dieu, le Roi (devenu plus tard la Patrie), la Famille, et en tout dernier lieu eux-mêmes. L'Honneur était leur bien le plus précieux. Ils avaient certes, comme tout le monde, leurs petits côtés, mais en gros c'était cela. Survint, en 1940, la défaite. Une voix chevrotante – et mettons perfide si cela vous plaît – leur parla d'Honneur, de Famille et de Patrie. Je vous laisse à deviner ce qu'ils firent : ils firent TOUT. Le dévouement, le désintéressement, l'abnégation ne peuvent aller au-delà. Puis vint la Libération et, avec elle, une bande de héros courageux et sublimes qui, vierges d'incertitude et purs de toute hésitation, massacrèrent les habitants du château, bien entendu après avoir copieusement violé les filles. Puis ils firent main-basse sur les biens meubles. Ils laissèrent, il est vrai, le piano à queue, mais l'éventrèrent harmonieusement.

Deux fils échappèrent au carnage parce qu'ils étaient ailleurs : ils se battaient contre les Allemands, je ne sais plus où. C'étaient des hommes bien élevés. Ils ont tenu le coup : le fils aîné de l'un d'eux, quelques années plus tard, « tombait pour la France » en Indochine. Malgré tout, je préfère ne pas essayer de me représenter l'effet qu'aurait sur eux la lecture du Traité de Morale de...*(il lit sur la couverture)* Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg.

Pensons à présent aux effets de cette lecture sur des gens moins solides, en commençant par nous-mêmes. Bien sûr, nous haussons les épaules. Ce bla-bla pour écoliers nous semble inoffensif. Qui prendrait au sérieux ces puérilités ? Qui ? Eh bien, nous tous ! Nous en sommes conditionnés à notre insu. Pour illustrer au galop ce que coûtent les fausses morales, remarquons les conséquences de la « mauvaise conscience » de l'Amérique. Sa culture différant légèrement de la nôtre, il nous est moins difficile de prendre conscience de son contenu. Parce qu'ils ont exterminé jusqu'à l'avant-dernier des aborigènes qui peuplaient leur continent, les Américains sont des colonisateurs impunis. Évidemment, leur cas leur semble aussi « naturel » que l'air qu'ils respirent, mais les humains, surtout s'ils sont puritains, ne se résignent pas à l'impunité; les Américains, donc, ne peuvent se défendre de détester le colonialisme. Cependant, comme ils sont moralistes, ils n'en peuvent reconnaître les manifestations que chez autrui : c'est une loi. Nous avons vu que même d'honnêtes professeurs, qui sucent leur porte-plume pour composer à tête reposée un gentil petit manuel de morale pour adolescents, n'y échappent pas. Cette loi s'énonce ainsi : s'ils ne sont nôtres, ceux qui résistent ne sont jamais des Résistants, ce sont des Rebelles. Qu'on se rappelle ce

[5] Qu'on ne s'émeuve pas de la sauvagerie de l'attaque de Philippe : ses victimes seront réhabilitées in fine

qui s'est passé en Algérie pour se convaincre que nous sommes tous pareils : ni plus malins ni meilleurs que les Américains, ni pires. Hier encore la moralité d'un « pied-noir » se mesurait commodément au degré de son indignation à la pensée que le cas des Rebelles était comparable à celui de Nos Résistants de 1940-44. J'en ai fait d'innombrables fois l'expérience. Mes rares interlocuteurs qui aient répondu par un sourire et un clin d'œil étaient des gens vraiment très mal ! Il ne saurait en aller autrement : quel honnête homme se battrait pour opprimer profitablement ? Qui, s'il est humain, accepterait de tuer un Résistant ? Il est réconfortant de constater que nous vivons dans un siècle où ces bestialités-là sont devenues très généralement répugnantes.

Ensuite, la conscience américaine ne pouvant être très bonne envers les noirs, seul le sort de ceux d'Afrique pouvait leur sembler véritablement scandaleux. D'où le fatum auquel l'Amérique a cédé en machinant la débâcle du colonialisme européen en Afrique. Elle a contraint l'Europe à déguerpir d'Afrique, sans lui laisser le temps de former des cadres ni de se faire des amis indigènes. La conscienciosité américaine a fait plus de mal aux noirs, aux blancs, et à la cause de l'Occident que la rapacité européenne. Si l'Amérique est détestée et méprisée à peu près universellement, c'est parce qu'elle cède aux fatalités d'une auto-détestation puritaine qu'elle subit – et inflige – sans la comprendre.

MEDICUS

Il est vrai que la morale pourrait souvent être définie comme une **machine à transférer sur autrui la haine inconsciente qu'on s'inspire à soi-même.** Quant à ton analyse de la névrose collective qui sous-tend la politique extérieure des Etats-Unis, j'ai peur qu'elle soit très vraie. Vous m'accuserez à raison de prêcher pour ma chapelle, mais je serais bien soulagé d'apprendre que le Quai d'Orsay, le Foreign Office et le State Department ont pris conscience de l'existence de cette « nouveauté » : la psychologie des profondeurs...

PlERRE

Kroutchev semblait en avoir acquis quelque teinture. Je crois me souvenir d'une allusion à Freud dans un de ses discours, peu de temps avant sa chute.

MEDICUS

Son cas illustre ce que disait Bernard sur la lenteur des osmoses entre les sciences et les pouvoirs publics. Kroutchev aurait pu aussi bien invectiver Hippocrate pour faire honte à la médecine bourgeoise ! II ne savait pas que Freud, aussi génial que Pasteur peut-être, est sûrement aussi dépassé.

PIERRE

Tu n'es jamais content, mon vieux ! Je serais déjà fort aise de penser que le Quai d'Orsay soupçonne l'existence de Freud. Quant aux Américains, vous savez tout ce que nous leur devons au C.l.E.B.S. et en quelle estime nous les tenons. Mais il est vrai que leur moralisme est un lourd handicap.

PHILIPPE

Attendez, mes amis. Voyons aussi le cas de ceux qui n'en ont guère absorbé. Imaginez un jeune garçon entre deux eaux. Il appartient à un milieu relâché. Victime d'une atrophie du sens moral, il est cependant resté sensible à la décence qu'il subodore ici et là. Dans un milieu sain, il pourrait évoluer favorablement. Mais il est méfiant, rusé, entendu. On ne « la lui fait pas ». Le voici en philo; il va apprendre ce qu'il peut y avoir de vrai, d'humain, dans cette morale qui se prêche tant et se pratique si peu. Le passage sur l' « excellente opération » l'a frappé : il sent combien c'est parfois vrai. Un autre passage, dans la préface, l'avait d'abord étonné :

« J'ai hésité, disait le préfacier, à accepter l'honneur, etc... mais ce désir pieusement exprimé (par les auteurs) de présenter leur travail comme un hommage à la Résistance a entraîné mon adhésion. »

Il flotte sur tout cela comme une odeur, et même deux odeurs, qu'il reconnaît : cette morale « plus immorale que tous les immoralismes mis ensemble », cette aigreur, cette indignation qui embrasse des populations entières... mais c'est... son père tout craché ! Chaque fois qu'il surprend chez ses enfants quelque trace de ses mauvais penchants, il s'en prend à tous leurs camarades et

même à toute la jeune génération. Quant au désir « pieusement exprimé », qui ne sentirait que cette piété est un peu trop grandiloquente ? Le sens de l'esthétique suffirait à renseigner ceux qui n'ont pas d'odorat, et le sens du goût tout autant. Soudain, il croit comprendre : il s'est agi d'une « excellente opération » : les auteurs de cette morale savent de quel côté leur tartine est beurrée, lls savent où appliquer la lèche pour qu'elle soit nourrissante ! Notre garçon est sûr d'avoir compris. S'il a un fond d'honnêteté, il court chez J.-P. Sartre : les « Mains Sales » au moins ne se donnent pas pour propres, et « La Nausée, ne fait pas vomir. Mais, s'il est bon élève, le voici paré pour faire de la politique, armé pour dénoncer, juger, condamner vertueusement. Bref pour rédiger un Traité de Morale copié mot pour mot sur celui de ses maîtres : « Tout le mercantilisme, tout l'égoisme des professeurs qui ne connaissent de loi que celle du profit est systématisé dans cette morale plus immorale que tous les immoralismes mis ensemble !... »

HUBERT
Tu exagères odieusement, Philippe. Tu abuses de l'impunité attachée à ton rôle de vilain.

PHILIPPE
Vous êtes scandalisés ? Moi aussi. Mais comment cet innocent serait-il indulgent ? Comment imaginerait-il que, dans des manuels cautionnés par les plus hautes autorités académiques, la morale procède d'une conscience professionnelle qui postule l'abdication – l'abnégation – de l'intelligence ? Et que l'on doit y arborer une hypocrisie de commande ? J'ai moi-même la plus grande peine à m'en convaincre, mais pour des raisons personnelles : tel que vous me voyez, je suis un héros, modeste comme tous les vrais héros. Vous savez bien que pour la modestie je n'ai jamais eu mon pareil. J'ai pris le maquis en I942, poussé un peu par une coquine qui avait de jolis yeux, par le goût de l'aventure, mon mauvais caractère, le plaisir d'emmerder le Boche, etc... Somme toute : histoire de rigoler. Mais j'en ai conservé des souvenirs précieux. Ce fut une aventure riche, nuancée, vraie. J'y ai côtoyé les types les plus surprenants, dont un « pur » authentique : il avait déserté en 1939 pour saboter le déplorable travail de l'armée française, qui combattait l'alliée des Russes : l'Allemagne. Un homme plus désintéressé n'a jamais vécu. Il avait la Foi, seulement La Mecque, pour lui, c'était Moscou. C'était un héros courageux et sublimement idiot. Un autre ne rêvait que plaies et bosses : c'était un notaire passionnément épris de sécurité. Un troisième mourait de peur, sauf dans le danger, où il était éblouissant d'intrépidité. Bref il y en eut de toutes sortes sauf une seule : aucun n'avait le cœur nourri de l'Ethique d'Aristote. Eh bien, mes chers amis, si subalterne qu'ait été mon rôle dans la Résistance, je suis secrètement flatté d'y avoir pris part, et la moutarde me monte au nez lorsqu'on l'exploite sans pudeur. Ajoutez que les transports lyriques et les emphases frelatées me rappellent trop le ton de ceux qui n'avaient pas la conscience nette, les « collabos » de l'avant-veille, dont l'ardeur patriotique n'avait guère perdu d'éclat à l'usage. C'est pourquoi, en feuilletant cet incroyable manuel, je n'ai pu empêcher une pensée impie de me venir à l'esprit : ces gens-là auraient-ils été des « collabos, repentis ? Auraient-ils...

HUBERT
Assez ! Je n'en supporterai pas un mot de plus. Tu insultes des auteurs notoirement estimables. En prêtant ta méchanceté à un écolier fictif, crois-tu l'avoir atténuée ?

PHILIPPE
Qui parle d'atténuer la force de mes démonstrations ? J'observais les méfaits des fausses morales sur les moralistes eux-mêmes cette fois. Atténuent-ils leur méchanceté ? Ecoute-les sur Sénèque : « Voici le malheureux Sénèque, ce moraliste sans moralité, lâche et obséquieux... » Pensez-vous qu'il soit bon de donner cette sorte d'exemple aux enfants, notamment à ceux qui, faute de vraie formation morale, ignorent qu'il est interdit – parce qu'il est impossible – de juger autrui ?

HUBERT
De quel droit, alors, juges-tu ?

PHILIPPE
De celui que leurs professeurs invitent nos enfants à exercer. Je m'étais mis à l'école de *(il lit)* Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg. Ma vertueuse indignation a éclaté aussitôt contre ceux qui ne partagent pas mes goûts, et la Morale s'est mise au service de mes rancœurs. Pouvait-on

montrer mieux que les meilleurs d'entre nous – je veux dire eux et moi – devenons alors bêtes et méchants ? Mais c'est ta faute, Hubert. Sans toi, rien de tout cela ne serait arrivé.

HUBERT
Par exemple ! Tu sais fort bien que s'il n'eût tenu qu'à moi aucune parole blessante n'aurait été prononcée.

PHILIPPE
Justement : tu m'y as contraint. Tu as été jusqu'à dire qu'il faut respecter toutes les convictions sincères, même injustifiées. Tu avais oublié, bien tranquillement, l'épopée hitlérienne, et tu ignorais en toute quiétude l'existence des moralistes professionnels, qui apprennent la haine (la méchanceté) et le mépris (la bêtise) à nos enfants.

HUBERT
Tu deviens révoltant ! Comparer Hitler, ce mégalomane ivre de sang, à des professeurs de morale ! C'est intolérable !

PHILIPPE
Aurais-tu oublié qu'Hitler était le fils spirituel et l'héritier temporel d'un moraliste nommé Nietzsche, qui exhortait ses élèves à donner leurs suffrages aux surhommes ? Et perdrais-tu de vue que les Allemands ont mis plus de dix ans pour s'apercevoir que leur surhomme était un fou sadique ? Si, au lieu d'apprendre Nietzsche à l'école, ils y avaient été instruits de cette vérité élémentaire que toutes les convictions humaines sont incertaines, que la plupart sont fausses et qu'aucune ne peut prétendre au respect si elle ne commence par respecter les hommes, l'Allemagne et le monde auraient fait l'économie d'une de ces vérifications expérimentales dites épopées lorsqu'elles sont très coûteuses. C'est pourquoi je voudrais que *(il lit)* Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg apprennent à nos enfants à respecter les hommes, même irlandais ou balkaniques.

HUBERT
Tu essayes de nous embobiner avec des faux-semblants qui reposent sur des quarts de vérité, mais tout cela est si manifestement faux qu'il devrait être facile d'opposer à ta dialectique des faits quotidiens. Tu parlais de familles « capétiennes » capables de faire face aux pires vicissitudes. C'étaient, as-tu dit, des gens « bien élevés ». Parlais-tu de manières, d'usage, d'élégance ? Nullement : tu as résumé en trois mots les assises morales de leur solidité : « servir, et se mettre soi-même en dernier lieu ». Eh bien, voilà toute la morale qu'il nous faut, et toute celle que je souhaite à nos enfants. Tu admettras qu'elle a le mérite de la simplicité.

PHILIPPE
Tu trouves cela simple ? Tu changerais d'avis si tu connaissais mes Capétiens, dont nous aurons à reparler, car ils sont instructifs. Mais repensons à notre ami Hitler, personnalité instructive lui aussi. Ton précepte était sa devise, et aussi celle d'un grand nombre de fous, qui font feu de tout bois pour rationaliser en termes de morale leurs déplorables penchants. Les fausses morales fournissent des combustibles aux ambitieux, des moyens de se tromper, de s'égarer. Non, si tu cherches la simplicité, en voici d'admirable : « Aime ton prochain comme toi-même ». Ce précepte-ci n'a jamais fait ni suscité de mal, sauf lorsqu'on prétend à en faire une morale, un devoir. Aussi le Christ ne l'a pas fait. Il n'a pas reproché de « monstrueux égoïsme » au Riche qui n'était guère capable d'aimer et qui, comme la plupart d'entre nous, s'en retourna tout tristement à ses biens. Et c'est pourquoi nous pouvons tous conserver l'espoir de nous sauver le jour où nous aurons su apprendre – quoi ? Toute la question est là : apprendre – quoi ? Peut-être n'y a-t-il qu'une seule réponse, peut-être cent. Mais si, comme je le soupçonne, cette question-là ne relève pas de la morale, il ne faudrait plus s'étonner de ce qui est arrivé aux moralistes contemporains, dont vous voudrez bien convenir que le sort est étrange.

HUBERT
Étrange ? En quoi ?

PHILIPPE
lls sont morts sans faire-part et sans sépulture. C'est pourquoi nous avons été contraints de

chercher dans les lycées des fantômes qui ne peuvent éviter de faire figure de farceurs lorsqu'ils répètent des choses naguère sérieuses. La première consigne des travailleurs sociaux qui ont affaire à des gens dont le besoin de formation morale est criant, comme les délinquants juvéniles ou les condamnés de droit commun, c'est : **« surtout pas de morale !.... »** Pourquoi ? Parce que les fausses morales sont révoltantes : elles incitent à la révolte.

MEDICUS

Je dois reconnaître que c'est vrai, mais il n'est pas moins vrai que les hommes ne peuvent se passer de morale.

PHILIPPE

C'est bien pourquoi un acte entier de ce pédagodrame a été consacré à ce sujet aride et ennuyeux. Au cours de nos quatre cycles, nous allons examiner successivement ce que diverses disciplines peuvent suggérer de réponses à la question évoquée tout à l'heure : apprendre – quoi ? Chemin faisant, nous aurons assemblé des matériaux qui, vraisemblablement, pourront servir à l'édification d'une morale adaptée aux nécessités de notre temps. Il importait donc, avant de prendre notre départ, de nous convaincre de la nécessité d'une modernisation de la morale. Et, apprentis moralistes, il va falloir que nous tentions d'éviter les erreurs qui ont conduit nos devanciers à se faire mépriser et honnir par ceux qui ont le plus besoin d'eux. C'est surtout en faveur de ces déshérités qu'il va falloir tenter de faire un travail efficace. Or, en ma qualité de vilain, je puis me compter d'office dans leurs rangs et je puis, sans trop d'imposture, essayer de parler un peu en leur nom. Je crois vous avoir fait sentir déjà que nous goûtons peu la hargne doucereuse et la piété avantageuse. Mais je trahirais mes compagnons d'infortune si je vous laissais croire que ce sont là nos griefs principaux. En effet, hors des manuels scolaires, ces traits-là sont devenus rares. Les moralistes qui fulminent, condamnent avec éclat, désignent les pécheurs à la réprobation publique, etc., ont disparu. S'il arrive que des curés de campagne donnent encore dans ce genre-là, nul ne s'en formalise : on comprend qu'ils font leur métier et qu'ils sont sans malice. C'est par bienséance qu'ils vitupèrent, et cela fait sourire gentiment.

Mais, sitôt qu'ils ont cessé d'être haïssables, les moralistes sont devenus risibles, et la sagesse populaire ne s'y trompe pas : voilà plus de trois siècles qu'aucun Tartuffe nouveau n'est monté sur la scène, et voilà au moins cinquante ans qu'on n'en côtoie plus dans le monde. Les moralistes présumés vivants sont devenus des personnages de vaudeville, qui paraissent sur les planches aux côtés de quelque tante d'Honfleur pour y étaler plaisamment leur commune naïveté. Ce sont des innocents. C'est dire combien, apprentis moralistes, il va falloir que nous nous gardions de l'innocence ridicule, qui nous discréditerait plus sûrement que la méchanceté, pour nous attacher à rechercher la vraie innocence. Celle-ci se situe en deçà du Bien chez les animaux. Ne se situerait-elle pas au-delà du Mal chez l'homme évolué ? Remarquons que les animaux et les mystiques ne sont jamais {ridicules. C'est peut-être l'indice d'une ou plusieurs voies, d'une ou plusieurs réponses possibles ?

MEDICUS

Voilà des propos singuliers dans la bouche d'un vilain ! Je me méfie : quelles horreurs t'apprêtes-tu à nous dire ? Pensons plutôt à tes protégés, les jeunes délinquants dont je me suis beaucoup occupé.

PHILIPPE

Protégés ? Qu'oses-tu dire malheureux ! Je ne me distingue d'eux que par l'âge. Je suis un délinquant sénile.

MEDICUS

Mes délinquants appartenaient à la variété dite « blousons dorés », dont je distingue deux sortes : les immoraux suradaptés, et les surmoraux désadaptés. J'en parlerai brièvement aujourd'hui car ils relèvent de notre 3° cycle. Ce qui m'a frappé dans leur cas, c'est leur commune lucidité et leur horreur d'être dupes. Je vais tenter de me faire comprendre en t'empruntant, Philippe, un de tes « Capétiens », qui sont des prototypes d'adaptés en ce sens que, convenant parfaitement à leur cas, la morale est pour eux une « excellente affaire ». Comprenez bien que je n'attache aucune connotation péjorative à cette expression. Dans l'exercice de mon métier, je cherche toujours à faire faire de bonnes affaires psychiques à mes patients, à leur faire réaliser des gains tangibles sur

les deux tableaux de l'ambivalence dont parlait Pierre. C'est ce que font idéalement les Capétiens. Ils jouissent du premier rang dans la hiérarchie des valeurs sociales dans le même temps que leur réelle – je dis bien : réelle – abnégation leur vaut une place satisfaisante, voire flatteuse, dans la hiérarchie des valeurs morales. Bref ils gagnent honnêtement sur les deux tableaux. D'où la solidité que nous admirons chez eux. Eh bien, si surprenant que ce puisse être, les blousons dorés qui, pour la plupart, n'ont reçu aucune formation psychologique, flairent les « bonnes affaires psychiques » comme des chiens de chasse. Mais leur odorat est polarisé et l'ambivalence leur échappe tout autant qu'aux adaptés. Ainsi, ces désadaptés sont eux aussi des innocents, mais négatifs. Ils ne peuvent plus voir que le mal. Les surmoraux tiennent les adaptés pour des naïfs, des idiots qui se donnent le change à eux-mêmes, et les immoraux les prennent pour des malins, pour des escrocs qui cherchent à tromper tout le monde. C'est pourquoi ils ne peuvent souffrir aucune prétention de moralité chez autrui, sauf – et je te rejoins sur ce point, Philippe, – chez les prêtres et les maîtres d'école, parce qu'ils les situent au-dessous de tout, même au-dessous de leur rancune. Ils n'ont pour eux qu'un mépris amusé.

Mais nous avons pénétré au coeur même du problème moral : il y a incompatibilité apparente entre les besoins moraux des humains et cette ambivalence dont nous ne pouvons nous dépêtrer. C'est pourquoi je reste sceptique, Pierre, sur ton « intelligence morale » qui prendrait ses appuis sur l'ambivalence. Elle conduirait à une lucidité inévitablement dévastatrice, puisque la « sublimation », cette alchimie de l'âme, qui transmue le mal en bien, est un processus inconscient qui, ne résistant pas à la lumière, **ne s'accomplit pas au grand jour.** Je ne saurais être optimiste sur l'avenir de la morale tant que n'aura été élucidé un terrible mystère : le juste rôle de l'inconscient dans la psyché. A première vue cela semble presque simple, ce qui explique l'optimisme de certains psychanalystes. L'inconscient semble jouer le rôle d'ange gardien, mystérieusement averti de nos besoins. Il semble mériter le nom de **surconscient**, ou **supraconscient**, que lui ont donné plusieurs auteurs contemporains. Mais, s'il s'acquitte un peu de ce rôle-là, l'inconscient nous joue aussi des tours abominables. Il livre notre âme à des démons et se sert de nos bonnes intentions pour nous perdre. Il semble impossible d'attribuer à l'inconscient le rôle d'autorégulateur psychique, chargé de rétablir les équilibres compromis, semblable aux **homéostasies**[6] des physiologistes.

BERNARD

Le problème moral est insoluble dans les seules perspectives de la psychologie classique. On y est tout de suite acculé aux contradictions du **psychologisme**, où l'altruisme et l'amour deviennent des manifestations d'un « égoïsme bien compris ». Toute générosité s'y dégrade donc, comme tu l'as observé, en naïveté ou en escroquerie. Or nous savons tous, d'instinct, que c'est insupportablement faux. Mais tu t'es dirigé, d'instinct sans doute aussi, dans la voie où ces contradictions se résolvent. Tu as parlé des homéostasies, ces autorégulateurs familiers aux physiologistes. Un pas de plus nous conduit aux homéostasies biologiques, qui règlent la vie non plus des individus mais des espèces, et qui assurent ce qu'on appelle désormais les équilibres biologiques.

Sur ce terrain-là, celui de la **noobiologie**, le rôle de l'inconscient devient intelligible : c'est tout à la fois **l'élimination des individus qui, violant les lois de l'Evolution, sont nuisibles à l'espèce, et la protection de ceux qui, respectant ces lois, lui sont utiles.**

Ainsi, il est normal que l'inconscient soit tantôt démon et tantôt ange gardien. Observons que les animaux, toujours obéissants à l'inconscient, ne sont jamais trahis par lui. Le Mal et les sanctions commencent avec la conscience, qui a pour corollaire la possibilité de désobéir à l'inconscient, de se substituer à lui. Mais, dans les perspectives de la biologie moderne, la psychanalyse et le bon sens se concilient, et une morale authentiquement ambivalente devient concevable. Peut-être pourrons-nous faire ainsi, tous ensemble, quelques pas dans la bonne voie.

HUBERT

Il me semble que chaque pas nous éloigne du but en nous enfonçant dans un scientisme d'autant plus redoutable que, fondé sur quelques données objectives, il n'est pas – ou pas encore - démontrablement faux. Mais tu nous a éclairés, Bernard, dans une petite phrase qui m'a été droit au cœur : « Nous savons tous, as-tu dit, que c'est **insupportablement** faux ». Messieurs, je vous invite à saluer ce critère : ce qui est insupportable ne saurait être vrai ! Le jour où les scientifiques

[6] Les homéostasies sont les autorégulateurs chargés du maintien des équilibres physiologiques, ou plus exactement de maintenir les fluctuations (comme celles de la température ou de l'alcalinité de notre sang) dans les limites convenables.

l'admettront, les sciences cesseront de m'être insupportables...

BERNARD

Je laisserai à Philippe, qui est notre spécialiste en ces matières, le soin de définir les critères reconnus par les sciences modernes. Tout ce que je puis dire, c'est que les biologistes, depuis quelques années, vont au-delà de tes souhaits, mais c'est, il est vrai, malgré eux. Ils sont contraints par les faits à se désavouer eux-mêmes : dure épreuve et bel exemple d'honnêteté intellectuelle.

HUBERT

Peut-être, mais je ne puis vous cacher que tout, ou presque tout, ce qui a été dit ici me semble insupportablement faux. Vous avez donné un bel exemple de la fatalité qui semble peser sur les sciences lorsqu'elles se mêlent des affaires humaines. Vous avez empilé, superposé, enchevêtré des connaissances sans nul doute admirables. Je consens à prendre pour argent comptant tout ce que vous avez dit, et à tenir pour démontré ce que vous pourriez dire encore. Au point où nous en sommes cela n'a plus d'importance : vous en avez tant dit que nul, déjà' ne comprend rien à rien. Vous êtes comme des boulangers qui chercheriez à faire du pain avec de la sciure de bois ! Vous voulez faire de la morale avec de la biologie, de l'anthropologie, de la physique, de la cybernétique, de la psychanalyse, et quoi encore ? Bon appétit, mes amis. Mais souffrez que je donne à mes enfants et que je mange moi-même du bon pain fait avec du blé bien nourrissant dont nos pères se sont alimentés depuis des temps immémoriaux. Et permettez-moi de constater qu'aujourd'hui encore ceux qui mangent de ce pain-là se portent bien. Je plains de tout mon coeur ceux qui attendraient une santé morale meilleure des produits de vos cornues !

Non, je ne crois pas qu'il soit possible de faire, sans religion, autre chose qu'une caricature de la morale, ni qu'il soit nécessaire de changer grand chose à la morale qui repose sur les religions chrétiennes. Tous nos efforts, je n'en puis douter une minute, devraient tendre vers cet objectif unique : la **rechristianisation**. Tout le reste, y compris la morale, est contenu en larges flots vivifiants dans ce seul mot.

PIERRE

Catholique orthodoxe, je crois que rien ne peut remplacer la religion. Si je pensais comme Hubert que la science s'oppose à la foi, je changerais de profession. C'est dire que je me trahirais moi-même si je prenais part à une entreprise pédagogique qui s'attaquerait à la Foi. La pédagogie ne saurait avoir de visée **ultime** plus désirable à mes yeux qu'une christianisation. C'est en quoi je diffère d'Hubert, qui parle de rechristianisation. « Tous nos bonheurs, a dit Bernard, sont devant nous ». Or, je tiens le christianisme pour le plus grand bonheur du genre humain. Aussi est-ce devant nous que je le vois.

Hubert me semble s'être trahi, dans ce mot la, d'une erreur dont il est souvent difficile aux croyants non scientifiques de se défendre, et qui consiste à situer le vrai – et dès lors la religion – dans le passé. Il s'est retrahi de cette même nostalgie en évoquant le pain qui alimentait nos pères. Or, s'il est vrai que ce pain nourrit encore ceux qui en mangent, il n'attire plus ceux qui n'y ont pas goûté. En voici un indice dont la signification ne saurait échapper : la première consigne de ceux qui veulent apporter des lumières aux déshérités spirituels en Occident, c'est « surtout, pas de religion : témoignez, mais ne parlez pas ! » Bref, pas de morale à ceux qui ont besoin de formation morale, et, à ceux qui souffrent – car ils en souffrent – d'une cécité au divin, pas de religion !

Et bien, c'est à des situations de cette sorte que nos pédagodrames s'efforcent de faire face. Comment ? J'attire votre attention sur un double phénomène contemporain dont les conséquences ne tarderont plus à se faire sentir : la christianisation des sciences et la déchristianisation des masses. Les sciences contredisent de moins en moins la religion. Nous verrons ensemble comment cette volte-face s'est produite et pourquoi ce phénomène est à la fois irréversible et irrésistible. Contentons-nous pour l'instant de constater que toutes les disciplines scientifiques comptent des savants profondément religieux, qui ne sont pas, ou guère, gênés dans l'exercice de leurs professions par les articles de foi auxquels ils adhèrent. La déchristianisation des masses est tout aussi patente. Ainsi les positions sont inversées : la « libre-pensée » est désormais l'apanage de ceux qui, n'ayant pas appris à penser, ne se doutent pas de la sévérité des disciplines auxquelles est soumis quiconque veut faire un seul pas dans les voies où la pensée, devenue « démarche intellectuelle., s'affranchit des fatalités qui, hier encore, pesaient sur notre espèce.

PHILIPPE

La libre-pensée est une illusion qui repose sur ce que Paul Valéry appelait « les droits imprescriptibles de l'ignorance .. Seuls sont libres de penser que trois fois trois font huit des penseurs vraiment trop libres !

PIERRE

La libre-pensée est une illusion néfaste, que l'Eglise a combattue pendant des siècles, avec une sévérité parfois épouvantable. Elle a contraint la pensée humaine à se dépersonnaliser, à triompher des personnes. Or qu'est-ce que dépersonnaliser la pensée ? C'est, tout simplement, la **rendre scientifique** ! Ainsi, la toute-puissance des sciences contemporaines, nous la devons à l'Eglise qui a su contenir les pouvoirs personnels et faire régner une sagesse « surconsciente » dont la profondeur ne s'entrevoit encore qu'à peine. Mais **remarquez ce que redevient le pouvoir personnel là où l'influence de l'Eglise disparaît !** De toutes les institutions humaines, l'Eglise est la seule qui soit d'inspiration authentiquement libérale, la seule capable d'évoluer, la seule capable de renoncement, la seule capable d'impersonnalité. Mais tout cela ne se voit pas. Ce qui saute aux yeux, c'est la condamnation scandaleuse de Galilée, c'est le dogmatisme et, trop souvent, la stupidité de clercs dont la tête est rebelle à toutes les disciplines et dont la pensée repose sur les droits imprescriptibles de l'ignorance. Ceux-là opposent au progrès des résistances irritantes et futiles. Est-ce grave ? Vous voyez bien que non puisque leur résistance est futile. L'Eglise, d'ailleurs, est en train de rattraper le temps perdu : il suffit pour s'en convaincre de constater qu'elle a opposé à Teilhard de Chardin bien moins de résistance que la médecine à Pasteur.

BERNARD

Le libéralisme doctrinal dont l'Eglise a fait preuve est d'autant plus remarquable que Teilhard était bien moins contraignant que Pasteur. J'admire que l'Eglise se soit laissée séduire par Teilhard. Mais admirons aussi des savants comme Sir Julian Huxley et plusieurs autres, dont la pensée était aux antipodes de la sienne et qui n'ont pas résisté aux mêmes attraits. Tu demandais, Hubert, les critères scientifiques modernes ? En voici un d'inattendu : la séduction !

PIERRE

Toujours est-il que le libéralisme foncier de l'Eglise ne se voit pas, ne se sait pas communément, et qu'il serait impossible d'en convaincre les incroyants. Aussi, l'objectif que nous croyons devoir être aujourd'hui celui du pédagogue, c'est la **préparation des élèves aux libertés qui résultent de l'acceptation d'une discipline.** A ceux qui acceptent de renoncer aux droits imprescriptibles de l'ignorance, une destinée humaine – chrétienne ou non – devient possible.

Nous n'avons d'autre ambition que celle-là : rendre accessible le plus possible d'humanité à nos étudiants. Le mot « humanité D contient aujourd'hui plus de choses qu'on n'en soupçonnait il y a dix ans. Or ces nouveautés-là, qui sont dues à la science, nous allons voir qu'elles font bien mieux que s'intégrer dans une vision chrétienne du monde : elles élargissent cette vision.

PHILIPPE

Il nous reste à peine une minute pour nous congratuler de nos succès : nous avons brillamment réussi à convaincre tous ceux qui étaient de notre avis, et à montrer ce qu'il faut faire pour ne pas convaincre les autres. Lorsque Pierre a parlé du libéralisme de l'Eglise, ce fut sans espoir de convaincre les incroyants. Or, si ce qu'il a dit est vrai, c'est eux qu'il eût été bon d'en convaincre. Or il existe aujourd'hui des moyens de convaincre. Contentons-nous, pour clôturer cet acte-ci, de constater que des discussions comme la nôtre n'ont pas ce pouvoir. Et, pour résumer dignement nos travaux d'aujourd'hui, qu'on veuille bien me permettre de suggérer la mise au goût du jour, en langage juvénile, d'un mot célèbre : *« Ils vinrent, ils virent, ils déconnèrent ! Puis, tout contents d'eux-mêmes, ils s'en allèrent... » (Exit Philippe).*

Rideau

RÉSUMÉ DU DEUXIÈME ACTE

1. Périmée, la morale traditionnelle est ridicule quand elle n'est pas odieuse. Dans les deux cas elle est démoralisante.
2. Aucune morale qui ignore l'ambivalence ne saurait être vraie.
3. Aucune morale ne saurait être intelligente qui ne soit vraie.
4. Aucune morale ne saurait être saine qui ne satisfasse aux besoins des humains sur les deux tableaux, individuel et spécifique, de l'ambivalence.
5. La noobiologie, qui explique la nature spécifique du deuxième tableau de l'ambivalence, ouvre une voie à la recherche d'une morale saine.

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS

FRANÇOISE
Nous déplorons unanimement l'agressivité de Philippe, qui a pris à partie des auteurs estimables avec une brutalité vraiment déplaisante.

FRANÇOIS
Dans son fumant réquisitoire contre les professionnels du moralisme, Philippe a exprimé ce que la majorité d'entre nous ressentons. C'était féroce, mais plus que mérité !

LES PROFESSEURS
Les auteurs du traité de morale démoralisante pris à partie par Philippe ne sont pas personnellement en cause dans cette querelle, qui illustre une « lacune » bien steinérienne : l'écart entre ce qui se sait et ce qui se fait. Ces auteurs, en psychologie, savent beaucoup de choses, mais, en morale, nos institutions les obligent à en enseigner de tout autres.

Troisième Acte

PÊCHE SOUS-MARINE

Les règles de morale dont nos pères s'accommodaient ne conviennent plus à notre temps. N'en irait-il pas de même des règles pédagogiques ? L'enseignement officiel n'est-il pas périmé ? Dans l'affirmative, en quoi et pourquoi ? Y aurait-il, depuis le siècle dernier, quelque chose de changé dans les profondeurs de la psyché ?

HUBERT

Philippe nous accuse d'avoir... bêtifié ! Or il est vrai que nous avons beaucoup parlé sans clarifier grand chose. Si, comme vous le prétendez, il existe des méthodes pédagogiques plus efficaces, pourquoi avons-nous gaspillé nos deux premiers actes en discussions stériles ?

PIERRE

On dispose aujourd'hui, pour instruire, de moyens vraiment puissants. Nous sommes débordés par une avalanche de ressources nouvelles qui devraient permettre, semble-t-il, la formation en série d'hommes de génie. Mais ces méthodes modernes s'adressent surtout à l'inconscient. Pour les comprendre une rapide exploration des profondeurs de la psyché s'impose.

HUBERT

Tu te proposes de nous entraîner dans les méandres de la psychanalyse ?

PIERRE

Nous nous contenterons d'une vue panoramique. C'est de très haut que nous regarderons Freud et ses successeurs, sans nous soucier de pathologie. Seuls nous intéressent les moyens de provoquer l'éclosion de nos ressources inconscientes. Elles restent latentes chez la plupart des hommes. Lorsqu'elles affleurent dans la conscience le résultat est un homme de génie.

HUBERT

Vous prétendez à fabriquer des surhommes ? Ce rêve nietzschéen vous obsède vous aussi ? Tu me donnes froid dans le dos !

PIERRE

Nullement. Hitler aura été, on l'espère, le dernier des surhommes nietzschéens. Ceux auxquels s'intéresse le C.l.E.B.S. en sont l'opposé polaire. Le surhomme est celui qui a du génie. Or le génie se caractérise par une vision involontaire, qui exige de ceux qui la recherchent l'abandon de leur propre volonté. C'est le contraire des ambitions nietzschéennes.

Nos pères disaient que l'esprit souffle où il veut. Ils toléraient aux poètes le droit de chercher ou d'attendre l'inspiration. Mais ils tenaient le génie pour une longue patience. Ils ne savaient ni en quoi consiste l'inspiration, ni comment la provoquer, ni comment rendre géniaux les gens qui n'étaient que patients. Est-ce à dire qu'on sait tout cela aujourd'hui ? Et bien, oui ! Mais à la condition constante que le candidat surhomme consente à n'y être pour rien, à n'être que l'instrument de quelque chose d'immensément plus grand que lui.

HUBERT

Voilà bien des détours pour dire une chose que tous les croyants du monde savent depuis toujours !

PIERRE

Les croyants sont généralement désavantagés pour l'exploitation des ressources inconscientes parce qu'il y a des divergences entre ce qu'ils attendent et ce qu'ils obtiendraient – s'ils n'attendaient rien ! Mais il est vrai que, conditionnés depuis l'enfance à rester ouverts à des « guidances » hors d'eux-mêmes, les croyants répondent souvent mieux aux trainings de la **relaxation intellectuelle** et en obtiennent des résultats plus rapides.

MEDICUS
Comment les techniciens du C.l.E.B.S. ont-ils été amenés à situer leur problème sur le terrain de la relaxation ?

PIERRE
Nous ne sommes pas les seuls. La relaxation est très à la mode dans tous les domaines. Mais nous avons été amenés à en élargir la portée grâce à Steiner. Commençant à peine, nous sommes peu avancés. Notre approche balbutiante des techniques de la relaxation intellectuelle et des dialogues intérieurs fera pitié dans dix ans. Mais nous avons fait quelques pas dans une voie nouvelle où l'on obtient déjà des résultats si peu croyables que je ne les décrirai pas : nul ne m'en croirait !

HUBERT
Je ne suis pas prêt, quant à moi, à proclamer partout : « Credo quia laxum[7] !... » Mais la relaxation suggère l'attitude relâchée qui est si fort dans les tendances de notre temps que tu fais bien de t'abstenir de décrire ces douteuse délices : j'aurais peur que l'on t'en croie ! Décris-nous la relaxation intellectuelle plutôt que ses effets. Si nous pouvions l'expérimenter, nous en apprendrions sans doute les bienfaits – et peut-être aussi les méfaits.

PlERRE
Nul ne doit l'expérimenter sans précautions car il s'agit d'une chose dangereuse, qui peut déchaîner des forces sauvages, indifférentes à toute morale et à toutes conventions, même les plus nécessaires. Et ces forces osmotiques s'emparent du sujet au moment où, relaxé, son moi conscient est hors d'état de réagir. La relaxation tend à procurer la vision d'un monde intemporel, affranchi du poids des contingences. Elle s'accompagne souvent d'euphorie. Elle donne accès à de faux paradis où tout ce qui pèse n'existe pas et auprès desquels tout ce qui existe semble fade ou odieux. Pratiquée sans précautions, la relaxation intellectuelle, qui ne constitue qu'une moitié de l'aventure intérieure libératrice, peut produire d'exécrables surhommes, affranchis de toute servitude, de tous devoirs, de toute patience, de toute humilité; ou encore des exaltés, des pseudo-mystiques, des bons-à-rien, qui ne peuvent se résoudre à vivre dans le réel. Vous comprendrez combien il serait imprudent de rendre accessibles les faux paradis résultant de cette demi-aventure à quiconque éprouverait un besoin d'évasion. Heureusement, l'autre moitié de l'aventure, qui utilise les techniques du dialogue intérieur, renforce le sentiment et même le goût des responsabilités.

MEDICUS
Tu m'épouvantes ! La première demi-aventure est celle que poursuivent les malades mentaux, qui chérissent leurs rêveries. Si les cliniques psychiatriques ne désemplissent pas c'est parce qu'en soustrayant leurs pensionnaires à toute concurrence, elles les font vivre dans une ambiance intemporelle. Concurrencer quelqu'un, c'est se mesurer à lui dans le temps. Produire, c'est se mesurer aux choses dans le temps. S'évader, c'est fuir le temps. Si la relaxation intellectuelle livre la vision d'un monde intemporel, elle risque fort d'être une machine à fabriquer des incurables. Ceux qui savent combien il est difficile de faire réaccepter les disciplines temporelles aux malades que leurs rêves en ont évadés y regarderaient à deux fois avant de provoquer des visions de cette sorte. Si j'en puis juger par mes malades, ceux qui vivraient la première moitié de l'aventure dont tu parles ne consentiraient pas à la seconde, qui leur restituerait leurs responsabilités temporelles. Vous objecterez que, malades, mes patients se distinguent par là-même des autres hommes. Tout à fait entre nous, j'en doute chaque jour davantage. Ce qui fait l'immense majorité des malades mentaux, c'est l'**occasion de s'évader.** Gardons-nous comme de la peste de multiplier ces occasions !

PIERRE
On évite ces dangers en enseignant d'abord la deuxième moitié de l'aventure intérieure.

HUBERT
Au risque de faire figure de mécréant psychologique, je voudrais essayer d'opposer à vos envols dans je ne sais quel paradis de l'inconscient le bon sens de ceux qui ne se sentent ni promis à des béatitudes indicibles, ni très exposés à se réveiller fous un beau matin parce que d'habiles gens

[7] « J'y crois parce que c'est mou.. »

auraient eu la bonté de leur en procurer l'occasion ! Ce n'est pas que je minimise les dangers dont s'émeut Medicus. Je les croirais pressants si, à de certains indices, on ne voyait approcher la fin des dévergondages que la mode excuse encore en les mettant au compte de l'inconscient.

Il s'agit d'un sujet que je connais assez bien : deux des sœurs de ma femme ont épousé des psychiatres et je suis submergé par un peuple de neveux et de nièces issus de ces épousailles imprudentes. La psychologie dite des profondeurs n'a plus de secrets pour moi car ce petit monde n'en veut connaître aucune autre et ne laisse rien ignorer de ce qui est censé se passer dans ces fameuses profondeurs. A leurs yeux rien n'est vrai qui ne s'y cache, si bien que la conscience s'est vue promue au rang de critère du faux ! Quelle revanche pour le diable ! Délogé des bas-fonds par l'exorcisme psychanalytique, il règne en surface sur la conscience. Pour mes neveux, dès que vous croyez savoir quelque chose de vous-même, c'est donc faux puisque conscient ! Aussi, pour avoir quelque chance d'appréhender le vrai, vous devez consacrer votre vie à interpréter les bévues où se trahit votre réalité profonde. Il faut surveiller aussi les excuses à vos mauvais penchants que vous propose sans relâche cette menteuse professionnelle : la conscience ! Et, non content de gaspiller votre vie à vous interpréter vous-même au lieu de vivre, vous empoisonnez celle des autres en les interprétant aussi :

« Oncle Hubert prétend aimer les géraniums... L'innocent ne sait pas qu'il trahit ses tendances à l'inceste ! »

« Tu crois ?... » répond Justine qui, depuis quelque temps, est amoureuse d'un adlérien. « A mon avis, il surcompense des humiliations subies aux mains de sa nourrice... »

Et ainsi de suite, à longueur de journée. C'est parfaitement horripilant.

MEDICUS

Je suis le premier à déplorer ces travestis ridicules de la psychologie des profondeurs. Mais tes beaux-frères ne sont certainement pas responsables des extravagances juvéniles de tes neveux et nièces.

HUBERT

Mes beaux-frères seraient inaptes à élever des enfants même s'ils savaient guérir des malades. Même vraie, leur psychologie serait de ces vérités qui ne sont pas bonnes à dire aux enfants. Je reconnais qu'à ma surprise les résultats de leur éducation n'ont pas été aussi désastreux qu'on s'y serait attendu : jusqu'ici les actes de mes neveux ont été moins outrageux que leurs propos. J'ai bon espoir que tout finisse par s'arranger parce qu'il y a des indices d'un retour à la conscience en Occident. Ou plutôt d'un déclin de cette dangereuse psychologie des profondeurs, à laquelle beaucoup déjà ne croient plus et qui est en train de rejoindre les tournures et les manches-gigot dans la vitrine aux curiosités démodées.

MEDICUS

Mal comprise, la psychologie des profondeurs a pu faire du mal. Elle a déchaîné des monstres qu'elle n'a pas toujours su apprivoiser. Mais elle s'est beaucoup perfectionnée, et la voici en train de nous livrer les secrets fondamentaux de la psyché. Ce qui est surprenant, c'est qu'elle y soit parvenue aussi vite. En face de ces essors, je comprends mal qu'on puisse parler des indices de son déclin. Quels indices ?

HUBERT

Tu es pareil à mes beaux-frères, qui continuent à ne jurer que par elle. Pourtant vous êtes aux premières loges : c'est dans la pratique médicale que son déclin est le plus apparent. Sais-tu ce que m'a dit l'autre jour un des princes de la psychiatrie parisienne ? « Depuis que les pharmaciens nous ont donné des drogues psychostatiques, j'ai oublié le mot « psychothérapie ». Préférant les expressions justes, lorsque je veux parler de la chose, je dis « foutaise » !... J'ai rapporté cette boutade à mes beaux-frères et j'ai cru tomber à la renverse : ils en sont presque convenus ! Eux-mêmes admettent la supériorité de la chimiothérapie ! Contestes-tu, mon cher Medicus, qu'après un demi-siècle de tapage (et de ravages) l'engouement psychanalytique touche à sa fin ?

MEDICUS

D'accord sur le déclin de la psychanalyse médicale, mais je crois la psychothérapie promise à des renouveaux prochains. Dans leur état présent nos connaissances sur la psyché humaine sont pauvres en moyens thérapeutiques efficaces. Mais la psychologie des profondeurs reste celle dont

nous avons tout à attendre pour l'approfondissement de ces connaissances. Elle est même, je crois, la seule dont nous ayons rien à attendre.

HUBERT

Je suis charmé d'apprendre que la psychothérapie est promise à des renouveaux prochains, éblouissants sans nul doute. Mais, aujourd'hui encore, la psychanalyse n'est qu'un engouement dangereux. Souffrez que je me contente de cette dernière constatation et que j'en prenne acte – signé Medicus ! A part ce petit mécompte, la psychologie des profondeurs est admirable, et il faut le bourgeois borné que je suis pour en douter.

Mais voyons, s'il vous plaît, la littérature mondiale de tous les temps, dont vous admettrez que toute psychologie n'a pas toujours été absente. Comparons les portraits humains qu'elle nous a livrés avant Freud avec ceux qui sont nés de « la seule psychologie dont nous ayons rien à attendre D, D'un côté nous avons les grands personnages classiques dus à Molière, Racine, Shakespeare, Cervantes, Dostoïevski, etc. Puis les psychologues proprement dits, comme La Bruyère et La Rochefoucauld, que j'ai la faiblesse de continuer à apprécier. Enfin les romanciers, depuis Le Sage jusqu'à Proust, pour ne parler que des Français. Là encore j'ai l'impudeur de me plaire à la compagnie de tant de personnages si vivants, si vrais, qu'avec la meilleure volonté du monde je n'arrive pas à me désoler qu'aucun complexe d'¢dipe n'ait tourmenté M. de Charlus ni les Verdurin. Et, sans rougir trop, je me contente de Rastignac et du Père Goriot tels que Balzac les a créés, bien qu'on puisse les craindre vierges de « fixation sado-anale » ! Mais Freud a bien changé tout cela. Il y eut d'abord la littérature freudienne proprement dite. Les perversions sexuelles ont envahi les romans et sont montées sur la scène dans leur radieuse pureté... clinique ! Qu'en est-il resté ? Pas le moindre cadavre ! Cette littérature est morte sans laisser de traces. Qui se souvient du théâtre de Lenormand ? Il suait l'artifice et l'ennui autant que les tragédies de Voltaire. La pornographie elle-même n'a pas survécu à cette ambiance nécrosante : freudienne, elle est devenue si insipide que les petits libraires louches du quartier de la Madeleine sont morts de faim. Il est vrai que le commerce officiel du papier imprimé leur a mené la vie dure en vendant au grand jour la même camelote, baptisée « psychologie ».

Aujourd'hui, il n'y a plus de littérature freudienne. Mais celle qu'il y a (s'il y en a une) est restée... post-freudienne ! C'est trop freudien encore pour être humain. Les auteurs et les artistes contemporains, peut-être parce qu'ils ont perdu contact avec l'Homme, s'attachent à représenter des troubles, des syndromes, des maladies, des obsessions, et toutes raisons que nous pouvons avoir de nous trouver mal. Bref, nos artistes peignent des remous et nos poètes chantent des borborygmes ! Voilà les fruits de « la seule psychologie dont nous ayons rien à attendre »... Mais je ne suis qu'un bourgeois entêté de bon sens, et peut-être ai-je mal vu, mal compris ? En ce cas détrompez-moi. Dites-moi si la littérature issue de la psychologie des profondeurs a enrichi notre patrimoine d'un seul héros que je puisse aimer sans offusquer le sens commun.

PHILIPPE

« Lorsque j'entends parler de culture », disait Goering, « je sors mon revolver !... » Pour moi ce serait une mitraillette lorsqu'on parle de bon sens. Car le bon sens est le plus précieux de nos biens, et il semble qu'on ne s'en réclame jamais que pour le violer. Hubert voudrait qu'on immole la psychologie des profondeurs au bon sens parce qu'elle ne nous a pas enrichis de héros littéraires chatoyants. Mais n'en doit-on dire autant de la gastro-entérologie ? Et les gynécologues ? Leur devons-nous des femmes aimables ? Ces gens-là ne rêvent que fibromes, salpingites, leucorrhées... Plutôt que brûler les docteurs, mon cher Hubert, ton bon sens ne pourrait-il reconnaître que la médecine et les doctrines font une littérature pire, s'il est possible, que les beaux sentiments ? N'est-ce pas aux écrivains et aux artistes qu'il appartient de faire les premiers pas vers un retour à l'innocence originelle en consentant à n'être ni savants, ni médecins, ni philosophes, ni doctrinaires ? S'il faut leur tolérer le droit d'être psychologues, que ce soit, juste ciel, malgré eux !

Or ce miracle vient de se faire en France où nous sommes enrichis d'un psychanalyste malgré lui et, aussitôt, d'un « héros des profondeurs » que nul ne manquera d'aimer et d'admirer : le jeune « Poulot » Sartre[8] ». Ce gosse odieux possède le pouvoir de nous empoigner, de nous hanter – mais cela pourrait être dû au talent de son auteur. En revanche il possède la vertu alchimique, due à sa seule vérité psychologique, de transformer Jean-Paul Sartre en être humain ! Cela s'est passé tout simplement. Sartre qui, toute sa vie avait joué avec des mots, s'est mis cette fois à un tout autre jeu : il s'est colleté avec des faits. Or, qu'on le veuille ou non – et Sartre, qui niait l'existence de

[8] J.-P. Sartre, « Les Mots » (Gallimard 1963).

l'inconscient, le voulait moins que personne – nous vivons dans un siècle où les faits psychologiques se situent dans les profondeurs de l'humain, et où, étalés au soleil, les impostures et les faux-semblants s'évaporent. C'est ainsi que, tête à tête avec les faits de son enfance, Sartre n'a pu manquer d'observer que son grand-père était un comédien qui se prenait pour Victor Hugo, mais que Victor Hugo lui-même ne parviendrait pas aujourd'hui à se prendre pour Victor Hugo, personne ne pouvant plus se prendre, s'il est idiot ou malhonnête, et même s'il n'est ces deux choses à la fois, pour quoi que ce soit d'autre que – quoi ? Mon Dieu, un être humain. N'importe quel être humain, mais **pas** un personnage, **pas** une « persona »., et dès lors certainement pas le Jean-Paul Sartre d'avant « Les Mots ». Voilà comment, de la première à la dernière page de son livre, notre Philosophe de l'Engagement se désengage. Voilà comment une philosophie et une imposture faites de mots s'enfoncent dans le Néant et un homme – un vrai – émerge dans l'Etre. Je n'ai jamais rien lu de si honnête ni de si émouvant.

PIERRE

La psychologie de l'inconscient a permis des découvertes dont il serait absurde de contester l'importance. Mais c'est au prix d'une régression sémantique dont on n'a pas assez mesuré les effets. Tels qu'on les a captés et déchiffrés, les messages de l'inconscient s'expriment en symboles imagés, semblables à ceux dont se servaient les cultures dites prélogiques. C'est une langue quasiment animale. Il est certes normal que l'animal qui vit en nous s'exprime ainsi, et la psychanalyse aura fait œuvre utile en nous réenseignant cette langue. Elle nous aura permis de tenir compte de nos besoins animaux, voire de soigner les maux dont peut souffrir la ménagerie qui nous habite.

Il est très anormal, en revanche, que la conquête de l'inconscient nous asservisse à ces animaux, et qu'en apprenant leur langue nous désapprenions la nôtre ! Or il est difficile de contester que depuis Freud cette dégradation des moyens d'expression caractérise notre époque dans tous les domaines, à la seule exception des mathématiques, et que cette dégradation s'accuse et s'accélère sans cesse. Voilà qui semble grave.

PHILIPPE

C'est terriblement vrai. Comparer la langue qu'écrivaient les journaux de 1900 avec celle de notre presse actuelle, c'est constater une régression. Quant aux jeunes gens qui décrochent aujourd'hui leurs bachots, je crois qu'en 1914 ils auraient été en danger de redoubler leur sixième. La plupart sont incapables de composer sans faute une phrase de dix mots. Pourquoi ? Sans doute parce qu'ils n'en ont plus le désir. Cette jeunesse « se marre ou s'emmerde » et cela lui suffit. Les raffinés ont recours à la vache pour nuancer – vachement – leurs états d'âme.

Mais quelles peuvent être les causes de cet effondrement ? L'école, le cinéma, la télévision, l'audio-visuel, la presse en images, la publicité, l'engouement pour les sports, la vogue des romans policiers, les guerres, la prospérité, les loisirs, l'auto, les week-ends, la mode, la démocratie, la déchristianisation, le jazz, la sécurité sociale, les congés payés, le tourisme populaire, la déconfiture des valeurs traditionnelles, et combien d'autres choses affligeantes ou joyeuses que j'oublie ? Pour toi, Pierre, la psychanalyse serait, sinon la seule, au moins la principale cause de cette dégradation des moyens d'expression ?

BERNARD

Je crois aussi à la prépondérance de cette cause parce que la conquête de l'inconscient fut un événement biologique immense, une des grandes étapes de l'évolution de notre espèce, dont les conséquences atteignent profondément tous les hommes. Il est normal que cette révolution n'ait pu se faire sans dégâts. Comparable à Prométhée, il était inévitable que Freud commençât par mettre le feu à nos cités. A nous, aujourd'hui, d'apprendre à rôtir nos poulets sans brûler nos maisons, et à apprivoiser les bêtes qui sont en nous sans nous abêtir (ni nous domestiquer) nous-mêmes.

MEDICUS

Voilà bien le travail qui incombe aux psychologues contemporains.

BERNARD

Je doute que la psychologie contemporaine puisse le mener à bien. La faute en incombe aux Encyclopédistes, qui séparèrent la psychologie des sciences naturelles et la confièrent aux

philosophes. Plus tard on la rangea parmi les sciences dites humaines ou sociales parce qu'elles s'opposaient – et elles s'opposent encore – aux sciences naturelles. Or nous avons affaire à un phénomène tout aussi naturel que l'acquisition d'un caractère physiologique nouveau. Nous avons affaire à une très grande étape évolutive.

PIERRE

La psychologie a été confiée aux philosophes, puis rangée parmi les soi-disant sciences humaines. Que pouvait-elle donner en pareilles mains ? Des mots, des vues de l'esprit, du vent ! Bref, rien qui pût servir à grand chose, et certainement rien qui permit de soigner des malades. Il a donc bien fallu que la médecine s'empare de la psychologie : les médecins avaient affaire à des malades. Dés lors la médecine, au début de ce siècle, se trouva jouir en psychologie d'un monopole de fait : ses concurrents étaient des rêveurs, préoccupés de littérature ou de philosophie. Mais qu'est-ce que la médecine, et surtout qu'était-elle à l'époque ? C'était de la biologie empirique, peu soumise aux rigueurs de la science. Si vous en doutez, lisez Freud : aucune de ses expériences n'aurait été tenue pour approximativement significative par des biologistes. Son œuvre est brillante, littéraire, géniale et, très souvent aussi, profondément ridicule ! Mais il obtenait des résultats thérapeutiques là où avant lui la médecine était désarmée. Quoi d'étonnant que dans cette ambiance de découvertes (vraies), d'optimisme et de facilité, Freud et ses disciples se soient pris pour des psychologues alors qu'ils étaient psychiatres, et pour des scientifiques alors qu'ils étaient médecins ? Or il est aussi imprudent de demander à des psychiatres de nous renseigner sur l'Homme (des deux sexes) qu'à des gynécologues sur la Femme. Voilà comment il se fait que nous vivons depuis Freud dans un monde psychiatriquement plus vrai qu'avant, mais humainement rabaissé au niveau le plus bas de la pathologie inférieure. Pour parler en (très mauvaises) images, on pourrait dire que nous vivons dans un monde **médicalisé**, « plus bassement vrai et vraiment plus bas ! » Les responsables ? *(Il montre du doigt Medicus)* En voilà un !

MEDICUS

Doucement, mes amis, ne vous emballez pas ! Je ne conteste pas qu'il y ait un peu de vrai dans tout cela. Votre critique de Freud n'est pas fausse. Mais vous perdez de vue que les psychiatres, s'ils sont médecins, sont aussi des êtres humains. Ils ont, malgré les apparences, quelque chose qui ressemble à une âme, même s'ils l'appellent psyché. Aussi les exagérations freudiennes n'ont pas duré longtemps. La psychologie des profondeurs s'est perfectionnée remarquablement vite. Du vivant de Freud déjà, ses disciples les plus proches, Adler et Jung, ont vu plus haut que lui. Depuis lors que de progrès ! A témoins Diel et Assagioli, qui ont fait la distinction fondamentale entre le subconscient et le surconscient. En toute humilité je ne puis convenir que la médecine psychiatrique ne rêve que maladies, ni qu'elle nous ravale aux niveaux les plus bas de la pathologie inférieure.

BERNARD

Pour comprendre Freud et le freudisme, il faut en situer l'étude sur le terrain biologique. Au niveau d'organisation où se place et doit se placer la médecine, Freud n'est pas seulement incompréhensible : il est invisible ! Invisible faute d'un recul suffisant. Pour apercevoir Freud tout entier, il faut grimper au niveau où s'étudient les facteurs relatifs à l'évolution de notre espèce. Nous le ferons ensemble tout à l'heure. Entre-temps, pour gagner un aperçu facile de l'envergure de Freud tout en gardant les pieds plantés sur la terre, il suffit d'observer son envergure sociologique en la mesurant à la rapidité et à l'aire géographique de son rayonnement. L'humanité n'avait jamais rien vu de pareil. Le Christianisme lui-même a été moins foudroyant.

HUBERT

Cela pourrait s'expliquer par la puissance des moyens modernes de diffusion.

BERNARD

Au contraire : il n'a jamais été aussi difficile de percer, et cela devient chaque jour plus impossible. L'impressionnabilité de l'homme moderne, sursaturé d'images publicitaires et d'informations anarchiques, est devenue très faible.

PHILIPPE

A quoi attribues-tu la fortune, inouïe en effet, des doctrines freudiennes ?

BERNARD

A leur justesse **biologique**, que Freud lui-même n'a pu comprendre. Freud était-il un génie, un inspiré, un « surconscient » ? Cette hypothèse devient inévitable si l'on poursuit le parallèle entre Freud et le Christ, dont les doctrines, biologiquement, se confondent presque. Tous deux ont libéré l'homme et révolutionné l'amour. Le Christ et Freud savaient que l'amour est la grande affaire de la vie. Quiconque ne révolutionne pas l'amour ne saurait être qu'un révolutionnaire de pacotille. Un Marx et un Lénine n'ont rien révolutionné du tout : ils ont substitué à des puissants sans amour de plus puissants sans plus d'amour, et voilà tout. Enfin, le premier inventeur de la psychologie des profondeurs, qui fut-il sinon le Christ ? Nul n'a jamais fait la moindre tentative de réaliser en lui la « pureté chrétienne » sans se livrer à une chasse aux « fausses motivations ».

C'est dans un petit livre qui fait suite à celui-ci (J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme », Les Éditions Sociales Françaises, 1968) qu'il conviendra de dévêtir la doctrine freudienne de son écorce médicale pour s'efforcer de cultiver ses fruits biologiques plutôt que ses médiocres vertus psychiatriques. Tout ce que je voudrais montrer pour l'instant, c'est que Freud était un géant, qui a bousculé nos modes de vie, qui a changé la face du monde, qui a allumé des incendies, qui a fait d'immenses ravages. Qu'au contraire les médecins distingués sur lesquels Medicus, parce qu'il est médecin, peut faire fond pour perfectionner la psychologie des profondeurs, n'ont aucune chance de canaliser les forces brutes déchaînées par Freud. Ils n'auraient aucune chance contre Freud même s'ils voyaient cent fois plus juste que lui.

MEDICUS

Je me demande si tu as pleine conscience des progrès de la psychologie des profondeurs depuis Freud. Elle est, je le répète, en train de nous livrer les secrets fondamentaux de la psyché. Ses progrès sont si grands qu'aux yeux des hommes de métier Freud fait figure de grand ancêtre, plus périmé que Lavoisier. Sa place est désormais au Panthéon. En parler ainsi ce n'est pas le minimiser : c'est le consacrer. Mais je ne puis me défendre d'un peu d'agacement lorsqu'on oublie que Freud est non seulement mort, mais définitivement dépassé : s'il existe encore une géométrie euclidienne, il n'y a plus de psychologie freudienne. Euclide vit encore, Freud est mort !

BERNARD

Le ciel t'entende. Il est grand temps que Freud meure **aux hommes de métier**. Mais il survit dans leur vocabulaire. Un instinct infaillible poussait Freud à choisir les mots les plus malsains du langage pour exprimer sa pensée. Le choix de mots comme libido, perversion, sublimation, etc., prouve que **Freud était très peu (ou plutôt très mauvais) psychologue !** Ces mots sont colorés d'un moralisme indélébile : comment les « pervers » et les « sublimés » ne se sentiraient-ils blâmés ou loués où il importe que le médecin prononce, non un jugement – surtout pas un jugement ! – mais un diagnostic ? Or ces mots malfaisants se sont imposés à tous ses successeurs, même à ceux dont la pensée est incompatible avec un langage moralisant. Non, bien qu'il fût mauvais psychologue, la personnalité de Freud était si forte qu'il n'a cessé de dominer ses successeurs. Son ombre obscurcit encore leurs travaux.[9]

Malgré quoi je t'accorde, Medicus, qu'il n'y a plus de psychologie freudienne. Je t'accorde que, psychologue, Freud est mort. Seulement Freud était peu psychologue. Freud était gladiateur, révolutionnaire et biologiste. Le gladiateur a vaincu, le révolutionnare a mis l'Occident à feu et à sang, et **Freud, biologiste, commence à peine à vivre !** Je ne suis pas loin de le croire immortel...

PIERRE

Incontestablement, les successeurs de Freud étaient et sont meilleurs psychologues. Jung notamment était plus fin et plus vaste. Quant aux autres, nous verrons dans notre troisième cycle tout ce qu'on leur doit. Mais une évidence s'impose : leurs travaux sont anciens, connus, appréciés par les hommes de métier, mais ils n'ont pas franchi les feux de la rampe. Ces hommes ne sont pas révolutionnaires, ni même contre-révolutionnaires. Pour tout dire en un mot, leurs œuvres ne sont

[9] Diel, par exemple, bien qu'il sache les psychopathes également vulnérables au blâme et à la louange, se sert de ces mots et en rajoute de la même veine lorsqu'il invente la « coulpe ». Combien sa pensée ne serait-elle pas mieux servie par « hominisation » au lieu de « sublimation », « déviation » au lieu de « perversion » et « sottise » au lieu de « coulpe ». Les malades seraient moins enclins à s'admirer « gros bêtas » que « grands coupables ». ! Dominé par Freud, le vocabulaire dielien trahit Diel.

pas vulgarisables.

BERNARD

Les opposer à Freud serait tenter de renouveler l'exploit de cette héroïne du folklore britannique qui repoussait la marée avec son balai. Non, nous ne pouvons ni repousser ni endiguer la révolution freudienne. Ce qu'il faut, c'est la faire ! Freud est né cinquante ans trop tôt. Nous sommes à peine parvenus au moment où le mot « amour » se charge d'une signification biologique spécifiquement humaine (noobiologique). Or la révolution freudienne est celle de l'amour biologiquement humain. Nous pouvons aujourd'hui la comprendre. Nous pouvons donc la faire.

PHILIPPE

Il aura fallu un biologiste pour nous faire observer une chose qui crève les yeux, à savoir que la révolution freudienne ne se situe pas sur le terrain psychologique ! Or quoi de plus énorme que ce fait-là ? Pourquoi ne le voyons-nous pas ? Sans doute parce que nous ramenons Freud à nos petites tailles. Pour nous, il est le père de la psychologie des profondeurs, de notre psychologie : les profonds, c'est nous ! Mais qu'est-il pour les masses dont il a bouleversé les destins ? C'est bien simple : il n'est rien. Je pense aux gens de mon village : pas un sur cent ne sait que Freud a existé; pas un sur mille ne lui a échappé. Dans mon village, par la grâce de Freud, on divorce, on couche avec sa belle-sœur, et l'on fait bien d'autres choses licencieuses. Les petites filles de mon village se croiraient gourdes si elles parvenaient vierges au mariage. Dans mon village, des structures morales millénaires ont été volatilisées par un inconnu nommé Freud, dont nul n'a jamais entendu parler, mais auquel on doit le privilège de forniquer gentiment en famille sans que cela fasse trop d'histoires dans les familles, ni dans les consciences démoralisées.

HUBERT

Je ne porte pas Freud dans mon cœur, mais je dois prendre sa défense. Je trouve injuste qu'on le charge de tous les péchés d'Israël. Si je devais désigner la principale cause de la démoralisation de ton village, Philippe, ce n'est pas Freud que j'accuserais, mais le scientisme du siècle dernier, qui a sapé les fondements de toute morale en détournant le peuple de la religion. Le freudisme, sans doute, y a trouvé son compte : les barrières morales qui lui auraient fait obstacle avaient été renversées. Mais la déchristianisation a précédé le freudisme et ne saurait lui être imputée.

BERNARD

Ce n'est pas dans les campagnes françaises qu'on observe l'influence de Freud à l'état le plus pur, mais dans les pays protestants, où les interdits religieux, moraux et sociaux opposaient aux faiblesses de la chair des rigueurs farouches. Lorsque Freud proposa une vision où l'on pouvait non seulement faire l'amour sans se juger coupable, mais se laver de toutes les culpabilités par la magie des « complexes », ces peuples austères, auxquels depuis des siècles la rémission des péchés était refusée, se sont jetés dans le freudisme comme dans l'eau du Jourdain, sans prendre la peine de l'analyser ! Ils s'y sont jetés en toute innocence : c'en était la seule source qu'ils eussent connue. Rien d'étonnant qu'ils aient quelque peu dépassé la mesure, et que les médecins qui disculpent aient eu tendance à remplacer les pasteurs qui condamnent. Mais, aux Etats-Unis notamment, le freudisme a précédé la déchristianisation et a même cohabité avec le christianisme. Le nom de Freud n'est pas inconnu du peuple américain, qui redoute les complexes un peu comme nos pères, autour de 1900, avaient la phobie des microbes. Mais tout autant que les villageois français, les Américains sont restés inaccessibles aux réalités de la psychologie des profondeurs et dès lors à l'influence des psychologues professionnels. Pour réparer les dégâts du freudisme, ce qu'il faut en Amérique comme ailleurs, ce n'est pas de la psychologie, c'est une révolution.

PIERRE

Peut-être est-ce dans son influence sur l'art contemporain que le freudisme a révélé le plus clairement sa nature profonde, l'art ayant été de tout temps une manifestation de l'inconscient. Mais, alors qu'avant Freud l'inconscient tout entier se frayait à travers l'artiste un passage jusqu'à l'Homme, il s'est produit en Occident un phénomène étrange : d'un seul coup et partout à la fois, à travers l'art contemporain, l'inconscient s'est pris à ne parler qu'une même langue et à chanter les mêmes chants. Quelle langue et quels chants ? Ceux de Freud. Ceux du subconscient, c'est-à-dire la langue et les chants douloureux qui ont leur source dans les ténèbres utérines où s'élaborent les maladies mentales, où s'engendrent les complexes, et où les cris des suppliciés sont étouffes. En un

mot : le langage et les chants de la folie. D'ailleurs, les peintres non figuratifs, que seraient-ils sinon les **impressionnistes de la folie ?** Ce sont les freudiens les plus purs.

Freud a eu l'incomparable mérite de nous apprendre à déchiffrer les symboles archaïques qui servent de langage aux couches inférieures de l'inconscient. Si je puis me permettre une analogie osée, je dirai que Freud a ouvert à l'inconscient une voie basse où s'évacuent – bienfait certain – les excréments de la psyché. Mais on conviendra que ce n'est pas à cette source que l'humanité étanchera sa soif de vérités qui soient belles. Aussi ne douté-je pas que la révolution dont tu parles, Bernard, sera celle qui nous livre les régions hautes de l'inconscient en nous enseignant la langue qui s'y parle.

PHILIPPE

Encore faudrait-il, pour qu'elle fasse une révolution, que cette langue-là parvienne au peuple. J'en doute un peu quand je lis les gazettes. Que pourrait-on dire de « surconscient » dans ce charabia ? Entre-temps, je voudrais féliciter mes amis délinquants juvéniles. Vous les avez réhabilités. Depuis Freud, avez-vous dit, nous vivons dans un monde psychologiquement plus vrai et humainement plus bas. Ne cherchons pas ailleurs la cause de la dégradation du langage chez les jeunes. Elles est le corollaire d'un besoin de vérité psychologique. Certes la jeunesse ne sait pas où est la vérité, mais elle la subodore et un tropisme négatif l'éloigne de l'enflure hypocrite. Sans doute est-ce pourquoi elle vomit le langage excellent dans lequel MM. Guizot, Thiers et Victor Hugo, qui se prenaient pour MM. Guizot, Thiers et Victor Hugo, s'efforçaient de propager leurs illusions. Les vaches sont trop honnêtes pour marcher dans la combine. Je me marre vachement ! Vachement je me marre ! J'aimerais le dire sur tous les tons : *« D'amour, belle marquise, me font marrer vos belles vaches !... »* Malgré tout j'ai peur que cette jeunesse infortunée ait payé cher son immunité aux périls de l'éloquence. Les dégâts pourraient être irréparables.

PIERRE

Ce n'est jamais le peuple qui fait les révolutions, mais il en fait toujours les frais. C'est une loi historique que la révolution freudienne illustre cruellement. Freud a comblé les riches, mais il a ôté aux pauvres leurs maigres chances de bonheur et les a dépouillés de leurs fragiles espoirs. Philippe nous a fait admirer la belle ascension d'un très riche, Jean-Paul Sartre, arraché au néant de ses mots et promu au rang d'homme : l'hominisation freudienne d'un philosophe. Mais l'influence du freudisme sur ceux qui sont trop pauvres pour le comprendre est à l'opposé de celle-là : elle les polarise au malheur. Le mécanisme de cette polarisation est si simple qu'il crève les yeux, et si puissant que l'Occident tout entier l'a subie. Elle s'exerce synergiquement sur la conscience et sur l'inconscient. Inconsciemment, Freud nous a ramenés dans un monde prénatal étouffant et, consciemment, il a rendu éclatante une évidence : il est désormais intolérable que Victor Hugo se prenne pour Victor Hugo, parce que Victor Hugo ne saurait être **authentique**. En revanche, nous sommes tout prêts à tenir pour authentiques les meurtriers, les financiers véreux, les pâles voyous, les souteneurs crapuleux, les politiciens marrons, etc., **si bien qu'une identification s'est faite entre l'authentique et l'ignoble ! !** Il va de soi que la psychologie ne justifie pas cette identification. L'ambivalence s'exerce dans les deux sens, et les vilains de mélodrame n'ont pas plus de vérité psychologique que les héros auxquels ils servent de repoussoirs. Dans l'ensemble, ils en ont plutôt moins. Mais, tout comme il est reconnu qu'on fait de mauvaise littérature avec de beaux sentiments, on s'est trouvé admettre en vertu d'une logique un peu lâche qu'il suffit d'être crapuleux pour mériter des Muses, et lubrique ou malade pour atteindre aux profondeurs de l'humain. Le résultat final, c'est que notre littérature n'a plus produit, en effet, de personnages intéressants ni aimables.

BERNARD

Bien pis encore, notre civilisation tout entière tend à ne plus produire de personnes aimables. Obsédés d'authentique, nous nous méfions des faux-semblants louables bien plus que de ceux qui nous répugnent. Aussi lorsque nous observons chez nos semblables ou en nous-mêmes des traits contradictoires, **ceux que nous réprouvons nous semblent seuls authentiques – et nous les admirons aussitôt à ce titre ! Nous en sommes venus ainsi à ne plus pouvoir admirer que ce qui nous répugne ! !**

PIERRE

Le freudisme nous a conduits à rechercher consciemment l'ignoble et à préférer

inconsciemment le malsain. L'art contemporain est à la fois pathologique et pathogène. Rien d'étonnant que notre jeunesse oppose un instinct de conservation, qui peut prendre la forme d'une imperméabilité verbale, à la littérature malfaisante qui est celle de notre temps. Mais les dégâts ne sont pas irréparables parce qu'il ne suffit pas d'une révolution culturelle pour endommager le patrimoine génétique de notre espèce. Même chez les délinquants juvéniles, les puisions naturelles sont intactes et les besoins qui en dérivent sont restés impérieux. Homo sapiens est une espèce sociale qui ne peut s'accommoder de l'anarchie ni moins encore de l'isolement. Or le freudisme, tel que le subissent ceux qui ne le comprennent pas, tend à produire des anarchiques emmurés. Lorsque nous perdons nos moyens d'expression, nous perdons tout y compris la raison. Nous perdons jusqu'à nos « fausses motivations », qui sont infiniment précieuses tant qu'elles n'ont pas été remplacées. Nous perdons jusqu'à l'illusion d'être capables d'aimer, illusion immensément bienfaisante tant qu'elle n'a cédé la place à l'amour, et nous en venons à juger, comme le Sartre d'avant « Les Mots », que les autres, c'est l'enfer. Enfin, dépouillement ultime, nous perdons le pouvoir de dialoguer avec nous-mêmes. Nous nous devenons à nous-mêmes des étrangers hargneux. L'enfer, pour finir, c'est nous-mêmes !

MEDICUS

Voilà un tableau clinique assez juste. Plusieurs de mes « psychanalysés chroniques » en étaient là. Ils étaient réduits à payer des thérapeutes dont ils n'attendaient aucun secours pour se procurer le sentiment, qu'ils savaient illusoire, d'un dialogue. S'il me fallait définir l'enfer en un mot, je dirais que c'est l'isolement.

PIERRE

L'isolement nous conduit aux enfers. Mais qu'est l'enfer ? Steiner disait que c'est « un lieu, un état, ou une situation dont l'Homme ne peut s'accommoder ». Sa vertu, qui est grande, est de nous contraindre à le fuir. C'est ainsi que la révolution freudienne mal comprise, dont les humains ne peuvent s'accommoder, ne leur laisse d'autre issue que de se l'accommoder, c'est-à-dire de la comprendre. Mais l'enfer possède une vertu mystérieuse, dont la prescience réconforte secrètement beaucoup de ceux qui y séjournent : c'est de préparer et de sensibiliser au... paradis ! Les saints, a-t-on dit, vont en enfer. Sans doute est-ce pour y apprendre leur métier. Quoiqu'il en soit, la révolution freudienne fut assez infernale pour ne pas faire exception à cette règle. Elle a secrètement préadapté l'Occident à l'émergence de surhommes. Le terrain est déblayé et les matériaux neufs sont à pied d'œuvre. Le ciel et la terre ont conspiré pour nous contraindre à franchir une nouvelle étape qu'on pourrait appeler le **« pas du surconscient »**, et pour procurer à des hommes plus évolués (les surhommes post-freudiens) un milieu approprié aux conditions de leur existence. Il ne manquait, pour que la révolution freudienne éclate au grand jour et répande ses bienfaits véritables, qu'un rien de progrès sémantique.

En s'avisant un beau matin de classer, dans l'ordre chronologique de leur apparition, les trois langages de l'inconscient, Steiner aura beaucoup contribué au franchissement de cette étape : il a identifié et déchiffré les langages qui ont cours dans les zones supérieures de l'inconscient. Ainsi, presque prêts à parler, les surhommes post-freudiens étaient presque prêts à naître. Et les pédagogues steinériens, aujourd'hui, sont prêts à les former.

HUBERT

Pour l'amour du ciel, appelle-les autrement ! Quand ils auraient toutes les vertus et toutes les supériorités, le seul fait de les dire surhommes les rendrait odieux.

PIERRE

Pauvres surhommes ! Les nommer ainsi c'est en effet les trahir. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'allécher les candidats à ce titre, voire de nous allécher nous-mêmes. Certes nous trouvons mauvais que d'autres prétendent à une supériorité. Mais serions-nous si fâchés d'être nous-mêmes mieux équipés que les autres humains ? Or Steiner a fourni à tous les hommes les moyens d'accéder à une supériorité **par rapport à eux-mêmes.** Tous, tant que nous sommes, nous pouvons provoquer en nous l'affleurement du « génie de l'espèce » et, ainsi, nous rendre capables de ce qui naguère était l'apanage des hommes de génie, ainsi nommés parce que chez eux cet affleurement était spontané. C'est dire que les surhommes steinériens sont moins horripilants que ceux dont rêvait Nietzsche. Ils n'ont d'autre supériorité que celle d'avoir appris que leur « moi » fait écran au génie de l'espèce et que, en mettant les choses au mieux et si admirable qu'on le veuille, ce « moi »-

là ne saurait être si grand qu'il soit pensable de lui accorder priorité, comme nous tendons tous à faire, sur le reste de l'univers !

HUBERT
Par quels moyens ces pédagogues feraient-ils de nous des hommes de génie, débarrassés en quelque sorte de la tyrannie de notre ego ?

PIERRE
En nous enseignant, par des techniques qui n'ont rien de sorcier, les trois langages de l'inconscient. Voici la classification sémantique de Steiner :
(Il reproduit sur te tableau noir la table suivante)

ZONES DE L'INCONSCIENT	TYPES DE LANGAGE	NATURE DU LANGAGE	ZONES D'EMERSION
INFERIEURE (subconscient)	prélogique	symbolique	affect
MEDIANE (mésoconscient)	logique	discursif	intellect
SUPERIEURE (surconscient)	orthologique	visuel	vision (synthétique)

Fig. 1 : LA SÉMANTIQUE DE L'INCONSCIENT
(d'après Léon-David Steiner)

Quand on y regarde de près on s'aperçoit qu'en dernière analyse la pédagogie steinérienne vise tout simplement à renforcer et à étendre l'empire de la conscience sur l'inconscient.

HUBERT
J'ai peine à croire qu'on ait attendu Steiner pour fabriquer des surhommes par des moyens si orthodoxes. Élargir et étendre l'empire de la conscience est la voie qu'on suit depuis toujours. Qu'il reste des progrès à faire, je n'en doute pas. Mais une révolution ! Mais un bouleversement qui nous vaudrait la soudaine éclosion d'innombrables « génies », voilà qui semble un peu gros ! Rien ne m'ôtera de l'idée que, si c'était vrai, ce serait dangereux. Si ce n'est pas vrai, c'est d'y croire qui serait dangereux !

PIERRE
Dangereux ? Il est certes bon d'y prendre garde, car tout est dangereux. Quiconque apprend à lire s'expose aux mauvaises lectures. Et la boussole, qui poussa les navires en haute mer, fut une invention périlleuse. Mais le navigateur qui cherche à gagner un port lointain échappe aux risques de se perdre s'il utilise une boussole. Or, dans la vie, notre cas est celui-là. La nature nous a pourvus, tout autant que les oiseaux migrateurs, d'un orienteur infaillible, mais dont nous n'entendons plus – et pas encore – les langages. Steiner a montré que cet orienteur, l'inconscient, est trilingue. Est-il dangereux d'apprendre ces trois langues ? Certes, mais dans la mesure seulement où, enhardis par ces sécurités nouvelles, nous serons poussés à nous aventurer toujours plus dans la conquête de nos destins. Les seuls hommes abrités des dangers de l'hominisation sont ceux qui n'ont rien à perdre ni rien à espérer : les déments et les morts...

PHILIPPE
Bien que chacun d'entre nous ait peut-être un petit rien à perdre, soyons héroïques ! Bravons les périls du trilinguisme et invitons notre psychotechnicien à nous faire entendre ici-même – mais que ce soit la semaine prochaine – les jargons indécents qui ont cours au creux de nos entrailles, et les parlers plus nobles dans lesquels se murmurent les douloureux secrets qui font languir ceux qui languissent !

Rideau

RÉSUMÉ DU TROISIÈME ACTE

1. La fausse révolution freudienne est faite. Il reste à la défaire pour faire la vraie.
2. Reposant sur l'interprétation des symboles prélogiques dans lesquels s'exprime la zone inférieure de l'inconscient, le freudisme a entraîné une identification du profond et du malsain. D'où la « médicalisation » du monde et de l'art contemporains, malades l'un et l'autre.
3. Steiner a classé les trois langages de l'inconscient dans l'ordre chronologique de leur apparition : prélogique (subconscient), logique (mésoconscient) et orthologique (surconscient).
4. L'acquisition des langages dans lesquels s'expriment les zones médiane et supérieure de l'inconscient permet d'appréhender **l'authentique supérieur.**
5. Une pédagogie fondée sur l'authentique supérieur procure à ses bénéficiaires une authentique supériorité de moyens.

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS

En matière de psychologie des profondeurs, qui n'est guère enseignée dans les écoles, les réactions estudiantines sont particulièrement imprévisibles. On s'abstiendra d'en prévoir aucune. En revanche, peu d'adultes manqueraient de faire remarquer que, signalés sommairement comme ils l'ont été, les apports de Steiner à la psychologie de l'inconscient sont restés indémontrés et semblent gratuits. Qu'ils se rassurent : les trois langages de l'inconscient ne tarderont pas à montrer non seulement la solidité de leurs assises théoriques mais l'impressionnante envergure de leur valeur pratique.

Quatrième Acte

ÉVASION DANS LA RUE

Ce quatrième acte est crucial dans toutes les acceptions de ce mot. D'abord tout s'y croise : le fil de la pensée et sa trame, l'expérience intérieure et l'expérimental, la conscience et l'inconscient. Il est crucial ensuite parce qu'en initiant aux techniques d'une mobilisation de nos ressources inconscientes, il met à notre portée une chose vraiment nouvelle et qui semblait inaccessible à jamais : la liberté intérieure, qui est le fondement de toutes les libertés.

Mais, consacré à des techniques, cet acte n'est pas distrayant, et il risque de sembler difficile à comprendre. C'est plus que jamais le moment de se rappeler qu'un pédagodrame est une pièce de théâtre. Les acteurs ne s'interrompent pas; le temps de la réflexion n'est pas accordé aux spectateurs. Ceux-ci ne doivent fournir aucun effort. Mais, sitôt le rideau tombé, les professeurs discutent le coup avec les étudiants et les mettent sur la bonne voie, qui est celle de la simplicité.

HUBERT

S'il est vrai qu'on peut faire beaucoup mieux aujourd'hui, m'expliquerez-vous pourquoi nous avons gaspillé nos deux premiers actes en discussions stériles, et le troisième en nous perdant dans les nuées ?

PIERRE

Il est très vrai que nous sommes assaillis par une avalanche de moyens pédagogiques nouveaux, dont les plus révolutionnaires visent à mobiliser les ressources de l'inconscient. D'autres s'adressent à la conscience. Mais l'enseignement officiel ne les a pas encore exploités et nous n'avons pu, jusqu'à présent, en faire état ici.

HUBERT

Pourquoi ?

PIERRE

Parce qu'il manquait un instrument de mesure. La responsabilité en incombe aux psychotechniciens, qui ont entraîné la pédagogie dans un cercle vicieux. Ils se piquent, vous le savez, de mesurer l'intelligence des enfants, de déterminer leur Q. I. (quotient intellectuel), bien que jusqu'ici nul n'avait réussi à proposer une définition acceptable de l'intelligence. Cette lacune vient d'être comblée aux Etats-Unis. Mais, depuis 1905, le test Binet-Simon, à peine amélioré, est employé pour mesurer – quoi ? Eh bien, nul ne sait quoi ! Binet s'en est tiré par une pirouette : *« L'intelligence, disait-il, c'est ce que mesurent mes tests !... »*

Or le B.S. n'a jamais mesuré l'intelligence. Ce qu'il mesure c'est l'âge mental d'un sujet en fonction de normes empiriques. Il y a certes des corrélations statistiques inébranlables entre l'âge auquel apparaissent certaines facultés mentales élémentaires et les succès scolaires. Ceux-ci conduisent ensuite aux succès professionnels par la bonne raison que les diplômes ouvrent l'accès aux places les plus convoitées. Pour boucler la boucle, il ne restait à faire qu'un pas vite franchi : tenir pour assuré que ceux qui réussissent sont les plus intelligents. Le tour était joué !

Certes le B.S. fournit les moyens de repérer avec une admirable justesse les sujets doués pour réussir... au B.S. Ajoutez que ce test est d'un emploi commode. Des milliers d'enfants peuvent y être soumis sans fatigue pour les examinateurs, et ses résultats peuvent être livrés, bruts de fonderie, aux statisticiens. Qui demanderait mieux ? Rien d'étonnant que le B.S. ait été adopté d'enthousiasme et que, par voie de conséquence, les hiérarchies intellectuelles d'Occident soient dominées aujourd'hui par le type d'hommes qu'il a avantagés. C'est ainsi que, peu ou prou, nous sommes tous les fils intellectuels de Binet, et les produits mi-finis d'une authentique entourloupette. Ai-je besoin d'en dire davantage ? Les deux premiers actes de ce pédagodrame sont ce qu'ils sont parce qu'ils devaient s'adresser aux héritiers du sieur Bin.et, c'est-à-dire à nous tous !

HUBERT *(qui se contient difficilement)*

Ainsi, tu as découvert le responsable de tous nos maux, et c'est le sieur Binet ? *(il lève les bras*

au ciel) Le sieur Binet ! Il fallait un psychotechnicien pour prêter aux membres de cette honorable (mais obscure) profession le pouvoir de modeler les destins du monde ! Sache que ton Binet est, pour l'immense majorité des Français, un illustre inconnu. Que pas un sur mille n'a subi son test. Qu'il a exercé une influence dérisoire, si ce n'est nulle, sur l'enseignement français. Quant à ton « entourloupette », elle est bonne ! Les succès scolaires ne seraient pas un indice d'intelligence ? Décidément, il suffit d'avoir subi une formation scientifique pour perdre tout bon sens !

PHILIPPE

Où ai-je laissé ma mitraillette ? Et qu'attends-tu, mon cher Hubert, pour nous apprendre au nom du bon sens que nos antipodes ne peuvent exister parce que le sang leur monterait à la tête ? Est-ce aussi du bon sens de mesurer l'intelligence sans savoir ce qu'on mesure ? Peux-tu douter qu'en faisant semblant de le savoir et en agissant comme si on le savait on s'expose à quelques petites erreurs ?

HUBERT

Peut-être. Mais à quoi s'exposerait-on si on ne le faisait pas ? Où serions-nous si l'on n'avait développé l'intelligence de nos enfants en les préparant aux grandes écoles ? Nous serions pareils aux sauvages d'Amazonie. Enfin, est-il impossible de mesurer des inconnues ? N'a-t-on pas mesuré et utilisé l'électricité longtemps avant d'avoir la moindre idée de ce que c'est ? Or nous en savons plus long sur l'intelligence que nos pères sur l'électricité, et nous en avons plus besoin. Voilà tout ce que j'ai voulu dire au nom d'un bon sens assez élémentaire, je crois, pour être compris même par des scientifiques !

PIERRE

Il y a dix ans seulement une discussion de cette sorte aurait été ce qu'on pouvait proposer de plus éclairant ! Des analogies approximatives et des opinions tentatives, assaisonnées, pour mieux embrouiller tout le monde, de raisonnements justes ! Une vraie discussion d'alchimistes, qui voulaient obtenir électroniquement des réactions nucléaires, c'est-à-dire chimiquement des transmutations. Puis, un beau jour, les vraies données de nos problèmes sont découvertes, généralement par des gens qui, comme Rutherford, cherchaient tout autre chose, et l'ère des discussions stériles est close.

Nous en sommes là pour l'intelligence. On sait aujourd'hui ce que c'est. Mais une curieuse difficulté surgit aussitôt : la vérité est **fantastique**. Elle est facile à comprendre mais vraiment difficile à croire. Des gens comme vous et moi, qui devons à notre formation des habitudes mentales incompatibles avec le contenu de nos propres cellules, en sommes devenus impuissants à nous reconnaître en nous-mêmes, c'est-à-dire à nous connaître nous-mêmes. Cette difficulté majeure n'existe pas dans le cas des enfants, auxquels rien n'est incroyable. Mais on n'imagine pas sans alarmes les conséquences d'une modernisation de la pensée réservée à la seule jeunesse : un abîme s'ouvrirait entre générations devenues impuissantes à dialoguer. D'où l'opportunité accrue d'une pédagogie post-scolaire. Mais les adultes peuvent-ils être amenés à admettre ce qui, pour eux, est fantastique ? Peuvent-ils être aidés à se reconditionner eux-mêmes ?

BERNARD

Les scientifiques, et surtout les biologistes, sont rodés à cette épreuve. Tout ce qui leur arrive leur aurait semblé incroyable la veille, et ils sont devenus difficiles à étonner. Mais le grand public semble n'en être pas bien loin : songez au succès du « réalisme fantastique » de Pauwels et Bergier. Encore un critère imprévu, Hubert : « Seul ce qui est fantastique a des chances d'être vrai !... »

HUBERT

Vous ne nous invitez pas, j'espère, à prendre au sérieux l'équipe de PLANÈTE ?

PHILIPPE

Le moment d'en parler n'est pas venu, mais je te promets des surprises lorsque nous prendrons un inventaire de ce qui est dû à PLANÈTE. Remarquons d'abord qu'il s'agit d'une citation empruntée à Teilhard de Chardin. Ensuite que Tertullien déjà disait à peu près la même chose : *« Credo quia absurdum »* (J'y crois parce que c'est absurde). Il est vrai que Tertullien ne tirait pas à des centaines de milliers d'exemplaires.

PIERRE

Ce sont des indications encourageantes. Il faut quand même s'efforcer de heurter le moins possible les habitudes et de ménager une transition entre ce qui est habituel et ce qui semble incroyable Bernard pourra sans doute fournir quelque exemple d'une application imprévue, mais pas trop incroyable, des connaissances acquises par les biologistes sur l'information cellulaire ?

BERNARD

Il y en a de fantastiques à souhait que nul ne saurait récuser puisqu'elles ont été vérifiées expérimentalement. Je voudrais en citer une qui se rapporte directement à la pédagogie. Elle concerne l'éducation d'animaux primitifs, les Planaires, qui sont des vers plats très sommaires. Mais, pour en faciliter la compréhension, je vais rappeler d'abord l'expérience réalisée en 1927 par un psychologue anglais, William McDougall, sur trente-huit générations de rats blancs. Elle a consisté à plonger ces animaux dans une cuve remplie d'eau, dont ils ne pouvaient sortir que par deux passages, l'un éclairé mais traversé par un courant électrique qui infligeait des secousses aux rats. Après plusieurs essais les élèves empruntaient régulièrement le passage non éclairé : ils étaient conditionnés. Il ne restait qu'à comparer la durée des apprentissages. A la première génération, il fallut 144 essais malheureux pour achever l'éducation des rats. A la 25e génération, il n'en fallait plus que 42. A la 37e, treize suffirent, et huit seulement à la 38e génération. Cette expérience, qui semblait décisive, n'a pas été reconnue pour démonstrative d'une transmission héréditaire de caractères acquis, pour diverses raisons dont la discussion n'est pas utile ici[10]. Mais l'histoire des Planaires est tout autre et nul n'en conteste la signification. Plusieurs auteurs américains[11] , après avoir conditionné des Planaires par des moyens similaires, ont constaté que, pour diminuer brusquement la durée de l'apprentissage de leurs élèves, **il suffisait de leur faire manger une Planaire conditionnée !**

PHILIPPE

L'anthropophagie est réhabilitée par la science. Nous allons voir renaître la tradition des festins funéraires. On y servira nos grands hommes. Ou sera-ce prosaïquement chez le pharmacien que nous achèterons la Théorie des Quanta en dragées ? Ou la Jurisprudence sous forme de suppositoires ? Si j'avais à me mettre la Science Juridique quelque part, ce serait là !

BERNARD

Convenons en tout cas que l'imagination de nos auteurs de science-fiction pourrait, avec profit, se nourrir de Planaires. Les spéculations les plus échevelées sont désormais faciles. Je ne m'y engagerai pas, les réalités étant plus qu'assez difficiles à admettre. Remarquons, entre-temps, un détail significatif : nos auteurs ont pensé à faire manger par leurs élèves des Planaires conditionnées. Pareille idée ne serait pas venue à McDougall. Ils l'ont fait parce qu'ils savaient certaines substances (les acides nucléiques) chargées d'information génétique. Ainsi, ils prévoyaient qu'elles pourraient l'être d'information **culturelle**. Nous verrons ensemble que cette connaissance nouvelle contient, pour notre espèce, des promesses plus fantastiques que l'anthropophagie, quoique moins alléchantes aux gastronomes.

PIERRE

Pendant que nous explorons le domaine des réalités incroyables, ne pourrais-tu nous donner un aperçu de nos destins biologiques ? Tu nous a dit l'autre jour que le métier de prophète est devenu possible aux biologistes.

BERNARD

Plus tard. Il faut montrer d'abord comment la science procède pour dévoiler l'avenir, et pourquoi elle peut faire des prophéties sûres. Philippe exposera ces choses mieux que moi. Entre-temps je puis prédire une invention imminente : l'élixir de longue vie qui, virtuellement, existe déjà. Vous savez que deux biologistes allemands, à Heldelberg, ont prolongé considérablement la

[10] La principale de ces raisons c'est que, refaite par d'autres auteurs la même expérience a donné des résultats négatifs. Cela ne suffirait plus aujourd'hui pour en rejeter les conclusions : aucun biologiste sérieux ne minimise les résultats obtenus par le professeur Benoit et al. sur les « Canards du Collège de France », bien qu'on ne les

[11] McConnel et al. à l'Université de Michigan; Corning et John à Rochester, N.Y.

jeunesse des rats par des implants de cellules fraîches[12] . Et des biologistes américains, qui ont abordé les problèmes de la sénescence sur le terrain du métabolisme calcique (la vieillesse, selon eux, serait une calcification cellulaire) ont obtenu des réjuvénations sur primates supérieurs, qui sont nos cousins germains. Si l'on sait déjà empêcher les rats de vieillir et rajeunir les chimpanzés, combien de temps faudra-il pour que ces techniques nous soient adaptées ?

PHILIPPE

Une question d'heures ! Tel que vous me voyez, je suis un délinquant juvénile en puissance, et les retraités de la S.N.C.F. sont devenus impérissables. Quant à nos banquiers, nos politiciens, nos théoriciens, les voilà immortels. « La vérité » disait Max Planck, « ne triomphe jamais, mais ses adversaires finissent par mourir ». Quel optimiste !

Quant aux techniques de la prédiction scientifique, rien ne saurait être plus simple. Lorsque les savants exercent le métier de prophète, ils sont ridiculement prudents. Leurs démarches restent à la portée des petits enfants. Le moindre coulissier penché sur les tribulations de la cote boursière est mille fois plus difficile à suivre dans ses raisonnements. Malgré quoi les savants, plus encore que les coulissiers, sont tout de suite entraînés dans le royaume du fantastique, mais par des chemins où tout le monde peut les accompagner, partager avec eux la griserie des aventures cosmiques.

HUBERT

De grâce, laisse le Cosmos aux mathématiciens. Si tu veux être compris par des profanes comme moi, parle-nous de ce qui se passe sur notre Terre !

PHILIPPE

Rien n'est terrestre qui ne soit cosmique en même temps, et nous n'avons pas besoin de mathématiques pour l'instant. Pour apprendre l'essentiel du savoir nécessaire aux prophètes, l'exemple de trois savants suffit : Thalès, Leverrier et Mendéléev, qui prédirent respectivement une éclipse de soleil, la place dans le ciel d'une planète hypothétique et la découverte de substances impensables. Les deux premiers ne nous retiendront qu'une minute chacun.

J'ai choisi Thalès de Milet pour tête de file parce qu'il fut le père de tous les savants d'Occident et, plus particulièrement, celui de Mendéléev. Un jour qu'il était abîmé dans la contemplation du ciel, il lui advint, comme à l'astronome de la fable, de s'étaler dans une mare. Une servante rieuse repêcha cet homme incapable de voir ce qui était à ses pieds, mais qui prétendait arracher aux cieux leur mystère. Il y a deux mille six cents ans que les femmes hellènes savent que les savants sont ridicules ! Bien entendu, Thalès ne possédait pas la centième partie des connaissances scientifiques qui meublent la cervelle de ma concierge, mais c'était quand même un savant parce qu'il appliquait ses connaissances à la poursuite systématique du vrai. Voilà pourquoi il put prédire une éclipse de soleil. Comment ? Par le moyen du monde le plus simple. Nous faisons tous comme lui lorsque nous voulons prédire la même sorte d'événements : « Paris est à 145 kilomètres et je fais du 70 de moyenne. J'y serai vers sept heures ». Le premier Grec qui appliqua un raisonnement similaire à la lune était Thalès de Milet.

Leverrier, lui, remarqua une anomalie dans le ciel. Son cas est semblable à celui d'une ménagère qui observe la disparition insolite d'un bifteck qu'elle a déposé quelques instants plus tôt sur une table. Douée d'un tour d'esprit scientifique, elle néglige les hypothèses animistes ou démonologiques et se met en devoir de rechercher les causes naturelles du phénomène : c'est toute la science. Bientôt elle découvre, se pourléchant sous une commode, son chien Médor. Leverrier avait observé que la course d'Uranus manquait d'honnêteté. Poussée peut-être par quelque diable, cette planète se moquait de Newton. Leverrier fronça les sourcils, couvrit cinq volumes de calculs, puis, montrant du doigt un coin de ciel, il déclara : « Médor doit être là ! » Aussitôt, en pointant comme il fallait sa lunette, un astronome berlinois vit l'animal. Il y avait à l'endroit prévu par Leverrier une planète, Neptune, dont la présence expliquait l'orbite décrite par Uranus, tout comme la présence du chien expliquait l'absence du bifteck. Leverrier, en somme, avait l'âme d'une ménagère intelligente.

MEDICUS

Est-ce à dire qu'on aurait pu confier la cuisson du bifteck à Leverrier et Neptune à la ménagère ?

[12] « Stein u. Schmidt, » Zellforschung und Zellulartherapie », Huber Verlag Bern (1 963).

PHILIPPE

Je me fiche de Neptune, mais c'eût été dommage de gâcher un bifteck. A présent, il nous faut aborder le plat de résistance qui, malheureusement, est un peu moins prédigéré. J'ai peur que pour beaucoup d'auditrices, et même pour quelques auditeurs, Mendéleev ne soit guère qu'un nom, illustre certes, mais très peu familier.

HUBERT

J'avoue à ma honte, puisque tu le dis illustre, que mes souvenirs sont nébuleux à son endroit. Ne s'agit-il pas d'un chimiste russe mort depuis longtemps ?

PHILIPPE

Mendéléev chimiste ! Ce sont les chimistes qui ont répandu ce bobard, mais il serait aussi vrai de dire Molière comédien. Les vrais titres de gloire de Mendéléev sont tout autres : il inventa le jeu des mots croisés et fut le père spirituel de Teilhard de Chardin. Je vais raconter le plus simplement que je pourrai comment ces choses étranges se sont passées.

PIERRE

Malheureusement cette aventure n'est pas du tout pédagodramatique. Elle ne se prête guère à la vulgarisation. Mais elle a une immense importance : les « mots croisés » de Mendéléev furent les premiers à parler la langue orthologique du surconscient, et ils en livrent la clé.

PHILIPPE

L'aventure mendélévienne, difficilement vulgarisable, a été si bien vulgarisée par Isaac Asimov que je n'aurais garde de m'y essayer. Je me contenterai de raconter ce qu'il advint à cet homme étonnant lorsqu'il entreprit une classification sur notre planète et se trouva bientôt entraîné en plein ciel. On connaissait, vers 1870, quelque soixante substances dites « corps simples » parce qu'on ne parvenait pas à les décomposer et qu'elles entraient dans la composition des autres matières connues. L'eau, par exemple, se compose d'hydrogène et d'oxygène, corps simples (on dit « éléments» aujourd'hui) dont les atomes passaient pour indivisibles. Comment classer cette foule de corps chimiques ? Comment les mettre en ordre ?

Ordo, en latin, veut dire file. Mendéléev commença par classer les éléments en file indienne, dans l'ordre croissant de leurs poids atomiques. Il obtint une ordonnance linéaire mais s'aperçut bientôt d'une série de coïncidences qui suggéraient l'idée d'un rythme, d'une périodicité. Il constata que les éléments se présentaient comme des notes de musique qui, sur le clavier d'un piano, se succèdent en gammes. D'octave en octave, les mêmes tonalités (les mêmes propriétés chimiques) revenaient dans le même ordre. il découpa son clavier en gammes de sept éléments, qu'il superposa pour en faire un tableau. Il obtint ainsi une classification non plus linéaire mais **cruciale**, un « tableau » dont les lignes horizontales reflétaient un ordre quantitatif préconçu, tandis qu'un ordre qualitatif inconçu surgissait de lui-même dans sept colonnes verticales. La première se trouva contenir les métaux alcalins, la seconde les métaux alcalino-terreux, la troisième les éléments dits halogènes, etc., tandis que la huitième et dernière, **surgie d'elle-même** beaucoup plus tard, se trouva grouper, tout en respectant l'ordre pondéral croissant des lignes horizontales, cinq gaz rares inconnus du temps de Mendéléev !

Tel était le Tableau Périodique des Éléments. Il constituait un jeu de mots croisés où les lignes horizontales traduisaient des vues simples et d'ailleurs peu exactes (elles le devinrent lorsque l'**isotopie**[13] fut découverte et expliquée) alors que les verticales reflétaient un ordre inexplicable en ce temps-là. Sans s'en douter, Mendéléev avait révolutionné la science et jeté les assises de la pensée moderne.

HUBERT

Je dois être affreusement obtus, mais je ne vois pas dans tout cela d'aventure cosmique située en plein ciel. Où est le ciel et où sont les prophéties ?

[13] **Isotope**, en grec, veut dire : même endroit, même place. Ce mot fut forgé en 1913 par un chimiste anglais, F. Soddy, pour désigner des corps qui, bien que leurs poids atomiques soient différents, **occupent la même place dans le Tableau de Mendéléev.** (On sait aujourd'hui que leurs poids diffèrent parce que leurs noyaux sont différents, et qu'ils ont les mêmes propriétés chimiques parce que leur « pelure » électronique est la même. Toutes les réactions chimiques sont des phénomènes électroniques, des « affaires de peau ». !)

PHILIPPE

Tu vas voir. J'ai fait tort à Mendéléev en simplifiant une aventure qui fut dramatique parce que rien n'y était simple. D'abord, Mendéléev fut contraint de contredire parfois les faits. Le poids atomique du Béryllium, par exemple, était (à l'époque) 14. « Impossible, déclara Mendéleev : il n'y a pas de place dans mon tableau pour un élément de ce poids. La place légitime du Béryllium est entre le Lithium et le Bore, et son poids atomique doit être aux environs de 9... ». Et en effet, établi avec les ressources de la technique moderne, le poids atomique du Béryllium est 9.013. Il en alla de même pour l'lndium et l'Uranium. Plus sûr et plus probant que les balances, l'ordre mendélévien prophétisa abstraitement les poids réels.

Mais il y a beaucoup mieux : Mendéléev allait avoir à faire face à des difficultés plus graves avec le Titane et l'Arsenic, qu'il fallut se décider à classer dans l'ordre quantitatif en sacrifiant l'ordre qualitatif ou vice versa. Mendéléev ne consentit à sacrifier ni l'un ni l'autre. Il se tira d'affaire en numérotant les cases de son tableau et en laissant vides les cases, 21, 30, et 31 qui précédaient respectivement le Titane (case 22) et l'Arsenic (case 32). Comment ces vides pourraient-ils être comblés ? Il n'existait pas d'éléments pouvant y être logés. Mendéléev déclara : « Ils ont leur place dans mon tableau, donc ils existent. A nous de les trouver», Puis il eut l'effronterie de décrire les propriétés physiques et chimiques des manquants. Quelques années plus tard (en 1886) le Gallium, le Scandium et le Germanium avaient été découverts, répondant fidèlement aux prédictions mendéléviennes. Jamais, depuis que la Terre tourne, aucun homme n'avait été capable de prédictions comparables à celles-là. Et ce n'était qu'un commencement. C'est aujourd'hui que l'ordre crucial révèle l'étendue de ses pouvoirs prédictionnels. Enfin, tu voulais, Hubert, du cosmique ? En voici d'assez bon : le tableau périodique des éléments étant achevé aujourd'hui, nous pouvons prédire avec une tranquille assurance que – hormis peut-être quelques « transuraniens » – on ne trouvera jamais plus d'éléments nouveaux sur la Terre ni au ciel ! Pourquoi pouvons-nous l'affirmer ? Par la raison scientificométaphysique qu'il n'y a plus de cases vides dans le tableau mendélévien[14] . Cette prédiction est valable pour l'univers et pour l'éternité – pour l'infini spatio-temporel ! Tu es, j'espère, satisfait ?

HUBERT

Je ne suis que stupéfait de l'énormité de vos prétentions ! Grisés par les succès de la science vous lui prêtez des pouvoirs impossibles. Nul ne pourrait sans déraison prétendre à savoir ce qui se passera dans cent mille ans, ni à connaître tout ce qui peut exister dans l'univers immense. Tous les raisonnements du monde ne me convaincront pas. Tu ne m'as pas satisfait par la simple raison que je me refuse à te croire !

PHILIPPE

Croire ? Personne ne te demande de croire à quoi que ce soit. Nous vivons dans un monde où le principe de la croyance est périmé, la plupart des réalités étant incroyables. Croire, c'est se tromper à coup sûr. Mais, ce qu'à raison tu ne veux croire, tu pourrais le comprendre. Tous les chimistes du monde et tous les physiciens, qui, dans l'exercice de leurs professions, sont extraordinairement peu crédules, n'ont pas à croire qu'on ne trouvera plus de nouveaux éléments parce qu'ils le savent. Ce qui, pour toi, est inadmissible ne fait pour eux aucune difficulté.

BERNARD

Il est devenu impossible même aux plus grands savants de savoir et de comprendre tout ce que d'autres savent et comprennent. Il est facile, en revanche, d'apprendre la signification humaine des grandes acquisitions scientifiques de notre temps. Cela peut et devrait être mis à la disposition de tout le monde. Je m'efforcerai de le faire dans l'ordre biologique, où c'est particulièrement facile, la biologie étant la plus vulgarisable des sciences : nous en sommes pétris et n'avons qu'à ouvrir les yeux pour en appréhender l'essentiel. Au contraire, les techniques scientifiques sont souvent difficiles et exigent des efforts que les profanes n'ont ni le désir ni le temps de fournir. Ils n'en ont d'ailleurs pas besoin, s'ils consentent à accepter, sans comprendre comment elles ont été obtenues, les données finales des sciences expérimentales contemporaines. Qu'on me comprenne bien : je n'invite personne à « croire » qui que ce soit, ni à quoi que ce soit. Mais on peut et l'on doit faire

[14] Il comporte aujourd'hui 92 cases où se sont rangés tous les éléments existants sauf les « transuraniens », obtenus artificiellement (quoique la nature en produise aussi). Ces éléments lourds se sont rangés docilement eux aussi dans le tableau mendélévien. Ils y occupent les cases 93 à 103. Seules restent vides les cases 104 et 105 qui pourraient se garnir d'éléments dont l'existence est théoriquement possible mais que nul n'a obtenus ni

confiance aux sciences expérimentales parce que les scientifiques se chargent de vérifier, avec une grande férocité critique, les découvertes de leurs collègues concurrents. Dans ce monde-là, personne n'a pour personne la moindre complaisance. Et il faut bien s'enfoncer dans la tête que ceux qui se refusent à accorder leur confiance aux sciences **expérimentales**, ou qui négligent de se tenir au courant de la signification de ce qu'elles découvrent, cessent aussitôt de faire partie de notre temps. Dans la perspective relativiste qui est désormais la nôtre, ceux qui en usent ainsi régressent, reculent, deviennent des préhominiens relatifs ! Rien que pour rester à sa place aujourd'hui il faut courir ventre à terre : tout comme Alice, nous sommes au pays des merveilles.

PHILIPPE

Le moment est venu de prendre pour guide dans ce pays-là le successeur de Mendéléev : Pierre Teilhard de Chardin. Ce qui doit frapper l'observateur contemporain de l'ordre mendélévien, c'est son inachèvement : il est resté intemporel, nul ne s'étant préoccupé de la marche du Temps dans les lignes et dans les colonnes du tableau périodique des éléments. Composé de casiers exactement imbriqués, il a la solidité d'un mur de briques, mais, tout comme un mur, il est inanimé. Or il devait suffire d'y faufiler le Temps pour lui donner la Vie et pour en faire un instrument adapté aux besoins de la biologie.

C'est ce qu'a fait Teilhard, l'homme prédestiné qui disait : « Tout se classe, donc tout se tient ». En brodant le canevas mendélévien avec le fil directeur de sa pensée de paléontologue : l'ordre **phylogénétique** (c'est-à-dire la file indienne des êtres vivants dans l'ordre de leur apparition), il a montré la première image que l'on ait vue de l'« étoffe du réel ». Ce fut un éblouissement dont furent privés les seuls aveugles.

BERNARD

Il y eut peu d'aveugles et peu d'ergoteurs parmi les biologistes. Les quelques entêtés qui cherchent querelle à Teilhard sur de menus détails, et les quelques bien-pensants qui criaillent, n'ont réussi qu'à se rendre ridicules. Dans son ensemble, l'œuvre teilhardienne est irrésistible.

PHILIPPE

Or Teilhard n'a fait qu'étoffer l'œuvre mendélévienne. Au lieu de se recouper en deux sens, les mots croisés teilhardiens se corroborent dans toutes les directions. Ainsi parachevé, ce qu'on appellerait légitimement le « Tableau Phylétique de l'Evolution Bio-Psychique r de Teilhard a emporté les adhésions avec la force d'un raz de marée.

BERNARD

Il a emporté les adhésions et balayé les objections un peu aussi, peut-être, parce que son tableau possède une qualité dont la science s'était peu préoccupée : la beauté. La beauté emporterait les adhésions parce qu'elle serait comparable à l'entropie, dont Eddington disait « qu'on peut tout faire, sauf aller contre !... » Mais il faut signaler aussi que ce tableau comporte de nombreux rayons vides. En les garnissant de réel, il y a lieu de penser que l'on ferait des prédictions aussi sûres que celles de Mendéléev.

PIERRE

Ce n'est pas le moment. Tu pourrais t'y essayer dans les actes suivants. Nous devons montrer d'abord comment Steiner poursuivit l'œuvre de Mendéléev et de Teilhard par des chemins d'abord assez différents : son point de départ fut une observation attentive de la fonction intellectuelle consciente : l'intellection, c'est-à-dire, pour reprendre sa définition : **« Le processus mental qui transforme l'information culturelle en formation intérieure »**. Mais Philippe est notre spécialiste de l'intellect. Je lui laisse la parole.

PHILIPPE

Pour commencer, constatons un fait remarquable : toutes les sciences modernes se recoupent sur un mot-clé : l'**information**. Dès que nous parlons d'information, nous nous livrons ipso facto à un jeu de mots croisés polyphonique qui aurait enchanté Teilhard : une « symphonie intersciences ».

Observons ensuite que la définition, singulièrement pertinente, de Steiner est en même temps un pléonasme : étymologiquement in-formation veut dire formation intérieure. Faisons un pas de plus dans la même voie : l'intellect in-forme lorsqu'il conduit à une compréhension. Et « cum-

prehendere » veut dire prendre ensemble, prendre avec. Dans son sens immédiat cette dernière expression est la limpidité même : elle décrit l'opération intellectuelle élémentaire, c'est-à-dire l'addition. Par exemple, pris ensemble, additionnés : « Tous les hommes sont mortels + Socrate est un homme = Socrate est mortel ». Rien n'est moins mystérieux. Mais com-préhension ne signifie pas seulement addition. Les choses prises ensemble peuvent nous jouer toute sorte de tours. Elles peuvent notamment se combiner et donner naissance à quelque chose d'autre : l'eau, par exemple, est faite d'hydrogène et d'oxygène qui se sont « com-pris », et elle possède des propriétés étrangères aux éléments qu'elle comprend. Bref, nous trouvons à l'état naissant, dans un mot vieux comme la Lune, le phénomène de complexification-émergence dont l'humanité allait prendre conscience, avec L. Morgan et S. Alexander, vers 1900 ! Cela commence à devenir mystérieux.

BERNARD

Ces mystères sémantiques sont difficiles à expliquer. La seule hypothèse imaginable est celle d'une « surconscience .. Mais quelle étrange prescience n'a-t-il pas fallu pour que les Romains appellent « in-formation » de vulgaires renseignements, puis que ce mot décrive un phénomène biochimique dont l'humanité allait prendre conscience en 1962 grâce aux Planaires ?

PHILIPPE

Je ne me chargerai pas d'expliquer ces coïncidences, mais quelles qu'en puissent être les causes, il s'agit pour nous d'une aubaine : elles suggèrent des hypothèses dont plusieurs ont été utiles à Steiner. Homme de science, il cherchait à faire correctement son métier. Il cherchait à savoir, non ce qu'est l'intellect, mais comment il fonctionne. Constatez d'ailleurs qu'il n'a pas défini l'intellect, mais l'intellection, la fonction. Comment y est-il parvenu ? En procédant par analogie : L'in-formation, s'est-il demandé, ne serait-elle pas un phénomène comparable à la nutrition, dans laquelle l'intellection jouerait un rôle analogue à celui de la digestion : rendre **assimilables** les aliments ?

On conviendra que cette analogie n'avait rien d'absurde ni de génial. C'était une hypothèse de travail aussi banale que vague et qui semblait aussi indémontrable qu'indémontrée. Mais Steiner était un homme ingénieux et imaginatif. Il multiplia les expériences les plus curieuses et les plus fines. Et voici qu'aujourd'hui son hypothèse est non seulement vérifiée, mais corroborée par les travaux de savants dont Steiner ignorait l'existence et qui ignoraient la sienne. Rien n'est si probant que ces recoupements-là.

BERNARD

Certes, mais il manque, je crains, l'essentiel : Comment l'intellect digère-t-il, rend-il assimilables les matières informantes ? Quels sont les bons aliments intellectuels ? A quelle diététique faut-il recourir pour obtenir des enfants studieux ou des adultes généreux, braves, ingénieux, souples, vigoureux ? Enfin, quels sont les mauvais aliments, ceux qui provoquent les scléroses, les migraines, les cachexies ou la stérilité ?

PHILIPPE

Il est devenu possible de répondre avec une précision étonnante à chacune de ces questions, parce qu'on peut distinguer les mécanismes de l'**élaboration** intellectuelle, qui **prépare** les classifications, de celui, unique et simple, qui commande l'**assimilation**.

HUBERT

Prétends-tu qu'il ait fallu attendre Steiner pour que l'humanité apprenne à assimiler ses nourritures ? Je me refuse à tenir pour idiots une foule de gens qui semblent s'être débrouillés pour penser assez bien sans son aide ! Sous cette réserve, je serais charmé d'apprendre, puisque tu prétends le savoir, en quoi consiste l'assimilation intellectuelle et comment elle se fait...

PHILIPPE

L'humanité n'a pas non plus attendu les nutritionnistes modernes pour se remplir le ventre, mais la diététique a permis quelques progrès : on peut, grâce à elle, se nourrir mieux à moindre frais. Il est vrai que les hommes s'en soucient assez peu, mais les éleveurs de cochons n'auraient garde de traiter leurs élèves avec la même désinvolture : ils s'y ruineraient. Il en va de même des nourritures intellectuelles, avec cette différence qu'aucun homme sain d'esprit ne s'aviserait de mépriser, sitôt qu'il les connait, les règles d'une intellection correcte : il s'y ruinerait cent fois plus

vite que le plus ignorant des éleveurs de cochons. Mais vous avez été prévenus que tout cela est incroyable. Pour n'avoir pas à y croire, il suffit – mais il faut – qu'on le comprenne. Je dois vous demander votre attention quelques minutes encore :

Steiner, donc, avait cru découvrir dans des faits expérimentaux un début de validation de son hypothèse initiale, à savoir que l'information intellectuelle était comparable au phénomène biochimique de la nutrition. L'étape suivante, un peu choquante à première vue, fut celle-ci : l'intellection ne serait-elle pas un phénomène biochimique ? Or, pour des raisons qu'il serait inutile d'exposer ici, une réponse affirmative s'est imposée : **l'intellection se conforme dans les moindres détails à toutes les définitions modernes du phénomène biochimique. Conclusion : l'intellection est un phénomène biochimique ou, si l'on préfère, tout se passe comme si elle l'était.**

HUBERT

Quand ce serait vrai, cela nous ferait une belle jambe ! Car je ne te fais pas l'injure de supposer que tu prends toi-même au sérieux tes histoires de pilules ?

PHILIPPE

Encore une minute de patience. L'intellection, si elle se comporte comme un phénomène biochimique, doit obéir à la plus générale des lois de la biochimie, la loi de complexification-émergence. Ouvrons les yeux : nous avons vu Mendéléev partir d'une classification quantitative et donner naissance à un ordre qualitatif. Mais le cas le plus remarquable est celui de Linné, l'auteur du « Systema Naturae », qui fit émerger la vérité et ne voulut pas la voir. Linné consacra sa vie à une classification des organismes vivants à partir de leurs caractères morphologiques. Après quelque quarante ans d'un labeur fantastique, il se trouva avoir dessiné un arbre généalogique des espèces vivantes, un « arbre de la vie ». Fils de pasteur luthérien, et fixiste passionné, Linné fut malgré lui le découvreur de l'évolution biologique. Son travail fait, il n'y avait plus à découvrir l'Evolution. La seule difficulté qui restât, et qui grandit de jour en jour, c'était de nier cette émersion – c'était de continuer à n'y voir que de l'eau !

HUBERT

J'ai beau tendre l'oreille, je continue à n'y entendre que... du feu ! Nous diras-tu enfin ce qui, dans ces élucubrations, peut concerner des profanes comme moi ?

PHILIPPE

Nous y sommes. J'ai cité les cas de Mendéléev et de Linné, dont les travaux ont donné lieu à des émersions spectaculaires. L'évolution biologique et l'ordre crucial sont des acquisitions intellectuelles d'une importance immense, et toutes deux ont résulté de classifications justes. Cela observé et admis, il ne restait que deux questions à se poser : Est-il possible de provoquer des émersions similaires par d'autres moyens ? Tout au long de son histoire, l'humanité a-t-elle jamais enrichi autrement son patrimoine intellectuel ?

Eh bien, à chacune de ces questions, une réponse négative a fini par s'imposer à ceux qui ont eu la patience d'éplucher les acquisitions qui composent le patrimoine intellectuel des humains. Je vous épargnerai l'exposé même résumé de ce travail de Bénédictin, qui a cessé d'être nécessaire. Les découvertes de Steiner n'auraient plus besoin d'être faites par des moyens analytiques : elles sautent d'elles-mêmes à leur place dans un jeu de mots croisés et, dès lors, auraient pu être prédites dans l'abstrait tout comme le Gallium, le Germanium et le Scandium. Voici les conclusions de Steiner :

1. L'information intellectuelle est une construction physiologique résultant de l'assimilation des connaissances.

2. Seules sont assimilables les connaissances digérables, c'est-à-dire classifiées. (En d'autres mots, assimiler intellectuellement veut dire « mettre en ordre .).

Voilà, en deux propositions abstraites et sèches, le produit d'un immense labeur scientifique. Cela semble maigre et ingrat. Mais on va voir ce qu'elles deviennent au contact des réalités vivantes. Voyons d'abord, premier recoupement, ce qu'en pensent les mots dont nous nous servons quotidiennement :

« Instruere », en latin, veut dire bâtir, construire. Or s'instruire, lorsque l'assimilation intellectuelle se fait, c'est en effet se complexifier, se construire soi-même physiologiquement. Tout comme J.B.S. Haldane, Steiner le pressentait mais ne l'a jamais su de science sûre : il est mort

avant que les Planaires ne lui aient donné raison. Mais il savait, pour en avoir fait l'expérience en lui-même, que l'assimilation intellectuelle nous transforme, fait de nous d'autres hommes, qu'elle est le principal facteur de l'évolution biologique de notre espèce. Or, si beaucoup d'hommes aujourd'hui le savent ils sont restés peu qui l'**éprouvent**, sauf un groupe de curieuses gens : les mathématiciens. Un training mathématique intensif transforme les hommes qui le subissent et eux-mêmes s'en rendent compte : ils se complexifient et voient émerger en eux des pouvoirs (d'abstraction) surprenants, quasi magiques. (Ce n'est pas moi, c'est eux-mêmes qui le disent). Pourquoi sont-ils seuls à connaître cette aventure ? Tout simplement parce que les mathématiques sont intégralement assimilables : elles sont une hiérarchie de classifications, issue elle-même de classifications des nombres et des formes géométriques. Je m'excuse de cette parenthèse, qui n'a pas de valeur démonstrative, mais qui peut éclairer les causes d'un déséquilibre culturel dont les effets se manifestent dans l'irréalisme de nos institutions et dans la fragilité de nos civilisations.

PIERRE

Cette remarque vient à point. Car, s'il est vrai que les matheux sont seuls à pouvoir retrouver leur passé dans ce que tu viens d'exposer, et, ainsi, à pouvoir s'y « retrouver », tout le monde peut désormais s'y trouver au présent. Il suffit d'expérimenter les techniques issues des travaux de Steiner pour constater que la « magie » de l'in-formation intellectuelle n'est pas restée l'apanage des seuls trainings mathématiques.

PHILIPPE

Poursuivons quelques instants encore l'intégration de la pensée de Steiner dans le tableau de mots croisés qui se dessine déjà sous nos yeux. Achevons la classification des contenus profonds du mot « com-prendre ». Nous y avons trouvé les deux modes les plus simples de la complexification : l'addition et la combinaison. Mais un troisième a joué un rôle fondamental dans la genèse de la matière et de la vie : la mutation. Toutes les matières, hormis peut-être quelques a impuretés D, sont faites d'hydrogène transmuté, et tous les organismes vivants, hormis peut-être quelques protozoaires primordiaux, ont été obtenus par mutations. Les alchimistes avaient pressenti les deux choses : ils cherchaient à faire de l'or et à se transformer eux-mêmes, à « muter »[15] . Or nous constatons aujourd'hui que l'assimilation, la complexification intellectuelle, possède en effet ce pouvoir-là.

BERNARD

La mutation par com-préhension, par assimilation ! Il y a dix ans, tous les biologistes du monde auraient haussé les épaules. Or c'est exactement le cas des « Canards du Collège de France », qui ont changé de race par com-préhension des informations contenues dans les acides nucléiques d'autres canards ! Si incroyable que ce soit, il faut bien reconnaître que nous en sommes là.

PHILIPPE

Voyons à présent le mot apprendre. « Ad-prehendere » signifie prendre contre soi, se coller à la peau la chose apprise, qui demeure corps étranger, inassimilé, tant qu'elle n'a pas été comprise, mais qui semble aussi pouvoir déclencher l'équivalent mental d'une réaction immunologique lorsque l'ingestion des corps indigérables est forcée. Dans cet éclairage, la sottise, la paresse, l'inattention, l'inappétence intellectuelle et tant d'autres facteurs négatifs du comportement scolaire de nos enfants pourraient se comparer à des sortes d'anticorps mentaux qu'ils opposeraient, pour défendre leur santé, aux ingestions insalubres que leur impose l'Enseignement Officiel. Il va de soi que cette analogie est tentative et ne prétend à aucune démonstrativité, mais elle semble assez frappante pour renforcer les doutes de ceux qui, comme moi, tiennent pour incorrectement interprétées les statistiques diffamatoires de notre jeunesse. En se défendant par tous les moyens (dont les pires) elle ferait preuve, tout au contraire, d'adaptabilité, de robustesse, d'une sorte de sagesse physiologique.

PIERRE

Ce sujet-là concerne « Le Métier d'Educateur ». Nous ne pouvons l'aborder aujourd'hui.

PHILIPPE

[15] C. G. Jung, Psychologie u. Alchemie, Zurich 1943.

Après les définitions de Steiner, je voudrais citer deux de ses « mots ». Les émersions dont l'ampleur l'avait frappé résultaient de classifications **justes**. Qu'est-ce à dire ? La réponse est due à Bachelard qui, à propos de Mendéléev, avait fait une remarque pertinente : a C'est en devenant vraiment naturelles que les classifications deviennent vraiment rationnelles[16] ». Steiner en conclut : **« Donc rationnel signifie naturel »**. C'est la seule définition satisfaisante qu'on ait du mot « rationnel ». Retenons-la précieusement : elle nous servira souvent pour distinguer le vrai du faux.

Enfin un mot de Teilhard, que j'ai déjà cité : « Tout se classe, donc tout se tient » avait frappé Steiner, qui ajouta : « Tout se tient, donc peut être classé ». Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci : Tout est intelligible, assimilable, donc travaillons, classons !...

BERNARD

Tout est assimilable, intellectuellement et biochimiquement. Mais gardons-nous des illusions : bien que la mutation par assimilation relève déjà des sciences expérimentales, nul n'entrevoit la moindre application pratique des connaissances acquises au laboratoire sur les chimismes de la connaissance. Les éleveurs d'animaux peuvent rêver des trouvailles qui se feront peut-être en réunissant dans un même organisme les gènes du lièvre et ceux de la tortue, ou en mariant la puce à l'éléphant. Que d'amusements en perspective pour les amateurs de nouveautés zoologiques ! Mais il faudrait ressusciter Hitler pour envisager l'enrichissement, par un dirigisme biochimique, du patrimoine génique des humains. La voie est libre, en revanche, sur le terrain de l'assimilation intellectuelle.

PIERRE

Cette voie est si libre qu'il n'y aurait nul besoin d'un Hitler pour commettre contre l'humanité des attentats plus graves – quoique moins odieux – qu'à Auschwitz ou Ravensbrueck : quelques erreurs suffiraient. Les erreurs sont aussi héréditaires que les vérités et beaucoup plus que les supplices ! C'est dire l'importance des progrès de la psychotechnique, qui décèle les erreurs pédagogiques en mettant à jour leurs effets. Nous le verrons ensemble dans le « Métier d'Educateur ».

Mais le moment est venu de parler de la formation des surhommes. Vous avez entendu parler du Prof. Renshaw, de l'Université de l'Ohio, et de son « tachistoscope » qui est une lanterne magique pourvue d'un obturateur permettant la projection d'images pendant une durée variant d'une seconde à un millième de seconde.

MEDICUS

J'en ai entendu parler mais cela n'a rien donné, que je sache, sur le plan intellectuel ?

PIERRE

Renshaw, par ce moyen et quelques autres du même genre, a montré qu'il est possible de transformer n'importe qui en prodige, capable de performances inouïes et notamment d'une **vision instantanée** qui permet de mémoriser avec une précision photographique le contenu d'images si fugaces qu'un homme normal ne les apercevrait pas. Cela n'a rien donné de prodigieux sur le plan intellectuel parce que ces expériences portaient sur autre chose que l'intellect.

HUBERT

Je vois mal à quoi ça sert. Quel intérêt aurait-on à fabriquer de soi-disant surhommes capables de concurrencer un appareil photographique ou une machine à calculer ?

PIERRE

A mon avis ces ambitions pourraient être dangereuses. Je ne confierais pas mes enfants à Renshaw avant d'être assuré que ces aptitudes spectaculaires ne sont pas acquises au détriment de facultés plus précieuses. J'ai connu plusieurs hommes doués de mémoires photographiques. Tous étaient atteints de déficiences graves. Je crois que la prudence s'impose. Mais j'ai rapporté les expériences de Renshaw parce qu'elles présentent une analogie importante avec nos propres travaux qui, eux, portent sur l'intellect. Nous cherchions à rendre utilisable intellectuellement ce que Steiner appelait la « troisième langue de l'inconscient », qui se trouve être elle aussi celle d'une

[16] G. Bachelard, « Le Pluralisme Cohérent de la Chimie Moderne », Vrin 1937.

vision instantanée, mais intellectuelle : une **visualisation instantanée**[17] . Autrefois, elle était l'apanage des mystiques, des visionnaires auxquels était donné le spectacle (intérieur) soudain, éblouissant, illuminant, d'un ordre ou d'une harmonie excédant le champ de vision des autres humains. Avant Mendéléev et Teilhard, ces visualisations semblaient **irrationnelles**, mot qui, on l'a vu, est synonyme de « pas naturelles ». On ne peut s'étonner qu'elles aient souvent été tenues pour « surnaturelles ».

PHILIPPE

Or Steiner a montré que rien ne saurait être plus rationnel et que peu de choses sont plus faciles à comprendre. Au point où nous en sommes de notre exposé, on peut déjà entrevoir les effets de la complexification intellectuelle résultant des travaux de Mendéléev. On peut observer les débuts d'une émergence de la « visualisabilité », de la vision intellectuelle : le tableau périodique des éléments est déjà visualisable, déjà orthologique. Il commence à se prêter à la vision instantanée.

Bien entendu, ce n'était qu'un premier balbutiement. Teilhard a été plus loin dans la même voie, et c'est pourquoi l'Eglise, ni les scientifiques qui pensaient autrement que lui, n'ont pu lui résister.

BERNARD

Dans le cas des scientifiques, cela semble à première vue surprenant. Certes l'œuvre teilhardienne est limpide, mais y en eut-il jamais de moins contraignante ? Y eut-il jamais auteur plus aventureux, plus téméraire ? Il a tout fait pour se rendre inacceptable aux scientifiques. Il est d'ailleurs largement et facilement réfuté. Mais, même quand ses adversaires ont raison contre lui (ce qui est fréquent car nul n'est plus facile à prendre en défaut) ils n'ont jamais raison de lui. Pourquoi ? C'est tout le mystère, mais il est simple : la voix leur manque ! La langue (la sémantique) teilhardienne transcende la leur.

PHILIPPE

Eh bien, pour achever d'expliquer ces choses, Steiner, qui tenait l'intellection pour un processus biochimique, chercha et trouva dans la biochimie des analogies saisissantes qui allaient éclairer le mystère de la sémantique de l'lnconscient (moyen et supérieur) en même temps que celle de la conscience. Qu'on me permette de le citer textuellement.

PIERRE

Même ceux de nos auditeurs qui, comme moi, n'entendent pas grand chose à la biochimie, n'ont pas à redouter ce passage. Il est si simple que tout le monde peut le comprendre et psychologiquement si lumineux que la signification intellectuelle s'en laisse saisir dans l'abstrait : on la découvre en soi.

PHILIPPE

« Que peut signifier, écrit Steiner, ce dessèchement de l'âme, si caractéristique des intellectuels ? D'où vient que le langage discursif implique à la fois une dégradation de nos moyens verbaux, tout ce qui relève de l'« expérience intérieure » devenant indicible, et une merveilleuse avance dans les moyens d'exprimer ce qui relève de l'expérience extérieure de l'EXPÉRIMENTAL ? Eh bien, lorsqu'on y regarde d'un peu près, cela saute aux yeux : le langage discursif est celui des enchaînements, des chaînes logiques et causales. Une analogie très simple, prise à la biochimie, éclaire ses pouvoirs et ses impuissances : le langage discursif est celui de la « polymérisation linéaire » dans laquelle la tête d'une molécule se soude à la queue de sa voisine et présente à la tête d'une autre voisine une queue non moins anxieuse de s'y souder. C'est ainsi que sont faits la soie, le fil de l'araignée et le nylon. NOS LANGAGES DISCURSIFS NE PEUVENT PRODUIRE QUE DES FILS ! Depuis quelque trente siècles, nous sommes d'imperturbables filateurs. C'est un jeu pour lequel nous nous passionnons volontiers, nous, les mâles. Nous disposons ainsi d'un énorme stock de fils de toutes sortes et de toutes couleurs, mais nul ne s'est avisé qu'il pourrait être bon, à présent, de jouer aux tisserands.

Or la nature, une fois de plus, nous montre la voie. Une autre analogie biochimique nous renseigne sur ce que va devenir notre langage. Ne dit-on pas d'une pensée riche et nourrie qu'elle est « protéiforme » ? Admirable expression ! Les protéines sont des « polypeptides », c'est-à-dire

[17] Autre analogie remarquable : la vision instantanée de Renshaw s'obtient elle aussi par des techniques fondées sur la relaxation.

des acides aminés (monopeptides) soudés les uns aux autres non plus seulement bout à bout mais, par leurs a chaînes latérales », dans toutes les directions. Bref des TISSUS d'acides aminés. »

BERNARD
Ne cherchons pas plus loin les causes du « miracle Teilhard » : il fut le premier biologiste à se servir de la langue protéiforme des tisserands et, dès lors, à montrer comment est faite l'**étoffe** de l'univers. C'est un mot qui revient constamment sous sa plume.

PHILIPPE
Il ne nous reste plus qu'une chose à montrer : c'est que, perfectionnée par Steiner, la langue des tisserands, éminemmentvisualisable – une étoffe se voit bien mieux qu'un fil, et un « tableau » mieux qu'une liste – est aussi incomparablement plus facile à parler, et qu'elle se prête à exprimer les plus fines nuances de l'expérience intérieure. Elle rend possible les échanges profonds.

PIERRE
Nous avons à montrer surtout qu'elle est facile à enseigner. Et qu'il suffit de l'apprendre pour se transformer en « génie » ! Voilà comment on peut, aujourd'hui, produire des surhommes en série.

HUBERT *(il sourit malicieusement et son œil luit)*
C'est ravissant ! Mes amis, j'entends chanter nos lendemains. Avant de pavoiser et d'entonner des chants d'allégresse, je n'ai plus à surmonter qu'une difficulté minuscule : c'est de vous croire ! Vous avez dit tant de choses si belles et si obscures que nos auditeurs risquent peut-être, comme moi, de s'y perdre un petit peu. Auriez-vous la bonté de nous aider à y voir clair en vous soumettant à un petit interrogatoire ?

PIERRE
De tout coeur.

HUBERT
Voyons d'abord si je vous ai bien compris : vous prétendez que vos méthodes pédagogiques produisent des surhommes. Vrai ?

PIERRE
Oui.

HUBERT
Elles provoquent des dialogues avec l'inconscient, et la mobilisation d'une part au moins de ce que vous appelez l'information cellulaire ?

PIERRE
Oui.

HUBERT
Les mortels ainsi privilégiés se distinguent des sub-humains de ma sorte par ce trait agréable, qui m'a beaucoup alléché, qu'ils savent de certaines choses sans les avoir apprises ?

PHILIPPE
C'est un privilège qu'ils partagent avec les vers ronds et même plats !

HUBERT
Enfin, j'imagine que vous ne parlez pas de ces choses par ou'-dire ? Vous avez expérimenté vos propres trainings ?

PIERRE
Bien sûr !

HUBERT

En ce cas il n'y a pas de problème. *(Il se tourne vers l'auditoire)* Nous avons le privilège, Mesdames et Messieurs, de contempler trois surhommes qui, possédant la science infuse, vont nous révéler des secrets inouïs, inédits, insoupçonnés des autres humains. *(Il s'adresse à ses collègues)*. Vous voyez comme c'est simple : vous êtes trois surhommes. Eh bien, faites votre métier. Si c'est vrai, il se pourrait que ça se voie !

BERNARD
Le cas est embarrassant. Nous risquons de faire, dans ce rôle de surhommes, assez piètre figure !

HUBERT
Mais non ! Mais non ! Ce sera l'instant de vérité...

PIERRE
Ne nous alarmons pas. Hubert nous aura rendu service en nous obligeant à jouer cartes sur table. Si nous avions à représenter des surhommes nietzschéens, nous ferions d'épouvantables figures, mais il s'agit de leurs contraires. Notre « science infuse » n'a rien d'un privilège. Le surhomme steinérien n'a pas de privilèges et n'en demande point : il sait que la nature nous a comblés de plus de biens qu'aucun homme n'en saurait souhaiter ni, moins encore, imaginer. Notre rôle se réduit à ceci : montrer que tout cela est vrai et aider ceux qui nous lisent à en faire eux-mêmes l'expérience, surtout celle, si importante et convaincante, des savoirs non appris. Si nous n'y réussissons pas, nous nous serons montrés inférieurs à nos tâches et voilà tout. Cela m'arrive, quant à moi, quelque vingt fois par jour. Il n'y a vraiment pas de quoi se frapper !

PHILIPPE
Allons-y donc. Cartes sur table. Soyons, tout à la fois et de tout cœur, médiocres et surhumains. Soustrayons-nous, par évasion dans la rue, à la réprobation publique. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, vous verrez paraître ici-même, dès la semaine prochaine, tout ruisselants de modestie, trois surhommes-de-la-rue !

Rideau

RÉSUMÉ DU QUATRIÈME ACTE

1. L'intellection est le processus mental qui transforme l'information culturelle en formation intérieure. Sa fonction est de rendre assimilables les aliments intellectuels.
2. Seules sont assimilables les connaissances classifiées.
3. Seuls sont favorables à la santé mentale les aliments assimilés en vertu d'une classification rationnelle, c'est-à-dire naturelle.
4. Les classifications rationnelles provoquent des émergences, dont la dernière en date est l'orthologique.
5. Caractérisée par la « visualisabilité », l'orthologique est le mode d'expression des zones supérieures de l'inconscient. C'est le langage de la « vision intellectuelle instantanée », qui hier encore était réservée aux seuls visionnaires dits géniaux.
6. L'utilisation consciente de ce langage orthologique rend possibles les dialogues entre la conscience et l'inconscient, dont elle rend les ressources accessibles.
7. L'enseignement de ce langage est la condition sine qua non d'une « pédagogie de la personne humaine », à la fois rationnelle et « visionnelle ».

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS

FRANÇOISE
Ma tête ! Ma pauvre tête ! Rien que des théories plus compliquées et abstraites l'une que l'autre ! Si votre objectif était de fournir un échantillon du type d'enseignement le plus propre à mettre en fuite les filles, mes compagnes et moi vous en faisons nos compliments.

LES PROFESSEURS
Notre objectif était presque, mais pas tout à fait celui-là. C'était d'abord de montrer combien les filles sont

victimes d'un enseignement qui les rend allergiques à l'intellection, c'est-a-dire à une fonction dont elles dépendent largement pour faire régner l'harmonie dans leurs foyers. L'intellect est la seule chose asexuée que les femmes possèdent, et les hommes aussi, parfaitement identique. Il pourrait et devrait être entre eux un trait d'union puissant. Mais nous voulions montrer surtout que la Femme n'est en rien l'inférieure intellectuelle de l'Homme. Elle est le contraire d'allergique à l'intellection. Ce qu'elle rejette – à combien juste titre ! – c'est une parodie de l'intellection, c'est un **intellectualisme** qui n'est pas rationnel, pas naturel, et elle le sait d'instinct. Mais nos cultures masculines donnent à ces parodies la primauté sur des sentiments que, d'instinct aussi, les filles savent vrais. C'est à cette substitution du faux au vrai que les femmes sont allergiques parce qu'elles ont conservé des instincts sûrs, alors que les mâles de notre espèce ont perdu la jouissance des leurs Et cela, Françoise, vos compagnes et vous-même allez en acquérir plus et mieux que des preuves : des évidences à la fois comprises et senties. Et vous allez comprendre combien vous avez besoin, pour vous acquitter des tâches qui incombent désormais aux femmes adultes, d'apprendre à vous servir correctement – c'est-à-dire naturellement – de vos cerveaux. **Or c'est une chose qu'aucune de nos écoles n'a commencé à enseigner.**

FRANÇOI S
Eh bien, oui et non ! Il y a dans cet acte des choses intéressantes, que certains ont comprises un peu, et d'autres pas du tout. Mais aucun n'en comprend assez pour présenter d'autre critique que, précisément, celle-là !

LES PROFESSEURS
Rien n'est moins étonnant. Au point où nous en sommes, ce 4e acte n'est pas pleinement compréhensible : il expose des données théoriques nécessaires à l'intelligence d'une technique qui, de son côté, est nécessaire à l'intelligence des données théoriques sur lesquelles elle repose. On tourne en rond, mais dans les actes qui vont suivre et plus encore dans l'épilogue, vous allez assister aux applications pratiques de ces données, et en observer les résultats tangibles. Ensuite, vous pourrez en faire vous-mêmes l'expérience et constater que, vous aussi, disposez d'un inépuisable fonds de savoir non appris. A ce moment il importera peu que vous soyez garçon ou fille : ce quatrième acte vous apparaîtra sous son jour véritable et vous le jugerez d'une simplicité véritablement enfantine. Vous constaterez qu'il a été simplifié, en vérité, beaucoup trop. Ne vous en formalisez pas : les approfondissements et les précisions nécessaires font partie du programme de notre 3é cycle, consacré au métier d'éducateur.
Entre-temps, pris au mot, nos malheureux protagonistes ont été enfermés dans une redoutable alternative : ils doivent faire devant vous le métier de surhommes ou perdre la face ! Peu d'humains se sont vu offrir une si belle occasion de se couvrir de ridicule...

Cinquième Acte (1ère partie)

LES ENFANTS DU HASARD

La première partie de cet acte est une gageure. Son objet est de rendre les mathématiques supérieures compréhensibles même à ceux qui se sont montrés réfractaires aux formes primaires de cette discipline. Or, vues d'assez haut, elles livrent leurs secrets. Les grandes lignes en deviennent visibles, et l'on s'aperçoit que tout le monde peut les comprendre et doit les dominer.

HUBERT

Je vous dois, mes amis, des excuses. Je vous ai acculés à l'impossible en vous prenant au mot, mais cette hypothèque ridicule doit être levée. Bernard va nous parler de biologie. Qu'il le fasse tout à l'aise, en homme sérieux et compétent. Qu'il se sente dégagé de toute obligation de le faire en surhomme !

PIERRE

Rassure-toi. Tu n'as acculé personne à l'impossible. L'état de « surhumanité steinérienne » est celui que doit s'imposer quiconque veut parler des connaissances biologiques contemporaines. Si Bernard en parlait autrement, il ne pourrait montrer le rôle prépondérant de la biologie dans l'orientation de la vie intérieure des humains. Or le bonheur n'est accessible que dans cette voie.

HUBERT

La vie intérieure ! Le bonheur ! Ces choses dépendent de la biologie ! Ne sentez-vous pas qu'il y a de quoi hurler? Eh bien, tant pis pour vous : vous l'aurez voulu !

(Tourné vers l'auditoire, il prend l'attitude et le ton de celui qui présente avec emphase un conférencier éminent).

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. L'instant est solennel. Trois surhommes, qui savent tout et auprès desquels nous sommes, vous et moi, des pygmées intellectuels et moraux, vont nous faire la grâce d'infuser leur génie biologique dans nos pauvres cervelles et nos misérables cœurs. Bernard, notamment, sait tout sur les moustiques et n'ignore rien de la grenouille : qui serait mieux qualifié pour prendre en mains la vie intérieure de nos fils ? Quant à nos filles, c'est plus beau encore : on a découvert de certains acides qui contiennent les plus troublants secrets de la féminité. Que notre âme soit ouverte aux moustiques, à la grenouille et aux acides : c'est là-dedans que se trouve le bonheur des humains !

PIERRE

C'est dans les secrets de la vie que se cachent ceux du bonheur. Mais pour explorer la vie, il nous faut un guide professionnel. Bernard va commencer par un exposé condensé des grandes lois de la vie.

BERNARD

Ce sera vite fait, car il n'y a autant dire pas de grandes lois de la vie. Mais celles qu'il y a sont d'une importance énorme. Certes elles ne sont pas faciles à dégager du fourmillement des faits. Si nous avions à le faire ensemble, un gros bouquin y passerait. Mais ce ne sera pas nécessaire si nous faisons confiance aux spécialistes de grand renom. C'est une chose à quoi nous sommes tous astreints, puisqu'il est devenu impossible même aux plus grands savants de savoir le centième de ce qui se sait. En France nous sommes privilégiés pour apprendre les grandes lois de la vie grâce à un ouvrage dont l'équivalent, à ma connaissance, n'existe pas ailleurs, et qui fut le testament scientifique de Lucien Cuénot, un biologiste d'autorité mondiale. En 1950, quelques mois après la mort de Cuénot, ce monument scientifique parut aux Éditions Masson sous la forme d'un gros volume intitulé: « L'Evolution, Les Faits, Les Incertitudes », par L. Cuénot et A. Tétry.

PHILIPPE

Il n'y eut jamais d'auteurs plus probes ni plus prudents. On peut en toute quiétude tenir pour établis les **faits** qu'ils donnent pour tels. Mais les incertitudes ?

BERNARD

Elles ont été bouleversées de fond en comble. Mais parlons d'abord des faits. Cuénot et Tétry en rapportent des milliers. Mais un schéma grossier de ce qui s'est passé sur notre planète au cours des âges suffit à résumer ce que tout le monde doit savoir. Je doute d'ailleurs que personne ne l'ignore :

Matière inerte –> matière vivante –> organismes vivants –> Homme.

Bref au départ il n'y avait pas de vie perceptible sur la Terre; aujourd'hui elle porte un grand nombre d'organismes bizarres, dont les moustique et la grenouille, et plus bizarres encore, nous ! Si vous voulez un récit de ce qui s'est passé, ne lisez pas Cuénot et Tétry: ils sont trop probes pour faire semblant de le savoir. En revanche, ceux qui s'intéressent aux étapes (probables) de cette biogenèse peuvent trouver chez les biologistes des renseignements incertains mais dignes d'intérêt. Nous, qui ne voulons nous soucier ici que de la vie intérieure des humains, n'avons guère à nous embarrasser de ces choses difficiles. Seuls nous intéressent les mécanismes **actuels** de l'évolution de notre espèce. Or cela se passe sous nos yeux. Ouvrons-les donc. Il n'y a pas besoin de paléontologie pour apprendre ce qui se passe aujourd'hui – bien qu'il en ait fallu pour le comprendre.

HUBERT

Que signifient alors ces allusions aux travaux de Cuénot et Tétry ? Nous t'aurions fait crédit, jusqu'ici, sans trop de peine.

BERNARD

Ces auteurs ont eu le remarquable courage de ranger parmi les faits deux grandes **lois** de l'Evolution dont nous avons besoin pour comprendre ce que nous sommes venus faire ici-bas. Si incroyable que ce puisse être, ils ont rangé deux lois parmi les faits.

MEDICUS

Quelles lois ?

BERNARD

Elles sont controversées en tant que lois, mais tout à fait indiscutables en tant que faits. Ce sont 1'« orthogénèse » et la « convergence biologique ». Qu'on me pardonne ces mots : ce n'est pas moi qui les ai inventés. Orthogénèse vient de orthos : droit, et signifie que l'évolution se poursuit en ligne droite, à sens unique. Elle est irréversible. C'est un fait auquel il n'existe à ma connaissance qu'une exception : les requins, dont les ancêtres eurent un squelette osseux et qui revinrent au cartilage. Un cas de régression contre des millions de progressions (orthogénétiques). Même si les déterminismes en sont restés obscurs, l'orthogénèse s'impose au moins en qualité de « loi statistique ».

PHILIPPE

Il semble incompréhensible qu'avec un appui mathématique aussi solide d'autres biologistes lui refusent ce titre. D'où cela vient-il ?

BERNARD

C'est une curieuse histoire d'anticléricalisme dans laquelle le rôle du savant opprimé échut à un moine autrichien, le célèbre Mendel. Il communiqua ses travaux à un savant zurichois nommé Naegeli, qui tint le rôle du clerc obscurantiste. Trouvant les expériences de Mendel dépourvues d'intérêt, il lui répondit : « Laissez vos petits pois, mon bon ami; occupez-vous comme moi d'orthogénèse... » Et l'hérédité mendélienne, qui tient le centre de la scène évolutionniste depuis 1900, resta sous le boisseau pendant trente-quatre ans. Depuis lors l'orthogénèse a mauvaise presse. La convergence aussi, mais pour une autre raison : elle suggère une sorte d'unité dans les **fins** de la nature. Elle a donc, en tant que loi, une odeur de finalisme. Mais nul ne conteste la convergence des faits de l'évolution : des fossiles découverts en des lieux tout à fait séparés montrent que les espèces évoluent dans la même direction. On dirait que partout où elles se sont

trouvées, les espèces vivantes n'ont jamais perdu le nord[18] ! Pour montrer combien cela est vrai et constant il faudrait entrer dans des détails techniques laborieux. Cela vaudrait la peine s'il le fallait car l'orthogénèse et la convergence nous livrent les clés de nos destins humains. Mais nous pouvons faire fond sur Cuénot et Tétry. D'où il suit qu'en rangeant l'orthogénèse et la convergence parmi les lois de l'évolution, ces auteurs auront livré les clés de leurs destins aux innombrables gens qui ont d'autres chats à fouetter que... les moustiques et la grenouille.

PHILIPPE

C'est un cas de symbiose classique : le boulanger qui nourrit les biologistes reçoit d'eux en échange un trousseau de clés.

BERNARD

Nous allons voir quelles étranges clés, et ce qu'elles ouvrent. Mais remarquons d'abord qu'à partir de 1900 la biologie tomba victime d'un accident grave : la vogue de l'hérédité mendélienne, qui donna naissance à une science nouvelle, la génétique, et engagea l'évolutionnisme dans une impasse.

Solidement implantée sur le terrain mathématique, la génétique permit bientôt d'acquérir une somme énorme de connaissances sûres. Les généticiens dominèrent leur sujet, et tout semblait pour le mieux dans le plus scientifique des mondes. La génétique reposait, et repose encore, sur deux lois de l'hérédité qu'on n'a jamais prises en défaut :

1. L'évolution (somatique) résulte exclusivement de mutations.
2. Les mutations obéissent exclusivement au hasard.

Pour les savants, obéir au hasard veut dire relever des mathématiques. De plein droit donc, l'interprétation des phénomènes de l'évolution biologique appartenait à des biologistes mathématiciens, dont les plus notables sont Fisher et Dobzhansky, et auxquels, dans le jeu de la Vie et du Hasard, les nuances les plus fines n'échappèrent pas. Ils eurent vite fait de montrer qu'une mutation qui améliore ne fût-ce que d'un pour cent les chances de survie d'une lignée équivaut, au Tribunal du Hasard, à une sentence de mort pour les lignées concurrentes. En revanche les improbabilités colossales n'entrèrent pas dans le champ de leur vision : leurs lunettes étaient braquées sur les phénomènes de la micro-évolution où les grandes lois de la vie (l'orthogénèse et la convergence) ne sont pas perceptibles parce que les grands nombres n'y paraissent pas. Mais, sitôt qu'on délaisse les arbres (la micro-évolution) pour prendre souci de la forêt (la macro-évolution) le spectacle devient grandiose. Pour en donner une idée, je dirai qu'un mathématicien de mes amis voulut calculer le degré de probabilité d'un organisme comme Homo sapiens obtenu par « aléagénèse[19] » à partir de la cellule. Bien avant les primates, il en était à un nombre inférieur à dix puissance moins deux millions ! ! Pourrais-tu suggérer, Philippe, une image qui rende visualisable ce nombre grandiose ?

PIERRE

Ne pourrait-on commencer par tirer un enseignement de la mésaventure qui a consisté à voir fort bien le minuscule au prix d'une cécité au grandiose ? Comment des erreurs aussi visibles ont-elles été possibles ? Et comment éviter cette sorte d'accident ?

BERNARD

C'est une affaire où les biologistes ne sont pas seuls en cause. Pour l'élucider il faudrait faire le procès des mathématiques, mais c'est un sujet qu'on ne peut aborder dans un pédagodrame.

PHILIPPE

Ce serait l'affaire de notre 4e cycle, mais, entre-temps, une enquête rapide semble très nécessaire. La responsabilité de ceux qui ont dévergondé la pensée des biologistes, et celle de bien d'autres bonnes gens, est terriblement lourde. Il faut craindre un retour offensif de ces dangereux séducteurs.

---

[18] L'évolution des Marsupiaux australiens, par exemple, fut étrangement parallèle à celle des Mammifères placentaires des autres continents. Les Mammifères marins et les Poissons ont eux-mêmes convergé. Les inventions que la nature a faites plusieurs fois (même aussi délicates que l'homéothermie réalisée indépendamment chez les Mammifères et les Oiseaux) ne se comptent pas. Cuénot et Tétry disent vrai : la

[19] Aléagénèse : genèse due au seul hasard.

PIERRE
Une enquête judiciaire sur cette scène serait strictement impensable : les pédagodrames ne tolèrent pas cette sorte de sujets. Pour surmonter cette difficulté, il conviendrait de distribuer aux étudiants une Notice qu'ils pourraient étudier à tête reposée, et qui serait commentée sur cette scène la semaine prochaine.

PHILIPPE
Il va falloir, cette fois, en faire l'objet d'un intermède, car nous ne pourrions justifier pleinement l'orthologique, sans laquelle personne ne pourrait s'acquitter décemment d'un rôle de surhomme, si nous ne faisions en deux coups de cuiller à pot le procès des mathématiques. Mais il s'agit d'une affaire tout à fait scandaleuse : une vilaine affaire de mœurs. Ce procès doit se dérouler à huis-clos.

PIERRE
Va pour un intermède à huis clos.

HUIS CLOS

PHILIPPE
Une anomalie nous rassemble ici : les biologistes n'ont pas vu une chose qui leur aurait crevé les yeux si les mathématiciens ne leur en avaient mis plein la vue. Cette anomalie, cependant, se distingue beaucoup de celle que débrouilla glorieusement Leverrier : dans son cas, la nature semblait se moquer des mathématiciens, alors que cette fois les mathématiciens semblent se moquer de la nature. Notre tâche est d'élucider cette scandaleuse affaire et d'éclairer nos lecteurs, même ceux qui ignorent tout des mathématiques et, pis encore, ceux qui ne veulent pas en entendre parler ! C'est une gageure. Je donnerais ma langue au chat n'étaient deux vulgarisateurs providentiels : Steiner et Bertrand Russell.

PIERRE
On a dit que Bertrand Russell est le seul Anglais vivant dont on parlera encore dans mille ans. Mais nul n'a jamais dit que ses mathématiques sont faciles. Je doute qu'elles soient vulgarisables.

PHILIPPE
Elles ne le sont pas. C'est ce qui donne à penser que le ciel inventa Bertrand Russell pour servir de trait d'union entre les mathématiques et le peuple : il n'a pas cherché à les vulgariser, mais à les remplacer par des mots, et il a su le faire. C'est en cela que son cas est unique.

Mais, avant de l'inviter à nous donner assistance, il serait bon d'entreprendre une rapide excursion dans le royaume des nombres, pour nous convaincre que nous n'avons pas besoin d'y séjourner bien longtemps. Il s'agit de rendre visualisable un nombre fantastique : dix puissance deux millions ! Commençons par un nombre familier dont on parle tous les jours : le milliard. Il est grand ou petit selon les cas. Depuis la naissance de Jésus-Christ, il s'est écoulé à peine plus d'un milliard de minutes, mais, pour constituer un misérable gramme de matière, il faut assembler quelque 10^{23}, c'est-à-dire cent mille milliards de milliards d'atomes ! Peut-on imaginer, alors, peut-on concevoir le nombre fabuleux d'atomes dont se compose l'immense univers ? Eh bien, dans l'hypothèse d'un univers à la fois infini et fini, circonscrit par la courbure einsteinienne de l'espace, Eddington a calculé ce nombre. Il obtint 10^{79}. Entre un gramme (10^{23}) et l'univers (10^{79}) la différence de « puissance » est 56. Cinquante-six ! Telle est la vertu des courbes dites « exponentielles ». Mais quelle peut être en ce cas la signification du nombre inqualifiable dont Bernard a parlé ? Dix puissance deux millions ! De qui se moque-t-on ? Eh bien, nul ne se moque, mais nous avons changé d'univers. Nous ne nous promenons plus parmi les choses qui sont ou qui pourraient être, mais parmi celles qui **auraient pu** être. Nous avons pénétré dans le monde fantastique des courbes dites « factorielles », qui fournissent au hasard ses frontières. Un inoffensif paquet de cartes à jouer va montrer ce que cela veut dire. On distribue cinquante-deux cartes entre plusieurs joueurs et il s'ensuit une situation, caractérisée par la consistance des jeux de chacun. Mais une surprise nous attend lorsque nous calculons le nombre de situations possibles, dont chacune était aussi probable – ou improbable – que celle qui vient de se produire. Ce calcul, dit factoriel, est facile : il consiste à multiplier entre eux chacun des nombres entiers compris entre l'unité et le

nombre total des facteurs en jeu. Ainsi le nombre de situations pouvant résulter de la distribution d'un jeu de cartes est de 1 x 2 x 3 x 4 x 5... et ainsi de suite jusqu'à... x 51 x 52 = 80.658.175.943.878.571.660.636.856.403.766.975.289.505.440.883.277.824.000.000.000.000.000[20] , soit en chiffres ronds, 8.066×10^{67}. On voit d'abord une chose légèrement surprenante : le nombre de situations différentes qui se dissimulent dans un banal jeu de cartes est assez grand pour s'apparenter à celui des atomes contenus dans l'Univers ! Or chacune de ces situations est également probable. Leur probabilité, que nous venons de calculer, se mesure à l'indice 8.07×10^{-67}[21] . Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci : chaque fois que nous distribuons un jeu de cartes, nous créons une situation dont l'improbabilité est fantasmagorique ! Nous faisons une sorte de miracle. Nous actualisons autant dire l'impossible ! Mais, si des joueurs de cartes sont capables de faire des miracles à longueur de journée, quels tours impensables ne devons-nous pas attendre de la nature ? Rien que sur notre planète elle s'amuse à jongler avec des milliards de milliards de facteurs depuis des milliards d'années. Quelles improbabilités innommables n'a-t-elle pu réaliser en se jouant autant et si longtemps ? Bernard parlait de dix puissance deux millions. Ce nombre est risible : il n'est rien de si **infiniment** improbable que la nature n'ait pu faire par hasard. Elle a pu tout faire ainsi, **sauf violer les lois du hasard.** Car Dieu lui-même ne dispose pas du pouvoir de tricher à Monte-Carlo: si le zéro ne sortait plus jamais, les croupiers iraient à la Messe ! Donc la nature peut avoir tout produit par aléagénèse, sauf ce qu'elle a produit, sauf une orthogénèse. En termes visualisables aux habitués des salles de jeu, l'orthogénèse veut dire non seulement qu'il vint un moment où le zéro cessa de sortir, mais que, depuis le début de la partie jusqu'à la fin, le jeu se déplaça insensiblement vers le haut. Lorsque le quatre sortit, on ne revit plus le trois, et dès qu'on vit le cinq, c'en fut fait du quatre ! Mais, loin d'aller à la Messe, les généticiens ne s'aperçurent pas de cette anomalie. Leurs activités se situaient à **un autre niveau du hasard,** où tout allait comme prévu. Le rouge et le noir ne cessèrent jamais de se comporter honnêtement, en bons enfants du hasard. Les phénomènes de la micro-évolution étaient bel et bien rouges et noirs, et, à ce niveau, nos destins ont bel et bien ces couleurs-là: celles de la mort et du sang ! Pensez comme les généticiens étaient contents ! Leurs théories se vérifiaient et leur prestige grandissait d'heure en heure. Bientôt ils se virent en état de traiter la reine d'Angleterre avec une condescendance courtoise mais ferme. Ils autorisèrent son mariage avec le prince Philippe : leurs descendants ne seraient pas plus exposés à l'hémophilie que s'il n'y en avait jamais eu dans leur famille. C'était grisant. Et l'on voudrait que ces hommes comblés eussent ouvert les yeux aux évidences qui **contredisaient** leurs théories ? Il faut être raisonnable !

BERNARD

Il est vrai que, grisés, les généticiens ne sont pas allés à la Messe ! Mais j'aurais tort de faire le matamore : ces évidences mathématiques m'ont échappé autant qu'à mes collègues et, n'était Steiner, elles m'échapperaient sans doute encore. J'en rougis pour notre profession tout entière !

PHILIPPE

L'évidence mathématique est formelle : nous ne sommes pas les enfants du hasard. Mais il n'y a aucun besoin de mathématiques pour le savoir : il suffit d'ouvrir l'œil.

PIERRE

L'œil est un des organes que la nature nous a donnés pour acquérir des connaissances sans avoir à les « apprendre », alors que les mathématiques ne s'acquièrent qu'au prix d'une étude laborieuse. S'il est possible, en ouvrant les yeux, de savoir des choses qui ont échappé aux mathématiciens, Philippe pourrait en les montrant nous faire faire un premier pas dans la voie steinérienne où l'on cesse de dépendre des autres pour acquérir du savoir.

PHILIPPE

Pour apprendre à se servir de ses yeux, une bonne méthode est de faire un voyage à Sirius. Regardons de là-haut deux des protagonistes du drame de la biogénèse : le Hasard d'une part,

[20] Ce nombre, exact à l'unité près, est dû à l'obligeance de la Société l.B.M.FRANCE. A défaut de calculatrices électroniques, les nombres factoriels s'obtiennent aisément par application de la formule de Stirling: $n ! = n^n e^{-n} \sqrt{2\pi n} (1+\varepsilon n)$, dans laquelle $\varepsilon \to 0$ lorsque $n \to \infty$. Par ce moyen, en négligeant εn et utilisant une table de logarithmes à cinq décimales, on obtient $52! = 8.054 \times 10^{67}$, approximation qui suffit généralement aux besoins

[21] Les exposants sont positifs ou négatifs selon que l'unité est le diviseur ou le dividende du nombre représenté. Ainsi $a^n = a^n/1$ et $a^{-n} = 1/a^n$. Dans le cas présent, l'indice 10^{-67} signifie une chance sur 10^{67}.

l'Homme de l'autre. Qu'est-ce, d'abord, que le hasard ? On l'accuse de bien des choses mais on ne définit guère ses pouvoirs, et pour cause : il n'en a pas. Il n'en a pas parce qu'il n'existe pas. Ce n'est pas lui mais la main du croupier qui fait rouler la bille. Le hasard ne se manifeste jamais que par une absence d'ordre : c'est sa définition.

Voyons l'Homme à présent. Qu'est-il ? Cent définitions sont possibles, mais celle-ci nous suffit : « organisme doué du pouvoir de créer de l'ordre ». On doit admirer la férocité des mathématiciens qui ont su torturer assez les nombres pour leur faire avouer qu'une absence d'ordre a produit une machine à créer de l'ordre. Jamais idée plus cocasse n'a germé sous un crâne humain ou simiesque !

MEDICUS

Ta démonstration est élégante, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit probante. Ne perdons pas de vue l'immensité des nombres en cause. Ne pourrait-on craindre que le hasard, à force de se jouer des tours à lui-même, n'ait fini par contredire, tout à fait par hasard, les lois du hasard ?

PHILIPPE

Trente secondes de mathématiques élémentaires suffisent à dissiper cette crainte. Retournons à Monte-Carlo et regardons un jeu de roulette. Il y a trente-sept numéros, de zéro à trente-six, dont chacun a les mêmes chances, soit une chance sur trente-sept. La probabilité d'un schème[22] , quel qu'il puisse être, s'exprimant en deux coups est facile à calculer : elle est de 1/37 X 1/37 = $1/37^2$ = 37^{-2} En trois coups : 37^{-3}. En n coups : 37^{-n}. On voit tout de suite que, plus le nombre de coups est grand, moins il peut s'y produire les apparences d'un ordre quelconque. **La probabilité d'un schème aléatoire s'effondre avec le temps qu'on accorde au hasard pour le réaliser.**

En d'autres mots, plus on donne de chances au hasard, moins il peut avoir de chance. Tout le monde sait d'ailleurs qu'en jouant un coup à la roulette on peut gagner. Si l'on en joue dix mille c'est devenu impossible. La « chance » a disparu : elle a cédé la place aux chances du tenancier de l'établissement de jeux. Les grands nombres se vengent toujours de ceux qui veulent prêter une existence et des pouvoirs au hasard, même s'ils sont généticiens.

BERNARD

Je ne puis y penser sans rougir. Certes nul n'a prétendu que le hasard seul ait pu produire l'Homme. On a fait fond sur la sélection naturelle pour l'y aider, mais ce n'est guère moins absurde. La sélection darwinienne n'a de pouvoirs que négatifs. Elle ne peut qu'éliminer. Autant vaudrait, pour obtenir des ordinateurs électroniques mille fois supérieurs à ceux d'aujourd'hui, confier à des singes le soin de les perfectionner, mais en prenant soin de détruire ceux qui marchent le moins bien ! La sélection naturelle n'a pu jouer le rôle qu'on lui prête que dans la micro-évolution, qui ne ressortit pas à l'orthogénèse. Expliquer l'une par l'autre équivalait à prêter au Code Napoléon l'ordre social qui règne chez les Pingouins ! J'en suis, je le répète, tout rouge de honte.

PIERRE

Comment des erreurs aussi flagrantes ont-elles été possibles, et que faut-il faire pour s'en préserver?

PHILIPPE

Tout d'abord ouvrir les yeux au fait le plus troublant : c'est que ces erreurs monumentales ont bel et bien été faites par des hommes dont l'intelligence et le savoir étaient grands, et qu'elles ont été acceptées par des milliers d'hommes qualifiés. Donc l'intelligence, le savoir et les qualifications professionnelles ne suffisent guère à nous abriter d'erreurs parfois grossières. Ceci vu et admis, il reste à comprendre pourquoi. Appelons Steiner et Russell à la rescousse. Écoutons les conseils de Russell aux professeurs débutants :

« Faites comme moi : écrivez vos premiers ouvrages dans un jargon intelligible à une poignée d'érudits seulement. Ensuite vous pourrez tout dire dans une langue peuple. On me tolère le droit d'écrire en anglais parce qu'on sait que je pourrais me servir de logique mathématique. Par exemple : « certains hommes épousent les sœurs de leurs femmes défuntes » est une chose que je

[22] **Schème** est pris dans le sens du mot anglais **pattern**, dont l'équivalent n'existe pas en français, et qui désigne un dessin, une structure, une séquence ou un arrangement révélateurs d'un ordre intelligible ou, tout au moins, perceptible.

puis exprimer dans un jargon si difficile qu'il faut des années d'études pour l'entendre. C'est grâce à cela qu'on m'écoute quand je parle autrement, et c'est cela qui m'en donne liberté... »

Écoutons à présent un curieux propos de cet homme libre :

« Si Hitler attaquait l'Angleterre, ses armées devraient être accueillies à bras ouverts, comme des touristes bienvenus, par un gouvernement pacifiste. Si l'on permettait aux Allemands d'entrer chez nous sans combattre, l'Allemand moyen changerait d'humeur, et le militarisme aurait l'air bête (would seem silly)... »

J'admets que ce propos n'offense pas la logique puisqu'il n'y recourt pas. C'est une simple opinion, mais elle diffère tellement de celles de la plupart des gens qu'elle révèle chez Russell une autre façon de penser et de sentir. Pour ceux d'entre nous qui ne nous exprimons pas dans le jargon savant dont il parle, il est difficile de douter que, si Hitler avait conquis l'Angleterre aussi facilement que l'Autriche, les Allemands ne lui auraient pas trouvé l'air très bête. Mieux encore : s'il avait conquis sans coup férir la planète tout entière, je doute que cela même eût suffi pour que personne, y compris Bertrand Russell, lui trouvât l'air vraiment bête.

MEDICUS
Russell était un pacifiste passionné, et les passions ont toujours déréglé les esprits. On ne peut juger équitablement un penseur sur ses opinions politiques.

PHILIPPE
Le ciel nous garde de toute prétention à juger Bertrand Russell. Ce qu'il faut, c'est comprendre comment fonctionnent l'intellect et la sensibilité des hommes de sa sorte, qui ont joué et jouent encore en Occident un rôle prépondérant. Russell, en particulier, jouit d'un prestige immense. Mais, pour aborder cette étude, il vaut mieux commencer par des auteurs moins déconcertants. Russell avait un goût très vif des paradoxes et assez d'autorité pour se les permettre. Mais on trouve dans la collection « Que sais-je ? » un petit manuel écrit pour le public par deux mathématiciens de grande classe, Marcel Boll et Jacques Reinhart, qui sont les disciples de Russell, ses élèves indirects. (Les Étapes de la Logique, P.U.F. 1957). Boll et Reinhart sont peu connus du public, mais qu'on ne s'y trompe pas : ils font partie de la poignée d'hommes qui exercent l'autorité intellectuelle dans notre pays. Ce sont des maîtres influents et écoutés. Voici en quels termes décisifs ils attribuent à la logique mathématique le monopole de la pensée moderne et même les assises du « véritable humanisme de notre temps »:

« Le langage est décidément inutilisable *en logique parce qu'il ne présente pas toujours un parallélisme rigoureux entre les f aits ».*

PIERRE
Il doit s'agir d'une inattention, qu'on ne peut prendre à la lettre. Des penseurs responsables ne sauraient voir les assises de l'humanisme dans un système de pensée qui exclut le langage des humains.

PHILIPPE
Je l'ai cru aussi mais, intrigué par le « parallélisme rigoureux » de leur Avant-Propos, j'ai feuilleté ce manuel et suis tombé sur ce qui suit :

« Paroles et écrits regorgent d'une proportion gigantesque de sophismes qui pèchent à la fois : – par le fond, dont la psychologie et la sociologie sont aptes à préciser l'origine; – par leur forme, et c'est là le domaine de l'axiologie, dépendance de la logique scientifique. Au premier rang, on rencontre l'allègre mépris des contradictions : Qui n'a souvenance de la réponse stéréotypée que d'innombrables nigauds réinventent tous les jours : « D'une façon générale, peut-être, mais pas quand il s'agit de moi... »

Jugez de ma consternation : la veille même un de mes amis, infirme, m'avait dit :

« D'une façon générale, on compte un quart d'heure pour aller d'ici à la Sorbonne. Pour moi,

qui suis paralysé, il faut le double de ce temps... »

Quel nigaud ! Et quel mépris des contradictions ! On se frotte et refrotte les yeux. A-t-on bien lu ? La psychologie et la sociologie seraient « aptes » ? Et l'axiologie pousserait l'aptitude jusqu'à la découverte de sophismes là où il n'y en a point ? Qu'est-ce que cela signifie ?

HUBERT
Ne sois pas ridicule : tu sais bien que Boll et Reinhart n'ont rien voulu dire de tout cela !

PHILIPPE
Certainement, mais ils l'ont dit. Était-ce pour montrer qu'il ne savent pas s'exprimer, que le langage **leur** est inutilisable ? La démonstration en ce cas est brillante. Mathématiciens éminents ils sont brouillés avec les mots, enfermés dans un système où ii faut du génie pour dire que certains veufs épousent leurs belles-sœurs. Ce sont des circonstances atténuantes. Mais, avec toute l'indulgence du monde, comment comprendre leur « parallélisme entre les faits » ? Cela ne veut rien dire. C'est un modèle de charabia, mais c'est là-dessus que nos auteurs se fondent pour bannir le langage des humains, le plus pur de nos trésors ! Qu'est-ce à dire ?

HUBERT
C'est une négligence. Ils voulaient dire parallélisme rigoureux du langage et des faits. Ou entre le langage et les faits.

PHILIPPE
Certes. Mais pourquoi les injures ? Écoutez ce passage :

« Les raisonnements du commun trahissent la plus grande insuffisance de technique, en s'agrémentant de grossiers contresens ou d'invraisemblables calembours. Acculés en fin de compte aux absurdités les plus manifestes, les hommes conservent souvent un mépris rancunier de leur impuissance et clament leur haine inassouvissable de toute pensée, pour ne prôner que le « dynamisme » et « les mystiques » qui, elles, de par leur étymologie même, ont le droit de rester incompréhensibles... Et, dans la vie de tous les jours, chacun invoque celles des deux maximes contradictoires qui leur donnent momentanément raison : « Le visage est le miroir de l'âme » et « Il ne faut pas juger les gens à la mine ». Etc.

Peut-on se défendre d'une sorte de dégoût ? Comment des hommes intelligents, des hommes supérieurs, peuvent-ils écrire aussi mal des choses aussi indignes d'eux? Eh bien, c'est trop simple : ce sont des mathématiciens. Des hommes pour lesquels « visage » et « mine » sont synonymes ! Il leur faut des années d'études pour faire dire à leurs symboles que certains veufs épousent leurs belles-sœurs, mais rien, ensuite, ne peut leur apprendre que le visage est le miroir de l'âme. Dans les mathématiques nul n'a fait place aux mots humains. Que pouvaient faire ces malheureux ? Ils n'avaient qu'un seul choix : déchirer leur absurde petit bouquin ou faire, mot pour mot, ce qu'ils y dénoncent : acculés aux absurdités les plus manifestes, clamer leur mépris rancunier de toute pensée, leur haine inassouvissable de l'humain, et leur soif (inextinguible) d'adjectifs malheureux ! C'est un effet secondaire de la culture mathématique, car les hommes ne déchirent jamais leurs bouquins.

PIERRE
On comprend que les mathématiques fassent horreur aux gens normaux : elles dépravent le goût et l'intelligence de ceux qu'elles envoûtent; elles les dégradent !

PHILIPPE
C'est mon tour de n'y pouvoir penser sans rougir. Mais il y a plus de joie au ciel pour un matheux repenti que pour tous les justes du monde. Rien ne peut donner une idée de l'émerveillement de celui qui apprend à dominer les mathématiques au lieu d'être dominé par elles. Comment? En les mettant à leur place dans l'univers au lieu de caser l'univers dans les mathématiques. Mais c'est une gloire dont nous ne pouvons nous parer : le mérite en revient à Steiner.

PIERRE
Cela me rappelle un de ses mots :

« S'il y a place pour les mathématiques dans l'Homme, il ne saurait y en avoir pour l'Homme dans les mathématiques : l'Homme est plus grand... »

PHILIPPE
Oui, l'Homme est plus grand. Mais pourquoi cette évidence nous échappe-t-elle depuis quelque trois siècles? Voilà ce qu'il s'agit de comprendre. Or, observé d'un peu loin, ce phénomène insolite s'explique aisément. Avec Galilée, les sciences expérimentales firent explosion en Occident, et elles fournirent aux mathématiques d'irrésistibles occasions de nous dominer corps et âme. C'était inévitable et, au début, parfaitement légitime. Il faudrait être aveugle pour nier que **nous devons aux mathématiques la quasi totalité de ce que l'humanité a appris depuis le XVIe siècle,** Et il faudrait être fou pour contester l'écrasante supériorité du langage mathématique qui, pendant trois siècles, fut seul à obtenir des résultats. Et quels résultats ! Ce n'était pas assez de devoir aux mathématiciens les prodiges de la science appliquée. Il y eut encore leurs miraculeuses conquêtes dans le domaine de la pensée pure : ils ont su découvrir dans l'abstrait, et les physiciens ont vérifié dans les cieux, les structures de l'univers et de l'atome ! Comment s'étonnerait-on que ces succès prestigieux aient ébloui tout le monde, y compris ceux qui les obtenaient? Et comment s'étonner qu'ils aient été fiévreusement imités ? On a cru pouvoir tout découvrir, résoudre tout, et dominer le reste par les mathématiques. Pris au piège de leurs propres succès, les mathématiciens se sont mis philosophes, psychologues, sociologues, etc. Comment ces conquérants du Cosmos ne se seraient-ils crus, tels Boll et Reinhart, les seuls « véritables humains » ? Compte tenu des merveilles qu'ils ont faites, pouvait-il en aller autrement ?

MEDICUS
On voit mal comment ils auraient échappé au danger de se juger supérieurs. Mais je vois moins encore ce qui peut leur être opposé. Où doivent être tracées les frontières de leur empire? Quelles sciences et quelle logique faut-il appeler au secours là où échouent les mathématiques ?

PHILIPPE
C'est ce que nous devons rechercher tous ensemble. Faisons un petit tour du côté des tribunaux. Les hommes de loi sont d'habiles gens. Ils doivent avoir des leçons à nous faire. La chance veut qu'il se plaide en ce moment le macabre procès d'un homme accusé d'avoir découpé en morceaux sa maîtresse, dont les restes ont été découverts par la police dans une malle déposée à la gare St-Lazare. Il est arrêté et traduit devant la cour d'assises. Avec l'assistance d'experts, le procureur va prouver sa culpabilité et l'avocat de la défense démontrera son innocence. Les jurés (vous et nous) auront à mesurer la valeur probante des arguments présentés.

BERNARD
Ne risquons-nous pas de rester enfermés dans la salle d'audience pendant des heures ?

PHILIPPE
Non. Ce procès sera torché en trois minutes. Nous n'avons à considérer que le minimum de logique nécessaire à la vie quotidienne, et il en faut vraiment très peu. Le cas de l'accusé est mauvais. Amant de la victime, il venait de se fiancer à une riche héritière. Sa maîtresse le soumettait à un chantage. Dans une lettre que la police a trouvée, elle le menace d'un scandale. Voilà pour le motif. Mais ce n'est rien encore. Une douzaine d'indices, plus graves l'un que l'autre, sont relevés contre lui : un couteau, maculé du sang de la victime, et porteur des empreintes de l'accusé, a été trouvé chez lui; un chauffeur de taxi, qui avait transporté la malle jure ses grands dieux que son passager, ce soir-là, c'était lui; l'employé de la gare St-Lazare le reconnaît aussi; enfin, le jour de son arrestation, cuisiné par des hommes de métier, il a tout avoué. Le procureur a la partie belle. Son réquisitoire, d'une merveilleuse fougue, s'achève sur ces mots : « Vous m'accorderez, Messieurs les jurés, cette tête criminelle : vous la devez à la France, à la Justice, à l'Humanité!... »

Mais l'avocat de la défense ne l'entend pas ainsi. Il rend hommage au talent de M. le Procureur dont l'éloquence, dit-il, suffirait à faire trancher le col à M. le Président de la Cour et à M. le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences Morales...

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

...Mais quelques ragots et quelques faux-semblants, si habilement présentés puissent-ils être, ne sauraient abuser, Messieurs les jurés, des hommes tels que vous ! Les faits évoqués par mon honorable contradicteur ne prouvent rien. Avant d'apporter une vraie preuve de l'innocence de mon client, je ferai justice en deux mots de la thèse ingénieuse mais fragile de M. le Procureur :

1. Un couteau barbouillé du sang de la victime a été trouvé chez mon client. Qui l'y aurait déposé, sinon une personne soucieuse de détourner d'elle-même les soupçons?

2. On a relevé, sur ce couteau, les empreintes digitales de mon client? Grand amateur de saucisson, il se trouve que c'est l'arme dont il use pour s'en couper des tranches.

3. Le chauffeur de taxi ? Le préposé à la consigne? Qu'ils soient félicités de leur mémoire visuelle. Mais je félicite surtout l'acteur qui, avec un art consommé, représenta mon client ce soir-là!

4. Les aveux de mon client? Laissez-moi rire ! Affligé d'un complexe de culpabilité, il invente des meurtres tous les matins pour s'en accuser tous les soirs. Voudrait-on qu'il eût laissé échapper une occasion aussi belle ? Faut être humain, Monsieur le Procureur !

Ainsi des autres arguments témérairement nommés « preuves » par mon brillant adversaire. Ah! direz-vous, isolément aucune de ces preuves ne vaut rien, mais, réunies en faisceau, elles sont irrésistibles. Eh bien, Messieurs, voilà qui pose une question excellente : **combien de mauvaises preuves en font une bonne?** Combien d'arguments à la noix pour se mettre une noix sous la dent ?

PHILIPPE

Excusez-moi, Monsieur l'Avocat. Votre question est excellente, mais il s'agit d'un problème que les sciences elles-mêmes ont du mal à résoudre. La logique quotidienne ne peut-elle suffire à la défense de votre client? Nous essayons d'éviter ici les abstractions scientifiques.

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

Voilà qui est fâcheux. Il eût été profitable de mettre sous les yeux du lecteur ce que nos meilleurs auteurs ont dit de la valeur cumulative des arguments à la noix. Mais la logique élémentaire suffit à la défense de mon client, qui dispose d'un alibi.

LE PROCUREUR

C'est une présomption de plus : les innocents manquent parfois d'alibis, mais les coupables ont grand soin de s'en fabriquer un. Cette ruse ne trompera pas, Messieurs les jurés, des hommes tels que vous !

Plusieurs témoins à décharge se succèdent à la barre : le dentiste de la victime qui l'a soignée le 4 avril à 18 heures; sa concierge, qui l'a vue rentrer peu après, puis une amie qui lui a téléphoné à 20 heures. Or c'est le même jour à 23 heures que la malle a été déposée à la gare Saint-Lazare.

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

La victime a été abattue le 4 avril entre 20 et 23 heures. Eh bien, j'établirai sur témoignages irrécusables que ce jour là, à 19 heures, mon client assistait à une réception à l'Ambassade de Ruritanie, où il fut retenu à dîner, puis convié à une partie de cartes qui prit fin aux petites heures du matin. En face de cette donnée, dont nous tirons une prémisse : « l'accusé était à l'Ambassade le 4 avril entre 19 et 24 heures », et une déduction logique : « donc il n'a pu, dans le même temps, faire autre chose ailleurs », le faisceau probant assemblé par M. le Procureur se disperse, et c'en est assez pour que s'écroule l'édifice qu'il a bâti avec un talent et des soins dont il faut qu'on s'émerveille. Il suffit d'un seul fait et d'un rien de logique pour effondrer les plus majestueuses théories.

LE PROCUREUR

Holà! Halte-là! Les théories modernes ne s'écroulent pas si facilement. Nous sommes au siècle de la logique scientifique, et les fariboles d'autrefois n'ont plus cours. Nous savons que, science désormais a normative >,, la logique ne nous accule plus aux pauvres choix de jadis, qui, on regrette de le dire, sont restés ceux des primaires et des femmes ignorantes. Aujourd'hui, Messieurs les jurés, le vrai et le faux sont des valeurs qui se distinguent comme le beau se distingue du laid. Qu'on me

pardonne de rappeler ces choses élémentaires, qui figurent à la première page des manuels de logique dont on se sert pour dégrossir l'intelligence informe de nos potaches. Grâce à cet excellent enseignement, les adultes intellectuels modernes échappent au risque de se laisser restreindre aux pauvretés de la logique binaire. Quelle pitié! Mon honorable contradicteur est en retard de près d'un demi-siècle ! Il assoit ses thèses surannées sur des témoignages qu'il croit irrécusables ! Mais j'ai pris soin de faire venir ici, à titre d'Expert, un logicien de grand savoir, qui aura tôt fait de montrer combien il serait périmé de faire fond sur les yeux des témoins à décharge. M. l'Expert va nous dire s'il peut exister un telle chose qu'un témoignage irrécusable.

L'EXPERT LOGICIEN

Il y a plus de trente ans que la plus haute autorité mondiale en matière de logique scientifique, Bertrand Russell, a fait à cette question une réponse définitive. Voici un passage de son livre intitulé « Le Point de Vue Scientifique » (The Scientific Outlook, Allen et Unwin, 1931, pp. 79-80):

« ... Il peut vous arriver de dire que vous voyez votre ami Jules marcher le long d'une rue, mais c'est outrepasser grossièrement ce que vous pouvez prétendre à bon droit. Vous voyez une succession de taches colorées qui bougent sur un fond immobile. En vertu d'un réflexe pavlovien, ces taches évoquent dans votre esprit la réponse « Jules » et vous dites : « Je vois Jules ». Mais d'autres observateurs qui, de leur fenêtre, regardent la même scène, verront autre chose en vertu des lois de la perspective; donc, si tous voient Jules, il doit y avoir autant de Jules différents qu'il y a de spectateurs, et s'il n'y a qu'un vrai Jules, nul ne peut prétendre au privilège de le voir. Au cas où nous tiendrions pour acquises les vues des physiciens en ces matières, nous expliquerons ce que vous appelez « voir Jules » en des termes comme ceux-ci : des petits paquets de lumière dits « quanta » sont projetés du soleil et quelques-uns atteignent une région où se trouvent des atomes composant le visage, les mains et les vêtements de Jules. Quelques quanta lumineux lorsqu'ils heurtent ces atomes, sont réfléchis et, parmi ceux-ci, plusieurs pénètrent dans vos yeux. Ils y déclenchent des réactions complexes dont il résulte un courant électrique. Celui-ci parcourt vos nerfs optiques et parvient à votre cerveau, où il provoque l'événement que vous appelez « voir Jules », événement qui n'a qu'un rapport indirect et lointain avec Jules lui-même, lequel reste tout enveloppé de mystère. Peut-être pense-t-il à son dîner, ou à la mauvaise tournure prise par ses investissements, ou au parapluie qu'il vient de perdre. Ces pensées sont Jules, mais elles ne sont pas ce que vous voyez. Dire que vous voyez Jules n'est pas plus correct qu'il ne le serait de prétendre que le mur de votre jardin vous a frappé si une balle, rebondissant contre ce mur, vous frappait. En fait, ces deux cas sont étroitement analogues. Donc, nous ne voyons jamais ce que nous croyons voir. Y a-t-il aucune raison de croire que ce que nous croyons voir existe alors que nous ne le voyons pas ? La science s'est toujours enorgueillie de ne croire qu'à ce qui est vérifiable... »

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

Je rougis d'exercer un métier où l'on s'obstine à essayer de distinguer le vrai du faux au lieu de comparer des valeurs, comme il sied aux personnes instruites. Combien faut-il que votre monsieur Russell soit habile pour avoir découvert que les profanes de ma sorte parlent mieux que lui-même quand ils disent qu'un spectacle « frappe leur vue » ! Comme il faut que cet homme soit savant pour avoir su comprendre qu'un même Jules ne peut avoir à la fois une face et un dos ! Vu par dix témoins il faut donc que son Jules se décuple ! En toute humilité je reconnais n'avoir de ma vie rien entendu de si lumineusement imbécile, rien de si minutieusement idiot. Si votre illustre Russell...

PHILIPPE *(il lui coupe vivement la parole)*

Une suspension d'audience est indiquée. Nous achèverons le procès de la femme découpée en morceaux dans notre 4e cycle, où l'on verra l'utilité de la logique très spéciale, dite scientifique ou mathématique, dont Bertrand Russell fut un des plus brillants champions. Ce que nous devons voir aujourd'hui c'est le territoire – immense en vérité – où cette « logistique » ne pourra jamais être implantée sans couvrir de ridicule ceux qui s'y efforceraient, fussent-ils Bertrand Russell. Mais voyons cette affaire en famille, loin des hommes de loi irrévérencieux et méchants. Notre petite sœur Hortense nous en fournit l'occasion. Un matin, la petite Hortense ne paraït pas au déjeuner. On constate qu'elle n'est pas dans sa chambre; son lit n'a pas été défait; l'armoire aux vêtements

est mi-vide; deux valises ont disparu, etc. De toute évidence nous avons affaire à une fugue. Mais cela n'est pas évident aux logiciens modernes. **Aucun des indices qui renseignent le bon sens ne constitue pour eux le moindre début de preuve.** C'est à peine si, au risque de scandaliser les puristes, les plus audacieux hasardent cet énoncé: « Si Hortense n'est pas dans sa chambre, c'est donc qu'elle est ailleurs... »

HUBERT

Cela va durer longtemps ? Cette logique ridicule ne peut qu'assommer les lecteurs sans leur servir à rien. Ne pourrais-tu aller droit au fait, et nous dire où tu veux en venir ?

PHILIPPE

La femme découpée en morceaux et la petite Hortense sont en effet assommantes, mais il faut leur pardonner parce qu'elles nous ont amenés au point où se résout le conflit, vieux comme le monde, de la logique et du bon sens. Après une stagnation de deux mille ans, ce conflit prenait un tour inquiétant. L'ancêtre des sophistes, Zénon d'Elée, avait une attitude opposée à celle de Bertrand Russell. Il n'ignorait pas qu'une flèche peut tuer le gibier et il savait qu'en « prouvant » qu'elle ne peut le rejoindre, sa logique était en défaut. Il demandait « où nous fourvoyons-nous, où notre logique déraisonne-t-elle ? » Russell savait fort bien lui aussi que dix témoins peuvent voir un seul Jules. Mais il savait surtout qu'un sophisme, si maladroit fût-il, serait pris au sérieux s'il **s'opposait au bon sens.** Or ce fut plus que vrai. « The Scientific Outlook » fut accueilli par un concert d'acclamations. Même les scientifiques, dont les activités contredisent tous les jours toutes les affirmations de Russell, mêlèrent leurs applaudissements à ceux des naïfs. Trente ans plus tard, un biologiste américain de bon renom, Marston Bates, citait encore cet ouvrage avec des dithyrambes ! Pourquoi Russell, sans avoir à prendre la peine de se déguiser en sophiste – ses énoncés sont d'une médiocrité littéralement frappante – jouit-il du pouvoir de faire avaler aux meilleures gens des choses **ouvertement** imbéciles ? C'est un cas d'envoûtement collectif, mais pourquoi sommes-nous envoûtés ?

HUBERT

Ne serait-ce plutôt de l'égocentrisme particulier? Croyez que rien ne saurait m'envoûter moins que les cogitations de Zénon d'Elée, si ce n'est les élucubrations de Russell ! Je crains, mes amis, que vous ne vous preniez pour le nombril du monde : lorsqu'une quelconque chinoiserie vous excite, vous croyez la planète entière suspendue aux lèvres du logicien qui l'a dite – alors que vous n'êtes qu'une poignée à soupçonner son existence ! Il est faux de prétendre que ces obscurs génies de la mathématique disposent du pouvoir d'envoûter notre époque. Ils n'envoûtent que les préenvoûtés...

PHILIPPE

Les plus pitoyables victimes des mathématiques sont ceux qui les ignorent et ne peuvent prendre conscience de leur mal. Les vrais envoûtés sont ceux-là, mais il s'agit d'un envoûtement négatif, bien plus fatal que l'autre. On peut guérir, si l'on s'en soigne, d'une intoxication mathématique. Mais qui se soignerait d'un mal dont il ne se sait pas atteint ? Dans une civilisation mathématicienne comme la nôtre, ceux qui apprennent les mathématiques en jouissent et les infligent. Les autres les subissent et en souffrent. Le procès de la femme découpée en morceaux en a évoqué un triste exemple : le procureur a rappelé qu'aujourd'hui « le vrai et le faux sont des valeurs qui se distinguent comme le beau se distingue du laid ». Ce concept n'est applicable qu'aux mathématiques, mais c'est ainsi que l'on dégrossit l'intelligence informe des élèves de philo et elle en sort difforme ! Tes filles, Hubert, vont subir cet outrage, sans que nul ne te demande ton avis. Les gens de ta sorte n'ont plus voix à aucun chapitre : ils se parquent eux-mêmes, comme du bétail, dans une douillette inconscience de ce qui se passe autour d'eux. Sans se douter le moins du monde de ce qu'ils font, ils livrent leurs enfants, comme du bétail aussi, aux abattoirs de l'esprit où l'on déboussole la jeunesse **non mathématicienne** d'aujourd'hui.

PIERRE

En qualité de psychotechnicien, je confirme la gravité des dégâts qu'on y fait. Il en résulte le plus souvent une hébétude, un désintéressement total des choses de l'esprit. Et c'est à peine si nous commençons à disposer de moyens à peu près efficaces pour réparer les dommages et récupérer pour l'humanité les victimes apathiques de ce « déboussolage ».

PHILIPPE
Nos enfants n'en seront protégés – ce qui serait mieux que d'avoir à les récupérer – que lorsqu'on aura compris pourquoi et comment le relativisme des mathématiciens a délogé le bon sens et s'est frayé un passage abusif jusque dans les manuels scolaires.

PIERRE
Cela ne suffirait pas : il n'en résulterait qu'un vide. **Si le bon sens s'est laissé déloger par les mathématiques, c'est qu'il était plus faible.** Pour occuper la place qu'elles ont conquise abusivement, il nous faut autre chose. L'objet de nos pédagodrames est de montrer qu'il existe des méthodes plus efficaces – bien qu'elles ne contredisent pas le bon sens !

PHILIPPE
Cela même ne suffirait pas, si l'on oubliait l'essentiel : c'est que les mathématiques ont, actuellement, barre sur tout le reste. Elles ont pris en charge les sciences humaines et en conservent le monopole bien qu'elles y soient manifestement inférieures au bon sens, et n'y essuient que des échecs. Le prestige des mathématiques est si grand qu'on passe outre. On continue à faire de la sociologie avec des méthodes dont la petite Hortense peut se rire à bon droit !

BERNARD
Ne nous emballons pas : nous aurions trop vite fait de tomber dans l'excès opposé. Les mathématiques rendent de grands services en sciences humaines grâce aux statistiques. Il serait absurde d'en contester la valeur en génétique notamment, malgré l'erreur – très grave, je l'admets – qu'elles ont favorisée. Et il serait vain de contester la valeur des mathématiques en psychologie appliquée et même en sociologie.

PHILIPPE
Certes, mais il faut se méfier des théories a vérifiées statistiquement ». Prenons le cas du paludisme : on l'attribuait autrefois à des « miasmes » émanant des eaux marécageuses. Les statistiques admettaient cette hypothèse, mais elles auraient confirmé toute théorie, même absurde, qui eût associé la maladie aux marécages. Les moustiques méritèrent la bénédiction des statisticiens ni plus ni moins que les miasmes. Mais on ne sut la vérité que lorsqu'on découvrit, au creux de l'hémoglobine des malades, un parasite (le Plasmodium) auquel certains moustiques (les Anophèles) servaient d'hôtes, de transporteurs et d'entrepreneurs de forages. Les statistiques sont et doivent être aveugles. Heureusement, sur l'autre rive du Rubicon, on cesse de dépendre d'elles comme nous faisons aujourd'hui, parce qu'on y trouve la réponse au problème logique crucial : combien de mauvaises preuves en font une bonne ? Combien d'arguments à la noix pour se mettre une noix sous la dent ?

MEDICUS
Pourquoi cet appétit de mauvaises preuves et d'arguments à la noix? Je préférerais, il me semble, des preuves solides et de bons aliments !

PHILIPPE
Il y en a trop peu. A ne vouloir qu'eux, on se condamnerait à mourir d'ignorance et de faim. En sciences sociales et dans la vie, aucun de nos jugements ne s'appuie sur des preuves qu'un logicien dirait passables. Mais aucun logicien n'en propose de meilleures. Ceux d'aujourd'hui proclament fièrement qu'il faudrait être fou pour prétendre à prouver quoi que ce soit et ils font grand tapage pour ne prouver rien – même pas cela ! En sciences sociales et dans la vie, les preuves douteuses et les arguments incertains sont nos seuls aliments. C'est donc d'eux que nous devons apprendre à extraire le vrai. Combien de mauvaises preuves en font une bonne ? C'est la question capitale, mais qui y répondra ? Gaston Bachelard est à ma connaissance le seul épistémologue qui ait suggéré une réponse quantitative à cette question. Après avoir pris acte du nombre élevé de phénomènes inexpliqués dont les théories de Mendéléev rendaient compte, il conclut que leur force probante en est doublée. Oui, vous avez bien entendu : doublée. Pas décuplée ni centuplée : doublée. Diable ! Bachelard n'était ni farceur ni distrait. Pourquoi doublée ?

BERNARD
C'était sans doute une façon de parler, une expression familière. Il aura voulu dire : très grandie,

considérablement augmentée.

PHILIPPE

Certainement. Mais en s'exprimant ainsi il aura levé un lièvre. Ce fut comme un lapsus freudien, qui laisse entrevoir des profondeurs. Chez l'homme épris de mesure et de mensurations qu'était Bachelard, le besoin d'établir des rapports quantitatifs s'affirmait jusque dans son impuissance à le faire. Mais pourquoi cette impuissance chez un homme qui n'était pas impuissant? Pour le comprendre, transposons ce problème dans du visualisable bien simple. Nous aurons ainsi quelques chances d'y voir clair. Les moustiques, par exemple, sont-ils deux fois, dix fois, mille fois plus vrais que les miasmes en tant que causes du paludisme? Mieux encore : pour expliquer la malaria, combien de fois les miasmes (malaria = mauvais air) sont-ils moins faux que le « mauvais œil » d'une voisine ?

PIERRE

Bien malin qui le dirait, et bien fou qui prétendrait à calculer cette sorte de coefficients !

PHILIPPE

Mais alors – quoi ? Si les rapports du vrai et du faux ne sont pas quantitatifs, pas calculables, comment les mathématiques les distingueraient-elles ? Leur fonction est de manipuler des quantités mesurées, pesées ou comptées, voire de les mettre en ordre ou de discerner l'ordre qu'y a mis la nature. Mais comment les mathématiciens prétendraient-ils à distinguer entre elles des qualités irreprésentables en symboles mathématiques ? Leur juridiction s'étend à des valeurs tout autres : pour eux, faux s'oppose à juste mais ne s'oppose pas à vrai.

Il s'ensuit que, pour les mathématiciens, la recherche du vrai serait le comble de l'absurdité, et discourir du vrai le comble de l'inconscience. Mais c'est un reproche que nul ne peut leur faire : ils n'ont cessé de crier sur les toits que le vrai et le faux sont valeurs conventionnelles, choix arbitraires, jeux de manants ! Les mathématiques n'interviennent que lorsque les choix sont faits, par la raison péremptoire qu'elles ne disposent d'aucun moyen d'en faire : elles ne **pensent** pas, elles **opèrent**.

Ainsi, le nihilisme des logisticiens contemporains est le fruit du bon sens et de l'honnêteté: ce qu'ils s'épuisent à répéter, c'est qu'on ne peut distinguer le vrai du faux lorsqu'on se refuse les moyens d'y penser. Parbleu ! On s'en serait douté. Les mathématiciens proclament dans leurs propos et montrent dans leurs actes que le langage des hommes leur est inutilisable, que les vertus du bon sens humain leur échappent et que la logique parlée des hommes intelligents leur est inintelligible. Tout cela est vrai. Ces hommes sont sincères. Mais les non-mathématiciens ne comprennent pas que ces spécialistes parlent d'eux-mêmes, pour eux-mêmes, et n'ont qualité pour parler que d'eux-mêmes. **« Le vrai,** disent-ils, **« n'existe pas. »** S'ils ajoutaient : **« pour nous »,** ils recevraient spontanément la sympathie qui est due et qui va aux aveugles. Comme ils nous fendraient l'âme s'ils allaient par les rues gémissant la « Complainte des Mathématiciens »:

« Pitié, bonnes gens, pitié
Prenez en pitié les pauvres matheux
Ils sont aveugles au vrai
Ils ne savent pas la vérité... »

Mais ces malheureux ne se plaignent pas. Et voilà comment il se fait que des petites filles se jettent dans la Seine parce qu'elles sont malheureuses; que des jeunes délinquants se jettent dans le crime parce qu'ils s'ennuient; que des Français et des Arabes ont répandu un sang évitable sur la terre d'Algérie; que les Américains et des Vietnamiens s'entre-tuent sans profit dans des jungles, et que tant d'autres innocents sont immolés à des malentendus. Ils sont victimes de l'incompréhension, par les non-mathématiciens, de l'A.B.C. des mathématiques. Et les misérables qui en sont morts n'ont pas su, pas soupçonné seulement, ce qui les a frappés : l'incompétence et l'inconscience !

MEDICUS

Cela semble effrayant, mais difficile à croire pour deux raisons : d'abord il y a des logiciens non mathématiciens qui, sans nul doute, ont conservé le droit de penser en symboles verbaux; ensuite et surtout, il y a les mathématiciens eux-mêmes. Tu n'imagines pas qu'ils ignorent eux aussi

l'A.B.C. de leur métier ? Comment ne connaîtraient-ils pas les limites de leur juridiction ?

PHILIPPE

Les logiciens humanistes sont une race éteinte. Il n'en survit même plus parmi les auteurs de manuels scolaires pour enfants. Nul désormais ne tient tête aux mathématiciens. Mais il reste en effet ces hommes opératoires aux têtes couronnées de lauriers. Pense-t-on qu'ils soient pressés de proclamer (ou, pis encore, de voir eux-mêmes) qu'il y a eu maldonne ? Qu'ils soient anxieux de rentrer dans les rangs ? D'abandonner leur éminence pour s'abaisser aux rôles d'auxiliaires précieux mais effacés ? Ils ont les yeux braqués et soudés sur les branches de leurs activités qui justifient l'éclat de leurs carrières. Le plus naturellement du monde, ils ne voient pas ce qui cloche dans leur cas : pas plus que nous n'apercevrions nos déficiences si nos contemporains nous couvraient d'honneurs et de finance. *(Il se tourne vers la salle)* Si vous doutez de notre cécité en pareil cas, n'hésitez pas à nous mettre à l'épreuve.

PIERRE

J'ai la plus grande admiration pour les sorciers de la mathématique, et la plus grande confiance dans leur intégrité. Mais il serait excessif de les tenir pour saints et abusif d'en attendre une lucidité et une abnégation dont l'histoire n'offre pas trace d'exemple. Ce serait trop demander à des hommes nés de femme !

PHILIPPE

En attendant qu'il en naisse de meilleurs dans des bouteilles, nous pouvons mettre fin à ce huis clos avec la satisfaction du devoir accompli. Nous avons soumis l'endurance des lecteurs à rude épreuve. Par contraste avec leurs souffrances, ce qui va suivre sera presque plaisant. *(Il s adresse à la salle).* Vous avez mangé le vert du poireau. Nous allons vous servir tout à l'heure quelques navets goûteux et tendres qui...

HUBERT *(lui coupe la parole)*

Trêve de mauvaises plaisanteries ! Voilà assez de promesses dont on croit se tirer avec des pirouettes. Je ne bougerai pas d'ici que vous n'ayez montré comment on peut « franchir le Rubicon » pour aborder les rives d'un pays où se résoudrait le problème des mauvaises preuves devenant bonnes. Voilà qui nous intéresserait tous.

PHILIPPE

Franchir le Rubicon ? Mais c'est à moitié fait ! Nous avons déjà un pied sur l'autre rive. Quiconque comprend que le vrai relève de la pensée, et non de formules opérationnelles, a pris pied dans le monde des réalités humaines, où tout nous est donné. Il ne reste qu'à se laisser faire par la nature. L'orthologique, qui concilie la conscience et l'inconscient, nous mènera à bon port. Nous allons voir les plus méchantes preuves devenir bonnes.

HUBERT

Encore et toujours des promesses ! Décris-nous cette fameuse orthologique. Définis-la. Démonte-la. Montre-nous en les ressorts, les rouages, les mécanismes. Qu'on sache un peu de quoi tu parles !

PHILIPPE

C'est la logique naturelle, la bio-logique, thésaurisée par la vie dans nos acides nucléiques. Aussi est-elle plus facile à utiliser qu'aucune autre : chacun la porte en soi. Mais nous pouvons nous dispenser d'en infliger la théorie à nos lecteurs, qui la découvriront en eux-mêmes à mesure que nous avancerons. C'est pratiquement, par l'usage, qu'elle s'enseigne le plus facilement. Nous allons en donner des exemples nombreux, éminemment pratiques. Il sera temps d'aborder l'orthologique théorique et formelle lorsque, ayant affaire à des problèmes de physique, nous en aurons besoin. Mais quand nous en serons là, tout le monde l'aura comprise. Pour les matières qui sont au programme de ce premier cycle, il n'y a pas de souci à se faire : il suffira que, tous ensemble, nous nous laissions glisser en douceur le long des pentes naturelles de notre entendement. Et il nous suffit, pour l'instant, d'avoir soulevé un coin du voile qui cachait les mœurs intimes des matheux. Qu'il retombe !

Rideau

RÉSUMÉ DE L'INTERMEDE

1. Le hasard, qui est une **absence** d'influences déterminantes, n'existe pas.

2. L'improbabilité d'un schème aléatoire tend vers l'infini avec le nombre de « chances » qu'on accorde au hasard pour le réaliser.

3. Fils d'une orthogénèse, l'Homme ne peut être l'enfant du hasard.

4. Les mathématiques sont caractérisées par l'absence de tout choix[23] . A partir de **données** qu'elles ne choisissent pas, elles poursuivent des **nécessités logiques** qui excluent le choix par définition. L'intelligence, au contraire, est caractérisée par l'aptitude au choix.

5. La mathématique est à la pensée humaine ce qu'un instrument de musique est à l'orchestre : un auxiliaire utile s'il obéit au chef, qui est l'intelligence, un facteur de désordre s'il ne s'y soumet pas.

[23] Les **mathématiciens** peuvent choisir leurs axiomes ou leurs postulats, les **mathématiques** ne le peuvent pas.

Cinquième Acte (2e partie)

LES ENFANTS DE L'INSTINCT

L'objet de cette seconde partie est, nouvelle gageure de livrer à ceux qui n'ont pas reçu de formation spécialisée les cimes de la pensée scientifique et philosophique contemporaine. Comment ? En les survolant de si haut que le regard les comprenne toutes à la fois. Aussitôt l'image en devient visible et l'on s'aperçoit que, nous ayant structurés pour que nous intelligions tout ce que nous percevons, la nature nous a faits intelligents.

PIERRE

Notre enquête judiciaire à huis clos a donné des résultats minces mais importants. Retenons-en d'abord que les matheux sont des gens qu'il sied d'avoir à l'œil. Ensuite et surtout que nous ne sommes pas les enfants du hasard.

PHILIPPE

Si vexant que ce soit, il faut chercher ailleurs. Les biologistes divinisaient le Hasard. Nous devons faire leur procès à d'autres dieux pour leur arracher une reconnaissance de paternité. Or il me vient par bouffées comme une odeur de cuisse : mes soupçons pèsent lourdement sur Jupiter !

BERNARD

Ne cherchons pas nos parents parmi les héros ni les dieux de la mythologie grecque, qui ont été inventés pour proposer des modèles réalistes, peu ambitieux. Aux psychologues elle a fourni des prototypes, mais sans trahir jamais chez ses auteurs la moindre curiosité scientifique. Ses mythes aident à rendre sage sans chercher à expliquer ou justifier les hommes ni les dieux. La mythologie judéo-chrétienne est d'une tout autre envergure.

HUBERT

Que je déteste ces mots-là ! Mythe est synonyme de fable, de récit faux. Parler de mythologie judéo-chrétienne, c'est suggérer que le Christianisme repose sur des récits faux !

PIERRE

Nullement. Mythe signifie explication symbolique, qui sollicite non la crédulité mais la compréhension. S'il est une chose dont le Christianisme a besoin, c'est que les Chrétiens s'efforcent de comprendre et s'emploient à répandre les contenus profonds de la mythologie judéo-chrétienne.

BERNARD

Il serait vain, en tout cas, de prétendre à expliquer notre évolution si l'on négligeait de comparer les grandes mythologies qui ont façonné la psyché des humains. La psyché est **l'agent de la polarisation du hasard,** phénomène qui explique ce que Philippe a appelé le déplacement vers le haut du jeu biogénétique, l'orthogénèse. Le hasard, qu'on croyait présider brut à nos destins, n'en a été que l'instrument négatif, absent. Or hasard polarisé veut dire destin obéissant. Obéissant à quoi ? C'est ce qu'il faut voir en détail, mais en gros il est permis de dire : obéissant à la psyché.

MEDICUS

Je veux bien. Mais à quoi obéit la psyché ? Tout ce que je sais, c'est qu'elle est souvent rebelle aux psychiatres !

BERNARD

Un philosophe pourrait dire, sans se compromettre beaucoup, qu'elle obéit à la Nécessité. Mais les biologistes ne peuvent se réclamer que des faits. Or, dans les faits, on ne peut voir à l'œuvre que des petites psychés soumises à des petites nécessités – aussi difficiles à observer les unes que les autres. C'est pourquoi, malgré la prépondérance du psychique sur les autres facteurs de l'Evolution, la biologie l'a ignoré jusqu'aujourd'hui. Mais il est devenu aussi impossible d'étudier l'Evolution en négligeant la psyché que le système solaire en omettant le Soleil ! Ce sont les nécessités psychiques qui déterminent la marche – l'évolution – des organismes vivants. Dans le cas de

l'Homme elles sont plus que prépondérantes : elles sont à peu près seules en scène.

MEDICUS
Je veux bien, mais qu'entends-tu par « nécessités psychiques » ?

BERNARD
C'est la question que la vie pose à l'Homme depuis que, devenu homme, il a été à la fois maudit et béni : accablé du besoin de se poser des questions et enrichi des moyens de s'y proposer des réponses. Or nous avons la fortune singulière de vivre dans un temps où l'on peut faire à cette question des réponses enfin scientifiques, quoique pleinement accessibles aux moins scientifiques des humains.

Mais le biologiste soucieux de comprendre ce qui s'est passé, et de prévoir ce qui va se passer, ne peut se dispenser d'étudier les réponses d'une profondeur émouvante que nos pères, réduits aux ressources du symbolisme prélogique, ont su faire à une question si vaste. Des réponses justes auraient été pour eux non seulement inintelligibles, mais irreprésentables. Les mots leurs manquaient autant que les concepts, mais tous ont pressenti que « Nécessité fait Loi ». Les Grecs ont confondu Nécessité avec Fatalité, les Juifs avec Intentionalité, et l'Orient, plus subtilement, avec Intériorité. Cependant, ces hommes primitifs avaient à se débattre avec un mystère autrement redoutable, dont la signification leur échappait désespérément : celui du Mal. C'est lorsque le Mal pénètre dans des systèmes fatalistes, intentionalistes et intériorisants qu'une sorte particulière de nécessité – la nécessité logique – porte ses fruits, et quels fruits étonnants !

HUBERT
Prétends-tu qu'aujourd'hui le Mal ait cessé d'être désespérément inintelligible – sauf, précisément, dans ce que tu appelles un « système intentionaliste » ?

BERNARD
Vous en jugerez tout à l'heure. Constatons d'abord qu'il était logique que le paganisme hellène s'en sorte aux moindres frais. Le Mal, aux yeux des Grecs, était fatal. Les dieux n'en étaient ni exempts ni indemnes, mais **personne n'était coupable.** Il s'agissait d'apprendre à être sage, stoïque si nécessaire, et de se rappeler que la chute est d'autant plus douloureuse qu'on s'est élevé davantage, soit dans le monde, soit en orgueil. Ainsi la vie des Hellènes était à la fois tragique et comique, mélange éminemment dramatisable. Or le drame extériorise la souffrance (on dirait « défoule » aujourd'hui) et la charge d'une signification esthétique. Il est thérapeutique et anesthésique. Prédestinés, semble-t-il, à créer le théâtre tragique, les Grecs s'en sont sortis aux moindres frais. Mais la nature n'est pas tendre envers ceux qui se dérobent, ou qu'elle dérobe, aux épreuves : faute d'y avoir mis le prix, les Grecs ne s'en sont pas sortis : il ne survit du paganisme hellène que de charmants souvenirs littéraires, dont rien, n'en déplaise aux psychanalystes, n'atteint aux profondeurs de l'humain.

Je ne m'étendrai pas sur les réponses orientales, qui ont leur place dans notre troisième cycle. Constatons seulement que les Orientaux n'ont pas lésiné, et que les récompenses ne leur ont pas été marchandées. Intériorisée, leur sagesse est plus profonde que la nôtre. Auprès de leur connaissance des ressources de l'homme pour faire face à ses problèmes intérieurs, la science de nos « phénoménologues » est puérile. Au prix d'un sacrifice énorme, celui du monde extérieur tout entier, l'Orient s'est acquis une stabilité dont nous n'avons réussi à ébranler que les structures politiques et sociales, dans l'intention, pourrait-on croire de nous créer des ennemis aux nerfs d'acier, innombrables et contraints par-là même à l'expansion. Nous nous sommes fait des centaines de millions d'ennemis qui, lorsqu'ils sont mécontents, manifestent leur déplaisir en allumant avec nonchalance leurs robes imbibées de pétrole ! Serions-nous colossalement idiots ? Eh bien, figurez-vous que j'en doute ! Cette hypothèse se concilie trop mal avec trop de hauts faits dont l'Occident s'enorgueillit à bon droit. Mais, politiquement, la chrétienté a fait preuve d'une étrange inaptitude pour ne pas dire ineptie. Selon Paul Valéry : « les Romains trouvaient plus d'idées justes et conséquentes dans les entrailles de leurs poulets que toutes nos sciences politiques n'en contiennent ». Et il semble en effet que le Christianisme a été, pour l'Empire Romain, plus mauvais conseiller politique que les poulets.

PIERRE
Méfions-nous de ces généralisations intempestives. Le Christianisme, d'ailleurs, n'est pas une

doctrine politique : c'en est même l'opposé, le contrepoison. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde.

HUBERT

Ecoute, Bernard : abstiens-toi de parler de choses dont tu ignores tout ! Tu es ici pour parler biologie. Occupe-toi de biologie !

BERNARD

Les moustiques et la grenouille ? Tu retardes, mon pauvre ami, d'un siècle au moins. Les rôles sont renversés désormais c'est l'Homme qu'il faut étudier pour comprendre les organismes inférieurs, et c'est nous qu'il faut regarder pour voir nos pères. Quel problème biologique insoluble le cerveau de l'homme de Cro-Magnon n'aurait-il pas été à ses contemporains, s'il y en avait eu qui fussent biologistes ? Depuis Shakespeare, Newton, Pasteur, Einstein et plusieurs autres spécimens récents, on comprend moins mal pourquoi la nature nous a mis dans la tête plus de dix milliards de neurones dont, aujourd'hui encore, nous n'utilisons guère qu'un dixième quand tout va bien ! Et tu voudrais que la biologie néglige les enseignements de l'histoire ? Ou qu'elle restreigne sa curiosité du passé à ce qu'en révèle la paléontologie ?

HUBERT

L'histoire n'a jamais été un matériau bon à mettre dans les flacons qui se rangent sur les rayons de vos laboratoires. Tout étant incertain dans les récits historiques, tout ce qu'on peut en déduire est douteux, même cette pensée géniale que les entrailles de poulet sont supérieures au Christianisme ! *(Il rit).* Vraiment, celle-là est bonne !

BERNARD

Se peut-il que j'aie rien dit qui suggère une pareille ineptie ? Nous sommes loin du compte. Mais aucun biologiste n'a le droit de souscrire à la remarque de Pierre. Le Christianisme est et doit être une doctrine profondément politique. Certes le royaume du Christ peut n'être pas de ce monde. Si je m'y aventurais, il faudrait qu'on me fasse taire : j'en ignore tout en effet. Mais je parlais de l'Homme chrétien, qui est bel et bien de ce monde et bel et bien politisé. Il est, pour nous, un type biologique, un « biote », qu'il ne s'agit pas de juger, mais dont il s'agit de comprendre l'évolution biologique. Les religions chrétiennes n'ont rien à y perdre et tout à y gagner. Eh bien, ce que je voudrais essayer de montrer, c'est l'influence de la mythologie judéo-chrétienne sur **l'instinct politique.** Elle a exercé sur les destins du peuple juif en premier lieu ses déterminismes les plus puissants, et s'il est un peuple dont il faut dire, dans le sens le plus cruellement littéral, que son royaume n'était pas de ce monde, c'est bien le peuple juif ! Le Christ a atténué les conséquences subversives de cette mythologie, mais il ne les a pas supprimées. Or qui contesterait l'importance biologique de l'instinct ? Privées d'instincts, aucune espèce animale et aucune société d'hommes ne survivraient huit jours. C'est bien des choses de mon métier que je parlais.

MEDICUS

D'accord pour les espèces animales, mais c'est moins sûr pour les humains. Dans quelle mesure l'Homme a-t-il encore des instincts ? Ce qu'il en a conservé diffère tant des savoir-faire innés dont jouissent les animaux qu'il a fallu lui donner un autre nom. On parle aujourd'hui de pulsions.

BERNARD

Un des mérites de Steiner aura été de voir que la prétendue pauvreté des puisions humaines fournit l'explication des richesses de l'instinct animal. Une fois de plus, c'est nous qu'il faut étudier pour comprendre nos ancêtres lointains. C'est en nous seulement que peut s'observer **l'acquisition de caractères instinctuels,** phénomène biologique si mystérieux que nul n'a tenté d'en aborder sérieusement l'étude. Les biologistes n'en parlent jamais. Cuénot et Tétry ne l'ont même pas rangé parmi les incertitudes. Or la mythologie judéo-chrétienne fournit l'exemple des mécanismes de cette acquisition. C'est un cas de « spéciation psychique » réalisée par une lignée d'hommes. Je rappelle que la spéciation est la formation d'une espèce nouvelle à partir d'espèces existantes. Or les héritiers du judaïsme constituent, dans la pleine acception biologique de ce mot, une espèce, syngamique[24] bien entendu. Toutes les religions, d'ailleurs, ont le même pouvoir : elles

[24] Les espèces dites syngamiques (de **sun :** avec, et **gamos :** mariage) sont celles dont les croisements donnent des produits fertiles.

opposent des obstacles à l'hybridation, la tendance des fidèles étant de se marier entre eux. Un biologiste dirait cela en termes comme ceux-ci : « L'instinct religieux charge la psyché d'un potentiel affectif propre à polariser la sélection sexuelle qui, aussitôt, obéit moins au hasard (polarisé déjà) des affinités génitales. » Bien sûr, cent autres facteurs sont en jeu, mais je les néglige pour ne pas nous perdre dans les détails. Or les mariages « intraspécifiques» sont la condition classique (nécessaire et suffisante) de la spéciation. Ainsi, une « race instinctuelle » peut naître, vivre et évoluer bien ou mal.

MEDICUS

Une « race instinctuelle », des « caractères instinctuels », un « instinct religieux » ? Que signifie ce jargon ? Où as-tu pris ces mots-là ?

BERNARD

Je les ai empruntés à Steiner. Selon lui, l'instinct des animaux et les moteurs psychiques qui nous animent sont essentiellement la même chose. Ne vous récriez pas : il avait pleine conscience des caractères particuliers du « phénomène humain ». Mais il semble avoir été seul à prendre conscience de ses caractères généraux, je veux dire **des caractères animaux de la conscience humaine.** Je pense que vous en conviendrez mais, entre-temps, il nous faut poursuivre un examen comparatif rapide des grandes mythologies.

Les Grecs, ai-je dit, ont adopté la Fatalité, les Orientaux l'intériorité et les Juifs l'intentionalité. Quelles furent les conséquences de ces choix ? Pour les deux premiers, elles sont aussi faciles à prévoir qu'à observer. La Fatalité, par définition, exclut l'intervention de ceux qui la subissent : quoiqu'ils puissent faire, elle les précède, les accompagne et leur survit. Leur seul problème est la recherche des moyens de s'en accommoder. Or quels sont ces moyens ? Le meilleur est sans doute celui que les Grecs ont trouvé : l'équilibre[25] , qui est un facteur d'immobilité, d'inévolution et, dès lors, d'extinction. Quant à l'lntériorité, elle a pour corollaire dynamique le retrait volontaire en soi-même, qui est un facteur d'inévolution extérieure et de concentration intérieure. Ici encore, la résultante est l'immobilité et le terme de cette aventure psychique serait l'extinction si les Orientaux n'avaient d'autres ennemis qu'eux-mêmes. « Bénis soient nos ennemis s'ils sont autres », disait Steiner.

Mais les Orientaux, ni les Esquimaux, ni les Papous ne risquaient rien : aucun des habitants de cette planète n'allait rester à l'abri des conséquences de la malédiction divine qui s'abattit sur le minuscule peuple juif le jour où cette poignée d'enragés, en optant pour l'intentionalité, choisirent la Culpabilité. Je n'ai pas besoin de souligner les conséquences psychologiques de la culpabilité. Medicus les dirait mieux que moi mais je crois pouvoir, sans qu'il me contredise, les résumer grossièrement en peu de mots : l'instabilité, le déséquilibre, l'insécurité, le besoin de se justifier d'autant plus lancinant que le sujet se sent plus coupable et moins justifiable. En gros, c'est cela, n'est-ce pas, Medicus ?

MEDICUS

En très gros. Mais, dans la pratique psychiatrique, les cas ne sont jamais francs et rien n'est jamais simple.

BERNARD

Dans ce cas-ci ce n'est pas en gros qu'il faut voir, mais en vraiment colossal, car nos invraisemblables Juifs ont eu l'effronterie de revendiquer la Culpabilité du Créateur ! Pour innocenter Dieu, ils ont pris à leur compte ce qu'ils désapprouvaient en Lui ! N'ergotons pas : les textes bibliques sont formels : Dieu a crée herbivores les tigres et les crocodiles et si, depuis quelques temps, ces bêtes sont devenues féroces, c'est notre Faute. Le premier homme s'est rendu coupable d'un Crime Héréditaire Inexpiable, dont les agneaux paient le prix dans leurs rapports avec les loups, et qui avilit jusqu'aux tours innocents que les mouches jouaient autrefois aux araignées...

HUBERT

Voilà de l'ironie à bon marché ! Je t'aurais cru incapable de t'attaquer à des enfantillages. Tu sais bien qu'aucun adulte ne prend plus à la lettre les récits de la Genèse.

[25] Sans doute est-ce pourquoi les médecins trouvent dans la Mythologie tant de prototypes utiles aux déséquilibrés.

BERNARD

Je ne parle pas des adultes que tu dis. Ceux qui doivent retenir l'attention sont les hommes primitifs que ces récits, pris au pied de la lettre, ont **déséquilibrés assez pour les mettre en état d'acquérir des caractères instinctuels nouveaux.** Ce sont les Juifs et les héritiers du Judaïsme qui ont inventé la psychologie et les sciences humaines. Et ce sont eux aussi qui fournissent le gros de leur clientèle aux asiles d'aliénés. Nous sommes (presque) seuls à nous offrir ce luxe inouï' : la folie !

MEDICUS

Peut-être sommes-nous plus fous, et comptons-nous plus de fous, que les autres humains. Mais il s'en faut que nous soyons les inventeurs de la psychologie. Les Hindous étaient fins psychologues longtemps avant nous, et nul ne peut lire Confucius sans s'étonner de la subtilité de sa psychologie.

BERNARD

Parbleu ! Intériorisés, ils étaient voués à l'introspection et ainsi à devenir sages, mais **ils ne sont jamais devenus psychologues, la sagesse étant à la fois la négation de la psychologie et le moyen de s'en passer.** Les Orientaux n'ont jamais compris qu'enrichi de moyens nouveaux l'Homme doit s'acquitter d'autres tâches et, pour cela, **devenir autre.** Ils n'ont jamais su que le devenir et le destin ne font qu'un, et c'est pourquoi ils n'ont jamais proposé aux hommes rien qui ressemble à une raison d'être. Leur idéal serait plutôt le non-être. Les hommes n'échappent pas à la logique de leurs prémisses.

MEDICUS

Les Juifs auraient compris tout cela ? Il ne le semble pas, puisque les religions judéo-chrétiennes sont non seulement figées, mais fixistes !

BERNARD

Nul ne contestera, pourtant, que le Judaïsme a produit Freud. Ce qui se voit moins clairement, c'est qu'il **devait** produire Freud parce que les sciences humaines et la psychanalyse bourgeonnaient déjà dans le mythe de la Genèse. Les Juifs et les Chrétiens n'ont pas inventé les sciences. Ils ont même été longs à s'y laisser prendre. Leurs goûts les portaient aux spéculations théologiques, et leurs religions opposèrent longtemps aux sciences de redoutables obstacles. Malgré quoi les héritiers du Judaïsme furent les seuls qui osèrent aborder dans le monde de la science et brûler leurs vaisseaux. Tous les autres se sont arrêtés à mi-chemin. Mais une malédiction pesait et pèse encore sur les héritiers des mythes judéo-chrétiens, qui leur interdit le repos et les contraint à marcher en avant. Ils ne peuvent pas, ils ne savent pas s'arrêter. Cela se vérifie jusque dans nos activités économiques : nous sommes les forçats de l'expansion, et nous ne pouvons pas, nous ne savons pas nous arrêter ! **Nous sommes les automates de l'Evolution.** Sans nous en douter, nous réalisons les conditions de l'acquisition par notre espèce d'un caractère instinctuel nouveau. Les Juifs, qui firent le premier pas, n'en avaient évidemment pas conscience. Mais ils savaient intérieurement ce qu'ils faisaient. Ils étaient transportés par des certitudes, par le sens d'une mission que Dieu leur avait confiée. Et leur instinct, aussi infaillible que celui d'une hirondelle, les orientait, les guidait, les conduisait à leurs justes destinations : **à nos justes destins !** Voilà ce dont il faut qu'on s'émerveille. Voilà ce que nul ne comprendra sans en être à son tour transporté d'émotion.

PHILIPPE

Explique-nous ce caractère instinctuel nouveau, montre comment nous l'avons acquis, et laisse-nous décider s'il nous plaît d'être transportés d'émotion.

BERNARD

Vous le serez, que cela vous plaise ou non, si je parviens d'abord à montrer les réalités telles qu'elles sont, puis à prouver qu'elles sont réelles. Il s'agit de montrer, puis de prouver, que notre espèce s'est enrichie d'un instinct tout nouveau : l'instinct scientifique ! Ne protestez pas : il s'agit bel et bien d'un instinct, infaillible comme est toujours l'instinct, et je le prouverai. Mais comment prouve-t-on quoi que ce soit ? La logique classique ne nous est d'aucun secours. Selon Bertrand Russell elle est même impuissante à prouver que l'univers n'a pas été créé il y a cinq minutes, complet avec souvenirs et documents, tel qu'il aurait été s'il avait évolué pendant des milliards

d'années.

PHILIPPE
Les ressources de la logique classique ont toujours été minces : ses pouvoirs se limitent, et se sont toujours limités, à la mise en lumière des contradictions. Il est difficile d'imaginer rien de plus congénitalement négatif. Si ton dessein est de prouver que quelque chose est, non pas faux, mais vrai, ta seule ressource possible est l'orthologique.

UNE PREUVE ORTHOLOGIQUE

BERNARD
Le procès de la femme découpée en morceaux nous a mis sur la voie d'une première preuve orthologique, l'avocat de la défense ayant posé la question qu'il fallait : « Combien d'arguments douteux font une preuve ? » Eh bien, la fusée « Mariner », qui nous a envoyé des images martiennes, a fourni en même temps une des réponses possibles à cette question capitale. Pour la comprendre clairement, transposons cette aventure sur le terrain de la pensée. Imaginons que les « points » d'information transmis par les colorimètres sont autant d'arguments, tous douteux. Mais, ensemble, ils composent l'image d'un paysage martien. Aussitôt les savants ont su que la mécanique avait bien fonctionné; tous les « points » étaient bons, tous les arguments étaient justes :

L'IMAGE FOURNIT LA PREUVE DE LA VÉRITÉ DES POINTS QUI FOURNISSENT L'IMAGE.

C'est la preuve orthologique « multi-cruciale » qui manquait cruellement à la logique aristotélicienne – et russélienne ! Et c'est en même temps un des moyens de la « vision instantanée ».

PHILIPPE
Bravo ! Tu as marqué un point dont l'importance est immense, et si clairement que la moitié des démarches de l'orthologicien en sont rendues visualisables à l'homme de la rue. Le voilà en bonne voie de a surhominisation » ! Je gage qu'Hubert lui-même en conviendra.

HUBERT
J'admets qu'il peut y avoir du bon dans la « preuve par l'image ». Accordez-moi quelques instants de réflexion pour dire ce que j'en pense.

PHILIPPE
Offrons-nous, entre-temps, une minute de récréation bien méritée. Dans un roman de science-fiction, des savants décodent fébrilement le message du « Mariner ». Et voilà qu'apparaît, hallucinant de ressemblance, un portrait de Brigitte Bardot ! « Malédiction ! » s'écrie poliment le chef de l'équipe, « il y a eu erreur de trajectoire : nous avons expédié le pruneau du côté de chez Vénus ! » – « ...à sa proie attachée », complète le benjamin, qui a des lettres et souffre d'une liaison tenace.

HUBERT
Pourquoi ces facéties d'un goût plus que douteux ?

PHILIPPE
Précisément pour cette raison-là ! Le temps nous est si mesuré que nous oublions les exigences du pédagodrame. Un auditoire de jeunes gens ne doit pas être astreint à une attention soutenue. Des diversions, des récréations fréquentes, sont nécessaires. Quant au goût, il serait sacrilège de douter de la supériorité du nôtre, mais je soupçonne les jeunes gens d'un chose peu croyable : ils sont capables de préférer le leur ! Dans un pédagodrame, il faut s'efforcer d'en mettre pour tous les goûts. Au surplus mon histoire n'est pas aussi idiote qu'elle en a l'air. Elle contient une petite leçon d'orthologique. Percevant une image claire, mes savants n'ont pas un instant mis en doute les raisonnements du missile, et se sont mis en devoir d'expliquer cette image : une erreur de trajectoire. Dans la recherche scientifique, l'apparition d'images imprévues est fréquente, et, si elle

est généralement fructueuse, c'est parce que les scientifiques savent qui ni le hasard ni des disfonctions mécaniques ne peuvent donner à la planète Mars les apparences heureuses de Brigitte Bardot. Or notre intelligence, lorsqu'elle est soumise aux disciplines de la science, s'enrichit de la même bienheureuse impuissance. Toutes nos images deviennent significatives d'un ordre qu'elles nous invitent à trouver.

PIERRE

Des « sketches » comme celui-ci devraient être multipliés. Nous n'y manquons pas dans les vrais pédagodrames qui, tout comme le présent livre, déconcertent par leur désordre apparent. Ils touchent à tout, volent d'un sujet à l'autre et semblent papillonner sans rime ni raison. L'auditeur ne sait jamais « où l'on veut en venir » ce qui est gênant quoique utile : celui qui sait où il veut en venir y vient et revient, mais n'apprend rien. Eh bien, ce que nous avons fait jusqu'à présent c'est, à l'instar du « Mariner » marquer les points d'une image. Tant que celle-ci n'est pas visible les points semblent flous, douteux, peu significatifs. Dans les vrais pédagodrames, les ressources du drame peuvent rendre vivantes et amusantes ces « chasses aux points ». Ici nous devons condenser quelque trente-six représentations en cinq actes. Les récréations sont interdites et l'excès de densité crée la lourdeur et l'ennui. C'est pourquoi je dois faire appel à la patience des lecteurs : quelques « points » doivent être marqués encore avant que, plus imprévue et plus utile que la croûte de Mars ou l'envers de la Lune, une première image biologique de la vie intérieure des humains se dessine d'elle-même sous nos yeux.

BERNARD

Revenons à la « biogénèse de l'instinct scientifique », qui n'est évidemment qu'un point dans une image, mais si important que rien ne doit être négligé pour en faciliter la compréhension. On ignore tout de ce qui a permis aux Fourmis d'acquérir leur instinct sociologique infaillible. Or c'est en étudiant notre cas que des mystères comme ceux-là cessent de relever de l'incompréhensible ou du miracle. Et rien ne saurait aider plus à comprendre ce « point » capital que de le laisser se marquer de lui-même dans une image de la vie. Les quelques certitudes biologiques qu'on possède aujourd'hui vont nous permettre de présenter un « portrait » de la vie. Mais nous gagnerions du temps en adoptant une hypothèse finaliste qui s'énonce ainsi : « tout se passe comme si la nature savait ce qu'elle veut et connaissait mieux que nous le métier de biologiste »...

MEDICUS

Hypothèse qui, malheureusement, est inadmissible aux médecins. Ils ne peuvent éviter de constater des malfaçons plus ou moins graves. Parfois nous pouvons les corriger tant bien que mal, guérir des maladies congénitales, améliorer la nature. Si nous avions été consultés au moment de la Création je ne doute pas que bien des souffrances inutiles auraient été épargnées aux humains !

BERNARD

Le cas de la goutte et de la gravelle, très douloureuses l'une et l'autre, et qui semblent résulter d'une « malfaçon » de la nature, peut jeter quelque lumière sur cette question. La nature s'est trouvée avoir à résoudre un problème biochimique qui, très simple à l'origine, s'est bientôt compliqué : l'élimination des déchets azotés. Cela allait tout seul chez les organismes primordiaux, hôtes de la mer. Mais lorsque l'ambiance aqueuse vint à manquer, la nature dut se mettre en frais d'imagination. Elle transforma d'abord l'azote ammoniacal en urée, qui est moins toxique et encore soluble, puis inventa l'acide urique, très peu soluble, que certains organismes peuvent rejeter à l'état solide. Les Mammifères ne disposent pas de ce pouvoir mais ils s'accommodent de l'acide urique en fabriquant un enzyme nommé « uricase » qui le solubilise. Jusqu'ici tout va bien. La nature n'encourt aucun blâme. Mais les choses se gâtent à partir des primates supérieurs, issus, selon toute apparence, d'un ancêtre commun qui se trouva perdre le pouvoir de produire l'uricase. Quelle malfaçon ! Les primates supérieurs sont exposés à voir se former dans leurs tissus et dans leurs reins des précipités d'acide urique; ils souffrent alors de goutte ou de gravelle. Cependant l'acide urique est une substance apparentée à la caféine (une purine), et il y a lieu de penser qu'elle fut l'agent principal du **développement du cerveau chez les primates supérieurs**[26] . Aurait-il

[26] La caféine, l'acide urique et tous les alcaloïdes végétaux sont les produits du catabolisme de l'azote. Tous sont toxiques, parfois violemment comme l'acide cyanhydrique, dit « acide prussique » parce qu'il entrait dans la composition du « bleu de Prusse », et plusieurs sont utilisés en pharmacie. La nature semble avoir voulu nous donner une double leçon sur l'art d'accommoder les restes et de tirer le bien du mal !

vraiment amélioré la nature, le médecin consultant qui aurait fait rétablir chez nos ancêtres la fonction productrice d'uricase ? Nous aurait-ii épargné des souffrances **inutiles** ?

PHILIPPE

Admirez combien, dans une optique finaliste, tout devient lumineux : la nature a toujours quelques idées derrière la tête. Lorsqu'elle inventa la goutte et la gravelle, ce fut pour obtenir des hommes à grosse tête. Pourquoi ces hommes-là ? C'est enfantin : pour en faire des biologistes. Et pour quoi faire ces biologistes ? Parbleu ! Pour mettre partout la pagaille sous prétexte d'améliorer la nature. En dernière analyse la vraie question est celle-ci : à quoi sert la pagaille ?

BERNARD

On ne saurait poser avec plus d'impertinence une question plus pertinente. La nature a doté les humains des moyens de modifier leur milieu, de l'adapter à leurs vues justes ou fausses, de diriger bien ou mal leur propre évolution. Mais que peuvent signifier dans un contexte biologique les mots « bien » ou < mal » ? Si le malheur est bon à quelque chose, à quoi est-il bon ? La souffrance a d'évidentes raisons d'être : elle peut prévenir, éduquer, former; elle peut contraindre d'avancer. Mais à quoi peuvent servir les souffrances dégradantes ? Pourquoi le Mal ? Pourquoi, en particulier, la stupidité, qui est une chose invraisemblable chez des organismes dotés de douze milliards de neurones. S'agit-il d'autant de gouttes et de gravelles ? C'est pour répondre à ces questions qu'une optique finaliste et même anthropomorphique est utile. J'admets qu'il y a de quoi hurler, mais c'est commode et fructueux. En partant du principe que **tout** doit avoir une raison d'être, on découvre mieux à quoi servent les gouttes et les gravelles.

PHILIPPE

Il n'y a pas de quoi hurler. Si la vie a un sens intelligible, le finalisme est la seule attitude rationnelle. Si l'on déclare a priori que la vie n'a pas de sens, rien ne saurait être plus irrationnel que de chercher à la comprendre – **si ce n'est de ne pas être finaliste quand on recherche des fins !**

BERNARD

Nous verrons tout à l'heure si une attitude délibérément finaliste peut nous aider à répondre à la plus troublante de toutes les énigmes : le rôle de la stupidité. Pour l'instant, prenons-nous-en au sens de la vie. Pour le rendre clairement visualisable, il nous faut tracer les grandes lignes d'une image, d'un « portrait de la vie ». Nous y serons puissamment aidés par deux hommes importants, qu'il nous faut prendre dans notre camp : un biologiste danois, W. Johannsen et, si imprévu que ce soit, un philosophe français : Jean-Paul Sartre.

Commençons par Johannsen, dont le nom est familier aux généticiens (il fut l'inventeur du mot « gène »), mais peu connu du public. A la suite d'une série d'expériences avec des haricots, il observa une anomalie apparente : on ne pouvait faire fond sur les grosses semences pour donner naissance à des plantes productrices de grosses graines, tandis que des semences minables étaient parfois bonnes génitrices. Il en découvrit vite les causes : la grosseur des graines ne dépend pas seulement de la race, mais aussi du milieu. Ainsi, des haricots de grosse race resteront petits si, venus sur une terre ingrate, ils sont chichement nourris, ou si mille autres hasards de l'existence contrarient leur croissance. Mais leurs descendants, si chétive qu'en puisse être l'apparence hériteront les qualités raciales de leurs parents et seront bons géniteurs. Inversement des haricots de race médiocre, s'ils sont très favorisés par le sort, peuvent acquérir un embonpoint flatteur, mais, « caractère acquis » au cours de leur existence, cette grosseur-là n'est pas héréditaire.

Bref Johannsen observa que deux catégories d'influences, la race et le milieu, s'exercent sur tous les organismes vivants, et déterminent leurs caractères observables, leur « type ». Et, n'étant ni philosophe ni artiste en mots, il proposa pour désigner ces choses deux néologismes : « génotype » et « phénotype ». Le premier désigne les caractères actuels (observables) et le second les caractères potentiels, les potentialités raciales. Par malheur ces deux mots étaient défectueux, et la portée de cette découverte fut trop peu appréciée. Mais il suffit de les remplacer par deux mots familiers pour constater que Johannsen fut l'inventeur de l'existentialisme scientifique. Il montra et expliqua ce que les philosophes **existentialistes** pressentent confusément.

PHILIPPE

L'existentialisme scientifique ? On sent passer un courant d'air annonciateur de la venue de

Sartre, qui, selon Vergez et Huisman, est : « le philosophe vivant le plus connu à l'étranger, le plus célèbre dans le monde entier. Il est plurivalent, omnipotent... » Je crains de devoir en conclure que, si apprécié puisse-t-il être à l'étranger, Sartre est... incompris en France !

BERNARD

Sartre est un homme exceptionnel, incompris comme sont toujours les hommes exceptionnels. Il est, d'une part, philosophe et artiste. C'est un mélange détonant. D'autre part, il est antibiologiste et même anti-naturaliste. Il n'a jamais vu un animal. Son œuvre ne contient aucune trace de la nature, végétale, animale ni humaine. Ses héros sont aussi étrangers à la biologie et même à la psychologie que ses « Mouches » à l'entomologie. Tous sont des fantasmes qu'animent les dons d'artiste de leur auteur.

PHILIPPE

Il faut situer l'œuvre de Sartre dans son contexte pour remonter aux sources d'un anti-naturalisme qui semble inexplicable chez un homme de cette envergure. Sartre est philosophe, mot dont le sens s'est perdu. Nul ne sait ce qu'il devrait signifier pour éviter que le dernier philosophe ne sombre dans l'océan de sa propre inutilité. Sartre seul a montré le juste rôle de la philosophie dans un monde qui, plus que jamais, a besoin d'elle, mais qui s'en est détourné avec mépris.

HUBERT

Sartre ? Qu'a-t-il fait de plus que les autres, si ce n'est des pièces de théâtre ? Est-ce là désormais la tâche des philosophes ? Le philosophodrame ! !

PIERRE

Le cas de Sartre est si étrange et si profondément significatif qu'il va falloir s'y arrêter quelques instants. Consacrons à cet homme étonnant, sous forme de bref intermède, une digression intitulée :

LE CAS DE JEAN-PAUL SARTRE

Philippe

Pour comprendre le cas de Jean-Paul Sartre, il faut observer tout d'abord ce qu'est devenue la philosophie, en nous mettant dans la peau d'un philosophe vieux d'un siècle, alors que cette forme de pensée jouissait des restes d'un prestige millénaire, mais se voyait refoulée par des sciences mieux armées pour prendre appui sur les faits. Chaque jour la philosophie perdait quelqu'une de ses attributions, sans défense possible, semblait-il. Que firent les philosophes ? Ce que font tous les hommes en pareil cas : ils rationalisèrent leur impuissance et leurs échecs, puis ils se glorifièrent de leurs rationalisations. C'est le seul moyen qu'on ait trouvé de tirer gloire de l'impuissance et de l'échec. Reconnaissons que plusieurs y ont trouvé l'occasion de carrières flatteuses : tous les manuels de philosophie s'ouvrent désormais sur un avant-propos où le lecteur est averti que la vraie philosophie est celle qui pose des questions auxquelles il serait méprisable de chercher à répondre. Des questions comme celle-ci pourquoi existe-t-il quelque chose au lieu de rien ? « L'essence de la philosophie », dit à merveille Jaspers, « est la recherche du savoir et non sa possession » En français moins aimable on dirait : recherche stérile. Admirons quand même la joliesse d'une formule qui permet de continuer sans rougir à philosopher sans espoir.

Medicus

Je l'admirerais sans réserve si elle ne permettait aussi de continuer sans vergogne à maltraiter des enfants sans défense !

Philippe

Sans doute, mais ces enfantillages ne sont dangereux qu'aux enfants. Passé l'âge de cinq ans, nul n'oserait poser les questions dont nos auteurs revendiquent la gloire, hormis quelques intrépides dont le cas ne concerne que les gens charitables. Non, la vérité est tout à l'opposé : depuis longtemps la philosophie ne pose plus de questions nouvelles, intelligentes ou non. Loin d'interroger, les philosophes contemporains, y compris Sartre, se sont laissé emporter dans un mouvement de contre-offensive en tournant belliqueusement le dos à la nature. Le récit des batailles héroïques où s'échangèrent, dans une savante et rigoureuse obscurité, les plus furieux coups nuls, relève de notre 4e cycle. Mais c'est par conformisme professionnel, par loyalisme à son métier, que Sartre s'est mis anti-naturaliste. Il a dû s'entourer d'une atmosphère factice, se recréer lui-même, se faire une seconde nature en utilisant du mieux qu'il a pu les matériaux disponibles. Sans doute est-ce pourquoi, malgré sa grande valeur personnelle, cet homme est si marqué par son ambiance et par son temps : il est Quartier Latin, il sent la

rue Soufflot et, aujourd'hui encore, il respire le Front populaire de 1936. C'est certes regrettable, mais ce n'est pas sa faute : c'est celle de ses professeurs, celle de son temps. Mais voilà que notre Bernard veut prendre dans son camp cet Antibiologiste National dont la pensée est aux antipodes de la sienne. Pourquoi ?

Bernard

Les prémisses de Sartre s'opposent à celles de la biologie, mais sa pensée et la nôtre confluent, se complètent. Elles balaient les obstacles lorsqu'elles sont conjuguées. Au contact de l'existentialisme la biologie change de nom : elle devient noobiologie et s'introduit dans la vie quotidienne des humains parce qu'**elle prend en charge les individus.**

Si paradoxal que cela semble, il aura fallu Sartre pour que les biologistes, qui ignorent son existence autant qu'il ignore la leur, daignent prendre souci des individus et de leur existence quotidienne ! Or, lorsqu'il parait en scène, Sartre est mû par des influences qui semblaient le vouer aux erreurs les plus fabuleuses. Sa formation philosophique le contraint à opposer à la nature un dos impitoyablement belliqueux. Il doit ignorer la nature, la récuser, s'en venger : elle lui refuse tout droit d'exister. Imagine-t-on une situation pareille ? S'il y a une « nature humaine », si Sartre est un être humain, sa « persona », sa raison d'être, s'anéantissent et son capital culturel s'évapore. Dès lors, le « génotype », est un luxe qu'il ne peut se permettre. Il n'a droit à l'existence que s'il se crée lui-même, s'il se fait son propre créateur ex nihilo. Tout autre eût reculé; tous les autres existentialistes ont reculé. Mais pas Jean-Paul Sartre. Il a d'incroyables ressources, il possède le génie des mots, il est artiste, visionnaire ; il a tous les atouts dans son jeu et il n'a peur de rien. Il joue. Il a gagné ! Il a remporté une victoire totale. Il a montré que la philosophie a une raison d'être et un rôle important à jouer. C'est un triomphe dont il n'a pu appréhender lui-même les conséquences lointaines, les visionnaires ne pouvant voir au-delà de leurs visions : c'est une des lois de la perspective.

Philippe

Méfions-nous de Sartre : depuis la parution des « Mots », je tiens ce diable d'homme pour capable de tout. Mettons : omnipotentiel. En perdant sa vision d'autocréateur ex nihilo, il est devenu un être humain, affranchi de ses propres perspectives.

Bernard

Sartre n'a pu perdre la qualité qui lui a valu la victoire, qualité mystérieuse que j'appellerai l'innocence originelle. Husserl, qui se voulait « une âme nue et ingénue », la poursuivait vainement. Sartre la possédait malgré lui : les vrais innocents n'ont pas à faire l'innocent. Eh bien, l'auteur de « l'Etre et le Néant » était un vrai, un pur innocent. Le ciel, qui ne marchande pas ses bienfaits à ceux qui font leurs métiers d'hommes, l'a récompensé généreusement.

Philippe

Il est vrai que peu de philosophes se sont vu attribuer le prix Nobel ; moins encore ont su s'offrir la satisfaction, qui doit être grisante, de le refuser : aux innocents les mains pleines, voilà qui est prouvé !

Hubert

L'auteur de « La Nausée » était un innocent ? Le père de Roquentin un pur ? De qui vous moquez-vous ? De lui ou de nous ?

Bernard

Cet auteur et ce père étaient innocents et purs l'un et l'autre, mais ils se cachaient bien dans « La Nausée » : Sartre y montrait sa **persona**, la mettait en valeur, et c'est pour elle qu'il sollicitait notre admiration. Au contraire, dans « L'Etre et le Néant », qui est une autobiographie, Sartre ne se cache pas parce qu'il ne sait pas qu'il se livre. Admirons d'abord son talent consommé : trois mots lui suffisent pour inventer un système où l'Homme devient son propre créateur : « l'existence précède l'essence ». Et trois lignes lui suffisent pour le montrer : « Voici », dit-il, en substance, « une table, un dieu, une cuvette. Ce sont des objets en marbre. Mais, différences essentielles, quelqu'un a voulu que ce marbre devint table, dieu ou cuvette. Le marbre a été enrichi d'une destination, d'un destin, bref d'une essence. Mais mon cas est tout autre : nul ne m'a enrichi d'une essence et nul ne le pourrait. Mon destin, s'il doit être le mien, c'est moi qui dois le faire, et je ne le puis que si j'existe. Donc l'existence précède l'essence[27] ...»

COMMENT NE PAS VOIR QUE SARTRE NOUS PARLE DE L' INDIVIDUATION BIOLOGIQUE QUI, ENTIÈREMENT MÉCONNUE PAR LES BIOLOGISTES, N'EN EST PAS MOINS **LE FAIT CENTRAL DE LA BIOGÉNÈSE ?**

Or les secrets les mieux gardés de l'Evolution en sont inondés de lumière. En termes provisoirement inaccessibles aux philosophes (dont lui-même), mais évidents aux biologistes, il nous a livré les matériaux d'un

[27] Sartre ne s'est pas exprimé en termes tout à fait aussi simples. On les suggère ici pour faciliter au commun des mortels l'accès à un existentialisme biologisé.

« portrait de la vie ». Une assiettée des haricots de Johannsen suffirait à faire de Sartre le meilleur biologiste du monde, mais la réciproque n'est pas vraie : tous les mots de Sartre ne feraient pas de Johannsen un « innocent originel », nu, ingénu, pauvre en esprit (critique). L'étape immense que Sartre a franchie était spécifiquement philosophique, l'innocence seule pouvant trouver en soi l'audace (ingénue) de substituer la vision à l'observation, le sentiment au savoir, et le subjectif à l'objectif. Sartre, qui sentait au lieu de voir, a pu sentir parce qu'il ne regardait pas. Ce qui doit sembler inexplicable, c'est que la vision intérieure (subjective) de Sartre ait été plus juste biologiquement (objectivement) que les observations minutieuses et sévères de la biologie. Qu'est-ce que cela peut signifier ?

Philippe
Il s'agit d'un cas de transcendance, facile à voir et à comprendre. C'est d'ailleurs la morale de cette aventure : la philosophie ne peut coexister avec la science que si elle prend conscience de son rôle, qui est de mettre en lumière les transcendances. La science a un besoin urgent de ce concept, qui lui échappe à peu près totalement, mais cette discussion relève de notre 4e cycle.

Bernard
Ce qu'il nous faut observer à présent, c'est un spectacle de choix, dont l'histoire offre bien peu d'exemples une symbiose de la philosophie et de la science, où le savoir, fécondé par le sentiment, engendre une discipline nouvelle, la noobiologie. Jean-Paul Sartre aura enseigné aux biologistes à se servir de mots justes, et il leur a montré la voie à suivre pour prendre conscience de l'individuation biologique.

L'INDIVIDUATION BIOLOGIQUE

PIERRE
Il est étrange qu'on ait attendu la deuxième moitié du XXe siècle pour s'aviser que non seulement le cas des individus, mais toutes les manifestations de la vie relèvent de la biologie. Cela semble évident a priori, mais, aujourd'hui encore, il faut bien constater que les biologistes choisissent les faits qu'ils estiment devoir prendre en considération. Comment exercent et justifient-ils leurs choix ?

BERNARD
C'est une affaire d'habitude et d'opportunité : on étudie ce qui semble étudiable et l'on s'abstient de démêler l'indémêlable. Représentons-nous une « tranche de vie » telle que la nature l'offre à nos observations et à nos pouvoirs d'interprétation. Pour aller vite je choisis quelques faits parmi ceux que la biologie estime ne pas devoir retenir : Des touristes, qui visitent Agadir, périssent dans un séisme; « Epinard II », héritier d'un Eohippus de l'éocène, gagne le Grand Prix; Louise, descendante d'on ne sait quel organisme pré-cambrien, trompe son mari; le 10 novembre 1483, à Eisleben, un enfant nommé Martin Luther vient au monde; un incendie allumé par un fumeur négligent détruit mille hectares de forêt dans les Landes; M. et Mme Dionne ont l'honneur de faire part de la naissance de cinq filles, etc.

Ces faits individuels, parmi des milliards d'autres, ont peut-être un sens. Mais ont-ils un sens intelligible ? Révèlent-ils un ordre perceptible à la science ? Il semble absurde de le prétendre. Philosophes et métaphysiciens peuvent situer l'indémêlable écheveau du destin dans des systèmes préconçus ou révélés, mais comment les scientifiques, qui sont astreints à l'objectivité, découvriraient-ils le sens de ces choses ? Comment inventorier le chaos ? Comment interpréter des trillions d'événements disparates ? Comment mettre ordre à tout cela en se gardant du danger, qui guette toujours les théoriciens, d'attribuer à la nature l'ordre qu'ils ont mis eux-mêmes dans les théories ? Cela semble désespérément impossible et ce l'est en effet à la biologie classique, qui **ignore systématiquement l'individu.**

MEDICUS
La biologie ignore l'individu ? Cela semble impossible : c'est toujours avec des individus qu'elle expérimente, et ce sont toujours des individus qu'elle observe !

BERNARD
Sans doute, mais cette fois encore les mathématiques nous ont joué un tour. La génétique repose sur la statistique et, ainsi, enregistre les faits de l'Evolution en relation avec des nombres, des populations. D'où l'habitude qu'on a prise de ne considérer que les populations, de ne voir

qu'elles et bientôt de penser, comme l'écrit explicitement P. B. Medawar, un évolutionniste éminent de l'Université de Londres, que **« seules les populations évoluent ».**

PHILIPPE *(il se tourne vers l'auditoire)*

C'est le moment, mes amis, de tendre l'oreille : il s'agit d'une chose énorme et d'une occasion peu banale de s'instruire. Car le Dr. Medawar n'est pas seulement un évolutionniste éminent : il fait autorité (mondiale) en cette matière. Or, parce qu'il s'est servi du langage trop sommaire dont la biologie croit pouvoir se contenter, il est tombé, avec tous les biologistes contemporains (tous parlent ce même langage), dans une erreur gravissime dont, à elle seule, la terminologie existentialiste eût suffi à les préserver : il suffit, en effet, de se servir du mot « existentiel » pour se contraindre à prendre conscience d'une évidence monumentale : **les individus sont seuls à pouvoir évoluer parce qu'ils sont seuls à exister !** Espèces, populations, lignées sont des abstractions représentatives de réalités non existentielles, donc inexistantes, mais, faute d'une terminologie bien adaptée aux faits, la biologie classique est restée aveugle à la plus évidente de toutes les évidences biologiques.

BERNARD

On voit déjà l'étendue de notre dette envers Sartre : un seul de ses mots suffit à nous contraindre d'ouvrir les yeux. Et l' « essence » fait mieux encore. Mais, pour l'instant, contentons-nous de quelques constatations préliminaires :

1. Les individus existant seuls, eux seuls peuvent évoluer.
2. Le mécanisme **unique** de l'Evolution est donc **nécessairement** l'individuation, quels qu'en puissent être les modes.
3. Or l'individuation n'existe ni dans les concepts ni dans le vocabulaire de la biologie. La seule individuation qu'elle ait observée est la mutation et le seul individu qu'elle connaisse est le « mutant ». Voilà pourquoi, à ses yeux, l'Homme a cessé d'évoluer depuis quelque trente mille ans !
4. *Bref, si fantastique que ce soit, on est forcé de constater que l'évolutionnisme officiel, qui ignore systématiquement l'individuation,* IGNORE DONC LE SEUL MÉCANISME DE L'ÉVOLUTION !

Je me hâte d'ajouter que ce n'est pas moi qui ai découvert cette fabuleuse lacune : c'est Steiner. Mais on ne saurait s'étonner que cet aveuglement systématique au réel ait eu des conséquences « gravissimes » en effet.

PHILIPPE

L'individuation ! Le mot n'est pas séduisant, mais quelle admirable chose ! Vous vous souvenez du dilemme qui semblait si définitivement accablant à Paul Valéry ? C'était « le sentiment d'être tout » opposé à « l'évidence de n'être rien ». Et voilà que l'évidence était mensongère. C'est le sentiment qui disait vrai : l'évolution, le devenir, l'avenir nous ont été confiés. En un mot : tout !

BERNARD

Il ne s'agit plus que de comprendre le contenu de ce « tout » biologique, et de voir l'énormité des promesses qui s'y cachent. Or il va suffire d'emprunter ses haricots à Johannsen, ses mots à Sartre, et leurs yeux aux habitants de Sirius pour que ce « tout » éclate sous nos yeux et nous livre le « portrait de la vie » dont nous avons besoin pour voir et pour comprendre... tout ! Allons-y :

Lorsqu'on remplace les mauvais néologismes de Johannsen par l'essence et l'existence de Sartre, on se trouve disposer d'une classification naturelle dans laquelle tous les phénomènes de la vie se rangent d'eux-mêmes à leur place. A l'instar du « tout » chimique dans le tableau mendélévien, le « tout » biologique se met en ordre de lui-même dans une image de la vie, dont chaque point est soumis à la « preuve multi-cruciale ». Il devient impossible de se tromper : l'image n'accueille rien qui ne soit vraiment naturel, c'est-à-dire vraiment vrai. Elle rejette même les mots défectueux, comme génotype et phénotype.

MEDICUS

Que leur reproches-tu ? Ils ont été soigneusement définis. On sait exactement ce que l'on dit quand on s'en sert. Il n'en faut pas davantage pour que les mots satisfassent aux exigences de la science.

BERNARD

Ils stérilisent la découverte de Johannsen, lui ôtent les neuf dixièmes de sa portée. Johannsen a découvert deux catégories de déterminismes, la race et le milieu, auxquels sont soumis tous les organismes vivants. Bref on lui doit un vrai « miracle de la science » : la découverte d'une classification dans laquelle s'ordonnent tous les phénomènes de la vie. Johannsen est tombé sur un ordre naturel mille fois plus riche que celui de Mendéléev. Mais, véritable crime sémantique, ces deux catégories se perdent dans le mot « phénotype », puisque ce « type » est le produit de la race par le milieu ! Il serait impossible de les confondre plus indémêlablement. Le cas de « génotype » est presque pire : ce mot est si mal fait que les meilleurs biologistes déclarent à qui veut l'entendre qu'aucun génotype n'existe et ne saurait exister, ce qui d'ailleurs est faux[28] . Cuénot et Tétry le disent « noumène » ! Voilà comment deux mots défectueux ont stérilisé la plus vaste découverte que la biologie ait jamais faite. Et voilà pourquoi il va suffire de remplacer ces deux mauvais mots par ceux de Sartre pour que cette découverte prenne toute son ampleur. L'ordre naturel devient visible aux habitants de Sirius et même aux Terriens qui regardent de près les créatures. Et ceux qui fouillent au microscope le fond de nos cellules, et ceux qui interrogent les fossiles endormis dans la nuit des temps, et ceux qui poursuivent le sens de la vie dans les secrets de la Psyché, c'est cet ordre encore qu'ils peuvent appréhender désormais dans tout ce qui vit et dans tout ce qui a vécu.

PHILIPPE

Dis-nous d'abord ce qu'ont vu les habitants de Sirius : ces gens-là ne se fourrent jamais le doigt dans l'œil.

BERNARD

Ils ont vu peu de choses, mais ce peu-là est décisif. Ils ont vu la cellule devenir l'Homme. Ils ne savent pas comment, mais ils ont suivi les étapes de cette ascension. Les organismes vivants, disent-ils, transmettent à leur progéniture des choses qu'ils n'ont pas reçues de leurs parents. Donc, au cours de leur existence, ils amassent des biens qu'ils lèguent à leurs enfants. Et le doyen de Sirius de conclure :

« Le sens de la vie terrestre est visible à l'œil nu : C'EST UN ENRICHISSEMENT CONTINU. *Comme il doit faire bon vivre sur une planète dédiée aux richesses par une nature bienveillante et, selon toute apparence, infaillible : elle avance toujours et ne se trompe jamais aux carrefours ! »*

Mais, l'année suivante, un puissant télescope ayant été mis en service dans les hauteurs du Mont Siriopalomar, les Siriens déchantent passablement : ils ont aperçu l'essence et l'existence, et ils ont vu le Mal. Ils se prennent à douter de la bienveillance de la nature, et, lorsqu'ils regardent faire les humains, ils constatent avec effroi que ces derniers-nés de l'Evolution n'avancent qu'à reculons, douloureusement, à contre-cœur. Le doyen des Siriens s'écrie :

« Je jurerais par mes glandes séminales que pour faire avancer cette bande de crétins, Jupiter n'a d'autre moyen que de les rendre fous : Quem vult SALVARE... »

Mais l'astronome de service, qui a gardé l'œil collé à la lunette, le rappelle :

« J'aperçois dans un petit coin de Palestine une poignée d'agités qui sont la proie d'une furieuse démence. On les dirait en train d'accoucher, dans une douleur insupportable, d'un caractère psychique, d'un instinct... »

Le doyen regarde et s'exclame :

« Parole d'honneur, ces gens-là sont plus fous que les autres ! Ils ne tiennent pas en place. Ils se répandent en tous lieux. Ils mettent leur planète à feu et à sang. Les voilà qui allument partout des foyers de discorde. Que vois-je ? En puis-je croire mes yeux ? (Le télescope a pris dans son champ Los Angeles et d'autres lieux où les noirs d'Amérique s'extériorisent). *Non contents d'avoir colonisé l'Af rique, ils ont implanté au cœur de leurs propres cités des tumeurs noires, des mélanomes ethniques ! En vérité, ces malheureux sont plus qu'assez fous et ils souffrent assez pour être en train d'accoucher d'une grande chose, d'une chose vraiment grande !... »*

PHILIPPE

Que Jupiter soit loué : il a peuplé Sirius de biologistes steinériens ! Mais on aimerait savoir ce

[28] Le génotype existe pourtant : c'est l'œuf fécondé, la semence, qui se transforme en phénotype dès la première division cellulaire, et ne commence à se **typifier** (donc à mériter le nom de « type ») qu'à partir de ce moment. Bref le génotype ne justifie son nom que lorsqu'il cesse d'exister. Tant qu'il existe il est mal nommé. Quand il n'existe plus, il est encore plus mal nommé.

que leurs yeux ont vu d'assez pittoresque pour leur inspirer un langage aussi plaisant ?

BERNARD

Ils ont vu, je le répète, l'essence et l'existence et ils ont vu le Mal. Tout le reste suit de là. Regardons-les à notre tour. Vu de Sirius sans télescope, le sens de la vie est manifeste : c'est l'enrichissement, la complexification. Les organismes amassent des « biens » qu'ils lèguent à leur progéniture. Mais, quand on y regarde de plus près, ce n'est plus tout à fait aussi simple. Au cours de leur existence, les organismes acquièrent aussi et même surtout) des maux héréditaires, et la sélection naturelle entre en jeu. Or, qu'est-ce que la sélection naturelle ? Les optimistes la disent propre à assurer la survie des mieux qualifiés, mais c'est un euphémisme. La vérité toute crue, c'est qu'il s'agit d'un mécanisme d'élimination, c'est-à-dire d'une machine à exterminer, à faire périr les moins qualifiés. **La sélection naturelle est une entreprise d'exploitation du Mal.**

Nos Siriens ont constaté que le Bien implique le Mai, le bonheur biologique des uns exigeant le malheur biologique des autres. L'ascension phylogénétique qui a produit l'Homme à partir de la cellule s'est faite au prix d'une somme immense de défaites, de souffrances, de malheurs. Bref, les Siriens ont vu la biologie du malheur, la biogénèse du mal. Ils en ont été choqués parce que, tout comme nous, ils ont prêté à la nature leurs puérilités, puis y ont retrouvé ce qu'ils y ont mis eux-mêmes.

MEDICUS

Tu appelles cela des puérilités ? A ce compte Claude Bernard était un enfant. « Cette tuerie que par antiphrase on appelle l'harmonie de la nature... » ne le choquait pas moins.

BERNARD

Elle doit choquer tous ceux qui ne la comprennent pas. Or, au siècle dernier, la biologie balbutiait ses premiers mots. Les haricots de Johannsen n'avaient pas dévoilé leurs secrets et Sartre n'existait qu'à l'état inopérant d'improbabilité. Aujourd'hui il suffit d'ouvrir les yeux pour constater une première évidence : dans le cas d'Homo sapiens la sélection naturelle a perdu sa raison d'être. Elle a même acquis les meilleures raisons de ne pas être : elle est devenue dysgénique, elle assure la prolifération des populations défavorisées et l'extinction (par sous-natalité relative) des strates sociales évoluées. Elle va à l'encontre des fins de la nature, et obéit à une loi biologique singulière dont nous parlerons tout à l'heure. N'en retenons pour l'instant qu'une chose très importante : **la biologie du malheur n'a pas été faite pour l'Homme et ne lui est pas applicable.** Nous allons voir ensemble que, tout au contraire, la nature a pour nous des bienveillances et des tendresses plus éclairées que celles dont nous entourons nos enfants. C'est elle qui va nous montrer comment devenir bons pères, bons maîtres, bons chefs, bons politiciens et, plus encore peut-être, bons époux.

MEDICUS

Si la biologie pouvait nous convaincre que la nature est bienveillante, que nous ne sommes pas des orphelins abandonnés à des forces aveugles, elle ferait beaucoup pour alléger nos maux et atténuer en nous l'angoisse métaphysique. Si je pouvais non pas prouver à mes malades, mais leur faire sentir qu'ils ne sont pas orphelins, pas isolés, ce serait sans doute la meilleure des psychothérapies.

BERNARD

Oui, la noobiologie nous apprend aussi à devenir bons médecins, mais n'anticipons pas. Observons à notre tour les biens et les maux dont les organismes vivants héritent, et ceux qu'ils se doivent à eux-mêmes. Appelons « patrimoine essentiel » l'ensemble des potentialités contenues dans l'œuf fécondé, et « actualisations existentielles » ce qu'en réalisent les individus au cours de leur existence. A elle seule cette terminologie nous contraint à constater que l'individu « normal » ne fait qu'**actualiser** les potentialités héritées de ses pères. Il n'acquiert rien. Le « mutant » seul acquiert des caractères nouveaux, héréditaires par définition, mutation voulant dire novation héréditaire. Ainsi tout est rentré dans l'ordre : sans rien connaître des travaux de Mendel et de ses successeurs, on aurait deviné que les individus qui n'acquièrent rien ne peuvent rien transmettre de nouveau à leurs descendants. Quant aux fameux « caractères acquis », ils ne sont pas seulement héréditaires : **ce sont les seules novations héréditaires !!** Tout cela était évident a priori.

MEDICUS
Joli ! Mais un peu trop facile : il ne suffit pas d'appeler « caractères acquis » ceux qui le sont par mutation pour descendre en flammes toute la génétique !

BERNARD
Loin de moi cette pensée : la génétique a rendu d'immenses services à la biologie et ses acquisitions sont solides. Il ne s'agit que de les mettre à leur place dans une classification naturelle. C'est faute d'une terminologie bien ajustée aux faits que les découvertes de la génétique n'ont pu être exploitées qu'à moitié. Les mécanismes de l'individuation n'ayant été observés que dans le cas particulier des mutations géniques, la biologie s'est condamnée à ne pouvoir expliquer l'acquisition de l'intelligence ni de l'instinct. Bref à ne pouvoir comprendre ni les insectes ni les humains. On conviendra que ce fut payer cher un rien de relâchement verbal.

PHILIPPE
Les scientifiques négligent souvent leurs mots, mais, cette fois-ci, ils sont allés un peu fort : appeler « caractères acquis » ceux qui, précisément, ne le sont pas, cela devait donner du vilain.

BERNARD
C'était se condamner à ignorer les faits, à détourner d'eux les regards pour échapper au danger de devoir constater qu'ils sont incompatibles avec les théories admises et les idées reçues. Avant d'aborder le cas de l'Homme, voyons au galop celui des Hyménoptères (abeilles, fourmis, etc.). La paléontologie nous apprend que ces insectes furent d'abord solitaires. Au cours de leur évolution, ils trouvèrent le moyen d'acquérir et de transmettre de véritables civilisations. Ils enrichirent leur patrimoine essentiel de coutumes héréditaires bien adaptées à leurs besoins. Comment ont-ils pu faire ? Si les généticiens disent vrai, les caractères s'acquièrent par hasard et se transmettent au hasard des mutations.

Donc il aurait fallu que, par hasard, une abeille invente le « langage dansé » observé par von Frisch, et que, par hasard toujours, une ou plusieurs autres abeilles observent et interprètent les mouvements de la danseuse. Il aurait fallu ensuite qu'au petit bonheur de quelque accident intra-cellulaire ces aptitudes raffinées se transmettent aux descendants des inventeurs, hypothèse d'autant plus saugrenue que la danseuse et les observatrices n'eurent pas de descendance : chez les abeilles la fonction reproductrice échoit à une reine qui ne prend aucune part aux exercices chorégraphiques. Bref, s'il semble un peu naïf de croire que l'Eléphant est issu, tel que nous le connaissons, d'une drôle d'idée venue à Dieu le vendredi après-midi, il est plus que naïf, il est absurde de chercher dans la génétique classique l'explication des mœurs des abeilles. Qu'en présence des merveilles de l'instinct les généticiens se soient obstinés à prétendre que les mutations sont le seul mécanisme de la biogénèse, sous le prétexte **vraiment mince** qu'ils n'en ont découvert aucun autre, voilà qui montre clairement que nous sommes aussi prêts que nos pères à croire n'importe quoi, à croire les choses les plus inintelligentes.

Notre crédulité est restée sans limites. Mais depuis que, sous nos yeux, les Planaires ont avalé un phototropisme, les merveilles de l'instinct sont moins inexplicables. Et, grâce au ciel – aubaine inespérée pour les biologistes – notre espèce fournit l'exemple d'une émergence instinctuelle vraiment éclairante, quoique bien plus complexe que celles qui ont suffi à parfaire les mœurs des insectes sociaux. Et nous allons pouvoir cesser de croire à des absurdités.

PHILIPPE
Nos civilisations étant quelque peu plus complexes que celles des termites, il semble assez normal qu'il nous faille des instincts plus élaborés pour parfaire nos mœurs. Et je suis presque prêt à convenir que même les miennes pourraient ne pas être absolument parfaites.

BERNARD
Nos mœurs sont, tout simplement, inachevées. Sans l'instinct scientifique il est impossible d'organiser rationnellement les sociétés humaines. Or nous sommes en train d'acquérir cet étonnant instinct. Nous franchissons le seuil d'un monde nouveau, et sommes à un cheveu du but. Mais n'anticipons pas. Achevons d'exploiter les ressources de la terminologie existentialiste. Nous disposons déjà de deux catégories universelles : l'essentiel et l'existentiel. Or ce dernier, on l'a vu, peut accueillir deux catégories de phénomènes : les actualisations et les acquisitions. Ces dernières seules sont enrichissantes. Est-il besoin de souligner l'importance de cette distinction ? Avant

même de se servir d'un télescope, les Siriens avaient vu que l'enrichissement résume en un mot le **premier** sens de la vie. Or, l'acquisition est la condition sine qua non de son accomplissement. A priori donc il est permis de prévoir que nous apprendrons à avancer dans le sens du courant évolutif si nous découvrons les **moyens de l'acquisition.** Et voilà, grâce aux vertus d'un seul mot, notre recherche correctement orientée.

MEDICUS

Il est clair que l'acquisition est la condition sine qua non de l'enrichissement, et, vu depuis Sirius, le sens de la vie terrestre est indiscutablement l'enrichissement. Mais il y aurait, selon toi, deux catégories de richesses : essentielles et existentielles ? Voyant mal comment des mots philosophiques aussi vagues pourraient véhiculer des savoirs précis, je comprends que les biologistes n'en aient pas voulu dans leurs vocabulaires.

BERNARD

Ce sont pourtant deux mots clés dont il serait déraisonnable de prétendre à se passer : d'abord ils conviennent à merveille (comme on va voir) aux besoins de l'évolutionnisme; ensuite et surtout, ils jettent un pont entre la philosophie et la biologie et rendent accessibles à chacune les ressources des deux. Il serait absurde de négliger cette occasion d'unifier nos connaissances pour le malsain plaisir de forger des néologismes polysyllabiques accessibles aux seuls scientifiques : il y en a déjà bien trop de cette sorte !

Mais il va de soi que ces deux mots clés ne peuvent être accueillis par la biologie que si, soigneusement définis, ils sont rendus propres à véhiculer des savoirs parfaitement précis. Or cela présente une légère difficulté : à la frontière de l'essentiel et de l'existentiel (tout comme à celle de l'animal et du végétal), la distinction est malaisée. Elle exige des définitions laborieuses, qui ennuieraient nos lecteurs et ne leur serviraient guère. Pour nos besoins présents et ceux de la vie courante, deux définitions très simples permettront à tous de ranger à leur juste place nos richesses mentales aussi facilement qu'un Eléphant se classe chez les animaux et un Chêne dans le règne végétal :

PATRIMOINE ESSENTIEL : *ensemble des richesses dont les organismes vivants héritent dans leurs gènes.*

PATRIMOINE EXISTENTIEL : *ensemble des richesses que les organismes vivants* ACQUIÈRENT *pendant leur existence.*

C'est en connaissant les richesses que nous pouvons acquérir (et transmettre) au cours de notre existence que nous pouvons apprendre à faire correctement nos métiers d'hommes, que nous pouvons, en d'autres mots, découvrir les moyens de l'acquisition.

PHILIPPE

C'est ce que la biologie classique a négligé de faire. Elle s'est souciée seulement des mécanismes de la **transmission** des richesses sans accorder la moindre étude à ceux de leur **acquisition**. Et c'est pourquoi elle n'a découvert ni les uns ni les autres.

BERNARD

Or on va voir qu'il suffit de se poser la question pour y répondre. Apprendre comment nous nous enrichissons, c'est apprendre à s'enrichir. Mais revenons d'abord à la biologie classique pour y cueillir un enseignement qui n'est plus discuté : chacune des étapes de la complexification de la matière vivante a soustrait les organismes à des déterminations ambiantes pour les soumettre à des autodéterminations. La conclusion, qu'on peut accepter de confiance, car aucun biologiste sérieux ne la conteste, *c'est que l'histoire de la vie essentielle est celle de la conquête par les organismes vivants d'une indépendance progressive, résultant des victoires de l'organisé sur l'inorganique et de l'ordre sur l'aléatoire. Bref, d'une polarisation progressive du hasard.* L'INDÉPENDANCE EST LE SENS DE LA VIE ESSENTIELLE.

Voilà qui est à la fois clair, simple et certain. Mais quel peut être le sens de la vie existentielle ? C'est ici que des surprises nous attendent : nous pénétrons dans le monde de l'intelligence et de l'instinct, qui déborde les moyens d'investigation de la paléontologie et qui semblait échapper à ceux de la biologie. Hormis l'Homme, aucune espèce n'offre (que je sache) l'exemple d'une complexification psychique en cours de réalisation. C'est donc sur nous qu'il faut se rabattre pour observer en action les mécanismes de la noogénèse et apprendre comment s'acquièrent l'intelligence et l'instinct. Bref, pour faire nos premiers pas dans le métier de noobiologiste.

PIERRE
Le moment est venu d'étudier le cas des humains, des « enfants de la culture », et c'est la matière de la troisième partie du présent acte.

BERNARD
Je voudrais, pour conclure cette deuxième partie, décrire en quelques mots les assises d'une morale biologique, primaire et secondaire. Je n'insiste pas sur la première qui, très simple, donne satisfaction à ceux qui veulent la vertu récompensée. La nature est sans pitié pour ceux dont la conduite est répréhensible biologiquement, mais ceux qui obéissent aux bons usages reçoivent en récompense la santé physique et mentale – sauf dans quelques cas particuliers dont nous négligerons ici l'examen.

Mais il y a une morale biologique plus intéressante, fondée sur la finalité. Elle prête à la nature le souci de récompenser ceux qui collaborent avec elle, et de châtier ceux qui, sciemment ou non, contrarient ses desseins en faisant obstacle à l'Evolution. Voilà qui semble simple et séduisant. Malheureusement ce n'est pas tout à fait comme cela que les choses se passent. Un hasard heureux m'a fait tomber entre les mains le Premier Cahier, publié en juin 1964, d'une revue éditée par un organisme dont la création est récente : l'lnstitut de la Vie.

MEDICUS
Quel est cet institut ?

BERNARD
Une association dont l'animateur, Maurice Marois, est professeur à la Faculté de Médecine de Paris. Son objet est de grouper sur le plan, national d'abord et bientôt international, des personnalités éminentes en vue d'influencer nos autorités politiques dans le sens du respect des lois de la vie.

MEDICUS
Hélas ! il y a des centaines d'organisations de ce genre, animées des meilleures intentions. Aucune n'a, que l'on sache, réussi à rien faire d'utile. Crois-tu que celle-ci ait de meilleures chances ?

PHILIPPE
Maurice Marois a montré que la réussite est possible. Certes, je doute un peu que, dans ses structures actuelles, l'lnstitut de la Vie puisse rallier les Anglo-saxons, qui n'y trouveraient pas un climat intellectuel familier. Mais cette discussion nous éloigne de notre sujet. Je parlerai de l'lnstitut de la Vie dans notre deuxième cycle, où s'étudient les organismes sociaux. Constatons seulement qu'en réussissant à grouper près d'une centaine de personnalités parmi les plus en vue de l'élite française, qui vont de Louis Armand à Arnaud de Vogué en passant par Jean Rostand et Gabriel Marcel, Maurice Marois a fait une démonstration dont les enseignements doivent être pris très au sérieux.

Mais notre sujet, aujourd'hui, est la morale biologique, et il a paru dans ce Premier Cahier un article de Jean Rostand qui en traite, et qui risque de choquer les profanes et même les biologistes :

« Presque toujours », écrit-il, *« un incident fâcheux, indésirable, convertit un gène normal – un gène sain, de bonne qualité – en un gène malsain, défectueux. Comme l'a dit excellemment le professeur L'Héritier, un des maîtres de la génétique française,* LA MUTATION EST LA SOURCE DU MAL BIOLOGIQUE... »

Or, aux yeux de Jean Rostand et à ceux du professeur L'Héritier, l'évolution biologique a résulté exclusivement de ces mutations. Elle serait donc le résultat du Mal, et la juste définition d'Homo sapiens serait « Amibe malchanceuse » ! Il va de soi que cette interprétation ne peut que trahir la pensée de Jean Rostand. Sans aucun doute il a fait allusion au plus étrange et plus inexpliqué de tous les phénomènes biologiques, qui est la surévolution, accident désastreux en effet. Il s'agit d'un excès, d'une orthogénèse qui va trop loin. Le cas est assez fréquent pour que Cuénot et Tétry aient rangé l'**hypertélie** (de « huper » : excès, et « telos » : fin) parmi les lois de la vie. Laissez-moi vous montrer un cas typique et vraiment spectaculaire d'hypertélie :

(il projette sur l'écran la figure 2)

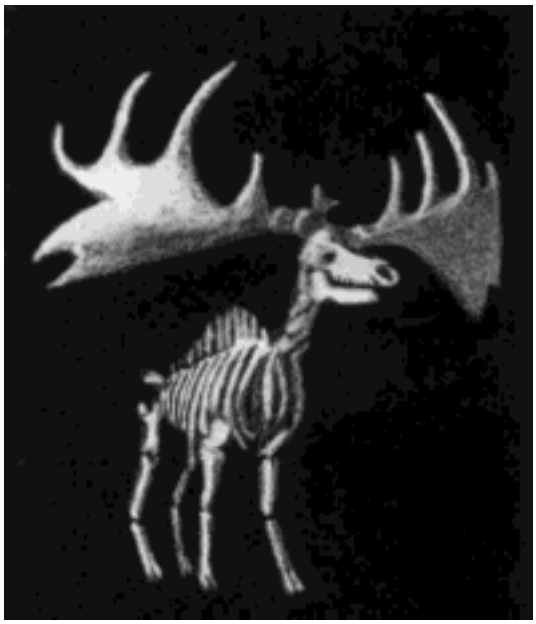


Fig. 2. Cervidé fossile *(Megaceros hibernicus)* des tourbières d'Irlande. Squelette complet d'un individu mâle. (Galerie de paléontologie du Muséum). D'après Cuénot et Tétry, op. cit., (p. 73).

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, veuillez bien contempler cette bestiole. Elle a de prodigieuses confidences à nous faire. Avant Steiner, personne, à ma connaissance, n'avait suggéré aucune interprétation finaliste de la mésaventure génétique dont elle fut la victime. Mais, telle que nous la voyons et sans aucune explication, elle peut nous donner déjà, en guise de conclusion à cette séance, une leçon importante : **les lois de la vie ne sont pas simples, et il peut ne pas suffire de se laisser vivre pour être heureux et pour évoluer comme il faut !**

PHILIPPE

Une minute s'il vous plaît. Il serait indécent de laisser le mot de la fin à cette vilaine bête. Et puis vous oubliez l'essentiel : vous allez partout répétant que l'instinct scientifique peut éclairer l'homme de la rue aussi bien que le savant. Comment voulez-vous qu'on vous croie si vous ne montrez pas que c'est vrai ? *(Il distribue quelques opuscules)*. Voici une notice intitulée « Science de la Rue » que j'ai composée pour l'édification des mécréants et des sceptiques. Je recevrai gracieusement vos louanges sur cette scène au cours de notre épilogue. *(Il se tourne vers l'auditoire)*. Heureusement qu'il y a moi !

Rideau

Cinquième Acte (3e partie)
LES ENFANTS DE LA CULTURE

Le mot « culture » est pris ici dans son acception sociologique, où il désigne l'ensemble des idées et des coutumes d'un peuple, les contenus de sa conscience. L'acquisition de la conscience fut un événement psycho-biologique capital mais dangereux : en reléguant nos instincts à l'arrière-plan de l'humain, la conscience nous a privés de la jouissance de nos savoirs inconscients. Mais elle ne les a pas supprimés, elle les a masqués seulement.

Aujourd'hui les masques tombent et nous retrouvons la jouissance de nos savoirs innés infaillibles, devenus transférables dans la conscience : nous récupérons nos instincts. Aucune aventure intérieure n'est – et n'a jamais été – comparable à celle-là.

BERNARD

Chez les humains, la conscience semble avoir pris la place de l'instinct, et elle nous a dotés d'un facteur singulièrement aberrant : la culture, qui non seulement nous tient lieu d'instincts sociaux mais tend à nous priver de l'usage du peu qui nous en reste. L'éducation et les usages nous « conditionnent », nous engendrent, sous forme d'habitudes mentales, une seconde nature (existentielle) qui prend le pas sur la première pour déterminer notre comportement social. Or nos cultures sont souvent désastreuses pour nos sociétés alors que, avant l'émergence de la conscience, l'instinct nous guidait infailliblement. En nous faisant cet étrange présent, la nature a doté l'Homme d'une **vie existentielle significative.** Quelle peut être la signification de notre existence ?

PHILIPPE *(il se tourne vers l'auditoire)*

Si vous voulez que vos enfants décrochent des Prix Nobel, ou bien les décrocher vous-mêmes, dressez l'oreille : Bernard va montrer comment la nature s'y est prise pour faire inventer la poudre aux hommes de bien.

BERNARD

Mettons fin d'abord à un « suspense » : le sens de la vie existentielle est déjà clairement perceptible. Lorsque la culture s'est substituée à l'instinct pour déterminer notre comportement social, l'existentiel a pris le pas sur l'essentiel et nous nous sommes enrichis d'un privilège inquiétant : le droit (et les moyens) de nous tromper, de faire le mal ! Ce fut la première lueur d'une novation fantastique, d'un facteur tout nouveau, que la vie existentielle pouvait seule réaliser : la liberté. La liberté est née dans la douleur et elle a commencé par le droit de n'en faire qu'à sa tête, de faire des folies, voire des sottises. Et la conclusion qui s'impose est celle-ci : **l'essence et l'existence convergent vers la liberté, dont l'indépendance essentielle n'était encore qu'une étape subalterne.** Du même coup, grâce aux vertus de deux mots, voilà la recherche noobiologique correctement orientée elle aussi : ce qu'il nous faut comprendre et poursuivre, c'est la liberté.

PIERRE

Et voilà, définis en entier, les principes et le programme de la pédagogie steinérienne : provoquer l'émergence de l'instinct scientifique en libérant les étudiants de servitudes culturelles qui leur tiennent lieu de conscience du réel, et, du même coup, rendre la liberté heureuse au lieu de douloureuse et désirée au lieu de crainte.

BERNARD

Pour présenter un portrait vraiment probant de la vie existentielle, il faudrait entrer dans les détails et passer en revue un grand nombre de faits. Or l'heure avance. Nous aurons à peine le temps d'effleurer la plus importante découverte de Steiner : l'émergence de l'instinct scientifique en plein milieu du chaos dont notre siècle fait étalage, pour étouffer en nous, croirait-on, tout espoir d'une vie enfin intelligente et heureuse au moment précis où le bonheur biologique fait sa première apparition sur notre planète. Au moment précis, en d'autres mots, où il devient possible de savoir ce qu'il faut faire pour être heureux.

PHILIPPE *(il se tourne vers l'auditoire)*
Je vous l'ai dit trop tôt : c'est maintenant qu'on va voir comment s'invente la dynamite.

BERNARD
Il ne s'agit pas d'une invention, mais d'une conquête biologique, facile à comprendre mais difficile à accepter parce qu'elle libère les forces de l'inconscient. On sait quels héroïsmes l'Occident oppose aux émergences de l'inconscient. Un impératif plus puissant que l'instinct de conservation, et qui repose sans doute sur l'instinct d'évolution, nous contraint à ignorer les neuf dixièmes de nous-mêmes, et à nous identifier au mutilé douloureux que nous appelons « je » ou « moi ». Or c'est une partie de nous-mêmes que nous avons aliénée à nos cultures, à notre passé. Une malédiction semble nous contraindre à divorcer d'avec la nature et d'avec nous-mêmes. Nous aliénons notre conscience au passé et nous infligeons ainsi une dichotomie de l'âme, un écartèlement de la psyché en intellect et en affect. En séparant ces fonctions psychiques complémentaires, nous fabriquons de nos mains la maladie qui surpeuple nos hôpitaux psychiatriques : la schizophrénie. La schizophrénie n'est qu'une manifestation des pouvoirs diviseurs de nos cultures d'Occident, de leurs vertus pathogènes.
Que peut signifier le spectacle terrible d'une humanité acharnée à se nuire, à s'infliger des maux, à se détraquer le système nerveux ? Les Siriens en ont été choqués. Ils ont constaté que seuls les malades mentaux évoluent, mais douloureusement, à contre-cœur. Jupiter, ont-ils pensé, ne parvient à les faire avancer que lorsqu'il les rend fous !

PHILIPPE
Or, de plus près, on voit qu'ils le font eux-mêmes. C'est donc qu'ils aident le ciel à les aider ?

BERNARD
Sans doute, mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'ils le font parce qu'ils n'en ont pas conscience. S'ils savaient ce qu'ils font, ils ne le feraient pas : il leur faudrait un courage surhumain pour s'engager dans la voie démentielle où la psyché se laisse écarteler. D'où il suit que **l'inconscience est la condition de l'obéissance au destin.**
L'inconscience a été nécessaire au franchissement, par notre espèce, d'une étape décisive, et **elle est restée pour chaque individu la condition sine qua non de l'accession à l'âge adulte.** On comprend enfin pourquoi nos contemporains, même malades, se défendent si âprement contre les psychanalystes qui ignorent les vertus de l'ombre nécessaire aux maturations. Et l'on comprend pourquoi, appliqués témérairement à l'éducation de jeunes enfants, les principes pédagogiques issus de la psychanalyse ont été si épouvantablement désastreux. Et l'on comprend aussi pourquoi il a fallu attendre jusqu'aujourd'hui pour comprendre tout cela, bien qu'on le **sache** (inconsciemment) depuis quelque cinq mille ans !

MEDICUS
Que veux-tu dire ? Que sait-on depuis cinq mille ans ?

BERNARD
Ce qu'explique et démontre si bien le mythe de la Genèse. Ceux qui en ont trouvé la substance dans les profondeurs de la psyché humaine avaient quelque cinq mille ans d'avance inconsciente sur leur temps. Ils furent les premiers noobiologistes, mais inconscients.

HUBERT
Je ne vois rien dans la Genèse qui contraigne l'homme à évoluer contre son gré, ni qui l'entraîne dans une « voie démentielle ». La schizophrénie est un désordre récent, dont les ravages grandissants ont coïncidé avec la prépondérance croissante des sciences et le déclin de l'influence religieuse. Vous renversez les rôles.

BERNARD
Le mythe de la Genèse est extraordinairement clair mais nul n'aurait pu le comprendre il y a dix ans seulement parce qu'il est prophétique. Or les phénomènes biologiques qu'il a prédits ont été lents à se produire. Le dernier en date vient à peine de se réaliser et c'est celui-là qui éclaire tous les autres. Un parallèle fera comprendre ce que je veux dire. Imaginons des biologistes penchés sur les

mœurs des anguilles. Ils constatent d'abord que l'espèce est migratoire. De tous côtés on signale des migrations dans toutes les directions. Bientôt on leur découvre un point de convergence : la mer des Sargasses. Toutes les anguilles finissent par s'y rendre. Pourquoi ? On l'ignore jusqu'au jour où l'on apprend qu'une fonction indispensable à la perpétuation de l'espèce s'y accomplit : la reproduction. Lorsque ce fait est connu les autres deviennent intelligibles, et nous voilà éclairés sur le sens de ces mystérieux voyages. Mais l'espèce garde un secret : comment chaque anguille sait-elle le lieu de son rendez-vous avec ses congénères ? Et comment trouve-t-elle les chemins qui y mènent ? Nous n'en savons rien, et les anguilles ne semblent pas près de nous l'apprendre. Mais, en nous éclairant sur les moyens dont la nature s'est servie pour nous envoyer nous aussi, au prix d'efforts épuisants et par le plus incroyable itinéraire, au lieu du rendez-vous de notre espèce, le mythe de la Genèse nous met sur la voie. Nous allons pouvoir percer les mystères de l'instinct animal. Non certes que notre cas soit identique à celui des anguilles : il est incomparablement plus fantastique, et il devait l'être, car nous luttons contre le destin alors que les anguilles se laissent faire : elles n'ont pas été autorisées à se tromper. Aussi est-ce notre espèce dont l'aventure biologique est le plus riche d'enseignements. Et c'est elle qui invite aux spéculations les plus fructueuses et les plus propres à éclairer toutes les autres. La nature, qui s'est refusé les moyens de nous signifier le lieu du rendez-vous de notre espèce, a fait fond sur les Juifs pour nous y inviter !

MEDICUS
Quel est le lieu du rendez-vous de notre espèce ?

BERNARD
C'est le point de convergence de l'existence et de l'essence : la liberté. La liberté est notre mer des Sargasses. Mais qu'avons-nous à y faire ? Elle n'est pas une fin en soi et elle n'assure pas la perpétuation de notre espèce. Au contraire, l'homme jouit de la liberté de ne pas se reproduire et des moyens de réaliser cet objectif « contre nature » en opposant sa volonté ou son savoir à l'instinct génésique : il peut se contenir (être continent) ou se servir des contraceptifs qu'il a reçu la liberté d'inventer.

Notre mer des Sargasses est le lieu où s'accomplit une fonction biologique nécessaire non à la perpétuation de notre espèce, mais à son évolution. Mais pourquoi notre évolution exige-t-elle la liberté alors que les abeilles ou les fourmis ont su acquérir à risques bien moindres des mœurs bien adaptées à leurs besoins[29] ? Pour le comprendre, il faut examiner le sens biologique du mot « évoluer ». Evoluer, c'est acquérir et transmettre des caractères nouveaux tout en conservant les acquisitions des générations antérieures. Bref, c'est s'enrichir, action qui exige la conservation et l'addition. Mais l'addition, parfois, s'oppose à la conservation. L'édification d'un palais, par exemple, peut exiger la démolition d'une chaumière qui occupe le terrain. Eh bien, le cas d'Homo sapiens est exactement celui-là. Pour édifier la Psyché des humains, la nature a dû déblayer le terrain. Il lui a fallu démolir l'habitat psychique primordial qui, depuis des centaines de millions d'années, assurait aux espèces dont nous sommes issus la jouissance de savoir innés infaillibles, mais **limités à ce que peuvent appréhender les fonctions psychiques non rationnelles.** C'est ce qu'explique, dans une langue poétique, la Genèse :

« Dieu attira l'homme hors du paradis de l'instinct, devenu trop petit pour un organisme doté d'un cerveau aux potentialités plus vastes, en lui donnant liberté de se construire, à la sueur de son front, un palais psychologique ». Tel est le premier message de la Genèse à ceux des hommes du XXe siècle qui peuvent déjà entendre ce langage.

MEDICUS
Ce n'est pas ainsi que la plupart des croyants comprennent les textes bibliques, mais je vois mal ce qui aurait empêché la biologie de les interpréter de cette façon depuis longtemps. Tu parlais d'un fait biologique, prédit et décrit par la Genèse, et qui viendrait à peine de se produire. Lequel ?

BERNARD
Nous allons y venir. Nous devons commencer par nous poser la question du Maréchal Foch : « De quoi s'agit-il ? » Pourquoi la nature s'est-elle donnée tant de peine et nous a-t-elle fait tant de

[29] On remarquera que les Hyménoptères, bien qu'ils ne furent jamais libres, ont appris à se soustraire à la plus cruelle des lois de la « biogénèse par le mal » : Ils savent ajuster les naissances aux ressources. La régulation de la densité démographique n'est plus réalisée chez eux par la famine, mais par un contrôle technique de la natalité. Nos civilisations n'ont pas encore atteint à cet égard le même degré de **savoir technique** !

peines ? Elle nous a dépouillés d'un instinct infaillible au profit d'une pensée discursive infiniment et, semble-t-il, indéfiniment trompeuse. De quoi s'est-il agi ?

Il s'est agi, tout simplement, de bouleverser de fond en comble le régime successoral auquel étaient soumis les organismes vivants. La mise en vigueur, au bénéfice de l'Homme, du nouveau régime s'est réalisée en quatre étapes principales. Avant l'Homme, les caractères acquis, par mutation notamment mais pas exclusivement, étaient seuls héréditaires, comme on l'a vu. Avec l'émergence du langage discursif et de son corollaire, la conscience, **les actualisations sont devenues transmissibles** par les mécanismes de la tradition. L'Homme a acquis les moyens d'amasser des richesses culturelles qu'il lègue à ses fils. Très vite les traditions, orales puis écrites, sont devenues le principal facteur de notre évolution. Bref, la biogénèse est devenue non plus seulement une noogénèse, ce dernier mot désignant une genèse obéissant aux forces psychiques brutes, mais une « psychogénèse », qui obéit à la psychologie consciente, aux **idées psychologiques reçues.** Hélas ! la plupart des idées qui viennent aux humains primitifs (et même contemporains) sont fausses, beaucoup sont stupides et malfaisantes, et toutes sont héréditaires. Dans ce terrible fatras, il va bien falloir qu'un tri, qu'une sélection se fasse. Or les mécanismes de cette sélection ont été et sont encore presque exclusivement darwiniens ! La psychogénèse nous ramène à la biologie du malheur : les plus... « qualifiés » exterminent, asservissent ou supplantent les plus stupides ! C'est cette phase douloureuse de notre évolution que la Genèse décrit et prédit en termes peu équivoques :

« Tu as – première étape de l'hominisation – goûté aux fruits de l'arbre de la science, et te voilà affranchi des sauvegardes de l'instinct infaillible, des Servitudes du Bien. Te voilà libre de juger toi-même et de penser : ceci est bien, cela est mal. Tu ne peux échapper au destin de celui qui doit juger avant d'avoir appris. En conséquence – seconde étape – tu enfanteras ta liberté dans la douleur... »

HUBERT

Tu en prends à ton aise avec les textes : tu oublies le péché originel qui, en motivant la souffrance, a rendu moins intolérables celles que nous endurons.

BERNARD

Je n'aurais garde d'oublier le péché originel, dont nous reparlerons. Mais, interprété littéralement, il a fait de nous des maudits héréditaires, dont le crime fut si grand qu'il justifia des châtiments atroces, suivis, si nous ne mettons à profit notre séjour terrestre pour nous « racheter », d'une éternité de tortures indicibles ! Quoi de mieux, je le redemande, pour rendre fou ?

HUBERT

De mieux en mieux : tu oublies la Rédemption cette fois !

BERNARD

Il n'est pas question de rédemption dans le mythe de la Genèse. Au surplus, si la Rédemption nous a rachetés du péché originel, nul n'a jamais prétendu qu'elle en ait réparé les effets : les tigres ne sont pas redevenus herbivores. Enfin, elle n'a joué aucun rôle dans la psychologie des Juifs. Or il faudrait être aveugle pour contester la part démesurée de ce peuple minuscule dans la psychogénèse d'Homo sapiens.

MEDICUS

On voit assez ce que la Genèse a eu d'« affolant » pour ceux qui la comprenaient à la lettre. Mais qu'ont vu tes Siriens pour expliquer l'opportunité biologique de ce facteur ?

BERNARD

En une image simple on pourrait dire que Jupiter a dû engendrer aux hommes un besoin de démolir la chaumière qui les tenait au chaud, afin de faire place au palais qu'habiteraient leurs arrière-petits-fils. La nature a obtenu d'une poignée d'hommes qu'ils renversent l'ordre psychique naturel en **donnant le pas à l'instinct d'évolution sur l'instinct de conservation.** Or les fous sont seuls capables de faire taire en eux l'instinct de conservation. C'est si simple qu'aux Siriens un coup d'œil devait suffire pour le voir.

MEDICUS

Tes Siriens ont été trop pressés : un second coup d'œil leur aurait fait voir des pilotes-suicides, et cent autres héros, consentir le sacrifice de leur vie au bien de leur patrie, à la gloire de Dieu, etc. D'autres l'ont fait pour la gloire tout court, c'est-à-dire pour leur propre gloire !

BERNARD

Les Siriens ont vu tout cela, mais ils ont vu les animaux en user de même. Ils ont vu l'héroïsme de la louve qui défend ses petits. Ils ont vu les fourmis éteindre, de la multitude de leurs corps suppliciés, l'incendie qui menace leur nid. S'ils ont été trop pressés pour s'attarder à l'observation des instincts qui meuvent les héros, c'est parce que nous sommes trop pressés par le temps pour nous occuper d'eux : l'héroïsme relève de notre troisième cycle. Au surplus le cas des « fous » dont s'émerveillent les Siriens est tout autre. Il s'applique à une conservation hominisée qui, chez nous a pris le pas sur toutes les autres : la conservation culturelle. Or les trésors culturels que les hommes ont amassés se composent d'idées dont la plupart sont fausses, et auxquelles nous sommes diaboliquement attachés. Bien plus attachés qu'à nos vies ! Comment la nature pouvait-elle s'y prendre pour nous en faire démordre ? La sélection naturelle ? Elle a certes joué, mais comment ? Est-il raisonnable de penser que les trésors culturels des Romains étaient plus faux que ceux des barbares qui ont vaincu Rome ? Ceux des Turcs ou des Russes plus vrais que ceux des Byzantins ou des Hongrois ? Les armées ne peuvent décider sagement de la valeur des idées. Heureusement la nature a fini par trouver mieux : elle a fabriqué des fous puis en a fait des hommes de science !

MEDICUS

Cette hypothèse est plaisante, mais elle se vérifie mal dans les hôpitaux psychiatriques : il est rare que nous y soignions des savants.

HUBERT

C'est le tort que vous avez : la plupart en ont le plus urgent besoin !

BERNARD

Sans doute, mais ils sont atteints d'une folie étrange qu'il faut, pour la traiter, commencer par comprendre : ce sont des affolés de religion ! Ce diagnostic, dû à Steiner, se fonde sur quelques faits patents :

1. Le mythe de la Genèse dénonce la science comme la chose haïssable entre toutes. Elle est le crime à jamais inexpiable.

2. Les religions issues de ce mythe sont celles qui opposent à la science les obstacles les plus formidables, et qui la persécutent le plus durement. En 1925 encore, un tribunal civil pouvait prendre appui sur la Genèse pour faire interdire l'enseignement de la biologie dans l'Etat du Kentucky !

3. Malgré quoi c'est en Occident que naquirent les sciences expérimentales et qu'elles trouvèrent les conditions les plus favorables à leur développement. La plupart des autres religions frôlèrent la Science à un ou plusieurs moments de leur histoire, mais toutes finirent par s'en détourner. Les Arabes eux-mêmes, qui furent longtemps ses dépositaires les plus évolués, se gardèrent d'en poursuivre l'étude au-delà d'un certain point – on verra tout à l'heure quel est ce point fatidique – alors que rien n'arrêterait la Science lorsque, avec Galilée[30], elle prendrait pied en Occident christianisé. Comment expliquer ces faits paradoxaux ?

MEDICUS

Christianisé ? Il serait imprudent de prétendre à y voir une relation de cause à effet : la Science avance d'un pas au moins aussi allègre en Occident déchristianisé.

[30] On admet communément que les sciences modernes naquirent des travaux de Galilée, mais c'est méconnaître le rôle important qu'y joua cinq siècles plus tôt un autre Pisan, le géomètre Leonardo Fibonacci, dit Léonard de Pise, qui fut l'ancêtre de la biologie mathématique. Il était éleveur de lapins, et la fertilité de ces animaux l'intriguait. Combien de descendants aurait un couple de lapins en dix ans si rien ne faisait obstacle à sa reproduction et à celle de sa progéniture ? De son temps ce problème était insoluble, les symboles littéraux des Romains dont on se servait encore pour représenter les nombres ne se prêtant pas aux multiplications. Fibonacci avait oui dire que les Maures disposaient d'une arithmétique mystérieuse et subtile, importée de l'Inde. Il traversa la Méditerranée et ramena d'Afrique neuf symboles numériques et un « chiffre », mais ce dernier si important qu'il donna son nom à tous les autres : le « sifr », mot arabe qui veut dire « rien », et qui, par corruption, se prononce chez nous « zéro » ou « chiffre » selon qu'il désigne une nombre nul ou un graphisme représentatif d'un nombre quelconque. Dans son « Liber Abaci », publié en 1202, Fibonacci apporta au

BERNARD

Mais, en Occident préchrétien, elle n'avançait pas plus que chez les Maures. Les Grecs trouvaient si méprisables les sciences expérimentales que, Archimède excepté, ils les abandonnaient à leurs esclaves. Quant à l'Occident déchristianisé, il fait partie de celui dont je parlais : seuls les Chrétiens peuvent être ou se croire déchristianisés !

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut tenir compte du régime successoral particulier aux humains. Notre évolution dépend désormais du contenu d'un patrimoine non pas génétique, qui est stationnaire depuis des millénaires, mais culturel. Eh bien, comment nos cultures évoluent-elles, comment **changent-elles ?** Comment sont-elles acquises, enrichies, conservées, transformées ? Voilà ce qu'il faut regarder attentivement, en commençant par ce qui se voit de Sirius.

Quels sont les caractères les plus visibles du régime psychogénétique auquel l'Homme est seul soumis ? Le premier est sa redoutable puissance évolutive : pris au berceau l'enfant d'un Amazonien dont la culture est à peine néolithique peut acquérir en vingt ans les trésors culturels accumulés par d'autres civilisations pendant des dizaines de siècles. Et les peuples ne sont pas à l'abri d'aventures similaires : il n'a pas fallu un siècle aux Japonais pour transformer une théocratie féodale en grande puissance industrielle et militaire capable de faire des merveilles et de se lancer dans les plus folles aventures. Aucun autre organisme vivant n'est soumis à un régime comparable, pour l'énormité des périls, à celui dont nous sommes à la fois les auteurs et les jouets.

PHILIPPE

Le cas des Chinois est encore plus spectaculaire : ils ont saccagé leurs propres trésors pour les remplacer par des idéologies nées d'une pluie d'orage – en Occident ! Ils ont anéanti leur civilisation pour embrasser non pas la nôtre, mais une de nos doctrines. Ils ont tué cinq mille ans de leur passé pour essayer de vivre un mauvais quart d'heure du nôtre ! Depuis que la Terre tourne rien de pareil ne s'était vu.

BERNARD

Pour comprendre la révolution chinoise et toutes celles qui se sont produites depuis que les hommes se révoltent, examinons quelques instants encore la révolution biologique initiale, qui affranchit l'Homme des lois ordinaires de la vie pour le soumettre aux siennes propres. Le caractère le plus saillant de notre psychogénèse est l'**indiscrimination**. Aux Siriens qui nous regardent faire, il semble que nos trésors culturels ont été acquis au petit bonheur, adorés aveuglément et défendus férocement ! Mais, vu de près, c'est moins plaisant encore : loin de se constituer au hasard, nos trésors culturels sont le fruit d'un hasard **polarisé à l'envers !** Aucun doute n'est possible : à l'exception des valeurs artistiques, nos biens psychogénétiques (jusqu'à ce que la science intervienne) se composaient de rationalisations à sens unique. Ai-je besoin d'en dire le sens ? Rationaliser, c'est mettre les ressources de la dialectique au service de nos appétits et à celui des puissants, ou des candidats à la puissance. La rationalisation, premier fruit de l'arbre de la science, est bel et bien un « péché contre l'esprit », que la Genèse dénonce à bon droit comme la source du Mal. C'est bien en péchant contre l'esprit que nous avons amassé nos traditions et c'est en péchant contre l'esprit que nous les conservons.

PHILIPPE

Nos patrimoines culturels, as-tu dit, se composent de rationalisations. Ne pourrait-on dire qu'ils se composent d'idées ? Une admirable définition de Steiner, en ce cas, pourrait venir à point : *« Les idées sont des succédanés du savoir qui les remplace quand elles y ont conduit. »*

L'indiscrimination prend fin lorsque le savoir remplace les idées.

BERNARD

Certes, mais comment les idées cèdent-elles la place au savoir ? C'est la chose au monde la plus difficile, la plus « contre nature ». Il a suffi d'une révolution biologique pour que l'instinct cède la place aux idées. Pour que les idées cèdent la place au savoir, qu'aura-t-il fallu ?

PHILIPPE

Il n'aura fallu rien de plus ni rien de moins que la Science. Elle seule possède le pouvoir de transformer les idées en savoir.

BERNARD

Mais la science ne pouvait s'acquitter de cette fonction que dans les cultures qui s'y prêteraient. Certes elle possède une qualité qui semble favorable à son implantation dans nos cités : son impersonnalité, qui la rend sinon universelle au moins universalisable. Les idiosyncrasies n'y font pas obstacle, et elle ne blesse pas les personnes dans leurs affects ou leurs passions : il n'a pas fallu de supplices pour faire admettre les cas d'égalité des triangles, et le sang n'a pas coulé pour le carré de l'hypothénuse...

MEDICUS

Mais Galilée échappa de justesse au bourreau et si Darwin est mort dans son lit, c'est que ses adversaires ne détenaient plus le pouvoir judiciaire. Ils durent se contenter de faire pleuvoir sur lui les injures, et c'en fut un déluge !

BERNARD

Je t'accorde de tout cœur que, deux ou trois siècles plus tôt, Darwin aurait été rôti comme un poulet. Mais pourquoi les puissances conservatrices du patrimoine culturel occidental ne détenaient-elles plus le pouvoir judiciaire au XIXe siècle ? Voilà un mystère dont l'élucidation vaut la peine.

MEDICUS

Pour cent raisons, dont aucune ne semble très mystérieuse, et dont l'ensemble peut se résumer en deux mots : l'Occident, à partir du XVIIIe siècle, est devenu libéral et même révolutionnaire. Ce fut l'œuvre de la Renaissance, poursuivie par les Encyclopédistes et couronnée par la Révolution française.

BERNARD

Oui, mais pourquoi cette sorte de chose ne s'est-elle produite qu'en Occident ? Et pourquoi les puissances conservatrices s'y sont-elles laissé dépouiller de leurs pouvoirs ? Comment de doux rêveurs comme les Encyclopédistes, qui étaient la naïveté même, ont-ils eu raison de la formidable puissance des autorités royale et écclésiale ? Aujourd'hui cela peut sembler naturel. Les sciences se sont acquis un droit de cité en Occident, et la puissance des personnes semble y avoir des limites. Même en Russie il y a des facultés et des académies scientifiques. Mais il serait naïf de penser que les sciences y sont admises à progresser au-delà du « point fatidique » dont j'ai parlé, c'est-à-dire de celui où, devenant contraignante, la science impersonnelle dessert les personnes (qui tiennent beaucoup à exercer les contraintes à leur idée, et à leur profit) pour se mettre au service de l'espèce. Le sort du savant soviétique qui découvrirait (et serait assez fou pour prétendre à diffuser) une vérité contraire aux intérêts des autorités politiques, ne serait guère plus enviable que celui d'un Darwin au XVIe siècle. Pourquoi ? Parce que les humains se moquent de « l'espèce », qui est une abstraction inexistentielle. Comment des hommes sensés, revêtus d'une autorité quelconque, s'en laisseraient-ils dépouiller au profit d'une chose inexistante ? Ce serait folie pure ! Inévitablement, partout, toujours, toutes les autorités devaient se dresser contre les débordements de la science impersonnelle dans la vie des personnes. **Même chez nous, même de nos jours, même au sein de nos facultés scientifiques, nos savants eux-mêmes opposent leur autorité à l'acquisition par l'espèce de savoirs autres que les leurs et, a fortiori, de savoirs qui démentent les leurs.** Ainsi, seules les civilisations où l'autorité et la recherche scientifique incomberaient à des fous permettraient à la science de s'enraciner chez elles. Donc, pour fonctionner correctement, l'Evolution avait besoin de fous : eux seuls pouvaient transformer les idées en savoir, et, chose insensée entre toutes, permettre au savoir de remplacer les idées. Les Siriens ont vu juste : Jupiter devait rendre fous ceux qu'il voulait sauver.

HUBERT

N'aurait-ce été plutôt le diable, et pour les perdre ? Tu sembles oublier que la science peut se mettre au service des personnes et de leur volonté de puissance : elle peut armer les gouvernants, leurs policiers et leurs armées. Elle le fait même plutôt spectaculairement !

BERNARD

Je me garderais d'oublier un fait si remarquable, qui achève de nous renseigner sur ce qui s'est passé et ce qui va se passer, et qui éclaire notamment le cas des Chinois, dont l'appétit de puissance

est si grand qu'ils ont troqué cinq mille ans de trésors culturels contre une bombe atomique !

La question la plus intéressante est celle-ci : comment Jupiter a-t-il fait pour rendre plus fous que les autres humains la poignée d'enragés que les Siriens ont vus se démener en Palestine il y aura bientôt cinq mille ans ? Comment s'y est-il pris pour élire et éduquer le peuple juif ? En d'autres mots, comment la nature nous a-t-elle invités, par le truchement de ce petit peuple, au rendez-vous de notre espèce ? Comment leur a-t-elle fait entendre ce qu'elle attendait d'eux ? Pas plus que les autres humains les Juifs n'avaient conservé d'instincts animaux, de savoir-faire innés. Là-dessus aucun doute n'est possible, à moins de tenir les Juifs pour inférieurs aux singes ! Des biologistes américains ont montré, au cours d'expériences faites en Floride, que les anthropoïdes n'ont déjà plus guère de savoir-faire innés : chez les Chimpanzés l'instinct sexuel lui-même a cédé la place à une pulsion; les jeunes chimpanzés, pour s'accoupler, ont besoin d'une initiation culturelle qui leur est donnée par leurs aînés. Mais il en va des chimpanzés comme des anguilles : ils ne sont pas pressés de nous faire des confidences. Heureusement les Juifs ont été plus articulés. Ils se sont expliqués, et nous pouvons comprendre ce qu'est devenu chez eux l'Instinct : il est devenu l'Inconscient.

Eh bien, si peu qu'on sache de l'inconscient, une chose est déjà évidente : pour influencer les organismes qui, affranchis de l'instinct, n'obéissent plus à des ordres, il dispose d'au moins deux moyens : **les pulsions pour se faire écouter et l'inspiration pour se faire entendre.** En inspirant aux Juifs un poème polyphonique qui parle simultanément quatre langues, l'inconscient a fourni le plus extraordinaire exemple de pédagogie téléologique de tous les temps. Il semble avoir voulu montrer ce que nous pouvons attendre de lui. L'Inconscient, ce jour-là, a non seulement fait ses preuves, mais il a laissé dépasser un petit bout d'oreille, dans l'intention expresse, sans nul doute, d'apprendre leur métier aux biologistes ! Nous n'avons pas le loisir d'examiner en détail le mythe de la Genèse, mais un coup d'oeil sur les miracles qu'il a faits au bénéfice de la science suffit à édifier.

Pour que la science réussit à s'enraciner chez nous, il fallait d'abord, on l'a vu, que la recherche échût à des déséquilibrés, qui ne pourraient accepter leur sort. Or la Genèse nous a refusé la possibilité de nous accommoder de notre condition infernale de Coupables Cosmiques. Elle nous a ôté le repos. Elle nous a condamnés à la révolte, à la recherche forcenée d'une issue, d'une impossible conquête. Ce mythe a donc semé en nous les germes de la révolution, de la science, de la colonisation, de l'expansion. En un mot il a fait de nous des Occidentaux. « Il a fait de nous de bons Juifs et de mauvais Chrétiens... » disait malicieusement Steiner.

Mais, pour permettre au savoir de remplacer les idées, il fallait remplir une condition plus difficile encore : il fallait contraindre les autorités à se laisser dépouiller au bon moment, ni trop tôt ni trop tard. Lorsque la Culpabilité démentielle aurait porté ses fruits, il deviendrait nécessaire, sous peine de désastres indicibles, non seulement de découvrir l'Inconscient, qui était la seule issue satisfaisante à notre espèce, mais d'empêcher les autorités civiles et ecclésiastiques de rôtir comme poulets Sigmund Freud et quelques-uns de ses amis ! En d'autres termes il fallait que le mécanisme psychogénétique mis en mouvement par le Genèse se bloquât de lui-même au moment opportun. On admettra que nos plus habiles psychologues auraient été embarrassés si on leur avait demandé de composer un mythe pédagogique pourvu d'un mécanisme d'autoblocage réglé pour entrer en action dans cinq mille ans !

Pour l'Inconscient, il semble que ce petit problème n'ait été qu'une bagatelle, tant il l'a résolu simplement. Il est clair, en effet, que le moment devait venir, et ce serait le bon moment, où les hommes de plus en plus nombreux atteindraient un âge mental incompatible avec le contenu primaire de ce mythe, et deviendraient incapables de croire l'Homme responsable du régime alimentaire des tigres. Donc le moment viendrait inévitablement où les autorités obstinées à enseigner ces « enfantillages » (qui conviennent idéalement aux enfants) se rendraient ridicules, intellectuellement méprisables, à un nombre croissant de leurs contemporains, et se sentiraient elles-mêmes mauvaise conscience.

PHILIPPE

Rien n'encourage autant la conscienciosité que les risques d'une perte de clientèle (pensez au Concile de Trente), et rien n'énerve plus l'autorité qu'une mauvaise conscience. Remarquons en passant que la mauvaise conscience est une invention occidentale. Elle semble n'avoir pas d'équivalent en Orient, où la faiblesse politique repose sur des bases plus subtiles.

BERNARD

Quoiqu'il en soit, grâce au mythe de la Genèse, les Clercs eux-mêmes allaient être contraints, aux approches de l'adolescence de notre espèce, à repenser leurs enseignements, à prendre conscience de l'évolution biologique et, plus incroyable encore, à évoluer eux-mêmes. Ils deviendraient des Teilhard de Chardin et ils iraient jusqu'à mettre fin à l'exil des Teilhard de Chardin ! Faire évoluer des Maîtres à cinq mille ans de distance, on conviendra que ce fut un tour de force et un exemple unique de psychopédagogie télécommandée ! Mais il est plus surprenant encore que, bloqué si opportunément au niveau infantile, ce même mythe retrouve aussitôt des pouvoirs psychogénétiques exactement adaptés aux besoins de l'homme adulte. Et l'on voudrait que cette polyvalence, cette perfection dans la polyphonie, eût été l'œuvre du hasard ? Il serait moins naïf d'en rendre responsable un Dieu à barbe blanche, qui dirigerait les opérations du haut d'un nuage rose !

MEDICUS
Quel a pu être l'avantage pour notre espèce d'un déblocage aussi tardif du mécanisme de sécurité qui a fini par faire entendre raison aux autorités ?

BERNARD
Cela se voit désormais assez bien : si les sciences physiques avaient pris plus d'avance qu'elles n'en ont sur les sciences humaines, politiques notamment, quelles chances aurions-nous eues d'échapper à des dangers dont on ne discerne que trop, aujourd'hui, la gravité ? **Or les sciences humaines ne pouvaient éclore avant la conquête de l'Inconscient,** qui exigeait une maturation culturelle difficile et très lente.

MEDICUS
Si l'on ne peut accuser le hasard de la « perfection polyphonique » dont tu parles, à quoi faut-il l'attribuer ?

BERNARD
A une vieille, une très vieille connaissance, mais totalement méconnaissable : l'Instinct, mais hominisé. L'Instinct resté infaillible, mais qui a cessé de commander. L'Instinct qui, adapté à la première étape de l'hominisation, ne porte plus son nom : il est devenu l'Inconscient, et il s'est disloqué en pulsion pour se faire écouter, et en inspiration pour se faire entendre. Il s'est manifesté chez les auteurs de la Genèse sous la forme de pulsion religieuse, orientée dans le sens (orthogénétique) de l'Evolution par l'inspiration poétique. Tout comme l'instinct sexuel, chez l'Homme, a éclaté : il est devenu pulsion érotique, orientée vers nos destins par l'inspiration – poétique elle aussi – qui nous donna l'Amour.
On voit clairement désormais le rôle de l'art pur et de la poésie dans la biogénèse : ils furent l'équivalent humain de ce sens mystérieux qui conduit les anguilles à la mer des Sargasses : le sens de l'orientation. Chaque fois qu'un homme a fait un pas vers la beauté, il a fait faire à notre espèce un pas en avant, un pas vers ce qui est vrai, un pas vers nos destins.

PHILIPPE
Inversement, chaque fois qu'un homme a fait (guidé par l'inconscient aussi, mais sous le nom d'intuition), un pas vers le vrai, il a fait faire à notre espèce un pas vers ce qui est beau, un pas vers nos destins. Ces choses-là convergent.

MEDICUS
Mais quel est le phénomène biologique qui, selon Bernard, vient de se produire, et qui expliquerait tous les autres ?

BERNARD
C'est l'émergence d'un caractère instinctuel nouveau : la scientificité (de l'instinct). Cette aventure, qu'il ne faut pas confondre avec la science consciente, est la plus inespérée des aubaines pour les biologistes : enfin ils peuvent voir la noogénèse en action ! Et il s'agit, cette fois aussi, d'un bouleversement du régime successoral de notre espèce. La seule révolution biologique dont l'importance lui soit comparable est celle que Teilhard de Chardin a appelée le phénomène humain : l'émergence de la conscience, cette fille aînée du verbe. Au commencement de l'Homme était le Verbe. Mais, à la naissance de l'Homme enfin humain (enfin adulte), il y a l'Instinct

retrouvé. Nous assistons à une aurore.

PIERRE

Ce qui doit sembler étrange, c'est qu'un fait aussi gigantesque ait passé inaperçu. Il ne faut pas s'en étonner : les premières manifestations de l'instinct scientifique ont été peu différentes de celles que nous a données la conscience appliquée aux sciences. Aujourd'hui encore, la distinction peut n'être pas facile : il y a une zone commune où ces deux manifestations de l'esprit scientifique s'interpénètrent et se confondent.

BERNARD

Il y a une zone, dite **subliminale**[31] , où la conscience et l'inconscient s'entremêlent toujours. Mais le nouveau régime de l'inconscient, auquel notre espèce est soumise et auquel nous allons devoir nous adapter consciemment, gouverne l'acquisition de nouveaux facteurs de notre comportement. Remarquons que ces mots définissent déjà l'instinct : chez les espèces inférieures, l'instinct est l'ensemble des déterminismes du comportement. Chez nous, les savoirs conscients ont pris une place croissante dans la détermination des « types de conduite » (patterns of behaviour). Or notre évolution dépend désormais du comportement des humains. C'est le seul facteur biogénétique resté actif. Dès lors, le problème que la nature avait à résoudre était de pousser les hommes à inventer des techniques, puis de les leur emprunter à leur insu ! Elle avait à remplacer le processus de l'acquisition brute (la thésaurisation) par les procédés humains de la **capitalisation intellectuelle.** Or, animée d'une vie propre, impersonnelle, et presque totalement soustraite au hasard, la capitalisation représente sur la thésaurisation un progrès inimaginablement fantastique.

PHILIPPE

Progrès que la science illustre assez bien. Considérons l'histoire de la chasse aux éléments chimiques. C'est un sport auquel les hommes se sont adonnés avec passion depuis la plus haute antiquité. On a vu s'en capitaliser les résultats avec Mendéléev et ses successeurs. Mais voici le tableau de cette chasse avant que la science ne s'en mêle : l'eau (Thalès de Milet), l'air (Anaximène), la terre (Empédocle), le feu (Héraclite), l'éther (Aristote) et le sel (Paracelse). Six éléments, six erreurs : tel fut le produit de plus de deux mille ans de thésaurisation intellectuelle !

BERNARD

Eh bien, la nature, qui s'est montrée capable de faire thésauriser aux anguilles les savoirs nécessaires à des voyages difficiles, et d'apprendre de même leur langage aux abeilles, a dû prendre pour nous les plus curieux détours. Selon toute apparence, elle a dû faire de l'Homme un orphelin, qui aurait à se débrouiller seul pour inventer le langage discursif et pour apprendre à le parler, à ses frais, risques et périls ! Selon toute apparence, le symbolisme direct se heurtait à des limites sémantiques infranchissables, que la nature voulait faire franchir à l'une au moins de ses créatures.

PHILIPPE

Von Frisch s'en aperçut le jour où il plaça une coupe garnie de miel au haut d'un mât, juste au-dessus d'une ruche. La sémantique apiaire ne contenait aucune figure chorégraphique qui sût dire : « les aliments sont au ciel », et les abeilles se montrèrent incapables de s'élever, d'abstraction en abstraction, jusqu'au ciel.

BERNARD

Mais l'inconscient humain, qui est notre seule source de savoirs infaillibles et non appris, a enfin trouvé un moyen d'expression directement accessible à notre conscience, sans l'entremise de traducteurs. Ce langage, vous l'avez deviné, est celui dont nous avons les structures biochimique dans le noyau de nos cellules, l'orthologique. Grâce à ce langage-là, l'inconscient peut nous adresser des messages non cryptiques, affranchis des limites du symbolisme prélogique. Désormais il peut nous apprendre quels aliments sont au ciel. C'est le plus fantastique des miracles. C'est le miracle du XXe siècle, au prix duquel tous les autres, y compris ceux de la physique nucléaire, sont négligeables. Mais nous n'en pouvons dire plus aujourd'hui. Ce cinquième acte a trop duré. Et l'instinct scientifique est un sujet trop important pour qu'on le bâcle en quelques pages. Ce sera le thème central de notre quatrième cycle.

[31] Dérivé du latin **limen** : seuil, le subliminal désigne la zone frontalière où la conscience et l'inconscient

PIERRE

Nous dirons tout de même, avant la fin de celui-ci, ce qu'il faut faire pour acquérir cet instinct, mais il est temps de conclure ce cinquième acte. Je voudrais adresser une brève parenthèse à ceux de nos lecteurs qui sont Chrétiens. S'il est vrai que, comme disait Steiner, les traits caractériels de l'Occident ont été plus juifs que chrétiens, une interprétation modernisée de la Genése substitue une filiation aux contradictions qui opposaient le Judaïsme au Christianisme. Elle restitue à ce mythe des pouvoirs **psychogénétiques** justes, adaptés cette fois aux besoins de l'homme adulte, de l'homme de science et du Chrétien. Il est impressionnant de constater qu'interprétée comme elle semble devoir l'être désormais, la Genése nous apprend que l'Ancien Testament, lorsque s'achève sa première fonction éducative, se transfigure en parlant le langage du Nouveau Testament. Le Christ, avec la même perfection polyphonique et la même simultanéité, a parlé les langues de l'enfance, de l'âge adulte, de la science et de l'instinct hominisé. Ainsi il devient clair que nous pouvons cesser d'être pareils à de bons Juifs, turbulents, révoltés et à jamais insatisfaits. Nous pouvons devenir des Chrétiens. L'ère chrétienne s'actualise. Celle de la Psychologie de la Faute prend fin en même temps que celle de la Biologie du Malheur. Tous nos bonheurs, dont le Christianisme, sont devant nous.

Enfin, remarquons que, selon toute apparence, le peuple juif est parvenu au terme de ses tribulations. Leur mission accomplie, les Juifs se sont acquis non seulement tous les droits au repos et à la Citoyenneté, mais des titres impérissables à la gratitude des humains. Nous devons aux Juifs mieux que la liberté : nous leur devons la connaissance, enfin acquise par notre espèce, des conditions de la liberté. Ces conditions sont réalisables partout, et elles le seront toujours. Aussi hasarderai-je, pour conclure cet acte-ci, une prophétie : le XXe siècle, qui faillit exterminer le peuple juif, sera, pour la postérité, le Siècle des Juifs. Einstein était juif, Freud était juif, Steiner était juif. Ces trois hommes auront fait du XX. siècle celui de la Liberté, celui de la libération physique, psychique, biologique et spirituelle de l'espèce humaine tout entière.

Rideau

RESUME DU CINQUIEME ACTE

1. Chez tous les organismes vivants, l'instinct est la source des savoirs infaillibles non appris.
2. Chez l'Homme, l'instinct a fait place à deux catégories de déterminismes : les pulsions et l'inspiration. Il est devenu l'Inconscient. Mais il est resté notre seule source de savoirs infaillibles non appris.
3. Enrichi de moyens d'expression rationnels, l'inconscient est devenu capable non plus seulement d'inspirer, mais **d'informer logiquement.**
4. Il s'ensuit que notre Evolution a cessé de dépendre des processus lents et hasardeux de la thésaurisation. L'acquisition des facteurs biogénétiques de nos progrès est assurée désormais par les procédés **impersonnels et non hasardeux** de la capitalisation intellectuelle.
5. La seule révolution biologique dont l'importance soit comparable à celle-ci est l'émergence de la conscience (le « phénomène humain »), qui, elle aussi, résulta d'un enrichissement sémantique.

COMMENTAIRES DES PROFESSEURS

Nous nous abstiendrons d'inviter François et Françoise à nous faire part de leurs réactions : cet acte, qui condense les matières d'une dizaine de représentations, est trop touffu et les soumettrait à une épreuve trop rude.

Nous nous contenterons de rappeler que Pierre, Bernard et Philippe avaient à tenir d'absurdes rôles de surhommes. On estimera sans doute qu'ils s'en sont acquittés sans éclat. Or il était bon de montrer que rien ne saurait être moins éclatant, moins « surhumain » que ces rôles-là. Mais ils ont tenu partiellement leurs promesses en apportant à ce débat plusieurs savoirs non appris, des savoirs qu'ils n'auraient pu apprendre par la bonne raison qu'on ne les enseigne nulle part. Ce n'est qu'un très petit commencement, mais il serait souhaitable que la signification n'en passe pas inaperçue.

On pourrait s'étonner, d'autre part, de la complaisance de ces hommes à leurs propres idées : ils ont opiné du bonnet, sans se mettre en frais de critique, à la théorie osée pourtant qui attribue au mythe de la Genèse une influence prépondérante sur l'évolution de la race blanche. C'est pour deux raisons : la discussion en aurait été longue et le jeu n'aurait pas valu la chandelle. Cette théorie était plausible, voire plaisante, il importait peu

qu'elle fût vraie : cela suffisait aux besoins de la cause. Que les émergences constatées fussent attribuables à une catégorie d'influences plutôt qu'à une ou dix autres n'avait d'intérêt qu'académique. Ce qui, en revanche, importe immensément, c'est la nature et la réalité de ces émergences, celle de l'instinct scientifique en particulier. Sur la réalité, on ne tardera pas à constater qu'aucun doute n'est possible. Mais s'agit-il à proprement parler d'un instinct ? Et peut-il être question d'un « instinct scientifique » ?

Cette question est assez importante pour mériter une discussion :

PIERRE

En ma qualité de Catholique, cette discussion me gêne passablement. Je ne partage pas le sentiment de mes collègues sur le caractère purement « culturel » de la Genèse. A mes yeux, elle procède du Surnaturel. Je suis profondément convaincu que la Révélation nous est venue de plus haut que nous.

Cette réserve faite, j'accepte la discussion : d'où qu'il nous soit venu, le mythe de la Genèse fait partie des trésors culturels des humains. Je ne saurais, sans mauvaise foi, juger illégitime la pensée de ceux qui, ne partageant pas mes convictions religieuses, voient dans ce mythe un « affleurement du génie de l'espèce », et ne sauraient y voir que cela.

BERNARD

Et nous ne saurions, sans pire mauvaise foi, prétendre à faire déborder cette discussion sur le terrain religieux : quelles que puissent être leurs convictions et leurs attitudes privées, la notion du surnaturel est interdite aux hommes de science, dans l'exercice de leurs métiers tout au moins. Mais la science, qui ne peut rien contre la religion, peut faire beaucoup pour elle. Elle peut vérifier les données de ce qu'on me pardonnera de devoir appeler l'instinct (ou l'intuition) religieux. Or il est généralement satisfaisant pour des croyants de pouvoir réaliser leur unité intérieure en unifiant leurs adhésions spirituelles et intellectuelles.

PIERRE

Venons-en à l'instinct scientifique en commençant par une constatation troublante sur les bienfaits et les méfaits de la conscience. Steiner, dans des circonstances que nous rapportons ailleurs[32] , lui discerna deux rôles. Le premier est celui dont nous nous félicitons parce qu'il nous plaît d'appartenir à la seule espèce qui sait qu'elle sait, qui a conscience de savoir. Mais cette médaille, que nous arborons si fièrement, a un revers : n'avoir pas conscience de savoir équivaut pour nous à ne savoir pas. Or tous nos savoirs essentiels (nos instincts) sont inconscients. **Nous sommes donc affligés de l'exorbitant privilège de ne pas savoir l'essentiel de ce que nous savons !** Nous sommes seuls au monde à souffrir d'une cruelle illusion d'ignorance, qui fait de nous des isolés, des orphelins de la nature. Nous nous sommes enrichis d'une conscience et, tout aussitôt, nous avons **perdu les bénéfices de l'inconscience.** Nous avons acquis un tout petit monde, et nous l'avons payé de l'Univers tout entier !

BERNARD

La conscience ne nous a pas seulement privés de la jouissance de nos instincts : elle les a retournés contre nous ! L'instinct, qui ne trompe jamais les autres espèces, a pour fonction nécessaire de tromper les humains. Comment s'étonner que, victime d'influences inconscientes qui le dominent et le dévoient, l'Homme se soit pris pour un maudit ? Quelle malédiction pourrait être pire ? Les instincts, qui sont les génies tutélaires des autres espèces, sont aux humains des démons qui les torturent, qui les « possèdent » et qui les « perdent » ! Or cette aventure est unique : l'instinct ne trompe que nous.

MEDICUS

Est-ce bien sûr ? Ne voit-on pas certains insectes migrateurs s'envoler par millions vers une mort stupide ?

BERNARD

Aberrants au niveau des individus, ces envols-suicide sont d'efficaces régulateurs de la densité spécifique. Mais, dépourvus de toute individualité, ces individus peuvent être sacrifiés à l'espèce sans retentissements psychiques. Les insectes peuvent s'envoler par millions vers une mort stupide, mais la nature ne s'est pas vue obligée de les rendre stupides ! Or, dans notre cas, c'est ce qu'elle a fait. Elle a trouvé le moyen de rendre stupides des organismes qu'elle a commencé par doter de douze milliards de neurones, et l'on s'aperçoit aujourd'hui que ce fut le plus éblouissant de ses tours de force !

Mes amis, après avoir fait l'éloge de la folie, nous nous trouvons dans la nécessité de prononcer, bien qu'à regret :

L'ELOGE DE LA STUPIDITE

La matière de cet intermède serait aisément déplaisante puisqu'on doit y taxer de « stupidité » – mais d'une stupidité très spéciale : spécifique et nullement individuelle – des personnes très nombreuses. On a

[32] J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme » (Les Editions Sociales Françaises, 1968)

cherché à éviter ce danger d'abord en ne mettant en cause que des individus éminents, des hommes dont il serait impensable que nul ne prétende à contester l'intelligence individuelle ; ensuite en recourant à l'humour et à la bonne humeur pour s'efforcer de rendre presque plaisantes quelques observations qui, sans cette précaution, ne sauraient l'être aucunement.

BERNARD
Laissons de côté les insectes pour nous soucier des humains : leur cas révèle mieux les « intentions » de la nature et les moyens qu'elle « sait » mettre en œuvre pour parvenir à ses « fins » – si fâcheux que puisse sembler ce langage anthropomorphique.

PHILIPPE
Ces images manquent rarement d'horripiler les scientifiques parce que, faute d'une formation épistémologique adéquate, peu d'entre eux sont conscients des propriétés logiques de nos structures mentales et des déterminismes qui en résultent. Mais une définition du mot « nature » pourrait atténuer leurs préventions.

BERNARD
Dans notre terminologie, la « nature » est une hypothèse fluide et inconsistante. Libre à qui veut de l'imager à sa guise et de dire : « élan vital », « vertébré gazeux », « concours de forces », « hasard polarisé » ou « Dieu ». La « nature » des noobiologistes est aussi – ou aussi peu – anthropomorphe que peut l'être la pensée de celui qui se sert de ce mot. Ainsi le plus puriste des scientifiques ne saurait trouver à reprendre dans cette définition que ce qu'il y mettrait lui-même. Restent certaines expressions qui semblent abusives parce qu'elles représentent la nature comme animée de sentiments et douée d'une intelligence comparable aux nôtres. Les scientifiques protestent aussitôt, mais de quel droit ?

MEDICUS
Ils se réclament, comme faisait Laplace, du principe d'économie des hypothèses. Non qu'il soit absurde de personnaliser – voire de diviniser – la nature. Dieu, ou l'« élan vital » de Bergson sont des explications qu'on peut juger satisfaisantes, mais qu'on ne peut dire scientifiques. Des savants peuvent les accepter, la science ne le peut pas.

BERNARD
Ce principe était respectable au siècle dernier, mais il y a des économies que la science ne peut plus se permettre. Laplace pouvait être avare d'hypothèses : Il n'avait pas à tenir compte de l'entropie. Claude Bernard, qui ne se souciait pas d'orthogénèse, n'avait que faire d'hypothèses métaphysiques. Mais les biologistes modernes ne peuvent plus travailler à l'économie. Pour obtenir des résultats, ils doivent se mettre en frais d'imagination et multiplier les hypothèses au lieu de les économiser. Ils doivent faire le contraire de ce que faisaient leurs pères, et de ce qu'enseignent encore les professeurs de faculté.

PHILIPPE
En vertu d'un ordre chronologique auquel il leur serait difficile de se soustraire, ces professeurs sont en retard d'une génération sur leurs élèves. C'est parmi beaucoup d'autres, une des choses que la nature « veut », et que les professeurs ne veulent pas !

BERNARD
Les professeurs eux-mêmes ne peuvent échapper à la nécessité d'une modernisation de la pensée scientifique. La biologie du siècle dernier pouvait faire illusion hier encore. Elle n'était plus scientifique mais elle semblait l'être restée, et c'est pourquoi Cuénot et Tétry ont pu, sans se couvrir de ridicule, étudier l'évolution biologique en négligeant l'individuation. Autant eût valu prétendre à expliquer la croissance des organismes vivants en méconnaissant la division cellulaire, mais, en 1950, ce n'était pas évident. Ces illusions sont désormais impossibles : **la « nature » est une hypothèse dont les sciences naturelles ne peuvent plus se passer.** Il s'agit d'un concept difficile, qui impose des disciplines autrement rigoureuses et subtiles que celles dont voulaient se suffire les sciences mathématisées. Voilà pourquoi la biologie du XXe siècle ne peut plus se passer d'épistémologie.

HUBERT
J'en suis fort aise ! J'en mourrai d'aise ! Et, si notre auditoire est aussi anxieux que moi de se soucier d'épistémologie, il en mourra d'aise lui aussi !

PHILIPPE
L'épistémologie est un mot rébarbatif, mais qui désigne une discipline si conforme au contenu de nos cellules qu'elle est facilement accessible à tous les humains.

HUBERT

Votre épistémologie nous casse les pieds ! Pas un Français sur mille ne soupçonne l'existence de ce mot, et pas un sur dix mille ne sait ce qu'il veut dire. Pour l'amour du ciel, employez des mots français, et, s'il vous en faut de chinois, traduisez-les !

PHILIPPE

Tu veux des définitions ? Voici d'abord celle, tout à fait démodée, de Larousse : « branche de la logique qui étudie les lois de la pensée scientifique ». Elle donne à supposer que la pensée scientifique obéit à d'autres lois que la pensée tout court, ce qui est extravagant. L'épistémologie moderne est tout autre chose. C'est la branche de la **biologie** qui étudie les déterminismes de la pensée consciente, et notamment les **mécanismes du transfert des « données » de l'instinct dans la conscience.** L'épistémologie étudie les interactions de l'intellect et de l'information biochimique inconsciente ; sa fonction est de permettre aux humains **d'intelliger leurs instincts.**

Mais laissons les définitions pour nous jeter à l'eau. Efforçons-nous de nager dans une épistémologie (approximative) avec notre intelligence vierge, inéduquée. Bernard nous en a fourni une jolie occasion : « La nature, a-t-il dit, est une hypothèse dont les sciences naturelles ne peuvent pas se passer. » Bigre ! Au train où il va, nous serons bientôt invités à admettre que la métallurgie ne peut se passer des métaux ! Que signifie cette histoire de fous ? Comment se peut-il que les naturalistes du siècle dernier aient cru pouvoir se passer de la nature ?

Eh bien, c'est pour une bonne raison. C'est parce que nos instincts nous trompent sans cesse. Le transfert dans la conscience humaine de nos savoirs biochimiques inconscients se fait par des détours si étranges que, hier encore, nul n'y pouvait rien comprendre. Il était impossible, en particulier, de classer la stupidité humaine à sa juste place parmi les facteurs les plus actifs et les plus nécessaires de l'évolution biologique. Si j'étais capable de ferveur religieuse, j'irais chaque minute rendant grâces au ciel de m'avoir fait crétin.

HUBERT

Je souhaite que notre auditoire en soit aussi content que toi !

PHILIPPE

Ce serait trop demander, mais nul ne marchandera ses applaudissements à la stupidité héroïque des naturalistes répudiant la nature. Pour en saisir l'envergure et la signification, rappelons-nous la tâche évolutive qui incombait aux humains : il leur fallait changer de régime, substituer la capitalisation à la thésaurisation en tant que mode d'acquisition des caractères psychiques. Ils devaient se soustraire aux déterminismes de l'instinct brut pour pouvoir se soumettre à ceux de la pensée « humaine », mot qui était – et semble être encore – synonyme de « faillible ». Bref, l'Homme devait s'affranchir des « Lois de la nature » pour se soumettre aux siennes propres, c'est-a-dire à des lois issues de sa propre faillibilité. N'est-il pas passablement clair que, pour y consentir, il fallait bien qu'il fût « stupide » ? Mais les biologistes du siècle dernier n'allaient plus pouvoir se contenter, comme les philosophes, d'une stupidité puérile et honnête, statique, et qui, impropre à la capitalisation, ne menait nulle part. Il leur fallait une stupidité bien plus grande et plus auguste. La gloire immortelle des naturalistes qui tournèrent le dos à la nature aura été d'inventer une stupidité dynamique, cumulative, animée d'une vie propre. Une stupidité qui porte intérêts, se capitalise, grandit jour après jour comme une tumeur maligne. Leur gloire est, en un mot, d'avoir inventé cette chose inouïe : la stupidité scientifique.

MEDICUS

Qu'entends-tu par « stupidité scientifique » ?

PHILIPPE

C'est la première de toutes les merveilles et le plus miraculeux de tous les miracles : celui qui met en évidence les ressorts secrets de l'évolution psychique **chez les humains.** N'est-il pas émouvant, tout d'abord, de constater que les sciences naturelles du siècle dernier commencèrent par renouveler l'exploit des Juifs qui, il y aura bientôt cinq mille ans, mirent au compte des humains ce qu'ils désapprouvaient en Dieu ? Avant de répudier tout à fait la nature (il faudra attendre les généticiens pour en arriver là), les biologistes, pareils à de bons Juifs, se mirent en devoir de l'**innocenter** en l'exonérant de notre stupidité. Il faut reconnaître que c'était tentant. C'était même irrésistible : regardez, s'il vous plaît, une araignée qui tisse sa toile, puis lisez-moi quelque savant traité de démonologie. Etait-il concevable, avant qu'on eût compris le rôle biogénétique de la stupidité, était-il pensable qu'une même nature fût responsable de ces deux merveilles ? Miracle d'infaillibilité et merveille d'imbécillité ! De toute évidence le premier était l'œuvre de la nature, mais il eût été **impie** de la rendre coupable des monstruosités intellectuelles qu'engendraient aux humains les enseignements de la Sorbonne !

Or, héritiers des traditions judéo-chrétiennes, les savants d'Occident étaient – et sont encore – aussi exempts de tendances à l'impiété que riches de moyens dialectiques pour expliquer l'inexplicable et justifier l'injustifiable. Ce leur fut un jeu d'enfants d'innocenter la nature : ils déclarèrent naturels les pièges que l'araignée tisse aux mouches et **factices** (pas naturels) ceux que l'Homme élabore a son propre usage. Et voilà nos savants pris à leur propre piège : la montagne scientifique avait accouché d'une souris, mais cette souris, parce qu'elle était scientifique, était vivante. Minuscule à sa naissance, elle deviendrait bientôt ce mastodonte : la stupidité

scientifique qui, opposant humain à naturel, divorça l'Homme d'avec la nature et bientôt d'avec le Cosmos tout entier : Jean Rostand nous exhorte à nous montrer. aussi incosmiques que le Cosmos est inhumain . ! Aujourd'hui, en guise d'apothéose, c'est la souris qui vient d'accoucher d'une montagne : les naturalistes divorcés de la nature ont découvert l'Homme, et voici leur définition : « Amibe malchanceuse » !

BERNARD

Auprès des hypothèses qui ont conduit à cette définition... himalayenne, les tigres herbivores étaient intelligents et plausibles.

PHILIPPE

Certes, mais comment refuser son admiration à cette merveille de stupidité quand on constate où elle nous a menés ? Et comment douter du rôle qu'y joua l'inconscient ? Nous n'avons pas le loisir d'étudier aujourd'hui les déterminismes qui ont fait converger toutes les disciplines scientifiques et parascientifiques vers la stupidité. Ce sera l'affaire de notre quatrième cycle. Mais observons entre-temps la perfection surhumaine de cette polyphonie. Les disciplines les plus diverses et les plus éloignées l'une de l'autre y participèrent. Les mathématiciens, les logiciens et même les physiciens y prirent une part aussi nécessaire que les naturalistes. Sans la stupidité gigantesque des logiciens soi-disant scientifiques, qui parvinrent à **anéantir tous les critères du savoir**, et sans celle des mathématiciens, qui violèrent les mathématiques pour cautionner l'aléagénèse, l'Occident n'aurait pu se peupler d'« Amibes malchanceuses », c'est-à-dire d'orphelins misérables, abandonnés à l'angoisse métaphysique des temps modernes par les divinités tutélaires qu'étaient autrefois les instincts, religieux notamment. **Et l'Evolution serait restée en panne, les humains demeurant sous la tutelle d'une nature qui n'était pas encore la « nature humaine ».**

Pour achever d'édifier sur l'infaillibilité de l'instinct qui guide l'Homme quand il élabore des pièges à son propre usage, constatons que, tout comme les tigres herbivores, le concept du « factice pas naturel » contient son propre antidote. La stupidité scientifique, plus sûrement encore que la théologique, se détruit d'elle-même sitôt qu'elle a porté ses fruits, et c'est pourquoi les professeurs eux-mêmes, comme l'observe Bernard, ne peuvent plus échapper à la nécessité d'une modernisation de la pensée scientifique : le climat intellectuel qui a produit l'Amibe malchanceuse est si absurde, si ridicule, que ceux qui s'obstineraient seraient voués au mépris général, à commencer par le leur propre ! Pense-t-on que cette perfection dans la polyphonie ait pu être l'œuvre du hasard ? Je préférerais encore, quant à moi, l'hypothèse des tigres herbivores !

MEDICUS

Quelle ravissante théorie ! Et comme j'aimerais que ce fût vrai ! Mais penses-tu toi-même que cette hypothèse saugrenue ait la plus petite chance d'être vraie ?

PHILIPPE

Voyez combien il sied de louer le Seigneur de m'avoir fait crétin : il le fallait pour m'accoucher d'une imbécillité pareille ! Mais les naturalistes nous y ont acculés : si nous répudions la nature, nous devenons des amibes malchanceuses. si nous l'anthropomorphisons, nous nous partageons en famille les melons de Bernardin de Saint-Pierre ! Faites votre choix à pile ou face. Mais l'épistémologie nous fournit un moyen de nous tirer de ce mauvais pas.

BERNARD

La théorie de la « stupidité scientifique » est certes fantastique, mais elle a le mérite d'être jolie : la nature aurait orchestré avec une précision minutieuse les « chants imbéciles » que l'instinct aurait arrachés à des hommes supérieurement intelligents ! Et, abnégation suprême, ceux-ci auraient désobéi à leurs propres disciplines – se seraient désobéi à eux-mêmes – pour obéir à leurs instincts, gardiens d'un ordre qui dépasse la conscience des personnes ! Cela semble trop beau pour être vrai, mais on doit constater que, dans le même temps où les Occidentaux rejetaient, peut-être en effet par ces moyens héroï-comiques, les tutelles de l'instinct animal pour se soumettre aux déterminismes de la « nature humaine », celle-ci manifestait ses pouvoirs en rendant notre conscience perméable à l'instinct. **Nos structures psychophysiologiques se sont achevées, et nous sommes devenus une espèce adulte, orthologique, capable de substituer des choix à la fois intelligents et conscients aux contraintes aveugles de l'instinct, qui exigent le sacrifice des individus à l'espèce.** La nature humaine, au contraire, rend possible **l'individuation consciente,** qui est le miracle, la révolution biologique de notre temps. Comment ne pas s'émerveiller de la parfaite ordonnance temporelle (la synchronisation) des phénomènes qui jalonnent les étapes de notre marche en avant ? Et qui en rendrait-on responsable sinon la nature ?

PHILIPPE

L'épistémologie nous propose une réponse acceptable à cette question. Mais essayons d'abord d'échapper, par les moyens d'une simple décence, au dilemme où nous ont enfermés les naturalistes. Force nous est de constater que nos savants et para-savants se sont permis d'étranges fantaisies : l'« Amibe malchanceuse » est une obscénité scientifique; le « véritable humanisme » de Boll et Reinhart est honteux, les « Dix Jules » de Russell sont

strictement abominables ; l'aléagénèse anti-mathématique des mathématiciens est une désolation, et la « logique, science normative » que Vergez et Huisman ont mise à la première page de leur Manuel est un crime pédagogique hideux, qu'une société policée châtierait par immersion de ses auteurs dans l'huile bouillante ! Alors ? Il faut bien que nous fassions notre choix : MM. Bertrand Russell, Jean Rostand, Fisher, Dobzhansky et les cent mille autres chanteurs qui ont pris part à un concert si parfaitement orchestré seraient autant de fieffés abrutis, autant de désolants crétins, **plus** bêtes que nature ? Cette interprétation des faits serait désobligeante. Qui ne préférerait penser que ces hommes supérieurs furent inspirés supérieurement ? Que, victimes magnifiques d'une nature encore peu humaine, ils furent des individus immolés par leurs instincts aux nécessités de l'hominisation ? Qu'ils obéirent, comme dit Bernard, à un ordre spécifique qui les dépassait ? Reconnaissons que idiote peut-être, cette interprétation est plus charitable et plus décente. Et qu'elle est même, tout compte fait, moins invraisemblable.

MEDICUS
On serait tenté de le penser s'il y avait une raison de supposer que la nature existe, qu'elle est plus et mieux qu'une vue de l'esprit.

PHILIPPE
Bernard n'aura certainement aucune peine à prendre la nature en flagrant délit d'existence.

BERNARD
L'orthogénèse y suffit à elle seule : n'ayant pu résulter des « forces aveugles du hasard », on doit admettre qu'elle fut la résultante d'influences (de déterminismes) coordonnés. Puis la sémantique apiaire nous oblige à constater que ces déterminismes ne sont pas seulement intelligents, capables de coordinations incroyablement fines, mais **supérieurement** intelligents. Bref nous devons constater que les organismes vivants sont soumis à des déterminismes intelligents dont nous pouvons, sans nous déshonorer, appeler « nature » les ensembles, alors que nous ne pouvons en nier l'existence sans nous déshonorer. Mais il reste à définir les mots « intelligent » et « supérieurement intelligent ». C'est un soin qui incombe à l'épistémologie. A toi, Philippe.

PHILIPPE
Définir la nature : « ensemble de déterminismes intelligents », c'est échapper déjà au dilemme des naturalistes, puisque c'est se contraindre à une définition « naturelle » de l'intelligence, une définition non anthropomorphe. Il est patent que ces déterminismes sont doués du pouvoir d'imposer des comportements finement coordonnés à des organismes dépourvus d'intelligence **consciente**, c'est-à-dire d'intelligence **autonome**. Il reste à essayer de comprendre comment ces choses se sont passées et se passent encore. En avalant sous nos yeux un déterminisme psychique, les Planaires nous ont rendu un service dont notre quatrième cycle étudiera la formidable portée.

Mais il est clair dès à présent que c'est en se « naturisant » lui-même[33], au lieu d'anthropomorphiser la nature, ou de divorcer d'avec elle, que l'Homme peut échapper aux déterminismes « supérieurs », **mais très inhumains en effet,** dont Jean Rostand se chagrine à bon droit. Et c'est en se soumettant aux déterminismes de la **nature humaine** que l'Homme devient lui-même « supérieurement » intelligent. Il devient, en d'autres mots, **supérieur à lui-même,** il acquiert une intelligence plus vaste que la sienne. Son cas devient comparable à celui des mystiques et des inspirés d'autrefois, qui se savaient les instruments d'un Ordre supérieur à eux-mêmes. Tous sentaient que leur comportement – leurs œuvres – résultaient d'une obéissance bien plus que d'une conscience. Mais aujourd'hui l'émergence de l'orthologique a fait franchir à notre espèce une étape évolutive nouvelle : **l'homme est devenu capable de recevoir dans sa conscience les messages de l'instinct, et, dès lors, de comprendre ce que la nature lui veut et de le vouloir lui-même.** Aussitôt les individus peuvent cesser d'être immolés aux besoins de l'espèce, ils peuvent exploiter leurs instincts pour être heureux au lieu d'être exploités par eux à des fins supérieures, qui les dépassent **et qui les broient !** Bref, devenue la nature humaine, la nature a cessé d'être... inhumaine.

Si l'on veut bien retenir cette théorie à titre d'hypothèse de travail avant même que les Planaires (et l'épistémologie qu'ils nous ont enseignée) n'en vérifient le bien-fondé, on incline presque irrésistiblement à accueillir la notion, qui semblait si saugrenue, d'une « stupidité scientifique » imposée aux humains par leurs instincts. Il semble passablement évident que la nature, qui s'est montrée capable d'imposer des comportements intelligents à des insectes, n'a dû avoir aucune peine à obliger des professeurs tout pleins d'intelligence à se conduire comme s'ils n'en avaient point ! Cette théorie-ci est immensément consolante : elle nous dispense de rougir de notre propre stupidité, et de notre appartenance à une espèce qui compte parmi ses grands hommes des Bertrand Russell, des Jean Rostand et quelques millions d'organismes mêmement « obéissants ».

MEDICUS
J'admets que ces théories sont amusantes. J'apprécie leur saveur malgré l'énormité de leur impertinence. Mais sont-elles aussi le moins du monde pertinentes ? Pouvez-vous vous permettre, en qualité d'hommes de science,

[33] **Naturiser** l'Homme, c'est lui attribuer une intelligence et une sensibilité naturelles. Anthropomorphiser la nature, c'est lui prêter une intelligence et des sentiments humains. Cette dernière hypothèse semble quelque peu

de prendre au sérieux des hypothèses aussi farfelues ?

BERNARD

Sans la moindre hésitation ni la plus petite réserve : ce sont les plus scientifiques qui, à ma connaissance, aient été proposées pour rendre compte des faits. Bien plus : ce sont les seules qui apportent le moindre commencement d'explication **rationnelle** (au lieu de métaphysique) de la biogénèse. Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'elles sont justes : aucune théorie scientifique quelque peu générale, n'a jamais prétendu à être juste. Pour être préférables à celles qui les précèdent il leur suffit de rendre compte d'un plus grand nombre de faits.

PHI LIPPE

Ce qu'on attend d'une théorie scientifique, ce n'est pas la vérité, mais les moyens de s'en approcher : ce qu'on lui demande, c'est d'être utile.

MEDICUS

Certes, et mon reproche aux vôtres, c'est que je ne puis leur imaginer la moindre utilité.

PHILIPPE

Tu es trop pressé : l'utilité d'une théorie n'apparaît jamais que dans ses applications, et c'est dans notre épilogue que nous démontrerons (dans le sens où se « démontrent » les mérites d'une machine à laver : en montrant que le linge en sort propre) leur utilité éminemment pratique.

BERNARD

Entre-temps et pour conclure cette discussion, je voudrais essayer de montrer combien ces théories, si farfelues puissent-elles sembler, satisfont au bon sens[34] et combien une seule des analogies qu'elles suggèrent suffit à soutenir les vues de Steiner sur l'émergence d'un instinct scientifique, cousin germain de l'instinct religieux. Comment n'être pas frappé par la similarité signalée par Philippe : c'est la piété, le besoin d'innocenter et d'aimer Dieu qui fit les tigres herbivores ; cette même piété engendra aux naturalistes l'Amibe malchanceuse. Mais les Juifs se sont soumis et accusés eux-mêmes alors qu'un Jean Rostand se révolte et accuse : ce sont les mêmes effets, positifs et négatifs, de la même naïveté supérieure. Et comment un homme de la valeur intellectuelle de Jean Rostand aurait-il humilié sa propre intelligence au point de prétendre à l'opposer au Cosmos ? Ce ne put être qu'obéissance à des déterminismes spécifiques plus déterminants que ses ressources individuelles. Ainsi, sans s'en douter le moins du monde, Jean Rostand est peut-être le plus pieux et le plus soumis des humains. Et l'aventure des naturalistes divorcés de la nature s'achève aussi par un auto-blocage : ceux qui s'obstineraient seraient voués au mépris de leurs contemporains et au leur propre.

On voit que la distance qui sépare le langage de la foi de celui de la science s'est curieusement rétrécie : « Que Votre volonté, Seigneur, soit faite !...» disent les croyants. Les savants désormais sont obligés de dire : **« Ta volonté, nature, est faite et je la fais moi-même, que cela me plaise ou non, que je la sache où non !... »** Mais, alors que les croyants sont heureux quand ils la **veulent**, ce qui suffit au bonheur des savants, c'est la **savoir**.

Rideau

[34] Comment le bon sens a accommoderait-il de cette notion absurde que notre espèce est moins douée, moins riche de ressources psychiques que les autres ? De toute évidence et à tous les égards, elle l'est incomparablement

AU-DELA DU RUBICON

Epilogue

Première Partie
SCIENCE DE LA RUE

Le franchissement du Rubicon est une aventure à la fois spécifique et individuelle. Elle est devenue possible à tous les humains parce que la maturation de notre espèce s'est réalisée en profondeur, à notre insu. Elle s'est manifestée par l'émergence d'aptitudes spécifiques qui rendent possible à chacun de nous la prise de conscience – et dès lors de la « jouissance » – des savoirs thésaurisés dans nos cellules. Mais les effets de cette émergence ne sont pas spontanés chez les individus. Elle exige, pour s'actualiser en nous, une formation, une éducation de la vision. Les paysages qui s'offrent à nos regards sur l'autre rive du Rubicon sont si étranges, si différents de ceux dont nos yeux ont l'habitude, que nous ne pouvons, sans disciplines nouvelles, ni les intelliger ni même les voir.

Pour guider nos premiers pas dans un monde d'adultes, les secours d'une « sorte de science » sont nécessaires. Mais cette science est si élémentaire, si naturelle, si a orthologique » que seuls pourraient avoir quelque peine à s'y faire les anormaux et les déformés culturels graves. C'est la science de l'homme de la rue, incroyablement simple et facile. Mais, si cette « science de la rue » est accessible à tous, cela ne signifie pas qu'elle soit moins scientifique que les autres : au contraire, elle l'est plus.

C'est pourquoi il importe de ne pas se laisser induire en erreur par Philippe, qui prend un malin plaisir, croirait-on, à exposer des choses profondément sérieuses en se riant, en se moquant de tout et de tous, à commencer par lui-même. Son objectif est de rendre sensible la nécessité de l'humour en sciences humaines. L'humour, qui décèle les a parfums » de l'erreur, est une méthodologie scientifique. Il possède le pouvoir de nous rendre sensibles aux plus infimes déviations de la pensée, un peu comme le papillon mâle perçoit à des kilomètres l'odeur de sa femelle, exploit invraisemblable qu'aucun instrument de la science n'égalera jamais.

PHILIPPE

Les spectacles qui s'offrent à nous sur cette rive du Rubicon sont littéralement renversants. Mais la jeunesse actuelle tient vachement sur ses pattes. *(Il montre du doigt l'auditoire).* Pour les faire tomber à la renverse, il va falloir y mettre la main. Heureusement qu'il y a moi ! J'ai préparé à cet usage un papier minuscule, mais tout bourré de scientificité et de doctoralité, dont je vais vous donner lecture. Je l'ai dédié, comme je le devais, à deux de mes meilleurs amis, les Docteurs Isaac Asimov et Henri Laborit, dont le cœur bat comme il faut, à l'unisson du mien. Écoutez-les :

« C'est la juste ambition », écrit Isaac Asimov, *« de tout savant ou quasi-savant décent et bien pensant (je dis quasi-savant pour avoir l'excuse de m'y inclure) d'exercer une influence sur le cours de la science. Une bonne influence, bien entendu. Hélas ! la plupart d'entre nous devons renoncer à cette ambition ; j'en ai fait mon deuil depuis longtemps. Il n'y aura jamais, me suis-je dit dans mon cœur, de « Loi d'Asimov » pour enjoliver les pages d'un traité de physique, ni de « Réaction d'Asimov » pour donner du lustre à celles d'un manuel de chimie. Lentement, la possibilité d'une « Théorie d'Asimov » et même celle d'une « Hypothèse d'Asimov » m'est glissée entre les doigts, et je suis resté les mains vides... »* (Isaac Asimov, View from a Height, Doubleday 1963, p. 183).

Et Henri Laborit : *« Où sont les temps bénis où il suffisait de se pencher sur un microscope pour donner son nom à un microbe ?... »* (H. Laborit et P. Morand, Les Destins de la Vie et de l'Homme, Masson 1959).

C'est bougrement vrai et terriblement triste ! Tous les savants dignes de ce nom, et même ceux qui n'en sont pas très dignes, éprouvent le besoin de donner leur nom à quelque chose, serait-ce au plus épouvantable de tous les microbes. Même moi, qui ne suis qu'un millième de savant (je ne puis résister à la tentation de marquer ce point : la fausse modestie est la seule qualité où je puisse, en y mettant le prix, l'emporter joliment sur Asimov) je ne saurais souffrir la pensée que notre planète tourne un seul jour de plus sans l'aide d'une « Loi de Philippe ».

L'heure a sonné pour moi d'enfanter une loi scientifique universelle, propre à inonder de lumière tous ceux qui vivent et qui vivront jusqu'à la consommation des temps. *(Il se tourne vers*

l'auditoire). Si cela ne suffit pas à vous faire tomber à la renverse, c'est que vous n'êtes pas gentils !

SCIENCE DE LA RUE, par Philippe

Dédié aux Docteurs Isaac Asimov et Henri Laborit

Le rôle de la science est de découvrir les lois auxquelles les phénomènes sont soumis. Lorsque ces lois lui sont connues, elle peut prédire le comportement des sujets de son étude avec plus ou moins d'infaillibilité. Lorsque ses lois sont absolues, mais c'est très rare, l'infaillibilité devient parfaite. L'astronome qui a appris les lois de la gravitation prédit les éclipses avec une tranquille assurance, et l'approximation des lois de Newton est suffisante pour que les astres soient raisonnablement ponctuels aux rendez-vous qu'il leur assigne. La cuisinière qui prévoit les conséquences de l'immersion d'un œuf dans l'eau bouillante fait de la prophétie scientifique, fondée sur la statistique. Et vous en faites aussi, mais bien plus hasardeuse, lorsque vous achetez le matin un chou-fleur pour votre repas du soir, en prévision de votre faim. Car les données de la statistique ne valent, ne sont significatives, qu'appliquées à de grands nombres. Il est statistiquement certain que l'immense majorité des hommes auront faim ce soir. Mais vous qui avez acheté votre chou-fleur en vertu d'une prophétie dépourvue de rigueur scientifique, il se peut que vous n'ayez pas faim. Remarquons en passant que « statistiquement certain » ne veut jamais dire certain : si une guerre russo-américaine éclatait dans cinq minutes, la plupart des humains, même s'il en restait quelques-uns de vivants, pourraient n'avoir pas faim pendant quelques instants.

Ai-je besoin d'insister ? Chacun voit où je veux en venir, c'est cousu de fil blanc : toutes les lois de la physique étant – ou prétendant être – des lois statistiques, aucune n'est certaine et aucune prédiction fondée sur elles ne peut prétendre à l'infaillibilité. La physique, si l'on peut en croire les physiciens (et qui en croirait-on sinon eux?) est la moins exacte des sciences exactes. Bertrand Russell prétend que toutes les sciences rêvent de s'assimiler à la physique, mais cette idée lui est venue parce qu'il est russélien.

Si, au terme de cette laborieuse parturition, le malheur m'arrivait de donner naissance à une ou plusieurs lois aussi incertaines que celles qui sont fondées sur la mécanique céleste, les Quanta ou la Relativité, j'irais cacher ma vergogne dans quelque île déserte. Mais je me garderai de m'exposer, comme Newton, Planck et Einstein, au déshonneur public. La pensée qu'il puisse m'arriver, dans quelque vingt-cinq mille ans, la même disgrâce qu'à Newton, pris en défaut par Einstein qui, lui-même, est déjà mis en question, est une chose intolérable. Pour m'abriter d'une honte pareille tout en accouchant d'une loi scientifique, je ne vois qu'un moyen : en produire une **absolue** dans un secteur de la science où il peut y en avoir de cette sorte : la **science de la rue, qui prédit le comportement des humains.** Là, oui, nous pénétrons enfin dans le domaine d'une science vraiment exacte et vraiment humaine. Elle est à la portée de tout le monde. S'il vous tente d'y accoucher des lois, faites comme chez vous, laissez parler votre cœur : rien au monde n'est plus facile. Mais allons-y progressivement, en commençant avec des animaux. Deux minuscules expériences suffisent à produire une loi absolue.

Première expérience

Enfermez un rat bien vivant et un fromage dans une cage de fer. Faites-leur visite huit jours plus tard. Si la cage était bonne, vous aurez de grandes chances de récupérer le rat, mais quasi nulles pour le fromage. Refaites la même expérience avec cent rats au lieu d'un : vous pouvez être aussi sûr de la disparition du fromage que de la course des astres ou de la coagulation du blanc d'œuf traité par la chaleur.

Deuxième expérience

Placez un chat dans une niche à deux portes ouvertes. Par laquelle sortira-t-il ? Ici le prophète scientifique doit rendre son tablier : cette question-là n'est pas de son ressort. Mais, en modifiant légèrement les conditions de l'expérience, notre scientifique va découvrir une loi vraiment curieuse. Il ferme une des deux portes et jette dans la niche un tison enflammé. La chat s'enfuit par la porte restée ouverte.

Première « Loi de Philippe »

Lorsqu'une situation intolérable n'a qu'une issue, les hommes et les chats s'en sortent par celle-

là, s'ils la découvrent.

***

PHILIPPE *(Sa lecture achevée, il se tourne vers l'auditoire)*

Quoi ? Vous êtes encore debout ? Vous n'êtes pas tombés à la renverse ? Je vois ce que c'est : vous me cherchez des poux. Vous avez constaté que la Première Loi de Philippe n'est pas absolue : mille choses peuvent arriver au bonhomme placé dans une situation intolérable, qui le feront désobéir à cette loi : il peut être paralytique ou pyromane et n'aimer rien autant que l'incendie ; il peut avoir plus peur de ce qu'il croit l'attendre hors de sa niche que des maux qu'il y endure, etc. Mais vous dites cela parce que vous ne nous connaissez pas, nous autres millièmes de savants. Nous avons nos prétentions à l'élégance des énoncés. Celui que j'ai proposé me comble de satisfaction parce qu'il sonne bien à l'oreille et que son approximation est très suffisante pour les nécessités de la pratique. Si vous en doutez, faites-en l'expérience sur trois cents millions de chats : si vous ne trichez pas, il ne s'en trouvera guère plus de deux et demi pour rester dans la niche où vous les aurez mis avec un tison enflammé. Si l'on veut que les Lois de Philippe soient vraiment absolues, il faut les habiller un peu, comme nous avons fait pour la première expérience : « si la cage était bonne... »

Mais ne perdons pas notre temps en foutaises. La première Loi de Philippe est plus curieuse qu'il n'y parait au premier coup d'œil. Il ne s'agit pas seulement d'une loi, mais d'une **catégorie de lois.** Et ceci devient vraiment excitant. Dès que vous tombez, par miracle, par bêtise ou autrement, sur une catégorie nouvelle de quoi que ce soit, ouvrez l'œil : les « miracles de la science » ne sont jamais bien loin. Mais une catégorie de lois scientifiques est une aubaine fabuleuse, dont il devrait résulter non un miracle de la science, mais des torrents de ces miracles, et je serais bien étonné si tel n'était le cas. Mais laissez-moi définir cette catégorie nouvelle : « Lois extraites d'expériences dont l'issue est si certaine qu'il faudrait être idiot pour les faire ».

Voulez-vous une seconde Loi de Philippe, absolue d'emblée cette fois ? Notre seul embarras est celui du choix. Je suggère celle-ci parce qu'elle nous servira plus tard : « Si l'on enferme un homme dans une prison dont on bouche les issues, il n'en sortira pas .. Vous n'êtes pas encore satisfaits ? D'accord : mettons : « une prison dont il ne peut sortir ». Qu'on me pende si quelqu'un prend en défaut le caractère absolu de cette loi.

MEDICUS

Tous les philosophes du monde, et tous les métaphysiciens, s'apprêtent à te pendre, le caractère **absolu** des « Lois de Philippe » étant plus que contestable. Celle que tu viens d'énoncer se rapporte aux **relations** d'un homme et d'une prison. Nous voilà loin de l'Absolu !

PHILIPPE

As-tu dit « contestable » ? Il y a maldonne : j'ai parlé de « prendre en défaut ». L'Absolu des philosophes est un de ces concepts miracles qui anéantit tout, y compris l'intelligence de ceux qui s'en réclament, de façon qu'il devient impossible de savoir s'ils en auraient eu sans cela. C'est donc un merveilleux alibi, mais peu utile aux scientifiques. L'absolu dont je parle est tout autre : c'est l'absolu scientifique, que nous regarderons de près en temps et lieu. Entre-temps, voici la définition des lois absolues : « lois qui ne connaissent et ne peuvent connaître aucun cas d'exception ». Il y a plusieurs catégories de lois absolues, que nous distinguerons quand nous les rencontrerons.

Ceci dit, j'aurais mauvaise grâce à nier que les « Lois de Philippe » ont vraiment mauvaise mine. Elles semblent ridicules et sans utilité imaginable. Or le champ de leur application pratique est immense, surtout en sociologie, où il est presque toujours impossible de faire les expériences nécessaires à l'intelligence du sujet. Mais, au prix de quelques précautions que nous verrons ensemble, il est généralement possible de substituer aux expériences qu'on ne peut faire, des « Lois de Philippe » à peine moins élémentaires (pour ne pas dire bouffonnes) que celles dont j'ai donné l'exemple. Aussitôt on comprend ce qui nous est arrivé, ce qui nous arrive, et ce qui va nous arriver.

Nous ne sommes plus aux temps bénis où il suffisait de se pencher sur un microscope pour donner son nom à un microbe, mais il suffit d'ouvrir les yeux (nus) pour franchir le Rubicon, devenir adulte, et **voir** ce qui s'est passé, ce qui se passe et ce qui va se passer. Voilà, entre autres choses, à quoi peuvent servir les Lois de Philippe.

HUBERT
Il se trouvera peut-être des gens pour s'amuser de ces « lois », mais c'est moi qui tomberai à la renverse s'il s'en trouve pour les prendre au sérieux.

PIERRE
Je suis un peu du même avis. Il en faudrait davantage pour éclairer et pour convaincre.

PHILIPPE
Pour éclairer et convaincre, un seul moyen : mettre en service quelques lois de Philippe en les appliquant aux sciences sociales.

PIERRE
La sociologie et l'économie politique sont des sujets ingrats et même stériles parce que ces prétendues sciences sociales sont restées vierges, inexplorées. Elles sont dans l'état où étaient les sciences naturelles au XVIII° siècle : embroussaillées de vues de l'esprit et dépourvues de tout moyen d'appréhender les faits. Je ne doute pas qu'un rien d'orthologique y ferait merveille. Quelle est, à votre avis, la plus retardataire des sciences sociales ?

BERNARD
C'est l'économie politique. Ses théoriciens manquent rarement d'en faire l'aveu dans les avant-propos de leurs ouvrages. Mais ce sujet déplaira à nos lecteurs : il n'y a pas de matière dont l'étude soit plus ennuyeuse.

PHILIPPE
Sitôt qu'avec l'aide de quelques lois de Philippe on y introduit l'orthologique, l'économie devient claire, pratique, intelligente et vivante : elle fait comprendre le monde où nous vivons. Mais il faut commencer par un bref aperçu théorique. Ne vous alarmez pas : cinq minutes suffisent. Ii n'y a qu'à s'en remettre à Georges Cantor, mathématicien allemand du siècle dernier, qui inventa une chose irremplaçable : la théorie des ensembles.

HUBERT
Mais, pour comprendre le premier mot de la théorie des ensembles, il faut être mathématicien, et ce n'est ni mon cas ni, sans doute, celui de bien des lecteurs.

PHILIPPE
Ne craignez rien : vous allez assister non à un exposé théorique, mais à la fabrication d'un outil par le moyen duquel il devient possible et même facile de gagner de l'argent. Nous allons transformer la théorie des ensembles économiques en outil, comme on a fait des pinces ou des brouettes avec la théorie des leviers. Nous allons assembler les trois faits de la vie économique qui se trouvent englober tous les autres pour en faire une paire de tenailles. Quiconque dispose de cet outil, s'il prend une part quelconque à la gestion d'une entreprise, acquiert les moyens de la faire prospérer. Qui n'en dispose pas n'a qu'une option : en faire l'acquisition ou changer de métier, car il est assuré de se faire surclasser par ses concurrents. S'ii est chef d'entreprise il est donc promis à la défaite ; s'il est subalterne il ne pourra que le rester. Si, possédant des économies, il les place en valeurs boursières ou autres, ses choix pourront être heureux pourvu qu'il ait beaucoup de chance, mais ils ne seront pas judicieux : les moyens de comprendre la nature des actes qu'il pose lui manquent.
Quant à la théorie des ensembles – totalement démathématisée bien entendu – nous n'en retiendrons qu'une très petite chose : celle qui consiste à prendre les faits tous ensemble pour nous abriter du danger d'en omettre aucun. C'est pour avoir négligé cette précaution que l'économie classique s'est engagée dans une impasse.

PIERRE
Une des pires carences des sciences économiques contemporaines, c'est qu'elles n'enseignent pas l'art de gagner de l'argent. Or, c'est la seule chose « économique » dont les masses se soucient. Comment le public s'intéresserait-il à l'économie politique ?

PHILIPPE

C'est un reproche qu'on ne peut faire aux sciences. Leur rôle est de découvrir et d'interpréter les faits, et de laisser aux praticiens le soin d'appliquer les connaissances qu'elles acquièrent. C'est ce que nous allons tenter de faire en fabriquant une paire de tenailles, puis une machine à gagner de l'argent.

Commençons par les tenailles, qui comportent trois organes : deux branches et un axe. Mais où les prendre ? On les chercherait vainement dans les plus doctes traités d'économie, dont aucun n'est le moins du monde scientifique. Ainsi, faute de précurseurs, nous allons devoir nous employer nous-mêmes au métier de savant (de la rue) en nous rabattant sur les faits bruts. Choisissons les trois faits les plus saillants de la vie économique : la vente fera la première branche de nos tenailles, l'achat la seconde, et nous ferons l'axe de cet outil avec le pouvoir d'achat. Pour travailler proprement, il nous reste à définir ces trois expressions :

Vendre, *c'est se dessaisir de quelque chose pour acquérir de l'argent.*

Acheter, *c'est se dessaisir d'argent pour acquérir quelque chose.*

Posséder un pouvoir d'achat, *c'est disposer d'une somme d'argent.*

On conviendra qu'il ne fallait guère se mettre en frais pour faire ces découvertes, ni être grand clerc pour ces définitions ! Pourtant, nous sommes parvenus à nos fins : prêtes déjà à fonctionner, nos tenailles vont nous livrer, sans qu'il nous faille prendre trace de peine, une puissante machine à gagner de l'argent.

HUBERT

Je serais prêt, quant à moi, à prendre toute la peine qu'il peut falloir pour acquérir cette machine – si j'y croyais le moins du monde !

PHILIPPE

Personne n'est invité à croire à quoi que ce soit, mais cette machine à gagner de l'argent a une importance sociale si grande – bien des progrès sociaux très désirables deviendraient réalisables si le manque d'argent cessait de les entraver – que je dois demander aux lecteurs quelques minutes de patience. Ii convient de confier à la chose la plus sûre et plus impersonnelle qui soit au monde, l'algèbre élémentaire, le soin de manipuler nos tenailles pendant quelques instants. Cela nous fera perdre un rien de temps, mais les équations algébriques du premier degré possèdent une grande vertu : nul ne les a jamais discutées, et nul ne les discutera jamais. Elles possèdent donc l'admirable pouvoir de clouer le bec aux ergoteurs.

HUBERT

Je ne ferai à l'algèbre qu'un reproche, mais grave : elle est ésotérique, accessible aux mathématiciens seulement.

PHILIPPE

L'algèbre dont nous allons nous servir est celle qu'on enseigne aux enfants de douze ans dès leur première leçon. On la comprendra même si, comme un enfant de onze ans, on n'en comprend aucune. Il n'empêche que nous allons prendre pied pendant un court moment sur le terrain mathématique, où les données de notre problème deviennent des **postulats**, et ce mot-ci appelle quelques explications.

Postuler, c'est créer un **système** dans lequel toutes les hypothèses adoptées deviennent vraies par définition. Ainsi les mathématiciens jouissent du privilège de séjourner dans des microcosmes où tout est toujours vrai. Mais, tant qu'ils sont enfermés dans leurs systèmes, ils ne disposent d'aucun moyen de vérifier leurs postulats, c'est-à-dire de les confronter avec les faits, et ils sont exposés à des erreurs parfois graves.

Nous avons échappé à ce danger en choisissant nos postulats parmi les faits. Il s'agit à présent de mettre en équations les moyens dont on dispose pour acquérir un pouvoir d'achat. Il semble à première vue que, pour se procurer de l'argent, les hommes doivent vendre quelque chose : des marchandises, des services, etc. Mais est-ce leur **seul** moyen ?

HUBERT

Il y en a au moins trente-six : la vente, les salaires, les intérêts, les loyers, la guerre, le vol, les courtages, les honoraires, le jeu, les coups de bourse, et combien d'autres ? Si tous doivent être mis en équations, je crains qu'il y en ait pour plus de cinq minutes, et que ce soit terriblement ennuyeux !

PHILIPPE

Cette mise en équations ressemble beaucoup à une de ces séances de prestidigitation où le magicien dévoile ses tours, et cela n'ennuiera, j'espère, personne. Les mathématiques ont un côté pittoresque quand elles procèdent par classifications, parce qu'elles escamotent littéralement les difficultés. Ainsi, bien qu'il y ait trente-six moyens de se procurer de l'argent, nous pouvons les ranger tous en deux catégories : les moyens **économiques** (la vente) et **financiers** (le crédit). Négligeons le pouvoir d'achat d'origine financière et nous voilà riches déjà d'un premier postulat pris dans les faits. Nous l'exprimerons en une équation :

$$p = v$$

Première loi des ensembles économiques : l'ensemble du pouvoir d'achat ÉCONOMIQUE *des humains égale l'ensemble de leurs ventes.*

Mais, avant d'emmener cette modeste trouvaille dans un microcosme mathématique où tout est toujours vrai, assurons-nous que ce postulat reflète bien le réel. Hubert a signalé trente-six moyens de se procurer de l'argent. Or, le crédit seul excepté, nous n'en admettons qu'un seul : la vente. Eh bien, nous pouvons nous permettre cette simplification parce que toutes les transactions qui donnent lieu à un paiement peuvent être **assimilées** à des ventes : les salariés vendent leur travail, les professions libérales vendent des services, les mendiants vendent des occasions de se montrer charitable, le neveu qui empoche ses étrennes vend à son oncle une occasion de se conformer (en maugréant parfois in petto) aux usages, celui qui donne à bail un immeuble ou prête de l'argent en vend la jouissance, les gagnants vendent du jeu aux perdants, les voleurs et les flatteurs vendent à leurs victimes des leçons de prudence, et ainsi de suite. En procédant ainsi, nous **créons de l'ordre,** nous découvrons une classification naturelle que nous pouvons transposer en toute tranquillité dans un système mathématique. Notre première loi des ensembles économiques reflète bien une réalité.

HUBERT

Je la ferai graver en lettres d'or sur ma cheminée. A part cela, je ne vois guère ce qu'on pourrait en faire.

PHILIPPE

Prends patience une minute encore : le temps de mettre un peu d'ordre dans les faits. Regardons les revenus pécuniaires des humains. Dans quelles catégories pourrions-nous les ranger? Il y en a deux d'évidentes : les **salaires** d'une part ; **tout le reste** d'autre part. Appelons **marges patronales** ce reste-là, et nous voilà riches d'une deuxième équation :

$$p = m + s$$

Deuxième loi des ensembles économiques : l'ensemble du pouvoir d'achat économique des humains égale l'ensemble des marges plus l'ensemble des salaires.

Il va de soi que si l'on appelle « marges » tous revenus autres que les salaires, l'ensemble de ces marges plus l'ensemble des salaires doit constituer l'ensemble du pouvoir d'achat économique des humains.

HUBERT

Mais les mendiants se voient promus au rang de « patrons », et ils empochent des « marges, !

PHILIPPE

On se contentera de les dire « non salariés », et d'**assimiler** à des marges, positives à cent pour cent, les sommes qu'ils empochent. Mais regardons à présent les marges patronales : elles se composent de deux éléments bien distincts. Lorsqu'un patron vend quelque chose, son prix de vente comprend le prix de revient et la marge proprement dite, qui peut être positive, nulle ou négative. Il nous suffit de mettre ce fait en équation pour transporter dans notre microcosme une troisième loi des ensembles économiques :

$$v = m + r$$

c'est-à-dire :

L'ensemble des ventes PATRONALES[35] *égale l'ensemble de leurs prix de revient plus l'ensemble de leurs marges.*

Le tour est joué : laissons à nos trois équations le soin de se débrouiller entre elles. Sans que nous ayons à lever le petit doigt, elles vont enfanter, en vertu des automatismes mathématiques, une loi économique prodigieusement utile :

Nous avons :

$$p = m + s$$
$$v = m + r$$
$$Or\ p = v$$

Donc, sans discussion possible, nous obtenons :

$$m + s = m + r \text{ et, dès lors :}$$
$$r = s$$

Quatrième loi des ensembles économiques : L'ENSEMBLE DES PRIX DE REVIENT DES PATRONS ÉGALE L'ENSEMBLE DES SALAIRES QU'ILS PAIENT.

Enfouie dans le chaos des contingences non classifiées, cette quatrième loi a passé inaperçue jusqu'aujourd'hui. Or elle explique la plupart des anomalies qui ont déréglé et dérèglent encore la vie économique en Occident. Elle révèle notamment pourquoi nos progrès ont été saccadés, entrecoupés de dépressions En même temps, elle montre comment il peut être mis fin à ces anomalies.

Pour le comprendre clairement, il faut commencer par définir le progrès technique. Plusieurs définitions sont possibles, mais, pour les patrons, le progrès n'est tenu pour « économique » que s'il en résulte un abaissement de leurs prix de revient. C'est à leur réduction que [es patrons doivent consacrer l'essentiel de leurs efforts : leurs profits et souvent leur survie en dépendent. Mais les mathématiques sont aveugles aux intentions des créatures et indifférentes à leur sort : aucune puissance humaine ou divine ne peut empêcher la quatrième loi des ensembles économiques de comporter un corollaire :

Cinquième toi des ensembles économiques : tout progrès technique a pour corollaire immédiat une chute du pouvoir d'achat de l'ensemble des salariés.

Bref, le progrès technique est une forme infaillible de suicide économique, un génocide mathématiquement certain, si des compensations – nous verrons tout à l'heure lesquelles – n'interviennent pas. Et les patrons, jour après jour, consacrent tous leurs efforts à une œuvre de destruction collective. Pour améliorer ou sauvegarder leurs marges, les patrons **doivent attenter au pouvoir d'achat du peuple, bien qu'ils dépendent intégralement du pouvoir d'achat des masses pour réaliser des marges positives.** Voilà le dilemme où faute d'un peu d'ordre dans ses concepts économiques, l'Occident s'est laissé enfermer. Le progrès technique contraint les patrons, quelle que puisse être la bonté de leurs intentions, à livrer une sorte de guerre aux salariés et à se battre entre eux, le tout en vertu de corrélations mathématiques inexorables. La méconnaissance de ces corrélations a été payée d'une somme immense de violences, de souffrances et de ruines. On conviendra que cette petite carence intellectuelle inexplicable jusqu'à ce qu'on y regarde de près) fut abominablement coûteuse.

HUBERT

Quelles que puissent être les vertus de ton algèbre, il faut bien constater que les faits la contredisent. Il me suffit d'ouvrir un œil pour constater que tes lois ne sauraient être vraies : depuis deux siècles, les constants « attentats » dont tu parles ont réussi à **décupler le pouvoir d'achat des peuples occidentaux** ! Les mathématiciens enfermés dans leurs systèmes, as-tu dit, perdent le pouvoir de vérifier leurs postulats. Je crains que tu n'aies fait comme eux.

---

[35] *On observera que, dans cette équation-ci, la définition de v a été restreinte aux seules ventes patronales, ce qui serait abusif et même absurde si ces ventes ne contenaient les salaires. Les patrons revendent le travail qu'ils achètent aux salariés. On s'est abstenu de faire observer ce double emploi dans la première définition de v pour éviter d'allonger beaucoup, et très inutilement, cet exposé.*

PHILIPPE

A qui ouvre les deux yeux plutôt qu'un, il devient difficile de ne pas observer qu'entre 1929 et 1933 les patrons-suicide américains ont failli parvenir à leurs fins. Beaucoup sont morts et, si l'on avait laissé faire les survivants, cette démonstration **in vivo** des pouvoirs destructeurs de la quatrième loi des ensembles économiques n'aurait pris fin qu'au décès du dernier industriel américain. Heureusement, on ne leur a pas permis de détruire l'Amérique. Les pouvoirs publics finirent par prendre quelques mesures propres à relever artificiellement le pouvoir d'achat collectif. Mais cette douloureuse leçon n'a pas été comprise. L'Amérique a encore des millions de chômeurs malgré la défense nationale et la guerre au Vietnam, qui absorbent une part importante de la production. Plus près de nos frontières, l'Angleterre donne le spectacle affligeant d'une grande nation appliquée jour après jour à se suicider méthodiquement. Et qui contesterait qu'un grand nombre de petites et moyennes entreprises françaises sont engagées dans une course au suicide ? Enfin, comment ne pas voir que, depuis 1917, plus d'un milliard d'hommes ont cherché et trouvé presque) dans le collectivisme un refuge contre les effets intolérables de la quatrième loi des ensembles économiques ?

Cette loi est absolue : elle n'a jamais connu et ne connaîtra jamais de cas d'exception parce qu'elle exprime, non des probabilités, mais des corrélations mathématiques. Les lois des ensembles économiques ne reposent sur aucune CAUSALITÉ. *C'est pourquoi il serait aussi impossible de les prendre en défaut que de tracer un cercle qui ait à son diamètre un rapport autre que* π.

Donc, il est mathématiquement certain que, depuis deux siècles, les patrons occidentaux n'ont jamais cessé de se livrer à une guerre économique meurtrière, ni d'attenter au pouvoir d'achat du peuple. Or, malgré ces déplorables pratiques, l'Occident est plus prospère que jamais. Que peut signifier cette contradiction ? De toute évidence, d'autres influences ont dû compenser, et parfois surcompenser, les contractions du pouvoir d'achat dues au progrès technique.

Quelles compensations, spontanées ou artificielles, empiriques ou calculées, l'Occident a-t-il opposées aux effets destructeurs de progrès techniques incessants, et même incessamment accélérés ? Elles ont été très nombreuses, mais on en distingue six catégories principales :

1. **Les Auto-Compensations,** qui sont spontanées dans ce que les économistes appellent « sellers market », c'est-à-dire une conjoncture dans laquelle, la demande excédant l'offre, les vendeurs dominent les marchés et imposent la hausse des prix. Dans cette conjoncture, le taux des salaires tend à s'élever et les patrons peuvent bénéficier eux-mêmes des marges accrues qui résultent de l'abaissement de leurs prix de revient, la concurrence ne le leur interdisant guère pendant les périodes d'expansion dites « booms ».

2. **Les Compensations Financières** ont joué un rôle important. Il est manifeste que, dans les pays évolués, le pouvoir d'achat artificiel créé par les instituts d'émission supplée de plus en plus aux insuffisances du pouvoir d'achat collectif. Aux Etats-Unis, le crédit à la consommation a pris les proportions d'une maladie sociale.

3. **Les Compensations Politiques :** on mentionnera d'abord les guerres, dont l'effet bénéfique réside dans les « sellers markets » qu'elles provoquent. La guerre déclenche les mécanismes spontanés de l'auto-compensation, dont les vertus sont si grandes qu'elles peuvent surcompenser le coût des conflits armés modernes et enrichir par solde les nations combattantes. D'autres « sellers markets » ont eu des origines politiques : la volonté de puissance d'un Hitler, la surenchère démagogique des fronts populaires, et le « New Deal » rooseveltien, par exemple, ont été autant de victoires de l'ambition et de la nécessité politiques sur le soi-disant « réalisme » de l'orthodoxie économique.

4. **Les Compensations Sociales :** le XXe siècle a opposé un prétendu progrès social au progrès technique. Mais, plus que discutables sur le plan social, nos « lois sociales » ont constitué le plus certain des progrès économiques. Inspirées du marxisme, les a conquêtes de la classe ouvrière » ont eu un caractère belliqueux et leur effet invariable a été d'alourdir les prix de revient des patrons, et, dès lors, ipso facto, de réparer les effets destructeurs du progrès technique. Cette élévation du pouvoir d'achat collectif s'est réalisée parfois au bénéfice de la classe ouvrière, d'autres fois à son détriment, **mais toujours au profit des patrons, qui ont vu leurs débouchés grandir.** Les lois sociales, tout comme les guerres, peuvent être nuisibles, destructives, gaspilleuses, voire dégradantes. Elles pourraient aussi bien être utiles, sages, heureuses. Du point de vue économique, c'est tout un. Les résultats sont identiques en vertu d'une sixième loi des ensembles économiques : **le peuple en fait les frais et les patrons encaissent l'argent.** Cette sixième loi est aussi inexorable que les cinq précédentes, et aussi indépendante de la volonté des

parties que du régime, capitaliste, collectiviste, autocratique, oligarchique ou démocratique qui les gouverne. Il serait opportun d'attirer l'attention des syndicats ouvriers sur cette loi : s'ils en prenaient conscience, il leur serait facile de rendre les lois sociales profitables à la classe ouvrière plutôt qu'au seul patronat.

5. **Les Compensations Techniques :** ont été et sont encore très actives. Le progrès technique est coûteux, et fait vivre beaucoup de monde. Souvent il **alourdit** les prix de revient de l'industrie : l'obsolescence peut intervenir avant l'amortissement des outillages périmés.

6. **Les Compensations Fiscales :** L'accroissement des impôts est un phénomène observable dans tous les pays évolués. Mais, faute d'une théorie des ensembles fiscaux, il a été impossible de faire du fisc un régulateur économique rationnel, **ajustable**, qui permettrait le plein-emploi des ressources collectives. C'est ainsi que le progrès technique pourrait être rendu intégralement bienfaisant et déployer ses potentialités aussi bien (et même mieux) en temps de paix que dans la guerre.

MEDICUS

On voit mal pourquoi il faudrait des guerres pour mobiliser les ressources économiques des nations. Si une théorie des ensembles fiscaux permettait cette mobilisation pacifique, il est difficile de douter que l'humanité s'en porterait mieux.

PHILIPPE

Il suffit d'un peu d'ordre pour résoudre ce problème vraiment simple. Mais il restera insoluble tant qu'on négligera d'en classifier les données, et le fisc restera aussi détestable qu'il a toujours été, et aussi détesté. Or la théorie des ensembles nous contraint à mettre de l'ordre dans nos concepts. On l'a vue donner naissance à six lois économique absolues avec une aisance qui semble tenir du prodige, mais qui est la banalité même. Ce qui semble inexplicable, c'est que des faits aussi patents aient pu passer inaperçus. Comment les patrons ont-ils pu ne pas voir que leurs prix de revient consistent exclusivement de salaires ? Y eut-il jamais évidence plus totale ?

Il importe de comprendre pourquoi ils ne l'ont pas vu, car il s'est agi d'une cause universelle de cécité : l'égocentrisme, qui dévoie les humains jusqu'à ce qu'ils aient appris à s'en défendre. Les patrons n'en sont pas les seules victimes : à des degrés divers, tous les hommes en souffrent et toutes les disciplines scientifiques en sont affectées. Mais le cas des industriels est typique. Pourquoi n'ont-ils pas vu les réalités les plus élémentaires de la vie économique, dont celle qui affecte le plus l'exercice de leur propre métier ? Parce que, comme nous tous, ils sont égocentristes et ne pensent jamais qu'en fonction d'eux-mêmes. Or la quatrième loi des ensembles économiques ne s'applique à aucun d'eux. Elle ne s'applique à personne. Les prix de revient d'un producteur se composent toujours de salaires et d'achats. La loi des ensembles n'est vraie que pour leur ensemble. Mais leur ensemble est une abstraction, une chose impersonnelle. Comment les patrons s'en seraient-ils souciés ? Leur formation ne les a pas préparés à se soucier d'abstractions, et leur profession moins encore. Mais la théorie des ensembles nous contraint à n'oublier rien ni personne. On voit combien il importait de la démathématiser : dans cet état sommaire elle est accessible à tous.

MEDICUS

Tu ne l'as pas démathématisée tout à fait : ton microcosme, ultra-simple, j'en conviens, était néanmoins algébrique.

PHILIPPE

J'ai recouru à l'algèbre parce qu'il fait partie de nos habitudes mentales de ne pas discuter ses automatismes. Mais nous n'avions pas besoin de mathématiques pour découvrir la quatrième loi des ensembles économiques : il s'agissait d'une évidence qui, sitôt les gains (d'argent) des humains classifiés en marges et salaires, tombe sous le sens : l'ensemble des patrons ne peut payer que des salaires parce qu'il fait tout autre chose des marges : il les encaisse. C'est la théorie des ensembles qui nous a menés à bon port, pas les mathématiques.

Enfin, qu'étaient les trois postulats qui ont enfanté six lois économiques ? Des lois de Philippe, des évidences visuelles, orthologiques, qui possèdent le pouvoir de nous faire faire nos premiers pas dans une sociologie enfin scientifique. Ce sont d'humbles débuts, mais tout à fait indispensables : on ne peut « visualiser » avant d'avoir appris à voir, ni se servir de ses yeux avant d'avoir appris à **s'affranchir des visions imposées.**

PIERRE

Bien que spectaculaire, l'exemple des patrons victimes de leur égocentrisme me semble mal choisi. Il s'agit d'un égocentrisme professionnel, légitime dans leur cas. Ces hommes d'action n'avaient pas à faire le métier de penseur. Leur rôle était d'appliquer les théories, et de laisser aux théoriciens le soin de les découvrir.

PHILIPPE

Aussi est-ce en examinant le cas des théoriciens de l'économie que nous pourrons prendre pied solidement au-delà du Rubicon. Ils vont nous enseigner non plus seulement à quoi sert la stupidité, mais en quoi elle consiste et comment elle s'apprend. Et, du même coup, en quoi consiste l'intelligence et comment elle s'acquiert. Rien ne saurait être plus utile aux pédagogues – et même à leurs élèves.

Nous assistons, disait Bernard, à une aurore : l'émergence d'un instinct qui permet la visualisation globale du réel. Mais personne, j'en suis sûr, n'a jamais lu ni entendu rien de si parfaitement incroyable. N'est-ce pas, Hubert ?

HUBERT

Incroyable ? Ce n'est pas ainsi que je dirais. Je préférerais les mots de l'avocat dans le procès de la femme découpée en morceaux : rien de si lumineusement imbécile, rien de si minutieusement idiot n'a été inventé !

BERNARD

Bravo ! Je gage, mon cher Hubert, que chacun de nos lecteurs te donne raison. Tu as mille fois raison. Rien de plus extravagant que l'instinct scientifique ne saurait s'**inventer**. Steiner aurait été inexcusable s'il l'avait fait, mais c'est un danger auquel il n'était guère exposé : homme de science, il savait que la science ne peut rien inventer elle **découvre**. Steiner a découvert l'instinct scientifique. Il en a décrit les mécanismes et observé les effets. Le rôle de ses successeurs était d'inventer des **techniques** qui permettent d'exploiter cette découverte. Ce qu'il nous reste à faire, c'est fournir à nos lecteurs les moyens pratiques de mobiliser leurs savoirs innés, et de constater en eux-mêmes l'émergence de facultés nouvelles, discrètes d'abord et bientôt prodigieuses. En puissance nous sommes tous des « prodiges ».

MEDICUS

J'en conviendrais peut-être si je savais le sens de ce mot.

BERNARD

C'est un mot que nous aurons à regarder de près, car, au-delà du Rubicon, tout est fait de prodiges, et ce mot y acquiert un sens très précis. Mais, dans son acception courante, nous ne choquerons personne en disant prodigieuses certaines manifestations de l'ordre naturel. La civilisation des abeilles et les mœurs des anguilles sont prodigieuses. Ces animaux sont restés des prodiges bien qu'ils aient cessé d'être incompréhensibles. Or notre cas est presque à l'opposé du leur : **nous ne nous devenons prodiges à nous-mêmes que lorsque nous nous comprenons.** Or les techniques inventées par les héritiers de Steiner ont le pouvoir de nous révéler à nous-mêmes en nous dépouillant de notre **illusion d'ignorance,** qui était hier encore le corollaire – et l'effroyable prix – de la conscience. Lorsque nous perdons cette illusion, les savoirs acquis par l'espèce envahissent la conscience des individus.

PIERRE

Cette aventure intérieure, qui s'apparente à l'expérience mystique, provoque une « illumination » : tout devient clair et lumineux. Il s'agit d'une irruption dans la conscience des contenus de l'inconscient. Elle n'exige aucun effort, aucune concentration intellectuelle. Lorsque les conditions de sa réalisation sont réunies, elle ne demande qu'une attitude d'abandon. Et, les techniques de l'abandon (la relaxation) étant au point, l'expérience intérieure des savoirs non appris, qui est irrécusable, est à la portée de tous les humains.

Mais quelles conditions faut-il réunir pour réaliser en soi cette unité profonde, cette fusion en un tout des fonctions psychiques conscientes et inconscientes ? Il semble étrange qu'il ait fallu attendre Steiner pour le savoir : rien ne saurait être plus simple ni plus... connu ! Il n'y a que trois

conditions à remplir, et tout homme à peu près cultivé les connait, mais nous les pratiquons isolément alors qu'il faut les conjuguer et, plus encore, les systématiser. La première de ces conditions est presque mécanique : elle repose sur le principe des vases communicants. Les contenus de l'inconscient ne peuvent pénétrer dans la conscience que si celle-ci est « vide ». Or, comme par hasard, c'est la première chose qu'enseignent les mystiques : pour recevoir la lumière, il faut faire le vide en soi.

MEDICUS

Si c'est cela que tu trouves simple et facile, je crains, mon pauvre ami, que tu ne t'exposes à des désillusions. Faire en soi le vide est immensément difficile, et c'est sans doute pourquoi il y a toujours eu peu de mystiques.

PIERRE

Certes, mais nous parlons d'un autre vide. Celui des mystiques est non seulement difficile, mais dangereux : il expose à des maladies mentales. Les techniques steinériennes ont le pouvoir opposé. Elles consistent à nous vider des rationalisations qui **nous tiennent lieu de conscience du réel et nous encombrent de savoirs illusoires.** C'est en nous débarrassant de nos faux savoirs que nous mettons notre conscience en état d'accueillir le réel. Tant que nous croyons savoir nous ne pouvons apprendre.

Grâce au ciel, nos collègues américains ont eu l'idée géniale d'appliquer à la psyché humaine la technique mendélévienne des classifications cruciales. Ils l'ont divisée en deux cases principales, l'inconscient et la conscience, puis subdivisée en cases **structurées**, et leur classification s'est révélée juste : il s'est produit aussitôt une série de « miracles ». Faire le vide est devenu facile, attrayant et bienfaisant. C'est peut-être la plus efficace et la moins dangereuse des psychothérapies. Tout comme la « nature » des anciens, la conscience semble abhorrer le vide. C'est peut-être pourquoi il est si difficile de le faire en soi. Mais, lorsque nous procédons méthodiquement, en rejetant l'un après l'autre nos savoirs illusoires, nous créons en nous des « cases vides », et le miracle mendélévien se renouvelle : elles se garnissent de réel. Il n'en faut pas davantage pour faire de nous des « prodiges ». Mais, pour réussir cette « opération vacuum », il faut avancer pas à pas, vider une case après l'autre, en commençant par la première, la plus facile. Cette aventure débute humblement et fait de nous des prodiges d'abord très subalternes.

PHILIPPE

Il faut illustrer tout cela d'un exemple vécu. Laissez-moi raconter la troublante aventure qui a fait de moi le plus humble des économistes-prodiges, d'ailleurs préfabriqué : la « case économique » chez moi était vide au départ. Je ne comprenais rien à l'économie politique, et faisais fond sur cette bienheureuse ignorance pour ne m'en soucier sous aucun prétexte. Mais le sort en décida autrement.

J'étais trésorier d'une petite société savante qui, comme de juste, tirait le diable par la queue. Sa caisse était toujours à sec et mon rôle se bornait à empoisonner la vie de mes collègues en opposant à leurs enthousiasmes une mine affligée d'entrepreneur des pompes funèbres. Un beau matin, notre société se trouva rendre service à un homme intelligent, quoique magnat de l'industrie chimique américaine. C'en fut fait de nos difficultés de trésorerie mais, peu après, nous étions face à face avec des problèmes économiques ! Au décès de cet industriel généreux, notre société se trouva dotée d'un substantiel portefeuille de valeurs américaines. A nous de le gérer du mieux que nous pouvions. Or aucun de nous n'entendait rien à ces choses. Nous étions forcés de nous en remettre à des spécialistes. Notre choix se porta sur la plus réputée des grandes firmes américaines qui vendent des conseils boursiers fondés sur la statistique et sur les données universellement admises de la science économique contemporaine. Or nous étions en fin d'année. C'est la saison des tours d'horizon et des bonnes résolutions. Voici ce qu'expliquait à ses clients le plus justement réputé des conseillers financiers américains, aux abords de l'an 1957 :

« Au cours de l'année écoulée, l'économie américaine a achevé de se reconvertir à la paix ; dans le monde entier, les plaies de la grande guerre sont pansées ; les séquelles de la guerre de Corée ne se font plus sentir ; toutes les matières premières sont disponibles à profusion ; l'équipement industriel américain, qui suffit à tous les besoins prévisibles, se développe à une cadence accélérée. Bref, nous avons à faire face à des réalités qui sont celles de la paix.

« C'est dire combien la prudence s'impose. L'heure est au remaniement des portefeuilles ;

l'accent doit être mis sur les investissements « défensifs », peu sensibles à la conjoncture. Il est clair que Wall Street est exposé à un effondrement. l'abondance nous menace... »

J'étais si vierge d'économie politique que ce raisonnement me parut bizarre. Pour l'économie capitaliste, le pire danger serait la paix ? Et il fallait s'attendre à un effondrement parce que tout allait bien ? Cela semblait absurde. Pourtant, les hommes qui l'affirmaient n'étaient pas des théoriciens farfelus. C'étaient des hommes d'affaires dignes de confiance, qui servaient de trait d'union entre les meilleurs théoriciens de l'économie et les meilleurs praticiens de la finance. Les banques et les trusts américains faisaient usage de leurs services, écoutaient leurs avis, et s'en félicitaient. Qu'était-ce à dire ? Sans doute possible, la vie économique devait obéir à des lois plus subtiles que la jugeote des profanes. Voulant en avoir le cœur net, j'entrepris la lecture d'un manuel classique, puis de plusieurs ouvrages économiques récents, et je crus tomber à la renverse : nos conseillers financiers nous avaient tenu le langage de la **raison** !

Il est parfaitement vrai que nous vivons dans un système où l'abondance des richesses engendre la misère, et où la paix peut être plus ruineuse et meurtrière que la guerre. Aussi est-ce à bon droit que les hommes d'aujourd'hui ne tolèrent pas la paix. C'est même plus qu'à bon droit : c'est contraints et forcés. Dès lors, rassurons-nous. Tant que nous vivrons dans le système ingénieux dû aux acquisitions de la science économique, nous n'aurons pas à craindre cette calamité. Les risques de paix resteront nuls et les chances de guerre croîtront d'heure en heure avec le progrès.

Malgré ces perspectives apaisantes, il est bon de chercher à comprendre comment les économistes s'y sont pris pour inventer ce curieux système, et pourquoi les humains s'y sont laissé enfermer. Nous n'aurons jamais de meilleure occasion d'observer la psychogénèse en action et de nous prendre nous-mêmes la main dans le sac. A cet égard l'économie est significative parce qu'elle concerne un grand nombre de personnes : les praticiens de l'économie (les hommes d'affaires) sont innombrables et les économistes théoriciens sont légion. Il s'agit d'une énorme aventure où la plupart des humains ont pris une part active ou passive, et un coup d'œil sur ses origines suffit à renseigner sur ce qui s'est passé.

L'économie politique naquit au XVIII° siècle avec les Physiocrates, qui étaient aussi ingénus qu'inoffensifs. Elle resta longtemps un jeu de société, propre à donner du plaisir à l'« honnête homme » d'alors qui aimait les idées et ne se souciait pas des faits. Avec François Quesnay, J.-B. Say, Adam Smith, Ricardo et quelques autres (les « Grands Libéraux » de la belle époque), elle change de caractère : elle devient pratique. Elle observe les faits et se mêle de donner des conseils. Quels conseils ? Bien entendu, de bons conseils, des conseils « profitables ». Tous nos malheurs économiques sont partis de là.

Qu'est-ce, en effet, que le profit économique ? Cela semblait si évident aux économistes du siècle dernier qu'ils ne cherchèrent pas à définir ce mot. Ils laissèrent ce soin aux comptables, dont les vues étaient précises : le profit est ce qui subsiste au crédit des comptes de Profits et Pertes quand les frais et les pertes ont été portés à leur débit. Or, comme de juste, les salaires figuraient au débit de ces comptes. Ainsi, les marges patronales semblèrent seules profitables aux nations. Les salaires, au contraire, étaient des « frais », des dépenses, des pertes **nationales**, qu'il fallait, par tous les moyens, réduire au minimum. Tout cela semblait évident : l'objet de l'économie était l'enrichissement. Or les patrons seuls s'enrichissaient : au XIXe siècle les salariés n'y étaient pas exposés. C'est donc en superposant des évidences apparentes que, faute d'une classification rationnelle des profits, ces hommes se trouvèrent avoir inventé un système dans lequel l'abondance des richesses engendrait automatiquement la misère. Accessoirement, l'industrie y engendrait automatiquement le prolétariat et suscitait Karl Marx : un régime qui assimilait à des pertes la part du peuple au profit économique contraignait les salariés à rendre aux patrons la monnaie de leur pièce : une théorie qui assimilait au vol la part patronale ne pouvait manquer de convaincre le peuple.

Après quoi les faits donnèrent raisons aux économistes : préfabriquées par eux, les crises de mévente qui ébranlèrent bientôt le capitalisme occidental furent pour eux autant de triomphes : elles consacraient leur pensée. L'économie politique, assise sur des données théoriques et factuelles, semblait devenue scientifique !

Mais les choses allaient bientôt se gâter. Au siècle dernier, les progrès techniques étaient assez lents, et les crises de mévente bénignes. Nul ne s'en alarmait beaucoup. Au contraire, les patrons aimaient ce libéralisme rude et viril, qui satisfaisait à leurs instincts combatifs. Les économistes, eux, s'en frottaient les mains : ils se réclamaient de Darwin, applaudissaient les survivants au nom de la biologie, et se sentaient devenir de jour en jour plus scientifiques. C'était grisant. Non,

personne n'était inquiet. Les économistes avaient repéré les mécanismes, très simples, de la « résorption » des crises de mévente, et chacun savait que, plus les choses allaient mal mieux cela valait. Mais, le progrès technique s'accélérant (surtout en Amérique), une crise de mévente plus grave survint en 1929. Loin de déclencher les automatismes classiques de sa résorption, cette crise se nourrissait de sa propre substance : plus les choses allaient mal, moins elles étaient près d'aller mieux ! Ce fut un cauchemar atroce. L'Amérique, plus saccagée et meurtrie que n'auraient fait dix guerres, était en train de crever !

C'était l'instant de vérité. Les réalités se vengeaient de nos folies. Bon gré mal gré, les économistes se voyaient contraints de remettre en question leurs concepts, de repenser leurs problèmes, de **s'adapter au réel.** Et c'est alors qu'ils ont montré ce qu'on peut attendre des curieux animaux que nous sommes. Ils ont montré qu'on peut faire fond sur nous pour ne jamais remettre en question nos concepts, ne jamais repenser nos problèmes et ne jamais nous déjuger. On peut compter sur nous pour tout faire plutôt que cela.

Ne,marchandons pas notre admiration aux économistes, qui firent des merveilles. Ils déployèrent des trésors d'intelligence et d'ingéniosité pour créer de toutes pièces la « science économique » contemporaine, dont la vertu terrifiante est **d'adapter nos institutions à des théories fausses,** D'ADAPTER L'HUMANITÉ A L'IRRÉEL ! ! **Ils sont parvenus à faire fonctionner un système contre nature en remplaçant les autorégulations naturelles par des économistes pleins de « science » !** Ce fut un tour de force, immensément profitable pour eux. Partout les économistes sont à l'honneur. Ils se sont ouvert d'innombrables carrières. Ils règnent sur des armées de fonctionnaires. Ils commandent aux financiers, aux industriels, aux commerçants, aux agriculteurs. Ils se sont rendus indispensables et, habileté suprême, inintelligibles au commun des mortels, qui les prend pour des sorciers. Bref, ils ont gagné la partie : ils se sont mis « technocrates », puis ont fait de l'Occident une technocratie, où ils jouissent des fruits de leur victoire : le monopole du commandement. On aurait mauvaise grâce à le leur reprocher : ils ont réussi à faire ce que la plupart des hommes rêvent de faire, et voilà tout.

On est presque peiné de devoir constater que leur victoire, si méritoire et si totale, est néanmoins fragile. Ils ont compté sans la nature, qui est en train de leur préparer un démenti plus subtil et aussi plus brutal que la crise de 1929. Mais ce n'est pas le moment de parler de l'aspect négatif de leur étonnante aventure. Il n'en faut retenir qu'une chose très positive, une leçon formidable : les économistes ont montré qu'au XXe siècle les hommes n'ont pas encore appris à dominer leurs rationalisations. Nul ne leur ayant enseigné les règles d'une intellection correcte, ils sont restés capables de croire que l'abondance des richesses engendre automatiquement la misère, puis de bâtir des rationalisations monumentales sur cette croyance inepte. Or cette croyance n'est pas qu'inepte. Il ne s'agit pas seulement d'une imbécillité colossale, mais d'un critère du faux : toute théorie qui entraîne cet effet est donc irrationnelle a priori. Mais la crédulité des humains est restée sans limites. Par la magie des rationalisations, nous sommes restés capables de croire à des c**ontre-évidences,** et, aussitôt, de contredire **doctement** Monsieur de La Palisse ! Voilà la merveilleuse leçon que nous devons aux économistes. Mais, avant de se prendre soi-même la main dans le sac, nul ne peut comprendre pourquoi et comment ces choses effrayantes se passent, et, dès lors, nul ne s'y croit exposé. Pourtant les économistes sont des hommes comme vous et moi. Comme la plupart d'entre nous, ils ont succombé au péché originel de l'espèce : ils ont péché contre l'esprit en rationalisant tout à la fois leurs convictions et leurs intérêts. Ils sont donc très faciles à comprendre. Mais, comprendre les autres, même s'ils sont économistes, cela veut dire constater qu'ils sont pareils à soi. *Quand on les croit différents, c'est qu'on ne les comprend pas, et plus immanquablement,* C'EST QU'ON NE SE COMPREND PAS.

PIERRE

Depuis la découverte des structures de la psyché humaine, il est devenu facile de se prendre la main dans le sac, et, aussitôt, de comprendre les hommes, dont soi-même. C'est la deuxième condition à réaliser pour faire en soi l'unité, et, cette fois encore, il s'agit d'une chose vieille comme le monde : l'**autocritique**. Les Grecs pressentaient déjà que, pour comprendre les autres, il faut commencer par se connaître, par se critiquer soi-même. Mais comment faire ? Critiquer, c'est appliquer des critères, et nous n'en avons pas d'innés pour nous juger nous-mêmes. Nous ne pouvons procéder que par la douteuse forme d'« observation directe » qu'on dit introspection, ou « par la bande » dans le « behaviorisme ». Dans les deux cas nous nous servons, en guise de critères, d'idées généralement fausses assises sur des savoirs généralement illusoires, et !'autocritique reste impossible.

Or la nature nous a structurés pour que, au bon moment, il nous devienne possible de nous connaître nous-mêmes, et les humains sont parvenus à ce « moment dialectique ». A la base de la psyché humaine, il y a une « case » – la première – où les savoirs sont à la fois innés et conscients. Elle est à l'origine des premiers savoirs spécifiquement humains qui reposent, non pas sur la logique binaire (il faudra Aristote pour inventer cette démarche faillible), mais sur la **logique primaire,** qui est une orthologique, et dès lors infaillible.

La première étape de l'autocritique steinérienne est un pèlerinage aux sources des savoirs logiques naturels, si humbles qu'Aristote les méprisait déjà. Quant à l'Homme moderne, il en a oublié l'existence. Les manuels élémentaires n'y font aucune allusion et les traités de logique avancée moins encore. C'est la logique « immédiate » (sans termes médiats), qui était le fonds de commerce de Monsieur de La Palisse. Or cette logique suffit à nous désencombrer de nos savoirs illusoires et à faire place nette à nos instincts. Il ne reste plus ensuite qu'à nous laisser glisser, comme dit Philippe, le long des pentes naturelles de notre entendement. Notre conscience s'enrichit de critères justes et l'autocritique devient possible. Nous devenons capables de nous apprécier nous-mêmes chaque jour mieux et d'apprécier les autres toujours plus.

MEDICUS
Il faudrait clarifier toutes ces choses par des exemples concrets.

PIERRE
Pour illustrer les deux premiers pas de la démarche à la fois intellectuelle et **instinctuelle** qui conduit à l'autocritique, Philippe a donné un exemple excellent. Regardons de plus près comment il s'y est pris pour s'accoucher lui-même du minuscule prodige qu'est la théorie des ensembles économiques.

D'abord, il s'est abrité de la tentation de solliciter les faits en faveur de sa théorie : les prendre tous ensemble, c'était échapper au danger d'en choisir ou d'en omettre aucun. En même temps, c'était se soumettre aux règles steinériennes de l'intellection : l'ensemble des faits économiques constituait un chaos inintelligible. Il lui a donc bien fallu commencer par des définitions et des classifications.

Bref, la théorie des ensembles économiques repose sur un premier postulat caractéristiquement intellectuel. La démarche en est particulièrement facile à suivre parce que, très sommaire, elle est schématique. La « prodigieuse » découverte qui a fourni à Philippe ses deuxième et troisième équations s'énonce ainsi : « prises ensemble, les composantes d'un ensemble composent cet ensemble ». J'ai peur que, dans sa tombe, Monsieur de La Palisse ait frémi : c'était un plagiat éhonté !

Or, si horripilant que ce doive être aux hommes de métier, il faut bien constater que cet embryon de théorie orthologique a rempli sa fonction : elle a anéanti l'immense somme de faux savoirs laborieusement accumulés pendant deux siècles. **Toutes les théories économiques, capitalistes aussi bien que collectivistes, qui se disputent l'opinion contemporaine gisent en miettes à nos pieds : aucune ne reposait sur l'ensemble des faits.** Et les minuscules équations de Philippe sont à l'économie politique ce que celles de la Relativité ont été à la physique ! Avec des moyens dérisoires, mais orthologiques, cet animal de Philippe est devenu une caricature risible mais impitoyable de celui que l'humanité attendait : l'Einstein de l'économie politique ! !

PHILIPPE
C'est trop dire, et trop peu : les équations d'Einstein exigeaient du génie, celles des ensembles économiques n'avaient besoin que d'une chose : un terrain déblayé des savoirs illusoires. En revanche la théorie de la Relativité est fragile et ses lois sont incertaines ; issues de la logique primaire, celles des ensembles économiques sont absolues et éternelles. Cette théorie a tous les caractères d'une lapalissade authentique dont la risibilité) par la forte raison que c'en est une ! Qui rêverait de demander mieux ? Y eut-il jamais rien au monde d'aussi sûr?

PIERRE
On ne saurait demander ni même rêver mieux, mais ce n'en est que plus vexant pour les spécialistes enfermés dans leurs systèmes irrationnels. N'ayons pas d'illusion : si lapalissienne soit-elle, la théorie des ensembles économiques ne convaincra guère d'économistes. Ils ne la discuteront pas : elle est indiscutable, mais ils se tiendront cois. Le silence est une arme dont je gage qu'ils

sauront se servir.

PHILIPPE
Jusqu'à la mort, inclusivement.

PIERRE
Laissons la paix des cimetières aux théories défuntes, pour nous occuper des vivantes – et des vivants. Nous sommes loin encore des émergences instinctuelles dont relève la vie **intérieure** des humains. Alliées aux ressources de la logique primaire, les règles de l'intellection ont suffi à faire un sort aux faux savoirs extérieurs qui rendaient impossible la rationalisation de nos mœurs économiques, et à en situer l'étude sur un terrain solide, **objectif**.

Le moment est venu de nous en prendre aux faux savoirs **subjectifs**, qui encombrent la troisième case de la psyché. Or les démarches qui conduisent à cet assainissement ne peuvent être entreprises sans précautions. La moindre maladresse expose à des troubles qui vont de l'asthénie psychique au mysticisme d'hôpital. Il faut se garder de vider cette troisième case avant de l'avoir ensemencée de réel, par le moyen des résonances. C'est la troisième condition à remplir pour parvenir à l'âge adulte. et il s'agit cette fois encore d'une chose très connue : la « pureté », qui est condition de résonance au réel.

Mais notre langue ne contient guère de mots plus ambigus, plus confus, plus générateurs d'équivoque – et de troubles mentaux. Dans la terminologie steinérienne, il a un sens précis : est pur ce qui est homogène, inadultéré de faux savoirs, vierge de corps étrangers au réel. La psyché doit être ensemencée de données pures – résonantes au réel – avant d'être vidée des rationalisations subjectives qui s'acquittent d'une fonction nécessaire : elles nous animent en fournissant des charpentes souvent fâcheuses) à nos motivations. Or, tant qu'elles n'ont été remplacées, ces motivations provisoires, immatures, nous permettent de croire plus ou moins à nos rôles, et de les tenir – plus ou moins bien.

Bref, avant d'entamer la critique des contenus de nos vies intérieures, nous devons nous mettre en état de résonner au réel. Mais qu'est-ce que le réel **subjectif** ? Il semble difficile de répondre à cette question parce que ces réalités-là varient d'un individu à un autre, et, pour un même individu, d'un jour à l'autre, d'un état d'âme à un autre. Mais la nature nous a dotés d'un critère subjectif inné qui nous permet de distinguer le réel, de l'intelliger, et ainsi de devenir des « prodiges ». Comme disait Bernard, le monde où nous vivons est tout fait de prodiges, mais, pour en devenir un, il faut commencer par comprendre ce que **peut** vouloir dire ce mot-là.

BERNARD
Il s'agit d'un mot très important. « Je ne vois aucune raison », disait Eddington, « d'adopter l'Hypothèse Roquefort... » Bien que je partage cet avis, l'Hypothèse Roquefort (qui veut que la lune soit faite de fromage) me semble moins osée que celle qui attribuerait le monopole du prodigieux à trois sortes d'organismes : les abeilles, les anguilles et Philippe ! Voyons ce qu'en pense Larousse « Est prodige, selon cet excellent dictionnaire, ce qui est ou semble être contraire aux lois de la nature. »

Il est clair qu'ainsi définis les prodiges doivent être abandonnés aux naïfs qui croient connaître toutes les lois de la nature. Et, pour le plus grand malheur des savants, c'est bien ainsi que les choses se sont passées parce qu'il est tout bonnement impossible aux scientifiques de constater les prodiges de la nature. C'est pourquoi la science contemporaine est glacée, desséchée, racornie, et, pour tout dire en un mot : irréaliste.

Si nous substituons à celle de Larousse une définition plus juste : « Est prodige ce qui est conforme aux lois de la nature », nous sommes transportés dans un monde où tout est fait de prodiges, mais un autre péril nous menace : « prodigieux » devient synonyme de « quotidien », de « banal » ! Mais une troisième définition va nous tirer d'affaire :

« Est prodige ce qui possède le pouvoir d'éveiller chez les hommes des résonances d'émerveillement. »

Aussitôt tout ce qui est vu, compris, senti (ou pressenti), devient prodigieux : à ceux qui sont sensibles ou compréhensifs, Bach est émerveillant, l'amour est merveilleux, l'Homme est encore plus merveilleux que les abeilles, et la science tout entière devient un émerveillement... prodigieux.

PIERRE
L'anthropologie steinérienne, qui nous rend sensibles au merveilleux, nous fournit les moyens

de conquérir la place que la nature nous a préparée au-delà du Rubicon, où l'Homme acquiert, avec la jouissance de ses instincts, une intelligence incomparablement supérieure à ce qu'il pouvait espérer de lui-même, c'est-à-dire de lui seul. Elle nous aide à prendre possession de l'héritage des hommes, et à jouir de la vie. Bref, à devenir pleinement humains.

Je voudrais esquisser en deux mots les grandes lignes d'une « pédagogie de la personne humaine ». Certes, cette ambition doit sembler démesurée : la complexité de l'organisme humain est immense ; ses potentialités sont si nombreuses, si variées et si contradictoires (en apparence) qu'il semble absurde de prétendre à les développer toutes pour obtenir l'Homme achevé, l'Homme complet, capable d'intelliger les splendeurs de la vie, et d'en jouir pleinement.

Or c'est en termes exactement opposés à ceux-là que le problème se pose. Les éducateurs n'ont ni à créer, ni même à former, la sensibilité et l'intellect de leurs élèves : la nature s'en est chargée. Le rôle des pédagogues, incomparablement plus modeste, est *d'écarter l'obstacle – toujours le même – que toutes les sociétés d'hommes opposent à la maturation harmonieuse de tous les humains.*

C'est contre cet obstacle unique que nous allons pouvoir rassembler nos forces. Il s'agit d'une hydre aux mille têtes, dont nous triomphons aisément si nous la frappons au cœur. Au contraire, si nous nous épuisons dans une lutte inégale contre les formes innombrables du Mal (social), nos efforts sont aussi vains que ceux d'une société de bienfaisance qui prétendrait à mettre fin à la misère aux Indes, et notre défaite est fatale.

Nous sommes, je le répète, puissamment armés contre le Mal social : la nature y a pourvu. Pour le vaincre à coup sûr, nous n'avons besoin que d'une chose : le comprendre. Il nous faut arracher à cet ennemi son masque d'ami. Car c'est en ami qu'il se montre et se laisse adorer pour mieux nous asservir. Bernard va nous dire le nom de cet ennemi omniprésent, et nous montrer son visage.

BERNARD

Cet ennemi social s'appelle l'Adaptation, et c'est une chose peu comprise. Un homme, pourtant, avait vu clair : Jean-Baptiste de Lamarck, qui en faisait l'agent unique de l'Évolution. C'est en s'adaptant à leur milieu, pensait Lamarck, que les organismes vivants évoluent. Rien ne saurait être plus vrai – ni plus faux ! Mais la discussion de l'hérédité lamarckienne nous entraînerait trop loin. Ce sera l'affaire de notre troisième cycle, qui repose largement sur elle. Entre-temps, nul ne conteste que l'Adaptation est une des grandes lois de la vie, et que l'Homme est le plus adaptable de tous les organismes vivants. L'homme est presque seul à pouvoir s'adapter à presque tout, et il est tout à fait seul à pouvoir s'adapter tout – même les espaces interplanétaires !

Mais cette médaille a un revers. L'adaptabilité de l'Homme est si grande qu'il s'est montré capable de s'adapter à ses propres folies, de leur adapter ses habitudes mentales et ses modes de vie. Des centaines de milliers d'économistes, on l'a vu, ont œuvré pendant deux siècles pour s'adapter, minutieusement et savamment, à une contre-évidence, puis il lui ont savamment adapté nos institutions, et, chose terrible, ils contraignent chaque année des millions d'étudiants à s'adapter à cette insanité ! Et leur cas n'est pas le plus grave : celui des sociologues, qui se sont savamment mis hors d'état de découvrir aucune loi sociologique, est plutôt pire. Toutes les sciences humaines sont dans le même état et les sciences exactes, qui reposent sur des savoirs factuels, n'ont elles-mêmes pas échappé tout à fait à ce facteur de l'adaptation sociale. Rien n'y a échappé. Nos écoles et nos universités nous ont adaptés à un invraisemblable assortiment d'insanités, et personne n'est indemne, même ceux qui n'ont jamais mis les pieds à l'école.

PHILIPPE

On ne peut s'empêcher d'admirer l'adaptabilité des humains. C'est par **adaptation à l'irrée**l qu'on est parvenu à rendre inintelligents des organismes doués de douze milliards de neurones ! Et l'on pourrait, avec mille fois plus d'aisance, rendre lumineusement intelligents des centaines de millions d'étudiants : il suffirait de les mettre dans le cas de pouvoir s'adapter au réel. Il suffirait de les y autoriser. Mais cette histoire de fous demande explication. Pourquoi nos écoles s'obstinent-elles à fabriquer des millions d'incapables en empêchant leurs étudiants de s'adapter au réel ? Il s'agit d'une pratique universelle, qui doit avoir ses raisons d'être. Mais lesquelles ?

BERNARD

Cette pratique, universelle en effet, s'explique aisément. Autrefois la subordination des individus à leur culture était un mal social nécessaire. Elle était condition d'unité nationale et, dès lors, de survie des nations. Bref, c'était une loi sociologique implacable, inhérente au régime de la

thésaurisation intellectuelle, qui impliquait **le règne d'idées toujours discutables et généralement fausses.** Pour obtenir l'unité culturelle indispensable à la survie des nations – Israël vient d'apporter une démonstration éclatante de la valeur de survie de l'unité nationale – il fallait bien que les hommes fussent contraints de s'adapter aux idées. Le plus sûr et même le seul moyen d'y parvenir était de les mettre hors d'état de les critiquer. Bref, d'en faire des hommes peu intelligents, incapables de se servir correctement de leurs cerveaux. Mais notre régime successoral a évolué. La capitalisation s'est substituée à la thésaurisation, et elle engendre **des savoirs qui sont eux-mêmes contraignants.** Depuis lors, aucun homme ne peut conserver le pouvoir d'obliger d'autres hommes à s'adapter à ses idées. Le XXe siècle ne peut admettre qu'une contrainte : celle des savoirs, celle des faits. L'autorité intellectuelle est devenue la chose au monde la plus anachronique et la plus hideusement néfaste.

MEDICUS

Ce sont de beaux principes, que tout le monde proclame, et personne ne les conteste. Mais les proclamations de libéralisme semblent ne pas suffire à nous procurer la liberté : il y a peu de « libéraux » plus convaincus – et plus proclamatoires – que nos professeurs d'économie politique et de sociologie !

BERNARD

Ces hommes ont des **idées** libérales, mais elles restent lettre morte parce qu'ils n'ont pas de savoirs libéraux, et ils ne peuvent en acquérir : tout comme l'économie, la sociologie se croit devenue scientifique parce qu'elle utilise les mathématiques. Elle prétend à découvrir des lois justes en soumettant à des analyses statistiques les faits sociaux contemporains, c'est-à-dire des faits qui résultent d'une **absence** de lois justes ! C'est un modèle d'insanité. La sociologie n'a pas fait son premier pas vers l'acquisition de savoirs libéraux : elle n'a même pas défini le mot « liberté » dans son contexte sociologique. Elle ignore donc le sens de ce mot. Comment nous apporterait-elle la liberté?

Voilà pourquoi nos enfants sont restés soumis à la tyrannie des savoirs illusoires. Sous peine de se voir refuser les diplômes, ils sont contraints de **renoncer à la santé mentale pour s'adapter à des insanités héritées d'un régime aboli !** L'ancien régime survit dans les « Conservatoires » abusivement appelés « Écoles » qui adaptent leurs élèves au passé au lieu de les en libérer. Nos écoles ne sont pas encore des écoles, et les résultats scolaires empirent d'année en année par une raison bien simple : l'ancien régime se dégrade d'heure en heure. A chaque découverte nouvelle, il devient plus anachronique, plus caduc, plus divorcé des faits. L'ancien régime scolaire, qui était un mal nécessaire, est devenu un outrage à notre espèce, un attentat permanent contre ce qu'il y a déjà d'humain en nous. Plus qu'elle ne l'a jamais été, l'insurrection est désormais « le plus sacré de nos devoirs ».

PIERRE

L'Éducation Nationale est le pire de nos maux. Sur le plan social elle est le coeur de l'hydre aux mille têtes, mais il s'agit d'un « cœur innombrable » et dès lors invulnérable. Il serait vain de s'insurger contre ce monstre amorphe, qui oppose à ses étudiants, à ses professeurs[36] et aux pouvoirs publics la plus grande force de l'univers : la force d'inertie. L'Éducation Nationale est à la France ce que la misère est à l'Inde : une somme de maux innombrables, conséquence d'un PETIT NOMBRE d'erreurs sociologiques et anthropologiques. Lorsque ces erreurs sont corrigées, la rébellion devient inutile : pas plus que les autres formes de la misère sociale, l'Éducation Nationale ne peut vivre dans le réel. Elle ne peut donc survivre à la vérité.

Pour l'instant elle vit et fait un mal incalculable. Mais, pour en protéger nos enfants et nous en défendre nous-mêmes, nous avons un moyen : la Résistance. Dès qu'il y aura en France quelques milliers de Résistants conscients de la nature du mal et de sa gravité, les jours de l'ancien régime seront comptés. Or, pour prendre conscience des méfaits de l'adaptation aux faux savoirs, il faut les constater en soi-même. Il faut se prendre soi-même la main dans le sac, puis se dépouiller soi-même des savoirs illusoires, et enfin constater en soi-même les transformations qui se font lorsque les « cases vides » de la psyché se garnissent de réel. Il n'y a d'éducation qu'autodidactique et c'est pourquoi rien ne se fait en nous que nous ne fassions nous-mêmes.

[36] Rien ne serait plus injuste que d'attribuer aux professeurs enrégimentés par l'Éducation Nationale la responsabilité de sa malfaisance, et rien n'est plus pénible aux professeurs consciencieux. qui aiment leur métier, que leur assujettissement à cet organisme.

Le Mal social qui accable notre époque semble s'être installé en nous malgré nous, mais c'est une illusion. Nous l'y avons installé nous-mêmes. Nos éducateurs n'avaient et n'ont pas le pouvoir de nous adapter à leurs idées, mais ils peuvent obtenir que nous nous y adaptions nous-mêmes : il n'y a d'éducation, je le répète, qu'autodidactique. Mais, pour nous arracher notre consentement à l'**autodestruction** qu'on nomme éducation, la société moderne dispose de moyens incomparablement plus puissants que les bûchers d'autrefois. Elle dispose d'un si formidable arsenal de sanctions et de récompenses que toute rébellion semble vaine, et toute résistance individuelle dérisoire.

Or la vérité est à l'opposé de ces apparences. Chaque individu, sitôt qu'il met en jeu ses ressources naturelles, s'enrichit de moyens contre lesquels la société ne peut rien, et grâce auxquels il peut tout : il a la nature avec lui, la société l'a contre elle. La lutte prend fin avant d'avoir commencé : **il est aussi impossible aux sociétés humaines d'opposer leurs lois à celles de l'Évolution qu'à aucune des autres grandes forces de l'ordre cosmique.**

Nous allons essayer (en Appendice) de rendre facile un début d'initiation aux techniques steinériennes qui permettent aux humains de s'allier à la nature et de devenir invincibles. Soutenu par cette alliée toute-puissante, chacun apprend bientôt qu'il n'a rien à craindre des choses ni des gens. Il n'a plus d'ennemis. Il n'a plus de raisons d'avoir peur, plus de raisons de se défier de lui-même Bref, il n'a plus la moindre raison de ne pas devenir tout simplement humain, c'est-à-dire intelligent, bon, généreux – et heureux.

Rideau

Deuxième Partie
UN MONDE TRANSFIGURÉ

Le « drame » est joué. Ses protagonistes se réunissent pour faire le point et dresser un bilan. Ils sont entre eux cette fois et parlent à cœur ouvert. On apprend ce qu'ils avaient derrière la tête, et l'on voit qu'ils voulaient en venir à un monde transfiguré.

PIERRE
Le premier cycle de nos pédagodrames est achevé. Avant d'entamer le second, il reste beaucoup à faire. Je vous ai convoqués pour discuter et arrêter un programme d'action pratique.

MEDICUS
Je dois vous avouer, mon cher Pierre, que je comprends mal ce premier cycle : le voilà terminé et l'on ne voit pas encore où vous voulez en venir.

PIERRE
Ce livre n'est pleinement intelligible qu'en fonction des objectifs poursuivis par le C.l.E.B.S. Nous voulons mettre en place les moyens pratiques de résoudre deux problèmes bio-sociaux si vastes qu'avant l'émergence de l'orthologique il était impossible de leur découvrir le moindre début de solution : la pacification de l'Occident et la mise en vigueur dans nos écoles du nouveau régime successoral des humains.

HUBERT
Il n'est pas inconcevable que vous puissiez suggérer des solutions théoriques à ces problèmes, mais votre « mise en place de moyens pratiques » m'inquiète : je ne puis croire vos ressources suffisantes pour bousculer la planète ! Archimède se déclarait prêt à la soulever, mais demandait deux moyens : un point d'appui et un levier. Quels sont les vôtres ?

BERNARD

Ce sont des « réactions en chaîne », dont la puissance a été illustrée par la bombe atomique, mais qui ont fait leurs preuves dans la société aussi bien. L'exemple le plus représentatif est l'accouchement sans douleur qui, bien que russe, a « pris » chez nous en traînée de poudre. Nous devons essayer d'amorcer une ou deux réactions assez bienfaisantes pour être inextinguibles.

MEDICUS
L'orthologique, selon vous, en fournirait les moyens ? Elle n'a pas révélé de pouvoirs de cette sorte. Elle m'a semblé intéressante en théorie, mais peu pratique.

PIERRE
Elle le devient quand on l'applique à des problèmes pratiques. L'orthologique est comparable à un microscope inversé : au lieu de restreindre le champ de la vision, elle l'élargit. Elle est un « macroscope », qui fournit des images globales et rend visibles les données des problèmes les plus vastes.

PHILIPPE
La pacification de l'Occident et la modernisation de ses écoles posent des problèmes si vastes que les propriétés macroscopiques de l'orthologique n'y suffiraient pas. Il faudra exploiter aussi une autre de ses ressources, qui est d'explorer le temps passé et futur. Nous devrons jouer aux prophètes de l'avenir immédiat. C'est un métier dangereux : quand on se trompe on perd la face.

BERNARD
Il est rassurant pour la même raison : au lieu de persévérer on rectifie le tir, et l'on échappe au danger de se tromper longtemps. D'ailleurs, appliqué à des problèmes pratiques, qui sont toujours concrets, le macroscope orthologique n'expose guère aux erreurs. Chaque point des solutions

concrètes qu'il aperçoit se recoupe avec ceux d'une image globale, concrète elle aussi. Les chances d'erreur sont minimes.

PIERRE

Avant de nous y mettre, je voudrais préciser un point : l'orthologique est une méthode globale qui, en une image, rend visibles toutes les données des problèmes, si complexes soient-ils. Ceux dont nous nous soucions aujourd'hui comportent tant de données qu'il faudrait des volumes pour les énumérer. Nous devrons nous restreindre à celles qui sont **pertinentes**, et ce mot-ci appelle des précisions.

Dans une étude théorique, toutes les données justes sont pertinentes. Dans la pratique, elles ne le sont que si elles débouchent sur des solutions applicables. Dans le cas présent, cette pertinence se rétrécit encore : elle ne s'étend qu'à des données adaptées aux moyens d'action du C.l.E.B.S. Si nous étions des hommes d'Etat, des banquiers ou des industriels nous devrions tenir compte de données plus nombreuses. Mais nos moyens, quoiqu'ils ne soient pas nuls, sont très étroits. Etudiés sous leur seul angle, les plus vastes problèmes sociaux deviennent nécessairement très simples. S'il advenait que des politiciens, des hommes d'affaires ou d'autres personnes influentes prennent conscience de la nécessité de situer certains de leurs problèmes dans les grandes réalités bio-sociales particulières à notre époque (les plus importants sont insolubles autrement), cette étude devrait être – et serait – élargie pour tenir compte de moyens grandis, et les chances d'une réaction en chaîne seraient améliorées. Pour l'instant, nous devons « voir petit » : c'est notre seul moyen de rester à la fois réalistes et pratiques.

PHILIPPE

A qui regarde ces choses au macroscope, une première évidence saute aux yeux : nos deux problèmes n'en font qu'un. Résoudre l'un, c'est ipso facto en faire autant pour l'autre. Abordons d'abord le second, qui est le plus difficile, et posons-nous tout de suite la question capitale : quelles pourraient être les conditions **sine qua non** du succès ? S'il y en a de cette sorte, nous ne pourrions réussir en le poursuivant ailleurs. Et si ces conditions sont irréalisables, nous perdrions votre temps et le nôtre à rechercher la solution de problèmes insolubles. Prenons un cas concret : celui de la Sorbonne. Nul n'ignore qu'elle patauge en économie politique. Ceux qui professent cette matière le reconnaissent très loyalement dans leurs avant-propos. Telle est la première donnée de notre problème.

Pour en obtenir une deuxième, nous l'aborderons cette fois sur le terrain hypothétique. Supposons que la théorie des ensembles économiques schématisée plus haut ait toutes les vertus que nous lui attribuons, et qu'elle apporte aux Maîtres les connaissances qui leur manquent pour se mettre en état de remplacer leurs aveux d'impuissance par des proclamations triomphales. Quelles seraient en ce cas les conditions à réunir pour que ces professeurs renoncent à croire que l'abondance des richesses est une cause logique de misère, et consentent à enseigner les conditions mathématiques de l'équilibre économique ? Est-il raisonnable d'espérer que, de leur plein gré, ils abjurent publiquement des croyances bicentenaires ? Qu'ils consentent à informer benoîtement leurs étudiants sidérés que la Sorbonne se moquait d'eux? Et, dans la négative, existe-t-il des moyens de les y contraindre ?

MEDICUS

Ainsi posées, vos questions laissent peu de place à l'optimisme. Les hommes assez courageux pour se déjuger publiquement sont rares, et les professeurs d'université ont de sérieuses raisons d'y répugner : ils sont plus habitués à enseigner qu'à apprendre et à exercer l'autorité qu'à la subir. Et leur amour-propre est chatouilleux. Quant aux moyens, légaux ou non, de les contraindre, je ne vois pas qu'il en existe, sauf peut-être en Russie.

BERNARD

Il en existe d'irrésistibles, et ce sont les faits. Quand les faits parlent, les professeurs doivent s'incliner bon gré mal gré.

MEDICUS

Cela n'est vrai qu'en sciences physiques et biologiques, encore que ce soit souvent d'assez mauvaise grâce, et parfois pas du tout : vous admettrez que même en biologie des cas d'obstination incroyables ne sont pas rares. Mais ne nous leurrons pas et gardons-nous d'encourager Philippe à

rechercher des solutions dans une voie où il n'y en a pas. En sciences sociales et même en psychologie, les professeurs ont toujours joui du droit de ne tenir aucun compte des faits. Peuvent-ils y être contraints ? Peut-être n'est-ce pas impossible, mais j'en doute. Je ne doute pas, en revanche, qu'il soit exclu d'obtenir d'eux qu'ils se réforment de leur plein gré.

PIERRE

Il serait imprudent de compter sur aucune séduction pour faire régner à la Sorbonne le nouveau régime successoral de notre espèce. Mais peut-on rien attendre des contraintes ? Et qui les exercerait ?

PHILIPPE

Il y a des contraintes anonymes auxquelles les professeurs d'université ne peuvent se soustraire. Pour en observer les mécanismes, il faut regarder la Sorbonne où depuis deux siècles elles ont fait la preuve de leur bienfaisance. Les maîtres qui ont eu la bonne fortune de s'y trouver soumis sont devenus bons professeurs. Que pouvait-il leur arriver de mieux? Pour comprendre les mécanismes sociaux de leur évolution, il faut voir comment ces choses se sont passées.

Les professeurs d'université ont toujours joui du droit de ne tenir aucun compte des faits, mais ils n'ont pas toujours usé de ce droit : s'ils l'avaient fait, la Sorbonne serait restée médiévale. Or, depuis le XVIIIe siècle, plusieurs de ses enseignements ont fait d'admirables progrès. Les professeurs de sciences physiques ont immolé leur autorité personnelle à la toute-puissance des faits. Ils ont renoncé à des privilèges séculaires et se sont réformés eux-mêmes. Pendant le même temps, les professeurs de sciences sociales ont sauvegardé leur autorité en méprisant les faits. Comment ces différences s'expliqueraient-elles ?

MEDICUS

Les passions humaines y suffisent. Certains sujets d'étude sont passionnels, d'autres pas. Les sciences physiques sont dans ce dernier cas, et les biologiques un peu moins. Mais les sciences humaines dites « sociales » nous touchent de si près qu'elles n'ont de scientifique que le nom. Les professeurs peuvent y faire valoir leurs goûts, leurs opinions, leurs sentiments, leurs passions. En un mot : leurs personnalités. Ils se mettent eux-mêmes en valeur, se soucient peu des faits et s'en méfient beaucoup : les faits sont indociles, et c'est une chose que les Maîtres n'aiment pas. Tout cela est fâcheux, mais très humain !

PHILIPPE

Cette explication, communément admise, résiste mal à un examen « macroscopique ». Elle semble satisfaisante parce qu'elle repose sur des faits **devenus** vrais : les sciences physiques n'excitent plus les passions. C'est vrai, mais pourquoi ? Constater un fait, ce n'est pas l'expliquer.

HUBERT

J'ai peine à croire que la physique et la chimie aient jamais été propres à allumer de bien furieuses passions !

PHILIPPE

Elles l'ont fait pendant des siècles, mais prenons garde : le mot « passion » est ambigu. Les passions professorales ont certes leur source dans l'amour, mais d'une sorte seulement : l'amour-propre. Pour les professeurs, valoir veut dire savoir, et se mettre en valeur c'est montrer du savoir. Comment résisteraient-ils à la tentation de prendre leurs opinions pour des savoirs ? C'est leur seul moyen de les faire passer pour de la science tout en conservant l'illusion d'un honnêteté intellectuelle flatteuse à l'amour-propre. Ainsi, à l'exception de quelques héros, cette sorte de loyauté n'est possible qu'aux professeurs qui possèdent de vrais savoirs. Tous les sujets d'étude allument les passions professorales jusqu'au jour ou, devenues scientifiques, ces études produisent de vrais savoirs et cessent de donner prise aux opinions. Voilà pourquoi les professeurs qui n'ont pas encore cessé de s'attacher un prix très excessif ne sauraient devenir des hommes bienfaisants que le jour où leurs opinions les désavantageraient économiquement. Le cas des maîtres qui ont renoncé à leurs privilèges et en sont devenus bienfaisants ne s'éclaire que sur le terrain bio-social. A quelles pressions économiques ont-ils cédé ? Et quelles conditions faudrait-il réunir pour que les dogmatiques qui, contre vents et marées, survivent à la Sorbonne soient soumis aux mêmes influences ? Voilà le problème pratique dont nous devons chercher la solution. Il faudrait que ces

hommes soient mis en face des grandes réalités économiques de notre époque – qui se trouvent être aussi celles du passé, celles de tous les temps.

HUBERT
J'admets que des contraintes économiques pèsent sur la plupart des humains – à l'exclusion presque unique des professeurs d'université ! Leur indépendance économique est aussi évidente que, à mon avis, souhaitable. Voudriez-vous qu'on en fasse des hommes d'affaires, sensibles à l'appât du gain ? En ce cas je vous le dis tout net : je suis contre !

PHILIPPE
Loin de nous cette idée : des professeurs vénaux seraient odieux. Félicitons-nous que les nôtres soient peu exposés à le devenir. Ils sont soumis néanmoins à de très grandes pressions économiques. Mais l'Etat a si bien brouillé les cartes que nul ne s'y retrouve. Nous croyons nos professeurs affranchis de toutes pressions de cette sorte, et eux-mêmes partagent cette illusion. Pourtant l'« Industrie Scolaire » ne saurait échapper à une loi qui pèse sur toutes les entreprises industrielles : aucune ne peut prospérer ni survivre si elle ne livre aux acheteurs des produits **vendables**. Les écoles n'ont jamais échappé à cette loi, et nos universités modernes, si couvertes d'or public qu'elles soient (ou ne soient pas assez), ne peuvent s'y soustraire et ne le pourront jamais.

MEDICUS
S'il fallait imaginer quelque exemple d'une entreprise soustraite à la « loi des marchés », on ne saurait trouver mieux que l'Education Nationale : l'instruction est obligatoire et l'Etat jouit d'un monopole. Il est seul à fournir une marchandise que les clients sont contraints d'acheter quels qu'en puissent être le prix et la qualité ! C'est un cas limite, un rêve qu'aucun monopoleur capitaliste à gros cigare n'aurait osé caresser. Comment des acheteurs traités en esclaves feraient-ils peser la moindre pression économique sur un vendeur aussi privilégié? Des pressions politiques peut-être, économiques non !

PHILIPPE
Il s'agit certes d'un cas limite. Les privilèges de ce trust excèdent ce qui s'était vu, et s'il y avait au monde une entreprise pouvant échapper à la loi générale, ce serait celle-là. Mais elle-même n'y échappe pas. Elle ne peut survivre que si elle « sort » des produits commercialisables. Certes, elle n'en a pas conscience, mais ce n'en est pas moins vrai. Elle en a si peu conscience qu'elle tend à négliger ce détail. La Sorbonne, par exemple, jette sur le marché des milliers de garçons et de filles bien adaptés à la Sorbonne et, par là même, gravement désadaptés au monde qu'ils devront servir. Bientôt ils n'auront preneurs à aucun prix. Ils ne trouveront pas d'employeurs parce qu'ils sont déjà presque – et deviendront bientôt tout à fait – inemployables, inutilisables à quoi que ce soit. Cela ne se voit pas encore. Mais, dans très peu d'années, aucun employeur ne pourra l'ignorer : cela crèvera les yeux.

HUBERT
Qu'appelez-vous peu d'années ?

PHILIPPE
Je parle de l'avenir immédiat. Mettons quelque cinq ans. Plaise au ciel démentir cette prophétie pénible, mais c'est sans espoir : il y a des indices qui ne laissent aucune place au doute.

BERNARD
Il est conforme aux règles du jeu que la Sorbonne s'en soucie peu : cette « entreprise » obéit à une loi qui gouverne le comportement de tous les industriels : le moindre effort, l'inertie. La qualité des marchandises – de l'enseignement dans ce cas-ci – ne s'améliore jamais que si la clientèle est en état d'**imposer** ses exigences. Les étudiants et leurs parents ne se trouvent pas dans ce cas.

PHILIPPE
Mais les acheteurs – les employeurs – disposent de ce pouvoir et l'exercent sans s'en douter. La Sorbonne, bien qu'elle n'en ait pas conscience, a toujours cédé aux pressions anonymes qu'ils font

peser sur elle. C'est ainsi que s'explique le cas, incompréhensible autrement, des mauvais professeurs devenus bons. Ils se sont réformés parce que les acheteurs **ne badinent pas avec les connaissances exploitables industriellement. Ces choses-là ont une valeur de survie et une valeur d'argent.** Les sciences physiques, par exemple, « arment pour la vie » : elles procurent la puissance économique et la force militaire. Aussi arriverait-il des choses singulièrement déplaisantes aux professeurs qui les traiteraient avec désinvolture, et c'est pourquoi ils ne le font pas. Ils n'ont aucune conscience de leurs motivations, mais sentent confusément que tout autre conduite leur nuirait. Les employeurs, cependant, sont indifférents aux savoirs désintéressés, aux choses de l'esprit. Il n'en faut pas davantage pour que la Sorbonne s'en moque cruellement. Les acheteurs n'ayant pas d'exigences et les étudiants pas de pouvoirs, tout est permis aux Maîtres. Ils en sont inconscients mais ne se refusent rien. Toute retenue et toute conscience professionnelle ont disparu. Ne se souciant que d'eux-mêmes, ils se livrent à des orgies d'égodilatation. Je doute qu'on ait jamais vu un spectacle comparable, pour l'abandon intellectuel, à celui qu'étalent sous nos yeux nos professeurs de sciences sociales.

PIERRE

C'est un cercle vicieux : plus l'enseignement de ces sciences se dégrade, plus elles deviennent inexploitables, et moins les employeurs, qui pourraient obtenir les réformes, se soucient d'elles. Aux yeux des hommes d'action, les professeurs de sciences sociales sont des rêveurs dont les bavardages peuvent ne faire aucun mal, mais ne peuvent faire aucun bien.

PHILIPPE

En conséquence tout le monde s'en moque, et cela explique le plus étonnant paradoxe du siècle : c'est qu'il se soit trouvé un homme sain d'esprit pour penser que, dans des sociétés aussi complexes que les nôtres, les sciences sociales pouvaient être dépourvues de valeur de survie et de valeur d'argent. L.a vérité est tout à l'opposé : elles en ont incomparablement plus que les sciences physiques.

BERNARD

Ce n'est pas dire assez : au point où nous en sommes, les sciences physiques sont devenues létales. Ou, plus exactement, le déséquilibre entre des sciences physiques normalement développées et des sciences sociales qui radotent est devenu mortel. Il est d'autant plus nécessaire d'apprendre à se servir de ses armes que celles-ci sont plus puissantes et difficiles à dominer. Ce sont ses armes économiques et militaires qui dominent l'Occident.

PIERRE

C'est aux Etats-Unis, où ce déséquilibre est le plus grand, que ses conséquences s'observent le mieux. Les sciences physiques y ont fait des merveilles. Aussi l'industrie et l'armée américaines n'ont pas d'égales sur la planète. Mais, tout récemment, le Président Johnson a confié à une équipe de spécialistes groupés dans un « Comité National du Crime » le soin d'enquêter sur la santé sociale du peuple américain. Voici un bref paragraphe extrait du rapport de ce comité : **« Quarante pour cent des enfants mâles d'Amérique seront incarcérés au cours de leur vie pour activités criminelles... »**

Il semble évident que, dans la mesure au moins où les maladies sociales et le crime sont coûteux, des sciences qui préviendraient et guériraient ces maux auraient une valeur d'argent. Et si le crime et les maladies sociales défavorisent les vertus et la discipline militaire, ces sciences sociales pourraient avoir aussi une immense valeur de survie.

MEDICUS

Encore faudrait-il que des sciences sociales capables de prévenir le crime et de guérir les maladies existent. Si vous pouviez en enseigner qui possèdent ces vertus, il en résulterait sans doute une « demande » dont les autorités académiques auraient à tenir compte.

PIERRE

Il se trouve que, grâce à Steiner, c'est un des « moyens pratiques » dont le C.l.E.B.S. dispose : la biosociologie peut prévenir le crime et guérir les maux sociaux. Nous la diffuserons aussi largement que nous pourrons. Mais, si nous n'avions que ce moyen, les chances de succès seraient minces : les autorités académiques seraient impuissantes à en tenir compte même si elles le voulaient – ce qui

n'est pas prouvé. Il est sans exemple que les universités réforment leurs enseignements avant de subir les pressions dont Philippe a parlé. Or les employeurs de main-d'œuvre universitaire se soucient peu des maladies sociales. Ils ne s'intéressent vraiment qu'à leurs propres affaires, à leurs problèmes particuliers. Pour créer la « demande » qui forcerait la main aux universités, il va falloir diffuser des **sciences sociales capables d'améliorer la rentabilité des entreprises industrielles et commerciales.** Or, grâce à Steiner toujours, nous le pouvons aussi. C'est la première chose que nous nous proposons de faire : elle conditionne les réactions en chaîne dont dépend la mise en vigueur dans les écoles occidentales d'un régime pédagogique adapté aux besoins des êtres humains.

HUBERT

Je vois mal les rapports des sciences sociales ou même biosociales avec la rentabilité des entreprises. Mais j'ai beaucoup d'amis hommes d'affaires, dont plusieurs dirigent des maisons importantes. Je ne puis les imaginer prenant intérêt à aucune espèce d'enseignement théorique, dût-il contenir les recettes infaillibles du bonheur commercial. Quand vous pourriez tout pour eux, il resterait une chose que vous ne pourriez pas : vous faire écouter d'eux. Leur mentalité diffère trop de la vôtre. Ce livre en témoigne : vous n'auriez pu faire mieux si votre objectif précis avait été de les indisposer.

MEDICUS

C'est probablement vrai, mais je ne le regrette qu'à demi : les hommes d'affaires retiendraient ce qui concerne leurs gains et laisseraient tomber ce qui a trait au bien commun.

PIERRE

Ils ne le pourraient pas : fille de l'orthologique, la biosociologie est globale. Elle reflète l'image de la société, où tout se tient. Quant au dégoût des théories, comment les hommes d'affaires s'en seraient-ils défendus ? Celles qu'on leur a enseignées ont toujours été inutiles et généralement nuisibles en même temps qu'inapplicables. il leur a bien fallu s'habituer à ne compter que sur l'expérience et le bon sens. Bref, à se rabattre sur l'empirisme. Tout cela est compréhensible et normal.

HUBERT

Compréhensible ou non, la fermeture des hommes d'affaires aux théories oppose aux vôtres un barrage et vous crée un problème : comment surmonter cet obstacle ?

PHILIPPE

Le problème se pose en d'autres termes parce que l'industrie occidentale s'est mise dans un cas singulier : elle a pris place à bord d'une courbe exponentielle. Pareille chose ne s'était jamais vue et ne se verra plus. L'expérience, le bon sens et l'empirisme n'y serviront de rien. La science seule pouvant la tirer d'affaire, le problème se résout de lui-même : ceux qui en prendront conscience prospéreront et les autres disparaîtront. C'est la sélection darwinienne dans toute son horreur et toute son efficacité. Ce sera si vite fait que les vaincus n'auront guère le temps du repentir : à bord d'une courbe exponentielle l'accélération est la loi, chaque pas couvrant un multiple de la distance parcourue par le pas précédent. Dans quelque direction qu'on aille à cette allure, on peut être certain de se casser la figure en « moins de deux », et nous en sommes à un et demi ! Les hommes d'affaires occidentaux ne peuvent s'offrir le luxe de ne pas comprendre tout de suite.

HUBERT

Votre « courbe exponentielle » n'est pas claire. Qu'entendez-vous par là ?

PHILIPPE

C'est celle qui résulte d'une progression dite géométrique – et de la nécessité où s'est mis l'Occident de **compenser par l'expansion les contractions du pouvoir d'achat dues au progrès technique.** Aux Etats-Unis, cette expansion se mesure commodément à la somme d'énergie thermodynamique qui doit se consommer pour éviter de sombrer dans une dépression. Depuis la « grande crise » de 1929, l'Amérique a doublé sa consommation d'énergie tous les dix ans. C'est le tarif qu'elle doit payer pour survivre. Au début, ce n'est pas trop méchant : 2, 4, 8, 16, etc. Mais, au bout d'un siècle cela veut dire mille. Pour peu que ce jeu vous amuse, vous constaterez

que l'Amérique devra bientôt consommer tous les ans un soleil, et, un siècle plus tard, mille soleils. Je me hasarde à prédire qu'elle aura succombé à l'irréalisme de ses économistes avant de consommer son six-centième soleil.

Bref, l'Occident doit résoudre toutes affaires cessantes des problèmes biosociologique qui sont des affaires de vie ou de mort. Mais nos universités ne sont pas seulement impuissantes à les résoudre : elles sont incapables de les poser, et même de les voir. Prenons un exemple peu grave, mais tout à fait typique : la coexistence pacifique des Etats-Unis d'Amérique et des autres pays d'Occident. Un gros industriel américain, personnage pittoresque et quasi royal (Il se fait appeler Henri II) s'est chargé d'illustrer l'acuité de ce problème.

Un beau matin, Henri II a trouvé que la plaisanterie avait assez duré ; une année après l'autre, l'industrie automobile européenne triomphait aux « Vingt-Quatre Heures du Mans ». Convenons que c'était agaçant. Henri II prit dans sa tabatière une petite pincée de milliards, franchit l'Atlantique à la tête d'une escouade de mécaniciens, et engagea dans la course trois voitures : toutes les trois arrivèrent en premier. Ces délassement princiers, a dû se dire Henri II, ne sauraient choquer personne, et serviront d'avertissement amical aux constructeurs européens : qu'ils cessent de faire les malins, et se résignent à l'inévitable !

Henri II, bien entendu, ne consacre pas tout son temps aux plaisirs. Il est, à ses heures, très sérieux. Si sérieux que la Ford Motor Company anglaise fait très bien ses affaires : elle a exporté l'an dernier considérablement plus qu'aucune autre marque, et plus à elle seule que toute l'aéronautique britannique. Henri II, pourtant, est modeste : il ne cherche pas à se faire sacrer à Westminster, ni oindre à Reims : le rôle argentifère du Gauleiter lui suffit.

Tout cela, penserez-vous, n'est pas gênant. Après tout, Opel, Ford-Taunus et Simca sont des voitures acceptables. Quand il n'y en aura plus d'autres chez nous, nous roulerons dans celles-là. C'est vrai. Mais si votre portefeuille contient des actions Citroën, Peugeot, Volkswagen ou Fiat, il pourrait être prudent de vous en délester pendant qu'elles sont vendables à plus cher que leur poids de papier. Mais, si vous vous trouvez diriger une de ces entreprises, faites votre choix : travaillez au problème de la coexistence pacifique des U.S.A. et de l'Europe ou pensez tout de suite à vous « reconvertir » : initiez-vous, par exemple, à l'art de faire venir les choux. En concurrence avec General Motors, Ford et Chrysler installés dans nos murs, le sort qui vous attend est celui de seigneurs autrefois plus hauts et plus puissants que vous : Studebaker, Packard, Hudson, et je ne sais combien d'autres : tous sont morts. Ils n'étaient pas de taille – et vous l'êtes encore moins – à se mesurer à ces terribles géants. En fin de compte, ces Tyrannosaures qui dévorent tout ce qui bouge périront à leur tour, victimes de leur propre gigantisme, mais, quand vous serez sous terre, ce vous sera une mince consolation.

Certes, le cas de l'automobile est spécial. Spécial ? Pas du tout ! Il est spectaculaire, et voilà tout. Si vous êtes biscuitier, il vous sera bientôt impossible de vous mesurer à Nabisco et à General Mills. Si vous êtes tisserand, à Burlington. Si vous avez le malheur de fabriquer des aliments pour le bétail, vous avez un pied dans la tombe : Purina s'est installé chez nous. Mais supposons que vous soyez une personne modeste et effacée, un artisan besançonnais qui gagnez humblement votre vie dans l'horlogerie. En ce cas, c'est tout simple : vous êtes mort ! Une petite affaire américaine nommée Kelton s'est installée chez nous. Elle vend de l'horlogerie pour quarante sous dans les bazars et les bureaux de tabac. La même chose est vraie de toute sorte de produits, et, à brève échéance, elle le sera de tout ce qui se fabrique et de tout ce qui se vend. Qui que vous puissiez être, si vous fabriquez ou vendez quelque chose, votre problème le plus urgent, c'est la pacification de l'Occident. La coexistence des peuples est à ce prix.

Le cas des Américains est tragique. Ces malheureux ont le « toucher de Midas » : ils ôtent la vie à tout ce qu'ils touchent. Les seules nations que l'Amérique ne parvient pas à toucher comme il faut sont la Russie, la Chine et surtout le Vietnam. Les plus touchées sont l'Amérique latine et l'Angleterre. Les Américains sont des tueurs mais des tueurs d'une sorte nouvelle : des tueurs bienveillants, amicaux, consciencieux. Ils ne veulent de mal à personne, mais ils tuent tout. Pourquoi ? Parce que, quelques années avant nous, ils ont pris place à bord d'une courbe exponentielle, qui les contraint à l'expansion. Leur régime – identique au nôtre mais plus mûri – ne leur laisse qu'un choix : l'expansion ou la mort. Ils ne savent pas ce qu'ils font, mais ils le pressentent et ils ont peur. On aurait peur à moins : une courbe exponentielle, c'est la mort en moins de deux ! Ils sentent que leur aventure ne peut finir que dans la mort. Donc ils ont peur, et c'est la peur qui fait les pires tueurs. Voilà pourquoi les Etats-Unis d'Amérique sont à l'espèce humaine la pire menace qu'elle ait connue.

PIERRE

Ce qui semble incompréhensible, c'est que les autorités, publiques et privées, qui sont responsables de nos destins économiques ferment les yeux à des dangers aussi pressants. Mais il faut bien constater qu'elles le font. La presse américaine a révélé ces jours-ci que les investissements à l'étranger de la grosse industrie américaine excéderont de quelque douze pour cent en 1967 ceux de l'année précédente. Mais, aux yeux des Américains, ces projets sont sans danger parce qu'ils n'absorberont guère de dollars : leur coût sera couvert par des emprunts aux banques européennes. Bref, aussi aveugles au danger que nos universités et nos gouvernements, nos banquiers dénudent à l'Amérique la gorge de l'Europe et lui prêtent le couteau ! C'est incroyable mais vrai.

PHILIPPE

C'est incroyable, mais pas incompréhensible. Ne perdons pas de vue que les Américains ont leurs côtés positifs. **Certaines de leurs influences sont très désirables.** Les Américains, par exemple, sont seuls à pouvoir livrer à l'Europe des moyens techniques assez puissants pour résister à l'Amérique – et même pour la vaincre ! Cette conséquence imprévue de l'essaimage des techniques américaines est déjà perceptible : dans plusieurs branches, les filiales étrangères des sociétés américaines mènent la vie dure à leurs maisons-mères, qui se voient battues sur le marché américain par leurs propres filles. Elles ne peuvent s'en défendre : si elles s'abstenaient, les filiales étrangères des autres producteurs américains prendraient la place. L'attitude des banques européennes est justifiée à plusieurs égards. Et, lorsque la Ve République a consenti à la cession de la moitié des parts de Machines Bull à General Electric, elle a fait preuve non d'une américanophilie abusive (c'est un péché dont on ne saurait l'accuser) mais d'un excellent réalisme. L'Europe a besoin des techniques américaines. L'Amérique est la pire **alliée** possible, mais, dans un Occident pacifié, elle serait notre meilleure et plus puissante **amie**.

BERNARD

Elle l'est déjà dans les secteurs de ses activités où son régime économique ne la contraint pas à se battre avec nous. Et rappelons-nous le Plan Marshall : à cette échelle, la générosité économique ne s'était jamais vue.

PHILIPPE

C'est bien simple : sans l'Amérique, l'Europe serait une colonie russe, et le deviendrait vite si l'Amérique sombrait. Le point de vue des américanophiles est donc plus que compréhensible. Leurs vues sont justes, mais trop étroites pour englober l'ensemble des faits. J'ajoute que la menace américaine n'a pas de gravité réelle. Elle a même son côté bienfaisant : spectaculaire, elle a la valeur d'un avertissement. L'Amérique est comparable à une armée d'avant-garde qui serait vêtue de couleurs voyantes, alors que le gros de la troupe ennemie s'est enduite de poussière et se cache bien. Elle a ses quartiers généraux dans les universités d'Occident. Nos vrais ennemis ne sont ni les Américains ni les Russes : ce sont nos professeurs de sciences sociales. Aussi ignorants des lois de la pensée qu'obstinés à mépriser les faits, ils ont formé des hommes d'affaires et des législateurs irresponsables. Les premiers vont (et nous conduisent) à la « mort en moins de deux », et les seconds nous ont dotés d'institutions propres à faire d'une nation saine et vigoureuse une bande de criminels. Les résultats, ici encore, sont mieux visibles à l'avant-garde : quarante pour cent de dévoyés en une génération ! Nous avons du retard, mais, si nous poursuivions notre route, deux sur cinq de nos fils seraient bientôt « incarcérés pour activités criminelles ».

Il serait sage de leur épargner les conséquences d'une maturation politique ainsi comprise. Mais, pour l'instant, nous devons nous soucier du plus urgent de nos problèmes bio-sociaux, dont la première donnée est trop facile à énoncer : aucun des hommes publics ou privés qui président à nos destins économiques ne sait l'ABC de son métier. Nos industriels, parce qu'on ne leur a pas appris les conditions de la rentabilité de leurs entreprises, ne l'obtiennent, toujours fragile, qu'à coût exorbitant. Nos hommes d'Etat sont plus mal lotis encore : aucun n'a la plus petite idée des conditions de la prospérité d'une nation. Aussi la poursuivent-ils dans ce qui est sa négation : la guerre économique. Mais, au moins, savent-ils faire cette sorte de guerre ? Ce serait trop leur demander : ils sont aussi inconscients des conditions de la victoire que de celles de la paix, aussi impuissants à éviter les guerres économiques qu'à les gagner. Un exemple concret, celui du suicide méthodique de l'Angleterre, édifiera.

L'Angleterre s'est trouvée consommer plus qu'elle ne produisait. Il en est résulté une situation

inflationniste, caractérisée par un déséquilibre entre la production et le pouvoir d'achat. Le remède évident était de réduire la consommation et de développer la production. C'est ce qu'a voulu faire le gouvernement de Sa Majesté britannique. Mais, pour le malheur des Anglais, les membres de ce gouvernement ont été formés à Oxford, à Cambridge, ou en quelque autre mauvais lieu. C'est là qu'ils ont appris les moyens classiques de combattre l'inflation. Et, le plus classiquement du monde, ces hommes ont exercé une pesée sur le pouvoir d'achat de la nation : ils ont raréfié et renchéri l'argent. C'était un moyen sûr d'étouffer l'Angleterre, puisque le pouvoir d'achat collectif contient deux pouvoirs bien distincts, que les économistes confondent : le pouvoir de consommer, qui est inflationniste, et le pouvoir de **produire**, qui est **déflationniste**. Mais, nourris de science économique, les hommes d'Etat britanniques ont été impuissants à éviter les confusions les plus grossières, et ils ont ignoré les vertus des classifications les plus élémentaires. En conséquence, l'industrie anglaise, peu armée déjà pour la guerre (elle manquait de « compétitivité »), s'est vue réduire son pouvoir de produire et alourdir ses prix de revient. Son propre gouvernement l'a privée de ses meilleures armes afin qu'elle se batte mieux. C'est un exemple typique, quoique bénin, de « stratégie » classique. La plupart des autres moyens classiques de gagner les batailles sont pires.

MEDICUS
N'était la somme de souffrances qu'elle aura entraînée, cette bévue serait comique !

PHILIPPE
Il ne s'est pas agi d'une bévue, mais d'orthodoxie doctrinale. Les conséquences de cette orthodoxie sont bouffonnes par homogénéité avec le dogme initial, qui voit dans l'abondance une cause logique du dénuement. Les bons élèves, qui assimilent cet enseignement, en sont toujours rendus inaptes à diriger une nation, et même une entreprise industrielle. Cet enseignement innommable est la source de tous les maux sociaux de l'Occident. Or, dans la bonne ville de Paris, à l'angle de la rue des Ecoles et de la rue Saint-Jacques, cette source empoisonnée coule à pleins flots depuis deux siècles. Que faire ? Nous voici ramenés à notre point de départ : qu'y peut-on ? Qu'y pouvons-nous ? Le C.l.E.B.S. ne saurait prétendre à combattre toutes les universités d'Occident, en même temps que les institutions publiques et privées qu'elles ont encombrées de dirigeants inconscients du mal qu'elles leur ont fait.

BERNARD
Essayons d'amorcer des réactions en chaîne. Voyons petit, consacrons de grands moyens à des problèmes modestes. Utilisons l'orthologique, qui autoriserait toutes les ambitions, pour résoudre des problèmes minuscules, mais soigneusement choisis parmi ceux dont les solutions pratiques soient susceptibles de « prendre en traînée de poudre ».

PHILIPPE
Je ne voudrais effrayer personne, mais tout donne à penser que ces réactions prendront bientôt l'allure d'une explosion. Il semble facile de prévoir comment ces choses vont débuter : les jeux économiques contemporains sont devenus intolérables. On voit avancer dans l'arène une foule bigarrée de gladiateurs, dont la plupart sont promis à la mort : l'industrie automobile européenne, suivie de l'horlogerie besançonnaise, des tisserands et filateurs dont la démarche est déjà claudicante, et du triste troupeau des industriels moyens et petits, médiocrement armés pour la concurrence sanglante qui empourprera bientôt l'Europe des Six.

« Gloire à vous, Seigneurs Puissants ! Ceux qui vont mourir... »

Les Seigneurs, bien entendu, sont tout contents : nourris de science économique, ils savent que cette hécatombe est le prix du progrès, que plus les choses vont mal mieux cela vaut, et que tout est donc pour le mieux dans le plus scientifiquement économique des mondes possible. Les Maîtres qui savent ces belles choses, et les élèves qu'ils ont formés pour qu'il s'en fasse des Ministres exempts de sensiblerie, ne sont pas exposés au danger de faiblir. Ils applaudiront les vainqueurs, et leurs pouces, toujours tournés vers le bas, sauront donner aux vaincus une mort économiquement satisfaisante.

HUBERT
Tout cela est probablement vrai, mais personne n'y peut rien. Ce ne sont pas les hommes qui

ont voulu les grandes concentrations industrielles : ce sont les techniques qui les ont imposées. Que cela plaise ou non, le progrès est à ce prix. Il s'agit d'une tendance séculaire qu'on ne saurait contrarier et dont il faut s'accommoder.

PHILIPPE

C'est la thèse officielle, si bien admise par les meilleures gens qu'on aurait mauvaise grâce à lui chercher querelle. Elle a pourtant un léger inconvénient : elle conduit en ligne droite à la mort en moins de deux. Mais j'admets qu'elle est juste : ceux qui ont pris place à bord d'une courbe exponentielle n'ont en effet qu'une option : tuer ou mourir. J'admets aussi qu'il y a plaisir à tuer. On ferait de la peine aux tueurs en les privant de cette activité grisante. Mais les tués ? Je gage que beaucoup préféreraient rester vivants. Je croirais même l'industrie européenne de l'automobile, par exemple, fort capable de trouver mauvaise la mort économiquement satisfaisante que nos gouvernements ont décidée pour elle. Il se pourrait que ces gens-là ne veuillent pas mourir ! Or, s'il leur advenait de prendre les mesures parfaitement évidentes qui, en assurant leur rentabilité, leur permettraient de vivre et même de prospérer en dépit de la Sorbonne, celle-ci serait en danger de voir l'industrie de l'automobile « faire école » ! ! Et la Sorbonne, pour se venger, en serait réduite à fabriquer des automobiles ou, plus incroyable encore, à réformer ses enseignements. On voit jusqu'où pourraient aller les réactions en chaîne !

HUBERT

A quelles « mesures parfaitement évidentes » faites-vous allusion ?

PHILIPPE

A toutes celles qui auraient pour effet de leur faire prendre pied à terre, de ne pas rester à bord d'une courbe exponentielle. C'est la condition sine qua non de survie pour tous les producteurs occidentaux.

PIERRE

Le malheur, c'est que la plupart ne s'en doutent pas. Ils n'ont aucune conscience de leur désadaptation au réel, et cela crée un problème épineux : comment éviter l'hécatombe qui se prépare ?

PHILIPPE

Je ne crois pas qu'il faille s'en faire un gros souci. La théorie des ensembles a fourni le terrain sur lequel se résolvent tous les problèmes économiques, et l'lnstitut Français d'Orthologique (I.F.O.), qui est une filiale du C.l.E.B.S., peut former rapidement des ingénieurs économistes capables de définir les conditions de la rentabilité **dans d'autres voies que l'expansion.** Nos industriels ne connaissent que celle-là, qui est celle de la guerre, mais ceux qui ne sont pas assez puissants pour la gagner n'ont qu'un seul choix : respecter les lois biologiques de la vie économique ou disparaître. Inévitablement la sélection darwinienne fera le reste. Je tiens pour assuré que dans très peu d'années les ingénieurs diplômés de l'I.F.O. seront seuls à trouver de l'emploi. D'autres écoles suivront – nous ne demandons qu'à les aider – et, pour finir, la Sorbonne sera acculée à un triomphe : elle prendra les devants.

BERNARD

Le sort des industriels incapables de comprendre les lois de la vie économique sera douloureux, mais je crois aussi qu'il n'y a pas lieu de s'en soucier beaucoup : ils seront les ouvriers de leurs propres malheurs, et nul ne pleurera ces hommes inintelligents. Mais un cas intolérable est celui des jeunes gens qu'on jette dans la rue chaque année par milliers, **affublés de diplômes ridicules**. Tous les efforts devraient porter sur leur cas. Qu'avant tout on s'efforce de mettre en garde les générations montantes contre les traquenards baptisés « sciences économiques », où les maîtres réduisent à néant les chances de succès de la jeunesse qui se confie à eux. Préserver de ce sort ceux qui en sont menacés et réparer ses effets chez ceux qui l'ont subi, voilà les tâches les plus urgentes.

PIERRE

On m'accusera d'optimisme béat, mais je crois que ce sera inutile. Je ne puis me défendre de penser qu'il doit se trouver un – un seul suffirait – homme honnête et courageux parmi les

professeurs qui enseignent l'économie politique dans nos universités et nos grandes écoles. Un homme assez droit pour se rendre à l'évidence et ouvrir les yeux aux faits. Il deviendrait aussitôt l'autorité suprême en ces matières, et tous les employeurs se disputeraient ses élèves. Il n'est pas en France une entreprise grande, moyenne ou petite qui n'ait le plus urgent besoin des conseils d'un ou plusieurs ingénieurs économistes qualifiés. On ne m'ôtera pas de l'idée que cet homme intègre se trouvera, et même qu'il s'en trouvera plusieurs.

Mais nous aurions manqué à nos responsabilités si nous avions négligé de prévoir le cas où il ne s'en trouverait point. Nous avons donc prévu au programme de l'I.F.O. un Cours de Gestion Scientifique des Entreprises. Peu de choses sont plus étrangères à nos préoccupations habituelles, mais nous nous sommes rendus à deux évidences :

1. Menée à son terme avec les ressources de l'orthologique, la théorie des ensembles résout tous les problèmes économiques[37] , y compris ceux qui sont particuliers aux entreprises, en les situant sur le terrain de la paix.

2. *Les armements économiques étant devenus aussi puissants et aussi dangereux que ceux des militaires, la paix économique est devenue aussi indispensable à la survie de nos civilisations que la « paix nucléaire ».*

PHILIPPE

La condition nécessaire et suffisante de la paix économique, c'est l'équilibre des échanges internationaux et intra-nationaux. Mais ces deux équilibres semblent indépendants de la volonté des producteurs qui, dés lors, s'en sont fort peu souciés. C'est cette insouciance qui les a rendus inaptes à l'exercice de leur métier. Il s'ensuit que les entreprises industrielles d'Occident sont très mal dirigées, et ne peuvent prospérer que si elles sont assez puissantes pour acheter leur compétitivité à coups d'investissements. Celles qui ne disposent pas de ce moyen ne sauraient survivre que si elles s'adaptent en souplesse à une situation paradoxale en apprenant à réduire leurs prix de revient par des moyens plus intelligents – et moins coûteux. C'est ce que peut leur enseigner une économie orthologique : globale, elle tient compte de l'**ensemble** de leurs problèmes. Elle leur apprend à se soucier en tout premier lieu de leurs problèmes sociaux.

HUBERT

Je crains, mon cher Philippe, que vous ne connaissiez mal les hommes d'affaires. Ils ne se soucient, et ne se soucieront jamais, que de leurs intérêts.

PHILIPPE

C'est bien ainsi que nous l'entendons, mais leurs intérêts sont inséparables de ceux de la collectivité dont ils vivent, et qu'ils doivent faire vivre. Aussi n'est-il guère d'entreprises, même au bord de la faillite, qu'une adaptation aux réalités sociales n'aurait tôt fait de remettre d'aplomb. Et aucune ne saurait rester longtemps prospère qui continuerait à détruire les assises sociales de sa propre prospérité. Il s'agit d'une question de vie ou de mort pour toutes les entreprises d'Occident, et à si brève échéance qu'on peut regarder l'avenir avec confiance : les courbes exponentielles sont peu patientes. Or, lorsqu'une situation intolérable n'a qu'une issue, les industriels font comme les chats : ils s'en sortent par là.

HUBERT

Je ne partage pas votre optimisme, car il s'en faut que toutes les entreprises soient dans une situation intolérable : beaucoup sont très prospères.

PHILIPPE

Mais toutes ont pris place à bord d'une courbe exponentielle, et aucune ne survivra qui ne mette pied à terre. Heureusement, on peut compter que la plupart le feront : un coup d'œil sur ce qui s'est passé révèle ce qui va inévitablement se passer. Pour éviter de nous perdre dans les détails, braquons un macroscope sur notre passé économique. Un fait significatif émerge aussitôt : avant l'avènement de l'industrie, les autorégulateurs naturels de l'équilibre économique assuraient l'équivalence des échanges internationaux et intra-nationaux. Les « lois naturelles » chères aux Grands Libéraux étaient infaillibles. Elles ont si bien servi l'humanité pendant des millénaires que nos pères n'avaient pas le moindre souci, ni le moindre besoin, d'économie politique. Puis, lorsque

[37] Nul n'élaborera les quatre équations initiales de la théorie des ensembles économiques sans constater qu'elles contiennent, sous forme de corollaires, la solution de tous les problèmes économiques de notre époque.

l'industrie a fait son apparition, les mêmes autorégulateurs ont foiré.

Ils ont si bien desservi *les humains que près d'un milliard d'hommes se sont réfugiés dans le collectivisme, et les autres se sont empêtrés dans un dirigisme d'Etat qui n'obtient jamais que des équilibres instables. Tout aussitôt l'instabilité économique est devenue la maladie sociale omniprésente en Occident.*

Voilà l'ensemble des faits dont il s'agit de démêler la signification.

HUBERT

Elle semble évidente : l'industrie seule peut « surproduire ». Ce danger n'existait pas avant elle.

PHILI PPE

L'industrie **peut** surproduire, mais rien ne saurait lui nuire davantage, et nul ne l'y contraint. Les deux questions qui se posent sont celles-ci :

1. Pourquoi l'industrie surproduit-elle ? A quels déterminismes obéit-elle ?

2. De quels moyens dispose-t-elle pour se soustraire aux forces qui la contraignent à se desservir elle-même ?

Des réponses justes à ces deux questions suffiraient à elles seules pour mettre fin au cauchemar d'un dirigisme incapable de diriger qui est la maladie sociale de l'Occident. L'orthologique va nous tirer d'affaire en nous apprenant à regarder. Dès qu'on a appris à voir, les problèmes de cette sorte se résolvent d'eux-mêmes : leurs solutions sautent aux yeux en même temps que leurs données. Pour voir clairement les causes de la surproduction industrielle contemporaine, regardons d'abord la genèse de la mévente au siècle dernier.

L'industrie était loin de pourvoir aux besoins élémentaires des peuples. Le prolétariat vivait dans une misère voisine de celle qui règne encore aux Indes. Malgré quoi l'industrie semblait, par moments, surproduire : si peu qu'elle produisît, c'était trop pour se vendre. Cette sous-consommation trahissait un déséquilibre de la production et du pouvoir d'achat. Les « lois naturelles » foiraient. Les autorégulateurs semblaient ne pouvoir s'accommoder de la moindre abondance. Nous verrons tout à l'heure pourquoi ils ne peuvent s'accommoder d'une certaine abondance, alors qu'ils sont prêts à fonctionner dans une certaine surabondance.

Mais, dès à présent, une évidence saute aux yeux : les crises de mévente du XIXe siècle furent fabriquées de toutes pièces par des patrons **inconscients de leur appartenance à un corps social qu'ils avaient à faire vivre pour pouvoir vivre.** Ces patrons, qui « mettaient à profit » l'excès d'offre au marché du travail pour payer des salaires de famine, étaient aussi insoucieux que ceux d'aujourd'hui des conditions de leur propre survie. Et, tout comme aujourd'hui, les économistes étaient incapables d'enseigner l'arithmétique. Puis vint Karl Marx qui, bien qu'il ne la sût par lui-même[38] , sauva la vie aux patrons en la leur faisant avaler de vive force. Et, tout en poussant les hauts cris et en jurant qu'on les assassinait, les industriels se laissèrent contraindre à fabriquer, en même temps que leurs produits, une clientèle capable de les leur acheter. Ils étaient seuls à pouvoir rendre à la société un service qui leur était plus nécessaire qu'à elle : elle pouvait survivre dans la misère, eux pas.

HUBERT

Vous les accusez injustement : ces industriels étaient soumis à une concurrence mondiale. Aucun n'aurait pu « surpayer » sa main-d'œuvre sans compromettre sa propre survie.

PHILIPPE

Certes, mais on voit moins ce qui a pu empêcher les économistes d'additionner deux et deux. S'ils avaient sonné l'alarme en prévenant l'industrie et les pouvoirs publics de ce qui se passerait immanquablement si les patrons restaient soumis à des déterminismes anti-arithmétiques, combien de souffrances aurait-on évitées ? Les professeurs de sciences sociales étaient, en ce temps-là presque autant qu'aujourd'hui, les pires ennemis du genre humain.

BERNARD

Ils étaient incapables de résister à la tentation de prendre – et de donner – leurs croyances pour des savoirs. Ils étaient esclaves de leur besoin de rationaliser et d'embellir leur volonté de puissance La statistique est significative à cent pour cent : partout et toujours, tous les professeurs de sciences sociales se sont comportés en professeurs de sciences sociales ! Il ne s'en est pas trouvé

[38] Sa théorie de la « plus-value » capitaliste suffit à montrer combien Marx était brouillé avec l'arithmétique.

un – pas un seul ! – pour s'affranchir de cette emprise en osant ouvrir les yeux aux faits. Les fourmis semblent plus libres, plus originales, moins déterminées ! Comment s'étonner que les behaviouristes aient cru devoir mettre tous les organismes vivants dans le même sac psychique ? Pourtant c'était à la fois flatter et calomnier les fourmis : leur vie économique est bien mieux organisée que la nôtre, mais elles l'ont fait en obéissant à l'instinct. Notre espèce est la seule qui soit capable de s'asservir à des déterminismes aberrants, **mais évolutifs parce que nous pouvons nous y soustraire.** Ainsi, un peu plus que les fourmis, nous pouvons faire des choses qui valent la peine d'être faites : nous pouvons libérer notre espèce en substituant des déterminismes conscients à ceux qui nous meuvent à notre insu.

PHILIPPE

Voyons ce que l'orthologique peut faire pour aider les industriels contemporains à se libérer. Ils ont à faire face à des problèmes nouveaux, qui résultent d'une surproduction réelle cette fois. L'industrie contemporaine est restée soumise aux déterminismes qui ont détruit le patronat capitaliste dans une moitié du monde, et l'ont asservi au dirigisme dans l'autre moitié. Cette grandiose leçon n'a rien appris aux patrons. Ils sont restés mus par les tropismes qui, après avoir coûté l'existence et l'indépendance à leurs pères, leur engendrent aujourd'hui le même comportement stéréotypé : dès qu'ils flairent de l'argent où que ce soit, ils foncent tête baissée. Ils se jettent contre les barreaux d'une grille qu'il suffirait de contourner pour s'enrichir gracieusement. Les plus puissants forcent l'obstacle : ils dépensent beaucoup d'argent pour en gagner un peu. Les autres se cassent la figure.

Voilà le spectacle révoltant qui s'offre aux observateurs de la vie économique en Occident. Ces mœurs patronales, qui crient vengeance (et qui valent aux partis communistes occidentaux tous les suffrages qu'ils récoltent), semblent inexplicables mais elles ne le sont pas : pour vivre et pour faire vivre, les entreprises capitalistes doivent gagner de l'argent. C'est le rôle des patrons de foncer lorsqu'ils en flairent. Obéissant à cet impératif, les industriels du siècle dernier voulaient arracher de l'argent à une clientèle qui n'en avait pas; ceux d'aujourd'hui veulent en obtenir d'une clientèle qui n'**existe** pas : ils veulent vendre **deux** là ou les **débouchés n'existent que pour un !** Il s'ensuit une mévente et une lutte sans merci. Bref, aujourd'hui comme au siècle dernier, les patrons sont acculés à une alternative : réaliser les conditions de leur propre survie ou machiner eux-mêmes les conditions du triomphe du communisme, mais universel et définitif cette fois. Or les conditions de la survie des entreprises capitalistes sont remarquablement simples : elles doivent apprendre à gagner de l'argent, à produire **profitablement**. Voilà tout !

Ainsi, tous les problèmes de nos industriels se réduisent à une question unique : quelles sont les conditions du profit **capitaliste** au siècle où nous sommes ? Sans doute est-ce parce que les problèmes économiques de notre temps se posent dans des termes aussi tranchants que les patrons et les économistes n'ont jamais osé les aborder de front. Sans doute est-ce d'instinct qu'ils se sont dérobés. Qu'on se mette à leur place : s'ils s'étaient posé cette question, ils se seraient acculés à un brutal syllogisme :

1. Pour que la production soit profitable sous le régime capitaliste, il suffit mais il faut que la demande égale (au moins) l'offre.

2. Or les moyens techniques de la production sont devenus si puissants que l'offre excède toujours très vite la demande : dès qu'il y a quatre sous à gagner en fabriquant quoi que ce soit, il s'ensuit une ruée.

3. Donc le capitalisme, qui ne peut s'accommoder du progrès, *ne saurait être viable au XXe siècle !!*

On comprend que, plutôt que de voir cela, ces hommes aient préféré ne rien voir du tout. Plutôt qu'enseigner cela, ils ont préféré distiller un innommable charabia. Mais pourquoi les Communistes se sont-ils refusé la satisfaction de proclamer ce syllogisme élémentaire ? Peut-être s'en sont-ils abstenus d'instinct eux aussi : un juste diagnostic du mal dont souffre l'Occident était trop dangereux : il eût incité à la recherche d'un remède juste lui aussi. Or, en concurrence avec un capitalisme capable de s'accommoder des techniques modernes, les chances de survie du communisme sont **nulles**.

MEDICUS

L'attitude des communistes peut s'expliquer ainsi, mais celle des patrons et des économistes occidentaux défie l'entendement : ils n'ont pas cherché à définir les conditions de leur propre survie ! C'est la première chose qu'aurait faite tout homme sain d'esprit. Comment auraient-ils

espéré de réaliser ces conditions tant qu'ils ne les connaîtraient pas ?

PHILIPPE

Si insensée qu'ait pu être cette attitude d'autruche, j'incline à penser qu'elle aura sauvé l'Occident en lui faisant gagner du temps. Avant l'émergence de l'orthologique, nul n'aurait pu entrevoir le moindre début de solution au problème ainsi posé. Ce syllogisme aurait semblé inexorable, et un vent de défaite aurait soufflé en ouragan sur l'Occident. La cécité de nos économistes l'aura tempéré. Il a fait de graves dégâts, mais il n'a pas tout détruit. Nos économistes se sont rachetés ainsi d'une grande part des maux qu'ils ont déchaînés.

BERNARD

On est presque tenté de leur accorder un préjugé favorable. Peut-être ont-ils obéi à un instinct supérieur à leur intelligence. Notre évolution reposant sur la liberté, l'organisme **capitalisateur** qu'est devenu Homo sapiens ne saurait choir dans le collectivisme sans s'immobiliser. On est tenté de penser que nos instincts nous en ont préservés en dépit de nous-mêmes.

PHILIPPE

Quoiqu'il en soit, un fait brutal domine : **la productivité de l'industrie moderne est pratiquement sans limites, et ses débouchés ne le sont pas.** Il s'ensuit un déséquilibre sans cesse renaissant, accompagné d'une volatilisation des profits et d'une guerre sans fin. Or, pour obtenir la paix dans l'équilibre, il n'y a que deux solutions possibles : réduire la production ou **créer des débouchés eux aussi illimités.** On aura beau faire et beau dire, il faudra bien en venir à l'un de ces deux remèdes. Et c'est ici que le bât blesse, car trois évidences crèvent les yeux :

1. Même entravé par un dirigisme aussi brouillon et malfaisant qu'on voudra – et Dieu sait si les technocrates sont doués ! – le capitalisme a toujours été incapable de régler la production : ses structures le contraignent à produire à pleine capacité. L'Occident a beau essayer de gagner du temps, il a beau encourager les concentrations et jeter les petits en pâture aux grands, rien n'y fera. Ces mœurs cruelles ralentissent quelque peu une évolution économique inexorable, mais elles accélèrent notre évolution politique vers le collectivisme. La voie que nous suivons conduit au communisme, seul capable de régler arbitrairement la production et de fixer les prix.[39]

2. La création de débouchés illimités est donc la seule solution **capitaliste** possible aux problèmes de l'industrie contemporaine.

3. Or l'économie classique ne peut résoudre le problème des débouchés, qui ne se situe pas sur le terrain économique : il relève de la biologie. La question qui se pose est celle-ci : quelles soifs inextinguibles et quelles faims inapaisables la nature a-t-elle mises en nous ? En d'autres mots : **quels sont les débouchés illimités de l'industrie humaine ?** C'est seulement en répondant à cette question-ci que le capitalisme et la liberté économique pourront être rendus viables au XXe siècle. Il n'y a pas et il n'y aura jamais d'autre moyen concevable.

PIERRE

Il est satisfaisant de constater qu'en dernière analyse l'industrie ne peut survivre sous le régime capitaliste qu'autant qu'elle sert l'humanité. Ses propres intérêts la contraignent à satisfaire à nos besoins réels. Dans le collectivisme, les directeurs d'entreprises ont la vie plus facile : il leur suffit d'obéir, de satisfaire aux vues justes ou fausses des autorités politiques. Mais il est affligeant de constater que, faute d'une juste conscience de son rôle social, l'industrie occidentale tourne le dos à ses propres intérêts : elle n'a pas commencé à exploiter ses meilleurs débouchés. Nos industriels n'en soupçonnent pas l'existence. Dès qu'il y a quatre sous à gagner en fabriquant quelque chose – des machines à laver la vaisselle par exemple – tant d'affamés se précipitent qu'il n'y reste bientôt d'argent qu'à perdre ! Et, pendant tout ce temps-là, les besoins réels des humains ne sont pas satisfaits. C'est ainsi que des océans de profits restent inexploités.

MEDICUS

A quels besoins réels pensez-vous ? Les industriels sont très ingénieux : il n'est guère de «

[39] Il serait long d'exposer les raisons pour lesquelles le capitalisme ne pourra jamais se charger de ces régulations, mais il est facile de constater qu'il ne l'a jamais pu – sauf lorsque la demande excède l'offre, comme en Amérique pendant la guerre, ou en Allemagne pendant qu'elle se relevait de ses ruines. Tant qu'elle manquait de tout, un homme aussi primitif que l'ex-chancelier Erhard suffisait à susciter le « miracle allemand » : il n'avait qu'à laisser faire le capitalisme.

gadgets » improbables, de joujoux époustouflants, etc., qu'on n'ait inventés. Les fabricants dépensent des trésors d'imagination pour satisfaire les moindres caprices du public.

PIERRE

Sans doute, mais nul ne se soucie de ses besoins les plus hurlants : de l'eau fraîche et de l'air pur, par exemple. Loin de nous les procurer, l'industrie nous en prive en les polluant. Certes, il serait absurde de lui reprocher ces dangereuses pollutions : elle ne pourrait les éviter qu'au prix de dépenses qu'elle ne peut supporter. Le grave reproche qu'on doit lui faire, c'est de n'avoir pas compris qu'il en a résulté des besoins sociaux urgents, impérieux et **exploitables industriellement.** Il y a d'immenses profits à faire dans l'épuration de l'atmosphère et dans la conservation des richesses naturelles. Il est navrant que nul n'ait pensé à s'enrichir par ce moyen : la société tout entière y aurait trouvé son compte. Les citoyens s'en porteraient mieux, leurs porte-monnaie et les finances publiques aussi. La conservation et la valorisation de notre patrimoine de richesses naturelles sont des choses enrichissantes par définition. A priori donc, elles pourraient être rendues rentables. Mais, comme il ne s'agit pas d'un « caprice », cette opération bénéfique n'a pas sollicité l'imagination de nos industriels, qui sont polarisés par les **désirs** et insoucieux des **besoins**, Ils ne pensent qu'à allécher, alors que c'est en servant qu'ils se serviraient eux-mêmes.

J'ai mentionné l'eau fraîche et l'air pur parce que ces besoins élémentaires sont spectaculaires, mais il y en a cent autres, qui intéressent toutes les entreprises, même artisanales. C'est une des choses que doit apprendre tout ingénieur économiste soucieux de rendre de vrais services à ses employeurs. Nous ne pouvons aborder ce sujet aujourd'hui, mais l'I.F.O. aura soin d'en instruire ses étudiants.

PHILIPPE

Je hasarde une nouvelle prophétie à court terme : il faudra peu d'années pour que le public se voie offrir des produits et des services répondant à ses besoins réels. Après quoi il faudra moins de temps aux industriels qui, au lieu de servir nos besoins, exploitent nos faiblesses, pour s'apercevoir qu'ils font mal leurs affaires.

PIERRE

Le cas de l'industrie européenne de l'automobile est prometteur. Comme dit Philippe, il est clair qu'en installant chez nous trois grands Sauriens carnivores d'outre-Atlantique, l'Europe des Six a décidé la « mort économiquement satisfaisante » de son industrie automobile indigène. Malgré cette décision courageuse, si je possédais des actions Peugeot, Fiat ou Mercédès, je ne m'en délesterais pas. Comme Philippe, je tiens pour vraisemblable que ces industriels ne se laisseront pas tuer de bonne grâce. Or ils disposent d'un moyen infaillible de gagner la bataille : **ils peuvent satisfaire à un besoin réel, à un besoin fondamental de leur clientèle européenne, alors que les Américains, même installés chez nous, ne le peuvent pas.**

HUBERT

Je ne vois pas ce qui empêcherait les filiales européennes des sociétés américaines de produire des voitures bien adaptées aux besoins de leur clientèle.

PHILIPPE

Disposant de moyens plus puissants, les Américains installés en Europe finiront inévitablement par faire mieux que les Européens, et à moins cher. En revanche, l'industrie européenne de l'automobile peut seule satisfaire à un besoin social vital de sa clientèle. Si elle s'acquitte de cette fonction, les Américains seront tout de suite obligés d'abandonner la lutte. Si les constructeurs européens se servent de leur « armes sociales », leur victoire est aussi sûre que leur défaite s'ils n'en usent pas. Je suis optimiste : je donne les Européens gagnants à deux contre un.

BERNARD

Le ciel vous entende ! L'exemple d'une industrie aussi publique ne pouvant passer inaperçu, la réaction serait explosive. La demande deviendrait si pressante que toutes les grandes écoles seraient obligées de former des milliers d'ingénieurs économistes compétents, et l'I.F.O. pourrait se consacrer à des tâches mieux adaptées à ses ressources. L'orthologique, certes, peut s'appliquer à l'économie, mais c'est un gaspillage comparable à celui qui consisterait à casser des noisettes avec

un marteau-pilon.

PHILIPPE

Pour mesurer les pouvoirs de l'orthologique, l'économie est aussi dérisoire que les noisettes pour éprouver une machine-outil. Tout ce qu'on peut constater, c'est que les mystères de l'économie classique ont éclaté comme noisettes en un temps record. L'orthologique s'est illustrée par la vitesse de son action. Elle a résolu en quelques minutes des problèmes restés entiers pendant deux siècles. Quelques pages ont fait plus et mieux que des milliers de volumes. C'est malgré tout un résultat frappant.

HUBERT

Trop frappant, je crains, pour être utile. L'économie est professée dans les universités par des hommes éminents, qui jouissent d'une grande autorité. Le public les comprend peu, mais ne vous faites pas d'illusions : ces hommes sont seuls écoutés, et eux seuls le resteront.

PHILIPPE

Plût au ciel qu'ils soient écoutés, mais ils se plaignent à raison de ne l'être pas du tout. Il est urgent qu'on les entende. Voici quelques-uns de leurs propos les plus éclairants et dignes de respect :

« Il est difficile, dans notre pays, d'ouvrir un ouvrage récent d'économie politique sans y trouver dès l'abord quelque critique mettant en question la portée même de cette science, la manière dont elle est enseignée, et les résultats insuffisants ou néfastes obtenus par ceux qui la cultivent. »

« Décidément, on ne sait plus à quel saint se vouer !... » (Prof. H. Denis).

« Un raffinement byzantin réduit chaque année la part du réel dans l'enseignement économique et, bientôt, l'économie aura rejoint la Philosophie de l'Incompréhensible. » (Pr. Ch. Morazé).

« L'objet du présent article est de prendre conscience de l'échec de la recherche économique telle qu'elle a été conduite jusqu'à nos jours. » (Pr. J. Fourastié).

« C'est un sujet d'étonnement que l'état rudimentaire de la science économique après deux siècles de recherches systématiques, de travaux assidus et profonds entrepris par les meilleurs spécialistes du monde entier. » (Prof. A. Sauvy).

« Est-ce la fin de l'économie libérale ? Oui.

« Est-ce la fin, alors, de l'économie politique ? Oui encore ! » (Prof. L. Salleron).

« L'économie politique que nous avons assimilée tant bien que mal aux leçons de nos bons maîtres ne servira pas à nos vieux jours. » (Prof. H. Braudel).

On pourrait multiplier ces citations à l'infini. Il n'est pas un économiste sérieux qui n'en ait fait de semblables. Mais le mot de la fin appartient au plus représentatif des économistes français : le Prof. A. Marchal, qui a achevé son ouvrage le plus important : « La Pensée Economique en France depuis 1945 » (P.U.F.) par un message adressé aux pouvoirs publics dans cette substance : *« N'attendez rien de nous, Messieurs, nous avons fait fausse route... »*

Il est intolérable, convenez-en, que des hommes aussi loyaux et qui s'expriment aussi clairement soient l'objet d'une incompréhension générale. On les écoute quand ils sont incompréhensibles, mais, quand ils parlent clair et disent vrai, on les méprise ! Pourtant leur courageuse attitude fait le plus grand honneur à notre pays : c'est en France seulement que les économistes, presque unanimement, s'en sont montrés capables. Et vous voudrez bien admettre qu'après avoir lu ces citations, s'il se trouve un seul industriel ou un homme politique pour s'obstiner à **mépriser nos professeurs d'économie politique en appliquant des enseignements qu'ils désavouent eux-mêmes avec autant d'éclat,** il n'aura pas volé la faillite ou le discrédit qui le guettent !

BERNARD

La faillite commerciale et la perte du pouvoir politique résultent toujours d'une inaptitude à satisfaire les besoins réels des humains. Mais le métier d'homme d'Etat exige des connaissances plus étendues et plus fines. L'étude des conditions à réunir pour remplacer **l'usure du pouvoir** par sa

consolidation[40] fournirait à l'orthologique un champ de recherche plus fertile et, tout compte fait, plus utile : l'absence de formation sociologique adéquate chez nos hommes d'Etat est plus ruineuse pour l'Occident que l'incompétence de ses industriels. L'exemple le plus frappant est celui du Président Johnson, l'homme le mieux armé qui soit au monde pour faire des merveilles et pour satisfaire à tous les besoins du peuple américain. Mais sa popularité décroît d'heure en heure parce que ses meilleures intentions sont toujours frustrées par les faits. L'Amérique est gouvernée par des hommes qui disposent de moyens formidables pour faire régner la paix, à l'intérieur de leurs frontières aussi bien qu'au dehors, mais qui ne peuvent jamais réunir les conditions de la paix parce qu'ils ne les connaissent pas ! C'est l'unique raison de leurs constants et douloureux échecs.

PIERRE

Ce sont des questions qu'on ne saurait traiter en quelques pages. Le métier de chef, qui comprend l'art de se faire élire et réélire, occupera tout notre deuxième cycle. Aujourd'hui notre mot d'ordre est : voir petit.

PHILIPPE

Voir petit mais en grand : nous devons regarder de petits problèmes au macroscope. Jetons un coup d'œil sur le **moteur unique** du capitalisme, qui est le **profit**. Sa marche est réglée par les « lois naturelles » chères aux économistes libéraux. L'occasion de voir ce moteur à l'œuvre nous sera fournie par les réponses qui restent à faire à nos deux questions initiales. Tout d'abord, pourquoi l'industrie moderne surproduit-elle ? Elle surproduit parce que, même en ces temps farouchement dirigistes, elle est restée soumise aux lois naturelles du faux libéralisme.

Accorder un coup d'œil à ces lois, c'est constater d'abord l'enflure du vocabulaire de nos pères : ce qu'ils entendaient par ces mots solennels, ce sont les conséquences spontanées des comportements qu'engendre aux humains l'appât du gain. Lorsqu'un monsieur veut gagner de l'argent sous le régime capitaliste, il ajuste sa conduite à cet objectif : il fait ce qu'il croit devoir faire pour en gagner. Or les profits capitalistes sont conditionnés par l'excès de la demande sur l'offre. Le premier soin de celui qui veut s'enrichir sera de consacrer ses activités à des productions demandées, et d'éviter les autres. Et cette adaptation rationnelle de la production à la demande se fait « naturellement » : aucune intervention de fonctionnaires n'a été nécessaire pour réglementer la production des carrosses, ni le commerce des crinolines. D'où les mots s lois naturelles ».

Mais c'est lorsque l'offre vient à excéder la demande qu'il faut observer le comportement des industriels. Que **croient-ils devoir faire** pour continuer à gagner de l'argent ? Les prix de vente fléchissant, le seul moyen de sauvegarder les profits **semble** être la compression des prix de revient. Or les prix de revient industriels se composent de deux éléments : les charges de structure ou « frais fixes », indépendants du volume de la production, et les frais de fabrication dits « charges proportionnelles » : main-d'œuvre, matières premières, énergie, etc.

Pour réduire le poids des frais fixes, il n'y a pas trente-six moyens. Il n'y en a qu'un : les diviser par un nombre plus grand en augmentant la production. Pour abaisser les charges proportionnelles, il n'y a pas trente-six moyens. Il n'y en a qu'un : les réduire. Le premier de ces remèdes augmente l'offre, le second réduit la demande en saccageant le pouvoir d'achat collectif.

Bref, lorsque l'offre excède la demande, les « lois naturelles » du libéralisme économique déterminent chez leurs victimes des comportements aberrants : ils leur font faire l'**opposé** exact de ce qu'ils devraient faire pour gagner de l'argent ! Ces lois fonctionnent en autorégulateurs ou en auto-**dé**régulateurs selon que la demande ou l'offre prédominent. Dans ce dernier cas les feed-back cybernétiques s'inversent. Reconnaissons pourtant que les économistes libéraux ne se trompent pas tout à fait. Ils font grand cas d'une vertu que leurs « lois naturelles » possèdent indiscutablement : elles jettent les petits en pâture aux grands. Par voie de conséquence, elles embellissent la vie des

[40] L'usure du pouvoir s'observe bien en Angleterre, où il est devenu difficile aux partis politiques de conserver leur majorité pendant plus d'une législature. Non que l'Angleterre soit plus mal gouvernée que les autres nations, mais son cas pose quelques problèmes pressants. Ainsi, l'impuissance et la malfaisance des doctrines qui gouvernent les démocraties occidentales y est plus manifeste. Le peuple anglais ne peut éviter de se sentir gouverné par des hommes incompétents, qu'il « met à pied » tous les cinq ans : c'est le moins qu'il puisse leur faire. Au contraire, pendant la durée de sa reconstruction, l'Allemagne d'Adenauer a réalisé les conditions de la viabilité du capitalisme, et répondu ainsi à quelques-uns des besoins réels du peuple allemand. Aussi, à chaque élection, les partis au pouvoir ont vu se consolider leur majorité. Les peuples, lorsqu'ils sont satisfaits, n'aiment pas les changements. C'est pourquoi il est facile de prévoir le sort des partis politiques qui mettraient à profit les ressources de l'orthologique pour satisfaire les besoins réels de leurs électeurs : ils seraient **indélogeables**, et l'on

Tyrannosaures, et réjouissent aux enfers les mânes de Lénine, de Staline, et surtout de Karl Marx, qu'elles confirment dans ses vues : il avait prévu il y a quelque quatre-vingts ans les concentrations industrielles désastreuses que ces déterminismes provoqueraient immanquablement – et qui se réalisent, hélas ! sous nos yeux.

Répondons à présent à notre deuxième question : comment l'industrie contemporaine pourrait-elle cesser de surproduire ? Cette fois encore il n'y a pas trente-six moyens. Il n'y en a qu'un : l'industrie doit apprendre à gagner de l'argent. Or elle ne le peut qu'en obéissant aux lois du **vrai** libéralisme, qui se distingue du faux par un trait important : il s'accommode de la liberté ! Ce qu'il faut aux industriels, ce n'est plus **croire**, mais **savoir** ce qu'ils ont à faire pour gagner de l'argent. Or ils n'ont qu'un moyen d'y parvenir, et n'en auront jamais deux : l'industrie doit se fabriquer à elle-même la clientèle qu'il lui faut. **Elle doit elle-même créer la demande nécessaire au plein-emploi de ses moyens.** Jusqu'à présent, elle a miné ses débouchés en épuisant, comme s'épuisent les filons d'une mine, les désirs de ses clients. Elle a pratiqué une économie minière, vouée à l'épuisement. Certes, elle s'efforce de stimuler les désirs, mais nos capitaines d'industrie semblent avoir négligé de lire Schopenhauer, et ils ont oublié la loi des rendements diminuants. Leurs stimulants sont de jour en jour plus coûteux, et la réponse plus molle. La grossièreté des stimuli publicitaires est devenue si excessive qu'ils en sont répugnants et, pour un nombre grandissant de consommateurs, **répulsifs** ! Il est des produits excellents que je ne puis me résoudre à acheter tant leur publicité m'inspire d'aversion.

Mais comment pourrait-on, concevablement, créer une demande illimitée ? Il est clair que les appétits humains ne le sont pas. Il est clair que nos plaisirs ne sont plaisants que s'ils sont rares. **Mais certains de nos besoins grandissent à mesure qu'ils se nourrissent.** Le besoin de savoir, pour citer le premier qui me vient à l'esprit, devient d'autant plus insatiable que les savoirs grandissent. Rien que dans ce besoin-là, il y a d'innombrables milliards à gagner. Bien entendu, nous avons beaucoup d'autres besoins, dont aucun n'est mis à profit. La seule chose que nos industriels aient à faire pour s'enrichir indéfiniment, c'est exploiter non pas les hommes, mais leurs besoins, en réunissant les conditions dans lesquelles les besoins réels puissent s'exprimer, et bientôt se traduire par une demande **insaturable**.

VOILA EN QUOI CONSISTE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE QUE TOUS LES HOMMES DEVRAIENT POSSÉDER, ET DONT I.ES INDUSTRIELS NE PEUVENT PLUS SE PASSER. CEUX QUI CROIRAIENT POUVOIR S'EN DISPENSER N'AURAIENT PAS UNE « CHANCE DE VIE » DE DIX ANS.

HUBERT

Vous voulez mettre à la charge des industriels des tâches pour lesquelles ils ne sont pas faits. L'Etat seul pourrait, et je l'admets, devrait s'en acquitter.

PHILIPPE

L'industrie est seule à pouvoir les mener à bien. Les industriels sont faits pour ces tâches, mais il est trop vrai qu'ils ont été mal préparés pour elles. Quant à l'Etat, c'est un monstre acéphale, qui ne peut rien comprendre à rien. L'Etat est censé éduquer les enfants, mais il ne sait pas ce qu'est un enfant. L'Etat devrait faire régner la paix, mais il ignore le sens de ce mot. L'Etat devrait protéger l'industrie, mais ii l'entrave dans ses fonctions vitales pour la livrer sans défense aux monstres qu'il invite à tout détruire chez nous. Il est vrai que les industriels croient pouvoir se fier à l'Etat ! Il en est même qui comptent sur lui pour diriger leurs affaires et les dispenser de faire leurs métiers de chefs. L'Etat est censé protéger les salariés, mais il dévore la moitié de leurs gains pour leur en rendre le dixième sous forme d'insécurité sociale. L'Etat est un organisme structuré pour faire mal tout ce qu'il fait. Compter sur lui pour satisfaire aux besoins réels des humains serait confier à Moloch le soin d'entourer les nourrissons de tendresse maternelle !

BERNARD

Il serait absurde de demander à l'Etat de substituer son action à celle des individus, seuls capables d'originalité. L'Etat n'a pas d'individualité. Mais il serait plus absurde encore de reprocher aux fonctionnaires leur impuissance à s'adapter au réel. Quels que puissent être leur intelligence et leurs mérites personnels, souvent très grands, ils sont soumis à d'irrésistibles déterminismes. La fonction publique est soustraite à toute concurrence, et privée de tous les moyens de l'individuation. La concurrence étant le principal moteur de l'Evolution, et l'individuation son seul mécanisme, il

serait aussi vain d'espérer de l'intelligence adaptive chez le corps des fonctionnaires que chez un éléphant mort.

MEDICUS

On est tenté de le penser quand on observe le comportement des fonctionnaires de l'Education Nationale. Rien n'est plus affligeant que leurs projets de réforme de l'enseignement, si ce n'est leurs réalisations dans cette voie : il semble impossible qu'elles soient dues à des êtres humains ! Une chose, pourtant, est évidente : en Russie, l'Etat se charge de tout. Or, depuis cinquante ans, la Russie a évolué, et bien des choses s'y font excellemment.

BERNARD

C'est indiscutable, mais les fonctionnaires russes ont été soustraits aux déterminismes qui pèsent sur les nôtres : on en a fait des exploitants. Il a bien fallu leur donner les moyens d'exercer leurs métiers de chefs. Ils ont reçu ce qui est méticuleusement (et légitimement) refusé aux nôtres : des pouvoirs **arbitraires**. Voilà pourquoi il leur est possible d'exercer leur intelligence. Chez nos fonctionnaires elle est soumise à des règlements et remplacée par des règles.

Mais il est effrayant d'observer les déterminismes auxquels les fonctionnaires russes se sont trouvés assujettis, cent fois plus pesants et plus dangereux que ceux auxquels on les a soustraits. On a créé en Russie des dizaines de milliers de petits potentats qui, tout en tremblant pour leurs places, exercent, chacun dans sa sphère d'autorité, des pouvoirs discrétionnaires comparables à ceux de Staline. Et, bien sûr, il est arrivé ce qui devait arriver : la Russie s'est peuplée d'une poussière de Lyssenko minuscules, soustraits par leurs chefs à tout contact avec toutes les réalités de la vie. Pour être eux-mêmes « réalistes », il leur suffit de **flatter !** Nous en montrerons quelques-uns d'édifiants dans notre deuxième cycle. Ce que ce régime insensé finirait par coûter au peuple russe – s'il y restait soumis, ce qui heureusement est improbable – défie l'imagination.

HUBERT

A vous entendre, les hommes seraient de dérisoires mécaniques, mues par des déterminismes de fer. Vous n'avez que ce mot à la bouche ! Ainsi, personne ne serait responsable de ses actes ? Personne ne serait capable de vouloir ni, moins encore, de faire le bien ? N'auriez-vous jamais entendu parler de la liberté ?

PIERRE

La liberté humaine est la chose la plus belle qui soit au monde. Mais elle ne nous est pas imposée : elle nous est proposée. Elle est la condition du bonheur et le moyen d'y atteindre. Mais nul ne saurait la conquérir avant d'avoir appris en quoi elle consiste, et la biologie est seule à l'enseigner.

BERNARD

La liberté biologique est un sujet complexe et subtil, que nous étudierons en détail dans notre quatrième cycle. Mais je voudrais essayer d'en éclairer brièvement les grandes lignes en deux images concrètes – et simplistes. Prenons d'abord l'exemple grossier du « pervers » qui ne peut assouvir sa pulsion sexuelle qu'en étranglant sa victime ! Pense-t-on une seconde que ce misérable soit libre ? Qu'il ait liberté d'aimer une femme et de la posséder ? Autant vaudrait prêter à un diabétique la liberté de sécréter l'insuline. Avant d'être guéri de sa psychose, le meurtrier sadique est un damné, livré sans merci à ses fatalités diaboliques. Il n'y a pas de sort plus atroce que le sien. Un cas moins pénible et plus éclairant est celui de l'enfant qui n'a pas encore appris sa table de multiplication : il n'a pas **acquis** la liberté de calculer. En apprenant sa table, il s'enrichit de cette liberté mais il la paie : il perd les « droits imprescriptibles de l'ignorance », et il est, tout aussitôt, soumis à un déterminisme conscient : cinq fois quatre lui sont devenus vingt inévitablement. Victime, d'abord, de son ignorance (dont il était aussi le bénéficiaire : elle lui valait une irresponsabilité), il est devenu le serviteur et le bénéficiaire d'un déterminisme conscient. **La liberté est le fruit de nos victoires sur l'ignorance, et ces victoires nous conduisent toujours à l'acquisition de déterminismes conscients.**

PIERRE

J'aimerais faire remarquer que, bien compris, les déterminismes du bien éclairent les enseignements chrétiens et s'y intègrent. Aucun Chrétien n'a pu manquer de constater le caractère

déterminant de l'enseignement du Christ. Il devient impossible à quiconque l'a assimilé de ne pas aimer le bien : il n'est donc **pas libre** d'aimer le mal, quoiqu'il puisse rester capable d'en faire, pour des raisons que nous ne pouvons étudier aujourd'hui. Et, s'il est une chose que le Christianisme nous a apprise, c'est que nous sommes des serviteurs et ne pouvons être heureux qu'en servant.

BERNARD

Puisque nous en sommes aux déterminismes humains, je voudrais en signaler une application sociologique importante. Les facteurs qui déterminent le comportement des individus sont si nombreux qu'il est souvent difficile de prédire le comportement de telle ou telle personne. Cette difficulté disparaît en sociologie, où le comportement des groupes obéit à une loi statistique qui devrait figurer en caractères majuscules à la première page de tous les manuels : **les hommes animés du besoin de servir sont dix (voire cent) fois moins nombreux que ceux qui préfèrent se servir.** Il s'ensuit que dans tous les groupements d'hommes les seconds l'emportent inévitablement sur les premiers. Voilà pourquoi toutes les oligarchies et tous les corps constitués abusent toujours de leurs pouvoirs ou de leurs privilèges. Ainsi, les mœurs de la fonction publique n'ont rien qui doive surprendre. Les agissements de la Sorbonne elle-même, si étonnants puissent-ils sembler, ne font qu'obéir à la plus générale de toutes les lois sociales mathématiques.

PIERRE

Ces déterminismes sociaux, et les moyens qu'ils suggèrent pour exercer une influence utile sur les corps constitués, nous amènent au cœur même de notre problème : l'enseignement de l'orthologique. Elle est une méthodologie surrationnelle dont les pouvoirs sont immenses. Elle est, sans doute possible, une des découvertes les plus décisives que l'humanité ait faite. Qu'on m'entende bien : nous n'y sommes pour rien. Le mérite en appartient à Steiner. Le C.l.E.B.S. se trouve être son seul dépositaire, mais il ne prétend pas à le rester. Notre rôle est de la diffuser le plus et le mieux que nous pouvons. Il nous a semblé que le moyen de diffusion le plus rapide était de la mettre au service de l'industrie. J'en reviens à celle de l'automobile en Europe : elle est acculée à la victoire. L'orthologique est pour elle un besoin vital, qui n'a d'alternative que la mort. Comment n'y viendrait-elle pas ?

HUBERT

Encore faudrait-il que ses dirigeants la comprennent, et j'en doute fort : rien ne saurait être plus étranger à leurs habitudes mentales.

PHILIPPE

Les hommes d'affaires passent, auprès des intellectuels, pour médiocrement intelligents, mais cette généralisation ne saurait correspondre à rien de réel : ce sont des hommes comme vous et moi. Leur handicap est de vivre dans un monde où l'exercice de l'intelligence a été rendu malaisé : toutes leurs tâches consistent à résoudre des problèmes situés dans un système absurde ! Dès lors, les solutions qu'ils découvrent ne peuvent jamais être justes (efficaces) **que si elles sont fausses !** On ne peut s'étonner que de graves déformations aient résulté de la nécessité d'une adaptation quotidienne à l'irréel. Mais tous n'ont pu y succomber. Si les dirigeants de l'industrie automobile étaient impuissants à échapper aux conséquences de ces déformations, des industriels plus petits le feraient. Dans la masse, il s'en trouvera fatalement quelques-uns. Peut-être l'horlogerie besançonnaise ?

PIERRE

Mettons les choses au pis : supposons qu'aucun industriel français ne puisse se soustraire à la néfaste puissance de ses habitudes. Cela même n'empêcherait pas l'orthologique d'étendre ses bienfaits à la vie économique occidentale. Nous avons une petite voisine dont les exemples n'ont pas été assez observés ni compris. Il est d'usage, dans les milieux universitaires français, de regarder la Suisse avec condescendance, et de tenir ses citoyens pour médiocrement doués. Eh bien, si le **sens du réel** peut être tenu pour un indice d'intelligence, les Suisses sont le peuple le plus intelligent du monde. La Suisse a résolu la plupart de ses problèmes sociaux avec une habileté qui force l'admiration. Elle n'a pas de paupérisme; sa démocratie fonctionne bien ; elle est trilingue, mais ignore les conflits linguistiques qui déchirent la Belgique bilingue ; elle a les meilleures finances du monde, et un système bancaire unique au monde; elle a échappé à toutes les guerres, civiles aussi bien qu'étrangères ; la délinquance juvénile y est inconnue et la criminalité très faible ;

elle n'a guère de terres arables, mais sa paysannerie est prospère ; elle n'a pas de richesses naturelles, mais son industrie est puissante, et son économie est d'une stabilité dont l'équivalent n'existe pas ailleurs.

Le peuple suisse a le sens du réel.

PHILIPPE

Il ne manque aux Helvètes, pour devenir un peuple génial, que deux choses : le sens du surrationnel et l'aptitude à s'exprimer en mots. L'orthologique peut les leur procurer. Le seul problème social qu'ils n'aient pas résolu est celui de l'ennui. Rien autant que l'orthologique ne préserve de l'ennui.

PIERRE

Le peuple suisse est plein de bon sens, et ses industriels en sont mieux pourvus que les nôtres. Steiner, qui connaissait la Suisse, prévoyait que l'économie orthologique y serait accueillie d'enthousiasme. Voulant en avoir le cœur net, nous avons fait une expérience. Nous avons prié un industriel suisse, qui dirige une entreprise d'importance moyenne, de lire le manuscrit de ce livre. Eh bien, non content d'inscrire chacun des membres de son personnel supérieur au Cours de Gestion Scientifique de l'I.F.O., il l'a doté de cinq bourses d'études réservées aux jeunes gens suisses des deux sexes, qui bénéficieront aussi d'un modeste salaire pendant la durée de leurs études. Nous avons renouvelé cette expérience, en nous adressant à une industrie suisse d'envergure internationale cette fois. Elle a doté l'I.F.O. de cinquante bourses d'études, accessibles aux étudiants de toute nationalité. Tout comme le peuple helvétique, les industriels suisses ont le sens du réel.

Bref, si l'économie orthologique n'était pas comprise immédiatement en France, il ne s'ensuivrait qu'un retard. L'industrie helvétique serait la première à en bénéficier. Elle serait seule, pendant un temps, à pouvoir satisfaire les besoins réels des humains, et elle parlerait bientôt un langage que nos industriels et nos financiers entendent bien : les Bourses de Zurich, de Bâle et de Genève seraient vite assez éloquentes pour se faire écouter dans le monde des affaires, où nul n'est sourd aux dividendes, ni aveugle aux diagrammes ascendants.

BERNARD

Mettons les choses au mieux cette fois : supposons que l'économie orthologique prenne en traînée de poudre. Loin de résoudre le vrai problème, cela le rendrait insoluble ! La « demande » deviendrait fantastique, et l'I.F.O. serait impuissant à y répondre. L'Education Nationale elle-même serait loin d'y suffire. L'orthologique est une méthodologie universelle dont tout le monde a besoin. Aucune profession ne peut s'en passer. Qui n'a pas d'armes orthologiques ne peut résister un seul jour à la concurrence de ceux qui en disposent. La France a quelque cinquante millions d'habitants. A des niveaux très divers, chacun de ceux qui sont en âge d'apprendre quelque chose a besoin d'orthologique, même le manœuvre agricole et la femme de ménage. Cela voudrait dire quelque trente ou quarante millions d'étudiants ! On se heurte dés l'abord à une impossibilité absolue.

PIERRE

Aussi ne prétendons-nous pas à répondre au millième de la demande prévisible. L'l.F.O. ne peut poursuivre d'autre objectif que la formation de professeurs d'orthologique, mais, grâce à des techniques mises au point par Steiner, elle peut servir un nombre illimité d'« auditeurs libres ». Ses cours, donnés par correspondance seulement, ne ressemblent à rien de connu : ce sont principalement les étudiants qui les font. Il s'agit d'une formule maïeutique d'éducation de la vision. Elle est très polyvalente et très souple. Nous croyons pouvoir en attendre la formation rapide – un an pour les sujets cultivés et doués – de professeurs habilités à donner des enseignements verbaux aux élèves qui assimilent difficilement les leçons écrites.

PHILIPPE

Qui n'a pas d'armes orthologiques ne peut résister un seul jour à la concurrence de ceux qui en disposent. C'est vrai à un point que nul n'imaginera avant d'en avoir fait l'expérience : il ne se reconnaît pas ! On est soi-même transfiguré. C'est ce que je voulais dire quand j'ai parlé des « armes secrètes » de l'Occident. L'Occident donne encore – de justesse il est vrai – un droit d'existence aux individus. Il n'oppose pas à l'individuation des obstacles tout à fait insurmontables. Un individu nommé Léon-David Steiner a découvert l'orthologique, et la majesté des corps

constitués en Educateurs Nationaux est impuissante – en Occident – à s'opposer à l'orthologique. On la verra essaimer dans tout le monde libre. Les noirs d'Afrique en recevront les bénéfices sous forme d'une pédagogie adaptée à leur cas. Les industriels retrouveront la liberté d'exprimer leur individualité dans leurs actes. Les professeurs s'enrichiront de la liberté de former leurs élèves au lieu de les déformer. Et les silences de la Sorbonne, si lourds qu'il faille les prévoir, ne pèseront guère sur l'orthologique. Tout cela a été possible parce que l'Occident est encore approximativement capitaliste. Steiner a joui du droit de gagner de l'argent, de cesser d'en gagner, et de le dépenser à sa guise. En Russie, l'orthologique aurait été étouffée dans l'œuf. Je gage que cent Russes l'ont découverte depuis longtemps, mais nous ne le saurons jamais : elle aura déplu aux académies soviétiques plus sûrement encore qu'elle déplaira aux nôtres (tout ce qui est neuf déplaît à toutes les académies), et cela aura suffi – en Russie – pour qu'elle soit mise à mort.

Mais, pour le bonheur du peuple russe, il est tout aussi impossible à une nation qu'à un individu de résister à des concurrents orthologiques. Les pays communistes ne tarderont pas à se trouver dans une situation délicate : ils ne pourront éviter de prendre connaissance de ce qui se passe dans le reste du monde qu'en s'isolant hermétiquement. S'ils le faisaient, ils seraient tout de suite dépassés dans toutes les sciences, et feraient bientôt figure de peuplades paléolithiques ! Si, au contraire, ils se laissaient envahir par l'orthologique, ils jouiraient pleinement de ses bienfaits, mais il leur deviendrait impossible de rester communistes ! Et le monde entier deviendrait une vaste fraternité... orthologique. Telles sont les armes secrètes de l'Occident, et elles se laissent définir en peu de mots : le droit à l'individuation, le droit d'évoluer (c'est-à-dire, ô horreur, le droit d'être « déviationniste » !), le droit de ne pas se fossiliser. Bref le droit d'être vivant.

PIERRE

L'émergence de l'orthologique est une révolution biologique d'autant plus irrésistible qu'elle est plus pacifique. L'orthologique est imbattable parce qu'elle n'a pas à se battre. Elle est invincible parce que, n'ayant pas d'ennemis à sa taille, elle n'a aucun besoin de vaincre. Il lui suffit d'être ce qu'elle est pour se répandre. Son cas est comparable à celui de la Fourmi argentine qui, sans armes ni cuirasse, ne peut ni attaquer ni se défendre : il lui suffit d'être mieux adaptée au réel pour rester seule sur le terrain.

L'orthologique rassure les hommes qu'elle enrichit. Elle les libère du besoin de s'affirmer, de s'imposer, de dominer. Elle les rend humains. Elle les transporte dans un monde transfiguré.

Rideau

Troisième Partie
UNE ARME ABSOLUE

Qui n'a pas d'armes orthologiques ne peut résister un seul jour à la concurrence de ceux qui en ont. L'orthologique serait donc une « arme absolue » ? Mais qu'est-ce qu'une arme absolue ? A quoi peut-elle servir et comment l'employer ? Où sont nos adversaires, et quelles victoires pouvons-nous espérer ? Le seul ennemi dont on puisse triompher sans lui engendrer un désir de revanche, c'est soi-même. Notre seul ennemi implacable et vraiment inlassable est notre propre ignorance. C'est contre cet ennemi-là que l'orthologique nous fournit une arme absolue. Mais la puissance de cette arme, qui autorise toutes les ambitions, crée un problème : par où faut-il commencer ?

PIERRE

L'arme absolue est celle qui procure à la fois le pouvoir de défaire ses ennemis et l'invulnérabilité à leurs attaques. Il semble douteux que les militaires en aient bientôt de cette sorte, et c'est heureux : si les adversaires qui s'affrontent au Vietnam n'avaient pas à craindre de représailles, les habitants d'une moitié de ce pays auraient subi depuis longtemps un sort plus infernal que, naguère, ceux d'Hiroshima. Au lieu de quoi les armées rivales se livrent une guerre démodée, prénucléaire. Si puissante soit-elle, la bombe H ne répond pas à la définition d'une arme absolue parce que – sauf à des fous – il est impensable qu'on s'en serve.

Mais les armes orthologiques font mieux que répondre à cette définition : elles l'améliorent. Non contentes d'abriter des représailles, elles assurent à ceux qui s'en servent bien mieux que des victoires toujours remises en question : des conquêtes définitives. Au lieu de défaire les adversaires, elles en font des adultes, c'est-à-dire des amis.

PHILIPPE

Les armes orthologiques se différencient des nucléaires par un autre caractère : il ne suffit pas d'en disposer pour se sentir – heu – en sécurité ! Elles ne produisent leurs effets que si l'on s'en sert.

PIERRE

Aussi notre tâche, pour achever ce petit livre, est de procurer à nos lecteurs leurs premières armes orthologiques. Nous essaierons aussi de leur inspirer l'envie de s'en servir.

MEDICUS

Je doute que vous y parveniez : il faudrait commencer par convaincre, expliquer ce qu'est l'orthologique, prouver qu'elle est solide. Vous dites, entre autres choses, que ses structures ont été découvertes dans nos cellules. Est-ce démontré à la satisfaction des scientifiques ?

BERNARD

L'existence dans nos cellules des structures de l'orthologique est une hypothèse de travail fructueuse, bien étayée dans les faits, et plus acceptable aux scientifiques que celle d'un « code génétique », qui est admise par les spécialistes en ces matières. Mais on n'entrevoit qu'à peine la possibilité d'en apporter des démonstrations expérimentales.

PHILIPPE

Cette affaire ne saurait avoir pour nos lecteurs aucune sorte d'intérêt : que l'orthologique ait son siège là ou ailleurs, qu'importe sauf aux biochimistes ? Ce qu'il s'agit de prouver à la satisfaction de tous, c'est que les pouvoirs de cette logique sont supérieurs. Et il faudrait faire mieux que le prouver, la majorité des humains étant peu sensibles aux preuves. Il faudrait le « démontrer » comme se démontrent les mérites d'une machine à laver : en faisant voir que le linge en sort propre.

BERNARD

C'est chose plus que faite : nos lecteurs ont été bombardés de démonstrations de cette sorte. Ils

ont vu défiler un large assortiment de « linge propre », dont quelques très grosses pièces : l'intellection, l'individuation, les deux régimes successoraux de notre espèce, etc., et, pour faire bonne mesure, les premières lois scientifiques qui aient été énoncées en sociologie et en économie politique. En qualité de machine à décrasser les cervelles, l'orthologique a fait ses preuves : J.-P. Sartre lui-même en est sorti intelligible, et Jean Rostand blanchi, innocenté. Qui demanderait plus ?

PHILIPPE

Je vous soupçonne, mon cher Bernard, de n'avoir jamais fait le métier de vendeur. Or nous devons « vendre » l'orthologique à nos lecteurs. Pour faire acheter une machine à laver il ne suffit pas de produire une pile de linge immaculé : les clients veulent voir le linge entrer sale dans la machine, et en sortir propre. Seule cette sorte de démonstration pourrait entraîner l'adhésion des lecteurs. Il faudrait, sous leurs yeux, introduire un concept bien crasseux dans la machine orthologique, la faire tourner au ralenti afin qu'on voie comment elle fonctionne, puis montrer l'article blanchi, prêt à l'usage.

PIERRE

Il conviendrait de procéder ainsi. Alors que les enfants et les très jeunes gens se sentent tout de suite à l'aise dans la pensée orthologique, l'expérience a montré que les adultes, universitaires surtout, tendent à lui opposer des résistances farouches. Seuls ceux dont l'intelligence est supérieure peuvent surmonter la répugnance qu'elle inspire à la plupart des hommes et des femmes qui, riches de diplômes et de titres académiques, sont pauvres en savoirs scientifiques.

PHILIPPE

Que ceux de nos lecteurs qui n'ont pas subi de formation scientifique ne s'étonnent donc pas des résistances qu'eux-mêmes tendront à opposer à l'orthologique. Même s'ils sont frappés par l'importance et la solidité des résultats obtenus, ils pourront n'avoir pas de vues claires sur le mécanisme de ces acquisitions. Or, pour mettre l'orthologique au service de nos vies quotidiennes, c'est cette compréhension-là qu'il nous faut. Nous devons essayer, fût-ce au prix d'une simplification abusive, de faire comprendre ce qu'est l'orthologique et comment elle fonctionne.

PIERRE

L'orthologique met en jeu des facultés très différentes de celles que nous croyons devoir mobiliser quand nous voulons « comprendre ». Elle réalise les conditions de la **visualisation**, qui est une vision mentale assez analogue de la vision oculaire pour que tout le monde acquière facilement la jouissance toute naturelle d'une **vision globale du réel.** Cette vision est à la fois le fruit et l'instrument de l'orthologique.

PHILIPPE

Remarquons combien nos langages associent intimement les visions mentale et oculaire : on prend un « aperçu » de la pensée d'un philosophe, les corrélations logiques « tombent sous le sens » quand elles sont « claires », et l'on a « vu » qu'il importe de « regarder » la statistique d'un « œil » soupçonneux. Quand nous nous exprimons ainsi, nous nous servons d'une langue imagée, dont les penseurs se méfient, à bon droit quelquefois. Pourtant, neuf fois sur dix, les images qui, au cours des siècles, se sont déposées dans les mots sont plus prégnantes de réel que les vues de l'esprit qu'ils véhiculent.

PIERRE

Dans le cas présent c'est frappant : on constate qu'intelliger c'est d'abord voir, puis visualiser et enfin acquérir une vision globale du réel. Une intelligence vraie de n'importe quel sujet est inconcevable sans une appréhension au moins sommaire de tous les autres, puisque tout se tient. Tout est toujours dans tout. Mais notre système nerveux est ainsi structuré que nous ne pouvons appréhender, mémoriser et coordonner un grand nombre de points d'une image que si nous la voyons.

Or l'orthologique permet l'éducation de la vision parce qu'elle est enseignable. La fonction visuelle synthétique, qui était l'apanage des visionnaires-nés, est désormais éducable. Ceux qui n'ont pas reçu ce don à leur naissance peuvent se construire une image globale du réel en ajustant les uns aux autres leurs « concepts ». Hélas! la plupart de nos concepts, parce qu'ils sont irréels, ne se

prêtent pas à ce jeu. Ils ne s'intègrent pas dans une image globale. Nous n'avons alors qu'un seul choix : **rationaliser** nos concepts en bâtissant un **système** qui s'accommode de l'irréel, et c'est ainsi qu'on devient philosophe. Ou bien vérifier nos concepts, et c'est ainsi qu'on devient orthologicien. Mais, pour vérifier un concept, il faut le regarder. Il faut le « décrasser » pour le rendre visible. C'est cette opération de nettoyage qu'il faudrait illustrer d'un exemple facile. Quand on a appris à nettoyer sa pensée, le reste se fait seul : les pièces du puzzle se mettent d'elles-mêmes à leur place, l'image se révèle, et nous devenons intelligents.

PHILIPPE

La plupart de nos concepts étant crasseux, le premier venu aurait de bonnes chances de se prêter à la démonstration des pouvoirs nettoyants de la machine. Mais il serait profitable de faire deux coups d'une même pierre en portant notre choix sur un concept fort répandu, qui fait un mal de tous les diables. Tous les humains en souffrent tous les jours de leur vie. Vous avez deviné que je parle du fisc. C'est un sujet ennuyeux, mais, pour le rendre émouvant, il suffit de nettoyer un seul des concepts, plus crasseux l'un que l'autre, sur lesquels l'impôt a son assiette théorique en Occident.

Commençons par nous mettre dans la peau d'un Expert tout plein d'habileté, qui s'est vu confier le soin d'alimenter les caisses de l'Etat. Faisons-lui la partie belle en supposant acquises (bien ou mal : peu importe) les données quantitatives de son problème. Mettons que le rendement de l'impôt indirect doive être égal à la moitié de la valeur des marchandises vendues. Il ne lui reste à mettre au point que les modalités de sa perception. Qui payera l'impôt indirect : les producteurs ou les consommateurs ?

Pour notre homme, poser cette question c'est y répondre : les producteurs sont moins nombreux que les consommateurs, et leur comptabilité est plus facile à surveiller que celle des détaillants. On imposera donc les producteurs. A eux d'incorporer dans leurs prix de vente tout ou partie de cet impôt, devenu un des éléments de leurs prix de revient. Indiscutablement cette solution est rationnelle : elle facilite la tâche des percepteurs et celle des fonctionnaires charges de détecter la fraude.

Introduisons à présent cette doctrine rationnelle dans la machine orthologique, en essayant de l'ajuster à l'un des points les plus visibles d'une image économique moins partielle. Il n'en faut pas davantage pour constater que cette doctrine fiscale, qui saccage la vie économique de tous les peuples d'Occident, est d'un *irréalisme crasse : un enfant de dix ans, s'il n'est aveugle,* VERRAIT *que des prix de revient artificiellement gonflés par l'Etat réduisent la compétitivité des industries exportatrices.*

Mais nos experts fiscaux ne le voient pas. Ils confient à nos exportateurs le soin de faire payer nos impôts intérieurs par nos acheteurs étrangers. Il serait aussi intelligent de faire fond sur les pompistes installés à nos frontières pour exporter des produits pétroliers en concurrence avec l'Arabie Séoudite!

Pour réduire les prix de revient des industries exportatrices françaises (dont le cas, à cet égard, n'est pas le plus mauvais, puisque une de nos taxes : la T.V.A., n'est pas perçue à l'exportation), quelques minutes de réflexion de n'importe quel ministre des finances, pourvu qu'on l'initie à l'A.B.C. de la pensée orthologique, feraient plus et mieux que des centaines de milliards d'investissements. Il lui serait facile, par exemple, d'exempter nos exportations des redoutables charges, dites sociales par antiphrase, qui accablent la France. Il n'en faudrait pas davantage pour permettre aux industries exportatrices françaises de s'acquitter brillamment de leur vrai rôle social, qui est de procurer à tous les Français les moyens d'acquérir tous les biens que la France ne peut produire elle-même. Quant à l'Angleterre, aucun de ses problèmes économiques ne survivrait à une heure de réflexion du moins doué de ses hommes d'Etat, s'il respectait les règles élémentaires de l'intellection.

Ne trouvez-vous pas cette constatation émouvante ?

HUBERT

Si vous voulez mon avis, je la trouve désespérante!

BERNARD

Elle le serait si l'orthologique ne délivrait l'humanité d'un cauchemar, qui est la **spécialisation**. La spécialisation détruit les moyens de l'intelligence. Mais il faut avoir le courage de ne pas détourner les regards du spectacle, désespérant en effet, d'un monde livré aux spécialistes.

L'exemple apporté par Philippe est utile parce que sa grossièreté est dévastatrice : on constate que le moindre début de spécialisation, si elle n'est compensée par une formation orthologique, conduit à des erreurs invraisemblablement grossières. Elle empêche ses victimes de voir des évidences qui crèveraient les yeux à des enfants de dix ans. Mais il y a pis et plus inexplicable : les experts fiscaux n'étaient pas seuls en cause. Des centaines de millions d'hommes ont pâti de cette bévue grotesque, et pas un seul ne l'a vue! Pourquoi ? Parce que l'humanité a pris l'habitude de se fier aux spécialistes, et ne se fie qu'à eux. Rien de ce qu'elle endure à leurs mains ne lui ouvre les yeux. Habituée à ne plus rien comprendre à rien, l'humanité se laisse tout faire par des Experts, c'est-à-dire des aveugles. Elle se laisse tuer, piller, abêtir, dégrader et tailler à merci par des hommes que nos écoles ont privés de tout moyen de voir ce qu'ils font. Elle leur confie même le soin de détruire ses enfants!

L'exemple du fisc est désolant, mais, au prix des guerres et des conflits raciaux qui se sont déchaînés partout, des horreurs baptisées « éducation » qu'on inflige aux jeunes gens, du gaspillage frénétique de nos richesses naturelles, de la pollution létale de l'atmosphère et des océans, de l'explosion démographique insensée qui voue des milliards d'hommes à une misère sans nom, et des mille folies criminelles au milieu desquelles nous vivons, les œuvres de nos experts fiscaux resplendissent d'intelligence et de sagesse!

PIERRE

Elles resplendissent surtout d'utilité en montrant bien où le bât blesse. Mais, ce qui est émouvant, c'est l'émergence si parfaitement synchronisée d'un remède universel à tant de maux auxquels on n'en voyait aucun. Qu'on me permette de dire le fond de ma pensée : à mes yeux cette émergence est providentielle. Certes, en ma qualité de croyant, il m'est impossible de n'avoir pas confiance en Dieu : rien, à un croyant, ne saurait être « désespérant », mais bien des choses peuvent être incomprises, voire inintelligibles. Or, depuis l'émergence de l'orthologique, cela même est impossible : tout est intelligible, et notre monde n'est imparfait que dans la mesure où ce mot veut dire inachevé.

N'est-il pas admirable qu'au moment où tout semblait désespéré, la nature nous ait dotés d'une arme absolue, qui nous procure non seulement l'intelligence globale des conditions de la paix, mais les moyens pratiques d'en assurer le règne sur la planète entière ? Or c'est là que nous en sommes : chaque individu, dès qu'il dispose d'armes orthologiques, devient invincible, et peut faire triompher toute vérité qu'il a fait sienne. Chacun de nos lecteurs, s'il a dans le coeur une vérité qui vit, peut la faire vivre dans le monde : il lui suffit d'être prêt à se dépenser pour elle. Nous pouvons tous travailler – efficacement désormais – à l'achèvement de la Création. Tout le monde peut devenir utile. Or tous, tant que nous sommes, avons besoin d'être utiles : nous en avons reçu l'ordre, et ne pouvons connaître ni le bonheur, ni la joie, ni même la paix, tant que nous n'avons appris à obéir à cet ordre.

BERNARD

Bien qu'incroyant, je suis contraint de souscrire à chacune de ces pensées, mais dites en d'autres mots : la volonté de la nature est faite, que nous la voulions ou non, et nous la faisons nous-mêmes, que nous la sachions ou non, mais nous n'avons la paix que quand nous la savons. Dédiée à la poursuite de la vérité, la science est une garce de maîtresse qui ne nous laisse la paix que quand nous l'étreignons!

HUBERT

Vous me semblez, mes chers amis, bien optimistes! Je ne crois pas l'orthologique accessible à tous les humains. Elle me semble exiger une étude difficile, réservée à peu de gens.

PHILIPPE

Elle est bien plus facile qu'on ne croirait, mais, au point où nous en sommes, elle n'est pas à la portée immédiate d'un très grand nombre de gens. Les « armes » orthologiques, au contraire, peuvent être données à tous : ceux qui n'en saisissent pas les mécanismes peuvent aisément en apprendre le maniement. Il ne faut pas un expert en balistique pour faire un bon chasseur.

HUBERT

Qu'attendez-vous, alors, pour les livrer à nos lecteurs ?

PIERRE
Cela présente une difficulté très légère, mais insurmontable dans un petit livre comme celui-ci : les « premières » armes orthologiques sont spécifiques. Celles qui conviennent à une situation sont inopérantes dans une autre. Chaque cas exige une adaptation dont le soin incombe à des orthologiciens. Or il n'en existe pas assez pour satisfaire à tous les besoins. Nous ne pouvons faire pour l'instant qu'une chose : courir au plus pressé.

HUBERT
Qu'est-ce à dire?

PIERRE
Notre tâche principale est de former des professeurs d'orthologique, mais la plus **urgente** est la fourniture d'armes orthologiques à quiconque est prêt à se dépenser au service de quelque vérité que ce soit. On sait combien, sans armes orthologiques, ces tâches sont décourageantes. Il existe des milliers d'associations dédiées au bien matériel et moral des humains, qui se heurtent toujours à l'incompréhension des pouvoirs publics, au silence des autorités académiques, et à l'indifférence de leurs contemporains. Nul n'a essayé de se mettre au service d'une idée sans rencontrer ces trois vides. Or la pire épreuve de ceux qui veulent lutter pour quoi que ce soit, c'est de ne jamais se trouver d'adversaires.

Que ceux qui se sont épuisés à lutter contre l'indifférence des hommes n'aient garde de se reprocher leurs échecs : les déserts qui sont dans le cœur des malheureux qui ne se soucient jamais que d'eux-mêmes étaient, hier encore, infranchissables. S'il en fallait une preuve, on n'en saurait trouver de meilleure que le cas de l'lnstitut de la Vie. Son fondateur, Maurice Marois, disposait d'atouts puissants (professeur à la faculté de médecine de Paris, il pouvait se faire écouter), et il a fait des merveilles. Il a su doter son institut d'un conseil d'administration et d'un comité de patronage éblouissants, composés des personnalités les plus éminentes qu'il y ait en France. Riche de talents et d'argent, l'lnstitut de la Vie a tous les atouts dans son jeu, mais lui-même n'est pas parvenu à se faire prendre au sérieux parce qu'il lui manque une chose indispensable : des armes orthologiques.

BERNARD
Je suis fâché de devoir reconnaître que cet institut fait l'objet d'une indifférence monumentale dans les milieux scientifiques. Peu de mes collègues en soupçonnent l'existence, et les autres – quand il leur arrive d'en parler – haussent les épaules!

PHILIPPE
Il est un cas plus triste encore : celui de l'UNESCO, dont les moyens intellectuels et matériels sont gigantesques, mais qui, loin de faire le moindre bien, a fait un mal épouvantable!

PIERRE
Il faut se rendre à l'évidence : les hommes et les femmes de bonne volonté sont désarmés contre les Spécialistes, qui occupent toutes les places. Leurs chances de succès sont si minces qu'il faut des gens anormalement courageux, ou inconscients de ce qui les attend, pour rien entreprendre au service du bien commun. Aussi n'est-ce pas sans raisons que ceux qui se dévouent à ces tâches ingrates passent pour des « hurluberlus » ! Bénis, trois fois bénis soient ces hurluberlus, car leur heure a sonné, et l'on s'apercevra bientôt qu'eux seuls sont réalistes.

C'est à leur intention, notamment, qu'a été constitué en Suisse l'lnstitut International d'Orthologique. Ses filiales, dont la première entrera en activité à Paris[41] dans les premiers mois de 1968, seront bientôt implantées dans les principaux pays d'Occident. Leur rôle sera de courir au plus pressé en s'efforçant de satisfaire à ceux des besoins sociaux particuliers à notre époque dont l'urgence est le plus manifeste :

1. La fourniture d'armes orthologiques à celles parmi les associations dédiées à la poursuite du bien commun qui en feront la demande.

2. La fourniture d'armes orthologiques aux hommes d'affaires, par le moyen d'un Cours écrit d'économie orthologique et de gestion scientifique des entreprises.

3. La fourniture d'armes orthologiques aux hommes et aux femmes âgés, en vue **d'une**

[41] Institut Français d'Orthologique, 25, boulevard des Italiens, Paris 2e.

valorisation de la vieillesse. Dans un siècle où l'âge moyen des humains ne cesse de grandir, il n'y a pas de besoin social plus évident, ni plus insatisfait. Nous avons expliqué ailleurs (Cf. J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme », Les Editions Sociales Françaises 1968) comment Léon-David Steiner découvrit la signification biologique de la longévité de notre espèce, **et le rôle bio-social des gens âgés.** Ces connaissances nouvelles sont éminemment exploitables. Beaucoup d'hommes et de femmes qui sont brutalement mis à la retraite par nos institutions pourraient s'adonner à des occupations intelligentes, lucratives et bien adaptées à leurs ressources. Ils en seraient valorisés matériellement et moralement. Cela équivaudrait pour eux à une « seconde chance », une deuxième jeunesse souvent plus heureuse que la première.

MEDICUS

Notre siècle, en effet, est sans pitié pour les vieux. Après les avoir dépouillés de toutes raisons de vivre, on prolonge, indécemment parfois, leurs vies inutiles. On leur refuse jusqu'au droit de mourir en paix!

HUBERT

Je dois avouer que la longévité est la pire de mes terreurs. Qu'il puisse nous arriver de nous survivre à nous-mêmes, et de n'exister plus qu'à l'état de charge (combien affreuse!) pour les nôtres, voilà la menace intolérable qui pèse sur chacun de nous. Ceci dit, et admis de tout cœur, je ne crois pas qu'il convienne à un organisme dont le rôle est de courir au plus pressé de se charger des vieux. Leur cas, hélas! relève de la bienfaisance plus que de la pédagogie parce que la mémoire et la souplesse leur font défaut. Ils sont donc très difficilement éducables.

PIERRE

Sans doute, mais l'orthologique fait merveille dans leur cas parce qu'elle exploite une « mémoire secondaire » qui est **l'apanage de la vieillesse.** Il est des rôles sociaux d'importance capitale que les gens âgés sont seuls aptes à jouer. L'Occident, qui jette au rebut ses fils aînés, en perd les bénéfices. Ainsi, la tâche qui incombe à l'I.F.O. ne relève aucunement de la bienfaisance : il ne s'agit pas de servir les vieux, mais de les mettre en état de servir.

Certes l'orthologique n'est pas facilement accessible à tous les gens âgés. L'l.F.O. ne pourra armer qu'une élite relativement peu nombreuse, aisément repérable par le moyen de quelques tests. Mais, indirectement, par le truchement de cette élite, il pourra être donné d'innombrables occasions de se rendre utiles à tous les retraités qui sont animés du besoin de servir. C'est tout ce que nous pouvons espérer, et c'est tout ce que peut espérer quiconque est en vie : ceux-là seuls peuvent être heureux ici-bas qui, tout au long de leur vie, se sont acquis des titres à la seule épitaphe digne d'un être humain, qui est aussi la seule définition concevable du bonheur éternel :

« Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés... » (Charles Péguy).

Rideau

APPENDICE

1. - COMMENT ON DEVIENT ORTHOLOGICIEN

Tout homme et toute femme normaux ont été structurés par la nature pour devenir orthologiciens.

Tout homme et toute femme normalement éduqués se sont vu surimposer par leurs éducateurs, puis par eux-mêmes, des structures contre nature qui, en les privant de la jouissance de leurs instincts, les empêchent de devenir orthologiciens.

Tout homme et toute femme normaux qui se confient à la nature deviennent, immanquablement, et sans avoir à lever le petit doigt, *orthologiciens.*

PIERRE

Comment on devient orthologicien ? En théorie, rien ne saurait être plus simple : il suffit de consentir à se servir de ses yeux. En théorie toujours, il suffirait de « décrasser » l'un après l'autre tous nos concepts, puis de confier à l'instinct le soin de les assembler : une image globale du réel se révèle spontanément à nos yeux.

Mais, en pratique, c'est un peu moins facile : d'abord le nombre de points dont se compose l'image globale est si grand qu'il faudrait plus d'une vie pour les nettoyer tous ; ensuite et surtout, nous devons effacer une image globale aberrante, qui trouble toujours nos fonctions visuelles : **l'image toujours fausse que nous voyons de nous-mêmes.**

Avant de décrasser nos concepts, nous devons nous nettoyer et nous voir nous-mêmes. Le moment est venu pour nos lecteurs de se regarder et de se connaître. Cette aventure est toujours bouleversante et souvent douloureuse.

PHILIPPE

En même temps, Dieu merci, qu'extrêmement drôle. *(Il se tourne vers l'auditoire)* Vous allez vous découvrir tout pleins d'humour vrai. Jusqu'à votre dernier soupir, vous vous deviendrez à vous-mêmes des personnes de bonne compagnie, et vous ne manquerez jamais d'amuser ceux qui auront la bonne fortune de commercer avec vous.

PIERRE

Il s'agit, en somme, d'appareiller pour la traversée du Rubicon, et cela exige quelques emplettes. On achètera un gros cahier, et une plume à **bec très fin :** ce détail est important. Réservez cette plume à l'usage exclusif de votre cahier, et ne l'égarez pas : votre écriture reflétera l'aventure intérieure ; n'y laissez intervenir aucun facteur de variation étranger à vous-même. Enfin, assurez-vous d'un lieu sûr pour défendre votre cahier des indiscrets. Vous ne tarderez pas à vous y faire des confidences d'autant plus libératrices qu'elles vous sembleront moins avouables. Mais cela commence de façon anodine par un auto-portrait léger et plaisant.

HUBERT

Un auto-portrait ne saurait être léger et plaisant qu'autant qu'on se trouve plaisant et léger. C'est une prétention que je n'ai pas.

PIERRE

Je m'expliquerai tout à l'heure. Il reste plusieurs détails à mettre au point. Il est indispensable, tout d'abord, de respecter les formes, dont les facteurs principaux sont l'écriture et le langage. (Il se tourne vers 1'auditoire) Pour obtenir des résultats rapides, vous devrez vous dépouiller des **signes extérieurs** de votre personnalité actuelle, afin qu'ils cessent de faire obstacle au développement d'une personnalité tout autre : la vôtre. Ainsi pourrez-vous devenir ce que vous êtes : un être unique et vrai. Les policiers savent que chacun de nous est unique jusqu'au bout des doigts, mais, faute de se rappeler qu'au fond de l'âme nous le sommes plus encore, nos éducateurs font de nous des nullités. Gardez-vous de les imiter. Soyez, pour ce qui est vraiment vous-même, plein de respect.

PHILIPPE

Pour l'amour du purgatoire, ne manquez pas cette occasion d'apprécier les saveurs de ce qui, en vous, n'est pas vous. Jouissez des airs que vous savez vous donner. Goûtez la drôlerie de vos déguisements : les plus cocasses sont toujours ceux qui vous servent à vous cacher de vous-mêmes. Tordez-vous de rire. « Laugh your guts to jelly...» (mettez-vous, de rire, la tripe en gelée), conseillait Steiner. Selon un de mes amis, qui a de la pénétration : « Il faut, pour bien se voir et concevoir, con se voir...» Soyez sans inquiétude : les occasions ne manqueront pas, et vous serez en auguste compagnie, très auguste. Mais, si vous n'en riez de bon cœur, cela peut vous aigrir le caractère.

PIERRE

Hélas ! cette forme salubre de l'humour n'est pas donnée à tous. Il y a des cuistres irrémédiables. Je sais de quoi je parle : j'en suis un. J'ai beau tout faire pour m'en guérir, mon incoercible tendance est de me prendre un rien au sérieux. Que ceux qui seraient dans mon cas s'en consolent. Il y a un bon remède : l'indulgence. Soyez-vous à vous-mêmes d'une indulgence inlassable : c'est en même temps un moyen sûr de le devenir à autrui. L'humour, parfois, peut manquer d'indulgence, sauf quand il est vraiment bon.

BERNARD

Y a-t-il des hommes qui ne soient un peu cuistres sur les bords ? S'il en existe, je les envie !

HUBERT

Moi – heu – moi aussi !

PHILIPPE

Vous me donnez le frisson : si je cessais d'être un cuistre cousu-main, j'emploierais une moitié de mon temps à sécher mes pleurs, et l'autre moitié à essayer de le redevenir. Les hommes à plaindre sont les cuistres-sans-le-savoir : ils en perdent les joyeusetés et le profit.

PIERRE

Nous sommes donc sur cette scène quatre cuistres, et Medicus sauve l'honneur de l'équipe. Taisez-vous, Medicus, vous nous sauvez l'honneur ! Mais nous avons autre chose à faire que parler de nous-mêmes. Nous devons exhorter nos lecteurs à se dépouiller des signes extérieurs de leurs personnalités. Nous devons les inviter à changer d'écriture et de langue !

Les consignes que j'ai le regret de devoir vous transmettre, car elles sont assommantes, semblent s'adresser surtout aux jeunes gens. Il n'en est rien : elles sont valables à tout âge. Mais, passé vingt-cinq ans, peu d'humains consentent à s'imposer cette discipline. Nous sommes dans un siècle où l'on a pris l'habitude de n'avoir jamais le temps de s'éduquer. Nous n'avons le temps de rien faire, sauf des choses inutiles ou nuisibles. Nous dévouons nos loisirs à des distractions qui ne nous distraient pas et nous reposent moins. Or les activités intellectuelles, lorsqu'elles sont **naturisées**, sont distrayantes et reposantes au-delà de ce qui se peut imaginer. Après une journée de labeur professionnel, une heure de réflexion paisible nous délasse plus et mieux qu'un mois de vacances. Mais il faut apprendre à réfléchir. Il faut en confier le soin à la nature au lieu de nous exténuer à nous projeter sur elle. Réfléchir, quand on sait comment s'y prendre, c'est **laisser à nos fonctions visuelles le soin de mettre les sujets de nos pensées à leur place dans une image globale du réel. C'est donc assister à un spectacle,** et quel spectacle ! Les plus beaux films du monde – et il y en a d'admirables – sont, à ce prix, des niaiseries.

BERNARD

Une chose, que nous avons tous expérimentée au C.l.E.B.S., est certaine : quiconque apprend à réfléchir ignore à jamais la fatigue intellectuelle. Il devient infatigable.

PIERRE

Mais, pour pouvoir réfléchir, il faut savoir parler. L'homme et la femme qui n'ont pas appris à s'exprimer en mots ne sont pas encore humains : au commencement de l'Homme était et est encore le Verbe. Mais ce n'est pas difficile : on nous l'a rendu difficile en nous donnant toujours les plus mauvais modèles. Plus un écrivain est trompeur, plus il sait donner et se donner le change, plus on l'admire et plus on le donne en exemple : plus il est artiste, plus il séduit, et plus il **dévoie** !

Mais la nature a fait l'Homme pour qu'il puisse s'exprimer lui-même, **et non pour qu'il imite les autres,** comme nos maîtres ont exigé de nous. C'est une des habitudes funestes dont nous devons nous défaire. Ne vous désolez pas : le prix à payer est léger. Votre cahier vous apprendra bientôt à parler une langue dépouillée de tout ce qui n'est pas vous, et à l'écrire d'une **main qui soit la vôtre.**

HUBERT

Je vois mal ce que vient faire là-dedans l'écriture.

PIERRE

Vous avez tous entendu parler de la graphologie. Vous savez que votre personnalité transparaît dans votre écriture. La réciproque est aussi vraie. Nos habitudes graphiques exercent une puissante influence sur nous. Si l'on ne dépouille pas son écriture de ses artificialités, il est difficile de s'en dépouiller soi-même. Ceux qui ne sont pas prêts à s'efforcer d'acquérir une « bonne » écriture seront d'autant plus handicapés que la leur est plus « mauvaise ».

Laissez-moi décrire une méthode qui conduit rapidement à l'acquisition d'une écriture d'autant plus personnelle qu'elle est plus dépouillée d'artifices. Ce n'est pas le seul moyen mais il exige peu d'efforts. Il n'y faut consacrer qu'un quart d'heure par jour, et, sauf chez ceux dont les habitudes scripturales sont profondément

ancrées, la durée de l'apprentissage excède rarement trois mois. Chez beaucoup, un mois suffit.

Pendant un quart d'heure quotidien, efforcez-vous d'imiter servilement les caractères d'imprimerie italiques, légèrement inclinés. Faites chaque jour quelques lignes qui ressemblent à s'y méprendre à un texte imprimé en italiques. Voici un échantillon de ce graphisme artificiel :

N'écrivez ni plus grand ni plus gras que cet échantillon.
Interdisez-vous tout embellissement et toutes fioritures.

Lorsqu'ayant acquis de la dextérité vous parviendrez à tracer quelque cinquante caractères **bien formés** par minute, accordez-vous progressivement toutes les libertés, mais dans un sens seulement : celui de la simplification. Rejetez tout ce que vous voulez et pouvez supprimer **sans nuire à la lisibilité.** N'ajoutez jamais rien, sauf les liaisons. Vous pouvez tout relier, notamment les points, les accents et les barres de t, qui pourront être attachés aux caractères qui les suivent. Que votre écriture rapetisse autant qu'il vous plaira, **mais ne grandisse pas.** Elle se personnalisera et deviendra vraiment vôtre, mais veillez à lui conserver les vertus qu'elle aura acquises au cours de cet apprentissage : la petitesse, la finesse, la clarté, la sobriété, et la **parfaite lisibilité.** La rapidité s'ensuivra spontanément. Quant à l'influence de cette discipline sur votre personnalité, elle sera d'autant plus marquée que votre écriture était plus dépourvue de finesse, de sobriété et de lisibilité.

MEDICUS
Est-il réellement important de s'imposer une discipline aussi dure? Pour bien des gens, ce serait la torture.

PIERRE
Que ceux-là s'en abstiennent : loin de les aider, cette méthode leur nuirait. C'est l'opposé qui leur convient : ils doivent commencer par apprendre à s'exprimer en mots, mais ils y seront puissamment aidés s'ils essayent d'écrire aussi clair, sobre, petit et lisible qu'ils peuvent sans en être trop gênés. Que surtout ils évitent de s'étaler et de produire des effets, même plaisants. Le seul fait de se servir d'une plume **très** fine fera merveille dans la plupart des cas. Ce détail est important.

MEDICUS
En voilà assez sur l'écriture. Parlez-nous du langage.

PIERRE
Prenez patience. Il faut commencer par deux auto-portraits légers et plaisants, et ceci exige plusieurs explications. *(Il se tourne vers l'auditoire)* Votre cahier, mes chers amis, est fait pour recevoir vos confidences les plus intimes, **mais gardez-vous comme de la peste d'explorer votre inconscient :** c'est le plus sûr moyen de ne pas le découvrir. Ne vous livrez à aucune auto-psychanalyse. Ne vous souciez ni de vos motivations ni de vos perversions sexuelles. Vous êtes plus que probablement vierges de ces perversions, même si vous vous livrez, ou rêvez de vous livrer, à des pratiques dites perverses. La nature nous a rarement mal faits, mais nous sommes, sur ce plan-là, dangereusement suggestibles, et les perversions sont à la mode. Il y a très peu de pervers, mais beaucoup d'insatisfaits qui cherchent à compenser leur infantilisme sexuel. Si tel est votre cas, ne vous inquiétez pas : la satisfaction accompagnera chez vous la maturation.

L'objectif que vous allez poursuivre est à l'opposé de la psychanalyse. Loin de vous lancer à la poursuite de l'inconscient, qui connaît mieux que nous ce jeu-là et ne manque jamais de se payer notre tête quand nous croyons jouer au plus fin avec lui, vous allez l'inviter à **s'exprimer lui-même.** Jouez franc-jeu et soyez-lui plein d'égards, mais attendez-vous à des surprises : l'inconscient n'est pas ce qu'on nous a appris. La psychanalyse, qui ignore presque tout de l'inconscient, a aiguillé l'humanité dans une voie de garage, où il est impossible d'avancer : on ne peut que s'enfoncer dans des horreurs subconscientes, c'est-à-dire **subhumaines !** Nous devons tout à la psychanalyse, mais la psychanalyse est une horreur. C'était un premier pas nécessaire, mais, pour l'amour du ciel, qu'on n'en parle plus : nous n'en sommes plus là. Les psychanalystes croient pouvoir surprendre l'inconscient en interprétant l'onirique, qui est involontaire, mais les patients apprennent vite à faire les rêves qui flattent les théories de leurs médecins. Ainsi tout le monde est content, et l'inconscient rit sous cape, mais il ne se montre pas. Il ne se laisse pas forcer ni débusquer : ce qu'il veut, c'est se donner. La nature nous donne tout.

Dans votre cahier, vous allez tout d'abord explorer vos pensées. Puis vous allez vous en prendre à la chose de vous-même que vous connaissez le moins : **votre pensée.** Pour l'immense majorité des humains c'est la seule chose d'eux-mêmes dont ils ne connaissent **absolument rien.**

PHILIPPE
C'est surprenant mais vrai : pas un homme sur mille ne sait comment il pense. Et nos écoles ont soin de ne s'en soucier jamais.

BERNARD
C'est pour cause : elles ne savent pas que la pensée est un phénomène biochimique. Quand on ne le sait pas,

on peut penser, mais il est impossible de savoir comment.

PIERRE

Venons-en aux auto-portraits. Vous allez consacrer les quelques premières pages de votre cahier à des tests projectifs, dont vous ne comprendrez pas immédiatement la signification – nous ne pourrions la dévoiler sans fausser les résultats – mais vous la découvrirez vite vous-mêmes.

Faites un auto-portrait peu fouillé. Décrivez-vous comme **vous croyez que les autres vous voient.** Deux pages plus loin, faites-en un second, légèrement plus creusé, tel que **vous vous voyez vous-même.** Faites sommairement l'inventaire de vos aptitudes les plus marquées et de vos inaptitudes les plus gênantes. Tournez encore deux pages puis soustrayez le premier portrait du second : le solde représentera les traits caractériels que, pour une raison ou l'autre, vous essayez de ne pas montrer. Tournez encore deux pages, et soyez très décontractés : il ne s'agit ni d'un jugement ni d'un diagnostic. Ne cherchez pas la petite bête. Notez bien simplement votre impression sur les raisons qui vous poussent à dissimuler certaines choses. Prenez un trait caractériel après l'autre : pourquoi voulez-vous le cacher ? Crainte d'être incompris ? Pudeur ? Besoin de paraître ? Honte ? Timidité ? Peur du ridicule ? Etc. Deux pages plus loin, faites-vous part de vos ambitions : que désirez-vous devenir ? Quelles qualités, quelles aptitudes voudriez-vous particulièrement posséder ? Et quelles sont celles que vous pensez avoir de bonnes chances d'acquérir ? Enfin, dernier test projectif, emparez-vous d'une baguette magique et réalisez vos cinq vœux les plus chers. Réfléchissez bien et confiez-les à votre cahier.

Arrêtons-nous. L'auto-auscultation est achevée et l'auto-critique va commencer. Il faut marquer une pause. Interrompez votre lecture et livrez-vous à ces jeux tout à votre aise, sur du papier brouillon, quittes à vous transcrire **textuellement** dans votre cahier quand vous aurez le temps. Si l'on faisait les tests projectifs après avoir lu ce qui va suivre, les résultats seraient faussés : il serait devenu impossible à beaucoup de lecteurs de se revoir comme ils se voient à présent.

BERNARD

Que ceux de nos lecteurs qui se sentent capables de procéder à ces tests n y manquent pas : leur utilité est très grande. On la remarquera bien quand on les refera quelques semaines ou quelques mois plus tard, après avoir récolté les bénéfices d'une auto-critique méthodique, suivie de quelques séances de relaxation intellectuelle. Les auto-portraits seront méconnaissables. Les aptitudes vraies se seront révélées, et les vœux seront devenus des objectifs.

MEDICUS

Ces tests projectifs sont clairs, mais votre exposé, Pierre, me semble trop ramassé. Je crains que bien des lecteurs aient besoin d'explications plus détaillées.

PIERRE

Je leur déconseillerais ces tests. Ils ne seront utiles qu'à des sujets passablement évolués. Ceux qui ont besoin d'aide auront intérêt à commencer par un enseignement plus facile. *(Il se tourne vers l'auditoire)*

Attaquez-vous à présent à votre langage. J'emploie le mot « attaquer » dans son sens le plus désagréablement littéral : il s'agit d'une vraie guerre. J'expliquerai tout à l'heure pourquoi nous devons nous interdire de proposer un modèle de la langue qui devra devenir la vôtre. Mais l'exemple d'un ou deux textes bien caractéristiques des dangers qu'il faut **éviter** serait utile. Pouvez-vous, Bernard, nous en proposer un ?

BERNARD

J'en sais par cœur un modèle admirable. N'essayez pas de résister aux séductions de la langue de Jean Rostand : c'est impossible. Ecoutez s'achever un de ses livres :

« Alors l'espèce humaine passera comme ont passé les Dinosauriens et les Stygocéphales. Toute vie cessera sur la Terre qui, astre périmé, continuera à tourner sans fin dans les espaces sans bornes. Alors, de toute civilisation humaine ou surhumaine, découvertes, philosophies, idéaux, religions, rien ne subsistera. En ce minuscule coin de l'univers sera annihilée pour jamais l'aventure falote du protoplasme, aventure qui déjà peut-être s'est achevée sur d'autres mondes, aventure qui en d'autres mondes peut-être se renouvellera. Et partout soutenue par les mêmes illusions créatrices des mêmes tourments, partout aussi absurde, aussi vaine, aussi nécessairement promise dès le principe à l'échec final et à la ténèbre infinie. »

Quel merveilleux échantillon de langue artiste ! Jean Rostand est voluptueusement pessimiste et il se projette si bien sur l'univers que, peinte par lui, son image devient un portrait de Jean Rostand. Les « illusions » dont il parle sont créatrices « partout des mêmes tourments », mais, à l'écouter, elles ne créeraient et n'auraient jamais créé de joies ! J'aime à croire que les tourments de Jean Rostand lui sont des joies, mais quel viol de la théorie des ensembles ! Admirez au passage « Les Dinosauriens et les Stygocéphales », qui sont cousins germains de « La fille d'Agénor et de Léocadie », cette sœur jumelle de « La Fille de Minos et de Pasiphaé » : ce sont des trucs de métier qui ne manquent jamais de « faire bien ». Mais admirez surtout « promise dès le principe à la ténèbre infinie » : quelle splendeur ! C'est à la fois du Bossuet et du Baudelaire, saupoudrés d'un rien de

Rembrandt ! Non, il n'y a pas d'écrivains plus doués que Jean Rostand. Mais la pensée qui s'exprime dans ces phrases si belles, comment, Philippe, la résumeriez-vous en un minimum de mots ?

PHILIPPE
Merde !

BERNARD
Pour faire part de son chagrin au peuple, je préfère la langue de Jean Rostand. J'admets que Philippe est plus expéditif, mais vraiment trop sommaire !

PHILIPPE
Vous m'avez demandé un minimum de mots. Si vous m'en accordez deux, il est facile d'exprimer toute la pensée contenue dans cette prose somptueuse : *memento mori.*

J'ai moi aussi à proposer un texte parfait qui, cette fois encore achève un livre et résume son contenu. Il est dû à la plume d'un homme lucide : André Marchal, professeur à la Faculté de Droit et des Sciences Economiques de Paris. Il livre en quelques lignes le sens véritable d'un gros ouvrage intitulé : « La Pensée Economique en France depuis 1945 » (P.U.F. 1953) :

« Sans doute il serait vain de prétendre que l'économique réussira à fournir à la science politique autre chose qu'un cadre, qu'elle réussira à lui fournir un critère. Ce serait déborder ses attributions. Elle peut, grâce à de multiples exemples bien articulés, indiquer au réformateur ce qui est probable ou ce qui est possible, et ce qui ne l'est pas ; elle peut tracer des limites à son action, l'aider à en prévoir les conséquences à longue échéance. Ce rôle, pour négatif qu'il paraisse, ne doit pas être sous-estimé. Mettre des garde-fous devant les « pentes savonnées » où les hommes de Gouvernement risquent de se laisser entraîner, telle pourrait être aujourd'hui l'ambition de quelques économistes français, et demain – qui sait ? – leur mérite s'il advient qu'ils s'entendent entre eux et qu'on les écoute. »

Ah ! qu'en termes délicats ces choses-là sont dites ! La langue d'André Marchal mérite qu'on la regarde de près. Pour découvrir ce que c'est, commençons par la traduire en français :

« N'attendez rien de nous, Messieurs du Gouvernement ! Surtout ne nous demandez pas de critères. Ni mes semblables ni moi ne vous en fournirons jamais : ce serait déborder. **Qui sait,** toutefois, s'il ne finira par advenir que nous nous écoutions et entendions nous-mêmes ? Si ce miracle advient, notre mérite sera de monter la garde devant vos pentes savonnées. En attendant, Messieurs, **glissez !...** »

Comparez ces deux textes : rien de significatif n'a été ajouté ni retranché. Donc, ce qu'a écrit André Marchal, c'est un message aux pouvoirs publics : *N'attendez rien de nous, Messieurs, nous avons fait fausse route.* André Marchal a confirmé que ces mots-ci exprimaient sa pensée précise. Mais il l'a écrite en **sorbonnais**, et, dans cette langue-là, « tout est foutu » se distingue mal de « tout va très bien, Madame la Marquise »...

(Il se tourne vers l'auditoire)

Gardez-vous, mes enfants, de parler, d'écrire ou de penser en sorbonnais ! Même si, comme à André Marchal, il vous venait des idées géniales, nul ne le remarquerait. Vous ne vous en apercevriez pas vous-mêmes !

PIERRE
Attaquons-nous aux mots. Vous avez à dépouiller votre imagination des armes verbales qui en font la folle du logis. Mais entendons-nous bien : il s'agit non de tarir en vous la poésie, mais de l'épurer. Observez que la prose de Jean Rostand elle-même s'embellit dès qu'on la dépouille : Après « aventure promise dès le principe à la ténèbre infinie», 1'« échec final », devient gênant. Sur un fond de ténèbre infinie l'échec semble presque sordide.

PHILIPPE
C'est comme si l'on disait : « le pauvre homme a eu une égratignure au doigt et la tête emportée... »

BERNARD
Il serait absurde d'inviter ceux qui ont la chance de pouvoir s'exprimer comme Jean Rostand à projeter autrement leur pensée. C'est la seule façon d'émouvoir, de mouvoir hors d'eux-mêmes les lecteurs. Mise au service d'une pensée rigoureuse, la langue de Jean Rostand serait magique. Mais il semble impossible à ceux qui possèdent ces dons-là de projeter rien qu'eux-mêmes. Pourquoi cette incompatibilité ?

PIERRE
Il n'y a pas d'incompatibilité : il n'y a que des enfants mal élevés, auto-détruits. Il est devenu possible d'enseigner les moyens d'une pensée rigoureuse à ceux qui possèdent le don d'expression. La réciproque n'est pas – ou pas encore – également vraie, mais elle l'est presque. C'est la tâche qui incombe à tout éducateur conscient de ce qu'il fait, et elle commence par une guerre aux mots. (Il se tourne vers la salle).

Vous allez découvrir la magie des mots. Quand on leur donne le respect qu'ils méritent, on n'a plus guère besoin de penser : les mots s'en chargent[42] , et nous pouvons nous donner à la fonction mentale pour laquelle nous avons été faits : la réflexion. Voici les cinq règles que, **dans votre cahier,** vous allez devoir vous imposer :

1. N'employez aucun mot dont le sens ne vous est bien clair. Dans le doute, consultez un dictionnaire.
2. Quand un mot possède plusieurs acceptions, ne manquez jamais de définir celle dans laquelle vous l'employez.
3. Ne vous payez pas de mots : évitez les effets sonores et les équivoques.
4 Soyez économes de mots. N'en utilisez aucun qui ne soit indispensable à l'expression de votre pensée. Bannissez adjectifs et adverbes quand c'est possible. S'il en faut, préférez les plus brefs et les moins superlatifs.
5. Affinez votre sensibilité aux nuances. Ne dites pas « ennuyeux » pour « contrariant », ou « immense » pour « énorme », ni « aptitude » ou « pouvoirs » pour « propriétés ». **Choisissez vos mots avec le plus grand soin :** c'est la meilleure gymnastique intellectuelle.

Au début ces règles vous sembleront barbares. Si vous les appliquiez à votre langage où à vos écrits courants, elles seraient insupportables. Au contraire, dans votre cahier, vous ne tarderez pas à les apprécier : elles vous révéleront à vous-même. Elles vous dépouilleront de vos déguisements et vous enrichiront de vos authenticités. Dès l'émergence de la première, vous ne pourrez plus vous en passer. Le respect des mots vous sera devenu un besoin naturel et bientôt une seconde nature.

Vous voilà prêts à rouvrir votre cahier, et cette fois pour de bon. Vous allez explorer vos propres pensées mais méthodiquement. Prenez un inventaire des idées qui vous sont chères, puis de vos idées noires (celles qui vous chagrinent). Bien entendu, faites-en d'abord un brouillon, puis triturez vos textes. Transcrivez-les dans votre cahier lorsque, clairs et nets, ils vous satisfont, et mettez-les dans l'ordre décroissant de l'importance que vous leur attribuez.

Faites à présent l'inventaire de vos certitudes. De quoi êtes-vous certain ? En matière humaine, bien sûr. Laissez de côté les mathématiques et les sciences naturelles. Que savez-vous de vous-même et de vos prochains ?

Prenez tout votre temps, mais peu de peine : il n'importe guère que vous omettiez quelques-unes de vos idées ou de vos certitudes. Ne relevez que celles qui sont importantes, celles qui influencent votre vie.

Puis vient une tâche sérieuse et parfois difficile : la découverte de ce qui vous appartient. Revoyez une à une vos idées et vos certitudes et marquez d'une croix celles que vous vous devez à vous-même, celles qui sont nées de vos propres réflexions ou de votre expérience personnelle.

Vous êtes presque au bout de vos peines, mais il reste à répondre à une question : qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? A vous d'en décider, mais ce n'est pas facile : il y faut une honnêteté scrupuleuse. Mais votre cahier est le lieu de vos sincérités envers vous-même, l'instrument de votre auto-critique, qui est impossible tant qu'on n'a critiqué les contenus de sa conscience. Or, critiquer c'est appliquer des critères, et c'est un mot peu connu. Philippe est l'homme de la situation.

PHILIPPE

Dans son sens le plus large, un critère est tout signe qui permet de distinguer une chose d'une autre – quand il y a danger de confusion. Il ne nous faut pas de critères pour distinguer un éléphant d'un citron, ni un chien d'un mouton, mais ceux qui se mêlent de primer des caniches ou de comparer des blés utilisent des critères. Moyennant quoi ils ne se trompent guère. Ce sont des veinards : Ils disposent d'un code pour étayer leurs jugements. Mais comment distingue-t-on le vrai du faux et les bonnes idées des mauvaises ? Comme les éléphants et les citrons : nous n'avons pas besoin de critères pour séparer le tout à fait faux du tout à fait vrai, ni les très bonnes idées des très mauvaises : cela tombe sous le sens. Mais, quand il y a danger de confusion, quand il y a controverse, nous devons nous servir de critères et, accessoirement, d'un « truc » : la statistique, mais nous en faisons rarement d'impeccable. Les profanes peuvent en faire de bonne (comme la cuisinière qui prévoit les conséquences de l'immersion d'un œuf dans l'eau bouillante), **mais nous sommes portés à attribuer à nos propres personnes une signification statistique excessive :** quand il nous arrive quelque chose, nous tendons à penser que « c'est arrivé » ! Quant aux critères vraiment sûrs, ils sont peu nombreux mais se connaissent à un signe immanquable : la simplicité.

PIERRE

Aussi n'aurez-vous pas de peine à découvrir vos propres critères sûrs. Analysez ceux dont vous vous êtes servis pour adopter certaines idées et en rejeter d'autres. Quels ont été vos critères ? Et quelles vos statistiques ? Reprenez l'une après l'autre vos idées et vos certitudes. Sur quoi sont-elles fondées ? Puis, sur une page de votre cahier, couchez l'inventaire de vos critères. Analysez-les, triturez-les, puis triez-moi tout cela et prenez-vous la main dans le sac. Eliminez d'abord les statistiques significatives de vous seul, puis biffez d'une croix énergique ceux de vos critères qui étaient sentimentaux, qui exprimaient vos sentiments ou « votre sentiment ». Ceux qui survivront à ce carnage seront les bons, et une surprise vous attend : **tous, sans aucune exception, pourront être énoncés sous forme de « tautologies ».** Si vous n'en avez pas utilisé de cette sorte, c'est qu'aucun de vos

[42] Qu'on se rappelle lea conséquences, **automatiques et inévitables,** de la substitution des mots de Sartre â ceux de Johannsen.

critères n'était sûr, mais ne vous frappez pas : vous êtes dans le cas de la majorité des humains.

PHILIPPE

Qu'est-ce à dire? Tout simplement ceci : seule la logique naturelle, l'orthologique, nous permet de distinguer **sûrement** le vrai du faux. Et, jusqu'à l'émergence de la logique cruciale, nous n'avons jamais eu qu'un seul maître à penser vraiment digne de confiance : Monsieur de La Palisse. C'est pourquoi les mathématiques nous ont dominés pendant trois siècles : elles sont un enchaînement de lapalissades (tautologies) mises bout à bout. Elles commencent par déclarer solennellement que deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles, puis à force de trouvailles de même sorte soudées l'une à l'autre, elles aboutissent aux équations différentielles et au calcul vectoriel.

Laissez-moi vous proposer une devinette. Entre une lapalissade et une tautologie mathématique, il y a une différence notable : l'une prête à rire, l'autre pas. Pourquoi ? La réponse est d'une simplicité biblique mais nous n'aurons garde de vous priver du plaisir de la découvrir vous-mêmes. Quand vous l'aurez trouver, vous vous serez enrichis d'une connaissance fondamentale : **les assises épistémologiques de l'humour.** Les occasions de vous amuser se multiplieront par mille, et vous serez à jamais abrités du danger de prendre au sérieux des gens qui le sont d'autant moins qu'ils se donnent plus de mal pour le paraître. Vous constaterez que l'homme qui ne sait pas rire est un mutilé de la cervelle. Un outil de travail d'une valeur immense lui fait défaut : l'équivalent verbal, mais incomparablement plus subtil, de 1'« absurde » des mathématiciens. En attendant la réponse à ma devinette, n'hésitez pas à faire fond sur un slogan : chaque fois que vous aurez affaire à un homme solennel, c'est que vous avez affaire à un idiot.

PIERRE

Il est probable, et d'ailleurs souhaitable, que peu de vos idées auront survécu à la sévérité de votre cahier. S'il en surnage quelques-unes, regardez-les quand même d'un œil soupçonneux : **il est bien moins dangereux de douter d'une vérité que de ne pas douter d'une erreur.** Mais vous vous êtes certainement libérés d'assez de savoir illusoire pour avoir fait une bonne place à l'instinct.

BERNARD

En ce cas, vous voilà prêts à devenir explorateurs ou exploratrices. Vous voilà libre de satisfaire à une pulsion fondamentale, toujours frustrée à l'école : la pulsion exploratrice. Vous allez pouvoir faire ce qu'on ne vous a jamais laissé faire : des découvertes.

PIERRE

C'est la plus grave de toutes les erreurs pédagogiques. On enseigne tout aux enfants, on les gave comme des oies toulousaines, mais on ne leur tolère le droit de rien découvrir ni de rien inventer. Or il s'agit d'un besoin impérieux dont la satisfaction est toujours accompagnée de grandes joies. Vous allez pouvoir vous donner chaque jour la joie de découvrir ou d'inventer quelque chose : tout reste à découvrir. C'est pour vous procurer ces joies que nous nous sommes interdit de donner des modèles de langage et de critères : vous les posséderez incomparablement mieux quand vous aurez découvert les **vôtres**.

BERNARD

Comment devient-on explorateur de soi-même et du monde extérieur? D'une part en pensant, et c'est un soin qu'il faut confier surtout aux mots. D'autre part en réfléchissant, et ceci est un mot qu'il va falloir regarder de très près.

PIERRE

Excusez-moi quelques instants encore : les travaux de déblayage ne sont pas achevés. *(Il se tourne vers la salle)* Le moment est venu de vous prendre vraiment la main dans le sac, en découvrant le **sens**, souvent unique, de vos rationalisations. Ne s'est-il pas agi, exclusivement ou presque, de ce que vous jugez ou croyez **profitable** ? Vos idées n'ont-elles pas été mises au service des **intérêts** de votre milieu, de votre classe sociale, de votre « famille humaine » ? N'avez-vous pas, presque immanquablement, **plaidé pro domo** au lieu de penser' ? Cherchez bien, soyez honnêtes, et confessez-vous à votre cahier.

Puis vient l'épreuve la plus difficile : la recherche de vos « lapsus intellectuels » qui est la plus fructueuse des techniques de l'introspection. C'est l'équivalent du lapsus verbal de Freud, qui trahit les motivations souterraines. Mais les lapsus verbaux, rares et sommaires, ne révèlent pas grand chose. Une analyse de nos lapsus intellectuels, si elle est bien conduite, nous dépouille de tous nos déguisements et nous met tout nus. Rien ne résiste à cette technique, qui consiste d'abord à repérer puis à interpréter les **rationalisations irrationnelles** dont nous nous rendons coupables, les raisonnements **indignes de nous** que nous mettons à profit pour parvenir à nos fins intellectuelles souterraines. C'est presque de la psychanalyse, difficile certes, mais vraiment efficace.

(Il s'adresse à la salle)

Essayez, petitement d'abord, et creusez peu à peu. Les résultats vous étonneront : vous vous prendrez cette fois les deux mains dans le sac.

MEDICUS
Donnez-nous un exemple concret.

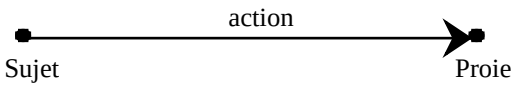
PHILIPPE
Il m'en vient à la mémoire un cas vécu. Je dînais avec un ami, professeur à Normale-Sup, qui est homme d'une intelligence et d'une intégrité supérieures. C'était au temps des dernières élections présidentielles. Je l'interroge sur ses intentions. « Quand on est dans l'Enseignement, me répond-il, on vote à gauche ». Et son visage, très expressif, ajoutait : « un dilettante comme toi peut voter comme bon lui semble, mais, dans mon cas, noblesse oblige... » Pensez si j'étais émoustillé : « noblesse oblige » est un des beaux principes qui me mettent toujours en appétit. Nous voilà discutant le coup. Nous sommes convenus d'abord que rien ne saurait être moins vrai : quand on est dans l'Enseignement, on ne vote pas pour la gauche : on vote contre la droite. Pourquoi ? Parce que la morgue et l'autoritarisme des puissances d'argent horripilent d'autant plus qu'on les envie secrètement : quand on est dans l'Enseignement Supérieur, on est rarement innocent de volonté de puissance. Mais, s'il a la moindre trace d'intelligence, un professeur n'a pas le droit de fermer les yeux à une évidence : c'est à gauche seulement qu'existent les moyens de l'obscurantisme. Un professeur de l'Enseignement Supérieur n'a pas le droit d'ignorer que les hommes au pouvoir sont toujours obscurantistes : ne pouvant supporter la critique, ils ne peuvent admettre la liberté. Mais la droite, comme l'Eglise d'ailleurs, ne dispose plus d'aucun moyen de s'imposer. Ces gens-là ne sont plus dangereux, et la gauche l'est immensément : le cas Lyssenko montre jusqu'où cela peut aller, et le monopole dont jouit l'Etat et souffrent les Français montre jusqu'où cela va en France. Mon ami savait tout cela, mais n'en voulait rien savoir. Il en convint de bonne grâce et eut vite fait de découvrir que son « opinion toute faite » n'était pas toute faite : elle était faite d'un tissu de rationalisations indignes de lui. Il était victime de ses propres rancœurs.

PIERRE *(Il se tourne vers la salle)*
Il vous reste à extraire une morale des contenus de votre cahier. Chacun de vous est original jusqu'au bout des doigts, mais dans quelle mesure l'avez-vous été en pensée ? Quelles ont été vos idées originales en quelque domaine que ce soit ? Quelles découvertes avez-vous faites ? Si la réponse est zéro, c'est que, comme l'immense majorité des humains, vous avez trop bien collaboré avec vos éducateurs : vous avez détruit toutes vos libertés intérieures et, ipso facto, toutes vos originalités. Ne vous désolez pas : vous les retrouverez. Vous vous êtes suicidé intellectuellement, mais vous n'êtes mort qu'en apparence et vous allez ressusciter. Un rien de relaxation intellectuelle fera pour vous des miracles. A vous, Bernard.

BERNARD
Pour découvrir le sens du mot **réfléchir**, et apprendre à quel moment précis la relaxation devient condition de la réflexion, il faut commencer par un pèlerinage aux sources. Il faut observer dès leurs débuts les mécanismes psychiques de la biogénèse. Trois schémas très sommaires suffiront à éclairer cette étonnante affaire. Voici d'abord le plus simple :

Premier Schéma

Le « stimulus~réponse »

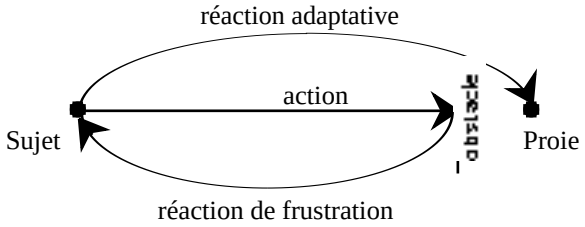


Un organisme (sujet) perçoit, par quelque moyen que ce soit, la présence à sa portée d'un aliment (proie). Cette perception déclenche une réponse : l'action. La proie est absorbée et la faim satisfaite.

Mais, la fois suivante, la satisfaction ne s'obtient pas si facilement :

Deuxième schéma :

L'acquisition des réflexes

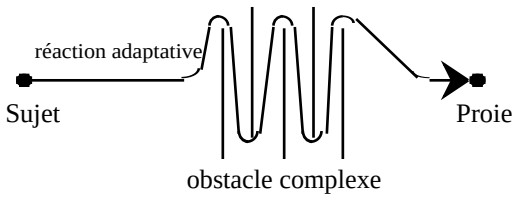


L'action mise au service de la pulsion alimentaire se heurte à un obstacle, qui donne lieu à une RÉTROACTION (de frustration), et l'éducation commence : le sujet, insatisfait, S'ADAPTE aux difficultés de l'existence. Son expérience l'enrichit de tropismes, de RÉFLEXES ADAPTIFS.

Puis vient le moment où les choses se compliquent :

Troisième schéma

Le réflexe devient réflexion



L'obstacle est devenu complexe et les réflexes ne suffisent plus. L'éducation sérieuse commence : le sujet apprend à patienter, à s'accorder le temps. L'obstacle étant devenu PROBLÈME, le réflexe devient RÉFLEXION.

Dans sa « Psychologie de la Motivation » [P.U.F. 1947], Paul Diel avait déjà observé l'évolution du réflexe devenu réflexion. Certes, le schéma présenté ici est abusivement simple : il devrait faire état de plusieurs **sortes** de rétroactions, que nous étudierons dans notre troisième cycle. Ce schéma s'applique encore aux animaux et déjà aux humains : c'est le cas du singe qui déplace un tabouret pour atteindre une banane, et c'est celui de l'écolier penché sur un problème de géométrie. Dans le langage courant, réfléchir signifie cela. Le sujet fait appel à ses ressources, cherche à appliquer ses connaissances : il **se concentre** pour résoudre son problème. S'il y parvient, il est satisfait, et tout va bien.

Mais il s'est engagé dans une voie dangereuse, qui est celle de la concentration. S'il ne réussit pas à résoudre son problème, il subit une rétroaction de frustration, et il doit **réagir à nouveau** pour obtenir satisfaction. Il cherche à se satisfaire n'importe comment. Eh bien, toute la psychologie de la conscience et du subconscient tient dans ces trois mots : **n'importe comment**[43] . Nous les étudierons avec soin en temps et lieu.

Laissons de côté aujourd'hui les moyens pathologiques de la satisfaction, et sa forme banale qui est la dérobade : le sujet se donne la satisfaction de se déconcentrer, de se détendre, et observons le cas de ceux qui poursuivent la lutte. Ils se concentrent de plus en plus et se deviennent à eux-mêmes un obstacle insurmontable : ils **s'égocentrisent,** s'emprisonnent dans leur ego, et n'ont plus alors qu'un moyen de se satisfaire : la **projection**. Voici le schéma de leur évolution psychique :

réflexe Æ | *réflexion* Æ | *concentration* Æ | *égocentrisme* Æ | *projection* Æ | PROJECTEUR

[43] Ces trois mots contiennent Hitler et sa volonté de puissance, Saint Jean de la Croix et sa « nuit obscure », Landru et son divorce d'avec l'humain, et Einstein, et Shakespeare, et tous les rêveurs, mais pas Léon-David Steiner qui, disposant d'une vision globale du réel, semble avoir été le premier homme à **savoir ce qu'il faisait.**

C'est ainsi qu'on devient un « projecteur », c'est-à-dire une « lumière », un « phare ». On se projette soi-même, et, quand on est doué, on obtient des effets de mots, d'éclairage, et même de cheveux ! A ceux qui possèdent ces talents, quatre poils follets dans la nuque suffisent pour se donner des mines d'alchimiste byronien, et quelques lignes de prose pour transformer l'Univers en un portrait de Soi.

Mais, heureusement, la sémantique nous enseigne le sens profond du mot « réfléchir ». L'évolution de la pensée, son hominisation, transparaît tout entière dans la limpidité d'un seul mot :

réflexe Æ | *réflexion* Æ Æ Æ *reflet* Æ | RÉFLECTEUR

C'est cette évolution qui a produit un Steiner, l'homme qui savait s'abandonner au bon moment (Æ Æ Æ) et **refléter le réel.** Pour pouvoir refléter le réel en réfléchissant, il faut apprendre à se **déconcentrer**, à s'abandonner.

PIERRE *(Il se tourne vers l'auditoire)*

C'est en pratiquant la relaxation intellectuelle que vous serez payés de toutes vos peines. Le dernier schéma de Bernard montre à quel moment la relaxation (Æ Æ Æ) est fructueuse. Pour refléter le réel, il faut pratiquer l'abandon en se confiant à la nature. Mais cela ne suffit pas pour devenir un « réflecteur », doué des moyens d'**exprimer** et de **communiquer** les visions données à ceux qui s'abandonnent. Cette tâche-ci exige la concentration mais ce n'est plus en soi, c'est hors de soi qu'on se concentre. Ceux qui pratiquent ces disciplines deviennent immanquablement des hommes et des femmes supérieurs, mais ce n'est pas en eux qu'ils trouvent cette supériorité, et elle ne leur appartient pas : c'est eux qui lui appartiennent. La supériorité est celle de notre espèce, et la leur n'est qu'un reflet résultant de leur appartenance. C'est en prenant possession de l'héritage des hommes que nous devenons humains. Ce qui nous appartient en propre n'est presque rien. Tant que nous ne vivons qu'en nous-mêmes et pour nous seuls, nous n'acquérons – et nous ne sommes – presque rien.

* * *

Les techniques steinériennes de la relaxation mobilisent nos ressources psychiques inconscientes et nous procurent la jouissance de nos instincts intellectuels et la vision du réel. Mais elles peuvent faire de nous des visionnaires dans le plus mauvais sens de ce mot si elles ne sont précédées d'un travail de critique méthodique et prolongé. Imperceptiblement d'abord, mais avec une efficacité vite grandissante, les exercices d'autocritique décrits plus haut réalisent en nous un vide non pas seulement intellectuel ou conceptuel, mais psychique, mais global. Inemployées, disponibles, nos facultés mentales deviennent alertes et avides de réel. C'est ainsi que l'autocritique qui est l'opposé de la relaxation, nous met néanmoins sur la voie de la décontraction, de l'abandon.

L'autocritique commence par nous arracher nos « biens », mais elle ne nous dépouille jamais que de ceux que nous avons amassés en péchant contre l'esprit. En d'autres termes, elle ne nous dépouille jamais que de nos maux. Elle démantèle la forteresse que nos peurs ont bâtie pour protéger notre ego. Nous nous y sentons en sécurité (relative) mais elle nous emprisonne. Les premiers coups de pioche portés à cette prison, parce qu'ils ébranlent cette sécurité illusoire, sont douloureux. Ils nous font peur. Mais chaque lézarde laisse filtrer un peu d'air frais, un peu de liberté. Et, loin de rester pénibles, ces exercices d'autocritique deviennent passionnants. On ne s'en abstiendrait plus pour rien au monde : une vie intérieure d'humain libre a commencé.

C'est à ce moment seulement que la relaxation steinérienne (décrite ailleurs : J. Dartan, « Au Chevet de Soi-même »), peut être entreprise sans le moindre danger. Les murailles qui nous isolaient s'écroulent, et, sans que nous ayons à lever le petit doigt, l'image globale du réel se donne à nos regards. La nature se donne toute à ceux qui se donnent à elle.

2. - LA VIE ET L'ŒUVRE DE LÉON-DAVID STEINER

La vie de Léon-David Steiner fut celle du Juif errant. Il naquit à Odessa en 1897. Neuf ans plus tard, ses parents s'établirent en Allemagne impériale, très attirante et accueillante aux Juifs, et qui savait en faire de bons citoyens. En 1914, ses études secondaires achevées, il s'engagea dans l'armée allemande. Blessé grièvement et réformé en 1916, il fit à plusieurs universités allemandes des études prolongées mais décousues : intéressé à tout, il était déjà un Juif errant intellectuel, impuissant à se fixer nulle part. De guerre lasse et pour plaire à son père, qui attachait tout leur prix aux titres académiques, il consentit à décrocher un diplôme de docteur en géologie, sans intention d'exercer cette profession qui allait néanmoins l'aider à réaliser son destin.

« J'étais dégoûté », dira-t-il plus tard, *« de cette existence desséchée et frivole, dévouée (sauf en sciences physiques) à la poursuite des faux-semblants du savoir, et j'étais résolu, avant toute carrière, à faire des études plus sérieuses ».*

Et il consacra près de dix ans à étudier, en les observant in situ. les aspects les plus divers de la nature humaine dans les contextes sociologiques les plus variés. De 1923 à 1931 Steiner fut une sorte laïque de prêtre-ouvrier, mâtiné d'un Gil Blas de Santillane. Ses blessures lui interdisant les travaux de force, il ne fut ni bûcheron ni débardeur, mais, hors les activités de cette sorte, il fut à peu près tout. Il parcourut le monde en faisant d'incroyables métiers. Chacun l'enrichit parce qu'il savait observer, puis organiser ses observations : il en faisait des constructions mentales, quitte à les démolir quand elles cessaient de le satisfaire, mais les matériaux resservaient et rien n'était perdu.

De tous les emplois qu'il tint pendant cette phase picaresque de sa formation humaine, le plus éclairant fut celui d'infirmier, qu'il exerça pendant dix-huit mois dans un hôpital psychiatrique parisien. C'est en ouvrant les yeux – et le cœur – à ce qui se passait dans cet enfer que Steiner reçut, comme un coup de matraque, la vision soudaine de la signification du drame humain, c'est-à-dire de l'Evolution. C'est là qu'il lui fut donné d'observer sur le vif le mécanisme le plus douloureux de la psychogénèse, et le plus incompris : la folie. Bref c'est là que naquit – ou, plutôt, que renaquit explosivement – le Léon-David Steiner dont l'intelligence et la sensibilité, brutalement interpénétrées, allaient se féconder l'une l'autre pour donner naissance à l'orthologique.

PIERRE

Nul n'a entendu le récit de cette expérience magnifique et horrible sans en être frappé et même marqué. Steiner en a consigné les détails dans plusieurs carnets de bord, non destinés à la publication, qui contenaient pêle-mêle les matières premières de sa pensée : les faits bruts, dont aucun, pris isolément, ne semblait significatif. Mais la vision globale qui désarçonna Steiner pour s'emparer de lui, disait-il, et ne le quitter plus jamais, fut celle d'une **lutte sans merci de la Société toute-puissante contre l'Individu irréductible et invincible.**

MEDICUS

Je ne m'étonne pas que les hôpitaux psychiatriques aient laissé cette impression pénible à un profane : rien ne ressemble plus à des pénitenciers. Mais les psychiatres ne sont plus des tortionnaires. On ne bat plus les fous :

on les « tranquillise » et on les guérit souvent assez pour leur rendre la liberté et même une utilité sociale en les reclassant en fonction de leurs aptitudes. Dans l'état présent des connaissances, c'est ce qu'on peut faire de moins mal.

PIERRE
Certes, mais Steiner avait observé que tranquilliser les malades, c'était les priver de leur ressort ; que, dans un grand nombre de cas, guérir voulait dire contraindre à reculer, et reclasser signifiait dégrader. Aussi est-ce à l'acquisition de connaissances plus justes, dont pourraient naître une pédagogie et une psychothérapie évolutives au lieu d'involutives, qu'il dévoua sa vie.

BERNARD
Capable de sympathiser, de sentir en même temps qu'il voyait, l'infirmier qui était aussi homme de science devint un anthropologue à la fois visionnaire et visualisateur, dont les visions, qui étaient aussi des vues, deviendraient bientôt des concepts et enfin des visées. Son interprétation du mythe de la Genèse, sa découverte des mécanismes de l'individuation et des déterminismes du Mal social résultèrent des vues d'un anthropologue, issues des visions d'un infirmier. Et la biosociologie soucieuse de moyens d'action naquit du besoin, normal chez l'adulte responsable, de transformer ses vues en visées. Tel fut le schéma de la vie, aventureuse mais simple, de Léon-David Steiner.

PIERRE
Au décès de son père, survenu en 1931, Steiner se trouva chargé de responsabilités familiales. Il rentra en Allemagne et s'y maria, mais ne s'y établit pas : Hitler ne lui disait rien qui vaille. Il emmena sa femme, sa mère et deux jeunes sœurs aux Etats-Unis où, servi par ses connaissances géologiques et surtout (disait-il) par la chance, il exerça avec bonheur le métier de prospecteur, puis celui de businessman. Il amassa une fortune considérable, acquit la nationalité américaine et devint Américain. L'Amérique n'eut jamais de meilleur citoyen. Mais, passionnément anti-nazi, il devint passionnément pro-Russe lorsque Hitler s'avisa de faire la guerre à ses alliés de la veille. Son cas était voisin de celui de R. Oppenheimer, sauf qu'il se compromit plus gravement. Il était tout sauf prudent, et, quand Hitler était en cause, il voyait rouge. Pour un homme de son tempérament, cela voulait dire sembler rouge. Il donna à pleines mains son argent et s'affilia à tous les organismes para-communistes qui pullulèrent en ces temps-là aux U.S.A.

Or, s'il est une chose que les autorités américaines semblent n'avoir pas comprise, c'est la mentalité de cette sorte de gens. Steiner ne cacha jamais ses sympathies, qui survécurent à la défaite allemande parce qu'il n'était pas homme à laisser tomber ses amis. Il fut donc très vite repéré, mais il était extrêmement riche et n'occupait pas d'emploi officiel. On le surveilla de près sans lui demander de comptes. Mais le jour vint où il alla trop loin dans l'anti-conformisme : il abandonna ses affaires et renonça aux amples revenus que lui valaient plusieurs conseils d'administration pour se consacrer tout entier à des activités intellectuelles désintéressées. Cela ne pouvait que sembler louche aux autorités américaines. Ne sachant pas qu'il recherchait la signification biologique de la longévité humaine (cf. J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme», Les Editions Sociales Françaises, 1968), elles supposèrent sans doute qu'il était tapi dans l'ombre pour préparer quelque mauvais coup. En 1953 il reçut la visite d'un agent des services de contre-espionnage du F.B.I., qui sortit de sa serviette un dossier bourré de photocopies, et fit entendre à Steiner qu'il lui arriverait malheur s'il ne quittait l'Amérique dans le délai d'un mois. Steiner, qui connaissait son monde, quitta l'Amérique dans le délai prescrit, s'établit en Suisse, créa le C.I.E.B.S.., et anima les études dont nous publions aujourd'hui les premiers fruits.

HUBERT
J'imagine qu'après cette expérience son amour des Américains a tiédi ?

PIERRE
Nullement. Il savait gré à l'Amérique de lui avoir laissé la vie sauve. Dans la plupart des autres pays, pensait-il, on n'eût pas fait tant de manières : son dossier, complété d'une seule photocopie, celle d'un certificat de décès accidentel, aurait été classé parmi les affaires menées à bonne fin. Quoi qu'il en soit, Steiner devint prudent. Plusieurs des amis qu'il rassembla au C.I.E.B.S. étaient fonctionnaires, d'autres étaient professeurs d'université, la plupart étaient juifs, et beaucoup s'étaient compromis. Steiner, qui avait pris conscience de la puissance des moyens d'investigation dont semble disposer le contre-espionnage américain, eut soin de protéger les membres du C.I.E.B.S. en leur assurant un anonymat inviolable. Les travaux du C.I.E.B.S. en furent placés sous le signe de l'impersonnalité fonctionnelle : aucun auteur ne s'y trouva soumis à la tentation de se mettre lui-même en valeur. Il s'est ensuivi un désintéressement favorable à la qualité des études. En revanche, aucun sociétaire ne peut se réclamer de son appartenance à cet organisme, ni rien publier de ses travaux. C'est ainsi qu'un livre pensé par des Américains pour des Américains paraît d'abord en France. Peut-être est-ce regrettable, mais ce sont les services de contre-espionnage du F.B.I. qui doivent en être blâmés – ou loués.

BERNARD
Les œuvres de Steiner sont, à certains égards, plus surprenantes que sa vie. Il nous a laissé quelque quinze

mille pages manuscrites, dont il ne voulut jamais publier la moindre ligne. Ce n'est pas qu'il ait été, tout au long de sa vie, indifférent à la gloire. Son cas fut d'abord celui de Darwin qui, voulant faire toujours mieux, ne pouvait se résoudre à publier ses travaux. Or Steiner voulait communiquer non pas des faits mis en bon ordre dans une théorie, mais une vision, une image globale du réel, dont aucun « point » n'est significatif à lui seul. C'était un travail désespérant, toujours inachevé, jusqu'au jour où naquit, explosivement aussi, l'orthologique.

Il se fit alors en Steiner une transformation profonde : **il s'aperçut qu'il n'y était pour rien !** Il constata que, l'orthologique étant préfabriquée en nous, il eût été aussi absurde de s'en faire une gloire que de toute autre fonction physiologique involontaire. Autant eût valu s'admirer et prétendre aux honneurs parce que chacune de nos molécules d'hémoglobine est douce de la propriété de charrier quatre molécules d'oxygène. C'est ainsi que s'explique l'incroyable modestie de Steiner, qui ne se mit jamais en avant. Il devint comparable à un saint, conscient de l'importance cosmique des personnes, et de l'inimportance infinie des *personae* (masques). Bref Steiner devint un homme libre, un adulte aussi peu soucieux de poursuivre les honneurs que de jouer aux soldats de plomb.

FRANCHIR LE RUBICON

Cet ouvrage est issu d'une expérience qui s'est déroulée en 1962 et 1963 sur la scène d'un théâtre parisien.

En dialoguant entre eux, plusieurs professeurs se sont efforcés d'apporter à une centaine de jeunes gens des deux sexes quelques connaissances fondamentales, qu'ils devraient acquérir pendant leurs années scolaires, mais que nos écoles n'enseignent pas.

Peu concluant à l'origine, l'enseignement dialogué revient en France, enrichi des apports d'une équipe internationale de chercheurs. Les améliorations sont décisives : les étudiants ne sont plus invités à acquérir eux-mêmes les connaissances qui leur manquent. Ils assistent à cette acquisition par des personnes fictives, et ils en observent les effets.

Ils voient naître et grandir chez les héros d'une comédie ou d'un roman une intelligence et une sensibilité bientôt spectaculaires et émouvantes. Ils tendent à s'identifier à ces héros et, pour finir, c'est leur propre aventure qui leur est donnée en spectacle. C'est leur évolution, leur maturation, qui se fait sur la scène, et c'est en eux que grandissent l'intelligence et la sensibilité : la technique dite « pédagodramatique » a porté ses fruits.

Mais, pour obtenir ces résultats, quelques précautions sont nécessaires : que ce soit chez vous ou chez votre libraire, ne feuilletez pas ce livre avant d'en avoir lu l'avant-propos, qui contient son « mode d'emploi ».

L'AUTEUR

Jacques Dartan est le pseudonyme d'une équipe de trente-deux chercheurs. Leurs travaux ont été coordonnés par le Centre International d'Etudes Bio-Sociales, sous la présidence de l'auteur de ce livre.

Son ambition a été d'informer un large public des résultats de leur travail en exprimant la pensée de ses collègues aussi fidèlement, clairement et simplement qu'il a pu.

LE DÉNOUEMENT D'UNE CRISE DE CROISSANCE

La nature a doté les animaux d'instincts qui limitent leur agressivité.

Les éducateurs ont perdu tout moyen de limiter celle de leurs élèves.

En suscitant l'émergence de ressources cérébrales nouvelles, une expérience scientifique éclaire les mécanismes de l'instinct. Elle atteste le dénouement d'une crise aiguë et met fin au cauchemar d'une humanité qui semblait surdouée pour la guerre et impuissante à vivre en paix.

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE
Siège Social
82, rue Raynouard, 75016 PARIS

© CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES BIOSOCIALES

IMPRIMERIE REIX - CLERMONT-FERRAND - DÉPOT LÉGAL N° 569 (3e trimestre 1980)

UN FAIT-DIVERS FAIT FORTUNE

Ceux qui, il y a une vingtaine d'années, auraient prétendu que des oiseaux migrateurs peuvent naviguer aux étoiles auraient été tenus pour fous. Une aptitude à la navigation stellaire exige des connaissances astronomiques qu'aucun animal ne saurait posséder et des pouvoirs de compenser toute dérive en fonction de calculs dont le plus doué des hommes serait incapable sans ordinateurs. Un fait, pourtant, avait frappé un ornithologue, Gustave Kramer. Il observa que, dès leur départ, ces oiseaux mettent le cap sur le but à atteindre. Ils ne s'envolent pas au hasard ou au gré des vents et se dispensent des «tours d'observation» que font parfois les pigeons voyageurs.

Avant de quitter le sol, ils visent la direction exacte qu'ils vont suivre. Les ornithologues n'ont pas besoin de les suivre au radar ni de les charger d'émetteurs-miniatures ; il leur suffit d'observer un de ces oiseaux dans une cage spéciale. Il sautille sur un perchoir circulaire jusqu'à la bonne position de départ et indique par un frémissement des ailes qu'il s'envolerait volontiers. Si l'on tourne un peu la cage, il reprend aussitôt son sautillement, dépasse légèrement le point exact et se met à osciller, nerveux et tendu, vibrant comme une aiguille de boussole. Il se comporte de la même manière que pendant son vol migratoire : pour vérifier sa direction, il s'en écarte d'environ 5° à gauche et à droite.

Il a donc été possible de se livrer à une série d'expériences non seulement à l'air libre mais en planétarium. Franz Sauer en eut l'idée en 1956 et obtint des résultats désormais célèbres. Il découvrit que, de nuit, par ciel couvert, les fauvettes volaient dans la bonne direction tant qu'on pouvait distinguer quelques étoiles particulièrement brillantes. C'est ce qui lui donna ses premiers soupçons. Les étoiles seraient-elles, pour les oiseaux migrateurs nocturnes, les guides que l'on cherchait depuis si longtemps ?

Menées dans le planétarium de Brême, ces expériences n'étaient pas commodes. Franz Sauer et sa femme durent s'étendre sur le dos, dans une position très inconfortable, au-dessous de la cage posée sur un chevalet. Il leur fallut observer leurs oiseaux à la faible lueur du dôme d'étoiles artificielles et mesurer le nombre de degrés de déclinaison. On peut supporter cette contrainte pendant quelques jours : Franz et Eléonore Sauer l'ont endurée pendant plusieurs années. En outre, l'humeur des fauvettes devenait exécrable chaque fois qu'on les sortait de leur confort pour les livrer à ces expériences nocturnes. Il ne fallait pas qu'elles reconnaissent Franz, leur ami, car elles restaient brouillées avec lui pendant plusieurs semaines. Même les grillons ou les vers de farine ne rétablissaient pas leur amitié. Les oiseaux refusaient de picorer ces friandises dans sa main alors qu'ils les acceptaient volontiers de sa femme. Le Dr. Sauer devait se masquer comme un voleur pendant ces expériences.

Tout d'abord, Franz montra à ses fauvettes un ciel identique à celui qu'on peut voir au-dessus de Brême à l'époque de la migration automnale. Elles crurent voir de véritables étoiles et s'envolèrent sans hésitation vers le Sud-Est en direction de la Turquie. Certes, cette observation n'était pas probante : les oiseaux auraient pu s'orienter suivant le champ magnétique terrestre, des rayons cosmiques invisibles, ou d'autres moyens. Sauer anéantit ces hypothèses en faisant tourner le ciel du planétarium comme un manège de chevaux de bois.

Quelle qu'ait pu être l'orientation donnée, les oiseaux s'envolaient toujours dans la direction qui aurait été le Sud-Est d'après les fausses étoiles mais qui était en réalité le nord ou l'ouest.

Autre preuve : quand, au cours de la nuit, ces étoiles artificielles ne se déplaçaient pas normalement ou demeuraient immobiles pendant longtemps, les oiseaux changeaient de direction. Les fauvettes semblaient savoir qu'en septembre à 23 heures telle ou telle constellation se trouve exactement au sud-est, puis se déplace vers le sud. Aussi cessent-elles de se diriger droit sur la constellation pour infléchir leur cap vers la gauche.

Les migrateurs guidés par leur environnement stellaire règlent leur vol tant que quelques étoiles restent visibles. Si le ciel se couvre entièrement ou si la coupole du planétarium est plongée dans l'obscurité, les fauvettes volettent un instant ça et là. Lorsqu'elles s'aperçoivent qu'il ne leur est plus possible de s'orienter, elles s'arrêtent. Dans la nature et en liberté, elles interrompent leur vol.

D'où la fauvette tient-elle ce pouvoir ? L'a-t-elle appris de ses parents pendant son enfance ? Soucieux de répondre à cette question, le Dr. Sauer éleva une fauvette babillarde devenue célèbre : «Müllerchen». Pour découvrir si son comportement résultait d'information innée, ou culturelle acquise au cours de son existence, elle fut isolée dès son éclosion dans une pièce fermée. Pendant plusieurs mois elle ne vit ni une autre fauvette ni le ciel nocturne ou diurne.

Lorsque, par une nuit de septembre, Müllerchen fut animée du visible besoin de partir, le Dr. Sauer la transporta dans le planétarium de Brême et alluma brusquement toutes les étoiles. *L'oiseau fut d'abord saisi d'effroi.* Puis il se mit à sautiller vers le … sud-est ! Cette connaissance du grand atlas céleste et de la course des étoiles, la fauvette en avait donc hérité dans l'oeuf. On connait mal les moyens mis en oeuvre par la nature pour réaliser un tel exploit, mais aucune autre explication n'est possible.

On fit croire à Müllerchen qu'elle suivait la route migratoire normale et s'avançait toujours plus loin vers le sud-est. De nouvelles constellations apparaissaient au sud de la coupole et les anciennes disparaissaient au nord. Ainsi, après la route étoilée de Brême, Müllerchen vit celle de Prague, de Budapest, de Sofia, de la Turquie orientale. Elle maintenait toujours le cap au sud-est. Puis brusquement, alors qu'on lui montrait le ciel étoilé de la Méditerranée orientale, tel qu'on peut le voir au large de Chypre et d'Israël, un fait étrange se produisit : comme un bateau s'alignant sur un autre feu de position, la fauvette changea de direction et prit plein sud. Le ciel l'empêchait de continuer vers le désert d'Arabie où elle aurait péri misérablement. Il la conduisit en toute sécurité le long du Nil vers ses quartiers d'hiver. Chaque fois qu'elle voyait le ciel de Chypre, Müllerchen se dirigeait immanquablement vers le sud, même si on lui faisait croire, en planétarium, qu'elle avait effectué le trajet Brême-Chypre en trois semaines ou en trois heures ! La fauvette est donc capable non seulement de maintenir un cap à la boussole en suivant les astres, mais encore de reconnaître sa position sur la sphère terrestre et, par conséquent, de naviguer. Si on lui montre, en planétarium, le but de son voyage, le territoire situé au sud de la grande chute du Nil, elle se croit arrivée. Son inquiétude de migrateur la quitte et elle s'endort.

D'autres oiseaux suivent les étoiles pendant leur migration. Cet instinct est plus puissant que la faim ou le besoin de confort qu'ils pourraient satisfaire en cours de route. Ces animaux ont reçu dans l'oeuf, en même temps que la vie, *un plan qui leur impose les voies et le terme de leurs voyages, leurs destinations et leur destin.*

(résumé d’un compte rendu des expériences de F. et E. Sauer par Vitus Dröscher, in « Le sens mystérieux des animaux », Robert Laffont, Paris 1965 (pp. 229 sq).

La navigation stellaire des oiseaux migrateurs n'est plus contestée. Cette information a été vérifiée, corroborée et raffinée par plusieurs auteurs opérant sur d'autres oiseaux et même sur des insectes volants. Mais, dans le flot continu des acquisitions faites tous les jours par les explorateurs scientifiques de la nature, cette découverte n'aurait guère été qu'un accident - un « fait-divers » -, certes remarquable, si elle n'avait mis en lumière la GRANDEUR INCOMMENSURABLE[44] de la pensée humaine en élucidant les rôles qu'y joue *l'INCONSCIENT*.

Sous sa forme instinctuelle, l'INCONSCIENT est infaillible. Notre pensée consciente, au contraire, semble l'être si peu que « humain » est devenu synonyme de « faillible ». Aucun homme sain d'esprit ne s'est jamais cru ni prétendu infaillible alors que, de toute évidence, nous *devrions* l'être immensurablement plus qu'aucun animal. Ce fait divers a-t-il fait fortune parce que l'INSTINCT tend à supplanter l'INCONSCIENT qui **prendrait sa retraite après fortune peut-être *surfaite* ?**

Que l'Inconscient a fait fortune est indéniable.

La psychanalyse lui a attribué une influence beaucoup plus déterminante qu'à la conscience sur les comportements des humains.

Ceux-ci en ont été rendus de plus en plus dépendants d'influences étrangères à leur volonté.

Mais la vogue de la psychanalyse est à son déclin. A-t-elle été victime de quelques quiproquos graves ?

La tendance de la psychologie contemporaine est, au contraire, de valoriser l'information consciente. Et, mise en relief par l'éthologie, *l'information instinctuelle,* certes **méconnaissable dans le cas des humains,** propose aux psychologues un champ d'exploitation et d'exploration plus fertile et plus respectueux des exigences de la recherche scientifique.

Enfin, bien qu'inconsciente, L'INFORMATION INSTINCTUELLE S'EST RÉVÉLÉE TRANSFÉRABLE DANS LA CONSCIENCE, c'est-à-dire **ENSEIGNABLE**.

[44] Il n'existe pas de mots qui en permettent la comparaison avec celle des animaux. Mettre en balance l'Himalaya avec un caillou serait aussi excessif qu'insuffisant. Le cerveau d'un Jean Sébastien Bach ou d'un Léonard de Vinci ne pesait pas beaucoup plus de trois mille fois celui des petits oiseaux migrateurs. Mais leurs oeuvres font entendre, voir et sentir *l'immensité* qui sépare un cerveau d'homme d'une « cervelle d'oiseau ». On pourrait en dire presque autant des ancêtres lointains qui extériorisèrent le « génie de notre espèce » à Lascaux et Altamira longtemps avant l'aube de notre civilisation.

GRANDEUR ET FAIBLESSES DE LA PENSÉE HUMAINE

Les biologistes spécialisés dans l'étude de la psychologie animale furent les premiers à observer un phénomène insolite: la prépondérance — *chez les humains* — de l'instinct sur la « raison ».

La pensée spécifiquement humaine est faite d'enchaînements logiques infaillibles quand ils sont rigoureux. Elle est toute-puissante sur le terrain scientifique et nous a valu des promenades sur la lune et d'autres exploits de cette sorte. ***Mais elle ne nous a fourni aucun moyen de tempérer la violence de nos passions.***

La plus lourde conséquence de cette subordination de la raison à l'instinct a été une *IMPOSSIBILITÉ* à laquelle les éducateurs se sont heurtés partout et toujours : ils n'ont jamais su former des hommes qui *puissent* vivre leur amour de l'humain au lieu d'assouvir leur haine des humains, ni répondre à la nécessité devenue impérieuse dans un monde sur-armé, d'une vie sociale exempte de violence.

Les éducateurs contemporains semblent inconscients de la gravité des *TRAUMATISMES QUI SACCAGENT LA MÉMOIRE* [45] de la jeunesse qu'ils rendent inapte à l'étude. Et peu d'entre eux sont conscients des effets négatifs d'enseignements peu ou mal assimilés sur les comportements *sociaux* de leurs élèves. Ainsi, l'INADAPTABILITÉ des hommes à la « condition humaine » dure encore. Leur *inadaptation à eux-mêmes,* qui semblait congénitale, a fait de l'Histoire un récit d'horreurs, de crimes, de souffrances et de haines jamais apaisées. Elle est la tragédie qui semble avoir *prédestiné* l'Homme à la malédiction des dieux et à la « damnation ».

Cette tragédie *devait* prendre fin tôt ou tard par la force et la nature des choses, sans que personne en puisse revendiquer le mérite: pas plus que nos pères ne portaient la faute de sa naissance et de sa durée. Les ***CRITÈRES*** de la science relevant exclusivement de la pensée consciente, le jour devait venir où ses démarches seraient assez rigoureuses pour ***EXPURGER LES SCIENCES HUMAINES DE TOUTE INFORMATION GÉNÉRATRICE D'ABERRATIONS PASSIONNELLES.*** Il s'ensuivrait l'application à ces sciences d'une catégorie de pensée à laquelle nous devons déjà le plus impitoyable des « miracles » de la science *inhumaine* : la fission nucléaire, dont les dangers sont si grands qu'Einstein fut le premier à en prendre conscience: *« Il aurait mieux valu »,* disait-il, *« que j'eusse été plombier... ».*

La pensée logique vient de se racheter en donnant naissance aujourd'hui à une « merveille » inconcevable hier: une LOGIQUE « PARFAITE », qui semblait aussi étrangère à la nature humaine que la perfection de leurs instincts est *naturelle* aux animaux.

---

[45] Ce saccage résulte de mécanismes apparentés aux réactions immunologiques responsables de l'échec de certaines greffes chirurgicales. L'organisme oppose à la « prise » — à la remémoration — d'information pathogène de véritables *anticorps,* qui ont été analysés et même synthétisés par des biochimistes. Cependant, aucune santé mentale n'en résulte : l''information traumatisante est rejetée, *mais la mémoire reste endommagée.*

APRÈS QUOI L'INÉDUCABILITÉ DES HUMAINS APPARTIENT AU PASSÉ.

LEUR ÉDUCATION PEUT COMMENCER et elle a commencé dans un laboratoire de pédagogie expérimentale.

L'INFORMATION « PARFAITE »

Hier encore, l'information « parfaite » était inconcevable.

Elle est désormais la seule qui se puisse concevoir : l'information imparfaite est ***MÉSINFORMATION***.

Encore faut-il distinguer le mot et le concept de la chose. Le mot *parfait,* qui relève de la métaphysique, est synonyme *d'imperfectible.* Dans le langage courant il désigne un état d'achèvement : *parfaire* une œuvre, c'est la « parachever », l'achever dans les moindres détails.

La métaphysique et son vocabulaire ont toujours semblé inapplicables aux sciences et inutiles aux scientifiques. Issu de spéculations *arbitraires,* insoumises aux *apparences,* le CONCEPT de perfection est le produit de la pensée à la fois consciente et ***distraite*** des faits, c'est-à-dire ***abstraite*** (d'eux) et sujette à d'étranges « distractions ».

La ***PERFECTION CONCRÈTE,*** au contraire, est le ***FAIT UNIVERSEL*** par excellence : elle est la condition de l'*existence* de l'univers et de sa *durée.* Elle est à la fois *primordiale, évolutive, éternelle, et visible à l'œil nu !* Le mouvement perpétuel qui anime l'univers avec un rendement énergétique de cent pour cent résulte notamment de l'élasticité parfaite de chacune des particules qui le composent. Ce mouvement se manifeste à nos regards dans les danses, dites « browniennes », de la poussière éclairée par un rais de lumière.

Rien ne saurait être moins « métaphysique » au sens de « platonique » (voire de « chimérique ») qui est l'acception courante de ce mot. Sa signification était inaccessible avant que son universalité n'eût été illustrée par la navigation stellaire et par bien d'autres « merveilles » de l'instinct animal.

AU CONTRAIRE, RIEN NE SAURAIT ÊTRE AUSSI INDISPENSABLE A LA NAISSANCE, A L'ÉVOLUTION ET A LA PERMANENCE DE SCIENCES NATURELLES DEVENUES ACCUEILLANTES ET BÉNÉFIQUES AUX HUMAINS.

Quant aux ***critères*** de la perfection, ils sont eux aussi les moins chimériques qui puissent être : **la perfection est caractérisée par le *RENDEMENT* idéal — le rendement de cent pour cent — et par *l'INFAILLIBILITÉ* absolue dont l'univers est pétri.** Chacun de nous l'est aussi, mais à son insu et à celui de tous.

Jusques à quand ?

L'INÉDUCABILITÉ ET LA MÉSINFORMATION DES HUMAINS APPARTIENNENT A UN PASSÉ QUI S'ENFUIT.

L'ÉDUCABILITÉ

Quelque vingt siècles avant que la science n'en prenne un semblant de conscience, la métaphysique a élaboré et énoncé sous forme de ***CONCEPT*** une deuxième catégorie de FAITS CONCRETS dont l'univers a dépendu et dépend encore pour son évolution.

LA SCIENCE CONTEMPORAINE EN DÉPEND AVEC UNE URGENCE QUI GRANDIT CHAQUE JOUR POUR PRENDRE EN CHARGE SA PROPRE ÉVOLUTION ET CELLE DE NOTRE ESPÈCE, EN COMMENÇANT PAR ASSURER LEUR SURVIE : LES ESPÈCES ET LES SCIENCES ÉTEINTES N'ÉVOLUENT PLUS.

Cette deuxième catégorie, **dite subjective,** de faits *universels* a été désignée d'un mot : la « transcendance », qui révèle ses origines métaphysiques. Les scientifiques qui se méfient à juste titre d'une source d'information arbitraire et entendent — à grand tort — ne rien lui devoir alors que la physique moderne lui doit tout, ont excommunié la transcendance. Elle ne fait partie du vocabulaire d'aucune science. Or il est indispensable de prendre conscience d'une acception dans laquelle elle est d'autant plus utile aux sciences naturelles qu'elle permet l'appréhension d'un phénomène instinctuel dit « transrationnel » dont on verra (p. 14) que l'importance ne saurait être surestimée. La transcendance, d'autre part, joue un rôle d'avant-plan dans la modernisation des sciences de l'éducation :

S'ÉDUQUER, C'EST SE TRANSCENDER
CEUX QUI NE PEUVENT SE TRANSCENDER SONT DONC
INÉDUCABLES

Un exemple *concret* du plus simple des *phénomènes* de transcendance scientifique — c'est le cas de l'eau — rend ce mot accessible à tous. L'eau se compose de deux gaz : l'hydrogène et l'oxygène. Une molécule d'hydrogène et un atome d'oxygène s'associent pour former une molécule d'eau :

$$2H + 0 \text{ Æ } H_2O$$

Totalement étrangère à celles des gaz qui la composent, les propriétés de l'eau ont ÉMERGÉ ***DE LEUR UNION.*** *L'eau transcende les gaz qui la composent parce qu'elle les* ***ASSOCIE*** *et leur* ***SUCCÈDE***. C'est la plus facile définition du phénomène de transcendance scientifique.

C'est tout ce qu'il faut apprendre pour pouvoir prendre conscience de ce qui est arrivé à nos pères, de ce qui se passe en nous, et des émergences qui se produisent autour de nous.

Tout le reste est une affaire d'auto-éducation *holographique*[46] qui se fait d'elle-même par la force et la nature des choses—notamment par les structures de la lumière solaire — sans que les « éduqués » n'aient à s'en soucier ni même à s'en douter: pas plus que les oiseaux migrateurs n'ont à se douter — *ni à douter* — de leurs aptitudes à la navigation stellaire.

[46] Un « hologramme » est un document photographique qui « imite » le cerveau humain en reproduisant l'impression d'un nombre illimité d'images, avec cette singularité que chacun des *fragments* de la plaque photographique qui les porte, si celle-ci est brisée, reste *porteur de tous les éléments d'information photographiés.* Ainsi s'expliquent et s'éclairent les performances — et certaines défaillances désormais remédiables — de notre mémoire. Mais c'est aux *enseignants* qu'incombe la tâche d'en tenir compte.

LES SERVITUDES NATURELLES D'HOMO SAPIENS ET SA VOCATION ANTI-NATURELLE

On sait aujourd'hui que la nature a sensibilisé les animaux aux *SIGNAUX* de l'univers. C'est à la science qu'appartenait la tâche d'étoiler le ciel des hommes en transposant dans son contexte universel la ***PENSÉE TRANSCENDANTALE***[47] ainsi désignée parce qu'elle **associe toutes les formes de pensée qui l'ont précédée et leur succède enrichie de propriétés nouvelles.** D'où l'émergence spontanée de méthodologies *intemporelles,* donc *imperfectibles* et dès lors *éternelles*. Le nombre p illustre commodément la coexistence de ces attributs. Il exprime une constante mathématique familière à tout le monde : le rapport du diamètre au périmètre d'un cercle est si intemporel, imperfectible et éternel que « *Dieu lui-même* » (disait Simone Weil) « *n'y peut rien* ». Constatons en passant l'excellence du critère scientifique fondé sur cette « théologie » : « *Sont intemporelles, imperfectibles et éternelles toutes constantes auxquelles Dieu lui-même ne pourra jamais rien, soit qu'il existe ou qu'il n'existe pas...* »

Ces méthodologies intemporelles se sont révélées en même temps *pratiques* au point de répondre aux besoins de sciences humaines mises ipso facto en état de résoudre leurs plus difficiles problèmes. Le plus douloureux est l'*INADAPTABILITÉ IRRÉMÉDIABLE ET DÉFINITIVE* ***des humains à ce qui a toujours été, — et ne peut plus être —*** LA « CONDITION HUMAINE » NAGUÈRE FONDÉE SUR UNE LUTTE POUR LA VIE DEVENUE LUTTE POUR LA MORT.

Un ***« malheur originel »*** pèse sur notre espèce, dont le sentiment nous obsède comme une malédiction alourdie d'un remords. Pour parvenir à ses fins humaines, l'Homme semble avoir été condamné par un Dieu *vengeur* à se ***culpabiliser*** de « forfaits » ***inexpiables à ses propres yeux.*** Pour se « racheter » de « crimes » qu'il n'a pas commis et *pour lui faire commettre ceux qu'il a commis,* il lui a fallu se faire de la ***souffrance*** et du ***malheur*** une vocation, un ***« idéal »***, ainsi nommé parce que la puissance des « idées motrices », dites *idéologies,* excède les forces de l'ego. *L'idéalisme est donc seul à pouvoir faire de nous des héros et des martyrs.*

C'est pourquoi il n'est pas de culpabilité si absurde que les hommes ne l'aient embrassée avidement: si les tigres sont féroces, c'est ***NOTRE FAUTE*** : avant notre *désobéissance sacrilège,* ces animaux étaient herbivores. Il n'est pas de souffrances que les hommes ne se soient entre-infligées pour s'en châtier, pas d'hécatombes ni de désastres qu'ils n'aient machinés pour s'en meurtrir. Il n'est pas, surtout, d'auto-condamnations, d'auto-dépréciations, d'humiliations ni d'*humilités* serviles et abjectes qu'ils n'aient extorquées à leurs fils à grands renforts de punitions. Or, à ceux qui mettent en œuvre les ressources de la pensée transcendantale, une définition du mot « nature » suffit pour éclairer l'origine et la signif`ication des passions désespérées d'Homo sapiens, forcené du malheur, ivre de rancunes et de haines, acharné à tuer tout ce qui vit et à détruire tout ce qu'il touche pour se venger de lui-même.

[47] Il faut eviter de la confondre avec les exercices dits de « méditation transcendantale », qui restreignent les activités mentales des méditants à celles qui se situent dans la zone alpha des ondes encéphalographiques.

En prendre conscience, c'est dissiper un cauchemar multimillénaire qui aura conduit Homo sapiens à un cheveu de son extinction par auto-extermination. Aucun être humain n'aurait une « espérance de vie » de vingt-ans si la pensée transcendantale ne nous apportait *in extremis* des moyens de réparer les forfaits dont nous nous rendons coupables en le sachant cette fois car les écologistes nous en ont avertis. Nous faisons la sourde oreille faute d'avoir appris comment nous en dispenser sans choir dans une « crise économique » illusoire. Mais les dégâts sont réparables car une définition très simple met en évidence la cause initiale de notre frénésie destructrice et un moyen sûr d'en **inverser** les effets.

Une hypothèse de travail :

La nature est un ensemble de déterminismes *AUTORÉGULATEURS* coordonnés. Elle assure l'équilibre permanent des échanges soumis à ses lois ou, plus précisément, elle maintient leurs déséquilibres dans les limites des « jeux » nécessaires à leur fonctionnement optimal. Cette forme d'autorégulation fluctuante est dite « homéostatique ».

La nature est une entreprise d'***AUTORÉGULATION*** à une échelle à la fois cosmique et microcosmique, mais avec deux exceptions :

1 - Une exception cosmique : la fusion nucléaire qui est la source unique de la chaleur que les étoiles rayonnent dans l'univers. Elle libère l'énergie universelle *à sens unique* et détruit l'ordre *énergétique* originel, irréversiblement transformé en désordre *énergétique* final. Ce phénomène cosmique est dit « entropie ».

2 - Une exception microcosmique : *Homo sapiens,* le seul organisme ***dérégulateur*** qui soit au monde. Pour se libérer lui-même, il est contraint de tuer et de détruire par l'implacable raison qu'il ne peut devenir humain — ***découvrir ce qu'il est et savoir ce qu'il fait — SANS SE SOUSTRAIRE AUX AUTORÉGULATIONS DE LA NATURE,*** dont la plus inhumaine est la sélection naturelle, dite lutte pour la vie et devenue lutte pour la mort.

C'est par une *nécessité absolue,* dont rien ne pouvait l'affranchir, qu'Homo sapiens est un dérégulateur *anti-écologiste de vocation,* qui déteste l'ordre naturel et hait *passionnellement* l'ordre établi. Il est l'ennemi génétique ET *culturel* de la nature. Imperturbablement finaliste, celle-ci l'a créé POUR qu'il la combatte et la *vainque*. Elle l'a doté d'un cerveau *créatif* POUR qu'il la *recrée en lui,* plus généreuse, plus belle et plus « humaine », en obéissance à un ***ORDRE TRANSCENDANTAL DONT IL EST LE CO-CRÉATEUR, LE BÉNÉFICIAIRE, LE DÉPOSITAIRE ET LE GARDIEN.*** **IL EN EST AUSSI LE HÉROS ET LE MARTYR.**

UN TOUR D'HORIZON

I - L'INFORMATION « PARFAITE[48] »

Elle existe à l'état de « produits finis » sous plusieurs formes. La plus simple est pleinement accessible même à ceux qui n'ont pas subi de formation mathématique. Elle consiste d'une série de ***« constantes économiques » exprimées en équations intemporelles et imperfectibles.*** Ces constantes ne fournissent pas seulement, aux multiples « microproblèmes » individuels des entreprises de production, des solutions *évidentes au bon sens* en même temps qu'intemporelles : elles apportent aussi les **SEULES SOLUTIONS POSSIBLES** aux plus difficiles problèmes économiques de l'humanité : ceux qu'a créés la dilapidation des réserves d'énergie fossile de notre planète et l'aggravation *létale* (mortelle) de la détérioration de notre environnement.

Ces « modèles logico-mathématiques » sont disponibles. Ils seront envoyés sur demande, en même temps que *des preuves tangibles de leur valeur pratique,* à ceux qui, au reçu de ces preuves, seraient disposés à consacrer la vingtaine d'heures d'attention que peut exiger l'acquisition du « mode d'emploi » de modèles logico-mathématiques intemporels.

II - L'UTOPIE « PARFAITE »

Aucun homme envoûté par sa vocation d'ennemi de la nature ne peut concourir contre ceux qui ont pris conscience de la signification **biologique** du mot « concurrence ». Il désigne un *CONCOURS INCONSCIENT* (dit « symbiose ») de tous les organismes vivants à la PROSPÉRITÉ de toutes les *espèces.* L'homme seul, parce qu'il n'est inconscient ni de l'existence de sa propre personne ni, surtout, de ses *intérêts individuels,* a pu les opposer à ceux de l'univers et s'opposer violemment à lui. Malgré quoi, depuis quelque cinquante ans, sa conscience de l'étendue de ses pouvoirs ***contre*** les autres hommes et *des leurs* ***contre*** *lui* a grandi. Il en a pris assez peur pour s'abstenir de « surtuer » l'humanité. En revanche, son inconscience de ce qu'il pourrait faire ***pour*** eux, et, en échange, *eux* ***pour*** *lui,* est restée si totale que, au mépris de *toutes* les lois de la vie et même de toute *décence mathématique,* il a provoqué une *explosion démographique* anarchique ingouvernable. Il a *surpeuplé* notre planète à un point où, sans les ressources de la pensée transcendantale, elle serait bientôt — dans une vingtaine d'années au plus — impropre à réunir *jamais plus* les conditions de la survie d'aucun organisme thermorégulé. Les phénomènes biologiques dont de vastes territoires et d'innombrables espèces sont morts déjà seraient définitivement irréversibles. *Or les pouvoirs publics du monde entier sont si impuissants à faire face à ces problèmes brûlants que leur souci* ***unanime*** *est d'entretenir la méconnaissance générale des faits et l'indifférence des peuples aux lendemains sanglants que leurs gouvernements se machinent à eux-mêmes autant*

[48] Les éléments d'information assemblés dans cette notice sont *factuels.* Ils consistent de FAITS observables partout, et vérifiables expérimentalement comme la navigation stellaire des fauvettes l'a été par Franz Sauer. Mais quelques ***DÉDUCTIONS*** ont été extraites de ces laits. Ces déductions constituent un début de ***DÉMONSTRATION***, si modeste qu'elle doive être dans une brève notice, des pouvoirs émergés de l'union, dans la pensée transcendantale, de toutes les formes de pensée qu'elle associe et auxquelles elle succède, enrichie de propriétés nouvelles. *Ces déductions ne ressortissent PAS à des vues de l'esprit : elles aussi sont factuelles et expérimentalement vérifiables en soi-même par quiconque veut bien s'en donner la peine*

qu'à nous tous. Mais ce qui *devait arriver est arrivé juste à temps : la symbiose consciente est devenue* ***enseignable***. Depuis lors aucun homme attardé dans le marécage de ses rancœurs, de ses haines et de son inconscience ne peut résister à la concurrence (darwinienne) de ceux qui s'en évadent.

III- LA SUBSTITUTION DE LA SYMBIOSE A L'ANTIBIOSE

Depuis quelque quarante ans, les médications dites « antibiotiques », qui intoxiquent assez leur environnement pour le rendre impropre à la survie de certains microbes, nous ont familiarisés avec un phénomène d'antibiose localisée.

Sans le savoir d'abord, puis à son corps non défendant, l'homme est devenu l'Antibiotique par excellence. Il intoxique son environnement à un point où celui-ci ne pourrait plus réunir les conditions de la survie d'aucun organisme thermorégulé pendant plus d'une vingtaine d'années s'il n'était mis fin à temps à sa carrière d'ennemi de la vie.

C'était l'inévitable prix que lui aura coûté la vocation antinaturelle qui l'a acculé à la nécessité *d'apprendre à tuer pour survivre.* Être le premier à tuer était la condition de sa survie. En abrégé, c'était la « *condition humaine* ».

Ces temps ne sont plus. On sait depuis longtemps que, pour survivre, il ne nous suffit plus d'être les premiers à tuer. Nos ennemis renaissent toujours de leurs cendres et il nous en naît de nouveaux tous les jours jusque parmi nos alliés et nos frères. L'antibiose est devenue la « condition inhumaine » par excellence, la condition la plus sûre de notre mort la plus prochaine.

Reste la *symbiose* qui règne sur tous les organismes vivants. Aucun animal ne sait ni ne comprend ce qu'il fait. Mais chacun — SAUF L'HOMME — **concourt dans toutes ses activités au bien de tous les autres. Rien n'est si incroyable, si inexpliqué, ni plus certain.**

Mais L'HOMME SEUL a été doté d'une conscience discursive. Il est le seul organisme qui puisse et doive être acculé à une nécessité issue de la LOGIQUE VIVANTE : *la symbiose consciente.* Libre de tout apprendre toute sa vie, l'homme ne pouvait rien savoir en naissant. Il lui a fallu apprendre à tuer pour survivre. Il lui faut APPRENDRE A VIVRE avec et *pour tout* ce qui vit.

En trois mots : *APPRENDRE LA JOIE DE VIVRE.* C'est la féerie que vivront tous les hommes. C'est aussi la *condition de leur survie*.

IV - LE CAS DES INDIVIDUS

La pensée transcendantale est un phénomène spécifique devenu accessible à tous les individus, quelques déshérités exceptés. Elle répond si exactement à leurs besoins que ceux qui y ont goûté s'en sont montrés plus assoiffés et plus *friands* que des violences, des « plaisirs », des délinquances, des stupéfiants et bien d'autres « attractions » offertes profusément ces temps-ci. Ils la préfèrent même à *l'argent* censé TOUT mettre à leur portée.

Mais, ce qui est vrai de l'espèce ne l'est des individus que s'ils actualisent leurs potentialités. Génétique ou culturelle, l'information héritée ou enregistrée dans nos « mémoires

» ne s'extériorise dans nos actes ou dans nos œuvres que si nous nous y « entraînons » nous-mêmes ou y sommes entraînés. D'où l'anglais « training », que traduit « apprentissage » ou « initiation » selon le niveau auquel il s'applique.

Faut-il prendre la peine de s'initier — et comment le peut-on[49] — à une forme de pensée qui sera familière à tous les humains dans moins de vingt ans ?

Cette initiation ***s'impose,*** dans l'ordre *dégressif* de sa nécessité:

— aux HOMMES D'ÉTAT : eux ***seuls*** ont le pouvoir d'en démontrer l'irrésistible efficacité pratique, d'assurer sa diffusion instantanée partout en même temps, et de ***mettre fin au saccage de notre planète avant l'irréversibilité des facteurs de sa dégradation et de notre anéantissement.***

— aux ENSEIGNANTS : la transmission de l'information transcendantale à nos fils dépend d'eux, et eux-mêmes en dépendent pour l'exercice de leur profession : les temps sont proches où l'information incompatible avec la santé mentale et morale de leurs élèves sera *bannie* à l'école ;

— aux PARENTS soucieux d'en protéger leurs enfants pendant les quelques années que demandera la mise en œuvre d'un enseignement ajusté aux exigences du cerveau humain.

V - LE CAS DES NATIONS

Devenue accessible aux individus, la pensée transcendantale ne l'est pas encore aux nations. Celles-ci sont soumises plus dangereusement que jamais aux lois d'une sélection naturelle devenue intolérable dans un siècle peuplé d'hommes et de femmes *sensibilisés aux signaux de leur environnement* ***social***.

Pour la dernière fois en 1849, la sélection naturelle exerça ses ravages à visage découvert en Europe occidentale. Une attaque de mildiou décima le peuple d'Irlande plus durablement que ses pommes de terre dont la récolte fut anéantie cette année-là. Or c'était l'aliment presque exclusif des « économiquement faibles ». Le désastre qui s'ensuivit était fatal. Les Irlandais mouraient comme des mouches. Leurs cadavres jonchaient les routes. En moins d'un an, l'Irlande perdit la moitié de sa population. Les miséreux qui n'avaient pu fuir cette nation malheureuse étaient morts de faim.

Pendant que la sélection naturelle faisait sa besogne habituelle, les producteurs de blé faisaient la leur. Le blé irlandais quittait l'Irlande pour être livré à des consommateurs « plus

[49] La diffusion de l'information issue de la pensée transcendantale est assurée par l'Institut Français d'Orthologique (I.F.O.). Cet organisme a été créé en 1968 pour servir de laboratoire de pédagogie expérimentale à une équipe pluridisciplinaire de chercheurs groupés au sein du Centre International d'Études Biosociales. Le rôle de l'I.F.O. est d'appliquer à des *adultes des deux sexes* — en prenant soin de mesurer les résultats obtenus — des techniques pédagogiques respectueuses des plus récentes découvertes de la neurophysiologie et de la biochimie.

Ses cours consistent de 18 leçons de 20 à 30 pages, distribuées à raison d'une leçon par mois, d'octobre à juin. La lecture en est généralement jugée agréable malgré la variété et *l'étrangeté* des sujets abordés, qui mettent en jeu des fonctions cérébrales peu utilisées. Chaque leçon est accompagnée d'un questionnaire auquel on ne peut répondre sans mobiliser des aptitudes suscitées par la culture systématique de *l'indépendance* et de *l'originalité*, mais endormies par des traditions pédagogiques nécessairement vouées au culte du conformisme. Ce culte leur est imposé par un système « d'examens » dont dépend la délivrance de diplômes de moins en moins propres à assurer des débouchés professionnels à ceux qui les obtiennent.

offrants ». Il ne pouvait aller aux crève-la-faim par la raison péremptoire que leur pouvoir d'achat était insuffisant pour **rentabiliser** — c'est le mot-clé — la production des céréales. **ET NUL N'Y CROYAIT RIEN POUVOIR**.

La notion de *charité* existait en 1850, mais celle d'une *solidarité spécifique*, qui aurait transformé en « bonne affaire » le sauvetage des affamés, n'était pas née, et la symbiose consciente, qui l'aurait rendu *enrichissant* sur tous les plans, n'était pas encore **concevable**.

C'était resté si vrai en 1850 que cette tragédie trop banale n'a suscité aucune révolte et pas trace de la répugnance éveillée aujourd'hui par l'insensibilité des chasseurs de « bébés phoques » aux souffrances inutiles qu'ils infligent à leurs proies. La passivité des partis politiques d'opposition semble plus surprenante encore. Ils étaient aussi attentifs qu'aujourd'hui à faire feu de tout bois, mais aucun ne tenta d'exploiter la misère du peuple irlandais pour soulever l'opinion contre l'égoïsme et la cruauté des classes dominantes : la sélection naturelle régnait sur l'humanité depuis si longtemps que tous s'y étaient *habitués.* Il eût semblé *absurde d'en accuser qui que ce fût et chimérique de prétendre à soustraire les peuples* à ses lois. NUL NE CROYAIT QU'AUCUN GOUVERNEMENT Y POUVAIT QUOI QUE CE SOIT.

Aujourd'hui quatre évidences ont émergé avec la pensée transcendantale:

1. La symbiose est la *loi naturelle* qui règne sur tous les organismes vivants.

2. Privilège exclusif d'Homo sapiens, la *symbiose consciente* est la condition sine qua non de la survie de notre espèce.

3. Les lois de la symbiose consciente peuvent être énoncées et **enseignées**. Dès lors:

4. TOUT LE MONDE Y PEUT QUELQUE CHOSE ET LES HOMMES D'ÉTAT Y PEUVENT TOUT[50] .

Intimidés par l'arrogance des autocrates d'Orient rompus à l'art de se faire obéir en soumettant leurs sujets aux pressions de la sélection naturelle, c'est-à-dire aux DROITS DES PLUS FORTS, les hommes politiques occidentaux sont infériorisés par les faiblesses (apparentes) de structures politiques qui exigent d'incessantes concessions aux partis d'opposition. Si utiles soient-elles souvent, ces concessions interdisent toute *cohérence* et même toute *consistance* à la pensée politique des gouvernants. Ainsi n'ont-ils pu prendre conscience ni de l'immensité des ressources du cerveau humain, ni de l'étendue de leurs propres pouvoirs ni — surtout — du caractère AUTOMATIQUE des bienfaits que vaudrait à TOUS LES PEUPLES DU MONDE L'APPLICATION SPONTANÉE DES AUTORÉGULATIONS DE LA NATURE — **S'ILS CESSAIENT DE LEUR OPPOSER NOS TRADITIONS CULTURELLES.**

IL SUFFIRAIT A NOS AUTORITÉS POLITIQUES DE CESSER DE NUIRE, FAIRE NUIRE ET LAISSER NUIRE A TOUT CE QUI VIT POUR FAIRE TOUT LE BIEN DU MONDE A TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE.

VI - L'INFORMATION TRANSRATIONNELLE

La pensée *transrationnelle* est le produit le plus évolué de l'instinct de conservation. Elle

[50] Eux seuls ont le pouvoir de *tout montrer à tout le monde: tout ce qui se fait et tout ce qui ne se fait pas, comme /'indispensable réforme de l'enseignement, dépend de leurs décisions et de leurs indécisions. Enfin et surtout, l'adoption par une seule nation d'une politique économique autorégulée et respectueuse d'une série d'équations excluant toute possibilité d'erreur* ne passerait pas inaperçue: il s'ensuivrait une abolition immédiate du chômage et de ses corollaires: l'inflation et la non-compétitivité des entreprises et des nations peu productives. Tous les pays du monde seraient contraints de se rallier à l'économie autorégulée comme ils l'ont été de s'industrialiser au siècle dernier.

immerge l'humanité dans *l'anti-rationnel*, et l'entraîne dans un monde où les *enchaînements logiques s'inversent et où deux fois deux ne font pas quatre.* Bref, dans un monde absurde. Nous allons assister à la dernière étape d'une aventure dont le dénouement ne laisse aucune place au doute sur l'infaillibilité de nos instincts. Ni sur celle de l'intelligence des hommes lorsque **leur éducation cesse de faire obstacle au transfert de leurs instincts dans leur conscience.**

La **Politique** transrationnelle

Toutes les « politiques » qui se sont imposées à l'Occident depuis le XlXe siècle étaient les produits d'un enseignement issu de l'instinct de conservation. Il en naquit une économie politique *réaliste,* une « realpolitik » (Bismarck) fondée sur la **compétitivité**. Elle transposait sur le terrain économique les mécanismes biologiques de la « lutte pour la vie », la survie n'étant tolérée qu'aux plus forts, aux plus « compétitifs ». Cette politique économique fut bientôt diffusée par les universités d'Occident et pratiquée par toutes les nations occidentales. Puis, sous forme de disciplines raffinées dites « sciences économiques », elle a été enseignée avec des variantes mineures par toutes les universités du monde. L'économie politique est désormais universelle. Malgré quoi, loin de fournir un terrain d'entente aux nations, elle exacerbe leurs rivalités et renforce les mésententes et les conflits dont elle multiplie les causes.

L'**Économie** transrationnelle

L'économie transrationnelle est née de la perpétuation, dans une société où les travailleurs percevaient des *salaires,* des habitudes mentales héritées d'un passé où ils « gagnaient *leur vi*e ». Seuls les « maîtres » encaissaient le prix, exprimé en *argent,* des biens produits. C'est donc ainsi que la comptabilité naissante représenta le profit : une différence positive entre les recettes et les dépenses des entreprises. Ces mots définissaient justement le profit *patronal,* mais nullement le profit *collectif.* Ainsi, toutes les dépenses des entreprises, à commencer par les salaires, semblaient être des *pertes nationales* et furent traitées comme telles. C'était imposer la guerre économique permanente et le *culte de la compétitivité destructive* aux peuples, aux nations, aux employeurs, aux employés, aux classes sociales, à tout le monde.

Les théories économiques qui se disputent l'opinion des hommes et le gouvernement des peuples ayant pris leur départ sur une définition *combative* **par erreur**, la guerre économique qui en a résulté devait être de jour en jour plus violente, plus meurtrière. En même temps ces théories sont devenues absurdes de plus en plus significativement au triple sens statistique, mathématique et *prophétique* de ce mot : leur absurdité a acquis la valeur d'un signe prémonitoire d'événements inévitables et, par ailleurs, *imminents.*

Depuis que les conditions écologiques du maintien de la vie sont connues, il est devenu trop facile de constater que la vie aurait déserté notre planète si nos pères avaient appris à se servir de leurs machines aussi rationnellement qu'a pu faire un homme qui n'avait rien à leur envier pour la férocité: Adolf Hitler. Ayant appris à faire tourner ses machines à pleine capacité sans inflation ni déflation, quelques années lui suffirent pour grandir démesurément son **pouvoir de nuire.** Il est encore plus facile de se représenter ce qui se serait passé si toutes les nations industrielles avaient multiplié leur pouvoir de nuire deux cents ans avant que les conditions physiologiques d'une paix définitive n'aient été localisées dans le cerveau humain et utilisées *pratiquement.* Le dénouement d'une aventure qui aura duré plus de mille siècles ne saurait tarder: Homo sapiens dispose *déjà* d'armes surpuissantes, et il n'a *pas encore* appris à vivre en paix, mais un signal d'alarme a éclaté dans les faits: après nous avoir sauvé la vie une première fois, l'économie transrationnelle achève son règne dans une *apothéose d'absurdité* qui

nous la sauvera une dernière fois[51] .

[51] Universalisées par toutes les universités, nos « sciences économiques » règnent sur notre planète depuis la dernière guerre mondiale. Leur diagnostic du mal économique dont souffre le monde moderne est péremptoire: une grave insuffisance d'énergie thermodynamique. Dans un monde condamné à une « concurrence à mort » permanente, le souci qui s'impose à chaque nation est de réunir les conditions de son indépendance économique. En France, ce fut la préoccupation majeure des gouvernements qui se sont succédé après la guerre. Tous l'ont poursuivie dans le renforcement de sa compétitivité: il faut être plus fort que les autres pour les battre et, pour ne pas être battu, aussi fort. Un succès indéniable a récompensé cette politique. la France est devenue compétitive: son pouvoir de nuire aux autres a grandi. Mais qu'est devenue son indépendance économique ? Entre 1940 et 1945, ses ressources énergétiques ont été limitées au débit de ses centrales hydrauliques et à la production de ses houillères, sous déduction de la part qu'en prélevaient les Allemands. Elle s'en est suffi pour survivre. Vingt-cinq ans plus tard, son agriculture mécanisée a été rendue compétitive: elle produit à si bas prix qu'elle ne pourrait récolter un quintal de blé, un sac de pommes de terre, ni un ballot de foin sans l'assentiment des Arabes. Elle ne le pourra jamais plus: les animaux de trait ont disparu, les machines agricoles hippomobiles ont disparu, et la paysannerie aux muscles endurants grossit le contingent de nos chômeurs après avoir été transplantée sur l'asphalte de nos villes. Vingt-cinq ans de sciences économiques transrationnelles ont suffi à mettre cinquante millions de Français en danger d'une mort qui rendrait enviable le sort des Irlandais en 1850. Elles nous ont sauvé la vie au siècle dernier. Elles nous la sauveront une dernière fois en faisant étalage du **POUVOIR DE SUICIDE** qui enrichit ceux dont elles prolongent le séjour dans une monde *absurdement* périmé.

VII - LA CRISE DE L'ÉNERGIE AU XXe SIÈCLE

Cette crise projette une lumière vive sur les propriétés et sur les effets de la sélection naturelle. Trois facteurs expliquent les prix payés et les risques courus par toutes les nations pour se mettre en état de consommer toujours plus d'énergie :

1. La consommation d'une quantité d'énergie toujours croissante est une des conditions de « l'expansion permanente » dont l'Occident s'est fait une habitude et une nécessité, en même temps qu'un *besoin* dont la frustration le met en « état de manque ». Bref une *toxicose* et une *toxicomanie*.

2. La substitution de l'information *artificielle* à l'information naturelle résulte du gigantisme qui fait la force des moyens « populaires » de diffusion de l'information: les *mass-média.* Mais ils acquièrent leur puissance, qui exige des moyens énormes, au prix d'une servitude double. Il leur faut gagner la bienveillance des puissances politiques ou financières qui les paient: (a) en diffusant l'information dont la *propagation* est *profitable* ; (b) en se gardant de publier l'information IMPARTIALE, qui profite à tout le monde mais ne « rapporte » rien parce qu'elle ne trompe personne.

3. Le besoin obsédant d'une quantité croissante d'énergie est, avant tout, un corollaire immédiat de la sélection naturelle. Celle-ci impose à chacun la nécessité, pour conserver sa vie, son territoire et son indépendance, de tuer, supplanter ou dominer les autres. L'INSTINCT DE CONSERVATION est issu de cette lutte, aussi permanente que la forme *d'antibiose primordiale* dite « guerre économique » et machinée par l'Occident au détriment de tous à commencer par le sien propre.

Devenu désordre, cet « ordre naturel » primitif est à l'origine de la **VOLONTÉ DE NUIRE** restée implicite dans la volonté de puissance qui obsède encore l'humanité : **la puissance politique des nations se mesure, autant sinon plus que jamais, à leur POUVOIR DE NUIRE aux autres,** et nullement à celui des les aider, malgré l'exemple historique d'une solidarité économique à l'échelle mondiale: le « Plan Marshall ». L'Amérique en prit l'initiative lorsqu'elle parvint au faîte d'une puissance et d'une popularité qui, si les U.S.A. avaient persévéré dans cette voie réaliste, aurait grandi au lieu de s'effriter. Mais, victime de traditions périmées, elle a cru trouver la puissance dans une « expansion » suicidaire.

Cependant, l'énergie thermodynamique semble devenue le principal instrument de la puissance politique, économique et militaire: dans toute la mesure où les nations seraient assujetties encore à la sélection naturelle, leur survie dépendrait de leurs ressources énergétiques.

VIII - HAUTS-FAITS ET MÉFAITS DU PÉTROLE

Les méfaits du pétrole sont spectaculaires. Les marées noires, et cent autres formes de pollution qui salissent et empoisonnent l'air, l'eau et les aliments dont nous vivons, affectent

tout le monde. Ils auront eu la vertu de sensibiliser l'opinion publique à la nécessité d'une *politique* ÉCOLOGIQUE dotée de moyens *internationaux* d'imposer à tous les peuples le respect des lois de la nature. Ces moyens sont restés dérisoires, mais le premier pas a été franchi, et c'est celui qui coûte.

Les FAITS issus de l'abondance du pétrole à « bon marché » depuis le début de ce siècle ont été, dans l'ordre croissant de leurs conséquences biologiques à long terme :

- Une croissance exponentielle de la puissance économique des hommes.
- Elle a valu à l'Occident le pouvoir et bientôt l'habitude de consommer chaque jour plus d'hydrocarbures fossiles que la nature n'en a thésaurisés en *dix mille ans.*
- Elle a condamné l'Occident à une expansion économique inexorable qui le contraint d'épuiser ses ressources à une vitesse toujours croissante et, dès lors, à stimuler toujours plus l'insatiabilité de ses consommateurs.
- Les nations occidentales se font de tous côtés des concurrents plus puissants qu'elles en leur vendant des armes économiques et militaires plus puissantes que les leurs propres[52] .

Une conclusion semble s'imposer : **l'Occident souffre d'un grave excès de consommation d'énergie.** Il n'en maîtrise pas les effets, n'en possède pas les principales sources, dont le débit est soumis aux aléas croissants de la vie politique au Moyen-Orient.

Il faudrait plusieurs pages pour retracer l'enchaînement des erreurs doctrinales assises sur une définition initiale erronée. Leur nombre et leur *anti-rationalité* n'ont cessé de grandir depuis deux siècles. Mais un coup d'œil sur les deux fléaux qui accablent l'Occident depuis quelque cinq ans, et semblent compromettre son avenir — le chômage et l'inflation — suffit à nous rassurer pleinement sur le sort qui nous attend :

Les « investissements productifs », consacrés à l'acquisition de machines qui renforcent la compétitivité des producteurs en réduisant leurs charges salariales, c'est-à-dire le nombre de leurs salariés, sont le moyen de lutte contre le chômage préconisé par les économistes, encouragé par les pouvoirs publics et pratiqué par l'industrie occidentale. C'est prétendre à réduire le chômage en multipliant le nombre des chômeurs. La transrationalité des avantages qu'en récoltent les producteurs est exemplaire : le droit de comptabiliser l'amortissement de ces machines parmi leurs charges non salariales leur est accordé et ils jouissent en outre du privilège de faire payer (pourvu qu'ils ne travaillent pas) les travailleurs qu'ils congédient par *l'ensemble* des producteurs. En fin de compte, la compétitivité *moyenne* de l'industrie occidentale est *affaiblie* par ses « investissements productifs ». Si, faute de s'en être aperçus, ses dirigeants et gouvernants s'obstinent à l'affaiblir, c'est parce que l'industrie occidentale exerce ses activités dans un monde où les enchaînements logiques sont *inversés*. Les résultats qui s'y obtiennent s'opposent donc exactement aux objectifs visés.

Comprise comme elle l'est aujourd'hui, l'INFLATION est encore plus transrationnelle : il suffit de prétendre à la prévenir pour la susciter et de la combattre pour l'aggraver. Nul ne prétend plus à la guérir, mais les hommes d'État les plus audacieux s'obstinent à l'accélérer en prétendant à la ralentir, notamment par un alourdissement, de plus en plus insupportable aux entreprises petites ou fragiles, de leurs charges financières. Ce mode d'accélération de l'inflation et de saccage de nos structures économiques est devenu classique.

[52] Lénine avait prévu que, le jour où il faudrait à l'URSS une corde assez longue pour pendre le capitalisme, les capitalistes occidentaux se feraient une guerre au couteau pour la lui vendre à crédit. Cette prédiction s'est brillamment vérifiée. On peut faire fond sur la rapacité des capitalistes occidentaux pour vendre, « clés en mains », leur meilleures armes à leurs pires ennemis, avec une circonstance aggravante : *livrées à des peuples soumis à l'autorité de chefs omnipotents, nos machines de guerre économique ou militaire sont plus dévastatrices que chez nous.* Cela se constate même au Japon : l'industrie américaine ne peut résister à la concurrence des machines qu'elles a vendues aux Japonais. Si elle n'y prend garde, elle mourra avant d'avoir industrialisé le dixième de la Chine malgré les profits qu'elle y récolterait, et malgré l'énormité de ceux qu'elle a récoltés dans l'américanisation des armées, de la flotte et de l'industrie soviétiques.

Pendant deux siècles, quelques centaines de milliers d'enseignants ont soumis des centaines de millions d'hommes à des NÉCESSITÉS biologiques par le moyen d'ABSURDITÉS économiques. En accréditant une théorie fausse mais transrationnelle : « la SURABONDANCE *engendre la pénurie* », ils l'on rendue beaucoup *plus que juste: la surproduction* provoquait la MÉVENTE, et celle-ci déchaînait, sous forme de « crises économiques » absurdes, le plus terrible malheur imaginable au siècle dernier : la suractivation des mécanismes de la sélection naturelle. A des hommes dont la hantise héréditaire était de mourir de faim pour moins que rien, comme les Irlandais en 1850, « surabondance » semblait synonyme de « paradis » et 1'industrie la leur avait mise à portée de main. On doit s'émerveiller qu'ils soient parvenus à éviter un irréparable désastre biologique grâce à la pensée transrationnelle d'économistes restés assez dociles à leurs instincts d'hommes pour enseigner **l'anti-rationnel** malgré eux.

Conclusions

1. « Énergétiques » au point où ils le.sont devenus, nos armements militaires n'attendent, pour « sur-tuer » plusieurs milliers de fois tous les hommes, qu'un incident politique qui pourrait se produire d'un jour à l'autre.

2. Conçus pour réduire les prix de revient de l'industrie en dépouillant les hommes de leurs emplois, nos armements économiques sont si puissants qu'il semble impossible de les empêcher de saccager notre planète et d'asservir les humains au lieu de les servir.

3. Appliquées à une population rendue insatiable par excès d'énergie publicitaire, des techniques pédagogiques pénibles, mais supportées naguère, contraignent la jeunesse contemporaine à une adaptation positive et/ou négative aux CONTRADICTIONS d'une culture à la fois *prématurée et périmée*[53] . Les victimes d'une adaptation négative deviennent antisociaux (subversifs, délinquants, toxicomanes, etc.) et sont inemployables. Les autres sont inadaptés aux exigences de l'évolution du monde où ils auront à vivre. Ils ne sont utilisables qu'à des activités en voie de disparition. La microprocession et la télématique sont en train de supprimer la plupart des emplois manuels et mentaux qui fournissent encore des débouchés professionnels à un grand nombre d'humains. Les machines ne tarderont plus à les supplanter partout où elles PEUVENT les remplacer, et les hommes ne seront employés qu'aux tâches dont ils sont SEULS à pouvoir s'acquitter, et qui sont SEULES aussi à satisfaire à leurs besoins d'hommes évolués.

Mais nos écoles n'ont pas commencé à enseigner la distinction de ce qui en nous est déjà humain de ce qui ne l'est pas encore.

Il serait superflu de prolonger ce tour d'horizon : les FAITS sont unanimes. Tous corroborent le diagnostic du mal dont nous souffrons et aucun doute n'est possible : seul un «

[53] La sélection naturelle dont le règne sur notre espèce prend fin dans un décor d'apocalypse, n'est pas seulement périmée. Elle ne nous laisse qu'une alternative : l'auto-extermination imminente ou la symbiose consciente, qui n'est prématurée qu'à peine. Son règne a débuté. Des secours aux peuples sinistrés ont commencé à affluer avant que ceux qui cèdent à leurs *instincts de donateurs* n'aient pris conscience des *avantages* biologiques qui en rejaillissent sur l'espèce humaine tout entière.

miracle » pourrait préserver de la mort un Occident gorgé d'énergie, empoisonné par ses propres détritus, croulant sous le poids de « besoins » qui ne sont pas les siens et ***cerné de tous côtés par des ennemis qu'il a humiliés, exploités, affamés, aguerris et sur-armés.***

Le dénouement d 'une Crise de croissance

VIII - LA SUBSTITUTION DU BONHEUR AU MALHEUR

Cette substitution est le problème qui s'est imposé à l'humanité depuis qu'elle existe et s'impose à chaque être humain tant qu'il lui reste un souffle de vie. En prendre conscience, c'est mettre le doigt sur une plaie qui a toujours meurtri les humains : le pouvoir, que *notre espèce est seule à posséder,* de croire vraies des choses fausses, de croire fausses des choses vraies et de n'en démordre qu'au prix de leurs larmes et de leur sang, quand ce n'est de leur vie.

La poursuite d'un *bonheur qui soit celui de tous* était impossible tant que ces mots resteraient indéfinissables. Ils ne le sont plus. Le *bonheur total* n'est pas seulement définissable : ses effets, identiques pour tous, sont déjà *observables*. Il est accessible à tous les humains.

Il ne s'est agi d'aucun miracle. La nature a répondu aux problèmes du bonheur, qui semblaient insolubles. Les scientifiques ont découvert ses réponses mais n'ont pas ***réalisé*** le bonheur : ils ont ***constaté*** sa réalité dans les ***faits***. Après avoir provoqué le déroulement d'un enchaînement de faits significatifs en respectant les exigences des sciences expérimentales, comme d'autres l'avaient fait pour observer en action les déterminismes qui orientent le vol des oiseaux migrateurs, ils ont mis en évidence la *paradoxale universalité du bonheur spécifiquement humain*[54] .

Ainsi est née une science naturelle, dite en anglais : *Brain Stimulation* ***Reward***, dont la fonction est d'étudier les « récompenses » (ou mécanismes d'attraction) de la nature aux humains qui évoluent au-delà de la crise de croissance de leur espèce. Autrement dit : à ceux qui acquièrent une *part entière d'humanité.* Cette acquisition est spontanée lorsque ses conditions *culturelles* sont réunies. Les disciplines neurobiologiques, neurophysiologiques, neuropsychologiques, et neuropharmacologiques, qui sont directement concernées, se sont associées pour la recherche de ces conditions. Elles forment ensemble ce qui pourrait être appelé la science des *moteurs* de l'évolution, c'est-à-dire des « récompenses » prodiguées par la nature aux individus qui évoluent.

Près d'une centaine de ces chercheurs se sont réunis à l'occasion de la première conférence internationale de cette science. Les comptes rendus de leurs travaux ont été publiés sous le

[54] *L'universalité du « bonheur » au sens humain que ce mot vient d'acquérir esl émouvante. Elle propose une hypothèse propre à éclairer les étapes de l'évolution biologique. Porteur de nombreux vestiges* des caractères qui appartenaient à ses ancêtres aninaux, l'homme serait aussi le *démonstrateur* de la raison d'être de leurs organes. Ainsi pourrait s'expliquer l'universalité d'un bonheur accessible aux SEULS humains bien que *tous les vertébrés soumis à des stimulations cérébrales appropriées extériorisent dans leurs comportements des parodies de la pacificalion et la* ***satisfaction intense*** *qui répondent aux mêmes stimuli chez les hommes.* Tout se passe comme si, soucieuse d'une mise au point de la prodigieuse mécanique cérébrale dont elle a doté notre espèce, la nature en avait créé des « nodèles réduits » en dotant les animaux des « circuits de renforcements » qu'ils ne peuvent exciter eux-mêmes mais qu'ils transmettent à des héritiers humains dont ils feront le bonheur quand ceux-ci auront appris à s'en servir.

titre: BRAIN STIMULATION REWARD, par A. Wauquier et E.T. Rolls (Elsevier North-Holland, New-York, 1976).

Après avoir pris connaissance des éléments d'information ainsi mis à la portée de toutes les autorités académiques, il semble impossible de douter qu'elles tarderont peu à réformer ce qui, dans les enseignements imposés à la jeunesse occidentale, l'expose à l'autodestruction en perpétuant des traditions pédagogiques issues du culte périmé d'une *compétitivité antibiotique*.

X - DEUX DÉCLARATIONS HAUTEMENT POLITIQUES

1. « Le monde est malheureux parce qu'il ne sait pas où il va, et parce qu'il devine que, s'il le savait, ce serait pour découvrir qu'il va à la catastrophe ».

2. « Le jour où la lueur d 'une idée civilisatrice s'allumera quelque part, j'assure que nous serons les premiers à la reconnaître ».

Valéry Giscard d'Estaing [55]

Prononcé par le président de la République Française, le mot « NOUS » ne saurait désigner aucune personne ni aucun parti. Il ne peut désigner que la France.

XI - UNE CONCLUSION APOLITIQUE ET IMPERSONNELLE

Des « idées » (dites « hypothèses » par les scientifiques) issues d'une série de FAITS rendus progressivement mieux observables par des techniques perfectionnées de jour en jour, ont émergé parmi les chercheurs dont la tâche est de découvrir les *finalités spécifiques* d'Homo sapiens, ses rôles dans la nature et son influence sur son environnement. En se recoupant, se corroborant, se renforçant et s'éclairant l'une l'autre, ces hypothèses forment ensemble la première IDÉOLOGIE scientifique, cohérente et solide, faute de laquelle il est vrai que notre monde est malheureux, et sans laquelle il est certain qu'il irait à la catastrophe.

Cette idéologie substitue une compétition économique *civilisée* (respectueuse des conditions mathématiques de l'équilibre des échanges) à une lutte sans merci, sans règles et sans respect des lois de la nature. Bref, à une guerre à mort de tous contre tous, aussi primitive, incessante et inhumaine que celle qui sévit dans la jungle, mais incomparablement plus meurtrière et suicidaire dans un siècle devenu celui du Noyau de l'Atome.

Il semble permis de penser que peu d'hommes informés de la réalité matérielle de cette série de faits se refuseraient à reconnaître la valeur civilisatrice d'une idéologie qui, comme la cristallographie ou la radiologie, appartient à tous et n'est l'apanage d'aucun homme, d'aucune classe sociale ni d'aucun parti.

XII - CONCLUSIONS PERSONNELLES

Quelles que puissent être les opinions et les préférences personnelles des Français, chacun peut se permettre — ou ne pas se juger permis — de penser que, aux yeux de Valéry Giscard d'Estaing, *un ensemble de connaissances minutieusement avérées constitue un agrégat d'« idées civilisatrices ».* En montrant le courage qu'il fallait à un chef d'État pour utiliser le mot « civilisation » avant que sa signification précise n'eût été rendue *connaissable,* et pour parler du « bonheur » avant que ce mot ne fût devenu *définissable,* il devait avoir conscience — OU **PRESCIENCE** — de la portée de ses propos.

[55] « Le Nouvel État du Monde ». Entretien accordé à Paris-Match en septembre 1979.

XIII - CONCLUSION FINALE

Il est donc permis à tous les Français, sinon de penser au moins d 'espérer que, en prononçant ces paroles audacieuses, le président de la République Française ne s'est pas trompé lui-même et n'aura trompé personne.